

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## PROPRIÉTÉ

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS:

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy.
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE,	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBERY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V <sup>e</sup> Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GÈNES,	Fassi-Como.
METZ,	M <sup>me</sup> Constant Loëz.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V <sup>e</sup> Malavialle.	MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérolde.



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFONDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

PAR A.-H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *contre les Hérésies*

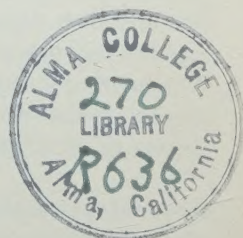
Ubi Petrus, ibi Ecclesia.

S. AMERICOISE, *In Psalm. XL, n. 30.*



CINQUIÈME ÉDITION

TOME IX



PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1869

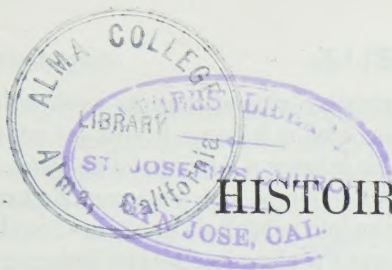
Tous droits réservés.

4176

Digitized by the Internet Archive  
in 2025







# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## LIVRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

DE L'AN 1198 A L'AN 1216.

**Pontificat d'Innocent III. — Ce que c'était que le Pape au moyen âge.**

### § I<sup>er</sup>.

#### COMMENCEMENTS D'INNOCENT III.

Isaïe, fils d'Amos, a dit : « Il sortira une tige du tronc de Jessé ; une fleur naîtra de sa racine ; et l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété ; et il respirera la crainte de Jéhova. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, il ne vengera point sur un oui-dire ; mais il jugera les pauvres dans la justice, il vengera dans l'équité les humbles de la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et, par le souffle de ses lèvres, il tuera l'impie. La justice sera la ceinture de ses reins et la foi son baudrier. Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira. La génisse et l'ours iront aux mêmes pâturages, ensemble reposeront leurs petits ; le lion mangera la

paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera dans le trou de l'aspic, et l'enfant nouvellement sevré portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne nuiront point, et ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance de Jéhova, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour-là le Rejeton de Jessé sera élevé pour être l'étendard des peuples ; les nations accourront à lui et son sépulcre sera glorieux <sup>1</sup>. »

Ce qu'a prédit le fils d'Amos nous le voyons accompli, nous le voyons s'accomplissant depuis des siècles. Ces nations redoutables, figurées dans l'Écriture par des bêtes farouches, le Goth, le Vandale, le Hun, le Cimbre, le Teuton, le Scythe, le Lombard, le Danois,

<sup>1</sup> Isaïe, 11, 1-6.



le Saxon, le Normand, nous les avons vues, nous les voyons, à mesure qu'elles entrent sur la montagne sainte, dans l'Église du Christ, dépouiller leur férocité naturelle, s'allier insensiblement aux populations plus civilisées de la Gaule, de l'Italie, de la Sicile, et ne faire enfin qu'une même chrétienté, dont la loi suprême est et sera, non plus la force du glaive, mais la connaissance de Dieu répandue par toute la terre. Nous avons vu, nous voyons celles de ces nations qui, comme le lion et léopard, ne vivaient que de sang et de carnage, s'adonner à l'agriculture et vivre des fruits de la terre, comme ces nations naturellement plus traitables, figurées par le bœuf, animal de labour. Nous voyons toutes ces nations réunies sous le même étendard, la croix, se jeter pendant des siècles sur l'Asie, pour accomplir au pied de la lettre ces mots : *Et son sépulcre sera glorieux*. Et nous avons vu, et nous allons voir cette assemblée des peuples, cette armée des nations, conduite et gouvernée par un petit enfant, par un homme qui n'a d'autre arme que la parole de la foi, comme un troupeau de brebis est conduit par la voix et la houlette du pasteur.

Parmi toutes ces nations deux des plus farouches étaient les Lombards et les Vandales ; or c'est précisément de ces deux nations terribles et barbares que descendait le Pontife plein d'aménité et de sagesse que nous verrons gouverner la chrétienté entière, rois et peuples, sous le nom d'Innocent III. Le nom de sa famille était originairement Trasmondo ; des biographes la font remonter d'un côté à Trasmondo, comte de Capoue, auquel Grimoald, roi des Lombards, conféra, en l'an 663, le duché de Spolète ; de l'autre à Trasmondo, fils de Genséric, roi des Vandales. La dignité de comte fut si habituelle dans cette famille qu'avec le temps elle en prit le nom de *Conti*, ou comtes par excellence. Un rejeton de la famille des Conti, Trasmondo ou Trasimond, comte de Segni, eut de sa femme Claricie, noble Romaine, quatre fils, dont le second reçut le nom de Lothaire à son baptême.

Lothaire naquit vers l'an 1160 ou 1161. Il comptait trois cardinaux parmi ses plus proches parents. On ne sait rien ou presque rien

de sa première enfance. Après avoir commencé ses études à Rome il vint les continuer et les achever à l'université de Paris.

Depuis longtemps déjà cette capitale avait répandu au loin le bruit de sa célébrité par les maîtres qui y professaient les arts libéraux et la théologie. Toutes les sciences y étaient accueillies avec honneur et cultivées avec zèle, ce qui attirait dans cette ville les hommes qui voulaient, par des mérites supérieurs, arriver à la gloire et au crédit dans leur patrie. Paris était tellement jaloux de justifier la réputation d'une école qui embrassait toutes les branches des connaissances humaines qu'aus sitôt que Bologne eut, au milieu des applaudissements publics, joint l'étude du droit canon aux autres sciences, et qu'elle eut attiré un grand nombre de maîtres et d'étudiants, une semblable chaire fut immédiatement fondée à Paris, et l'on vit plus d'un docteur enseigner le droit canon avec les succès les plus brillants. La médecine pouvait se glorifier d'avoir produit le fameux Égidius de Corbeil, dont les ouvrages sont encore appréciés des médecins modernes<sup>1</sup>. Il était généralement reconnu que la jeunesse ne recevait nulle part la science ecclésiastique, et tout ce qui s'y rattache, avec autant d'étendue et d'éclat qu'à Paris, et quiconque voulait se faire un nom comme théologien ne manquait pas de se rendre dans cette ville. Les évêques et les Papes y envoyaient des jeunes gens. Les docteurs en théologie y jouissaient d'une si haute réputation et d'un si vaste crédit qu'ils étaient consultés sur les cas de conscience les plus difficiles, et c'était à leur décision qu'on s'en référait pour les divers débats survenus dans l'Église, de même qu'à Bologne on avait recours à ses docteurs sur les contestations les plus graves de droit civil et canonique. Les Papes eux-mêmes leur adressaient des questions de théologie et de morale afin d'en obtenir la solution. Aussi, quand un ecclésiastique avait résolu d'une manière profonde un point quelconque de la doctrine chrétienne, on croyait avoir fait de lui l'éloge le plus pompeux en disant : « On croirait qu'il a passé toute sa vie à l'école de Paris. »

<sup>1</sup> *Hist. litt. de la France*, t. 16, p. 508,



Depuis le douzième siècle cette cité voyait affluer des jeunes gens de tous les pays chrétiens en plus grande quantité qu'en aucun autre lieu ; à peine pouvait-on trouver à se loger, et le nombre des étrangers surpassa souvent celui des habitants <sup>1</sup>. « Tout ce qu'un pays possède de plus précieux, un peuple de plus distingué, disent les écrivains contemporains ; tout ce qu'une époque a jamais produit d'éminent en génie, tous les trésors de la science et toutes les richesses de la terre, tout ce qui peut procurer des jouissances à l'esprit et au corps, leçons de sagesse, gloire des belles-lettres, élévation du sentiment, délicatesse des procédés, douceur des mœurs, tout est réuni à Paris <sup>2</sup>. L'Égypte, Athènes, et toutes ces villes où la science a jeté tant d'éclat, pâlissent quand elles sont mises en parallèle sous le rapport de la foule des hommes qui venaient chez elles chercher une sagesse terrestre et qui accourent à Paris demander la sagesse céleste. Il n'est qu'une seule chose qui permette de comparer Athènes à Paris : c'est que, dans Athènes comme à Paris, les savants étaient les plus honorés <sup>3</sup>. » L'enthousiasme était si grand qu'on regardait Paris comme la source de toute sagesse, comme l'arbre de vie dans le paradis terrestre, comme le candélabre dans la maison du Seigneur. Paris, d'un autre côté, passait déjà depuis longtemps pour une ville noble, populeuse et opulente par son commerce, pour le centre de tous les peuples, la reine des nations, le trésor des princes <sup>4</sup>.

L'agrément et la beauté de son séjour, l'abondance de tous les biens, les honneurs rendus au clergé, le caractère aimable des citoyens charmaient et captivaient tellement les étrangers qu'ils y oubliaient leur patrie.

Tous ces avantages furent doublés par la paix inaltérable, la protection et la bienveillance que lui accordèrent les rois, et par les privilèges dont Louis VII enrichit son Université, privilèges que son fils Philippe-Auguste augmenta encore pendant la durée d'un long rè-

gne, tant cette Université était l'orgueil des princes et l'objet de leur protection spéciale. En outre elle avait su attirer dans son sein cette multitude de savants des plus célèbres dont la gloire et le crédit rejaillissaient sur elle. On y voyait des hommes élevés aux plus hautes dignités de l'Église s'honorer des fonctions de professeur, et les docteurs les plus distingués sortir de cette école pour passer aux emplois les plus élevés dans l'Église, sans cependant abandonner leurs leçons, quittant les devoirs de professeurs pour remplir ceux de pasteurs. Les Papes eux-mêmes portaient avec complaisance leurs regards sur ceux d'entre eux qu'ils croyaient capables d'honorer l'Église par leurs talents et leurs vertus.

Les libraires, sous la direction des professeurs, fournissaient aux étudiants tous les objets nécessaires à la science, et leur commerce florissant a laissé leur nom à l'une des rues de Paris <sup>1</sup>. Les habitants subvenaient aux besoins d'argent en le prêtant sur la demande par écrit des parents ou sur toute autre espèce de garantie ; les Juifs aussi, alors comme à présent livrés à ces sortes de trafics, se prêtaient à ces transactions. Les étudiants pauvres recevaient l'instruction gratuite au moyen de bourses fondées en leur faveur par les rois et les princes. Il régnait une grande union, également cimentée et par les privilèges des rois, et par la part des frais que les étudiants prenaient aux funérailles et aux autres cérémonies religieuses faites pour le repos de l'âme d'un de leurs condisciples. Les maîtres de l'Université prescrivaient le costume des élèves, réglaient les leçons des professeurs et les exercices des étudiants. Dès le matin les salles de classes étaient remplies ; alors commençait le cours du professeur ; l'après-midi était consacré aux conférences et à des lectures comparées ; des répétitions terminaient la journée.

Le séjour de Paris n'était pourtant pas sans dangers ; des filles de mauvaise vie, tendant des pièges, cherchaient à égarer les jeunes gens inexpérimentés ou assez faibles pour ne pas résister à leurs séductions ; mais ceux-ci n'étaient point assez étrangers

<sup>1</sup> *Hist. litt. de la France*, t. 9, p. 78. Ce passage et les suivants sont tirés de l'*Histoire d'Innocent III* de Hurter, trad. de Jager. — <sup>2</sup> Guill. Brit., *Philipp.*, l. 1. Architrémus, poète de cette époque, dans *Bulaeus*, t. 2, p. 484. — <sup>3</sup> Rigord., c. 50. Albéric, p. 451. — <sup>4</sup> *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. 21, p. 179.

<sup>1</sup> La rue des Écrivains.



à la discipline et aux bonnes mœurs pour ne pas s'associer eux-mêmes aux moyens de repousser de pareilles attaques. Ainsi, lorsque plus tard on bâtit le couvent de Saint-Antoine, pour chasser les filles de mauvaise vie de ce quartier, les étudiants y contribuèrent pour deux cent cinquante livres, parce qu'ils étaient las des embûches qu'elles leur tendaient. Un autre péril c'était le luxe, qui provoquait la débauche. Des repas pris dans un cercle d'amis faisaient oublier quelquefois aux étudiants le but élevé de leur présence dans la capitale. L'étudiant abaissait dédaigneusement ses regards sur le bourgeois, qu'il regardait comme très-inférieur à lui, et cette fierté, trop commune à la jeunesse, engendrait des querelles, d'abord de peu d'importance, mais qui finissaient souvent, comme il arrive encore de nos jours en Allemagne, par dégénérer en rixes sanglantes. A côté des éloges prodigués par ceux qui ne voyaient que l'éclat des sciences s'élevait la plainte de ceux qui regardaient la pureté des mœurs comme le plus bel ornement et le plus grand bien de la jeunesse. « O Paris, s'écriait avec douleur Pierre de Celle, ô Paris, repaire de tous les vices, source de tous les crimes, flèche de l'enfer, hélas ! comme tu perces le cœur des insensés <sup>1</sup> ! »

La contention d'esprit avec laquelle on voulait pénétrer dans le sanctuaire de cette science que la raison de l'homme peut atteindre seulement par l'humilité de la foi, et qui le jette dans un excès d'orgueil lorsqu'il ne peut en expliquer les secrets, conduisit souvent aux aberrations les plus désolantes, décorées du beau nom de commentaire et d'interprétation. On se plaignait également que des jeunes gens promus aux fonctions de professeurs osassent enseigner des doctrines perverses. De là la défense d'enseigner la théologie avant l'âge de trente-cinq ans.

Les fils des rois et les princes venaient à Paris puiser les connaissances sans lesquelles ils ne croyaient pouvoir ni moissonner les lauriers de la victoire dans les camps

et les combats, ni goûter les doux fruits de la paix au sein de leur cour. Le margrave de Montferrat, un landgrave allemand, un consul et des sénateurs de Rome recommandaient à Louis VII les fils qu'ils envoyaient à Paris. La plupart des grands, en France d'abord, ensuite des autres royaumes de l'Europe chrétienne, suivirent cet exemple, qui ne fut pas sans influence sur le développement moral et intellectuel des nations <sup>1</sup>. Dès les temps antérieurs les hauts personnages de l'Église avaient posé dans Paris les fondements de leur science et de leur vertu ; mais ce fut surtout à cette époque qu'on vit s'augmenter le nombre de ceux qui venaient à Paris se préparer à leur haute destinée. C'étaient, d'une part, des Papes, qui ornèrent la chaire de Saint-Pierre par leur dignité, par la profondeur de leurs vues et la grandeur de leur courage : Célestin II, Adrien IV, Alexandre III ; c'étaient, d'autre part, des cardinaux qui les environnaient de toutes les lumières de leur sagesse et de leur expérience dans les affaires ; des patriarches en qui l'Orient pouvait reconnaître l'autorité de l'Église plus libre en Occident ; des archevêques qui éclairaient leurs nombreux troupeaux de leurs vastes lumières ; des évêques qui entraient dans le devoir de leur charge avec la conscience de sa grandeur, et enfin de pieux abbés, placés à la tête des monastères les plus célèbres. Paris devenait de plus en plus l'école féconde, le foyer lumineux dont les rayons se projetaient sur toute la terre. Là se cimentaient des amitiés dont les liens solides coopérèrent efficacement à cette grande union qui anima l'Europe entière et qui étendit son heureuse influence sur chaque pays en particulier. La civilisation française, la magnificence du culte, le zèle de la science et l'amour des arts furent portés, par cette institutrice du monde, comme l'appelle un poète contemporain <sup>2</sup>, dans tous les royaumes d'Occident.

Tous ceux que les avantages de la fortune ou de la naissance, ou d'heureuses dispositions, rendaient capables d'obtenir et d'oc-

<sup>1</sup> Petr. Cell., l. 4, *epist.* 10.

<sup>1</sup> Duchesne, t. 4, p. 704-714 et seqq. *Hist. littér. de France*, t. 9, p. 6 et seqq. — <sup>2</sup> Guill. Brit., *Philipp.*



cuper dignement les hautes dignités de l'Église, semblaient se donner rendez-vous à cette source de la science <sup>1</sup>. En aucun pays de l'Europe personne ne croyait pouvoir prétendre à quelque considération dans sa patrie à moins d'avoir suivi les leçons des maîtres de l'université de Paris <sup>2</sup>. Sans parler des évêques français, dont plusieurs avaient passé des bancs de disciples aux chaires de professeurs, un grand nombre de prélats des autres royaumes y avaient également étudié. Le Pape Alexandre III y envoya d'Italie toute une troupe de jeunes ecclésiastiques, et Venise, des hommes qui, plus tard, parvinrent au plus haut degré d'illustration. Les Anglais se plaignaient qu'Oxford fût désert ; Paris grandissait à mesure que cette université tombait sous les coups dont la frappait un pouvoir hostile et sous l'oppression que Henri II faisait peser sur le clergé. On comptait à Paris des Allemands aussi distingués par leur naissance et leur rang que par la supériorité de leur génie et de leurs talents ; tel fut Otton de Frisingue. Quelques Danois, attirés par les souvenirs du temps des Normands, s'y rendirent d'abord ; bientôt des établissements furent fondés pour assurer l'entretien d'un plus grand nombre d'entre eux. Depuis qu'Absalom, archevêque de Lunden, fut venu à Paris comme ambassadeur de Danemark, l'an 1190, et eut établi une alliance spirituelle entre les deux pays en envoyant dans sa patrie quelques chanoines de Sainte-Geneviève, cette espèce de commerce scientifique continua. Le nombre des jeunes Danois qui étudiaient à Paris s'augmenta encore lorsqu'un mariage entre les deux maisons régnantes vint unir plus étroitement les deux pays. Si le Danemark envoya à Paris un membre de la famille royale, le prince Waldemar, qui mourut chanoine de Sainte-Geneviève <sup>3</sup>, la Hongrie y envoya aussi un fils de roi. Les Suédois ne regardaient pas non plus comme trop éloigné pour eux ce centre de la culture européenne. Les Slavons mêmes cessèrent de lui être étrangers ; car nous voyons

Ives, évêque de Cracovie, venir de la Pologne chercher à Paris l'instruction qu'il n'aurait pu se procurer dans sa patrie <sup>4</sup>.

Telle était, vers la fin de l'an 1180, la situation de l'université de Paris, lorsque Lothaire y arriva. Parmi le grand nombre de professeurs étrangers ou tirés de la bourgeoisie de cette ville on remarquait Pierre, chantre de la cathédrale, renommé pour la pureté de sa doctrine <sup>5</sup>. A cette même époque s'y trouvait aussi Pierre de Poitiers, qui, suivant l'exemple de son maître, Pierre Lombard, enseigna pendant trente-huit ans la théologie avec succès et l'enrichit de toutes les subtilités de la dialectique aristotélique <sup>6</sup>. Le fameux Mélior de Pise y occupait aussi une chaire de docteur, et, comme la plupart des savants de cette époque, il joignait de vastes connaissances à une grande expérience dans les affaires, et fut élevé par Lucius III jusqu'à la dignité de cardinal <sup>7</sup>. Il est vraisemblable que Pierre Comestor (ainsi nommé parce qu'il semblait dévorer les livres), chancelier de l'Église de Paris, n'avait point encore quitté le professorat pour s'ensevelir dans la retraite et se préparer à entrer ensuite avec honneur dans cette université où tous devaient recevoir le complément de leur instruction <sup>8</sup>.

Entre tous les professeurs Lothaire s'attacha particulièrement à Pierre de Corbeil, et ce furent les leçons de ce savant qui eurent le plus d'influence sur la direction et le développement de son esprit. Il était aussi célèbre par ses connaissances en théologie que distingué par sa probité et la pureté de ses mœurs. Le roi Philippe-Auguste, qui savait estimer l'une et l'autre qualité, l'envoya à plusieurs reprises en ambassade à Rome. Sa sagacité et la finesse de ses réparties rendaient également sa société agréable au prince.

Lothaire se rappela toujours avec plaisir et reconnaissance le temps qu'il avait passé en France, et le profit qu'il avait tiré de son séjour à l'université de Paris. Il regarde

<sup>1</sup> Gerv., abbé de Prémontré, *epist.* 95. — <sup>2</sup> *Hist. littér. de la France*, t. 15, p. 288. — <sup>3</sup> *Ibid.*, t. 15, p. 484. — <sup>4</sup> *Ibid.*, t. 16, p. 314. — <sup>5</sup> Hurter, *Innocent III et son siècle*, traduit par l'abbé Jager, l. 1.

<sup>1</sup> « Fons totius scientiæ. » *Bibl. Cisterc.*, l. 2, c. 14. — <sup>2</sup> Vincent Bellov., *Spec.*, l. 2, c. 123. — <sup>3</sup> Steph. Tornac, *epist.*



constamment cette dernière comme sa mère spirituelle, il la prend sous sa protection particulière, lui accorde plusieurs privilèges, rend plusieurs décrets propres à augmenter sa prospérité, et lui recommande la stricte observation de ses règlements. Quelques années avant sa mort il envoya en France le cardinal Robert de Courçon en qualité de légat, avec plein pouvoir de confirmer en son nom les droits de l'école, et de la doter d'utiles institutions dont il déclare l'inviolabilité en vertu de son omnipotence pontificale.

Les études de Lothaire à Paris embrassaient surtout l'Écriture sainte, le mode d'explication usité à cette époque et son application aux discours publics destinés au clergé et au peuple ; le système doctrinal de l'école avec ses profondes subtilités, dont plusieurs étonnent plus par leur finesse qu'elles ne parlent au cœur ; enfin la connaissance de tout ce qui, dans les siècles précédents, avait été écrit ou pensé par les hommes les plus éclairés sur le Christianisme, comme règle de conduite et de salut. Il ne négligea pas non plus l'étude de la sagesse humaine ; il donna la préférence au livre *des Consolations*, de Boèce, devenu le manuel d'un grand nombre d'hommes d'État et de savants du moyen âge. Il possédait également l'histoire ecclésiastique, ainsi que celle des empereurs sous le règne desquels le Christianisme, se propageant au milieu des persécutions, affermit son organisation intérieure et se prépara aux grands événements dans lesquels il devait remplir un rôle si important pour le monde entier. Non-seulement il connaissait ce que l'Écriture sainte nous rapporte de l'histoire du peuple juif, mais il avait fait aussi une étude spéciale des ouvrages de l'historien Josèphe. Il paraît qu'il lisait les auteurs grecs dans leur langue originale, et qu'il se délassait par la lecture des poètes anciens des fatigues du gouvernement, ce qui l'engagea sans doute à faire quelques essais dans la poésie.

Nous savons que la plupart des grands hommes qui, sous le pontificat d'Innocent, occupèrent les sièges épiscopaux les plus distingués du monde chrétien, avaient

passé les années de leur jeunesse à Paris ; mais nous ignorons s'ils ont été liés d'amitié avec le jeune comte de Segni. Tels sont Étienne de Langton, que le Pape éleva à l'archevêché de Cantorbéry en 1206, et qui fut maintenu sur ce siège par l'autorité du chef de l'Église, contre la puissance du roi d'Angleterre ; en France, Guillaume, évêque de Langres, de la maison de Joinville, et Frédéric, évêque de Châlons. Le plus grand nombre des évêques d'Allemagne, contemporains de Lothaire, avaient aussi fait leurs études à Paris. Pierre, fils de Sunon et neveu de l'archevêque Absalom, promu dans la suite à l'évêché de Rotschild, avait séjourné à Paris à la même époque. Gauner, évêque de Wiborg, n'avait que huit ans de plus que Lothaire ; à l'exemple de plusieurs autres Danois il était venu chercher en France ce qu'il n'avait pu trouver dans sa patrie. Walter de Vogelweide, célèbre poète allemand, avait aussi passé quelques années à Paris, et vraisemblablement au même temps que Lothaire.

Entre ces nombreux condisciples Lothaire lia surtout amitié avec Robert de Courçon, Anglais de nation, qui joignait à un esprit cultivé cette douceur de mœurs et cette aménité de manières si propres à unir deux cœurs qui se conviennent. Leur amitié ne se refroidit jamais, même au milieu des vicissitudes inséparables de la vie.

Pendant son séjour à Paris Lothaire alla faire un pèlerinage au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, de ce généreux athlète qui avait combattu jusqu'à la mort pour la liberté et les droits de l'Église. De quel sentiment dut-il être pénétré devant les dépouilles mortelles de cet homme élevé au rang des bienheureux, lui dont les convictions et la fermeté trouvaient tant de sympathies dans celles de ce grand archevêque ! Quelle solidité dut acquérir cette vocation à laquelle il se sentait appelé, d'être tout par l'Église et pour l'Église ! Quelle impression durent faire sur Lothaire ce pèlerinage et l'exemple encore vivant qui s'offrait à ses regards dans la personne d'Alexandre III, et celui de ces hommes qui, animés de la même volonté, avaient résolu de consacrer leurs



forces et leur vie entière à l'exécution d'un même dessein !

De Paris Lothaire se rendit à Bologne. Là florissaient depuis longtemps des écoles de droit où l'on accourait de toute l'Italie et des pays les plus éloignés. L'école du droit romain y était fameuse ; depuis le décret de Gratien l'enseignement du droit canon y devint plus fameux encore. Le droit romain n'avait de crédit que dans le lieu qui l'avait vu naître et où il n'avait jamais été entièrement abandonné, et selon la mesure d'importance que lui avait donnée la puissance de l'empereur ; le droit canon, au contraire, était suivi dans tous les royaumes soumis au Pape comme chef de l'Église. Partout il se rencontrait des cas sur lesquels il fallait le consulter ; c'était par lui qu'on s'ouvrait le chemin aux honneurs et aux dignités ; partout on recherchait les hommes versés dans cette science et dans son application, et tous les pays, à l'envi, se procurèrent un nombre infini d'exemplaires du recueil de Gratien aussitôt qu'il fut revêtu de la sanction pontificale. Déjà avant ce temps une foule de jeunes gens, et même, ce qui n'était pas rare alors, d'hommes promus aux charges supérieures de l'Église, accouraient aux cours de Bologne ; ainsi, quelques années après le séjour de Lothaire dans cette cité, le nombre des étudiants s'éleva jusqu'à dix mille, de toutes les nations de l'Europe.

Revenu de Bologne à Rome Lothaire fut premièrement chanoine de Saint-Pierre. Le Pape Grégoire VIII l'ordonna sous-diacre. Clément III, qui était son oncle maternel, le fit cardinal-diacre de Saint-Serge, qui avait été son titre à lui-même.

Sévère dans ses mœurs, simple dans ses habitudes, Lothaire était le censeur le plus inexorable du luxe et de la volupté. Pauvre au milieu des grandeurs, il surpassait les cardinaux par les trésors de son esprit et les richesses de son cœur. Il mettait à profit tous les loisirs que lui laissaient ses devoirs envers l'Église, les affaires de la papauté et ses incommodités naturelles, pour agrandir le cercle de ses connaissances et pour composer plusieurs ouvrages qui attestent leur étendue. Le principal est son livre *sur les Mi-*

*sères de la vie humaine*, autrement *du mépris du monde*. On y reconnaît une de ces grandes âmes que Dieu élève au-dessus du monde et au-dessus d'elles-mêmes pour juger leur siècle et le genre humain. Des hommes de ce caractère sont les colonnes sur lesquelles la société repose et sans lesquelles elle tomberait en ruines ; ils sont le sel qui préserve la terre de la corruption. Partout où ils se trouvent ils sont toujours à leur place ; partout où leur action se fait sentir, là tout reçoit l'impulsion de l'élément spirituel qui est leur force. Ils se dévouent sans restriction à tout ce qu'ils ont entrepris ; ils combattent pour la stabilité au centre d'une sphère constamment mobile, et pour l'indivisible unité au foyer de cet isolement où tous les phénomènes n'apparaissent que pour se déchirer ; ce que le vieux stoïcisme cherchait en lui-même leur est offert avec plénitude et vérité dans cette union rétablie avec Dieu, à laquelle Jésus-Christ a rendu le genre humain<sup>1</sup>.

Dans son livre *sur les Misères de la vie humaine* on croirait, plus d'une fois, entendre Job ou Jérémie déplorant la misère physique, intellectuelle et morale de l'homme.

« Quoi donc ! s'écrie-t-il en mêlant les accents de sa plainte à ceux de Job, pourquoi ma mère n'a-t-elle pas été mon tombeau ! car l'affliction est l'héritage de l'homme. Pétri de boue, engendré dans le péché, né pour le châtiment, il fait le mal qu'il n'aurait jamais dû connaître ; il commet des actions honteuses qui le déshonorent, court après la vanité qui ne lui sert de rien, et devient la pâture des vers et la proie de la pourriture. Les oiseaux et les poissons sont formés d'une substance plus noble que celle de l'homme, qui n'a rien de supérieur aux quadrupèdes. Avant qu'il puisse pécher il est déjà enchaîné dans les liens du péché ; impure est sa conception, impure la nourriture qu'il prend dans le sein de sa mère. Un grand nombre naissent avec des difformités, des défauts, sans connaissance, sans parole, sans vertus ; tous, faibles, défectueux, plus dénués de secours que les animaux. Oh ! heu-

<sup>1</sup> Hurter, I. 1.



reux ceux qui meurent avant d'avoir vécu ! Nous entrons dans la vie au milieu des douleurs et des gémissements, sans aménité, et au-dessous des arbres et de l'herbe des champs qui répandent au loin un parfum agréable. Les jours de la vie sont toujours trop courts ; peu arrivent à quarante ans, très-peu à soixante, et que d'infirmités de corps et d'esprit sont réservées au vieillard !

« De combien de peines la vie n'est-elle pas surchargée ! Veux-tu parvenir à la sagesse ou à la science : alors les veilles, les fatigues et les travaux sont ton partage, et encore ce n'est qu'avec peine que tu pourras acquérir quelques connaissances. Dieu a donné à l'homme une raison qui conçoit clairement, mais il en abuse pour s'enfoncer dans des subtilités infinies. Ne voyez-vous pas les mortels aller çà et là, parcourant les sentiers et les routes, les montagnes et les vallées, les terres et les mers ? Comme ils méditent, comme ils s'appliquent, comme ils entreprennent, comme ils exécutent, comme ils se querellent pour un avantage temporel ! Quelle inquiétude intérieure leur ronge le cœur ! Le riche et le pauvre, le maître et le serviteur, celui qui est engagé dans les liens du mariage comme celui qui ne l'est pas, tous, en un mot, sont tourmentés de diverses manières. Ainsi le malheur et la peine se groupent autour de l'homme de bien comme autour du méchant, avec cette différence que le premier crucifie sa chair avec ses vices et ses convoitises. Il sait qu'il n'a point de cité permanente ici-bas, mais il s'élève vers la cité éternelle ; il regarde le monde comme un lieu de captivité et d'exil, et son corps comme une prison.

« La vie est une milice environnée d'ennemis et de périls. Quel est l'homme qui a passé un seul jour dans une joie pure, sans aucun reproche de conscience, sans aucune émotion de colère, sans aucun mouvement de concupiscence ? Avec quelle rapidité la peine succède au plaisir et la tristesse à la joie ! La mort nous menace sans cesse ; les songes nous effrayent ; les visions jettent en nous la confusion. Nous tremblons pour nos amis et nos parents. L'infortune nous frappe de ses coups avant que nous ayons pu nous y atten-

dre. Le malheur arrive comme un torrent ; la maladie nous surprend, et la mort vient trancher le fil de nos jours. Les siècles n'ont pas suffi à la médecine pour sonder tous les genres de douleurs auxquelles l'homme fragile est condamné. De jour en jour la nature humaine devient plus corrompue. L'univers et notre corps, qui en est l'image, vieillissent.

« La misère morale n'est pas moins grande. L'homme est travaillé par trois passions principales : la soif des richesses, la concupiscence et l'ambition. Rien de plus odieux que la cupidité ; là on ne voit que les personnes et non pas les choses ; ici la justice se vend à prix d'argent ; ailleurs les frais de procédure coûtent plus que la sentence de la justice. Le cupide est insatiable ; ses soucis continuels le rongent ; il est pauvre au milieu de ses trésors ; il est sans compassion ; il est ennemi de Dieu, du prochain, de lui-même.

« De l'eau et du pain, un abri et un vêtement, voilà tout ce qui est nécessaire à l'homme ; mais que de choses y ont été ajoutées par la convoitise ! Les fruits de l'arbre, les légumes divers, les racines des herbes, les poissons de la mer, les animaux de la terre, les oiseaux du ciel ne suffisent plus à notre sensualité. On recherche les sucres et les épices ; on engraisse la volaille ; on donne tous les soins à la cuisine. Les serviteurs doivent apprêter tout ce qu'il y a de plus délicat. Ici l'un broie et filtre ; là un autre mélange et compose ; on convertit la substance pure en substance artificielle et la nature en art. La satiété doit faire place à la faim et le dégoût au désir de manger, et tout cela non pour le soutien de la nature et pour les besoins de la vie, mais simplement pour caresser le palais et flatter la concupiscence. Aussi il en résulte qu'il n'y a plus ni santé ni vie, mais maladie et mort.

« D'autres mettent toutes leurs pensées à acquérir la gloire et la faveur des hommes. Pour parvenir aux honneurs ils ont à la bouche les paroles les plus flatteuses ; ils prient et promettent ; ils font des présents ; ils cherchent par mille voies détournées les places qu'ils n'eussent pu obtenir par la voie droite, ou bien ils s'en emparent de force, comp-

tant sur l'appui de leurs amis, sur la protection de leurs parents. Mais, hélas ! ô grandes dignités ! quel fardeau ! L'ambitieux est-il arrivé au sommet de l'honneur : alors son orgueil ne connaît plus de bornes et son arrogance plus de frein. Il se croit d'autant meilleur qu'il est plus élevé ; il dédaigne les amis du temps passé ; il ne connaît plus ceux d'hier et méprise ceux d'avant-hier ; il regarde de côté, élève la tête ; il la baisse sur sa poitrine ; il parle avec hauteur, il médite de grandes choses. Il est un ennemi pour ses supérieurs et un fardeau pour ses inférieurs. Hardi et téméraire, rempli de jactance et de prétentions, il est fatigant et ennuyeux. L'orgueil qui a détrôné Satan et jeté Nabuchodonosor dans un excès d'humiliation déplaît à Celui qui seul est grand.

« Cependant notre vie est pleine de péchés mortels, et à peine rencontre-t-on un homme qui ne s'écarte du sentier de la justice. Alors vient l'angoisse de la mort, et, avant même que l'âme quitte la prison de son corps, le bon comme le méchant contemplent le Christ sur la croix, celui-ci pour sa confusion, celui-là pour sa justification.

« Ce n'est qu'à regret que l'âme se sépare du corps : la mort et la pourriture font horreur. A quoi servent alors les trésors, les festins, les plaisirs de la vie et les honneurs ? Vient alors le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint jamais. C'est en vain que les damnés veulent faire pénitence ; leurs châtiments, sans doute, sont différents, mais leur angoisse est également inexprimable. Là chaque membre subira une peine spéciale due au crime qu'il aura commis ; jamais ces tourments n'obtiendront un terme. Ne dites pas : « La miséricorde de Dieu est infinie et sa colère ne sera pas éternelle ; Dieu ne punira pas pendant toute une éternité l'homme qui a péché pendant quelques instants. » Folle espérance, fausse persuasion ! Il n'y a plus de délivrance dans les enfers ; le mal, comme penchant, restera, quoiqu'il ne puisse plus être mis en action ; ils maudiront l'Éternel, et leur crime, comme le châtiment, renaîtra sans cesse. Pensez donc aux terreurs du grand jugement, aux signes précurseurs de l'avènement du Juge, à sa puissance, à sa

sagesse, à sa justice ! Qui pourrait ne pas redouter ce jour où il faudra rendre un compte si sévère ? Alors les richesses et les dignités seront impuissantes à nous défendre et à nous protéger. Dans ce grand jour de la visite, à qui l'homme s'adressera-t-il pour trouver un appui ? Chacun sera chargé de son propre fardeau. O jugement formidable où il faudra répondre non-seulement de toutes ses actions, mais même d'une parole inutile ! Là il y aura des pleurs, des grincements de dents, de la terreur et de l'effroi, des ténèbres et de l'obscurité, de la misère et de la privation, de la douleur et de l'angoisse, des tourments et des tortures, de la faim et de la soif, de la chaleur et du froid, du soufre et du feu pour toujours. Que le Dieu béni dans l'éternité nous préserve d'un tel malheur ! »

Ce que Platon exigeait, comme le principal, des futurs magistrats ou pasteurs de sa république, c'est qu'ils connussent bien l'Être éternel, immuable, le bien suprême, Dieu, en un mot, et son céleste gouvernement, pour conformer à ce divin modèle le gouvernement de la terre ; qu'ils s'appliquassent tellement aux choses divines qu'ils devinssent divins eux-mêmes, autant que cela est possible à l'homme ; ce sont ses paroles <sup>2</sup>, ajoutant qu'il n'y aurait point de salut pour le monde tant que les philosophes de cette nature ne le gouverneraient pas ou que ceux qui le gouvernent ne seraient pas de ces philosophes <sup>3</sup>. Ces conditions imaginées par Platon pour sa république idéale, nous les voyons remplies, et au delà, par le cardinal Lothaire. Quant au gouvernement divin que Dieu lui-même a établi dans son Église, voici comment Lothaire en parle dans les écrits qu'il composa avant son élection.

« Jésus-Christ a établi un seul de ses apôtres, Pierre, prince des autres apôtres ; il lui a donné la primauté avant sa mort, pendant sa Passion et après sa résurrection. Tous les Pontifes sont appelés à partager les soins du troupeau, mais le Pape seul a été appelé à la plénitude du pouvoir. Il y a un grand mys-

<sup>1</sup> Innoc., *de Contemptu mundi*. Hurter, t. 1, l. 1. —

<sup>2</sup> Plato, *de Republic.*, l. 5 et 6, p. 71 et seqq., édit. Biont. — <sup>3</sup> *Ibid.*, t. 6, p. 100-104.



tère dans la réponse que fit Pierre à Jésus-Christ après cette question adressée à tous les apôtres en commun : « Que disent les hommes de moi ? » Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Jésus-Christ lui apparut le premier après sa résurrection, et ensuite aux autres apôtres, et enfin aux cinq cents assemblés <sup>1</sup>. C'est pour cela que le Pape ne reconnaît point de supérieur après Dieu ; il ne veille pas seulement sur l'Église de Rome, mais sur toutes les autres Églises. Il existe entre lui et cette Église romaine un lien si indissoluble que la mort seule peut le briser. Le Seigneur seul est son juge. Il ne peut être déposé, si ce n'est pour cause d'hérésie <sup>2</sup>. Il est surtout le sel de la terre ; mais qui peut le rejeter et le fouler aux pieds ? Cependant malheur à lui s'il se faisait illusion sur sa grandeur et sur l'excellence de sa dignité ; car moins il peut être jugé par les hommes, plus il sera sévèrement jugé de Dieu. Aussi a-t-il besoin des prières de ses frères et de ses fils, afin que sa foi ne chancelle point, que Jésus-Christ le soutienne pour la gloire de son nom, pour le bien de l'Église universelle et pour son propre salut <sup>3</sup>.

« Ce n'est pas la haute position, mais le mérite intérieur ; ce n'est pas la dignité, mais une conduite irréprochable qui rend homme de bien <sup>4</sup>. Que le Pasteur de l'Église universelle se souvienne sans cesse qu'il ne doit point porter les clefs de la puissance sans porter les clefs de la sagesse. L'une et l'autre clefs étaient nécessaires à saint Pierre, auquel il fut dit : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Aujourd'hui Rome est plus élevée par la puissance apostolique de celui qu'elle se glorifie d'avoir pour patron qu'elle ne l'était autrefois par la puissance des empereurs. Elle est devenue l'institutrice de la vérité, elle qui était autrefois la capitale de l'erreur, et l'empereur romain lui-même est soumis à son autorité. Elle a vu briller la splendeur de la puissance terrestre, et maintenant elle

voit briller, d'un éclat pur encore, la gloire de la puissance céleste <sup>1</sup> ! »

Le Pape Célestin III, étant tombé malade vers la fête de Noël 1197, fit venir devant lui tous les cardinaux et leur ordonna de traiter ensemble du choix de son successeur. Lui-même faisait son possible pour faire élire le cardinal Jean de Saint-Paul, de la maison de Colonna, ayant une grande confiance en sa vertu, sa sagesse et sa justice ; car il le préférerait tellement à tous les autres qu'il l'avait fait son vicaire général pour l'exercice de toutes les fonctions, excepté la consécration des évêques, qui appartenait à l'évêque d'Ostie. Célestin offrit même de se démettre du pontificat si les cardinaux s'accordaient à élire Jean de Saint-Paul ; mais ils répondirent tout d'une voix qu'ils ne l'éliraient point conditionnellement et qu'il était inouï que le Pape donnât sa démission. Leur raison était que l'élection devait être libre et absolue. La raison était bonne, quoique ce ne fût peut-être qu'un prétexte pour quelques-uns qui espéraient devenir Papes eux-mêmes <sup>2</sup>.

Le Pape Célestin mourut le 8 janvier 1198. Le Saint-Siège ne vaqua que quelques heures. Célestin, étant mort pendant la nuit, fut enterré le matin. Cependant une partie des cardinaux s'assemblèrent dans un monastère nommé *Septa Solis* pour y traiter de l'élection du successeur avec plus de liberté et de sûreté ; les autres assistaient aux funérailles ; du nombre de ces derniers était le cardinal Lothaire. Les funérailles ayant été terminées solennellement, ces cardinaux allèrent se joindre aux autres. Ils assistèrent tous ensemble, et seuls, à la messe du Saint-Esprit. Ensuite, s'étant assis, ils se prosternèrent tous à terre et se donnèrent l'un à l'autre le baiser de paix. On fit une exhortation ; puis, conformément à la coutume, on choisit des scrutateurs, qui, ayant pris les suffrages de chacun en particulier et les ayant mis par écrit, en firent leur rapport aux cardinaux. La plupart des voix furent pour le cardinal Lothaire, quoiqu'on en eût aussi nommé trois autres ; mais on disputa quelque peu sur son âge, car il n'avait encore que trente-sept ans. A la fin

<sup>1</sup> De *Mysterio missæ*. — <sup>2</sup> *Consecr. Rom. Pont.*, sermo III. — <sup>3</sup> *Ibid.*, sermo IV. — <sup>4</sup> De *Contemptu mundi*, l. 2, c. 30.

<sup>1</sup> *Fest. SS. Petri et Pauli*, sermo I. — <sup>2</sup> Roger Hoveden, p. 774.



tous les cardinaux s'accordèrent à l'élire, en considération de ses bonnes mœurs et de sa doctrine. Une difficulté se rencontra; ce fut la résistance de Lothaire.

Déjà auparavant, dans son ouvrage *sur le Mépris du monde*, il avait fait entendre les accents de la douleur sur le triste sort des grands de la terre. « Dès que l'homme s'est élevé au faite des grandeurs il a doublé ses peines et multiplié ses inquiétudes; il diminue les jeûnes et prolonge les veilles qui ruinent le corps et affaiblissent l'esprit. Le sommeil et la faim s'enfuient; les forces se perdent, le corps dépérit, et une triste fin termine une triste vie. Que dirons-nous maintenant des dignités supérieures de l'Église? Quelle responsabilité s'il y a négligence! Quelle peine! Elle surpasse les forces de l'homme pour s'appliquer à tout, pour régler, coordonner et maintenir tout ce qui existe! Quelle charge! Avoir le premier rang sur ceux qui sont supérieurs par leur âge, leurs dignités ecclésiastiques et leurs lumières! et lui, le plus jeune de tous<sup>1</sup>! »

Lothaire, se voyant donc élu pour être le chef de l'Église et du monde, pleurait, suppliait, résistait; mais les cardinaux persistèrent dans leur choix, et le premier des cardinaux-diacres, le vieux cardinal Gratien, s'approcha de Lothaire, le revêtit de la chape rouge et le salua du nom d'Innocent.

Tout le clergé romain et le peuple attendaient hors de l'église; on leur fit connaître celui que les cardinaux avaient jugé digne de succéder à Célestin et de s'asseoir sur la Chaire de Saint-Pierre. L'air retentit de cris de joie, et les cardinaux, le clergé et le peuple accompagnèrent le nouvel élu à la basilique de Saint-Jean de Latran, la mère et la première de toutes les églises de la ville et de l'univers. Cette église, bâtie par Constantin et enrichie de sculptures et de métaux précieux, s'élève comme un dôme en or au milieu de la ville de Rome.

Appuyé sur deux cardinaux Lothaire s'avavançait vers l'autel pour aller se prosterner en présence de l'Éternel, pendant que le *Te Deum*, entonné par ses collègues et le chœur,

était répété par tous les échos du dôme. Ils le placèrent ensuite sur le trône pontifical; là ils se prosternèrent à ses pieds et reçurent le baiser de paix. De ce trône d'honneur et de puissance le nouvel élu devait immédiatement descendre et s'asseoir sur la pierre placée devant la grande porte de la basilique et qu'on appelle *sedes stercoraria*<sup>1</sup> ou siège de boue, afin d'accomplir cette parole du prophète : « Il relève l'indigent de la poussière et retire le pauvre de la boue pour le placer à côté des princes, à côté des princes de son peuple<sup>2</sup>. Là il reçut des mains du cardinal camerlingue trois poignées d'argent, qu'il répandit en répétant ces paroles de l'Apôtre : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que je possède, je te le donne<sup>3</sup>. » Après cette cérémonie le prieur de la basilique s'approcha de lui avec un cardinal et le conduisit, pendant qu'on répétait ces paroles : « Pierre nous a choisi un maître dans la personne d'Innocent, » vers les marches de la porte qui va de la basilique au palais de Latran.

Il y était attendu par les juges qui devaient se rendre avec lui à la basilique de Saint-Sylvestre. Il s'assit devant le portique, sur un siège de porphyre reposant sur deux colonnes de porphyre, et sur lequel on remarquait l'image du Rédempteur, qui, dit-on, répandit du sang lorsqu'un Juif l'eût frappée à la figure; après quoi il reçut des mains du prieur de Saint-Laurent deux verges, symbole de la direction et de la correction, et les clefs de l'église de Saint-Jean de Latran et du palais, symbole de la souveraine puissance de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer, puissance accordée à saint Pierre, et, dans sa personne, à tous les Papes, ses successeurs. Ensuite il prit place de l'autre côté et se fit donner de nouveau les clefs et les verges. Peu d'instants après le prieur lui ceignit les reins d'une ceinture de pourpre à laquelle était suspendue une bourse renfermant douze pierres précieuses et de l'ambre.

<sup>1</sup> Les protestants, dans leur fable de la papesse Jeanne, font accoucher cette papesse de leur façon sur ce même siège, dans lequel ils percent pour cela un trou très-considérable. Malheureusement, d'après le témoignage oculaire du Père Mabillon (*Notæ ad Ord. Rom.* 18), il n'y a dans ce siège ni grand ni petit trou. — <sup>2</sup> Ps. 112. —

<sup>3</sup> Actes, 3, 6.

<sup>1</sup> De *Contemptu mundi*, et l. 1, *epist.* 1.

Le Pape, en s'asseyant sur les deux côtés du siège, indiquait qu'il prenait sa place entre la primauté de Pierre, prince des apôtres, et la prédication de Paul, le docteur des nations. La ceinture devait lui rappeler la chasteté ; la bourse, le trésor destiné à l'entretien des pauvres du Seigneur et des veuves ; les douze pierres précieuses, la puissance apostolique, et l'ambre, cette parole de l'Apôtre : « Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ<sup>1</sup>. » Tous les assistants s'approchèrent des deux côtés pour lui baiser les pieds ; le nouveau Pape accepta, par trois fois, de la monnaie d'argent que lui offrait le camerlingue, et il la jeta au peuple en répétant ces paroles du Prophète : « Il a distribué, il a donné aux pauvres ; sa justice demeure dans l'éternité<sup>2</sup>. » Alors on dirigea la marche à travers le portique et sous les images des saints apôtres, vers la basilique de Saint-Laurent, où le Pape s'arrêta plus longtemps pour prier devant un autel élevé à ce dessein, et enfin il entra dans les appartements du Pape, où, après un repos pris à volonté, il se mit à table<sup>3</sup>.

Lothaire n'était encore que diacre ; or, il ne pouvait s'asseoir sur le trône du prince des apôtres qu'après avoir été promu au sacerdoce et à l'épiscopat ; mais Lothaire ne voulut point déroger en sa faveur à la règle générale de l'Église, qui ne permet de consacrer les prêtres qu'aux Quatre-Temps de l'année ; il ne voulut point non plus donner à croire, en avançant l'époque de sa consécration, qu'il désirait rapprocher le temps où il paraîtrait non-seulement avec la plénitude de la puissance, mais encore avec tous les ornements de la dignité pontificale. Son ordination comme prêtre fut donc différée jusqu'au samedi des Quatre-Temps, 21 février ; le lendemain dimanche, fête de la Chaire de Saint-Pierre, il fut sacré évêque. Le nouveau Pape versa des larmes abondantes pendant la cérémonie.

Après qu'elle fut terminée Innocent III monta en chaire et exposa au clergé présent et au peuple réuni en foule la fin et l'excel-

lence des fonctions apostoliques, d'après les paroles de Celui qui les a instituées et qui a dit : « Celui-là est appelé le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi pour gouverner sa maison, afin qu'il lui donne la nourriture en temps opportun. »

« La Parole éternelle nous désigne les qualités que doit posséder celui qui a été placé sur la maison du Seigneur et comment il doit veillersur elle ; il doit être fidèle et prudent, afin de lui procurer la nourriture dans le temps opportun ; fidèle, afin de la lui procurer ; prudent, afin de la lui procurer en temps convenable. Cette parole annonce également et Celui qui l'a institué, le Seigneur, et celui qui a été institué, le serviteur ; quel serviteur a été institué, un serviteur prudent et fidèle ; sur quoi il a été établi, sur sa maison ; pour quoi il a été institué, pour lui procurer la nourriture ; quand ? au temps convenable.

« Pesons ces paroles, car elles sont celles de la Parole éternelle ; aussi chacune d'elles a sa force particulière, et sous chacune d'elles est un sens profond.

« Tout le monde ne peut être maître, mais seulement Celui sur les vêtements et les reins duquel ces paroles sont écrites : « Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; » Celui dont il est dit : « Le Seigneur est son nom. » C'est dans la plénitude de sa puissance qu'il a établi la prééminence du Siège apostolique, afin que personne ne soit assez téméraire pour résister à l'ordre qu'il a établi en disant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Car, puisqu'il a posé lui-même le fondement de son Église et qu'il est lui-même ce fondement, jamais les portes de l'enfer ne pourront prévaloir contre elle. Ce fondement est inébranlable, selon les paroles de l'Apôtre : « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, lequel est le Christ-Jésus. » Que la barque de Pierre, dans laquelle dort le Seigneur, soit donc battue par les vagues furieuses ; jamais elle ne périra ; car Jésus commande à la mer et à la tempête, et le calme se rétablit, et les hommes étonnés s'écrient : « Quel est celui-ci, puisque la mer et les vents lui obéissent ? » C'est là cet édifice

<sup>1</sup> 2 Cor., 2, 15. — <sup>2</sup> Psaume 111, 8. — *Ordo Rom. Mabill., Musæum Italicum.*



élevé et solide dont l'éternelle Vérité a dit : « La pluie est tombée, les fleuves sont venus, les vents ont soufflé et se sont précipités sur la maison ; et la maison n'est point tombée, parce qu'elle est bâtie sur le roc ; » sur ce même roc dont l'Apôtre a dit : « Or le Christ était le roc. »

« Il est manifeste que le Siège apostolique, loin de s'affaiblir par les adversités se console par la promesse divine, en répétant avec le prophète : « C'est par les tribulations que vous m'avez mis au large. » Il s'abandonne avec confiance à cette promesse que le Seigneur a faite aux apôtres : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Et si Dieu est avec nous, qui donc sera contre nous ? Comme cette institution ne vient pas de l'homme, mais de Dieu, ou plutôt de l'Homme-Dieu, c'est en vain que l'hérétique et l'apostat, c'est en vain que le loup ravisseur s'efforcent de ravager la vigne, de déchirer la robe, de renverser le chandelier, d'éteindre la lumière. Ainsi que l'a dit autrefois Gamaliel : « Si cette œuvre est de l'homme, elle périra ; si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire ; mais vous risquez de faire la guerre à Dieu. » Le Seigneur est donc ma confiance ; je ne crains point ce que peuvent me faire les hommes. Je suis ce serviteur que Dieu a préposé sur sa maison ; puisse-t-il m'accorder d'être un serviteur fidèle et prudent, afin de présenter la nourriture convenable !

« Oui, un serviteur, et le serviteur des serviteurs ! Plaise à Dieu que je ne sois pas de ceux dont l'Écriture dit : « Celui qui commet le péché est l'esclave du péché ; » que je ne sois pas celui auquel s'adresse cette parole : « Méchant serviteur, ne t'avais-je pas tout remis ? » ou bien encore : « Celui qui connaît la volonté du maître et ne la fait pas mérite un double châtiment. » Mais que je sois plutôt de ceux à qui le maître a parlé ainsi : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. »

« Je suis un serviteur, et non un maître. Le Seigneur lui-même dit à ses apôtres : « Les rois des nations dominent sur elles, et les puissants d'entre eux sont appelés gra-

cieux seigneurs. Il n'en sera point ainsi parmi vous ; mais celui qui est le plus grand sera l'esclave de tous, et le premier sera le serviteur des autres. » Ainsi donc toute mon ambition est de servir, et je ne prétends point dominer, suivant l'exemple de mon illustre prédécesseur, qui a dit : « Non comme ceux qui veulent dominer sur le clergé, mais comme modèles du troupeau par l'esprit. »

« Quel honneur ! je suis établi sur la maison ; mais quel fardeau ! je suis le serviteur de toute la famille, le débiteur des sages et des insensés. Un grand nombre de serviteurs peuvent à peine servir convenablement un maître, et comment un seul serviteur pourra-t-il servir tous ensemble ? Qui est infirme sans que je sois infirme avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? En dehors de moi, que de travaux quotidiens ! la sollicitude de toutes les Églises ! Quel serrement de cœur, quelle douleur, quelles angoisses et quelles peines j'ai à supporter ! Je dois entreprendre au delà de ce que je puis accomplir ! Je ne veux point faire sonner trop haut ce dont je me suis chargé, de peur de demeurer au-dessous de ma tâche. Le jour dira au jour les fatigues que j'endure ; la nuit racontera à la nuit mes inquiétudes. Ma solidité n'est pas celle de la pierre et ma chair n'est pas d'airain ; mais, quelque fragile et quelque imparfait que je sois, Dieu m'aidera, ce Dieu qui donne abondamment et ne se lasse jamais de donner. Aussi, parce que la voie de l'homme n'est point entre ses mains, j'espère qu'il dirigera mes pas, Celui qui a soutenu Pierre sur les flots de peur qu'il ne fût submergé, Celui qui rend droits et aplanit les sentiers rudes et tortueux. »

Le nouveau Pape, ayant exposé avec étendue ses propres devoirs, conclut en ces termes : « Ainsi, mes chers frères et mes chers fils, je vous présente la nourriture de la parole divine de la table des Écritures saintes. La récompense que j'attends de vous, c'est que vous éleviez vers le Seigneur des mains pures de toute division et de toute haine, et que vous lui adressiez une prière toute vivante de foi, afin qu'il m'accorde la grâce de remplir dignement les devoirs de la charge apostolique imposée à mes faibles épaules,

pour la gloire de son nom, pour le salut de mon âme, pour la prospérité de l'Église universelle et pour l'avantage de toute la chrétienté. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu sur toutes choses, soit loué dans les siècles des siècles ! »

## § II.

### SOLLICITUDE GÉNÉRALE D'INNOCENT III SUR TOUS LES PAYS DE L'EUROPE.

Innocent III pouvait justements'effrayer de tout ce qu'il avait à faire, car tout réclamait ses soins ; c'était Rome, c'était l'Italie, c'était la Sicile, c'était l'Espagne, c'était l'Angleterre, c'était la France, c'étaient les pays du Nord, c'était l'Allemagne, c'était la Grèce et Constantinople, c'était l'Orient, c'était le monde entier.

A Rome une population plus ou moins turbulente, engouée d'une admiration écolière pour certains souvenirs de Rome païenne, ne comprenait pas encore que Rome chrétienne avait une gloire bien plus grande et plus durable dans l'empire de la religion et de son Pontife suprême. En Italie, les Allemands d'un côté, les Normands de l'autre avaient enlevé ou contestaient à l'Église romaine ses antiques patrimoines, même ceux que nous lui avons déjà vus au commencement du septième siècle, au temps de saint Grégoire le Grand. C'était la Sicile, ensanglantée par une révolution politique ; sa dynastie normande, réduite à une reine veuve et captive, avec son enfant roi privé de la vue par le chef de la dynastie allemande, réduite pareillement à une reine veuve et à un roi de trois ou quatre ans. C'était l'Espagne, envahie de nouveau par les mahométans d'Afrique, tandis que les rois chrétiens ou se faisaient la guerre entre eux, ou ne s'alliaient que par des mariages illicites, en sorte que leurs paix et leurs guerres étaient également funestes à la religion. C'est l'Angleterre, où Richard Cœur-de-Lion, le roi des braves, mais plus soldat que roi, allait, par sa mort, laisser le royaume aux mains d'un frère qui ne sera ni soldat, ni roi, ni honnête homme. C'est la

France, où un roi, louable d'ailleurs, mais se laissant dominer par une passion ou un caprice, renvoie sa femme légitime pour en prendre une autre, au grand scandale de ses peuples et de toute la chrétienté. C'est la Suède, où un prêtre nommé Swerrer, fils d'un charron suivant les uns, fils d'un ancien roi suivant d'autres, oubliant son état, se met à la tête d'un parti politique, défait le roi régnant, Magnus VI, et finit par se mettre à sa place, tandis que d'autres prêtres, plus fidèles à leur vocation, propagent la foi chrétienne en Livonie et dans les autres pays du Nord. C'est l'Allemagne, divisée entre deux prétendants à l'empire. Ce sont les Grecs de Constantinople, dont l'irréremédiable dégénération annonce la ruine prochaine. C'est l'Orient, où le sort du monde se débat, les armes à la main, entre la civilisation chrétienne et la barbarie musulmane. C'est, en Occident, une secte plus funeste que le mahométisme, une secte qui, sous une couleur chrétienne, travaille à la ruine de toute religion, de toute morale, de toute société. C'est enfin, par la grâce de Dieu, la naissance de deux ordres religieux dont le zèle et le bon exemple allaient comme renouveler la face de la terre.

Tels étaient les immenses travaux qui réclamaient tous à la fois les soins du nouveau Pape, sans compter une multitude innombrable d'affaires de toute espèce qui concernaient des particuliers. Innocent III saura suffire à tout.

Son élection fut annoncée immédiatement, suivant l'usage, aux rois, au clergé et aux peuples de toute la chrétienté ; d'abord au



roi de France, comme fils aîné de l'Église romaine, afin qu'il eût à imiter le dévouement et la vénération de son père pour elle; aux abbés, aux prieurs et à tous les religieux de ce royaume, afin qu'ils adressassent de ferventes prières au Seigneur pour que son représentant remplît ses devoirs de manière à être jugé digne de la récompense éternelle<sup>1</sup>.

Le nouveau Pape envoya au roi d'Angleterre, c'était encore Richard Cœur-de-Lion, quatre anneaux d'or ornés de pierres précieuses, dans lesquels le roi devait moins considérer le prix que le sens mystérieux caché sous leur nombre, leur forme, leur matière et leur couleur. « Les anneaux sont ronds et désignent l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin. Cette forme invite votre royale sagesse à s'élever des biens terrestres aux biens célestes et des trésors du temps à ceux de l'éternité. Ils sont au nombre de quatre, nombre carré qui caractérise la fermeté du courage nécessaire pour ne se laisser ni vaincre par l'adversité, ni enorgueillir par la prospérité, deux avantages qui vous sont acquis si vous êtes orné des quatre vertus principales, la justice, la force, la prudence et la tempérance. Reconnaissez donc dans le premier la justice, dont vous devez défendre les intérêts dans les jugements; dans le second la force, dont vous devez vous faire un appui contre l'infortune; dans le troisième la prudence, qui doit diriger vos conseils et éclairer tous vos doutes; enfin, dans le quatrième, la tempérance, dont vous ne devez jamais abandonner les règles dans la prospérité. L'or est le symbole de la sagesse, et, comme il occupe le premier rang parmi les métaux, de même aussi la sagesse occupe le premier rang parmi tous les dons. Le roi en a un plus grand besoin que les autres hommes; c'est pour cela que Salomon, ce roi pacifique, ne voulut demander à Dieu autre chose que la sagesse, afin de gouverner avec prudence le peuple qui lui était confié. Le vert de l'émeraude est le symbole de la foi; le bleu éclatant du saphir, le symbole de l'espérance; le rouge étincelant du grenat, le symbole de l'amour; le jaune vif de la topaze,

le symbole des bonnes œuvres dont parle le Seigneur quand il dit : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » L'émeraude vous avertit de ce que vous devez croire; le saphir, de ce que vous devez espérer; le grenat, de ce que vous devez aimer, et la topaze, de ce que vous devez faire pour vous élever de vertus en vertus jusqu'à ce que vous contempniez le Dieu des dieux dans Sion<sup>1</sup>. »

Le roi Richard, qui devait aimer ces symboles et ces allégories, d'autant plus qu'il était lui-même poète et qu'il savait combattre non-seulement à coups d'épée, mais encore à coups de chansons et d'épigrammes, remercia le Pape dans une lettre dont voici l'inscription : « A son très-excellent seigneur et Père universel, Innocent, par la grâce de Dieu souverain Pontife de l'Église catholique, le très-dévoût fils de sa Majesté, Richard, par la même grâce roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine et comte d'Anjou, salut, respect, affection et services en toutes choses<sup>2</sup>. »

Innocent III, dès les premières lettres qu'il écrivit sur diverses affaires, exprima clairement les principes sur lesquels devait reposer son administration, et dont, suivant le témoignage d'un historien protestant, il ne se départit jamais, sous aucun prétexte, pendant la durée d'un règne de dix-neuf ans.

« Il est de notre devoir de faire fleurir la religion dans l'Église de Dieu, de la protéger où elle fleurit. Nous voulons que, pendant tout notre règne, le culte divin prospère de plus en plus. Ni la mort ni la vie ne pourront nous faire dévier de la justice et nous empêcher d'en maintenir les droits. Nous savons que l'obligation nous a été imposée de veiller constamment sur les droits de tous; aucune faveur, envers qui que ce soit, ne nous détournera de ce sentier. Nous sommes placé au-dessus des peuples et des empires non à cause de notre mérite, mais comme serviteur de Dieu. Notre résolution, dont rien ne nous fera départir, est d'aimer d'un cœur pur et avec une conscience droite, et non une con-

<sup>1</sup> Innoc., 1, 1, *epist.* 1, 2 et 3.

<sup>2</sup> Innocent., 1, 1, *epist.* 206. — <sup>2</sup> *De Negotio Imperii, epist.* 4.

science fausse, tous ceux qui sont fidèles et dévoués à l'Église, et de les défendre avec le bouclier du Saint-Siège contre l'arrogance des oppresseurs. Mais, si nous venons à jeter les yeux sur la haute importance des fonctions pastorales, puis sur la liberté dont nous avons joui par le passé et sur la faiblesse de nos forces, nous nous garderons bien de bâtir sur notre propre mérite, mais uniquement sur les mérites de Celui que nous représentons sur la terre. Si nous considérons les affaires innombrables et le soin de toutes les Églises auxquelles nous sommes engagé pour toujours, alors nous comprenons que le nom qui nous convient le mieux est celui que nous exprimons dans le salut qui commence notre lettre, c'est-à-dire le serviteur des serviteurs, responsable devant Dieu non-seulement de notre propre personne, mais de celle de tous les croyants. Enfin, si nous pesons le fardeau de cette administration et la faiblesse de nos épaules, nous pouvons nous appliquer cette parole du prophète : « Je suis arrivé sur la haute mer et j'ai été englouti dans les flots. » Mais c'est la main du Seigneur qui nous a retiré de la poussière pour nous élever sur ce trône où nous prenons place, non pas seulement parmi les monarques, mais au-dessus des monarques, afin de rendre la justice<sup>1</sup>. »

Le même historien protestant ajoute : « Que ce ne soit point ici l'orgueil qui se cache sous les expressions de l'humilité, nous en avons la preuve dans beaucoup d'autres circonstances où Innocent exprima et répéta les mêmes sentiments ; nous le voyons encore par les instances avec lesquelles il se recommanda aux prières ferventes de quelques monastères en particulier et de tous les ordres religieux en général. « Nous sommes pénétré, écrit-il aux religieux cisterciens en Angleterre, de notre impuissance et de toute notre faiblesse ; ainsi, outre les vœux que l'Église entière porte pour nous aux pieds du Très-Haut, nous vous supplions tous de vous souvenir spécialement de nous dans vos prières, et de demander que Celui qui nous a appelé à la charge apostolique nous ac-

corde la grâce d'en remplir les devoirs pour notre salut et pour l'avantage de tous les peuples, qui nous ont été confiés, et qu'il daigne suppléer à notre faiblesse par la plénitude de sa toute-puissance. »

Innocent porta d'abord ses regards sur les réformes à introduire dans son entourage ; la restauration devait commencer par sa propre maison avant de s'étendre sur le pays et sur l'Église universelle. Par la simplicité de sa vie il voulait servir de modèle aux prélats, et ne point perdre, en s'environnant d'une cour fastueuse, le droit de censurer librement ceux qui ne cherchaient les distinctions et les dignités qu'à cause de leur éclat extérieur. C'est pourquoi il s'astreignait à des habitudes modestes ; les vases d'or et d'argent firent place aux vases de verre et de bois, et les peaux de mouton remplacèrent les peaux d'hermine. Sur sa table, qui dès lors ne fut plus servie par des laïques, mais très-modestement par des religieux, ne parurent plus que trois plats, et deux seulement sur celle de son chapelain. Les jours de grande fête seuls faisaient exception. Il ne se servait des nobles officiers de la cour que dans les solennités où les anciens usages exigeaient que le chef de la chrétienté se montrât dans toute la pompe extérieure. Il congédia tous les gentilshommes du palais, leur laissant à tous une somme d'argent qui les mit à même de parvenir au rang de chevalier.

De tous les désordres, celui qu'il haïssait le plus, c'était la vénalité, et il s'appliqua de toute manière à l'extirper de l'Église romaine. Dès les premiers jours il défendit à tous ses officiers d'exiger quoi que ce fût, excepté seulement les rédacteurs et les expéditionnaires des bulles, dont encore il fixa les salaires, ne leur permettant de prendre au delà que ce qui leur serait offert gratuitement. Il ôta les huissiers des chambres des notaires afin que l'accès y fût plus libre. Il fit ôter d'une des cours du palais de Latran un comptoir où l'on vendait de la vaisselle et où l'on changeait de la monnaie. Trois fois la semaine il tenait le consistoire public, dont l'usage était presque aboli ; il y écoutait les plaintes de toutes les parties, ren-

<sup>1</sup> Innocent., l. 1, *epist.* 6, 202, 230, 257, 15, 176, 171. Hurter, l. 2.



voyait à d'autres les moindres affaires et examinait par lui-même les plus importantes, ce qu'il faisait avec tant de pénétration et de sagesse qu'il était admiré de tout le monde, et que plusieurs hommes très-savants, jurisconsultes et autres, venaient à Rome uniquement pour l'entendre ; et ils s'instruisaient plus dans ses consistoires qu'ils n'auraient fait dans les écoles, principalement quand le Pape prononçait les sentences ; car il rapportait avec tant de force et d'exactitude les raisons des deux parties que chacune, entendant les siennes, espérait gagner sa cause ; et il n'y avait si habile avocat qui ne craignit terriblement ses objections. Dans ses jugements il n'avait aucun égard aux personnes et ne les prononçait qu'après une mûre délibération. C'est ce qui lui attira de toute la terre tant et de si grandes causes qu'on n'en avait pas tant jugé à Rome depuis très-longtemps<sup>1</sup>.

A peine Innocent eût-il été élu que la bourgeoisie de Rome se pressa autour de lui avec une sorte d'impétuosité, le suppliant d'agréer leur promesse solennelle de fidélité, et de s'engager, de son côté, à leur donner les présents d'usage. Le Pape les renvoya à l'époque de son sacre. Alors les réclamations devinrent plus impérieuses. Cependant le Pontife avait fait faire en secret le dénombrement de tous les habitants des paroisses de la ville, selon les rangs et les dignités ; il voulait savoir si le trésor pouvait satisfaire à toutes les demandes. Cela fait il ordonna de distribuer à chaque quartier ce qui lui revenait.

Le lendemain même de son sacre Innocent exigea du préfet de Rome le serment de ne rien retrancher du territoire à lui confié, pour le vendre, le mettre en gage ou le donner en fief ; de reconnaître les droits et les taxes de l'Église romaine, de s'en saisir et de les conserver ; de protéger les châteaux forts, de n'y introduire personne sans l'autorisation expresse du Pape ; de n'en faire bâtir aucun sans ordre, et de rendre compte de son administration et même de s'en démettre au premier ordre qui lui serait intimé.

Au lieu du glaive qu'il recevait autrefois de l'empereur, le Pape le revêtit d'un manteau en signe d'investiture et lui donna pour présent une coupe d'argent, symbole de la faveur suzeraine.

Innocent sut également profiter des transports de joie que le peuple fit éclater le jour de son élection pour réformer un autre abus dans le gouvernement de Rome. L'an 1144 on y avait établi un sénat de cinquante-six membres ; l'an 1191, immédiatement après l'élection de Célestin III, un noble de la ville usurpa la charge de sénateur unique, qu'il conserva jusqu'à l'année 1193. Un autre s'empara ensuite de la souveraine puissance du sénat et en resta possesseur jusqu'à l'élection d'Innocent. Fort de l'affection du peuple Innocent ne voulut pas souffrir plus longtemps cette usurpation ; il fit nommer par un fondé de pouvoir un nouveau sénateur, mit d'autres magistrats à la place de ceux qui avaient prêté serment de fidélité au sénateur précédent, de sorte que le nouvel élu n'exerçait plus sa charge au nom du peuple, mais au nom du Pape. Une réélection annuelle du sénateur lui donnait la garantie qu'il n'abuserait point de son autorité, ce qui eût été à craindre dans le cas d'une administration plus prolongée. Le préfet s'engageait par serment à protéger les possessions et les revenus de l'Église romaine au dehors de la ville et le sénateur s'obligeait à veiller à la sûreté personnelle du Pape et des cardinaux. Le sénateur jurait solennellement de ne rien entreprendre, ni par ses conseils, ni par ses actes, contre la vie du Pape ; de lui faire connaître tout projet de ce genre ; de lui prêter appui dans la jouissance de sa dignité et de tous les droits appartenant au Siège de Saint-Pierre et de veiller, dans toute l'étendue de sa juridiction, à la sûreté des cardinaux et des serviteurs de leurs maisons<sup>1</sup>.

Les citoyens de Rome, tout en reconnaissant le Pape pour souverain, n'en possédaient pas moins des droits et des domaines indépendants de son autorité ; ils pouvaient comme maintes bourgeoisies d'Allemagne qui

<sup>1</sup> *Gesta Innoc. III*, n. 14.

<sup>1</sup> Harter, I. 2.

entouraient le siège d'un prince ecclésiastique, faire ou terminer la guerre à volonté. On n'admettait pas encore comme principe qu'on ne pouvait posséder des droits que là où tous les droits étaient détruits, ou qu'une souveraineté ne pouvait exister sans absorber toutes les autres autorités. Le peuple avait rendu avec joie foi et hommage à Innocent, et ce dernier a exercé l'ancien droit de nommer les sénateurs. Là où un chef plus puissant s'était élevé pour son propre intérêt, la Province maritime et la Sabine, il a replacé le Siège de Pierre dans son héritage. Du reste il n'a troublé les Romains dans aucune possession et dans aucun droit. Mais cette bonne intelligence entre les deux pouvoirs ne pouvait convenir à ceux qui, se fiant à leur force et à leur influence, cherchaient des dissensions pour *pêcher en eau trouble*<sup>1</sup>. Jean, de la famille de Pierre de Léon, se mit à leur tête. Comme tous ceux que l'ordre gêne dans leurs vues ambitieuses, ils parlaient au peuple des droits à récupérer, de l'oppression dont il devait s'affranchir, offrant en même temps leurs services pour cet effet et prenant d'eux-mêmes le titre de *Bons hommes du bien public*<sup>2</sup>. C'était en 1200. Les événements semblaient favoriser leurs desseins. Les bourgeois de Viterbe avaient mit le siège devant la forteresse de Viterclano, et ne voulaient accorder aux habitants d'autre capitulation que celle de leur libre retraite, avec faculté d'emporter leurs biens, mais à condition de rendre la place pour être rasée. Les Viterclaniens envoyèrent alors demander des secours aux Romains, offrant en échange de leur rendre foi et hommage. Les Romains, excités par les perturbateurs, acceptèrent la proposition et signifièrent à ceux de Viterbe de lever le siège. Sur leur refus on se prépara des deux côtes à la guerre ; mais, les Romains ayant appris que ceux de Viterbe allaient recevoir de grands renforts de la confédération toscane, ils eurent peur, se fâchèrent contre ceux qui leur avaient donné ce funeste conseil et réclamèrent les secours du Pape. S'il avait voulu profiter de la circonstance Innocent aurait pu s'emparer faci-

lement de Viterclano ; il ne le fit point ; à des acquisitions obtenues par la force il préféra de beaucoup accommoder la querelle par des moyens pacifiques. Il envoya plusieurs ambassades à Viterbe, lui offrant une sentence arbitrale, jusqu'à ce qu'enfin l'obstination de cette ville le déterminà à lui fixer un jour pour comparaître à son tribunal. Cette démarche étant encore restée sans résultat, le Pape prit ouvertement le parti des Romains, lança l'interdit contre Viterbe, et donna ordre aux troupes de la confédération toscane, qui s'étaient déjà avancées jusqu'à Orviète, de rentrer dans leurs foyers.

Enfin, après quelques autres incidents, le 6 janvier 1201, pendant que le Pape, à la suite d'une messe solennelle dans l'église Saint-Pierre, exhortait le peuple à prier pour le succès des armes romaines et pour l'heureux retour des guerriers dans leur patrie, ceux de Viterbe livrèrent bataille aux Romains et furent complètement défaits. Le sénateur de Rome, ayant ramené l'armée victorieuse, se présenta devant Innocent, avec Jean et Pierre de Léon et plusieurs autres, pour lui témoigner son respect et pour le remercier des secours qu'il leur avait prêtés. Ces perturbateurs déclarèrent publiquement en cette circonstance qu'à l'avenir ils ne diraient plus rien contre le Pape<sup>1</sup>.

Mais ces nobles que la voix du peuple avait fait rentrer dans le silence ne restèrent pas longtemps en repos ; en 1202 ils cabalèrent de nouveau et s'efforcèrent d'ameuter le peuple. Innocent dévoila leurs menées au peuple assemblé, et les força, malgré leurs menaces et leurs bravades, à prêter de nouveau le serment de fidélité et à fournir caution. Il sut, de plus, se venger en Pontife. Au printemps de la même année, toute l'Italie, ainsi que d'autres contrées, viennent à éprouver une grande disette, causée par les mauvaises récoltes des années précédentes ; Rome est menacée de la famine. Innocent, qui était à Anagni, revient sans délai dans la capitale, et veille à ce que les indigents soient abondamment pourvus. Il fait parvenir secrètement, toutes les semaines, des

Gesta, n. 133. — <sup>2</sup> Ibid., n. 141.

<sup>1</sup> Hurter, l. 4.



aumônes à ceux que la honte empêchait de mendier publiquement, convaincu que la bienfaisance ne peut atteindre son but élevé qu'autant qu'elle descend, par de tendres ménagements, jusque dans la position des particuliers. Chaque jour il distribuait un pain aux mendiants, au nombre de huit mille, et faisait donner de la nourriture à d'autres dans les maisons de charité. Alors tout son temps et toutes ses pensées semblaient consacrés à des œuvres de bienfaisance. Personne ne peut évaluer les sommes employées par lui à cet effet. Cependant il ne se contenta pas de secourir les pauvres de son propre bien, il voulait que tous contribussent à cette œuvre de charité. « Dieu nous a envoyé une mauvaise récolte et la famine, dit-il dans un de ses sermons ; il nous montre par là sa justice et sa miséricorde : sa justice en nous châtiant, et sa miséricorde en nous donnant l'occasion de secourir les indigents. Celui qui, dans une pareille détresse, conserve son superflu, mérite autant de morts qu'il fait mourir de pauvres par son avarice. Celui qui, dans cette détresse, ferme son cœur à son frère, comment peut-il parler de son amour pour Dieu ? Que personne ne dise : « Que puis-je faire ? » Que chacun donne selon ses facultés ! A-t-il beaucoup, qu'il donne avec abondance ; a-t-il peu, qu'il donne avec plaisir le peu qu'il possède. Ne vous refusez pas seulement le superflu, mais retranchez encore de votre nécessaire <sup>1</sup>. »

La même année Innocent parvint à réconcilier ceux de Viterbe et ceux de Rome ; ces derniers mirent les prisonniers en liberté. Cependant ni de part ni d'autre la pacification ne reçut l'approbation générale. Certains nobles continuèrent à former des partis à Rome et même à s'y faire la guerre, en 1204. Après avoir longtemps résisté à la sagesse et à la douceur d'Innocent ses adversaires finirent par demander eux-mêmes la paix ; Innocent, loin d'abuser de leur position pour leur imposer des conditions dures, offrit de nouveau de soumettre le différend au jugement de quatre arbitres. Cette proposition ayant été acceptée, les arbitres dé-

clarèrent immédiatement, après avoir prêté serment, que le droit de constituer le sénat appartenait au Pape. Cependant, comme il était difficile de trouver dans le moment un homme qui possédât la confiance des deux partis, ils conseillèrent au Pape d'accorder au peuple cinquante-six sénateurs. Innocent fit observer que cette organisation ne pouvait contribuer au bien-être de la ville, l'accord ne pouvant exister dans une réunion aussi nombreuse ; il céda néanmoins aux circonstances et fit élire le nombre voulu de sénateurs. Ceux-ci prêtèrent serment de fidélité au Pape et s'efforcèrent, autant que possible, de rétablir la paix. Le bruit des armes cessa alors, ainsi que les calomnies des perturbateurs contre le Pape et contre l'Église. Le courage et la persévérance d'Innocent avaient garanti l'Église de la violence et mis fin à une honteuse oppression. Ces hautes qualités ne l'abandonnèrent jamais, et dans le succès il montra de la modération, marque distinctive de la vraie souveraineté. Chacun reconnut enfin que l'injustice et la résistance étaient sans force contre ce Pontife, mais que, par l'obéissance et le respect, on pouvait tout obtenir de lui <sup>1</sup>.

Dès qu'Innocent eut rétabli son autorité à Rome et dans ses alentours il tourna son attention vers les provinces éloignées du domaine de l'Église. L'empereur Henri VI avait donné, à titre de fief, la Marche d'Ancône et la Romagne à son sénéchal, l'écuyer tranchant Markwald ; Innocent envoya deux cardinaux pour le sommer de se soumettre à l'Église. Markwald accueillit la proposition et demanda un sauf-conduit pour aller lui-même prêter, entre les mains du Pape, le serment de vassal ; mais ce n'était que pour amuser le Pape, gagner du temps et se préparer à la guerre. Tout le territoire d'Ancône s'était d'abord soumis au chef de l'Église. Markwald sortit de la ville et sévit contre le pays ; les villes furent brûlées, les églises pillées, les châteaux détruits, les maisons incendiées, les habitations livrées au pillage, et tout cela sous les yeux mêmes des cardinaux. Sur les sommations que ceux-ci lui

<sup>1</sup> *In dedicat. templi, sermo III. Hurter, I. 6.*

<sup>1</sup> *Gesta Innoc., Hurter, I. 8.*

furent de congédier ses troupes, il se livra à des ravages plus affreux encore. Les cardinaux en vinrent aux menaces; Markwald n'en tint compte. Enfin ils lancèrent la sentence d'excommunication contre lui, contre ses partisans et contre tous ses compagnons d'armes. Le Pape annula le serment de fidélité qu'on lui avait prêté.

Il déclara indigne du sacerdoce tout prêtre qui lui dispenserait les grâces de l'Église. Il ouvrit le trésor, emprunta de l'argent, et fit recruter des troupes parmi les comtes, les barons et les autres seigneurs de la Marche qui étaient restés fidèles. Une armée victorieuse traversa le pays soumis à Markwald et renversa les forts sur lesquels il comptait. Le conseil et la bourgeoisie de Iési défendirent la cause du Pape avec un dévouement qui alla jusqu'au sacrifice de leurs biens et de leur sang. Markwald, voyant qu'il ne pouvait résister plus longtemps, fit offrir au Pape une grosse somme d'argent comme cens annuel pour l'engager à recevoir son hommage de fidélité; mais le Pape, qui avait trop à redouter la perfidie de cet Allemand, le refusa, et, dès le commencement de l'année suivante (1199), il ne restait déjà plus dans ces provinces aucune trace de la domination allemande. Markwald s'était réfugié en Sicile.

Sans perdre de temps Innocent envoya un courrier dans l'exarchat de Ravenne et dans les anciennes possessions du comte de Bertinoro, qui venait de donner ses biens au Saint-Siège. L'archevêque de Ravenne élevait des prétentions sur ces deux domaines : sur l'exarchat d'après d'anciennes donations faites par les Papes, et sur les possessions de Bertinoro d'après une concession d'Alexandre III, que ce Pape fit lors de son séjour à Venise. Innocent ne jugea pas à propos de procéder à l'examen de ses droits; il permit à l'archevêque de s'approprier ces biens et se borna à conserver les droits du Saint-Siège; car, quoique ces biens fussent entre les mains de l'archevêque, son but n'était pas moins atteint : il avait brisé la puissance d'un maître séculier. Innocent avait des pensées trop élevées pour qu'il se souciât de rechercher laquelle des Églises avait les droits les mieux

fondés; il lui suffisait de voir la possession de ces domaines revenir à l'une des deux Églises <sup>1</sup>.

Le duché de Spolète, le comté d'Assise et celui de Cora, dans la terre de Labour, avaient été cédés, par l'empereur Henri VI, à un chevalier allemand du nom de Conrad. Effrayé par le sort de Markwald Conrad mit tout en œuvre pour gagner les bonnes grâces du Pape. Innocent n'était pas mal disposé à son égard; mais la haine publique se prononça si fort contre tous les Allemands qu'il s'éleva des murmures contre le Pape lui-même, comme s'il voulait en favoriser quelques-uns. Conrad, voyant donc qu'il n'y avait rien à faire, abandonna, sans conditions quelconques, tout ce qu'il avait possédé jusqu'alors de l'héritage de Saint-Pierre, et il jura à Narni, en présence des légats du Pape, en présence de l'évêque, des barons et du peuple, sur les saints Évangiles, sur la croix et les reliques, qu'il se rendait à discrétion au Saint-Siège. Il délia ensuite ses vassaux du serment de fidélité et livra les villes fortes de Foligno et de Terni. La forteresse d'Assise, devant laquelle les habitants et ceux de Pérouse se tenaient sous les armes, fut rasée comme on l'avait demandé. Pérouse fut honorée d'une protection spéciale du Saint-Siège; elle obtint une juridiction indépendante et la liberté de choisir ses magistrats. Todi fut dotée de semblables privilèges, et Riéti reçut le droit de percevoir la moitié des amendes, des droits d'escorte et de péage. D'autres cités furent confirmées dans leurs anciens privilèges et reçurent une constitution plus libre que celles qui sortent du sol stérile des théories abstraites. « Car la différence qui existe entre ces temps et les nôtres, dit l'historien protestant d'Innocent III, c'est qu'alors, sous l'autorité et à côté d'elle, les droits du particulier pouvaient se développer de mille manières, comme la vie individuelle se développe au sein de la vie générale, tandis que, de nos jours, toute individualité s'efface devant l'universalité, et, hors d'elle, rien ne peut avoir de prix <sup>2</sup>. »

Immédiatement après la fête de Saint-

<sup>1</sup> Hurter, I, 2 — <sup>2</sup> Id.



Pierre et de Saint-Paul, l'an 1198, Innocent voulut visiter son duché de Spolète, nouvellement reconquis; il quitta Rome avec une suite nombreuse et brillante. Le peuple, accourant au-devant de lui de toutes les villes, le reçut avec des cris de joie comme son libérateur. Dans la plupart des villes que parcourut le Pontife il bénit des églises, des autels et des vases sacrés; il fit des présents en ornements sacerdotaux et autres objets propres à la majesté du culte. Il porta ensuite ses regards sur l'administration et donna des marques de distinction aux magistrats. Pendant le séjour du Pape dans la ville de Pérouse les habitants découvrirent, après avoir fait souvent de longues et inutiles recherches, une source d'eau vive dans laquelle ils virent, non un pur hasard, mais une bénédiction du Ciel. Le nom de *source du Pape*, qu'ils lui donnèrent, devait transmettre à la postérité le double bienfait dont ils avaient été favorisés.

L'irritation contre les Allemands devenant générale gagnait les provinces du nord de l'Italie. La Toscane, dont une grande partie avait été léguée, depuis plus d'un siècle, à l'Église romaine, par la comtesse Mathilde, était tout entière sous la domination allemande; Philippe, frère de l'empereur Henri VI, avait même pris le titre de duc de cette province; la plupart des nobles se déclaraient en sa faveur. Mais, aussitôt qu'Innocent eut exprimé le désir d'arracher aux étrangers tout ce qui appartenait au domaine de Saint-Pierre, les villes, cédant aux conseils de leurs magistrats et de leurs évêques, formèrent une confédération dans le but de s'assister mutuellement pour maintenir leur liberté, d'accommoder à l'amiable les différends survenus entre elles, de défendre l'Église romaine, de ne se soumettre à aucun prince temporel, quel que fût son titre, sans l'agrément du Saint-Siège; enfin de ne reconnaître aucun empereur que le Pape n'eût point approuvé. Les statuts de la confédération furent présentés à Innocent; il les rejeta d'abord, mais ensuite, après des modifications convenables, il les approuva solennellement.

Il y avait encore dans la Toscane quelques nobles qui, sans s'être approprié les biens de

l'Église, exerçaient sur les voyageurs et les pèlerins toutes sortes de vexations; les attaquant sur les routes, les volant et les pillant. Innocent ordonna de les rappeler à l'ordre par la douceur et d'employer la force s'ils ne se rendaient pas. Les représentants des villes confédérées, obligés de recourir au dernier moyen, assiégèrent les pillards dans la forteresse de Rispampini, ravagèrent leurs moissons, abattirent leurs arbres, enlevèrent leurs troupeaux et leur causèrent de grands dommages. Les chefs des confédérés avaient fait amasser devant le château une grande quantité de bois, de pierres, de ciment, pour construire une tour et se préparer à l'assaut; les assiégés, désespérant alors de leur salut, se rendirent à discrétion; ils promirent de rétablir la sûreté des routes, des voyageurs et des pèlerins, donnèrent mille livres, valeur de Sienne, comme garantie de leurs promesses, et prêtèrent serment de fidélité au Pape pour toutes leurs possessions. D'autres avaient reconnu volontairement la suzeraineté de l'Église; le Pape leur promit la protection spéciale de Saint-Pierre, tant pour leurs personnes que pour leurs propriétés.

Ainsi, pendant la première année de son règne, Innocent avait reconquis dans les Marches Ancône, Fermo, Osimo, Sinigaglia, Iési, Césène, et tout ce qui dépendait de ces villes; dans le duché de Spolète Riéti, Spolète, Assise, Foligno, Nocera, Todi; ensuite Pérouse, Sabine, le comté de Bénévent, plusieurs autres comtés et seigneuries, de telle sorte qu'en comparant l'étendue du domaine temporel de ses prédécesseurs avec ce qu'il venait de reconquérir en si peu de temps il put dire avec raison qu'il ne devait point ces biens à la puissance de l'arc et du glaive, mais à la providence merveilleuse de Celui qui gouverne tout<sup>1</sup>. Il se fit partout prêter le serment de fidélité. Il établit des gouverneurs dans la plupart des places fortes; dans un grand nombre il reconstruisit les murs et les fortifications et leur donna plus de solidité et d'étendue. Il avertit les citoyens de se tenir prêts à marcher avec leur cavalerie et leur infanterie et leur fournit de l'argent et

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 375.

des munitions. Il plaça en Toscane des administrateurs chargés de lever les impôts, les revenus et la taxe personnelle. Son premier soin fut de relever l'autorité suzeraine, ensuite d'en percevoir les revenus; de rétablir dans tous les pays reconquis le droit et la justice, la paix et la tranquillité; de faire aimer la domination du Saint-Siège; de confirmer les droits et les privilèges de chaque ville en particulier; de renouveler ceux qui étaient tombés en désuétude et de remettre en vigueur les règlements salutaires que les cités s'étaient imposés à elles-mêmes. Il voulait, comme il le dit plus tard, que tous les sujets du Saint-Siège pussent se convaincre, par la douceur de son gouvernement, que, loin d'opprimer ses vassaux et de les traiter en esclaves, il les protége comme ses enfants et aime mieux donner que demander <sup>1</sup>.

Un théâtre plus vaste s'ouvrit dans l'Italie méridionale au génie libérateur d'Innocent, dont les vues étaient bien arrêtées. Immédiatement après la mort de Henri VI, l'impératrice Constance, sa veuve, voulant rétablir la paix et courir au-devant des vœux du peuple, qui désignait sous le nom de *mœurs allemandes* toutes les cruautés et tous les ravages qui avaient désolé le pays, ordonna à Markwald et autres Allemands qui se trouvaient en Sicile de quitter sans délai ce royaume et de ne plus y rentrer qu'avec sa permission; elle fit en même temps venir d'Ési en Sicile son jeune fils Frédéric. Aussitôt après son arrivée, qui eut lieu au mois de mai 1198, elle l'associa à la régence et le fit couronner dans l'église cathédrale de Palerme. Mais la tranquillité n'était pas encore rétablie dans le royaume, et rien n'en assurait la paisible possession à un prince mineur. Les exilés y avaient des partisans et le pays était affaibli par les factions. Constance, reconnaissant le besoin d'un ferme appui et d'une puissante protection, chercha l'un et l'autre dans l'ancien lien féodal avec le Saint-Siège; elle envoya des ambassadeurs à Innocent pour en recevoir, au nom de Frédéric, à titre de fiefs, le duché de Pouille, la principauté de Capoue et le royaume de Sicile, et

aux mêmes conditions qui avaient existé jusqu'alors entre les Papes et les rois précédents.

Le Pape Adrien IV, à la suite de quelques différends, avait accordé au roi Guillaume I<sup>er</sup> des privilèges ecclésiastiques très-étendus pour son royaume; ils étaient appelés *les Quatre Chapitres*, et concernaient les légations, les nominations ecclésiastiques, les appels et les conciles. Clément III les avait confirmés à Guillaume II. Innocent regarda comme le plus sacré de ses devoirs d'affranchir l'Église de toute influence séculière opposée à sa discipline et dès lors injuste et dangereuse, de consacrer ses forces à l'exécution d'un seul plan, et d'achever enfin l'édifice dont ses prédécesseurs, ou plutôt le Christ lui-même, avaient jeté les premiers fondements, édifice que Grégoire VII avait élevé plus haut qu'aucun de ceux qui y avaient travaillé avant lui, qu'Alexandre avait défendu contre toute agression étrangère avec le courage le plus héroïque et le zèle le plus persévérant, et qu'il agrandit ensuite. Innocent se montra donc peu disposé à renouveler les privilèges accordés par ses prédécesseurs; il pensait qu'après l'extinction de l'ancienne souche des rois de Sicile le suzerain ne devait plus maintenir des faveurs incompatibles avec les devoirs de sa haute dignité.

Un mois ne s'était point écoulé depuis son élection lorsqu'il écrivit à l'impératrice : « Si vous voulez employer au bien de votre peuple la puissance temporelle que le Seigneur vous a confiée, vous devez, avant tout, servir Celui qui dirige vos pas; le servir, c'est régner <sup>1</sup>. » Il ajouta que la puissance laïque avait fait violence au chapitre de Sainte-Anastasie, qui jusqu'alors avait conservé, du consentement du Saint-Siège, la langue et les rites de l'Église grecque, et que, sans consulter ni ce chapitre ni le Saint-Siège, elle lui avait donné un évêque qui ne connaissait ni le grec ni le latin. Après avoir donc entendu ses frères les cardinaux, il se voit obligé de déclarer cette élection nulle et de rendre aux chanoines la liberté de leurs suffrages. L'im-

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 6 et 9. *Gesta Innoc.*, Hurter, I, 2.

<sup>1</sup> Innoc., I, 1, *epist.* 561.



pératrice-reine est maîtresse de diriger les affaires temporelles de ses peuples ; mais elle doit laisser libres les élections ecclésiastiques, dans lesquelles il ne faut considérer que celui auquel l'élu est consacré. Les archevêques de Capoue, de Reggio et de Palerme, prendront le parti des chanoines et chasseront celui qui leur a été imposé. Il déclare comme non avenu tout ce que la puissance laïque avait fait en conférant des charges et des bénéfices, ou ce qu'elle avait réglé dans un diocèse en l'absence de son évêque. Il veut détruire tout exemple qui pourrait servir plus tard de prétexte aux prétentions et aux excuses des laïques <sup>1</sup>.

Les ambassadeurs de Constance, à la tête desquels était l'archevêque de Naples, Anselme, employèrent tous les moyens pour déterminer le Pape à accorder l'investiture du royaume selon l'ancienne manière. Leurs efforts ayant été inutiles, deux d'entre eux s'en retournèrent à Palerme. La reine eut recours alors à une séduction qui, autrefois, avait souvent réussi à Rome, les présents ; mais les convictions du Pontife étaient bien au-dessus des biens de ce monde ; ces moyens, qui n'agissent que sur les petites âmes, ne pouvaient rien sur Innocent III. Constance, voyant que la volonté du Pape était inébranlable, souscrivit à tout ce qu'il exigeait ; les trois chapitres, sur l'appel, sur les légations, sur les conciles, furent abandonnés ; celui des élections ou nominations ecclésiastiques reçut quelques modifications. La bulle d'investiture arriva au mois de novembre 1198.

« Attendu, dit la bulle, que le droit de suzeraineté et la propriété du royaume de Sicile appartiennent à l'Église romaine ; en considération du dévouement que le père de l'impératrice, le roi Roger, son frère et son neveu, les deux Guillaume, n'ont cessé de montrer au Saint-Siège au milieu des orages qui l'ont assailli, et dans l'espoir d'un dévouement semblable de la part de leurs successeurs, le Pape accorde et cède à Constance le royaume de Sicile, le duché de Pouille, la principauté de Capoue avec toutes ses dépendances, comme Naples, Salerne, Amalfi,

Marsie, avec tout ce qu'elle aurait à prétendre au delà de Marsie et ce que ses prédécesseurs avaient obtenu de l'Église romaine. Le Pape la protégera contre tous ses ennemis. En retour elle aura à jurer entre les mains du cardinal-évêque d'Ostie, et à s'engager par un écrit revêtu de son sceau, qu'en tout temps, lorsqu'elle serait appelée et non retenue par un obstacle ou une nécessité visible, elle se présentera pour prêter le serment de vassale. Le jeune roi aura à prêter le même serment aussitôt qu'il sera majeur, et payera une redevance annuelle de six cents écus pour la Pouille et de quatre cents pour Marsie. Toutes ces clauses sont irrévocables, tant pour les successeurs du Pape que pour ceux de Constance.

« Mais, afin de prévenir toute contestation à l'égard des élections ecclésiastiques et de concéder à l'autorité royale tout ce qu'il est possible de lui accorder sans compromettre la liberté de l'Église, le chapitre devra, à la vacance d'un siège épiscopal, faire son choix ; mais l'élu ne pourra ni prendre possession de son diocèse avant d'avoir obtenu l'agrément du roi, ni l'administrer avant d'avoir reçu la confirmation de Rome. Son Altesse Royale devra maintenir ces décisions par soumission au Saint-Siège, par déférence pour la liberté des églises, par respect pour Celui qui fait régner les rois et les princes, et par vénération pour la sainte Église, son épouse. Toute élection faite autrement sera déclarée nulle, et les infracteurs seront punis. Une entière liberté est accordée au clergé d'interjeter appel au Saint-Père aussi souvent qu'il le jugera nécessaire. »

Pour assurer de nouveau l'union si longtemps rompue entre le royaume de Sicile et le Saint-Siège, pour étouffer tous les germes de l'ancienne dissension, et pour confondre tous ceux qui voudraient s'armer contre la reine Constance et son fils Frédéric, Innocent envoie, en qualité de légat, le cardinal-évêque d'Ostie, celui de ses frères qu'il aimait et chérissait le plus à cause de son grand mérite. Tous les archevêques, évêques, abbés, princes reçurent ordre de faire une réception convenable au légat, de se soumettre à tout ce qu'il lui plairait de réformer et d'établir,

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 18, 17, 61, 65.

attendu que toutes les sentences qu'il prononcerait contre les réfractaires seraient approuvées.

Avant que cette convention fût conclue, la reine Constance, dans le but de se rendre le Pape favorable, avait fait témoigner aux comtes, barons et juges de tout rang, son grand mécontentement de ce qu'ils s'arrogeaient le droit de juger les questions de divorce ou autres délits qui sont exclusivement du ressort des tribunaux ecclésiastiques, de ce qu'ils faisaient arrêter et juger les ecclésiastiques comme les laïques; en un mot, de ce qu'ils usurpaient des droits qui n'appartiennent qu'à l'Église. Elle les avertit que les seuls crimes de lèse-majesté commis par les ecclésiastiques étaient de la compétence des tribunaux civils; que, pour les biens ou possessions qui ne proviennent point de l'Église, les clercs pouvaient être traduits devant le seigneur territorial; mais que, dans aucun cas, ils ne pouvaient être arrêtés ou emprisonnés<sup>1</sup>.

Constance tomba malade pendant qu'on expédiait les bulles d'investiture. D'après certains documents elle avait déjà prêté le serment de fidélité<sup>2</sup>. On assure qu'elle fit des efforts au-dessus de son sexe pour garantir à son fils le royaume contre les ennemis intérieurs et extérieurs; elle avait deviné les plans perfides de Markwald et l'avait déclaré ennemi de la patrie, avertissant tous les nobles de n'avoir avec lui aucune communication. Sentant sa fin prochaine, elle nomma, dans son testament, le chancelier Walter, évêque de Troie, et les archevêques de Palerme, de Montréal et de Capoue, gouverneurs et conseillers de son fils; elle en confia la haute tutelle au Pape, comme à son suzerain, en imposant à tous l'obligation de le reconnaître pour tel et de lui prêter serment. Une somme annuelle d'environ trente mille francs, prise sur les revenus de l'État, devait dédommager le Pape des peines inséparables de la tutelle, et toutes les dépenses qu'il serait obligé de faire pour la défense du royaume devaient lui être remboursées. Constance mourut à Palerme le 27 novembre 1198<sup>3</sup>.

A peine Constance eut-elle rendu le dernier soupir que ses conseillers écrivirent au Pape une lettre scellée de leur sceau, par laquelle ils suppliaient le Pontife de n'abandonner ni le royaume ni le royal orphelin. Le Pape répondit à cette demande par une lettre au jeune Frédéric. « Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation châtie l'enfant qu'il aime, mais il fait sortir du châtiment une consolation salubre. Afin de vous en donner une preuve évidente, il a député son vicaire pour être votre protecteur; par l'abondance de sa grâce il a remplacé la perte de votre père par un père plus digne, et vous a fait présent, en place de votre mère défunte, d'une mère meilleure, savoir celle autour de la tête de qui s'enlacent la main droite et la main gauche du Seigneur, suivant le mot du Cantique des cantiques; mais nous, non-seulement à cause de nos fonctions de pasteur, en vertu desquelles nous sommes le serviteur de tous, principalement des mineurs et des orphelins, mais aussi par égard pour votre mère, l'impératrice Constance de glorieuse mémoire, qui vous a recommandé à notre protection, et parce que le royaume de Sicile appartient au patrimoine de l'Église, nous voulons vous aimer et vous protéger, et agir efficacement, avec une sollicitude paternelle, et, Dieu aidant, pour l'honneur et l'avancement de la puissance royale, pour la sûreté du royaume et le bien de vos fidèles. Puissiez-vous donc déposer toute tristesse et vous réjouir dans le Seigneur qui vous a donné un père spirituel au lieu d'un père temporel, et qui, par la mort de votre mère, vous a préparé les soins maternels de l'Église, afin que, devenu homme et assis solidement sur le trône, vous réveriez davantage celle qui vous y aura élevé. Nous vous recommandons nos envoyés; car ils se montreront dévoués à votre personne et rempliront avec zèle et fidélité toutes les missions dont vous jugerez à propos de les charger<sup>4</sup>. »

Innocent dirigea donc sans délai toute son attention sur les affaires de Sicile et sur les autres seigneuries de son pupille, s'y consacra avec la plus grande activité, et ne cessa de

<sup>1</sup> Ugelli, *Italia sacra*, t. 7, p. 1327. — <sup>2</sup> Murat., *Antiq.*, t. 6, p. 104. — <sup>3</sup> Hurter, l. 2.

<sup>4</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 505.



s'occuper de l'honneur du roi et de la prospérité du royaume. Cette sollicitude tutélaire dura de l'année 1199 à l'an 1208, époque de la majorité du roi Frédéric. Durant ces neuf ou dix ans le Pape ne cessa de soutenir, et par les armes temporelles, et par les armes spirituelles, les biens et les droits de son pupille, contre les factions qui voulaient les lui ravir. Il y avait deux factions principales, celle des Allemands, une autre de Siciliens. A la tête de la première était Markwald, homme habile, rusé et violent; à la tête de la seconde, le chancelier Walter, évêque de Troie, que la reine avait disgracié d'abord, mais qu'elle reçut de nouveau en ses bonnes grâces peu avant sa mort, à la prière du Pape. Il ne répondit guère à la confiance du Pape et de la reine. Ligué secrètement avec Markwald pour entraver la tutelle d'Innocent, il prétendait disposer de tout en maître. Plus d'une fois ces deux chefs de faction s'accusaient réciproquement de convoiter le royaume de Sicile, l'un pour lui-même, l'autre pour son frère, et on peut croire qu'ils disaient vrai l'un et l'autre. Il y eut un troisième parti, l'an 1200; voici comment.

Le Pape Innocent, par ses sollicitations, obtint la mise en liberté de la reine Sibylle, veuve du roi Tancrede, détenue dans les prisons d'Allemagne avec ses deux filles. Son fils Guillaume, privé de la vue, y était mort. Un gentilhomme français, Gautier de Brienne, épousa l'aînée des deux princesses, et vint réclamer non pas le royaume de Sicile, mais la principauté de Tarente et le comté de Lecce, promis sous serment par l'empereur Henri VI au dernier rejeton mâle de la dynastie normande, ou bien une indemnité convenable. Le Pape, avec son conseil, reconnut la légitimité de ses réclamations, mais lui fit jurer en même temps de soutenir la cause du jeune roi Frédéric. Gautier de Brienne, avec une poignée de Français, remporta de si brillants avantages qu'il en prit une confiance téméraire et ne se tint point assez sur ses gardes : il fut blessé et fait prisonnier dans une surprise, l'an 1203, et mourut peu après, à la fleur de son âge, dans les dispositions les plus chrétiennes. Markwald était mort dès l'an 1202. Accablé de mille autres affaires, Inno-

cent trouva le moyen de conserver la vie, les biens et les droits de son pupille, malgré toutes les factions; il sut même lui concilier les services des Sarrasins qui étaient demeurés en Sicile. On peut voir les détails de toute cette affaire dans l'excellente *Histoire d'Innocent III*, par Hurter. Voici comment ce ministre protestant y résume la conduite de ce Pape.

« En 1208 Frédéric avait atteint sa quatorzième année; les soins de la tutelle avaient cessé, mais non ces rapports paternels d'un sage conseiller avec un prince dont l'inexpérience avait encore besoin d'un guide. La reconnaissance lui faisait un devoir de s'attacher avec confiance à celui dont le zèle infatigable lui avait conservé le royaume, l'avait délivré de ses ennemis et avait rétabli l'ordre dans ses domaines, autant qu'il était possible à une personne éloignée des lieux et chez un peuple déchiré par les factions. Quel que soit le jugement qu'on porte sur l'esprit qui anima Innocent dans tous les événements remarquables de son époque, on sera forcé de convenir que sa vigilance, sa persévérance et ses sacrifices personnels ont déjoué les entreprises de l'audace et de la ruse contre la Sicile, et ont préservé le royaume d'être de nouveau morcelé en petites principautés et arraché à ce jeune prince dès les premières années de son enfance. N'avons-nous pas vu tous les projets de Markwald, de Thiébaud, du chancelier et de sa famille, échouer contre la fermeté du Pape? Si les tentatives faites contre l'autorité royale ne furent pas toutes réprimées avec autant de promptitude que le réclamait le bien du pays, il faut l'attribuer à l'impossibilité où se trouvait Innocent de tout voir et de tout diriger par lui-même<sup>1</sup>. Il s'était opposé avec force à la dilapidation des biens et des revenus de la couronne; il avait gagné les Sarrasins à la cause de Frédéric, anéanti la puissance des Pisans à Syracuse, et obtenu d'eux, au prix de quelques concessions ecclésiastiques, une garantie pour la paix du royaume<sup>2</sup>. Enfin n'est-il pas juste de reconnaître que tous ses efforts tendaient à remettre le royaume à son pupille dans un

<sup>1</sup> Dans la lettre 249 du livre 9 on voit que Frédéric avouait être redevable à Innocent de la conservation de son royaume. — <sup>2</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 80 et 81.

meilleur état qu'il ne l'avait reçu? Ce Pontife peut donc, avec raison, être appelé, non-seulement le protecteur et le mentor de la jeunesse de Frédéric, mais encore le libérateur de la Sicile. Jamais il ne profita, du reste, de la minorité du roi et des discordes qui tourmentaient le royaume pour tirer avantage de sa tutelle, soit pour lui-même, soit pour le Saint-Siège; même dans la confirmation du choix des évêques, où il aurait pu voiler ses empiétements en agissant comme chef de la chrétienté, il ne voulut pas intervenir comme Pape, mais comme représentant du roi <sup>1</sup>. »

Ainsi parle un ministre protestant de la conduite du Pape Innocent III. Plus d'un écrivain catholique, même certains abbés, pourraient prendre de lui des leçons de justice, d'impartialité et de modération envers les chefs de l'Église de Dieu.

Pour achever le bien qu'il avait commencé Innocent maria le jeune roi, son pupille, à la princesse Constance d'Aragon. Il résolut, de plus, en se rendant personnellement dans l'Italie méridionale, de mettre un terme aux troubles, de rattacher les grands à leur souverain et d'affermir le pouvoir de Frédéric. Il convoqua donc les comtes, les barons et les magistrats des villes à une diète à San-Germano, au pied du mont Cassin, qu'il présida en personne. Son voyage, qui dura du 15 mai 1208 jusque vers la fin de la même année, fut comme un triomphe continu.

En Espagne la plus grande inimitié régnait entre Alphonse, roi de Léon, et Alphonse, roi de Castille, et à peine ces deux monarques terminaient-ils avec gloire une campagne contre les Maures qu'ils tournaient leurs armes l'un contre l'autre. Les prélats et les grands de ces deux royaumes, voyant la force de ces deux États s'épuiser totalement dans la guerre intérieure, essayèrent de rétablir la paix. Ils proposèrent à Alphonse de Léon d'épouser Bérengère, fille du roi de Castille, espérant que la droiture de leurs intentions et les résultats avantageux de ce mariage feraient fermer les yeux au Pape sur le proche degré de parenté.

Mais déjà Célestin avait envoyé en Espagne un cardinal, avec l'ordre de casser ce mariage, d'excommunier ces monarques, et d'interdire leurs royaumes s'ils ne se conformaient pas aux mesures prises par le Pape. L'archevêque de Salamanque, les évêques de Zamora, de Léon, d'Astorga, furent également excommuniés avec le roi de Léon, probablement pour ne s'être pas conformés à la sentence du cardinal. L'évêque d'Oviédo, au contraire, s'attira par son obéissance la colère du roi et fut obligé de prendre la fuite.

Bien des auteurs ont blâmé l'Église de ces prohibitions touchant le mariage des princes; un d'entre eux, mais qui, à la pénétration du génie, joignait la connaissance de bien des secrets politiques, le comte Joseph de Maistre, le Platon chrétien, dit au contraire :

« Le temps est venu où, pour le bonheur de l'humanité, il serait bien à désirer que les Papes reprissent une juridiction éclairée sur les mariages des princes, non par un *veio* effrayant, mais par de simples refus, qui devraient plaire à la raison européenne. De funestes déchirements religieux ont divisé l'Europe en trois grandes familles : la latine, la protestante, et celle qu'on nomme *grecque*. Cette scission a restreint infiniment le cercle des mariages dans la famille latine; chez les deux autres il y a moins de danger sans doute, l'indifférence sur les dogmes se prêtant sans difficulté à toute sorte d'arrangement, mais chez nous le danger est immense. Si l'on n'y prend garde incessamment, toutes les races augustes marcheront rapidement à leur destruction, et, sans doute, il y aurait une faiblesse bien criminelle à cacher que le mal a déjà commencé. Qu'on se hâte d'y réfléchir pendant qu'il en est temps. Toute dynastie nouvelle étant une plante qui ne croît que dans le sang humain, le mépris des principes les plus évidents expose de nouveau l'Europe, et par conséquent le monde, à d'interminables carnages.

« Quelle loi dans la nature entière est plus évidente que celle qui a statué que tout ce qui germe dans l'univers désire un sol

<sup>1</sup> *Vice regia*, l. 2, *epist.* 174. Hurter. l. 12.



étranger? La graine se développe à regret sur ce même sol qui porta la tige dont elle descend; il faut semer sur la montagne le blé de la plaine et dans la plaine celui de la montagne; de tous côtés on appelle la semence lointaine. La loi, dans le règne animal, devient plus frappante; aussi tous les législateurs lui rendirent hommage par des prohibitions plus ou moins étendues. Chez les nations dégénérées, qui s'oublèrent jusqu'à permettre le mariage entre des frères et des sœurs, ces unions infâmes produisirent des monstres. La loi chrétienne, dont l'un des caractères les plus distinctifs est de s'emparer de toutes les idées générales pour les réunir et les perfectionner, étendit beaucoup les prohibitions; s'il y eut quelquefois de l'excès dans ce genre, c'était l'excès du bien, et jamais les canons n'égalèrent sur ce point la sévérité des lois chinoises. Il n'y a que cent noms à la Chine, et le mariage y est prohibé entre toutes personnes qui portent le même nom, quand même il n'y a plus de parenté <sup>1</sup>. »

Pour bien apprécier la conduite de l'Église et de ses Pontifes on fera bien de se rappeler toujours ces leçons de la sagesse et de l'expérience.

Le Pape Innocent, voyant que les divers royaumes d'Espagne demandaient toute son attention, envoya dans ces pays, pour y rétablir l'ordre, le frère Rainier, de Cîteaux, homme généralement estimé à cause de l'étendue de ses connaissances et de l'austérité de ses mœurs; il le chargea surtout d'y rétablir la paix entre les rois chrétiens. Le roi Sanche de Navarre, malgré ses promesses, aussitôt qu'il vit la Castille exposée de nouveau aux invasions des Maures, avait fait une alliance avec les ennemis de la foi, rompu la paix avec Alphonse et repris les châteaux forts donnés en gage de cette paix; il s'était même réuni contre Alphonse avec le roi de Léon. Celui-ci et le roi de Castille étaient en désunion avec le roi de Portugal. La lutte entre le roi Pierre et sa mère continuait dans l'Aragon. Au milieu de toutes ces divisions les armes des chrétiens étaient

plus souvent tournées contre eux-mêmes que contre les Maures; ceux-ci avaient moins à redouter la puissance des rois que celle de ces guerriers voués à combattre pour la foi, dont le glaive n'était jamais en repos, dont l'union était sanctifiée par le grand but de soumettre de nouveau l'Espagne à la domination de la croix. Le frère Rainier avait reçu mission de menacer le roi de Navarre de l'interdit de son royaume s'il n'abandonnait pas son alliance sacrilège; il devait exhorter ceux de Castille et de Léon à ne pas se laisser tromper plus longtemps par des fauteurs de troubles, à rompre la convention jurée avec le roi de Portugal et à rétablir la paix. On lui donna plein pouvoir de faire revivre dans les Églises les règlements tombés en désuétude et de corriger les abus existants.

Il reçut également ordre de casser le mariage inconvenant par lequel le roi de Léon avait embrassé sa propre chair, chose abominable devant Dieu et horrible devant les hommes. Si Alphonse se montrait disposé à l'obéissance Rainier pouvait lever l'interdit et absoudre les évêques de l'excommunication. Il fallait cependant qu'il se fit donner par le roi une caution en garantie de l'exécution des ordres apostoliques; mais, avant tout, l'évêque d'Oviédo devait être rappelé et recevoir une indemnité complète pour les dommages qu'il avait essuyés. Toute convention résultant du mariage devait être anéantie <sup>1</sup>.

Le légat avertit en vain le roi de Léon; il lui fixa enfin le jour et le lieu où il devait comparaître. Le légat attendit au delà du temps déterminé; le roi ne se présenta point; l'excommunication et l'interdit furent renouvelés. La Castille fut épargnée, car le roi déclara qu'il reprendrait sa fille aussitôt qu'elle reviendrait <sup>2</sup>. C'était en 1198. Il ne resta donc plus aucun autre expédient au roi de Léon, dans son embarras, que de s'adresser au Saint-Père lui-même, et d'essayer si une ambassade ne pourrait pas le faire changer d'opinion <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 58, 62, 92, 125, 249, 295; l. 2, *epist.* 75. *Gesta*, n. 58. — <sup>2</sup> *Ibid.*, n. 58. L. 2, *epist.* 75 — <sup>3</sup> Hurter, l. 2.

<sup>1</sup> Du Pape, l. 2, c. 7, art. 1.

Cette ambassade arriva d'Espagne à Rome l'année suivante. Les évêques que le roi de Léon avait choisis pour ambassadeurs prièrent le Pape de suspendre les lois de l'Eglise qui empêchaient le mariage de leur prince. Innocent aurait donné à l'instant un libre cours à l'indignation que soulevait dans son cœur une pareille demande s'il n'avait été retenu par sa bienveillance pour le roi de Castille, qui montrait plus de soumission à ses ordres. Les députés eurent de la peine à obtenir une audience. Ils prièrent d'abord le Pape de lever l'interdit, parce qu'il menaçait le royaume de trois espèces de dangers : des hérétiques, des Sarrasins et des chrétiens du voisinage. Si les pasteurs des âmes se taisent ils ne peuvent plus instruire les fidèles contre les hérétiques ; le roi ne leur opposera aucune résistance, l'erreur s'étendra rapidement ; si les prêtres cessent de prêcher le zèle du peuple contre les Sarrasins ne manquera pas de s'éteindre. Enfin, si le clergé ne peut distribuer aux laïques les biens spirituels, on lui ôtera les biens temporels, et les prêtres seront forcés de mendier ; ils seront obligés même, ce qui serait une honte pour le nom chrétien, de s'engager comme valets au service des Juifs.

C'est l'amour seul du devoir qui avait engagé Innocent à tant de sévérité ; il craignait qu'on ne lui reprochât un jour d'avoir toléré de pareilles horreurs. La conduite de Célestin au sujet de l'alliance d'Alphonse avec une fille du roi de Portugal était encore devant ses yeux. Le Pape exposa aux évêques les exemples de punition divine contre le commerce adultère dans la mort subite de Henri, roi de Jérusalem, dans la fin tragique de Conrad, marquis de Montferrat. Ajoutez que le frère Rainier avait usé de représentations, de délais, de toute l'indulgence des lois. Enfin cette concession pouvait avoir des conséquences mauvaises si le Pape venait à la refuser dans un cas semblable ; car on croirait alors qu'il se réglait sur la considération des personnes. Il déclara donc qu'il n'accorderait pas entièrement ce qu'on demandait ; mais il consentit à mitiger la sévérité de l'interdit et à autoriser la célébration de l'office divin. Ces faveurs n'étaient

que pour le peuple, qui est innocent, et non pour le roi de Léon, ni pour la fille du roi de Castille et leurs conseillers ; partout où ceux-ci se trouveront, dans une ville, un château ou un village, la voix du prêtre doit rester muette et l'église demeurer fermée. Il ordonna au roi et à la reine de Castille d'employer tous les moyens possibles pour rompre le mariage, et, s'ils ne le faisaient pas, les deux époux, ainsi que leurs conseillers, devaient de même être exclus de l'Eglise, et le royaume privé de la célébration de l'office divin.

La plus grande difficulté dans cette affaire tenait à ce que le roi de Léon avait assigné à sa femme, pour présent de noce, quelques châteaux qui devaient rester sa propriété, même en cas de divorce, n'importe pour quel motif il aurait lieu. Le Pape annula cette promesse, et déclara illégitimes, incapables de succéder à l'héritage paternel, tous les descendants à naître de cette alliance incestueuse et damnable, menaçant même une plus longue résistance de châtiments encore plus sévères. Innocent ne réussit pas, pour le moment, à se faire obéir ; au contraire le lien conjugal se resserra plus étroitement l'année suivante par la naissance d'un fils, qui fut plus tard la gloire de sa maison, qui restreignit la puissance de ses anciens ennemis, et étendit la foi chrétienne en Espagne plus que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Malgré l'interdit qui pesait sur la famille royale, sur le lieu où elle se trouvait, l'enfant fut baptisé avec grande pompe dans la cathédrale de Léon. C'était ce Ferdinand qui, plus tard, mérita par sa piété d'être placé au nombre des saints.

Innocent refusa de sanctionner une union semblable, celle du roi d'Aragon et de Blanche, sœur de Sanche, roi de Navarre. Ce mariage avait été également la condition d'un traité de paix. Déjà on avait donné des gages et prêté le serment ; mais le Pape appela ce serment un parjure et une promesse indécente qu'il n'est pas permis de garder <sup>1</sup>.

Malgré tous ces conflits le frère Rainier était parvenu à déterminer les rois de Castille

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 556.



et d'Aragon à faire une expédition contre les Sarrasins. Le Pape en ressentit la plus grande joie; cependant il ne voulut point consentir à ce que le roi d'Aragon, conformément à la proposition de ses conseillers, se servît, pour cette expédition, d'une monnaie qui avait été frappée peu avant la mort de son père et qui n'avait pas le poids légal; il ne voulut point y consentir, à moins que le peuple n'approuvât la circulation de cette monnaie, qui avait déjà causé des troubles et des divisions. « Si vous avez eu connaissance, lui écrivit-il, de l'altération des monnaies à l'époque de votre couronnement et du serment que vous y avez prêté, vous devez confesser votre crime à l'évêque de Saragosse et vous faire imposer une pénitence; si vous n'en avez pas eu connaissance, nous vous conseillons de faire frapper, sous le nom de votre père, des monnaies de bon aloi, pour faire éviter les dommages qui en résultent et pour être fidèle à votre serment<sup>1</sup>. » L'historien protestant se demande à ce propos: « Aurait-on jamais dû se permettre tant de déclamations sur l'influence des Papes, qui se mettaient ainsi dans la balance contre le pouvoir des princes pour le plus grand bien des peuples ? »

Les affaires ecclésiastiques en Espagne, les rapports des archevêques entre eux, ensuite avec les évêques, les rapports de ceux-ci avec les ordres de chevalerie donnèrent bien des occupations au Saint-Siège. Dans un pays qu'il fallait conquérir de nouveau, pied à pied, à la foi chrétienne; où les habitants naissaient et mouraient au milieu des combats, et dont la vie était une lutte continuelle pour la foi, pour la liberté et la gloire de la patrie; dans ce pays, dis-je, les rapports ecclésiastiques ne pouvaient être réglés immédiatement d'après les préceptes de l'Église, comme on l'aurait fait dans des temps plus tranquilles. Les changements de dynastie avaient amené de nouvelles prétentions, l'ordre primitivement établi avait été interverti; de là une foule de mésintelligences, de demandes, de questions à résoudre. Ainsi les conquêtes d'Alphonse, roi de Portugal, ayant amené l'érection de

plusieurs évêchés, donnèrent naissance au différend survenu entre l'archevêque de Brague et celui de Compostelle. Celui-ci trouva appui et protection auprès du Saint-Siège contre les prétentions des évêques; contre les Templiers, qui se distinguaient plutôt par leur orgueil chevaleresque que par une religieuse soumission aux décisions du Saint-Siège; enfin contre les couvents, qui empiétaient sur les droits de l'évêque de Coïmbre<sup>1</sup>.

En l'an 1204 la privation du service divin devenait chaque jour plus accablante pour le royaume de Léon; les chefs du clergé supplièrent le roi de se séparer de son épouse, afin de ne pas faire supporter plus longtemps à ses sujets les suites de sa résistance; mais ce monarque voulait, avant d'obéir au Pape, faire déclarer habiles à succéder au trône les deux fils et les deux filles qu'il avait eus de Bérengère. Les places que le roi de Castille occupait comme douaire de Bérengère devenaient une autre cause de discorde; il était indécis s'il les reprendrait ou s'il les laisserait dans l'état où elles se trouvaient alors. Cette princesse eut assez d'élévation d'esprit pour faire une renonciation volontaire qui procura la paix à son époux et à ses sujets. Elle avait été à même de reconnaître, pendant un grand nombre d'années, que la volonté du Pape était d'autant plus inébranlable qu'il la regardait comme l'expression de la volonté divine; elle consentit donc à la séparation, et retourna chez son père. Innocent apprit avec plaisir cette nouvelle et ordonna aussitôt aux évêques de Castille de lever l'excommunication qui pesait sur elle, sur le roi de Léon et sur son royaume<sup>2</sup>. Le roi de Castille refusa de restituer les places occupées, sous le vain prétexte qu'elles appartenaient à sa fille. Les évêques reçurent ordre de réclamer de nouveau cette restitution, attendu qu'il n'y avait pas lieu de faire des dons et d'assigner un douaire quand un mariage était déclaré nul. Ils demandèrent donc que ces places leur fussent remises jusqu'à ce qu'un jugement arbitral, ou, s'il était nécessaire, une décision du souverain Pontife eût tranché la diffi-

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 28. — <sup>2</sup> Hurter, L. 3.

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 196, 214. Hurter, l. 3. — <sup>2</sup> L. 7, *epist.* 67, 94.

culté<sup>1</sup>. Peu de temps après Innocent prouva que la sévérité imposée par les devoirs de sa charge s'attachait aux actes et non aux personnes; car, les enfants issus de ce mariage, il les déclara légitimes et aptes à succéder au trône, déclaration qui fut immédiatement reconnue par les états de Léon à l'égard de Ferdinand, l'aîné des enfants.

Pierre occupait le trône d'Aragon; son père, Alphonse, surnommé le Chaste, mort en mai 1196, à la diète de Perpignan, lui avait laissé la couronne, ainsi que de riches trésors. Pierre possédait toutes les qualités héroïques de ces rois d'Espagne dont les hauts faits vivent encore dans les chants populaires. Ses relations avec les cours de la Provence avaient donné le goût de la poésie à ce monarque, qui maniait aussi bien l'épée que la lyre. Dès les premiers jours de son règne, en l'an 1197, dans une diète tenue à Girone, pour se conformer aux canons de l'Église romaine, il chassa de ses États, sous peine de mort, tous les hérétiques<sup>2</sup>. Il rendit des édits concernant la paix intérieure, la tranquillité des habitants, les veuves, les orphelins, les routes, les marchés, les bœufs de labour, les instruments aratoires, les oliviers et les colombiers, affranchit l'agriculteur de la saisie des bestiaux et prit les moissons sous sa protection spéciale. Tous les actes du commencement de son règne témoignent de sa sollicitude pour ses sujets.

Cependant le jeune roi se sentait entraîné vers un plus vaste théâtre que celui de la tranquille administration de ses États; il résolut de marcher sur les traces de son père et de combattre les Sarrasins. Il pensait que Dieu lui aurait en vain remis le glaive pour punir les méchants s'il ne commençait à le tirer contre eux-ci. Ne se sentant pas assez fort pour entrer seul en lice, il pria Innocent de charger un légat de former contre eux une alliance entre les rois d'Espagne; mais ni les dispositions de ces rois ni le temps ne parurent propices à Innocent; car la puissance du roi de Maroc venait de s'accroître par une victoire remportée sur celui de Malorca<sup>3</sup>.

A de nombreuses et belles qualités Pierre joignait le désir d'élever son royaume au plus haut degré de splendeur et de magnificence. Ses aïeux, vassaux des rois francs dans la marche d'Espagne, conquise par Charlemagne sur les Sarrasins, entre l'Èbre et les Pyrénées, ne portaient autrefois que le titre de comtes de Barcelone; plus tard ils avaient pris le titre de rois d'Aragon, et le nom des rois de France, qui figurait dans leurs actes en signe de suzeraineté, en avait disparu depuis un quart de siècle. D'après cet état de choses les rois d'Aragon n'étaient pas couronnés, ils étaient seulement armés chevaliers à l'âge de vingt ans, et ce n'était qu'après l'accomplissement de cette formalité, ou quand ils étaient mariés, qu'ils pouvaient jouir des honneurs royaux. Pierre crut donner plus d'éclat à la dignité qui lui était transmise par ses aïeux en se faisant couronner comme les autres rois. Il résolut donc de donner à cette cérémonie toute la solennité possible et de détruire pour toujours les prétentions de la France en se rendant lui-même à Rome, dans le but de recevoir la couronne des mains du Pape.

Il arriva dans le port d'Ostie, avec une suite nombreuse, le 8 novembre 1204. Innocent envoya deux cents chevaux de selle et des bêtes de somme au lieu du débarquement; plusieurs cardinaux, le sénateur, ainsi que des nobles, se portèrent à sa rencontre. Le Pape reçut le roi dans l'église de Saint-Pierre et lui fit donner l'hospitalité dans la maison des chanoines de cette église.

Le jour de la Saint-Martin, le troisième depuis l'arrivée de Pierre, le Pape, accompagné de tous les cardinaux, des principaux dignitaires de l'Église, du sénateur, de tous les juges et les fonctionnaires, de la noblesse et du peuple, se rendit au couvent de Saint-Pancrace, martyr, situé au delà du Tibre. Là l'évêque de Porto sacra le roi d'Aragon; Innocent lui plaça lui-même la couronne sur la tête, et lui présenta, comme insignes de dignité royale, la tunique, le manteau, le sceptre, le globe de l'empire, la couronne et la mitre, présents aussi précieux que magnifiques. Pierre prêta ensuite le serment en ces termes : « Moi, Pierre d'Aragon, je jure

<sup>1</sup> Innocent., *epist.*, 93. — <sup>2</sup> Mansi, *Concil.*, t. 22. —

<sup>3</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 235.



fidélité et obéissance à mon seigneur le Pape Innocent, et à ses successeurs dans l'Église romaine; de maintenir mon royaume en état d'obéissance et de fidélité envers eux; de défendre la foi catholique et de poursuivre la perversité des hérétiques; de protéger les droits et les libertés de l'Église, et de conserver la paix et la justice dans les États soumis à ma domination. J'en prends à témoin Dieu et ses saints Évangiles <sup>1</sup>. »

De cette église le roi, revêtu des ornements royaux, se rendit, en marchant à côté du Pape, dans la basilique de Saint-Pierre. Là il déposa la couronne et le sceptre et remit son royaume au prince des apôtres. Il reçut ensuite le royaume en fief des mains du Pape, qui lui remit à cet effet le glaive. Il déposa sur l'autel un diplôme par lequel il attestait que, reconnaissant le Pontife romain comme successeur de saint Pierre et vicaire de Celui par qui règnent les rois, il plaçait son royaume sous la protection de saint Pierre et s'engageait, pour le salut de son âme et de celle de ses successeurs, à payer un tribut annuel de deux cents pièces d'argent. Le Pape, de son côté, s'engagea à prendre ses États, sa personne, ainsi que celle de ses successeurs, sous la protection du Saint-Siège. Pierre fit expédier ce diplôme avec l'assentiment des nobles de sa cour, en présence de l'archevêque d'Arles, son oncle, et d'autres personnages, et le revêtit de son sceau. Pour prouver son dévouement au Saint-Siège il rendit libres dans son royaume les élections aux évêchés et aux abbayes <sup>2</sup>.

Ces solennités et ces négociations étant terminées, le Pape lui donna sa bénédiction apostolique pour son retour dans sa patrie et le fit accompagner jusqu'à l'église de Saint-Paul, située hors de la ville. Le monarque s'embarqua de nouveau à Ostie sur les galères génoises. Plus tard une bulle du Pape fixa les formalités à observer pour le couronnement des rois et des reines d'Aragon. Ce couronnement devait se faire à Saragosse, au nom du Pape, par l'archevêque de Tarragone, après que le roi aurait sollicité cette faveur en

se conformant au droit féodal <sup>1</sup>. Mais les démarches de Pierre furent loin de recevoir l'approbation de tous les Aragonais; car les grands et le peuple murmuraient de ce qu'il avait rendu tributaire un royaume libre et indépendant.

L'année suivante (1205) le Pape, malgré le reproche qu'il fit à Pierre au sujet de l'oppression qui pesait sur l'Église d'Elne, lui témoigna de nouveau sa bienveillance en recommandant aux frères de Calatrava de l'appuyer aux frontières contre les Sarrasins; en donnant l'assurance que, s'il venait à s'emparer de Mallorca, le Pape y établirait un évêché; en exhortant tous les prélats à chasser, de concert avec lui, les hérétiques <sup>2</sup>.

En 1210 de grands événements se préparaient en Espagne. La trêve conclue par Alphonse de Castille en 1198, et qui était expirée l'année précédente, avait permis au roi maure, Abou-Jacob-Almansor, surnommé l'Invincible, de comprimer les troubles élevés dans son royaume. Les chevaliers de Calatrava s'étaient soumis à cette trêve contre leur gré, car ils supportaient impatiemment la perte de la résidence principale qui leur avait donné son nom. Calatrava était tombée au pouvoir des Maures peu de temps avant la conclusion de cette trêve, et son expiration ouvrait de nouveau le champ à leur ardeur guerrière. Sous les ordres de leur grand-maître ils envahirent les frontières mahométanes et s'emparèrent de quelques châteaux. Si la paix conclue en l'an 1208 entre les rois de Castille et de Léon eût été rompue, comme le voulaient quelques malintentionnés, l'ordre aurait été hors d'état de supporter le fardeau de la guerre; aussi Innocent ordonna-t-il aux évêques des deux royaumes de travailler au maintien de la paix, à la formation d'une ligue des rois contre les infidèles, et de menacer d'excommunication le premier qui romprait la paix <sup>3</sup>. Alphonse, pressentant l'avenir ou voulant se fortifier dans son intérieur, mit tout en œuvre pour faire cesser la discorde entre les rois d'Espagne, et bientôt les quatre royaumes jouirent des bienfaits de

<sup>1</sup> *Gesta Innoc.*, c. 120, 121, 122. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 121. *Gesta Com. Barcin.*, c. 24, in Marca.

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 122. *Innoc.*, l. 8, *epist.* 92; l. 9, *epist.* 101; l. 1, *indiculus* 100. — <sup>2</sup> Hurter, l. 8. — <sup>3</sup> *Apud Orderic. Raynald.*, ann. 1210.

la paix, dont ils étaient privés depuis bien longtemps. Il chercha même à réconcilier les rois de France et d'Angleterre afin de les faire entrer dans la grande alliance qu'il préparait contre les Maures.

Les princes étant ainsi disposés à tirer le glaive pour l'honneur du pays et la protection de la foi, Ferdinand, l'infant ou prince royal de Castille, après avoir été armé chevalier, déclara solennellement, dans la maison du Seigneur, qu'il était résolu à combattre pendant toute sa vie contre les infidèles et à les expulser de son héritage; il demanda dans ce but la bénédiction du Pape et fit un appel à d'autres princes. Innocent ordonna aux archevêques et évêques d'Espagne de presser les rois dans les États desquels ils se trouvaient de fournir de l'argent et des troupes à l'infant pour une entreprise aussi glorieuse, si toutefois ils n'étaient pas engagés par une trêve avec les infidèles; car une trêve semblable devait aussi être observée<sup>1</sup>.

Alphonse de Castille, surnommé dès son enfance *le Petit*, était encore, malgré son grand âge, un vaillant guerrier, et continuait avec zèle ses préparatifs contre les Sarrasins. En l'an 1211 il envoya à Rome, pour demander l'assistance du Pape, l'archevêque Rodrigue, de Tolède, un de ces princes de l'Église qui réunissait en sa personne, comme l'archevêque Absalom de Lunden, et plus tard son successeur, le grand cardinal Ximènes, les qualités de guerrier, d'homme d'État, d'ami des sciences et d'historien. Innocent déclara qu'étant actuellement dans le voisinage d'un ami devenu un ennemi acharné il ne pouvait prêter un secours actif; dans des temps meilleurs il l'eût fait avec empressement; mais il était prêt à accorder ce qui dépendait de son autorité spirituelle. Ainsi les grâces de l'Église furent étendues à tout militaire, dans quelque pays qu'il allât combattre les Sarrasins. Le Pape avait déjà permis auparavant de consacrer les frais d'un pèlerinage à Rome, pour obtenir les indulgences, à soutenir ceux qui lutteraient en Espagne contre les ennemis de la foi. Les archevêques et évêques reçurent l'ordre de menacer

de l'excommunication tout souverain qui, pendant l'expédition d'Alphonse contre les infidèles, romprait la trêve conclue avec lui. Le roi de Castille entra ensuite dans le royaume de Murcie, s'empara de plusieurs villes, ravagea le pays, et rentra dans ses États au milieu de l'été, emmenant un grand nombre de prisonniers et un butin considérable.

Mahomet-ben-Nasser surnommé *le Vert*, fils de Jacob, surnommé *l'Invincible*, et redouté en Espagne et en Afrique, avait succédé, l'année précédente, à son père, en qualité d'émir-al-moumenin, c'est-à-dire de commandant des croyants, dont les Français du treizième siècle firent, par abréviation, le nom de Miramolin. Aussitôt qu'il fut informé des préparatifs d'Alphonse et de leur destination il accourut pour protéger l'Andalousie et la Murcie. Suivant l'habitude des princes musulmans il parut soudain, avec une armée immense, devant la forteresse de Salvatierra, défendue par les vaillants chevaliers de Calatrava. Soit qu'Alphonse eût rassemblé de grandes forces à Talavéra, soit que l'infant eût envahi l'Estramadure, soit que les chevaliers se fussent défendus avec cette bravoure qui distinguait leur ordre et qui le fait briller avec tant d'éclat dans l'histoire du monde et dans les annales du Christianisme, Mahomet ne voulut pas pousser plus loin avant de s'être emparé de la forteresse. Après trois mois de siège, les vivres étant épuisés, les murs et les remparts en ruines, la plus grande partie des chevaliers tués ou hors de combat, ce boulevard du pays tomba au pouvoir des Maures. Le vainqueur se retira à Séville, pour renforcer son armée, et le roi de Castille à Tolède, où Ferdinand, l'infant bien-aimé du père et du peuple, mourut à la fleur de l'âge. Cette mort plongea tout le royaume dans un deuil général.

Les évêques et les grands, voyant l'émir des Sarrasins se préparer à une lutte sérieuse, furent d'avis qu'il valait mieux tenter la faveur du Ciel dans un combat que de livrer honteusement à la fureur des infidèles la patrie et le sanctuaire, pour lequel on savait encore mourir. Les chevaliers et les hom-

<sup>1</sup> Innoc., L., 13. *epist.* 193.



mes de pied reçurent partout l'ordre de prendre les armes. La licence usitée dans les guerres précédentes fut remplacée par une sévère discipline ; il fallut renoncer à ce qui était incompatible avec la sainteté de la cause qu'on allait défendre, comme aux vêtements et aux ornements précieux et à tout ce qui servait au luxe. Alphonse conclut à Cuença une alliance avec les rois de Navarre et d'Aragon. L'on ignore si le roi de Portugal et celui de Léon furent compris dans ce traité. L'archevêque de Tolède, en revenant de Rome, demanda des secours au roi de France ; il lui représenta que les Sarrasins se préparaient à porter le fer et le feu en Castille, mais que le roi se proposait de marcher à leur rencontre au mois de mai. D'autres prélats se rendirent en Allemagne <sup>1</sup>.

Le roi Sanche de Portugal, au lieu de faire la guerre aux infidèles, la faisait aux ecclésiastiques et aux femmes, vexant les premiers, déshonorant les secondes ; il ne tenait compte ni des avertissements de l'évêque de Coimbre ni de ceux du Pape. L'an 1211 il tomba malade ; il n'eut alors d'autre pensée que celle de rendre le repos à son âme en se réconciliant avec l'Église ; il pria l'archevêque de Brague de l'absoudre des censures ecclésiastiques. Du consentement de son successeur, et d'après le conseil de tous les grands seigneurs ecclésiastiques et séculiers, il fit connaître ses dernières volontés. Par des donations aux églises et au clergé, par des legs à ses enfants et à ses neveux, par des présents aux malades et aux indigents, aux maisons de Dieu et aux personnes consacrées au Seigneur, il espérait réparer ses précédentes injustices. Après avoir nommé le roi de Castille son exécuteur testamentaire, il mourut au mois de mars et fut enterré en grande pompe dans le monastère de Sainte-Croix <sup>2</sup>.

Alphonse de Castille avait employé l'hiver de 1211 à 1212 en préparatifs contre les Sarrasins ; il avait rempli ses magasins, amassé l'argent nécessaire, et mis tout en usage pour exciter l'enthousiasme de son peuple. Les ambassadeurs qu'il avait envoyés dans les

pays éloignés pour demander des secours étaient revenus avec des réponses favorables. Le Saint-Siège avait donné l'ordre à tous les archevêques et évêques de France, du Midi surtout, de faire un appel au zèle de tous les fidèles. Tolède était le lieu du rassemblement, et le départ fixé à l'octave de la Pentecôte. Depuis le mois de février jusqu'au printemps des guerriers de toute arme et de toute nation arrivèrent donc dans cette ville <sup>1</sup>.

Le zèle d'Innocent avait souvent étouffé les dissensions entre les rois d'Espagne ; il les unissait, les encourageait et les raffermait, entre autres le roi de Léon, qui était fortement soupçonné d'avoir fait alliance avec les ennemis de la foi. « C'est maintenant, écrivit-il aux archevêques de Tolède et de Compostelle, que tous les fidèles doivent se prêter mutuellement assistance ; car l'ennemi de la croix ne cherche pas seulement à opprimer l'Espagne, ses efforts tendent à mettre partout les chrétiens sous le joug. Que tout sujet de discorde cesse entre les chrétiens, ou qu'ils se soumettent à notre jugement. Les censures ecclésiastiques doivent effrayer les princes et les sujets qui trahiraient la cause de la foi <sup>2</sup>. »

L'historien protestant d'Innocent III fait à ce sujet les réflexions suivantes : « On ne saurait trop apprécier les services que la papauté a rendus en réunissant les forces de l'Occident contre ce torrent de hordes barbares qui menaçaient d'envahir l'Europe. Qui sait si les croisades n'ont pas préservé cette partie du monde d'une irruption aussi désastreuse que le furent celles de 710 et de 1683 ? Et si, de 1529, nous jetons les yeux en arrière de quatre siècles, ne devons-nous pas présumer que c'est à ceux qui dirigèrent les forces de l'Europe vers les pays de l'islamisme que l'Europe doit d'avoir échappé aux invasions des sectaires de Mahomet <sup>3</sup> ? »

A l'approche de la Pentecôte 1212 une armée nombreuse se rendit de tout côté à Tolède. Les évêques de Castille, ainsi que les chevaliers les plus illustres, y arrivèrent ; puis les milices des villes, troupes exercées

<sup>1</sup> Albéric, p. 464. — <sup>2</sup> Innoc., l. 14, *epist.* 115.

<sup>1</sup> L. 14, *epist.* 154, 155. Roderic. — <sup>2</sup> L. 15, *epist.* 15, — <sup>3</sup> Hurter, l. 16.

depuis les temps les plus reculés au manie-  
ment des armes. Elles étaient suivies de leurs  
chevaux et de leurs chars, de munitions de  
guerre et de bouche en quantité suffisante  
pour elles et pour les étrangers. Les frères  
et les grands-maîtres de presque tous les or-  
dres de chevalerie de l'Espagne, un grand  
nombre de chevaliers du Temple et de Saint-  
Jean avaient répondu à l'appel. On admirait  
l'infanterie portugaise, aussi impétueuse dans  
l'attaque que patiente dans les fatigues de la  
guerre ; elle était commandée par l'infant  
Pierre, troisième fils du roi Sanche. On dis-  
tinguait le roi d'Aragon, qui s'était placé à  
la tête des familles les plus nobles et qui avait  
à sa suite une troupe de frondeurs et de fan-  
tassins. Pour suffire à ses préparatifs ce mo-  
narque avait imposé à ses sujets une contri-  
bution sur chaque paire de bœufs et sur  
toutes les bêtes de somme. L'archevêque de  
Bordeaux avait déterminé le roi de Navarre  
à oublier ses dissensions avec le roi Alphonse,  
et à surmonter dans ce besoin extrême son  
aversion pour les hommes qui le tenait en-  
fermé dans son palais de Tudéla. Arnault,  
abbé de Cîteaux, récemment promu à l'ar-  
chevêché de Narbonne, accompagna aussi à  
Tolède l'archevêque de Bordeaux et l'évêque  
de Nantes ; ils amenaient tous des troupes  
nombreuses. Parmi les seigneurs séculiers  
de France on remarquait le vicomte de Tu-  
renne, le comte de la Marche, Hugues de la  
Ferté, fidèle compagnon de Simon de Mont-  
fort. Les villes envoyèrent des bourgeois et  
les couvents des religieux. Les exhortations  
et les promesses du Pape eurent même des  
succès en Italie. Plus tard arriva le duc Léopold  
d'Autriche, accompagné d'une suite  
nombreuse. Deux mille chevaliers, non com-  
pris les écuyers, dix mille lances et près de  
cinquante mille hommes de pied étaient ve-  
nus des pays situés en deçà des Pyrénées.  
L'armée pouvait s'élever à plus de cent mille  
hommes. L'archevêque Rodrigue, qui était  
présent, l'évalue à dix mille hommes à che-  
val et cent mille à pied.

Les troupes étaient campées sous des ten-  
tes, sous des arbres plantés dans les plaines  
charmantes qu'arrose le Tage. Jamais un  
nombre d'hommes aussi considérable n'avait

été réuni en Europe sur un seul point. Le  
roi tint sa parole et fournit des vivres en  
abondance aux soldats, comme il l'avait pro-  
mis par ses messagers. Des distributions jour-  
nalières furent même faites aux conva-  
lescents, aux femmes et aux enfants. Le roi  
subvint à tout ; il donna des vivres et une  
solde aux valets, fournit des chevaux à un  
grand nombre de chevaliers, et équipa en  
grande partie ceux qui devaient servir à che-  
val. Sa bienveillance et ses nobles sentiments  
entretenaient une franche gaieté dans toute  
l'armée. D'un autre côté la vigilance des évê-  
ques maintenait la paix dans cette foule  
d'hommes de mœurs et de caractères diffé-  
rents, et seulement unis par le désir de faire  
sentir aux ennemis de la chrétienté la puis-  
sance de ses armes et le courage de ses dé-  
fenseurs. La plus parfaite harmonie ne ces-  
sa de régner parmi les membres de cette  
grande famille. Cependant les premiers arri-  
vés commençaient à se lasser d'un repos qui  
durait déjà depuis près d'un mois <sup>1</sup>.

Innocent, incertain de l'issue d'une lutte  
d'autant plus grave qu'elle allait décider de  
l'empire de la foi sur une vaste étendue de  
pays, joignit aux armes matérielles de la va-  
leur les armes spirituelles de la prière. Le  
mercredi 23 mai, jour où l'armée devait se  
mettre en marche, il ordonna qu'une pro-  
cession générale des ecclésiastiques et des  
laïques eût lieu à Rome, afin que Dieu accor-  
dât la victoire à l'armée chrétienne. Dès le  
matin on vit le peuple s'assembler dans trois  
églises, faire ses prières et se diriger au son  
des cloches sur la place de Latran. Les fidè-  
les, nu-pieds, étaient précédés de la bannière  
de la foi, les femmes couvertes de leurs vê-  
tements communs, et tous gardaient un re-  
ligieux silence. De son côté le Pape, accom-  
pagné des cardinaux, des évêques et des  
chapelains, se rendit dans l'église, y éleva  
aux yeux du public un fragment de la croix  
du Seigneur, le porta au palais de Latran, et  
fit une allocution au peuple du haut du grand  
escalier. Tout le monde retourna ensuite  
dans l'église, les femmes dans celle de Sainte-  
Croix, où officiait un cardinal. On devait en

<sup>1</sup> Innoc., 1. 5, *epist.* 182. Roder. Tolet., 1. 8, c. 1.



autre s'efforcer, par la prière, le jeûne et les aumônes, d'attirer la bénédiction divine sur les armes des chrétiens. Des processions semblables eurent lieu en France.

Depuis Charles-Martel la chrétienté n'avait jamais été menacée d'aussi grands dangers. On disait que des troupes innombrables étaient venues d'Afrique dans la Péninsule pour renforcer les Maures, que le débarquement avait duré quinze jours, et que Mahomet-ben-Nasser, sûr de la victoire, avait fait brûler ses vaisseaux. Le sort des armes allait décider si l'Espagne serait gouvernée par des rois chrétiens ou par le chef des Sarrazins, si les habitants de ces contrées suivraient la religion de Mahomet ou la foi du Christ<sup>1</sup>.

Le 21 juin l'armée chrétienne partit de Tolède ; elle prit les places fortes de Magalon et de Calatrava. Les étrangers, mécontents de n'avoir pas eu le pillage de cette dernière, se retirèrent, à l'exception d'un petit nombre de chevaliers français. L'armée était encore si nombreuse qu'à peine apercevait-on le vide qu'y laissait la défection des étrangers. Le 14 juillet elle alla camper à Navès de Tolosa, vis-à-vis de l'armée musulmane, commandée par le miramolín de Maroc ou d'Afrique, Mahomet-ben-Nasser.

Dans l'après-midi Mahomet mit son armée en ordre de bataille devant son camp et resta dans cette position jusqu'au soir ; le besoin de repos pour les hommes et les chevaux, celui de reconnaître la force et la position de l'ennemi, empêchèrent les croisés de se mesurer avec les Maures. Cette prudence leur fut très-avantageuse ; leurs adversaires, s'imaginant qu'ils avaient peur, devinrent plus hardis, et poussèrent la présomption jusqu'à faire annoncer à Jaën et à Baeza que dans trois jours ils y amèneraient les trois rois prisonniers. Le dimanche les Sarrazins restèrent sous les armes depuis le matin jusqu'à midi ; leur souverain, assis à l'ombre de sa tente rouge et au milieu d'une pompe royale, attendait l'attaque ; les chrétiens, observant avec soin l'ennemi, gardaient leur camp et restaient immobiles. Alphonse ne voulait pas

profaner le jour consacré au Seigneur en faisant couler le sang. Quelques légères escarmouches interrompirent seules l'attente muette des deux armées.

Les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, employèrent l'après-midi à concerter les dispositions pour le lendemain. Les évêques parcoururent les tentes des grands seigneurs et des bourgeois, encourageant les uns et promettant aux autres les bénédictions de Dieu. Alphonse, à la veille d'un si grand événement, conféra l'ordre de la chevalerie à son cousin Nugnez, fils de Sanche de Navarre.

A minuit le héraut d'armes fit retentir dans le camp ce cri : « Levez-vous, combattants du Seigneur ! » On célébra d'abord le mystère de la mort du Sauveur, on entendit ensuite les confessions, on donna l'Eucharistie ; puis chacun, prêt à combattre, alla prendre position devant le camp. Chaque roi, comme on en était convenu, partagea son armée en trois corps : les Castellans étaient au centre, les Aragonais à gauche, les Navarrais et les Français à droite. Rodrigue, le zélé et pieux archevêque de Tolède, les autres évêques et les seigneurs les plus illustres de Castille formaient l'arrière-garde, où se trouvait le roi Alphonse.

Les ennemis occupaient la pointe escarpée de la montagne, au delà d'une forêt et derrière le lit d'un torrent profond. Le prince des Maures, revêtu d'un manteau noir d'Abdumumen, souche victorieuse des Almohades, l'épée au côté, l'Alcoran à la main, se tenait sous une tente formée de carquois. Devant la tente, comme un rempart vivant, on voyait l'élite de l'infanterie, rangé en bataillons épais, ornée des plus brillants costumes ; plusieurs des fantassins placés sur les premiers rangs étaient enchaînés avec ceux placés au centre, afin de ne laisser aucun espoir de fuite. Plus en avant était le corps des Almohades, formidables par leurs chevaux, leurs armes et leur nombre. Des escadrons de Bédouins, habiles à manier la lance, soit en poursuivant, soit en fuyant, protégeaient les flancs de l'armée ; ils étaient surtout dangereux dans les plaines, où rien n'arrête leurs mouvements et où ils causent

<sup>1</sup> Roder. Tolet., l. 15. Albéric. — Godofr. mon. Iperii, Chron. S. Bertin.; in Martene, Thesaur., t. 3.

des pertes et du trouble à une armée régulière. Les plus braves des cavaliers marocains, pour gagner la faveur particulière de l'émir par l'audace de leur valeur, avaient quitté leurs chevaux et combattaient à pied. La vue ne pouvait embrasser la foule des ennemis ; on évalua leurs cavaliers à quatre-vingt mille ; personne ne connaissait le chiffre de leur infanterie.

Le 16 juillet 1212 au matin Alphonse donna le signal de l'attaque. Les Maures commencèrent par lâcher pied ; cependant, de nouveaux soldats étant arrivés, ils repoussèrent les assaillants au bruit de leur musique guerrière. Le premier corps des chrétiens, incommodé par les aspérités du terrain, se replia avec quelque perte sur le second. Le centre soutint le combat ; mais les chevaliers du Temple et de Calatrava se trouvant épuisés, et les corps placés sur les flancs ne pouvant avancer, quelques croisés tournèrent bride. Le roi de Castille dit alors tout haut à l'archevêque de Tolède : « Archevêque, mourons ici, vous et moi ! — Non, mon roi, répliqua l'archevêque, c'est ici que vous triompherez de vos ennemis. — En avant donc ! ajouta aussitôt le roi, au secours de ceux qui se trouvent dans le plus grand danger ! » Le noble Gonzalès-Giron et son frère Rodrigue accoururent avec leurs compagnons, et le roi voulut s'élancer sur leurs traces ; mais le vaillant et prudent Fernando Garcias l'empêcha de les suivre ; car il fallait ménager les renforts et les envoyer seulement au besoin. Le roi dit de nouveau à l'archevêque Rodrigue, qui le rapporte dans son histoire : « Archevêque, mourons ici ! car une telle mort, dans un tel moment, nous convient ! » L'archevêque lui répondit : « S'il plaît à Dieu de vous donner la victoire la mortne vous atteindra pas ; mais, si Dieu en a ordonné autrement, nous sommes tous prêts à mourir avec vous. » Et au milieu de tout cela le vieux monarque ne changeait ni de visage, ni de geste, ni de ton de voix ; mais, intrépide comme un lion, il était résolu à vaincre ou à mourir.

Les Navarrais, de leur côté, gravissaient les hauteurs en renversant tout ce qui se présentait devant eux ; mais l'armée maure,

formidable par son nombre, terrible par la multitude des flèches qu'elle lançait dans les rangs des assaillants, restait immobile. Déjà le combat avait duré jusqu'à midi et la victoire était encore indécise. Alors Alphonse réunit l'arrière-garde, et, au moment décisif, se précipita avec impétuosité sur les Maures, à la tête de sa cavalerie. A côté de la croix du Seigneur, qu'un chanoine de Tolède portait devant l'archevêque, flottait la bannière royale, avec l'image de la sainte Vierge, fidèle patronne de l'Espagne. Un chevalier des plus nobles et des plus braves l'avait déployée, sur l'ordre du roi, au plus fort de la mêlée. Ce fut surtout contre cette bannière que les ennemis firent pleuvoir une grêle de flèches et de pierres. Irrité d'une telle insulte Alphonse s'élança au milieu des plus épais bataillons ennemis et se fraya un passage. Les Navarrais, ayant leur roi à leur tête, brisèrent la chaîne qui entourait le gros de l'armée maure ; un noble chevalier, Nugnez de Lara, la franchit avec son cheval pour entraîner ses compagnons ; le roi Pierre le suivit avec ses Aragonais.

Bientôt l'émir musulman vit plier jusqu'à ses gardes du corps ; sa grande bannière fut prise, son fils aîné tué ; dès lors il prit la fuite, d'après l'avis de son frère, accompagné seulement de quatre hommes, emmenant avec lui ses trésors, que, malgré toute sa confiance dans la victoire, il avait fait charger d'avance sur des chameaux et des chevaux. Il se rendit dans la ville voisine de Baeza et continua sa route sans s'arrêter jusqu'à Jaën, d'où il descendit le Guadalquivir, ne se croyant en sûreté qu'à Séville. « Je ne sais quel conseil vous donner ; que Dieu vous assiste ! » Telle fut la seule consolation qu'il offrit aux habitants découragés de Baeza.

La déroute fut alors complète ; les ennemis fuirent devant les Castellans, les Aragonais et les Navarrais, qui les accablèrent de tous côtés et les poursuivirent quatre lieues au delà du camp et jusqu'à deux heures après le coucher du soleil ; quelques corps détachés ne leur laissèrent pas même de repos pendant la nuit. Les Maures perdirent plus de monde dans la fuite que dans le combat,



et pourtant le champ de bataille était tellement couvert de cadavres qu'on avait de la peine à le traverser même à cheval. D'après le témoignage de l'archevêque Rodrigue, qui était présent, on estima le nombre des Sarrasins tués à environ deux cent mille. « Quant aux nôtres, ajoute-t-il, à peine en manqua-t-il vingt-cinq à l'appel<sup>1</sup>. » Pendant que les croisés étaient à la poursuite des fuyards, l'archevêque, les évêques et les ecclésiastiques entonnèrent, avec des larmes de reconnaissance, le *Te Deum* sur le champ de bataille.

« Il serait impossible, dit l'archevêque Rodrigue, témoin oculaire, de décrire convenablement les prodiges de valeur de chaque prince, les traits héroïques des nobles, la valeur persévérante des peuples réunis. Le désir d'acquérir les lauriers de la victoire ou la palme du martyr fut le seul motif qui porta les guerriers à de si héroïques efforts. Cependant la principale gloire de cette journée appartient au roi Alphonse de Castille. La joie qu'éprouvait chaque guerrier lui faisait oublier les fatigues de la guerre. »

Ce ne fut qu'après le coucher du soleil que l'armée prit possession du camp ennemi ; il était si vaste que l'armée chrétienne pouvait à peine en remplir la moitié. Quel riche butin en or, en argent, en monnaies, en ornements ! Que de luxe dans les vêtements de soie, dans les vases précieux, qui devinrent la proie du vainqueur ! On compterait à peine le nombre des chameaux et d'autres animaux qui leur échurent en partage. Cependant les guerriers chrétiens, animés du zèle le plus pur pour la foi, jaloux de l'honneur chevaleresque et fidèles au roi, ne s'arrêtèrent pas dans la poursuite des ennemis pour prendre part à tant de magnificence. Ils étaient en outre retenus par la menace d'excommunication que l'archevêque de Tolède avait faite la veille contre quiconque souillerait la victoire par l'avidité du butin.

Alphonse, satisfait d'avoir sauvé son pays de l'invasion de ces dangereux voisins et de s'être vengé de la sanglante journée d'Alar-

cos, abandonna le butin aux rois d'Aragon et de Navarre, avec prière de le répartir entre les guerriers. On y trouva des provisions de bouche en abondance, et une si grande quantité d'armes que les bois des flèches et des lances furent plus que suffisants pour entretenir les feux de l'armée pendant deux jours. On n'en consuma pas même la moitié. Il fallut plus de deux mille bêtes de somme pour emporter les carquois remplis de flèches. Alphonse, voulant dissiper la crainte de sa famille, se hâta d'envoyer un fidèle serviteur pour annoncer cette heureuse nouvelle.

Aucune victoire remportée sur les Sarrasins n'avait encore jeté un tel éclat sur l'Espagne. On expédia des courriers dans toutes les directions pour faire connaître l'issue de la bataille ; on voulait répandre partout cette heureuse nouvelle, et quel chrétien ne devait pas s'en réjouir ! Alphonse donna immédiatement au Pape une relation de la campagne et lui expédia en même temps l'*alférez*, bannière principale, confiée aux plus vaillants guerriers maures, ainsi que la tente en soie de l'émir-al-moumenin. Pierre d'Aragon fit aussi hommage à Innocent de la lance de l'émir, qu'on vit pendant plusieurs siècles suspendue à la voûte de Saint-Pierre comme témoignage de la protection divine accordée aux fidèles. Dès qu'Innocent reçut le message du roi il convoqua le clergé, établit une fête en commémoration de cet événement, fit lire la lettre d'Alphonse au peuple réuni et la traduisit lui-même. Il loua ensuite les exploits et la vaillance du prince, l'exhortant à rapporter l'honneur de la victoire non à lui, mais au Dieu des armées, dont la puissance avait fait de si grandes choses. Ce triomphe était regardé comme tellement important pour la chrétienté que les moindres détails en furent recueillis dans les contrées les plus lointaines et donnèrent lieu aux récits les plus miraculeux. En France on prétendait avoir vu au ciel, pendant les processions, des signes précurseurs de cette victoire ; mais, pour en perpétuer le souvenir, Alphonse institua une fête annuelle, célébrée le 16 juillet. Afin de consolider le traité d'amitié conclu avec Sanche

<sup>1</sup> « Et secundum existimationem creduntur circiter bis centum millia interfecta. De nostris autem vix defuere viginti quinque. » Roderic, l. 8, c. 10.

de Navarre Alphonse lui céda quinze places qu'il occupait depuis longtemps <sup>1</sup>.

La victoire de Navès de Tolosa brisa pour jamais la puissance des mahométans en Espagne; à dater de cette époque l'influence de leurs rois cesse et les souverains de Castille donnent plus d'étendue à leurs États. A peine Mahomet se fut-il embarqué pour l'Afrique, afin de distraire ses chagrins dans de nouveaux préparatifs de guerre, que différents princes musulmans se soulevèrent dans ses domaines d'Espagne. Valence reconnut son frère pour roi; l'un de ses cousins se fit reconnaître au même titre à Cordoue; Séville et d'autres villes de l'Andalousie se soumirent à un Arabe entreprenant qui sut profiter du bouleversement du royaume <sup>2</sup>.

En veillant sur le midi de l'Europe Innocent III veillait en même temps sur le nord. La Norvège, divisée en plusieurs factions politiques, était depuis longtemps en proie à la guerre civile. Un chef de parti s'était rencontré, nommé Swerre ou Swerrer, fils d'un maréchal-ferrant suivant les uns, fils bâtard d'un ancien roi suivant les autres. Ce n'est pas tout; au dire de ceux-ci il avait été ordonné prêtre; au dire de ceux-là il avait refusé de le devenir pour ne pas échanger ses droits sur la couronne de Norvège contre une étole. Quoi qu'il en soit, fils de forgeron ou bâtard d'un roi, prêtre ou laïque, Swerre ou Swerrer eut un parti puissant, gagna quelques batailles, dans l'une desquelles le dernier roi, Magnus, périt au milieu des flots. Mais le vainqueur trouva un autre adversaire dans Éric, archevêque de Drontheim, qui porta l'affaire à Rome, où Swerrer fut excommunié. Le Pape Célestin envoya en Norvège un cardinal accompagné d'une suite nombreuse; le légat, quoique reçu d'une manière brillante par l'usurpateur, lui reprocha d'être un prêtre apostat, de vivre avec deux femmes, d'avoir chassé un représentant de l'Église, l'archevêque de Drontheim, et il refusa formellement de le couronner. Swerrer s'en prit surtout à l'archevêque, lui enleva ses biens,

et, après lui avoir ôté ainsi tout moyen de faire un lointain voyage, il le cita devant le Pape. En même temps il envoya lui-même à Rome deux ambassadeurs qui, en revenant, moururent empoisonnés par son ordre, disait-on. Ce qui est plus certain, c'est que Swerrer fit fabriquer plusieurs brefs et contrefit le sceau du Saint-Siège pour persuader au peuple que le Pape l'avait absous de l'excommunication et donnait les mains à son couronnement. Il se fit ainsi couronner par quelques évêques le 29 juin 1194.

Comme ses fourberies se découvraient peu à peu, il employa tour à tour le fer et le feu contre les églises et leurs ministres: violence tyrannique qui donne lieu de croire que c'était en effet un prêtre apostat, car il n'y a rien de pis qu'un mauvais prêtre. Tel était l'état déplorable de la Norvège quand Innocent III monta sur le siège de Saint-Pierre.

Swerrer envoya une députation à Rome pour adoucir le nouveau Pape; ce fut en vain. L'archevêque exilé, Éric de Drontheim, qui se trouvait auprès de l'archevêque de Lunden, en Danemark, reçut ordre de menacer le peuple de l'interdit et de délier l'armée de ses serments envers l'usurpateur et le tyran. L'évêque de Bergen fut suspendu de ses fonctions pour n'avoir point soutenu son archevêque. Le roi de Danemark et celui de Suède furent chargés par le Pape de tirer l'épée pour défendre l'Église et ses ministres contre le tyran de Norvège <sup>1</sup>. Innocent régla ensuite différentes affaires en Suède, en Seeland, en Islande et dans le Danemark.

Swerrer mourut en 1203, mais après avoir recommandé à Hackon, son fils et son successeur, de se réconcilier avec les évêques bannis. Hackon les manda près de lui, les assura de sa bienveillance et rendit aux églises ce qui leur avait été enlevé par son père. Alors Éric de Drontheim, qui était devenu aveugle, leva l'excommunication lancée contre le roi et ses conseillers; mais, comme l'excommunication avait été prononcée par

<sup>1</sup> *ibid.*, l. 15, *epist.* 182, 183. — <sup>2</sup> Hurter, l. 16.

<sup>1</sup> *Innoc.*, l. 1, *epist.* 382, 384, 320, 321, 419, 425, 450.



le Saint-Siège, Innocent trouva mauvais que l'archevêque l'eût levée de lui-même, et il exigea de la part des coupables une réparation plus formelle<sup>1</sup>.

Cependant la Norwége, depuis la mort de Swerrer, continuait à être livrée à la guerre civile. Les Birtenheim, partisans de Swerrer, avaient élevé au trône Inge, son neveu ; une autre faction, attachée à l'ancienne dynastie, élut le jeune Philippe, descendant des anciens rois catholiques, Magnus et Inge. Ce prince méritait la couronne autant par ses qualités personnelles que par ses droits héréditaires. Les deux partis avaient donc pris les armes et ravageaient le pays. Enfin les archevêques de Drontheim et d'Abo entamèrent des négociations avec les deux prétendants, sauf l'approbation du Saint-Siège, et leur proposèrent de conserver le titre de roi et de régner chacun sur une partie de la Norwége. On convint d'une entrevue ; on fixa le nombre des soldats qui devaient accompagner chacun des rivaux, et l'on donna de part et d'autre des otages pour leur sûreté. C'était en 1211. Philippe, s'étant rendu sans défiance au lieu indiqué, fut entouré inopinément d'un corps de troupes et entendit déclarer qu'on n'entrerait point en négociation avec lui avant qu'il eût renoncé au titre de roi. Dans une position aussi critique, où il s'agissait de l'honneur de sa maison, il en appela au Pape, qui devait décider de la légitimité de leurs prétentions. Toujours un appel à Rome pour les plus graves affaires. On voit que le Saint-Siège formait un tribunal suprême reconnu par les souverains. Divers rapports parvinrent sur ce sujet à Rome ; Innocent, avec sa prudence ordinaire, ne voulut s'en rapporter à aucun ; il attendait des renseignements plus positifs de l'archevêque de Drontheim avant de prendre une décision sur cette affaire<sup>2</sup>.

La Suède attirait aussi l'attention du Pape. L'Église de ce pays était loin de jouir de cette liberté qui, dans les autres États, faisait la force et la prospérité de l'empire. Le peuple portait encore la trace de son an-

cienne barbarie ; les mariages se contractaient souvent sans la bénédiction de l'Église et se rompaient avec une égale facilité. Beaucoup d'enfants étaient privés du baptême, et la coutume de les exposer n'était pas encore abolie. Des seigneurs s'arrogeaient sur l'Église un pouvoir fatal à son développement ; ils faisaient ordonner des prêtres à prix d'argent, sans faire attention à leur mérite, s'approprièrent leurs revenus, s'introduisaient en pillards dans les églises et rendaient les ecclésiastiques justiciables des tribunaux civils, qui les forçaient à accepter des combats singuliers ou à se soumettre à d'autres jugements de cette nature. Pendant plusieurs années le siège archiepiscopal d'Upsal avait été privé d'un premier pasteur ; aussi, en l'an 1207, le roi et le peuple demandèrent-ils unanimement le chapelain royal Valérius pour archevêque. Cet ecclésiastique passait pour être aussi vertueux qu'instruit ; mais, fruit d'un commerce illégitime, il ne pouvait être élevé à cette dignité. L'archevêque de Lunden, primat de Suède, intercèda près du Saint-Père pour lever cet obstacle et obtenir sa confirmation ; il représenta qu'il serait utile au diocèse, qu'elle disposerait le roi et le peuple en faveur de l'Église et ne pourrait en aucune façon être préjudiciable à sa liberté. Innocent opposa quelques difficultés que le conseil des cardinaux ne put lever ; la plus essentielle tenait à l'usage où étaient les prêtres du pays de se marier. Comme l'archevêque de Lunden travaillait à détruire cet abus, le Pape sentit qu'il y aurait les plus grands inconvénients à conférer la dignité d'archevêque à un homme qui avait été un des plus ardents défenseurs de ce désordre. Prenant toutefois en considération la nécessité et les autres avantages qui militaient en faveur de l'élu, Innocent s'en rapporta pour cet objet à la prudence de l'archevêque et l'autorisa à le confirmer et à le sacrer. Voulant épargner à cette Église les frais et les embarras résultant de son éloignement, le souverain Pontife joignit à la bulle le pallium et les dispenses nécessaires<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 214. — <sup>2</sup> L. 14, *epist.* 73. Hurter, l. 15.

<sup>1</sup> Innoc., l. 10, *epist.* 147. Hurter, l. 11.

En Suède il y avait également deux dynasties rivales, les Bonde et les Swerker, qui occupèrent alternativement le trône pendant un demi-siècle. Les Ostrogoths ayant reconnu Swerker II pour leur souverain, en l'an 1133, les habitants de la haute Suède placèrent aussi, en l'an 1150, sur le trône d'Upsal, Éric ou Henri, époux de Christine, petite-fille d'Inge l'ainé. A la mort de Swerker, assassiné par un de ses serviteurs en 1155, les Ostrogoths se rangèrent également sous la domination d'Éric, célèbre comme législateur de la Suède et honoré comme saint par l'Église, à cause de la pureté de sa vie et surtout du zèle qu'il mit à convertir les Finlandais au Christianisme. Les Danois, alliés à quelques mécontents, envahirent ses États, et il périt, en 1160, dans un combat près de la cathédrale d'Upsal. Charles VII, fils de Swerker, lui succéda. La construction de plusieurs couvents, ses efforts pour faire donner à l'Église d'Upsal la dignité archiépiscopale, les lois qu'il établit pour prévenir les divisions intestines, et qui prescrivaient de choisir à l'avenir les rois tour à tour dans les familles des Bonde et des Swerker, le représentent comme un souverain d'un caractère doux et pacifique.

Cependant Canut, fils d'Éric, soupçonnant ce prince d'avoir pris part à la révolte qui avait occasionné la mort de son père, le fit assassiner et lui succéda. Il dirigea d'une main ferme les rênes du gouvernement jusqu'à sa mort, en 1195. Swerker III, fils de Charles, plaça sur sa tête cette couronne chancelante. Il éleva d'abord avec des soins paternels les enfants de son prédécesseur, et s'attacha tellement à eux qu'il ne pouvait les voir éloignés de sa personne; mais la discorde ne tarda point à troubler cette bonne intelligence. Les fils de Canut ayant formé un complot contre la vie du roi, trois d'entre eux périrent dans un combat. Éric, l'un d'eux, se sauva en Norwège, et parut trois ans après à Upland, où, depuis son grand-père, sa famille possédait l'affection du peuple. Il eut un grand nombre de partisans et marcha contre Swerker, détesté pour ses cruautés. Celui-ci demanda et obtint des secours du roi de Danemark, auquel il était al-

lié du côté maternel; mais huit mille Danois, sous la conduite de l'évêque de Rotschild, ne purent le protéger contre ses sujets. Le premier jour de février 1208 les Danois furent défaits dans une bataille sanglante, et Swerker se réfugia en Danemark. L'archevêque d'Upsal, qui n'avait pu réussir dans sa tentative de réconciliation, l'accompagna dans sa fuite.

La faveur que Swerker s'était acquise par ses présents, ses franchises et ses exemptions d'impôts, joints à sa parenté avec le primat de Scandinavie, l'archevêque de Lundén, lui permirent de présenter à la cour de Rome les prétentions de sa maison comme étant les mieux fondées. Innocent désapprouva donc l'entreprise d'Éric. Le roi Swerker, se trouvant sous la protection de Saint-Pierre, se plaignit de ce qu'on voulait le bannir du royaume, contrairement à ses droits. Les églises n'avaient pas été respectées, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les guerres civiles. Le Pape, qui exerçait alors les fonctions d'éphore suprême sur les royaumes chrétiens, et dont les jugements tendaient à accommoder les différends des rois et à protéger les droits des peuples, écrivit aux évêques de Lincopin, de Scara, et à l'abbé de Wadsten, « qu'il ne convenait pas qu'ils fermassent les yeux sur de semblables dissensions, qu'ils devaient réconcilier Éric avec le roi légitime et l'engager à le laisser tranquille possesseur d'un royaume qui lui appartenait de droit. Si vos paroles conciliatrices ne portent aucun fruit, menacez-les des censures de l'Église; mais employez avant tout vos efforts pour qu'il se réconcilie avec l'archevêque d'Upsal <sup>1</sup>. »

Il est rare qu'un roi expulsé de ses États voie augmenter le nombre de ses partisans, car la possession d'un trône fournit trop de moyens pour s'y maintenir. Éric était en garde contre une nouvelle invasion de son rival, et lorsque ce dernier, secouru par les Danois, tenta cette invasion en 1210, Swerker perdit la bataille et la vie dans le pays des Ostrogoths. Éric consolida sa victoire en épousant la sœur du roi de Danemark, ga-

<sup>1</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 174.



gna par quelques concessions le clergé, qui dans le principe s'était montré peu disposé en sa faveur, et fit bénir sa mémoire par la paix qu'il procura au royaume<sup>1</sup>.

En Danemark, Waldemar II succéda, en l'an 1202, à son frère Canut. Le peuple, espérant voir renaître les jours glorieux du règne de son père Waldemar le Grand, lui prêta avec joie le serment de fidélité. La douceur, la sagesse et la fermeté de ce monarque lui gagnèrent l'affection de ses sujets. Passionné pour la guerre, déployant toutes ses forces pour étendre sa puissance, il voulait enlever à l'empire toutes ses provinces du Nord; mais il avait un rival dans un de ses cousins, dont voici l'histoire.

Waldemar, fils naturel de Canut V, frère de Waldemar I<sup>er</sup>, avait obtenu, du vivant de ce monarque, l'évêché de Sleswig, devenu vacant par la mort de l'évêque Frédéric. Distingué à l'université de Paris par sa libéralité, ses manières affables et son amour du luxe, il était plus apte à porter la couronne et à manier l'épée qu'à conduire un pacifique troupeau. A peine fut-il revêtu de cette nouvelle dignité que les habitants de Dithmar se soumirent à lui. Il y avait quarante-trois ans que Hartwic, prévôt de la cathédrale de Brême et dernier margrave de Dithmar, avait transmis à l'Église de Brême la souveraineté sur ces derniers. Des différends s'étant élevés plus tard entre l'archevêque Hartwic et ses nouveaux sujets, celui-ci voulut les soumettre par les armes. Pour mettre leur pays à l'abri de l'attaque des troupes de l'archevêque, les Dithmariens lui promirent une somme considérable; dans l'impossibilité de la payer ils se donnèrent à l'évêque de Sleswig, espérant s'assurer par là la protection du Danemark.

L'évêque Waldemar vit donc croître sa puissance. Le gouvernement du duché de Sleswig, qui lui avait été confié par son cousin Canut VI pendant la minorité de son frère, devenu plus tard roi de Danemark sous le nom de Waldemar, avait entretenu en lui le goût de l'autorité temporelle; aussi fut-il profondément froissé dans son orgueil,

sa jalousie et son ambition, quand il fallut remettre à Waldemar l'administration du duché. Il disait hautement qu'il était prince royal tout aussi bien que Waldemar et Canut, qu'il saurait faire valoir ses droits par la voie des armes; et il passa en Norvège. Tous les évêques de ce pays étant pour lui, il obtint facilement du roi un secours de trente-cinq vaisseaux. En Allemagne les partisans du duc de Souabe, ainsi qu'Otton, margrave de Saxe, et Adolphe, comte de Holstein, ennemi juré du Danemark, lui prêtèrent leur appui. Déjà sûr de vaincre, il fit précéder son titre d'évêque de Sleswig de celui de roi de Danemark; mais de perfides conseillers le dissuadèrent de confier ses prétentions téméraires au sort des armes, l'engagèrent à réfléchir à ses liens de parenté et à se soumettre au roi, dont ils lui faisaient espérer une réception amicale. Des chaînes lui étaient réservées<sup>1</sup>. Le jour de Saint-Étienne 1192 il fut arrêté et conduit en prison. Les démarches faites par le Pape et le clergé du pays pour obtenir sa liberté furent vaines, ainsi que les instances des bourgeois de Brême, qui le demandaient pour leur archevêque. Le roi pressentait le danger auquel il s'exposerait en laissant libre cet homme ambitieux.

Waldemar II, ayant succédé, en l'an 1203, à son frère Canut, désirait gagner la bienveillance du Pape Innocent III; cependant cette considération, ainsi que d'autres, ne l'emportait pas sur celle de sa propre sûreté. Le chef de l'Église, voyant dans le prisonnier l'évêque, et non le rebelle, n'eut pas plus tôt appris le changement survenu sur le trône de Danemark qu'il fit des démarches pour obtenir la délivrance de Waldemar, tout en avouant qu'il eût mieux aimé voir périr par le glaive celui qui avait pris le glaive que de voir le roi se souiller par cette captivité. Innocent la considérait, quels qu'en fussent les motifs, comme une attaque criminelle contre la liberté ecclésiastique et soutenait que l'évêque devait être jugé par le Siège apostolique. « Quelle est donc la faute du Saint-Siège, quelle est donc la faute de toute l'Église, écrit-il au roi, pour qu'on

<sup>1</sup> Hurter, l. 12. — <sup>2</sup> Arnold. Lubec., l. 3, c. 21.

<sup>1</sup> Arnold. Lubec., l. 4, c. 17.

ait lésé ses droits dans la personne du prisonnier? Le Psalmiste ne dit-il pas : « Ne touchez point à l'oint du Seigneur? » Une longue infortune aura d'ailleurs servi de leçon à l'évêque, et il ne faut jamais désespérer de la conversion d'un homme. Le roi de Hongrie et son frère n'ont-ils pas été longtemps divisés, ne se sont-ils pas armés l'un contre l'autre? et cependant les efforts d'un légat ont opéré une réconciliation. C'est ainsi que nous désirons amener un arrangement entre vous et l'évêque. Ce dernier donnera toute garantie pour sa conduite à venir. Dans le cas où le prélat fomenterait de nouveaux troubles nous prononcerons d'avance l'excommunication contre lui et contre ses partisans, et nous nous engageons à faire jurer aux grands de lui refuser leur appui. Enfin, pour dissiper toute inquiétude, l'évêque fixera sa résidence en Italie et ne rentrera en Danemark que d'après notre assentiment, et alors que vous l'aurez rappelé. Il recevra, sur les revenus de son diocèse, une pension convenable à son rang <sup>1</sup>. »

L'intervention du Pape fut sans effet près du roi Waldemar; il connaissait trop bien le caractère de son cousin pour compromettre la sûreté et le repos de ses États en le mettant en liberté. Deux ans plus tard ce roi épousa Marguerite, fille d'Ottocar, roi de Bohême. La beauté de cette princesse était telle que les Danois lui donnèrent le surnom de Dagmar ou Dagmo, c'est-à-dire Belle comme le jour. Ses nobles sentiments attirèrent la bénédiction divine sur son pays et sur son époux, et les chants populaires l'ont rendue célèbre de siècle en siècle, comme l'ancienne Thyra, génie protecteur du Danemark. Profondément affligée de savoir qu'un évêque, proche parent de son époux, gémissait depuis longtemps dans une dure captivité, elle hasarda quelques démarches en faveur du prélat; ses prières furent appuyées par le clergé, ayant l'archevêque de Lunden à leur tête. Le Pape aida sans doute aussi dans cette circonstance. L'amour du roi pour son épouse triompha de ses craintes; il représenta de nouveau à Innocent combien il y

avait d'ingratitude dans la conduite de l'évêque envers lui et son frère; mais il déclara en même temps que, si le prisonnier pouvait être sûrement transféré à Rome, il était prêt à lui accorder la liberté.

Le Pape témoigna sa joie à Waldemar, et il envoya en Danemark un ecclésiastique chargé de recevoir l'évêque pour le transférer en Hongrie, d'où le Pape se chargeait de le faire passer en toute sûreté en Italie. Le roi fut prié de payer sur les revenus de l'évêché les frais de voyage et de séjour. L'ecclésiastique devait recevoir de l'évêque le serment de ne jamais revenir en Danemark et de se conduire paisiblement, et prononcer, au son des cloches et avec les cierges éteints, l'excommunication contre tous les seigneurs spirituels et temporels qui se laisseraient entraîner à favoriser l'évêque dans quelque entreprise que ce fût. Quant à la demande présentée par le roi à l'effet de faire procéder à une nouvelle élection pour remplacer l'évêque, Innocent la repoussa en s'appuyant sur les canons de l'Église <sup>1</sup>.

Il paraît que le Pape profita surtout de ces événements pour s'enquérir de la situation de l'Église dans le Nord. C'est ainsi que nous le voyons, quelque temps auparavant, recommander à l'archevêque de Lunden d'exhorter son clergé à la chasteté, et ordonner aux chanoines et aux autres ecclésiastiques, sous peine de révocation, d'éloigner leurs concubines <sup>2</sup>. Une autre fois il invite ce même archevêque à visiter fréquemment son diocèse, où il y avait toujours quelques désordres à redresser. Il confirme toutes les décisions prises par celui-ci relativement aux promotions faites dans le clergé, lui donne la solution des cas difficiles, approuve ses mesures pour le maintien de la discipline dans les couvents, et lui témoigne son contentement pour le zèle qu'il met à propager le Christianisme parmi les païens <sup>3</sup>. Les pays plus septentrionaux ne sont pas non plus oubliés, et le Pape ajoute de nouveaux privilèges à ceux qui étaient anciennement accordés à l'archevêque de Drontheim <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 181.

<sup>1</sup> L. 8, *epist.* 163. Olaus, *Chron. Dan.* — <sup>2</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 198. — <sup>3</sup> L. 8, *epist.* 194-198. — <sup>4</sup> L. 8, *epist.* 214-216. Hurter, l. 10.



L'évêque Waldemar ne se montra guère reconnaissant envers le Pape ni guère fidèle à ses promesses. Innocent III lui avait fait à Rome l'accueil le plus bienveillant et assigné Bologne pour sa résidence ; mais en 1208, à la mort de Hartwic, évêque de Brême, plusieurs chanoines de cette Église élurent Waldemar absent, malgré l'opposition de quelques-uns de leurs collègues, qui se retirèrent. De plus les chanoines de Hambourg, qui avaient cependant la première voix, à cause de l'union des deux Églises, ne furent pas même appelés à l'élection, parce qu'ils étaient regardés comme défavorables à l'évêque Waldemar. Le chapitre de Hambourg envoya donc à Rome porter ses plaintes et faire opposition ; le roi de Danemark en fit autant. Le Pape cherchait un moyen de conciliation lorsque l'évêque Waldemar s'enfuit clandestinement en Allemagne et alla s'installer à Brême. Frappé des censures de l'Église, il résista longtemps et vexa le légitime archevêque de Brême, qui y fut transféré canoniquement d'Osnabruck. Toutefois, en l'an 1120, étant tombé malade, il rentra en lui-même, se convertit sincèrement, quitta le monde, embrassa la vie monastique et alla terminer chrétiennement ses jours parmi les Cisterciens <sup>1</sup>. Il fut une preuve de plus de ce qu'avait dit le Pape Innocent, qu'il ne faut jamais désespérer de la conversion de personne.

A cette époque le Christianisme dominait dans toute l'Europe ; il n'y avait d'exception, au sud, que quelques régions de l'Espagne occupées encore par les mahométans, mais d'où l'épée des chrétiens les expulsait de jour en jour ; au nord, que les bords de la mer Baltique, occupés encore par des hordes barbares et païennes. Mais ici également la lumière de l'Évangile continuait à dissiper les ténèbres.

En 1210 quelques religieux de l'ordre de Cîteaux, encouragés par le duc Conrad de Masovie, se présentèrent au Pape Innocent III et demandèrent humblement la permission de se rendre en Prusse pour y répandre la parole de Dieu, et pour montrer aux habitants, enveloppés jusqu'alors dans les ténèbres de l'er-

reur, le chemin de la vérité. Leur intention était que ce pays portât aussi des fruits agréables à Dieu. Ayant reçu la bénédiction apostolique, armés de leur zèle et poussés par leur charité, ils se mirent en route, comme le font encore aujourd'hui d'autres fidèles messagers du Christianisme. Bientôt plusieurs chefs reçurent le baptême, ainsi que d'autres habitants, et chaque année vit augmenter le nombre des prosélytes. Aussi quelques-uns des missionnaires retournèrent-ils à Rome, où ils firent un rapport avantageux en priant le Pape de donner des institutions solides à l'Église de ce pays nouvellement soumis à l'Évangile. Innocent chargea l'évêque de Gnesen de l'administration des sacrements et des mesures nécessaires à la propagation du Christianisme, jusqu'à ce que le nombre des fidèles permit qu'on leur donnât un évêque particulier. Il invita également d'autres évêques, prélats et princes temporels, à prêter assistance et appui aux missionnaires <sup>1</sup>.

En effet, outre plusieurs évêques, Lesco, roi de Pologne, Henri le Barbu, duc de Silésie, et d'autres seigneurs entreprirent une croisade, afin que les missionnaires, protégés par leurs armes, pussent prêcher, baptiser et faire germer plus efficacement les semences de la doctrine chrétienne. La crainte, il est vrai, pouvait, dans cette circonstance, contribuer autant et peut-être plus que la prédication à augmenter le nombre des convertis ; mais Innocent, chargé par sa position de veiller sur la loi et sur la vie des chrétiens, voulut obvier à ces deux inconvénients : empêcher d'abord que les vagabonds qui mettaient la foi en danger et nuisaient au succès de l'Évangile, au lieu d'être utiles, ne se rendissent dans ces contrées, sous prétexte d'y porter la parole de Dieu ; empêcher ensuite que ces convertis ne fussent soumis par leurs nouveaux maîtres, les ducs de Pologne et de Poméranie, à un joug plus dur que celui qu'ils portaient auparavant. L'autorité du suzerain, en améliorant leur sort, devait aussi les disposer plus favorablement au Christianisme et faciliter leur conversion. La sagesse d'Innocent voyait clairement que les biens spirituels

<sup>1</sup> Oder. Rayn., ann. 1208, 1210, 1212, 1218, 1220.

<sup>1</sup> Innoc., l. 13, *epist.* 120.

sont plus avidement recherchés quand, sous leur protection, les biens temporels obtiennent une extension et une sécurité plus grandes. Ainsi, d'un côté, il soumettait les prédicateurs qui se rendaient dans ce pays à l'examen et à la confirmation de l'archevêque de Gnesen, afin de préserver le peuple du venin des fausses doctrines; de l'autre il exhortait les seigneurs à traiter les habitants avec plus de douceur, afin qu'ils ne fussent pas repoussés de la vérité évangélique par la crainte d'un despotisme cruel <sup>1</sup>.

Dans la Livonie, convertie depuis peu de temps, la prédication et le glaive servaient tour à tour à planter, à cultiver, à propager et à protéger l'Évangile. L'évêque précédent était mort à la suite des travaux d'une activité infatigable, qui lui avaient mérité la couronne céleste. En 1210 il n'était point encore remplacé, et il fallait un zèle ardent pour la foi, le dédain des périls quotidiens qui menaçaient l'existence de la part des sauvages habitants, le mépris des rigueurs de ce dur climat, le désir du martyre, pour se rendre dans ces contrées, y garder et y augmenter le petit troupeau des confesseurs du vrai Dieu. Aussi le Père de la chrétienté vit-il avec joie un homme d'un âge mûr, distingué par ses connaissances, et qui avait déjà souffert en prêchant la parole divine à ce peuple, le chanoine Albert de Brême, se décider à accepter un évêché dont la possession offrait plus de dangers que de distinctions temporelles. Il leva donc avec plaisir les obstacles que l'archevêque de Lunden y trouvait du côté de sa naissance et lui permit de sacrer le nouveau pasteur. Les chevaliers de l'Épée, sous leur deuxième grand-maître, Volquin, secondèrent de leur mieux le nouveau prélat. Innocent régla de nouveau leurs relations avec l'évêque de Riga et les autorisa à recevoir de celui-ci un tiers de la Livonie et de l'Esthonie en fief, à condition de protéger l'Église et le pays contre les païens. Ils devaient jouir en outre d'un grand nombre de prérogatives et être exempts de toute obligation envers l'évêque pour le pays qu'ils conquerraient en dehors de ces provinces. Dans le cas où il se-

rait nécessaire d'instituer de nouveaux évêques dans les contrées conquises, le Siège apostolique se réservait de fixer un arrangement équitable entre eux et les chevaliers. Ces derniers reçurent pour règle de conduite celle de chevaliers du Temple, et l'année suivante, leur institution fut confirmée par le Pape et par l'empereur <sup>1</sup>.

Le roi Waldemar de Danemark poursuivait la réalisation de ce double but, l'extension de sa propre puissance et la domination de l'Église. S'étant allié avec la Suède, n'ayant rien à craindre de l'Allemagne, il tira de nouveau l'épée contre les peuplades des bords de la mer Baltique, chez lesquelles la lumière de l'Évangile n'avait point encore pénétré ou chez lesquelles elle s'était éteinte faute d'être entretenue. Combien ce projet devait être agréable à celui dont le devoir était de faire entrer dans le filet de la foi chrétienne les peuples jusqu'alors ses ennemis! Ses exhortations, ses prières, sa bénédiction encouragèrent le pieux roi à commencer la lutte en guerrier courageux du Seigneur. Pour garantir les possessions de ce monarque Innocent prononça l'excommunication contre tous ceux qui attaqueraient le Danemark, troubleraient la paix ou porteraient atteinte aux droits de ce fils bien-aimé en Jésus-Christ ou de ses héritiers. Comme quelques princes d'Allemagne avaient profité, quelque temps auparavant, de l'absence de Waldemar pour faire une invasion dans ses États, le Pape chargea l'empereur de mettre d'autant plus de zèle à le protéger que, dans de pareilles circonstances, Waldemar s'était toujours empressé de voler à son secours. Il exhorta les grands à suivre l'exemple de leur roi, à ceindre l'épée et à l'accompagner dans son saint pèlerinage <sup>2</sup>. Au moment d'ouvrir la campagne le roi reçut encore du Pape l'assurance de la protection du prince des apôtres, toutefois avec la recommandation d'être bien prudent. Waldemar conquit dans cette expédition l'île de Rugen, et Mistewin, seigneur de la Poméranie orientale, sur les bords de la Vistule, lui prêta serment de vassalité <sup>3</sup>. C'était en 1210.

<sup>1</sup> Innoc., l. 15, *epist.* 147, 148.

<sup>2</sup> L. 12, *epist.* 102; l. 13, *epist.* 141, 142. — <sup>3</sup> Innoc., l. 12, *epist.* 103, 157, 104, 105. — <sup>3</sup> L. 13, *epist.* 65



Vers l'an 1216, comme une guerre des Russes menaçait de soutenir dans leur aversion pour le Christianisme les habitants du golfe de Finlande, les évêques de Livonie et d'Esthonie et les chevaliers de l'Épée s'unirent très-étroitement ; mais ce ne fut qu'après la mort d'Innocent que Waldemar y assura la domination du Christianisme par une victoire décisive remportée sur les païens de ces contrées et par la fondation de la ville de Revel. Sur cela le Pape Honorius III, successeur d'Innocent, renouvela à l'ordre de Cîteaux la prière d'envoyer des moines et des frères convers dans cette vigne du Seigneur, et prit des mesures pour que les missionnaires fussent formés à Rome aux obligations de leur haute et importante mission<sup>1</sup>.

En Hongrie, comme en Suède, en Norwège et en Danemark, le Pontife romain remplissait son office de grand pacificateur de la chrétienté. Le roi Béla de Hongrie, troisième du nom, avait fait vœu d'aller avec des troupes au secours de la Terre-Sainte ; mais, se voyant malade à l'extrémité, il fit jurer à son second fils, André, d'accomplir son vœu à sa place. André prit la croix et promit d'accomplir sans délai le vœu de son père. Béla étant mort le 1<sup>er</sup> mai 1190, André leva des troupes pour la croisade, disait-il, mais en effet pour attaquer le roi Éméric, son frère, qui cependant lui avait cédé les duchés de Croatie et de Dalmatie. Le Pape Célestin menaça le duc André de l'excommunication, mais ces menaces ne furent point soutenues avec assez d'énergie. Les troubles du royaume duraient encore lorsque Innocent monta sur le siège de Saint-Pierre. Avant même d'être sacré le nouveau Pape fit part de son élection au duc et lui annonça en même temps sa résolution de rétablir la paix en Hongrie ; il lui ordonna de plus d'acquitter sa promesse et d'entreprendre l'expédition le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre, ajoutant que, dans le cas de non-obéissance de sa part, le trône passerait à son frère cadet si l'aîné mourait sans enfants. Malgré les efforts du Pontife la lutte continua entre les deux frères, quelquefois d'une manière san-

glante, jusqu'à l'année suivante (1199), où il parvint à opérer entre eux sinon une réconciliation parfaite, du moins une suspension d'armes<sup>1</sup>.

Si le duc André était ambitieux, le roi Éméric, son frère, ne se montra pas non plus sans défauts. Malgré la réconciliation de 1199 Éméric croyait sa couronne en danger tant que son frère serait en liberté. L'an 1203 il s'empara par ruse de sa personne ; puis, pour s'assurer la protection du Pape comme croisé, il résolut d'accomplir lui-même le vœu fait par son père. Innocent, se rappelant la dissension à peine étouffée, s'empressa d'autant plus d'empêcher que, pendant que le roi combattait en Terre-Sainte, son propre royaume ne fût en péril ; il ordonna donc à tous les archevêques et évêques de faire prêter serment d'obéissance au jeune Ladislas, fils unique d'Éméric. Le roi, retardé par divers incidents, et surtout par son indécision naturelle, n'était pas encore parti quand une prostration complète l'avertit de sa fin prochaine. Sentant arriver la mort, il fit sortir de prison son frère André, nomma devant lui son fils Ladislas roi, et le désigna lui-même comme tuteur et administrateur du royaume jusqu'à la majorité de Ladislas. Sur son lit de mort il n'oublia pas le vœu qu'il avait fait, et ordonna de donner aux Templiers les deux tiers de l'argent qu'il conservait dans un couvent, afin qu'ils l'employassent à la délivrance de la Terre-Sainte. Il mourut au mois d'août 1204, et, si la tradition dit vrai, le jour même où, l'année précédente, il avait fait prendre par ruse son frère, l'avait fait charger de chaînes et jeter en prison.

André prit la tutelle de son neveu et en donna connaissance, quoiqu'un peu tard, au Pape, en lui promettant qu'il ferait ses efforts pour la diriger d'après les volontés de son frère, pour maintenir l'ordre dans le royaume et mener à fin ce que ce dernier avait commencé. Innocent lui recommanda de la manière la plus pressante de remplir exactement tous ses devoirs de tuteur et de parent, et d'acquiescer ainsi des droits à la reconnaissance de son neveu pour le temps où il serait ar-

<sup>1</sup> Hurter, I. 14.

<sup>1</sup> Hurter, I. 2 et 3.

riqué à un âge mûr. Il le prémunit contre toute insinuation perfide, lui recommanda d'exécuter les dernières volontés de son frère au sujet de l'argent conservé, et de faire parvenir à la reine le douaire qui lui avait été alloué. En qualité de protecteur suprême des orphelins le Pape défend aux grands de diminuer, sous aucun prétexte, les revenus du roi, et ordonne en même temps aux ecclésiastiques de demeurer fidèles au prince, de rappeler à l'ordre les perturbateurs, et d'être prêts en tout temps à protéger la veuve du roi, ainsi que son fils <sup>1</sup>.

Mais la déclaration du duc au Pape n'était pas très-sincère; en acceptant la tutelle André était loin d'avoir renoncé à ses projets ambitieux. Il chercha à les exécuter, non par une révolte ouverte, mais par des menées secrètes; il excita des mouvements parmi les grands, déjà naturellement disposés aux désordres; le jeune Ladislas se vit même forcé de demander un asile à Vienne, où il mourut, après une courte maladie, avant que les instructions émanées de Rome pussent être arrivées en Hongrie. Par cette mort André se trouva au comble de ses vœux. Depuis ce moment le royaume de Hongrie fut en paix et en bonne intelligence avec le Saint-Siège. L'an 1208, Innocent, ayant su du roi André que son épouse était sur le point d'accoucher, ordonna aux prélats et aux seigneurs de faire hommage au jeune prince dont on espérait la naissance aussitôt qu'ils en seraient requis par le père, sinon ils y seraient contraints par l'archevêque de Gran ou Strigonie et l'évêque de Waradin, sans avoir la faculté de recourir à l'appel <sup>2</sup>. L'enfant ne fut pas un fils, mais une fille, la bonne et sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe. Une de ses tantes maternelles était sainte Hedwige, duchesse de Pologne.

La Pologne était alors partagée entre plusieurs ducs de la même famille; seulement l'aîné devait avoir la ville capitale de Cracovie; leur ancêtre Boleslas l'avait ainsi réglé, et, pour rendre sa constitution plus durable, il la fit confirmer par le Pontife romain. Le duc de Silésie en demanda une confirmation

à Innocent III, qui la donna, en l'an 1211, par une lettre à l'archevêque, qu'il chargea d'en maintenir l'exécution par les censures ecclésiastiques. L'année suivante Ladislas, l'un de ces ducs, se mit sous la protection spéciale de Saint-Pierre, au moyen d'une redevance triennale de trois marcs d'argent <sup>1</sup>.

A cette époque la Servie était gouvernée par un prince nommé le grand-zupan ou jupan, sous la suzeraineté duquel était le zupan de Bosnie. Ce dernier, nommé Culin, pendant un règne d'à peu près trente ans, répandit toutes les bénédictions de la paix sur son pays et augmenta sa prospérité par le défrichement des terres et l'accroissement de la population, en sorte que les années du règne de Culin sont vantées, encore aujourd'hui, par les Bosniens comme des années de bonheur; mais sous le rapport spirituel il laissa trop d'influence aux doctrines erronées de sa femme, qui était de la secte des manichéens. L'évêque du pays, institué par complaisance pour son suzerain, déjà disposé en faveur de ces hérétiques, embrassa publiquement leurs erreurs, encouragé par l'exemple de la princesse, et cessa d'obéir au Pape et à son supérieur ecclésiastique. Le duc André de Hongrie, profitant de la mort du grand-zupan et des dissensions de ses fils Étienne et Wulcan, envahit la Bosnie et soumit entièrement cette province à sa domination. L'archevêque de Spalatro fut touché des malheurs qui affligeaient l'Église catholique dans ce pays. Wulcan s'adressa au Pape pour le prier d'envoyer des légats afin d'y régler les affaires de l'Église. Le devoir du pasteur suprême est d'avoir soin non-seulement de la tranquillité du troupeau, mais de veiller aussi à ce qu'il ne soit pas diminué; Innocent consentit donc aussitôt à la demande de Wulcan. Il envoya deux hommes prudents, prévoyants, habiles à faire paître le troupeau du Seigneur, à le fortifier de la nourriture du salut et à montrer le chemin de la félicité éternelle. Il recommanda ces légats au grand-zupan de Servie, Étienne; au roi de Dioclée et de Dalmatie, Wulcan; à leurs femmes, à l'archevêque de Dioclée, au-

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 226; l. 8, *epist.* 36-42. — <sup>2</sup> L. 9, *epist.* 74.

<sup>1</sup> Innoc., l. 13, *epist.* 82; l. 14, *epist.* 51.



quel ils apportaient le pallium, et à tout le clergé. Il pria de les bien recevoir, puisqu'ils avaient la mission de soutenir le clergé dans la doctrine apostolique, de redresser ce qui avait besoin de l'être, de mettre la tête et les membres en harmonie avec le Saint-Siège, et de les unir à lui par le dévouement et l'obéissance<sup>1</sup>.

Innocent envoya comme légats deux religieux nommé Jean et Simon ; ils furent très-bien reçus et présidèrent un concile où l'on fit douze canons pour l'extirpation des abus et pour établir en Dalmatie les usages de l'Église romaine. Aucun évêque ne doit consacrer un prêtre pour de l'argent, ni à aucune autre époque que les Quatre-Temps. Il lui est défendu, sous peine de perdre sa dignité, d'ordonner des enfants illégitimes, d'ordonner un prêtre avant l'âge prescrit ou de conférer plusieurs ordres à la fois. Les prêtres étant regardés par les fidèles comme des messagers de Dieu, ils doivent se distinguer à l'extérieur par la tonsure, signe de leur ordination, et se montrer élevés, par leur continence, au-dessus des choses terrestres. Les dîmes et les offrandes doivent être partagées en quatre parts : la première pour l'évêque, la seconde pour l'église, la troisième pour le clergé, la quatrième pour les pauvres. Le secret de la confession est inviolable et sa violation entraîne la perte de la charge. Le prêtre ne peut être jugé que par un tribunal ecclésiastique. Les mariages au cinquième degré et au-dessous sont déclarés incestueux, et leur dissolution est obligatoire sous peine d'excommunication. Personne ne peut recevoir une prébende ou une charge ecclésiastique de mains laïques, autrement le donateur et le bénéficiaire encourront l'excommunication ; toute faute de cette nature commise antérieurement doit être expiée par la pénitence. Tous ceux qui se sont appropriés les biens de l'Église, qui ont répudié leurs femmes sans les avoir reprises pour se réconcilier avec elles, sont exclus de la communion de l'Église<sup>2</sup>. Ces canons furent souscrits d'abord par les deux légats, ensuite par l'archevêque de Dioclée et d'Antibari, et par six évêques, ses suffragants.

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 525-528. — <sup>2</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 178.

L'archevêque écrivit au Pape pour le remercier de l'envoi du pallium, protester de son entier dévouement à l'Église romaine et rendre un glorieux témoignage aux deux légats, dont la vertu et la sagesse avaient augmenté de beaucoup l'affection du roi et du peuple pour le Saint-Père. Étienne, grand-jupan de toute la Servie, écrivit au Pape dans le même sens, et fit de plus aux légats des communications secrètes, dont il paraît que la principale était de demander au Pape le titre de roi<sup>1</sup>. Son frère, le roi Wulcan, de Dioclée et de Dalmatie, écrivit de son côté une lettre pleine d'affection et de reconnaissance ; il s'y glorifie d'être même parent du Pape ; il lui aurait de grand cœur envoyé des ambassadeurs si les pays qu'il fallait traverser n'eussent été dans le trouble. Les envoyés du Pape y passaient sans qu'on leur manquât de respect, mais il n'en était pas de même des autres ; il fallait donc attendre un temps plus favorable. Il ajoute à la fin de sa lettre : « Nous ne voulons pas laisser ignorer à Votre Paternité qu'une hérésie non médiocre s'accroît dans une province du roi de Hongrie, savoir dans la Bossine ou Bosnie, en sorte que le ban ou le comte lui-même, nommé Culin, la professe avec sa femme et sa sœur, veuve de Mirosclave, jupan de Chelmie, et ils ont attiré à cette hérésie plus de dix mille chrétiens. Le roi de Hongrie, en étant irrité, les a obligés à se présenter devant vous pour être examinés ; mais ils sont revenus avec de fausses lettres, disant que vous leur aviez permis leur foi. C'est pourquoi nous vous prions d'avertir le roi de Hongrie qu'il les chasse de son royaume<sup>2</sup>. »

Ces hérétiques étaient des patarins ou manichéens. Le Pape apprit encore que, l'archevêque de Spalatro ayant chassé de son diocèse plusieurs de ces sectaires, Culin les avait accueillis et les protégeait hautement, les nommant chrétiens par excellence. C'est pourquoi, le 11 octobre de l'année suivante (1200), Innocent écrivit au roi de Hongrie, Émeric, lui enjoignant, pour la rémission de ses péchés, d'obliger Culin à chasser ces hérétiques de son pays, avec confiscation des

<sup>1</sup> *Gesta Innoc.*, n. 79. — <sup>2</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 178, 177, 176.

biens, sinon de le proscrire lui-même avec eux de tout le royaume de Hongrie <sup>1</sup>.

Dans ce même temps plusieurs affaires concernant l'Église et le clergé de Servie furent soumises à Innocent; entre autres, l'évêque de Soac, que l'on croit être Schidza, était accusé d'homicide par la rumeur publique quand les deux légats arrivèrent dans le pays. Un homme leur présenta cette accusation dans l'église, sans toutefois en fournir des preuves. L'évêque s'embarrassa dans sa justification. Sommé au concile d'Antibari de justifier de son innocence, il reconnut avoir péché, non pas en commettant le meurtre, mais en ordonnant prêtre celui qui l'avait commis; en conséquence il déposa les insignes épiscopaux entre les mains des légats. Quelques jours après il les redemanda et les reprit, pour aller à Rome même exposer son affaire devant le Pape, avec sa partie adverse. Il ne se trouva coupable que d'avoir ordonné prêtre un homme qu'il savait être coupable de meurtre. Le Pape, persuadé que cette action dégradait la dignité épiscopale, qui doit rester sans tache, accepta sa renonciation à l'épiscopat, après avoir chargé l'archevêque de Dioclée de lui faire une pension alimentaire sur les revenus de son ancien diocèse <sup>2</sup>.

En Bosnie le ban Culin avait bien promis au roi de Hongrie de ramener les hérétiques dans le sein de l'Église; cependant la sympathie que sa femme avait pour ces derniers s'opposait à ce que ce projet reçût une exécution aussi complète que l'eût désiré le Pape. Il envoya enfin l'archevêque de Raguse à Rome pour demander un homme capable de l'instruire, lui et son peuple, dans la vraie foi. Innocent choisit l'archevêque de Spalatro et lui donna pleins pouvoirs de procéder, contre ceux qui ne voudraient pas se laisser instruire, selon toute la sévérité des ordonnances de l'Église contre les hérétiques: Le légat Jean, chapelain du Pape, ayant succédé à l'archevêque, trouva dans le défaut d'une haute surveillance spirituelle la principale cause de la propagation de l'hérésie. Il n'y avait qu'un seul évêché dans tout

le pays, encore était-il vacant. Jean espérait de grands résultats si cet évêché était occupé par un Latin et si l'on en érigeait quatre nouveaux. Mais, ce qui contribua le plus à consolider la réunion, ce fut que les religieux de Bosnie, qui jouissaient du singulier privilège de s'appeler exclusivement chrétiens, promirent de se conformer, dans leurs institutions, dans leur genre de vie et dans leurs solennités, aux canons de l'Église romaine, et de ne souffrir à l'avenir parmi eux aucun hérétique ou manichéen. L'envoyé du Pape emmena l'un des principaux protecteurs des hérétiques en Hongrie, dont le roi remit au fils de Culin les articles de la vraie foi, revêtus de son sceau et rédigés par le légat Jean, afin que son père les fit observer, de même que tout ce qu'ordonnerait le Siège apostolique. Enfin le ban s'obligea de payer mille marcs à l'archevêque de Colocz dans le cas où il laisserait sciemment les hérétiques s'établir chez lui <sup>1</sup>.

En Bulgarie le nouveau souverain national, nommé Jean, Joannice ou même Calojean, chercha également auprès du Pape une protection contre les empereurs de Constantinople, dont les Bulgares avaient secoué le joug; il offrit de soumettre l'Église de Bulgarie à l'Église romaine et s'efforça d'établir la légitimité de ses prétentions par l'histoire même des Bulgares. Jean avait envoyé des députés à Rome pendant la dernière année du Pape Célestin et avait demandé le titre de roi, ainsi que la nomination d'un patriarche. Ces députés tombèrent entre les mains de l'empereur grec, à l'exception d'un seul qui parvint à sa destination. Sur ces entrefaites Innocent était devenu Pape. Sa prudence lui conseilla de faire examiner la sincérité de ces offres et de s'informer de l'état des choses. Ainsi, avant de faire partir une députation solennelle, comme c'était l'usage en pareille circonstance, il envoya à la cour de Joannice l'archiprêtre de Brindes, homme versé dans les langues grecque et latine <sup>2</sup>.

Ce nonce était chargé de remettre au roi une lettre dans laquelle le Pape lui rappelait qu'il devait à son humilité et à son dévoue-

<sup>1</sup> L. 3, *epist.* 2. Apud Raynald., ann. 1200, n. 46. —  
<sup>2</sup> L. 2, *epist.* 180.

Innoc., l. 5, *epist.* 103, 119; l. 6, *epist.* 140, 141; l. 7, *epist.* 212. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 65.



ment pour le Saint-Siège d'avoir échappé aux dangers de la guerre et d'avoir étendu son empire. Ayant appris que le roi était, par ses ancêtres, originaire de Rome, et qu'il avait hérité sans doute de ses pères du dévouement pour l'Église, il a depuis longtemps formé le projet de lui écrire et de lui envoyer des députés, ce dont il a été empêché par les soins qu'exigeaient des affaires de la plus grande importance; mais maintenant il n'a rien de plus à cœur que de le confirmer dans le noble dessein de se rallier au Saint-Siège. Il fait partir un député qu'il le prie de recevoir avec bienveillance; et, si la résolution du prince est sincère et ferme, il le fera suivre par un légat qui viendra pour le confirmer, lui et ses sujets, dans l'affection envers le Siège apostolique et pour l'assurer de sa bienveillance<sup>1</sup>.

Ces négociations, commencées en l'an 1200, atteignirent leur but en 1202. Calojean ou Joannice écrivit alors : « Les messagers et les lettres du Pape ont plus de prix pour moi que l'or et les pierreries. Mes frères avaient voulu envoyer des ambassadeurs à Rome; je l'ai tenté deux fois moi-même, mais mes messagers n'ont pu arriver à leur destination. Maintenant que Votre Sainteté a envoyé un député dans mes États, comme un père à son fils, je lui envoie, avec ce député qui retournera à Rome, l'archevêque élu de Branizowa et l'archiprêtre Dominique de Brindes, afin de l'assurer de ma reconnaissance, de mon amitié et de mon dévouement. » Il supplie ensuite le Saint-Père de lui accorder la couronne et les honneurs dont avaient joui les anciens souverains, ses prédécesseurs; il le prie, en outre, de lui envoyer l'ambassade solennelle qu'il lui a promise. Cette demande fut appuyée par l'archevêque Basile et présentée comme étant conforme au vœu du peuple, qu'une pareille faveur comblerait de joie<sup>2</sup>.

Le Pape fit accompagner l'envoyé bulgare par Jean, son chapelain, qu'il chargea de s'informer si les choses étaient conformes au rapport de Joannice. Innocent lui écrivit : « Sur votre demande nous avons fait faire

des recherches dans nos archives, et nous avons trouvé qu'il y a eu plusieurs rois couronnés dans le pays qui vous est soumis. Au temps du Pape Nicolas, et par suite de ses prédications, un roi des Bulgares s'est fait baptiser avec tout son peuple et a demandé qu'on lui envoyât un archevêque. Le roi Michel a aussi chargé un ambassadeur de se rendre à la cour du Pape Adrien pour le prier d'envoyer dans ses États un cardinal chargé d'élire un archevêque et de le sacrer. Alors les Grecs s'étaient opposés à ce dessein. C'est pourquoi nous vous envoyons par précaution, non un cardinal, mais Jean, notre chapelain et notre confident, en qualité de légat, muni de pleins pouvoirs. Nous l'avons chargé de porter le pallium à l'archevêque, de faire des recherches dans les anciens écrits touchant la couronne conférée à vos prédécesseurs par l'Église romaine, et de nous adresser un rapport à ce sujet<sup>1</sup>. »

Innocent invita l'archevêque à se montrer toujours dévoué au Siège apostolique, et il lui fit observer « que, comme l'Église ne formait qu'un seul corps, elle ne pouvait avoir plusieurs têtes. Notre légat est autorisé à faire sacrer, par des évêques catholiques voisins, les prêtres et les évêques qui ont besoin d'être sacrés. Quant au reste, nous attendons des renseignements suffisants de la part du légat et des messagers de l'archevêque. » Les princes suivirent l'exemple du roi; ils entrèrent avec leurs sujets dans la communion de l'Église romaine, envoyèrent des déclarations analogues à celle du chef de l'État, et reçurent également l'assurance de l'affection et de la bienveillance du Saint-Siège<sup>2</sup>.

Au milieu de l'année suivante (1203) le roi des Bulgares envoya au Pape une déclaration par laquelle il le reconnaissait pour successeur de saint Pierre, auquel appartient le droit de lier et de délier. « Déjà trois fois depuis six ans j'ai voulu vous faire cette déclaration, mais mes ambassadeurs n'ont jamais pu parvenir jusqu'à Rome. La mission dont vous avez chargé l'archiprêtre de Brindes me prouve que vous ne m'oubliez pas; aussi ma résolution est-elle inébranlable, et mon

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 266. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 115-117.

<sup>1</sup> Innoc., l. 5, *epist.* 116. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 42. Hurter, l. 6.

archevêque apporte beaucoup de présents à Rome et est chargé de vous prier d'envoyer quelques cardinaux pour me couronner empereur et sacrer un patriarche pour mon peuple <sup>1</sup>. » Vers le même temps des ambassadeurs bulgares arrivèrent chez le roi de Hongrie, près duquel séjournait le légat chargé de se rendre en Bosnie. Le roi leur fit prêter serment de donner une escorte sûre au légat pour qu'il pût arriver à leur suzerain.

L'archevêque député à Rome par le roi des Bulgares arriva heureusement à Durazzo, où des messagers du comte Gautier de Brienne voulurent faire la traversée avec lui. Un Grec qui les accompagnait fit observer au gouverneur de la ville que l'empereur de Byzance les verrait avec déplaisir se joindre à l'archevêque ; on leur refusa la traversée. Le clergé latin de Durazzo eut de la peine à empêcher les Grecs de jeter l'archevêque à l'eau. On lui conseilla de ne s'exposer à aucun danger, mais d'instruire le Pape de ces circonstances par quelques hommes affidés. Innocent, trouvant que le roi des Bulgares avait des idées orthodoxes sur l'autorité des successeurs de saint Pierre, écrivit à l'archevêque qu'il avait déjà envoyé en Bulgarie son fils bien-aimé Jean, auquel il avait donné pouvoir de réformer et de régler les affaires ecclésiastiques, de faire sacrer les évêques et les prêtres, de remettre le pallium à un archevêque et de faire une enquête au sujet de la couronne portée par les prédécesseurs du roi. Cependant, comme le roi de Bulgarie avait invité l'archevêque à se rendre lui-même à Rome, le Pape l'engage à laisser derrière lui toute sa suite et à venir ; il lui donne l'assurance qu'il veillera à ce que son retour s'effectue en sécurité, soit par terre, soit par mer ; peut-être même pourra-t-il le faire accompagner par un légat qui remplira toutes les intentions du roi. Innocent écrivit de la même manière au roi lui-même, en lui exprimant le désir de lui voir faire préalablement la paix avec le roi Wulcan de Dalmatie <sup>2</sup>.

Pendant ce temps le légat Jean était parti pour la Bulgarie. Le roi rappela aussitôt son archevêque, qui séjournait encore dans un

village près de Durazzo. Le jour de la Nativité de la sainte Vierge, 8 septembre 1204, ce même archevêque, ayant prêté serment de fidélité au Saint-Siège, reçut le pallium, la mitre et l'anneau pastoral. Le légat, de concert avec le roi, créa deux nouveaux archevêchés et conféra la dignité de primat à l'archevêque de Ternova <sup>1</sup>. Le roi déclara ensuite, par un acte revêtu d'un sceau d'or, que, résolu de suivre les traces de ses aïeux, il plaçait son royaume dans la communion de l'Église romaine, promettant que lui et ses successeurs seraient toujours des fils dévoués au Siège apostolique. Le primat, les archevêques, les évêques et les prêtres de son royaume reçurent ordre de se diriger d'après les lois du Siège de Rome, auquel il promettait également de soumettre tous les pays chrétiens qu'il pourrait conquérir. Le nouveau primat de Ternova demanda au Pape les saintes huiles, ne voulant plus se servir de celles des Grecs, des instructions sur la manière de conférer le baptême, des préceptes pour diriger son troupeau, et le pallium pour ses archevêques.

L'évêque de Branizova et le légat Jean, qui l'accompagnait, apportèrent cette année (1204) à Rome la déclaration du roi et les demandes de l'archevêque ; ils étaient en même temps chargés de remercier le Pape de la bienveillance accordée au roi, et de solliciter pour l'Église de Ternova, vu son éloignement et les nombreuses guerres qui avaient lieu, non-seulement le droit d'élire un patriarche, mais encore celui de le sacrer ; enfin ils venaient réclamer l'envoi d'un cardinal muni d'une couronne, d'un sceptre, d'une bulle apostolique, avec le pouvoir de procéder au couronnement. Le roi laissait entièrement à la décision du Pape son différend avec le roi de Hongrie et émettait le vœu que ce différend ne coûtât plus désormais la vie à aucun chrétien. Des présents d'un grand prix servaient à confirmer ces promesses. Le Pape témoigna une grande satisfaction de ce nouvel accroissement de l'Église, et résolut, après mûr examen, de proclamer Joannice roi des Valaques et des Bulgares, et de le

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 6. — <sup>2</sup> *Gesta*, n. 72.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 140, 142, 144.



faire sacrer par le cardinal Léon, du titre de Sainte-Croix, qui devait lui remettre la couronne et le sceptre.

Le Pape remit à ce légat le pallium pour le nouveau primat et exhorta celui-ci à se conformer avec empressement à tout ce que le légat jugerait convenable de réformer et d'ordonner. « Car, comme vous vous êtes soumis, lui écrivit-il, à l'évêque et au pasteur de vos âmes, il convient que vous vous conformiez à la doctrine de celui auquel le Seigneur a confié la direction de l'Église. » Voici le serment qu'il lui présenta : « Je jure d'être fidèle et obéissant à saint Pierre, à l'Église romaine, à mon seigneur Innocent et à tous ses successeurs catholiques ; de ne rien entreprendre contre leur vie ou contre leur liberté ; de ne donner à personne des conseils à leur préjudice ; de défendre l'honneur, la dignité et les droits du Siège pontifical ; de me rendre aux conciles lorsque j'y serai convoqué ; d'exiger un semblable serment de tous les évêques que je serai appelé à sacrer, et de faire jurer aux rois que j'joindrai le dévouement de leur personne et de leurs sujets au Siège apostolique. » Le légat apportait aussi pour les deux autres archevêques le pallium, insigne de leur dignité et symbole de la pureté de l'âme. Il était chargé de leur dire dans quels jours de fête il leur serait permis de le porter, attendu que le Pape seul avait le droit de s'en revêtir chaque fois qu'il allait à la messe.

Le cardinal Léon quitta Anagni, où résidait le Pape, dans les derniers jours de février 1204. L'évêque de Branizova devait probablement être le compagnon de son voyage ; mais, comme ni lui ni aucun prêtre du pays n'avait reçu, à l'époque de son sacre, l'onction selon le rite romain, le Pape la lui fit donner, en sa présence, par un cardinal assisté de deux évêques, et il ordonna qu'à l'avenir aucun ecclésiastique ne serait élevé au sacerdoce ou à l'épiscopat sans avoir été oint selon ce rite. Dans une longue lettre adressée à l'archevêque de Ternova, et dans laquelle il cite une foule d'exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, il développe les motifs de cette mesure.

Le cardinal Léon remit ensuite au roi une

bulle dans laquelle le Pape expliquait, par des citations de l'Écriture sainte et par des paroles du Sauveur, les privilèges de saint Pierre et de ses successeurs. En vertu de ces privilèges le Pape lui envoie la couronne et le sceptre, et donne au cardinal le pouvoir de le sacrer, après avoir reçu son serment d'être soumis à l'Église romaine. Le Pape accorde de plus au roi, et cela sur sa demande, le droit de battre monnaie à son nom, et lui fait présent d'un étendard sur lequel on voyait la croix et les clefs de saint Pierre. La croix servait à rappeler que c'était à Dieu, et non à lui-même, que le roi devait attribuer ses victoires ; les clefs étaient le symbole de la prudence et de la force ; enfin la croix et les clefs étaient les signes du salut par les souffrances de Notre-Seigneur et par son Église.

Une lettre particulière du Pape faisait connaître au roi la mission du légat, les pleins pouvoirs dont il était revêtu, les honneurs et privilèges accordés aux évêques de son pays, et elle l'engageait non-seulement à le recevoir avec respect, mais à veiller encore à ce qu'on obéît à ses ordres dans tout son royaume. Innocent attachait le privilège de couronner le roi à la dignité de primat qui avait été conférée à l'archevêque de Ternova, et il ordonna au clergé de reconnaître le primat pour chef, attendu que la dignité de primat et de patriarche était la même. Le successeur du primat devait être élu selon les formes canoniques, et sacré par le métropolitain et les suffragants de son Église. Il était tenu de prêter serment au Saint-Siège, et de recevoir, ainsi que les métropolitains, le pallium des mains du Pape. En général il leur fut enjoint d'observer les rites de l'Église romaine, ou plutôt les préceptes de Dieu. Innocent annonce ensuite au clergé et aux peuples de la Hongrie et de la Serbie, dont le cardinal traversera le pays, l'heureuse réunion des Valaques et des Bulgares avec l'Église. Il charge le légat de juger ou d'examiner tout ce qui lui sera soumis dans les pays qu'il devait traverser et de rétablir partout la paix et la concorde <sup>1</sup>.

Ce prélat reçut en Hongrie un accueil

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 70-77. Innoc., 1. 7, *epist.* 1-14.

brillant et tel que le Pape l'avait demandé ; mais, arrivé aux frontières, le roi Éméric ne le laissa pas aller plus loin, prétextant la guerre qu'il soutenait contre les Bulgares. Si Éméric se plaignit d'un côté que Joannice avait envahi son pays, ce dernier, à son tour, accusait son adversaire de lui avoir enlevé cinq évêchés, de s'être même emparé des biens des églises ; c'est pour ces motifs qu'il occupait le pays en ennemi <sup>1</sup>.

Le roi de Hongrie envoya un chevalier à Rome avec une lettre par laquelle il s'excusait de sa conduite envers le légat ; le Pape lui répondit. Ce passage de sa lettre effraya le roi : « Que diriez-vous si nous mettions obstacle au couronnement de votre propre fils ? Nous éprouvons les sentiments qui vous agiteraient dans une semblable occasion, lorsque vous empêchez le couronnement de notre fils spirituel qui retourne dans la maison de son père. » Le roi, effrayé et craignant que le Pape n'élevât des difficultés au sujet du couronnement du jeune Ladislas, permit au légat de continuer son voyage. Innocent ne tarda pas à lui en témoigner sa gratitude, et il écrivit au roi qu'il ne doutait nullement qu'il ne reçût le légat aussi bien à son retour qu'il l'avait reçu lors de son arrivée.

Le cardinal-légat arriva le 15 octobre 1204 à Ternova, capitale fortifiée de la Bulgarie, et le 7 novembre il sacra le primat, qui ordonna à son tour les métropolitains et les évêques ; après quoi les premiers reçurent le pallium des mains du légat. Le lendemain le cardinal couronna le roi, aux acclamations du peuple, et repartit le 15, emmenant avec lui deux jeunes gens que Joannice lui confia pour les faire instruire à Rome dans la langue latine et les rendre capables de traduire les lettres envoyées en Bulgarie. Dans la lettre qu'il remit au légat Joannice exprime, il est vrai, sa joie d'être arrivé au but de ses vœux les plus ardents ; mais il fait connaître aussi sa ferme résolution de n'accorder au Pape d'autre influence sur sa personne et sur son royaume que celle qui se rattachait aux affaires spirituelles. Il ne voulait pas rompre

avec l'empereur de Byzance pour se soumettre à une sujétion plus grande que celle qu'il éprouvait déjà. « Le légat, écrit-il au Saint Père, vous donnera des explications suffisantes sur ma position à l'égard du roi de Hongrie, et vous jugerez lequel de nous deux méprise l'autre. S'il vient à m'attaquer Dieu me donnera la victoire ; mais que dans ce cas Votre Sainteté ne conçoive aucun soupçon contre moi. » Il prie le Pape de recommander aux Latins, alors maîtres de Constantinople, de ne point inquiéter son royaume ; car il se réservait aussi les mains libres sous ce rapport. Enfin il envoie au Pape quelques présents comme marques de souvenir <sup>1</sup>.

Ce qui fait que la terre est une, c'est que Dieu lui a donné un centre d'attraction matérielle autour duquel viennent se ranger et les corps qui composent la terre et ceux qui l'entourent jusqu'à l'extrémité de son orbite. Ce qui fait que l'Europe est une, et, par suite, l'humanité entière, c'est que Dieu lui a donné un centre d'attraction spirituelle, autour duquel viennent se ranger et les peuples qui composent l'humanité intellectuelle et ceux qui l'entourent jusqu'aux extrémités de la vie sauvage. Ce centre divin, vers lequel, avec le temps, gravitent plus ou moins tous les peuples, c'est Rome chrétienne ; nous en voyons la preuve au commencement du treizième siècle. Les peuples les plus reculés de la civilisation, les Suédois, les Norvégiens, les Bohèmes, les Hongrois, les Serbes, les Valaques, les Bulgares, s'adressent au Père de la chrétienté, car ainsi appellent-ils le Pontife romain, pour être incorporés dans sa grande famille et recevoir de lui jusqu'au titre de royaume et de roi. Comme cette gravitation vers le centre de l'unité catholique est plus ou moins volontaire, il y a quelquefois des rois, des dynasties, des peuples qui s'arrêtent en chemin, qui s'en détournent, ou qui voudraient se faire centre eux-mêmes. Avec le temps Dieu les brise et les rejette ; avec le temps Dieu en appelle d'autres à leur place. Des exemples nous en avons vu, nous en verrons plus d'un.

<sup>1</sup> L. 7, *epist.* 126.

<sup>1</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 137.



L'empereur Henri VI n'avait eu qu'une pensée, c'était de réaliser le projet de sa dynastie : rendre l'empire héréditaire dans sa famille ; soumettre l'Église à l'empire, et, par là même, à sa famille ; amener les autres rois à n'être que les vassaux de l'empereur, en sorte que l'empereur allemand fût le seul souverain, le seul propriétaire, la seule loi du monde.

Mais transformer l'empire électif en empire héréditaire c'était supprimer, en fait et en droit, la liberté et l'indépendance de tous les autres princes de l'empire ; aussi les empereurs s'y prenaient-ils d'une manière indirecte, en faisant élire leur premier-né dès le berceau. Mais transformer l'empire électif en empire héréditaire c'était en changer totalement la nature vis-à-vis de l'Église. Par son institution même l'empereur d'Occident était le défenseur armé de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. C'est à cette fin que le Pape saint Léon III rétablit la dignité impériale dans la personne de Charlemagne ; aussi, comme nous l'avons vu par l'historien Glaber, du onzième siècle, trouvait-on très-raisonnable et très-naturel que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisit celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur <sup>1</sup>. Cette dignité devenant héréditaire, l'Église romaine, au lieu de choisir librement un défenseur digne de sa confiance, se voyait réduite à subir un maître quel qu'il fût ; le Pontife romain n'eût plus été que le premier chapelain d'un roi allemand ; le chef de l'Église catholique, le Père de la chrétienté n'eût pas eu plus de liberté et d'indépendance que n'en a de nos jours l'évêque schismatique de Moscou sous le knout de l'empereur-pape de Russie. Le chef de la chrétienté ravalé dans la servitude, la chrétienté l'était tout entière. Au lieu de rois et de nations libres, sous la direction spirituelle d'un Père commun, on n'aurait vu dans toute l'Europe que les vassaux et les serfs du César tudesque ; témoin le plus fier des rois contemporains, Richard Cœur-de-Lion ; pour se tirer de la geôle où la déloyauté de l'empereur allemand le tenait captif il avait fini, lui Richard,

<sup>1</sup> Glaber, l. 1, sub fin.

roi d'Angleterre, par se constituer son vassal, et par faire de l'Angleterre un fief de l'Allemagne. Si le plus fier des rois put s'abaisser à ce degré, que n'eussent pas fait les autres ? L'Europe allait donc devenir, sous le bâton du César tudesque, ce que nous voyons devenir l'Église et le peuple russes sous le bâton du czar moscovite, servilement adoré, comme empereur et comme pape, par la noblesse, le peuple, le clergé, eût-il les mains tachées du sang de son père et de ses frères. Dieu en préservera l'Europe à cause de son Église, et il l'en préservera par l'Église et son chef.

A la mort de l'empereur Henri VI, son frère Philippe, duc de Souabe, qui commandait en Toscane, se hâta de retourner en Allemagne pour assurer l'empire à son neveu, du moins à sa famille. Son neveu, Frédéric, avait été élu du vivant de son père, mais il n'avait que trois ans, et les princes de l'empire n'étaient guère d'humeur à sacrifier leur droit électoral en faveur d'un enfant élu par crainte ou par complaisance. Aussi Philippe trouva-t-il l'Allemagne agitée comme une mer livrée à la fureur des flots. Les plus clairvoyants n'envisageaient l'avenir qu'avec de vives inquiétudes, augmentées encore par les circonstances extérieures ; car, depuis deux ans, de mauvaises récoltes avaient succédé à une grande abondance ; le prix des blés ayant haussé jusqu'au décuple de la valeur ordinaire, il en résulta une disette cruelle. Les aliments semblaient même avoir perdu de leur faculté nutritive. Des loups sortirent de leurs tanières et attaquèrent même les hommes ; un grand nombre de pauvres périrent de misère. Les suites de cette famine, qui n'épargna pas d'autres pays, se firent sentir jusqu'à l'année suivante. Il se répandit partout des bruits d'apparitions qui annonçaient de grands malheurs. Pour comble d'infortune l'archevêque Conrad de Mayence, le premier des princes d'Allemagne, cet homme qui, au crédit que lui donnait sa position, joignait tout le poids d'une sagesse mûrie et d'une prudence consommée, était alors en Palestine <sup>1</sup>.

Philippe de Souabe, après avoir célébré à

<sup>1</sup> Hurter, l. 2.

Haguenau la fête de Noël 1197, voulut gagner les seigneurs à la cause de son neveu Frédéric ; mais la plupart s'y refusèrent. « Le serment et l'élection précédente, répondaient-ils, ont eu lieu avant le baptême du jeune prince et sont par conséquent nuls. Un enfant ne peut être placé sur le trône, et l'empire ne peut demeurer sans maître et sans souverain. D'ailleurs la puissance du père a trop influencé l'élection. » Ainsi tous les efforts de Philippe échouèrent contre l'appréhension qu'avaient la plus grande partie des princes électeurs de perdre leurs droits et leur liberté s'ils confiaient encore une fois la souveraine puissance de l'empire à la même maison pour une génération entière, et contre le projet qu'ils avaient formé de profiter de cette conjoncture pour reconquérir toute l'influence.

Après quelques incidents Philippe fut élu lui-même par une partie des princes, le 6 mars 1198 ; l'autre partie, ayant à sa tête l'archevêque de Cologne et celui de Trèves, déclara d'abord nulle l'élection du jeune Frédéric, cassa celle de Philippe comme excommunié, et élut Berthold, duc de Zæhringen. Celui-ci ayant renoncé à son élection et s'étant même déclaré pour Philippe, ils élurent Otton, duc de Saxe, fils de Henri le Lion, et le couronnèrent à Aix-la-Chapelle, le jour de la Pentecôte 1198. Philippe avait été excommunié par le Pape Célestin pour avoir envahi le patrimoine de Saint-Pierre ; c'était un obstacle à ce qu'il gardât la couronne et qu'il fût sacré. Une circonstance vint le tirer d'embarras.

Avant de connaître les deux élections royales d'Allemagne le Pape Innocent III porta d'abord son attention sur l'arrestation arbitraire de l'archevêque de Salerne, puis sur la captivité de la maison royale de Sicile. Célestin avait déjà obtenu la promesse de la mise en liberté de l'archevêque ; c'est pourquoi son successeur envoya, aussitôt après son sacre, l'évêque de Sutri et l'abbé de Saint-Anastase près de Philippe et des princes allemands, pour demander la délivrance de l'archevêque, ainsi que celle de la reine Sibylle et de ses enfants, qui tous gémissaient depuis si longtemps en prison. Les évêques

des pays situés sur les bords du Rhin devaient appuyer cette demande, et le Pape avait ordonné à ses délégués non-seulement de lancer en son nom l'anathème sur les complices de ce crime, mais encore de prononcer l'interdit et d'excommunier tous les princes qui ne contribueraient pas de tout leur pouvoir à la délivrance des captifs. Le chapitre de Mayence fut chargé, en outre, de veiller à l'exécution des mesures prises par le Saint-Siège <sup>1</sup>. L'évêque de Sutri devait aussi réconcilier Philippe, moyennant certaines conditions.

Ce ne fut qu'à leur arrivée en Allemagne que les envoyés de Rome apprirent l'élection de ce prince. Philippe vint à leur rencontre jusqu'à Worms. Alors l'évêque de Sutri prit sur lui de lever l'excommunication sur une simple promesse qu'il reçut en lui faisant toucher son étole. Ce ne fut qu'après cela que l'archevêque de Salerne et ses frères furent mis en liberté. Quant à la reine Sibylle, elle parvint à s'échapper avec ses filles et à se réfugier en France. Ainsi absous de l'excommunication, Philippe se fit couronner à Mayence, durant l'octave de Pâques, par l'archevêque de Tarantaise, parce qu'aucun des évêques allemands ne voulut le faire ; ceux même d'entre eux qui assistèrent à la cérémonie ne prirent point leurs habits pontificaux, excepté le seul évêque de Sutri, nonce du Pape. Aussi, quand il fut de retour à Rome, ayant été convaincu par sa propre confession d'avoir autorisé ce sacre et négligé les formalités de l'absolution, le Pape le relégua hors de son diocèse jusqu'à la fin de ses jours <sup>2</sup>.

Otton, second fils de Henri le Lion, banni et dépouillé de ses biens par l'empereur Frédéric, vivait en Angleterre à la cour de Richard, son oncle maternel, quand il se vit élu roi des Romains, en l'absence de Henri, son frère aîné, occupé en Palestine, et qui, suivant toutes les apparences, lui eût été préféré. Aux avantages d'un physique robuste et noble Otton joignait un courage invincible ; il possédait l'audace de son oncle dans les combats, il aimait les grandes choses, mais

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 22. Innoc., l. 1, *epist.* 24-26. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 22.



il avait peu d'activité et d'adresse pour les mettre à exécution. Toute sa maison jouissait de l'estime et de la faveur du Saint-Siège. Une bulle de Célestin III avait donné à Henri le Lion et à ses fils le privilège de ne pouvoir être excommuniés que par le Pape et par ses légats. Dès son enfance Otton s'était dévoué à la piété, qui avait produit en lui la douceur, l'amour de la justice et le désir de diminuer, autant que possible, les malheurs que la guerre entraîne avec elle. Il était parent au quatrième degré de Philippe, son compétiteur, qui lui-même avait été d'abord destiné à la cléricature.

Jusqu'alors le Pape Innocent III n'avait rien dit ni rien fait ni pour ni contre les deux élections, et les auteurs modernes qui, comme ceux de l'*Art de vérifier les dates*, lui font écrire d'avance contre Philippe de Souabe et pour Otton de Saxe, ces auteurs écrivent l'histoire non d'après les faits, mais d'après leur imagination. Ce n'est pas que le Pape n'eût le droit et le devoir d'en connaître, puisque le nouvel élu était destiné à devenir empereur, à devenir le défenseur titulaire de l'Église romaine, et que c'était au chef de cette Église à l'agréer ; mais Innocent, d'autant plus qu'il y avait double élection, attendait que l'affaire fût portée à son tribunal.

Otton fut le premier à y recourir. Le roi Richard, son oncle, avait envoyé à Rome les évêques d'Andely et de Bangor pour y travailler en sa faveur. Otton lui-même écrivit après son couronnement une lettre au Pape, dans laquelle il lui disait que la Providence avait, dans sa divine sagesse, appelé sur le trône d'Allemagne, par l'intermédiaire des électeurs, le fils de ce même Henri, proscrit, mis au ban de l'empire et dépouillé de ses biens par Frédéric, à cause de son attachement au Saint-Siège. Il lui rappela le serment qu'il venait de prêter à son sacre, serment par lequel il s'engageait à respecter et à soutenir les lois de l'Église. Il supplia le Saint-Père de le sacrer empereur en considération de son dévouement au Saint-Siège et de celui de son oncle Richard, roi d'Angleterre. Il le pria, en outre, de relever de leur serment tous les princes temporels et spirituels qui avaient élu Philippe, et de frap-

per d'excommunication ceux qui refuseraient de le reconnaître, s'engageant de son côté à ratifier toutes les clauses dont ses ambassadeurs conviendraient avec Sa Sainteté.

Richard écrivit dans le même sens ; il dit que toute la chrétienté ne comptait pas deux monarques plus dévoués au Saint-Siège que lui et son neveu, qu'avec son aide ils pourraient bien abattre tous les ennemis de la paix. Il pria le Pape de ne plus tarder à orner la tête de son neveu du diadème impérial ; il engage pour lui son corps, son âme et son honneur, promettant en son nom de rester fidèle au Saint-Siège, de lui rendre tout ce que d'autres empereurs lui avaient enlevé, de le laisser paisible possesseur de ses domaines, et de repousser, selon le bon plaisir du Pape, tout ennemi qui voudrait y toucher. Les comtes Baudouin de Flandre et de Hainaut, ceux de Daxbourg et de Metz, écrivaient aussi chacun en particulier. L'archevêque de Cologne, appuyé par les autres princes, manda à Innocent qu'il avait mis Otton sur le trône des empereurs et couronné ce prince à Aix-la-Chapelle dans la conviction d'avoir coopéré par là au bien de l'Église et au salut de l'empire. Il pria le Pape de penser au mérite du nouveau monarque et à celui de son oncle, et de ne point oublier les injustices dont les princes de Souabe s'étaient rendus coupables envers le Saint-Siège. Il terminait en conjurant le saint Père d'accueillir favorablement les envoyés d'Otton, d'approuver l'élection et le sacre, et de mander le nouveau monarque à Rome pour le couronner empereur. En souvenir des services rendus en tout temps à Milan par les princes de Saxe, le podestat de cette ville adjoignit à cette ambassade un des bourgeois les plus recommandables et demanda qu'on reçût gracieusement les députés. Quelque temps après le roi Richard assura de nouveau à Innocent que son neveu non-seulement laisserait les possessions du Saint-Siège intactes, mais qu'il lui rendrait encore ses anciens domaines <sup>1</sup>.

Comme l'on voit l'affaire était grave ; il

<sup>1</sup> Voir toutes ces lettres dans le *Regist. de Negotio imperii*, dans le recueil des lettres d'Innocent III, par Baluze, à la fin du t. 1.

s'agissait de la paix de la chrétienté, du salut de son gouvernement, de la nomination d'un empereur incapable de tramer de dangereux desseins contre l'Église. Un Pape moins énergique qu'Innocent eût été également pressé avec instance de jeter dans la lutte tout le poids de sa dignité et de sa considération.

Le roi Richard mourut, comme il avait vécu, en aventurier. Un de ses vassaux, Adémar, vicomte de Limoges, trouva un trésor, que le bruit public évaluait à une somme immense. Le vicomte en envoya une partie au roi d'Angleterre ; mais celui-ci voulut avoir le tout, et, sur le refus de son vassal, vint mettre le siège devant le château fort de Chalus, où il croyait le trésor enfermé. La garnison était disposée à capituler ; mais le roi répondit qu'elle n'avait qu'à se défendre bravement, son intention étant de prendre la forteresse d'assaut et d'en faire pendre tous les défenseurs. C'était le 26 mai 1199. Richard tournait autour des murailles quand une flèche le blessa à l'épaule gauche. Bouillant de colère il ordonna l'assaut ; la place est emportée, la garnison pendue, à l'exception de l'archer Gordon, qui avait tiré la flèche : Richard le réservait pour une plus cruelle vengeance. Mais la flèche se rompit dans la blessure quand les médecins voulurent l'en extraire ; Richard négligea les remèdes qu'on lui avait ordonnés ; la plaie s'envenima, la gangrène s'y mit, et l'on annonça au roi Richard qu'il n'avait plus que peu à vivre et qu'il fallait se préparer à la mort. La vengeance s'éteignit aux portes de l'éternité ; il ordonna de rendre la liberté à Gordon et de lui remettre cent schellings. Il se confessa ensuite à Milo, son aumônier et son confident, abbé de Cîteaux, se fit donner la discipline, reçut avec piété les derniers sacrements, et mourut le 6 avril 1199, à l'âge de quarante-trois ans et dans la dixième année de son règne<sup>1</sup>. Il fut enterré à Fontevrault, aux pieds de son père.

Son frère Jean, en montant sur le trône, hérita de tous ses vices, mais de pas une de ses vertus. N'ayant obtenu aucune souverai-

neté à l'époque où l'on partageait l'héritage de son père, il avait reçu le surnom de *Sans Terre*. Quoique dévoré d'ambition, il était si lâche que Richard disait de lui : « Mon frère ne gagnera jamais une couronne par son courage dès qu'il verra le bras, même le plus faible, se lever contre lui. »

Richard, de son vivant, avait donné à Otton, son neveu, des domaines en Poitou et d'autres biens par acte de dernière volonté ; mais le roi Jean refusa d'exécuter les dernières volontés de son frère et s'engagea même, l'an 1200, dans un traité avec le roi de France, à ne donner à son neveu aucun secours, ni en argent ni en hommes, sans le consentement de Philippe-Auguste. Le Pape Innocent donna ordre à son légat en France de déclarer ce traité nul, par la raison qu'il était injuste et contraire à l'obéissance due au Siège apostolique. Il fit savoir au nouveau roi d'Angleterre que son neveu se plaignait de la retenue des fonds qui lui revenaient d'après les dernières volontés de Richard ; il l'engagea à s'abstenir d'une action aussi injuste et aussi déshonorante, et à faire de bon gré ce à quoi le devoir de ses fonctions apostoliques l'obligerait de le forcer<sup>1</sup>. Sur quoi un historien protestant fait cette réflexion : « On regardait alors la volonté des mourants comme une chose sacrée, sa violation comme un attentat contre les premières exigences du Christianisme, et le chef de l'Église comme garant de l'exécution de cette volonté, motif pour lequel le mourant pouvait la manifester en toute assurance<sup>2</sup>. »

Les deux partis qui divisaient l'Allemagne en venaient quelquefois aux mains. Le Pape Innocent essaya de les amener à une pacification par l'archevêque Conrad de Mayence, revenu de Palestine ; mais ce digne prélat mourut à l'œuvre, sans y avoir réussi. A sa mort sa propre Église se divisa dans l'élection de son successeur. Alors Innocent III crut l'époque venue de s'emparer de la direction des affaires et de déclarer ouvertement quel était celui des deux ou des trois princes que l'Église entendait reconnaître pour son défenseur.

<sup>1</sup> Lingard, t. 2. Hurter, l. 3.

<sup>2</sup> Register, epist. 25, 28, 48. — Hurter, l. 4.



Vers la fin de l'année 1200, ou vers le commencement de l'année suivante, Innocent nomma légat en Allemagne le cardinal Gui, évêque de Palestrine, ancien abbé de Cîteaux, homme recommandable par sa fermeté, sa modération et son désintéressement, et le chargea d'annoncer que le Saint-Siège reconnaissait Otton pour roi, à l'exclusion de Philippe de Souabe. Gui était porteur d'une bulle appréciative de la triple élection, énonçant les motifs de la préférence d'Innocent. En voici le contenu :

« Il est du devoir du Saint-Siège d'agir avec prudence et avec ménagement dans les soins qu'il donne à l'empire romain ; car il a l'examen de l'élection en premier et en dernier ressort : en premier ressort, car c'est à cause de lui et par lui que l'empire a été transporté de la Grèce en Germanie ; par lui, comme moteur de cette translation ; à cause de lui, comme moyen plus efficace de protection ; en dernier ressort, parce que le Pape met la dernière main à l'élection de l'empereur, que c'est par lui qu'il est sacré, couronné et revêtu des insignes de l'empire. Comme trois rois ont été élus dans le principe, l'enfant (Frédéric de Sicile), Philippe et Otton, il convient aussi de prendre trois choses principalement en considération, savoir, ce qui est licite, ce qui est admissible, et ce qui est utile.

« L'élection de l'enfant, fils de l'empereur Henri, ne paraît, au premier aperçu, susceptible d'aucune opposition, car elle a été confirmée par le serment des princes. Ce serment, fût-il même forcé, lie cependant autant que le serment surpris par les Gabaonites au peuple d'Israël, et si, dans le principe, ce serment a été forcé, le père en a délié les princes après un mûr examen, sur quoi ils ont élu l'enfant de leur propre volonté, et presque tous lui ont prêté depuis serment de fidélité. On agirait donc contre les serments reconnus valables, chose qui ne paraît pas admissible. On ne peut pas non plus regarder comme admissible que celui qui est confié à la tutelle du Saint-Siège soit privé de l'empire par le tuteur qui devait défendre ses droits, d'autant moins que Dieu a dit : « Tu seras le protecteur de l'orphelin ! » Il n'est pas non

plus utile de s'élever contre lui, quand on considère que l'enfant, parvenu à un âge plus avancé, pourrait non-seulement refuser à l'Église romaine, s'il s'apercevait que l'empire lui a été enlevé par elle, le respect qui lui est dû, mais encore détacher le royaume de Sicile du droit de vasselage.

« On peut néanmoins objecter contre son élection que le serment a été prêté sans autorisation, que le choix a été inconsidéré, puisqu'il est tombé sur une personne non-seulement inhabile au gouvernement de l'empire, mais encore inhabile à toute autre affaire ; car c'est un enfant de deux ans, non encore régénéré par le baptême ; que dès lors des serments aussi illicites et aussi inconsidérés sont sans valeur ; que l'exemple des Israélites ne prouve rien ici ; ceux-ci pouvaient en effet tenir aux Gabaonites leur serment sans préjudice pour leur peuple, tandis que le serment dont il s'agit ne peut être maintenu sans préjudice considérable non-seulement pour un peuple, mais encore pour l'Église et pour toute la chrétienté ; que ce serment ne peut être admis, même en supposant que l'intention des électeurs fût de ne laisser gouverner l'élu qu'à l'âge voulu par la loi. En effet, comment auraient-ils pu juger de son aptitude ? Ne se pourra-t-il pas faire qu'il soit un sot, un imbécile, incapable de gérer un emploi secondaire ? Mais, en admettant que les électeurs aient su que le père veillera aux intérêts communs jusqu'à ce que le fils soit capable de gouverner par lui-même, quelle valeur aura le serment lors de la mort du père ? L'empire ne peut être gouverné par un représentant ; un empereur ne peut être élu pour un temps déterminé ; l'Église ne peut ni ne veut se passer d'un empereur ; donc il est licite de prendre une autre mesure dans l'intérêt de l'empire.

« Il est notoire que son élection n'est pas admissible. Celui qui a besoin d'un guide peut-il, en effet, guider les autres ? Celui qui est confié à une protection étrangère peut-il protéger le peuple chrétien ? Qu'on ne dise pas qu'il est confié à notre garde ; notre obligation ne s'étend pas à le faire parvenir à l'empire, elle se borne à le soutenir dans la possession du royaume de Sicile. L'Écriture

ne dit-elle pas : « Malheur au pays dont le roi est un enfant ? » Ce choix n'est pas utile ; car unir la Sicile à l'empire ce serait créer des embarras à l'Église. En effet, sans parler d'autres dangers, s'il osait, comme le fit son père pour la Sicile, trouver au-dessous de la dignité impériale le serment de vasselage prêté à l'Église ! Qu'on ne dise point que, lorsqu'il s'apercevra qu'il a perdu l'empire à cause de l'Église, il opprimerait cette dernière ; car on ne pourra jamais prétendre que l'Église lui a enlevé le titre d'empereur, puisque c'est son oncle qui lui enlève la dignité impériale, et qui, non content de cela, s'empare de son héritage paternel, fait occuper aujourd'hui les possessions de sa mère par ses satellites, lorsque l'Église romaine, par sa prudence et par ses actes, fait tous ses efforts pour s'opposer à une semblable usurpation.

« L'élection de Philippe paraît aussi sans objection si l'on considère la gravité, la considération et le nombre des électeurs. Il est difficile de juger de la gravité ; mais, comme il a été élu par le plus grand nombre et par les princes les plus considérés, et que d'autres princes ont adhéré à cette décision, son élection paraît valable. Il serait inconvenant et contraire aux devoirs de notre charge et aux commandements du Christ de lui faire supporter le poids de notre vengeance parce que son père et son frère ont persécuté l'Église. Il est clair que cela n'est pas utile. Philippe est puissant en biens et en hommes ; à quoi nous servirait donc de nager contre le courant, de résister au fort et d'en faire un ennemi personnel et un ennemi de l'Église, et de soulever ainsi de plus grandes inimitiés, tandis que nous aspirons à la paix, que nous la prêchons aux autres et que nous pouvons l'obtenir en favorisant Philippe ?

« Cependant nous serions autorisé à nous opposer à lui ; car c'est avec raison et avec solennité que notre prédécesseur l'a excommunié : avec raison, parce qu'il s'était emparé, en quelque sorte avec violence, de l'héritage de Saint-Pierre et qu'il l'avait ravagé par le pillage et l'incendie ; avec solennité, parce qu'il a été excommunié dans l'église de Saint-Pierre, pendant le sacrifice de la messe, à un grand jour de fête. Il est vrai

qu'après son élection il a fait lever l'anathème par notre légat ; mais, l'évêque de Sutri n'ayant pas mis pour condition, contrairement à nos ordres précis, l'élargissement de l'archevêque de Salerne et une satisfaction pour tout ce qui avait provoqué l'excommunication, on peut le considérer comme n'étant pas encore absous. En outre nous avons souvent excommunié Markwald, ainsi que ses partisans, tant Allemands qu'Italiens ; donc l'excommunication pèse aussi sur Philippe. De plus il est notoire que, malgré son serment de fidélité à l'enfant, il s'efforce de s'approprier l'empire d'Allemagne et la dignité impériale ; il est donc coupable de parjure. On peut objecter, il est vrai, que, si nous considérons ce serment comme illicite, nous ne pouvons accuser Philippe de parjure. Nous répondons : lors même que ce serment serait illicite, il ne devait pas s'en affranchir selon son bon plaisir ; il devait au préalable demander notre avis. C'est ainsi que firent les Israélites : ils consultèrent le Seigneur au sujet du serment fait aux Gabaonites.

« Maintenant exprimons les motifs qui déterminent notre opposition à l'égard de Philippe. Si, comme autrefois, où le fils succédait au père, on voyait succéder aujourd'hui le frère au frère, alors l'empire ne serait plus conféré par l'élection, mais serait revendiqué par droit d'héritage ; par là l'abus s'érigerait en droit. Il est utile de s'opposer à Philippe, car c'est un persécuteur, issu de persécuteurs ; si nous ne nous opposons pas à lui, nous mettons aux mains d'un furieux des armes qu'il tournera contre nous ; car le premier Henri de cette famille qui parvint à l'empire suscita une terrible persécution contre l'Église ; il fit traîtreusement prisonniers le Pape Pascal II, de bienheureuse mémoire, qui l'avait couronné, ainsi que les cardinaux-évêques et un grand nombre de nobles romains ; il tint ce Pontife emprisonné jusqu'à ce qu'il lui eût accordé, non point dans l'intérêt de sa propre délivrance, mais dans l'intérêt de celle des prisonniers qui étaient avec lui et que ce furieux menaçait de mutiler, ce qu'il demandait. Et comme Pascal, revenu à la liberté, révoqua le privilège, ou plutôt le *privilège*, violemment arraché, ledit Henri élut,



sans égard à l'élection des cardinaux, quelques hérésiarques et éleva une idole contre l'Église catholique. Le schisme dura jusqu'au temps de Calixte II. Frédéric, qui était de cette même famille, promit, lors de son avènement à l'empire, de soumettre à l'Église romaine les habitants rebelles de Tivoli, et cependant il les conserva pour la chambre impériale. Ce fut lui qui, plein de fureur, répondit à notre prédécesseur Alexandre, de glorieuse mémoire, qui lui avait écrit pour lui reprocher sa conduite à l'égard de l'Église romaine à laquelle il devait la couronne : « Si nous n'étions pas dans l'église tu sentiras combien les épées allemandes sont aiguës. » Ce fut lui qui, avec quelques complices, s'efforça de renverser le Pape Adrien, sous prétexte qu'il était fils d'un prêtre. Ce fut lui qui entretint longtemps un schisme contre Alexandre même et y entraîna tous ceux qu'il put gagner à cette cause ; qui, bien qu'il eût promis solennellement à Venise de restituer à l'Église romaine le pays du comté de Cavalla et d'autres domaines, les conserva avec plus d'obstination ; qui, trompant avec adresse notre prédécesseur Lucius et son successeur, les tint en quelque sorte assiégés dans Vérone.

« Henri, son fils et son successeur, attira déjà la malédiction sur le commencement de son règne en attaquant à main armée l'héritage de Saint-Pierre, en le dévastant et en faisant couper le nez à quelques serviteurs de nos frères, au mépris de l'Église. Plus tard il prit à sa suite les meurtriers de l'évêque Albert de Liège, se montra en public avec eux et leur distribua de plus grands fiefs. L'évêque d'Osimo ayant déclaré qu'il avait reçu son évêché du Saint-Siège, il le fit souffleter en sa présence, lui fit arracher la barbe et le traita d'une manière tout à fait indécente. Par son ordre Conrad Mouche-en-Tête fit jeter dans les fers notre vénérable frère l'évêque d'Ostie, action pour laquelle Henri le combla d'honneurs et de présents. Parvenu au trône de Sicile il fit publier défense à tout prêtre et à tout laïque de s'adresser désormais au Siège de Rome ou d'en appeler à son autorité.

« Quant à Philippe, dont il est maintenant question, il persécuta l'Église dès son début

et il persévère dans cette voie. Il a pris le titre de duc de Toscane et de Campanie, et il élève des prétentions sur tous ces domaines jusqu'aux portes de la ville, et même sur la partie de la ville qui est située au delà du Tibre. Maintenant encore il cherche, par l'intermédiaire de Markwald et autres, à persécuter l'Église et à nous enlever le royaume de Sicile. Si, lorsqu'il est encore maigre et sans forces, et que sa moisson est encore en herbe, il nous persécute ainsi, nous et l'Église romaine, que fera-t-il quand il arrivera à l'empire ? C'est donc avec raison que nous mettons opposition à sa violence avant qu'elle se fortifie. D'ailleurs l'Écriture sainte nous montre en plus d'un endroit que dans les familles royales les fils sont punis à la place de leurs pères.

« Occupons-nous maintenant d'Otton. L'on croira peut-être qu'il n'est point licite de parler en sa faveur parce qu'il a été élu par la minorité ; que ce n'est pas chose admissible, parce que la faveur du Saint-Siège ne paraîtra pas le résultat d'une bienveillance personnelle, mais l'effet d'une haine contre son rival ; que la chose n'est pas utile, parce que, vis-à-vis de son concurrent, il ne présente qu'un parti faible et sans force. Mais, attendu que ceux auxquels appartient principalement l'élection impériale lui ont donné autant de voix qu'à son concurrent ; que, dans de semblables circonstances, on doit considérer la valeur des personnes tout autant que le nombre ; que ce n'est point la majorité numérique, mais bien la majorité intellectuelle qu'il faut considérer ici ; attendu qu'Otton convient mieux pour empereur que Philippe ; que le Seigneur punit les méfaits des pères jusque dans la troisième et la quatrième génération ; que Philippe marche sur les traces de ses pères en persécutant l'Église ; attendu que, bien que nous rendions le mal non par le mal, mais par le bien, nous ne devons pas néanmoins élever aux plus hautes dignités ceux qui persévèrent dans leurs mauvais sentiments à notre égard, et qui, dans leur fureur, portent les armes contre nous ; attendu que le Seigneur, pour confondre les puissants, élit les humbles, ainsi qu'il l'a fait à l'égard de David ; il nous paraît li-

cite, admissible et utile de prêter notre appui à Otton. Loin de nous la pensée de vouloir plaire aux hommes plus qu'à Dieu ou de craindre la vue des méchants, puisque, d'après l'Apôtre, nous devons éviter non-seulement tout ce qui est mal, mais encore ce qui en a l'apparence, et qu'il est écrit : « Maudit soit celui qui se repose sur les hommes et sur un bras de chair. »

« D'après ce qui précède, nous ne devons pas insister pour que l'enfant obtienne maintenant la couronne impériale ; nous repoussons totalement Philippe à cause des motifs allégués, et nous nous opposerons à ce qu'il s'approprie l'empire. Du reste notre légat a la mission d'agir auprès des princes pour qu'ils donnent leurs voix à une personne qui convienne ou pour qu'ils se reposent sur nous du soin de cette affaire. Si cependant aucun des moyens proposés ne peut convenir, alors nous avons patienté assez longtemps, prêché assez longtemps la concorde, et donné assez d'instructions par lettres et par messages pour faire connaître notre opinion. Si nous attendions plus longtemps on pourrait croire que nous entretenons la discorde, que nous ne suivons l'affaire de loin que pour en connaître l'issue, que, comme saint Pierre, nous renions la vérité, qui est le Christ. Nous devons donc nous déclarer ouvertement pour Otton, qui, dévoué lui-même à l'Église, descend de familles dévouées, savoir : du côté maternel, de la maison royale d'Angleterre ; du côté paternel, des ducs de Saxe, qui étaient dévoués à l'Église, et parmi lesquels se trouve l'empereur Lothaire, son aïeul ; nous devons le reconnaître pour roi et lui conférer la couronne impériale <sup>1</sup>. »

Un auteur protestant dit à ce sujet : « La résolution d'Innocent est d'autant plus grande et plus hardie qu'il la prit sans être soutenu par aucune force matérielle, mais uniquement pénétré de son droit, de son devoir et du bien de l'Église, et qu'il la puisa dans cette seule force morale dont est pénétré l'homme qui agit sous l'influence d'un ordre d'idées supérieures. Les motifs qui le déterminaient

à repousser l'élection du jeune Frédéric trouvaient leur justification dans la dignité de l'empire et dans la personne de l'empereur ; car on considérait l'empereur non-seulement comme régent, comme général, comme ayant la direction des affaires intérieures, mais encore comme le premier législateur et comme le défenseur suprême de la chrétienté. Ces derniers motifs semblent avoir été plus déterminants pour le Pape que le danger qui menaçait l'indépendance du territoire de l'Église romaine, danger provenant de la réunion de la Sicile à l'empire ; il le prouva plus tard quand, par sa seule entremise, il fit élire Frédéric empereur, parce qu'Otton avait commencé à persécuter l'Église <sup>1</sup>. »

Au commencement de l'année 1201 Innocent adresse au sujet de l'Allemagne des lettres encycliques à tous les archevêques, évêques et princes temporels, dans lesquelles il manifeste de nouveau sa conviction. « Ils ne doivent pas douter que ce ne soit à lui qu'appartiennent en premier et en dernier ressort les soins tutélaires de l'empire. S'il a été affligé de leur discorde, parce qu'elle est pernicieuse au bien-être de la chrétienté, il a néanmoins attendu jusqu'à ce jour pour qu'on ne puisse pas l'accuser de méconnaître ou de violer les droits des princes ; il a voulu voir si l'affaire prendrait une meilleure tournure, si la querelle se terminerait d'elle-même, ou si enfin il ne serait point consulté sur la marche à suivre. Comme de plus longs délais ne peuvent être avantageux ni à lui ni à eux, il les a exhortés à la concorde, et l'archevêque de Mayence a travaillé, dans une réunion, à un accommodement ; lui-même, pour ne négliger aucun moyen, a envoyé une lettre par un courrier et a exprimé son opinion ; mais tout a été sans succès. Il a donc résolu, d'après les conseils de ses frères, d'envoyer en Allemagne l'évêque de Palestrine, ainsi que son notaire, maître Philippe, et il a en même temps donné l'ordre au cardinal Octavien d'Ostie de les rejoindre aussitôt que les affaires qu'il poursuit en France le lui permettraient. Il les invite donc à répondre

<sup>1</sup> Register, epist. 29.

<sup>1</sup> Hurter, l. 4.



sans retard à l'appel qui leur sera adressé par l'un ou l'autre de ces envoyés<sup>1</sup>. »

Il exprime la même idée dans une lettre circulaire qu'il adresse à tous les princes spirituels et temporels de l'empire ; il parle « de l'oppression de l'époque, des nuages qui obscurcissent l'horizon, de la supériorité des hérétiques sur les vrais croyants, de celle des païens sur les chrétiens, du bannissement de la paix et de la justice, de la spoliation des biens de l'Église, enfin de l'état des pauvres et des faibles, soumis de plus en plus au joug des riches et des puissants. Les commissaires qui se rendent en Allemagne sont chargés de recueillir les avis des princes, de leur faire connaître ses volontés. Dans le cas où les princes viendraient à donner la couronne à celui qui la porterait dans l'intérêt de l'empire et pour l'honneur de l'Église, ces commissaires sont chargés de le soutenir par leurs conseils et par leurs actions. Il engage aussi les princes, dans le cas où ils ne s'entendraient pas, à soumettre l'affaire à sa décision, sans nuire à leurs droits, à la considération de l'empire, leur assurant qu'ils trouveraient en lui un médiateur impartial, qui prononcerait selon la justice et selon l'intérêt de l'empire, après avoir mûrement examiné leur volonté et leurs raisons, et qui, en vertu d'un pouvoir accordé de Dieu, les délierait de leurs serments sans qu'ils eussent à craindre pour leur conscience<sup>2</sup>. »

Deux mois plus tard il déclare, dans une lettre adressée à Otton : « Que, suivant son propre avis et celui de ses frères, et en vertu du pouvoir qui lui a été confié par le Dieu tout-puissant dans la personne de saint Pierre, il le reconnaît pour roi ; il ordonne donc qu'on lui rende les honneurs et l'obéissance dus à un roi. Après qu'il aura rempli tout ce que le devoir commande, il recevra de sa main la couronne du saint-empire ainsi que la suprême dignité de prince temporel ; car le Dieu tout-puissant a établi l'harmonie entre la terre et le ciel non-seulement pour que l'ordre des temps et des choses soit affermi, mais encore pour qu'une certaine uniformité entre la création et le cours des événements humains annonce sa gloire et sa

puissance, pour que la ressemblance miraculeuse qui existe entre ce qui est grand et ce qui est petit nous le signale comme le créateur de tout l'univers. Grand dans les grandes choses et étonnant dans les petites, l'Éternel, qui a placé deux grandes lumières dans la voûte céleste, l'une pour donner le jour, l'autre pour éclairer la nuit, a de même établi dans le cours des temps deux grandes dignités au firmament de l'Église : l'une afin qu'elle donne le jour, c'est-à-dire qu'elle forme l'esprit aux idées spirituelles, et délivre de leurs liens les âmes détenues dans l'erreur ; l'autre afin qu'elle éclaire la nuit, c'est-à-dire qu'elle punisse dans les hérétiques endurcis et dans les ennemis de la foi, qui ne sont point encore éclairés par la lumière céleste, l'affront fait au Christ et à son peuple, et qu'elle tienne le glaive temporel pour le châtiment des méchants et la gloire des fidèles. Mais, de même qu'une éclipse de lune fait accroître les ténèbres de la nuit, de même l'absence et le défaut d'un empereur fait accroître la rage des hérétiques et la fureur des païens contre les fidèles. C'est pour ce motif qu'il prend intérêt à ce qu'il y ait un chef dans l'empire. Qu'Otton mette donc sa confiance en Celui qui a rejeté Saül et qui a choisi David pour roi ; qu'il se conduise de manière à ce que Dieu puisse lui dire : J'ai trouvé un homme selon mon cœur<sup>1</sup>. »

Innocent écrivit de nouveau une lettre circulaire à tous les princes d'Allemagne, des lettres particulières à plusieurs d'entre eux, pour les amener à la concorde en faveur d'Otton de Saxe. Il écrivit et fit parler dans le même but aux rois de France et d'Angleterre.

L'affaire du roi de France, touchant son divorce avec la reine Ingelburge, princesse de Danemark, n'était pas encore terminée. Voici comment l'historien protestant d'Innocent III apprécie la conduite de ce Pape dans cette affaire :

« Il ne s'agissait ici ni de possessions, ni de droits contestés du Saint-Siège, mais bien de cette grande question : Le souverain est-il soumis aux lois du Christianisme qui doivent régler les relations purement hu-

<sup>1</sup> Register, epist. 30. — <sup>2</sup> Ibid., epist. 31.

<sup>1</sup> Register, epist. 32.

maines ? Nous dirons d'abord que, si ces lois étaient appliquées à cette époque d'une autre manière, et peut-être plus sévèrement que de nos jours, on ne peut en faire un prétexte pour blâmer la conduite du Pape dans cette circonstance. Ici le Pape se trouvait vis-à-vis non du prince, mais du chrétien ; il ne le combattait point comme prince temporel, mais comme premier gardien des préceptes que Dieu avait donnés aux hommes. Il s'agissait de décider ce qui l'emporterait, ou la volonté du prince, ou la volonté reconnue alors comme la force qui constituait l'unité de la chrétienté, ou bien si, devant celle-ci, la prééminence temporelle devait s'abaisser et disparaître. La conduite d'Innocent, dans l'affaire du divorce, prouve qu'il n'a été guidé que par la juste appréciation de ses devoirs et de ceux des princes, et qu'animé d'un zèle tout apostolique il ne se laissa influencer par aucune considération humaine. Il ne voulut jamais sacrifier l'importance morale de sa dignité pour se procurer un puissant appui dans les troubles d'Italie ou un allié dans les dissensions de l'Allemagne, et pour obtenir du roi, par son silence et sa condescendance, des secours pour les croisades. Il ne craignit pas d'augmenter par sa fermeté le nombre de ses ennemis et celui des affaires difficiles pour le Saint-Siège. En faisant moins ou en agissant avec plus d'indulgence il eût fait violence à son être moral et se fût préparé les chagrins les plus amers que puisse éprouver un homme pénétré d'une conviction profonde et agissant contradictoirement à ses principes. Le blâmer dans cette circonstance, ce serait dangereux pour tous les temps, parce que ce serait détruire les limites entre la puissance et le devoir et affranchir l'homme de toute obligation morale. Que de malheurs eussent été épargnés à la France et à l'Europe s'il avait existé, au temps de Louis XV, un Pape ayant la conscience, la sévère gravité, la foi et l'énergie invincibles d'Innocent ! Le devoir d'un Pape, c'est d'être le pasteur des rois, et, par là, le sauveur des peuples <sup>1</sup>. »

La première démarche d'Innocent en cette affaire fut près de l'évêque de Paris, Eudes de Sully ; il lui écrivit dès son élection, en 1198, non pour l'instruire, lui qui était si versé dans la jurisprudence, mais pour lui donner à connaître sa volonté. « Celui qui n'observe pas le commandement par lequel Dieu a institué le mariage, dit-il, est indigne de la grâce de Dieu et de la bienveillance de l'Eglise. » Plus est grand l'attachement qu'il porte au roi de France, son fils bien-aimé en Jésus-Christ, plus il est affligé de ce qu'il repousse sa femme légitime. Quoique le Pape Célestin n'ait pu obtenir le rappel d'Ingelburge, il veut cependant faire une nouvelle tentative, non pour son propre intérêt, mais pour celui du nom royal, dans la ferme persuasion que ses premiers désirs, étant présentés au roi par un prélat vénérable, savant, vertueux, et, de plus, son ami particulier, feraient de l'impression. « Que le roi réfléchisse, ajoute le Pape, qu'en persistant dans sa résolution il s'attire la colère de Dieu, le mépris des hommes, et porte les plus grands préjudices à lui-même. La femme à laquelle il s'est uni, malgré la défense de l'Eglise, ne pourra lui donner aucun enfant légitime ; le royaume tomberait entre les mains d'un étranger si son unique héritier (plus tard Louis VIII) venait à mourir. Le Seigneur n'a-t-il pas donné à la France des signes évidents de sa colère ? N'a-t-il pas envoyé sur ce pays la stérilité et la faim, et ne serait-il pas possible qu'il employât bientôt une punition plus sévère ? » L'évêque devait avoir devant les yeux le Roi du ciel et non celui de la terre, et agir selon la justice, sans acception de personnes. Le roi devra avant tout reprendre son épouse légitime ; ce ne sera qu'après qu'il aura rempli cette condition que le Saint-Père pourra entendre ses plaintes, si elles sont fondées <sup>1</sup>.

Innocent venait d'être sacré lorsqu'il apprit que les paroles de l'évêque avaient retenti en vain aux oreilles du roi. Alors ce Pontife écrit lui-même à Philippe ; il lui rappelle la reconnaissance qu'il porte à la

<sup>1</sup> Hurter, I. 2.

<sup>1</sup> Innoc., I. 1, *epist.* 4.



France pour l'instruction qu'il y a puisée ; l'affection qu'il a pour la famille royale, qui dans les plus grands orages ne s'est jamais séparée de l'Église romaine ; son dévouement à la personne du roi et le soin avec lequel il veille sur son salut. Il lui dit qu'il connaît tout ce qui s'est passé au sujet de sa séparation d'avec Ingelburge ; il lui représente que déjà plusieurs nobles prenaient exemple sur lui et se séparaient de leurs femmes ; il lui fait sentir combien une pareille conduite tendait à faire mépriser l'Église romaine. Il le prie de retourner vers Dieu, d'éloigner celle qui, aux yeux de l'Église, n'est que sa concubine, et de reprendre sa femme légitime, ajoutant qu'il ne pourrait nulle part en trouver une plus noble et plus vertueuse. Si le roi, ajoute Innocent, en terminant, refuse d'écouter ce dernier avertissement, alors il sera forcé, quelque douleur qu'il en éprouve, de lever contre lui sa main apostolique, ce dont personne ne pourra le détourner, dans la ferme persuasion qu'il est obligé de faire son devoir <sup>1</sup>.

Le bouillant Philippe, peu accoutumé à supporter des contradictions, ne tint compte d'aucune remontrance, et mit autant d'opiniâtreté dans l'éloignement d'Ingelburge que de persévérance dans son attachement pour Agnès de Méranie ; il répliqua, à la vérité, à l'écrit du Pape, mais l'affaire n'avança pas. Pierre de Capoue, envoyé au mois de septembre 1198 en France, en qualité de légat, pour engager les chrétiens à aller en Terre-Sainte combattre les infidèles, reçut d'Innocent, à son départ, des ordres positifs relativement au divorce. Il devait encore une fois renouveler ses remontrances au roi et le menacer d'interdit si, dans le délai d'un mois, il n'avait pas ramené l'infortunée princesse de Danemark au milieu de sa cour. Tous les ecclésiastiques du royaume reçurent l'ordre d'observer exactement l'interdit dans le cas où il serait prononcé. Enfin Innocent écrivit de nouveau à Philippe, le conjurant de penser à la colère de Dieu, de cesser d'écouter les conseils per-

nicieux de ses courtisans, de suivre ses avertissements paternels, et d'éviter ainsi qu'on parlât mal du Pape et du roi <sup>1</sup>.

Ces remontrances ne produisant aucun effet, Innocent écrivit au mois d'octobre à tout le clergé français, pour lui faire connaître avec quelle circonspection il cherche à aborder l'affaire relative à ce divorce, pour qu'il ne puisse pas être accusé de vouloir plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu ; combien, d'autre part, il lui est pénible de s'élever contre un roi qu'il aime particulièrement. Mais le devoir de ses fonctions pastorales, sa gratitude envers Dieu, qui l'a placé entre les princes et même au-dessus, l'obligation de rendre justice à ceux qui la demandent et de ramener dans le droit chemin ceux qui s'égarent, le salut des âmes confiées à ses soins, et l'espoir que le malade ne s'irritera ni contre le remède ni contre le médecin, lui font surmonter les appréhensions qu'il éprouve. C'est en vain que, depuis son avènement, il a employé la douceur pour convaincre le roi et pour le déterminer à se réconcilier avec son épouse. « Pourquoi ne cherche-t-il pas ce qui est juste et honorable ? Pourquoi n'évite-t-il point ce qui est injuste et damnable ? Pourquoi met-il son âme en danger et donne-t-il du scandale ? Cependant nous ne voulons ni désespérer de sa guérison, ni laisser accomplie l'œuvre que nous avons commencée. Notre légat l'exhortera encore une fois ; mais, si le roi dédaigne de l'écouter, il prononcera l'interdit. Nous vous ordonnons, continue-t-il, au nom du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, par l'autorité que nous tenons des apôtres Pierre et Paul, et en vertu de l'obéissance que vous nous devez, de vous soumettre à la sentence, de vous abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques, sous peine de perdre votre dignité et votre emploi. Plein de confiance dans votre sagesse et dans votre dignité, persuadé que vous n'êtes point de ces chiens muets qui ne savent aboyer, nous vous recommandons, à vous, archevêques, évêques et abbés, de chercher, par de constantes exhortations, à

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 171.

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 347 et 348.

changer les sentiments du roi. C'est à regret que nous l'affligeons, c'est à regret que nous recourons aux rigueurs de l'Eglise, et ce n'est qu'autant que la blessure ne peut être guérie autrement que nous emploierons ces moyens. Nous aimons mieux qu'il fasse droit à nos représentations. Vous devez déployer d'autant plus de zèle dans cette circonstance que plusieurs d'entre vous sont accusés par l'opinion publique d'avoir prêté la main au désordre dont il est question <sup>1</sup>. »

Ni les représentations, ni les menaces du cardinal Pierre, ni les conseils du clergé, agissant suivant les ordres de leur chef, ne purent fléchir l'opiniâtreté du roi et détourner de sa personne et de son pays la sévère sentence qui allait les frapper. Il était impossible au cardinal de ne pas aller en avant dans cette affaire ; les ordres de Rome étaient trop précis. Il convoque un concile à Dijon pour la fête de Saint-Nicolas de l'année 1199. Les archevêques de Lyon, de Reims, de Besançon, de Vienne, dix-huit évêques, un grand nombre d'abbés y assistent. Deux abbés, chargés d'inviter le roi à l'assemblée, avaient été repoussés de son château par des hommes armés. Cependant deux délégués se présentent en son nom et sont chargés de déclarer nulle toute décision et d'en appeler à Rome, où Philippe envoie effectivement une ambassade. Mais on avait pris des dispositions à cet égard, ainsi que cela se pratiquait de la part du Saint-Siège chaque fois que les faits étaient évidents, que les objections ne pouvaient occasionner que des délais sans faire mieux connaître l'affaire et que tous les moyens étaient épuisés : le cardinal avait l'ordre positif de n'avoir égard à aucun appel.

Au septième jour de l'assemblée, vers minuit, le son lugubre des cloches annonça l'état d'un homme luttant contre la mort. Les évêques et les prêtres se rendirent en silence dans la cathédrale, à la lueur des flambeaux. Les chanoines élevèrent, pour la dernière fois, leurs prières vers le Père de toute miséricorde en faveur des pécheurs, en entonnant le chant funèbre : « Seigneur, ayez pitié de

nous ! » Un voile couvrait le christ. Les reliques des saints avaient été transportées dans les souterrains ; les flammes avaient consumé les derniers restes du Pain sacré. Alors le légat, couvert de l'étole violette, ainsi que c'était l'usage au jour de la Passion du Rédempteur, s'avança devant tout le peuple réuni et prononça, au nom de Jésus-Christ, l'interdit sur tout ce qui était du ressort du roi de France, aussi longtemps qu'il ne renoncerait point à son commerce adultère avec Agnès de Méranie. Des gémissements, interrompus par les sanglots des femmes, des vieillards et des enfants, retentirent sous les voûtes de l'église ; le grand jour du jugement semblait arrivé, et désormais les fidèles devaient paraître devant Dieu sans que l'intercession de l'Eglise vint les consoler <sup>1</sup>.

Le légat défendit que l'interdit fût publié avant le vingtième jour après la fête de Noël. Il espérait que la certitude de la punition dont Philippe était menacé l'amènerait à d'autres sentiments, ou bien il voulait avoir le temps de se soustraire aux persécutions dont le roi, dans un premier mouvement de colère, pourrait le rendre l'objet <sup>2</sup>.

Le délai entre le prononcé et l'exécution de l'interdit touchait à son terme sans que Philippe eût essayé d'en détourner l'effet. Le légat se rendit à Vienne, autrefois royaume de Bourgogne, mais relevant alors de l'empereur d'Allemagne. Là il convoqua une nouvelle assemblée d'ecclésiastiques et rendit public l'interdit prononcé à Dijon. Tous les prélats du royaume reçurent l'ordre de le publier dans leur diocèse et de veiller sévèrement à son exécution. Si un évêque agissait contrairement à ces ordres il serait par là même suspendu de ses fonctions et aurait à se justifier personnellement de cette désobéissance devant le Saint-Siège, à la fête de l'Ascension <sup>3</sup>.

Le troisième jour après la Chandeleur (1200) l'interdit fut mis à exécution dans presque tous les diocèses du royaume. La plupart des évêques, des chapitres et des curés considéraient les obligations de leur charge spirituelle comme étant plus sacrées que les égards qu'ils devaient au roi ; ils reçurent plus tard,

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 197.

<sup>1</sup> *De Legat. miss. in Franc.*, dans Duchesne, t. 5, p. 754. Murter, l. 4. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 51. — <sup>3</sup> *Ibid.*



pour cette conduite, des marques de bienveillance de la part du Saint-Siège. Le deuil se répandit sur le pays; c'est avec douleur que les historiens mentionnent cette période. Le chrétien n'abordait le chrétien qu'en soupirant; des fidèles passaient en Normandie et dans d'autres possessions appartenant au roi d'Angleterre, uniquement pour jouir des consolations de l'Église. Ce fut à Rouen que le comte de Ponthieu, qui épousa la plus jeune sœur de Philippe, reçut la bénédiction nuptiale. Dans plusieurs contrées le peuple se souleva, voulant forcer les évêques et les prêtres à ouvrir les églises et à célébrer les saints mystères. L'interdit ne convenait même pas à tous les ecclésiastiques; quelques-uns continuaient à célébrer le service divin, d'autres disaient que la conduite du Pape était inouïe; mais les autres ne se laissaient toucher ni par la flatterie ni par la crainte; dans ce nombre se distinguait Pierre d'Arras, auparavant abbé de Cîteaux. Le Pape leur donna à tous de grands éloges. En vain quelques évêques et quelques chapitres essayèrent-ils de différer l'exécution de la sentence et de faire des représentations à Innocent, l'assurant que le bruit seul de l'interdit mettait le peuple en mouvement, que celui-ci réclamait à grands cris ses autels, ses saints et ses jours de fête, qu'il était impossible de résister à ses pieuses instances; le Pape répondit : « Ce sont de vaines excuses, ils doivent obéir; l'Église a été trop longtemps outragée par le scandale public. Depuis notre élection nous avons suffisamment exhorté le roi à éloigner celle qui est l'objet de ce scandale et à reprendre son épouse légitime, lui déclarant en même temps que nous étions disposé à lui rendre justice et à écouter de bonnes raisons. Le roi a bravé tout; le remède que nous employons maintenant est amer; mais à de grands maux il faut de grands remèdes <sup>1</sup>. » Les évêques obéirent, et toute la France fut privée de la célébration du service divin.

Cependant l'évêque Hugues d'Auxerre préféra la faveur du roi à son devoir; aussi fut-il le seul qui ne ressentit pas les effets de la colère de Philippe, qui éclata alors contre le

clergé. D'autres évêques, chanoines et curés furent chassés violemment de leurs églises et dépouillés de leurs dignités, de leurs revenus et de leurs biens; quelques-uns se sauvèrent spontanément. L'évêque de Paris fut jeté hors de sa maison par les satellites du roi, qui lui enlevèrent ses chevaux, ses vêtements et ses meubles. L'évêque de Senlis éprouva le même sort et n'échappa que par la fuite à un traitement plus cruel. Ingelburge ne fut pas plus ménagée; le roi fit arracher de son couvent cette reine délaissée, qui était entièrement adonnée aux prières et aux œuvres de piété, et la fit soumettre à une dure captivité dans le château fort d'Étampes, près de Paris. Si, dans cette circonstance, le roi eût épargné son peuple, celui-ci se fût peut-être rangé de son côté; mais la fureur semblait l'avoir aveuglé à un tel point qu'au même moment où il persécutait le clergé il rétrécissait les possessions de la noblesse et accablait d'impôts exorbitants les bourgeois des villes, et, comme si tous les liens qui lient les sujets à leur roi devaient être rompus, il affirma la perception de ces mêmes impôts aux Juifs, qu'il avait chassés d'abord et puis fait revenir, et qui étaient d'ailleurs généralement détestés. L'attachement aux biens célestes et aux biens terrestres occasionna des murmures contre celui qui provoquait la perte de ces biens; les barons prirent les armes; les serviteurs du roi refusèrent de le servir et le fuirent comme un homme auquel le Tout-Puissant avait enlevé sa grâce.

Cependant Innocent n'avait pas encore employé le châtimement le plus rigoureux, celui d'excommunier personnellement le roi et Agnès. On donna au Pape le conseil de prononcer, au lieu de l'interdit général, l'interdit particulier du roi, attendu qu'il vaut mieux faire périr un seul homme que de laisser tout un peuple se corrompre. Philippe avait peut-être redouté cette mesure, car on la regardait comme plus sévère, et par cela même comme plus efficace. La crainte de la voir employée aurait pu le rendre plus souple; d'ailleurs il avait devant les yeux l'exemple du comte d'Auxerre. Celui-ci avait été exclu plusieurs fois de la communion de l'É-

<sup>1</sup> Lettre au clergé de France, 5 id. mart. Ep. app. 1. 1, epist. 9.

glise à cause des persécutions qu'il lui avait fait éprouver ; aussi, toutes les fois qu'il entra en ville, le son d'une cloche en donnait avis ; alors le service divin ne devait être célébré qu'en silence, et, quand il quittait la ville, la cloche annonçait que l'on continuait le service divin comme à l'ordinaire. D'après cette disposition le comte ne pouvait ni entrer ni sortir sans être insulté ou sans entendre les murmures du peuple. Ce qui est certain, c'est qu'Innocent fit sonner bien haut sa manière d'agir en cette circonstance, où il n'a pas, comme l'avait fait autrefois le Pape Nicolas à l'égard du roi Lothaire et des archevêques, prononcé l'excommunication contre Philippe, contre Agnès et contre l'archevêque de Reims, et où il ne les a pas privés du service divin et des sacrements <sup>1</sup>.

Le roi ne put résister plus longtemps à la sévérité de l'Église ; il envoya à Innocent quelques prêtres et quelques chevaliers chargés de se plaindre du légat et de déclarer qu'il était disposé à comparaître devant des juges nommés par le Saint-Siège et à se soumettre à leur sentence. « A quelle sentence ? demanda Innocent. Est-ce à la sentence déjà rendue, ou bien s'agit-il d'une nouvelle ? Le roi connaît la première : qu'il éloigne sa concubine, qu'il reprenne la reine, qu'il rétablisse dans leurs droits les évêques et les prélats expulsés par lui, qu'il les dédommage de leurs pertes, et alors l'interdit sera levé. S'il veut un second jugement, un nouvel examen de la parenté, qu'il donne caution et qu'il exécute le reste. » Cette réponse serra le cœur d'Agnès ; le roi devint furieux. « Je veux me faire infidèle ! s'écria-t-il. Que Saladin était heureux ! il n'avait point de Pape ! » Il s'agissait, en effet, d'abandonner la femme qu'il aimait du plus profond de son cœur, et de reprendre celle pour laquelle il éprouvait une aversion insurmontable <sup>2</sup>.

Il convoqua les prélats et les seigneurs du royaume pour délibérer avec eux. Agnès parut devant cette assemblée, pâle, consumée par le chagrin et par les fatigues d'une grossesse difficile ; cette jeunesse pleine de vie et cette grâce avec laquelle elle avait distribué

les prix aux vainqueurs dans les tournois avaient disparu. « De même que la veuve d'Hector, dit un poète du temps, elle eût ému toute l'armée des Grecs <sup>1</sup>. »

Les barons gardaient un morne silence ; Philippe leur demanda ce qu'il devait faire. « Obéir au Saint-Père, éloigner Agnès et reprendre Ingelburge. » Telle fut leur réponse. Il se tourna alors vers son oncle, l'archevêque de Reims, et lui demanda si ce que le Pape lui avait écrit était vrai, que la sentence de divorce prononcée par lui n'était qu'une dérision. L'archevêque ne put le nier et le roi lui dit : « Vous êtes donc un insensé et un sot pour avoir rendu une semblable sentence. »

Le roi envoya une nouvelle ambassade à Rome, avec prière pressante de lever l'interdit et d'examiner ses objections. Agnès supplia de son côté. Le Pape demeura inflexible. « Semblable à l'homme qui est placé sur le terrain du devoir, dit son historien protestant, ni les prières ni les menaces ne peuvent l'ébranler. C'est cette fermeté qui a maintenu l'influence du Christianisme en Occident, qui a fondé la domination universelle de Rome, et placé, uniquement par la puissance victorieuse d'une idée supérieure, le Siège apostolique au-dessus des trônes des rois. Si le Christianisme n'a pas été refoulé comme une secte dans un coin du globe, s'il n'a pas été réduit à une simple formule, comme la religion des Indous, ou s'il n'a point perdu de son énergie européenne au sein des voluptés de l'Orient, on le doit à la vigilance, à la sévérité des Pontifes romains, à leurs soins constants de maintenir l'unité au sein de l'Église <sup>2</sup>. »

Philippe se soumet enfin ; sur quoi Innocent envoya au roi son confident et son cousin, le cardinal-évêque Octavien d'Ostie, homme versé dans les affaires et dans le droit, habile, fin, agréable, lié avec les personnes les plus distinguées de cette époque, déjà connu en France, et se vantant même d'être parent de Philippe. Le Pape ne céda rien de ses premières conditions ; car le légat reçut l'ordre d'exiger pleine satisfaction des dommages soufferts par le clergé, l'éloignement de la

<sup>1</sup> Innoc., l. 5, *epist.* 49 ; l. 11, *epist.* 182. Hurter, l. 4.  
— <sup>2</sup> *Gesta*, c. 53.

<sup>1</sup> Guill. Brit. — <sup>2</sup> Hurter, l. 4.



concubine, son bannissement du royaume, la réintégration solennelle de la reine, et le serment, sous caution, que Philippe ne s'en séparerait plus sans un jugement de l'Église. Ce n'est qu'autant que ces conditions seront remplies qu'Innocent consent à faire lever l'interdit, se réservant néanmoins de punir ceux qui ne l'ont point observé. Mais si le roi, contrairement à ses exhortations, persiste dans sa demande de divorce, alors le légat devra fixer un délai irrévocable de six mois, après l'expiration duquel commencera le procès. Pendant cet intervalle le roi de Danemarck peut envoyer, dans un lieu convenable pour les deux parties et sous le sauf-conduit du Pape et du roi, des mandataires, des témoins, et tout ce qu'il jugera utile pour la défense de sa sœur. Le cardinal Jean Colonna, du titre de Saint-Prisque, était chargé d'accompagner le légat ; il devait, de concert avec lui et avec plusieurs hommes pieux et savants, soumettre l'affaire à un examen rigoureux et approfondi, afin d'éloigner tout soupçon de partialité, protéger la liberté et la sécurité de la reine, et décider selon le droit et la justice. Philippe devait avoir la faculté d'abandonner sa première épouse, de conserver celle qu'il affectionnait, si, après un mûr examen, le conseil était de cet avis <sup>1</sup>.

Ce fut au milieu de l'été 1200 que les cardinaux se mirent en route ; ils traversèrent la France comme des triomphateurs, rencontrant en chemin une foule de gens qui, dans leur joie, étaient accourus des parties les plus éloignées du royaume pour se rendre sur leur passage. La joie était bruyante et générale ; on les vénérât comme des messagers qui rapportaient les biens les plus précieux. Ce n'est que dans une entrevue particulière qu'ils ont à Vézelay avec les prélats qu'ils leur exposent ce qu'ils attendent d'eux ; ils les trouvent disposés à tout. Philippe, s'étant rendu à Compiègne avec le comte de Flandre et le duc de Brabant, apprend l'arrivée des légats dans son royaume ; il se porte aussitôt à leur rencontre et les reçoit à Sens avec toutes les marques de l'affection et du respect. Il promet, les larmes

aux yeux, de se soumettre aux ordres du Saint-Père, tellement que ceux qui connaissent le roi étaient surpris de sa condescendance. Il donne d'abord satisfaction aux ecclésiastiques qui avaient éprouvé des dommages, accorde ensuite à plusieurs églises de nouveaux privilèges et se réconcilie avec les évêques de Paris et de Soissons. Le légat l'exhorte alors à quitter Agnès. La veille de la Nativité de Marie, les cardinaux, le haut clergé et Philippe se réunissent à Saint-Léger, château habité autrefois par les reines et où les rois avaient donné maintes fêtes. Ingelburge se trouve aussi à cette réunion ; sa santé paraît altérée. Une foule immense attend aux portes le résultat de l'entrevue. Les légats insistent pour que l'affaire soit traitée en public. Leurs représentations paraissent d'abord faire peu d'impression sur le roi, et plusieurs abandonnent déjà l'espoir d'un arrangement à l'amiable. Enfin Philippe consent à faire une visite à la reine, accompagné des légats et d'un autre ecclésiastique. La reine ne l'avait point revu depuis leur séparation ; le roi n'avait pas non plus entendu parler d'elle, n'ayant point souffert qu'on en fit mention en sa présence. Les traits de son visage trahissent, en entrant chez elle, le combat intérieur qu'il se livre. « Le Pape me fait violence ! » dit-il. « Non, reprit Ingelburge ; il veut seulement que la justice triomphe ! » Ensuite les cardinaux la font conduire dans l'assemblée publique par trois évêques, avec tous les honneurs dus à son rang, et Philippe, tout en résistant, cède à contre-cœur aux sollicitations du légat et la reconnaît pour son épouse et pour reine de France. Un chevalier qui était le confident du roi, et qui avait été envoyé deux fois à Rome en qualité d'ambassadeur, fit ensuite, en son nom, le serment qu'il la traiterait respectueusement comme reine et comme épouse <sup>1</sup>.

Alors les cloches retentirent de nouveau ; on enleva les voiles qui couvraient les images des saints ; les portes du temple s'ouvrirent à la foule joyeuse, qui se précipita dans les églises afin de contempler les sanctuaires

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 54. Innoc., l. 2, *epist.* 197.

<sup>1</sup> Innoc., l. 3, *epist.* 14. Hurter, l. 4

fermés depuis si longtemps, afin d'entendre les cantiques et de se livrer aux pratiques du culte religieux. L'interdit avait duré au delà de sept mois, et cette joie du peuple était aussi consolante pour les prélats que si le jour était revenu après une nuit obscure, que si la parole avait été rendue aux muets ou l'ouïe aux sourds <sup>1</sup>.

Le roi consentit en outre à se séparer d'Agnès. Il ne pouvait l'éloigner du royaume, car elle était près d'accoucher ; le lieu où elle se rendit n'était pas assez éloigné de sa propre demeure pour ne point donner matière à des soupçons. Du reste les prières et la persuasion furent sans effet pour déterminer Philippe à garder la reine auprès de lui et à vivre avec elle comme époux ; il persista dans sa demande de divorce, alléguant constamment le trop proche degré de parenté. Le légat, conformément aux ordres qu'il avait reçus, fixa donc un délai de six mois, six jours et six heures pour juger la question à Soissons. Le roi de Danemark et l'archevêque de Lund en furent officiellement informés, pour qu'ils pussent envoyer des avocats à la reine. Plusieurs ordres monastiques et plusieurs couvents adressèrent des prières à Dieu pour ramener le cœur du roi à de meilleurs sentiments <sup>2</sup>.

Le légat Octavien fut accusé auprès du Pape, non sans quelque fondement, de trop de complaisance pour le roi et de trop peu de fermeté pour que la reine en fût traitée d'une manière convenable à son rang. Le Pape, qui était son ami et son parent, lui en fit des reproches, mais en ami, terminant ainsi sa lettre : « Si le roi pense pouvoir nous tromper, qu'il prenne garde de ne pas se tromper lui-même. Nous donnerons, s'il est nécessaire, notre sang pour le triomphe de la justice et du droit, et, avec l'aide de Dieu, nous n'entreprendrons rien dans cette cause par ruse ou par collusion. Évitez donc tout commerce avec ceux qui, craignant d'être dénoncés, n'osent plaider la cause de la reine. Rappelez-vous nous avoir dit que cette affaire, dirigée avec prudence, était de nature à augmenter la considération du Saint-

Siège, tandis que, conduite avec négligence, elle lui attirerait bien des déboires. Quelle honte si elle avait une issue insignifiante et qu'on pût dire : La montagne en travail enfante une souris. Songez à votre devoir envers Dieu, envers nous, envers l'Église ; songez à votre propre salut. Que sont, comparativement à tout cela, les hommes, le roi, les particuliers et la faveur des princes ? Notre bienveillance pour vous n'est pas diminuée ; nous vous avons parlé comme un ami parle à son ami ; nous vous prions de donner à la reine des preuves efficaces de votre assistance <sup>1</sup>. »

Le Pape, ayant reconnu que les ordres du Saint-Siège avaient été exécutés incontinent et avec respect, répondit au roi, qui se plaignait qu'on l'avait contraint en cette circonstance : « Il ne s'agit point ici de violence, mais seulement du droit et de la guérison de l'âme. Nous vous engageons amicalement à vous réunir de nouveau à la reine. Où trouverez-vous, en effet, une personne d'une naissance plus élevée, une personne plus pure ? Le témoignage public ne la désignait-il pas comme une sainte ? Nous vous engageons encore à remplir les vœux qui vous ont été exprimés depuis longtemps par le Siège apostolique, car ils sont sérieux. Si vous ne les accomplissez pas, alors vous donnerez à la partie adverse un prétexte de ne point répondre sur la question de droit <sup>2</sup>. »

Ce n'était pas tout ; le roi devait encore apprendre sous d'autres rapports avec quelle fermeté inébranlable et avec quelle sévérité inflexible le Pape était résolu à poursuivre cette affaire. Le Pape se souvint des prélats qui n'avaient point exécuté l'interdit dès le principe. Le gouvernement de l'Église ne pouvait exercer son influence sur la chrétienté qu'autant que ceux qui le dirigeaient seraient animés d'un même esprit, et travailleraient, dans leur position hiérarchique, dans un seul et même but. Innocent, porté à la sévérité par les devoirs de sa charge et à la douceur par son caractère, s'était réservé de punir lui-même les évêques récalcitrants. Suspendus de leur fonctions par le légat, l'archevêque de Reims, six évêques et plusieurs

<sup>1</sup> Innoc., l. 3, *epist.* 13 et 14. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 54 et 55. Roger Hoveden.

<sup>1</sup> Innoc., l. 3, *epist.* 16, dans Bréquigny. L. 6, *epist.* 103, dans Langebek. — <sup>2</sup> L. 3, *epist.* 18.



abbés furent obligés de comparaitre en personne devant le Saint-Siège. Il n'était permis de se faire représenter qu'à ceux qui pouvaient alléguer leur grand âge et leurs infirmités. Ils furent forcés de faire serment de se soumettre aux punitions qui leur seraient infligées par le Siège apostolique à cause de leur désobéissance à l'interdit, ainsi que de se conformer à la suspension qui avait été prononcée. Ils furent déclarés absous de la suspense ; mais le Pape, par prudence, ne statua rien sur le reste <sup>1</sup>.

Le cardinal-évêque d'Ostie avait encore une autre mission, celle de faire la paix entre les rois de France et d'Angleterre ; mais quand il arriva sur les lieux la paix était déjà faite. Les deux monarques avaient eu une entrevue. Le roi Jean avait ajouté à la concession de quelques territoires la main de sa nièce Blanche de Castille, qu'il accordait à Louis, héritier du trône de Philippe. Cette princesse devait apporter des fiefs considérables à son époux, la réversibilité de fiefs encore plus considérables si Jean venait à mourir sans postérité, plus une somme de vingt mille marcs d'argent. Jean consentait en outre à recevoir du roi l'investiture des domaines situés en France, comme l'avait fait son père Henri II. Philippe promit, de son côté, de rendre tout ce dont il s'était emparé depuis la mort de Richard et de renoncer à la suzeraineté immédiate sur la Bretagne, à condition que le roi d'Angleterre recevrait le serment de vassalité du jeune duc Arthur <sup>2</sup>.

Une foule de personnes s'étaient rassemblées à Soissons, au commencement de mars 1201, curieuses de connaître le résultat des débats qui allaient s'ouvrir touchant le mariage de Philippe et d'Ingelburge et la décision du légat. Le cardinal Octavien, le roi et Ingelburge arrivèrent à la mi-carême. Le roi de Danemark, Canut, avait également envoyé quelques évêques et d'autres personnages marquants pour plaider la cause de sa sœur. Sans attendre l'arrivée de l'autre légat, le cardinal Jean de Saint-Paul, on ouvrit le concile vers le 2 mars.

Le roi, entouré de plusieurs docteurs

en droit, se lève et demande la dissolution de son mariage pour cause de parenté. Les avocats danois répondent, en faveur de la reine : « Nous fûmes témoins lorsque vos messagers déclarèrent, en présence d'Ingelburge, que vous ne désiriez rien si ardemment que d'épouser l'illustre fille royale. D'après le consentement du roi de Danemark, ils jurèrent que vous l'épouseriez et la feriez couronner aussitôt après son arrivée en France. Voici l'acte authentique de votre déclaration. Nous vous accusons donc de parjure et de perfidie, et nous en appelons au Pape de la décision du seigneur Octavien ; car nous n'avons pas de confiance dans le cardinal, qui est votre cousin <sup>1</sup>. »

Octavien, ayant eu connaissance de cette résolution, pria les envoyés danois d'attendre l'arrivée du cardinal Jean ; ils s'y refusèrent en disant : « Nous en avons appelé et nous persistons dans cet appel. » Ils retournèrent donc dans leur patrie. Jean arriva trois jours après. Ce prélat, qui avait gagné la confiance du Pape par sa droiture, la justifia en refusant les présents que lui offrit Philippe, et les débats recommencèrent. Les avocats du roi présentèrent les raisons les plus subtiles avec une brillante éloquence ; ils espéraient terminer la négociation à la satisfaction de leur maître. Dix évêques et un grand nombre d'abbés parlèrent en faveur d'Ingelburge. On épuisa les preuves de part et d'autre. Déjà on avait consacré plusieurs séances à ces débats quand un ecclésiastique inconnu sortit de la foule et demanda avec modestie la permission de prendre la parole. Cette permission lui ayant été accordée par le roi, il attira sur lui l'admiration générale par une chaleureuse improvisation pleine de science et de clarté, dans laquelle il défendit l'innocence opprimée. On regarda comme envoyé du Ciel celui qui venait de prendre avec tant de courage la défense d'une femme abandonnée et dont les droits étaient regardés d'avance comme devant être sacrifiés sous l'influence de la force <sup>2</sup>.

Les débats duraient déjà depuis près de quinze jours, et le cardinal Jean était sur le

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 56 et 57. — <sup>2</sup> Rymer, *Acta*.

<sup>1</sup> Roger Hoveden — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 55.

point de rendre une sentence, lorsque Philippe-Auguste, qui en connaissait peut-être la teneur, ou qui était fatigué de ces longs délais, ou qui, plutôt, voulait éviter une décision défavorable, fit déclarer un matin, de bonne heure, au grand étonnement des évêques et des cardinaux, qu'il était prêt à reconnaître Ingelburge pour son épouse et qu'il consentait à ne plus s'en séparer. Déjà il était à cheval devant l'abbaye de Notre-Dame qu'habitait la reine ; il la plaça en croupe derrière lui, afin que chacun fût témoin de la réconciliation, et sortit de la ville sans prendre congé de personne. Le concile se sépara ; le cardinal Jean partit, Octavien resta. Philippe avait atteint son but, car il avait prévenu une sentence et fait dissoudre l'assemblée ; mais Ingelburge fut de nouveau enfermée dans un vieux château, et les choses restèrent dans leur état primitif. Agnès de Méranie mourut bientôt après, ainsi que l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Peu de temps après sa mort Philippe-Auguste s'adressa au Pape, le priant de reconnaître pour descendants légitimes Philippe et Marie, deux enfants qu'il avait eus d'Agnès. « Le Siège apostolique, dit-il à Innocent, a souvent fermé les yeux sur le défaut de naissance légitime quand il s'est agi des dignités ecclésiastiques, qui exigent cependant plus de capacité que les affaires temporelles. Vous devez donc accorder d'autant plus volontiers cette faveur à ceux qui la sollicitent qu'ils ne peuvent s'adresser qu'à vous ; car ils ne reconnaissent pas d'autre supérieur. J'ai aussi un fils unique de ma première femme, et c'est par suite du divorce prononcé par l'archevêque de Reims que je me suis cru autorisé à contracter un nouveau mariage. » Innocent accorda la demande du roi, et il déclara même dans l'année, au grand regret de plusieurs seigneurs français, les deux enfants légitimes et le fils capable de succéder au trône. Le Pape eut véritablement égard à l'acte de divorce prononcé par les évêques français, acte sur la foi duquel le roi avait contracté son union avec Agnès ; il eut également égard à la succession de Philippe qui reposait sur un seul fils. Il voulait sans doute prouver par là que son zèle

portait sur les actions et non sur les personnes, et que la mort réconciliait tout. Il mit cependant pour réserve que cette concession n'aurait aucune influence sur le différend élevé au sujet du mariage <sup>1</sup>.

De France le cardinal-évêque d'Ostie alla rejoindre le cardinal-évêque de Palestrine, pour le seconder dans la pacification de l'Allemagne. Le 8 juin 1201 Otton de Saxe fit en leur présence le serment suivant : « Moi, Otton, par la grâce de Dieu roi des Romains et toujours auguste, je promets et jure de protéger fidèlement et de toutes mes forces le Pape Innocent, ses successeurs et l'Église romaine ; de les maintenir dans leurs possessions, fiefs et droits, tels qu'ils ont été concédés par un grand nombre d'empereurs depuis Louis ; de ne point les troubler dans la possession de ceux qu'ils ont déjà requis et de les aider à reconquérir ce qui ne leur aurait pas encore été rendu. Cependant le Pape donnera, de son côté, les ordres pour que ces domaines fournissent à mes frais si je suis appelé auprès du Siège apostolique pour recevoir la couronne. Je m'engage, en outre, à coopérer avec l'Église romaine à la défense du royaume de Sicile, à témoigner obéissance et respect à mon seigneur le Pape Innocent et à ses successeurs, comme le faisaient de tout temps les pieux empereurs catholiques. Je promets de suivre ses avis relativement à la garantie des droits du peuple romain et de la ligue toscane et lombarde, et je me conformerai aux conventions de cette ligue pour ce qui concerne la paix avec le roi de France. Dans le cas où le Saint-Siège se trouverait engagé dans une guerre à cause de moi, je l'appuierai selon les besoins par des secours en argent. Je renouvellerai ce serment de vive voix et par écrit quand je recevrai la couronne impériale <sup>2</sup>. »

Nous avons déjà vu le manifeste dans lequel Innocent, après avoir examiné la cause des trois compétiteurs, Frédéric de Sicile, Philippe de Souabe et Otton de Saxe, finissait par se déclarer pour ce dernier ; mais la pièce et la décision étaient demeurées secrètes jusqu'à l'an 1201, où le cardinal-évê-

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 684. — <sup>2</sup> *Register*, *epist.* 77.



que de Palestrine les rendit publiques à Cologne, et proclama publiquement, au nom d'Innocent III, Otton roi des Romains et toujours auguste, menaçant de l'excommunication tous ceux qui s'opposeraient à lui. Les princes présents, tous sans doute partisans d'Otton, remercièrent Dieu et le Pape en poussant des cris de joie.

Les évêques et les seigneurs qui tenaient pour Philippe de Souabe, et qui étaient en plus grand nombre que ceux de l'autre parti, se plaignirent au Pape de la conduite de son légat. « Les princes ont vu avec peine, disent-ils, l'évêque de Palestrine intervenir, au mépris de tous les droits, dans l'élection de l'empereur romain, que ce soit comme électeur ou comme juge de l'élection. Si c'est comme électeur, il a mis de côté le plus grand nombre des princes et les plus distingués par leur dignité. Il ne pouvait être juge, car l'élection d'un empereur, lorsqu'elle est contestée, n'est pas soumise à la décision d'un supérieur ; elle est du ressort des princes, qui ont à s'arranger suivant leur libre volonté. Voulez-vous vous ériger en juge ? Alors nous pourrions tourner vos propres armes contre vous en récusant la validité juridique d'une sentence prononcée en l'absence d'une des parties. Nous avons donc résolu de vous faire connaître, très-saint Père, que nous avons choisi à l'unanimité notre sérénissime seigneur Philippe comme roi des Romains, toujours auguste ; nous promettons qu'il ne s'écartera jamais de l'obéissance envers Dieu et le Saint-Siège, et qu'il sera un courageux défenseur de l'Eglise. Nous espérons donc que, conformément aux devoirs de votre charge, vous ne lui refuserez pas en temps et lieu la faveur de l'onction <sup>1</sup>. »

Les partisans de Philippe de Souabe envoyèrent une députation à Rome porter ces remontrances au Pape. Le roi de France, de son côté, faisait tous ses efforts pour dissiper les préventions d'Innocent contre le duc de Souabe. En attendant Innocent loua l'évêque de Palestrine sur la manière dont il avait accompli sa mission et dont il avait fait

échouer les tentatives du parti opposé ; il l'engageait à persévérer à lier plus étroitement les partisans d'Otton à sa cause et à gagner ses adversaires par sa prudence ; mais, pour fermer la bouche à ceux qui prétendaient que le Pape voulait porter atteinte à la liberté d'élection, il devait constamment répéter que le Saint-Siège ne désirait rien tant que de voir cette liberté dégagée de toute entrave. « En effet ce n'est pas le Pape qui a choisi, il a seulement accordé sa faveur à celui qui avait été élu par la majorité et qui avait été légitimement couronné ; car le Saint-Siège est obligé de donner la couronne impériale à celui qui a reçu légitimement la couronne royale. On ne peut lui reprocher de léser les droits de la liberté, puisqu'il a repoussé un prince qui voulait rendre la couronne héréditaire. Ceux qui obéissent aux ordres du Saint-Siège ne doivent pas plus se laisser décourager que les récalcitrants ne doivent espérer de pouvoir entreprendre quelque chose, dans leur impiété, contre les droits de l'Eglise. Presque toute l'Italie, qui fait une partie considérable de l'empire, et bien d'autres princes partagent les convictions des princes d'Allemagne, partisans d'Otton <sup>1</sup>. »

Le Pape cherchait en même temps à raffermir le caractère irrésolu de ce prince. « Vous devez avoir remarqué, lui écrivit-il, les soins que j'ai pris et que je prends encore pour assurer le succès de votre cause. N'ai-je pas prévenu plusieurs de vos désirs et adopté à votre insu des mesures qui vous étaient utiles ? J'ai fait tout cela dans l'espérance que vous vous conduirez en prince catholique et que vous emploierez tous vos efforts pour contribuer à l'honneur et à l'élévation de l'Eglise. Mettez en moi, ainsi qu'en Dieu, que je représente sur la terre, toute votre confiance ; car jamais vous ne me verrez hésiter en abandonnant vos intérêts. N'écoutez pas ceux qui cherchent à vous persuader que je veux vous retirer ma bienveillance. C'est en vain que le duc de Souabe a recherché, dès le principe, la protection de l'Eglise, persuadé qu'elle eût fait pencher la balance ; soyez aussi inébran-

<sup>1</sup> Register, epist. 61.

<sup>1</sup> Register, epist. 56.

lable qu'elle. Cherchez à gagner les princes qui vous sont hostiles, à conserver ceux qui vous sont dévoués; ne vous exposez plus comme vous l'avez fait autrefois, pour acheter la victoire au prix de la vie ou pour assurer le succès de votre cause. Soyez convaincu que celui qui a commencé cette affaire avec honneur saura la conduire à bonne fin. Il serait utile d'informer de temps à autre le sénat et le peuple romains, les recteurs de la Lombardie et de la Toscane, les archevêques et les évêques, des progrès de votre cause et du découragement de vos ennemis<sup>1</sup>. »

Innocent écrivit encore des lettres, dans le même but, à une foule d'évêques et de seigneurs. S'il ne parvint point encore à rétablir la paix, au moins réussit-il à ralentir la guerre. En 1201 les négociations suivies dans les assemblées des princes et les tentatives d'un accommodement à l'amiable paraissent avoir rendu moins fréquent que l'année précédente l'emploi des armes. En tout cas le petit nombre de mouvements militaires qui eurent lieu furent sans résultat important<sup>2</sup>.

En l'an 1202, les députés des princes qui tenaient pour Philippe de Souabe étant venus à Rome, le Pape leur fit un accueil bienveillant, les admit en audience publique, se fit lire les lettres dont ils étaient porteurs, et prit note des points les plus importants. Il est probable qu'il les discuta plus à fond avec les envoyés, qui, comme il l'assure lui-même positivement<sup>3</sup>, finirent par accorder que le droit d'examen appartenait à celui qui imposait les mains. Le Pape donna à quelques membres de l'ambassade des marques spéciales de sa bienveillance par la concession de dispenses ou de privilèges pour leurs églises, voulant leur prouver qu'il séparait les hommes des choses.

Tout à l'heure le Pape disait que le duc Otton avait été élu par la majorité, tandis que ses adversaires soutiennent que c'est le duc Philippe qui a pour lui le grand nombre. Ces deux assertions ne sont pas inconciliables. Otton a pu être élu par le plus grand nombre des princes électeurs, Philippe par le

plus grand nombre des seigneurs de tout rang; ou bien, Otton par le plus grand nombre des seigneurs d'Allemagne et d'Italie, Philippe par le plus grand nombre de ceux d'Allemagne; ou bien encore, Otton par le plus grand nombre réel, Philippe par le plus grand nombre ostensible; car un des plus puissants, le duc de Zæhringne, qui tenait extérieurement pour Philippe, son voisin, par crainte de lui voir ravager ses terres, écrivait confidentiellement au Pape de ne le jamais reconnaître pour empereur à cause qu'il était d'une race de persécuteurs de l'Eglise<sup>4</sup>. Aussi est-ce particulièrement à lui que le Pape adressa la réponse que reçurent tous les partisans de Philippe.

Au grief que, si le légat se présentait comme électeur, il s'immisçait dans une affaire qui ne le regardait pas; que, s'il était uniquement chargé de vérifier l'élection, il ne devait prononcer aucun jugement en l'absence des parties, le Pape répondit: « Quant à nous, en vertu des devoirs que nous impose la servitude apostolique de rendre à tous la justice, nous ne voulons pas plus que les autres usurper nos droits que nous ne voulons nous approprier ceux des princes. Nous reconnaissons donc le droit et le pouvoir d'élire le roi qui doit être promu plus tard à l'empire, nous le reconnaissons donc, comme nous le devons, à ceux des princes qui sont connus pour l'avoir par le droit et l'ancienne coutume, d'autant plus que ce droit et ce pouvoir leur sont venus du Siège apostolique, qui a transféré l'empire romain des Grecs aux Germains dans la personne de Charlemagne. Mais aussi les princes doivent reconnaître et reconnaissent en effet que nous avons le droit et le pouvoir d'examiner quelle est la personne élue roi et qui doit être promue à l'empire, puisque c'est nous qui la sacrons et la couronnons; car c'est une règle générale que l'examen de la personne appartient à celui qui lui impose les mains. Supposons que les princes n'eussent point été divisés, mais qu'ils eussent été unanimes pour élire un spoliateur des biens de l'Eglise, un excommunié, un tyran, un in-

<sup>1</sup> *Epist.* 57. — <sup>2</sup> Hurter, I. 5. — <sup>3</sup> *Register*, *epist.* 92.

<sup>4</sup> *Register*, *epist.* 43.



sensé, un hérétique, un païen ; pourrait-on nous contraindre à sacrer et à couronner un tel roi ? Certainement non.

« Donc, pour répondre à l'objection des princes, nous soutenons que notre légat n'a exercé ni les droits d'électeur, car il n'a élu ni fait élire personne, ni les fonctions de juge, car il n'a ni confirmé ni infirmé aucun choix ; mais il a rempli les devoirs d'un rapporteur, annonçant que le duc était indigne de la couronne impériale, que le roi était apte à la recevoir, non en considération des électeurs, mais à cause du mérite des élus. D'ailleurs plusieurs de ceux qui ont le droit d'élire se sont accordés sur le roi Otton, tandis que les partisans de Philippe l'ont élu en l'absence et au mépris des autres, ce qui est contre la règle ; car c'est une maxime certaine que le mépris d'un électeur nuit plus à l'élection que la contradiction de plusieurs. Ceux-ci ayant donc mérité de perdre un privilège dont ils ont abusé, les autres ont pu, nonobstant cette injure, user de leur droit. D'un autre côté le duc n'a été couronné ni au lieu ni par la personne qui devait le faire, et le roi l'a été à Aix-la-Chapelle, et par notre vénérable frère, l'archevêque de Cologne. Or qu'en cas de partage entre les princes nous puissions favoriser l'une des parties, surtout quand l'une et l'autre, comme à présent, nous demandent la consécration et le couronnement, nous le montrons par le droit et par l'exemple. Car si les princes, après avoir été avertis et attendus, ne peuvent ou ne veulent s'accorder, le Siège apostolique restera-t-il sans avocat et sans défenseur, et sera-t-il puni de la faute des princes ? Or vous savez que, un partage étant arrivé dans l'élection de Lothaire et de Conrad, le Pontife romain couronna Lothaire, qui demeura empereur, et Conrad se réconcilia avec lui. »

Le Pape rappelle ensuite les raisons qui s'opposaient à l'élection de Philippe ; voici la dernière, qui n'est pas la moins grave : « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le duc de Souabe obtenait l'empire, la liberté électorale des princes serait anéantie, et on enlèverait aux autres l'espoir de parvenir jamais à l'empire ; car, comme précédemment Frédéric a succédé à Conrad et Henri à Frédéric, si main-

tenant encore un nouveau Frédéric allait succéder à Philippe ou Philippe à Henri, l'empire serait censé se transmettre, non plus par élection, mais par succession. D'ailleurs, comme beaucoup d'autres princes sont aussi illustres et aussi puissants que lui, on leur porterait préjudice si l'on venait à s'imaginer qu'on ne peut prendre un empereur dans une autre maison que dans celle de Souabe. Pour nous, rien ne pourra nous faire dévier de notre résolution ; nous y persistons, et, comme vous nous avez souvent donné à entendre, par des lettres, que nous ne devons pas nous montrer favorable au duc, nous vous exhortons à ne point vous laisser arrêter par le serment que vous lui avez prêté et à embrasser publiquement et énergiquement la cause d'Otton ; en retour de quoi nous vous accordons notre bienveillance <sup>1</sup>. »

La réponse adressée au roi de France, qui d'abord ne s'était point montré défavorable à Otton, mais qui dans la suite avait fait connaître au Pape, par le marquis de Montferrat, son penchant pour Philippe, contenait l'expression de la bienveillance la plus inviolable pour lui et pour son royaume ; elle portait que « le roi et son royaume devaient être sans crainte sur l'élévation d'Otton à l'empire, car le Siège apostolique était pénétré de l'affection la plus vive pour la France et pour son souverain ; il regardait l'exaltation de la France comme son exaltation, la dépression de la France comme sa dépression propre. L'excommunication, le parjure, la persécution contre l'Église sont les motifs qui font refuser la couronne impériale à Philippe ; car celui-ci se regarderait comme déshonoré s'il ne surpassait ses aïeux en méchanceté et s'il n'en comblait la mesure. En effet, non satisfait de tout ce que son père ainsi que son frère avaient enlevé à l'héritage de Saint-Pierre, il voulait étendre sa puissance jusqu'aux portes de Rome et au delà du Tibre. Or quelle protection l'Église pourra-t-elle attendre d'un homme qui en est le spoliateur ? Le Pape a donc dû être favorable à Otton, puisque, après une élection douteuse, il ne lui a pas été possible de

<sup>1</sup> *Register, epist. 62.*

faire un troisième choix, et que d'ailleurs il vaut toujours mieux appliquer les remèdes à temps que de les chercher au moment où la blessure est devenue trop profonde. Du reste le roi de France doit se rappeler que le Siège apostolique a exigé d'Otton, par écrit et par serment, l'assurance de s'en rapporter constamment à ses conseils pour ce qui concerne le royaume de France. Maintenant que le roi est allié à Otton par son fils Louis, héritier du trône, et par plusieurs autres princes, ses parents, il doit être convaincu que la promotion d'Otton lui sera plutôt avantageuse que préjudiciable. D'ailleurs nous aimons tellement la liberté du royaume de France que nous défendrons son indépendance et sa dignité de toutes nos forces, non-seulement contre lui, mais contre tout homme qui voudrait y donner atteinte. Le roi de France doit considérer, en outre, que, si Philippe de Souabe réussissait à s'adjuger le trône impérial et à enlever à son neveu le royaume de Sicile, il réunirait par là les forces militaires de l'empire aux trésors siciliens et penserait à subjuguier le royaume de France, comme l'avait projeté, après la conquête de la Sicile, son frère, l'empereur Henri, qui se vantait qu'il vous forcerait bien à lui jurer fidélité. Il ne doit pas non plus oublier que Philippe, à son retour des pays d'outre-mer, lui a dressé des embûches en Lombardie; que, sauvé par la divine Providence dans cette conjoncture, il serait imprudent de se jeter dans le même péril et de tenter vainement d'adoucir le tigre. » Il lui donne, du reste, à comprendre que sa résolution est ferme et immuable. « Son Altesse Royale doit aussi songer quelle valeur et quelle stabilité peut obtenir tout ce qui est en opposition avec le Siège apostolique. De même que le roi de France serait fâché de voir le Pape appuyer contre la France un autre souverain, et spécialement l'empereur, de même le Pape serait affligé de voir le roi de France protéger un ennemi de l'Église romaine dans ses prétentions à la couronne impériale. Le roi de France ne doit jamais abandonner l'Église romaine, pas plus que l'Église romaine n'abandonne le royaume de France<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Register, epist. 64.*

Dans ces lettres Innocent III signale le grand péril de l'Église et de l'Europe.

L'empereur allemand est le seul souverain, le seul propriétaire légitime de tout le monde; il est la loi vivante, de laquelle dérivent tous les droits subalternes des princes et des particuliers. Tout ce qui est contraire à ces principes est injuste et doit être réformé de gré ou de force. Telle était la religion politique des empereurs de la maison de Souabe, plan applicable aux princes et aux peuples comme à l'Église. Si ce plan n'eût pas rencontré une opposition insurmontable, les rois d'Espagne, d'Angleterre, de France, de Danemark, de Suède, de Norvège, de Hongrie et d'ailleurs, n'étaient plus que les très-humbles vassaux de l'empire allemand, et, cet empire devenu héréditaire, ces rois de l'Europe, ainsi que les princes libres d'Allemagne, n'étaient plus que les premiers bourgeois, les premiers sujets, les premiers serviteurs, pour ne pas dire les premiers esclaves de l'unique souverain de l'Europe et du monde. Qui donc a prévu et prévenu cet immense danger? Ce ne sont pas les rois; ils étaient le plus souvent trop occupés à se brouiller ou avec leurs femmes, ou avec leurs voisins, pour prendre garde au péril qui les menaçait tous. Le Pontife romain y veillait pour eux et pour leurs peuples. Oui, l'histoire ne peut assez le redire, c'est au Pontife romain que les rois et les royaumes d'Espagne, d'Angleterre, de France, de Danemark, de Suède, doivent leur liberté et leur indépendance; c'est au Pontife romain que, particulièrement, cette multitude de princes d'Allemagne, y compris les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Hollande, de Prusse, et l'empereur d'Autriche, doivent d'être encore des princes souverains ou libres, et de pouvoir envoyer leurs enfants trôner dans les différents royaumes de la chrétienté. Si les Pontifes romains avaient permis que l'empire d'Allemagne devînt héréditaire au lieu de demeurer électif, il n'y aurait dans toute l'Allemagne qu'une famille souveraine, non plus que dans toute la Russie. Les rois et les peuples ne le comprennent ou n'y pensent pas plus que les historiens. Quant aux intérêts généraux de l'humanité chrétienne, base



première du bonheur des peuples et des rois, et les rois et les peuples ont toujours été et sont toujours mineurs et enfants; il faut toujours que le père de la grande famille, le père de la chrétienté, ait de l'intelligence et de la prévoyance pour tout le monde, sauf à ne recueillir, pendant des siècles, que l'oubli, l'ingratitude, la calomnie. Telle est en effet l'histoire, même parmi les catholiques, je dirais presque surtout parmi les catholiques; car il faut que les protestants viennent nous ouvrir les yeux sur nos préventions envers l'Église, notre mère. Le protestantisme était peut-être nécessaire pour cela; nous n'en aurions pas cru des amis!

« Quant à Innocent III, dit son historien protestant, la contradiction qu'il rencontrait ne servait qu'à le rendre plus persévérant et plus inébranlable dans ses résolutions. Plus les difficultés se multipliaient, plus il mettait d'activité à menacer, à avertir, à encourager et à unir ses forces. De tout temps les grands hommes ont tenté la lutte contre les événements extraordinaires quand d'autres leur ont cédé. Sans cette résistance le Christianisme fût resté une secte juive ou un simple ordre religieux, propagé dans l'obscurité et dans un coin de la terre, et l'humanité n'eût jamais admiré la plus grande merveille de son histoire, le grain de sénevé devenu un arbre immense, à l'ombre duquel viennent demeurer les oiseaux du ciel <sup>1</sup>. »

De l'an 1201 à 1208 les hostilités continuèrent en Allemagne entre les deux partis, mais aussi des négociations pour la paix. En 1203 Otton eut quelques avantages militaires sur son rival; mais l'année suivante il se vit abandonné par son propre frère Henri et par l'archevêque Adolphe de Cologne, le principal promoteur de son élection. Tous deux ils passèrent du côté de Philippe, qui se fit couronner une seconde fois à Aix-la-Chapelle en 1205. Le parti d'Otton allait s'affaiblissant et celui de son rival se fortifiant. La plupart des princes se tournaient du côté de la fortune; Otton n'avait qu'un ami bien fidèle, le Pape Innocent III. Le Pontife ne cessait d'écrire et d'agir en sa faveur; l'archevêque

Adolphe de Cologne, qui l'avait trahi et abandonné, fut excommunié, déposé et remplacé par un autre. Au milieu de toutes ces divisions Innocent recevait avec bienveillance les ambassades des deux partis et négociait la paix et la concorde. Ses efforts furent enfin couronnés d'un heureux succès en l'an 1208. L'année précédente il avait ménagé une trêve pour amener la paix; ses négociateurs étaient le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, et Léon, cardinal du titre de Sainte-Croix. Philippe les reçut à Spire, les traita à ses frais, et convoqua, d'après leur conseil, une diète à Nordhausen. Il se chargea également de fournir aux dépenses de leur voyage. Le bruit courut que des présents en habits précieux, en or et en argent, avaient rendu les légats plus souples; que, pour ce motif, ils auraient passé légèrement sur la mise en liberté du nouvel archevêque de Cologne, Bruno, condition expresse que le Pape avait mise à la levée de l'excommunication. Ils firent savoir à Otton que son rival était réconcilié avec l'Église et qu'il pouvait traiter avec lui; mais Otton, leur présentant les lettres du Pape qui exigeaient la délivrance de Bruno, leur demanda s'ils avaient suivi ces instructions. Les cardinaux, effrayés par les menaces d'Otton, s'accusèrent près de Philippe d'avoir commis une erreur, et déclarèrent nulle la levée de l'excommunication au cas où il ne mettrait pas l'archevêque en liberté. Les circonstances étaient pressantes; Philippe céda, et les légats le reçurent de nouveau dans la communion de l'Église en lui donnant l'absolution. Il fit ensuite serment aux légats d'obéir au Pape sur tous les points qui lui avaient attiré l'excommunication. Innocent, informé du succès des démarches de ses ambassadeurs, envoya le prieur des Camaldules au duc, pour le féliciter de ce retour et pour l'assurer de sa bienveillance. « Un envoyé extraordinaire, lui mande-t-il, vous fera connaître verbalement nos intentions ultérieures; mettez donc tout votre zèle à rétablir la tranquillité dans l'empire <sup>1</sup>. »

Après cette réconciliation les légats tra-

<sup>1</sup> Hurter, I. 6.

<sup>1</sup> Register, epist. 153, 143. Hurter, I. 11.

vaillèrent à ramener la paix entre les deux rivaux, car tel était l'objet principal de leur mission. Innocent leur avait donné des instructions positives à cet égard. A cet effet l'ouverture de la diète eut lieu à Nordhausen. Otton se trouvait dans un château à peu de distance, et les légats, le patriarche d'Aquilée et quelques princes s'y rendirent plusieurs fois pour effectuer le rapprochement; mais leurs démarches n'eurent, pour le moment, aucun succès.

On convint qu'une nouvelle conférence aurait lieu à Quedlinbourg le 13 septembre de la même année (1207). Otton paraît y avoir assisté; mais, outre les légats et les deux prétendants, peu de princes s'y étaient rendus. Les légats firent une proposition tendant à ce qu'Otton épousât Béatrix, fille aînée de Philippe, malgré sa parenté au quatrième degré. Cette princesse recevait en dot le duché d'Allemagne et d'autres propriétés; Otton renoncerait au titre de roi et reconnaîtrait son beau-père pour souverain. Otton s'indigna de voir qu'on mettait la couronne à prix. « S'il en est ainsi, disait-il, je suis prêt à donner à Philippe plus que la couronne, car je n'y renoncerai qu'avec la vie <sup>1</sup>. » Avec de telles dispositions un arrangement devenait impossible; les légats réussirent pourtant à faire conclure une trêve jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante (1208). Philippe promit de licencier son armée, mais il exprima le désir que ses ambassadeurs accompagnassent les cardinaux à Rome <sup>2</sup>.

Les cardinaux parurent pour la dernière fois, vers la Saint-André, à la diète d'Augsbourg; il y fut question de paix et d'accommodement, et il paraît qu'un rapprochement eut lieu sur quelques points; mais l'arrangement définitif devait se faire à Rome. Philippe ayant fait des concessions, les cardinaux accueillirent sa prière en faveur d'Adolphe, archevêque déposé de Cologne, qui était de plus sous le poids de l'excommunication; mais ils y mirent pour condition que ce prélat se rendrait à Rome pour y implorer sa grâce. Les affaires terminées, les légats passèrent les Alpes, accompagnés de Bruno,

nouvel archevêque de Cologne, du patriarche d'Aquilée et d'autres personnages marquants, qui étaient chargés d'achever, au nom de Philippe, l'œuvre de la paix, et de terminer en présence du Pape les négociations relatives à la possession de la couronne impériale <sup>1</sup>.

La députation envoyée à Rome par le duc de Souabe arriva dans cette ville avec les cardinaux qui revenaient d'Allemagne; elle était chargée de terminer la convention déjà entamée sur la dignité impériale et de négocier au sujet du sacre de Philippe et de la réintégration de l'archevêque de Cologne. Ce dernier se rendit lui-même comme suppliant auprès du Siège apostolique, et le Pape, toujours bienveillant et miséricordieux en présence du repentir, lui donna le baiser de paix, sans revenir cependant sur les ordres donnés relativement à Bruno, qui fut confirmé archevêque de Cologne à sa place. Le Pape confirma de même Sigefroi comme archevêque de Mayence. En même temps les négociations entamées avec Philippe pour la paix et un accommodement suivaient leur cours. Le Pape, voyant l'état de bouleversement dans lequel se trouvait l'empire, et les suites funestes qu'aurait la prolongation d'un pareil état de choses pour l'Eglise, considérant la faiblesse d'Otton et les devoirs qui lui étaient imposés comme chef de l'Eglise universelle, sacrifia enfin, après en avoir délibéré avec ses conseillers intimes, l'aversion qu'il éprouvait pour la maison de Souabe à la paix du pays, au repos de la chrétienté, et peut-être à de plus vastes projets contre les ennemis de la foi, approuva les conventions conclues entre les légats et Philippe, et les renvoya en Allemagne pour terminer cette affaire <sup>2</sup>.

Otton et Philippe exerçaient encore tous deux des droits souverains; mais presque tous les princes qui avaient d'abord embrassé le parti d'Otton étaient passés du côté de Philippe, avec la conviction que le pouvoir resterait à ce dernier. D'Aix-la-Chapelle, où il tint pendant huit jours, à la Pentecôte, une cour brillante, Philippe ordonna la levée d'une armée nombreuse pour l'époque de la

<sup>1</sup> Otto de S. Blas., c. 48. — <sup>2</sup> Register, epist., 152.

<sup>1</sup> Godofr. Monach. — <sup>2</sup> Innoc., l. 11, epist. 99. Lunig, Spicil. eccl., l. 3, etc. Hurter, l. 12.



Saint-Jean, jour auquel la trêve expirait, afin de marcher contre Brunswick, où se trouvait son rival. Otton fit de son côté des préparatifs et munit ses villes et ses châteaux de vivres et de munitions.

Tout souriait à Philippe. Il habitait Bamberg depuis le commencement de juin 1208; cette ville était désignée comme lieu de rassemblement à ses troupes. Le 21 du mois il avait célébré avec une grande pompe les fiançailles d'une de ses nièces avec le duc de Méranie. Il avait promis une de ses propres filles à un de ses plus braves guerriers, Otton de Wittelsbach, comte palatin de Bavière; mais, le voyant un homme farouche et immoral, il se repentit de sa promesse et lui refusa sa fille sous prétexte de parenté. Otton, se voyant repoussé, reporta ses vœux sur la fille du duc de Pologne, et pria Philippe d'assurer, en considération de ses services, le succès de sa demande, en apposant son sceau au bas de la lettre dans laquelle il demanda la jeune fille en mariage. Philippe le lui ayant promis, Otton de Wittelsbach lui remit sa lettre. Philippe en fit secrètement changer la teneur et y ordonna la mort de celui qui la porterait à son adresse. Otton, ayant découvert le secret, entra chez Philippe; prit l'épée d'un page et l'inclina par manière de salut. « Dépose ton épée, lui dit Philippe en l'apercevant, tu n'en as pas besoin ici. — Elle m'est nécessaire pour me venger de ta perfidie, » répondit Otton en lui portant un coup si terrible qu'il en mourut quelques moments après. Ainsi finit ce prince, à l'âge de trente-quatre ans, quand, après dix ans de dissensions, les princes et les seigneurs s'étaient soumis à lui, quand il était réconcilié avec le Pape, et qu'il avait l'espérance fondée de trouver le terme d'une lutte si longue et si orageuse dans la tranquille possession de la couronne.

Aussitôt après la mort de Philippe Otton de Saxe s'adressa au Pape, le priant de mettre la dernière main à son œuvre et d'employer près des princes toute son influence; mais Innocent l'avait prévenu. Dès que ses légats lui eurent annoncé la mort de Philippe, il prit des mesures convenables à l'accomplissement de ses vœux et de ceux d'Otton.

Dans une lettre qu'il écrivit à ce prince il l'assura de sa bienveillance inaltérable, bienveillance dont il lui avait donné des preuves lorsqu'il était abandonné de tous ses partisans, et lui annonça qu'il allait agir pour son élévation auprès des princes.

« Mais, mon cher fils, était-il dit dans cette lettre, soyez affable et bon envers tout le monde; recevez chacun avec honneur et grâce; évitez les propos désobligeants et les actions qui pourraient offenser; accordez avec facilité et ne soyez pas avare de promesses. Dans les deux cas tenez scrupuleusement votre parole; car, si vous donnez, vous ne donnez pas un pour mille, et cependant vous recevez mille pour un. Accordez des garanties suffisantes aux princes temporels et spirituels; rassurez-les contre toute crainte; que tous vos actes soient empreints d'une dignité et d'une sagesse royales; veillez sur votre personne; ne soyez pas nonchalant, afin d'avoir l'œil à tout<sup>1</sup>. »

Le Pape représenta à tous les archevêques d'Allemagne qu'il était du devoir du chef de l'Église d'empêcher une nouvelle scission; il les engagea donc à rétablir la paix et à s'opposer à l'élection d'un nouveau roi, dans la crainte que le dernier scandale ne devînt pire que le premier. Il leur interdit, sous peine d'excommunication, de conférer la couronne et l'onction à un autre prince, et menaça de la perte de leur dignité ceux qui contreviendraient à cet ordre. Il adressa la même recommandation à tous les princes spirituels et temporels de l'empire<sup>2</sup>.

En attendant une diète générale, les grands de la Saxe, de la Thuringe et de plusieurs contrées de l'Allemagne orientale, se réunirent dans une diète particulière, où l'archevêque de Magdebourg, prenant la parole, déclara, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, Otton roi des Germains et toujours auguste. Son suffrage fut suivi de tous les autres.

Le jour de la Saint-Martin 1208 la ville impériale de Francfort reçut enfin dans ses murs une assemblée nombreuse et distinguée, composée de cinquante princes, d'une

<sup>1</sup> Register, epist. 153. — <sup>2</sup> Ibid., epist. 154-158.

foule de grands seigneurs et de nobles. Depuis bien des années les habitants de cette ville n'avaient vu une réunion aussi brillante. Un grand nombre de princes et surtout les ecclésiastiques, redoutant une nouvelle scission et de nouveaux malheurs pour leurs églises, ne savaient encore sur qui fixer leur choix; ils prièrent donc le Pape de leur désigner celui qu'il verrait avec le plus de plaisir appelé au trône. Innocent leur fit connaître qu'il regardait l'élévation d'Otton comme la plus avantageuse <sup>1</sup>. Tous, d'un commun accord, proclamèrent roi Otton, quatrième du nom. C'était la troisième fois qu'il était élu. L'évêque de Spire, qui était chancelier de l'empire, lui ayant fait promettre de le maintenir dans sa charge, lui remit la couronne et la lance impériales, qu'il avait conservées jusqu'alors au château de Trifels. Il lui remit ensuite, comme dot de Béatrix, fille de Philippe, l'héritage laissé par ce dernier, et qui se composait d'un grand nombre de domaines, de trésors, et de trois cent cinquante châteaux.

La jeune princesse, âgée de douze ans et conduite par l'évêque de Spire, se présenta alors à l'assemblée; elle se plaignit si amèrement aux princes de l'empire, en versant d'abondantes larmes, de l'attentat commis par le comte palatin, qui avait assassiné son père dans son propre palais et l'avait ainsi laissée orpheline, que tous les assistants pleurèrent avec elle. « Si un pareil crime demeure impuni, dit-elle, tout souverain devra constamment trembler pour ses jours. » Des princes, se joignant à la jeune fille, invitèrent Otton à faire droit à ses plaintes; aussi l'assemblée rendit-elle, d'après les lois bavaïses, une sentence qui mit au ban de l'empire le meurtrier et tous ses complices. On les déclara déchus de leurs fiefs et digni-

tés, qui passèrent en d'autres mains; leurs propriétés patrimoniales seules devaient être remises à leurs héritiers. La décision de la diète fut exécutée et tous les meurtriers mis à mort.

On régla ensuite les affaires de l'empire. Le roi d'abord, puis chaque prince, jurèrent de maintenir la paix tant sur terre que sur mer, d'abolir toute taxe illégalement introduite, et d'observer les lois et les institutions qui régissaient l'empire au temps de Charlemagne. On assura la tranquillité de l'empire et la sécurité du commerce, et on arrêta que les nobles, aussi bien que les roturiers, seraient désormais punis pour les brigandages auxquels ils se livreraient sur les routes. Pour les attentats contre les personnes, il fut décidé que, le couteau étant une arme dont se servent les traîtres, celui qui en blesserait une personne aurait la tête tranchée, que celui qui occasionnerait une blessure avec l'épée aurait la main coupée. Enfin Otton s'engagea à protéger le Saint-Siège.

Pour prévenir des tentatives semblables à celles de la maison des Hohenstauffen, qui avait voulu rendre la dignité impériale héréditaire, il fut statué que la naissance ne conférerait pas de droits à la couronne; que les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, et le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg, ces derniers en qualité de princes temporels, choisiraient l'empereur, et que, dans le cas où ils ne tomberaient pas d'accord, ils auraient la faculté de s'adjoindre le roi de Bohême. Enfin Otton, se conformant au conseil du Pape et de l'archevêque de Magdebourg, accorda des amnisties et des faveurs, ainsi qu'il l'avait autrefois promis au chef de l'Église <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Register, epist.* 167 et 168.

<sup>1</sup> Hurter, l. 12. Otto de S. Blas. Godofr. Monach. *Chron. Urspr.*, etc.



## § III

## SOLLICITUDE PARTICULIÈRE D'INNOCENT III POUR L'ORIENT.

Innocent III, en cherchant à pacifier entre elles et avec elles-mêmes les jeunes nations de l'Occident, pour unir et fortifier de plus en plus l'humanité chrétienne, s'efforçait en même temps de retenir ou de ramener dans cette humanité une nation vieillie, dégénérée, les Grecs, chrétiens si équivoques que l'histoire, à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, ne sait s'il faut les placer en dedans ou en dehors de l'Église catholique. Ce qui n'est pas douteux, c'est leur dégénération irrémédiable et au temporel et au spirituel.

L'an 1183 Isaac l'Ange était monté sur le trône sanglant de Constantinople après avoir fait pendre au milieu du cirque, pour le plaisir du peuple, son prédécesseur Andronic. Le luxe de la table, des habits et des équipages, les parfums, les concerts, les adorations des courtisans faisaient toutes les délices d'Isaac. Il aimait les bouffons ; les portes du palais leur étaient toujours ouvertes, et avec eux entraient l'impiété et la débauche. Prodigue en dépenses frivoles, il se faisait gloire de combler la mer en certains endroits et d'y créer de nouvelles îles. Il détruisait les maisons des particuliers, les palais, les églises, pour faire construire d'autres palais, d'autres églises, où il faisait transporter les marbres, les statues, les tableaux qui ornaient les autres édifices. Il enlevait sans scrupule les vases sacrés pour les employer à des usages profanes. Il altéra les monnaies, augmenta les impôts, vendit les magistratures, et mit les magistrats, par la suppression de leurs gages, dans la nécessité de vivre aux dépens des peuples. Toujours en contradiction avec lui-même, impie et dévot, dur et compatissant, ravisseur et charitable, il n'avait point de caractère. Affectant la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu, il ornait ses images des dépouilles des autres saints. Multipliant par ses exactions le

nombre des pauvres, il bâtissait des hôpitaux. Libertin le reste de l'année, mais chrétien dans la semaine sainte, il distribuait alors des aumônes aux veuves, il dotait de pauvres filles. Quelquefois, par un retour d'humanité, il remettait à des villes entières les taxes dont il les avait écrasées. Bienfaisant aux dépens des peuples, il se croyait généreux lorsqu'il répandait d'une main ce qu'il ravissait de l'autre. Il s'irritait, il s'apaisait sans raison. En un mot il était assez inégal dans sa conduite pour ne voir en lui-même que des vertus et ne laisser voir à ses sujets que des vices<sup>1</sup>.

Une de ses extravagances fut de prendre pour premier ministre un enfant qui sortait du collège et de l'écouter comme son maître. On le comparait à ce petit poisson qui conduit, dit-on, le crocodile. Il acquit auprès d'Isaac encore plus d'autorité qu'aucun de ses prédécesseurs. Adroit à cacher son ignorance sous un air de réflexion profonde, il disposait souverainement des affaires de la guerre, qu'il n'avait jamais vue, du choix des généraux, de la marche des armées, des entreprises, de l'ordre et de la discipline des troupes. Il suppléait aux connaissances qui lui manquaient par des plaisanteries et des bons mots, dont il amusait le prince, aussi ignorant que lui. Il s'était tellement rendu maître de toutes les entrées que personne n'approchait de l'empereur sans son agrément, et il ne le donnait qu'à ses créatures. Cet écolier se soutint dans le ministère par sa fidélité à remettre à l'empereur tout ce qu'il avait l'industrie d'attirer à lui ; car Isaac, né pour être le subalterne de quelque ministre plutôt que pour éclairer la conduite des ministres mêmes, était avide des plus minces présents ; il avait les mains toujours ouvertes pour recevoir non-seulement l'or, l'argent, les bijoux

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, l. 92, n. 2.

précieux, mais jusqu'au gibier et aux fruits<sup>1</sup>.

Nous avons vu sa mauvaise foi à l'égard de l'empereur Frédéric dans la troisième croisade. Il y eut sous son règne un grand nombre de conspirations, entre autres celle de Branas, qui se déclara empereur, mais qui fut tué, l'an 1187, par Conrad de Montferrat. L'an 1192 l'empereur Isaac fut battu par les Valaques et les Bulgares; il revint néanmoins en triomphe à Constantinople, où son arrivée avait été précédée de celle d'un grand nombre de fuyards qui racontaient les détails de sa défaite; mais sa vanité n'y voulut rien perdre. En partant de la ville il s'était vanté qu'il y rentrerait rayonnant de gloire; pour couvrir la honte de son retour il disait que Dieu avait voulu punir la rébellion de Branas, et que tous ceux qui avaient perdu la vie avaient été complices de sa révolte. Abusé par de prétendus devins qui se jouaient de sa crédulité, il s'était persuadé que la Providence avait abrégé le règne d'Andronic en punition de ses crimes, et qu'elle avait ajouté à son règne les années destinées à ce prince; qu'il devait régner trente-deux ans, délivrer la Palestine, établir son trône sur le mont Liban, repousser les musulmans au delà de l'Euphrate, anéantir même leur empire, et qu'il aurait sous ses ordres un peuple de satrapes, gouverneurs d'autant de royaumes et plus puissants que les plus puissants monarques. Enivré de ces chimères il ne sentait pas les maux présents, et, battu par les ennemis, méprisé de ses sujets, il triomphait d'avance des grands succès qu'il se figurait dans les ombres de l'avenir<sup>2</sup>. En l'an 1192 il marchait de nouveau contre les Valaques et les Bulgares, lorsqu'il fut détrôné par son frère Alexis, dans lequel il avait toute confiance, et qui lui fit crever les yeux.

Tel qu'il s'était montré frère, tel Alexis fut empereur. Rougissant de son nom de famille, il ne s'appela plus Alexis l'Ange, mais Alexis Comnène. On s'attendait que, pour justifier son usurpation, il allait relever l'honneur de l'empire et réparer les pertes que l'incapacité d'Isaac avait causées; mais, au lieu de songer à repousser les Barbares qui insul-

taient en liberté les villes et ravageaient les campagnes de Thrace, dès qu'il se vit revêtu de la pourpre il s'endormit dans l'indolence. Profitant de sa lâcheté l'empereur d'Allemagne, Henri VI, le contraignit à lui payer tribut. Un pirate génois infestait les mers et les côtes de la Grèce, parce que le grand-amiral d'Alexis ne voulait plus lui permettre d'aller vendre ses prises à Constantinople à moins de partager le butin avec lui. Pour s'en débarrasser Alexis ne trouva qu'un moyen de piraterie; il lui envoya proposer la paix, et, au moment où elle allait être conclue, il le fit surprendre et mettre à mort. C'était en l'an 1198. Deux ans plus tard il usa d'un moyen semblable pour saisir le chef d'une insurrection. Enfin Alexis exerça lui-même la piraterie.

Un grand commerce se faisait entre Constantinople et les villes maritimes du Pont-Euxin, surtout avec la ville d'Amise, alors très-florissante, où tous les marchands d'Asie, tant grecs que turcs, avaient de riches comptoirs. Alexis donna six galères à Constantin Francopoule et l'envoya sur le Pont-Euxin, sous prétexte de rechercher les marchandises d'un vaisseau grec qui, venant de la rivière du Phase, avait fait naufrage près de Cérasonte; mais ses ordres secrets étaient de courir sus aux vaisseaux marchands qui allaient au port d'Amise ou qui en revenaient et de les piller. Constantin s'acquitta parfaitement de sa commission; il n'épargna aucun des bâtiments. Il massacrait ou précipitait dans la mer ceux qui voulaient défendre leur bien; il jetait les autres tout nus sur le rivage. Après deux mois de croisière Constantin revint à Constantinople avec un riche butin, que l'empereur fit vendre au profit du fisc.

Ce fut en vain que les navigateurs dépouillés vinrent porter leurs plaintes à l'empereur; on ne les écouta pas. Les marchands d'Icône s'adressèrent au sultan Rokn-Eddin, qui députa vers l'empereur pour demander la restitution de leurs effets; l'empereur se justifia par un mensonge, en désavouant Constantin, sujet rebelle, disait-il, et déserteur de l'empire. Cependant, comme il s'agissait de paix avec Rokn-Eddin, il consentit à

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, l. 92, n. 3. — <sup>2</sup> *Ibid.*, n. 48. Nicéas, l. 3, c. 3.



lui payer, outre la pension annuelle, une somme d'argent pour dédommager les négociants d'Icône. Peu de temps après Roken-Eddin intercepta des lettres de l'empereur adressées à un Bathénien, un des assassins du Vieux de la montagne. Alexis promettait de grandes récompenses à ce malheureux s'il tuait le sultan. Le Bathénien fut pris et la paix rompue. Les Turcs se vengèrent de cet infâme procédé sur plusieurs villes qu'ils pillèrent <sup>1</sup>.

En l'an 1183 l'empereur Andronic, meurtrier d'Alexis II, nomma patriarche de Constantinople Basile Camatère, sur la promesse qu'il fit de se conformer en tout aux volontés impériales. Trois ans après, Isaac, successeur et meurtrier d'Andronic, fit déposer le patriarche Basile, sous prétexte qu'il avait sécularisé des filles et des veuves de distinction qu'Andronic avait contraintes de prendre le voile contre leur gré. La vraie raison était la défiance que lui inspirait ce patriarche, dont il redoutait le crédit. Nicétas Muntanès, sacellaire ou trésorier de Sainte-Sophie, fut mis à sa place. Quoiqu'il fût fort avancé en âge l'inconstance d'Isaac ne put attendre sa mort ; sa vieillesse servit de prétexte pour le dépouiller de sa dignité au bout de trois ans. On lui substitua un moine nommé Léonce. Avant sa nomination Isaac avait protesté avec serment, en présence de tout le peuple, que la Mère de Dieu lui avait apparu en songe et lui avait présenté ce moine, qu'il ne connaissait pas et dont elle avait loué la haute vertu. Néanmoins il ne le laissa que sept mois en place et résolut d'élever à cette dignité son ami Dosithée. C'était encore un moine. Celui-ci l'entretenait de vaines prédictions ; il lui avait, dit-on, prédit l'empire ; en récompense Isaac l'avait fait nommer patriarche titulaire de Jérusalem. Depuis que les Latins étaient maîtres de cette ville, ainsi que d'Antioche et de Tarse, et qu'ils donnaient des pasteurs à ces trois Églises, les Grecs n'avaient pas cessé d'y nommer des évêques qui n'en avaient que le titre et ne sortaient pas de Constantinople. C'est ainsi que Théodore Balsamon, fameux canoniste, était alors patriarche d'Antioche.

L'empereur Isaac désirait donc transférer son ami Dosithée du titre de Jérusalem au siège de Constantinople ; mais les canons ne permettaient pas les translations d'un évêché à un autre. Voici comment s'y prit l'empereur Isaac. Il fit venir Balsamon et lui témoigna un sensible regret du dépérissement où se trouvait l'Église, tellement dépourvue de ministres capables et vertueux que, dans tout l'Orient, il n'y avait que Balsamon en état de remplir dignement la place de patriarche de Constantinople, ce siège si important qui donnait un chef à l'Église universelle. « Si vous pouvez, ajouta-t-il, trouver dans la discipline ecclésiastique, dont vous avez une connaissance si profonde et si étendue, des moyens de prouver au peuple que le passage d'un siège à un autre n'est pas aujourd'hui plus contraire aux canons qu'il ne l'était autrefois, vous me délivrerez d'un grand embarras. »

Balsamon répondit du succès, et, dès le lendemain, la question, ayant été proposée dans un concile, fut résolue au gré de l'empereur, qui confirma la décision par des lettres patentes. Aussitôt il nomma patriarche de Constantinople, non pas Balsamon, qui s'y attendait, mais Dosithée. Balsamon et les évêques qui avaient bien voulu vendre à l'empereur leur conscience, se voyant frustrés du salaire, soulevèrent le clergé et le peuple ; ce fut un cri universel contre cette usurpation, qu'on traitait de sacrilège. Les prélats s'assemblèrent et fulminèrent une sentence de déposition ; l'empereur, de son côté, soutint opiniâtrément son ouvrage ; il cassa le jugement des prélats et fit installer Dosithée à main armée. Le nouveau pasteur, odieux à toute la ville, essayait tous les jours des insultes, et, pendant deux ans qu'il siégea, ce fut un combat perpétuel entre l'empereur, qui s'efforçait de le maintenir, et le clergé, joint au peuple, qui le traversait dans toutes ses fonctions. Enfin Isaac dut céder à l'indignation publique ; Dosithée fut déposé de nouveau dans un concile, et Georges Xiphilin, garde du trésor de la grande église, nommé à sa place.

Théodore Balsamon, qui se conduisit d'une manière si peu honorable en cette affaire

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, t. 93.

était le plus savant canoniste et jurisconsulte grec de son temps. Toutefois, dans ses différents ouvrages, il y a des bévues et des contradictions choquantes qui nous montrent les Grecs bien au-dessous des Latins pour la connaissance de l'histoire, des canons et même de la bonne critique. Comme Balsamon témoigne une grande aversion pour les Pontifes romains, ce qu'il dit de leur autorité est d'autant plus remarquable. Or, dans ses commentaires sur le recueil des lois et canons de Photius, voici comment il fait parler l'empereur Constantin dans la donation qu'il lui attribue, et qu'il cite tout du long pour montrer quels étaient les privilèges de l'ancienne Rome :

« Nous avons jugé convenable, avec tous les satrapes, tout le sénat, les magistrats et tout le peuple qui est sous la domination de la majesté romaine, que, comme saint Pierre est le vicaire de Dieu sur la terre, les évêques, successeurs du prince des apôtres, aient aussi sur la terre la puissance principale, plus même que notre impériale Majesté, comme il a été accordé par nous et par notre Majesté impériale. Nous voulons, en conséquence, que le prince des apôtres et ses successeurs, les vicaires de Dieu, soient nos premiers pères et défenseurs auprès de Dieu, et, comme notre Majesté impériale est honorée sur la terre, ainsi voulons-nous que soit honorée, et plus encore, la sainte Église romaine, le trône terrestre de saint Pierre. Lui donnant puissance et dignité, nous ordonnons qu'elle ait la principale puissance, qu'elle soit la tête des quatre sièges d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople, en un mot de toutes les Églises du monde entier. L'évêque de Rome sera élevé en gloire au-dessus de tous les pontifes de l'univers; les questions touchant la religion, la discipline et la foi chrétiennes seront jugées par lui; car il est juste que cette sainte loi ait son chef et son principe là où le souverain législateur, Jésus-Christ, a commandé que l'apôtre saint Pierre eût son siège, où il a subi la passion de la croix, bu le calice de la bienheureuse mort et suivi les pas de son Seigneur et de son Maître. Il est juste que les nations incli-

nent la tête, par la confession du nom de Jésus-Christ, dans le lieu même où leur docteur, le bienheureux Paul, en sacrifiant sa tête pour le Christ, a reçu la couronne du martyre, et où reposent ses saintes reliques. Il est juste que, prosternés en terre, nous adorions et servions le Roi du ciel, notre Dieu et notre Sauveur Jésus, là même où nous avons servi le roi de l'orgueil. C'est pourquoi nous donnons aux saints apôtres, nos bienheureux seigneurs Pierre et Paul, et après eux au bienheureux Sylvestre, notre père, grand évêque et Pape universel de la ville de Rome, et à tous ses successeurs sur le trône de saint Pierre jusqu'à la fin du monde, notre palais impérial de Latran, qui surpasse tous les palais de l'univers. »

Vient ensuite l'énumération des droits et prérogatives temporelles que Constantin accorde aux Pontifes romains : « De porter une couronne d'or et de pierreries, d'avoir le domaine de la ville de Rome, de toute l'Italie et des provinces, lieux et châteaux de l'Occident (dont les noms étaient marqués); car nous avons jugé à propos de transférer notre empire en Orient et d'y fonder une ville de notre nom, par la raison que, là où le Roi des cieux a établi le sacerdoce principal et le chef de la religion chrétienne, il est injuste que le roi terrestre ait aucune puissance. Cette cession de notre empire, rédigée de nos propres mains, nous l'avons posée sur les reliques du prince des apôtres, saint Pierre, et nous y avons juré, pour nous et pour nos successeurs, d'observer tout inviolablement <sup>1</sup>. »

Telle est la donation de Constantin, insérée par Théodore Balsamon, patriarche grec d'Antioche, dans ses commentaires sur le droit canon, rédigé par Photius, patriarche de Constantinople. Nous n'avons point à considérer ici la donation en elle-même, l'ayant fait ailleurs, mais seulement sa portée, comme partie intégrante du droit canon des Grecs, rédigé et commenté par les deux plus savants des Grecs et de leurs patriarches.

Ainsi donc, à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, bon gré,

<sup>1</sup> Balsamon, in *Photii tii*, 8, de *Parochiis*, p. 85-89.



mal gré qu'ils en eussent, les Grecs consignaient dans leur droit canon que c'est Jésus-Christ, le Roi des cieux, qui a établi à Rome le sacerdoce principal, le chef, la tête de la religion chrétienne ; que c'est pour cela que Constantin reconnaît saint Pierre pour son père et son patron et pour le vicaire de Dieu ; que c'est pour cela qu'il reconnaît légalement le successeur de saint Pierre, le Pontife romain, pour le chef de toutes les Églises du monde, notamment des quatre chaires patriarcales de l'Orient, et pour le juge de toutes les controverses ; que c'est pour cela qu'il cède au Pontife romain, au Pape universel, et la ville de Rome, et toute l'Italie, et le reste de l'Occident, pour transférer l'empire en Orient et à Byzance.

Quant au droit d'appellation, Balsamon établit à plusieurs reprises, par les canons du concile de Sardique, que le Pape est le dernier juge auquel on puisse appeler et que de lui on ne peut appeler à aucun autre. Il regarde la chose comme si indubitable que le patriarche de Constantinople, ayant été assimilé au Pape par certains conciles, jouit du même privilège. Ce n'est même que pour tirer cette conclusion qu'il insiste sur les canons de Sardique et qu'il rappelle la donation de Constantin <sup>1</sup>.

Nous avons d'autres ouvrages de Théodore Balsamon sur les mêmes matières, entre lesquels est une réponse à une consultation au sujet des patriarches. Il donne le premier rang pour l'antiquité à celui d'Antioche, parce que saint Évoûde fut ordonné par saint Pierre, ce qu'il suppose sans en donner de preuve. « Peu de temps après, continue-t-il, le même apôtre fit saint Marc évêque d'Alexandrie, saint Jacques de Jérusalem et saint André de Thrace. » Les Grecs eux-mêmes, on le voit par ces paroles, convenaient donc que la dignité suréminente des chaires patriarcales venait originairement de Pierre, leur chef et le chef de toute l'Église. Ce qu'il ajoute est d'une curiosité rare. « Environ trois cents ans après, saint Silvestre fut nommé Pape de l'ancienne Rome par Constantin, qui venait de se convertir,

comme nous l'apprend l'histoire ecclésiastique. » Il répète un peu plus loin que « saint Silvestre fut le premier Pontife de Rome <sup>1</sup>. » On voit de quelle incroyable manière le plus savant des Grecs savait l'histoire ecclésiastique, notamment celle d'Eusèbe de Césarée, dans laquelle on trouve si exactement les noms et les règnes de tous les Pontifes romains depuis saint Pierre jusqu'à saint Silvestre. Il y a plus ; non-seulement Balsamon oublie ou ignore ce que disent les autres, il oublie ou ignore ce qu'il a dit lui-même.

Dans son commentaire sur le grand concile de Carthage il nous apprend que le siège de Rome a été le siège apostolique parce que Pierre, le prince des apôtres, l'a illustré, et qu'il y a établi Linus premier pontife <sup>2</sup>. C'est dans ce même commentaire qu'il prétend, à la suite du concile *in Trullo*, prouver, par le canon même d'un concile de Carthage, que les Latins avaient tort d'exiger la continence absolue des clercs majeurs. Le concile d'Afrique avait dit : « Les évêques, les prêtres et les diacres s'abstiendront de leurs femmes, suivant les anciens statuts, *secundum priora statuta*. » Balsamon ainsi que les autres Grecs lui font dire : « Les évêques, les prêtres, les diacres s'abstiendront de leurs femmes, suivant leurs propres statuts, *secundum propria statuta*, c'est-à-dire, ajoutent les Grecs, non pas toujours, mais à certaines époques, à certains temps <sup>3</sup>. » C'est sur cette merveilleuse traduction d'un canon de Carthage que les Grecs se fondent pour donner, pour imposer même des femmes à leurs diacres et à leurs prêtres.

Balsamon s'est oublié d'une manière bien plus déplorable dans cette même réponse sur les patriarches, écrite en 1202, lorsqu'il avance que le Pape, le chef des quatre patriarches et de toutes les églises, avait été retranché de l'Église par les quatre patriarches ; excès de mensonge où il fut contredit des Grecs eux-mêmes. En effet Démétrius, archevêque de Bulgarie, après avoir

<sup>1</sup> P. 821, 823, 854 et seqq.

<sup>1</sup> *Jus Græc.*, l. 7, p. 450. — <sup>2</sup> Α' ποστολικήν γὰρ καθέδραν τὸν τῆς Ρ' ὁμης θρόνον ὀνόμασαν ὡς τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου ἐν αὐτῇ διατρέψαντος, καὶ πρῶτον ἀρχιερέα τὸν Λῖνον ἐν αὐτῇ καταστήσαντος. Balsamon, p. 591. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 601.

citée cette réponse de Balsamon, ajoute : « Beaucoup d'hommes illustres y refusèrent leur approbation parce qu'elle était trop dure et trop acerbe, qu'elle blâmait d'une manière inconvenante les rites et les mœurs des Latins, et parce que ces matières n'avaient point été décidées dans un concile, que les Latins n'ont pas été rejetés publiquement comme hérétiques, mais qu'ils mangent et prient avec nous. » Démétrius donne encore pour preuve de la communion entre les Latins et les Grecs les pèlerinages que les Grecs faisaient à Rome, au tombeau de saint Pierre <sup>1</sup>. Les déclamations de Balsamon ne témoignaient donc que de l'emportement de quelques particuliers : ce qui le prouve encore c'est ce qui va suivre

L'empereur Alexis, ayant appris la promotion du Pape Innocent III, lui envoya des ambassadeurs avec de riches présents, le priant de le visiter par ses légats. Le Pape lui envoya Albert, sous-diacre, et Albertin, notaire de sa chambre, avec une lettre où il lui dit en substance : « Ne trouvez pas mauvais si je vous représente mon étonnement et le murmure du peuple chrétien de ce que jusqu'ici vous ne vous êtes pas appliqué, comme vous deviez, à la délivrance de la Terre-Sainte, quoique vous l'eussiez pu faire plus commodément que les autres princes, tant par la proximité des lieux que par votre richesse et votre puissance, qui vous mettent au-dessus des ennemis de la croix.

« Il y a encore un autre point sur lequel le peuple chrétien murmure, non-seulement contre vous, mais contre l'Église romaine, qui semble le dissimuler : c'est que, encore que l'Église romaine soit une, les Grecs, se retirant de l'unité du Siège apostolique, se sont imaginé une autre Église. » Le Pape l'exhorte donc à secourir la Terre-Sainte et à procurer la réunion des Grecs. « Autrement, ajoute-t-il, quelque fâcheux qu'il nous fût de vous faire de la peine, nous ne pourrions nous dispenser de remplir notre devoir. » Le Pape écrivit en même temps et sur le même sujet au patriarche de Constantinople, insistant fortement sur l'unité de

l'Église et sur la primauté de Saint-Pierre <sup>1</sup>.

L'empereur Alexis répondit au Pape. comme à son père spirituel, c'est son expression, par une lettre du mois de février 1199, où il témoigne qu'il n'est pas insensible au reproche fait à son peu de zèle pour la délivrance de la Terre-Sainte ; mais il dit que le temps n'en est pas venu, et qu'il craint de s'opposer à la volonté de Dieu, encore irrité par les péchés des chrétiens. « Car, ajoutait-il, nous sommes trop divisés entre nous pour prospérer. Vous n'ignorez pas les ravages que le roi d'Allemagne, Frédéric, a faits sur mes terres, après les serments les plus solennels d'y passer paisiblement. Comment pouvais-je aider des gens si malintentionnés pour mes États et marcher avec eux ? Tournez donc vos réprimandes contre ceux qui, feignant de travailler pour Jésus-Christ, agissent contre la volonté de Dieu. » Quant à la réunion de l'Église, il dit qu'elle serait très-facile si les esprits étaient réunis et si les prélats renonçaient à la prudence de la chair, et, pour y parvenir, il exhorte le Pape à assembler un concile auquel il promet que l'Église grecque ne manquera pas de se trouver <sup>2</sup>.

Le patriarche de Constantinople était Jean Camatère, qui avait été diacre et cartulaire de la même Église, et qui, l'année précédente (1198), avait succédé à Georges Xiphilin, après que le siège eut vaqué deux mois à cause de l'absence de l'empereur Alexis. Ce patriarche, répondant à la lettre du Pape Innocent, qu'il appelle très-saint Pape et bien-aimé frère, loue d'abord son zèle pour l'union des Églises ; puis lui propose ses objections par manière de doutes, avec beaucoup de politesse. Il demande comment l'Église romaine peut être universelle puisqu'il y en a d'autres particulières, et comment elle peut être la mère de toutes les Églises puisque toutes sont sorties de celle de Jérusalem. Quant au reproche que le Pape faisait aux Grecs d'avoir divisé l'Église, le patriarche représente qu'en disant que le Saint-Esprit procède du Père il s'attache aux paroles de Jésus-Christ, au symbole de Nicée

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1191, n. 62 et 63.

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 353 et 354. — <sup>2</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 210.



et aux décrets des conciles reçus par les Papes. Il hésitait donc sur ce qu'il y avait à faire jusqu'à ce que la question fût décidée ou éclaircie<sup>1</sup>.

Le Pape répondit au patriarche par une instruction pastorale qui traite à fond la primauté du Saint-Siège ; elle est conçue en ces termes :

« La primauté du Siège apostolique, instituée non par l'homme, mais par Dieu, ou plutôt par Dieu-Homme, se prouve par beaucoup de témoignages de l'Évangile et des apôtres ; d'où sont venues ensuite les constitutions canoniques qui établissent de concert que la sainte Église romaine, consacrée dans le bienheureux Pierre, prinée des apôtres, a la prééminence comme leur maîtresse et leur mère.

« Quand le Seigneur demanda ce que les hommes disaient qu'était le Fils de l'homme, et que les autres rapportaient les opinions d'autrui, ce fut Pierre qui, ayant répondu, comme le premier entre les autres, qu'il était le Christ, Fils du Dieu vivant, mérita d'entendre ces paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*. Et peu après : *A toi je donnerai les clefs du royaume des cieux*. Car, quoique le premier et principal fondement de l'Église soit le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, suivant l'Apôtre, disant : *Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ*, toutefois le second et secondaire fondement de l'Église est Pierre, encore qu'il ne soit pas le premier par le temps, mais le principal par l'autorité, entre ceux de qui saint Paul a dit : *Vous n'êtes plus des étrangers, mais les concitoyens des saints, la famille de Dieu, bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, eux que le prophète David témoigne être les fondements dans les montagnes saintes*.

« La Vérité même exprime encore la primauté de Pierre quand elle lui dit : *Tu t'appelleras Céphas*, ce qui est interprété Pierre, mais s'explique aussi de la tête, afin que, comme parmi les autres membres du corps la tête possède la principauté, en ce qu'elle

réunit la plénitude des sens, de même Pierre entre les apôtres, et ses successeurs entre tous les prélats des Églises, l'emportassent par la prérogative de la dignité, appelant les autres au partage de la sollicitude sans perdre rien de la plénitude de la puissance. C'est à lui que le Seigneur a confié ses brebis par un commandement répété trois fois, afin que celui-là soit censé étranger au troupeau du Seigneur qui ne veut pas avoir Pierre pour pasteur dans ses successeurs ; car il n'a pas distingué entre ces brebis-ci et ces brebis-là, mais il dit simplement : *Pais mes brebis*, afin que l'on comprenne que toutes lui sont confiées. Jacques, le frère du Seigneur, qui paraissait une colonne, content de la seule Église de Jérusalem, laisse à Pierre non-seulement toute l'Église, mais tout l'univers à gouverner.

« On le voit encore évidemment lorsque, le Seigneur étant apparu sur le rivage pendant que les disciples naviguaient, Pierre, sachant que c'est le Seigneur, se jette à la mer, et, pendant que les autres arrivent par le moyen du navire, se hâte d'arriver au Seigneur sans ce moyen. Car la mer signifie le monde, suivant cette parole du Psalmiste : *Là est la mer grande et spacieuse ; là sont les reptiles sans nombre*. Pierre, se jetant donc à la mer, exprime le privilège de son pontificat unique, qui a reçu tout le monde à gouverner ; les autres apôtres se contentent du véhicule de la barque, nul d'entre eux n'ayant reçu en commission l'univers entier, mais chacun des provinces ou des Églises particulières. Il se désigne encore comme le vicaire unique du Christ quand il marche miraculeusement sur les eaux pour aller au Seigneur qui y marchait miraculeusement lui-même ; car la multitude des eaux c'est la multitude des peuples, et les rassemblements des eaux ce sont les mers. Pierre donc, marchant sur les eaux de la mer, fait voir qu'il a reçu puissance sur tous les peuples.

« C'est pour lui que le Seigneur confesse avoir prié quand il dit, à l'approche de sa Passion : *J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point*. Lors donc que tu seras converti affermis tes frères, insinuant par là manifestement que les successeurs de Pierre

<sup>1</sup> L. 2, epist. 208.

dans aucun temps ne dévieront de la foi catholique, mais y rappelleront plutôt les autres et y confirmeront ceux qui hésitent, le Seigneur accordant ainsi à Pierre la puissance de confirmer les autres, de manière à imposer aux autres la nécessité de lui obéir. Pierre déjà commence à le faire lorsque, quelques disciples s'étant retirés et disant : *Cette parole est bien dure*, et Jésus demandant aux douze : *Voulez-vous vous retirer aussi ?* il répondit seul pour les autres : *Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle, et à qui irions-nous ?*

« C'est à lui encore qu'a été dit ce que vous avez entendu et lu si souvent dans l'Évangile : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux*. Que si vous trouvez que la même chose a été dite à tous les apôtres ensemble, elle ne leur a cependant pas été dite sans lui, au lieu que vous voyez le Seigneur lui attribuer sans cesse la puissance de lier et de délier, de sorte que, ce que les autres ne peuvent sans lui, lui-même le peut sans eux, par le privilège et la plénitude de puissance que le Seigneur lui a conférés. C'est à quoi semble se rapporter ce que Pierre seul demande à Jésus : *Si mon frère pêche contre moi combien de fois le lui remettrai-je ?* et que Jésus lui dit à lui seul : *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois*. Car sept est le nombre de la totalité, tout le temps étant compris dans le nombre de sept jours. Le nombre sept, multiplié par lui-même, signifie dans cet endroit tous les péchés de tout le monde, parce que Pierre seul peut remettre non-seulement tous les péchés, mais tous les péchés de tous.

« Enfin, après sa Passion, le Seigneur dit à Pierre : *Suis-moi*. Ce qui doit s'entendre non pas tant de le suivre dans sa Passion que dans l'administration qui lui avait été confiée ; car André et quelques autres, outre Pierre, ont été crucifiés comme le Seigneur ; mais le Seigneur a voulu avoir Pierre seul et pour vicaire en son office et pour successeur dans l'enseignement. C'est pourquoi, après l'ascension du Seigneur, Pierre, comme son successeur, commence à gouverner l'Église, pour compléter le nombre de douze des dis-

ciples, en instituant et en faisant subroger un autre à la place du prévaricateur Judas, suivant les paroles du prophète. Et après avoir reçu le Paraclet, c'est lui qui prouve par les paroles de Joël que les disciples ne sont point remplis de vin nouveau, mais éclairés par la grâce de l'Esprit-Saint. C'est lui qui ordonne à ceux qui croient de faire pénitence et de recevoir le baptême. C'est lui le premier des disciples qui opère un miracle en guérissant le boiteux, et qui, comme le premier et le principal, promulgue la sentence de mort contre Ananie et Saphire pour avoir menti au Saint-Esprit. C'est lui qui a coupé la racine de la simonie lorsqu'elle pullulait contre l'Église primitive ; lui seul qui a fulminé la sentence contre Simon le Magicien, quoiqu'il eût offert de l'argent non à lui seul, mais à tous ensemble. C'est lui qui, ravi en extase, vit descendre du ciel sur la terre un grand vase comme une grande nappe, renfermant toutes sortes de quadrupèdes, de serpents et d'oiseaux, tandis qu'une voix disait : *Lève-toi, Pierre ; immole et mange*. Paroles qui insinuent manifestement que Pierre a été préposé à tous les peuples, le vase signifiant l'univers, et l'universalité de ce qu'il contient signifiant l'universalité des nations tant juives que païennes.

« Et quand, par révélation divine, il se transporta d'Antioche à Rome, il ne quitta point la primauté de sa chaire, mais la transporta plutôt avec sa personne ; car le Seigneur ne voulait pas l'amoindrir, lui qu'il prévoyait devoir à Rome remporter la couronne du martyre. Sans aucun doute lorsque Pierre, ou plutôt le Seigneur, qui souffrit en sa personne, suivant cette parole : *Je viens être crucifié de nouveau à Rome* ; lorsque Pierre eut consacré l'Église romaine par son sang, il laissa la primauté de la chaire à un successeur, lui transférant toute la plénitude de la puissance. Au lieu d'un père il lui naquit deux fils, que le Seigneur constitua princes sur toute la terre. L'Église étant figurée par la barque de Pierre, c'est alors que Pierre, suivant l'ordre du Seigneur, mena sa barque en haute mer, jetant le filet de la prédication pour la pêche, alors qu'il posa la principauté de l'Église au lieu même où régnait la hau-



teur de la puissance séculière et la monarchie impériale, à qui chaque nation venait payer le tribut comme les fleuves à la mer.

« C'est lui qui, le premier, a converti les Juifs, le premier les Gentils, afin de montrer qu'il a reçu la primauté sur les uns et les autres, trois mille Juifs ayant reçu le baptême à sa prédication le jour de la Pentecôte, et lui-même ayant baptisé le centurion Corneille et les siens, comme les prémices de la gentilité, d'après la révélation de l'ange. Et lorsqu'il se fut élevé une grande discussion parmi les apôtres sur la consultation des croyants si les fidèles étaient obligés de recevoir la circoncision et d'observer la loi de Moïse, Pierre, fondé sur son autorité principale, répondit : *Pourquoi tentez-vous Dieu, de vouloir imposer aux disciples un joug que ni nous ni nos pères n'avons pu porter?* Et, suivant sa sentence, Jacques promulgua le décret apostolique sur cette question. De même Paul, après être allé en Arabie, puis revenu à Damas, vint après trois ans à Jérusalem pour voir Pierre et conférer avec lui de l'Évangile qu'il avait prêché parmi les nations, de peur qu'il n'eût couru ou ne courût encore en vain. Et, afin de distinguer par le privilège de la vertu celui qu'il avait distingué par le privilège de la dignité, le Seigneur lui conféra une telle puissance qu'à son ombre seule les malades étaient guéris; en sorte qu'on vit accompli en sa personne ce que le Seigneur avait dit : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes.*

« Si nous avons commencé par dire ces choses, ce n'est pas que nous, qui, malgré notre indignité, avons succédé à Pierre dans l'apostolat, nous voulions nous élever au-dessus de nous-même. Nous savons ce que le Seigneur a dit : *Quiconque s'humilie sera élevé et qui s'élève sera humilié*; et encore, quand les disciples se disputèrent pour savoir qui était le plus grand, il répondit : *Celui qui est le plus grand entre vous sera le serviteur de tous, et celui qui préside sera comme celui qui sert.* C'est pourquoi Pierre lui-même disait : *Ne dominant point sur la part qui vous est échue, mais devenus de bon cœur le modèle du troupeau.* Une autre écriture dit encore : *Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en*

*toutes choses; et ailleurs : Vous ont-ils établi prince, ne vous en élevez point; soyez parmi eux comme l'un d'entre eux, car Dieu résiste aux superbes et donne la grâce aux humbles.*

« Mais, pour ces raisons et d'autres, reconnaissant l'autorité doctrinale du Siège apostolique, vous aviez consulté le Siège apostolique sur différents doutes, ce que nous avons pour agréable, et nous en louons votre prudence; non pas que nous nous estimions capable par nous-même, mais notre capacité vient de Dieu, qui donne à tous abondamment, qui rend éloquentes les voix des enfants et ouvre la bouche aux muets.

« Vous nous avez donc demandé d'abord comment, dans nos lettres, nous avons appelé l'Église romaine une et universelle, elle qui paraît divisée en plusieurs espèces particulières, tandis qu'il n'y a qu'un pasteur et un bercail, quoique, sous l'unique Prince des pasteurs, Jésus-Christ, il y ait plusieurs pasteurs établis. A cette demande nous répondons que l'Église est appelée universelle en deux sens : premièrement comme étant composée de toutes les Églises, et c'est en ce sens qu'on la nomme en grec catholique. L'Église romaine n'est pas universelle en ce sens, mais une partie de l'Église universelle, savoir la partie principale, comme la tête dans le corps, parce que la plénitude de la puissance réside en elle et qu'aux autres il n'arrive qu'une partie de cette plénitude. Mais on appelle Église universelle l'Église unique, qui tient sous elle toutes les Églises de l'univers. Dans ce sens l'Église romaine est seule appelée universelle, parce que seule, par le privilège de sa dignité singulière, elle a été préposée aux autres, de même que Dieu est appelé le Seigneur universel, non qu'il soit divisé en des espèces particulières ou subalternes, mais qu'il tient l'univers en son domaine. Il y a effectivement une Église générale, dont la Vérité a dit à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*; et il y a beaucoup d'Églises particulières desquelles l'Apôtre dit : *Mes occupations journalières, la sollicitude de toutes les Églises.* De toutes il en résulte une, comme de particulières une générale; et il y en a une qui a la prééminence sur toutes les autres; car, le corps de

l'Église étant un, celle-là, en étant la tête, a la prééminence sur les autres membres. »

Quant à l'objection que Jérusalem est la mère des Églises, le Pape y répond d'après les mêmes principes : « Jérusalem est la mère à raison du temps, Rome à raison de la dignité, comme saint Pierre a eu la primauté sur saint André, qui avait suivi Jésus-Christ le premier. Jérusalem est la mère de la foi en ce que les mystères de la foi sont venus d'elle; mais Rome est la mère des fidèles, parce que, par le privilège de sa dignité, elle a été préposée à tous. De même la synagogue est appelée la mère de l'Église parce qu'elle a précédé l'Église et que l'Église procède d'elle; cependant l'Église est appelée la mère générale, parce que c'est elle qui, par une fécondité toujours nouvelle, conçoit, enfante et nourrit. »

Ce qui réjouit le Pape, c'est de voir que le patriarche reconnaît et apprécie son zèle apostolique pour la réunion des Latins et des Grecs. Fasse le Ciel que le patriarche rende cette joie complète! Comme l'Église romaine est la tête et la mère de toutes les Églises, non pas tant par les dispositions des conciles que par l'ordre de Dieu, le patriarche devrait, suivant les anciennes règles, obéir au Pape comme à son chef, indépendamment de la diversité des rites et des dogmes; car on ne doit pas laisser le certain pour le douteux. Toutefois, pour régler un grand nombre d'affaires ecclésiastiques, il convoquera un concile général, auquel il prie le patriarche de venir, suivant la promesse de l'empereur, ou en personne, ou par quelques-uns des plus grands prélats; autrement il se verra obligé de procéder contre l'empereur, contre lui et contre l'Église grecque <sup>1</sup>.

Dans sa réponse à l'empereur Innocent exprime sa joie du bon accueil qu'il avait fait aux envoyés et aux lettres dont ils étaient porteurs, et de sa réponse au sujet de la réunion des deux Églises, réponse qui, si elle n'est pas tout à fait satisfaisante, est du moins écrite avec bienveillance et respect. Quant à ce qu'il a dit à l'empereur sur le secours qu'il doit à la Terre-Sainte, il l'a dit pour l'avertir

et non pour lui faire un reproche, quoique la réprimande ne soit pas étrangère au devoir pontifical, d'après ces paroles de l'Apôtre : *Prêchez la parole, insistez à temps et à contre-temps, reprenez, priez, réprimandez en toute patience et doctrine.* Si l'empereur veut bien y réfléchir, il trouvera que son devoir exige qu'il secoure le saint sépulcre. L'Auteur de tout bien, qui rend à chacun selon ses œuvres et ne veut point de services forcés, a donné à l'homme le libre arbitre, afin que, dans les choses où il peut lui-même trouver un remède, il n'aille pas tenter Dieu. Vouloir, pour délivrer la Terre-Sainte, attendre un temps inconnu aux hommes et ne rien faire en attendant, c'est s'exposer à la voir délivrer par un autre, à être puni de sa négligence, au lieu d'être récompensé de sa sollicitude. « Est-ce que vous connaissez la pensée du Seigneur? Êtes-vous de son conseil, pour ne songer à délivrer sa terre que quand il jugera à propos de la délivrer lui-même? Mais alors quel mérite auriez-vous de vouloir l'aider, quand vous ne pourriez plus rien ni pour ni contre? Penser de la sorte n'est-ce pas taxer de folie les prophètes, qui exhortaient à faire pénitence ceux dont Dieu prévoyait que l'impénitence aggraverait le péché, comme quand Moïse pressa Pharaon de laisser partir le peuple? D'après la même opinion il ne faudrait ni se désister du vice, ni s'appliquer à la vertu, mais s'abandonner à la disposition divine, qui prévoit ceux qui doivent être damnés ou sauvés. Votre excellence impériale a lu sans doute qu'à cause du péché d'Israël les quarante jours après lesquels il devait entrer dans la Terre promise furent changés par le Seigneur en autant d'années, et, au contraire, qu'à cause de la contrition et des larmes d'Ézéchias, sa vie fut prolongée de quinze ans. Ce qui montre que la persécution des Sarrasins peut être abrégée par Celui qui, parlant de la persécution de l'Antechrist, ajoute : *Si ces jours n'eussent été abrégés nulle chair ne serait sauvée.* En outre, parmi les causes secrètes et inscrutables de l'invasion et de l'occupation de la terre orientale, le Seigneur a peut-être prévu celle-ci dans sa miséricorde : un grand nombre, quittant leurs parents et leurs amis, quit-

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 209.



tant même tout ce qu'ils avaient, suivront Jésus-Christ en prenant sa croix, obtiendront la couronne du martyr dans la défense de sa terre, et l'Église triomphante se réjouira et s'enrichira dans les cieux de ce que l'Église militante semblera perdre et déplorer ici-bas. Mais nous ne voulons pas nous arrêter davantage à ces matières, la vérité se manifestant par elle-même à qui veut bien y regarder. C'est à Votre Altesse impériale de secourir le Christ exilé, de manière à faire cesser le mal que l'on dit de vous, et pour que vous n'entendiez pas un jour ces paroles : *J'étais étranger, et vous ne m'avez pas accueilli; infirme et en prison, et vous n'êtes pas venu à moi.* » A la fin de sa lettre le Pape ajoute, pour ce qui regarde le concile, les mêmes choses qu'il avait écrites au patriarche <sup>1</sup>.

L'empereur et le patriarche, ayant reçu ses lettres et se les étant fait expliquer, se repentirent de ce qu'ils avaient écrit : l'empereur, parce qu'il s'était engagé à envoyer des Grecs au concile que le Pontife romain allait convoquer et à leur en faire observer les décrets; le patriarche, parce qu'il se trouvait convaincu, et par des raisons et par des autorités, de l'obéissance qu'il devait au Pontife romain. L'empereur donc, après une longue délibération, écrivit au Pape que, s'il faisait tenir un concile en Grèce, où les quatre premiers conciles avaient été tenus, l'Église grecque y enverrait ses députés. Puis, se jetant sur une autre matière, il s'efforça de prouver par l'Écriture même que l'empire était au-dessus du sacerdoce. A quoi le Pape répondit :

« Vous nous alléguez l'autorité de saint Pierre, qui dit : *Soyez soumis pour Dieu à toute créature humaine, soit au roi comme prééminent, soit aux ducs comme étant envoyés par lui pour la vindicte des malfaiteurs et la louange des bons*; d'où vous prétendez conclure, par un triple argument, que l'empire est au-dessus du sacerdoce, tant en dignité qu'en puissance. De ces mots : *Soyez soumis*, vous inférez que le sacerdoce est au-dessous; de ceux-ci : *Au roi comme prééminent*, que l'empire est au-dessus; de ceux-ci : *Pour la vin-*

*dicte des malfaiteurs et la louange des bons*, que l'empereur a juridiction et même puissance du glaive sur les prêtres comme sur les laïques. Mais, si vous aviez considéré la personne de celui qui parle et la force de son expression, vous ne l'auriez pas ainsi expliquée. L'Apôtre écrivait à ceux qui lui étaient soumis et les excitait à l'humilité; car si, par ces mots : *Soyez soumis*, il avait voulu soumettre le sacerdoce à ceux dont il parle, il s'ensuivrait que le moindre esclave a droit de commander aux prêtres, puisqu'il est dit : *Soyez soumis à toute créature humaine*. Quant à ce qui suit : *Au roi comme prééminent*, nous ne nions pas la prééminence de l'empereur pour le temporel, mais seulement sur ceux qui reçoivent de lui les choses temporelles; mais le Pontife a la prééminence pour le spirituel, plus digne que le temporel, autant que l'âme est au-dessus du corps. D'ailleurs il n'est pas dit simplement : *Soyez soumis*, mais il a été ajouté : *Pour Dieu*. De même il n'est pas simplement écrit : *Au roi prééminent*, mais la particule *comme* y est interposée, non sans raison peut-être. Quant à ce qui suit : *Pour la vindicte des malfaiteurs et la louange des bons*, il ne faut pas entendre que le roi ou l'empereur ait reçu la puissance du glaive sur tous les bons et sur tous les méchants, mais uniquement sur ceux qui, usant du glaive, sont soumis à sa juridiction, suivant cette parole du Sauveur : *Quiconque prendra le glaive périra par le glaive*; car personne ne doit juger le serviteur d'autrui. »

L'empereur avait cité, à l'appui de sa prétention, l'exemple de Moïse, chef du peuple, commandant au grand-prêtre Aaron; mais ils étaient prêtres tous les deux; l'exemple de Josué, qui n'était pas plus juste; car Josué était la figure de Jésus-Christ, et d'ailleurs, comme nous l'avons vu, pour les affaires importantes il était tenu de consulter Dieu par le grand-prêtre Éléazar. L'exemple de David donnant des ordres au prêtre Abiathar ne prouve pas davantage; David le faisait, non pas en tant que roi, mais en tant que prophète. D'ailleurs, quoi qu'il en soit de l'Ancien Testament, dans le Nouveau, Jésus-Christ, Roi et Pontife, s'est plus montré Pon-

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 211.

tife que Roi. Dans l'Ancien même c'est au prêtre Jérémie qu'il a été dit : *Je t'ai placé sur les nations et les royaumes pour arracher et dissiper, pour bâtir et planter*. La distinction et la différence des deux grands luminaires dans le monde indique la distinction et la différence des deux puissances, le sacerdoce et l'empire. « Si vous aviez fait réflexion à tout cela, vous ne vous permettriez pas de faire asseoir à gauche, près de votre marche-pied, notre vénérable frère, le patriarche de Constantinople, un membre si distingué et si honorable de l'Église, tandis que les autres rois se lèvent avec respect, comme ils doivent, devant les archevêques et les évêques, et les font asseoir honorablement auprès d'eux. »

Le Pape n'avait point écrit à l'empereur pour lui faire une réprimande ; l'eût-il fait, on ne pourrait le trouver mauvais ; il est de son devoir de pasteur de prier, d'exhorter, de réprimander non-seulement les autres, mais encore les rois et les empereurs, pour les amener à ce que veut le Seigneur ; car c'est à lui que le Seigneur a tout confié ; toutes les personnes : *Pais mes brebis*, sans distinction ; toutes les choses : *Tout ce que tu lieras ou délieras* ; en effet qui dit tout n'excepte rien. Si le Pape insiste là-dessus, ce n'est pas pour s'en glorifier ; sa gloire est, non dans l'honneur, mais dans le fardeau ; non dans l'élévation, mais dans la sollicitude. Aussi est-il et se dit-il non-seulement le serviteur de Dieu, mais le serviteur de ses serviteurs. Innocent termine sa lettre par souhaiter à l'empereur Alexis, pour le Siège apostolique, le dévouement de son prédécesseur l'empereur Manuel <sup>1</sup>.

Alexis pria le Pape, quelque temps après, d'obliger le roi de Jérusalem de rendre à l'empire de Constantinople le royaume de Chypre. Innocent lui rappelle dans sa réponse que le royaume de Chypre avait été conquis par Richard d'Angleterre, non sur l'empereur de Constantinople, mais sur un étranger. D'ailleurs les princes d'Occident avaient prié le Pape, de leur côté, d'engager Alexis à ne point inquiéter le roi de Chypre,

dans l'état actuel et dans l'intérêt de la Terre-Sainte. Pour pouvoir donner une réponse définitive Innocent attendait de plus amples renseignements de part et d'autre <sup>1</sup>.

Les Arméniens agissaient avec plus de sincérité que les Grecs ; leur roi Léon, surnommé le Grand, qui avait demandé et obtenu du Pape et de l'empereur d'Occident la couronne royale, écrivit de Tarse, le 23 mai 1199, une lettre à Innocent III, où il dit : « Suivant les salutaires avis de l'archevêque de Mayence, nous désirons réunir à l'Église romaine notre royaume, qui est très-étendu, et tous les Arméniens répandus au loin en divers lieux. Nous représentons en même temps à Votre Piété, par la bouche de ce prélat, les calamités et les misères du royaume de Syrie et du nôtre, auxquelles nous ne pouvons résister sans votre secours. C'est pourquoi nous vous supplions de nous l'envoyer avant que nos maux soient sans remède <sup>2</sup>.

Le catholique ou primat de l'Arménie, nommé Grégoire, écrivit de son côté au Pape, en ces termes :

« A vous qui, après le Christ, êtes le chef ; vous qui avez été consacré par lui chef de l'Église catholique romaine, mère de toutes les Églises ; vous, sublime Pape, digne, par votre prudence et votre sainteté, du trône apostolique, et aux saints archevêques, évêques, cardinaux, prêtres, clercs, et à tous ceux qui sont de votre sainte Église, salut et fraternité. Que la paix de Dieu soit entre vous ! Grégoire, serviteur de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu catholique de toute l'Église des Arméniens, fils de votre sainte Église, qui est le fondement de la loi de toute la chrétienté. Sachez que nous, archevêques, évêques, prêtres et clercs, nous prions Jésus-Christ, qui est le chef de nous tous, qu'il vous garde, vous et les vôtres, de tout mal ; car, quand vous, qui êtes le chef, vous vous portez bien, nous, qui sommes le corps, nous nous porterons bien par votre bénédiction. Sachez, seigneur, que le noble et sage archevêque de Mayence est venu vers nous, de la part de Dieu, de la part de sa

<sup>1</sup> *Gesta Inn.*, n. 62 et 63.

<sup>1</sup> *Ibid.*, n. 64. — <sup>2</sup> *Innoc.*, l. 2, *epist.* 219.



majesté l'Église romaine, et de la part du grand empereur des Romains, et nous a apporté la glorieuse couronne dont il a couronné notre roi Léon; qu'il nous a ainsi rendu cette couronne que nous avions perdue depuis si longtemps que nous étions séparés de vous; aussi l'avons-nous reçue avec une grande joie, et nous en offrons des actions de grâces à Dieu, à la sainte Église romaine et au grand empereur des Romains. Sachez, seigneur, que l'archevêque de Mayence nous a montré vos préceptes, que nous les avons écoutés de grand cœur, et que nous embrassons la loi et la fraternité de la sublime Église romaine, la mère de toutes les Églises. Nous l'avions autrefois, nous l'avons maintenant, et nous sommes à vos ordres; oui, telles sont les dispositions sincères de tous les archevêques, évêques et clercs de notre Église, qui sont répandus en beaucoup de pays et en grand nombre, par la grâce de Dieu. Et nous vous supplions de prier Dieu pour nous, parce que nous sommes à la gueule du dragon, au milieu des ennemis de la croix, au milieu de ceux qui sont naturellement nos ennemis; et nous vous supplions, pour l'amour de Dieu, de nous envoyer un secours et un conseil tel que nous puissions conserver l'honneur de Dieu et de la chrétienté, ainsi que le vôtre. Puisque nous sommes à vous et que vous pensez à nous, faites pour nous de telle sorte que nous en rendions grâces à Celui qui nous a rachetés de son sang et à la croix du Seigneur qui a fait l'univers. Que Jésus-Christ vous défende, vous et les vôtres, de tout mal, et qu'il nous donne votre bénédiction<sup>1</sup>. »

Le cardinal Conrad de Mayence, évêque de Sabine, rendit ces lettres au Pape Innocent à son retour de Palestine. Le Pape y répondit par des lettres datées du mois de novembre 1199, la première au catholique ou primat Grégoire, la seconde au roi Léon. Il les félicite l'un et l'autre de leur retour à l'obéissance du Saint-Siège, et les y affermit de plus en plus en leur rappelant les raisons et les autorités divines qui établissent la primauté de saint Pierre et de ses successeurs.

Peu après le roi d'Arménie envoya au Pape un chevalier français, de ses vassaux, nommé Robert de Margat, avec une lettre où il explique au long son différend avec le comte de Tripoli, suppliant le Pape de prendre la défense du jeune Roupen, autrement Raymond, son petit-neveu, prince d'Antioche, et d'envoyer du secours à la Terre-Sainte. Le Pape, dans sa réponse, le loue d'avoir recours à l'Église romaine non-seulement pour le spirituel, mais encore pour le temporel; mais il ajoute qu'il ne peut juger ce différend sans une pleine connaissance de l'affaire ni en l'absence des parties. C'est pourquoi il la renvoie aux légats qui doivent se rendre sous peu dans la Terre-Sainte, exhortant le roi, en attendant, à garder la paix avec tous les chrétiens. La lettre est du 18 décembre 1199. Le Pape y joignit, à la prière du roi, l'étendard de Saint-Pierre, pour s'en servir dans les combats contre les infidèles<sup>1</sup>.

Le roi d'Arménie, ayant reçu la réponse du Pape, lui envoya un chevalier allemand, nommé Garnier, avec une lettre où il se plaint que le comte de Tripoli et les citoyens d'Antioche se sont ligüés avec Rocneddin, son ennemi et l'ennemi de tous les chrétiens, et ont conjuré ensemble de l'attaquer sans cesse jusqu'à ce qu'ils le chassent de son trône. Il s'agit de Soliman, surnommé Rocneddin, cinquième sultan d'Icône, de la race des Turcs seldjoukides. Le roi exhorte le Pape à hâter le secours pour la Terre-Sainte, afin de profiter de la division des infidèles, c'est-à-dire des guerres entre le fils de Saladin et Maleck-Adel, son frère. Il le prie d'envoyer avec ses légats l'archevêque de Mayence. Il se plaint des Templiers, qui lui ont refusé du secours contre les infidèles. Enfin il prie le Pape de lui accorder une bulle par laquelle il soit défendu à toute autre Église latine que l'Église romaine de porter aucune sentence d'excommunication contre lui ou contre ses sujets, même latins. La lettre est datée de Sise, ville capitale du nouveau royaume d'Arménie<sup>2</sup>.

La lettre du roi était accompagnée de cel-

<sup>1</sup> *Gesta*, n. 109 et 111. Innoc., l. 2, *epist.* 218 et 252.

— <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 42. *Gesta*, n. 113.

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 217.

les du catholique ou primat Grégoire et de l'archevêque de Sise, chancelier du roi ; toutes deux respirent l'affection, la vénération et l'obéissance la plus filiale envers le Pape et l'Église romaine. L'archevêque prie Innocent de lui envoyer l'anneau, la mitre, avec le pallium, et d'accorder l'indulgence de la croisade à ceux qui combattraient contre les infidèles sous les ordres du roi Léon. Le Pape répondit à ces lettres le premier jour de juin 1202 ; il accorde au roi que ni lui ni aucun de ses sujets soumis au Saint-Siège ne puissent être frappés d'excommunication ou d'interdit que par le Pape ou son légat. Il envoie à l'archevêque les ornements qu'il demandait par les cardinaux qu'il envoyait en Terre-Sainte, savoir les cardinaux Soffred et Pierre de Capoue <sup>1</sup>.

Ce dernier, étant arrivé en Arménie, fut reçu par le catholique ou primat avec quelques-uns de ses suffragants, et par le roi avec les seigneurs du royaume, qui lui rendirent beaucoup d'honneur. Les jours suivants on délibéra sur la réduction de l'Église arménienne à l'obéissance de l'Église romaine, à laquelle le roi avait longtemps travaillé ; enfin il en vint à bout, mais non sans peine. Le catholique ou primat des Arméniens fit publiquement sa soumission au Pape, entre les mains du légat, suivant la forme de la bulle ; il reçut le pallium, et promit de visiter le Siège apostolique par ses nonces tous les cinq ans et d'assister en personne ou par ses députés aux conciles qui se tiendraient en Orient à son égard, comme aussi on lui promit de n'y en point tenir sans lui. Il reçut en partie les institutions ou usages de l'Église romaine, et différa la réception du reste, à cause de l'absence de ses suffragants éloignés, sans lesquels il n'eût pu le faire sans exciter du scandale. La question religieuse se termina ainsi pacifiquement, à la satisfaction de tout le monde, et le primat d'Arménie en écrivit au Pape pour lui en témoigner sa joie et lui renouveler l'hommage de sa vénération et de son obéissance filiale <sup>2</sup>.

La patrie des Allemands, c'est l'Allemagne ; la patrie des Français, c'est la France ;

la patrie des chrétiens, c'est la chrétienté, patrie du corps et de l'esprit, de la terre et du ciel, du temps et de l'éternité, de l'homme et de Dieu ; sa première origine est Dieu le Père tout-puissant, de qui émane et se nomme toute patrie au ciel et sur la terre ; son Chef et son Pontife invisible est le Fils de Dieu, Dieu fait homme, unissant en sa personne la divinité et l'humanité, le ciel et la terre, l'esprit et le corps ; la vie, l'esprit qui l'anime, c'est l'Esprit de Dieu, l'Esprit du Père et du Fils, qui consomme la Trinité dans l'unité et l'unité dans la Trinité ; son père, son chef, son pontife, son centre visible, c'est Pierre, qui toujours vit et préside dans ses successeurs. A lui le devoir de maintenir ou de rétablir la paix entre les familles ou nations de la patrie chrétienne, en pacifiant entre eux les chefs de ces familles ; à lui le devoir de veiller à la défense de la patrie commune contre les ennemis du dehors ; à lui le devoir de la sauver, surtout contre les ennemis du dedans, qui voudraient en altérer la nature divine. C'est à lui de faire tout cela, en tous temps, en tous lieux, selon son pouvoir, et c'est ce que faisait continuellement Innocent III. Nous avons vu ses continuels efforts, et en Orient et en Occident, pour pacifier tous les rois et tous les peuples de la chrétienté ; c'était notamment pour défendre la chrétienté entière contre les infidèles et lui regagner les provinces et les royaumes qu'elle avait perdus. Oui, ce que le roi et le patriarche d'Arménie lui demandaient avec de si vives instances, Innocent III le faisait de lui-même.

A peine était-il sacré que déjà il tournait les yeux vers la Terre-Sainte et pensait aux moyens d'en améliorer le sort. Il envoya aux prélats, aux princes et à tous les guerriers de la Palestine, des avertissements salutaires. Le patriarche de Jérusalem et les évêques reçurent des lettres de consolation. Il supplia les premiers de continuer à combattre avec courage sous le bouclier de la foi, à ne se laisser abattre par aucun revers, et à lutter avec la même énergie et contre l'ennemi de la croix et contre le péché. Il engagea les seconds à supporter avec résignation les coups que la Providence leur envoyait en punition de leurs égarements et à chercher à attendrir

<sup>1</sup> L. 5 *epist.* 44 et 46. — <sup>2</sup> *Gesta*, n. 116 et 117.



le Seigneur par le jeûne et la prière. Son intention, dit-il, était de contribuer de tout son pouvoir à la délivrance de la Terre-Sainte, aussitôt que Dieu le lui permettrait <sup>1</sup>.

Il attache lui-même la croix aux cardinaux Soffred et Pierre, et, pénétré de douleur sur la dévastation des lieux saints, sur le massacre des enfants et le resserrement des frontières de l'Église, il envoie des lettres de condoléance dans tous les pays du nom chrétien. « Si les croisés, dit-il aux peuples, avaient eu moins de confiance en eux-mêmes et plus de confiance en Celui qui tient dans ses mains le sort des armées, un seul eût été plus fort que mille et dix mille ; les ennemis se seraient évanouis comme de la fumée ou auraient fondu comme la cire devant le feu. Où est le fidèle qui refusera ses biens à Celui qui, en nous donnant la vie et tous les bienfaits, nous promet une récompense centuple pour l'avenir ? Levez-vous donc, chrétiens ! saisissez l'épée et le bouclier, hâtez-vous de voler au secours du Christ, afin qu'il vous envoie des secours du haut de son sanctuaire, qu'il conduise lui-même vos bannières à la victoire ! N'est-il pas Celui qui précipita dans la mer les chevaux et les chariots de Pharaon ? N'est-il pas le Dieu des faibles, pouvant briser d'un souffle l'arc des puissants et courber l'orgueil de ceux qui ne croient pas en lui et qui placent leur confiance non en Dieu, mais en leur audace ? »

Enfin tous ceux qui voulaient affronter les dangers des croisades recevaient d'Innocente au nom de Dieu et des saints apôtres, l'absolution des péchés, si toutefois ils s'en repentaient sincèrement. Il promettait le pardon à ceux mêmes qui avaient osé porter une main sacrilège sur les prêtres du Seigneur. L'Église étendait ses indulgences. Les biens des princes et de tous les croisés étaient placés, pendant leur absence, sous la protection immédiate du Saint-Siège, des archevêques et des évêques. Les intérêts des sommes empruntées pour payer les équipements étaient remis. Les souverains furent autorisés à exiger des Juifs de faire aux nouveaux croisés la remise des intérêts que ceux-ci leur de-

vaient et à leur interdire tout commerce ou négoce en cas de résistance. On recommanda aux croisés d'éviter surtout l'orgueil, l'ivrognerie et la débauche, regardés comme la source des désastres précédents. Celui qui ne voulait pas entreprendre le voyage en personne avait le choix d'équiper des hommes capables qui devaient rester deux ans en Palestine, ou d'employer les frais d'équipement à fortifier les villes et à soutenir les guerriers de l'Orient. Chacun enfin devait contribuer selon ses facultés au succès de la sainte expédition. Les ordres de Cîteaux et de Prémontré furent obligés de donner le cinquantième, le clergé de tout rang le quarantième, et les cardinaux le dixième de leurs revenus. Innocent lui-même s'imposa cette contribution et fit armer en outre à ses frais un vaisseau qu'il chargea de provisions de toute espèce. Il espérait ainsi écarter ce reproche « que l'Église romaine imposait à ses enfants des fardeaux qu'elle se gardait bien de porter. » Prévoyant peut-être qu'on suspecterait l'emploi des sommes perçues pour les croisades et qu'on pourrait supposer qu'elles servaient à enrichir le trésor des Papes, ce Pontife ordonna que les subsides de tous les pays seraient confiés à deux chevaliers de l'Hôpital et du Temple et à l'évêque du diocèse, pour soulager les malheurs particuliers des croisés ; ce qui restait devait être remis entre les mains du Pape pour être employé à solder l'armée ou à subvenir à d'autres besoins.

Il chargea de plus un cardinal de suivre l'expédition et de prier pour l'armée militante, comme Aaron pria contre les Amalécites. Il remit ensuite à ce prélat une somme considérable que lui et ses cardinaux avaient amassée sur leurs revenus, pour soulager les chrétiens de la Judée. Il envoya des évêques à Pise, à Gênes et à Venise, pour rappeler aux peuples leurs obligations envers le Rédempteur. Il fit souvenir les Vénitiens de la clause du concile de Latran par laquelle il leur était défendu de vendre ou d'échanger avec les infidèles des provisions de guerre, du fer, du chanvre, de la poix, des clous, du bois travaillé ou non travaillé, des armes, des galères et des vaisseaux. Il re-

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 12 ; l. 2, *epist.* 131. — <sup>2</sup> L. 1, *epist.* 11, 12, 13, 302, 345.

commanda aux évêques de la Pouille et de la Calabre de parcourir les villes et les châteaux forts pour encourager la bourgeoisie et la noblesse à se réunir comme une muraille contre les ennemis de Dieu. Le duc de Hongrie (André) se montra disposé à remplir le vœu de son père. Innocent chercha à engager les ducs de Souabe et d'Autriche à rendre à Richard la rançon que l'empereur Henri VI avait extorquée à ce monarque d'une manière honteuse <sup>1</sup>. Dans toutes les églises on devait dire, après la messe, une prière particulière pour les pèlerins, et offrir, une fois par semaine, le saint Sacrifice pour les chrétiens luttant contre le malheur et la détresse de la Palestine <sup>2</sup>.

C'est pour la défense commune de la chrétienté qu'il travaille à rétablir la paix entre les rois d'Angleterre et de France. « Mes yeux, dit-il en l'année 1198, sont abattus, mon gosier enroué à force d'appeler; mais les princes aiment mieux se livrer honteusement à la débauche ou se faire la guerre l'un à l'autre que d'aller venger le Sauveur de l'outrage de ses ennemis <sup>3</sup>. »

Il reproche au comte de Toulouse la multitude de ses débordements, qui l'ont séparé de l'Eglise, et lui offre les moyens de laver l'ancienne tache et d'acquérir de nouveaux éloges. « Si la foi et la crainte de Dieu, lui écrit-il, n'enflamment pas votre courage, que du moins le souvenir de votre aïeul Alphonse vous mette les armes à la main. » Innocent ne dédaigne pas même le comte de Forcalquier, objet de mépris pour l'Eglise, et lui présente la possibilité du retour, le pardon et l'absolution.

Il montre à ce prince parjure la perspective d'une couronne immortelle s'il veut joindre ses forces à l'armée prête à voler au secours de la Palestine. Le souverain Pontife, qui sentait qu'une expédition aussi lointaine est toujours hasardeuse lorsqu'on ignore les forces et les moyens de résistance des adversaires, ordonna au patriarche de Jérusalem de lui adresser un rapport détaillé et exact sur la situation des pays sou-

mis aux Sarrasins et sur le nombre des combattants qu'ils pouvaient mettre sur pied <sup>1</sup>.

C'est pour préparer les succès de la croisade qu'il négocie avec l'empereur de Constantinople et travaille à mettre la paix entre les princes latins de Syrie, qui, au lieu de s'unir étroitement contre les infidèles, se divisaient et éclataient en dissensions. Ainsi voit-on dans les débris du royaume de Jérusalem les ordres du Temple et de l'Hôpital en venir aux mains au sujet d'une possession contestée, et le Pape être obligé de faire intervenir son autorité pour étouffer cette lutte scandaleuse. A l'est la méfiance éloigne le roi d'Arménie du prince d'Antioche, tandis que leur foi et leurs dangers communs eussent dû les rapprocher. Le comte de Tripoli s'occupait bien moins de remplir ses devoirs de chrétien que d'étendre sa domination. Les hauts dignitaires du rite latin étaient loin de prêcher par leur exemple et leurs discours la modération et la concorde. Les patriarches de Jérusalem et d'Antioche, ayant tous deux des prétentions sur l'archevêché de Tyr, vivaient presque en hostilité ouverte. On reprochait au premier des passions haineuses et de l'incertitude dans le caractère pour avoir conféré le sacrement de mariage à Amauri de Chypre, roi de Jérusalem, avec Isabelle, après avoir cherché à l'empêcher. Plusieurs évêques cherchaient à exercer sur leurs diocésains, qui s'étaient réfugiés à Ptolémaïs, des droits dont ils jouissaient seulement dans leur patrie, et cela au détriment de l'évêque du lieu. Celui-ci même ne put, sans le secours du Pape, résister à une persécution de chanoines contre son Eglise appauvrie. Aussi le cœur d'Innocent saignait-il en voyant les ecclésiastiques, les laïques et les prélats s'attirer la colère de Dieu, au lieu de mériter sa miséricorde par la prière, le jeûne et la pratique des bonnes œuvres <sup>2</sup>. C'est pourquoi nous le verrons bientôt prendre des mesures énergiques afin de faire cesser ces désordres.

L'année suivante (1199), malgré la situation défavorable des principaux royaumes de

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 220, 236, 242. — <sup>2</sup> L. 1, *epist.* 300, 302, 336, 343, 508. — <sup>3</sup> L. 1, *epist.* 348, 346, 345, 336, 406.

<sup>1</sup> J. de Vitri, *Hist. orient.*, l. 3, Hurter, l. 2. — <sup>2</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 353, 354; l. 2, *epist.* 259; l. 1, *epist.* 567, 505, 440, 516, 518. Hurter, l. 3.



la chrétienté, Innocent ne ralentit pas son zèle ; il ne cesse d'avertir, d'exhorter et de préparer des ressources pour la guerre sacrée. Il loue les congrégations de Cîteaux, de Clairvaux, des Prémontrés et d'autres ordres, de leurs veilles, de leurs jeûnes et de leurs bonnes œuvres, mais en leur recommandant de ne point oublier Celui qui, chassé de sa patrie, est devenu un étranger, et qui implore leur secours, se tenant et frappant à leur porte. Il fait un nouvel appel aux ordres religieux et au clergé de tous les royaumes, leur peignant vivement la détresse du petit nombre des croisés, le danger imminent auquel ils seraient exposés si les princes sarrasins, maintenant divisés, venaient à s'unir<sup>1</sup> ; il encourage le clergé chrétien à faire des dons volontaires ; il leur prêche d'exemple et presse la rentrée des contributions volontaires. Il ordonne d'établir un tronc dans toutes les églises afin que chacun y puisse déposer son offrande, et de dire une messe par semaine pour les contributeurs. Les archevêques reçoivent l'autorisation de changer les pénitences en aumônes destinées à aider les chevaliers nécessiteux qui s'étaient engagés sous serment à servir au moins un an en Palestine. Pour constater ce service ils devaient apporter à leur retour un certificat du roi, ou du patriarche de Jérusalem, ou du grand-maître soit de l'Hôpital, soit du Temple. Les fonds furent quelquefois détournés, mais non impunément, car les receveurs étaient suspendus de leurs fonctions<sup>2</sup>. Enfin, comme le peuple chrétien de la Terre-Sainte a autant besoin de bras que d'argent, il recommande au clergé d'engager sous la croix tous ceux qui peuvent porter les armes<sup>3</sup>.

« Publier la parole du Seigneur, qui a recommandé de prendre la croix à ceux qui veulent le suivre, tel est le devoir du souverain pasteur. La situation des frères d'Orient est tellement déplorable que chaque laïque doit prendre la croix et tirer l'épée, s'il en a la force, et, s'il ne l'a pas, ouvrir la main et faire des offrandes. Avec quelle sévérité un roi de la terre captif et rendu à la liberté ne

jugerait-il pas ses vassaux si ceux-ci n'étaient pas venus à son secours pour les délivrer ! C'est ainsi que le Roi des rois, le Maître des souverains, jugera les hommes pour lesquels il a versé son sang et donné sa vie, en les accusant d'ingratitude et de parjure<sup>4</sup>. Les pauvres qui, au lieu de combattre, seraient obligés de mendier ; les faibles, dont la présence serait plus embarrassante qu'utile, doivent rester dans leur patrie ; c'est aux grands seigneurs, qui peuvent conduire des guerriers à leurs frais, c'est aux ouvriers et aux agriculteurs, qui peuvent s'entretenir de leur travail, à accomplir cette grande œuvre. Il faut également détourner les femmes d'entreprendre le pèlerinage sans être accompagnées de leurs maris et les exhorter à se dégager de leurs vœux par des offrandes. Ceux qui sont trop vieux peuvent remplacer l'accomplissement de leurs vœux en exerçant des œuvres de bienfaisance ou en se soumettant à la discipline d'un couvent. » Quant aux dispenses qui avaient été obtenues subrepticement du Pape Célestin, elles sont déclarées de nulle valeur<sup>5</sup>.

Les sollicitations du Pape, quelque pressantes qu'elles fussent d'ailleurs, n'eurent pas toujours le succès désiré, ce qui le força à les renouveler<sup>6</sup> ; c'est pourquoi il se plaint du petit nombre de ceux qui ont ceint l'épée<sup>7</sup>. Il est obligé de rappeler au clergé de France la promesse qu'il avait faite au concile de Dijon, entre les mains de Pierre de Capoue, son légat, d'abandonner au profit de la Terre-Sainte le trentième de ses revenus<sup>8</sup>. Mais les obstacles ont beau se multiplier, Innocent ne se décourage pas.

C'est surtout le roi de France qu'il cherche à toucher par la peinture des maux qui pèsent sur le royaume de Jérusalem ; il lui dit que le Seigneur lui-même semble avoir marqué le moment de porter un coup décisif en semant la discorde parmi les Sarrasins. C'est pourquoi il doit non-seulement permettre aux croisés de partir, mais encore les y forcer, et fournir lui-même un certain nombre de guerriers afin de payer du moins

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 268. 269. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 141. — <sup>3</sup> L. 2, *epist.* 271. Hurter, I. 3.

<sup>4</sup> Innoc., I. 2, *epist.* 271. — <sup>5</sup> L. 2, *epist.* 23. — <sup>6</sup> L. 1, *epist.* 69. — <sup>7</sup> L. 2, *epist.* 271. — <sup>8</sup> *Gesta*, n. 48.

la dîme au Seigneur. Mais, comme des troupes nombreuses ne peuvent traverser la mer en si peu de temps, il supplie Philippe d'envoyer provisoirement, pour la défense du pays, quelques chevaliers avec des armes, des chevaux et d'autres munitions. Il le prie d'engager l'empereur de Byzance à ne pas faire la guerre au roi Amauri, au sujet de l'île de Chypre, afin que, dans l'état de détresse où se trouve actuellement le peuple chrétien, il n'inquiète pas un prince qui lui-même a grand besoin de protection. Il annonce à Philippe qu'il se propose d'envoyer de son côté un député à l'empereur<sup>1</sup>.

L'homme qui contribua le plus à toucher les cœurs en France et dans les Pays-Bas fut le curé Foulque, de Neuilly-sur-Marne, entre Paris et Lagny. C'était un homme de grand zèle, d'ailleurs simple et peu lettré. Il avait d'abord mené une vie peu régulière; touché de Dieu, il se mit à gouverner sa paroisse avec grand soin et commença de prêcher aux environs, exhortant le peuple au mépris des choses de ce monde. Il reprenait les pécheurs d'un ton sévère, principalement les femmes de mauvaise vie et les usuriers, dont le nombre était excessif dans ces provinces. Foulque disait la vérité nûment et sans épargner personne, ce qui, dans les commencements, lui attira de la contradiction et du mépris, en sorte que pendant deux ans il eut peu de succès.

Reconnaissant que la science lui manquait, il allait à Paris dans les écoles de théologie, écoutait les docteurs, écrivait sur ses tablettes quelques passages de l'Écriture et quelques maximes de morale; puis il en profitait pour prêcher le dimanche dans son église ce qu'il avait appris pendant la semaine. Pierre le Chantre, dont il allait souvent prendre les leçons, admirant la ferveur de ce bon prêtre, l'engagea une fois à prêcher à Saint-Séverin de Paris, en sa présence et en celle d'un grand nombre d'étudiants; Dieu lui donna tant de grâce que son maître et les autres auditeurs disaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Depuis ce temps les professeurs et leurs disciples s'invitaient l'un l'au-

tre à venir entendre ses sermons, tout simples et rudes qu'ils étaient. Ceux des savants de ce temps-là étaient pleins de divisions et de subdivisions, de lieux communs, d'allégories et d'allusions aux paroles de l'Écriture, bons pour les savants, inutiles pour le peuple.

Un jour donc, comme Foulque prêchait à Paris dans la place de Champeaux, devant une grande multitude de clergé et de peuple, il parla avec tant de force et d'éloquence qu'un grand nombre, touchés de componction, jetèrent leurs habits et leur chaussure, se prosternèrent à ses pieds, lui présentèrent des verges ou des courroies, le priant de les châtier de leurs péchés, dont ils faisaient une confession publique. Foulque, rendant grâces à Dieu, les embrassait avec effusion de cœur et leur donnait les conseils convenables; il recommandait aux usuriers et aux pillards de restituer selon leur possible; les femmes de mauvaise vie se coupaient les cheveux et renonçaient à leurs désordres. Foulque en maria plusieurs, d'autres embrassèrent la continence, et, pour leur assurer une retraite, il fonda l'abbaye Saint-Antoine, sous la règle de Cîteaux. Le bon curé de Neuilly s'acquittait tant d'autorité que les écoliers et les docteurs mêmes venaient l'écouter, et apportaient à leur tour des tablettes et du papier pour recueillir ses discours et en faire usage dans leurs sermons; mais ceux de Foulque n'avaient pas la même force dans la bouche des autres. Il exhortait les docteurs à faire leurs leçons courtes, utiles et agréables, et il persuada à plusieurs de retrancher beaucoup de vaines subtilités et de questions superflues. Il y en eut même qui se rendirent ses disciples et se joignirent à lui pour aller prêcher, entre autres Pierre le Chantre, Pierre de Roissy; l'abbé de Persaigne, de l'ordre de Cîteaux; Eustache, abbé de Saint-Germain; Albéric de Laon, archidiacre de Paris, depuis archevêque de Reims; Étienne Langton, Gautier de Londres, et plusieurs autres.

« C'étaient, dit l'historien protestant d'Innocent III, c'étaient des missionnaires prêchant contre les vices dominants; ces sortes de fonctions sont toujours d'une haute im-

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 251.



portance ; elles le sont surtout lorsque le genre humain est fortement entraîné par ses passions et enivré de ses prétendus avantages ; elles sont nécessaires pour que la voix qui appelle en vain le monde à des sentiments meilleurs prononce du moins son jugement <sup>1</sup>.»

Foulque prêcha par toute la France, en Bourgogne, dans la Flandre et dans une grande partie de l'Allemagne, invité par les évêques et reçu partout comme un ange. Dieu lui communiqua même le don des miracles, en sorte qu'il guérissait toutes sortes de maladies par la seule imposition des mains et le signe de la croix ; mais il ne guérissait pas indifféremment tous les malades qui se présentaient ; il y en avait qu'il refusait absolument de guérir, disant aux uns que cela n'était pas avantageux pour leur salut, à d'autres qu'ils n'avaient pas encore fait assez de pénitence.

Un jour on lui amena deux muets, auxquels il ouvrit la bouche, souffla dedans, puis leur commanda de parler. Eux tardant à obéir il leur donna des soufflets, comme pour les y contraindre, et ils parlèrent aussitôt. Une autre fois des gentilshommes lui présentèrent un jeune homme de leur famille qui était tout impotent. Foulque leur fit une sévère réprimande sur la vanité de leur parure et commanda au jeune homme de descendre de cheval. Comme il n'obéissait pas, parce qu'il ne pouvait se remuer, Foulque lui commande une seconde fois, au nom de Jésus-Christ ; mais, voyant qu'il ne descendait pas encore, il pousse vers lui son cheval, levant son bâton comme pour le frapper. Le jeune homme, effrayé, se laisse tomber à terre ; Foulque le relève guéri et le fait courir devant lui, plein de joie, la longueur d'un champ <sup>2</sup>.

On attribue bientôt à ses vêtements la vertu de guérir et ses habits sont plus d'une fois déchirés en lambeaux. La foule se presse tellement autour de lui qu'il est quelquefois obligé d'employer la force et la ruse pour l'éloigner de sa personne. « Mes vêtements ne sont pas bénits, s'écria-t-il un jour que ses auditeurs voulaient les déchirer sur son

corps ; mais voilà ceux d'un homme que je vais bénir. » A peine a-t-il fait le signe de la croix sur lui que chacun se hâte d'en arracher un morceau et de l'emporter comme une relique. Ailleurs il ne peut obtenir silence qu'en maudissant les perturbateurs ou bien il se sert de son bâton jusqu'à faire des blessures ; ceux qui en sont frappés baient leur sang comme étant sanctifié par un homme de Dieu. Ces choses, rapportées par le cardinal Jacques de Vitri <sup>1</sup>, arrivèrent surtout depuis que Foulque eut été chargé de prêcher la croisade. Ce bon prêtre n'avait du reste rien de singulier dans son habit, sa nourriture et sa manière de vivre ; il allait à cheval et mangeait ce qu'on lui donnait.

Foulque commença à prêcher dès l'année 1195 ; le cardinal Pierre de Capoue, légat en France, y trouvant sa réputation faite, se servit utilement de lui pour la croisade. Le Pape lui-même écrivit à Foulque une lettre où il l'exhorte à employer le talent que Dieu lui a donné pour l'instruction de son peuple, et lui donne pouvoir de choisir, avec le conseil du légat, ceux d'entre les moines noirs, les moines blancs ou les chanoines réguliers qu'il jugerait les plus propres à prêcher avec lui <sup>2</sup>. On appelait alors moines noirs ceux de Cluny et moines blancs ceux de Cîteaux.

Foulque se croisa lui-même, avec l'évêque de Langres, dans une assemblée générale de l'ordre de Cîteaux. Il demanda à quelques abbés présents de l'aider dans ses missions ; cette prière lui étant refusée, il se plaça devant la porte du couvent, adressa ses exhortations à une foule innombrable, et aussitôt nobles et vilains, vieillards et jeunes gens, et jusqu'à des femmes se pressèrent autour de lui pour recevoir la croix de ses mains, dans l'espérance de marcher sous sa conduite contre les infidèles <sup>3</sup>.

Dans ses voyages il arriva à Écris, château situé dans la forêt des Ardennes. Profitant de la trêve qui existait entre la France et l'Angleterre, le comte Thibault de Champagne y avait réuni dans un tournoi un grand nombre de seigneurs et de nobles. Foulque leur adressa la parole et leur représenta qu'ils

<sup>1</sup> Hurter, l. 3. — <sup>2</sup> Otton de Saint-Blaise, c. 47.

<sup>1</sup> Jacques de Vitri, l. 1. — <sup>2</sup> Innoc., l. 1, *épist.* 398. — <sup>3</sup> Radulphe. Coggeshale. Hurter, l. 3.

pouvaient acquérir dans les combats de la Terre-Sainte une gloire plus brillante que dans les tournois. A peine cette jeunesse héroïque eut-elle entendu la parole de l'homme célèbre qu'elle se sentit animée du zèle religieux de ses pères et du désir de conquérir dans la Terre-Sainte la plus belle gloire qui pût couvrir le front du chevalier chrétien.

Alors prit la croix le comte Thibault de Champagne, aussi versé dans la poésie que dans l'art de la guerre, seigneur âgé de vingt-deux ans, que dix-huit cents chevaliers reconnaissaient pour suzerain, neveu des rois de France et d'Angleterre, frère de celui de Jérusalem et beau-frère du roi de Navarre. A lui se joignit le comte Louis de Blois, qui se glorifiait également d'une illustre parenté et qui avait seulement cinq ans de plus que Thibault; marchant sur les traces de son père, il quitta sa patrie pour ne plus la revoir. Tous deux devaient se trouver heureux de pouvoir échapper à la colère de Philippe, leur oncle, pour avoir porté du secours à Richard, qui était aussi leur oncle. Simon de Montfort, ce chevalier intrépide et pieux, se réjouissait d'aller une seconde fois, avec de tels compagnons, dans une terre déjà témoin de sa bravoure, de sa persévérance et de ses stratagèmes. Les frères Renaud et Bernard de Montmirail, de l'illustre maison de Donzy, suivirent l'exemple de leurs cousins. L'évêque de Troyes ne se laissa retenir ni par son âge avancé ni par la bulle romaine qui l'avait relevé de ses vœux; il se mit à la suite de son seigneur. Leur exemple fut suivi par les comtes Gautier et Jean de Brienne, le premier destiné à trouver un tombeau en Italie, le second à conquérir une couronne en Orient. On vit partir également deux des cinq frères de l'illustre maison de Joinville, dont la vertu chevaleresque faisait le plus beau patrimoine; ils étaient oncles du fidèle compagnon de saint Louis; Gautier de Montpelier, qui dut à sa prudence l'administration du royaume de Chypre; Milo de Brabant, qui mérita par sa bravoure ou la souplesse de son esprit de faire partie des députés envoyés à l'empereur grec; vinrent ensuite Manassé de Lille, Macaire de Sainte-Menehould, Re-

naud de Dampierre, Godefroi de Villehardouin, maréchal de Champagne et écrivain de cette croisade. Des domaines particuliers du roi venaient Nivelon, évêque de Soissons, qui, par sa conduite, son éloquence et son zèle, acquit autant de considération près des croisés que près du Pape; Matthieu et Gui, l'oncle et le neveu, tous deux de la plus haute noblesse de France, le premier de la maison de Montmorency, le second de celle de Couci. Matthieu passait pour un héros tel que le plus habile combattant n'osait se mesurer avec lui, et que Richard Cœur-de-Lion se glorifiait avec une sorte de vanité de l'avoir vaincu dans un combat singulier. Tous ceux-là et d'autres se réunirent, bien déterminés à soutenir une cause pour laquelle un grand nombre de guerriers avaient déjà versé avant eux leur sang, sacrifié leur fortune et leur vie<sup>1</sup>.

Si la noblesse avait des tournois ou des fêtes militaires qui n'étaient pas sans inconvénient, le clergé de Paris avait alors une fête, un tournoi clérical d'étrange sorte. Le jour de l'Épiphanie le bas clergé de la cathédrale prenait le premier rang, occupait les hautes stalles du chœur, présidait à tout l'office, désignait le célébrant, appelé pour cela l'évêque des fous, allait le chercher en grande cérémonie à son logement, lui donnait un grand repas dans l'église même, le conduisait en procession solennelle par la ville, accompagnant le tout de bien des cérémonies burlesques ou même indécentes. Ainsi, au *Magnificat*, on répétait un grand nombre de fois le verset : *Deposuit potentes de sede*, avec un vacarme effroyable, pour faire entendre aux chanoines qu'ils étaient déposés de leurs hautes stalles ce jour-là et que les petits clercs y étaient élevés à leur place. Aussi appelait-on cette fête la *fête des Fous*. Bien des évêques l'avaient tolérée, les abus étant d'abord, sans doute, moins graves; mais le cardinal de Capoue, ayant appris ce qu'il en était, rendit une ordonnance pour l'abolir; l'évêque de Paris, Maurice de Sully, en fit une de son côté dans le même sens; leurs efforts réunis parvinrent à la supprimer, au moins pour un

<sup>1</sup> Hurter, I. 3. Albéric, p. 423. Innoc., I. 8, *epist.* 72, 131.



temps. Le fâcheux état de la Terre-Sainte, la prédication de la croisade servirent à faire sentir l'inconvenance d'un amusement pareil.

Dans les croisades précédentes les Juifs avaient eu à craindre ou à souffrir ; dans la quatrième ils furent tranquilles. Le Pape fit une ordonnance à leur égard, ordonnance qui est empreinte de la plus douce humanité, et qui nous fait voir la conviction d'Innocent sur les véritables rapports des Juifs et des chrétiens. « Ils sont, dit-il, les témoins vivants de la véritable foi chrétienne. Le chrétien ne doit point les exterminer ni même les opprimer, pour qu'il ne perde pas lui-même la connaissance de la loi. Comme dans leur synagogue ils ne doivent point aller au delà de ce que la loi leur permet, ainsi nous ne devons point les troubler dans l'exercice des privilèges qui leur sont accordés. Quoiqu'ils aiment mieux persister dans l'endurcissement de leur cœur que de chercher à comprendre les oracles des prophètes et les secrets de leur loi et à parvenir à la connaissance du Christ, ils n'en ont pas moins droit à notre protection. Ainsi, comme ils réclament notre secours, nous accueillons leur demande, et nous les prenons sous l'égide de notre protection, conduit par la mansuétude de la piété chrétienne, et, suivant les traces de nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, de Calixte, d'Eugène, d'Alexandre, de Clément et de Célestin, nous défendons à qui que ce soit de forcer un Juif au baptême ; car celui qui y est forcé n'est pas censé avoir la foi ; mais, s'il consent à le recevoir, que personne ne s'avise d'y mettre obstacle. Aucun chrétien ne doit se permettre des voies de fait à leur égard, s'emparer de leurs biens ou changer leurs coutumes sans jugement légal. Que personne ne les trouble dans leurs jours de fête, soit en les frappant, soit en leur jetant des pierres ; que personne ne leur impose, pendant ces jours, des ouvrages qu'ils peuvent faire en d'autres temps. En outre, pour nous opposer de toutes nos forces à la perversité et à la cupidité des hommes, nous défendons à qui que ce soit de violer leurs cimetières ou de déterrer leurs cadavres pour de l'argent. Ceux qui contre-

viendront à ces défenses seront excommuniés <sup>1</sup>. »

Mais si Innocent regardait un baptême forcé comme une profanation des choses saintes, il ne croyait pas qu'on devait se refuser au désir de ceux qui voulaient le recevoir <sup>2</sup>. Il voulait qu'on traitât avec bienveillance les Juifs convertis et qu'on les soutint dans leurs besoins, pour que la honte et la pauvreté ne les portassent pas à l'apostasie. Il reproche à un évêque d'avoir négligé cette œuvre de piété, qu'il a pourtant les promesses et de cette vie et de la vie future. « C'est un déshonneur pour les chrétiens, dit-il, de laisser un Juif qui a quitté les ténèbres pour la lumière dans le besoin au milieu de leur opulence, et de le forcer ainsi par leur avarice à retourner à ses anciennes erreurs <sup>3</sup>. » C'est pourquoi il recommande un Juif converti à une abbaye d'Angleterre, en priant les moines de lui fournir la nourriture et les vêtements, ajoutant qu'il n'apprendrait pas avec indifférence le refus de cette charité <sup>4</sup>.

Les rois et les princes de Sicile tantôt persécutaient cruellement les Juifs, tantôt les comblaient de faveurs ; au lieu de les persécuter l'Église les protège ; mais elle n'entend pas qu'ils abusent de cette protection. « La mort du Christ, dit Innocent III, a rendu les chrétiens libres et les Juifs esclaves ; ils ne doivent donc pas s'élever contre les chrétiens <sup>5</sup>. » Il fit de sévères reproches aux princes qui se servaient des Juifs pour l'oppression de leurs sujets ou pour des actes usuraires <sup>6</sup>. Il ne voulait pas que des chrétiens se missent au service des Juifs comme valets ou nourrices, qu'ils témoignassent en leur faveur, ou que, dans leurs fêtes, ils se donnassent des libertés qui pouvaient scandaliser les chrétiens <sup>7</sup> ; il défendit même aux journaliers de demeurer dans leurs maisons <sup>8</sup>. En Espagne, toutes les fois qu'une esclave sarrasine se faisait baptiser, elle acquérait la liberté avec le baptême, et l'Église était tenue de payer à son maître une somme

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 302. — <sup>2</sup> L. 9, *epist.* 150. Hurter, l. 3. — <sup>3</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 206. — <sup>4</sup> L. 2, *epist.* 234. — <sup>5</sup> L. 8, *epist.* 121. — <sup>6</sup> L. 10, *epist.* 190. — <sup>7</sup> L. 7, *epist.* 188. — <sup>8</sup> L. 7, *epist.* 194.

convenue. Le roi de Castille ayant soutenu des Juifs qui demandaient un prix trop élevé, Innocent se déclara contre lui, disant qu'un prince chrétien ne devait pas élever la synagogue ou la mosquée au-dessus de l'Église<sup>1</sup>.

En l'an 1200 le comte de Flandre et de Hainaut, beau-frère du comte de Champagne et de Philippe-Auguste, Baudouin, l'un des plus puissants princes, fit le vœu de se croiser, au commencement du carême, dans l'église de Saint-Donatien, à Bruges ; il espérait expier en prenant la croix les erreurs d'une jeunesse qui n'était pas exempte de reproche et quelques torts envers l'Église. Ni l'attrait que lui offrait un pays riche et bien cultivé, ni le sincère attachement des bourgeoisies industrielles de villes considérables, ni son amour pour ses deux filles, privées désormais des soins de leur mère, puisqu'elle prenait la croix avec lui, ne purent le retenir. Telle fut sa piété que déjà dès son enfance on le vit marcher sur les traces de ses parents, et témoigner au commencement de son règne, plus que tout autre prince, de sa bienveillance pour l'Église. Son exemple entraîna la noblesse flamande. Son épouse Marie, ses deux frères, Henri et Eustache, son cousin Thierry prirent aussi la croix ; de plus Conon de Béthune, dont on admirait la piété et l'éloquence ; Jacques d'Avesnes, fils de celui qui, sous le même nom, s'était rendu célèbre dans la troisième croisade.

On s'étonnera peut-être que dans une histoire de l'Église de Dieu nous mettions les noms de tant d'hommes de guerre ; mais Dieu lui-même nous en donne l'exemple ; son Écriture sainte nous apprend les noms des braves de David et leurs principaux exploits<sup>2</sup> ; et si Dieu a célébré les héros de David combattant pour un coin de la terre, devons-nous taire les héros du Christ combattant pour le salut de tout le monde ? Il y a plus ; on nous a fait consumer la plus grande partie de notre jeunesse, même dans les écoles ecclésiastiques, à étudier et à admirer les héros plus ou moins fabuleux d'Homère et de Virgile, les héros plus ou moins barbares de la Grèce et de Rome païenne, et on nous a laissé

ignorer les héros chrétiens de nos patries ! et on nous a laissé conclure que le Christianisme amoindrit les courages, que la piété abaisse les héros ! Calomnie inexpiable contre Dieu et son Christ. Nous le disons avec la conviction la plus profonde, après avoir comparé les uns avec les autres, nous admirons les héros des croisades, les Godefroi, les Tancrede, dépeints dans leur simplicité par les chroniqueurs, nous les mettons bien au-dessus des héros poétiques d'Homère et de Virgile, de Cornélius Népos et de Plutarque. Non-seulement nous les admirons, mais nous les aimons, parce qu'à une valeur égale et souvent plus grande ils joignent la piété, la douceur, la modestie, l'humilité même. Non-seulement nous les admirons et nous les aimons, mais nous leur portons une sincère reconnaissance ; car, après Dieu, c'est à eux et à leur vaillante épée que la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière doit d'être chrétienne, doit d'être à la tête de l'humanité. Honneur donc à eux ! Puissent leurs descendants, s'il en reste, se montrer toujours dignes de leurs ancêtres ! Leurs noms sont une gloire de l'humanité chrétienne.

Au sud-ouest de l'Allemagne les résultats ne furent pas moins satisfaisants qu'ailleurs, là, et principalement en Alsace, Martin, abbé de l'ordre de Cîteaux, prêchait la croisade d'après les instructions qui lui avaient été données par le Pape. Doué d'un extérieur agréable, d'un commerce prévenant, d'une éloquence entraînante et d'une grande profondeur d'esprit, cet homme, qui possédait l'affection de ses frères et la considération des gens du monde<sup>1</sup>, devait réussir d'autant plus qu'il donnait à tous l'exemple. La noblesse de cette province et celle du Brisgau répondirent volontiers à son appel ; à sa voix Luthold, évêque de Bâle, abandonna aussi son évêché. Il est vrai que souvent d'oisifs mercenaires avaient recours à cette ressource pour se faire entretenir, pour chercher fortune et trouver l'occasion de déployer leur humeur belliqueuse ; que d'autres marchaient dans le but de se soustraire à leurs créanciers ; mais toujours est-il que le

<sup>1</sup> L. 8, *epist.* 50. Hurter, 1. 3. — <sup>2</sup> 1 Paral., 11.

<sup>1</sup> Gunther, apud Canis., t. 4.



grand nombre était mû par un zèle pur et par la conviction de consacrer leur épée à une entreprise agréable à Dieu. Ces convictions les portaient à se séparer de leurs femmes et de leurs enfants bien-aimés, à abandonner ou à vendre leurs plus belles possessions afin de se mettre à même de joindre l'armée, espérant acquérir, pour tous ces sacrifices et ces fatigues, une récompense céleste. Un écrivain appartenant à une époque postérieure, attribue à l'éducation ces sentiments élevés, « attendu, dit-il, qu'alors la jeunesse ne passait pas sa vie dans les écuries et dans les jouissances de la chair, mais bien dans les couvents, ces abondantes pépinières du Christianisme, où, sous la direction de pères pieux et instruits, elle se préparait par l'étude et la prière, à entrer honorablement dans la carrière de la vie <sup>1</sup>. »

Plus d'une personne habituée à regarder les siècles du moyen âge comme des siècles d'ignorance et de barbarie s'étonnera d'y entendre parler d'études, de sciences, de lumières. Cet étonnement ne vient pas de l'ignorance de ces siècles, mais de notre ignorance à nous-mêmes. Une preuve, entre beaucoup d'autres. Si on demandait à bien des hommes instruits de nos jours combien il y a eu d'écrivains pendant le douzième siècle, plus d'un répondrait qu'il n'y en avait point ou très-peu. Or les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* ont donné, à la fin du quinzième volume, la table générale des écrivains du douzième siècle dont les articles se trouvent dans leur histoire. Eh bien ! pour la France seule, pendant ce siècle seul, il se trouve, de compte fait, huit cent vingt et un écrivains, dont cent soixante-dix-huit anonymes et six cent quarante-trois connus par leur nom.

Les principaux chefs de la croisade se réunirent d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne. Dans leur assemblée ils donnèrent le commandement de la sainte expédition à Thibault, comte de Champagne. On décida dans la même assemblée que l'armée des croisés se rendrait par mer en Orient. D'après cette décision six députés furent envoyés à

Venise afin d'obtenir de la république les vaisseaux nécessaires pour le transport des hommes et des chevaux.

Les Vénitiens étaient alors parvenus au plus haut degré de prospérité ; ils étaient souverains de la mer Adriatique ; les villes de l'Istrie et de la Dalmatie leur obéissaient. La république, devenue redoutable aux plus puissants monarques, pouvait armer, au moindre signal, une flotte de cent galères, qu'elle employa successivement contre les Grecs, les Sarrasins et les Normands ; la puissance de Venise était respectée chez tous les peuples de l'Occident ; les républiques de Gènes et de Pise lui avaient en vain disputé la domination des mers. Les Vénitiens rappelaient avec orgueil ces paroles que le Pape Alexandre III avait adressées au doge en lui donnant un anneau : « Épouse la mer avec cet anneau ; que la postérité sache que les Vénitiens ont acquis l'empire des flots, et que la mer leur a été soumise comme l'épouse l'est à l'époux <sup>1</sup>. »

Quand les députés des croisés arrivèrent à Venise, au mois d'avril 1201, la république avait pour duc ou doge Dandolo, si célèbre dans ses annales. Dandolo avait longtemps servi sa patrie dans des missions importantes, dans le commandement des flottes et des armées ; à la tête du gouvernement il veillait sur la liberté et faisait régner les lois. Ses travaux dans la guerre et dans la paix, d'utiles règlements sur les monnaies, sur l'administration de la justice et la sûreté publique, lui méritaient l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait appris au milieu des orages d'une république à maîtriser les passions par la parole. Personne n'était plus habile à saisir une occasion favorable, à profiter des moindres circonstances pour l'exécution de ses desseins. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le doge de Venise n'avait de la vieillesse que ce qu'elle donne de vertus et d'expérience <sup>2</sup>.

Les députés lui ayant communiqué le sujet de leur ambassade, Dandolo promit, au nom de la république, de fournir les vivres et les vaisseaux nécessaires, à condition que les

<sup>1</sup> Mutius, *Chron. Germ.*, apud Pistor., t. 2, p. 798. Hurter, l. 4.

<sup>2</sup> Muratori, *Antiq. Ital. med. ævi*, dissert. 25 et 30. — <sup>2</sup> Michaud, t. 3, l. 10. Hurter, l. 5.

croisés français s'engageraient à payer aux Vénitiens la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. Comme il ne voulait point que le peuple de Venise restât étranger à l'expédition des croisés français, Dandolo proposa aux députés d'armer, aux frais de la république, cinquante galères, et demanda pour sa patrie la moitié des conquêtes qu'on allait faire en Orient. Les députés acceptèrent sans répugnance la proposition plus intéressée que généreuse du doge de Venise. Les conditions du traité avaient d'abord été examinées dans le conseil du doge, composé de six patriciens; elles furent ratifiées ensuite dans deux autres conseils et présentées enfin à la sanction du peuple, qui exerçait alors le pouvoir suprême.

Une assemblée générale fut convoquée dans l'église de Saint-Marc. Voici comment en parle Villehardouin, maréchal de Champagne, l'un des députés : « Le doge appela cent du peuple, puis deux cents, puis mille, tant que tous l'approuvèrent; finalement il en appela bien dix mille en la chapelle de Saint-Marc, l'une des plus belles et magnifiques petites églises qui se puissent voir, où il leur fit ouïr la messe du Saint-Esprit, les exhortant à prier Dieu de les inspirer touchant la requête des ambassadeurs. La messe dite, le duc les envoya quérir et les admonesta de vouloir requérir humblement le peuple d'être content que cette convention fût faite. » Lorsqu'on eut célébré la messe du Saint-Esprit le maréchal de Champagne, accompagné des autres députés, se leva, et, s'adressant au peuple de Venise, parla en ces termes :

« Les seigneurs et les barons de France les plus hauts et les plus puissants nous ont à vous envoyés pour vous prier, au nom de Dieu, de prendre pitié de Jérusalem, qui est en servage des Turcs; ils vous crient merci et vous supplient de les accompagner pour venger la honte de Jésus-Christ. Ils ont fait choix de vous parce qu'ils savent que nuls gens qui soient sur la mer n'ont un si grand pouvoir que vous et votre peuple. Ils nous ont recommandé de nous jeter à vos pieds, et de ne nous relever que lorsque vous

aurez octroyé notre demande et que vous aurez pitié de la Terre-Sainte d'outre-mer. »

A ces mots les députés, émus jusqu'aux larmes et ne craignant point de s'abaisser pour la cause de Jésus-Christ, se jetèrent à genoux et tendirent leurs mains suppliantes vers l'assemblée du peuple. La vive émotion des barons et des chevaliers se communiqua aux Vénitiens; dix mille voix s'écrièrent ensemble : « Nous accordons votre demande ! » Le doge, montant à la tribune, loua la franchise et la loyauté des barons français, et parla avec enthousiasme de l'honneur que Dieu faisait au peuple de Venise en le choisissant parmi tous les autres peuples pour lui faire partager la gloire de la plus noble des entreprises, pour l'associer aux plus vaillants des guerriers. Il lut ensuite le traité fait avec les croisés et conjura ses concitoyens assemblés d'y donner leur consentement dans les formes consacrées par les lois de la république. Alors le peuple se leva et s'écria d'une voix unanime : « Nous y consentons ! » Tous les habitants de Venise assistaient à cette assemblée; une multitude immense couvrait la place de Saint-Marc et remplissait toutes les rues voisines; l'enthousiasme religieux, l'amour de la patrie, la surprise et la joie se manifestèrent par des acclamations si bruyantes qu'on eût dit, selon l'expression du maréchal de Champagne, *que la terre allait se fondre et s'abîmer*. Il y eut alors, ajoute-t-il, *maintes larmes plorées de tendresse et de joie*.

Des exprès furent envoyés au Pape pour obtenir son consentement au traité; Innocent le donna de grand cœur; mais, comme s'il eût prévu l'avenir, il recommanda aux croisés de ne causer pendant l'expédition aucun dommage aux peuples chrétiens. Dans le cas où ils s'y verraient forcés, soit parce qu'on leur refuserait hostilement le passage, soit parce qu'on leur fournirait d'autres griefs, il les engageait à ne rien entreprendre sans l'avis du légat<sup>1</sup>.

L'historien protestant d'Innocent III place ici la réflexion suivante : « On ne peut reprocher aux Papes que les croisés aient

<sup>1</sup> *Gesta*, n. 83.



poursuivi pour la plupart un autre but que celui pour lequel ils étaient partis ou que le but proposé n'ait pas été atteint. Si les chefs de la chrétienté eussent eu une puissance égale à leur volonté pour faire céder toutes les considérations des princes et des barons au but unique de l'entreprise, la puissance de Mahomet aurait été abattue, et on n'eût pas répandu inutilement tant de sang chrétien <sup>1</sup>. »

Quand le maréchal Villehardouin arriva au mois de mai à Troyes, il trouva son seigneur, le comte de Champagne, retenu au lit par une maladie grave. Son arrivée et les bonnes nouvelles dont il était porteur ranimèrent une dernière fois les forces épuisées de Thibault. Il se fit amener son cheval de bataille pour faire une course dans la campagne; ce fut la dernière. Sentant sa fin approcher, il mit ordre à ses affaires et chargea Renaud de Dampierre d'accomplir à sa place le vœu qu'il avait fait d'aller en Terre-Sainte. Il donna une partie de son argent comptant pour les besoins de l'armée et distribua l'autre entre ses compagnons d'armes, d'ailleurs très-nombreux. Puis il rendit, à la fleur de l'âge, le dernier soupir, après, avoir fait jurer à tous ses compagnons, sur l'Évangile, de se trouver avec l'armée à Venise. Il laissa sa femme, Blanche de Castille, enceinte d'un fils dont elle accoucha après sa mort. Jamais prince n'avait été, de son vivant, tant adoré de ses vassaux, tant regretté après sa mort et inhumé avec tant de pompe; il fut enseveli à Troyes, dans l'église de Saint-Étienne, à côté de son père, qui avait fait construire cette église. Une épitaphe annonçait à la postérité ses vertus, son zèle pour la croix et sa réception dans la Jérusalem céleste, parce que, étant plein de foi et de résignation, il avait aspiré à la Jérusalem terrestre <sup>2</sup>.

Après que le comte fut enterré, Matthieu de Montmorency, Simon de Montfort, Godefroi de Joinville et le maréchal de Champagne offrirent le commandement en chef, d'abord au duc Otton de Bourgogne, ensuite à Thibault de Bar, cousin du défunt. Sur leur refus ils jetèrent les yeux sur le margrave

Boniface de Montferrat. C'était un des chevaliers les plus accomplis de son époque, et plusieurs membres de sa famille, en combattant pour la foi chrétienne, avaient versé leur sang sur le champ de bataille. Ses liens de parenté avec l'empereur de Byzance lui donnaient de la considération et pouvaient devenir avantageux aux croisés. Déjà antérieurement le cardinal Soffred l'avait exhorté à aller en Palestine, mais sans avoir pu l'y décider. La proposition des nobles français, qui lui envoyèrent une ambassade en Italie, fit sur lui une grande impression, autant par l'honneur qui y était attaché que par les grâces de l'Église, qui n'étaient pas sans prix à ses yeux. Il se rendit en France. Les pèlerins étaient réunis à Soissons lorsqu'ils apprirent son arrivée; ils allèrent à sa rencontre avec de grands témoignages de respect; ensuite, dans une assemblée tenue à l'abbaye de Notre-Dame, ils renouvelèrent leurs prières en se mettant à genoux et en versant d'abondantes larmes. Le margrave s'agenouilla aussi et déclara se rendre avec joie à leurs désirs. Puis l'évêque de Soissons, maître Foulque, zélé curé de Neuilly, et deux abbés de Cîteaux qui l'avaient accompagné de son pays le conduisirent à la cathédrale, où ils attachèrent la croix sur ses épaules. Les chevaliers lui remirent l'argent qui avait été déposé chez le comte de Champagne pour les frais de la croisade. Le lendemain il prit congé, donna les ordres nécessaires et promit de se trouver pour l'époque désignée à Venise. En s'en retournant il visita Cîteaux, où l'on tenait une assemblée générale de l'ordre; maître Foulque, pour animer les nombreux seigneurs qui étaient présents, annonçait avoir déjà revêtu de la croix deux cent mille personnes. On engagea l'assemblée à permettre à l'abbé de Vaux de Cernai, qui avait une grande réputation, d'accompagner l'armée en qualité de prédicateur. Enfin Boniface, s'étant recommandé aux prières des abbés rassemblés et ayant obtenu la faveur d'emmener son compagnon, l'abbé de Lucédo, homme recommandable par sa sagesse et son expérience, traversa l'Allemagne pour s'en retourner dans ses domaines <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hurter, I, 5. — <sup>2</sup> Id.

<sup>1</sup> Hurter, I, 5.

Le Pape Innocent nomma légats de la croisade les cardinaux Soffred et Pierre de Capoue; il fit connaître ces nominations à tout le clergé d'outre-mer et déclara en même temps « qu'avec l'aide de Dieu, et à la suite de ses exhortations adressées aux fidèles pour les engager à porter secours à la Terre-Sainte, un grand nombre de nobles et de seigneurs ont pris la croix et se préparent à voler à leur secours. Mais, afin que leurs efforts ne soient pas vains, et que l'ennemi ne sème pas parmi eux l'ivraie, nous avons envoyé ces légats, hommes puissants en œuvres et en paroles, pour précéder l'armée du Seigneur, pour maintenir la paix et la concorde; mais il convient que, de votre côté, vous formiez les peuples qui vous sont confiés aux œuvres de piété, pour que le Seigneur, dans sa bonté, vous donne sa force et vous livre vos ennemis <sup>1</sup>. »

Au commencement du printemps 1202 les préparatifs pour la croisade s'exécutaient avec ardeur et sans aucun désordre dans une grande partie de la France et de la Flandre; ils se faisaient dans les cours des puissants vassaux, dans les châteaux des barons et dans les manoirs solitaires de l'écuyer. C'était l'affaire essentielle; toute autre devait céder, et les croisés portaient tout au plus leur attention sur l'ordre à mettre dans leurs affaires dans le cas de mort en Terre-Sainte. Les affaires de famille du comte Baudouin de Flandre avaient déjà été réglées en 1200, sous la garantie du Pape. Après avoir fait des donations à des églises, à des hôpitaux et à des couvents, établi un anniversaire pour lui et son épouse, fondé des églises, érigé des collégiales, et commencé à cet égard plus de choses que le temps dont il avait à disposer ne lui permettait d'en achever; après avoir renouvelé les droits de quelques villes, assuré la tranquillité de son pays, comme s'il eût pressenti qu'il ne le reverrait plus, il convoqua, au mois d'avril, une assemblée de ses parents et de ses vassaux à Valenciennes. Cent cinquante-cinq seigneurs, à la tête desquels étaient le connétable et le sénéchal de Flandre, se trouvèrent au rendez-vous, tous

prêts à traverser la mer avec leur suzerain. Là Boudouin fit confirmer les donations qu'il avait faites à huit couvents désignés, ainsi qu'à plusieurs autres, afin qu'elles fussent irrévocables. Il régla ensuite le gouvernement de ses États pendant son absence. Enfin il prit congé, en versant des larmes, de sa femme, qui était enceinte, de ses amis et du peuple, et partit accompagné de l'abbé de Loos. Il pensait en route aux pieuses fondations qu'il avait établies, croyant n'avoir pas assez fait. Arrivé à Clairvaux, il fut si touché de la vie exemplaire des religieux de cet ordre, si pénétré de l'amour de Dieu et de son grand projet, qu'il témoigna, par une donation faite à ces religieux, le prix qu'il attachait à leur intercession pour le succès de son entreprise <sup>1</sup>.

Avant de quitter leurs foyers les croisés eurent à déplorer la perte du saint orateur qui par ses discours avait échauffé leur zèle et ranimé leur courage; Foulque tomba malade et mourut dans sa paroisse de Neuilly. Quelque temps auparavant il s'était élevé des murmures sur sa conduite, et ses paroles n'avaient plus le même empire sur l'esprit de ses auditeurs. Foulque avait reçu des sommes considérables, destinées aux frais de la guerre sainte, et, comme on l'accusait d'en détourner une partie à son usage, plus il amassait d'argent, dit Jacques de Vitri, plus il perdait de son crédit et de sa considération. Cependant les soupçons qui s'attachaient à sa conduite n'étaient pas généralement accrédités. Le maréchal de Champagne nous apprend, dans son Histoire, que la mort du curé de Neuilly affligea vivement les chevaliers et les barons. Foulque fut enseveli dans l'église de sa paroisse avec une grande pompe; son tombeau, monument de la piété de ses contemporains, attirait encore, dans le siècle dernier, le respect et la vénération des fidèles <sup>2</sup>.

Le rendez-vous général des croisés était à Venise, pour de là se rendre en Égypte et en Palestine; mais la flotte flamande, composée de soixante-six vaisseaux, richement équipés et abondamment pourvus, fut longtemps

<sup>1</sup> Innoc., l. 5, *epist.* 25 et 26.

<sup>1</sup> Hurter, l. 6. Miræus, *Not. eccl. Bel.*, c. 126. Innoc., l. 3, *epist.* 40. — <sup>2</sup> Michaud, *Croisades*.



empêché par les tempêtes de traverser le détroit de Gibraltar et n'arriva qu'en automne à Marseille, où la comtesse de Flandre et Jean de Nesle, qui la commandait, se décidèrent à passer l'hiver, et puis à se rendre directement en Palestine. Plusieurs seigneurs français se proposèrent également de s'embarquer à Marseille. Renaud de Dampierre, à qui le comte de Champagne avait légué tous ses trésors pour être employés au voyage de la Terre-Sainte, alla s'embarquer, avec un grand nombre de chevaliers champenois, dans le port de Bari. Cependant tous avaient promis, même avec serment, de se trouver au rendez-vous général de Venise; cet oubli de la parole donnée entraîna bien des mouvements et fit manquer le but principal d'une croisade d'ailleurs si bien préparée.

D'abord il n'y eut à Venise que la moitié de l'armée chrétienne, et il y avait des navires pour trois fois autant; ensuite, quand il fallut payer la somme convenue, les barons présents, n'étant que la moitié du nombre, ne se trouvèrent point assez d'argent. Les Vénitiens, il est vrai, étaient aussi intéressés qu'eux au succès de la croisade; ils possédaient une partie des villes de Tyr et de Ptolémaïs, qu'on allait défendre; ils devaient avoir, de plus, la moitié des conquêtes qu'on allait faire; mais les Vénitiens étaient un peuple marchand, peut-être même un peu plus marchand que chrétien; il ne voulut faire aucun sacrifice. De leur côté les barons étaient trop fiers pour solliciter une grâce et supplier les Vénitiens de changer et d'adoucir les conditions du traité. Chacun des croisés fut invité à payer le prix de son passage; les plus riches payèrent pour les pauvres; les soldats, comme les chevaliers, s'empressèrent de donner tout l'argent qu'ils possédaient, persuadés, disaient-ils, que Dieu était assez puissant pour le leur rendre au centuple, quand il lui plairait. Le comte de Flandre, les comtes de Blois et de Saint-Pol, le marquis de Montferrat et plusieurs autres chefs se dépouillèrent de leur argenterie, de leurs diamants, de tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et ne gardèrent que leurs chevaux et leurs armes.

Malgré ce noble sacrifice les croisés devaient encore à la république marchande une somme de trente-cinq mille marcs d'argent. Alors le doge assembla le peuple et lui représenta qu'il ne serait point honorable d'user de rigueur, mais que les croisés pourraient s'acquitter des trente-cinq mille marcs qu'ils devaient encore en aidant la république à reconquérir la ville de Zara, en Dalmatie, qui, soumise autrefois à Venise, était sous la domination du roi de Hongrie. Pour amener les croisés à y consentir le doge lui-même prit la croix avec un grand nombre de Vénitiens. Les croisés furent partagés d'avis; les uns acceptèrent la proposition par nécessité, comme l'unique moyen de s'acquitter de leur dette et de leur parole; les autres murmuraient de ce que, au lieu de les conduire contre les infidèles pour l'avantage de la chrétienté entière, on voulait les employer contre des chrétiens, au profit de Venise seule. On envoya consulter le Pape, chef de toute l'entreprise.

Un nouvel incident, également inattendu, vint compliquer les premiers.

L'empereur Isaac l'Ange, détrôné et privé de la vue par son frère Alexis, dit Comnène, était toujours en prison; mais peu à peu on lui accorda plus de liberté; il eut la faculté de se promener au bord de la mer et on lui permit de communiquer avec quelques personnes. Des Latins, dont il s'était toujours entouré, vinrent à lui; il leur parla de ses projets de vengeance contre son frère, il leur donna une lettre pour sa fille Irène, afin qu'elle se concertât à cet effet avec son époux Philippe, duc de Souabe. Son fils Alexis, encore adolescent, fut aussi tiré de prison, obtint la liberté de circuler librement, et fut désigné pour accompagner son oncle, l'usurpateur Alexis, dans une expédition qu'il allait entreprendre contre un chef rebelle. D'après le conseil de son père il détermina un capitaine de vaisseau pisan à favoriser sa fuite; il fut reçu à son bord, et échappa, à la faveur d'un déguisement grossier, aux recherches des émissaires envoyés sur ses traces.

Le jeune Alexis vint à Ancône et de là à Rome, où il exposa au Pape le forfait de son

oncle et les souffrances de son père ; Innocent chercha à le consoler, lui promettant d'examiner ce qu'il aurait à faire. De Rome il se rendit auprès de son beau-frère Philippe, et promit de l'aider à conquérir la Terre-Sainte et de se soumettre à l'Église romaine dans le cas où il lui porterait secours. Philippe crut voir dans l'armement des croisés un moyen de secourir son beau-frère ; il en conféra avec le margrave de Montferrat, et chercha, mais inutilement, à mettre, par son intermédiaire, le Pape dans ses intérêts.

Les amis du jeune Alexis lui conseillèrent de s'adresser directement aux croisés pour les prier de l'aider à reconquérir l'héritage de son père ; il entama des négociations avec le margrave Boniface et les barons français. Ceux-ci promirent d'autoriser quelques-uns d'entre eux à négocier avec le prince et de l'aider à remonter sur le trône, s'il s'engageait, de son côté, à les secourir à l'avenir, le prévenant toutefois que, dans une affaire de cette importance, ils devaient prendre l'avis du Pape <sup>1</sup>.

La demande du jeune Alexis ne pouvait manquer de plaire aux Vénitiens et en particulier au doge, à cause de sa haine et de sa soif de vengeance contre Byzance, où il avait été outragé dans une ambassade ; car l'empereur actuel semblait avoir oublié le paiement du reste de l'indemnité promise par Emmanuel aux Vénitiens pillés dans une émeute, et ceux-ci, si jaloux de leurs privilèges et de leur commerce, voyaient encore qu'on leur préférerait les Pisans. Quelle ne dut pas être leur joie de pouvoir faire sentir de nouveau à Byzance, sous un prétexte si louable, la puissance de la république, et de reconquérir, avec l'aide des barons, les avantages commerciaux qu'ils possédaient autrefois !

Mais le projet que les Vénitiens avaient de se servir de l'armée des croisés pour leur intérêt propre ne pouvait plaire à Rome ; le Pape vit qu'au moment où il croyait ses vœux accomplis on donnait une autre direction à cette guerre, objet constant de ses efforts durant plusieurs années. Dès le principe il

avait avertis les croisés de ne jamais tourner leurs armes contre les chrétiens s'ils voulaient que Dieu les protégeât, et il les voyait prêts à attaquer le domaine d'un roi, celui de Hongrie, dont le peuple avait pris la croix. Le cardinal Pierre, du titre de Saint-Marcel, parut bientôt à Venise en qualité de légat, afin de presser le départ de la flotte pour Alexandrie et de détourner l'armée de l'expédition projetée contre Zara. Les Vénitiens ne le reçurent pas d'une manière conforme à sa dignité <sup>1</sup>. Le duc de Venise et le conseil lui firent dire que, s'il voulait accompagner l'expédition pour prêcher, il le pouvait ; que, si c'était en qualité d'envoyé du Pape, il n'avait qu'à rester en arrière <sup>2</sup>. Quelques historiens du temps prétendent que le sultan d'Égypte, frère de Saladin, ayant appris les préparatifs qui se faisaient en Occident, promit aux Vénitiens de riches présents et de grands privilèges dans le port d'Alexandrie s'ils parvenaient à détourner les barons de se rendre en Égypte.

Quant à la conduite du Pape Innocent III au milieu de ces conjonctures si graves, si délicates et si embarrassantes, elle se résu-mait dans ces deux principes, comme on le voit par sa correspondance : premièrement, souffrir toute sorte d'injustice plutôt que de voir l'armée se dissoudre ; ensuite, avec cela, employer tous les moyens possibles pour l'empêcher de tourner ses armes contre les chrétiens.

Les croisés allemands déclarèrent injuste la guerre contre Zara, parce que les maîtres de cette ville et ses sujets étaient, comme croisés, sous la protection du Siège apostolique. On perdit beaucoup de temps en délibérations. Plusieurs, voyant qu'on ne pouvait détourner ni les Vénitiens ni les barons français de leur dessein, retournèrent chez eux ; d'autres se rendirent à Rome pour se faire absoudre de leur vœu. Plusieurs croisés d'Allemagne, prêts à partir, restèrent dans leur patrie. Ceux qui ne voulaient pas se séparer de leurs compagnons sans avoir accompli leur vœu, parce qu'ils considéraient dans ce cas le retour comme un plus grand péché que

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 89. Innoc., l. 6, *epist.* 101.

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 203. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 85.



l'expédition contre Zara, consentirent à suivre l'armée, sous la promesse que les Vénitiens les conduiraient ensuite sans retard devant Alexandrie, et les assisteraient fidèlement contre les païens<sup>1</sup>. Consulté par l'évêque d'Halberstadt, quatre abbés de Cîteaux et quelques autres ecclésiastiques, le légat leur ordonna de ne pas abandonner les pèlerins et de s'opposer, autant que possible, à l'effusion du sang chrétien.

Avant le départ des croisés de Venise Innocent leur écrivit encore pour les menacer de l'excommunication dans le cas où ils attaqueraient un pays chrétien, et particulièrement Zara. L'abbé de Locedio était chargé de leur répéter verbalement les mêmes recommandations ; sa parole ne fit pas plus d'impression que l'écrit du Pape. Cependant, pour ne pas suivre l'expédition, le margrave Boniface, chef de toute la croisade, alléguait quelques affaires particulières, et Matthieu de Montmorency prétextait une maladie ; mais Étienne, comte de Perche, et d'autres seigneurs aimèrent mieux s'exposer aux reproches de leurs compagnons que de désobéir au Pape, et se rendirent dans la Pouille afin de passer la mer avec la flotte qui devait partir au printemps.

La flotte vénitienne, partie le 8 octobre, étant arrivée devant Zara le 10 novembre, la même hésitation se manifesta parmi les croisés. Simon de Montfort dit aux envoyés de la ville qui venaient proposer une capitulation : « Je ne suis point venu ici pour faire du tort aux chrétiens ; loin de vouloir vous faire du mal, mon intention est de vous protéger contre ceux qui chercheraient à vous en faire<sup>2</sup>. » Les autres Français, tout en déployant une grande activité au siège, ne s'y livraient pas de bon cœur. Le sixième jour une tour fut ruinée et une brèche pratiquée à la muraille. Alors les habitants désespérés rendirent la ville au duc, à condition d'avoir la vie sauve. Les églises furent pillées, les murailles renversées, et un grand nombre de maisons abattues. Dandolo fit décapiter quelques bourgeois et en bannit un grand nombre, tandis que d'autres s'exi-

laient volontairement. Les Vénitiens et les Français s'étant partagé la ville, une violente querelle éclata entre eux ; ils se battirent dans les rues, et les chefs eurent de la peine à les réconcilier au bout de huit jours.

Quarante mille hommes se trouvaient rassemblés à Zara. Le margrave de Montferrat, Matthieu de Montmorency et d'autres seigneurs restés en arrière rejoignirent enfin l'armée et furent suivis des messagers d'Allemagne. Ces messagers retracèrent aux chefs de l'expédition les malheurs du jeune Alexis, dont la maison avait toujours été favorablement disposée pour les Latins et avait souvent donné l'hospitalité à leurs princes ; ils exposèrent que la partie la plus considérable de la capitale désirait ardemment son retour. Les ambassadeurs faisaient entendre à chaque peuple un langage conforme à ses sentiments : ils engageaient les Allemands par la parenté du prince avec le roi ; les Français, par le désir de venger maintes insultes qu'ils avaient essuyées dans la capitale de l'empire byzantin ; les Vénitiens, par l'espoir d'étendre leur commerce et d'obtenir le paiement de l'indemnité promise par Emmanuel. « L'armée, ajoutaient-ils, est hors d'état d'atteindre le pays des Sarrasins, faute de vivres et des objets les plus indispensables ; au lieu de porter un secours utile à la Terre-Sainte elle lui sera à charge, comme cela est arrivé précédemment. » Le duc Philippe de Souabe supposait aussi avec raison que le temps passé par les croisés à Venise avait épuisé leurs ressources et qu'ils accueilleraient avec empressement un appui ; il leur offrit donc de leur remettre son beau-frère, le jeune Alexis, afin qu'ils le rétablissent sur le trône paternel. Ce dernier leur promet, dans ce cas, des secours pour la Terre-Sainte, la réunion de son empire à l'Église romaine, des vivres pour toute l'armée, une indemnité de deux cent mille marcs, et une autre de trente mille pour les Vénitiens, devant les dédommager des pertes éprouvées sous Emmanuel. Alexis s'engageait, en outre, à marcher en personne, après l'expulsion de l'usurpateur, contre l'Égypte avec les croisés, ou, s'ils le préféraient, à entretenir pendant un an, à ses

<sup>1</sup> Hurter, I. 6. — <sup>2</sup> Petr. Val. Cern., *Hist. Albig.*, apud Duchesne, t. 5, p. 373.

frais, dix mille hommes, et à tenir sur pied, durant sa vie, cinq cents lances destinées au service de la Terre-Sainte. Ces conditions, appuyées au nom de Philippe de Souabe, parurent avantageuses aux barons, qui déclarèrent qu'ils les soumettraient le lendemain à leurs compagnons.

Les avis furent encore partagés; la plupart des croisés, tant ecclésiastiques que laïques, crurent devoir accepter les conditions, qui furent jurées de part et d'autre; mais un grand nombre de seigneurs qui avaient plus à cœur la cause sainte, et parmi eux Simon de Montfort, firent observer de nouveau combien il était insensé et téméraire de perdre de vue leur mission, et d'attaquer avec une poignée de monde, et pour le compte d'autrui, une ville aussi forte et aussi peuplée que Constantinople; car ils avaient la conviction qu'il était impossible de replacer, sans effusion de sang, le prince Alexis sur le trône. Ils déclarèrent donc hautement que, les Vénitiens refusant d'écouter les ordres et les menaces du Pape, il fallait se séparer d'eux. Un grand nombre étaient de leur avis; ils prirent divers chemins pour se rendre en Syrie<sup>1</sup>.

L'armée des croisés passa ainsi l'hiver de 1202 à 1203 à Zara, dans l'oisiveté, sans être unie, et sans s'occuper de la grande entreprise qui devait s'exécuter au printemps. Le Pape, dès qu'il apprit les événements qui s'y étaient passés, adressa à l'armée le manifeste suivant : « Satan vous a poussés à diriger vos premières armes contre un peuple chrétien; vous avez offert au diable les prémices de votre pèlerinage. Vous n'avez pas dirigé vos pas vers Jérusalem; vous n'êtes pas descendus vers l'Égypte. Vous auriez dû au moins être retenus, dans cette criminelle entreprise, par le respect dû à la croix que vous portez, par les égards que méritent le roi de Hongrie et son frère, et par l'autorité du Saint-Siège, qui avait donné des ordres précis à ce sujet. Nous vous exhortons à ne pas porter plus loin vos dévastations, à restituer tout le butin aux délégués du roi de Hongrie; autrement nous lancerons l'excommunication contre

vous, et nous vous déclarerons déchus de tous les bienfaits de la croisade<sup>1</sup>. »

Les capitaines français, reconnaissant leur faute, députèrent à Rome le pieux et éloquent évêque de Soissons, le savant maître Jean de Noyon, qui devint plus tard chancelier du comte de Flandre, ainsi que deux chevaliers; ils étaient chargés de s'excuser sur leur alliance forcée avec les Vénitiens, de demander l'absolution, et d'assurer qu'ils obéiraient avec empressement aux ordres ultérieurs du Pape<sup>2</sup>. L'abbé Martin de Paris, près de Bâle, s'était joint à eux dans l'espoir que le Pape l'autoriserait, ainsi que ses compagnons, à retourner dans leur patrie. Innocent répondit : « Il faut, avant tout, que vous soyez entrés en Terre-Sainte ! » L'abbé Martin se rendit donc à Bénévent, près du cardinal Pierre de Capoue, s'embarqua avec ce prélat, au commencement d'avril, à Siponte, et arriva à la fin du même mois à Saint-Jean d'Acre.

Ce ne fut pas sans peine que les députés envoyés par les barons français parvinrent à obtenir audience; Innocent leur fit sentir toute la douleur que lui causaient les événements de Zara<sup>3</sup>. Dans une nouvelle lettre adressée aux comtes, aux barons et aux autres croisés, qu'il n'honore pas même de son salut, il leur répéta les mêmes reproches faits précédemment. Il leur témoigne cependant sa joie de les voir revenir à résipiscence. Il reconnaît que la nécessité les excuse, mais il leur représente qu'ils ne peuvent réparer leur faute qu'en restituant tout le butin. Il déclare aussi comme non avenue l'absolution donnée par leurs évêques, leur annonçant qu'il a ordonné à son légat, le cardinal Pierre, de recevoir ou de faire recevoir, par un fondé de pouvoirs, le serment qu'ils obéiraient désormais aux ordres du Pape. Ce n'est qu'à ce prix que l'excommunication pourra être levée. Il les engage en outre à montrer d'une manière authentique qu'ils veulent réparer leur faute, à n'attaquer à l'avenir aucun pays chrétien à moins qu'ils n'y trouvent de la résistance, enfin à demander pardon au roi de Hongrie de l'offense commise à son égard. En même temps il recom-

<sup>1</sup> Hurter, l. 6.

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 86. Innoc., l. 5, *epist.* 161. Hurter, l. 7. —

<sup>2</sup> Villehard., c. 54. — <sup>3</sup> L. 6, *epist.* 232.



manda aux députés de retenir l'armée sous les drapeaux et autorisa deux ecclésiastiques à lever provisoirement l'excommunication jusqu'à l'arrivée du cardinal <sup>1</sup>. Le margrave de Montferrat fut particulièrement chargé de veiller à ce que l'armée et la flotte ne se séparassent pas, afin que l'entreprise fût continuée <sup>2</sup>.

Quand les envoyés des croisés revinrent de Rome et que les lettres du légat arrivèrent au camp, les pèlerins éprouvèrent une grande joie à cause de l'indulgence du Pape ; il se hâtèrent d'envoyer la déclaration demandée. Les Vénitiens seuls ne voulurent rien entendre ; ils se glorifiaient de leur exploit, n'en témoignaient nul repentir et ne voulaient pas non plus demander pardon. Le margrave de Montferrat, craignant de les voir s'éloigner avec leur flotte et forcer ainsi l'armée à se dissoudre, n'osa leur montrer la lettre du Pape. Il crut d'autant plus pouvoir se dispenser de cette communication que le doge et quelques amis des Vénitiens lui donnèrent l'assurance qu'ils se justifieraient eux-mêmes auprès du souverain Pontife. Le margrave se justifia auprès d'Innocent de la marche suivie dans cette circonstance en alléguant ses bonnes intentions et le pria, ainsi que tous les barons, de leur donner ses avis sur leur conduite ultérieure <sup>3</sup>.

Innocent leur écrivit : « Si vous êtes pénétrés d'un repentir sincère et animés d'une ferme résolution, vous êtes déjà réconciliés avec Dieu. Si les Vénitiens suivent votre exemple vous pouvez sans crainte vous embarquer et combattre avec eux ; dans le cas contraire nous vous permettons de vous rendre avec eux jusqu'au pays des Sarrasins ou jusqu'au royaume de Jérusalem ; cependant nous ne vous le permettons qu'avec un cœur affligé et dans l'espoir que vous obtiendrez le pardon d'avoir communiqué avec eux ; car, ayant déjà payé la majeure partie de vos frais de transport, il vous serait difficile d'obtenir la restitution des fonds avancés ; nous serions donc peiné que le repentir vous occasionnât des pertes tandis que l'opiniâtreté des Vénitiens leur procurerait du gain. De

même que le voyageur est autorisé à acheter ce qui lui est nécessaire dans un pays d'hérétiques ou d'excommuniés, et qu'il est permis aux gens de la maison d'avoir des rapports avec le père de famille excommunié, de même, comme hôtes sur les vaisseaux du doge, il vous est permis d'être en contact avec les siens ; mais, aussitôt que vous serez débarqués, vous ne les recevrez plus dans vos rangs si l'excommunication n'a pas été levée ; car, dans ce cas, la malédiction s'étendrait jusqu'à vous ; vous seriez facilement mis en fuite par vos ennemis, comme il arriva aux enfants d'Israël au siège d'Haï, parce qu'Achan se trouvait au milieu d'eux, ou bien comme il arriva au saint roi Josaphat dans son alliance avec l'impie Ochozias. Nous nous adressons à l'empereur de Constantinople pour l'engager à vous pourvoir de vivres. Dans le cas où il s'y refuserait vous pourriez vous en procurer partout où vous en trouveriez, en prenant toutefois la résolution de les payer et en vous abstenant de porter préjudice aux personnes. Si les Vénitiens travaillaient à dissoudre l'armée, souffrez et prenez patience jusqu'à ce que vous ayez atteint le lieu de votre destination, où vous pourriez les châtier suivant les circonstances <sup>1</sup>. »

Avant d'envoyer cette lettre Innocent apprit par le légat le traité conclu par les croisés avec le jeune Alexis ; il écrivit donc au margrave de Montferrat, aux comtes de Flandre, de Blois et de Saint-Pol : « Nous sommes affligé, à cause de nous, de vous et de toute la chrétienté, qu'une entreprise si agréable à Dieu ait été souillée par un semblable crime ; mais nous nous réjouissons en même temps d'avoir appris par vos lettres que vous avez reconnu vos torts et que vous êtes disposés à vous soumettre aux ordres du Siège apostolique. Que votre repentir soit sincère, et que ce qui est arrivé ne se renouvelle plus ! Ne vous figurez pas qu'il vous soit permis d'attaquer l'empire grec sous prétexte que cet empire ne reconnaît pas le Siège apostolique ou que l'empereur a précipité son frère du trône. Vous n'êtes point juges

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 162 ; l. 6, *epist.* 99. Villehard. — <sup>2</sup> L. 6, *epist.* 99. — <sup>3</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 48, 99, 100.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 102. *Gesta.* c. 88.

dans cette cause ; vous avez pris la croix pour venger, non cette injustice, mais l'outrage fait au Christ. Nous vous engageons sérieusement à renoncer à ce projet et à passer dans la Terre-Sainte sans vous arrêter en route sous prétexte d'y avoir été contraints ; autrement nous ne pourrions vous accorder le pardon. Nous vous défendons de nouveau, sous peine d'excommunication, d'attaquer un pays chrétien ou d'y causer des dégâts, et nous vous ordonnons de suivre les conseils du légat. Comme nous voulons que les Vénitiens connaissent notre volonté, afin qu'ils n'invoquent pas pour excuse leur ignorance, nous vous invitons à leur montrer notre précédente lettre <sup>1</sup>. »

L'historien protestant d'Innocent III, fait observer à ce sujet : « Si l'attention d'Innocent eût été fixée avec moins de persévérance sur les affaires de la Palestine, si la délivrance de la Terre-Sainte n'eût pas été le but exclusif de ses démarches, si des vues temporelles eussent dirigé ses efforts, ou s'il n'eût pas connu quelque chose de plus élevé que l'accroissement de son influence et de sa domination spirituelle, alors il eût trouvé dans les événements de Constantinople l'occasion d'arriver à son but ; dans la puissante armée des croisés il eût rencontré des moyens faciles de réaliser tous ses projets, et, dans ce cas, il n'eût pas élevé la voix avec tant de sévérité et de persévérance dans cette entreprise, et ne s'en serait pas plaint auprès des autres princes, tels que les rois de France et d'Angleterre <sup>2</sup>. Ce ne fut pas pour sauver les apparences qu'il agit ainsi ; car il ne doutait pas que ses plaintes ne fussent entendues et qu'elles n'eussent un résultat satisfaisant. Profondément convaincu que les croisés marchaient vers la Terre-Sainte, il envoya au cardinal Pierre douze cents livres pesant d'argent pour subvenir à ses dépenses et pour être employées à la grande cause. Il lui ordonna d'aller rejoindre l'armée, et, dans le cas où il n'y serait pas reçu avec respect et où elle refuserait de le suivre, de l'abandonner comme dépouillé des bénédictions et de se rendre à Jérusalem. Il fit également

partir pour la Terre-Sainte le cardinal Soffred, muni d'une somme égale à celle remise au cardinal Pierre, et, afin que les Sarrasins ne pussent reprendre courage contre les chrétiens, il s'efforça de consolider la paix entre les princes européens. Son indignation contre les Vénitiens était si profonde que, dix-huit mois après, il refusa, uniquement à cause de leur conduite, le pallium au patriarche de Grade. Les deux cardinaux partirent, Soffred prit le devant. Après avoir donné les ordres nécessaires dans l'île de Chypre, il trouva le patriarche de Jérusalem à l'agonie. Le choix du clergé, le vœu du peuple et l'assemblée du roi l'appelèrent à cette dignité. Le Pape lui laissa la faculté d'accepter ou de refuser ; il refusa <sup>1</sup>. »

Cependant le jeune Alexis se rendit en personne auprès des croisés. La vue de ce prince dépouillé de ses États par une infâme trahison, un sentiment de compassion, le renouvellement de ses premières promesses, la haine contre un peuple qui était en opposition avec l'Église romaine et par conséquent avec Dieu, chez les Vénitiens l'appât du gain, chez les autres le désir du butin, chez ceux qui aspiraient aux trésors spirituels l'espoir de s'emparer des saintes reliques dont l'Église grecque était indigne, tout cela réuni fortifia les croisés dans leurs projets de conquête contre Constantinople ; leur piété révérait dans ce projet l'inspiration de la Providence, qui les portait à convertir cette ville, autrefois hostile aux pèlerins, en un lieu de sûreté <sup>2</sup>.

Ils partirent de Zara quelque temps après la fête de Pâques, qui, cette année 1203, fut le 7 avril. Ils passèrent sans s'arrêter devant Spalatro, l'ancienne Salone. A Raguse la prophétie d'un comte d'Hallermond, qui y vivait en moine, leur prédisant la prise de Constantinople, ranima leur courage <sup>3</sup>. Durazzo se rendit sans délai au jeune Alexis. Corfou était désigné comme rendez-vous aux vaisseaux.

Pendant le séjour de trois semaines qu'on fit dans cette île l'armée se divisa de nouveau

<sup>1</sup> L. 6, *epist.* 48, 103. *Gesta*, c. 89. — <sup>2</sup> L. 6, *epist.* 68 et 69.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 48, 68 ; l. 7, *epist.* 74. *Gesta*, c. 83. — <sup>2</sup> Gunther, c. 12. — <sup>3</sup> *Chron. Halberst.*, p. 144. Hurter, l. 7.



au sujet de l'expédition. Plusieurs délibéraient ensemble d'y attendre les vaisseaux pour les transporter en Asie. Le margrave de Montferrat et les autres capitaines craignaient une nouvelle séparation. Tant de braves gens s'étaient déjà éloignés : que pouvaient donc entreprendre ces forces désunies ? « Allons les trouver ! s'écriaient-ils ; les prières, les représentations, la peinture de l'ignominie dont ils se couvriraient si la conquête de la Terre-Sainte venait à échouer à cause d'eux, ne manqueront pas de les émouvoir. »

Réunis aux évêques et aux abbés, et ayant le prince byzantin au milieu d'eux, ils se rendent dans la vallée où les autres seigneurs étaient réunis. Aussitôt qu'ils les aperçoivent ils descendent de cheval. Les opposants ne peuvent voir dans une position suppliante leurs seigneurs, leurs plus proches parents, leurs amis et leurs vieux compagnons d'armes ; ils abandonnent donc aussi leurs chevaux et se portent à leur rencontre ; mais, quand les chefs se mettent à genoux et quand ils déclarent qu'ils resteront dans cette position jusqu'à ce que leurs frères d'armes leur aient promis de ne pas se séparer d'eux, les cœurs de ces héros sont émus et des deux côtés on verse d'abondantes larmes ; ils demandent quelques moments pour délibérer et rapportent bientôt l'assurance de rester avec eux jusqu'à la Saint-Michel ; ils exigent en même temps qu'on leur fasse serment de leur livrer à cette époque, sans qu'alors on ait recours à des subterfuges ou à des délais, des vaisseaux qui les transporteront dans les quinze jours suivants en Syrie. Le serment est prêté, et cette heureuse réconciliation répand la joie dans toute l'armée. Le prince Alexis renouvelle ses précédentes promesses<sup>1</sup>.

En vérité, nous le confessons à notre honte, si l'on veut, dans toute l'histoire, dans la poésie même, nous ne connaissons rien de plus beau, rien de plus touchant que ces hommes de guerre, que ces héros, prêts à se séparer de leurs compagnons d'armes, qui sont leurs amis, leurs parents, prêts à s'en

séparer, non par colère, non pour aucun intérêt terrestre, mais par délicatesse de conscience, mais par la crainte filiale d'offenser Dieu ; et quand nous les voyons à genoux les uns devant les autres, et pleurant sur les difficultés de conscience qui les divisent, en vérité nous remercions Dieu de les avoir mis à cette épreuve.

Partie de Corfou la veille de la Pentecôte la flotte arriva la veille de la Saint-Jean en vue de Constantinople. Les croisés débarquèrent à Chalcédoine, qui était vis-à-vis.

Bien que l'empereur Alexis n'ignorât pas que la prise de Constantinople était leur but immédiat, il n'avait pourtant pris aucune précaution ni pour sa sécurité personnelle ni pour celle des habitants. Livré aux plaisirs de la table, il parlait devant ses convives avec mépris de l'armée des Latins. La flotte impériale, qui, à cause de la situation de la ville, eût été le meilleur moyen de défense, était depuis longtemps tombée en ruines. Les eunuques préposés aux chasses de l'empereur empêchaient, par des menaces et comme s'il se fût agi de bosquets sacrés, qu'on n'abattît des arbres pour la construction des navires. L'amiral grec, beau-frère de l'empereur, possédé par la même cupidité que les autres membres de sa famille, avait vendu les gouvernails, les ancres, les voiles et même les rames des vaisseaux, et dégarni tous les arsenaux. L'empereur, qui aimait mieux se tenir dans ses palais, tolérait ces dépredations et s'occupait à faire niveler des coteaux, combler des vallées, construire des hippodromes. Il se moquait dans ses festins de la flotte des Latins et riait du danger qui le menaçait. A la nouvelle qu'Épidamne avait fait hommage à son neveu il se détermina seulement à faire réparer vingt canots pourris ; il inspecta les murs de la ville, ordonna d'abattre quelques maisons bâties en dehors des remparts, et organisa pour la défense huit corps d'armée, chacun de quatre mille hommes<sup>1</sup>.

L'armée campait depuis neuf jours dans le voisinage de la capitale et aucun messager ne paraissait. Enfin, le lendemain d'un petit

<sup>1</sup> Villehardouin.

<sup>1</sup> Nicéas et Albéric.

combat où les Latins avaient mis en fuite les Grecs, l'empereur envoya un Italien au camp des croisés. Sa lettre, adressée au margrave, fut lue dans l'assemblée des barons, et l'on permit au messager de s'expliquer lui-même. « Illustres seigneurs, dit l'Italien, l'empereur sait que, parmi les princes qui ne portent pas de couronne, vous êtes les plus puissants et les plus braves de la terre. Mais pour quels motifs êtes-vous ainsi venus, comme chrétiens, dans un pays chrétien ? L'empereur n'ignore pas que le but de votre expédition est la Terre-Sainte et le tombeau de Notre-Seigneur. Avez-vous besoin de vivres ou d'autres choses ? Il est prêt à satisfaire à votre demande ; mais éloignez-vous de son empire ; il serait fâché de vous y contraindre. Il est puissant ; fussiez-vous vingt fois plus nombreux, vous ne pourriez échapper à la mort ou à la captivité si son intention était de vous perdre. »

Le sage et éloquent chevalier Conon de Béthune répondit au nom de tous : « Nous sommes entrés dans les États de votre maître parce qu'il possède contre Dieu et le bon droit ce qui appartient à son neveu. Vous le voyez ici, il est au milieu de nous. Si votre maître consent à venir lui demander pardon, à lui rendre la couronne et l'empire, nous intercéderons en sa faveur auprès d'Isaac et de son fils, afin qu'ils lui accordent sa grâce et lui assurent un revenu convenable. Du reste, à l'avenir, ne soyez plus si téméraire ni si hardi que de venir ici pour de semblables messages. »

Les croisés résolurent de montrer le lendemain le jeune Alexis au peuple. Tous les vaisseaux de guerre furent équipés ; le doge, le margrave et le prince en montaient un, les barons se trouvaient sur les autres. Arrivés près des murs de Constantinople ils présentèrent le prince aux Grecs et s'écrièrent par le héraut d'armes : « Voici votre seigneur légitime. Sachez que nous ne sommes pas venus ici pour vous faire le moindre mal, mais pour vous garder et vous défendre si vous faites ce que vous devez. Vous savez que celui à qui vous obéissez s'est méchamment et à tort emparé du pouvoir suprême, et vous n'ignorez pas avec quelle déloyauté envers

son souverain. Vous voyez ici le fils et l'héritier d'Isaac ; si vous venez à son parti vous ferez votre devoir ; sinon sachez bien que nous vous ferons le plus de mal que nous pourrons. » Il n'y eut pas un Grec de la ville ou de la campagne qui répondit à ces paroles des croisés ; tous étaient retenus par la crainte de l'usurpateur. Alors les chevaliers et les barons revinrent au camp et ne s'occupèrent plus que de faire la guerre aux Grecs.

Le 6 juillet 1203, après avoir entendu la messe, les chefs de la croisade s'assemblèrent et tinrent conseil, à cheval, dans une vaste plaine, qui est aujourd'hui le grand cimetière de Scutari. On arrêta dans cette assemblée que toute l'armée rentrerait dans la flotte et traverserait le détroit de Saint-Georges ou le Bosphore. Les croisés venus de France et d'Italie furent divisés en six bataillons, sous le commandement de Baudouin de Flandre, de Henri, son frère, de Hugues de Saint-Pol, du comte Louis de Blois, de Matthieu de Montmorency, de Geoffroi de Villehardouin, de Boniface, marquis de Montferrat.

Quand on eut divisé ainsi l'armée les prêtres et les évêques firent des remontrances à tous ceux du camp, les exhortant à se confesser et à faire leur testament, ce qu'ils firent avec beaucoup de zèle et de dévotion. Le jour marqué pour traverser le détroit toute l'armée fut sur pied de grand matin. L'empereur était venu camper avec une armée nombreuse sur la rive opposée. Cette vue, au lieu d'intimider les croisés, parut augmenter leur ardeur ; c'était à qui arriverait le premier. A mesure qu'on approchait de la rive les chevaliers, tous le casque en tête et l'épée à la main, s'élançaient dans les flots, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. L'empereur grec n'eut pas le courage de leur présenter le combat ; frappé de terreur, il se hâta d'abandonner son camp et se retira dans la ville.

Le siège commença aussitôt. « C'est une chose étonnante et bien hardie, dit Villehardouin, de voir qu'une si petite troupe de gens, qui suffisait à peine à l'attaque d'une des portes, entreprit d'assiéger Constantinople, qui avait trois lieues de front du côté de



la terre. » Dix jours s'écoulèrent dans des combats et des escarmouches continuels ; le dixième jour du siège, qui était le 17 juillet, on résolut de livrer un assaut général par terre et par mer ; on donna en même temps le signal à la flotte et à l'armée. Déjà les Vénitiens avaient pénétré dans la ville quand l'empereur, pressé par les cris du peuple, envoya des troupes contre eux et sortit lui-même avec une armée pour attaquer ceux qui assiégeaient la ville par terre. L'armée impériale était en si grand nombre qu'on eût pu croire, selon l'expression de Villehardouin, que toute la ville était sortie. A l'approche des Grecs les croisés se mettent sous les armes : ils n'étaient que six bataillons contre soixante. La nouvelle d'un si grand danger étant venue au doge de Venise, il donna l'ordre aux siens de cesser le combat et d'abandonner les tours qu'on avait prises ; puis il se mit à leur tête, lui vieillard de quatre-vingt-dix ans, et les conduisit au camp des croisés français, disant qu'il voulait vivre et mourir avec les pèlerins. L'arrivée de Dandolo avec l'élite de ses Vénitiens redoubla le courage des barons et des chevaliers. Cependant les deux armées restèrent longtemps en présence, les Grecs n'osant en venir à la charge, les Latins demeurant immobiles devant leurs barrières et leurs palissades. Après une heure d'hésitation et d'incertitude l'empereur fit sonner la retraite.

Quand on vit l'empereur rentrer dans la ville sans avoir livré de combat on y fut plus effrayé que s'il avait été vaincu ; le peuple accusait l'armée, l'armée accusait Alexis. L'empereur, se défiant des Grecs, redoutant les Latins, ne songea plus qu'à sauver sa vie ; il abandonna ses proches, ses amis, sa capitale, et s'embarqua secrètement au milieu des ténèbres de la nuit pour aller chercher une retraite dans quelque coin de son empire.

Quand le jour vint apprendre aux Grecs qu'ils n'avaient plus d'empereur le désordre et l'agitation furent extrêmes dans Constantinople ; on s'assemblait dans les rues, on racontait les fautes des chefs, la honte des favoris, les malheurs du peuple. Depuis qu'Alexis avait abandonné sa puissance on se rap-

pelaient le crime de son usurpation, et mille voix s'élevaient pour invoquer contre lui la colère du Ciel. Au milieu de la confusion et du tumulte les plus sages ne savaient quel parti prendre, lorsque les courtisans volent à la prison où gémissait Isaac ; ils brisent ses fers et l'entraînent en triomphe dans le palais des Blaquernes. Quoique aveugle il est placé sur le trône, et, lorsqu'il croit encore être entouré de ses bourreaux, il s'étonne d'entendre autour de lui des flatteurs. En le voyant revêtu de la pourpre impériale on s'attendrit pour la première fois sur des malheurs qu'il ne souffre plus. De toutes parts on s'excuse d'avoir été partisan d'Alexis et d'avoir fait des vœux pour sa cause. On va chercher la femme d'Isaac, qu'on avait oubliée, et qui vivait dans une retraite dont personne ne savait le chemin sous le règne précédent <sup>1</sup>.

Euphrosyne, femme de l'empereur fugitif, était accusée d'avoir voulu profiter des troubles de Constantinople pour revêtir de la pourpre un de ses favoris. On la précipita dans un cachot, en lui reprochant tous les maux de la patrie et surtout les longues infortunes d'Isaac. Ceux que cette princesse avait comblés de ses bienfaits se distinguaient parmi ses accusateurs et s'efforçaient de se faire un mérite de leur ingratitude.

Bientôt la renommée va publier dans le camp des croisés ce qui s'est passé dans la capitale de l'empire. A cette nouvelle le conseil des seigneurs et des barons s'assemble dans la tente du marquis de Montferrat ; ils remercient la Providence qui vient de délivrer Constantinople, qui vient de les délivrer eux-mêmes des plus grands dangers, et ils reconnaissent dans leur piété que personne ne peut nuire à celui que protège le Ciel ; mais, en se rappelant qu'ils avaient vu, la veille, l'empereur Alexis entouré d'une armée innombrable, ils ne peuvent croire au miracle de sa fuite.

Cependant le camp des croisés se remplissait d'une multitude de Grecs sortis de la ville qui racontaient les merveilles dont ils avaient été témoins. Plusieurs des courtisans

<sup>1</sup> Nicéas, l. 1. Michaud, l. 10.

qui n'avaient pu être remarqués par Isaac accouraient auprès du jeune Alexis, dans l'espoir d'attirer ses premiers regards; ils bénissaient le Ciel d'avoir exaucé leurs vœux pour son retour, et le conjuraient, au nom de la patrie et de l'empire, de venir partager les honneurs et la puissance de son père.

Tant de témoignages ne purent persuader les Latins, accoutumés à se défier des Grecs. Les seigneurs et les barons rangent leur armée en bataille, et, toujours prêts à combattre, ils envoient à Constantinople Matthieu de Montmorency, Geoffroi de Villehardouin et deux nobles vénitiens, pour *voir à l'œil comment les choses se passaient* <sup>1</sup>.

En arrivant à Constantinople les députés sont conduits au palais des Blaquernes entre deux rangs de soldats qui, la veille, formaient la garde de l'usurpateur Alexis et qui venaient de jurer de défendre Isaac. L'empereur, entouré de toute la magnificence des cours d'Orient, reçoit les députés sur un trône éclatant d'or et de pierreries. « Gracieux seigneur, lui dit le maréchal de Champagne, vous connaissez le service que nous avons rendu au prince votre fils; nous ne nous sommes écartés en rien du traité. Conformément à nos conventions le prince ne peut entrer dans Constantinople avant que toutes les clauses qu'il a souscrites n'aient reçu pleine et entière exécution, et il nous a chargés de vous prier, avec une soumission toute filiale, de ratifier toutes les conditions acceptées par lui. — Que porte donc ce traité? » répliqua l'empereur. — Il porte que l'empire d'Orient retournera sous l'obéissance du Saint-Siège, dont il est séparé depuis longtemps, que vous nous donnerez deux cent mille marcs et des vivres pour un an, que vous embarquerez sur vos vaisseaux et entretiendrez pendant une année dix mille hommes envoyés dans la Terre-Sainte, que vous consacrerez enfin pour toujours cinquante cavaliers au service de ce pays. Voilà ce que votre fils a promis par serment et ce que votre gendre Philippe d'Allemagne a signé avec lui. — En vérité, répliqua l'empereur, les conditions sont dures; mais vous

avez tant fait pour moi et pour mon fils que tout l'empire suffirait à peine pour vous récompenser. » L'empereur jura donc d'accomplir le traité et y apposa sa bulle d'or.

Bientôt les seigneurs et les barons montent à cheval et conduisent le fils d'Isaac à Constantinople. Le jeune Alexis marchait entre le comte de Flandre et le doge de Venise, suivi de tous les chevaliers couverts de leurs armes. Le peuple, qui auparavant gardait à sa vue un morne silence, accourait en foule sur son passage et le saluait par de vives acclamations; le clergé latin accompagnait le fils d'Isaac, et l'Église grecque avait envoyé au-devant de lui son magnifique cortège. L'entrée du jeune prince dans la capitale était comme un jour de fête pour les Grecs et pour les Latins. Dans toutes les églises on remerciait le Ciel, partout retentissaient les hymnes de l'allégresse publique; mais ce fut surtout dans le palais des Blaquernes, naguère le séjour du deuil et de la crainte, qu'éclatèrent les plus grands transports de joie. Un père aveugle et plongé depuis huit ans dans un cachot, pressant entre ses bras un fils auquel il devait la liberté et la couronne, présentait un spectacle nouveau qui dut pénétrer tous les cœurs des plus vives émotions. La foule des spectateurs se rappelait les longues infortunes de ces deux princes, et tant de malheurs passés semblaient à tout le monde un gage des biens que le Ciel réservait à l'empire.

Ce qui réjouissait les croisés plus que toute chose, c'était la réunion des Grecs à l'Église romaine. Nous avons vu le maréchal de Champagne rappeler avant tout cette condition dans son discours à l'empereur Isaac; le comte de Saint-Pol en parle avec une joie sensible dans les chroniques du temps. Aussi Alexis, dans une lettre qu'il adresse au Pape, dit que cette clause a particulièrement déterminé les chevaliers à aller avec lui <sup>1</sup>. « Rien ne prouve mieux, conclut Hurter, les sentiments pieux de la vraie chevalerie de cette époque que cette condition essentielle de la réunion des schismatiques sous un seul pasteur <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Villehard., l. 4.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 210. — <sup>2</sup> Hurter, l. 7, *nota*.



L'empereur Isaac, réuni avec son fils, remercia de nouveau les croisés des services qu'ils lui avaient rendus et conjura les chefs de s'établir avec leur armée au delà du golfe de Chrysokéras; il craignait que leur séjour dans la ville ne fit naître quelque querelle entre les Grecs et les Latins, trop longtemps divisés. Les seigneurs et les barons se rendirent à la prière d'Isaac et d'Alexis, et l'armée des croisés établit ses quartiers au faubourg de Galata, où, dans l'abondance et dans le repos, elle oublia les travaux, les périls et les fatigues de la guerre. Les Pisans, qui avaient défendu Constantinople contre les croisés, firent la paix avec les Vénitiens; toutes les discordes furent apaisées; aucun esprit de jalousie ne divisait les Francs.

Les Grecs venaient sans cesse au camp des Latins, où ils apportaient des vivres et des marchandises de toute espèce. Les guerriers d'Occident visitaient souvent la capitale et ne pouvaient se lasser de contempler les palais des empereurs, les nombreux édifices, chefs-d'œuvre des arts, les monuments consacrés à la religion, et surtout les reliques des saints, qui, au rapport du maréchal de Champagne, se trouvaient en plus grand nombre à Constantinople qu'en aucun lieu du monde <sup>1</sup>.

Quelques jours après son entrée à Constantinople Alexis fut couronné dans l'église de Sainte-Sophie et partagea la puissance souveraine avec son père. Les barons assistèrent à son couronnement et firent des vœux sincères pour son règne. Alexis s'empressa d'acquitter une partie des sommes promises aux croisés. La plus heureuse harmonie régnait entre le peuple de Byzance et les guerriers de l'Occident; les Grecs paraissaient avoir oublié leurs défaites, les Latins leurs victoires. Les sujets d'Alexis et d'Isaac voyaient les croisés sans défiance, et la simplicité des Francs n'était plus le sujet de leurs railleries; les croisés, à leur tour, croyaient à la bonne foi des Grecs. La paix régnait dans la capitale et semblait leur ouvrage. Ils respectaient les empereurs qu'ils avaient placés sur le trône, et les deux princes conservaient

une affectueuse reconnaissance pour leurs libérateurs.

Les croisés, devenus les alliés des Grecs et les protecteurs d'un grand empire, n'avaient plus d'autres ennemis à combattre que les Turcs; ils ne songeaient plus qu'à remplir le serment qu'ils avaient fait en prenant la croix. Toujours fidèles aux lois de la chevalerie, les seigneurs et les barons voulurent déclarer la guerre avant de la commencer. Des hérauts d'armes furent envoyés au sultan du Caire et de Damas pour annoncer, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'empereur de Constantinople, des princes et des seigneurs de l'Occident, qu'il éprouverait la valeur des peuples chrétiens s'il s'obstinait à retenir sous ses lois la Terre-Sainte et les lieux consacrés par la présence du Sauveur <sup>1</sup>.

Les chefs de la croisade annoncèrent en même temps le succès merveilleux de leur entreprise à tous les princes et à tous les peuples de la chrétienté; en s'adressant à l'empereur élu d'Allemagne, Otton de Saxe, ils le conjuraient de prendre part à la croisade et de venir se mettre à la tête des chevaliers chrétiens. Le récit de leurs exploits excita l'enthousiasme des fidèles; la nouvelle qui en fut portée en Syrie répandit l'effroi parmi les Turcs et ranima les espérances du roi de Jérusalem et des défenseurs de la Terre-Sainte. Tant de succès glorieux devaient satisfaire l'orgueil et la valeur des croisés; mais, tandis que le monde était rempli de leur gloire et tremblait au bruit de leurs armes, les chevaliers et les barons croyaient n'avoir rien fait pour leur renommée et pour la cause de Dieu s'ils n'obtenaient l'approbation du Saint-Siège. Le marquis de Montferrat, le comte de Flandre, le comte de Saint-Pol et les principaux chefs de l'armée, en écrivant au Pontife, lui représentèrent que les succès de leur entreprise n'étaient point l'ouvrage des hommes, mais l'ouvrage de Dieu. Ces guerriers pleins de fierté qui venaient de conquérir un empire, qui, selon Nicéas, témoin oculaire, se vantaient de ne craindre que la chute du ciel, abaissaient leurs fronts victorieux devant le tribunal du Pape, et protestaient, aux

<sup>1</sup> Villehard., l. 4.

<sup>1</sup> Villehard., l. 4.

pieds d'Innocent, qu'aucune vue mondaine n'avait dirigé leurs armes et qu'on ne devait voir en eux que des instruments dont la Providence s'était servie pour accomplir ses desseins.

Le jeune Alexis, de concert avec les chefs des croisés, écrivit en même temps au Pape pour justifier sa conduite et celle de ses libérateurs. « Nous avouons, disait-il, que, la principale cause qui a porté les pèlerins à nous secourir, c'est que nous avons promis avec serment de reconnaître le Pontife romain pour le chef de l'Église et pour le successeur de saint Pierre. » Innocent III, en répondant au nouvel empereur de Constantinople, loua ses intentions et son zèle et le pressa d'accomplir ses promesses ; mais les excuses des croisés n'avaient pu apaiser le ressentiment que le Pape conservait de leur désobéissance aux conseils et aux volontés du Saint-Siège. Dans sa réponse il ne les salua point avec la bénédiction ordinaire, craignant qu'ils ne fussent retombés dans l'excommunication en attaquant l'empire grec contre sa défense. « Si l'empereur de Constantinople, leur disait-il, ne se hâte point de faire ce qu'il a promis, il paraîtra que ni son intention ni la vôtre n'ont été sincères, et que vous avez ajouté ce second péché à celui que vous avez déjà commis. » Le Pape donnait aux croisés de nouveaux conseils pour l'avenir <sup>1</sup>.

Les Vénitiens envoyèrent, de leur côté, une députation au cardinal-légat, Pierre de Capoue, qui se trouvait alors en Syrie, pour le prier de lever l'excommunication portée contre eux. Celui-ci chargea le trésorier de l'Église de Nicosie, dans l'île de Chypre, de recevoir leur serment, bien qu'ils n'eussent encore donné aucune satisfaction ; car, redoutant le mauvais exemple, il aimait mieux les réconcilier imparfaitement que de les voir rester sous l'anathème <sup>2</sup>.

Tant que le jeune Alexis n'eut que des promesses à faire et des espérances à donner il n'entendit autour de lui que les bénédictions des Grecs et des croisés ; mais, lorsque le temps fut arrivé de faire tout ce qu'il avait

promis, il ne trouva plus que des ennemis et des obstacles. Dans la situation où son retour l'avait placé il lui était surtout difficile de conserver à la fois la confiance de ses libérateurs et l'amour de ses sujets. Si, pour remplir ses engagements, le nouvel empereur entreprenait de réunir l'Église grecque à l'Église romaine ; si, pour payer ce qu'il devait aux croisés, il accablait le peuple d'impôts, il devait s'attendre à voir de violents murmures s'élever dans son empire. Si, au contraire, il ménageait l'antipathie religieuse des Grecs, s'il allégeait le fardeau des tributs, les traités restaient sans exécution, et le trône sur lequel il venait de monter pouvait être renversé par les armes des Latins.

Craignant chaque jour de voir s'allumer la révolte ou la guerre, forcé de choisir entre ces deux périls, ce prince, après avoir longtemps délibéré, n'osa point confier sa destinée à la valeur équivoque des Grecs et vint conjurer le doge de Venise et les barons d'être une seconde fois ses libérateurs. Il se rendit dans la tente du comte de Flandre et parla ainsi aux chefs de la croisade assemblés :

« Seigneurs, je puis dire qu'après Dieu je vous ai l'obligation entière d'être empereur ; vous m'avez rendu le plus signalé service qu'on ait jamais pu rendre à un prince ; mais il faut que vous sachiez que plusieurs me font bon visage, qui, dans leur intérieur, ne m'aiment point, les Grecs ayant un grand dépit de ce que je suis rétabli dans mes droits par votre moyen. Du reste le terme approche où vous devez partir, et votre association avec les Vénitiens ne doit durer que jusqu'à la Saint-Michel. Comme ce terme est court, il me serait absolument impossible d'accomplir les traités faits avec vous. D'ailleurs si vous m'abandonnez je serai en danger de perdre l'empire et même la vie ; car les Grecs me haïssent à cause de vous. Si vous le trouvez bon, faisons une chose que je vais vous dire. Si vous voulez demeurer jusqu'au mois de mars je me charge de prolonger votre traité avec Venise et de payer aux Vénitiens ce qu'ils exigeront ; je vous fournirai, en outre, tout ce qui vous sera nécessaire jusqu'aux prochaines fêtes de Pâques. Alors je n'aurai plus rien à craindre pour ma couronne ; je vous aurai

<sup>1</sup> Apud Continuat. Baron., ann. 1203 et 1204. Michaud, l. 10. Hurter, l. 7. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 90.



payée qui voussera dû. J'aurai aussi le temps de me pourvoir de vaisseaux pour m'en aller avec vous à Jérusalem ou y envoyer mes troupes suivant les traités<sup>1</sup>. »

Un conseil fut convoqué pour délibérer sur la proposition du jeune empereur. Ceux qui avaient voulu se séparer de l'armée à Zara et à Corfou représentèrent à l'assemblée qu'on avait jusqu'alors combattu pour la gloire et les intérêts des princes de la terre, mais que le temps était enfin venu de combattre pour la religion et pour Jésus-Christ; ils s'indignaient qu'on voulût mettre de nouveaux retards à la sainte entreprise. Cette opinion fut vivement combattue par le doge de Venise et les barons, qui, ayant mis leur gloire à l'expédition de Constantinople, ne pouvaient se résoudre à perdre le fruit de leurs travaux. « Souffrirons-nous, disaient-ils, qu'un jeune prince dont nous avons fait triompher la cause soit livré à ses ennemis, qui sont aussi les nôtres, et qu'une entreprise si glorieusement commencée devienne pour nous une source de honte et de repentir? Souffrirons-nous que l'hérésie, étouffée par nos armes dans la Grèce soumise, soit de nouveau un sujet de scandale pour l'Église chrétienne? Laisserons-nous aux Grecs la dangereuse faculté de se déclarer contre nous et de s'allier avec les Sarrasins pour faire la guerre aux soldats de Jésus-Christ? » A ces graves motifs les princes et les seigneurs ne dédaignèrent pas de joindre les supplications et les prières. Enfin leur avis triompha d'une opposition opiniâtre; le conseil décida que le départ de l'armée serait différé jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante (1205). Alexis, de concert avec Isaac, remercia les croisés de leur résolution et ne négligea rien pour leur montrer sa reconnaissance.

« Vers ce même temps, dit le maréchal de Champagne, il arriva un bien grand malheur à l'armée : ce fut la mort d'un seul homme, mais cet homme était Matthieu de Montmorency, un des meilleurs chevaliers du royaume de France, un des plus estimés et des plus aimés. Il fut enterré dans l'église des Hospitaliers de Jérusalem. »

Cependant l'usurpateur Alexis, en fuyant de Constantinople, s'était retiré dans la province de Thrace; plusieurs villes lui avaient ouvert leurs portes, et quelques-uns de ses partisans s'étaient réunis sous ses drapeaux. Le fils d'Isaac résolut d'aller combattre les rebelles. Henri de Hainaut, le comte de Saint-Pol et plusieurs chevaliers l'accompagnèrent dans cette expédition. A leur approche l'usurpateur, enfermé dans Andrinople, se hâta d'abandonner la ville et s'enfuit vers le mont Hémus. Tous les rebelles qui osèrent les attendre furent vaincus et dispersés. Le jeune Alexis et les croisés qui l'accompagnaient avaient un ennemi plus redoutable à combattre, c'était la nation des Bulgares. Leur roi Joannice faisait souvent des incursions sur les terres de l'empire. Alexis se contenta de lui faire des menaces, et, sans avoir fait ni la paix ni la guerre, après avoir reçu le serment des villes de Thrace, il ne songea plus qu'à retourner à Constantinople.

La capitale de l'empire venait d'éprouver une grande calamité : une partie considérable de la cité avait été réduite en cendres. Des Grecs et des Latins, qui étaient établis en grand nombre à Constantinople, se prirent de querelle au sujet d'une synagogue de Sarrasins, dit Nicétas, autrement une mosquée; à la suite de cette querelle le feu prit à plusieurs endroits de la ville entre les deux ports. L'incendie, gagnant de proche en proche, s'étendit une lieue de long et dura huit jours, sans qu'on pût l'éteindre; beaucoup de richesses et même d'hommes y périrent. Après cet accident les Latins, de quelque nation qu'ils fussent, et qui, depuis bien des années, habitaient Constantinople, n'osèrent y demeurer davantage; ils prirent leurs femmes, leurs enfants, avec ce qu'ils avaient pu sauver de l'incendie, et s'en vinrent, au nombre de quinze mille, se réfugier dans le camp des croisés. Depuis ce moment il n'y eut plus si bonne intelligence entre les deux peuples. Cependant ni les uns ni les autres ne savaient au juste à qui s'en prendre de l'incendie; Nicétas, mais qui est excessivement passionné, en excuse les Latins, savoir les Flamands; le continuateur de Guillaume de Tyr en accuse les Grecs; Théodore Acropolite, Grec lui-

<sup>1</sup> Villehard., etc.

même, dit formellement que les habitants de Byzance avaient conjuré de chasser de leur ville tous les Latins, quoiqu'ils en eussent reçu des serments et des otages. Ce qui augmenta l'animosité des Grecs, c'est que l'empereur, dans la nécessité ou sous prétexte de payer les croisés, prenait jusqu'à l'argent et l'argenterie des églises. Bientôt même les deux empereurs, le père et le fils, se divisèrent l'un contre l'autre ; dans son aveugle colère le père chargeait d'imprécations son fils. En même temps, au lieu de travailler au bien de l'empire, il vivait retiré dans son palais, entouré de moines et d'astrologues qui célébraient sa puissance, lui faisaient croire qu'il délivrerait Jérusalem, qu'il placerait son trône sur le mont Liban, qu'il régnerait sur tout l'univers et recouvrerait même la vue. Plein de confiance dans une image de la Vierge qu'il portait toujours avec lui, et se vantant de connaître, par l'astrologie, tous les secrets de la politique, il n'imagina, pour prévenir les séditions, d'autre moyen que de faire transporter de l'hippodrome dans son palais le sanglier de Calydon, qu'on regardait comme le symbole de la révolte et l'image du peuple en furie. Le peuple grec lui-même n'était guère plus sage que le vieil empereur ; dans un accès de colère il abattit une belle statue de Minerve, haute de 10 mètres et posée sur une colonne dans la place de Constantin, parce que, comme elle avait un bras étendu vers l'Occident, on l'accusa d'appeler les Latins et de les inviter à venir détruire Constantinople <sup>1</sup>.

Un homme se trouva qui acheva de brouiller les affaires pour s'élever soi-même ; c'était Alexis Ducas, surnommé Murzufle, comme qui dirait *sourcils épais*, parce qu'il avait de grands sourcils joints ensemble. C'était un vrai Grec : souple, rusé, perfide, hardi. Zélé partisan de l'usurpateur Alexis, il lui avait servi de bourreau, dit-on, pour crever les yeux à l'empereur Isaac ; toutefois il sut si bien s'insinuer dans l'esprit du fils d'Isaac, le jeune Alexis, qu'il devint son favori. Murzufle, en le flattant, s'efforçait de l'indisposer contre les Latins et y réussit. Le jeune empe-

reur, croyant sa puissance bien affermie, commença de mépriser les croisés ; il ne les visitait plus comme auparavant ; il retardait les paiements de ce qu'il leur devait encore, les réquiescences à de petites sommes et enfin à rien. Un autre personnage que Murzufle flattait assidûment, c'était le peuple ; il déclamaient publiquement contre les Latins, et, comme il avait la voix sonore et l'air déterminé, ses paroles faisaient impression. Un jour, suivi d'une troupe nombreuse, il sortit de la ville pour surprendre les croisés ; mais ceux-ci le reçurent si bien que sa troupe se dissipa dans un clin d'œil et qu'il faillit être pris.

Les croisés, mécontents de la conduite d'Alexis, lui députèrent trois seigneurs français et un pareil nombre de Vénitiens pour lui rappeler une dernière fois ses promesses et les services qui lui avaient été rendus et le menacer d'une rupture s'il venait à les oublier. Les députés, quoique se défiant de la méchanceté des Grecs, s'avancèrent jusqu'à la porte du palais des Blaquernes ; là ils descendirent de cheval. Ils sont reçus par les deux empereurs assis sur leur trône et environnés d'une cour brillante. Conon de Béthune, prenant la parole et s'adressant plus particulièrement au jeune empereur, lui parla en ces termes :

« Sire, nous sommes ici envoyés vers vous de la part des barons français et du duc de Venise, pour vous remettre devant les yeux les grands services qu'ils vous ont rendus, comme chacun sait, et que vous ne pouvez dénier. Vous leur aviez juré, vous et votre père, de tenir les traités que vous avez faits avec eux, ainsi qu'il paraît par vos patentes, qu'ils ont, scellées de votre grand sceau ; ce que vous n'avez pas fait, toutefois, quoique vous en soyez tenu. Ils vous ont sommé plusieurs fois, et nous vous sommions encore derechef, de leur part, en présence de vos barons, que vous ayez à satisfaire aux articles arrêtés entre vous et eux. Si vous le faites à la bonne heure ! ils auront occasion de se contenter ; sinon sachez que dorénavant ils ne vous tiennent ni pour seigneur ni pour ami, mais vous déclarent qu'ils se pourvoiront en toutes les manières qu'ils aviseront, et ils veulent bien vous faire savoir qu'ils ne vou-

<sup>1</sup> Nicéas.



draient vous avoir couru sus, ni sur aucun autre, sans défi ou déclaration de guerre, n'étant pas la coutume de leur pays d'en user autrement ni de surprendre aucun ou faire trahison. C'est donc là le sujet de notre ambassade; sur quoi vous prendrez telle résolution qu'il vous plaira. »

La cour de Byzance, habituée aux paroles flatteuses des courtisans, fut étrangement surprise d'un langage aussi franc et aussi fier. Alexis jeta un regard d'indignation sur les députés; les courtisans suivirent son exemple. Il y eut grande rumeur dans le palais; les seigneurs se hâtèrent de prendre congé et de remonter à cheval, s'estimant heureux d'avoir échappé au danger.

Le conseil d'Alexis et d'Isaac ne respirait que la vengeance. Au retour des députés la guerre fut décidée dans le conseil des barons. Il y eut plusieurs engagements, où, selon Villehardouin, les Grecs eurent toujours le dessous, mais pas toujours, suivant Nicéas. Ils eurent enfin recours au feu grégeois, qui plus d'une fois avait suppléé à leur bravoure et sauvé leur capitale. A l'instigation de Murzuffle, dix-sept brûlots, remplis de ce feu et de matières combustibles, furent poussés par un vent favorable vers le rivage du port où reposaient à l'ancre les vaisseaux de Venise. Pour assurer le succès de cette tentative les Grecs avaient profité des ténèbres de la nuit. Le port, le golfe et le faubourg de Galata furent tout à coup éclairés par une lueur menaçante et sinistre. A l'aspect du danger les trompettes sonnent l'alarme dans le camp des Latins; les Français volent aux armes et se préparent au combat, tandis que les Vénitiens se jettent dans les barques et vont au-devant des navires qui portaient dans leurs flancs la destruction et l'incendie. La foule des Grecs rassemblée sur ce rivage applaudissait à ce spectacle et jouissait de l'effroi des croisés; plusieurs d'entre eux, embarqués dans des nacelles, lançaient des flèches et s'efforçaient de porter le désordre parmi les Vénitiens. Cependant, à force de bras et de rames, les Vénitiens parvinrent à détourner loin du port les dix-sept brûlots, qui furent bientôt emportés par les courants au delà du canal. Les croisés, rangés en bataille, debout sur leurs flottes ou disper-

sés dans les barques, rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés d'un si grand désastre.

Les Latins, irrités, ne pouvaient pardonner à l'empereur Alexis sa perfidie et son ingratitude. « Ce n'était point assez pour lui d'avoir manqué à tous ses serments, il voulait encore brûler la flotte qui l'avait ramené triomphant au sein de son empire. Le temps était venu de réprimer par le glaive les entreprises des traîtres et de punir de lâches ennemis qui ne connaissaient d'autres armes que la fourberie et la ruse, et qui, semblables aux plus vils brigands, ne savaient porter leurs coups que dans l'ombre et le silence de la nuit. » Alexis, effrayé de ces menaces, ne songea plus qu'à implorer la clémence des croisés; il leur fit de nouveaux serments, de nouvelles promesses, et rejeta les hostilités sur la fureur du peuple qu'il ne pouvait contenir. Il conjura ses amis, ses alliés, ses libérateurs de venir défendre un trône près de s'écrouler, et proposa de leur livrer son propre palais <sup>1</sup>.

Murzuffle fut chargé de porter aux Latins les supplications et les paroles de l'empereur; mais le traître, profitant de l'occasion pour augmenter les alarmes et le mécontentement de la multitude, eut soin de faire répandre le bruit qu'Alexis allait livrer Constantinople aux barbares de l'Occident. A cette nouvelle le peuple se rassemble en tumulte dans les rues et sur les places publiques; de toutes parts on répète que l'ennemi est déjà dans la ville, qu'on n'a pas un moment à perdre pour prévenir de grands malheurs, que l'empire a besoin d'un maître qui sache le défendre et le protéger. C'était le 25 janvier 1204. Le peuple se précipite en masse dans l'église de Sainte-Sophie. Le patriarche, les sénateurs, l'historien Nicéas et les principaux ecclésiastiques conseillèrent en vain de ne rien tenter contre Alexis tant que les Latins seraient dans le voisinage, puisqu'ils lui accordaient protection et appui; le peuple ne se calma point. « Nous ne nous séparerons pas, s'écria-t-il, que nous n'ayons un empereur de notre choix. » Il invita quelques rejetons d'illustres familles, ainsi que de hauts fonc-

<sup>1</sup> Nicéas, c. 4. Michaud, l. 11.

tionnaires à recevoir la couronne, et voulut même les y forcer l'épée à la main. La foule se saisit enfin d'un jeune homme nommé Nicolas Canabus et s'écrie : « Tu es bien vêtu ; sois empereur ! » On le couvre malgré lui du manteau impérial.

Cependant Murzuffle, l'auteur secret de tout ce tumulte, se présente pendant la nuit à l'empereur Alexis et lui annonce que ses parents, le peuple et la garde du corps étaient devant le palais, pleins de fureur au sujet des traités conclus avec les Latins. L'empereur, effrayé, lui ayant demandé conseil, Murzuffle l'enveloppa dans un large vêtement et le conduisit, par une porte secrète, dans un appartement retiré, sous prétexte de le sauver. Plus tard il le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot.

Murzuffle fut salué empereur par ses partisans, et le peuple le reçut avec transport quand il se présenta à lui revêtu des ornements impériaux. Ses satellites arrachèrent de l'église Sainte-Sophie Nicolas Canabus, qui, malgré sa douceur, ne manquait pas d'intrépidité ; il fut assassiné dans un cachot, sans que le peuple, qui l'avait élevé au trône, songeât à le défendre. Isaac mourut peu de temps après avoir appris la captivité de son fils. Les Grecs lui reprochaient ses traités avec les Latins, et ces derniers lui imputaient de leur avoir enlevé l'affection de son fils ; ainsi il n'était regretté de personne <sup>1</sup>.

Les capitaines français et le duc de Venise tiennent conseil ; ils invitent les évêques, les prélats et deux envoyés du Pape à se rendre à leur assemblée ; ceux-ci décident que Murzuffle, coupable de trahison, n'a aucun droit à l'empire, que ses partisans sont complices du meurtre, et que d'ailleurs tous doivent être regardés comme schismatiques. « Nous vous déclarons, disent-ils, que la guerre est juste. Mettez donc à exécution le projet que vous avez de soumettre l'empire byzantin à l'Église romaine, et nous vous garantissons les avantages spirituels que le Pape accorde aux croisés qui meurent après la confession et la pénitence. » Cette déclaration ranime le courage des barons, et chaque jour ils li-

vrent des combats et sur terre et sur mer.

Murzuffle, leur ayant dressé une embuscade, fut sur le point de tomber entre leurs mains et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval ; il laissa sur le champ de bataille son bouclier, ses armes et l'étendard de la Vierge, que les empereurs avaient coutume de faire porter devant eux dans les plus grands périls. La perte de ce drapeau antique et révéré répandit le deuil et l'effroi parmi les Grecs. Les croisés, en voyant flotter dans leurs rangs victorieux l'étendard et l'image de la patronne de Byzance, furent persuadés que la Mère de Dieu abandonnait les Grecs et se déclarait pour la cause des Latins. Murzuffle tenta une seconde fois, mais aussi vainement que la première d'incendier la flotte des croisés.

Alors, voyant le courage des Grecs sinon abattu, du moins affaibli, il tenta la voie des négociations. Au nom du jeune Alexis il cherche à attirer les chefs des croisés dans la ville, en leur disant que ce prince consent non-seulement à payer les sommes promises, mais à leur en donner de plus considérables. Dandolo, quoique plein de défiance, consent à ce qu'une entrevue ait lieu dans le couvent de Saint-Côme ; là il exige avec une brièveté offensante que les Grecs payent immédiatement cinq mille pièces d'or et qu'ils se soumettent à l'Église romaine. Il fait, du reste, observer qu'on ne doit point conclure la paix avec un usurpateur qui a jeté son souverain en prison et demande qu'Alexis soit replacé sur le trône. Murzuffle oppose de vaines excuses aux reproches qui lui sont adressés, et il déclare qu'il aime mieux voir ravager tout l'empire que de soumettre au Pape l'Église grecque et de marcher avec les croisés en Terre-Sainte.

Les paroles du doge avaient porté l'usurpateur à une haine violente contre le jeune Alexis ; déjà il avait tenté de l'empoisonner, mais cet odieux attentat avait toujours échoué contre des antidotes ou contre la constitution vigoureuse du prince. Après cette dernière entrevue il le fit étrangler, et fracassa lui-même les côtes du mourant avec une massue de fer, pour qu'il cessât d'être pour lui un objet de rivalité. La pompe des funé-

<sup>1</sup> Villehard. Nicét. Hurter, I. 8.



raillies et le chagrin qu'afficha Murzufle ne purent donner le change, et la mort d'Alexis fut bientôt connue des croisés<sup>1</sup>.

Les réponses adressées par le Pape aux croisés et à l'empereur Alexis arrivèrent trop tard ; elles n'avaient été rédigées que la veille de la mort de l'empereur et ne répondaient ainsi plus aux circonstances.

La question de savoir si on continuerait la guerre, et de quelle manière on la continuerait, ne fut plus mise en délibération par les croisés ; il s'agissait d'arrêter la marche qu'ils auraient à suivre dans le cas où ils seraient vainqueurs. Au mois de mars les barons français signèrent donc, avec Dandolo et au nom de Dieu, un traité portant les dispositions suivantes : « Si la ville est prise, tous les croisés continueront à obéir à leurs chefs. Le butin fait par chacun sera déposé dans un lieu convenu et partagé de manière à ce que les Vénitiens reçoivent les trois quarts de la somme promise par Alexis, tandis que l'autre quart appartiendra aux Français. Le restant du butin sera distribué par portions égales. La répartition des vivres se fera d'après le nombre des têtes. Les Vénitiens resteront en possession, dans tout l'empire, de leurs privilèges spirituels et temporels. Chaque partie aura à désigner six membres qui, tous réunis, s'engageront par serment à choisir, dans l'armée, pour empereur, celui qui leur paraîtra digne de porter la couronne à la plus grande gloire de Dieu, de l'Église et de l'empire.

« Dans le cas où plusieurs seraient élus la pluralité des voix décidera ; s'il y a égalité de suffrages le sort désignera celui qui sera reconnu pour empereur. Le quart de l'empire et les palais des Blanquernes et du Buccoléon écherront au nouvel empereur, tandis que les trois autres quarts seront partagés entre les Français et les Vénitiens. L'église Sainte-Sophie sera remise au clergé d'une nation autre que celle à laquelle appartiendra l'empereur, et ce clergé aura le droit de nommer un patriarche. Les deux peuples s'engagent à rester une année entière, à compter des derniers jours de mars, pour soutenir

l'empereur élu, et ceux qui, passé cette époque, resteront dans l'empire, seront tenus de lui faire hommage. Chaque partie nommera douze hommes intelligents, chargés sous serment d'assigner les fiefs, les propriétés et les dignités, et de fixer les obligations qui seront imposées aux possesseurs envers l'empereur et l'empire. Chacun possédera librement son fief, pourra en disposer selon son bon plaisir et le transmettre à sa descendance masculine ou féminine, à la réserve des obligations qui y sont attachées. Il sera interdit aux membres d'un État en guerre avec les deux peuples de se fixer dans l'empire.

« Les deux parties s'efforceront aussi d'obtenir du Pape l'excommunication contre ceux qui viendront à enfreindre les dispositions du traité. L'empereur jurera l'inviolabilité des partages et des donations. Les difficultés qui surviendront seront jugées par le duc de Venise, le margrave, ainsi que par six conseillers nommés par les deux parties. Le duc de Venise ne sera pas tenu de faire hommage pour les fiefs et les dignités qui lui tomberont en partage, mais ce devoir sera imposé à ceux à qui il pourrait les conférer<sup>1</sup>. »

Le jeudi 8 avril 1204 les croisés livrent un premier assaut où ils perdent beaucoup d'hommes et de machines. Quatre jours après, le 12 avril, le lundi avant les Rameaux, ils recommencent. Les navires s'approchent des murs ; du haut d'un de ces navires, monté par l'évêque de Troyes, en Champagne, on dresse des échelles contre une tour voisine. Aussitôt un Vénitien, un chevalier français et plusieurs autres croisés s'élancent sur la tour ; la bannière de l'évêque flotte sur les murailles ; les ennemis sont vaincus. D'autres tours sont escaladées par d'autres pèlerins ; trois portes sont enfoncées. Un chevalier d'une haute stature, Pierre Braiequel, emporté par son courage, pénètre seul dans la ville. Son apparition jette l'effroi dans la garde impériale ; la terreur se communique au reste de l'armée, qui croit voir en lui un géant et dans son casque un crâne d'airain. Des milliers de combattants fuient alors devant un seul homme.

<sup>1</sup> Lettres de Baudouin au Pape, Gunther. Nicéas. Hurter, l. 8.

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 92. Hurter, l. 8.

Les autres chevaliers marchent contre le camp impérial ; Murzuffle s'effraye à leur approche et s'enfuit au palais du Buccoléon. Les Latins s'avancent en désordre dans toutes les directions, chassant devant eux tous ceux qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge et de sexe. Le butin est immense en chevaux et en mulets. La majeure partie des seigneurs grecs fuient vers la porte des Blaquernes. Près de deux mille cadavres jonchent les rues ; la plupart sont victimes de la fureur des Latins que les Grecs avaient récemment expulsés ; car les croisés, écoutant la voix de leurs prêtres, qui leur criaient de conserver leurs mains pures de sang, ne s'étaient point abandonnés au carnage.

Vers le soir les Latins, las de combattre et de poursuivre les fuyards, se rassemblèrent sur la place où Murzuffle avait campé et se livrèrent au repos ; mais point de repos pour les Grecs. Murzuffle parcourait les rues, cherchant à rassembler le peuple et à rallier son armée. Ses prières furent aussi vaines que ses reproches ; car il rencontra partout le découragement ; on ne songeait qu'à enterrer ses trésors ou à les transporter au loin, ou l'on se préparait à la fuite. Murzuffle perdit alors lui-même tout espoir. Il se rendit en hâte au palais Buccoléon, emmena l'impératrice Euphrosyne, épouse du fugitif Alexis, et sa fille Eudoxie, qu'il aimait, et se sauva avec elles sur un vaisseau. Il était le cinquième empereur de Byzance depuis huit mois. Après sa fuite une nouvelle lutte s'engagea entre Théodore Ducas et Théodore Lascaris pour la possession d'un empire tombant en ruines. Le clergé se prononça en faveur de Lascaris, protecteur des savants, sous le patronage duquel Nicétas écrivit ensuite l'histoire de ces événements ; mais il ne put pas non plus relever le courage abattu du peuple ni se rendre favorables, sans distribution d'argent, les anciens gardes du corps ; une fuite précipitée fut le premier acte de son gouvernement.

Dans la situation extrême où était la ville le meilleur parti à prendre pour les chefs du clergé et du peuple, afin d'éviter de plus grands malheurs, eût été de profiter de la nuit pour implorer la clémence des vain-

queurs. Les Grecs eux-mêmes, tels que l'historien Nicétas, ne peuvent s'empêcher de reconnaître dans les chefs de la croisade, notamment dans Baudouin de Flandre, des héros aussi pieux et aussi chastes que vaillants. Une démarche faite auprès d'eux, au nom de la religion et du pauvre peuple, en les rassurant eux-mêmes, les eût trouvés certainement accessibles à la commisération, eux et leurs compagnons d'armes ; des arrangements eussent été concertés pour épargner à Constantinople les horreurs d'une ville prise d'assaut. C'est à l'omission d'une démarche aussi naturelle dans la circonstance que l'on doit attribuer les malheurs qui suivirent.

D'abord le mouvement qui avait lieu dans la ville fit craindre au corps que commandait le marquis de Montferrat une attaque de la part des Grecs ; pour la détourner un comte allemand fit mettre le feu au quartier qui faisait face au corps d'armée. L'incendie, que les Grecs ne songèrent point à éteindre au milieu de la confusion générale, envahit rapidement la ville et s'étendit jusqu'au lendemain sur un tiers de Byzance. Ce sinistre détruisit plus de maisons que n'en contenaient les trois villes les plus peuplées de France.

Au point du jour l'armée des Latins se disposait à de nouveaux combats, persuadée qu'ils deviendraient plus sanglants que ceux de la veille ; mais l'ennemi ne paraissait pas, et le palais des Blaquernes se rendit, sans résistance et avec tous ses trésors, au comte Henri de Flandre. Les troupes du marquis de Montferrat s'avancèrent lentement vers le Buccoléon, en suivant la rue que parcourait autrefois le cortège triomphal des empereurs. Des femmes, des enfants et des vieillards se portèrent en masse à leur rencontre, et, plaçant leurs doigts en forme de croix, ils disaient d'une voix suppliante : « Saint roi marquis, ayez pitié de nous ! » Le patriarche eût dû se trouver à leur tête, comme ont fait tous les saints pontifes, tous les vrais évêques en pareil cas ; il eût encore pu être le sauveur de Constantinople ; mais, plus mercenaire que pasteur, il ne peupa qu'à fuir comme les autres. Les Grecs évacuèrent également le palais du Buccoléon, sur la pro-



messe qui leur fut faite d'avoir la vie sauve ; les croisés y trouvèrent, outre des richesses immenses, deux impératrices, sœurs des rois de France et de Hongrie, ainsi qu'un grand nombre de femmes de haute distinction.

La reddition des palais impériaux rendait les croisés maîtres de Constantinople. Les Grecs et les Latins reconnaissaient que le jugement de Dieu s'était étendu sur cette ville ; les premiers voyaient dans cet événement une juste punition du mépris que professaient depuis longtemps le clergé et le peuple pour les lois divines et se persuadaient que cette impiété ne pouvait être expiée que par un douloureux châtement ; ils disaient : « Pourrait-il en être autrement dans un temps où les princes grandissent dans l'oisiveté ; où, pleins d'aversion pour les affaires, ils ne soupiraient qu'après le repos et les plaisirs, et demandent des fleurs en hiver et des fruits au printemps ; à une époque où les sons de la trompette et le chant des oiseaux ne peuvent plus réveiller les citoyens de leur sommeil, où toute ardeur guerrière est éteinte, où tout sentiment de liberté est détruit, et où chaque oreille se ferme à de sages avertissements <sup>1</sup> ? »

Les Latins, qui avaient été amenés malgré eux, et malgré le chef de la chrétienté, à prendre Constantinople, regardaient cette conquête comme un châtement de la séparation criminelle d'avec l'Église, qui, semblable à la robe du Christ, devait être sans couture ni division ; comme une punition de l'orgueil avec lequel le peuple avait résisté si longtemps à l'Église romaine, à la prééminence de saint Pierre et aux institutions du Christ. Ils y voyaient la justice divine s'appesantissant sur un peuple qui avait si souvent agi avec perfidie contre les défenseurs de la Terre-Sainte, la garantie de la conquête de ce dernier pays, un moyen de rétablir l'unité de l'Église, but suprême des desseins de la Providence, et d'enrichir l'Occident d'une quantité de saintes reliques dont les Grecs s'étaient rendus indignes. La faveur qui avait été accordée par les Grecs aux mortels enne-

mis de la foi chrétienne d'avoir une mosquée dans la ville portait les croisés à se réjouir autant de la prise de Constantinople que s'ils se fussent emparés de la ville sainte elle-même, parce que par là on diminuait les forces de l'ennemi <sup>1</sup>.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est à Constantinople qu'ont pris soit leur naissance, soit leur accroissement, toutes les grandes hérésies qui, résumées dans le mahométisme, ont perverti les nations, déchiré l'univers et entravé la civilisation chrétienne. Occupée par les Grecs Constantinople a peut-être fait plus de mal au Christianisme que Constantinople occupée par les mahométans.

Les chefs de la croisade avaient publié l'ordre de respecter l'honneur des femmes, des filles et des religieuses de toute condition ; trois évêques avaient prononcé l'excommunication contre ceux qui violeraient les églises. Malgré ces précautions, dans l'ardeur du pillage, certaines églises ne furent pas plus épargnées que les maisons et les palais. Nicéas, qui en fut témoin et victime, en fait une description pleine de rhétorique ; il accuse les Latins d'avoir été plus cruels envers les chrétiens de Constantinople que les infidèles de Saladin ne le furent envers les Latins à la prise de Jérusalem. Ce parallèle a été cité par plusieurs historiens, dont quelques-uns l'aggravent encore, comme si les deux faits étaient absolument les mêmes. Cependant il y a une différence bien notable. Constantinople était une ville prise d'assaut après bien des combats et sans que les assiégés eussent demandé aucune grâce ni capitulation, tandis que Jérusalem n'était pas une ville prise de force, mais rendue à Saladin après une capitulation régulière, qui fut fidèlement observée de part et d'autre. D'ailleurs, dans le lugubre tableau que fait Nicéas du pillage de Constantinople, il ne signale que des désordres à peu près inévitables dans une ville prise d'assaut et livrée au pillage ; encore ne parle-t-il d'aucun massacre, chose qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il y en avait eu. Enfin lui-même nous apprend que

<sup>1</sup> Nicéas et surtout Baud., c. 11. Georg. Acroe, c. 4.

<sup>1</sup> Hurter, l. 8.

sa maison fut sauvée et défendue par un Vénitien, et que les ordres des chefs n'étaient pas sans influence sur les soldats. Il sortait de la ville avec plusieurs fugitifs quand un soldat enleva une jeune personne d'après de son père ; celui-ci implore l'assistance de Nicétas ; Nicétas appelle au secours les autres soldats qui passent, il leur rappelle les ordres de leurs chefs touchant l'honneur des femmes, il les mène à la poursuite du ravisseur, qu'ils obligent de rendre la fille à son père.

Nicétas reproche encore aux Latins la profanation des saintes reliques. Sans doute qu'il y eut des reliques profanées dans le pillage des églises ; mais c'était accidentellement et non avec l'intention impie de les profaner, comme feront certains hérétiques, à l'exemple des manichéens et des mahométans. Bien loin de profaner les reliques des saints, les Latins les estimaient plus que tous les trésors et mettaient tout en œuvre pour s'en procurer ; mais, dans l'ardeur du pillage, bien des soldats rompaient les châsses et les reliquaires pour prendre l'or, l'argent et les pierres, sans se mettre en peine des reliques. Les chefs de la croisade, l'ayant appris, en furent sensiblement affligés, craignant que ces sacrilèges ne leur attirassent quelque malheur. Ils tinrent un conseil à la suite duquel le légat et les évêques défendirent, sous peine d'excommunication, que personne retint des reliques, ordonnant de les remettre toutes entre les mains de Garnier, évêque de Troyes.

Entre autres on trouva un chef entouré d'un cercle d'argent, sur lequel était écrit en grec : Saint Mamas. C'est un martyr illustre, qui souffrit à Césarée, en Cappadoce, vers l'an 274, et que l'Église honore le 17 août <sup>1</sup>.

Dans l'armée des croisés était un clerc du diocèse de Langres, nommé Galon de Dampierre ; il fit tout son possible pour avoir cette relique, parce que l'Église de Langres en avait déjà quelques-unes du même saint, qu'elle reconnaît pour son patron ; mais Galon ne put l'obtenir de l'évêque de Troyes, attendu que cet évêque voulait, à son retour en France, avoir le plaisir de donner lui-

même cette relique à l'Église de Langres, dont il aimait tendrement l'évêque Hilduin.

Garnier, évêque de Troyes, étant mort à Constantinople le 14 août 1203, Galon de Dampierre vint trouver le légat Pierre de Capoue, et, se jetant à ses genoux, il le pria avec larmes de lui donner le chef de saint Mamas. Le légat fut ravi de trouver une occasion de faire plaisir à Galon, qu'il aimait singulièrement à cause de son mérite ; ainsi, sans différer, de peur qu'on ne détournât la sainte relique, il alla au logis du défunt évêque et la transporta chez lui avec le respect convenable. Pour ôter tout prétexte de doute sur la vérité de la relique il fit venir plusieurs Grecs, clercs et moines, qui, ayant lu l'inscription du cercle d'argent, assurèrent que c'était le chef de saint Mamas. Le légat envoya même un de ses clercs avec Galon au monastère que l'empereur Isaac avait fait bâtir depuis peu en l'honneur du saint. L'abbé et les moines, ayant vu le chef, se prosternèrent en pleurant, le reconnurent pour celui qu'un caloyer avait apporté de Cappadoce, et offrirent à Galon, pour le racheter, une grande somme d'argent. Cette vérification de la relique est exprimée dans la lettre authentique qu'en donna le légat et que l'Église de Langres conserve encore. Galon fut ensuite fait évêque de Dymique ou Domoque, en Thessalie, ce qui retarda son retour de trois ans ; mais enfin, ayant eu occasion de venir à Rome, il apporta sa relique à Langres, où elle fut reçue avec grande solennité, en 1209, par l'évêque Robert de Châtillon. L'histoire de cette translation fut écrite, peu de temps après, par un prêtre de la même Église <sup>1</sup>.

Entre les reliques qui furent trouvées à Constantinople le duc ou doge de Venise obtint une portion de la vraie croix, enchâssée dans de l'or, que l'on disait être celle que Constantin portait à la guerre ; une fiole du sang miraculeux de Notre-Seigneur, un bras de saint Georges, avec une partie du chef de saint Jean-Baptiste. Il envoya ces reliques à Venise et les fit mettre dans sa chapelle. Baudouin de Flandre retint par devers lui la couronne d'épines de Notre-Seigneur et en-

<sup>1</sup> Acta SS., 10 août. *Translatio sancti Mamantis.*

<sup>1</sup> *Ibid.*



voya en Flandre du même sang miraculeux, ainsi que d'autres reliques au roi de France. On trouva aussi les corps de sainte Agathe et de sainte Lucie, que les empereurs Basile et Constantin avaient fait porter de Sicile à Constantinople. Le doge de Venise obtint le corps de sainte Lucie et l'envoya à Venise au monastère de Saint-Georges, et on donna le corps de sainte Agathe à des pèlerins siciliens. Deux citoyens de Venise y apportèrent le corps du prophète saint Siméon, tiré d'un oratoire de la sainte Vierge, près Sainte-Sophie, et le mirent dans l'ancienne église du nom de ce saint <sup>1</sup>.

Le cardinal-légat, Pierre de Capoue, prit pour lui le corps de l'apôtre saint André, apporté à Constantinople dès l'an 357 par les soins de l'empereur Constance. A son retour en Italie le cardinal donna cette relique à la ville d'Amalfi, sa patrie, où l'archevêque Matthieu, son parent, venait de faire bâtir magnifiquement l'église cathédrale. Le cardinal fit faire à ses dépens la confession ou le caveau sous l'autel, et y mit le corps de l'apôtre avec d'autres reliques, le 8 mai 1208, et depuis ce temps saint André a été le patron de la cathédrale et de la ville d'Amalfi <sup>2</sup>.

Martin, abbé de Pairis, au diocèse de Bâle, qui avait accompagné à Constantinople les croisés allemands, arriva, pendant le pillage, à une église qui était en grande vénération chez les Grecs, parce que la mère de l'empereur Manuel y était enterrée. On y avait apporté, de tout le quartier environnant, de grandes sommes d'argent et de précieuses reliques des églises et des monastères, dans l'espérance qu'elles y seraient plus en sûreté ; mais les croisés en eurent connaissance par les Latins que les Grecs avaient chassés de la ville. Plusieurs étant donc entrés dans cette église pour la piller, l'abbé Martin se retira dans un lieu plus secret, où il crut trouver ce qu'il cherchait. Il y rencontra un vieillard de bonne mine avec une barbe blanche, qu'il prit pour un laïque ; il lui dit d'un ton menaçant : « Allons, maudit vieillard, montre-moi les plus précieuses reliques que tu gardes ; autrement, sache que tu es mort. » Le prêtre

grec, effrayé par le ton de sa voix, car il n'entendait pas ses paroles, commença, pour l'adoucir, à lui parler en langage franc, qu'il pouvait comprendre, et l'abbé, qui n'était point en colère, lui fit entendre comme il put, dans la même langue, ce qu'il désirait de lui.

Alors le prêtre grec, l'ayant considéré et jugeant que c'était un religieux, crut plus convenable de lui confier des reliques que de les abandonner à des séculiers, qui les profaneraient de leurs mains sanglantes. Il lui ouvrit un coffre ferré, où l'abbé enfonça les deux mains avec empressement, et il emplit de ce qu'il jugea le plus précieux son habit retroussé exprès ; son chapelain en fit autant. Il sortit aussitôt de l'église pour gagner les vaisseaux. Ses amis, qui en venaient, le rencontrant ainsi chargé, lui demandèrent ce qu'il portait ; il leur répondit d'un visage gai, à son ordinaire : « Nos affaires vont bien ; » et, passant promptement, il vint à son vaisseau et mit dans sa chambre, qui était propre, son religieux butin, en attendant que le tumulte fût apaisé dans la ville. Il demeura trois jours dans le vaisseau, honorant ces reliques avec beaucoup de dévotion, sans que personne eût connaissance de son secret, si ce n'est un de ses chapelains et le prêtre grec qui les lui avait données, et qui, voyant sa bonté et sa libéralité, s'était attaché à lui. L'abbé Martin revint ensuite à Constantinople, où il passa tout l'été, honorant ces reliques en secret ; il s'embarqua vers la Nativité de la sainte Vierge, et, retournant en Palestine, arriva à Ptolémaïs le 1<sup>er</sup> octobre. Il en partit l'année suivante, vint à Venise, puis à Bâle, et enfin à son monastère de Pairis, le jour de la Saint-Jean 1205. Les reliques qu'il apportait étaient du sang de Notre-Seigneur, du bois de la vraie croix, des os de saint Jean-Baptiste, un bras de saint Jacques et grand nombre d'autres <sup>1</sup>.

Parmi les ecclésiastiques français qui s'étaient croisés était Galon de Sarton, chanoine de Saint-Martin de Piquigni, fils de Milon, seigneur de Sarton, village près de Dourlers, au diocèse d'Amiens. Dans le pillage de

<sup>1</sup> Andr. Dand. apud Ughell., *Ital. sacra*, t. 5, p. 1320.  
— <sup>2</sup> *Ibid.*, t. 7, p. 272.

<sup>1</sup> Gunther, n. 19. Otton de Saint-Blaise, c. 49.

Constantinople il prit d'abord quelques reliques, savoir le chef de saint Christophe, le bras de saint Éleuthère et quelques autres; mais, obéissant au ban qui avait été publié, il les remit entre les mains de Garnier, évêque de Troyes, commis pour les conserver. Galon fut fait depuis chanoine à Saint-Georges de Mangane ou de l'Arsenal, à Constantinople. La veille de la Nativité de la sainte Vierge, se promenant dans un vieux palais à demi ruiné, près de l'église qui lui était dédiée, il aperçut une fenêtre bouchée de foin et de pierres, où il soupçonna qu'il y avait des reliques. En effet il y trouva deux vases, dont l'un contenait le doigt, l'autre le bras de saint Georges; mais, craignant d'être surpris, il les remit à la même place. Le lendemain, fouillant plus avant, il trouva deux bassins d'argent avec leurs étuis, qu'il emporta, et il connut par les inscriptions que dans l'un était le chef de saint Georges et dans l'autre le chef, c'est-à-dire une partie du chef de saint Jean-Baptiste.

Pour les transporter plus facilement et plus sûrement Galon rompit les grands bassins et les vendit, réservant seulement les plus petits, qu'ils renfermaient et où les reliques étaient enchâssées; puis il s'embarqua le dernier jour de septembre et arriva à Venise environ un mois après. Ayant passé les Alpes et essuyé plusieurs périls de voleurs, comme il approchait d'Amiens, il fit avertir Pierre de Sarton, son oncle, chanoine de la cathédrale, qu'il apportait le chef de saint Jean. Pierre en ayant instruit l'évêque, qui était Richard de Gerberoi, on résolut de recevoir la relique avec la solennité convenable, ce qui fut exécuté le 17 décembre 1206, jour auquel l'Église d'Amiens célèbre encore la mémoire de cette translation. L'histoire en fut écrite par l'évêque Richard, sur le récit de Galon, auquel il conféra, l'année suivante, un canonicat de la cathédrale. Cette relique ne consiste que dans un os de la face, depuis le haut du front jusqu'à la bouche; le haut de la tête est suppléé par une calotte d'argent doré, où l'on voit en émail saint Jean montrant Jésus-Christ, avec des lettres grecques qui indiquent que c'est le Précurseur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ducange, *Chef de saint Jean*.

Le comte Baudouin de Flandre envoya au roi Philippe-Auguste de France plusieurs reliques tirées de la sainte Chapelle du grand palais de Constantinople, nommé Buccoléon, savoir: un morceau de la vraie croix, d'un pied de long, des cheveux de Jésus enfant, une épine de sa couronne, du linge dont il fut enveloppé dans la crèche, un fragment de son vêtement de pourpre, une côte et une dent de l'apôtre saint Philippe. Le roi donna ces reliques, de sa propre main, à Henri, abbé de Saint-Denis, à Paris, le 7 juin 1205. Henri de Flandre, frère de Baudouin, envoya à leur troisième frère, Philippe de Namur, un grand nombre de reliques tirées de la même chapelle du Buccoléon. Nivelon, évêque de Soissons, donna plusieurs reliques à son église cathédrale et à l'abbaye de Notre-Dame. L'Église de Troyes eut le chef de saint Hélène et une partie du chef de saint Philippe. L'abbaye de Saint-Pantaléon reçut des reliques du chef de saint Mamas, apportées de Constantinople avec un grand nombre d'autres. La distribution de ces richesses spirituelles se fit généralement après l'élection d'un empereur.

Les Vénitiens confièrent les fonctions d'électeur à six nobles, les seigneurs français à six ecclésiastiques, savoir, les évêques de Soissons, d'Halberstadt, de Troyes, de Bethléhem, de Ptolémaïs, et l'abbé de Loos. Le 9 mai 1204, les douze électeurs, ainsi qu'une foule extraordinaire, se rassemblèrent dans la chapelle du palais du Buccoléon, occupé alors par le duc de Venise. Les électeurs, après avoir longtemps balancé entre le doge de Venise, le marquis de Montferrat et Baudouin de Flandre, se décidèrent enfin à l'unanimité en faveur de Baudouin, qui était loin de s'y attendre.

Les croisés et le peuple, rassemblés en foule devant le palais du Buccoléon, attendaient avec impatience le résultat des délibérations. Nivelon, évêque de Soissons, s'avança, et, prenant la parole au nom des douze, il dit: « Dieu soit loué! nous sommes tombés d'accord sur le choix d'un empereur. Vous avez tous juré de reconnaître et de soutenir celui que nous élirions; c'est Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. » Des cris de joie se



firent alors entendre, et les barons conduisirent sur-le-champ le nouvel élu à l'église. Le marquis de Montferrat, jusqu'à lors le chef de l'armée chrétienne, fut le premier à lui rendre hommage.

Baudouin en était digne; voici comment en parle Nicéas : « Baudouin n'avait pas encore passé trente-deux ans; il était pieux, chaste, ne se permettant pas même un mauvais regard sur une femme, quoiqu'il fût privé de la compagnie de son épouse, qui était en Palestine; il s'appliquait à prier et à louer Dieu, à soulager les infortunés, et écoutait avec indulgence ceux qui le contredisaient. Enfin, deux fois par semaine, le soir, il faisait faire cette proclamation : Quiconque s'approche d'une femme étrangère ne doit point passer la nuit dans le palais<sup>1</sup>. » Comme le Grec Nicéas cherche à dire des Latins le plus de mal qu'il peut, cet éloge qu'il fait de Baudouin de Flandre, comme nouvel empereur de Constantinople, est d'autant plus remarquable. Le nouvel empereur devait être couronné au bout de huit jours; dans ce court espace de temps la joie et le deuil se succédèrent dans l'armée : la joie, parce que le marquis de Montferrat épousa Marguerite de Hongrie, veuve de l'empereur Isaac; le deuil, parce que l'un des plus braves chevaliers, Eudes de Chamlite, termina son héroïque carrière.

La cérémonie du couronnement avait été fixée au dimanche 16 mai, et elle devait se faire dans l'église Sainte-Sophie. Le comte de Saint-Pol, en qualité de connétable, portait l'épée impériale, et le marquis de Montferrat, comme maréchal, tenait le manteau. Les rues et les maisons étaient tapissées. On revêtit le nouvel empereur des ornements impériaux, et, d'après l'usage grec, on lui mit des bottines de pourpre étincelantes de pierreries. Le marquis, le comte Louis de Blois, puis les autres chevaliers et barons lui prêtèrent de nouveau foi et hommage; après quoi ils le ramenèrent dans son palais. Les fêtes durèrent plusieurs jours.

Après son couronnement Baudouin envoya au Pape de riches vêtements de velours, des

ornements d'église, des calices et des croix d'or ornées de pierres précieuses, et lui adressa par un chevalier du Temple un rapport sur les événements de Constantinople, rapport qu'il envoya aussi à l'empereur d'Occident, ainsi qu'à toute la chrétienté. La dépêche parvint à sa destination; quant aux présents, quelques Génois, sans égard pour le donateur et celui à qui ils étaient destinés, les saisirent dans le port de Modon, peut-être uniquement parce qu'il existait un différend entre leur république et les Romains. Du reste les Génois ne conservèrent pas longtemps cette capture, le Pape en ayant énergiquement réclamé la restitution au podestat et au peuple, sous menace d'excommunication.

Le nouveau monarque de Constantinople pria le Pape, l'empereur et les prélats de provoquer, chez tous les habitants de l'Occident, le désir de venir prendre part aux immenses trésors spirituels et temporels de l'empire grec; il donnait à entendre que des honneurs et des richesses les attendaient tous. Les religieux de tous les ordres étaient particulièrement invités à encourager le peuple à se rendre en Orient, et eux-mêmes étaient priés de s'y rendre en foule, après avoir obtenu le consentement de leurs supérieurs, non pour combattre, mais pour y établir un nouvel ordre de choses dans la paix et l'abondance, pour le plus grand bien de l'Eglise. Il écrivit au Saint-Père pour le prier de convoquer un concile à Constantinople, d'honorer cette cité de sa présence, et de réunir ainsi, par le service divin, la nouvelle Rome et l'ancienne. « Vous avez déjà invité précédemment la Grèce dissidente à un concile, lui écrit-il; mais c'est aujourd'hui que le temps favorable, que le jour du salut est arrivé. » Il lui représenta, pour le décider, l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, tels que Jean, Agapet et Léon, qui ont autrefois visité Constantinople pour différents motifs, et lui fit observer que, puisque les évêques, les abbés et même le clergé subalterne s'étaient conduits avec gloire, honneur et prudence, il était juste qu'ils reçussent leur récompense de la main de leur seigneur. Il recommande surtout à la bien-

<sup>1</sup> Nicéas, *de Reb. post expugn.*, n. 6.

veillance apostolique le duc de Venise et ses alliés les Vénitiens <sup>1</sup>. Baudouin, avant de continuer son pèlerinage au delà de la mer, avait le projet d'affermir sa domination dans le nouvel empire et d'introduire le rite latin dans les églises. Ce fut dans cette vue qu'après son couronnement il rappela de Syrie les cardinaux Pierre et Soffred, qui avaient été chargés par le Pape d'accompagner les croisés <sup>2</sup>.

Le couronnement ayant donné un chef à l'empire, il s'agissait d'organiser l'Église. D'après la convention Sainte-Sophie fut remise aux Vénitiens, qui prétendaient avoir seuls le droit d'élire un patriarche. Pour ne pas être privés plus longtemps d'un chef spirituel, ils élurent donc, non sans opposition, le sous-diacre Thomas Morosini, qui se trouvait alors à Venise, sa patrie. Il s'était voué à l'état monastique dans sa jeunesse, avait séjourné quelque temps à Rome, et était connu du Pape et des cardinaux, qui l'estimaient à cause de son instruction, de sa prudence et de l'austérité de ses mœurs. Une députation du chapitre patriarcal, du doge et du nouvel empereur fut chargée de soumettre le traité, ainsi que l'élection du patriarche, à la confirmation du Pape.

Baudouin, regardant l'organisation de l'Église comme le plus ferme appui du trône, s'efforça d'en établir une solide dans ses États. Il demanda à Innocent des bréviaires, des missels et des rituels, que la France possédait en quantité <sup>3</sup>; il le pria aussi de lui envoyer des ecclésiastiques, et de les choisir particulièrement parmi ceux qui suivaient les règles austères de Cluny, afin qu'ils pussent établir dans les églises grecques le service divin d'après le rite romain. Lui-même écrivit à cet effet en France, en Flandre et en Lorraine, et invita des maîtres et des écoliers de Paris à venir en Grèce, afin de relever les sciences dans le pays qui en fut autrefois le berceau <sup>4</sup>. Outre les récompenses éternelles il leur présentait des avantages temporels. Plus tard il envoya à Paris un grand nombre d'enfants grecs pour les faire

instruire dans les arts, dans les sciences et dans le service divin des chrétiens d'Occident; le roi Philippe-Auguste fonda pour eux, près de son université, le collège de Constantinople, voulant leur procurer l'avantage de savoir la langue de leurs nouveaux dominateurs <sup>1</sup>. Le Pape lui-même, avant d'être informé de l'élection du patriarche, avait donné ordre à tous les évêques et abbés, placés dans l'armée des croisés, de choisir des clercs latins pour desservir les églises de Constantinople et célébrer le service divin suivant le rite et les usages de l'Église catholique; mais, sentant que les membres ne pouvaient rester sans tête, il ordonna aux clercs latins, de quelque pays ou de quelque peuple qu'ils fussent, de se réunir pour procéder à l'élection d'un chef habile, craignant Dieu et d'un âge mûr. Le légat qu'il avait le projet d'envoyer sous peu devait confirmer cette élection <sup>2</sup>.

L'expédition des croisés, entreprise contre la volonté du Pape, ayant réussi, le prudent Dandolo crut le moment propice pour faire agréer ses excuses à Innocent; il justifia la conquête de Zara par le droit de la guerre contre une ville rebelle. « Nous avons, ainsi que les nôtres, dit-il, supporté l'excommunication avec patience et humilité, jusqu'à ce que le cardinal Pierre nous en eût absous. Nous avons ensuite marché sur Constantinople, plutôt par la volonté de Dieu que par des considérations humaines, afin de replacer le jeune Alexis sur le trône. Ce monarque parjure, et repoussé des autres Grecs, a attiré de nouveau tous les fléaux de la guerre sur nos têtes, jusqu'à ce que Dieu nous ait accordé la victoire et fait tomber la capitale entre nos mains, pour la plus grande gloire de son nom et de l'Église romaine. Nous espérons que Votre Sainteté voudra bien accueillir avec bienveillance nos messagers et nos prières <sup>3</sup>. »

L'usurpateur Alexis s'était retiré à Mésinople, ville située dans les montagnes de Rhodope, et s'était fait reconnaître empereur par quelques cantons environnants. Murzufle,

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 152. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 95 et 96. Innoc., l. 7, *epist.* 201. — <sup>3</sup> L. 8, *epist.* 70. — <sup>4</sup> *Chron. Lamberti parvi contin.*

<sup>1</sup> Colleg. Constantinopolit. seu Græc. Bulaeus, *Hist. univ.*, Par., t. 3, l. 10. — <sup>2</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 164. — <sup>3</sup> L. 7, *epist.* 202.



éloigné seulement de quatre journées de marche de Constantinople, cherchait également à se créer une souveraineté. Il s'était récemment emparé de Zurulum, ville située dans les domaines de Baudouin. Ce monarque, d'accord avec le doge de Venise, sentit la nécessité de procéder à la soumission du reste de l'empire pendant que Constantinople était gardée par une garnison nombreuse placée sous les ordres de barons distingués. Son frère avait pris les devants avec quelques troupes, et toutes les villes, jusqu'à Andrinople inclusivement, avaient reconnu la domination latine.

Murzufle s'enfuit, à l'approche de Baudouin, jusqu'à Mésinople, où il offrit à Alexis de se soumettre et de le soutenir. Il avait, pendant sa fuite, épousé Eudoxie, fille de l'usurpateur, qu'Étienne, prince de Serbie, avait répudiée. Pour conclure cette union il avait lui-même divorcé d'avec sa seconde épouse, comme il avait divorcé d'avec la première pour prendre la seconde ; car telles étaient les mœurs de la cour de Byzance. Jusqu'alors Alexis s'était refusé à donner son consentement à ce mariage ; ce prince, ne voyant en Murzufle que le meurtrier de son frère et de son neveu, et un compétiteur au trône, chercha à s'en rendre maître ; il alla donc à sa rencontre, lui promit d'approuver son mariage avec sa fille et l'invita à se rendre dans la ville. Mais à peine Murzufle y est-il entré qu'Alexis le fait saisir, priver de la vue et chasser ignominieusement. Quelque temps après les deux usurpateurs furent pris l'un et l'autre par les Latins : Murzufle fut puni de mort comme meurtrier de son prince, et Alexis confiné pour le reste de ses jours dans une forteresse d'Italie <sup>1</sup>.

La comtesse Marie de Flandre, l'épouse bien-aimée de Baudouin, avait pris la croix avec son époux ; embarquée sur la flotte, elle était arrivée en Syrie, où elle espérait le rejoindre. Ce fut là qu'elle apprit l'heureuse nouvelle de son élévation à l'empire. Elle reçut, au nom de l'empereur, l'hommage de Bohémond, prince d'Antioche. Elle était prête à s'embarquer, pour venir partager

avec son époux les gloires du trône impérial, lorsqu'elle fut atteinte d'une maladie qui l'enleva en peu de jours. Les vaisseaux chargés de la conduire à Constantinople n'y transportèrent que son corps, qui fut déposé dans un caveau de l'église de Sainte-Sophie.

Quant à la conduite du Pape Innocent III au milieu de ces graves conjonctures, voici comment l'apprécie son historien :

« Innocent ne répondit que d'une manière générale à la lettre dans laquelle Baudouin lui faisait un rapport circonstancié des événements de Constantinople. « Nous nous réjouissons du succès de vos armes, disait-il ; nous prenons votre empire sous la protection de saint Pierre, et nous ordonnons à l'armée des croisés de vous assister de son épée et de ses conseils. Nous ferons notre possible pour vous procurer les secours que vous demandez. Nous vous rappelons combien nous désirons que vous soumettiez l'empire grec au Saint-Siège, afin d'assurer par là votre domination. Nous vous recommandons aussi de conserver avec soin les biens ecclésiastiques, afin que ce qui est à l'empereur reste à l'empereur et que ce qui est à Dieu reste à Dieu <sup>1</sup>. » Innocent s'explique d'une manière plus étendue, en s'adressant aux évêques, aux prélats et aux ecclésiastiques de l'armée, sur la satisfaction qu'il éprouve de voir les desseins de Dieu dans la soumission de l'empire grec à un prince catholique, et sur l'espoir qu'il a de la réunion des deux Églises. « C'est maintenant, leur écrit-il, que Samarie se tournera vers Jérusalem, et que chacun cherchera le Seigneur à Sion, et non à Dan ou à Béthel ! Il vous importe donc de faire tous vos efforts pour qu'il n'y ait plus qu'un pasteur et qu'un troupeau, et d'insister tant auprès de l'empereur qu'auprès de l'armée, pour qu'on affermisse la soumission de la Grèce à l'autorité spirituelle du Siège apostolique <sup>2</sup>. »

« Dans toutes les lettres où Innocent parle de cette conquête et de ses conséquences, ajoute Hurter, nous ne trouvons pas cette expression de joie qui dénote l'accomplissement d'un vœu nourri depuis longtemps ;

<sup>1</sup> Nicéas. Hurter, l. 8.

<sup>2</sup> Ianoc., . 7, *epist.* 153. — <sup>3</sup> L. 7, *epist.* 154.

elles sont empreintes de cette quiétude qui reconnaît en tout le doigt de l'Éternel, dirigeant les événements vers un but salutaire. La gloire du Seigneur, la dignité de l'Église, le salut des âmes sont les seuls soins qui l'occupent. S'il reconnaît dans la conquête un châtiment pour la séparation de l'Église grecque d'avec le troupeau de saint Pierre, il y voit aussi le moyen de rappeler cette Église, autrefois si féconde en doctrines pures et ensuite obscurcie par l'erreur, au sein maternel, et de la ramener, avec la grâce de Dieu, aux principes fondamentaux de la parole divine <sup>1</sup>. Le ton de ses lettres et leur contenu justifient pleinement Innocent d'avoir voulu profiter de la conquête de Constantinople pour augmenter la puissance temporelle du Saint-Siège. Le lecteur impartial pourra, en les parcourant, pénétrer au fond de son cœur et reconnaître sous quel point de vue il envisageait ces événements <sup>2</sup>.

« La conquête de Constantinople, continue le même historien, avait amené la soumission de l'Église grecque au Saint-Siège et la réunion de tous les chrétiens sous un même pasteur. Ce grand but des efforts de tous les Papes avait été atteint; cependant la manière dont s'était effectuée cette soumission ne pouvait obtenir l'assentiment d'Innocent. Lui qui, dans toute occasion, recommandait si formellement de ne pas dévier du chemin de la justice, ne pouvait tolérer qu'on eût violé ses ordres en attaquant un pays chrétien, en se livrant à des cruautés lors de la prise de Constantinople. Si les Grecs ne reconnaissaient pas le Saint-Siège et s'ils avaient refusé plusieurs fois de venir au secours de la Terre-Sainte, si l'ainé des Alexis occupait un trône usurpé, et si les Latins avaient été en maintes circonstances froissés par les habitants de Constantinople, Innocent n'en soutenait pas moins que les croisés n'avaient pas pris la croix pour les punir de ces fautes. De plus, le traité conclu antérieurement à la conquête entre les Français et les Vénitiens contenait plusieurs articles relatifs à l'Église et au clergé, articles qui empiétaient sur les droits du Saint-Siège. Aussi le Pape eut-il à ce sujet

de nombreuses conférences non-seulement avec les cardinaux, mais encore avec des archevêques, des évêques et d'autres personnes éclairées, que leurs affaires attiraient de toutes les parties du monde dans la capitale de la chrétienté <sup>1</sup>.

« A la suite de ces conférences il écrivit aux croisés, au sujet de la conquête : « Vous vous êtes écartés avec légèreté de votre vœu, puisque, ayant juré, dans votre obéissance envers le Crucifié, de délivrer la Terre Sainte des mains des infidèles <sup>2</sup>, vous avez attaqué, malgré les menaces d'excommunication, un pays chrétien, bien qu'il vous fût défendu d'agir ainsi tant que les habitants ne s'opposeraient pas à votre passage ou ne vous refuseraient pas le nécessaire, et dans ce cas même vous ne deviez rien entreprendre sans l'avis du légat. Vous vous êtes servis du glaive non contre les Sarrasins, mais contre des chrétiens; vous n'avez point conquis Jérusalem, mais bien Constantinople, et vous avez préféré les richesses de la terre aux trésors du ciel. Mais ce qui vous rend plus coupables encore, c'est que vous n'avez ménagé ni âge ni sexe, c'est que vous vous êtes livrés publiquement à la prostitution et à l'adultère. Vous avez abandonné à la lubricité des libertins non-seulement les femmes et les veuves, mais encore les vierges vouées au culte du Seigneur. Ce n'était pas assez pour vous de puiser dans le trésor impérial et de vous emparer des richesses des grands et des petits, vous avez encore porté une main sacrilège sur les richesses de l'Église et sur ses domaines. Vous avez enlevé les tables d'argent des autels, enfoncé les sacristies, volé les croix, les images et les reliques. Ainsi, malgré les poursuites exercées contre l'Église grecque, celle-ci refuse l'obéissance au Saint-Siège, parce qu'elle ne voit chez les Latins que trahison et œuvres de ténèbres et qu'elle les fuit comme des chiens <sup>3</sup>. »

« Innocent revient ensuite sur la permission accordée par le légat, sur la détresse et la trahison des Grecs. Il parle des voies impénétrables de la Providence, qui a peut-être voulu châtier ce peuple parce qu'il s'était

<sup>1</sup> Innoc., l. 16, *epist.* 105. — <sup>2</sup> Hurter, l. 9, t. 2, p. 17 et suiv.

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 93. — <sup>2</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 126, 133. *Gesta*, c. 93 et 94. — <sup>3</sup> L. 8, *epist.* 133.



séparé de l'Église et qu'il n'avait pas secouru la Terre-Sainte. Il termine en disant que le Saint-Siège est d'avis que les croisés gardent et défendent le pays tombé entre leurs mains par le jugement de Dieu; mais il leur recommande de gouverner les peuples avec justice, de les former à la religion, de maintenir la paix, de restituer les biens de l'Église, de donner satisfaction pour ce qui s'est passé, et surtout d'accomplir leur premier vœu. Il insiste d'autant plus sur cette dernière obligation que la conquête de Constantinople facilite la conquête de la Terre-Sainte.

« Dans cette lettre, qui était adressée au marquis de Montferrat, il l'invite à imiter ses aïeux et ses frères dans leur obéissance et leur fidélité au Saint-Siège, s'il veut conserver ses bonnes grâces. Lorsque plus tard Théodore Lascaris se plaignit à Innocent du parjure et des excès des Latins, ce Pontife se borna à lui exposer les motifs d'excuses allégués par ceux-ci, sans discuter leur plus ou moins de validité. Il avoua même qu'ils n'étaient pas tout à fait innocents, mais que Dieu avait sans doute voulu punir les Grecs d'avoir abandonné l'Église. Il dit encore que les voies de la Providence sont impénétrables, qu'elle se sert quelquefois des méchants pour punir les méchants, qu'il en avait sans doute été ainsi dans cette circonstance parce que les Grecs n'avaient pas eu égard aux avertissements de ses prédécesseurs, qui leur avaient recommandé de rentrer dans l'unité de l'Église et de secourir le Terre-Sainte, ce que la proximité des lieux leur eût rendu si facile.

« La conquête de Constantinople n'avait de prix aux yeux d'Innocent qu'autant qu'elle lui fournissait un moyen de soumettre la Terre-Sainte. Il est donc au-dessus de toutes les calomnies produites dans les temps modernes par des écrivains qui n'ont pas su apprécier d'une manière exacte l'enchaînement des événements ni les tendances des hommes qui les ont dirigés. Si ce Pontife eût été animé par l'ambition, comme plusieurs écrivains le lui reprochent, la soumission de la Grèce eût dû le satisfaire plus que celle de Jérusalem et de toute la Palestine; et cependant la Terre-Sainte reste le point lumineux

vers lequel convergent ses efforts, ainsi que ceux de la chrétienté; il rappelle ce but dans toutes ses lettres, et pour l'atteindre il exhorte le clergé et le peuple à seconder le nouvel empereur<sup>1</sup>. S'il engage les croisés à la persévérance, c'est pour attirer leurs regards sur Jérusalem, cette ville de Dieu sur la terre; s'il ne les dégage pas de leur vœu, c'est qu'ils ne l'avaient pas encore accompli; s'il les traite avec douceur, bien qu'ils eussent dévié de la vraie route, c'est parce qu'il espérait obtenir par là le moyen d'arriver plus promptement et plus sûrement à ce but.

« C'est pourquoi il désapprouve le départ précipité de ses légats de Palestine pour Constantinople et écrit au cardinal Pierre : « Si c'est afin d'obtenir des secours pour la Terre-Sainte que ce départ a eu lieu, nous vous approuvons; si c'est pour organiser l'Église en Grèce, vous vous êtes trop hâtés. Nous aurions envoyé à Constantinople un autre légat, à la prière de notre bien-aimé fils Baudouin. Cependant, comme nous voulons pallier vos torts, nous vous permettons de nous remplacer dans la province de Constantinople. Nous vous recommandons toutefois de ne pas perdre de vue Jérusalem, but primitif de votre mission. Cette ville avait autrefois un patriarche, dont elle est privée maintenant; ainsi la présence de l'un de vous est nécessaire, et aucun de vous ne doit penser au retour avant qu'il en ait reçu l'ordre.<sup>2</sup> »

« Quoique les croisés eussent conquis l'Église grecque par la force des armes et opéré sa soumission au Saint-Siège, Innocent ne voulut pas que les Latins s'arrogeassent sur cette Église plus de droits que n'en possédaient les princes et les seigneurs de chaque État d'Occident. Selon lui, partout où l'Église était fondée elle devait s'élever dans tout l'éclat de sa liberté, et le pouvoir qui pouvait la protéger ou contribuer à son développement ne devait point s'arroger de droits sur elle. Animé de ces sentiments Innocent témoigna à tous les évêques et abbés de Constantinople sa joie du retour de l'É-

<sup>1</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 72, 63. — <sup>2</sup> L. 7, *epist.* 228; l. 8, *epist.* 126.

glise grecque à l'obéissance du Saint-Siège. Il avait l'espérance de voir encore de ses yeux la conversion des Juifs et des idolâtres; ainsi que le rétablissement des siège patriarchaux de Jérusalem et d'Alexandrie.

« Quant à l'élection du patriarche Thomas Morosini, il se croit obligé de la rejeter, non à cause de la personne de l'élu, mais parce que l'élection pèche par les formes canoniques; car il refuse aux laïques le droit de décider une affaire purement ecclésiastique, et conséquemment d'élire un patriarche. Il rejette encore l'élection pour la raison qu'elle était faite par des ecclésiastiques vénitiens qui s'intitulaient chanoines de Sainte-Sophie sans avoir été institués ni par le Pape ni par le légat. Cependant, comme l'Église ne doit point souffrir des erreurs des hommes, et que le sous-diacre Thomas n'a rien à se reprocher, puisqu'il n'a point assisté à l'élection, il prend en considération la prière de l'empereur, confirme l'élection dudit Thomas et le reconnaît comme membre du Saint-Siège <sup>1</sup>. Il recommande à l'empereur de le recevoir avec bienveillance à son arrivée et de soutenir ses droits et ceux de l'Église romaine <sup>2</sup>.

« En rejetant l'élection du patriarche, et en élevant ensuite, de sa propre autorité, ce nouvel élu à cette dignité, Innocent ne voulait point porter atteinte aux libertés électtorales de l'Église de Constantinople; son but était, au contraire, de les maintenir. Il prescrivit donc de ne point tirer un prétexte de sa conduite dans cette circonstance pour empiéter sur les droits de cette Église pendant la vacance du siège; car, dans ce cas, les principaux ecclésiastiques de toutes les églises de Constantinople devaient se réunir à Sainte-Sophie et procéder à l'élection <sup>3</sup>.

« Pour ne point troubler la paix entre les deux peuples il ordonna à ses légats de suivre les mêmes règles relativement au choix des autres ecclésiastiques. Il annula le traité qui donnait le droit aux Vénitiens et aux Grecs de disposer à leur gré des églises et des bénéfices. Cependant il veut que le légat confirme tous les ecclésiastiques français dans la

possession de leurs églises, sans demander le consentement du patriarche. La faveur accordée aux Vénitiens pour un choix important ne doit pas être refusée aux Français quand il s'agit d'élections de moindre conséquence <sup>4</sup>.

« Innocent s'explique plus nettement avec le doge de Venise au sujet de ce traité. « Si le pillage des trésors de l'Église suffit pour attirer la disgrâce divine, lui écrit-il, que sera-ce donc lorsqu'on y joint le morcellement des possessions de cette même Église? Le Saint-Siège ne peut protéger celui qui viole ainsi la dignité de l'Église. Il est vrai qu'on a inséré dans chaque article du traité : « En l'honneur de l'Église romaine; » mais nous ne pouvons approuver ce qui est contraire au serment et à l'honneur des deux parties. Ainsi, si le doge, le marquis de Montferrat et six conseillers ont le droit d'ajouter au traité ou d'en retrancher, comment pourrions-nous soumettre à l'excommunication, au gré des laïques, ceux qui n'observeront pas des décrets opposés aux lois fondamentales de l'Église? On aurait dû aussi attendre l'arrivée du patriarche pour disposer ainsi des biens de son Église. »

« Innocent refusa également d'acquiescer à la demande du doge, qui, sous prétexte de son grand âge, demandait à être dégagé de son vœu. Il allègue l'expérience et les talents de Dandolo, la confiance que l'empereur et l'armée ont en lui; aussi craindrait-il, en consentant à son désir, de provoquer la dissolution de l'armée. Il espère que le doge ne voudra pas encourir le reproche de savoir venger les injures qui lui sont faites, à lui et aux siens, et non celles qui sont faites au Christ; il l'engage à servir le Seigneur comme il a servi jusqu'alors le monde, à honorer les serviteurs de Dieu et à protéger l'Église dans ses possessions. Il confirme la levée de l'excommunication prononcée par le cardinal Pierre <sup>5</sup>.

« Un prince sage reconnaît qu'il paralyse les forces de l'administration en désapprouvant publiquement les démarches des hauts dignitaires placés sous ses ordres; il est con-

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 96. Innoc., l. 7, *epist.* 203. — <sup>2</sup> L. 7, *epist.* 204. — <sup>3</sup> L. 8, *epist.* 25, 64.

<sup>4</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 135. — <sup>5</sup> L. 7, *epist.* 206, 207.



vaincu que l'estime et la confiance commencent à chanceler lorsque la foule aperçoit le manque d'unité entre le maître et les exécuteurs de ses volontés; c'est pourquoi Innocent confirme plusieurs autres mesures prises par le cardinal, mais il lui adresse en secret, et avec une éloquente ferveur, des reproches sérieux sur sa précipitation <sup>1</sup>.

« En adressant à l'empereur Baudouin la lettre par laquelle il refuse de reconnaître la traité rédigé par les croisés il lui recommande de s'opposer au morcellement des domaines de l'Église de Constantinople. Il lui rappelle ses serments et l'engage à soutenir les droits de cette Église. Il écrit dans le même sens aux autres comtes de l'armée et les menace même de l'excommunication. Les évêques, les abbés placés auprès de l'armée reçoivent des avertissements analogues <sup>2</sup>.

« Le samedi après les Quatre-Temps, 5 mars 1205, le nouveau patriarche fut ordonné diacre par le Pape en personne. Le samedi après la mi-carême il fut sacré prêtre, et le dimanche suivant consacré évêque dans l'église de Saint-Pierre, où il reçut le pallium. Il prêta ensuite, dans les formes voulues, le serment de fidélité et d'obéissance au Saint-Siège. L'acte de nomination rédigé en cette circonstance portait :

« La faveur dont le Siège apostolique comble l'Église de Byzance en l'élevant au patriarcat montre la plénitude de la puissance ecclésiastique que, non pas l'homme, mais Dieu, ou plutôt Dieu-Homme, a donnée à l'Église romaine dans la personne du bienheureux Pierre, et en vertu de laquelle le Pontife romain, son vicaire, peut faire du premier le dernier et du dernier le premier. L'Église byzantine, autrefois sans rang et sans siège, est élevée au patriarcat par l'Église romaine, et elle prend le premier rang après celle-ci. S'étant détachée autrefois de l'Église romaine elle y rentre aujourd'hui. »

« Outre les faveurs accordées d'ordinaire aux métropolitains le patriarche obtint le droit d'acquérir des biens et des franchises. Il eut la faculté de conserver les anciens

usages de son Église, en tant qu'ils ne seraient point contraires aux prescriptions du Saint-Siège. Il fut autorisé à porter le pallium aux jours de fête, à le remettre aux archevêques sous ses ordres, et à recevoir leur serment de fidélité au nom de l'Église romaine. Il lui fut également permis de faire porter devant lui une croix, excepté à Rome ou dans les lieux où séjournerait le Pape. Enfin il eut le droit, aux processions, de monter une haquenée magnifiquement ornée <sup>1</sup>.

Le Pape croyait honorer la seconde Église de la chrétienté en étendant les privilèges des patriarches. En conférant lui-même les ordres à ce prélat il lui donnait une preuve évidente de sa bienveillance. Il ne s'arrêta pas là; il accorda aussi au patriarche le droit de couronner les empereurs de Byzance, de conférer le sous-diaconat les jours de dimanche et de fête, et d'attacher, de sa propre autorité, des hommes savants et bien méritants à l'Église de Constantinople.

« Le patriarche reçut aussi le pouvoir d'absoudre les laïques qui avaient commis des violences envers un clerc, et même des faussaires, à moins qu'ils n'eussent contrefait le sceau patriarcal ou que leur crime ne fût si énorme qu'il fallût le dénoncer au Saint-Siège. Il lui fut permis aussi de recevoir les appels de ses subordonnés, à moins que ceux-ci n'aimassent mieux les porter en cour de Rome.

« Prenant en considération le désordre qui régnait dans l'empire et la création récente de l'Église de Constantinople, et ne voulant pas que, pour chaque affaire importante, le patriarche fût dans la nécessité de demander des instructions à Rome, Innocent lui adjoignit un conseil d'hommes expérimentés, afin qu'il pût décider avec eux dans le sens le plus convenable au bien-être de l'Église. L'élection du patriarche devait avoir lieu selon les règles canoniques, sans intrigue et sans violence. Chaque élu était tenu de recevoir le pallium du Pape et de lui prêter serment. Le nouveau patriarche est invité à ne pas vendre, donner, engager ou affermer, sans l'autorisation du Pape, les

<sup>1</sup> L. 8, *epist.* 126. Hurter, I. 9, — <sup>2</sup> Innoc., I. 7, *epist.* 208.

<sup>1</sup> L. 8, *epist.* 153, 19. *Gesta*, c. 98. Hurter, I. 9.

biens destinés à la table des évêques. Attendu le peu d'ordre qui avait jusque-là régné dans l'Eglise de Constantinople, Innocent accorde au patriarche et aux clercs qui devaient l'accompagner dans son voyage, jusqu'à ce qu'on eût pris de nouvelles dispositions, la jouissance de leurs bénéfices <sup>1</sup>.

« Par une lettre adressée à l'archevêque de Colocz Innocent montre combien il était attentif à respecter les droits du patriarche, puisqu'il n'accorde à cet archevêque la faculté de soumettre à son siège métropolitain un diocèse grec qu'autant qu'il aurait examiné auparavant si ce diocèse n'a pas appartenu autrefois au patriarcat; car, comme le patriarche est rentré dans l'union de l'Eglise romaine, il n'entend pas qu'on porte préjudice

à ses droits; mais il défendit verbalement au patriarche de nommer exclusivement des Vénitiens aux fonctions de son Eglise, comme portait le traité. Le Pape, ne pouvant être indifférent au choix des ecclésiastiques placés dans la cathédrale de Constantinople, voulait que dans cette circonstance on n'eût égard qu'au mérite personnel; c'est pourquoi, prévoyant le cas où le patriarche fermerait les yeux sur ces nominations, il chargea le légat de nommer à cette Eglise des hommes recommandables, sans considérer à quelle nation ils appartendraient <sup>1</sup>. Il recommanda aussi au patriarche, pour la place de chanoines, quelques ecclésiastiques qu'il croyait dignes de sa bienveillance <sup>2</sup>. »

## § IV

### SOLLICITUDE D'INNOCENT III POUR DÉFENDRE LA CHRÉTIENTÉ D'OCCIDENT CONTRE LA CORRUPTION DE L'HÉRÉSIE MANICHÉENNE.

Innocent III faisait ainsi tout son possible pour ramener l'Orient à l'unité vivante de l'Eglise de Dieu, pour l'incorporer à l'humanité chrétienne, pour le défendre mieux contre l'invasion du mahométisme. Dans ce temps-là même il eut à défendre l'Occident contre une corruption pire encore que l'hérésie de Mahomet, savoir l'hérésie ténébreuse des manichéens, qui, sous le nom de cathares, de patarins, d'albigéois et autres, travaillaient à la ruine de toute société, domestique et publique, civile et religieuse. Plus d'une fois nous en avons vu la preuve, et par la nature des doctrines, et par la manière dont les sectaires les mettaient en pratique. L'historien protestant d'Innocent III est arrivé à la même conclusion. Après avoir exposé dans un long détail l'origine, la doctrine et l'histoire de la secte manichéenne, il ajoute les réflexions suivantes :

« Il est à croire, quoiqu'on ne puisse le prouver, que cette secte n'a jamais été totalement éteinte, qu'elle s'est cachée de plus en plus pour échapper à la vigilance de l'Eglise et à la sévérité de la puissance séculière, et qu'enveloppée sous le voile mystérieux qu'elle osait à peine soulever elle conserva une haine d'autant plus profonde contre l'Eglise et le pouvoir temporel. En comparant l'organisation intérieure d'une certaine secte révolutionnaire (les francs-maçons) et ses tentatives contre l'Eglise depuis une soixantaine d'années, avec les principes connus des cathares, on est obligé de reconnaître quelques rapprochements. Les deux sociétés ont pour principe l'indépendance de l'homme de toute autorité supérieure; toutes deux vouent la même haine aux institutions sociales, et particulièrement à l'Eglise et à ses ministres; toutes deux com-

<sup>1</sup> *Gesta*, c. 98. Innoc., l. 8, *epist.* 19-26.

<sup>1</sup> L. 8, *epist.* 46, 92; l. 9, *epist.* 100. — <sup>2</sup> L. 8, *epist.* 62, 135. Hurter, l. 9.



muniquent seulement le secret à celui dont on s'est assuré par une longue épreuve et imposent l'obligation de le garder même envers les plus proches parents. Chez toutes deux les chefs sont inconnus à la foule; la division est faite par provinces placées sous des maîtres particuliers; mêmes signes de reconnaissance dans la manière de parler et de s'entendre; de sorte que nous pouvons dire, avec quelque raison, que tout le bouleversement qui mine depuis plus d'un demi-siècle les fondements de la société européenne n'est autre chose que l'œuvre des albigeois, transmise par eux à leurs successeurs, les francs-maçons <sup>1</sup>. »

Ces rapprochements sont d'autant mieux fondés que, dans le fond, l'auteur de toutes les hérésies et de toutes les sectes est toujours le même, le grand dragon, le vieux serpent, appelé diable et Satan, qui séduit toute la terre <sup>2</sup>. C'est ce premier homicide qui n'a point persévéré dans la vérité parce que la vérité n'est point en lui; qui, lorsqu'il ment, parle de son fond, parce qu'il est menteur et père du mensonge <sup>3</sup>. C'est le dieu de ce siècle, qui, dans ceux qui périssent, aveugle les intelligences des incrédules, des infidèles, pour que la lumière de l'Évangile du Christ ne vienne point à les éclairer <sup>4</sup>. C'est cet esprit d'erreur qui opère, qui agit dans les enfants de l'incrédulité et de la désobéissance <sup>5</sup>; qui opère en eux et par eux le mystère d'iniquité, jusqu'à ce que soit manifesté l'homme de péché, le fils de la perdition, qui s'élève contre tous et au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu comme un dieu et de faire le dieu, mais que le Seigneur Jésus exterminera par le souffle de sa bouche et par la gloire de son avènement <sup>6</sup>.

Voilà comment Jésus-Christ et ses apôtres

nous signalent cette grande séduction, qui a commencé au paradis terrestre et qui n'a cessé depuis. Cette grande guerre de Satan contre Dieu, contre son Christ, contre son Église, ne finira qu'au grand jour, où tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchira le genou au nom de Jésus et confessa que le Seigneur Jésus est dans la gloire du Père. Cette grande, cette longue guerre, Dieu la permet pour mettre à l'épreuve ses créatures libres, pour qu'elles choisissent elles-mêmes entre le bien et le mal, entre la récompense et le châtiment, et cela pour l'éternité. La véritable histoire de l'humanité est l'histoire de cette grande lutte, dans laquelle il suffit de vouloir pour passer d'un camp dans un autre. Ces grandes hérésies anciennes et modernes, les idolâtres, les manichéens, les gnostiques, les ariens de tout nom, le mahométisme, les schismatiques de toute espèce, le protestantisme, avec son enfant naturel, le philosophisme et l'athéisme plus ou moins déguisé, ne sont que les divers bataillons ou les divers travestissements de l'armée ennemie. Divisés entre eux, en contradiction avec eux-mêmes, une seule chose les réunit : leur haine commune contre l'Église de Dieu, contre l'Église catholique. Cette haine opère son mystère d'iniquité depuis trois siècles surtout, particulièrement dans l'histoire. Depuis trois siècles l'histoire est une conspiration permanente contre Dieu, contre son Christ et son Église. Tous ceux qui tiennent de près ou de loin à l'impiété, à l'hérésie, au schisme ou à des préjugés qui en viennent, font mentir l'histoire, plus ou moins, contre l'Église de Dieu et en faveur de ses ennemis. Les anciens hérétiques sont disculpés, prônés même, par les hérétiques modernes. Les révolutionnaires, les anarchistes des douzième et treizième siècles sont béatifiés, canonisés par les révolutionnaires et les anarchistes des siècles postérieurs. Plus d'un catholique se fera l'écho de la conspiration antichrétienne; il supposera de confiance que les albigeois, les cathares étaient des hérétiques ordinaires, qui n'avaient d'autre tort que de rejeter opiniâtrément une vérité particulière définie par l'Église. Les manichéens, connus

<sup>1</sup> Hurter, I. 13. — <sup>2</sup> « Draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem. » Apoc., 12, 9. — <sup>3</sup> « Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit, quia veritas non est in eo; cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est, et pater ejus. » Jean, 8, 44. — <sup>4</sup> « In quibus deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi. » 2 Cor., 4, 4. — <sup>5</sup> « Spiritus qui nunc operatur in filiis diffidentiae. » Éphés., 2, 2. — <sup>6</sup> 2 Thess., 2, 3, 10.

sous le nom de cathares, de patarins, d'albigéois, ne niaient pas telle vérité particulière, mais toute vérité, toute religion, toute morale, toute justice, toute société. Il n'est pas malaisé de s'en convaincre.

De l'aveu de tout le monde voici quel était le premier principe des manichéens. Le mal, le péché, le crime ne viennent pas du libre arbitre de l'homme; c'est la créature, sinon la substance même du dieu méchant, qui a fait cet univers visible, le dieu de Moïse, l'auteur de l'Ancien Testament, le Dieu qui punit le crime. Quant au dieu bon, il n'a rien fait de visible ni ne punit le mal. De là les manichéens concluaient en théorie et en pratique : Puisque le mal est l'œuvre du dieu méchant, il est injuste d'en punir l'homme; la justice humaine qui punit les malfaiteurs par le glaive est une injustice atroce qu'il faut abolir **par le fer et le feu**. Ceux qui, comme le Pape, les évêques, les prêtres catholiques, enseignent que l'homme est libre, et par conséquent responsable de ses actions, sont des imposteurs, des ministres de Satan, auxquels il faut courir sus. Puisque les choses visibles, matérielles, physiques, sont l'œuvre de Satan, le mariage, la génération des enfants, étant une chose physique et matérielle, est donc une œuvre de Satan, une œuvre maudite, qu'il faut abhorrer et empêcher par tous les moyens. Voilà comment le manichéisme détruisait le mariage, la société domestique, la justice, la société publique, la morale, la religion, pour reporter, par une impiété satanique, la cause de tous les crimes sur la Divinité même.

Maintenant, contre cette conspiration de l'anarchie civile et religieuse, la société religieuse et les sociétés civiles avaient-elles le droit de se défendre? Elles en avaient même le devoir, d'abord par les voies de persuasion, ensuite par les voies de rigueur. Et c'est ce que fit alors l'humanité chrétienne, ni plus, ni moins.

Le chef spirituel de cette humanité, le Pape Innocent III, ne fut pas plutôt assis sur le trône pontifical qu'il parla des dangers sérieux qui menaçaient l'Église et de l'audace avec laquelle l'hérésie levait la tête et s'étendait toujours davantage. Il l'appelait une gangrène qui faisait de nouveaux progrès, qui

attaquait ce qui était sain et qui menaçait de détourner du droit chemin ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors. Il comparait les hérétiques à des scorpions qui blessent avec le dard de la damnation; aux sauterelles de Joël, cachées sous la poussière, au milieu d'une innombrable vermine; à des gens qui présentent le venin des serpents dans la coupe dorée de Babylone; aux renards de Samson, accouplés par la queue, quoique de différentes espèces; car les vaudois, les cathares ou les patarins, quel que fût leur nom, étaient unis par un même but, celui de ravager la vigne du Seigneur. Ces expressions se trouvent dans un grand nombre de ses lettres.

Quelque temps après son sacre il écrivit à l'archevêque d'Auch : « Au milieu des nombreuses tempêtes qui assaillent la barque de Pierre sur une mer orageuse, rien ne pénètre plus notre cœur de douleur que le spectacle des serviteurs de la perversité diabolique s'élevant avec audace contre la vraie doctrine, séduisant les gens simples, les entraînant à leur perte et s'efforçant de détruire l'unité de l'Église catholique <sup>1</sup>. » En effet, près de mille cités avaient été en peu de temps infectées de l'hérésie; elle avait été adoptée dans le midi de la France par la presque totalité de la noblesse; les plus grands seigneurs lui avaient accordé protection; elle comptait des sectateurs jusque parmi les abbés et les chanoines <sup>2</sup>; elle s'était propagée rapidement dans la haute Italie; plusieurs villes des États romains, sans se laisser arrêter par la proximité du chef de l'Église ou par les relations temporelles qui les unissaient à lui, n'avaient pas craint d'accorder à l'hérésie une influence toujours croissante. Le péril était grand, mais le génie d'Innocent était plus grand que le péril.

Il résolut tout d'abord de réunir toutes les ressources et des États romains et des autres pays de la chrétienté, non-seulement pour mettre un terme à la propagation de l'hérésie, mais encore pour la détruire. Il reconnut qu'un des premiers moyens à employer était de ramener le clergé aux pratiques d'une vie vraiment chrétienne. « Si le pasteur dégénéré

<sup>1</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 81. — <sup>2</sup> L. 2, *epist.* 99. Hurter, l. 13.



en mercenaire qui ne songe qu'à lui, et non point à son troupeau, se contente, dit-il, de la laine et du lait des brebis, sans s'opposer aux loups qui les attaquent; s'il ne s'élève pas comme une muraille contre les ennemis; s'il prend la fuite au moment du danger, alors il contribue lui-même à la perte de son troupeau <sup>1</sup>. C'est à quoi il faut remédier d'abord. Le gardien ne doit point ressembler à des chiens muets, le serviteur ne doit point enfouir le trésor confié à sa garde. Si les ecclésiastiques ne savent pas discerner les choses saintes des choses profanes, s'ils ignorent la différence qui existe entre ce qui est précieux et ce qui est commun, ils ressemblent à ces vils hôteliers qui mêlent l'eau avec le vin. Le nom de Dieu est blasphémé à cause de ceux qui se livrent à l'avarice, qui recherchent les présents et justifient les impies en se laissant corrompre par eux <sup>2</sup>. La vigilance des ecclésiastiques peut contribuer puissamment à arrêter le progrès du mal <sup>3</sup>. » Innocent, d'après ces considérations, accepta volontiers la démission d'un évêque qui ne se croyait pas la force nécessaire pour remplir ses fonctions dans ces temps difficiles et dans un diocèse presque entièrement infecté par l'hérésie <sup>4</sup>. C'était celui de Carcassonne.

Un autre moyen employé par ce Pontife était la prédication de la vraie doctrine et la réfutation publique de l'hérésie. « La ligue des hérétiques, dit-il dans un de ses sermons, doit être détruite par une instruction solide; car le Seigneur ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Ce n'est qu'en prêchant la vérité qu'on sape les fondements de l'erreur <sup>5</sup>. » « Si celui qui prêche la parole de Dieu ne blâme pas ce qui doit être blâmé, ne stigmatise pas ce qui doit être stigmatisé, il donne une approbation tacite, et l'attrait du péché séduit lorsque la langue du pasteur n'en détruit pas le charme <sup>6</sup>. » « Que les prêtres embouchent donc les trompettes d'argent, et qu'ils se fassent précéder de l'arche d'alliance, afin que, par les cris du peuple, les murs de Jéricho, maudits de Dieu, s'écroulent devant eux <sup>7</sup>. » Dans plu-

sieurs occasions il recommande le zèle, la sévérité et l'activité pour convaincre les hérétiques de leurs erreurs et les ramener dans le sein de l'Église. Il plaça à cet égard la plus grande confiance dans l'ordre de Cîteaux, dont les membres étaient d'autant plus capables de réfuter les fausses doctrines que les hérétiques et les catholiques regardaient leur vie comme conforme à leurs prédications. Il pensait donc que leur parole pénétrerait plus profondément qu'un glaive à deux tranchants <sup>1</sup>.

L'expérience avait appris que les hérétiques citaient quelquefois l'Écriture sainte à l'appui de leurs systèmes, la traduisaient en langue vulgaire et la communiquaient aux autres sans s'inquiéter si la traduction en rendait fidèlement le sens. « Si la connaissance exacte et approfondie des saintes Écritures, dit à ce sujet le protestant Hurter, exige de la part de l'homme, dont la vie est consacrée à la science, une longue suite de recherches, de travaux et de méditations, combien devait paraître dangereuse l'idée de placer entre les mains de tout le monde, sans avoir égard à la capacité et à la droiture de chacun, un livre qui peut conduire aussi facilement à l'erreur qu'à la vérité! » Une multitude d'hommes et de femmes renouvelèrent à Metz ce que Valdo avait fait à Lyon; ils firent traduire plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament et tinrent des conférences au sujet de leur contenu. Il regardaient avec dédain ceux qui n'y assistaient pas, ne tenaient aucun compte des avertissements des prêtres, et cherchaient à justifier leur conduite par les sentences des livres saints. Un ecclésiastique s'entretenait-il avec eux de choses divines: on lui répondait: « Nous le savons mieux que vous. »

Innocent écrivit aux habitants de Metz: « Quoique le désir de connaître l'Écriture sainte et de s'édifier par sa lecture soit louable, cependant on est répréhensible quand on tient des assemblées secrètes, quand on s'arroge le droit de prêcher et de mépriser les ecclésiastiques qui ne prennent aucune part à ces réunions. Dieu, qui déteste l'œuvre des

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 76. — <sup>2</sup> L. 3, *epist.* 24. — <sup>3</sup> L. 2, *epist.* 226. — <sup>4</sup> L. 1, *epist.* 494. — <sup>5</sup> *In die Ciner.*, sermo 2. — <sup>6</sup> L. 6, *epist.* 239. — <sup>7</sup> L. 2, *epist.* 63.

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 70.

ténèbres, ne veut pas que sa parole soit annoncée dans des assemblées secrètes, comme chez les hérétiques ; il veut qu'elle le soit publiquement dans les églises. Celui qui fait le bien ne doit point éviter le grand jour. Si on nous objecte « qu'il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux, » nous dirons qu'on ne doit point entendre par là ceux qui reçoivent avec reconnaissance les choses divines ; mais les mystères de la foi ne peuvent être expliqués par le premier venu, puisqu'il n'est pas donné à chacun de les comprendre. L'Écriture sainte cache un sens tellement profond que non-seulement les gens simples et ignorants, mais même les savants, ne parviennent pas toujours à l'expliquer. L'Église ayant établi des docteurs particuliers, il n'est pas permis à chacun d'usurper la mission de prêcher ; car chaque hérétique pourrait se l'attribuer. Dans le cas où un ecclésiastique mérite d'être réprimandé, c'est l'évêque et non le peuple qui a le droit de le faire ; car, lorsque Dieu ordonne dans ses commandements d'honorer ses père et mère, il faut l'entendre plus au spirituel qu'au charnel. Si un prêtre se conduit de manière à mériter d'être éloigné de son troupeau, cette punition doit être demandée convenablement à son supérieur. Nous espérons donc que les habitants de Metz, revenant à de meilleurs sentiments, auront soin de conserver la foi catholique et de se conformer aux ordonnances de l'Église ; dans le cas contraire le Pape serait obligé de recourir à la sévérité canonique. » Il recommande à l'évêque et aux chanoines de faire comprendre amicalement ses avis, de rechercher l'auteur de la traduction, de savoir par quels motifs elle avait été faite, comment on s'en servait, et de lui faire un rapport à ce sujet. La lettre adressée aux habitants doit montrer à l'évêque quelle marche il doit suivre pour convaincre et ramener ses diocésains <sup>1</sup>.

Hurter fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Sans avoir égard à l'époque où ces lettres ont été écrites, on les a regardées comme une preuve d'un esprit ennemi des lumières ; on s'en est servi pour avancer

que le Pape cherchait à proscrire l'étude de l'Écriture sainte. Mais la lettre adressée aux habitants de Metz, et plusieurs autres lettres déjà citées, prouvent suffisamment que, loin d'avoir eu cette pensée, il voulait au contraire que les fidèles fussent instruits au moyen de l'Écriture sainte. Il ne désapprouvait pas autant la traduction en langue vulgaire qu'un travail entrepris par un inconnu dépourvu de la capacité et du droit nécessaire pour l'exécuter. Si nous pesons maintenant la profonde vénération qu'on avait alors pour l'Écriture sainte, considérée comme parole divine, le scrupule exprimé par Innocent relativement à cette traduction ne nous paraîtra nullement blâmable. De plus, quand on considère que ceux qui attaquaient l'Église se servaient souvent du texte sacré, mal compris ou faussement interprété, on ne s'étonnera plus de la déclaration du Pape, surtout si on réfléchit à ses devoirs de chef de la chrétienté, devoirs qui lui imposaient de veiller à l'intégrité de la parole sainte. La critique ne s'élève nullement quand on juge d'une manière fautive et partielle la position des autres. » Telles sont les réflexions de l'auteur protestant <sup>1</sup>.

Le chef de l'Église s'affligeait profondément en voyant un chrétien faire cause commune avec les hérétiques. Les fidèles qui restaient dans l'Église, ou les hérétiques qui y entraient, devaient naturellement lui causer plus de joie que ceux qui déchiraient son sein ; c'est pourquoi, lorsqu'on accusait quelqu'un d'hérésie, il voulait qu'on fit une enquête sévère, afin que personne ne fût injustement déclaré coupable <sup>2</sup>. Il recevait avec plaisir ceux qui abjuraient leurs erreurs, s'opposait à ce qu'ils fussent inquiétés, et se montrait disposé à les soutenir même contre leurs évêques, lorsque ces derniers doutaient de leur sincérité <sup>3</sup>. Mais une enquête rigoureuse lui paraissait doublement nécessaire lorsque les accusés étaient membres du clergé ; même le commerce fréquent avec les hérétiques ne devait pas entraîner la perte des bénéfices, mais seulement la suspension. Cette première mesure ne devait

<sup>1</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 141, 142.

<sup>1</sup> Hurter, l. 13. — <sup>2</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 228. — <sup>3</sup> L. 5, *epist.* 36.



être appliquée qu'autant que la participation aux tentatives des hérétiques serait suffisamment constatée<sup>1</sup>.

Lorsque les enseignements des ecclésiastiques, les efforts des évêques, les voies de douceur et de sévérité ne ramenaient point les apostats, alors seulement il se croyait en droit et même obligé de recourir à des mesures de rigueur. Son devoir envers l'homme en bonne santé devait l'emporter, selon lui, sur les ménagements dus au malade ; car une trop grande condescendance lui paraissait dangereuse. Il déclara donc que ceux qui persévéraient opiniâtrément dans l'hérésie seraient livrés à Satan, déclarés déchus de leurs fiefs et possessions dépendants de l'Église ; que leurs biens seraient transmis à leurs descendants catholiques, et, s'ils n'en avaient pas, mis sous le séquestre ; que leurs maisons seraient rasées, eux-mêmes bannis, et que leurs cadavres seraient arrachés de la terre sainte dans laquelle ils auraient été enterrés. Il croyait devoir recommander aux princes de prendre les armes contre eux ; « car, disait-il, Dieu ayant confié le glaive aux puissants de la terre pour protéger les bons et pour punir les malfaiteurs, la sévérité ne peut jamais être employée plus convenablement que contre ceux dont les efforts tendent à enlever aux autres la foi et la vie spirituelle. » D'après ces principes, le concile tenu à Avignon en 1209 ordonna aux évêques et archevêques de faire jurer aux comtes, aux châtelains, aux chevaliers et à tous leurs subordonnés, de se vouer à l'extermination des hérétiques exclus de l'Église<sup>2</sup>.

C'est ainsi que Hurter résume, d'après les lettres et les faits, les principes qui dirigeaient la conduite d'Innocent envers les hérétiques. On y voit que ce Pape ne recourait à des voies de rigueur qu'après avoir employé inutilement les voies de la douceur et de la persuasion. L'auteur protestant ajoute en note : « Quand on écrit l'histoire aussi superficiellement que Sismondi dans son *Histoire des Français*, on ne sait rien de

tout cela, et alors on peut dire qu'Innocent ne connaissait d'autres moyens de conversion que la guerre, le meurtre et l'incendie. Et cependant Sismondi avoue, en parlant de l'année 1213, que les horreurs de la guerre étaient ignorées à Rome et que l'autorité du Siège apostolique avait été méconnue par ses subordonnés<sup>1</sup> ! »

Le Pape Innocent porta d'abord son attention et toute sa sévérité sur ses propres États, pour ne pas encourir le reproche de chercher à purifier la maison d'autrui lorsque la sienne était infectée. Comment aurait-il pu, en effet, sans rougir, s'opposer dans les autres pays aux adversaires de l'Église, si on eût pu lui appliquer ces paroles : « Médecin, guéris-toi toi-même ; retire la poutre qui est dans ton œil avant de retirer la paille de l'œil de ton frère<sup>2</sup> ? »

Les sectaires, qui cherchaient toujours à s'étendre secrètement, avaient établi leur résidence à Rimini, à Faenza, à Viterbe, et particulièrement à Orviète<sup>3</sup>. Ils avaient depuis longtemps pris pied dans cette dernière ville, et toute la sévérité déployée par l'évêque pendant le cours d'une longue administration n'avait pu réussir à les détruire. Au contraire, lorsque, pendant l'interdit lancé contre cette ville, Innocent eut retenu malgré lui à Rome le vieil évêque durant neuf mois, l'hérésie se propagea par des assemblées secrètes. On prêchait ouvertement contre la doctrine de l'Église, et l'on annonçait même que, si l'on en venait aux mains, les catholiques seraient honteusement chassés de la ville. Ces derniers envoyèrent une députation à Rome, cherchèrent à faire la paix et demandèrent un gouverneur capable d'extirper l'hérésie.

Du consentement et avec l'approbation du Pape les Romains leur donnèrent saint Pierre Parentius ou de Parenzo, issu d'une famille recommandable de la ville. Malgré sa grande jeunesse le jugement de Parenzo avait atteint une haute maturité. Son esprit était ferme et intrépide, son cœur doux et généreux envers les pauvres. Quand il se

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 63. — <sup>2</sup> L. 12, *epist.* 172 ; l. 9, *epist.* 18 ; l. 7, *epist.* 76 ; l. 10, *epist.* 130 ; l. 9, *epist.* 213 ; l. 1, *epist.* 81 et 94. Labbe, t. 11, p. 42.

<sup>1</sup> Hurter, l. 13, p. 308, édit. Jager. — <sup>2</sup> *Gesta*, c. 123. — <sup>3</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 37 ; l. 9, *epist.* 18, 19, 204 ; l. 2, *epist.* 1.

promenait à Rome il s'informait auprès des recteurs des hôpitaux du nombre de leurs pauvres, leur donnait secrètement de quoi les régaler, puis, au moment du repas, il venait les servir lui-même. A tant de vertus il joignait une éloquence remarquable. Inaccessible à la crainte, il résolut donc, d'après les ordres du Pape, pour la rémission de ses péchés et dans l'espérance du martyre, d'extirper l'hérésie qui levait la tête à Orviète. Au mois de février 1199 il fit son entrée dans cette ville aux acclamations du peuple, qui vint à sa rencontre avec des branches d'olivier et de laurier. Il chercha d'abord à relever la moralité des habitants, en proscrivant, pendant le carême, certains jeux auxquels on se livrait, et qui se terminaient souvent par des meurtres. Les hérétiques ayant violé cette défense et un combat meurtrier s'étant élevé à ce sujet entre eux et les bourgeois, Parenzo se présente à cheval au milieu des lances, des épées et des pierres, pour recommander la paix. Le châtement infligé aux fauteurs de cette émeute excita la haine de leur parti contre lui ; il se concerta alors avec l'évêque et d'autres citoyens estimables sur les mesures à prendre pour étouffer l'hérésie. Il fit publier, en conséquence, que celui qui, dans un certain délai, rentrerait dans la communion de l'Eglise obtiendrait son pardon, que celui qui mépriserait cet avis serait châtié. Plusieurs se réconcilièrent ; l'évêque remit les récalcitrants aux mains du gouverneur ; quelques-uns furent jetés dans les fers, d'autres flagellés publiquement ; plusieurs furent mis à l'amende ; quelques maisons furent rasées ; mais on ne lit pas que personne ait été mis à mort.

Cela fait saint Pierre de Parenzo se rendit à Rome pour célébrer la dernière Pâque avec sa famille. En 1199 Pâques tombait le 18 avril. Il se présenta au Pape, qui lui dit : « Pierre, nous voulons que vous nous fassiez serment de fidélité, puisque vous gouvernez notre ville. » Pierre répondit : « Saint Père, je suis prêt à obéir à vos ordres. — Quant au serment, reprit le Pape, nous vous le remettons. Mais comment gouvernez-vous notre ville, et comment avez-vous exécuté

nos ordres contre les hérétiques ? » Pierre répondit : « Seigneur, j'ai si bien châtié les hérétiques d'Orviète qu'ils me menacent de mort publiquement. — Mon fils, dit le Pape, il faut plus craindre Dieu que les supplices des hommes ; continuez de combattre hardiment les hérétiques ; car, encore qu'ils puissent tuer le corps, ils ne peuvent nuire à l'âme ; mais Dieu garde l'un et l'autre en sa puissance. — Que m'arriverait-il encore ? demanda Pierre. — Mon fils, répondit le Pape, par l'autorité de Dieu et des apôtres saint Pierre et saint Paul, nous vous absolvons de tous vos péchés si vous êtes mis à mort par les hérétiques. » A ces mots saint Pierre de Parenzo s'inclina humblement, acceptant la promesse et rendant grâces. Animé d'un nouveau courage, il rentra chez lui plein de joie, et, comme prévoyant sa mort prochaine, il fit en secret son testament. Sa mère et sa femme, l'ayant appris, fondaient en larmes.

Pendant son absence les manichéens d'Orviète avaient gagné un de ses secrétaires, qui, comme un autre Judas, devait leur livrer son maître pour une certaine somme d'argent. Après avoir fait ses derniers adieux à ses parents et à ses amis il revint de Rome à Orviète, où il fut reçu avec grande joie, le premier jour de mai, au milieu de la verdure et des fleurs. Il continua de poursuivre les hérétiques suivant les lois et de mépriser leurs menaces. Souvent même, levant les mains au ciel, tantôt en public, tantôt en particulier, il priait Dieu, la sainte Vierge et saint Pierre que, s'il devait mourir de mort violente, ce fût par la main des hérétiques et pour la défense de la foi catholique, assuré qu'il était d'obtenir ainsi la gloire éternelle. Le jeudi 20 mai le saint gouverneur restait joyeusement à souper avec un juge de Rome et d'autres amis. Le secrétaire qui le trahissait, et qui se proposait de le livrer à ses ennemis cette nuit-là même, voulut recevoir de sa main une tranche de poulet et une coupe de vin : c'était pour mieux cacher sa trahison sous le voile de l'amitié et du dévouement. A la première veille de la nuit saint Pierre de Parenzo, déjà déchaussé, allait se livrer au sommeil lorsque les héré-



tiques, avertis par le traître, se présentèrent à la porte du palais et demandèrent à parler au gouverneur. Dès qu'il parut, ils le saisirent, lui lièrent la gorge avec une courroie pour l'empêcher de crier, lui fermèrent la bouche et lui enveloppèrent la tête. Ils le tirèrent ainsi du palais, voulant le mener au loin hors de la ville ; mais il leur représenta que, n'étant pas chaussé, il ne pouvait faire à pied un si long chemin. Alors le traître lui donna ses bottes. Cependant la discorde se mit parmi les assassins ; les uns voulaient le conduire dans une forêt, les autres dans une forteresse qui leur servait de repaire. Alors ils envoyèrent aux autres conjurés, et, en attendant, conduisirent le gouverneur d'Orviète dans une petite loge. Là ils le sommèrent de leur faire remise des amendes, de renoncer au gouvernement de la ville, et de promettre avec serment, s'il voulait sauver sa vie, de ne jamais persécuter leur secte, mais au contraire de la protéger. Saint Pierre de Parenzo leur répondit que, quant aux amendes et aux gages, il voulait bien les leur rendre à ses dépens, mais qu'il ne quitterait point le gouvernement de la ville, ne ferait aucun serment en faveur de leur secte et ne violerait point celui qu'il avait fait de gouverner Orviète pendant un an. Les hérétiques eurent beau le menacer de la mort, il demeura inébranlable.

Tandis que les hérétiques le pressaient ainsi il ensurvint d'autres plus violents, dont l'un dit : « A quoi bon tant de paroles ? » et en même temps il lui asséna un si rude coup sur le visage qu'il le mit tout en sang. Les autres l'achevèrent à coups d'épées et de couteaux. Ils voulurent jeter le corps dans un puits, qu'ils ne purent découvrir ; laissant donc le corps au pied d'un arbre, ils s'enfuirent de côté et d'autre. Le jour étant venu, la nouvelle de ce meurtre se répandit par toute la ville. L'évêque accourut au lieu où était le corps avec son clergé et une multitude de peuple ; ce fut une désolation universelle. Le corps fut porté à l'église cathédrale et enterré au lieu même où il conférait souvent avec l'évêque sur les moyens d'exterminer les hérétiques. Il s'y fit dès lors, et pendant les mois suivants, un grand nombre

de miracles, dont on a les relations bien circonstanciées. L'Église d'Orviète honore saint Pierre de Parenzo comme martyr le jour de sa mort, 21 mai <sup>1</sup>. La plupart des meurtriers, à commencer par le traître, périrent de mort funeste.

On voit ici quel était l'esprit révolutionnaire de ces manichéens. Il y en avait également à Viterbe. Pour réprimer leurs excès le Pape, dans une lettre au clergé, aux consuls et aux bourgeois de Viterbe, remit en vigueur les lois portées anciennement contre les hérétiques <sup>2</sup>. Malgré cela il y eut encore de ces sectaires qui eurent le crédit de se faire nommer consul et trésorier de la ville. Le Pape écrivit à ce sujet pour faire casser ces nominations scandaleuses, menaçant d'ordonner aux fidèles des villes et des châteaux d'alentour de prendre les armes contre Viterbe <sup>3</sup>.

On n'en vint point à cette extrémité, mais il fut impossible de comprimer l'hérésie au point qu'elle ne relevât plus la tête et ne compromît plus le repos du pays. Innocent, espérant que sa présence hâterait le retour des uns dans le sein de l'Église et ferait impression sur les récalcitrants, se rendit à Viterbe en 1207, après avoir célébré à Rome les fêtes de l'Ascension <sup>4</sup>. Il fut reçu au milieu des acclamations et des marques de respect des habitants ; tous les hérétiques avaient pris la fuite. Il convoqua l'évêque et le clergé, et ordonna une conquête à l'égard des recéleurs, des patrons, des protecteurs et des adhérents des sectaires. Ensuite, par l'intermédiaire du podestat et des consuls, il fit prêter aux habitants de la ville serment d'obéissance à tous ses ordres et leur fit fournir caution <sup>5</sup>. Il commanda de détruire complètement les maisons où les hérétiques tenaient leurs assemblées, de vendre les propriétés qu'ils possédaient tant dans la ville que dans les environs. Afin que les recéleurs n'échappassent pas non plus à la punition il enjoignit aux consuls de bien examiner si personne ne conservait en dépôt des objets appartenant aux hérétiques. Avant son dé-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 21 mai. — <sup>2</sup> *Innoc.*, l. 2, *epist.* 1. — <sup>3</sup> *L.* 8, *epist.* 85 et 105. — <sup>4</sup> *L.* 10, *epist.* 73. — <sup>5</sup> *Gesta*, c. 123.

part il assembla le clergé et le peuple, leur fit encore connaître les décrets promulgués contre les sectaires, ordonna qu'ils seraient transcrits sur les registres de la ville, fit promettre par serment aux recteurs de ne jamais les rayer, et prononça la peine de destitution et de cent livres d'amende contre celui qui contreviendrait à cette ordonnance <sup>1</sup>.

Mais où le manichéisme révolutionnaire avait jeté les plus profondes racines, c'était en France ; non dans la France proprement dite, dans celle qui obéissait directement au roi, mais dans la France méridionale, divisée entre plusieurs petits seigneurs.

Dans la France proprement dite l'autorité plus clairvoyante et plus puissante du roi découvrait et étouffait à temps ces semences d'anarchie religieuse et civile. Habitué à considérer la France entière le roi en voyait beaucoup mieux le bien et le mal, les périls et les avantages, qu'un petit baron de Languedoc, dont les vues n'étaient quelquefois pas même aussi étendues que ses domaines, et qui entouré de ménestrels, de jongleurs et de femmes, ne concevait rien au-dessus de la vie d'un riche et noble épicurien. De plus, dans la France proprement dite, il y avait plusieurs évêques très-bons et très-zélés, tandis qu'en Languedoc il n'y en avait guère. L'Église de Paris fut assez heureuse pour voir succéder à un excellent évêque, Maurice de Sully, un autre qui n'était pas moins bon, Eudes de Sully, dont le frère, Henri de Sully, était archevêque de Bourges. Ce dernier eut pour successeur, en 1199, un saint, savoir saint Guillaume.

Guillaume sortait de l'illustre famille des comtes de Nevers. Le soin de son éducation fut confié à son oncle Guillaume, archidiacre de Soissons, que l'austérité de sa vie faisait surnommer l'Ermite. Cet habile maître lui apprit de bonne heure à mépriser les richesses et les grandeurs périssables du monde, à en détester les plaisirs et à craindre le poison qu'ils cachent sous un appât séduisant. Guillaume répondit parfaitement aux vues de son oncle ; il n'avait d'ardeur que pour l'é-

tude et les exercices de la piété. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique et fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Mais, comme le dégoût du monde croissait en lui de plus en plus, il résolut de le quitter entièrement et de se retirer dans la solitude. Il choisit celle de Grandmont et y vécut dans la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Une contestation survenue entre les religieux du chœur et les frères conversant ensuite troublé la paix dont il jouissait, il passa dans l'ordre de Cîteaux, qui répandait alors de toute part la bonne odeur de Jésus-Christ. Il fit profession dans l'abbaye de Pontigny, où il devint bientôt un modèle accompli de la perfection monastique. Après avoir été quelque temps prieur de cette maison il fut élu abbé de Fontaine-Jean, puis de Châlis, près de Senlis. Loin de se prévaloir de sa place il se regardait comme le dernier des frères ; il vivait dans une mortification absolue de ses sens et de ses inclinations ; aussi mérita-t-il d'obtenir de Dieu une admirable pureté de cœur et le don de prière au degré le plus éminent. Il joignait à une merveilleuse simplicité de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage le calme intérieur de son âme, et, malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu.

Pendant que notre saint goûtait les douceurs de la retraite la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges, au mois de septembre 1199. Le clergé, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris et frère du prélat défunt, pour le prier de venir l'aider dans une affaire si importante. Eudes, à son arrivée, trouva que l'on proposait trois abbés de Cîteaux pour candidats et qu'on s'en rapportait à lui pour choisir l'un des trois. Un de ces candidats était saint Guillaume de Châlis. Eudes remit l'affaire au lendemain, alla dire la messe dans une église de la Sainte-Vierge, et mit sous la nappe de l'autel trois billets cachetés où étaient écrits les noms des trois abbés ; il était assisté de deux hommes distingués par leur science et par leur vertu, dont l'un fut depuis archevêque de Tours et

<sup>1</sup> L. 10, *epist.* 105, 130. *Gesta*, c. 123.



l'autre évêque de Meaux. L'évêque de Paris, ayant achevé la messe, se prosterna avec eux, priant le Seigneur de faire connaître son choix ; puis il prit sur l'autel un des trois billets, et, l'ayant ouvert, il y trouva le nom de l'abbé Guillaume. Il ne le dit qu'à ses deux assistants ; mais dans le moment même les chanoines de la cathédrale, s'étant rassemblés, lui envoyèrent demander instamment l'abbé Guillaume. L'évêque, extrêmement surpris, loua Dieu et publia l'élection devant le peuple, qui s'était rassemblé en grand nombre. C'était le 23 novembre 1199.

Saint Guillaume apprit d'abord la nouvelle de son élection par le bruit public et fut sensiblement affligé, craignant de quitter le repos de la solitude pour se charger du gouvernement d'une telle Église. C'est pourquoi, quand les députés de Bourges vinrent le prier de consentir à son élection, il répondit humblement qu'il n'était pas à lui-même, mais qu'il avait un supérieur, auquel il devait obéir suivant les constitutions de l'ordre. Aussitôt on lui remit, contre son espérance, la lettre de l'abbé de Cîteaux, qui lui mandait de ne pas résister à la volonté de Dieu et à sa vocation. A cela se joignit l'ordre du cardinal Pierre de Capoue, légat apostolique en France.

Saint Guillaume quitta donc sa chère solitude, mais en versant un torrent de larmes. Il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du Ciel, et sacré, en présence de tous les évêques de la province, par Élie, archevêque de Bordeaux. Son premier soin fut de régler son extérieur, aussi bien que son intérieur, sur les maximes de l'Évangile ; car il était persuadé que tout homme, et principalement un évêque, doit commencer par établir en lui-même le règne de Jésus-Christ. Il redoubla ses austérités, parce qu'il avait à expier, disait-il, et ses propres péchés et ceux de son peuple. Il garda son habit monastique sous lequel il portait continuellement un cilice. Ses vêtements étaient les mêmes en hiver et en été. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, quoiqu'il en fit servir aux étrangers qui mangiaient avec lui.

La sollicitude du saint archevêque em-

brassait indistinctement tout son troupeau, mais il s'intéressait d'une manière particulière en faveur de ceux dont les besoins spirituels et corporels lui étaient connus. « C'est pour ceux-ci, disait-il, que j'ai été spécialement envoyé à Bourges. » Les pécheurs pénitents trouvaient en lui un père rempli de douceur et de tendresse ; quant aux pécheurs endurcis, il leur opposait une fermeté inflexible, sans vouloir toutefois employer contre eux les moyens de rigueur alors en usage.

Il trouva dans toute l'Église gallicane la coutume d'imposer aux excommuniés, en leur donnant l'absolution, des amendes pécuniaires, outre la satisfaction canonique, sous prétexte de les préserver des rechutes, au moins par un motif d'intérêt. Cette coutume déplaisait au saint prélat ; toutefois il se trouvait des hommes de grand nom qui lui conseillaient de la suivre et de donner aux pauvres l'argent qui viendrait de ces amendes, s'il ne voulait en profiter lui-même. Il trouva un moyen pour ne pas suivre cette coutume et ne pas toutefois scandaliser ceux qui la suivaient en condamnant ouvertement leur conduite. Quand il donnait l'absolution aux excommuniés il leur faisait donner caution de payer l'amende, et, pour les tenir dans le devoir, il les menaçait souvent de l'exiger, mais il ne l'exigeait jamais.

Il résista de même à ceux qui lui conseillaient de poursuivre par les armes les méchants incorrigibles afin de procurer la paix à l'Église ; on lui alléguait l'exemple des Pères du pays et la coutume qu'ils y avaient établie. Il prit du temps pour délibérer et prier Dieu sur ce sujet ; mais il ne put jamais se résoudre à répandre du sang, à ravager des terres et à enlever du butin. Toutefois, pour n'avoir pas l'air de condamner témérairement la coutume, il promit de la suivre ; il entreprit en effet de combattre les ennemis, non par le fer et le feu, mais par les armes spirituelles. Il appelait en particulier les plus opiniâtres, leur faisait les plus vives réprimandes, les menaçait de tous les feux de l'enfer ; en même temps, pour rendre ses exhortations plus efficaces, il priait, jeûnait, veillait assidûment pour eux. Son

espérance ne fut pas trompée; au grand étonnement du public, les loups devenaient des agneaux, les persécuteurs des amis; ceux qui le méprisaient jusqu'alors non-seulement l'appellèrent archevêque, mais le saint archevêque, et lui témoignaient une docilité filiale. Ceux qui demeuraient dans leur endurcissement étaient regardés des autres comme des réprouvés. Sa sainte vie lui conciliait tous les cœurs; on s'estimait heureux de recevoir de lui des ordres, d'être honoré de sa bénédiction, ou même de toucher le bord de son vêtement.

Quelques personnes puissantes prirent occasion de sa douceur pour attenter aux droits de l'Église de Bourges; ils se flattaient que le saint n'aurait point le courage de leur résister; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur erreur. Guillaume, au risque de perdre ses revenus, défendit vigoureusement les droits de son Église, même contre le roi Philippe-Auguste, que des courtisans avaient prévenu. Il eut aussi des contradictions à essuyer de la part de son chapitre et de quelques membres de son clergé; il en triompha par sa fermeté et encore plus par sa profonde humilité. Le roi, ayant reconnu qu'il avait été trompé, devint l'ami du saint archevêque; les clercs indociles se repentirent de leur faute et en devinrent des enfants d'autant plus affectionnés à leur père<sup>1</sup>.

Saint Guillaume était lié d'une tendre et sainte amitié avec Geoffroi, archevêque de Tours, et Eudes de Sully, évêque de Paris. Ils se visitaient de temps à autre pour s'entretenir du soin des âmes et du gouvernement des Églises. Guillaume eut une extrême douleur de perdre ces deux amis en 1208, le premier au mois d'avril, le second deux mois et demi après. Il ne leur survécut pas longtemps.

L'an 1208, comme nous le verrons plus en détail, le Pape Innocent III, ayant épuisé les voies de la douceur à l'égard des manichéens du Languedoc, fit prêcher une croisade contre eux. Saint Guillaume, ayant lu les lettres apostoliques à son peuple, prit lui-même le

premier la croix et exhorta les assistants, avec beaucoup de zèle, à suivre son exemple; ils s'y engagèrent de grand cœur. Mais le saint archevêque n'eut pas le temps d'accomplir son vœu; car il mourut comme il se disposait à partir.

Il avait la fièvre lorsque, le 5 janvier 1209, veille de l'Épiphanie, il prêcha à son peuple, comme pour lui faire ses derniers adieux, dans l'église métropolitaine de Bourges. La fièvre en augmenta considérablement, d'autant plus qu'il parlait tête nue, exposé au vent et par un grand froid. La maladie croissant toujours il demanda l'Extrême-Onction et ensuite le saint Viatique. Pour le recevoir avec plus de respect il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux, fondant en larmes, pria longtemps prosterné sur le pavé, les bras étendus en croix; puis il reçut le corps du Sauveur avec beaucoup d'humilité et de larmes. C'était le cinquième jour de sa maladie. La nuit suivante, sentant sa fin approcher, il voulut anticiper les nocturnes, qu'il avait coutume de dire à minuit. Ayant donc fait le signe de la croix sur ses lèvres et sur sa poitrine, à peine put-il prononcer *Domine, labia*; il ne put continuer; les assistants achevèrent. Alors il fit signe qu'on le mit à terre. On étendit de la cendre et on le coucha dessus, revêtu du cilice qu'il portait secrètement, et peu de temps après il rendit l'esprit. C'était le 10 janvier, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il avait choisi sa sépulture à l'abbaye d'où il avait été tiré; mais ni son clergé ni son peuple ne purent y consentir, et il fut enterré à Saint-Étienne de Bourges. Il avait fait plusieurs miracles de son vivant, et il s'en fit encore un grand nombre à son tombeau. Saint Guillaume de Bourges, dont il existe trois Vies écrites par des auteurs contemporains, fut canonisé en 1218 par le Pape Honorius III<sup>1</sup>.

Vers le même temps mourut saint Étienne, évêque de Die, en Dauphiné. Il était de la noble famille de Châtillon et né à Lyon en l'année 1155. Dès son enfance il montra d'heureuses dispositions à la piété et à l'étude, et dès sa jeunesse il renonça absolu-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 10 janv.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 10 janv.



ment à l'usage de la viande et s'appliqua aux bonnes œuvres. A l'âge de vingt-six ans il entra dans la chartreuse des Portes, et, y ayant fait profession, il ne se contenta point des austérités prescrites par les constitutions; mais, au lieu que les autres ne jeûnaient au pain et à l'eau que trois fois la semaine, il observait cette abstinence presque tous les jours, mettant sur sa table un pain d'un côté et de l'autre un livre, sur lequel il jetait les yeux de temps en temps. Plusieurs années après, sa réputation étant déjà grande, même au dehors, il fut élu malgré lui prieur de sa communauté. Il la gouverna avec une grande sagesse, et convertit plusieurs personnes parmi les hôtes qui venaient en grand nombre à cette maison.

Dans l'intervalle le siège de Die vint à vaquer. Après que l'ont eut proposé plusieurs autres sujets, quelques chanoines, en petit nombre, proposèrent le prieur de la chartreuse des Portes. Tous s'accordèrent à l'élire; mais on savait combien il serait difficile de le tirer de son désert. On envoya donc à Rome pour obtenir la confirmation du Pape Innocent, qui l'accorda volontiers, avec ordre d'accepter; car sa réputation était venue jusqu'à lui. Les chanoines vinrent ensuite trouver saint Étienne, qui leur dit, comme son confrère saint Hugues de Lincoln, qu'il n'était point libre, mais soumis à l'obéissance du prieur de la grande chartreuse. C'était alors le dixième, nommé Jacelin. Quand il eut vu les lettres du Pape il fit chercher Étienne, qui s'était caché, et l'obligea d'accepter. Il fut donc conduit à Vienne, métropole de Die, et sacré évêque par trois archevêques, en 1203. Il ne réussit pas moins dans l'épiscopat qu'il n'avait fait dans la solitude. Pour se reposer de ses travaux il allait quelquefois s'enfermer à la chartreuse des Portes et y vivait en simple moine, sans autre distinction que l'anneau pastoral. Il mourut vers l'an 1208, le 7 septembre, jour auquel il est honoré<sup>1</sup>.

Saint Hugues de Lincoln, également tiré de l'ordre des Chartreux, était mort dès l'année 1200. Il était venu en Normandie et avait

été médiateur de la paix entre le roi Philippe de France et le roi Jean d'Angleterre. Il vint ensuite à une chartreuse où on lui demanda comment cette paix s'était faite; il fut affligé de cette question et répondit: « Quoiqu'il soit permis aux évêques d'entendre et de rapporter des nouvelles, il n'est pas permis aux moines de faire de même. » Au retour de ce voyage il demeura malade à Londres de la fièvre quarte. Comme on l'avertissait de faire son testament: « Cette coutume, dit-il, me déplaît, encore qu'elle soit introduite partout dans l'Église. Je n'ai jamais rien eu et je n'ai rien qui n'appartienne à l'Église dont je suis chargé; toutefois, de peur que le fisc ne s'en saisisse, qu'on donne aux pauvres tout ce que je possède! » Le roi Jean, étant venu le voir, confirma son testament, et promit devant Dieu qu'à l'avenir il autoriserait les testaments des prélats.

Le saint évêque, n'étant plus occupé que de la prière, demanda l'Extrême-Onction et la reçut le jour de Saint-Mathieu, 21 septembre, qui était le jour de son sacre. Il vécut toutefois encore près de deux mois et ordonna qu'après sa mort on le portât à Lincoln, pour l'enterrer dans sa cathédrale. Il mourut donc à Londres le jeudi 16 novembre 1200, âgé de soixante ans, après quinze ans d'épiscopat. On remarque entre ses vertus l'exactitude à dire l'office aux heures prescrites, sans que jamais on pût lui persuader d'en prévenir ou d'en différer le moment, jusque-là que, quand il traitait des plus grandes affaires, comme les autres sortaient pour consulter, lui sortait pour s'acquitter de ce devoir sitôt que l'heure en était venue, ayant appris des Chartreux à préférer l'office divin à tout le reste.

Pendant cinq jours que dura le convoi pour le porter à Lincoln le concours du peuple fut très-grand et les plus robustes s'empresaient à porter tour à tour le saint corps. Il y avait précisément à Lincoln une grande assemblée d'évêques et de seigneurs à l'occasion de l'hommage que Guillaume, roi d'Écosse, rendait au roi Jean d'Angleterre. Trois archevêques s'y trouvèrent, savoir, Hubert de Cantorbéry, Jean de Dublin, Bernard, d'un autre siège, quatorze évêques et plus de cent

<sup>1</sup> Acta SS., 7 septembre.

abbés. Tous ces prélats et ces seigneurs assistèrent, avec les deux rois, aux funérailles du saint évêque de Lincoln, et le roi d'Angleterre le porta lui-même sur ses épaules. Saint Hugues avait fait plusieurs miracles de son vivant et il en fit un grand nombre après sa mort; aussi fut-il canonisé vingt ans après par le Pape Honorius III, et l'Eglise honore sa mémoire le 17 novembre<sup>1</sup>.

Si le midi de la France avait eu de pareils évêques il eût été facilement préservé ou guéri de la corruption pestilentielle du manichéisme; mais Raymond de Rabastens, évêque de Toulouse, était entré dans ce siège par simonie, vers l'an 1201. Il fallut le déposer. L'archevêque de Narbonne, Bérenger II, bâtard de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, possédait, outre son archevêché, l'abbaye de Mont-Aragon et l'évêché de Lérida. Il habitait constamment son abbaye, uniquement occupé à entasser des trésors; pendant dix années il n'avait jamais visité son diocèse, pas même son église, n'avait observé aucun ordre du Pape, en sorte que le légat apostolique en France dut faire une enquête sur les nombreuses plaintes portées contre lui. Mais ni cette mesure du légat, ni une lettre du Pape, qui gémissait de voir son diocèse fourmiller d'hérétiques, ne produisirent d'effet sur l'archevêque; il restait immobile dans son abbaye, retenu dans les liens déshonorants de la paresse et de la cupidité; à peine l'apercevait-on deux fois par semaine à l'église. Il gardait pour lui les bénéfices vacants, se faisait payer les consécration d'évêques, laissait s'éteindre les canonicats à l'église de Narbonne, et cumulait les bénéfices de cinq paroisses et d'autres emplois ecclésiastiques. Il conférait les ordres avec légèreté, sans informer de la conduite des postulants; aussi vit-on des religieux et des chanoines rompre tous les liens, jeter le froc sans crainte, prendre souvent pour concubines des femmes enlevées à leurs maris, exercer l'usure, s'adonner au jeu, à la chasse, se faire avocats, jongleurs ou médecins. Les laïques ne manquèrent pas de suivre un tel exemple; c'est

pourquoi on vit disparaître de ce pays toute discipline, tout ordre et toute moralité<sup>1</sup>.

Ces excès affligèrent le cœur du Pape Innocent; il voyait l'Eglise et le salut des âmes en danger; il voyait remplacer par la licence l'austérité des mœurs qu'il recommandait toujours d'une manière si pressante aux prélats et aux clercs. Il déclara donc à l'archevêque avoir remarqué depuis longtemps qu'il ne gardait l'abbaye que par cupidité, au grand détriment de son diocèse, sans s'inquiéter de l'ordre du Pape, qui lui avait prescrit de s'en démettre. Il ajouta que dès ce moment il lui retirait cette abbaye, et que si, dans le délai d'un mois, les religieux n'y avaient pas nommé un autre abbé, l'évêque de Tarragone leur en donnerait un<sup>2</sup>. Les légats allèrent encore plus loin; ils citèrent l'archevêque devant eux, pour répondre à l'accusation d'hérésie, le suspendirent de ses fonctions, défendirent à l'évêque de Maguelone de se faire sacrer par lui, et le traitèrent avec tant de sévérité qu'il en appela à Rome, sous prétexte qu'ils avaient dépassé leurs pouvoirs. L'affaire ayant trainé en longueur et l'archevêque s'étant démis de son abbaye, Innocent ordonna aux légats de ne plus l'inquiéter pour des fautes dont il se reconnaissait coupable et de lui donner le temps de faire pénitence<sup>3</sup>. Malgré son âge et ses infirmités l'archevêque se rendit lui-même à Rome, où il trouva, à la vérité, patience et pardon; mais on lui fit des observations sévères sur le passé et on lui donna de bonnes leçons pour l'avenir. Toutefois l'archevêque resta tel qu'il était, et le Pape se vit forcé de le déposer et d'ordonner au légat de faire une nouvelle élection<sup>4</sup>.

Sous de pareils évêques, qui négligeaient à ce point le choix des clercs et leur conduite, l'on conçoit ce que dit un auteur du temps, que les biens du clergé étaient partout envahis, que le nom même de prêtre était une injure, que les ecclésiastiques n'osaient faire voir leur tonsure en public; que, ceux qui se résignaient à porter la robe cléricale, c'étaient quelques serviteurs des nobles, aux-

<sup>1</sup> Apud Surium, 17 nov. Roger Hoveden, p. 811. Matth. Paris, ann. 1200.

<sup>1</sup> Innoc., 1. 7, *epist.* 75. — <sup>2</sup> Innoc., 1. 7, *epist.* 76. — <sup>3</sup> L. 9, *epist.* 66. — <sup>4</sup> L. 10, *epist.* 68.



quels ceux-ci la faisaient prendre pour envahir sous leur nom quelque bénéfice <sup>1</sup>.

Quant à ces nobles eux-mêmes, voici le portrait que nous en trace un littérateur moderne, qui n'est pas suspect de ce côté : « A en juger par les injures qu'ils se disent dans les poésies des troubadours, il y avait plus d'esprit que de dignité dans la noblesse du Midi. Ils se renvoient froidement de l'un à l'autre des reproches pour lesquels les chevaliers du Nord se seraient vingt fois coupé la gorge. Ainsi Rambaud de Vaquiéras et le marquis Albert de Malespina s'accusent mutuellement dans un tenson d'avoir trahi, volé et fait pis encore <sup>2</sup>. » Ces nobles étaient presque toujours armés les uns contre les autres. « Armagnac, Cominges, Béziers, Toulouse n'étaient jamais d'accord que pour faire la guerre aux églises. Les interdits ne les troublaient guère. Le comte de Cominges gardait paisiblement trois épouses à la fois. Le comte de Toulouse, Raymond VI, avait un harem ; dès son enfance il recherchait de préférence les concubines de son père. Cette Judée de la France, comme on a appelé le Languedoc, ne rappelait pas l'autre seulement par ses bitumes et ses oliviers ; elle avait aussi Sodome et Gomorrhe <sup>3</sup>. »

Quant à la poésie des troubadours, voici comment le même écrivain la juge : « Gracieuse, légère, immorale littérature, qui n'a pas connu d'autre idéal que l'amour, l'amour de la femme, qui ne s'est jamais élevée à la beauté éternelle. Parfum stérile, fleur éphémère, qui avait crû sur le roc et qui se fanait d'elle-même quand la lourde main des hommes du Nord vint se poser dessus et l'écraser. Le premier signe de décadence avait paru de bonne heure ; la poésie tournait à la subtilité, l'inspiration au dogmatisme académique, quand vint la croisade des albigeois. L'esprit scolastique et légiste envahit dès leur naissance les fameuses cours d'amour. On y passait de loin la subtilité de Scot et la pédanterie de Barthole. Les formes juridiques y étaient rigoureusement observées dans la discussion des questions légères de la galan-

terie. Pour être pédantesques les décisions n'en étaient pas moins immorales. La comtesse de Narbonne décide, dans un arrêt conservé religieusement, que l'époux divorcé peut fort bien devenir l'amant de sa femme mariée à un autre. Éléonore de Guienne prononce que le véritable amour ne peut exister entre époux ; elle permet de prendre pour un temps une autre amante afin d'éprouver la première. La comtesse de Flandre, princesse de la maison d'Anjou, et la comtesse de Champagne, fille d'Éléonore, avaient institué de pareils tribunaux dans le nord de la France, et probablement ces contrées, qui prirent part à la croisade des albigeois, avaient été médiocrement édifiées de la jurisprudence des dames du Midi. Les gens du Nord devaient prendre encore plus au sérieux tant d'impiétés amoureuses que nous rencontrons dans la poésie des troubadours <sup>4</sup>. »

Dans un pays où régnaient une telle littérature, un pareil esprit, de pareilles mœurs, l'on conçoit que le manichéisme, qui mettait toutes les passions fort à l'aise en reportant sur la Divinité même la cause de tous les crimes, dut trouver facile accès dans les esprits et surtout dans les cœurs.

Les soldats mercenaires, connus sous le nom de *routiers*, trouvaient une telle religion fort de leur goût ; ils venaient partie du Brabant, partie de l'Aquitaine. « Les montagnards du Midi, qui aujourd'hui descendent en France et en Espagne pour gagner de l'argent par quelque petite industrie, en faisaient autant au moyen âge ; mais alors la seule industrie était la guerre. Ils maltraièrent les prêtres tout comme les paysans, habillaient leurs femmes des vêtements consacrés, battaient les clercs et leur faisaient chanter la messe par dérision. C'était encore un de leurs plaisirs de salir, de briser les images du Christ, de lui casser les bras et les jambes, de le traiter plus mal que les Juifs à la Passion. Ces routiers étaient chers aux princes, précisément à cause de leur impiété, qui les rendait insensibles aux censures ecclésiastiques. La guerre était effroyable, faite ainsi par des hommes sans foi et sans patrie, con-

<sup>1</sup> Guill. de Puylaurens, apud *Scriptor. rer. Franc.*, t. 19, p. 194. — <sup>2</sup> Michelet, *Hist. de France*, t. 2, p. 405. — <sup>3</sup> Id., *ibid.*, t. 2, p. 409.

<sup>4</sup> Michelet, *ibid.*, p. 406 et 407.

tre lesquels l'Église elle-même n'était plus un asile, impies comme nos modernes et farouches comme des Barbares. C'était surtout dans l'intervalle des guerres, lorsqu'ils étaient sans solde et sans chef, qu'ils pesaient cruellement sur le pays, volant, rançonnant, égorgeant au hasard. Leur histoire n'a guère été écrite; mais, à en juger par quelques faits, on pourrait y suppléer par celle des mercenaires de l'antiquité, dont nous connaissons l'exécration contre Carthage<sup>1</sup>. »

Tel était donc l'ensemble ou plutôt le chaos d'erreurs, d'impiétés, de crimes et de désordres, dont il fallait tirer ce malheureux pays et préserver les autres.

A peine Innocent fut-il arrivé au pontificat que cette situation du midi de la France attira son attention sérieuse. L'archevêque d'Auch s'étant plaint des progrès toujours croissants des hérétiques en Gascogne, le Pape lui recommanda de redoubler d'activité, d'employer tous les moyens de discipline ecclésiastique, et de sommer, s'il était nécessaire, les princes de prendre les armes<sup>2</sup>. Il écrivit aux archevêques et aux évêques du midi de la France pour leur dire qu'il avait appris que les hérétiques, qui apparaissent sous divers noms, ont enveloppé dans leurs filets bon nombre de fidèles et les ont infectés du levain de leur doctrine; qu'en conséquence il envoie dans ces contrées, à titre de commissaires, Rainier et Gui, hommes recommandables par leurs connaissances et leurs vertus; qu'ils doivent les aider à ramener au Seigneur les âmes égarées et à expulser de leurs terres ceux qui refuseraient de se convertir, afin que la partie saine ne soit pas corrompue par la partie malade. Il approuve d'avance toutes les mesures que prendront les légats, et il ordonnera aux comtes, aux barons et aux nobles de les appuyer de tout leur pouvoir; car c'est pour cela qu'ils ont reçu le glaive. Les hérétiques seront d'abord exclus de l'Église, ensuite dépouillés de leurs biens et bannis du pays. S'ils persistent à y rester les princes devront les en expulser par la force des armes<sup>3</sup>.

Lorsque, peu de temps après, les légats partirent de Rome et que Rainier se rendit en Espagne, Innocent renouvela aux prélats et aux seigneurs les mêmes exhortations. C'est pourquoi il reçut avec plaisir la démission de l'évêque Otton de Carcassonne, qui, ayant administré le diocèse depuis l'année 1170, était alors affaibli par l'âge, incapable de résister aux hérétiques, dont le nombre, précisément dans son Église, s'était considérablement augmenté. Innocent exprima le désir que les chanoines élussent un évêque capable de ramener par sa parole et ses actions les apostats à la foi, d'exterminer l'ivraie et de préparer de riches semences pour Dieu. En effet Bérenger, neveu et successeur d'Otton, s'efforça de remplir les vœux du Pape; car il prêcha avec un grand zèle contre les hérétiques, leur fit voir leurs erreurs, ainsi que les malheurs qu'ils attiraient sur eux. La rage avec laquelle ils le jetèrent hors de la ville et défendirent à leurs partisans d'entretenir aucune relation avec lui prouve qu'il remplissait fidèlement et dignement ses devoirs<sup>4</sup>.

L'année suivante Innocent rappela le frère Rainier de l'Espagne et le chargea de nouveau de représenter le Siège apostolique, avec les pouvoirs les plus étendus, dans les provinces du midi de la France. Rainier étant tombé malade, le Pape lui adjoignit le bienheureux Pierre de Castelnau, archidiacre de Maguelone, qui entra depuis dans l'ordre de Cîteaux, à l'abbaye de Font-Froide; mais Pierre pensait que, pour agir plus efficacement, il fallait un légat d'un rang supérieur. Afin de répondre à ses désirs le cardinal Paul, du titre de Sainte-Prisque, établit son siège à Montpellier. Innocent pria le comte de Montpellier d'assister le légat de tout son pouvoir, afin que ceux que l'on ne pourrait ramener à la vérité avec le glaive spirituel fussent du moins soumis par le glaive temporel<sup>5</sup>.

A la fin de l'année 1203 Pierre de Castelnau et le frère Rodolphe arrivèrent, comme représentants du Pape, à Toulouse; ils se

<sup>1</sup> Michelet, *Hist. de France*, t. 2, p. 472. — <sup>2</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 81. — <sup>3</sup> L. 1, *epist.* 94.

<sup>4</sup> Innoc., l. 1, *epist.* 81, 165, 494. Petr. Vallisern., c. 16. Hurter, l. 13. — <sup>5</sup> Innoc., l. 2, *epist.* 122, 123; l. 5, *epist.* 72.



vouèrent à la conversion des hérétiques avec le zèle qui caractérisait leur ordre. Dans les instructions transmises aux évêques <sup>1</sup> le Pape avait donné aux légats un pouvoir qui semblait à l'archevêque de Narbonne un empiètement sur ses droits; il refusa donc le serment exigé par les légats et fut pour ce motif suspendu de ses fonctions. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les légats parvinrent à déterminer les habitants de Toulouse à expulser les hérétiques de la ville et à obtenir des consuls et de plusieurs des principaux bourgeois le serment de rester fidèlement attachés à l'Église. Ils confirmèrent, au nom du Pape, tous les droits et franchises de la ville, déclarèrent que toute accusation au sujet de l'hérésie était éteinte, seulement, que ceux qui s'opiniâtreraient seraient excommuniés. Les sectaires n'en tinrent pas moins des conciliabules nocturnes, et l'exemple des villes voisines rendit inutiles toutes les mesures prises. L'évêque de Béziers, refusant d'appuyer les légats, d'engager le conseil de la ville à poursuivre plus sévèrement les hérétiques, négligeant même de prononcer l'excommunication contre eux, fut soupçonné de favoriser secrètement les ennemis de l'Église et suspendu de ses fonctions, ce qui fut confirmé par le Pape lui-même <sup>2</sup>.

Le triste tableau que le bienheureux de Castelnau et son compagnon firent de la ruine de toute discipline ecclésiastique dans le diocèse de Narbonne et de la propagation de l'hérésie détermina le Pape à leur adjoindre Arnould, abbé de Cîteaux, et à représenter au roi de France que « le temps est venu où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel doivent coopérer ensemble pour la défense de l'Église et se prêter un appui mutuel, afin que le bras séculier réprime ceux qui ne se laissent pas ramener par la discipline ecclésiastique. Votre devoir, écrit-il au roi, vous commande de vous lever, d'employer la puissance qui vous a été confiée par le Ciel, et, s'il vous est impossible de marcher en personne contre les malfaiteurs, de charger votre fils ou tout autre personnage puissant de ce soin. Vous devez aussi forcer les grands à

confisquer les biens des hérétiques, et, s'ils s'y refusent, vous emparer de leurs possessions au profit du trésor. » Il promet au roi et à tous ceux qui l'assisteraient les mêmes grâces qui sont accordées à ceux qui se rendent en Palestine pour combattre les infidèles. Les légats reçurent de nouveaux pouvoirs qui les autorisaient à prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient nécessaires à l'extirpation de l'hérésie. Dans le cas où des difficultés imprévues se présenteraient, ils avaient l'ordre d'attendre la décision du Saint-Siège. « Nous voulons que votre modération fasse taire l'insolence des ignorants, leur disait le Pape, et que vous évitiez avec soin, dans vos paroles et vos actions, ce qui pourrait donner prise à des reproches de la part des hérétiques <sup>3</sup>. »

Le bienheureux Pierre de Castelnau, voyant les difficultés de sa position et le peu de fruit que recueilleraient les légats, se hâta de retourner dans son couvent. L'abbé Arnould écrivit également au Pape pour lui dire qu'il n'espérait pas grand succès de sa mission, qu'il n'avait pas l'appui des évêques et des archevêques, et qu'il pria le Pape d'accepter sa démission <sup>4</sup>. Au commencement de l'année 1205 Innocent engagea Pierre à la persévérance. « La vie active, lui disait-il, est utile pour vous et pour les autres, et la vertu se fortifie au milieu des peines et des souffrances <sup>5</sup>. » Il somma de nouveau le roi de France d'aider avec le glaive temporel les légats, dont les avertissements salutaires étaient méprisés par les sectaires, et de se montrer ainsi en prince catholique <sup>6</sup>. Les trois religieux n'osèrent résister aux représentations du Pape et continuèrent leurs opérations avec d'autant plus de courage que le comte de Toulouse venait de prêter serment d'expulser les hérétiques de ses États <sup>7</sup>. Mais ils pensaient que l'instruction donnée aux hérétiques et l'emploi des mesures violentes ne parviendraient pas seuls à rétablir l'autorité ébranlée de l'Église, et qu'il fallait commencer par éloigner le scandale du sein de l'É-

<sup>1</sup> L. 7, *epist.* 77. — <sup>2</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 242.

<sup>3</sup> Mansiq., *Histoire de l'ordre de Cîteaux*, t. 5, p. 176. Innoc., l. 7, *epist.* 76, 79. — <sup>4</sup> Mansiq., t. 5, p. 225. —

<sup>5</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 210. — <sup>6</sup> L. 7, *epist.* 187 et 212. —

<sup>7</sup> Guill. de Puylaurens, c. 7.

glise même ; ils engagèrent donc l'évêque intrus de Toulouse à renoncer volontairement à sa charge <sup>1</sup>. L'année suivante le chapitre élit à sa place l'ancien troubadour Foulque de Marseille. Le prévôt de la cathédrale, qui avait coopéré à l'élection anticanonique de l'évêque, fut déposé par ordre du Pape <sup>2</sup>.

Foulque était fils d'un riche marchand génois qui s'était établi à Marseille. La profession du père ne pouvait convenir à ce jeune homme, beau, vif et spirituel ; la vie joyeuse que menaient les troubadours ou poètes de Provence l'attira parmi eux ; il en devint même un des plus célèbres. Il passa donc une grande partie de sa jeunesse au milieu des cours, à chanter les seigneurs et les dames ; mais, à la fin, voyant mourir l'un après l'autre ceux qu'il avait chantés, il prit des pensées plus sérieuses ; il renonça au monde, embrassa la vie monastique dans l'ordre de Cîteaux, lui, sa femme et deux de ses fils. Foulque entra dans le couvent de Touronet. Avec le temps il en devint abbé, et occupa cette place jusqu'à l'année 1206, où il fut appelé à l'évêché de Toulouse ; car il passait pour un homme capable d'arracher ce diocèse à sa ruine et d'y rétablir l'autorité spirituelle. En effet on retrouve dans ses sermons cette éloquence entraînante que l'on découvre dans ses poésies. A l'éloquence et au zèle il joignait une charité si généreuse qu'il était vénéré de tout le monde. C'est le témoignage que lui rend, dans son Histoire, Guillaume de Puylaurens, chapelain du dernier comte de Toulouse <sup>3</sup>. Le bienheureux Pierre de Castelnau, alors malade, ne se trompait donc pas lorsque, apprenant cette élection sur son lit de douleur, il leva les mains au ciel pour remercier Dieu d'avoir donné un tel évêque au diocèse <sup>4</sup>.

Le chapitre de Viviers ayant porté des plaintes très-graves contre son évêque, les légats persuadèrent à ce prélat de donner sa démission ; en même temps ils parcoururent le pays, mais leurs prédications et leurs réprimandes n'eurent presque pas de succès. Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts

contre la vie scandaleuse des ecclésiastiques les forçaient souvent au silence. Enfin, dégoûtés d'une mission pénible, périlleuse et presque inutile, ils pensaient à prier de nouveau le Pape d'accepter leur démission. C'était à Montpellier, l'an 1206, lorsqu'au mois de juillet l'arrivée de deux hommes en cette ville leur fit changer de dessein.

C'étaient deux ecclésiastiques qui s'en retournaient de Rome en Espagne. Le premier était Diégo de Azévedos, évêque d'Osma, en Castille, recommandable par sa naissance et par sa doctrine, mais encore plus par sa vertu, principalement par son zèle pour le salut des âmes. A la suite de son prédécesseur, Martin de Bazin, il entreprit d'établir dans le chapitre de sa cathédrale la règle de saint Augustin et l'observance des chanoines réguliers, et il y réussit malgré la résistance de quelques-uns des chanoines. Alphonse IX, roi de Castille, voulant faire épouser à son fils Ferdinand la fille du comte de la Marche, choisit l'évêque d'Osma pour négocier cette alliance, et le prélat s'en acquitta si bien que le mariage fut conclu ; mais, étant retourné avec une plus grande suite pour amener la princesse, il la trouva morte. Il se contenta d'envoyer un courrier au roi Alphonse lui porter cette triste nouvelle, et pour lui il prit le chemin de Rome avec les clercs qui l'accompagnaient.

Étant arrivé devant le Pape Innocent, il lui demanda instamment la permission de renoncer à l'évêché, alléguant son incapacité et la grandeur de la charge ; il découvrit même au Pape que son dessein était d'aller travailler à la conversion des Cumans, peuple barbare qui habitait vers l'embouchure du Danube. Le Pape ne se rendit point à la prière de l'évêque et ne voulut pas même lui permettre d'aller prêcher les Cumans en gardant son évêché, mais il lui ordonna de retourner à son Église. En revenant le pieux prélat voulut voir l'abbaye de Cîteaux ; touché de l'observance qui y était encore en vigueur, il y prit l'habit monastique et emmena quelques moines pour l'instruire dans les pratiques de l'ordre, ne songeant qu'à retourner en Espagne.

L'autre ecclésiastique espagnol s'appelait

<sup>1</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 115. — <sup>2</sup> L. 8, *epist.* 116. —

<sup>3</sup> *Script. rer. Franc.*, t. 19, p. 217 et 225. — <sup>4</sup> *Gall. Christ.*, t. 13, p. 21.



Dominique ; il était fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Asa, et naquit l'an 1170, au bourg de Calaruéga, diocèse d'Oasma, dans la Vieille-Castille. Il eut plusieurs frères, dont l'aîné, nommé Antoine, se fit prêtre et mourut en odeur de sainteté dans un hôpital où il s'était consacré au service des malades. Un signe précéda la naissance de saint Dominique ; sa mère vit en songe le fruit de ses entrailles sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule un flambeau et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. Inquiète d'un présage dont le sens était obscur, elle allait souvent prier sur la tombe de saint Dominique de Silos, autrefois abbé d'un monastère de ce nom, qui n'était pas loin de Calaruéga, et, en reconnaissance des consolations qu'elle y avait obtenues, elle donna le nom de Dominique à l'enfant qui avait été l'objet de ses prières. Il ne fut pas plus tôt en état de faire usage de sa raison que sa vertueuse mère, qui elle-même est honorée d'un culte public<sup>1</sup>, l'instruisit de ce qu'il devait à Dieu. Sa ferveur était si grande dans sa jeunesse que souvent il se levait pendant la nuit pour prier ; il aimait aussi dès lors les pratiques de la mortification. A l'âge de sept ans il quitta la maison paternelle, et fut envoyé à Gumiel d'Izan, chez un oncle singulièrement recommandable par la piété, qui remplissait dans cette église les fonctions d'archiprêtre. Le jeune Dominique assistait avec lui à tous les offices de l'église, et, après avoir donné un temps convenable à l'étude et à ses autres devoirs, il employait tout le reste à l'oraison, à des lectures pieuses et à diverses œuvres de charité. Il se privait, par esprit de pénitence, des amusements permis à son âge.

L'université de Palencia, dans le royaume de Léon, la seule que possédât alors l'Espagne, fut la troisième école où se forma Dominique ; il y vint à quinze ans et se trouva pour la première fois abandonné à lui-même. Le séjour qu'il y fit fut de dix années ; il consacra les six premières à l'étude des lettres et de la philosophie. « Mais, dit un historien, l'angélique jeune homme, bien qu'il pénétrât facilement dans les sciences humaines, n'en

était cependant pas ravi, parce qu'il y cherchait vainement la sagesse de Dieu, qui est le Christ. Nul des philosophes, en effet, ne l'a communiquée aux hommes, nul des princes de ce monde ne l'a connue. C'est pourquoi, de peur de consumer en d'inutiles travaux la fleur et la force de sa jeunesse, et pour éteindre la soif qui le dévorait, il alla puiser aux sources profondes de la théologie. Invoquant et priant le Christ, qui est la sagesse du Père, il ouvrit son cœur à la vraie science, ses oreilles aux douceurs des saintes Écritures, et cette parole divine lui parut si douce, il la reçut avec tant d'avidité et de si ardents desirs, que, pendant quatre années qu'il l'étudia, il passait les nuits presque sans sommeil, donnant à l'étude le temps du repos. Afin de boire à ce fleuve de la sagesse avec une chasteté plus digne encore d'elle, il fut dix ans à s'abstenir de vin. C'était une chose merveilleuse et aimable à voir que cet homme en qui le petit nombre de ses jours indiquait la jeunesse, mais qui, par la maturité de sa conversation et la force de ses mœurs, révélait le vieillard. Supérieur aux plaisirs de son âge il ne recherchait que la justice ; attentif à ne rien perdre du temps il préférait aux courses sans but le sein de l'Église, sa mère, le repos sacré de ses tabernacles, et toute sa vie s'écoulait entre une prière et un travail également assidus. Dieu le récompensa de ce fervent amour avec lequel il gardait ses commandements en lui inspirant un esprit de sagesse et d'intelligence qui lui faisait résoudre sans peine les plus difficiles questions<sup>1</sup>. »

Deux traits nous sont restés de ses dix années de Palencia. Pendant une famine qui désolait l'Espagne, Dominique, non content de donner aux pauvres tout ce qu'il avait, même ses vêtements, vendit encore ses livres annotés de sa main pour leur en distribuer le prix ; et, comme on s'étonnait qu'il se privât des moyens d'étudier, il prononça cette parole, la première de lui qui soit arrivée à la postérité : « Je ne veux pas étudier sur des peaux mortes et laisser des hommes mourir de faim<sup>2</sup>. » Son exemple engagea les

<sup>1</sup> Thierry d'Apolda, *Vie de S. Dominique*, c. 1, n. 17 et 18. *Acta SS.*, 4 août. — <sup>2</sup> *Actes de Bologne*, Déposition du frère Étienne, n. 1. *Acta SS.*, 4 août.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 2 août.

maîtres et élèves de l'université à venir abondamment au secours des malheureux. Une autre fois, voyant une femme, dont le frère était captif chez les Maures, pleurer amèrement de ne pouvoir payer sa rançon, il lui offrit de se vendre pour le racheter; mais Dieu, qui le réservait pour la rédemption d'un grand nombre d'hommes, ne le permit pas.

Le vertueux Diégo, évêque d'Osma, ayant entendu parler de son mérite et ayant pris des informations bien exactes, le fit entrer dans le chapitre régénéré de sa cathédrale. « Alors, dit un de ses biographes, le bienheureux Jourdain de Saxe, alors Dominique commença de paraître entre les chanoines, ses frères, comme un flambeau qui brûle, le premier par la sainteté, le dernier de tous par l'humilité de son cœur, répandant autour de lui une odeur de vie qui donnait la vie, et un parfum semblable à l'encens dans les jours d'été. Ses frères admirèrent une si sublime religion; ils l'établissent leur sous-prieur, afin que, placé plus haut, ses exemples soient plus visibles et plus puissants. Pour lui, comme un olivier qui pousse des rejetons, comme un cyprès qui grandit, il demeurait jour et nuit dans l'église vaquant sans relâche à la prière, et se montrant à peine hors du cloître de peur d'ôter du loisir à sa contemplation. Dieu lui avait donné la grâce de pleurer pour les pécheurs, pour les malheureux et les affligés; il portait leurs maux dans son sanctuaire intérieur de compassion, et cet amour douloureux, lui pressant le cœur, s'échappait au dehors par des larmes. C'était sa coutume, rarement interrompue, de passer, la nuit en prières et de s'entretenir avec Dieu, sa porte fermée. Quelquefois alors on entendait des voix et comme des rugissements sortir de ses entrailles émues, qu'il ne pouvait contenir. Il y avait une demande qu'il adressait souvent et spécialement à Dieu : c'était de lui donner une vraie charité, un amour auquel rien ne coûtât pour le salut des hommes, persuadé qu'il ne serait vraiment un membre du Christ que lorsqu'il se consacrerait tout entier, selon ses forces, à gagner des âmes, à l'exemple du Sauveur de tous, le Seigneur Jésus-Christ, qui s'est

immolé sans réserve à notre rédemption. Il lisait un livre qui a pour titre : *Conférence des Pères*, lequel traite à la fois des vices et de la perfection spirituelle, et il s'efforçait, en le lisant, de connaître et de suivre tous les sentiers du bien. Ce livre, avec le secours de la grâce, l'éleva à une difficile pureté de conscience, à une abondante lumière dans la contemplation, et à un degré de perfection fort grand <sup>1</sup>. »

Tel était saint Dominique lorsque l'évêque d'Osma l'emmena dans son ambassade. Tous deux, traversant le Languedoc, y furent témoins du progrès effrayant des albigeois ou manichéens, et leur cœur en conçut une amère affliction. Arrivés à Toulouse, où ils ne devaient demeurer qu'une nuit, Dominique s'aperçut que son hôte était hérétique. Quoique le temps fût court il ne voulut pas que son passage fût inutile à l'homme égaré qui le recevait. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : « Quand vous entrerez dans une maison saluez-la en disant : Paix à cette maison ! et si cette maison en est digne votre paix descendra sur elle; si elle n'en est pas digne votre paix reviendra sur vous <sup>2</sup>. » Les saints, à qui toutes les paroles de Jésus-Christ sont présentes, et qui savent la puissance d'une bénédiction donnée même à qui l'ignore, se regardent comme envoyés de Dieu vers toute créature qu'ils rencontrent, et ils s'efforcent de ne pas la quitter sans avoir déposé dans son sein quelque germe de miséricorde. Dominique ne se contenta pas de prier en secret pour son hôte infidèle; il passa la nuit à l'entretenir, et l'éloquence imprévue de cet étranger toucha tellement le cœur de l'hérétique qu'il revint à la foi avant que le jour fût levé. Alors une autre merveille s'accomplit; Dominique, ému par la conquête qu'il venait de faire à la vérité et par le triste spectacle des ravages de l'erreur, eut pour la première fois la pensée de créer un ordre consacré à la défense de l'Eglise par la prédication <sup>3</sup>.

L'évêque Diégo et le chanoine Dominique arrivaient donc de Rome à Montpellier lorsque les trois légats apostoliques y prenaient

<sup>1</sup> *Vie de S. Dom.*, c. 1, n. 8 et seqq. Même *Vie*, par le P. Lacordaire. — <sup>2</sup> Matth., 10, 12 et 13. — <sup>3</sup> Lacordaire, c. 3.



la triste résolution de résigner leur charge de missionnaires entre les mains du Pape. C'étaient pourtant trois hommes d'une grande foi et d'un grand caractère ; mais, abandonnés de tous, ils n'avaient pu agir ni par voie d'autorité ni par voie de persuasion. Aucun évêque de ces provinces n'avait voulu se joindre à eux pour exhorter le comte Raymond VI à se souvenir du rôle glorieux de ses ancêtres. Leurs conférences avec les hérétiques n'avaient pas réussi davantage, ceux-ci leur opposant toujours la vie déplorable du clergé et leur rappelant la parole du Seigneur : « Vous les connaîtrez à leurs fruits. » Ils étaient donc abattus malgré la vigoureuse trempe de leur âme, quand ils apprirent que l'évêque d'Osma venait d'arriver à Montpellier. Ils le firent aussitôt prier de venir les voir ; l'évêque se rendit à leur invitation. Voici comment le bienheureux Jourdain de Saxe raconte leur entrevue :

« Les légats le reçoivent avec honneur et lui demandent conseil, sachant que c'était un homme saint, mûr et plein de zèle pour la foi ; lui, doué qu'il était de circonspection et instruit dans les voies de Dieu, commence à s'enquérir des usages et des mœurs des hérétiques. Il remarque qu'ils attiraient à leur secte par des voies persuasives, par la prédication et les dehors de la sainteté, tandis que les légats étaient entourés d'un grand et fastueux appareil de serviteurs, de chevaux et d'habits. Il leur dit alors : « Ce n'est pas ainsi, mes frères, qu'il faut vous y prendre. Il me paraît impossible de ramener ces hommes par des paroles, eux qui s'appuient sur des exemples. C'est avec le simulacre de la pauvreté et de l'austérité évangéliques qu'ils séduisent les âmes simples ; en leur présentant un spectacle contraire vous édifierez peu, vous détruirez beaucoup, et jamais leur cœur ne sera touché. Combattez l'exemple par l'exemple ; opposez à une feinte sainteté la vraie religion : on ne triomphe du faste menteur des faux apôtres que par une éclatante humilité. C'est ainsi que Paul fut contraint de montrer sa vertu, ses austérités et les périls continuels de sa vie à ceux qui s'enflaient contre lui du mérite de leurs travaux. » Les légats lui dirent : « Père excellent, quel conseil nous donnez-

vous donc ? » Il leur répondit : « Faites ce que je vais faire. » Et aussitôt, l'Esprit de Dieu s'emparant de lui, il appela les gens de sa suite et leur donna l'ordre de retourner à Osma avec ses équipages et tout l'appareil dont il était accompagné. Il ne retint avec lui qu'un petit nombre d'ecclésiastiques et déclara que son intention était de s'arrêter dans ces contrées pour le service de la foi. Il retint aussi auprès de sa personne le sous-prieur Dominique, qu'il estimait grandement et aimait d'une égale affection ; c'est là le frère Dominique, le premier instituteur de l'ordre des Prêcheurs, et qui, à partir de ce moment, ne s'appela plus sous-prieur, mais le frère Dominique ; homme vraiment du Seigneur par l'innocence de la vie et le zèle qu'il avait pour ses commandements. Les légats, touchés du conseil et de l'exemple qui leur étaient donnés, y acquiescèrent sur-le-champ ; ils renvoyèrent leurs bagages et leurs serviteurs, et, ne conservant que les livres nécessaires à la controverse, ils s'en allèrent à pied, dans un état de pauvreté volontaire et sous la conduite de l'évêque d'Osma, prêcher la vraie foi <sup>1</sup>. »

Ce qui venait d'être convenu entre les légats apostoliques et l'évêque d'Osma fut exécuté sans retard. L'abbé de Cîteaux partit pour la Bourgogne, où il devait présider le chapitre général de son ordre, et promit de ramener avec lui un certain nombre d'ouvriers évangéliques. Les deux autres légats, avec l'évêque Diégo, saint Dominique et quelques prêtres espagnols, prirent à pied la route de Narbonne et de Toulouse. Ils s'arrêtaient en chemin dans les bourgs, selon que l'Esprit de Dieu le leur inspirait ou que les circonstances extérieures leur faisaient juger que leur prédication serait utile. Quand ils avaient résolu d'évangéliser quelque part ils y demeuraient un temps proportionné à l'importance du lieu et à l'impression qu'ils produisaient. Ils prêchaient aux catholiques dans les églises et tenaient des conférences avec les hérétiques dans des maisons particulières. L'usage de ces conférences remonte à une haute antiquité ; saint Paul en avait de fréquentes avec les Juifs,

<sup>1</sup> Vie de S. Dom., c. 1, n. 16 et seqq. Lacordaire, c. 3.

saint Augustin avec les donatistes et les manichéens d'Afrique. En effet, si l'obstination de la volonté est une des causes de l'erreur, l'ignorance est peut-être sa cause la plus générale. Une des fonctions de l'apostolat est donc d'exposer nettement la vraie foi en la dégageant des opinions particulières qui l'obscurcissent, et en laissant à l'esprit de l'homme toute la liberté que la parole de Dieu et l'Église, son interprète, lui ont donnée; mais cette exposition n'est possible qu'autant qu'elle attire ceux qui en ont besoin, et elle n'est complète qu'autant qu'on leur cède le droit de la discuter, comme on se réserve le droit de discuter leur propre doctrine. C'est le but qu'atteignent les conférences, champ clos honorable où des hommes de bonne foi appellent des hommes de bonne foi, où la parole est une arme égale pour tous et la conscience le seul juge.

Mais, si l'usage des conférences est ancien, il y eut pourtant, dans celles qui se tinrent alors avec les albigeois, quelque chose de nouveau et de hardi. Les catholiques ne craignaient pas de choisir souvent pour arbitres de la discussion leurs adversaires mêmes et de s'en rapporter à leur jugement. Ils priaient quelques-uns des hérétiques les plus notables de présider l'assemblée, déclarant d'avance qu'ils accepteraient leur décision sur la valeur des choses qui seraient dites de part et d'autre. Cette confiance héroïque leur réussit; ils eurent plusieurs fois la consolation de n'avoir pas trop présumé du cœur de l'homme, et acquirent une preuve remarquable de toutes les ressources qui y sont cachées pour le bien.

L'un des premiers bourgs où ils s'arrêtèrent fut Caraman, non loin de Toulouse; ils y annoncèrent la vérité avec tant de succès pendant huit jours que les habitants voulaient chasser les hérétiques et reconduisirent fort loin nos missionnaires à leur départ. Béziers les retint quinze jours. Leur petite armée y subit une diminution par la retraite du légat Pierre de Castelnau, que ses amis supplièrent de s'éloigner à cause de la haine particulière que lui portaient les hérétiques. Une troisième station eut lieu à Carcassonne; une autre à Verfeuil, dans le voi-

sinage de Toulouse; une autre à Fanjaux, petite ville sur une hauteur entre Carcassonne et Pamiers. Celle-ci est célèbre par un fait miraculeux qui s'y passa et que raconte ainsi le bienheureux Jourdain de Saxe. « Il arriva qu'une grande conférence fut tenue à Fanjaux en présence d'une multitude de fidèles et d'infidèles qui y avaient été convoqués. Les catholiques avaient préparé plusieurs Mémoires qui contenaient des raisons et des autorités à l'appui de leur foi; mais, après les avoir comparés ensemble, ils préférèrent celui que le bienheureux homme de Dieu, Dominique, avait écrit, et résolurent de l'opposer au Mémoire que les hérétiques présentaient de leur côté. Trois arbitres furent choisis d'un commun accord pour juger quel était le parti dont les raisons étaient les meilleures, et par conséquent la foi plus solide. Or, après beaucoup de discours, ces arbitres ne pouvant s'entendre sur une décision, la pensée leur vint de jeter les deux Mémoires au feu, afin que, si l'un des deux était épargné par les flammes, il fût certain qu'il contenait la vraie doctrine de la foi. On allume donc un grand feu, on y jette les deux volumes; aussitôt celui des hérétiques est consumé; l'autre, qu'avait écrit le bienheureux homme de Dieu, Dominique, non-seulement demeura intact, mais il fut repoussé au loin par les flammes, en présence de toute l'assemblée. On le rejette au feu une seconde et une troisième fois; autant de fois l'événement qui se reproduit manifeste clairement où est la vraie foi et quelle est la sainteté de celui qui avait écrit le livre<sup>1</sup>. »

Le souvenir de ce prodige, conservé par les historiens, l'était encore à Fanjaux même par la tradition, et en 1325 les habitants de ce bourg obtinrent du roi Charles le Bel la permission d'acheter la maison où le fait s'était passé et d'y élever une chapelle que les souverains Pontifes ont enrichie de plusieurs grâces. Un miracle semblable eut lieu plus tard à Montréal, mais en secret, entre les hérétiques assemblés la nuit pour examiner un autre Mémoire du serviteur de Dieu. Ils

<sup>1</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*, c. 4, p. 246 et suiv.



s'étaient promis de cacher ce prodige; l'un d'eux, qui se convertit, le rendit public.

Cependant Dominique s'était aperçu qu'une des causes du progrès de l'hérésie était l'adresse avec laquelle les hérétiques s'emparaient de l'éducation des jeunes filles nobles, lorsque leurs familles étaient trop pauvres pour leur donner une éducation convenable à leur rang. Il songea devant Dieu aux moyens de remédier à cette séduction, et crut qu'il y parviendrait par la fondation d'un monastère destiné à recueillir les jeunes filles catholiques que la naissance et la pauvreté exposaient aux pièges de l'erreur. Il y avait à Prouille, village situé dans une plaine entre Fanjaux et Montréal, au pied des Pyrénées, une église dédiée à la sainte Vierge et célèbre depuis longtemps par la vénération des peuples. Dominique affectionnait Notre-Dame de Prouille; il y avait souvent prié dans ses courses apostoliques. Ce fut donc là, tout à côté de l'église, qu'il établit son monastère, avec le consentement et l'appui de l'évêque Foulque, tout récemment monté sur le siège de Toulouse, qui accorda au nouveau monastère la jouissance et plus tard la propriété de l'église de Sainte-Marie, à côté de laquelle Dominique l'avait bâti. Bérenger, archevêque de Narbonne, l'avait précédé dans cette généreuse protection, en donnant aux religieuses, quatre mois après leur clôture, l'église de Saint-Martin de Limoux, avec tous les revenus qui en dépendaient. Dans la suite le comte Simon de Montfort et d'autres catholiques de distinction firent de grands dons à Prouille, qui devint une maison florissante et célèbre. Une grâce particulière y sembla toujours attachée; la guerre civile et religieuse qui éclata bientôt après n'approcha de ses murs que pour les respecter, et, tandis que les églises étaient spoliées, les monastères détruits, l'hérésie armée et souvent victorieuse, de pauvres filles sans défense priaient tranquillement à Prouille sous l'ombre toute récente de leur cloître.

Quelque temps après cette fondation, qui eut lieu le 27 décembre 1206, saint Dominique ayant prêché à Fanjaux et étant resté dans

l'église pour y prier, selon sa coutume, neuf dames nobles vinrent se jeter à ses pieds en lui disant : « Serviteur de Dieu, soyez-nous en aide. Si ce que vous avez prêché aujourd'hui est vrai, voilà bien du temps que notre esprit est aveuglé par l'erreur; car ceux que vous appelez hérétiques, et que nous appelons *bons hommes*, nous avons cru en eux jusqu'à présent et nous leur étions attachées de tout notre cœur. Maintenant nous ne savons plus que penser. Serviteur de Dieu, ayez donc pitié de nous, et priez le Seigneur votre Dieu qu'il nous fasse connaître la foi dans laquelle il faut que nous vivions, mourions et soyons sauvées. » Dominique, s'arrêtant à prier en lui-même, leur dit au bout de quelque temps : « Ayez patience et attendez sans crainte; je crois que le Seigneur, qui ne veut la perte de personne, va vous montrer quel maître vous avez servi jusqu'à présent. » En effet elles virent tout à coup, sous la forme d'un animal immonde, l'esprit d'erreur et de haine, et Dominique leur dit en les rassurant : « Vous pouvez juger, à cette figure que Dieu a fait apparaître devant vous, quel est celui que vous suiviez en suivant les hérétiques<sup>1</sup>. » Ces femmes, rendant grâces à Dieu, se convertirent sur l'heure, et fermement, à la foi catholique; plusieurs même d'entre elles se consacrèrent à Dieu dans le monastère de Prouille.

Au printemps de l'année 1207 une conférence eut lieu à Montréal entre les albigeois et les catholiques; ceux-ci choisirent parmi leurs adversaires quatre arbitres, auxquels on remit de part et d'autre des Mémoires sur les questions controversées. La discussion publique dura quinze jours, après quoi les arbitres se retirèrent sans vouloir prononcer. La conscience leur faisait sentir la supériorité des catholiques, mais ne leur donnait pas le courage de se déclarer contre leur parti. Néanmoins cent cinquante hommes, abjurant l'hérésie, retournèrent dans le sein de l'Église. Le légat Pierre de Castelnau assistait à cette conférence. Bientôt arrivèrent aussi à Montréal l'abbé de Cîteaux, douze autres abbés du même ordre, et environ

<sup>1</sup> Le B. Humbert, *Vie de S. Dom.*, n. 44.

vingt religieux, tous gens de cœur, instruits dans les choses divines et d'une sainteté de vie digne de la mission qu'ils venaient remplir. Ils avaient quitté Cîteaux à l'issue du chapitre général et s'étaient mis en route sans rien emporter que le strict nécessaire, selon la recommandation de l'évêque d'Osma. Ce renfort exalta le courage des catholiques ; après deux laborieuses années ils voyaient enfin le fruit de leurs sueurs. La province de Narbonne avait été évangélisée d'un bout à l'autre, des conversions obtenues, l'orgueil des hérétiques humilié par des vertus qui surpassaient leurs forces, et les peuples attentifs à ce mouvement pouvaient comprendre que l'Église catholique n'était pas au tombeau. L'épiscopat s'était relevé dans la personne de Foulque ; Navarre, évêque de Conserans, l'imitait ; ceux de leurs collègues qui n'avaient été que faibles sortaient de leur torpeur. L'érection du monastère de Prouille avait encouragé la noblesse pauvre et catholique ; mais le plus grand résultat était d'avoir réuni tant d'hommes éminents par leurs vertus, leur science et leur caractère, dans une pensée commune, celle de l'apostolat, et d'avoir donné à cet apostolat naissant une consistance inespérée. Toutefois l'unité manquait encore à ces éléments régis par quatre autorités différentes, celle des légats, des évêques, des abbés de Cîteaux et des Espagnols. On traitait donc souvent de la nécessité d'établir un ordre religieux dont l'office propre serait la prédication, et l'arrivée des Cisterciens à Montréal, en confirmant tout ce qui s'était fait, inspira le désir plus ferme d'aller au delà. C'était, au fond, l'évêque d'Osma qui était le chef de l'entreprise, bien qu'en sa qualité de simple évêque il fût inférieur aux légats, et que, comme évêque étranger, il dépendît, dans son action spirituelle, des prélats français ; mais il avait donné le branle par ses conseils au moment où tout était désespéré ; il avait mis le premier la main à l'œuvre, sans jamais regarder en arrière ; il avait même conquis l'affection des hérétiques, qui disaient de lui « qu'il était impossible qu'un tel homme n'eût pas été prédestiné à la vie, et que sans doute il n'avait été envoyé parmi eux que

pour leur apprendre la vraie doctrine <sup>1</sup>. » Enfin cette force secrète qui place les hommes l'avait élevé au-dessus de tous. Il pensa donc à retourner en Espagne pour régler les affaires de son diocèse, rassembler des ressources pour le couvent de Prouille, qui en avait besoin, ramener de nouveaux ouvriers en France, et mettre à profit l'état où les choses étaient parvenues. Cette résolution arrêtée il prit à pied la route d'Espagne.

En entrant à Pamiers Diégo y trouva l'évêque de Toulouse, celui de Conserans, et un grand nombre d'abbés de divers monastères qui, avertis de son départ, étaient venus pour le saluer. Leur présence donna lieu à une célèbre dispute avec les vaudois, qui dominaient dans Pamiers sous la protection du comte de Foix. Le comte invita tour à tour les hérétiques et les catholiques à dîner et leur offrit son palais pour tenir la conférence. Les catholiques choisirent pour arbitre un de leurs adversaires les plus déclarés, qui était aussi de la première noblesse de la ville. L'issue dépassa de beaucoup leur attente ; Arnould de Campranham, l'arbitre désigné, rendit sa sentence en faveur des catholiques et abjura l'hérésie ; un autre hérétique de distinction, Durand de Huesca, non content de se convertir à la vraie foi, embrassa la vie religieuse en Catalogne, où il s'était retiré, et fut le père d'une congrégation nouvelle sous le nom de *Pauvres catholiques*. Ces deux abjurations, qui ne furent pas les seules, remuèrent profondément la ville de Pamiers et attirèrent aux catholiques de grandes marques de joie et d'estime de la part du peuple. Après ce triomphe, qui couronnait dignement son apostolat, l'évêque Diégo dit adieu à tous ceux qui s'étaient réunis pour lui rendre honneur à sa sortie de France.

Il arriva heureusement à Osma, régla ses affaires, et se préparait à quitter de nouveau sa patrie quand Dieu l'appela à la cité permanente des anges et des hommes. A peine le bruit de sa mort fut-il parvenu au delà des Pyrénées que l'œuvre héroïque dont il avait assemblé les éléments se dissipa ; les abbés et les religieux de Cîteaux reprirent le che-

<sup>1</sup> Le B. Jourd. de Saxe, *Vie de S. Dom.*, c. 1, n. 1 Lacordaire, c. 4.



min de leurs monastères ; la plupart des Espagnols que l'évêque Diégo avait laissés sous la conduite de saint Dominique retournèrent en Espagne ; des trois légats Raoul venait de mourir, Arnould ne s'était montré qu'un instant, le bienheureux Pierre de Castelnau était en Provence, à la veille d'y périr sous le coup d'un assassin. Restait un seul homme avec l'ancienne pensée de Toulouse et de Montpellier, homme jeune encore, étranger, sans juridiction, qui n'avait paru qu'en seconde ligne. Tout ce que put faire Dominique fut de ne point succomber à la perte d'un tel chef et de demeurer ferme dans la privation d'un tel ami. Les deux ou trois coopérateurs qui ne l'abandonnèrent pas n'étaient liés à sa personne que par leur bon vouloir et pouvaient le quitter d'un moment à l'autre. Encore la solitude cessa bientôt d'être l'unique malheur de sa situation ; une guerre terrible vint en accroître l'amertume et les difficultés.

Le légat Pierre de Castelnau avait dit souvent que jamais la religion ne refleurirait en Languedoc qu'après que ce pays aurait été arrosé du sang d'un martyr, et il pria Dieu ardemment de lui faire la grâce d'être la victime ; ses vœux furent exaucés. Il s'était rendu à Saint-Gilles, sur l'invitation pressante du comte de Toulouse, qu'il avait naguère excommunié et qui voulait, disait-il, se réunir sincèrement avec l'Église. L'abbé de Citeaux s'était joint à son collègue pour aller à cette entrevue, où tous deux apportaient un extrême désir de la paix ; mais le comte ne fit que de jouer d'eux, et il parut que son dessein avait été d'obtenir par la terreur la levée de l'excommunication ; car il menaça les légats de la mort s'ils osaient sortir de Saint-Gilles sans l'avoir absous. Les légats méprisèrent ses emportements et se retirèrent avec une escorte que les magistrats de la ville leur avaient donnée. Ils couchèrent le soir au bord du Rhône, et le lendemain, après avoir dit la messe et renvoyé leur escorte, ils se disposaient à passer le fleuve. Ce fut alors que deux hommes s'approchèrent, et l'un d'eux, qui était écuyer du comte, plongea une épée dans le corps du bienheureux Pierre de Castelnau. Le légat, blessé à mort, dit à son meurtrier : « Que

Dieu vous pardonne ! Pour moi je vous pardonne. » Il répéta ces paroles plusieurs fois, eut encore le temps d'exhorter ses compagnons à servir l'Église sans crainte et sans relâche, et rendit le dernier soupir. Son corps fut transporté à l'abbaye de Saint-Gilles ; il avait été frappé le 15 janvier 1208<sup>1</sup>. Dans le ménologe des Cisterciens on fait mémoire du bienheureux Pierre de Castelnau comme d'un martyr.

Tuer un ambassadeur, ou simplement l'outrager, a été dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les peuples, un crime inexpiable, dont il fallait, dans l'intérêt de l'humanité entière, tirer une vengeance éclatante. Nous avons vu de quelle manière le saint roi David vengea sur le roi et le peuple d'Ammon l'outrage qu'ils avaient fait à ses ambassadeurs. En effet, ne respecter plus la personne de ceux qui viennent au nom de Dieu et des hommes pour rétablir la paix parmi les nations ou pour l'y maintenir, c'est ôter à l'humanité le dernier moyen de terminer ou de prévenir les guerres civiles ou étrangères. Ce n'est pas simplement tuer un homme, mais tuer l'humanité.

Or le bienheureux Pierre de Castelnau était légat du Pape, c'est-à-dire l'ambassadeur du chef de la chrétienté, l'ambassadeur de l'Europe chrétienne, l'ambassadeur de l'univers chrétien, pour ramener à la loi et à la société universelles, par la voie de la persuasion et des censures purement ecclésiastiques, quelques barons et quelques peuplades égarés, qui travaillaient à la ruine de toute société publique et domestique. Le tuer, ou simplement l'outrager, c'était outrager en sa personne tout l'univers chrétien. Il fallait une réparation volontaire ou forcée, d'autant plus que ce meurtre n'était pas un fait isolé. Nous avons vu les manichéens d'Orviète tuer de même en trahison le bienheureux Pierre de Parenzo ; déjà précédemment les manichéens de Béziers avaient tué dans l'église même le vicomte de la ville, Raymond Trincavel, et blessé l'évêque qui voulut le défen-

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, *Hist. des Albigeois*, c. 8, apud *Script. rer. Franc.*, t. 19. Guillaume de Tudèle, *Hist. en vers de la Croisade contre les Albigeois*, Paris, Imprimerie royale, 1837, in-4°.

dre. Le pis de tout, ce n'était pas encore ces meurtres, mais la doctrine manichéenne, qui les autorisait, les justifiait, les divinisait, puisqu'elle en faisait auteur le Dieu de cet univers. Punir isolément les meurtres c'était peu, ce n'était rien ; il fallait, pour le salut de l'humanité, en extirper la cause.

Et en ceci le droit public était d'accord avec le bon sens. Chez toutes les nations chrétiennes c'était une des lois fondamentales que, pour être roi, seigneur, citoyen, il fallait avant tout être catholique. Nous l'avons vu en particulier pour la législation des Visigoths, à laquelle était soumis le midi de la France. Nous avons vu qu'en Allemagne, d'après les lois fondamentales du royaume, le roi, le seigneur qui restait excommunié plus d'un an, perdait tout droit politique et féodal. Mis par sa faute hors la loi et la société chrétienne, il ne pouvait plus commander à des chrétiens. Tel était le droit chrétien du moyen âge, droit universellement reconnu par les peuples et les rois, par les Papes et les conciles, par les évêques et les docteurs de l'Église. On le citait, on l'appliquait ; mais on ne le prouvait pas, il n'était pas mis en doute.

Innocent III le rappelle dans les lettres qu'il écrivit sur le meurtre de Pierre de Castelnau, l'une à tous les seigneurs et chevaliers, l'autre à tous les archevêques et évêques des provinces de Narbonne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix et de Vienne. Après avoir rapporté le meurtre tel que nous l'avons vu, il qualifie le bienheureux Pierre de martyr, comme ayant versé son sang pour la foi et la paix. « Déjà il ferait des miracles si la génération incrédule des Provençaux en était digne. Nous croyons cependant avantageux à cette génération infectée d'hérésie qu'un seul soit mort pour elle, afin qu'elle ne périsse pas tout entière, mais que, par l'intercession du sang de celui qui a été tué, elle revienne plus facilement de son erreur. » Le Pape ordonne aux archevêques et aux évêques « de redoubler de zèle pour prêcher la foi et la paix et combattre l'hérésie, de dénoncer comme excommunié le meurtrier du saint homme, tous ses complices, recéleurs ou défenseurs, et de déclarer interdits tous les lieux où ils

se trouveront. Cette dénonciation sera renouvelée tous les dimanches et fêtes jusqu'à ce que les coupables aillent à Rome et y reçoivent l'absolution. Les évêques promettent aussi la rémission des péchés à ceux qui se mettront en devoir de venger ce sang innocent en faisant la guerre aux hérétiques qui veulent perdre les corps et les âmes. Il y a des indices certains qui font présumer que le comte de Toulouse est coupable de cette mort ; il en a menacé publiquement le défunt, il lui a dressé des embûches, il a reçu le meurtrier bien avant dans sa familiarité et lui a fait de grands présents. C'est pourquoi les évêques doivent le dénoncer de nouveau comme excommunié, quoiqu'il le soit depuis longtemps ; et comme, suivant les sanctions canoniques des saints Pères, on ne doit point garder la foi à celui qui ne la garde point à Dieu, qui est retranché de la communion des fidèles, attendu qu'il faut l'éviter plutôt que le favoriser, ils déclareront absous de leur serment, par l'autorité apostolique, tous ceux qui ont promis au comte fidélité, société ou alliance, et permis à tout catholique, sauf le droit du seigneur principal, non-seulement de poursuivre sa personne, mais de prendre ses terres, principalement dans la vue de les purger d'hérésie<sup>1</sup>. »

Fleury dit à ce sujet : « Il eût été important de citer plus précisément ces canons qui défendent de garder la foi aux méchants. » Ces paroles décèlent dans Fleury une légèreté ou une inattention prodigieuse. Le Pape ne parle point des méchants en général, mais des hérétiques et des apostats qui n'ont pas gardé à Dieu la foi catholique, et encore de ces hérétiques excommuniés par l'Église. C'est à ceux-là seulement que des canons défendent de garder la foi ; et quelle foi ? non pas la foi conjugale, filiale, commerciale ou domestique, mais la foi politique et féodale. Et quels sont les canons qui le défendent ? C'est, entre autres, le vingt-septième canon du troisième concile général de Latran, tenu en l'année 1179, sous le Pape Alexandre III, et que Fleury lui-même rapporte au long dans son soixante-treizième livre, en faisant

<sup>1</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 26. Pierre de Vaux-Cernai, n. 8.



observer que tout le monde était d'accord là-dessus, les puissances séculières comme la puissance ecclésiastique. Fleury aurait bien pu s'en souvenir encore en son livre soixante-seize ; mais il paraît qu'il voulait faire dire au Pape autre chose.

Innocent rappelle que, d'après des canons, la foi n'est point à garder à qui ne la garde point à Dieu, à qui est excommunié pour cela, et que par conséquent il faut éviter. Fleury, dans sa traduction, supprime les mots qui restreignent le sens aux hérétiques excommuniés, afin de pouvoir faire, par devers lui, ce petit raisonnement : Le Pape défend de garder la foi à qui ne la garde pas à Dieu ; or les méchants ne la gardent pas à Dieu ; donc il défend de la garder aux méchants. En vérité, dans une matière aussi grave, se permettre d'altérer à ce point les faits et les paroles, c'est ne garder pas la foi que l'on doit à Dieu et aux hommes, dès qu'on se permet d'écrire l'histoire.

Soit légèreté, soit inattention, soit autre cause, Fleury autorise une atroce calomnie contre l'Église de Dieu, comme si elle défendait de garder aucune fidélité aux hérétiques et aux méchants, tandis qu'il n'est question que de la fidélité féodale et politique, que, d'après le droit commun de la chrétienté, on ne devait plus à l'hérétique opiniâtre, excommunié publiquement par l'Église, et qui ne venait point à résipiscence.

Innocent III écrivit au roi de France : « Levez-vous, soldat du Christ ; levez-vous, prince très-chrétien ! Que les soupirs de l'Église pénètrent jusqu'à votre cœur ; que le sang du juste crie vers vous, afin que vous marchiez contre les ennemis de l'Église en portant le bouclier de la foi ! Ne soyez pas sourd aux lamentations de l'Église, votre mère. Levez-vous et jugez ma cause. Ceignez l'épée et rappelez-vous l'unité qui doit exister entre le sacerdoce et la royauté, unité indiquée par Moïse et par Pierre, les Pères des deux Testaments. Ne souffrez pas que l'Église périsse dans ces contrées. Volez à son secours et combattez d'une main puissante contre des hérétiques qui sont plus méchants que les Sarrasins <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 26, 32.

Il adressa la même sommation à la noblesse et au peuple français. Les évêques de Tours, de Paris et de Nevers, furent invités à arranger tous les différends qui pourraient subsister entre le roi et ses grands vassaux, et à exiger des prélats de concourir à une cause aussi sainte et aussi sacrée. Il chargea deux abbés de Cîteaux de se rendre auprès des rois de France et d'Angleterre pour rétablir la paix entre eux, ou du moins pour les amener à conclure une trêve de deux ans ; car il pensait qu'après Dieu leur union seule aurait la force de briser la rage des hérétiques <sup>1</sup>. Le cardinal Gualo fut envoyé en qualité de légat particulier auprès de Philippe-Auguste pour le déterminer à occuper aussi promptement que possible les domaines du comte de Toulouse et pour accorder les grâces pontificales à tous ceux qui prendraient part à l'expédition <sup>2</sup>.

Les démarches du Pape ne restèrent pas inconnues au comte ; il vit qu'il se préparait contre lui un orage et qu'il ne pourrait l'éviter que difficilement. Ayant appris que l'abbé de Cîteaux avait convoqué une nombreuse assemblée à Aubenas, il s'y rendit, accompagné de ses principaux vassaux et alliés. Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence au sujet du meurtre de Pierre de Castelnau et de son attachement pour l'Église ; on le renvoya au Pape. Voyant l'inutilité de ses démarches, le vicomte de Béziers lui conseilla de repousser la force par la force ; Raymond aima mieux se soumettre au Pape. Il envoya en effet à Rome plusieurs prélats chargés de le justifier et de faire en son nom hommage pour le comté de Melgueil, sur lequel l'Église réclamait le droit de suzeraineté. Ils devaient se plaindre en même temps de la dureté de l'abbé de Cîteaux. Mais plusieurs de ses envoyés ne jouissaient pas de la meilleure réputation près du Saint-Siège. Raymond se rendit donc à la cour du roi afin de le consulter en sa qualité de cousin et de vassal ; celui-ci l'engagea à se réconcilier avec le Pape <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> L. 11, *epist.* 28-31. — <sup>2</sup> Nangis, *Chron.*, apud d'Acheri, t. 3, p. 22. Hurter, t. 11, p. 263 et suiv. — <sup>3</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 232. Pierre de Vaux-Cernai, Guill. de Puylaurens.

Les députés envoyés à Rome par Raymond furent accueillis. Innocent leur fit dire qu'il acceptait la soumission du comte et qu'il était disposé à lever l'excommunication si toutefois le comte parvenait à prouver n'avoir pas participé au meurtre. On lui demanda aussi de livrer sept de ses meilleurs châteaux à l'Église romaine comme gage de sa promesse, ce à quoi le comte consentit. Une ambassade des évêques du midi de la France s'étant rendue à Rome pour implorer la protection du Pape en faveur des Églises de ces contrées, qui se trouvaient dans une situation déplorable, Innocent adjoignit l'évêque de Riez à l'évêque de Conserans et à l'abbé de Cîteaux, et exhorta tous les prélats à redoubler de zèle pour ramener, par la prédication et les avertissements, leurs subordonnés à l'obéissance envers l'Église. Nul créancier n'était en droit de réclamer des intérêts de ceux qui feraient partie de l'expédition contre les hérétiques; les délais devaient être prolongés; les évêques devaient veiller à ce que les chrétiens se conformassent à ces ordres, que le roi était chargé de faire observer par les Juifs. Il soumit le clergé à un impôt du douzième de ses revenus, consacré à dédommager ceux qui étaient disposés à la croisade. Il prit de nouveau sous la protection du Saint-Siège les personnes et les biens des croisés, et exhorta vivement le roi de France à encourager son peuple à cette expédition et à soutenir les légats par ses actes et ses conseils<sup>1</sup>.

En France on faisait de sérieux préparatifs. Au commencement de l'année 1209 le Pape demanda au roi de placer à la tête de ceux qui, dans leur zèle pour la foi, allaient combattre les hérétiques de la Provence, un général chargé de les conduire sous la bannière du roi. Il recommanda aux combattants l'union et la persévérance, et conseilla aux légats de ne pas attaquer immédiatement le comte de Toulouse, mais de tomber isolément sur les hérétiques, afin qu'ils n'eussent pas le temps de réunir leurs forces<sup>2</sup>.

Innocent, désirant prouver sa bienveil-

lance au comte de Toulouse, qui n'avait plus de confiance dans l'abbé de Cîteaux, lui envoya, en qualité de légat, Milon, son notaire, et le chanoine Théodise de Gênes; mais Milon avait ordre de n'agir que d'après les conseils de l'abbé. On prétend que le comte apprit l'arrivée d'un légat spécial avec un si grand plaisir qu'il s'écria : « Le légat vient, il pensera bientôt comme moi, et je serai légat. » Arrivé en France Milon rencontra l'abbé de Cîteaux à Auxerre. Après s'être entendus sur les mesures essentielles, dont la principale était de convoquer les évêques les plus dévoués, ils se rendirent à Ville-neuve, ville située dans le diocèse de Sens, en recueillant sur leur route mille témoignages de respect de la part des habitants. Le roi se trouvait dans cette ville avec le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Pol, et plusieurs autres vassaux, pour délibérer sur les affaires du royaume. Ils remirent les lettres du Pape au roi, et l'invitèrent à se mettre lui-même à la tête d'une armée ou à y placer au moins son fils. Philippe répondit que, son royaume étant menacé par Otton d'Allemagne et Jean d'Angleterre, il ne pouvait, ni lui ni son fils, le quitter, mais qu'il laissait une liberté pleine et entière à ceux de ses barons qui voudraient embrasser la cause de l'Église<sup>1</sup>.

Milon partit pour Montélimart afin de convoquer les évêques désignés par l'abbé et de se concerter avec eux sur les mesures à prendre vis-à-vis du comte; ils lui conseillèrent unanimement de le citer à Valence. Le comte s'y rendit et promit généralement d'obéir aux ordres du légat. Celui-ci exigea, comme gage de sa promesse, la reddition des sept châteaux; il demanda ensuite aux autorités d'Avignon, de Nîmes et de Saint-Gilles, un serment en vertu duquel elles devaient se regarder comme dégagées de toute obéissance envers le comte s'il violait ses engagements, et, dans ce cas, le comté de Melgueil devait aussi être rendu à l'Église romaine. Le comte fut stupéfait de ces propositions, prétendant que les légats étaient encore plus durs que l'abbé; il finit cependant

<sup>1</sup> Innoc., *epist.* 156-159. *Chroniques.* — <sup>2</sup> Innoc., l. 11, *epist.* 229-234.

<sup>1</sup> L. 12, *epist.* 178. Pierre de Vaux-Cernai.



dar consentir à remettre les sept châteaux, à suivre tous les ordres du légat, à livrer lesdits châteaux à celui qui serait désigné, à ne pas les attaquer tant qu'ils appartiendraient à l'Église, à ne point exiger que les habitants lui en fissent hommage et à y entretenir garnison à ses frais<sup>1</sup>. Nous verrons avec le temps que ces sept châteaux, donnés en gage à l'Église par le comte de Toulouse, seront fidèlement rendus à son fils, dont ils formeront pendant quelque temps l'unique domaine.

Le légat se rendit à Saint-Gilles, accompagné de trois archevêques et de dix-neuf évêques; un autel, avec le Saint-Sacrement, se trouvait sous le porche de l'église du couvent de cette ville; le comte y fut amené le 18 juin, découvert jusqu'à la ceinture. Il jura d'obéir au Pape et à son légat sur tous les points qui lui avaient attiré l'excommunication. Cependant, avant de l'absoudre, Milon lui ordonna de réintégrer l'évêque de Carpentras dans tous ses droits et de le dédommager de ses pertes, de délier la ville de son serment, de restituer à l'évêque de Vaison et à ses chanoines les biens dont il les avait dépouillés, de leur donner une indemnité pour la destruction de leurs bâtiments, de prendre l'engagement de chasser les routiers ou mercenaires de ses États, de ne plus les employer, d'éloigner les Juifs de tous les emplois, et enfin de se conformer fidèlement à l'avenir aux ordres du Pape et de ses légats.

Seize barons, vassaux du comte, promirent en même temps sous serment de ne plus s'allier avec des brigands, de n'accorder aucune fonction publique aux Juifs, de renoncer aux droits de péage et d'escorte, à l'exception de ceux autorisés par une concession royale ou impériale, d'observer la paix de Dieu, de respecter les églises et les maisons du Seigneur, de laisser libres les élections ecclésiastiques, de détruire les fortifications élevées autour des églises, de réparer les dommages faits au clergé, de faire droit à tous ceux qui élèveraient des plaintes contre eux, de fournir caution pour l'obser-

vation de tous ces articles, de veiller à la sûreté des routes, et de punir sévèrement tous les hérétiques, leurs recéleurs et leurs protecteurs, qui leur seraient désignés comme tels par les évêques. Les autorités de Saint-Gilles prêtèrent le même serment au nom de la ville et de ses dépendances; elles s'engagèrent, dans le cas où le comte oublierait ses promesses, à ne lui prêter aucun secours, à lui refuser toute obéissance et à se conformer aux ordres émanés de l'Église romaine ou de ses légats. Elles jurèrent également d'observer les obligations imposées au comte, de coopérer à leur accomplissement, de renouveler tous les ans ce serment entre les mains de l'abbé, et de considérer comme hérétiques tous ceux qui s'y refuseraient.

Après ces formalités le légat attacha une étole au cou du comte, en saisit les deux extrémités et l'amena ainsi dans l'église, le frappant sur le dos avec une verge. La foule qui assistait à cette cérémonie était si considérable que Raymond fut obligé, pour sortir, de prendre un des bas-côtés et de passer devant le tombeau du bienheureux Pierre de Castelnau.

Dès le lendemain le légat renouvela les ordres qu'il avait donnés à l'égard du comte; il lui imposa l'obligation de sévir contre les hérétiques, d'éviter tout commerce avec eux, de ne plus empêcher dorénavant le repos du dimanche ni le jeûne quadragésimal. Il eut à remplir les mêmes obligations que les barons touchant l'Église, les monastères, les ecclésiastiques et les élections; mais il fut obligé de promettre, en outre, de laisser libre le passage par eau et par terre, et de ne point forcer les voyageurs à quitter les anciennes routes, de fermer les magasins de sel et de n'en point établir de nouveaux, de faire jurer à ses gens l'observation de ce traité, de ne chercher à s'emparer d'aucun des sept châteaux remis au Pape, et d'aider à les reprendre si quelqu'un parvenait à s'en emparer de vive force. Le même jour Guillaume de Baux, prince d'Orange, fit le même serment; son exemple fut suivi par les conseillers des villes de Nîmes et d'Avignon, du consentement de Raymond. Ce dernier déclara enfin, en présence des archevêques et

<sup>1</sup> L. 12, *epist.* 178, et t. 2, p. 396. Pierre de Vaux-Cernai, c. 9, 10, 11.

des évêques, toutes les églises et établissements religieux situés dans ses domaines exempts de toute charge, et il promit de maintenir les immunités ecclésiastiques. Les évêques reçurent ordre de publier ces conventions dans leurs diocèses et de veiller à leur stricte observation ; ils furent en même temps autorisés à absoudre de l'excommunication quiconque s'y conformerait <sup>1</sup>.

Le légat remit les châteaux à divers évêques et abbés ; ceux-ci jurèrent, le 20 juin, de les garder fidèlement, de ne les remettre au comte que sur l'ordre écrit du Pape ou de son fondé de pouvoir, et d'en employer les revenus aux frais de la guerre. Quelques autres seigneurs furent également obligés de rendre leurs châteaux comme gage de leur soumission. Le 22 du même mois Milon rétablit la paix entre le comte et plusieurs barons, et érigea un tribunal arbitral composé de quelques prélats pour juger les différends qui pourraient s'élever. Enfin Milon remit la croix à Raymond, qui prêta le serment suivant : « Moi, Raymond, par la grâce de Dieu duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, je jure, sur le saint Évangile, d'obéir aux croisés dès qu'ils seront entrés dans mes domaines et de faire tout ce qu'ils me commanderont pour la sûreté et le bien-être de leur armée <sup>2</sup>. »

A peine le résultat de ces négociations fut-il connu à Rome qu'Innocent écrivit lui-même au comte en lui disant « qu'il éprouvait la joie la plus vive de le voir justifié des accusations qui l'avaient noirci près du Saint-Siège et de le voir servir d'exemple après avoir scandalisé un grand nombre. Le salut éternel et le bonheur temporel lui sont maintenant assurés. Puisse-t-il continuer à être un arbre fertile parmi les fidèles, et rester digne de la faveur et de la bienveillance apostoliques, bien persuadé que le Pape ne lui causera aucun embarras. » Il témoigna la même satisfaction au légat, le félicita de la discrétion qu'il avait montrée dans cette affaire et du succès qu'il avait obtenu. « Quoique votre présence nous soit nécessaire, lui

écrivit-il, nous vous exhortons cependant à persévérer dans l'œuvre que vous avez commencée, afin de la mener à bonne fin. » Mais Innocent lui refusa l'autorisation d'employer la force pour obliger les ecclésiastiques à consacrer le dixième de leurs revenus à la guerre contre les hérétiques ; cette mesure lui paraissait trop dure. Il exhorta les légats à employer la persuasion et à se contenter d'une petite partie, leur recommandant de ne recourir aux moyens de rigueur qu'à la dernière extrémité, dans le cas où ils auraient à craindre de voir échouer l'entreprise. Quant aux laïques les légats ne devaient rien faire contre eux sans en avoir au préalable informé leur suzerain.

D'un autre côté le Pape, se fiant à l'efficacité des représentations adressées au clergé de France, lui écrivit : « Si les lois de l'Église ordonnent d'employer, en cas d'urgence, les trésors et les autres biens de l'Église au rachat des prisonniers, à plus forte raison l'ordonnent-elles lorsqu'il s'agit d'arracher les âmes aux embûches de l'erreur. Il est juste que les soldats du Christ qui combattent pour vous soient soulagés par votre générosité. Nous sommes disposé à envoyer une somme plus considérable que celle que vous fournissez volontairement sur vos revenus, et nous espérons que les laïques contribueront de leur mieux en faveur de ceux de leurs frères chrétiens qui sont entrés en campagne <sup>1</sup>. »

Cependant l'armée des croisés se mettait en marche. Le roi de France équipa et entretenait à ses frais une troupe de quinze mille hommes. Parmi les seigneurs spirituels, saint Guillaume, archevêque de Bourges, fut le premier qui répondit à l'invitation du Pape ; mais, comme nous l'avons vu, la mort l'empêcha d'accomplir son vœu. Les archevêques de Sens, de Reims, de Rouen, les évêques d'Autun, de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lisieux, de Chartres, et plusieurs abbés amenèrent aussi leurs vassaux ; des ecclésiastiques en grand nombre voulurent également participer à la gloire de l'expédition. Parmi les seigneurs temporels on dis-

<sup>1</sup> Baluze, *Epist. Innoc.*, t. 2, p. 346 et seqq. Pierre de Vaux-Cernai, c. 12, etc. — <sup>2</sup> Pierre de Vaux-Cernai. Baluze, t. 2. Hurter, l. 13.

<sup>1</sup> Innoc., l. 12, *epist.* 86, 90.



tinguait le duc Otton de Bourgogne, Pierre de Courtenai, comte de Nevers, le comte de Saint-Pol, le comte de Bar-sur-Seine, le comte Simon de Montfort.

Lyon était le point de réunion générale; l'armée y arriva vers la Saint-Jean 1209. La croix rouge que les combattants portaient sur la poitrine les distinguait des croisés de Palestine. Un grand nombre d'entre eux portaient, outre leurs armes, un bourdon, afin de montrer que l'expédition était un pèlerinage. Quant au nombre total on ne le sait point au juste; voici ce qu'en dit un poète contemporain, mais c'est un poète : « L'host (des croisés) fut merveilleusement grand, par ma foi. (Il s'y trouvait) vingt mille cavaliers armés de toutes pièces, et plus de deux cent mille, tant vilains que paysans; et je ne compte ni les bourgeois ni les clercs <sup>1</sup>. » Comme cette guerre dura bien des années et que le service ordinaire des croisés n'était que de quarante jours de campagne, il est possible que le poète ait additionné toutes les troupes qui vinrent successivement.

Milon et ceux qui l'accompagnaient, ayant terminé avec le comte de Toulouse, se rendirent au-devant de l'armée. Le 7 juillet Artaud de Roussillon prêta, à Valence, le serment qui avait été imposé aux barons, et livra son château de Roussillon aux mêmes conditions qu'on avait dictées au comte de Toulouse. L'évêque et les chanoines de Valence souscrivirent aux engagements contractés d'autre part par les autorités des villes. Les conseillers et les chanoines d'Orange firent, au sujet de leurs seigneurs, un serment analogue à celui qui avait été imposé aux villes de Saint-Gilles, de Nîmes et d'Avignon, par rapport au comte.

Le comte de Toulouse lui-même alla au-devant de l'armée jusqu'à Valence; il offrit même son fils et successeur pour otage. Son entrevue avec le comte d'Auxerre, son cousin, procura à l'armée quelques jours de tranquillité, pendant lesquels il s'engagea, comme il avait fait vis-à-vis des légats, à coopérer à cette expédition, et, par une convention avec l'évêque d'Uzès au sujet de di-

vers droits et possessions, il s'efforça de prouver la sincérité de sa réconciliation avec l'Église en accomplissant sincèrement tous les articles jurés par lui. Pendant ces négociations les seigneurs de Montélimart prêtèrent aussi serment aux légats et leur remirent leur château comme gage de leur fidélité <sup>1</sup>.

Le vicomte de Béziers, principal protecteur des hérétiques, lequel avait détourné le comte de Toulouse de faire sa paix avec l'Église, se repentit alors de n'avoir pas suivi son exemple; il vint trouver les légats à Montpellier pour faire la sienne. Les légats la lui accordèrent à certaines conditions; mais, trouvant ces conditions trop dures, il n'accepta point la paix, convoqua tous ses hommes d'armes, rentra dans ses villes de Béziers et de Carcassonne, et les disposa à une résistance désespérée, en leur promettant du secours de la part du roi d'Aragon, son parent. Les manichéens dominaient dans ces deux villes.

L'armée des croisés, conduite par le comte de Toulouse, comme le disent expressément et le poète contemporain et son amplificateur en prose <sup>2</sup>, marcha contre Béziers dans une joyeuse attente. La terreur se répandit au loin; un grand nombre de seigneurs entachés d'hérésie abandonnèrent à la hâte leurs châteaux forts, que les habitants livrèrent aux croisés; d'autres les ouvrirent et prêtèrent serment de fidélité. La veille de Sainte-Marie-Madeleine l'armée fit son entrée dans le château de Servian, situé à deux lieues de la ville, et le lendemain matin elle se trouvait sous les murs de Béziers. Là elle reçut de nouveaux renforts; l'archevêque de Bordeaux amena d'Agen les troupes de plusieurs évêques; le comte Gui d'Auvergne arriva accompagné de nombreux barons avec leurs vassaux; l'évêque du Puy vint avec un second corps de troupes du Velay. L'un et l'autre s'étaient emparés des villes et des châteaux situés sur leur route. Il faut y ajouter l'archevêque et le vicomte de Narbonne, qui étaient suivis des députés de la noblesse et de la

<sup>1</sup> Guill. de Tudèle, *Croisade contre les Albigeois*, strophe 13.

<sup>1</sup> Guill. de Paylaurens, c. 13. Pierre de Vaux-Cernai, 15. — <sup>2</sup> Le poète Guill. de Tudèle, strophe 14. Son amplificateur, p. 121, t. 19. *Hist. de France*.

bourgeoisie. Afin d'éloigner d'eux tout soupçon et d'obtenir qu'on ménageât leur ville ils avaient rendu des ordonnances sévères contre les hérétiques et promis solennellement de se soumettre aux légats et aux chefs de l'armée <sup>1</sup>.

D'après tous ces faits il n'y a guère de doute que, sans l'entêtement du vicomte de Béziers, la croisade eût pu se terminer et obtenir son but sans effusion de sang. L'entêtement d'un seul homme pour une secte impie et révolutionnaire amènera d'abord la ruine sur lui-même et sur ses États, provoquera une guerre longue et sanglante, et ce ne sera que par de courageux et persévérants efforts que la croisade obtiendra son but, de purger la France et l'Europe du levain pestilentiel de l'impiété et de l'anarchie.

Les chefs de la croisade envoyèrent à Béziers l'évêque de la ville pour exhorter les habitants à se soumettre, pour engager du moins les catholiques à se retirer s'ils ne pouvaient faire davantage. La masse des habitants, infectée de manichéisme, refusa opiniâtrement toute espèce de soumission. C'était le jour même de Sainte-Madeleine, que les manichéens blasphémateurs appelaient la concubine du Christ, c'était à pareil jour, quarante-deux ans auparavant, qu'ils avaient massacré, dans l'église même de la sainte, le vicomte de la ville. Cependant un certain nombre de catholiques sortirent avec l'évêque et sauvèrent leur vie <sup>2</sup>; les autres payèrent bien cher leur folle présomption. Pendant que les chefs de la croisade sont à se consulter sur la manière de sauver ce qu'il pouvait y avoir encore de catholiques dans la ville <sup>3</sup>, les valets de l'armée, provoqués par une sortie des habitants, montent à l'assaut, s'emparent de la ville, y mettent tout à feu et à sang, sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition. Voici comment le poète contemporain raconte cet événement :

« Quand le roi des ribauds les vit escarmoucher, braire et crier contre l'host de France, et mettre en pièces et à mort un croisé français, après l'avoir de force préci-

pité d'un pont, il appelle tous les truands en criant à haute voix : « Allons les assaillir ! » Aussitôt les truands courent s'armer chacun d'une masse, sans autre armure. Ils sont plus de quinze mille, tous sans chaussure, tous en chemise et en braie; ils se mettent en marche tout autour de la ville pour abattre les murs; ils se jettent dans les fossés et se prennent les uns à travailler du pic, les autres à briser, à fracasser les portes. Voyant cela les bourgeois commencent à s'effrayer, et, repoussés des remparts par les croisés qui s'arment en toute hâte, ils emportent leurs enfants et leurs femmes et se réfugient au plus vite dans la cathédrale. Les prêtres et les clercs vont se vêtir de leurs ornements et font sonner les cloches comme s'ils allaient chanter la messe des morts, pour ensevelir les corps des trépassés; mais ils ne pourront empêcher qu'avant la messe dite les truands n'entrent dans l'église; ils sont déjà entrés dans les maisons; ils tuent, ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Ils égorgent jusqu'à ceux qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale; rien ne peut les sauver, ni croix, ni crucifix, ni autels. Les ribauds, ces fous, ces misérables ! tuèrent les clercs, les femmes, les enfants; il n'en échappa, je crois, pas un seul <sup>4</sup>.

« Comme les goujats s'étaient emparés de la ville, ils comptaient garder pour eux le butin; mais les croisés l'emportent pour être distribué entre toute l'armée. Alors le roi des ribauds et les siens se mettent à crier : « A feu ! à feu ! » Et voilà qu'ils apportent de grandes torches allumées; ils mettent le feu à la ville, et le fléau se répand. La ville brûle tout entière en long et en travers <sup>5</sup>. » Le poète ne dit pas le nombre des morts; Pierre de Vaux-Cernai en compte jusqu'à sept mille d'entre les habitants <sup>6</sup>; le légat, dans sa lettre au Pape, estime le nombre à près de vingt mille, sans distinction <sup>7</sup>.

Mais le poète nous apprend une particularité importante de cette guerre : c'est que tous les chefs de la croisade étaient convenus qu'en tout château devant lequel l'armée se présenterait, et qui ne voudrait point se ren-

<sup>1</sup> Innoc., l. 12, *epist.* 108. Hurter, *loco cit.* — <sup>2</sup> Le poète G. de Tudèle, strophe 17. — <sup>3</sup> Innoc., l. 12, *epist.* 108.

<sup>4</sup> Strophe 19-21. — <sup>5</sup> Strophe 22. — <sup>6</sup> C. 15. — <sup>7</sup> Innoc., l. 12, *epist.* 108.



dre avant d'être pris, les habitants seraient passés au fil de l'épée, se figurant qu'après cela ils ne trouveraient plus personne qui tint contre eux. « Et si ce n'eût été cette peur, ajoute le poète, jamais, je vous en donne ma parole, les hérétiques n'auraient été soumis par les croisés <sup>1</sup>. »

Le sort de Béziers répandit la terreur dans tout le pays ; un grand nombre de villages et de bourgs, plus de cent châteaux ou forteresses, dont plusieurs pouvaient arrêter une armée pendant longtemps, furent abandonnés par les habitants, qui allèrent chercher un refuge dans les montagnes ou les déserts inaccessibles. Le 1<sup>er</sup> août l'armée des croisés, toujours conduite par le comte de Toulouse, arriva devant Carcassonne, où le vicomte de Béziers s'était renfermé avec ce qu'il avait de meilleures troupes. On l'assiégea dans les formes ; on se battit plusieurs fois au pied des remparts. Un soldat était demeuré dans les fossés couvert de blessures ; pour le sauver le comte de Montfort y descendant tout seul, au milieu d'une grêle de flèches et de pierres, et le rapporte dans le camp. Le roi Pierre d'Aragon, suzerain et parent du vicomte, arrive pour lui obtenir un accommodement ; tout ce qu'il obtint des croisés c'est que le vicomte sortirait, lui douzième, avec son bagage, et que les autres se rendraient à discrétion. Le vicomte s'y refusa ; mais huit jours n'étaient point écoulés qu'il se constitua lui-même prisonnier et otage, à condition que tous les siens auraient la vie sauve et sortiraient en chemise et en braie, ou, comme on dirait aujourd'hui, en culotte et en blouse : c'était le costume des valets de l'armée. La convention fut exécutée le jour de l'Assomption, 15 août 1209 <sup>2</sup>.

Après quoi, sur la proposition de l'abbé de Cîteaux, les chefs de la croisade tiennent conseil pour voir à quel baron ils donneraient la seigneurie de leurs conquêtes. Ils l'offrent d'abord au comte de Nevers, puis au duc de Bourgogne ; l'un et l'autre refusent, disant qu'ils ont assez de terres dans le royaume de France. Ils remettent alors l'élection à sept commissaires, deux évêques, quatre cheva-

liers et l'abbé de Cîteaux, légat du Pape. Les sept électeurs, d'une voix unanime, choisissent le comte Simon de Montfort. Aussitôt le légat, le duc de Bourgogne et le comte de Nevers vont le trouver, le pressent et le conjurent d'accepter cette charge. Il se récuse comme insuffisant et indigne ; le légat et le duc se jettent à ses pieds ; il résiste encore. Alors le légat lui commande au nom du Pape, en vertu de l'obéissance <sup>1</sup>. Tel est le récit de Pierre de Vaux-Cernai, qui accompagnait son abbé dans cette expédition, abbé qui devint évêque de Carcassonne. Un autre contemporain, Guillaume de Puylaurens, chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse, dit également que le preux et vaillant Simon, comte de Montfort, après avoir refusé avec les autres, finit toutefois par accepter, vaincu par les prières répétées des prélats et des barons, disant que la besogne de Dieu ne devait pas manquer faute d'un seul champion <sup>2</sup>. Le poète contemporain dit de même que tous le supplièrent d'accepter, et qu'il ne le fit que quand tous les barons lui eurent juré de venir à son aide lorsqu'il les appellerait <sup>3</sup>.

Voici du reste le portrait que trace de Simon de Montfort, d'après les chroniques contemporaines, l'historien protestant d'Innocent III :

« Sa famille, que la tradition présentait comme étant alliée depuis des siècles à la maison royale de France, brillait plus par son antique origine que par ses richesses. Second fils de Simon III, il hérita de la petite seigneurie de Montfort, située sur une hauteur entre Paris et Chartres. Sa mère Alix, sœur aînée du comte de Leicester, mort sans enfants, lui avait laissé le comté de Leicester.

« Il était allié à l'illustre maison de Montmorency par sa femme Adélaïde, fille de Bouchard de Montmorency et sœur du fameux Matthieu, dont elle avait l'esprit belliqueux. Baudouin de Flandre et Simon de Montfort peuvent être regardés à juste titre comme les plus beaux types de la chevalerie de leur temps. De haute taille, d'une figure agréable, doué d'une grande vivacité, portant une chevelure flottante, Simon réunis-

<sup>1</sup> Strophe 21. — <sup>2</sup> Strophes 22 et 23. Pierre de Vaux-Cernai, c. 16.

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, c. 17. — <sup>2</sup> Guill. de Puylaurens, c. 14, — <sup>3</sup> Strophe 35.

sait toutes les qualités extérieures qui distinguent les chevaliers; prévoyant, vigilant, d'un courage calme et réfléchi dans les combats, d'une audace surprenante, il possédait aussi toutes les vertus militaires; affable, officieux, éloquent, habile dans toutes les affaires, il occupait une des premières places dans la société. Enfin sa piété, son zèle pour la foi, la pureté de ses mœurs complétaient en lui cette perfection par laquelle la chevalerie représentait l'Église dans ses rapports avec le monde. La confiance qu'on avait en sa probité, dans des circonstances graves, n'était pas moins honorable pour lui. Ami du clergé, il respecta ses parents, exécuta scrupuleusement leurs dernières volontés et se montra bienfaisant envers le Port-Royal, qui était dans son voisinage. Plus tard, lorsqu'il possédait de vastes domaines, il ne donna pas seulement une preuve de sa bienveillance à l'ordre de Cîteaux, mais il affecta à plusieurs évêchés du midi de la France des donations, des restitutions, des investitures. Il est vrai qu'il cherchait dans le clergé la protection la plus efficace pour la conservation de ses possessions chancelantes; c'est pourquoi il ne souffrait pas que ses vassaux s'appropriassent les droits ou les revenus appartenant à des fondations religieuses. S'il défendit devant Zara son fidèle compagnon, l'abbé Gui de Vaux-Cernai, contre la fureur des Vénitiens, nous le voyons plus tard professer l'estime la plus profonde pour saint Dominique et se lier étroitement avec lui.

« Ayant appris, vers le commencement du siècle, que tant de héros se préparaient à partir pour la Terre-Sainte, il fut tellement enthousiasmé qu'il s'associa à leurs dangers; mais il était plus fermement résolu que la plupart des croisés à consacrer exclusivement ses forces et sa vie à la conquête de la Terre-Sainte. S'agissait-il de prendre une détermination énergique, il dédaignait de sinistres présages; car l'habitude d'assister chaque jour à la messe et aux heures de l'Église, même en temps de guerre, lui avait inspiré, contre les dangers de la mort, ce courage toujours égal qui est le fruit d'un sincère dévouement à Dieu. Aussi le nom de sa famille (Comte fort) pouvait-il servir à dési-

gner les qualités qui lui étaient propres. A peine fut-il de retour de la croisade contre les infidèles qu'il brûla, lorsque le Pape l'honora d'une mission spéciale, du désir de consacrer ses services à la cause de l'Église contre les hérétiques. Cette nouvelle lutte le mit en peu de temps en possession de grands domaines, et lui fit auprès de ses contemporains un tel renom qu'on le comparait à Judas Machabée et même à Charlemagne <sup>1</sup>. »

Après avoir tracé ce tableau d'après les chroniques contemporaines, Hurter fait observer que la gloire de Simon de Montfort ne lui a pas survécu et que le jugement si glorieux de ses contemporains n'a pas été ratifié par la postérité. Nous pensons de même; mais nous pensons, de plus, que c'est une cause à revoir; il faut examiner, avant tout, quelle est cette postérité qui n'a point ratifié sur ce personnage historique le jugement favorable de ses contemporains; car si, par aventure, c'était la postérité des manichéens, que ce personnage eut à combattre, tout le monde conviendra que le jugement de cette postérité est nul de soi. Or Hurter lui-même a reconnu que les manichéens du douzième et du treizième siècle ont eu et ont encore des descendants et des héritiers, et que ce sont les sectes révolutionnaires, sociétés plus ou moins occultes, qui travaillent à la ruine de toute autorité civile ou religieuse. Mais les héritiers les plus audacieux des manichéens sont les deux révolutionnaires Luther et Calvin. Même esprit d'impiété et de rébellion; s'ils n'ont pas inventé un dieu méchant pour décharger sur lui tous les crimes de l'homme, ils ont fait pis; à la suite de Mahomet ils attribuent au Dieu unique et bon les péchés de l'homme, aussi bien que ses bonnes œuvres, en sorte que Dieu nous punirait du mal que lui-même opère en nous, sans que notre libre arbitre y soit pour rien. Blasphème exécrationnable, qui attribue au Dieu infiniment bon une méchanceté à peine concevable dans Satan, celle de punir ses créatures du mal qu'il fait lui-même. A ce mépris infernal de Dieu Luther et Calvin joignent le mépris de toute autorité, surtout de la plus grande, et

<sup>1</sup> Hurter, I. 13.



ne donnent à chacun d'autre règle que soi-même. Tel est l'arbre funeste de l'impiété et de l'anarchie que Luther et Calvin ont planté en Occident ; que des rois et des peuples, des savants et des ignorants ont cultivé et arrosé ; qui, en France et en Angleterre, terres précoces, a produit des impiétés et des révolutions sanglantes ; qui, en Allemagne, terre lourde et tardive, les annonce seulement par ses feuilles et ses fleurs. Beaucoup d'hommes qui en craignent les fruits amers voudraient, tout en conservant et en cultivant l'arbre, l'empêcher de produire ses fruits. Aveugles ou hypocrites ! ou changez l'arbre jusque dans sa racine, ou laissez-lui produire ses fruits naturels, la ruine de toute société religieuse, politique et domestique.

Les chrétiens du douzième et du treizième siècle allaient plus droit au fait ; ayant reconnu cet arbre pestilentiel à ses premiers fruits, l'impiété, la trahison et le meurtre, au lieu de le cultiver ou de l'émonder naïvement ils décidèrent qu'il fallait l'arracher et le jeter au feu ; et, la chose résolue, ils l'exécutèrent ; et, pour l'exécuter, ils en prirent les moyens. La guerre contre les albigeois ou les manichéens n'est que cela. Les chefs de la croisade décidèrent, dès le commencement, que, dans toute forteresse qui ne se rendrait pas, mais qu'il faudrait prendre d'assaut, les habitants seraient passés au fil de l'épée, et le poète contemporain ajoute que, sans cette mesure terrible, jamais les hérétiques n'auraient été soumis par la force des croisés ; c'est-à-dire que, pour extirper l'anarchie révolutionnaire, les croisés prirent justement le moyen, et le seul, qui pouvait l'extirper.

Encore, dans le conseil où fut prise cette décision importante, le comte Simon de Montfort n'avait que sa voix particulière ; il n'était pas le chef de la croisade, mais seulement un des chefs. Hurter a tort de supposer qu'il fut élu chef dès le commencement ; tous les auteurs contemporains nous apprennent que l'autorité suprême était entre les mains de l'abbé de Cîteaux, légat apostolique, et que, pour les marches et les campements militaires, ce fut le comte de Toulouse qui y présida jusques après la prise de Carcas-

sonne. Ce n'est qu'alors que Simon de Montfort est élu pour être le seigneur du pays, pour y compléter le but de la croisade, l'extirpation de l'anarchie révolutionnaire.

Quant à l'application de la peine prononcée Simon de Montfort l'adouçissait plutôt qu'il ne l'aggravait ; dans les places emportées d'assaut et sans capitulation il offrait aux manichéens la vie et la liberté s'ils renonçaient à leur impiété subversive et rentraient dans le sein de l'Église catholique ; il leur adressait, il leur faisait adresser pour cet effet des exhortations convenables. Ceux qui résistaient opiniâtrément subissaient la peine prononcée d'avance ; les autres conservaient leur vie, leur liberté et leurs biens. Telle fut la conduite générale de Simon de Montfort dans les prises des villes et dans toute la guerre ; il ne perdait point de vue le but final de toute la croisade, l'extirpation de l'anarchie religieuse et civile.

La conduite de Raymond VI, comte de Toulouse, fut loin d'être aussi nette et aussi loyale. Chef de la croisade devant Béziers et Carcassonne, il parut se lier d'amitié avec Simon de Montfort, lui conseilla de détruire plusieurs forteresses du pays et promit avec serment d'unir son fils en mariage à la fille de Simon ; mais il n'accomplissait pas les conditions qu'il avait jurées pour être réconcilié à l'Église ; il n'expulsait pas les manichéens de ses États, et ainsi, au lieu de seconder la croisade, il la contrariait. De plus il élevait de nouveaux péages, malgré la défense qui lui en avait été faite sous peine d'excommunication. Devenu légitimement suspect, il fut excommunié conditionnellement, au concile d'Avignon (1209), s'il prétendait rétablir les péages auxquels il avait renoncé.

Pour se justifier il fit le voyage de Paris et de Rome afin de gagner le roi de France et le Pontife romain ; il trouva l'un et l'autre inaccessibles à ses artifices. Tout ce qu'il put obtenir du Pape, ce fut qu'il serait admis à produire sa justification canonique devant l'évêque de Riez et le légat Théodise, touchant le meurtre de Pierre de Castelnau et la suspicion d'hérésie. Ce qui le rendait très-suspect sur le premier point, c'est qu'il en-

tretenait dans sa familiarité le meurtrier du bienheureux Pierre, disant plus d'une fois que c'était son unique ami véritable.

Théodise et l'évêque de Riez convoquèrent à Saint-Gilles une assemblée des prélats et des seigneurs. Déjà précédemment ils avaient mandé au comte de Toulouse qu'il chassât de ses terres les hérétiques et les routiers ou brigands, et qu'il accomplît le reste des choses auxquelles il s'était engagé par plusieurs serments. Il fut également appelé au concile; mais, quand il fut venu, on vit clairement par les effets qu'il n'avait exécuté aucun de ses engagements. On jugea donc qu'il ne devait point être admis pour lors à la purgation canonique; car il ne paraissait pas vraisemblable qu'il fit scrupule de se parjurer touchant le reproche d'hérésie et la mort de Pierre de Castelnau, après avoir tant de fois violé ses serments sur des matières moins importantes. C'est pourquoi le concile lui enjoignit qu'il commencât par chasser les hérétiques et les routiers et par accomplir ses autres promesses; après quoi les deux légats pourraient exécuter à son égard les ordres du Pape.

Quelque temps après il y eut une conférence à Narbonne; il s'y trouva le roi Pierre d'Aragon, le comte de Montfort et le comte de Toulouse. Raymond, évêque d'Uzès, et l'abbé de Cîteaux, tous deux légats du Saint-Siège, y étaient aussi avec le docteur Théodise. L'abbé de Cîteaux proposa en faveur du comte de Toulouse que, pourvu qu'il chassât les hérétiques de ses terres, on lui laissât tous ses domaines et la troisième partie des droits qu'il avait sur les châteaux des autres hérétiques, ses vassaux, et que le comte disait être au moins au nombre de cinquante. Pour un prince qui demandait à se purger du soupçon d'hérésie et à se montrer bon catholique, ce n'était point exiger trop. Le comte de Toulouse s'y refusa néanmoins, tant il était peu sincère dans ses protestations. Il fut excommunié par les deux légats, comme on le voit par une lettre du Pape qui ordonne l'exécution de leur sentence; elle est adressée à l'archevêque d'Arles et à ses suffragants, et datée du 15 avril 1211. Baudouin, frère du comte de Toulouse, s'était déclaré pour la cause ca-

tholique. En 1214 il fut trahi par un des siens et livré à son frère, qui le fit pendre. Tel se montra le comte de Toulouse, Raymond VI.

La conduite du roi Pierre d'Aragon dans ces affaires ne fut pas non plus sans tache. En 1209 il refuse l'hommage de Simon de Montfort pour la ville de Carcassonne, qui était de la suzeraineté d'Aragon; en 1210 il reçoit cet hommage, fait la paix avec Simon et lui donne son propre fils en otage; en 1211 il promet son fils à la fille de Simon, mais en même temps il donne sa sœur au fils du comte de Toulouse, ce qui le rend suspect; en 1212 le comte de Toulouse, réduit à l'extrémité par l'armée catholique, et n'ayant plus pour lui que Toulouse et Montauban, se réfugie auprès de Pierre d'Aragon, qui revenait de la glorieuse bataille contre les Maures, et remet son sort entre ses mains. Pierre écrivit en sa faveur au Pape Innocent III, qui, sur ses remontrances, écrivit de son côté plusieurs lettres, l'une entre autres à ses légats, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Riez et le docteur Théodise, où il leur ordonne d'assembler un concile des évêques, des seigneurs et des magistrats. « Et vous nous écrirez, ajoute-t-il, ce qui y aura été résolu touchant les propositions du roi d'Aragon, afin que, sur votre avis, nous puissions ordonner ce qui sera raisonnable et pourvoir au gouvernement du pays. » Ces lettres, parmi lesquelles une est adressée au comte de Montfort, sont du mois de janvier 1213.

Le concile se tint à Lavaur; on y présenta par écrit les demandes du roi d'Aragon en faveur des comtes de Toulouse, de Cominges, de Foix, ainsi que du vicomte de Béarn. La réponse du concile porte en substance :

« La cause du comte de Toulouse, et par suite celle de son fils, a été tirée de notre juridiction par la commission que lui-même a fait donner par le Pape à l'évêque de Riez et au docteur Théodise. Nous croyons que vous vous souvenez combien ce comte a reçu de grâces du Pape et du légat, alors abbé de Cîteaux, maintenant archevêque de Narbonne, et, toutefois, au mépris de ces grâces et de ses propres serments, il a de nouveau combattu l'Eglise et troublé la paix avec les



hérétiques et les roturiers, en sorte qu'il s'est rendu indigne de toute grâce.

« Quant au comte de Cominges, il a si bien mérité l'excommunication qu'il a encourue que le comte de Toulouse assure, à ce que l'on dit, que c'est le comte de Cominges qui l'a poussé à la guerre contre l'Église. Toutefois, s'il se met en état de recevoir l'absolution, quand il l'aura une fois reçue, l'Église ne refusera pas de lui rendre justice sur ses plaintes. » Le concile fait les mêmes offres à l'égard du comte de Foix et du vicomte de Béarn, après avoir relevé les crimes par lesquels ils se sont attiré l'excommunication.

Le roi d'Aragon voulait persuader au Pape qu'il était le maître du comte de Toulouse et des autres, pour les obliger à faire telle satisfaction que désirerait le Pontife. Pour cet effet il fit dresser, le 27 janvier 1213, plusieurs actes à Toulouse. Par le premier le comte Raymond et son fils déclarent qu'ils mettent leurs personnes, leurs terres et leurs vassaux en la main du roi d'Aragon, afin qu'il puisse les contraindre à exécuter les ordres du Pape, même malgré eux. Par le second acte les consuls de Toulouse, au nom de toute la commune et par l'ordre du comte, font au roi la même promesse. Les trois autres sont des promesses semblables de Raymond-Roger, comte de Foix, et de Roger, son fils, ainsi que de Gaston, vicomte de Béarn. Tous ces actes furent envoyés au Pape par Raymond, archevêque de Tarragone, le 31 mars 1213, de Perpignan, où il était avec plusieurs évêques et plusieurs abbés.

Cependant le roi d'Aragon, ayant reçu la réponse du concile de Lavaur et voyant qu'elle n'était pas conforme à ses desseins, envoya prier les évêques de persuader au comte de Montfort de faire trêve avec le comte de Toulouse et son parti jusqu'à la Pentecôte, ou du moins jusqu'à Pâques. L'intention du roi était de ralentir l'ardeur des croisés qui devaient arriver de France et d'ailleurs. Les prélats qui s'en apercevaient fort bien, rejetèrent la proposition. Voyant alors qu'il n'avancait pas, le roi d'Aragon se remit à prendre sous sa protection les excommuniés et leurs terres, et, pour donner quelque couleur à sa conduite, il appela au Pape. Mais

les prélats ne déférèrent point à cet appel dérisoire, et l'archevêque de Narbonne écrivit au roi d'Aragon pour lui défendre, par son autorité de légat apostolique, de protéger Toulouse, Montauban ou les autres places interdites, le menaçant de le déclarer excommunié comme défenseur des hérétiques.

Le roi n'eut aucun égard à cette lettre. De leur côté les prélats, voyant qu'il les tenait inutilement à Lavaur, les amusant par des lettres, des promesses et des appellations frivoles, résolurent de se séparer et de se retirer ; mais, auparavant, l'évêque de Riez et le docteur Théodise, commissaires du Pape pour l'affaire du comte de Toulouse, demandèrent conseil à tous les prélats pour l'absolution de ce prince. L'avis du concile de Lavaur fut que les commissaires ne devaient point accorder au comte de Toulouse ce qu'il demandait, attendu qu'il avait souvent violé ses serments faits entre les mains des légats ; que, depuis son retour de Rome, il avait fait pis que devant ; que, entre autres violences, il avait retenu prisonnier, pendant près d'une année, l'abbé de Montauban, pris l'abbé de Moissac et chassé l'évêque d'Agen de son siège et de la ville ; enfin qu'il ne pouvait plus être absous de l'excommunication sans un mandement spécial du Pape. Suivant ce conseil les commissaires envoyèrent au comte de Toulouse leur protestation que c'était par sa faute qu'ils ne pouvaient passer outre en son affaire. Ils écrivirent en même temps au Pape pour lui rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait depuis le commencement de leur commission.

Les Pères du concile de Lavaur écrivirent également au Pape une grande lettre où ils relèvent les crimes du comte de Toulouse, et disent entre autres choses que, « après avoir cherché inutilement le secours de l'empereur Otton et du roi d'Angleterre, il s'est adressé au roi de Maroc, ennemi commun de la chrétienté. Enfin, ajoutent-ils, il a eu recours au roi d'Aragon, pour essayer par son moyen de circonvenir Votre Sainteté. Mais sachez que, si l'on rend à ces tyrans, savoir au comte de Toulouse et à ses complices, les terres qui ont coûté tant de sang chrétien, le

clergé et l'Église sont menacés d'une perte inappréciable. »

Cette lettre fut envoyée au Pape par l'évêque de Cominges, l'abbé de Clairac, Guillaume, archidiacre de Paris, le docteur Théodise et un clerc qui avait été longtemps, en cour de Rome, correcteur des lettres du Pape. Ces députés furent aussi chargés des lettres de Michel, archevêque d'Arles, et de dix évêques de Provence; de celles de Guillaume, archevêque de Bordeaux, et des évêques de Bazas et de Périgueux; de Bernard, archevêque d'Aix, et de Bertaud, évêque de Béziers. Toutes ces lettres tendaient à représenter au Pape combien l'affaire de la religion était avancée en ces provinces et combien il était important de ne la point abandonner.

Elles eurent leur effet, et, quoique les députés eussent trouvé le Pape prévenu en faveur du roi d'Aragon, ils l'instruisirent si bien de la vérité du fait qu'il reconnut qu'on l'avait surpris, et qu'il écrivit à ce prince pour lui enjoindre d'abandonner les Toulousains. « Que s'ils désirent, ajoute-t-il, revenir à l'Église, comme le prétendent vos envoyés, nous donnons pouvoir à Foulque, évêque de Toulouse, de les réconcilier, et de faire chasser de la ville, avec confiscation de biens, ceux qui persisteront dans l'erreur. » Il révoque ensuite, comme obtenu par surprise, le mandement qu'il avait donné en faveur des comtes de Foix et de Cominges et du vicomte de Béarn, et les renvoie, pour leur absolution, à l'archevêque de Narbonne. Il promet d'envoyer un légat sur les lieux, et, en attendant, ordonne une trêve entre le roi et le comte de Montfort. Enfin il déclare que, si les Toulousains et les quatre seigneurs persistent dans leurs erreurs, il fera prêcher de nouveau la croisade contre eux. La lettre est du 21 mai. Le roi d'Aragon y eut si peu d'égard qu'il envoya déclarer la guerre à Simon de Montfort, qui la lui déclara de son côté.

Dès le mois de février de la même année (1213) Louis, fils du roi de France, s'était croisé contre les manichéens et grand nombre de chevaliers à son exemple. Le roi Philippe, son père, n'en était pas content; toutefois, dans un parlement qu'il tint à Paris au commencement du carême, il régla le voyage

de son fils et marqua le jour du départ à l'octave de Pâques. Mais la guerre qui lui survint avec le roi d'Angleterre et ses alliés l'obligea de retenir son fils et ceux qui s'étaient croisés avec lui. D'ailleurs la croisade pour la Terre-Sainte, que prêchait en France le légat Robert de Courçon, nuisait extrêmement à la croisade contre les manichéens du Languedoc. Ainsi le comte de Montfort se trouvait presque abandonné quand les deux frères Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre, vinrent à son secours; car, voyant que la plupart des croisés étaient demeurés chez eux, et que ce retardement avait encouragé les hérétiques, ils prirent la croix, rassemblèrent autant de troupes qu'ils purent et vinrent à Carcassonne. Leur arrivée réjouit extrêmement le comte de Montfort et sa petite troupe, et, le jour de la Saint-Jean, il fit armer chevalier Amauri, son fils aîné, avec grande solennité, par les deux évêques d'Orléans et d'Auxerre.

Jamais guerre plus variable que la guerre que Simon de Montfort faisait depuis cinq ans contre les manichéens du Languedoc. Il était bien le chef militaire de la croisade; mais les croisés, venus de France, de Lorraine, d'Allemagne, arrivèrent à des époques différentes; ces croisés ne devaient que quarante jours de campagne, après quoi ils pouvaient se retirer, ce qui arrivait souvent. Simon se voyait donc bien souvent à la tête de vingt ou trente mille combattants; puis, tout à coup, à peine pouvait-il en réunir quelques centaines. Deux amis ne lui manquèrent jamais, non plus que son courage: les deux amis étaient sa femme et l'évêque de Carcassonne. Sa femme, Adèle de Montmorency, lui amena plus d'une fois jusqu'à quinze mille hommes; l'évêque de Carcassonne, auparavant l'abbé Gui de Vaux-Cernai, ne déployait pas moins d'activité et de zèle. L'un et l'autre y joignaient une généreuse compassion.

Lorsqu'au milieu des marches pénibles quelques pèlerins sentaient leurs forces défaillir, l'évêque et la comtesse descendaient de cheval, y faisaient monter les plus fatigués à leur place et s'avançaient eux-mêmes à pied. La générosité de Simon n'était pas moindre. Les ennemis ayant mis le feu au pont de bois



qui joignait les deux rives de la Garonne à son château de Muret, il traversa le fleuve à la nage avec sa cavalerie et éteignit le feu ; mais, arrivé dans la forteresse, il s'aperçut que, le pont n'étant plus assez solide, l'infanterie était obligée de camper sur l'autre rive, et cela au milieu d'une tempête. Aussitôt il s'écria : « Je retourne à l'armée ! » On a beau lui représenter que le fort de ses troupes est dans le château, qu'il n'y manque que quelques pèlerins à pied, que la rivière est extraordinairement enflée, que les ennemis peuvent revenir sur leurs pas. « A Dieu ne plaise ! s'écrie-t-il, que je fasse ce que vous me conseillez. Quoi ! les pauvres du Christ sont exposés à la mort et au glaive, et moi je resterais dans la forteresse ! Que le Seigneur fasse de moi ce qu'il lui plaira ; mais certainement j'irai et je resterai avec eux. » Et il traversa de nouveau la Garonne et demeura avec les pèlerins pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on eût réparé le pont et que toute l'armée l'eût passé<sup>1</sup>. C'était en l'année 1212.

Mais où la valeur, la générosité, la foi, la piété héroïque de Simon de Montfort parurent dans tout leur éclat, ce fut l'année suivante (1213). Il avait en son pouvoir, comme otage de la paix, le prince Jacques, fils du roi Pierre d'Aragon ; cependant le roi d'Aragon venait de lui déclarer la guerre. Le Pape avait écrit à ce roi pour le porter à la paix ; des abbés lui portèrent les lettres du Pape, le suppliant d'y avoir égard et de ne plus protéger les hérétiques. Le roi répondit qu'il exécuterait volontiers les ordres du Pape, mais il fit tout le contraire. Il ne retira point de Toulouse les chevaliers qu'il y avait laissés et y en envoya plus encore ; il fit venir de nouvelles troupes de ses États et engagea une partie de son domaine pour les solder. Au roi se joignirent les comtes de Toulouse, de Cominges et de Foix ; leurs troupes réunies montaient à cent mille hommes. Simon de Montfort, contre qui était dirigée cette armée formidable, ne voyait point arriver les croisés de France, à cause des hostilités avec le roi d'Angleterre, et aussi parce que le roi d'Aragon avait répandu partout le bruit

d'une trêve entre les parties belligérantes du Midi. Ce roi faisait plus encore ; répudiant sa femme légitime, dont il avait un fils, il demandait une fille du roi Philippe-Auguste.

Pour comble d'infortune plusieurs compagnons de Simon de Montfort venaient de périr par la perfidie du comte de Toulouse ; assiégés dans le château de Pujol, ils se rendirent la vie sauve, mais furent inhumainement égorgés, à l'exception d'un seul qui s'échappa pour venir apprendre à Simon cette triste nouvelle.

Tel était l'état des choses lorsque, le 10 septembre 1213, le roi d'Aragon vint, avec les comtes de Toulouse, de Cominges et de Foix, et une armée formidable, assiéger la forteresse de Muret, sur la Garonne, à deux lieues au-dessous de Toulouse. La garnison n'était que de trente chevaliers et de quelque infanterie. Un assaut donné le lendemain mit les assiégeants en possession du premier faubourg et rejeta la garnison dans le château. Tout à coup l'on voit paraître dans le lointain le comte de Montfort avec sa petite troupe. Aussitôt le roi d'Aragon fait retirer toute l'armée de la ville dans le camp. Il voulait laisser à Montfort la facilité d'entrer dans la forteresse, afin de l'y prendre avec tous les siens et de terminer la guerre d'un seul coup.

Simon était à Fanjaux, distant de huit lieues, quand les ennemis parurent devant Muret ; aussitôt il résolut d'aller au secours de la place. Sa femme, effrayée d'un songe sinistre, le lui raconta. « Mais, répondit Simon, vous parlez aujourd'hui comme une femme. Pensez-vous donc que, comme les Espagnols, je m'attache à des songes et à des augures ? Certes, quand j'aurais songé moi-même que je dois être tué dans la guerre où je cours, je n'irais qu'avec plus d'assurance et de plaisir, pour narguer mieux la folie des Espagnols et des gens de ce pays, qui s'inquiètent des augures et des songes. » Aussitôt il se mit en marche pour Saverdun. Des émissaires de la garnison de Muret, venus à sa rencontre, lui apprirent que le roi d'Aragon avait mis le siège devant cette place. La petite troupe de Simon apprit cette nouvelle avec autant de joie que si elle eût

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Vernai, *Hist. des Albigeois*, n. 63.

été certaine de la victoire. Arrivé à l'abbaye de Bolbonne Simon entra dans l'église pour faire sa prière et se recommander à celles de la communauté, suivant sa coutume. Un des religieux lui demanda comment, avec si peu de monde, il osait marcher contre une armée si nombreuse. Simon lui montra alors une lettre interceptée, par laquelle le roi d'Aragon disait à une femme du pays de Toulouse, entre autres cajoleries, que c'était pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français. « Or, que Dieu me soit en aide, ajouta Simon, je ne crains point un roi qui, pour une courtisane, vient combattre l'œuvre de Dieu. » Le roi d'Aragon était en effet très-passionné pour les femmes, et son propre fils rapporte que, la veille de la bataille, il passa la nuit auprès d'une courtisane, et qu'il était si faible que, pendant la messe du matin, il fut obligé de s'asseoir au moment de l'Évangile <sup>1</sup>. Simon, au contraire, était un héros de tout point. Après avoir prié longtemps dans l'église de Bolbonne, il posa son épée sur l'autel et s'écria : « O Jésus ! bon Maître, tout indigne que je suis, vous m'avez choisi pour soutenir votre cause. Je prends aujourd'hui mes armes de dessus votre autel afin qu'allant combattre pour vous je reçoive de vous-même le droit de combattre. »

Il suivit ensuite sa petite troupe à Saverdun. Sept évêques et deux abbés l'accompagnaient, pour conclure la paix s'il était possible. Simon voulait arriver la même nuit devant Muret ; mais ses capitaines déclarèrent que les soldats avaient besoin de repos, et les évêques étaient d'avis qu'il fallait tenter de faire la paix. Ils demandèrent un sauf-conduit au chef des assiégeants. Le mercredi 11 septembre, de bon matin, Simon fit venir son chapelain, se confessa, rédigea son testament, qu'il remit à l'abbé de Bolbonne, afin de l'envoyer au Pape pour le confirmer, dans le cas où il perdrait la vie ; puis il se rendit avec les évêques à l'église pour demander à Dieu la victoire. Arrivés à Hauterive, ville située à deux lieues de Saverdun et à égale distance de Muret, les évêques prièrent Simon de s'arrêter pour attendre la réponse aux proposi-

tions faites la veille. Le roi d'Aragon leur fit dire que, puisqu'ils arrivaient avec une si puissante armée, ils n'avaient pas besoin de sauf-conduit. C'était sans doute une ironie sur leur petit nombre ; car ils n'avaient pas en tout huit cents hommes. Alors Simon s'avança et traversa heureusement un défilé que les ennemis avaient négligé d'occuper. La pluie tombait par torrents. Cependant, Simon s'étant arrêté en route pour prier dans une église, le ciel s'éclaircit, ce qui fit présager la victoire à l'armée, qui demanda avec instance le signal du combat. Simon ne jugea point à propos de le donner ; il était déjà tard, les soldats étaient fatigués, tandis que ceux de l'ennemi étaient frais et reposés. Il espérait d'ailleurs détacher le roi de ses alliés. Les ennemis ne défendirent pas le passage du pont sur la Garonne, et Simon entra dans Muret, où il n'y avait plus de vivres pour un seul jour. Afin d'utiliser le grand nombre d'ecclésiastiques qui, sous sa protection, s'étaient réfugiés dans la ville, il les fit travailler aux fortifications, ce que ceux-ci firent de bonne grâce. Une nouvelle démarche pour amener la paix ne fut point accueillie du roi. « Pour quatre aventuriers que les évêques traînent à leur suite, répondit Pierre d'Aragon, une entrevue n'est pas nécessaire. » Quant aux Toulousains ils ajoutèrent : « Demain nous vous donnerons une réponse ! »

Pendant la nuit le vicomte de Corbeil et quelques chevaliers français, envoyés de Carcassonne par la comtesse de Montfort, entrèrent à Muret ; il s'y trouvait alors en tout, tant chevaliers qu'écuyers, environ huit cents hommes à cheval, avec quelques fantassins sans cuirasse. Le jeudi 12 septembre, à la pointe du jour, Simon entendit la messe dans la chapelle du château, les évêques et les chevaliers dans la ville. Ils s'étaient confessés et communierent. Là les évêques excommunièrent tous ensemble le comte de Toulouse et son fils, le comte de Foix et son fils, le comte de Cominges et tous leurs fauteurs, entré lesquels était sans doute le roi d'Aragon ; mais les évêques supprimèrent exprès son nom. Cependant on n'avait pas encore renoncé à l'espoir de la paix, et Si-

<sup>1</sup> Baud. d'Avesnes, *Chron.*, apud Hurter, en note.



mon avait consenti à restituer toutes ses conquêtes et à mettre un terme à la guerre. Les évêques résolurent de se rendre nu-pieds auprès du roi pour le prier de ne point lever son bras contre l'Église. Simon, sans armes, ouvrit lui-même la porte de la ville au religieux chargé d'annoncer l'arrivée des évêques dans le camp. Des gens armés se précipitèrent aussitôt sur lui, et une grêle de flèches et de pierreries tomba sur la maison où se trouvaient les évêques. Simon dit alors à ceux-ci : « Vous voyez que vous n'avancez de rien ; au contraire, le trouble augmente ; nous avons assez patienté, et même trop ; il est temps que vous nous donniez la permission de combattre. » Les évêques la donnèrent par nécessité. Aussitôt tous les chevaliers allèrent revêtir leurs armes. Le comte, en passant devant la chapelle, aperçut l'évêque d'Uzès qui disait la messe et qui en était à l'offrande ; il entre aussitôt, se met à genoux devant l'évêque, les mains jointes, et lui dit : « Je vous donne et vous offre aujourd'hui et mon âme et mon corps. » Puis, après s'être armé promptement, il revint à la chapelle pour s'offrir une seconde fois avec ses armes. Pendant qu'il se mettait à genoux une pièce de son armure se rompit ; il n'en fut point troublé et s'en fit tout simplement apporter une autre. Devant la chapelle son cheval se cabra, au moment où il voulut le monter, et le frappa même à la tête. Les assiégeants, qui le voyaient de leur camp, en poussaient des cris de joie. Le comte, sans s'émouvoir, leur répondit : « Vous riez et criez après moi ; mais, par la grâce du Seigneur, j'espère que, vainqueur aujourd'hui même, je crierai après vous jusqu'aux portes de Toulouse. » Après quoi, monté sur son cheval, il descendit du château dans la ville, où il trouva ses hommes prêts au combat. Un d'eux lui conseilla de les compter afin de savoir combien ils étaient. « Cela n'est pas nécessaire, répliqua Simon ; nous sommes en assez grand nombre pour, avec l'aide de Dieu, vaincre nos ennemis. »

L'auteur contemporain qui rapporte ces héroïques détails ajoute : « Or les nôtres, tant chevaliers que sergents à cheval, n'étaient

pas plus de huit cents, tandis qu'on estimait les ennemis environ cent mille. Les nôtres avaient quelques fantassins, mais en petit nombre ; encore le noble comte les fit-il demeurer dans la forteresse <sup>1</sup>. »

« Pendant que le comte et nos chevaliers, continue Pierre de Vaux-Cernai, délibèrent sur le plan de la bataille, voilà qu'arrive l'évêque de Toulouse, la mitre en tête et le bois de la vivifiante croix à la main. Aussitôt les nôtres commencent à descendre de cheval pour adorer la croix l'un après l'autre. Mais l'évêque de Cominges, homme d'une merveilleuse sainteté, voyant que cette adoration individuelle causerait des retards, prit la croix des mains de l'évêque de Toulouse, monta sur un lieu élevé et les bénit tous en disant : « Allez, au nom de Jésus-Christ, et moi je vous suis témoin et caution, au jour du jugement, que quiconque succombera dans cette glorieuse bataille obtiendra aussitôt la récompense éternelle et la gloire des martyrs, sans aucune peine du purgatoire, pourvu qu'il se soit confessé avec contrition ou que du moins il ait le ferme propos de le faire aussitôt après la bataille. » Nos combattants se font répéter plusieurs fois cette promesse, et chaque fois les évêques la confirment. Aussitôt les nôtres, purifiés de leurs péchés par la contrition du cœur et la confession de la bouche, et s'étant pardonné tous les griefs qu'ils pouvaient avoir l'un contre l'autre, sortent du château, et, divisés en trois corps, au nom de la Trinité, marchent intrépides contre les ennemis. De leur côté les évêques et les clercs, et parmi eux saint Dominique, rentrent dans l'église et y implorent avec de grands gémissements la protection du Seigneur sur ceux qui s'exposaient avec joie à subir pour l'amour de lui non-seulement les outrages, mais la mort.

« Pour éviter les premiers traits de l'ennemi Simon, avec sa petite troupe, était sorti par le côté opposé à celui du camp ; il avait ainsi l'air de fuir. Mais tout à coup il s'arrête ; son avant-garde culbute celle de la cavalerie ennemie. La mêlée devient terrible. Le roi d'Aragon cherchait Montfort ; deux chevaliers

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, n. 72.

français cherchent le roi d'Aragon ; mais il avait changé d'armure avec un chevalier espagnol. Les deux Français s'attaquent à celui-ci ; mais bientôt l'un d'eux, trouvant que ses coups n'étaient point assez vigoureux pour être ceux du roi, s'écrie tout haut : « Ce n'est pas lui ! — C'est vrai, répondit le roi, qui n'était pas loin ; mais le voici. » Il paya cher cette parole ; malgré sa bravoure personnelle il fut tué avec les plus braves des siens qui cherchèrent à le défendre.

« Après la mort du roi les croisés se précipitèrent dans les rangs ennemis et Simon accourut avec l'arrière-garde contre l'aile gauche des Aragonais. Voulant parer un violent coup d'épée que lui asséna un chevalier, son étrier se brisa, ses éperons s'embarrassèrent dans les harnais, et il faillit tomber à terre. A peine fut-il remis en selle qu'il reçut un second coup sur la tête ; mais celui qui avait osé l'attaquer fut abattu par un vigoureux coup porté sous le menton ; tout céda désormais devant lui. Les comtes de Toulouse, de Foix et de Cominges, découragés en apprenant la mort du roi, tournèrent bride et se retirèrent en désordre, entraînant avec eux le reste de la cavalerie, poursuivie par les huit cents catholiques. Simon, soldat aussi valeureux que général habile, s'avança lentement et en bon ordre avec l'arrière-garde, afin d'être prêt à porter du secours si l'ennemi tentait de revenir à la charge.

« Pendant la bataille la garnison de Muret repoussa avec le même courage une attaque faite par l'infanterie toulousaine. L'évêque de Toulouse fit encore offrir la paix à ses diocésains s'ils voulaient déposer les armes ; ils répondirent fièrement que le roi d'Aragon avait remporté la victoire, que l'évêque cherchait leur ruine ; ils blessèrent même le messager ; mais, quand ils virent flotter la bannière de

l'armée victorieuse, ils perdirent courage ; ils se précipitèrent en foule dans les bateaux qui se trouvaient sur la Garonne. Un grand nombre d'entre eux périrent dans les flots ; d'autres succombèrent sur le rivage par le fer du vainqueur, et il y eut une multitude de prisonniers. Tant en tués qu'en noyés l'armée ennemie perdit environ vingt mille hommes, tandis que Simon ne perdit qu'un chevalier avec huit autres soldats.

« La victoire ainsi déclarée Simon se fit conduire à l'endroit du champ de bataille où avait succombé le roi d'Aragon ; car il en ignorait et le moment et la place. Il trouva le cadavre du roi tout nu ; car déjà il avait été dépouillé par les fantassins sortis de Muret. A cette vue Simon descendit de cheval et pleura sur le roi, comme un autre David sur un autre Saül ; puis, humblement reconnaissant d'une victoire aussi miraculeuse, il s'en alla du même endroit, nu-pieds, accompagné de l'armée et des évêques, jusqu'à l'église de Muret, pour remercier le Dieu des armées. Il vendit en même temps son cheval de bataille et son armure et en donna le prix aux pauvres. On admirait en lui un autre Judas Machabée, délivrant le peuple du Seigneur de l'oppression de ses ennemis. Les évêques et les abbés annoncèrent à tous les fidèles l'issue de cette mémorable journée. Jacques, enfant de six ans et unique héritier du roi Pierre, était resté à Carcassonne sous la surveillance de Simon, qui le fit élever comme l'eût fait un père. L'année suivante (1214), sur les ordres du Pape, il le remit au cardinal de Bénévent, qui le remit aux états d'Aragon, où il fut proclamé roi <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, *Hist. des Alb. Guill. de Puylaurens, Hist. des Alb. Rev. Franc. scriptores*, t. 19. *Croisade contre les Alb. (par un poète contemporain)*, Paris, Imprimerie royale, 1837, in-4°.



## § V

## SECOURS NOUVEAU QUE DIEU ENVOIE A SON ÉGLISE.

Pendant que Simon de Montfort, sous l'étendard de la croix, montrait en sa personne le modèle accompli d'un héros chrétien se dévouant pour la cause du Christ et de l'humanité chrétienne, un héros d'un autre genre, sous le même étendard de la croix, recrutait et formait une milice tout entière, pour défendre la même cause, combattre les mêmes ennemis, mais d'une manière plus spirituelle, plus radicale et plus efficace. C'est ici un grand mystère, le mystère du ciel, de la terre et de l'enfer.

« Le plus grand ennemi de Dieu est l'orgueil. En effet, demande Bossuet, n'est-ce pas l'orgueil qui a soulevé contre lui tout le monde ? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel où est le trône de Dieu et lui a débauché ses anges ; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rébellion ; après il est descendu sur la terre, et, ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer, cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguier l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise ; mais, sachant qu'il ne peut réussir tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles il fallait auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède. De là l'histoire de nos malheurs ; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature opprimée par la violence de ce tyran.

« Enflé de ce bon succès il se déclare publiquement le rival de Dieu ; il abolit son culte par toute la terre : il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujettis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'ap-

pelle « le prince du monde <sup>1</sup>, » et l'Apôtre encore plus énergiquement « le dieu de ce siècle <sup>2</sup>. » Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie ; car c'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisaient ; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies, dignes, certes, d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se lassaient du culte du Dieu vivant qui les avait formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures, agitées de l'esprit d'orgueil qui dominait par tout l'univers, faisaient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Comment le Seigneur renversera-t-il ce ennemi ?

« C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force ; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance ; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force ; Dieu descendra contre toi, armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le dieu de l'homme : un homme sera ton Dieu ; tu as amené la mort sur la terre : la mort ruinera tes desseins ; tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion : les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix, en un mot, détruiront ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus !

<sup>1</sup> Jean, 12, 13. — <sup>2</sup> 2 Cor., 4, 4.

« Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable, les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien, et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle; sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, que les Égyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre; qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome! Qui ne serait contraint de dire en ce lieu que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands, mais superbes esprits, qui ne voulaient pas le reconnaître, et qu'ayant quitté la véritable lumière le dieu de ce siècle les a aveuglés pour ne pas voir les choses si manifestes!

« Et le monde, et les maîtres du monde, le diable les tenait captifs et tremblants sous des serviles religions, desquelles néanmoins ils étaient jaloux non moins que de la grandeur de leur république. Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? Quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisaient parmi eux une partie du culte divin, jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soulaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain? Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique Divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désastres, n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies et de leur religion monstrueuse.

« Mais, sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a

prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé; enfin elles ont été renversées; Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Égyptien Sérapis, et tout ce qu'on adorait sur la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu créateur et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du Christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien<sup>1</sup> à qui la fortune, ce lui semblait, apportait les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix<sup>2</sup>. »

L'orgueil suscite contre la croix de Jésus trois sortes d'ennemis principaux : les Juifs, pour qui elle est un scandale; les païens, pour qui elle est une folie; les hérétiques, qui, pour diminuer cette folie et ce scandale, anéantissent le mystère de la croix, en disant ou que le Christ n'a pas souffert, ou qu'il n'a souffert qu'en apparence, ou qu'il n'est pas vraiment homme, ou qu'il n'est pas vraiment Dieu. De ce nombre sont les manichéens. Un Dieu fait homme, un Dieu pauvre, humilié, souffrant et mourant pour expier le péché de l'homme, c'est ce qui révolte leur orgueil. Ils aimeront mieux inventer un dieu méchant, pour l'accuser et le charger de tous leurs crimes, et se donner à eux-mêmes pleine carrière de faire tout ce qui leur plairait.

Quant aux excès publics de ces furieux, il était juste que l'autorité publique les réprimât par la puissance du glaive; quant à leur ignorance, il était juste, il était nécessaire que l'Église y remédiât par des instructions plus fréquentes et mieux faites; mais, quant à l'orgueil, qui était le principe de leur séduction, il fallait un remède spécial. Jésus, qui est avec son Église tous les jours jusqu'à la consommation des siècles et qui lui a donné l'Esprit-Saint pour être avec elle éter-

<sup>1</sup> Timothée, fils de Conon. — <sup>2</sup> Bossuet, *Sermon sur la vertu de la croix de Jésus-Christ*, t. 14, édit. Lebel.



nellement, lui suscita ce remède dans un homme qui mit ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances et sa gloire dans la bassesse.

C'est là un mystère que beaucoup d'hommes ne comprennent pas, non plus que beaucoup d'historiens. Dans l'Église de Dieu ils ne voient que des hommes; ils ne voient pas l'Esprit divin qui anime ce grand corps, qui y convertit les esprits et les cœurs, qui y forme des saints; qui, quand tout paraît humainement désespéré, fait sentir son action divine par des voies inattendues. C'est comme le souffle du printemps, qui, sans bruit et sans effort, ranime la nature entière. Des hommes, qui ne se doutent pas de cette vie toujours ancienne et toujours nouvelle de l'Église, s'imaginent que l'hiver, dont ils ressentent le froid, y sera éternel; en conséquence ils prédiront que l'Église sera tout à fait morte telle année, tel jour; ce qui n'est pas nouveau, ni même bien hardi. Dioclétien et Néron ont fait bien plus; ils ont constaté par des épitaphes officielles et publiques que le Christianisme était non-seulement mort, mais enterré. Cependant ce mort, décédé et enterré si officiellement, survit depuis dix-huit siècles à tous ceux qui s'imaginaient l'avoir anéanti.

Ce mystère de la vie divinement impérissable dans l'Église, le protestant Hurter paraît n'en avoir aucune idée. Dans l'histoire d'ailleurs si remarquable d'Innocent III, il ne dit pas un mot du saint illustre que Dieu suscitait alors pour renouveler, avec un autre, la face de la terre. Homme de bien, mais seulement homme, Hurter semble ne voir dans l'Église qu'une institution humaine; de là un sentiment de désespoir qui étonne, même dans un ministre protestant. A la vue des efforts impies que font les manichéens anciens et modernes pour détruire toute autorité civile et religieuse, Hurter prévoit avec anxiété l'extinction possible du Christianisme. Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté de Dieu et de sa parole? Que le protestantisme périsse, il est fait pour cela; mais c'est une preuve de plus qu'il n'est pas cette Église divine qui a vécu et qui vivra tous les siècles.

Voilà ce que nous écrivions au commencement de 1843, Hurter étant encore protestant; devenu catholique en 1844, il a maintenant d'autres pensées; il a éprouvé par lui-même la puissance mystérieuse de la grâce divine, qui transforme les obstacles en moyens et se plaît à opérer les plus grandes choses par les instruments les plus faibles, comme on le voit dans ce qui suit.

En l'an 1206 de l'ère chrétienne, un jeune homme de la ville d'Assise, âgé de vingt-quatre ans, habitué naguère aux douceurs de l'opulence et aux amusements de la jeunesse, maintenant dénué de tout et couvert d'un manteau de pauvre, traversait les forêts et les montagnes et chantait en français les louanges du Créateur de l'univers. Des voleurs le rencontrent, qui lui demandent : « Qui es-tu ? » Le jeune homme dit sans s'émouvoir : « Je suis le héraut du grand Roi. » Les voleurs lui enlèvent son manteau, le rouent de coups et le jettent dans une fosse pleine de neige, en disant : « Tiens, vilain paysan, prétendu héraut de Dieu ! »

Le jeune homme se relève avec le peu de haillons qui lui restent et se remet à chanter avec plus d'allégresse encore les louanges du Créateur. Il se présente au monastère voisin; on l'y reçoit comme aide de cuisine, mais on ne lui donne ni de quoi se couvrir, ni même de quoi se nourrir suffisamment. Plus tard le prieur du monastère, ayant appris ce qu'il en était du jeune homme, alla lui demander pardon pour lui et pour sa communauté. En attendant, un citoyen de la ville d'Eugubio, qui avait connu et aimé le jeune homme dans le monde, lui donna, comme à un pauvre du Christ, quelques chétifs vêtements, avec une tunique ou blouse par-dessus. C'était le vêtement des ermites du pays. Ainsi vêtu le jeune homme, autrefois le chef et l'ordonnateur des parties de plaisir parmi les jeunes gens de sa ville natale, se mit à servir les pauvres et les lépreux. Précédemment il avait pour les lépreux une si grande répugnance que quand il apercevait une léproserie d'une demi-lieue, il se bouchait les narines; maintenant il nettoie leur pourriture et lave leurs ulcères avec une grande affection, pour l'amour de Dieu.

Le jeune homme était né dans la ville

d'Assise, en Ombrie, l'an 1182. Son père se nommait Bernardon et sa mère Pica. Bernardon était originaire d'une noble famille de Florence, mais exerçait le négoce, particulièrement avec la France; il était même dans ce dernier pays pour ses affaires lorsque cet enfant lui naquit. La mère lui fit donner le nom de Jean au baptême. Au retour de son voyage parmi les Français le père y ajouta le nom de François ou François, comme on disait alors. Telle fut la naissance de saint François d'Assise<sup>1</sup>.

Son père et sa mère, occupés de leur commerce, négligèrent quelque peu son éducation; cependant il apprit le français, et assez bien. Il apprit également, auprès d'un pieux ecclésiastique, les éléments de la doctrine chrétienne et des sciences humaines. Mais bientôt il aida son père dans le commerce et s'adonna tout entier à ce genre d'occupation. Bernardon était un homme dur, intéressé, avare; François était, au contraire, compatissant, très-miséricordieux, et surtout prodigue à l'excès. Tout ce qu'il gagnait il le dépensait largement; il donnait de grands repas à ses amis, et, le soir, au sortir de table, après avoir bien bu et bien mangé, tous, par bandes, parcouraient les rues paisibles d'Assise, chantant des chansons populaires qu'ils entrecoupaient par des jeux et de bruyantes vociférations. François aimait les beaux vêtements et tout ce qui était splendide et rare. Son père lui reprochait ses grandes dépenses, disant qu'on le prendrait plutôt pour le fils d'un prince que pour le fils d'un marchand; mais on ne le contraignit pas davantage, et pour de semblables choses on aurait craint de l'affliger. L'amour le plus tendre inspirait sa mère, et Bernardon se consolait de cette prodigalité parce qu'il était fort riche, et peut-être aussi par un secret orgueil de voir son fils le plus distingué des jeunes gens d'Assise et leur patron; car la générosité de son caractère le portait partout où il y avait une gloire à acquérir, un exploit aventureux à tenter, et les habitants d'Assise, dans leur affectueuse admiration, l'avaient surnommé la Fleur de la jeunesse.

Les occasions de dévouement ne manquaient pas alors en Italie. Assise et Pérouse étaient deux villes rivales et ennemies, souvent en querelle et en guerre. La jeunesse de ces deux villes se plaisait surtout à faire des courses armées et à se surprendre réciproquement. C'est dans une de ces sorties que François fut fait prisonnier avec quelques-uns de ses concitoyens. Son courage ne fut point abattu par ce revers, et dans sa captivité il conserva la force et la joie de son âme. Un jour que ses compagnons étaient accablés de tristesse, l'un d'eux lui reprocha sa gaieté et son contentement dans la prison. « Que pensez-vous de moi ? leur dit-il; un jour vous me verrez honoré de toute la terre. » Un des soldats qui étaient avec eux insulta un des jeunes Assisiens; aussitôt tous l'abandonnèrent; François seul continua de lui parler et exhorta ses amis au pardon. Enfin, après une année, la paix s'étant rétablie, nos prisonniers revinrent à Assise.

Dieu alors, dans sa miséricorde, envoya une maladie à François qui sans cela se serait peut-être laissé emporter à la violence de ses passions. Dans sa convalescence, dès qu'il put marcher appuyé sur un bâton, il sortit dans la campagne pour reprendre un peu de force; mais il ne put trouver aucun plaisir ni aucune consolation dans la beauté et les charmes de la nature. Dès ce jour il devint petit à ses propres yeux; il sentit du dégoût pour les objets qu'il aimait le plus; il méprisa ce qu'il estimait, et sa conduite passée lui parut une folie.

Mais peu à peu des projets de grandeur et de gloire remplirent de nouveau son esprit; la vie aventureuse des armes avait beaucoup d'attraits pour son âme élevée et énergique. Il apprit qu'un chevalier, pauvre en biens matériels, mais riche en dévouement et en courage, se disposait à aller dans le royaume de Naples pour servir et combattre sous la bannière de Gautier de Brienne. François fit tout ce qu'il put pour aider ce chevalier et conçut un vif désir de suivre aussi l'expédition. Un songe mystérieux le confirma dans ce projet; pendant son sommeil il vit un grand palais rempli d'armes, aux murs duquel étaient suspendus des boucliers écla-

<sup>1</sup> V. Chavin, *Hist. de S. François d'Assise*.



tants, ornés d'une croix. François, qui jusqu'alors n'avait vu dans la maison paternelle que d'immenses magasins de draps, fut transporté d'admiration; il demanda : « A qui sont ces armes et ce palais enchanté? » Une voix lui répondit : « Tout cela est destiné à toi et à tes soldats. »

Le matin il se leva tout joyeux. N'ayant pas encore l'intelligence de ces avertissements secrets et symboliques, il prit à la lettre sa vision, se disposa sérieusement à partir, et, faisant alors ses adieux à sa famille et à ses amis, il disait tout triomphant : « Je suis assuré de devenir un grand prince. » Mais, obligé de s'arrêter à Spolète à cause d'une maladie, pendant une nuit de demi-sommeil, il entendit une voix qui lui demandait quels étaient son but et son ambition. François exposa franchement ses désirs. Cette voix, qui n'était autre que la voix de Celui qui se tient toujours à la porte du cœur et qui frappe, reprit : « François, lequel des deux peut faire le plus de bien : le maître ou le serviteur? — Le maître, répondit-il aussitôt. — Eh bien donc, reprit la voix, pourquoi abandonnes-tu le maître pour le serviteur, le seigneur pour le vassal? — O mon Dieu! que voulez-vous que je fasse? s'écria François. — Retourne dans ta ville; là il te sera dit ce que tu dois faire; car il faut comprendre autrement la vision que tu as eue. »

Dès le matin il reprit avec joie le chemin d'Assise pour y attendre tranquillement les ordres du Seigneur. Ses amis le choisirent de nouveau pour le maître de leur société et l'ordonnateur de leurs réjouissances. Un jour, après un repas somptueux, toute la bande joyeuse parcourait la ville en chantant. François marchait un peu à l'écart, portant le bâton de roi de la fête. Ses compagnons s'aperçurent qu'il ne chantait pas et que son esprit méditatif était loin du plaisir. Ils lui demandèrent en riant le sujet d'une si profonde rêverie. « Pourquoi donc ne fais-tu pas comme nous? Sans doute tu penses à prendre femme? — Vous l'avez dit, répondit-il; je prendrai une femme si noble, si riche et si belle, qu'il n'y en aura point de semblable au monde. » L'Esprit de Dieu venait de se répandre en lui par une commu-

nication pleine de douceur, mais si intime et si forte que, comme il l'avoua lui-même à ses biographes, l'eût-on coupé par morceaux, il n'aurait pu remuer de la place. Il s'entretenait dès lors plus fréquemment avec Dieu dans l'oraison; Jésus-Christ daigna se montrer à lui sur la croix.

L'âme de François fut toute pénétrée d'ambur, et sa charité pour les pauvres devint merveilleuse; il aurait voulu employer à leur soulagement tout ce qu'il avait et sa propre personne; il se dépouillait pour les revêtir, il partageait entre eux ses vêtements. Si le père aime ses enfants, saint François était le père, le patriarche des pauvres, suivant l'expression de saint Bonaventure. On eût dit qu'il les avait tous renfermés dans son cœur ou que son cœur s'était épanché par l'amour dans tous les pauvres. Un jour que, selon sa coutume, pendant l'absence de son père, il faisait préparer sur la table une grande quantité de pains, sa mère lui demanda pourquoi ces provisions. « C'est, répondit-il, pour tous les pauvres qui sont dans mon cœur. » Et sa mère le contemplait avec amour.

Mais toutes ces bonnes œuvres ne répondaient pas à l'idée qu'il s'était formée de la perfection; il aurait voulu se retirer dans un pays lointain pour y pratiquer au grand jour la pauvreté volontaire qu'il avait embrassée dans son cœur. C'est alors qu'il résolut d'aller à Rome visiter ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux. Après avoir fait sa prière dans ce saint lieu il remarqua que les uns offraient peu et que les autres ne donnaient rien du tout. Il dit : « Pourquoi les offrandes au prince des apôtres sont-elles si petites? » Et, prenant dans son aumônière une poignée d'argent, il la jeta avec bruit par l'ouverture de l'autel. Au sortir de l'église il se joignit à une troupe de pauvres et donna son habit au plus nécessiteux, dont il prit les haillons. Il resta tout le jour sur les degrés du portique, demandant l'aumône en français, et faisant ainsi l'apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle son Maître l'appelait.

De retour à Assise François eut à soutenir

ces assauts violents que le démon livre toujours à une âme convertie à Dieu. Les plaisirs de ses jeunes années, cette vie libre et joyeuse de la jeunesse, ses beaux vêtements, son luxe, ses projets de grandeur et d'ambition, tous ces fantômes d'une imagination de vingt ans passaient et repassaient dans son esprit pour y laisser des souvenirs et des regrets; mais il resta inébranlable à ces séductions intérieures comme à celles du dehors; il pria avec larmes et mortifiait ses sens avec une grande attention. Dieu, par des communications intimes, le consolait et le fortifiait.

Un jour François se promenait en méditant dans la campagne; il se dirigea vers la vieille église de Saint-Damien, pour y faire sa prière. Prostré devant le crucifix, il prononça trois fois, avec une grande dévotion, ces belles paroles, que depuis il répéta souvent : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me donner une foi pure, une espérance ferme et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. » Et, les yeux baignés de larmes, il regardait très-amoureusement le crucifix. Alors il entendit par trois fois ces paroles prophétiques : « François, va, répare ma maison que tu vois tomber toute en ruines. » Il ne les comprit pas d'abord et les prit dans le sens matériel.

En sortant il trouva Pierre, prêtre de cette église; il lui dit : « Je vous en prie, maître, achetez de l'huile avec cet argent et entretenez cette lampe devant le crucifix. » Il partit aussitôt pour vendre à Foligno plusieurs pièces d'étoffes; il vendit même son cheval et apporta tout le produit aux pieds du pauvre prêtre de Saint-Damien, pour la restauration de son église. Il se prosternait à ses pieds et baisait ses mains avec dévotion. Le prêtre ne pouvait en croire ses yeux sur un changement si subit, et craignant d'être trompé, refusa l'argent; mais il céda au désir que François lui témoignait de demeurer avec lui.

Bernardon, apprenant cette résolution de son fils, et surtout regrettant au fond de son cœur l'argent que François voulait consacrer à la restauration de l'église, fut transporté d'une grande colère. Avec quelques-uns de ses amis il vint à Saint-Damien; mais François, nouveau chevalier encore peu aguerri au combat, s'enfuit et se cacha dans une cave qui n'était connue que d'un domestique, dont il recevait les choses nécessaires à la vie. Là il pria continuellement avec une grande abondance de larmes, pour obtenir la grâce d'être délivré de ceux qui le persécutaient et d'accomplir ce que Dieu lui avait inspiré. Ayant ainsi passé un mois, il fit réflexion que c'était en Dieu seul qu'il devait mettre son espérance, sans compter sur ses propres forces, et cette pensée le remplit d'un courage intérieur qui releva son âme abattue. Il bannit toute crainte et rentra dans sa ville d'Assise avec intrépidité. Les habitants, le voyant tout changé et son visage maigri et défait, l'appelèrent fou. On le couvrit de boue, on lui jeta des pierres, on le poursuivit partout avec de grandes huées. Mais François était sourd et insensible à toutes ces injures, et, dans son cœur, il rendait à Dieu des actions de grâces de porter ainsi devant les hommes les marques de la folie de la croix.

Cependant Bernardon, averti que son fils est l'objet de la risée publique, vient à lui comme un loup qui se jette sur une brebis; il ne garde plus aucune mesure; il le frappe rudement en lui faisant de vifs reproches, l'entraîne dans sa maison et le renferme dans un endroit obscur. Il cherche par ses discours et ses menaces à détourner François de sa résolution; mais le généreux prisonnier reste inébranlable et en devient même plus décidé et plus courageux. Les yeux de son âme étaient sans cesse ouverts sur ces paroles de l'Écriture : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. » Sa pieuse et bonne mère souffrait de tous les mauvais traitements faits à son bien-aimé fils; elle blâmait la dureté de son mari. Aussi, pendant qu'il était absent pour les affaires de son commerce, elle ouvrit la



prison à François, et essaya par ses paroles et ses caresses de le détourner du projet qu'il avait formé de quitter sa famille et le monde; mais, voyant tous ses efforts inutiles, elle le laissa aller en liberté. François retourna à Saint-Damien en bénissant Dieu.

Bernardon, à son retour, fit à sa femme desanglants reproches et alla trouver son fils; celui-ci, fortifié intérieurement et rempli d'un courage surhumain, se présenta bravement à son père, lui disant d'une voix assurée : « Je compte pour rien vos coups et votre prison; c'est avec bonheur que je souffre pour le nom de Jésus-Christ. » Le père, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, ne pensa plus qu'à se faire rendre l'argent de l'étoffe et du cheval. L'ayant trouvé sur la petite fenêtre où François l'avait jeté au refus du prêtre, sa colère s'apaisa un peu; mais son avarice ne fut pas satisfaite; il soupçonna François d'avoir d'autres sommes en réserve et porta officiellement ses plaintes aux magistrats de la ville. Il voulait d'ailleurs arracher à François une renonciation à tout ce qu'il pouvait espérer de son patrimoine. Cité devant les magistrats par un héraut, François répondit : « Grâce à Dieu, je suis entré dans la pleine liberté de ses serviteurs, je n'ai rien à traiter avec les magistrats. » Ceux-ci respectèrent sa conversion et sa persévérance. D'ailleurs les juridictions étaient très-distinctes, et ils ne voulurent rien entreprendre sur les droits de l'évêque et de l'Église. Ils dirent au père : « Puisqu'il est entré au service de Dieu il n'est plus sous notre pouvoir. » Bernardon s'adressa alors à Nido Secundi, évêque d'Assise, homme discret et sage; il fit appeler François, qui répondit : « J'irai trouver le seigneur évêque, qui est le père et le maître des âmes. »

L'évêque le reçut avec une grande bonté et lui dit : « Votre père est grandement irrité contre vous; si vous voulez servir Dieu rendez-lui l'argent que vous avez. Peut-être a-t-il été injustement acquis. Dieu ne veut pas que vous employiez au profit de l'Église ce qui peut calmer la fureur de votre père. Mon fils, ayez confiance en Dieu, agissez franchement, ne craignez pas; il sera votre aide, et,

pour le bien de son Église, il vous donnera tout ce qui est nécessaire. » Encouragé par ces paroles de l'évêque et comme enivré de Dieu, François se leva et dit : « Seigneur, je lui rendrai tout ce qui est à lui, même mes vêtements. » Il entra dans le cabinet, se dépouilla de tous les vêtements qu'il tenait de son père, ne gardant qu'un cilice qu'il avait reçu d'ailleurs; puis, déposant le tout devant le pontife : « Écoutez et comprenez, dit-il; jusqu'à présent j'ai appelé Pierre Bernardon mon père; désormais je puis dire hardiment : Notre Père, qui êtes aux cieux, en qui j'ai mis mon trésor et la foi de mon espérance. » Tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes et maudissaient dans leur cœur la rapacité impitoyable de Pierre Bernardon. L'évêque, ravi d'admiration, ouvrit ses bras et son cœur à François et le couvrit de son manteau; il comprit que ce dépouillement renfermait un grand mystère; aussi se montra-t-il toujours son protecteur et son ami le plus dévoué. François revêtit l'habit pauvre d'un serviteur de l'évêque. Il était dans sa vingt-quatrième année lorsqu'en 1206 il renonça ainsi publiquement à toutes les choses de la terre.

Ce fut peu après que François tomba entre les mains des voleurs, comme nous avons vu, et se mit à servir les lépreux. Déjà dans le monde il s'était exercé à ce genre de dévouement, malgré sa répugnance naturelle. Dieu, pour l'encourager dans ce saint exercice, lui avait dit : « François, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraye point; car, si les choses qui te plaisaient te doivent devenir amères, celles qui te déplaisaient te deviendront douces et agréables. » Dans ses premières méditations sur la vie véritablement chrétienne l'Esprit de Dieu lui faisait comprendre que cette vie de l'âme, sous l'idée d'un trafic, commence par le mépris du monde, et, sous l'idée d'une milice, par la victoire sur soi-même. François mit en pratique ces divines leçons, et la première victoire qu'il remporta sur lui-même fut de surmonter par la charité le dégoût profond que lui inspiraient les lépreux.

Dieu l'en récompensa d'une façon tout à fait admirable. Comme il passait à cheval dans la plaine d'Assise il aperçut un lépreux qui venait à lui; d'abord il en fut saisi d'horreur; mais, se faisant violence, il descendit de cheval et alla donner l'aumône au pauvre malade en lui baisant la main. Un instant après il parcourut des yeux la plaine toute découverte; il ne vit plus personne. Alors il bénit Dieu dans son cœur; car il savait que souvent notre Sauveur Jésus-Christ avait pris la forme d'un lépreux pour apparaître à ses saints sur la terre; et un peu avant sa mort il déclara que, dès ce jour, ce qui lui avait paru le plus amer en servant les lépreux s'était changé en douceur et pour l'âme et pour le corps.

Lorsque les Frères Mineurs furent établis, le bienheureux patriarche voulait que ceux de ses enfants qui n'avaient point d'études ni de talents pour la prédication s'employassent à servir leurs frères et allassent dans les hôpitaux rendre aux lépreux les plus vils offices, avec autant d'humilité que d'amour. Lui-même leur donnait l'exemple et devant eux faisait les lits et pansait les plaies. Quand on demandait à entrer dans son ordre il ne manquait pas d'avertir qu'il faudrait soigner les lépreux, et il faisait subir une épreuve. Il renvoyait les postulants qui ne pouvaient se résoudre à faire de telles fonctions; mais ceux qui s'y soumettaient volontiers, il les embrassait avec tendresse, disant : « O mon frère, aimons et soignons les lépreux; ce sont les frères chrétiens par excellence. »

La voix du Crucifié retentissait toujours aux oreilles de François. Il voulut obéir à l'ordre de restaurer l'Église de Saint-Damien. Fortifié par la pratique humble et persévérante de la charité chrétienne dans l'hôpital des lépreux de Gubbio, il revint à Assise et mit la main à l'œuvre, sans tourner la tête en arrière, sans rappeler à son souvenir les tristes scènes de la persécution paternelle. Il s'en alla dans sa patrie, comme autrefois les prophètes entraient dans les villes de Juda; il s'en allait publiant dans les rues les grandeurs de Dieu, les misères de l'Église, et disant avec simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense, qui m'en donnera deux en aura deux, qui m'en donnera

trois en aura trois. » Plusieurs, le croyant fou, le méprisèrent et se moquèrent de lui; d'autres étaient émus jusqu'aux larmes en le voyant si subitement passé de la vanité du siècle à l'ivresse de l'amour divin. François méprisait la dérision et travaillait assidûment à la restauration matérielle de l'église, avant de travailler à sa restauration spirituelle, bien autrement importante.

On vit alors ce jeune homme, d'une nature fine et délicate, porter les pierres et les autres matériaux de la maçonnerie et servir comme un manœuvre. Il répara encore une vieille église de Saint-Pierre, située hors d'Assise, et la petite chapelle de la Portioncule, où les anges, dit-on, avaient chanté sa naissance. Il faisait toutes ces choses d'abord pour satisfaire sa dévotion à la très-sainte Mère de Dieu et au prince des apôtres, pour se mortifier et occuper saintement ses bras, mais aussi il entrevoyait que ces églises pauvres et obscures deviendraient un jour le berceau d'une grande famille et des sanctuaires vénérés, et il mettait à cette œuvre l'amour et la douce joie de l'oiseau qui prépare à ses petits un nid dans la solitude. « Aidez-moi, disait-il en français aux ouvriers de Saint-Damien. Un jour, dans ce lieu, il y aura un monastère de pauvres dames d'une très-sainte vie, qui glorifieront le Père céleste dans toute la sainte Église. »

Le prêtre de Saint-Damien eut compassion du pieux ouvrier et lui préparait son repas à la fin de ses journées de pénible labeur. François accepta cette charité pendant quelques jours; mais bientôt il se fit à lui-même cette réflexion : « Partout où tu iras trouveras-tu un prêtre qui ait pour toi autant de bonté? Ce n'est pas là la pauvre vie que tu as voulu choisir; mais il te faut aller de porte en porte, avec un plat pour mettre tout ce qui te sera donné par la charité. C'est ainsi que tu dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvrement, que l'on a attaché nu sur la croix et qui après sa mort a été mis dans un tombeau étranger. » Le lendemain il alla mendier sa nourriture et s'assit dans la rue pour manger. Devant ce mélange dégoûtant son cœur et sa main se retirèrent; mais le père des pauvres se ré-



conforta intérieurement, et, se reprochant ce reste de délicatesse, il mangea avec plaisir. Il dit au bon prêtre de Saint-Damien : « Ne prenez plus soin de ma nourriture ; j'ai trouvé un excellent économe et un très-habile cuisinier qui sait fort bien assaisonner les viandes. »

Cependant Pierre Bernardon était fort irrité de voir son fils devenu mendiant dans cette ville d'Assise où il aurait pu vivre riche et honoré ; aussi, lorsqu'il le rencontrait, le maudissait-il en l'accablant d'injures. Le cœur de François était grandement affligé de la haine de sa famille. Il alla trouver un homme très-pauvre et très-abject, qui mendiait aussi, et lui dit : « Tu es mon père ; viens avec moi, nous partagerons nos aumônes. Lorsque tu verras mon père Bernardon me maudire, je te dirai : Bénissez-moi, père, et tu me béniras. » Cela fut fait ainsi. Il disait tout joyeux à Bernardon : « Croyez-vous que Dieu puisse me donner un autre père, de qui je reçoive des bénédictions pour vos malédictions ? » François passa ainsi dans la pauvreté, l'humiliation et les durs travaux du corps, les années 1206 et 1207.

Enfin, l'année suivante, assistant à la messe des apôtres dans l'église de Sainte-Marie-des-AnGES, ces paroles de l'Évangile frappèrent son esprit d'une façon toute spéciale : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Ce fut pour lui comme une apparition de la riche et belle pauvreté évangélique. « Voilà ce que je cherche, s'écria-t-il, voilà ce que je souhaite de tout mon cœur ! » Et aussitôt il jeta sa bourse et son bâton, quitta ses souliers, prit une tunique grossière et rude, de couleur gris cendré, et une corde pour ceinture, et il alla prêcher la pénitence à ses concitoyens.

Dès ce jour (1208), l'ordre des Frères Mineurs était fondé. Cette innombrable famille franciscaine, qui a renouvelé la face de l'Église et du monde, est née de l'union intime de François avec la pauvreté. Dieu a béni ce saint mariage ; il leur a dit : « Allez, croissez et multipliez. » Et cette parole féconde a reçu un merveilleux accomplissement.

Un homme riche et honoré dans Assise,

nommé Bernard de Quintavalle, voulut éprouver si le détachement de François pour tous les biens du monde venait de la sainteté ou de la petitesse d'esprit. Il le pria de recevoir l'hospitalité dans sa maison, et, suivant l'usage du temps, ils couchèrent dans la même chambre. Bernard, feignant de dormir, observait attentivement François, qui, à genoux, les bras étendus en croix et répandant des larmes brûlantes d'amour, disait sans cesse ces paroles : « Mon Dieu et mon tout ! — C'est là véritablement un homme de Dieu, » dit Bernard en son propre cœur ; et il se reprocha sa paresse à pratiquer la vertu et son amour pour les richesses périssables.

Quelques jours après, la grâce ayant merveilleusement agi dans son âme, il dit à François : « Si un esclave avait reçu de son maître un trésor et qu'il n'en eût pas besoin, que devrait-il faire ? — Il devrait le rendre au maître, répondit François. — Ainsi donc, reprit Bernard, je rendrai au Seigneur les biens de la terre qu'il m'a accordés — Ce que vous demandez est sérieux, dit François ; il faut consulter Dieu. Allons à l'église, entendons la sainte messe, et, après la prière, l'Esprit-Saint nous indiquera la route qu'il faut suivre. » Or Pierre de Catane, autre habitant d'Assise, vint le même jour demander à François le privilège de sa pauvreté ; ils allèrent tous trois à l'église.

Il y avait alors dans le peuple une manière fort en usage de consulter la volonté divine : en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité on ouvrait trois fois de suite le livre des saints Évangiles sur l'autel, et le premier verset qui tombait sous les yeux devenait comme un oracle. Dieu se plaisait souvent à bénir cette simple et naïve confiance <sup>1</sup>. A la première ouverture du livre François lut : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ; » à la seconde : « Ne portez rien en voyage ; » à la troisième : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » « Voilà, dit François à ses compagnons, voilà la règle que nous devons suivre ; voilà le conseil de Dieu. Allez et exécutez ce que vous venez d'enten-

<sup>1</sup> S. Thomas, *Secunda secunda*, quæst. 95, art. 8.

dre. » Ils allèrent ; ils vendirent leur bien et en distribuèrent le prix aux pauvres.

François, avec ses deux fils, vint habiter une petite cabane déserte, dans la plaine de Rivo-Torto, ainsi nommée à cause du ruisseau sinueux qui y coule. Pierre de Catane devint dans la suite premier vicaire général du saint fondateur ; après une vie pleine de vertus et de travaux il mourut. Les miracles qui s'opéraient sur son tombeau troublaient la retraite des religieux. François dit alors à son bien-aimé fils : « Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie ; j'entends maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent à votre tombeau nous incommode fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée et que le silence n'est point gardé ; je vous commande, par la sainte obéissance, de cesser de faire des miracles. » Ainsi, dans la famille de François, on était obéissant jusques après la mort.

Bernard de Quintavalle fut chargé de plusieurs missions importantes ; ce fut lui qui établit les Frères Mineurs dans la savante Bologne. C'était une chose difficile d'élever la pauvreté et la folie de la croix contre l'orgueilleuse sagesse des savants et des docteurs ; il fut reçu par les insultes et les moqueries du peuple ; des enfants tiraient son capuce et sa robe et lui jetaient de la boue et des pierres ; d'autres hommes, plus fiers et tout aussi déraisonnables, laissaient tomber sur lui ce rire méprisant, plus cruel cent fois que les injures ; et Bernard restait calme cependant, et son visage conservait la placidité de la patience parfaite. Un célèbre docteur de l'université, voyant tant de vertu, tant de confiance, se dit en lui-même : « Il est impossible que cet homme ne soit pas un saint ; » et, s'approchant de Bernard, il lui demanda qui il était et ce qu'il était venu chercher à Bologne. Pour toute réponse Bernard lui présenta la règle de saint François. Le docteur la lut, et, frappé de tant de perfection, il dit à ses amis qui l'entouraient : « Vraiment, c'est la plus parfaite constitution qu'on ait jamais vue ; de tels hommes sont des saints ; maudits soient ceux qui les maudissent ! » Et il dit à Bernard : « Si vous voulez une maison où vous puissiez

servir Dieu je vous la donnerai de tout mon cœur. » Bernard accepta ; mais, après quelques jours, se voyant prévenu du respect général, il retourna auprès de saint François et il lui dit : « Père, tout est prêt dans la cité de Bologne ; envoyez-y des frères. » Saint François eut une grande joie et remercia Dieu qui propageait ainsi les pauvres disciples de la croix, et il envoya des frères à Bologne et dans toute la Lombardie.

Sept jours après que François eut reçu ses deux premiers disciples, Égidius ou Gilles, autre habitant d'Assise, conçut le dessein d'imiter ses amis, mais il ignorait le lieu de leur retraite. En sortant de la ville, après avoir entendu la messe dans l'église de Saint-Georges, trouvant trois chemins ouverts devant lui, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, Père saint, je vous conjure par votre miséricorde, si je dois persévérer dans cette sainte vocation, de conduire mes pas pour me faire arriver où demeurent vos serviteurs. » Et il prit instinctivement un des trois chemins. Bientôt il aperçut François en oraison dans le bois ; il alla se jeter à ses pieds, lui demandant la grâce d'être reçu en sa compagnie. François connut intérieurement la foi et la pureté d'Égidius, et il lui dit : « Mon frère, vous demandez que Dieu vous agrée pour être son serviteur et son chevalier ; ce n'est pas là une petite grâce ; c'est comme si l'empereur venait à Assise et qu'il voulût y choisir un favori ; chacun dirait dans son cœur : Plaise à Dieu que ce soit moi ! Voilà de quelle manière Dieu vous a choisi. » Puis il le présenta à Pierre et à Bernard, en disant : « Voici un bon frère que Dieu nous a envoyé. » Après un pauvre repas et une conférence spirituelle François partit avec son nouveau disciple pour aller chercher à Assise de quoi le vêtir. En chemin ils rencontrèrent une femme qui leur demanda l'aumône. François se tourna du côté d'Égidius avec un visage angélique et lui dit : « Mon frère, donnons à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez. » Égidius le donna aussitôt et vit cette aumône s'élever jusqu'au ciel <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Hist. de S. François d'Assise*, par Chavin. *Acta SS.*, 4 octobre.



Dès lors la vie du bienheureux frère Gilles ou Égidius, au témoignage de saint Bonaventure, qui l'avait vu et connu, fut plus angélique qu'humaine. Saint François l'aimait cordialement pour sa grande perfection dans toutes les vertus et pour sa promptitude à bien faire, et parce qu'il se mirait souvent en lui. Rappelant ses anciens souvenirs de chevalerie il disait aux autres disciples : « C'est un de mes chevaliers de la Table ronde. » A l'amour de la pauvreté Égidius joignait le don de la contemplation la plus parfaite. Envoyé à Rome, tout seul, il y vivait du travail de ses mains ; il se louait pour la journée ou pour tel ouvrage, se réservant toujours des heures pour la prière. Le cardinal-évêque de Tusculum, qui l'affectionnait beaucoup et qui désirait jouir de ses entretiens familiers, le pria de demeurer chez lui et de recevoir de lui les choses nécessaires. Comme le bienheureux frère refusa de recevoir gratuitement quoi que ce fût, le cardinal le pria de venir du moins manger à sa table ce qu'il gagnerait par son travail ; ce qui fut accepté. Un jour, comme il pleuvait si fort que le frère ne put aller à son travail ordinaire, le cardinal lui dit tout joyeux : « Il faudra bien, frère Égidius, que vous viviez aujourd'hui de nos aumônes. » Égidius alla trouver le cuisinier du cardinal et lui dit : « Pourquoi votre cuisine est-elle si malpropre ? — C'est, répondit l'autre, que je n'ai personne pour la nettoyer. » Égidius la nettoya pour deux pains, qu'il alla manger à la table du cardinal, lequel fut bien surpris et contrarié de se voir trompé dans son espérance et dans son désir.

Une autre fois le Pape Grégoire IX, étant à Pérouse, fit venir dans sa chambre le bon frère pour s'entretenir avec lui familièrement. Égidius, lui ayant baisé les pieds, lui demanda : « Comment vous portez-vous, mon Père ? — Bien, mon frère, répondit le Pape. — Vous avez un grand fardeau à porter, ajouta Égidius. — C'est vrai, dit le Pape, aussi je vous prie de m'aider à ce qu'il soit moins lourd. — Pour moi, dit Égidius, je me sou mets volontiers au joug du Seigneur. — Vous dites vrai, mon frère, répliqua le Pape ; mais votre joug est plein de douceur

et votre fardeau est léger. » A ces mots le bon frère se lève, s'écarte quelque peu, et, ravi en extase, demeure immobile depuis le soir jusqu'à la troisième partie de la nuit. Son âme était si prompte à s'abîmer en Dieu que le nom seul du paradis suffisait pour le transporter hors de lui-même ; les enfants mêmes le savaient et couraient après lui en criant : *Paradis, paradis*, pour le faire tomber en extase. Dans leurs entretiens avec lui ses frères évitaient ces sortes de mots, pour lui épargner des ravissements et n'être point privés de sa conversation.

Un jour que le bienheureux Égidius s'entretenait avec saint Bonaventure il lui dit : « Mon père, Dieu nous a fait une grande miséricorde et nous a comblés de grâces ; mais nous qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous correspondre à son infinie bonté et parvenir au salut ? — Si Dieu, répondit le saint docteur, n'accordait à un homme d'autre talent que la grâce de l'aimer, cela seul suffirait. — Quoi ! reprit le bon frère, un ignorant peut aimer Dieu aussi bien qu'un savant ? — Il y a plus, répliqua Bonaventure, une bonne femme peut aimer Dieu bien plus qu'un maître en théologie. » A ces mots le frère Égidius, transporté de joie, va dans le jardin ; puis, se tenant à la porte qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se met à crier : « Venez, hommes simples et sans lettres ; venez, bonnes femmes ; aimez le Seigneur votre Dieu, et vous pourrez être plus grands que le frère Bonaventure. » Après quoi il tomba dans une extase qui dura trois heures<sup>1</sup>. Tel était le troisième disciple de François.

Après leur avoir donné quelques instructions le saint fondateur envoya Pierre et Bernard prêcher dans la Romagne et alla lui-même dans la Marche d'Ancône avec le frère Égidius. Ils louaient Dieu partout, faisaient admirer sa bonté et exhortaient à l'aimer et à le servir ; ils se réjouissaient quand il leur manquait quelque chose, ayant tout donné pour la pauvreté évangélique. Quelques-uns les recevaient humainement et exerçaient envers eux la charité ; mais la

<sup>1</sup> Vita B. Ægidii. Acta SS., 23 avril.

plupart regardaient avec grand étonnement leur habit extraordinaire et l'austérité singulière de leur vie. Dans quelques villes on se moquait d'eux; dans d'autres on les chargeait d'injures et de coups, les appelant vagabonds, fainéants et canailles. Des jeunes insolents leur jetaient de la boue et des pierres et les traînaient dans les rues par leur capuce. Ils souffraient tout avec une extrême patience, sachant combien ces mépris leur étaient utiles devant Dieu.

Quand ils furent revenus à Rivo-Torto il leur arriva sept nouveaux compagnons; le plus remarquable fut le prêtre Silvestre. Il avait vendu des pierres à François pour l'église de Saint-Damien et s'en était fait payer la valeur; lorsqu'il vit l'or que Bernard de Quintavalle distribuait aux pauvres il s'approcha et dit: « François, vous ne m'avez pas bien payé les pierres que je vous ai vendues. » Le serviteur de Dieu prit de l'argent dans le sac et lui en donna à pleines mains, disant: « Seigneur-prêtre, en avez-vous assez pour le paiement complet? » Silvestre répondit: « J'ai ce qu'il me faut; » et il s'en alla content. Peu de jours après, revenant par souvenir sur les paroles et le désintéressement de François, il disait en lui-même: « N'est-il pas bien misérable que moi, vieillard, je recherche avec ardeur les biens temporels, tandis que, pour l'amour de Dieu, ce jeune homme les méprise? » Et la nuit suivante il vit dans le sommeil une croix d'or sortant de la bouche de François et touchant au ciel, et ses bras s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Il reconnut que François était un véritable ami de Dieu et lui demanda la grâce d'être reçu au nombre de ses disciples. Dès lors il passa sa vie dans l'exercice de la contemplation, parlant avec Dieu comme un ami parle à son ami.

Cependant François puisait dans la prière et la pénitence le courage de l'apôtre et la sagesse du législateur. Dans ses communications intimes avec Dieu il disait: « Il n'y a rien sur la terre, ô mon Dieu! que je ne sois prêt à abandonner de bon cœur; rien de si pénible et de si rude que je ne veuille endurer avec joie; rien que je n'entreprenne, suivant les forces de mon corps et de mon

âme, pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ, et je veux, autant qu'il me sera possible, exciter et porter tous les autres à aimer Dieu de tout leur cœur et par-dessus toutes choses. »

Un jour, après une longue prière, il rassembla ses frères et leur dit: « Prenez courage, réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point; que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment pas; car Dieu m'a montré clairement que, par sa bénédiction, il répandra dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le Père. Je voudrais passer sous silence ce que j'ai vu, mais l'honneur m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous, pour prendre le même habit et mener la même vie; j'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de notre côté et se hâtaient fort. Les Français viennent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands courent, toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit de ceux qui vont et qui viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance retentit encore dans mes oreilles.

« Considérons, mes frères, quelle est notre vocation; ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde, c'est encore pour le salut de beaucoup d'autres; c'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissions méprisables et insensés; mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que notre Sauveur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l'argent n'en faisons pas plus d'estime que de la poussière de la route. Ne jugeons point et ne méprisons point les riches qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité: Dieu est leur maître comme le nôtre; il peut les appeler et les justifier. Allez donc annoncer la pénitence pour la rémission des péchés et la paix; vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui recevront avec joie



vous et vos paroles ; d'autres, infidèles, orgueilleux et impies, qui vous blâmeront et se déclareront contre vous. Mettez-vous bien dans l'esprit de supporter tout avec une humble patience ; ne craignez pas ; dans peu de temps beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Soyez donc patients dans la tribulation, fervents dans la prière, courageux dans le travail, et le royaume de Dieu, qui est éternel, sera votre récompense <sup>1</sup>. »

Après ces vives et prophétiques paroles il fit le partage de leur route en forme de croix vers les quatre parties du monde ; il embrassa et bénit chacun de ses frères par cette nouvelle formule d'obédience : « Jetez le fardeau de vos misères dans le sein du Seigneur et il vous nourrira. » Ils partaient, nouveaux chevaliers de Jésus-Christ, allant au midi et au nord chercher des tournois spirituels, pour y vaincre les âmes en champ clos avec les armes invincibles de la chasteté, de l'espérance et de l'amour. Lorsque ces dévoués missionnaires de la paix arrivaient dans un bourg ou dans une ville, ils prêchaient avec candeur ce que le Saint-Esprit leur inspirait. A ceux qui leur demandaient : « Qui êtes-vous ? » ils répondaient : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. » Ils partageaient leurs aumônes avec les pauvres ; partout où ils trouvaient une église ils s'y prosternaient, en disant cette prière que François leur avait enseignée : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises, qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix. »

François, revenu à Rivo-Torto, désirait ardemment avoir tous ses enfants rassemblés autour de lui, afin d'affermir son institution par des règlements particuliers. Il pria le Seigneur, qui rassemblait autrefois le peuple d'Israël dispersé parmi les nations, de réunir sa petite famille, et l'Esprit de Dieu inspira à chacun l'idée du retour.

Comme les apôtres revenus auprès de leur Maître, tous faisaient le récit humble et sin-

cère de ce qui leur était arrivé ; ce qu'ils disaient surtout avec un incroyable plaisir, c'étaient les insultes et les mauvais traitements qu'ils avaient soufferts dans la mission <sup>1</sup> ; ils recommençaient alors leur vie de prière et de pénitence. François leur dit un jour : « Je vois, mes frères, que le Seigneur, par sa bonté, veut étendre notre association. Allons donc à notre mère, la sainte Église romaine ; faisons connaître au souverain Pontife ce que Dieu a daigné commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions nos travaux selon sa volonté et sous ses ordres <sup>2</sup>. »

Alors il écrivit pour eux et pour lui une forme de vie d'un style simple, y mettant l'Évangile pour fondement et y ajoutant quelque peu de préceptes qui paraissaient nécessaires pour rendre leur vie uniforme <sup>3</sup>. C'était comme une grande charte de la pauvreté ; car, outre les trois vœux ordinaires, il y avait une renonciation expresse à toute possession et l'engagement de vivre d'aumônes.

Tous prirent le chemin de Rome, sous la conduite de Bernard de Quintavalle, qu'ils avaient choisi pour le guide et le maître du voyage. Ils s'en allaient joyeux et confiants, charmant la longueur de la route par la prière et de pieux entretiens. En passant à Rieti François vit un chevalier nommé Angélo Tancredi ; il ne le connaissait point ; cependant il l'aborde et lui dit : « Angélo, il y a assez longtemps que vous portez le baudrier, l'épée et les éperons ; il faut maintenant que vous ayez pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue ; je vous ferai chevalier de Jésus-Christ. » Angélo le suivit. Ainsi fut complété ce nombre mystérieux de douze disciples, qui établit une nouvelle conformité entre notre Sauveur Jésus-Christ et François, son parfait imitateur.

Innocent III occupait le siège de Saint-Pierre lorsque les enfants de François et de la pauvreté arrivèrent à Rome ; ils furent reçus par leur vieil ami, l'évêque d'Assise, qui s'y trouvait alors. Il ressentit une grande peine, croyant que ces hommes évangéliques

<sup>1</sup> *Vita S. Franc., a tribus sociis, c. 3.*

<sup>1</sup> Wadding. — <sup>2</sup> *Vita, a tribus sociis, c. 4.* — <sup>3</sup> *Vita S. Franc., a S. Bonaventura, c. 3.*

voulaient quitter son diocèse, nourri par leurs prédications et édifié par leurs exemples ; mais, lorsqu'il apprit le sujet véritable de leur voyage, il les recommanda au cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, qui les aida de sa puissante influence. Innocent III se promenait un jour au palais de Latran, sur une terrasse, lorsqu'il vit un homme chétif et pauvre qui vint l'entretenir de l'établissement d'une nouvelle institution religieuse, fondée sur la pauvreté ; il le rebuta. Mais, pendant la nuit, il vit en songe croître à ses pieds une palme qui devint un très-bel arbre. Il admira, mais ne comprit pas le sens de cette vision ; une lumière divine lui apprit que la palme représentait le pauvre qu'il avait rebuté la veille. Il fit chercher le pauvre, et on lui amena François. Il le reçut au milieu des cardinaux, écouta l'exposition de ses projets, et s'estima heureux de pouvoir donner à l'Église de vrais pauvres, plus dépouillés et plus soumis que les pauvres de Lyon et que les prétendus bons hommes des manichéens, dont l'orgueil et la révolte troublaient le monde. Cependant quelques cardinaux, trouvant cette pauvreté excessive et au-dessus des forces humaines, firent au Pape quelques objections. L'évêque de Sabine se leva et dit : « Si nous refusons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde de rejeter l'Évangile même, puisque la règle qu'il veut faire approuver est conforme à ce que l'Évangile enseigne ; car, dire que la perfection évangélique contient quelque chose de déraisonnable et d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de de l'Évangile. » Innocent fut frappé de cette raison et dit à François : « Mon fils, priez Jésus-Christ qu'il nous fasse connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser vos pieux désirs<sup>1</sup>. »

Le serviteur de Dieu alla se mettre en prière ; il revint bientôt et dit : « Saint-Père, il y avait une fille très-belle, mais pauvre, qui demeurait dans un désert. Un roi la vit, et fut si charmé de sa beauté qu'illa prit pour épouse. Il demeura quelques années avec elle et en

eut des enfants qui avaient tous les traits de leur père et la beauté de leur mère ; puis il revint à sa cour. La mère éleva ses enfants avec grand soin, et dans la suite elle leur dit : « Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi ; allez le trouver, et il vous donnera tout ce qui vous convient. » Et les enfants vinrent auprès du roi. Il leur dit, en voyant leur beauté : « De qui êtes-vous fils ? » Et ils répondirent : « Nous sommes les enfants de cette pauvre femme qui habite au désert. » Et le roi, les embrassant avec une grande joie : « Ne craignez rien, vous êtes mes fils. Si des étrangers se nourrissent de ma table, combien aurai-je plus soin de mes enfants ! » Ce roi, très-saint Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette fille si belle, c'est la pauvreté, qui, étant rejetée et méprisée partout, se trouvait dans ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde : les apôtres, les anachorètes, les cénobites, et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne mère les a envoyés au Roi du ciel, son père, avec la marque de sa royale pauvreté, aussi bien que de son humilité et de son obéissance. Ce grand Roi les a reçus avec bonté, promettant de les nourrir et leur disant : « Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui dispense à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien plus volontiers soignerai-je mes enfants ! » Si le Roi du ciel promet à ceux qui l'imitent de les faire régner éternellement, avec combien plus d'assurance doit-on croire qu'il leur donnera ce qu'il donne toujours et avec tant de libéralité aux bons et aux méchants<sup>1</sup> ! »

« Véritablement, c'est cet homme qui soutiendra l'Église de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine ! » s'écria le Pape Innocent ; et il raconta que la nuit précédente il avait vu, pendant son sommeil, un pauvre soutenir l'église de Latran près de s'écrouler. François s'agenouilla, promit au Pape une

<sup>1</sup> S. Bonavent., c. 3.

<sup>1</sup> *Vita, a' trib. soc.*



obéissance dévouée, reçut la bénédiction apostolique, avec l'approbation verbale de son institution et l'autorisation de prêcher, et, après avoir visité avec ses disciples le tombeau des saints apôtres, ils reprirent tous ensemble le chemin d'Assise, passant par la vallée de Spolète pour y évangéliser la paix.

Bientôt, par un acte solennel, l'abbé des Bénédictins du Monte-Soubazio, pressé par l'évêque d'Assise, donna à François et à sa congrégation l'église de Sainte-Marie-des-Anges ou de la Portioncule. François entrevit dès lors les glorieuses destinées de cette humble chapelle et il s'écria : « C'est ici un lieu saint qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes ; il sera pour nous un monument éternel de la bonté de Dieu. » Et chaque année, en signe de reconnaissance, il envoyait au Monte-Soubazio un petit panier de muges, espèce de petits poissons qui se trouvent en abondance dans la rivière qui coule auprès de Sainte-Marie-des-Anges<sup>1</sup>.

Le nombre des disciples de la pauvreté croissait admirablement. Parmi les nouveaux venus se remarquait le frère Léon ; il fut le confesseur, l'ami intime de François ; ils ne se quittaient pas, voyageaient ensemble, pleuraient ensemble ; ils ont toujours vécu appuyés l'un sur l'autre. François appelait très-amoureusement Léon la petite brebis de Dieu.

Un jour, allant de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges par un froid très-rigoureux, François dit à Léon : « Fasse Dieu que les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ; néanmoins, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. » Un peu plus loin il dit : « O Léon ! quand les frères rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets et ressusciteraient les morts de quatre jours, ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O frère Léon ! si les Frères Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, ce ne serait point là la joie parfaite. » Et un peu

plus loin : « O Léon ! petite brebis de Dieu, si les Frères Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes, de tous les animaux, des arbres, des pierres, de l'eau, ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O frère Léon ! quand les Frères Mineurs convertiraient par leurs prédications tous les peuples infidèles à la foi chrétienne, ce n'est point là la joie parfaite. » Et il continua de parler ainsi l'espace de plusieurs milles.

Enfin Léon, étonné, lui demanda : « O père, je te prie, au nom de Dieu, dis-moi donc où est la joie parfaite. » François répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, bien mouillés, bien souillés de boue, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, le portier nous dira : « Qui êtes-vous ? » Nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il ; vous êtes deux fainéants, deux vagabonds, qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres. » Et il nous laissera à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid. Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure, si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, crois que c'est là une joie parfaite. Si nous continuons de frapper à la porte et que le portier vienne nous donner de grands soufflets et nous dire : « Partirez-vous d'ici, faquins ! allez à l'hôpital, il n'y a rien à manger ici pour vous ; si nous endurons patiemment ces choses, et que nous lui pardonnions de tout notre cœur et avec charité, crois que c'est là une joie parfaite. Si enfin, dans cette extrémité, la faim, le froid, la nuit nous contraignent d'insister avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier, irrité, sorte avec un gros bâton noueux, nous prenne par le capuce, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies ; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons

<sup>1</sup> Wadding. Chalippe.

participer aux souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ô Léon ! crois bien que c'est là la parfaite allégresse ; car, outre tous les dons du Saint-Esprit que Jésus-Christ a accordés et accordera à ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir pour l'amour de Dieu. »

Pendant l'année 1211 François fonda plusieurs couvents, dont les plus considérables furent ceux de Cortone, de Pise et de Bologne. Après avoir parcouru la Toscane il revint à Assise au commencement du carême de l'an 1212, étant dès lors en telle vénération que, quand il entra dans la ville, on sonnait les cloches, le clergé et le peuple venaient le recevoir avec des cantiques de joie et des rameaux. Les uns touchaient ses habits, les autres baisaient la trace de ses pas ; on s'estimait heureux de pouvoir lui baiser les pieds ou les mains. Son compagnon, étonné qu'il souffrit ces honneurs, lui en demanda la raison ; le saint homme répondit : « Sachez, mon frère, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer, comme une image renvoie tout l'honneur qu'on lui rend à son original, et les autres y gagnent, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures. » Il prêcha dans Assise pendant ce carême et fit plusieurs conversions ; la plus remarquable est celle de sainte Claire<sup>1</sup>.

Elle était de la ville même, d'une famille noble. Son père était chevalier, tous ses parents étaient engagés dans la profession des armes, et sa maison était riche, selon le pays. Sa mère, Hortulane, était fort pieuse et adonnée aux bonnes œuvres ; elle fit même le pèlerinage de la Terre-Sainte. Étant près d'accoucher de cette fille elle pria Dieu avec instance de la délivrer heureusement. Elle entendit une voix qui lui dit : « Ne crains point ; tu mettras au monde une lumière qui l'éclairera. » C'est pourquoi elle nomma sa fille Claire. Dès son enfance elle fut charitable envers les pauvres et appliquée à la prière, en sorte que, n'ayant point d'autres marques pour compter les *Pater* qu'elle disait, elle se servait d'un monceau de petites pierres. Elle portait un cilice sous ses habits précieux et

refusa un mariage avantageux, résolue de consacrer à Dieu sa virginité.

Ayant ouï parler de saint François, qui ramenait au monde la perfection oubliée depuis longtemps, elle désira l'entretenir, et lui, de son côté, sur la réputation de Claire, souhaitait de la voir et de la gagner à Dieu. Ils se rendirent plusieurs visites, mais avec les précautions nécessaires pour éviter l'éclat. François lui persuada de se consacrer à Dieu, et elle se mit entièrement sous sa conduite. Elle exécuta son dessein le dimanche des Rameaux, 18 mars 1212. Le matin elle alla à l'église avec les autres dames, magnifiquement parée ; mais, pendant que les autres s'empressaient à recevoir les rameaux, Claire demeura à sa place par modestie, et l'évêque, descendant de l'autel, vint lui donner la palme, comme un présage de la victoire qu'elle allait remporter sur le monde. La nuit suivante elle prépara sa fuite, suivant l'ordre du saint homme, se faisant accompagner comme la bienséance le demandait. Elle sortit secrètement de la maison et de la ville, et se rendit à Sainte-Marie-des-Anges, autrement la Portioncule, où les frères, qui chantaient matines, la reçurent avec les cierges allumés. Là, devant l'autel de la Reine des vierges, François lui coupa les cheveux et la revêtit de l'habit de pénitence. Tout ce qu'elle avait apporté de précieux fut distribué aux pauvres. François la conduisit aussitôt dans un monastère de religieuses de Saint-Benoît, à Saint-Paul d'Assise. Claire était dans sa dix-huitième année.

Ses parents, ayant appris sa retraite, entrèrent en furie et accoururent en troupe à Saint-Paul ; ils employèrent la violence et la douceur pour ramener Claire, lui représentant que cette bassesse déshonorait sa famille et n'avait point d'exemple dans le pays ; mais Claire, prenant le tapis de l'autel, découvrit sa tête rasée et protesta qu'on ne l'arracherait point du service de Jésus-Christ. Elle souffrit cette persécution pendant plusieurs jours, et enfin, par sa fermeté, elle obligea ses parents à se tenir en repos. Peu de jours après son entrée à Saint-Paul elle se rendit à Saint-Ange, du même ordre de Saint-Benoît ; mais, n'y ayant pas l'esprit tranquille,

<sup>1</sup> Wadding, n. 26.



elle vint se fixer à Saint-Damien, par l'ordre de saint François.

Elle était encore à Saint-Ange quand elle attira sa sœur Agnès, plus jeune qu'elle. Comme toutes deux s'aimaient tendrement, leur séparation leur était plus sensible. Claire pria donc Dieu ardemment d'inspirer à sa sœur la même résolution qu'à elle, et sa prière fut si promptement exaucée qu'Agnès la suivit au bout de seize jours ; mais cette retraite excita de nouveau l'indignation de leurs parents. Dès le lendemain ils accoururent, au nombre de douze, au monastère de Saint-Ange. Ils feignirent d'abord de venir avec un esprit de paix ; mais, étant entrés, ils se tournèrent vers Agnès, car ils n'espéraient plus rien de Claire, et lui dirent : « Qu'êtes-vous venue faire ici ? Revenez promptement à la maison avec nous. » Elle répondit qu'elle ne voulait point quitter sa sœur. Un chevalier se jeta sur elle en furie, la frappant à coups de poing et de pied, et la tira par les cheveux, tandis que les autres l'enlevaient sur leurs bras. Elle appela sa sœur au secours ; et comme ces hommes la traînaient en descendant la montagne, déchirant ses habits et semant le chemin de ses cheveux, Claire se mit en prière, et Agnès se trouva si pesante qu'ils ne purent la lever de terre, même avec le secours de ceux qui accoururent des champs et des vignes. Enfin Claire vint sur le lieu et pria ses parents de se retirer, ce qu'ils firent à regret. Agnès se releva avec joie, se consacra à Dieu, et saint François lui coupa les cheveux de sa main.

Sainte Claire passa ensuite à Saint-Damien, la première église que saint François avait réparée, et celui-ci l'y établit supérieure de ce monastère naissant. La sainte eut la consolation de voir sa mère, Hortulane, et plusieurs autres dames de sa famille, venir avec elle embrasser les austérités de la pénitence. Sa communauté fut bientôt composée de seize personnes, dont trois étaient de l'illustre maison des Ubaldini de Florence. Des princesses même trouvèrent plus de gloire dans la pauvreté de Claire que dans la possession des biens, des plaisirs et des honneurs du monde. En peu d'années le

nouvel ordre prit des accroissements considérables ; il eut des monastères à Pérouse, à Arezzo, à Padoue, à Rome, à Venise, à Mantoue, à Bologne, à Spolète, à Milan, à Sienne, à Pise et dans les principales villes d'Allemagne. Agnès, fille du roi de Bohême, en fonda un dans la ville de Prague et s'y fit elle-même religieuse. La bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis, se consacra de même à Dieu, sous la règle de sainte Claire, dans le monastère qu'elle fit bâtir dans le bois de Longchamp, près de Paris.

Sainte Claire et ses filles pratiquèrent des austérités qui jusqu'alors avaient été presque entièrement inconnues parmi les personnes de leur sexe. Elles allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle, et ne rompaient jamais le silence, sinon quand la nécessité ou la charité les y obligeait. Non contente de faire quatre carêmes et de pratiquer les mortifications générales, Claire portait toujours un cilice fait de crin ; elle jeûnait toutes les veilles de fêtes ; elle ne vivait que de pain et d'eau depuis le mercredi des Cendres jusqu'à Pâques et depuis le 11 novembre jusqu'à Noël ; encore, durant tout ce temps-là, ne prenait-elle aucune nourriture les lundis, les mercredis et les vendredis. Quelquefois elle couvrait de branches la terre sur laquelle elle couchait et n'avait qu'un tronc d'arbre pour oreiller. Elle se donnait encore de rudes disciplines. Tant d'austérités affaiblirent notablement sa santé, en sorte que saint François et l'évêque d'Assise l'obligèrent de coucher sur un mauvais lit et de ne passer aucun jour sans prendre au moins un peu de nourriture. Malgré cet amour extraordinaire pour la pénitence on ne remarquait en elle rien de sombre ni de triste ; elle avait, au contraire, un visage gai et serein, qui annonçait combien elle trouvait de douceur dans toutes ses mortifications.

Saint François avait voulu que son ordre fût principalement fondé sur la pauvreté ; il ordonna que l'on y vécût de ce que l'on recevait chaque jour de la charité des fidèles, sans permettre que l'on y possédât aucun revenu fixe. Sainte Claire se fit toujours gloire d'être animée de son esprit. Une for-

tune considérable lui étant échue par la mort de son père, elle distribua tous ses biens aux pauvres et ne retint quoi que ce fût pour son monastère. Lorsque le Pape Grégoire IX voulut apporter quelque mitigation à l'article de la règle qui avait la pauvreté pour objet et qu'il proposa de doter le monastère de Saint-Damien, elle le conjura de la manière la plus vive et la plus touchante de ne rien changer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, et ce qu'elle sollicitait lui fut accordé. Les autres corps religieux demandaient à Innocent IV qu'il leur permit de posséder des biens; elle présenta une requête à ce Pontife pour le prier de maintenir son ordre dans le privilège singulier de la pauvreté évangélique. Innocent le fit, en 1251, par une bulle qu'il écrivit de sa propre main et qu'il arrosa de ses larmes.

L'humilité de sainte Claire ne le cédait en rien à son amour pour la pauvreté. Quoiqu'elle ne s'arrogeait aucun privilège; toute son ambition était d'être la servante des servantes de ses sœurs. Elle lavait les pieds des sœurs converses quand elles revenaient de la quête; elle servait à table et se chargeait du soin des malades les plus dégoûtants. Lorsque, dans ses prières, elle demandait à Dieu leur guérison, qu'elle obtint plusieurs fois, elle les envoyait aux autres sœurs, afin qu'on ne lui attribuât point le miracle. Son obéissance la rendait toujours prête à faire ce que lui ordonnait saint François; elle semblait être entièrement dépouillée de sa propre volonté, et disait souvent à son bienheureux père : « Disposez de moi comme il vous plaira; je suis à vous depuis que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma volonté; je ne peux plus être à moi<sup>1</sup>. »

Telles étaient les deux branches de la famille spirituelle de saint François. Nous verrons, en 1221, s'y joindre une troisième branche, sous le nom de tiers-ordre.

Après l'établissement des deux premiers François éprouva d'indicibles douleurs et dans l'âme et dans le corps. Il hésitait entre la vie contemplative et la vie active. La plupart de ses disciples et lui-même étaient des

hommes grossiers, sans lettres, ne connaissant pas la sainte Écriture et les secrètes profondeurs de la théologie; ils ne pouvaient opposer à l'orgueil que la folie de la croix. « Dieu mit ce doute dans l'âme de son serviteur, dit saint Bonaventure, afin que sa vocation apostolique lui fût révélée du Ciel, et aussi pour le rendre encore plus humble, en l'abandonnant à la seule faiblesse humaine. » François assembla ses frères et leur dit : « Mes frères, que me conseillez-vous? Lequel des deux jugez-vous le meilleur, que je vague à l'oraison ou que j'aille prêcher? Je suis un homme simple, qui ne sais pas bien parler; j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. D'ailleurs on gagne beaucoup en priant; c'est la source des grâces, et en priant on ne fait que distribuer aux autres ce que Dieu a communiqué. La prière purifie nos cœurs et nos affections, nous unit au seul vrai et souverain bien avec une grande vigueur de vertu. La prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel; c'est un emploi qui distrait et dissipe, et mène au relâchement de la discipline. Enfin dans l'oraison nous parlons à Dieu, nous l'écoutons et nous conversons avec les anges, comme si nous menions une vie angélique. Dans la prédication il faut avoir beaucoup de condescendance pour les hommes, et, vivant parmi eux, voir et entendre, parler et penser en quelque sorte comme eux, d'une manière tout humaine. Mais il y a une chose qui paraît l'emporter sur tout cela devant Dieu : c'est que le Fils unique, qui est dans le sein du Père, et la souveraine Sagesse, est descendu du ciel pour sauver les âmes, pour instruire les hommes par son exemple et par sa parole, pour les racheter de son sang et pour leur faire de ce sang un bain et un breuvage. Tout ce qu'il avait il l'a donné libéralement et sans réserve pour notre salut. Or, étant obligé de faire toutes choses selon le modèle qui nous est montré en sa personne, comme sur une haute montagne, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que j'interrompe mon repos pour aller travailler au dehors<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Vie de sainte Claire. Acta SS., 12 août.

<sup>1</sup> S. Bonavent., c. 12.



Pour sortir de cette fâcheuse incertitude il envoya deux de ses religieux, Philippe et Masséo, au frère Silvestre, prêtre, qui était alors sur la montagne d'Assise, continuellement occupé à la prière, pour lui demander de consulter Dieu sur ce doute. Il donna la même commission à Claire, lui recommandant aussi d'y employer ses filles, et en particulier celle qui paraissait la plus pure et la plus simple. Quand les deux religieux revinrent François les reçut avec beaucoup de respect et tendresse; il leur lava les pieds, les embrassa et leur fit donner à manger. Puis il les mena dans le bois, où il se mit à genoux, la tête nue et baissée, les mains croisées sur la poitrine, et il dit : « Apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. » Masséo répondit : « Mon très-cher frère et mon père, Silvestre et Claire ont reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ précisément la même réponse : Allez et prêchez. Ce n'est pas seulement pour votre salut que Dieu vous a appelé; c'est aussi pour le salut des hommes, et il mettra ses paroles dans votre bouche. » Aussitôt François se lève, et, comme les antiques prophètes d'Israël, saisi de l'Esprit de Dieu et embrasé d'amour, il marche en s'écriant : « Allons au nom du Seigneur ! »

La première prédication de François, après qu'il eut été revêtu de cette nouvelle force apostolique, fut à Bevagna. Un miracle vint confirmer sa parole; il guérit une jeune fille aveugle, et il convertit un grand nombre de pécheurs, dont plusieurs se joignirent à lui et devinrent des apôtres de la pénitence et de la paix. Tant d'âmes gagnées à la vie chrétienne en un seul lieu lui firent naître le désir d'aller prêcher la foi dans l'Orient et d'y mourir pour Jésus-Christ; mais, ne voulant rien faire sans la permission du souverain Pontife, il partit pour Rome, prêchant et faisant des miracles partout où il passait. François expose à Innocent III le merveilleux accroissement de son ordre, la sainte vie de ses frères et son généreux projet de régénérer le vieux monde de l'Orient et d'aller prêcher l'Évangile chez les peuples encore assis à l'ombre de la mort; et à ces paroles la

grande âme d'Innocent tressaille de bonheur.

François prêcha à Rome avec beaucoup de succès; il y acquit deux excellents disciples, le Romain Zacharie et l'Anglais Guillaume. Revenu à Sainte-Marie-des-Anges il donna ses dernières instructions, et, laissant Pierre de Catane pour supérieur, il partit pour le Levant, accompagné d'un seul frère. A Ascoli il prêcha et gagna trente disciples, tant clercs que laïques. Il s'embarqua dans un navire qui faisait voile pour la Syrie; poussé en Esclavonie par des vents contraires, il attendit quelques jours, dans l'espérance de trouver un autre vaisseau; mais aucun ne se présenta. Il fut reçu comme pauvre par des matelots qui allaient à Ancône. A peine débarqué il continua de répandre la parole de Dieu, comme une précieuse semence, et elle produisit une ample moisson. Un célèbre poète de cette époque, un troubadour, lauréat de Frédéric II, que sa supériorité avait fait nommer le roi des vers, entra un jour dans l'église d'un monastère du bourg de San-Sévérino, où le serviteur de Dieu prêchait sur le mystère de la croix. Dieu ouvrit les yeux du poète; il vit deux épées lumineuses croisées à travers la poitrine de François, et il connut que c'était là le saint homme dont on publiait de si grandes choses. Transpercé lui-même par le glaive de la parole divine, il renonça à toutes les vanités du monde et embrassa l'institut des Mineurs. François, le voyant passer si parfaitement des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, le nomma frère Pacifique. Ce fut un homme d'une grande sainteté, et il fut le premier ministre provincial de France.

C'est à la même époque que l'archevêque de Milan, Henri Satalas, établit les Frères Mineurs dans sa ville, où ils s'étaient acquis une grande estime par leurs vertus et par leurs prédications, et que les Ubaldini de Florence donnèrent à François un très-antique couvent, autrefois bâti par les religieux de saint Basile, au milieu d'un bois, à quelques lieues de la ville. François vint y mettre quelques-uns de ses frères, visita ses établissements de la Toscane en évangélisant

ce pays, et revint à Sainte-Marie-des-Anges. C'était à la fin d'octobre. Le repos qu'il prit après tant de fatigues fut de s'appliquer à l'instruction de ses disciples et à la prière, surtout à l'oraison mentale.

« Un religieux, disait François à ses frères, doit désirer principalement avoir l'esprit d'oraison. Je crois que sans cela on ne saurait obtenir de Dieu des grâces particulières, ni faire de grands progrès dans son service. Lorsqu'on se sent triste et troublé il faut aussitôt recourir à l'oraison, et se tenir là, devant le Père céleste, jusqu'à ce qu'il rende la joie du salut; car la tristesse et le trouble rouillent l'âme si on ne la purifie pas par les larmes. O mes frères ! ayez intérieurement et extérieurement la sainte joie que Dieu donne. Quand son serviteur s'applique à l'avoir et à la conserver, cette joie spirituelle, qui vient de la pureté du cœur, de la ferveur de l'oraison et des autres pratiques de vertu, les démons ne peuvent lui faire aucun mal, et ils disent : « On ne saurait nuire à ce serviteur de Dieu ; nous ne trouvons aucune entrée chez lui ; il a toujours de la joie, en tribulation comme en prospérité. » Mais ils sont bien contents quand ils peuvent la lui ôter ou la diminuer au moins ; car, s'ils parviennent à mettre en lui un peu du leur, ils feront bientôt d'un cheveu une poutre, en y ajoutant toujours quelque chose, à moins qu'on ne s'efforce de détruire leur ouvrage par la vertu de la prière et du repentir. C'est au démon et à ses membres d'être dans la tristesse ; mais, pour nous, il faut toujours nous réjouir dans le Seigneur. »

Un autre jour, assis au milieu de ses frères et les entretenant de la prière vocale, il paraphrasa l'Oraison dominicale de la manière qui suit :

« Notre Père très-heureux et très-saint, notre Créateur, notre Rédempteur et notre Consolateur, qui êtes aux cieux, dans les anges, dans les saints ; qui les illuminez, afin qu'ils vous connaissent, et qui les embrasez de votre amour ; car, Seigneur, vous êtes la lumière et l'amour qui habitez en eux et qui les remplissez de béatitude ; vous êtes le bien souverain et éternel de qui viennent tous les

biens, et sans vous il n'y en a aucun. Que votre nom soit sanctifié ; pour cela faites-vous connaître à nous par des lumières vives ; que nous puissions découvrir quelle est l'étendue de vos bienfaits, la durée de vos promesses, la sublimité de votre majesté et la profondeur de vos jugements. Que votre règne arrive, afin que vous régniez en nous par votre grâce, et que vous nous fassiez parvenir à votre royaume, où vous êtes vu clairement et parfaitement aimé, où l'on est heureux en votre compagnie, et où l'on jouit de vous éternellement. Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel, afin que nous vous aimions de tout notre cœur, ne nous occupant que de vous ; de toute notre âme, vous désirant toujours ; de tout notre esprit, rapportant à vous toutes nos vues et cherchant votre gloire en toutes choses ; de toutes nos forces, employant à votre service, pour votre amour, tout ce qu'il y a de puissance dans nos corps et dans nos âmes, sans en faire aucun autre usage ; que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, faisant nos efforts pour attirer tous les hommes à votre amour, ayant de la joie du bien qui leur arrive comme si c'était à nous, compatissant à leurs maux et n'offensant personne en quoi que ce soit. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; c'est votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous vous le demandons, afin de nous rappeler l'amour qu'il nous a témoigné, et ce qu'il a dit, fait et enduré pour nous, de nous en donner l'intelligence et nous le faire révéler. Remettez-nous nos dettes, par votre ineffable miséricorde, par la vertu de la Passion de votre Fils bien-aimé, par les mérites et par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et de tous vos élus. Comme nous remettons nous-mêmes les leurs à ceux qui nous doivent ; ce qui ne serait pas tout à fait remis de notre part, faites-nous la grâce, Seigneur, de le remettre entièrement, afin que, pour l'amour de vous, nous aimions sincèrement nos ennemis et nous intercédions pour eux auprès de vous avec ferveur ; que nous ne rendions à personne le mal pour le mal, et qu'en vous nous tâchions de faire du bien à tous. Et ne nous induisez point en tentation, cachée, mani-



feste, subite, mortelle. Mais délivrez-nous du mal, passé, présent et à venir. Ainsi soit-il <sup>1</sup>. »

Cependant les douleurs récentes de son âme, les rudes fatigues de son corps, la prodigieuse et incessante activité de son esprit affaiblirent François, et il tomba dans une grave maladie. C'était une fièvre de langueur qui ruinait ses forces. L'inquiétude de son zèle augmentait encore son mal. Dans l'ardeur de sa charité, qui s'étendait jusqu'aux extrémités du monde, il adressa cette lettre à tous les chrétiens.

« A tous les chrétiens, clercs, religieux, laïques, hommes et femmes qui sont par toute la terre. Oh! qu'heureux et bénis sont ceux qui aiment Dieu et qui accomplissent bien ce que Jésus-Christ ordonne dans l'Évangile : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même! » Aimons Dieu et adorons-le avec une grande pureté d'esprit et de cœur; car c'est là ce qu'il demande avant toutes choses. Il a dit que les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, et que c'est en esprit et en vérité que doivent l'adorer ceux qui l'adorent. Je vous salue en Notre-Seigneur <sup>2</sup>. » Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre plus longue, qui est une véritable instruction sur la foi et la morale chrétiennes.

Voilà de quelle manière François exerçait son zèle pendant sa maladie. Aussitôt qu'il fut mieux, dans le mois d'avril, il partit avec Bernard de Quintavalle et quelques autres frères pour aller, par l'Espagne, au Maroc, prêcher l'Évangile au miramolin et à ses sujets. Ils traversèrent l'Italie et les Alpes en prêchant la pénitence et la paix, faisant des miracles, gagnant des disciples et fondant des couvents. Sa sainteté jetait dès lors un si merveilleux éclat qu'un acte de donation de cette époque commence par ces mots : « Nous accordons à un homme nommé François, que tout le monde regarde comme un saint, etc. <sup>3</sup>. » Aucun obstacle ne put arrêter nos pauvres missionnaires. François, malgré la faiblesse de son corps, marchait vite; il courait devant ses disciples, tant le désir de la mort le

pressait. Après avoir passé à pied dans les provinces méridionales de la France ils entrèrent en Espagne par la Navarre. François alla d'abord à Burgos présenter à Alphonse IX, roi de Castille, ses projets; il en reçut l'autorisation d'établir son ordre dans ses États. On lui donna près de Burgos une petite église de Saint-Michel, où il mit quelques frères, et alla fonder un couvent dans une maison de Logrono, dans la Vieille-Castille, que le père d'un jeune homme qu'il avait guéri miraculeusement lui avait donnée. Mais, au moment où il se disposait à passer en Afrique, une violente maladie l'arrêta. Il sacrifia ses désirs à la volonté de Dieu et revint en Italie attendre un moment plus favorable et conduire son troupeau.

De retour à Sainte-Marie-des-Anges il blâma fortement Pierre de Catane, son vicaire général, qui avait bâti une grande maison pour les hôtes; il la trouvait trop somptueuse, car partout il voulait voir reluire la sainte pauvreté : c'était là son luxe et sa magnificence. Il disait à ceux de ses disciples qu'il envoyait faire une fondation :

« Voici comment il faut bâtir. Les frères doivent premièrement examiner le terrain, et voir combien d'arpents leur suffisent, faisant beaucoup d'attention à la sainte pauvreté qu'ils ont volontairement promise à Dieu de garder et au bon exemple qu'il leur convient de donner en cela. Ensuite, s'adressant à l'évêque du lieu, ils lui diront : « Seigneur, un homme nous a donné, pour l'amour de Dieu et le salut de son âme, une place propre à bâtir un couvent. Comme vous êtes le pasteur de tout le troupeau qui vous est confié, et que, pour tous les Frères Mineurs qui sont maintenant dans votre diocèse, aussi bien que pour ceux qui y demeureront dans la suite, vous êtes un protecteur et un père plein de bonté, nous vous demandons de faire en cet endroit-là une demeure simple et pauvre, avec la bénédiction de Dieu et la vôtre. » Ensuite ils creuseront un grand fossé, et au lieu de muraille ils planteront une bonne haie, comme une marque de pauvreté et d'humilité. Que la maison ne soit faite que de bois et de terre, avec des cellules où ils puissent prier et travailler, tant pour fuir l'oisiveté que pour gar

<sup>1</sup> S. *Francisci Opera*, part. 1, p. 17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1.  
— <sup>3</sup> Wadding, t. 1, p. 157.

der les bienséances de leur profession. L'Église doit être petite ; car il ne faut pas que, sous prétexte d'y prêcher, ni pour quelque raison que ce puisse être, ils en fassent bâtir de grandes et de belles. Ils donneront meilleur exemple au peuple en prêchant dans les autres Églises, et montreront mieux par là qu'ils sont véritablement humbles. Lorsque des prélats, des clercs, des religieux des autres ordres ou des séculiers viendront les

voir, une maison pauvre et des cellules étroites seront pour eux une instruction plus édifiante que des discours bien préparés <sup>1</sup>. »

L'ordre des Frères Mineurs en était là dans l'année 1215, quand le saint fondateur se rendit au concile œcuménique de Latran, que le Pape Innocent III avait convoqué pour régler les intérêts généraux de l'univers chrétien.

<sup>1</sup> Barthélemy de Pise, l. 1, conform. 12, cap. 22. — Chavin, *Hist. de S. François d'Assise*.

## § VI

### AFFAIRES DE L'EMPIRE ET DE JEAN SANS TERRE.

Des événements graves s'étaient passés en Orient et en Occident. L'empire d'Allemagne avait encore subi une révolution politique et changé de maître. En l'an 1209 Otton de Saxe, protégé d'Innocent III, fit le voyage d'Italie pour recevoir la couronne impériale. Au mois de septembre il passait auprès de la cabane de Rivo-Torto, où saint François demeurait avec ses premiers disciples. Le saint lui envoya par deux frères ce message prophétique : « La gloire dont tu es environné ne durera pas longtemps <sup>1</sup>. »

Otton reçut la couronne impériale des mains du Pape, le dimanche 14 octobre, dans l'Église de Saint-Pierre. Il y eut entre les Romains et les Allemands une querelle sanglante dans laquelle plusieurs de ces derniers trouvèrent la mort. Un différend plus grave suivit bientôt : ce fut celui de l'empereur et du Pape.

Otton IV avait juré, et par ses ambassadeurs et par lui-même, de rendre et de faire rendre à l'Église romaine les terres qui lui appartenaient, notamment celles de la comtesse Mathilde ; en second lieu, de conserver à l'Église romaine ses droits de suzeraineté sur le royaume de Sicile. A peine sacré et couronné Otton se montra parjure ; il refusa

de rendre les terres de la comtesse Mathilde et attaqua celles du roi de Sicile, le jeune Frédéric, dont Innocent III était non-seulement le suzerain, mais le tuteur. Le Pape le fit avertir par l'archevêque de Pise et par d'autres prélats de garder ses serments et de rendre justice à l'Église. Ces avertissements furent inutiles. D'autres n'ayant pas eu plus d'effet, le Pape l'excommunia dès l'année suivante (1210). Otton n'en devint que plus hostile, envahit des terres de l'Église romaine, empêche tout le monde d'aller à Rome. Le Pape alors déclare tous ses sujets absous du serment de fidélité, et défend, sous peine d'excommunication, de le reconnaître pour empereur.

Otton ne rentrant pas en lui-même, le Pape fait renouveler l'excommunication, en l'an 1211, par les patriarches d'Aquilée et de Grade, par les archevêques de Ravenne et de Gênes, ainsi que par les suffragants de Milan, dont l'Église était vacante. Cependant le Pape envoya jusqu'à cinq fois à Otton pour traiter de la paix ; mais rien ne put fléchir le prince allemand, qui voulait chasser de l'Italie le roi Frédéric et même lui enlever la Sicile. Il voulait de plus se venger du roi de France, Philippe-Auguste, pour les terres qu'il avait conquises sur le roi d'Angleterre, son oncle. Le Pape se réduisit jusqu'à vouloir tolérer

<sup>1</sup> Vinc. de Beauvais, *Miroir historial*, l. 3, c. 90.



tout le dommage que l'empereur avait fait ou ferait à l'avenir sur les terres de l'Église. Otton ayant refusé d'y entendre, le Pape résolut de le déposer<sup>1</sup>.

En Allemagne l'archevêque Sigefroi de Mayence, archichancelier de l'empire et légat du Saint-Siège, publia l'excommunication contre Otton et envoya des lettres à tous les évêques, avec ordre d'en faire autant. Dans deux assemblées qu'il convoqua, l'une à Bamberg et l'autre à Nuremberg, il fut question de la déchéance d'Otton et de l'élection d'un autre empereur.

Les princes se divisèrent; il y eut même quelques guerres particulières; mais enfin les principaux déclarèrent Otton déchu et élurent à sa place le jeune Frédéric, roi de Sicile, qui consentit à son élection. A cette nouvelle Otton quitta l'Italie et repassa en Allemagne vers le carême de l'année 1212. Frédéric, de son côté, vint de Sicile à Rome, où le Pape, qui avait favorisé son élection, le reçut avec grande joie, le défraya et le fit conduire par mer jusqu'à Gênes. Ayant traversé la Lombardie, Frédéric entra par la vallée de Trente en Allemagne; il est reçu par l'évêque de Coire et l'abbé de Saint-Gall, lui le conduisent jusqu'à Constance.

Otton vient avec des troupes pour s'opposer à ses progrès; mais, se trouvant le plus faible, il retourna en Saxe. L'année suivante il se ligue avec son oncle, le roi Jean d'Angleterre, contre le roi de France; mais en 1214 il est complètement défait à la bataille de Bouvines. Cet échec ruine ses affaires; il se voit abandonné de tout le monde et meurt, sans postérité et sans gloire, le 19 mai 1218, dans la quarantième année de son âge.

Tel fut Otton IV, qui ne parut empereur que pour se montrer ingrat et parjure envers le Pape, son bienfaiteur. Lui aussi posait ou supposait en principe que l'empereur romain-allemand était la loi vivante et suprême des peuples et des rois et le seul propriétaire du monde.

Son oncle, le roi Jean d'Angleterre, avait

une politique semblable et une conduite pire encore. Richard Cœur-de-Lion était mort le 6 avril 1199, sans laisser d'enfants légitimes. Dans l'ordre régulier de la succession héréditaire la couronne, à sa mort, devait être dévolue à son neveu Arthur, fils de son frère aîné, Geoffroi, duc de Bretagne, âgé de douze ans. Le jeune prince avait été autrefois déclaré héritier présomptif; mais sa mère, Constance, par son indiscrétion et ses caprices, s'était aliéné l'esprit de Richard, son oncle, tandis que la vieille et adroite Éléonore travaillait avec assiduité à resserrer les liens de l'affection entre ses deux fils. Sous sa direction Jean avait presque effacé le souvenir de ses premières trahisons, et, en récompense de sa fidélité, avait obtenu de son frère la restitution d'une grande partie de ses propriétés. Lorsque Richard fut sur son lit de mort il parut mettre en oubli tous les droits d'Arthur; il déclara Jean son successeur, lui légua les trois quarts de ses trésors, et ordonna à toutes les personnes présentes de lui rendre hommage<sup>1</sup>.

Jean sans Terre fut reconnu sans difficulté comte de Poitou, duc d'Aquitaine et de Normandie; mais les habitants du Maine, de la Touraine et de l'Anjou, se déclarèrent ouvertement pour le duc Arthur, dont la mère avait confié la personne au roi de France, Philippe-Auguste. En Angleterre il y eut de l'hésitation pour la reconnaissance du roi Jean; l'élection y mit un terme. L'archevêque Hubert de Cantorbéry dit publiquement, en présence du nouveau roi et à son couronnement : « Écoutez bien tous. Votre discrétion doit savoir que nul n'a droit de succéder à un autre sur le trône si auparavant il n'a été, après l'invocation de l'Esprit-Saint, élu unanimement par l'universalité du royaume. C'est ainsi que Dieu même choisit Saül et David, qui n'étaient ni l'un ni l'autre de race royale, le premier parce qu'il était brave, le second parce qu'il était saint et humble. De cette manière celui qui surpasse les autres en vertu les gouverne aussi par la puissance. Que si, dans la famille du roi défunt, il se trouve quelqu'un de cette condi-

<sup>1</sup> Godofr., *Chron.*, ann. 1211. Fleury, I. 77, n. 4

<sup>1</sup> Hoved., 449. Lingard, t. 3.

tion, c'est lui qu'il faut élire de préférence. Nous parlons ainsi pour l'illustre Jean, ici présent, frère de notre roi Richard, lequel, après avoir invoqué la grâce de l'Esprit-Saint, nous avons choisi, tant pour son mérite que parce qu'il est du sang royal <sup>1</sup>. » Ainsi parla le primat d'Angleterre, et le roi Jean, ainsi que toute l'assemblée, témoignèrent leur adhésion à ces principes.

Une guerre éclata entre le roi d'Angleterre et celui de France ; mais, à la sollicitation du cardinal-légat Pierre de Capoue, il y eut d'abord une suspension d'armes, qui fut suivie de la paix le 23 mai 1200. L'incontinence du roi Jean ralluma bientôt la guerre. Marié depuis douze ans à l'héritière du comte de Gloucester, il la répudia, après être devenu roi, sous prétexte de parenté et d'après une sentence de l'archevêque de Bordeaux. Il envoya immédiatement des ambassadeurs à Lisbonne pour demander la princesse de Portugal ; mais, avant qu'il pût recevoir une réponse, il vit et épousa subitement Isabelle, fille du comte d'Angoulême, qui avait été promise publiquement au comte de la Marche et épousée par lui en secret. La princesse de Portugal se vit ainsi privée d'un mari, et le comte de la Marche d'une femme. Les plaintes de l'une et les menaces de l'autre furent également méprisées. Le comte de la Marche appela de l'injustice du roi d'Angleterre à la justice du roi de France, leur commun suzerain. Comme le premier néglige de réparer ses torts, la guerre éclate. Jean perd beaucoup de villes ; mais il parvient à s'emparer de la personne d'Arthur, son neveu ; il le tient quelque temps en prison et ensuite passe pour l'avoir mis à mort. Comme vassal du roi de France, en sa qualité de duc de Normandie, il est cité devant la cour des pairs, et, sur son refus de comparaître, déclaré convaincu de parricide et de félonie et déchu de toutes les terres qu'il avait en France à titre de fief. En exécution de cet arrêt Philippe s'empare de plusieurs villes et provinces. Jean a recours au Pape, et se plaint que Philippe, violant les traités et les serments, avait occupé par force le comté de Poitou.

Innocent envoie deux légats pour intimier à l'un et à l'autre prince de suspendre les hostilités, de rétablir la paix, avec ordre de publier l'interdit dans le royaume de celui qui résisterait aux commandements apostoliques, réservant du reste aux deux princes leurs droits respectifs. C'est ce qu'on voit par les lettres que le Pontife écrivit tant au roi et aux évêques de France qu'au roi et aux évêques d'Angleterre, en les priant de recevoir avec bonté ses légats, de travailler avec eux pour faire ou la paix, ou une trêve, et tourner leurs armes contre les infidèles <sup>1</sup>.

Jean déclara qu'il s'en rapportait volontiers au jugement du Pontife ; mais Philippe, qui se voyait avec peine enlever une si belle occasion de faire des conquêtes, répondit, après avoir assemblé son conseil, qu'il n'appartenait point aux Papes de s'ingérer dans les différends des rois, et qu'il n'était pas tenu d'obéir aux commandements apostoliques dans les choses qui regardaient les feudataires de son royaume.

Innocent, dans sa réponse, lui fait voir que rien n'appartient plus à sa sollicitude pastorale que d'admonester les princes chrétiens et de les porter à la paix, afin d'empêcher les sacrilèges, les rapines et autres crimes sans nombre qui naissent de la guerre. « Jésus-Christ dit : *Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le seul à seul*, etc. Or voilà que votre frère le roi d'Angleterre se plaint de vous ; il vous a averti plusieurs fois en particulier, tant par lettres que de vive voix ; il a employé la médiation de plusieurs seigneurs pour vous obliger à lui faire justice ; enfin il vous a dénoncé à l'Eglise, qui, aimant mieux user avec vous de l'affection paternelle que de l'autorité judiciaire, vous a charitablement averti de cesser de faire tort à votre frère et de vous accorder avec lui. Que reste-t-il donc, si vous n'écoutez pas l'Eglise, sinon de vous traiter, nous le disons à regret, comme un païen et un publicain ? Car, puisqu'il faut choisir l'un ou l'autre, nous aimons mieux vous déplaire que d'offenser Dieu. Vous direz que vous ne faites point de tort au roi d'Angleterre ; il dira que vous lui en faites. Que ferons-nous

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1199.

<sup>1</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 68, 69, 70 et 167.



sur cette contestation? Manquerons-nous à rechercher la vérité, et, après l'avoir trouvée, à procéder suivant le commandement de Dieu? Dissimulerons-nous la perdition des corps et des âmes? N'annoncerons-nous plus à l'impie son impiété? Ne réprimerons-nous plus les violences des violents<sup>1</sup>? »

Dans sa réponse le roi de France exposa au Pape comment les choses s'étaient passées, en sorte que la faute retombait sur le roi d'Angleterre. Innocent écrivit aussitôt à ce dernier pour lui faire part des reproches qu'on lui faisait et l'engager à faciliter la paix ou du moins une trêve<sup>2</sup>. Il écrivit dans le même sens à son légat, aux archevêques de Sens et de Bourges, ainsi qu'au chapitre de Reims et aux suffragants de ces provinces<sup>3</sup>.

C'est à cette occasion, et sur le même sujet, que, l'année suivante (1204), le Pape Innocent III écrivit à tous les évêques de France sa fameuse lettre qui commence par ces mots : *Novit ille*, et qui a été insérée au deuxième livre des *Décrétales*.

« Celui qui sonde les cœurs et qui connaît les secrets sait que nous aimons avec un cœur pur, une bonne conscience et une foi non feinte, notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, illustre roi des Français, et que nous aspirons efficacement à procurer sa gloire et son avancement, persuadé que l'exaltation du royaume de France est l'exaltation du Siège apostolique, ce royaume, prévenu par les bénédictions divines, y étant toujours demeuré attaché et ne devant s'en séparer jamais, comme nous le croyons ; car, quoique de temps en temps des anges mauvais jettent de part et d'autre des semences de division, nous, qui n'ignorons pas les ruses de Satan, nous nous étudierons à éviter ses pièges, persuadé que, de son côté, le roi ne s'y laissera pas non plus séduire. Personne ne doit donc s'imaginer que nous prétendions troubler ou diminuer la juridiction de l'illustre roi des Français, non plus qu'il ne veut ni ne doit empêcher la nôtre ; mais le Seigneur ayant dit dans l'Évangile : *Si votre frère a péché contre vous*, etc., et le roi d'Angleterre, suivant cette règle évangélique,

ayant dénoncé à l'Église le roi des Français, comment pouvons-nous nous dispenser d'obéir à l'ordre de Dieu en procédant selon la forme qu'il nous a prescrite, nous qui sommes appelé au gouvernement de l'Église universelle? à moins qu'en notre présence, ou en celle de notre légat, le roi ne fasse voir une raison suffisante pour agir autrement ; car nous ne prétendons pas juger du fief dont le jugement lui appartient, mais prononcer sur le péché dont la censure nous appartient sans doute, censure que nous pouvons et que nous devons exercer contre qui que ce soit. La dignité royale ne doit point tenir à injure de se soumettre sur ce point au jugement apostolique, puisque l'empereur Valentinien disait aux suffragants de Milan : « Établissez-nous un Pontife devant qui nous-même, qui gouvernons l'empire, nous baissions sincèrement nos têtes, et dont, en qualité d'homme sujet au péché, nous recevions nécessairement les avis, comme les remèdes du médecin... » Attendu que nous ne nous appuyons point sur une constitution humaine, mais plutôt sur une constitution divine, notre puissance étant non pas de l'homme, mais de Dieu, personne de sensé n'ignore qu'il ne soit de notre devoir de reprendre de tout péché mortel quelque chrétien que ce soit, et, s'il méprise la correction, de le réprimer par la censure ecclésiastique. »

Innocent prouve ce pouvoir et ce devoir par plusieurs textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, entre autres par ces paroles à Jérémie : « Voici que je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour arracher, pour détruire, pour dissiper, pour édifier et pour planter ; » et par ces autres à saint Pierre : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les Cieux*, etc. Puis il reprend : « On dira peut-être qu'il faut en user autrement avec les rois qu'avec le reste des hommes ; mais nous savons qu'il est écrit dans la loi de Dieu : *Vous jugerez le grand comme le petit, sans acception de personnes*. Nous pouvons procéder ainsi au sujet de tout péché capital pour rappeler le pécheur du vice à la vertu, de l'erreur à la vérité, surtout quand il pèche contre la paix, qui est le lien de la charité. Mais il est encore ici une autre rai-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1203. — <sup>2</sup> Innoc., l. 6, *epist.* 167. —

<sup>3</sup> L. 6, *epist.* 165, 164, 166.

son : les deux rois ont fait ensemble un traité de paix, qu'ils ont confirmé par des serments de part et d'autre, et qui cependant n'a point été observé jusqu'au temps convenu. Ne pourrions-nous donc point, pour renouer cette paix rompue, connaître de la religion du serment, qui, sans nul doute, appartient au jugement de l'Église ?

« C'est pourquoi, afin que nous ne paraissons point entretenir par dissimulation une si funeste discorde, nous avons ordonné à notre légat de procéder suivant la forme de sa commission, si ce n'est que le roi fasse une paix solide avec celui d'Angleterre, ou qu'il souffre du moins que le légat et l'archevêque de Bourges connaissent sommairement si la plainte portée contre lui devant l'Église par le monarque anglais est juste, ou bien si l'exception que lui-même nous a exprimée par lettres contre son adversaire est légitime. En conséquence nous vous ordonnons à tous, par l'autorité apostolique, de recevoir humblement et de faire observer la sentence du légat ou plutôt la nôtre ; autrement nous punirons sévèrement votre désobéissance <sup>1</sup>. »

Trois points sont à remarquer dans cette lettre. 1<sup>o</sup> Innocent déclare qu'en s'attribuant de connaître de la cause entre le roi Philippe et le roi Jean il n'entendait en aucune sorte diminuer ou troubler la juridiction royale, mais purement exercer cette juridiction spirituelle qui lui appartient, lorsque, suivant l'ordre prescrit par l'Évangile, le délinquant ayant été averti et ensuite déféré à l'Église, elle prend connaissance du fait, et que, trouvant le pécheur rebelle, elle le sépare de son sein et le rejette parmi les païens et les publicains. 2<sup>o</sup> Il dit qu'il ne prétend pas juger du fief, dont le jugement appartenait au roi, mais purement du péché, dont la censure le regardait sans aucun doute. 3<sup>o</sup> Il soutient que, comme il s'agissait d'un traité de paix confirmé avec serment et rompu avant le terme fixé, et que sans contestation il appartient à l'Église de connaître des serments, il pouvait connaître du serment interposé, afin de rétablir le traité de paix. En somme

la décrétale enseigne qu'à raison du péché et du serment, dont la connaissance et la censure appartiennent directement à l'Église, elle peut connaître et juger indirectement des choses temporelles, les prohiber, les commander, les dissoudre, les réprouver par la force des censures ecclésiastiques.

Cette décrétale reçut son exécution en France, et Philippe-Auguste se soumit au jugement de l'Église pour son différend avec Jean sans Terre. Le légat, ayant vainement travaillé une année entière à porter Philippe à faire la paix ou du moins une trêve, finit par assembler un concile à Meaux pour publier la sentence de l'interdit suivant la forme prescrite par le Pontife ; mais les évêques de France, ainsi que les commissaires du roi, en appelèrent, au nom et de la part du monarque, non pas au futur concile, comme l'assure faussement Charles Dumoulin, sottement suivi par Cujas, mais au Pontife même, les évêques jurant, avec l'approbation des ambassadeurs du roi, entre les mains du légat, qui ne voulut admettre leur appel qu'à cette condition, que tous, en personne, ils poursuivraient cet appel devant le Pontife dans un temps fixé, et cela sous peine de suspense. Tout cela se voit par la lettre qu'Innocent écrivit aux prélats de France en recevant leur appel <sup>1</sup>. Mais le Pontife, appréciant la soumission de ces prélats pour le Siège apostolique dans les obligations rigoureuses qu'ils s'étaient imposées, les en dispensa, et leur permit de poursuivre leur appel en la manière qu'ils jugeraient la plus convenable au royaume et au sacerdoce.

En conséquence les archevêques de Sens et de Bourges, les évêques de Paris, de Meaux, de Châlons et de Nevers, avec plusieurs ecclésiastiques considérables, procureurs d'autres prélats, se rendirent à Rome au temps prescrit. Ils y attendirent longtemps sans qu'il vînt personne de la part du roi d'Angleterre ; après quoi ils déclarèrent en consistoire public qu'ils n'avaient point appelé pour éluder le mandement du Pape, mais pour l'intérêt qu'ils y avaient, étant persuadés que la cause de leur roi était juste. Que

<sup>1</sup> Innoc., l. 7, *epist.* 42. *Extravag. de Judic.*, cap. « Novit ille. »

<sup>1</sup> Innoc., l. 8, *epist.* 143.



si, après cette déclaration, le Pape avait encore quelque soupçon contre eux, ils offraient de s'en purger canoniquement ; mais le Pape les en dispensa, tenant ainsi pour justifiée la cause de Philippe.

Comme on le voit, à l'exception sans doute de quelques esprits mauvais, et le roi et les évêques reconnurent l'autorité du chef de l'Église en cette affaire. Nous verrons, en 1329, même après le différend si animé qui s'éleva entre Philippe le Bel et Boniface VIII, que la décrétale *Novit* était reconnue en France et par les évêques et par les magistrats.

Fleury est plus scrupuleux ; il trouve que, si on voulait prendre la décrétale au pied de la lettre, les évêques, surtout le Pape, seraient maîtres de toutes les affaires, soit à raison du serment qui s'y trouve fréquemment, soit à raison du péché qui peut s'y trouver toujours ; que, par le fait, il n'y aurait plus de puissance temporelle<sup>1</sup>. Mais rien n'est plus facile que de tranquilliser les pieuses alarmes de Fleury ; il suffit de rappeler les premières notions sur la distinction des deux puissances et sur la manière dont elles procèdent respectivement pour juger et punir les crimes. D'abord l'Église les punit par des peines spirituelles, le prince par des peines temporelles ; il ne répugne donc pas que, pour un même délit, surtout quand il est public, scandaleux et incorrigible, le coupable soit puni de peines spirituelles par l'Église et de peines temporelles par la puissance laïque. En second lieu, le prince procède contre ces délits par voie d'enquête et d'office ; l'Église seulement par suite d'une dénonciation, ou quand la faute est publique. En troisième lieu, l'Église, ayant pour fin l'amendement du coupable, ne le punit que quand il s'opiniâtre, que quand, averti, il ne se corrige pas, et le prince, ayant en vue la vindicte publique, punit le coupable lors même qu'il s'est repenti de son crime. Enfin les punitions de l'Église sont médicinales pour l'âme ; celles du prince, vindicatives pour le corps. Lors donc que Fleury reproche à la décrétale d'Innocent III de confon-

dre les deux puissances, lui-même, sciemment ou non, confond les plus simples notions de la chose.

Fleury conclut : « Il faut convenir que les autorités de l'Écriture alléguées en cette décrétale ne regardent *que* le for intérieur et le tribunal de la conscience. » Mais le brave homme oublie donc cette parole du Seigneur dans l'Évangile : « Si votre frère a péché contre vous reprenez-le entre vous et lui seul. S'il ne vous écoute pas prenez-en un ou deux autres avec vous. Que s'il ne veut pas les entendre, dites-le à l'Église. Si enfin il n'écoute pas l'Église même, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » Tout le monde conviendra, je pense, premièrement qu'il est ici question du for intérieur de l'Église ; en second lieu que, quand on se mêle de condamner les Papes, il faudrait au moins savoir ce que l'on dit.

Les efforts du Pape Innocent III pour rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre aboutirent, au mois d'octobre 1206, à une trêve de deux ans<sup>1</sup>. Mais bientôt le roi d'Angleterre se fit avec le Pape même une querelle qui eut des suites graves pour lui et pour son royaume, et qui fut comme le premier germe de la constitution politique de la nation anglaise.

Les rois d'Angleterre juraient à leur couronnement de maintenir les immunités et les droits de l'Église, notamment la liberté des élections canoniques ; mais les rois d'Angleterre, surtout les rois normands manquaient volontiers à leur parole, et regardaient l'Église, aussi bien que le royaume, comme un pays de conquête où ils pouvaient tout ce qu'ils voulaient. A la perfidie ils joignirent plus d'une fois la violence et la cruauté ; nous l'avons vu par l'histoire de saint Thomas de Cantorbéry. On avait espéré que le sang de ce martyr remédierait aux abus ; mais bientôt l'Église anglicane se vit tellement asservie par l'insolence des princes que les mandements apostoliques y étaient sans autorité et les élections des prélats sans liberté<sup>2</sup>.

Hubert, archevêque de Cantorbéry, étant mort au mois de juillet 1205, les moines de

<sup>1</sup> Fleury, l. 75, n. 58.

<sup>1</sup> Matth. Paris, p. 180. — <sup>2</sup> *Gesta Inn.*, n. 131.

la cathédrale, qui en formaient le chapitre, eurent une contestation avec les évêques de la province. Les moines soutenaient que c'était à eux seuls délire l'archevêque; les évêques prétendaient qu'ils devaient y concourir avec les moines; le roi favorisait la prétention des évêques, comme moyen plus facile de s'emparer de l'élection. Les moines n'osant donc, par crainte du roi, procéder publiquement à une élection libre, en firent une clandestine, sans sa permission; ils élurent, au milieu de la nuit, leur sous-prieur Réginald, et le placèrent sur le siège archiepiscopal en chantant des actions de grâces; mais ils lui firent promettre avec serment qu'il ne publierait point son élection sans une permission spéciale et écrite de la communauté, jusqu'à ce qu'elle eût été confirmée par le Pape. Réginald partit la nuit même pour Rome avec quelques-uns de ses frères; mais, arrivé en Flandre, il se présenta partout comme archevêque, et montra les lettres de recommandation qui lui avaient été délivrées par son couvent pour le Saint-Siège. Les moines de Cantorbéry, apprenant que Réginald avait ainsi violé sa promesse, et voulant regagner les bonnes grâces du roi envoyèrent demander à celui-ci la permission d'élire un archevêque. Le roi la leur accorda volontiers, mais en leur recommandant d'élire Jean de Gray, évêque de Norwich, son confident intime et un de ses justiciers, plus occupé d'affaires temporelles que du gouvernement de son Église. Les moines élurent donc Jean de Norwich, qui fut intronisé en présence du roi. Les évêques suffragants, pour faire plaisir au prince, lui avaient également donné leurs voix. Le roi Jean envoya aussitôt à Rome des moines de la métropole pour faire confirmer cette élection par le Pape. C'était vers Noël 1205<sup>1</sup>.

Innocent III s'occupa d'abord à décider le différend entre les moines de Cantorbéry et les évêques suffragants touchant l'élection de l'archevêque. Il déclara finalement que les évêques n'y avaient aucun droit, leur imposant à cet égard un perpétuel silence, et ordonna que les moines éliraient l'archevêque

sans eux. La sentence est du 21 décembre 1206.

L'année suivante (1207) les moines plaidèrent devant le souverain Pontife les uns contre les autres touchant les deux élections qu'ils avaient faites, les uns de leur sous-prieur, les autres de l'évêque de Norwich. On soutenait que l'élection du sous-prieur était nulle, parce qu'elle avait été faite par la minorité en cachette et sans le consentement du roi. On répondit que, quand elle aurait été mauvaise, il fallait attendre qu'elle fût cassée pour procéder à une élection nouvelle; d'où l'on concluait que celle de l'évêque de Norwich était certainement nulle. Après de longs débats le Pape cassa l'une et l'autre élection, rejetant avec indignation les présents qu'on lui offrait de la part du roi, et qui allaient, disait-on, à onze mille marcs d'argent<sup>1</sup>.

Le prudent Pontife, prévoyant que les deux premières élections seraient cassées, craignit que, s'il renvoyait les moines en Angleterre pour en faire une nouvelle, ils ne retomassent dans le même inconvénient, parce que le roi ne laissait point de liberté dans les élections. C'est pourquoi il manda aux moines qu'ils donnassent à quinze d'entre eux le pouvoir d'élire leur archevêque et qu'ils les envoyassent à Rome; il écrivit dans le même sens au roi, afin qu'il envoyât des représentants de son côté<sup>2</sup>. Cette dernière circonstance est importante; elle montre combien Innocent III était loyal dans ses procédés, combien il était éloigné de menées secrètes et arbitraires. Le roi, de son côté, envoya douze moines, auxquels il promit d'accepter celui qu'ils éliraient, mais à condition qu'ils éliraient l'évêque de Norwich. C'est l'Anglais Matthieu Paris qui nous révèle cette subtilité normande du roi Jean<sup>3</sup>. Elle ne lui réussit pourtant pas. Après avoir cassé les deux élections le Pape enjoignit aux quinze moines de faire en sa présence une élection canonique, et, par l'examen de leurs suffrages, le plus grand nombre se trouva d'accord pour nommer le cardinal Étienne de Langton. Tous s'y accordèrent

<sup>1</sup> *Gesta Inn.*, n. 131. Matth. Paris, ann. 1207.

<sup>2</sup> *Gesta Inn.*, n. 131. — <sup>3</sup> Matth. Paris, ann. 1208.



enfin, hors Élie de Brantfeld, le chef de ceux que le roi avait envoyés. Ensuite le Pape écrivit au roi d'Angleterre, l'exhortant affectueusement à recevoir et à favoriser Étienne, dont il relevait le mérite ; il écrivit en même temps aux moines de Cantorbéry de lui obéir comme à leur pasteur <sup>1</sup>.

Étienne de Langton, Anglais de naissance et appartenant à une famille recommandable, était déjà connu d'Innocent à l'époque où il étudiait la théologie à Paris. Langton n'étudia pas seulement les arts libéraux ; il se distingua aussi par ses cours de théologie, par la publication de traités sur quelques livres de l'Écriture sainte, qu'il divisa le premier en chapitres, tels que nous les possédons aujourd'hui. On lui doit donc d'avoir introduit un usage dont sans doute l'Église ne se départira jamais. Après qu'il eut rempli quelque temps les fonctions de chancelier de l'université, le Pape, appréciant ses connaissances et l'austérité de ses mœurs, le fit venir à Rome et le nomma cardinal-prêtre du titre de Saint-Chrysogone. Ce fut quelque temps après avoir été revêtu de cette haute dignité qu'il fut appelé à l'archevêché de Cantorbéry par le choix des moines, à qui le Pape lui-même l'avait proposé. Comme le roi d'Angleterre avait souvent écrit au cardinal dans les termes de la plus haute estime, on pouvait croire que ce choix ne lui serait point désagréable.

Innocent le lui annonça donc en ces termes : « Nous avons donné notre assentiment à la demande qui nous a été adressée, tant pour la forme dans laquelle elle nous a été présentée qu'à cause de la personne de l'élu ; car les démarches nécessaires avaient été faites précédemment, tant auprès du monastère qu'auprès du roi, pour maintenir les droits de tous. Comme vous n'avez envoyé vos ambassadeurs à Rome que pour vous faire représenter par eux, on devrait regarder comme inutile de vous demander personnellement votre assentiment pour la nouvelle élection. Nous avons cependant cru devoir suivre cette marche, sur les instances des ambassadeurs, afin de vous té-

moigner une faveur qu'aucun autre n'a encore obtenue en semblable circonstance. Nous ne voulons donc pas laisser plus longtemps sans pasteur cette Église sanctifiée par le sang de l'illustre martyr, de ce noble membre du Siège apostolique, de ce joyau éclatant de sa couronne. Le Saint-Siège pourrait envier à l'Église de Cantorbéry un homme puissant en parole et en œuvres devant Dieu et devant les hommes, recommandable par l'éclat de ses mérites et la pureté de sa vie ; mais il est dominé par le besoin de préserver cet archevêché de sa ruine en lui donnant pour soutien une aussi forte colonne. Nous avons eu en vue autant le bien du diocèse que l'honneur du roi. L'élu est de votre pays, il descend d'une famille qui se recommande par sa fidélité pour votre personne, et nous ne doutons pas que l'archevêque ne marche dans la même voie. Nous vous prions donc de la manière la plus pressante, par l'honneur de Dieu, par l'intercession de saint Thomas, et au nom de la liberté de l'Église sur laquelle ont pesé tant de maux, d'accorder votre faveur à l'archevêque élu. Nous désirons que vous nous fassiez connaître votre résolution dans trois mois, afin que le nouvel archevêque puisse se présenter devant vous revêtu de la plénitude de ses pouvoirs. Dans le cas où vous vous laisseriez aller à de perfides insinuations, nous nous verrions forcé, malgré notre amour pour votre personne, de déployer contre vous, au nom de Dieu, toute la sévérité des mesures canoniques <sup>1</sup>. »

Mais l'évêque de Norwich ne voulut point résigner la dignité qu'avait convoitée son ambition, et par ses conseils intéressés il engagea son maître dans une lutte fâcheuse. On n'eut pas plus tôt annoncé à Jean l'élection de Langton qu'il menaça tous les moines de sa vengeance. Une troupe d'hommes armés les chassa de leur couvent, les força de passer la mer, et prit possession de leurs propriétés au nom du roi. Quant aux moines, qui s'étaient embarqués pour la Flandre au nombre de cent soixante-dix, le comte de Gines les reçut au rivage, les conduisit dans son

<sup>1</sup> *Gesta Inn.*, n. 131, et *Matth.* Paris.

<sup>1</sup> *Inn.*, l. 9, *epist.* 106.

château, où il les hébergea, et, malgré leur nombre, il fournit des voitures et des chevaux pour les transporter à Saint-Omer. Sur toute la route les habitants des monastères allèrent processionnellement à la rencontre des fugitifs. Enfin on les distribua dans les couvents de Flandre. Celui de Saint-Bertin se distingua par son hospitalité toute fraternelle et mérita les éloges du Pape. Quant au roi Jean, il établit d'autres religieux au couvent de Cantorbéry pour la célébration de l'office divin et en confia l'administration à des marchands et la garde à des soldats mercenaires<sup>1</sup>.

Le roi Jean écrivit au Pape une lettre peu mesurée contre Étienne de Langton, qu'il traitait d'inconnu et d'ennemi, protestant que jamais il ne se départirait de l'élection de l'évêque de Norwich, et menaçant le Pape, s'il était refusé, d'empêcher ses sujets d'aller à Rome.

Le Pape lui répondit de la manière suivante :

« Nous vous avons écrit humblement, amicalement, avec bienveillance, en vous exhortant et en vous suppliant; vous avez répondu comme en menaçant, en insultant, avec prétention et orgueil. Nous vous avons écrit avec la prévenance la plus excessive, et vous ne nous avez pas même répondu selon les convenances. En aucune circonstance semblable nous n'avions témoigné à un prince un pareil honneur; vous, au contraire, vous avez abaissé notre honneur comme aucun autre prince ne l'a jamais fait, mettant en avant le prétexte frivole que vous ne pouviez consentir à l'élection du cardinal Étienne parce qu'il avait demeuré parmi vos ennemis et que sa personne vous était absolument inconnue. Comment vouloir nous en imposer par ces prétextes? Car c'est un honneur plutôt qu'un reproche au cardinal d'avoir longtemps étudié à Paris, et avec un tel succès qu'il a mérité d'être docteur, même en théologie, et chanoine de Paris. Aussi sommes-nous bien étonné qu'un homme de ce nom, originaire de votre royaume, ait pu vous être inconnu même de réputation, vu principalement que, depuis que nous l'avons promu

cardinal, vous lui avez écrit trois fois que vous aviez pensé l'appeler dans votre familiarité, mais que vous vous réjouissiez de le voir élevé à une dignité plus grande. Vous deviez plutôt considérer qu'il est né votre sujet, de parents qui vous sont fidèles et affectionnés, et qu'il a dans l'Église d'York une prébende plus considérable que celle de Paris : puissants motifs pour l'affectionner à votre royaume. Vos envoyés nous ont allégué une autre raison pourquoi vous n'avez point consenti à cette élection : c'est que ce consentement ne vous a point été demandé par ceux qui le devaient, assurant que les lettres par lesquelles nous vous mandions d'envoyer des fondés de pouvoir ne vous sont point parvenues, et que les moines de Cantorbéry ne vous ont adressé ni lettres ni députés pour demander votre assentiment. Vos envoyés nous ont donc supplié, dès qu'il nous plut que les moines de Cantorbéry vous fissent cette demande, de fixer un délai dans lequel elle pût se faire. Quoiqu'il ne soit pas d'usage de réclamer l'assentiment royal pour les élections qui se font près du Siège apostolique, nous avons accédé à leurs prières; deux moines ont été députés spécialement; mais ils ont été retenus à Douvres, afin qu'ils ne pussent remplir leur commission. Quant à nos lettres, où nous demandions des fondés de pouvoir, elles ont été remises à vos envoyés pour vous les présenter fidèlement. De plus, nous qui avons sur l'Église de Cantorbéry la plénitude de puissance, nous avons daigné solliciter la faveur royale à ce sujet, et notre courrier, qui vous a présenté les lettres apostoliques, a remis également à Votre Majesté, pour demander son assentiment, les lettres du prieur et des moines, qui, d'après le mandat de tout le chapitre de Cantorbéry, ont célébré l'élection dont il s'agit. Nous n'avons pas vu qu'il fallût, après tout cela, demander encore une fois l'assentiment royal; mais, conformément aux anciennes institutions de l'Église, nous avons eu soin que le troupeau ne fût pas privé plus longtemps d'un pasteur; car, quand une élection a été faite canoniquement, nous ne pouvons différer sans mettre en péril notre réputation et notre conscience. »

<sup>1</sup> Huretr, I, 11.



On voit par cette lettre que, quand le roi Jean assurait qu'il ne connaissait pas le cardinal Étienne, qu'on ne lui avait point demandé son consentement, il mentait impudemment; car ce consentement lui avait été demandé jusqu'à deux fois, et par le Pape et par le chapitre, et que, si la première fois les lettres de l'un ne furent pas remises par les ambassadeurs, et si les députés de l'autre furent retenus en route pour qu'ils ne pussent exécuter leur commission, la seconde fois, du moins, les lettres de l'un et de l'autre furent remises au roi par le courrier même du Pape. Il n'y a rien de si méprisable qu'un menteur, surtout quand c'est un roi.

Le Pape Innocent termine par ces mots : « Vous donc, très-cher fils, à l'honneur duquel nous avons déféré au delà du droit, déférez à notre honneur selon le droit, afin que vous méritiez plus abondamment la grâce divine et la nôtre, de peur que, si vous agissez autrement, vous ne vous jetiez dans une difficulté dont vous ne puissiez pas vous tirer aisément; car, après tout, il faut que la victoire demeure à Celui devant lequel tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers, et dont, malgré notre indignité, nous tenons la place sur la terre. N'écoutez donc pas les conseils de ceux qui cherchent à vous pousser dans des embarras afin de pêcher en eau trouble, mais confiez-vous à notre bienveillance, ce qui tournera à votre louange, gloire et honneur. Car il n'y aurait point de sûreté pour vous de résister à Dieu et à l'Église dans une cause pour laquelle le bienheureux martyr et glorieux pontife Thomas a versé depuis peu son sang, d'autant plus que votre père et votre frère ont prêté serment, entre les mains des légats apostoliques, de renoncer à cette mauvaise coutume. Quant à nous, si vous acquiescez humblement à nos conseils, nous aurons tout le soin nécessaire pour que ni vous ni les vôtres n'ayez à craindre de cette affaire aucun préjudice <sup>1</sup>. »

Le Pape écrivit vers le même temps la lettre suivante aux évêques de Londres, d'Ély et de Worcester : « Dieu nous est témoin

combien nous aimons notre très-cher fils le roi d'Angleterre; nous lui en avons donné des preuves telles que nous nous sommes attiré la désaffection de plusieurs princes. Chaque fois qu'une révolution le menaçait, lui ou son royaume, le Siège apostolique l'a secouru puissamment et l'a délivré de bien des angoisses; mais il se montre tellement ingrat que l'on croirait qu'au lieu de l'attirer par des bienfaits nous l'avons provoqué par des injures. Il s'oppose à nos ordonnances, ou plutôt à celles de Dieu, sans craindre que cette entreprise ne le jette dans un grave péril. Sans doute nous pensons que le dévouement du roi nous est nécessaire; mais il doit savoir par expérience que notre faveur lui est encore plus utile. Cependant, oubliant tout, il s'efforce de diminuer notre juridiction et même de l'anéantir, quoique nous n'ayons jamais cherché à diminuer la sienne, mais toujours à la défendre. Il devrait cependant faire attention que les princes qui ont attaqué la liberté ecclésiastique pour s'arroger sur les Églises une puissance indue ont défailli presque entièrement par le jugement de Dieu, tandis que ceux qui secondent l'Église dans sa liberté sont honorés dignement et prospèrent de bien en mieux. Il ne considère pas quelle sera l'issue de sa persécution; car à Dieu ne plaise que, dans une entreprise si injuste, le peuple si chrétien et si orthodoxe de l'Angleterre suive un roi terrestre contre le Roi du ciel, attendu que non-seulement les clercs, mais les laïques mêmes, y savent distinguer entre ce qu'ils doivent à César et ce qu'ils doivent à Dieu. Comme nous ne croyons pas qu'on puisse mieux pourvoir à l'honneur et au salut du roi qu'en donnant à l'Église de Cantorbéry un pontife qui, illustre par la renommée, la science et la vie, puisse le provoquer aux choses de Dieu par ses instructions et ses exemples, et qui, l'aimant de tout son cœur, lui donne de salutaires conseils et pour le spirituel et pour le temporel; comme d'ailleurs nous trouvons toutes ces qualités dans le cardinal Étienne, canoniquement postulé et élu par l'Église de Cantorbéry, nous l'avons accordé à cette Église, quoi qu'il nous en coûtât, préférant l'utilité et le salut du roi à notre utilité per-

<sup>1</sup> Inn., I. 10, *epist.* 209. Matth. Paris.

sonnelle ; nous l'avons donc consacré de nos mains, revêtu du pallium en signe de la plénitude de puissance, et nous l'envoyons pour gouverner l'Église qui lui est confiée.

« Encore donc que nous aimions très-sincèrement le roi, et que nous désirions déférer à son honneur, toutefois, comme il nous faut déférer à Dieu plus qu'aux hommes, et que, dans l'accomplissement de la justice, il ne doit point y avoir acception de personnes, nous vous exhortons instamment et vous ordonnons rigoureusement, par lettres apostoliques, d'aller vous présenter au roi, de l'exhorter, comme roi, avec une liberté respectueuse, de l'induire affectueusement comme un fils à assurer le salut des âmes, le repos des peuples, l'honneur et la liberté de l'Église, en acquiesçant à de salutaires conseils, en déposant ses préventions contre l'archevêque, que nous savons lui être fidèle et dévoué, et en le laissant exercer ses fonctions en paix. Autrement surmontez toute crainte temporelle, prononcez un interdit général sur toute l'Angleterre, défendant d'y faire aucune fonction ecclésiastique, hors le baptême des enfants et la pénitence des mourants, et veillez à ce que cet interdit soit strictement observé. Que si ce châtiment n'ouvre pas encore les yeux au roi, nous appesantirons sur lui notre main jusqu'à ce que, guéri par cette correction médicale, il se relève pour nous rendre grâces <sup>1</sup>. »

Le Pape écrivit aussi à tous les évêques d'Angleterre et de Galles de soutenir en cette occasion la liberté de l'Église anglicane. La lettre est du 18 novembre 1207. Il écrivit en même temps à tous les seigneurs d'Angleterre de ramener le roi par leurs bons conseils, et de prévenir les maux que sa révolte contre l'autorité de l'Église attirerait sur le royaume <sup>2</sup>.

L'interdit ayant été publié, le clergé anglais se vit en butte à une violente persécution. Cependant la plupart de ses membres, à l'exception seulement des évêques de Durham, de Winchester et de Norwich, préférèrent la misère la plus extrême à la désobéissance envers leur souverain pasteur. Beau-

coup émigrèrent, d'autres se cachèrent dans leurs églises, où plusieurs moururent de faim. Une femme ayant perdu la vie, à Oxford, par la maladresse d'un étudiant, les juges firent arrêter trois amis de celui-ci, et, quoiqu'ils n'eussent aucune connaissance de l'accident, ils furent pendus par ordre du roi. Révoltés d'un pareil acte de cruauté tous les étudiants et tous les professeurs émigrèrent, au nombre de près de trois mille. La fureur de Jean ne s'arrêta point aux ecclésiastiques; les hommes des autres classes en eurent également à souffrir. Sa violence avait atteint un tel degré qu'il fit brûler toutes les haies qui entouraient les forêts et combler les fossés qui leur servaient de clôture, afin que le gibier pût dévaster librement les terres de ses sujets. Pour l'exécution de toutes ces iniquités il était entouré d'une troupe de conseillers pervers, à la tête desquels se trouvait son frère, le comte de Salisbury. Ils appuyaient ses ordres barbares, les faisant tourner à leur profit, et l'excitaient à en donner de plus durs encore <sup>1</sup>.

Cependant le roi, ne pouvant souffrir les clameurs publiques que l'interdit excitait contre lui, envoya au Pape l'abbé de Beaulieu, avec une lettre de créance, offrant de recevoir Étienne de Langton pour archevêque de Cantorbéry, avec assurance de lui faire restitution, à lui et aux moines, de ce qu'il leur avait ôté. Mais, comme il ne pouvait encore se résoudre à lui donner ses bonnes grâces, il ne voulait pas lui donner les régales; il les résignait entre les mains du Pape, pour les conférer à l'archevêque comme il lui plairait. Le Pape accepta la proposition et en écrivit au roi une lettre toute paternelle. En même temps il manda aux trois évêques de Londres, d'Ély et de Worcester, qu'après avoir pris leurs sûretés du côté du prince ils donnassent les régales à l'archevêque, le fissent venir à son Église et levassent l'interdit. Le Pape en donna avis à l'archevêque, qui attendait en Flandre, l'exhortant à bien vivre avec le roi. La lettre est du 27 mai 1208<sup>2</sup>.

Cette négociation fut sans effet parce que le roi ne voulut point accomplir ses promes-

<sup>1</sup> Inn., l. 10, *epist.* 113. — <sup>2</sup> Inn., l. 10, *epist.* 159 et 160.

<sup>1</sup> Matth. Paris, p. 159 et 161. — <sup>2</sup> Inn., l. 11, *epist.* 89, 90, 91 et 102.



ses ; on le voit par les paroles suivantes d'une autre lettre du Pape : « Exécutez au moins les promesses contenues dans la lettre que vous avez écrite et que nous a remise l'abbé de Beaulieu ; car, en négligeant de faire ce que vous avez demandé vous-même d'une manière si pressante, vous ajouterez une seconde faute à la première, et elle sera d'autant plus grave que vous nous avez envoyé de nouveaux ambassadeurs sous prétexte de terminer promptement cette affaire <sup>1</sup>. »

Au lieu de sortir ainsi d'embarras par la voie que lui-même avait ouverte le roi s'en créa de nouveaux. Craignant que le Pape ne vînt à l'excommunier nommément et à délier les seigneurs d'Angleterre du serment de fidélité, il voulut prendre ses sûretés principalement à l'égard de ceux qui lui étaient les plus suspects ; il leur demanda des otages. Plusieurs obéirent et livrèrent leurs enfants ou leurs neveux aux commissaires du roi ; quelques-uns refusèrent, et une dame, entre autres, osa dire que jamais elle ne donnerait ses enfants à un roi qui avait tué son propre neveu. Ce procédé tyrannique augmenta de beaucoup la haine contre le roi <sup>2</sup>.

Au commencement de l'année 1209 Innocent exhorta de nouveau le roi avec bienveillance ; il le conjura de songer à son salut, de ne pas résister plus longtemps, de ne pas l'affliger davantage. « On vous cache bien des choses dans l'affaire de l'archevêque de Cantorbéry ; vous devez par conséquent nous écouter, de préférence à ceux qui vous mettent dans l'embarras ; car, semblable à un médecin expérimenté, nous employons tour à tour chaque moyen, afin de voir si l'un d'eux parviendra à ramollir votre endurcissement. C'est pourquoi nous avons de nouveau recours à la prière, et nous vous supplions de ne pas refuser plus longtemps d'écouter l'Église et Dieu lui-même, de suivre des conseils salutaires et non pas des suggestions pernicieuses, sinon nous serons obligé de prendre le ciel et la terre à témoin que vous devrez attribuer uniquement à votre obstination un traitement plus dur <sup>3</sup>. » La sévérité avec laquelle Innocent entendait que l'interdit fût

observé, afin que le roi ne s'imaginât pas apercevoir en lui des signes de faiblesse, était si grande qu'il ne voulut pas accorder à l'ordre de Cîteaux, du reste si favorisé par lui, diverses prérogatives réclamées pour la célébration du service divin, conformément aux concessions faites par de précédents Papes <sup>1</sup>, et qu'il recommanda encore en particulier aux trois évêques de veiller à ce que le nerf de la discipline ecclésiastique ne fût point affaibli <sup>2</sup>.

Mais, comme le roi ne faisait aucun cas des avertissements et des menaces, le Pape crut qu'il devait faire exécuter la punition plus sévère dont, depuis longtemps, il l'avait menacé ; il chargea donc les évêques de Londres, d'Ély et de Worcester de prononcer l'excommunication nominativement contre le roi. Ceux-ci cependant n'osèrent pas se rendre en Angleterre, de la Flandre où ils étaient réfugiés ; mais ils transmirent l'ordre aux évêques et aux prélats qui y étaient restés. Ces derniers n'eurent pas plus de courage que les premiers, de sorte que la sentence ne fut que vaguement connue jusqu'à ce qu'enfin Godefroi de Norwich, juge de la chambre royale, fut assez hardi pour déclarer, dans une séance publique du tribunal, que sa conscience ne lui permettait pas de servir plus longtemps un monarque excommunié. Cette déclaration coûta la vie au juge ; le roi le fit revêtir d'un manteau de plomb, jeter en prison et mourir de faim <sup>3</sup>.

Cependant le roi, malgré sa violence, n'était pas sans quelque crainte ; il voyait que l'excommunication pouvait être suivie de la déposition et que le roi de France se ferait volontiers l'exécuteur de la sentence. Au lieu de prendre la voie la plus simple pour se tirer d'embarras, en se réconciliant avec le Pape, suivant la promesse qu'il lui avait déjà faite, il eut recours au sultan du Maroc, le même dont l'armée fut ensuite si complètement défaite en Espagne, l'an 1212, à la fameuse bataille de Tolosa. Jean lui envoya donc secrètement trois ambassadeurs, deux chevaliers, Thomas et Raoul, et un clerc, nommé Robert de Londres. Ayant été admis

<sup>1</sup> Martène, *Thesaurus*, t. 1, p. 810. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1208. — <sup>3</sup> Inn., l. 11, *epist.* 221.

<sup>1</sup> Chron. Mortui-Maris, Martène, *Thes.*, t. 3, p. 1441. — <sup>2</sup> Inn., l. 12, *epist.* 9 et 10. — <sup>3</sup> Matth. Paris, p. 159.

à l'audience du miramolin, ils lui exposèrent leur mission, et lui présentèrent la lettre du roi Jean par laquelle il lui déclarait que, s'il voulait le secourir, il lui soumettrait son royaume, pour le tenir de lui moyennant un certain tribut, et même renoncerait à la religion chrétienne, qu'il croyait fausse, et embrasserait celle de Mahomet. Après qu'un interprète eut expliqué cette lettre au miramolin il ferma un livre qu'il avait sur un pupitre, et, ayant un peu réfléchi, il dit : « Je lisais un livre grec d'un sage chrétien nommé Paul, dont les actions et les paroles me plaisent fort; mais ce qui m'y déplaît, c'est qu'il quitta la religion où il était né. J'en dis autant du roi, votre maître, qui, par inconstance, veut quitter la loi chrétienne, si sainte et si pure. Dieu sait, lui qui n'ignore rien, que, si j'étais sans religion, je la choisirais préférablement à toute autre. »

Ensuite il s'informa de l'état du roi d'Angleterre et de son royaume. Thomas répondit : « Le roi est très-noble et descend de plusieurs rois. Le pays est riche et fertile, manquant seulement de vignes et d'oliviers; mais on y supplée par le commerce. Le peuple est bien fait, industriel et instruit de tous les arts. On y parle trois langues, le latin, le français et l'anglais. On appelle l'Angleterre la reine des îles, et elle est libre de tout temps, sous le gouvernement d'un roi qui ne reconnaît que Dieu pour supérieur. Notre religion y est aussi plus florissante qu'en aucun pays du monde. » Alors le miramolin dit avec un grand soupir : « Je n'ai jamais lu ni ouï dire qu'un prince possédant un royaume si heureux et si soumis le voulût rendre tributaire à un étranger. Votre maître est un misérable et un lâche. » Puis, ayant appris qu'il avait cinquante ans, il ajouta : « Il commence à s'affaiblir; il ne doit chercher que la paix et le repos. » Enfin, après un peu de silence, réunissant toutes les réponses des envoyés, il dit : « Ce roi est moins que rien, je n'en fais aucun cas, il est indigne de mon alliance. » Et, regardant de travers Thomas et Raoul, il leur défendit de reparaitre jamais en sa présence.

Comme ils se retiraient avec confusion, le miramolin regardait Robert de Londres, le

troisième envoyé, qui s'était tenu à part, et, voyant un petit homme de mauvaise mine, il jugea qu'il devait être habile, puisqu'on l'avait envoyé pour une affaire de cette importance. Apercevant de plus une tonsure et le reconnaissant pour clerc, il le retint, lui fit plusieurs questions, et l'adjura, pour l'honneur de la religion chrétienne, de lui dire la vérité sur le roi d'Angleterre. Robert répondit avec franchise : « C'est un tyran plutôt qu'un roi; oppresseur des siens, fauteur des étrangers; lion pour ses sujets, agneau pour les ennemis; par son indolence il a perdu le duché de Normandie et plusieurs autres terres, et ne cherche qu'à perdre ou à détruire l'Angleterre même. Il est odieux par ses exactions insatiables et par ses usurpations sur ses sujets. Il a une femme qu'il hait et qui le hait, femme convaincue d'adultère, dont il fait étrangler sur sa couche les complices vrais ou prétendus, tandis que lui-même déshonore les filles nubiles, fussent-elles sœurs. Quant au culte chrétien, comme vous l'avez entendu, il est flottant et sans foi. »

Lorsque le miramolin entendit ces choses il ne méprisa plus le roi comme auparavant, mais il le détesta et le maudit dans sa loi, disant : « Pourquoi les misérables Anglais permettent-ils qu'un pareil être règne sur eux? Ce sont des efféminés et des esclaves. » Robert répondit : « Les Anglais sont les plus patients des hommes, jusqu'à ce qu'on les maltraite à l'excès. Alors, comme le lion et l'éléphant, quand ils se sentent blessés ou ensanglantés, ils se fâchent et s'efforcent de secouer, quoique tard, le joug de qui les opprime. » Le miramolin, ayant entendu tout cela, blâma l'excessive patience des Anglais, qu'il traitait de lâcheté. Il eut encore plusieurs conversations avec Robert et le renvoya chargé de présents d'or, d'argent, de pierres et d'étoffes de soie.

Robert, étant de retour, raconta à ses amis les particularités de cette ambassade, et l'historien Matthieu Paris dit l'en avoir entendu parler lui-même. Il ajoute que le roi Jean ne pensait pas comme il faut sur la résurrection des morts et d'autres articles de foi et disait des extravagances qu'on n'ose redire. Un jour, par exemple, voyant écorcher un cerf fort



gras qu'on avait pris à la chasse, il dit en riant : « Cet animal se portait bien, et pourtant il n'a jamais entendu de messe. »

Quant à Robert lui-même, le roi Jean, pour le récompenser de ses services, lui donna la curatelle de l'abbaye de Saint-Alban durant l'interdit, charge de laquelle il trouva moyen de tirer mille marcs pour son propre usage. C'est ce que dit Matthieu Pâris, qui était moine de cette abbaye. Comme l'interdit fut levé en Angleterre au mois de juin 1214, et que, dès l'année précédente (1213), le roi Jean avait été absous de l'excommunication ; comme surtout la puissance de l'émir du Maroc avait été détruite en 1212 à la bataille de Muradel ou de Tolosa, il faut nécessairement placer avant cette dernière époque l'ambassade anglaise qui trouva l'émir encore dans toute sa puissance et plus disposé à repousser des secours qu'à les réclamer. Quant à Matthieu Pâris, il en parle dans son Histoire d'Angleterre et dans son Histoire des abbés de Saint-Alban, et dans chaque endroit il en parle à une époque différente. Celle qu'il lui assigne dans sa dernière Histoire est l'époque où nous l'avons placée avec l'historien Lingard <sup>1</sup>.

Au mois d'août 1211 le roi Jean revenait du pays de Galles, où il avait eu quelques succès militaires, aussi bien qu'en Irlande, lorsqu'il trouva deux envoyés du Pape à Northampton, savoir, Pandolfe, sous-diacre de l'Église romaine, en qui le Pape avait grande confiance, et Durand, chevalier du Temple ; ils venaient tous deux pour rétablir la paix entre le roi et l'Église. Le roi accorda volontiers à leurs exhortations que l'archevêque de Cantorbéry, Étienne de Langton, les autres évêques et les moines bannis revinssent chez eux ; mais il ne voulut point promettre satisfaction touchant leurs biens confisqués et les dommages qu'ils avaient soufferts. Ainsi les envoyés du Pape retournèrent en France sans rien faire.

Le Pape, l'ayant appris, étonné de l'opiniâtreté du roi, déclare tous ses vassaux et sujets absous du serment de fidélité, défendant expressément, et sous peine d'excom-

munication, que personne communiquât avec lui, ni pour la table, ni pour le conseil, ni simplement pour lui parler. Ce n'était pas encore la déposition, mais comme une suspension comminatoire, pour le faire rentrer en lui-même. Or le roi Jean avait plusieurs mauvais conseillers qui l'entretenaient dans son endurcissement, entre autres trois évêques de cour, Philippe de Durham, Pierre de Winchester et Jean de Norwich, la première cause de ce différend ; de plus, Guillaume, frère bâtard du roi, comte de Salisbury ; Geoffroi, grand-justicier ; Richard du Marais, chancelier, et plusieurs autres qui, ne cherchant qu'à lui plaire, lui donnaient des conseils selon son inclination.

L'année suivante (1212) Mauger, évêque de Worcester, mourut à Pontigni, où il s'était retiré, comme autrefois saint Thomas de Cantorbéry. Deux autres des évêques réfugiés, Guillaume de Londres et Eustache d'Ély, allèrent à Rome avec le nouvel archevêque de Cantorbéry, Étienne de Langton, et représentèrent au Pape les divers excès que le roi Jean avait commis depuis le commencement de l'interdit et la cruelle persécution qu'il exerçait sur l'Église anglicane. En conséquence ils supplièrent humblement le Pape d'en avoir pitié. « Innocent, pénétré de douleur à cause de la désolation du royaume, dit Matthieu Pâris, de l'avis des cardinaux, des évêques et autres personnes prudentes, décrète juridiquement que Jean devait être déposé du trône et un autre mis en sa place <sup>1</sup>. » En exécution de la sentence il écrit à Philippe-Auguste qu'il eût à chasser Jean et à conquérir le royaume pour lui et ses successeurs. Il écrivit en même temps à tous les seigneurs, chevaliers et autres gens de guerre de diverses nations, qu'ils eussent à se croiser pour dépouiller le roi d'Angleterre, et qu'ils travaillassent en cette entreprise à venger l'injure de l'Église universelle, sous la conduite du roi de France. Le Pape déclara de plus que quiconque contribuerait de ses biens ou autrement à la destruction de ce roi rebelle recevrait de l'Église

<sup>1</sup> Lingard, t. 3, p. 39; édit. 1834.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1212.

la même protection que ceux qui visitaient le saint sépulcre.

Or le roi Jean s'était rendu odieux non-seulement aux ecclésiastiques de son royaume, mais encore à la noblesse, au peuple et à tous ses sujets, par ses cruautés, ses exactions, ses débauches. Il avait abusé des femmes et des filles de gentilshommes, malgré leur résistance ; il en avait réduit d'autres à la dernière pauvreté par ses extorsions ; il avait banni les parents et les amis de quelques autres et tourné leurs biens à son profit. Tous ceux-là reçurent avec grande joie l'absolution que leur donnait le Pape du serment de fidélité. On disait même que plusieurs seigneurs avaient envoyé au roi de France des lettres munies de leur sceau, pour l'inviter à venir en Angleterre recevoir la couronne <sup>1</sup>.

Philippe s'y disposa avec une puissante armée. « La cause qui le détermina à passer en Angleterre, dit l'historien de sa vie, c'était pour restituer à leurs Églises les évêques qui, chassés de leurs sièges, étaient exilés depuis longtemps dans son royaume ; pour faire renouveler le service divin, qui, depuis sept ans, avait cessé en Angleterre ; pour punir comme il le méritait, chasser entièrement du royaume et rendre, suivant son surnom, tout à fait sans terre ce même roi Jean, qui avait tué son neveu Arthur, fait pendre un grand nombre d'enfants qu'on lui avait donnés pour otages, et commis d'autres crimes sans nombre <sup>2</sup>. »

Dans le même temps le roi Philippe-Auguste, n'ayant pu obtenir du Pape qu'il déclarât nul son mariage avec la reine Ingelburge, fit revenir cette princesse auprès de lui, se réconcilia sincèrement avec elle, et cette réconciliation causa une joie universelle parmi tout le peuple de France.

Jean, roi d'Angleterre, étant averti de l'armement de Philippe-Auguste, fit de grands préparatifs de son côté, tant par mer que par terre, et assembla soixante mille hommes de bonnes troupes, ayant d'ailleurs une flotte supérieure à celle de la France ; mais, pendant qu'il se préparait ainsi à bien recevoir

le roi Philippe, arrivèrent à Douvres deux Templiers, qui le vinrent trouver et lui dirent : « Nous venons, grand roi, de la part de Pandolfe, sous-diacre et confident du Pape, qui vous demande une conférence pour vous proposer un moyen de vous réconcilier à Dieu et à l'Église, quoique dans la cour vous soyez condamné juridiquement et privé du droit de régner sur l'Angleterre. » Le roi, ayant entendu cette proposition, envoya les Templiers pour amener sans délai Pandolfe. Celui-ci, étant venu à Douvres, dit au roi : « Voilà le roi de France à l'embouchure de la Seine, prêt à vous chasser comme un rebelle au souverain Pontife et à s'emparer du royaume d'Angleterre, par l'autorité du Siège apostolique. Avec lui viennent tous les évêques et les autres, tant clercs que laïques, qui ont été chassés d'Angleterre, espérant qu'il les fera rentrer malgré vous dans leurs sièges et dans leurs biens, disposés à lui être soumis comme ils l'ont été à vous et à vos prédécesseurs. Le roi se vante d'ailleurs d'avoir des lettres de presque tous les seigneurs d'Angleterre, qui lui promettent fidélité. Songez à vos intérêts, du moins en cette extrémité ; apaisez Dieu justement irrité, soumettez-vous à l'Église, et le Pape vous rétablira dans le royaume dont il vous a privé pour votre obstination. »

A ce discours le roi Jean fut pénétré de douleur et se trouva dans un embarras terrible, voyant les périls qui le menaçaient de toutes parts. Quatre causes principales le déterminèrent, suivant Matthieu Paris, à faire pénitence et satisfaction : la première, il était excommunié depuis cinq ans ; il avait tellement offensé Dieu et l'Église qu'il désespérait presque de son salut ; la seconde, il voyait le roi de France prêt à entrer dans son royaume pour l'en chasser ; la troisième, il craignait que, s'il en venait à une bataille, il ne fût abandonné par les seigneurs d'Angleterre et par ses propres gens, ou livré à ses ennemis ; enfin, la quatrième, qui le touchait le plus, c'est que la fête de l'Ascension était proche, et il craignait la prédiction de l'ermite Pierre.

C'était un homme de la province d'York, qui passait pour avoir le don de prophétie,

<sup>1</sup> Matth Paris, ann. 1212. — <sup>2</sup> Rigord, *Gesta Phil.-Aug.*



et qui, l'année précédente (1212), disait publiquement à qui voulait l'entendre que Jean ne serait plus roi à l'Ascension prochaine et que la couronne d'Angleterre passerait à un autre. Ayant été amené au roi, il le lui dit en face et ajouta : « Si je suis convaincu de mensonge faites de moi ce qu'il vous plaira. » Le roi le fit mettre en prison ; mais sa prédiction, s'étant répandue dans les provinces, fut regardée comme venue du Ciel. C'est du moins ce que dit Matthieu Paris.

Le roi Jean, se trouvant donc réduit au désespoir, acquiesça aux propositions de Pandolfe ; il posa la main sur l'Évangile et jura de se soumettre à l'Église. Seize barons s'engagèrent à faire exécuter sa promesse dans le cas où il deviendrait parjure. Le 13 mai 1213 le roi et Pandolfe conclurent à Douvres, en présence d'une foule de comtes, de barons et de peuple, un traité en vertu duquel la paix devait être rétablie entre Jean et les évêques, tous les ecclésiastiques et laïques impliqués dans ce différend. Le roi s'engageait à ne leur causer ni à ne leur laisser causer aucun tort, à ne pas les troubler dans l'exercice de leurs fonctions, à expédier pour cet effet des lettres publiques, cautionnées par quelques barons, sous la foi du serment. En n'observant pas ces conditions le roi perdra la surveillance sur les églises devenues vacantes. Si les barons refusaient de s'engager sous serment, le roi serait tenu de céder au Saint-Siège son droit de patronage sur les églises anglaises. Des saufs-conduits devaient être expédiés aux évêques et à leurs compagnons avant leur arrivée en Angleterre ; ceux-ci, de leur côté, s'engageaient par serment et par écrit, si le roi l'exigeait, à ne rien entreprendre contre la couronne tant que le roi observerait la foi jurée. Au reste, les biens des églises devaient être restitués, des indemnités accordées, les franchises rétablies et tous les détenus mis en liberté. Aussitôt après l'arrivée du légat pontifical chargé de lever l'excommunication le roi payera aux mandataires des archevêques, des évêques et des religieux de Cantorbéry, pour chacun une somme convenable, destinée à acquitter leurs dettes et à couvrir les frais de leur retour, et pour tous une somme de 8,000 livres

sterling, et il leur rendra, immédiatement après l'acceptation du traité, la libre administration de leurs biens immeubles. La proscription contre les ecclésiastiques sera révoquée publiquement, et le roi remettra à l'archevêque une déclaration authentique de ne plus en prononcer à l'avenir. Il lèvera également la proscription contre les laïques. Tout différend relatif à la restitution des biens devra être jugé par le légat, après l'examen des preuves. L'interdit sera levé immédiatement après l'exécution du traité. Les différends que le légat ne pourrait accommoder seront portés devant le Saint-Siège.

Douze barons jurèrent, au nom du roi, la fidèle exécution de ces articles ; puis les évêques reçurent des saufs-conduits et l'assurance que tous les engagements contractés seraient remplis. Pandolfe se présenta alors au peuple, et annonça que le roi s'était réconcilié avec l'Église et que tous devaient le secourir contre ses ennemis. Des députés furent envoyés en France pour inviter Philippe à renoncer à ses projets sur l'Angleterre. Cependant bien des personnes doutaient encore de la sincérité de Jean <sup>1</sup>.

Deux jours après, la veille de l'Ascension, Jean renonça, en faveur du Pape, à la couronne et aux royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et remit à Pandolfe un acte ainsi conçu : « Voulant obtenir la miséricorde divine pour nos offenses envers l'Église romaine, désirant nous humilier devant Celui qui s'est humilié pour nous jusqu'à la mort, conduit par l'impulsion du Saint-Esprit, et n'ayant rien de plus précieux à offrir que notre personne et nos États, nous remettons, du consentement de nos barons, sans y être forcé par la violence ou la crainte, mais en vertu de notre libre volonté, à Dieu, à ses saints apôtres Pierre et Paul, à notre mère la sainte Église, à notre seigneur le Pape Innocent et à ses successeurs catholiques, en expiation de nos péchés et de ceux de notre famille, tant vivants que morts, nos royaumes d'Angleterre et d'Irlande, avec tous leurs droits et dépendances, afin de les recevoir de nouveau en qualité de vassal de Dieu et de l'É-

<sup>1</sup> Inn., l. 15, *epist.* 235 ; l. 6, *epist.* 76. Matth. Paris, ann. 1213. Rymer, *Acta et Fœd.*, l. 1, c. 54.

glise romaine. Nous prêtons entre les mains de Pandolfe le serment de vassal au souverain Pontife et à ses successeurs, et rendons ce serment obligatoire pour nos héritiers et successeurs. En signe de vassalité nous nous obligeons à payer au Saint-Siège, sur les revenus du royaume, outre le denier de Saint-Pierre, trois cents marcs pour l'Irlande et sept cents pour l'Angleterre. Le tout sous peine de déchéance pour celui de nos successeurs qui attaquerait ces dispositions <sup>1</sup>. »

Jean remit au légat cet acte, revêtu de son sceau et de la signature de l'archevêque de Dublin et de plusieurs barons ; il se rendit ensuite en grande pompe à l'église, déposa la couronne et les insignes de la royauté, et prêta en ces termes le serment de vassalité : « Moi Jean, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre et souverain d'Irlande, je serai dès ce moment fidèle à Dieu, à saint Pierre, à l'Église romaine, à mon seigneur le Pape Innocent, ainsi qu'à ses successeurs catholiques. Je n'aiderai ni par actions, ni par paroles, ni par conseils, ni par consentement, à leur faire perdre la vie, les membres ou la liberté. J'éloignerai d'eux tout dommage qui me sera connu et ferai tous mes efforts pour l'empêcher. Je leur ferai connaître par moi-même ou par une personne sûre tout attentat contre eux. Je garderai le secret sur tout ce qu'ils voudront me communiquer et ne le divulguerai point à leur détriment. Je défendrai de tout mon pouvoir l'héritage de saint Pierre, et particulièrement le royaume d'Angleterre et d'Irlande, contre quiconque voudra les attaquer. Que Dieu et les saints Évangiles me viennent en aide <sup>2</sup>. »

Suivant Matthieu Pâris le légat Pandolfe foula aux pieds, au grand déplaisir de l'archevêque de Dublin, l'argent donné pour gage de la soumission du roi. Suivant le même auteur, le jour de l'Ascension étant passé sans qu'il fût arrivé d'autre mal au roi Jean, il crut avoir convaincu de mensonge l'ermite Pierre ; il le fit tirer de prison, traîner à la queue des chevaux et pendre, lui et son fils ; mais plusieurs en furent indignés, croyant que la prophétie de Pierre était suf-

fisamment accomplie dans ce qui venait de se passer. C'est la réflexion de Matthieu Pâris.

Cependant la soumission féodale du roi Jean à l'Église romaine n'avait d'extraordinaire que la solennité qui l'avait accompagnée. Dès l'an 1173 nous avons vu son père, Henri II, écrire en ces termes au Pape Alexandre III : « Le royaume d'Angleterre est de votre juridiction, et, quant à l'obligation du droit féodal, je ne me reconnais sujet qu'à vous. Que l'Angleterre apprenne ce que peut le Pontife romain, et, puisqu'il n'use pas d'armes matérielles, qu'il défende par le glaive spirituel le patrimoine de saint Pierre <sup>1</sup>. » D'ailleurs le roi Jean ne fit cette soumission que de l'avis commun de ses barons, comme il est dit dans l'acte même signé par eux. Il y a plus ; les envoyés des barons dirent au Pape que, si le roi s'était ainsi soumis à lui et à l'Église romaine, ce n'était point de son propre mouvement ni par dévotion, mais par crainte et forcé par eux <sup>2</sup>.

Après la réconciliation du roi Jean le légat Pandolfe passa en France, chargé des actes de la pacification et des 8,000 livres sterling faisant partie de la restitution que devaient recevoir les prélats, à qui il persuada de passer en Angleterre, pour terminer le reste. Ensuite il alla trouver le roi de France et l'exhorta fortement à se désister de son entreprise contre l'Angleterre, disant qu'il ne pouvait pas attaquer ce royaume sans offenser le Pape, puisque le roi Jean était prêt à satisfaire à Dieu et à l'Église et à faire ce que le Pape lui ordonnait. A ce discours le roi Philippe répondit fort en colère, dit-on, qu'il avait entrepris cette guerre par ordre du Pape, et déjà dépensé plus de soixante mille livres pour armer des vaisseaux et faire des provisions d'armes et de vivres. On ajoute que Philippe aurait effectivement passé en Angleterre si le comte de Flandre, son vassal, ne l'avait abandonné. C'était Ferdinand, c'est-à-dire Ferdinand de Portugal, qui avait épousé Jeanne, fille aînée de Baudouin, empereur de Constantinople, et qui avait fait secrètement alliance avec le roi

<sup>1</sup> Inn., l. 16, *epist.* 77. — <sup>2</sup> Matth. Pâris, ann. 1213.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1173. — <sup>2</sup> « Et per eos coactus. » Rym., t. 1, p. 185.



d'Angleterre. Le roi Philippe tourna donc ses armes contre Ferrand, mais avec peu de succès, pendant cette année 1213; car sa flotte fut brûlée par celle d'Angleterre.

Alors le roi Jean, reprenant courage, résolut de faire la guerre au roi Philippe en soutenant le comte de Flandre et en descendant lui-même dans le Poitou; mais les seigneurs d'Angleterre refusèrent de le suivre avant qu'il ne se fût fait absoudre de l'excommunication. Il envoya donc des lettres de vingt-quatre seigneurs à l'archevêque de Cantorbéry et aux évêques exilés avec lui, pour les assurer qu'ils pouvaient revenir en Angleterre en toute confiance. Ainsi, à la sollicitation du légat Pandolfe, l'archevêque, les quatre évêques de Londres, d'Ély, de Lincoln et d'Hereford, ainsi que les autres exilés, s'embarquèrent, arrivèrent à Douvres et allèrent trouver le roi Jean à Winchester le 28 juillet. Le roi vint au-devant des prélats et se jeta à leurs pieds, fondant en larmes et les priant d'avoir pitié de lui et de son royaume d'Angleterre. Les prélats le relevèrent de terre, pleurant avec lui, et, le prenant au milieu d'eux, le conduisirent à la porte de l'église cathédrale, où ils récitèrent le psaume *Miserere*; après quoi ils lui donnèrent l'absolution dans le chapitre.

Le roi jura de protéger l'Église et le clergé, de ramener la pratique des bonnes lois de ses prédécesseurs, d'abolir les mauvaises et d'achever avant Pâques l'entière restitution qu'il avait promise. Ensuite l'archevêque le conduisit à l'église et célébra la messe, qui fut suivie d'un festin où les prélats et les seigneurs mangèrent avec le roi. L'archevêque accorda cette absolution suivant l'ordre que le Pape lui en avait donné, à lui et au légat Pandolfe, pour en user en cas de nécessité<sup>1</sup>.

Le roi se hâta de revenir à Portsmouth, ordonna aux troupes de s'embarquer et fit voile pour les côtes de France avec un vent favorable. Il atteignit l'île de Jersey avec un petit nombre de vaisseaux; mais il s'aperçut qu'aucun des barons ne l'avait suivi. Sous prétexte que le temps de leur service était expiré, ils s'étaient rendus à Saint-Alban, à

un concile ou conseil, avec l'archevêque et les évêques. Ils firent publier leurs résolutions dans la forme des proclamations royales; elles ordonnaient que les lois émanées de Henri I<sup>er</sup> fussent universellement observées, et elles prononçaient la peine capitale contre les vicomtes, les forestiers et autres officiers du roi qui dépasseraient la ligne exacte de leur devoir. Voilà ce que rapporte Matthieu Paris. Nous croyons que se permettre des proclamations pareilles en l'absence et à l'insu du roi est une conspiration criminelle.

Dans cet intervalle Jean, étant revenu à terre, ne respirait que vengeance contre les traîtres qui avaient abandonné leur souverain. Il se détermina à punir leur désobéissance par une exécution militaire, et il s'était avancé jusqu'à Northampton quand il fut rejoint par l'archevêque, qui lui représenta qu'il allait contre le serment qu'il venait de faire à son absolution, puisque, selon les lois, il fallait commencer par faire juger ces barons en sa cour avant d'user de voies de fait. Le roi fit grand bruit et dit qu'il ne différerait pas les affaires de son royaume pour l'archevêque, que les jugements séculiers ne le regardaient point. Il continua sa marche sur Nottingham et fut encore rejoint dans cette ville par l'archevêque Langton, qui déclara que, à l'exception du roi, il excommunierait tous ceux qui porteraient les armes en corps de troupes avant la levée de l'interdit. Il arrêta ainsi le roi et l'obligea d'ajourner les seigneurs pour comparaître à sa cour.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis l'assemblée de Saint-Alban quand on en convoqua une seconde à Saint-Paul de Londres. Nonobstant l'interdit l'archevêque y permit aux communautés régulières et aux curés, en présence de leurs paroissiens, de réciter à voix basse l'office divin dans leurs églises. Le but ostensible de cette assemblée était de constater les dommages essuyés par les proscrits durant les derniers débats; mais l'archevêque Langton, ce fut du moins le bruit public, prit à part quelques seigneurs du royaume et leur dit secrètement : « Vous savez comment à Winchester j'ai absous le roi et lui ai fait jurer d'abolir les lois injustes

<sup>1</sup> Inn., l. 6, *epist.* 89.

et de faire observer dans tout le royaume les bonnes lois, c'est-à-dire celles d'Édouard. Or on a trouvé une certaine charte de Henri I<sup>er</sup> par laquelle, si vous le voulez, vous pouvez récupérer toutes les libertés que depuis longtemps vous avez perdues. » Il leur en donna lecture, et ils en eurent tous une extrême joie. Ils jurèrent tous, en présence de l'archevêque, qu'ils combattraient pour ces libertés, s'il était besoin, jusqu'à la mort, et l'archevêque promit de les y aider fidèlement <sup>1</sup>.

Nous ignorons si cette conduite du cardinal-archevêque de Canorbéry, Étienne de Langton, était tout à fait loyale. A coup sûr elle n'était pas conforme aux intentions et aux promesses du Pape, son bienfaiteur, son supérieur ecclésiastique, et actuellement suzerain féodal de l'Angleterre. C'était pour Étienne de Langton que le Pape avait soutenu une si longue lutte contre le roi ; pour détruire les préventions du monarque il lui avait toujours assuré qu'il trouverait dans Étienne de Langton fidélité, dévouement et affection, et, à peine arrivé en Angleterre et assis sur le siège archiepiscopal, il semble n'être occupé qu'à se concerter et à conspirer avec les seigneurs, à l'insu du roi et du Pape. Innocent III se montre plus loyal ; aussi blâmera-t-il fortement, punira-t-il même cette conduite de l'archevêque.

Le Pape, ayant reçu les lettres du roi d'Angleterre que le légat Pandolfe lui avait envoyées, lui fit une réponse qui commence ainsi : « Nous rendons grâces à Celui qui sait tirer le bien du mal de vous avoir inspiré non-seulement de recevoir la forme de satisfaction que nous avons dressée avec grande délibération, mais encore de soumettre à l'Église romaine votre personne et votre royaume. Car qui vous y a porté, sinon cet Esprit divin qui souffle où il veut ? Vous possédez maintenant votre royaume d'une manière plus sublime et plus solide qu'auparavant, puisqu'il est devenu un royaume sacerdotal, suivant les paroles de l'Écriture. Nous vous envoyons donc, selon votre demande, un légat *a latere*, savoir l'évêque de Tusculum, qui connaît nos intentions et à qui nous

avons donné un plein pouvoir. » Par cette lettre, qui est du 6 juillet 1213, on voit que, dans la forme de satisfaction dressée par le Pape, il n'était pas question de la soumission féodale du roi et du royaume, mais que le roi l'y ajouta lui-même. Le Pape écrivit en même temps à l'archevêque de Cantorbéry, aux autres prélats et aux seigneurs d'Angleterre, pour leur recommander le légat, et enfin au roi de France, pour l'exhorter à écouter ses avis touchant la paix avec le roi d'Angleterre <sup>1</sup>.

Le cardinal-légat arriva en Angleterre à la fin de septembre. Quoique l'interdit durât encore on ne laissa pas de le recevoir partout en procession, avec le chant et les ornements religieux. Une assemblée des évêques et des grands du royaume se tint à Saint-Paul de Londres en présence du roi ; on y traita pendant trois jours du dédommagement que le roi devait donner aux prélats. Le prince offrit de payer comptant 100,000 livres sterling, et le surplus à Pâques, s'il se trouvait que le dommage montât plus haut. La proposition parut si raisonnable au légat qu'il trouva mauvais qu'elle ne fût pas aussitôt acceptée. Les prélats, au contraire, voulaient que l'on commençât par informer exactement des dommages pour recevoir le tout ensemble. Le roi accepta volontiers le délai.

Le second jour, après qu'on eut longtemps parlé de la levée de l'interdit, le roi renouvela devant le grand autel l'acte par lequel il avait soumis au Pape l'Angleterre et l'Irlande, et, au lieu de la charte qu'il en avait donnée au légat Pandolfe, scellée en cire, il en donna une au cardinal-légat de Tusculum, datée du troisième jour d'octobre 1213, scellée en or et signée de l'archevêque, de plusieurs évêques et d'un grand nombre de seigneurs, pour la porter au Pape <sup>2</sup>. On remit à traiter de l'affaire du dédommagement à Réding, le 3 novembre. Après plusieurs remises l'exécution fut encore différée, de l'avis du légat. Enfin le roi paya aux évêques un à compte de quinze mille marcs et l'affaire fut renvoyée à la décision du Pape.

<sup>1</sup> Math. Paris, ann. 1213.

<sup>1</sup> Inn., l. 16, *epist.* 79-83. — <sup>2</sup> *Spicileg.*, t. 3, p. 578 édit. in-fol.



Le roi Jean avait envoyé à Rome l'évêque de Norwich, l'abbé de Beaulieu et trois autres députés, porter les lettres par lesquelles il marquait sa soumission aux ordres du Pape et la donation de son royaume. Le Pape les renvoya avec plusieurs lettres, datées des derniers jours d'octobre et des premiers de novembre. Dans la première il exhorte paternellement le roi à traiter doucement avec les évêques de son royaume, principalement les affaires spirituelles, ajoutant qu'il avait répondu de vive voix aux ambassadeurs touchant la demande qu'il lui avait faite de ne pouvoir être excommunié, ni sa chapelle interdite, sans un mandement spécial du Pape. La seconde est la bulle d'acceptation solennelle de la donation des royaumes d'Angleterre et d'Irlande. Par une autre il ordonne au nouveau légat, après la levée de l'interdit, d'avoir soin de retirer et de faire brûler toutes les lettres que le Pape avait fait expédier contre le roi Jean, pour être répandues en France, en Angleterre et ailleurs, dans le cas où il n'acceptât point la paix. De là vient sans doute que nous ne trouvons point ces lettres dans le recueil de celles d'Innocent III<sup>2</sup>.

Parmi les lettres qu'apportèrent les envoyés du roi Jean il y en a une par laquelle le Pape ordonne à l'évêque de Tusculum de déclarer nulles, par l'autorité apostolique, toutes les confédérations assermentées qui auraient été faites à l'occasion de la discorde entre la royauté et le sacerdoce<sup>2</sup>. Il est probable que le roi s'était plaint de l'archevêque, qui, au lieu de seconder le roi suivant les intentions du Pape, conspirait secrètement avec les barons. Ce qui confirme cette conjecture, c'est une autre lettre où le Pape ordonne au légat de pourvoir aux évêchés et aux abbayes qui vquaient alors en Angleterre, y faisant élire canoniquement des sujets non-seulement dignes par leur vie et leur science, mais encore fidèles au roi et utiles au royaume, capables de le conseiller et de le secourir efficacement, le tout après avoir demandé le consentement du roi et pris conseil, et il lui donnait pouvoir de con-

traindre par censures ceux qui s'y opposeraient<sup>1</sup>. L'exécution de cette bulle, ou peut-être plutôt la manière de l'exécuter, excita des murmures ; il y eut des opposants qui en appelèrent au Pape. Le légat les suspendit de leurs fonctions et les envoya à Rome. L'archevêque de Cantorbéry appela lui-même, et, en conséquence de cet appel, envoya défendre au légat d'établir des prélats dans les Églises vacantes, au préjudice de lui archevêque, à qui ce droit appartenait ; mais le légat ne déféra point à cet appel, et, du consentement du roi, envoya Pandolfe à Rome. Arrivé auprès du Pape Pandolfe se plaignit beaucoup de l'archevêque, et dit que lui et les autres évêques étaient trop intéressés et trop roides à exiger la restitution de ce qu'ils avaient perdu pendant l'interdit, et qu'ils cherchaient trop à abaisser le roi, ainsi que les libertés du royaume. Au contraire Pandolfe donnait de grandes louanges au roi Jean, disant qu'il n'avait jamais vu de prince si humble et si modeste. Il lui rendit ainsi le Pape très-favorable. Le docteur Simon de Langton, frère de l'archevêque, voulut s'opposer aux discours de Pandolfe ; mais il ne fut point écouté<sup>1</sup>.

Dès la Chandeleur 1214 le roi Jean avait envoyé à Rome Jean évêque de Norwich, Richard du Marais, archidiacre de Northumbrie, et deux gentilhommes, pour demander la levée de l'interdit jeté sur l'Angleterre depuis si longtemps. Ils revinrent pendant que le roi Jean était en Poitou, et apportèrent une lettre du Pape par laquelle il ordonnait au cardinal-légat de Tusculum de lever l'interdit, à condition que le roi donnerait des sûretés à l'archevêque de Cantorbéry, aux évêques de Londres et d'Ély, et aux autres, pour la réparation des dommages qu'ils avaient souffert, et que le Pape, en son conseil, avait fixés provisoirement à 40,000 livres sterling. Ils eurent le temps de s'apercevoir qu'ils auraient bien fait d'accepter les 100,000 livres que le roi leur avait offertes d'abord. Le légat, ayant reçu cette commission du Pape, assembla un grand concile à Londres, dans l'église de Saint-Paul, où se

<sup>1</sup> Inn., l. 16, *epist.* 130-138. — <sup>2</sup> L. 6, *epist.* 134.

<sup>1</sup> L. 6, *epist.* 138. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1214.

trouvèrent les prélats et les seigneurs. On y examina les sommes que le roi avait déjà payées sur les 40,000 livres sterling d'indemnités, et on trouva qu'il en restait à payer 13,000, dont les évêques de Winchester et de Norwich demeurèrent cautions. Ensuite, le dimanche, sixième jour de juillet 1214, octave de la Saint-Pierre, dans la même église de Saint-Paul, cathédrale de Londres, le cardinal-légat leva solennellement l'interdit, après qu'il eut duré six ans trois mois et quatorze jours. On chanta le *Te Deum* en actions de grâces, on sonna les cloches, et la joie fut universelle dans tout le pays<sup>1</sup>. Ainsi se termina heureusement cette longue dissension du roi d'Angleterre avec le chef de l'humanité chrétienne.

Le roi Jean, se confiant dans l'appui du Pape, était venu dans le Poitou, et, rejoint pas les seigneurs des environs, avait pénétré dans la ville d'Angers le 17 juin 1214. De là il marcha vers la Bretagne; mais ses progrès furent arrêtés par l'arrivée de Louis, fils de Philippe-Auguste, et de ce moment les deux armées, comme d'un consentement mutuel, traînèrent la guerre en longueur, en attendant l'issue de la campagne dans le Nord.

Là les alliés du roi Jean, Otton, empereur ou ex-empereur d'Allemagne, Ferrand, comte de Flandre, et Guillaume, comte de Boulogne, s'étaient réunis aux forces anglaises, que commandait le comte de Salisbury, et marchaient à la tête de plus de cent mille hommes pour envahir le territoire français. Philippe ne put opposer à ce torrent qu'une armée de moitié plus faible; une partie de ses troupes étant occupée ailleurs; mais l'ardeur et la bravoure de ses compagnons, la fleur de la chevalerie française, le dévouement des milices communales, le courage pieux du roi suppléèrent à la différence du nombre.

Le 27 juillet 1214, qui était un dimanche, les deux armées se rencontrèrent au pont de Bouvines, qui est à mi-chemin entre Tournai et Lille, sur une petite rivière qui se jette dans la Lys. Otton avait compté attaquer les Français après que la moitié de leur armée

aurait passé le pont. Lorsque ses coureurs atteignirent l'arrière-garde des Français, le roi Philippe, fatigué du poids de ses armes et de la longueur du chemin, se reposait à l'ombre d'un frêne à côté d'une église consacrée à saint Pierre. « A cette nouvelle, dit Guillaume le Breton, son chapelain, qui était présent, le roi entra dans l'église; et, ayant adressé une courte prière au Sauveur, il en ressortit, revêtit ses armes, et, d'un visage joyeux, comme s'il était appelé des à noces, il remonta sur son cheval. Par toute la campagne on entend le cri : « Aux armes ! aux armes ! » Les trompettes retentissent, les escadrons qui avaient déjà passé le pont reviennent en arrière. On fait redemander aussi l'étendard de Saint-Denis, qui, dans les combats, doit précéder tous les autres; mais, comme il tarde à revenir, on ne l'attend pas. Le roi part à cheval et se place à la première ligne, où une petite élévation le séparait des ennemis. »

Là, entouré des plus vaillants chevaliers de France, le roi Philippe adresse à ses troupes ce bref et humble discours : « Tout notre espoir et toute notre confiance sont en Dieu. Le roi Otton et son armée sont excommuniés par le seigneur Pape; ce sont les ennemis et les destructeurs de la sainte Église, et l'argent dont on les paye est le fruit des larmes des pauvres et du pillage des églises de Dieu et des clercs. Pour nous nous sommes chrétiens, et nous jouissons de la communion et de la paix de la sainte Église; quoique pécheurs nous lui sommes unis de sentiments, et nous défendons selon notre pouvoir les libertés du clergé. C'est pourquoi nous devons attendre avec confiance de la miséricorde de Dieu qu'il nous donnera, tout pécheurs que nous sommes, de triompher de ses ennemis et des nôtres. » A ces paroles les troupes demandèrent au roi sa bénédiction, et le roi, levant la main, pria le Seigneur de les bénir. Aussitôt on sonna la charge, et l'attaque commença vigoureusement.

Un peu derrière le roi était le chapelain Guillaume, qui a écrit cette histoire, avec un autre clerc, peut-être le moine Rigord, qui a copié cette histoire dans la sienne. Tous deux, quand ils eurent entendu sonner les

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1214.



trompettes, chantèrent tout entier le psaume : *Béni soit mon Dieu qui enseigne à mes mains à combattre* ; tout entier le psaume : *Que l'Éternel se lève et que ses ennemis soient dissipés* ; tout entier le psaume : *Seigneur, c'est dans votre force que se réjouira le roi*. Ils les chantèrent comme ils purent, entrecoupés par les larmes et les sanglots. Ils rappelaient à Dieu, avec une humble dévotion, l'honneur et la liberté dont jouissait la sainte Église dans les domaines du roi Philippe, et le dés-honneur et les opprobres qu'elle souffrait et avait soufferts par Otton et par le roi Jean, de qui l'argent avait provoqué tous ces ennemis qui osaient combattre contre leur seigneur dans son propre royaume.

Cependant le fort de la bataille ne fut point d'abord auprès du roi, mais à l'aile droite, commandée par le frère Guérin, chevalier de l'Hôpital, récemment élu à l'évêché de Senlis. Il ne portait point d'armes ; mais, à cause de son expérience dans la guerre, il rangeait les troupes. Plaçant en arrière ceux qu'il connaissait les moins courageux, il mit en première ligne les plus braves, savoir, le duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, Matthieu de Montmorency et beaucoup d'autres. Le comte de Saint-Pol, suivi de quelques hommes d'élite, faisait une trouée dans les rangs ennemis, tuant hommes et chevaux, sans faire des prisonniers ; Matthieu de Montmorency et le duc de Bourgogne en font autant de leur côté. Fatigué des coups qu'il avait donnés et reçus, le comte de Saint-Pol se mit un peu à l'écart pour reprendre haleine, quand il aperçut un de ses chevaliers enveloppé d'ennemis. Aussitôt, se couchant sur le cou de son cheval et piquant des deux, il pénétra au milieu du bataillon, et, se relevant sur ses étriers, écarta les ennemis à coups de sabre et délivra son homme. Des témoins oculaires virent jusqu'à douze lances l'assaillir à la fois, sans pouvoir le désarçonner. Comme quelques-uns suspectaient sa fidélité, il avait dit à frère Guérin, au commencement de la bataille, qu'il serait en ce jour-là un bon traître.

Enfin, après trois heures du combat le plus acharné, tout le poids de la guerre se tourna contre le comte Ferrand. Ce prince, percé de

nombreuses blessures et renversé par terre, fut fait prisonnier avec beaucoup de ses chevaliers. Il avait presque perdu le souffle par la longueur du combat lorsqu'il se rendit à Hugues de Mareuil et à Jean, son frère.

Pendant ce temps les légions des communes, qui étaient déjà parvenues presque jusqu'à leur quartier, se trouvèrent de retour sur le champ de bataille, avec l'étendard de Saint-Denis, et elles vinrent immédiatement se ranger près du corps de bataille du roi, où elles voyaient l'étendard royal parsemé de fleurs de lis, que portait ce jour-là Galon de Montigny, chevalier très-brave, mais point riche. Les milices de Corbie, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne et d'Arras passèrent entre les escadrons des chevaliers et vinrent se mettre en bataille devant le roi ; mais la cavalerie d'Otton, composée d'hommes très-belliqueux et très-audacieux, les chargeant aussitôt, les repoussa, les mit en désordre et parvint presque jusqu'au roi. A cette vue les chevaliers qui formaient le bataillon du roi s'avancent pour le couvrir, en le laissant un peu derrière eux, et ils arrêtent Otton et les siens, qui, avec leur fureur teutonique, n'en voulaient qu'au roi seul. Mais, tandis qu'ils se portent en avant, et qu'avec un courage merveilleux ils arrêtent les Teutons, les fantasmes ennemis entourent le roi, et, avec leurs petites lances et leurs crochets, ils l'entraînent à bas de son cheval, et ils l'y auraient tué si la main de Dieu et l'excellence de son armure ne l'avaient protégé. Un petit nombre de chevaliers qui étaient restés avec lui, et surtout Galon de Montigny, qui, en agitant son drapeau, appelait du secours, et Pierre Tristan, qui, se jetant à bas de son cheval, s'exposait aux coups pour le roi, repoussèrent ces fantassins ennemis, les tuèrent ou les mirent en fuite, tandis que le roi, se relevant de terre plus tôt qu'on ne s'y attendait, remonta sur son cheval avec une légèreté qu'on ne lui croyait point.

Si dans ce moment Philippe-Auguste courut un grand danger, l'empereur Otton se vit bientôt exposé à un péril non moins grave. En effet les chevaliers français parvinrent jusqu'à lui ; Pierre de Mauvoisin saisit même la bride de son cheval ; comme il ne pouvait

l'arracher à la foule qui l'entourait, Gérard Scropha le frappa à la poitrine du couteau qu'il tenait à la main; il ne traversa pas l'armure presque impénétrable dont les chevaliers d'alors étaient couverts, et, comme il voulait redoubler, le cheval d'Otton, en se cabrant, reçut le coup dans la tête. Blessé mortellement à l'œil, il tourna sur lui-même et prit sa course du côté par où il était venu. « L'empereur nous montrant ainsi le dos, dit l'historien Guillaume, et nous laissant en proie son aigle et le char qui le portait, le roi dit aux siens : « Vous ne verrez plus sa face d'aujourd'hui. » Cependant son cheval avait fait bien peu de chemin lorsqu'il tomba mort; mais on lui en présenta aussitôt un autre, avec lequel il recommença à fuir. Il ne pouvait plus résister à la valeur de nos chevaliers. En effet Guillaume des Barres l'avait déjà tenu deux fois par le cou; mais il se déroba à lui par la rapidité de son cheval et par l'épaisseur des rangs de ses soldats <sup>1</sup>. »

La bataille ne finit point par la fuite d'Otton; le comte de Tecklenbourg, le comte de Dortmund et plusieurs vaillants chevaliers de l'empereur firent encore une fois reculer les Français; mais ceux-ci, revenant sur eux en plus grand nombre, les firent prisonniers. Alors on commença à voir fuir le duc de Louvain, le duc de Limbourg, Hugues de Boves et leurs chevaliers, par cinquante ou cent à la fois. Renaud, comte de Boulogne, s'obstinait seul au combat. Il n'avait pas été d'avis qu'on livrât la bataille; accusé de trahison à cause de cela, il dit à Hugues de Boves : « Eh bien ! voici la bataille que tu conseillais et que je déconseillais. Toi tu fuiras comme un lâche, et moi je combattrai au péril de ma tête; je serai pris ou tué. » En effet il disposa en cercle un certain nombre de sergents d'armes à lui; c'était comme une forteresse hérissée de piques, d'où il faisait des sorties brillantes et où il se retirait quand l'haleine lui manquait pour se battre. Enfin il fut renversé de son cheval, blessé, et il allait être tué quand il se rendit à frère Guérin, évêque élu de Senlis. Sept cents fantassins brabançons, qu'Otton avait placés au milieu de son front de bataille, y de-

meurèrent les derniers; après que tout avait fui autour d'eux ils opposaient encore aux Français comme un mur impénétrable. Philippe les fit charger par Thomas de Saint-Valeri, avec cinquante chevaliers et deux mille fantassins; ils furent presque tous tués, sans avoir abandonné la place. La nuit approchait; Philippe, qui craignait surtout de perdre quelqu'un de ses importants prisonniers, fit sonner le rappel aux trompettes. Les Français qu'il rassemblait ainsi avaient à peine poursuivi leurs ennemis pendant l'espace d'un mille <sup>1</sup>.

A cette bataille se trouva l'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, de la royale maison de France, prélat plus guerrier qu'il ne convenait à son état. Il avait été à la croisade de Palestine avec Philippe-Auguste; de retour il guerroyait contre Richard Cœur-de-Lion. Fait prisonnier il fut chargé de fers; pour obtenir sa délivrance il implora la médiation de Célestin III; le Pape lui répondit qu'ayant méconnu son caractère d'évêque il n'avait que ce qu'il méritait. Toutefois il écrivit amicalement à Richard, le priant de lui rendre son fils. Le roi lui envoya la cuirasse dont l'évêque était armé quand il fut pris et lui fit dire par son ambassadeur : « Voyez si c'est la robe de votre fils ou non. » Le Pape répondit : « Ce n'est pas mon fils, ni celui de l'Eglise; qu'il se rachète au gré du roi, car il paraît plutôt un soldat de Mars qu'un soldat du Christ. » Cependant, quelque temps après le légat du Pontife ménagea sa délivrance par un échange, en lui faisant faire serment de ne plus porter les armes et de ne faire jamais la guerre en personne contre les chrétiens. Depuis ce moment il ne faisait plus la guerre, mais il y assistait; il ne portait plus d'armes proprement dites, mais une énorme massue. Étant donc à la bataille de Bouvines, il vit le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, qui écharpait la milice de Dreux. A cette vue Philippe de Dreux ne put s'empêcher d'aller au secours des siens; d'un coup de massue, il renversa le comte à terre et le fit prisonnier <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Guillelm. Armoricus, *Script. rer. Franc.*, t. 17, 99-98.

<sup>1</sup> Guillelm. Armoricus, *Script. rer. Franc.*, t. 17, 99.  
<sup>2</sup> Roger Hoved. Matth. Paris. Guillaume Armoricaïn, dans son *Histoire en vers de Philippe-Auguste*.



Il y eut ainsi de pris cinq comtes : Ferrand de Flandre, Renaud de Boulogne, Guillaume de Salisbury, Otton de Tecklenbourg et Conrad de Dortmund, avec vingt-cinq chevaliers bannerets et un grand nombre d'autres d'une dignité inférieure. En reconnaissance de la protection divine Philippe-Auguste fonda près de Senlis l'abbaye de la Victoire, où il mit des chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Victor de Paris. La victoire de Bouvines était en effet décisive, non-seulement pour la France, qu'elle relevait au-dessus de tous ses ennemis, mais encore pour tout l'Occident et pour toute l'Église catholique. Elle réduisait deux puissants monarques, longtemps rebelles à l'Église, l'un à la soumission, l'autre à l'impuissance. Jean

d'Angleterre, avec qui Philippe-Auguste fit, la même année, une trêve de cinq ans, dut se trouver heureux de s'être réconcilié avec le Pontife romain. Otton de Saxe, après avoir fui à Bouvines, se vit abandonné de tout le monde et tomba dans l'obscurité jusqu'à la fin de sa vie. Philippe-Auguste lui-même, qui venait de reprendre la reine Ingelburge pour obéir au chef de l'Église, dut se féliciter en se voyant si glorieusement récompensé de sa soumission. Enfin la victoire de Bouvines, remportée par le roi de France en 1214, et la victoire de Muret, remportée l'année précédente par le comte Simon de Montfort, assurèrent le triomphe des généreux efforts d'Innocent III contre tous les ennemis de l'Église et de l'humanité en Occident.

## § VII

### AFFAIRES D'ORIENT.

L'Orient ne réclamait pas moins l'infatigable sollicitude du Pontife.

En 1203 des chevaliers français se rendant en Palestine avaient, en passant, conquis l'empire de Constantinople, sans trop le vouloir et contre les ordres du Pape. Depuis ce moment ils étaient occupés, avec les Grecs et les Bulgares, à s'en partager et à s'en disputer les débris. Baudouin, comte de Flandre, avait été élu empereur de Constantinople. Boniface, marquis de Montferrat, déclaré roi de Thessalonique, se rendit maître de la Thessalie, de la Béotie, de la ville et du pays d'Athènes. Guillaume de Champlitte, vicomte de Dijon, de la maison de Champagne, et Geoffroi de Villehardouin conquièrent la Morée ou le Péloponèse, ce pays de tant de royaumes célébrés par Homère et les autres poètes. Un Grec, Michel l'Ange Comnène, s'était attaché au marquis Boniface et partit avec lui pour Thessalonique ; mais, avant que d'y arriver, il se déroba secrètement, gagna la ville de Durazzo, et, s'étant bientôt in-

sinué dans la bienveillance du gouverneur grec, il épousa sa fille et chassa ensuite son beau-père. Maître de la ville il s'empara de toute la contrée et se fit un État considérable, qui s'étendait depuis Durazzo jusqu'au golfe de Lépante et comprenait l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie et une partie de la Thessalie. Il sut s'y maintenir et le laissa à ses successeurs, connus dans l'histoire sous le nom de despotes d'Épire.

Mais la plupart des seigneurs grecs s'étaient réfugiés dans l'Asie Mineure, où chacun d'eux se saisissait des places qu'il trouvait à sa bienséance. Le principal de tous fut Théodore Lascaris. Au moment même de la prise de Constantinople il avait pris le nom d'empereur, à peu près comme un titre de funérailles. Il avait passé le Bosphore avec sa femme, Anne Comnène, qui, étant fille d'Alexis III, lui donnait des droits ou des prétentions à la souveraineté. Il se présenta avec elle aux portes de Nicée, ne s'annonçant que comme lieutenant d'Alexis, son beau-père. Les Grecs,

maîtres de la ville, refusèrent d'abord de le recevoir, et ce ne fut qu'à force de prières qu'il les engagea enfin à donner au moins un asile à sa femme, fille de leur prince légitime. Il la remit entre leurs mains et partit pour rassembler les Grecs fugitifs. Il forma une petite armée avec laquelle il fit des courses aux environs de Pruse et s'empara de quelques châteaux. Trop faible pour se soutenir longtemps, il eut recours au sultan d'Icône, dont il était l'ami, et en obtint des secours qui le rendirent maître de Nicée, de Pruse et de presque toute la Bithynie. Jusqu'en 1206 il se contenta du titre de despote; mais, apprenant alors que son beau-père Alexis avait été fait prisonnier par le marquis de Montferrat, il résolut de prendre le titre d'empereur. D'ailleurs il se voyait maître de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Éphèse et d'une partie de la Phrygie. Pour rendre son couronnement plus solennel il manda à Nicée le patriarche grec Camatère, qui vivait encore dans une ville de Thrace. Camatère refusa de venir, mais envoya sa démission. On élut à sa place Michel Autorien, qui présida au couronnement. Pour ruiner plus facilement les petits tyrans ou seigneurs qui s'étaient établis en Asie, Théodore Lascaris fit la paix avec les Français, qui avaient besoin de toutes leurs forces ailleurs.

Un autre empire se forma d'un autre débris de l'empire. Trébizonde, nommée autrefois Trapézonte, était une ville grecque bâtie par une colonie de Sinope, suivant d'autres par les anciens Pélasges, sur les bords du Pont-Euxin, vers la Colchide. L'avantage de sa situation et la force de ses remparts l'avaient défendue contre les efforts des Turcs lorsqu'ils avaient envahi cette contrée; elle s'était maintenue sous le pouvoir des empereurs de Constantinople, qui, tous les ans, y envoyaient un gouverneur avec le titre de duc. Manuel Comnène, ce prince vertueux, qui, sans avoir participé aux crimes de son père Andronic, fut enveloppé dans ses malheurs, laissa deux fils : Alexis et David; ils se retirèrent dans le Pont, où leur aïeul avait longtemps vécu, et, à l'aide des partisans de leur famille, ils se firent un État indépendant.

L'ainé, Alexis, qui fut surnommé le Grand, s'empara de toute la côte du Pont-Euxin depuis Sinope jusqu'au delà de Trébizonde, dont il fit sa capitale. David se fit un domaine d'Héraclée et de la Paphlagonie, dont la possession revint ensuite à Alexis, David étant mort avant lui sans postérité. Telle fut l'origine de l'empire de Trébizonde, que le son bruyant de son nom a rendu plus fameux dans les récits romanesques de la chevalerie que les exploits de ses princes dans l'histoire. Cet empire, quoique plus faible, a survécu de quelques années à celui de Constantinople, n'ayant été détruit par Mahomet II qu'en 1461, tandis que l'autre le fut en 1453<sup>1</sup>.

Quant aux Vénitiens, la plupart des îles et des places qui leur avaient été assignées dans le partage général des terres de l'empire étaient encore, en l'an 1217, entre les mains des Grecs ou dans celles des pirates, qui s'étaient multipliés à la faveur de la révolution. Pour en faire la conquête sans beaucoup de frais ni de temps la république de Venise usa de ce moyen : elle donna par édit à tout Vénitien la liberté d'armer pour s'emparer de ces îles, en sorte que chacun posséderait en propriété ce qu'il aurait conquis en rendant foi et hommage à la république, comme celle-ci le rendait à l'empereur de Constantinople. Après cette déclaration tous les Vénitiens qui se trouvaient assez riches équipèrent et armèrent des vaisseaux à leurs dépens, et la république n'eut besoin que d'une seule flotte pour nettoyer la mer des pirates et pour exécuter les expéditions les plus importantes.

Marc Dandolo et Jacques Viano prirent Gallipoli, à l'entrée de l'Hellespont. Rénier Dandolo, héritier du courage de son père Henri, et Roger Primarino, les deux plus grands hommes de mer qu'eût alors la république, à la tête de trente et un vaisseaux, se rendirent maîtres de Corfou et de Léon Vétrano, pirate génois qui s'en était emparé; ils le firent pendre avec soixante insulaires de sa faction. Ils firent voile ensuite vers Modon et Coron, où s'étaient établis les Génois, qu'ils chassèrent de ces deux villes. Une conquête encore plus importante fut celle de

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, 1. 95 et 96.



Crète ou de Candie, cet antique royaume de Minos et d'Idoménée. Le marquis de Montferrat l'avait vendu aux Vénitiens ; mais Henri le Pêcheur, seigneur génois, y ayant abordé sous prétexte de trafic, s'en était saisi. Ils y firent une descente, battirent les Génois, prirent la capitale et ensuite les autres places. Le sénat de Venise, consulté sur le traitement qu'on ferait à ces villes, était d'avis de les ruiner toutes ; Dandolo offrit de les garder à ses dépens, et la république eut honte de montrer moins de générosité et de courage qu'un seul de ses citoyens. La valeur de Dandolo conserva une seconde fois à sa patrie cette île si renommée, qui valait seule un grand royaume. Le Génois revint avec de plus grandes forces, et, portant partout le ravage, il souleva la plupart des insulaires. Dandolo marcha contre lui, tailla ses troupes en pièces et le fit lui-même prisonnier. Cinq ans après, ce brave guerrier ayant été tué dans une sédition, les Vénitiens envoyèrent une colonie tirée de chaque quartier de Venise, et pour gouverneur Jacques Tiépolo, avec le titre de duc, qui passa à ses successeurs. Les îles de Zante et de Céphalonie échappèrent alors aux Vénitiens ; un seigneur français, dont on ignore le nom, s'en étant saisi, prit le titre de comte palatin de Zante et en fit hommage à Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée.

Les familles les plus puissantes de Venise se répandirent dans l'Archipel ; chacune, embrassant dans sa conquête plusieurs des îles dont cette mer est semée, s'en composa, comme d'autant de provinces, un État qui devint patrimonial. Ravain Carcério était déjà maître de Négrepont, l'ancienne Eubée ; ses descendants, n'étant pas assez forts pour la défendre, la remirent entre les mains de la république et n'en conservèrent que le domaine utile ; Venise y envoyait un gouverneur, qui résidait à Chalcis. Marc Sanuto s'empara de Naxos, de Mélas, de Policandro, de Théra, nommée aujourd'hui Santorin ; ce qui forma le duché de Naxos, dont ses descendants jouirent jusqu'au milieu du quatorzième siècle, époque à laquelle ce duché passa par mariage dans la famille des Crespi. Ceux-ci en furent possesseurs jusque sous

l'empire du sultan Sélim II, qui s'en saisit en 1570. Paros et Andros tombèrent au pouvoir de la famille de Sommariva, qui les posséda jusqu'au milieu du seizième siècle. Les Ghisi se rendirent maîtres de Ténos, Mycone, Sciros, Scyathos, Scopélos ; Pierre Justiniani et Dominique Michiéli, ensemble, de Zéa ; Philocolé Navaavéri, de Lemnos, dite aujourd'hui Stalimène ; l'empereur Henri de Constantinople, successeur de Baudouin, par estime pour sa valeur, lui conféra le titre de grand-duc. Toutes ces principautés furent autant de fiefs qui relevaient de la république ; elle leur donnait sa protection et en tirait des secours et des redevances<sup>1</sup>.

Un seigneur français, Louis, comte de Blois, avait été investi par l'empereur Baudouin du domaine de la Bithynie sous le titre de duc de Nicée. Vers la Toussaint de l'année 1204 le nouveau duc fit partir de Constantinople Pierre de Braiquel et Payen d'Orléans, avec cent chevaliers, qui, s'étant rendus à Gallipoli, passèrent l'Hellespont et prirent terre à Pèges, ville maritime possédée par les Latins dès le temps des empereurs grecs. Ils fortifièrent le château de Palorme sur la Propontide, et, après y avoir mis garnison, ils entrèrent plus avant dans le pays. Théodore Lascaris, avec ce qu'il avait de Grecs rassemblés de toutes parts et les secours du sultan d'Icône, se mit en campagne pour arrêter leurs progrès ; mais son armée, quoique plus nombreuse, fut défaite après un combat opiniâtre, et cette victoire rendit les Français maîtres de Péràmène, de Lopade, une des meilleures places de ces contrées, et de presque toute la Bithynie jusqu'à Nicomédie.

Peu de jours après le départ de Pierre de Braiquel deux autres corps partirent de Constantinople. L'un avait pour chef le prince Henri, frère de l'empereur Baudouin, qui descendit vers l'Hellespont et s'empara d'Abidos, qu'il trouva bien fournie de provisions ; il en fit sa place d'armes, pour étendre de là ses conquêtes, et reçut d'utiles secours des Arméniens, dispersés en grand nombre aux environs de l'ancienne Troie et mortels ennemis des Grecs. L'autre corps

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, I. 96.

d'armée passa le Bosphore vis-à-vis de Constantinople, sous la conduite de Macaire de Sainte-Menehould, accompagné de Matthieu de Valincourt et de Robert de Ronçoy. Ils marchèrent droit à Nicomédie, qu'ils trouvèrent abandonnée; les Grecs, effrayés de leur approche, avaient déjà pris la fuite. Ils en réparèrent les fortifications, y mirent garnison, et firent de là des courses dans tout le pays d'alentour.

Henri, par le conseil des Arméniens, partit d'Abydos, après avoir pourvu à sa défense, et, traversant la Troade, arriva en deux jours à Adramytte, ville maritime située au fond d'un golfe auquel elle a donné son nom. Elle se rendit aussitôt, et ce fut à la fois un magasin abondant et une place de sûreté qui le mit en possession de toute la contrée. Théodore Lascaris, après sa défaite auprès de Péramène, avait en peu de jours rassemblé une nouvelle armée, dont il donna la conduite à son frère Constantin. Le 12 mars 1205 elle fut encore battue par les Français, qui firent beaucoup de prisonniers et du butin de toute espèce; mais ce qu'il y eut de plus avantageux, c'est que tout le pays se soumit aux vainqueurs.

Les Français étaient déjà maîtres des côtes du Bosphore, de la Propontide, de l'Hellespont et de tout le pays de l'ancienne Éolide, lorsque les ordres de l'empereur Baudouin rappelèrent les troupes d'Asie pour les opposer à la coalition des Grecs et des Bulgares, qui venait d'éclater par un massacre général des Latins.

Entre les seigneurs grecs un seul était fidèle à l'empereur Baudouin; c'était Théodore Branas, qui avait épousé Agnès, sœur du roi de France Philippe-Auguste, veuve d'Alexis II et du tyran Andronic. Baudouin fit à Branas un établissement dont le chef-lieu était la ville d'Apres, à trois journées de Constantinople, et le mit en état de se soutenir par ses propres forces. Les autres seigneurs grecs, rebutés des Latins, dit-on, se réfugièrent chez le roi des Bulgares. Celui-ci, si pourtant on peut l'en croire, reçut lui-même un affront de l'empereur Baudouin. Ne respirant donc que vengeance, il engagea les seigneurs grecs à retourner dans leur pa-

trie, à mettre tout en usage pour aigrir les esprits de leurs compatriotes et à faire aux Latins tout le mal dont ils étaient capables. Il leur promit de réparer avec avantage l'injustice de la fortune à leur égard. La plupart des villes de Thrace, oubliant les ravages qu'elles avaient tant de fois essuyés de la part de Joannice, roi des Bulgares, lui envoyèrent secrètement offrir, par leurs députés, de le reconnaître pour empereur, de lui jurer fidélité comme à leur seigneur, et de massacrer tous les Français, s'il leur donnait parole de les protéger comme ses sujets. Le traité fut conclu et les serments faits de part et d'autre.

Aussitôt le soulèvement éclate de toutes parts; dans les châteaux, dans les bourgs, dans les villes, on égorge les Latins qui s'y rencontrent. Le premier signal du massacre fut donné à Didymotique. Cette ville appartenait à Hugues, comte de Saint-Pol; c'était la récompense des grands services que ce vaillant guerrier avait rendus dans la conquête. Il venait de mourir à Constantinople, et il avait été enterré avec de grands honneurs dans le monastère de Mangane. Les chevaliers et les soldats de la suite du comte, établis à Didymotique, y périrent presque tous; le reste s'enfuit à Andrinople, dont les Vénitiens étaient possesseurs; mais à peine y furent-ils entrés que les Grecs de la ville prirent les armes. Les Français et les Vénitiens se voient en un moment assaillis par une multitude en fureur, un grand nombre y perdent la vie; les autres, échappant au carnage, se réfugient à Zurule, où commandait Guillaume de Branuel, qui calme leur épouvante. Quelques-uns même retournent jusqu'à Constantinople.

Baudouin, justement alarmé, prend conseil du doge de Venise et du comte de Blois. Sur leur avis il mande à son frère d'abandonner Adramytte et d'accourir à son secours avec tout ce qu'il a de troupes. Le comte de Blois envoie ordre à Pierre de Braiquel et à Payen d'Orléans de ne conserver que la ville de Pèges, pour la sûreté du passage en Asie, d'y laisser même le moins de troupes qu'il serait possible, et de venir promptement avec tout le reste. Macaire de Sainte-Mene-



hould et ses deux collègues sont en même temps avertis de quitter Nicomédie et de se rendre sans délai auprès de l'empereur. Baudouin, persuadé qu'il fallait user de diligence pour étouffer ces mouvements, fit partir d'avance le maréchal de Champagne, Geoffroi de Villehardouin, et Manassès de l'Ile, qui ne purent rassembler que fort peu de troupes, presque toutes celles des Latins étant alors dispersées, et l'on n'avait garde de donner des armes aux Grecs. Ils arrivèrent à Zurule, et leur arrivée rassura Guillaume de Brannuel, qui entendait déjà l'orage gronder de toutes parts autour de lui.

Les Grecs, quoique animés par la haine et la vengeance, n'étaient pas des ennemis formidables, mais la marche de Joannice, avec ses Bulgares et une armée de Comans plus barbares encore, répandit la terreur dans les âmes jusqu'alors intrépides. Renier de Trit, qui commandait à Philippopolis, se vit abandonné de son fils, de son frère, de son neveu, de son gendre et de trente de ses chevaliers. Leur dessein était de retourner à Constantinople ; mais, avant que d'y arriver, ils trouvèrent la mort qu'ils fuyaient avec tant de honte ; enveloppés par un parti ennemi, ils furent pris et livrés au roi des Bulgares, qui leur fit à tous trancher la tête. Renier, trahi par sa propre famille et par la plus grande partie de ses chevaliers, trouva sa ressource dans son courage, qui ne l'abandonna jamais.

Baudouin, dévoré d'inquiétude, attendait les troupes d'Orient qui pouvaient le mettre en état de tenir la campagne ; les premiers qui arrivèrent furent ceux qui venaient de Nicomédie. Emporté par son impatience, il partit aussitôt de Constantinople, sans attendre les deux autres corps, qui n'étaient pas encore arrivés d'Asie, et cette précipitation téméraire fut la cause de ses malheurs. Le comte de Blois le suivit. Ils avaient environ cent quarante chevaliers et leur suite. Le 29 mars 1205 ils arrivèrent devant Andrinople. Leur petit nombre leur devint encore plus sensible lorsqu'ils virent les murs et les tours bordés d'une infinité de combattants, au milieu desquels flottaient les enseignes du roi des Bulgares. Trois jours après Henri Dan-

dolo vint les rejoindre avec toutes les troupes vénitiennes. L'armée, se trouvant alors augmentée du double, se crut assez forte pour commencer le siège.

Le mercredi de Pâques on apprit que Joannice approchait à la tête d'une grande armée de Bulgares, de Valaques et de quatorze mille Comans auxiliaires, et qu'il était déjà campé à cinq lieues. Cette nouvelle porta la joie et l'espérance dans la ville, l'inquiétude et l'alarme dans le camp des assiégeants. Joannice s'avance à la distance de deux lieues, et, posté derrière des éminences qui couvrent le gros de son armée, il détache les Comans, qui viennent faire des courses jusqu'à la portée de l'arc. Les plus braves de l'armée française, indignés de cette audace, sortent du camp et leur donnent la chasse l'espace d'une lieue ; mais, dès qu'ils commencent à faire retraite, les Comans reviennent sur eux et les couvrent d'une nuée de flèches qui blessent et tuent un grand nombre d'hommes et de chevaux. A leur retour l'empereur assemble le conseil, et, après leur avoir reproché leur témérité, il délibère sur la conduite qu'on doit tenir si Joannice vient offrir le combat. On convient que Geoffroi de Villehardouin, Manassès de l'Ile et Henri Dandolo demeureront en armes devant la ville ; que le reste de l'armée se rangera en bataille et attendra l'ennemi de pied ferme, sans avancer d'un seul pas. On fait publier cet ordre à son de trompe, avec défense d'y contrevenir sous peine de châtimement militaire.

Le lendemain, 14 avril 1205, l'armée, ayant assisté à la messe et pris son repas, se vit de nouveau attaquée par les Comans. On court aux armes, on sort des retranchements. Le comte de Blois et Baudouin lui-même oublient ce qu'ils ont ordonné la veille, et, n'écoutant que leur vivacité naturelle, ils s'élancent les premiers et entraînent avec eux toute l'armée. Ils courent aux ennemis sans pouvoir les atteindre ; ces barbares, légèrement armés, montés sur des chevaux très-vifs, échappaient aisément à une cavalerie pesante et lui faisaient plus de mal qu'ils n'en recevaient, étant exercés à tirer en fuyant avec beaucoup de force et d'adresse. On les poursuivit l'espace de deux lieues ; c'est là

quo Joannice attendait les Français. Il se montre aussitôt ; les Comans tournent bride, et, réunis aux Bulgares, ils tombent avec de grands cris sur cette cavalerie déjà fatiguée d'une si longue course. Cette attaque imprévue y jette l'épouvante et le désordre. Le comte de Blois est porté par terre de deux coups de lance ; Jean de Friaise, un de ses chevaliers, le relève et le remonte sur son propre cheval ; il veut le retirer de la mêlée : « Non, s'écrie ce vaillant prince, laissez-moi combattre et mourir ; à Dieu ne plaise qu'il me soit jamais reproché d'avoir fui le combat et abandonné mon empereur ! » Il est tué sur la place, et Friaise meurt percé de coups à côté de son seigneur. Baudouin disputait encore la victoire. Pressé de toutes parts, ne redoutant rien que la honte de fuir, il animait ses gens de la voix et de l'exemple. Le combat dura longtemps autour de lui avec un acharnement horrible, et ceux qui furent témoins des coups qu'il porta et qu'il reçut assurèrent que jamais chevalier n'avait combattu avec plus de valeur. Il fallut enfin céder au nombre ; l'empereur fut fait prisonnier ; Pierre, évêque de Bethléem ; Étienne, comte du Perche ; Renaud de Montmirail, Matthieu de Valincourt, Robert de Ronçoy et plusieurs autres seigneurs perdirent la vie dans cette malheureuse journée.

Ce qui restait de l'armée rompue et taillée en pièces se sauvait à toute bride et regagnait le camp en désordre. Les Bulgares, les Comans, les Grecs les poursuivaient en les accablant d'une grêle de flèches et leur rendaient la fuite encore plus meurtrière que la bataille. A la vue des premiers qui fuyaient, le maréchal de Champagne, Villehardouin, court au-devant d'eux avec toute sa troupe ; Manassès de l'île suit son exemple ; ils parviennent à rallier les fuyards. Leur troupe grossit à chaque instant et tient ferme, présentant la pointe de leurs armes à l'ennemi. Leur contenance étonne les vainqueurs, qui, fatigués eux-mêmes, se retirent, n'osant risquer un nouveau combat contre des désespérés.

Les Français profitèrent de la nuit pour opérer leur retraite en bon ordre ; le doge de Venise conduisait la marche ; le maréchal

de Villehardouin, qui a écrit en français l'histoire de ces événements, formait l'arrière-garde. Le lendemain, au point du jour, ils rencontrèrent Pierre de Braiquel et Payen d'Orléans, qui venaient à leur secours avec leurs braves. Ceux-ci les prirent d'abord pour des Grecs et coururent aux armes ; mais, quand ils les reconnurent pour des Français, quand ils apprirent la défaite, la prise de l'empereur, la mort du comte de Blois, leur seigneur particulier, ils pleurèrent à chaudes larmes, se frappèrent la poitrine de douleur, passèrent tristement à côté de l'armée et allèrent se présenter à Villehardouin en lui disant : « Sire, que voulez-vous que nous fassions ? Nous ferons tout ce qu'il vous plaira. » Il leur proposa de faire l'arrière-garde, ce qu'ils acceptèrent et exécutèrent avec une loyale bravoure. Lui-même alla se mettre à l'avant-garde pour y rassurer tout le monde ; car plusieurs étaient bien effrayés.

Quelques fuyards même, prenant des chemins plus courts, étaient déjà arrivés à Constantinople et y avaient répandu l'alarme ; ce dont ils furent vivement blâmés, car ils donnèrent lieu de croire d'abord que toute l'armée avait péri, tandis que la plus grande partie était sauvée. La première terreur fut si grande qu'une multitude immense de Latins s'apprêtaient à quitter Constantinople pour retourner en Occident ; le cardinal de Capoue, légat apostolique, par ses exhortations, parvint à calmer et à faire rester la multitude. Cependant ni ses promesses, ni ses remontrances, ni ses prières, ni ses larmes, non plus que celles de Conon de Béthune, qui commandait la ville, et de Milès de Brabant, ainsi que des chefs de l'armée qu'ils rencontrèrent au port de Rhédeste, ne purent empêcher sept mille tant pèlerins que chevaliers de s'enfuir dans leur pays pour y apporter et y trouver le déshonneur ; car partout ils furent notés d'infamie comme des déserteurs de la cause chrétienne.

Cependant le prince Henri, accompagné de sa troupe et suivi de vingt mille Arméniens, venait à grandes journées au secours de l'empereur, son frère, quand il apprit sa défaite et sa captivité. Les troupes françaises



étant réunies à Rhédeste, on s'occupa de régler la forme du gouvernement en l'absence de l'empereur, dont on ignorait le sort. On arrêta que le prince Henri gouvernerait l'empire en qualité de régent, et son premier soin fut d'envoyer secrètement des personnes affidées en Thrace, en Macédoine et dans tous les États du roi bulgare, pour avoir des nouvelles de son frère. Il fut plus d'un an sans rien découvrir.

De nouvelles calamités vinrent s'ajouter aux premières; les vingt mille Arméniens, dont la marche était ralentie par un grand attirail de chariots chargés de leurs familles, furent enveloppés par les Grecs, qui les tuèrent ou les firent prisonniers. Dans ces tristes conjonctures on perdit encore le personnage dont la sagesse et le courage pouvaient être du plus grand secours; Henri Dandolo, cet illustre doge de Venise, mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

Le prince Henri prit le chemin de Constantinople et vint à Sélymbrie, qui n'en est qu'à deux journées; il y laissa quelques troupes pour la défendre et continua sa marche. Son arrivée apportait quelque consolation aux seigneurs qui étaient demeurés, mais ne dissipait pas leurs inquiétudes. Joannice se rendait maître de tout le pays, et les Comans faisaient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Du côté de l'Europe les Français ne conservaient que Rhédeste et Sélymbrie; au delà du Bosphore il ne leur restait que le château de Pèges; la retraite des troupes avait mis Lascaris en possession de tout le reste. Dans cette extrémité ils envoyèrent à Rome, en France, en Flandre et ailleurs, demander du secours. Nivelon, évêque de Soissons, Nicolas de Mailly, Jean de Bhaut furent chargés de lettres pressantes. Le Pape était leur principale ressource; faible par lui-même, il était l'âme de la chrétienté et pouvait mettre en mouvement tout ce grand corps. Henri lui rendait compte de la défaite; il le prévenait contre Joannice, dont on avait intercepté des lettres qui prouvaient son alliance avec les ennemis du nom chrétien. Il lui représentait que la conquête des Français était celle de l'Église romaine, dont ils étaient les vassaux les

plus fidèles, et que la perte de Constantinople ruinerait à jamais l'espérance de recouvrer la Terre-Sainte.

Cependant on tremblait à Constantinople, et Joannice, emportant tout sur son passage, paraissait avoir dessein de l'assiéger, lorsqu'on apprit qu'il se retirait. Les Comans, plus capables de supporter les frimas de l'hiver que les chaleurs de l'été, se séparèrent pour retourner dans leur pays, et il ne put les retenir. Toutefois, seul avec ses Valaques et ses Bulgares, il assiégea et prit par capitulation la ville de Serres, dans les domaines du marquis de Montferrat. Il avait promis avec serment à la garnison qu'elle pourrait se retirer où elle voudrait, avec chevaux, armes et bagages; infidèle à sa parole, il fit trancher la tête aux officiers et conduire les soldats au fond de la Hongrie. Il se rendit encore maître de Philippopolis par ses intelligences avec les manichéens, qui étaient en grand nombre dans cette ville. Il avait promis le traitement le plus doux; toujours infidèle à sa parole, dès qu'il se vit en possession il fit massacrer l'archevêque, écorcher vifs ou décapiter les principaux habitants et mettre le reste à la chaîne. Asprète, seigneur grec qui avait engagé les habitants à conserver leur indépendance, fut pendu, la tête en bas, à une haute potence, par une corde qui lui traversait les talons, et expira dans cet affreux supplice. Les murs et les tours furent démolis, les maisons et les palais consumés par les flammes; on n'y laissa qu'un monceau de cendres et de ruines. Telle fut la fin de l'ancienne ville de Philippopolis, bâtie par le père du grand Alexandre, cité longtemps florissante, et qui tenait le troisième rang dans l'empire, en Occident, après Constantinople et Thessalonique.

Au retour des Comans (1206), Joannice multiplie ses ravages et répand partout l'épouvante. Les Vénitiens abandonnent Arca-diopolis; Après est prise, livrée aux flammes, ses habitants passés au fil de l'épée ou envoyés captifs en Valachie. Rhédeste, abandonnée par la garnison vénitienne, est livrée par les Grecs à Joannice, qui ne les épargne pas plus pour cela, car il les met tous aux fers et les transporte en Valachie, après avoir ré-

duit leur cité en un monceau de ruines. Panium essuie le même traitement, ainsi que d'autres villes, notamment Héraclée, l'ancienne Périnthe.

Le prince Henri, régent de l'empire, écrivit une seconde lettre au Pape pour l'informer de ces nouveaux désastres et implorer son secours. Innocent III écrivit au terrible roi des Bulgares. Dans ses rapports avec les souverains, surtout avec des souverains de ce caractère, le Pape ne ressemble pas mal à un dompteur de bêtes féroces, d'ours, de lions, de léopards; pour les apprivoiser peu à peu et les adoucir il emploie tous les moyens imaginables, promesses, menaces, caresses, châtimens, au risque d'en recevoir lui-même plus d'une fois de sanglantes égratignures. Quant au roi des Bulgares, c'est le même Pape qui, sur sa demande, lui avait accordé la dignité royale, avec un étendard de Saint-Pierre, et reçu son royaume sous la protection spéciale du Saint-Siège. Innocent lui rappelle affectueusement ses bienfaits et lui témoigne une paternelle sollicitude pour la paix et la prospérité de son royaume. « Sachez donc, très-cher fils, qu'une grande armée va venir en Grèce d'Occident, outre celle qui y est arrivée depuis peu; c'est pourquoi vous devez pourvoir à vous et à votre État en faisant la paix avec les Latins, tandis que vous le pouvez, de peur que, s'ils vous attaquent d'un côté et les Hongrois de l'autre, vous ne puissiez aisément résister à tous les deux. Nous conseillons donc de bonne foi à votre sérénité de vous assurer la paix avec les Latins en délivrant l'empereur Baudouin, que l'on dit être votre prisonnier; car nous écrivons à son frère Henri qu'il cesse, en ce cas, de vous inquiéter<sup>1</sup>. »

Joannice répondit : « Quand je sus la prise de Constantinople j'écrivis aux Latins pour avoir la paix avec eux; mais ils me répondirent fièrement qu'ils ne voulaient point de paix avec moi si je ne rendais les terres de l'empire de Constantinople que j'avais usurpées par violence. Je répliquai que je possédais ces terres plus justement qu'ils ne possédaient

Constantinople; car je n'ai fait que recouvrer ce que mes ancêtres avaient perdu, et eux ont pris Constantinople qui ne leur appartenait pas. De plus j'ai reçu du Pape la couronne légitimement, mais celui qui se dit empereur de Constantinople l'a prise de lui-même; c'est pourquoi l'empire m'appartient plutôt qu'à lui. Je leur déclarai donc que, sous l'étendard que j'ai reçu de saint Pierre, portant les clefs du ciel, je combattrais hardiment contre eux, malgré les fausses croix qu'ils portent sur leurs épaules. Ensuite, étant attaqué par les Latins, j'ai été contraint de me défendre, et Dieu, qui résiste aux superbes, m'a donné une victoire inespérée par l'intercession de saint Pierre. Quant audit empereur, je ne puis le délivrer suivant votre conseil et votre mandement, parce qu'il est mort en prison<sup>1</sup>. »

En effet, après que Joannice eut fait prisonnier l'empereur Baudouin, près d'Andrinople, il l'amena chargé de chaînes à Ternova, sa capitale, et le garda plus d'un an. Quoiqu'il le traitât d'abord assez humainement il le tenait caché avec soin, sans le laisser voir à personne qu'au concierge de la prison; mais la résistance du seigneur grec Asprète, qui lui fit fermer les portes de Philippopolis, le mit en si grande colère qu'il étendit sa vengeance jusque sur ce prince, qui n'y avait cependant aucune part. Baudouin fut enfermé dans un cachot, mourant presque de faim. Dans cette position affreuse il reçut inopinément la visite de la reine. Cette princesse, Tartare de nation, avait obtenu de son mari la permission d'aller, sous prétexte de charité, porter quelque consolation au malheureux prince. Un autre sentiment la poussait. Comme un autre Joseph l'empereur Baudouin était aussi beau que chaste; la reine des Bulgares en devint passionnément éprise. Dans une de ses visites elle lui dit tout à coup : « Vous pouvez, sans rançon, délivrer deux captifs. — Et qui sont-ils ? demanda Baudouin. — Vous, répondit-elle, et moi, que vous tirerez de la tyrannie d'un mari barbare. Si vous me prenez pour épouse nous serons libres tous deux. Lais-

<sup>1</sup> *Gesta Inn.*, n. 106 et 107.

<sup>1</sup> *Ibid.*, n. 108.



sons à Joannice ce misérable empire de Constantinople, qui ne peut plus subsister, et retournez avec moi dans vos États. Je vous en procurerai les moyens. » Comme un autre Joseph Baudouin lui représente que l'union qu'elle lui propose est un crime ; elle sort furieuse, le menaçant de la mort ; elle revient le lendemain et redouble ses menaces. Baudouin lui fait la même réponse. Désespérée elle va trouver Joannice, qui l'aimait passionnément ; elle accuse Baudouin du crime dont elle était coupable. Joannice, naturellement cruel, devenu encore plus féroce par jalousie, invite ses courtisans à un festin ; il y fait amener Baudouin et le livre à leurs insultes, lui reprochant son infâme audace. Vainement Baudouin proteste de son innocence ; le roi, en sa présence même, lui fait couper les mains, les bras, les jambes, les cuisses, à divers intervalles, et envoie jeter le tronc avec les membres dans une grande fosse près de Ternova, où l'on jetait les chiens et les chevaux morts. Baudouin n'y mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie. Le roi lui fit enlever le crâne, qu'on enchâssa dans de l'or ; c'était, selon l'ancien usage des Scythes, la coupe dans laquelle il buvait pendant les repas de fête. Une femme pieuse de Bourgogne, qui revenait du pèlerinage des saints lieux et qui passait alors par Ternova, recueillit les restes de son cadavre et lui donna secrètement la sépulture. C'est ainsi que l'empereur Baudouin mourut martyr de la chasteté, à l'âge de trente-cinq ans. Le moine Albéric, chroniqueur du temps, rapporte qu'il se faisait des miracles à son tombeau <sup>1</sup>.

Quand les seigneurs français furent assurés de sa mort ils résolurent d'aller à Constantinople et de couronner empereur le prince Henri, son frère ; ce qui fut exécuté à Sainte-Sophie, le dimanche après l'Assomption de Notre-Dame, 20 août 1206. Au milieu des réjouissances publiques qui eurent lieu à cette occasion le nouvel empereur fit de sages réglemens pour le bon ordre, la paix et la défense de l'empire.

Les circonstances étaient fort critiques et

comme désespérées, à cause de la ligue des Grecs avec les Bulgares ; l'excès du mal y apporta quelque remède. Les Grecs, en se révoltant, s'étaient flattés de trouver dans Joannice non-seulement un secours pour exterminer leurs vainqueurs, mais encore un gouvernement doux et favorable, qui les remettrait dans un état florissant ; mais, voyant qu'il détruisait leurs villes, qu'il faisait de la Thrace un affreux désert, et que, dans toutes les places dont il se rendait maître, il massacrait les habitants, sans distinction de Grecs et de Latins, ou les faisait traîner en Valachie pour défricher des forêts et peupler ses propres États, ils comprirent que leur libérateur était un tyran plus dur et plus insupportable que leurs conquérants. Ils apprenaient qu'il se préparait à venir prendre possession d'Andrinople et de Didymotique, et ne doutaient pas qu'il ne traitât ces deux villes, les plus importantes de la Thrace, comme il avait traité les autres, ce qui achèverait d'anéantir les Grecs, devenus de misérables esclaves des Bulgares. Ces réflexions les détachèrent de Joannice ; ils se tournèrent vers leurs premiers maîtres et dépêchèrent secrètement à Branas, qui était à Constantinople, pour le prier d'interposer son crédit en faveur de ses compatriotes et d'obtenir leur pardon du régent et des Vénitiens ; ils demandaient seulement qu'on laissât à Branas le domaine d'Andrinople et de Didymotique ; à cette condition ils promettaient de vivre en bonne intelligence avec les Latins et de demeurer fidèlement attachés à l'empereur. Cette proposition rencontra dans le conseil quelques difficultés ; mais, comme on était assuré de la constante fidélité de Branas, on consentit à lui céder ces deux villes avec leurs dépendances, à la charge d'en faire hommage à l'empereur et de les tenir en fief de l'empire. Ce traité rétablit la paix entre les Français et les Grecs <sup>1</sup>.

Joannice, qui n'en avait nulle connaissance, après avoir ruiné tout le pays jusqu'à Constantinople, revenait sur ses pas pour achever la destruction de la Thrace par celle

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, t. 1. 95, Albér., *Chron.*

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, t. 1. 96.

d'Andrinople et de Didymotique. Il résolut de prendre et de ruiner d'abord la dernière de ces villes ; mais, quand les Grecs qui étaient dans son armée s'aperçurent de son dessein, ils s'évadèrent secrètement par bandes de vingt, de trente, de quarante et de cent. Sommés d'ouvrir leurs portes les habitants de Didymotique s'y refusèrent et envoyèrent à Constantinople demander du secours, aussi bien que ceux d'Andrinople, qui avaient à craindre le même sort ; car Joannice, ayant trouvé de la résistance, commença aussitôt le siège et le poussa avec vigueur. A cette nouvelle le prince Henri, encore régent de l'empire, partit avec le peu de troupes qu'il put réunir et que le cardinal-légat encourageait beaucoup. On avait à craindre, d'un côté, la multitude des Bulgares, de l'autre la fidélité si équivoque des Grecs. Cependant des courriers arrivaient de Didymotique et d'Andrinople, annonçant que la première allait succomber si on ne la secourait promptement. C'était le 23 juin 1206. Henri fit la revue de ses troupes ; il ne s'y trouva que quatre cents chevaliers, ce qui, avec leur suite, ne faisait pas trois mille combattants. Les courriers d'Andrinople rapportaient, au contraire, que Joannice était suivi de quarante mille chevaux, sans compter les fantassins, dont on ne savait pas le nombre.

Le lendemain matin, fête de saint Jean-Baptiste, les quatre cents Français se confessèrent et communiaient ; puis ils marchèrent en avant. Le troisième jour, comme ils approchaient de la ville, ils apprirent tout à coup que Joannice, informé de leur marche et de leur résolution de le combattre, avait levé le siège et s'était promptement éloigné, après avoir brûlé ses machines ; ce qui fut regardé par tout le monde comme un miracle. Le prince Henri continua sa marche, et le quatrième jour il campa devant Andrinople. A la vue de l'armée française les habitants sortirent en procession, et, précédés de leurs croix, ils vinrent avec des acclamations d'allégresse recevoir leurs libérateurs.

Les Français poursuivirent Joannice pendant cinq jours sans pouvoir l'atteindre, mais ils eurent le bonheur de dégager le brave Renier de Trit. Ce guerrier, renfermé

dans la forteresse de Sténimac, non loin des ruines de Philippopolis, y était si étroitement resserré par les Bulgares que, depuis treize mois, il n'avait pu ni recevoir de nouvelles ni donner des siennes. Henri, retenant la plus grande partie de ses troupes, y envoya le reste, sous la conduite de Conon de Béthune et de Geoffroi de Villehardouin, suivis des plus vaillants chevaliers et d'un détachement de Vénitiens. Ils traversèrent avec beaucoup de risque un pays semé de partis ennemis et arrivèrent enfin à Sténimac. Renier, en les apercevant du haut des tours, douta d'abord si ce n'était pas un corps de troupes grecques qui venaient renforcer les Bulgares ; mais à la retraite de ceux-ci, qui s'enfuirent aussitôt, il reconnut ses compatriotes et courut au-devant d'eux. Ce fut une entrevue attendrissante. Des corps harassés de fatigue, couverts de blessures, exténués par une longue disette, se jetaient avec transport entre les bras de leurs anciens amis venus à leur secours, sans savoir encore s'ils étaient morts ou vivants. Ils partirent ensemble le lendemain et arrivèrent au camp le troisième jour. Renier y fut reçu avec toutes les marques de la joie la plus vive, comme un homme sorti du tombeau après plus d'une année, et ses libérateurs furent comblés d'éloges <sup>1</sup>.

Aux applaudissements et aux cris de joie succédèrent bientôt les gémissements et la douleur la plus amère ; on reçut alors des nouvelles certaines de la mort de l'empereur Baudouin. Henri, son frère, qui avait partagé ses travaux, et qui, depuis sa mort, se montrait digne de régner, fut proclamé empereur d'un consentement unanime.

Les fêtes de son couronnement à Constantinople furent interrompues par le bruit des armes. Le terrible Joannice marchait sur Didymotique. Branass, qui en avait pris possession après la retraite du Bulgare, n'avait pas eu le temps d'en réparer les brèches ni de la pourvoir de munitions ; elle fut emportée du premier assaut et rasée. Tout le pays fut ravagé et réduit en solitude. Andrinople tremblait ; elle envoya informer l'empereur

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, t. 1. 95. Villehardouin.



de ce fâcheux événement et du danger qui la menaçait elle-même. Il partit sur-le-champ, et le bruit de sa marche arrêta le roi bulgare, qui reprit le chemin de ses États. Arrivé devant Andrinople Henri apprit que l'ennemi, chargé de butin, n'était éloigné que d'une journée et qu'il emmenait un grand nombre de prisonniers ; il résolut d'aller les arracher de ses mains, et le poursuivit pendant quatre jours jusqu'à Berrhée, en Thrace, au pied du mont Hémus. Joannice était maître de cette ville. A la vue de l'armée impériale les habitants s'enfuirent dans les montagnes, et l'empereur, la trouvant garnie de toutes sortes de provisions, y passa deux jours, tandis que ses partis portaient le ravage dans toutes les campagnes d'alentour. A une journée de Berrhée il campa devant une place nommée Blisne, où il trouva encore des vivres en abondance, sans nul habitant. On lui rapporta que le Bulgare qui emmenait les prisonniers s'était arrêté dans un vallon à trois lieues de là. L'empereur détacha, la nuit suivante, deux escadrons de cavalerie, sous la conduite d'Eustache, son frère, et de Macaire de Sainte-Menehould ; il les fit suivre des Grecs d'Andrinople et de Didymotique, avec ordre d'aller enlever les prisonniers. On arriva au point du jour et il fallut combattre ; l'escorte bulgare, qui était nombreuse, défendit sa proie avec vigueur, et ce ne fut pas sans perte que les Français délivrèrent ces malheureux. On les ramena au camp, hommes, femmes, enfants, au nombre de vingt mille, avec trois mille chariots remplis de butin, qui tenaient à la file deux grandes lieues de chemin. On les reçut avec beaucoup de joie. L'empereur resta au même lieu le jour suivant pour donner aux captifs le temps de se reposer ; puis, revenu à Andrinople, il leur donna la liberté de s'en aller où ils voudraient, après leur avoir fait rendre à chacun les biens qui leur avaient été enlevés. Le surplus du butin, qui était immense, fut distribué aux soldats. D'Andrinople, où il s'arrêta cinq jours, l'empereur passa à Didymotique, qu'il avait dessein de relever de ses ruines ; mais il la trouva tellement détruite qu'il eût fallu pour cela beaucoup de temps et de travaux.

Didymotique avait commencé le massacre des Français pour favoriser le roi des Bulgares ; c'est le roi des Bulgares qui la ruine à jamais, malgré les Français prêts à la secourir. La Providence est juste.

La même année 1206 les Français reprennent en Asie plusieurs places, entre autres Nicomédie, sur Théodore Lascaris, qui venait de prendre le titre d'empereur. L'empereur Henri épouse, en 1207, la princesse Agnès, fille du marquis de Montferrat, roi de Thessalonique. Théodore Lascaris se ligue contre l'empire avec le roi des Bulgares, qui vient assiéger Andrinople. Les Français se défendent assez bien contre l'un et l'autre ; Joannice est obligé de lever le siège, et Lascaris conclut une trêve. L'empereur Henri a une entrevue très-amicale avec son beau-père, le marquis de Montferrat, qui lui fait hommage pour le royaume de Thessalonique, et qui, peu de jours après, meurt d'un coup de lance en poursuivant une troupe de Bulgares. A cette nouvelle le terrible Joannice vient mettre le siège devant Thessalonique ; mais c'est pour y trouver la mort à son tour. Couché dans son lit, il voit en songe un cavalier monté sur un cheval blanc, qui court à lui la lance à la main et lui fait dans le côté une blessure mortelle. Il s'éveille en criant que Manastras, l'un des principaux chefs de son armée, l'avait percé d'outre en outre. Manastras, qui avait sa tente près de celle du roi, se lève, vient à lui et tâche de le détromper, mais inutilement ; car à peine Joannice a-t-il raconté ce songe funeste qu'il tombe en défaillance et en agonie. Voyant le roi près de mourir, Manastras lève le siège et fait partir l'armée, emportant le prince, qui expire presque aussitôt. Les Grecs attribuent la mort funeste du terrible Bulgare à saint Démétrius, patron de Thessalonique.

Dans le même temps l'empereur Henri reçut d'Occident un secours considérable de troupes, que lui avait procuré le Pape et que lui amenait l'évêque de Soissons. Henri sut en profiter. Joannice n'ayant point laissé d'enfants mâles, son neveu Phrorélas prit la couronne, et, pour y acquérir un nouveau titre, il épousa sa tante Scythide, sœur de sa mère et de Joannice. Héritier de la haine de

son prédécesseur contre les Français, mais non pas de son habileté et de son courage, il entra sur les terres de l'empire avec une grande armée et fut entièrement défait dès la première bataille, qui se donna le 30 juillet 1208. Henri profita si bien de sa victoire que, dans l'espace d'un mois, il conquit sur les Bulgares cinquante lieues de pays.

L'empereur mit ensuite ordre au royaume de Thessalonique. Le marquis Boniface laissait deux fils; il donnait, par son testament, le marquisat de Montferrat à Guillaume, né de sa première femme, et Thessalonique à Démétrius, encore enfant, qu'il avait eu de son second mariage avec l'impératrice Marguerite de Hongrie. Un seigneur lombard, le comte Blandras, nommé tuteur du jeune prince et régent du royaume, ne se vit pas plutôt maître des affaires qu'il entreprit de détacher ce royaume de l'empire, dont il était un fief, et même de l'ôter au jeune Démétrius pour le faire passer à son frère Guillaume.

Informé de ces manœuvres l'empereur marche en Thessalie, et, après plusieurs incidents où les Lombards ne montrèrent pas plus de loyauté que les Grecs, il oblige Blandras de se retirer en Italie; il arme chevalier le jeune Démétrius, il le couronne roi de Thessalonique avec grande solennité, le jour de l'Épiphanie (1209); il en confère la tutelle, avec la régence du royaume, à sa mère, Marguerite de Hongrie, mais avec un corégent pour l'empereur de Constantinople. Marguerite obtint du Pape une protection déclarée pour elle et son fils, et de l'empereur une jouissance libre de son douaire; c'étaient des terres et des places en Romanie, dont le marquis lui avait fait don pour cause de noces.

La même année (1209) la paix se conclut entre les Bulgares et les Français; cette paix fut même cimentée par une alliance de famille. L'empereur Henri avait perdu son épouse Agnès; Phrorélas, roi des Bulgares, lui fit épouser la fille de son prédécesseur, Joannice, et les Français virent assise sur le trône de leur empire la fille de leur plus mortel ennemi <sup>1</sup>.

Théodore Lascaris ayant pris le titre d'empereur en Asie, en l'année 1206, écrivit au Pape Innocent III une longue lettre qui contenait plusieurs plaintes contre les Latins de Constantinople. Premièrement il les accusait de prévarication envers Dieu, en ce que, s'étant croisés sous prétexte de marcher contre les infidèles, ils avaient tourné leurs armes contre les chrétiens, attaquant l'empire de Constantinople. Il les traitait de sacrilèges, pour avoir pillé les églises et tué des chrétiens, et de parjures, pour avoir souvent violé les trêves faites avec lui. Théodore concluait en suppliant le Pape d'obliger les Français de faire avec lui une paix perpétuelle et d'envoyer un légat pour la traiter, en sorte qu'ils ne passassent point la mer que Dieu avait mise pour borne entre les deux nations. Il promettait, en ce cas, de se joindre aux Latins pour faire la guerre aux Sarrasins; autrement il déclarait qu'il serait contraint, malgré lui, de faire contre eux des alliances avec les infidèles, et de se joindre aux Valaques et aux Bulgares.

Le Pape répondit, le 22 mars 1208: « Nous n'excusons pas les Latins; au contraire, nous les avons souvent repris de leurs excès; mais nous croyons devoir vous rapporter leurs excuses. Ils disent que, s'étant chargés de la conduite du jeune Alexis, la nécessité de vivre les contraignit de se détourner en Romanie, et ils voulurent profiter de l'occasion pour procurer le service du Saint-Siège et le secours de la Terre-Sainte, ce qu'ils crurent avoir fait quand, après avoir pris Constantinople sans effusion de sang, chassé l'usurpateur, et remis le père et le fils sur le trône, ils leur firent promettre volontairement obéissance au Siège apostolique. Mais, comme ils se préparaient à passer en Syrie, les Grecs, au mépris de leurs serments, les en empêchèrent malicieusement, et les obligèrent, malgré eux, à prendre Constantinople. Ce qu'ayant exécuté par la seule puissance de Dieu, quoi qu'ils aient fait depuis, ils ont toujours eu pour but de réduire les schismatiques et de secourir plus facilement la Terre-Sainte.

« Or, quoiqu'ils ne soient point entièrement irréprochables, nous croyons toutefois

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, I, 96.



que Dieu, par un juste jugement, s'est servi d'eux pour punir les Grecs, qui se sont efforcés de déchirer la robe sans couture de Jésus-Christ. Souvent il arrive que, par un secret, mais très-juste jugement de Dieu, les mauvais sont punis par le ministère des mauvais. Assur a servi de verge pour châtier et la Judée et l'Égypte; c'est justement qu'ont péri dans le déluge ceux qui n'ont pas voulu être avec Noé dans l'arche. C'est justement qu'ont souffert la famine ceux qui n'ont pas voulu recevoir pour pasteur le bienheureux Pierre, prince des apôtres, à qui le Seigneur a confié ses brebis à paître; ceux qui, s'égarant hors du bercail, n'ont pas voulu, malgré les avertissements de nos prédécesseurs et les nôtres, revenir à l'unité, ni secourir la Terre-Sainte, ce qu'ils pouvaient plus facilement et plus efficacement, tant par le voisinage des lieux que par l'abondance des richesses. Si donc, par le ministère de ceux qui se proposaient l'un et l'autre, ils ont perdu, comme les Juifs, et leur patrie et leur nationalité, ce n'est pas sans l'avoir mérité. Du reste, puisque Dieu, qui est le maître des empires et les donne à qui il lui plaît, a transféré celui-ci aux Latins, nous vous conseillons de vous soumettre à notre cher fils, l'empereur Henri, et à nous, qui, tout indignes que nous en sommes, tenons la place de saint Pierre; car nous exhorterons l'empereur, par le légat que nous nous proposons d'envoyer, à vous traiter avec douceur, et, quand vous saurez que le légat sera arrivé, vous lui enverrez des agents, afin qu'il procure la paix entre vous et l'empereur <sup>1</sup>. »

Ce qui occupa beaucoup plus Innocent III ce fut de régulariser les Églises latines de Constantinople et de l'empire, non-seulement dans leurs rapports entre elles, mais dans leurs rapports avec les Églises grecques, avec l'empereur et avec les seigneurs temporels, qui avaient reçu des villes et des principautés particulières à gouverner et à défendre. La chose n'était point aisée. A Constantinople même le patriarche et le chapitre de Sainte-Sophie étaient Vénitiens, tandis que le reste du clergé était français; souvent les diocèses

des évêques latins n'avaient pas de limites bien déterminées; dans telle ville il y avait un évêque latin et un évêque grec, dans telle autre il n'y avait qu'un Latin. Le système féodal, transplanté dans l'empire pour en faciliter le gouvernement et la défense au milieu de ses éléments si divers, amenait une infinité de relations nouvelles à établir et à concilier; souvent les parties intéressées s'échauffaient dans la dispute, entreprenaient l'une sur l'autre; on recourait au Pontife romain, qui, par son autorité paternelle, calmait les esprits, accommodait les différends, au moins par un tempérament provisoire, en attendant que le temps amenât une conclusion définitive.

Ainsi le patriarche de Constantinople, Thomas Morosini, ayant pris possession de son siège en 1206, envoya au Pape une députation solennelle pour lui témoigner sa soumission et lui faire des plaintes, des consultations et des prières sur divers articles. Le Pape répondit par une longue lettre dans laquelle il entre dans de grands détails. Il lui montre avec un calme tout paternel que certaines de ses plaintes ne sont pas fondées; aux autres il apporte le remède convenable; il résout ses difficultés, lui prescrit des règles pour les cas les plus embarrassants, renvoie au légat la décision de quelques affaires, lui accorde ses demandes en tout ou en partie. « En toutes ces matières, conclut-il, vous éviterez d'agir par humeur et avec précipitation <sup>1</sup>. »

Cet avis n'était pas hors de propos; le patriarche Morosini, Vénitien de naissance, avait pris avec la république de Venise, touchant les affaires ecclésiastiques de Constantinople, des engagements condamnés par le Pape; ce fut une cause de mésintelligence. Ainsi, en l'an 1206, avant d'entrer à Constantinople, il écrivit au clergé et au peuple de venir au-devant de lui et de le recevoir avec l'honneur convenable. Le clergé français ne voulut point le reconnaître, soutenant que sa promotion était subreptice et obtenue du Pape sur un faux exposé; c'est pourquoi ils appelèrent au cardinal Pierre de

<sup>1</sup> Inn., l. 11, *epist.* 47.

<sup>1</sup> Inn., l. 9, *epist.* 140. *Gesta*, n. 102. Raynald, ann. 1206, n. 6.

Capoue, qui était encore le seul légat à Constantinople. Le légat crut devoir déférer à leur appel et ne pas les contraindre à se soumettre au patriarche. Celui-ci les excommunia; mais ils se mirent peu en peine de son excommunication. Le clergé latin de Constantinople demeura ainsi divisé jusqu'à l'arrivée de l'autre légat, le cardinal Benoît de Sainte-Suzanne, qui enfin les accommoda.

Il fit aussi, touchant la part des biens que l'on devait donner à l'Église, un arrangement ou concordat entre lui et le patriarche Thomas, d'une part, et, de l'autre, le prince Henri, les barons de l'empire, les chevaliers et le peuple. Pour récompenser les églises des domaines qu'elles possédaient sous la domination des Grecs, le régent promet de leur donner, hors des murs de Constantinople, la quinzième partie de tous les domaines, cités, châteaux, villages, champs, vignes, bois, prés et autres immeubles et revenus. Tous les cloîtres, même dans Constantinople, seront à l'Église en entier; s'il est nécessaire de fortifier un cloître on ne le fera que du consentement du patriarche ou de l'évêque diocésain. Les laïques donneront aussi aux églises les dîmes de tous les Latins, et si, avec le temps, on peut persuader aux Grecs de donner aussi les dîmes, les laïques ne s'y opposeront point. C'est que le paiement des dîmes n'a jamais été établi chez les Grecs comme nécessaire. Toutes les personnes et les biens ecclésiastiques, les clercs et les religieux, tant grecs que latins, et ceux qui se réfugieront dans les églises, seront exempts de toute juridiction laïque, selon la plus favorable coutume de France. Dans les nouvelles conquêtes l'Église aura la première son quinzième, avant qu'on distribue les autres. Ce concordat fut passé à Constantinople le 17 mars 1206, et le Pape le confirma par une bulle du 5 août de la même année <sup>1</sup>.

Plus tard l'empereur Henri défendit à ses sujets de donner leurs biens aux églises, ni entre-vifs ni par testament. L'empereur, dit-on, avait cru devoir faire cette défense parce que les forces de son État ne consistaient que dans le service auquel ses vassaux étaient obli-

gés à cause de leurs fiefs, suivant l'usage de ce temps-là, de sorte qu'en aliénant leurs terres ils se mettaient hors d'état de faire leur service. D'autres, cherchant à se retirer au pays de leur naissance, ne trouvaient point à vendre leurs héritages, à cause de l'incertitude de cet empire naissant, et se faisaient honneur de les donner aux églises, dont même ils tiraient quelque compensation. Tels sont les motifs qu'on allègue. Mais, fussent-ils réels, ils ne justifiaient point une défense générale; ils autorisaient seulement des mesures pour que le service attaché aux terres féodales se fit toujours exactement, quel que fût le possesseur de ces terres. C'est ainsi qu'on en usait dans tout l'Occident; c'est dans ce sens que le Pape, sur les plaintes des évêques, réclama contre la défense de l'empereur. Dans la lettre qu'il lui écrivit là-dessus, le 12 mars 1208, ainsi qu'aux Vénitiens et aux barons français de Constantinople, il leur rappelle que les constitutions des empereurs catholiques et les maximes générales permettaient à toutes sortes de personnes de donner leurs biens aux églises et aux lieux de piété. « Vous ne devez donc pas empêcher les chevaliers et les autres de léguer leurs possessions aux églises, du moins avec les charges y annexées. » Il ajoute : « Que si peut-être une personne à l'extrémité lègue aux églises des biens qui ont appartenu aux églises, comme en ce cas c'est plutôt une restitution qu'une donation, nous défendons, par l'autorité des présentes, de l'empêcher, soit par vous-mêmes, soit par autrui. Autrement nous chargeons l'archevêque de Varise et l'évêque de Panide de réprimer par les censures ecclésiastiques tous les contradicteurs <sup>1</sup>. » Par une autre lettre du 10 juillet 1210 le Pape prie l'empereur d'obliger les seigneurs de Romanie à la restitution des monastères, des dîmes et des autres biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés <sup>2</sup>.

Quelques-uns faisaient encore pis et prenaient parti avec les Grecs rebelles contre les Latins. Ainsi Michel, despote d'Épire, avait prêté serment de fidélité à l'empereur Henri et à Eustache, comte de Boulogne, son frère,

<sup>1</sup> Inn., I, 9, *epist.* 141. *Gesta*, n. 181. Rayn., ann. 1206, n. 3.

<sup>1</sup> Innoc., I, 11, *epist.* 12, 15. — <sup>2</sup> L. 8, *epist.* 99.



à qui même il avait donné en mariage sa fille aînée ; mais, au mépris de ses serments et de cette alliance, sans déclarer la guerre, il se saisit par surprise du connétable de l'empire et de cent autres Français, entre lesquels se trouvaient plusieurs chevaliers. Il fit jeter les uns dans des cachots, fouetter ou même égorger les autres. Le connétable fut pendu avec son chapelain. Le despote, suivi de plusieurs Latins traîtres et déserteurs, porta le fer et le feu sur les terres voisines de ses États ; il fit trancher la tête à tous les prêtres latins qu'il put prendre, sans même épargner un évêque. Par l'attrait d'une paye plus forte il débauchait à l'empereur un grand nombre de soldats, à l'aide desquels il multipliait ses ravages et ses cruautés. Théodore Lascaris, soutenu par des déserteurs latins, en faisait autant de son côté ; par ses ordres un seigneur particulièrement attaché à l'empereur fut, dit-on, écorché vif.

C'est ce que l'empereur Henri manda au Pape, qui en parle, dans ses lettres du 7 décembre 1210, au patriarche de Constantinople et aux prélats de Romanie. Il ajoute : « Or, si les Grecs récupéraient l'empire de Romanie, ils empêcheraient le secours de la Terre-Sainte, de peur que ce ne fût une occasion de leur faire encore perdre leur État, vu même que, avant que l'empire eût passé d'eux aux Latins, ils n'ont jamais voulu secourir la Terre-Sainte, quelque prière que nous leur en ayons faite. Au contraire l'empereur Isaac fit faire une mosquée à Constantinople en faveur de Saladin. Enfin, s'ils pouvaient exterminer les Latins, auxquels déjà maintenant ils donnent le nom de chiens, ils demeureraient bien plus endurcis dans le schisme, et leur dernière erreur serait pire que la première puisqu'ils ne cessent de murmurer que c'est par la politique du Siège apostolique que l'armée des Latins s'est détournée de sa route pour prendre Constantinople. C'est pourquoi nous vous mandons de défendre aux Latins, sous peine d'excommunication, de donner aucun secours aux Grecs, particulièrement à Michel, contre l'empereur et ses sujets, et d'exhorter ce prince à leur donner des appointements convenables, de peur que l'indigence ne

les contraigne de passer chez les Grecs<sup>1</sup>. »

Le Pape est le médecin en chef de l'humanité entière ; il doit connaître le tempérament de chaque nation, le bien, le mal, le fort, le faible, afin de la traiter en conséquence pour lui conserver la santé ou la lui rendre. Depuis bien des siècles la plus malade des nations ce sont les Grecs. Ce n'est pas une fièvre de jeunesse après laquelle l'homme se calme et se mûrit ; c'est un mal invétéré, héréditaire, originel, qui corrompt ce qu'il y a de meilleur, empire ce qui est déjà mauvais, et tourne en poison les remèdes les plus salutaires. Le don de l'intelligence, la finesse de l'esprit ne lui servent qu'à inventer des hérésies et des schismes ; les avantages temporels que Dieu lui a départis deviennent pour elle un motif et un moyen d'envier, de combattre, de nier la prérogative spirituelle que le même Dieu a départie à Rome chrétienne pour la guérison et le salut de tous les peuples. Sa force, sa gloire, sa littérature sèchent et meurent. Il n'est qu'une chose qu'elle conserve toujours bien vivace, l'antipathie pour le médecin en chef, la répugnance pour le seul remède qui peut la guérir, l'unité catholique. Plutôt le cimenterre de l'Ottoman, le knout du Moscovite, que la houlette de saint Pierre. Comme le Juif, c'est une nation humainement incurable ; des siècles de calamités ne la font point rentrer en elle-même. Pour la guérir il faudrait lui changer le naturel, l'esprit et le cœur. Dieu seul peut le faire. Le fera-t-il ?

En attendant, tout ce que peuvent l'Église de Dieu et son chef, c'est de prier pour elle, c'est de ne mettre aucun obstacle à son retour, c'est d'y préparer les voies, c'est de profiter de toutes les circonstances pour gagner et sauver, si ce n'est la nation entière, du moins quelque partie, un nombre d'individus plus ou moins grand. Le salut, le bien surnaturel d'une seule âme vaut mieux que tous les biens naturels de l'univers entier.

Innocent III connaissait bien ses malades, les rois et les peuples de la chrétienté, et il savait employer les remèdes suivant les temps, les lieux et les personnes. Durant le

<sup>1</sup> Inn., I. 13, *epist.* 184.

traitement le malade murmurait, criait, s'emportait; mais, une fois guéri, il était plein de reconnaissance et rendait grâces. Les rois et les peuples de l'Occident étaient assez forts pour supporter des remèdes efficaces; mais les Grecs étaient si faibles qu'ils paraissaient incapables de supporter un remède quelconque. Si vous faites la conquête de Constantinople vous augmenterez les préventions qu'ils ont déjà contre l'Église catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut. Si, après avoir fait cette conquête, vous vous la laissez ravir par eux, vous augmenterez encore leurs mêmes préventions, et de plus leur mépris contre tous les peuples et les rois de l'unité chrétienne. Voilà ce que considérait, voilà ce que disait Innocent III, et pourquoi il recommandait avec tant d'instance, à leur égard, la douceur, la modération, la patience. Plus d'une fois les événements décidèrent d'une autre manière, quelquefois même les hommes munis de sa confiance ne répondaient pas tout à fait à ses intentions.

L'an 1213 il envoya à Constantinople, en qualité de légat, Pélage, cardinal-évêque d'Albane, avec des lettres de recommandation à l'empereur Henri; à Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe, et aux seigneurs du pays; aux évêques, aux abbés et aux supérieurs ecclésiastiques. Ce qu'il recommandait particulièrement aux uns et aux autres, c'était d'aider le légat à procurer la réunion des Grecs avec l'Église romaine, réunion qu'il espérait compléter au prochain concile de Latran. Au dire d'un historien grec, Georges Acropolite, le légat s'y serait pris avec un zèle trop violent. Pour montrer qu'il représentait le Pape il était vêtu de rouge, jusqu'à la chaussure, la housse et la bride de son cheval, ce que les Grecs remarquaient parce que c'était la couleur de l'empereur. Au fond ce n'était que le costume de cardinal. L'auteur grec ajoute: « Il exerça sa légation avec beaucoup de hauteur, voulant soumettre tous les Grecs aux ordres de Rome, jusqu'à faire emprisonner des moines et des prêtres et fermer toutes les églises. Il fallait, sous peine de mort, reconnaître le Pape pour premier pontife et faire mention de lui au saint Sacrifice. Ce procédé jeta la consternation dans

Constantinople, et les premiers d'entre les Grecs s'adressèrent à l'empereur Henri et lui dirent: « Étant d'une autre nation et ayant un autre pontife, nous nous sommes soumis à votre puissance quant au corps, mais non quant à l'âme et aux choses spirituelles. Nous sommes obligés de combattre pour vous à la guerre, mais il nous est impossible de quitter notre religion. Délivrez-nous donc des maux qui nous menacent ou laissez-nous aller en liberté joindre nos compatriotes. » L'empereur ne voulut pas se priver du service de tant de braves, et, malgré le légat, il fit ouvrir les églises des Grecs et mettre hors des prisons leurs moines et leurs prêtres; il apaisa ainsi la tempête dont Constantinople était agitée. Mais, avant cela, plusieurs moines, étant sortis de la ville, allèrent trouver l'empereur Lascaris, qui leur donna des monastères à habiter; des prêtres allèrent également à Nicée, où le patriarche Michel Autorien reçut les uns dans son clergé et donna aux autres des églises. Ils vivaient ainsi en liberté. » Voilà ce que dit l'auteur grec<sup>1</sup>.

Pendant que l'empire de Constantinople était conquis par les guerriers de la quatrième croisade, malgré eux et malgré le Pape, l'Égypte et la Syrie, où ils avaient intention de porter leurs armes, étaient en proie à des fléaux plus cruels que la guerre. Le Nil, suspendant son cours accoutumé, cessa d'inonder ses rivages et de fertiliser ses moissons. « La dernière année de ce siècle (1200) s'annonça, dit l'historien Abdallatif<sup>2</sup>, comme un monstre dont la fureur allait tout dévorer. Quand la famine eut commencé à se faire sentir le peuple fut condamné à se nourrir de l'herbe des champs et de la fiente des animaux. On voyait les pauvres fouiller les cimetières et disputer aux vers les dépouilles des cercueils. Quand le fléau devint plus général, la population des villes et des campagnes, comme si elle eût été poursuivie par un ennemi impitoyable, fuyait en désordre, errait au hasard de cité en cité, de village en village, et trouvait partout le mal qu'elle voulait éviter. Dans tous les lieux habités on ne pouvait faire un pas sans être frappé de

<sup>1</sup> Georg. Acropol., n. 17. *Hist. Byzant.* — <sup>2</sup> Auteur arabe, traduit par Silvestre de Sacy.



la vue d'un cadavre ou de quelque malheureux sur le point d'expirer. »

Ce qu'il y avait de plus affreux dans cette calamité universelle, c'est que le besoin de vivre faisait commettre les plus grands crimes et rendait tous les hommes ennemis les uns des autres. Dans les premiers temps on voyait avec horreur ceux qui se nourrissaient de chair humaine; mais les exemples d'un aussi grand scandale se multiplièrent tellement qu'on n'en parla plus qu'avec indifférence. Les hommes, aux prises avec la faim, qui n'épargnait pas plus les riches que les pauvres, ne connurent plus la pitié, la honte, le remords, et ne furent retenus ni par le respect des lois ni par la crainte des supplices. Ils en vinrent enfin à se dévorer entre eux comme des bêtes féroces. Au Caire trente femmes périrent en un seul jour sur un bûcher, convaincues d'avoir tué et mangé des enfants. L'historien arabe rapporte une foule de traits semblables.

Bientôt la peste vint ajouter ses ravages à ceux de la famine. « Dieu seul, dit l'histoire contemporaine, connaît le nombre de ceux qui moururent de faim et de maladie. La capitale de l'Égypte, dans l'espace de quelques mois, compta cent onze mille funérailles. A la fin on ne pouvait suffire à enterrer les morts; on se contentait de les jeter hors des remparts. La même mortalité se fit sentir dans les villes de Damiette, de Kous, d'Alexandrie. Des cadavres flottaient sur le Nil aussi nombreux que les plantes bulbeuses qui, dans un certain temps, couvrent les eaux du fleuve. Un pêcheur en vit passer sous ses yeux plus de quatre cents dans une seule journée; on n'apercevait de toutes parts que des amas d'ossements humains; les chemins, pour parler comme les auteurs arabes, étaient comme un champ ensemencé de corps morts, et les provinces les plus peuplées comme une salle de festin pour les oiseaux de proie. »

L'Égypte perdit plus d'un million de ses habitants. La famine et la peste se firent sentir jusqu'en Syrie et n'épargnèrent pas plus les villes chrétiennes que les cités musulmanes. Depuis les bords de la mer Rouge jusqu'aux rives de l'Oronte et de l'Euphrate

toutes les contrées n'offraient que des scènes de deuil et de désolation. Comme si la colère du Ciel n'eût pas été satisfaite, elle ne tarda pas à se manifester par un troisième fléau non moins terrible que tous les autres.

Un violent tremblement de terre détruisit les villes et les provinces que la famine et la peste avaient épargnées. Les secousses ressemblaient au mouvement d'un crible ou à celui que fait un oiseau lorsqu'il relève et abaisse ses ailes. Le soulèvement de la mer et l'agitation des flots présentaient un aspect horrible; les navires se trouvèrent tout à coup portés sur la terre; une grande quantité de poissons furent jetés sur le rivage. Les hauteurs du Liban s'entr'ouvrirent et s'abaissèrent en plusieurs endroits. Les peuples de la Mésopotamie, de Syrie et d'Égypte, crurent voir le tremblement de terre qui doit précéder le jugement dernier. Beaucoup de lieux habités disparurent totalement; une multitude d'hommes périrent; les forteresses de Hamah, de Balbek furent renversées; il ne resta debout, dans la ville de Naplouse, que la rue des Samaritains; Damas vit s'écrouler ses plus superbes édifices; la ville de Tyr ne conserva que quelques maisons; les remparts de Ptolémaïde et de Tripoli n'étaient plus qu'un amas de ruines. Les secousses se firent sentir avec moins de violence sur le territoire de Jérusalem, et, dans la calamité générale, les chrétiens et les musulmans se réunirent pour remercier le Ciel d'avoir épargné dans sa colère la ville des prophètes et des miracles <sup>1</sup>.

On entrevoit ici quelque peu les vues de la Providence. Si les guerriers de la quatrième croisade avaient pu suivre leur intention et celle du Pape, aborder en Syrie ou en Égypte et en faire la conquête, il est probable que, au milieu des fléaux qui désolèrent ces contrées, vainqueurs et vaincus, tout aurait péri. Dieu réservait à ces guerriers, généralement si chrétiens, des travaux plus glorieux et plus durables.

Dans ce temps les pauvres chrétiens de l'Égypte étaient unis de communion avec l'Église romaine. Outre les chrétiens du pays,

<sup>1</sup> Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 3.

il y avait dans Alexandrie et au Caire beaucoup de chrétiens captifs, tombés entre les mains des infidèles pendant les guerres saintes. Ils étaient traités plus durement que les esclaves ordinaires, dont ils enviaient le sort. Ils n'avaient qu'un vieux prêtre pour leur administrer les secours de la religion ; ils prièrent le patriarche d'ordonner diacre l'un d'entre eux afin d'aider le prêtre infirme. Le patriarche n'osa le faire sans la permission du Pape ; il écrivit donc, ainsi que les captifs, à Innocent III, pour lui exposer leur situation affligeante, le péril où plusieurs étaient exposés de perdre la foi, et ils le prièrent d'écrire aux rois, aux princes et aux chevaliers d'Orient de procurer leur délivrance, soit par échange, soit autrement.

Le Pape répondit au patriarche et aux captifs pendant le mois de janvier 1212. Il compatit vivement à leurs souffrances ; « car nous pouvons dire avec l'Apôtre : « Qui est celui qui devient infirme sans que je le devienne ? Qui est celui qui est scandalisé sans que je brûle ? » Mais j'espère aussi du Père des miséricordes, qui nous console dans toutes nos tribulations, que cette autre parole s'accomplira en vous : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. » Il les avertit toutefois, avec douleur et confusion, qu'il a entendu dire que quelques-uns d'entre eux commettaient des crimes capables non-seulement de détourner d'eux la miséricorde de Dieu et d'empêcher leur délivrance, mais de décrier la religion chrétienne parmi les infidèles. Il les adjure, par le jour du terrible jugement, de s'en abstenir de toute manière, afin que le saint nom du Seigneur ne soit point blasphémé parmi les nations. Du reste il loue et félicite le patriarche de sa charité paternelle ; non-seulement il lui permet, mais il le prie de leur ordonner un diacre qui puisse les instruire et les consoler. Enfin il leur fait part des mesures que, de concert avec ses frères les cardinaux, il vient de prendre pour procurer leur délivrance <sup>1</sup>.

Le Pape écrivit effectivement à saint Albert, patriarche de Jérusalem, son légat, et lui représenta surtout le péril d'apostasie où étaient ces captifs par les tourments qu'on leur faisait endurer depuis longtemps pour cet effet, quoiqu'ils ne demandassent qu'à être traités comme les captifs infidèles, en rendant les mêmes services. Le Pape ordonna au patriarche d'agir puissamment auprès des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, des rois et des princes, pour travailler à cette bonne œuvre et obtenir la délivrance des chrétiens captifs, par échange ou autrement, d'autant plus que c'était pour la foi chrétienne qu'ils avaient encouru la captivité et qu'ils étaient comme les prisonniers du Christ, qui dira à ses fidèles au jour du jugement : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, parce que j'étais en prison, et vous êtes venus à moi ; car, chaque fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Au contraire, il dira aux réprouvés : « Retirez-vous, maudits ; allez au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges. » Comme s'il disait manifestement : « Quiconque aura délivré de prison l'un de mes fidèles, moi je l'arracherai de l'enfer pour qu'il ne soit pas éternellement tourmenté en enfer avec le diable et ses anges, mais qu'il se glorifie éternellement avec les anges saints dans le royaume de Dieu. » Le Pape rappelle au patriarche que, d'après les constitutions canoniques, on doit, pour racheter les captifs, vendre les biens de l'Église même, qu'il n'est pas permis d'aliéner dans d'autres cas. Combien donc ne seraient point coupables et inhumains ceux qui n'y contribueraient pas selon leur pouvoir ! Il lui recommande de lui faire connaître ceux des chevaliers et des princes qui montreraient le plus de zèle à exécuter ses prières, afin qu'il pût à son tour les écouter plus favorablement dans leurs demandes <sup>1</sup>.

Le patriarche d'Alexandrie, dont on ne sait pas le nom, écrivit plusieurs fois à Innocent, témoignant dans ses lettres et par d'autres indices une grande dévotion pour l'É-

<sup>1</sup> Inn., l. 14, *epist.* 146 et 148.

<sup>1</sup> Inn., l. 14, *epist.* 147.



glise romaine et pour la personne même du Pontife. Innocent lui répondit par une lettre pleine d'affection, où il le console et le félicite même, par les motifs les plus élevés, des maux qu'il endurait sous la domination des infidèles ; il l'invite à venir, ou du moins à envoyer un député au concile qui allait s'assembler à Rome pour aviser au secours de la Terre-Sainte et à la réformation de l'Église ; enfin il se recommande instamment à ses prières <sup>1</sup>.

Le bienheureux patriarche de Jérusalem, Albert, était né d'une famille noble, dans le diocèse de Parme. Ayant été dès l'enfance destiné aux lettres, il fit de grands progrès dans les arts libéraux et dans l'étude des lois ; mais il n'en faisait pas de moindres dans la piété. Jeune encore il entra dans le monastère de Sainte-Croix de Mortare, chef d'une congrégation de chanoines réguliers, où il s'instruisit dans la loi divine. A peine eut-il fait profession qu'il fut élu prieur de la communauté. Trois ans après, en 1183, il fut choisi pour occuper le siège épiscopal de Bobbio ; mais sa modestie lui fit imaginer mille difficultés qui servirent à prolonger la résistance qu'il apportait à son élection. Pendant ce temps l'évêché de Verceil vint à vaquer, et, comme il n'avait point encore été sacré évêque de Bobbio, il fut contraint de l'accepter. Il gouverna cette Église pendant vingt ans avec une vigilance et une capacité extraordinaires. Il instruisit son peuple autant par les exemples de sa vie que par ses discours. Il réforma les mœurs de son clergé et des autres diocésains ; plusieurs eurent honte de demeurer dans le désordre en voyant leur pasteur si humble, si sobre, si chaste, si sévère à lui-même, si charitable, si libéral, si compatissant envers tout le monde, particulièrement envers les pauvres, si assidu à tous les offices divins, si appliqué à la prédication. Quoique sa principale sollicitude fût pour le bien spirituel de son Église, il ne laissa point de travailler aussi à lui procurer divers avantages temporels. Il la débarrassa de ses dettes, qui étaient grandes et fort onéreuses ; il augmenta ses revenus ;

il l'orna de nouveaux édifices ; il défendit et affermit ses droits, et, comme il n'était pas moins habile jurisconsulte et canoniste que bon théologien, il ne poursuivit aucune cause dont il ne connût parfaitement la justice, et ses poursuites furent toujours couronnées de succès.

L'opinion que le public avait de sa prudence, de sa pénétration, de sa droiture et de son habileté dans les affaires, le fit choisir par le Pape Clément III et l'empereur Frédéric-Barberousse pour être l'arbitre de leurs différends. L'on ajoute même qu'il fut honoré du titre de prince de l'empire par Henri VI, successeur de Frédéric, qui, en sa considération, accorda aussi diverses faveurs à l'Église de Verceil. Le Pape Célestin III le combla aussi de bienfaits, et Innocent III l'employa dans plusieurs négociations importantes, notamment pour ménager une réconciliation entre les peuples de Parme et ceux de Plaisance, qui avaient pris les armes pour se détruire mutuellement. Telles étaient la science, les vertus et la réputation du saint évêque de Verceil, lorsqu'il fut élu patriarche de Jérusalem, soit qu'on l'y connût uniquement par la renommée ou qu'il y eût été précédemment en pèlerinage.

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant archevêque de Césarée, étant mort au commencement de l'an 1203, le cardinal Soffred, qui venait d'arriver en Palestine comme légat du Saint-Siège, fut élu patriarche de Jérusalem par le clergé et le peuple, avec le consentement du roi et l'approbation des évêques suffragants. On envoya des députés à Rome pour obtenir la confirmation du Pape et le pallium. Le Pape, en ayant délibéré, manda qu'on persuadât au cardinal d'accepter, si l'on pouvait, mais qu'on ne l'y contraignît pas. Lui-même l'engagea par ses lettres à ne pas refuser le gouvernement d'une Église où le Seigneur lui-même a tant souffert. Le cardinal, qui avait refusé d'abord, accepta sur les instances du Pape, et on a de lui une charte du 7 mai 1203, où il s'intitule humble patriarche de Jérusalem et indigne légat du Siège apostolique ; mais il abdiqua bientôt après et obtint que l'on fit

<sup>1</sup> L. 16, *epist.* 34.

une nouvelle élection. Tous convinrent alors d'élire le bienheureux Albert, évêque de Verceil.

Pour l'emmener d'Europe on envoya des députés, dont le chef était Rainier, Florentin de naissance, qui avait été prieur du Saint-Sépulcre et qui l'était alors de Joppé. Il obtint le consentement du Pape, avec une lettre pour Albert, du 18 février 1204, où il dit : « Le prieur et les chanoines du Saint-Sépulcre sont venus devant nous et nous ont représenté que, notre bien-aimé frère Soffred n'ayant pu être persuadé de consentir à son élection, ils se sont assemblés et vous ont élu unanimement pour patriarche ; à quoi le roi de Jérusalem et les archevêques ont consenti et nous ont supplié par leurs lettres non-seulement de vous induire, mais de vous contraindre à consentir à cette élection. Les deux cardinaux-légats, Soffred et Pierre, nous ont écrit la même chose. Enfin les évêques suffragants de Jérusalem, qui prétendent avoir voix dans l'élection, ce qui leur est contesté par le prieur et les chanoines du Saint-Sépulcre, sont convenus, ainsi que le patriarche d'Antioche et les évêques de sa province, pour leur part, de remettre leurs droits à deux personnes, lesquelles vous ont encore nommé pasteur de la même Église. »

Dans le reste de la lettre le Pape s'applique à persuader au bienheureux Albert d'accepter cette dignité, nonobstant tous les travaux, les difficultés et les périls qui y étaient alors attachés, ou plutôt à cause de cela même. Il lui rappelle que, pour réparer la chute du genre humain, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, s'est anéanti lui-même, a pris la forme de serviteur, a choisi Jérusalem pour y souffrir, obéissant à Dieu, son Père, jusqu'à la mort de la croix. Le serviteur ne serait-il donc pas bien ingrat et bien coupable s'il refusait de souffrir pour son Maître ce que son Maître a souffert pour lui ? Innocent développe cette pensée avec une profonde piété, comme un saint peut faire à un saint. « Ne dites pas, ajoute-t-il, que l'on vous appelle au gouvernement d'un diocèse dont vous ne pouvez maintenant prendre possession parce que les ennemis en occupent presque toute l'étendue. Rappelez-vous comment Jacques,

le frère du Seigneur, a reçu le gouvernement de cette même Jérusalem, non pas soumise, mais rebelle, étant encore sous la puissance de ceux qui avaient crucifié le Seigneur hors de la ville, et qui depuis ont tué Jacques même près du temple.

« D'ailleurs vous en avez une partie et vous avez proprement cette Église ; car elle ne consiste point dans les lieux, mais dans les personnes, et ces personnes vous demandent afin que vous travailliez à recouvrer les saints lieux. Or, quoique vous nous soyez fort nécessaire en Lombardie, comme un prélat à qui nous confions avec sécurité nos pouvoirs dans nos affaires difficiles, toutefois la pressante nécessité non-seulement de l'Église de Jérusalem, mais de tout l'Orient, nous oblige à faire une espèce de violence pour vous exhorter et vous conjurer d'accepter cette élection. Craignez de résister à la volonté de Dieu ; craignez que, si, à votre refus, on mettait à cette place une personne indigne, il n'y eût sujet de vous l'imputer, et ne craignez point de ne pas réussir : Dieu récompense le travail plutôt que le succès. Ne nous obligez pas à user d'une plus grande sévérité pour vous faire obéir à nos ordres. Ce n'est pas à un honneur qu'on vous élève, mais à une charge pesante ; car aujourd'hui cette Église a plus de charges que d'honneurs. Et ne prétendez pas vous excuser sur l'exemple du cardinal Soffred ; peut-être a-t-il refusé de peur qu'étant sur les lieux il ne parût avoir procuré lui-même sa promotion et avoir agi par intérêt, en s'opposant comme il a fait à la nomination d'un sujet indigne. »

Le bienheureux Albert acquiesça humblement aux instances du Pape ; il vint à Rome, fut transféré au siège patriarcal de Jérusalem, reçut non-seulement le pallium, mais encore l'autorité de légat apostolique en Palestine pour quatre ans, comme le Pape le témoigne aux prélats et à tous les fidèles du pays par une lettre du 16 juin de l'année suivante 1205. Albert retourna régler les affaires de l'Église de Verceil et pourvoir à un successeur ; puis il s'embarqua sur un vaisseau génois pour la Terre-Sainte, où il aborda l'an 1206.

Dès l'année précédente le Pape écrivit plu-



sieurs lettres en sa faveur. Premièrement il recommande aux prélats et à tous les fidèles du pays, tant naturels qu'étrangers, de le recevoir avec honneur et soumission, comme si c'était lui-même. Il lui donne le pouvoir de porter le pallium en quelque province que ce soit, et d'absoudre de l'excommunication tous ceux qui voudraient traverser la mer avec lui, et tous les habitants de la Terre-Sainte. Il conserve aux clercs qui feront le voyage le revenu de leurs bénéfices pendant trois ans. Enfin il lui envoie l'argent destiné au secours de la Terre-Sainte <sup>1</sup>.

Le Pape écrit aussi aux prélats de France une lettre où il dit : « La nouvelle de la prise inopinée de Constantinople y a fait passer aussitôt les pèlerins qui étaient dans la Terre-Sainte, et même les habitants du pays, en sorte que cette province est demeurée presque déstituée d'hommes et d'argent, et ce qu'il y a de plus dangereux, le patriarche de Jérusalem étant mort, nos légats se sont retirés. Le roi et son fils, qui devait lui succéder, sont aussi morts, et il ne reste personne pour gouverner cette province, ni au temporel, ni au spirituel. Pour comble de douleur le comte de Tripoli et le roi d'Arménie se disputent la principauté d'Antioche, et leur guerre divise cette poignée de gens qui sont demeurés dans le pays; car les Templiers et le peuple d'Antioche sont pour le comte, le patriarche d'Antioche et les Hospitaliers sont pour le roi. Le fils de Saladin, qui est le sultan d'Alep, soutient le comte de Tripoli; mais Denefin est contre lui. Sefidin, seigneur de Damas et de l'Égypte, et tous les Sarrasins, ayant appris la conquête de Constantinople, en ont été si affligés qu'ils eussent mieux aimé que Jérusalem eût été prise, et Sefidin, ayant aussitôt fait trêve avec tous ses ennemis, va de tous côtés en personne réunir les infidèles contre les chrétiens. »

Le Pape mentionne la défaite que les Latins de Constantinople venaient d'éprouver, par suite de la coalition des Bulgares, des Grecs et des Turcs, et il conclut : « Comme donc à présent on n'espère absolument aucun secours qui doive passer à la Terre-

Sainte, nous craignons extrêmement que les Sarrasins ne s'animent plus fortement à s'emparer de ce qui en reste, pour ôter aux chrétiens l'occasion d'y passer et donner aux Grecs le moyen de recouvrer l'empire de Constantinople, ce que les uns et les autres désirent ardemment. Or, en ces circonstances, c'est du roi de France que l'on attend le principal secours, et c'est pour ce sujet que Dieu l'a fait si grand et si élevé entre tous les princes chrétiens <sup>1</sup>. »

Le roi de Jérusalem, dont il est parlé dans cette lettre, était Aimeri ou Amaury de Lusignan, deuxième du nom, roi de Chypre de son chef et roi de Jérusalem par sa femme Isabelle, dont il fut le quatrième mari. Pendant et après les terribles fléaux qui désolèrent la Syrie et l'Égypte, ce roi de Jérusalem donnait à ses barons l'exemple de la sagesse et de la résignation chrétiennes. Les trois ordres militaires, qui avaient épuisé leurs trésors pour nourrir leurs soldats et leurs chevaliers dans le temps de la famine, invoquaient, par leurs lettres et leurs envoyés, la charité des fidèles de l'Occident. On s'occupait de rebâtir les villes qui avaient été ébranlées par le tremblement de terre; les sommes amassées par Foulque de Neuilly, prédicateur de la dernière croisade, furent employées à relever les murailles de Ptolémaïde. Comme les chrétiens manquaient d'ouvriers ils firent travailler les prisonniers musulmans. Parmi les prisonniers condamnés à ces sortes de travaux se trouvait Saadi, célèbre poète persan. Un riche habitant d'Alep le racheta moyennant dix pièces d'or et lui donna sa fille en mariage, avec cent pièces d'or pour sa dot; mais Saadi lui-même raconte dans ses poésies que cette alliance lui fit regretter plus d'une fois sa captivité.

Le roi Amaury II mourut le 1<sup>er</sup> avril 1205 à Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre. Un fils qu'il avait eu d'Isabelle mourut quelque temps après. La reine Isabelle suivit bientôt elle-même dans la tombe son époux et son fils, laissant le royaume à sa fille aînée, Marie, qu'elle avait eue de Conrad, marquis de Montferrat, son deuxième époux. Telle était

<sup>1</sup> *Vita B. Alberti. Acta SS.*, 8 avril. Innoc., n. 98. L. 7, *epist.* 100, 101, 102, 167, 168.

<sup>1</sup> L. 7, *epist.* 124.

la triste situation du royaume de Jérusalem lorsque le bienheureux Albert y aborda en qualité de patriarche.

Les barons et les seigneurs restés en Syrie sentirent plus que jamais la nécessité d'avoir à leur tête un prince qui pût les gouverner et s'occupèrent de choisir un époux pour la jeune reine de Jérusalem. Ils résolurent de demander un roi à l'Occident et de s'adresser à la patrie des Godefroi et des Baudouin, à cette nation qui avait fourni tant de héros aux croisades, tant d'illustres défenseurs à la Terre-Sainte. Une députation solennelle fut envoyée au roi de France, Philippe-Auguste, pour lui demander un seigneur digne d'épouser la jeune princesse et capable de soutenir le royaume.

Parmi les seigneurs de sa cour Philippe distingua Jean de Brienne, frère de ce Gauthier de Brienne que nous avons vu mourir dans l'Italie méridionale avec la réputation d'un héros et le titre de roi. Dans sa jeunesse Jean de Brienne avait été destiné à l'état ecclésiastique ; mais, élevé dans une famille de guerriers, il refusa d'obéir à la volonté de ses parents. Comme son père voulut employer la force pour l'y contraindre, il alla chercher dans le monastère de Cîteaux un asile contre la colère paternelle. Dans cette retraite Jean de Brienne fut confondu avec la foule des cénobites et se livra comme eux au jeûne et à la mortification. Cependant les austérités du cloître ne pouvaient s'allier avec son ardeur, avec sa passion naissante pour le métier des armes ; souvent, au milieu de la prière et des cérémonies religieuses, les images des tournois et des combats venaient distraire sa pensée et troubler son esprit. Un de ses oncles, l'ayant trouvé à la porte du monastère, prit pitié de ses pleurs, l'emmena chez lui et encouragea ses dispositions naturelles. Dès lors Jean de Brienne ne fut plus occupé que de la gloire des combats, et celui qu'on destinait au service de Dieu, à la paix des autels, ne tarda pas à se faire une grande renommée par sa bravoure et ses exploits.

On jeta donc les yeux sur lui pour être roi de Jérusalem. Il accepta, partit avec une suite considérable, aborda à Ptolémaïde la veille de l'Exaltation de la sainte croix, 13 septem-

bre 1209, épousa dès le lendemain la princesse Marie, et, vers la fin du même mois, fut couronné solennellement à Tyr. Son arrivée en Palestine fut signalée par quelques avantages remportés sur les Sarrasins, alors maîtres d'une grande partie du royaume qu'il était appelé à conquérir ; mais, comme il n'avait avec lui qu'un petit nombre de chevaliers, ses succès ne furent que passagers. Ils donnèrent toutefois occasion à une nouvelle croisade.

Pendant que les révolutions politiques bouleversaient des empires, que les tremblements de terre renversaient des cités, que la peste et la famine décimaient des nations et des royaumes, de pauvres ermites vivaient tranquilles sur le mont Carmel. Cette montagne ou cette chaîne de montagnes, qui joint la Phénicie à la Palestine, offre naturellement des solitudes favorables à la contemplation. Élevé au-dessus de la terre et de la mer, au milieu d'empires, de royaumes, de nations et de peuples qui ne sont plus, inaccessible aux tempêtes des guerres humaines, le solitaire, du haut de ses rochers, du fond de ses grottes, contemple en sécurité les tempêtes fréquentes qui bouleversent la mer dans le lointain. C'est là que le prophète Élie, avant d'être ravi au ciel dans un char de feu, aimait à se retirer pour échapper à la persécution d'Achab et de Jézabel et s'entretenir avec Dieu seul ; c'est là que son disciple, le prophète Élisée, demeurait habituellement avec les enfants ou les disciples des prophètes, véritables cénobites de l'ancienne alliance.

Nous ne doutons pas que, dans d'autres temps, comme sous la persécution d'Antiochus, où les fidèles Israélites se sauvèrent dans les déserts et les montagnes en si grand nombre, le Carmel, déjà consacré par le souvenir d'Élie et d'Élisée, ne fût peuplé par de pieux anachorètes. Les assidéens, les esséniens, les thérapeutes et autres religieux et cénobites de l'Ancien Testament durent affectionner un lieu si propre à la vie contemplative. Comme ces diverses congrégations juives disparaissent, du moins quant au nom, dès que paraît le Christianisme, on conclut avec raison qu'elles l'embrassèrent généralement toutes.



Elles ont pu se perpétuer sous les noms chrétiens d'ascètes, de moines, de solitaires et autres. Sous les persécutions des empereurs idolâtres, qui n'ont guère cessé pendant trois siècles, le Carmel dut servir d'asile aux chrétiens fidèles, comme autrefois aux fidèles Israélites sous la persécution de Jézabel et d'Achab. Il dut en être de même à l'invasion du mahométisme, comme nous le voyons en grand dans les montagnes du Liban, où les chrétiens réfugiés ont formé la nation des Maronites. Il est donc tout à fait vraisemblable que, depuis le prophète Élie, la montagne du Carmel servit habituellement de retraite à de pieux solitaires.

Jean Phocas, moine grec de l'île de Patmos, qui visita les saints lieux en l'année 1183, finit ainsi la relation de son voyage : « Sur le mont Carmel est la caverne d'Élie, où était autrefois un grand monastère, comme on le voit par les restes des bâtiments; mais il a été ruiné par le temps et par les incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un moine, prêtre et portant des cheveux blancs, vint de Calabre et s'établit en ce lieu par révélation du prophète Élie. Il fit une petite clôture parmi les ruines du monastère, y bâtit une tour et une petite église, et assembla environ dix frères, avec lesquels il habite maintenant ce saint lieu <sup>1</sup>. » Ainsi parle Jean Phocas, témoin oculaire. Outre ces ermites, qui habitaient la même caverne que le prophète Élie et qui prirent le nom de Carmélites ou de Carmes, il y avait en 1204, sur la même montagne du Carmel, mais en des endroits fertiles, trois monastères de cénobites qui avaient de grandes possessions, comme nous l'apprend le moine Gunther, dans la relation du voyage de Martin, abbé de Pairis, près de Bâle <sup>2</sup>.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, étant arrivé en Palestine, les ermites du mont Carmel, dont le nombre s'était sans doute augmenté depuis 1183, lui demandèrent une règle écrite adaptée au but de leur institution; il la leur donna vers l'an 1209. Elle est en seize articles. Ils auront un prieur, choisi parmi eux par le consentement una-

nime de tous, ou du moins de la plus grande et de la plus saine partie. Chacun lui promettra obéissance et s'appliquera fidèlement à remplir sa promesse. Les frères auront chacun des cellules séparées les unes des autres, que leur assignera le prieur avec l'assentiment des autres frères ou de la plus saine partie. Aucun ne pourra changer de cellule sans la permission du prieur. La cellule du prieur doit être à l'entrée de la clôture, afin qu'il aborde le premier ceux qui arrivent et qu'il dispose à son gré ce qui est à faire ensuite. Chacun demeurera dans sa cellule ou auprès, méditant jour et nuit la loi du Seigneur et vaquant à ses prières, à moins qu'il ne soit légitimement occupé. Ceux qui savent lire diront les heures canoniales comme elles sont réglées par l'institution des saints Pères et l'usage approuvé de l'Église; les autres diront vingt-cinq *Pater* pour les nocturnes, cinquante les dimanches et jours de fêtes solennelles; sept pour les laudes, autant pour chaque heure, excepté pour les vêpres, où ils en diront quinze. « Nul des frères ne dira que quelque chose est à lui, mais tout sera commun entre vous. De ce que le Seigneur vous donnera, le prieur fera distribuer à chacun ce qui lui est nécessaire, eu égard à l'âge et aux besoins, de sorte néanmoins que chacun restera dans sa cellule et y vivra isolément de ce qui lui aura été distribué. On construira au milieu des cellules un oratoire où vous vous assemblerez chaque matin pour entendre la messe, autant qu'il se peut commodément. Les dimanches, ou même d'autres jours quand cela sera nécessaire, vous traiterez de l'observation de la règle, et, si quelque frère y est trouvé en faute, on le corrigera charitablement. Excepté les dimanches, vous jeûnerez tous les jours, depuis l'Exaltation de la sainte Croix, à moins que l'infirmité ou la faiblesse du corps, ou toute autre cause juste, ne vous persuade de rompre le jeûne; car la nécessité n'a point de loi. Vous ne mangerez jamais de viande, si ce n'est comme remède en cas de maladie. »

Le douzième article exhorte les frères à se revêtir des armes spirituelles qui leur sont proposées; le treizième leur recommande le travail continuel; le quatorzième leur impose

<sup>1</sup> Léon Allat., *Opusc.*, c. 31. — <sup>2</sup> Canis., t. 5, p. 387, in-4°.

un silence absolu depuis les vêpres jusqu'à tierce du lendemain; le quinzième exhorte le prieur, qui s'appelait Brocard, à se rappeler toujours, lui et ses successeurs, ce que le Seigneur dit dans l'Évangile : « Quiconque voudra être le plus grand parmi vous sera votre ministre, et quiconque voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur. » Le seizième exhorte les frères à honorer Jésus-Christ dans leur prieur et à se rappeler cette parole : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Le bienheureux Albert ajoute en finissant : « Si quelqu'un fait encore plus que cela le Seigneur lui en donnera récompense ; mais, cependant, qu'il en use avec discrétion, car la discrétion doit modérer les vertus <sup>1</sup>. »

Telle fut l'origine de l'ordre des Carmes, qui se répandit ensuite dans toute l'Église latine, qui produira sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, et enverra au ciel des vierges martyres pendant la révolution française.

Vers l'an 1212, dans un moment où les hommes ne songeaient point à la croisade, tout à coup une multitude d'enfants de toute la France et de l'Allemagne, tant des villes que des villages, sans chef et sans conducteur, s'assemblèrent avec un grand empressement et prirent la croix pour aller en Terre-Sainte. Quand on leur demandait où ils allaient, ils répondaient qu'ils allaient à Jérusalem par ordre de Dieu. Plusieurs furent enfermés par leurs parents, mais trouvèrent moyen de s'évader et de continuer leur chemin. A leur exemple grande quantité de jeunes gens et de femmes se croisèrent pour aller avec eux. Il y eut aussi quelques méchants hommes qui, s'étant mêlés avec ces enfants, leur emportèrent ce que les gens de bien leur donnaient et se retirèrent secrètement. On en prit un qui fut pendu à Cologne.

Plusieurs de ces pauvres enfants s'égarèrent dans les forêts et les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Quelques-uns passèrent les Alpes; mais aussitôt qu'ils furent entrés en Italie les Lombards les dépouillèrent et les chassèrent. Ils revinrent couverts de confusion, et, quand on leur de-

mandait pourquoi ils étaient partis, ils répondirent qu'ils ne le savaient. Le Pape, ayant appris ces nouvelles, dit en soupirant : « Ces enfants nous font un reproche de nous endormir tandis qu'ils courent au secours de la Terre-Sainte. » Voilà ce que rapporte Albert, abbé de Stade, ainsi que plusieurs auteurs de la même époque <sup>1</sup>.

Pour travailler à ce secours, qui était une des trois grandes affaires que le Pape Innocent III s'était proposées, il résolut de convoquer un concile universel et publia la bulle de convocation le 19 avril 1213. Voici comment il y parle :

« La vigne du Dieu des armées se voit attaquée par des bêtes de différentes formes, qui s'efforcent de la détruire; leur incursion a tellement prévalu que, dans une partie non médiocre, des épines ont remplacé les ceps de vigne, et que, nous le disons en gémissant, les ceps de vigne eux-mêmes ne produisent plus que du verjus, infectés et corrompus qu'ils sont de différentes manières. Dieu donc nous est témoin que les deux choses que nous désirons le plus en ce monde sont le recouvrement de la Terre-Sainte et la réformation de l'Église universelle; l'une et l'autre réclament un si prompt remède qu'on ne peut plus, sans un grand péril, ni dissimuler ni différer; aussi supplions-nous fréquemment le Seigneur avec larmes de nous donner le courage et les moyens pour l'exécution. En conséquence, comme ces choses intéressent l'état général de la chrétienté, après en avoir mûrement délibéré avec nos frères et d'autres personnes sages, nous avons résolu de convoquer un concile général suivant l'ancienne coutume des Pères, dans lequel on puisse ordonner tout ce qui sera jugé à propos pour la correction des mœurs, l'extinction des hérésies, l'affermissement de la foi; pour apaiser les dissensions, établir la paix et engager les princes et les peuples au secours de la Terre-Sainte. Mais, parce que ce concile ne pourrait commodément être assemblé avant deux ans, nous avons résolu, en attendant, de rechercher dans chaque province, par des hommes

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 8 avril. *Vita B. Alberti*, c. 5.

<sup>1</sup> Albert. Stadens., ann. 1212. Godefr., ann. 1212: Matth., Paris, ann. 1213, etc.



prudents, les abus auxquels le Saint-Siège doit remédier, et d'envoyer d'avance des personnes propres à procurer le secours de la Terre-Sainte. Nous vous enjoignons donc de vous présenter devant nous dans deux ans et demi, à compter de la présente année 1213, vous donnant pour terme le premier jour de novembre, en sorte toutefois que deux ou trois évêques de vos suffragants demeurent dans votre province pour exercer les fonctions religieuses, et qu'eux et les autres qui ne pourront venir en personne envoient à leur place des députés suffisants. Vous garderez la modestie prescrite par le concile de Latran dans vos personnes et vos équipages, et ne ferez que la dépense nécessaire, puisqu'il ne s'agit point ici de s'attirer l'estime du monde, mais de procurer l'utilité spirituelle. Tous les chapitres, tant des cathédrales que les autres, enverront des députés au concile, parce qu'on y doit traiter des matières qui les regardent particulièrement. D'ici là informez-vous soigneusement, par vous et par d'autres, de ce qui a besoin de correction, et dressez-en des Mémoires pour les apporter au concile <sup>1</sup>. »

Cette bulle fut envoyée par toute la chrétienté et adressée aux archevêques, évêques, abbés et prieurs de toutes les provinces ecclésiastiques, entre autres à ceux de Brême, de Gnesen, de Strigonie, de Magdebourg, de Lunden, d'Upsal, de Cantorbéry, d'York, de Dublin, de Tuam, de Cassel, d'Armagh, de Raguse, de Zara, de Spalatro, d'Athènes, de Thessalonique, de Larisse, de Patras, de Crète, d'Andrinople, de Philippes, de Corinthe, de Tyr, de Tripoli, de Nazareth ; à ceux de Chypre, de Bulgarie, de Valachie et d'Écosse ; au primat et aux archevêques d'Arménie ; au primat et aux évêques des Maronites ; au patriarche, aux archevêques, évêques et abbés, tant latins que grecs, de la province de Constantinople ; aux patriarches d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie ; à l'empereur Henri de Constantinople, au roi Philippe de France ; aux rois d'Aragon, de Navarre, de Castille, de Léon, du Portugal, de Chypre, de Norwège, de Suède, d'Irlande, et

généralement à tous les rois chrétiens, les invitant à envoyer au concile des ambassadeurs particuliers. La bulle fut pareillement adressée aux Templiers et aux Hospitaliers, à l'abbé et à l'ordre de Cîteaux et à celui de Prémontré.

Le Pape Innocent sortit de Rome au mois juin 1213 et vint à Viterbe, d'où il publia une autre bulle générale qui regardait la croisade et portait en substance :

« La nécessité de secourir la Terre-Sainte et l'espérance d'y réussir étant plus grandes que jamais, nous crions de nouveau vers vous ; nous crions pour Celui qui est mort sur la croix en poussant un grand cri afin de nous arracher aux tourments de la mort éternelle ; pour Celui qui nous crie encore par lui-même : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive ; » comme s'il disait manifestement : « Quiconque veut me suivre à la couronne, qu'il me suive aussi au combat, qui est proposé comme épreuve à tous. » Car, tout puissant comme il est, Dieu aurait pu préserver cette terre de la domination ennemie ; il pourrait la lui arracher facilement s'il voulait ; mais, comme l'iniquité surabonde et que la charité d'un grand nombre se refroidit, pour réveiller les fidèles du sommeil de la mort il leur a proposé un combat où il les éprouve comme l'or dans la fournaise, afin de récompenser les braves et de punir les lâches et les rebelles. Oh ! quelle immense utilité n'est déjà pas provenue ! Quelle multitude, s'étant convertie à pénitence, s'est enroulée pour la délivrance de la Terre-Sainte et pour le service du Crucifié, et, comme par l'agonie du martyre, a obtenu la couronne de la gloire, eux qui peut-être auraient péri dans leurs iniquités, enlacés dans les voluptés de la chair et les charmes du siècle ! C'est un ancien artifice de Jésus-Christ qu'il a daigné renouveler de nos jours pour le salut de ses fidèles. Si un roi temporel allait être chassé de son royaume, à moins que ses vassaux n'exposent pour lui leurs biens et leurs personnes, ne penserait-il pas, après avoir récupéré le royaume, à punir sévèrement les vassaux infidèles ? Ainsi vous fera le Roi des rois, si,

<sup>1</sup> Inn., I. 16, *epist.* 30.

après qu'il vous a comblés de tant de biens, vous négligez de le rétablir dans le royaume qu'il s'est acquis au prix de son sang et dont il est comme expulsé.

« D'ailleurs, comment aimerait-il son prochain comme soi-même, celui qui sait que ses frères chrétiens sont captifs chez les perfides Sarrasins, qu'ils sont plongés dans d'affreux cachots et écrasés sous le plus dur esclavage, et qui ne ferait rien d'efficace pour leur délivrance, violant ainsi cette loi naturelle que le Seigneur a proclamée dans l'Évangile : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur vous-mêmes ? » Ou bien ignorez-vous que, chez les infidèles, il y a des milliers de chrétiens détenus en servitude et en prison, et qui souffrent d'innombrables tourments ? »

Innocent III, prenant Mahomet pour la bête de l'Apocalypse, dont le nombre est six cent soixante-six, pensait que la puissance mahométane touchait à sa fin. Il se sert de cette conjecture pour encourager les chrétiens et ajoute : « Les perfides Sarrasins, outre les précédents outrages qu'ils ont faits à notre Rédempteur, ont bâti depuis peu, sur le mont Tabor, une forteresse, par le moyen de laquelle ils prétendent prendre facilement la ville d'Acre, qui en est proche, et ensuite ce qui nous reste de la Terre-Sainte. Quittez donc, mes frères, les dissensions et les jalousies, et réunissez-vous pour le service du Crucifié. Tous ceux qui le feront en personne et à leurs dépens auront la pleine rémission de tous les péchés qu'ils auront confessés avec une vraie contrition. Ceux qui entretiendront à leurs dépens des gens de service, ou qui serviront en personne aux dépens d'autrui, gagneront la même indulgence, et ceux qui contribueront de leurs biens la gagneront à proportion du secours qu'ils donneront. Les personnes et les biens des croisés seront sous la protection de l'Église jusqu'à ce qu'on soit assuré de leur retour ou de leur mort. Ils seront déchargés des usures qu'ils auront promises, même par serment, notamment aux Juifs. Tous les prélats et les ecclésiastiques, les habitants des villes et des compagnes seront exhortés à fournir un nombre compétent de gens de guerre, entre-

tenus pour trois ans selon leurs facultés ; les princes et les seigneurs qui n'iront pas en personne en feront de même, et les villes maritimes fourniront des vaisseaux. Ce que nous exigeons des autres, nous le ferons nous-mêmes de notre côté.

« Nous permettons aux clercs nécessaires à l'entreprise d'engager pour trois ans les revenus de leurs bénéfices, et, comme il serait incommode d'examiner ceux qui peuvent accomplir le vœu en personne, nous permettons de se croiser à quiconque le voudra, excepté les religieux ; bien entendu que le vœu pourra, en cas de besoin, être commué, racheté ou différé par notre autorité apostolique. Par la même raison nous révoquons les indulgences que nous avons accordées jusqu'à présent à ceux qui vont en Espagne contre les Maures ou en Provence contre les hérétiques, vu principalement qu'elles ont été accordées aux uns pour un temps qui est passé, aux autres par une cause qui a cessé pour la plus grande partie. Nous accordons toutefois la continuation de cette indulgence pour les fidèles de Provence et d'Espagne. Et parce que les corsaires et les pirates nuisent notablement au secours de la Terre-Sainte, prenant et dépouillant ceux qui y passent ou en reviennent, nous les excommunions, eux et leurs fauteurs ; défendons, sous peine d'excommunication, d'avoir aucun commerce avec eux, et enjoignons aux magistrats des lieux de les réprimer ; autrement nous emploierons les censures ecclésiastiques contre les personnes et leurs terres. Nous renouvelons aussi l'excommunication portée au concile de Latran contre ceux qui portent aux Sarrasins des armes, du fer et du bois pour la construction des galères, ou qui leur servent de pilotes. » Enfin le Pape ordonne des processions tous les mois et des prières tous les jours à l'intention de la croisade, avec ordre d'établir des troncés dans les églises pour recevoir les aumônes destinées à cet effet ; ces troncés devaient avoir trois clefs : l'une entre les mains d'un prêtre, l'autre entre les mains d'un laïque, la troisième entre les mains d'un religieux <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Inn., l. 6, *epist.* 28.



Cette bulle fut envoyée par toutes les provinces ecclésiastiques d'Allemagne, de Suède, de Danemark, de Bohême, de Hongrie, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de France et d'Italie. Dans chaque archevêché elle fut adressée à des commissaires choisis par le Pape, pour la porter par toute la province et y prêcher la croisade, avec défense de rien prendre que la subsistance nécessaire et d'avoir chacun plus de six chevaux et six personnes à sa suite. Il leur enjoit d'exécuter leur commission avec grande édification, de déposer en quelque maison religieuse ce qui leur sera offert pour le secours de la Terre-Sainte, et de rendre compte au Pape pour la fin de l'année de ce qu'ils auront exécuté. Dans plusieurs provinces le Pape donna cette commission aux archevêques mêmes, comme à ceux de Lunden et d'Upsal pour la Suède, ou à quelques évêques, comme à ceux de Saint-André et de Glasgow pour l'Écosse; en France ce fut au cardinal de Courçon, qui y était dès l'année précédente en qualité de légat. Il avait la faculté particulière d'accorder une certaine indulgence à ceux qui viendraient à ses sermons quand il prêcherait la croisade, et de régler ce qui regardait les tournois suivant ce qu'il trouverait expédient pour l'avantage de la Terre-Sainte<sup>1</sup>. C'est que l'on voyait bien qu'il était impossible d'empêcher absolument ces divertissements de la noblesse.

Le Pape écrivit en particulier sur la croisade au bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem. « Vous en serez, dit-il, d'autant plus réjoui que vous l'avez désirée plus ardemment; mais, de peur que la vie détestable de quelques habitants de la Terre-Sainte n'en retarde l'exécution en attirant la colère de Dieu, nous vous prions d'essayer divers remèdes pour guérir leur plaie mortelle et les amener à une vraie pénitence. Or, encore que les Sarrasins n'aient pas accoutumé d'être touchés des prières des chrétiens, toutefois, par le conseil de gens prudents, nous avons jugé à propos d'écrire au sultan de Damas et de Babylone (le Caire), maître de Jérusalem. Peut-être, ayant appris nos préparatifs, sera-t-il intimidé et accordera-t-il

de bonne grâce ce qu'il craindra de faire par force. C'est pourquoi nous désirons que vous fassiez conduire chez lui nos envoyés. Cependant vous exhorterez le roi Jean de Jérusalem, avec les Templiers et les Hospitaliers, à la défense de la Terre-Sainte. Enfin nous vous prions de vous rendre auprès de nous avant le terme fixé pour le concile, si vous le pouvez sans un préjudice notable de votre province<sup>1</sup>. »

Le 26 avril 1213 Innocent III écrivit effectivement au sultan du Caire, frère de Saladin, la lettre suivante : « Au noble personnage Saphildin, sultan de Damas et de Babylone, la crainte du nom de Dieu et son amour. Nous apprenons par le prophète Daniel qu'il est dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, change les temps et transfère les royaumes, afin que tout le monde reconnaisse que c'est le Très-Haut qui domine dans l'empire des hommes et qu'il le donne à qui il veut. Il l'a montré évidemment lorsqu'il a permis que Jérusalem et ses confins tombassent entre les mains de votre frère, non pas tant à cause de sa vertu qu'à cause des péchés du peuple chrétien, qui provoquait Dieu même à la colère. Maintenant, convertis à lui, nous espérons qu'il aura pitié de nous, lui qui, lors même qu'il s'irrite, n'oublie point d'être miséricordieux. C'est pourquoi, voulant l'imiter, lui qui dit dans l'Évangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » nous prions humblement Votre Grandeur de ne pas être cause, par une détention violente de cette terre, qu'on répande plus de sang humain qu'on n'en a déjà répandu, mais, cédant à un plus sage conseil, de nous la rendre, vu que sa détention, hors une vaine gloire, vous apporte peut-être plus de difficulté que d'utilité. Ensuite, après qu'elle nous aura été rendue et que les captifs auront été renvoyés de part et d'autre, cessons de nous offenser mutuellement par des attaques; que, chez vous, la condition des nôtres ne soit pas pire que ne l'est celle des vôtres chez nous. Nous vous prions de recevoir avec bonté les porteurs des présentes, de les traiter honnêtement, et de leur donner une réponse qui soit digne et suivie d'effet<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> L. 6, *epist.* 29.

<sup>2</sup> Inn., l. 6, *epist.* 36. — <sup>2</sup> L. 16, *epist.* 37.

Innocent ne négligeait rien pour concilier la paix du monde avec l'honneur et la sécurité de la république chrétienne, dont les états généraux allaient s'assembler à Rome. A mesure que l'époque du concile général approchait, les archevêques, les évêques, les prélats, les ambassadeurs arrivaient de toutes parts. Pendant ce temps le Pape s'appliquait encore à terminer plusieurs importantes affaires.

Le patriarche de Constantinople, Thomas Morosini, était mort au mois de juin 1211. Pour lui donner un successeur il y eut, parmi le clergé latin de la ville impériale, des contestations qui n'étaient guère propres à ramener les Grecs schismatiques. Les Vénitiens, qui prétendaient perpétuer cette dignité dans leur nation, se portèrent en armes à Sainte-Sophie, menaçant de mort quiconque s'y opposerait. Le chapitre, tout composé de Vénitiens, élut donc son doyen; mais les supérieurs des communautés de Constantinople, qui étaient d'autres nations, élurent trois candidats qu'ils présentèrent au Pape pour qu'il en choisît un. Les procureurs des deux partis étant venus à Rome, Innocent III, en

connaissance de cause, rejeta l'élection du chapitre et les postulations faites par les autres, et leur ordonna de se réunir tous pour élire canoniquement une personne capable, autrement qu'il y pourvoirait lui-même <sup>1</sup>. En exécution de cet ordre les chanoines de Sainte-Sophie et les autres qui prétendaient avoir droit à l'élection du patriarche s'assemblèrent pour y procéder; mais ils se partagèrent encore, et les uns élurent l'archevêque d'Héraclée, les autres le curé de Saint-Paul de Venise, tous deux Vénitiens. On revint donc à Rome, et, les procureurs des parties ayant proposé devant le Pape leurs prétentions respectives, il ne trouva pas qu'elles fussent suffisamment prouvées, et commit la décision de cette affaire à Maxime, son notaire, qu'il envoyait à Constantinople en attendant d'y envoyer un légat <sup>2</sup>. Le notaire Maxime et le légat Pélage, n'ayant pu terminer le différend, renvoyèrent au Pape les deux contendants. Ils arrivèrent à Rome vers le temps du concile, et le Pape, ayant cassé les deux élections, fit patriarche de Constantinople Gervais, né dans la Toscane, qui assista au concile en cette qualité.

## § VIII

### AFFAIRES D'OCCIDENT. — QUATRIÈME CONCILE GÉNÉRAL DE LATRAN.

Le cardinal-légat Robert de Courçon, chargé de prêcher la croisade en France, s'occupait aussi d'y régler d'autres affaires, notamment les études et la discipline de l'université de Paris. Robert de Courçon, gentilhomme anglais, après avoir commencé ses études à Oxford, était venu lui-même les achever à Paris, vers l'an 1180. Il y devint docteur en théologie, chanoine et chancelier de la cathédrale. Le Pape Innocent, qui avait étudié avec lui à la même université, le fit venir à Rome, le créa cardinal et le renvoya en France prêcher la croisade. Il lui donna des lettres pour les évêques et le clergé du

royaume, pour le roi Philippe, pour Louis, son fils aîné, et pour Blanche, épouse de ce prince <sup>3</sup>.

L'université de Paris, affectionnée, protégée tout à la fois par le roi et par le Pape, attirait une foule innombrable d'écoliers de toutes nations. Ces écoliers étaient le plus souvent des hommes faits, qui venaient se perfectionner dans leurs études. L'an 1200 il s'y trouvait un noble d'Allemagne, élu à l'évêché de Liège. Un de ses serviteurs étant allé chercher du vin dans un cabaret y fut

<sup>1</sup> Inn., l. 14, *epist.* 97. — <sup>2</sup> L. 15, *epist.* 156 et 154. —

<sup>3</sup> Innoc., l. 14, *epist.* 126, 32, 33.



battu et eut son vase brisé ; aussitôt les écoliers allemands, prenant fait et cause, accoururent et blessent le cabaretier dangereusement. Une grande clameur s'élève, qui met toute la ville en émoi. Thomas, prévôt ou maire de Paris, vient avec le peuple en armes attaquer le logis des écoliers d'Allemagne, et, dans le combat, l'évêque élu de Liège est tué avec quelques-uns des siens.

Les docteurs des écoles de Paris vont trouver le roi Philippe et lui portent leurs plaintes contre le prévôt Thomas et ses complices. Le roi fait arrêter le prévôt et quelques-uns de sa suite ; les autres s'enfuient. Le roi, irrité, fait démolir leurs maisons, arracher leurs vignes et leurs arbres fruitiers. De plus, craignant que les étudiants et leurs maîtres ne quittassent Paris, il fit une ordonnance portant que le prévôt Thomas, parce qu'il niait le fait, demeurerait toute sa vie dans la prison du roi, s'il n'aimait mieux subir publiquement à Paris l'épreuve de l'eau. S'il y succombait il serait condamné ; s'il s'en sauvait il ne serait plus prévôt ou bailli dans aucune terre du roi et n'entrerait jamais à Paris. La même chose était ordonnée des autres prisonniers, et les fugitifs étaient tenus pour condamnés.

De plus, pour la sûreté des écoliers, le roi promet de faire jurer à tous les bourgeois de Paris, que, s'ils voient quelque laïque faire injure à un écolier, ils en rendront témoignage et ne se détourneront pas pour ne pas le voir. Si un écolier est frappé, tous les laïques qui le verront prendront le coupable et le livreront aux officiers du roi, qui en fera informer et faire justice. Le roi ajoute : « Notre prévôt ni nos autres juges n'arrêteront point un écolier pour crime, ou, s'ils l'arrêtent, ils le rendront à la justice ecclésiastique. Si le cas est grave notre justice prendra connaissance de ce que deviendra l'écolier ; mais elle ne mettra la main pour aucun crime sur le chef de l'école de Paris, et, s'il doit être arrêté, ce sera par la justice ecclésiastique. Quant aux serviteurs laïques des écoliers, qui ne nous doivent ni bourgeoisie ni résidence, et dont les écoliers ne se servent point pour faire injure à d'autres, nous ne mettrons point la main sur eux si le crime n'est évi-

dent. Nous voulons que les chanoines de Paris et leurs serviteurs jouissent du même privilège. Le prévôt de Paris jurera tout ce que dessus en entrant en charge <sup>1</sup>. »

L'université de Paris se montrait alors digne de cette royale faveur qui l'exemptait de la juridiction séculière ; elle possédait, entre autres, quatre fameux professeurs de théologie : Guillaume, Richard, Évrard et Manassès, non moins recommandables par leur vertu que par leur doctrine. Un jour, comme ils s'entretenaient des récompenses et des peines éternelles, Guillaume dit : « En étudiant le prophète Ézéchiël, j'ai vu devant moi jusqu'à trois fois un grand arbre, beau et brillant, dont les branches semblaient être l'ornement du monde. » Les trois autres dirent qu'ils avaient aussi vu plusieurs fois un arbre semblable, et, après en avoir mûrement délibéré avec plusieurs autres docteurs, ils crurent être appelés à instituer un nouvel ordre religieux. Ils résolurent donc de tout quitter et d'aller se confiner dans quelque solitude. Ils partirent en 1201, et arrivèrent aux confins de la Champagne et de la Bourgogne dans une vallée profonde et sauvage, environnée de hautes roches, où ils découvrirent une fontaine que personne n'avait encore aperçue. Ils allèrent trouver Guillaume, évêque de Langres, et le prièrent de leur donner en aumône une partie de cette vallée, qui appartenait à son Eglise. L'évêque la leur accorda volontiers, et ils y bâtirent de pauvres cellules, où ils commencèrent à pratiquer la règle de saint Augustin, suivant l'usage de Saint-Victor de Paris. Quatorze ans après, Frédéric, docteur en droit canon et archidiacre de Châlons, étant élu évêque de la même ville, y renonça pour aller se joindre aux quatre docteurs. La même année 1215, au mois de septembre, l'évêque de Langres confirma le nouvel institut, et, trois ans après, il le fit confirmer par le Pape Honorius. Les cinq premiers docteurs, avant que de mourir, virent jusqu'à trente-sept écoliers assemblés, et ce fut l'origine d'une congrégation de chanoines réguliers que l'on nomme le Val-des-Écoliers <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Du Boulay, *Hist. univers.*, t. 3, p. 2. — <sup>2</sup> Labbe, *Biblioth.*, t. 1, p. 391. Albéric, c. 1215.

Mais l'impiété manichéenne, qui, de la Bulgarie ou de la Bougrie, comme on disait alors, était venue corrompre les esprits et les cœurs, les idées et les mœurs dans le midi de la France, essaya de glisser son venin dans l'université de Paris. Vers l'an 1205, un clerc du pays de Chartres, nommé Amauri, après avoir longtemps enseigné à Paris la logique et les autres arts libéraux, se mit à l'étude de l'Écriture sainte, mais toujours avec sa méthode et ses idées particulières, qui étaient en opposition avec celles de tout le monde. Il soutenait, entre autres choses, que chaque chrétien est membre naturel et physique de Jésus-Christ, et que personne ne peut être sauvé sans cette créance, qu'il mettait au nombre des articles de foi. Tous les catholiques s'élevèrent contre cette doctrine d'Amauri. Il fallut aller au Pape, qui, ayant oui sa proposition et les objections de l'Université, prononça contre lui. Amauri revint donc à Paris et fut obligé par l'Université de rétracter son opinion; mais il ne le fit que de bouche et la garda toujours dans son cœur. Il tomba malade de chagrin et de dépit, mourut peu de temps après, et fut enterré près Saint-Martin-des-Champs.

L'erreur qu'il avait émise n'était qu'une branche de l'arbre; après sa mort s'élevèrent quelques-uns de ses disciples, qui en préférèrent de plus dangereuses. Ils disaient que la puissance du Père avait duré autant, mais pas plus, que la loi de Moïse; que, Jésus-Christ ayant aboli l'Ancien Testament, la loi nouvelle avait eu cours jusqu'alors, c'est-à-dire pendant douze cents ans, et qu'en leur âge commençait le temps du Saint-Esprit, auquel la confession, le Baptême, l'Eucharistie et les autres sacrements n'avaient plus lieu, mais que chacun pouvait être sauvé par l'infusion intérieure de la grâce du Saint-Esprit, sans aucun acte extérieur. Ils étendaient la vertu de la charité jusqu'à dire que ce qui autrement serait péché, étant fait par charité, ne l'était plus, et, en conséquence, ils commettaient, sous le nom de charité, des adultères et d'autres impuretés plus abominables encore, promettant l'impunité aux femmes dont ils abusaient et aux autres personnes simples, et re-

levant la bonté de Dieu sans parler de sa justice.

Ces erreurs vinrent secrètement à la connaissance de Pierre, évêque de Paris et de frère Guérin, chevalier de l'Hôpital, principal confident du roi, le même que nous avons vu à la bataille de Bouvines, évêque élu de Senlis. L'évêque de Paris et Guérin envoyèrent secrètement le docteur Raoul de Nemours pour s'informer exactement des gens de cette secte. Raoul feignit d'être des leurs, les engageait à lui révéler leurs secrets, et ainsi furent découverts plusieurs prêtres, clercs et laïques de l'un et de l'autre sexe, qui avaient été longtemps cachés. On les prit et on les amena à Paris, au nombre de quatorze, parmi lesquels un orfèvre, qui était leur prophète.

Outre les erreurs qui ont été marquées ils disaient que le corps de Jésus-Christ n'était pas autrement au pain de l'autel qu'en tout autre pain et en toute autre chose, et que Dieu avait parlé par Ovide comme par saint Augustin. Ils niaient la résurrection et disaient que le paradis et l'enfer n'étaient rien, mais que quiconque avait la pensée de Dieu qu'ils avaient en soi le paradis, et que quiconque avait un péché mortel avait l'enfer en soi. Ils disaient que c'était idolâtrie d'ériger des autels sous l'invocation des saints et d'encenser leurs images. Ils disaient encore que le Pape est l'Antechrist et Rome Babylone. Leur prophète, l'orfèvre Guillaume, prédisait que dans cinq ans viendraient quatre plaies : la famine, qui consumerait le menu peuple; le glaive, par lequel les seigneurs se détruiraient; l'ouverture de la terre, qui engloutirait les bourgeois; le feu, qui descendrait sur les prélats, membres de l'Antechrist. Le moine Césaire d'Heisterbach, ayant rapporté cette prophétie, ajoute : « Il y a déjà treize ans, et rien de tout cela n'est arrivé. »

Ces ténébreux sectaires ayant été amenés à Paris, les évêques voisins et les docteurs en théologie s'assemblèrent pour les examiner. Dans ce concile on leur proposa les articles de leurs erreurs, que quelque-uns reconnurent publiquement; quelques-uns, voulant s'en dédire et se voyant convaincus,



les soutinrent opiniâtrément avec les autres<sup>1</sup>. Voici les articles principaux, qui font connaître la base et l'ensemble de cette hérésie.

La foi chrétienne enseigne que les œuvres de la Trinité sont inséparables ; ces hérétiques soutenaient, au contraire, que le Père, dès l'origine, a opéré sans le Fils et l'Esprit-saint, jusqu'à l'incarnation du Fils. La foi nous apprend que le Fils seul s'est incarné ; ces hérétiques soutenaient que le Père s'était incarné en Abraham, le Fils en Marie, et que le Saint-Esprit s'incarne en nous chaque jour. La foi nous enseigne que tout est vanité sous le soleil ; ces hérétiques soutenaient, au contraire, que toutes choses n'en étaient qu'une, parce que tout ce qui est est Dieu, à tel point que l'un d'eux, nommé Bernard, ose affirmer qu'il ne pouvait ni être brûlé par le feu, ni tourmenté par aucun supplice, en tant qu'il était, parce que, en tant qu'il était, il se disait Dieu. En conséquence de cette impiété fondamentale ces hérétiques soutenaient opiniâtrément que le Fils incarné n'était pas autrement Dieu que l'un d'entre eux ; enfin, que le Saint-Esprit, incarné en eux, leur révélait toutes choses, et que cette révélation n'était autre que la résurrection des morts. De là ils se disaient eux-mêmes déjà ressuscités, repoussaient de leurs cœurs la foi et l'espérance, prétendant mensongèrement n'être soumis qu'à la science seule<sup>2</sup>.

Telles sont littéralement les erreurs que soutenaient les hérétiques universitaires du treizième siècle : le panthéisme : tout est Dieu ; trois périodes d'évolution progressive dans les idées humaines ; une première, de Dieu comme Père par le judaïsme ; une seconde, de Dieu comme Fils par le Christianisme ; une troisième et dernière, de Dieu comme Saint-Esprit en chacun de nous par la science. « Jésus-Christ n'est pas plus Dieu que moi ; je suis autant Dieu que lui, puisque tout est Dieu. Je n'ai que faire de la foi et de l'espérance, puisque je suis Dieu, se manifestant complètement à soi-même. Quant à celles de mes actions que le vulgaire ignorant pourrait traiter d'infamie, d'adultère,

de meurtre, de parricide, ce sont toutes des actions divines, non moins que d'assister les pauvres et de servir les malades, puisque moi et Dieu c'est tout un. » Tel était le fond infernal de l'hérésie universitaire du treizième siècle.

C'était un perfectionnement satanique du manichéisme. Le manichéisme bulgare ou persan s'embarrassait de deux dieux, l'un bon, l'autre méchant, pour nous débarrasser sur celui-ci de tous nos crimes ; l'hérésie universitaire simplifie la chose ; elle n'a plus qu'un Dieu qui est réellement chacun de nous, en sorte que, quand nous faisons le mal, c'est Dieu qui le fait en réalité et non-seulement en apparence. Ce qui est bien plus simple et plus commode.

Prodige nouveau ! au dix-neuvième siècle, dans lequel nous écrivons, l'hérésie universitaire du treizième est ressuscitée, trait pour trait, dans l'hérésie universitaire gouvernementale de France et d'autres pays. C'est encore littéralement le panthéisme : tout est Dieu ; ce sont encore trois périodes d'évolutions successives dans les pensées humaines : le judaïsme, qui a fini sa tâche il y a dix-huit siècles ; le Christianisme, qui a fini la sienne, non plus en 1210, mais en 1840, ou à peu près ; vient ensuite la science ou la philosophie, c'est-à-dire la perfection, qui, incarnée en nous, régnera sans fin et sans limites. Comme on le voit, une chose ne peut pas plus ressembler à elle-même que l'hérésie universitaire du treizième siècle ne ressemble à l'hérésie universitaire du dix-neuvième. Il y a seulement une petite différence pour le sort qu'elle éprouve.

En 1210 l'assemblée des évêques et des docteurs de l'Université de Paris pardonna aux femmes et aux autres personnes simples qui s'étaient laissé séduire par les chefs et les propagateurs de l'hérésie. Quant aux propagateurs et aux chefs eux-mêmes, quatre furent condamnés à une prison perpétuelle ; dix autres, dont quatre prêtres, deux diacres et trois sous-diacres, ayant persisté opiniâtrément dans leurs impiétés, sans vouloir les rétracter d'aucune manière, furent dégradés publiquement de leurs ordres et livrés au bras séculier, qui les livra au feu, dans lequel, suivant leur doctrine, ils furent con-

<sup>1</sup> Rigord, *de Gestis Phil.* Du Boulai, *Hist. univ.*, t. 3, p. 25. — <sup>2</sup> Martène, *Thesaur. Anecd.*, t. 4, col. 163 et 164.

sumés, non pas en tant qu'ils étaient, mais en tant qu'ils n'étaient pas; car, en tant qu'ils étaient, ils étaient Dieu. Aujourd'hui on fait tout le contraire : on punit les petites gens qui mettent l'hérésie universitaire en pratique, et on récompense les chefs qui l'enseignent et les adeptes qui la propagent. Une femme, un jeune homme, un serviteur, partant du panthéisme universitaire, se diront en eux-mêmes : « Puisque tout est Dieu, puisque je suis Dieu, aussi bien que les savants, qui sont payés, honorés, récompensés pour me le dire et me le faire croire, je ferai donc une action vertueuse, héroïque, divine même, moi d'empoisonner mon mari, moi d'égorger mon frère, moi de tuer mon maître ou même le roi. » Le principe une fois posé, la conséquence est juste. Et cependant, avec ses conséquences si justes et si bien tirées, ces bonnes gens se verront condamnés au bague, à la mort, et condamnés par ceux-là mêmes qui posent le principe, qui le prônent, et qui pour cela sont élevés aux honneurs, aux dignités, aux richesses. Aussi notre siècle appelle-t-il le treizième un siècle de ténèbres et de barbarie, et se donne-t-il à lui-même le nom de siècle des lumières et de la civilisation : civilisation tant soit peu ressemblante à celle de Satan, qui se plaît à punir, à tourmenter les autres des crimes que lui-même leur a fait commettre.

Le concile de Paris ayant reconnu que le clerc Amauri, mort depuis quelque temps, était l'auteur de la secte, condamna sa mémoire, l'excommunia solennellement, fit tirer ses os du cimetière et jeter sur le fumier. De plus, comme les sectaires abusaient des livres d'Aristote pour répandre leurs erreurs, le concile défendit, sous peine d'excommunication, pendant trois ans, de donner à Paris aucune leçon sur les livres d'Aristote, ni en public, ni en particulier. Quant aux cahiers d'un certain docteur, nommé David de Dinan, il ordonne de les brûler. Pour ce qui est des théologies écrites en français, ainsi que des traductions du Symbole et de l'Oraison dominicale, excepté les Vies des Saints, le concile ordonne de les remettre à l'évêque du diocèse. Tel fut, suivant les ter-

mes de la sentence et le récit des auteurs contemporains, comparés entre eux par le docte Mansi, le jugement du concile de Paris, assez mal représenté par plus d'un historien moderne<sup>1</sup>.

Cette hérésie abominable, qui divinisait ainsi toutes les passions et tous les crimes, dut augmenter de beaucoup l'immoralité parmi cette multitude d'étudiants qui affluaient à Paris. On le voit par la peinture qu'en fait Jacques de Vitri, auteur du temps, curé d'Argenteuil et depuis cardinal<sup>2</sup>. A la débauche se joignaient des rixes quelquefois sanglantes. Or les écoliers, étant clercs pour la plupart, tombaient ainsi dans l'excommunication prononcée contre ceux qui mettaient la main avec violence sur les clercs et dont il n'y avait que le Pape qui pût les absoudre. C'est pourquoi ils représentèrent au souverain Pontife qu'ils ne pouvaient aller à Rome demander cette absolution sans une grande dépense et une grande interruption de leurs études. Innocent III, y ayant égard, donna pouvoir à l'abbé de Saint-Victor d'absoudre les écoliers de cette excommunication, à moins que l'excès ne fût énorme; mais l'abbé de Saint-Victor, sous prétexte que les grâces des princes doivent être étendues par une interprétation favorable, donnait l'absolution aux écoliers qui avaient frappé des clercs en quelque lieu ou pays que ce fût. De quoi le Pape étant informé lui défendit, par une lettre du 3 janvier 1211, d'en user ainsi à l'avenir, déclarant qu'il ne lui avait donné pouvoir d'absoudre que les écoliers qui auraient commis la faute dans Paris<sup>3</sup>.

Le cardinal-légat Robert de Courçon étant arrivé en France pour y prêcher la croisade et préparer les voies au concile général, il tint à Paris, l'an 1212, un concile particulier, où, par l'autorité du Pape et la sienne, et du consentement des prélats, il publia plusieurs constitutions pour la réformation de la discipline. Ces constitutions sont divisées en quatre parties qui regardent le clergé séculier, les religieuses, et enfin les prélats. En général ces règlements ne signalent aucun

<sup>1</sup> Baron., *Annales*, édit. Mansi, ann. 1209, t. 20, p. 289, note. Martène, *Thesaur. Anecd.*, t. 4, col. 165 et 166. — <sup>2</sup> *Hist. Occid.*, c. 7. — <sup>3</sup> Inn., l. 14, *epist.* 150.



désordre bien extraordinaire ; ils contiennent le plus souvent des précautions contre des abus qui peuvent s'introduire et contre lesquels il faut veiller dans tous les temps. On y voit, entre autres, combien l'Église tenait à ce que chaque prêtre eût les livres nécessaires. Ceux qui, par négligence ou par avarice, n'ont pas les livres pour chanter matines chaque jour de la semaine et ne font que célébrer la messe, le légat et le concile les obligent, sous peine de suspense, de se procurer ces livres avant tout et de chanter les matines et les heures canoniales suivant les canons <sup>1</sup>.

Le concile condamne et annule les serments que faisaient quelquefois certains religieux de ne point prêter les livres de leur monastère à ceux qui en manquaient ; car prêter est une des principales œuvres de miséricorde. Il veut donc que, tout bien considéré, les uns soient gardés à la maison pour le travail des frères, et que les autres, suivant la prudence de l'abbé, soient prêtés à ceux qui en manquent, avec indemnité pour la maison <sup>2</sup>. Les religieux cloîtrés ne doivent point sortir du monastère pour aller aux écoles ; ils doivent étudier dans le monastère même <sup>3</sup>.

Quant aux prélats, ils doivent avoir des couronnes suffisamment larges ; la tonsure en doit être ronde, et répondre de telle sorte à la mitre que les cheveux ne la dépassent point indécemment. Ils doivent célébrer aux grandes solennités, y prêcher eux-mêmes ou y faire prêcher. Ils s'abstiendront de la chasse et des jeux de hasard. Pendant le repas ils se feront lire quelque chose de l'Écriture sainte, du moins au commencement et à la fin. Ils seront hospitaliers ; ils donneront des audiences publiques, à des heures convenables, pour rendre justice et écouter les pauvres. Ils entendront fréquemment les confessions en personne et profiteront de ce remède fréquemment pour eux-mêmes. Ils résideront dans leurs églises cathédrales, principalement aux solennités et pendant le carême. Leur famille sera modeste et pas trop nombreuse, pour être moins à charge à ceux qui

doivent les défrayer. Ils auront, pour les accompagner, des hommes d'une bonne renommée, d'une tenue convenable, respectables par leur âge, illustres par la foi et versés dans les sciences compétentes. Ils célébreront au moins une fois par an le synode, pour corriger les excès de leurs subordonnés, chanoines, clercs et religieux, sans haine, sans acception, sans crainte pour personne <sup>1</sup>.

Au mois d'août 1215 le même cardinal de Courçon, dans un concile provincial, fit et publia, par ordre du Pape, un règlement pour réformer les écoles de Paris. Voici pour l'enseignement. Personne n'enseignera les arts qu'il n'ait atteint l'âge de vingt et un ans et qu'il n'ait étudié les arts au moins pendant six ans, et, quand il voudra enseigner, il sera examiné selon la forme contenue dans l'écrit du seigneur Pierre, évêque de Paris, touchant la paix entre le chancelier et les écoliers. On expliquera ordinairement dans les écoles les livres d'Aristote de la Dialectique, tant ancienne que nouvelle. On lira aussi les deux Prisciens, au moins l'un des deux. Les jours de fête on n'expliquera que des philosophes, des rhétoriciens, les mathématiques et la grammaire, et, si l'on veut, la morale et le quatrième des Topiques. On ne lira point les livres d'Aristote sur la métaphysique et la physique, ni leur abrégé, ni rien de la doctrine de David de Dinan, de l'hérétique Amauri ou de l'Espagnol Maurice. Quant aux théologiens, personne n'enseignera qu'à l'âge de trente-cinq ans, et après avoir étudié huit ans pour le moins. Personne ne sera reçu à Paris pour faire des leçons publiques, ou pour prêcher, qu'il ne soit éprouvé pour les mœurs et pour la science. Aucun ne sera tenu pour écolier qu'il n'ait un maître certain.

Le surplus du règlement concerne les thèses publiques, le costume des maîtres, l'exercice de leur juridiction, ce qui doit se faire à leurs funérailles. Aux assemblées des maîtres et aux thèses des écoliers il ne devait plus y avoir de repas ; mais les présents qu'on avait coutume d'y faire, de vêtements et autres choses, on exhorte à les continuer,

<sup>1</sup> Mansi, *Conc.*, t. 22, col. 847, cap. 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, col. 832, c. 33. — <sup>3</sup> *Ibid.*, col. 838, c. 20.

<sup>1</sup> *Ibid.*, t. 22, col. 839-844.

à les augmenter même, surtout envers les pauvres<sup>1</sup>.

Après la bataille de Bouvines, en 1214, une trêve de cinq ans ayant été conclue entre les rois de France et d'Angleterre, par la médiation du Saint-Siège, le prince Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, accomplit, l'année suivante, le vœu qu'il avait fait, dès l'an 1213, de marcher en Languedoc contre les manichéens. Le comte Simon de Montfort, après sa glorieuse victoire de Muret, lui avait écrit pour lui en faire part et pour le prier de venir prendre possession de Toulouse<sup>2</sup>; mais Louis en fut empêché, jusqu'en 1215, par la guerre qui éclata entre l'Angleterre et la France.

Dans l'intervalle la cause des catholiques continua à prospérer dans le Languedoc. Au commencement de l'année 1214 un nouveau légat, le cardinal Pierre de Bénévent, arriva en Provence. D'après les ordres du Pape il se fit remettre en liberté le prince Jacques, fils du roi Pierre d'Aragon, que le comte de Montfort tenait encore en otage, et il le rendit aux états d'Aragon, qui le proclamèrent roi à la place de son père, tué à la bataille de Muret.

Dans le moment même, c'était au mois d'avril, où le nouveau légat arriva dans l'Albigois, il arriva aussi de France une recrue de croisés, conduite par l'évêque de Carcassonne. Ce prélat avait passé en France toute l'année précédente à prêcher la croisade contre les hérétiques, en quoi il avait été secondé par quelques autres, principalement par le docteur Jacques de Vitri. Le cardinal légat, Robert de Courçon, et Guillaume, archidiacre de Paris, amenèrent également des croisés; car, encore que le cardinal fût principalement chargé de prêcher la croisade pour la Terre-Sainte, il se laissa persuader de la laisser aussi prêcher contre les manichéens et prit lui-même la croix sur la poitrine, ce qui était la marque de cette croisade. Le rendez-vous général fut à Béziers pour la quinzaine de Pâques. L'ailleurs Eudes III, duc de Bourgogne, excité par l'archevêque de Narbonne, vint au secours du comte

de Montfort, accompagné des archevêques de Lyon et de Vienne.

Pendant le carême de cette année (1214), le comte Baudouin, frère du comte de Toulouse, mais qui tenait pour les catholiques, fut pris en trahison et conduit dans un château tenu par ses gens. Comme il ne voulait pas en faire rendre la tour, les routiers de son frère, qui le tenaient captif, le laissèrent deux jours sans manger, au bout desquels il fit venir un prêtre, lui fit sa confession et lui demanda la communion. Pendant que le prêtre apportait le Saint-Sacrement survint un routier, jurant et protestant que le comte Baudouin ne boirait ni ne mangerait jusqu'à ce qu'il rendit un autre routier qu'il tenait aux fers. « Cruel ! dit le comte, je ne demande pas de la nourriture corporelle, mais seulement le divin mystère pour le salut de mon âme. » Et, comme on continua de le lui refuser, il dit : « Qu'on me le montre, au moins ! » et il l'adora dévotement. On le mena ensuite à Montauban. Le comte de Toulouse, son frère, étant venu, Baudouin fut tiré de prison par son ordre, et on lui mit la corde au cou pour le pendre. Il demanda encore la confession et le Viatique, mais on lui refusa l'un et l'autre. Il prit Dieu à témoin qu'il voulait mourir pour la défense de la religion. Alors le comte de Foix, ainsi que son fils, et un chevalier aragonais l'enlevèrent de terre, et, avec la corde qu'ils lui avaient mise au cou, ils le pendirent à un noyer. C'est ainsi que le comte de Toulouse, malgré tous ses serments et ses protestations de catholicisme, fit mourir son propre frère parce qu'il était pour les catholiques.

Le nouveau légat, Pierre de Bénévent, après avoir eu une conférence avec Simon, comte de Montfort, vint à Narbonne, et aussitôt se présentèrent à lui le comte de Cominges, le comte de Foix et plusieurs autres qui avaient été privés de leurs terres à cause de l'hérésie, et ils le prièrent de les leur rendre. Le légat les réconcilia tous à l'Eglise; mais il prit d'eux ses sûretés, non-seulement par le serment qu'ils firent d'obéir à l'Eglise et à son chef, mais en se faisant livrer des forteresses qui leur restaient. Quant au comte de Montfort, aidé des croisés de France, il

<sup>1</sup> Du Boulai, *Hist. univ.*, t. 3, p. 81 et 82. — <sup>2</sup> *Script. rer. Franc.*, t. 19, p. 154.



enleva plusieurs châteaux dans le pays de Cahors et d'Agen, entre autres Mauriac, où l'on trouva sept hérétiques de la secte des vaudois. Comme ils demeurèrent opiniâtres ils furent livrés aux flammes. Le comte de Montfort prit ensuite Chasse-neuil, dans l'Agenois, ainsi que plusieurs châteaux d'hérétiques et de petits tyrans, dans le Périgord, le Limousin, le Rouergue, et finit par rétablir la paix dans ces provinces<sup>1</sup>.

Au commencement de l'année suivante (1215), et dans la quinzaine de Noël, le légat Pierre assembla à Montpellier un concile auquel se trouvèrent les cinq archevêques de Narbonne, d'Auch, d'Embrun, d'Arles et d'Aix, avec vingt-huit évêques et plusieurs barons du pays. Le comte Simon de Montfort n'y était point, parce qu'il était trop odieux aux habitants de Montpellier, aussi bien que tous les Français, en sorte qu'ils ne lui permettaient point l'entrée de leur ville. Il demeura donc pendant le concile dans un château voisin appartenant à l'évêque de Maguelonne, et il se rendait tous les jours à la maison des Templiers, hors des murailles de la ville, où les évêques venaient lui parler quand il était besoin. Le légat fit l'ouverture du concile par un sermon, dans l'église de Notre-Dame; puis il fit venir les prélats à son logement et leur dit : « Je vous conjure, par le jugement de Dieu et par l'obéissance que vous devez à l'Église romaine, de me donner un conseil fidèle sur le choix de celui à qui doivent être données la ville de Toulouse et les autres places conquises par les croisés. » Les prélats délibérèrent longtemps, chacun avec les abbés de son diocèse et les clercs de sa confiance; enfin ils s'accordèrent tous à choisir le comte de Montfort. Aussitôt ils prièrent instamment le légat de lui donner toutes les terres dont il s'agissait; mais, ayant eu recours à la commission du légat, on trouva qu'il ne pouvait le faire sans consulter le Pape. C'est pourquoi, d'un commun avis, on envoya à Rome Bernard, archevêque d'Embrun, avec des lettres du légat et des prélats, pour supplier le Pape de leur accor-

der pour seigneur le comte Simon de Montfort<sup>1</sup>.

Le concile de Montpellier fit quarante-six canons. Les premiers regardent le costume et la tonsure des évêques et des clercs, qui par leur négligence à cet égard s'attiraient le mépris des laïques. Les évêques doivent porter l'habit long, avec le rochet par-dessus quand ils sortent à pied de chez eux, et même dans la maison quand ils donnent audience à des étrangers. Défense aux clercs de porter des habits rouges ou verts. Les chanoines réguliers porteront toujours le surplis. Défense aux évêques d'avoir des oiseaux pour la chasse ou de les porter sur le poing. Défense aux chapitres de recevoir des laïques pour chanoines ou confrères, ou de leur donner la prébende ou la distribution canonique du pain et du vin. On ne donnera point de cures à de jeunes garçons ou à des clercs qui n'ont que les ordres mineurs. Défense à tout religieux d'avoir rien en propre, même avec la permission des supérieurs, puisque ceux-ci n'ont pas pouvoir de la donner. On ne donnera pas même à un religieux une certaine somme pour son vestiaire. Les restes de leurs portions seront donnés aux pauvres. Défense de faire profession en deux communautés, si ce n'est pour passer à une observance plus étroite. Les prieurés qui ne peuvent entretenir trois religieux seront réunis à d'autres. Les derniers canons de ce concile regardent principalement la paix, c'est-à-dire la sûreté publique, que l'on faisait jurer à tout le monde, sous peine d'en être exclu et excommunié<sup>2</sup>.

Cette même année 1215 le prince Louis, fils du roi de France, se trouvant libre par la trêve que son père avait conclue avec le roi d'Angleterre, accomplit le vœu qu'il avait fait trois ans auparavant. Il vint accompagné d'un grand nombre de seigneurs et des deux évêques de Beauvais et de Carcassonne; car ce dernier, à la prière du comte de Montfort, était allé en France peu de temps auparavant pour les affaires de la croisade. Le rendez-vous était à Lyon pour le jour de Pâques,

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, *Hist. des Albigeois. Script. rer. Franc.*, n. 19, t. 77-80.

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, *Hist. des Albigeois. Script. rer. Franc.*, t. 19, n. 81. Labbe, t. 11, p. 103-107. —

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 107 et seqq.

qui, cette année, était le 19 avril. Le comte de Montfort vint au-devant du prince Louis, son seigneur, jusqu'à Vienne, et le légat, Pierre de Bénévent, jusqu'à Valence. Suivant Pierre de Vaux-Cernai, historien contemporain de la guerre des Albigeois, ce légat avait absous secrètement les Toulousains, les Narbonnais, ainsi que d'autres ennemis du comte de Montfort, et pris sous sa protection Toulouse, Narbonne et d'autres places des hérétiques en Albigeois. Or il craignait que Louis, comme fils aîné du roi de France, seigneur souverain de tout le pays, ne voulût se saisir de ces places et les démolir; c'est pourquoi l'on croyait que l'arrivée de ce prince ne lui était point agréable. « Car, disait-il, ce pays était infecté d'hérésie; le roi de France a été souvent requis de l'en purger, ce qu'il n'a point fait; par conséquent, ce pays ayant été conquis par le Pape avec le secours des croisés, il ne me paraît pas que Louis doive rien entreprendre contre mes ordres, d'autant plus qu'il est croisé et qu'il vient en qualité de pèlerin. » Louis, qui était un prince très-doux, répondit au légat qu'il se conformerait à sa volonté et à son conseil.

De Valence le prince Louis vint à Saint-Gilles. Comme il y était avec le comte de Montfort, arrivèrent les députés du concile de Montpellier au Pape, apportant des lettres par lesquelles il donnait au comte de Montfort la garde de toutes les conquêtes faites par les croisés, jusqu'à ce qu'il en fût plus amplement ordonné par le concile général, qui devait se tenir la même année au mois de novembre. La lettre adressée au comte de Montfort était du 2 avril et contenait de grands éloges de ce seigneur. Le Pape l'y exhortait à continuer dans le service du Christ et témoignait avoir ordonné à tous les barons et tous les consuls du pays de lui obéir en tout ce qui regardait la paix et la foi. En exécution de cet ordre du souverain Pontife, le légat Pierre, étant quelque temps après à Carcassonne avec le prince Louis, assembla dans la maison épiscopale les évêques présents et la noblesse de la suite du prince, et donna au comte de Montfort, qui était aussi présent, la garde du pays jusqu'au concile général. Ensuite ils vinrent à Toulouse

et en firent abattre les murailles. De là le prince Louis et les pèlerins, ayant accompli les quarante jours de leur vœu, s'en retournèrent en France. Le légat Pierre de Bénévent, ayant aussi exécuté sa commission, retourna à Rome <sup>1</sup>.

Pendant l'automne 1214, après avoir fait sa trêve de cinq ans avec le roi de France, le roi Jean d'Angleterre retourna dans son royaume. Tranquille au dehors il trouva la guerre au dedans. Nous avons vu comment, en 1213, le nouvel archevêque de Cantorbéry, Étienne de Langton, avant d'absoudre le roi Jean de l'excommunication à Winchester, lui fit jurer d'abolir les lois injustes et de faire observer les bonnes; comment ensuite le même archevêque montra secrètement aux principaux barons une certaine charte de Henri I<sup>er</sup>, moyennant laquelle il leur était facile de récupérer leur ancienne liberté; comment enfin les barons jurèrent de combattre pour ces libertés jusqu'à la mort, et comment l'archevêque leur promit de les y aider fidèlement <sup>2</sup>. C'était une conjuration au pied de la lettre. Le 20 novembre 1214 les barons s'assemblèrent à l'abbaye de Saint-Edmond, sous prétexte de célébrer la fête patronale de ce saint, mais en effet pour aviser aux moyens de mettre à exécution la charte de Henri I<sup>er</sup>, que leur avait fait connaître l'archevêque, et qui était la même que celle du roi saint Édouard, sauf quelques articles que Henri y avait ajoutés. Ils montèrent tous, l'un après l'autre, au maître-autel, et s'engagèrent par un serment solennel, si le roi refusait de reconnaître ces lois et ces libertés, à lui faire la guerre, et à renoncer à leur serment de fidélité jusqu'à ce qu'il eût confirmé par une charte munie de son sceau tout ce qu'ils lui demandaient. Ils résolurent de lui présenter leurs demandes après la fête de Noël, et, en attendant, de se pourvoir d'armes et de chevaux, afin de contraindre le roi à exécuter ses promesses au cas qu'il voulût y manquer, comme c'était croyable. A Noël le roi se trouvait à Worcester; mais il partit soudain le jour suivant, se rendit à Londres et s'enferma dans la maison des

<sup>1</sup> Pierre de Vaux-Cernai, n. 82. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1213.



Templiers. Les confédérés le suivirent en grand nombre et présentèrent leurs demandes à la fête de l'Épiphanie, 6 janvier 1215. Le roi prit d'abord un air de supériorité, et insista non-seulement pour qu'ils se désistassent de pareilles prétentions, mais pour qu'ils lui donnassent l'assurance, par un écrit revêtu de leurs signatures et scellé de leur sceau, qu'ils ne les reproduiraient jamais. L'évêque de Winchester et deux seigneurs y consentirent; les autres s'y refusèrent obstinément. Il eut alors recours à un délai, et offrit, sous la caution de l'archevêque de Cantorbéry, de l'évêque d'Ély et du comte de Pembroke, de leur donner une réponse satisfaisante aux prochaines fêtes de Pâques. Cette proposition fut acceptée après une courte hésitation<sup>1</sup>.

Le roi employa cet intervalle à chercher les moyens de se fortifier contre une si formidable conspiration. Il octroya, le 15 janvier 1215, au clergé, une charte d'élection libre, qui établissait que la garde ou curatelle de toute cathédrale, église collégiale ou conventuelle, quand elles deviendraient vacantes, serait, comme d'usage, confiée à la couronne; que, toutes les fois qu'on demanderait une licence royale pour élire un nouveau prélat, elle serait immédiatement accordée, et que, si on la refusait, il serait néanmoins légal de procéder à l'élection; qu'aucune influence ne serait employée pour empêcher les électeurs de choisir la personne qui leur conviendrait, et que, lorsque le prélat élu serait présenté au roi, il ne pourrait refuser son approbation, à moins d'assigner des raisons légitimes de son refus<sup>2</sup>. Ayant ainsi, comme on l'espérait, adouci le clergé, il se fit renouveler la fidélité et l'hommage par tous les hommes libres; enfin, le jour de la Purification, 2 février, il prit la croix de pèlerin comme pour aller à la Terre-Sainte, afin de se mettre plus en sûreté par le privilège de la croisade, qu'on prêchait alors<sup>3</sup>.

Le roi et les barons avaient envoyé des messagers à Rome pour solliciter la protection de leur seigneur féodal. Les barons sup-

pliaient le Pape, comme seigneur de l'Angleterre, d'avertir et même de contraindre le roi de confirmer leurs antiques libertés, ajoutant que c'étaient eux qui l'avaient forcé de se soumettre au Pape et à l'Église romaine<sup>1</sup>. Le Pape répondit, le 19 mars, aux barons, en ces termes :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos chers fils les magnats et les barons d'Angleterre, salut et bénédiction apostolique. Nous avons appris avec peine et chagrin qu'entre notre très-cher fils Jean, roi d'Angleterre, et quelques-uns d'entre vous, pour des questions nouvellement suscitées, il s'est élevé une dissension qui produira de graves dommages si ces questions ne sont assoupies promptement par un prudent conseil et une diligente application. Mais ce que nous réprouvons tout à fait, ce serait que, comme l'assurent un grand nombre de personnes, vous eussiez fait des conspirations et des conjurations contre lui par une entreprise téméraire, et que vous eussiez osé, les armes à la main, sans respect et sans aucune marque de dévouement, lui demander des choses que, si c'eût été nécessaire, vous auriez dû réclamer avec un humble dévouement. De peur donc que vous n'alliez mettre obstacle à son propos par des occasions de cette nature, nous déclarons cassées, par l'autorité apostolique, toutes les conspirations et conjurations qu'on a osé faire depuis la discorde entre la royauté et le sacerdoce, et nous défendons, sous peine d'excommunication, d'oser en faire à l'avenir, vous avertissant et vous pressant, suivant les conseils de la prudence, d'apaiser et de vous réconcilier le roi par des indices manifestes de dévouement et d'humilité, lui rendant les services accoutumés que vous et vos prédécesseurs avez rendus aux siens. Ensuite, si vous avez quelque chose à lui demander, il ne faut pas le faire avec insolence, mais avec respect, afin que vous puissiez obtenir plus facilement ce que vous avez en vue. Quant à nous, nous prions et supplions le même roi dans le Seigneur, le lui enjoignant pour la rémission de ses péchés, de vous traiter avec

<sup>1</sup> Rymer, *Acta regum Angliæ*, t. 1, p. 184 et 185; alias 60 et 61. — <sup>2</sup> Id., t. 1, p. 65 et 66, edit. tertia. —

<sup>3</sup> Matth. Paris, ann. 1125,

<sup>1</sup> Rymer, t. 1, p. 60 et 61.

bienveillance et d'admettre avec bonté vos justes demandes. Vous jouissant ainsi avec lui, puissiez-vous reconnaître que, par la grâce divine, il est changé en mieux, et, par suite, vous et vos héritiers le servir, lui et ses successeurs, avec plus de promptitude et de dévouement ! C'est pourquoi nous croyons devoir prier et avertir votre noblesse, vous le mandant par lettres apostoliques, de vous montrer de telle sorte en cette affaire que le royaume d'Angleterre jouisse de la paix désirée, et que nous, dans vos besoins, nous puissions vous prêter le secours et la faveur nécessaires <sup>1</sup>. »

Il était difficile, croyons-nous, dans une affaire aussi délicate, entre un mauvais roi qui revenait quelque peu au bien et des sujets qui prennent contre lui les armes, de parler avec plus de mesure, plus de sagesse, d'un ton plus paternel ; en un mot, d'une manière plus propre à concilier les hommes et les choses. A la même date le Pape écrit une lettre semblable à l'archevêque de Cantorbéry et à ses suffragants. « Nous voyons avec surprise et avec peine, leur dit-il, qu'après que la paix a été heureusement rétablie entre vous et le roi vous dissimulez les dissensions qui se sont élevées entre lui et quelques barons, que vous passiez à côté avec des regards de connivence, et que vous ne fassiez pas ce qui est en vous pour le calmer, quoique vous n'ignoriez pas quel malheur peut en résulter pour tout le royaume. Quelques-uns même, qui ne sont pas en petit nombre, soupçonnent et disent que dans ce différend vous soutenez et favorisez les barons contre le roi. » Le Pape prie et exhorte l'archevêque et les évêques, et enfin leur commande de faire tous leurs efforts pour rétablir la concorde entre les uns et les autres, de déclarer nulles, par l'autorité apostolique, toutes les conspirations et conjurations passées, et de défendre, sous peine d'excommunication, d'en faire à l'avenir, promettant, du reste, d'interposer sa médiation pour que le roi accorde aux barons leurs justes demandes <sup>2</sup>. Par une bulle du 30 du même mois Innocent approuve et

confirme la charte que le roi avait octroyée le 15 janvier pour la liberté des élections ecclésiastiques <sup>1</sup>.

Ces lettres n'étaient probablement pas encore parvenues en Angleterre lorsque les choses s'y envenimèrent de plus en plus. Dans la semaine de Pâques, le 19 avril 1215, les barons s'assemblèrent à Stamford, et avec deux mille chevaliers, leurs écuyers et leur suite, ce qui formait une armée considérable, ils se rendirent à Brackley. Le roi était à Oxford, et il chargea, le 27 avril, l'archevêque de Cantorbéry, avec deux seigneurs, d'aller prendre connaissance de leurs demandes.

L'archevêque était le principal fauteur des conjurés. Ceux-ci remirent la charte même que l'archevêque leur avait fait connaître, avec menace au roi, s'il ne leur accordait pas toutes les libertés y contenues, de s'emparer incontinent de ses châteaux. Le roi en ayant entendu la lecture s'écria : Que ne demandent-ils donc aussi ma couronne ? Pensent-ils que je leur accorderai des libertés qui feraient de moi un esclave ? » Les commissaires furent renvoyés avec des instructions pour en appeler d'abord au Pape, seigneur féodal de l'Angleterre et protecteur de tous ceux qui avaient pris la croix ; pour offrir ensuite, conformément aux lettres apostoliques qu'on venait de recevoir, l'abolition des mauvaises coutumes qui s'étaient introduites sous son règne et sous celui de son frère, et, si cela ne les satisfaisait pas, les commissaires devaient ajouter que le roi voulait aussi se conduire suivant l'avis de sa cour, relativement aux abus qui dateraient du règne de son père Henri II. Les barons, qui se savaient appuyés par le principal des trois commissaires, se refusèrent à toutes les offres du roi et n'eurent aucun égard aux lettres du Pape.

Alors le roi pria l'archevêque et ses suffragants d'exécuter les ordres du souverain Pontife, d'obliger les barons à lui rendre les services accoutumés, sauf à lui demander ensuite avec humilité et sans armes ce qu'ils avaient à lui demander, dénonçant excommuniés ceux qui, après les offres qui leur

<sup>1</sup> Rymer, t. 1, p. 65. — <sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 65 et 66.



avaient été faites, troubleraient encore la paix du royaume. L'évêque d'Exeter et l'envoyé du Pape, le sous-diacre Pandolfe, étaient d'avis que l'archevêque devait le faire; l'archevêque répondit qu'il ne le ferait pas, parce qu'il connaissait mieux qu'eux l'intention du Pape, et qu'au contraire, si le roi faisait entrer dans le royaume les troupes étrangères qu'il avait appelées à son secours, lui-même les excommunierait et s'opposerait à elles de tout son pouvoir.

Comme dernière ressource Jean proposa, par l'intermédiaire de l'archevêque et de deux ou trois de ses suffragants, de référer du sujet de la contestation à neuf personnes, dont quatre seraient choisies par les barons, quatre par lui, et dont le Pape ferait la neuvième, et de s'en tenir à la décision de tous ou de la majeure partie de ces arbitres. Enfin le roi offrit de leur rendre pleine justice sur toutes leurs demandes, d'après l'avis de leurs pairs. Toutes ces propositions furent rejetées par les barons, qui, allant plus loin, se proclamèrent l'armée de Dieu et de la sainte Église, et choisirent l'un d'entre eux pour leur commandant<sup>1</sup>. Singulière armée de l'Église de Dieu que des sujets qui prennent les armes contre leur roi, malgré le Pontife de Dieu et le chef de l'Église, seigneur féodal et d'eux et du roi, et au jugement duquel les uns et les autres avaient porté d'abord et devaient porter en effet leur différend.

L'armée confédérée des seigneurs rebelles investit aussitôt la ville de Northampton; ils essayèrent, mais en vain, de corrompre les troupes étrangères qui gardaient la place. La ville de Bedford leur fut livrée par la trahison du gouverneur. Le dimanche 24 mai ils entrèrent à Londres, invités par les riches, contre lesquels le pauvre peuple n'osait rien dire. De là ils envoyèrent des proclamations à tous les nobles, menaçant de les traiter en ennemis publics s'ils n'abandonnaient un roi parjure pour se joindre à eux.

Par suite de ces proclamations menaçantes le roi Jean se vit tellement abandonné qu'à peine lui restait-il sept chevaliers. Alors, dissimulant la haine mortelle qu'il portait

aux seigneurs, il leur envoya dire que, pour le bien de la paix, il leur accorderait les libertés qu'ils demandaient, et le jour de la conférence fut marqué au 15 juin. Ce jour-là le roi Jean donna une charte contenant les libertés dont il était question, et que les Anglais appellent la Grande Charte. Dans le préambule le roi dit avoir accordé ces libertés par le conseil de l'archevêque de Cantorbéry, de sept évêques et du nonce apostolique Pandolfe, outre plusieurs seigneurs qui y sont nommés. Le premier article comprend la charte spéciale pour la liberté des Églises, que le roi avait accordée dès le 15 janvier et le Pape confirmée dès le 30 mars précédent.

Les autres articles, touchant les fiefs, les forêts et les autres affaires temporelles, ne contiennent rien qui en soi ne paraisse juste et opposé à divers abus; mais on demanda, en outre, au roi de licencier et d'envoyer hors du royaume tous les officiers étrangers, ainsi que leurs familles et leurs suivants; de laisser pendant deux mois encore les barons en possession de la cité de Londres, et l'archevêque de la tour de la ville; d'établir un comité de vingt-cinq barons avec plein pouvoir de prononcer sur toutes les réclamations, conformément à la charte des libertés; d'autoriser les hommes libres de chaque comté à jurer obéissance au comité des barons, et même à prendre les armes à leur réquisition, en ajoutant que, si le roi violait ces conditions, on garderait la cité et la tour de Londres et qu'on pourrait légalement lui faire la guerre. Jean ne fit aucune objection à ces demandes, quelque désagréables qu'elles fussent, et les barons, qui avaient publiquement abjuré leur serment de fidélité, renouvelèrent leur hommage et reçurent encore de lui leurs propriétés et leurs dignités<sup>1</sup>.

« Ces choses ainsi convenues et approuvées de part et d'autre, dit Matthieu Pâris, tout le monde en fut dans la joie, croyant que Dieu avait touché miséricordieusement le cœur du roi et lui avait ôté son cœur de pierre pour lui donner un cœur de chair. Tous et chacun espéraient que l'Angleterre, délivrée du joug de Pharaon, jouirait de la paix et de la li-

<sup>1</sup> Rymer, t. 1, p. 66 et 67. Matth. Pâris, ann. 1215.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1215.

berté, tant par la protection de l'Église romaine que par l'humiliation désirée du roi, qu'ils croyaient incliné à la paix et à la mansuétude. Mais, hélas ! il en fut bien autrement. Des enfants de Bélial, d'infâmes routiers, plus amis de la guerre que de la paix, commencèrent à souffler sans cesse à ses oreilles qu'il n'était plus roi, ni même roitelet, mais l'opprobre des rois ; roi sans royaume, seigneur sans seigneurie, cinquième roue à un chariot, la risée du peuple, le dernier des esclaves. Séduit et entraîné par ces suggestions malignes, le roi changea de pensées et de sentiments ; il se consumait de dépit et de colère, soupirait, se lamentait et disait : « Pourquoi m'a-t-elle enfanté, ma malheureuse et impudique mère ? pourquoi m'a-t-elle nourri ? C'est un coup d'épée qu'il me fallait plutôt que de la nourriture. » Il grinçait des dents, roulait les yeux, rongeaient du bois et de la paille comme un furieux. Il commença dès lors à donner des ordres secrets pour soutenir la guerre contre les seigneurs et envoya recruter sur le continent des troupes étrangères. Il envoya de plus à Rome le nonce Pandolfe avec quelques autres pour demander au Pape la révocation de la charte qu'il venait de jurer formellement. »

Le Pape, ayant pris conseil des cardinaux, rendit deux bulles, le 24 août 1215, l'une adressée à tous les fidèles, où il casse la concession extorquée et défend, sous peine d'excommunication, au roi de l'observer et aux barons d'en tirer avantage ; la seconde, adressée aux barons, est conçue en ces termes :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux nobles barons d'Angleterre souhaite l'esprit d'un plus sage conseil. Plût à Dieu que, dans la persécution que vous avez excitée contre votre roi, vous eussiez fait mieux attention au serment de fidélité que vous avez prêté au droit du Siège apostolique, au mandement de notre provision et au privilège des croisés, parce que, sans doute, vous ne vous seriez pas permis ce que presque tous ceux qui l'apprennent détestent comme un crime ; d'autant plus que, dans cette cause, vous vous êtes constitués vous-mêmes juges et exécuteurs, tandis que le roi était prêt à vous ren-

dre pleine justice, dans sa cour, par vos pairs, suivant les coutumes et les lois du royaume, ou bien devant nous, à qui appartenait le jugement de cette cause, à raison de la suzeraineté, ou même devant des arbitres élus de part et d'autre, pour procéder avec nous. C'est pourquoi, comme vous n'avez daigné accepter aucune de ses propositions, il en a appelé à notre tribunal, soumettant sa personne et son royaume, avec tout son honneur et son droit, à la protection apostolique, en protestant publiquement que, comme la souveraineté de ce royaume appartient à l'Église romaine, il ne pouvait ni ne devait y rien changer à notre préjudice. Comme cette transaction, à laquelle vous l'avez induit par violence et par crainte, est non-seulement vile et honteuse, mais encore illicite et inique, en sorte qu'elle doit être réprouvée de tout le monde, principalement à cause de la manière, nous qui devons pourvoir spirituellement et temporellement tant au roi qu'au royaume, nous vous mandons et ordonnons par ces lettres apostoliques et vous conseillons de bonne foi que, faisant de nécessité vertu, vous renonciez par vous-mêmes à cette sorte de transaction, et que vous donniez satisfaction au roi et aux siens pour les dommages et les injures qu'ils ont essuyés, afin que ce même roi, apaisé par des preuves manifestes de dévouement et d'humilité, vous accorde de lui-même avec bienveillance ce qu'il sera juste d'accorder ; à quoi nous l'engagerons nous-même efficacement. Car, comme nous ne voulons pas que le roi soit frustré de son droit, nous voulons aussi qu'il cesse de vous grever, afin que le royaume d'Angleterre ne soit point opprimé, sous notre suzeraineté, par des coutumes mauvaises et des exactions injustes. Et ce qui aura été réglé de cette manière sera ferme et stable à perpétuité.

Que Celui-là donc vous inspire qui ne veut pas que personne périsse, afin que vous acquiesciez humblement à nos salutaires conseils et mandements, de peur que, si vous faites autrement, vous ne tombiez dans un embarras tel que vous ne pourrez vous en tirer sans beaucoup de peine ; car, pour ne point parler du reste, nous ne pourrions



aucunement dissimuler le grave péril de toute l'affaire du Crucifié, péril imminent, si nous ne révoquions, par notre autorité, ce qui a été extorqué à ce prince, revêtu de la croix. C'est pourquoi, pendant que les archevêques et évêques d'Angleterre seront avec nous au concile général, que nous avons dessein de célébrer principalement pour la croisade, envoyez-nous des députés capables, vous confiant sans inquiétude à notre décision ; car, Dieu aidant, nous réglerons les choses de telle sorte que, les griefs et les abus étant entièrement ôtés du royaume d'Angleterre, le roi sera content de son droit et honneur, et que tout le clergé, que tout le peuple se réjouira de la paix et de la liberté qui se doit <sup>1</sup>. »

Quiconque aura voulu étudier le caractère ferme et loyal d'Innocent III restera persuadé que, si les barons d'Angleterre avaient suivi ses conseils, ils auraient obtenu, sans guerre civile et sans révolution, le but de leurs efforts ; mais ils n'eurent aucun égard à ses remontrances paternelles et continuèrent la guerre contre le roi, qui, de son côté, se fortifiait par des troupes étrangères. Le Pape, l'ayant appris, excommunia les barons insurgés, et commit l'exécution de la sentence à l'évêque de Winchester, à l'abbé de Réding et au nonce Pandolfe, par une lettre où il se plaint que l'archevêque de Cantorbéry et ses suffragants n'ont point prêté de secours au roi contre les rebelles, ce qui les rend suspects d'être leurs complices. « Voilà, continue-t-il, comment ces prélats défendent le patrimoine de l'Église romaine, comment ils protègent les croisés ! Ils sont pires que les Sarrasins puisqu'ils veulent détrôner celui dont on espérait le plus de secours pour la Terre-Sainte. C'est pourquoi, de la part de Dieu tout-puissant, nous excommunions tous ces perturbateurs du royaume d'Angleterre, avec leurs complices et leurs auteurs, et mettons leurs terres en interdit, enjoignant très-expressément à l'archevêque et aux évêques de faire publier notre sentence solennellement tous les dimanches par tout le royaume, et d'ordonner de notre part à

tous les sujets du roi de lui donner aide et conseil contre les rebelles. Que si quelque évêque néglige d'exécuter cet ordre, il doit savoir qu'il est suspens de ses fonctions, et ceux qui lui sont soumis dispensés de lui obéir <sup>1</sup>. »

Les trois commissaires vinrent en personne trouver l'archevêque de Cantorbéry et lui ordonnèrent, de la part du Pape, d'exécuter sa sentence. Il était déjà embarqué pour aller à Rome au concile ; c'est pourquoi il leur demanda un délai jusqu'à ce qu'il pût avoir audience du Pape, assurant que la sentence contre les barons avait été obtenue en supprimant la vérité et qu'il ne pouvait la publier avant que d'avoir appris l'intention du Pape de sa propre bouche ; mais les commissaires, usant de leur pouvoir, suspendirent l'archevêque de l'entrée de l'église et de ses fonctions spirituelles. Il se soumit humblement et alla à Rome en cet état de suspense. Alors l'évêque de Winchester et le nonce Pandolfe dénoncèrent excommuniés tous les barons qui voulaient chasser le roi du royaume <sup>2</sup>.

L'archevêque étant arrivé à Rome, les procureurs ou plénipotentiaires du roi d'Angleterre, savoir l'abbé de Beaulieu et deux chevaliers, l'accusèrent devant le Pape de conspirer avec les barons pour détrôner le roi ; ils représentèrent que, ayant reçu ordre du souverain Pontife de les obliger par censure à cesser la persécution contre le monarque, il n'en avait tenu compte ; que, pour cette raison, il avait été déclaré suspens par l'évêque de Winchester et les autres commissaires du Pontife, et était venu au concile en cet état. L'archevêque, confus, ne put répondre autre chose sinon qu'il demandait absolution de la suspense. Mais, suivant le récit de Matthieu Pâris, le Pape lui répondit avec indignation : « Par saint Pierre ! vous ne l'obtiendrez pas si facilement, après avoir ainsi fait injure non-seulement au roi d'Angleterre, mais à l'Église romaine ; nous voulons en délibérer avec nos frères. » Après donc avoir pris l'avis des cardinaux, il confirma la suspense prononcée contre l'archevêque

<sup>1</sup> Rymer, t. 1, p. 68.

<sup>2</sup> Rymer, t. 1, p. 69. Matth. Pâris, ann. 1215. — Matth. Pâris, ann. 1215.

de Cantorbéry, et il la notifia aux évêques ses suffragants, leur défendant de lui rendre obéissance tant qu'elle durerait. La lettre est du 4 novembre. Matthieu Pâris dit en toutes lettres que cela se fit dans le concile; mais il se trompe évidemment et grossièrement, car le concile ne s'ouvrit qu'une semaine après la date de cette lettre.

Le même auteur ajoute : « Ensuite les chanoines d'York présentèrent au Pape Simon de Langton, frère de l'archevêque de Cantorbéry, qu'ils avaient élu pour le leur; mais le Pape le refusa, cassa l'élection comme faite contre sa défense précédemment notifiée, déclara Simon inéligible, et ordonna aux chanoines de procéder aussitôt à une autre élection. Le principal motif du Pape était que, l'archevêque de Cantorbéry ayant conspiré contre le roi avec les barons, son frère, une fois archevêque d'York, ne ferait qu'augmenter la confusion et le bouleversement du royaume. Les chanoines, suivant qu'ils l'avaient concerté, demandèrent Gautier de Grai, évêque de Worcester, qui y avait été transféré de Lichtfield; ils le demandèrent, disaient-ils, à cause de sa pureté singulière; car il avait gardé la virginité. Le Pape dit : « Par saint Pierre! la virginité est une grande vertu, et je vous le donne pour archevêque. » Gautier, ayant reçu le pallium, retourna en Angleterre, s'étant endetté en cour de Rome pour 40,000 livres sterling. A quoi Matthieu Pâris ajoute : « A la fin du concile le Pape tira de tous les prélats de grandes sommes d'argent, qu'ils furent contraints d'emprunter des usuriers de Rome à de dures conditions, avec la dépense de leur voyage<sup>1</sup>. » Voilà ce que dit le moine Matthieu Pâris; mais, comme il est le seul à le dire et que la chose répugne au caractère connu d'Innocent III, on peut bien se dispenser de le croire, d'autant plus qu'il aime à conter des anecdotes et des fables; témoin le Juif errant, dont il raconte sérieusement l'arrivée en Angleterre. D'ailleurs, comme ce sont des protestants qui ont mis au jour Matthieu Pâris, on peut douter s'ils n'y ont pas fait quelques petites additions, comme le patriarche du

protestantisme, le moine apostat Luther, s'en est permis pour la Bible.

Un mois avant l'ouverture du concile Innocent III régla provisoirement une autre affaire. Le 8 octobre Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, soutint sa prétention de primatie sur les quatre archevêques de Brague, de Compostelle, de Tarragone et de Narbonne, apparemment pour régler les rangs dans les séances du concile. Rodrigue parla sur ce sujet, avec la permission du Pape, dans une chambre du palais de Latran, en présence des prélats qui étaient déjà arrivés, et ensuite il leur expliqua ses raisons et ses autorités, à chacun en leur langue vulgaire, en italien, en allemand, en français, en anglais, en navarrais ou basque, et en espagnol; ce qui parut un prodige inouï depuis le temps des apôtres. Mais, avec une connaissance si merveilleuse des langues, Rodrigue commit quelques méprises historiques pour le détail de son affaire. Les archevêques de Brague et de Narbonne répondirent que, n'ayant pas été cités, ils n'avaient point à répondre. L'archevêque de Compostelle et l'évêque de Vic, au nom de son métropolitain de Tarragone, combattirent et repoussèrent la prétention de celui de Tolède. Le Pape Innocent laissa la question indécise et ordonna qu'à la Toussaint de l'année suivante les deux archevêques de Tolède et de Brague enverraient à Rome leurs procureurs avec des instructions suffisantes. Cependant il donna à l'archevêque Rodrigue la légation d'Espagne pour dix ans et la faculté d'accorder diverses dispenses extraordinaires<sup>1</sup>.

Innocent III avait invité d'une manière spéciale au concile le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, en qui il avait la plus grande confiance; il n'eut pas la consolation de le voir. Le saint prélat s'était vu obligé de reprendre de ses désordres un homme d'Ivrée, en Lombardie. Au lieu de profiter de sa paternelle remontrance ce misérable le tua d'un coup de couteau, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre 1214, au milieu d'une procession à Saint-Jean-d'Acre. Les Carmes, à qui le bienheureux Albert donna

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1215.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 235. Mansi, t. 22.



leur règle, l'honorent le 8 avril. Son successeur fut Raoul, qui vint à Come assister au concile.

Les prélats y arrivaient de toutes parts, la Hongrie exceptée. Dès l'année 1214 le roi de Hongrie, André, écrivit au Pape qu'il se disposait à partir pour la Terre-Sainte, comme il y était obligé depuis si longtemps, et qu'il avait résolu de laisser en son absence le gouvernement de son royaume à l'archevêque de Strigonie et à quelques autres prélats en qui il avait confiance; que d'ailleurs il comptait mener avec lui les évêques de Cinq-Églises et de Javarin, avec le prévôt d'Albe-Royale, croisés depuis longtemps; c'est pourquoi il priait le Pape de les dispenser d'aller à Rome, où ils étaient appelés<sup>1</sup>.

Le souverain de l'Allemagne était alors Frédéric II, roi de Sicile, dont Innocent III avait été le fidèle tuteur. Frédéric avait été couronné roi des Romains, à Aix-la-Chapelle, le jour de Saint-Jacques, 23 juillet, cette même année 1213, par les mains de Sigefroi, archevêque de Mayence et légat du Pape, le siège de Cologne étant vacant par la déposition de Thierrî ou Diétrich, qui fut remplacé par saint Engelbert. Aussitôt Frédéric se croisa pour la Terre-Sainte, et avec lui Sigefroi, archevêque de Mayence, et les évêques de Liège, de Bamberg, de Passau et de Strasbourg. Ensuite l'archevêque de Trèves vint à Cologne et en exhorta les citoyens à se réunir et à se soumettre au roi Frédéric. Il y travailla si bien, avec le duc de Brabant, que le 4 août il leva solennellement l'excommunication et l'interdit dont la ville était frappée depuis un an et cinq mois, à cause de l'empereur Otton. Or ce prince, après être demeuré longtemps à Cologne, avait été obligé de le quitter, étant abandonné de tout le monde. Le roi Frédéric y entra le même jour où l'interdit fut levé.

En passant à Rome pour se rendre de Sicile en Allemagne, Frédéric s'était engagé envers le Pape, sitôt qu'il aurait reçu la couronne impériale, de céder la Sicile à son fils Henri, afin que la Sicile et l'Allemagne ne fussent point réunies sur la même tête. Le

1<sup>er</sup> juillet 1215 Frédéric renouvela cet engagement à Strasbourg, par une lettre patente conçue en ces termes :

« A son très-saint Père dans le Christ et à son seigneur Innocent, souverain Pontife de la sainte Église romaine, Frédéric, par la grâce de Dieu et de lui roi des Romains, toujours auguste, et roi de Sicile, avec une filiale soumission, l'obéissance et le respect qui se doit en tout au Siège apostolique.

« Désirant pourvoir tant à l'Église romaine qu'au royaume de Sicile, nous promettons et statuons que, quand nous aurons obtenu la couronne impériale, aussitôt nous émanciperons de la puissance paternelle notre fils Henri, que nous avons fait couronner roi, et que nous lui laisserons absolument le royaume de Sicile, tant au delà qu'en deçà du Phare, pour le tenir de l'Église romaine, comme nous le tenons d'elle seule, de manière que dès lors ni nous ne nous regarderons ni nous ne nous nommerons roi de Sicile; mais, suivant votre bon plaisir, nous aurons soin de le faire gouverner au nom du roi, notre fils, jusqu'à son âge légitime, par une personne capable, qui réponde de tous les droits et services de l'Église romaine, à laquelle seule on sait qu'appartient la souveraineté de ce royaume, de peur que, nous-même étant élevé à la dignité impériale par la miséricorde divine, ce royaume ne parût un jour uni en quelque sorte à l'empire, si nous tenions en même temps l'empire et le royaume, ce qui pourrait porter préjudice tant au Siège apostolique qu'à nos héritiers. Et afin que notre présente promesse, concession et constitution sorte son effet qui se doit, nous avons fait revêtir le présent acte de notre bulle d'or<sup>1</sup>. »

Dès le 12 juillet 1213, il avait écrit : « C'est par la sollicitude du Pape, notre plus grand bienfaiteur, que nous avons été protégé, conservé et élevé sur le trône; aussi lui promettons-nous, ainsi qu'à ses successeurs, avec un cœur humble et une pieuse affection, respect et obéissance, à l'exemple de nos prédécesseurs. Nous ne désirons que ce qui est à César; nous confirmons les droits de l'Église

<sup>1</sup> Raynald, 1214, n. 8.

<sup>1</sup> Raynald, 1215, n. 38.

et pensons à les augmenter plutôt qu'à les diminuer. En conséquence nous accordons aux ecclésiastiques la liberté des élections et la libre appellation à Rome, renonçons à leurs héritages et promettons d'extirper les hérétiques. De même nous laissons à l'Église romaine toutes les possessions depuis Radicofani jusqu'à Cépérano, la Marche d'Ancône, le duché de Spolète, le comté de Bertinoro, l'exarchat de Ravenne et les terres de la comtesse Mathilde. Nous lui aiderons en outre à reconquérir et à défendre le royaume de Sicile, la Corse et la Sardaigne, ainsi que tous ses autres droits et possessions <sup>1</sup>. »

Tels furent les sentiments et les engagements de Frédéric II envers le Saint-Siège, le 12 juillet 1213 et le 1<sup>er</sup> juillet 1215.

Enfin le douzième concile général, la douzième assemblée des états généraux de la chrétienté, s'ouvrit à Rome, dans l'église patriarcale de Latran, le jour de Saint-Martin, 11 novembre 1215, et dura jusqu'au jour de Saint-André, dernier du même mois. Il s'y trouva quatre cent douze évêques, plus de huit cents tant abbés que prieurs, ce qui faisait plus de mille prélats, sans compter un grand nombre de procureurs pour les absents. Parmi les évêques on voyait plusieurs patriarches et soixante et onze primats ou métropolitains. Le patriarche Gervais de Constantinople et le patriarche Raoul de Jérusalem y étaient en personne, ainsi que le patriarche des Maronites, lequel s'y instruisit pleinement de la foi et des cérémonies saintes et les fit observer par sa nation. Le patriarche latin d'Antioche, étant grièvement malade, s'y était fait représenter par l'évêque d'Antarade ou de Tortose. Le patriarche grec catholique d'Alexandrie, n'ayant pu venir à cause de la domination des musulmans, y avait envoyé, pour tenir sa place, un diacre nommé Germain. Il y avait en outre des ambassadeurs de plusieurs princes, savoir : de Frédéric, roi de Sicile et élu empereur ; de Henri, empereur de Constantinople ; des rois de France, d'Angleterre, de Hongrie, de Jérusalem, de Chypre, d'Aragon ; d'autres princes et d'un grand nombre de villes.

Le Pape Innocent III fit l'ouverture de ce concile, le quatrième de Latran, par un discours ayant pour texte ces paroles : « J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous avant de souffrir, c'est-à-dire avant de mourir. » En voici la substance :

« Comme Jésus-Christ est ma vie et qu'il m'est profitable de mourir, je ne refuse pas, si c'est la volonté divine, de boire le calice de la passion, soit pour la défense de la foi catholique, soit pour le secours de la Terre-Sainte, soit pour l'affermissement de la liberté de l'Église, quoique je désire de demeurer dans la chair jusqu'à ce que l'œuvre commencée soit accomplie. Cependant que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne. C'est pour cela que je vous ai dit : J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous avant de souffrir.

« Vous direz peut-être : Mais quelle est cette pâque que vous désirez manger avec nous ? Pâque veut dire en hébreu *passage*. Or il est trois pâques que je désire manger avec vous : une corporelle, une spirituelle, une éternelle ; une pâque corporelle, passage d'un lieu à un autre, pour la délivrance de l'infortunée Jérusalem ; une pâque spirituelle, passage d'un état à un autre, pour la réformation de l'Église universelle ; une pâque éternelle, passage d'une vie à une autre, pour obtenir la gloire céleste. Quant à la première, Jérusalem nous crie d'une voix lamentable, par la bouche de Jérémie, de considérer sa douleur et d'en avoir compassion. Que ferons-nous ? Me voici, mes bien-aimés frères, je m'abandonne à vous entièrement, prêt à entreprendre personnellement tout le travail que vous jugerez à propos, à passer vers les rois, et les princes, et les peuples, et les nations, et même au delà, pour voir si je pourrai les réveiller par mes cris, afin qu'ils se lèvent pour combattre les combats du Seigneur, venger l'honneur du Crucifié, qui, à cause de nos péchés, a été expulsé de la terre et du trône qu'ils s'est acquis par son sang et où il a accompli tous les mystères de notre rédemption. »

Quant à la pâque spirituelle Innocent y applique ce que le Seigneur dit dans Ézéchiël à cet homme vêtu de lin et ayant une écritoire à son côté : « Passe à travers la ville et mar-

<sup>1</sup> Raumer, t. 3, p. 159. Baron., de *Monarch. Sicil.*, p. 329.



que de la lettre *thau* les fronts de tous ceux qui gémissent des abominations qui se font au milieu d'elle; » ce qu'il dit ensuite aux six hommes qui avaient en leurs mains des instruments d'extermination : « Passez par la ville, en le suivant, et frappez quiconque vous ne verrez pas marqué du *thau*. Que votre œil n'épargne personne, et commencez par mon sanctuaire <sup>1</sup>. » La lettre *thau*, dernière de l'alphabet hébreu, avait la forme d'une croix. « Celui-là porte ce signe sur le front qui montre la vertu de la croix dans ses œuvres, qui crucifie sa chair avec ses convoitises. Ceux-là gémissent de toutes les abominations qui se commettent dans la cité et disent avec l'Apôtre : « Qui est malade sans que je le sois avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle <sup>2</sup> ? » Cet homme vêtu de lin, qui doit passer par la ville et imprimer le signe sur ceux qui gémissent, c'est le souverain Pontife, sentinelle vigilante de la maison d'Israël, qui doit passer par toute l'Église, la cité du grand Roi, pour discerner les mérites de chacun et signaler ceux qui gémissent des abominations qui se commettent au milieu d'elle. Les six hommes qui ont chacun en leur main des instruments d'extermination c'est vous, qui, par l'autorité pontificale, devez exterminer les méchants. C'est à vous qu'il est ordonné : « Passez à travers la ville, en le suivant, savoir le Pontife suprême, et frappez par l'interdit, par la suspense, par l'excommunication, par la déposition, quiconque vous ne verrez pas marqué du signe par Celui qui ferme et personne n'ouvre, qui ouvre et personne ne ferme. Ne faites acception de personne, non plus que les lévites sous Moïse. Frappez comme eux, sans distinction de frère ou d'ami ; mais frappez de manière à guérir, tuez de manière à rendre la vie. Et commencez par mon sanctuaire ; car il est temps, comme dit l'Apôtre, que le jugement commence par la maison de Dieu. En effet tout ce qu'il y a de corruption dans le peuple vient principalement du clergé. Le prêtre qui pèche fait pécher le peuple ; lorsque les laïques en voient qui se livrent à des excès, eux s'y précipitent à leur exemple. Répri-

mandés ils disent pour excuse : « Le fils ne peut faire que ce qu'il voit faire à son père, et il suffit au disciple qu'il soit comme son maître. » De là viennent les maux dans le peuple chrétien. La foi périt, la religion est défigurée, la liberté confondue, la justice foulée aux pieds ; les hérétiques pullulent, les schismatiques deviennent insolents, les perfides cruels ; les enfants d'Agar prévalent.

« Quant au passage éternel qu'ont accompli si glorieusement les martyrs, c'est là cette pâque que nous désirons, plus que toutes les autres, manger avec vous dans le royaume de Dieu, afin que nous passions du travail au repos, de la douleur à la joie, de l'infélicité à la gloire, de la mort à la vie, de la corruption à l'éternité, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen <sup>1</sup>. »

Pour assurer cette grande réformation de l'humanité chrétienne, et par elle de l'humanité entière, le quatrième concile général de Latran en pose le principe, la règle et les moyens dans la foi catholique, que les hérétiques du temps, les manichéens et les vaudois, poussés par l'auteur du mal, cherchaient à corrompre, afin de corrompre dans sa source ce qui seul peut sauver le monde.

« Nous croyons fermement et confessons simplement, dit le concile, qu'il est un seul vrai Dieu, éternel, immense, tout-puissant, immuable, incompréhensible et ineffable, Père, Fils et Saint-Esprit ; trois personnes, mais une essence, substance ou nature entièrement simple. Le Père n'est d'aucun ; le Fils est du Père seul ; le Saint-Esprit, de l'un et de l'autre, toujours, sans commencement ni fin. Le Père engendrant, le Fils naissant, le Saint-Esprit procédant ; consubstantiels et coégaux, coomnipotents et coéternels ; un même principe de toutes choses, créateur de toutes les choses invisibles et visibles, spirituelles et corporelles, lequel, par sa toute-puissante vertu, au commencement du temps, a fait à la fois de rien l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, savoir celle des anges et celle du monde, ensuite celle de l'homme, qui tient des deux, étant

<sup>1</sup> Ézéch., 9. — <sup>2</sup> 1 Cor., 11.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11. Mansi, t. 22.

composée d'esprit et de corps. Car le diable et les autres démons, Dieu les a créés bons de leur nature, mais ils sont devenus mauvais par eux-mêmes. Quant à l'homme, il a péché par la suggestion du diable.

« Cette sainte Trinité, indivisible quant à la commune essence, mais distincte quant aux propriétés personnelles, a donné la doctrine du salut au genre humain par Moïse, par les saints prophètes et par ses autres serviteurs, suivant une très-sage disposition des temps ; et enfin le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, incarné en commun par toute la Trinité, conçu de Marie toujours vierge par la coopération du Saint-Esprit, fait vrai homme, composé d'une âme raisonnable et d'une chair humaine, une personne en deux natures, a montré plus manifestement la voie de la vie. Immortel et impassible selon la divinité, il est, toujours le même, devenu passible et mortel selon l'humanité ; de plus, ayant souffert et étant mort sur le bois de la croix pour le salut du genre humain, il est descendu aux enfers, il est ressuscité des morts et monté au ciel. Il est descendu dans l'âme, il est ressuscité dans la chair, et il est monté au ciel dans l'une et dans l'autre, pour venir à la fin du monde juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres, tant aux réprouvés qu'aux élus. Lesquels tous ressusciteront avec leurs propres corps, qu'ils ont maintenant, afin de recevoir, suivant leurs mérites, bons ou mauvais, ceux-là la peine éternelle avec le diable, ceux-ci l'éternelle gloire avec le Christ.

« Il n'y a des fidèles qu'une seule Église universelle, hors de laquelle nul n'est sauvé. Jésus-Christ y est lui-même le prêtre et le sacrifice ; son corps et son sang sont véritablement contenus au Sacrement de l'autel, sous les espèces du pain et du vin, le pain étant transsubstantié au corps et le vin au sang, par la puissance divine, afin que, pour parfaire le mystère de l'unité, nous recevions de lui ce qu'il a reçu de nous. Et ce sacrement ne peut être fait que par le prêtre ordonné légitimement, selon les clefs de l'Église, accordées par Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs.

« Le sacrement de Baptême, consacré

dans l'eau avec l'invocation de l'indivisible Trinité, savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et conféré exactement dans la forme de l'Église, par qui que ce soit, profite au salut, tant aux enfants qu'aux adultes. Et si, après le baptême, quelqu'un tombe dans le péché, il peut toujours être relevé par une vraie pénitence. Non-seulement les vierges et les continents, mais encore les personnes mariées, se rendant agréables à Dieu par la foi et les bonnes œuvres, méritent d'arriver à la béatitude éternelle. »

Tel est le premier canon du quatrième concile de Latran. Il y consacre le mot de *transsubstantiation* pour signifier le changement que Dieu opère au sacrement de l'Eucharistie, comme le concile de Nicée a consacré le mot de *consubstantiel* pour exprimer le mystère de la Trinité. Mais, longtemps avant cette consécration solennelle d'un concile œcuménique, ces deux mots étaient déjà usités dans le langage chrétien. Ainsi, un siècle et demi avant le quatrième concile de Latran, nous avons vu le mot de *transsubstantiation* employé par le bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, et par Guithmond, archevêque d'Averse, contre l'hérésie de Bérenger. Quant à la croyance exprimée par ces mots elle est de tous les temps.

Le concile de Latran dit dans le deuxième canon : « Nous condamnons en conséquence le traité de l'abbé Joachim contre maître Pierre Lombard sur l'unité et l'essence de la Trinité, où il l'appelle hérétique et insensé pour avoir dit, dans ses *Sentences*, qu'une chose souveraine est Père, et Fils, et Saint-Esprit, et qu'elle n'engendre, n'est engendrée, ni ne procède. Joachim soutient que c'est admettre en Dieu une quaternité plutôt qu'une trinité, savoir les trois personnes et cette essence commune, et prétend que l'union des personnes n'est pas propre et réelle, mais similitudinaire ; comme quand il est dit que la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et quand Jésus-Christ, parlant des fidèles, dit à son Père : « Je veux qu'ils soient un, comme nous. » Pour nous, dit le Pape Innocent, avec l'approbation du saint et universel concile, nous croyons et confessons avec Pierre qu'il y a une chose



souveraine, incompréhensible et ineffable, qui est vraiment Père, Fils et Saint-Esprit, les trois personnes ensemble et chacune d'elles. Ainsi en Dieu il n'y a que trinité, et non quaternité, parce que chacune des trois personnes est cette chose, c'est-à-dire la substance, l'essence, ou la nature divine, qui seule est le principe de tout. Et cette chose ni n'engendre, ni n'est engendrée, ni ne procède; mais c'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré, le Saint-Esprit qui procède, en sorte que les distinctions soient dans les personnes et l'unité dans la nature. Encore donc que le Père soit un autre, un autre le Fils, un autre l'Esprit-Saint, ils ne sont cependant pas autre chose; mais ce qu'est le Père le Fils l'est, ainsi que le Saint-Esprit, en sorte que, suivant la foi orthodoxe et catholique, ils soient crus consubstantiels. »

« Lors donc que la Vérité dit, en priant le Père pour ses fidèles : « Je veux qu'ils soient une même chose en nous, comme nous sommes un ou une même chose, » ce mot *un, une même chose*, appliqué aux fidèles, s'entend de l'union de la charité par la grâce; mais, appliqué aux personnes divines, il rappelle l'unité d'identité dans la nature. La Vérité dit ailleurs : « Soyez parfaits comme est parfait votre Père céleste; » comme s'il disait plus manifestement : « Soyez parfaits par la perfection de la grâce, comme votre Père céleste est parfait par la perfection de la nature, chacune à sa manière. » Car, entre le Créateur et la créature, on ne peut jamais assigner une similitude si grande qu'il n'y faille signaler une dissimilitude plus grande.

« Si donc quelqu'un ose défendre ou approuver la doctrine dudit Joachim en ce point, il doit être repoussé par tout le monde comme hérétique. Nous ne voulons toutefois, par ce décret, faire aucun préjudice au monastère de Flore, que Joachim a fondé, parce que l'observance en est régulière, d'autant que Joachim a ordonné de nous remettre tous ses écrits pour être approuvés ou corrigés par le jugement du Saint-Siège, et que, par une lettre souscrite de sa main, il déclare qu'il tient la foi de l'Église romaine la mère et la maîtresse de tous les fidèles. Nous condamnons aussi le dogme très-per-

vers de l'impie Amauri, dont le père du mensonge a tellement aveuglé l'intelligence que sa doctrine doit plutôt être traitée d'insensée que d'hérétique. »

Après avoir ainsi exposé la foi catholique, base première de la civilisation chrétienne, et par conséquent de tous les biens pour l'humanité, le concile général, les états généraux de la chrétienté condamnent et mettent au ban du monde chrétien ceux qui attaquent cette base opiniâtrement.

« Nous excommunions et nous anathématisons toute hérésie qui s'élève contre cette foi sainte, orthodoxe et catholique, que nous venons d'exposer, condamnant tous les hérétiques, de quelque nom qu'ils s'appellent; car, s'ils ont la face diverse ils se tiennent tous par la queue, qui est du mensonge. Étant condamnés, ils seront abandonnés aux puissances séculières pour recevoir la punition convenable, les clercs étant auparavant dégradés. Les biens des laïques seront confisqués, et ceux des clercs appliqués aux églises dont ils recevaient leurs rétributions. Ceux qui seront seulement suspects d'hérésie, s'ils ne se justifient par une purgation convenable, seront excommuniés, et, s'ils demeurent un an dans cet état, condamnés comme hérétiques. Les puissances séculières seront averties, et, s'il est besoin, contraintes par censures de prêter publiquement serment qu'ils chasseront de leurs terres tous les hérétiques notés par l'Église. Que si le seigneur temporel, étant admonesté, néglige d'en purger sa terre, il sera excommunié par le métropolitain et ses comprovinciaux, et, s'il ne satisfait dans l'an, on en avertira le souverain Pontife, afin qu'il déclare ses vassaux absous du serment de fidélité et qu'il expose sa terre à la conquête des catholiques, pour la posséder paisiblement, après en avoir chassé les hérétiques, et la conserver dans la pureté de la foi, sauf le droit du seigneur principal, pourvu que lui-même n'apporte aucun obstacle à l'exécution de ce décret. On suivra la même loi à l'égard de ceux qui n'ont point de seigneur principal. Les catholiques qui se croiseront pour exterminer les hérétiques jouiront de la même indulgence que ceux qui vont à la Terre-Sainte.

« Nous excommunions aussi les adhérents des hérétiques, leurs recéleurs et leurs fauteurs, en sorte que, s'ils ne satisfont dans l'an depuis qu'ils ont été notés, dès lors ils seront infâmes de plein droit, et, comme tels, exclus de tous offices ou conseils publics, du droit d'élire les officiers, de porter témoignage, de faire testament ou de recevoir une succession. Personne ne sera obligé de leur répondre en justice, et ils répondront aux autres. Si c'est un juge, sa sentence sera nulle et on ne portera point de cause à son audience ; s'il est avocat, il ne sera point admis à plaider ; s'il est tabellion, les actes par lui dressés seront nuls, et ainsi du reste. Si c'est un clerc, il sera déposé et privé de tout bénéfice. Quiconque n'évitera pas ces excommunications, depuis qu'ils seront notés par l'Eglise, sera lui-même excommunié. Les clercs ne leur donneront ni les sacrements ni la sépulture ecclésiastique, et ne recevront ni leurs aumônes ni leurs offrandes, sous peine de déposition, et les religieux sous peine de ne point jouir de leurs privilèges dans le diocèse. Et parce que quelques-uns, sous prétexte de piété, s'attribuent l'autorité de prêcher, tous ceux qui le feront, soit en public, soit en particulier, sans avoir reçu mission du Saint-Siège ou d'un évêque catholique, seront excommuniés et punis encore d'autre peine, s'ils ne se corrigent au plus tôt.

« Chaque évêque visitera au moins une fois l'an, par lui-même ou par autre personne, la partie de son diocèse où l'on dit qu'il y a des hérétiques. Il prendra trois hommes de bonne réputation, ou plus, s'il le juge à propos ; il leur fera jurer que, s'ils savent qu'il y ait des hérétiques ou des gens tenant des conventicules secrets, ou menant une vie singulière et différente du commun des fidèles, ils auront soin de les lui indiquer. Il fera venir les accusés en sa présence, et, s'ils ne se justifient, ou s'ils retombent, ils seront punis canoniquement. Que s'il s'en trouve qui refusent opiniâtrément de prêter serment, ils seront dès lors réputés hérétiques. Les évêques qui négligeront de purger d'hérétiques leurs diocèses seront déposés et remplacés par des pasteurs plus vigilants. »

Tel est le troisième canon du concile de Latran. Notre siècle s'en étonne beaucoup, mais à tort. Le concile ou conseil général de la chrétienté n'y fait que ce qui est dans la nature des choses et que tout le monde peut et doit faire. Un père de famille ne doit-il pas veiller à la sûreté de sa maison ? Si donc un étranger, un domestique, ou même un de ses enfants, s'avise d'en miner les fondements, ne peut-il pas, ne doit-il pas l'en empêcher, le mettre à la porte, et, s'il s'opiniâtre dans son mauvais dessein, le livrer à la vindicte publique ? Le chef d'un royaume ou d'une république ne doit-il pas veiller à la sûreté et à l'intégrité de cette république, de ce royaume ? Et si des étrangers ou des indigènes en complotent la ruine ou le démembrement, ne peut-il pas, ne doit-il pas les en empêcher, les bannir, ou même les punir par le glaive ? Combien plus le chef de la république chrétienne, le père de la grande famille catholique, avec ses frères les évêques, avec ses fils les rois, les princes, les simples fidèles, ne doit-il pas veiller à cette maison de Dieu sur la terre, à cette république du Christ, qui embrasse toutes les nations ? Et s'il voit des gens de la maison ou des étrangers en saper les fondements, ne peut-il pas, ne doit-il pas, avec ses fils et ses frères fidèles, les en empêcher de gré ou de force ? S'il ne le faisait pas, ne serait-il point coupable envers Dieu et envers les hommes ? Aujourd'hui on comprend encore cela pour une maison de cinquante ou soixante pieds carrés, pour une république ou un royaume de quelques milliers ou millions d'hommes ; mais, pour cette république universelle qui embrasse tous les peuples chrétiens, qui attire à elle l'humanité tout entière, notre intelligence ne va plus jusque-là. Tout ce qu'il nous en reste, c'est une vague réminiscence, sous le nom de système ou de politique humanitaire.

Après avoir ainsi pris des mesures de sûreté publique contre les ennemis déclarés de la république chrétienne, le concile général prend pour ainsi dire des mesures de police contre des frères équivoques, les Grecs, qui, tantôt amis, tantôt ennemis de l'unité catholique, tantôt ni l'un ni l'autre, chicanaien habi-



tuellement sur des minuties; mais quelquefois, par une hérésie proprement dite, prétendaient que la pierre fondamentale sur laquelle Jésus-Christ a dit qu'il bâtirait son Église n'y suffisait pas, et qu'il en fallait une seconde de la fabrique de Byzance. Ceux mêmes des Grecs qui revenaient à l'unité avaient de la peine à se défaire de leurs préventions. Le Pape donc déclare qu'il veut les favoriser, supportant autant qu'il peut, selon Dieu, leurs mœurs et leurs rites; mais il blâme ceux qui poussaient leur aversion jusqu'à laver les autels où les prêtres latins avaient célébré et à rebaptiser ceux qu'ils avaient baptisés. Il défend de commettre à l'avenir de tels excès sous peine d'excommunication et de déposition.

Jusqu'alors le concile avait pris des mesures contre les ennemis; il va en prendre pour maintenir le bon ordre et la bonne harmonie parmi les enfants.

Depuis la prise de Constantinople par les Latins le Pape donnait volontiers au patriarche de cette ville le premier rang après Rome. Le concile confirme cette disposition dans son cinquième canon, où il énumère le rang et les prérogatives des quatre patriarches, mettant celui de Constantinople le premier, puis ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le concile ajoute : « Après qu'ils auront reçu du souverain Pontife le pallium, en lui prêtant serment de fidélité, ils pourront donner le pallium à leurs suffragants, en recevant la profession d'obéissance pour eux et pour l'Église romaine. Ils feront porter devant eux la croix partout, excepté à Rome et dans les lieux où sera le Pape ou son légat. Dans toutes les provinces de leur juridiction les appellations seront portées devant eux, sauf l'appel au Pape.

Dans plusieurs pays des peuples de diverses langues se trouvaient mêlés, et différaient non-seulement dans les mœurs, mais dans les cérémonies de la religion, quoique habitants d'une même ville ou d'un même diocèse. Ce mélange se rencontrait à Constantinople et dans toute la Roumanie, où les Latins étaient répandus parmi les Grecs, et en Orient, à Antioche, à Tripoli, à Ptolémaïs ou Acre, où les Latins étaient mêlés avec les Syriens, les Grecs et les Arméniens. Pour

éviter la confusion que pouvait produire cette diversité de langues et de rites entre les chrétiens de même créance, le concile ordonne, dans son neuvième canon, que les évêques de ces diocèses établissent des hommes capables de célébrer pour chaque nation l'office divin, lui administrer les sacrements, et l'instruire chacune selon son rite et dans sa langue. Il défend toutefois de mettre deux évêques dans un diocèse, puisque ce serait un corps à deux têtes et par conséquent un monstre; mais il veut que l'évêque donne à ceux de l'autre rite un vicaire catholique et qui lui soit entièrement soumis. Si quelqu'un s'ingère autrement à faire les fonctions ecclésiastiques, il sera excommunié, ensuite déposé, et même réprimé, s'il est besoin, par le secours du bras séculier.

Le concile renouvelle l'ordonnance de tenir tous les ans des conciles provinciaux, et, pour leur faciliter la réformation des abus, il veut qu'on établisse dans chaque diocèse des personnes capables, qui, pendant toute l'année, s'en informent exactement et en fassent le rapport au concile suivant. Ils veilleront aussi à l'exécution des décrets du concile et les publieront dans les synodes des évêques. Les chapitres, qui, par la coutume, sont en possession de corriger les fautes des chanoines, le feront dans le terme prescrit par l'évêque; autrement il les corrigera lui-même<sup>1</sup>.

Le huitième canon règle la manière dont le supérieur doit procéder pour la punition des crimes, non-seulement contre les particuliers, mais encore contre les supérieurs subalternes. Il dit que, sur la diffamation publique, il doit informer d'office, mais que celui contre lequel il informe doit être présent, à moins qu'il ne se soit absenté par contumace; que le juge doit lui exposer les articles sur lesquels il doit informer, afin qu'il ait la faculté de se défendre; qu'il doit lui déclarer non-seulement les dépositions, mais les noms des témoins, et recevoir ses exceptions et ses défenses légitimes. Il y a trois manières de procéder en matière criminelle : l'accusation, qui doit être précédée

<sup>1</sup> Can. 6 et 7.

d'une inscription légitime ; la dénonciation, précédée d'une admonition charitable ; l'inquisition ou enquête, précédée d'une diffamation publique. Le concile finit en disant que cet ordre ne doit pas être observé si exactement à l'égard des religieux. Ce canon est très-fameux et a servi depuis de fondement à toute la procédure criminelle, même dans les tribunaux séculiers.

Dans d'autres canons on voit le dénombrement des procédures alors en usage, les chicanes, les appellations abusives qu'employaient les plaideurs, et quelquefois de mauvais juges. Le concile entre dans un grand détail pour y porter remède<sup>1</sup>.

Il est défendu aux clercs de prononcer un jugement de sang, ni d'en procurer l'exécution ou d'y assister, ni d'écrire des lettres pour aucune exécution sanglante. Défense aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres de faire les opérations de chirurgie qui exigent l'application du fer ou du feu : c'est que la médecine n'était exercée que par des clercs. Défense aussi de faire aucune bénédiction sur l'eau ou sur le fer chaud pour les épreuves superstitieuses : c'est qu'elles n'étaient pas encore entièrement abolies. Défense aux ecclésiastiques d'étendre leur juridiction au préjudice de la juridiction séculière ; mais il est aussi défendu aux princes de faire aucune constitution touchant les droits spirituels de l'Eglise<sup>2</sup>.

Quant à l'excommunication, il est défendu de la prononcer contre personne, sinon après la monition convenable faite en présence de témoins, sous peine d'être privé de l'entrée de l'église pendant un mois. Celui qui prétendra avoir été excommunié injustement portera sa plainte au supérieur, qui le renverra au premier juge pour être absous, ou, s'il y a péril en la demeure, il l'absoudra lui-même, après avoir pris ses sûretés. L'injustice de l'excommunication étant prouvée, celui qui l'a prononcée sera condamné aux dommages et intérêts, sans préjudice d'autre peine, selon la qualité de la faute ; mais, si le plaignant succombe dans la preuve, il sera condamné aux dommages et intérêts envers

le premier juge, et à telle autre peine qu'estimera le supérieur, et satisfera pour la cause de l'excommunication ou retombera dans la même censure. Il est défendu d'excommunier ou d'absoudre par intérêt, principalement dans les pays où l'excommunié, en recevant l'absolution, devait se soumettre à une amende pécuniaire. Quand donc l'injustice de l'excommunication aura été prouvée, le juge sera condamné à restituer cette amende au double<sup>1</sup>.

Après avoir pourvu à l'administration de la justice pour réprimer le mal le concile pourvint à l'instruction chrétienne des fidèles et à l'instruction théologique des clercs, pour opérer et assurer le bien.

« Il arrive souvent, dit le concile, que les évêques ne peuvent administrer au peuple la parole de Dieu par eux-mêmes, principalement dans les diocèses fort étendus, soit à cause de leurs diverses occupations, de leurs infirmités corporelles, d'incursions d'ennemis ou d'autres obstacles, pour ne pas dire par le défaut de science, qui ne doit pas être toléré. C'est pourquoi nous ordonnons que les évêques choisissent pour la prédication des hommes capables, qui visitent à leur place les paroisses de leur diocèse quand ils ne le pourront par eux-mêmes, et les édifient par leurs discours et leurs exemples. Les évêques leur fourniront de quoi subsister quand ils seront dans le besoin ; et dans les chapitres, tant des cathédrales que des collégiales, on établira des hommes qui puissent ainsi secourir les évêques, non-seulement pour la prédication, mais pour entendre les confessions et faire tout le reste de ce qui regarde l'administration de la pénitence<sup>2</sup>. »

Le troisième concile général de Latran, tenu sous Alexandre III, en l'année 1179, avait ordonné que, dans chaque église cathédrale, il y aurait un maître qui enseignerait gratuitement et à qui on assignerait un bénéfice suffisant ; mais, comme cette pieuse institution était demeurée sans exécution dans plusieurs Églises, Innocent III la confirme dans le concile de 1215, et ajoute que

<sup>1</sup> Can. 38, 35, 36, 48, 37. — <sup>2</sup> Can. 18, 42 et 44.

<sup>1</sup> Can. 47. — <sup>2</sup> Can. 18.



non-seulement dans les églises cathédrales, mais dans les autres dont les facultés y pourront suffire, le chapitre choisira un maître pour enseigner gratuitement la grammaire et les autres sciences, selon qu'il en sera capable. Les églises métropolitaines auront un théologien pour enseigner aux prêtres l'Écriture sainte, et principalement ce qui concerne le gouvernement des âmes. On assignera à chacun de ces maîtres le revenu d'une prébende, pour en jouir tant qu'il enseignera, sans qu'il devienne chanoine pour cela<sup>1</sup>.

Quant aux élections, le concile défend de laisser vaquer plus de trois mois un évêché ou une abbaye; autrement ceux qui avaient droit d'élire en seront privés pour cette fois, et il sera dévolu au supérieur immédiat, qui sera tenu de remplir le siège vacant dans les trois mois, et, s'il se peut, d'un sujet tiré de la même église, en prenant pour cet effet le conseil de son chapitre. La forme de l'élection est de deux sortes, par scrutin ou par compromis. Toute autre forme d'élection est déclarée nulle, si ce n'est que tous s'accordent à nommer un même sujet, comme par inspiration. Personne ne peut donner son suffrage par procureur, à moins qu'il ne soit absent pour empêchement légitime, et, sitôt que l'élection est faite, il faut la publier solennellement. L'élection faite par abus de la puissance séculière sera nulle de plein droit; l'élu qui y aura consenti n'en tirera aucun avantage et deviendra incapable d'être élu; les électeurs seront suspens pendant trois ans de tout office et bénéfice et privés pour cette fois du pouvoir d'élire<sup>2</sup>.

« Rien n'est plus nuisible à l'Église que le choix des sujets indignes pour le gouvernement des âmes. Afin d'y remédier nous ordonnons que celui auquel il appartient de confirmer l'élection examine soigneusement la forme et la personne de l'élu, afin que, si tout est dans les règles, il lui accorde la confirmation. Que si, par négligence, il approuve l'élection d'un homme à qui la science manque, dont les mœurs soient scandaleuses, ou qui n'ait pas l'âge légitime, il perdra le droit

de confirmer le premier successeur et il sera privé de la jouissance de son bénéfice; mais si c'est par malice, il sera rigoureusement puni. Quant aux prélats immédiatement soumis au souverain Pontife, ils se présenteront à lui en personne pour faire confirmer leur élection, ou, s'ils ne le peuvent commodément, ils enverront des hommes capables de donner au Pape les informations nécessaires. Cependant ceux qui sont fort éloignés, c'est-à-dire hors de l'Italie, pourront avoir par dispense l'administration de leurs Églises au spirituel et au temporel; mais ils recevront la consécration ou la bénédiction comme ils avaient accoutumé<sup>1</sup>.

« Les évêques auront soin de ne promouvoir aux dignités ecclésiastiques et aux ordres sacrés que des personnes capables d'en remplir dignement les fonctions; et comme le gouvernement des âmes est l'art des arts, ils instruiront soigneusement, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, ceux qu'ils veulent ordonner prêtres, tant sur les offices divins que sur les sacrements, puisqu'il vaut mieux que l'Église ait peu de bons ministres, principalement des prêtres, que plusieurs mauvais<sup>2</sup>.

« Les évêques ne conféreront les bénéfices qu'à des personnes dignes; on s'en informera exactement dans le concile provincial. Le prélat qui se trouvera en faute après en avoir été repris deux fois sera suspendu par le concile de la collation des bénéfices, et la suspension ne pourra être levée que par le Pape ou le patriarche. » On confirme le décret du précédent concile de Latran contre la pluralité des bénéfices, qui jusque-là n'avait presque pas eu d'effet, et on ordonne que quiconque, ayant un bénéfice à charge d'âmes, en recevra un autre de même nature, sera de plein droit privé du premier, et, s'il s'efforce de le retenir, il sera privé de l'un et de l'autre. Le collateur conférera librement le premier bénéfice, et, s'il diffère trois mois, la collation sera dévolue au supérieur. Le Saint-Siège toutefois pourra dispenser de cette règle les personnes distinguées par leur rang ou leur science. Quelques patrons s'at-

<sup>1</sup> Can. 11. — <sup>2</sup> Can. 23, 24 et 25.

<sup>1</sup> Can. 26. — <sup>2</sup> Can. 27.

tribuaient presque tout le revenu des cures, et en laissaient si peu aux titulaires qu'elles n'étaient desservies que par des ignorants. C'est pourquoi le concile ordonne que, nonobstant toute coutume contraire, on assignera aux curés une portion suffisante; le curé desservira la paroisse par lui-même, et non par un vicaire, si ce n'est que sa cure soit annexée à une prébende ou à une dignité qui l'oblige à servir dans une plus grande église. Dans ce cas il doit avoir un vicaire perpétuel, qui reçoive une portion congrue sur le revenu de la cure <sup>1</sup>.

Les Grecs n'étaient point accoutumés à payer la dîme, non plus que les Syriens et les autres Orientaux; or, comme les Latins étaient mêlés avec eux, il y en avait qui, pour ne pas payer la dîme, leur donnaient leurs terres à cultiver. Le concile condamne cette fraude; il ordonne que la dîme soit levée avant les cens et toutes les redevances, comme étant une marque du domaine universel de Dieu. Il confirme le statut des moines de Cîteaux, portant que, nonobstant leurs privilèges, ils payeraient la dîme des terres qu'ils acquerraient de nouveau si elles y étaient auparavant sujettes, et le concile étend ce règlement à tous les religieux jouissant de semblables privilèges <sup>2</sup>.

Quant aux sacrements, contre lesquels les manichéens et les vaudois répandaient plusieurs erreurs impies, voici ce qu'ordonne le quatrième concile de Latran dans son vingtet unième canon : « Tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, confessera fidèlement, seul, à son propre prêtre, au moins une fois l'an, tous ses péchés, et il s'appliquera à accomplir de son mieux la pénitence qui lui aura été imposée. Il recevra aussi avec respect, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins qu'il ne juge à propos de s'en abstenir pour un temps, par le conseil de son propre prêtre; autrement il sera chassé de l'Eglise pendant sa vie et privé à sa mort de la sépulture chrétienne. Ce salutaire décret sera publié dans les églises, afin que personne n'en prétexte cause d'ignorance. Que si quelqu'un,

pour une juste cause, veut se confesser à un prêtre étranger, qu'il en demande et qu'il en obtienne auparavant la permission de son propre prêtre, puisque autrement l'autre ne peut ni le lier ni l'absoudre. Le prêtre, tel qu'un habile médecin, usera d'une grande discrétion pour répandre l'huile et le vin dans les plaies du malade. Il s'informera soigneusement des circonstances du péché et des qualités du pécheur, pour connaître quel conseil il doit lui donner et quel remède il doit appliquer à son mal. Il prendra bien garde de ne découvrir le pécheur par aucune parole, par aucun signe, ni en quelque manière que ce soit, et, s'il a besoin de conseil, qu'il le demande avec circonspection, sans exprimer la personne. Car celui qui aura révélé la confession sacramentelle sera non-seulement déposé, mais enfermé étroitement dans un monastère pour faire pénitence toute sa vie. »

Le propre prêtre mentionné dans ce canon, c'est le Pape dans toute l'Eglise, l'évêque dans tout son diocèse, le curé dans sa paroisse. Ainsi l'entendent l'Eglise romaine, le clergé de France, les théologiens catholiques, et avec eux le bon sens. L'opinion paradoxale du très-paradoxal Launoi, adoptée très-peu judicieusement par Fleury, que le Pape est un prêtre étranger dans toute l'Eglise, l'évêque un prêtre étranger dans tout son diocèse, et qu'il n'y a de propre prêtre que le curé dans chaque paroisse, cette opinion a été condamnée par l'Eglise romaine, par le clergé de France, par les théologiens catholiques, et avec eux par le bon sens. En effet quel homme sensé pourra jamais croire que, dans le quatrième concile général de Latran, le Pape et les évêques, de qui et par qui seuls peut venir au simple prêtre la juridiction ecclésiastique, s'en soient si totalement dépouillés en faveur des curés qu'ils seraient obligés d'avoir leur permission pour absoudre valablement? Mais, pour leur supposer un pareil suicide, il faut supposer qu'ils avaient perdu la tête, ou plutôt l'avoir perdue soi-même <sup>1</sup>.

Le concile ordonne, canon 20, que, dans toutes les églises, le saint chrême et l'E-

<sup>1</sup> Can. 30, 31 et 32. — <sup>2</sup> Can. 33, 54, 55.

<sup>1</sup> Voir *Critique de Fleury*, par Marchetti. Benoît XIV, de *Synodo diocesano*. Tourneli, de *Pœnitentia*, etc.



charistie seront gardés fidèlement sous clef, de peur qu'on ne puisse en abuser pour des maléfices. Si celui qui en a la garde les renferme sans précaution, il sera trois mois suspens. Si par son incurie il en arrive quelque profanation, il subira une punition plus sévère.

Le canon 22, touchant les malades, est particulièrement à remarquer. « Comme l'infirmité corporelle provient souvent du péché, le Seigneur disant au malade qu'il avait guéri : « Va, et ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis, » nous ordonnons aux médecins des corps, quand ils sont appelés auprès des malades, de les avertir et de les persuader avant tout d'appeler les médecins des âmes, afin que, quand on aura pourvu à leur salut spirituel, le remède de la médecine corporelle profite mieux, l'effet cessant avec la cause. Ce qui, entre autres causes, a motivé ce décret, c'est que quelques personnes très-malades, averties par les médecins de pourvoir au salut de leur âme, tombent dans le désespoir et encourent plus facilement le danger de mourir. Si donc un médecin transgresse notre présente constitution après qu'elle aura été publiée par les prélats, il sera privé de l'entrée de l'église jusqu'à ce qu'il ait satisfait pour sa transgression. Du reste comme l'âme est beaucoup plus précieuse que le corps, nous défendons aux médecins, sous peine d'anathème, de conseiller à un malade, pour le salut de son corps, quelque chose de périlleux pour l'âme. »

Quant au sacrement de Mariage, le concile de Latran, ayant égard aux inconvénients qui venaient des limites étroites que l'Église avait prescrites aux parents et aux alliés, restreint les empêchements de parenté et d'affinité. On comptait la parenté jusqu'au septième degré ; le concile la réduit au quatrième pour être un obstacle au mariage. On comptait trois genres d'affinité ou d'alliance qui comprenaient les mêmes degrés. Le premier genre était entre le mari et les parents de sa femme, et réciproquement ; le second, entre le mari et les parents du premier mari de sa femme ; le troisième, entre le second mari et les alliés du premier. Le concile retranche le second et le troisième genre d'affinité et

ne conserve que le premier pour être un empêchement au mariage <sup>1</sup>. La parenté entre ceux qui voulaient se marier se prouvait alors d'ordinaire par témoins, et on recevait en cette matière les témoins qui ne parlaient que par ouï-dire, parce qu'on ne pouvait trouver des hommes assez âgés pour être témoins oculaires de la parenté jusqu'au septième degré. En restreignant les degrés au quatrième le concile abolit aussi cet usage, et veut qu'on ne reçoive plus en cette matière que les témoins oculaires <sup>2</sup>.

Les mariages clandestins sont condamnés, et, pour y obvier, le concile général adopte la coutume particulière de quelques lieux, entre autres de France, et ordonne que les mariages, avant d'être contractés, seront annoncés publiquement par les prêtres dans les églises, avec un terme dans lequel on puisse proposer les empêchements légitimes ; en outre les prêtres s'informeront s'il n'en existe point. S'il se présente une conjecture probable contre le mariage, il est expressément défendu de le contracter, jusqu'à ce qu'on sache par des documents manifestes ce qui est à faire. Les enfants issus d'un mariage clandestin sont réputés illégitimes, ainsi que ceux dont les parents se sont mariés avec un empêchement qu'ils connaissaient bien l'un et l'autre. Le prêtre paroissial qui ne se met point en peine de défendre de pareilles conjonctions, ou même le religieux qui se permet d'y assister, sera suspens pour trois ans, et puni plus sévèrement si la gravité de la faute le demande. Ceux qui auront contracté un mariage clandestin, même dans un degré permis, seront mis en pénitence. Quant à ceux qui auraient malicieusement mis obstacle à un mariage, ils n'échapperont point à la vindicte de l'Église <sup>3</sup>.

Dans d'autres canons le concile réprime d'autres abus. Quelques-uns mettaient en vente des reliques et les montraient à tout le monde, ce qui tournait au mépris de la religion. Le concile défend de montrer hors de leurs chasses les anciennes reliques ni de les exposer en vente, et, pour celles que l'on trouve de nouveau, il défend de leur rendre

<sup>1</sup> Can. 50. — <sup>2</sup> Can. 52. — <sup>3</sup> Can. 51.

aucune vénération publique avant qu'elles n'aient été approuvées par l'autorité du Pape. « Or les prélats, ajoute le concile, ne permettront plus qu'on emploie de vaines fictions ou de fausses pièces pour tromper ceux qui viennent à leurs églises honorer les reliques, comme on fait en la plupart des lieux à l'occasion du profit.

« Quant aux quêteurs, dont quelques-uns se disent autres qu'ils ne sont et avancent des erreurs dans leurs sermons, nous défendons de les recevoir s'ils ne montrent des lettres véritables du Pape ou de l'évêque diocésain, auquel cas on ne leur permettra de proposer au peuple que ce qui sera contenu dans leurs lettres. » On donne ensuite une formule de ces lettres, pour exciter les fidèles à contribuer de leurs aumônes à l'entretien d'un hôpital. Puis le concile ajoute : « Ceux que l'on envoie quêter doivent être modestes et discrets, ne point loger dans les cabarets, ni faire de dépenses superflues, ni se déguiser en religieux. »

« Les indulgences superflues que quelques prélats accordent sans choix font mépriser les clefs de l'Église et énervent la satisfaction de la pénitence; c'est pourquoi nous ordonnons qu'à la dédicace d'une église l'indulgence ne soit pas de plus d'une année, soit que la cérémonie se fasse par un seul évêque ou par plusieurs, et que l'indulgence ne soit que de quarante jours tant pour l'anniversaire de la dédicace que pour toutes les autres causes, puisque le Pape même, en ces occasions, n'en donne pas davantage<sup>1</sup>. »

Sur la simonie le concile renouvelle les défenses du précédent concile de Latran : premièrement à l'égard des évêques qui, pour les sacres de leurs confrères, les bénédictions d'abbés et les ordinations des clercs, avaient établi des taxes qu'ils prétendaient justifier par la longueur de la coutume. De plus, à la mort des curés, ils mettaient les églises en interdit, et ne souffraient point qu'on leur donnât des successeurs jusqu'à ce qu'on leur eût payé une certaine somme. Les curés, de leur côté, exigeaient de l'argent pour les sépultures, les mariages et les au-

tres fonctions; ce que le concile leur défend. Mais aussi quelques laïques, sous prétexte de piété, voulaient enfreindre les louables coutumes de donner aux églises, ce qui venait en effet des maximes des hérétiques, c'est-à-dire des vaudois et des manichéens, qui détournaient de rien donner aux églises ni au clergé. Le concile ordonne donc que les sacrements soient conférés gratuitement, mais que les évêques, en connaissance de cause, répriment ceux qui s'efforcent malicieusement d'abolir les pieuses coutumes. La simonie est surtout défendue à l'égard des religieuses; « dont la plupart, dit le concile, sont tellement infectées de ce vice qu'elles ne prennent presque plus de filles sans argent, alléguant pour prétexte leur pauvreté. » Le concile condamne celles qui auront commis cette faute à être renfermées dans d'autres monastères d'une observance plus étroite, pour y faire pénitence perpétuelle, comme pour un des plus grands crimes. La même règle s'étend aux monastères d'hommes<sup>1</sup>.

En général il y avait un grand relâchement dans plusieurs monastères, même dans ceux qui devaient servir de modèle aux autres. Le Pape Innocent, dès la première année de son pontificat, écrivit à l'abbé du mont Cassin, qui était cardinal, lui témoignant sa douleur de ce que cette maison, d'où la règle de saint Benoît s'était répandue dans tout le monde, était tombée dans un tel désordre qu'elle causait un scandale horrible. Il reproche à ce cardinal de négliger le bien spirituel de ce monastère par trop d'attachement à en augmenter le temporel et l'exhorte à le réformer sérieusement en commençant par lui-même<sup>2</sup>. Le monastère de Sublac, près de Rome, était comme le berceau de l'ordre de Saint-Benoît. Le Pape, y étant allé en 1212, le trouva tellement déchu de l'observance qu'il se crut obligé d'y remédier par un grand règlement, où il défend aux moines de porter du linge et de manger de la viande hors de l'infirmerie. Il veut que le silence s'observe toujours à l'église, au réfectoire et au dortoir, que l'on choisisse bien les officiers du monastère, et que leurs obédiences

<sup>1</sup> Can. 62.

<sup>1</sup> Can. 63, 64, 65, 66. — <sup>2</sup> Inn., l. 1, *epist.* 386.



ne soient pas données à vie, mais amovibles. Il défend surtout aux moines la propriété, et déclare que la pauvreté est tellement attachée à leur règle qu'il n'est pas au pouvoir, non-seulement de l'abbé, mais du Pape même, d'en dispenser <sup>1</sup>.

L'ordre de Cluny, si florissant deux siècles auparavant, était aussi fort déchu ; aussi, l'année 1213, le Pape écrivit au chapitre général de Cluny pour exhorter les abbés à travailler à la réforme de leurs moines, qui, par leur avarice, leur ambition et leur vie licencieuse, donnaient autant de scandale qu'ils avaient autrefois donné d'édification <sup>2</sup>. C'était encore pis dans les monastères qui ne tenaient point de chapitres généraux.

Pour remédier à ces désordres le concile ordonne que dans chaque royaume ou chaque province les abbés et les prieurs qui n'ont point accoutumé de tenir des chapitres généraux en tiendront tous les trois ans. Ils y appelleront, dans les commencements, deux abbés de Cîteaux pour les aider, comme étant accoutumés depuis longtemps à tenir de tels chapitres. On y traitera de la réforme et de l'observance régulière ; ce qui y sera statué sera observé inviolablement et sans appel, et on prescrira le lieu du chapitre suivant. Le tout se fera sans préjudice du droit des évêques diocésains. Dans le chapitre général on députera des personnes capables pour visiter, au nom du Pape, tous les monastères de la province, même ceux des religieuses, et y corriger et réformer ce qu'il conviendra. Que s'ils jugent nécessaire de déposer le supérieur, ils en avertiront l'évêque, et, s'il y manque, ils en informeront le Saint-Siège. Or les évêques auront soin de si bien réformer les monastères de leur dépendance que les visiteurs n'y trouvent rien à corriger. Les chanoines réguliers tiendront ces chapitres et exécuteront le reste de ce décret suivant leur observance, à proportion comme les moines <sup>3</sup>.

« De peur que la trop grande diversité d'ordres religieux n'apporte de la confusion dans l'Église, nous défendons, dit le concile, d'en inventer de nouveaux ; mais quiconque

voudra entrer en religion embrassera un de ceux qui sont approuvés. Nous défendons aussi qu'un abbé gouverne plusieurs monastères ou qu'un moine ait des places en plusieurs maisons. » C'est que certaines places monacales étaient devenues comme des bénéfices <sup>1</sup>.

Les décrets du quatrième concile de Latran sont très-fameux chez les canonistes et ont servi de fondement à la discipline qui s'est observée depuis ; mais dans ce moment-là même le Seigneur procurait à son Église quelque chose de meilleur encore que de bons règlements : c'étaient deux hommes, deux familles religieuses, qui devaient être à jamais une règle, une réforme, une prédication vivante et incessante, et qui, en effet, de nos jours même, toujours unies pour la gloire de Dieu et le service du prochain, ne cessent de produire des missionnaires, des apôtres, des martyrs, dans les Églises naissantes de la Chine et du Tonquin. Ces deux hommes, c'étaient saint Dominique et saint François d'Assise.

Depuis dix ans que durait la guerre contre les manichéens du Languedoc saint Dominique n'avait point quitté ce pays. Il était lié d'amitié avec le comte Simon de Montfort ; cependant il n'est nommé nulle part dans les actes de cette guerre. Il est absent des conciles, des conférences, des réconciliations, des sièges, des triomphes ; il n'est fait mention de lui dans aucune lettre allant à Rome ou venant de Rome. Nous ne l'avons rencontré qu'une fois à Muret, priant dans une église au moment d'une bataille. Ce silence unanime des historiens du temps laisse naturellement conclure que, tel que les apôtres, il s'appliquait uniquement à la prière et à la prédication.

« Après le retour de l'évêque Diégo à son diocèse, dit le bienheureux Humbert, saint Dominique, demeuré presque seul avec quelques compagnons qui ne lui étaient attachés par aucun vœu, soutint pendant des années la foi catholique en divers lieux de la province de Narbonne, particulièrement à Carcassonne et à Fanjaux. Il s'était donné tout

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 82. — <sup>2</sup> L. 16, *epist.* 6. — <sup>3</sup> Can. 12.

entier au salut des âmes par l'office de la prédication, et il souffrit de grand cœur beaucoup d'affronts, d'ignominies et d'angoisses, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Interrogé un jour pourquoi il demeurerait plus volontiers à Carcassonne qu'à Toulouse et dans son diocèse, il répondit : « C'est que dans le diocèse de Toulouse je rencontre beaucoup de gens qui m'honorent, tandis qu'à Carcassonne tout le monde m'est contraire <sup>2</sup>. »

En effet les ennemis de la foi insultaient en toutes manières au serviteur de Dieu; on lui crachait au visage, on lui jetait de la boue, on attachait des pailles à son manteau par dérision. Mais lui, supérieur à tout, comme l'Apôtre, s'estimait heureux d'être jugé digne de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. Les hérétiques songèrent même à lui ôter la vie. Une fois qu'ils lui en faisaient la menace il leur répondit : « Je ne suis pas digne de la gloire du martyre; je n'ai pas encore mérité cette mort <sup>3</sup>. » C'est pourquoi, ayant à passer par un lieu où il savait que des embûches lui avaient été préparées, non-seulement il s'y hasarda avec intrépidité, mais gaiement et en chantant. Étonnés de sa constance les hérétiques lui demandèrent une autre fois, pour le tenter, ce qu'il eût fait s'il fût tombé entre leurs mains. « Je vous aurais priés, répondit-il, de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et, après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, en me laissant à demi mort dans mon sang ou en m'achavant à votre plaisir <sup>4</sup>. »

Thierry d'Apolda raconte le trait suivant : « Il arriva qu'une conférence solennelle devant avoir lieu avec les hérétiques, un évêque se disposait à s'y rendre en grande pompe. Alors l'humble héros du Christ lui dit : « Ce n'est pas ainsi, seigneur mon père, qu'il faut agir contre les enfants de l'orgueil. Les adversaires de la vérité doivent être convaincus par des exemples d'humilité, de patience, de religion et de toutes les vertus, non par le faste de la grandeur

et le déploiement de la gloire du siècle. Armons-nous de la prière, et, faisant reparaître en notre personne des signes d'humilité, avançons-nous nu-pieds au-devant des Goliaths. » L'évêque se rendit à ce pieux conseil, et tous se déchaussèrent. Or, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils rencontrèrent un hérétique, qu'ils croyaient orthodoxe, qui promit de les conduire droit à leur but; mais il les engagea, par malice, dans un bois plein de ronces et d'épines, où leurs pieds se blessèrent, et bientôt le sang coula tout le long de leurs jambes. Alors l'athlète de Dieu, patient et joyeux, exhorta ses compagnons à rendre grâce de ce qu'ils souffraient en leur disant : « Confiez-vous dans le Seigneur; la victoire nous est assurée, puisque voilà nos péchés qui s'expient par le sang. » L'hérétique, touché de cette admirable patience et des discours du saint, avoua sa malice et abjura l'hérésie <sup>1</sup>. »

Il y avait aux environs de Toulouse quelques femmes nobles que l'austérité apparente des hérétiques avait détachées de la foi. Dominique, au commencement d'un carême, alla leur demander l'hospitalité, avec intention de les ramener au sein de l'Église. Il n'entra avec elles dans aucune controverse; mais, pendant tout le carême, il ne mangea que du pain et ne but que de l'eau, lui et son compagnon. Quand, le premier soir, on voulut leur apprêter des lits, ils demandèrent deux planches pour se coucher, et jusqu'à Pâques ils n'eurent pas d'autre lieu de repos, se contentant chaque nuit d'un court sommeil qu'ils interrompaient pour prier. Cette éloquence muette fut toute-puissante sur l'esprit de ces femmes; elles se convertirent.

Thierry d'Apolda rapporte le fait suivant : « Quelques hérétiques, ayant été pris et convaincus dans le pays de Toulouse, furent remis au jugement séculier, parce qu'ils refusaient de retourner à la foi, et condamnés au feu. Dominique regarda l'un d'eux avec un cœur initié aux secrets de Dieu, et il dit aux officiers de la cour : « Mettez à part celui-ci, et gardez-vous de le brûler. » Puis, se

<sup>1</sup> *Chroniq.*, n. 2. — <sup>2</sup> Constantin d'Orviète, *Vie de S. Dom.*, n. 12. — <sup>3</sup> *Ibid.* — <sup>4</sup> *Ibid.*, Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, c. 6.

<sup>1</sup> Apolda, *Vie de S. Dom.*, c. 2, n. 35.



tournant vers l'hérétique avec une grande douceur : « Je sais, mon fils, qu'il vous faudra du temps, mais qu'enfin vous deviendrez bon et un saint. » Chose aimable autant que merveilleuse ! cet homme demeura vingt ans encore dans l'aveuglement de l'hérésie ; après quoi, touché de la grâce, il demanda l'habit de Frère prêcheur, sous lequel il vécut bien et mourut dans la fidélité <sup>1</sup>. »

Constantin d'Orviète et le bienheureux Humbert, en rapportant le même trait, y ajoutent une circonstance qui exige quelque explication ; ils disent que les hérétiques dont il s'agit avaient été *convaincus* par Dominique avant d'être livrés au bras séculier. C'est le seul mot du treizième siècle d'où l'on ait cru pouvoir induire la participation du saint à des procédures criminelles. Mais les historiens de la guerre des Albigeois nous apprennent très-clairement ce que c'était que cette *conviction* des hérétiques. Les hérétiques n'étaient point à l'état de société secrète en Languedoc ; ils étaient armés et combattaient pour leurs erreurs à la face du soleil. Dès le commencement de la guerre les chefs de la croisade avaient décidé que ceux qui ne se rendraient point à composition, mais qu'il faudrait prendre de vive force, seraient livrés à la mort. Cette sentence générale, prononcée d'avance, admettait cependant une exception. Au milieu même d'une prise d'assaut, on envoyait aux prisonniers des gens d'Eglise pour leur exposer les dogmes catholiques et leur faire sentir l'extravagance des leurs. C'était ce qu'on appelait les *convaincre*, non pas d'être hérétiques, car ils ne le cachaient pas le moins du monde, mais d'être dans une fausse voie, contredite par les Écritures, la tradition et la raison. On les suppliait de la manière la plus pressante d'abdiquer leur hérésie, en leur promettant, à ce prix, leur pardon. Ceux qui se rendaient à ces instances étaient en effet épargnés ; ceux qui résistaient jusqu'au bout étaient remis au bras séculier. La *conviction* des hérétiques était donc un office de dévouement, où la force de l'esprit et l'éloquence de la charité s'ani-

maient de l'espoir d'arracher des malheureux à la mort. Que saint Dominique ait rempli cet office au moins une fois, il n'est pas possible d'en douter, puisque deux historiens contemporains l'affirment ; mais prendre texte de là pour l'accuser de rigueurs envers les hérétiques, c'est confondre le prêtre qui assiste un criminel avec le juge qui le condamne ou le bourreau qui le tue.

On s'étonnera peut-être que Dominique eût assez d'autorité pour arracher un hérétique au supplice par une simple prédiction ; mais, outre la renommée de sa sainteté et de ses miracles, qui devait attirer toute confiance à sa parole, il avait été investi par les légats du Saint-Siège du pouvoir de *réconcilier* les hérétiques à l'Eglise. On en a la preuve dans deux diplômes en faveur de deux hérétiques réconciliés par l'autorité du seigneur abbé de Cîteaux, qui lui avait commis cet office <sup>1</sup>. »

Le désintéressement de Dominique n'était pas moindre que sa charité et sa douceur ; il refusa les évêchés de Béziers, de Conserans et de Cominges, qui lui avaient été offerts, et dit une fois qu'il s'enfuirait la nuit avec son bâton plutôt que d'accepter l'épiscopat ou toute autre dignité <sup>2</sup>.

Pour vaincre l'hérésie Dominique implorea le secours d'une puissance auxiliaire que personne n'invoqua jamais en vain ; il invoqua le plus souvent, et par lui-même et par la voix d'une multitude de fidèles, cette Vierge très-puissante que saint Cyrille, présidant le concile d'Éphèse, proclamait le sceptre de l'orthodoxie ; cette Vierge-Mère à qui l'Eglise dit dans ses prières : « Réjouissez-vous, Vierge Marie ; seule vous avez écrasé toutes les hérésies par tout l'univers <sup>3</sup>. » Dominique enrôla sous la bannière de la Mère de Dieu une milice priante par l'institution du Rosaire. L'erreur impie des manichéens détruisait tous les mystères de la foi chrétienne ; ce qui rendait la séduction le plus à craindre, c'est que le peuple était fort peu instruit. Un des moyens les

<sup>1</sup> Echard, *Ecrivains de l'ordre des Prêcheurs*, t. 1. p. 9, en note. — <sup>2</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.* — <sup>3</sup> « Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. » Petit office de la sainte Vierge dans le Bréviaire romain.

<sup>1</sup> *Vie de S. Dom.*, l. 4, n. 54.

plus efficaces que saint Dominique employa donc pour obtenir de Dieu la conversion des hérétiques, et pour instruire en même temps les fidèles, fut l'institution et la pratique du saint Rosaire, qui consiste à réciter quinze *Pater*, et après chaque *Pater* une dizaine d'*Ave Maria*, pour honorer les quinze principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et de celle de sa sainte Mère. Le chapelet ou la couronne en est la troisième partie. Le tout commence par le *Credo* ou l'acte de foi. Après chaque dizaine l'on ajoute *Gloria Patri*, pour rendre gloire de tout au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. On répète ainsi cent cinquante fois la Salutation angélique, à l'imitation des cent cinquante psaumes ; aussi le Rosaire est-il appelé quelquefois le psautier de la Vierge. Des quinze mystères on en distingue cinq joyeux, cinq douloureux, cinq glorieux. Les cinq premiers sont : le mystère d'Incarnation, par lequel le Fils de Dieu s'est fait homme dans les entrailles de Marie ; le mystère de la Visitation, par lequel saint Jean est sanctifié dans le sein de sa mère ; le mystère de Jésus-Christ naissant à Bethléhem ; le mystère de l'enfant Jésus présenté au temple ; le mystère de l'enfant Jésus retrouvé au temple. Les cinq mystères douloureux sont : l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives, sa cruelle flagellation, son couronnement d'épines, son portement de croix et enfin son crucifiement. Les mystères glorieux sont : Jésus ressuscité des morts, Jésus montant au ciel, Jésus envoyant le Saint-Esprit, Jésus élevant au ciel sa sainte Mère, Jésus l'y couronnant d'une gloire incomparable. Pour se faciliter la pensée et la méditation de ces principaux mystères, bien des personnes en joignent un à chaque dizaine de la Salutation angélique, en cette manière : « Je vous salue, Marie !.... Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus, qui est ressuscité des morts, qui est monté au ciel, qui a envoyé son Saint-Esprit, qui vous a fait monter au ciel, qui vous y a couronnée de gloire. »

La dévotion du saint Rosaire est devenue la dévotion de tous les peuples chrétiens. En l'an 1573 l'Eglise en a fait une fête en

mémoire de la fameuse bataille de Lépante, gagnée contre les Turcs le jour même où les confréries du Rosaire faisaient à Rome et dans le monde chrétien des processions publiques. Pour s'étonner de cette popularité du Rosaire il faut ne pas le connaître. Le signe de la croix, par lequel il commence, n'est-ce pas le signe du chrétien ? Le *Credo*, n'est-ce pas cette même profession de foi que les martyrs récitaient à leur baptême et sous le fer des bourreaux ? Le *Pater*, n'est-ce pas la prière que le Seigneur lui-même a daigné nous apprendre ? L'*Ave Maria*, n'est-ce pas cette salutation, commencée au nom du Ciel par un archange, continuée par la sainte mère de Jean-Baptiste, que faisait parler l'Esprit-Saint, achevée par la sainte Eglise de Dieu, avec laquelle le même Esprit est éternellement ? Le *Gloria Patri*, n'est-ce pas cette glorification éternelle que le ciel et la terre, les anges et les hommes, tous les siècles et tous lieux rendent à la Trinité adorable ? Les quinze principaux mystères, n'est-ce pas le résumé de l'Evangile ? En vérité, je ne sache pas une pratique mieux faite pour faciliter l'attention, la piété, la dévotion dans la prière, la méditation de l'esprit et du cœur. Nous le disons pour les savants qui l'ignorent, et non pas pour les ignorants qui le savent par expérience.

Dominique était dans sa quarante-sixième année lorsqu'il commença à recueillir le fruit de ses longs mérites. Les croisés triomphants lui ouvrirent, en 1215, les portes de Toulouse, et la Providence, qui donne rendez-vous à la même heure aux éléments les plus divers, lui envoya deux hommes dont il avait besoin pour asseoir les premiers fondements de l'ordre des Frères prêcheurs. Tous deux étaient citoyens de Toulouse, d'une naissance distinguée et d'un mérite remarquable. L'un, qui se nommait Pierre Cellani, ornait une grande fortune par une grande vertu ; l'autre, qui ne nous est connu que sous le nom de Thomas, était éloquent et de mœurs singulièrement aimables. Poussés par une même inspiration de l'Esprit-Saint, ils se donnèrent ensemble à Dominique, et Pierre Cellani lui fit présent de sa propre maison. Dominique y rassembla ceux



qui s'étaient attachés à lui; ils étaient au nombre de six, Pierre Cellani, Thomas et quatre autres.

Le saint revêtit ses compagnons de l'habit qu'il portait lui-même, c'est-à-dire d'une tunique de laine blanche, d'un surplis de lin, d'une chape et d'un capuce de laine noire; c'était l'habit des chanoines réguliers, dont il avait gardé l'usage depuis son entrée au chapitre d'Oisma. Lui et les siens s'en servirent jusqu'à un événement mémorable dont nous parlerons en son lieu et qui fut la cause d'un changement dans ce costume. Ils commencèrent aussi à mener une vie uniforme sous une certaine règle. Cet établissement se fondait avec la coopération et par l'autorité de l'évêque de Toulouse, qui était toujours Foulque, ce généreux moine de Citeaux que nous avons vu dès l'origine attaché aux projets d'Azevédo et de Dominique. Nous avons de lui un acte de 1213 dans lequel il déclare que, voulant extirper l'hérésie, bannir les vices, enseigner aux hommes la règle de la foi et les former aux bonnes mœurs, il institue pour prédicateurs dans son diocèse le frère Dominique et ses compagnons; ensuite, du consentement du chapitre cathédral et de tout le clergé du diocèse, il leur assigne à perpétuité la sixième partie des dîmes dont jouissent les fabriques et les églises paroissiales, afin de servir à leurs besoins et qu'ils puissent se reposer de temps en temps de leurs fatigues. « S'il reste quelque chose à la fin de l'année, nous voulons et ordonnons qu'on l'emploie à l'ornement de nos églises paroissiales ou au secours des pauvres, selon qu'il paraîtra convenable à l'évêque; car, puisqu'il est réglé par le droit qu'une certaine portion de dîme doit être consacrée aux pauvres, nous sommes tenus sans doute d'admettre au partage ceux qui embrassent la pauvreté pour Jésus-Christ dans le but d'enrichir le monde de leur exemple et du don céleste de la doctrine, de telle sorte que ceux de qui nous recevons les choses temporelles reçoivent de nous directement ou indirectement les choses spirituelles<sup>1</sup>.

Cet acte de munificence ne fut pas le seul

à venir en aide à l'ordre naissant des Frères prêcheurs; Simon, comte de Montfort, fit don à son saint ami Dominique du château et de la terre de Cassanel, dans le diocèse d'Agén. Il avait déjà confirmé plusieurs donations en faveur du monastère de Prouille, dont il avait lui-même augmenté les possessions. Son estime et son attachement pour Dominique ne s'étaient pas bornés à ce genre de témoignage; il l'avait prié de baptiser sa fille, un instant fiancée à l'héritier du royaume d'Aragon, et de bénir le mariage de son fils aîné, le comte Amauri, avec Béatrix, fille du Dauphin de Vienne.

Nous verrons un jour Dominique, vieilli et près de retourner à Dieu, se repentir d'avoir accepté des possessions temporelles; il s'en débarrassera comme d'un fardeau avant d'entrer dans la tombe, laissant pour patrimoine à ses enfants cette providence quotidienne qui soutient toute créature laborieuse et dont il est écrit: « Charge le Seigneur du souci de ta vie, et lui-même te nourrira<sup>1</sup>. »

A l'approche du concile de Latran Dominique se rendit à Rome en compagnie de l'évêque Foulque de Toulouse; ils eurent l'occasion favorable pour expliquer au Pape le dessein qu'ils avaient formé d'instituer un ordre de prédicateurs, et le lui exposèrent avec beaucoup d'humilité et de respect. Innocent III, après y avoir mûrement pensé, conseilla au saint fondateur de retourner en Languedoc pour y choisir, de concert avec ses compagnons, celle des anciennes règles qui lui paraîtrait la plus propre à former la nouvelle milice dont il souhaitait enrichir l'Eglise. C'était le moyen d'observer le décret du concile de Latran sur la multiplication des ordres religieux, et de donner à un dessein tout neuf le sceau et la protection de l'antiquité.

Dominique eut à Rome une autre joie bien vive; ce fut d'y voir saint François, dont le Pape déclara devant le concile qu'il avait approuvé la règle, quoique sans bulle. Ces deux hommes, que Dieu suscitait dans ce temps pour la gloire de son nom et de son Eglise, ne se connaissaient pas. Tous deux habitaient Rome au moment du concile, et

<sup>1</sup> Echard, t. 1, p. 12.

<sup>1</sup> Psaume 54, 23. Lacordaire, c. 6.

il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, Dominique étant en prières, selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde et sa Mère qui lui présentait deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnut pour l'un des deux ; mais il ne savait qui était l'autre, et, le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut sous un froc de mendiant la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente, et, courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi ; tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Il lui raconta ensuite la vision qu'il avait eue, et leur cœur se fondit l'un dans l'autre entre ces embrassements et ces discours. Cette sainte amitié entre les deux fondateurs a continué jusqu'à présent entre les deux ordres. Chaque année, à Rome, le général des Franciscains, assisté de ses frères, officie à la fête de saint Dominique chez les Frères prêcheurs, et le général des Dominicains à la fête de saint François chez les Frères mineurs. Les uns et les autres chantent ensemble cette antienne : « Le séraphique François et l'apostolique Dominique nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur<sup>1</sup>. »

Dans le concile de Latran le Pape régla aussi l'affaire du comte de Toulouse, qui s'y était rendu en personne avec son fils. Après avoir entendu les députés et les raisons de part et d'autre, Innocent III, avec l'approbation de la plus grande et de la plus saine partie du concile, donna sa sentence. Il ordonne que le comte Raymond, sous lequel la foi et la paix n'ont jamais pu être gardées dans le pays, en soit exclu pour toujours et demeure en quelque autre lieu convenable pour y faire pénitence, avec une pension de quatre cents marcs d'argent. La comtesse, sa femme, sœur du roi défunt d'Aragon, étant vertueuse et catholique, suivant le témoignage de tout le monde, jouira paisiblement des terres de sa dot ; mais tout le pays que les croisés ont

conquis sur les hérétiques sera laissé, sauf le droit des églises et des personnes catholiques, au comte de Montfort, qui a plus travaillé que les autres dans cette affaire, pour le tenir de ceux de qui il relève de droit. Le reste du pays qui n'a pas été conquis par les croisés sera gardé aux ordres de l'Église par des personnes capables de maintenir la paix et la foi, pour être remis en tout ou en partie au fils unique du comte Raymond, s'il s'en rend digne, quand il sera venu en âge<sup>1</sup>.

Les derniers canons du concile de Latran regardent les Juifs et ont pour but de réprimer leurs usures et leurs insolences. Il y est ordonné qu'ils porteront quelque marque sur leur habit pour les distinguer des chrétiens, comme cela se pratiquait déjà dans quelques provinces ; il est défendu de leur conférer des offices publics<sup>2</sup>.

Après les canons du concile qui précautionnent la chrétienté contre les ennemis du dedans, suit un décret particulier touchant la croisade pour défendre la chrétienté contre les ennemis du dehors. Le jour du rendez-vous y est fixé au 1<sup>er</sup> juin 1217. « Alors, dit le concile, tous ceux qui veulent passer par mer s'assembleront dans le royaume de Sicile, les uns à Brindes, les autres à Messine, où le Pape promet de se trouver en personne. Ceux qui doivent marcher par terre seront prêts pour le même jour, et le Pape promet de leur envoyer un légat. » Le reste du décret contient les mêmes clauses que les bulles de la croisade, particulièrement celle de l'année 1213, avec quelques additions. On défend aux chrétiens d'envoyer leurs vaisseaux aux terres orientales habitées par les Sarrasins pendant quatre ans, afin que les croisés trouvent plus de facilités pour s'embarquer. On défend les tournois pendant trois ans, et on ordonne que la paix sera observée au moins durant quatre ans par toute la chrétienté, sous peine de censures ecclésiastiques et avec menace d'exciter la puissance séculière contre les désobéissants.

Trois puissants princes s'étaient enrôlés dans la croisade : André, roi de Hongrie ; Frédéric, roi d'Allemagne, élu empereur ;

<sup>1</sup> Gérard de Frachet, *Vies des Frères*, l. 1, c. 1.

<sup>2</sup> Lacord., *Vie de S. Dom.* — <sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 233. Mansi, t. 22.



Jean, roi d'Angleterre ; mais ce dernier n'était guère en état d'accomplir son vœu, l'eût-il voulu sincèrement. Ses barons révoltés occupaient la ville de Londres. Le chef de l'Église universelle, qui était en même temps leur suzerain féodal, les avait généralement excommuniés pour les faire rentrer dans le devoir ; mais, comme cette excommunication ne désignait aucun d'eux en particulier, ils n'en tinrent compte. Sur les instances du roi le Pape en excommunia plusieurs nommément, avec interdit sur leurs terres et sur la ville de Londres. La sentence, ayant été portée en Angleterre, y fut publiée et exécutée partout, excepté à Londres même, où, sur les prédications de Simon de Langton, frère de l'archevêque de Cantorbéry, on continua de sonner les cloches et de célébrer le service divin comme à l'ordinaire. On disait pour raison que ces lettres avaient été surprises sur de faux exposés et par conséquent étaient nulles. Cependant le roi, ayant tiré de France une armée considérable de mercenaires, ravageait les terres des barons révoltés, qui n'osaient sortir de Londres. Ces derniers, se voyant ainsi ruinés, s'emportaient contre le roi et contre le Pape. Dans les invectives que leur prête le moine Paris ils reprochent au roi d'avoir soumis son royaume à l'Église romaine ; mais, nous l'avons vu, c'est de leur conseil et de leur consentement qu'il l'avait fait ; mais eux-mêmes s'étaient vantés au Pape qu'il ne l'aurait jamais fait s'il n'y avait été contraint par eux. A dire vrai, ce qui les indisposait si fort contre le roi et le Pape, c'est que celui-ci n'approuvait pas leur insurrection armée contre celui-là et voulait que leurs griefs et leurs plaintes fussent discutés et réglés pacifiquement.

Se voyant ainsi déçus dans leur attente du côté du Pape, les barons insurgés résolurent d'élire pour roi quelque prince assez puissant pour les rétablir dans leurs biens, et jetèrent les yeux sur le prince Louis, fils du roi de France, Philippe-Auguste. Ce qui les détermina principalement dans ce choix, c'est que, les troupes du roi Jean étant composées en grande partie de mercenaires venus de France, ils espéraient que l'arrivée et la vue du prince français leur feraient

désertier leurs drapeaux. Louis, ayant reçu leurs ambassadeurs et leurs otages, envoya dix seigneurs français, qui furent reçus à Londres avec grande joie, le 28 février 1216 ; mais environ cinq semaines après ils furent excommuniés par les commissaires du Pape, qui, voyant la désobéissance des barons de la ville de Londres, renouvelèrent contre eux, à l'approche de Pâques, les censures qu'ils avaient publiées l'année précédente et y comprirent les seigneurs français.

Vers le même temps le cardinal Galon, légat du Pape, vint en France pour empêcher le prince Louis de passer en Angleterre. Le moine anglais rapporte assez au long une conférence vraie ou fausse du cardinal avec le roi Philippe-Auguste et son fils ; il y fait dire au roi que le royaume d'Angleterre n'était pas et ne serait jamais le patrimoine de Saint-Pierre, attendu qu'un roi ne pouvait pas disposer de son royaume sans le consentement de ses barons. Mais, comme les barons d'Angleterre non-seulement y avaient consenti, mais y avaient même contraint le roi Jean, ces paroles sont aussi peu sensées que peu vraisemblables. Quant au prince Louis, il fondait son droit sur le royaume d'Angleterre moins sur l'élection des seigneurs anglais que sur le droit héréditaire de sa femme, Blanche de Castille, nièce des rois Richard et Jean, et il envoya des ambassadeurs à Rome pour y plaider sa cause dans ce sens devant le Pape. En même temps il s'empressa de faire voile pour l'Angleterre, où il aborda le 21 mai 1216, et il fut reçu avec une grande joie à Londres par les seigneurs qui s'y étaient enfermés.

Le cardinal Galon, ayant su que ce prince faisait des progrès en Angleterre, y passa lui-même, et, à travers bien des périls, vint à Glocester trouver le roi Jean, qui le reçut comme celui dans lequel il mettait toute son espérance. Le cardinal-légat, ayant assemblé ce qu'il y avait d'évêques, d'abbés et de clercs, excommunia le prince Louis avec tous ses complices et ses auteurs, particulièrement Simon de Langton, que Louis avait fait son chancelier, et cette excommunication fut publiée au son des cloches, les cierges allumés, avec ordre aux évêques de la faire

publier tous les dimanches par toute l'Angleterre. Mais Simon de Langton et quelques autres dirent qu'ils en avaient appelé pour la conservation des droits du prince et tinrent pour nulle la sentence du légat.

Les députés de Louis étaient arrivés à Rome le jour de Pâques ; ils trouvèrent le Pape affable, mais abattu. Innocent répondit au salut de leur seigneur par ces paroles : « Votre maître n'est pas digne de notre salut. » Mais les députés reprirent : « Saint Père, entendez d'abord nos motifs et notre justification ; nous sommes persuadés que vous le trouverez digne de votre salut, comme un prince chrétien, catholique, dévoué à votre personne et à l'Eglise romaine. » Le Pape leur dit avec beaucoup de bienveillance, lorsqu'ils se retirèrent, qu'il les entendrait quand et aussi souvent qu'ils le voudraient.

Le lendemain il leur fit dire par un serviteur de venir le trouver. Les députés exposèrent les motifs qu'ils avaient pour soutenir les droits de Louis à la couronne d'Angleterre ; ces motifs étaient au nombre de trois : le premier que Jean avait assassiné, de sa propre main et avec perfidie, son neveu Arthur, et qu'il avait été condamné pour ce crime à la peine de mort, comme duc de Normandie, par les pairs français. Mais ce motif était plus spécieux que solide ; si Jean était justiciable de la cour des pairs de France comme duc de Normandie, il ne l'était pas comme roi d'Angleterre. Leur jugement, eût-il été le plus juste du monde, pouvait donc lui ôter le duché de Normandie et le comté de Poitou, mais nullement les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, ce qui cependant était la question. Le Pape le fit bien sentir aux ambassadeurs, et fit observer que, la qualité supérieure du roi absorbant en quelque manière la qualité inférieure de duc et de comte, les barons de France ne pouvaient d'aucune façon le condamner à mort, puisqu'il était au-dessus d'eux. D'ailleurs il est contre les lois et les canons de condamner à mort un homme absent, qui n'a été ni convoqué, ni convaincu, ni n'a confessé son crime. Au surplus nous lisons dans l'histoire que beaucoup d'empereurs et de princes, même des rois de France, ont

fait mourir beaucoup d'innocents ; cependant nous ne lisons pas qu'aucun d'eux ait été condamné à mort. Arthur enfin, ayant été pris, non comme innocent, mais comme traître envers son seigneur et son oncle, auquel il avait juré fidélité et hommage, a pu être avec droit condamné à mort sans jugement.

Le second motif se confondait avec le premier et concernait le refus de Jean de comparaître devant la cour des pairs français. Le Pape fit observer en conséquence qu'il était seulement contumace, et que jamais on n'a condamné quelqu'un à la mort pour n'avoir pas comparu ; qu'on aurait pu tout au plus le punir par la confiscation de ses fiefs. En définitive, il n'avait cependant pas commis un crime qui aurait pu avoir pour résultat l'exhérédation des enfants, et, en supposant même cela, la sœur d'Arthur aurait été la plus proche héritière, et après elle Otton, comme étant le fils de la sœur aînée. Mais si on voulait considérer comme héritière la reine de Castille, sœur cadette, son fils aurait eu de nouveau la préférence, et, après lui, la fille aînée, la reine de Léon. La fille, Blanche de Castille, femme du prince Louis, n'ayant donc aucun droit, ne pouvait lui en donner aucun.

Le Pape dit enfin que le royaume d'Angleterre appartenait à l'Eglise romaine, et qu'il en était en possession en vertu du serment de fidélité qui lui avait été prêté et du cens qu'il avait reçu. « Je n'ai fait aucune faute pour laquelle le prince Louis doive me dépouiller du royaume d'Angleterre, d'autant plus que le roi d'Angleterre a, dans la mouvance du roi de France, plusieurs terres sur lesquelles son fils se peut venger. » Les envoyés répondirent : « Avant que le royaume fût au Pape la guerre était ouverte contre le roi Jean pour les torts qu'il avait faits au prince en ces terres particulières. » Le Pape dit : « Le prince devait s'adresser d'abord à moi pour avoir justice du roi, mon vassal. — C'est la coutume, répondirent les envoyés, que, quand un vassal fait la guerre de son autorité, celui qui est attaqué peut la faire de même, sans être obligé de se plaindre au seigneur de l'autre. — Il a été ordonné dans le



concile général, reprit le Pape, que tous ceux qui sont en différend feront la paix ou une trêve de quatre ans, en considération du secours à donner de la Terre-Sainte. » Les envoyés répondirent : « Quand le prince est sorti de France on ne lui a demandé ni paix ni trêve, et nous ne croyons pas que le roi Jean eût voulu l'accepter. » Ces paroles sont dignes de remarque ; elles sont une preuve qu'à l'époque de cette conférence on savait à Rome que le prince Louis n'était plus en France, mais en Angleterre. Le Pape ajouta : « Le roi Jean est croisé, et, comme tel, il est, avec tous ses biens, sous la protection de l'Église, suivant l'ordonnance du concile. » Les envoyés : « Avant que d'avoir pris la croix il avait commencé la guerre contre le prince Louis, et il continue sans avoir voulu faire avec lui ni paix ni trêve, quoiqu'il en ait été souvent requis. » Le Pape : « De l'avis du concile, j'ai excommunié les barons d'Angleterre et tous leurs fauteurs ; ainsi le prince Louis semble compris dans la sentence. » Les envoyés : « Il ne protège point les barons d'Angleterre, il poursuit son droit, et il ne croit pas que Votre Sainteté ni le concile veuillent excommunier personne injustement, ni qu'ils puissent lui ôter son droit. »

La conférence terminée, le Pape, se frappant la poitrine, poussa un grand soupir et dit : « Hélas ! dans cette affaire l'Église ne peut éviter de recevoir de la confusion. Si le roi d'Angleterre est vaincu sa honte retombe sur nous, puisque c'est notre vassal et que nous sommes tenu de le défendre. Si le seigneur Louis est vaincu, ce qu'à Dieu ne plaise, l'Église romaine est lésée avec lui et sa perte est encore la nôtre ; car toujours nous avons compté et nous comptons encore sur lui comme sur notre ressource la plus assurée dans les besoins de l'Église romaine. » « A la fin il ajouta, dirent les ambassadeurs à Louis, qu'il aimerait mieux mourir qu'il ne vous arrivât quelque malheur en cette occasion. »

Voilà ce que les ambassadeurs de Louis lui mandèrent lorsqu'il était déjà en Angleterre et qu'il y faisait des progrès.

Fleury ajoute néanmoins, d'après Guillaume le Breton, que, le Pape ayant appris le passage du prince en Angleterre, il en fut inconsolable ; qu'il fit un sermon où il prit pour texte ces paroles d'un prophète : « Glaive, glaive ! sors du fourreau et aiguisetoi pour tuer ; » que dans ce sermon il excommunia solennellement Louis et les siens ; mais, d'après ce qui précède, ceci n'est aucunement vraisemblable. Il y a plus ; l'année suivante (1217), sous le Pape Honorius III, les mêmes ambassadeurs mandèrent de Rome à Louis que, s'il ne sortait d'Angleterre, l'excommunication lancée contre lui par le cardinal Galon serait confirmée par le Pape le jour du jeudi saint<sup>1</sup> ; ce qui suppose évidemment que ce prince n'avait point été excommunié nommément par Innocent III, et que l'opinion contraire ne repose que sur un bruit mal fondé qui pouvait s'en être répandu en France. Des bruits semblables ont pu faire prendre à sainte Lutgarde une imagination naturelle pour une vision surnaturelle sur l'état de ce pontife après sa mort, le supposant en purgatoire pour trois causes qui lui eussent mérité l'enfer sans l'intercession de la Mère de Dieu. Comme Innocent III, dans son long et glorieux pontificat, se vit dans la nécessité de combattre des passions puissantes, de froisser de puissants intérêts pour maintenir la loi de Dieu, l'indépendance de l'Église, la paix et le bon ordre de la chrétienté, bien des préventions ont pu se former contre lui, même chez des personnes bien intentionnées. C'est le jugement du docte Mansi<sup>2</sup>.

Innocent III, ayant extrêmement à cœur le secours de la Terre-Sainte, voulait faire la paix entre les Pisans, les Génois et les Lombards ; c'est pourquoi il sortit de Rome au mois de juin et vint à Pérouse. Mais il y tomba malade et y mourut le 16 juillet 1216, après un pontificat de dix-huit ans six mois et neuf jours. Il fut enterré dans l'église cathédrale de Pérouse. Quant à son éloge, voyez tout ce qu'il a fait.

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1217. — <sup>2</sup> Mansi. Baron., ann. 1216, n. 11, note.

## LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

DE LA MORT DU PAPE INNOCENT III (1216) A LA MORT DU PAPE HONORIUS III (1227).

**L'Esprit de Dieu, qui est toujours avec l'Église, y réforme le clergé et le peuple par saint Dominique et saint François.**

La mort est le grand ministre de Dieu pour le gouvernement du monde; c'est par elle que Dieu frappe ses grands coups, ses coups d'État qui épouvantent l'univers, pour lui rappeler que, si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose : coups terribles, imprévus, qui tantôt, en un clin d'œil, consomment une joyeuse troupe de voyageurs dans les chars et par le feu même qui les ramènent d'une fête, tantôt ensevelissent une population mercantile sous les débris fumants d'une cité croulant sur elle-même; coups formidables et prolongés qui frappent non-seulement les individus, riches et pauvres, jeunes et vieux, empereurs et Papes, rois et pontifes, mais encore les peuples et les nations, les royaumes et les empires, mais l'humanité tout entière.

Dans le voyage que nous faisons avec l'Église de Dieu à travers le temps, pour retourner à l'éternité d'où elle est partie, nous avons vu tous les hommes condamnés à mort dans leur premier père; nous avons vu tout le genre humain enseveli dans le déluge; nous avons vu mourir l'empire de Ninive et de Babylone, l'empire des Mèdes et des Perses, l'empire des Grecs et des Romains; nous avons vu mourir le peuple juif et nous voyons ses ossements arides dispersés sur la face de toute la terre jusqu'au moment où l'Esprit de Dieu y soufflera de nouveau la vie; nous voyons mourir et pourrir l'empire antichrétien de Mahomet, et ses quatre ou cinq fossoyeurs, les rois de l'Europe, fort embarrassés de son cadavre.

Seule, au milieu des mourants et des morts,

l'Église du Dieu vivant survit à tous les empires, particulièrement à ceux qui se sont le plus opposés à elle. L'empire romain, par ses Dioclétien et ses Néron, se flattait d'anéantir cette Église naissante et d'avance en célébrait les funérailles; malgré ses légions et ces césars, l'empire romain est mort, et, de ses débris, de ses ossements épars, l'Église a formé des royaumes chrétiens et vivants, et qui vivent d'autant plus qu'ils sont plus unis à cette Église toujours vivante. L'empire antichrétien de Mahomet, sans cesse armé du glaive, menace de tuer l'Église adolescente, et, après un combat de près de douze siècles, cet empire se meurt de repos et de corruption, et, à travers la dislocation de ses membres, l'on aperçoit des populations nouvelles que l'Église ressuscite à la vie chrétienne. La révolution impie de Luther et de Calvin, suivis de leur enfant naturel, l'impiété révolutionnaire de France, se vantait d'égorger l'Église adulte, comme Néron et Mahomet l'Église naissante et adolescente, et aujourd'hui c'est d'entre les protestants d'Allemagne et d'Angleterre, c'est d'entre les incrédules français que l'Église tire ses plus ardents défenseurs, ses plus zélés apôtres, apôtres et défenseurs qui la justifient contre les préventions de ses propres enfants. D'où vient cela? C'est que dans l'Église il y a cet Esprit de vérité, de force et de vie que le monde ne saurait connaître ni recevoir, et qui, dans les moments les plus inattendus, ranime et ressuscite ce qui paraissait le plus mort.

Comme cet Esprit de Dieu demeure éter-



nellement avec l'Église de Dieu, il n'est pas étonnant que, dans les siècles les plus divers, dans les circonstances les plus différentes, cette Église pense et agisse toujours avec le même esprit, quoiqu'elle ne fasse pas toujours la même chose. Ainsi, le 16 juillet 1216, Innocent III meurt dans la force de l'âge, à cinquante-cinq ans, au milieu de grandes affaires inachevées. Dès le surlendemain il a pour successeur Honorius III, d'un âge avancé, mais du même esprit, qui continuera ce qui est à faire.

Le nouveau Pape, auparavant le cardinal Cencius, était de la famille des Savelli de Rome. Dès le temps du Pape Clément III il était camérier de l'Église romaine ou intendant de tous ses revenus ; il entreprit d'en faire, sur les anciens Mémoires, un registre plus exact qu'on n'avait fait jusqu'alors. Il exécuta cette entreprise l'an 1192, sous le pontificat de Célestin III, et intitula son ouvrage : *Le Livre des Cens de l'Église romaine*. Il n'était alors que chanoine de Sainte-Marie-Majeure. Il composa aussi un *Ordo* ou Cérémonial romain qui a été imprimé. Il fut successivement cardinal-diacre de Sainte-Lucie et cardinal-prêtre de Saint-Jean-et-Saint-Paul. A la mort d'Innocent III, les cardinaux, pressés par les habitants de Pérouse, l'élirent dès le surlendemain. Il fut sacré le 24 du même mois de juillet et tint le Saint-Siège huit ans et dix mois<sup>1</sup>.

Une des affaires les plus pressantes et les plus difficiles à terminer, c'était la pacification de l'Angleterre. Deux princes s'en disputaient la possession à main armée, le roi Jean et le prince Louis de France. Malgré toute sa bonne volonté Innocent III n'avait pu ni prévenir ni arrêter la guerre civile ; la mort vint y mettre un terme. Le roi Jean, tombé malade le 14 octobre 1216, après avoir perdu son bagage et son trésor au passage d'une rivière, mourut le 22 du même mois, dans la quarante-neuvième année de son âge et la dix-septième de son règne.

Comme son compétiteur, le prince Louis de France, avait été appelé par le plus grand nombre des seigneurs anglais, qu'il était maî-

tre de Londres et de l'Angleterre méridionale, on s'attend naturellement à ce que la mort de Jean le rende maître de tout le royaume ; le contraire arrivera. Le roi défunt laissait un fils de neuf ans. Dès le 15 octobre, second jour de sa maladie, il écrivit au nouveau Pape une lettre humble et affectueuse, où il lui recommanda et met sous sa protection son fils Henri et son royaume, comme étant le patrimoine de Saint-Pierre. Il fit ensuite sa confession et désira être enterré à Worcester, près des reliques de saint Wulstan. Or ce sera ce jeune enfant, protégé par l'Église, qui triomphera de toutes les oppositions.

Le 27 du même mois d'octobre 1216 le jeune Henri, troisième du nom, fut proclamé roi d'Angleterre, dans une assemblée, à Gloucester, par trois évêques et trois comtes, plusieurs abbés et prieurs, en présence d'un peuple assez nombreux. Trois évêques et trois comtes, c'était peu pour soutenir un roi enfant contre la multitude des barons et l'armée de Louis de France ; mais le cardinal Galon, légat du Saint-Siège, était présent à cette assemblée. Déjà Honorius III, avant de quitter Pérouse, lui avait écrit pour lui confirmer la légation d'Angleterre et lui recommander la cause du roi Jean. Le lendemain, 28 octobre, Henri III fut conduit solennellement à l'église, où, en présence du légat, il fit les serments accoutumés au sacre des rois ; de plus il y fit hommage au Pontife romain du royaume d'Angleterre et d'Irlande, avec promesse de payer les mille marcs d'argent ; après quoi il fut sacré et couronné. Le jeune monarque demeura sous la conduite de Guillaume, comte de Pembroke, maréchal du royaume, qui se montra digne de cette haute confiance.

Le 12 décembre suivant une assemblée se tint à Bristol. Le jeune roi y parut, accompagné des évêques et des barons, qui lui firent hommage et lui prêtèrent serment de fidélité. On y fit surtout ce qu'avait toujours recommandé le Pape Innocent III, comme le seul moyen de contenter raisonnablement tout le monde ; on revisa amiablement la Grande Charte. De soixante-six articles on la réduisit à quarante-deux. On effaça toutes les clauses de nature transitoire ou qui re-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1216.

gardaient personnellement le dernier roi et ses adversaires ; on en omit plusieurs autres qui parurent trop opposées aux anciens droits de la couronne, mais on établit d'une manière positive que ces articles n'étaient pas révoqués. Leur exécution était seulement suspendue jusqu'à ce qu'on pût les soumettre à l'examen d'une assemblée complète des barons des deux partis. On fit aussi des améliorations <sup>1</sup>.

De son côté le prince Louis était brave, bon, pieux, chaste, digne en toute manière de régner. Il put croire d'abord que la mort du roi Jean lui faciliterait la conquête et la tranquille possession de toute l'Angleterre ; mais il dut s'apercevoir bientôt que le jeune roi avait pour lui quelque chose de bien plus puissant que toutes les ruses et toutes les armées de son père : c'était sa jeunesse et son innocence même, qui excitaient une compassion universelle. Le Pape Honorius III profita habilement de ces dispositions ; ayant appris la mort du père, il en fut profondément affligé, mais n'en prit que plus vivement à cœur les intérêts du fils, son pupille. Dès le 5 décembre il écrivit au légat Galon pour l'exhorter à poursuivre courageusement son entreprise, lui promettant de confirmer les censures qu'il emploiera pour ce sujet, et lui ordonnant de déclarer nuls les serments que les barons d'Angleterre avaient faits au prince Louis. Il écrivit dans le même sens aux évêques de Winchester, de Worcester et d'Oxford, à l'archevêque de Dublin et aux seigneurs attachés au roi Henri, particulièrement au maréchal du royaume. Il écrivit aussi à l'archevêque de Bordeaux ainsi qu'aux seigneurs de deçà la mer soumis au prince anglais. Au contraire il s'efforça de ramener à l'obéissance du jeune Henri ceux qui lui étaient encore opposés, leur représentant qu'ils y étaient obligés en conscience, que la mort du roi Jean leur ôtait tout prétexte de révolte, que la loi de Dieu ne permettait pas que le fils portât l'iniquité du père, qu'enfin, s'ils voulaient éviter le reproche de trahison, il était de leur honneur de se réconcilier avec le jeune roi, dont l'âge

était la preuve de son innocence. Ces lettres ne furent pas sans effet ; il y eut même quelques seigneurs français qui se retirèrent du service du prince Louis, et le comte de Rouci demanda au Pape et en obtint d'être absous de l'excommunication <sup>1</sup>.

Cependant le souverain Pontife, craignant de s'attirer l'indignation du roi de France par la protection qu'il donnait au jeune roi d'Angleterre, écrivit à l'abbé de Cîteaux et à l'abbé de Clairvaux, dont il savait que le crédit était grand auprès du roi Philippe et de Louis, son fils. « Vous irez, leur dit-il, trouver le roi de notre part, et, prosternés à terre, vous le prierez avec larmes et le conjurerez par le sang de Jésus-Christ, tant pour sa propre gloire que pour le respect du Siège apostolique, de remettre aux jeunes princes l'offense qu'il peut avoir reçue du roi leur père, et de procurer sincèrement le retour de son fils Louis et la restitution de ce qu'il a pris du royaume d'Angleterre, pour nous délivrer, lui et nous, de la fâcheuse nécessité où il nous a mis. Vous irez également trouver le prince Louis, et vous le conjurerez de même, au nom de Celui qui est au-dessus de tous les royaumes de la terre et les donne à qui il lui plaît, de cesser de persécuter ces pupilles, de se vaincre lui-même, et de sacrifier à Dieu et au Saint-Siège la honte qu'il pourrait craindre en cette occasion. Mais ne laissez pas de lui déclarer que, s'il ne se rend pas à vos exhortations, comme nous ne pouvons pas abandonner ces pupilles, nous invoquerons contre lui le ciel et la terre, et nous appesantirons sur lui notre main de tout notre pouvoir, selon qu'il nous sera inspiré d'en haut <sup>2</sup>. »

Si le souverain Pontife prenait la défense du jeune roi d'Angleterre ainsi que de ses deux frères et de ses trois sœurs, ce n'était nullement avec le dessein de chagriner le prince Louis ni de diminuer la puissance française, mais uniquement par le zèle de l'équité. Lui-même s'en expliqua dans ces termes aux évêques de France : « Combien l'Eglise romaine désire éviter la perturbation du royaume des Français, combien elle sou-

<sup>1</sup> Paris. Rymer. Wilkes.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1216, n. 37. — <sup>2</sup> *Id.* ann. 1216, n. 37.



haïte sa tranquillité, c'est une chose facile à comprendre pour quiconque voudra considérer avec quelque attention le dévouement de ce royaume pour elle, les prompts secours qu'elle y a trouvés en temps opportun. Car qui ne sait pas que les rois et le royaume des Francs ont toujours persisté fermement dans la dévotion du Siège apostolique; que toujours, dans les affaires difficiles et ardues, ils l'ont assisté avec un zèle infatigable, et qu'en le secondant avec un humble dévouement, tantôt contre la perversité des hérétiques, tantôt contre la barbarie des païens, ils l'ont rendu formidable aux uns et aux autres? Ces services, et d'autres que la brièveté d'une lettre ne permet pas d'énumérer, ainsi que les mérites de l'Église gallicane, dont la foi et le dévouement n'ont défailli à aucune époque, vous garantissent suffisamment, nous le croyons, que, parmi les autres royaumes de la terre, c'est celui de France que nous aimons avec une certaine prérogative de tendresse, dont le repos et la facilité nous tiennent le plus au cœur. Car à Dieu ne plaise que, ni le Siège apostolique ni nous, nous puissions jamais oublier tant de mérites et devenir assez ingrats pour ne pas répondre à tant de services et d'affection<sup>1</sup>. »

Selon le précepte divin le Pape Honorius protégeait à la fois l'orphelin et la veuve<sup>2</sup>. Comme il soutenait un roi pupille, il soutenait une reine veuve, la reine Bérengère, veuve du roi Richard. D'abord il confirma les arrangements qu'elle avait pris avec le roi Jean touchant sa dot; ensuite il manda à l'archevêque de Tours et à ses suffragants, car elle s'était retirée dans cette province, de la défendre contre la violence et les insultes des méchants, afin qu'elle ne fût pas obligée d'envoyer à grands frais au Siège apostolique; enfin il défendit au même archevêque et à l'évêque du Mans d'user des censures envers les clients de Bérengère sans avoir examiné la cause<sup>3</sup>.

Le jeune roi d'Angleterre prit la croix pour accomplir le vœu de son père défunt. Le Pape Honorius, en ayant eu connaissance,

lui écrivit pour le consoler et le féliciter, lui promettant la protection du Saint-Siège, comme en effet il prit très-vivement ses intérêts. Premièrement il écrivit au roi d'Écosse, qui, s'étant joint au prince Louis de France, lui avait soumis le Northumberland. Le Pape lui reproche d'avoir manqué à la fidélité qu'il devait au roi d'Angleterre, son seigneur naturel, et à l'Église romaine, et l'exhorte à revenir à son devoir, nonobstant les serments illicites qu'il a faits à Louis. La lettre est du 17 janvier 1217, et on en adressa de semblables à plusieurs seigneurs. Le Pape écrivit aussi à ceux qui soutenaient le nouveau roi pour les encourager à son service, particulièrement au maréchal Guillaume, comte de Pembroke, qu'il exhorte à la fermeté et à l'union avec le légat Galon. De plus il donna pouvoir au légat de priver de leurs dignités les prélats qui suivaient le parti des rebelles, et d'en donner d'autres aux Églises d'Angleterre, d'Écosse et de Galles, qui fussent fidèles au roi Henri; d'ôter les bénéfices à ceux qui avaient célébré les offices divins, quoique liés par les censures, s'ils n'abandonnaient le parti de Louis; de proroger aux croisés qui étaient fidèles au roi Henri le temps de leur départ pour la Terre-Sainte jusqu'à la fin de la guerre civile; enfin de casser les serments faits à Louis et de délivrer les otages qu'on lui avait donnés sous peine des censures contre ceux qui les retiendraient<sup>4</sup>.

Les agents que le prince Louis avait à Rome lui mandèrent vers le même temps, d'après le témoignage de Matthieu Pâris, que, s'il ne sortait d'Angleterre, la sentence d'excommunication que Galon, le légat, avait prononcée contre lui, serait confirmée par le Pape le jeudi saint, qui, cette année 1217, devait être le 23 mars. C'est ce qui déterminait le roi Louis à conclure une trêve d'un mois avec le roi Henri<sup>5</sup>, outre qu'il ne recevait aucun secours du roi Philippe, son père, qui craignait de participer à l'excommunication, suivant le témoignage de son chapelain, Guillaume de l'Armorique<sup>6</sup>. Louis passa donc en France pendant le carême, disant qu'il al-

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1216, n. 39. — <sup>2</sup> Psaume 149. — <sup>3</sup> Raynald, ann. 1216, n. 40. Honor., l. 1, *epist.* 161, 164, 165.

<sup>4</sup> Rayn., ann. 1217, n. 68, etc. — <sup>5</sup> Math. Pâris, ann. 1217. — <sup>6</sup> Guill. Armor. et Guill. Nangis.

lait rassembler de plus grandes forces ; mais, sitôt qu'il fut parti, plusieurs seigneurs anglais se soumirent à l'obéissance du roi Henri, et, quand il fut arrivé en France, le roi son père ne voulut pas communiquer avec lui, même de parole, tant il respectait les censures de l'Église. Alors le Pape écrivit au roi Philippe de remplir le devoir d'un bon père en s'efforçant de ramener son fils à la raison, soit par la douceur, soit par la crainte, en le menaçant du jugement de Dieu et de la malédiction des fidèles, qu'il empêchait d'accomplir leur vœu pour la délivrance de la Terre-Sainte. La lettre est du 21 avril <sup>1</sup>.

Le prince Louis ne laissa pas de retourner en Angleterre après Pâques et vint au secours de Lincoln, que les Anglais assiégeaient. Le légat était avec eux et les encourageait au combat contre les Français excommuniés, qui voulaient dépouiller un jeune enfant innocent. La veille de la bataille le légat parut à la tête de l'armée avec tout le clergé revêtu d'aubes, et excommunia nommément Louis et tous ses complices, promettant au contraire indulgence plénière à tous ceux qui servaient le roi Henri en cette occasion. Les Anglais, ayant reçu la bénédiction du légat et pris les armes, marchèrent contre les Français, qui furent battus et mis en fuite le 21 mai 1217.

Louis était à Londres ; une flotte que lui envoyait sa femme, Blanche de Castille, fut encore battue. Se voyant donc abandonné de la plupart des Anglais et se défiant des autres, il fit la paix avec le roi Henri aux conditions suivantes : que Louis, les siens et tous ceux de son parti jureront sur les Évangiles de se soumettre au jugement de l'Église et d'être à l'avenir fidèles au Pape et à l'Église romaine ; qu'il se retirerait incontinent d'Angleterre, n'y reviendrait de sa vie à mauvais dessein, et rendrait tout ce qu'il y avait conquis ; qu'il engagerait de tout son pouvoir le roi son père à rendre au roi Henri tous ses droits de deçà la mer. Cette paix fut ainsi jurée le 11 septembre, et Louis reçut avec les siens l'absolution de l'excommunication suivant la forme usitée dans l'Église. Le légat leur en donna ses lettres, portant que

le prince, pour pénitence, payerait pendant deux ans la dîme de son revenu, et les laïques de son armée le vingtième, le tout pour le secours de la Terre-Sainte. Louis repassa promptement en France, et ensuite le Pape, à sa prière, confirma la paix qu'il avait faite avec le roi d'Angleterre, comme on le voit par sa bulle du 13 janvier 1218 <sup>1</sup>.

Mais plusieurs personnes furent exceptées de cette paix et de cette absolution, savoir, les évêques, les abbés, les prieurs et les clercs qui avaient donné conseil et aide à Louis et aux barons révoltés, entre autres le docteur Simon de Langton, qui avait fait célébrer la messe devant le prince et les barons excommuniés. Le légat les dépouilla de tous leurs bénéfices et les obligea d'aller à Rome, où ils furent condamnés par le pénitencier à la satisfaction suivante : pendant un an, aux fêtes de Noël, de la Chandeleur, de Pâques, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge, ainsi que de la Toussaint, chacun, pieds nus et en tunique, confesserait publiquement sa faute, et passerait depuis le grand autel par le milieu du chœur, tenant des verges dont il serait fustigé par le chantre. Telle fut leur pénitence. Toutefois le prince Louis obtint ensuite du Pape que quelques-uns des prêtres et des clercs qui avaient subi cette espèce de pénitence publique ne laisseraient pas d'être promus aux ordres et aux dignités supérieurs <sup>2</sup>.

Le départ de Louis assura la couronne à Henri ; mais le jeune roi n'avait pas un seul parent auquel il pût demander conseil ou qu'il pût charger de ses intérêts ; la reine mère elle-même, qui, par sa mauvaise conduite, s'était aliéné la confiance de la nation, abandonna son fils pour se rendre en France, où elle épousa ce même comte de la Marche auquel le roi Jean l'avait enlevée. Le Pape Honorius tint lieu de père et de mère au jeune monarque ; il ordonna au légat Galon de résider constamment auprès de sa personne pour veiller à sa sûreté et protéger ses droits. Le légat remplit cette charge avec fidélité, et trouva dans le comte-maréchal un soutien animé du même zèle et partageant

<sup>1</sup> Rayn., n. 70.

<sup>1</sup> Raynald, Rymer. Paris. — <sup>2</sup> Raynald.



les mêmes sentiments. On ordonna aux juges de convoquer à leurs cours tous les chevaliers et hommes libres, et de leur faire prêter serment de maintenir la paix du roi, de suivre les lois sages et les coutumes légitimes du royaume, et de se réunir à l'ordre du roi et de son conseil pour combattre les ennemis du roi et du royaume. La charte fut de nouveau sanctionnée avec des additions <sup>1</sup>. Ainsi se termina cette grande et difficile affaire, par la médiation et à la gloire des Pontifes romains.

Le 11 juin 1216, un peu plus d'un mois avant la mort du Pape Innocent III, était mort à Thessalonique l'empereur Henri de Constantinople, dans la quarante-cinquième année de son âge et la dixième année de son règne. Il est loué des Grecs eux-mêmes pour sa valeur et sa bonté. Sa mort fut un grand malheur pour l'empire des Latins en Orient. Comme il ne laissait point d'enfants, les barons qui étaient à Constantinople établirent un régent de l'empire, en attendant l'élection d'un empereur. Henri avait sa sœur Yolande, mariée à Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui en avait eu une fille nommée aussi Yolande, mariée à André, roi de Hongrie. Les seigneurs latins qui étaient en Grèce résolurent de choisir pour empereur le gendre ou le beau-père : le gendre, comme plus voisin et plus puissant ; le beau-père, comme plus proche héritier. Ils envoyèrent donc premièrement offrir la couronne au roi de Hongrie, qui ne l'accepta pas, et prit occasion de ce changement pour avancer son voyage à la Terre-Sainte, ce dont il demanda au Pape la permission. Les envoyés de Constantinople vinrent jusques en France ; le comte d'Auxerre accepta l'élection et se disposa à partir avec la comtesse, sa femme, pour aller à Rome recevoir la couronne impériale. Il était cousin germain du roi Philippe-Auguste, étant fils de Pierre, cinquième fils du roi Louis le Gros, qui épousa l'héritière de Courtenai.

Arrivé à Rome au mois d'août 1217 Pierre de Courtenai fut reçu avec grand honneur ; mais le Pape hésita à le couronner, craignant

que les empereurs de Constantinople ne se prévalussent de cette cérémonie pour prétendre à quelque droit sur Rome, et que le patriarche de Constantinople ne se plaignit que le Pape eût usurpé son droit. Toutefois le comte pressa si vivement le Pape qu'à la fin celui-ci se rendit à sa prière, principalement sur ce qu'on lui représenta que ce refus porterait un grand préjudice au nouvel empereur et à l'empire même. Or, pour faire voir qu'il ne le couronnait pas comme empereur romain, il n'en fit pas la cérémonie à Saint-Pierre, mais hors de la ville, dans l'église de Saint-Laurent. Ce fut le second dimanche après Pâques, 9 avril 1217, et trois jours après le Pape écrivit à Gervais, patriarche de Constantinople, pour lui exposer les raisons de sa conduite en cette rencontre et lui déclarer qu'il n'avait prétendu faire aucun préjudice à son Église <sup>1</sup>.

Avec l'empereur Pierre le Pape Honorius envoya, en qualité de légat, Jean Colonna, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Praxède, auquel il donna de très-amples pouvoirs : de contraindre par censures ecclésiastiques à reconnaître le nouvel empereur et à lui obéir ; de recevoir les accusations contre les évêques et de procéder contre eux jusqu'à sentence de déposition inclusivement ; de diviser ou d'unir les Églises, de recevoir les cessions des évêques, d'admettre les postulations, de faire les translations, d'absoudre les excommuniés et de lever les interdits. Le Pape écrivit en faveur du légat aux prélats latins et aux seigneurs de l'empire de Constantinople, ainsi qu'aux Vénitiens.

L'empereur Pierre de Courtenai et le légat Colonna s'embarquèrent à Brindes sur des vaisseaux fournis par les Vénitiens, avec lesquels l'empereur était convenu d'assiéger Durazzo en Épire, que Théodore Comnène leur avait enlevé. Ce prince avait succédé à Michel, son frère, et était, en Roumanie, le puissant ennemi des Latins. L'empereur Pierre partit donc pour cette conquête, et fit partir l'impératrice Yolande et ses quatre filles pour aller par mer en droite ligne à Constantinople ; mais, après être resté long-

<sup>1</sup> Lingard, t. 3.

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1217, n. 6.

temps devant Durazzo, l'empereur fut contraint d'en lever le siège. S'étant avancé dans le pays pour aller par terre à Constantinople, il s'engagea dans les montagnes d'Albanie, où les troupes de Théodore, occupant tous les passages, lui coupaient les vivres et massacraient ceux qui s'écartaient du gros de l'armée. Réduit à une extrême disette, Pierre ne pouvait éviter une perte totale que par une bataille ; mais Théodore, qui portait le titre de despote d'Épire, résolut de faire périr les Français sans se hasarder à les combattre et eut recours à la perfidie ; il s'adressa au légat, et fit, par son moyen, proposer un accommodement. On convint que l'empereur traverserait les terres du despote sans y causer aucun dommage et que le despote ferait fournir des subsistances à l'armée française. Après ce traité, juré de part et d'autre suivant les formes ordinaires, pendant que les Français marchaient sans défiance et la plupart désarmés, les Épirotes tombent tout à coup sur eux dans un défilé, taillent les uns en pièces, font prisonniers les autres. L'empereur, le légat, Guillaume de Sancerre et les officiers sont enfermés dans des prisons ; leurs équipages sont la proie du vainqueur. On traîne les soldats dans des lieux déserts et sauvages, où on les abandonne sans habits et sans subsistances. Le despote Théodore voulait faire mourir l'empereur et le légat ; mais son conseil lui représenta qu'il s'attirerait une guerre mortelle de la part du Pape et des empereurs latins de Constantinople ; en conséquence il se contenta de les garder en prison<sup>1</sup>.

Le Pape Honorius, ayant appris ces tristes nouvelles, envoya au despote d'Épire le sous-diacre André, son chapelain, avec une lettre où il le menace d'envoyer contre lui l'armée des croisés pour l'attaquer par mer et par terre s'il ne délivre le légat. Le Pape écrivit aussi au roi André de Hongrie, lui représentant les conséquences de la trahison de Théodore ainsi que de la prise de l'empereur et du légat. « Les Grecs schismatiques, dit-il, en deviendront plus insolents ; les Latins de Roumanie seront consternés en voyant le

péril qui les menace ; les chrétiens d'outre-mer, qui attendaient du secours de l'empire de Constantinople, seront découragés, et les infidèles en deviendront plus audacieux. C'est donc l'intérêt commun de toute la chrétienté, mais le nôtre en particulier ; il est de votre gloire de ne pas souffrir la détention de l'empereur qui vous est si proche, et de la nôtre de ne pas souffrir celle du légat. C'est pourquoi nous vous prions d'envoyer incessamment à Théodore une ambassade solennelle pour lui demander la liberté de l'un et de l'autre, et lui faire entendre que, s'il n'écoute pas vos prières, vous pourrez employer contre lui votre armée prête à entrer en campagne. » La lettre est du 28 juillet 1217.

Le Pape Honorius envoya encore au prince d'Épire l'évêque Jean de Crotone et un ermite nommé Éphrem. En même temps Théodore se voyait menacé par les croisés vénitiens, français et hongrois, que le Pape avait excités contre lui par la promesse de l'indulgence, et les Vénitiens étaient encore plus animés par leur intérêt particulier de recouvrer Durazzo. Voyant donc ces troupes prêtes à fondre sur lui, il écouta les propositions du Pape et promit avec serment de se soumettre à l'obéissance de l'Église romaine et de délivrer le légat. Le Pape le reçut à bras ouverts, comme il paraît par sa lettre du 25 janvier 1218. Il le mit sous la protection du Saint-Siège, et défendit aux croisés, qui s'étaient assemblés à Venise et à Ancône, d'attaquer les terres de Théodore, sous peine d'excommunication, tant le Pape souhaitait de délivrer le légat et d'envoyer tous les croisés à la Terre-Sainte. Il n'est point fait mention, dans ce traité, de l'empereur Pierre de Courtenai, parce qu'il était mort dans sa prison. Le légat Jean Colonna fut délivré au mois de mars, et alla à Constantinople exercer sa légation.

Il y trouva à réformer bien des abus sur lesquels il consulta le Pape. Un des plus criants, c'est que les Grecs ne faisaient point difficulté de quitter leurs femmes, quand il leur plaisait, et d'en prendre d'autres. Le Pape répondit en général : « Puisque les canons et les lois civiles ont prononcé sur pres-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1217. *Hist. du Bas-Empire*, t. 97. Fleury, t. 78.



que tous ces articles, vous devez y procéder suivant leurs dispositions. Vous pourrez aussi employer votre médiation pour accommoder les parties, et relâcher quelquefois un peu de la sévérité des règles, selon que vous jugerez expédient, eu égard à l'état de l'empire et à la multitude des coupables, excepté toutefois les cas qui n'admettent ni composition ni dispense, comme le sacrement du Mariage. Mais, dans les cas où il n'y a pas de loi expresse, vous inclinerez toujours au parti le plus humain, selon la qualité des personnes, des affaires, des temps et des lieux <sup>1</sup>. »

Cependant l'impératrice Yolande étant arrivée par mer à Constantinople pendant l'emprisonnement de l'empereur Pierre, son mari, accoucha d'un fils qui fut nommé Baudouin, en mémoire de son oncle ; puis elle mourut l'an 1219. L'empereur Pierre avait laissé deux autres fils, mais qui étaient absents. Ainsi, pour gouverner l'empire jusqu'à ce que le successeur en eût prit possession, les seigneurs élurent pour régent Conon de Béthune. La couronne revenait à Philippe de Courtenai, comte de Namur, fils aîné de l'empereur Pierre, et les seigneurs députèrent en France pour le prier de venir en prendre possession ; mais il refusa et offrit à sa place Robert, son frère, qui partit avec les députés sur la fin de l'an 1220. Il passa l'hiver en Hongrie, chez le roi André, qui avait épousé sa sœur Yolande, et, étant arrivé à Constantinople, il fut couronné à Sainte-Sophie le jour de l'Annonciation, 25 mars 1221, par le patriarche Matthieu, successeur de Gervais, mort l'année précédente, après s'être distingué beaucoup moins par ses vertus épiscopales que par son affectation ambitieuse d'égaliser ses envoyés aux légats du Saint-Siège. Il semblait que la chaire de Constantinople, empestée par Photius et ses semblables, infectât de son venin tous ceux qui s'asseyaient dessus. Le patriarche Matthieu ne fit pas mieux que son prédécesseur. Il était évêque d'Équilia, ou Jésoi, au duché de Venise, lorsque, le clergé de Constantinople n'ayant pu s'accorder sur le choix d'un patriarche, le Pape Honorius l'éleva

de lui-même à cette dignité, dans le mois mars 1221.

L'empereur Robert de Courtenai ratifia le traité fait avec le clergé de Roumanie, le 15 décembre 1219, par Conon de Béthune, régent de l'empire, mort depuis. Ce traité avait été fait en présence du cardinal-légat, Jean Colonna, et les principales clauses étaient que le clergé et les religieux, tant latins que grecs, avec leurs domestiques, et ceux qui se réfugiaient dans les églises, seraient exempts de toute juridiction laïque ; que toutes les églises cathédrales jouiraient des immeubles dont elles étaient en possession dès le temps de l'empereur Alexis Comnène, qui vivait cent vingt ans auparavant ; que les églises jouiraient librement de ces biens, exempts de toute juridiction laïque et de toute exaction, excepté le cens. Quant aux dîmes, elles sont réglées séparément pour les fiefs, soit qu'ils relèvent immédiatement de l'empereur ou d'autres seigneurs. Pour les autres biens les Latins payeront la dîme entière, et les Grecs seulement le trentième pendant dix ans, après lesquels ils payeront le dixième si l'Église romaine ne les en dispense. C'est que l'usage de l'Église grecque n'était pas de payer les dîmes. Ce traité fut ratifié par l'empereur Robert au mois juin 1221 <sup>1</sup>.

Ce qui occupait principalement le Pape Honorius était la croisade résolue dans le concile général de Latran et poursuivie par Innocent III. Dès le lendemain de son sacre Honorius écrit au roi de Jérusalem, Jean de Brienne, une lettre où il lui fait part de la mort du Pape, son prédécesseur, et de son élection, et ajoute : « Que cette perte ne vous abatte pas le courage ! Quoique inférieur en capacité, je ne lui cède point dans le dessein de délivrer la Terre-Sainte, et je ferai tous mes efforts pour lui procurer du secours, quand le temps favorable sera venu. » Il écrivit de même aux évêques de France, les exhortant à relever le courage des croisés, consternés par le décès du Pape Innocent. Il adressa une lettre à peu près semblable à un grand nombre de prélats. Comme il ne savait pas en-

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1218.

<sup>1</sup> Rayn. ann. 1221, n. 24.

core la mort de l'empereur Henri de Constantinople, il lui écrivit en particulier, lui marquant le désir qu'il avait de dompter le faste des schismatiques et de fortifier contre les attaques des Grecs l'empire d'Orient, qui était comme une place avancée pour faire la guerre aux Sarrasins. Il écrivit en même temps à Gervais, patriarche latin de Constantinople, l'exhortant à conserver l'union avec l'empereur, sans préjudice des droits de l'Église. Par une autre lettre il déclara qu'il prenait sous sa protection le jeune roi de Thessalonique, Démétrius, fils du marquis Boniface de Montferrat. Le Pape écrivit de même à proportion à Frédéric, roi de Sicile, élu empereur, et aux autres souverains. Toutes ces lettres furent datées de Pérouse, où Honorius avait été élu et sacré Pape. Le dernier jour du mois d'août de la même année (1216) il en sortit et vint à Rome, où il fut reçu avec une extrême joie <sup>1</sup>.

Honorius III n'omettait rien pour faire exécuter le décret du concile œcuménique sur la croisade, soit en pressant le départ des croisés, soit en levant les obstacles. Dès l'année de son élection il travailla à pacifier l'Italie en réconciliant les Milanais et les Plaisantins avec ceux de Pavie. Il envoya pour cet effet deux cardinaux-légats en Lombardie et confirma les censures qu'ils avaient prononcées contre Milan et Plaisance pour avoir méprisé leurs avis et leurs défenses. Il s'appliqua pareillement à réunir entre eux les Bénéventins, vassaux de l'Église romaine, et, en France, à terminer la guerre entre le jeune Thibault et Érard de Brienne pour le comté de Champagne, le tout afin de faciliter le secours de la Terre-Sainte.

André, roi de Hongrie, fut le premier qui se mit en route; il régnait alors sur un vaste royaume; la Hongrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Gallicie et la province de Lodomérie obéissaient à ses lois et lui payaient des tributs. Dans toutes ces provinces, naguère ennemies des chrétiens, on prêcha la croisade. Des peuplades errantes dans les forêts entendirent les plaintes de Sion et jurèrent de combattre les infidèles. Parmi

les peuplades de Hongrie qui, un siècle auparavant, avaient été la terreur des compagnons de Pierre l'Ermite, une foule de guerriers s'empressaient de prendre la croix et promirent de suivre leur monarque à la Terre-Sainte.

André, accompagné du duc de Bavière, du duc d'Autriche et des seigneurs allemands qui avaient pris la croix, partit pour l'Orient à la tête d'une nombreuse armée, et se rendit d'abord à Spalatro, où des vaisseaux de Venise, de Zara, d'Ancône et des autres villes de l'Adriatique attendaient les croisés pour les transporter en Palestine. Dans tous les pays qu'il traversa le roi de Hongrie fut accompagné des bénédictions du peuple. Lorsqu'il approcha de la ville de Spalatro les habitants et le clergé vinrent en procession au-devant de lui et le conduisirent dans leur principale église, où tous les fidèles rassemblés invoquèrent la miséricorde du Ciel sur les guerriers chrétiens. Peu de jours après la flotte des croisés sortit du port et fit voile pour l'île de Chypre, où s'étaient rendus les députés du roi et du patriarche de Jérusalem, des ordres du Temple, de Saint-Jean et des Chevaliers teutoniques, pour délibérer ensemble sur le point par lequel on attaquerait l'ennemi.

Le Pape Honorius, ayant appris ces nouvelles, écrivit à l'archevêque de Gênes d'exhorter les croisés qui étaient arrivés dans sa ville à aller en Chypre et à se tenir unis pendant le voyage, pour éviter les corsaires. Il ajoute qu'il a destiné le cardinal Pélage, évêque d'Albane, pour y aller en qualité de légat. La lettre est du 24 juillet 1217. Il écrivit sur le même sujet à l'archevêque élu de Pise, aux évêques de Marseille, de Castellamare et de Gaëte, aux archevêques de Brindes et de Cosenza, toutes villes maritimes. Il écrivit également au roi de Jérusalem et aux autres qui devaient se trouver en Chypre.

Peu de jours auparavant le Pape écrivit à l'archevêque de Cosenza d'aller en qualité de légat à Messine, où plusieurs croisés étaient déjà rassemblés, pour les exhorter à se préparer à la guerre sainte par les armes spirituelles aussi bien que corporelles; puis il ajoute : « Le Pape Innocent s'était proposé

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1216, n. 28.



d'aller lui-même en Sicile à cette occasion afin de diriger par ses conseils l'armée des fidèles et de la faire partir avec sa bénédiction. Nous y serions allé volontiers en personne si nous avions vu qu'il eût été expédient ; mais, comme ce sont des troupes sans chefs, nos frères les cardinaux ni les autres ne nous ont pas conseillé d'aller maintenant en Sicile, de peur que, si l'affaire ne réussissait par cette fois, on ne la crût entièrement désespérée. Vous suppléerez donc à notre absence, et d'autant mieux que vous êtes croisé vous-même. » Ensuite le Pape ordonne au légat de défendre, sous peine d'excommunication, que personne n'aille visiter le saint sépulcre, de peur d'enrichir les Sarrasins de ce que les chrétiens dépenseraient pour ce pèlerinage <sup>1</sup>.

D'un autre côté Guillaume, comte de Hollande, Georges, comte de Wit, et plusieurs autres croisés d'Allemagne s'embarquèrent sur la Meuse, le 29 mai 1217, et, ayant passé en Angleterre et en Bretagne, ils arrivèrent en Espagne, à un port du royaume de Léon, où, ayant laissé leurs vaisseaux, ils allèrent en pèlerinage à Saint-Jacques. S'étant rembarqués ils arrivèrent à Lisbonne, où ils firent quelque séjour, attendant d'autres vaisseaux auxquels ils avaient donné rendez-vous. Alors Suéro, évêque de Lisbonne, l'évêque d'Évora, Martin, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques de Palmella, les Templiers, les Hospitaliers et d'autres nobles de Portugal leur firent un récit lamentable des continuelles alarmes où les tenait la proximité trop grande des Sarrasins, et particulièrement le château d'Alcazar, d'où ils avaient chassé les chevaliers de Saint-Jacques ou de l'Épée, et qui était obligé de fournir tous les ans au roi de Maroc cent esclaves chrétiens. Ils priaient donc les pèlerins de les délivrer de ce fâcheux voisinage. Les comtes prirent conseil et considérèrent que la mer leur était fermée par l'incertitude de la saison, et que leur présence à la Terre-Sainte ne serait pas de grande utilité, vu principalement que le roi des Romains et plusieurs seigneurs d'Allemagne n'y passaient pas encore. C'est pourquoi

ils aimèrent mieux servir entre temps contre les infidèles que de demeurer inutiles, et ils résolurent d'assiéger le château d'Alcazar ; mais plusieurs n'étaient pas de cet avis, principalement les Frisons, qui, incontinent après la Saint-Jacques, se retirèrent avec environ quatre-vingts bâtiments.

Le siège d'Alcazar commença le 30 juillet, et quatre jours après arrivèrent avec une belle suite les évêques de Lisbonne et d'Évora, les chevaliers de Saint-Jacques et d'autres nobles de Portugal. Le lendemain de la Nativité de la sainte Vierge, c'est-à-dire le 9 septembre, quatre rois sarrasins vinrent au secours de la place, savoir le roi de Séville, le roi de Cordoue, le roi de Jaën et le roi de Badajoz. Mais, deux jours après, les chrétiens, quoiqu'en nombre très-inférieur, les vainquirent en bataille ; les deux rois de Cordoue et de Jaën y furent tués avec quatorze mille Sarrasins, et il y eut des captifs sans nombre. Enfin, vers la Sainte-Ursule, qui est le 21 octobre, Alcazar se rendit à discrétion ; les habitants furent vendus, et les pèlerins rendirent la place aux chevaliers de l'Épée, puis ils retournèrent après la Toussaint à Lisbonne et y passèrent l'hiver.

On donna avis au Pape de cette conquête par une lettre écrite au nom des deux évêques de Lisbonne et d'Évora, du maître des Templiers en Espagne, du prieur des Hospitaliers en Portugal et du commandeur de Saint-Jacques de Palmella. Après avoir raconté l'arrivée inespérée à Lisbonne des croisés allemands et le siège d'Alcazar, ils disent que la bataille fut accompagnée de miracles, et que les Sarrasins qui y furent pris demandèrent où étaient ces guerriers vêtus de blanc qui les aveuglaient d'une grêle de traits et les contraignaient à prendre la fuite. Les prélats ajoutent : « Nous nous jetons donc à vos pieds, vous suppliant d'ordonner que cette armée de croisés demeure un an avec nous pour bannir de toute l'Espagne la fausse religion des infidèles, et qu'eux et nos croisés gagnent la même indulgence que s'ils allaient à la Terre-Sainte. Nous demandons encore que les pèlerins qui, pour maladie ou pauvreté, ne peuvent passer à la Terre-Sainte, puissent, par votre permission, retourner

<sup>1</sup> Raynald.

d'ici chez eux sans perdre d'indulgence. »

Guillaume, comte de Hollande, écrivit en même temps au Pape en qualité de connétable des croisés. Il dit qu'après la prise d'Alcazar le seigneur de la place a reçu le baptême avec cent autres : « Et j'espère, ajoute-t-il, qu'il convertira une grande partie de l'Espagne soumise aux Sarrasins. Votre Sainteté saura que, à notre occasion, le roi de Léon et de Galice, le roi de Navarre, plusieurs évêques et plusieurs seigneurs de toute l'Espagne se sont croisés contre les Sarrasins du pays, et ont rompu les trêves qu'ils avaient depuis longtemps avec eux. Ils nous ont aussi prié instamment de demeurer en Espagne l'été prochain pour servir Dieu avec eux contre les infidèles. Sur quoi je suis prêt, très-saint Père, comme fils d'obéissance, à exécuter absolument vos ordres. »

Le Pape, dans sa réponse, du 12 janvier de l'année suivante (1218), commence par de grandes actions de grâces à Dieu pour leur victoire ; puis il ajoute : « Comme nous ne voulons point que le secours de la Terre-Sainte soit retardé sous quelque prétexte que ce soit, nous n'avons pas cru devoir vous accorder votre demande touchant ceux des croisés qui, ne pouvant aller à la Terre-Sainte, voudraient retourner chez eux et néanmoins gagner l'indulgence, de peur que vous n'attiriez sur vous la colère de Dieu, qui, à ce que nous croyons, a accordé cette victoire à la dévotion qu'ont les croisés pour la Terre-Sainte ; mais, tant qu'ils demeureront avec vous, ils gagneront l'indulgence comme s'ils mouraient dans la Terre-Sainte <sup>1</sup>. »

Le roi de Portugal était Alphonse II, dit le Gros, qui succéda en l'an 1212 à son père, Sanche I<sup>er</sup>, et mourut l'an 1223, laissant le trône à son fils, Sanche II, dit Capel, parce que sa mère lui avait fait prendre, par dévotion, l'habit monastique. Les rois d'Espagne étaient : saint Ferdinand, roi de Castille ; son père Alphonse IX, roi de Léon, qui, l'an 1223, fonda l'université de Salamanque ; Jaymes ou Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, fils de Pierre, tué à la bataille de Muret ; Sanche VII, dit le Fort, roi de Navarre.

Saint Ferdinand était l'aîné des fils d'Al-

<sup>1</sup> Raynald.

phonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, sœur de Blanche, reine de France et mère de saint Louis. Il naquit en l'année 1198 ou dans le courant de l'année suivante. Bérengère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avait eu quatre enfants, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parents au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu la dispense, qui, en pareil cas, ne s'accordait alors qu'avec beaucoup de difficulté. Cependant, comme ils avaient contracté mariage de bonne foi, leurs enfants furent déclarés légitimes. Bérengère se retira auprès d'Alphonse IX, l'un des plus vaillants et des plus vertueux rois qu'ait jamais eus l'Espagne, et qui était en même temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri, son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Sa mère, Éléonore d'Angleterre, fille de la fameuse Éléonore de Guienne, fut chargée de la régence du royaume ; mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du roi qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérengère fut nommée pour gouverner sous son frère ; mais, par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à don Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de Castille ; malheureusement il joignait à une naissance illustre une ambition démesurée, un caractère violent et une âme vindicative ; aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, roi de Portugal ; mais, les commissaires du Pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal ; elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de Cisterciennes, où elle prit l'habit ; elle y passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les saints le premier jour de mai <sup>1</sup>.

Un accident imprévu déconcerta les des-

<sup>1</sup> Acta SS., 1<sup>er</sup> mai.



seins ambitieux d'Alvarès et mit fin à sa tyrannie. Le jeune roi, étant à Palencia, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête ; il mourut de cette blessure le 16 juin 1217. Bérengère, devenue par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits ; mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé roi à Palencia, à Valladolid et à Burgos. Bérengère déposa dans les archives de l'église de cette dernière ville l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses partisans remuèrent de tous côtés et allumèrent le feu des guerres civiles ; mais le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès, ayant été arrêté, obtint sa grâce ; mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence ; ce fut par son avis qu'il épousa, l'an 1219, Béatrix, fille de Philippe de Souabe et veuve d'Otton IV, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération ; il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le roi avait un soin extrême de faire observer les lois, mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand-chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérengère et Ferdinand qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une âme. Pour empêcher les injustices des tribunaux le saint roi établit la cour connue depuis sous le nom de conseil royal de Castille. C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même

temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats.

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses États. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser, et lui écrivit des lettres fort pressantes dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures ; par là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Nous le verrons plus tard remporter sur eux les plus éclatantes victoires et faire les plus importantes conquêtes.

Le saint roi fonda divers évêchés, et, outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses il ne chargeait pas ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien la misère du peuple s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise ! dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet. La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Sarrasins <sup>1</sup>. »

L'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximènes, l'ami et le conseil de saint Ferdinand, comme il l'avait été de son prédécesseur, Alphonse IX, roi de Castille, était issu d'une noble famille de la Navarre, dans les dernières années du douzième siècle. Il fit ses premières études dans la Castille, puis à Paris. Il avait une capacité prodigieuse pour les sciences et pour les affaires. Nous l'avons vu au concile général de Latran parler à chacun dans sa langue, en italien, en allemand, en français, en anglais, en navarrais ou basque, et en espagnol. Nous avons de lui une

<sup>1</sup> *Vita S. Ferdinandi, Acta SS.*, 30 mai.

histoire d'Espagne en neuf livres, qui finit à la vingt-sixième année du règne de saint Ferdinand. C'est un monument précieux. Il a encore donné une histoire des Ostrogoths, une histoire des Huns et des Vandales; une histoire des Arabes, de 770 à 1150, et enfin une histoire de Rome, depuis Janus jusqu'à l'an de la république 708. Tous ces ouvrages ont été publiés dans le recueil des historiens d'Espagne.

L'archevêque Rodrigue eut pour ami un autre historien, Luc de Tuy, né à Léon au commencement du treizième siècle. Il avait l'esprit vif et pénétrant et un grand désir d'acquérir des connaissances. Après avoir reçu le diaconat il visita l'Italie, la Grèce et la Palestine, et, à son retour, fut élevé sur le siège épiscopal de Tuy, dans la Galice, qu'il occupa depuis l'année 1239 jusqu'à 1288, où il mourut. Il a refondu la chronique connue sous le nom de saint Isidore de Séville, et l'a continuée depuis l'an 680, où l'avait laissée saint Julien de Tolède, jusqu'à 1236; cette chronique est partagée en quatre livres, dont une partie du troisième et le quatrième sont de notre auteur; elle a été continuée par un anonyme jusqu'à l'an 1274. On a encore de Luc de Tuy un ouvrage de controverse contre les erreurs des Albigeois, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et enfin une vie de saint Isidore de Séville. L'Espagne se préparait ainsi, par la science, la piété et la valeur, à rejeter de son sein tous les infidèles et à reprendre un rang des plus glorieux parmi les nations chrétiennes.

Le chef de la chrétienté ne cessait d'encourager et d'aider à cette délivrance complète de l'héroïque Espagne. Dès le commencement de l'année 1218 le Pape Honorius donna les pouvoirs de légat à l'archevêque Rodrigue, pour exciter à la guerre contre les Sarrasins et se mettre à la tête des croisés. L'année suivante il permit à ce prélat d'employer à cette guerre une partie de l'imposition qui avait été faite pour le secours de Jérusalem, et de commuer le vœu de ceux qui avaient promis d'aller à la Terre-Sainte en les engageant à aller contre les Maures; enfin il accorda l'indulgence de la croisade à tous les Espagnols qui porteraient les armes contre

eux, et comme Sanche VIII, roi de Navarre, s'était croisé pour marcher contre ces infidèles, le Pape lui accorda la protection spéciale du Saint-Siège par une bulle du 17 juin 1219.

Il écrivit même au miramolin Abou-Jacob pour le prier d'accorder aux chrétiens qui demeuraient sur ses terres le libre exercice de leur religion, lui représentant que lui-même, Pape, donnait la liberté de la leur à un grand nombre de musulmans<sup>1</sup>.

Pendant que le Pape Honorius III s'occupait à défendre et à étendre la chrétienté au Midi, il s'occupait à l'étendre et à la défendre dans le Nord. Dès l'an 1218 l'évêque de Prusse lui écrivit pour demander du secours contre les Barbares, qui s'efforçaient, par les menaces et les persécutions, à faire apostasier les chrétiens nouvellement convertis. Honorius, écoutant sa prière, recommanda aux évêques d'Allemagne de diriger en Prusse ceux des croisés qui ne pouvaient faire le voyage de la Terre-Sainte. Voici en quels termes il écrivit, le 15 juin 1218, à l'archevêque de Mayence et à ses suffragants : « Il est en Prusse un peuple entièrement infidèle et d'une férocité plus que bestiale, duquel, entre plusieurs autres marques de brutalité, on rapporte qu'ils tuent toutes les filles qui naissent, hors une seule de chaque mère; qu'ils prostituent leurs filles et leurs femmes; qu'ils immolent les captifs à leurs dieux, trempant dans le sang de ces victimes leurs épées et leurs lances pour leur porter bonheur dans les combats. Ils persécutent ceux d'entre eux qui sont devenus chrétiens, les chargeant d'exactions intolérables, et s'efforcent par plusieurs moyens de les ramener à l'idolâtrie. Or, notre vénérable frère, l'évêque de Prusse, et les autres qui, par la grâce de Dieu, y ont fondé des églises, ont résolu, si toutefois ils en trouvent le moyen, d'acheter de ces petites filles destinées à la mort et de les élever dans le Christianisme; ils veulent aussi établir des écoles pour les jeunes garçons, qui, étant instruits, pourront mieux travailler que des étrangers à convertir la nation. Et, pour défendre ceux qui sont déjà chré-

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1218, n. 69; ann. 1219, n. 45.



tiens contre la persécution des infidèles, l'évêque et les autres implorèrent instamment le secours de ceux de vos diocésains qui ne sont pas croisés pour la Terre-Sainte, ou qui, l'étant, manquent de force ou de biens pour accomplir leur vœu. » Le Pape ordonne à l'archevêque de Mayence et à ses suffragants de seconder les vues de l'évêque de Prusse. Il écrivit dans le même sens aux archevêques et aux suffragants de Trèves, de Cologne, de Magdebourg, de Salzbourg, de Brême, de Lunden et de Gnesen, enfin à tous ceux des croisés allemands qui ne pouvaient faire le voyage de Syrie <sup>1</sup>.

Il écrivit aussi, en 1220, aux Prussiens convertis, les exhortant à reconnaître la grâce qu'ils avaient reçue et à demeurer fermes dans la foi, leur promettant la protection du Saint-Siège. L'année suivante (1221), ayant appris que les croisés avaient remporté une victoire considérable sur les païens de la Prusse, il les exhorta à n'en pas devenir plus fiers, mais à donner les captifs à l'évêque du pays afin qu'il pût travailler à les faire chrétiens. De plus il chargea l'évêque de Breslau d'examiner lequel était le plus utile, que le duc de Pologne allât à la Terre-Sainte ou qu'il demeurât dans le pays pour faire la guerre aux païens de Prusse.

En 1217 Albert, comte d'Alsace, se disposant à marcher au secours des chrétiens de Livonie que persécutaient les païens, le Pape Honorius l'encouragea beaucoup par ses lettres <sup>2</sup>. Comme le nombre des chrétiens s'y était merveilleusement augmenté, le Pape autorisa l'évêque de Livonie à y ériger de nouvelles cathédrales et à y établir des évêques <sup>3</sup>.

En 1219 il prit la défense de l'Église de Livonie contre le chapitre de Brême, qui voulait se l'assujettir. Il reçut sous sa protection spéciale l'évêque de Livonie; mais il ne lui accorda pas encore d'ériger, comme il le demandait, une nouvelle métropole dans la province, ne jugeant pas que cela fût encore avantageux à l'Église. Il l'accorda seulement six ans après, en 1225. Dès l'année 1220 Honorius écrivit aux abbés de Cîteaux et aux

supérieurs des autres ordres religieux que, ayant appris, par le rapport des évêques, la disposition où étaient les peuples de Livonie de recevoir l'Évangile, il les exhortait à y envoyer les moines et les frères convers que ces évêques leur demanderaient par eux-mêmes ou par leurs envoyés. L'année 1222 il exhorta les Saxons à prendre les armes pour défendre les chrétiens de Livonie contre les païens, leur promettant pour cette guerre l'indulgence de la Terre-Sainte; mais il fit de grands reproches aux Templiers, qui maltraitaient les Livoniens convertis, et ordonna d'abolir absolument, à l'égard de ces nouveaux chrétiens, le jugement du fer chaud. Il ordonna aussi de s'opposer à quelques Russes qui s'efforçaient d'introduire le rite grec en cette province. A la fin de l'année 1224 Guillaume, évêque de Modène, recommandable pour sa doctrine et sa vertu, s'offrit de lui-même pour aller prêcher la foi en Prusse, en Livonie, en Courlande et dans les pays voisins, et le Pape Honorius, dont il avait été quelque temps vice-chancelier, l'y envoya en qualité de légat, le recommandant aux prélats et au peuple du pays. Voilà comment, par la sollicitude apostolique du Pontife romain, la civilisation chrétienne pénétrait peu à peu dans les contrées encore barbares du Nord.

Quant à la Scandinavie, c'est-à-dire le Danemark, la Suède et la Norvège, le Christianisme continuait à y fleurir, et l'autorité du successeur de saint Pierre à y régler le gouvernement des Églises. En 1217 le Pape Honorius accorda plusieurs privilèges à l'archevêque André de Lunden, en Danemark; il lui donna pouvoir de prendre dans chaque ordre religieux des moines pour en composer sa famille et polir leurs mœurs; il le nomma légat apostolique dans les provinces de Lunden et d'Upsal, et enfin confirma sa primatie sur le royaume de Suède <sup>4</sup>.

Quelques années après, des guerres civiles s'étant allumées, le roi de Danemark, ainsi que ceux de Suède et de Bohême, supplièrent le Pape d'y envoyer un légat pour éteindre les discordes et réparer le trouble qu'elles avaient porté dans les Églises septentrion-

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1218, n. 43 et 44. — <sup>2</sup> L. 1, *epist.* 197. Raynald. — <sup>3</sup> L. 2, *epist.* 655.

<sup>4</sup> Rayn., ann. 1217, n. 45.

nales. Honorius, acquiesçant à leur demande, envoya le cardinal-diacre Crescence, avec les plus amples pouvoirs de légat pour le Danemark, la Suède, la Pologne et la Bohême. Il manda aux évêques de Lubeck, de Ratzebourg, de Prague, d'Olmütz, de Gnesen, d'Upsal et de Lunden, qu'ils eussent à lui obéir. Il défendit, sous peine d'anathème d'attenter aux droits du roi de Danemark ou de ses héritiers, et manda, par une lettre publique du 16 novembre 1220, à tous les rois, princes et peuples d'alentour, qu'il était d'autant plus de son devoir de protéger le royaume danois que ce royaume appartenait plus spécialement à la juridiction de l'Église romaine et qu'il en était tributaire <sup>1</sup>.

Pour ce qui est en particulier du roi de Norwège, dès l'année 1217, sans prendre lui-même la croix, il avait préparé un grand nombre de croisés dans son royaume, avec des navires pour les transporter au secours de la Terre-Sainte. Le Pape Honorius lui écrivit pour lui témoigner sa reconnaissance <sup>2</sup>.

La même année 1217 le Pape reçut des nouvelles de la Terre-Sainte par une lettre du maître des Templiers, qui disait : « Au départ de ce courrier il était arrivé à Ptolémaïs ou Acre une multitude innombrable de croisés, tant chevaliers que sergents, de l'empire d'Allemagne et d'autres pays. Sephedin, le grand-sultan de Babylone ou le Caire, était alarmé de l'arrivée du roi de Hongrie et des ducs de Moravie et d'Autriche. Il craignait aussi la flotte des Frisons, qui devait arriver au premier jour, et son fils Corradin marchait vers notre frontière. Depuis plusieurs années nous ne nous souvenons point que les infidèles aient été plus faibles qu'ils ne sont à présent. Les vivres sont très-chers; la moisson a été très-petite cette année, et le blé qu'on attendait d'outre-mer est venu en très-petite quantité; on ne trouve point à acheter de chevaux; c'est pourquoi vous devez conseiller aux croisés d'amener le plus qu'ils pourront de chevaux et de vivres. Avant l'arrivée du roi de Hongrie nous avions résolu de marcher vers Naplouse pour com-

battre Corradin, s'il nous attendait; mais, depuis l'arrivée de ces seigneurs, nous sommes tous convenus d'attaquer par mer et par terre le pays de Babylone et d'assiéger Damiette, pour assurer notre marche vers Jérusalem. » Ce que le maître des Templiers appelle ici Babylone, c'est le Caire, et le pays de Babylone, c'est l'Égypte.

Le Pape Honorius, ayant reçu cette lettre, rassembla le clergé et le peuple de Rome dans l'église patriarcale de Latran, d'où ils allèrent en procession à Sainte-Marie-Majeure, nu-pieds et faisant porter les clefs de Saint-Pierre et de Saint-Paul. C'est ce que le Pape témoigne dans une lettre circulaire à tous les évêques, auxquels il ordonne d'en faire de même chacun dans son diocèse, ainsi que d'exhorter les croisés à se tenir prêts pour aller au secours de la Terre-Sainte au prochain passage. La lettre est du 24 novembre 1217, et le Pape y joignit une copie de la lettre du maître des Templiers.

Le vendredi d'après la Toussaint, c'est-à-dire le 3 novembre, Raoul, patriarche de Jérusalem, partit d'Acre ou de Ptolémaïs pour aller au camp des croisés, portant avec lui la sainte croix, c'est-à-dire une partie; car on croyait alors que les chrétiens, étant sur le point de donner la bataille de Tibériade contre Saladin, avaient partagé la croix en deux parties dont ils gardèrent l'une et portèrent l'autre au combat, où elle fut perdue. C'est ce que Jacques de Vitri dit avoir appris des anciens. Le roi de Hongrie et le duc d'Autriche sortirent du camp, vinrent nu-pieds au-devant du patriarche, et, après avoir baisé la croix, ils marchèrent contre le sultan d'Égypte, dont le fils Corradin s'était vanté de venir attaquer les chrétiens à Ptolémaïs; mais il se retira. Les chrétiens se baignèrent tranquillement dans le Jourdain, puis ils revinrent à Ptolémaïs avec quantité de butin et de captifs. L'évêque d'Acre en retira ce qu'il put d'enfants, soit par prières, soit par argent, et, les ayant baptisés, il les distribua à des femmes pieuses, les destinant à l'étude.

Les croisés essayèrent de prendre la forteresse du mont Tabor; ils y déployèrent beaucoup de bravoure, entre autres le roi de Jé-

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1220, n. 32 et 33. — <sup>2</sup> Id., ann. 1217, n. 24.



rusalem, Jean de Brienne, qui tua de sa main deux émirs ; mais, au moment où ils avaient le plus d'espoir de prendre la place, ils se retirèrent, on ne sait pourquoi. Les chefs voulurent réparer cet échec en conduisant l'armée vers la Phénicie ; mais aucun exploit ne signala leurs armes. Comme ils manquaient de vivres ils se séparèrent en quatre corps différents jusqu'à la fin de l'hiver. Le roi de Jérusalem, le duc d'Autriche, le grand-maître de Saint-Jean allèrent camper dans la plaine de Césarée ; le roi de Hongrie, le roi de Chypre, Raymond, fils du prince d'Antioche, se retirèrent à Tripoli. Le grand-maître du Temple, celui des chevaliers Teutoniques, André d'Avesnes, avec les croisés flamands, allèrent fortifier un château bâti au pied du mont Carmel ; les autres croisés se retirèrent à Ptolémaïs, avec le dessein de retourner en Europe.

Le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, tomba malade et mourut lorsqu'il était sur le point de retourner dans son royaume. Le roi de Hongrie, après un séjour de trois mois en Palestine, crut avoir accompli son vœu et résolut tout à coup de retourner dans ses États. Le patriarche de Jérusalem accusa son inconstance et s'efforça de le retenir sous les drapeaux de la croisade ; comme André ne se rendait point aux prières du patriarche, celui-ci l'excommunia ; mais rien ne put ébranler la résolution du Hongrois, qui se contenta de laisser la moitié de ses troupes au roi de Jérusalem. Celui-ci, avec le duc d'Autriche, ainsi que les évêques de Munster et d'Utrecht, rétablit le château de Césarée ; les Templiers, avec les chevaliers Teutoniques, bâtirent, sur un promontoire voisin, une forteresse qu'on nomma depuis le Château des Pèlerins.

Après le départ du roi de Hongrie, qui s'arrêta longtemps en Arménie, on vit arriver à Ptolémaïs un grand nombre de croisés partis des ports de l'Italie, de la France, de la Hollande. Les croisés de la Frise, ceux de Cologne et des bords du Rhin, qui s'étaient arrêtés sur les côtes du Portugal, racontaient les prodigieuses victoires que, par la protection du Ciel, ils avaient remportées contre les Maures et les deux rois sarrasins qu'ils

avaient tués. Ce récit et l'arrivée de cette multitude guerrière ranimèrent le courage des croisés restés en Palestine sous les ordres de Léopold, duc d'Autriche ; avec un aussi puissant renfort on ne parla plus que de recommencer la guerre contre les musulmans. On résolut unanimement d'aller assiéger Damiette pour s'ouvrir la conquête de l'Égypte. Voici comment l'historien de la sixième croisade, qui s'y trouvait en personne, raconte le départ de cette expédition.

« Au mois de mai (1218), après l'Ascension, les vaisseaux étant préparés et armés, le roi de Jérusalem, le patriarche, les évêques de Nicosie, de Bethléhem et d'Acre, le duc d'Autriche, les trois ordres de chevaliers et une grande multitude de pèlerins sortirent du port d'Acre. Le rendez-vous était indiqué au Château des Pèlerins. Un vent du nord s'étant élevé, le roi, le duc et les grands-maîtres y arrivèrent ; mais le reste de la flotte, voguant à pleines voiles, les précéda, et, en trois jours, arriva au port de Damiette. Les chefs, qui s'étaient un peu arrêtés au Château des Pèlerins, ne purent y aborder que le sixième jour. Plusieurs croisés, qui n'étaient pas prêts ou qui différèrent de partir, restèrent à Acre ; d'autres, repoussés par les vents, furent trois ou quatre semaines en mer. L'archevêque de Reims et l'évêque de Limoges, à qui leur grand âge ne permit pas d'aller en Égypte, moururent l'un à Acre, l'autre en repassant la mer. Les croisés, débarqués à Damiette, choisirent pour chef le comte de Sarrebruck et prirent terre avant l'arrivée du roi, sans rencontrer de résistance. Ils campèrent entre le rivage de la mer et les bords du Nil, au grand étonnement de ceux qui vinrent après eux. Il y eut ensuite une éclipse de lune presque totale. Quoique pareil phénomène arrive assez souvent par des causes naturelles, quand la lune est dans son plein, cependant, comme notre Sauveur a dit : « Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, » nous regardâmes cette éclipse comme un présage de la défaite des Sarrasins, qui attribuent à cet astre une grande influence sur leurs destinées <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Eccard, t. 2.

Ainsi parle Olivier Scholastique, prêtre de Cologne. Il prêcha la croisade dans le Brabant et la Flandre et s'embarqua à Marseille avec un grand nombre de croisés. Il assista, l'an 1218, au siège et à la prise de Damiette, l'événement le plus remarquable de la sixième croisade. En 1223 Olivier fut nommé évêque de Paderborn, puis enfin cardinal ; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité, car il mourut presque aussitôt après, en 1227. Son ouvrage, qu'il composa en Égypte même, se divise en deux parties distinctes : histoire des rois de la Terre-Sainte et histoire de Damiette. Cette dernière est un récit exact et complet du siège de cette ville. Olivier assista à toutes les opérations ; il construisit et dirigea plusieurs des machines que les croisés y employèrent. Sous le simple rapport historique ce récit offre donc tout l'intérêt qui s'attache aux productions d'un témoin oculaire ; mais, ce qui ajoute encore à cet intérêt, c'est l'esprit de modestie qui caractérise l'auteur. Olivier rendit les plus grands services aux assiégeants, et jamais il ne parle de ce qu'il a fait. Cet esprit d'humilité chrétienne se retrouve généralement dans les vieux chroniqueurs.

Le siège de Damiette dura dix-sept mois, avec des alternatives de succès et de revers entre les chrétiens et les musulmans. Les croisés s'emparèrent d'abord, avec beaucoup de courage, d'une forte tour qui était au milieu du Nil ; mais ensuite ils s'abandonnèrent assez longtemps au repos. Plusieurs s'en retournèrent en Europe ; mais il en arrivait successivement d'autres d'Allemagne, de Pise, de Gênes, de Venise et de plusieurs provinces de France ; car le Pape Honorius, à la prière du roi de Jérusalem, du duc d'Autriche, du patriarche de Jérusalem et de l'archevêque de Nicosie, en Chypre, recommandait à tous les croisés de se diriger sur Damiette. Le jeune roi d'Angleterre, Henri III, y envoya les plus braves de ses chevaliers, pour accomplir son vœu et celui de son père.

Il y arriva aussi deux cardinaux, le cardinal Pélage, en qualité de légat, et le cardinal Pierre de Courçon, que le Pape, sur leur demande, avait donné aux croisés français, non en qualité de légat, mais pour leur prêcher

la parole de Dieu ; car il était éloquent. Pélage était impérieux et disputa le commandement de l'armée au roi de Jérusalem. Celui-ci dissimula ; mais, dans l'occasion, il ne laissa pas d'agir en maître. Pierre de Courçon mourut peu de temps après son arrivée. Le continuateur français de Guillaume de Tyr, en déplorant la mort de ce cardinal, qui s'était fait remarquer par sa modération, caractérise d'un seul mot la conduite de Pélage et les suites qu'elle devait avoir, en disant : « Alors mourut le cardinal Pierre, et Pélage vécut, dont ce fut grand dommage. »

Malek-Adhel, frère de Saladin, était mort dans l'intervalle ; sa mort avait mis la division parmi les musulmans. Les chrétiens auraient pu en profiter pour avancer leurs affaires ; ils se livrèrent à une funeste inaction jusqu'à ce qu'une armée musulmane vint les en tirer. Il y eut dès lors plusieurs combats et plusieurs assauts. Un jour les infidèles s'enfuirent précipitamment de leur camp ; les auteurs arabes l'attribuent à une conspiration, les auteurs chrétiens à un miracle. Toujours est-il que l'armée chrétienne s'empara du camp des musulmans, fit un immense butin et s'approcha des murailles de Damiette.

Cependant, quelques jours après, Malek-Kamel, le nouveau sultan, ayant rallié ses troupes dispersées, vit arriver son frère, le prince de Damas, avec toutes les forces de la Syrie. Ce dernier, avant de prendre le chemin de l'Égypte, avait fait plusieurs incursions sur le territoire de Ptolémaïs. Ensuite, craignant que les chrétiens ne profitassent de son absence pour s'emparer de Jérusalem et s'y fortifier, il fit démolir les remparts de la ville sainte. Les tours et les murailles que Saladin avait réparées furent abattues ; il ne resta debout que la tour de David. On détruisit aussi la forteresse du Tabor et toutes celles que les musulmans conservaient sur les côtes de la Palestine. La lutte recommença plus vivement que jamais sous les murs de Damiette.

Le printemps et l'été de 1219 s'étaient passés dans des combats continuels ; hormis une défaite, les croisés eurent habituellement l'avantage. Les musulmans avaient



perdu l'espoir de triompher d'un ennemi qui résistait à tous les fléaux de la guerre et du climat. Un grand nombre de pèlerins profitèrent du passage de septembre pour retourner en Europe; mais chaque jour il en arrivait d'autres. On annonçait l'arrivée prochaine de l'empereur d'Allemagne, qui avait pris la croix. Cette nouvelle soutenait le courage des chrétiens; les musulmans tremblaient d'avoir à combattre le plus puissant des monarques de l'Occident. Le sultan du Caire, au nom de tous les princes de sa famille, envoya des ambassadeurs au camp des croisés pour demander la paix. Il proposait d'abandonner aux Francs le royaume et la ville de Jérusalem, et ne se réservait que les places de Karak et de Montréal, pour lesquelles il offrait de payer un tribut. Comme on venait de démolir les remparts et les tours de la ville sainte, les musulmans s'engageaient à payer deux cent mille dinars pour les rebâtir; ils promettaient encore de rendre tous les prisonniers faits sur les chrétiens depuis la mort de Saladin.

Plusieurs d'entre les croisés trouvaient ces offres raisonnables; mais elles ne contentaient pas ceux qui connaissaient les artifices des infidèles, principalement les Templiers, les Hospitaliers et les chevaliers Teutoniques, le légat Pélage, le patriarche de Jérusalem, les évêques et tout le clergé. Ils disaient que, sous prétexte de cette paix qui n'était qu'une feinte, les infidèles voulaient dissiper l'armée des chrétiens, après quoi ils reprendraient Jérusalem et tout ce qu'ils auraient cédé. Toutefois les offres du sultan produisirent, suivant son intention, de la discorde parmi les chrétiens qui assiégeaient Damiette; c'est pourquoi le légat Pélage résolut d'emporter brusquement la ville, réduite à l'extrémité par la famine et les maladies.

Dans les premiers jours de novembre 1219, tout étant prêt pour un dernier assaut, des hérauts d'armes parcoururent le camp et répétèrent ces paroles: « Au nom du Seigneur et de la Vierge nous allons attaquer Damiette; avec le secours de Dieu nous la prendrons. » Tous les croisés répondirent: « Que la volonté de Dieu soit faite! » Le lé-

gat traversa les rangs en promettant la victoire aux pèlerins. On préparait les échelles; chaque soldat apprêtait ses armes. C'était le 4 novembre. Pélage avait résolu de profiter des ténèbres de la nuit pour une entreprise décisive. Quand la nuit fut avancée on donna le signal. Un violent orage grondait, on n'entendait aucun bruit sur les remparts ni dans la ville; les croisés montèrent en silence sur les remparts et tuèrent quelques musulmans qu'ils y rencontrèrent. Maîtres d'une tour, ils appelèrent à leur aide les guerriers qui les suivaient, et, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils chantèrent à haute voix: *Kyrie, eleison!* L'armée, rangée en bataille au pied des remparts, répondit par ces mots: *Gloria in excelsis Deo.* Le légat, qui commandait l'attaque, se mit aussitôt à entonner le cantique de la victoire: *Te Deum laudamus.* Les chevaliers, les Templiers, tous les croisés accoururent. Deux portes de la ville, brisées à coups de hache et consumées par le feu, laissèrent un libre passage à la multitude des assiégeants. « Ainsi, dit un vieil historien, Damiette fut prise par la grâce de Dieu. »

Au lever du jour les soldats de la croix, l'épée nue à la main, se disposaient à poursuivre les infidèles dans leurs derniers retranchements; mais, lorsqu'ils pénétrèrent dans les rues, une odeur infecte empoisonne l'air qu'ils respirent; un affreux spectacle les fait reculer d'horreur. Les places publiques, les maisons, les mosquées, toute la ville était remplie de cadavres; la vieillesse, l'enfance, l'âge mûr, tout avait péri dans les calamités du siège. Damiette comptait, à l'arrivée des croisés, soixante-dix mille habitants; il n'en restait que trois mille des plus robustes, qui étaient près d'expirer et se traînaient comme de pâles ombres au milieu des tombeaux et des ruines. Les croisés furent touchés de compassion.

« Enfin, conclut Olivier Scholastique, le 5 novembre, le Sauveur du monde régnant sur la terre et le cardinal Pélage remplissant les fonctions de légat du Saint-Siège, la ville de Damiette fut conquise par notre activité et notre vigilance, sans capitulation, sans résistance, sans pillage ni désordre. Le sultan

de Babylone, couvert de confusion, brûla son camp et prit la fuite. »

Tous les musulmans qui avaient assez de force pour travailler reçurent la liberté et du pain et furent employés à nettoyer la ville. Le légat y entra processionnellement avec le patriarche de Jérusalem et tout le clergé de Ptolémaïs, le jour de la Purification, 2 février 1220, et y célébra l'office dans une grande mosquée transformée en église et dédiée à la sainte Vierge, où il érigea un siège archiépiscopal. Il établit dans la ville plusieurs autres églises et en bannit l'exercice de la religion mahométane. On vendit un grand nombre de captifs; mais l'historien Jacques de Vitri, évêque d'Acre ou de Ptolémaïs, depuis cardinal, fit, avec beaucoup de peine et à grands frais, réserver les enfants pour les baptiser. Plus de cinq cents de ces petites créatures moururent incontinent après. Jacques de Vitri en retint quelques-uns; il en donna d'autres à ses amis pour les élever et les instruire dans les saintes lettres et la piété. Le légat Pélage, du consentement des pèlerins, donna la seigneurie de la ville et ses dépendances au roi de Jérusalem, en augmentation de son royaume.

Pendant le siège de Damiette on porta des plaintes au Pape Honorius contre le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, et contre les Templiers et les Hospitaliers, que l'on accusait de détourner à leur profit les grandes sommes que l'on envoyait d'Europe pour les frais de la croisade; mais le patriarche, le légat, le duc d'Autriche et les autres seigneurs écrivirent au Pape que c'était une calomnie, et qu'au contraire le roi et les chevaliers des deux ordres avaient épuisé leurs trésors pour fournir à la dépense du siège de Damiette. C'est pourquoi le Pape ordonna au légat et au patriarche de publier leur innocence, et écrivit aux évêques de France, d'Angleterre et de Sicile, qu'ils dissipassent cette calomnie. Au reste le roi de Hongrie rendit, vers ce même temps, un témoignage avantageux aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dans une donation faite à leur profit, où il parle ainsi : « Étant logé chez eux, j'y ai vu nourrir chaque jour une multitude innombrable de pauvres, les

malades couchés dans des lits et traités avec soin, les morts enterrés avec la décence convenable. En un mot, les chevaliers sont occupés tantôt à la contemplation, comme Marie, tantôt à l'action, comme Marthe, et surtout à combattre les ennemis de la croix<sup>1</sup>. » C'est ce qui attira dès lors à ces chevaliers tant de bienfaits par toute la chrétienté.

Tandis que ces trois ordres de chevalerie religieuse et militaire, soutenus des guerriers chrétiens de toute nation, défendaient la chrétienté par le glaive matériel, au midi, au nord et en Orient, deux ordres de chevalerie purement religieuse et spirituelle s'organisaient dans l'Église pour défendre, étendre, régénérer, sanctifier la chrétienté au dedans et au dehors par le glaive spirituel de la parole, de la doctrine, du bon exemple, sans verser d'autre sang que le leur. Nous voulons parler des ordres de Saint-Dominique et de Saint-François d'Assise.

Suivant le conseil du Pape Innocent III saint Dominique retourna de Rome à Toulouse pour choisir, avec ses compagnons, une des règles anciennement approuvées. Dans l'intervalle Dieu avait multiplié son petit troupeau; au lieu de six disciples, qu'il avait laissés à Toulouse, il en retrouva quinze ou seize. Il les réunit au monastère de Notre-Dame-de-Prouille pour y délibérer, conformément aux ordres du Pape, sur le choix d'une règle. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au printemps de l'année 1216, leur communauté n'avait eu qu'une forme provisoire et indéterminée, Dominique s'étant plus occupé d'agir que d'écrire. Le nouvel ordre étant destiné principalement aux fonctions de prédicateurs et d'apôtres, il lui fallait une règle qui facilitât ce ministère. Dominique, avec ses compagnons, choisit celle de saint Augustin. La raison en est facile à comprendre.

La règle du grand évêque d'Hippone n'est qu'un simple exposé des devoirs fondamentaux de la vie religieuse. Aucune forme de gouvernement n'y était tracée; aucune observance n'y était prescrite, sauf la communauté des biens, la prière, la frugalité, la

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1218, etc.



vigilance des frères sur leurs sens, la correction mutuelle de leurs défauts, l'obéissance au supérieur du monastère, et pardessus tout la charité. Cette règle générale convenait donc bien à un ordre apostolique.

Quant aux observances proprement monastiques, Dominique et ses compagnons les reçurent, mais avec les modifications nécessaires à la fin de leur institut. La première et la plus générale fut celle-ci : « Que chaque prélat ait, dans son couvent, la puissance de dispenser les frères des assujettissements communs lorsqu'il le jugera utile, surtout dans les choses qui entraveraient l'étude ou la prédication, ou le bien des âmes, notre ordre ayant été spécialement et dès l'origine institué pour la prédication et le salut des âmes, et tous nos efforts devant tendre sans cesse à l'avantage spirituel du prochain<sup>1</sup>. » C'est pourquoi il fut statué que l'office divin se dirait dans l'église, brièvement et succinctement, pour ne pas diminuer la dévotion des frères ni empêcher l'étude; que les frères en voyage seraient exempts des jeûnes réguliers, si ce n'est pendant l'Avent, à certaines vigiles et le vendredi de chaque semaine; qu'ils pouvaient manger de la chair hors des couvents de l'ordre; que le silence ne serait point absolu; que la communication avec les étrangers serait permise, même dans l'intérieur des couvents, à l'exception des femmes; qu'un certain nombre d'étudiants seraient envoyés aux plus fameuses universités; qu'on recevrait des grades scientifiques; qu'on tiendrait des écoles; toutes constitutions qui, sans détruire dans le Frère prêcheur l'homme monastique, l'élevaient au rang d'homme apostolique.

Sous le rapport administratif chaque couvent devait être gouverné par un prieur conventuel; chaque province, composée d'un certain nombre de couvents, par un prieur provincial; l'ordre tout entier, par un chef unique, qui eut depuis le nom de maître général. L'autorité, descendue d'en haut et se rattachant au trône même du souverain Pontife, devait affermir tous les degrés de cette

hiérarchie, pendant que l'élection, remontant du bas au faite, maintiendrait, entre l'obéissance et le commandement, l'esprit de fraternité. Un double signe brillerait ainsi sur le front de tout dépositaire du pouvoir : le choix des frères et la confirmation du pouvoir supérieur. Au couvent appartenait l'élection de son prieur; à la province, représentée par les prieurs et un député de chaque couvent, celle du provincial; à l'ordre entier, représenté par les provinciaux et deux députés de chaque province, celle du maître général; et, par une progression contraire, le maître général confirmerait le prieur de la province et celui-ci le prieur du couvent. Toutes ces fonctions étaient temporaires, excepté la suprême, afin que la providence de la stabilité s'unît à l'émulation du changement. Des chapitres généraux, tenus à des intervalles rapprochés, devaient contre-balancer le pouvoir du maître général, et des chapitres provinciaux celui du prieur provincial; un conseil était donné au prieur conventuel pour l'assister dans les devoirs les plus importants de sa charge.

L'expérience a prouvé la sagesse de ce mode de gouvernement; par lui l'ordre des Frères prêcheurs a librement accompli ses destinées, aussi bien préservé de la licence que de l'oppression. Un respect sincère de l'autorité s'y allie à quelque chose de franc et de naturel qui révèle dès la première vue le chrétien affranchi de la crainte par l'amour. La plupart des ordres religieux ont subi des réformes qui les ont partagés en divers rameaux; celui de Frères prêcheurs a traversé, toujours un, les vicissitudes de six siècles d'existence. Il a poussé dans tout l'univers ses branches vigoureuses, sans qu'une seule se soit jamais séparée du tronc qui l'avait nourrie.

Cependant Foulque, évêque de Toulouse, donna au nouvel ordre trois églises en une seule fois : l'une à Toulouse, sous l'invocation de saint Romain, martyr; l'autre à Pamiers; la troisième située entre Sorèze et Puylaurens, et connue sous le nom de Notre-Dame de Lescure. Chacune de ces églises était destinée à recevoir un couvent de Frères prêcheurs; mais la dernière n'en pos-

<sup>1</sup> *Constit., prolog., n. 2.*

séda jamais, et celle de Pamiers n'en eut que très-tard, en 1269.

A la mort d'Innocent III Dominique put craindre que le nouveau Pape ne fût point aussi favorablement disposé à son égard; il eut lieu de se détromper dans le voyage qu'il fit aussitôt à Rome. Honorius III, malgré les embarras d'une récente administration, lui accorda promptement ce qu'il demandait. Le 22 décembre de l'an 1216 son ordre fut solennellement confirmé par deux bulles. Dans l'une, signée de dix-huit cardinaux, Honorius reçoit, sous la protection de saint Pierre et sous la sienne, l'église de Saint-Romain de Toulouse; il statue que l'ordre canonique établi dans cette église, selon Dieu et la règle de saint Augustin, y soit perpétuellement et inviolablement observé; que les biens justement acquis à cette église, ou qui pourraient lui survenir, demeurent fermes et intacts entre les mains de Dominique et de ses compagnons, ainsi que de leurs successeurs. Il exempte les nouveaux religieux du paiement de certaines dîmes; il défend qu'on impose à leur église des charges nouvelles et inusitées. Si un interdit général était fulminé, ils pourront célébrer l'office divin à voix basse, sans cloches et les portes closes. « Pour le chrême, l'huile sainte, la consécration des autels ou des basiliques, l'ordination de vos clercs, vous les recevrez de l'évêque diocésain, si toutefois il est catholique, dans la grâce et la communion du Saint-Siège, et qu'il consente à vous les donner sans conditions injustes; dans le cas contraire vous vous adresserez à tel évêque catholique qu'il vous plaira de choisir, pourvu qu'il soit en grâce et communion avec le Saint-Siège, et il satisfera à vos demandes en vertu de notre autorité. » Parmi plusieurs autres articles le Pape défend aux nouveaux religieux de quitter leur ordre pour entrer dans un autre, à moins que celui-ci ne soit plus sévère.

La seconde bulle, très-courte, est ainsi conçue : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au cher fils Dominique, prieur de Saint-Romain de Toulouse, et à vos frères qui ont fait ou feront profession de la vie régulière, salut et bénédiction apos-

tolique. Considérant que les frères de votre ordre seront les champions de la foi et les vraies lumières du monde, nous confirmons votre ordre avec toutes ses terres et possessions présentes et à venir, et nous prenons sous notre gouvernement et protection l'ordre lui-même avec tous ses biens et tous ses droits <sup>1</sup>. »

Un mois après, le 26 janvier 1217, le même Pape dicta les lettres suivantes : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers fils le prieur et les frères de Saint-Romain, prédicateurs dans le pays de Toulouse, salut et bénédiction apostolique. Nous rendons de dignes actions de grâces au Dispensateur de tous les dons pour celui qu'il vous a fait, et dans lequel nous espérons vous voir persévérer jusqu'à la fin. Dévorés au dedans du feu de la charité, vous répandez au dehors un parfum céleste qui réjouit les cœurs sains et rétablit ceux qui sont malades. Vous leur présentez, en habiles médecins, des mandragores spirituelles qui les préservent de la stérilité, c'est-à-dire la semence de la parole de Dieu échauffée par une salutaire éloquence. Serviteurs fidèles, le talent qui vous a été confié fructifie dans vos mains et vous le restituez au Seigneur avec surabondance. Athlètes invincibles du Christ, vous portez le bouclier de la foi et le casque du salut sans crainte de ceux qui peuvent tuer le corps, employant avec magnanimité contre les ennemis de la foi cette parole de Dieu qui va plus loin que le glaive le plus aigu, et haïssant vos âmes en ce monde pour les retrouver dans la vie éternelle.

« Mais, parce que c'est la fin et non le combat qui couronne, et que la persévérance seule recueille le fruit de toutes les vertus, nous prions et exhortons sérieusement votre charité, par ces lettres apostoliques, et pour la rémission de vos péchés, à vous fortifier de plus en plus dans le Seigneur, à répandre l'Évangile à temps et à contre-temps, à accomplir enfin pleinement le devoir d'évangélistes. Si vous souffrez pour cette cause quelques tribulations, non-seulement sup-

<sup>1</sup> *Bullaire des Frères précheurs.*



portez-les avec égalité d'âme, mais réjouissez-vous et triomphez avec l'Apôtre d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus ; car ces légères et courtes afflictions sont en travail d'un poids immense de gloire, à quoi ne sont pas comparables les maux de ce temps. Nous vous demandons aussi, nous qui vous tenons sur notre sein comme des fils plus particulièrement aimés, d'intercéder pour nous auprès de Dieu par le sacrifice de vos prières, afin que peut-être il accorde à vos suffrages ce que nous n'obtiendrons pas par nos propres mérites <sup>1</sup>. »

Dans ces trois bulles on peut remarquer une espèce de gradation. Dans la grande, délibérée en commun et signée par les cardinaux, il n'est question en aucune manière du but de l'ordre ; on le désigne simplement comme un *ordre canonique sous la règle de saint Augustin*. La seconde bulle est plus claire dans sa brièveté ; elle appelle les enfants de Dominique des *champions de la foi* et de *vraies lumières du monde*. Enfin le troisième diplôme les qualifie ouvertement de *prédicateurs* ou *prêcheurs*, les loue, pour le passé, de leurs travaux apostoliques, et les y encourage pour l'avenir.

Avant de partir de Rome Dominique commença d'y exercer, pendant le carême, le ministère apostolique qui venait de lui être confié ; son succès fut très-grand,

Il expliqua, dans le palais même du Pape, d'une manière suivie, les Épîtres de saint Paul, en présence d'un nombreux auditoire. Une création mémorable attesta le fruit de son enseignement. Le Pape, jaloux que ce ne fût pas un avantage passager pour le peuple romain, ni pour les gens de sa cour auxquels il avait été principalement destiné, l'érigea en un office perpétuel dont le titulaire devait s'appeler *maître du sacré palais*. Dominique fut revêtu le premier de cette charge, que ses descendants ont remplie avec honneur jusqu'à nos jours. Le temps en a beaucoup accru les droits et les devoirs ; de prédicateur et de docteur tenant au Vatican une école spirituelle, le maître du sacré palais est devenu le théologien du Pape, le censeur

universel des livres qui s'impriment ou s'introduisent à Rome, le seul qui ait puissance d'élever au doctorat dans l'université romaine, l'électeur de ceux qui prêchent devant le Saint-Père dans les solennités, fonctions relevées encore par un grand nombre de privilèges honorables, et dont l'héritage s'est justement et inviolablement transmis d'un fils de Dominique à un autre de ses fils.

Rome, cependant, ne suffisait point au zèle de Dominique ; il songeait à la conversion des païens qui sont en Perse et dans les contrées du Nord ; il souhaitait d'y achever sa course et de mettre à son apostolat le sceau du martyre. Une vision l'encouragea dans ses pieux desseins. Un jour qu'il priait à Saint-Pierre pour la conservation et la dilataction de son ordre, il eut un ravissement. Les deux apôtres Pierre et Paul lui apparurent, Pierre lui présentant un bâton, Paul un livre ; et il entendit une voix qui lui disait : « Va et prêche, car c'est pour cela que tu es élu <sup>1</sup>. » Et en même temps il voyait ses disciples se répandant deux à deux par tout le monde pour l'évangéliser. Depuis ce jour il porta constamment avec lui les Épîtres de saint Paul et l'Évangile de saint Matthieu, et, soit qu'il fût en voyage, soit qu'il habitât la ville, il ne marchait qu'un bâton à la main.

Dominique, parti de Rome après les fêtes de Pâques de l'an 1217, ne tarda pas d'être réuni à ses frères ; ils étaient alors au nombre de seize, savoir, huit Français, sept Espagnols et un Anglais. Si la joie fut grande à l'arrivée du père de famille, l'étonnement ne fut pas moindre lorsqu'on sut la résolution qu'il avait apportée de disperser immédiatement son troupeau. Tout le monde s'était persuadé qu'il le retiendrait longtemps dans la sainte et studieuse obscurité du cloître. Quelle apparence de rompre l'unité d'un corps déjà si faible, et qu'attendre de quelques hommes épars sur les chemins de l'Europe avant même que le renom du nouvel ordre les eût précédés ? L'archevêque de Narbonne, l'évêque de Toulouse, le comte de Montfort, tous ceux qui s'intéressaient à l'œuvre naissante conjuraient Dominique de ne

<sup>1</sup> Bullaire, etc. Lacordaire. *Vie de S. Dom.*, c. 9.

<sup>1</sup> Le B. Humbert, *Vie de S. Dom.*, n. 26.

point en exposer le succès par une ambition prématurée du bien ; mais lui, tranquille et inébranlable dans son dessein, leur répondait : « Mes seigneurs et mes pères, ne vous opposez point à moi, car je sais bien ce que je fais. » Il songeait à la vision de la basilique de Saint-Pierre et entendait à son oreille le mot des deux apôtres : *Va et prêche*. Un autre avertissement lui avait été donné sur la ruine prochaine du comte de Montfort ; il voyait en songe un grand arbre qui couvrait la terre de ses rameaux et abritait les oiseaux du ciel, lorsqu'un coup imprévu, le faisant tomber, dissipa tout ce qui s'était confié à l'asile de son ombre. Enfin il pensait que l'apôtre se forme plutôt dans l'action que dans la contemplation, et que le plus sûr moyen de recruter son ordre était de le planter hardiment au centre des agitations de l'esprit humain. Il donna lui-même à ses disciples cette raison mémorable sous une figure aussi ingénieuse que solide. « Le grain, dit-il, fructifie quand on le sème ; il se corrompt lorsqu'on le tient entassé. »

Trois villes gouvernaient alors l'Europe, Rome, Paris et Bologne : Rome par son Pontife, Paris et Bologne par leurs universités, qui étaient le rendez-vous de la jeunesse de toutes les nations. Ce fut ces trois villes que Dominique choisit pour être les capitales de son ordre et en recevoir des essaims ; mais il ne pouvait non plus oublier sa patrie, bien qu'elle ne fût point encore tout à fait entrée dans le mouvement général de l'Europe, ni abandonner le Languedoc, qui avait eu les prémices de ses travaux. On voit donc quelle tâche il se proposait d'accomplir à la fois et avec quels éléments. Seize hommes lui paraissaient suffire pour conserver Prouille et Toulouse, pour occuper Rome, Paris, Bologne et l'Espagne. Encore ne bornait-il pas là ses projets ; il aspirait, comme nous l'avons vu, à évangéliser les infidèles d'outremer, et déjà il laissait croître sa barbe à la manière des Orientaux, afin d'être prêt au premier vent favorable. Par un effet de la même prévoyance il souhaitait que ses frères élussent canoniquement l'un d'entre eux pour tenir sa place à son départ. Tout étant ainsi réglé dans sa pensée, et, après avoir

goûté quelque temps le bonheur de vivre en commun avec tous les siens, il les convoqua au monastère de Prouille pour le jour prochain de l'Assomption.

Ce jour-là une nombreuse multitude d'hommes se pressait aux portes de l'église de Prouille ; l'antique dévotion du lieu en avait attiré une partie ; d'autres y avaient été conduits par la curiosité ; l'affection et le dévouement avaient amené des évêques, des chevaliers et le comte de Montfort. Dominique offrit le saint Sacrifice à cet autel si souvent témoin de ses larmes secrètes ; il reçut les vœux solennels de ses frères, qui, jusquelà, n'étaient liés que par la constance de leur cœur, ou qui du moins n'avaient fait que des vœux simples, et à la fin du discours qu'il leur adressait, se tournant vers le peuple, il lui parla en ces termes : « Depuis bien des années je vous exhorte inutilement avec douceur, en vous prêchant, en priant et en pleurant ; mais, selon le proverbe de mon pays, là où la bénédiction ne peut rien, le bâton peut quelque chose. Voilà que nous exciterons contre vous les princes et les prélats, qui, hélas ! armeront contre cette terre les nations et les royaumes, et beaucoup périront par le glaive ; les terres seront ravagées, les murs renversés, et vous tous, ô douleur ! ils vous réduiront en servitude. Ainsi pourra le bâton où n'ont rien pu la bénédiction et la douceur<sup>1</sup>. »

Ces adieux de Dominique à la terre ingrate qu'il avait arrosée douze ans de ses sueurs semblent un testament spécial contre ceux qui devaient un jour profaner sa mémoire ; ils fixent à jamais le caractère de son apostolat, dont toute la puissance avait été dans la douceur, la prédication, la prière et les larmes. La menace prophétique qui y est contenue rappelle cette lamentation de Jésus-Christ sur Jérusalem : « Ah ! si tu avais connu, toi aussi, et même en ce jour qui est encore le tien, ce qui peut te donner la paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Des jours viendront sur toi où tes ennemis t'entoureront de fossés, et te cein-

<sup>1</sup> Manuscrit de Prouille, dans les monuments du couvent de Toulouse, par le P. Percin, p. 20, n. 47. Lacordaire, *Vie de S. Dom.*



dront, et te presseront de toutes parts; et ils te coucheront par terre, toi et les enfants qui sont en toi, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'auras pas connu le temps où le Seigneur te visitait <sup>1</sup>. »

Dominique ne dit point qu'il excitera personnellement les princes et les prélats; mais, ne séparant point sa personne de la chrétienté tout entière, il dit, sous une forme qui n'implique qu'une solidarité générale : « Voilà que nous exciterons contre vous les princes et les prélats ! » Pour lui, étranger à tout ce qui s'est fait dans l'ordre de la guerre et de la justice, gémissant sur les malheurs à venir, il s'en va pur de sang; il quitte la France, et avec elle le théâtre des affaires et des batailles; il va, le bâton à la main et par des conquêtes pacifiques, fonder des couvents en Italie, en France et en Espagne.

La cérémonie publique terminée, Dominique déclare à ses frères ses intentions sur chacun d'eux. Guillaume Claret et Noël de Prouille devaient rester au monastère de Notre-Dame-de-Prouille; Thomas et Pierre Cellani, à Saint-Romain de Toulouse. Il avait destiné pour l'Espagne Dominique de Ségovie, Suéro Gomez, Michel de Uzéro et Pierre de Madrid. Paris avait trois Français : Matthieu de France, Bertrand de Garrigue et Odéric de Normandie; trois Espagnols : le bienheureux Mannès, Michel de Fabra et Jean de Navarre, et, de plus, l'Anglais Laurent. Dominique s'était réservé le seul Étienne de Metz pour la fondation des couvents de Rome et de Bologne. Les frères, avant de se séparer, élurent Matthieu de France pour abbé, c'est-à-dire pour supérieur général de l'ordre, sous l'autorité suprême de Dominique. Ce titre, qui emportait avec lui quelque chose de magnifique, à cause du grand état où s'étaient élevés les chefs des anciennes religions, ne fut décerné que cette fois et s'éteignit pour jamais dans la personne de Matthieu de France. On convint de donner le nom plus humble de *maître* à celui qui serait appelé au gouvernement général des Frères prêcheurs.

Saint Dominique, étant arrivé à Rome avec Étienne de Metz, demanda au Pape Honorius, pour y fonder un couvent, l'ancienne église dédiée à Sixte II, Pape et martyr, auprès de laquelle était un cloître non achevé. Le cloître et l'église étaient inoccupés. Honorius III lui en fit la concession verbale. En trois ans et quatre mois Dominique y eut assemblé jusqu'à cent religieux.

Il fallut d'abord achever le monastère. Pendant qu'on y travaillait Dominique reprit le cours de ses prédications dans les églises et de son enseignement au palais du Pape. Sa parole lui créait chaque jour quelque nouveau disciple, dont il peuplait la partie habitable du couvent; sorti le matin avec son bâton, il revenait le soir avec sa proie, et l'édifice spirituel de Saint-Sixte s'avancait de concert avec l'édifice matériel. Le démon, jaloux de si heureux progrès, voulut en troubler la joie. Un jour que les frères avaient conduit un architecte sous une voûte qu'il était question d'abattre ou de réparer, la voûte s'écroula et ensevelit l'ouvrier sous ses ruines. Une grande désolation s'empare des frères assemblés autour des débris qui couvrent le corps du malheureux; ils gémissent sur l'état incertain où son âme aura été surprise, sur les bruits défavorables qui vont courir parmi le peuple, et la consternation les rend longtemps incapables de conseil. Cependant Dominique arrive; il fait retirer le corps du monceau de pierres où il était caché et brisé; on le lui apporte; il prie Celui qui a promis de ne rien refuser à la foi, et la vie, obéissant à sa prière, ranime les restes sanglants qui gisaient devant lui.

Une autre fois le procureur du couvent, Jacques de Melle, était tombé si gravement malade qu'on lui avait apporté les derniers sacrements. Les frères attendaient autour de son lit, protégeant de leurs prières la sortie de son âme et tristes de perdre un homme qui leur était alors tout à fait nécessaire, parce que nul d'entre eux n'était aussi connu que lui à Rome. Dominique, qui voyait la peine de ses enfants, ordonne que tout le monde quitte la chambre; il ferme la porte, et, seul avec le malade, il se répand en une si fervente prière qu'elle retient la vie sur les lèvres.

<sup>1</sup> Luc, 19, 42-44.

vres du mourant. Il appelle ensuite les frères et le leur rend saint et sauf.

L'office de procureur dont était investi Jacques de Melle consistait à pourvoir, avec l'aide de la Providence, aux nécessités de Saint-Sixte; car le couvent n'avait aucun revenu. On y vivait d'aumônes quotidiennes recueillies de rues en rues par les frères. Un matin Jacques de Melle vint prévenir Dominique qu'il n'y avait rien à la maison pour dîner, si ce n'est deux ou trois pains. A cette nouvelle Dominique parut ravi; il ordonna au procureur de partager le peu qu'il y avait en quarante portions, selon le nombre des religieux, et de faire sonner le repas à l'heure accoutumée. En entrant au réfectoire chacun trouva à sa place une bouchée de pain; on récita les prières de la bénédiction avec encore plus de joie que de coutume, et l'on s'assit. Dominique était à la table priorale, les yeux du cœur levés vers Dieu. Après un moment d'attente deux jeunes hommes vêtus de blanc parurent au réfectoire, et, s'avancant jusqu'à la table où était Dominique, y déposèrent des pains qu'ils avaient apportés dans leurs manteaux.

Le même miracle se renouvela plus tard avec des circonstances qu'il faut entendre de la bouche même des contemporains. « Lorsque les frères habitaient encore auprès de l'église de Saint-Sixte et étaient au nombre de cent, un certain jour le bienheureux Dominique commanda à frère Jean de Calabre et à frère Albert le Romain d'aller par la ville chercher des aumônes; mais ils s'y employèrent inutilement depuis le matin jusqu'à la troisième heure du jour. Ils revenaient donc à la maison, et déjà ils atteignaient l'église de Sainte-Anastasie, quand une femme qui avait une grande dévotion à l'ordre les rencontra, et, voyant qu'ils ne rapportaient rien, leur donna un pain. Je ne veux pas, leur dit-elle, que vous retourniez tout à fait à vide. Un peu plus loin ils furent accostés par un homme qui leur demanda instamment la charité; ils s'excusèrent de lui donner, parce qu'ils n'avaient rien pour eux-mêmes; mais, l'homme insistant toujours davantage, ils se dirent l'un à l'autre : « Que ferons-nous d'un pain? Donnez-le-lui pour l'amour de Dieu. » Ils lui

donnèrent donc le pain, et aussitôt ils le perdirent de vue.

« Or, comme ils rentraient au couvent, le pieux père, à qui le Saint-Esprit avait déjà révélé tout ce qui s'était passé, vint à leur rencontre et leur dit d'un air joyeux : « Enfants, vous n'avez rien? — Non, père, » répondirent-ils. Et ils lui racontèrent ce qui était arrivé et comment ils avaient donné le pain au pauvre. Il leur dit : « C'était un ange du Seigneur; le Seigneur saura bien nourrir les siens; allons prier. » Là-dessus il entra dans l'église, et, en étant sorti au bout de peu de temps, il dit aux frères d'appeler la communauté au réfectoire. Ceux-ci lui répondirent : « Mais, père saint, comment voulez-vous que nous les appelions puisqu'il n'y a rien à leur servir? » Et ils tardaient exprès d'accomplir l'ordre qui leur avait été donné. C'est pourquoi le bienheureux père fit venir frère Roger, le cellerier, et lui commanda de rassembler les frères pour le dîner, parce que le Seigneur pourvoirait à leurs besoins. On couvrit donc les tables; on posa les coupes, et, à un signal donné, tout le couvent entra au réfectoire. Le bienheureux père prononça la bénédiction, et, tout le monde s'étant assis, frère Henri le Romain commença la lecture.

« Cependant le bienheureux Dominique pria, les mains jointes sur la table; et voilà que tout à coup, selon qu'il l'avait promis par l'inspiration de l'Esprit-Saint, deux beaux jeunes hommes, ministres de la divine Providence, apparurent au milieu du réfectoire, portant des pains dans des nappes blanches qui leur pendaient de l'épaule devant et derrière. Ils commencèrent la distribution par les rangs inférieurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et mirent devant chaque frère un pain entier d'une beauté admirable. Puis, lorsqu'ils furent parvenus jusqu'au bienheureux Dominique et qu'ils eurent mis semblablement devant lui un pain entier, ils inclinèrent la tête et disparurent, sans qu'on ait jamais su jusqu'aujourd'hui où ils allaient ni d'où ils venaient.

« Le bienheureux Dominique dit aux frères : « Mes frères, mangez le pain que le Seigneur vous a envoyé. » Il dit ensuite aux frères



res servants de verser du vin ; mais ceux-ci répondirent : « Père saint, il n'y en a pas. » Alors le bienheureux Dominique, plein de l'esprit de prophétie, leur dit : « Allez au muid, et versez aux frères le vin que le Seigneur leur a envoyé. » Ils y allèrent en effet et trouvèrent le muid plein jusqu'au bord d'un vin excellent qu'ils s'empressèrent d'apporter. Et le bienheureux Dominique dit : « Buvez, mes frères, du vin que le Seigneur vous a envoyé. » Ils mangèrent donc et burent tant qu'il leur plut ce jour-là, le lendemain et le surlendemain ; mais, après le troisième jour, il fit donner aux pauvres tout ce qui restait du pain et du vin, et ne voulut pas qu'on en conservât davantage à la maison. Pendant ces trois jours personne n'était allé demander l'aumône, parce que le Seigneur avait envoyé du pain et du vin en abondance. Le bienheureux père fit ensuite un très-beau sermon aux frères pour les avertir de ne jamais se défier de la divine Providence, même dans la plus grande pénurie.

« Frère Tancrède, prieur du couvent, frère Odon le Romain, frère Henri, du même lieu, frère Laurent d'Angleterre, frère Gaudion et frère Jean le Romain, et plusieurs autres, étaient présents à ce miracle, qu'ils racontèrent à la sœur Cécile et aux autres sœurs qui demeuraient encore au monastère de Sainte-Marie, au delà du Tibre ; ils leur apportèrent même de ce pain et de ce vin, et elles le conservèrent longtemps comme des reliques. Or le frère Albert, que le bienheureux Dominique avait envoyé quêter avec un compagnon, fut l'un des deux frères dont le bienheureux Dominique prédit la mort à Rome. L'autre était le frère Grégoire, homme d'une grande beauté et d'une grâce parfaite. Frère Grégoire fut le premier à s'en retourner au Seigneur, après avoir reçu pieusement les sacrements. Le troisième jour d'après, frère Albert, après avoir aussi reçu pieusement les sacrements, s'en alla de cette prison ténébreuse au palais du ciel<sup>1</sup>. »

Ce récit ingénu nous fait pénétrer dans l'intérieur de la famille de Saint-Sixte et nous transporte, mieux que toutes les descriptions,

aux temps primitifs de l'ordre. On y voit comment s'élevaient sans or ni argent de nombreux monastères, comment la foi suppléait à la fortune, et quelle exquise simplicité était en ces hommes dont plusieurs avaient habité des palais. Frère Tancrède, le prieur de Saint-Sixte, était un chevalier de grande naissance, attaché à la cour de l'empereur Frédéric II. Il se trouvait à Bologne au commencement de l'année 1218, lorsque Dominique y envoya quelques frères, ainsi que nous le verrons, et un jour, sans qu'il sût pourquoi, il se prit à considérer le danger que courait son salut éternel. Troublé de cette pensée subite il adressa une prière à la sainte Vierge. La nuit suivante la sainte Vierge lui apparut en songe et lui dit : « Entre dans mon ordre. » Il s'éveilla et se rendormit. Dans ce second sommeil il vit deux hommes en habit de Frères prêcheurs, et l'un d'eux, qui était un vieillard, lui disait : « Tu demandes à la sainte Vierge de te diriger dans la voie du salut ! Viens à nous, et tu seras sauvé. » Tancrède, qui ne connaissait point encore l'habit de l'ordre, crut que c'était une illusion. Il se leva le matin et pria son hôte de le conduire à une église pour y entendre la messe. L'hôte le conduisit à une petite église appelée Sainte-Marie-de-Mascarella, qui venait tout récemment d'être donnée aux Frères prêcheurs. A peine y fut-il entré qu'il rencontra deux frères dans l'un desquels il reconnut le vieillard qu'il avait vu en songe. Ayant donc mis ordre à ses affaires, il prit l'habit et vint rejoindre Dominique à Rome.

Cependant Honorius III avait repris le dessein de son prédécesseur de réunir dans un seul monastère, sous une même règle, les religieuses éparses en divers couvents de Rome ; c'est même à cela que l'église et le monastère de Saint-Sixte étaient destinés d'abord. Honorius fit part de son projet à Dominique, comme à l'homme qui pouvait le mieux conduire à sa fin cette œuvre difficile. Dominique accepta d'autant plus volontiers la proposition du Pape que c'était un moyen de restituer Saint-Sixte à sa destination primitive, tout en y fondant une communauté de religieuses dominicaines sur le modèle de Notre-Dame-de-Prouille ; il demanda seule-

<sup>1</sup> *Relation de la sœur Cécile*, n. 3.

ment que des cardinaux lui fussent adjoints, pour couvrir sa faiblesse de leur autorité. Le Pape lui en désigna trois : Hugolin, évêque d'Ostie, Étienne de Fosse-Neuve, du titre des Saints-Apôtres, et Nicolas, évêque de Tusculum ; et, en échange de l'habitation de Saint-Sixte, il lui donna l'église et le monastère de Sainte-Sabine, au mont Aventin, à côté de son propre palais. On faisait donc à la fois des préparatifs à Sainte-Sabine et à Saint-Sixte, à l'un pour y recevoir les sœurs, à l'autre pour y transporter les frères.

Dominique, occupé de ce double soin, ne laissait pas de continuer ses prédications. Un jour qu'il devait prêcher à Saint-Marc, une femme qui avait son enfant malade quitta tout pour venir l'entendre. Au sortir du sermon elle trouva l'enfant sans vie. Son espérance fut aussi prompte que sa douleur ; elle prend avec elle une servante pour porter l'enfant et marche tout éperdue vers Saint-Sixte, sans se donner le temps de répandre une larme. Dominique était debout à la porte du chapitre lorsque la malheureuse mère arriva dans la cour. Elle va droit à lui, saisit l'enfant, le met aux pieds du saint, et, avec des regards et des prières, elle lui redemande son fils. Dominique se retire un moment dans l'intérieur du chapitre, revient au seuil, fait le signe de la croix sur l'enfant, se baisse pour lui prendre la main, le relève vivant, et le rend à sa mère en lui ordonnant de cacher à tout le monde ce qui venait de se passer ; mais la nouvelle s'en répandit à Rome incontinent. Le Pape voulait que ce miracle fût publié dans toutes les églises du haut de la chaire ; Dominique s'y opposa, en menaçant de passer chez les infidèles et de quitter Rome pour jamais. Le bruit ne fut pas moins grand ; la vénération qu'on avait pour lui fut à son comble ; partout où il se montrait il était suivi des grands et du peuple comme un ange de Dieu ; on s'estimait heureux de le toucher ; on lui coupait des morceaux de sa chape pour en faire des reliques, de sorte qu'à peine lui venait-elle aux genoux. Quelquefois les frères s'opposaient à ce qu'on coupât ainsi ses vêtements ; mais il leur disait : « Laissez-les faire, puisque c'est leur dévotion. » Or frère Tancrede, frère Odon, frère Henri, frère Gré-

goire, frère Albert et plusieurs autres étaient présents à ce miracle.

Quelque éclatante que fût la sainteté de Dominique, elle n'aplanissait pas toutes les difficultés que rencontrait la réunion des religieuses romaines à Saint-Sixte ; la plupart refusaient de sacrifier la liberté qu'elles avaient eue jusque-là de sortir du cloître et de visiter leurs parents. Mais Dieu vint au secours de son serviteur.

Il y avait à Rome un monastère de filles appelé Sainte-Marie au delà du Tibre, à cause de sa situation ; on y conservait une des images de la sainte Vierge attribuée par la tradition au pinceau de saint Luc. Celle-là était célèbre et vénérée du peuple, parce que le Pape saint Grégoire le Grand avait arrêté le fléau de la peste en la portant en procession dans la ville. On croyait aussi que, le Pape Sergius III l'ayant placée dans la basilique de Saint-Jean de Latran, elle était revenue d'elle-même à son ancienne demeure. L'abbesse de ce monastère et toutes les religieuses, excepté une, s'offrirent volontairement à Dominique, et firent profession d'obéissance entre ses mains, à cette seule condition qu'elles emporteraient avec elles l'image de la sainte Vierge, et que, si l'image quittait Saint-Sixte d'elle-même pour retourner à son église primitive, leur vœu d'obéissance serait annulé. Dominique accepta la condition, et, en vertu de l'autorité qu'elles venaient de lui donner, il leur défendit de franchir désormais le seuil de leur couvent. Ces filles étaient de la première noblesse de Rome. Lorsque leurs parents surent à quoi elles s'étaient engagées et tout ce nouveau dessein de réformation, ils vinrent à Sainte-Marie pour les dissuader d'accomplir ce qu'elles avaient promis. Aveuglés par la passion ils traitaient Dominique d'inconnu et d'aventurier. Leurs discours ébranlèrent le courage des religieuses ; plusieurs se repentirent du vœu qu'elles avaient fait. Dominique, qui en fut intérieurement averti, vint un matin les voir, et, après avoir célébré la messe et prononcé un sermon, il leur dit : « Je sais, mes filles, que vous avez du regret de votre résolution, et que vous voulez mettre le pied hors de la voie du Seigneur. Que celles-là donc qui demeurent



rent fidèles fassent de nouveau profession entre mes mains <sup>1</sup>. » Alors toutes ensemble, l'abbesse à leur tête, renouvelèrent l'acte qui les dépouillait de leur liberté. Dominique prit les clefs du couvent et y établit des frères convers pour le garder nuit et jour, avec défense aux sœurs de parler désormais à qui que ce fût sans témoin.

Les choses en étant là, les cardinaux Hugolin, Étienne de Fosse-Neuve et Nicoles se réunirent à Saint-Sixte, le jour des Cendres de l'an 1218, c'est-à-dire le 28 février, Pâques tombant cette année le 13 avril. L'abbesse de Sainte-Marie du Tibre s'y rendit de son côté avec ses religieuses, pour résigner solennellement son office et céder à Dominique et aux frères tous les droits du couvent.

« Comme donc le bienheureux Dominique était assis avec les cardinaux, l'abbesse et ses filles étant présentes, voilà qu'un homme entre, s'arrachant les cheveux et poussant de grands cris. On lui demande ce qu'il a, il répond : « C'est le neveu de monseigneur Étienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer ! » Or le jeune homme s'appelait Napoléon. Son oncle, l'entendant nommer, se pencha défaillant sur la poitrine du bienheureux Dominique. On le soutint ; le bienheureux Dominique se leva, lui jeta de l'eau bénite, et, le laissant entre les bras des autres, il se rendit à l'endroit où le corps du jeune homme était gisant, tout brisé et horriblement déchiré. Il ordonna qu'on le transportât dans une chambre séparée et qu'on l'y enfermât. Puis il dit au frère Tancrede et aux autres frères de tout préparer pour la messe. Le bienheureux Dominique, les cardinaux, les frères, l'abbesse et les religieuses allèrent donc au lieu où était l'autel, et le bienheureux Dominique célébra avec une grande abondance de larmes. Mais, lorsqu'il fut arrivé à l'élévation du corps du Seigneur et qu'il le tenait en haut dans ses mains, selon la coutume, lui-même fut élevé de terre d'une coudée, tous le voyant et en étant dans la stupeur.

« La messe achevée, il retourna au corps

du défunt, lui, les cardinaux, l'abbesse, les sœurs et tout le monde qui se trouvait là, et, lorsqu'il fut auprès du corps, il en arrangea les membres l'un après l'autre de sa main très-sainte ; ensuite il se prosterna à terre, priant et plurant. Trois fois il toucha le visage et les membres du défunt pour les remettre en leur lieu, et trois fois il se prosterna. Lorsqu'il se fut relevé pour la troisième fois il fit le signe de la croix sur le mort, et, debout du côté où était la tête, les mains tendues vers le ciel, son corps au-dessus de terre de plus d'une coudée, il cria à haute voix : « O jeune homme Napoléon, je te dis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! » Aussitôt, à la vue de tous ceux qu'un si étonnant spectacle avait attirés, le jeune homme se leva sain et sauf et dit au bienheureux Dominique : « Père, donnez-moi à manger. » Le bienheureux Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux et sans aucune trace de blessure au cardinal, son oncle <sup>1</sup>. »

Quatre jours après, le premier dimanche de carême, les religieuses de Sainte-Marie au delà du Tibre, d'autres religieuses du monastère de Sainte-Bibiane et des divers couvents, et quelques femmes du monde, entrèrent à Saint-Sixte, où saint Dominique leur donna l'habit de l'ordre. Elle étaient, toutes ensemble, au nombre de quarante-quatre. Il y avait parmi elles une sœur de Sainte-Marie au delà du Tibre, âgée de dix-sept ans et appelée Cécile. C'est à elle que nous devons de connaître les principaux traits de la vie du saint patriarche à cette époque ; elle nous les a conservés dans un Mémoire écrit sous sa dictée, et qui est un chef-d'œuvre de narration simple et vraie.

La nuit du même jour où les religieuses entrèrent à Saint-Sixte l'image de sainte Marie au delà du Tibre y fut transférée. On avait choisi la nuit parce que les Romains s'opposaient à ce déplacement. Dominique, accompagné des cardinaux Étienne et Nicolas, précédé et suivi de beaucoup de gens qui tenaient des flambeaux, portait l'image sur ses épaules. Tout le monde était pieds nus. Les religieuses, en prières et pieds nus, atten-

<sup>1</sup> Relation de la sœur Cécile, n. 13.

<sup>1</sup> Relation de la sœur Cécile, n. 2.

daient l'image à Saint-Sixte, où elle fut heureusement inaugurée dans l'église.

Tous ces faits, en y comprenant le voyage de France à Rome, s'étaient accomplis dans l'espace de cinq à six mois, du 11 septembre 1217 au commencement de mars de l'année suivante, et cependant, malgré tant d'occupations et de devoirs, Dominique trouvait encore le temps de se livrer à des œuvres particulières de charité. Il allait souvent visiter les *recluses*, c'est-à-dire des femmes qui s'étaient volontairement enfermées dans des trous de murailles pour n'en sortir jamais. Il y en avait çà et là par la ville, aux flancs déserts du mont Palatin, au fond des vieilles tours de guerre, aux arches rompues des aqueducs. Dominique les visitait au coucher du soleil ; après avoir parlé à la foule il allait parler à la solitude. Une de ces recluses, appelée Lucia, qui habitait derrière l'église de Sainte-Anastasie, sur le chemin de Saint-Sixte, avait un bras rongé jusqu'à l'os par un mal cruel et dévorant ; Dominique la guérit un soir par une simple bénédiction. Une autre, dont la poitrine était mangée des vers, avait sa loge dans une tour voisine de la porte de Saint-Jean de Latran ; Dominique la confessait et lui apportait de temps en temps la sainte Eucharistie. Une fois il lui demanda de voir un des vers qui la tourmentaient, et qu'elle gardait avec amour dans son sein comme des hôtes envoyés par la Providence. Bona, c'était son nom, consentit au désir de Dominique ; mais le ver se changea en une pierre précieuse dans la main du thaumaturge, et la poitrine de Bona se trouva pure comme celle d'un enfant.

Dominique était alors dans la splendeur de la maturité. Son corps, aussi bien que son âme, avait atteint ce terme de la vie où la vieillesse n'est encore qu'une perfection et une grâce de la vigueur. « Sa stature était médiocre, sa taille maigre, son visage beau et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa barbe d'un blond assez vif, ses yeux beaux. Il lui sortait du front et d'entre les cils une certaine lumière radieuse qui attirait le respect et l'amour. Il était toujours joyeux et agréable, excepté quand il était mû à compassion par quelque affliction du prochain.

Il avait les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. Il ne fut jamais chauve, et il avait sa couronne religieuse tout entière, semée de rares cheveux blancs <sup>1</sup>. » C'est ainsi que le dépeint sœur Cécile, qui l'avait connu dans ces temps héroïques de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine.

L'église de Sainte-Sabine, près de laquelle habitaient les frères depuis qu'ils avaient quitté Saint-Sixte, était bâtie sur le mont Aventin. Une vieille inscription atteste qu'elle avait été fondée sous le pontificat de Célestin I<sup>er</sup>, au commencement du cinquième siècle, par un prêtre d'Illyrie, nommé Pierre. Les reliques de sainte Sabine, qui avait souffert la mort pour Jésus-Christ au temps d'Ardrien, reposaient sous l'autel principal, près du lieu de son martyre. Cette église est demeurée jusqu'aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre de Rome. Quand le voyageur y entre et qu'il en visite avec soin les trois nefs il remarque dans une chapelle latérale des fresques antiques ; l'une d'elles représente Dominique revêtant de l'habit de Frère prêcheur un jeune homme agenouillé devant lui, pendant qu'un autre jeune homme est étendu par terre ; le visage de l'un et de l'autre est caché au spectateur, et tous les deux pourtant lui causent de l'émotion.

Ces deux jeunes gens sont deux Polonais, Hyacinthe et Ceslas Odrowaz. Ils avaient accompagné à Rome leur oncle Yves Odrowaz, évêque élu de Cracovie, et, conduits probablement à Saint-Sixte par le cardinal Hugolin, ancien condisciple d'Yves à l'université de Paris, ils avaient assisté à la résurrection du jeune Napoléon. L'évêque avait aussitôt prié saint Dominique de lui donner quelques Frères prêcheurs pour les emmener avec lui en Pologne. Le saint lui objecta qu'il n'en avait aucun qui fût initié à la langue et aux mœurs polonaises, et que, si quelqu'un de sa suite voulait prendre l'habit, ce serait le meilleur moyen de propager l'ordre en Pologne et dans les contrées du Nord. Hyacinthe et Ceslas s'offrirent alors de leur propre mouvement.

On croit qu'ils étaient frères, et il est hors

<sup>1</sup> Relation de la sœur Cécile, n. 14.



de doute qu'ils appartenaien à la même famille. Leur cœur se ressemblait comme leur sang. Consacrés tous les deux à Jésus-Christ par le sacerdoce, ils avaient honoré leur Maître aux yeux de leur patrie, et la jeunesse ne paraissait en eux qu'une vertu de plus. Hyacinthe était chanoine de l'Église de Cracovie, Ceslas préfet ou prévôt de l'Église de Sandomir. Ils prirent ensemble l'habit à Sainte-Sabine, de concert avec deux autres compagnons de leur voyage, connus dans l'histoire dominicaine sous le nom de Henri le Morave et d'Herman le Teutonique.

Saint Hyacinthe et ses compagnons ne demeurèrent que peu de temps à Rome. Dès qu'ils furent suffisamment instruits des règles de l'ordre ils partirent avec l'évêque de Cracovie. En passant à Friesach, ville de l'ancienne Norique, ils furent poussés par l'Esprit-Saint à y annoncer la parole de Dieu. Leur prédication remua ce pays de fond en comble. Animés par le succès, la pensée leur vint d'y ériger un couvent ; ils y réussirent en six mois et le laissèrent sous la direction d'Herman le Teutonique, peuplé déjà d'un grand nombre d'habitants. De retour à Cracovie l'évêque leur donna, pour en faire un couvent, une maison de bois qui dépendait de l'évêché. Ce furent là les prémices de l'ordre dans les régions septentrionales. Ceslas fonda les couvents de Prague et de Breslau, et saint Hyacinthe, avant de mourir, plantera jusque dans Kiew les tentes dominicaines, sous les yeux des Grecs schismatiques et au bruit des invasions tartares. Le Midi et le Nord semblaient combattre à qui enverrait à Dominique les plus grands ouvriers. Il y avait en France un docteur célèbre appelé Réginald, qui avait enseigné le droit canonique à Paris pendant cinq années et qui était doyen du chapitre de Saint-Aignan d'Orléans. L'an 1218 il vint à Rome au tombeau des saints apôtres, se proposant de passer ensuite à Jérusalem pour y vénérer le tombeau du Seigneur ; mais ce double pèlerinage n'était, dans son intention, que le prélude d'un nouveau genre de vie qu'il avait résolu d'embrasser. Voici comment en parle le bienheureux Humbert, dans sa *Vie de saint Dominique*.

« Dieu lui avait inspiré d'abandonner tou-

tes choses pour la prédication de l'Évangile, et il se préparait à ce ministère sans savoir encore de quelle façon le remplir ; car il ignorait qu'un ordre de prédicateurs eût été institué. Or il arriva que, dans un entretien confidentiel avec un cardinal, il lui ouvrit son cœur à ce sujet, lui disant qu'il pensait à tout quitter pour prêcher Jésus-Christ çà et là dans un état de pauvreté volontaire. Alors le cardinal lui dit : « Voilà justement qu'un ordre vient de s'élever qui a pour but d'unir la pratique de la pauvreté à l'office de la prédication, et nous avons dans la ville le maître du nouvel ordre, qui y annonce lui-même la parole de Dieu. » Ayant ouï cela maître Réginald s'empressa de chercher le bienheureux Dominique et de lui révéler le secret de son âme. La vue du saint et la grâce de ses discours le séduisirent ; il résolut dès lors d'entrer dans l'ordre.

« Mais l'adversité, qui est l'épreuve de tous les saints projets, ne tarda pas de s'en prendre au sien ; il tomba si grièvement malade que la nature paraissait succomber sous les assauts de la mort et que les médecins désespéraient de le sauver. Le bienheureux Dominique, affligé de perdre un enfant dont il n'avait pas même joui, se tourna vers la divine miséricorde avec importunité, la suppliant, ainsi qu'il l'a raconté lui-même aux frères, de ne pas lui ravir un fils qui était plutôt conçu que né, et de lui en accorder la vie au moins pour un peu de temps.

« Pendant qu'il priait ainsi, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu et maîtresse du monde, accompagnée de deux jeunes filles d'une beauté sans mesure, apparut à maître Réginald éveillé et consumé par l'ardeur de la fièvre, et il entendit cette Reine du ciel qui lui disait : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai. » Comme il délibérait en lui-même, une des jeunes filles qui accompagnaient la bienheureuse Vierge lui suggéra de ne rien demander, mais de s'en remettre à la volonté de la Reine des miséricordes, ce qu'il agréa volontiers.

« Alors celle-ci, étendant sa main virginale, lui fit une onction sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, les reins et les pieds, et elle prononçait en

même temps certaines paroles appropriées à chaque onction. Je n'ai pu connaître que les paroles relatives à l'onction des reins et des pieds. Elle disait donc en touchant les reins : « Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté ; » et en touchant les pieds : « J'oins tes pieds pour la prédication de l'Évangile de paix. » Elle lui montra ensuite l'habit des Frères prêcheurs en lui disant : « Voici l'habit de ton ordre ; » et elle disparut à ses yeux.

« Réginald se trouva aussitôt guéri, oint qu'il avait été par la Mère de Celui qui a le secret de tout salut. Le lendemain, quand Dominique vint le voir et lui eut demandé familièrement de ses nouvelles, il répondit qu'il n'avait plus aucun mal et lui raconta la vision. Tous deux en rendirent ensemble et dévotement, comme je le crois, des actions de grâces au Dieu qui frappe et qui guérit, qui blesse et qui panse les blessures. Les médecins admirèrent un retour à la vie si subit et si inespéré, ne sachant pas la main qui avait donné le remède <sup>1</sup>. »

Trois jours après, Réginald étant assis avec Dominique et un religieux de l'ordre des Hospitaliers, l'onction miraculeuse fut renouvelée sur lui en leur présence, comme si l'auguste Mère de Dieu eût attaché à cet acte une importance considérable et qu'elle eût tenu à l'accomplir devant témoins. Ce qu'il y a encore de particulier, c'est que la bienheureuse Vierge, en présentant au nouveau frère l'habit de l'ordre, ne le lui présenta pas tel qu'on le portait alors, mais avec un changement remarquable qu'il est nécessaire d'expliquer.

Longtemps chanoine d'Osma, Dominique avait continué en France d'en porter l'habit et l'avait adopté pour le costume de son ordre. Cet habit consistait en une tunique de laine blanche recouverte d'un surplis de lin, l'un et l'autre enveloppée d'une chape et d'un capuce de laine noire. Or, dans le vêtement que la sainte Vierge montra à Réginald, le surplis de lin était remplacé par un scapulaire de laine blanche, c'est-à-dire par une simple bande d'étoffe destinée à cou-

vrir les épaules et la poitrine en descendant des deux côtés jusqu'aux genoux. Ce vêtement n'était pas nouveau ; il en est question dans la vie des religieux de l'Orient, qui l'avaient sans doute adopté pour complément de la tunique, lorsque le travail ou la chaleur les contraignait de se dépouiller du manteau. Né au désert d'un sentiment de pudeur, tombant comme un voile sur le cœur de l'homme, le scapulaire était devenu, dans la tradition chrétienne, le symbole de la pureté, et par conséquent l'habit de Marie, la Reine des vierges. En même temps donc qu'en la personne de Réginald Marie ceignait les reins de l'ordre du cordon de la chasteté et préparait ses pieds à la prédication de l'Évangile de paix, elle lui donnait, dans le scapulaire, le signe extérieur de cette vertu des anges, sans laquelle il est impossible de sentir et d'annoncer les choses célestes <sup>1</sup>.

Nous passons d'autres apparitions et d'autres miracles, pour suivre les frères que Dominique avait dispersés dans d'autres régions.

Ceux qu'il avait envoyés à Paris s'étaient partagés en deux bandes. La première, composée de Mannès, de Michel de Fabra et d'Odéric, arriva le 12 septembre à sa destination ; la seconde, composée de Matthieu de France, de Bertrand de Garrigue, de Jean de Navarre et de Laurent d'Angleterre, arriva trois semaines plus tard. Ils se logèrent au centre de la ville, dans une maison qu'ils avaient louée près de l'hôpital de Notre-Dame et aux portes de l'évêché. Hormis Matthieu de France, qui avait passé une partie de sa jeunesse aux écoles de l'université, nul d'eux n'était connu à Paris. Ils y vécurent dix mois dans une extrême détresse, mais soutenus par le souvenir de Dominique et par une révélation qu'avait eue Laurent d'Angleterre sur le lieu futur de leur établissement.

En ce temps-là Jean de Barastre, doyen de Saint-Quentin, chapelain du roi et professeur à l'université de Paris, avait fondé à l'une des portes de la ville, appelée la porte de Narbonne ou d'Orléans, un hospice pour les

<sup>1</sup> Le B. Humbert, *Vie de S. Dom.*, n. 27.

<sup>1</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*, c. 11 et 12.



pauvres étrangers. La chapelle de l'hospice était dédiée à l'apôtre saint Jacques, si célèbre en Espagne, et dont le tombeau est l'un des grands pèlerinages du monde chrétien. Soit que les frères espagnols s'y fussent présentés par dévotion ou de toute autre manière, Jean de Barastre vint à savoir qu'il y avait dans Paris des religieux nouveaux qui prêchaient l'Évangile à la façon des apôtres. Il les connut, les admira, les aima, et sans doute comprit l'importance de leur institut, puisque, le 6 août 1218, il les mit en possession de cette maison de Saint-Jacques, qu'il avait préparée à Jésus-Christ dans la personne des étrangers. Jésus-Christ, reconnaissant, lui envoya de plus illustres hôtes que ceux sur lesquels il comptait, et le modeste asile de la porte d'Orléans devint un séjour d'apôtres, une école de savants et le tombeau des rois. Le 3 mai 1221 Jean de Barastre confirma par un acte authentique la donation qu'il avait faite aux frères, et l'université de Paris, à la prière d'Honorius III, abandonna les droits qu'elle avait sur ce lieu, en stipulant toutefois que ces docteurs, à leur mort, y seraient honorés des mêmes suffrages spirituels que les membres de l'ordre, à titre de confraternité.

Ainsi pourvus d'un logement stable et public les frères commencèrent à être connus davantage. On venait les entendre, et ils faisaient des conquêtes parmi ces innombrables étudiants qui, de tous les points de l'Europe, apportaient à Paris l'ardeur commune de leur jeunesse et le génie divers de leurs nations. Dès l'été de 1219 le couvent de Saint-Jacques renfermait trente religieux. Parmi ceux qui prirent l'habit à cette époque, le seul dont le souvenir soit venu jusqu'à nous est Henri de Marbourg. Il avait été envoyé à Paris plusieurs années auparavant par un de ses oncles, pieux chevalier qui habitait la ville de Marbourg. Cet oncle, étant mort, lui apparut en songe et lui dit : « Prends la croix en expiation de mes fautes et passe la mer. Quand tu seras de retour de Jérusalem, tu trouveras à Paris un nouvel ordre de prédicateurs à qui tu te donneras. N'aie pas peur de leur pauvreté et ne méprise pas leur petit nombre ; car ils deviendront un peuple et se

fortifieront pour le salut de beaucoup d'hommes <sup>1</sup>. » Henri passa en effet la mer, et, revenu à Paris dans le temps où les frères commençaient à s'y établir, il embrassa leur institut sans hésiter. Ce fut un des premiers et des plus célèbres prédicateurs du couvent de Saint-Jacques. Le roi saint Louis le prit en affection et l'emmena avec lui en Palestine, l'an 1254. Il mourut au retour, dans la compagnie du saint roi.

Voici un trait qu'il racontait sur ces commencements des frères à Paris. Il arriva que deux frères en voyage n'avaient encore rien mangé à trois heures de l'après-midi, et ils se demandaient l'un à l'autre comment ils pourraient apaiser leur faim dans le pays pauvre et inconnu qu'ils traversaient. Pendant qu'ils tenaient ce discours, un homme en habit de voyageur se présenta à eux et leur dit : « De quoi vous entretenez-vous, hommes de peu de foi ? Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné surabondamment. Vous avez eu assez de foi pour tout sacrifier à Dieu, et maintenant avez-vous peur qu'il ne vous laisse sans nourriture ? Passez ce champ, et, lorsque vous serez dans la vallée qui est au-dessous, vous rencontrerez un village ; vous entrerez dans l'église, et le prêtre de l'église vous invitera, et il surviendra un chevalier qui voudra vous avoir chez lui par force, et le patron de l'église, se jetant entre eux, emmènera le prêtre, le chevalier et vous dans sa maison, où il vous traitera magnifiquement. Ayez donc confiance dans le Seigneur et excitez vos frères à la confiance en lui. » Ayant dit cela il disparut, et tout se passa comme il l'avait annoncé. Les frères, de retour à Paris, racontèrent ce qui était arrivé à frère Henri et au petit nombre de très-pauvres frères qui y étaient alors <sup>2</sup>.

Cette extrême pénurie des frères avait été cause probablement que deux d'entre eux, Jean de Navarre et Laurent d'Angleterre, étaient allés rejoindre Dominique à Rome. Le saint, dès leur arrivée, au mois de janvier 1218, avait ordonné à Jean de Navarre de se rendre à Bologne, accompagné d'un

<sup>1</sup> Gérard de Frachet, *Vies des Frères*, l. 4, c. 13. —

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, l. 1, c. 5.

autre frère. Peu après il leur envoya Michel de Uzéro et Dominique de Ségovie, revenus d'Espagne, et trois autres, dont le dernier était laïque. Cette petite colonie obtint à Bologne, on ne sait comment, une maison et une église appelée Sainte-Marie-de-Mascarella ; mais, du reste, elle y vivait dans un profond dénûment, sans pouvoir remuer cette grande ville. Tout changea de face à l'arrivée d'un seul homme.

Réginald parut dans Bologne le 21 décembre 1218, à son retour de la Terre-Sainte, et bientôt la ville fut ébranlée jusque dans ses fondements comme si le Verbe éternel y fût tombé d'en haut. Rien n'est comparable à ces succès de l'éloquence divine. Réginald, en huit jours, était maître de Bologne. Des ecclésiastiques, des jurisconsultes, des élèves et des professeurs de l'université entraient à l'envi dans son ordre, qui, la veille encore, était inconnu ou méprisé. De grands esprits vinrent jusqu'à redouter d'entendre l'orateur, de peur d'être séduits par sa parole. Voici un trait que rapporte Gérard de Frachet, dans les *Vies des Frères*, qu'il écrivit quatre ans après.

« Lorsque frère Réginald, de sainte mémoire, autrefois doyen d'Orléans, prêchait à Bologne et attirait à l'ordre des ecclésiastiques et des docteurs de renom, maître Monéta, qui enseignait alors les arts et était fameux dans toute la Lombardie, voyant la conversion d'un si grand nombre d'hommes, commença à s'effrayer pour lui-même. C'est pourquoi il évitait avec soin Réginald et détournait de lui ses écoliers ; mais, le jour de la fête de Saint-Étienne, ses élèves l'entraînèrent au sermon, et, comme il ne pouvait s'empêcher de s'y rendre, soit à cause d'eux, soit pour d'autres motifs, il leur dit : « Alons d'abord à Saint-Procul entendre la messe. » Ils y allèrent en effet, et entendirent non pas une messe, mais trois. Monéta faisait exprès de traîner en longueur pour ne pas assister à la prédication. Cependant ses élèves le pressaient, et il finit par leur dire : « Alons maintenant ! » Lorsqu'ils arrivèrent à l'église le sermon n'était point encore achevé, et la foule était si grande que Monéta fut obligé de se tenir sur le seuil. A peine eut-il

prêté l'oreille qu'il fut vaincu. L'orateur s'écriait en ce moment : « Je vois les cieux ouverts ! oui, les cieux sont ouverts à qui veut voir et à qui veut entrer ; les portes sont ouvertes à qui veut les franchir. Ne fermez pas votre cœur, et votre bouche, et vos mains, de peur que les cieux ne se ferment aussi. Que tardez-vous encore ? Les cieux sont ouverts ! » Aussitôt que Réginald fut descendu du chaire, Monéta, touché de Dieu, alla le trouver, lui exposa son état et ses occupations et fit vœu d'obéissance entre ses mains ; mais, comme beaucoup d'engagements lui ôtaient sa liberté, il garda encore l'habit du monde pendant une année, du consentement de frère Réginald, et cependant il travaillait de toutes ses forces à lui amener des auditeurs et des disciples. Tantôt c'était l'un, tantôt l'autre, et, chaque fois qu'il avait fait une conquête, il semblait prendre l'habit avec celui qui le prenait <sup>1</sup>. »

Le couvent de Sainte-Marie-de-Mascarella ne suffisait plus aux frères. Réginald obtint de l'évêque de Bologne, par l'entremise du cardinal Hugolin, alors légat apostolique dans ces contrées, l'église de Saint-Nicolas des Vignes, située près des murs et entourée de champs. Le chapelain de l'église, nommé Rodolphe, homme bon et craignant Dieu, loin de s'opposer à la générosité de l'évêque envers les frères, prit lui-même l'habit.

Aucun attrait humain ne coopérait à ces conversions de jeunes gens et d'hommes déjà avancés dans la carrière des emplois publics. Rien n'était plus dur que la vie des frères ; la pauvreté d'un ordre naissant se faisait sentir à eux par toutes sortes de privations ; leur corps et leur esprit, fatigués du travail de la propagation évangélique, ne se réparaient que dans le jeûne et l'abstinence ; une nuit brève sur une couche austère succédait aux longues heures du jour. Les moindres fautes contre la règle étaient sévèrement punies. Des tentations de découragement venaient se joindre aux autres épreuves ; en voici une rapportée par le même historien :

« Dans le temps que l'ordre des Prêcheurs était comme un petit troupeau et une plan-

<sup>1</sup> Gérard, l. 4, c. 10.



tation nouvelle, il s'éleva parmi les frères, au couvent de Bologne, une telle tentation d'abattement que beaucoup d'entre eux conféraient sur l'ordre auquel ils devaient passer, persuadés que le leur, si récent et si faible, ne pouvait avoir de durée. Deux des frères les plus considérables avaient déjà même obtenu du légat apostolique la permission d'entrer dans l'ordre de Cîteaux, et ils en avaient présenté les lettres à frère Réginald, autrefois doyen de Saint-Aignan d'Orléans, alors vicaire du bienheureux Dominique. Frère Réginald ayant assemblé le chapitre et exposé l'affaire avec une grande douleur, les frères éclatèrent en sanglots, et un trouble incroyable s'empara des esprits. Frère Réginald, muet et les yeux au ciel, ne parlait qu'à Dieu, en qui était toute sa confiance. Frère Claire le Toscan se leva pour exhorter les frères. C'était un homme de bien et de grande autorité, qui avait autrefois enseigné les arts et le droit canonique, et qui fut depuis prieur de la province romaine, pénitencier et chapelain du Pape.

« A peine achevait-il son discours qu'on voit entrer maître Roland de Crémone, docteur excellent et renommé qui enseignait la philosophie à Bologne, et le premier des frères qui ait ensuite professé la théologie à Paris. Il était seul, plutôt ivre que transporté de l'Esprit de Dieu, et, sans dire une autre parole, il demanda à prendre l'habit. Frère Réginald, hors de lui-même, ôte son propre scapulaire et le lui met au cou. Le sacristain sonne la cloche ; les frères entonnent le *Veni, Creator Spiritus*, et, pendant qu'ils le chantent avec des voix étouffées par l'abondance de leurs larmes et de leur joie, le peuple accourt, une multitude d'hommes, de femmes et d'étudiants inondent l'église ; la ville entière s'émeut au bruit de ce qui arrive ; la dévotion envers les frères se renouvelle ; toute tentation s'évanouit, et les deux frères qui avaient résolu de quitter l'ordre se précipitant au milieu du chapitre, renoncent à la licence apostolique qu'ils avaient obtenue et promettent de persévérer jusqu'à la mort<sup>1</sup>. »

Tels furent les commencements de Saint-

Nicolas de Bologne et de Saint-Jacques de Paris, les deux pierres angulaires de l'édifice dominicain. Là, au foyer des plus savantes universités de l'Europe, venait se former une élite de prédicateurs et de docteurs ; là s'assemblaient alternativement chaque année, selon le texte primitif des constitutions, les députés de toutes les provinces de l'ordre ; là vécurent de siècle en siècle des hommes que ne surpassait aucun de leurs contemporains, et qui perpétuaient parmi les peuples le respect de l'institution qui les avait nourris. Saint-Nicolas de Bologne eut la gloire de posséder pendant ses dernières années saint Dominique et d'être son tombeau ; Saint-Jacques de Paris devint, par un autre droit, une sépulture fameuse. Tendrement aimé du roi saint Louis, il reçut sous ses marbres les entrailles et le cœur d'une foule de princes du sang français. Robert, sixième fils du saint roi et tige de la maison de Bourbon, y avait été tenu sur les fonts de baptême par le bienheureux Humbert, cinquième maître général de l'ordre, et y fut inhumé. Son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils l'y rejoignirent, et leurs restes unis ne formèrent plus qu'un tombeau sur lequel était gravée cette épitaphe : « Ici est la souche des Bourbons ; ici est renfermé le premier prince de leur nom ; ce sépulcre est le berceau des rois<sup>1</sup>. »

Quand Dominique, par une année de travaux, eut eu fondé Saint-Sixte et Sainte-Sabine, il partit de Rome, dans l'automne de 1218, pour visiter ses frères en Espagne et en France. Arrivé en Languedoc il n'y trouva plus son magnanime ami, le comte Simon de Montfort.

Ce prince, choisi pour comte de Toulouse par les seigneurs de la croisade, avait été confirmé en cette qualité, l'an 1215, par le concile œcuménique de Latran. Dès les premiers mois de 1216 il vint trouver le roi de France Philippe-Auguste, à Melun, pour lui demander l'investiture. Ce fut un véritable triomphe que le voyage qu'il fit depuis les frontières du Languedoc jusque-là. « Il n'est pas possible, dit un auteur contemporain, Pierre de Vaulx-Cernai, il n'est pas possible de re-

<sup>1</sup> Gérard, l. 2, c. 5. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*.

<sup>1</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*

présenter, on ne croit même que bien difficilement tout ce que les peuples lui rendaient d'hommages. Ils s'avançaient solennellement à sa rencontre de ville en ville, ecclésiastiques et laïques ; tous marchaient en ordre de procession et faisaient retentir les chemins des mêmes paroles que l'Église adresse au Sauveur du monde dans la cérémonie de son entrée à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » La vénération allait si loin qu'on se tenait heureux, en l'approchant, de toucher les bords de ses habits, et on les touchait avec cette tendresse de sentiment qu'inspire un culte religieux pour tout ce qui a rapport aux saints. Si l'accueil que Simon reçut à la cour fut plus réglé, il ne fut ni moins animé ni moins démonstratif. Le roi le combla de distinctions et de caresses, et l'investit du comté de Toulouse pour lui et ses héritiers<sup>1</sup>. »

Le vieux comte de Toulouse, Raymond VI, était déclaré déchu par l'une et l'autre puissance ; mais son fils, Raymond VII, conservait le comté de Provence. Le jeune prince, après avoir demeuré quelque temps à Rome, à la demande d'Innocent III, en partit avec le baiser et la bénédiction du Pontife. Arrivé en Provence plusieurs villes se déclarèrent pour lui, notamment Avignon et Beaucaire. Il se vit bientôt une armée. C'est que, si jeune encore, on ne pouvait pas lui reprocher les torts de son père. Les habitants aiment mieux la domination d'un des leurs que celle des étrangers. Ceux-ci, de leur côté, oubliaient le but de la croisade. « Pour ce qui est du comte Simon, dit un auteur du temps et du pays, il ne méritait que des éloges<sup>2</sup>. Mais les nobles et les officiers auxquels il partagea les terres qu'il avait conquises avec l'aide de Dieu commencèrent à les gouverner non dans l'esprit où elles avaient d'abord été conquises ; ils cherchaient, non les intérêts de Jésus-Christ, mais les leurs, servant les convoitises de la cupidité et de la volupté, attribuant leurs victoires passées, non à la puissance divine, mais à leurs propres forces ; ils s'occupaient peu ou point du tout de rechercher et de maintenir les hérétiques ; c'est

pour cela que Dieu les abreuva, comme nous allons voir, de la coupe de sa colère<sup>1</sup>. » Ainsi parle Guillaume du Puylaurens, chapelain du jeune comte de Toulouse, Raymond VII. L'éloge qu'il fait du comte de Montfort, rival de son maître, en est d'autant moins suspect et d'autant plus honorable.

Le vieux comte de Toulouse, Raymond VI, s'était retiré en Espagne ; il en revint avec une troupe de mercenaires. Les Toulousains se déclaraient pour lui lorsque Simon de Montfort, ayant fait une trêve avec le jeune Raymond, au sujet de Beaucaire, vint punir les Toulousains de leur défection, en exigeant des otages et une rançon considérable. Mais, tandis que Simon est occupé ailleurs, les Toulousains rappellent secrètement le vieux Raymond, qui rentre dans leurs murs le 13 septembre 1217. Simon vint y mettre le siège, qui dura neuf mois. On se battit avec opiniâtreté de part et d'autre ; cependant les motifs n'étaient pas tout à fait les mêmes. Il paraît que les Toulousains se battaient non point pour l'hérésie, mais pour n'être point soumis à des étrangers ; car, suivant un poète contemporain, « ayant un jour remporté quelque avantage, ils en rendirent grâces à Dieu, et firent, sur la Trinité et sur l'Incarnation, une profession de foi tout à fait contraire à l'impiété manichéenne<sup>2</sup>. »

Il y avait déjà neuf mois que le siège durait ; Simon de Montfort commençait à se rebuter du travail et de la dépense qui l'épuisaient ; de plus il avait à supporter les reproches piquants d'un nouveau légat, qui l'accusait d'ignorance et de nonchalance. Dans cette situation fâcheuse il demandait à Dieu la mort pour arriver à la paix. Le lendemain de la Saint-Jean, 23 juin 1218, comme il était à matines, on vint lui dire que les ennemis étaient armés et cachés dans les fossés de la forteresse. Il demanda ses armes, et, s'en étant revêtu, il alla promptement à l'église entendre la messe. Elle était déjà commencée et il pria attentivement quand on l'avertit que les Toulousains attaquaient vivement ceux qui gardaient les machines. « Laissez-moi, dit-il, laissez-moi entendre la

<sup>1</sup> Pierre de Vaulx-Cernai, n. 83. — <sup>2</sup> « Comes Simon, vir per omnia in se laudabilis. »

<sup>1</sup> Guill. de Puylaurens, n. 27. — <sup>2</sup> Strophe 196.



messe et voir le sacrement de notre rédemption! » Un autre courrier vint dans le moment même, disant : « Hâtez-vous! — Je ne sortirai point, répondit-il, que je n'aie vu mon Sauveur! » Mais, quand le prêtre éleva l'hostie, suivant la coutume, le pieux comte, les genoux en terre et les mains élevées au ciel, s'écria : *Nunc dimittis*, et ajouta : « Allons, et mourons, s'il le faut, pour Celui qui a bien voulu mourir pour nous! » Son arrivée releva le courage des assiégeants et les Toulousains furent repoussés jusqu'à leur fossé ; mais, le comte s'étant un peu retiré près de ses machines pour éviter la grêle des traits et des pierres, il fut frappé à la tête d'une pierre lancée par un mangonneau. Se sentant blessé mortellement il se frappa la poitrine, se recommandant à Dieu et à la sainte Vierge, et tomba mort, percé en outre de cinq coups de flèche.

Ainsi termina sa glorieuse carrière ce héros chrétien, ce Machabée du treizième siècle; ses adversaires mêmes ont fait son éloge. Voici le témoignage qu'en rend le chapelain de Raymond VII : « J'ai entendu le dernier comte de Toulouse, quoiqu'il eût été son ennemi, le louer avec admiration pour sa fidélité, sa prévoyance, sa bravoure, enfin pour toutes les qualités qui conviennent à un prince <sup>1</sup>. » Cet éloge d'un ennemi contemporain réfutait d'avance les calomnies haineuses venues des siècles plus tard, et qui traînent encore dans les histoires et les biographies modernes.

Amauri, fils aîné de Simon, fut reconnu pour son successeur, et tous les chevaliers français auxquels il avait donné des terres lui prêtèrent serment de fidélité. Un mois après il fut obligé de lever le siège de Toulouse ; l'argent et les vivres lui manquaient; les pèlerins qui ne devaient que quarante jours de campagne voulaient retourner chez eux ; plusieurs habitants de la contrée, ayant appris la mort de Simon, quittaient son parti et se joignaient aux ennemis. Amauri em-

porta le corps de son père à Carcassonne. Il céda ses droits sur le comté de Toulouse au roi Louis VIII, deviendra connétable de France sous Louis IX, autrement saint Louis, à qui Raymond VII, le dernier comte de Toulouse, se soumettra lui-même, mariant sa fille unique, avec tout son domaine, à un des frères du saint roi. Et voilà comment la croisade contre les manichéens du Languedoc se terminera par l'entière extinction de cette hérésie révolutionnaire et par la réunion du pays à la couronne de France.

Saint Dominique, ayant donc appris à Rome la mort de son ami, le comte Simon de Montfort, vint à Toulouse pour consoler ses frères de Saint-Romain et ses religieuses de Prouille, et leur procurer la protection nécessaire dans une si fâcheuse circonstance. Ayant mis ces deux monastères en sûreté par le secours des évêques, il passa en Espagne la même année 1218 et y fonda deux monastères : un à Madrid, qui, peu après, fut donné à des religieuses; l'autre à Ségovie, qui fut la première maison des Frères prêcheurs en Espagne. Ce voyage fut accompagné de plusieurs miracles.

Repassant à Toulouse, Dominique y rencontra Bertrand de Garrigue, l'un de ses disciples les plus anciens. Ils prirent ensemble la route de Paris et visitèrent, en passant, le célèbre pèlerinage de Roc-Amadour, vieux sanctuaire dédié à la bienheureuse Vierge, dans une solitude escarpée et sauvage du Quercy. « Le lendemain de la nuit qu'ils avaient consacrée à cette dévotion, ajoute Gérard de Frachet, ils furent joints dans la route par des pèlerins allemands, qui, les ayant entendus réciter des psaumes et des litanies, les suivirent pieusement. Au prochain village leurs nouveaux compagnons les invitèrent à diner, et ils agirent de même pendant quatre jours consécutifs. Le cinquième jour le bienheureux Dominique dit en gémissant à Bertrand de Garrigue : « Frère Bertrand, j'ai conscience de voir que nous moissonnons le temporel de ces pèlerins sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plait, mettons-nous à genoux, et demandons à Dieu la grâce d'entendre et de parler leur langue, afin que

<sup>1</sup> « Dico enim quod audiivi processu temporis, comitem Tolosanum, qui ultimo decessit, quamvis ejus hostis fuisset, ipsam in fidelitate, providentia et strenuitate, et in cunctis quæ decent principem, mirabiliter commendantem. » Guill. de Puylaurens, n. 30.

nous leur annonçons le Seigneur Jésus. » Ce qu'ayant fait, ils commencèrent à s'exprimer en allemand, à la grande surprise des pèlerins, et, pendant quatre jours qu'ils furent ensemble jusqu'à Orléans, ils s'entretenaient du Seigneur Jésus. A Orléans les pèlerins suivirent la route de Chartres et laissèrent Dominique et Bertrand sur celle de Paris, après avoir pris congé d'eux et s'être recommandés à leurs prières. Le lendemain le bienheureux père dit à Bertrand : Frère, voici que nous arrivons à Paris ; si les frères apprennent le miracle que le Seigneur a fait, ils nous regarderont comme des saints, tandis que nous ne sommes que des pécheurs, et, s'il vient aux oreilles des gens du monde, notre humilité courra de grands risques ; c'est pourquoi je vous défends d'en parler à personne avant ma mort <sup>1</sup>. »

L'une des premières maisons qui frappèrent les yeux de Dominique entrant à Paris par la porte d'Orléans fut le couvent de Saint-Jacques ; il renfermait déjà trente religieux. Le saint patriarche n'y demeura que quelques jours, pendant lesquels il donna l'habit au jeune Guillaume de Montferrat, qu'il avait connu à Rome chez le cardinal Hugolin et qui lui avait promis d'être Frère prêcheur après qu'il aurait étudié deux ans en théologie à l'université de Paris. Il tint parole en ce temps-là. Dominique fit une autre rencontre dans la personne d'un bachelier saxon qui s'appelait Jourdin. C'était un jeune homme ingénieux, éloquent, aimable, aimant Dieu ; il était né dans le diocèse de Paderborn, de la noble famille des comtes d'Ébernstein, et il était venu à Paris boire aux sources de la science divine. Déjà tourmenté de Dieu, qui le destinait à être le premier successeur de Dominique dans le gouvernement général des Frères prêcheurs, il se sentit attiré vers le grand homme dont il devait être l'héritier et lui découvrit les impressions de Jésus-Christ dans son cœur. Dominique lui conseilla seulement de s'essayer au joug de Dieu en recevant le diacонат <sup>2</sup>.

Avec les trente religieux de la maison de

Paris Dominique crut pouvoir peupler la France de Frères prêcheurs. A sa voix Pierre Cellani part pour Limoges ; Philippe, pour Reims ; Gueric, pour Metz ; Guillaume, pour Poitiers ; quelques autres frères, pour Orléans, avec la mission de prêcher dans ces villes et d'y fonder des couvents. Pierre Cellani objecte son ignorance, la pénurie de livres où il est ; Dominique lui répond avec une confiance intrépide en Dieu : « Va, mon fils, va sans crainte ; deux fois par jour je penserai à toi devant Dieu ; n'aie pas de doute. Tu gagneras beaucoup d'âmes, tu feras du fruit, et le Seigneur sera avec toi. » Pierre Cellani racontait plus tard, dans l'intimité, que, toutes les fois qu'il avait été troublé au dedans ou au dehors, il s'était remis en mémoire cette promesse, invoquant Dieu et Dominique, et que tout lui avait réussi <sup>1</sup>.

Dominique sortit de Paris par la route de Bourgogne. A Châtillon-sur-Seine il rappela à la vie le neveu d'un ecclésiastique chez lequel il était logé. Cet enfant était tombé d'un étage supérieur et on l'avait relevé demi-mort. Son oncle donna un grand repas en l'honneur du saint. Dominique voyant que la mère de l'enfant ne mangeait pas, parce qu'elle avait la fièvre, lui présenta de l'anguille qu'il bénit, en lui disant de manger par la vertu de Dieu, et ce remède la guérit aussitôt.

Dominique voyageait à pied, un bâton à la main, un paquet de hardes sur les épaules. Quand il était hors des lieux habités il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds. Si quelque pierre le blessait en chemin il disait en riant : « Voilà notre pénitence. » Lorsqu'il approchait d'une ville ou d'un village il remettait sa chaussure à ses pieds, jusqu'à ce qu'il en fût sorti. Rencontrait-il une rivière ou un torrent à passer : il faisait le signe de la croix sur les eaux et y entraient hardiment le premier, donnant l'exemple à ses compagnons. La pluie venait-elle à tomber : il chantait des hymnes à haute voix, l'*Ave, maris Stella*, le *Veni, Creator Spiritus*. Il ne portait ni or, ni argent, ni monnaie, jaloux d'être pour tout à la merci des hommes et de

<sup>1</sup> Gérard, l. 2, c. 10. — <sup>2</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*

<sup>1</sup> Bernard Guidonis, *Catalogue des Maîtres de l'ordre.*



la Providence. Il logeait de préférence dans les monastères, ne s'arrêtant jamais à sa fantaisie, mais selon la fatigue et le désir des frères qui étaient avec lui. Il mangeait ce que ses hôtes apportaient sur la table, sauf les viandes; car, même en route, il observait rigoureusement l'abstinence et les jeûnes de l'ordre, quoiqu'il dispensât ses compagnons de jeûner. Plus on le traitait mal, plus il était content. On le vit, étant malade, manger des racines et des fruits plutôt que de toucher à des mets délicats. Quelquefois il allait mendier de porte en porte; il remerciait toujours avec humilité ceux qui lui donnaient, jusqu'à se mettre à genoux en certaines occasions. Il prenait son repos tout habillé, sur la paille ou sur une planche.

Le voyage n'interrompait aucune de ses pratiques de piété; tous les jours, à moins qu'une église ne lui manquât, il offrait à Dieu le saint Sacrifice avec une grande abondance de larmes; car il lui était impossible de célébrer les divins mystères sans attendrissement. Il prononçait l'Oraison dominicale avec un accent séraphique qui rendait sensible la présence du Père qui est aux cieux. Le matin il gardait et faisait garder le silence jusqu'à neuf heures, et le soir depuis complies. Dans l'intervalle il parlait de Dieu, soit en forme de conversation, soit par matière de controverse théologique et de toutes les façons qu'il pouvait imaginer. Quelquefois, surtout dans les lieux solitaires, il priait ses compagnons de rester à une certaine distance de lui, en leur disant gracieusement avec le prophète Osée : « Je le conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. » Il les précédait ou les suivait alors, en méditant quelques passages des Écritures.

Son habitude d'être avec Dieu était si puissante qu'il ne levait presque pas les yeux de terre. Jamais il n'entrait dans la maison où l'hospitalité lui était accordée sans avoir été prier à l'église, s'il y en avait une en ce lieu. Après le repas il se retirait dans une chambre pour lire l'évangile de saint Matthieu ou les épîtres de saint Paul, qu'il portait toujours avec lui. Il s'asseyait, ouvrait le livre, faisait le signe de la croix et lisait attentivement. Mais bientôt la parole divine le mettait hors

de lui; il faisait des gestes comme s'il eût parlé à quelqu'un; il paraissait écouter, disputer, lutter; il souriait et pleurait tour à tour; il regardait fixement, puis baissait les yeux, puis se parlait bas, se frappait la poitrine. Il passait incessamment de la lecture à la prière, de la méditation à la contemplation; de temps en temps il baisait le livre avec amour, comme pour le remercier du bonheur qu'il lui donnait, et, s'enfonçant de plus en plus dans ces saintes délices, il se couvrait le visage de ses mains ou de son capuce. Quand la nuit était venue il allait à l'église y pratiquer ses veilles et ses pénitences accoutumées, ou bien, s'il n'avait pas d'église à sa disposition, il se couchait dans quelque chambre écartée, d'où ses gémissements venaient malgré lui interrompre le sommeil de ses compagnons. Il les réveillait à l'heure des matines pour réciter l'office en commun, et, lorsqu'il était logé dans quelque couvent, même étranger à son ordre, il allait frapper à la porte des religieux, les exciter à se lever et à aller au chœur.

Il prêchait à tout venant, sur la route, dans les villes, les villages, les châteaux et jusque dans les monastères. Sa parole était brûlante. Initié par ses longues études de Palencia et d'Osma à tous les mystères de la théologie chrétienne, ils sortaient de son cœur avec des flots d'amour qui en révélaient aux plus endurcis la vérité. Un jeune homme, ravi de son éloquence, lui demanda dans quels livres il avait étudié : « Mon fils, répondit-il, c'est dans le livre de la charité plus qu'en tout autre, car celui-là enseigne tout <sup>1</sup>. » Aussi pleurait-il souvent en chaire, et généralement il était rempli de cette mélancolie surnaturelle que donne le sentiment profond des choses invisibles. Quand il apercevait de loin les toits pressés d'une ville ou d'un bourg, la pensée des misères des hommes et de leurs péchés le plongeait dans une réflexion triste, dont le contre-coup apparaissait aussitôt sur son visage. Il passait ainsi rapidement aux expressions les plus diverses de l'amour, et la joie, le trouble, la sérénité, se succédant à tout propos dans les plis de son front, por-

<sup>1</sup> Gérard de Frachet, *Vies des Frères*, l. 2, c. 25.

taient en lui la majesté de l'homme à une incroyable puissance de séduction. « Il se rendait aimable à tous, dit un témoin dans le procès de sa canonisation, aux riches, aux pauvres, aux Juifs et aux infidèles, qui sont nombreux en Espagne, et il était aimé de tous, excepté des hérétiques et des ennemis de l'Église, qu'il convainquait par ses controverses et ses prédications <sup>1</sup>. »

De retour à Bologne pendant l'été de 1219, son premier acte fut un acte de désintéressement. Odéric Gallicani, citoyen de Bologne, avait récemment donné aux frères, en forme authentique, des terres d'une valeur considérable. Dominique déchira le contrat en présence de l'évêque, déclarant qu'il voulait que ses religieux mendiasent leur pain de chaque jour et qu'il ne leur permettrait jamais d'amasser des possessions. Nulle vertu, en effet, ne lui était plus chère que la pauvreté. Il n'était couvert en toute saison que d'une seule tunique d'un tissu vil, avec laquelle il ne rougissait pas de se présenter devant les plus grands seigneurs. Il voulait que les frères fussent vêtus comme lui, qu'ils habitassent de petites maisons, que même à l'autel ils ne se servissent ni de soie ni de pourpre, et qu'à part les calices ils n'eussent aucun vase d'or ou d'argent. Il portait à table le même esprit de retranchement et de pénitence; on servait deux plats aux frères, mais l'un mangeait que d'un seul. Rodolphe de Faenza, procureur du couvent de Bologne, racontait que, ayant augmenté quelquefois l'ordinaire des religieux pendant le séjour de Dominique, le saint l'avait rappelé et lui avait dit à l'oreille : « Pourquoi tuez-vous les frères avec ces pitances <sup>2</sup> ? »

Quand le pain ou le vin manquait au couvent de Saint-Nicolas, ce qui arrivait de temps en temps, frère Rodolphe allait trouver Dominique. Le saint lui ordonnait de prier, il le suivait même à l'église pour prier avec lui, et la Providence faisait si bien qu'elle arrangeait le dîner de ses enfants. Un jour de jeûne toute la communauté était déjà assise au réfectoire; frère Bonvisi vint

dire à Dominique qu'il n'y avait absolument rien; le saint leva les yeux et les mains au ciel d'un air gai et rendit grâce à Dieu d'être si pauvre. Mais bientôt des jeunes gens inconnus entrèrent au réfectoire, l'un portant des pains, l'autre des figues sèches, qu'ils distribuèrent aux religieux. Un autre jour qu'il n'y avait que deux pains au couvent, Dominique ordonna qu'on les rompit en petits morceaux, bénit la corbeille, et dit au servant de faire le tour du réfectoire en donnant à chaque frère deux ou trois de ces petits morceaux. Quand il eut fini Dominique lui ordonna de faire un second tour et de continuer jusqu'à ce que tous les frères fussent rassasiés. Les frères ne buvaient ordinairement que de l'eau; mais on tâchait d'avoir toujours un peu de vin pour les malades. Un jour l'infirmier vint se plaindre à Dominique que le vin des malades manquait, et il apporta le vase qui était vide. Le serviteur de Dieu se mit en prières, selon sa coutume, exhortant les autres par humilité à faire de même, et, lorsque l'infirmier releva son vase, il était plein.

Rien ne fut singulier comme la prise d'habit d'Étienne d'Espagne. Il la raconte lui-même en ces termes : « Pendant que j'étais à Bologne maître Dominique y vint, et il prêchait aux étudiants ainsi qu'à d'autres personnes. J'allais me confesser à lui, et je crus remarquer qu'il m'aimait. Un soir que je me disposais à souper dans mon hôtel avec mes compagnons, il envoya deux frères pour me dire : « Frère Dominique vous demande et souhaite que vous veniez sur-le-champ. » Je répondis que j'irais aussitôt que j'aurais soupé. Ils répliquèrent qu'il m'attendait à l'instant même. Je me levai donc, laissant tout là pour les suivre, et j'arrivai à Saint-Nicolas, où je trouvai maître Dominique au milieu de beaucoup de frères. Il leur dit : « Apprenez-lui comment on fait la prostration. » Quand ils me l'eurent appris je me prosternai en effet avec docilité, et il me donna l'habit de Frère prêcheur en me disant : « Je veux vous munir d'armes avec lesquelles vous combattrez le démon tout le temps de votre vie. » J'admirai beaucoup alors, et jamais je n'y ai pensé sans étonne-

<sup>1</sup> *Actes de Bologne*, déposition de Jean de Navarre. n. 3. Lacordaire, *Vie de S. Dom.* — <sup>2</sup> *Actes de Bologne*, déposition de Rod. de Faenza, n. 2.



ment, par quel instinct frère Dominique m'avait ainsi appelé et revêtu de l'habit de Frère prêcheur; car jamais je ne lui avais parlé d'entrer en religion, et sans doute il agit de la sorte par quelque inspiration et révélation divine<sup>1</sup>. »

Ce que Dominique avait précédemment fait à Paris il le fit à Bologne, c'est-à-dire qu'il envoya des frères dans les principales villes de la haute Italie pour y prêcher et y fonder des couvents. Il ne se départait point de sa maxime favorite, qu'il faut semer le grain et non l'entasser. Milan et Florence reçurent alors des colonies de Frères prêcheurs; mais, au grand regret de ceux de Bologne, frère Réginald fut envoyé à Paris.

Dominique partit lui-même de Bologne vers la fin du mois d'octobre et vint trouver le souverain Pontife à Viterbe. Honorius III lui accorda des lettres, datées du 15 novembre 1219, par lesquelles il recommandait les frères aux évêques et aux prélats d'Espagne. Le 8 décembre suivant il étendit cette recommandation aux archevêques, évêques, abbés et prélats de toute la chrétienté. Le 17 du même mois, étant à Civita Castellana, il fit à Dominique et aux frères la donation authentique du couvent de Saint-Sixte, au mont Cœlius; car jusque-là Saint-Sixte n'était possédé par l'ordre qu'en vertu d'une concession verbale<sup>2</sup>.

Pendant que le patriarche des Frères prêcheurs faisait son expédition apostolique en Espagne, en France, en Italie, et qu'il envoyait partout sa sainte milice à la conquête spirituelle des âmes, son séraphique ami, le patriarche des Frères mineurs, François d'Assise, en faisait autant de son côté. Dès le mois de mai 1216, au premier chapitre général de son ordre, à Sainte-Marie-des-Anges, où il distribua à ses frères les différents pays à évangéliser, François avait pris pour son partage Paris et ce qu'on appelait proprement la France, avec les Pays-Bas. Outre l'affection naturelle qu'il avait pour la France, dont il parlait la langue, il aimait Paris à cause de sa célèbre et sainte université, et aussi parce qu'il avait appris que cette ville

avait une grande dévotion envers l'Eucharistie. En effet, quelques années plus tard, un Français, Urbain IV, devait instituer dans l'Eglise une fête solennelle du Saint-Sacrement. Dans toutes les occasions François s'efforçait d'inspirer au peuple un profond respect pour ce dogme régénérateur de toute piété, de tout dévouement.

Après avoir passé à Rome pour recommander sa mission aux saints apôtres, François vint à Florence au mois de janvier 1217; il voulait dire adieu au cardinal Hugolin, qui était légat. Le cardinal le détourna de son voyage en France. « Votre ordre ne fait que de naître, dit-il; vous savez les oppositions qu'il a éprouvées à Rome; vous y avez encore des ennemis cachés. Votre présence est nécessaire pour maintenir votre ouvrage. » Le saint homme répondit : « J'ai envoyé plusieurs de mes frères en des pays éloignés. Si je demeure en repos dans le couvent sans prendre part à leurs travaux, ce sera une honte pour moi, et ces pauvres religieux, qui souffrent la faim et la soif chez les étrangers, auront occasion de murmurer, au lieu que, s'ils apprennent que je travaille autant qu'eux, ils supporteront plus volontiers leurs fatigues, et je pourrai plus aisément engager les autres à de pareilles missions. — Pourquoi, mon frère, reprit le cardinal, avez-vous exposé vos disciples à de si longs voyages et à tant de maux? Cela est bien dur. » François répondit : « Seigneur, vous pensez que Dieu n'a envoyé les Frères mineurs que pour nos provinces; mais je vous le dis en vérité, il les a choisis et envoyés pour le bien et le salut de tous les hommes. Ils iront chez les infidèles et chez les païens; ils y seront bien reçus, et ils y gagneront à Dieu un grand nombre d'âmes. » Ces raisons graves et sérieuses, surtout l'opposition formée à Rome contre son institut, déterminèrent François à rester en Italie. Il envoya en France frère Pacifique, le poète, Ange et Albert de Pise, et il revint à Sainte-Marie-des-Anges.

Une nuit il vit dans son sommeil une poule qui tâchait de rassembler ses poussins sous ses ailes pour les défendre du milan; mais elle ne pouvait les couvrir et plusieurs

<sup>1</sup> *Actes de Bologne*, déposition d'Étienne d'Espagne, n. 2. — <sup>2</sup> Lacordaire, et *Acta SS.*, 4 août.

restaient exposés, lorsqu'un autre grand oiseau parut, étendit ses ailes et les abrita. A son réveil François pria Dieu de lui expliquer ce que cela signifiait, et il apprit que la poule le représentait lui-même, que les poussins étaient ses enfants, que l'oiseau à grandes ailes était l'image du cardinal qu'il devait demander pour protecteur. Il dit alors à ses frères : « L'Église romaine est la mère de toutes les Églises et la souveraine de tous les ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal, et qu'elle procure partout aux enfants de Dieu la liberté pleine et entière de s'avancer tranquillement dans la voie du salut éternel. Quand ils seront sous sa protection il n'y aura plus d'ennemis qui s'opposent à eux, ni qui les inquiètent ; on ne verra parmi eux aucun enfant de Bélial qui ravage impunément la vigne du Seigneur. La sainte Église aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas que l'humilité, qui est si honorable, soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissoluble parmi nous les liens de la charité et de la paix. Sous ses yeux la sainte observance évangélique fleurira toujours toute pure ; elle ne laissera jamais affaiblir, pas même pour un peu de temps, ces pratiques sacrées qui répandent une odeur vivifiante. Que les enfants de cette sainte Église soient bien reconnaissants des douces faveurs qu'ils recevront de leur mère, qu'ils embrassent ses pieds avec une profonde vénération et qu'ils lui soient à jamais inviolablement attachés <sup>1</sup>. »

François partit pour Rome, où il trouva le cardinal Hugolin revenu de sa légation de Florence. Hugolin lui conseilla de prêcher devant le Pape et les cardinaux pour se les rendre favorables. Il suivit ce conseil et prépara soigneusement un discours ; mais, en présence du Pape, il oublia tout ce qu'il avait appris et il ne put dire un seul mot. Il déclara humblement ce qui venait de lui arriver, invoqua le Saint-Esprit, et les paroles coulèrent en abondance, avec tant de force

et d'efficacité que son illustre auditoire en fut vivement touché ; on connut que ce n'était pas lui qui parlait, mais l'Esprit de Dieu qui parlait en lui. Honorius III accorda à François le cardinal Hugolin pour protecteur.

François s'était attaché à ce cardinal comme un fils s'attache à son père, comme un petit enfant s'attache au sein de sa mère. Confiant et tranquille, il s'endormit sur le sein de sa clémentine protection, et, dans sa vénération profonde et prophétique, il lui écrivit plusieurs fois en ces termes : « Au très-révérend Père et seigneur Hugolin, futur évêque de tout le monde et père des nations. » En effet la sollicitude d'Hugolin pour ses pupilles s'étendait à tout ; il assistait aux chapitres généraux ; il prenait leur parti en toutes circonstances ; il réglait les différentes constitutions des trois ordres, et même, en écrivant à sainte Claire et aux pauvres dames de Saint-Damien, son cœur, ému de tant de dévouement, fondait en larmes. Lorsqu'il venait à Sainte-Marie-des-Anges il se conformait à la vie des frères et se faisait pauvre avec eux. « Oh ! combien de fois, s'écrie Thomas de Célano <sup>1</sup>, l'a-t-on vu quitter humblement les marques de sa dignité, se revêtir d'un vil habit, et, les pieds nus, se joindre aux religieux et leur parler du ciel ! » Nous retrouverons ce vieil ami, sous le nom de Grégoire IX, inscrivant le nom François au nombre des saints que l'Église honore d'un culte public.

L'année 1218 fut partagée entre le séjour que fit François à Sainte-Marie-des-Anges et plusieurs courses apostoliques dans l'Italie moyenne. Enfin, dans le mois de mai 1219, les Frères mineurs arrivèrent en foule de toutes les parties du monde pour assister au second chapitre général, convoqué pour le 26<sup>me</sup> jour, fête de la Pentecôte. Ils étaient au nombre de plus de cinq mille. Dieu avait voulu en quelque sorte représenter, par le rapide accroissement de cet ordre religieux, la merveilleuse propagation de l'Évangile. Le petit couvent de Sainte-Marie-des-Anges ne put suffire ; on dressa dans la campagne, non loin d'un ruisseau, des cabanes faites

<sup>1</sup> Wadding.

<sup>1</sup> L., 2, c. 2.



avec des nattes de jonc et de paille, et cette armée du Christ campa ainsi autour de son chef.

Le cardinal Hugolin vint présider le chapitre; tous les frères allèrent à sa rencontre sur la route de Pérouse. Il officia pontificalement le jour de la Pentecôte et voulut le soir visiter les rangs de cette armée spirituelle du Seigneur. Il les trouva rassemblés par groupes de cent, ou de soixante, ou plus ou moins; ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. Le saint cardinal, pleurant de joie à la vue d'un spectacle si nouveau et si loin des pensées humaines, dit à François: « O frère! c'est ici vraiment le camp de Dieu. »

Pour subvenir aux nécessités de cette troupe sainte il n'y avait pas de vivres: elle était là sous le soleil, comme les oiseaux qui attendent sans inquiétude la nourriture de chaque jour de cette providence quotidienne qui soutient toute créature, et elle ne leur manqua pas. Les chevaliers et le peuple des environs apportèrent à la Portioncule toutes les provisions nécessaires. Des prêtres et des jeunes hommes, venus par curiosité, disaient, en voyant tant d'abnégation, de joie, de tranquillité, de concorde: « Voilà qui montre bien que le chemin du ciel est étroit et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous nous flattons de faire notre salut en jouissant de la vie et en prenant toutes nos aises, et ces bons frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même; on meurt cependant comme on a vécu. » Et ils vinrent, au nombre de plus de cinq cents, se jeter aux pieds de François, lui demandant à entrer dans sa famille.

Frappé de tant de merveilles le cardinal Hugolin donna de grandes louanges aux frères dans un discours qu'il leur fit pendant cette réunion. François, craignant qu'ils n'en tirassent vanité et occasion de relâchement, monta en chaire à son tour, et leur représenta les persécutions et les tentations qu'ils devaient attendre, le relâchement de leurs successeurs et la décadence future de l'ordre. Il leur reprocha à eux-mêmes leur lâcheté et

leur peu de fidélité à coopérer aux grâces singulières qu'ils avaient reçues de Dieu, et parla avec tant de force que non-seulement il réprima en eux les sentiments de complaisance, mais qu'il les chargea de confusion. Le cardinal en fut un peu mortifié et s'en plaignit doucement à François, qui lui dit: « Seigneur, je l'ai fait pour conserver la matière de vos louanges et soutenir ceux en qui l'humilité n'a pas encore jeté d'assez profondes racines. »

Le lendemain frère Élie, ministre provincial de Toscane, frère Jean, ministre provincial de Bologne, et plusieurs autres vinrent trouver le cardinal Hugolin, le priant de dire à François, comme de lui-même, qu'il devait écouter les conseils de ses frères, dont plusieurs étaient savants et capables de gouverner, au lieu que lui était homme simple et sans lettres; enfin que la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de faire toutes les affaires de l'ordre. Ils ajoutèrent qu'on devait respecter l'autorité des anciennes règles de saint Benoît, de saint Augustin, de saint Basile, et ne pas tant s'en éloigner par une règle nouvelle et d'une rigueur excessive, « comme si nous voulions être meilleurs que nos pères. »

Le cardinal prit son temps, et, dans une conversation particulière, proposa ses objections à François comme des maximes de bon gouvernement; mais François reconnut bientôt l'artifice, et, se levant de la place où il était assis avec le cardinal, il le prit respectueusement par la main, le mena aux frères assemblés en chapitre et leur dit: « Mes frères, mes frères! Dieu m'a appelé par voix de simplicité et d'humilité pour suivre la folie de la croix; c'est à sa gloire, à ma confusion et pour rassurer vos consciences, que je vais vous déclarer ce qu'il m'a dit: « François, je veux que tu sois dans le monde un nouveau petit insensé, qui prêches par tes actions et par tes discours la folie de la croix, que toi et les tiens ne regardent que moi et ne suivent que moi, sans autre manière de vie. » Ne me parlez point d'autre règle, hors celle que le Seigneur a bien voulu me montrer. Ceux qui s'en éloignent et en détournent les autres, je crains

qu'ils ne ressentent la vengeance divine, et ne soient enfin obligés, à leur confusion, de rentrer dans cette voie. » Puis, se tournant vers le cardinal : « Ces sages, dit-il, que Votre Seigneurie loue tant, voudraient, par leur prudence humaine, tromper Dieu et vous ; mais ils se trompent eux-mêmes, voulant détruire ce que Jésus-Christ ordonne pour leur salut par moi, son indigne serviteur ; car je ne m'attribue rien de ce que je fais et de ce que je dis ; je concerte tout, par de longues prières, avec le Père céleste, qui nous a fait connaître sa volonté par des signes manifestes. » Ayant ainsi parlé il se retira.

Le cardinal, touché de la ferveur avec laquelle il parlait et de la lumière qui lui faisait pénétrer le secret des cœurs et connaître sur-le-champ tout ce qui regardait le gouvernement de l'ordre, dit aux religieux qui étaient demeurés confus : « Mes chers frères, vous avez vu comme le Saint-Esprit a parlé lui-même par la bouche de cet homme apostolique. Prenez garde à vous, et ne soyez pas ingrats envers Dieu, qui vous favorise ainsi ; car il est véritablement en ce pauvre et parle par sa bouche. Humiliez-vous et lui obéissez si vous voulez plaire à Dieu et ne pas perdre le fruit de votre vocation. Je vois par expérience qu'il n'est pas facile de le surprendre ni de le détourner de son chemin. » Ainsi parla le bon cardinal ; ceux mêmes qui avaient été d'avis contraire se rendirent à ce discours.

Plusieurs frères vinrent des provinces d'outre-mer pour chercher en ce chapitre les remèdes aux mauvais traitements qu'ils avaient soufferts en divers lieux, faute d'avoir des lettres authentiques pour montrer que leur institut était approuvé de l'Eglise. Ils se plaignaient encore qu'on ne leur permettait pas de prêcher et priaient François d'obtenir du Pape un privilège en vertu duquel ils pussent prêcher partout où il leur plairait, même sans permission des évêques. Le saint homme répondit avec indignation : « Quoi ! mes frères, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu ? Il veut que nous gagnions premièrement les supérieurs par l'humilité et le respect, et ensuite, par la parole et le bon exemple, ceux qui leur sont

soumis. Quand les évêques verront que vous vivez saintement et que vous ne voulez point entreprendre sur leur autorité, ils vous prieront d'eux-mêmes de travailler avec eux au salut des âmes dont ils sont chargés, et ils vous appelleront pour vous entendre et vous imiter. Votre privilège singulier doit donc être de n'avoir point de privilège, qui ne servirait qu'à vous enfler, à vous donner une confiance préjudiciable à d'autres et à exciter des contestations. »

Quelques-uns représentaient qu'ils avaient trouvé plusieurs curés si durs qu'ils n'avaient pu les fléchir ni par prière, ni par industrie, ni par soumission, ni par leur vie exemplaire, pour obtenir la permission de prêcher à leurs paroissiens ou en recevoir quelque assistance corporelle. François répondit : « Mes frères, nous sommes envoyés au secours des prêtres pour suppléer à leur défaut ; chacun recevra sa récompense, non selon son autorité, mais selon son travail. Ce qui est le plus agréable à Dieu, c'est le salut des âmes, et nous les gagnerons plutôt en vivant bien avec les prêtres qu'en nous divisant d'avec eux. S'ils s'opposent au salut des peuples Dieu saura les en punir ; si vous êtes enfants de la paix vous gagnerez le clergé et le peuple, ce qui sera plus agréable à Dieu que si vous ne gagniez que le peuple en scandalisant le clergé. Couvrez leurs fautes, suppléez à leurs défauts, et n'en soyez que plus humbles. »

Quant aux lettres testimoniales pour montrer l'approbation de l'institut François les jugea nécessaires, et, de l'avis du cardinal protecteur, il obtint pour cet effet une bulle du Pape, en date du 11 juin 1219 ; elle est conçue en ces termes : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiacres et autres supérieurs ecclésiastiques. Comme nos très-chers fils, le frère François et ses compagnons ont renoncé aux vanités du monde et embrassé un genre de vie que l'Eglise romaine a justement approuvé, et qu'ils vont, à l'exemple des apôtres, annoncer la parole de Dieu en divers endroits, nous vous prions tous, vous exhortons en Notre-Seigneur et vous enjoignons par ces lettres apo-



stoliques de recevoir, en qualité de catholiques et de fidèles, les frères de cet ordre, porteurs de ces présentes, qui s'adresseront à vous ; de leur être favorables et de les traiter avec bonté, pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous <sup>1</sup>. »

Après ce chapitre général François envoya ses principaux disciples en divers pays, avec un certain nombre de compagnons, prenant pour lui et douze autres la mission de la Syrie et de l'Égypte. Il chargea ses missionnaires de trois lettres : la première, aux évêques et au clergé de chaque lieu ; la seconde, aux gouverneurs, aux consuls et aux magistrats ; la troisième, aux gardiens de son ordre, auxquels il mandait de faire faire plusieurs copies des lettres précédentes et de les distribuer. La lettre aux ecclésiastiques est une exhortation à rendre un grand respect au corps et au sang de Notre-Seigneur qu'ils ont l'honneur de consacrer et d'administrer aux autres, de le garder sûrement et proprement dans des vases précieux et de le porter avec décence. Il veut aussi que l'on respecte la parole et le nom de Dieu, quelque part qu'on les trouve écrits. La lettre aux magistrats porte en substance : « Considérez que le jour de la mort approche ; c'est pourquoi je vous prie, avec tout le respect que je puis, que les soins de ce monde qui vous occupent ne vous fassent pas oublier Dieu ni ses commandements ; car tous ceux qui s'en écartent sont maudits ; au jour de la mort on leur ôtera tout ce qu'ils semblaient avoir, et plus ils ont été sages et puissants en ce monde, plus ils seront tourmentés en enfer. Je vous conseille donc, mes seigneurs, qu'avant toute autre affaire vous fassiez pénitence et receviez humblement le corps et le sang de Notre-Seigneur, que vous rapportiez à Dieu l'honneur qu'il vous a confié, et que tous les soirs vous fassiez avertir le peuple de rendre grâces à Dieu. Autrement sachez que vous lui en rendrez compte au jour du jugement. Ceux qui garderont chez eux cet écrit et l'observeront seront bénis de Dieu. »

Comme saint François se préparait pour sa mission du Levant, le cardinal Hugolin

lui parla du gouvernement de la maison de Saint-Damien et des autres monastères de filles de son institut qui commençaient à se multiplier. Il répondit : « Excepté celui où j'ai enfermé Claire, je n'en ai fondé ni contribué à fonder aucun autre, et je ne me suis chargé du soin que de celui-là seul, soit pour la discipline régulière, soit pour la subsistance ; car rien ne me déplait tant que l'empressement qu'ont eu les frères d'établir ailleurs des maisons de filles et de les gouverner, surtout de leur avoir donné le nom de Mineures. » C'est pourquoi il pria instamment le cardinal d'éloigner ses frères, autant qu'il serait possible, du soin et de la familiarité des religieuses, s'il voulait pourvoir à leur réputation et à leurs progrès dans la vertu. Le cardinal se chargea d'en parler au Pape ; mais le saint homme disait souvent sur ce sujet avec émotion : « Je crains qu'en même temps que Dieu nous a ôté les femmes le diable ne nous ait procuré des sœurs <sup>1</sup>. »

En même temps que François se disposait à son voyage vers les Sarrasins du levant il envoya vers ceux du couchant, c'est-à-dire à Maroc, une mission composée de six de ses disciples, savoir, Vital, Bérard de Corbe, Pierre de Saint-Géminien, Ajut, Accurse et Otton. François les bénit, leur donna ses dernières instructions avec le baiser de paix, et ils partirent, n'emportant pour tout viatique que leur bréviaire et la grâce de Jésus-Christ. Frère Vital, conducteur de cette troupe sainte, tomba malade en Aragon ; se sentant trop faible de corps pour un si rude combat, il désigna frère Bérard pour le remplacer dans le commandement. En effet Vital, après de longues douleurs, tressaillit d'allégresse en apprenant le triomphe de ses frères, et, par un dernier effort d'amour divin, il rompit ses liens terrestres et retourna à Dieu. Les cinq religieux arrivèrent en Portugal ; à Coïmbre la reine Urraque, épouse d'Alphonse II, les reçut comme des envoyés du Ciel. A Alenquer ils eurent le bonheur de se trouver en famille dans le couvent établi par saint François lors de sa mission en Espagne. Séville fut la première ville sous la domina-

<sup>1</sup> Wadding.

<sup>1</sup> Wadding, ann. 1219, n. 43.

tion des Maures où ils prêchèrent l'Évangile. Ils étaient logés chez un chrétien ; ils passèrent huit jours dans la prière et les œuvres de pénitence, demandant à Dieu la force du martyre.

Leur hôte les détourna de leur projet, dans la crainte où il était de voir entraver le commerce des marchands chrétiens au milieu des infidèles ; mais eux ne l'écoutèrent seulement pas et abandonnèrent aussitôt sa maison. Transportés de zèle, ils entrèrent dans une mosquée et se mirent à prêcher la foi chrétienne. A leur habit étrange, à leur langage plus étrange encore on les chassa, les traitant comme des fous. Ce commencement d'opprobre doubla leur sainte ferveur ; ils se présentèrent dans une autre mosquée plus grande, d'où ils furent repoussés avec de grands cris et chargés de coups. Alors ils se dirent les uns aux autres : « Souvenons-nous de ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Petit troupeau, ne craignez point, car il plaît à votre Père que vous possédiez son royaume. Allons ! abattons le chef pour nous rendre la victoire des membres plus facile ; allons courageusement et joyeusement lui prêcher la foi de Jésus-Christ, le baptême et la rémission des péchés. » Ils vinrent donc au palais du chef des Maures de Séville, se dirent les envoyés du Roi des rois, prêchèrent Jésus-Christ et la nullité de la foi en Mahomet. Le chef maure, irrité, ordonna qu'ils fussent chassés et mis à mort ; mais, sur quelques observations de son fils, et aussi dans les intérêts de sa conquête, il révoqua cette première sentence et les fit enfermer dans une tour. Mais ils montèrent au haut de la tour et prêchèrent la parole de Dieu à tous ceux qui passaient dans la rue. On les enferma alors dans un cachot, et, après cinq jours, le chef maure les fit comparaître de nouveau en sa présence. Il leur promit leur grâce et sa faveur, les tenta même par l'appât des richesses et de l'or, s'ils voulaient embrasser la foi de Mahomet. Les confesseurs répondirent : « Prince, plutôt à Dieu que vous voulussiez vous faire grâce à vous-même ! Traitez-nous comme vous voudrez. Il ne tient qu'à vous de nous ôter la vie ; mais nous sommes sûrs que la mort nous fera jouir de l'immortalité bien-

heureuse. » Enfin, de l'avis de son conseil, il les fit embarquer pour le Maroc, comme ils le désiraient eux-mêmes.

L'infant de Portugal, don Pédro, s'était retiré au Maroc à cause de quelques discussions avec le roi Alphonse II, son frère. Le prince reçut les cinq religieux avec un grand respect ; il les pressa de reposer un peu leurs corps exténués de fatigues. Leurs visages étaient si pâles et si maigres que la peau semblait collée aux os ; leurs yeux étaient profondément enfoncés et leurs épaules courbées par la mortification ; mais ils étaient remplis d'un courage surhumain et d'une joie immense. Il les engagea surtout à modérer leur zèle, à se comporter avec prudence, pour ne point s'exposer à des persécutions pareilles à celles de Séville ; mais leur plus grand désir était précisément de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ. Le lendemain, dès l'aurore, ils sortirent de la maison et se répandirent dans les rues les plus fréquentées pour y prêcher la foi chrétienne.

Un jour Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses frères, monté sur un char, instruisait le peuple ; le chef mahométan passa ; il allait, selon la coutume orientale, visiter les tombeaux de ses ancêtres. Bérard continua de parler avec une grande véhémence ; il fut pris pour un fou, et le roi ordonna que ces hommes fussent reconduits dans le pays des chrétiens. L'infant don Pédro leur donna des guides pour Ceuta, où ils devaient s'embarquer ; mais ils échappèrent à la surveillance de ces conducteurs et revinrent prêcher à Maroc. Le roi les fit jeter dans un cachot, où ils furent privés de toute nourriture ; la grâce de Dieu les sustentait intérieurement. Après vingt jours on les mit en liberté, craignant d'avoir offensé Dieu à leur égard ; car une sécheresse excessive, avec les maladies et la mort, affligeait le pays. Les chrétiens du Maroc, appréhendant que l'ardeur de ce zèle admirable ne leur attirât des persécutions, les firent garder dans la maison du prince portugais ; il les mena dans une expédition militaire au profit du roi de Maroc contre des tribus rebelles dans l'intérieur de l'Afrique. L'armée s'en revenait victorieuse et traver-



sait péniblement un désert sablonneux. Les soldats mouraient de soif ; depuis trois jours on n'avait pas eu d'eau. Dieu voulut alors, par le moyen d'un pauvre Mineur, donner un grand signe de sa puissance à ces infidèles. Frère Bérard, comme autrefois Moïse, frappa la terre d'un bâton, et une source abondante en jaillit aussitôt. Les hommes et les animaux se désaltérèrent ; on fit provision d'eau dans des outres, et la source tarit.

Revenus à Maroc, nos intrépides chevaliers de Jésus-Christ, forts de la puissance de Dieu et de la vénération du peuple, ne gardèrent plus aucune mesure et prêchèrent hardiment jusqu'en face du roi, qu'ils allaient attendre dans les rues où il devait passer. Il ordonna à un de ses officiers, nommé Abozaïda, de les faire mourir dans les tortures les plus affreuses. Cet homme, qui avait été témoin du grand miracle du désert, voulut attendre l'occasion de fléchir la colère du roi ; il se contenta de les mettre en prison ; mais là ils eurent à souffrir toutes sortes d'outrages : le geôlier était un chrétien renégat. Après quelque temps, les ayant fait venir, Abozaïda les trouva plus hardis, plus intrépides encore ; il commanda alors qu'ils fussent séparés et livrés à trente bourreaux. On leur lia les pieds et les mains, on les traîna sur le pavé, la corde au cou ; on les frappa avec une telle violence que leurs entrailles en furent presque mises à nu ; on les roula sur du verre et sur des briques cassées, et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pendant ce long et cruel supplice ils bénissaient Dieu et chantaient ses louanges ; il n'y avait que les blasphèmes des bourreaux qui pénétraient dans leur cœur et en troublaient la joie parfaite et abondante. Rejetés la nuit sur la paille de leur prison, l'Esprit consolateur descendit avec eux pour les fortifier et les soutenir. Les gardes virent une grande lumière qui venait du ciel et qui paraissait y élever les pauvres Mineurs. Les croyant sortis, ils accoururent tout effrayés ; mais ils les trouvèrent priant Dieu avec une grande dévotion.

Le roi les fit de nouveau comparaître en sa présence ; ils y furent conduits, dépouillés et garrottés. Un officier sarrasin, qui les rencontra, voulut leur persuader d'embrasser la loi

de Mahomet. Le frère Otton, le repoussant avec horreur, cracha deux fois contre terre en signe de mépris, ce qui lui attira un rude soufflet ; il tendit l'autre joue, suivant le conseil du Sauveur. Le roi leur dit : « Est-ce donc vous ces impies qui méprisent la vraie foi, ces insensés qui blasphèment contre l'envoyé de Dieu ? — O roi ! répondirent-ils, nous n'avons point de mépris pour la vraie foi ; au contraire, nous sommes prêts à souffrir et à mourir pour la défendre ; mais nous détestons la vôtre et le méchant homme qui en est l'auteur. » Alors le roi eut recours au moyen le plus puissant en Orient, l'amour des plaisirs et de l'or. Il avait fait venir des femmes richement parées ; il leur dit : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet je vous donnerai ces femmes pour épouses, avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mon royaume ; autrement vous mourrez par le glaive. » Les confesseurs de la foi répondirent : « Nous ne voulons ni de vos femmes ni de vos honneurs ; que cela soit pour vous, et que Jésus-Christ soit pour nous ! Faites-nous encore souffrir toute sorte de tourments ; faites-nous mourir ; la douleur nous semble légère quand nous contemplons la gloire éternelle. » Et en prononçant ces paroles leur âme surabondait de joie et d'espérance.

Le roi prit son cimeterre et leur fendit la tête par le milieu du front. C'était le 16 janvier 1220. Leurs corps furent traînés hors de la ville et mis en pièces par les infidèles ; à la nuit les chrétiens, bénissant Dieu de leur glorieux martyre, commencèrent à recueillir leurs reliques ; mais les Sarrasins, s'en étant aperçus, les poursuivirent à coups de pierres ; deux écuyers de l'infant don Pedro furent tués sur la place publique. Les infidèles voulurent consumer dans un grand feu les corps des cinq martyrs ; mais ils ne purent en venir à bout, le feu s'éteignant toujours. Enfin ils les offrirent au prince portugais, qui les mit dans deux chasses d'argent, les apporta en Portugal à son retour et fit de leur martyre une relation succincte. Les saintes reliques furent mises dans le monastère de Sainte-Croix de Coïmbre, où elles sont encore. Il s'y fit un grand nombre de miracles, et, deux cent soixante ans après, ces cinq martyrs fu-

rent canonisés par le Pape Sixte IV, qui permit aux Frères mineurs d'en faire l'office publiquement, par sa bulle du 7 août 1481. Leur nom a été inséré dans le Martyrologe romain<sup>1</sup>.

Saint François tressaillit d'allégresse en apprenant les souffrances et la mort de ses enfants; il regarda son ordre comme à jamais consacré par ce baptême de sang, et disait en pleurant de joie : « Certes, je puis dire en toute assurance que j'ai cinq Frères mineurs ! » Puis, se tournant du côté de l'Espagne, il saluait le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre : « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi du ciel cinq belles fleurs pourprées, d'une odeur très-suave. O maison sainte ! sois toujours habitée par des saints<sup>2</sup>. »

L'année suivante (1221), animés par le triomphe des martyrs du Maroc, Daniel, ministre de la province de Calabre, et six autres religieux, Samuel, Domnole, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange, s'embarquèrent dans un port de Toscane, pour aller prêcher, souffrir et mourir au Maroc ; mais ils s'arrêtèrent dans un faubourg de Ceuta, où ils évangélisèrent les marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille, qui ne pouvaient entrer dans la ville. Le samedi 2 octobre ils confessèrent leurs péchés et reçurent la sainte communion ; le soir ils se lavèrent les pieds l'un à l'autre, pour imiter le Fils de Dieu, qui lava les pieds à ses disciples avant sa Passion. Le lendemain dimanche, la tête couverte de cendres, ils s'avancèrent dans les rues de la ville, disant à haute voix : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu ; il n'y a de salut qu'en lui. » Ils furent bientôt arrêtés et conduits devant le chef mahométan, qui, les voyant rasés et les entendant parler avec tant de véhémence, les prit pour des fous. Néanmoins il les fit jeter en prison, où ils furent cruellement traités. C'est alors qu'ils adressèrent aux marchands chrétiens du faubourg la lettre suivante :

<sup>1</sup> Chavin, *Vie de S. Franç. Acta SS.*, 16 janv. Wadding, *Chroniq. des Frères min.*, l. 4, c. 17. Vinc. de Beauv. S. Antonin. — <sup>2</sup> S. Franç. *Opuscula*, t. 3, p. 86.

« Béni soit le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous soutient dans nos souffrances et qui prépara au patriarche Abraham la victime pour le sacrifice ; Abraham, qui a obtenu la justice et le titre d'ami de Dieu, parce qu'il est sorti de sa terre et a erré dans le monde, plein de confiance dans l'ordre du Seigneur. Ainsi donc que celui qui est sage devienne fou pour être sage ; car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Il nous a été dit : « Allez, prêchez l'Évangile à toutes les créatures, et enseignez que le serviteur ne doit pas être plus grand que le maître. Si vous êtes persécutés, considérez que j'ai été persécuté moi-même. » Et nous, très-petits et indignes serviteurs, nous avons laissé notre pays, nous sommes venus prêcher l'Évangile aux nations infidèles ; nous sommes pour les uns une odeur de vie, pour les autres une odeur de mort. Nous avons prêché ici, devant le roi et devant son peuple, la foi de Jésus-Christ, et on nous a chargés de fers. Nous sommes toutefois grandement consolés en Notre-Seigneur, et nous avons confiance qu'il recevra notre vie comme un sacrifice agréable<sup>1</sup>. »

Le juge, nommé Arbald, les fit comparaître devant son tribunal et leur dit : « Renoncez au Christ et embrassez la foi de Mahomet. » Les confesseurs répondirent : « Jésus-Christ seul est Dieu, et il n'y a de salut qu'en lui. » On les sépara, et on les tenta chacun en particulier par des promesses et des menaces ; ils restèrent inébranlables. Daniel parlait avec beaucoup de force ; un Maure lui déchargea sur la tête un coup de cimeterre ; il répondit sans aucune émotion : « Misérable ! quittez votre Mahomet maudit ; ses sectateurs sont les ministres de Satan, et suivez Jésus-Christ. » Arbald les condamna tous à avoir la tête tranchée. Revenus le soir dans leur prison les six frères se jetèrent aux pieds de Daniel, lui disant avec des larmes de joie : « Nous rendons grâces à Dieu et à vous, mon père, de nous avoir conduits à la couronne du martyre. Bénissez-nous et mourez ; le

<sup>1</sup> Marc de Lisbonne, *Chronic. de Orden.*, part. 2. *Petri Rodulphi Hist. Seraph.*, p. 74. Chavin, *Vie de S. Franç.*



combat finira bientôt, et nous aurons une paix éternelle. » Daniel les embrassa tendrement et les bénit avec ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur ; voici pour nous un jour de fête ; les anges nous environnent, le ciel nous est ouvert ; aujourd'hui nous recevrons tous la couronne du martyre ! »

Ils s'avancèrent triomphants au supplice ; on aurait cru qu'ils allaient s'asseoir à un banquet nuptial. Leurs âmes s'élevèrent dans le ciel, et leurs corps furent horriblement lacérés par la multitude des infidèles. C'était le 10 octobre. De pieux marchands marseillais en recueillirent quelques débris mutilés, qui furent depuis transportés en Espagne. Léon X permit de les honorer d'un culte solennel. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 13 octobre <sup>1</sup>.

Fleury dit dans son sixième discours <sup>2</sup> : « Ces Frères mineurs qui se firent tuer à Maroc et à Ceuta, saint Cyprien ne les aurait pas reconnus pour martyrs. » Mais d'abord qu'en sait-il ? Nous avons vu, même dans les premiers siècles, plus d'un martyr qui est ainsi allé au-devant de la mort. Ensuite est-ce donc l'autorité de saint Cyprien qui forme la règle suprême dans l'Église, lui qui s'est trompé en une chose très-grave et qui a eu besoin d'être redressé par l'Église romaine ? Saint François de Sales, qui se connaissait quelque peu en matière de vertu et de sainteté, n'avait pas les mêmes scrupules que Fleury. Après avoir rapporté différents exemples de personnes qui se sont offertes spontanément au martyre, il dit : « Mille des anciens martyrs en firent de même, et, pouvant également éviter et subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement plutôt que de l'éviter loisiblement. En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et de la constance qu'un saint excès d'amour leur donna ; mais, quand on est forcé d'endurer le martyre ou de renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être martyre et un excellent acte d'amour et de force ; néanmoins je ne sais s'il faut le nommer acte héroïque, n'étant pas choisi par aucun excès d'amour,

mais par la nécessité de la loi, qui en ce cas le commande. » Ainsi parle le saint évêque de Genève dans son *Théotime*, où traité de *l'Amour de Dieu* <sup>1</sup>. Donc les martyrs de Ceuta et de Maroc ont même, selon ce grand maître et juge des vertus chrétiennes, une préférence sur les autres. Ce que l'on peut conclure de tout cela, c'est qu'en écrivant ces paroles Fleury n'était point inspiré par l'esprit de saint François de Sales, ni par l'esprit de l'Église, qui honore ces martyrs, ni par l'Esprit de Dieu, qui les a glorifiés par un grand nombre de miracles.

Ce ne fut pas sans une disposition spéciale de la divine Providence que les reliques des Frères mineurs martyrisés au Maroc furent placées, à Coïmbre, dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix, puisque Dieu les fit servir à la merveilleuse vocation d'un de ses plus illustres serviteurs.

Fernandez ou Ferdinand naquit à Lisbonne en l'année 1495 ; il eut pour père Martin de Bouillon, que quelques-uns supposent de la même famille que Godefroi de Bouillon, le chef héroïque de la première croisade. Sa mère, Thérèse Tavéra, sortait d'une maison considérable en Portugal. Ceux dont il avait reçu le jour alliaient la vertu à la noblesse du sang. Ils mirent leur fils, encore jeune, dans la communauté des chanoines de la cathédrale de Lisbonne pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans la piété. Il répondit parfaitement à leurs vœux. A l'âge de quinze ans il se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avaient une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps ; mais les distractions occasionnées par les visites fréquentes de ses amis lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude ; il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville le couvent dit de Sainte-Croix.

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il

<sup>1</sup> Acta SS., 13 octobre. Godescard. Surius. Chavin. Chalippe. — <sup>2</sup> N. 15.

<sup>1</sup> L. 8, c. 9.

joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Église. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Église. Mais comme le propre de l'étude, de celle même qui a la religion pour objet, est de dessécher le cœur et d'éteindre l'esprit de piété, Ferdinand nourrissait exactement son âme par les exercices de la prière et la mortification. Il se préparait ainsi à cette sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait, dans un ordre plus austère qui venait de prendre naissance.

Il y avait près de huit ans qu'il vivait à Coïmbre quand don Pédro, infant de Portugal, apporta du Maroc les reliques des cinq Frères mineurs martyrisés depuis peu par les infidèles. La vue de ces reliques fit sur lui une vive impression; il sentit dans son cœur un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Peu de temps après quelques religieux de saint François vinrent au couvent de Sainte-Croix demander l'aumône, à leur ordinaire. Alors Ferdinand ne put plus se contenir, mais, les ayant tirés à part, il leur découvrit toutes ses pensées. Les bons frères en furent remplis de joie, et, après lui avoir donné jour pour l'exécution de son dessein, ils se retirèrent. Ferdinand avait obtenu, mais avec grande peine, le consentement de son supérieur, lorsque les frères revinrent au jour marqué et lui donnèrent leur habit dans le monastère même de Sainte-Croix. Ensuite ils l'emmenèrent au lieu de leur demeure, nommé Saint-Antoine d'Olivarès. Là il les pria de le nommer Antoine, pour éviter par ce changement de nom l'importunité de ceux qui voudraient le chercher. Cet homme est l'illustre saint Antoine de Padoue, surnommé ainsi de la ville où nous lui verrons passer une grande partie de sa vie et où l'on garde ses reliques.

Le désir ardent du martyr lui fit obtenir la permission de passer en Afrique; mais, y étant arrivé, il fut attaqué d'une grave

et longue maladie qui lui fit prendre le dessein de revenir en Espagne. S'étant embarqué, les vents contraires le menèrent en Sicile, où il apprit qu'on allait tenir à Assise le chapitre général de l'ordre. Il s'y rendit avec Philippin, frère lai de Castille<sup>1</sup>.

En 1219 saint François s'était embarqué lui-même au port d'Ancône, avec onze compagnons de son ordre, sur les bâtiments qui portaient du secours au siège de Damiette. Peu de jours après qu'il y fut arrivé, les chrétiens, qui n'étaient pas trop unis entre eux, se préparèrent à livrer bataille aux infidèles. François dit à son compagnon, nommé le frère Illuminé : « Le Seigneur m'a fait connaître que, si l'on en vient aux mains, les chrétiens auront du désavantage. Si je le dis je passerai pour un fou; si je ne le dis pas ma conscience en sera chargée; que vous en semble ? » Son compagnon répondit : « Mon frère, ne vous arrêtez pas au jugement des hommes; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous traite d'insensé; déchargez votre conscience et craignez Dieu plus que le monde. » Aussitôt François alla déclarer sa révélation, qui fut prise pour une rêverie. On livra la bataille, les chrétiens furent battus et perdirent environ six mille hommes, tant tués que pris.

Les deux armées étaient en présence, et on ne pouvait passer d'un camp à l'autre sans grand péril, le sultan ayant promis un besant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien. Cependant François, après avoir passé de longues heures dans la prière, se lève avec un visage rayonnant de force et de confiance, et il prend le chemin du camp des infidèles, en chantant ces paroles du prophète : « Maintenant, Seigneur, que vous êtes avec moi, je ne craindrai aucun mal, quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort<sup>2</sup>. »

Ayant rencontré deux brebis il en eut une grande joie et dit à son compagnon : « Frère, ayez confiance au Seigneur; la parole de l'Évangile s'accomplit en nous : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » En effet, un peu plus loin, une

<sup>1</sup> Acta SS., 13 juin. Godescard, Chavin. — <sup>2</sup> Psaume 22.



bande de Sarrasins se jetèrent sur eux, comme des loups sur des brebis, les chargèrent d'injures et de coups et les garrottèrent. François leur dit : « Je suis chrétien ; menez-moi à votre maître. » C'était le sultan d'Égypte, Mélic-Camel, que les Occidentaux nommaient Meledin. Il leur demanda par qui, comment et pourquoi ils avaient été envoyés. François répondit : « Ce n'est pas l'homme, mais le Dieu très-haut qui m'envoie pour vous montrer, à vous et à votre peuple, le chemin du salut et vous annoncer l'Évangile de la vérité. » Il prêcha alors, avec une ferveur et une force admirables, un seul Dieu en trois personnes et Jésus-Christ sauveur du monde. C'était l'accomplissement de ces paroles : « Je vous donnerai une bouche et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer <sup>1</sup>. »

Le sultan, voyant son courage, l'écouta paisiblement pendant quelques jours et l'engagea instamment à demeurer avec lui. François répondit : « Si vous voulez vous convertir avec votre peuple, je demeurerai volontiers avec vous pour l'amour de Jésus-Christ. Que si vous balancez d'embrasser sa loi en quittant celle de Mahomet, faites allumer un grand feu, et j'entrerai dedans avec vos prêtres, afin que vous voyiez quelle est la foi qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répondit le sultan, qu'aucun de nos prêtres voulût entrer dans le feu pour la religion. » En effet il avait vu un des imans les plus anciens et les plus considérables s'esquiver promptement à la seule proposition du saint homme. François répliqua : « Si vous voulez me promettre, pour vous et pour votre peuple, d'embrasser la religion chrétienne, en cas que je sorte du feu sain et sauf, j'y entrerai seul. Si je suis brûlé, on l'imputera à mes péchés, mais, si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour vrai Dieu et Sauveur de tous les hommes. » Le sultan lui avoua qu'il n'osait accepter ce défi, de crainte d'une sédition dans le peuple. Il offrit à François de riches présents, que cet amateur passionné de la pauvreté méprisa comme de la boue. Le sul-

tan en conçut encore plus de vénération pour lui ; mais, craignant que quelques-uns des siens, touchés des discours du saint homme, ne passassent à l'armée chrétienne, il le congédia en disant : « Priez pour moi, afin que Dieu me fasse connaître la religion qui lui est la plus agréable. » Après quoi il le fit conduire en sûreté et avec honneur au camp devant Damiette. « O bienheureux homme ! s'écrie saint Bonaventure, qui, bien que son corps n'ait pas été déchiré par le fer du tyran, n'a pas perdu la ressemblance avec l'Agneau de Dieu immolé ! O bienheureux homme ! qui n'a pas succombé sous le glaive, et qui pourtant a reçu la palme du martyr <sup>1</sup> ! »

Ce récit est tiré partie de saint Bonaventure, dans son *Histoire de saint François*, partie de Jacques de Vitri, qui était alors évêque d'Acre et présent au siège de Damiette. Il fait l'éloge des Frères mineurs dans son *Histoire occidentale* et dit en substance :

« Ils s'efforcent de ramener la pauvreté et l'humilité de la primitive Église, en accomplissant non-seulement les préceptes, mais les conseils de l'Évangile. Le Pape a confirmé leur règle et leur a donné autorité de prêcher partout, mais du consentement des prélats. On les envoie deux à deux ; ils ne portent ni sac, ni pain, ni argent, ni souliers ; car il ne leur est permis de rien posséder. Ils n'ont ni monastères, ni églises, ni maisons, ni terres, ni bestiaux. Ils n'usent ni de fourrures, ni de linge, mais seulement de tuniques de laine, auxquelles tient le capuce, sans chapes ou manteaux, ni aucun autre habillement. Si on les invite à manger ils mangent ce qu'ils trouvent ; si on leur donne quelque chose ils n'en gardent rien pour le lendemain. Ils s'assemblent une ou deux fois l'année pour le chapitre général, après lequel le supérieur les renvoie deux ensemble, ou plus, en différentes provinces. Leur prédication est encore plus merveilleuse ; leur exemple attire au mépris du monde non-seulement des gens du commun, mais des nobles, qui, laissant les villes, leurs terres et leurs grands biens, se réduisent à l'habit de Frères mineurs, c'est-à-dire à une pauvre tunique et à

<sup>1</sup> Luc, 21.

<sup>1</sup> S. Bonavent., *Vie de S. Franç.*, c. 9.

une corde pour ceinture. Ils se sont tellement multipliés en peu de temps qu'il n'y a point de province en la chrétienté où ils n'aient de leurs frères ; car ils ne refusent personne s'il n'est engagé dans le mariage ou en quelque autre ordre religieux, et ils les reçoivent d'autant plus facilement qu'ils laissent à la Providence divine le soin de leur subsistance. Aussi ceux-là s'estiment-ils heureux dont ils veulent bien recevoir l'hospitalité ou les aumônes.

« Les Sarrasins, admirant leur humilité et leur perfection, les reçoivent volontiers quand ils vont chez eux prêcher l'Évangile. Nous avons vu le fondateur et le supérieur général de cet ordre, homme simple et sans lettres, aimé de Dieu et des hommes, nommé frère François, tellement enivré de la ferveur de l'Esprit qu'étant arrivé à l'armée des chrétiens devant Damiette il alla au camp du sultan. » Ici Jacques de Vitri raconte ce que nous avons vu plus haut ; puis il continue : « Tous les Sarrasins écoutent volontiers les Frères mineurs parler de Jésus-Christ et de sa doctrine, jusqu'à ce qu'ils attaquent Mahomet, le traitant de menteur et d'infidèle ; car alors ils les frappent et les chassent de leurs villes, et ils les tueraient si Dieu ne les protégeait. Tel est le saint ordre des Frères mineurs, dont la perfection ne convient pas aux faibles, de peur que, s'exposant à la mer orageuse du monde, ils ne soient submergés dans les flots <sup>1</sup>. »

Ainsi parlait Jacques de Vitri, évêque d'Acre ou de Ptolémaïde, depuis cardinal, l'un des hommes les plus judicieux et des écrivains les plus distingués, qui ne survécut à saint François que de dix-huit ans. Le saint patriarche, après avoir prêché aux croisés de Damiette la concorde et la pénitence, vint dans la Palestine et à Antioche ; partout il faisait des conquêtes spirituelles. Tous les religieux d'un célèbre monastère de la Montagne-Noire embrassèrent son institut <sup>2</sup>. Les disciples de saint François sont demeurés à Jérusalem les gardiens du Saint-Sépulcre et les Pères de la Terre-Sainte.

De retour en Italie François parcourut les

villes de Padoue, de Bergame, de Brescia, de Crémone, de Mantoue, évangélisant la paix et établissant des maisons de pauvres Mineurs. Lorsqu'il arriva à Bologne la Savante le concours des étudiants et des savants fut immense ; on ne pouvait faire un pas dans les rues. Un empereur n'aurait pas eu le triomphe de cet homme petit, chétif, pauvrement vêtu. Arrivé sur la grande place il prêcha cette multitude avec une si grande élévation d'esprit qu'on croyait entendre un ange et non un homme. Non-seulement beaucoup se convertirent à une vie de mortification et de pénitence, mais deux étudiants de la Marche d'Ancône entrèrent dans sa famille, et, pour confirmer sa prédication, il guérit un enfant aveugle. Voici un acte authentique que Sigonius a tiré des archives de l'Église de Spalatro :

« Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même ville, étudiant à Bologne, l'an 1220, j'ai vu, le jour de l'Assomption de la Mère de Dieu, saint François prêcher dans la place, devant le petit palais, où presque toute la ville était assemblée. Il commença ainsi son sermon : « Les anges, les hommes, les démons. » Il parla de ces êtres intelligents si bien et avec tant d'exactitude que beaucoup de gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un tel discours dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la manière ordinaire des prédicateurs ; mais, comme un orateur populaire, il ne parla que de l'extinction des inimitiés et de la nécessité de faire des traités de paix et d'union. Son habit était sale et déchiré, sa personne chétive, son visage défait ; mais Dieu donnait une si grande efficacité à ses paroles qu'un grand nombre d'hommes nobles, dont la fureur cruelle et effrénée avait répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent. L'affection et la vénération pour le saint étaient si universelles et allaient si loin que les hommes et les femmes couraient à lui en foule, et que l'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe <sup>1</sup>.

La prédication populaire, tel a été le but

<sup>1</sup> Jacob. Vitriac., *Hist. occid.*, c. 32. — <sup>2</sup> Wadding, ann. 1219, n. 66 et seqq.

<sup>1</sup> Sigon., *de Episcopis Bonon.*, p. 113.



saintement atteint par l'ordre des pauvres Mineurs qui, sans cesse mêlés au peuple, y infiltraient les idées chrétiennes. Dès les premiers temps de l'ordre François prépara ses disciples à exercer cette mission ; il leur disait :

« Que les ministres de la parole de Dieu s'appliquent unanimement aux exercices spirituels, sans que rien les en détourne ; car, puisqu'ils sont choisis du grand Roi pour déclarer ses volontés au peuple, il faut qu'ils apprennent dans le secret de la prière ce qu'ils doivent annoncer dans leurs sermons, et qu'ils soient intérieurement échauffés pour pouvoir prononcer des paroles qui embrasent les cœurs. Ceux qui profitent de leurs propres lumières et qui goûtent les vérités qu'ils prêchent sont dignes de louanges ; d'autres font pitié : ils vendent leur travail pour l'huile d'une vaine approbation.

« C'est une chose déplorable que l'état d'un prédicateur qui cherche par ses discours, non le salut des âmes, mais sa propre gloire, ou qui détruit par sa conduite ce qu'il établit par sa doctrine ; un pauvre frère simple et sans parole, qui, par ses bons exemples, porte les autres à bien vivre, doit lui être préféré. Celle qui était stérile s'est vue mère de beaucoup d'enfants, et celle qui avait beaucoup d'enfants s'est trouvée stérile. La stérile représente ce pauvre frère, lequel, n'exerçant aucun ministère qui donne des enfants à l'Église, ne laissera pas d'en avoir plusieurs au jour du jugement, parce qu'alors Jésus-Christ, le souverain Juge, lui attribuera avec honneur ceux qu'il convertit par ses prières intimes. Celle qui avait beaucoup d'enfants et qui s'est trouvée stérile est la figure du prédicateur vain qui n'a eu que des paroles. Il se réjouit maintenant d'avoir conquis beaucoup d'enfants à Jésus-Christ ; mais alors il se trouvera les mains vides et reconnaîtra qu'ils ne lui appartiennent pas.

« Plusieurs mettent leur application à s'acquérir de la science, s'écartant de l'humilité et de l'oraison, se répandant et se dissipant au dedans et au dehors. Quand ils ont prêché et qu'ils apprennent que quelques-uns en ont été édifiés et touchés, ils s'élèvent et s'enflent de ce succès, sans faire réflexion que

Dieu l'a octroyé aux prières et aux larmes de quelques pauvres frères humbles et simples. Ce sont là mes véritables frères, mes chevaliers de la Table-Ronde, qui se cachent dans les lieux solitaires pour mieux vaquer à l'oraison, et dont la sainteté bien connue de Dieu est quelquefois inconnue aux hommes. Un jour ils seront présentés par les anges au Seigneur, qui leur dira : « Mes enfants bien-aimés, voilà les âmes qui ont été sauvées par vos prières, par vos larmes, par vos bons exemples. Recevez le fruit des travaux de ceux qui n'y ont employé que leur science. Parce que vous avez été fidèles en peu de chose je vous établirai sur beaucoup. » Ils entreront ainsi dans la joie du Seigneur, chargés du fruit de leurs vertus, tandis que les autres paraîtront nus et vides devant Dieu, ne portant que des marques de confusion et de douleur. »

Au chapitre général de 1220 saint François, sur des plaintes qu'on lui en avait faites et qui se trouvèrent quelque peu fondées, ôta la charge de vicaire général au frère Élie et la donna au second de ses disciples, Pierre de Catane. Il remit entre ses mains le gouvernement des frères auquel il croyait ne pouvoir plus suffire, à cause de leur multitude et de ses propres infirmités. Ayant donc assemblé les frères en chapitre il leur dit : « Je suis désormais mort pour vous ; voilà votre supérieur, Pierre de Catane, à qui nous obéirons, vous et moi. » Et, se prosternant aux pieds de Pierre, il lui promit obéissance et respect, comme au ministre général de l'ordre. Mais les frères ne purent y consentir, et voulurent que, tant qu'il vivrait, aucun autre ne portât le nom de ministre, mais seulement de vicaire.

Pierre de Catane, voyant qu'il ne pouvait suffire aux besoins de tant de frères qui venaient à la Portioncule, demanda au saint homme s'il permettrait de réserver quelque chose des biens des novices qui se présentaient pour le soulagement des autres. François répondit : « Dieu nous garde de cette piété qui nous rend impies à l'égard de notre règle par la considération des hommes ! — Que ferai-je donc ? dit frère Pierre. — Dépouillez l'autel de la Vierge de tous ses orne-

ments, répondit François; Dieu nous enverra de quoi rendre à sa Mère ce que nous emploierons pour exercer la charité. Croyez fermement que la Vierge aimera mieux voir dépouiller son autel que de contrevenir à l'Évangile de son Fils.» Et le saint patriarche prit de là occasion de recommander fortement la sainte pauvreté. Il se trouva là un des ministres de l'ordre qui avait amassé plusieurs livres et voulait les garder, mais avec la permission du saint homme; il lui demanda ce qu'il était permis à un Frère mineur d'avoir; François répondit : « Je l'entends ainsi qu'un Frère mineur ne doit rien avoir qu'une tunique, une corde et un caleçon, et, en cas de nécessité, il peut porter des souliers. » Le ministre reprit : « Que ferai-je donc des livres que j'ai, qui valent plus de quarante livres d'argent (ce qui ferait environ 800 francs de notre monnaie)? » François répondit : « Mon frère, je ne veux pas, à cause de vos livres, corrompre le livre de l'Évangile, suivant lequel nous avons promis de n'avoir rien en ce monde. Faites de vos livres ce que vous voudrez; ma permission ne vous sera point une occasion de scandale. » Il disait souvent qu'un homme n'a de science qu'autant qu'il pratique le bien, que l'on connaît l'arbre par les fruits.

On lui demanda s'il trouvait bon que les hommes de lettres déjà reçus dans l'ordre étudiassent l'Écriture sainte; il répondit : « Je le trouve bon, pourvu qu'ils ne manquent pas de s'appliquer à la prière, suivant l'exemple de Jésus-Christ, dont nous lisons qu'il a prié plus que nous ne trouvons qu'il a lu. Et qu'ils n'étudient pas seulement pour savoir comment ils doivent parler, mais pour pratiquer ce qu'ils ont appris et le faire ensuite pratiquer aux autres. » Il disait encore : « Je ne veux pas que mes frères soient curieux de science et de livres, mais qu'ils soient fondés sur la sainte humilité, la simplicité, l'oraison et la pauvreté, notre dame et maîtresse. Plusieurs frères laisseront ces vertus, sous prétexte d'édifier les hommes, et il arrivera que l'intelligence de l'Écriture, par laquelle ils croyaient se remplir de lumière, de dévotion et d'amour de Dieu, leur sera une occasion de demeurer au dedans

froids et vides. Ainsi ils ne pourront revenir à leur vocation première pour avoir perdu, dans une vaine et fausse étude, le temps de vivre selon leur vocation <sup>1</sup>. »

Au chapitre général de l'année suivante (1221) il fut question d'établir un vicaire général à la place de Pierre de Catane, mort le 10 mars de la même année. François, après avoir consulté Dieu, crut que sa volonté était de remettre en cette place frère Élie, ce qui fut fait.

Dans ce même chapitre, avant de congédier les frères, François, étant assis aux pieds d'Élie, le tira par sa tunique et lui dit son intention en secret. Élie se releva ensuite et dit à toute l'assemblée : « Mes frères, voici ce que dit le frère, car ils nommaient ainsi François par excellence : « Il y a un pays, c'est l'Allemagne, dont les habitants sont chrétiens et dévots; ils passent, comme vous savez, par notre pays avec de longs bâtons et de larges bottes, souffrant l'ardeur du soleil et trempés de sueur, et vont visiter les lieux de dévotion, chantant les louanges de Dieu et des saints. J'ai quelquefois envoyé chez eux de nos frères, qui en sont revenus après avoir été maltraités; c'est pourquoi je n'oblige personne d'y aller; mais, si quelqu'un est assez touché du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes pour entreprendre ce voyage, je lui promets le même mérite d'obéissance et encore un plus grand que s'il allait outre mer. »

Il s'en présenta environ quatre-vingt-dix pour cette mission, qu'ils regardaient comme une occasion de martyre, et on leur donna pour chef et pour ministre provincial d'Allemagne frère Césaire, natif de Spire, et converti peu de temps auparavant par les sermons du frère Élie. Césaire était un homme d'un grand zèle, et qui, dans le monde, avait été prédicateur de réputation. De tous ceux qui s'étaient offerts pour la mission d'Allemagne, il n'en prit que vingt-sept, douze clercs et quinze laïques, parmi lesquels il y avait des Allemands et des Hongrois.

Ils partirent, divisés en petites troupes de

<sup>1</sup> Colloc. 15 et 16, *Opuscula*, t. 3.



trois ou quatre, et, avant la fête de Saint-Michel, ils arrivèrent successivement à Trente, où, pendant quinze jours, ils reçurent de l'évêque la plus généreuse hospitalité. Le jour de la fête Césaire prêcha au clergé et frère Bernabéo au peuple. Un homme, nommé Pèlerin, fut si touché du discours de Bernabéo qu'il fit habiller de neuf tous les frères, vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres et revêtit l'habit des Mineurs. Césaire laissa quelques-uns des siens à Trente, les exhortant à la pratique de la patience et de l'humilité, et il continua sa mission avec les autres. L'évêque de Trente, qu'ils retrouvèrent à Botzen, les retint encore quelques jours et leur donna la permission de prêcher dans son diocèse. Pendant leur route ils se mettaient bien plus en peine du spirituel que du temporel ; aussi ils souffrirent beaucoup ; ceux qu'ils avaient chargés du soin de leur vie ne savaient pas mendier, et le peuple était peu généreux à leur égard. L'évêque de Brixen les reçut fort charitablement ; mais dans les montagnes du Tyrol, qui alors étaient encore plus sauvages qu'aujourd'hui, leurs souffrances devinrent extrêmes. Après de longues journées de marches pénibles ils étaient réduits à vivre de fruits sauvages ; encore se firent-ils un scrupule d'en manger un vendredi matin, parce que c'était un jour de jeûne selon la règle. Et pourtant ils avaient couché en plein air, sur les bords d'un petit ruisseau, sans avoir presque rien mangé. A Mittenwald ils obtinrent à grand'peine quelques petits morceaux de pain : Dieu les soutenait. Ils arrivèrent à Augsbourg, où l'évêque les embrassa tous et leur donna des marques de singulière bienveillance. Son neveu leur céda sa maison, qui devint un couvent.

En 1221, le seizième jour d'octobre, fête de Saint-Gall, Césaire tint à Augsbourg le premier chapitre de l'ordre en Allemagne, avec environ trente de ses frères, qu'il distribua en diverses provinces de ce vaste pays. Quelques-uns allèrent à Mayence, à Worms, à Spire, à Cologne ; ils y bâtirent des couvents et firent beaucoup de fruit pour le salut des âmes. Jourdain, d'un naturel très-timide, et que Césaire avait amené d'Italie, quoiqu'il

ne se fût pas présenté lui-même, mais qu'en chemin Dieu avait rempli d'un grand courage, fut envoyé avec deux compagnons à Salzbourg, où il fit un grand bien, sous la protection de l'archevêque. Trois autres allèrent s'établir à Ratisbonne. Césaire presque toujours les suivait, les animant d'exemple et de parole. Étant à Wurzburg il donna l'habit des Mineurs à un jeune homme de distinction nommé Hartmod et le nomma André, à cause de la fête de ce saint apôtre qui se célébrait ce jour-là. Frère André, après avoir reçu les saints ordres, devint un grand prédicateur et fut le premier custode ou gardien de Saxe.

Les enfants de saint François trouvèrent surtout la plus religieuse et la plus profonde sympathie auprès de la jeune duchesse de Thuringe, sainte Élisabeth de Hongrie, que nous verrons animée du même esprit que François. En 1222 les Frères mineurs et les Frères prêcheurs pénétrèrent ensemble dans le royaume de Suède et dans les autres pays du Nord. Un des premiers qui embrassèrent l'institut des Mineurs fut Laurent-Octave, homme très-illustre. Le pauvre habit qu'il portait, et qu'il honorait par la pratique de toutes les vertus, particulièrement par l'amour des souffrances, ne le rendait pas moins vénérable que son éloquence et sa doctrine ; il contribua beaucoup à l'affermissement du Christianisme dans ces contrées barbares. Élu archevêque d'Upsal en 1245, il obéit à l'ordre formel d'Innocent IV ; mais dans cette dignité il ne cessa point de vivre en vrai Frère mineur. Il gouverna la Suède dans l'inter règne qui suivit la mort du roi Éric-Bald et travailla à faire régner chrétiennement son successeur. Lorsque vint son dernier moment, en 1267, il voulut reposer dans le couvent des Frères mineurs <sup>1</sup>.

Outre les frères qui furent martyrisés au Maroc et à Ceuta dès 1219, François avait envoyé le bienheureux Égidius ou Gille d'Assise prêcher la foi aux Sarrasins d'Afrique. Ils arrivèrent à Tunis ; mais un homme estimé très-sage parmi les Sarrasins, après avoir longtemps gardé le silence, sortit de sa retraite et

<sup>1</sup> *Hist. Upsal*, l. 2, sub fin.

commença à dire publiquement : « Il nous est venu des infidèles qui veulent décrier notre loi ; je vous conseille de les faire tous passer au fil de l'épée. » Alors s'émut une grande rumeur parmi les musulmans et les chrétiens, et les chrétiens qui se trouvaient à Tunis et chez lesquels demeurait le bienheureux Gille avec ses compagnons, craignant terriblement la mort, les contraignirent de rentrer dans le vaisseau, sans leur permettre d'aller parmi les Sarrasins ni de leur parler. Le lendemain matin les infidèles vinrent impétueusement les chercher, et virent que, malgré la défense des autres chrétiens, ils les prêchaient du vaisseau et les exhortaient à embrasser la foi, désirant vivement le martyre. Enfin les frères, voyant qu'ils ne pouvaient exécuter leur dessein, retournèrent à saint François.

En la même année 1219 le frère Benoît d'Arezzo s'embarqua avec ses compagnons pour aller en Grèce. Là ils servirent le Christianisme par la sainteté de leur vie, les miracles et la prédication ; en peu de temps les Frères mineurs y eurent un grand nombre de maisons et formèrent la province de Roumanie.

Cependant au chapitre général de 1221 se trouvait saint Antoine de Padoue avec le frère Philippin, son compagnon, à la distribution des obédiences. Comme personne ne le connaissait, personne ne le demandait. Alors Antoine et Philippin se présentèrent au frère Gratien, provincial de Bologne, le suppliant de leur assigner un lieu où ils pussent étudier Jésus-Christ et la discipliner régulièrement. Il les emmena dans sa province ; Philippin fut envoyé à Citta di Castello, et ensuite à Columbario, en Toscane, où il mourut saintement. Antoine demeura dans l'ermitage du mont Saint-Paul, près de Bologne. Dans une petite cellule taillée dans le roc et isolée il se livra tout entier à la méditation des saintes Écritures et à la mortification de ses sens. Vivant dans la simplicité au milieu des simples, il cachait sous des dehors faibles et humbles les grandes lumières qu'il recevait du Ciel. Dieu prépare toujours dans le secret les apôtres qui doivent répandre à grands flots la vérité et la charité divines.

Bientôt fut manifesté à ses supérieurs et au monde ce vase d'honneur, sanctifié et préparé pour toute sorte de bons usages. On l'envoya à Forlì, dans la Romagne, pour y recevoir les saints ordres. Il y avait plusieurs de ses frères, des Frères prêcheurs et des séculiers. L'ordination était précédée par des exercices spirituels et des examens. Après une conférence l'évêque désigna Antoine pour faire une exhortation pieuse ; il obéit. Sa parole fut d'abord simple et timide ; mais, se livrant tout entier aux inspirations de l'Esprit-Saint, elle prit un merveilleux caractère de grandeur et de force.

A cette nouvelle l'âme de François tressaillit de bonheur et d'espérance ; il comprit qu'une nouvelle voie allait s'ouvrir devant son ordre, qui porterait désormais, sur la terre et au ciel, la triple couronne de la sainteté, du martyre et de la science. Il ordonna à Antoine de se livrer à l'étude de la théologie, tout en continuant à évangéliser les peuples. Pour obéir à cette chère et sainte volonté il alla avec un frère anglais, Adam de Marisco, qui fut depuis un célèbre docteur, à Verceil, où professait alors avec un succès immense, dans l'abbaye de Saint-Andrée, Thomas, ancien religieux de Saint-Victor de Paris. Antoine devint supérieur à son maître, et de toutes parts ses frères le suppliaient d'enseigner à son tour la théologie dans un des couvents de l'ordre. Le saint instituteur lui en donna l'obédience formelle en ces termes : « A mon très-cher frère Antoine, frère François, salut en Jésus-Christ. Il me plaît que vous enseigniez aux frères la sainte théologie, de telle sorte néanmoins que l'esprit de la sainte oraison ne s'éteigne ni en vous ni dans les autres, selon la règle dont nous faisons profession. Portez-vous bien <sup>1</sup>. »

Antoine enseigna d'abord à Montpellier, ensuite à Bologne, à Padoue, à Toulouse <sup>2</sup>. Cependant le plus fameux docteur de l'université de Paris abaissait son esprit devant l'humilité et la pauvreté. Alexandre de Halès, Anglais de naissance, enseignait avec un succès merveilleux ; il avait promis d'accorder, s'il était possible, tout ce qu'on lui de-

<sup>1</sup> *S. Franc. Opusc.*, t. 1, p. 4. — <sup>2</sup> *Vita S. Ant.*, 13 juin. *Acta SS.*



manderait pour l'amour de la sainte Vierge. Un jour un Frère mineur, le rencontrant, lui dit : « Révérend maître, il y a longtemps que vous servez le monde avec une grande réputation; notre ordre n'a pas de maître savant; ainsi, pour sa gloire, pour votre sanctification, pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge Marie, prenez l'habit des Mineurs. » Alexandre répondit du fond de son cœur : « Allez, mon frère, je vous suivrai bientôt et je ferai ce que vous demandez. » En effet, quelques jours après, c'était en 1222, il quitta le monde et revêtit le pauvre habit des Frères mineurs <sup>1</sup>.

Après le chapitre général de 1221 François parcourait les villes et les bourgs de l'Ombrie et de la Toscane, prêchant la pénitence et la paix; tel était l'objet de tout son zèle, de toute sa sollicitude. A Canara et dans plusieurs autres lieux les habitants, par troupes immenses d'hommes et de femmes, quittèrent leurs maisons et leurs familles et le suivirent dans ses courses apostoliques. Ce mouvement religieux croissait au delà de ses espérances. Plusieurs maris voulaient quitter leurs femmes, et plusieurs femmes voulaient s'enfermer dans les cloîtres. Les villes et les campagnes allaient demeurer sans habitants; tous demandaient les moyens de mener plus facilement une vie chrétienne. Saint François promit de les satisfaire. Sans vouloir rompre des mariages bien unis ni dépeupler le pays, il promit de leur donner une législation spirituelle qui, au milieu du monde, leur ferait goûter la paix de la vie religieuse.

A Florence on avait déjà commencé à bâtir une maison pour les gens mariés qui renonçaient au monde; ils se divisèrent en deux congrégations, l'une d'hommes, l'autre de femmes; chacune avait son chef et s'appliquait aux exercices de piété et à la pratique des œuvres de miséricorde avec un si grand dévouement qu'un auteur contemporain les compare aux premiers fidèles <sup>2</sup>.

Passant à Poggi-Bonzi, en Toscane, François trouva une des anciennes amitiés de sa jeunesse, le marchand Luchésio. Dieu venait

de changer sa cupidité en dévouement et son avarice en sainte prodigalité; il faisait de grandes aumônes, soignait les malades dans les hôpitaux, remplissait tous les devoirs de la vie chrétienne et tâchait d'inspirer les mêmes sentiments à Bona-Donna, sa femme. A la vérité elle était pieuse, mais pas assez détachée des biens et de la vanité du monde, ce qui la portait à blâmer les grandes aumônes de son mari. Un jour Luchésio ayant distribué aux pauvres tout le pain qui était dans la maison, il pria Bona-Donna de donner encore quelque chose à d'autres qui survinrent; elle lui répondit en colère : « Tête sans cervelle et affaiblie par les veilles et les jeûnes, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille? » Luchésio, aussi patient que charitable, ne s'émut point des injures et pria sa femme de regarder dans l'endroit où l'on mettait le pain, en pensant à Celui qui, par sa puissance, rassasia des milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons. Bona-Donna y trouva une grande quantité de pain. Dès ce jour elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, et il y eut entre ces deux âmes compatissantes une sainte émulation.

Luchésio supplia François de leur montrer une voie de sanctification qui leur convînt. François répondit : « J'ai pensé depuis peu à instituer un troisième ordre où les gens mariés pourront servir Dieu parfaitement, et je crois que vous ne pourriez mieux faire que d'y entrer. » Ils se jetèrent à ses pieds, demandant cette grâce avec instance. François leur fit prendre un habit simple et modeste, d'une couleur grise, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et, quelques mois après, il leur donna la règle suivante, qui, à cause de son extrême simplicité, est devenue une législation universelle et populaire.

Tous ceux qui professent la foi catholique et l'obéissance à l'Eglise peuvent entrer dans l'ordre et participer à ses avantages spirituels et temporels; mais il y a quatre conditions indispensables pour être admis : 1° restituer tout le bien injustement acquis; 2° se réconcilier absolument et franchement avec son prochain; 3° observer les commande-

<sup>1</sup> S. Antonin, *Chron.*, pars 3, tit. 24, cap. 8, § 1. — Mariana, *Florent. Chron.*, c. 20.

ments de Dieu et de l'Église, ainsi que la règle. 4° Les femmes mariées ne pouvaient être associées qu'avec la permission expresse ou tacite de leurs maris. Chacun, reçu librement, était bien averti qu'aucune des observances de la règle n'obligeait sous peine de péché mortel. Ainsi, en excluant même le mobile si puissant de la crainte des peines éternelles, cette loi n'avait plus d'autre sanction que la bonne volonté et l'amour divin, et son immense et rapide propagation dans tous les pays et au milieu de tant de peuples divers est une preuve invincible que l'Église est plus puissante dans le monde que tous les législateurs, que son amour est plus fort que le glaive, et qu'elle seule peut ouvrir devant les nations les voies de la vraie liberté et de la vie.

François règle d'abord la vie intime, l'intérieur de la famille. Les frères et les sœurs auront un habit spécial et humble; leur ameublement doit être simple et modeste; mais en cela rien d'absolu; chacun doit suivre les bienséances de sa condition sociale; seulement on doit s'efforcer de détruire au fond de son âme l'amour des richesses et du luxe, cette concupiscence des yeux qui avait tué les antiques sociétés de l'Orient, de la Grèce et de Rome, et qui ronge les sociétés modernes. Les frères ne pourront pas fréquenter les théâtres, les festins et les divertissements déshonnêtes du monde. Voilà toutes les lois somptuaires. La vie sera humble, mortifiée par le jeûne, sanctifiée par la prière. Il y a de nombreuses exceptions en faveur des malades, et surtout des classes laborieuses, c'est-à-dire du plus grand nombre; on ne leur laisse que la prière, la plus douce des consolations.

Ceux qui entrent dans l'ordre de la pénitence feront leur testament, de crainte qu'ils ne meurent sans avoir fait un acte aussi important pour assurer la légitime transmission des propriétés. François détruisait une cause incessante de procès, que les frères doivent par-dessus tout éviter. S'il s'élève entre eux une contestation ils feront en sorte de la terminer par accommodement, du conseil de l'évêque, si cela est nécessaire; s'ils n'y peuvent parvenir ils s'adresseront aux juges na-

turels et établis. Ils ne feront point de serments solennels, si ce n'est dans les cas autorisés par le Siège apostolique pour rétablir la paix, pour justifier leur foi, pour réfuter une calomnie, pour confirmer un témoignage, pour autoriser un contrat de vente ou de donation. Ils éviteront, autant que possible, de faire aucun serment en conversation, et si dans l'examen du soir ils se rappellent en avoir fait un, ils diront trois fois l'Oraison dominicale. Enfin les frères ne porteront aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Église romaine, de la foi chrétienne et de leur pays<sup>1</sup>.

L'ordre de saint Dominique ne faisait pas moins de progrès ni moins de bien que celui de saint François. Frère Réginald, envoyé de Bologne à Paris, prêchait dans cette dernière ville avec un succès merveilleux. Les frères le regardaient comme leur plus grande lumière après leur saint fondateur, lorsque Dieu le leur enleva par une courte maladie; mais, la veille même de sa mort, il gagna à l'ordre deux de ses membres les plus distingués, Jourdain de Saxe et Henri de Cologne. Voici comment le premier, que nous avons déjà vu lié avec saint Dominique, raconte lui-même leur entrée en religion.

« La nuit même où l'âme du saint homme Réginald s'envola au Seigneur, moi, qui n'étais point encore frère par l'habit, mais qui avais fait vœu de l'être dans ses mains, je vis en songe les frères sur un vaisseau. Tout à coup le vaisseau fut submergé, mais les frères ne périrent point dans le naufrage; je pense que ce vaisseau était frère Réginald, regardé alors par les frères comme leur bâton. Un autre vit en songe une fontaine limpide qui cessait subitement de verser de l'eau et qui était remplacée par deux sources jailissantes. En supposant que cette vision représente quelque chose de réel, je connais trop ma propre stérilité pour oser en donner l'interprétation. Je sais seulement que Réginald ne reçut à Paris que la profession de deux religieux, la mienne et celle de frère Henri, qui fut depuis prieur de Cologne, homme que j'aimais dans le Christ d'une af-

<sup>1</sup> *S. Francisci Opuscula*, t. 1, p. 38-41.



fection que je n'ai accordée aussi entière à aucun autre homme, vase d'honneur et de perfection tel que je ne me souviens pas d'avoir vu en cette vie une plus gracieuse créature. Le Seigneur se hâta de le rappeler à lui, et c'est pourquoi il ne sera pas inutile de dire quelque chose de ses vertus.

« Henri avait eu dans la Sicile une naissance distinguée, et on l'avait nommé tout jeune chanoine d'Utrecht. Un autre chanoine de la même église, homme de bien et de grande religion, l'avait élevé dès ses plus tendres années dans la crainte du Seigneur. Il lui avait appris par son exemple à vaincre le siècle en crucifiant sa chair et en pratiquant les bonnes œuvres ; il lui faisait laver les pieds des pauvres, fréquenter l'église, fuir le mal, mépriser le luxe, aimer la chasteté, et ce jeune homme, étant d'une nature excellente, se montra docile au joug de la vertu ; les bonnes mœurs crurent en lui aussi vite que l'âge, et on l'eût pris, à le voir, pour un ange en qui la naissance et l'honnêteté n'étaient qu'une même chose. Il vint à Paris, où l'étude de la théologie ne tarda pas de le ravir à toute autre science, doué qu'il était d'un génie naturel très-vif et d'une raison parfaitement ordonnée. Nous nous rencontrâmes dans l'hôtel que j'habitais, et bientôt la commensalité de nos corps se changea en une douce et étroite unité de nos âmes.

« Frère Réginald, d'heureuse mémoire, étant venu aussi dans le même temps à Paris et y prêchant avec force, je fus touché de la grâce et fis vœu au dedans de moi-même d'entrer dans son ordre ; car je pensais y avoir trouvé un sûr chemin du salut, tel qu'avant de connaître les frères je me l'étais souvent représenté. Cette résolution prise, je commençai à désirer d'enchaîner au même vœu le compagnon et l'ami de mon âme, en qui je voyais toutes les dispositions de la nature et de la grâce requises dans un prédicateur. Lui me refusait, et moi je ne cessais de le presser. J'obtins qu'il irait se confesser à frère Réginald, et, lorsqu'il fut de retour, ouvrant le prophète Isaïe par manière de consultation, je tombai sur le passage suivant : « Le Seigneur m'a donné une langue savante pour que je soutienne par la

parole celui qui tombe ; il m'éveille le matin pour que j'écoute sa voix. Le Seigneur m'a fait entendre sa voix, et je ne lui résiste point, je ne vais pas en arrière<sup>1</sup>. » Pendant que je lui interprétais le passage qui répondait si bien à l'état de son cœur, et que, le lui présentant comme un avis du Ciel, je l'exhortais à soumettre sa jeunesse au joug de l'obéissance, nous remarquâmes quelques lignes plus bas ces deux mots : « Tenons-nous ensemble, » qui nous avertissaient de ne point nous séparer l'un de l'autre et de consacrer notre vie au même dévouement. Ce fut par allusion à cette circonstance que, lui étant en Allemagne et moi en Italie, il m'écrivit un jour : « Où est maintenant le « tenons-nous ensemble ? » Vous êtes à Bologne, et moi à Cologne ! » Je lui disais donc : « Quel plus grand mérite, quelle plus glorieuse couronne que de nous rendre participant de la pauvreté du Christ et de ses apôtres, et d'abandonner le siècle pour l'amour de lui ? » Mais, bien que sa raison le fit tomber d'accord avec moi, sa volonté lui persuada de me résister.

« La nuit même où nous tenions ces discours il alla entendre matines dans l'église de la bienheureuse Vierge, et il y demeura jusqu'à l'aurore, priant la Mère du Seigneur de fléchir ce qu'il sentait de rebelle en lui, et, comme il ne s'apercevait pas que la dureté de son cœur fût amollie par sa prière, il commença à dire en lui-même : « Maintenant, ô Vierge bienheureuse, j'éprouve que vous n'avez point compassion de moi et que je n'ai point ma place marquée dans le collége des pauvres du Christ ! » Il disait cela avec douleur, parce qu'il y avait en lui un désir de la pauvreté volontaire, et que le Seigneur lui avait une fois montré combien elle a de poids au jour du jugement. La chose s'était ainsi passée. Il voyait en songe le Christ sur son tribunal, et deux multitudes innombrables, l'une qui était jugée, l'autre qui jugeait avec le Christ. Pendant que, sûr de sa conscience, il regardait tranquillement ce spectacle, l'un de ceux qui étaient à côté du juge étendit tout à coup la main sur lui et lui cria : « Toi qui es là-bas, qu'as-tu jamais

<sup>1</sup> Isaïe, 50, 4 et 5.

abandonné pour le Seigneur ? » Cette question le consterna parce qu'il n'y avait rien à répondre, et c'est pourquoi il souhaitait la pauvreté, quoiqu'il n'eût pas le courage de l'embrasser de lui-même. Il se retirait donc de l'église de Notre-Dame, triste de n'avoir point obtenu la force qu'il avait demandée.

« Mais à ce moment Celui qui regarde d'en haut les humbles renversa les fondements de son cœur ; des ruisseaux de larmes arrivèrent à ses yeux ; son âme s'ouvrit et s'épancha devant le Seigneur ; toute la dureté qui l'opprimait fut brisée, et le joug du Seigneur, auparavant si dur à son imagination, lui apparut ce qu'il est réellement, doux et léger. Il se leva dans le premier mouvement de son transport et courut chercher frère Réginald, entre les mains duquel il prononça ses vœux. Il vint ensuite me trouver, et, pendant que je considérais sur son angélique figure la trace des larmes, et que je lui demandais où il était allé, il me répondit : « J'ai fait un vœu au Seigneur, et je l'accomplirai. » Nous différaâmes cependant notre prise d'habit jusqu'au temps du carême, et nous gagnâmes dans l'intervalle un de nos compagnons, frère Léon, qui succéda depuis à frère Henri dans la charge de prier.

« Le jour étant venu où l'Église, par l'imposition des cendres, avertit les fidèles de leur origine et de leur retour à la poussière d'où ils sont sortis, nous nous disposâmes à acquitter notre vœu. Nos autres compagnons n'avaient aucune connaissance de notre dessein, et l'un d'eux, voyant sortir frère Henri de l'hôtel, lui dit : « Monsieur Henri, où allez-vous ? — Je vais, répondit-il, à Béthanie, » faisant allusion au sens hébraïque de ce nom, qui veut dire maison d'obéissance. Nous nous rendîmes, en effet, tous les trois à Saint-Jacques, et nous entrâmes au moment où les frères chantaient : *Immutemur habitu*. Ils ne s'attendaient pas à notre visite ; mais, quoique imprévue, elle ne laissait pas d'être opportune, et nous dépouillâmes le vieil homme pour revêtir le nouveau pendant que les frères chantaient la même chose que nous faisions <sup>1</sup>. »

Réginald ne vit pas de ses yeux la prise d'habit de Jourdain de Saxe et de Henri de Cologne ; il était retourné à Dieu avant d'avoir consommé cette dernière œuvre.

Saint Dominique et saint François, amis de cœur, agissaient dans le même esprit. En 1219 ils se trouvèrent tous deux à Pérouse chez le cardinal Hugolin, leur ami commun, qui y était légat. Comme ils s'y entretenaient sérieusement des affaires de l'Église, le cardinal leur demanda s'ils auraient pour agréable que quelques-uns de leurs disciples fussent élevés aux dignités ecclésiastiques. « Car, ajouta-t-il, je suis persuadé qu'ils gouvernaient leurs troupeaux avec la même application que ces évêques des premiers temps, qui, dans une grande pauvreté, animés d'une charité sincère, ne songeaient qu'à édifier les peuples par leurs instructions et leurs exemples. » Saint Dominique répondit que c'était assez d'honneur à ses frères d'être appelés à instruire les autres et à défendre la foi contre les hérétiques. Saint François dit que les siens ne seraient plus Frères mineurs ou petits frères s'ils devenaient grands, et que, si on voulait qu'ils fissent du fruit, il fallait les laisser dans leur état. Ils conclurent donc l'un et l'autre à refuser les prélatures. Le cardinal fut très-édifié de leur humilité ; mais il ne changea pas d'avis, et crut, non sans raison, que de tels ministres seraient très-utiles à l'Église <sup>1</sup>.

Saint Dominique proposa à saint François d'unir leur deux congrégations et de n'en faire qu'une ; mais saint François répondit : « Mon chère frère, c'est la volonté de Dieu qu'elles demeurent séparées, afin de s'accommoder à l'infirmité humaine par cette variété, et que celui à qui la rigueur de l'une ne conviendrait pas embrasse la douceur de l'autre <sup>2</sup>. » Ils ne laissèrent pas d'affermir entre eux et leurs disciples une parfaite union, qui a duré jusqu'à nos jours.

La même année 1219 saint Dominique assista au chapitre général des Frères mineurs ; il leur vit pratiquer à tous la pauvreté qu'il pratiquait lui-même. Ce spectacle l'encouragea sans doute dans la résolution qu'il avait

<sup>1</sup> Le B. Jourdain, *Vie de S. Dom.*, c. 3, n. 47 et suiv.

<sup>2</sup> Wadding, ann. 1219, n. 1. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, n. 2.



prise d'en faire une loi générale pour toute sa congrégation. Il exécuta sa résolution l'année suivante (1220), au premier chapitre général de son ordre.

Il y fut résolu que les Frères prêcheurs embrasseraient la pauvreté volontaire et la mettraient pour fondement de leur institut, renonçant pour toujours aux fonds de terre et aux revenus, même à ceux qu'ils avaient à Toulouse et dont le Pape leur avait confirmé la possession par sa première bulle. Dominique voulait aller plus loin, et que toute l'administration domestique fût laissée entre les mains des frères convers, afin que les autres pussent vaquer sans aucun souci à la prière, à l'étude et à la prédication ; mais les Pères du chapitre s'en défendirent par l'exemple récent des religieux de Grandmont, qu'un règlement semblable avait mis à la merci des laïques et réduits à un état de servitude dégradant. Dominique se rangea de leur avis.

Dans la même assemblée générale Dominique supplia les Pères de le décharger du poids du gouvernement. « Je mérite, leur dit-il, d'être déposé, car je suis inutile et attiédi <sup>1</sup>. » Outre le sentiment d'humilité qui le faisait parler de la sorte, il n'avait pas perdu le désir d'achever sa vie chez les infidèles, et d'obtenir, en leur portant la vérité, cette palme du martyre dont son cœur avait toujours eu une ardente soif. Il avait dit plus d'une fois qu'il souhaitait d'être battu de verges et coupé en morceaux pour Jésus-Christ. S'épanchant avec frère Paul de Venise il lui disait : « Quand nous aurons réglé et formé notre ordre nous irons chez les Comans ; nous leur prêcherons la foi du Christ, et nous les gagnerons au Seigneur <sup>2</sup>. »

Or ce moment lui paraissait venu. N'avait-il pas réglé et formé son ordre ? Ne le voyait-il pas de ses yeux comme un cep mûri ? Quoi de mieux à faire que d'offrir les restes de son corps et de son âme en sacrifice ? Mais les Pères ne voulurent point entendre parler de sa démission. Loin d'y consentir ils le confirmèrent à l'envi dans la charge de maître général, et ajoutèrent à l'autorité du Siège apos-

tolique, de qui il la tenait, le lustre d'une libre et unanime élection. Dominique obtint du moins que son pouvoir serait limité par des magistrats appelés définiteurs, lesquels, au temps du chapitre, auraient le droit d'examiner et de régler les affaires de l'ordre, et même de déposer le maître général s'il venait à prévariquer. Ce remarquable statut fut approuvé dans la suite par Innocent IV. Le chapitre se sépara après avoir décrété qu'il se réunirait tous les ans, une année à Bologne et l'autre année à Paris, alternativement. Néanmoins, par une exception immédiate, on désigna Bologne pour la prochaine assemblée.

La dignité dans laquelle Dominique venait d'être confirmé par ses frères ne lui fit rien changer à sa manière de vivre ; il ne se distinguait entre eux que par son austérité, son abstinence, ses veilles et ses autres mortifications, étant du reste le premier à toutes les observances. Il corrigeait les frères avec autant de discrétion que de sévérité. S'il en voyait un tomber dans quelque faute il la dissimulait pour le moment et prenait son temps pour le reprendre avec douceur et lui faire avouer sa faute ; puis il le consolait avec une tendresse de mère. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne fit aux frères un sermon ou une conférence, mais avec une dévotion si touchante qu'il les faisait fondre en larmes.

Il y avait dans ce temps à l'université de Bologne un docteur fameux tant par sa science que par sa vertu ; c'était Conrad le Teutonique. Les Frères prêcheurs désiraient ardemment lui voir embrasser leur ordre. La veille de l'Assomption de la sainte Vierge Dominique s'entretenait confidentiellement avec un religieux de l'ordre de Cîteaux, qui fut depuis évêque d'Alatri et qui était alors prieur du monastère de Casemare. Dominique l'avait connu à Rome et s'était pris pour lui d'une grande affection. C'est pourquoi, lui ouvrant son cœur ce soir-là, il lui dit dans l'entraînement de la conversation : « Je vous avoue, prieur, une chose que je n'ai encore dite à personne et dont je vous prie de me garder le secret jusqu'à ma mort ; c'est que jamais en cette vie Dieu ne m'a rien refusé de ce que je lui ai

<sup>1</sup> Act. de Bologne, déposition de Rodolphe de Faenza, n. 4. — <sup>2</sup> Act. de Bologne, déposition de Paul de Venise, n. 3.

demandé. » Le prieur entra dans une grande admiration à ce discours, et, sachant le désir qui pressait les frères au sujet de maître Conrad le Teutonique, il lui dit : « S'il en est ainsi, Père, pourquoi ne demandez-vous point à Dieu qu'il vous donne maître Conrad, dont je vois que les frères envient si passionnément la possession ? » Dominique lui répondit : « Mon bon frère, vous parlez là d'une chose bien difficile à obtenir ; mais, si vous voulez cette nuit prier avec moi, j'ai confiance au Seigneur qu'il nous accordera la grâce que vous souhaitez. » Après les complies le serviteur de Dieu resta donc dans l'église, selon sa coutume, et le prieur de Casemare était avec lui. Ils assistèrent ensuite aux matines de l'Assomption, et, le jour étant venu, à l'heure de prime, pendant que le chantre entonnait le *Jam lucis orto sidere*, on vit entrer dans le chœur maître Conrad, qui se jeta aux genoux de Dominique et lui demanda instamment l'habit. Le prieur de Casemare, fidèle au secret promis, ne raconta cette histoire qu'après la mort de Dominique, auquel il survécut plus de vingt ans. Il avait craint d'abord de mourir le premier, et il en fit au saint l'observation ; mais celui-ci l'assura qu'il n'en serait rien<sup>1</sup>.

Ainsi qu'il est arrivé à tous les saints Dominique exerçait une grande puissance sur l'esprit de ténèbres ; il le chassa plusieurs fois du corps des frères. Il le voyait se présenter à lui sous des formes diverses, tantôt pour le détourner de sa méditation, tantôt pour le troubler pendant qu'il prêchait. Thierry d'Apolda raconte entre autres ce qui suit : « Un jour que le saint, sentinelle vigilante, faisait le tour de la cité de Dieu, il rencontra le démon qui rôdait dans le couvent comme une bête dévorante ; il l'arrêta et lui dit : « Pourquoi rôdes-tu de la sorte ? » Le démon répondit : « A cause du bénéfice que j'y trouve. » Le saint lui dit : « Que gagnes-tu au dortoir ? » Il répondit : « J'ôte aux frères le sommeil, je leur persuade de ne point se lever pour l'office, et, quand cela m'est permis, je leur envoie des songes et des illusions. » Le saint le conduisit au chœur et

lui dit ? « Que gagnes-tu dans ce saint lieu ? » Il répondit : « Je les fait venir tard, sortir tôt et s'oublier eux-mêmes. » Interrogé au sujet du réfectoire il répondit : « Qui ne mange plus ou moins qu'il ne faut ? » Mené au parloir il dit en riant : « Ce lieu-ci est à moi ; c'est le lieu des rires, des vains bruits, des paroles inutiles. » Mais quand il fut au chapitre il commença à vouloir s'enfuir en disant : « Ce lieu m'est en exécution ; j'y perds tout ce que je gagne ailleurs ; c'est ici que les frères sont avertis de leurs fautes, qu'ils s'accusent, qu'ils font pénitence et qu'on les absout<sup>1</sup>. »

Dominique, en parcourant la Lombardie, avait vu de bien tristes signes de l'affaiblissement de la foi. En un grand nombre de lieux les laïques s'étaient emparés du patrimoine de l'Eglise, et, sous prétexte qu'elle était trop riche, tout le monde la pillait. Le clergé, réduit à une pauvreté dégradante, ne pouvait plus pourvoir aux magnificences du culte ni exercer envers les pauvres le devoir de la charité, et l'hérésie manichéenne, qui avait engendré la spoliation, en naissait à son tour comme moyen de la justifier. Il n'y a pas pour l'Eglise de pire situation que celle-là ; les biens qu'elle a perdus lui font de ceux qui les possèdent d'implacables ennemis ; l'erreur se transmet comme une condition de la propriété, et le temps, qui efface tout, semble impuissant contre cette alliance des intérêts de la terre avec l'aveuglement de l'esprit. Dominique, fondateur d'un ordre mendiant, avait plus de droits que personne à s'opposer à une aussi effroyable combinaison du mal ; il institua, pour y résister, une association à laquelle il donna le nom de Milice de Jésus-Christ. Elle était composée de gens du monde des deux sexes, qui s'engageaient à défendre les biens et la liberté de l'Eglise par tous les moyens en leur pouvoir. Leur habit, resté le même pour la forme que celui du monde, s'en distinguait par les couleurs dominicaines : le blanc symbole de l'innocence, et le noir, symbole de la pénitence. Sans être liés par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils

<sup>1</sup> Le B. Humbert, *Vie de S. Dom.*, n. 50.

<sup>1</sup> *Vie de S. Dom.*, c. 15.



participaient autant que possible à la vie religieuse. Ils observaient des abstinences, des jeûnes, des veilles, et remplaçaient par un certain nombre de *Pater noster* et d'*Ave, Maria*, la récitation de l'office divin. Ils avaient, sous l'autorité de l'ordre, un prieur de leur choix ; ils s'assemblaient à des jours fixes dans une église de Frères prêcheurs pour y entendre la messe et le sermon. Quand Dominique eut été mis au rang des saints les frères et les sœurs de l'association prirent le titre de Milice de Jésus-Christ et du bienheureux Dominique. Plus tard ce qu'il y avait de militant dans cette appellation disparut avec les causes publiques du combat, et l'association demeura consacrée aux progrès de l'homme intérieur sous le nom de Frères et Sœurs de la Pénitence de saint Dominique.

La Milice de Jésus-Christ était le troisième ordre institué par Dominique, ou plutôt le troisième rameau d'un seul ordre qui embrassait dans sa plénitude les hommes, les femmes et les gens du monde. Par la création des Frères prêcheurs Dominique avait tiré du désert les phalanges monastiques et les avait armées du glaive de l'apostolat ; par la création du tiers-ordre il introduisit la vie religieuse jusqu'au sein du foyer domestique et au chevet du lit nuptial. Le monde se peupla de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tout état qui portaient publiquement les insignes d'un ordre religieux et s'astreignaient à ses pratiques dans le secret de leurs maisons. L'esprit d'association qui régnait au moyen âge, et qui est celui du Christianisme, favorisa ce mouvement. De même qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Église par le baptême, on voulut appartenir par un dévouement de choix à l'une des glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les travaux de la parole et de la pénitence. On revêtait les livrées de saint Dominique ou de saint François ; on se greffait sur l'un de ces deux troncs pour vivre de leur sève tout en conservant encore sa propre nature ; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son

amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus. On ne croyait plus qu'il fallût fuir du monde pour s'élever à l'imitation des saints ; toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde.

L'histoire de cette institution est une des plus belles choses qu'on puisse lire ; elle a produit des saints sur tous les degrés de la vie humaine, depuis le trône jusqu'à l'escalier, avec une telle abondance que le désert et le cloître pouvaient s'en montrer jaloux. Les femmes surtout ont enrichi les tiers-ordres du trésor de leurs vertus. Trop souvent enchaînées dès l'enfance à un joug qu'elles n'ont point souhaité, elles échappaient à la tyrannie de leur position par l'habit de saint Dominique ou de saint François. Le monastère venait à elles puisqu'elles ne pouvaient aller chercher le monastère. Elles se faisaient, dans quelque réduit obscur de la maison paternelle ou conjugale, un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'Époux invisible qu'elles aimaient uniquement. Ainsi nous verrons sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima sous l'habit de saint Dominique, et sainte Élisabeth de Hongrie sous l'habit de saint François<sup>1</sup>.

La Pentecôte de l'an 1221 tombait le 30 mai ; c'était le jour marqué pour la célébration du deuxième chapitre général à Bologne. Dominique, en entrant à Saint-Nicolas, après un dernier voyage de Rome, remarqua qu'on travaillait à élever l'un des bras du couvent pour en agrandir les cellules ; il pleura beaucoup en voyant cet ouvrage et dit à frère Rodolphe, procureur du couvent, et aux frères : « Eh ! quoi, vous voulez sitôt abandonner la pauvreté et vous bâtir des palais ? » Il ordonna ensuite qu'on arrêtât les travaux, qui ne furent repris qu'après sa mort.

Dans le deuxième chapitre général on fit la division de l'ordre en huit provinces, savoir : l'Espagne, la Provence, la France, la Lombardie, Rome, l'Allemagne, la Hongrie et l'Angleterre. La primauté d'honneur fut donnée à l'Espagne, non par droit d'antiquité, mais par vénération pour la personne

<sup>1</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*

du saint patriarche, dont elle était le berceau. Elle eut pour prieur provincial Suéro Gomez; la Provence, Bertrand de Garrigue; la France, Matthieu de France; la Lombardie, Jourdain de Saxe; Rome, Jean de Plaisance; l'Allemagne, Conrad le Teutonique; la Hongrie, Paul de Hongrie; l'Angleterre, Gilbert de Frassinét. Les six premières provinces renfermaient à elles seules environ soixante couvents fondés en moins de quatre années; les deux dernières, la Hongrie et l'Angleterre, n'avaient point encore reçu de Frères prêcheurs. Dominique leur en envoya du sein même du chapitre général.

Paul, qui fut destiné à la Hongrie, était un professeur de droit canonique à l'université de Bologne, tout récemment entré en religion. Il partit avec quatre compagnons, parmi lesquels était frère Sadoc, renommé par l'éminence de sa vertu. Vesprim et Albe-Royale furent les premières villes où ils fondèrent des couvents. Ils s'avancèrent plus tard vers cette nation des Comans qui avait tant excité la sollicitude de Dominique et où il aurait voulu finir ses jours. Frère Paul convertit un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie, la Serbie. Ayant laissé à d'autres le soin des églises qu'il venait de fonder, il alla prêcher l'Évangile aux Comans. Parmi ceux qu'il convertit on compta un duc, nommé Brut, et Bernhore, un des principaux princes du pays. Ce dernier eut pour parrain André, roi de Hongrie et père de sainte Élisabeth. Le zélé missionnaire souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre, qui travaillaient dans les mêmes contrées. Les uns furent brûlés, les autres décapités; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lances. Leur martyre arriva l'an 1242, lors de la grande irruption des Tartares dans le pays où ils faisaient leurs missions.

La mission d'Angleterre eut un succès non moins heureux que celle de Hongrie. Gilbert de Frassinét, qui en était le chef, se présenta avec douze compagnons à l'archevêque de Cantorbéry. L'archevêque, ayant ouï qu'ils étaient des Frères prêcheurs, ordonna incontinent à Gilbert de prêcher devant lui

dans une église où lui-même s'était proposé de monter en chaire ce jour-là. Il en fut si content qu'il donna son amitié aux frères et les protégea tout le temps qu'il vécut. Leur premier établissement fut à Oxford; ils y élevèrent une chapelle à la sainte Vierge, et ouvrirent des écoles qui furent appelées les écoles de Saint-Édouard, du nom de la paroisse où elles étaient situées.

Par ces deux missions d'Angleterre et de Hongrie Dominique avait achevé de prendre possession de l'Europe; il ne tarda pas à recevoir du Ciel un avertissement que sa fin approchait. Un jour qu'il était en prières et qu'il soupirait ardemment après la dissolution de son corps, un jeune homme d'une grande beauté lui apparut et lui dit : « Viens, mon bien-aimé, viens dans la joie, viens <sup>1</sup> ! » Il connut en même temps l'époque précise du rendez-vous qui lui était donné, et, étant allé voir quelques étudiants de l'université de Bologne pour lesquels il avait de l'affection, après plusieurs discours, il se leva pour se retirer et les exhorta au mépris du monde et à la pensée de la mort. « Mes chers amis, leur dit-il, vous me voyez maintenant en bonne santé, mais, avant que vienne l'Assomption de Notre-Dame, je serai enlevé de cette vie mortelle <sup>2</sup>. »

Il partit ensuite pour Venise, où se trouvait le cardinal Hugolin, en qualité de légat apostolique. Il voulait lui recommander une dernière fois les affaires de l'ordre et souhaitait de ne pas mourir sans avoir pris congé d'un tel ami. On était au plus fort des chaleurs de l'été. Un soir, à la fin du mois de juillet, Dominique rentra au couvent de Saint-Nicolas. Quoique très-fatigué du voyage il eut un long entretien sur les choses de l'ordre avec frère Ventura et frère Rodolphe, l'un procureur, l'autre prieur du couvent. Vers minuit, frère Rodolphe, qui avait besoin de repos, engagea Dominique à aller dormir et à ne point se lever pour les matines; mais le saint n'y voulut point consentir. Il entra dans l'église et y pria jusqu'à l'heure de l'office, qu'il célébra ensuite avec les frères.

Après l'office il dit à frère Ventura qu'il

<sup>1</sup> Barthélemy de Trente, *Vie de S. Dom.*, 13. — <sup>2</sup> Gérard de Frachet, *Vies des Frères*, l. 2, c. 27.



sentait une douleur à la tête; bientôt une dysenterie violente, accompagnée de fièvre, se déclara. Malgré la souffrance le malade refusa de se coucher dans un lit; il se tenait tout habillé sur un sac de laine. Les progrès du mal ne lui arrachaient aucune marque d'impatience, aucune plainte, aucun gémissement; il paraissait joyeux comme à l'ordinaire. Cependant, la maladie s'aggravant toujours, il manda près de lui les frères novices, et, avec les plus douces paroles du monde, qu'animait la gaieté de son visage, il les consola et les exhorta au bien. Il appela ensuite douze des plus anciens et des plus graves d'entre les frères, et fit en leur présence la confession générale de sa vie à frère Ventura. Quand elle fut terminée il leur dit : « La miséricorde de Dieu m'a conservé jusqu'à ce jour une chair pure et une virginité sans tache; si vous désirez la même grâce évitez tout commerce suspect. C'est la garde de cette vertu qui rend le serviteur de Dieu agréable au Christ et qui lui donne gloire et crédit devant le peuple. Persistez à servir le Seigneur dans la ferveur de l'esprit; appliquez-vous à soutenir et à étendre cet ordre qui n'est que commencé; soyez stables dans la sainteté, dans l'observance régulière, et croissez dans la vertu <sup>1</sup>. » Ayant ainsi parlé, Dominique dit tout bas à frère Ventura : « Frère, je crois que j'ai péché en parlant publiquement aux frères de ma virginité; j'aurais dû m'en taire <sup>2</sup>. » Après cela il se tourna de nouveau vers eux, et, employant la forme sacrée du testament, il leur dit : « Voici, mes frères bien-aimés, l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire <sup>3</sup>. » Et, afin de donner une plus grande sanction à la clause de ce testament qui regardait la pauvreté, il menaça de la malédiction de Dieu et de la sienne quiconque oserait corrompre son ordre en y introduisant la possession des biens de ce monde.

Le 6 août arriva sa dernière heure. Comme les frères pleuraient, il les consola en disant : « Ne pleurez pas; je vous serai plus utile au

lieu où je vais que je ne le fus ici. » Quelqu'un des frères lui demanda où il voulait que son corps fût inhumé; il répondit : « Sous les pieds de mes frères. » Voyant que, troublé par la douleur, on ne songeait point à la recommandation de l'âme, il fit appeler frère Ventura et lui dit : « Préparez-vous. » Ils se séparèrent aussitôt et vinrent se ranger avec solennité autour du mourant étendu sur la cendre. Dominique leur dit : « Attendez encore. » Ventura, profitant de ce moment extrême, dit au saint : « Père, vous savez dans quelle tristesse et quelle désolation vous nous laissez; souvenez-vous de nous devant le Seigneur. » Dominique, levant les yeux et les mains au ciel, fit cette prière : « Père saint, j'ai accompli votre volonté, et ceux que vous m'aviez donnés je les ai conservés et gardés; maintenant je vous les recommande; conservez-les et gardez-les. » Un moment après il dit : « Commencez. » Ils commencèrent donc la recommandation solennelle de l'âme, et Dominique la faisait avec eux; du moins on voyait ses lèvres se remuer. Mais lorsqu'ils furent à ces mots : « Venez à son aide, saints de Dieu, venez au-devant de lui, anges du Seigneur, prenez son âme et portez-la en présence du Très-Haut, » ses lèvres firent un dernier mouvement, ses mains se levèrent au ciel, et Dieu reçut son esprit. On était au 6 août de l'an 1221, à l'heure de midi, un vendredi <sup>1</sup>.

A peine le saint avait-il rendu le dernier soupir que son ami, le cardinal Hugolin, arriva à Bologne. Il voulut célébrer lui-même l'office de ses funérailles et vint au monastère de Saint-Nicolas, où se trouvèrent aussi le patriarche d'Aquilée, des évêques, des abbés, des seigneurs et tout un peuple. On apporta sous les yeux de cette multitude le corps du saint, dépouillé du seul trésor qui lui fût resté : c'était une chaîne de fer qu'il portait sur sa chair nue et que lui avait ôtée frère Rodophe en le revêtant des habits du cercueil; il la donna depuis au bienheureux Jourdain de Saxe. Tous les regards et tous les cœurs étaient attachés sur ce corps sans vie. L'office commença par des chants funèbres, mais bientôt la tristesse fit place à la joie et

<sup>1</sup> Thierry d'Apolda, *Vie de S. Dom.*, c. 21, n. 234. —

<sup>2</sup> *Act. de Bologne*, déposition de Ventura, n. 4. — <sup>3</sup> Le B. Humbert, *Vie de S. Dom.*, n. 33.

<sup>1</sup> Lacordaire, *Vie de S. Dom.*

on finit par des chants de triomphe. Personne ne pouvait douter que le saint ne fût dans la gloire. Des miracles confirmèrent cette persuasion universelle, et douze ans après nous verrons le même cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, canoniser solennellement celui qu'il avait si tendrement aimé pendant sa vie. L'Église célèbre la fête de saint Dominique le 4 août <sup>1</sup>.

A la Pentecôte de l'année suivante (1222) les Frères prêcheurs tinrent à Paris leur troisième chapitre général. Pour remplir la place vacante par la mort de saint Dominique on y élut maître général de l'ordre le bienheureux Jourdain de Saxe, quoiqu'il n'y eût pas deux ans et demi qu'il y était entré. Il eut un grand zèle pour l'accroissement de l'ordre et s'appliquait tout entier à y attirer des sujets. C'est pourquoi il demeurait presque toujours aux lieux où étaient les écoles les plus célèbres, et passait ordinairement le carême une année à Paris et l'autre à Bologne. C'était comme deux séminaires d'où il envoyait des religieux aux diverses provinces; quand il arrivait à ces deux maisons, il faisait faire grand nombre de tuniques, dans la confiance que Dieu leur enverrait des frères, et souvent il en venait tant qu'elles ne suffisaient point. Souvent il mit sa Bible en gage pour payer les dettes des écoliers qui entraient dans l'ordre. Ses discours avaient tant de force et de grâce que les écoliers ne pouvaient se rassasier de l'entendre, soit dans les sermons, soit dans les conférences spirituelles. C'est pourquoi, quand il était à Paris, c'était toujours lui qui prêchait aux frères, et, quand un autre prêchait, si les écoliers savaient qu'il y fût, ils avaient peine à se retirer qu'il n'eût aussi dit quelque chose après les autres <sup>2</sup>.

Jourdain attira ainsi à l'ordre plusieurs hommes distingués par leur noblesse et leurs dignités, plusieurs riches bénéficiers, plusieurs docteurs de diverses facultés et une infinité de jeunes étudiants élevés délicatement. Ces conversions étaient sincères, et les nouveaux religieux faisaient tous leurs efforts pour arriver à une parfaite pureté de

cœur. Ils se confessaient exactement et sondaient tous les replis de leur conscience pour expier jusqu'aux moindres fautes. Quelques-uns se confessaient tous les jours et jusqu'à trois fois, le matin, à midi, le soir, toutes les fois que leur conscience leur faisait quelque reproche. Étant toujours en garde contre les tentations et alarmés des moindres mouvements de sensualité, ils estimaient honteux de les écouter tant soit peu. Il n'était point question chez eux des affaires qui les avaient occupés ou des plaisirs qu'ils avaient éprouvés dans le monde; ils ne songeaient qu'à pleurer leurs péchés, à soumettre leurs corps à l'esprit et à s'attacher uniquement à Dieu, et, quand ils considéraient la pureté et la beauté de leur institut, tout leur regret était de l'avoir embrassé si tard.

On prenait grand soin de l'instruction des novices et de la conservation de leur santé; car leur zèle était tel qu'il fallait le modérer. Loin de les éveiller pour l'office il fallait le soir les chercher en divers coins où ils étaient en prière, pour les obliger à prendre le repos de la nuit. Le silence était exact et s'observait depuis complies jusqu'à tierce; après complies ils prenaient la discipline; après matines la plupart passaient le reste de la nuit en prières. Quoique leur table fût très-frugale, quelques-uns y ajoutaient des abstinences particulières, comme d'être huit jours sans boire ou de verser de l'eau froide sur leurs portions; plusieurs, sous leurs habits, portaient des cilices ou des ceintures de fer. Ils s'empressaient avec une charité merveilleuse à se rendre l'un à l'autre toutes sortes de services. Leur pureté était telle qu'un seul de leurs prêtres rendait témoignage qu'en peu de temps il avait oui les confessions générales de cent frères qui avaient gardé la virginité; aussi avaient-ils une dévotion particulière à la sainte Vierge.

Ils regardaient la prédication pour le salut des âmes comme l'essentiel de leur institut, et quelques-uns poussaient leur zèle jusqu'à ne vouloir pas manger qu'ils n'eussent annoncé la parole de Dieu au moins à une personne. Leurs prédications étaient simples, mais ferventes, et Dieu suppléait au défaut de leur science en rendant leurs discours effi-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 août. -- <sup>2</sup> *Vie du B. Jourdain. Acta SS.*, 13 févr.



caces par le grand nombre de conversions. Quand ils allaient prêcher ils ne portaient avec eux que l'Évangile de saint Matthieu et les sept Épîtres canoniques, suivant que saint Dominique l'avait ordonné. Lorsque, dans un chapitre général, on proposait d'envoyer des frères au delà des mers ou chez les Barbares, il y en avait toujours un grand nombre qui, prosternés et fondant en larmes, s'offraient pour ces missions, par le zèle du salut des âmes et le désir du martyre. C'est ainsi que Thierry d'Apolda parle des premiers Frères prêcheurs dans sa *Vie de saint Dominique*<sup>1</sup>.

Jacques de Vitri en parle de même sous le nom de chanoines de Bologne. « Ils se sont délivrés de tout soin des biens temporels et ne reçoivent d'aumônes que ce qui suffit chaque jour pour la nécessité d'une vie frugale. Ils usent de viande trois fois par semaine, si on leur en sert, mangeant au réfectoire, couchant au dortoir, et chantant l'office canonial dans l'église. Ils sont du nombre des étudiants de Bologne ; un d'eux leur fait tous les jours une leçon de saintes Écritures, et ils prêchaient tous les jours de fête par l'autorité du Pape, joignant la prédication à la vie canoniale. Ils ont un grand zèle pour le salut des âmes, et cette sainte congrégation s'augmente de jour en jour<sup>2</sup>. »

La même année 1222 entra dans l'ordre des Frères prêcheurs saint Raymond de Pegnafort, qui en fut un des plus grands ornements et le troisième général. Il naquit l'an 1173 au château de Pegnafort, en Catalogne. Ses parents, seigneurs de ce lieu, étaient issus des anciens comtes de Barcelone et alliés au roi d'Aragon. Jeune encore il étudia si bien que, dès l'âge de vingt ans, il enseigna les arts libéraux ou la philosophie à Barcelone ; ce qu'il faisait gratuitement. Il s'appliquait à former les cœurs encore plus que les esprits ; de là ce zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de son état il l'employait à secourir les malheureux et à terminer les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens. Ainsi l'on voit dans les archives de l'église de Barcelone un traité

d'accommodement fait, l'an 1204, entre deux chanoines, par la médiation de maître Raymond de Pegnafort. Vers l'âge de trente ans il vint à l'université de Bologne et y étudia le droit canonique et le droit civil avec tant de succès qu'il fut reçu docteur en l'un et l'autre. Il professa le droit canonique avec le même éclat, mais avec le même désintéressement qu'il avait professé la philosophie en Espagne. Cependant le sénat de Bologne voulut lui assigner des appointements sur les deniers publics. Raymond n'avait pas besoin de ce secours ; il l'accepta néanmoins, mais pour en faire la distribution aux pauvres après en avoir donné la dîme à son curé.

Les talents et les vertus du pieux docteur le faisaient considérer comme un des plus beaux ornements de cette fameuse école, et sa réputation s'était déjà répandue dans les pays éloignés, lorsque l'évêque de Barcelone, Bérenger, quatorzième du nom, revenant de Rome, passa par Bologne, l'an 1219. Le dessein du prélat était d'obtenir de saint Dominique quelques-uns de ses disciples et de solliciter Raymond de Pegnafort de retourner avec lui en Catalogne. Les obstacles qu'il trouva d'abord à l'exécution de ses projets ne purent le rebuter ; il redoubla ses prières et ses instances. Le saint patriarche, à qui la Providence envoyait tous les jours de nouveaux sujets, fut bientôt en état de le satisfaire ; mais le professeur, déjà accoutumé à sanctifier son travail par la charité, ne paraissait guère disposé à quitter un pays où il travaillait si utilement. Pour l'attaquer par un endroit qui ne pouvait que lui être sensible l'évêque lui représenta les besoins de l'Église de Barcelone, l'obligation particulière où il était de ne pas se refuser à sa patrie, et le danger qu'il devait craindre de s'écarter de la voie de Dieu en ne suivant que sa propre volonté. Enfin il lui fit appréhender l'éclat même de cette réputation qui lui attirait de si grands applaudissements et qui ne pouvait manquer de multiplier ses occupations, s'il voulait répondre à tant de personnes qui le consultaient de toutes parts. A la fin Raymond se laissa persuader. Quelques auteurs rapportent qu'aux instances de l'évê-

<sup>1</sup> Thierry d'Apolda, l. 6, c. 2-7. — <sup>2</sup> Jacq. de Vitri, *Hist. occid.*, c. 27.

que le Pape Honorius III ajouta son commandement, obligeant le serviteur de Dieu à se rendre incessamment en Espagne et à y soigner l'éducation du jeune roi d'Aragon, Jacques I<sup>er</sup>, ainsi qu'il avait été réglé dans l'assemblée nationale de Lérida.

Ce ne fut cependant pas à l'instruction de ce prince, mais au service des autels, que Raymond voulut d'abord s'appliquer. Pourvu d'un canonicat, et bientôt après de la dignité d'archidiacre, dans l'Eglise de Barcelone, il se rendit le modèle des saints ministres par l'innocence de sa vie, par sa régularité et son exactitude à tous les offices. De nouveaux revenus le mirent en état d'augmenter ses libéralités envers les pauvres, qu'il appelait ses créanciers; et le zèle de la maison de Dieu, qui le dévorait, lui faisait saisir toutes les occasions pour procurer que le service divin se fit avec plus de décence et de majesté. La fête de l'Annonciation était alors fort négligée dans les Eglises d'Espagne; celle de Barcelone se trouvait du nombre; mais, par ses pieuses importunités, le saint chanoine obtint enfin de l'évêque et du chapitre qu'on célébrerait désormais cette grande fête avec un office solennel. Une partie de ses revenus fut consacrée à cette fondation et au profit des chanoines de la cathédrale, qui devaient donner l'exemple à tous les ecclésiastiques du diocèse.

Toujours prêt à partager son bien avec l'indigent et à communiquer ses lumières à tous ceux qui venaient le consulter, Raymond de Pegnafort ne se refusait à personne et il se faisait aimer de tous. Son nom était connu et son mérite généralement respecté des grands et des petits. Sa tendre piété, sa modestie exemplaire et une charité sans bornes avaient fait impression sur les esprits et sur les cœurs. L'éclat de ses vertus contribua plus à la réforme du chapitre que toute l'autorité dont il avait été revêtu par son évêque; mais le désir de mener une vie plus parfaite, plus pénitente et moins exposée aux yeux des hommes, dont il craignait les louanges, le portait à changer d'état. Professeur à Bologne, il avait été témoin des grandes vertus de saint Dominique et des miracles que Dieu opérait par son ministère. Il voyait alors avec

le même plaisir la vie tout angélique de ses premiers disciples établis depuis peu à Barcelone. Comme s'il eût entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la retraite pour le préparer à l'apostolat, il résolut de se rendre l'imitateur et le frère de ceux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il demanda avec humilité l'habit de religieux, et il le reçut un vendredi saint, premier jour d'avril, l'an 1222, huit mois après la mort du saint fondateur.

Son exemple attira dans le même ordre plusieurs grands personnages, encore moins distingués par leurs richesses et leur naissance que par leur doctrine. De ce nombre furent Pierre Ruber, qui l'avait accompagné à Bologne, don Raymond de Rosannes, chantre de l'Eglise de Barcelone, et quelques autres pieux ecclésiastiques, dont la vocation et les talents donnèrent un nouveau lustre à l'ordre de Saint-Dominique dans toute la Catalogne. Rien n'édifiait plus que la profonde humilité et la simplicité vraiment évangélique du nouveau religieux. Il était dans sa quarante-septième année, et jamais on ne le vit ni moins soumis que le plus jeune des novices, ni moins ardent à embrasser tous les moyens de s'avancer dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ce nouvel état de vie fut pour lui un renouvellement de ferveur et une école de perfection.

Pour se rendre semblable au grand modèle de tous les saints, en imitant l'humilité et l'obéissance de l'Homme-Dieu, il voulut dépendre en toutes choses des lumières d'un directeur, et ce fut sur la plus parfaite abnégation de lui-même qu'il établit le fondement de cette haute sainteté qui faisait l'objet de tous ses vœux. Les grâces qu'il recevait dans l'oraison augmentèrent toujours en lui le désir de se mortifier et de se rendre utile au prochain. Les supérieurs profitèrent sagement de ces dispositions pour faire fructifier ses talents. Il avait demandé qu'on lui imposât une sévère pénitence pour expier, disait-il, les vaines complaisances qu'il avait eues en enseignant dans le monde; on lui ordonna de composer dans cet esprit une somme des cas de conscience, pour la commodité des confesseurs. Raymond entreprit



ce travail, et il l'exécuta avec cette exactitude que l'on admire avec d'autant plus de raison qu'il a travaillé sans modèle, son ouvrage, également utile aux pénitents et nécessaire aux directeurs, selon l'expression du Pape Clément VIII, étant le premier qu'on ait vu en ce genre. L'auteur y résout toutes les difficultés, et décide les cas, presque toujours par l'autorité de l'Écriture sainte et des canons, ou par la doctrine des Pères et les décrets des Papes, rarement par ses lumières particulières.

Le zèle du salut des âmes ne lui permit pas de se borner à prier et à écrire; il devait commencer par l'oraison et la retraite. L'obéissance lui mit la plume à la main; mais à une occupation si sainte et déjà si utile au prochain il ajouta bientôt les autres fonctions de la vie apostolique, et il les remplit toutes avec le succès qu'on pouvait espérer des saintes dispositions qu'il y apportait. Instruire les fidèles par le ministère de la parole; attirer les pécheurs à la pénitence et les réconcilier dans le sacré tribunal; soutenir les gens de bien, les consoler dans leurs peines; procurer aux pauvres les aumônes et les secours des riches; travailler sans relâche à la conversion des hérétiques, des Juifs et des mahométans encore mêlés parmi les chrétiens, ou les mettre hors d'état de continuer à corrompre la foi et les mœurs des fidèles; faire servir enfin son crédit auprès des rois et des princes à la gloire de l'Église et au soulagement des peuples, telles furent les occupations de saint Raymond de Pegnafort depuis le jour de sa profession religieuse jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante ou cinquante-deux ans, car il vécut près d'un siècle.

Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, souvent il le faisait par le ministère de ceux qui l'avaient choisi pour leur servir de guide dans le chemin du ciel. Parmi ses pénitents il en avait deux surtout d'un caractère fort distingué : le roi d'Aragon, Jacques I<sup>er</sup>, surnommé le Conquérant, et l'illustre Pierre de Nolasque, Français de nation, depuis fondateur de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs. Nous verrons dans la suite ce que fit saint Raymond pour porter le pre-

mier à commander à ses passions et à employer l'autorité royale à la propagation et à la défense de la foi chrétienne, et la charité de Jésus-Christ, qui le pressait, le rendit comme coopérateur du second dans son œuvre de miséricorde<sup>1</sup>.

Pierre de Nolasque était un gentilhomme français, issu d'une des premières familles du Languedoc. Il naquit, vers l'année 1189, dans un bourg du Lauragais, nommé le Mas-des-Saintes-Puelles, à une lieue de Castelnau-dari. Il perdit son père à l'âge de quinze ans. Sa mère eût bien voulu l'engager dans le mariage pour qu'il fût l'appui de sa famille; mais déjà le jeune Pierre aspirait à quelque chose de plus parfait, déjà il avait résolu de se donner à Dieu sans réserve. Il s'engagea néanmoins à la suite du comte Simon de Montfort. C'était dans le temps que le roi Pierre d'Aragon venait de confier à ce pieux et vaillant seigneur son jeune fils Jacques. Simon donna pour gouverneur au jeune prince saint Pierre de Nolasque, qui suivit son élève lorsqu'en 1215, après la mort de son père à la bataille de Muret, il rentra dans l'Aragon. Pierre de Nolasque tâcha de lui inspirer la piété envers Dieu et son Église, l'amour de la justice et de la vérité, et de l'accoutumer à toutes les pratiques convenables à un prince chrétien. Pour lui, ni les divertissements de la cour, ni les faveurs de son prince ne l'empêchèrent de s'appliquer aux exercices de la mortification et de la prière. Il avait quatre heures d'oraison le jour et deux la nuit. Il s'occupait aussi de la lecture de l'Écriture sainte et donnait aux pratiques de la pénitence tout le temps qu'il n'était pas tenu auprès du roi. Il se sentit dès lors si vivement touché de compassion pour les pauvres chrétiens captifs chez les mahométans et les Barbares, qu'il résolut de consacrer ses biens à leur délivrance.

Mais quels furent son étonnement et sa surprise lorsque, dans le temps qu'il prenait les mesures nécessaires pour exécuter cette œuvre de miséricorde, la sainte Vierge lui apparut la nuit pour lui dire que c'était la volonté de Dieu qu'il travaillât à l'établisse-

<sup>1</sup> *Vita S. Raymundi. Acta SS.*, 7 janv. *Hist. des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. 1.

ment d'un ordre dont les religieux s'obligeraient par vœu particulier à s'employer au rachat des captifs ! Comme il ne faisait rien sans consulter son père spirituel, saint Raymond de Pegnafort, il alla le trouver pour lui communiquer cette vision. Sa surprise augmenta lorsqu'il apprit de ce saint qu'il avait vu la même chose et que la sainte Vierge lui avait ordonné de le fortifier dans ce dessein. Ainsi, ne doutant point que ce ne fût la volonté de Dieu, ils ne songèrent plus qu'aux moyens d'en procurer l'exécution. Comme il fallait le consentement du roi et de l'évêque, ils allèrent d'abord trouver le prince. Celui-ci les écouta avec une joie d'autant plus sensible que, la même nuit, il avait eu la même vision. Il offrit de contribuer à cette sainte entreprise et par son autorité et par ses libéralités ; il se chargea même de faire agréer ce nouvel établissement à l'évêque de Barcelone. Ils confèrent ensemble sur la triple apparition de la sainte Vierge et sur les ordres exprès qu'elle leur avait donnés à tous trois séparément. L'érection du nouvel ordre fut donc résolue en vertu d'un indult spécial que les rois d'Aragon avaient reçu du Saint-Siège.

Dès l'année 1192 plusieurs gentilshommes des premières familles de Catalogne, excités par l'exemple de quelques personnes pieuses, formèrent entre eux une congrégation pour contribuer au secours des chrétiens qui étaient captifs chez les Sarrasins ou réduits à la nécessité. L'occupation des nobles congréganistes était de servir les malades dans les hôpitaux, de visiter les prisonniers, de procurer des aumônes pour le rachat des chrétiens captifs, et de garder les côtes de la Méditerranée contre les descentes des infidèles. La plus grande partie de ces gentilshommes embrassèrent le nouvel ordre, ainsi que les prêtres qui s'étaient associés à eux.

Le jour de Saint-Laurent, 10 août 1223, fut marqué pour l'institution solennelle. Le roi, accompagné de toute sa cour et des magistrats de Barcelone, se rendit dans l'église cathédrale, appelée Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque Bérenger officia pontificalement. Saint Raymond de Pegnafort monta en chaire et protesta devant tout le peuple que Dieu

avait révélé miraculeusement au roi, à Pierre de Nolasque et à lui-même, sa volonté touchant l'institution de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. A l'issue de l'offrande le roi et saint Raymond présentèrent le nouveau fondateur à l'évêque, qui le revêtit de l'habit de l'ordre. L'ayant reçu, saint Pierre de Nolasque le donna, comme principal fondateur, à treize gentilshommes, dont les deux premiers furent Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, et son cousin Arnaud de Carcassonne. Tous les treize avaient été chevaliers ou confrères de la congrégation de Notre-Dame de Miséricorde. Outre les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, ils en firent un quatrième, aussi bien que saint Pierre de Nolasque, savoir, le vœu d'engager leurs propres personnes et de demeurer en captivité, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs.

Comme ils étaient six prêtres et sept chevaliers, leurs habits furent différents. Celui des prêtres consistait en une tunique ou soutane blanche, avec un scapulaire et une chape ou manteau ; celui des chevaliers était blanc aussi, mais purement séculier, à l'exception d'un petit scapulaire qu'ils mettaient sous leur habit. Le roi, pour témoigner son amitié à ces nouveaux religieux et leur donner des marques de sa protection, voulut qu'ils portassent sur leur scapulaire l'écusson de ses armes. La messe achevée, ce prince conduisit saint Pierre de Nolasque avec ses religieux à son propre palais, dans le quartier qu'il leur avait fait préparer pour leur servir de monastère. Ainsi, chose remarquable ! le premier monastère de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs a été le palais du roi d'Aragon ; les premiers religieux, les premiers rédempteurs ont été des gentilshommes français. Ils y gardèrent exactement la règle de vie que leur prescrivait saint Raymond de Pegnafort, en attendant que le Saint-Siège leur eût déterminé une règle particulière.

Ces religieux s'employèrent d'abord à racheter quelques captifs et ne sortaient pas des terres sujettes aux princes chrétiens ; mais saint Pierre de Nolasque leur repré-



senta que, pour la perfection de leur ordre, il fallait encore passer chez les infidèles, et délivrer leurs frères de la cruelle servitude de leurs ennemis, au risque même d'y demeurer en esclavage à leur place, suivant le vœu qu'ils en avaient fait au pied des autels. Il ne s'agissait pas d'y aller tous à la fois, mais de députer un d'entre eux pour ces saintes négociations, qu'on appela dès lors du glorieux nom de rédempteurs. Il fut lui-même choisi, avec un second, pour frayer aux autres le chemin d'un voyage si périlleux. Le premier qu'il fit au royaume de Valence, occupé pour lors par les Sarrasins, fut fort heureux. Il en fit un second au royaume de Grenade, qui ne le fut pas moins ; si bien qu'il retira quatre cents esclaves d'entre les mains des infidèles en ces deux expéditions<sup>1</sup>.

Ainsi, vers la fin du douzième siècle, ce sont deux gentilshommes français, Jean de Matha et Félix de Valois ; en 1223, c'est un gentilhomme français, Pierre de Nolasque, qui établissent, les deux premiers l'ordre de la Trinité, l'autre celui de la Merci, pour la rédemption des captifs, et, à l'exemple du Rédempteur divin, ces rédempteurs humains y consacrent leurs personnes mêmes. Honneur à la noble France ! c'est à elle, après Dieu et son Église, que l'univers doit sa rédemption et sa liberté ; c'est elle qui le rachète, qui le rachète de la servitude et de la barbarie mahométane, par la pieuse et vaillante épée de Charles-Martel, de Charlemagne, de Godefroi de Lorraine, de Tancrède de Normandie ; et en rachetant ainsi l'humanité entière au prix de son sang elle rachète encore les individus au prix de son or et même de sa liberté. Honneur encore une fois à la noble France ! Comme elle a beaucoup aimé Dieu et les hommes, Dieu et les hommes doivent lui pardonner beaucoup.

A un grand roi, Philippe-Auguste, succédait alors un bon roi, Louis VIII, et à celui-ci un roi très-bon, très-grand et très-saint, Louis IX, en un mot saint Louis.

Sauf sa malheureuse aversion pour sa femme la reine Ingelburge, Philippe-Auguste s'était montré en tout roi très-chré-

tien. Depuis sa réconciliation avec cette princesse, en 1213, sa vie fut tout à fait irréprochable. Il mourut dix ans après. Comme il sentait depuis plusieurs mois que sa fin approchait, il s'y était préparé par une confession exacte. Sa piété redoubla aux derniers moments, qu'il n'envisagea plus qu'avec les sentiments d'un chrétien pénitent et résigné ; muni du saint Viatique, il mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, âgé d'environ cinquante-huit ans, après un règne d'un peu moins de quarante-quatre.

Il avait fait un testament ; le détail des legs nous y fournit de nouvelles preuves de sa religion et de son bon cœur ; car on en trouve qui montent à de très-grosses sommes pour le secours de la Terre-Sainte, et nommément pour le roi de Jérusalem, Jean de Brienne. Il y avait vingt mille livres à prendre sur sa propre caisse pour le comte Amauri de Montfort, afin, était-il dit, que lui, sa femme et ses enfants sortissent de la terre des Albigeois, où ils ne demeuraient qu'avec beaucoup de désagrément et dans une espèce de captivité.

L'article du testament qui regardait la reine Ingelburge, qu'il y appelle sa chère épouse, confirma tous les témoignages qu'il lui avait donnés d'une réconciliation parfaite. Il choisit Guérin, évêque de Senlis, pour exécuter de ses volontés testamentaires, en lui associant son chambellan, Barthélemy de Roie, et Aimar, trésorier du Temple. Tous les trois, outre les donations qu'il spécifiait, avaient à distribuer, selon leur sagesse, la valeur de cinquante mille livres, ou vingt-cinq mille marcs d'argent, en réparation des injustices qu'ils connaîtraient qu'il aurait commises et des torts qu'il aurait occasionnés. Il avait la justice si fort à cœur qu'il s'excusait sur la modicité du legs laissé à la reine, quoiqu'il eût pu lui laisser davantage, parce qu'il ne voulait pas, disait-il, se mettre hors d'état de satisfaire aux dettes légitimes, et singulièrement sur ce qu'il n'avait pas reçu avec assez d'équité. Les religieux de l'abbaye de Saint-Denis, auxquels il légua tous ses bijoux, étaient chargés de dire chaque jour vingt messes pour le repos de son âme. Il en prescrivit un pareil nombre, et à la même intention, aux chanoines de Saint-Victor,

<sup>1</sup> *Vita S. Petri Nolasci. Acta SS.*, 31 janvier. Hélyot, *Hist. des Ordres religieux*, t. 3.

dans l'abbaye qu'il leur avait fait bâtir, pour remercier Dieu de la victoire de Bouvines <sup>1</sup>.

Philippe-Auguste fut inhumé à Saint-Denis. Il y eut à ses funérailles une vingtaine d'évêques, entre autres le cardinal-légat en France, Conrad, évêque de Porto, et le cardinal Pandolphe, évêque de Norwich, en Angleterre, le même qui avait négocié la paix entre le Pape Innocent III et le roi Jean. Il était venu en France de la part du roi Henri III, pour négocier la paix entre les deux couronnes. Ce qu'il y eut de singulier aux obsèques de Philippe-Auguste, c'est que le cardinal-légat et le nouvel archevêque de Reims, Guillaume de Joinville, célébrèrent la messe conjointement, et en prononçant les paroles d'une même voix, à deux différents autels qui étaient placés l'un près de l'autre. Les autres évêques, disent Rigord et Guillaume l'Armoricain, ainsi que le reste du clergé, leur répondaient comme s'il n'y avait eu qu'un évêque à célébrer. Les auteurs contemporains ne nous apprennent point la cause de cette singularité.

Ce qui avait attiré un si grand nombre d'évêques, c'était un concile que le cardinal-légat avait indiqué d'abord à Sens. Comme le roi Philippe-Auguste, visitant alors la Normandie, désirait beaucoup y assister, le cardinal l'indiqua ensuite à Paris, afin que le prince, déjà malade, n'eût pas tant de chemin à faire. Il mourut en y venant, et le concile ne parut assemblé que pour assister à ses funérailles.

Quant à la raison qui avait fait assembler ce concile, la voici : les manichéens du Languedoc, que les auteurs français du temps appellent les Bougres ou Bogres de l'Aubigeois, se voyant abandonnés par la noblesse du pays, et les catholiques réunis contre eux par l'autorité du Pontife romain, ils eurent recours à une autre machine pour se donner du relief; ils se vantèrent, faussement ou avec vérité, qu'eux aussi avaient un pape dans la Bougrie ou la Bulgarie; que ce pape aussi était entouré d'évêques, et qu'il avait son légat ou représentant en Languedoc, qui était un certain Barthélemi de Carcassonne.

Tout cela pouvait être. Nous avons vu la Bulgarie devenir le repaire des manichéens d'Orient; nous avons vu Manès se posant comme le chef et envoyant une douzaine d'émissaires principaux en divers pays. D'autres monuments nous apprennent que, vers ce temps, les mêmes hérétiques avaient un pape auquel ils donnaient le nom du Pape régnant, et un évêque dans tel diocèse auquel ils donnaient le nom de l'évêque diocésain, afin de pouvoir dire, quand ils étaient interrogés, qu'ils avaient la même foi que le Pape Honorins ou le Pape Grégoire <sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit de la réalité, le cardinal-légat, ayant appris ce nouveau moyen de séduction mis en avant par les hérétiques, en écrivit aux évêques de France et les convoqua en concile pour conférer ensemble sur ce qu'il y aurait à faire. Le soi-disant pape manichéen ou son prétendu légat mourut peu après <sup>2</sup>, ce qui fit sans le concile ce que le concile avait intention de faire, savoir de mettre fin à la séduction.

Après la mort du roi Philippe-Auguste, son fils aîné, Louis VIII, lui succéda, étant âgé de trente-six ans. Il fut sacré à Reims avec la reine Blanche, son épouse, par l'archevêque Guillaume, le 6 août 1223, et régna trois ans et quatre mois. Le Pape Honorius III lui écrivit, premièrement le 25 octobre, une lettre de condoléance sur la mort de son père, dont il l'exhorte à imiter les vertus, particulièrement son attachement au Saint-Siège. Ensuite, le 13 décembre, il lui écrivit une seconde lettre où il le loue d'avoir protesté au commencement de son règne, suivant le témoignage du légat Conrad, qu'il aimerait mieux souffrir préjudice dans ses propres intérêts que de permettre que la religion catholique en souffrît de la part des Albigeois; il le loue encore d'avoir envoyé aux catholiques les dix mille marcs d'argent légués par son père. Le lendemain, 14 décembre, il lui écrivit une troisième lettre qu'il lui envoya par Simon de Sully, archevêque de Bourges, Hugues de Montréal, évêque de Langres, et Guérin, évêque

<sup>1</sup> Guill. l'Armoricain. *Script. rer. Franc.*, t. 17. *Hist. de l'Egl. gall.*, l. 30.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 288. — <sup>2</sup> Martène, *Thesaur. Anecd.*, t. 4, col. 244. Baron. et Rain. de Mansi, ann. 1223, n. 39, note.



de Senlis, trois prélats particulièrement attachés au roi, et dont les deux premiers étaient à Rome. Cette troisième lettre est conçue en ces termes :

« Comme les rois et les princes chrétiens sont obligés de rendre compte à Dieu touchant l'Église, leur mère, de laquelle ils sont nés spirituellement, et que le Christ leur a donné à défendre et à seconder en leur temps, vous devez être sensiblement affligé de voir, dans l'enceinte de votre royaume, dans l'Albigéois, les hérétiques attaquer ouvertement et insolamment l'Église, ruiner la foi chrétienne et déchirer le Christ même. Nabuchodonosor rendit autrefois ce décret : « Quiconque profère un blasphème contre le Dieu de Sidrac, Misac et Abdenago, il sera mis à mort et sa maison démolie <sup>1</sup>. » Si donc un étranger a déployé une sévérité pareille pour empêcher que le Dieu d'Israël ne fût blasphémé, vous, le plus chrétien des rois, vous, le successeur et l'héritier des princes les plus dévoués, vous avec qui la dévotion chrétienne a grandi avec l'âge, souffrirez-vous que de pareilles gens détruisent notre foi, déchirent le Christ et renversent l'Église ? Enfin, si les puissances et les magistrats du siècle poursuivent les ravisseurs et les larrons, vous, qui occupez le trône du royaume, ne purgerez-vous pas votre terre des hérétiques qui dérobent et ravissent les âmes, bien plus précieuses que les richesses ?

« D'ailleurs on lit ce commandement du Seigneur : « Si vous apprenez que, dans une des villes que le Seigneur, votre Dieu, vous donnera pour y demeurer, il se trouve des gens qui disent : Allons, servons des dieux étrangers, des dieux que vous ne connaissez pas, vous les livrez au tranchant du glaive et leur cité aux flammes <sup>2</sup>. » C'est-à-dire, quoique, pour les immenses bienfaits que, dans ce monde même, vous avez reçus de Dieu, duquel est toute grâce excellente et tout don parfait, vous lui ayez beaucoup d'obligations, il y en a cependant une que vous devez regarder comme plus étroite : c'est de vous élever pour lui avec courage contre les cor-

rupteurs de la foi qui le blasphèment, et de protéger avec une mâle constance la pureté catholique, qu'ont bannie de ces contrées ceux qui s'attachent aux doctrines des démons.

« Or nous voyons avec douleur que les efforts que l'on a faits jusqu'ici pour détruire cette hérésie sont devenus presque inutiles, qu'elle s'étend de plus en plus, et qu'il est à craindre qu'elle n'infecte votre royaume, fondé et affermi dans la foi plus que les autres par une bénédiction spéciale de Dieu, et qu'ainsi, la partie principale étant ébranlée, une nouvelle persécution ne s'excite contre l'Église entière. C'est pourquoi nous vous exhortons et vous conjurons par Notre-Seigneur, comme prince catholique et successeur de princes catholiques, d'offrir à Dieu les prémices de votre règne, embrassant en cette occasion la cause du Christ, assuré que vous êtes du secours, non-seulement spirituel, mais temporel, de l'Église romaine. Au reste, comme nous avons appris qu'Amaury, comte de Toulouse, vous offre tout le droit qu'il a en ce pays-là pour le joindre à votre domaine, nous vous prions de l'accepter, pour en jouir et le transmettre à vos successeurs ; car vous devez savoir que nous avons excommunié, il y a longtemps, Raymond, autrefois comte de Toulouse, et son fils, lesquels, nonobstant nos avertissements, persévèrent opiniâtrément dans leur malice <sup>1</sup>. »

Cette lettre du Pape Honorius III est extrêmement remarquable ; on y voit que, quand les nations chrétiennes poursuivent les hérétiques opiniâtres et contagieux, elles ne font que suivre les exemples et les prescriptions de l'Écriture sainte. Fleury aurait bien pu ne pas omettre ici ces citations importantes, et s'épargner ailleurs des réflexions déplacées sur la conduite de la chrétienté à cet égard.

Au mois d'avril de l'année suivante (1224), le roi de France, Louis VIII, par des lettres adressées aux habitants de Nîmes, ordonna que ceux qui seraient convaincus d'hérésie par l'évêque fussent proscrits et privés de leurs biens ; il ordonna de plus de rechercher

<sup>1</sup> Daniel, 3, 96. — <sup>2</sup> Deutér., 13.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1223, n. 36-42. Duchesne, t. 5, p. 858. *Scriptor. rer. Franc.*, t. 19, p. 741.

exactement les hérétiques, avec récompense pour ceux qui les prendraient et confiscation des biens pour qui mépriseraient l'anathème <sup>1</sup>.

Le vieux comte de Toulouse, Raymond VI, était mort subitement à Toulouse même, dans le mois d'août 1222. Le matin il avait été faire sa prière à Notre-Dame de la Daurade, et, comme il était excommunié, il se tint à son ordinaire à la porte de l'église, en dehors. Il y retourna après dîner, quoiqu'il fût indisposé et si faible qu'il ne pouvait se lever sans aide; puis, étant allé dans une maison de la paroisse Saint-Saturnin, après avoir mangé des figues, il se trouva plus mal et envoya chercher promptement l'abbé de Saint-Saturnin pour le réconcilier à l'Église et lui apporter le saint Viatique, témoignant une grande douleur d'être excommunié. Mais, quand l'abbé arriva, le comte avait perdu la parole; seulement il lui tendit les bras, élevant les yeux au ciel, et tint jusqu'à la mort ses mains jointes entre celles de l'abbé, témoignant une grande contrition. Quatre ans auparavant il s'était associé à l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient une maison à Toulouse. Sachant donc l'extrémité où il était, ils vinrent le trouver, et l'un d'eux jeta sur lui un manteau de l'ordre. On voulut le retirer; mais le comte le retint avec ses mains et baisait dévotement la croix cousue sur le manteau. Après qu'il fut mort l'abbé de Saint-Saturnin dit tout haut que l'on priât Dieu pour lui et voulait retenir son corps, attendu qu'il était mort sur sa paroisse; mais les Frères hospitaliers l'emportèrent dans leur église de Saint-Jean. Toutefois ils n'osèrent l'enterrer, parce qu'il était excommunié, et ses os restèrent dans le cimetière en une caisse de bois, où on les voyait encore trois cents ans après <sup>2</sup>.

Quant à son fils Raymond VII, voici comment le Pape Honorius en écrivit l'année 1224 au roi Louis de France : « On croit certainement que Raymond, fils de Raymond, autrefois comte de Toulouse, craint tellement votre puissance que, s'il apprend que vous la vouliez employer tout entière contre lui, il n'o-

sera l'attendre; mais il obéira selon votre bon plaisir aux ordres de l'Église, comme il l'offre, et Dieu veuille que ce soit sincèrement! C'est pourquoi nous vous conjurons de le presser efficacement, et par exhortation et par menaces, de se réconcilier à l'Église, en sorte que le pays soit purgé d'hérétiques, que les torts faits aux ecclésiastiques soient réparés, que l'on pourvoie à la liberté de l'Église pour l'avenir et à l'honneur d'Amaury, comte de Toulouse, que nous ne pouvons abandonner en cette occasion. Par ce moyen vous ôterez un grand obstacle au secours de la Terre-Sainte. Nous vous prions aussi de donner entière créance à ce que le légat vous dira de notre part pour le renouvellement de la trêve avec le roi d'Angleterre. » La lettre est du 4 avril 1224 <sup>1</sup>.

Raymond VII, touché de la crainte du roi Louis ou de quelque autre motif, fit sa paix avec le Pape incontinent après; car, dans un concile ou parlement général que le roi tint à Paris le 5 mai de la même année, le légat Conrad, au nom du Pape, déclara Raymond catholique et révoqua pour un temps l'indulgence accordée par le concile de Latran à ceux qui marcheraient contre les Albigeois. Mais le légat n'obtint rien pour la prorogation de la trêve avec l'Angleterre, et le roi Louis partit le lendemain de la Saint-Jean pour aller en Poitou faire la guerre au roi Henri III <sup>2</sup>.

Le Pape Honorius ayant appris que, notwithstanding ses remontrances et ses prières, le roi de France faisait marcher ses troupes sur les terres qui restaient au roi anglais sur le continent, lui écrivit une lettre, le 3 août, dans laquelle il lui en fait des reproches; il s'y plaint qu'il ne marche pas sur les traces de son père et n'a point d'égard à l'ordonnance faite par le Pape et l'empereur en leur conférence que tous les princes chrétiens garderaient la paix pour contribuer au secours de la Terre-Sainte. Le roi répondit au Pape : « Nous croyons devoir déclarer à Votre Paternité que la trêve que le roi notre père avait faite avec Henri, roi d'Angleterre, étant expirée, les barons

<sup>1</sup> *Ex annal. contract.* Apud Rayn., ann. 1223, n. 43, note de Mansi. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1221, n. 48. Guill. de Puylaurens, c. 34.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1224, n. 40 et 18. Duchesne, t. 5, p. 859. — <sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 289.



ne nous ont point conseillé de la renouveler; c'est pourquoi nous sommes venu en personne nous saisir de nos fiefs de Poitou, dont le roi Jean d'Angleterre fut déclaré déchu par le jugement de ses pairs, nos barons, avant que le roi Henri fût né, et dès lors ces fiefs passèrent à la couronne de France. Toutefois le roi Henri nous les dispute, et, pour s'y maintenir, il envoie contre nous des troupes du royaume d'Angleterre, qui est le fief de l'Église romaine et le vôtre. Or, comme nous ne croyons pas que ce soit votre intention que de vos fiefs il vienne du mal à notre royaume, nous prions instamment Votre Paternité que, si le roi d'Angleterre agit par votre ordre, vous le fassiez révoquer; que, s'il s'agit de son propre mouvement, vous ne vous étonniez pas si nous prenons des mesures opposées<sup>1</sup>. »

Louis effectivement entra dans le Poitou, prit Niort, Saint-Jean-d'Angeli et assiégea la Rochelle, qui se rendit le 12 août, après dix-huit jours de siège. La veille on avait fait à Paris, pour la prospérité des armes du roi, une procession solennelle à laquelle avaient assisté les trois reines qui se trouvaient alors à la cour. C'étaient Ingelburge, veuve de Philippe-Auguste; Blanche, épouse de Louis, et Bérengère de Castille, nièce de Blanche, que Jean de Brienne, roi de Jérusalem, venait d'épouser. Les petits princes, enfants de Louis et de Blanche, y avaient assisté aussi. La procession avait commencé sa marche de l'église de Notre-Dame, et de là elle s'était rendue à l'abbaye de Saint-Antoine, située hors de la ville, assez avant dans le territoire du faubourg qui en a conservé le nom.

Dans le même temps, c'est-à-dire pendant l'octave de l'Assomption de Notre-Dame, on tint un concile à Montpellier par l'autorité du Pape; car il avait ordonné à l'archevêque de Narbonne d'y écouter les propositions de paix que le jeune Raymond de Toulouse et les Albigeois offraient à l'Église et de lui mander ce qu'il aurait fait sur ce sujet. Pour l'exécution de cet ordre l'archevêque réunit à Montpellier tous les évêques et les abbés de sa province, avec ceux des provinces d'Arles

et d'Auch. Dans ce concile Raymond VII réitéra en ces termes les offres qu'il avait déjà faites pour obtenir la paix de l'Église romaine, tant pour lui que pour ses partisans : « Nous garderons la foi catholique qu'enseigne l'Église romaine et la ferons garder dans toutes nos terres. Nous les purgerons d'hérétiques, au jugement de l'Église, par confiscation de biens et punition corporelle. Nous ferons garder la paix dans nos terres et en chasserons les routiers. Nous restituerons à l'Église tous ses droits et conserverons ses libertés, et, pour réparation des dommages qu'elle a soufferts, et aussi pour que le Pape puisse pourvoir convenablement à l'honneur du comte Amaury de Montfort, nous donnerons à l'Église vingt mille marcs d'argent, à condition toutefois que le souverain Pontife nous fera rendre les concessions que l'édit comte ou son père ont pu recevoir sur nos terres. »

Raymond ajoute que, le comte Amaury ne s'étant pas présenté ni fait représenter au concile pour qu'on pût terminer l'affaire, il envoyait une ambassade solennelle au Pape, ratifiant d'avance ce que le Pape en déciderait avec les ambassadeurs, et prêt à augmenter ses offres si le Pontife les trouvait insuffisantes. Raymond fit cette promesse le 26 août 1224 et la confirma par serment, et elle fut pareillement faite par Roger Bernard, comte de Foix, et par Trincavel, vicomte de Béziers.

De son côté le comte Amaury de Montfort écrivit aux prélats du concile de Montpellier, avant qu'ils y fussent assemblés, une lettre où il leur représente que l'affaire des Albigeois est en bon chemin, et que, loin de désespérer de les soumettre, il y a plus de sujet de l'espérer que jamais, puisque le roi de France l'a entrepris. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous vous conjurons de ne faire avec Raymond aucune composition qui puisse préjudicier à nos droits, puisqu'elle tournerait au scandale et à la honte de toute l'Église<sup>1</sup>. » L'archevêque qui présida ce concile de Montpellier était Arnaud, auparavant abbé de Cîteaux, qui mourut l'année sui-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1224, n. 14.

<sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 233.

vante (1225), après treize ans d'épiscopat.

La même année (1225) le Pape Honorius envoya un nouveau légat en France; c'était Romain, cardinal-diacre. L'affaire principale de sa légation était de réprimer complètement les manichéens du Languedoc. Pour que le roi de France tournât toutes ses forces contre eux le nouveau légat était chargé de négocier la trêve entre lui et le roi d'Angleterre, et remit à Louis de la part du Pape une lettre qui disait en substance : « Nous vous avons déjà écrit quantité de lettres pour vous conjurer de proroger la trêve faite par le roi Philippe, votre père, et le père du roi d'Angleterre, et, quand elle serait finie, de ne pas attaquer les terres de ce prince au préjudice du secours de la Terre-Sainte. Vous les avez toutefois attaquées, au mépris de nos prières, et il semble qu'elles n'aient servi qu'à vous élever contre l'Église romaine, votre mère, comme s'il était impossible que vous deveniez un jour suppliant devant elle. » Il lui représente la vicissitude des choses humaines et lui propose l'exemple de l'empereur Otton, qui est tombé devant Frédéric encore enfant, et du roi Richard d'Angleterre, contre lequel Philippe-Auguste implora utilement la protection de l'Église.

« Au reste, vous ne devez pas trouver mauvais que le Saint-Siège, usant de la plénitude de puissance qu'il a reçue de Dieu, veuille vous empêcher de faire la guerre au roi d'Angleterre, puisqu'il en a précédemment empêché le prédécesseur de la faire à votre illustre père; car, après avoir employé la censure ecclésiastique pour votre père au fort de l'âge et de la puissance, pourquoi ne le ferait-il pas dans un cas tout à fait semblable, en faveur d'un roi tout jeune encore ? Qu'on ne vous dise point que ce n'est pas à nous à prendre sa défense en cette occasion parce qu'il s'agit de choses féodales. Il a été dit au prophète Jérémie, qui était prêtre : « Je t'ai établi sur les peuples et les royaumes pour arracher et détruire, édifier et planter; » d'où il paraît qu'il appartient au Pontife romain, qui tient la principauté du sacerdoce, d'arracher tout péché mortel, ce qui ne peut se faire quelquefois sans répri-

mer les rebelles. Puis donc que l'on croit que vous péchez manifestement contre le roi d'Angleterre, nous que regarde la correction de tout péché, en quelle conscience pouvons-nous boucher les oreilles à ses plaintes ? C'est pourquoi, malgré tous vos refus, nous vous conjurons encore de nous tirer de cette peine, en restituant à ce prince les terres que vous avez envahies sur lui, en cessant de le maltraiter, et réservant à poursuivre légitimement, dans un temps convenable, les prétentions que vous avez contre lui, afin de ne pas détourner le secours de la Terre-Sainte, dont les rois de France ont accoutumé d'être les principaux promoteurs. Autrement, quelque déférence que nous ayons pour vous, nous ne pourrions manquer plus longtemps à ce que nous devons au roi d'Angleterre<sup>1</sup>. »

Les remontrances paternelles d'Honorius eurent un bon effet; le cardinal Romain, étant venu en France, assista à un concile ou parlement que le roi Louis tint à Paris le 15 mai 1225. Le roi y traita avec lui plusieurs affaires touchant l'Angleterre et les Albigeois. La suite fait voir que la négociation du légat fut efficace; car le roi cessa de poursuivre ses droits contre les Anglais et marcha contre les hérétiques.

A la Saint-André, dernier jour de novembre 1225, le légat Romain tint un concile à Bourges, où il avait appelé le roi, les évêques, les abbés et les chapitres de toute la France, ainsi que Raymond, comte de Toulouse, dont l'affaire était le principal sujet de sa légation. A ce concile se trouvèrent six archevêques et environ cent évêques. Il y eut contestation pour la préséance, parce que l'archevêque de Lyon prétendait avoir la primauté sur ceux de Sens et de Rouen, et l'archevêque de Rouen sur ceux de Bourges, d'Auch et de Narbonne. Pour éviter la division que cette dispute pouvait produire, on convint de s'asseoir, non comme en concile, mais comme en conseil.

Après que l'on fut assis et que les lettres de la légation eurent été lues publiquement, Raymond de Toulouse et Amaury de Montfort se présentèrent. Raymond demandait à

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1225, n. 30-35.



être absous de l'excommunication, offrant de satisfaire entièrement à l'Église, de faire justice des hérétiques, d'en délivrer absolument ses terres, d'y rétablir l'obéissance à l'Église romaine, la paix et la sûreté, enfin de réparer les dommages que le clergé y avait soufferts. Au contraire Amaury demandait que le comté de Toulouse et les autres terres de Raymond le Vieux lui fussent rendus, comme ayant été donnés à son père et à lui par le Pape Innocent III et le roi Philippe-Auguste, desquels il montrait les lettres, ajoutant que Raymond avait été dépouillé par le concile général, au moins de la plus grande partie des terres qu'il occupait. Et comme Raymond offrait de faire envers le roi et l'Église romaine tout ce qu'il devait faire pour conserver son État, Amaury demanda qu'il subit le jugement des douze pairs de France. Raymond répondit : « Que le roi reçoive mon hommage, et je suis prêt à subir ce jugement, autrement je craindrais qu'ils ne me tinssent pas pour pair. » Après plusieurs contestations de part et d'autre le légat ordonna aux archevêques d'en délibérer chacun avec ses suffragants et de lui donner leurs avis rédigés par écrit; puis il prononça excommunication contre tous ceux qui découvriraient leur avis particulier, disant qu'il voulait les envoyer tous au roi. Ainsi l'on ne décida rien sur l'affaire du comté de Toulouse.

Une autre affaire fut proposée dans ce concile. Ceux qui avaient à poursuivre des affaires à Rome se plaignaient souvent des honoraires qu'il fallait donner aux divers officiers de la cour romaine; la malveillance en profitait pour décrier l'Église. Au concile de Latran d'excellents évêques avaient proposé d'y porter remède en assurant à ces officiers un revenu suffisant sur les églises particulières. Le Saint-Siège ne voulut point y accéder alors, pour que le concile n'eût pas l'air d'avoir été assemblé pour cela. Néanmoins, après en avoir conféré avec les cardinaux, Honorius adopta le moyen proposé, et à son tour, par une lettre du 28 janvier 1225, le proposa au concile de Bourges : c'était que chaque église cathédrale y consacra deux prébendes, une du chapitre, l'autre de l'é-

vêque, et de même, dans les monastères dont les menses étaient séparées, une de l'abbé, l'autre de la communauté; moyennant quoi il ne serait plus permis à ceux qui avaient des affaires en cour de Rome de rien offrir, ni aux Romains de ne rien recevoir, et ainsi on ôterait de l'Église romaine le scandale de l'avarice. Le légat ayant donc proposé cet arrangement, quelques évêques déjà y consentaient quand les députés des chapitres déclarèrent que, pour eux, ils ne consentiraient jamais. L'affaire demeura ainsi en suspens. Voilà ce que nous en apprennent et la lettre du Pape et la chronique de Tours. Quant aux petites anecdotes et aux discours qu'y ajoute le moine anglais Matthieu Paris, comme il n'y était pas, on peut les croire de son invention, d'autant plus qu'il a été convaincu de mensonge sur le point principal par le docte Mansi<sup>1</sup>.

Le légat Romain fit encore savoir au concile que le Pape, pour opérer la réforme des monastères, avait donné pouvoir à deux évêques de déposer tous les abbés de France, suivant l'avis de quatre abbés qu'il avait envoyés visiter les abbayes de tout le royaume et en corriger les abus; mais les autres évêques, voyant que, par cette commission, ils perdraient toute juridiction sur les abbayes, déclarèrent que, tant qu'ils vivraient, ils n'en souffriraient point l'exécution; ce qui suspendit encore cette mesure de réforme.

La même année 1225, mais quelques mois auparavant, les chanoines de Paris se plaignirent au légat Romain de ce que les écoliers s'étaient fait faire un sceau particulier, dont ils scellaient tous les actes concernant les affaires de leur université, au préjudice de l'Église de Paris, dont le sceau servait auparavant pour les rendre authentiques. Après qu'on eut allégué plusieurs raisons de part et d'autre les écoliers rendirent le légat arbitre de leur droit et lui remirent leur sceau. Le légat, prenant sur-le-champ sa résolution, rompit le sceau devant tout le monde, et prononça excommunication contre ceux qui désormais feraient à Paris un

<sup>1</sup> Mansi. Raynald, ann. 1225, n. 35, note de Mansi, *Concil.*, t. 22, p. 1214-1220. Martène, *Anecd.*, t. 1, p. 929.

sceau pour l'université. Les écoliers s'en plainquirent hautement, et, ce bruit s'étant répandu par la ville, ils accoururent de tous côtés à la maison du légat avec des armes. Ses domestiques fermèrent les portes et s'armèrent de leur côté ; mais les écoliers donnèrent plusieurs assauts, rompirent les portes, jetèrent des pierres, et allaient prendre le légat lorsque le roi Louis, arrivant de Melun et apprenant le danger où se trouvait ce prélat, y envoya des chevaliers et d'autres soldats, qui repoussèrent les écoliers par leurs menaces et leurs armes et délivrèrent le légat et les siens, mais non sans effusion de sang. Il sortit de Paris avec escorte, excommunia tous les écoliers qui lui avaient fait cette insulte et les autres qui y avaient assisté de leur part. Environ quatre-vingts docteurs ou maîtres ès arts, qui se trouvaient dans ce cas, allèrent trouver le légat au concile de Bourges, lui demandèrent l'absolution de l'excommunication prononcée contre eux et l'obtinrent aussitôt <sup>1</sup>.

Un peu avant ce dernier concile, le 8 novembre, le roi Louis en avait convoqué un autre à Melun, où les évêques de France, en présence du légat, demandèrent instamment au roi et à ses barons la connaissance de toutes les causes mobilières pour lesquelles les vassaux de l'Église poursuivaient quelque personne que ce fût devant les évêques, soutenant que l'Église gallicane était en possession de cette juridiction. Le roi s'y opposa, et montra, par des preuves très-évidentes, que cette prétention n'était pas raisonnable, puisque les causes mobilières sont purement profanes quand on ne demande des meubles ni en vertu d'un serment, ni de la foi et hommage, ni d'un testament, ni d'un mariage, et n'appartiennent point au tribunal ecclésiastique. Il soutenait que leur possession était nulle puisque jamais ils ne l'avaient eue de la connaissance du roi Philippe, son père, ni de la sienne, attendu principalement que personne ne peut rendre pire la condition de son seigneur. Enfin, par la médiation du légat l'affaire fut laissée en suspens de part et d'autre <sup>2</sup>. On voit ici jusqu'où s'étendait

dait dès lors la juridiction ecclésiastique, de l'aveu du roi.

Cependant le comte Raymond de Toulouse ne réalisait pas les promesses qu'il ne cessait de faire. Aussi, l'année 1226, le 28 janvier, le roi Louis VIII et le légat Romain tinrent à Paris un concile national, où le légat, de l'autorité du Pape, excommunia Raymond et ses complices, et confirma au roi et à ses hoirs à perpétuité le droit sur les terres de ce comte, comme d'un hérétique condamné. En même temps Amaury, comte de Montfort, et Gui, son oncle, cédèrent au roi et à ses hoirs tout le droit qu'ils avaient aux mêmes terres et lui en donnèrent leurs lettres. Le troisième jour après, 30 janvier, le roi, après en avoir mûrement délibéré, reçut la croix de la main du légat, avec presque tous les évêques et les barons de son royaume, pour exterminer les manichéens de l'Albigeois <sup>1</sup>. Le légat, touché de ce zèle du roi et des seigneurs, envoya par les provinces du royaume des prédicateurs pour exhorter à la croisade contre ces hérétiques, avec indulgence plénière et dispense de toutes sortes de vœux, hors celui du voyage de Jérusalem. Il ajouta, du consentement des évêques, qu'en faveur de cette entreprise il promettait au roi cent mille livres par an, cinq années durant, de la dîme qui se levait sur le clergé, et, si elle n'y suffisait pas, on y suppléerait du trésor de l'Église. Le quatrième dimanche de carême, qui, cette année 1226, était le 20 mars, le roi convoqua encore à Paris un concile ou parlement, et, après y avoir traité amplement, avec le légat, les évêques et les barons, de l'affaire des Albigeois, il fit expédier des lettres pour mander à tous ceux qui lui devaient le service de guerre de venir le trouver à Bourges, bien et dûment armés, le quatrième dimanche après Pâques, c'est-à-dire le 17 mai <sup>2</sup>. De son côté le légat manda aux archevêques et évêques qu'il prenait sous la protection de l'Église la personne du roi, sa famille, son royaume, et tous ceux qui l'accompagnaient

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 202. Rayn. — <sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 290.

<sup>1</sup> « Loys pris la croix de l'autorité de sainte Église pour aler contre les Bougres en Aubigeois, qui estoient contraires à la foi chrétienne. » *Vie de S. Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite. *Scriptor. rer. Franc.*, t. 20, p. 63. — <sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 300.



dans cette expédition ; qu'il excommuniait le jeune Raymond et ses complices ; de plus, tous ceux qui, étrangers ou regnicoles, attaqueraient le royaume de France ou y exerceraient des hostilités particulières. Les prélats avaient ordre de publier cette excommunication par toutes leurs provinces <sup>1</sup>.

Le roi Louis se mit en campagne au printemps de la même année 1226 et vint à Bourges, où il avait marqué le rendez-vous des croisés ; puis il marcha vers Lyon, à cause de la facilité de la route le long du Rhône. Il été accompagné du légat Romain, cardinal de Saint-Ange, qui ne le quittait point. Les consuls des villes et des bourgs qui étaient au comte de Toulouse venaient au-devant rendre au roi les forteresses et lui donnaient des otages. Avignon même, qui était la ville la plus forte, en fit autant, et le roi y arriva la veille de la Pentecôte, 6 juin. Il comptait y passer sans difficulté, suivant la foi donnée, et une partie de l'armée avait déjà traversé le pont, quand les habitants, qui depuis sept ans étaient excommuniés par le Pape, craignirent d'être traités comme ennemis et fermèrent les portes, offrant seulement de laisser passer le roi avec peu de suite. Le roi ne voulut pas s'y exposer, et, résolu à se rendre maître de la ville, commença de l'assiéger le 10 juin ; mais, comme elle était forte et bien défendue, le siège dura plus de deux mois.

Cette croisade contre les Albigeois alarma le roi Henri d'Angleterre. Pour le rassurer le Pape lui écrivit, le 27 avril 1226, une lettre où il dit en substance : « Nous avons attendu longtemps que Raymond, suivant sa promesse, purgeât l'Albigeois d'hérétiques, mais nous n'y avons rien gagné. Cependant il a été ordonné dans le concile général que, si un seigneur temporel, averti par l'Église, néglige de purger sa terre d'hérésie, il sera excommunié par le métropolitain et les évêques de la province, et que, s'il ne satisfait dans l'année, ses sujets seront absous par le souverain Pontife du serment de fidélité, et sa terre exposée pour être occupée par les catholiques. Étant donc contraints par la nécessité de la loi, nous avons envoyé le cardi-

nal Romain au roi de France, qui s'est croisé avec presque tous les barons de son royaume pour exterminer les hérétiques de ces quartiers-là. C'est pourquoi nous vous exhortons à ne point assister Raymond, parce que, comme il est excommunié avec ses fauteurs, vous mettriez une tache à la pureté de votre foi et vous vous envelopperiez dans l'excommunication. Vous ne ferez pas non plus la guerre au roi de France, ni par vous, ni par votre frère, tant qu'il sera occupé au service de Jésus-Christ, de peur que ce prince ne se détourne à quelque autre entreprise sans que nous puissions vous secourir. Au reste, quoi qu'il arrive de la terre des hérétiques, nous aurons soin de conserver votre droit et celui des autres catholiques, suivant l'ordonnance du concile <sup>1</sup>. »

L'armement du roi Louis fut pareillement suspect à l'empereur Frédéric d'Allemagne, et il craignit que, sous prétexte d'exterminer les hérétiques, le roi de France ne se rendit maître des terres qui relevaient de l'empire, en Provence et ailleurs, à cause de l'ancien royaume d'Arles. L'empereur pria donc le Pape, comme auteur de cette guerre, de pourvoir à la conservation de ses droits. Le Pape lui répondit : « Nous avons dit de bouche au cardinal de Saint-Ange et lui avons depuis écrit que nous voulions que ce pays fût purgé d'hérésie, sans diminution des droits de l'empire. Nous venons encore de lui mander qu'il retienne en sa puissance et en celle de l'Église les places de l'empire que les croisés auront prises, les faisant garder soigneusement par des évêques ou d'autres prélats jusqu'à ce que, par le rapport du même légat, nous soyons exactement informés des terres qui appartiennent à l'empire et de toutes les circonstances de l'affaire ; et vous devez souffrir patiemment ce délai, nécessaire pour le bien de la foi et de la paix qu'il faut affermir en ces provinces. » La lettre est du 22 novembre <sup>2</sup>.

Le Pape avait également écrit au cardinal de Saint-Ange d'exhorter le roi Louis, les prélats et les seigneurs de France, de n'avoir en cette guerre que la pure intention d'extir-

<sup>1</sup> *Maasi, Concil., t. 23, col. 9-12. Martène, Anecd., t. 1, p. 931.*

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1226, n. 35. — <sup>2</sup> Id., n. 31.

per l'hérésie, sans envahir les terres des princes catholiques, particulièrement de l'empire, du roi d'Angleterre ou du roi d'Aragon<sup>1</sup>. On croirait entendre un vénérable père de famille recommandant à ses fils de respecter les droits les uns des autres. Le Pape est en effet le père de cette grande famille qu'on appelle l'univers chrétien.

Le siège d'Avignon dura jusqu'à l'Assomption de Notre-Dame. La mortalité fut grande dans la ville, et de la part des croisés il mourut environ deux mille hommes, tant de blessures que de maladies. Enfin les assiégés, voyant la persévérance du roi, et qu'il avait juré de ne se point retirer qu'il n'eût pris la ville, se rendirent à composition. Par l'ordre du roi et du légat on abattit dans la ville trois cents maisons qui avaient des tours; on combla les fossés et on rasa les murailles. Nicolas de Corbie, religieux de Cluny, fut sacré évêque d'Avignon. Le roi s'avança dans le Languedoc; toutes les villes, les châteaux et les forteresses se rendirent à lui jusqu'à quatre lieues de Toulouse. Il y laissa pour gouverneur Imbert de Beaujeu et partit pour revenir promptement en France, résolu de retourner au printemps finir cette guerre.

Mais le jeudi avant la Toussaint, 21 octobre, il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de s'arrêter à Montpensier, en Auvergne. D'après le récit d'un auteur contemporain, c'était une maladie cachée, qui pouvait être guérie, disait-on, par le commerce avec une femme. La reine Blanche était à Paris. Un compagnon du roi, Archambaud de Bourbon, choisit une jeune personne belle et noble, lui apprit ce qu'elle avait à dire et à faire et l'introduisit dans la chambre du roi pendant qu'il dormait. Le roi, s'étant éveillé, demanda qui elle était et ce qu'elle voulait; elle répondit que ce n'était pas la passion qui l'amenait, mais le désir de contribuer à la guérison du roi. Louis la remercia et dit : « Je n'en ferai rien, car pour rien au monde je ne commettrai un péché mortel. » Aussitôt il appela le sire de Bourbon, et lui recommanda de la marier honorablement. Voilà ce que l'historien Guillaume de Puy-Laurens

atteste avoir appris d'un homme digne de foi<sup>1</sup>. Louis VIII mourut ainsi martyr de la chasteté conjugale, le dimanche 8 novembre 1226, âgé de trente-neuf ans, après en avoir régné trois et quatre mois environ. Il fut apporté à Saint-Denis et enterré auprès du roi Philippe, son père.

Il laissait une veuve, la reine Blanche de Castille, dont il avait eu onze enfants; six lui survécurent, savoir : Louis, Robert, Jean, Alphonse, Charles, et une fille nommée Élisabeth ou Isabelle. Il avait fait son testament au mois de juin l'année précédente (1225). Après y avoir réglé l'apanage de trois de ses fils cadets, il ordonne que le cinquième soit clerc, ainsi que tous ceux qui naîtront ensuite. Il fait un grand nombre de legs pieux, particulièrement pour l'anniversaire de sa mort, à différents monastères, et nomme pour exécuteurs de son testament les évêques de Chartres, de Paris et de Senlis, avec l'abbé de Saint-Victor.

Louis, l'aîné de tous ses enfants, n'avait que onze ans et demi; il fut sacré, trois semaines après la mort de son père, le premier dimanche de l'Avent, 29 novembre 1226, à Reims, par l'évêque de Soissons, le siège étant vacant par la mort toute récente de l'archevêque Guillaume de Joinville. Les comtes de Champagne, de Bretagne et de la Marche furent invités au sacre; mais ils ne vinrent point et n'envoyèrent pour excuses que des paroles offensantes. Voilà ce que dit expressément l'auteur contemporain de la Chronique de Tours. Le comte Ferrand de Flandre voulait répudier sa femme, la comtesse Jeanne; le comte de Bretagne, Pierre Mauclerc, ambitionnait de l'épouser; le jeune roi s'opposait à ce divorce et punit même d'une amende le comte de Flandre; de là conspiration de ces barons mécontents<sup>2</sup>; il leur semblait que, sous un roi enfant et une femme régente, tout devait leur être permis. Dieu confondra tous leurs desseins. C'est que ce roi pupille était un homme selon son cœur, un autre Josias; c'était saint Louis, l'éternelle gloire de la France, de l'Europe chrétienne, de l'humanité entière.

<sup>1</sup> *Scriptor. rer. Franc.*, t. 19, p. 217. — <sup>2</sup> *Chron. Turon.* Apud Rayn., ann. 1226, n. 4, note de Mansi.

<sup>1</sup> L. 11, *epist.* 271.



Il était né le 25 avril 1215 au château de Poissy. Il eut toujours pour ce lieu une affection particulière. Un jour qu'il s'y trouvait avec quelques-uns de ses familiers, il leur dit d'un air tout joyeux et tout glorieux que, le plus grand bien et le plus grand honneur qu'il eût jamais reçu en ce monde, Notre-Seigneur le lui avait fait une seule fois dans ce château. Les autres s'émerveillaient quel pouvait être cet honneur ; car il leur semblait qu'il aurait dû parler de la ville de Reims, où il avait reçu l'onction sainte et la couronne du royaume de France. Alors le bon roi se prit à sourire, et leur dit qu'à Poissy il avait reçu la grâce du saint baptême, chose qu'il tenait sans comparaison à plus grand don de Dieu et à plus grande dignité que tous les honneurs et toutes les dignités du monde. Aussi, dans ses lettres familières, signait-il volontiers, Louis de Poissy ou seigneur de Poissy<sup>1</sup>.

Sa mère, la reine Blanche, qui avait un courage d'homme dans un cœur de femme, secondait en lui, par une éducation chrétienne, les dons de la nature et de la grâce. Souvent elle lui disait : « Mon fils, je vous aime par-dessus toutes les créatures ; cependant, si vous étiez malade à la mort et que vous ne puissiez guérir qu'en commettant un péché mortel, j'aimerais mieux vous laisser mourir que de vous voir offenser mortellement votre Créateur. » Louis aimait à rappeler ces paroles à la louange de sa mère ; et ce que sa mère lui insinuait par des paroles si

chrétiennes, son père le lui apprit par son exemple, en aimant mieux mourir en effet que d'offenser Dieu mortellement. Louis IX eut encore pour précepteur, à ce que l'on croit, le frère Pacifique, ce poète devenu Frère mineur et que saint François d'Assise envoya comme son suppléant à Paris, n'y pouvant aller lui-même.

Pendant que la France voyait monter sur le trône le modèle des rois l'Angleterre commençait à respirer après les troubles dont elle avait été agitée sous le règne de Jean sans Terre. Pour y rétablir la discipline ecclésiastique, le cardinal Étienne de Langton, archevêque de Cantorbéry et légat du Saint-Siège, tint un concile près d'Oxford, le 11 juin 1222. Ce fut un concile général de toute l'Angleterre. On y fit quarante-neuf canons, conformes à ceux du dernier concile de Latran, avec quelques autres règlements. Ils sont conçus au nom de l'archevêque, mais avec la clause expresse tantôt de l'autorité, tantôt de l'approbation du concile. Le premier canon contient une excommunication générale contre ceux qui entreprennent sur les droits de l'Église, les perturbateurs de la paix du royaume, les parjures, les calomnieurs et d'autres semblables. Ensuite on marque les devoirs des évêques, et on les exhorte à donner audience aux pauvres, à ouïr eux-mêmes les confessions, à résider en leurs cathédrales, au moins pendant les grandes fêtes et une partie du Carême, et à se faire lire deux fois tous les ans les promesses qu'ils ont faites à leur ordination. On leur défend de différer plus de deux mois d'admettre ceux qui leur sont présentés pour des bénéfices, ce que quelques-uns faisaient pour profiter des fruits. Défense à un prêtre de célébrer deux messes par jour, sinon à Noël et à Pâques, ou aux funérailles, en présence du corps, et, en ce cas, il ne prendra point d'ablution après la première messe. On fait le dénombrement des fêtes qui doivent être chômées, entres autres toutes celles de la sainte Vierge, excepté la Conception, que l'on n'oblige point de célébrer. A Pâques et à la Pentecôte on fêtera non-seulement le lundi et le mardi, mais encore le mercredi. On fêtera saint Augustin en mai ; c'est l'apôtre des Anglais, ho-

<sup>1</sup> « Il avin une foyz que li roys Loys estoit à Possille-Chatel, et dit moult liement, tout en riant et en jouant, à aucuns de ses familiers qui estoient lors avec lui, que le gregneur bien et le plus grant honneur que il eut oncques en cet monde, Nostre Sires li avoit une foyz fete en cel chatel. Quant ce oyrent sa gent, si se merveillierent moult de quele honneur il disoit ; car il cuidoient que il deust avoir mieux dist de la cyté de Raïns, où il receut la sainte onction et la couronne du royaume de France. Lors commensa à sourire li bons roys, et puis si lor dit que en cel de Poissi il avoit receu la grace du saint baptesme, laquel chose par-dessus toutes honneurs et dignités mondaines il tenoit sans comparaison a gregneur don de Dieu dignité ; dont il avint aucune foyz que, quant lettres secrées envoioit à aucun de ses familiers, il ne vouloit pas mettre le nom de roy pour aucune rayson, il s'appelloit Loys de Poissi, ou Loys le seigneur de Poissi. » *Vie de S. Louis*, par Guill. de Nangis, texte français, *Scriptor. rer. Franc.*, t. 20, p. 409.

noré le 26 de ce mois. On ordonne aussi de fêter la translation de saint Thomas de Cantorbéry, qui avait été faite deux ans auparavant, savoir le 7 juillet 1220, en vertu d'une bulle du Pape Honorius. L'archevêque Étienne fit cette cérémonie en présence du roi, de presque tous les évêques, prélats et seigneurs du royaume, ainsi que de plusieurs prélats d'autres pays. Le corps saint fut tiré du tombeau de marbre où il était depuis cinquante ans et mis dans une châsse d'or ornée de pierreries. Après les fêtes le concile d'Oxford fait le dénombrement des jeûnes et marque entre autres que l'on jeûnait la dernière semaine avant Noël tout entière.

Les vicaires perpétuels auront au moins le revenu de cinq marcs d'argent, si ce n'est dans les lieux du pays de Galles, où ils se contentent de moins. En chaque archidiaconé l'évêque désignera des confesseurs pour les doyens ruraux, les curés et les prêtres ; mais dans les cathédrales les chanoines se confesseront à l'évêque, au doyen ou aux personnes désignées par l'évêque et le chapitre. Défense aux juges, comme les archidiacones et les doyens ruraux, d'empêcher les accommodements et d'imposer aux partis des peines pour ce sujet.

Les religieux chargés d'obédience et les supérieurs rendront compte à la communauté, deux fois l'année, de leur recette et de leur dépense. Les religieuses ni les religieux n'auront point de ceintures de soie et ne porteront point d'ornement d'or ni d'argent ; leurs habits ne seront ni d'étoffes précieuses ni trop longs. On ne leur donnera point leur vestiaire en argent. Ils coucheront dans un seul dortoir, où chaque personne aura son lit, et mangeront au réfectoire, sans singularité. Ils ne sortiront point sous prétexte d'aller à quelque dévotion ou de visiter leurs parents, et jamais sans permission du supérieur. On ne recevra pas de moines au-dessous de dix-huit ans. Le nombre des religieuses sera fixé suivant les facultés du monastère, et les évêques ne souffriront point qu'elles en reçoivent au delà. Elles se confesseront aux prêtres qu'il leur aura destinés.

A ces canons le cardinal-archevêque de Cantorbéry joignit des statuts sur l'administration des sept sacrements et quelques autres points. Voici qui nous paraît de plus remarquable. Il faut administrer le Baptême avec beaucoup de respect et y prononcer distinctement les paroles de la formule. Les prêtres enseigneront fréquemment aux laïques qu'ils doivent baptiser les enfants en cas de nécessité et dans la langue qu'ils sauront le mieux. Dans ce cas, si le prêtre trouve que la formule a été prononcée intégralement, il ne fera que suppléer les cérémonies du baptême. L'eau qui a servi à baptiser à la maison sera jetée au feu ou portée au baptistère de l'église. Dans le doute, et pour les enfants trouvés, on baptise de cette manière : « Si tu es baptisé je ne te baptise pas ; mais, si tu ne l'es point, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Quant au Sacrement de l'autel, les laïques seront avertis fréquemment, que, partout où ils verront porter le corps du Seigneur, ils doivent aussitôt plier les genoux, comme devant leur Créateur et leur Rédempteur, et prier humblement, les mains jointes, jusqu'à ce qu'il ait passé ; ce qu'ils doivent faire surtout dans le temps de la consécration, à l'élévation de l'hostie, lorsque le pain est transformé au vrai corps du Christ et que ce qui est dans le calice est transformé en son sang par la bénédiction mystique. Quant au sacrement de Pénitence, le prêtre doit, pour entendre les confessions, choisir un endroit de l'église où il puisse être vu de tout le monde. Nul ne doit admettre à la pénitence le paroissien d'un autre, si ce n'est avec la permission du curé ou de l'évêque. Le prêtre qui, directement ou indirectement, fût-ce par la crainte de la mort, révélerait le secret de la confession, sera dégradé sans miséricorde. Pour ce qui est de l'Extrême-Onction, les prêtres avertiront fréquemment le peuple que ce sacrement peut se réitérer dans toutes les maladies dangereuses où il y a crainte de mourir. Quant au Mariage, on publiera les bans trois dimanches ou fêtes consécutives, et on défendra souvent aux laïques, sous peine d'excommunication, de contracter mariage sinon dans un lieu fré-



quente et devant plusieurs personnes convoquées à cet effet <sup>1</sup>.

On a des constitutions semblables de l'évêque Richard de Durham et de l'évêque Richard de Sarum ; elles méritent d'être consultées, surtout par les Anglais, qui y verront recommandé et pratiqué par leurs ancêtres ce que l'Église catholique n'a cessé de recommander et de faire <sup>2</sup>.

L'Église d'Écosse, n'ayant point de siège métropolitain et étant d'ailleurs si éloignée de Rome, ne savait par l'autorité de qui assembler le concile provincial ; d'où il arrivait que les ordonnances du concile de Latran restaient sans exécution, et de graves désordres se commettaient, qui demeuraient impunis. Consulté là-dessus par les évêques écossais, le Pape Honorius leur répondit, par une lettre du 19 mai 1223, que, puisqu'ils n'avaient point de métropolitain, ils n'avaient qu'à célébrer leur concile provincial par l'autorité du Pape. Les évêques s'y conformèrent, et réglèrent qu'à l'avenir chacun présiderait le concile à son tour, à commencer par l'évêque de Saint-André, et que, de plus, on nommerait un conservateur des canons, qui en punirait les violateurs. On a du concile d'Écosse une collection de statuts semblables à ceux d'Angleterre <sup>3</sup>.

En 1222 le roi d'Écosse allait en Angleterre pour des affaires importantes de son royaume, et déjà il était arrivé sur la frontière lorsqu'il apprit que l'évêque de Dornoc avait été tué et brûlé dans une sédition populaire. Il en fut si affligé qu'il rompit son voyage, rassembla des troupes et revint en faire justice. Les évêques en informèrent le Pape Honorius, qui, à leur demande, écrivit au roi, louant son zèle pour la liberté de l'Église et l'exhortant à réprimer avec vigueur de pareils attentats. C'est ce qu'on voit par la lettre du Pape aux évêques d'Écosse, datée de Rome le 13 février 1223 <sup>4</sup>.

Dans un concile de Westminster, en 1223, le cardinal Otton proposa la même chose que le cardinal Romain avait proposée dans le concile de Bourges, pour faire cesser les plaintes contre les exigences des employés

de la cour romaine, qui était de leur assigner un revenu sur les églises particulières. La proposition éprouva des difficultés comme à Bourges, et l'on se sépara sans rien conclure <sup>1</sup>.

Dans un autre de Londres, sur la proposition du Pape, on accorda au roi, qui venait de confirmer les libertés de l'Église et du royaume, le quinzième des revenus mobiliers <sup>2</sup>.

La gloire de l'Angleterre était alors un docte personnage qui devait illustrer bientôt le siège de Cantorbéry par son éminente sainteté ; nous voulons parler de saint Edmond. Il était né au village d'Abingdon, dans le comté de Berk, le jour de Saint-Edmond, roi et martyr, 20 novembre. Son père s'appelait Raynald-Édouard, surnommé le Riche, et sa mère, Mabile. Ses parents étaient médiocrement pourvus des biens de la fortune ; mais ils possédaient les vraies richesses, celles de la grâce. Raynald, du consentement de sa vertueuse épouse, quitta le monde et se fit religieux dans le monastère d'Evesham ; Mabile se chargea de veiller à l'éducation de ses enfants. Elle n'avait pas moins d'ardeur que son mari pour la perfection chrétienne ; elle pratiquait de grandes austérités, portait sur sa chair un rude cilice, sur le cilice une cuirasse en mailles de fer, avec deux lames de fer entre la cuirasse, afin de souffrir davantage, lames de fer dont elle fit héritiers à sa mort ses deux fils Edmond et Robert. Presque tous les jours elle assistait aux matines du monastère d'Abingdon, qui se disaient à minuit. Elle portait ses enfants, même par de petites récompenses, à suivre le même genre de vie, autant que la faiblesse de leur âge pouvait le leur permettre. Elle mourut avec une telle réputation de sainteté qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe : « Ci-git Mabile, la fleur des veuves. »

Par le conseil de cette pieuse mère Edmond récitait tout le psautier à genoux, les dimanches et les fêtes, avant de prendre aucune nourriture. Les vendredis il ne vivait que de pain et d'eau. Quels que fussent les exercices que Mabile recommandât à ses en-

<sup>1</sup> Mansi, *Conc.*, t. 22, col. 1147-1180. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1103-1144, *Ibid.*, col. 1231-1248. — <sup>3</sup> Rayn., ann. 1123.

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 23, col. 18 et 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, col. 16.

fants, ils ne suffisaient point à la ferveur d'Edmond ; il en avait de particuliers, mais qu'il cachait avec soin. En même temps il était doux, affable, docile, complaisant, et paraissait n'avoir d'autre volonté que celle de sa mère et de ses maîtres. On le voyait prévenir jusqu'à leurs désirs. L'éducation qu'il reçut lui rendit comme familière la pratique des vertus chrétiennes, de celles même qui coûtent le plus à la nature.

Edmond fit ses premières études à Oxford et y donna des preuves de la beauté et de la pénétration de son esprit ; mais il se distinguait principalement de ses condisciples par sa ferveur dans le service de Dieu. Son assiduité à la prière et son amour pour la retraite firent bientôt connaître les vertus dont son âme était ornée. Il n'avait pour amis que ceux dans lesquels il remarquait de l'inclination pour la piété. Il était encore jeune lorsqu'on l'envoya, ainsi que son frère Robert, à Paris, afin qu'ils pussent l'un et l'autre y achever leurs études. Mabile, en se séparant d'eux, leur donna à chacun un cilice, et leur conseilla de le porter deux ou trois jours de la semaine, pour se prémunir contre les attraites de la volupté, qui sont si dangereux pour la jeunesse. Lorsqu'elle leur envoyait des vêtements ou d'autres choses nécessaires à leur usage elle y joignait quelque instrument de pénitence, pour leur rappeler la nécessité de la mortification.

Un jour qu'il s'appliquait aux études libérales, Edmond fut saisi d'un violent mal de tête qui ne le quittait point et qui lui faisait désespérer de pouvoir continuer ce genre d'études. Sa mère en souffrait avec lui ; mais, douée d'une pénétration singulière, elle lui dit : « Mon fils, votre tonsure cléricale ne paraît point assez régulière, et telle est, ce semble, la cause de toute la douleur que vous souffrez. Ayez une tonsure conforme à la règle, et Dieu, je l'espère, étant adouci à votre égard, adoucira l'incommodité qui vous afflige. » Edmond acquiesça de grand cœur à la remontrance de sa mère, se fit couper le trop de cheveux, et la douleur de tête, comme tranchée par les ciseaux, disparut entièrement et ne revint plus jamais, ainsi que le saint l'apprit confidemment à un de ses amis.

Il est des ecclésiastiques qui feraient bien de connaître cette anecdote, ne fût-ce que pour imiter un saint en quelque chose.

Le jeune Edmond s'appliquait à aimer le Seigneur de tout son cœur et de toute son âme. Un jour, invité par ses condisciples, il se promenait avec eux dans une belle prairie ; il s'écarta d'eux néanmoins assez tôt, de crainte de ternir la pureté de sa conscience. Pendant qu'il marchait ainsi solitaire, livré à de pieuses méditations, il lui apparut un enfant de son âge, d'une beauté incomparable, qui lui dit avec une douceur merveilleuse : « Bonjour, mon bien-aimé ! » Edmond, surpris, admirait sans rien dire, cette salutation et cette beauté inconnue. Le merveilleux enfant lui demanda s'il ne le connaissait donc pas quelque peu ; Edmond répondit avec une simplicité de colombe : « Je ne vous connais pas du tout, et je ne crois pas que vous me connaissiez davantage. » Le merveilleux enfant reprit : « J'admire que je vous sois tellement inconnu, d'autant plus que je suis assis à côté de vous à l'école et que je vous suis inséparablement uni, quelque part que vous alliez. » Il ajouta : « Regardez mon visage, considérez attentivement ce qui est écrit sur mon front, et retenez-le de tout votre cœur. » Edmond y lut en toutes lettres le nom de « Jésus. » Il en fit l'observation et reçut cette réponse : « Je suis Jésus le Nazaréen, et c'est là mon nom, qui doit être un souvenir très-cher à votre âme ; ayez soin de l'imprimer exactement sur votre front chaque nuit ; par là vous pourrez vous garantir contre la mort subite, ainsi que quiconque marquera son front de la même manière. » Cela dit le merveilleux enfant disparut ; le jeune Edmond, rempli d'une douceur ineffable, grandit en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, toujours fidèle à imprimer sur son front chaque nuit le nom divin. Il enseigna depuis cette pratique à son camérier secret, qui a écrit sa vie.

Ce biographe, qui se nommait Bertrand, fut le secrétaire et le confident du saint homme, après la mort duquel il embrassa l'état monastique et devint prieur de Pontigny. Nous avons encore une vie de saint Edmond par Robert, son frère, sans compter ce



qu'en disent plusieurs autres écrivains du même temps.

Après l'amour envers Jésus venait la dévotion envers Marie. Il était encore dans les années de l'adolescence lorsqu'il songea aux moyens de conserver son âme. Se défiant de lui-même il alla consulter un prêtre renommé d'Oxford, qui lui dit : « Si vous voulez vaincre les attaques des tentations, supporter le fardeau des tribulations, non-seulement avec patience, mais avec joie, et vous garder exempt de tout crime, consacrez-vous à la Mère de miséricorde, attachez-vous à la Reine de la pureté, et unissez-vous à elle par une éternelle alliance. » Quelque temps après, docile à ce conseil, Edmond fit vœu de chasteté perpétuelle devant une statue de la sainte Vierge, et, pour marque de son intime et éternelle alliance, il mit au doigt de la statue un anneau dans lequel était gravée la Salutation angélique, et il en porta lui-même un pareil jusqu'à la mort. Il confessa dans ce dernier moment que jamais il n'avait invoqué la sainte Vierge, qu'il appelait sa chère épouse, sans qu'elle vînt à son secours.

Cependant arriva l'époque où sa mère Malibé devait passer de ce monde. Tombée malade et sentant que sa fin était proche, elle fit venir Edmond en Angleterre, afin de lui recommander ses deux sœurs et de lui remettre quelque argent pour les placer dans un monastère. Étant à l'extrémité elle lui donna sa dernière bénédiction ; il la pria de la donner encore à ses frères absents. « Mais, mon cher fils, dit-elle, ne t'ai-je pas béni, toi ? — Oui, ma mère, dit-il. — Eh bien ! reprit-elle, sache qu'en toi j'ai béni tous tes frères, et que ta bénédiction passant à eux, ils ont participé à ta grâce et à ta vertu. » C'est qu'elle n'ignorait pas quelle serait un jour sa gloire.

Après avoir rendu les derniers devoirs à sa mère défunte Edmond s'occupa de remplir ses dernières volontés. Il s'agissait de mettre ses sœurs dans un monastère ; mais il en voulait un où régnât la plus exacte régularité. « Embrasser l'état religieux, disait-il, c'est prendre un engagement particulier à la perfection ; mais, vivre dans cet état d'une manière imparfaite, c'est attirer sur soi une condamnation plus rigoureuse. » Edmond

s'adressa d'abord à certains monastères où, pour admettre ses sœurs, on demandait d'avance une certaine somme d'argent. Lui, qui avait en horreur toute espèce de simonie, ne voulut aucunement soumettre l'entrée de ses sœurs à une taxe. Après quelque temps, comme il se trouvait par hasard au couvent des Bénédictines de Catesby, la prieure, qui ne le connaissait point, le salua la première par son nom, et, répondant à ce qu'il avait sur le cœur, le pria d'envoyer ses deux sœurs, qui furent reçues, sans pacte ni promesse, au nombre des religieuses, et y menèrent une si sainte vie qu'elles devinrent successivement prieures l'une et l'autre et que des miracles s'opérèrent, dit-on, à leur tombeau.

Ayant ainsi pourvu ses sœurs Edmond revint à Paris continuer ses études. Cette alliance de chasteté perpétuelle qu'il avait contractée avec la Reine des vierges, il la garda toute sa vie avec une fidélité parfaite ; il veillait sur son cœur et sur ses sens avec une exactitude scrupuleuse et s'interdisait tout ce qui aurait été capable d'y donner la moindre atteinte. Tous les auteurs de sa vie s'accordent à dire qu'il ne contracta jamais la plus légère souillure contre la pureté.

Au milieu de ses études il avait soin d'élever son cœur à Dieu par de fréquentes aspirations, et, pour se faciliter encore cet exercice, il était toujours environné d'objets de piété. Quelque ardeur qu'il eût pour les sciences, il en avait encore plus pour acquérir la sainteté. La vertu sanctifiant ses études, la pureté de son cœur communiquait à son esprit des lumières qui augmentaient sa pénétration naturelle ; il trouvait la solution des questions les plus difficiles, il savait découvrir et expliquer, avec une netteté admirable, les vérités les plus sublimes. Ses maîtres le regardaient comme un prodige de science et de sainteté.

Tous les jours il assistait à l'office de la nuit dans l'église de Saint-Méri ; l'office terminé il y restait encore longtemps en prières. Il entendait la messe de grand matin ; après quoi il se rendait aux écoles publiques, sans prendre de repos ou de nourriture. Il jeûnait souvent ; mais les vendredis il jeûnait au pain et à l'eau. Il portait un rude cilice et

mortifiait ses sens en toutes choses. Ce qu'il recevait pour son entretien était presque entièrement distribué en aumônes. Il vendit jusqu'à ses livres pour assister de pauvres étudiants qui étaient malades. Il passa plusieurs semaines auprès de l'un d'eux ; il le gardait avec charité nuit et jour et lui rendait les services les plus humiliants. Rarement il mangeait plus d'une fois par jour, encore mangeait-il très-peu. Il ne dormait que sur un banc ou sur la terre nue, et il fut trente ans sans se déshabiller. Il avait un lit dans sa chambre, mais il ne s'en servait jamais, et c'était uniquement pour cacher ses austérités. Plusieurs années avant que d'avoir reçu les saints ordres il récitait chaque jour l'office de l'Église.

Lorsqu'il eut achevé son cours il prit le degré de maître ès arts et il enseigna publiquement les mathématiques. Il redoubla de ferveur dans la prière et la méditation, pour se prémunir contre la dissipation que cette science a coutume d'entraîner. Cette ferveur cependant souffrit à la longue quelque diminution. Une nuit il lui sembla voir sa mère en songe, qui lui demanda ce qu'il enseignait et quelles étaient ces figures de géométrie à quoi il s'appliquait tant. Sur sa réponse elle lui traça dans la main trois cercles, les nommant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et disant : « Voilà les figures qu'il faut étudier désormais, et point d'autres. » Dès lors il ne voulut plus étudier que la théologie. Il céda enfin aux importunités de ses amis et se fit recevoir docteur en cette faculté. Les auteurs ne s'accordent point sur le lieu où il fut élevé au doctorat ; ce fut à Paris suivant les uns, à Oxford suivant les autres. Quoi qu'il en soit, il expliqua quelque temps l'Écriture sainte à Paris. Toutes les fois qu'il prenait dans ses mains le volume qui contenait les divins oracles il le baisait respectueusement. Ayant été ordonné prêtre il fut chargé de prêcher, et il s'acquitta de ce ministère avec autant de fruit que d'onction. Ses leçons publiques et même ses conversations portaient tellement l'empreinte de l'Esprit de Dieu qu'on ne pouvait l'entendre sans être édifié. Plusieurs de ses disciples devinrent célèbres par leur savoir et leur sainteté ; sept quittèrent son école le

même jour pour aller prendre l'habit dans l'ordre de Cîteaux. On comptait parmi eux Étienne, qui fut depuis abbé de Clairvaux et qui fonda le monastère ou collège des Bernardins à Paris.

Edmond, de retour en Angleterre, fixa sa demeure à Oxford et y resta depuis 1219 jusqu'en 1226. Il enseigna la logique d'Aristote, ce que personne n'avait encore fait jusqu'alors ; mais les travaux attachés au professorat ne l'empêchaient pas de se livrer au ministère de la prédication. Les provinces d'Oxford, de Gloucester et de Worcester, furent souvent le théâtre de son zèle, et il fit des missions qui opérèrent de grands fruits. Il refusa plusieurs bénéfices qu'on lui offrit successivement. A la fin il accepta un canonicat et la trésorerie de la cathédrale de Salisbury ; mais il en distribua le revenu aux pauvres, et plus d'une fois il lui arriva de ne pas se réserver même le nécessaire. Peu de temps après le Pape le nomma pour prêcher la croisade contre les Sarrasins et l'autorisa en même temps à recevoir un honoraire de différentes églises où il devait prêcher. Le saint remplit cette commission avec beaucoup de zèle ; mais il ne voulut recevoir ni honoraires ni même aucune espèce de présent. Comme les églises n'étaient point assez grandes pour contenir la foule il prêchait souvent en plein air. Plusieurs fois des orages survinrent, mais qui, à sa prière, épargnèrent les lieux où le peuple l'écoutait. Ses discours étaient si touchants, et il possédait si bien l'éloquence du cœur, que les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. Guillaume, surnommé Longue-Épée, comte de Salisbury, menait depuis longtemps une vie très-opposée aux maximes du Christianisme ; il n'approchait même jamais des sacrements. Ayant entendu un sermon de notre saint et conversé quelques heures avec lui, il se convertit si parfaitement que depuis ce temps-là il ne s'occupa plus que de son salut.

Edmond forma plusieurs personnes au grand art de la prière ; aussi était-il un habile maître dans les voies de la vie intérieure, et il est encore regardé comme un des plus célèbres contemplatifs de l'Église. Il voulait qu'on joignît à la prière l'esprit d'hu-



mité et de mortification. Il inculquait en toute occasion la nécessité de la prière du cœur. « Cent mille personnes, disait-il, tombent dans l'illusion en multipliant leurs prières. J'aimerais mieux ne dire que cinq mots, du cœur et avec dévotion, que cinq mille, avec froideur et indifférence, et dont mon âme n'est point affectée. Célébrez les louanges du Seigneur avec intelligence. L'âme doit ressentir ce que dit la langue. » Saint Edmond a si bien réuni en sa personne, ce qui est très-rare, la science du cœur avec celle de l'école, la théologie mystique avec la théologie spéculative, qu'ayant fait passer dans son cœur les lumières de son esprit il devint un parfait théologien mystique, qui n'a pas moins éclairé l'Église par la sainteté de sa vie que par cet écrit admirable de spiritualité qui a pour titre *le Miroir de l'Église*, et dans lequel on trouve plusieurs excellentes choses touchant la contemplation. Ce Miroir se voit dans le treizième volume de la *Bibliothèque des Pères* <sup>1</sup>.

C'est ainsi que l'Esprit de Dieu suscitait partout des hommes puissants en œuvres et en paroles : saint Dominique et saint François pour toute l'Église, saint Edmond pour l'Angleterre, saint Ferdinand sur le trône d'Espagne, saint Louis sur le trône de France. Que le jeune Frédéric d'Allemagne, élevé par l'Église à la royauté et à l'empire, soit animé du même esprit, et l'Europe chrétienne, unie au dedans par la même foi, la même espérance et la même charité, rayonnante au dehors par l'éclat de ses vertus et la gloire de ses armes, pourra facilement, d'un côté, dompter l'empire antichrétien de Mahomet, et, de l'autre, refouler au fond de l'Asie la terrible invasion des Tartares de Ginguiskan ; et, si Dieu la veut éprouver par des revers, elle étonnera le monde et les siècles, elle excitera l'admiration de la terre et même du ciel par des vertus plus glorieuses que toutes les victoires. Nous verrons si Frédéric II saura le comprendre et le suivre comme son contemporain, Louis de France.

Nous avons vu le jeune Frédéric, le 12 juil-

let 1213, reconnaître publiquement et par écrit qu'il devait tout au Pontife romain et promettre de rendre à l'Église romaine toutes ses possessions, nommément les terres de la comtesse Mathilde ; nous l'avons vu, le 1<sup>er</sup> juillet 1213, reconnaître publiquement et par écrit qu'il tenait le royaume de Sicile uniquement de l'Église romaine, à qui seule en appartenait la souveraineté, et promettre qu'il ne réunirait point ce royaume à l'empire, mais le céderait à son fils dès qu'il aurait obtenu lui-même la couronne impériale. Voilà ce que disait alors Frédéric II.

Mais alors vivait encore son compétiteur Otton IV, élevé autrefois à l'empire par l'Église, puis armé contre l'Église, dont il tenait l'empire, et enfin privé de l'empire par l'Église, qui le lui avait procuré. C'était une leçon profitable. Otton tombe malade après Pâques 1218 ; il craignit beaucoup de mourir hors de la communion de l'Église ; il appela donc l'évêque d'Hildesheim, l'abbé de Valkenrid et d'autres personnages pieux, pour leur demander conseil et consolation. Comme ceux-ci hésitaient, il donna au prévôt de Saint-Burcard d'Halberstadt l'assurance générale et par serment d'obéir aux ordres du Pape ; sur quoi il fut absous de l'excommunication, ce que confirma le Pape Honorius. Le jour suivant il confessa ses péchés en détail à l'abbé de Valkenrid, ses torts envers l'Église et le Pape, et renouvela, au cas qu'il vint à guérir, sa promesse d'obéissance, sauf ses droits à l'empire. Pour témoigner quel était le repentir de ses péchés il voulut que ses garçons de cuisine lui missent les pieds sur le cou, et pendant sa maladie, qui fut longue, il se faisait donner tous les jours la discipline par des prêtres. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et mourut le 19 mai 1218, âgé de quarante-trois ans. Il fut enterré auprès de ses parents, dans l'église de Saint-Blaise, à Brunswick. Il constitua un douaire considérable à sa femme, et lui légua de l'or, des pierreries, d'autres joyaux, et la moitié des reliques qu'il avait amassées ; l'autre moitié fut donnée à l'église de Saint-Blaise. Pour le salut de son âme il ordonna la restitution ou la compensation de plusieurs

<sup>1</sup> Godescard, 16 novembre. Surius, 16 novembre. Martène, *Anecdect.*, t. 3, p. 1751.

biens ecclésiastiques ou séculiers injustement occupés <sup>1</sup>.

La mort de son rival réjouit sans doute Frédéric II; elle diminua probablement quelque chose de sa reconnaissance et de sa soumission envers l'Église et le disposa dès lors à imiter dans son ingratitude celui qui venait de succomber. Aussi, la même année 1218, le même mois de mai que mourut Otton IV, Frédéric tint sur les fonts de baptême un enfant qui devait monter sur le trône d'Allemagne après la ruine formidable de toute la race de son parrain. Cet enfant était Rodolphe de Habsbourg. Ses descendants règnent encore, aussi bien que les descendants de saint Louis.

Frédéric avait pris la croix pour le secours de la Terre-Sainte, dès son couronnement à Aix-la-Chapelle, 25 juillet 1215 <sup>2</sup>. A la fin de 1218 le Pape Honorius l'informa des dangers qui menaçaient les croisés devant Damiette et le pressa de hâter la croisade. Frédéric lui répondit de Hagenau, le 12 janvier 1219 :

« Nous reconnaissons l'urgente nécessité et le mérite de la croisade ; non-seulement nous en avons traité à Fulde, mais nous y travaillerons avec plus de succès encore, le 14 mars 1219, à la diète de Magdebourg, parvenu que nous sommes à une puissance considérable, et pouvant effectuer aisément auprès des princes ce qui est de l'intérêt et de la gloire de l'empire. Mais, afin que le grand but soit atteint plus sûrement, veuillez vous-même, de votre part, avertir les princes et les prélats croisés qu'ils seront frappés d'excommunication s'ils ne se mettent en route pour la Saint-Jean ; ne dispensez personne du vœu, à moins que, de notre avis et de ceux des princes, il ne soit nécessaire à l'administration de l'empire ; ordonnez à tous d'obéir à nos lieutenants en notre absence ; excommuniez Henri, comte palatin, et la ville de Brunswick, s'ils diffèrent plus longtemps de rendre les insignes et les joyaux de l'empire. Par ces mesures l'affaire du Christ s'effectuera sans difficulté, et tous les prétextes antérieurs disparaîtront. En général vous pou-

vez vous convaincre facilement de la pureté de nos vues en ce que nous n'avons été arrêtés en Allemagne que par ceux qui font montre de bonne volonté, et qui, dans la réalité, en ont de mauvaises <sup>1</sup>. »

Le Pape acquiesça sans délai à tous ses desirs ; il prit le roi et sa famille sous sa protection spéciale, confirma les lieutenants qu'il avait nommés, avertit tous les prélats de contribuer de tout leur pouvoir au repos de l'Allemagne, excommunia ceux qui seraient en retard sans cause légitime, et ordonna au comte palatin, c'était le frère d'Otton IV, de rendre les joyaux de l'empire <sup>2</sup>. Il écrivit en particulier au roi qu'à lui était réservée la gloire de délivrer la Terre-Sainte, car les chrétiens avaient mis en lui toutes leurs espérances, et les infidèles craignaient tellement son puissant bras qu'ils croyaient qu'à son apparition il ne leur resterait plus d'autre moyen de salut que la fuite. Quoique tout retard fût préjudiciable à ceux qui étaient prêts, le Pape voulut néanmoins prolonger le délai pour le départ depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Michel, attendu que, d'après l'assurance de Frédéric, il était impossible que les préparatifs fussent terminés auparavant <sup>3</sup>. Frédéric répondit à ces lettres du Pontife, le 16 juin 1216, dans les termes d'une cordiale reconnaissance. Maintenant toute objection était ôtée à tous les princes et prélats qui, à la prochaine assemblée de Nuremberg, auraient peut-être fait opposition à la croisade. Que si ceux qui aiment le trouble et le scandale rapportaient au Pape quelque chose contre lui, il ne devait point prêter l'oreille à de pareilles calomnies <sup>4</sup>.

Que l'on fit sur son compte plus d'une plainte à Rome, Frédéric s'en était aperçu, d'abord par les avis de l'évêque de Brindes et ensuite par les lettres mêmes du Pape <sup>5</sup>. Sur quoi il se défendit de la manière suivante, par deux lettres du 10 mai et du 6 septembre 1219, l'une datée d'Ulm, l'autre de Hagenau : « Les nouvelles que j'ai reçues de l'évêque de Brindes et les lettres que m'a remises

<sup>1</sup> Raumer, *Albert. Stad.*, 1218. Th. Cantipr., I. 2, c. 53, n. 19. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1215, n. 35, avec la note de Mansi.

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, I. 3, *epist.* 272, in archivis Vaticanis. — <sup>2</sup> *Ibid.*, *epist.* 273, 278, 279. — <sup>3</sup> *Ibid.*, *epist.* 288 et 458. — <sup>4</sup> *Ibid.*, *epist.* 531. — <sup>5</sup> *Ibid.*, I. 3, *epist.* 527 ; I. 4, *epist.* 572.



vosre sous-diacre m'ont très-inquiété. J'y vois qu'on m'impute calomnieusement d'offenser l'Église, elle qui, comme tout le monde sait, n'a épargné ni efforts ni dépenses pour mon bien, m'a nourri longtemps de son lait, et enfin, avec la grâce de Dieu, m'a rendu capable d'une nourriture solide. Je sais fort bien que ceux qui osent s'élever contre l'Église romaine boivent dans le calice de Babylone, et j'espère que jamais de ma vie on ne pourra, avec raison, m'accuser d'ingratitude envers ma sainte mère. On m'accuse premièrement de chercher à faire élire mon fils Henri roi des Romains, et à réunir ainsi, contre ma promesse, les royaumes d'Allemagne et de Sicile. Sur quoi je réponds avec une conscience pure : Si mon fils, de l'avis des princes, venait à être élu roi d'Allemagne, ce ne serait point pour unir les deux royaumes, mais afin qu'en mon absence on y gouverne mieux à la gloire du Christ, et que mon fils, au cas que je vienne à mourir, puisse obtenir plus facilement l'héritage qui lui appartient en Germanie. Pour le reste il demeurera soumis à vos ordonnances et à celles de l'Église romaine, qui veuille le protéger dans ses droits comme elle m'a protégé et élevé.

« On m'accuse deuxièmement de troubler la liberté des élections ecclésiastiques par une influence séculière. Jamais je n'ai gêné la liberté des élections ; seulement, dans un petit nombre de cas, sans insistance et sans violence, j'ai adressé une prière ou une recommandation, soit aux électeurs, soit à vous-même. Quant à l'envoi promis de plénipotentiaires, je n'y ai point manqué par mépris, mais parce que, les affaires n'étant pas encore terminées, je ne pouvais donner des renseignements complets. C'est de la même manière que tombent diverses accusations, comme si j'avais lésé vos droits dans l'État de l'Église. Si le fils du duc de Spolète s'est intitulé duc dans la souscription d'un acte, il ne faut pas vous formaliser de cette coutume allemande, d'après laquelle les fils des ducs ont accoutumé de signer duc, quoiqu'ils n'aient pas de duché. Si les lettres royales, avec tel ou tel vœu, arrivent à des localités de l'État ecclésiastique, ne prenez point à injure ce manquement des greffiers teutoni-

ques, qui ne savent où sont ces lieux ni quels droits nous y avons. Il en est de même de nos affaires. Mais croyez-vous avoir été lésé en détail par des lettres, des ordonnances, des concessions de fiefs, etc. ; un examen et une exposition détaillés lèveront sans peine les difficultés et les reproches. En somme, ces difficultés et ces reproches ne peuvent avoir d'importance, mais tomber seulement sur de petites choses, attendu que nous avons déclaré solennellement, et à vous et à tout le monde, que les mesures de souveraineté ou de féodalité qui pourraient être faites en notre nom, dans le duché de Spolète, l'État de l'Église et les terres de la comtesse Mathilde, étaient nulles <sup>1</sup>. »

Vers le même temps Frédéric adressa de nouveau au Pape un acte particulier par lequel il confirme la liberté des élections ecclésiastiques, permet les appellations à Rome, renonce à ses prétentions sur la succession des ecclésiastiques, et reconnaît le domaine de l'Église depuis Radicofani jusqu'à Cépérano, ainsi que les droits du Pape sur la Corse et la Sardaigne <sup>2</sup>. Il adressa encore des lettres patentes aux habitants de Spolète et de Narni pour leur enjoindre, sous peine d'encourir sa disgrâce, d'obéir au Pape sans différer <sup>3</sup>.

Honorius déclare, dans sa réponse du 1<sup>er</sup> octobre, qu'il se réjouit que Frédéric réfute si sérieusement toutes les accusations et qu'il soit si favorablement disposé envers l'Église ; mais, non content de manifester ces sentiments au Pape, il devrait les manifester publiquement et à tout le monde. Autant en est-il de la croisade ; si le départ effectif rencontrait des difficultés, on pouvait au moins prouver clairement sa bonne volonté par le sérieux et l'étendue des préparatifs. Conformément à ses désirs il voulait bien, encore une fois, prolonger le terme jusqu'au 21 mars ; mais il doit le presser de plus en plus de hâter le départ, et l'avertir de ne pas s'exposer, par une nouvelle négligence, à tomber dans le piège qu'il s'était

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, l. 3, *epist.* 527 ; l. 4, *epist.* 572. —

<sup>2</sup> Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 6, p. 84. Lunig, *Cod. diplom. Ital.*, t. 2, p. 714. Pertz, t. 4, p. 231. — <sup>3</sup> *Reg. hon.*, l. 4, *epist.* 593.

tendu à lui-même en demandant l'excommunication contre tout négligent <sup>1</sup>.

Cette condescendance du Pape fut très-agréable au roi ; mais il avait encore beaucoup plus à cœur de conclure une nouvelle convention touchant la possession de la Sicile et de l'Allemagne. Tout ce qu'Honorius avait accordé jusqu'alors, c'était que, si le jeune Henri venait à mourir sans héritiers ni frères, Frédéric pouvait gouverner les deux royaumes sa vie durant ; mais sa proposition de lui laisser l'Allemagne et Naples sans condition pendant sa vie rencontra tant de difficulté auprès du Pape que Frédéric interrompit les négociations par écrit sur ce point, mais en manifestant l'espoir de parvenir un jour au but par des représentations verbales. « Car, continue-t-il, qui jamais sera plus obéissant à l'Église que celui qui a sucé ses mamelles et reposé sur son sein ? Qui sera plus fidèle, qui plus reconnaissant des bienfaits reçus, que celui qui s'efforce d'acquitter sa dette suivant le bon plaisir et les ordres de son bienfaiteur ? » Quant à la croisade, dit le roi plus loin, une diète avait été tenue à Nuremberg, une seconde était convoquée à Augsbourg ; mais plusieurs princes avaient de la répugnance pour l'entreprise ; c'est pourquoi le Pape ferait bien non-seulement de leur adresser une lettre générale, mais de les presser chacun par des lettres particulières et de menacer de l'excommunication quiconque passerait le terme fixé. De son côté, si le Pape le trouve bon, Frédéric pense envoyer en avant ceux qui étaient prêts, continuer à travailler à la sainte entreprise, et suivre enfin lui-même. Que si dans ce plan il était obligé de différer quelques jours au delà du terme, le Pape voudra bien le compter d'autant moins parmi les négligents qu'il prenait Dieu à témoin de ce qu'il agissait sans artifice et sans arrière-pensée <sup>2</sup>.

Le Pape répondit en mars 1220 : « Votre lettre, très-cher fils, nous a causé beaucoup de joie. Puissiez-vous toute votre vie vous montrer ainsi fidèle à l'Église, fidèle à Dieu ! Mais plus on aime quelqu'un, plus on a pour lui de sollicitude ; c'est pourquoi nous n'a-

vons cessé de vous exhorter de hâter la croisade, laquelle est de plus facile exécution pendant que le zèle est encore vivant dans le peuple. Ce que votre illustre aïeul Frédéric I<sup>er</sup> entreprit sérieusement de toutes ses forces, vous devez, suivant son glorieux exemple, glorieusement l'accomplir. Jeunesse, puissance, vocation, exemple, tout vous oblige et vous presse. Déjà trois fois, d'après vos désirs, nous avons prolongé le terme, sans considérer que celui qui, appelé trois fois légalement, se met en retard, est condamné de négligence ; j'ai interprété votre conduite, non comme un adversaire, mais comme un ami, et je veux bien encore une fois prolonger le terme jusqu'au 1<sup>er</sup> mai. Toutefois considérez de l'affaire de qui il s'agit ; non pas de la mienne, mais de l'affaire de Jésus-Christ ; de l'avantage de qui ? de ceux qui le suivent ; de la gloire de qui ? de tous les chrétiens ! Et vous pourriez négliger d'être le premier champion de la chose de Dieu, d'être le créateur de votre propre avantage, le protecteur des chrétiens dans la peine ? N'êtes-vous point attiré par des récompenses, provoqué par des merveilles, instruit par des exemples ? Même les moindres, avec de moindres motifs, ont promptement pris la croix ; avec les motifs plus pressants que vous avez, avec une puissance plus considérable, avec un secours plus grand que vous pouvez porter, il y a aussi moins d'excuse pour la négligence et le retard <sup>1</sup>. »

Vers ce même temps Frédéric envoya l'abbé de Fulde à Rome pour se concerter plus directement avec le Pape touchant le couronnement impérial. Honorius déclara, le 10 avril, que, dans des cas semblables, les prédécesseurs du roi envoyaient un archevêque ou un évêque ; cependant il voulait bien ne pas faire de difficultés là-dessus ; car l'élévation de Frédéric était nécessaire et désirable pour la Terre-Sainte, pour la liberté ecclésiastique, pour la répression des hérétiques et des troubles <sup>2</sup>. De nouveau le Pape prit en protection spéciale le roi, son fils et ses terres, et lui fit part des plus récentes nouvelles de l'Égypte, qui représentaient vi-

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, l. 4, *epist.* 576 et 577. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 4, *epist.* 681.

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, l. 4, *epist.* 592 et 593. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 4, *epist.* 605.



vement les périls des chrétiens et la nécessité d'un prompt secours <sup>1</sup>. « Jusqu'à présent, écrivit Honorius au cardinal-légat en Égypte, Frédéric a été ou empêché par d'autres, ou arrêté par sa volonté propre ; cependant, à la Saint-Michel, il se mettra indubitablement en route <sup>2</sup>. »

Quant à la position des croisés en Égypte nous l'apprenons de différentes lettres écrites vers la même époque. Jacques de Vitri dit au Pape Honorius, dans une lettre du 12 avril 1220 : « Depuis la prise de Damiette plusieurs des nôtres, abusant de la prospérité, ont attiré la colère de Dieu par leurs crimes, principalement par les fraudes commises dans le butin fait sur les infidèles, qui devait être rapporté en commun, et ils ont consumé ce bien mal acquis au jeu, en excès de bouche et en débauches avec des femmes perdues. Ils étaient médisants, séditieux et traîtres, empêchant malicieusement le progrès de la croisade, ne rendant aux prélats ni obéissance ni respect, et méprisant les excommunications. Le roi de Jérusalem a quitté l'armée avec presque toutes ses troupes ; le maître du Temple s'est retiré avec la plus grande partie de ses frères ; presque tous les chevaliers français en ont fait autant ; le patriarche n'a pas voulu demeurer avec nous. Ceux de Chypre et presque tous les Orientaux nous ont quittés. Ceux qui nous restent sont dans une telle pauvreté qu'à peine s'y trouve-t-il quatre ou cinq chevaliers qui puissent subsister du leur, et le légat entretient ceux qu'il peut des aumônes communes.

« Ainsi nos gens n'osent sortir ni s'exposer aux Sarrasins, qui prennent ceux qui s'écartent et en ont déjà plus de trois mille dans les fers, à Alexandrie, au Caire et à Damas. Il y en a même des nôtres qui passent volontairement au camp des infidèles et apostasient pour vivre plus licencieusement ; mais le sultan d'Égypte, connaissant leur tégèreté, les envoie aux parties de son royaume les plus éloignées, d'où ils ne puissent revenir, et ils y sont si méprisés qu'à peine leur donne-t-on de quoi soutenir une misérable vie, leur re-

prochant qu'ils seront aussi mauvais mahométans qu'ils ont été mauvais chrétiens. » Jacques de Vitri ajoute que, l'affliction ayant fait rentrer les chrétiens en eux-mêmes, leur armée semble être un cloître de moines en comparaison de ce qu'elle était. « On en a chassé, dit-il, les femmes publiques ; on a défendu de fréquenter les cabarets et de jouer aux jeux de hasard, et on a donné commission au maréchal du légat de punir les mal-faiteurs <sup>1</sup>. »

On connaît encore l'état où se trouvait alors la guerre du Levant par une lettre de Pierre de Montaigu, maître des Templiers, à l'évêque d'Ély, en Angleterre, datée d'Acre, le 20 septembre 1220. « Sachez, dit-il, qu'au premier passage après la prise de Damiette, c'est-à-dire au printemps, il est arrivé tant de pèlerins qu'avec les troupes qui y sont demeurées ils peuvent suffire pour la garnison de Damiette et la défense du camp. Le légat et le clergé, désirant le progrès du service de Jésus-Christ, ont souvent exhorté les troupes à faire une course sur les infidèles ; mais les barons de l'armée n'y ont pas voulu consentir, considérant que nos troupes ne pourraient suffire à munir nos places et à marcher contre nos ennemis ; car le sultan d'Égypte, avec une multitude innombrable d'infidèles, est campé devant Damiette, et a construit des ponts sur les deux bras du fleuve pour nous empêcher d'avancer. Toutefois nous avons fortifié de tranchées la ville, notre camp et le bord de la mer, attendant que Dieu nous console par ceux qui viendront à notre secours. Mais les Sarrasins, sachant ce qui nous manque, ont armé un grand nombre de galères avec lesquelles ils ont fait des maux incroyables aux chrétiens qui venaient au secours de la Terre-Sainte ; car notre armée était tellement déstituée d'argent que nous avons été quelque temps sans pouvoir garder nos galères ; mais, pour résister à celles des ennemis, nous venons de les armer avec nos autres bâtiments. Apprenez aussi que Corradin, sultan de Damas, ayant assemblé une multitude infinie de Sarrasins, et sachant que les villes d'Acre et de

<sup>1</sup> *Regest. hon.*, l. 4, *epist.* 700 et 745. — <sup>2</sup> *L.* 5, *epist.* 1.

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 8, p. 373, édit. in-4.

Tyr sont destituées de troupes qui puissent lui résister, leur fait de grands maux ouvertement et secrètement. Nous attendons depuis longtemps l'empereur avec d'autres seigneurs ; mais si, l'été prochain, nous sommes frustrés de ce secours, nos conquêtes de Syrie et d'Égypte, tant anciennes que nouvelles, sont en grand danger. Tous tant que nous sommes deçà la mer, nous nous trouvons tellement épuisés des dépenses de la guerre que nous ne pouvons même suffire à celles de notre subsistance ordinaire si nous ne recevons un prompt secours des fidèles <sup>1</sup>. »

Le Pape reçut aussi des lettres du cardinal Pélage, évêque d'Albane et son légat en Orient, et de toute l'armée chrétienne qui était à Damiette, portant que la Terre-Sainte avait plus besoin de secours que jamais, parce que plusieurs croisés s'étaient retirés et que ceux qui restaient ne suffisaient pas pour se soutenir contre les infidèles <sup>2</sup>.

Tout réclamait ainsi la présence de Frédéric en Orient. On ne peut pas dire qu'il n'y pensât sérieusement lui-même ; mais bien au-dessus de l'intérêt général de l'humanité chrétienne il mettait son intérêt particulier : la couronne impériale pour lui, l'élection de son fils au royaume d'Allemagne, afin de rendre la royauté et l'empire héréditaires dans sa famille, et de faire valoir le principe fondamental de la politique de ses prédécesseurs allemands, que l'empereur est le seul maître du monde et la loi suprême de toutes les lois.

Comme il ne pouvait espérer que le Pape secondât ce plan d'usurpation et de despotisme, il résolut d'en exécuter une partie principale à l'insu du Pape : ce fut de faire élire son fils Henri roi d'Allemagne. Il gagna les princes séculiers et les princes ecclésiastiques avant que le Pape en eût des nouvelles et pût y mettre opposition. Il gagna les prélats par les privilèges suivants, dont l'acte fut publié le 26 avril 1220, aussitôt après l'élection de son fils :

« Ni le roi ni aucun laïque ne s'empareront des successions cléricales ; s'il n'y a pas d'héritier institué par acte de dernière volonté

elles appartiennent au futur successeur. Dans les terres et les juridictions ecclésiastiques le roi n'établira, sans leur consentement, ni nouvelles monnaies ni nouveaux péages, et ne permettra pas qu'on fausse leur monnaie ailleurs. Les serviteurs et les serfs des prélats ne seront reçus dans aucune ville du royaume, ni par aucun laïque, et les avoyers ne feront point de tort aux biens d'Église sous couleur de protection. Nul ne doit s'emparer des fiefs qui sont ouverts aux princes ecclésiastiques. Qui dans six semaines ne se fait point absoudre de l'excommunication tombe aussi dans le ban de l'empire, et ne peut plus se présenter en justice ni comme juge, ni comme plaignant, ni comme témoin ; en récompense, les princes ecclésiastiques promettent de poursuivre et de punir quiconque résiste aux ordres du roi. Personne n'élèvera ni ne laissera élever des forteresses dans les terres des princes ecclésiastiques. Dans les villes de ces princes aucun officier du roi n'a de juridiction ni d'autorité sur les monnaies, les péages et autres affaires, excepté huit jours avant jusqu'à huit jours après une diète qui s'y sera tenue. Seulement, quand le roi arrive en personne dans une de ces villes, l'autorité des princes cesse pour le temps de son séjour et c'est lui seul qui domine <sup>1</sup>. »

Afin d'adoucir l'impression très-désagréable que devait produire à Rome l'élection de Henri et toute la conduite de cette affaire, Frédéric écrivit au Pape, le 13 juillet 1220, de Nuremberg : « Quoique nous ne l'ayons pas su par vos lettres, nous apprenons toutefois par le récit de plusieurs personnes que l'Église, notre mère, n'a pas été peu troublée touchant la promotion de notre très-cher fils, attendu que depuis longtemps nous l'avons placé sur son giron maternel et promis, après l'avoir totalement émancipé de la puissance paternelle, de n'avoir plus à son sujet aucune sollicitude ultérieure. L'Église est encore inquiète de ce que nous n'avons aucunement fait connaître la promotion de notre fils à Votre Sainteté apostolique et de ce que notre départ, si souvent annoncé, se diffère toujours. Nous voulons exposer à Votre Béa-

<sup>1</sup> Apud Matth. Paris, 1221. — Apud Rayn., ann. 1220, n. 53.

<sup>2</sup> Gudenus, *Cod. dipl.*, t. 1, p. 469. Godofr., *Mon. anon. Saxo*, 121. Raumer.



titude la suite de cette affaire avec sincérité et selon la vérité. Sous les yeux de Votre Clémence nous ne pouvons ni ne devons disconvenir que nous n'ayons fait tous nos efforts pour procurer l'élévation de notre fils unique, que nous ne pouvons ne pas aimer avec une tendresse paternelle ; mais nous n'avions pas réussi jusqu'alors. Cependant, à la diète que nous tenions à Francfort pour venir ensuite à vos pieds suivant vos ordres, se renouvela une vieille querelle entre l'archevêque de Mayence et le landgrave de Thuringe ; comme on se confiait de part et d'autre sur un accroissement de puissance et d'armée, la querelle s'envenima au point que tout l'empire était menacé d'un grand péril. C'est pourquoi les princes firent serment de ne pas s'en aller du lieu qu'ils n'eussent réconcilié amiablement les deux ennemis, ce que nous avons confirmé par nos lettres. Mais tous les efforts des médiateurs restèrent sans succès ; on prévoyait, au contraire, que cette discorde, devenant plus vive que jamais après notre départ, serait très-funeste à l'empire. Alors, contre toute attente, les princes assemblés, particulièrement ceux qui s'étaient opposés précédemment à la promotion de notre fils, l'élurent pour roi en notre absence et à notre insu. Quand on nous apprit son élection, comme elle avait été faite sans votre connaissance et votre mandement, sans lesquels nous ne nous permettons ni ne voulons rien entreprendre, nous avons refusé d'y consentir ; mais nous avons insisté auprès des électeurs, s'ils voulaient nous faire approuver ce qui s'était fait, pour que chacun fit un écrit scellé de son sceau, afin que Votre Sainteté agréât ensuite l'élection. En conséquence, l'évêque de Metz dut partir immédiatement pour Rome ; mais il fut arrêté en route par une grave maladie. Tout ceci, votre chapelain vous l'expliquera et vous le confirmera plus en détail.

« D'ailleurs, très-saint Père, à la tendre affection que vous avez pour nous et notre fils, il nous semble que vous n'en voyez l'élection avec déplaisir que parce que vous craignez l'union du royaume de Sicile avec l'empire ; mais l'Église, notre mère, ne doit ni le craindre ni le soupçonner, parce que nous

cherchons en toutes manières à en assurer la séparation, et, quand nous serons en votre présence, nous accomplirons à cet égard tous vos ordres et tous vos désirs. A Dieu ne plaise que l'empire ait rien de commun avec le royaume et qu'à l'occasion du choix de notre fils nous voulions les unir ; au contraire, nous faisons tous nos efforts pour empêcher cette union à jamais, et vous verrez par les effets qu'en ceci, comme dans tout le reste, nous nous conduirons de telle sorte envers Votre Sainteté que l'Église pourra se réjouir à bon droit d'avoir engendré un tel fils ; car, quand même l'Église n'aurait aucun droit au royaume, cependant, si nous venions à mourir sans héritier, nous en doterions plutôt l'Église romaine que l'empire. A la vérité on nous dit souvent que toute l'affection que nous témoigne l'Église ni n'est sincère, ni ne sera constante ; mais nous n'ajoutons pas foi à ces suggestions venimeuses, et attendons aussi de vous, très-saint Père, que vous ne vous offenserez pas de nos mesures, et qu'en notre absence vous aurez si bien soin de l'empire que ni l'honneur ni la dignité de votre fils ne souffrent de préjudice<sup>1</sup>. »

Frédéric s'excusa de même sur le second chef, le retard de la croisade, et le bon Pape Honorius voulut bien en paraître satisfait. Il reçut de nouveau sous sa protection spéciale et le roi et ses possessions, ordonna à tous les croisés de se mettre immédiatement en route, et menaça de l'excommunication quiconque oserait entreprendre quelque chose contre le roi<sup>2</sup>.

Dans l'intervalle Frédéric nomma pour régent de l'empire saint Engelbert, archevêque de Cologne, et, au mois de septembre 1220, suivi d'une armée puissante, traversa les Alpes et descendit en Lombardie.

Depuis bien des années les Lombards n'avaient vu d'armée impériale. Lors donc que, dans l'été 1220, l'on eut des nouvelles certaines que Frédéric se disposait au voyage de Rome, plusieurs cités, notamment Alexandrie, demandèrent au Pape quelle conduite elles avaient à tenir envers le roi. Honorius répondit que tous les Lombards devaient lui

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, I, 5, *epist.* 40. — <sup>2</sup> *Ibid.*, I, 5, *epist.* 63 et 71.

prêter le serment de fidélité, mais avec cette clause : « Sauf les droits de l'Église <sup>1</sup>. »

Le Pape envoya au-devant de Frédéric le cardinal-évêque de Tusculum avec un sous-diacre, pour s'entendre avec lui définitivement sur tous les points. On tomba d'accord de part et d'autre; Frédéric vint donc à Rome, où il fut reçu avec grand honneur. Le 22 novembre 1220 il y fut couronné empereur, et sa femme Constance impératrice, par le Pape Honorius, avec une joie incroyable du peuple.

Le jour même du couronnement on publia les nouvelles et importantes conventions entre l'empereur et le Pape, ce qui promettait au monde une longue paix. L'empereur prit de nouveau la croix des mains du cardinal Hugolin, promit d'envoyer en avant une partie de son armée au mois de mars de l'année suivante, et jura solennellement de suivre lui-même au mois d'août <sup>2</sup>. Il confirma les droits du Pape sur toutes les terres, depuis Radicofani jusqu'à Cépérano, sur le duché de Spolète et la Marche d'Ancône. Il dégagea les tenanciers des terres de la comtesse Mathilde du serment qu'ils lui avaient prêté, défendit à tous laïques, ecclésiastiques ou cités d'y nommer des magistrats ou de révoquer ceux qui y étaient établis. Quelques-uns qui refusaient de remettre ces biens au chancelier Conrad, pour les remettre ultérieurement au Pape, furent mis au ban de l'empire <sup>3</sup>.

Enfin le nouvel empereur publia plusieurs lois en ces termes :

« Frédéric, par la grâce de Dieu empereur des Romains, toujours auguste, aux margraves, aux comtes et à tous les peuples que gouverne l'empire de notre clémence, salut et grâce. Le jour où nous avons reçu de la main de notre très-saint Père, le souverain Pontife, le diadème de l'empire, nous avons eu soin, pour l'honneur de Dieu et de son Église, de rendre certaines lois que nous avons fait consigner dans ces présentes, pour être publiées par tout notre empire. Nous man-

dons par ces lettres impériales que chacun les conserve religieusement dans son district. »

La première de ces lois annule tous les statuts et coutumes que des villes, communes, magistrats, etc., auraient établis ou observaient contre la liberté de l'Église, des ecclésiastiques et contre les lois canoniques ou impériales. Ces statuts et coutumes seront effacés des archives dans deux mois. Ceux qui attenteraient chose semblable à l'avenir sont privés de leur juridiction, déclarés infâmes, leurs sentences nulles, ainsi que leurs autres actes publics ; au bout de l'année ils sont mis au ban de l'empire, et leurs biens livrés au premier occupant ; le tout sans préjudice des peines décernées par le concile général.

Par les lois suivantes ceux qui chargeront les lieux ou les personnes ecclésiastiques de quelque imposition ou corvée sont mis au ban de l'empire et obligés à la restitution du triple. Quiconque reste excommunié un an pour avoir attenté à la liberté de l'Église est mis au ban de l'empire, dont il ne sera libéré qu'après avoir été absous par l'Église. Quiconque poursuivra une personne ecclésiastique devant un juge séculier, soit au civil, soit au criminel, perdra son droit et le juge sa juridiction, de même s'il refuse de rendre justice à un clerc après trois réquisitions.

Les patarins, léonistes, arnaldistes et autres hérétiques sont déclarés infâmes, mis au ban de l'empire, leurs biens confisqués et leurs enfants exclus de leur succession, attendu que c'est un plus grand crime d'offenser la majesté éternelle que la majesté temporelle. Ceux qui seront seulement suspects, s'ils ne se justifient par une purgation convenable au jugement de l'Église, on les tiendra pour infâmes et bannis, et, « s'ils demeurent un an dans cet état, nous les condamnons comme hérétiques. Les magistrats prêteront serment publiquement de chasser de leurs terres tous les hérétiques notés par l'Église; autrement ils cessent d'être magistrats et leurs sentences sont nulles. Si un seigneur temporel, admonesté par l'Église, néglige de purger sa terre de la perversité hérétique, un an après cette admonition.

<sup>1</sup> *Regest. Hon.*, l. 4, *epist.* 555. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 5, *epist.* 234. Rich., 5. Germ., 692. Guill. de Tyr, 691. —

<sup>3</sup> Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 1, p. 178. T. 6, p. 85. Raumer, t. 3.



nous livrons sa terre à l'occupation des catholiques, pour la posséder sans aucune contradiction, après en avoir expulsé l'hérésie, sauf le droit du seigneur principal, pourvu que lui-même ne mette point d'obstacle à l'exécution de ce décret. » On suivra la même loi envers ceux qui n'ont point de seigneur principal. Sont également mis au ban de l'empire les recéleurs et les fauteurs d'hérétiques ; celui d'entre eux qui, ayant été excommunié par l'Église, ne satisfait pas dans l'année, sera dès lors infâme de plein droit, et comme tel exclu de tous offices ou conseils publics, d'élire les officiers, porter témoignage, faire testament ou recevoir une succession. Personne ne sera chargé de lui répondre en justice et il répondra aux autres. Si c'est un juge sa sentence sera nulle, et on ne portera point de causes à son audience ; s'il est avocat il ne sera point admis à plaider ; s'il est tabellion les actes dressés par lui seront nuls.

Défense, sous peine de confiscation des biens, de s'emparer à l'avenir de la dépouille des naufragés, à moins que ce ne soient des pirates ou des ennemis de l'empire ou du nom chrétien. Les pèlerins et les étrangers logeront où ils jugeront à propos ; s'ils veulent faire un testament ils en sont libres ; s'ils meurent *ab intestat* l'hôte ne touchera point à leurs biens, mais ils seront remis, par les mains de l'évêque, aux héritiers, ou employés en œuvres pies.

L'hôte qui aura pris quelque chose de leurs biens en rendra le triple à l'évêque ; s'il les a empêchés de faire un testament il perdra lui-même le droit d'en faire, le tout sans préjudice des autres punitions. Nul ne molestera les laboureurs occupés à la culture des champs, sous peine de restituer au quadruple, d'être déclaré infâme et de subir les autres peines de la loi impériale.

A la fin de ces lois de Frédéric II on lit ces paroles : « Et nous, Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, nous louons, approuvons et confirmons, pour être à jamais valables, ces lois publiées par Frédéric, empereur des Romains, notre très-cher fils, pour l'utilité de tous les chrétiens. Si quelqu'un, par une téméraire audace, à la per-

suation de l'ennemi du genre humain, tente de les enfreindre d'une manière quelconque, qu'il sache qu'il encourt l'indignation du Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul <sup>1</sup>. »

C'est ainsi que le Pape et l'empereur, dans un heureux accord, unissaient l'une et l'autre autorité pour défendre l'humanité chrétienne et contre ses ennemis du dedans et contre ses ennemis du dehors. Tout ce qui restait à désirer, c'est que cet accord fût sincère, durable et efficace de part et d'autre.

Les villes de Lombardie, dont plusieurs consultèrent le Pape Honorius sur la conduite à tenir envers Frédéric, avaient souvent des guerres entre elles ; la guerre se voyait même quelquefois entre les habitants d'une même ville. Ainsi, à Plaisance, la noblesse et le peuple étaient armés l'un contre l'autre. Le Pape Honorius leur envoya, comme médiateur, le cardinal Hugolin, qui termina leur combat en 1221 par un traité de pacification ; la moitié des magistratures et les deux tiers des ambassades étaient réservées à la noblesse, tandis que le reste des emplois publics étaient abandonnés au peuple <sup>2</sup>. La ville de Crémone avait été agitée par des dissensions semblables, et elle dut sa pacification à l'intervention du même Pape ; le bref qu'il lui donna dans cette occasion nous a été conservé par un historien de cette ville <sup>3</sup>.

A la pensée de ces guerres et de ces dissensions sans cesse renaissantes on se représente naturellement l'état des villes italiennes comme bien malheureux ; il ne paraît pourtant pas que cela fût ; car, à la même époque, on y voit augmenter la population et la richesse ; les chroniques de chaque cité nous parlent sans cesse de la nécessité où toutes se trouvaient d'élargir l'enceinte de leurs murs ; en même temps ces chroniques nous font connaître combien d'édifices publics avait élevés chaque ville, combien de châteaux elle avait fortifiés, combien enfin elle avait donné de signes indubitables de richesse et de force. Dans les annales de la ville d'Asti nous trouvons un indice remarquable

<sup>1</sup> Const. Frédéric, *In Corp. Jur. civ.* — <sup>2</sup> *Chron. Placent. Murat., Script. rer. Ital.*, t. 16, p. 459. —

<sup>3</sup> Campi, *Cremona Fedel.*, l. 2, p. 42.

de l'accroissement de cette richesse. « Ce fut l'an 1226, nous disent-elles, que les habitants d'Asti commencèrent à prêter à intérêt en France et dans les pays au delà des monts; ils firent dans cette espèce de commerce un profit si considérable que, lorsqu'en 1256 le roi de France confisqua les biens des banquiers d'Asti en son royaume, la valeur en montait à plus de huit cent mille livres, » qui équivaldraient à plus de vingt-sept millions de nos francs <sup>1</sup>.

On remarque qu'aujourd'hui les batailles coûtent moins d'hommes que les maladies; dans les guerres d'Italie tout commençait, tout finissait par la bataille; aucun soldat ne périssait autrement que par le fer ennemi, et cependant les batailles étaient moins meurtrières que de nos jours. En calculant sur l'Europe entière, la guerre, quoique rapprochée jusqu'à la porte de chaque citoyen, coûtait à la population totale bien moins d'hommes dans le treizième siècle que dans le dix-huitième. Alors le soldat italien se battait devant les murs de sa ville natale, non-seulement pour la cause de sa patrie, mais pour la sienne propre, pour atteindre un but qu'il connaissait, pour servir une passion qu'il partageait. S'il était blessé il ne languissait point dans les hôpitaux, abandonné à la dure indifférence de chirurgiens subalternes; le soir même il était reporté dans sa propre maison; sa femme, sa mère, ses sœurs lui prodiguaient leurs soins et lui faisaient oublier ses douleurs. Enfin la foi chrétienne, qui animait la république comme la famille, tempérant les maux et les inconvénients de la guerre. Déjà nous avons vu, nous verrons encore plus d'une fois de saints religieux se présenter au milieu des populations en armes et les amener à la paix par la seule puissance de la parole.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la profonde vénération que ces peuples guerroyants de l'Italie eurent pour deux pauvres servantes, parce qu'elles étaient saintes.

<sup>1</sup> *Annal. vet. Mutin.*, ann. 1188, 1200, 1211, 1214, 1226, etc., p. 55-58. — *Malvecius, Chron. Bixian.*, c. 100, 102, ann. 1223, p. 901. — *Chron. Parm.*, ann. 1221, p. 764. — *Memorial. Potestat. Regiens*, ann. 1229, t. 8, p. 1106, etc. — *Chron. Art. Ogerii Alfer.*, t. 11, p. 142 et 143.

A Castel-Florentin, non loin de Florence, naquit Verdiane, de parents pauvres. Jeune encore elle fuyait la compagnie des enfants de son âge pour vaquer à la solitude, à la prière et à l'abstinence. Les habitants de la bourgade, admirant tant de sagesse dans un enfant, l'observaient de près et lui donnaient le nécessaire. Elle n'avait pas encore douze ans que déjà elle portait autour des reins une chaîne de fer avec un rude cilice, appliquée sans cesse aux veilles, aux prières et aux jeûnes. Instruite de Dieu, elle veillait si bien sur elle-même qu'on ne vit jamais rien dans ses paroles, ses actions, ses gestes, qui démentit sa haute sainteté. Ce qu'ayant considéré avec attention, un de ses parents, homme noble et riche, la prit chez lui pour être la compagne de sa femme et la gouvernante de toute sa maison. Peu après une grande famine vint affliger le peuple. Il y avait dans la maison de cet homme une grande caisse remplie de légumes; la pieuse vierge, émue de compassion pour les pauvres que tourmentait la faim, leur distribua ces légumes jusqu'au dernier. Cependant le maître les vendit dans l'intervalle et amena l'acheteur pour les lui livrer. Trouvant la caisse vide, il s'emporta de manière à scandaliser tous ses domestiques et ses voisins. La servante de Dieu, ayant su la cause de ce vacarme, passa la nuit en prières. Le lendemain elle trouva la caisse pleine, appela son maître et lui dit : « Cessez vos plaintes, Jésus-Christ vous a rendu les fèves qu'il avait reçues. »

Frappé d'étonnement le maître révéra dès lors Verdiane et ne parla pas moins de joie que précédemment de douleur. La sainteté de Verdiane fut ainsi connue de toute sa province; mais l'humble vierge, détestant la gloire de ce monde, songeait à fuir de sa patrie. Ses compatriotes, s'en étant aperçus, en furent profondément affligés.

Cependant, plusieurs dames voulant faire le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice, Verdiane les accompagna. Ses concitoyens la conjurèrent, pour l'amour de Dieu, de revenir parmi eux le plus tôt possible; elle le leur promit, fit ensuite la confession de ses péchés, reçut la sainte communion en viatique et se mit en route avec la bénédiction de



l'Église. Plusieurs de son peuple, même des principaux, allèrent avec elle par esprit de piété et racontèrent depuis ce dont ils avaient été témoins. Pendant tout le voyage elle ne diminua rien de ses veilles, de ses prières et de ses jeûnes accoutumés. Elle se levait de très-grand matin avec ses compagnes, visitait les malades dans les hôpitaux, les consolait par de douces paroles, les exhortait à la patience par ses exemples et les humbles services qu'elle leur rendait. Dans les lieux où on logeait elle se montrait la servante assidue et infatigable de ses compagnes, leur lavait et leur essuyait les pieds à toutes.

Revenue à Castel-Florentin, elle y fut reçue avec une joie universelle, comme un trésor perdu qu'on retrouve. Tout le monde se mit à la prier de ne plus quitter sa patrie; elle ne demanda qu'une chose : ce fut de lui bâtir une cellule où elle pût vivre recluse et solitaire. Pendant qu'on la construisait aux frais de la commune, près de l'église de Saint-Antoine, hors de la ville, elle fit le pèlerinage de Rome avec plusieurs dames pieuses. Elle comptait y passer le carême; mais les pieux personnages de Rome conçurent tant de vénération pour elle qu'ils ne lui permirent plus de retourner en son pays. Elle demeura ainsi trois ans dans la capitale du monde chrétien, au grand regret de ses compatriotes, qui craignaient de ne plus jamais revoir celle qu'ils regardaient dès lors comme leur patronne. Enfin elle sortit de Rome presque furtivement et revint dans sa patrie, où elle fut reçue avec une allégresse publique.

Quand on eut achevé la cellule où elle voulait entrer elle vint à l'église de la ville, y fit la confession de ses péchés, reçut la sainte Eucharistie et fit vœu d'obéissance à Dieu et au curé. Celui-ci bénit l'habit et le voile dont il la revêtit, et ensuite la remit à un chanoine du chapitre pour la conduire à la cellule préparée. Elle y alla aussitôt, portant une croix dans ses bras, accompagnée de tout le clergé et de tout le peuple. Au moment d'y entrer elle supplia les assistants de prier pour elle; ils la supplièrent, de leur côté, de prier pour eux. Quand elle fut entrée on mura la porte, n'y laissant qu'une petite

fenêtre. Entrée dans cette espèce de tombeau à la fleur de l'âge et de la beauté, Verdiane y vécut trente-quatre ans, d'une vie encore plus dure que jusqu'alors, couchant sur la terre nue, n'y mettant pendant l'hiver qu'une planche, et n'ayant pour oreiller qu'un bloc de bois.

De sa cellule, qui donnait dans l'église Saint-Antoine, elle entendit un prédicateur rappeler au peuple combien le saint patron de cette église avait eu à souffrir des démons, sous forme de bêtes farouches; aussitôt Verdiane se sentit inspirée de demander à Dieu un martyre semblable. Après deux ans de réclusion elle fut exaucée. Deux horribles serpents, de même grandeur, entrèrent par la fenêtre dans la cellule, y demeurèrent longtemps nuit et jour, mangeant dans la même écuelle que la sainte et la battant cruellement de leurs queues quand il n'y avait rien. D'abord elle en eut peur; mais bientôt, ayant fait le signe de la croix, elle souffrit tout avec patience, au souvenir des martyrs. L'évêque de Florence, instruit de sa sainteté, vint la voir et s'entretint plusieurs jours avec elle des choses célestes.

Ayant découvert qu'elle avait pour compagnie deux serpents, il voulait les faire tuer; mais elle le supplia de lui laisser cet exercice de patience; ce ne fut qu'après trente ans que des habitants du lieu les tuèrent, à son grand regret. Dieu fit en l'honneur de sainte Verdiane un grand nombre de miracles, et pendant sa vie et après sa mort, qui eut lieu l'an 1222. Quelques-uns de ces miracles ont eu pour témoin l'auteur même de sa vie<sup>1</sup>.

Vers le même temps Dieu glorifiait et le monde admirait à Lucques une autre servante; Zita était son nom, qui, dans l'italien de cette époque, voulait dire vierge. Elle naquit de pauvres paysans, au village de Mont-Ségradi, à huit milles environ de Lucques. Elle eut un oncle et une sœur qui moururent en odeur de sainteté; elle les surpassera l'un et l'autre. A l'âge de douze ans elle se mit au service d'un noble habitant de Lucques, nommé Fatinelli, dont la maison était

<sup>1</sup> Acta SS., 1<sup>er</sup> févr.

attenance à l'église de Saint-Frigidien ; elle y demeura humble servante jusqu'à sa mort, près de cinquante ans de suite.

Pauvre elle-même Zita aimait les pauvres avec une tendresse de mère ; ses modiques gages, ce qu'elle recevait d'ailleurs, tout était pour eux. Elle était volontiers marraine de leurs enfants, qui devenaient ainsi les siens. Elle visitait surtout les pauvres malades, les consolait avec une affection cordiale et se privait elle-même du nécessaire pour leur procurer quelque chose qui leur fit plaisir. Plus d'une fois Dieu lui-même vint au secours de sa charité. Un pèlerin, brûlé de la soif et de la chaleur, lui demanda un jour l'aumône ; n'ayant absolument rien, elle ne savait que faire ; tout à coup elle lui dit d'attendre un instant, va puiser de l'eau dans un vase, la lui apporte et fait dessus le signe de la croix. Le pèlerin, en ayant goûté, en but à longs traits ; cette eau se trouvait changée en un vin des plus délicieux qu'il eût bu de sa vie. La nourriture qu'on lui assignait à la maison elle y touchait rarement, mais réservait le tout pour quelque pauvre ou quelque malade. Elle avait un lit convenable, mais c'était pour y réchauffer les pauvres ; pour elle sa couche ordinaire était la terre nue ou bien une planche. Toutes les misères, corporelles ou spirituelles, excitaient en elle une tendre commisération. C'était l'usage, quand les magistrats devaient condamner à mort un criminel, de l'annoncer par le son des cloches ; à ce signal la pauvre servante se mettait en prières avec larmes, pendant trois ou quatre jours, quelquefois jusqu'à sept, pour obtenir au malheureux le salut de son âme. Douce, humble, soumise envers tout le monde, Zita était d'un courage intrépide à l'égard des libertins ; un des domestiques ayant voulu attenter à sa pudeur, elle lui déchira le visage avec ses ongles. Pour conserver ce précieux trésor elle joignit une prière presque continuelle au jeûne et à la mortification. Elle se levait à minuit, assistait à matines dans l'église voisine de Saint-Frigidien, y priant avec larmes et pour elle et pour les autres.

Ces exercices de piété et de charité n'empêchaient point Zita de servir ses maîtres

avec une ponctualité humble et affectueuse. Quand il leur arrivait de se fâcher contre elle ou d'autres personnes elle se jetait à leurs pieds, quoiqu'il n'y eût rien de sa faute, et leur demandait humblement pardon. Cette humilité, jointe à ses autres vertus, leur inspira pour elle une religieuse vénération.

Une nuit de Noël qu'il faisait extrêmement froid, Zita se disposait à se rendre à matines. Son maître lui dit : « Comment cours-tu à l'église par un temps si froid que nous pouvons à peine nous en défendre ici avec tous nos vêtements, toi surtout, épuisée par le jeûne, vêtue si pauvrement, et qui vas t'asseoir sur un pavé de marbre ? Ou bien reste ici à vaquer à tes saintes oraisons, ou bien prends sur tes épaules mon manteau à fourrures pour te garantir du froid. » Zita, ne voulant pas manquer à un office aussi solennel, s'en allait avec le manteau lorsque le maître lui dit, comme pressentant ce qui allait arriver : « Prends garde, Zita, que tu ne laisses le manteau à un autre, de peur que, s'il est perdu, je n'en souffre du préjudice, et toi de grosses fâcheries de ma part. » Elle lui répondit : « Ne craignez pas, Monsieur, votre manteau vous sera bien gardé. » Entrée dans l'église, elle aperçut un pauvre demi-nu, qui murmurait tout bas, et qui, de froid, claquait des dents. Émue de compassion Zita s'approche et lui dit : « Qu'avez-vous, mon frère, et de quoi vous plaignez-vous ? » Lui, la regardant d'un visage placide, étendit la main et toucha le manteau en question. Aussitôt Zita l'ôte de ses épaules, en revêt le pauvre et lui dit : « Tenez cette pelisse sur vous, mon frère, jusqu'à la fin de l'office, et vous me la rendrez ; n'allez nulle part, car je vous mènerai à la maison et vous chaufferai près du feu. » Cela dit elle alla se mettre à l'endroit où elle pria d'ordinaire. Après l'office et quand tout le monde fut sorti, elle chercha le pauvre partout, au dedans et au dehors de l'église, mais ne le trouva nulle part. Elle se disait à elle-même : « Où peut-il être allé ? Je crains que, quelqu'un ne lui ait pris le manteau, et que, de honte, il n'ose se présenter à mes yeux. Il paraissait assez honnête et je ne crois pas qu'il ait voulu dérober le manteau et s'en-



uir. » C'est ainsi qu'elle excusait pieusement le pauvre. Mais enfin, ne l'ayant pu trouver, elle revenait un peu honteuse, espérant toujours néanmoins que Dieu apaiserait son maître ou inspirerait au pauvre de rapporter le manteau. Quand elle fut de retour à la maison le maître lui dit des paroles très-dures, et lui fit de vifs reproches ; elle ne répondit aucun mot ni ne donna aucun signe d'impatience, mais, lui recommandant de bien espérer, elle lui raconta comment la chose s'était passée. Il entrevit bien ce qu'il en pouvait être, mais ne laissa pas de murmurer jusqu'au dîner. A la troisième heure, voilà sur l'escalier de la maison un pauvre qui charmait tous les spectateurs par sa bonne mine, et qui, portant le manteau dans ses bras, le rendit à Zita en la remerciant du bien qu'elle lui avait fait. Le maître voyait et entendait le pauvre. Il commençait, ainsi que Zita, à lui adresser la parole, lorsqu'il disparut comme un éclair, laissant dans leurs cœurs une joie inconnue et ineffable, qui les ravit longtemps d'admiration.

Quand la bienheureuse Zita fut avancée en âge comme en perfection, les nobles hommes qu'elle servait depuis si longtemps ne se permirent plus de la regarder comme leur servante, mais uniquement comme la servante de Dieu. Ils la laissèrent libre de faire ce qu'elle voudrait, lui fournissant libéralement, comme à une de leurs filles, tout ce qui pouvait lui convenir. Zita, qui aimait la pauvreté volontaire étant pauvre, l'aima plus encore quand elle ne devait plus manquer de rien ; laissée libre de faire ce qu'elle voulait, elle n'en servit pas moins humblement et moins affectueusement ses maîtres ; ni l'infirmité de la vieillesse, ni l'infirmité du sexe ne diminuèrent rien de sa ferveur et de ses austérités. Dieu, qui l'avait comblée de tant de faveurs depuis les premières années de sa vie, l'en combla plus encore vers la fin. Plus elle approchait du terme, plus elle se détachait de la terre et aspirait au ciel. L'an de Jésus-Christ 1272, le 27 avril, un mercredi, à la troisième heure, munie des sacrements de l'Église, entourée de pieuses femmes, sans aucun signe de douleur ni d'agonie, les yeux levés au ciel et les mains

jointes, elle passa de ce monde à l'autre.

Une étoile brillante parut au-dessus de la ville de Lucques, à la vue de tout le monde ; sa clarté était telle qu'elle ne put être éclipsée ni par la clarté des autres étoiles ni même par la clarté du soleil. Les enfants, sans que personne leur en eût appris la nouvelle, se mirent à crier incessamment dans les places et dans les rues : « Allons, courons à l'église de Saint-Frigidien ; car Zita la sainte est morte ! » La noble famille de Fatinelli prépara des funérailles convenables. Une multitude innombrable d'étrangers de tout âge et tout sexe remplit bientôt l'église, le cloître et les places d'alentour. Tous et chacun, à l'envi l'un de l'autre, s'efforçaient de toucher le corps de la servante de Dieu. Pendant plusieurs jours il fut impossible au clergé de célébrer l'office funèbre, impossible de procéder à la sépulture ; jour et nuit la multitude du peuple se pressait autour du saint corps ; chacun voulait avoir quelque relique de ses vêtements, à tel point que, encore que l'on eût soin de les renouveler de temps à autre, elle demeura plusieurs fois demi-nue. Pour que le saint corps ne fût pas mis en pièces, et pour contenir quelque peu la multitude, des hommes pieux et déterminés, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, le transportèrent dans l'enceinte du chœur, dans le cloître, dans le chapitre, dans le réfectoire, dans la chambre des hôtes et dans d'autres lieux du monastère, l'enfermant dans des caisses de bois ; mais la foule pénétrait partout et plus d'une fois brisa les caisses.

Des miracles sans nombre vinrent augmenter la dévotion. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les muets parlaient, les malades étaient guéris. Enfin le prieur du monastère, de l'avis de personnes sages, particulièrement des Frères prêcheurs et mineurs, enferma le saint corps dans un sarcophage de pierre ; mais après quelques jours il en découla une liqueur qui ne cessa d'opérer des guérisons. Pour en être témoins on vit accourir au tombeau de la sainte des cardinaux, des archevêques, des évêques, des princes, des barons, des chevaliers de toutes les parties du monde. Cent cinquante de ces miracles ont été examinés

et prouvés juridiquement. Nous n'en citerons qu'un.

Le 23 février 1300 on prit à Capoue un jeune homme appelé Chécus, avec un soi-disant Martin, lesquels cherchaient à vendre une ânesse sur le marché. Cette ânesse fut reconnue et réclamée par un habitant de Sulmone, qui accusait Chécus et Martin de la lui avoir volée. Ils furent arrêtés l'un et l'autre. L'hôte chez lequel ils étaient logés apporta aux juges deux bottines, dans lesquelles se trouvaient sept clefs que Chécus lui avait remises. Les deux individus ainsi suspects furent mis à la question. Martin confessa qu'il avait volé l'ânesse et commis beaucoup d'autres crimes. Chécus soutint d'abord qu'il n'était pas coupable ; mais ensuite, vaincu par les tourments, il avoua qu'il avait aidé Martin dans tout ce qu'il venait d'avouer. Ils furent tous deux condamnés à être pendus. L'exécution eut lieu le dernier jour de février. Deux gardes restèrent auprès de la potence depuis le matin jusqu'au soir. Au moment où ils s'en retournaient chez eux ils virent un des pendus qui les suivait, disant : « Sainte Zita, secourez-moi ! » ayant encore les mains garrottées et un bout de corde au cou. Les gardes, ayant peur, se saisirent de Chécus et le ramenèrent au juge. Interrogé sur ce que ce pouvait être et qui avait coupé la corde, il répondit : « Une certaine dame m'apparut, me soutint les pieds tant que les gardes furent auprès de moi ; mais, quand ils s'en retournèrent, cette dame coupa la corde et me dit : Va-t'en, va-t'en ! » Il n'avait d'autre mal, sinon que ses jambes étaient enflées et noires de sang. Il disait que, par la crainte de Dieu et de la bienheureuse Zita, on devait le renvoyer, parce qu'il voulait aller à Lucques se présenter à l'église de la sainte. Le juge voulait lui rendre ses hardes ; mais Chécus les refusa et dit qu'il voulait aller à Lucques tel qu'il était descendu de la potence, avec la corde au cou et les clefs qu'on lui avait attachées. Les deux gardes, en présence du juge et de plusieurs témoins, prêtèrent serment sur les Évangiles qu'ils avaient gardé les deux pendus depuis le matin jusqu'au soir, et acte en fut dressé.

Le 23 mars de la même année Chécus vint

à Lucques, présenta au prieur de Sainte-Zite le susdit acte, avec les clefs et le bout de corde, déposa le tout dans le monastère en présence de plusieurs témoins, devant lesquels il assura plusieurs fois avec serment la vérité de ce qui vient d'être dit, montrant en preuve ses jambes enflées et noires. Il exposa de plus qu'il avait rencontré ledit Martin en route sans savoir que ce fût un voleur ni que l'ânesse eût été volée ; que c'était à sa prière qu'il avait porté les clefs et les bottines et à son ordre qu'il les avait remises à l'hôte ; que c'était pour se récupérer de l'argent qu'il avait dépensé pour lui et pour Martin, à la prière de celui-ci, qu'il avait aidé à vendre l'ânesse. Ensuite lui arriva tout ce qui était contenu dans l'acte <sup>1</sup>.

La république et cité de Lucques a pris pour sa patronne sainte Zita, la pauvre servante, comme Paris a pris pour sa patronne une humble bergère et Madrid pour son patron un pauvre laboureur. Sainte Zite ou Zita est honorée le 27 avril.

Dans le même temps la ville de Louvain en Belgique voyait un spectacle peut-être plus rare encore : une servante d'auberge, avec son maître et sa maîtresse, donnant l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Marguerite était née à Louvain même, de parents peu aisés, mais très-vertueux. Lorsqu'elle fut propre à entrer en service, ses parents, qui ne vivaient que de leur travail journalier, se virent obligés de la mettre comme servante chez un parent nommé Amand, lequel tenait une auberge, et qui, guidé par des motifs religieux, se faisait un devoir de donner l'hospitalité à de pauvres pèlerins. Ce ne fut pas une légère satisfaction pour Marguerite d'avoir sous ses yeux ces exemples de vertu et de se trouver elle-même dans le cas de les imiter. Elle ne se contentait pas de remplir tous les devoirs de son service avec la plus scrupuleuse fidélité ; persuadée qu'elle servait Jésus-Christ dans ceux qui sont ses membres, elle ne se croyait jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait donner des preuves de sa charité envers les pauvres et les malheureux. Elle avait fait vœu de chasteté per-

<sup>1</sup> Acta SS., 27 avril.



pétuelle et évitait avec soin tout ce qui aurait pu y porter la plus légère atteinte ; sous ce rapport sa sévérité était si connue qu'on l'appelait la fière Marguerite, surnom qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

Amand et sa femme avaient formé le projet d'embrasser la vie monastique, et, dans cette vue, ils vendirent tout ce qu'ils possédaient. Aussitôt que Marguerite en fut informée elle résolut de prendre le voile dans l'ordre de Saint-Bernard. Quelques scélérats, sachant que l'argent provenant de la vente se trouvait encore dans la maison de ces personnes, prirent le costume de pèlerins et vinrent sur le soir les prier de leur donner le logement pour une seule nuit. Amand, quoiqu'il se fût déjà proposé de partir le lendemain pour l'abbaye de Villiers, ne put s'empêcher de faire encore cette œuvre de charité ; il leur accorda leur demande, et, pour mieux les traiter encore, il envoya Marguerite acheter du vin dans une cruche que l'on conserve encore aujourd'hui à Louvain ; mais à peine eut-elle quitté la maison que ces malheureux assassinèrent sans pitié ces deux personnes hospitalières. Marguerite, à son retour, se vit également assaillie et maltraitée, et fut enfin traînée hors de la ville par ces scélérats, qui, après s'être partagé le butin qu'ils avaient fait dans la maison, se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient d'elle. L'un d'eux, moins barbare que ses compagnons, voulut la garder comme sa femme, afin de sauver ses jours ; mais la pieuse Marguerite, inspirée par des sentiments plus généreux, aimait mieux mourir que de trahir en rien son vœu de chasteté. Un des assassins lui fit une blessure au cou, lui plongea son poignard dans le cœur et jeta son corps dans la Dyle, le 2 septembre 1225.

Dès ce moment Dieu voulut faire connaître combien la vie de cette vierge lui avait été agréable ; son corps n'alla pas à fond, mais flotta sur la surface de l'eau et remonta la rivière jusque dans la ville ; en même temps une lumière céleste l'entourait et on entendait des chants harmonieux. Plusieurs personnes furent témoins de cet événement, entre autres Henri I<sup>er</sup>, duc de Lorraine et de Brabant. Bientôt le bruit s'en répandit à Lou-

vain ; le chapitre de Saint-Pierre, accompagné du duc et de sa femme, des nobles et du corps des magistrats, allèrent relever ce gage précieux et le portèrent avec beaucoup de solennité dans l'église collégiale de Saint-Pierre, où il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession de cette vierge et martyre<sup>1</sup>.

Une chose peut-être plus merveilleuse encore serait de voir une fille des Huns, ces farouches compagnons d'Attila, le Fléau de Dieu, de voir une princesse de Hongrie, au milieu des délices de la cour et des splendeurs du trône, pratiquer constamment l'humilité, la simplicité, la charité, l'austérité de Zita et de Verdiane. Or cette merveille du treizième siècle nous est attestée par des témoins oculaires, retracée par des auteurs contemporains, chantée même en diverses langues par des poètes ; car il se trouve aujourd'hui que ces siècles, traités si longtemps d'ignorants et de barbares, abondent en poètes gracieux de toute nation, et que leurs œuvres sont une mine des plus précieuses, demeurée inconnue jusqu'à présent à la présomptueuse ignorance des siècles modernes.

Ainsi, l'an 1206, le duc Herman de Thuringe, se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach, réunit à sa cour six des poètes les plus renommés de l'Allemagne, savoir : Henri Schreiber, Walter von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Swetzen, qui étaient tous quatre des chevaliers d'ancienne lignée ; Bitterolf, officier de sa maison, et enfin Henri d'Otterdingen, simple bourgeois d'une famille pieuse d'Eisenach. Une rivalité violente se déclara bientôt entre les cinq poètes de noble naissance et le pauvre Henri, qui était au moins leur égal en talent et en popularité. Pour vider leur différend ils convinrent de se livrer un combat public et définitif, en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, la corde à la main, qui devait pendre, séance tenante, celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux de ses rivaux, montrant ainsi que la gloire et la vie étaient à leurs yeux inséparables. Le duc

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 2 septembre.

consentit à cette condition et présida à cette lutte solennelle, qui retentit dans toute l'Allemagne et à laquelle vinrent assister une foule de seigneurs et de chevaliers. Ils chantèrent tour à tour, et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs princes favoris, les grands mystères de la religion, le mariage légitime de l'âme avec le corps après la résurrection, l'inépuisable clémence de Dieu, la puissance du repentir, l'empire de la croix, et surtout les gloires de Marie, la bien-aimée de Dieu, neuf fois plus belle que la miséricorde, qui est elle-même plus belle que le soleil. Ces chants, recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours sous le titre de *la Guerre de la Wartbourg*. Cette collection forme encore aujourd'hui un des monuments les plus importants de la littérature germanique, à la fois comme trésor des croyances anciennes et populaires et comme irrécusable témoignage du rôle immense que jouait la poésie dans la société, la science et la foi de ce siècle. Il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri d'Osterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux, et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits mêmes étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services.

Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage, et au jour marqué il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant <sup>1</sup>.

Les seigneurs de Thuringe et les officiers du duc réunis à Eisenach pour voir Klingsohr lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau; sur quoi il se leva et se mit à contempler les astres avec attention pendant longtemps; puis il leur dit : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi; je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie, et qui rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que cette nuit même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une fille qui

sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. » Les assistants entendirent ces paroles avec une grande joie, et le lendemain, de grand matin, les chevaliers montèrent à la Wartbourg pour les redire au landgrave, qu'ils rencontrèrent comme il allait à la messe. Ils ne voulurent pas le retenir et l'entendirent avec lui; mais, aussitôt qu'elle fut finie, ils lui racontèrent ce qui s'était passé la veille. Le prince en fut surpris, ainsi que toute sa cour, et, ayant demandé aussitôt son cheval, il alla lui-même, avec une nombreuse escorte, chercher Klingsohr, et le mena avec lui à la Wartbourg. On lui rendit les plus grands honneurs, surtout les prêtres, qui le traitèrent en évêque, dit un contemporain. Le landgrave le fit dîner à sa table, et après le repas ils parlèrent longtemps ensemble. Klingsohr présida au nouveau combat qui s'engagea, et réussit à calmer la haine des rivaux de Henri, son client, et à faire reconnaître publiquement son mérite.

En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr, suivant la tradition poétique, la reine Gertrude, épouse du roi André de Hongrie, donna le jour à une fille qui reçut sur les fonts le nom d'Élisabeth. La cérémonie de son baptême se fit avec une très-grande magnificence; on la porta à l'église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental.

Dès le berceau cette enfant prédestinée donna des gages de la destinée sublime que Dieu lui réservait. Les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait, et, lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseignements de la foi qu'on lui donnait, bien qu'une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa compassion pour les pauvres et s'efforçait de subvenir à leurs misères par des

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 1.



dons. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône et la première parole une prière ; aussi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder ces grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le jour que les guerres dans lesquelles était engagée la Hongrie cessèrent ; les dissensions intérieures mêmes se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée ; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes devinrent moins fréquents, et le roi André vit se combler tous les desirs que pouvait former un roi chrétien.

Le duc Herman, s'étant informé de tout, envoya auprès du roi de Hongrie une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames pour lui demander la main d'Élisabeth, au nom de son fils Louis, et pour l'amener avec eux, s'il était possible, en Thuringe. La demande fut accordée. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que quatre ans, enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent ; on la coucha dans un berceau d'argent massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. Le roi dit au sire de Varila, l'un des ambassadeurs : « Je confie à ton honneur de chevalier ma consolation suprême. » La reine vint aussi en pleurant lui recommander son enfant ; à quoi le chevalier répondit : « Je la tiendrai volontiers en ma garde et lui serai fidèle à toujours. » Il tint parole, comme nous verrons.

Élisabeth, étant arrivée en Thuringe à l'âge de quatre ans, fut fiancée au duc Louis, qui en avait onze. Le landgrave Herman avait choisi sept demoiselles des plus nobles familles de sa cour et à peu près du même âge que sa future belle-fille, parmi lesquelles était sa propre fille Agnès, pour la faire élever avec elles. Une d'elles, Guta ou Judith, qui n'avait que cinq ans, un an de plus qu'Élisabeth, resta à son service jusqu'à peu de temps avant sa mort, et, lorsque Dieu l'eut rappelée à lui et que le bruit de sa sainteté eut attiré l'attention des autorités ecclésiastiques, cette même Guta, interrogée publiquement, raconta les souvenirs de son enfance. C'est à

sa déposition, soigneusement conservée et transmise au Saint-Siège, que nous devons la connaissance des détails suivants sur les premières années d'Élisabeth.

Dès cet âge si tendre toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissaient être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel. Toutes les fois qu'elle le pouvait elle entraînait dans la chapelle du château, et là, se prosternant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir devant elle un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire ; puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, par exemple, en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligées de se diriger vers la chapelle, et, quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux c'était toujours la pensée de Dieu qui dominait ; elle espérait gagner pour lui, car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur imposant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu, et, lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières et de genuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : « Couchons-nous par terre pour voir qui de nous est la plus grande. » Puis, s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance.

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière et leur disait : « Souvenez-vous que nous ne serons un jour rien que de la poussière. » Puis, arrivant devant le charnier, elle disait : « Voici les os des morts ; ces gens ont été vivants comme nous le sommes et sont maintenant morts comme nous le serons ; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère Mère Marie, délivrez ces pauvres âmes

de leur peine; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauver.» « C'étaient là, dit un auteur, ses danses et ses jeux. Ces enfants récitèrent les prières après elle, et ils racontèrent que l'enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement et jouait avec elle; mais elle leur défendit sévèrement de dire de pareilles choses. »

Hors de ses récréations elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi lui devenaient chers par cela seul. Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour, et, lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant, comme David, du Seigneur sur sa couche. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes et arrangeait toujours son voile de manière à ce qu'on vit le moins possible ses traits enfantins.

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même enflammait déjà son âme prédestinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parents adoptifs ou ce qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque. Elle allait sans cesse dans les offices et les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducal.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes filles de haut parage tirassent au sort parmi les saints apôtres un patron spécial. Élisabeth, qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême, avait aussi une vénération, et, comme dit un manuscrit, une amitié toute particulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet apôtre était le type; elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât saint Jean; après quoi elle alla humblement avec ses

compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un apôtre et que l'on mêlait ensemble sur l'autel, où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échet tout d'abord à Élisabeth; mais, ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie; jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'il s'agit ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait.

Telle fut la première enfance d'Élisabeth. Au milieu des grâces dont Dieu la comblait il lui envoyait aussi des afflictions, qui sont encore des grâces. A l'âge de six ans elle perdit sa mère Gertrude, qui mourut victime de sa tendresse conjugale. Des conjurés cherchant à tuer son mari, elle se livra elle-même à leurs coups pour lui donner le temps de fuir... <sup>1</sup>. Élisabeth avait à peine atteint sa neuvième année lorsqu'elle vit mourir, en 1216, le père de son fiancé, le landgrave Herman. Ce fut un malheur pour elle. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce; il l'avait toujours traitée comme sa propre fille, et personne, de son vivant, n'eût osé porter obstacle aux pratiques religieuses de la jeune princesse; mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur, fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, sœur du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Élisabeth et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Elisabeth*, c. 2.



séduire par les vanités du monde, lui reprochait sans cesse avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre ou une servante. Les autres jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Élisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influents de la cour ducal, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques ; tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet Élisabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on lui avait données pour compagnes ; elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelques bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage. Du reste elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle ; elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. « Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Élisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes, et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité. »

Elle donna vers ce temps un exemple de cette humilité, que tous les narrateurs de sa vie ont soigneusement rapporté. C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la sainte Vierge et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année.

La duchesse Sophie dit à Agnès et à Élisabeth : « Descendons dans la ville, à Eisenach ; allons à l'église de notre chère Dame entendre la belle messe des chevaliers Teutoniques, qui l'honorent spécialement. Peut-être y entendrons-nous prêcher sur elle. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or. » Les deux jeunes princesses, s'étant parées comme elle l'avait ordonné, descendirent avec elle à la ville, et, étant entrées dans l'église, allèrent s'agenouiller sur un prie-Dieu, en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant Élisabeth ôta sa couronne, et, la posant sur son banc, elle se prosterna par terre, sans autre ornement de tête que ses cheveux. La duchesse, en la voyant ainsi, lui dit brusquement : « Qu'avez-vous donc, mademoiselle Élisabeth ? qu'allez-vous faire de nouveau ? Voulez-vous encore faire rire tout le monde de vous ? Les demoiselles doivent se tenir droites et ne pas se jeter par terre comme des folles ou de vieilles nonnes qui se laissent tomber à la manière des rosses fatiguées. Ne pouvez-vous pas faire comme nous, au lieu de faire comme les enfants mal élevés ? Est-ce que votre couronne est trop lourde ? A quoi sert de rester ployée en deux comme un paysan ? » Élisabeth se leva et répondit humblement à sa belle-mère : « Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici devant mes yeux mon Dieu et mon Roi, ce doux et miséricordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës, et moi qui ne suis qu'une vile créature, je resterais devant lui couronnée de perles, d'or et de pierreries ! Ma couronne serait une dérision de la sienne. » Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur. Elle se recoucha sur son banc comme auparavant, laissa parler Sophie et Agnès tant qu'elles voulurent, et continua à prier avec tant de ferveur qu'ayant mis un pan de son manteau devant ses yeux elle le trempa de ses larmes. Les deux princesses, pour éviter aux yeux du peuple un contraste fâcheux, se virent obligées de faire comme elle et de se tirer leur manteau devant les yeux, « ce qu'il leur aurait été tout aussi agréable de ne pas faire, » ajoute le chroniqueur.

De pareils traits ne pouvaient servir qu'à envenimer la haine qu'elle inspirait déjà aux âmes profanes. Cette haine semble s'être propagée de plus en plus à mesure qu'elle grandissait, et, lorsqu'enfin elle eut atteint l'âge nubile, ce fut comme une explosion générale de persécutions et d'injures de toute la cour de Thuringe. Les parents du landgrave, ses conseillers, ses principaux vassaux, tous se déclarèrent contre elle; ils disaient hautement qu'il fallait la renvoyer à son père et reprendre la parole donnée; qu'une pareille béguine n'était pas faite pour leur prince; qu'il lui fallait une épouse bien alliée, riche et de mœurs vraiment royales; qu'il ferait beaucoup mieux de se marier à la fille d'un prince voisin, qui pourrait lui donner des secours en cas de besoin, tandis que le père d'Élisabeth était trop éloigné pour cela, de même que pour venger l'injure faite à sa fille, s'il la ressentait, mais que, du reste, il paraissait déjà l'avoir oubliée et ne lui avait point envoyé le supplément de dot que sa mère avait promis. Les compagnons intimes du jeune duc profitaient de toutes les occasions pour l'exciter à laisser là Élisabeth, à la renvoyer dans sa Hongrie, parce qu'elle était trop timide et trop réservée. La duchesse-mère faisait tous ses efforts pour qu'elle fût obligée de prendre le voile dans quelque couvent de femmes. Agnès surtout la poursuivait de ses mépris et de ses injures; elle lui répétait sans cesse qu'elle avait manqué sa vocation en ne devenant pas servante. « Mademoiselle Élisabeth, lui dit-elle un jour, si vous vous figurez que monseigneur mon frère vous épousera, vous vous trompez fort, ou bien il faudra que vous deveniez tout autre que vous n'êtes. »

C'étaient de pareils propos qu'il lui fallait entendre chaque jour. Elle sentit profondément toute l'amertume de sa position; elle se voyait à peine sortie de l'enfance et déjà sans soutien, sans amis, sans consolation humaine, exilée en quelque sorte de sa patrie, privée de la protection paternelle, au milieu d'une cour étrangère, exposée sans défense aux insolences et aux persécutions des ennemis de Dieu et des siens. Elle en re-

connut d'autant mieux que sa vie ne devait être qu'un pèlerinage dans ce monde instable. Elle eut recours à son Dieu, lui confiant sa douleur en silence et lui ouvrant tout son cœur. Elle cherchait à confondre sa propre volonté avec celle de ce Père céleste et le suppliait d'accomplir cette très-aimable volonté en elle par toutes les épreuves qu'il jugerait convenables. Puis, quand elle avait retrouvé la paix et la résignation aux pieds du crucifix, elle venait rejoindre ses femmes de chambre et les pauvres filles qu'elles s'était choisies pour compagnes, et redoublait de caresses envers elles, ce qui, d'un autre côté, faisait redoubler les invectives et les moqueries des deux princesses et des courtisans<sup>1</sup>.

Parmi ces derniers il y en avait toutefois un qui faisait une honorable exception; c'était le sire Gauthier de Varila, un des ambassadeurs qui avaient été chercher Élisabeth en Hongrie. La pieuse princesse remarqua un jour avec une peine sensible qu'au retour d'un voyage son flancé ne lui avait point apporté de petit présent, comme il en avait la coutume. Tout le monde crut y voir que le prince aussi était changé pour elle. Élisabeth découvrit sa peine au vieux sire de Varila, qui promit d'en parler au prince lui-même. Il en eut bientôt l'occasion, le duc l'ayant pris avec lui à une partie de chasse dans les environs de la Wartbourg. Comme ils se reposaient ensemble, couchés sur l'herbe, dans un certain bois d'où l'on voyait devant soi l'Inselberg, la plus haute montagne de Thuringe, le sire Gauthier dit au duc : « Vous plaît-il, Monseigneur, de répondre à une question que je vais vous faire? » A quoi le bon prince répondit : « Parle en toute confiance, et je te dirai tout ce que tu voudras. — Or donc, reprit le chevalier, que pensez-vous faire de mademoiselle Élisabeth, que je vous ai amenée? La prendrez-vous pour épouse, ou bien vous dégagerez-vous de votre parole et la renverrez-vous à son père? » Alors Louis se leva aussitôt, et, étendant la main vers l'Inselberg : « Vois-tu, dit-il, cette montagne, qui

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 3.



est devant nous? Eh bien! si elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet, et que tout cela dût m'appartenir à la condition de renvoyer mon Élisabeth, jamais je ne le ferais. Qu'on pense et qu'on dise d'elle tout ce qu'on voudra; moi, je dis ceci: je l'aime, et je n'aime rien plus ici-bas. Je veux avoir mon Élisabeth; elle m'est plus chère par sa vertu et sa piété que toutes les terres et toutes les richesses du monde. — Je vous supplie, Monseigneur, dit alors Gauthier, de me permettre de lui redire ces paroles. — Dis-lui, répondit le duc; dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera contre elle, et donne-lui ceci comme un nouveau gage de ma foi. » Ce disant il fouilla dans son aumônière et en tira un petit miroir à double fond monté en argent, où se trouvait audessous de la glace une image de Notre-Seigneur crucifié. Le chevalier se hâta d'aller retrouver Élisabeth, lui répéta ce qu'il avait entendu et lui remit le miroir. Elle se mit à sourire avec une grande joie et remercia beaucoup le sire Gauthier de ce qu'il lui servait ainsi de père et d'ami; puis elle ouvrit le miroir, et, ayant vu l'image de Jésus-Christ, elle le baisa avec amour et le pressa contre son cœur.

Le duc Louis accomplit sa parole de chrétien et de prince en 1220 en épousant solennellement Élisabeth; il avait alors vingt ans, Élisabeth n'en avait que treize. Tous deux innocents par le cœur encore plus que par l'âge, tous deux unis par l'esprit et la foi encore plus que par la chair, « ils s'aimaient en Dieu, nous disent les vieux historiens, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux<sup>1</sup>. »

Après le saint roi Louis de France l'histoire du treizième siècle n'offre pas un prince qui, si jeune encore, ait possédé toutes les vertus du chrétien et du souverain à un aussi haut point que Louis de Thuringe. La noblesse et la pureté de son âme se manifestaient à tous dans son extérieur. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains; plusieurs croyaient voir en lui une ressemblance frappante avec le portrait que

la tradition avait conservé du Fils de Dieu fait homme. Nul ne pouvait le voir sans l'aimer. Ce qui le distinguait surtout dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps à laquelle il ne laissa jamais porter la plus légère atteinte. Il était modeste et pudique comme une jeune fille; il rougissait facilement; il observait dans ses paroles la plus grande réserve. Ce ne fut pas seulement dans ses premières et innocentes années qu'il sut préserver le trésor de cette pureté; elle n'était pas chez lui le fruit d'une jeunesse dérobée à tout danger, ou bien d'émotions fugitives, de résolutions sincères, mais destinées à s'évanouir avec le premier orage des sens; c'était une volonté ferme et enracinée, qui devint la règle de sa vie entière; c'était une résistance inflexible aux tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches et les plus puissantes de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir, du luxe, de la vie agitée de cette époque, entouré surtout de perfides conseillers, de flatteurs avides de voir périr sa vertu, jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même et à celle qu'il aimait en Dieu.

« Une vertu si rare et si constante, dit encore M. de Montalembert, ne pouvait avoir pour fondement que la foi la plus active et la pratique de tous les devoirs imposés par l'Église. On célébrait chaque jour, en sa présence, les saints mystères, et il y assistait avec une dévotion exemplaire. Il était le défenseur le plus zélé des droits de l'Église et des monastères. La société dans laquelle il semblait le plus se plaire était celle des religieux, et le but ordinaire de ses courses, en temps de paix, était l'abbaye des Bénédictins de Reinhartsbrunn, où il avait choisi sa sépulture. Sa première visite, en y arrivant, était à l'hospice des pauvres et des pèlerins, qui était une partie essentielle de chaque monastère. Il cherchait à consoler les malades et les infirmes par sa présence et par de douces paroles, et leur laissait toujours, comme aumône, quelque partie de son riche cos-

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 4.

tume ou d'autres petits objets. De retour dans son château il cherchait à reproduire dans sa vie quelques-unes des privations dont la vie religieuse lui avait donné l'exemple. Par esprit de pénitence jamais il ne mangeait de mets salés ou épicés, et, ce qui contrastait étrangement avec les usages des princes allemands de cette époque, il ne buvait jamais de bière et ne buvait de vin que quand il était malade. »

Cette fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatantes en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps. Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont enregistrée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion ; un matin que le duc, à peine vêtu et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer il l'attendit de pied ferme, lui montra le poing et le menaça de la voix, en se fiant en Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds, en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement du lion, aperçut le danger de son maître et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent dans cet empire exercé sur les animaux féroces un gage évident de la faveur céleste méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth.

A ce courage il joignait au suprême degré cette noble courtoisie que saint François d'Assise, son séraphique contemporain, a nommée la sœur de la charité. Il portait à toutes les femmes un respect plein de pudeur. Il était envers tout le monde, et surtout envers ses inférieurs, d'une bienveillance, d'une affabilité qui ne se démentaient jamais. Il aimait à faire plaisir aux autres ; jamais il ne blessait ni ne repoussait personne par son orgueil ou sa froideur. Une gaieté douce et franche, une familiarité aimable présidaient à toutes ses relations intimes et domestiques. Ses che-

valiers et ses écuyers le louaient de sa grande générosité ; les comtes et les seigneurs qui venaient à sa cour y étaient traités par lui avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à leur rang.

A ces vertus chevaleresques il ajoutait toutes celles d'un souverain chrétien. La seule passion véhémement que tous ses historiens lui reconnaissent était celle de la justice ; il l'aimait avec énergie et dévouement, et cet amour lui donnait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de sa cour et priva sans rémission de leurs charges ou emplois les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, ou même qui étaient orgueilleux envers les pauvres, ainsi que tous ceux qui se laissaient emporter à des actes de violence ou qui lui adressaient des dénonciations fausses ou malicieuses. Les blasphémateurs et les hommes qui ne rougissaient pas de faire entendre en sa présence des paroles impures étaient aussitôt condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie. Inflexible envers ceux qui outrageaient la loi de Dieu, il était indulgent et patient envers tous ceux qui lui manquaient à lui-même. Quand quelques-uns de ses serviteurs s'oubliaient avec lui il se bornait à leur dire : « Chers enfants, ne le faites plus, car vous affligez mon cœur. » Dans toutes ses délibérations il apportait une prudence éprouvée ; ses expéditions militaires, ses actes politiques montraient une habileté et une prévoyance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'unir facilement avec sa grande jeunesse et la simplicité de son caractère. Il s'occupait avec zèle et assiduité de tous les travaux que lui imposait le gouvernement de ses États. Sa véracité était à toute épreuve, et sa moindre parole inspirait la même sécurité que le serment le plus solennel ; on pouvait bâtir sur cette parole comme sur un rocher. Plein de miséricorde et de générosité envers les pauvres, il témoignait une extrême sollicitude envers toutes les classes de son peuple. Il était aussi sévère pour les comtes et pour les plus grands seigneurs du pays, accusés de pillage ou d'oppression, que pour le moindre paysan. Tous ceux qui se trouvaient lésés par qui que ce fût recouraient à



lui en toute confiance, et ce n'était jamais envain. On le vit plus d'une fois se mettre en campagne pour venger les torts faits à ses plus humbles sujets. Sous un prince pareil la prospérité morale et matérielle de la Thuringe ne pouvait que s'accroître; aussi les chroniques du pays ont-elles célébré avec enthousiasme le bonheur dont il jouit pendant ce règne trop court et les fruits abondants que porta l'exemple des vertus du souverain. La noblesse imita son chef, et l'on n'entendait plus les vassaux se plaindre des habitudes oppressives et belliqueuses auxquelles quelques seigneurs s'étaient livrés. L'union, la paix, la sécurité régnaient partout; ce n'était au dedans du pays qu'une commune voix pour vanter et envier le bonheur que devait la Thuringe aux vertus de Louis.

En un mot tout son caractère et toute sa vie peuvent se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie dès ses premières années : Piété, chasteté, justice. Il a justifié plus que personne la glorieuse croyance des siècles catholiques, qui établissait une analogie fondamentale entre la chevalerie et le sacerdoce, pour qui les véritables chevaliers étaient les prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière.

Un prince qui offrait un si parfait modèle du preux chrétien ne pouvait recevoir ici-bas de récompense plus douce et plus belle que l'amour d'une sainte; il eut cette récompense au plus haut degré et s'en montra toujours digne. Mais ce n'était pas sur les sentiments éphémères d'une admiration et d'un attrait purement humains que ces deux jeunes époux, l'un et l'autre d'une beauté remarquable, avaient élevé l'inaltérable union de leurs cœurs; c'était sur une foi commune et sur la sévère pratique de toutes les vertus que cette foi enseigne, de tous les devoirs qu'elle impose. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Élisabeth n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, et qu'elle devait lui être soumise en tout comme l'Église à Jésus-Christ. Elle joignait donc à son ardente affection pour lui un grand respect; elle obéis-

sait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle mettait un soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles les plus insignifiantes, ne pût le blesser ou même l'importuner. Le joug auquel elle se soumettait était du reste, comme le veut l'Église, un joug d'amour et de paix; car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde, qui seules l'intéressaient. Il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices avec une pieuse sollicitude, se bornant à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissements toujours dictés par une affectueuse prudence et toujours reçus avec docilité.

Toutes les nuits la jeune épouse, profitant du sommeil vrai ou feint de son mari, ou se dérochant à ses caresses, sortait du lit conjugal et s'agenouillait à côté, priait longuement en pensant à la sainte crèche, et remerciait Dieu de ce qu'il avait daigné naître à minuit, dans le froid et la misère, pour la sauver, elle et tout le genre humain. Souvent son mari s'éveillait, et, craignant qu'elle ne fût trop délicate pour se livrer impunément à de telles pénitences, il la priait de cesser. « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi et repose-toi un peu. » Puis il lui prenait la main et la tenait ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût recouchée ou que lui-même se fût endormi en laissant sa main dans celle de sa femme; et alors elle mouillait souvent des larmes de sa ferveur cette main chérie, qui semblait vouloir la retenir sur la terre. Cependant jamais il n'employa la contrainte pour l'obliger de cesser ces œuvres de piété, dont il se félicitait et se réjouissait au fond du cœur. Ysentrude, la suivante la plus confidentielle d'Élisabeth, a raconté aux juges ecclésiastiques un trait qui prouve l'indulgence de Louis. La duchesse, pour ne pas s'oublier dans le sommeil et en même temps pour ne pas troubler celui de son mari, avait chargé une de ses filles d'honneur de l'éveiller à une certaine heure en la tirant par le pied. Il arriva une fois qu'Ysentrude se trompa et tira le pied du duc, qui se réveilla subitement, mais qui, devant la cause de

cette interruption, se recoucha sans donner le moindre signe d'impatience.

« Il voyait bien, dit son historien, qu'elle aimait Dieu de tout son cœur, et cette pensée le rassurait, et elle, de son côté, se confiait en la piété et la sagesse de son époux, et ne lui cachait aucune de ses mortifications, sachant que jamais il n'interviendrait entre elle et son Sauveur. Aux témoignages si fréquents qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse tous deux mêlaient de douces exhortations à avancer ensemble sur le chemin de la perfection. Cette sainte émulation les maintenait et les fortifiait dans le service de Dieu; ils savaient ainsi puiser, au sein de l'ardent amour qui les unissait, le sentiment et le charme de l'amour suprême.

« Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent toujours de s'appeler frère et sœur, même après leur mariage, comme pour perpétuer le souvenir de leur enfance passée ensemble et pour confondre leur vie entière dans un seul attachement<sup>1</sup>. »

Quand son mari était absent Élisabeth veillait toute la nuit avec Jésus, l'époux de son âme. Mais ce n'était pas seulement des pénitences de ce genre que s'infligeait la jeune et innocente princesse; sous ses plus beaux habits elle portait toujours contre sa peau un cilice. Tous les vendredis, en mémoire de la Passion douloureuse de Notre-Seigneur, et pendant le carême tous les jours, elle se faisait donner en secret la discipline avec sévérité, « afin, dit un vieil historien, de rendre à Notre-Seigneur, qui fut flagellé, aucune récompensation, » et repaissait ensuite devant sa cour avec un visage joyeux et serein. Plus tard même ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux, elle entra dans une chambre voisine, où ses suivantes étaient obligées de la frapper durement; puis, rassurée contre elle-même et contre sa propre faiblesse par ces austères pénitences, elle revenait auprès de son mari, avec qui elle redoublait de gaieté et d'amabilité; car elle avait pour règle de ne pas souffrir

que ces secrètes austérités exerçassent une influence fâcheuse sur ses relations habituelles ou la rendissent triste et morose. Elle ne faisait même nulle difficulté de prendre part aux fêtes et aux réunions mondaines, où sa position lui assignait en quelque sorte un rôle, et, comme l'a dit saint François de Sales, elle jouait et dansait parfois, « se trouvant ès assemblées de passe-temps sans intérêt de sa dévotion, laquelle étoit bien enracinée dedans son âme; si que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissoit parmi les pompes et les vanités auxquelles sa condition l'exposoit<sup>1</sup>. » Elle détestait toute exagération extérieure dans les œuvres de piété, toute affectation de douleur, et disait de ceux qui prenaient en priant un visage triste et sévère : « Ils ont l'air de vouloir épouvanter le bon Dieu; qu'ils lui donnent donc ce qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur. »

Sévère à elle-même, douce et humble aux autres, Élisabeth semblait toute charité et toute miséricorde envers ses frères malheureux. La générosité envers les pauvres était un des traits les plus distinctifs de l'époque où elle vivait, notamment chez les princes; mais on remarquait que chez elle la charité ne provenait pas de l'influence de sa naissance, moins encore du désir de mériter des éloges ou une reconnaissance purement humaine, mais bien d'une inspiration céleste et intérieure. Dès le berceau elle n'avait jamais pu supporter la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût percé de douleur, et, maintenant que son époux lui avait accordé la liberté la plus entière pour tout ce qui touchait à l'honneur de Dieu et au bien du prochain, elle s'abandonnait sans réserve à son penchant naturel pour soulager les membres souffrants du Christ. C'était sa pensée de chaque jour, de chaque moment; c'était aux pauvres qu'elle consacrait tout ce superflu qu'elle refusait aux habitudes de son sexe et de son rang, et, malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle

<sup>1</sup> Montalembert, *Ouvr. cité*, c. 7.

<sup>1</sup> *Introduit. à la Vie dévote*, 3<sup>e</sup> partie, ch. 34.



avait qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtements pour avoir de quoi soulager les malheureux.

Une si touchante abnégation de soi ne pouvait manquer de frapper le cœur et l'imagination du peuple ; aussi raconte-t-on dans les anciennes chroniques qu'un jour de jeudi que la duchesse descendait en ville, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage et leur distribua tout ce qu'elle avait d'argent avec elle ; puis, quand elle eut tout donné, elle en vit un qui lui demanda l'aumône d'un ton plaintif. Elle gémit de n'avoir plus rien à lui donner ; mais, pour ne pas le contrister, elle ôta un de ses gants, qui était richement brodé et orné de bijoux, et le lui donna. Un jeune chevalier qui la suivait, ayant vu cela, alla aussitôt rejoindre le pauvre et lui acheta le gant de la duchesse, qu'il attacha sur son casque en guise de cimier, comme un gage de la protection divine. Et il eut raison ; car, à dater de ce moment, il s'aperçut que, dans tous les combats, dans tous les tournois, il renversait toujours ses adversaires et n'était jamais vaincu lui-même. Il alla plus tard à la croisade, où ses exploits lui acquirent un grand renom. De retour dans sa patrie et sur son lit de mort il déclara qu'il attribuait toute sa gloire et tous ses succès au bonheur qu'il avait eu de porter toute sa vie un souvenir de sainte Élisabeth.

Mais ce n'était pas par des présents ni avec de l'argent que la jeune princesse pouvait satisfaire à son amour pour les pauvres du Christ ; c'était bien plus par ce dévouement personnel, par ces soins tendres et patients, qui sont assurément aux yeux de Dieu et à ceux des malheureux la plus sainte et la plus précieuse aumône. Elle se livrait à ces soins avec la simplicité et la gaieté extérieures qui ne la quittaient jamais. Quand les malades venaient invoquer sa charité, après qu'elle leur avait donné ce qu'elle pouvait elle s'informait de leur demeure, afin d'aller les y voir, et alors aucune distance, aucune difficulté de chemin ne l'arrêtait. Elle pénétrait dans les huttes les plus éloignées de son château, les plus repoussantes par la saleté et le mauvais air ; elle entraînait dans les asiles de la

pauvreté avec une sorte de dévotion et de familiarité à la fois ; elle y apportait elle-même ce qu'elle croyait être nécessaire à leurs tristes habitants ; elle les consolait bien moins encore par ses dons généreux que par ses douces et affectueuses paroles. Quand elle trouvait qu'ils étaient endettés et sans moyen de s'acquitter, elle se chargeait de payer leurs dettes avec ses propres deniers. Les pauvres femmes en couches étaient surtout l'objet de sa compassion ; toutes les fois qu'elle le pouvait elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait ; elle prenait leurs nouveau-nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même, et les tenait souvent sur les fonts baptismaux, afin que cette maternité spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec des draps de son propre lit, assistait à ses obsèques, et l'on voyait avec admiration cette noble souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets.

Rentrée chez elle elle employait ses loisirs, non pas aux délassements délicats de la richesse, mais, comme la femme forte de l'Écriture, à des travaux pénibles et utiles ; elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur et en faisait ensuite de ses propres mains des vêtements pour ses pauvres ou pour les religieux qui vinrent à cette époque s'établir dans ses États. Elle se faisait souvent accommoder pour tout repas des légumes, à dessein mal cuits, sans sel, sans assaisonnement quelconque, afin de savoir par expérience comment les pauvres étaient nourris, et elle les mangeait avec une grande joie.

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobee, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses

suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on monte encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez. » Et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie; cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs. S'apercevant du trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses, mais s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin, sans s'inquiéter de lui et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme.

Parmi tous les malheureux qui attiraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur étaient les lépreux, que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune rendit pendant tout le moyen âge l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur. Élisabeth, à l'instar de plusieurs saints et princes illustres de son temps, se plaisait à triompher de ce dernier sentiment et à mépriser toutes les précautions qui séparaient extérieurement de la société chrétienne ces êtres marqués de la main de Dieu. Partout où elle en voyait elle allait les trouver, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, s'asseyait à leurs côtés, leur tenait des discours tendres et consolants, les exhortait à la patience et à la confiance en Dieu, et ne les quittait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes. Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie de tête et dont l'aspect était repoussant au plus haut degré, elle le fit ve-

nir en secret dans un endroit retiré de son verger et coupa elle-même ses affreux cheveux, lava et pansa sa tête, qu'elle tenait sur ses genoux. Ses demoiselles d'honneur l'ayant surprise dans cette étrange occupation, elle leur sourit sans rien dire.

Un jour de jeudi saint elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains; puis, se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, le landgrave étant allé passer quelques jours dans son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe, Élisabeth resta à la Wartbourg et employa le temps que son mari devait être absent à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle avait faits, malgré le mécontentement qu'en témoignait hautement la duchesse-mère Sophie, qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari; mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades il y avait alors un pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Hélié, dont l'état était si déplorable que personne ne voulait plus le soigner. Élisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salulaire, puis le coucha dans le lit même qu'elle partageait avec son mari. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Élisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au-devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : « Cher fils, viens avec moi; je veux te montrer une belle merveille de ton Élisabeth. — Qu'est-ce que cela veut dire? dit le duc. — Viens seulement voir, reprit-elle; tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que toi. » Puis, le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit et lui dit : « Maintenant regarde, cher fils; ta femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je puisse l'en empêcher; elle veut te donner la lèpre, tu le vois toi-même. » En entendant ces paroles le duc ne



put se défendre d'une certaine irritation et enleva brusquement la couverture de son lit ; mais, au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et au lieu du lépreux il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit. A cette vue il resta stupéfait, ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis, se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux. « Élisabeth, dit-il aussitôt, ma bonne chère sœur, je te prie de donner souvent mon lit à de pareils hôtes ; je t'en saurai toujours bon gré ; ne te laisse arrêter par personne dans l'exercice de tes vertus. » Ensuite il se met à genoux et dit à Dieu cet prière : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ; je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles, je ne le reconnais que trop ; aidez-moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine volonté. »

Élisabeth profita de la profonde impression qu'avait faite cette scène sur le duc pour obtenir la permission de construire un hospice à mi-côte du rocher que domine le château de Wartbourg, sur le site occupé depuis par un couvent de Franciscains ; elle y entretint, à dater de ce moment, vingt-huit pauvres malades ou infirmes, choisit parmi ceux qui étaient trop faibles pour monter jusqu'au château même. Tous les jours elle allait les visiter et leur portait elle-même à manger et à boire<sup>1</sup>.

Vivant ainsi avec les pauvres et pour eux, il n'est pas étonnant que Dieu lui ait inspiré ce saint amour de la pauvreté qui a illustré les âmes les plus riches de ses grâces. Elle s'en entretenait quelquefois naïvement avec son époux ; d'autres fois c'était avec ses suivantes, qui étaient aussi ses amies, qu'elle parlait longuement des joies de la pauvreté, et souvent, dans ses épanchements familiers avec elles, la jeune princesse, aussi enfant par le cœur que par l'âge, cherchait à réaliser, au moins en image, ses pieux désirs. Dépouillant ses habits royaux, elle se revê-

tait d'un misérable manteau de couleur grise, réservée aux pauvres et aux vilains, couvrait sa tête d'un voile déchiré, et marchait devant ses compagnes comme une pauvre en feignant de mendier son pain ; puis, comme avertie par une inspiration céleste du sort que Dieu lui réservait, elle leur disait ces paroles prophétiques : « C'est ainsi que je marcherai lorsque je serai pauvre et dans la misère pour l'amour de Dieu. »

A la fête des Rogations, qui était à cette époque célébrée par des réjouissances mondaines et surtout par un grand luxe de parure, la jeune duchesse s'adjoignait toujours à la procession, vêtue de grosse bure et nue-pieds. Pendant les sermons des prédicateurs elle prenait toujours place parmi les plus pauvres mendiants et suivait en toute humilité, à travers les champs, les reliques des saints et la croix du Sauveur. « Car, dit un de ses contemporains, toute sa gloire était dans la croix et la Passion du Christ ; le monde était crucifié pour elle, et elle était crucifiée au monde. »

Aussi le Dieu qui s'est lui-même nommé le Dieu jaloux ne pouvait souffrir que le cœur de sa fidèle servante fût envahi, même pour un moment, par une pensée ou par une affection purement humaine, quelque légitime que pût en être l'objet. Un trait remarquable, rapporté par le chapelain Berthold et répété par tous les historiens, nous montre jusqu'où Élisabeth et son époux portaient ces saints et délicats scrupules qui sont comme le parfum qui s'exhale des âmes élues.

Une fois tous les deux s'étaient fait saigner en même temps, et, selon la coutume d'alors, le duc avait réuni à cette occasion les chevaliers des environs pour se réjouir avec eux et leur donner des fêtes pendant plusieurs jours. Un de ces jours, comme ils assistaient tous à une messe solennelle dans l'église de Saint-Georges d'Eisenach, la duchesse, oubliant la sainteté du sacrifice, fixa ses regards et sa pensée sur son époux bien-aimé, qui était auprès d'elle, et resta longtemps à le contempler, en se laissant entraîner avec abandon à l'admiration de cette beauté et de cette amabilité qui le rendaient si cher

<sup>1</sup> Montalembert, *Ouvr. cité*, c. 8.

à tous ; mais, quand elle fut revenue à elle-même, au moment de la consécration, le divin Époux de son âme lui manifesta combien cette préoccupation purement humaine l'avait offensé ; car, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée pour la faire adorer au peuple, elle vit entre ses mains le Seigneur crucifié et ses plaies toutes saignantes. Constermée par cette vision, elle reconnut aussitôt sa faute et tomba le visage contre terre, toute baignée de larmes, devant l'autel, pour en demander pardon à Dieu. La messe étant finie, le landgrave, habitué sans doute à la voir ensevelie dans ses méditations, sortit avec toute sa cour, et elle resta seule prosternée jusqu'à l'heure du dîner. Cependant le repas préparé pour les nombreux convives étant prêt, et personne n'osant troubler la duchesse dans sa prière, le duc lui-même vint la trouver et lui dit avec une grande douceur : « Chère sœur, pourquoi ne viens-tu pas à table et pourquoi nous fais-tu attendre si longtemps ? » A sa voix elle leva la tête et regarda sans rien dire, et lui, voyant ses yeux rouges comme le sang, à cause de l'abondance et de la violence de ses larmes, lui dit tout troublé : « Chère sœur, pourquoi as-tu tant pleuré et si amèrement ? » Et aussitôt, s'agenouillant à côté d'elle et ayant écouté son récit, il se mit à pleurer et à prier avec elle. Après un certain temps il se leva et dit à Élisabeth : « Ayons confiance en Dieu ; je t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore que tu n'es. »

Ce fut en 1221, l'année même où saint François d'Assise publiait la règle du tiers-ordre, que ses religieux s'établirent définitivement en Allemagne ; ils ne pouvaient certes trouver nulle part plus de sympathie et d'encouragements que chez la jeune et pieuse duchesse de Thuringe ; aussi leur donna-t-elle bientôt toutes les marques d'un dévouement zélé et tout l'appui qui était en son pouvoir. Elle commença par fonder un couvent de Franciscains avec son église au sein même de sa capitale, Eisenach, dès les premiers temps de leur introduction en Allemagne ; elle choisit ensuite pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la règle séraphique,

religieux distingué par son zèle et qui lui conserva toute sa vie un attachement sincère. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus qu'elle estimait le plus. Elle le choisit dès lors pour son patron et son père spirituel. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du tiers-ordre en Italie et dans les autres pays où la famille de saint François s'était déjà étendue, elle fut frappée à son tour des avantages qu'offre à une chrétienne fervente cette affiliation. Elle pouvait y voir une sorte de consécration spéciale donnée aux mortifications et aux pieuses pratiques qu'elle s'était imposées de son propre mouvement ; elle demanda donc humblement à son mari la permission de s'y faire agréger, et, l'ayant obtenue sans peine, elle s'empressa de contracter ce premier lien avec le saint qui devait bientôt la voir venir régner à côté de lui dans le ciel. Elle fut la première en Allemagne qui s'affilia au tiers-ordre ; elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité, et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par son rang et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur l'extension rapide de cette institution.

François fut bientôt informé de la précieuse conquête que ses missionnaires avaient faite en la personne d'Élisabeth ; il apprit en même temps et son affiliation à son ordre, et l'attachement qu'elle lui portait, et les touchantes vertus par lesquelles elle édifiait et bénissait la Thuringe. Il en fut pénétré de reconnaissance et d'admiration, et en parlait souvent avec le cardinal protecteur de son ordre, Hugolin, neveu d'Innocent III, et depuis Pape lui-même sous le nom de Grégoire IX. Celui-ci, qui devait plus tard veiller à la sécurité d'Élisabeth sur la terre et consacrer sa gloire dans le ciel, lui portait déjà un affectueux intérêt, et ce sentiment ne pouvait qu'être augmenté par la sympathie qu'il trouvait chez la duchesse pour cet apôtre dont il était le principal soutien ainsi que



l'intime et tendre ami. Il ne put donc que fortifier François dans ses sentiments affectueux envers elle. L'humilité exemplaire dont cette princesse si jeune encore offrait le modèle, son austère et fervente piété, son amour de la pauvreté formaient souvent le sujet de leurs conversations familières. Un jour le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir, et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à sa fille d'Allemagne, à l'humble Élisabeth, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté volontaire dont elle faisait profession, et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'elle avait déjà rendus à l'ordre. « Je veux, dit-il, que, puisqu'elle est pleine de votre esprit, vous lui laissiez un pareil héritage qu'Élie à Elisée. » Le saint obéit à son ami, et envoya à celle qu'il pouvait nommer à si bon droit sa fille ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il se réjouissait avec elle de toutes les grâces que Dieu lui avait conférées et du bon usage qu'elle en faisait.

Il est facile de concevoir la reconnaissance avec laquelle Élisabeth reçut ce don si précieux à ses yeux ; elle le prouva par le prix qu'elle attachait toujours à sa possession. Elle s'en revêtit toutes les fois qu'elle se mettait en prières pour obtenir du Seigneur quelque grâce spéciale, et lorsque, plus tard, elle renonça sans réserve à posséder quoi que ce fût en propre, elle trouva moyen de conserver ce cher manteau de son pauvre père jusqu'à sa mort ; elle le légua alors, comme son plus précieux bijou, à une amie. Il fut depuis conservé avec le plus grand soin, comme une relique doublement sainte, par les chevaliers Teutoniques, à Weissenfels, au diocèse de Spire, et le frère Berthold, célèbre prédicateur de ce siècle, raconta aux juges du procès d'Élisabeth qu'il l'avait souvent vu et touché avec vénération, comme la glorieuse bannière de cette pauvreté qui avait vaincu le monde et toutes ses pompes dans tant de cœurs.

Cependant, à peine âgée de dix-sept ans, elle vit s'éloigner son confesseur franciscain,

le Père Rodinger, qui avait guidé ses premiers pas sur la trace de saint François. Il fallut songer à le remplacer, et le duc, qu'Élisabeth consulta dans cet embarras, et qui était affligé de ce qu'elle ne lui paraissait pas assez instruite dans l'Écriture sainte et la science de la religion, écrivit au Pape Honorius et lui demanda un guide savant et éclairé pour sa femme. Le souverain Pontife lui répondit qu'il ne connaissait nul prêtre plus pieux ni plus docte que maître Conrad de Marbourg, qui avait étudié à Paris et qui exerçait alors les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne. En effet maître Conrad jouissait alors de la plus haute estime parmi le clergé et les fidèles ; il brillait en Allemagne, disent les contemporains, comme un astre éclatant. Il joignait à une vaste science des mœurs d'une pureté exemplaire et une pratique constante de la pauvreté évangélique. Il avait renoncé non-seulement à tous les biens temporels auxquels sa noble naissance lui donnait des droits, mais encore à toute dignité et à tout bénéfice ecclésiastique, ce qui l'a fait ranger par plusieurs historiens dans l'un des ordres mendiants qui se propageaient alors dans le monde chrétien ; mais il paraît plus probable qu'il resta toujours prêtre séculier. Son extérieur était simple, modeste et même austère ; son costume strictement clérical. Son éloquence exerçait une puissante influence sur les âmes. Monté sur un petit mulet il parcourait toute l'Allemagne. Partout où il portait ses pas une foule immense de prêtres et de laïques le suivaient pour recueillir de sa bouche le pain de la divine parole. Il inspirait partout l'amour ou la crainte, selon qu'il s'adressait à des chrétiens fervents ou à des populations déjà infectées de l'hérésie.

Innocent III lui avait confié les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne, avec la mission spéciale de combattre les progrès menaçants de l'hérésie des manichéens, des vaudois et autres analogues, qui s'étaient introduites dans le pays d'outre-Rhin et promettaient à l'Église les mêmes malheurs que dans la France méridionale. Il était en même temps chargé de prêcher la croisade et sut plus d'une fois réchauffer la tiédeur germanique pour ces expéditions sa-

crées, avec une ardeur et une constance dignes d'Innocent lui-même. Les deux successeurs de ce Pontife, Honorius III et Grégoire IX, lui continuèrent ces fonctions, et il se rendit digne de toute leur confiance par la persévérance, le zèle et l'indomptable courage qui présidèrent à sa carrière. Pendant les vingt années qu'elle dura il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune opposition, quelque redoutable qu'elle pût être ; les princes et les évêques eux-mêmes n'échappèrent pas plus que les pauvres laïques à sa sévère justice lorsqu'ils lui parurent le mériter, et l'on peut attribuer à cette impartialité absolue la grande popularité qu'il sut acquérir dans ses pénibles fonctions.

Conrad, qui était probablement déjà connu du duc Louis avant de lui avoir été spécialement recommandé par le Pape, lui inspira bientôt tant de confiance et de vénération qu'il investit, par un acte solennel scellé par lui et par ses frères, ce simple prêtre du soin de conférer aux sujets les plus dignes tous les bénéfices ecclésiastiques sur lesquels il exerçait les droits de patronat ou de collation. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux exhortations que Conrad lui avait adressées sur la sollicitude scrupuleuse qu'il devait mettre à l'exercice d'un droit si important pour le salut des âmes. « Vous faites un plus grand péché, lui avait dit ce zélé prédicateur, quand vous conférez une église ou un autel à un prêtre ignorant ou indigne que si dans un combat vous tuez cinquante ou soixante hommes de vos propres mains. »

Louis le pria ensuite de se charger de la direction spirituelle de sa femme, et Conrad y consentit autant par égard pour la piété du prince que pour la recommandation du souverain Pontife <sup>1</sup>. Bien loin de gêner les progrès de sa femme dans la voie de perfection où Conrad l'engageait, Louis y coopérait de son mieux. Il n'hésita pas à lui permettre de faire un vœu d'obéissance complète à tout ce que son confesseur lui prescrirait et qui ne serait pas contraire aux droits et à la juste autorité du mariage ; elle y ajouta le vœu de continence absolue dans le cas où elle deviendrait veuve. Elle fit ces deux vœux en 1225,

étant âgée de dix-huit ans, avec une certaine solennité, entre les mains de maître Conrad, dans l'église des religieuses de Sainte-Catherine, à Eisenach, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle mettait dans l'observation de ce vœu d'obéissance la plus stricte fidélité et cette humilité sans réserve qu'elle ne démentait jamais, en offrant à Dieu tous les sacrifices qui pouvaient le plus lui coûter.

Maître Conrad s'éleva contre certains impôts abusifs dont le produit était destiné à couvrir les dépenses de la table royale ; il prescrivit à sa pénitente de ne se nourrir que des mets qu'elle saurait positivement provenir des biens propres de son mari, et non pas des redevances de ses propres vassaux, qu'il regardait comme étant trop souvent le produit d'extorsions injustes et contraires à la volonté de Dieu. Le cœur compatissant de la jeune duchesse adopta avec empressement cette pensée, qu'elle mit à exécution avec la sévérité la plus scrupuleuse ; elle en était quelquefois embarrassée, car elle tenait à rester assise auprès de son mari pendant ses repas. Ce pieux prince ne mit, du reste, aucun obstacle à ses désirs, et, lorsque trois des filles d'honneur de la duchesse demandèrent la permission de suivre l'exemple de leur maîtresse, il la leur accorda sur-le-champ, en ajoutant : « Je ferais très-volontiers comme vous si je ne craignais les médisances et le scandale ; mais, avec l'aide de Dieu, moi aussi je changerai bientôt de genre de vie. » Plein d'un tendre respect pour la conscience de sa femme, il l'avertissait lui-même avec un doux et affectueux empressement quand il y avait des mets qui n'entraient pas dans sa règle, comme aussi, lorsqu'il savait que tout provenait de son propre bien, il la pressait de manger ; mais Élisabeth osait à peine toucher à un plat quelconque, craignant toujours que ce ne fût le fruit des amères sueurs du pauvre.

Dieu bénit le mariage des deux époux. En 1223 Élisabeth, étant âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. Le 28 mars elle eut un fils à qui Louis donna le nom de Herman, en mémoire de son père. Un an après elle accoucha d'une fille qui fut nommée Sophie, comme la duchesse-mère. Cette

<sup>1</sup> Montalembert, *Ouvr. cité*, c. 10.



princesse épousa depuis le duc de Brabant et fut la tige de la maison actuelle de Hesse. Élisabeth eut encore deux autres filles ; la seconde fut également nommée Sophie, et la troisième, née après la mort de son père, Gertrude ; toutes deux furent consacrées à Dieu dès le berceau et prirent le voile des épouses du Seigneur.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, Élisabeth conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats. Elle portait elle-même, pendant le trajet, son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache, et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : « Seigneur Jésus-Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre chère Mère, Marie, ce fruit chéri de mon sein. Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur, tel que vous me l'avez donné, à vous qui êtes le souverain et le père très-aimable de la mère et de l'enfant. La seule prière que je vous fais aujourd'hui et la seule grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise de recevoir ce petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos serviteurs et de vos amis, et de lui donner votre sainte bénédiction. »

Dans la vie de ces deux saints époux tout démontre la profonde sympathie qui les unissait et à quel point ils étaient dignes l'un de l'autre. Nous avons vu la duchesse employer toute l'énergie et l'ingénieuse tendresse de son âme au soulagement des malheureux qui se trouvaient à sa portée ; de son côté le duc Louis consacrait son courage et ses talents militaires à la défense des intérêts du peuple

que Dieu lui avait confié. Cet amour inné de la justice, que nous avons signalé déjà comme sa principale vertu, lui donnait un sentiment si profond des droits de ses sujets et une sympathie si générale pour leurs injures que ces motifs seuls le déterminaient à des expéditions lointaines et coûteuses, dont la cause étonnait profondément ses voisins et ses vassaux.

Ainsi, en 1225, le duc apprit que quelques-uns de ses sujets, qui trafiquaient avec la Pologne et autres pays slaves, avaient été volés et dépouillés auprès du château de Lubitz, en Pologne ; il demanda au duc de Pologne, pour ces infortunés, une réparation qui lui fut refusée. Aussitôt il se mit en marche avec une armée considérable, prit et rasa le château, et s'en retourna chez lui, laissant dans toute l'Allemagne orientale l'opinion la plus favorable sur sa justice, son courage et son amour du pauvre peuple.

Quelque temps après le duc se mit en campagne pour une cause qui parut encore plus insignifiante. Deux ou trois ans auparavant, ayant remarqué à la foire annuelle d'Eisenach un pauvre colporteur avec une petite pacotille, il lui demanda s'il avait de quoi se nourrir avec ce petit négoce. « Eh ! Monseigneur, répondit le colporteur, j'ai honte de mendier, et je ne suis pas assez fort pour travailler à la journée ; mais, si je pouvais seulement aller en sûreté d'une ville à l'autre, je pourrais, avec la grâce de Dieu, gagner ma vie avec ce petit magot, et même faire en sorte qu'au bout de l'année il vaudrait une fois plus qu'au commencement. » Le bon duc, touché de compassion, lui dit : « Eh bien ! je te donnerai mon sauf-conduit pendant un an ; tu ne payeras ni octrois ni péages dans toute l'étendue de mon domaine. Combien estimes-tu ton paquet ? — Vingt schellings, répondit le colporteur. — Donnez-lui dix schellings, dit le prince à son trésorier, qui l'accompagnait, et faites-lui expédier un sauf-conduit avec mon sceau. » Puis, se retournant vers le colporteur : « Je veux me mettre de moitié dans ton commerce ; promets-moi que tu seras fidèle compagnon, et moi je te tiendrai quitte de tout dommage. » Le pauvre colporteur fut au comble de la joie et se remit en

course avec confiance et succès. A chaque premier jour de l'an il revenait à la Warthourg, pour faire part au prince des accroissements de son petit fonds, qui devint bientôt si considérable qu'il ne put plus le porter sur le dos ; aussi acheta-t-il un âne, fit deux ballots de sa marchandise, et se mit à faire des tournées de plus en plus longues et productives. Or, vers la fin de l'année 1225, revenant de Venise en Thuringe avec des bijoux fort précieux, il les étala en passant à Wurzbourg. Certains Franconiens les trouvèrent fort beaux et auraient bien voulu en donner à leurs femmes, mais sans les payer. Ils attendirent le colporteur dans une embuscade, lui prirent son âne et sa marchandise, malgré le sauf-conduit du landgrave, qu'il leur fit voir. Il s'en vint donc tristement à Eisenach trouver son seigneur et associé et lui raconta son malheur. « Mon cher compère, lui dit en riant le bon prince, ne te mets pas tant en peine de notre marchandise ; prends un peu de patience et laisse-moi le soin de la chercher. »

Aussitôt il convoqua ses comtes, les chevaliers et les écuyers des environs, et même les paysans qui combattaient à pied, se mit à leur tête, entra sans délai en Franconie, et détruisa tout le pays jusqu'aux portes de Wurzbourg, en s'enquérant partout de son âne. A la nouvelle de cette invasion le prince-évêque de Wurzbourg lui envoya demander ce que voulait dire une semblable conduite. Le duc lui répondit qu'il cherchait un certain âne à lui, que les hommes de l'évêque lui avaient volé. L'évêque fit aussitôt restituer l'âne et son bagage, et le bon duc s'en retourna tout triomphant chez lui, à la grande admiration du pauvre peuple dont il prenait ainsi la défense.

Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, il reçut de l'empereur Frédéric II l'invitation de venir le rejoindre en Italie. Il partit aussitôt et franchit les Alpes avant la fin de l'hiver ; il fit avec l'empereur toute la campagne et se trouva à la grande diète de Crémone, à Pâques (1226).

Frédéric fut si satisfait de son courage et de son dévouement qu'il lui accorda l'investiture du margraviat de Misnie dans le cas où

la postérité de sa sœur Judith, veuve du dernier margrave, s'éteindrait, et en même temps celle de tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse et en Lithuanie, où il nourrissait le projet d'aller porter la foi chrétienne.

A peine le duc fut-il parti pour aller se ranger sous la bannière impériale qu'une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple, affamé, fut réduit aux plus dures extrémités ; on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins, pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts et les bêtes les plus immondes ; mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres.

A la vue de tant de misères le cœur d'Élisabeth s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation, nuit et jour, fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château de Warthourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes, d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines. Elle commença par distribuer aux indigents du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, et qui se montait à la somme, énorme pour cette époque, de 64,000 florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et, malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes. Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes ; au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être employées inconsidérément, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire. Pour



leur éviter toute dépense quelconque elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils en pouvaient contenir et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture et s'en retournaient chargés de ses bienfaits<sup>1</sup>.

Mais il y en avait encore un plus grand nombre que la faiblesse, la maladie ou les infirmités empêchaient de gravir la montagne sur laquelle était située la résidence ducal, et ce fut surtout pour ceux-ci qu'Élisabeth redoubla de sollicitude et de compassion pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques-uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes de ses repas et de celui de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher de peur de diminuer la part des pauvres. Dans l'hôpital de vingt-huit lits, dont nous avons déjà parlé, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des soins particuliers, et elle l'organisa de telle sorte que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors. Elle institua ensuite deux nouveaux hospices, dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, pour les pauvres femmes, et l'autre sous celle de Sainte-Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore.

Tous les jours sans exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebus avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-

même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras, sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche, avec le voile qu'elle portait sur la tête, et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour le mauvais air et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle se rendait cependant au milieu de l'atmosphère méphitique des salles de malades par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées et murmuraient hautement.

Elle avait fondé dans un de ces hospices un asile particulier pour les pauvres enfants malades, abandonnés ou orphelins; ils étaient l'objet spécial de sa tendresse; elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, comme les petits oiseaux qui se cachent sous les ailes de leur mère, tous couraient au-devant d'elle et s'attachaient à ses vêtements en criant : « Maman, maman ! » Elle les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents, examinait l'état de chacun d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa pitié à ceux d'entre eux dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux et en les comblant de caresses.

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices, elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur, et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés et de les recevoir dans sa gloire. Plus que jamais elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pau-

<sup>1</sup> Montalembert, *Ouvr. cité*, c. 10.

vres, et, malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau, après les avoir ensevelis de ses propres mains dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet ou bien qu'elle prenait parmi ses vêtements. Elle découpa pour cet usage un grand voile blanc qu'elle portait habituellement. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves.

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude ; elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait à prix d'argent, autant qu'elle le pouvait, ceux qui étaient détenus pour dettes, pansait et oignait les blessures que leurs chaînes avaient produites ; puis se mettait à genoux à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux et de les préserver de toute peine ou de tout châtiment futur.

Toutes ces occupations, si propres à faire naître dans l'âme humaine la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient en elle une paix et une joie célestes. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations pour lui dire à haute voix : « O Seigneur ! je ne peux pas assez vous remercier de ce que vous me donnez l'occasion de recueillir ces pauvres gens, qui sont vos plus chers amis, et de ce que vous me permettez de les servir ainsi moi-même. »

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence qu'elle réservait ses soins et son amour ; des habitants de toutes les parties, même les plus éloignées, des États de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès pour que tous les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitants que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plu-

part des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et objets précieux, et leur en fit distribuer le prix.

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1226. Alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes, leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers, pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris et déchirés par le chaume resté dans les champs, et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler elle distribua des vêtements qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait elle faisait des adieux pleins d'affection, en lui donnant une petite somme, et, lorsque l'argent lui manquait, elle prit ses voiles et ses robes de soie et les partagea entre les pauvres femmes, en disant : « Je ne veux pas que vous vous serviez de ces objets comme d'une parure, mais que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins, et que vous travailliez selon vos forces ; car il est écrit : « Que celui qui ne travaille point ne mange point. » Une pauvre vieille femme à qui la duchesse avait donné des chemises, des souliers et un manteau, en eut un tel saisissement de joie qu'après s'être écriée qu'elle n'avait jamais de sa vie éprouvé un tel bonheur elle tomba par terre comme une morte. La bonne Élisabeth, tout effrayée, s'empressa de la relever, et se reprocha comme un péché d'avoir compromis par son imprudence la vie de cette femme.

Cependant le duc Louis, informé sans doute des maux qui affligeaient son pays, demanda congé à l'empereur pour retourner chez lui et l'obtint. Il partit le 22 juin 1226 et s'en vint coucher à Crémone, la veille de la Saint-Jean, comme on allumait des feux sur toutes les hauteurs. Après avoir heureusement franchi les Alpes, il vint prendre gîte chez un prince que les historiens ne nomment pas, mais qui était son proche parent et son ami. Il y fut reçu avec empressement



et magnificence, et, après un festin abondant, embelli par le chant et la musique, on le conduisit à sa chambre à coucher, où le prince, curieux d'éprouver la vertu de son hôte, avait fait placer dans son lit une jeune femme d'une grande beauté ; mais le jeune duc dit aussitôt à son fidèle échançon, le sire de Varila : « Éloigne tranquillement cette jeune femme, et donne-lui un marc d'argent pour s'acheter un manteau neuf, afin que le besoin ne la fasse plus s'exposer au péché. Je te dis en toute sincérité que, quand même l'adultère ne serait pas un péché contre Dieu ni un scandale aux yeux de mes frères, moi je n'y songerai jamais, uniquement pour l'amour de ma chère Élisabeth et pour ne pas la contrister ni troubler son âme. » Le lendemain matin, comme le prince commençait à plaisanter à ce sujet, Louis lui répondit : « Sachez, mon cousin, que pour avoir l'empire romain tout entier je ne compterais pas un tel péché. »

Cependant la nouvelle de l'approche du prince bien-aimé avait répandu dans toute la Thuringe une immense joie. Tous ces pauvres affamés voyaient dans le retour de leur père et de leur généreux protecteur comme le signal de la fin de leurs maux. Sa mère, ses jeunes frères se réjouirent aussi vivement ; mais la joie d'Élisabeth surpassait celle de tous les autres. C'était la première absence prolongée qu'avait faite cet époux qui lui était si cher, qui la comprenait et qui sympathisait avec tous les élans de son âme vers Dieu et une vie meilleure. Elle seule aussi, avec ce merveilleux instinct que Dieu donne aux âmes saintes, avait sondé toute la richesse de l'âme de son époux, tandis que le reste des hommes lui attribuait toujours des sentiments et des passions semblables à celles des autres princes de son temps.

Les principaux officiers de la maison ducale, craignant la colère de leur seigneur quand il apprendrait l'emploi qui avait été fait de ses trésors et de ses provisions, allèrent au-devant de lui et lui dénoncèrent les folles largesses de la duchesse, en lui racontant comment elle avait, malgré tous leurs efforts, vidé tous les greniers de la Wartbourg, et dissipé tout l'argent qu'il avait

laissé à leur garde. Ces plaintes ne firent qu'irriter le duc, qui leur répondit : « Ma chère femme se porte-t-elle bien ? Voilà tout ce que je veux savoir ; que m'importe le reste ? » Puis il ajouta : « Je veux que vous laissiez ma bonne petite Élisabeth faire autant d'aumônes qu'il lui plaît et que vous l'aidiez plutôt que de la contrarier ; laissez-lui donner tout ce qu'elle veut pour Dieu, pourvu seulement qu'elle me laisse Eisenach, la Wartbourg et Naumbourg. Dieu nous rendra tout le reste quand il le trouvera bon. Ce n'est pas l'aumône qui nous ruinera jamais. Et aussitôt il se hâta d'aller rejoindre sa chère Élisabeth. Quand elle le revit sa joie ne connut plus de bornes ; elle se jeta dans ses bras et le baisa mille fois de bouche et de cœur. « Chère sœur ! lui dit-il aussitôt, que sont devenus tes pauvres gens pendant cette mauvaise année ? » Elle répondit doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi <sup>1</sup>. »

Il y a des gens qui distinguent les beaux siècles de l'Église, comme s'il n'y avait de beaux que les six premiers ; mais, en vérité, y a-t-il quelque chose de plus beau que cette angélique princesse issue des Huns ? Y a-t-il quelque chose de plus beau que ce que nous avons déjà vu du treizième siècle ? Et nous n'en avons encore vu qu'une petite partie.

Ainsi, vers l'an 1225, mourut saint Conrad, fils aîné de Henri, surnommé le Noir, second duc de Bavière, et de Vultide, fille du duc de Saxe. Il fut élevé par l'archevêque de Cologne, auquel ses parents l'avaient confié, et profita si bien des exemples de vertu qu'il trouva dans la maison de ce pieux prélat qu'il prit la résolution d'abandonner le siècle et de passer sa vie dans l'état religieux, éloigné du monde, et à l'abri des dangers qu'il ne cesse d'offrir à notre innocence. Clairvaux fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite, et il s'y montra constamment le modèle de ses frères par son humilité, sa mortification, sa soumission parfaite à toutes les prescriptions de la règle. Il fit, avec la permission de ses supérieurs, le pèlerinage de la Terre-

<sup>1</sup> Montalembert, *Ouvr. cité*, c. 14.

Sainte, et mourut, à son retour, au port de Bari, en Italie, vers l'an 1225. Quelque temps après sa mort, son père et sa mère, touchés de la grâce de Dieu, quittèrent aussi le monde et embrassèrent l'état religieux<sup>1</sup>.

Ce que la Thuringe voyait dans sainte Élisabeth, la Silésie et la Pologne le voyaient dans sa tante, sainte Hedwige. Son père était Berthold d'Andech, marquis de Méran, comte de Tyrol, prince ou duc de Carinthie et d'Istrie. Sa mère, nommée Agnès, était fille du comte de Rotlech. Ils eurent huit enfants, quatre fils et quatre filles ; deux des fils furent évêques, savoir Berthold, patriarche d'Aquilée, Ekbert, évêque de Bamberg ; les deux autres, Henri et Otton, suivirent la profession des armes et succédèrent à leur père dans ses États. Les filles furent Hedwige, Agnès, si fameuse par son mariage avec Philippe-Auguste, roi de France ; Gertrude, reine de Hongrie, mère d'Élisabeth ; la quatrième fut abbesse de Lutzing, en Franco-nie, de l'ordre de Saint-Benoît.

Sainte Hedwige fut mise dès son enfance dans ce monastère et y apprit les saintes lettres, qui furent toujours depuis sa consolation. A l'âge de douze ans elle fut mariée à Henri, duc de Silésie, et depuis encore duc de Pologne, et, dans cet état, elle garda la continence autant qu'il était possible. Dès sa première grossesse, n'ayant encore que treize ans, elle convint avec le prince son mari de se séparer de lui jusqu'à ses couches, ce qu'elle observa toujours depuis, outre l'abstinence de l'Avent et du Carême, ainsi que des autres jours de dévotion. Après qu'ils eurent eu six enfants elle fit consentir le duc à garder la continence perpétuelle ; ils s'y engagèrent par vœu, avec la bénédiction de l'évêque, et ils vécurent ainsi environ trente ans. La chose étant devenue publique, ils se séparèrent entièrement d'habitation, et ne se voyaient plus que très-rarement et en présence de témoins, pour ne pas scandaliser les faibles. Le duc vivait en religieux, sans en avoir fait profession, et laissait croître sa barbe comme les frères convers des monastères, d'où lui vint le nom de Henri le Barbu.

<sup>1</sup> Godescard, 7 août.

La sainte duchesse Hedwige lui persuada de fonder à Trebnitz, près de Breslau, en Silésie, un monastère de religieuses de l'ordre de Cîteaux, dont la première abbesse fut Pétrisse, que la duchesse avait eue pour gouvernante dans son enfance. Elle la fit venir de Bamberg avec d'autres religieuses ; la fondation se fit l'an 1203, et la dédicace de l'église en 1219. Sainte Hedwige y assembla un grand nombre de religieuses et y offrit à Dieu sa fille Gertrude, qui en fut depuis abbesse. Hedwige y élevait plusieurs jeunes filles nobles et autres, dont quelques-unes embrassaient la vie monastique, et elle mariait les autres. Elle-même s'y retirait souvent du vivant du duc, son mari, et couchait dans le dortoir comme les religieuses. Depuis elle fixa sa demeure au même lieu de Trebnitz, près du monastère, mais en dehors, et prit l'habit des religieuses, sans faire profession, pour se conserver la liberté d'assister les pauvres de ses biens. Elle supporta avec une merveilleuse patience la mort du duc Henri, son mari, qui arriva l'an 1238, et elle consolait les religieuses de Trebnitz, désolées de cette perte.

Son abstinence était telle qu'elle ne mangea point de viande pendant environ quarante ans, quoi que pût lui dire, soit par prières, soit par reproches, l'évêque de Bamberg, son frère, pour qui elle avait beaucoup de respect et d'amitié. A la fin Guillaume, évêque de Modène et légat du Saint-Siège, étant venu en Pologne et la trouvant malade, l'obligea par obéissance à manger de la viande. Son ordinaire était d'user de poisson et de laitage le dimanche, le mardi et le jeudi ; le lundi et le samedi, des légumes secs ; le mercredi et le vendredi elle se réduisait au pain et à l'eau. Elle avait retranché de ses habits non-seulement toute parure et toute délicatesse, mais la commodité et presque le nécessaire, ne portant qu'une tunique et un manteau, et marchant le plus souvent nu-pieds, nonobstant le froid du pays. Elle portait un cilice de crin et se donnait la discipline jusqu'au sang.

Ses prières étaient longues, ferventes et presque continuelles, et elle avait la dévotion d'entendre chaque jour plusieurs messes, à



chacune desquelles elle faisait son offrande et recevait à la fin l'imposition des mains du prêtre. Elle fit plusieurs miracles et avait le don de prophétie ; prévoyant sa mort prochaine, elle se fit donner l'Extrême-Onction avant d'être malade. Enfin elle mourut le 13 octobre 1243. Elle avait voulu être enterrée dans le cimetière des religieuses ; mais l'abbesse, sa fille, ne put s'y résoudre, et la fit mettre, contre son inclination, dans l'église, devant le grand autel. Les religieuses en souffrirent beaucoup d'incommodités, comme la sainte l'avait prédit, par le concours du peuple qui venait en foule prier à son tombeau, où il se fit un grand nombre de miracles. C'est pourquoi les évêques et les ducs de Pologne poursuivirent auprès du Saint-Siège la canonisation d'Hedwige, qui, après les informations convenables, fut faite au bout de vingt-trois ans, par le Pape Clément IV, le 26 mars 1267. Le Pape Innocent IX a fixé sa fête au 17 octobre<sup>1</sup>.

Ainsi, dans l'Europe chrétienne, au milieu des guerres, des dissensions, des faiblesses, des abus inséparables de la condition humaine, il y avait un principe de vie, de charité, de perfection divine qui se manifestait dans tous les rangs de la société, depuis la servante jusqu'à la princesse, depuis le mendiant jusqu'au premier des rois. Cette action de l'Esprit divin sera surtout manifeste si à l'Europe catholique nous comparons l'Asie non chrétienne, comparaison d'autant plus naturelle que sainte Élisabeth de Hongrie descendait d'une de ces hordes tartares qui, réunies alors sous la main de Ginguiskan, dominaient sur toute l'Asie. Cette comparaison nous fera voir, entre autres choses, qu'après des guerres des Tartares non chrétiens les guerres de leurs tribus devenues chrétiennes en Europe ne sont que des jeux d'enfants.

De l'an 1215 à l'an 1227, de la Corée et de Péking jusqu'à Tauris et la Moseovie, sur une étendue de plus de quinze cents lieues de long, Ginguiskan ne cessa de promener la guerre et le carnage. En 1215 la capitale de la Chine, nommée alors Kan-Balec ou Yen-

King, et aujourd'hui Péking, fut prise d'assaut, saccagée, et l'incendie dura un mois. Les ambassadeurs des Tartares ayant été assassinés par le roi de Karisme, Ginguiskan marche contre lui, l'an 1218, à la tête d'une armée de sept cent mille combattants. Le premier choc est terrible et le succès indécis. Les Karismiens perdent cent soixante mille hommes et chacun se retire dans son camp. Dans le cours de 1219, Otrar, Farganah, Ourkendie et toutes les principales villes du Karisme tombent au pouvoir des Mongols, qui en font passer les habitants au fil de l'épée ; ils n'ont pas besoin de l'année suivante tout entière pour conquérir la Transoxane. La résistance de Bokara et de Samarcande ne fait que les irriter et attirer sur ces deux vastes et malheureuses cités toutes les horreurs du sac et du pillage. La plupart des habitants périssent par la flamme et par le fer du vainqueur. Les habitants de la ville de Karisme, après la plus opiniâtre résistance, mettent eux-mêmes le feu à leurs propres maisons et sont tous massacrés. Ginguiskan s'était placé sur une éminence pour jouir à la fois du massacre et de l'incendie. Termed, dernière ville de la Transoxane, succombe également. Les Mongols la brûlent, et, las d'égorger, emmènent en esclavage le petit nombre d'habitants à qui ils avaient laissé la vie. Au printemps de 1221 les habitants de Balk offrent de se rendre ; mais Ginguiskan veut jouir du spectacle d'un assaut, la population est exterminée et la ville rasée. Un sort non moins horrible que celui qu'avait éprouvé la Transoxane est réservé au Korasan. Cette expédition est confiée à l'un de ses fils, tandis que d'autres ravagent et soumettent l'Irac et d'autres provinces occidentales de la Perse, entre autres Ragès, capitale de l'ancienne Médie. Une armée considérable est envoyée dans l'Inde. Talkan, petite ville de la Transoxane, est emportée d'assaut par Ginguiskan, qui traite avec la même barbarie les habitants et la garnison. Anderab, autre ville de la Transoxane, n'est pas plus épargnée. La prise de Bomyan, située dans le voisinage de la précédente, coûte au vainqueur la vie d'un de ses petits-fils. Pour consoler la mère il met à sa discrétion les malheureux habitants.

<sup>1</sup> Surius, 17 octobre.

Elle les fait tous massacrer, sans distinction d'âge ou de sexe ; elle pousse la cruauté jusqu'à faire ouvrir le ventre aux femmes enceintes ; enfin les animaux mêmes sont égorgés. Hérat et plusieurs autres villes du Korasan, s'étant révoltées, éprouvent un sort à peu près semblable.

Ginguis apprend que le souverain de Captchac a mal parlé de lui et donné asile à quelques-uns de ses ennemis. Deux généraux qui avaient conquis l'Aderbaïdian et l'Arran ont ordre de conduire une armée dans le Captchac. Ils commencèrent par prendre Chama-ké, puis Derbend ; les princes de Captchac font cause commune avec les princes russes ; les uns et les autres sont battus et poursuivis jusqu'aux bords du Borysthène ; le grand-duc de Kiow et le duc de Tchernikoff furent faits prisonniers le 6 juin 1223.

Tandis que ses généraux conquièrent pour lui une immense contrée dans le nord-ouest de l'Asie et que d'autres défendent et étendent ses conquêtes dans la Chine septentrionale, Ginguiskan tient une diète où l'on détermine les mesures à prendre pour contenir et gouverner les États nouvellement soumis. Il s'agit en outre de remédier à la disette de soie et de riz qui se faisait sentir dans la portion soumise de la Chine. Ginguis propose de mettre à mort tous les habitants des campagnes, pour avoir à nourrir et à vêtir moins de personnes inutiles à la guerre et pour convertir en pâturages les terres jusqu'alors ensemencées. Cette mesure atroce fut pourtant abandonnée, non parce qu'elle était atroce, mais inutile et même nuisible aux intérêts du conquérant.

En 1225, à l'âge de plus de soixante ans, Ginguis résolut de marcher en personne contre le roi de Tangout, à la tête de toutes ses armées, dont il forma dix corps. Les Mongols traversent le grand désert de Kobi pendant l'hiver de 1226 et pénètrent au centre des États de leur ennemi, qui leur oppose une armée de cinq cent mille hommes, remarquable principalement par la richesse de ses équipages et de ses vêtements. Après différentes rencontres et affaires de postes dont l'issue fut constamment à l'avantage des Mongols, Ginguis livra une grande bataille

sur un lac pris par la glace. Le roi de Tangout est complètement défait et perd trois cent mille hommes ; peu de temps après il succombe aux fatigues et aux chagrins. Son successeur sort de sa capitale assiégée pour implorer la clémence du conquérant ; il est pris par les assiégeants et mis à mort. La ville tombe en leur pouvoir et devient le théâtre de cruautés inouïes, qui s'exercent ensuite dans toute l'étendue du royaume. On ne rencontre partout que des ruines et des cadavres ; les bois, les montagnes et les cavernes sont remplis de malheureux qui cherchent à se soustraire à la fureur du vainqueur. Enfin les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la population périssent. Cette mesure atroce avait paru indispensable au héros mongol pour s'occuper avec sécurité de réduire et de soumettre les Nieutché, maîtres encore d'une partie de la Chine septentrionale ; mais c'est à l'un de ses petits-fils, Chi-tsou, qu'est réservé de terminer cette grande entreprise et de fonder à la Chine une dynastie mongole.

Ginguiskan mourut dans le royaume de Tangout, le 24 août 1227, âgé de soixante-six ans et après un règne de vingt-deux ans. Sa mort fut tenue secrète quelque temps ; on fit même accroire à l'armée qu'il était en pleine convalescence. Dans l'intervalle arrive le fils du roi de Tangout pour se soumettre et rentrer en grâce ; il trouve les soldats livrés à la joie ; la plus grande allégresse règne dans le camp à cause de la prétendue convalescence du souverain. Peu de temps après son arrivée on conduisit au supplice, sans égard pour leur soumission, le prince nouvellement arrivé et toute sa suite, qui était nombreuse. Les funérailles, ainsi arrosées de sang, se célébrèrent ensuite avec pompe par toute l'armée. Des historiens chinois rapportent que, dans le cours des quatorze premières années de l'empire des Mongols, Ginguiskan fit périr dix-huit millions quatre cent soixante-dix mille personnes<sup>1</sup>.

Avant de mourir Ginguiskan avait distribué lui-même ses États entre les quatre princes qui lui étaient nés de la première de ses

<sup>1</sup> Couplet, *Tab. Sinic. Chron.*, p. 74. *Biograph. univ.*, art. DJENGUYZKHAN. *Hist. univ. des Angl.*, t. 6 et 7, partie moderne. Deguignes, *Hist. des Huns*.



quatre femmes principales, lesquelles avaient chacune leur palais. Touchi, l'ainé de ces quatre princes, étant mort, fut représenté par son fils Batou, qui lui succéda dans la souveraineté de Captchac, et dont les descendants régnèrent en Crimée jusqu'à l'anéantissement de cet État, en 1783, par les Russes. Diagataï ou Zagataï eut un État qui porta son nom, et qui était composé de la Transoxane, du pays des Uzbeks et du Turkestan, où quelques-uns de ses descendants ont encore de petites souverainetés. Touli eut le Korasan, une partie de la Perse et les bords de l'Indus. Trois des fils de ce dernier, Mangou, Holagou et Koublaï, se distinguèrent particulièrement dans la suite. Octaï, que son père, la veille de sa mort, avait désigné pour lui succéder, eut en partage la grande horde ou tribu nommée Ordoubalek ou Oloug-youzt, dans le Cara-Kataï, dont Cara-Corom était la capitale; en outre le Mongolistan, le Kataï, ou Chine septentrionale, dont la capitale est Péking, ainsi que la Corée et le détroit d'Anian. Une grande partie des États passèrent en la puissance de Koublaï, l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fondateur de la dynastie mongole à la Chine.

Maintenant quelles peuvent avoir été les vues de la divine Providence en prêtant aux Tartares de Ginguiskan cette puissance extraordinaire qui s'étend de l'extrémité de la Corée, sur une longueur de plus de quinze cents lieues, jusqu'à la Russie et la Pologne? Voici quelques indices. Nous avons vu qu'à l'avènement du Christ l'empire chinois et l'empire romain se touchaient sur les bords de la mer Caspienne, comme pour présenter les armes à l'immortel Roi des siècles. Nous avons vu qu'à la mort de Julien l'Apostat, dans les champs de Babylone, la Chine était une province de l'empire persan qui touchait à l'empire romain, comme pour assister l'un et l'autre au triomphe du Christ sur l'idolâtrie occidentale. Pendant six ou sept siècles les Nabuchodonosor de Babylone, les Cyrus de Perse, les Alexandre de Macédoine, les césars de Rome, illustres manœuvres de la Providence, travaillent à mêler ensemble les diverses nations de l'Europe, de l'Afrique, avec l'Asie occidentale, pour

les réduire à une certaine unité matérielle; ils préparent ainsi, sans le savoir, toute cette partie du monde à l'unité spirituelle, à l'empire du Christ. Mais le Christ doit régner sur toutes les nations de la terre. Pendant les treizième et quatorzième siècles, de nouveaux manœuvres, Ginguiskan et ses fils, travaillent à la préparation matérielle de ce qui reste à finir. A cette époque, malgré tous les césars de Rome païenne, malgré certains césars de l'Allemagne chrétienne, le Christianisme était devenu à jamais la loi, la religion, la gloire de l'Europe; à jamais l'Europe catholique était le centre, la vie, l'esprit, le cœur et l'âme de l'humanité entière. Il fallait donc lui faire connaître, pour la lui unir avec le temps, l'Asie orientale et le reste du monde. Ginguiskan et ses fils commencent la besogne, les Anglais l'achèvent de nos jours.

Maîtres de l'Asie à peu près tout entière, les Tartares la font connaître à l'Europe, déjà éveillée par les croisades. Ils y envoient des ambassadeurs, d'abord avec des menaces aux princes de la chrétienté s'ils ne se soumettent, plus tard avec des dispositions amicales, pour conclure des traités de paix et d'alliance, enfin avec des demandes et des prières, pour unir leurs armes contre les mahométans, dont ils avaient détruit le califat à Bagdad. Si, à cette dernière époque, l'Occident avait eu pour empereur un Charlemagne, l'Europe et l'Asie jusqu'à la Chine n'eussent peut-être fait qu'une chrétienté.

Les Tartares n'étaient point hostiles au Christianisme. La horde ou tribu des Kéraïtes, tribu impériale avant Ginguiskan, était en grande partie chrétienne. Oung-Kan, chef de cette tribu et chef suprême de tous les Tartares avant Ginguiskan, son gendre, était chrétien déclaré et en correspondance avec le Pape Alexandre III. Parmi les fils et les petit-fils de Ginguiskan même il y en eut de chrétiens. Sous son petit-fils Koublaï, empereur de la Chine, nous verrons un archevêque catholique à Péking, avec deux églises, et la permission d'en fonder par tout l'empire.

Voici les réflexions que fait à ce sujet un des hommes les plus savants, les plus profonds et

les plus sensés de nos jours, Abel de Rémusat :

« Deux systèmes de civilisation s'étaient établis, étendus, perfectionnés aux deux extrémités de l'ancien continent, par l'effet de causes indépendantes, sans communication, par conséquent sans influence mutuelle. Tout à coup les événements de la guerre et les combinaisons de la politique mettent en contact ces deux grands corps si longtemps étrangers l'un à l'autre. Les entrevues solennelles des ambassades ne sont pas les seules occasions où il y eut entre eux des rapprochements ; d'autres, plus obscurs, mais encore plus efficaces, s'établirent par des ramifications inaperçues, mais innombrables, par les voyages d'une foule de particuliers entraînés aux deux bouts du monde dans des vues commerciales, à la suite des envoyés ou des armées. L'irruption des Mongols, en bouleversant tout, franchit toutes les distances, combla tous les intervalles et rapprocha tous les peuples. Les événements de la guerre transportèrent des milliers d'individus à d'immenses distances des lieux où ils étaient nés. L'histoire a conservé le souvenir des voyages des rois, des ambassadeurs, de quelques missionnaires.

« Sempad l'Orbélien, Hayton, roi d'Arménie, les deux David, rois de Géorgie, et plusieurs autres furent conduits par des motifs politiques dans le fond de l'Asie. Yéroslaf, grand-duc de Sousdal, et vassal des Mongols comme les autres princes russes, vint à Kara-Koroum, où il mourut empoisonné, dit-on, par la main même de l'impératrice, mère de l'empereur Gayouk. Beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand-khan. Des Mongols de distinction vinrent à Rome, à Barcelone, à Valence, à Lyon, à Paris, à Londres, à Northampton, et un Franciscain du royaume de Naples fut archevêque de Péking. Son successeur fut un professeur de théologie de la faculté de Paris. Mais combien d'autres personnages moins connus furent entraînés à la suite de ceux-là, ou comme esclaves, ou attirés par l'appât du gain, ou guidés par la curiosité dans des contrées jusqu'alors inconnues ! Le hasard a conservé les noms de quelques-uns.

« Le premier envoyé qui vint trouver le roi de Hongrie de la part des Tartares était un Anglais banni de son pays pour certains crimes, et qui, après avoir erré dans toute l'Asie, avait fini par prendre du service chez les Mongols. Un Cordelier flamand rencontra dans le fond de la Tartarie une femme de Metz, nommée Paquette, qui avait été enlevée en Hongrie ; un orfèvre parisien, dont le frère était établi à Paris sur le Grand-Pont, et un jeune homme de Rouen, qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands. Un chantre, nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe le Bel. Jean de Plan-Carpin trouva près de Gayouk un gentilhomme russe qu'il nomme Temer, qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslau, de Pologne, d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie. D'autres revinrent avec lui par la Russie ; c'étaient des Génois, des Pisans, des Vénitiens. Deux marchands de Venise, que le hasard avait conduits à Bokara, se laissèrent aller à suivre un ambassadeur mongol qu'Houlagou envoyait à Khoubilaï. Ils séjournèrent plusieurs années tant en Chine qu'en Tartarie, revinrent avec des lettres du grand-khan pour le Pape, retournèrent auprès du grand-khan, emmenant avec eux le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc-Pol, et quittèrent encore une fois la cour de Khoubilaï pour s'en revenir à Venise. Des voyages de ce genre ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant ; de ce nombre sont ceux de Jean de Mandeville, médecin anglais, d'Oderic de Frioul, de Pégoletti, de Guillaume de Bouldeselle et de plusieurs autres.

« On peut bien croire que ceux dont la mémoire s'est conservée ne sont que la moindre partie de ceux qui furent entrepris, et qu'il y eut dans ce temps plus de gens en état d'exécuter des courses lointaines que d'en écrire des relations. Beaucoup de ces aventuriers durent se fixer et mourir dans les contrées qu'ils étaient allés visiter. D'autres revinrent dans leur patrie, aussi obscurs



qu'auparavant, mais l'imagination remplie de ce qu'ils avaient vu, le racontant à leur famille, l'exagérant sans doute, mais laissant autour d'eux, au milieu de fables ridicules, des souvenirs utiles et des traditions capables de fructifier. Ainsi furent déposées en Allemagne, en Italie, en France, dans les monastères, chez les seigneurs et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses destinées à germer un peu plus tard. Tous ces voyageurs ignorés, portant les arts de leur patrie dans les contrées lointaines, en rapportaient d'autres connaissances non moins précieuses, et faisaient, sans s'en apercevoir, des échanges plus avantageux que tous ceux du commerce. Par là non-seulement le trafic des soieries, des porcelaines, des denrées de l'Hindoustan, s'étendait et devenait plus praticable ; il s'ouvrit de nouvelles routes à l'industrie et à l'activité commerciale ; mais ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des nations inconnues, des productions extraordinaires venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, resserré, depuis la chute de l'empire romain, dans un cercle trop étroit. On commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare dans l'université de Paris. Des relations romanesques, bientôt discutées et approfondies, répandirent de toutes parts des notions plus justes et plus variées. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient ; la géographie fit un pas immense ; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Européens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance, et ce fut en allant à la recherche du *Zipangri* de Marc-Pol que Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres*, nouvelle série, t. 7. *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols*, par M. Abel de Rémusat, p. 411-415.

Quant aux effets que l'irruption des Mongols produisit dans l'Orient, Abel de Rémusat y compte : la destruction du califat, l'extermination des Bulgares, des Comans et d'autres peuples septentrionaux ; l'épuisement de la population de la haute Asie, si favorable à la réaction par laquelle les Russes, jadis vassaux des Tartares, ont à leur tour subjugué tous les nomades du Nord ; la soumission de la Chine à une domination étrangère ; l'établissement définitif de la religion indienne au Tibet et dans la Tartarie. Quant aux résultats qu'ont eus pour les nations de l'Asie orientale leurs communications avec l'Occident, Abel de Rémusat met : l'introduction des chiffres indiens à la Chine, la connaissance des méthodes astronomiques des musulmans, la traduction du Nouveau Testament et des psaumes en langue mongole, faite par l'archevêque latin de Péking, la fondation de la hiérarchie lamaïque, formée à l'imitation de la cour pontificale et produite par la fusion qui s'opéra entre les débris du nestorianisme établi dans la Tartarie et les dogmes des bouddhistes. Il ajoute la réflexion suivante :

« Avant l'établissement des rapports que les croisades d'abord, et plus encore l'irruption des Mongols, firent naître entre les nations de l'Orient et de l'Occident, la plupart de ces inventions qui ont signalé la fin du moyen âge étaient depuis des siècles connues des Asiatiques. La polarité de l'aimant avait été observée et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Les poudres explosives ont été de tout temps connues des Hindous et des Chinois ; ces derniers avaient, au dixième siècle, des *chars à foudre* qui paraissent avoir été des canons. Il est difficile de voir autre chose dans les *pierriers à feu* dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Mongols. Houlagou, partant pour la Perse, avait dans son armée un corps d'artilleurs chinois. D'un autre côté l'édition *princeps* des livres classiques, gravée en planches de bois, est de l'an 952. L'établissement du papier-monnaie et des comptoirs pour le changer eut lieu chez les *Jou-tchis* l'an 1154. L'usage de la monnaie de papier fut adopté par les Mongols établis à la Chine ; elle a été connue

des Persans sous le nom même que les Chinois lui donnent. Enfin les cartes à jouer, dont tant de savants ne se seraient pas occupés de chercher l'origine si elle ne marquait l'une des premières applications de l'art de graver en bois, furent imaginées à la Chine l'an 1120. »

Abel de Rémusat remarque que dans les commencements de chacune de ces inventions, il y a des traits particuliers qui semblent propres à en faire découvrir l'origine. Les plus anciennes cartes à jouer ont une analogie marquée, par leur forme, les dessins qu'elles offrent, leur grandeur, leur nombre, avec les cartes dont se servent les Chinois. Les canons furent les premières armes à feu dont on fit usage en Europe; ce sont aussi, à ce qu'il paraît, les seules que les Chinois connussent à cette époque. Les premières planches dont on s'est servi pour imprimer étaient de bois, et stéréotypes comme celles des Chinois, et rien n'est plus naturel que de supposer que quelque livre venu de la Chine a pu en donner l'idée. Enfin, si l'on a soin de mettre de côté l'impression en caractères mobiles, qui est bien certainement une invention particulière aux Européens, on ne voit pas ce qu'on pourrait opposer à une hypothèse qui offre une si grande vraisemblance.

« Mais, conclut l'auteur, cette supposition acquiert un bien plus haut degré de probabilité si on l'applique à l'ensemble des découvertes dont il est question. Toutes avaient été faites dans l'Asie orientale; toutes étaient ignorées dans l'Occident; la communication a lieu; elle se prolonge pendant un siècle et demi, et un autre siècle à peine écoulé, toutes se trouvent connues en Europe. Leur source est enveloppée de nuages. Le pays où elles se montrent, les hommes qui les ont produites sont également un sujet de doutes; ce ne sont pas les contrées éclairées qui en sont le théâtre; ce ne sont point des savants qui en sont les auteurs; des gens du peuple, des artisans obscurs font tout à coup briller ces lumières inattendues. Rien ne semble mieux montrer l'effet d'une communication, rien n'est mieux d'accord avec ce que nous avons dit plus haut de ces canaux invisibles,

de ces ramifications inaperçues par où les connaissances des peuples orientaux avaient pu pénétrer dans notre Europe. La plupart de ces inventions se présentent d'abord dans l'état d'enfance où les ont laissées les Asiatiques, et cette circonstance nous permet à peine de conserver quelques doutes sur leur origine. Les unes sont immédiatement mises en pratique; d'autres demeurent quelque temps enveloppées dans une obscurité qui nous dérobe leur marche, et sont prises, à leur apparition, pour des découvertes nouvelles. Toutes, bientôt perfectionnées et comme fécondées par le génie des Européens, agissent ensemble et communiquent à l'intelligence humaine le plus grand mouvement dont on ait conservé le souvenir. Ainsi, par ce choc des peuples, se dissipèrent les ténèbres du moyen âge. Des catastrophes dont l'espèce humaine semblait n'avoir qu'à s'affliger servirent à la réveiller de la léthargie où elle était depuis des siècles, et la destruction de vingt empires fut le prix auquel la Providence accorda à l'Europe les lumières de la civilisation actuelle <sup>1</sup>. »

Ainsi donc, concluons-nous, Ginguiskan et les Tartares continuent l'œuvre de Nabuchodonosor et des Assyriens, de Cyrus et des Perses, d'Alexandre et des Grecs, de César et des Romains, le rapprochement, l'*unification* matérielle et extérieure de tous les peuples de la terre. L'œuvre des uns et des autres est achevée par les Anglais, les Français et les autres peuples de l'Europe chrétienne. Avec les inventions importées, imitées ou renouvelées, mais perfectionnées, de l'Inde et de la Chine, les Anglais s'emparent de l'Inde et de la Chine, et les forcent, bon gré, malgré elles, à entrer sans retour dans l'orbite de l'humanité chrétienne et catholique : les Français, bon gré, malgré eux, forcent l'Afrique à y entrer, et Anglais et Français, avec les autres peuples chrétiens, forcent l'empire antichrétien de Mahomet, bon gré, malgré lui, à s'en laisser conduire. C'est à l'Eglise

<sup>1</sup> *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, nouvelle série, t. 7. *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols*, par M. Abel de Rémusat, p. 415-420.



de Dieu à faire le reste, c'est aux nations catholiques et ferventes à envoyer partout des apôtres et des martyrs, pour continuer, étendre, achever l'œuvre des martyrs et des apôtres, le rapprochement, l'unification spirituelle et intérieure de toutes les nations de la terre sous l'empire du Christ.

De toutes les contrées d'Orient qui étaient restées soumises à des princes chrétiens la Géorgie était alors la plus puissante. Défendue par sa situation au milieu des montagnes, elle n'avait jamais vu interrompre la série de ses rois. Les généraux des califes n'y avaient fait que des incursions momentanées ou des établissements précaires. Les Seldjoukides exercèrent sur la Géorgie un pouvoir plus direct et plus durable; mais, à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, David II, surnommé le Réparateur, sut profiter de la division qui régnait entre les princes turcs, reprit Tiflis, sa capitale, qu'ils avaient occupée, et les poursuivit jusqu'à l'Araxe. Ses successeurs accrurent encore sa puissance et comptèrent au nombre de leurs vassaux tous les princes arméniens au nord de l'Araxe, qu'ils avaient délivrés du joug des musulmans. La famille d'Iwané ou Jean, connétable de Géorgie, qui possédait la plus grande partie du pays situé entre le Kour et l'Araxe, les princes de Schamkot, de Khatchen, et beaucoup d'autres, reconnaissaient la suzeraineté des rois de Géorgie, qui se trouvaient ainsi, au treizième siècle, dominer depuis les bords de la mer Noire, entre Trébisonde et la Crimée, jusqu'au passage de Derbend et au confluent de l'Araxe et du Kour, c'est-à-dire sur la Colchide, la Mingrélie, le pays des Abkas, la Géorgie proprement dite et l'Arménie septentrionale, sans compter plusieurs autres petits cantons limitrophes.

Une telle nation, aguerrie et énorgerie par les avantages qu'elle avait remportés sur les musulmans, n'avait pu rester indifférente aux expéditions des Francs en Syrie, et, si la distance des lieux l'avait empêché d'y prendre une part active, il ne s'en était pas moins établi entre les Géorgiens et les Francs des relations d'amitié, fruit ordinaire de la communauté de croyance et d'intérêts. Au rapport

de Sanut <sup>1</sup>, quand la nouvelle de la prise de Damiette fut connue des Géorgiens, ils écrivirent aux vainqueurs pour les féliciter, leur reprochant en même temps de n'avoir pas encore réduit Damas ou quelque autre place d'importance. Leurs dispositions étaient bien connues des Papes, qui avaient engagé Georges Lascha, roi de Géorgie, à concourir avec les autres princes chrétiens à la délivrance de la Terre-Sainte, et ce prince se préparait à se rendre à l'invitation du Pontife quand les Tartares, fondant sur ses États, l'obligèrent de songer à sa propre défense. Dans cette circonstance la Géorgie se trouva former, si l'on peut ainsi dire, les avant-postes de la chrétienté. L'attaque dirigée contre elle, ses efforts pour y résister, les précautions qu'elle dut prendre pour s'en préserver à l'avenir, tout cela dut intéresser les Francs d'Orient et même les Occidentaux. Nous verrons par la suite que ce fut là, en effet, la première cause des négociations que les Tartares entamèrent avec les princes chrétiens <sup>2</sup>.

Roussoudan, devenue reine de Géorgie par la mort de son frère Georges, avait vu depuis quelques années approcher et grossir l'orage; elle fut la première à en donner avis au Pape Honorius III par une lettre qui nous a été conservée et qui est conçue en ces termes :

« Au très-saint Pape, père et seigneur de tous les chrétiens, occupant le siège du bienheureux Pierre, Russutane, humble reine d'Avogine, sa dévouée servante et fille, la tête inclinée jusqu'aux pieds, salut. J'espère du Seigneur que, comme vous êtes grand et élevé, il accomplira votre désir et votre dévotion, si, à cause des lettres que nous vous envoyons, vous nous êtes favorable et vous intéressez à notre État. Nous faisons connaître à Votre Sainteté que mon frère, le roi des Géorgiens, est mort, et que son royaume m'est demeuré. Maintenant nous vous demandons votre bénédiction et pour nous et pour tous les chrétiens qui nous sont soumis. Il nous est parvenu votre grand conseil et votre mandement par le légat qui est à Damiette, que mon frère vint au secours des

<sup>1</sup> L. 3, part. 11, p. 209. — <sup>2</sup> Abel de Rémusat, *Mémoires*, etc.; *ibid.*, t. 6, p. 399-401.

chrétiens; il l'avait résolu et s'y préparait; mais, comme vous l'avez peut-être appris, ces méchants hommes, les Tartares, sont entrés dans notre pays, ont fait de grands maux à notre nation et nous ont tué six mille hommes. Nous ne nous en donnions point de garde parce que nous croyions qu'ils étaient chrétiens; mais, quand nous avons vu qu'ils n'étaient pas bons chrétiens, nous avons rassemblé nos forces, et, les ayant attaqués, nous en avons tué vingt-cinq mille, pris un grand nombre de prisonniers et chassé le reste de notre pays, et c'est ce qui nous a empêchés de venir, suivant le mandement du légat. Maintenant nous apprenons avec grande joie que l'empereur doit venir en Syrie, par votre ordre, pour délivrer la Terre-Sainte. Faites-nous donc savoir quand il doit passer, et nous enverrons Jean, notre connétable, avec toute notre armée, au lieu que vous marquerez, pour le secours des chrétiens et la défense du saint sépulcre. Vous saurez que le connétable et beaucoup d'autres nobles de notre royaume ont pris la croix et attendent le passage des croisés. C'est pourquoi nous supplions Votre Sainteté de nous envoyer, à nous autres chrétiens d'Orient, vos lettres et votre bénédiction. Quant au porteur des présentes, notre cher David, évêque d'Ani, veuillez l'en croire dans ce qu'il vous dira, comme si vous l'entendiez de notre bouche, et daignez vous souvenir de nous dans vos saintes oraisons <sup>1</sup>. »

Le connétable Jean écrivit au Pape une lettre conforme à celle de la reine. Il y marque que les Tartares, pour paraître chrétiens, avaient fait porter devant eux l'étendard de la croix. Il annonce qu'il est prêt à venir en personne, avec quarante mille guerriers, au secours de la Terre-Sainte, dans l'endroit qu'il plaira au Pape d'indiquer. Enfin il lui demande sa bénédiction pour lui-même, pour son pays et pour un de ses neveux, qui était seigneur de quinze grandes cités <sup>2</sup>. C'est ainsi que les Géorgiens du treizième siècle étaient unis et soumis à l'Eglise romaine. Puissent leurs descendants se rappeler et imiter toujours leurs pieux et vaillants ancêtres!

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1224, n. 17. — <sup>2</sup> Id., n. 19.

Les Géorgiens étaient ainsi nommés, à ce que les Latins croyaient, à cause de leur dévotion particulière à saint Georges, qu'ils invoquaient dans leurs combats contre les infidèles; mais il paraît que ce nom est antérieur à l'époque même du saint martyr. Les Géorgiens étaient du rite grec; les clercs portaient la tonsure ronde comme les Latins; les laïques avaient aussi le haut de la tête rasée, mais en carré, portant au reste de grands cheveux et de grandes barbes. Quand ils allaient en pèlerinage au saint sépulcre ils entraient à Jérusalem portant des enseignes élevées et sans payer de tribut; car les Sarrasins n'osaient leur faire aucune peine, de peur que, retournés chez eux, ils ne rendissent la pareille aux Sarrasins de leur voisinage. Ils furent extrêmement indignés contre Corradin, sultan de Damas, quand ils apprirent qu'il avait fait abattre les murs de Jérusalem sans leur consentement, pendant que les Latins assiégeaient Damiette. Cette nation était belliqueuse et formidable aux infidèles des pays d'alentour; chez eux les femmes nobles allaient à la guerre et combattaient armées, semblables aux anciennes amazones. C'est ce que le cardinal Jacques de Vitri, historien du temps, rapporte des Géorgiens <sup>1</sup>. On sait que ce peuple est du plus beau sang qu'il y ait sur la terre.

Pendant le Pape Honorius travaillait de tous côtés à envoyer du secours à Damiette. L'empereur Frédéric s'était croisé de nouveau l'an 1220, le jour même de son couronnement à Saint-Pierre de Rome. L'année suivante (1221) le Pape fit prêcher la croisade en France, en Allemagne, en Italie. Dans ce dernier pays il en chargea le cardinal-légat Hugolin, qu'il jugea le plus propre à y exciter les peuples par son zèle éclairé et sa vie exemplaire. L'empereur Frédéric écrivit lui-même au cardinal, le 10 février, que, pour favoriser une si pieuse et si utile entreprise, il lui donnait un plein pouvoir d'absoudre, dans les terres de sa légation, ceux qui étaient au ban de l'empire, comme n'ayant rien plus à cœur que l'affaire de la croisade. Il témoigne le même empressement dans une lettre aux Milanais, où il les

<sup>1</sup> Jacq. de Vitri, *Hist. orient.*, c. 79.



exhorte, par des discours emphatiques et affectés, au secours de la Terre-Sainte.

Cependant il différait toujours d'y aller lui-même, comme on voit par les reproches que lui en fait le Pape dans une lettre du 3 juin, où il dit : « Plût à Dieu que vous voulussiez considérer avec quelle impatience vous êtes attendu par l'Église chrétienne d'outre-mer, et quelle espérance vous avez donnée à l'Église universelle, qui croit que vous quitterez tout pour la recouvrance de Jérusalem, vu principalement que Dieu vous en a donné tous les moyens ! Mais à présent plusieurs murmurent de ce que vous différez l'exécution de ce vœu et que vous retenez les galères que vous avez armées, sous prétexte de les emmener avec vous, au lieu que, si elles partaient à présent, elles seraient d'un grand secours à l'armée chrétienne, qui en manque. » Il conclut en le conjurant, au nom de Jésus-Christ, qui est la vérité même, d'être fidèle à ses promesses et d'agir sincèrement. L'empereur répondit que, pour obéir au Pape, il avait envoyé à la Terre-Sainte quarante galères qui se trouvaient prêtes, sous la conduite du comte de Malte et de l'évêque de Catane. A quoi le Pape répliqua que, si l'empereur avait résolu de ne point partir, il devait envoyer plus tôt les galères, qui auraient été alors d'une bien plus grande utilité<sup>1</sup>. Elles arrivèrent en effet trop tard.

Le légat Pélage, voyant à Damiette une multitude innombrable de croisés demeurer inutiles par l'absence du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, le pria par lettres de revenir incessamment ; ce qu'il fit, et, par délibération commune, le roi et le légat, avec une grande partie de l'armée, sortirent de Damiette à la Saint-Pierre, ayant des vivres pour deux mois, et marchèrent sur le Caire. Étant arrivés sur le Nil, à un endroit où il se partage en trois canaux, à peu près à égale distance de Damiette et du Caire, ils se rendirent maîtres d'un pont de bateaux que les Sarrasins avaient construit et campèrent dans la plaine sur le bord du fleuve. Le sultan Camel avait rassemblé de grandes troupes

de toute la Syrie, par le secours de ses frères et des autres émirs, pour retirer Damiette d'entre les mains des Francs ; mais, voyant leur audace et leur multitude, il résolut de ne point combattre, mais fit garder et fortifier les passages, afin qu'il ne leur vint de Damiette aucun secours d'hommes ni de vivres, espérant les faire périr sans exposer ses gens.

C'est ce qui arriva ; car les vivres manquèrent aux chrétiens, et le Nil, croissant à son ordinaire, inonda tout le terrain qu'ils occupaient. Se trouvant ainsi affamés et dans l'eau bourbeuse jusques aux genoux, ils furent contraints de capituler à ces conditions : qu'ils rendraient Damiette et que le sultan rendrait la portion de la vraie croix que Saladin avait emportée de Jérusalem ; qu'il ferait avec eux une trêve de huit ans et délivrerait tous les chrétiens captifs, leur donnant un sauf-conduit jusqu'à Ptolémaïs ou Acre. Ainsi fut rendu Damiette, le 8 septembre 1221, après avoir été un an et dix mois au pouvoir des chrétiens.

La nouvelle en étant venue en Italie, le Pape Honorius fit tous ses efforts pour presser le secours de la Terre-Sainte. L'année suivante (1222), étant sorti de Rome au mois de février, il vint à Anagni, et l'empereur, à sa prière, se rendit à Vérolì, où ils demeurèrent en conférence pendant quinze jours du mois d'avril. Ils y résolurent d'en tenir une plus solennelle à Vérone, pour la Saint-Martin, où seraient appelés tous les princes chrétiens, tant ecclésiastiques que séculiers, afin de délibérer sur cette importante affaire du secours de la Terre-Sainte, pour laquelle l'empereur Frédéric témoignait toujours un grand zèle. Le Pape invita à cette conférence de Vérone le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, et Pélage, évêque d'Albane, légat en Orient, auquel il écrivit de Vérolì le 25 avril 1222<sup>1</sup>.

Mais cette conférence, indiquée à Vérone pour la Saint-Martin de la même année, ne se tint que l'année suivante et à Férentino, en Campanie. Là se trouvèrent l'empereur Frédéric, qui était venu de son royaume de Sicile ;

<sup>1</sup> Apud Raynald, ann. 1221, n. 1-7.

<sup>1</sup> Id., ann. 1222, n. 2.

Jean de Brienne, roi de Jérusalem, venu d'outre-mer avec le patriarche ; l'évêque de Bethléhem, le maître de l'Hôpital, le commandeur du Temple, le maître des chevaliers Teutoniques. Plusieurs autres personnes de divers pays se trouvèrent à cette conférence. Le Pape, tout incommodé qu'il était d'un mal de jambe, vint aussi de Rome, et, après que l'affaire eut été mûrement examinée, l'empereur promit de passer à la Terre-Sainte de la Saint-Jean prochaine en deux ans, c'est-à-dire en 1225, et il en fit serment. Pour plus grande sûreté de sa promesse il s'engagea aussi, par un serment public, à épouser Yolande, fille du roi de Jérusalem ; car l'impératrice Constance, sa femme, était morte l'année précédente. Le Pape écrivit aux rois de France, d'Angleterre, de Hongrie et aux autres nations, ce qui s'était passé en cette conférence, les exhortant à contribuer au secours de la Terre-Sainte <sup>1</sup>.

Honorius III reçut vers le même temps une lettre du patriarche d'Alexandrie, conçue en ces termes :

« Au révérendissime père et Seigneur Honorius, par la grâce de Dieu souverain Pontife de la sainte Église romaine et Pape universel, Nicolas, par la même grâce, humble patriarche du siège d'Alexandrie, révérence aussi prompte qu'elle est due.

« Les archevêques, évêques, prêtres, clercs et tous les chrétiens qui sont dans la terre d'Égypte supplient Votre Paternité et Votre Sainteté avec des paroles entrecoupées de soupirs et de larmes. O combien est grande la tribulation et l'angoisse que nous avons à souffrir en cette vie ! Nous pensons que déjà vous le savez ; cependant nous vous le découvrons encore, comme à notre seigneur, afin que cela n'arrive plus. Nous n'osons avoir un cheval dans nos maisons, ni porter nos morts par la ville avec une croix. Si une de nos églises tombe par quelque accident nous n'osons plus la rebâtir. Chaque chrétien d'Égypte, depuis quatorze ans et au-dessus, paye le tribut d'un besant d'or, et, s'il est pauvre, on le tient en prison jusqu'à ce qu'il ait entièrement payé ; ce qui produit tous

les ans cent mille besants d'or, monnaie du Caire, tant il y a de chrétiens en Égypte. On les emploie aux travaux les plus sordides, même à nettoyer les rues de la ville. La désolation de Jérusalem et de son pays, nous n'avons pas besoin de vous l'écrire ; quant à ce qu'il y a d'ignominieux dans l'affaire de Damiette, tout le monde le sait ; mais ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'à cette occasion cent quinze églises ont été détruites, à l'opprobre des chrétiens.

« Ayez donc pitié de nous, Seigneur, venez nous délivrer, vous, notre Père spirituel. Comme les saints attendaient la venue du Christ pour les sauver, ainsi nous attendons l'arrivée de l'empereur, votre fils, et non-seulement nous, mais plus de dix mille renégats dispersés dans les terres des Sarrasins. Ceux même des Sarrasins qui commandaient en Égypte avant le règne de Saladin vous prient d'y envoyer au plus tôt, parce tout le pays est à vous. » La lettre ajoute des avis touchant la route que doit tenir l'empereur pour entrer en Égypte <sup>1</sup>.

Ainsi, du fond de la Géorgie jusque dans le fond de l'Égypte, les chrétiens, unis et soumis au successeur de saint Pierre, attendaient de lui leur salut spirituel et temporel ; ils attendaient que, d'après ses conseils et ses ordres, l'empereur Frédéric viendrait se mettre à leur tête pour achever leur délivrance. L'empereur ne cessait de le promettre avec beaucoup de rhétorique ; mais Frédéric II, Allemand par son père, Normand par sa mère, n'était guère franc dans ses procédés. En voici un exemple.

Après avoir épousé la fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, il lui demanda de lui céder le royaume de Jérusalem et tous les droits de cette princesse. Le roi fut extrêmement surpris de cette proposition ; car le maître des chevaliers Teutoniques, qui avait été le médiateur de cette alliance, lui avait fait entendre qu'il garderait le royaume toute sa vie. Toutefois ce pauvre prince, ne pouvant résister à l'empereur, fut réduit à faire ce qu'il voulut et à dissimuler son ressentiment. Dès lors l'empereur, son gendre,

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1223, n. 1.

<sup>1</sup> Id., ann. 1223, n. 9.



ne lui témoigna plus d'affection ; au contraire, il se fit rendre hommage par le seigneur de Tyr et par les autres chevaliers de Syrie, qui accompagnaient le roi Jean de Brienne, et il envoya à Ptolémaïs ou Acre l'évêque de Melfe avec deux comtes et trois cents chevaliers du royaume de Sicile, pour recevoir en son nom les hommages de tous les vassaux du royaume de Jérusalem. Ainsi le mariage avec la fille ne fut qu'un guet-apens envers le père. Après cela on peut s'attendre à tout.

L'an 1222 il avait promis avec serment d'aller au secours de la Terre-Sainte en 1225 ; il n'accomplit pas mieux ce serment qu'il n'avait accompli les autres. En 1225, quelque temps avant de conclure le mariage en question, il envoya au Pape le roi et le patriarche de Jérusalem, pour obtenir un nouveau délai touchant son passage à la Terre-Sainte. Le roi et le patriarche, ayant reçu du Pape une réponse favorable, revinrent trouver l'empereur en Apulie, et il se rendit avec eux à San-Germano, près du mont Cassin. Là vinrent devers lui deux cardinaux envoyés par le Pape, Pélage, évêque d'Albane, et Galon, prêtre du titre de Saint-Martin, et l'empereur convint avec eux des articles qui suivent : Dans deux ans, finissant au mois d'août, il passera en personne à la Terre-Sainte et y tiendra pendant deux ans mille chevaliers à son service ; il mènera avec lui cent chalandres, espèces de vaisseaux, et y tiendra cinquante galères bien armées ; en même temps il donnera passage par trois fois à deux mille chevaliers avec leurs domestiques, et trois chevaux par chevalier. L'empereur jura ces articles à San-Germano, le 25 juillet 1225, se soumettant, s'il ne les accomplissait, à être excommunié et ses terres mises en interdit. Alors les deux cardinaux le déclarèrent absous du serment qu'il avait fait à Vérolé l'an 1222<sup>1</sup>. Nous verrons contre qui Frédéric tournera finalement ses armes.

Il avait promis avec serment, bien des fois, notamment à son sacre, l'an 1220, de ne donner aucune atteinte à la liberté des élections ecclésiastiques ; dès l'année suivante, malgré

tous ses serments il disposa de plusieurs évêchés ; de quoi le Pape se plaignit, le 21 août, en ces termes : « Nous avons appris depuis longtemps que vous étendez vos mains aux élections des évêques, particulièrement de celui d'Averse et des sièges vacants dans la province de Salerne. Voulez-vous rappeler l'abus de vos prédécesseurs ? et ne vous souvenez-vous plus du serment que vous avez fait du contraire au Pape Innocent et ensuite à nous ? Penseriez-vous donc, au mépris de tous vos serments, aiguïser contre nous votre glaive ? » Il l'exhorte à ne point suivre un pareil dessein, à ne point écouter des conseillers perfides, à ne point souiller sa gloire et sa renommée, à réfléchir combien il a été heureux dans son attachement à l'Église romaine, et comment ont fini mal ceux qui se sont élevés contre elle. Il le conjure donc de corriger ce qui avait été mal fait et de laisser les élections ecclésiastiques entièrement libres. « Autrement, sachez que nous ne pourrions souffrir cela d'aucune manière, au péril de notre âme ; d'autant plus que, et au dedans et au dehors de l'Église romaine, on crie contre nous que nous vous avons cédé en plusieurs choses contre Dieu ; mais ces difficultés, dans lesquelles vous vous êtes jeté jusqu'à présent et vous jetez encore, nous les amènerons à la connaissance de tout le monde, prenant à témoin le ciel et la terre que c'est à regret et malgré nous que nous nous déterminons à cette mesure<sup>1</sup>. »

L'an 1224, voulant témoigner son zèle pour la religion, Frédéric publia trois constitutions contre les hérétiques. La première porte : « Ceux qui seront condamnés par l'Église, en quelque lieu de l'empire que ce soit, et déferés au jugement séculier, seront punis comme ils méritent. Ceux qui, étant pris et touchés de la crainte de la mort, voudront revenir à l'Église catholique, seront mis en prison perpétuelle pour faire pénitence. Les juges seront tenus de prendre les hérétiques trouvés par les inquisiteurs que le Saint-Siège aura députés ou par d'autres personnes zélées pour la foi catholique, et de les garder étroitement jusqu'à ce qu'ils les

<sup>1</sup> Raynard, ann. 1225, n. 1-8.

<sup>1</sup> Id., ann. 1221, n. 32.

fassent mourir, après que l'Église les aura condamnés. On punira de même les fauteurs des hérétiques s'ils ne cessent de les protéger après avoir été admonestés. Ceux qui, étant convaincus d'hérésie dans un lieu, passent à d'autres, pour y répandre plus sûrement leur erreur, seront punis selon leur mérite. » L'empereur ajoute : « Nous condamnons aussi à mort ceux qui, ayant abjuré l'hérésie pour sauver leur vie, seront retournés à l'erreur en faussant leur serment. Nous ôtons aux hérétiques, à leurs recéleurs et à leurs fauteurs, tout bénéfice d'appellation, et nous voulons que l'hérésie soit entièrement bannie de l'étendue de notre empire. Et comme ce crime, qui attaque Dieu même, est plus grand que celui de lèse-majesté, nous voulons que les enfants des hérétiques, jusqu'à la seconde génération, soient privés de tous bénéfices temporels et de tous offices publics, à moins qu'ils ne se rendent dénonciateurs de leurs pères. De plus nous déclarons que les Frères prêcheurs et les Frères mineurs députés dans notre empire pour l'affaire de la foi contre les hérétiques sont sous notre protection spéciale. »

La seconde constitution est principalement contre les patarins ou manichéens, qui, de la Lombardie, où ils étaient en grand nombre, s'étendaient dans le reste de l'Italie et jusqu'en Sicile. On les condamne au feu, et on leur applique, comme dans la constitution précédente, les peines du crime de lèse-majesté. La troisième constitution n'est que le quatrième canon du concile de Latran, de 1215, réduit aux peines temporelles, mettant le bannissement au lieu de l'excommunication, et ainsi du reste. Ces trois constitutions sont datées du même jour, 22 février 1224 ; elles se trouvent entre les lettres de Pierre des Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric, ce qui montre que ce fut lui qui les composa <sup>1</sup>.

Il s'en trouve une quatrième du mois de mars de la même année 1224, donnée à Catane et adressée à l'archevêque de Magdebourg, comte de la Romagne et légat en Lombardie. Elle porte que quiconque, dans

cette dernière province, aura été convaincu d'hérésie par l'évêque diocésain, sera pris aussitôt par le podestat et le conseil de la ville pour être brûlé, ou, s'ils aiment mieux le laisser en vie, pour servir d'exemple aux autres, ils lui feront couper la langue dont il a blasphémé <sup>1</sup>. Telles sont les lois de l'empereur Frédéric II contre les hérétiques.

Cet empereur écrivit en même temps au Pape une lettre où il proteste de son zèle pour l'expédition de la Terre-Sainte ; mais, comme nous avons vu, ce n'étaient que de belles paroles. Il cherchait toujours, au mépris de ses serments, à confisquer la liberté des églises. En 1223 il envoya au Pape le juge de Bari, qui lui nomma quelques personnes entre lesquelles l'empereur désirait qu'il en choisît pour certaines églises de Capoue et d'Averse. Le Pape dit qu'il ne pouvait prendre sur cette affaire une résolution définitive, à cause de l'absence de quelques cardinaux, et fit écrire des lettres pour l'empereur ; mais l'envoyé ne voulut pas s'en charger ; au contraire il demanda une audience au Pape, dans laquelle il dit de la part de l'empereur que le Pape lui avait donné une protection qui devait plutôt être nommée destruction, puisqu'elle tendait à la ruine de sa personne et de son royaume, et il ajouta : « Puisque vous ne voulez pas recevoir les évêques nommés par l'empereur, n'en envoyez point pour ces églises, il ne les recevra pas. »

Le Pape se plaignit à l'empereur de ce procédé par une lettre du 27 juin 1223, où il dit entre autres choses : « Il semblerait par là que vous voudriez rompre avec nous. Nous désirons, très-cher fils, que toujours, mais surtout de notre temps, il y ait entre vous et l'Église romaine une sincère et constante dilection, parce que nous savons que cela est avantageux et à l'Église, et à vous, et à toute la chrétienté, et rien ne pourrait nous arriver de plus amer que de nous voir dans la nécessité soit de troubler la position que nous vous avons faite avec beaucoup de sollicitude, soit de la laisser troubler par d'autres, qui n'y manqueraient pas s'ils vous voyaient

<sup>1</sup> Petr. de Vineis, l. 1, *epist.* 25, 26 et 27.

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1231, n. 13.



privé de la faveur apostolique. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, il est nécessaire que des scandales arrivent, quelle affaire vous attirerait plus de haine, et à l'Église plus de faveur, que de vous voir attenter, par une usurpation intolérable, sur la liberté ecclésiastique, tandis que le Saint-Siège s'applique à la conserver suivant les lois divines et humaines? Ceux qui vous donnent des conseils semblables ou se trompent par une aveugle ambition, ou vous trompent malicieusement. Vous pouvez voir aussi combien paternellement nous vous aimons, puisque non-seulement nous recevons patiemment l'insulte de vos paroles, mais nous nous prémunissons en quelque sorte contre nous-même, en vous détournant d'un dessein qui pourrait vous faire encourir la haine commune et attirer à l'Église la faveur publique. Quoi donc! nous n'aurons pas dans le royaume de Sicile la même juridiction et puissance que nous avons en France, en Angleterre, en Espagne, dans les autres royaumes chrétiens et dans l'empire même? Est-ce que dans le royaume de Sicile nous aurons d'autant moins d'autorité ou de pouvoir que nous y avons plus de droit et de juridiction, comme étant le patrimoine du Siège apostolique? Que cherchez-vous à entreprendre, séduit par de faux conseils, emporté par l'ardeur de la jeunesse? Croyez-vous donc qu'il y ait une prudence, un conseil, une puissance contre Dieu? Espérez-vous prévaloir contre l'Église de Celui qui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles? Si vous dédaignez d'acquiescer à nos avertissements, acquiescez du moins aux exemples domestiques, en considérant que le bras du Seigneur n'est point raccourci, en sorte qu'il ne puisse plus élever et abaisser, perdre et sauver. Nous vous écrivons avec bienveillance et affection sincères, pour calmer paternellement les mouvements inconsidérés de votre esprit et vous porter à ce qui peut consolider votre règne temporel et vous préparer celui de l'éternité. » Le Pape conclut en lui donnant ce conseil : « Ou désavouez votre envoyé, s'il a ainsi parlé de son propre mouvement, ou, si c'est par votre ordre, reconnaissez votre faute et faites-en des excuses convenables,

certain que nous et nos frères vous aimons sincèrement dans le Seigneur, et sommes disposés à faire, autant que nous le pouvons avec Dieu et avec honneur, tout ce qui doit vous être agréable et conserver entre vous et le Saint-Siège une paix et une charité perpétuelles <sup>1</sup>. »

On ne sait point quelle fut la réponse de Frédéric, mais on a lieu de croire qu'il répara sa faute, car, dans le livre des privilèges de l'Église romaine, on trouve la formule d'un serment par lequel Frédéric et le roi Henri, son fils, promirent, cette année même, d'être en la puissance du Saint-Siège et de ne jamais rien entreprendre de mauvais contre l'Église romaine <sup>2</sup>. Il est possible que ce fût dans les mêmes vues que, l'année suivante, il fit les lois dont il a été parlé.

Au mois de septembre 1225 le Pape Honorius, voyant la longue vacance des Églises de Capoue, de Salerne, de Brindes, de Compsa et d'Averse, y pourvut de sa propre autorité, ou, comme dit le chroniqueur Richard de San-Germano, de son propre mouvement et sans la participation de l'empereur. Il lui en donna avis par une lettre du 5 septembre, où il motive sa démarche sur la longue vacance de ces Églises, qui attirait des reproches et à lui et à l'empereur, l'assurant d'avoir choisi de si bons sujets qu'ils ne peuvent manquer de lui être agréables. Frédéric s'en tint très-offensé et empêcha quelque temps les nouveaux évêques de prendre possession de leurs sièges; mais, l'année suivante, comme nous l'apprend le même chroniqueur, il répara sa faute, après en avoir fait une autre <sup>3</sup>.

Au commencement de l'année 1226 Frédéric rassembla une grande armée, non pas précisément contre les Sarrasins, mais contre les Milanais. Il manda aux barons et aux autres chevaliers feudataires du royaume de se disposer à le suivre en Lombardie et de s'assembler à Pescaire, où il comptait se rendre le 6 mars. Il y vint en effet, et de là dans le duché de Spolète, où il ordonna aux habitants de le suivre en Lombardie, ce qu'ils refusèrent de faire sans ordre du Pape, dont

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1223, n. 15-19. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1223, n. 19. — <sup>3</sup> Id., ann. 1225, n. 15 et 16, et ann. 1226, n. 14.

ils étaient vassaux. L'empereur réitéra son commandement par des lettres plus fortes, avec menace d'une certaine peine. Les Spoletins envoyèrent ces lettres au Pape, qui fit savoir à l'empereur combien il était choqué de ce procédé. L'empereur, blessé de son côté, répondit au Pape comme d'égal à égal, ce qui lui attira une réplique plus dure encore <sup>1</sup>.

Par la réplique du Pape, que nous avons, on voit quelle était la réponse de l'empereur, que nous n'avons pas. Honorius disait donc à Frédéric :

« Notre lettre vous a étonné, écrivez-vous ; la vôtre nous étonne beaucoup davantage. Une appréciation plus juste et moins sophistique de nos paroles vous y aurait fait trouver combien vous devez de reconnaissance à votre père et à votre mère spirituels. Votre lettre disait que, contre l'opinion de tout le monde et le conseil des princes, nous vous avons trouvé prêt à suivre nos volontés, en sorte qu'il n'y a point de mémoire qu'aucun de vos prédécesseurs ait été si dévoué à l'Église. Mais d'abord, quant aux princes, on voit quels conseils ils vous ont donnés par les actes authentiques scellés de leurs sceaux, qui sont dans les archives de l'Église romaine et repoussent l'opinion que vous voudriez nous donner d'eux. Quant à vos prédécesseurs, si vous entendez ceux de votre race, il ne fallait pas un grand effort pour surpasser leur soumission à l'Église ; mais, si vous remontez plus haut, vous vous trouverez bien au-dessous de ces princes pieux qui ont affermi par plusieurs constitutions la liberté de l'Église et l'ont enrichie par de grandes libéralités. Est-ce une marque de dévouement que de chercher, comme vous faites, à révoquer en doute les bienfaits de l'Église, votre mère, comme si l'assertion d'un individu pouvait rendre incertain ce qui est connu de tout le monde ? Cette espèce d'ingratitude qui nie les bienfaits reçus cause d'ordinaire quelque trouble ; mais ce qui fait plus de peine encore, c'est de voir que dans le bien vous soupçonnez le mal et que vous interprétez l'amour en haine.

<sup>1</sup> Rich. de San-Germ. Raynald. ann. 1226, n. 1 et seqq.

« A l'égard du soin que l'Église romaine a pris de vous conserver dans votre enfance le royaume de Sicile, jusqu'ici vous n'en avez témoigné que de la reconnaissance, avouant, dans vos nombreuses lettres, qu'après Dieu vous tenez de l'Église tout ce que vous êtes, et même votre vie. D'où vient donc un langage si différent ? Est-ce que partout vos écrits, vos paroles, vos promesses se trouvent ainsi en contradiction avec vos sentiments ? Est-ce là le secours que vous promettiez à l'Église dans le besoin ? Souvenez-vous combien le Pape Innocent vous a trouvé petit et abattu à la mort de l'impératrice, votre mère, et combien en mourant il vous a laissé grand et élevé. » Il montre comment Innocent l'a soutenu contre les entreprises de Markwald et de Diopalde, et finit par demander : « Était-ce donc là perdre l'enfant qui lui avait été remis ? était-ce donc là dépouiller l'orphelin qui lui avait été confié ? Mais peut-être que la Providence a permis votre ingratitude pour que l'Église soit désormais plus sévèrement sur ses gardes.

« A l'égard d'Otton, vous ne devez pas dire qu'il a été mis sur le trône de votre père, puisque ce trône n'est pas héréditaire, mais électif. Or personne n'ignore qu'après la mort de l'empereur Henri il y eut deux partis, l'un pour Philippe, l'autre pour Otton. Philippe prétendait d'abord agir pour vous, mais ensuite il se prévalut du succès pour lui-même, et, se tenant assuré de l'empire, il étendait ses espérances sur la Sicile. Le Saint-Siège s'y opposa et empêcha qu'il n'eût aucune entrée dans ce royaume ; mais, après la mort de Philippe, il ne put refuser la couronne impériale à Otton, élu d'un commun consentement de tous les seigneurs. Il témoigna bientôt son ingratitude, que l'Église dissimula avec sa patience ordinaire ; mais quand il vint à vous attaquer, comme c'était la frapper à la prune de l'œil, elle chercha tous les moyens de vous secourir et excita les princes chrétiens à vous prêter la main. Il tomba ; vous profitâtes de sa chute, et, au lieu qu'il vous restait à peine l'extrémité de votre royaume, vous possédez tout son empire. C'est ainsi que l'Église, votre mère, a pris soin de vous et dans votre enfance et



dans un âge plus mûr, et voilà ce qui regarde mon prédécesseur.

« J'ai succédé à son affection pour vos intérêts, et j'ai mis le comble à votre dignité, même au préjudice de la mienne. Vous vous plaignez cependant que j'entreprends sur vos droits dans les élections des évêques ; mais, si vous aviez examiné vos propres écrits et ceux de votre mère, si vous faisiez attention aux constitutions des Pères, vous verriez que l'Église ne fait que défendre sa liberté. Nous ne connaissons point cet usage qui assujettit à votre volonté le jugement du Saint-Siège pour le choix des évêques ; mais nous ne prétendons pas en promouvoir qui vous soient suspects, pourvu que vos soupçons soient raisonnables. » Le Pape se plaint ensuite des mauvais traitements faits par l'empereur à l'archevêque de Tarente et aux évêques de Catane et de Céphalou, en Sicile, et dit qu'en cette occasion et en toutes les autres il fera son devoir pour maintenir la liberté de l'Église, parce que l'indulgence serait criminelle et préjudiciable à l'empereur même.

« Vous vous plaignez encore que, depuis le rétablissement de votre autorité en Apulie, l'Église a reçu illégitimement plusieurs rebelles. Nous nous réjouissons de la réintégration légitime de votre puissance ; mais puissiez-vous y avancer de telle sorte que vous n'empiétiez pas sur le droit des autres ! Quant à la réception des bannis, vous devriez garder un absolu silence. Vous n'avez sans doute pas oublié qu'avant que le comte Thomas, Raymond d'Averse et leurs partisans vous remissent les châteaux dont vous n'aviez pu vous rendre maître par vos forces, vous leur promîtes, entre autres choses, par actes authentiques, la sûreté de leurs personnes, et que, pour plus d'assurance, vous nous priâtes, nous et tous nos frères, d'approuver et de garantir ces conventions. Et malgré cette sûreté promise vous en avez banni un grand nombre, vous en avez même condamné quelques-uns à une mort ignominieuse. Jusqu'à présent, pour ne pas donner lieu à querelle, nous avons dissimulé, quoiqu'on pût nous reprocher notre patience, comme garants de la convention susdite. Quelques autres ont trouvé un asile dans des

pays étrangers ; mais un prince comme vous ne devrait pas poursuivre une paille sèche ni vouloir déployer sa puissance contre une feuille que le vent emporte. Ce n'est pas là ce que vous avez appris de Jules César, qui sauva la vie à Domitius malgré lui-même et ne voulut point se venger de Métellus venu au-devant des épées. Certes le peuple d'Israël avait des villes de refuge, et le peuple chrétien n'en aurait pas une ! David était le refuge des opprimés, et le souverain Pontife, vicaire du David céleste, n'osera montrer son visage à ceux qui sont dans l'affliction, et cela quand ils ne font de mal ni à vous ni aux vôtres, à moins que vous ne leur fassiez un crime de vivre !

« De même, quant à votre illustre beau-père, s'il était venu à notre connaissance qu'il vous eût manqué en quelque chose, nous n'aurions pas omis de l'avertir, car nous désirons qu'il vous soit agréable et que vous lui soyez gracieux, à lui surtout. Comme les autres ont coutume de croître par l'alliance des grands, on s'étonne fort que celui-ci vienne à décroître par la vôtre, non sans scandale pour un grand nombre, non sans préjudice pour la Terre-Sainte, non sans lésion pour votre renommée ; car c'est là un procédé que ne contiennent pas les gestes des grands princes, un procédé qu'ignorent les mœurs des vrais nobles, un procédé que repoussent les âmes généreuses. Ce n'est point ainsi qu'on avance les affaires de la Terre-Sainte, ce n'est point ainsi qu'on attire de braves guerriers à sa défense.

« Quand vous vous plaignez en outre que nous vous imposons des fardeaux intolérables pendant que nous ne voulons pas les remuer seulement du bout du doigt, vous oubliez que depuis plusieurs années vous avez pris la croix de vous-même en Allemagne ; vous oubliez que l'Église vous a prolongé les délais, accordé les décimes et d'autres sommes ; vous oubliez que nos frères et d'autres prédicateurs ont persuadé à une multitude d'hommes de tout rang de prendre la croix. Vous vous appelez souvent l'avocat de l'Église ; avocat veut dire défenseur ; remplissez-en l'office ou n'en prenez pas le nom. Au lieu de défendre les droits de l'Église vous les usur-

pez; témoin ceux de ses vassaux à qui vous avez donné des ordres arbitraires, témoin ceux de leurs châteaux que vous retenez injustement. Du reste le bras du Seigneur n'est point raccourci, pour ne pouvoir plus abaisser l'orgueil de l'homme; ne vous laissez donc point éblouir par la prospérité présente; ne soyez point ingrat, mais reconnaissant envers le Siège apostolique, qui ne cessera point de vous favoriser si vous n'y mettez obstacle vous-même<sup>1</sup>. »

Frédéric eut honte d'avoir attaqué injustement un Pontife si bienveillant à son égard; il craignit que, s'il venait à provoquer la juste indignation du Saint-Siège, il ne ruinât ses propres affaires; il changea donc de langage. En effet Richard de San-Germano, après avoir parlé de cette lettre d'Honorius, ajoute : « C'est pourquoi l'empereur, pour apaiser son esprit, lui écrivit humblement avec une entière soumission<sup>2</sup>. »

D'ailleurs Frédéric avait en vue de réduire les Lombards, qui le reconnaissaient bien pour empereur, mais qui tenaient encore beaucoup plus à leurs anciennes franchises. Le 19 avril 1226 il célébra la fête de Pâques à Ravenne, et de là il manda au roi Henri, son fils, de venir le trouver en Lombardie, où il devait tenir une diète solennelle. Henri vint donc avec une grande armée jusqu'à Trente; mais les Véronais l'empêchèrent de passer plus avant, et il fut obligé de retourner en Allemagne sans avoir vu l'empereur son père. Les Lombards craignaient, non sans raison, que cette réunion formidable de l'armée d'Allemagne et de l'armée d'Italie ne fût dirigée contre eux. L'empereur ne laissa pas de tenir l'assemblée de Crémone. On y traita de l'extirpation des hérétiques d'Italie, de l'affaire de la Terre-Sainte et de la réunion des villes de Lombardie; mais la plupart s'étaient liguées contre l'empereur, alarmées de sa venue, et ne voulurent ni lui obéir, ni même le recevoir. Nous avons vu précédemment qu'elles avaient ce droit de confédération pour maintenir leurs franchises, même contre l'empereur. Après donc avoir séjourné peu de jours à Crémone, Fré-

déric se retira au bourg de Saint-Domin, où Conrad, évêque d'Hildesheim, chargé de prêcher la croisade, excommunia les Lombards rebelles à l'empereur croisé, avec l'approbation de tous les prélats de Lombardie; mais le Pape Honorius révoqua depuis cette sentence, ce qui encouragea Milan et les autres villes opposées à l'empereur à maintenir leur confédération, qui fut nommée pendant longtemps la société de Lombardie. Ces villes étaient au nombre de quinze, savoir : Milan, Vérone, Plaisance, Verceil, Lodi, Alexandrie, Trévise, Padoue, Vicence, Turin, Novare, Mantoue, Bresce, Bologne et Faenza. L'empereur les défia par édit public, c'est-à-dire qu'il les déclara ennemies; puis il se retira en Apulie par la Toscane. Toutefois les prélats que le Pape avait pourvus furent reçus dans leurs sièges, savoir, les archevêques de Brindes, de Consa et de Salerne, l'évêque d'Averse et l'abbé de Saint-Laurent de la même ville<sup>1</sup>.

Le Pape Honorius fut sensiblement affligé de la guerre qui s'émut entre l'empereur Frédéric et les villes de Lombardie, comme d'un obstacle dangereux à la croisade; c'est pourquoi il envoya des légats presser les parties de s'accommoder. L'empereur lui écrivit, le 26 août 1236, une lettre où il s'en remettait pour ce différend à la disposition du Pape et des cardinaux, promettant de ratifier tout ce qu'ils en auraient décidé. Le Pape craignant que, s'il acceptait la proposition, l'empereur ne se tint pas à son jugement, lui renvoya l'archevêque de Tyr, chancelier du royaume de Jérusalem, et le maître de l'ordre Teutonique, qui étaient venus le trouver de la part de l'empereur, et lui manda que lui et les cardinaux trouvaient cette affaire trop difficile et ne voulaient pas se charger de l'événement; mais l'empereur revint à la charge, et, protestant de la sincérité de ses intentions, il pria de nouveau le Pape d'accepter la commission et de traiter les Lombards comme ils méritaient s'ils ne voulaient pas se soumettre à son jugement. Les Lombards, de leur côté, envoyèrent des députés au Pape et le firent arbitre de leur paix

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1226, n. 1-13. — <sup>2</sup> Id., ann. 1227, n. 14.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 301. Rayn., ann. 1226.



avec l'empereur ; ainsi elle fut conclue aux conditions portées par une lettre du Pape aux recteurs de la société de Lombardie, de la Marche et de la Romagne, où il dit :

« On nous a représenté de la part de l'empereur que votre société l'a empêché de procéder comme il avait résolu contre l'hérésie, dont on dit que le pays est infecté, d'y relever la liberté ecclésiastique opprimée et de procurer le secours de la Terre-Sainte, et que, contre le droit et la dignité de l'empire, on avait refusé de lui rendre les prisonniers. Sur ces remontrances et les autres, faites des deux côtés, nous avons ordonné que l'empereur, pour le respect de Jésus-Christ et le bien de la Terre-Sainte, remettra à tous ceux de votre société tout ressentiment des injures et révoquera toutes les sentences et constitutions faites contre eux, particulièrement l'ordonnance contre l'école de Bologne. D'autre part, ceux de la société, pour l'honneur de Dieu tout-puissant, de sa sainte Église et de l'empereur même, fourniront à celui-ci pendant deux ans, à leurs frais, quatre cents chevaliers pour le secours de la Terre-Sainte ; ils feront la paix avec les villes, les lieux et les personnes attachés à l'empereur, et révoqueront toutes sentences et ordonnances contraires. Ils observeront inviolablement toutes les constitutions et les lois publiées par l'Église romaine ou par les empereurs contre les hérétiques, et révoqueront tous statuts faits contre la liberté de l'Église. » Telle est la substance de cette lettre du Pape, datée du 5 janvier 1227 <sup>1</sup>.

Pour entendre ce qui est dit dans ce traité touchant l'école de Bologne, il faut savoir que, dès l'année 1224, au mois de juillet, l'empereur Frédéric, irrité contre cette ville, une des plus considérables de la confédération lombarde, voulut ruiner ou du moins affaiblir son école, qui était la principale source de sa puissance. Pour cet effet il établit à Naples une étude générale, ou, comme nous parlons aujourd'hui, une université, dans laquelle il mit pour premier recteur un docteur nommé Pierre d'Hibernie, avec une pension annuelle de douze onces d'or. Il pro-

mit d'y attirer d'excellents maîtres et de les bien récompenser, et invita les écoliers à y venir de toutes parts, leur promettant toutes sortes de commodités tant pour les logements que pour les vivres ; enfin il défendit à tous ses sujets d'aller étudier ailleurs, même dans le royaume, et leur enjoignit de se rendre à Naples dans la Saint-Michel, c'est-à-dire trois mois après la publication de son ordonnance. Mais, en conséquence de la paix faite avec les Lombards, l'empereur Frédéric rendit à l'école de Bologne le droit qu'il lui avait ôté et le fit par un édit du 1<sup>er</sup> février 1227 <sup>1</sup>.

Après avoir réconcilié l'empereur Frédéric avec les villes de Lombardie le Pape Honorius s'efforça de le réconcilier avec son beau-père, le roi de Jérusalem, Jean de Brienne. Il écrivit donc à l'empereur, lui représentant qu'il avait trompé l'attente générale en dépouillant son beau-père, auquel il semblait que cette alliance dût procurer de grands avantages ; que le reproche en retombait sur le Pape et les cardinaux, médiateurs de cette alliance, et que cette division entre le beau-père et le gendre avait extrêmement refroidi la dévotion de secourir la Terre-Sainte. C'est pourquoi il conjure l'empereur de rendre au roi Jean son affection et de la témoigner par les effets <sup>2</sup>. On a tout lieu de croire que l'empereur se rendit aux remontrances du Pape. Bernard le Trésorier, auteur du temps et continuateur français de Guillaume de Tyr, dit positivement que l'empereur et le roi se réconcilièrent, et qu'ensuite le Pape donna au roi Jean de quoi vivre avec honneur <sup>3</sup>. En effet le Pape Honorius, voyant que Jean de Brienne n'avait plus que le titre de roi de Jérusalem, voulut au moins pourvoir à sa subsistance, et, pour cet effet, lui donna le gouvernement des terres de l'Église romaine, depuis Viterbe jusqu'à Montefiascone. La commission est du 27 janvier 1227 <sup>4</sup>.

Lorsque Frédéric vint en Italie il nomma pour tuteur au jeune roi son fils, et pour régent de l'empire en Allemagne, le saint archevêque de Cologne, Engelbert, dont il

<sup>1</sup> Raynald., ann. 1226, n. 19-29.

<sup>1</sup> Richard de San-Germ., ann. 1224 et 1227. — <sup>2</sup> Raynald., ann. 1227, n. 1-3. — <sup>3</sup> Martène, *Ampliss. Collectio*, t. 5, col. 696, n. 86. — <sup>4</sup> Rayn., ann. 1227, n. 4 et 5, avec la note de Mansi.

connaissait le mérite. Le saint prélat se montra digne de cette confiance ; il assembla les seigneurs à Aix-la-Chapelle et sacra solennellement le jeune roi Henri, le 8 mars 1222, qui était le dimanche avant l'Ascension. Il l'aimait comme son fils, l'honorait comme son roi, et n'usait de l'autorité que l'empereur lui avait confiée que pour faire régner la justice ; ce qui lui attira d'un côté la haine des méchants accoutumés au pillage et de l'autre la bénédiction de tous les gens de bien, particulièrement des marchands. « Il se servait, pour réprimer les rebelles, des deux glaives qu'il avait reçus, le spirituel comme évêque, le matériel comme duc. » Ainsi parle le moine Césaire, auteur de sa vie. Il excommunait les uns, il soumettait les autres par la force des armes ; enfin il fut le plus puissant des archevêques de Cologne, depuis saint Brunon, frère de l'empereur Otton I<sup>er</sup>. Engelbert retira plusieurs domaines et plusieurs fiefs soustraits depuis longtemps à son Église, il l'enrichit de plusieurs autres, et y fit des tours, des châteaux et d'autres bâtiments considérables. Étant repris par des religieux de ce qu'il mettait des impositions sur le peuple, il s'excusa en disant que, sans argent, il ne pouvait maintenir la paix dans le pays.

Dans la famine qui survint en 1224 et qui était telle qu'on ne trouvait pas de blé pour de l'argent, il en acheta, qu'il fit amener par son autorité de la province de Mayence et distribuer aux monastères qui en avaient le plus besoin ; car il aimait les religieux et les honorait comme s'ils eussent été ses supérieurs. Il honorait aussi les prêtres, même les plus pauvres, et souvent leur donnait à manger de son assiette et à boire de sa coupe, préférentiellement aux nobles séculiers. Quelques frères des deux nouveaux ordres des Prêcheurs et des Mineurs étant venus à Cologne, quelques-uns du clergé les inquiétèrent et proposèrent contre eux divers reproches devant l'archevêque Engelbert. Il répondit : « Tant que les choses iront bien, laissez-les au même état. » Les accusateurs, qui étaient des dignitaires du chapitre et des curés, ajoutèrent : « Nous craignons que ce ne soient ceux dont sainte Hildegarde a prophétisé qu'ils abaisseraient le clergé et mettraient la

ville en péril. » L'archevêque répondit : « Si cette prophétie est venue de Dieu il est nécessaire qu'elle s'accomplisse. » Et il les arrêta tous par cette réponse.

Le saint archevêque s'attira plusieurs ennemis puissants par son zèle pour la justice ; mais le plus implacable fut Frédéric, comte d'Isembourg, son parent. Il était avoué ou défenseur de l'abbaye d'Ésende, monastère royal de filles ; mais, au lieu de la protéger, il ne travaillait qu'à la piller. Il ôta les baillis qui en dépendaient, malgré l'abbesse et les religieuses, et en établit de nouveaux ; il accabla les sujets de l'abbaye d'impositions et de corvées excessives. L'abbesse vint souvent à Cologne avec ses religieuses se plaindre de ses violences, premièrement à l'archevêque Théodoric, puis à Engelbert ; mais la considération de la parenté les portait à dissimuler le mal. Quelques années après, le Pape Honorius et l'empereur Frédéric, fatigués par les plaintes des religieuses, en écrivirent des lettres pressantes à Engelbert, qui avertit sérieusement le comte de se corriger, jusqu'à lui offrir une pension sur ses propres revenus pourvu qu'il n'abusât point de son droit d'avoué ; mais, loin d'en profiter, il se plaignit à ses parents et à ses amis que l'archevêque voulait le dépouiller de son bien, et ceux-ci l'échauffèrent encore, en sorte qu'il résolut la mort du prélat, se fiant principalement à sa puissance et à ses grandes alliances, qui le mettaient, ce lui semblait-il, en état de tout entreprendre sans rien craindre.

Après la fête de la Toussaint 1225 l'archevêque vint à Soest, en Westphalie, pour traiter de la paix avec le comte Frédéric, qui s'y rendit aussi accompagné de ses deux frères, Théodoric, évêque de Munster, et Engelbert, élu évêque d'Osnabruck, ainsi que de plusieurs autres parents et amis. Pendant trois jours de conférence on ne put trouver d'expédient qui contentât Frédéric ; mais l'archevêque reçut une lettre qui l'avertissait du dessein formé contre sa vie. Il la lut à l'évêque de Minden, qui était présent, et qui lui dit : « Au nom de Dieu, seigneur, soyez sur vos gardes, non-seulement pour votre intérêt, mais pour celui de notre Église et de



tout le pays. » Il répondit : « Je suis dans un grand embarras : si je me tais il m'arrivera malheur ; si je leur en parle ils diront que je les calomnie ; je remets désormais mon corps et mon âme à la divine Providence. » Il foula aux pieds la lettre d'avis et la jeta au feu. Puis il entra dans sa chapelle avec l'évêque de Minden et lui fit la confession générale de toute sa vie avec abondance de larmes. C'était aussi pour se préparer à une dédicace d'église qu'il devait faire le lendemain.

Alors le comte Frédéric, pour mieux cacher son mauvais dessein, feignit d'accepter la paix proposée par l'archevêque, qui lui dit : « Mon cousin, nous irons ainsi ensemble avec bien de la joie à la diète que le roi doit tenir à Nuremberg. » Le comte prit congé de lui, et, retourné à ses gens, il leur donna ses ordres pour l'embuscade et l'exécution de son dessein. C'était le vendredi d'après la Toussaint, 7 novembre. L'archevêque, marchant vers Swelme, qui était le lieu où il devait dédier l'église, reçut encore plusieurs avis en chemin qui ne l'empêchèrent pas de continuer. Enfin, comme le jour commençait à baisser, il arriva au lieu de l'embuscade, qui était un chemin creux au haut d'une montagne ; le signal étant donné, les gens de Frédéric se jetèrent sur lui, et, encouragés par leur maître, lui donnèrent quarante-sept coups d'épée et de couteau et le laissèrent mort sur la place. Il fut depuis rapporté à Cologne et enterré à Saint-Pierre. Un grand nombre de miracles se firent par son intercession. Il est honoré comme martyr le 7 novembre, jour de sa mort. Il est dit de lui, dans le *Martyrologe romain*, qu'il souffrit le martyre pour défendre la liberté de l'Église et pour avoir obéi à l'Église romaine. Sa vie fut écrite, à la demande de Henri, son successeur, par le moine Césaire d'Heisterbach, de l'ordre de Cîteaux <sup>1</sup>.

Comme saint Engelbert était non-seulement archevêque de Cologne, mais encore régent de l'empire, tous les ordres de l'État poursuivirent la vengeance de son meurtre. Le comte Frédéric fut mis au ban de l'empire et à la diète de Nuremberg et ensuite à

celle de Francfort. Dans cette dernière on présenta au roi Henri et aux princes le corps même de l'archevêque, avec la chemise sanglante, et ceux qui marchaient devant le corps avaient l'épée à la main, suivant la coutume, et criaient contre le meurtrier Frédéric. Tous les assistants furent émus de ce spectacle, principalement le jeune roi, qui regrettait Engelbert comme son père. Il renouvela le ban de Frédéric, déjà prononcé à la diète de Nuremberg, et déclara tous ses fiefs et ses autres biens confisqués, et tous ses vassaux absous de leur serment. On promit, au nom de Henri, le nouvel archevêque élu, mille marcs d'argent à quiconque lui livrerait le meurtrier <sup>1</sup>.

On présenta de même le corps du saint dans le concile de Mayence, que le cardinal-légat Conrad, évêque de Porto, y tint avec plusieurs évêques et abbés pendant l'Avent de la même année 1225. Le légat, qui lui-même était un saint homme, sensiblement affligé du meurtre d'Engelbert, lui donna de grandes louanges dans le sermon qu'il fit au concile, le qualifiant de martyr et le proposant pour exemple aux évêques, qui donnaient en fief à leurs neveux et à leurs autres parents les biens des Églises ou qui dissimulaient leurs usurpations. Ensuite il excommunia le comte Frédéric en plein concile, et ordonna que l'excommunication serait publiée tous les dimanches dans les cinq provinces de sa légation, savoir, de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Brême et de Magdebourg <sup>2</sup>.

Le légat Conrad tint ensuite un concile à Liège, pour entendre la justification des évêques de Munster et d'Osnabruck, soupçonnés d'être les complices de leur frère, le comte Frédéric, dans le meurtre du saint archevêque de Cologne. Par ordre du légat, les deux évêques furent amenés au concile sous escorte. Comme ils ne purent se justifier, le légat, de l'avis des Pères du concile, les envoya au Pape pour être examinés, et en attendant les déclara suspens. Ils allèrent donc à Rome, et le comte Frédéric avec eux. Après qu'ils y eurent demeuré quelque temps ils furent déposés, n'ayant pu se purger du crime

<sup>1</sup> Surius, 7 novembre.

<sup>1</sup> Ib. *ib. d.* — <sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 294-299.

dont ils étaient accusés par les procureurs de l'Église de Cologne et par les lettres des princes. Peu de temps après l'évêque de Munster mourut de chagrin, avant que de retourner chez lui. Quant au meurtrier Frédéric, n'ayant pu obtenir à Rome le pardon qu'il désirait, il vint à Liège déguisé ; mais il y fut reconnu, puis amené à Cologne, le jour de la Saint-Martin, et, trois jours après, mis à mort de cette manière. On l'étendit par terre ; le bourreau lui cassa les bras et les jambes à coups de cognée, et il en reçut jusqu'à seize sans se plaindre, tant il était repentant de son crime, qu'il confessa plusieurs fois et en particulier et en public. Après avoir été ainsi rompu il fut mis sur une roue élevée sur un pilier de pierre hors la ville, près d'une des portes ; il y vécut jusqu'au matin, priant et se recommandant aux prières des assistants. Ainsi finit ce comte, un an après son crime, au mois de novembre 1226 <sup>1</sup>.

Saint François d'Assise mourut la même année, mais après une vie bien différente. Un jour, dans ses courses apostoliques, il passait avec le frère Léon au pied du château de Montéfeltro. Il y avait une affluence considérable de chevaliers, de marchands et de peuple des campagnes. Un jeune comte de Montéfeltro devait être armé chevalier dans la chapelle de ses ancêtres. François, qui aimait naturellement ces sortes de fêtes, dit à frère Léon : « Allons à cette fête ; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. »

Après l'office solennel François monta sur un petit mur et commença à prêcher par ces paroles : « Le bien que je désire est si grand que toute peine m'est plaisir. » Il cita l'exemple des apôtres, qui étaient pleins de joie d'avoir reçu des outrages pour le nom de Jésus-Christ, et celui des martyrs, qui s'exposaient volontiers aux tourments et à la mort pour conquérir le ciel. L'auditoire fut profondément ému, et tous les yeux étaient attachés sur le visage du prédicateur, comme s'il eût été un ange <sup>2</sup>. Parmi les chevaliers était le seigneur Orlando. Il avait entendu en Toscane raconter de François des choses

merveilleuses, ce qui lui avait donné un grand désir de le voir. Aussitôt après la prédication il l'aborde, et, le tirant à l'écart, il lui dit : « Père, je voudrais parler avec vous du salut de mon âme. » François répondit : « Cela me plaira beaucoup ; mais pour le moment faites honneur à vos amis qui vous ont invité à la fête ; mangez avec eux, et après le repas nous converserons ensemble tant que vous voudrez. » En effet, après le repas, il vint à François, et, à la fin d'une longue et abondante causerie sur les dispositions de son âme, Orlando dit : « J'ai en Toscane une montagne vraiment religieuse ; on l'appelle mont de l'Alverne ; elle est isolée, sauvage et très-convenable à ceux qui voudraient faire pénitence loin du monde et mener la vie solitaire. Si elle vous plaît je vous la donnerai volontiers, et à vos compagnons, pour le salut de mon âme. » A ces paroles François, tout joyeux, remercia Dieu dans son cœur et dit à Orlando : « Seigneur, quand vous serez retourné dans votre château je vous enverrai quelques-uns de mes disciples ; ils visiteront la montagne, et, si elle est propre à la vie religieuse, j'accepte votre charitable offrande. » Puis il se leva et continua son voyage, et le chevalier Orlando revint au Nouveau-Clusium ; c'était le nom de son château.

De retour à Sainte-Marie des Anges François envoya à Clusium deux de ses frères ; Orlando les reçut avec honneur et avec joie. Accompagnés de cinquante hommes armés, à cause des bêtes sauvages et des brigands, ils visitèrent la montagne. Ils choisirent, au-dessus d'immenses rochers, dans un lieu découvert, entouré de hêtres énormes, une place propre à bâtir un couvent. Avec l'aide de leurs guides ils y construisirent des logettes en bois, en terre et en pierre, et un petit oratoire où ils récitèrent le saint office de l'Église. Ainsi les pauvres Frères mineurs prirent possession de la montagne par la prière.

Cette sainte retraite, si propre à la vie contemplative, fut bien chère à François ; il y alla souvent reposer son âme et son corps des fatigues de l'apostolat. Il y fit un premier voyage avec les frères Léon, Angélo et Manéo, lequel était le gardien ; car toujours il avait

<sup>1</sup> Godofr., ann. 1226. — <sup>2</sup> Vital, *Chron. Mont. Alv.* Wadding et Fioretti.



coutume de choisir parmi ceux qui l'accompagnaient un supérieur auquel il obéissait humblement. Il prêcha partout où il passa et n'eut d'autres soins que l'office, la méditation et les entretiens pieux. La première nuit se passa dans un couvent de l'ordre. La deuxième nuit, la fatigue et le mauvais temps les obligèrent à chercher un abri dans une vieille église abandonnée. Les frères s'endormirent profondément; François resta en prière. Alors il fut tourmenté par les démons avec une rudesse et une cruauté inouïes; ils se jetèrent sur lui pleins de fureur, le traînèrent sur le pavé, le brisèrent de coups. Au milieu des douleurs il s'écriait : « O mon Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâce de tant de bienfaits; celui-ci est une marque assurée de votre bonté pour moi; vous punissez mes péchés en ce monde pour m'épargner dans l'autre; je suis prêt, ô mon Dieu, à souffrir encore davantage si c'est votre sainte volonté <sup>1</sup>. »

Saint Bonaventure nous apprend que François fut souvent tourmenté de cette sorte par les démons, mais que ces esprits orgueilleux, ne pouvant vaincre sa constance, se retiraient confus <sup>2</sup>.

Au matin il se trouva dans une si extrême faiblesse qu'il ne put continuer la route à pied; ses frères allèrent au village voisin, où un bon laboureur offrit son âne, tout joyeux de faire quelque chose pour cet homme dont il avait entendu dire tant de bien. On se mit en marche, les frères suivirent à quelque distance. François s'entretenait avec le paysan, qui lui dit dans toute sa franchise ombrienne : « Puisque vous êtes vraiment François d'Assise, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance; je vous en avertis. » François aussitôt se jette à terre, se met à genoux devant le paysan, baise ses pieds et le remercie de son bon et utile avis. En montant le sentier roide et abrupt qui conduit au sommet de l'Alverne, par une de ces chaleurs étouffantes qu'on n'éprouve que dans les montagnes, le paysan s'écria : « Jemeurs si je ne trouve à boire! » François,

après une courte prière, lui indiqua un peu d'eau dans un endroit où pourtant il n'y avait pas de fontaine.

Orlando, apprenant que François était à la montagne, y accourut avec des hommes qui portaient des pains et autres provisions. Il trouva nos pieux ermites en prières. François se leva aussitôt et reçut avec une joie bien affectueuse Orlando et sa compagnie. Il le remercia de ce beau présent de la sainte montagne et le pria de lui faire construire une petite cellule couverte au pied d'un très-beau hêtre situé à peu près à un jet de pierre de l'endroit où étaient les cellules des frères. Cela fut immédiatement exécuté. Comme venait le soir et qu'il fallait repartir François dit quelques paroles et bénit cette petite troupe pieuse et dévouée. Au moment du dernier adieu Orlando tira un peu à l'écart François et ses frères et leur dit : « Mes bien chers, je ne veux pas que, sur cette montagne sauvage, vous ayez aucune nécessité corporelle, afin que vous puissiez vous livrer entièrement à la contemplation; je veux et je vous le dis à présent pour toujours, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce qui vous est nécessaire; si vous faites autrement j'en aurai beaucoup de peine. » Et il partit.

François s'assit avec ses compagnons sur la mousse et leur dit, en les entretenant des choses de l'âme : « Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que, si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté il nous donnera libéralement tout ce qu'il faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous; nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons donc dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie de la perfection et la gage des richesses éternelles <sup>1</sup>. » Chacun se retira dans sa cellule. Le lendemain François voulut seul, en méditant et

<sup>1</sup> Fioretti, p. 173. — <sup>2</sup> Vita S. Franc., c. 10.

<sup>1</sup> Fioretti, p. 179.

priant, visiter la montagne, chercher les lieux les plus retirés et les plus secrets pour s'y cacher dans l'oraison, le jeûne et les larmes.

Cependant Orlando avait amené des environs quelques pieux ouvriers qui bâtirent une petite église et un couvent selon le plan tracé par François. Ces journées saintes et calmes furent troublées par un événement bizarre. Un Sarmate, chassé de son pays à cause de ses crimes, avait cherché un refuge dans l'Apennin. Ce Sarmate, que ses ravages et sa cruauté avaient fait surnommer le Loup, s'était établi au mont Alverne. Entre les masses de rochers il y en a une plus haute et plus énorme que les autres et dont elle est séparée par des abîmes; on ne peut y parvenir que par un petit pont; elle porte aujourd'hui le nom de *rocher de Frère Loup*. L'établissement des Frères mineurs avait fort déplu à ce loup sarmate; plusieurs fois il les avait menacés; furieux il vint un jour pour les chasser avec de terribles paroles. La patience et quelques mots de François le frappèrent; sa fureur se calma, et, prosterné aux pieds des pauvres Mineurs, il leur demanda de rester avec eux. François, pleurant de joie, serra dans ses bras ce loup changé en agneau, lui donna l'habit de l'ordre et le doux nom de frère Agnello <sup>1</sup>.

Dans le cours de sa vie apostolique François fit plusieurs voyages au mont Alverne, et chaque fois il y eut avec Dieu d'intimes et ineffables communications; mais aucune ne fut merveilleuse comme celle qu'il y eut en 1224. Il s'était retiré sur la montagne pour y passer son carême de Saint-Michel, c'est-à-dire les quarante jours qu'il avait coutume de jeûner depuis l'Assomption de Notre-Dame jusqu'à la fin de septembre. Le saint homme y ayant longtemps prié très-ardemment, Dieu lui fit entendre qu'à l'ouverture du livre de l'Évangile il apprendrait ce qui pouvait en lui être de plus agréable à Dieu. François dit à frère Léon, qui seul l'accompagnait : « Chère petite brebis de Dieu, va, ouvre trois fois sur l'autel, en l'honneur de la sainte Trinité, le livre des Évangiles. » Et chaque fois

frère Léon trouva la Passion de Jésus-Christ. François en conclut qu'il devait, avant de mourir, se conformer encore plus qu'il n'avait fait aux douleurs de la Passion, et, quoique son corps fût extrêmement affaibli d'austérités, il ne fut point effrayé de cette pensée, mais plus encouragé au martyre, qu'il croyait être cette conformité parfaite aux souffrances de Jésus-Christ.

Son union avec Dieu devint plus intime; sa vie n'était qu'une longue extase. Ces opérations intérieures, qui ravissaient son âme, élevaient son corps en l'air, plus ou moins haut, à proportion de leurs degrés. Quand il n'était élevé qu'à la hauteur d'un homme frère Léon embrassait ses pieds et les arrosait de ses larmes, disant à Dieu du fond de son cœur : « Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi par les mérites de ce saint homme, et daignez me donner quelque petite portion de votre grâce. Quand il ne pouvait l'atteindre ni l'apercevoir il se prosternait et priait où il l'avait vu s'élever. On l'entendait parler avec Dieu, tantôt avec crainte et tremblement, tantôt comme un ami parle à un ami. Plusieurs fois frère Léon vit une lumière éclatante, et au milieu des soupirs de François il ne distinguait que ces paroles : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je, moi ? » Un jour, après un de ces ravissements, le Sauveur parut assis sur une grande pierre plate qui servait de table à François. Il y eut une longue et intime communication, et François, se levant tout transporté, s'écria : « Frère Léon, prépare des parfums et du baume pour consacrer cette pierre. » Frère Léon lui apporta de l'huile qu'il versa sur la pierre, à l'exemple de Jacob, prononçant ces paroles : « Cette pierre est l'autel de Dieu <sup>1</sup>.

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qu'on célèbre le 14 septembre, comme il priait au côté de la montagne, il vit un Séraphin ayant six ailes ardentes et lumineuses, lequel descendait du haut des cieux d'un vol très-rapide. Quand il fut proche François vit entre ses ailes la figure d'un homme ayant les pieds étendus et attachés à

<sup>1</sup> Vital, *Chron. Mont. Alvern.*, p. 49.

<sup>1</sup> Vital et Fioretti.



une croix. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux étaient étendues pour voler, et deux couvraient tout son corps. Cette vision l'étonna merveilleusement; il eut le cœur saisi d'une joie mêlée de tristesse, et il comprit que ce n'était pas par le martyre corporel, mais par l'ardeur de la charité, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus crucifié. La vision, disparaissant, laissa en son cœur une ardeur merveilleuse et une impression encore plus admirable en son corps; car aussitôt commencèrent à paraître à ses mains et à ses pieds les marques des clous, comme il les avait vus dans l'image du Crucifix. Ses mains et ses pieds paraissaient percés de clous dans le milieu; les têtes des clous se voyaient au-dessus des mains et au-dessus des pieds, et les pointes repliées de l'autre côté et enfoncées dans la chair. A son côté droit paraissait une cicatrice rouge comme d'un coup de lance, et souvent elle jetait du sang, dont sa tunique et ses fémoraux étaient arrosés.

Le serviteur de Dieu, voyant que ces stigmates, c'est ainsi qu'on les nommés, ne pouvaient demeurer cachés à ses compagnons les plus familiers, et, craignant d'ailleurs de publier le secret de Dieu, se trouva dans un grand embarras. Il appela quelques-uns de ses frères, leur proposa la difficulté en termes généraux et leur demanda conseil. Frère Illuminé, jugeant à la manière dont il paraissait étonné qu'il avait vu quelque merveille, lui dit : « Mon frère, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais encore pour les autres, que Dieu vous découvre quelquefois des secrets; c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché votre talent. » François, touché de ces paroles, rapporta avec grande crainte la suite de sa vision, ajoutant que celui qui lui avait apparu lui avait dit des choses qu'il ne découvrirait à personne de sa vie. Après qu'il eut passé sa quarantaine dans la solitude il descendit de la montagne à la Saint-Michel, et Dieu confirma l'impression miraculeuse de ses stigmates par plusieurs autres miracles.

Dans la province de Riéti s'était étendue une maladie contagieuse qui faisait périr les moutons et les bœufs, sans qu'on pût y appor-

ter aucun remède. Un homme craignant Dieu fut averti en songe d'aller promptement à l'ermitage des Frères mineurs, où François demeurait alors, de prendre de l'eau où il aurait lavé ses mains et ses pieds, et d'en asperger tout le bétail. Le matin il vint à l'ermitage, et, ayant obtenu secrètement de cette eau par le compagnon du saint, il en arrosa les bestiaux malades et couchés par terre. Dès que la moindre goutte les avait touchés ils se levaient vigoureux et couraient aux pâturages. Ainsi toute la maladie cessa. Autour du mont Alverne, avant que le saint homme y demeurât, la grêle, formée dans un nuage qui s'élevait de la montagne, gâtait ordinairement les fruits de la terre; mais depuis l'apparition du Séraphin cette grêle cessa, au grand étonnement des habitants. L'hiver qui suivit, François voyageait monté sur l'âne d'un pauvre homme, à cause de sa faiblesse et de la rudesse des chemins. La neige et la nuit qui approchait l'obligèrent de demeurer sous une roche, où il s'aperçut que ce pauvre homme qui l'accompagnait se plaignait et se tournait de côté et d'autre, ne pouvant reposer, parce qu'il était vêtu légèrement et le froid très-rigoureux. François étendit le bras et toucha de sa main percée son guide qui aussitôt se sentit tellement échauffé au dedans et au dehors qu'il dormit plus doucement entre ces roches et ces neiges qu'il n'avait jamais fait dans son lit, comme il l'assura depuis.

Quelque soin que prit François de cacher ses stigmates il ne put empêcher qu'on ne vit ceux des pieds et des mains, quoique depuis ce temps-là il marchât chaussé et tint presque toujours ses mains couvertes. Les stigmates furent vus de plusieurs de ses confrères, lesquels, bien que très-dignes de foi par leur sainteté, l'assurèrent depuis par serment, pour ôter tout prétexte d'en douter. Quelques cardinaux les virent par la familiarité qu'ils avaient avec le saint homme. « Ils ont relevé les stigmates, dit saint Bonaventure, dans les proses, les hymnes et les antiennes qu'ils ont publiées en son honneur, et ont rendu témoignage à cette vérité et de vive voix et par écrit. Enfin le Pape Alexandre IV, prêchant au peuple en présence de

plusieurs frères et de moi-même, assura que pendant la vie du saint il avait vu ces stigmates sacrés de ses propres yeux. » Ce sont les paroles de saint Bonaventure dans la Vie de saint François, d'où est tiré tout ce récit. Il ajoute : « A sa mort plus de cinquante frères les virent, et la pieuse vierge Claire avec ses sœurs, et une multitude innombrable de séculiers, dont plusieurs les baisèrent et les touchèrent de leurs mains pour plus grande certitude. »

Quant à la plaie de son côté, il la cacha si bien que de son vivant personne ne la put voir qu'à la dérobée. Un frère qui le servait, nommé Jean de Lodi, lui ayant persuadé par un pieux artifice de tirer sa tunique, sous prétexte de la secouer, vit cette plaie, regardant attentivement, et en reconnut la grandeur en y appliquant légèrement trois doigts. Frère Léon, compagnon du saint homme, d'une simplicité merveilleuse, lui maniant les épaules à cause d'un mal qu'il y sentait, passa la main par son capuce et toucha la plaie par hasard, ce qui causa au saint homme une grande douleur. Depuis ce temps, pour couvrir cette plaie, il porta des fémoraux qui montaient jusqu'aux aisselles ; mais les frères qui les lavaient ou secouaient sa tunique de temps en temps les trouvaient ensanglantés. Enfin, après sa mort, la plaie du côté parut évidemment comme les autres. Lucas, évêque de Tuy, en Espagne, auteur du même temps, rend témoignage à la vérité des stigmates de saint François, et dit qu'ils ont été vus et touchés par beaucoup de clercs et de laïques, religieux et séculiers, cinq ans avant le temps où il écrivait<sup>1</sup>.

Saint François, mort au monde, mort à lui-même, absorbé en Dieu, transformé en Jésus-Christ, devait être mort pour la nature entière, la nature entière devait être morte pour lui : voilà ce que nous sommes naturellement portés à croire. Eh bien ! nous nous trompons ; la vérité, c'est tout le contraire.

Cela étonnera sans doute beaucoup. N'est-il pas dit qu'il faut renoncer aux créatures ? En tant qu'elles éloignent de Dieu, oui ; en

tant qu'elles élèvent à Dieu, non. En effet elles en éloignent ou en approchent suivant qu'on les envisage. L'homme sensuel, en qui domine la vie animale, qui fait son dieu de son ventre, ne voit dans les créatures que ce qui peut satisfaire ses passions charnelles, et ainsi elles l'éloignent de plus en plus de Dieu. L'homme en qui domine la vie purement raisonnable ou humaine, le savant, ne voit dans les créatures qu'un objet de curiosité, d'examen, d'expérience, de calcul, de science. Il lui serait facile de s'élever jusqu'à Celui qui les a faites ; mais il lui est facile aussi de n'aller pas au delà de lui-même, de se faire lui-même l'unique but de toutes ses études, et de n'envisager toutes les créatures que comme une pâture à sa curiosité, à sa vanité, à son orgueil. Le chrétien, au contraire, le saint en qui domine tellement la vie de la grâce qu'elle pénètre en quelque manière et qu'elle s'identifie la vie purement raisonnable et la vie sensitive, voit, comme le premier et comme le second, ce que les créatures ont de beautés sensibles ou intellectuelles ; mais il ne s'arrête ni à elles ni à soi, il s'élève jusqu'à Dieu ; il se réjouit dans toutes les œuvres du Seigneur, et, par autant d'agréables miroirs, il monte jusqu'à la cause vivifiante. Dans ce qu'il y a de beau il contemple Celui qui est la beauté même, et aux vestiges qu'il a imprimés dans les créatures il suit partout le Bien-Aimé, se faisant de tout un degré, une échelle, pour s'élever et atteindre Celui qui est l'amabilité même. Voilà ce que saint Bonaventure raconte en propres termes de saint François d'Assise ; il ajoute : « Dans toutes les créatures, comme en autant de ruisseaux, ce saint goûtait, avec une dévotion ineffable, il goûtait, il savourait cette bonté souveraine, source intarissable de tout ce qu'il y a de bon. Et comme s'il percevait une céleste harmonie dans le concert des différentes qualités et fonctions que Dieu leur a données, il les invitait amicalement à sa louange, suivant la coutume du prophète David. »

Un jour, près de Bévagné, il vint à un lieu où s'était rassemblée une très-grande multitude d'oiseaux de différentes espèces. Le saint, les voyant, courut à eux et les salua

<sup>1</sup> Acta SS., 4 octobre.



comme si c'eussent été des créatures raisonnables. Tous l'attendirent, se retournèrent de son côté, les plus élevés inclinant la tête jusqu'à ce qu'il fût proche et qu'il les exhortât tous à écouter la parole de Dieu, en disant : « Mes frères les oiseaux, vous devez bien louer votre Créateur, qui vous a revêtus de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous accorde la pureté de l'air et vous gouverne sans que vous ayez à prendre aucune sollicitude. » Pendant qu'il leur disait ces choses, et d'autres, les petits oiseaux tressaillaient de joie, allongeaient le cou, étendaient les ailes, entr'ouvraient le bec et le regardaient attentivement. Lui, plein de zèle, passa au milieu d'eux, les touchant de sa tunique, sans que pas un changeât de place, jusqu'à ce qu'il les eût congédiés en faisant sur eux le signe de la croix ; alors ils s'envolèrent tous avec sa bénédiction. Ses compagnons de voyage considéraient tout ceci de la route où ils l'attendaient. Revenu à eux, cet homme simple et pur commença à s'accuser de négligence de n'avoir point jusqu'alors prêché les oiseaux <sup>1</sup>.

Il aimait particulièrement les alouettes ; il se plaisait à remarquer dans leur plumage la couleur grise et cendrée qu'il avait choisie pour son ordre, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre du tombeau. Montrant à ses disciples l'alouette s'élevant dans les airs et chantant dès qu'elle a pris sur la terre quelques grains : « Voyez, disait-il avec joie, elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation. »

Prêchant dans le bourg d'Alviano, et ne pouvant être entendu à cause du bruit des hirondelles qui avaient là leurs nids, il leur adressa ces paroles : « Mes sœurs les hirondelles, vous avez assez parlé ; il est bien temps que je parle à mon tour. Écoutez donc la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai. » Elles ne dirent plus un seul petit mot et ne bougèrent pas de l'endroit où elles étaient. Saint Bonaventure,

qui raconte ce fait, ajoute qu'un bon étudiant de Paris, se trouvant interrompu dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : « En voici une de celles qui troublaient le bienheureux François dans son sermon et qu'il fit taire. » Alors il dit à l'hirondelle : « Au nom de François, serviteur de Dieu, je te commande de te taire et de venir à moi. » Elle se tut dans le moment et vint à lui ; mais, dans la surprise qu'il en eut, il la lâcha et n'en fut plus importuné <sup>1</sup>. C'est ainsi qu'il plaisait à Dieu d'honorer le nom de son serviteur.

Un jour, comme saint François allait prendre son repas avec le frère Léon, il se sentit intérieurement rempli de consolation au chant d'un rossignol. Il pria Léon de chanter alternativement les louanges avec l'oiseau. Celui-ci s'en étant excusé sur sa mauvaise voix, le saint se mit à répondre au rossignol et continua jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que par son ordre, après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola <sup>2</sup>.

Dans sa première visite au mont Alverne il se vit environné d'une multitude d'oiseaux qui se mirent sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, battant des ailes et témoignant par le mouvement de leurs petites têtes tout le plaisir que leur causait l'arrivée de leur ami. « Je vois, dit-il à son compagnon, je vois qu'il faut rester ici, puisque mes petits frères les oiseaux se réjouissent. » Pendant son séjour dans ces montagnes, un faucon, dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié ; par son cri il annonçait au saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier ; il chantait à une heure plus avancée pour le ménager lorsqu'il était malade, et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche intelligente, sonnait au matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son. « C'était, dit saint Bonaventure, un divin présage des grandes faveurs qu'il devait recevoir en ce lieu <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> S. Bonavent., c. 12.

<sup>1</sup> *Id.*, n. 12. — <sup>2</sup> *Fioretti di S. Francesco.* — <sup>3</sup> S. Bonavent., c. 8.

Tout cela nous étonne ; c'est que nous n'avons peut-être jamais bien médité ce mystère dont parle saint Paul aux chrétiens de Rome : « Toute la nature, faite pour glorifier Dieu, est asservie malgré elle à la vanité de l'homme ; elle en gémit et attend que les enfants de Dieu la délivrent ; car la création même sera délivrée de cette servitude de corruption par une certaine participation à la gloire des enfants de Dieu, à la gloire des saints <sup>1</sup>. » Voilà ce qu'enseigne l'Apôtre. Il n'est donc pas étonnant pour le chrétien que les créatures qui gémissent de l'asservissement où les tiennent les pécheurs se réjouissent à la vue des saints qui commencent leur délivrance, qu'ils leur témoignent à leur manière un religieux respect et obéissent à leur voix, comme nous avons vu bien des fois les lions et les ours de l'amphithéâtre se coucher familièrement aux pieds des martyrs, et les animaux du désert obéir à la voix de saint Antoine.

Entre tous les animaux saint François aimait singulièrement ceux qui lui représentaient la douceur de Jésus-Christ ou qui étaient le symbole de quelque vertu. Les agneaux lui rappelaient ce très-doux Agneau de Dieu qui s'est laissé conduire à la mort pour la rédemption des péchés du monde. Lorsqu'il passait le long des pâturages il saluait amicalement les troupeaux, qui venaient à lui et lui faisaient fête à leur manière. Plus d'une fois il racheta des agneaux qu'on menait à la boucherie.

En même temps il domptait la férocité des loups et faisait des pactes avec eux. Voyageant un jour entre Grécio et Cotannelo avec un paysan, les loups vinrent le caresser comme font les chiens. A cette nouvelle les habitants du voisinage supplient l'homme de Dieu de les délivrer de deux grands fléaux qui les tourmentaient, les loups et la grêle. Saint François leur dit : « A l'honneur et à la gloire de Dieu tout-puissant, je vous engage ma parole que, si vous voulez me croire et avoir pitié de vos âmes en faisant une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous regardera d'un œil favora-

ble, vous délivrera de vos calamités et rendra votre pays abondant en toutes sortes de biens ; mais aussi je vous déclare que si vous êtes ingrats, si vous faites comme le chien qui retourne à son vomissement, Dieu en sera plus irrité contre vous, et il doublera vos peines et vos tribulations. » Tant que les habitants de la vallée de Grécio demeurèrent fidèles à Dieu les loups ne mangèrent pas leurs troupeaux, et la nuée, grosse de grêle et d'orage, se détournait de leur terre et allait fondre ailleurs <sup>1</sup>.

Dans le temps que saint François demeurait dans la ville d'Eugubio un loup ravageait tout le territoire, et les citoyens armés marchaient contre lui comme contre un ennemi public. Saint François, malgré les prières de ses frères, voulut aller seul à la rencontre du loup. Dès qu'il l'aperçut il lui commanda, au nom de Dieu, de ne plus faire aucun ravage, et cet animal féroce, devenu doux comme un agneau, vint se coucher aux pieds du saint, qui lui parla ainsi : « Mon frère loup, tu vas dévastant et tuant les créatures de Dieu ; tu es un homicide, et toute cette contrée t'a en horreur ; mais je veux, frère loup, que tu fasses la paix avec elle. Comme c'est la faim qui t'a porté au mal, je veux que tu me promettes de ne plus le faire, si on te nourrit. » Le loup, en signe de consentement, inclina profondément la tête. « Donne-moi un gage de ta parole, » reprit le saint homme en lui tendant la main. Le loup leva familièrement une patte de devant et la posa dans la main de son ami et de son maître, et il le suivit dans la ville. Saint François dit au peuple assemblé à cause d'une si grande merveille : « Entre autres choses, Dieu a permis ce fléau à cause des pécheurs ; mais la flamme éternelle de l'enfer est plus redoutable aux damnés que la férocité d'un loup, qui ne peut tuer que le corps. Mes petits frères, convertissez-vous à Dieu et faites pénitence, et Dieu vous délivrera, dans le temps, du loup, et, dans l'éternité, de l'enfer. Mon frère le loup, qui est ici présent, m'a promis de faire un pacte avec vous si de votre côté vous promettez de lui

<sup>1</sup> Rom., 8, 19-22.

<sup>1</sup> S. Bonavent., c. 8.



donner chaque jour la nourriture nécessaire. » Le peuple s'engagea par acclamation. Le loup renouvela ses signes de consentement, et, pendant deux années consécutives, il vint dans la ville, de maison en maison, demander sa nourriture, à la manière des animaux domestiques. Lorsqu'il mourut les citoyens en eurent une grande douleur, car il était pour eux un mémorial de la vertu et de la sainteté de François <sup>1</sup>.

Par amitié pour les abeilles François leur faisait porter, pendant l'hiver, du miel ou de bon vin pour les nourrir et les réchauffer. Il aimait l'eau, parce qu'elle est le symbole de la pénitence et qu'elle a lavé notre âme dans le baptême. Il révérait aussi les pierres, se souvenant de la pierre angulaire de l'Évangile. Il recommandait aux frères qui allaient couper le bois dans la montagne de laisser de forts rejets en mémoire de Jésus-Christ, qui a voulu mourir pour notre salut sur le bois de la croix. Il voulait que toujours le jardinier réservât, au milieu du grand jardin, un petit jardinet tout composé de fleurs suaves, odoriférantes et belles à voir, afin qu'elles invitassent chacun à louer Dieu par leur beauté. Les fleurs élevaient son âme à cette Fleur sortie de la tige de Jessé et dont le parfum réjouit le monde <sup>2</sup>.

Cette fraternité de piété et d'affection, François l'étendait même aux éléments. Un jour que les médecins allaient lui appliquer un fer rouge aux tempes il le bénit d'abord et lui dit : « Mon frère le feu, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et l'a fait beau, utile et puissant; sois-moi donc favorable aujourd'hui, et daigne Dieu t'adoucir de telle sorte que je puisse te supporter. » Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut; le feu même ne brûle pas, et je ne sens aucune douleur <sup>3</sup>. »

Lorsque l'amour débordait du cœur de François il parcourait la campagne; il appelait les moissons, les vignes, les arbres, les fleurs des champs, les étoiles du ciel, tous ses frères et sœurs de la nature, à se joindre à lui pour bénir le Créateur, et, sa tendresse

radieuse et naïve s'élevant de degré en degré jusqu'au soleil, l'hymne suivant s'élançait de son âme :

« Seigneur très-haut, très-puissant et très-bon, à vous appartiennent la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction !

« A vous seul elles sont dues, et nul homme n'est digne de prononcer votre nom.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, ainsi que toutes les créatures, spécialement notre frère le soleil, qui nous donne le jour et la lumière; il est beau et rayonne avec une grande splendeur; il est votre image, ô mon Dieu !

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la lune et pour les étoiles; il les a formées dans le ciel, brillantes et belles.

« Loué soit mon Seigneur pour mon frère le vent, pour l'air, soit nuageux, soit serein, pour tous les temps par lesquels il donne leur subsistance à toutes les créatures.

« Loué soit notre Seigneur pour notre sœur l'eau, qui est utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur pour notre frère le feu, par lequel il illumine les ténèbres, et qui est beau, agréable, fort et puissant.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous nourrit et nous soutient, qui produit les fruits, les fleurs diaprées et les herbes. »

Saint François, ayant appris que l'union était rompue entre l'évêque d'Assise et les magistrats de cette ville, ajouta ces paroles à son cantique :

« Loué soit mon Seigneur dans ceux qui pardonnent pour son amour et supportent les souffrances et les tribulations.

« Heureux ceux qui persévèrent dans la paix, car ils seront couronnés par le Très-Haut. »

Et il dit à ses compagnons : « Allez avec confiance chez les magistrats, et dites-leur de ma part de se rendre chez l'évêque. Quand ils seront en sa présence, ne craignez pas, chantres de Dieu, chantez à deux chœurs le cantique de mon frère le soleil. » Et ces paroles si simples rétablirent la paix; les ennemis s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon.

<sup>1</sup> *Fioretti di san Francesco*, c. 20. — <sup>2</sup> Thomas de Célano, l. 1, c. 10. — <sup>3</sup> *Chroniq. des Frères min.*, l. 2, c. 11.

Enfin le saint homme, ayant eu révélation que sa mort était prochaine, ajouta cette strophe à son cantique de l'amour de la nature :

« Loué soit notre Seigneur pour notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à qui meurt dans le péché mortel !

« Bienheureux ceux qui se reposent dans ses très-saintes volontés ; la seconde mort ne pourra les atteindre.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité <sup>1</sup>. »

Depuis deux ans que saint François avait reçu les stigmates sa santé s'affaiblissait de jour en jour, et, les clous de ses pieds croissant, il ne pouvait plus marcher. Il se faisait donc porter par les villes et les villages, pour animer les autres à porter la croix de Jésus-Christ. Dans une de ces courses il guérit un petit enfant de Bagnara ; cet enfant fut saint Bonaventure. François avait un grand désir de revenir à ses premières pratiques d'humilité, servir les lépreux et réduire son corps en servitude, comme au commencement de sa conversion. La ferveur de l'esprit suppléait à la faiblesse du corps ; mais ces infirmités vinrent à tel point qu'à peine y avait-il aucune partie de son corps où il ne sentît de très-grandes douleurs, et, toute la chair étant consumée, il ne lui restait plus que la peau et les os. Ses frères croyaient voir un autre Job, tant pour la souffrance que pour la patience. Il se fit porter à Notre-Dame des Anges, pour rendre l'âme au même lieu où il avait reçu l'esprit de grâce.

Dans ses derniers moments il dicta une lettre adressée à tous les supérieurs, les prêtres et les frères de l'ordre, principalement pour leur recommander le respect envers le très-saint sacrement de l'autel. Il dicta de même son testament, où il recommande particulièrement le respect envers les prêtres, l'observation de la règle et le travail des mains.

Sentant approcher sa dernière heure il se fit coucher sur la terre nue, ôta même sa tunique, pour rendre plus sensible son parfait

dépouillement ; puis, levant les yeux au ciel, il couvrit de la main gauche la plaie de son côté droit et dit à ses frères : « J'ai fait ce qui me regarde ; Notre-Seigneur vous apprendra ce que vous devez faire. » Ils fondaient tous en larmes ; l'un d'eux, qu'il nommait son gardien, devinant son intention, se leva promptement, prit une tunique avec une corde, les lui présenta et lui dit : « Je vous prête cet habit comme à un pauvre ; prenez-le par obéissance. » Le saint homme leva les mains au ciel et loua Dieu de ce qu'il allait à lui déchargé de tout. Ensuite il fit appeler tous les frères qui étaient en ce lieu-là, et les exhorta à conserver l'amour de Dieu, la patience, la pauvreté, avec la foi de l'Eglise romaine ; puis, étendant sur eux ses bras mis l'un sur l'autre en forme de croix, il donna sa bénédiction tant aux absents qu'aux présents. Frère Léon et frère Ange, suivant son désir, chantèrent en chœur le cantique de son frère le soleil et de sa sœur la mort. Ce cantique fini il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Après cette lecture il commença lui-même à réciter d'une voix mourante ce psaume de David :

« Ma voix a crié vers le Seigneur ; je lui ai adressé mes vœux. Je répands mes prières en sa présence ; je lui dis mes douleurs, et mon esprit est près de défaillir. Seigneur, vous avez connu mes sentiers. Je regardais à ma droite, et je ne voyais personne qui me connût ; la fuite m'était fermée, et nul ne défendait ma vie. C'est vous que j'implore, ô mon Dieu ; et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. Écoutez ma prière, car je suis profondément humilié ; délivrez-moi de ceux qui me poursuivent, car ils se sont fortifiés contre moi. Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier ; voilà que les justes attendent votre jugement sur moi <sup>1</sup>. »

A ces derniers mots sa bouche se ferma pour toujours : François n'était plus de ce monde. C'était la nuit du samedi au dimanche, quatrième jour d'octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la ving-

<sup>1</sup> S. Franc. *Opuscula*. Chavin, *Vie de S. Franc.*

<sup>1</sup> Psaume 141



tième de sa conversion, la dix-huitième de l'institution de son ordre.

Après sa mort on vit librement ses stigmates, qui étaient, dit saint Bonaventure, des clous formés miraculeusement de sa chair, et tellement adhérents que, quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs durs et tout d'une pièce. Ces clous étaient noirs comme du fer; mais la plaie du côté était rouge et retirée en rond comme une espèce de rose. Ce spectacle si nouveau affermissait la foi de ses enfants, excitait leur amour et leur donnait une sainte joie qui tempérait leur affliction quand ils baisaient ces plaies merveilleuses. Le peuple, ayant appris la mort du saint, accourut en foule pour les voir, chacun voulant s'en assurer par lui-même et prendre part à cette joie. On permit à plusieurs citoyens d'Assise d'approcher, de voir et de baiser ces stigmates, et un d'entre eux, nommé Jérôme, chevalier et lettré, homme de sens et de réputation, ayant peine à croire cette merveille, l'exa-

mina plus hardiment et plus curieusement en présence des frères et des autres citoyens. Il toucha de ses mains les pieds, les mains et le côté du corps saint, fit mouvoir les clous, et s'assura si bien de la vérité qu'il fut depuis un des témoins qui en déposèrent avec serment. En portant le corps à Assise le convoi passa à l'église de Saint-Damien, où était sainte Claire avec ses compagnes, et on s'y arrêta quelque peu pour leur donner la consolation de voir et de baiser le corps saint avec ses stigmates. Enfin on l'enterra dans la ville, à l'église de Saint-Georges, où il avait commencé à étudier dans son enfance et où il avait prêché pour la première fois. Dieu commença dès lors à faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles. Nous le verrons solennellement canonisé par son ami, le cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, après la mort d'Honorius III, arrivée le 18 mars 1227 <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir les *Vies de S. François d'Assise*, Acta SS., 4 octobre. Chavin. Chalippe, etc.

## LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

DE L'AN 1227 A L'AN 1250.

**Les Papes défendent et affermissent, contre le César allemand Frédéric II, l'indépendance spirituelle de l'Église catholique, et, par suite, l'indépendance temporelle de tous les rois et peuples chrétiens.**

§ 1<sup>er</sup>.

PONTIFICATS DE GRÉGOIRE IX ET DE CÉLESTIN IV.

Les césars païens étaient à la fois dieux, souverains pontifes et empereurs. Le philosophe Pline condamne au dernier supplice les chrétiens de Bithynie parce qu'ils refusaient de sacrifier à l'image de Trajan. Adrien fait un dieu de son compagnon de débauche. Antonin et Marc-Aurèle ont pour femmes de vraies prostituées ; au lieu de réprimer leur libertinage ils récompensent leurs complices ; mortes ils en font les déesses tutélaires des époux, leur consacrent des temples et des pontifes, et obligent les jeunes mariées à leur offrir des sacrifices.

Dieux, souverains pontifes et empereurs, les césars païens étaient encore la loi vivante et suprême ; leur bon plaisir avait force de loi<sup>1</sup>. Cette loi obligeait les autres, mais ne les obligeait pas eux-mêmes. Maîtres du droit, ou plutôt étant eux-mêmes le droit principal, ils étaient maîtres de tout, de la propriété comme du reste ; rien n'était à autrui que sous leur bon plaisir ; nulle place à l'indépendance d'aucun roi, d'aucun peuple.

On en voit un échantillon dans l'empereur Caligula. Fils d'un excellent père, Germanicus, ses commencements annonçaient un

excellent prince ; mais bientôt l'idée païenne du César païen se réalisa tout entière dans sa personne ; lui-même se déclara dieu, se consacra un temple, des pontifes et des sacrifices. Sa sœur Drusille, avec laquelle il avait commis plus d'un inceste, étant morte, il en fit une déesse et jurait publiquement par sa divinité. Quand il lui en prenait envie il envoyait dire à tel ou tel sénateur qu'il se gardât de toucher encore à sa femme, attendu que l'empereur daignait la prendre pour la sienne. Lorsqu'il eut conduit l'armée romaine, à travers les Gaules, jusque sur le bord de l'Océan, pour ramasser des coquillages, il écrivit à ses intendants de Rome de lui préparer un triomphe qui n'eût point eu son pareil, attendu qu'ils avaient droit sur les biens de tous les hommes<sup>1</sup>. « Souvenez-vous, disait-il à sa grand'mère, que tout m'est permis et envers tout le monde<sup>2</sup>. » Et il ne se bornait pas à le dire. Ainsi, ayant donné à Naples le spectacle d'un combat naval, il fit jeter les spectateurs dans la mer. « Plût aux dieux, s'écria-t-il une autre fois, que le peuple romain n'eût qu'une tête<sup>3</sup> ! »

<sup>1</sup> « Quod principi placuit legis habet vigorem. » Ulpian., l. 1. *Inst. Digest.*, l. 1, tit. 4, § 1.

<sup>1</sup> « Quando in omnium hominum bona jus habent. » Suet., *Caligula*. — <sup>2</sup> « Memento omnia mihi et in omnes licere. » — <sup>3</sup> « Utinam populus Romanus unam cervicem haberet ! » Suet., *Caligula*.



C'était pour avoir le plaisir de la lui abattre d'un seul coup.

Tout ceci est atroce, mais naturel et légal ; car le dieu légal, Caligula, pouvait naturellement et légalement faire tout ce qu'avait fait le parricide et l'infanticide Saturne, l'adultère, l'incestueux, le sodomite Jupiter, le voleur Mercure, l'homicide Mars. Le dieu Caligula, le dieu Néron pouvaient commettre légalement et impunément tous les crimes attribués à tous les dieux et à toutes les déesses du paganisme. Que dis-je ? En imitant ainsi tous les dieux et toutes les déesses ils en devenaient d'autant plus dieux pour les païens, ils en devenaient pour eux d'autant plus adorables !

Telle était donc cette effroyable bête, aux dents de fer et aux ongles d'airain, qui, après avoir broyé et dévoré toute la terre, foulé le reste aux pieds, se faisait adorer des peuples et des rois dans la personne de ses empereurs<sup>1</sup>.

Qui donc a tiré le genre humain de ce profond aveuglement, de cette effroyable tyrannie ?

Ce ne sont pas les savants ou philosophes du paganisme. Nous avons vu le philosophe Sénèque enseigner à son élève, le dieu Néron, que la compassion, la miséricorde, autrement l'humanité, était un vice dont il devait se garder en qualité de sage ; nous l'avons vu, quand son digne élève eut tué son frère, accepter les dépouilles de la victime ; nous l'avons vu, quand Néron eut tué sa mère, faire publiquement l'apologie de ce parricide.

A qui donc le monde doit-il de ne plus être foulé, broyé aux pieds de cette bête ?

Peuples et rois de la terre, bénissez l'Église de Dieu ! C'est à elle que vous devez votre délivrance. Ces césars, à la fois dieux, souverains pontifes et empereurs, elle les dépose, et à jamais, de leur divinité et de leur pontificat suprême ; avec leur divinité et leur souverain pontificat elle anéantit leurs dieux et leur culte ; elle les déclare eux-mêmes, avec leur sénat, justiciables d'un Dieu que ne font point les empereurs, mais qui lui-même les fait et les

défait à son gré ; elle subordonne les lois romaines à la loi chrétienne, organise l'empire romain tout entier, pour le gouvernement des intelligences, comme une province de l'empire du Christ ; elle détermine les limites du pouvoir temporel des césars à l'égard de leurs sujets en tant qu'individus ; elle les détermine par la loi de Dieu, qu'elle imprime dans le cœur des chrétiens et qu'elle leur explique au besoin.

Telle est la cause principale de ces guerres, de ces persécutions que l'Église catholique ne cesse d'avoir à souffrir de la part des empereurs idolâtres, hérétiques ou schismatiques, jusqu'à la ruine de l'empire romain en Occident et de l'empire grec en Orient. Des hommes à courte vue n'y voient que des idoles de bois, de pierre ou de métal, renversées par l'Église ; le principal de l'affaire était les idoles de chair et d'os, les empereurs eux-mêmes, qui voulaient plus ou moins être adorés.

Le mahométisme n'est qu'une phase de cette guerre, qui ne finira tout à fait qu'à la fin du monde ; ce n'est plus proprement le paganisme, c'est l'hérésie armée, l'hérésie antichrétienne, qui veut régner à la place du Christ par le droit du sabre.

Dans cette lutte des siècles l'Église se créa, par l'établissement de l'empire chrétien en Occident, des défenseurs armés contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et autres séditions. Elle choisit ses premiers défenseurs parmi les princes des Francs ; le plus illustre fut Charlemagne, qui n'a point eu son pareil. Il acheva ce qu'avaient commencé son père, Pepin le Bref, et son grand-père, Charles-Martel ; il acheva de chasser les mahométans de France, de les repousser en Espagne, d'où les chrétiens d'Espagne les repousseront en Afrique ; il acheva de consolider l'indépendance, même temporelle, de l'Église romaine, nécessaire pour maintenir l'unité spirituelle dans la variété politique des diverses nations chrétiennes. Quelle idée Charlemagne avait de sa haute fonction, on le voit par ce préambule de son code législatif : « Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais, moi, Charles, par la grâce et la miséricorde divines roi et recteur du royaume

<sup>1</sup> Daniel. *Apocalypse*.

des Francs, dévot défenseur et humble auxiliaire de la sainte Église de Dieu <sup>1</sup>. » Toutes les histoires et annales contemporaines attribuent au Pape saint Léon III le rétablissement de l'empire d'Occident en la personne de Charlemagne. Nous avons vu l'arrière-petit-fils de ce prince, l'empereur Louis II, répondre à Basile de Constantinople que le titre d'empereur n'était pas nouveau dans sa famille, mais que son aïeul, Charlemagne, l'avait déjà eu, non par usurpation, mais par autorité du souverain Pontife et le jugement de l'Église, de laquelle sa famille avait reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire <sup>2</sup>.

Ni la dignité impériale ni même la dignité royale n'était alors héréditaire parmi les Francs ; ni l'une ni l'autre ne se transmettait de père en fils par ordre de primogéniture, mais par l'élection du peuple, sous la ratification du Pape, pour la dignité d'empereur.

Ainsi, en 806, Charlemagne fait une charte de partage pour diviser l'empire des Francs entre ses trois fils, Charles, Louis et Pepin. Cette charte, jurée par les grands de l'empire, est envoyée au Pape Léon III, afin qu'il la confirme de son autorité apostolique. Le Pape, l'ayant lue, y donne son assentiment et la souscrit de sa main. C'est ce que rapporte l'historien Éginhard, témoin oculaire, envoyé à Rome pour ce sujet. Dans cette charte ainsi jurée et confirmée Charlemagne règle l'ordre dans lequel ses fils, Charles, Louis et Pepin, devaient se succéder, au cas où l'un ou deux des trois vinssent à mourir avant l'autre. L'article 5 de cette charte est conçu en ces termes : « Si l'un des trois frères laisse un fils que le peuple veuille élire pour succéder à son père dans l'héritage du royaume, nous voulons que les oncles de l'enfant y consentent et laissent régner le fils de leur frère dans la portion du royaume qu'a eue leur frère, son père <sup>3</sup>. » Cet article est,

comme on voit, une preuve authentique qu'au temps et dans l'esprit de Charlemagne les fils d'un roi ne succédaient point de droit à leur père, ni par ordre de primogéniture, mais qu'il dépendait du peuple d'en choisir un.

Ainsi encore en 817 l'empereur Louis le Débonnaire, alors tranquille sur son trône, respecté et obéi de tout le monde, convoque à Aix-la-Chapelle la généralité de son peuple, suivant son expression <sup>4</sup>, à la fin de partager l'empire des Francs entre ses trois fils, Lothaire, Louis et Pepin ; d'en élever un à la dignité d'empereur pour maintenir l'unité de l'empire ; de régler les rapports entre le nouvel empereur et les deux rois, ses frères ; de fixer la part d'autorité qu'aurait l'assemblée de la nation pour juger leurs différends et pour élire des rois parmi leurs descendants. Et afin que tout cela se fit, non par une présomption humaine, mais d'après la volonté divine, on indiqua et on observa religieusement, comme disposition préalable, trois jours de prières, de jeûnes et d'aumônes. Après ces préliminaires nous avons vu une charte constitutionnelle proposée, délibérée, consentie, jurée en 817 ; relue, confirmée et jurée de nouveau en 821 ; envoyée enfin à Rome et ratifiée par le Pape Pascal.

Louis le Débonnaire déclare donc, dans le préambule de cette charte, que, son suffrage et les suffrages de tout le peuple s'étant portés sur son fils Lothaire pour la dignité impériale, cette unanimité fut regardée comme un signe manifeste de la volonté divine et Lothaire associé en conséquence à l'empire.

Le quatorzième article de cette partie porte : « Si l'un de nos fils laisse en mourant des enfants légitimes, la puissance ne sera point divisée entre eux, mais le peuple assemblé en choisira celui qu'il plaira au Seigneur <sup>5</sup>. » On lit dans le dix-huitième et dernier article : « Si celui de nos fils qui, par la volonté divine, doit nous succéder, meurt sans enfants légitimes, nous recommandons à tout notre peuple fidèle, pour le salut de

<sup>1</sup> *Capitul. Reg. Franc.*, t. 1, p. 209. — <sup>2</sup> *Epist. Lud. II ad Basil. imp.*, apud Baron., ad ann. 871, n. 60 et 63. — <sup>3</sup> *Quod si talis filius cuilibet istorum trium fratrum natus fuerit quem eligere populus velit ut patri suo succedat in regni hereditate, volumus ut hoc consentiant patruus ipsius pueri et regnare permittant filium fratris sui in portione regni quam pater ejus frater eorum habuit.* » *Baluze, Capitul. Reg. Franc.*, t. 1, col. 442.

<sup>4</sup> « Generalitatem populi nostri. » — <sup>5</sup> « Si vero aliquis eorum decedens legitimos filios reliquerit, non inter eos potestas ipsa dividetur, sed potius populus pariter conveniens unum ex eis, quem Dominus voluerit, eligat. » *Baluze, t. 1, col. 577, art. 14.*



tous, pour la tranquillité de l'Église et pour l'unité de l'empire, de choisir l'un de nos fils survivants, en la même manière que nous avons choisi le premier, afin qu'il soit constitué, non par la volonté humaine, mais par la volonté divine <sup>1</sup>. »

Tel était donc le caractère électif de l'empire et de la royauté parmi les Francs au neuvième siècle. La même chose se voyait chez les autres peuples de la chrétienté. De plus on reconnaissait partout, comme un des articles fondamentaux de toute constitution, qu'une nation chrétienne ne pouvait être gouvernée que par un roi catholique, et que tout roi qui devenait hérétique ou apostat perdait par là même le droit et la capacité de régner sur une nation chrétienne. Nous avons vu le roi de Germanie, Henri IV, reconnaître cette loi fondamentale. C'est comme qui dirait aujourd'hui qu'un roi barbare, qui nie les droits de l'humanité, ne peut régner sur une nation civilisée; car la civilisation véritable, qui, par l'unité de foi, d'espérance et de charité, fait de tous les hommes et de tous les peuples une seule cité, une seule société d'intelligence, n'est autre que la religion et l'Église catholique. S'en séparer ou lui résister opiniâtrément c'est professer en principe la barbarie et l'anarchie. Aussi les nations chrétiennes avaient-elles encore pour article fondamental de leur constitution que quiconque restait excommunié, séparé de l'Église, un an et un jour, perdait tout droit politique, notamment celui de commander à des chrétiens. Aujourd'hui, quiconque est frappé de mort civile perd tous ses droits civils et politiques et ne saurait plus commander à des citoyens.

Cependant les princes de Germanie, auxquels les Papes transportèrent la dignité impériale après l'extinction de la ligne masculine de Charlemagne, méconnurent peu à peu l'idée chrétienne de cette dignité pour reprendre peu à peu l'idée païenne de Néron et de Caligula. Nous l'avons vu dans les rois ou empereurs Henri IV, Henri V et Frédéric II ou Barberousse. Ils ne se disaient pas encore dieux ou souverains pontifes, mais ils y tendaient, et, parce que les Papes s'oppo-

saient à cette tendance, ils entreprirent de défaire les Papes légitimes et d'en faire de leur fabrique. S'ils ne se donnaient pas encore pour souverains pontifes et pour dieux, comme Caligula, ils se donnaient dès lors pour la loi vivante et souveraine. « L'empereur, disaient-ils dès lors, telle est la loi vivante qui commande aux rois. Sous cette loi vivante sont tous les droits possibles; c'est elle qui les châtie, qui les dissout, qui les lie. L'empereur est l'auteur de la loi et n'y est tenu qu'autant qu'il veut bien. Son bon plaisir est la règle du droit <sup>1</sup>. » Voilà comment l'idée de l'impérialité païenne se reproduisait sous Henri V. Frédéric Barberousse, avec ses légistes de Bologne, en tirait les conséquences naturelles: que l'empereur allemand était le seul maître du monde, le seul propriétaire; que ni rois ni particuliers n'avaient rien que sous son bon plaisir; que les souverains d'Espagne, d'Angleterre et de France, n'étaient que des rois provinciaux, destituables au gré de l'empereur. La grande affaire était d'exécuter ce plan. Comme Barberousse était le plus fort, il y travaillait avec plus de violence. Frédéric II, son petit-fils, se sentant moins fort, joignait à la brutalité allemande de Barberousse la perfidie des Grecs et la chicanerie des Normands. Voici comment un écrivain protestant signale son caractère :

« Il tenait des princes de la maison de Souabe l'amour de la guerre et une valeur quelquefois brutale; mais, comme son premier aïeul maternel, Robert Guiscard, et comme les Normands auxquels il succédait, il savait allier la bravoure à une politique astucieuse et à une dissimulation profonde. Il opposait aux pièges des Pontifes, qui longtemps avaient prétendu être ses amis, la souplesse et souvent la mauvaise foi. Ses paroles n'étaient jamais l'indication de ses pensées, et ses promesses garantissaient rarement ses actions futures <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> « *Cæsar lex viva stat regibus imperativa, Legeque sub viva sunt omnia jura dativa. Lex ea castigat, solvit, et ipsa ligat. Conditor est legis, neque debet lege teneri; Sed sibi complacuit sub lege libenter haberi. Quidquid ei placuit juris ad instar erit.* » Godfr., *Viterb. Chron.*, part. 17. Apud Baron., ann. 1111, n. 25. —

<sup>2</sup> Sismondi, *Républ. ital.*, t. 2, p. 437.

<sup>1</sup> Baluze, art. 18, col. 578,

Voilà comment cet auteur protestant nous dépeint le caractère de Frédéric II. Ce qu'il appelle les *piéges des Pontifes*, ce sont les précautions que prirent les Papes pour n'être pas dupes de cet homme de mauvaise foi, dont les paroles n'indiquaient jamais les pensées et dont les promesses garantissaient rarement les actions. Telle est l'équité de Sismondi envers les Papes. Voici qui n'est pas moins curieux.

Marchant sur les traces de ses prédécesseurs, Frédéric II aspire à être le seul souverain, le seul propriétaire, la seule loi du monde; il prétend réduire les rois de Suède, de Danemark, d'Angleterre, d'Espagne et de France, au rang des vassaux, des roitelets de provinces; il prétend faire de l'Europe chrétienne ce que les sultans ont fait de l'Afrique et de l'Asie; il prétend que les Papes lui serviront d'instrument pour cela, comme les califes de Bagdad ou les muftis de Stamboul en servent au Grand-Turc. Les Papes s'opposent à son entreprise avec un courage invincible; leur prudence déjoue tous ses artifices, leur fermeté brise toute sa violence; seuls ils maintiennent la liberté et l'indépendance de l'Eglise, et avec elle la liberté et l'indépendance de tous les rois et de tous les peuples de l'Europe. Naturellement, à la vue de cet immense bienfait, les historiens, les poètes, les orateurs de l'Europe reconnaissante, Anglais, Français, Allemands même, surtout au siècle des lumières, élèveront la voix, battront des mains, pour célébrer à l'envi les bienfaiteurs! Ce n'est pas tout à fait cela. Si ces habiles gens élèvent la voix, écrivent des volumes, c'est pour blâmer, c'est pour condamner les Papes de s'être opposés avec tant de courage et de succès à ces intéressants despotes d'Allemagne qui voulaient tout simplement asservir l'Eglise et le monde. En vérité, des hommes si clairvoyants mériteraient de vivre quelques années sous le sabre du janssinaire ou du Bédouin, sous le knout du Moscovite ou du Tartare, ou bien sous le bâton du kaiserlich, pour apprendre, sinon à voir, du moins à sentir, ce qu'eux et leurs patries doivent de bienfaits à ces pontifes qu'ils outragent. Toutefois le jour commence à se

faire, la justice commence à luire, même pour les Papes, et, chose bien remarquable, elle commence par les protestants, et par les protestants d'Allemagne. C'est un protestant d'Allemagne, Jean de Muller, qui a écrit ces paroles: « Sans les Papes Rome n'existerait plus. Grégoire, Alexandre, Innocent opposèrent une digue au torrent qui menaçait toute la terre; leurs mains paternelles élevèrent la hiérarchie, et à côté d'elle la liberté de tous les États <sup>1</sup>. »

Espérons que les catholiques finiront par être aussi équitables envers les Papes que ces honnêtes protestants, ne fût-ce que pour comprendre quelque chose à l'histoire de l'humanité. Dans cette grande lutte entre le sacerdoce et l'empire les auteurs à courte vue ne voient, au moins d'un côté, que de petits intérêts, des vues mesquines, d'ignobles motifs. Ils ne se doutent même pas de l'immense question qu'il s'agissait de résoudre, savoir: l'Eglise de Dieu, l'Europe catholique, l'humanité chrétienne seront-elles libres sous la loi de Dieu seul, ou bien seront-elles asservies au despote allemand comme la Turquie l'est au Turc?

Le Pape Honorius III était mort le 18 mars 1227. Le lendemain, après ses funérailles, les cardinaux s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Leur choix tomba d'abord sur le bienheureux Conrad, cardinal-évêque de Porto, fils du comte de Seyne; mais il refusa constamment <sup>2</sup>. Alors toutes les voix se réunirent sur le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie. Il résista longtemps avec larmes; mais les électeurs le pressèrent avec de si vives instances qu'ils lui déchirèrent ses vêtements. Il consentit enfin, prit le nom de Grégoire IX, et fut couronné le dimanche 21 mars.

Le jour de Pâques, 11 avril, il célébra la messe à Sainte-Marie-Majeure et revint la couronne sur la tête. Le lundi, ayant dit la messe à Saint-Pierre, il rentra au palais portant deux couronnes, monté sur cheval richement caparaçonné, environné des cardinaux revêtus de pourpre et d'un clergé nombreux. Les rues étaient tendues de tapisseries

<sup>1</sup> *Voyages des Papes*, 1782. — <sup>2</sup> Voir sa vie, *Acta SS.*, et Godescard, 30 septembre.



rehaussées d'or et d'argent, des plus beaux ouvrages d'Égypte et des plus belles couleurs de l'Inde; divers aromates embaumaient l'air sur son passage; le peuple chantait à haute voix des litanies et des cantiques d'allégresse, accompagnés du son des trompettes; les juges et les officiers portaient des habits dorés et des manteaux de soie; les Grecs et les Juifs chantaient les louanges du Pontife chacun dans leur langue; un peuple innombrable marchait devant lui avec des palmes et des fleurs; le sénateur et le préfet de Rome, à pied aux deux côtés du Pape, tenaient les rênes de son cheval. C'est ainsi qu'il fut conduit au palais de Latran.

Grégoire IX, jusqu'alors le cardinal Hugolin, était des comtes de Segni et neveu d'Innocent III; sa mère était issue d'une des plus nobles maisons d'Anagni. Depuis bientôt vingt-huit ans son oncle l'avait élevé à la dignité de cardinal, et, depuis cette époque, il n'avait cessé d'être occupé des affaires les plus importantes. Ce qui lui faisait encore plus d'honneur que cette confiance, c'était la manière dont il y répondait. Sa fermeté seule empêcha une convention honteuse que des négociateurs intimidés allaient conclure d'après les exigences de Markwald; il dirigea les difficiles négociations avec le roi Philippe de Souabe; il sut amener les orgueilleux Milanais à l'obéissance envers le Siège apostolique; il réconcilia Pise avec Gênes et rétablit la paix dans plusieurs autres villes d'Italie. C'est de ses mains que Frédéric II prit la croix; il fut chargé en Italie de tout ce qui regardait la croisade. Honorius n'était ni envieux ni ingrat envers un pareil collaborateur. « Hugolin, disait-il publiquement, est un homme selon mon cœur, sur lequel je puis m'appuyer et me fier en toutes choses. » Peut-être plus remarquable encore était l'éloge de l'empereur, qui se réjouit quand Hugolin reçut la commission de travailler à la croisade, et lui écrivit qu'il était un homme d'une renommée sans tache, d'une vie pure, distingué par la piété, la science et l'éloquence; que, sans préjudice des autres, il brillait parmi eux comme une étoile plus resplendissante, et qu'il avancerait mieux que personne une affaire que l'empereur souhai-

tail plus ardemment que quoi que ce soit au monde <sup>1</sup>.

Un seul doute pouvait naître : un homme de plus de quatre-vingts ans était-il encore en état de conduire l'univers chrétien? Mais son corps naturellement vigoureux s'était maintenu dans sa force par une vie réglée, et, comme Grégoire avait été jadis un bel homme, ainsi il passait encore à bon droit pour un bel et robuste vieillard. Sa mémoire était encore fidèle et sûre; ses connaissances variées, sa profonde habileté dans le droit canon se manifestèrent encore plus depuis son élévation que dans les conjonctures précédentes. On le verra déployer une activité infatigable sur le siège de saint Pierre jusqu'à l'âge de près de cent ans.

Ami intime et protecteur zélé, comme cardinal Hugolin, des deux illustres patriarches, saint Dominique et saint François d'Assise, il eut la consolation et la gloire, comme Pape Grégoire IX, de les canoniser l'un et l'autre. Le dernier lui avait écrit plus d'une fois en ces termes : « Au révérendissime père et seigneur Hugolin, futur évêque de tout le monde et père des nations. » Cette salutation prophétique s'étant accomplie, Grégoire IX se rendit dans la ville d'Assise pour canoniser celui-là même qui la lui avait adressée.

Avant d'entrer dans la ville le nouveau Pontife s'arrêta au monastère de Saint-Damien, où il visita sainte Claire et lui représenta que, pour obvier à divers inconvénients, elle devait recevoir des biens-fonds; il offrit même de lui en donner en abondance; elle lui répondit constamment que la sainte pauvreté valait mieux que tous les biens et qu'elle ne trouvait point de trésor plus assuré. Le Pape ajouta : « Si c'est votre vœu qui vous restreint, ma fille, je vous en donne l'absolution. — Saint-Père, répondit-elle, je ne désire point d'autre absolution que de mes péchés <sup>2</sup>. »

Le Pape, étant entré dans Assise, alla droit au tombeau de saint François, où il pria longtemps et lui recommanda l'Église, agitée alors de bien des troubles. Puis il tint conseil, avec les cardinaux qui l'accompagnaient,

<sup>1</sup> *Regest. Honor.*, l. 5, *epist.* 447. — <sup>2</sup> *Vita sanctæ Claræ*, 12 août. *Acta SS.*

sur la procédure de cette canonisation. Il fit faire une information exacte des miracles du saint, tant dans la ville que dans le pays d'alentour; les témoins furent ouïs et leurs dépositions rédigées par écrit, et l'information fut examinée par les cardinaux qui paraissaient les moins favorables à la canonisation. Le Pape, retourné à Pérouse, y fit examiner en plein consistoire la validité de la procédure, et, la canonisation étant résolue d'un commun accord, il revint avec toute sa cour à Assise. Sur la nouvelle de cette cérémonie il s'y était assemblé une grande multitude de prélats, de seigneurs et de peuple de diverses provinces. Enfin, le dimanche 16 juillet 1228, dans l'église de Saint-Georges, où le saint était enterré, le Pape, étant sur un trône élevé, fit un sermon où il prit pour texte ces paroles de l'Écclésiastique : « Il a brillé dans le temple de Dieu comme l'étoile du matin, comme la lune en son plein et comme le soleil <sup>1</sup>. » Puis un cardinal-diacre lut publiquement la relation des miracles, un autre prononça un discours pour appuyer cette relation. C'était le cardinal Rainier, qui avait eu des rapports intimes avec saint Dominique et saint François; il raconta tout ce qu'il savait de cet homme admirable. Sa voix était entrecoupée de vifs transports de tendresse; l'auditoire était ému jusqu'aux larmes. Enfin le souverain Pontife se lève au milieu de l'attention silencieuse, et, les bras étendus, il prononce ces paroles : « A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la glorieuse Vierge Marie et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à l'honneur de l'Église romaine, nous avons résolu, avec le conseil de nos frères et des autres prélats, d'inscrire au catalogue des saints le bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le jour de sa mort. »

Aussitôt les cardinaux entonnèrent le *Te Deum*; le peuple répondit par de grandes acclamations de joie, et les trompes guerrières, placées à l'extérieur de l'église, sonnèrent le triomphe. Descendu de son trône

Grégoire IX était prosterné devant le tombeau et y déposait son offrande. Tous les cardinaux et les chevaliers l'imitèrent, et le cercueil découvert fut placé au milieu du sanctuaire, décoré avec la plus somptueuse magnificence. Le Pape commença la messe. Lui-même avait composé, en l'honneur du saint, la prose suivante : « La dernière tête du dragon, portant le glaive des vengeances, agite le septième étendard; il s'élève contre le ciel et cherche à entraîner une grande partie des astres au nombre des réprouvés. Mais voilà que, du côté du Christ, est envoyé un nouveau légat; sur son corps béni brille l'image de la croix. François, noble prince, porte l'étendard royal; il rassemble les peuples dans tous les pays du monde; contre la haine schismatique du dragon il organise trois milices de chevaliers armés à la légère pour disperser les hordes infernales sur lesquelles s'appuyait le dragon. »

A l'orient d'Assise était un rocher nommé la Colline d'Enfer; c'était le lieu où l'on exécutait les arrêts de la justice humaine. Saint François, à sa dernière heure, avait témoigné le désir de reposer en ce lieu; frère Élie, ministre général, en ayant fait la proposition à l'assemblée des citoyens, il s'éleva une réclamation universelle; on trouvait ce lieu trop vil pour y déposer un si grand trésor. « Choisissez plutôt, lui disait-on, une place honorable dans la cité; nous sommes prêts pour cela à vous céder nos propres maisons. » Mais tous, sur les observations de frère Élie, déclarèrent la Colline d'Enfer fief du Saint-Siège. Aussitôt le frère ouvrit un concours entre tous les artistes italiens et étrangers, et, après avoir examiné tous les plans, il choisit celui de Jacques, célèbre entre tous les architectes d'Allemagne. Le 15 mai 1228 on commença les travaux. Presque chaque ville de l'Ombrie avait envoyé des ouvriers; les Frères mineurs eux-mêmes, encouragés par frère Élie, se mirent au travail avec une incroyable ardeur. On nivela d'abord le rocher et on forma une immense surface propre à recevoir les constructions. Or, au moment de la canonisation, tous ces premiers préparatifs étaient achevés, et, le lendemain du jour de la solennité, le Pape, revêtu des ornements

<sup>1</sup> Eccl., 1, 6.



pontificaux, suivi de toute sa cour et entouré d'une foule innombrable, vint bénir la première pierre de l'édifice et la montagne, qu'il nomma Colline du Paradis.

Après avoir examiné les plans Grégoire IX autorisa frère Élie à recevoir des aumônes extraordinaires ; il accorda des indulgences à tous ceux qui contribueraient à ce monument ou de leurs bras ou de leurs richesses. Presque tous les princes du monde envoyèrent leur offrande ; les Allemands surtout se distinguèrent par leurs libéralités ; la cité d'Assise donna de magnifiques carrières de marbre, d'où l'on tira une grande partie des matériaux.

Au commencement du mois de mai 1230 une grande partie du couvent et l'église inférieure étaient entièrement achevées. Frère Élie y convoqua le chapitre général pour la fête de la Pentecôte, et, après avoir pris les ordres de Grégoire IX, il fit annoncer partout que le saint corps du patriarche serait à la même époque porté dans la nouvelle église. Le nombre des pèlerins fut si considérable qu'ils campèrent en plein air dans toute la plaine et sur le penchant de la colline d'Assise. Grégoire IX fut privé d'assister à cette fête à cause de la gravité des événements politiques ; il envoya trois légats pour le représenter et porter en offrande sur ce glorieux tombeau une croix d'or ornée de pierreries, renfermant un morceau de la croix de Jésus-Christ ; des vases sacrés, en or et en argent ; un retable d'autel en or, semé de pierres précieuses ; des ornements sacerdotaux d'une grande richesse, et une somme d'argent considérable pour l'achèvement de l'édifice <sup>1</sup>. Le 25 mai, veille de la Pentecôte, la cérémonie commença. Frère Élie lut publiquement au peuple les lettres apostoliques données à cette occasion ; Grégoire IX y laissait parler son cœur.

« Au milieu des maux dont nous sommes accablés, nous trouvons un sujet de joie et d'actions de grâces dans la gloire que Dieu répand sur le bienheureux François, notre père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que de vous tous. Outre les merveilles écla-

tantes dont il a été l'instrument, nous avons des preuves authentiques que, depuis peu, un mort est ressuscité en Allemagne par son intercession. C'est ce qui nous anime de plus en plus à publier de toutes nos forces les louanges de ce grand saint, avec cette confiance que, nous ayant si tendrement aimés lorsqu'il était dans le monde, où il vivait comme hors du monde, il nous aime encore davantage maintenant qu'il est plus uni à Jésus-Christ, qui est amour, et ne cesse point d'intercéder pour nous ; espérant aussi que vous, qu'il a engendrés en Jésus-Christ et qu'il a laissés héritiers des richesses de son extrême pauvreté, vous que nous portons dans les entrailles de notre amour avec un désir ardent de procurer le bien de votre ordre, vous emploierez vos prières pour obtenir de Dieu que nos tribulations soient utiles à notre salut <sup>1</sup>. » Cette bulle est du 16 mai 1230.

Après que lecture en eut été faite le saint corps fut levé de terre, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté, par les trois légats et frère Élie, sur un char décoré avec une variété merveilleuse, et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate, sur lesquels étaient brodés en or des plantes et des oiseaux. Toutes ces draperies avaient été envoyées, l'année précédente, par l'empereur de Constantinople ; on en fit plus tard des ornements sacrés. Les Frères mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Autour du char étaient les trois légats, frère Élie, les évêques, le clergé, et ceux des Frères spécialement désignés par le Pape pour être ses vicaires apostoliques dans cette glorieuse circonstance. Les magistrats, suivis d'une troupe de citoyens armés, fermaient la marche et comprimaient les flots du peuple qui se pressaient de toutes parts. On chanta des psaumes et des hymnes composées par le Pape lui-même.

« Une race est sortie du ciel, faisant de nouveaux prodiges ; elle découvre le soleil aux aveugles, elle ouvre des chemins dans la mer desséchée.

<sup>1</sup> *Conventus Assis. Histor.*, p. 11.

<sup>1</sup> *Apud Wadding.*

« Dépouillés sont les Égyptiens ; le riche devient pauvre sans perdre ses biens et son nom ; il est heureux dans le malheur.

« François avec ses apôtres monte, comme le Christ, sur la montagne de la lumière nouvelle dans les richesses de la pauvreté.

« Suivant le vœu de Simon, faites trois tentes où résidera éternellement le Très-Haut.

« A la loi, au prophète, à la grâce, rendant un hommage de reconnaissance dans une fête solennelle, il célèbre l'office de la Trinité.

« Tandis que l'hôte, par ses vertus, répare le triple hospice et consacre au Christ le temple des esprits bienheureux.

« O François ! notre père, visitez la maison, la porte et le tombeau, et arrachez au sommeil de la mort l'infortunée race d'Ève.

« Saint François, hâtez-vous ! venez, ô père ! venez secourir ce peuple qui gémit sous le fardeau et est accablé par la boue, la paille et la brique ; ensevelissez l'Égypte sous le sable, amortissez nos vices et délivrez-nous <sup>1</sup>. »

Arrivés à la Colline du Paradis, au milieu de ces cantiques de joie, les habitants d'Assise virent un certain mouvement, un certain empressement de la foule ; ils crurent qu'on allait enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le char, prirent le saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes, et placèrent ce sacré dépôt dans le lieu où il devait être, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le Pape, informé de ce grave désordre, en témoigna une vive indignation dans sa lettre aux évêques de Pérouse et de Spolète ; mais la ville d'Assise envoya aussitôt des députés à Rome pour faire satisfaction, et tout fut pardonné.

Cet événement, peu important par lui-même, a jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de saint François d'Assise ; ce n'est que dans notre siècle qu'on a connu l'exacte vérité. En 1818 Pie VII permit au général des Mineurs conventuels de faire des recherches sous le

maître-autel. Paul V l'avait autrefois défendu expressément. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de pierre, et dont il s'exhalait une odeur très-suave. Le souverain Pontife délégua les évêques d'Assise, de Nocéra, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; ensuite, conformément au décret du concile de Trente, il nomma une commission de cardinaux et de théologiens, et le 5 septembre 1820 il déclara dans un bref solennel :

« Bénissant le Père de toute consolation, et animés de la vive confiance que la merveilleuse découverte du corps de saint François nous est un éclatant témoignage et une nouvelle assurance de la protection et de l'assistance salutaire que ce grand saint nous accordera dans des circonstances aussi difficiles, de notre autorité apostolique, nous déclarons, par la teneur des présentes, qu'il conste, de l'identité du corps récemment trouvé sous le maître-autel de la basilique inférieure d'Assise, que ce corps est véritablement celui de saint François, fondateur de l'ordre des Frères mineurs <sup>1</sup>. »

Trois ans après la translation de saint François d'Assise eut lieu la canonisation de saint Dominique, par le même Pape Grégoire IX, ami intime de l'un et de l'autre.

Douze ans s'étaient écoulés depuis que Dominique avait quitté ce monde. Dieu avait manifesté la sainteté de son serviteur par une foule de miracles opérés à son tombeau ou dus à l'invocation de son nom. On voyait sans cesse des malades entourer la pierre qui couvrait ses restes, y passer le jour et la nuit, et s'en retourner en lui rendant gloire de leur guérison. Des images s'appendaient aux murs voisins en souvenir des bienfaits qu'on avait reçus de lui, et les signes de la vénération populaire ne se démentaient point avec le temps. Cependant un nuage couvrait les

<sup>1</sup> Chavin, *Hist. de S. François*.

<sup>1</sup> *Ibid.*, et Godescard, 2 octobre.



yeux des frères, et tandis que le peuple exaltait leur fondateur, eux, ses enfants, loin de prendre soin de sa mémoire, semblaient travailler à en obscurcir l'éclat. Non-seulement ils laissaient sa sépulture sans ornement, mais, de peur qu'on ne les accusât de chercher une occasion de gain dans le culte qu'on lui rendait déjà, ils arrachaient des murs les simulacres qu'on y attachait. Quelques-uns souffraient de cette conduite sans oser aller jamais jusqu'à la contradiction. Il arriva même que, le nombre des frères croissant toujours, on fut obligé de détruire la vieille église de Saint-Nicolas pour en rebâtir une nouvelle, et le tombeau du saint patriarche demeura en plein air, exposé à la pluie et à toutes les injures des saisons.

Ce spectacle toucha plusieurs des frères; ils délibérèrent entre eux sur la manière de transporter ces précieuses reliques dans une sépulture plus convenable, et ils ne croyaient pas pouvoir le faire sans l'autorité du Pontife romain. « Des fils avaient sans doute le droit d'ensevelir leur père, dit le bienheureux Jourdain de Saxe, mais Dieu permettait qu'ils recherchassent, pour remplir cet office de piété, l'appui d'un plus grand qu'eux, afin que la translation du glorieux Dominique prît un caractère de canonicité<sup>1</sup>. » Les frères préparèrent donc un nouveau sépulcre plus digne de leur père, et ils envoyèrent plusieurs d'entre eux au souverain Pontife pour le consulter. Grégoire IX les reçut très-durement et leur reprocha d'avoir négligé si longtemps l'honneur dû à leur patriarche. « J'ai connu, ajouta-t-il, cet homme tout apostolique, et je ne doute pas qu'il ne soit associé dans le ciel à la gloire des saints apôtres. » Il eût même souhaité venir en personne à sa translation; mais, retenu par les devoirs de sa charge, il écrivit à l'archevêque de Ravenne de se rendre à Bologne avec ses suffragants pour assister à la cérémonie.

On était à la Pentecôte de l'an 1233. Le chapitre général de l'ordre était assemblé à Bologne, sous la présidence de Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique dans le généralat. L'archevêque de Ra-

venne, obéissant aux ordres du Pape, les évêques de Bologne, de Brescia, de Modène et de Tournay, étaient présents dans la ville. Plus de trois cents frères y étaient venus de tous pays; un grand nombre de seigneurs et de citoyens honorables des villes voisines se pressaient dans les hôtelleries; tout le peuple était dans l'attente. « Cependant, dit le bienheureux Jourdain de Saxe dans la lettre encyclique qu'il écrivit sur cet événement à tout son ordre, les frères sont livrés à l'angoisse; ils prient, il pâlisent, ils tremblent; ils ont peur que le corps de saint Dominique, longtemps exposé à la pluie et à la chaleur, dans une vile sépulture, n'apparaisse rongé de vers et n'exhale une odeur qui diminue l'opinion de sa sainteté. » Dans le tourment que leur causait cette pensée ils songèrent à ouvrir en secret la tombe du saint; mais Dieu ne permit pas qu'il en fût ainsi. Soit qu'on en eût quelques soupçons, soit pour constater davantage l'authenticité des reliques, le podestat de Bologne fit garder jour et nuit le sépulcre par des chevaliers armés.

Toutefois, afin d'avoir plus de liberté pour la reconnaissance du corps et d'éviter au premier moment la confusion du peuple immense qui remplissait Bologne, on convint de faire la nuit l'ouverture du tombeau. Le 24 mai, surlendemain de la Pentecôte, avant l'aurore, l'archevêque de Ravenne et les autres évêques, le maître général de l'ordre avec les définiteurs du chapitre, le podestat de Bologne, les principaux seigneurs et citoyens, tant de Bologne que des villes voisines, se réunirent, à la lueur des flambeaux, autour de l'humble pierre qui couvrait depuis douze ans les restes de saint Dominique.

Lorsqu'on souleva la dernière pierre qui recouvrait le cercueil une odeur se répandit d'une suavité ineffable. L'archevêque, les évêques et tous ceux qui étaient présents, remplis de stupeur et de joie, tombèrent à genoux en pleurant et en louant Dieu. Le bienheureux Jourdain de Saxe transporta le saint corps dans un cercueil nouveau, fait de bois de mélèze. Plin dit que ce bois résiste à

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 août. — Lacordaire, *Vie de S. Dominique*, c. 18, p. 583 et suiv.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 août.

l'action du temps. Le cercueil fut fermé de trois clefs, desquelles on remit l'une au podestat de Bologne, l'autre à Jourdain de Saxe, la troisième au prieur provincial de Lombardie. Il fut ensuite porté dans la chapelle où s'élevait le monument destiné à en garder le dépôt; ce monument était de marbre, mais sans aucun ornement sculpté. Quant le jour fut venu, les évêques, le clergé, les frères, les magistrats, les seigneurs se rendirent de nouveau à l'église de Saint-Nicolas, déjà remplie d'une foule innombrable de peuple et d'hommes de toutes les nations. L'archevêque de Ravenne chanta la messe du jour, après laquelle les évêques déposèrent sous le marbre le saint corps, pour y attendre le signal de la résurrection.

Les miracles éclatants qui avaient accompagné cette translation du corps de saint Dominique déterminèrent Grégoire IX à ne pas retarder l'affaire de sa canonisation solennelle. Par une lettre du 11 juillet 1233 il commit, pour procéder à une enquête sur sa vie, trois ecclésiastiques éminents, savoir : Tancrède, archidiacre de Bologne; Thomas, prieur de Sainte-Marie du Rhin, et Palmeri, chanoine de la Sainte-Trinité. L'enquête eut lieu du 6 au 30 août. Les commissaires apostoliques entendirent dans cet intervalle, et sous la foi du serment, la déposition de neuf Frères prêcheurs, choisis parmi ceux qui avaient eu avec saint Dominique les plus intimes relations. Les commissaires établirent une autre enquête, en Languedoc, sur les premières années du saint. Vingt-six témoins furent entendus, et, en outre, plus de trois cents personnes honorables confirmèrent par leur serment et leur signature tout ce que ces témoins avaient dit des vertus de saint Dominique et des miracles opérés par son intercession. Les dépositions de Bologne et de Toulouse ayant été envoyées à Rome, Grégoire IX en délibéra avec le sacré collège et rendit la bulle de canonisation, où il dit entre autres choses :

« La source de la sagesse, le Verbe du Père, dont la nature est bonté, dont l'œuvre est miséricorde, qui rachète et régénère ceux qu'il a créés, et veille jusqu'à la consommation des siècles sur la vigne qu'il a tirée de l'Église;

Notre-Seigneur Jésus-Christ fait paraître de lui de nouveaux signes à cause de l'instabilité des esprits et change les miracles à cause de la défiance de l'incrédulité. A la mort de Moïse, c'est-à-dire à l'expiration de la loi, il monte sur le char à quatre chevaux de l'Évangile, accomplissant les serments qu'il avait jurés à nos pères, et, ayant en main cet arc de la parole sainte qu'il avait tenu bandé pendant tout le règne des Juifs, il s'avance au milieu des flots de la mer, dans cette vaste étendue des nations dont le salut était figuré par Rahab; il va fouler aux pieds la confiance de Jéricho, la gloire du monde, et celui que, à l'étonnement des peuples, il a déjà vaincu par le premier frémissement de la prédication. Le prophète Zacharie avait vu ce char à quatre chevaux sortir quatre fois d'entre deux montagnes d'airain <sup>1</sup>.

« Le premier char avait des chevaux roux, et en eux étaient représentés les maîtres des nations, les forts de la terre, ceux qui, se soumettant par la foi au Dieu d'Abraham, le père des croyants, ont, à l'exemple de leur chef et pour assurer les fondements de la foi, teint leurs habits dans Bosra, c'est-à-dire dans les eaux de la tribulation, et rougi de leur sang tous les étendards de leur milice; ceux-là à qui la joie de la gloire future a fait mépriser le glaive temporel, et qui, devenus martyrs, c'est-à-dire témoins, ont souscrit, par leur confession, le livre de la nouvelle loi, ajouté à leur confession le poids des miracles, consacré le livre et le tabernacle, ouvrage de Dieu et non de l'homme, et tous les vases du ministère évangélique, par le sang d'hosties raisonnables substitué au sang des animaux, et, jetant enfin le filet de la prédication sur la vaste étendue des mers, ont formé l'Église de Dieu de toutes les nations qui sont sous le ciel.

« Mais parce que la multitude a engendré la présomption et que la malice est née de la liberté, le second char a paru avec des chevaux de couleur noire, symbole de deuil et de pénitence, et en eux nous était représenté ce bataillon conduit par l'Esprit au désert, sous la direction du très-saint Benoît, nou-

<sup>1</sup> Zach., 6.



vel Elisée du nouvel Israël, bataillon qui rendit aux enfants des prophètes le bien perdu de la vie commune, rétablit le filet rompu de l'unité, et se répandit par les bonnes œuvres jusqu'en cette terre de l'Aquilon, d'où vient tout le mal, et fit reposer dans les cœurs contrits Celui qui n'habite point dans les corps soumis au péché.

« Après cela, comme pour récréer les troupes fatiguées et faire succéder la joie aux lamentations, le troisième char est venu avec des chevaux blancs, c'est-à-dire avec les frères des ordres de Cîteaux et de Flore, qui, semblables à des brebis tondues et chargées du lait de la charité, sont sortis du bain de la pénitence, ayant à leur tête saint Bernard, ce béliet revêtu d'en haut de l'Esprit de Dieu, qui les a menés dans l'abondance des vallées, afin que les passants délivrés par eux crient avec force au Seigneur, chantant des hymnes, et assoient sur les flots le camp du Dieu des batailles. C'est avec ces trois armées que le nouvel Israël s'est défendu contre un pareil nombre d'armées de Philistins.

« Mais, à la onzième heure, lorsque le jour penchait déjà vers le soir, et que, la charité s'étant refroidie dans l'iniquité, le soleil de justice descendait lui-même au couchant, le Père de famille a voulu rassembler une milice plus propre encore à protéger la vigne qu'il avait plantée de sa main et cultivée par des ouvriers loués en différents temps, laquelle néanmoins n'était plus seulement embarrassée de ronces et d'épines, mais presque démolie par une multitude ennemie de petits renards. C'est pourquoi, comme nous le voyons présentement, à la suite des trois premiers chars, différents par leurs symboles, Dieu a suscité, sous la figure du quatrième char, attelé de chevaux forts et de couleur variée, les légions des Frères prêcheurs et mineurs, avec leurs chefs élus pour le combat <sup>1</sup>. »

Ce langage figuré du Pape Grégoire nous étonne, peut-être même qu'il nous paraît difficile à comprendre; c'est que ce n'est qu'un tissu des paroles, des images, des idées de l'Écriture sainte. Dans le treizième siècle

on était beaucoup plus familiarisé avec ces choses que dans le nôtre; on y était beaucoup plus familiarisé avec cette unité vivante et ces liaisons mystérieuses entre l'ancienne et la nouvelle alliance, entre la synagogue et l'Église, entre Adam et le Christ, entre la terre et le ciel. Aujourd'hui cette profonde intelligence de l'Écriture divine paraît au-dessus de notre portée; nous nous en dédommageons en appelant ces siècles des siècles d'ignorance, et le nôtre le siècle des lumières.

Dans le temps où Grégoire IX, nouvellement élu Pape, se préparait à canoniser saint François d'Assise, il reçut d'heureuses nouvelles touchant un peuple barbare qui habitait vers la Moldavie et l'embouchure du Danube: c'étaient les Cumans ou Comans. L'archevêque de Strigonie lui manda qu'il trouvait ouverture à les convertir. « Déjà, disait-il, j'ai baptisé quelques nobles de cette nation, et un seigneur du pays, nommé Boriz, désirant embrasser la foi chrétienne avec tous ses sujets, m'a envoyé son fils unique avec des Frères prêcheurs qui sont en mission sur les lieux, et me prie instamment de venir chez lui en personne pour lui donner la connaissance du vrai Dieu. J'étais en chemin pour l'exécution du vœu que j'ai fait d'aller à la Terre-Sainte; mais j'ai cru devoir différer mon voyage dans la vue de gagner tant d'âmes à Dieu, et je vous envoie l'archidiacre de Zala, vous suppliant humblement de m'en donner la permission. Et parce que je pourrai faire plus de fruit en ce pays-là avec la qualité de légat du Saint-Siège dont l'autorité y est fort respectée, je vous prie de vouloir bien me l'accorder, en sorte que je puisse en votre nom prêcher, baptiser, bâtir des églises, ordonner des clercs, créer des évêques et faire généralement tout ce qui regarde la propagation de la foi. » Le Pape, par une bulle du 31 juillet 1227, accorda volontiers à l'archevêque tout ce qu'il demandait <sup>1</sup>.

Cette mission apostolique de l'archevêque de Strigonie eut un heureux succès. La nation des Cumans, avec son chef, embrassa la

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 août.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1227, n. 50.

religion chrétienne. Grégoire IX, en ayant été informé, leur écrivit en 1229 pour leur témoigner toute sa joie; il les reçut en la protection spéciale du Siège apostolique et décréta que leur évêque ne serait soumis qu'au Pontife romain<sup>1</sup>.

La religion chrétienne florissait tellement alors dans les régions septentrionales que les rois de Russie envoyèrent des ambassadeurs à l'évêque de Modène, légat apostolique dans le Nord, pour le prier de venir jusque chez eux leur annoncer la pureté de l'Évangile, disposés qu'ils étaient à quitter les erreurs dans lesquelles ils étaient tombés, faute de prédicateurs. Le Pape Honorius III, qui mourut peu après, leur écrivit le 17 janvier 1227 une lettre où il les félicite de leurs bonnes dispositions et les engage à y persévérer, pour ne pas s'attirer de la part de Dieu des tribulations encore plus grandes que celles qu'ils venaient de subir. S'ils veulent avoir un légat de l'Église romaine ils n'ont qu'à lui envoyer une députation et des lettres pour en faire la demande, qui ne manquera pas d'être accueillie favorablement. En attendant il les exhorte à garder la paix avec les chrétiens de Livonie et d'Esthonie<sup>2</sup>.

En 1231, un roi de Russie, déjà chrétien, mais engagé dans le schisme des Grecs, témoignait le désir de se soumettre à l'Église romaine; pour l'y déterminer tout à fait Grégoire IX lui écrivit, le 18 juillet de la même année, la lettre suivante : « Nous apprenons du Seigneur, dans l'Évangile, qu'il n'y a qu'un bercaïl et qu'un pasteur, et que le Christ a constitué gardien spécial et principal de ses brebis le bienheureux Pierre, lorsque, par un privilège singulier, il lui a conféré, avec les clefs du royaume des cieux, le pouvoir de lier et de délier, et qu'il lui a dit, à lui seul, jusqu'à trois fois : « Pais mes brebis. » Or, c'est se montrer hors de ce bercaïl et étranger au troupeau du Seigneur que de ne vouloir pas se soumettre ni obéir humblement au vicaire du Christ, c'est-à-dire au successeur du bienheureux Pierre, qui a été élevé à la plénitude de la puissance, tandis que les autres

n'ont été appelés qu'au partage de la sollicitude, et pour lequel, en la personne de Pierre, le Christ a prié son Père afin que sa foi ne défaille point. C'est pourquoi l'on a raison de penser que ceux-là s'égarent qui sont d'une opinion contraire et qui s'écartent de son obéissance. Ayant donc appris par notre vénérable frère, l'évêque des Prussiens, que vous êtes un prince chrétien, mais gardant les mœurs et les rites des Prussiens et des Grecs, et les faisant garder dans votre royaume par les autres; que toutefois, inspiré par la grâce divine, vous vouliez vous porter à la dévotion et à l'obéissance du Siège apostolique et à la nôtre; nous, désirant du fond de nos entrailles le salut de votre âme, votre progrès, votre avantage et votre honneur, nous avertissons Votre Sérénité et l'exhortons dans le Seigneur à ne pas repousser la saine doctrine, mais à religieusement embrasser les rites et les mœurs des Latins, soumettant votre personne et votre royaume à la suave domination de l'Église romaine, la mère de tous les fidèles, laquelle se propose de vous traiter comme un grand prince dans l'Église de Dieu et de vous aimer comme son fils spécial; car vous sentirez plus abondamment la grâce du Siège apostolique et la nôtre si, quittant le sentier détourné, vous marchez dans le chemin droit que l'on vous montre, et si nous déployons efficacement envers vous et envers votre royaume le secours de notre bienveillance<sup>1</sup>. »

Nous verrons, en 1246, les suites de ces bonnes dispositions: le prince Daniel de Russie envoyer des ambassadeurs à Rome, se soumettre avec son peuple à l'Église romaine, demander un légat pour l'instruire dans la foi catholique et lui conférer en même temps le titre et la couronne de roi, et, pour satisfaire à ses désirs, le Pape lui enverra, comme légat apostolique, le prélat Albert, archevêque de Prusse et de Livonie<sup>2</sup>.

Ce qui suit est peut-être encore plus remarquable. Un roi de Norwège venait d'être élu; comme il devait être couronné par l'autorité du Pape, il envoya des lettres et une

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1229, n. 60. — <sup>2</sup> Id., ann. 1227, n. 8.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1231, n. 43. — <sup>2</sup> Id., ann. 1246, n. 28-30, avec la note de Mansi.



ambassade à Rome. Le Pape Grégoire IX chargea successivement les archevêques de Lunden et de Nidrosie d'examiner l'élection royale et de lui en faire leur rapport. Les deux prélats étant morts avant d'avoir terminé l'affaire, le Pape Grégoire, sur les instances du roi, leur en substitua d'autres par la lettre suivante, du 9 septembre 1231. Les Norwégiens peuvent y voir quelle était l'autorité du Siège apostolique auprès de leurs ancêtres.

« Aux évêques de Berg et de Stavengre, ainsi qu'à l'abbé de Sainte-Marie de Staulei, ordre de Cîteaux. Notre très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre roi de Norwège, nous ayant autrefois humblement supplié pour son couronnement, nous mandâmes par nos lettres à l'archevêque de Lunden et à l'évêque de Scare de faire une diligente enquête sur l'élection, la condition et l'état dudit roi, ainsi que sur l'état du royaume et sur toutes les autres circonstances dont la connaissance peut paraître nécessaire pour sa promotion ou pour la décision de l'affaire; ensuite, de nous faire par écrit une relation fidèle de tout ce qu'ils auront trouvé, afin que, pleinement instruit par leur relation, nous puissions procéder avec plus d'assurance. Ensuite, le roi nous ayant appris que l'archevêque et l'évêque n'avaient pu exécuter leur commission, prévenus qu'ils furent par la mort, nous confiâmes l'exécution de cette affaire à l'archevêque de Nidrosie et à vous, notre frère, l'évêque de Berg; mais, comme l'archevêque de Nidrosie a été enlevé de ce monde et que vous ne pouviez tout seul exécuter la commission, ledit roi nous pria humblement de donner des ordres pour qu'elle soit exécutée par vous et par d'autres. Acquiesçant donc avec bienveillance à la demande du roi, nous vous mandons par ces lettres apostoliques de procurer la conclusion de cette affaire, selon la teneur du premier mandat <sup>1</sup>. »

Le 9 juillet de la même année 1231, par une lettre pleine d'affection paternelle, le même Pape Grégoire IX reçut en la protection spéciale de saint Pierre les Poméraniens, qui

venaient de se convertir par la prédication des enfants de Saint-Dominique. Le Pape bénit Dieu de leur conversion; il les exhorte à aimer de tout leur cœur ce Dieu de bonté qu'ils ont appris à connaître, et à persévérer dans la foi de Jésus-Christ en s'attachant à la saine doctrine de prédicateurs qui leur étaient si chers <sup>1</sup>.

Tout ceci est bien remarquable. Sans aucun doute, si ces bonnes dispositions des peuples du Nord avaient rencontré dans l'empereur d'Occident un autre Charlemagne pour les seconder de concert avec le chef de l'Église, la civilisation chrétienne aurait pu pénétrer jusqu'au fond de la Russie, jusque chez les Tartares, arrêter ainsi les irruptions de ces derniers, ou bien les tourner, par une croisade universelle, contre les mahométans affaiblis alors par leurs divisions, affermir pour des siècles les royaumes chrétiens de Géorgie, d'Arménie, de Jérusalem et de Chypre, et enfin l'empire latin de Constantinople. Ce plan, fortement conçu et exécuté avec ensemble et vigueur par les forces réunies du sacerdoce et de l'empire, eût occupé, absorbé l'activité surabondante des populations européennes et mis fin à toutes les guerres privées; mais Frédéric II, avec tous ses talents, n'était pas un Charlemagne. S'il fut grand, ce n'est que parmi les princes médiocres. Au lieu de voir Dieu et l'humanité unis dans l'Église catholique, il ne voyait que soi et sa famille; il se perdra par là même, et sa famille entière avec lui.

Depuis une douzaine d'années, à savoir depuis 1214, où il avait pris la croix, il amusait ou plutôt il jouait le Pape et l'Église, les rois et les peuples, l'Orient et l'Occident, par des promesses et des serments qu'il n'accomplissait pas. Sur ses assurances réitérées de marcher à la tête de la chrétienté en armes l'Église prêchait la croisade, le clergé et le peuple payaient la dime, les croisés se mettaient en route; les uns prenaient les devants et arrivaient en Égypte ou en Palestine, comme l'avant-garde de l'empereur, les autres se rassemblaient dans l'Italie méridionale et dans d'autres contrées maritimes, at-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1231, n. 44.

<sup>1</sup> Id., n. 42.

tendant que l'empereur vint se mettre à leur tête; des mois, des années entières se passaient à attendre, et l'empereur n'arrivait jamais. Dans cette vaine attente les croisés d'Égypte se virent contraints de rendre Damiette aux infidèles; ceux de Palestine ne savaient que faire, non plus que ceux d'Europe, qui finissaient par tomber malades ou par retourner chez eux. Ce mauvais jeu ne pouvait durer toujours.

Aussitôt après les solennités de son élection et de son couronnement, c'est-à-dire dès le 23 mars 1227, le Pape Grégoire IX en fit part, suivant la coutume, à tous les prélats de la chrétienté, se recommandant à leurs prières, et dans la même lettre il leur ordonne de presser tous les croisés de marcher vers la Terre-Sainte, en les menaçant des censures ecclésiastiques. La lettre à l'empereur, et c'est la remarque d'un auteur protestant <sup>1</sup>, s'expliquait d'une manière plus circonstanciée, plus polie et plus pressante. Grégoire lui rappelait, comme à son très-cher fils, de combien d'affaires et de travaux il s'était chargé autrefois pour lui, et il le suppliait de diligenter sérieusement la croisade et d'accomplir enfin le vœu auquel il s'était engagé. « Nous voulons bien, concluait-il, porter envers vous la condescendance aussi loin que le comporteront nos devoirs; mais nous espérons aussi que vous ne vous mettez pas, non plus que nous, dans un embarras tel que nous ne pourrions peut-être pas vous en tirer lors même que nous le voudrions <sup>2</sup>. »

L'empereur, de son côté, par l'évêque de Reggio et le grand-maître de l'ordre Teutonique, Herman de Salza, envoya au Pape des lettres de félicitation des plus obligeantes, et, ce qui paraissait encore plus important, dès le mois de février, avait adressé à Rome les pièces complètes qui remettaient aux Lombards toutes les peines, levaient le ban de l'empire, proclamaient la liberté de tous les captifs et promettaient le consentement du roi Henri <sup>3</sup>. Les Lombards, au contraire, montraient toujours beaucoup de lenteur; Grégoire leur en fit, le 24 mars, de sévères

reproches, et ajouta : « Des envoyés de l'empereur ont apporté les actes dans la forme prescrite et attendu longtemps vos plénipotentiaires, tandis que vous voulez excuser votre négligence et votre mépris des conventions par des messagers de nulle importance, et que vous cherchez quelques ineptes et frivoles prétextes pour lesquels naguère vous avez été blâmés sévèrement par le Pape Honorius. Maintenant donc, satisfaites à tous les ordres, et envoyez promptement les actes, de peur qu'il n'arrive à la connaissance de l'empereur que vous avez si longtemps négligé votre devoir et qu'il a fallu tant de remontrances de la part du Saint-Siège. Vous savez combien, dans notre précédente légation en Lombardie, nous vous aimions; nous vous aimerons encore beaucoup plus si vous obéissez. C'est pourquoi préparez tout pour la croisade, afin que vous ne donniez ni prétexte ni occasion à l'empereur de retarder davantage et que vous n'indisposiez pas contre vous Dieu et les hommes. Du reste, sachez bien que, si, dans cette affaire si importante de Dieu, vous méprisez, dédaignez ou éludez nos commandements, nous n'avons plus qu'à invoquer le ciel et la terre contre votre insolence <sup>1</sup>. »

A la vérité, un jour avant cette lettre, les Lombards complétèrent le document en question à Brescia et l'envoyèrent à Rome; mais Grégoire trouva que les sceaux du marquis de Montferrat et de beaucoup d'autres villes y manquaient; en conséquence il ordonna de remédier sans retard à ces défauts de forme, afin qu'on n'y soupçonnât point de tromperie. Toutefois, pour que ces défauts et les motifs du retard pussent demeurer cachés en attendant, Grégoire n'envoya à l'empereur qu'une copie de l'acte, donnant pour raison qu'il ne voulait confier l'original à aucun messenger. Enfin arrivèrent les documents irréprochables pour le fonds et pour la forme. Mais le Pape avait encore d'autres reproches à faire aux Lombards, leur connivence avec les partisans de l'hérésie, et en second lieu la ruine des libertés ecclésiastiques. On publiait des lois contre les hérétiques.

<sup>1</sup> Raumer, t. 3, p. 267, seconde édition. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1227, n. 18. — <sup>3</sup> Apud Raumer, p. 267.

<sup>1</sup> *Reg. Greg.*, l. 1, *epist.* 13.



ques, mais on ne les exécutait pas sérieusement ; on condamnait quelquefois des hérétiques avec grand bruit à des amendes ou même à l'exil, mais sous main on leur rendait l'argent et on les laissait rentrer dans les villes, tandis qu'on violait tous les droits à l'égard des clercs. Grégoire IX, par une lettre du 29 avril 1227, menace de l'excommunication les magistrats et les villes de Lombardie s'ils ne corrigent ces abus <sup>1</sup>.

Quand un Pape relevait avec tant de sévérité toute espèce de manquements dans ceux mêmes qu'il devait regarder en quelque manière comme ses alliés, l'empereur pouvait s'attendre beaucoup moins à ce que ses défauts et ses crimes passeraient inaperçus et sans réprimande. Aussi Grégoire avait-il l'œil ouvert non-seulement sur les affaires publiques de l'empire, mais encore sur la conduite privée de Frédéric. La cour était livrée aux plaisirs du corps et de l'esprit, et lui-même en était l'âme. « Ses admirateurs eux-mêmes, dit un historien protestant <sup>2</sup>, ne peuvent nier qu'il n'observait pas strictement les préceptes de la morale chrétienne par rapport au sexe féminin, et que, à côté des magnifiques productions d'une vie librement poétique, on ne vît pousser de licencieuses monstruosité. » Beaucoup plus qu'à un observateur mondain ou indifférent des défauts de cette espèce devaient paraître scandaleux au chef suprême de l'Église chrétienne, et même, indépendamment de ceci, le vieillard octogénaire pouvait se croire autorisé et obligé à avertir et à admonester un jeune homme pour lequel, encore enfant, il avait déjà travaillé avec tant de zèle. Grégoire écrivit donc à Frédéric une lettre où il relève extraordinairement ses talents, ses connaissances, sa force intellectuelle, sa puissance, sa position extérieure, mais en même temps lui rappelle l'obligation d'autant plus grande où il est de n'user de tout cela que d'une manière qui plaise à Dieu. « Il faut, continue le Pape, il faut surtout prendre garde que, l'esprit et l'amour que vous avez de commun avec les anges, vous ne les tourniez à ce que les hommes ont de commun avec les ani-

maux et les plantes, savoir les sens et la nourriture ; car l'attachement aux choses sensibles énerve l'esprit, et le corps, amolli par la nourriture, méconnaît et corrompt le véritable amour. Si donc l'esprit et l'amour, ces deux lumières, venaient à s'éteindre ; si ces aigles, qui planent victorieux dans les hauteurs, venaient à tomber et à s'empêtrer dans les voluptés terrestres, comment pourriez-vous montrer le chemin du salut à ceux qui vous suivent ? Loin de vous un pareil malheur ! Quant à nous, qui vous aimons depuis votre enfance, nous voudrions graver ces principes dans votre cœur avec un style d'airain, pour vous préserver du péril de la mort éternelle et vous faire acquérir la grâce de Dieu et de Jésus-Christ. »

A ce qui précède le Pape ajoute une explication symbolique des insignes impériaux. « On porte devant vous dans les processions la croix où se trouve du bois du Seigneur et la lance où est son clou. Vous portez sur la tête la couronne d'or avec des pierres précieuses, le sceptre à la main droite, la pomme d'or à la main gauche, afin que la croix du Seigneur et le souvenir de sa Passion soient continuellement devant vos yeux, vous rappelant tout ce que vous devez faire pour Celui qui a tant fait et souffert pour vous. Considérez attentivement la lance qui, en ouvrant le côté du Christ, en a fait jaillir les sacrements de votre salut : c'est la porte étroite qui mène à la vie. Vous êtes couronné d'une triple couronne, comme le Christ l'a été d'un triple diadème par sa mère, par sa marâtre, par son Père : par sa mère, d'une couronne de grâce, quand il s'est uni la faiblesse de notre mortalité ; par sa marâtre (la synagogue), d'une couronne de justice, quand il a racheté le genre humain au prix de son sang ; par son Père, d'une couronne de gloire, quand il s'est assis à sa droite dans la gloire du royaume. De même vous recevez de la Germanie, votre mère, une couronne de grâce, qui n'est pas de justice, mais de libre élection ; vous recevez de la Lombardie, qui fait quelquefois la marâtre, une couronne de justice qui vous est due de droit ; enfin de votre père, c'est-à-dire du souverain Pontife, vous recevez une couronne

<sup>1</sup> *Reg. Greg.*, l. 1, *epist.* 119. — <sup>2</sup> *Raumer*, t. 3, p. 270.

de gloire, qui vous élève et vous honore par-dessus toutes les puissances et tous les princes du monde. Ayez donc soin de porter la couronne de grâce en cet exil de telle sorte que la couronne de justice vous soit réservée au jugement, que, dans votre examen devant le Juge, vous trouviez de quoi répondre à votre accusateur, et que vous soyez enfin couronné de la couronne de gloire immarcescible dans ce royaume à jamais impérissable. Vous portez le sceptre de la justice dans la main droite, laquelle doit s'appesantir pour punir les méchants; dans la main gauche la pomme d'or, symbole de la miséricorde, main qui doit s'étendre pour délivrer les opprimés et consoler les misérables; car un jugement sans miséricorde est bien défectueux, et réciproquement<sup>1</sup>. »

Le porteur de la lettre était frère Galon, de l'ordre des Prédicateurs, que le Pape autorisait à y ajouter de vive voix.

Cependant approchait le mois d'août 1227, où l'empereur, suivant le traité de San-Germano, devait partir pour la Terre-Sainte, sous peine d'encourir l'excommunication par le fait même. Ses tergiversations précédentes, ses interminables retards avaient ralenti le zèle de bien des croisés. Ceux de France et d'Allemagne, qui étaient ainsi obligés d'attendre à Otrante et à Brindes, peu habitués aux chaleurs excessives de cette portion de l'Italie, se virent exposés à des maladies épidémiques; plusieurs personnages illustres, entre autres les évêques d'Augsbourg et d'Angers, en furent les victimes. Le duc Louis de Thuringe, époux de sainte Élisabeth de Hongrie et le principal chef de la croisade après l'empereur, fut saisi d'une fièvre froide au moment de s'embarquer et mourut à Otrante, le 11 septembre. Le bruit public accusa l'empereur de l'avoir empoisonné : mais il n'y a guère d'apparence. Enfin l'empereur s'embarqua lui-même; mais, après trois jours de navigation, il revint à terre et se retira dans les bains de Pouzzoles, pour se guérir d'une maladie feinte ou réelle. A cette nouvelle les croisés qui attendaient à Brindes et à Otrante, et qui comptaient avoir

l'empereur pour chef, perdirent tout à fait courage et se dispersèrent de tous côtés, au nombre de plus de quarante mille. Il fut aisé de prévoir que ceux qui avaient passé isolément en Asie n'y feraient rien de solide; conséquemment on pouvait regarder tous les efforts tentés jusqu'en ce moment comme infructueux et anéantis. « Ce fait de l'empereur, dit dès lors Matthieu Pâris, tourna, avec un dommage incalculable, à la honte et au préjudice de toute l'affaire du Crucifié et de la croisade<sup>1</sup>. » Et Matthieu Pâris est bien plus favorable qu'hostile à Frédéric.

En vertu de la convention qu'il avait jurée et signée à San-Germano l'empereur avait encouru l'excommunication par le fait même; en outre le Pape Grégoire, indigné de tant de délais après des promesses si solennelles; le déclara excommunié en cette sorte. Le jour de Saint-Michel, 29 septembre 1227, dans la grande église d'Anagni, étant revêtu pontificalement et assisté des cardinaux, des évêques et des autres prélats, il fit un sermon où il prit pour texte : « Il est nécessaire qu'il arrive des scandales. » Puis, après avoir parlé du triomphe de saint Michel sur le dragon, il déclara publiquement excommunié l'empereur Frédéric, comme refusant d'exécuter son vœu après plusieurs monitions, et comme ayant encouru la sentence du Pape Honorius, à laquelle il s'était volontairement soumis, s'il ne passait à la Terre-Sainte au terme convenu. Le Pape vint ensuite à Rome, où l'empereur lui envoya faire ses excuses; mais comme, d'après le jugement même qu'en a porté l'auteur protestant cité plus haut, les paroles de Frédéric n'étaient jamais l'indication de ses pensées, le Pape Grégoire n'y crut point. Au contraire, ayant assemblé à Rome autant de prélats qu'il put d'Italie et même du royaume de Sicile, il réitéra, le 18 novembre, l'excommunication de l'empereur. En conséquence le souverain Pontife écrivit à tous les évêques une lettre circulaire, dans laquelle il rapporte toutes les promesses et toutes les remises de l'empereur Frédéric, qui avait pris pour dernier

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1227, n. 21-23.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, an. 1227 : « Quod factum imperatoris damnose nimis redundavit in dedecus et in præjudicium totius negotii Crucifixi. »



terme ce passage d'août 1227. Puis il ajoute :

« Voyez comment il a accompli ces promesses. Sur ses fréquentes instances, plusieurs milliers de croisés s'étaient rendus à Brindes au terme prescrit, pressés par la menace d'excommunication, et ils étaient venus à ce port parce que la plupart des autres villes maritimes avaient perdu les bonnes grâces de l'empereur. Mais il a retenu si longtemps les croisés pendant la plus grande ardeur de l'été, en ce pays malsain et cet air corrompu, qu'une grande partie non-seulement du peuple, mais encore des nobles et des seigneurs, y sont morts de peste, de soif, de chaleur et d'autres incommodités, entre autres les évêques d'Angers et d'Augsbourg. Une grande partie, s'en retournant, ont péri dans les chemins, les bois, les montagnes. Les autres, en ayant à peine obtenu la permission, se sont embarqués, quoiqu'il n'y eût pas de bâtiments suffisants pour le transport; encore ne l'ont-ils fait qu'à la Notre-Dame, lorsque le temps ordinaire du retour était proche. Ils se sont donc exposés au péril pour l'amour de Jésus-Christ, croyant que l'empereur les suivrait incessamment; mais, lui, méprisant la dévotion de ce peuple, ses promesses, ainsi que les censures de l'Église, est retourné aux délices ordinaires de son royaume, sous un vain prétexte de maladie.

« Considérez donc quelle est la douleur de l'Église romaine de se voir si cruellement trompée par un fils qu'elle a élevé dès le berceau et comblé de tant de bienfaits, et en qui elle a mis son espérance pour cette entreprise. Afin de ne pas lui donner occasion de s'en détourner elle a dissimulé les exils des prélats, les spoliations, les prisons et les maux sans nombre qu'il a faits aux églises, au clergé et aux religieux, sans compter les plaintes des peuples et des nobles du patrimoine de l'Église. » Le Pape conclut en déclarant que l'empereur Frédéric a encouru l'excommunication à laquelle il s'était volontairement soumis, et menace de procéder plus rigoureusement contre lui si sa contumace l'exige. Il finit toutefois par exprimer la confiance que Dieu lui ferait la grâce de reconnaître sa faute et de recourir à l'É-

glise sa mère, pour y trouver le remède<sup>1</sup>.

Frédéric chercha, de son côté, à se justifier auprès des rois et des princes, particulièrement auprès des princes d'Allemagne. Ses lettres consistent principalement en déclamations banales sur l'ambition et l'avarice du clergé, spécialement de l'Église romaine. Quant aux preuves de ses accusations, il se trouve en contradiction avec lui-même. Ainsi nous l'avons vu déclarer publiquement, et plus d'une fois, qu'il devait tout à l'Église romaine, et l'empire, et le royaume de Sicile, et l'honneur, et même la vie; maintenant il l'accuse de tout le contraire. Cette contradiction s'explique pourtant; rien ne pèse tant à certains hommes que la reconnaissance pour de grands bienfaits, et Frédéric était de ces hommes. Un autre mobile encore le poussait à secouer ce fardeau. Dans sa lettre au roi d'Angleterre il donne pour preuve de l'ambition de l'Église romaine la conduite qu'elle a tenue envers le père du roi et envers le comte de Toulouse. Or nous avons vu quel homme c'était que Jean sans Terre, tyran sans foi ni loi, qui mendiait l'alliance et la protection du sultan de Maroc, prêt à embrasser le mahométisme pour se jouer plus impunément de son peuple et de l'Église. Nous avons vu Raymond de Toulouse, soit persuasion soit légèreté, fauteur incorrigible du manichéisme, autrement de l'anarchie civile et religieuse. Comme l'un et l'autre, Frédéric couvait au fond de son cœur l'athéisme politique, qui ne reconnaît d'autre dieu, d'autre religion, d'autre loi, d'autre morale que son intérêt. Nous en verrons de nouvelles preuves à mesure que nous avancerons.

Cependant le Pape reçut des nouvelles de la Terre-Sainte par une lettre patente écrite au nom du patriarche de Jérusalem, des archevêques de Césarée, de Nazareth et de Narbonne, des évêques de Winchester et d'Excester, ainsi que des trois maîtres de l'Hôpital, du Temple et de l'ordre Teutonique. « Nous sommes, disaient-ils, dans une extrême désolation de ce que l'empereur n'est point venu en Syrie au passage d'août. Sur cette nouvelle, les pèlerins, qui avaient

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1227.

pris les devants au nombre de quarante mille braves, sont retournés sur les mêmes vaisseaux qui les avaient amenés. Toutefois, après leur départ, il est demeuré environ huit cents chevaliers, qui criaient tout d'une voix : « Ou rompons la trêve, ou retournons tous ensemble. » On aurait eu grande peine à les retenir sans le duc de Limbourg, qui devait commander l'armée au nom de l'empereur. Nous fîmes conseil sur ce sujet, et, le duc ayant déclaré qu'il voulait rompre la trêve, on lui représenta qu'il était dangereux de le faire, et même malhonnête, puisqu'elle était confirmée par serment. On répliqua de la part du duc que le Pape avait excommunié tous les croisés qui n'iraient point en ce passage, quoiqu'il sût bien que la trêve devait encore durer deux ans ; d'où ils concluaient que l'intention du Pape n'était pas que la trêve fût gardée. D'ailleurs les pèlerins ne voulaient point demeurer oisifs, et plusieurs disaient : « S'ils se retirent, les Sarrasins viendront ensuite fondre sur nous, nonobstant la trêve. » Après donc une longue délibération il fut résolu d'aller à Jérusalem, et, pour en approcher plus facilement, de commencer par fortifier Césarée et Joppé, ce que l'on croyait pouvoir faire avant le passage d'août prochain. Cette résolution fut publiée hors la ville d'Acre, vers la fête de saint Simon et de saint Jude, avec ordre à tous les pèlerins de se tenir prêts pour marcher à Césarée le lendemain de la Toussaint. » La conclusion de la lettre est de demander instamment du secours à toute la chrétienté, et le Pape l'adressa à tous les fidèles, insérée dans la sienne du 23 décembre 1227<sup>1</sup>.

Nous apprenons par cette lettre que plus de quarante mille braves guerriers quittèrent la Palestine quand on vit que l'empereur n'arrivait pas. Déjà la même nouvelle avait fait repartir d'Otrante plus de quarante autres mille croisés. Si à ces deux nombres on ajoute ceux qui restèrent soit en Italie, soit en Palestine, soit en Égypte, surtout ceux qui seraient encore partis d'Europe, car, d'après Matthieu Pâris, plus de soixante mille s'étaient croisés en Angleterre, on voit que

l'empereur Frédéric, s'il avait voulu, se serait vu à la tête de plus de cent mille hommes.

Aussi le Pape Grégoire renouvela-t-il l'excommunication dans un concile de Rome, le jeudi saint 23 mars 1228, comme il le marque dans une lettre à tous les évêques de la Pouille, où il dit : « Voyant que l'empereur Frédéric négligeait son salut en refusant d'accomplir le vœu qu'il avait confirmé par serment, nous avons tiré contre lui le glaive médicinal de saint Pierre, publiant en esprit de douceur la sentence d'excommunication à laquelle il s'était lui-même soumis s'il ne passait à la Terre-Sainte au terme fixé. Mais, loin de profiter de la correction, il ajoute de nouveaux péchés aux anciens, et, au mépris des clefs de l'Église, il fait célébrer devant lui le service divin. C'est pourquoi, afin de ne paraître pas déférer à l'homme contre Dieu, le jeudi saint dernier, nous avons prononcé contre lui solennellement la sentence d'excommunication, tant pour n'avoir pas passé à la Terre-Sainte, ni fourni les troupes et l'argent qu'il avait promis, que pour avoir empêché l'archevêque de Tarente d'aller à son église et de visiter son peuple ; pour avoir dépouillé les Templiers et les Hospitaliers des biens qu'ils avaient dans le royaume de Sicile ; pour n'avoir pas gardé la composition faite entre lui et le comte de Célando et Rainald d'Averse, dont l'Église romaine s'était rendue caution à sa prière ; pour avoir dépouillé de ses terres le comte Roger, croisé et reçu sous la protection du Saint-Siège, et pour avoir refusé de délivrer de prison son fils, suivant notre mandement souvent réitéré.

« Nous avons ajouté à l'excommunication de l'empereur que tous les lieux où il arrivera seront soumis à l'interdit ecclésiastique, en sorte que, tant qu'il y sera présent, on n'y célèbre aucun office divin, sous peine de privation de tout office et bénéfice à quiconque osera le célébrer devant lui, et, si Frédéric assiste désormais au service divin, nous procéderons contre lui comme contre un hérétique qui méprise les clefs de l'Église. Enfin, s'il ne cesse d'opprimer l'Église et de fouler aux pieds sa liberté, ou s'il continue de mépriser l'excommunication, nous absoudrons de leur serment tous ceux qui lui ont

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1227.



juré fidélité, particulièrement les vassaux du royaume de Sicile, parce que, suivant le décret du Pape Urbain II, on n'est point obligé de garder la foi que l'on a jurée à un prince chrétien quand il s'oppose à Dieu et à ses saints et méprise leurs commandements. Et si l'empereur ne cesse d'opprimer les orphelins, les veuves, les nobles et les autres sujets du royaume, qui appartient spécialement à l'Église romaine et dont il lui a fait hommage, il pourra craindre d'être privé du droit de fief. En conséquence, nous vous mandons et ordonnons de publier ladite sentence tous les dimanches et fêtes <sup>1</sup>. »

Frédéric II, comme la plupart des empereurs tudesques, était plus propre à faire la guerre au Pape qu'aux Sarrasins et aux Tartares; il eut donc si peu d'égard à cette excommunication qu'il célébra avec grande magnificence, à Barlette, la fête de Pâques, qui, cette année 1228, fut le 26 mars. Sa joie fut d'autant plus grande en cette fête qu'il apprit la mort de Corradin, sultan de Damas; c'est pourquoi il envoya en Palestine Richard, maréchal de la principauté, avec cinq cents chevaliers.

Cependant, afin d'attaquer le Pape chez lui-même, il avait fait venir les Frangipanes et d'autres Romains des plus nobles et des plus puissants, pour les engager à lui prêter serment comme vassaux de l'empire et à le servir en toutes rencontres. Il leur fit donc estimer à un certain prix tout ce qu'ils avaient de biens immeubles à Rome, en maisons et en terres, puis il les acheta d'eux et les leur rendit à titre de fief. Ceux-ci, étant retournés à Rome, excitèrent le peuple contre le Pape, en sorte que, le lundi de Pâques, comme il célébrait la messe à Saint-Pierre, suivant la coutume, ils vinrent lui insulter avec de grands cris, mêlés de menaces, même pendant le canon de la messe. Ainsi le Pape, ne se croyant plus en sûreté à Rome, en sortit au mois d'avril, et vint avec une bonne escorte à Riéti, d'où il passa ensuite à Spolète et à Pérouse. Il demeura plus longtemps en cette dernière, afin de réconcilier les habitants entre eux. Ce fut pendant ces voyages

hors de Rome que Grégoire IX canonisa saint François d'Assise, ainsi que nous l'avons vu.

Quant à l'empereur Frédéric il se disposait tout de bon à passer en Palestine, même avec peu de monde. Longtemps on a ignoré les vrais mobiles de sa conduite en cette occasion. La connaissance des historiens arabes vient enfin d'éclaircir ce mystère. Voici ce qu'ils nous apprennent.

Pendant le siège de Damiette le danger avait réuni les enfants de Malek-Adhel, frère de Saladin. Après la victoire l'ambition reprit la place de la crainte; les princes ayoubites se disputèrent les villes et les provinces que leur union avait sauvées de l'invasion des chrétiens. Corradin, prince de Damas, redoutant les entreprises de son frère Malek-Kamel, sultan d'Égypte, venait d'appeler à son secours Gelal-Eddin, souverain du vaste empire du Karisme. Le sultan du Caire craignit pour lui-même les suites de cette alliance et tourna ses regards vers les princes de l'Occident. Depuis plusieurs années le seul bruit des préparatifs de Frédéric jetait l'effroi parmi les puissances musulmanes. L'empereur d'Allemagne était regardé dans l'Orient comme le chef de toutes les nations de l'Europe. Le sultan d'Égypte mettait le plus grand prix à désarmer une armée formidable, et, comme les plaintes du Pape, comme le bruit des discordes qui avaient éclaté parmi les chrétiens étaient parvenus jusqu'à lui, il conçut l'espoir de trouver dans Frédéric un allié sincère, un auxiliaire puissant.

Malek-Kamel envoya des présents et des ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne; il invitait Frédéric à se rendre en Orient et promettait de lui livrer Jérusalem. Cette proposition causa autant de joie que de surprise à l'empereur, qui envoya à son tour en Égypte un ambassadeur chargé de connaître les intentions du sultan du Caire et de lui offrir son amitié. L'envoyé de Frédéric fut reçu à la cour du sultan avec de grands honneurs et revint annoncer à son maître que Malek-Kamel était prêt à le seconder dans son expédition d'outre-mer.

Cette négociation, qui fut ignorée du Pape et de tous les chrétiens de l'Occident, déterminait Frédéric à poursuivre le projet de la

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1228, n. 1-4.

croisade ; il avait plusieurs autres motifs pour ne point renoncer à son expédition d'Orient. Il savait que son beau-père, Jean de Brienne, était sur le point de retourner en Palestine et de se remettre en possession du royaume de Jérusalem. Le Pape continuait à le représenter comme l'ennemi du Christ et le fléau des chrétiens. Pour faire échouer le projet de Jean de Brienne et répondre au souverain Pontife d'une manière victorieuse Frédéric résolut de s'embarquer pour la Terre-Sainte.

Il voulut même proclamer son dessein avec le plus grand appareil et fit placer dans la plaine de Barlette un trône magnifique, sur lequel il monta en présence d'une foule innombrable de spectateurs. Dans tout l'éclat de la magnificence impériale, il parut revêtu de la croix des pèlerins et lui-même annonça au peuple assemblé qu'il allait partir pour la Syrie. Afin de donner plus de solennité à cette pompeuse cérémonie, et pour toucher les cœurs de la multitude, l'empereur fit lire à haute voix son testament ; les barons et les seigneurs jurèrent au pied de son trône de faire exécuter ses dernières volontés s'il venait à perdre la vie au milieu des périls de la mer et de la guerre d'Orient.

Cette manière toute profane de proclamer une guerre sainte ne devait point réveiller l'enthousiasme dans les esprits. « Ce qui étonne le plus au milieu d'une cérémonie si nouvelle dans l'histoire des croisades, dit leur historien moderne, c'est l'absence même de la religion, qu'on avait la prétention de servir, et le silence de cette foule de croisés prosternés devant les trônes de la terre, osant à peine invoquer le Dieu pour lequel ils allaient combattre. Qu'on se reporte par la pensée au concile de Clermont, présidé par Urbain, et qu'on juge la différence des temps, des mœurs et des opinions <sup>1</sup>. »

Frédéric arriva d'abord dans l'île de Chypre, dont le roi était le jeune Henri de Lusignan, sous la tutelle de sa mère Alix et des seigneurs d'Ibelim, ses oncles. Nous avons vu Frédéric, après avoir épousé Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem,

contraindre son beau-père à lui céder ses droits sur ce royaume. Arrivé en Chypre il prétendit que les revenus du royaume de Chypre devaient lui appartenir, comme suzerain, pendant la minorité du jeune-roi. Sur le refus de celui-ci et de ses oncles Frédéric les assiégea dans Nicosie et les força de souscrire à ses prétentions <sup>1</sup>. C'était un pas de plus dans l'exécution de ce plan : l'empereur allemand est le seul maître de l'univers, et l'empire allemand est héréditaire dans la famille de Souabe ; pour l'exécution de ce plan tous les moyens sont bons.

Après avoir ainsi opprimé un roi pupille Frédéric fit voile pour Acre ou Ptolémaïs ; il y fut reçu avec de grands honneurs par le clergé et le peuple. Mais bientôt on apprit que celui qu'on avait reçu comme un libérateur de la chrétienté d'Orient était excommunié par le chef de l'Eglise, que le Pape lui avait défendu de passer la mer comme croisé jusqu'à ce qu'il fût délié des censures qu'il avait encourues. On ne pouvait s'expliquer d'ailleurs qu'après s'être fait attendre sept à huit ans il vint avec si peu de monde, à peine dix mille hommes. Enfin arrivèrent deux Frères mineurs qui présentèrent de la part du Pape, au patriarche de Jérusalem, des lettres par lesquelles il lui ordonnait de dénoncer l'empereur excommunié et parjure. Il défendait aussi aux Hospitaliers, aux Templiers et aux chevaliers Teutoniques de lui obéir ni d'avoir aucun égard pour lui. Le grand-maître de l'ordre Teutonique devait commander les Allemands et les Lombards ; Richard Filangiéri et Otton de Montbéliard, les troupes de Syrie et de Chypre <sup>2</sup>.

Quand cette nouvelle inattendue vint en Orient Frédéric tâcha de se justifier et de rejeter toute la faute sur le Pape ; mais il n'y eut que les Allemands, les Pisans et les Génois qui reconnurent ses ordres ; les autres l'évitaient comme un excommunié ; les Templiers montraient le plus d'opposition. L'empereur fut réduit à proposer cet expédient, que les ordres ne se donneraient plus en son nom, mais au nom de Dieu et de la chrétienté, moyennant quoi tous le suivirent au milieu

<sup>1</sup> Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 3, p. 18. *Bibl. des Croisades*, t. 4, p. 426.

<sup>1</sup> Sanut, 212. Guill. de Nang. *Art de vérifier les dates* Raumer, t. 3, p. 287. — <sup>2</sup> Richard de Saint-Germ., 1013.



du mois de novembre à Joppé et fortifièrent cette place. Cependant, d'après le témoignage de Matthieu Paris, ils ne communiquaient avec l'empereur ni pour le repas ni pour la prière, et ils le pressaient de se réconcilier avec le souverain Pontife. L'armée chrétienne ne comptait que huit cents chevaliers et dix mille fantassins. L'empereur croyait peut-être n'avoir pas besoin d'un plus grand nombre pour prendre possession de la ville de Jérusalem, que le sultan d'Égypte lui avait secrètement offerte; mais les circonstances n'étaient plus tout à fait les mêmes.

Au moment où Frédéric arrivait en Syrie, Corradin, souverain de Damas, venait de mourir, laissant ses États aux mains d'un jeune prince incapable de les défendre. L'esprit de licence qu'on remarquait déjà dans les dernières guerres parmi les troupes de Syrie et d'Égypte faisait chaque jour de nouveaux progrès et mettait en péril tous les trônes musulmans. Le sultan du Caire était venu à la tête d'une armée dans la Palestine, pour s'en emparer sur le fils de Corradin. La renommée annonçait qu'il venait pour défendre Jérusalem et pour combattre les chrétiens; mais son véritable dessein était de profiter des événements de la guerre et des discordes qui éclataient de toutes parts pour s'emparer de Damas et triompher des ennemis que la jalousie et l'ambition lui avaient suscités parmi les musulmans et les princes de sa propre famille.

L'empereur d'Allemagne sortit de Ptolémaïs avec son armée et vint camper entre Césarée et Joppé. Il avait envoyé auprès de Malek-Kamel le seigneur de Sidon et le comte Thomas de Célano, pour lui rappeler ses promesses et lui dire que, maître des plus vastes provinces de l'Occident, il ne venait point en Asie pour faire des conquêtes, qu'il n'avait d'autre projet que de visiter les saints lieux et de prendre possession du royaume de Jérusalem, qui lui appartenait. Lorsque les ambassadeurs chrétiens arrivèrent auprès de l'armée musulmane, campée dans le voisinage de la ville sainte, les circonstances qui avaient engagé Malek-Kamel à solliciter le secours de Frédéric étaient changées, et le sultan se trouvait dans une position embar-

rassante. On ne redoutait plus l'invasion des Karismiens, mais celle des guerriers de l'Occident. Naguère il avait promis de livrer Jérusalem à l'empereur des Francs; alors, pour obtenir la possession de Damas, il venait de promettre aux princes musulmans de conserver la Judée sous les lois de l'islamisme. Le sultan reçut avec distinction les députés de Frédéric, mais il ne répondit point à leurs propositions; toutefois il envoya à l'empereur une ambassade chargée d'exprimer son désir de la paix et son estime particulière pour sa personne. Il s'établit entre les deux princes des relations si amicales et si intimes qu'elles scandalisaient les chrétiens.

Frédéric écrivit au sultan la lettre suivante, qui nous a été conservée par un auteur arabe : « Je suis ton ami. Tu n'ignores pas combien je suis au-dessus de tous les princes de l'Occident. C'est toi qui m'as engagé à venir ici; les rois et le Pape sont instruits de mon voyage; si je m'en retournais sans avoir rien obtenu je perdrais toute considération à leurs yeux. Après tout, cette Jérusalem, n'est-ce pas elle qui a donné naissance à la religion chrétienne? n'est-ce pas vous qui l'avez détruite? Elle est maintenant réduite à la dernière misère. De grâce, rends-la-moi dans l'état où elle est, afin qu'à mon retour je puisse lever la tête parmi les rois. Je renonce d'avance à tous les avantages que je pourrais en retirer <sup>1</sup>. » Telle est la lettre de Frédéric au sultan d'Égypte, que nous a conservée l'Arabe Déhébi.

Un autre Arabe, Makrisi, rapporte que Frédéric s'était d'abord montré plus exigeant; il voulait qu'on lui remit, outre Jérusalem, toutes les villes anciennement possédées par les Francs; il demandait aussi qu'on exemptât de tout tribut les marchands de ses États qui venaient commercer à Alexandrie et à Rosette. A la fin il se borna aux premières propositions. « Je n'aurais pas tant insisté, dit-il à l'émir Fakr-Eddin, l'un des principaux négociateurs, si je n'avais craint de perdre tout crédit en Occident. Au reste, ajouta-t-il, mon but, en venant ici, n'a pas été de délivrer la ville sainte ni rien de sem-

<sup>1</sup> Michaud, *Bibl. des Crois.*, t. 4, p. 429.

blable ; j'ai voulu conserver l'estime des Francs. » De son côté le sultan eut beaucoup de peine à sacrifier Jérusalem ; mais il avait à craindre les attaques d'un ennemi redoutable. « D'ailleurs, disait-il, nous ne cédon's aux Francs que des églises et des maisons en ruines<sup>1</sup>. »

Le sultan déclara, selon Yaféi, que c'était le seul motif qui le décidait, et qu'une fois l'empereur parti, ou même avant son départ, s'il manquait à un seul de ses engagements, il s'emparerait de nouveau de la ville sainte.

La vérité est qu'en ce moment Jérusalem se trouvait sans rempart et sans fortifications, et que, le sultan ne s'étant obligé à remettre que les villages qui mènent de la ville sainte à la ville d'Acre, les musulmans demeuraient maîtres du pays. Il était convenu que Jérusalem serait laissée dans l'état de faiblesse où elle était et que les chrétiens ne pourraient élever aucune nouvelle fortification. Les musulmans devaient rester en possession de la mosquée d'Omar et de la chapelle de la Sacra ; ils devaient conserver le libre exercice de leur religion. On laissait entre leurs mains les environs de la ville sainte. Les chrétiens ne devaient occuper que la route d'Acre. Tout étant donc réglé, la paix fut jurée entre les deux nations pour dix ans cinq mois et quelques jours, à partir du 28 de rébi premier (24 février 1229)<sup>2</sup>.

Frédéric, avant de retourner dans ses Etats, voulut visiter Jérusalem. Il nous reste sur ce voyage le récit d'un témoin oculaire ; c'est celui du desservant de la mosquée d'Omar, qui accompagna Frédéric. Voici comment il parle :

« L'empereur était roux et chauve ; il avait la vue faible ; s'il avait été esclave on n'en aurait pas donné deux cents drachmes. Ses discours montraient assez qu'il ne croyait pas à la religion chrétienne ; quand il en parlait c'était pour s'en railler. Ayant jeté les yeux sur l'inscription en lettres d'or que Saladin avait fait placer au haut de la chapelle de la Sacra, et où on lisait ces paroles : « Saladin purgea en telle année la ville sainte de la présence de ceux qui adorent plusieurs dieux, »

il se la fit expliquer. Ensuite il demanda pourquoi on avait mis des grillages aux fenêtres de la chapelle, et, comme on lui dit que c'était pour écarter les souillures des passereaux et des bêtes du ciel, il répliqua : « Vous vous êtes délivrés des passereaux, mais, en place, Dieu vous envoie les cochons (c'est-à-dire les chrétiens). » Quand l'heure de midi fut venue nous nous mîmes en devoir de faire la prière, et les musulmans de la suite du prince firent de même, sans qu'il cherchât à les empêcher ; au nombre de ces derniers était l'ancien précepteur de Frédéric, homme originaire de Sicile, lequel lui avait enseigné la dialectique.

« C'est l'émir Schems-Eddin, cadi de Naples, qui fut chargé par le sultan d'accompagner l'empereur à Jérusalem. Il avait ordre de veiller à ce qu'on ne fit rien de ce qui pouvait déplaire au prince, entre autres choses, qu'on ne prêchât pas dans la mosquée d'Omar et qu'on ne proclamât pas la prière du haut des minarets. Le premier jour le cadi oublia de donner les ordres nécessaires ; aussi les crieurs des mosquées s'acquittèrent-ils de leurs fonctions comme à l'ordinaire ; un d'eux même affecta de réciter à haute voix les passages de l'Alcoran dirigés contre les chrétiens, entre autres celui-ci : « Comment serait-il possible que Dieu eût pour fils Jésus, fils de Marie ? » Or l'empereur était logé chez le cadi, à côté même du minaret, et il dut entendre ces paroles. Le cadi, très-affligé, se hâta d'appeler le crieur pour lui faire des reproches, et il défendit, la nuit suivante, qu'aucun cri se fit entendre ; mais le lendemain l'empereur fit venir le cadi et lui dit : « Qu'est donc devenu celui qui, il y a deux jours, a fait entendre du haut du minaret telle et telle chose ? Le cadi s'excusa, disant qu'on avait craint de déplaire à l'empereur. Le prince répliqua : « Vous avez eu tort ; pourquoi manquer ainsi, à cause de moi, à votre devoir, à votre loi, à votre religion ? Eh ! par Dieu, si vous veniez avec moi dans mes États<sup>1</sup>... »

Le texte arabe est ici mutilé ; on aperçoit seulement en marge quelques mots isolés qui

<sup>1</sup> Michaud, *Bibl. des Crois.*, t. 4, p. 430. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 430.

<sup>1</sup> Michaud, *Bibl. des Crois.*, p. 431 et 432.



semblent dire qu'au fond Frédéric méprisait la religion où il était né, et que, s'il n'avait pas craint de soulever ses sujets, il aurait manifesté ses véritables sentiments.

Quant à Makrisi, il se contente de faire dire à Frédéric qu'une des choses qui l'avaient engagé à venir à Jérusalem, c'était le désir d'entendre appeler les musulmans à la prière. Ce même auteur ajoute que la vue de la mosquée d'Omar frappa l'empereur d'admiration ; puis il continue ainsi : « L'empereur voulut voir par ses yeux la chaire où les imams prononcent leurs sermons. Pendant qu'il y était il vit entrer dans la mosquée un prêtre chrétien, l'Évangile à la main. Or il avait été convenu que les musulmans seraient à l'abri de toute insulte dans leurs mosquées, et qu'on ne pourrait en aucun cas les troubler dans leurs cérémonies religieuses. Cette hardiesse irrita l'empereur, et il défendit au prêtre d'avancer, jurant de punir sévèrement tout chrétien qui entrerait dans la mosquée sans une permission spéciale. « Car, ajouta-t-il, nous sommes tous les serviteurs [et les esclaves du sultan ; c'est par grâce qu'il nous a rendu nos églises ; nous ne devons pas en abuser <sup>1</sup>. »

Un autre mahométan a dit de Frédéric, qu'il avait vu de près : « Son inclination le portait vers l'islamisme, vu qu'il avait été élevé en Sicile, où il y avait beaucoup de musulmans <sup>2</sup>. »

Voilà ce que les historiens arabes nous apprennent de Frédéric II, de sa conduite en Palestine et à Jérusalem, de ses relations avec le sultan d'Égypte. Les récits des chrétiens s'y accordent et y trouvent leur complète justification ; car voici le résumé de ce qu'ils contiennent.

Après une négociation très-secrète le traité entre l'empereur et le sultan fut conclu et rédigé en ces termes : « 1° Le sultan livre Jérusalem à l'empereur et à ses lieutenants, pour en disposer et la fortifier à sa volonté. 2° L'empereur ne touchera point à la Gemlate, qui est le temple de Salomon, ni à tout ce qui est compris dans son enceinte, et ne souffrira pas qu'aucun Franc s'en empare ;

<sup>1</sup> Michaud, *Bibl. des Crois.*, p. 432. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 433.

mais elle demeurera, sans aucun changement, entre les mains des musulmans, pour y faire leurs prières et l'exercice public et libre de leur religion ; les clefs des portes de cette enceinte seront gardées par ceux qui y demeureront, pour avoir soin de la mosquée. 3° On n'empêchera aucun musulman d'aller en pèlerinage à Bethléhem. 4° Si quelque Franc croit fermement à la majesté et à la dignité du temple (la mosquée d'Omar), il pourra y entrer pour faire ses prières, sinon on ne le souffrira pas même dans toute l'enceinte. 5° Si, à Jérusalem, un musulman fait tort à un autre musulman, il sera appelé devant les juges de sa religion. 6° L'empereur ne donnera aucun secours à aucun Franc ni musulman pour faire la guerre aux musulmans pendant cette trêve, ne les y excitera ni n'y prendra aucune part. 7° L'empereur rappellera tous ceux qui entreprendront de porter quelque dommage aux terres de Malek-Kamel, et il le défendra à ses troupes et à tous ses sujets de toute l'étendue de son pouvoir. 8° Si quelques Francs prétendent contrevenir aux conventions comprises en cette trêve, l'empereur sera tenu de défendre le sultan contre eux. 9° Tripoli et son territoire, Carac, Castelblanc, Tortose, Margat et Antioche, avec tout ce qui s'y trouve, demeureront au même état pendant la trêve que pendant la guerre, et l'empereur défendra à tous les siens de donner aucun secours aux seigneurs de ces places. » De plus on rendit aux chrétiens Bethléhem et le territoire entre cette ville et Jérusalem ; Nazareth, avec le chemin jusqu'à Acre ; le territoire de Tournon ; Sidon ou Saïd avec ses dépendances. Cette trêve, qui devait durer dix ans, fut jurée de part et d'autre le dimanche dix-huitième jour de février 1229.

Mais Gérold, patriarche de Jérusalem, les Templiers et les Hospitaliers n'y prirent aucune part, la regardant comme honteuse et désavantageuse à la chrétienté, et tenant l'empereur pour excommunié. Le patriarche alla même jusqu'à défendre de réconcilier les saints lieux à Jérusalem et d'y célébrer le service divin. Il refusa aussi à tous les pèlerins indifféremment la permission d'y entrer et de visiter le Saint-Sépulcre, alléguant la

défense que le Pape en avait faite et qui n'était point révoquée.

L'empereur ne laissa pas d'entrer à Jérusalem le samedi 17 mars, et le lendemain, qui était le troisième dimanche de carême, il vint en habits royaux à l'église du Saint-Sépulcre, accompagné des chevaliers Teutoniques, de quantité de noblesse et de peuple, et, comme il ne se trouva point d'évêque pour lui donner la couronne, il la prit lui-même sur l'autel. Alors le maître de l'ordre Teutonique se leva et fit un long discours, premièrement en allemand, puis en français, adressant la parole à la noblesse et au peuple, où il loua l'empereur et se plaignit des ecclésiastiques. Il finit en invitant les nobles à contribuer aux fortifications de la ville, et l'empereur fit recevoir par des séculiers les oblations du Saint-Sépulcre et des autres églises, pour être employées aux mêmes ouvrages; mais il partit de Jérusalem dès le lendemain matin et retourna promptement à Acre, sans avoir donné ordre à ces fortifications; au contraire il refusa de le faire lorsque les chevaliers du Temple et de l'Hôpital s'offrirent à y travailler avec zèle<sup>1</sup>. C'est qu'il s'était engagé envers le sultan d'Égypte à ne pas les relever, comme nous l'apprennent les historiens arabes, et les exhortations à la noblesse pour y contribuer de son argent n'étaient qu'une feinte pour tromper les chrétiens. Mais voici qui achève l'impériale comédie. Pendant les deux jours qu'il fut à Jérusalem il écrivit des lettres triomphantes pour remercier Dieu de l'heureux succès qu'il avait donné à son voyage et relever en paroles magnifiques l'avantage qu'il avait procuré aux chrétiens de rentrer dans la sainte cité. Nous avons deux de ces lettres, l'une au Pape Grégoire, qui ne contient que des discours généraux; l'autre au roi d'Angleterre, Henri, qui entre plus dans le détail. On peut juger que l'empereur écrivit de même à d'autres princes.

Mais le patriarche écrivit sur le même sujet des lettres d'une teneur bien différente, l'une au Pape, l'autre à tous les fidèles. Dans sa lettre au Pape il relève plusieurs choses

qui avaient extrêmement scandalisé les chrétiens. Frédéric envoya au sultan d'Égypte les armes qu'il avait reçues, comme empereur chrétien, à Saint-Pierre de Rome. Il passait les nuits à boire avec des jongleurs musulmans et des danseuses musulmanes, vêtu lui-même à leur mode.

Son traité avec le sultan d'Égypte ne faisait aucune mention ni de l'Église ni des chrétiens, en sorte que le sultan pourrait les chasser quand il voudrait.

D'ailleurs le sultan de Damas, à qui appartenait Jérusalem, refusait d'accéder au traité. Frédéric, de son côté, non-seulement négligeait de fortifier la ville, mais en refusait la permission aux Templiers. Après avoir conclu secrètement une convention aussi honteuse et qui n'offrait aucune garantie, il avait invité le patriarche à l'accompagner à Jérusalem pour y régler les affaires ensemble. C'était une ruse. La ville, laissée sans défense, ne pouvait manquer de retomber entre les mains des infidèles. Frédéric cherchait à pouvoir dire en Occident : « Voyez, c'est moi qui ai conquis Jérusalem; c'est le patriarche, c'est l'Église qui l'a perdue. » Et voilà pourquoi le patriarche s'y refusa constamment<sup>1</sup>.

A cette lettre le patriarche joignit les articles, avec les observations, pour en montrer les défauts. En voici la substance.

Dans la cession que le sultan fait de Jérusalem il n'est parlé que de l'empereur et de ses lieutenants, sans aucune mention ni de l'Église, ni de la chrétienté, ni des pèlerins, en sorte que, d'après le traité même, nul ne peut fortifier la ville, ni même la retenir, que l'empereur et ses lieutenants. Ensuite le sultan d'Égypte n'a pu faire cette cession au préjudice du sultan de Damas, son neveu, qui était en possession de Jérusalem et qui n'a voulu ni jurer ni ratifier le traité. C'est un abus intolérable de céder aux infidèles le temple de Dieu, qui est le siège patriarcal, sans même permettre aux chrétiens d'entrer dans l'enceinte s'ils n'ont la même opinion de ce lieu que les Sarrasins, et cela tandis qu'on permet à ceux-ci d'entrer à Bethléhem

<sup>1</sup> Raynald, n. 14.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1229, n. 3-14.



librement et sans aucun examen. D'ailleurs, comme tous les villages voisins de Jérusalem demeurent au pouvoir des infidèles et qu'ils viendront faire leurs prières au temple en bien plus grand nombre que les chrétiens ne viendront au Saint-Sépulcre, comment les chrétiens pourront-ils demeurer maîtres de Jérusalem pendant dix ans sans querelles et sans péril de leur vie, d'autant plus qu'on donne aux Sarrasins juridiction dans cette ville comme aux chrétiens ? L'empereur s'engage par ce traité à n'exercer aucun acte d'hostilité directement ni indirectement pendant la trêve. Comment accorder ce serment avec celui qu'il a fait à l'Église de tenir à la Terre-Sainte, pendant deux ans, mille chevaliers et cinquante galères, et qui lui a attiré l'excommunication pour ne l'avoir pas accompli ? L'empereur s'engage non-seulement à détourner, mais à combattre les chrétiens qui voudraient faire la guerre au sultan. N'eût-il commis que cette faute, non-seulement Dieu, à qui il s'est spécialement obligé, mais tout l'univers devrait s'élever contre lui ; car c'est un attentat contre la chrétienté entière, c'est l'opprobre de la dignité impériale, le déshonneur de tous les chrétiens. La promesse de ne pas secourir les seigneurs d'Antioche, de Tripoli et des autres places, est nouvelle et inouïe. Jusqu'ici, lorsqu'il y avait trêve au royaume de Jérusalem, les chevaliers du royaume et les autres chrétiens ne laissaient pas de défendre ces places. Tels sont les justes reproches du patriarche contre le traité de l'empereur <sup>1</sup>.

Dans la lettre à tous les fidèles il commence par dire que l'empereur s'est conduit misérablement, depuis le commencement jusqu'à la fin, dans tout son voyage, au grand préjudice de la croisade et au mépris de la religion. Il est venu excommunié, amenant à peine avec lui quarante chevaliers, et sans argent, espérant suppléer à son indigence par les dépouilles de la Syrie. Arrivé en Chypre il invite à sa table le seigneur d'Ibelim et ses fils et les y arrête prisonniers ; il attire de même le roi et le retient comme captif ; par

cette violence et cette fraude il s'empare de tout le royaume.

Ayant ensuite raconté son traité avec le sultan le patriarche ajoute : « Le quatrième dimanche de carême il vint à Acre. Le temps du passage était proche, et tous les pèlerins, ayant visité le Saint-Sépulcre, se préparaient à partir. Comme nous n'avions point de trêve avec le sultan de Damas, voyant le pays abandonné, nous avons résolu de retenir des troupes sur le fonds de l'aumône du roi de France Philippe ; ce que l'empereur ayant appris, il nous fit dire qu'il s'étonnait de cette résolution puisqu'il avait fait la trêve avec le sultan d'Égypte. Nous lui répondîmes que le sultan de Damas, n'y étant point compris, pouvait nous attaquer malgré celui d'Égypte. L'empereur répliqua que, puisqu'il était roi de Jérusalem, on ne devait point, sans sa permission, retenir des troupes en armes dans son royaume. Puis, ayant fait assembler hors de la ville les prélats, les religieux et tous les pèlerins qui étaient à Acre, il leur parla, se plaignant fortement de nous et nous chargeant de calomnies ; ensuite, s'adressant au maître du Temple, il s'efforça de noircir sa réputation, voulant s'excuser aux dépens des autres. Enfin il défendit à tous les chevaliers étrangers de demeurer dans le pays après ce jour-là, et commanda au comte Thomas, qu'il laissait pour son lieutenant, d'user de punition corporelle contre le premier qu'il y trouverait, pour servir d'exemple.

« Considérant donc sa malice, nous assemblâmes les prélats et les pèlerins et excommuniâmes tous ceux qui donneraient aide ou conseil à l'empereur contre l'Église, contre les Templiers et autres religieux, ou les pèlerins ; de quoi l'empereur plus irrité fit garder toutes les entrées, défendant de nous porter des vivres, et mettant partout des arbalétriers et des archers pour insulter les Templiers et les pèlerins. Le dimanche des Rameaux, des Frères prêcheurs et des Mineurs s'étant rendus aux lieux destinés pour y prêcher la parole de Dieu, il les fit enlever par ses gens, qui, les ayant tirés de leurs chaires et jetés par terre, les fustigèrent par la ville comme des voleurs. Ensuite, voyant

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1229, n. 15-21.

que ces violences étaient inutiles, il traita de la paix avec nous ; mais, comme il n'en exécutait pas les conditions, nous mêmes la ville en interdit. Alors il résolut de ne pas faire un plus long séjour dans le pays, et, comme s'il eût voulu tout détruire, il fit charger secrètement sur les vaisseaux les armes que l'on gardait à Acre depuis longtemps pour la défense du pays, et en envoya la plus grande partie au sultan d'Égypte, son bon ami. Enfin il s'embarqua en cachette le jour de Saint-Jacques et de Saint-Philippe, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> mai, et partit sans dire adieu à personne <sup>1</sup>. »

Ce manifeste du patriarche de Jérusalem étant parvenu en Occident ne ternit pas peu la renommée de l'empereur et lui enleva beaucoup de partisans <sup>2</sup>. Pour ce qui est le plus grave, le fonds même des reproches, le peu de respect pour la foi chrétienne et l'autorité ecclésiastique, la préférence donnée aux musulmans sur les chrétiens, ce manifeste se trouve plus que confirmé par les auteurs arabes. Quant aux accusations de détail, il y en a sur lesquelles les apologies subséquentes de Frédéric ne disent pas un mot, comme d'avoir négligé de donner des ordres, de l'avoir même refusé aux chevaliers du Temple, pour relever les fortifications de Jérusalem. Sur d'autres il fait des réponses plus spécieuses que solides, comme de n'avoir fait aucune trêve avec le sultan de Damas pour garantir les chrétiens de ce côté. Il répond que, les deux sultans étant en guerre, on ne pouvait les faire accéder tous deux au même traité, et qu'il était plus naturel d'en faire un avec le plus puissant, celui de l'Égypte. Mais qui l'empêchait d'en faire un autre avec le plus faible, de l'y contraindre même par les armes, et de convaincre ainsi tout le monde de son dévouement sincère pour la cause chrétienne ? Quant à ses récriminations contre ses adversaires, comme s'ils avaient voulu attenter ou faire attenter à sa vie, les historiens arabes n'en disent rien ; lui seul ou son parti l'avance ; mais comme, d'après l'auteur protestant que nous avons cité, ses paroles n'indiquaient jamais

ses pensées, on peut douter qu'il y crût lui-même. Finalement, quand on compare et qu'on médite les relations et les jugements si étonnamment conformes des musulmans et des chrétiens, Frédéric II apparaît comme jouant une mauvaise comédie, où il a l'air de se moquer de tous les rois et peuples de la chrétienté, principalement de l'Église et du Pape, et cela au profit de sa personne et de sa famille, et l'on ne serait pas étonné que la Providence fit tourner cette mauvaise comédie en tragédie formidable et pour lui et pour sa famille entière.

Pendant que l'empereur Frédéric était en Palestine pour faire aux Sarrasins une guerre fictive, ses lieutenants en faisaient une réelle au Pape en Italie. Avant de s'embarquer, en 1228, Frédéric écrivit au Pape Grégoire qu'il avait laissé plein pouvoir à Rainald, duc de Spolète, de traiter de la paix avec l'Église, et il envoya cette lettre par l'archevêque de Bari et Henri, comte de Malte. Quoique le Pape fût persuadé que cette ambassade ne tendait qu'à l'amuser, il ne laissa pas d'écouter l'archevêque et le comte en tout ce qu'ils voulurent proposer ; mais, voyant qu'ils n'avaient autre charge que d'offrir Rainald pour négociateur de la paix, le Pape répondit que c'était un persécuteur de l'Église et qu'il ne pouvait ni ne devait traiter avec lui. Les envoyés se retirèrent aussitôt, et Rainald ne songea plus qu'à faire la guerre au Pape. Il attaqua donc le patrimoine de Saint-Pierre, ayant dans ses troupes des Sarrasins de Sicile, sujets de l'empereur, son maître, et dans cette guerre il y eut des prêtres et d'autres clercs pris, mutilés, aveuglés et même pendus. Rainald attaqua ensuite la Marche d'Ancône et le duché de Spolète, où il détourna plusieurs sujets de l'obéissance du Pape, et ses Sarrasins y commirent encore de grands excès d'impiété et de cruauté.

Le Pape, après avoir employé en vain l'communication contre Rainald et ses gens, vit bien qu'il fallait opposer à ce mal des remèdes plus sensibles, et crut qu'il lui était permis d'employer le glaive matériel et de repousser la force par la force. Il envoya donc contre Rainald de la cavalerie et de l'infanterie, sous le commandement de Jean de

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1229. — <sup>2</sup> Id.



Brienne, roi de Jérusalem, irrité, comme nous l'avons vu, contre l'empereur, son gendre, et il lui adjoignit pour la conduite de cette guerre le cardinal Jean Colonne. Comme il s'agissait de défendre non-seulement les biens temporels de l'Église romaine, mais encore son indépendance spirituelle, ces troupes se nommaient simplement l'armée de l'Église et prétendaient servir la religion comme les croisés, prétention qui n'était pas mal fondée ; mais au lieu de croix ils portaient sur leurs habits des clefs, symbole de la puissance de l'Église. Ensuite le Pape, voyant que Rainald ne se désistait point de son entreprise, résolut de faire diversion et d'entrer dans les terres de l'empereur. Ayant donc assemblé une autre armée de Campanie et de la côte maritime, il l'envoya sous la conduite de Pandolfe d'Anagni, son chapelain, et lui donna pour capitaines les comtes Thomas de Célando et Roger d'Aquila, chassés du royaume de Sicile. Cette armée entra dans les terres du royaume au mois de janvier de l'année suivante (1229).

Le Pape Grégoire vit arriver à son secours, du fond de la France, les évêques de Beauvais et de Clermont, avec des troupes d'élite ; mais Grégoire les remercia de leur affection et de leur zèle, et les renvoya chez eux, ne croyant pas avoir besoin de secours étrangers pour vaincre ses ennemis <sup>1</sup>. En effet les troupes du Pape se permirent de battre celles de l'empereur et de faire la guerre avec succès ; ce qui étonna beaucoup, scandalisa même Thomas d'Aquin, comte d'Acerra, que l'empereur avait établi un des gouverneurs du royaume de Sicile en son absence. Il écrivit donc à son maître, se plaignant du Pape et de ses troupes, de ce que, pour repousser la force par la force, ils osaient battre les troupes impériales, faire des prisonniers, prendre des châteaux et des bourgades, en un mot faire la guerre en hommes qui s'y entendent <sup>2</sup>.

Le Pape, de son côté, se plaignait du même Thomas, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit au cardinal Romain, légat en France, en date du 5 août 1228. « L'em-

pereur, dit-il, se sert des Sarrasins pour ruiner les maisons des Hospitaliers et des Templiers, qui ont jusqu'ici conservé les restes de la Terre-Sainte. Les Templiers ayant recouvré le butin que les Sarrasins leur avaient enlevé jusqu'à la valeur de six mille marcs d'argent, Thomas, comte d'Acerra, à leur retour, le leur a ôté par violence et l'a rendu aux Sarrasins, parce que les Templiers, suivant les statuts de leur ordre, n'osaient employer leurs armes contre les chrétiens. Thomas, persécutant les deux ordres militaires, les a dépouillés par violence de plusieurs terres et veut anéantir les privilèges qu'ils ont du Saint-Siège, pour les soumettre à la juridiction de l'empereur. Il a rendu aux Sarrasins cent esclaves que les Hospitaliers et les Templiers avaient en Sicile et en Pouille, sans leur en donner aucun dédommagement. Sachez encore que, bien que l'empereur se soit embarqué avec peu de troupes, il a envoyé contre le patrimoine de l'Église une grande armée de chrétiens et de Sarrasins. C'est pourquoi nous vous mandons de publier tout ceci dans l'étendue de votre légation, et d'exhorter les fidèles à défendre la foi et la religion comme ils soutiendraient leurs intérêts particuliers <sup>1</sup>. »

Le 19 mai de l'année suivante (1229) le Pape écrivit au cardinal Pélage, son légat à l'armée d'Italie, une lettre conçue en ces termes : « Dieu veut tellement conserver la liberté de son Église que l'humilité ne nous empêche pas de la défendre et que cette défense n'excède pas les bornes de l'humanité. D'où il suit que le défenseur de la liberté ecclésiastique ne doit user du glaive matériel contre les tyrans qui persécutent l'Église que rarement et à regret, qu'il ne doit pas être avide de sang ni chercher à s'enrichir aux dépens d'autrui, mais plutôt à ramener au droit chemin ceux qui s'égarent et les conserver dans leur liberté. Il est indigne, dans l'armée de Jésus-Christ, de tuer ceux à qui l'on peut conserver la vie, ou de les mutiler en défigurant l'image du Créateur, comme nous avons appris avec douleur qu'il est arrivé ces jours passés. Ah ! mon frère, il ne

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1228, n. 13. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1229.

<sup>1</sup> Id.

nous convient pas, à nous qui rappelons au sein de l'Église ses enfants égarés, de les irriter en prenant plaisir à répandre le sang. L'Église, qui donne sa protection aux criminels pour les délivrer de la mort, doit être bien éloignée de tuer et de mutiler. C'est pourquoi nous vous ordonnons de faire garder exactement ceux qui tomberont désormais entre les mains de nos troupes, sans leur faire autre mal, en sorte qu'ils aient sujet de se réjouir de leur captivité plutôt que de la mauvaise liberté dont ils jouissaient auparavant. Vous défendrez à ceux qui commandent l'armée d'user de pareilles violences, sous peine de notre indignation et d'amende pécuniaire telle que vous jugerez à propos. Ainsi nous mettrons à couvert des reproches la réputation de l'Église et la nôtre <sup>1</sup>. »

Fleury dit à ce propos : « Je laisse aux gens de guerre à juger si ces tempéraments sont faciles à pratiquer <sup>2</sup>. » Il nous semble pourtant, malgré la méfiance de Fleury, que cet esprit de douceur, recommandé par Grégoire IX aux troupes pontificales, est devenu l'esprit général de toutes les armées chrétiennes, savoir : hors le moment de la bataille, non-seulement de ne faire aucun mal aux prisonniers, mais de les traiter avec humanité et générosité.

L'armée du Pape avait conquis un grand nombre de places en Campanie, en Pouille et dans toutes les provinces d'Italie qui dépendaient du royaume de Sicile ; mais, quand la nouvelle se répandit que l'empereur Frédéric était revenu de la Terre-Sainte et arrivé à Brindes, ses partisans reprirent courage, et en peu de temps il regagna ce qu'il avait perdu, à l'exception de quelques forteresses. Jean de Brienne lui-même quitta l'Italie et s'en retourna en France pour se préparer au voyage de Constantinople ; car l'empereur Robert de Courtenai était mort l'année précédente (1228), laissant pour successeur son frère Baudouin, âgé seulement de neuf à dix ans. Pour gouverner l'empire pendant son bas âge les seigneurs français de Roumanie crurent ne pouvoir mieux faire que d'appeler

Jean de Brienne, dépouillé par son gendre de son royaume de Jérusalem. On convint qu'une fille qu'il avait encore épouserait le jeune Baudouin quand ils seraient en âge, que le roi Jean serait couronné empereur et en aurait le titre et l'autorité toute sa vie, et que, quand Baudouin aurait atteint l'âge de vingt ans, il serait investi du royaume de Nicée et de tout ce que les Latins possédaient en Asie. Ce traité fut confirmé par le Pape le 9 avril 1229 <sup>1</sup>.

Jusque-là le Pape Grégoire s'était contenté d'excommunier Frédéric, sans exécuter les menaces qu'il avait faites de passer plus avant ; mais cette année, après avoir réitéré l'excommunication, il y ajouta cette clause : « Et parce que, méprisant l'excommunication, il n'est point venu se soumettre aux ordres du Saint-Siège, nous déclarons absous de leur serment tous ceux qui lui auront juré fidélité, particulièrement les sujets du royaume de Sicile, parce que personne ne doit garder fidélité à celui qui s'oppose à Dieu et à ses saints et qui foule aux pieds ses commandements. » Maxime ancienne et fondamentale du droit public parmi les nations chrétiennes, d'après laquelle un prince apostat, hérétique ou excommunié plus d'un an, perdait tous ses droits politiques et féodaux et ne pouvait plus régner sur une nation catholique. Nous en avons vu plus d'une preuve, surtout dans le droit public de l'Allemagne. Dans ces cas la décision canonique du chef de l'Église dirigeait la conscience des nations, qui alors en avaient une, et prévenait les révoltes, c'est-à-dire les soulèvements contre une autorité légitime. Dans le même acte, qui est du 20 août 1229, le Pape Grégoire excommunie ensuite Rainald, duc de Spolète, Berthold, son frère, et plusieurs autres, entre lesquels est Théodore Comnène, prince d'Épire. Ce dernier recherchait l'amitié de Frédéric, et lui envoya, vers l'automne de cette année, un ambassadeur avec des troupes et de grands présents <sup>2</sup>.

Pendant que l'empereur Frédéric était en Apulie, assemblant ses troupes pour repousser celles du Pape, il ne laissa pas de lui en-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1229, n. 44. — <sup>2</sup> L. 79, n. 55.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1229. — <sup>2</sup> Id., n. 37.



voyer faire des propositions de paix par les archevêques de Reggio et de Bari et le maître des chevaliers Teutoniques, Herman de Salza. En même temps, dans ses manifestes, il désavoua Rainald, duc de Spolète, qui avait commencé la guerre contre le Pape, et protesta que c'était contre ses ordres et ses intentions. On remarqua de plus que, dans les avantages qu'il eut sur les troupes pontificales, il ne les poursuivait point au delà des frontières de son royaume. On conçut donc l'espoir d'un accommodement. Les ambassadeurs étant arrivés à Cajace, qui était assiégée par l'armée du Pape, ils prirent les lettres de l'évêque d'Albane et du cardinal de Sainte-Praxède et allèrent à la cour de Rome; mais ils revinrent, pour le moment, sans rien faire. Il s'agissait de concilier le différend non-seulement entre le Pape et l'empereur, mais encore entre l'empereur et les cités ou républiques de Lombardie, ce qui n'était point aisé. Toutefois, au mois de novembre, l'empereur étant à Aquin, le maître des chevaliers Teutoniques, qui était singulièrement estimé de tout le monde, lui apporta de bonnes nouvelles de son traité avec le Pape, et, ayant été au-devant de Thomas de Capoue, cardinal de Sainte-Sabine, il l'amena à l'empereur avec le projet de traité. En même temps l'empereur fit venir en Italie plusieurs seigneurs d'Allemagne pour être arbitres de ses différends avec le Pape, savoir : Bernard, patriarche d'Aquilée; Éberard, archevêque de Salzbourg; Sigfrid, évêque de Ratisbonne; Léopold, duc d'Autriche, et le duc de Dalmatie et d'Istrie. Il y eut aussi plusieurs autres médiateurs, tant de la cour de Rome que du reste de l'Italie; mais la paix ne put être conclue que l'année suivante.

Pendant l'hiver le Tibre déborda extraordinairement, en sorte que, le premier jour de février 1230, l'eau gagna les maisons dans Rome jusqu'à Saint-Pierre et à Saint-Paul. Il y périt plusieurs hommes et un certain nombre de bêtes; on perdit quantité de blé, de vin et de meubles, et, quand l'inondation fut diminuée, il resta dans la ville beaucoup de grands serpents qui causèrent une infection horrible et des maladies. Les Romains en furent si effrayés que, craignant de périr

tous, aussitôt, par délibération commune, ils envoyèrent des députés à Pérouse supplier le Pape de revenir; il y consentit, et, pendant la première semaine de carême, qui était la fin du même mois de février, il rentra à Rome, où il fut reçu avec de grands honneurs et une grande joie. Il y fit apporter des vivres, dont on avait grand besoin <sup>1</sup>.

Cependant la négociation pour la paix entre le Pape et l'empereur continuait toujours. Dès le 3 juillet 1230 l'empereur jura, en présence des deux légats, les cardinaux Jean et Thomas, de se soumettre aux ordres de l'Église, absolument et sans aucune condition. On prit des mesures pour faire rentrer sous l'obéissance de l'empereur les places du royaume de Sicile qui s'étaient soumises au Pape, sans que l'honneur de l'Église romaine fût blessé par cette restitution, et l'empereur, pour sûreté de ses promesses, mit en séquestre plusieurs places entre les mains de Herman de Salza, maître de l'ordre Teutonique. Enfin, le mercredi 28 août, fête de saint Augustin, l'empereur étant à son camp, près de Cépérano, en Campanie, dans la chapelle de Saint-Juste, fut absous de l'excommunication par les deux légats, qui, de l'autorité du Pape, imposèrent à l'empereur les conditions suivantes :

Il n'empêchera, ni par lui ni par un autre, que les élections, postulations et confirmations des églises ni des monastères, dans le royaume de Sicile, ne se fassent librement à l'avenir, suivant les décrets du concile général. Il satisfera aux comtes de Célano, selon le traité dont l'Église a promis la garantie. Il réparera les dommages qu'ont soufferts les Templiers, les Hospitaliers et les autres personnes ecclésiastiques, dans les termes que l'Église prescrira. Il donnera, dans huit mois, des cautions suffisantes à l'Église de l'accomplissement de ce traité, savoir : des seigneurs d'Allemagne, des villes de Lombardie, de Toscane, de la Marche et de la Romagne, ainsi que des seigneurs des mêmes provinces que l'Église nommera; le tout sans préjudice des sûretés que l'empereur a déjà données pour l'affaire de la Terre-Sainte, à

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1230, n. 2.

laquelle il satisfera selon qu'il sera ordonné par l'Église. « Nous déclarons que le Pape veut être remboursé des dépenses qu'il a été contraint de faire hors du royaume pour conserver la liberté de l'Église et le patrimoine de Saint-Pierre. Que si l'empereur n'accomplit point de bonne foi ce qu'il a promis en ce traité, il encourra par le seul fait l'excommunication, dont nous le frappons dès à présent par l'autorité du Pape. » L'acte est daté du même jour 28 août 1230. Il fut certifié par trois prélats étrangers qui s'y trouvèrent présents, savoir, l'archevêque d'Arles, l'évêque de Winchester et l'évêque de Beauvais, ainsi que par plusieurs prélats allemands et italiens.

Le dimanche premier jour de septembre, l'empereur, invité par le Pape, vint le trouver à Anagni, auprès de laquelle il était campé; il entra dans la ville accompagné magnifiquement par les cardinaux et les plus nobles du lieu. Étant venu devant le Pape, il ôta son manteau, se mit à ses pieds et reçut le baiser la paix. Ils mangèrent ensemble à une même table, et plusieurs seigneurs dans le même lieu. Après le repas le Pape et l'empereur eurent une longue conversation dans la chambre du Pape. Aucun cardinal n'y fut admis, mais seulement Herman de Salza, maître de l'ordre Teutonique, preuve éclatante de la haute estime que le Pape et l'empereur avaient pour ses lumières, sa droiture et sa sévère impartialité. Le lendemain le Pontife et le prince se séparèrent, extrêmement satisfaits l'un de l'autre, à tel point que Grégoire rejetait les fautes antérieures sur de mauvais conseillers, et qu'il écrivait aux Lombards : « J'ai déjà obtenu beaucoup pour vous auprès de l'empereur, mais, à l'avenir, la moindre offense qui lui serait faite, je la punirai comme une grave injure faite à ma propre personne <sup>1</sup>. » Frédéric, de son côté, communiqua aux rois de la chrétienté l'heureuse nouvelle de la paix conclue et ajouta : « Le Pape, dans une entrevue que nous avons eue ensemble, a exposé ses vues et ses intentions avec tant de douceur et de bienveillance, sans passer aucun article liti-

gieux ou douteux, mais il a si sensément éclairci chaque chose, que, quoique le passé nous eût vivement ému et irrité, sa bienveillance paternelle nous a complètement apaisé et délivré entièrement de ce qui pouvait encore nous rester d'aigreur. Le passé ne doit donc plus être rappelé à la mémoire, afin que le bien sorti du mal produise une joie d'autant plus grande <sup>1</sup>. »

Dans le temps que Frédéric II, pour conquérir à lui et à sa famille l'empire de la terre, paraissait aux chrétiens et aux musulmans flotter entre Jésus-Christ et Mahomet; dans le temps que pour cette ambition terrestre il risquait le sort temporel de sa renommée et le sort éternel de son âme; dans le temps qu'il se réconciliait avec le chef de l'Église de Dieu avec une sincérité plus ou moins durable, une jeune femme, veuve à l'âge de vingt ans, tombée des splendeurs du trône dans les horreurs de la mendicité, avec quatre orphelins en bas âge, cette femme, si jeune et si malheureuse, refuse de devenir l'épouse de l'empereur Frédéric, refuse de monter sur le trône impérial, et préfère vivre et mourir pauvre pour l'amour de Dieu. Nous parlons, toujours d'après l'éloquent auteur qui a écrit sa vie, de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe.

Le duc Louis, son époux bien-aimé, était mort en 1227 à Otrante, au moment de s'embarquer avec l'empereur pour la Terre-Sainte. Il était mort le 11 septembre. Les seigneurs qu'il avait chargés en mourant d'aller annoncer sa mort en Thuringe n'y arrivèrent que lorsque l'hiver était déjà commencé. La jeune duchesse avait, pendant cet intervalle, donné le jour à son quatrième enfant, Gertrude, et ne put voir les messagers lorsqu'ils arrivèrent. Ce fut donc à Sophie, la duchesse-mère, et aux jeunes princes Conrad et Henri qu'ils apprirent la perte si cruelle et si inattendue qui les avait frappés. Au milieu de la consternation générale que cette nouvelle répandit dans la famille et le peuple de l'illustre défunt, des hommes pieux et prudents s'occupèrent de l'effet qu'elle pourrait produire sur la jeune mère, veuve sans le savoir.

<sup>1</sup> Raumer, t. 3, p. 314.

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1230, n. 16.



Sophie elle-même retrouva un cœur de mère pour celle que son fils avait tant aimée; elle donna les ordres les plus sévères pour que personne ne laissât soupçonner à sa belle-fille le malheur qui l'avait frappée, et prit toutes les précautions nécessaires pour que ces ordres fussent fidèlement exécutés<sup>1</sup>.

Cependant le temps nécessaire s'étant écoulé depuis ses couches, il fallut bien apprendre à cette tendre et fidèle épouse le malheur dont Dieu l'avait frappée, et ce fut la duchesse Sophie qui se chargea de cette douloureuse mission. Accompagnée de plusieurs nobles et discrètes dames, elle alla trouver sa belle-fille dans son appartement. Élisabeth les reçut avec respect et affection et les fit asseoir autour du lit de repos sur lequel elle était couchée, sans se douter le moins du monde de l'objet de leur visite. Quand elles eurent toutes pris place, la duchesse Sophie lui dit : « Prenez courage, ma fille bien-aimée, et ne vous laissez pas troubler par ce qui est arrivé à votre mari, mon fils, par la volonté de Dieu, à qui, comme vous le savez, il s'était entièrement abandonné. » Élisabeth, voyant le calme de sa belle-mère qui lui disait ces mots sans pleurer, ne soupçonna pas toute l'étendue de son malheur, et, s'imaginant que son mari avait été fait prisonnier, elle répondit : « Si mon frère est captif, avec l'aide de Dieu et de nos amis il sera bientôt racheté. Mon père, j'en suis sûre, viendra à notre secours et je serai bientôt consolée. » Mais la duchesse Sophie reprit aussitôt : « O ma chère fille, soyez patiente, et prenez cette bague qu'il vous a envoyée; car, pour notre malheur, il est mort! — Ah! Madame, s'écria la jeune duchesse, que dites-vous? — Il est mort, » répéta la mère.

A ces mots Élisabeth devint pâle, puis toute rouge; laissant tomber ses bras sur ses genoux et joignant ses mains avec violence; elle dit d'une voix étouffée : « Ah! Seigneur, mon Dieu! Seigneur, mon Dieu! voilà que le monde entier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme de doux. » Puis, se levant éperdue, elle se mit à courir de toutes

ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort! » Elle ne s'arrêta que dans le réfectoire, où elle trouva devant elle un mur contre lequel elle resta collée et baignée de larmes. Elle était comme folle. La duchesse Sophie et les autres dames la suivirent, la détachèrent de la muraille qu'elle tenait embrassée, la firent asseoir et essayèrent de la consoler. Mais aussitôt elle commença à pleurer et à sangloter avec violence, en prononçant des paroles entrecoupées. « Maintenant, répétait-elle sans cesse, maintenant j'ai tout perdu! O mon bien-aimé frère, ô l'ami de mon cœur, ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort, et tu m'as laissée dans la misère! Comment vivrai-je sans toi? Ah! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis! Que Celui-là me console qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins! O mon Dieu, consolez-moi! ô Jésus, fortifiez-moi dans ma faiblesse! »

Peu de jours après sainte Élisabeth se trouvait auprès de sa belle-mère, la duchesse Sophie, lorsque des courtisans du nouveau landgrave Henri, frère du défunt, se présentèrent tout à coup; ils commencèrent par accabler Élisabeth d'injures, lui reprochèrent d'avoir ruiné le pays, prodigué et épuisé les trésors de l'État, trompé et déshonoré son mari, et lui annoncèrent que, pour châtiment de ses crimes, elle était dépouillée de toutes ses possessions, et que le duc Henri, désormais souverain, lui ordonnait de sortir à l'instant même du château. Élisabeth, étonnée de ces insultes et de ce message, essaya de fléchir ses grossiers ennemis et les supplia humblement de lui accorder un délai. La duchesse Sophie, révoltée de tant de brutalité, prit sa belle-fille entre ses bras et s'écria : « Elle restera avec moi, personne ne me l'arrachera. Où sont mes fils? Je veux leur parler. » Mais les émissaires lui répondirent : « Non, il faut qu'elle sorte d'ici à l'instant; » et ils se mirent en devoir de séparer les deux princesses. Voyant que toute résistance était vaine, la duchesse Sophie voulut du moins accompagner la pauvre Élisabeth jusqu'à la porte extérieure du château. On refusa

<sup>1</sup> Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth*, c. 16 et suiv.

même à la souveraine détronée la faculté d'emporter quoi que ce fût avec elle ; mais elle trouva dans la cour ses petits enfants et deux de ses filles d'honneur, qui devaient être expulsées en même temps et qui nous ont conservé le récit de cette scène douloureuse. Arrivée à la porte du château la duchesse Sophie embrassa de nouveau Élisabeth en versant d'abondantes larmes et ne pouvait se décider à la détacher de son sein. La vue des enfants du fils qu'elle avait perdu, de ces orphelins condamnés à partager le sort de leur innocente mère, redoublait l'affliction et l'indignation de leur aïeule. Elle demanda de nouveau, et avec les plus vives instances, à voir ses fils Henri et Conrad, persuadée qu'ils ne résisteraient pas à ses supplications ; mais on lui répondit qu'ils n'étaient pas là, et, en effet, ils s'étaient cachés pendant l'exécution de leurs ordres, et n'avaient osé affronter les pleurs et les prières de leur mère, ni le spectacle des maux auxquels ils condamnaient leur belle-sœur.

Élisabeth, la fille des rois, descendit donc seule et à pied, en pleurant, le sentier rude et escarpé qui menait à la ville ; elle portait elle-même entre ses bras l'enfant dont elle venait d'accoucher ; les trois autres étaient conduits par ses filles d'honneur, qui la suivaient. C'était en plein hiver et le froid était très-rigoureux. Arrivée au bas de la montagne de Wartbourg et étant entrée dans cette ville d'Eisenach qu'elle avait comme inondée de sa charité, elle y trouva des cœurs non moins impitoyables qu'au château parmi les chevaliers et les nobles. En effet le duc Henri avait fait proclamer dans la ville que quiconque accueillerait la duchesse Élisabeth ou ses enfants encourrait son très-grand déplaisir, et, par une ingratitude plus révoltante encore que la cruauté de cet ordre, tous les habitants d'Eisenach y obéirent ; le désir de complaire au nouveau maître, peut-être aussi cette conscience des bienfaits reçus qui pèse si lourdement sur les âmes viles, l'emporta chez eux sur toutes les lois de l'humanité, de la piété et de la justice. En vain l'infortunée princesse alla-t-elle, toujours entourée de ses quatre petits enfants, frapper en pleurant à toutes les portes, à celles surtout des

gens qui lui avaient auparavant témoigné le plus d'affection ; elle ne fut admise nulle part. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne d'où l'hôtelier ne put ou ne voulut pas la chasser ; car elle déclara que cet endroit était commun à tout le monde et qu'elle voulait y rester. « On m'a pris tout ce que j'avais, disait-elle toujours en pleurant ; je n'ai plus qu'à prier Dieu ! » L'hôtelier lui assigna pour asile pendant la nuit, à elle et aux siens, une mesure qui renfermait ses ustensiles de ménage et où étaient logés ses pourceaux. Il les fit sortir pour donner place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie.

Mais, comme si ce dernier degré d'humiliation avait ramené subitement le calme dans son âme, à peine se trouva-t-elle seule dans ce réduit impur que ses pleurs séchèrent et qu'une joie surnaturelle descendit en elle et la pénétra tout entière. Elle resta dans cette disposition jusqu'à minuit, lorsqu'à cette heure elle entendit la cloche qui sonnait matines au couvent des Franciscains, qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur-le-champ à leur église, et, après avoir assisté à l'office, elle les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait. Son ardente piété, sa soumission absolue à la volonté divine, la sainte joie de l'âme chrétienne que son Père céleste daigne éprouver, son ancien amour de la pauvreté évangélique reprirent alors sur elle tout leur empire pour ne le reperdre jamais. Prosternée au pied des autels, pendant qu'au milieu des ténèbres de cette triste nuit ce chant d'allégresse si incompréhensible au monde montait vers le ciel, elle édifiait ses fidèles suivantes par la ferveur et l'humilité des élans de son âme vers Dieu ; elle le remerciait à haute voix de ce qu'elle était maintenant pauvre et dépouillée de tout, comme il l'était lui-même dans la crèche de Bethléhem.

Elle resta assise dans cette église, entourée des siens, pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant. Cependant l'intensité du froid et la faim dont se plaignaient ses enfants l'obligèrent d'en sortir et d'aller



de nouveau mendier un gîte et quelques aliments. Elle erra longtemps en vain dans cette ville où tant d'hommes avaient été nourris, soignés, guéris, enrichis par elle ; enfin un prêtre, très-pauvre lui-même, eut pitié de cette sainte et royale misère, et, bravant la colère du landgrave Henri, il offrit à la veuve et aux enfants de son défunt souverain de partager son humble logis. Élisabeth accepta avec reconnaissance cette charité ; il leur prépara des lits avec de la paille et les traita selon sa pauvreté ; mais, afin d'obtenir quelque chétive nourriture pour ses enfants et pour elle-même, elle fut obligée de mettre en gage quelques objets qu'elle avait sans doute sur elle au moment de son expulsion de la Wartbourg.

Cependant ses persécuteurs, ayant appris qu'elle avait trouvé un asile et persévérant dans leur acharnement, lui intimèrent l'ordre d'aller loger chez un des seigneurs de la cour qui lui avaient témoigné le plus d'inimitié et qui possédait à Eisenach une vaste habitation avec de grandes dépendances. Cet homme ne rougit pas d'assigner à la duchesse un réduit étroit où il la renferma avec toute sa famille, la traitant avec une grossièreté révoltante et lui refusant toute nourriture et même de quoi se chauffer ; sa femme et ses serviteurs imitaient son exemple. Élisabeth passa la nuit dans cet indigne lieu, toujours désolée par le spectacle des souffrances de ses enfants, que la faim et le froid tourmentaient. Le lendemain matin elle ne voulut plus rester dans ce gîte inhospitalier ; en s'en allant elle dit : « Je vous remercie, ô murailles ! qui m'avez protégée pendant cette nuit autant que vous le pouviez contre la pluie et le vent ; je voudrais, du fond de mon cœur, remercier vos maîtres, mais en vérité je ne sais pas de quoi. »

Elle alla regagner l'ignoble asile qu'elle avait trouvé dans la taverne où elle était entrée la première nuit ; c'était le seul que ses ennemis ne lui enviassent point. Elle passait, du reste, la plus grande partie du jour et même des nuits dans les églises. « De là, du moins, disait-elle, personne n'osera me chasser, car elles sont à Dieu, et Dieu seul y est mon hôte. »

Cependant des personnes sûres, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, ayant appris le sort auquel elle était réduite, lui offrirent de se charger de ses enfants, et elle dut accepter cette offre, sous peine de les voir chaque jour exposés à manquer des aliments qu'elle n'avait pas moyen de leur assurer. « Mais ce qui la décida surtout à cette séparation douloureuse, dit un historien contemporain, ce fut la crainte d'être amenée à pécher contre l'amour de Dieu par la vue des souffrances de ces êtres si ardemment aimés ; car, ajoute-t-il, elle aimait ses enfants à l'excès. » Ils lui furent donc enlevés et cachés séparément en des lieux éloignés. Rassurée sur leur sort elle n'en devint que plus résignée au sien. Ayant mis en gage tout ce qu'elle avait d'objets précieux, elle chercha à gagner le prix de sa frugale nourriture en filant. Quoique tombée elle-même dans une si profonde misère, elle ne pouvait s'habituer à ne pas soulager les misères d'autrui et retranchait quelque chose de ses chétifs repas pour en faire une aumône aux pauvres qu'elle rencontrait.

Une si héroïque patience, une douceur si inaltérable semblent avoir calmé la fureur de ses puissants persécuteurs, mais ne suffirent pas pour ouvrir à la pitié ou à la reconnaissance les cœurs des habitants d'Eisenach. Aucun trait de compassion ou de sympathie de leur part ne se fait jour à travers les récits si détaillés qui nous sont restés de ces circonstances touchantes ; on y trouve même le contraire. Il y avait à Eisenach une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves, qui avait été pendant longtemps l'objet de la générosité et des soins empressés et minutieux de la duchesse, devenue aujourd'hui mendiante à son tour. Un jour que celle-ci traversait un ruisseau bourbeux qui coule encore dans une des rues d'Eisenach, et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider aux passants à le franchir, elle y rencontra cette même vieille, qui, s'avancant en même temps qu'elle sur ces pierres, ne voulut pas lui céder le pas, et, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber tout de son long dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la dérision à cette bru-

tale ingratitude, la vieille lui cria : « Te voilà bien ! Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais ; te voilà pauvre et couchée dans la boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai. » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et se mit à rire de sa propre chute en disant : « Voilà pour l'or et les pierreries que je portais autrefois. » « Puis elle s'en alla, dit son historien, pleine de résignation et d'une joie sans mélange, laver ses vêtements souillés dans une eau voisine et son âme pure dans le sang de l'Agneau <sup>1</sup>. »

Au milieu de tant de tribulations Élisabeth n'oublia pas un seul instant que c'était la main de Dieu qui les lui envoyait, et jamais son cœur ne s'ouvrit au murmure ni à la plainte. Tout au contraire, uniquement livrée à la prière et à toutes les pieuses pratiques que l'Église offre avec une si maternelle générosité aux âmes affligées, elle y cherchait sans cesse le Seigneur et ne tarda pas à le trouver. Il vint à elle avec la tendresse d'un père, prêt à transformer les épreuves qu'elle avait si noblement acceptées en ineffables consolations.

Pendant qu'elle priait nuit et jour au pied des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste vinrent récréer et rafraîchir son âme. Ysentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur, qui ne la quittait jamais, et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entraînait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse était allée assister à la messe, et, s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout à coup contre le mur et resta longtemps comme absorbée et élevée au-dessus de la vie temporelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur l'autel jusqu'après la communion. Lorsqu'elle revint à elle sa figure portait l'empreinte d'un

bonheur extrême. Ysentrude, qui avait suivi tous ses mouvements, profita de la première occasion pour la supplier de lui révéler la vision que sans doute elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit : « Je n'ai pas le droit de raconter aux hommes ce que Dieu a daigné me révéler ; mais je ne veux pas te cacher que mon esprit a été inondé de la plus douce joie, et que le Seigneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admirables secrets. »

Après la dernière bénédiction, rentrée dans son chétif domicile, elle prit une très-légère collation, et, se sentant accablée de faiblesse et de lassitude, elle se coucha sur un banc en face de sa fenêtre et appuya sa tête sur le sein de sa chère et fidèle Ysentrude. Celle-ci crut que la duchesse était malade et qu'elle voulait dormir ; mais, en restant ainsi couchée, elle tenait les yeux ouverts et regardait fixement le ciel. Bientôt Ysentrude vit son visage s'animer ; une sérénité céleste, une joie profonde et extrême s'y peignaient ; un doux et tendre sourire animait ses lèvres. Mais peu après ses yeux se fermèrent, et il en coula des ruisseaux de larmes ; puis ils se rouvrirent ; la joie et le sourire reparurent pour faire de nouveau place aux pleurs, et elle resta ainsi jusqu'à l'heure des complies, toujours la tête appuyée sur le cœur de son amie et plongée dans ces alternatives de joie et de tristesse où cependant la joie semblait l'emporter de beaucoup. Vers la fin de cette extase silencieuse elle s'écria avec un accent d'ineffable tendresse : « Oui, certes, Seigneur, si tu veux être avec moi, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi. »

Un instant après elle revint à elle, et Ysentrude la conjura de lui dire pourquoi elle avait ainsi ri et pleuré tour à tour, et ce que signifiaient ces paroles qu'elle avait prononcées. Élisabeth, toujours pleine d'humilité, chercha encore à taire les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Enfin, cédant aux prières de celle qui l'aimait avec un si fidèle dévouement et qui lui était depuis longtemps si chère : « J'ai vu, dit-elle, le ciel entr'ouvert, et mon Seigneur, le très-miséricordieux Jésus, a daigné s'abaisser vers moi et me con-

<sup>1</sup> Voir les citations détaillées dans l'excellente *Histoire de sainte Élisabeth*, par M. le comte de Montalembert.



soler de toutes les tribulations dont je suis accablée. Il m'a parlé avec une extrême douceur ; il m'a appelée sa sœur et son amie. Il m'a fait voir sa très-chère Mère Marie et aussi son apôtre bien-aimé saint Jean, qu'il avait avec lui. A la vue de mon divin Sauveur j'ai dû montrer ma joie et mon sourire ; quelquefois il détournait son visage de moi, comme pour se retirer, et alors je pleurais de ce que mes mérites étaient trop faibles pour me permettre de le voir longtemps ; mais lui, ayant eu pitié de moi, tourna encore une fois ses regards célestes sur moi et me dit : Élisabeth, si tu veux être avec moi, je veux bien être avec toi et n'être jamais séparé de toi. Et aussitôt je lui ai répondu : Oui, oui, Seigneur, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi, ni en heur ni en malheur. »

Et dès lors ces paroles divines se gravèrent dans son cœur en traits de flamme et l'éclairèrent d'une splendeur céleste. Dans ce pacte sacré, dans cette intime et affectueuse union avec Jésus, le Dieu de la paix, le père des pauvres et des malheureux, elle put voir comme la fin de son veuvage et comme de nouvelles et indissolubles fiançailles avec un Époux immortel.

Cette première apparition du Sauveur fut suivie de plusieurs autres. Cependant l'âme si délicate et si humble d'Élisabeth, loin de puiser dans ces insignes faveurs de son Dieu une confiance profonde, semble, au contraire, n'y avoir vu qu'un motif de plus pour se mépriser elle-même, pour se défier de ses forces, pour exagérer à ses propres yeux son indignité. Pendant qu'elle foulait aux pieds les épreuves extérieures et les persécutions si cruelles dont elle venait d'être l'objet, elle trouvait en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais le Dieu à qui elle avait fait le don exclusif de sa vie et de son cœur veillait toujours sur ce trésor, et, comme s'il avait voulu lui faire goûter successivement toutes les consolations qui sont l'apanage de ses enfants de prédilection, comme s'il avait voulu l'amener et l'unir à lui par les liens les plus doux et les plus puissants à la fois, il chargea celle que nous nom-

mons chaque jour la Santé des malades, le Refuge des pécheurs, la Consolatrice des affligés, de guérir toutes les plaies de cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour, et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La Reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'épouse qu'il s'était réservée depuis le berceau.

Rien ne saurait surpasser la douce clémence qui présida à l'origine de ces célestes communications avec Marie. Un jour que la veuve affligée cherchait intérieurement son Bien-Aimé avec ferveur et anxiété, sans pouvoir le trouver, sa pensée vint à s'arrêter sur les causes de la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine. Tout à coup la très-sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Si tu veux être mon élève moi je serai ta maîtresse ; si tu veux être ma servante je serai ta dame. » Élisabeth, n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit : « Mais qui êtes-vous, qui me demandez pour élève et pour servante ? » Marie répondit aussitôt : « Je suis la Mère du Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui puisse mieux t'instruire là-dessus que moi. » A ces mots Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la Mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et lui dit : « Si tu veux être ma fille, moi je veux être ta mère, et quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre les mains de mon Fils. Évite toutes les discussions et ferme les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi. Souviens-toi enfin que mon Fils s'est enfui en la terre d'Égypte pour échapper aux embûches d'Hérode. »

Cependant une si éclatante faveur ne suffit point pour tranquilliser complètement Élisabeth et lui ôter sa défiance d'elle-même ; mais la mère qui l'avait si généreusement adoptée ne devait plus l'abandonner. Le jour de Sainte-Agathe, 5 février, probablement de l'année 1228, comme elle pleurait amèrement sa désobéissance aux instructions de

sa divine maîtresse, cette douce consolatrice se trouva tout à coup à ses côtés et lui dit : « O ma fille ! pourquoi cette vive affliction ? Je ne t'ai pas choisie pour ma fille afin de te faire tant de mal ; ne te désespère pas parce que tu n'as pas entièrement observé mes préceptes ; je savais bien d'avance que tu y manquerais. Dis une fois ma Salutation, et cette offense te sera entièrement remise. »

Une nuit, pendant qu'Élisabeth récitait la Salutation angélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut et lui dit entre autres choses : « Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le temple... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu et par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme ; mais, après y être descendue, elle n'y reste pas, mais s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui veut bien conserver la grâce d'en haut doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le temps où vivait cette Vierge très-sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je pusse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. » Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très-douce Dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus ? » Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misérable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce.

« Le Seigneur, ajouta la très-sainte Vierge, faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit et tous

mes sens. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les anges, et je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus d'avoir vu le jour dans ce monde. J'étais, en outre, si familière avec Dieu et les anges qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glorieuse. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les anges me reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque je me retrouvais sur la terre, et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de Dieu que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et toutes les choses créées, par affection pour leur Créateur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le temple ; je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci m'arrivait sans cesse. Tu devrais faire de même. Mais toi tu discutes toujours, en disant : Pourquoi m'arrive-t-il de telles faveurs quand je suis indigne de les recevoir ? Et puis tu tombes dans une sorte de désespoir, et tu ne crois pas aux bienfaits de Dieu. Aie soin de ne plus parler ainsi, car cela déplaît beaucoup à Dieu ; il peut donner, comme un bon maître, ses bienfaits à qui il veut, et, comme un sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, lui dit en terminant la divine institutrice, je suis venue à toi par une grâce spéciale ; je te suis donnée cette nuit ; interroge-moi en toute sécurité, je répondrai à tout. »

Élisabeth n'osa d'abord pas user de cette faculté ; mais, Marie l'ayant une seconde fois exhortée à la questionner, elle hasarda cette question : « Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la Vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu ? »

La sainte Vierge répondit : « Un jour, pensant à ma résolution de ne jamais me séparer du Seigneur, je me levai pour lire afin de trouver quelque chose pour fortifier mon âme. Ayant donc ouvert le livre, je tombai sur cette parole d'Isaïe : « Voici que la Vierge concevra. » Je compris que le Fils de Dieu devait choisir une Vierge pour tirer d'elle son origine, et aussitôt je résolus dans mon cœur, pour le respect et la grâce de cette Vierge,



de garder la virginité, et de me donner à elle pour servante, et de la servir, et de ne jamais me séparer d'elle, quand même il faudrait avec elle parcourir tout l'univers. Or, une nuit, prosternée en oraison, je suppliais ardemment le Seigneur de vouloir bien me prolonger la vie jusqu'à ce que je pusse voir cette Vierge de mes yeux, la servir de mes mains, incliner ma tête pour la vénérer et m'appliquer tout entière à son service. Et voilà une splendeur plus éclatante que le soleil, et du milieu de cette splendeur j'entendis une voix me disant : « Prépare-toi à enfanter mon Fils ! » Et elle ajouta très-distinctement : « Sache que la soumission que tu veux faire à une autre pour l'amour de moi, je veux qu'elle te soit faite par les autres ; je veux que tu sois la mère, la dame et la dominatrice de mon Fils, en sorte que non-seulement tu l'aies, mais encore que tu puisses le donner à quiconque il te plaira. Il n'aura point ma grâce ni mon amour, ni la grâce et l'amour de mon Fils, quiconque ne vous aimera pas, et quiconque ne vous aura pas confessée la Mère de mon Fils n'entrera pas dans mon royaume. Tu m'as demandé que je te rende agréable à cette Vierge qui doit l'enfanter, afin qu'elle ait assez de confiance pour te prêter mon Fils et que ton affection trouve en lui sa plénitude ; et moi je te dis que tu l'auras lui-même, et qu'il te sera donné par moi, et non par un autre, et quiconque n'implorera pas ta faveur ne pourra avoir aucune consolation de mon Fils. » Lorsque j'entendis ces choses je m'évanouis de crainte et tombai la face contre terre sans pouvoir me soutenir ; mais les anges vinrent et me fortifièrent. Dès ce moment je m'abandonnai totalement aux louanges divines, de telle sorte que nuit et jour je ne pouvais me rassasier de louer Dieu et de lui rendre grâces <sup>1</sup>.

Ces doux entretiens terminés, Élisabeth vit un jour un superbe tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour s'élever au ciel au milieu d'anges innombrables qui la conduisirent entre les bras de son

Fils. Un ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption, qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

L'humble servante du Christ, en racontant toutes ces merveilles, disait qu'elle les avait vues et entendues avec une évidence si intime et si claire de leur réalité qu'elle aimerait bien mieux mourir que de nier leur existence.

Cependant la triste position à laquelle avait été réduite une princesse d'une naissance si illustre et alliée aux plus puissantes maisons de l'empire ne pouvait manquer d'exciter la compassion et l'intervention de ses parents dès qu'elle leur serait connue. La duchesse Sophie, après avoir fait de vains efforts auprès de ses fils pour adoucir le sort de la pauvre Élisabeth, fit annoncer en secret ses malheurs à sa tante Mathilde, abbesse de Kitzing, sœur de la reine de Hongrie, sa mère. Cette pieuse princesse, pénétrée de douleur par ce récit, envoya sur-le-champ des messages affidés avec deux voitures, pour chercher sa nièce ainsi que ses enfants et les conduire à l'abbaye. Élisabeth, heureuse surtout de pouvoir se réunir à ses enfants, qu'elle aimait si ardemment, accepta l'offre de sa tante, que ses persécuteurs n'osèrent sans doute pas contrarier, et se rendit, à travers les vastes forêts et les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie, à Kitzing, sur le Mein. L'abbesse la reçut avec une bonté maternelle et d'abondantes larmes ; elle lui assigna un logement convenable à son rang et chercha à lui faire oublier les cruelles douleurs d'âme et de corps qu'elle avait eues à subir.

Cependant Egbert, prince-évêque de Bamberg, oncle maternel d'Élisabeth, ayant appris ses malheurs et son arrivée à Kitzing, crut que son séjour prolongé dans ce monastère, avec sa famille, ne convenait ni à sa position ni aux habitudes d'une maison religieuse, et l'invita à venir dans ses États. La docile princesse lui obéit, peut-être à regret, et en laissant aux soins de sa tante sa seconde

<sup>1</sup> Voir le texte latin dans *l'Histoire de sainte Élisabeth*, par le comte de Montalembert, p. 362, 3<sup>e</sup> édition, in-8°.

filles, Sophie, à peine âgée de deux ans, laquelle prit ensuite le voile dans l'abbaye qui avait été le berceau de sa propre enfance. Le prélat fit à sa nièce un accueil qui dut la convaincre et de son affection pour elle et du respect que lui inspiraient de si grands malheurs. Il lui proposa de la faire conduire en Hongrie, auprès du roi son père ; mais elle refusa, probablement à cause du triste souvenir de la mort de sa mère Gertrude. Il lui assigna alors pour résidence le château de Bottenstein, en lui donnant une maison montée selon son rang et dont elle devait disposer à son gré. Elle s'y rendit avec ses enfants et ses fidèles suivantes, Ysentrude et Guta, qui avaient noblement partagé avec elle toutes ses épreuves, et dans ce tranquille asile elles reprirent nuit et jour leurs exercices de piété.

Mais l'évêque, voyant que la duchesse était encore toute jeune, puisqu'elle n'avait que vingt ans, et en outre d'une beauté remarquable, se souvenant d'ailleurs du précepte de saint Paul, de remarier les jeunes veuves, conçut le projet de la remarier. Selon plusieurs auteurs il espérait la faire épouser à l'empereur Frédéric II, qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem. L'empereur lui-même, d'après un récit contemporain, nourrissait un vif désir d'épouser Élisabeth. L'évêque se rendit auprès d'elle pour lui communiquer ce dessein ; il lui dit qu'il voulait la marier à un seigneur bien autrement illustre et puissant que son défunt époux. Elle lui répondit avec une grande douceur, mais avec une constance inébranlable, qu'elle préférait rester seule pendant le reste de sa vie et servir Dieu seul <sup>1</sup>.

Cependant les chevaliers de Thuringe qui avaient accompagné le duc Louis à la croisade, et qui, après sa mort, avaient fait le voyage de Jérusalem, repassèrent à Otrante, exhumèrent le corps de leur duc, en déposèrent les ossements dans un cercueil précieux, qu'ils placèrent sur un cheval, et se mirent en route pour leur pays. Ils faisaient précéder le cercueil d'une grande croix d'argent ornée de pierreries, comme une marque de leur

propre piété et de leur attachement envers leur maître. Dans toutes les villes où ils s'arrêtaient pour passer la nuit ils déposaient le cercueil dans une église ; ils le faisaient veiller par des religieux ou par des personnes pieuses, qui chantaient les vigiles des Morts et d'autres oraisons pendant toute la nuit. Ils ne repartaient le lendemain matin qu'après avoir fait célébrer une messe et y avoir fait leur offrande. Pour peu que l'église fût cathédrale ou conventuelle, ils lui laissaient la draperie de pourpre qui recouvrait le cercueil, afin que le produit en fût appliqué à l'intention de l'âme du défunt. De mémoire d'homme on n'avait vu des obsèques plus solennelles.

Ils traversèrent ainsi toute l'Italie et l'Allemagne méridionale. Arrivés à quelque distance de Bamberg, ils firent prévenir de leur approche l'évêque, qui envoya aussitôt chercher la duchesse à Bottenstein. Il ordonna en même temps à tous les seigneurs et aux dignitaires de sa cour de se disposer à l'accueillir avec une bienveillante sympathie, et à l'entourer, pendant la triste cérémonie du lendemain, de peur que ses forces ne l'abandonnassent. Lui-même se rendit alors devant du corps, accompagné de tout son clergé, des religieux des divers monastères de la ville, des enfants des écoles, et suivi d'une foule immense de peuple dont la voix se mêlait aux chants funèbres des prêtres et au son de toutes les cloches de la ville épiscopale. Plusieurs seigneurs et comtes des environs s'étaient joints au cortège, qui rentra dans la ville et conduisit le corps jusqu'à la célèbre cathédrale où reposaient les corps sacrés de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde. On célébra pendant toute la nuit l'office des Morts.

Le lendemain Élisabeth, toujours accompagnée de sa fidèle Ysentrude et de Guta, fut conduite auprès de ces dépouilles chéries ; on ouvrit le cercueil et on lui permit de contempler les restes de son époux. Ce qu'il y eut alors, dit un pieux narrateur de cette scène, ce qu'il y eut alors de douleur et d'amour dans son cœur, Celui-là seul peut le savoir qui est dans tous les cœurs des enfants des hommes. Toute l'affliction des premiers

<sup>1</sup> Montalembert, c. 20.



moments où elle apprit son malheur se renouvela dans son âme ; elle se précipita sur ces ossements et les baisa avec transport ; ses larmes furent si abondantes, son agitation si cruelle, que l'évêque et les seigneurs qui assistaient à ce douloureux spectacle crurent devoir la calmer et essayer de l'en détourner. Mais elle se souvint de Dieu, et aussitôt toute sa force lui revint. « Je vous rends grâces, Seigneur, dit-elle, de ce que vous avez daigné écouter votre servante et exaucer le désir immense que j'avais de contempler les restes de mon bien-aimé, qui était aussi le vôtre. Je vous rends grâces d'avoir ainsi miséricordieusement consolé mon âme affligée et désolée. Il s'était offert lui-même, et moi aussi je vous l'avais offert pour la défense de votre Terre-Sainte, et je ne reviens pas sur ce sacrifice, bien que je l'aie aimé de toutes les forces de mon cœur. Vous savez, ô mon Dieu ! combien j'ai aimé cet époux qui vous aimait tant ; vous savez que j'aurais préféré à toutes les joies du monde sa présence qui m'était si délicieuse, si votre bonté me l'avait accordée ; vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie avec lui dans la misère, lui pauvre et moi pauvre, et mendier avec lui de porte en porte à travers le monde entier, seulement pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez permis, ô mon Dieu ! Maintenant je l'abandonne et m'abandonne moi-même à votre volonté, et je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu ! »

Enfin Élisabeth suivit les restes de son époux en Thuringe, au monastère de Reinhartsbrunn, qu'il avait choisi pour sa sépulture. Les obsèques furent célébrées dans l'église de l'abbaye, en présence des deux duchesses, Élisabeth et Sophie, l'épouse et la mère, ainsi que des deux jeunes landgraves ; devant les restes de Louis une douleur commune et également sincère les réunit. Toute la magnificence des cérémonies ecclésiastiques fut déployée et se prolongea pendant plusieurs jours ; les regrets et les pleurs

du peuple y furent comme une pompe nouvelle et la plus belle de toutes. De généreuses offrandes à l'église, d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres furent un dernier hommage rendu à celui qui avait tant aimé les pauvres et tant respecté l'Église. Ses ossements, renfermés dans une châsse, furent placés dans une tombe de pierre, exhaussés de manière à rester exposés, par la suite, aux regards des fidèles. Ils furent l'objet de nombreux pèlerinages. L'amour du peuple et la reconnaissance des religieux lui valurent le surnom de Louis le Saint, sous lequel il est connu dans l'histoire, et que justifiait un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu à son tombeau et par son intercession. Il en résulta qu'il fut pendant près de trois siècles l'objet d'un culte populaire qui n'a cependant jamais été confirmé par l'autorité ecclésiastique<sup>1</sup>.

Les nobles croisés de Thuringe, après avoir, aussi magnifiquement que pieusement, rendu les derniers devoirs à leur prince défunt, songèrent à faire rendre honneur et justice à leur princesse vivante. Ils avaient appris comment elle avait été traitée ; ils avaient juré de défendre sa cause. Aussitôt la cérémonie des obsèques terminée ils résolurent d'aller faire de vigoureuses remontrances au landgrave Henri et à son frère. Quatre chevaliers furent chargés spécialement de cette difficile mission. Deux d'entre eux étaient les seigneurs de Varila, père et fils ; le père était celui-là même qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie et qui avait promis au roi son père d'être son fidèle défenseur. Précédés par ces quatre personnages, tous les chevaliers se rendent auprès des jeunes princes, qu'ils trouvent auprès de leur mère et qu'ils entourent. Rodolphe de Varila, le fils, se tournant vers le duc Henri, lui adressa les paroles suivantes, qui ont été soigneusement et à juste titre enregistrées dans les chroniques du pays :

« Monseigneur ! mes amis et vos vassaux, qui sont ici présents, m'ont prié de vous parler en leur nom. Nous avons appris en France et ici, en Thuringe, des choses telle-

<sup>1</sup> Montalembert, c. 20.

<sup>1</sup> Montalembert, c. 21.

ment blâmables sur votre compte que nous en avons été consternés, et que nous avons dû rougir de ce que, dans notre pays et chez nos princes, il se soit trouvé tant d'impiété, tant d'infidélité, un tel oubli de l'honneur ! Eh ! jeune prince, qu'avez-vous donc fait et qui vous a donné de tels conseils ? Quoi ! vous avez chassé ignominieusement de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue, l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un roi illustre, que vous auriez dû, au contraire, honorer et consoler ! Au mépris de votre propre renommée vous l'avez livrée à la misère et laissée errer dans les rues comme une mendiante. Pendant que votre frère va donner sa vie pour l'amour de Dieu, ses petits orphelins, que vous deviez défendre et nourrir avec l'affection et le dévouement d'un fidèle tuteur, sont cruellement repoussés loin de vous, et vous les forcez de se séparer même de leur mère pour ne pas mourir de faim avec elle ! Est-ce là votre piété fraternelle ? est-ce là ce que vous a appris votre frère, ce vertueux prince, qui n'aurait pas voulu en agir ainsi avec le dernier de ses sujets ? Non, un grossier paysan ne serait pas aussi félon envers un de ses pareils, et vous, prince, vous l'avez été envers votre frère, pendant qu'il était allé mourir pour l'amour de Dieu ! Comment nous fierons-nous désormais à votre fidélité et à votre honneur ? Vous savez cependant que, comme chevalier, vous êtes tenu de protéger les veuves et les orphelins, et c'est vous-même qui outragez les orphelins et la veuve de votre frère ! Je vous dis tout bonnement, cela crie vengeance à Dieu. »

La duchesse Sophie, en entendant ces reproches trop bien mérités qu'on adressait à son fils, fondit en larmes. Le jeune duc, troublé et honteux, baissa la tête sans répondre. Rodolphe de Varila, qui avait la dignité héréditaire de grand-échanson, reprit aussitôt :

« Monseigneur, qu'aviez-vous à craindre d'une pauvre femme malade, abandonnée et désespérée, seule, sans amis et sans alliés dans ce pays ? Que vous aurait fait cette sainte et vertueuse dame quand même elle serait restée maîtresse de tous vos châteaux ? Que

va-t-on dire maintenant de nous dans les autres pays ? Je rougis d'y penser. Sachez que vous avez offensé Dieu, déshonoré tout le pays de Thuringe, terni votre propre renommée et celle de votre propre maison, et je crains, en vérité, que la colère de Dieu ne s'appesantisse sur le pays, à moins que vous ne fassiez pénitence devant lui, que vous ne vous reconcilieiez avec cette pieuse dame et que vous ne restituiez aux fils de votre frère tout ce que vous leur avez enlevé. »

Tous les assistants s'étonnaient de l'extrême hardiesse des paroles du noble chevalier ; mais Dieu sut s'en servir pour toucher un cœur depuis longtemps inaccessible aux inspirations de la justice et de la pitié. Le jeune prince, qui était resté muet jusque-là, pleura longtemps sans répondre ; puis il dit : « Je mepens sincèrement de ce que j'ai fait ; je n'écouterai plus jamais ceux qui m'ont conseillé d'agir ainsi. Rendez-moi votre confiance et votre amitié ; je ferai volontiers tout ce que ma sœur Elisabeth exigera<sup>2</sup> de moi ; je vous donne plein pouvoir de disposer pour cela de ma vie et de mes biens. » Le sire de Varila lui répondit : « C'est bien ! c'est le seul moyen d'échapper à la colère de Dieu. » Cependant Henri ne put s'empêcher d'ajouter à voix basse : « Si ma sœur Elisabeth avait à elle toute la terre d'Allemagne il ne lui en resterait rien ; car elle la donnerait tout entière pour l'amour de Dieu. »

Mais Varila alla aussitôt, avec ses compagnons d'armes, raconter à la duchesse Elisabeth le résultat des remontrances et lui annoncer que son beau-frère voulait se reconcilier avec elle et lui rendre justice à tout prix. Lorsqu'ils commencèrent à parler des conditions qu'il fallait imposer au duc Henri elle s'écria : « Je ne veux ni de ses châteaux, ni de ses villes, ni de ses terres, ni de rien de ce qui peut m'embarasser et me distraire ; mais je serai très-reconnaissante envers mon beau-frère s'il veut bien me donner, sur ce qui m'est dû de ma dot, de quoi pourvoir aux dépenses que je veux faire pour le salut de mon bien-aimé, qui est mort, et pour le mien. »

Les chevaliers allèrent alors chercher le duc Henri et l'amènèrent auprès d'Elisa-



beth ; il vint accompagné de sa mère Sophie et de son frère Conrad. En la voyant il la supplia de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait et lui dit qu'il en avait de grands remords et qu'il lui en ferait bonne et fidèle compensation. Sophie et Conrad joignirent leurs prières aux siennes. Pour toute réponse Élisabeth se jeta dans les bras de son beau-frère et se mit à pleurer. Les deux frères et la duchesse Sophie mêlèrent leurs larmes aux siennes, et les vaillants guerriers furent eux-mêmes attendris à la vue de ce spectacle touchant et au souvenir du doux et gracieux prince qui avait été le lien commun de toute cette famille et qu'ils avaient perdu sans retour.

Les droits de ses enfants furent également assurés, et notamment ceux du jeune landgrave Hermann, son premier-né, héritier légitime des duchés de Thuringe et de Hesse, dont la régence devait rester de droit, pendant sa minorité, entre les mains de l'aîné de ses oncles, le landgrave Henri. Tous ces arrangements étant conclus, les chevaliers croisés se séparèrent pour retourner dans leurs châteaux, et Élisabeth, ainsi que ses enfants, se mit en route, accompagnée de la duchesse Sophie, sa belle-mère, et des jeunes ducs, pour rentrer à la Wartbourg, d'où elle avait été si indignement chassée<sup>1</sup>.

Le duc Henri fut fidèle à sa parole, et pendant tout le temps qu'Élisabeth resta près de lui, il chercha, par une conduite pleine d'affection et d'égards, à lui faire oublier les injures qu'il lui avait auparavant infligées. Il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang et lui laissa pleine liberté pour tous ses exercices de piété et ses œuvres de charité. Elle les reprit avec son ancienne ardeur. C'est à cette époque qu'on rapporte la fondation de l'hospice de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha, dont elle s'était déjà occupée du vivant de son mari et qu'elle accomplit lors de son retour dans ses États. Comme autrefois son amour pour les pauvres remplissait dans sa vie toute la place que n'occupaient pas déjà la prière et la contemplation. Affranchie par son veuvage de l'obligation de paraître dans

les fêtes et les cérémonies publiques, elle évitait également toutes les occasions de se trouver dans les assemblées des seigneurs et dans les réjouissances de la cour, qu'elle savait être trop souvent le fruit de l'oppression et des durs labeurs des malheureux. Elle préférait au faste des puissants du siècle l'humiliation du pauvre peuple de Dieu, et cherchait à s'associer à lui, autant que possible, par une pauvreté volontaire.

Les courtisans, qui avaient poussé ses deux beaux-frères à la traiter si indignement, ne pouvant rien comprendre à une pareille vie, se permirent de nouveau de lui insulter en l'appelant sotte et folle ; elle le souffrait non-seulement avec patience, mais avec une si grande joie qu'ils lui reprochèrent qu'elle était insensible à la mort de son mari. « Les malheureux ! dit un auteur du temps, ils ignoraient qu'elle possédait cette joie qui n'est pas donnée aux impies. » Élisabeth ne s'en émut pas, car le Seigneur, qui était tout pour elle, lisait dans son cœur.

D'un autre côté les âmes pieuses et vraiment sages dont elle était connue appréciaient et admiraient son humilité. Elle reçut en outre, à cette époque, l'encouragement le plus doux pour une âme chrétienne, la protection la plus puissante pour une femme méconnue. Du haut de ce Saint-Siège qui était alors le refuge assuré des faibles et des persécutés, une parole de père et d'ami vint la soutenir. Le Pape Grégoire IX, ayant appris ses malheurs et sa fidélité inébranlable dans les voies de Dieu, lui adressa plusieurs lettres où il lui prodiguait toutes les consolations apostoliques. Il l'exhortait, par l'exemple des saints et les promesses de la vie éternelle, à persévérer dans la continence et la patience ; il lui enjoignit de mettre toute sa confiance en lui parce qu'il ne l'abandonnerait jamais tant qu'il vivrait, qu'au contraire il la regarderait toujours comme sa fille, et prenait dès lors sa personne et ses biens sous sa protection spéciale. Il lui accorda en même temps le privilège d'une église et d'un cimetière pour son hôpital de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha. Enfin ce père tendre et vigilant ordonna à maître Conrad de Marbourg, qui était toujours in-

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 22.

vesti des pouvoirs apostoliques en Allemagne, et qui venait alors de rentrer en Thuringe, de se charger absolument, et plus spécialement encore qu'il ne l'avait fait, de la direction spirituelle de la duchesse Élisabeth, et en même temps de sa défense contre tous ceux qui tenteraient de la persécuter.

Après avoir ainsi passé environ une année au sein de sa famille Élisabeth supplia le duc Henri de lui assigner une résidence où elle pût être entièrement livrée à elle-même et à Dieu, et où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité. Henri, après avoir pris l'avis de sa mère et de son frère, lui céda en toute propriété la ville de Marbourg, en Hesse, avec toutes ses dépendances et les divers revenus qui s'y rattachaient, à titre de douaire. Pénétrée de reconnaissance, elle remercia tendrement son beau-frère et sa belle-mère, en leur disant qu'ils faisaient beaucoup plus pour elle qu'elle ne méritait et que cela était plus que suffisant pour tous ses besoins; mais le landgrave lui promit en outre qu'il lui enverrait cinq cents marcs d'argent pour ses frais de premier établissement.

A son arrivée à Marbourg, et après qu'elle y eut nommé, en se conformant aux avis de maître Conrad, les officiers et les baillis qui devaient administrer en son nom, le peuple de la ville se montra si empressé de rendre honneur à sa jeune souveraine que son humilité en fut grandement blessée et qu'elle se retira aussitôt dans un petit village, à une lieue de la ville. En y entrant elle choisit au hasard une chaumière abandonnée et en ruines pour lui servir d'habitation, afin de n'être à charge à aucun des pauvres habitants du village; car toute sa tendre sollicitude s'était déjà éveillée à l'égard de ses nouveaux sujets. Pendant ce temps elle se faisait construire à Marbourg, auprès du couvent des Frères mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise, comme une cabane de pauvre, afin de montrer ainsi à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir le Seigneur en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection chrétienne fut

achevé elle alla s'y installer avec ses enfants et ses fidèles suivantes.

Elle aspirait sans cesse à une perfection plus divine. Elle racontait à son amie Ysen-trude qu'elle suppliait le Seigneur sans cesse de lui accorder trois dons : d'abord le mépris complet de toutes les choses temporelles; puis le courage de dédaigner les injures et les calomnies des hommes; enfin, et surtout, la diminution de l'amour excessif qu'elle portait à ses enfants. Après avoir longtemps prié dans cette intention elle vint un jour, resplendissante d'une joie qui n'était plus de cette terre, trouver ses compagnes, et leur dit : « Le Seigneur a exaucé ma prière; voici que toutes les richesses et tous les biens du monde, que j'aimais jadis, ne sont plus que comme de la boue à mes yeux. Quant aux calomnies des hommes, aux mensonges des méchants, au mépris que j'inspire, je m'en sens toute fière et heureuse. Mes petits enfants bien-aimés, les enfants de mon sein, que j'aimais tant, que j'embrassais avec une si grande tendresse, eh bien! ces chers enfants eux-mêmes ne sont plus que des étrangers pour moi, j'en prends Dieu à témoin. C'est à lui que je les offre, que je les confie; qu'il en fasse sa sainte volonté en tout. Je n'aime plus rien, plus aucune créature; je n'aime plus que mon Créateur. »

Enflammée de cet héroïque amour Élisabeth se crut assez bien disposée pour faire ses vœux dans le tiers-ordre et prendre l'habit consacré par ses glorieux modèles, saint François et sainte Claire. « Si je pouvais, disait-elle, trouver un habit plus pauvre que celui de Claire, je le prendrais pour me consoler de ce que je ne puis entrer tout à fait dans son saint ordre; mais je n'en connais pas. » Elle choisit pour cette cérémonie la chapelle qu'elle avait donnée aux Frères mineurs et le jour du vendredi saint. C'était le jour où Jésus, dépouillé de tout pour l'amour de nous, fut attaché nu sur la croix, et où les autels, nus et dépouillés comme lui, rappellent aux fidèles la mémoire du sacrifice suprême; c'était aussi le jour où sainte Élisabeth voulait, à son tour, se dépouiller de tout et briser les derniers liens qui l'attachaient à la terre, afin de s'élancer plus légère, à la suite de l'Époux de son âme, dans



le chemin de la pauvreté et de la charité. Ainsi donc, en ce jour sacré, elle vint, en présence de ses enfants, de ses amis et de plusieurs religieux franciscains, poser ses saintes mains sur la pierre nue de l'autel, et jura de renoncer à sa propre volonté, à ses parents, à ses enfants, à ses alliés, à toutes les pompes et à toutes les joies de ce monde. Pendant que maître Conrad célébrait l'office, le frère Burcard, gardien des Frères mineurs de la province de Hesse, qui la regardait comme sa fille spirituelle, lui coupa les cheveux, la revêtit de la tunique grise et la ceignit du cordon qui était la marque distinctive de l'ordre de Saint-François. Elle conserva ce costume, allant en outre toujours nu-pieds jusqu'à sa mort <sup>1</sup>.

Élisabeth, restée seule avec son Dieu, voulut que la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposée fût aussi réelle et aussi complète que possible ; elle voulut que tout dans sa vie fût d'accord avec la hutte de bois et de terre qu'elle avait choisie pour demeure. Elle consacra donc tous les revenus, sans exception, dont maître Conrad l'avait forcée de garder la propriété nominale, au soulagement des pauvres et à des institutions charitables. N'ayant pu obtenir de son confesseur la permission de mendier son pain, elle résolut de gagner sa vie par le travail de ses mains. Pour cela elle ne pouvait que filer ; encore ne savait-elle pas filer le lin, mais seulement la laine. A peine arrivée à Marbourg son premier soin fut d'y construire un hôpital ; elle le consacra à la mémoire de saint François d'Assise, d'après l'injonction du Pape Grégoire, qui venait de le canoniser. Dès que cet hôpital fut achevé Élisabeth y plaça le plus grand nombre possible de pauvres malades. Puis, chaque jour, accompagnée de ses deux fidèles amies et sœurs en religion, Guta et Ysentrude, elle allait y passer de longues heures à les panser, à les soigner, à leur administrer les remèdes prescrits, surtout à les consoler par d'affectueuses exhortations adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de chaque malade. Ceux des malades qui étaient le plus

faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, particulièrement les lépreux, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants <sup>1</sup>.

Cependant le roi de Hongrie, le père riche et puissant de cette pauvre infirmière, avait reçu, par des pèlerins hongrois qui se rendaient à Aix-la-Chapelle et à d'autres sanctuaires du Rhin, la nouvelle de l'état de pauvreté et d'abandon où sa fille se trouvait réduite. Ils lui racontèrent combien ils avaient été choqués d'apprendre que leur princesse vivait sans honneurs, sans cour et dans un dénûment complet. Le roi fut consterné et ému jusqu'aux larmes par leur récit ; il se plaignit à son conseil de l'injure qu'on faisait à sa fille et résolut d'envoyer un ambassadeur pour la ramener auprès de lui.

L'ambassadeur, qui était le comte Banfi, se rendit en Thuringe avec une suite nombreuse et s'en vint d'abord à la Wartbourg. Il y trouva le landgrave Henri, à qui il demanda compte de la position extraordinaire de la duchesse. Le jeune prince lui répondit : « Ma sœur est devenue tout à fait folle, tout le monde le sait ; vous le verrez vous-même. » Il lui raconta ensuite comment elle s'était retirée à Marbourg, et toutes les extravagances qu'elle y faisait, ne vivant qu'avec des mendiants et des lépreux, et autres détails de cette sorte. Il démontra à l'ambassadeur que la pauvreté d'Élisabeth était tout à fait volontaire, et que, pour sa part, il lui avait garanti la possession de tout ce qu'elle pouvait désirer. Le comte, profondément étonné, se mit en route pour Marbourg.

Lorsqu'il y fut arrivé il demanda à l'aubergiste chez qui il était descendu ce qu'il fallait penser de la dame qu'on nommait Élisabeth et qui était venue de Hongrie dans ce pays ; pourquoi elle vivait dans la misère ; pourquoi elle avait quitté les princes de la famille de son mari ; s'il y avait pour cela quelque raison qui ne fût pas à son honneur. « C'est une dame très-pieuse, lui répondit l'hôte, et pleine de vertus ; elle est

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 23.

<sup>1</sup> Id., *ibid.*, c. 24.

aussi riche qu'on peut désirer l'être, car cette ville et tout son canton, qui n'est pas petit, lui appartiennent en toute propriété, et, si elle avait voulu, elle aurait trouvé bien des princes pour l'épouser. Mais, par sa grande humilité, elle veut vivre ainsi misérablement ; elle ne veut habiter aucune des maisons de la ville, pour demeurer auprès de l'hôpital qu'elle a bâti ; car elle méprise tous les biens du monde. Dieu nous a fait une grande grâce en nous envoyant une si pieuse dame ; tous ceux qui ont affaire à elle en profitent pour leur salut. Elle ne se repose jamais dans ses œuvres de charité ; elle est très-chaste, très-douce, très-miséricordieuse, mais surtout plus humble que qui que ce soit. »

Le comte se fit aussitôt conduire auprès d'elle par l'aubergiste. Celui-ci entra d'abord et lui dit : « Madame, voilà vos amis qui sont venus vous chercher, à ce que je crois, et qui veulent vous parler. » L'ambassadeur étant entré dans la hutte, et voyant la fille de son roi occupée à filer et tenant sa quenouille à la main, fut tellement saisi à ce spectacle qu'il fit le signe de la croix et fondit en larmes ; puis il s'écria : « A-t-on jamais vu la fille d'un roi filer de la laine ? » S'étant ensuite assis à côté d'elle, il lui dit comment le roi, son père, l'avait envoyé pour la chercher et la ramener dans le pays où elle avait vu le jour ; il lui promit qu'elle y serait traitée avec tout l'honneur qui lui était dû, et que le roi la regardait toujours comme sa très-chère fille ; mais elle repoussa toutes ses prières. « Pour qui me prenez-vous ? lui dit-elle ; je ne suis qu'une pauvre pécheresse, qui n'ai jamais obéi à la loi de mon Dieu comme je le devais. — Qui vous a réduite à cet état de misère ? lui demanda le comte. — Personne, répondit-elle, si ce n'est le Fils infiniment riche de mon Père céleste, qui m'a appris, par son exemple, à mépriser la richesse et à chérir la pauvreté par-dessus tous les royaumes de ce monde. » Et alors elle lui raconta toute sa vie depuis son veuvage, ses intentions pour le reste de sa vie, et l'assura qu'elle n'avait à se plaindre de personne, qu'elle ne manquait de rien et qu'elle était parfaitement heureuse.

Cependant le comte insistait toujours. « Venez, lui dit-il, noble reine, venez avec moi auprès de votre cher père, venez posséder son royaume et votre héritage. — J'espère bien, répliqua-t-elle, que je possède déjà l'héritage de mon Père, c'est-à-dire la miséricorde éternelle de notre cher Seigneur Jésus-Christ. » Enfin l'ambassadeur la supplia de ne pas faire à son père l'injure de mener une vie aussi méprisable, de ne pas l'affliger par une conduite aussi indigne de sa naissance. « Dites à mon seigneur père, lui répondit Élisabeth, que je me trouve plus heureuse dans cette vie méprisable qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale, et que, bien loin de s'affliger à cause de moi, il doit plutôt se réjouir de ce qu'il a un enfant au service du grand Roi des cieux et de la terre. Je ne lui demande qu'une seule chose au monde : c'est de prier et de faire prier Dieu pour moi, et moi je prierai pour lui tant que je vivrai. »

Le comte, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, la quitta avec une profonde douleur ; mais elle reprit sa quenouille, heureuse de pouvoir réaliser d'avance les sublimes paroles que, dans le Bréviaire romain, l'Église consacre au culte de celles qui, comme elle, ont renoncé à tout pour Jésus : « J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ ; c'est lui que j'ai vu, que j'ai aimé, que j'ai cru et que j'ai préféré <sup>1</sup>. »

Quelque persuadé que pût être le landgrave Henri de la folie de sa belle-sœur, il n'en crut pas moins devoir tenir les promesses qu'il lui avait faites de son propre mouvement ; la crainte du Pape, qui s'était constitué le protecteur d'Élisabeth, et l'influence de Conrad de Marbourg, qui était aussi grand sur lui qu'elle l'avait été sur son frère Louis, purent bien contribuer à cette fidélité. Il lui envoya donc les cinq cents marcs d'argent qu'il lui avait promis lors de son départ de la Wartbourg, pour servir à ses frais d'établissement dans sa nouvelle résidence.

Cet accroissement de richesses ne parut à la charitable princesse qu'une occasion favo-

<sup>1</sup> Montalembert, c. 25.



nable pour réaliser un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps, celui de se décharger définitivement du poids de tous ses biens, dont elle avait dû conserver la propriété tout en se privant d'en jouir. Elle réalisa tous les biens dotaux que son beau-frère avait été obligé de lui restituer lors du retour des chevaliers croisés et qui produisirent la somme très-considérable alors de deux mille marcs. Elle fit de même vendre tous les bijoux et tous les ornements qui lui restaient de ceux que ses parents avaient envoyés avec elle de Hongrie, entre autres des vases d'or et d'argent, des étoffes brodées d'or et divers objets garnis de pierreries du plus haut prix. Tout l'argent qui provenait de cette vente, ainsi que de celle de ses domaines, fut entièrement distribué par elle aux pauvres en diverses fois, mais avec une profusion qui lui valut les injures d'un grand nombre de ceux qui n'avaient pas besoin de ces secours; on la traitait hautement de prodigue, de dissipatrice, et surtout de folle. Mais elle n'était nullement émue de ces discours, et trouvait que c'était acheter à bon compte le salut éternel de son âme que de lui sacrifier ces périssables richesses.

Quand elle eut reçu les cinq cents marcs que le duc Henri lui envoyait elle résolut de les distribuer aussitôt aux pauvres en une seule fois et le même jour. Pour donner à sa charité une extension proportionnée à la grandeur de la somme dont elle voulait disposer, elle fit publier partout, à vingt-cinq lieues à l'entour de Marbourg, que tous les pauvres eussent à se réunir au jour fixé dans une plaine près de Wehrda, ce village où elle avait elle-même passé les premiers temps de sa pauvreté volontaire. Au jour indiqué on vit paraître plusieurs milliers de mendiants, d'aveugles, d'estropiés, d'infirmes et de pauvres des deux sexes. Moyennant de sages mesures la distribution des aumônes annoncées se fit avec une grande régularité à toute cette multitude. Élisabeth elle-même présidait à cette répartition, passait de rang en rang et servait tous ces pauvres, les reins ceints d'un linge, comme Jésus-Christ avait servi ses disciples. Elle semblait une reine au milieu de sa cour.

Les cinq cents marcs étant épuisés à l'approche de la nuit et la lune s'étant levée avec éclat, les pauvres valides se remirent en marche pour retourner dans leurs différents foyers; mais un grand nombre de ceux qui étaient faibles ou malades ne purent repartir aussitôt et se disposèrent à passer la nuit dans divers recoins de l'hôpital et des bâtiments voisins. Élisabeth les aperçut en rentrant, et, toujours dominée par son inépuisable compassion, elle dit aussitôt à ses suivantes : « Ah! voilà que les plus faibles sont restés; donnons-leur encore quelque chose! » Sur cela elle fit donner à chacun d'eux six deniers de Cologne et ne voulut pas que les petits enfants qui se trouvaient parmi eux reçussent moins que les autres. Puis elle fit apporter du pain en grande quantité et le distribua entre eux. Enfin elle dit : « Je veux donner à ces pauvres gens une fête complète; qu'on leur fasse donc du feu! » D'après ses ordres on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, se voyant si bien traités, commencèrent à se réjouir hautement et se mirent à chanter. Élisabeth, ayant entendu leur chant de chez elle, fut émue jusqu'au fond de son cœur simple et tendre et s'écria toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit; il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » Et aussitôt elle sortit pour aller prendre part à leur joie <sup>1</sup>.

Maître Conrad, son directeur spirituel, à qui elle avait fait vœu d'obéissance, la mettait aux plus rudes épreuves pour briser sa volonté en toutes manières; entre autres il l'obligea de renvoyer ses deux chères et saintes amies, Ysentrude et Guta, et de prendre à leur place deux autres femmes d'un genre fort différent. L'une était une fille du peuple, assez dévote, mais rude et grossière à l'excès, et si horriblement laide qu'elle servait d'épouvantail aux enfants. L'autre était une veuve âgée, sourde, d'un caractère acariâtre et revêche, toujours mécontente et en colère. Élisabeth se résigna à ce changement si pénible dans ses habitudes avec une parfaite docilité, pour l'amour du Christ <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Montalembert, *Hist. de sainte Élisabeth*, c. 26. —

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, c. 27.

La charité d'Élisabeth croissant toujours au milieu des épreuves de toute espèce. Dieu lui fit la grâce de servir les pauvres et les malades non plus seulement de ses mains, mais par ses miracles.

Il ne se passait pas de jours qu'elle n'allât deux fois visiter ses pauvres malades dans son hôpital et leur porter les secours et les vivres qu'elle leur destinait. Un matin, à l'entrée de cet hôpital, elle vit couché sur le seuil de la porte un jeune garçon estropié et difforme, étendu sans mouvement. C'était un pauvre enfant sourd-muet, et dont tous les membres avaient été tordus et contrefaits par une maladie cruelle, de sorte qu'il ne pouvait que se traîner sur ses pieds et ses mains, comme un animal. Sa mère, qui en rougissait, l'avait porté en ce lieu et l'y avait abandonné, dans l'espoir que la bonne duchesse aurait pitié de lui.

En effet, dès qu'elle l'aperçut, elle le regarda avec anxiété et se sentit pénétrée de douleur; elle lui dit, en se baissant vers lui : « Dis-moi, cher enfant, où sont tes parents ? Qui t'a amené ici ? » Mais, comme l'enfant n'avait pas l'air de l'entendre, elle répéta sa question d'une voix très-douce, en le caressant et en lui disant : « Mais de quoi souffres-tu donc ? Ne veux-tu pas me parler ? » L'enfant la regarda alors, mais sans répondre. Élisabeth, ne sachant pas qu'il était muet, se figura qu'il était possédé de quelque démon, et, sentant redoubler sa piété, elle lui dit à haute voix : « Au nom de Notre-Seigneur, je t'ordonne, à toi et à celui qui est en toi, de me répondre et de dire d'où tu viens. »

Aussitôt l'enfant se releva tout droit devant elle; la parole lui fut tout à coup rendue et il lui dit : « C'est ma mère qui m'a amené. » Il lui raconta ensuite qu'il n'avait jamais parlé ni entendu jusqu'alors, qu'il était né tel qu'elle l'avait vu, estropié et perclus de tout son corps. « Mais voilà, dit-il en étendant tous ses membres l'un après l'autre, voilà que Dieu m'a donné le mouvement, la parole et l'ouïe; je dis des mots que je n'ai jamais appris ni entendus de personne. » Puis il se mit à pleurer et à remercier Dieu. « Je ne connaissais pas Dieu, disait-il; tous mes sens

étaient morts; je ne savais pas ce que c'était qu'un homme. Maintenant seulement je sens que je ne suis plus comme une bête; je sais maintenant parler de Dieu. Bénie soit cette question de votre bouche qui m'a obtenu de Dieu la grâce de ne pas mourir comme j'ai vécu jusqu'à présent ! »

A ces mots, qui peignaient d'une manière si touchante les premières émotions d'une âme qu'une parole toute-puissante venait de rendre au sentiment de Dieu et d'elle-même, Élisabeth vit bien que Dieu avait agi miraculeusement par son entremise; mais, toute troublée et effrayée de ce redoutable ministère, elle tomba aussitôt à genoux et mêla ses pleurs en abondance à ceux de l'enfant qu'elle avait sauvé. Après avoir remercié Dieu avec lui de cette faveur elle lui dit : « Retourne maintenant bien vite chez tes parents et ne dis pas ce qui t'est arrivé; surtout ne parle de moi à personne; dis seulement que Dieu t'a secouru, et garde-toi bien nuit et jour de tout péché mortel, car autrement tu pourrais bien retomber dans ta maladie. Souviens-toi toujours de ce que tu as souffert jusqu'ici, et prie Dieu toujours pour moi comme je le prierai pour toi. »

Aussitôt elle s'échappa, comme pour fuir cette gloire imprévue; mais la mère de l'enfant survint à l'instant, et, toute stupéfaite de le voir debout et parlant, s'écria : « Qui t'a rendu la parole ? » A quoi l'enfant répondit : « Une douce dame en robe grise m'a ordonné de lui parler au nom de Jésus-Christ, et j'ai trouvé la parole pour lui répondre. » La mère se mit alors à courir dans la direction qu'avait prise Élisabeth, et, l'ayant aperçue qui fuyait de loin, elle la reconnut bien et publia partout le miracle.

Aussi, malgré la modestie d'Élisabeth, le bruit de la puissance dont Dieu l'avait rendue dépositaire se propagea au loin et lui attira les supplications de l'infortune et de la douleur. Son invincible compassion l'empêchait de se refuser jamais aux désirs des pauvres qui l'invoquaient; mais jamais non plus les grâces éclatantes que le Tout-Puissant répandait par ses mains ne la firent devenir infidèle à cette profonde et fervente humilité qui la rendait surtout agréable devant lui.



Un jour un malade vint lui demander de le guérir au nom du cher apôtre saint Jean, pour qui elle avait, comme nous l'avons vu, une dévotion toute spéciale. Après qu'elle eut prié pour lui il se sentit guéri et se jeta sur-le-champ à genoux devant elle pour la remercier ; mais elle s'agenouilla aussitôt à côté de lui et se mit à remercier ardemment Dieu de ce qu'il avait exaucé les prières de son cher apôtre saint Jean. « Et cependant, dit l'écrivain à qui nous empruntons ce trait, c'étaient les siennes que Dieu avait exaucées, tout aussi bien que celles de l'apôtre. »

Une autre fois un malheureux estropié des mains et des pieds lui cria : « O brillant soleil de clarté parmi toutes les femmes, je suis de Reinhartsbrunn, où ton mari repose ; pour l'amour de son âme, viens à mon secours et guéris-moi. » Au nom de son mari, émue par le souvenir de son doux et saint amour, elle s'arrêta et regarda avec une infinie tendresse celui qui l'invoquait ainsi, et au moment même, par ce seul regard, le pauvre estropié se trouva guéri. Elle en remercia aussitôt le Seigneur.

Enfin, un autre jour, elle s'était rendue vers midi à l'église qu'elle avait fait bâtir pour son hôpital, heure qu'elle préférait parce que c'était celle où le soin des repas éloignait tous les fidèles et où elle pouvait se livrer en toute liberté à sa dévotion. Elle y vit un pauvre aveugle tout seul, qui marchait à tâtons autour de l'église ; ses yeux étaient ouverts, comme ceux de tout le monde, mais ses prunelles étaient flétries et vides. Elle alla aussitôt à lui, et lui demanda ce qu'il faisait là tout seul et pourquoi il errait ainsi dans l'église. Il lui répondit : « Je voulais aller à cette chère dame qui console les pauvres gens, pour lui demander de me faire quelque aumône au nom de Dieu ; mais je suis d'abord venu faire ma prière dans cette église, et j'en fais le tour afin de savoir comment elle est grande et large, puisque j'ai le malheur de ne pas pouvoir la voir de mes yeux. — Aimerais-tu la voir, cette église ? lui dit alors la compatissante Élisabeth. — Si Dieu le voulait, répondit l'aveugle, j'aimerais beaucoup la voir ; mais j'ai perdu la vue en naissant ; je n'ai jamais vu la lumière du

soleil ; je suis devenu le prisonnier de Dieu. » Puis il se mit à lui raconter toutes ses misères. « J'aurais bien voulu pouvoir travailler comme un autre, disait-il, car je ne sers de rien à personne, ni à moi-même ; les heures les plus courtes me paraissent bien longues ; quand je suis avec les autres hommes qui ont leurs yeux je ne peux me défendre du péché d'envie ; si je reste tout seul je pleure mon malheur ; car je ne peux pas prier toujours, et même en priant je ne puis m'empêcher d'y songer sans cesse. — C'est pour ton bien, répondit Élisabeth, que Dieu t'a envoyé ce malheur ; tu aurais peut-être été entraîné à des excès ; tu aurais plus péché qu'à présent. — Oh ! non, reprit l'aveugle, je me serais bien gardé du péché ; je me serais livré pour vivre à de durs travaux ; je n'aurais pas eu mes tristes pensées d'aujourd'hui. » Élisabeth, vaincue par la pitié, lui dit alors : « Prie Dieu de te rendre la lumière, et moi je le prierai pour toi. »

A ces mots l'aveugle comprit tout à coup que c'était la sainte duchesse Élisabeth qui lui parlait, et, tombant la face contre terre devant elle, il s'écria : « Ah ! noble et miséricordieuse dame, ayez pitié de moi ! » Mais elle lui enjoignit de nouveau de prier Dieu avec une entière confiance, et, s'agenouillant elle-même à quelque distance, se mit aussi à prier avec ferveur. Aussitôt la vue fut rendue à l'aveugle, et des yeux d'une beauté céleste vinrent remplir ses orbites creux et vides. Il se leva, regarda autour de lui et s'empressa d'aller vers Élisabeth. « Madame, dit-il, Dieu soit loué ! sa grâce m'a favorisé ; je vois tout bien et clair ; vos paroles sont vérifiées. » Mais la pieuse princesse, qui savait unir toujours la prudente sollicitude d'une mère chrétienne à sa charité, lui dit : « Maintenant que la vue t'est rendue, songe à servir Dieu et à éviter le péché ; travaille et sois honnête homme, humble et loyal en tout <sup>1</sup>. »

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis que l'humble Élisabeth avait revêtu, avec l'habit de Saint-François, la force de mépriser toutes les joies de la vie et de mar-

<sup>1</sup> Montalembert, c. 28.

cher vers le ciel par un chemin semé de tant d'épines, et déjà le Seigneur avait trouvé l'épreuve assez longue, la tâche laborieuse qu'elle s'était imposée suffisamment achevée. Comme le divin Époux du Cantique inspiré, il vint annoncer à sa bien-aimée que le triste hiver de sa vie, avec tous ses orages, était passé, et que l'aurore du printemps éternel allait se lever pour elle. L'année 1231 tirait à sa fin. Une nuit qu'Élisabeth était couchée, partagée entre le sommeil et la prière, le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse et lui dit d'une voix très-douce : « Viens, Élisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée ; viens avec moi dans le tabernacle que je t'ai préparé de toute éternité ; c'est moi-même qui t'y conduirai. » Dès son réveil, toute joyeuse de cette prochaine délivrance, elle se hâta de faire tous ses préparatifs pour cet heureux voyage ; elle disposa tout pour son ensevelissement et son enterrement. Elle alla visiter une dernière fois tous ses pauvres et tous ses malades ; elle les bénit tous avec une joie immense, et partagea entre eux et ses suivantes tout ce qui lui restait à donner.

Maître Conrad était en ce moment même atteint d'une grave maladie, qui lui faisait souffrir les plus violentes douleurs ; il fit prévenir sa docile pénitente, et aussitôt elle courut chez lui, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice et d'amie des malades. Il la reçut avec beaucoup d'affection ; elle se lamenta beaucoup de le voir ainsi souffrant. « Que deviendrez-vous, dit-il alors, Madame et chère fille, lorsque je serai mort ? Comment arrangerez-vous votre vie ? Qui sera votre protecteur contre les méchants et qui vous dirigera vers Dieu ? » Mais elle lui répondit aussitôt : « Votre question est inutile ; c'est moi qui mourrai avant vous ; croyez-m'en, je n'aurai pas besoin d'un autre protecteur que vous. »

Le quatrième jour après cet entretien elle sentit la première atteinte du mal qui devait mettre un terme à la longue mort de son existence terrestre et la conduire à la vie véritable et éternelle. Elle se vit forcée de se mettre au lit, et elle y languit pendant douze ou quinze jours, en proie à une fièvre ar-

dente, mais toujours joyeuse et gaie et occupée sans cesse à prier. Au bout de ce temps, un jour qu'elle semblait dormir, et retournée contre la muraille de sa chambre, une de ses femmes, nommée comme elle Élisabeth, qui était assise à côté de son lit, entendit comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade. Un moment après la duchesse changea de place, et, se tournant vers sa compagne, elle lui dit : « Où es-tu, ma bien-aimée ? — Me voici, » répondit la suivante, en ajoutant : « Oh ! Madame, que vous avez délicieusement chanté ! — Quoi ! lui dit Élisabeth, as-tu aussi entendu quelque chose ? » Et sur sa réponse affirmative la malade reprit : « Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la paroi, et il m'a chanté pendant longtemps d'une manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon cœur et mon âme qu'il m'a bien fallu chanter aussi. Il m'a révélé que je mourrais dans trois jours. » « C'était sans doute, dit un ancien narrateur, son ange gardien qui venait, sous la forme de ce petit oiseau, lui annoncer la joie éternelle. »

Le troisième jour, après avoir reçu l'Extrême-Onction et communié, elle resta immobile et silencieuse pendant toute la journée, jusqu'à l'heure de vêpres, absorbée dans la contemplation, et comme enivrée de ce sang de vie dont elle venait de s'abreuver pour la dernière fois sur la terre. Puis tout à coup ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un torrent de pieuses et ferventes paroles. Sa langue, auparavant si retenue à parler, répandait ses lumières avec profusion, mais avec une telle prudence et une telle efficacité que, bien que jamais elle n'eût tant discoursu, il n'y avait pas une de ses paroles perdue. On remarqua que tout ce qu'elle avait appris des prédicateurs, ou dans les bons livres, ou compris dans ses ravissements, lui revint en mémoire pour en faire part à ses filles avant de mourir. Une source inconnue d'éloquence et de savoir avait tout à coup jailli dans cette âme, au moment où elle prenait son vol vers les cieux.

En reportant son esprit sur les saintes Écritures, elle y choisit le récit le plus propre peut-être à charmer la mémoire d'une âme



aimante comme la sienne. Elle se mit à réciter tout au long l'évangile de la résurrection de Lazare, et s'épancha avec une abondance merveilleuse sur la visite que fit Jésus aux bienheureuses sœurs Marthe et Marie lorsqu'il daigna s'associer à leur douleur, aller avec elles au tombeau de leur frère et leur montrer sa tendre et sincère compassion en mêlant à leurs larmes ses larmes divines. Arrêtant là sa pensée, elle se mit à dissenter profondément, et à la grande admiration des assistants, sur ces larmes du Christ, ainsi que sur celles qu'il versa à la vue de Jérusalem et pendant qu'il était en croix. Ses paroles furent si vives, si poignantes, si enflammées, si propres à remuer jusqu'au fond des cœurs, que bientôt un torrent de pleurs s'échappa des yeux de tous ceux qui l'entouraient. La mourante s'en aperçut, et, comme pour leur donner un doux avertissement, elle répéta les paroles qu'avait dites le Seigneur en marchant à la mort : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes. » Son cœur, toujours plein de compassion et de sympathie, tout en s'élançant vers le ciel, restait encore ouvert à ceux qu'elle avait aimées ; elle songeait encore à soulager la douleur de ses suivantes, leur adressait les consolations les plus affectueuses, les appelait sans cesse : « Mes amies, mes bien-aimées ! » Après tous ces discours elle se tut, baissa la tête et garda longtemps un complet silence.

Cependant, après un certain temps, sans qu'on vit ses lèvres s'entr'ouvrir, une harmonie d'une exquise suavité et doucement voilée se fit de nouveau entendre dans sa gorge. Comme on la questionnait à cet égard elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient avec moi ? J'ai chanté comme j'ai pu avec eux. » « Aucune âme fidèle n'en doutera, dit son historien, elle mêlait déjà sa douce voix aux chants de triomphe et aux délicieux concerts de l'armée céleste, qui attendait l'instant où elle entretrait dans ses rangs ; elle chantait déjà la gloire du Seigneur avec ses anges. »

Elle resta depuis la chute du jour jusqu'au premier chant du coq dans un état de joie expansive, d'exaltation pieuse unie à la plus

fervente dévotion. Au moment de la victoire elle célébrait à bon droit les combats à jamais terminés. Déjà sûre de sa glorieuse couronne, elle dit à ses amies, un peu avant minuit : « Que ferions-nous si notre ennemi le diable venait à paraître ? » Un instant après elle s'écria d'une voix très-haute et claire : « Fuis, fuis, méchant ! je t'ai renié. » Bientôt elle dit : « Or il s'en va ; parlons maintenant de Dieu et de son Fils. Que cela ne vous ennuie pas, ce ne sera pas long. »

Vers minuit son visage devint tellement resplendissant qu'on pouvait à peine le regarder. Au premier chant du coq elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu et de l'enfant Jésus, car voici minuit quand Jésus naquit, quand il fut couché dans la crèche et qu'il créa une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue. Voici l'heure où il vint racheter le monde ; il me rachètera aussi ; voici l'heure où il ressuscitera des morts et où il délivrera des âmes enchaînées : il délivrera aussi la mienne de ce monde misérable. » Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. « Je suis faible, disait-elle, mais je ne sens aucune douleur, pas plus que si je n'étais pas malade... Je vous recommande tous à Dieu. » Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit-Saint ; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous. Enfin elle dit : « O Marie ! viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'Époux vient chercher son épouse. » Puis, à voix basse : « Silence !... silence ! » En prononçant ces mots elle baissa la tête comme dans un doux sommeil et rendit le dernier soupir<sup>1</sup>.

C'était la nuit du 19 novembre de l'année 1231 ; la sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année. Pour satisfaire la dévotion du peuple, qui affluait de toute part, elle resta exposée quatre jours entiers dans l'église, au milieu de la multitude des fidèles qui chantaient de pieux cantiques. On l'enterra dans la chapelle même de son

<sup>1</sup> Montalembert, c. 29.

hospice. D'éclatants miracles attestèrent bientôt sa haute sainteté. Conrad de Marbourg en écrivit au Pape Grégoire, qui le commit, avec l'archevêque de Mayence et un abbé de Cîteaux, pour en faire des informations juridiques. Trente-sept guérisons subites et surnaturelles furent constatées, avec les détails les plus précis sur les lieux, les dates et les personnes, ainsi que sur les formules de prières qui avaient été employées; mais, pour le moment, ces procédures n'eurent point de suite.

Il s'était formé dans le nord de l'Allemagne une nouvelle secte de révolutionnaires religieux et politiques sous le nom de Stadings. Pour le fond de la doctrine ils étaient manichéens. Conrad de Marbourg procéda contre eux et contre leurs fauteurs avec un courage indomptable et une sévérité, dit-on, quelquefois excessive. Il n'épargnait ni les seigneurs, ni les princes les plus puissants; ce qui excita contre lui des haines redoutables. Le 30 juillet 1233, comme il revenait de Mayence à Marbourg, il fut surpris, près du village de Kappel, par plusieurs chevaliers et vassaux du comte de Sayn, qu'il venait d'accuser d'hérésie; ils fondirent sur lui et l'égor-gèrent. Les assassins voulurent épargner son disciple et compagnon, frère Gérard, Franciscain; mais celui-ci s'opposa à leur dessein, et embrassa si fortement le corps de son maître qu'il leur fut impossible de tuer l'un sans l'autre. Les corps de Conrad, de son ami et de douze autres prêtres et laïques, victimes des hérétiques, furent transportés à Marbourg, au milieu des regrets du peuple. Il fut enterré dans la même chapelle que la sainte duchesse, sa fille en Jésus-Christ, et à peu de distance de sa pierre sépulcrale.

La mort de Conrad, qui avait veillé aussi fidèlement à la gloire posthume d'Élisabeth qu'à son salut pendant qu'elle vivait encore, fut un grand obstacle pour la canonisation que beaucoup de fidèles avaient désirée et espérée. Les pièces qu'il avait rassemblées furent négligées ou perdues, et le zèle qu'on avait témoigné pour cet intérêt populaire commença à se ralentir.

Toutefois le Seigneur ne tarda pas à susciter un nouveau et zélé défenseur de la gloire

de son humble servante, et là même où cette protection semblait le plus inattendue. Des deux frères que le duc Louis, mari d'Élisabeth, avait laissés, et dont nous avons vu l'indigne conduite envers leur belle-sœur, l'un, Henri, gouvernait les duchés pendant la minorité du jeune Hermann, fils de Louis; l'autre, Conrad, se livrait sans frein aux violences que pouvaient lui suggérer toutes les passions de la jeunesse. En 1232, à l'occasion d'une pénitence infligée par l'archevêque de Mayence à l'abbé de Reinhartsbrunn, protégé naturel de la maison de Thuringe, le landgrave Conrad fut tellement irrité contre le prélat qu'il courut sur lui en plein chapitre, à Erfurt, le prit par les cheveux, le renversa par terre, et l'aurait certainement poignardé si ses serviteurs ne l'en eussent empêché; mais, non content de ces excès, il se mit à ravager les possessions du siège de Mayence, et assiégea, entre autres, la ville de Fritzlar. Il la prit d'assaut, et, pour se venger des dérisions grossières qu'il avait eu à essuyer de la part des femmes de la ville pendant le siège, il y fit mettre le feu, qui consuma la ville tout entière, avec ses églises, ses monastères et une grande partie des habitants.

Il se retira ensuite dans son château de Tenneberg, près de Gotha, où la main de Dieu ne devait pas tarder à le toucher. Un jour il y vit arriver une fille de mauvaise vie qui semblait tombée dans la plus profonde misère et qui venait lui demander l'aumône. Le landgrave lui ayant reproché très-durement l'infamie de sa profession, l'infortunée lui répondit que c'était la misère seule qui l'y avait forcée, et lui fit un tableau si déchirant de cette misère qu'il en fut ému au point de lui promettre de subvenir désormais à tous ses besoins, à condition qu'elle renoncerait à sa vie criminelle. Cet incident produisit une profonde impression sur son âme; il passa la nuit suivante tout entière dans une agitation extrême, en réfléchissant combien il était plus coupable que cette malheureuse qu'il avait insultée, et que la seule pauvreté avait poussée dans le vice, tandis que lui, riche et puissant, faisait un si grand abus des dons de Dieu. Le lendemain matin il communiqua ses pensées



à plusieurs de ses compagnons d'armes et de violence et apprit avec surprise qu'ils avaient été agités par les mêmes réflexions; ils regardèrent aussitôt cette voix intérieure et simultanée comme un avertissement du Ciel et résolurent de faire pénitence et de changer de vie. Ils s'en allèrent d'abord pieds nus à un pèlerinage voisin, à Gladenbach, et de là à Rome, pour obtenir du Pape même l'absolution de leurs péchés.

Arrivé à Rome en 1233, le duc donna l'exemple de la pénitence la plus sincère et d'une fervente piété. Tous les jours il recevait à sa table vingt-quatre pauvres, qu'il servait lui-même. Le Pape lui donna l'absolution, en lui imposant pour condition de se réconcilier avec l'archevêque de Mayence et tous ceux à qui il avait fait tort, de construire et de doter un monastère au lieu de ceux qu'il avait brûlés, de faire publiquement amende honorable sur les ruines de Fritzlar, et enfin d'entrer lui-même dans un ordre religieux. Pendant qu'il se rapprochait ainsi de Dieu, le souvenir de son humble et sainte belle-sœur, de cette Élisabeth qu'il avait méconnue et persécutée, lui revint aussi dans la mémoire; il résolut d'expier ses torts envers elle en travaillant à propager sa gloire, et dans les entretiens qu'il eut avec le souverain Pontife il lui parla en détail de sa grande sainteté et demanda vivement sa canonisation.

A peine revenu en Allemagne, l'année 1234, il s'empessa d'accomplir toutes les conditions de son absolution. Il se rendit à Fritzlar, où ceux qui avaient échappé au massacre des habitants étaient revenus chercher un refuge auprès des ruines du principal monastère; il se prosterna tout de son long devant eux, et les supplia, pour l'amour de Dieu, de lui pardonner tout le mal qu'il leur avait fait. Il fit ensuite une procession pieds nus et une discipline à la main; il s'agenouilla devant la porte de l'église et tendit la discipline à la foule des assistants, en invitant tous ceux qui voudraient à la prendre et à l'en frapper. Une seule vieille femme obéit à cette invitation et lui donna sur le dos plusieurs coups, qu'il endura avec patience. Il fit immédiatement reconstruire le

monastère et l'église et y établit des chanoines, en même temps qu'il concédait à la ville de Fritzlar d'importants privilèges. Il se rendit ensuite à Eisenach, où, de concert avec son frère Henri, il fonda un couvent de Frères prêcheurs, sous l'invocation de saint Jean, mais à l'intention spéciale de sa belle-sœur Élisabeth, et pour se purifier ainsi d'avoir été complice des cruelles douleurs qu'elle avait eu à souffrir dans cette même ville d'Eisenach, lors de son expulsion de la Warthourg.

A dater de ce moment il se dévoua aux intérêts de sa gloire avec le même zèle que le défunt Conrad. On pouvait croire d'ailleurs que c'étaient les prières de sa belle-sœur, unies à celles de son frère, qui lui avaient mérité la grâce de comprendre ses fautes, et de mépriser, comme on disait alors, le monde dans sa fleur. S'étant décidé à entrer dans l'ordre Teutonique, il prit l'habit et la croix de l'ordre dans l'église même de l'hôpital de Saint-François, fondé par Élisabeth à Marbourg; il fit confirmer par son frère la donation qu'Élisabeth avait faite de cet hôpital et des biens qui en dépendaient à ces moines-chevaliers, et y ajouta toutes ses possessions en Hesse et en Thuringe. Il obtint en outre que cette donation fût sanctionnée par le Pape, et que cet hôpital, devenu un des chefs-lieux de l'ordre Teutonique, fût exempt de toute juridiction épiscopale et doté de plusieurs autres droits et prérogatives, le tout en l'honneur de la duchesse Élisabeth qui y reposait, « afin, était-il dit dans sa supplique au Pape, que ce corps sacré, déjà célèbre par la vénération des fidèles, jouisse du privilège de la liberté. »

Cependant il insistait surtout auprès du Pontife pour obtenir une reconnaissance solennelle de la sainteté de sa belle-sœur et des grâces nombreuses que Dieu accordait chaque jour à son intercession. Le Pape céda enfin à ses instances, et, par un bref du 13 octobre 1234, commit l'évêque de Hildesheim et deux abbés pour procéder à un nouvel examen des miracles. Les commissaires, ayant publié le bref apostolique dans tous les diocèses circonvoisins et marqué le jour où ils entendraient les témoins à Marbourg,

y trouvèrent plusieurs milliers de personnes venues de toutes les parties de l'Europe. Ils s'adjoignirent plusieurs abbés de Cîteaux et de Prémontré, un grand nombre de prieurs et de Frères mineurs et prêcheurs, de chanoines réguliers, de religieux de l'ordre Teutonique, et d'autres hommes doctes et prudents. Des témoins vinrent déposer, après avoir prêté serment, devant cet imposant tribunal; leurs dires furent scrupuleusement pesés et examinés par des légistes et des professeurs de droit.

On ne trouve pas les noms des témoins qui se présentèrent cette fois, à l'exception des quatre suivantes de la duchesse : Guta, qui lui avait été attachée alors qu'elle n'avait encore que cinq ans; Ysentrude, sa confidente et sa meilleure amie; Élisabeth et Irmengarde, qui l'avaient servie pendant son séjour à Marbourg. Ce fut alors qu'elles vinrent raconter toutes les quatre ce qu'elles savaient sur la vie de leur maîtresse. Ces inappréciables recks nous ont été conservés dans leur entier, et ont fourni à un excellent et pieux écrivain de nos jours, allié à la noble postérité de sainte Élisabeth, la plupart des traits intimes et touchants de sa narration. Les dépositions de la plupart des autres témoins portaient sur les miracles obtenus par son intercession; parmi le nombre immense qu'on en rapporte il faut remarquer la résurrection de plusieurs morts. Cent vingt-neuf dépositions furent jugées dignes d'être recueillies, transcrites et munies des sceaux de l'évêque de Hildesheim et des autres prélats et abbés, pour être envoyées à Rome. Trois personnages, dont l'un était frère Conrad, de l'ordre Teutonique, ci-devant landgrave et beau-frère de la défunte, furent désignés pour porter au Pape le résultat de l'examen qu'il avait prescrit, ainsi que de celui qu'avait fait trois ans auparavant maître Conrad. Ils étaient en même temps porteurs des lettres d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, de princes, de princesses et de nobles seigneurs, qui suppliaient humblement le Père commun des fidèles d'assurer la vénération de la terre à celle qui recevait déjà les félicitations des anges, et de ne pas souffrir que cette vive flamme de céleste charité, allumée par

la main de Dieu pour servir d'exemple au monde, fût obscurcie par les nuages du mépris, ni étouffée sous le boisseau de l'hérésie<sup>1</sup>.

Au printemps de l'année 1235 le Pape était à Pérouse, dans la ville même où, sept années auparavant, il avait canonisé saint François d'Assise, lorsque le pénitent Conrad revint auprès de lui, avec les autres envoyés, le supplier d'inscrire dans le ciel, à côté du Père séraphique, la jeune et humble femme qui avait été en Allemagne sa fille première-née et la plus ardente de ses disciples. Le bruit de leur arrivée fit beaucoup d'impression sur le clergé et le peuple. Le Pontife ouvrit leurs lettres en présence des cardinaux et des principaux prélats de la cour romaine et d'une foule de prêtres qui s'étaient rassemblés pour les entendre; il leur communiqua tous les détails transmis sur la vie d'Élisabeth et sur les miracles qui lui étaient attribués. Ils furent grandement émerveillés et émus jusqu'aux larmes par tant d'humilité, tant d'amour des pauvres et de la pauvreté, tant de prodiges émanés de la grâce d'en haut.

Cependant le Pape résolut de mettre la plus grande sévérité dans l'examen de ces miracles; il y fit procéder avec toute la maturité qui le caractérisait, et en observant scrupuleusement toutes les formalités requises pour dissiper le moindre vestige de doute. Le soin et l'exactitude que l'on apporta à cette discussion furent si remarquables qu'elle a mérité d'être citée comme modèle, à cinq siècles de distance, par un des plus illustres successeurs de Grégoire IX, par Benoît XIV. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre la vérité plus incontestable et plus éclatante; plus l'examen fut sévère, tant à l'égard des faits que des personnes, plus la certitude fut complète.

Dans un consistoire présidé par le souverain Pontife, et auquel assistaient les patriarches d'Antioche et de Jérusalem et un grand nombre de cardinaux, on donna lecture des pièces officiellement constatées sur la vie et la sainteté d'Élisabeth, et tous, d'un

<sup>1</sup> Montalembert, c. 31.



commun accord, déclarèrent qu'il ne fallait plus tarder à inscrire authentiquement dans le catalogue des saints sur la terre ce glorieux nom, déjà inscrit dans le livre de vie, comme l'avait magnifiquement prouvé le Seigneur.

On fit ensuite cette même lecture devant le peuple, dont la piété en fut profondément émue, et qui, ravi d'admiration, s'écria tout d'une voix : « Canonisation, très-saint Père ; canonisation, et sans délai ! » Le Pape n'eut pas de peine à céder à cette pressante unanimité, et, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, il décida qu'elle aurait lieu le jour même de la Pentecôte, 26 mai 1235.

Le duc Conrad, dont le zèle ne pouvait être redoublé par le succès de ses efforts, se chargea de tous les préparatifs nécessaires pour cette imposante solennité.

Le jour de cette grande fête étant arrivé, le Pape, accompagné des patriarches, des cardinaux et des prélats, et suivi de plusieurs milliers de fidèles, se rendit en procession au couvent des Dominicains, à Pérouse. Des trompettes et d'autres instruments annonçaient cette marche solennelle ; tous ceux qui y prirent part, depuis le Pape jusqu'aux derniers du peuple, portaient des cierges que le landgrave avait fait distribuer à ses frais. La procession étant arrivée à l'église et les cérémonies préparatoires étant accomplies, le cardinal-diacre, assistant du Pape, lut à haute voix aux fidèles un récit de la vie et des miracles de sainte Élisabeth, au milieu des acclamations du peuple et des larmes de sainte joie et de pieux enthousiasme qui coulaient par torrents des yeux de tous ces fervents chrétiens, heureux et transportés d'avoir une si tendre et si puissante amie de plus dans le ciel. Ensuite le Pape exhorta tous les assistants à prier, comme il allait prier lui-même, pour que Dieu ne lui permit point de se tromper dans cette affaire. Après que tout le monde se fut agenouillé et eut prié à cette intention, le Pape entonna l'hymne *Veni, Creator*, qui fut chantée en entier par l'assemblée. L'hymne terminée, le cardinal-diacre, à droite du Pape, dit : *Flectamus genua*, et aussitôt le Pape et tout le peuple s'agenouillèrent et prièrent à voix basse pendant un certain temps. Le cardi-

nal-diacre de gauche dit ensuite : *Levate*, et alors le Pape, étant assis sur son trône, la mitre en tête, déclara sainte la chère Élisabeth, en ces termes :

« En l'honneur de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de ce même Dieu tout-puissant, par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, et avec le conseil de nos frères, nous déclarons et définissons qu'Élisabeth, d'heureuse mémoire, en son vivant duchesse de Thuringe, est sainte et doit être inscrite au catalogue des saints ; nous l'y inscrivons, et nous ordonnons en même temps que l'Église universelle célèbre sa fête et son office avec solennité et dévotion chaque année, au jour de sa mort, le treize des calendes de décembre. En outre, par la même autorité, nous accordons à tous les fidèles vraiment pénitents et confessés, qui visiteront son tombeau à pareil jour, une indulgence d'une année et quarante jours. »

Le son des orgues et de toutes les cloches accueillit les dernières paroles du Pontife, qui bientôt, ayant déposé sa mitre, entonna le cantique de joie, *Te Deum laudamus*, qui fut chanté par l'assistance avec une harmonie et un enthousiasme propres à émouvoir les cieux. Un cardinal-diacre dit ensuite à haute voix : *Priez pour nous, sainte Élisabeth, alleluia*, et le Pape récita la collecte ou l'oraison en l'honneur de la nouvelle sainte, qu'il avait composée lui-même. Enfin le cardinal-diacre dit le *Confiteor*, en insérant le nom d'Élisabeth immédiatement après ceux des apôtres, et le Pape donna l'absolution et la bénédiction habituelles, en faisant également mention d'elle au lieu où il est parlé des mérites et des prières des saints. La messe solennelle fut aussitôt célébrée ; à l'offertoire trois des cardinaux-juges firent successivement les offrandes mystérieuses des cierges, du pain et du vin, avec deux tourterelles, comme symbole de la vie contemplative et solitaire ; deux colombes, comme symbole de la vie active, mais pure et fidèle, et, en dernier lieu, une cage de petits oiseaux qu'on laissa s'envoler en liberté vers le ciel, comme

symbole de l'essor des âmes saintes vers Dieu.

Dans le couvent même des Dominicains de Pérouse, où cette cérémonie avait été célébrée, on éleva aussitôt, en l'honneur de la sainte nouvelle, un autel que le souverain Pontife dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier. Ce fut ainsi le premier lieu du monde où le culte de sainte Élisabeth de Thuringe fut officiellement célébré, et, depuis, les religieux de ce couvent ont toujours honoré par de très-grandes solennités le jour de sa fête, en y chantant son office avec les mêmes mélodies que l'office de leur père, saint Dominique.

Pour fêter encore cet heureux jour le duc Conrad invita à sa table trois cents religieux, et envoya du pain, du vin, des poissons et du laitage à beaucoup de couvents des environs, aux ermites, aux recluses, et notamment aux pauvres Clarisses, à qui la nouvelle sainte semblait devoir servir de patronne spéciale dans le ciel après avoir été leur rivale sur la terre. En outre il fit distribuer à plusieurs milliers de pauvres, à tous ceux, sans distinction, qui lui demandaient l'aumône, des secours abondants en viande, en pain, en vin et en argent, non pas en son propre nom, mais au nom de l'ordre Teutonique, et spécialement en l'honneur de celle qui avait été envers tous les pauvres d'une générosité si prodigue. Cette générosité de Conrad plut tellement au Pape qu'il l'invita à sa table, ce qui était une très-grande distinction, et le plaça à ses côtés, tandis qu'il faisait traiter magnifiquement toute sa suite. Lorsqu'il prit ensuite congé pour retourner en Allemagne, le Pontife lui accorda toutes les grâces qu'il demandait au nom de beaucoup de pétitionnaires depuis longtemps en instance ; puis il lui donna sa bénédiction et l'embrassa en pleurant beaucoup.

Le 1<sup>er</sup> juin de la même année (1235), le Pape publia la bulle de canonisation, qui fut aussitôt envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Église ; elle contient en abrégé la vie, les vertus, les miracles de sainte Élisabeth, ainsi que la procédure pour les constater.

La bulle, arrivée promptement en Allema-

gne, y fut reçue avec enthousiasme. Il paraît qu'elle fut d'abord publiée à Erfurt, où l'on célébra à cette occasion un fête qui dura dix jours et pendant laquelle on fit aux pauvres d'immenses distributions. L'archevêque Sigfrid de Mayence fixa aussitôt un jour pour l'exaltation et la translation du corps de la sainte, et en différa l'époque jusqu'au printemps suivant, pour donner aux évêques et aux fidèles d'Allemagne le temps de se rendre à Marbourg et d'y assister. Le 1<sup>er</sup> mai 1236 fut désigné à cet effet.

Aux approches de ce jour la petite ville de Marbourg et ses environs furent inondés par une foule immense de fidèles de tous les rangs. S'il faut en croire les historiens contemporains, douze cent mille chrétiens se trouvèrent réunis par la foi et la ferveur autour du tombeau de l'humble Élisabeth. Toutes les nations, toutes les langues y semblaient représentées. Beaucoup de pèlerins des deux sexes étaient venus de la France, de la Bohême et de sa patrie, la lointaine Hongrie. Ils s'émerveillaient eux-mêmes de leur grand nombre en s'abordant, et se disaient que, pendant des siècles, on n'avait jamais vu tant d'hommes réunis que pour honorer la chère sainte Élisabeth. Toute la famille de Thuringe y était naturellement assemblée : la duchesse Sophie, sa belle-mère, les ducs Henri et Conrad, ses beaux-frères, heureux de pouvoir expier ainsi solennellement les torts qu'elle leur avait si noblement pardonnés. Ses quatre petits enfants y étaient aussi, avec une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, de religieux et de prélats. On remarquait parmi ceux-ci, outre l'archevêque Sigfrid de Mayence, qui présidait à la cérémonie, les archevêques de Cologne, de Trèves et de Brême, les évêques de Hambourg, de Halberstadt, de Mersebourg, de Bamberg, de Worms, de Spire, de Paderborn et de Hildesheim. Enfin l'empereur Frédéric II, alors au comble de sa puissance et de sa gloire, réconcilié avec le Pape, récemment uni à la jeune Isabelle d'Angleterre, si célèbre par sa beauté, l'empereur lui-même suspendit toutes ses occupations et ses expéditions militaires pour céder à l'attrait qui entraînait à Marbourg tant de sujets, et vint rendre pu-



publiquement hommage à celle qui avait dédaigné sa main pour se donner à Dieu.

Les chevaliers Teutoniques, ayant appris l'arrivée de l'empereur, crurent qu'il serait impossible de déterrer le corps de la sainte en sa présence et résolurent de devancer le jour fixé. Trois jours auparavant, le prieur Ulric, accompagné de sept frères, entra de nuit dans l'église où elle reposait, et, après avoir soigneusement fermé toutes les portes, ils ouvrirent le caveau où était la tombe. A peine la pierre qui la fermait eut-elle été soulevée qu'un délicieux parfum s'exhala de ses dépouilles sacrées ; les religieux furent pénétrés d'admiration pour ce gage de miséricorde divine, d'autant plus qu'ils savaient qu'on l'avait ensevelie sans aromes ni parfums quelconques. Ils trouvèrent ce saint corps tout entier, sans l'apparence de corruption, quoiqu'il eût été près de cinq ans sous terre. La sainte avait encore les mains pieusement jointes en forme de croix sur sa poitrine. Ils se disaient les uns aux autres que sans doute ce corps délicat et précieux ne répandait aucune odeur de corruption dans la mort parce que, vivant, il n'avait reculé devant aucune infection, devant aucune souillure pour soulager les pauvres. Ils le retirèrent ensuite du cercueil, et, l'ayant enveloppé d'une draperie de pourpre, ils le déposèrent dans une châsse de plomb qu'ils replacèrent ensuite dans le caveau, sans le fermer, de manière à ce qu'on n'éprouvât aucune difficulté pour l'enlever lors de la cérémonie.

Enfin, le 1<sup>er</sup> mai, au point du jour, la multitude s'assembla autour de l'église, et l'empereur ne put qu'avec difficulté fendre les flots du peuple pour pénétrer dans l'enceinte. Il semblait pénétré de dévotion et d'humilité ; il était pieds nus et vêtu d'une pauvre robe grise, comme l'avait été la glorieuse sainte qu'il allait honorer ; cependant il avait sur la tête sa couronne impériale ; autour de lui étaient les princes et les électeurs de l'empire, également couronnés, et les évêques et les abbés en mitre. Cette pompeuse procession se dirigea vers la tombe de l'humble Élisabeth. L'empereur voulut descendre le premier dans le caveau et soulever la pierre qui le recouvrait. Le même pur et céleste par-

fum qui avait déjà surpris et charmé les religieux se répandit aussitôt sur tous les assistants et augmenta les sentiments de fervente piété qui les animaient. Les évêques voulurent eux-mêmes retirer le corps sacré de sa fosse ; l'empereur les aida aussi ; il baisa avec ferveur la châsse dès qu'il la vit, et la souleva en même temps qu'eux. Elle fut sur-le-champ scellée avec les sceaux des évêques, puis transportée solennellement, du milieu d'un concert de voix et d'instruments, par eux et par l'empereur, au lieu qui avait été préparé pour l'exposer au peuple.

Cependant une ardente impatience dévorait les cœurs de ces milliers de fidèles qui se pressaient autour de l'enceinte, qui attendaient la vue des saintes reliques, qui brûlaient du désir de les contempler, de les toucher, de les baiser à leur aise. « O heureuse terre ! disaient-ils, sanctifiée par un tel dépôt, gardienne d'un tel trésor ! ô heureux temps où ce trésor s'est révélé ! » Enfin, quand la procession arriva au milieu du peuple, quand ils virent ce corps précieux porté sur les épaules de l'empereur, des princes et des prélats ; quand ils respirèrent le doux parfum qui s'en exhalait, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. « O petit corps très-sacré, s'écriait-on, qui avez tant de poids auprès du Seigneur, et tant de vertu pour guérir les hommes ! qui pourrait n'être pas attiré par ce fragrant parfum ? Comment ne pas courir après la nouvelle sainteté et la merveilleuse beauté de cette sainte femme ? Que les hérétiques tremblent, que les perfides Juifs s'épouvantent ! la foi d'Élisabeth les a confondus. Voilà celle que l'on regardait comme folle et dont la folie a confondu toute la sagesse de ce monde ! Les anges ont honoré son tombeau, et voilà tous les peuples qui y accourent ; les grands seigneurs et l'empereur romain lui-même s'abaissent pour la visiter ! Voyez l'aimable miséricorde de la majesté divine ! Voilà celle qui, vivante, a méprisé la gloire du monde, qui a fui la société des grands, la voilà honorée magnifiquement par la souveraine majesté du Pape et de l'empereur ! Celle qui a toujours choisi la dernière place, qui s'est assise par terre, qui a dormi dans la pous-

sière, la voilà portée, exaltée par des mains royales!... Et c'est bien justement, puisqu'elle s'était faite pauvre et qu'elle a vendu tout ce qu'elle avait pour acheter l'inappréciable perle de l'éternité! »

Le corps saint ayant été exposé à la vénération publique, on célébra solennellement l'office en son honneur; la messe propre de la sainte fut chantée par l'archevêque de Mayence. A l'offrande l'empereur s'approcha de la châsse et plaça sur la tête de la chère Élisabeth une couronne d'or, en disant : « Puisque je n'ai pu la couronner vivante comme mon impératrice, je veux au moins la couronner aujourd'hui comme une reine immortelle dans le royaume de Dieu. » Il y ajouta une coupe en or dont il avait coutume de se servir dans ses festins et où fut renfermé plus tard le crâne de la sainte. Il mena ensuite lui-même à l'offrande le jeune duc Hermann, fils de la sainte; l'impératrice y mena également les jeunes princesses Sophie et Gertrude. La vieille duchesse Sophie, ses fils Henri et Conrad, s'approchèrent aussi des restes glorifiés de celle qu'ils avaient trop longtemps méconnue, prièrent longtemps auprès d'eux et offrirent de riches présents en leur honneur. La noblesse et le peuple se pressaient à la fois au pied de l'autel où ils voyaient sa châsse, pour lui faire hommage de leurs offrandes; les fidèles de chacun des pays différents qui s'y trouvaient rassemblés voulurent y célébrer l'office à leur manière, avec les cantiques de chaque pays, ce qui fit durer indéfiniment la cérémonie. Les offrandes furent d'une richesse et d'une abondance incroyables; rien ne semblait suffire à ces âmes pieuses pour orner et embellir ce lit tout fleuri de miracles où dormait la chère Élisabeth. Les femmes donnaient leurs bagues, les ornements de leur poitrine et toutes sortes de bijoux; d'autres offraient déjà des calices, des missels, des ornements sacerdotaux pour la belle et grande église qu'ils demandaient qu'on élevât sur-le-champ en son honneur, afin qu'elle pût y reposer avec l'honneur qui lui était dû et que son âme en fût d'autant plus disposée à invoquer Dieu pour ses frères.

Mais bientôt une nouvelle merveille vint

ajouter encore à la vénération publique et prouver la constante sollicitude du Seigneur pour la gloire de sa sainte. Dès le lendemain matin, en ouvrant la châsse, scellée du sceau des évêques, où reposait le saint corps, on la trouva inondée d'une huile extrêmement subtile et délicate, et qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile coulait goutte à goutte des ossements de la sainte; comme une bienfaisante rosée du ciel; à mesure qu'on recueillait ces gouttes ou qu'on les essuyait il en reparaissait aussitôt d'autres presque imperceptibles et formant comme une sorte de transpiration vaporeuse. Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux et un zèle immense par le peuple, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies ou pour des blessures dangereuses.

Tant de célestes faveurs consacrées par le suffrage suprême de l'Église, et les honneurs qu'elle avait si solennellement décernés à la nouvelle sainte, ne pouvaient qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles qui venaient chercher auprès de sa tombe soit un aliment à leur piété, soit un remède à leurs maux. Sa gloire se répandit bientôt dans tout l'univers chrétien; elle attirait à Marbourg une foule de pèlerins aussi grande que celle qui se rendait de tous les pays de l'Europe au tombeau de saint Jacques de Compostelle<sup>1</sup>.

La même année où sainte Élisabeth recevait les hommages publics de l'Allemagne ou plutôt de l'Europe entière réunie à Marbourg, sa tante maternelle, la bienheureuse Agnès de Bohême, donnait un grand exemple au monde en se consacrant à Dieu sous la règle de saint François. Elle était fille de Premislas Ottocar, roi de Bohême, et de Constance, sœur d'André, roi de Hongrie, et naquit à Prague l'an 1205. Dès l'âge de trois ans elle fut promise en mariage à Boleslas, fils de Henri, duc de Silésie, et de sainte Hedwige, et on l'envoya dans le pays au monastère de Trebnitz, pour y être élevée par les religieuses; mais, trois ans après, le prince auquel on la destinait étant mort, elle fut ra-

<sup>1</sup> Montalembert, c. 32.



menée en Bohême et mise dans le monastère de Doxane, où elle demeura jusqu'à l'âge de neuf ans. Alors l'empereur Frédéric II la demanda pour Henri, son fils, et, les fiançailles ayant été célébrées par procureur, la jeune princesse fut envoyée en Autriche, pour y apprendre la langue et les mœurs allemandes ; car les Bohêmes étaient de la nation des Slaves. Dès lors elle passait l'Avent dans une rigoureuse abstinence, ne vivant que d'un peu de pain et de vin, ce qu'elle observait aussi pendant le carême, quoique les ducs d'Autriche eussent dispense de manger du laitage, contre l'usage de ce temps-là. La veille de l'Annonciation Agnès conçut un grand désir de garder la virginité, toute fiancée qu'elle était ; elle en forma la résolution, et, pour l'accomplir, se mit sous la protection de la sainte Vierge. Le mariage fut différé ; on la renvoya en Bohême, et Henri épousa la fille de Léopold, duc d'Autriche.

Ensuite l'empereur Frédéric lui-même, se trouvant veuf pour la seconde fois par la mort d'Yolande, fille du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, demanda en mariage Agnès de Bohême, qui fut aussi demandée en même temps par le roi d'Angleterre, Henri III. L'empereur fut préféré, et le mariage conclu, contre l'inclination de la princesse, par le roi Primislas, son père ; mais il mourut l'an 1230, et Wenceslas IV, son frère, lui succéda. Cependant Agnès se préparait à l'état qu'elle prétendait embrasser ; sous ses habits de princesse, ornés d'or et de pierreries, elle portait un cilice et une ceinture de fer. Son lit, magnifique au dehors, était semé de cailloux pointus. Son abstinence était grande et ses jeûnes fréquents, sans que le roi son frère s'en aperçût. Elle passait la matinée à entendre des messes en différentes églises, et souvent y allait avant le jour en habit de bourgeoise, pour n'être pas connue ; elle passait les heures entières à prier à genoux.

Elle avait vingt-huit ans en l'année 1233, lorsque l'empereur Frédéric envoya des ambassadeurs à Prague pour l'amener et célébrer son mariage, et le roi son frère y consentait avec joie ; mais, pendant que les ambassadeurs faisaient de grands préparatifs pour conduire la princesse avec plus de ma-

gnificence, elle envoya secrètement au Pape Grégoire pour implorer son secours et son autorité contre ce mariage, auquel on voulait l'engager contre son gré. Or, ce qui augmentait sa répugnance, c'est qu'elle était bien avertie de la vie débordée que menait l'empereur pendant son veuvage. Le Pape entra dans les sentiments de la pieuse princesse et envoya un nonce extraordinaire en Bohême, avec charge d'empêcher ce mariage, ménageant, autant qu'il serait possible, le ressentiment que l'empereur pourrait en concevoir. Agnès alla trouver le roi son frère, lui montra la bulle du Pape et le supplia d'appuyer sa résolution. Il en avertit les ambassadeurs, qui le firent savoir à l'empereur. Celui-ci en fut d'abord irrité, mais se rendit ensuite et donna un décret par lequel il déchargeait Agnès des promesses qu'elle lui avait faites par le traité de mariage. « Si elle m'avait quitté pour un homme mortel, disait-il dans ce décret, j'en aurais tiré vengeance par les armes ; mais je ne puis trouver mauvais qu'elle me préfère l'Époux céleste. »

La princesse, se trouvant ainsi libre, accomplit son pieux dessein. S'étant bien informée de l'institut de Saint-François et de la manière de vivre de sainte Claire et de ses filles, elle résolut de l'embrasser, par le conseil des Frères mineurs, qui étaient venus s'établir de Mayence à Prague dès le temps du roi Primislas, son père. Elle acheva de bâtir leur monastère et en fonda un nouveau, sous le nom de Saint-Sauveur, pour les filles de sainte Claire, qui lui en envoya cinq. Il était achevé dès l'an 1234, comme il paraît par la lettre du Pape Grégoire, qui approuve et confirme cette fondation. Agnès avait déjà fondé à Prague un hôpital pour les malades sous le nom de Saint-François, servi par des religieux de la règle de saint Augustin, qui portaient sur leur habit une croix avec une étoile rouge. Enfin, le jour de la Pentecôte, 18 mai 1236, elle prit solennellement l'habit des pauvres Clarisses, avec sept autres filles de grande naissance. Elle était âgée de trente et un ans et en vécut encore quarante-cinq.

On voit, par les lettres que le Pape lui écri-

vit les deux années suivantes, qu'elle était abbesse de ce monastère et que dès lors il portait le nom de Saint-François. Nous avons aussi quatre lettres de sainte Claire à la bienheureuse Agnès, où elle la félicite sur sa vocation et l'exhorte à la persévérance, surtout à l'amour de la sainte pauvreté, mais tout cela avec une tendresse et une amitié séraphiques, que le monde ne soupçonne guère dans des âmes qui le renoncent, qui refusent un trône, qui repoussent les richesses et les plaisirs pour aller mourir à elle-même dans la pauvreté. Voici la quatrième de ces lettres :

« A la moitié de mon âme, au sanctuaire particulier du cordial amour, à la sérénissime reine Agnès, ma très-chère mère et fille spécialement chérie par-dessus toutes, Clara, indigne servante du Christ et servante inutile de ses servantes qui demeurent au monastère de Saint-Damien, salut, et la grâce de chanter avec les autres vierges saintes, devant le trône de Dieu et de l'Agneau, le nouveau cantique, et de suivre l'Agneau quelque part qu'il aille.

« O mère et fille, épouse du Roi de tous les siècles ! si je ne vous ai pas écrit aussi souvent que l'eussent désiré mon âme et la vôtre, ne vous en étonnez pas, ni ne vous persuadez aucunement que l'incendie d'amour dont je suis embrasée pour vous ait aucunement diminué. Comme vous aimaient les entrailles de votre mère, c'est ainsi que je vous aime. La seule chose qui a mis obstacle a été la rareté des messagers et les grands périls des routes. Maintenant donc, ayant trouvé une occasion d'écrire à votre charité, j'en jubile avec vous, et je m'en conjouis avec vous dans la joie du Saint-Esprit, ô épouse du Christ ! Car, comme la première sainte Agnès a été conjointe à l'Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde, de même il vous a été donné, ô la bienheureuse ! de jouir de l'union céleste de cette conjonction que les armées des cieux regardent avec admiration, dont le désir ravit tout à soi, dont le souvenir rassasie, la bonté remplit de toute douceur, l'odeur ressuscite des morts ; dont la glorieuse vue rend heureux tous les citoyens de la Jérusalem supercéleste ; qui est la splendeur de la gloire, la lumière de

l'éternelle lumière et le miroir sans tache.

« Regardez chaque jour dans ce miroir, ô reine et épouse de Jésus-Christ, contemplez-y bien souvent votre face, afin de vous parer au dehors et au dedans des vertus des fleurs les plus diverses, et de vous revêtir des ornements qui conviennent à la fille et à l'épouse du Roi suprême. O la bien-aimée ! il vous sera permis de vous complaire avec la grâce divine à regarder ce miroir. Venez et voyez-y d'abord Jésus couché dans une crèche, dans la plus grande pauvreté, et enveloppé de chétifs langes. O l'admirable humilité ! ô la pauvreté surprenante ! Le Roi des anges, le Maître du ciel et de la terre est posé dans une crèche. Au milieu de ce miroir, regardez la bienheureuse pauvreté de la sainte humilité, pour l'amour de laquelle il a souffert beaucoup d'incommodités pour la rédemption du genre humain. Enfin, au bout du miroir, regardez l'ineffable amour par lequel il a voulu souffrir sur le bois de la croix et y mourir d'une mort infâme. Ce miroir, attaché à la croix, avertissait les passants et disait : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur. » Répondons à Celui qui appelle et qui gémit, répondons-lui d'une même voix et d'un même esprit : « Sans cesse je me souviendrai de vous, et mon esprit sera affligé au dedans de moi. » Embrassez-vous, ô reine, dans cette ferveur de l'amour, et rappelez-vous en même temps les ineffables délices, les richesses et les honneurs éternels du Roi céleste, et, soupirant avec un désir immense, écrivez-vous de tout l'amour de votre cœur : « Attirez-moi après vous, je courrai à l'odeur de vos parfums, ô céleste Époux ! je courrai, et ne cesserai jusqu'à ce que vous m'introduisiez dans les celliers du vin, que votre main gauche soutienne ma tête, que votre main droite m'embrasse délicieusement et que vous me donniez le baiser de votre bouche. »

« Au milieu de cette contemplation souvenez-vous de votre pauvre mère, et sachez que, moi, j'ai écrit inséparablement votre bienheureux souvenir dans les tables de mon cœur, vous ayant très-chère par-dessus toutes. Que dirai-je encore ? la langue du corps



doit se taire quand il s'agit de vous aimer, c'est à la langue de l'esprit à parler, ô fille bénie ! car l'amour que j'ai pour vous, la langue corporelle ne saurait l'exprimer. C'est pourquoi, ce que j'ai écrit insuffisamment, recevez-le avec bienveillance et bonté ; reconnaissez-y au moins l'amour maternel dont je m'enflamme chaque jour pour vous et vos filles. Notre très-digne sœur Agnès, je me recommande instamment dans le Seigneur, moi et mes filles, aux vôtres. Adieu, ô la bien-aimée ; adieu avec vos filles, jusqu'au trône de gloire du grand Dieu, et priez-le pour nous<sup>1</sup>. »

Quant au roi d'Angleterre, Henri III, que la bienheureuse Agnès de Bohême refusa d'épouser dans le même temps qu'elle refusa l'empereur Frédéric II, voici ce qu'en dit le plus judicieux des historiens anglais, Lingard :

« Facile et crédule, ferme dans ses affections et oublieux dans ses inimitiés, sans vices, mais aussi sans énergie, c'était un homme bon, mais un faible monarque. Dans un siècle plus tranquille, lorsque l'empire des lois eut été fortifié par l'habitude de l'obéissance, il eût occupé le trône avec décence, peut-être avec honneur ; mais le sort le fit naître à l'une des époques les plus turbulentes de notre histoire, sans les talents nécessaires pour commander le respect ou l'énergie qui force à la soumission. Cependant son incapacité lui causa plus de maux personnels qu'elle ne produisit de misère pour ses sujets. Sous son faible, mais pacifique gouvernement, les richesses et les propriétés de la nation s'accrurent plus rapidement que sous aucun de ses ancêtres guerriers. Quoique son règne eût duré cinquante-six années, une très-petite portion en fut marquée par les calamités de la guerre ; il entraîna rarement les tenanciers de la couronne dans les contrées étrangères et ne les appauvrit point par de nombreux scutages pour l'entretien des armées mercenaires. Les propriétaires, privés de deux sources de fortune, le pillage sur l'ennemi et la rançon des captifs, reportèrent leur attention vers l'amélioration de

leurs terres ; des règlements salutaires encouragèrent l'esprit de commerce, et il y eut à peine un seul port, de la côte de Norvège à celle de l'Italie, qui ne fût annuellement visité par les marchands anglais. Ces faits surprendront peut-être les personnes qui n'ont fait attention qu'aux barons factieux ou aux plaintes des historiens mécontents ; mais il est certain que, de tous les souverains qui avaient régné depuis la conquête, Henri fut celui qui leva le moins d'argent sur les tenanciers de la couronne. Suivant les calculs les plus exacts, la quotité réelle de ses dépenses n'excédait pas vingt-quatre mille marcs par an, et l'on peut s'assurer que, dans le cours d'un règne qui dura plus d'un demi-siècle, les seuls subsides extraordinaires levés sur la nation furent deux quinzèmes, un trentième et un quarantième pour lui-même, et un vingtième pour le rachat de la Terre-Sainte. Il trouva sa principale ressource dans le dixième des revenus ecclésiastiques qu'il reçut pendant quelques années, impôt qui, bien qu'insuffisant pour l'affranchir des maux qu'entraîne la pénurie, était de nature, par les formes illégales de la perception, à exaspérer l'esprit de ceux qui étaient forcés de le payer. Le clergé s'agita en vain pour se délivrer de ce fardeau ; ses écrivains ont travaillé avec plus de succès à intéresser en leur faveur l'opinion de la postérité, par la description, probablement exagérée, des dommages qu'il éprouvait<sup>1</sup>. »

« De ces écrivains, celui qui se plaint le plus est Matthieu Paris, moine de Saint-Alban, en partie auteur, en partie compilateur du lourd volume qui, avec la continuation de Rishanger, a été publié sous son nom. Cet ouvrage contient plusieurs documents originaux ; mais l'écrivain, accoutumé à attaquer les personnes élevées, laïques ou ecclésiastiques, semble avoir réuni et conservé toutes les anecdotes malicieuses et scandaleuses qui satisfaisaient ses dispositions critiques. Il pourrait paraître odieux de parler trop rigoureusement de cet historien favori ; mais ce que je puis dire, c'est que, lorsque j'ai pu confronter le contenu de son ou-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 6 mai 13

<sup>1</sup> Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. 3, p. 241-243.

vrage avec des recueils authentiques ou avec des écrivains contemporains, j'ai, dans beaucoup de circonstances, trouvé assez de différence entre eux pour donner à sa narration l'apparence d'un roman plutôt que celle d'une histoire <sup>1</sup>. »

Tel est le jugement que l'Anglais Lingard, par suite d'un examen approfondi et réitéré, a été conduit à porter sur le moine anglais Matthieu Pâris, historien favori de Fleury. Une preuve entre autres de la crédulité avec laquelle Pâris accueillait toute espèce d'anecdotes et de fables, c'est la sérieuse persuasion avec laquelle il rapporte le conte du Juif errant. L'an 1228, un archevêque de la Grande-Arménie, étant venu en Angleterre, fit quelque séjour au monastère de Saint-Alban, où Matthieu Pâris était moine. Entre autres choses on demanda au pèlerin arménien ce qu'il savait d'un certain Joseph, dont on parlait beaucoup, que l'on disait avoir été présent à la Passion de Notre-Seigneur et être encore vivant, pour preuve de la religion chrétienne. Un chevalier d'Antioche, qui était à la suite de l'archevêque et lui servait d'interprète, répondit en français : « Monseigneur connaît très-bien ce Joseph, et, peu de temps avant de partir pour l'Occident, il le reçut à sa table, en Arménie. Quand Jésus-Christ fut pris par les Juifs et mené devant Pilate, cet homme, nommé alors Cartaphile, était portier de Pilate, et, comme les Juifs tiraient Jésus hors du prétoire après l'avoir fait condamner, Cartaphile le poussa rudement du poing dans le dos et lui dit avec insulte : « Va-t'en, Jésus, va-t'en vite ! que tardes-tu ? » Jésus le regarda d'un visage sévère et lui dit : « Je m'en vais, et tu attendras que je vienne. » En conséquence de cette parole Cartaphile attend encore. Il avait environ trente ans à la Passion du Sauveur ; chaque fois qu'il atteint la centaine il tombe dans une maladie qui paraît incurable et pendant laquelle il est ravi comme en extase ; puis il entre en convalescence et revient au même âge où il était à la Passion du Seigneur. La foi catholique ayant commencé à croître après la résurrection, Cartaphile reçut le

baptême de la main d'Ananias, qui baptisa saint Paul, et prit le nom de Joseph. Il demeure souvent en Arménie et dans les autres pays d'Orient, vivant avec les autres prélats ; c'est un homme pieux et de sainte vie, qui parle peu et seulement pour répondre aux questions qu'on y lui adresse sur les faits de l'antiquité. Il refuse les présents, se contentant du nécessaire pour le vêtement et la nourriture. Il répand beaucoup de larmes et attend avec crainte le dernier avènement du Christ, espérant toutefois miséricorde, parce qu'il l'a offensé par ignorance <sup>1</sup>. » Tel est le conte que Matthieu Pâris rapporte sérieusement dans son histoire.

Le cardinal-archevêque de Cantorbéry, Étienne de Langton, mourut le 9 juillet 1228, après avoir tenu ce siège vingt-deux ans. Depuis qu'il eut repris le gouvernement de son diocèse, sous Henri III, il borna toute son attention aux affaires ecclésiastiques ; le fruit de ses travaux fut un code de discipline en quarante-deux articles ou canons, qu'il publia dans un concile d'Oxford. Les écrits qu'il laissa paraissent être perdus.

Après sa mort les moines de Cantorbéry élurent pour lui succéder le docteur de Hemesham, l'un d'entre eux ; mais, sur les poursuites du roi et des évêques de la province, le Pape Grégoire IX cassa cette élection, l'an 1229, se réservant la provision de cette Église. Alors les envoyés du roi et des évêques suffragants de Cantorbéry, ayant montré au Pape leurs pouvoirs, proposèrent pour archevêque le docteur Richard, chancelier de l'Église de Lincoln, assurant que c'était un homme d'un savoir éminent, de bonnes mœurs et capable de rendre de grands services à l'Église romaine et au royaume d'Angleterre. Ils firent donc consentir le Pape et les cardinaux à le leur donner pour archevêque. Le Pape écrivit aux évêques de la province une bulle par laquelle il leur ordonne de recevoir l'archevêque qu'il leur a donné, comme s'il l'avait choisi de son propre mouvement <sup>2</sup>. Richard fut sacré le jour de la Trinité, 10 juin de la même année 1229.

Deux ans après, en 1231, il alla en cour

<sup>1</sup> Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t 3, p. 243, note.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann., 1228. — <sup>2</sup> Apud Raynald, et Matth. Pâris.



de Rome et proposa devant le Pape plusieurs sujets de plaintes contre le roi Henri. Premièrement qu'il ne gouvernait son État que par les conseils de Hubert du Beurg, son grand-justicier, au mépris des autres seigneurs ; que Hubert avait épousé la parente de sa première femme et usurpé des droits de l'Église de Cantorbéry ; que quelques évêques, ses suffragants, négligeaient le soin de leur troupeau pour prendre séance à l'échiquier, où ils examinaient des affaires temporelles, même au criminel ; que quelques ecclésiastiques, même au-dessous des ordres sacrés, possédaient plusieurs bénéfices à charge d'âmes et s'occupaient d'affaires temporelles, à l'exemple des évêques. Le roi avait aussi envoyé des clercs qui parlèrent pour lui et pour le justifier ; mais le Pape ne goûta point leurs raisons, et l'archevêque obtint tout ce qu'il demanda ; car, outre la bonté de sa cause, il était distingué par sa science et sa vertu, merveilleusement éloquent et bien fait de sa personne. Mais, en revenant, il mourut à trois journées en deçà de Rome, le 3<sup>e</sup> jour d'août 1231. Ainsi tout ce qu'il avait obtenu demeura sans effet.

Les moines de Cantorbéry élurent à sa place Raoul de Neuville, évêque de Chichester et chancelier du roi ; mais le Pape cassa cette élection, en permettant aux moines d'élire un autre archevêque. Leur choix tomba sur le prieur de leur église, nommé Jean. Il vint à Rome. Le Pape le renvoya au cardinal Jean Colonne et à quelques autres, qui, l'ayant soigneusement examiné, pendant trois jours, sur dix-neuf articles, déclarèrent qu'ils n'avaient point trouvé de cause pour le refuser. Le Pape, toutefois, le trouva trop vieux et trop simple pour soutenir une telle dignité, et, lui ayant persuadé d'y renoncer, il permit aux moines de procéder à une troisième élection.

Vers ce temps les Romains établis en Angleterre étaient exposés à de grandes violences. Des gens armés, mais ayant la tête couverte pour n'être pas reconnus, entraînaient de force chez eux, leur enlevaient leurs blés, les vendaient à bon marché et en faisaient de grandes largesses aux pauvres. Les clercs romains se tenaient cachés dans les abbayes

et n'osaient même se plaindre, aimant mieux perdre les biens que la vie. Les auteurs de la violence étaient environ quatre-vingts hommes et quelquefois moins, ayant pour chef Robert de Thinge, jeune chevalier et de bonne famille, qui se faisait nommer Witzam. Le Pape Grégoire, ayant appris ces désordres peu de temps après, en fut extrêmement indigné, et envoya au roi d'Angleterre des lettres piquantes où il lui faisait de grands et justes reproches de souffrir que des ecclésiastiques fussent ainsi pillés dans son royaume, sans avoir égard au serment de son sacre. Il lui ordonnait donc, sous peine d'excommunication et d'interdit, de faire informer de la violence et d'en punir sévèrement les auteurs. Il donna commission à Pierre, évêque de Winchester, et à l'abbé de Saint-Edmond, d'en faire la recherche dans la partie méridionale de l'Angleterre, et de déclarer les coupables excommuniés jusqu'à ce qu'ils vinssent à Rome se faire absoudre. Pour la partie septentrionale il donna la même commission à l'archevêque d'York, à l'évêque de Durham et à Jean, chanoine d'York, mais Romain de naissance.

Dans une lettre à l'archevêque d'York et aux autres évêques le Pape se plaint que l'on a foulé aux pieds une médaille portant l'image de saint Pierre et de saint Paul, que l'on a déchiré ses bulles, qu'un de ses courriers a été mis en pièces et un autre laissé à demi mort. Il se plaint que l'on n'a point déclaré excommuniés ces voleurs et ces incendiaires publics, ni mis les églises en interdit ; enfin il ordonne de les dénoncer solennellement. La lettre est du 9 juin 1232.

Roger, évêque de Londres, avait prévenu les ordres du Pape ; ces violences étant venues à sa connaissance, il assembla dix autres évêques, le 11 février, et excommunia à Saint-Paul de Londres tous les auteurs de ces violences, avec ceux qui avaient maltraité Cencio, chanoine de Londres, et enfin avec tous les conjurés.

Cependant on informa, tant de la part du Pape que de la part du roi, au sujet des violences commises, et l'on en trouva plusieurs coupables, comme auteurs ou comme complices, même des évêques, des clercs du roi, des archidiacres

et des doyens ; d'un autre côté, des chevaliers et grand nombre d'autres laïques. Le roi fit arrêter pour ce sujet des vicomtes, avec leurs prévôts et leurs officiers ; d'autres s'absentèrent. Le grand-justicier fut trouvé coupable d'avoir donné à ces voleurs des lettres, tant au nom du roi qu'au sien, afin qu'on n'empêchât point leurs violences. Robert de Thinge, leur chef, vint entre autres devant le roi, déclarant que ce qu'il avait fait était en haine des Romains, qui, par une fraude manifeste, s'efforçaient de le dépouiller d'un seul bénéfice qu'il avait, et que, plutôt que de le perdre, il avait mieux aimé être excommunié injustement pour un temps. Les commissaires du Pape lui conseillèrent d'aller à Rome représenter son droit et se faire absoudre, et le roi lui donna des lettres de recommandation <sup>1</sup>.

Pendant la vacance du siège de Cantorbéry le Pape Grégoire IX envoya aux évêques de la province une bulle pour la réforme des monastères. Il y disait en substance : « Nous avons appris que les monastères de votre province sont extrêmement déchus, et, comme nous ne voulons pas nous rendre coupable de ce relâchement, nous avons assigné des visiteurs à ceux qui dépendent immédiatement de l'Église romaine pour les réformer tant au chef qu'aux membres. C'est pourquoi nous vous enjoignons de visiter aussi de votre côté, soit par vous-mêmes, soit par des personnes capables, les monastères qui vous sont soumis, et d'y corriger tout ce que vous trouverez le devoir être. » La bulle est datée de Spolète, le 9 juin 1232. Quant aux monastères qui dépendaient immédiatement de Rome, le Pape leur donna pour visiteurs, non des évêques, mais des abbés, principalement de Cîteaux et de Prémontré, où la régularité s'était le mieux maintenue. Mais plus la réforme était nécessaire, plus elle était difficile. L'abbé de Saint-Alban et ses moines, parmi lesquels Matthieu Pâris, se fondant sur leurs privilèges, demandèrent jusqu'à deux fois des délais. Cette antipathie de Matthieu Pâris pour la réforme de son monastère ordonnée par le Pape explique très-naturellement ses

insinuations malveillantes contre la cour de Rome et ses visiteurs. Matthieu Pâris est ici le coupable qui se plaint de son juge et de son correcteur <sup>1</sup>.

Cependant les moines de Cantorbéry choisirent en troisième lieu pour archevêque Jean Le Blond, théologien d'Oxford ; mais, comme il s'était rendu suspect de brigue et de simonie, que de plus il possédait sans dispense deux bénéfices à charge d'âmes, contre la disposition du concile de Latran, le Pape cassa encore son élection. Voulant donc finir la longue vacance du siège de Cantorbéry, qui durait depuis deux ans, Grégoire IX accorda aux moines qui étaient venus avec Le Blond la faculté d'être pour archevêque saint Edmond, que nous avons déjà appris à connaître, et qui était alors chanoine et trésorier de l'Église de Salisbury. Le Pape, bien informé de son mérite, lui envoya même le pallium d'avance, afin qu'il pût entrer plus tôt en fonctions.

L'élection ayant été célébrée canoniquement, les députés du chapitre partirent aussitôt avec des lettres. Ils ne le trouvèrent point à Salisbury pour le moment ; mais, le doyen de cette cathédrale, ayant su l'objet de leur arrivée, dit : « Vous êtes les bien venus et les mal venus : bien, parce que vous faites honneur à notre Église en y choisissant un archevêque ; mal, parce que vous voulez prendre pour pontife de votre Église, non pas tant le trésorier de la nôtre que son trésor. » Edmond était dans un petit village qu'il desservait et s'y livrait à la contemplation. Un de ses domestiques, ne pouvant contenir sa joie, s'en vint lui dire : « Voici que les moines de Cantorbéry sont venus vous apporter l'élection qu'ils ont faite unanimement de votre personne pour leur archevêque. » Il espérait recevoir quelque chose pour cette bonne nouvelle, comme c'était la coutume ; mais le saint homme lui commanda de se taire, le renvoya confus et ne se soucia point de ses paroles. Le domestique étant ainsi sorti tout honteux, nul n'osait entrer pour lui parler du même sujet. Les députés n'étaient pas peu étonnés de

<sup>1</sup> Apud Raynald. et Matth. Pâris.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1232.



voir qu'il n'eût pas plus d'empressement à venir à leur rencontre. Il vint à eux, mais à l'heure ordinaire de ses audiences, pas plus tôt, pas plus tard.

Quand il les eut salués ils lui exposèrent la cause de leur voyage. A cet exposé le saint homme, poussant de profonds soupirs et fondant en larmes, leur dit : « Je suis un ver et non pas un homme ; je n'ai ni le mérite ni la science que vous croyez ; vous vous y trompez, aussi bien que le monde. » Et il les suppliait instamment de porter leurs suffrages sur un autre et de ne pas le contraindre à subir un tel fardeau ; mais ils persistèrent dans leur proposition et le prièrent d'y acquiescer. Le lendemain ils vont avec lui trouver l'évêque de Salisbury et lui apprennent comment tout s'était passé. L'évêque décide qu'il doit obéir et le lui enjoint en vertu de la sainte obéissance ; tous ses confrères les chanoines, ainsi que ses autres amis, l'y engagent en même temps. Toutefois il demeure inébranlable et ne veut aucunement y consentir. Le troisième jour on revient au village ; les députés s'efforcent d'arracher son consentement, en lui soutenant que sans cela il commettrait un péché mortel, attendu qu'on pourrait mettre à sa place quelqu'un qui porterait un grand préjudice à l'Église de Cantorbéry. A la fin, vaincu par leurs prières, ou plutôt convaincu par leurs raisons, il dit : « Celui qui n'ignore rien sait que, si je ne croyais pécher mortellement, je ne consentirais aucunement à l'élection qui a été faite de moi. » Dès qu'ils ont arraché de sa bouche ce consentement imparfait ils le conduisent devant l'autel, se prosternent humblement avec lui jusqu'à terre et entonnent le *Te Deum*. Eux chantaient de joie, lui se lamentait tout haut. Étant arrivé à Cantorbéry, il fut sacré dans l'église du Christ, le quatrième dimanche de carême, second jour d'avril 1234, par les mains de Roger, évêque de Londres, en présence du roi Henri et de treize évêques. Le même jour il célébra la messe avec le pallium que le Pape avait eu la précaution de lui envoyer d'avance <sup>1</sup>.

Devenu ainsi primat de l'Angleterre Edmond parut le modèle des pasteurs et du troupeau ; il ne diminua rien de ses premières austerités ; sa charité ne devint que plus grande. En voyage, si quelqu'un, fût-ce le plus pauvre, voulait se confesser à lui, aussitôt il descendait de cheval et l'écoutait avec une paternelle bienveillance. Il en usait de même avec les jeunes gens qui demandaient à être confirmés. Sa charité le portait surtout à doter les filles pauvres ; il y consacrait les amendes judiciaires. Un chevalier en devait une de quatre-vingts livres sterling ; l'archevêque le fit payer, mais il les lui rendit ensuite pour servir de dot à ses quatre filles. Il y avait encore en Angleterre cette coutume : quand un père de famille venait à mourir le seigneur prenait la meilleure bête du défunt, comme marque de seigneurie. Les veuves, connaissant la miséricorde de l'archevêque, venaient à lui pour ravoir leur bête. Il avait coutume de leur répondre en anglais : « Mais, ma bonne femme, c'est la loi du pays, c'est la coutume. » Puis, se tournant vers d'autres, il disait en latin ou en français : « Vraiment, c'est une loi du diable et non pas de Dieu. Quand une malheureuse a perdu son mari on lui enlève encore le meilleur de ce qu'il lui a laissé. Cette coutume n'est pas bonne. » Après quoi, se retournant vers la veuve, il lui disait en sa langue maternelle : « Femme, si je vous prête votre bête, me la garderez-vous bien ? — Oh ! oui, seigneur, répliquait la femme, je vous la garderai aussi bien que si elle était à moi. » Et aussitôt il ordonnait à son bailli de la lui rendre. Ce qu'il détestait surtout dans les juges et les autres supérieurs, c'était de recevoir des présents. Il disait souvent aux personnes de cette sorte : « Prendre et pendre ne diffèrent que d'une lettre, ce qui montre que celui-là est près de la potence qui aime à recevoir des présents, à moins que ce ne soit de la bonne manière. » Pour lui il n'en acceptait jamais aucun <sup>1</sup>.

Saint Edmond sut trouver un autre saint

apud Martene, *Thesaur.*, t. 3, p. 1802, c. 48. Raynald. et Matth. Paris.

<sup>1</sup> *Vita S. Edmundi*. Apud Martene, *Thesaur.*, t. 3, p. 1806 et 1807.

<sup>1</sup> *Vita S. Edmundi*. Apud Surium, 16 novembre, et

pour le seconder ; ce fut saint Richard, depuis évêque de Chichester. Il était second fils de Richard et d'Alice de Wic, à quatre milles de Worcester. Il parut dès son enfance fort porté à la vertu ; il était ennemi des bagatelles et de tous ces amusements pour lesquels on est si passionné dans le premier âge. Tout son temps était employé aux exercices de la religion ou à l'étude des sciences. Jamais il n'avait plus de plaisir que quand il trouvait l'occasion d'obliger les autres.

Son frère aîné, sorti de tutelle, se vit possesseur pauvre d'une terre. Richard, touché de son embarras, se mit à son service, conduisant la charrue, les chevaux, ou faisant des ouvrages semblables. Pénétré de reconnaissance son frère lui légua par écrit tout son héritage. Des amis charnels de Richard se proposèrent alors de le marier avec une noble héritière et d'en faire aussi un grand seigneur ; ce que le frère apprenant, il eut regret de lui avoir donné sa terre. Mais Richard lui dit : « Bien-aimé frère, que votre cœur ne se trouble point pour cela ; je vous rends la terre avec votre écrit ; je vous cède même la fille, si cela lui fait plaisir ainsi qu'à ses amis ; car jamais je ne lui ai donné un baiser. » Et aussitôt il quitta la terre, la fille et tous ses amis, pour aller à Paris continuer les études qu'il avait commencées à Oxford. Il vécut en France, avec deux amis choisis, d'une manière très-austère ; du pain bis et de l'eau étaient sa nourriture ordinaire, excepté les dimanches et les principales fêtes ; ces jours-là il mangeait un peu de viande et de poisson, par complaisance pour ceux qui venaient le visiter. De retour en Angleterre il prit à Oxford le grade de maître ès arts ; il alla ensuite à Bologne, en Italie, pour y étudier le droit canonique. Il fit tant de progrès dans cette science qu'on le chargea d'en donner des leçons publiques ; son professeur fut si charmé de son enseignement qu'il lui offrit sa fille unique avec tous ses biens. Richard, qui avait d'autres pensées, le remercia humblement, prétexta quelque voyage, promettant de faire leur volonté à son retour. Il revint à Oxford, où son mérite et sa vie sainte lui attirèrent l'estime et la vénération de toute l'univer-

sité, qui le choisit unanimement pour son chancelier.

Saint Edmond, qui le connaissait depuis longtemps, l'engagea à venir dans son diocèse, et, à force d'instances, obtint enfin ce qu'il demandait. Il le fit chancelier de l'Église de Cantorbéry et lui confia le soin des plus importantes affaires de son diocèse. Richard répondit parfaitement à l'opinion que le saint archevêque avait conçue de lui. Il vivait dans une grande simplicité et consacrait à des œuvres de charité tous ses revenus. Comme son maître et son ami, il était d'un désintéressement invincible et ne recevait jamais aucun présent <sup>1</sup>.

En 1235 saint Edmond de Cantorbéry sacra le célèbre évêque de Lincoln, Robert Grosse-Tête. Voici ce qu'en dit l'historien Lingard, qui, plus qu'aucun écrivain moderne, a été dans le cas de bien apprécier ce personnage :

« Le troisième prélat dont je ferai mention est un de ceux à l'histoire desquels la partialité des écrivains modernes a attaché un grand intérêt. Robert Grosse-Tête fut redevable de son éducation à la charité du maire de Lincoln, et il récompensa amplement par ses progrès le discernement de son bienfaiteur. Il professa d'abord à Oxford, au milieu des plus vifs applaudissements. On trouve dans le catalogue de ses ouvrages des traités sur presque toutes les branches de nos connaissances, et le moine Bacon, juge compétent pour le siècle, le déclara parfait en science divine et humaine <sup>2</sup>. De sa stalle de chanoine il fut élevé, l'an 1235, au trône épiscopal de l'Église de Lincoln, et un vaste diocèse lui offrit un champ fertile pour l'exercice de ses talents et les efforts de son zèle. Avec les mêmes vues que son métropolitain, il apporta dans la lutte un caractère bien différent et une force d'esprit que ne pouvaient effrayer les difficultés ni subjuguier les défaites. Quand le bon archevêque lui conseilla de se désister d'une entreprise impraticable et d'attendre avec patience un temps plus favorable, il répondit qu'il ferait son devoir et qu'il en laisserait les consé-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 3 avril. — <sup>2</sup> *Anglia sacra*, I. 2, p. 344 et 345.



quences au Ciel. Il pensait que tous les désordres qui agitaient le troupeau devaient être en fin de cause attribués à la négligence ou à l'incapacité du pasteur, et, basant sa conduite sur ce principe, il refusa constamment l'institution à tout ecclésiastique qui possédait plusieurs bénéfices, à tout ecclésiastique employé dans les cours judiciaires ou à la levée des impôts, à tous ceux enfin qui, par inclination ou par les circonstances, ne voulaient ou ne pouvaient résider dans leurs bénéfices. Les personnes présentées à ces places se plaignirent, les protecteurs s'irritèrent, les ministres de la couronne menacèrent; mais ni plaintes, ni reproches, ni menaces ne purent changer ses résolutions.

« Il éprouva les plus grandes difficultés en visitant son diocèse. Les laïques se mirent à l'abri de ses enquêtes sous la protection des cours civiles; les communautés cléricales et monastiques firent valoir d'anciennes coutumes ou des exemptions du Pape, et toutes les parties en appelèrent à la protection du roi et à l'équité du Pontife. Pour détruire ou surmonter l'opposition qui s'était formée contre lui il en coûta à l'évêque beaucoup de peines et de dépenses, plusieurs procès désagréables, et deux voyages en cour de Rome, en 1243 et 1250. Innocent IV le traita avec respect; il lui accorda ses principales demandes et lui délégua les pouvoirs que Grosse-Tête jugeait nécessaires à la réforme de son diocèse.

« A son second voyage à Lyon Grosse-Tête présenta sur les maux de l'Église un Mémoire qui prouve combien peu il était disposé à flatter, lors même qu'il sollicitait une faveur. On peut le diviser en trois parties. Dans la première il décrit les maux causés par de mauvais pasteurs, maux qu'il rejette, en définitive, sur la cour papale, parce qu'elle pourrait les prévenir si elle le voulait et qu'elle les encourage par ses collations et ses concessions irréflechies; dans la seconde il énumère les obstacles qui s'opposent au zèle des évêques, tels que les exemptions, les appels, les juges séculiers, les finesses des hommes de loi et l'hostilité ouverte des ministres; dans la

troisième il dépeint les abus qui ne peuvent être réprimés que par la cour du Pape elle-même, la conduite irrégulière de la plus basse classe des gens d'église, la vénalité des juges et l'usage immodéré de la clause *non obstante*. A sa gloire Innocent ordonna que ce Mémoire serait lu dans le consistoire des cardinaux, et il donna à l'évêque des marques répétées de son estime.

« Les chapitres du diocèse de Lincoln furent obligés de reconnaître non-seulement la juridiction nominale de l'évêque, mais encore sa juridiction effective. Il visita les couvents et les monastères, déposa les supérieurs négligents ou incapables, et rétablit l'observance des règles monastiques avec un soin qui lui mérita l'honneur d'être injurié par l'historien de Saint-Alban, Matthieu Paris<sup>1</sup>.

« Dans ses discussions avec la cour de Rome Grosse-Tête montra une égale inflexibilité de caractère. Personne, à la vérité, ne professait une vénération plus profonde pour les successeurs de saint Pierre ou n'entretenait des idées plus exaltées de leurs prérogatives. Il paraît, d'après ses ouvrages, qu'il donnait aux décrétales force de loi parmi toutes les nations chrétiennes, qu'il regardait toutes les immunités qu'elles conféraient au clergé comme la cause de Dieu, et qu'il soutenait avec une véhémence extraordinaire la doctrine que depuis on a appelée la supériorité *indirecte* du pouvoir spirituel sur le temporel<sup>2</sup>. Cependant, avec des sentiments de cette nature, il contestait souvent l'exercice de cette autorité. Aucun Pape, aucun légat n'obtenait de lui qu'il donnât l'institution à des ecclésiastiques étrangers présentés aux bénéfices de son diocèse. Quand le nonce lui envoya la provision qui nommait Frédéric de Louvain, neveu d'Innocent IV, à une prébende de l'Église de Lincoln, Grosse-Tête répondit, dans un langage singulièrement énergique, que cette provision était contraire au bien de l'Église et au salut des âmes, qu'il ne pouvait la considérer comme émanée du Pontife, et qu'il ne croirait jamais de son devoir de la mettre à exécution. Cette réponse, toute hardie qu'elle paraisse, n'était qu'une

<sup>1</sup> Gross., l. 2, *epist.* 53, 108, 124, 125, 128. Dunst., 252. <sup>2</sup> *Epist.* 23, 35, 111.

répétition de la doctrine qu'il avait autrefois émise en présence d'Innocent lui-même, et elle fut si loin d'exciter la colère ou le ressentiment de ce Pontife qu'aussitôt que son agent lui en eut rendu compte il écrivit une lettre pour disculper sa conduite, et il proposa, pour obvier à l'abus de ces provisions, le remède dont on a déjà parlé dans cet ouvrage.

« Ce remède se bornait simplement à dire que des privilèges fondés sur la prescription des temps devaient être respectés, et laissait conséquemment à l'évêque ou au plus ancien collateur, qu'il fût moine ou laïque, la faculté de disposer des bénéfices auxquels il avait anciennement nommé, soit par le droit que lui en conféraient ses fonctions ecclésiastiques, soit par la fondation du bénéfice même, quand le fondateur avait réservé la nomination à sa famille.

« L'annaliste contemporain de Burton nous assure que la lettre d'Innocent fut écrite à l'occasion d'une réplique de Grosse-Tête à son agent <sup>1</sup>, réfutation suffisante des contes ridicules que nous fait Pâris (et que Fleury a soin de répéter).

« Grosse-Tête choisit ses principaux conseillers au sein de deux nouveaux ordres monastiques introduits depuis peu en Angleterre, celui des Frères prêcheurs, institué par saint Dominique, et celui des Frères mineurs, établi par saint François. Leurs fondateurs les avaient créés pour aider le clergé paroissial dans ses nombreuses fonctions, et ils s'acquittèrent de ce devoir avec le zèle qui accompagne toujours l'enfance des institutions religieuses. Leur nourriture était sobre, leurs vêtements simples et grossiers ; la pratique aussi bien que le vœu de pauvreté excluaient pour eux tout soupçon d'intérêt personnel, et le peuple recevait avec plaisir l'instruction de la part de ces hommes, qui ne pouvaient être mus par d'autre motif que par l'espérance du bonheur céleste. Les membres les plus distingués de ces ordres furent appelés par Grosse-Tête dans son conseil ; il s'en faisait accompagner dans ses visites épiscopales ; il les engageait à prêcher

en sa présence ; il stimulait leurs efforts et y applaudissait <sup>1</sup>. Il employa ainsi vingt-huit années à l'administration et à l'amélioration de son diocèse. Sa mort, arrivée le 14 octobre 1253, fut pleurée comme une perte publique, et ses vertus sont gravées dans le souvenir de la postérité <sup>2</sup>. »

Voilà ce que l'historien Lingard dit du célèbre évêque de Lincoln, Robert Grosse-Tête. Quant aux paroles schismatiques que lui prête Matthieu Pâris au lit de la mort, et que Fleury accueille comme une bonne fortune, tout ce qu'elles prouvent, c'est l'imagination satirique du moine de Saint-Alban et la critique peu judicieuse de son copiste Fleury,

Aidé sans doute de son chancelier saint Richard et de l'évêque de Lincoln, saint Edmond de Cantorbéry publia, vers l'an 1236, des constitutions provinciales pour réformer ou prévenir certains abus parmi le clergé et le peuple. Voici ce que l'on y trouve de plus particulier. Quand une femme est morte dans l'enfantement et que la mort est bien constatée il faut lui faire la section, en lui tenant la bouche ouverte, si l'on croit que l'enfant est vivant. Il faut avertir les femmes de nourrir leurs enfants avec précaution et de ne pas les coucher la nuit auprès d'elles, de peur de les étouffer ; de ne pas non plus les laisser seuls auprès du feu ou de l'eau. Il faut leur dire cela tous les dimanches. Pour porter l'Eucharistie à un malade le prêtre doit avoir une boîte propre et convenable, garnie d'un linge très-blanc, recouvert d'un autre très-propre, et, à moins que le malade ne soit trop éloigné, être précédé d'une lanterne, d'une croix et d'une sonnette, pour réveiller la dévotion des fidèles ; enfin porter avec soi le surplis et l'étole, avec un vase d'argent ou d'étain, pour y faire boire au malade l'eau dont il se sera purifié les doigts. Dans chaque doyenné il y aura deux ou trois hommes craignant Dieu qui dénonceront à l'archevêque ou à son official les désordres publics des prélats et des clercs <sup>3</sup>.

L'année suivante (1237) le cardinal Otton, que Grégoire IX avait envoyé légat en Angle-

<sup>1</sup> Burt., 326, 330.

<sup>1</sup> Gross., *epist.* 40, 41, 114. — <sup>2</sup> Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. 3, règne de Henri III. — <sup>3</sup> Can. 14, 15, 25 et 21. Labbe, t. 11. Mansi, t. 23.



terre à la demande du roi Henri III, tint un concile à Londres. On y publia trente et un décrets. Dans la préface c'est le légat seul qui parle et dit qu'il en a ordonné l'observation par la puissance qui lui est commise, avec le suffrage et le consentement du concile. Dans le premier chapitre il ordonne que toutes les églises dont la construction est achevée seront consacrées dans deux ans, et jusque-là seront interdites à la célébration de la messe. Quelques-uns s'imaginaient qu'il était dangereux de baptiser les enfants aux deux jours solennels, le samedi de Pâques et celui de la Pentecôte, ce que le légat traite d'erreur contre la foi, et il ajoute que le Pape fait cette fonction en personne, baptisant solennellement en ces deux jours, et que l'Église l'observe dans toutes les parties du monde. Il condamne comme un abus horrible l'avarice de quelques prêtres qui refusaient d'entendre les confessions ou d'administrer les autres sacrements jusqu'à ce qu'ils eussent reçu quelque rétribution. En chaque doyenné l'évêque établira des confesseurs pour les curés et les autres clercs qui ont peine à se confesser aux doyens. Ceux-ci étaient donc les confesseurs ordinaires du clergé.

On avait inventé deux sortes de fraudes pour garder ensemble deux bénéfices à charge d'âmes, les vicaireries et les fermes. Celui qui était pourvu d'une cure comme *personne*, c'est-à-dire curé en titre, en prenait encore une autre comme vicaire, à la charge d'en tirer tout le revenu, de concert avec la *personne* à qui il donnait une modique rétribution; ou bien il prenait à ferme perpétuelle le revenu de la cure, mais à si vil prix qu'il n'en revenait presque rien au titulaire, ou, pour avoir plus de revenant-bon, il faisait sur le peuple des exactions simoniaques. Ces abus étaient devenus si communs que le légat n'osa plus les condamner absolument; il se contenta de défendre que l'on donnât à ferme les doyennés, les archidiaconés et les dignités semblables, ou les revenus de la juridiction spirituelle et de l'administration des sacrements. Il défendit aussi d'affirmer jamais les églises à des laïques ni à des ecclésiastiques pour plus de cinq ans, et ordonna que les baux se feraient en présence des évêques

ou des archidiacres. Quant aux vicaireries il défendit d'y admettre qui ne fût prêtre ou en état de l'être aux premiers quatre-temps, ou, s'il était déjà vicaire, il devait se faire ordonner dans l'année. Il devait aussi renoncer à tout autre bénéfice à charge d'âmes et promettre par serment de résider dans sa cure.

Défense de donner un bénéfice sur le bruit incertain de la mort ou de la démission d'un titulaire absent; le collateur doit attendre qu'il soit pleinement instruit; autrement le nouveau titulaire, intrus sous ce prétexte, sera condamné à la restitution des fruits et aux dommages et intérêts de l'absent, et d'ailleurs suspens de plein droit de tout office et bénéfice. Pareille peine contre celui qui s'empare, de son autorité propre, du bénéfice dont un autre est en possession, ou qui se défend à main armée dans la possession dont il a été débouté juridiquement.

On donnait quelquefois une même église à plusieurs clercs, sous prétexte qu'elle avait plusieurs patrons. Souvent une église demeurait sans être desservie parce qu'il n'y avait ni titulaire, ni vicaire, mais seulement un simple prêtre, sans aucun droit au bénéfice, et, quand le titulaire y résidait, il n'était capable d'y faire aucun fruit, n'ayant ni la science, ni les mœurs, ni l'ordre de prêtrise, ni même l'habit clérical. Quelquefois aussi les patrons ou les collateurs ne donnaient leur présentation ou leur institution qu'en retenant une partie des fruits pour eux ou pour quelque autre. Le concile condamne tous ces abus. Quant à la résidence et à la pluralité des bénéfices à charge d'âmes, il ne fait aucun nouveau règlement, mais il ordonne l'exécution des anciens, principalement du dernier concile de Latran.

Plusieurs clercs, après avoir contracté des mariages clandestins, ne laissaient pas d'obtenir des bénéfices et de recevoir les ordres sacrés; puis les enfants venus de ces conjonctions s'efforçaient, quand ils y trouvaient leur avantage, de prouver par titre ou par témoins que leurs parents avaient été mariés. Le concile ordonne que ceux qui seront trouvés avoir contracté de tels mariages, et, en général, tous les clercs mariés, seront de plein droit privés de leurs bénéfices, que les

biens qu'ils auront acquis depuis ces mariages appartiendront aux églises qu'ils auront possédées, et que les enfants seront incapables d'être promus aux Ordres ou pourvus de bénéfices. Il renouvelle aussi les décrets contre les clercs concubinaires, et la défense aux enfants, même légitimes, de succéder aux bénéfices de leurs pères. Il ordonne d'excommunier ceux qui protégeaient les voleurs publics dont l'Angleterre était pleine.

« Nous avons appris avec joie, dit le légat, que les abbés de l'ordre de Saint-Benoît qui sont en Angleterre, s'étant assemblés depuis peu dans leur chapitre général, ont ordonné que l'abstinence de la viande sera désormais observée selon la règle; ce que nous approuvons et voulons qui soit inviolablement observé. Nous ajoutons que les novices doivent être obligés de faire profession aussitôt l'année de probation finie, suivant la décrétale du Pape Honorius, ce que nous étendons aux chanoines réguliers et aux religieuses. Aucun ne sera reçu abbé ou prieur qu'il n'ait fait profession. » Le légat promet ensuite de travailler plus amplement à la réforme des réguliers.

Il recommande aux archidiaques de faire leurs visites, mais sans être à charge aux églises, et leur défend d'exiger leur droit de procuration s'ils ne visitent en effet et de mener avec eux des étrangers. Ils ne prendront rien pour exempter de la visite ou de la correction et ne comprendront personne injustement dans leurs sentences pour en exiger de l'argent. Ils assisteront souvent aux conférences des doyennés et y prendront soin que les prêtres entendent les paroles du canon de la messe et de l'administration du baptême, qui sont essentielles à l'un et à l'autre sacrement. Défense aux archidiaques, et généralement à tous les juges ecclésiastiques, d'empêcher les parties de s'accommoder à l'amiable. Comme la juridiction ecclésiastique était alors très-étendue, le reste de ces décrets regarde cette matière, savoir : le choix des juges, le serment des avocats, les constitutions des procureurs, la forme des citations, les sceaux authentiques <sup>1</sup>; ce que

nous verrons dans la plupart des conciles de ce siècle et du suivant, et cela par la raison toute simple que l'Église cherche toujours à remédier aux maux présents et non point à ceux qui sont passés.

Lorsque, dans ce concile de Londres, on vint à lire l'article contre ceux qui possédaient plusieurs bénéfices au préjudice de la défense du concile de Latran, Gautier de Chanteloup, évêque de Worcester, se leva au milieu de l'assemblée, ôta sa mitre et dit au légat : « Saint père, il y a quantité de nobles, nos parents, qui possèdent plusieurs bénéfices sans avoir encore obtenu de dispense. Quelques-uns sont avancés en âge et ont jusqu'à présent vécu honorablement, exerçant l'hospitalité selon leur pouvoir et distribuant de grandes aumônes. Il serait bien dur de les dépouiller de leurs bénéfices et de les réduire à une pauvreté honteuse. D'ailleurs il y a de jeunes hommes fiers et courageux qui s'exposeraient aux plus grands périls avant que de se laisser réduire à un seul bénéfice; ce que je sens par moi-même; car, avant que je fusse appelé à cette dignité, j'ai bien résolu de tout perdre si je perdais un seul bénéfice sous prétexte de ce décret, et il est à craindre que plusieurs ne persistent dans la même résolution. Nous supplions donc votre sainte paternité, pour votre salut et le nôtre, à cause de la multitude de ceux qui sont dans le même cas, de consulter le Pape sur ce décret, ainsi que celui qui regarde la règle de saint Benoît touchant l'abstinence. Comme il s'étend également à tous, il sera bien dur pour un grand nombre, soit à cause de la pénurie des lieux, soit à cause de l'infirmité du sexe ou de l'âge; il faudrait donc en tempérer discrètement la rigueur. » Gautier était fils de Guillaume, baron de Chanteloup, et n'avait été fait évêque de Worcester que cette année 1237. Le légat répondit à sa remontrance : « Si tous ces prélats qui sont ici présents, archevêques et évêques, écrivent avec vous au Pape sur ce sujet, j'y consentirai volontiers <sup>1</sup>. »

Le Pape ayant été consulté là-dessus répondit au légat en ces termes : « Nous avons

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, col. 528 et seqq. Mansi, t. 23.

<sup>1</sup> Mansi, col. 445.



appris qu'il y a en Angleterre des clercs qui ont plusieurs bénéfices, et qu'à cause du pouvoir de leurs parents on ne pourrait procéder contre eux, suivant le décret du concile général, sans troubler le royaume et donner occasion de répandre du sang. Or nous considérons que, encore qu'on ne doive jamais commettre de péché pour éviter le scandale, on peut toutefois pour ce sujet différer le bien que l'on doit faire; c'est pourquoi nous vous mandons de surseoir si vous ne pouvez procéder contre ces clercs sans trop de scandale<sup>1</sup>. »

L'année 1238 le légat Otton manda, par l'autorité du Pape, à tous les abbés de l'ordre Noir, c'est-à-dire de Saint-Benoît, de se rendre à Londres dans l'église de Saint-Martin, afin de traiter des décrets que le souverain Pontife avait faits, avec mûre délibération, pour la réforme de l'ordre monastique. Les abbés étant réunis, le cardinal leur parla en ces termes : « Comme c'est une entreprise importante et difficile de prémunir par des boulevards nouveaux ou renouvelés la cité de Dieu, qui est la religion, contre les embûches d'un ennemi rusé, qui s'efforce sans cesse de la vaincre par des machines tant anciennes que nouvelles, nous, Otton, par la miséricorde divine, cardinal-diacre, légat du Siège apostolique, d'après l'office de légation qui nous a été enjoint, nous croyant obligé de promouvoir de toutes nos forces une œuvre si excellente, nous avons fait recueillir et noter certains articles, tant de la règle de saint Benoît que des canons des conciles, ainsi que des statuts des abbés du même ordre de Saint-Benoît, articles tels que, si on les observe, ils seront à la sainte religion un secours et une défense. » Viennent ensuite dix-sept articles, dont voici les principaux. On n'admettra désormais personne à la profession avant vingt ans accomplis ni au noviciat avant dix-neuf. Sitôt que l'année de probation sera finie le novice fera profession ou sera mis dehors; sinon il passera pour profès. On n'exigera rien pour l'entrée en religion. Les officiers rendront compte au supérieur de leur administration au moins trois fois l'année et lui

remettront de bonne foi ce qu'ils auront de reste. On observera toujours le silence aux lieux et aux temps marqués par la règle. Le statut du chapitre général d'Angleterre, touchant l'abstinence de la viande, sera inviolablement observé. Les habits et les lits des moines seront conformes à la règle; ils ne porteront point de linge et coucheront en même dortoir; ils assisteront à tout l'office divin, particulièrement à la conférence et à complies; ils pratiqueront l'hospitalité charitablement et agréablement; ils feront écrire, avec la règle, les constitutions des Papes qui les regardent et qui sont dans le recueil de Grégoire IX, et ils seront soigneux de les apprendre. Ces constitutions sont ensuite rapportées textuellement. Lecture en ayant été faite, les abbés réunis reçurent unanimement cette réforme comme venue du Ciel et la firent publier dans tous leurs chapitres, châtièrent rigoureusement les contrevenants. Plusieurs même la firent transcrire sur les martyrologes, afin qu'on la lût plus fréquemment, comme la règle de saint Benoît<sup>1</sup>.

Quelque temps après, le légat, étant venu à Oxford, y fut reçu avec grand honneur et logé dans une abbaye près de la ville. Les écoliers lui envoyèrent, avant le dîner, un présent honnête pour sa table et vinrent après le dîner pour le saluer; mais ils se prirent de querelle avec les domestiques du cardinal; on se battit à coups de poing et de bâton; le frère du légat fut tué d'un coup de flèche; le combat ne cessa qu'avec la nuit. Le légat lui-même, montant à cheval, alla se plaindre au roi, qui envoya un comte avec main-forte. Le légat, de son côté, ayant rassemblé quelques évêques, mit en interdit la ville d'Oxford, suspendit tous les exercices de l'université et excommunia tous ceux qui avaient pris part à cette violence; ensuite les prisonniers furent transférés à Londres et dépouillés de leurs biens.

Le légat, voulant avoir satisfaction de cette insulte, convoqua tous les évêques d'Angleterre pour s'assembler à Londres le 17 mai 1238. Les évêques considérèrent at-

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1238.

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1238.

tentivement l'importance de conserver l'université d'Oxford, qui était en Angleterre comme une seconde Église, et ils représentèrent au légat que la querelle avait commencé par ses domestiques et qu'à la fin les écoliers avaient été les plus maltraités. Ceux-ci convinrent toutefois de lui faire satisfaction, et, en effet, s'étant assemblés à Saint-Paul, ils vinrent à pied jusqu'au logis du légat, à près d'un mille de distance, et se présentèrent devant lui sans manteaux, sans ceintures et pieds nus, lui demandant humblement pardon. Il le leur accorda, rétablit l'université d'Oxford, dont il leva l'interdit, et leur donna des lettres pour empêcher que cet accident ne leur attirât aucun reproche d'infamie<sup>1</sup>.

Le 26 juillet 1240 l'évêque de Worcester, Guillaume de Chanteloup, tint son synode diocésain, où il publia des constitutions pour faire exécuter celles du concile de Latran et du concile de Londres. « Nous devons aimer la beauté de la maison du Seigneur, à l'exemple de notre Sauveur même, qui chassa du temple les vendeurs et les acheteurs. Les églises doivent donc être nettes de toute espèce d'ordure, couvertes décemment, conservées dans toute leur intégrité, et pourvues d'ornements convenables, à savoir : dans chaque église, pour le service de l'autel, trois aubes, avec les amicts, les étoles et les manipules ; deux surplis et deux rochets, deux chasubles ; deux paires de corporaux, quatre linges bénits, deux palles d'autel, deux calices d'argent dans les grandes églises, et un d'étain non béni pour l'administration des malades ; deux boîtes, l'une d'argent ou d'ivoire, ou en émail de Limoges, pour y conserver les hosties consacrées ; l'autre, décente et honnête, pour y placer les hosties non consacrées ; deux burettes, l'une pour le vin, l'autre pour l'eau ; une paire de chandeliers ; un encensoir ; un vase convenable pour le saint-chrême ; deux croix, l'une pour les processions, l'autre pour l'office des Morts ; une bannière ; un voile pour le carême ; un tabernacle immobile, une lanterne et deux clochettes ; un brancard pour la sépulture des morts, pour l'usage duquel on ne demandera rien ; enfin un vase pour l'eau

bénite. Dans les églises plus opulentes ces mêmes choses seront en plus grand nombre. Chaque église aura un Missel, un Bréviaire, un Antiphonier, un Graduel, un livre des versets et des proses, un manuel, un psautier, un Ordinal ou *Ordo*. Tous ces livres doivent être bien corrects.

« Comme les cimetières renferment les corps de ceux qui doivent être sauvés, parmi lesquels déjà un grand nombre, purifiés de toute tache, attendent le vêtement de leur glorification, il est inconvenant qu'ils soient salis par les ordures des animaux ; nous ordonnons en conséquence qu'ils soient décemment clos d'une haie ou d'un mur, et qu'on y contraigne par les censures ecclésiastiques ceux que cette clôture concerne. On n'y laissera point paître ni même entrer d'animaux. On n'y tiendra ni marché, ni procès criminel ni jeux deshonnêtes. On n'y élèvera aucun édifice, si ce n'est momentanément, par nécessité, en temps de guerre.

« Les hosties consacrées ne doivent pas être conservées au delà de sept jours, et, aussi bien que les saintes huiles et le saint-chrême, seront enfermées sous clef. A la messe, quand le prêtre élève le corps du Seigneur, on sonnera la clochette, afin de réveiller la dévotion des tièdes et d'enflammer encore davantage la ferveur des autres. Ceux qui portent l'Eucharistie à un malade doivent être revêtus d'un surplis, précédés d'une clochette et d'une lanterne, à moins que le mauvais temps ou l'éloignement n'y mette obstacle, afin d'augmenter ainsi la dévotion des fidèles, qui doivent, en chemin, malgré la boue, adorer à genoux leur Sauveur, et leurs prêtres doivent les en avertir avec soin. Lorsque l'éloignement ou le mauvais temps s'y oppose, le prêtre portera à son cou, dans une bourse convenable, la boîte dans laquelle repose l'Eucharistie, et il n'ira pas sans être accompagné, afin d'éviter plus facilement les périls, s'il s'en présente. Dans les églises, au moins dans celles qui ont d'amples revenus, une lampe brûlera nuit et jour devant ce gage sacré de notre rédemption<sup>1</sup>.

« Dans chaque doyenné les clercs auront

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1238.

<sup>1</sup> C. 7, 8, 9, 10.



des confesseurs désignés, que nous voulons qu'ils choisissent eux-mêmes dans le présent synode. Si quelqu'un veut se confesser à un autre qu'à son propre prêtre il lui en demandera la permission, laquelle, étant demandée modestement, ne sera pas refusée <sup>1</sup>. Les clercs ne nourriront pas leurs cheveux, mais seront tonsurés circulairement et auront une couronne proportionnée à leur ordre. Les prêtres et les autres qui ont charge d'âmes porteront partout dans leurs paroisses des chapes fermées, comme il a été ordonné au concile de Londres (ce vêtement formait une ample soutane). Les bénéficiers qui y manquent perdront la dixième partie de leurs revenus, au profit de la cathédrale de Worcester <sup>2</sup>, et les autres ne pourront monter à des ordres supérieurs tant qu'ils n'auront pas porté la tonsure compétente assez longtemps pour réparer le scandale passé <sup>3</sup>. »

Aux fêtes déjà existantes dans son diocèse l'évêque de Worcester ajoute celles de saint Dominique et de saint François, avec neuf leçons, mais sans obligation pour les fidèles de s'abstenir de leurs travaux ordinaires <sup>4</sup>. Enfin on a retrouvé de lui une explication mystique de l'ordre dans lequel est distribué l'Écriture sainte dans l'office divin pendant toute l'année <sup>5</sup>.

Vers l'an 1237 Alexandre, évêque de Coventry, et vers l'an 1239 Guillaume, évêque de Bleys, avaient adressé à leur clergé des constitutions semblables et dans le même but, pour exécuter les ordonnances du concile général de Latran <sup>6</sup>.

D'après le premier article des statuts de Bleys les oublies ou pains eucharistiques doivent être de pur froment. Les ministres de l'Église, quand ils les font, doivent être revêtus de surplis et assis dans un lieu honnête. L'instrument où on les cuit ne doit être frotté que de cire, et non d'huile ou d'autre graisse. On n'offrira sur l'autel que les oublies ayant une blancheur et une rondeur convenables.

Comme nous l'avons déjà vu, le roi d'An-

gleterre, Henri III, était bon, mais faible, du moins pour les circonstances difficiles où il eut à régner. Son père avait octroyé et juré, malgré lui, la grande charte; Henri l'avait également jurée et confirmée, mais elle n'était pas encore bien enracinée dans les mœurs publiques; la couronne cherchait à la restreindre; la noblesse, qui formait alors le peuple législatif ou le Parlement, cherchait à l'étendre; de là une lutte politique entre la noblesse et le roi. Le chef de la noblesse était Simon de Montfort, comte de Leicester, fils d'Amauri de Montfort, connétable de France et petit-fils du célèbre chef de la croisade contre les Albigeois. Le comte de Leicester est représenté par les historiens de son parti, non-seulement comme un guerrier plein de valeur, mais comme un chrétien d'une piété exemplaire; les autres l'accusent d'ambition. Nous savons par expérience que, dans les partis politiques, il peut y avoir de part et d'autre des hommes de bien et des chrétiens sincères. L'impartiale histoire, qui est comme le jugement de Dieu en première instance, n'épouse point les animosités contemporaines, mais juge les uns et les autres avec la même équité, avec le même calme.

Henri III était peu riche de son domaine; souvent donc il recourait à son Parlement ou à sa noblesse pour avoir de l'argent. L'opposition en profitait, non-seulement pour obtenir la confirmation de la charte, mais encore pour en étendre les garanties, ce qui ne plaisait guère au roi, ni surtout à ses ministres. Henri s'adressait plus volontiers au Pape, son suzerain, qui, en effet, lui accorda pour plusieurs années la dixième partie des revenus ecclésiastiques. Mais les clercs sont encore hommes; ils n'aiment guère plus à payer que les autres; d'ailleurs les ministres du roi abusaient souvent de cette condescendance de l'Église contre elle-même. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, s'était plaint au Pape Grégoire, par des lettres touchantes et des envoyés considérables, de la mauvaise coutume par laquelle les rois opprimaient les églises vacantes, soit évêchés, soit monastères, et empêchaient les élections canoniques par les chicanes de quelques électeurs qu'ils tenaient à leurs gages. Edmond de-

<sup>1</sup> C. 17. — <sup>2</sup> Si ce règlement épiscopal du treizième siècle était remis en vigueur dans bien des diocèses du dix-neuvième, maintes cathédrales auraient un fort bon revenu. — <sup>3</sup> C. 21. — <sup>4</sup> C. 54. — <sup>5</sup> Mansi, t. 23, col. 523-548. — <sup>6</sup> Id., col. 429 et seqq.; col. 175 et seqq.

mandait que, quand une église aurait vaqué six mois, il y fût pourvu par le métropolitain, et le Pape lui avait promis de le soutenir dans cette entreprise par des lettres qu'il avait obtenues à grands frais, dit Matthieu Pâris. Mais le roi d'Angleterre se plaignant, de son côté, que c'était attaquer la dignité de sa couronne, le Pape céda, et l'entreprise du saint archevêque fut sans effet<sup>1</sup>. Il trouva même de l'opposition dans sa propre Église.

Craignant donc de paraître approuver des abus que son autorité ne pouvait combattre, Edmond se condamna à un exil volontaire et passa en France. Il vint à la cour, où il fut très-bien reçu de saint Louis et de toute la famille royale. La ville de Paris rendit aussi un témoignage éclatant à ses vertus. Il se retira dans l'abbaye de Pontigny, dans le diocèse d'Auxerre, la même où s'étaient retirés avant lui ses deux prédécesseurs, saint Thomas et Étienne de Langton. Il se livra dans cette retraite à l'exercice de la prière et aux pratiques de la plus austère pénitence. Il ne sortait que pour aller prêcher dans les villages voisins. Il composa, pour l'édification des moines, un ouvrage de piété sous le titre de *Miroir de l'Église*. C'est comme une introduction à la vie dévote et contemplative. Mais sa santé fut bientôt si dérangée que les médecins jugèrent qu'il devait changer d'air. Il obéit et se retira chez les chanoines réguliers de Soissy, près de Provins, en Champagne. Les moines de Pontigny fondirent en larmes en le voyant partir ; mais il les consola en leur disant qu'il retournerait chez eux à la fête de saint Edmond, martyr.

Comme sa maladie augmentait de jour en jour il demanda à recevoir le saint Viatique. Quand on l'eut apporté il étendit les mains et dit avec une grande confiance : « C'est vous, Seigneur, en qui j'ai cru, vous que j'ai prêché, vous que j'ai véritablement enseigné, et vous m'êtes témoin que je n'ai cherché que vous seul sur la terre. » Les assistants croyaient que son esprit s'égarait ; car il parlait comme s'il eût eu devant lui Jésus-Christ crucifié. Après avoir reçu le Viatique il fut tout le jour dans une telle joie qu'il ne sem-

blait pas malade, et il parut de même quand il eut reçu l'Extrême-Onction. Depuis ce moment il voulut toujours avoir devant lui un crucifix, avec les images de la sainte Vierge et de saint Jean, et il ne cessait de baiser amoureusement les plaies du Sauveur. Ses larmes et ses soupirs attendrissaient tous les spectateurs, qui ne pouvaient douter, en le voyant, qu'il ne goûtât de grandes consolations intérieures. Il expira tranquillement à Soissy, le 16 novembre 1240. On laissa son cœur et ses entrailles à Soissy, mais on porta son corps à Pontigny, où il arriva le jour de saint Edmond, suivant sa promesse. Un grand nombre de miracles ayant attesté sa sainteté, Innocent IV le canonisa l'an 1247. L'année suivante on leva de terre son corps, qui fut trouvé entier et dont les jointures étaient encore flexibles ; il fut mis dans une chaise d'or envoyée par le roi Henri d'Angleterre. On en fit solennellement la translation, en présence du roi saint Louis, de la reine Blanche, sa mère, des princes, ses frères : Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte de Poitiers, Charles, qui fut depuis comte de Provence et d'Anjou et roi de Sicile ; de la bienheureuse Isabelle de France, sœur du saint roi ; du cardinal Pierre, évêque d'Albane ; du cardinal Eudes, évêque de Frascati, légat du Saint-Siège ; des archevêques de Bourges, de Sens, de Bordeaux et d'Armagh ; de son ami saint Richard, qui l'avait suivi dans son exil, mais qui était alors évêque de Chichester, ainsi que d'un grand nombre de prélats, d'abbés et d'autres personnes de distinction<sup>1</sup>.

Saint Edmond étant mort l'an 1240, Richard profita de sa liberté pour aller étudier la théologie à Orléans, chez les Frères prêcheurs. Il y reçut la prêtrise et exerçait le saint ministère dans une petite paroisse, lorsqu'il fut rappelé à Cantorbéry par le nouvel archevêque, Boniface, oncle de la reine Éléonore, lequel l'obligea malgré lui à reprendre les fonctions de chancelier de cette Église. L'an 1244, l'évêché de Chichester étant devenu vacant, le roi Henri III y fit nommer un sujet qui fut déclaré incapable par l'archevêque Boniface et ses suffragants ; ils élurent à sa

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1240.

<sup>1</sup> *Vita S. Edmundi*. Apud Surium, 16 novembre. Martène, *Thesaur.*, t. 3. Godescard, 16 novembre.



place saint Richard. Le roi, piqué de ce qu'on avait cassé l'élection de son protégé, fit saisir le temporel de l'évêque de Chichester. Saint Richard, du conseil de ceux qui l'avaient élu, alla trouver le roi, mais n'en put rien obtenir. Après avoir enduré bien des fatigues il s'adressa au Siège apostolique, que son biographe appelle, *après Dieu, le dernier refuge de ce monde*. Arrivé à Rome il y trouva les envoyés du roi préparés à plaider contre lui. Le Pape Innocent IV l'accueillit avec bienveillance, et, après avoir pesé les raisons alléguées de part et d'autre, il confirma l'élection et le sacra évêque de ses propres mains. Revenu en Angleterre avec les lettres du Pape, saint Richard fut encore deux ans sans pouvoir obtenir du roi la restitution des biens de son Église. Ce prince ne les rendit que lorsque le Pape, averti par le saint évêque, l'eut menacé des censures ecclésiastiques s'il ne les restituait dans un temps donné.

Débarassé de tout autre soin saint Richard donna toute son attention au gouvernement de son diocèse; il visitait les malades, enterrait les morts, recherchait les pauvres et soulageait leurs misères. Son intendant se plaignant un jour à lui de ce que ses aumônes excédaient ses revenus, il lui répondit qu'il n'avait qu'à vendre sa vaisselle et son cheval. Un incendie ayant causé une perte considérable, il n'en devint pas plus économe pour les malheureux. « Qui sait, disait-il à ce sujet, si Dieu n'a pas permis cet accident pour nous punir de ce que nous sommes trop attachés aux biens de ce monde ? » Sa piété pour Dieu était aussi tendre que solide; on eût dit qu'il était dans une perpétuelle contemplation des choses célestes. Il prêchait avec une onction et un fruit qui supposaient un homme doué de l'esprit de prière dans un degré éminent. Il supportait les injures avec patience et ne répondait que par des bienfaits au mal que lui faisaient ses ennemis. Son zèle à maintenir la discipline était inflexible, surtout lorsqu'il s'agissait de punir les ecclésiastiques déréglés. Le roi, l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs autres prélats s'intéressèrent en vain pour un prêtre qui avait commis une faute contre la sainteté de son état. Quoiqu'ils ne deman-

dassent qu'un adoucissement à la peine portée contre lui, jamais ils ne purent l'obtenir; mais cette inflexibilité ne s'étendait pas aux pécheurs pénitents; Richard les traitait avec charité et les recevait avec une tendresse incroyable.

En France, comme en Angleterre, il y avait plus d'un seigneur puissant qui aimait à profiter de l'occasion pour devenir plus puissant encore. A l'avènement de Louis IX l'occasion leur parut très-favorable; c'était un roi de douze ans sur le trône et une femme à la tête du gouvernement, et encore une femme étrangère. Aussi les plus puissants se liguèrent-ils ensemble; au lieu d'assister, comme ils l'auraient dû, au sacre du roi, ils prirent les armes. On comptait parmi eux le comte de Boulogne, oncle du jeune roi; le comte de Bretagne, Pierre Mauclerc, prince du sang royal; Hugues de Lusignan, comte de la Marche; Thibault, comte de Champagne, qui fut depuis roi de Navarre. Le but de leur ligue était d'ôter la régence à la reine Blanche pour la donner au comte de Boulogne, par la raison que jamais femme n'avait gouverné le royaume de France.

La reine ne perdit pas de temps; elle se mit avec son fils à la tête d'une armée et entra en Champagne, où elle eut bientôt ramené Thibault à son devoir. Ce premier acte de vigueur en imposa tellement aux confédérés qu'ils se retirèrent tous dans leurs États. Revenus cependant de leurs premières alarmes, ils formèrent le complot de se rendre maîtres de la personne du roi, et peu s'en fallut qu'ils ne l'exécutassent un jour sur le chemin d'Orléans à Paris. Heureusement la reine fut avertie par le comte de Champagne; Louis se réfugia dans le château de Montlhéry. Lorsque les habitants de Paris et des environs surent le danger qu'il avait couru, ils arrivèrent en corps d'armée pour lui servir d'escorte et le ramenèrent à Paris au milieu des acclamations les plus touchantes. Les troubles qu'excitèrent à l'envi les grands vassaux ne cessèrent presque pas durant sa minorité; mais la prudence et l'activité de la reine déconcertèrent tous leurs projets. Occupée tour à tour à négocier au dehors et à pacifier le royaume au dedans, elle employa la

force quand elle ne put réprimer autrement les ennemis. Jamais régence plus glorieuse ni même plus virile que la régence de cette femme.

En 1228 le comte de Toulouse, Raymond VII, fut obligé de se soumettre aux conditions que le jeune roi et le cardinal-légat de Saint-Ange voulurent bien lui prescrire. Le traité est en forme de lettres patentes, qui commencent ainsi : « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Louis, par la grâce de Dieu, roi de France; Sachent tous, présents et à venir, que Raymond, fils de Raymond, autrefois comte de Toulouse, après avoir persisté longtemps dans l'excommunication et dans sa rébellion envers Dieu et son Église, rentré enfin en lui-même par la grâce du Seigneur, et obéissant aux ordres de notre très-cher ami le cardinal Romain de Saint-Ange, légat du Siège apostolique, est venu humblement implorer son absolution, en demandant non pas justice, mais grâce, à l'Église et à nous, et promettant d'être désormais fidèle jusqu'à la mort à l'Église, à nous et à nos héritiers. Il chassera de toutes ses terres les hérétiques et leurs fauteurs et en fera une exacte recherche suivant l'ordonnance qui sera faite à cet égard par le légat. Et pour que les hérétiques soient plus facilement découverts, il payera pendant deux années deux marcs d'argent, et un marc à perpétuité, à quiconque aura pris un hérétique condamné par l'évêque. Il chassera aussi les routiers. Il restituera aux églises tous leurs immeubles et leur fera payer les dîmes, même de ses domaines. Il payera plusieurs sommes (spécifiées en détail), pour réparer les dommages des guerres passées. Il payera six mille marcs d'argent pour fortifier le château de Narbonne et d'autres, que le roi tiendra pendant dix ans pour la sûreté de l'Église et la sienne. Il donnera quatre mille marcs pour entretenir des maîtres à Toulouse pendant dix ans, savoir : deux docteurs en théologie, deux décrétistes ou canonistes expliquant le décret de Gratien, six maîtres des arts libéraux et deux de grammaire. » C'est l'institution de l'université de Toulouse.

« Aussitôt après son absolution Raymond

recevra la croix des mains du légat pour aller dans deux ans outre mer contre les Sarrasins; il y demeurera cinq ans, et ce sera sa pénitence. Il remettra Jeanne, sa fille unique, entre les mains du roi, qui la fera épouser à un de ses frères, moyennant quoi le roi lui laissera tout le diocèse de Toulouse, excepté la terre du maréchal, c'est-à-dire de Gui de Lévi, maréchal de la foi. Après la mort de Raymond toutes ses terres appartiendront au frère du roi qui aura épousé sa fille et à leurs enfants, et, s'ils n'en laissent point, ces terres reviendront au roi et à ses successeurs<sup>1</sup>. » Ces lettres patentes, datées du mois d'avril 1228, avaient été précédées d'un traité conclu entre les commissaires, de part et d'autre, au mois de janvier de la même année. Comme les Français commençaient alors l'année à Pâques, ces dates indiquent l'année 1229. Ainsi fut terminée la guerre des Albigeois, sous un roi de quatorze ans, gouverné par une femme.

Le vendredi saint, 13<sup>e</sup> jour d'avril, le comte Raymond reçut de la main du légat Romain, cardinal de Saint-Ange, l'absolution solennelle des censures ecclésiastiques, avec ceux qui les avaient encourues comme lui. « Ce fut un spectacle touchant, dit son chapelain, Guillaume de Puy-Laurens, de voir ce prince, si puissant autrefois, être conduit à l'autel nu-pieds et en simple tunique<sup>2</sup>. » A cette cérémonie assistait encore le cardinal Otton, légat en Angleterre.

Dans le même temps le roi adressa une ordonnance à tous ses sujets, dans les diocèses de Narbonne, de Cahors, de Rodez, d'Agen, d'Arles et de Nîmes, contenant dix articles, avec ce préambule : « Louis, par la grâce de Dieu roi des Francs, à tous les citoyens et ses autres fidèles du diocèse de Narbonne, salut et dilection. Souhaitant avec ardeur, dès le premier début de nos années et de notre règne, servir Celui de qui nous tenons et le royaume et l'existence, nous désirons, pour l'honneur de Celui qui nous a donné le comble de l'honneur, que l'Église de Dieu, qui dans vos quartiers a été longtemps affligée et désolée par des tribulations innombrables

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 23, col. 163-174. — <sup>2</sup> Guill. Pod.-Laur., c. 39.



bles, soit honorée dans notre domaine et heureusement gouvernée. En conséquence, de l'avis des grands et des sages, nous statuons que les églises et les ecclésiastiques desdits pays jouiront des libertés et immunités dont jouit l'Église gallicane, et qu'ils en jouiront pleinement selon la coutume de ladite Église. » C'est la première fois que l'on trouve ce nom des libertés de l'Église gallicane; elles signifient ici une véritable liberté, par opposition à la servitude où avaient gémi les Églises du Languedoc sous l'oppression des manichéens. Ce sens est très-français, c'est-à-dire clair et raisonnable; mais quand, plus tard, certains légistes appelleront libertés de l'Église gallicane les servitudes séculières qu'ils voudront lui imposer et sous lesquelles elle gémit encore, ceci ne sent plus la loyauté franque ou française de Charlemagne et de saint Louis, mais bien les sophistes grecs du Bas-Empire.

Ce qui montre surtout en quel sens on entendait les libertés de l'Église gallicane dans l'ordonnance de saint Louis, c'est qu'il y est ordonné que les hérétiques condamnés par l'évêque du lieu ou par une autre personne ecclésiastique ayant pouvoir seront punis sans délai. La peine des recéleurs ou fauteurs d'hérétiques sera l'infamie et la confiscation des biens. Les seigneurs des lieux et les baillis royaux seront tenus de rechercher exactement les hérétiques et de les représenter aux juges ecclésiastiques. Quiconque aura pris un hérétique recevra deux mares pour récompense les deux premières années, après que l'hérétique aura été condamné, et un marc les années suivantes. Celui qui sera demeuré excommunié pendant un an sera contraint par saisie de tous ses biens de revenir à l'Église. On restituera à l'Église les dimes retenues depuis longtemps. Les barons, vassaux, bonnes villes et baillis royaux jureront d'observer et de faire exécuter cette ordonnance. Le frère même du roi, quand il prendra possession du pays, fera le même serment pour lui et pour ses sujets. Tel est le premier recueil et par là même le fonds originel des libertés gallicanes. Bien des légistes en parlent, qui ne se doutent guère de ce que c'est. Dans l'origine, on le voit, ce

n'était ni plus ni moins que l'inquisition contre les hérétiques<sup>1</sup>.

En exécution de ce traité de paix la ville de Toulouse fut réconciliée, au mois de juillet de la même année 1229, par Pierre de Colmieu, vice-gérant du cardinal-légat de Saint-Ange, qui ensuite y vint lui-même. Au mois de septembre il y tint un concile auquel assistèrent les trois archevêques de Narbonne, de Bordeaux et d'Auch, avec plusieurs évêques et autres prélats. Le comte de Toulouse, Raymond, s'y trouva aussi avec les autres seigneurs, et deux consuls de Toulouse, l'un de la cité, l'autre du bourg, qui jurèrent, au nom de toute la commune, l'observation de la paix. En ce concile on publia quarante-cinq canons que le légat dit avoir faits par le conseil des évêques et des prélats, des barons et des chevaliers, et ils tendent tous à éteindre l'hérésie et à rétablir la paix et la sûreté publiques. En voici la substance :

Les évêques choisiront dans chaque paroisse un prêtre et deux ou trois laïques de bonne réputation, auxquels ils feront faire serment de rechercher exactement et fréquemment les hérétiques, dans les maisons, les caves et tous les lieux où ils pourraient se cacher, et, après avoir pris leurs précautions pour qu'ils ne puissent s'enfuir, ils en avertiront promptement l'évêque, le seigneur du lieu ou son bailli. Ces seigneurs seront soigneux aussi de rechercher les hérétiques dans les villages, les maisons et les bois, et, si quelqu'un d'entre eux est convaincu d'avoir permis à un hérétique, pour de l'argent ou autrement, de demeurer dans sa terre, il la perdra, et sa personne sera en la main de son seigneur pour en faire justice. Le bailli qui ne sera pas très-soigneux de rechercher les hérétiques au lieu où il réside perdra ses biens et ne pourra plus être bailli, ni là ni ailleurs. La maison où l'on aura trouvé un hérétique sera abattue et la place confisquée. Mais, pour ne pas donner lieu aux calomnies, personne ne sera puni comme hérétique qu'il n'ait été jugé tel par l'évêque ou par un ecclésiastique ayant pouvoir. Chacun pourra rechercher et prendre les hérétiques

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, col. 423. Mansi, t. 23, col. 185.

sur la terre d'autrui, et le bailli du lieu sera tenu de lui prêter la main.

Les hérétiques convertis d'eux-mêmes ne demeureront point dans leur ville, si elle est suspecte, et, pour marque qu'ils détestent leur ancienne erreur, ils porteront au haut de leurs habits deux croix de couleur différentes, l'une à droite, l'autre à gauche, et ils ne seront point admis aux charges publiques s'ils n'ont été restitués en entier par le Pape ou par son légat. Mais les hérétiques qui se sont convertis par la crainte de la mort ou autrement, et non de leur propre mouvement seront enfermés, à la diligence de l'évêque, en sorte qu'ils ne puissent corrompre personne. Ceux qui posséderont leurs biens leur fourniront leur subsistance ; s'ils n'ont point de biens l'évêque y pourvoira. On écrira dans chaque paroisse le nom de tous les habitants, et tous les hommes, depuis quatorze ans, les femmes, depuis douze, feront serment, devant l'évêque ou ses délégués, de renoncer à toute hérésie, de tenir la foi catholique, et de poursuivre et dénoncer les hérétiques. On tiendra pour suspect d'hérésie celui qui ne prêterait pas ce serment, qui sera renouvelé tous les deux ans. Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe se confesseront trois fois l'année à leur propre prêtre, ou à un autre de son consentement, et communieront trois fois, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Celui qui y manquera sera suspect d'hérésie.

On ne permettra point aux laïques d'avoir des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, si ce n'est que quelqu'un veuille avoir, par dévotion, un psautier, un bréviaire, ou les Heures de la sainte Vierge. « Mais nous défendons très-étroitement qu'ils aient les livres susdits traduits en langue vulgaire. » C'est ici une défense locale, pour des raisons particulières au pays et au temps. Trente ans avant ce concile nous avons entendu dire au Pape Innocent III que le désir d'entendre les saintes Écritures est plutôt louable que répréhensible, et qu'il fallait seulement s'informer quels étaient les auteurs d'une version en langue vulgaire et à quelle intention ils l'avaient faite. Le concile de Toulouse continue : « Quiconque sera diffamé ou suspect d'hérésie ne pourra désormais exercer la

médecine, et, quand un malade aura reçu la communion de la main du prêtre, on le gardera soigneusement jusqu'au jour de sa mort ou de sa convalescence, de peur que quelque hérétique ne puisse en approcher ; car nous savons les inconvénients énormes qui en sont arrivés. Les testaments se feront en présence du curé, ou, à son défaut, d'un autre ecclésiastique, sous peine de nullité. Tous les paroissiens chefs de famille seront tenus de venir à l'église tous les dimanches et les fêtes chômées, pour y entendre l'office divin, la prédication et la messe entière. S'ils y manquent sans excuse légitime ils payeront chacun douze derniers tournois, applicables moitié au seigneur, moitié à l'Eglise<sup>1</sup>. »

Plusieurs canons regardent les libertés et les immunités des églises et du clergé, abolies et altérées par les hérétiques. Les autres regardent la paix et la sûreté publique et prescrivent plusieurs moyens pour la conserver. Il est ordonné aux juges de rendre la justice gratuitement, sans rien exiger des parties, même sous prétexte de coutume.

Foulques, le célèbre évêque de Toulouse, mourut le jour de Noël 1231 et fut enterré à l'abbaye de Grand-Selve, dont il avait été moine. Peu de jours après le chapitre de Toulouse élit pour lui succéder frère Raymond, provincial des Frères prêcheurs en Provence, et l'élection fut approuvée par Gauthier, évêque de Tournay, légat du Pape. L'évêque Raymond fut sacré le quatrième dimanche de carême, 21 mars 1232, et il continua de poursuivre vivement les hérétiques, comme avait fait son prédécesseur. Le comte Raymond l'aidait quelquefois et quelquefois aussi se relâchait dans cette poursuite. C'est pourquoi le légat, prenant avec lui l'archevêque de Narbonne et quelques-uns de ses suffragants, vint à Melun, où le comte, mandé par le roi, se trouva aussi. Dans cette assemblée le légat se plaignit au comte, en présence du roi, qu'il n'avait pas observé comme il le devait plusieurs articles de la paix faite à Paris en 1229, et enfin il fut réglé que le comte réparerait le tout, de l'avis de

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, col. 425 et seqq. Mansi, t. 23, col. 193 et seqq.



l'évêque de Toulouse et d'un chevalier que le roi enverrait avec l'évêque pour cet effet. Ce fut Gilles de Flajac. Lorsqu'il vint à Toulouse l'évêque lui communiqua les articles qu'il avait dressés, et, après qu'ils eurent été expliqués au comte, il en forma ses statuts, qui contiennent en substance :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi chrétienne et l'extirpation de la malice hérétique, pour la conservation de la paix et du bon ordre et l'amélioration de tout notre pays, nous, Raymond, par la grâce de Dieu comte de Toulouse, de l'avis des évêques et autres prélats, des comtes, barons, chevaliers et plusieurs autres hommes prudents de notre terre, après une mûre et diligente délibération, nous statuons ce qui suit, avec la ferme résolution de purger notre pays de toute hérésie :

« Tous nos barons, chevaliers, baillis et autres nos vassaux feront toute diligence pour rechercher, prendre et punir les hérétiques. On informera incessamment contre les meurtriers de ceux qui recherchent les hérétiques et contre leurs complices, et on en fera bonne justice. Les villes ou villages où l'on aura trouvé des hérétiques payeront un marc d'argent, pour chacun, à ceux qui les auront pris. On abattra toutes les maisons où, depuis la paix de Paris, on aura trouvé un hérétique vif ou mort et dans lesquelles il aura prêché, et les biens de ceux qui y demeureront seront confisqués. On bouchera les cavernes fortifiées et les autres lieux suspects. Tous les biens de ceux qui se seront faits hérétiques seront confisqués, sans qu'il en puisse rien passer à leurs héritiers. On punira aussi de confiscation de biens ceux qui empêcheront la capture des hérétiques, qui n'y aideront pas, pouvant le faire, ou favoriseront leur évasion. Quiconque sera suspect d'hérésie fera profession de la foi catholique avec serment, sous peine d'être puni comme hérétique. Ceux qui ont abjuré l'hérésie porteront sur leurs habits des croix apparentes, sous peine de confiscation ou autre punition convenable. La confiscation aura lieu nonobstant les aliénations faites en fraude pour la prévenir. Pour empêcher que

les clefs de l'Église ne soient méprisées, nous voulons que celui qui sera demeuré un an excommunié soit contraint à rentrer dans l'Église par la saisie de ses biens. » Le reste de ces statuts, publiés à Toulouse le 18 février 1233, regarde la paix ; on y défend, entre autres choses, de faire aucune violence aux maisons religieuses, particulièrement de l'ordre de Cîteaux, qui était le plus odieux aux hérétiques, ni de les vexer, sous prétexte de logement <sup>1</sup>.

Vers le même temps le légat tint à Béziers un concile où il publia des statuts en vingt-six articles, contenant plusieurs règlements semblables contre les hérétiques. Il y en a d'autres pour le bon choix des ordinands, la bonne vie des clercs et des moines <sup>2</sup>.

Cependant le Pape Grégoire confirma l'établissement de l'université de Toulouse, commencé par le traité fait à Paris en 1229 ; car il regardait cette institution comme un moyen très-efficace pour maintenir la foi dans ce pays après l'avoir délivré de l'hérésie. Le Pape accorde donc aux écoliers de Toulouse la même liberté dont jouissent ceux de Paris, et ordonne que les bourgeois seront obligés de leur louer des maisons à un prix raisonnable, suivant la taxe réglée par deux clercs et deux laïques. Les maîtres, les écoliers ni leurs serviteurs ne pourront être jugés pour crime par aucun séculier, si ce n'est que, par jugement ecclésiastique, ils soient abandonnés à la cour séculière ; mais les laïques pourront être poursuivis par les écoliers devant le juge ecclésiastique, suivant la coutume de l'Église gallicane. Le comte de Toulouse, ses officiers et ses barons seront tenus de donner sûreté aux écoliers et à leurs messagers. Le comte sera tenu d'accomplir sa promesse touchant le salaire des maîtres pendant dix ans. C'est ce que porte la bulle, adressée au comte, en date du 30 avril 1233. Une autre bulle, adressée à l'université même, ajoute que les écoliers de théologie et tous les maîtres jouiront du revenu de leurs bénéfices comme s'ils résidaient, excepté les distributions quotidiennes, et que les maîtres qui y auront été ap-

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, col. 449. Mansi, t. 23, col. 265. —

<sup>2</sup> Labbe, t. 11, p. 452 et 269.

prouvés en quelque faculté pourront régenter partout sans autre examen<sup>1</sup>. Il faut se souvenir que les écoliers des universités d'alors n'étaient pas des enfants, mais des hommes faits, venus de tous les pays.

L'année suivante (1234), le Pape Grégoire se plaignit au roi saint Louis des lieutenants qu'il avait envoyés dans l'Albigeois. « Nous avons, dit-il, appris avec étonnement qu'ils oppriment les églises et les personnes ecclésiastiques au lieu de les protéger. Ils chargent leurs sujets de tailles, de collectes et de corvées, et, s'ils font quelque faute, ils les punissent arbitrairement, sans respect pour les seigneurs. Ils saisissent les fiefs et les autres biens pour contraindre les possesseurs à reconnaître leur juridiction. De plus ils s'attribuent les biens dont les églises avaient été dépouillées par les Albigeois, et refusent d'observer les transactions faites par le concile de Montfort et de jurer la paix suivant les statuts du comte de Toulouse (c'est celui de 1229). Ils défendent par cri public plusieurs pratiques de piété, comme d'offrir les prémices et les décimes ou de faire des legs pieux. Ils chargent de calomnies les évêques de Béziers et d'Agde, retiennent les châteaux et les biens de leurs Églises, et les obligent à plaider en votre cour, contre l'ordre du droit et la coutume des Églises de la province. » Le Pape ajoute plusieurs autres griefs, et conclut en priant le roi d'envoyer un commissaire autorisé pour terminer ces différends conjointement avec l'archevêque de Vienne, légat du Saint-Siège. La lettre est du second jour de mai 1234.

L'archevêque de Vienne était Jean de Burin, recommandable par sa science et sa vertu, qui tint ce siège au moins trente-cinq ans. Le Pape Grégoire lui donna la légation contre les Albigeois, après en avoir déchargé l'évêque de Tournay, et manda aux archevêques de Lyon et de Bourges, et aux autres évêques de France, au roi d'Aragon et au comte Amauri de Montfort, de l'aider dans l'exercice de sa légation. Le légat était aussi chargé d'informer contre l'évêque d'Orange, accusé de plusieurs crimes, et d'examiner les circonstances de la mort de Raymond le

Vieux, comte de Toulouse, pour savoir s'il avait donné des signes de pénitence et s'il méritait la sépulture ecclésiastique.

Or, encore que l'archevêque eût reçu du Pape d'amples instructions et qu'il fût malade de la fièvre quarte, il ne laissa pas d'aller en personne trouver le Pape, pour l'instruire plus particulièrement de l'état de la province. Ensuite il fit plusieurs règlements pour l'exercice de l'inquisition ou de l'enquête contre les hérétiques, entre autres, que ceux qui se convertiraient sincèrement et diraient la vérité, tant par rapport à eux-mêmes qu'aux autres, obtiendraient des pénitences modérées, sans craindre pour leurs personnes ou pour leurs biens, pourvu qu'ils évitassent la rechute.

La même année 1234, le 8 juillet, Jean de Baussan, archevêque d'Arles, tint un concile provincial. Il avait été archidiacre de Marseille, puis évêque de Toulon, d'où, en 1232, il fut transféré au siège d'Arles, qu'il tint vingt-cinq ans. Dans ce concile il publia vingt-quatre canons, la plupart contre les hérétiques, en exécution du concile de Latran de 1213 et de celui de Toulouse de 1229. Il est ordonné aux évêques de prêcher fréquemment la foi catholique par eux-mêmes et par d'autres. Les confréries sont défendues si elles ne se font par autorité de l'évêque, parce que, sous ce nom, on ourdissait des conspirations contre la tranquillité publique. L'excommunié qui ne satisfera pas dans un mois payera pour chaque mois de retardement cinquante sous d'amende, avant de recevoir l'absolution. Les évêques s'appliqueront soigneusement à la correction des mœurs, principalement du clergé, et mettront pour cela des inspecteurs chacun dans son diocèse. Si les privilégiés refusent d'obéir aux sentences et aux censures des prélats on refusera aussi de leur rendre justice. Parce que ceux qui favorisaient les hérétiques faisaient des legs à leur profit, le concile défend à qui que ce soit de faire son testament sinon en présence de son curé. Telle était la raison de ce statut si fréquent dans les conciles de ce temps-là<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 364. Duboulay, t. 3, p. 149.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, append., p. 2339. Mansi, t. 23, col. 335.



Pendant la légation de l'évêque de Tournay le Pape avait donné l'Inquisition aux Frères prêcheurs; savoir à Pierre Cellan et à Guillaume Arnaud. Tant qu'ils ne procédèrent que contre des gens du peuple les choses se passèrent assez tranquillement; mais lorsque, sans respect humain, ils commencèrent à procéder contre les puissants et les riches, il s'éleva une opposition furieuse. Le comte, par ordonnance publique, fit interdire aux Frères prêcheurs tout commerce dans la ville, jusqu'à mettre des gardes à leurs portes pour empêcher qu'on ne leur vendît ou qu'on ne leur donnât des vivres, pas même de l'eau de la Garonne. Il finit par chasser Guillaume Arnaud, et après lui tout ce qu'il y avait de Frères prêcheurs à Toulouse. L'évêque, qui était du même ordre, fut aussi chassé, et les chanoines de la cathédrale reçurent beaucoup d'outrages. Les Frères prêcheurs donnèrent, en sortant de la ville, le spectacle d'une grande modestie et d'une édification capable de toucher bien des gens. Ils marchèrent processionnellement deux à deux, chantant le *Credo* et le *Salve, Regina*. Ce fait arriva deux ans après leur établissement, le 6 novembre 1235. Guillaume Arnaud était sorti la veille et s'était retiré à Carcassonne; l'évêque l'y suivit, et, dès le 10 du même mois, Guillaume, de l'avis des évêques de Toulouse et de Carcassonne, excommunia nommément onze capitouls de Toulouse comme fauteurs des hérétiques. Le comte Raymond fut compris dans cet anathème, et on envoya la procédure au Pape.

Le 28 avril 1236 Grégoire IX en écrivit à ce comte. Sa lettre commence par un précis de tout ce qui s'était fait jusque-là pour extirper l'hérésie des manichéens : la croisade, les diverses légations, l'érection de l'université de Toulouse, l'établissement de l'Inquisition dans cette ville. Le Pape raconte ensuite ce qu'on lui avait rapporté des mauvais traitements faits à l'évêque, à l'inquisiteur, aux chanoines, aux religieux de Saint-Dominique, et il ajoute, en adressant la parole au comte Raymond :

« Tout cela, comme on l'assure, a été commis par votre ordre, malgré les règlements du concile de Toulouse et les conventions du

traité de Paris, qui vous obligeaient à défendre les églises et les ecclésiastiques, à conserver en entier leurs droits et leurs libertés, à procurer efficacement la punition des hérétiques, à destiner une certaine somme pour ceux qui saisiraient les coupables, à donner tous les ans, jusqu'à un terme fixé, un honoraire aux professeurs de l'université de Toulouse, à secourir la Terre-Sainte avec un nombre de gens de guerre tirés de vos États et armés à vos frais. Tous ces articles sont la matière des reproches qu'on vous fait aujourd'hui. Vous avez supprimé le salaire des professeurs, et l'on dit que telle est la cause de la ruine totale des études dans votre ville. Vous avez établi des règles iniques, contraires au droit et à nos ordonnances, et toutes propres à favoriser les hérétiques, au lieu d'en procurer la recherche par toutes les voies possibles. Vous permettez à plusieurs des hérétiques, déjà condamnés, d'habiter dans le pays, et vous donnez un asile sur vos terres à ceux des cantons voisins. Vous avez, parmi vos conseillers et vos officiers, des gens suspects ou diffamés pour cause d'hérésie. Vous osez leur confier les offices publics, quoique cela soit positivement contre les règlements et les traités dont vous avez juré l'observation. Enfin il est aisé de juger par l'examen de vos actions que vous ne craignez pas de vous montrer fauteur et protecteur des hérétiques. On vous en a averti plusieurs fois, et il ne paraît pas que vous vous soyez mis en peine de changer de conduite. »

Le Pape Grégoire trouve là le principe de tous les malheurs qui sont arrivés. « Accroissement de l'erreur, outrages faits aux ecclésiastiques et aux religieux, mépris des censures, révolte ouverte contre la puissance ecclésiastique, déclarations injustes contre tous ceux qui voudraient publier les sentences de l'inquisiteur, voilà, conclut-il, ce qui résulte de l'appui que vous donnez à l'hérésie et à ses partisans. Nous ne pouvons dissimuler plus longtemps ces attentats; c'est pourquoi nous vous enjoignons de les réparer selon les ordres de notre légat et de les faire réparer par les consuls de Toulouse et vos autres sujets; de ne pas différer au delà du mois de mars prochain votre départ pour la

Terre-Sainte, et d'y servir, selon les conventions, pendant cinq années ; sinon nous recommandons au légat de vous y contraindre par les censures ecclésiastiques, qui seront exécutées sans appel et publiées tous les dimanches et toutes les fêtes dans les églises de sa légation, au son des cloches et avec la cérémonie des cierges éteints, jusqu'à ce que vous ayez fait une satisfaction convenable. »

Cette lettre du Pape fut suivie de deux autres ; l'une était adressée à l'archevêque de Vienne, légat du Saint-Siège en Languedoc. Grégoire IX le chargeait de rétablir l'université de Toulouse, de casser toutes les ordonnances contraires à la liberté ecclésiastique, d'éloigner des offices publics les gens notés d'hérésie, de renouveler toutes les censures contre les hérétiques. L'autre lettre était pour le roi saint Louis. Le Pape lui rappelait les grands services que les rois de France, ses ancêtres, avaient rendus à l'Église, surtout l'application que son père, Louis VIII, avait apportée à l'extirpation de l'hérésie des Albigeois. Il le priait d'user de toute sa puissance pour forcer le comte de Toulouse et les Toulousains à réparer le passé. « Obligez, ajoutait-il, le comte Raymond de passer au mois de mars prochain dans la Palestine, et envoyez votre frère Alphonse prendre l'administration du comté de Toulouse. » C'était parler en conséquence du mariage arrêté depuis sept ans entre Alphonse et Jeanne, fille unique de Raymond. Le Pape, pour en presser l'exécution, accorda la dispense dont ils avaient besoin, étant parents au quatrième degré.

Cependant le comte de Toulouse se mit en devoir d'exécuter les ordres du Pape. Il commença par rétablir dans sa capitale l'évêque Raymond et les Frères prêcheurs ; mais, comme il redoutait toujours le zèle des inquisiteurs de cet ordre, il pria saint Louis d'interposer son crédit auprès du souverain Pontife pour obtenir de lui la révocation des pouvoirs accordés aux Dominicains en ce qui regardait l'Inquisition. Le roi se prêta aux désirs du comte et le Pape aux remontrances du roi. L'archevêque de Vienne, légat apostolique, reçut ordre d'ôter le gouvernement de l'Inquisition aux Dominicains,

s'il était vrai qu'on eût contre eux des soupçons bien fondés. Le légat prit un milieu qu'il jugea propre à satisfaire le comte de Toulouse sans faire grâce aux hérétiques ; il donna un collègue à Guillaume Arnaud, inquisiteur de Toulouse, et ce fut un Frère mineur, nommé Étienne de Saint-Tibery. Toutefois il paraît que, depuis le mois d'octobre 1237 jusqu'en 1241, l'Inquisition fut suspendue dans le comté de Toulouse avec l'assentiment du Pape ; car, en 1238, le comte lui envoya une ambassade pour faire sa paix avec lui en entier, lui offrir toutes sortes de satisfactions, et lui demander en même temps plusieurs grâces, dont les principales étaient l'absolution des censures et la dispense du voyage d'outre-mer ; ce que le Pape lui accorda moyennant certaines conditions, comme en le voit par la bulle du 9 juin 1238 au nouveau légat en France, le cardinal-évêque de Palestrine <sup>1</sup>.

En Angleterre nous avons vu, en l'an 1238, une querelle d'écoliers et de domestiques amener l'interdit sur l'université d'Oxford ; en France une querelle d'écoliers et de bourgeois faillit amener, en 1229, la ruine de l'université de Paris. Le lundi et le mardi gras de cette année, quelques écoliers clercs, originaires de Picardie, allèrent prendre l'air et se divertir au faubourg Saint-Marceau, alors séparé de la ville. Après avoir joué quelque temps ils s'arrêtèrent dans un cabaret où ils trouvèrent de bon vin ; mais, ayant pris querelle avec l'hôte sur le prix, ils commencèrent de part et d'autre à se donner des soufflets et à s'arracher les cheveux. Les gens du quartier accoururent et délivrèrent le cabaretier d'entre les mains des clercs, qu'ils mirent en fuite après les avoir bien battus et même blessé ceux qui résistaient le plus. Étant rentrés dans la ville tout déchirés, ils excitèrent leurs camarades à les venger, en sorte que, le lendemain, plusieurs sortirent armés d'épées et de bâtons, entrèrent par force dans un cabaret, y brisèrent tous les vases et répandirent le vin sur le pavé ; puis, s'avancant dans les rues, ils se jetèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent,

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1237 et 1238. *Hist. de l'Égl. galli-cane*, t. 31.



hommes et femmes, et en blessèrent plusieurs.

Le doyen du chapitre de Saint-Marcel en porta plainte au cardinal-légat de Saint-Ange et à l'évêque de Paris, qui allèrent ensemble trouver la reine Blanche, alors régente, la priant de réprimer ce désordre; elle commanda au prévôt de Paris et à quelques-uns de ses gens d'aller promptement châtier les auteurs de cette violence, sans épargner personne. Étant sortis ils trouvèrent hors des murs de la ville quantité de clercs qui s'amusaient, mais qui n'avaient point eu de part à la violence précédente; car ceux qui l'avaient commise étaient des Picards. On nommait dès lors ainsi les peuples les plus voisins de la Flandre. Les archers du prévôt se jetèrent sur ceux qu'ils trouvèrent, quoiqu'ils fussent sans armes, en blessèrent, en dépouillèrent et en tuèrent quelques-uns; les autres s'enfuirent et se cachèrent dans les carrières et les vignes. On trouva parmi les morts deux clercs considérables par leurs richesses et leur autorité, l'un Flamand, l'autre Normand. Alors les professeurs de l'université suspendirent toutes les leçons et les conférences, et allèrent en corps trouver la reine et le légat, demandant justice et remontrant qu'il n'était pas raisonnable que la faute de quelques écoliers méprisables portât préjudice à toute l'université, mais qu'il fallait se contenter de punir les coupables.

L'université n'ayant pas eu satisfaction de la reine, du légat, ni de l'évêque de Paris, tous les maîtres et les écoliers se dispersèrent, en sorte qu'il ne demeura pas à Paris un seul docteur fameux. La plus grande partie se retira à Angers, quelques-uns à Orléans, et l'on croit que ce fut l'origine de ces deux universités. D'autres allèrent à Reims, plusieurs à Toulouse, quelques-uns en Espagne, en Italie et en d'autres pays étrangers; plusieurs en Angleterre, où le roi Henri III les invita à venir tous, leur offrant telle ville qu'ils voudraient choisir et toute liberté et sûreté. La lettre est du 16 juillet, la treizième année de son règne, qui est cette année 1229.

Les écoles de Paris restèrent donc désér-

tes; les maîtres et les écoliers, dispersés en divers lieux, avaient même fait serment de ne point revenir qu'on ne leur eût donné satisfaction. Les Frères prêcheurs profitèrent de la circonstance, et, du consentement de l'évêque Guillaume et du chancelier de l'Église de Paris, ils établirent chez eux une chaire de théologie, à quoi ne servit pas peu l'estime que s'était attirée le bienheureux Jourdain, leur général, et le grand nombre de docteurs et d'étudiants qui étaient entrés dans cet ordre; car ces docteurs, après avoir changé d'habit, ne laissaient pas de continuer leurs leçons.

Sitôt que le Pape Grégoire IX fut informé du désordre arrivé à Paris et de la retraite des étudiants il s'occupa d'y porter remède, et, pour cet effet, il écrivit aux deux évêques du Mans et de Senlis, et à l'archidiacre de Châlons, leur donnant commission d'interposer leurs bons offices entre le roi et l'université, en sorte qu'elle reçut satisfaction pour les torts et les insultes qu'elle avait soufferts, qu'on la fit jouir de la liberté accordée par Philippe-Auguste, et qu'on la rappelât à Paris. La lettre est du 24 novembre 1229. L'évêque de Mans était Maurice, que le Pape transféra à l'archevêché de Rouen l'an 1231. L'évêque de Senlis était encore Guérin, autrefois chevalier du Temple et confident de Philippe-Auguste, qui mourut le 19 avril 1230.

En même temps le Pape écrivit au roi Louis et à la reine Blanche, sa mère, une lettre qui commence ainsi : « Le royaume de France se distingue depuis longtemps par les trois vertus que l'on attribue par appropriation aux personnes de la sainte Trinité, savoir, la puissance, la sagesse et la bonté. Il est puissant par la valeur de la noblesse, sage par la science du clergé, et bon par la clémence des princes. Mais, si les deux extrêmes de ces trois qualités sont destituées de celle du milieu, elles dégénèrent en vices, car, sans la sagesse, la puissance devient insolente et la bonté imbécile. » Le Pape conclut en exhortant le roi et la reine à écouter favorablement les trois commissaires qu'il a nommés, et à exécuter promptement leurs conseils : « De peur, ajoute-t-il, que

vous ne sembliez avoir rejeté la sagesse et la bonté, sans lesquelles la puissance ne peut subsister, et, ne pouvant souffrir que votre royaume perde cette gloire, nous serions obligé d'y pourvoir autrement<sup>1</sup>. » Le Pape écrivit aussi à Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, le reprenant vivement de ce qu'il favorisait la discorde; car c'était de lui principalement que les docteurs de Paris s'étaient plaints au Pape, disant qu'au lieu de les protéger comme il le devait il les avait abandonnés. En effet l'évêque, le chancelier et le chapitre de Paris souffraient avec peine les bornes que l'université voulait mettre à leur juridiction et auraient mieux aimé qu'elle fût transférée ailleurs; aussi s'opposèrent-ils longtemps à son rétablissement.

Le Pape, voyant que l'affaire n'avancait point, écrivit, l'année suivante (1230), aux docteurs de Paris de lui envoyer quelques-uns des leurs pour y travailler efficacement. Cependant le cardinal-légat de Saint-Ange et l'évêque de Paris publiaient des censures contre les absents, et l'archevêque de Sens, dans un concile provincial, ordonna que ceux qui s'étaient retirés en conséquence de leur serment seraient privés pendant deux ans du fruit de leurs bénéfices, et ceux qui n'en avaient point déclarés indignes d'en obtenir s'ils ne revenaient dans le temps prescrit. Le roi donnait aussi des ordonnances contre eux. Les docteurs que l'université envoya, suivant l'ordre du Pape, furent Geoffroi de Poitiers et Guillaume d'Auxerre, qui lui demandèrent un règlement pour leur servir de loi après leur rétablissement et de préservatif contre des inconvénients pareils. Ils négocièrent si bien qu'ils obtinrent de Grégoire IX une bulle adressée aux maîtres et aux écoliers de Paris, et datée du 13 avril 1231, qui commence ainsi :

« Paris, la mère des sciences, est un autre Cariath-Sépher, ville des lettres; c'est le laboratoire où la sagesse met en œuvre les métaux tirés de ses mines : l'or et l'argent dont elle compose les ornements de l'Église, le fer dont elle fabrique ses armes. » Venant au sujet, le Pape donne ces règlements :

« Le chancelier de l'Église de Paris, entrant en charge, jurera devant l'évêque, en présence de deux docteurs pour l'université, qu'il ne donnera la licence de régenter en théologie et en décret qu'à des hommes dignes, sans acception de personnes ni de nations, et, avant que de donner la licence, il s'informerait soigneusement des mœurs, de la doctrine et du talent de celui qui la demande. Les docteurs en théologie ou en décret, avant que de commencer leurs leçons, jureront de rendre fidèle témoignage de ce que dessus. Le chancelier jurera d'examiner de même les physiciens et les artistes. Nous vous donnons pouvoir, ajoute-t-il, de faire des règlements touchant la manière et les heures de leçons des bacheliers, la taxe des logements, la correction des rebelles. Que si on vous faisait quelque insulte notable et que dans quinze jours on ne vous donnât point satisfaction, il vous sera permis de suspendre vos leçons jusqu'à ce que vous l'ayez reçue.

« L'évêque de Paris, en réprimant les désordres, aura égard à l'honneur des écoliers, en sorte que les fautes ne demeurent pas impunies et qu'on ne prenne pas les innocents à l'occasion des coupables. Les écoliers ne seront point emprisonnés pour dettes, et l'évêque n'exigera point d'amende pour lever les censures. Le chancelier n'exigera rien non plus pour accorder la licence. Les vacances d'été ne seront pas de plus d'un mois, et pendant ces vacances les bacheliers pourront continuer leurs leçons. Nous défendons expressément aux écoliers de marcher armés par la ville et à l'université de soutenir ceux qui troublent la paix et l'étude. Ceux qui feignent d'être écoliers sans fréquenter les écoles ni être attachés à aucun maître ne jouiront point de la franchise des écoliers. Les maîtres ès arts feront des leçons de Priscien c'était pour la grammaire; mais ils ne se serviront point à Paris de ces livres de physique qui ont été défendus, pour cause, au concile provincial, jusqu'à ce qu'ils aient été examinés et purgés de tout soupçon d'erreur. » C'est la *Physique* d'Aristote, défendue généralement par le règlement que fit, en 1215, le cardinal-légat Robert de Courçon. Le Pape adoucit par cette bulle la défense,

<sup>1</sup> Duboulay, p. 135 et seqq.



qui d'ailleurs ne tombait que sur l'enseignement public de cette partie d'Aristote, et non pas sur la lecture ou l'étude en particulier.

Toutefois, trois ans auparavant, le Pape Grégoire avait écrit aux professeurs de Paris pour leur faire des reproches de ce que quelques-uns d'entre eux, enflés de vanité, donnant trop à la science des choses naturelles, confondant même la grâce et la nature et introduisant une nouveauté profane, détournaient l'Écriture sainte à la doctrine physique des philosophes païens, au lieu de l'expliquer suivant la tradition des Pères. Il leur ordonne de rejeter absolument cette méthode abusive et d'enseigner la théologie dans sa pureté, sans aucun levain de cette science mondaine, et sans altérer la parole de Dieu par les inventions des philosophes qui ne connaissent pas Dieu <sup>1</sup>. Dans cette lettre, qui est du 7 juillet 1228, le Pape ne condamne nullement l'étude des sciences naturelles, mais la prétention insensée qui voudrait soumettre à ces sciences plus ou moins imparfaites de la nature la science de ce qui est au-dessus de la nature, la science des vérités surnaturelles et que Dieu a immédiatement révélées par les patriarches, les prophètes et le Christ; il ne condamne point l'étude de la philosophie naturelle, mais la prétention insensée de faire de cette philosophie la règle et la maîtresse de la théologie chrétienne, au lieu d'en être la servante. Quand on sait combien la *Physique* d'Aristote était imparfaite et erronée, on ne peut que louer le Pape Grégoire, même dans l'intérêt de la bonne physique.

Conformément à cette défense le règlement de l'année 1231 continue ainsi : « Les maîtres et les étudiants en théologie s'y appliqueront avec zèle, sans y faire ostentation de philosophie, et ne traiteront, dans les écoles, que les questions qui peuvent être décidées par les livres théologiques et par les traités des Pères. » Il règle ensuite la disposition des biens des étudiants décédés à Paris sans avoir fait de testament et marque les précautions nécessaires pour les conserver et les rendre à leurs héritiers. S'il n'en pa-

rait point les biens seraient employés en œuvres pies. Enfin le Pape dispense les docteurs et les étudiants du serment qu'ils avaient fait de ne point retourner à Paris <sup>1</sup>.

En conséquence de cette bulle il écrivit au jeune roi saint Louis une lettre où il dit entre autres choses : « Il importe à votre honneur et à votre salut que les études soient rétablies à Paris comme auparavant et de faire observer le privilège qui leur a été accordé par le roi Philippe, votre aïeul, de glorieuse mémoire. Ordonnez que les logements soient taxés par deux docteurs et deux bourgeois, afin que les écoliers ne soient pas contraints à les louer trop cher. » La lettre est du 14 avril, et fut suivie d'une autre par laquelle le Pape recommande au roi les deux docteurs Geoffroi de Poitiers et Guillaume d'Auxerre, qui avaient sollicité à Rome la cause de l'université, et craignaient qu'à leur retour à Paris on ne leur rendit de mauvais offices auprès du roi. Il y a une lettre semblable à la reine sa mère <sup>2</sup>. Voilà comment l'université de Paris fut protégée, rétablie et réglée par les soins paternels du Pape Grégoire IX.

Sous Philippe-Auguste et Louis VIII le clergé de France payait un décime pour la croisade contre les manichéens de Langue-doc; sous Louis IX, roi mineur, bien des chapitres s'y refusèrent, malgré les injonctions du cardinal-légat de Sainte-Ange, et en appelèrent, en 1227, au Pape Grégoire. Leurs raisons principales étaient qu'ils n'avaient accordé cette subvention au feu roi qu'autant que ce prince conduirait la campagne en personne; maintenant ils avaient à craindre de voir tourner en obligation et en servitude ce qui n'avait été originairement qu'une gratification volontaire. Ces plaintes, surtout celles du chapitre de Paris, furent présentées d'une manière si pathétique et paraissaient d'abord si légitimes qu'elles attirèrent au légat une répréhension mortifiante, avec un commandement exprès de révoquer au plus tôt ses premiers ordres. Grégoire mêlait à sa réponse un juste éloge de la piété du feu roi, et ce qu'il pouvait ajouter de plus agréable aux chanoines en

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1228, n. 29.

<sup>2</sup> Duboulay, t. 3, p. 141. — <sup>2</sup> Id., p. 143, 145.

faveur de l'Église de France. « Nous reconnaissons et nous confessons, disait-il, qu'après le Siège apostolique l'Église gallicane est pour toute la chrétienté comme son modèle et sa règle dans la pratique constante des devoirs de la foi. Que les autres Églises nous permettent de le dire, celle de France ne va point à leur suite; elle les devance et leur donne à toutes l'exemple d'une foi fervente et d'un dévouement au Siège apostolique, que nous croyons inutile de vanter par des paroles puisqu'il est manifeste par des traits éclatants. » Toutefois le légat donna de si bonnes raisons de sa conduite qu'elles prévalurent sur les plaintes des chapitres; leur décime fut continué. La principale raison était que, si on ne voulait pas perdre tous les avantages qu'on avait obtenus en Languedoc, il fallait les poursuivre avec vigueur<sup>1</sup>.

Sous la minorité de Louis IX il y eut quelques autres différends de nature semblable. En 1227 Thibaut d'Amiens, archevêque de Rouen, prélat édifiant, pieux, libéral et d'une fermeté inflexible, faisait venir de sa forêt de Louviers une quantité de bois à bâtir. L'officier du roi, à Vaudreuil, s'avisa de faire arrêter les voitures. L'excommunication de l'officier suivit de près. L'archevêque fut cité à la cour de l'Échiquier, qui était la justice royale de Normandie, établie sous les anciens ducs, comme ayant fait excommunier un bailli du roi sans lui en demander la permission. On ajoutait que l'archevêque ne devait couper du bois dans sa forêt de Louviers que pour sa maison de Louviers, et non pour les autres. L'archevêque refusa de comparaître devant la justice normande. Il fut cité devant le roi, qui tenait sa cour à Vernon. Interrogé pourquoi il n'avait pas satisfait au premier ordre, il dit simplement qu'il n'y était point obligé, attendu que plusieurs des points sur lesquels on l'avait mis en cause regardaient le spirituel, et que, pour le reste, il ne tenait du roi aucun fief qui l'obligeât de répondre en sa justice. Cette réponse irrita le roi et la régente, et l'archevêque partit sans les avoir

apaisés. Sur quoi le prince, ou plutôt son conseil, après avoir consulté plusieurs fois ses barons, fit saisir le temporel de l'archevêque, qui, de l'avis de ses suffragants, mit en interdit tous les domaines et les châteaux que le roi avait dans son archevêché, excepté les villes. Ce coup porté il ne pensa plus qu'à s'aller réfugier à Rome; mais une maladie ne lui permit pas de s'y rendre. Il y députa de Reims, où il était resté, et le Pape consentit qu'il remit au cardinal de Saint-Ange l'examen de cette affaire, avec cette clause qu'il serait préalablement rétabli dans ses biens. La conclusion du procès lui fut encore plus favorable : le légat prononça en rigueur de justice à son avantage; il lui adjugea une pleine restitution de ses meubles et immeubles, avec les fruits, et enfin le bois même saisi à Vaudreuil fut rendu et ramené à Rouen. Thibaut gouverna ce diocèse depuis le 4 septembre 1222. On place sa mort au 23 du même mois 1229.

Il y eut beaucoup de division<sup>2</sup> parmi les chanoines pour lui donner un successeur; la plus grande partie s'attendait à élire le doyen du chapitre, Thomas de Freauville; mais il se trouva un grand nombre d'opposants, qui alléguaient pour raison que, malgré la défense expresse du dernier concile de Latran, Thomas se maintenait dans la jouissance de plusieurs bénéfices à charge d'âmes. Les causes de récusation étant portées au Pape Grégoire IX, il nomma des commissaires qui furent Guérin, évêque de Senlis, et Jean de Montmirail, archidiacre de Paris. Le projet d'élection en faveur du doyen fut reconnu défectueux; les commissaires du Pape, suivant le pouvoir qu'ils en avaient, procédèrent à l'élection d'un nouveau sujet, et leur choix tomba sur Maurice, évêque du Mans. Il y eut cependant un appel interjeté, mais le Pape n'y eut point égard. Il n'avait plus qu'à prononcer définitivement contre le doyen, lorsque celui-ci prévint la sentence et leva, par sa renonciation, l'unique obstacle qui retardait la pleine élection de Maurice. Ce que Thomas de Freauville avait eu de mortifiant à essuyer dans cette occurrence fut heureusement effacé peu de temps après; il s'était mis en règle en se défaisant de deux

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1227.



cures incompatibles avec son doyenné. Ainsi rien d'illégitime ne traversa, cette même année, la bonne volonté du chapitre de Bayeux, qui l'élut pour évêque <sup>1</sup>.

Maurice, devenu archevêque de Rouen, fut un des grands exemples que l'histoire nous fournisse pour nous apprendre ce que peut quelquefois le mérite aidé du travail et de l'application. On le dit originaire de Champagne, d'une famille si obscure et si pauvre qu'il ne subsista dans sa jeunesse que des charités d'un monastère de filles qui prirent soin de l'entretenir pendant ses études. Admis ensuite dans le clergé de l'Église de Troyes et promu à la dignité d'archidiaque, il y joignit le ministère de la prédication, ou plutôt les fonctions d'un missionnaire, aussi occupé de la sanctification des paroisses, qu'il visitait à pied, que de l'inspection des prêtres et des autres emplois plus particuliers à sa charge. Entre les bonnes œuvres auxquelles il s'attachait il pensa que la reconnaissance l'obligeait à un saint retour envers les religieuses qui l'avaient nourri, et il rétablit parmi elles toute la perfection de leur institut. Elles étaient Bénédictines.

Pendant qu'une vie également laborieuse et retirée éloignait de lui jusqu'à l'ombre des brigues et des mouvements qu'on se donne pour s'avancer, le chapitre du Mans était en feu sur la succession de l'évêque. Le doyen d'une part, le prévôt de l'autre partageaient entre eux toutes les voix. A la fin ils convinrent tous les deux de céder la place à un troisième, qui fut Maurice, archidiaque de Troyes. Il gouverna le diocèse du Mans environ douze années, depuis 1219 jusqu'en 1231, comme si Dieu l'eût destiné à mettre deux fois d'accord des prétendants ambitieux à deux évéchés. Les degrés par lesquels il avait passé annonçaient d'avance des talents et des vertus; ses nouveaux diocésains le trouvèrent encore supérieur à sa renommée. Ils ne le possédèrent que trois ans et demi seulement, mais ce fut assez pour lui mériter l'éloge qu'en fait Thomas de Cantimpré, auteur contemporain, savoir, qu'au jugement de ceux qui vivaient alors depuis cinq cents

ans on n'avait pas vu son pareil dans l'épiscopat.

Aussi eut-il à lutter contre les ministres du roi.

L'an 1232, après la mort d'Alix, abbesse de Monti-Villiers, diocèse de Rouen, les religieuses furent partagées dans l'élection entre deux élues. L'archevêque Maurice, après un mûr examen, ayant trouvé qu'on n'y avait pas gardé la forme prescrite par le concile de Latran cassa cette élection, priva pour cette fois la communauté du droit d'élire et lui donna une abbesse de son choix. Plusieurs religieuses s'adressèrent au roi, qui s'opposa avec elles à cette nomination. Maurice excommunia ces religieuses opposantes. Il avait excommunié la même année, pour une faute manifeste, l'abbé et quelques religieux de Saint-Vandrille, qui trouvèrent aussi protection auprès du roi. A raison de ces faits le roi cita l'archevêque à comparaître devant lui; l'archevêque s'y refusa, comme avait fait son prédécesseur, soutenant qu'après Dieu il n'avait d'autre juge que le Pape, tant au temporel qu'au spirituel, suivant l'ancienne liberté de l'Église de Rouen et la coutume observée jusqu'alors. Sur ce refus le roi fit saisir tous les domaines de l'Église de Rouen. L'archevêque, après l'avoir averti plusieurs fois et prié de lui donner mainlevée, mit en interdit premièrement toutes les chapelles du domaine du roi dans le diocèse de Rouen, excepté quand le roi y serait présent ou la reine; de plus, tous les baillis et sous-baillis du roi, avec leurs familles, et tous les cimetières de son domaine. L'interdit s'étendait à toutes les églises du domaine soumises à la juridiction de l'archevêque, mais seulement pour y défendre de sonner les cloches et de chanter l'office en note, de peur que, si l'interdit était plus rigoureux, il ne causât des hérésies et l'endurcissement du peuple.

Comme il n'obtenait pas ce qu'il avait espéré, il ordonna à ses doyens de faire cesser partout l'office divin et l'administration des sacrements, hormis le Baptême pour les enfants et la pénitence pour les personnes mourantes. Il permit une fois la semaine la lecture de l'Introït, de l'Épître et de l'Évangile,

<sup>1</sup> *Hist. des archevêq. de Rouen*, p. 453. *Gallia Christiana*.

la distribution du pain bénit et l'explication des commandements de l'Eglise, le tout les portes fermées et à l'exclusion des personnes interdites ; témoignant, au reste, la douleur qu'il ressentait d'être obligé d'en venir à cet interdit, « non pour offenser, disait-il, le seigneur roi, mais pour défendre la liberté de l'Eglise de Rouen. » Après quelques autres remontrances inutiles à la cour Maurice ordonna encore, durant l'interdit, que, dans toutes les églises de son diocèse, on ôtât de leur place les statues de la sainte Vierge, que l'Eglise de Rouen regarde comme sa patronne ; qu'on les mit dans la nef, en un lieu décent, non à terre ; qu'on les entourât d'épines et de bancs, et qu'on en fit de même pour les statues de Notre-Seigneur.

Maurice enfin se plaignit au Pape Grégoire IX, qui écrivit au roi, le 29 novembre 1232, une lettre pressante, mais pleine d'égards, pour le prier de donner mainlevée à l'archevêque, ce qui fut exécuté, après l'interdit levé, au bout d'environ un an. Outre la jeunesse du roi, qui n'avait alors que dix-sept ans, une preuve que la sévérité de la cour partait non de ce prince, mais de ses ministres, c'est que le Pape avait chargé les évêques de Paris et de Senlis d'obliger ces ministres, par censure, à procurer la restitution du temporel à Maurice <sup>1</sup>. Le pieux archevêque mourut en odeur de sainteté au mois janvier 1234. Il avait tenu un concile provincial en 1232, ainsi que Juhel, archevêque de Tours, l'un et l'autre pour appliquer aux besoins de leurs provinces les règlements généraux du concile de Latran.

D'autres faits du même genre arrivèrent encore pendant la minorité de saint Louis. Beauvais avait été une des premières villes de France à jouir du droit de commune par une concession de ses évêques, qui avait été confirmée par Louis le Gros. En 1232 le corps des bourgeois s'assembla donc pour procéder à l'élection annuelle des magistrats municipaux. La nomination des douze pairs et des échevins eut lieu sans aucun trouble ; mais, lorsqu'il s'agit de désigner le maire, les opi-

nions furent partagées, et une grande dispute s'éleva à ce sujet entre la classe des riches marchands et le reste du peuple. Dans ces cas l'évêque de Beauvais prétendait que c'était à lui de nommer le maire, sur la présentation de deux candidats ; d'un autre côté le conseil de régence, qui gouvernait au nom du roi, élevait déjà contre les libertés des villes les prétentions absolues qui, plus tard, se sont réalisées. Le roi ou plutôt ceux qui gouvernaient en son nom créèrent de leur chef un maire et envoyèrent à Beauvais, pour remplir cet office, un homme étranger à la ville, un bourgeois de Senlis, ce qui était contraire à tous les usages de toutes les communes. Le peuple s'insurgea ; une vingtaine de personnes furent tuées et le maire royal fort maltraité. L'évêque Milon, qui était absent, revint sur ces entrefaites ; mais bientôt après y arriva aussi le jeune roi avec un corps de troupes. L'évêque l'ayant salué lui dit : « Très-redouté Sire, je vous demande conseil, comme à mon seigneur, sur ce qu'il convient de faire en cette fâcheuse occurrence. » Le roi lui répondit qu'il prenait sur lui de faire prompte et bonne justice. « Mais, très-cher Sire, reprit l'évêque, c'est moi qui ai dans la ville toute justice, haute, basse et moyenne. » Et, comme le roi ne répondait rien, il répéta jusqu'à trois fois la même remontrance.

Le lendemain le roi se rendit à la halle, où les pairs et les échevins étaient réunis en conseil, et dit au peuple assemblé qu'il voulait connaître de l'affaire. Les échevins, moins hardis que l'évêque, n'objectèrent rien relativement à leur droit de juridiction municipale, et aussitôt les parents de ceux qui avaient été tués ou blessés dans l'émeute se mirent à genoux devant le roi en criant : « Sire, faites-nous justice ! » Sur l'ordre du roi ses officiers ouvrirent les prisons de l'évêque, où plusieurs des accusés étaient détenus ; ils en arrêtèrent ensuite un grand nombre dans leurs maisons et les amenèrent avec les autres à la halle, où ils furent enfermés jusqu'à ce qu'on eût statué sur leur sort. Tous furent bannis et leurs maisons démolies, au nombre de quinze cents. Le maire étranger frappait un premier coup de mar-

<sup>1</sup> *Hist. de l'Egl. gall.*, t. 31. Labbe. *Nova Biblioth. Chron. Rothom.*, t. 1, p. 375. *Spicileg.*, t. 3, p. 714. Raynald.



teau, et ensuite les gens de son parti et des ouvriers payés faisaient le reste. L'évêque Milon ne manqua pas de protester contre cette sentence au nom du privilège de juridiction appartenant à son Église ; il demanda que les officiers du roi lui rendissent les bannis comme jugés illégalement ; mais le roi, ou plutôt celui qui le dirigeait, n'eut aucun égard à sa requête, et n'y répondit qu'en faisant à l'évêque la demande de quatre-vingts livres pour son droit de gîte. L'évêque dit qu'il en délibérerait ; sur cette réponse le roi mit garnison dans le palais épiscopal et en fit saisir le mobilier, qui fut vendu à l'enchère.

L'évêque porta sa plainte à un concile qui se tenait à Noyon, la première semaine de carême 1233, et son official y parla ainsi : « L'évêque de Beauvais vous représente, saints pères, que, bien que la justice et la juridiction de la ville lui appartiennent, et que lui et ses prédécesseurs en aient toujours joui paisiblement, toutefois, à l'occasion d'un crime commis à Beauvais, le seigneur roi y est venu avec des troupes, et, après plusieurs prières et admonitions de l'évêque, il n'a pas laissé de faire publier son ban dans la ville, prendre des hommes, en bannir d'autres, et abattre jusqu'à quinze cents maisons <sup>1</sup>. En parlant il demandait à l'évêque, pour droit de gîte pendant cinq jours, quatre-vingts livres parisis ; sur quoi l'évêque dit que cette prétention était nouvelle et demanda un peu de temps pour en délibérer avec son chapitre ; mais le seigneur roi le lui refusa, fit saisir toutes les dépendances de l'évêché et y mit garnison. C'est pourquoi l'évêque vous demande conseil et aide. »

Alors l'évêque de Beauvais se retira avec son conseil, et le concile, ayant délibéré sur son affaire, conclut d'envoyer à Beauvais les trois évêques de Soissons, de Laon et de Châlons, pour informer du droit de l'évêque et des torts qu'il prétendait avoir soufferts ; ce qui fut exécuté. Ensuite les trois évêques firent rapport de leur enquête, la semaine avant la Passion, au concile qui se tenait à Laon, et qui ordonna que l'on ferait encore

au roi deux monitions, outre la première faite avant l'information. Pour cet effet furent députés trois autres évêques, Anselme de Laon, Geoffroi de Cambrai et Azon d'Arras. Ils firent au roi une sommation de rendre à l'évêque de Beauvais les habitants qu'il avait fait prendre et de lui donner mainlevée de ses régaies. La monition est datée de Poissy, le 20 mars 1232. Le roi, ou plutôt son conseil, n'ayant pas accordé la mainlevée, Milon mit tout son diocèse en interdit, ce que les autres évêques étendirent à toute la province.

Au commencement de septembre de la même année 1233 ils s'assemblèrent à Saint-Quentin et y résolurent qu'ils iraient tous à Rome, si l'archevêque de Reims le jugeait à propos, ou du moins ceux qu'il y enverrait, pour conserver les libertés de leurs Églises. Les chapitres des cathédrales de la province se plaignirent des évêques, prétendant qu'ils n'avaient pu ordonner l'interdit sans leur participation, et le chapitre de Laon fut remercié par le roi de n'avoir point gardé l'interdit. Sur ce sujet on tint un autre concile à Saint-Quentin, le troisième dimanche de l'Avent de la même année, et on y appela les chapitres des cathédrales, afin qu'ils n'eussent point de prétexte d'en rejeter l'autorité. Dans ce concile l'interdit fut révoqué, sur la remontrance de Simon d'Arci, doyen d'Amiens, et on déclara en général que les évêques ne pouvaient rien ordonner sans la participation de leurs chapitres. L'évêque de Beauvais se plaignit hautement de cette conclusion ; il en appela et alla poursuivre son appel à Rome. Le Pape voulut accommoder l'affaire, et nomma pour médiateur entre le roi et l'évêque Pierre de Colmieu, doyen de Saint-Omer, comme on le voit dans sa lettre au roi du 6 avril 1234 <sup>1</sup> ; mais Milon, évêque de Beauvais, mourut la même année, le 6 septembre, à Camérino, en Italie.

Sa mort ne rendit point la paix à la province de Reims. Les laïques, de leur côté, avaient tiré avantage de la mésintelligence qui régnait entre le clergé et le gouvernement du roi ; les bourgeois de Reims, entre autres, renouvelèrent plus violemment que

<sup>1</sup> « Domos dirui usque ad mille quingentas. » Labbe, t. 11, p. 446. Mansi, t. 23, col. 251.

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1234, n. 12.

jamais ce qu'ils avaient si souvent tenté au préjudice de l'autorité ecclésiastique. Elle avait alors un défenseur zélé dans la personne de Thomas de Beaumez, prévôt de la cathédrale, qui fut élevé depuis sur le siège métropolitain. Le mal fut pour lui que, ayant été plus ardent qu'il ne devait l'être dans la contestation de l'évêque de Beauvais, il s'attira un ordre de quitter la ville ; ce que les bourgeois ne manquèrent pas de lui faire exécuter aussi promptement et aussi durement qu'ils le purent. D'un autre côté les échevins se brouillèrent avec l'archevêque, Henri de Braine, sur certains droits qu'il prétendait justement, comme les autres seigneurs temporels. Le chapitre, uni au prélat, contesta aux bourgeois le droit de commune ; ceux-ci, irrités, fatiguèrent l'archevêque et les chanoines par tant de vexations qu'ils les obligèrent de demander au Pape des commissaires pour casser les procédures des échevins et pour les obliger de répondre de leur administration en présence de ces juges nommés par le Saint-Père. On ne dit pas comment les Papes avaient acquis le droit de connaître du gouvernement de ces magistrats ; mais, à quelque violence qu'on en vint à Reims, quand on y apprit que Grégoire allait s'en prendre aux échevins, cette autorité ne fut point contestée.

Cependant l'animosité se changea en fureur, et tout l'orage tomba sur l'archevêque et sur les chanoines qui avaient réclamé la protection du Pape. Outre les insultes et les coups de main par lesquels le peuple a coutume d'éclater dans une émeute, il s'en prit, dans celle-ci, plus particulièrement aux maisons du prélat et des chanoines, qui furent attaquées et renversées à force de machines, comme dans les sièges en forme. C'est ainsi que s'exprime le Pape dans la lettre que nous allons citer. On y parle de barricades, de fossés, de murs construits avec le pavé des rues, et d'une église des Frères mineurs envahie pour servir de fort aux assiégeants. Les séditieux allèrent à Pont-Favergé et à Cormici, deux maisons de campagne de l'archevêque, mais plus déterminément au château qu'on appelait Porte-Mars, qui fut assiégé dans les règles. Ils pillèrent tout et firent

quelques meurtres. L'archevêque, mis en fuite et toujours poursuivi, malgré l'excommunication qu'il lançait indistinctement, et par là sans effet, sur le gros des coupables, implora une seconde fois la protection de Grégoire IX. Le Pape, non plus que lui, ne pouvait que parler et menacer.

Il commit l'affaire à deux députés, l'un doyen et archidiacre du chapitre de Bar, l'autre le docteur Ferri, chanoine de Langres. La lettre où tout ce tumulte est peint des plus vives couleurs est datée du 3 octobre 1235 ; elle charge l'archidiacre et le chanoine de faire publier dans le diocèse de Reims et ailleurs, et de soutenir de toutes leurs forces, l'excommunication lancée par Henri de Braine, en saisissant les biens de ceux qui n'en tiendraient compte et en invoquant, s'il le fallait, le secours du bras séculier pour les réprimer. L'archevêque l'avait peut-être déjà fait. Il y revint dans un nouveau concile qu'il tint le 23 juillet 1235 à Saint-Quentin, et auquel assistèrent avec lui les évêques de Soissons, de Laon, de Châlons, de Noyon, de Senlis, de Téroüane, les procureurs des évêques d'Amiens, d'Arras, de Tournay, de Cambrai, et les députés de tous les chapitres. Aussi était-il question d'une affaire qui regardait le chapitre de la métropole.

Ce concile déclara que l'Eglise se trouvait blessée dans les articles suivants : le bannissement de Thomas de Beaumez, chanoine de Reims ; la saisie des biens du chapitre de Soissons faite au nom du roi ; le refus que faisait le prince de donner mainlevée des régales à l'abbesse élue de Notre-Dame de Soissons, confirmée par l'évêque, avec défense à lui de la bénir, et l'enlèvement des reliques et des vases sacrés de ce monastère par le bailli du roi. « Le roi, disaient-ils, nous oblige à plaider en cour séculière avec des excommuniés. Il veut que les ecclésiastiques prouvent par le duel que leurs serfs sont réellement à eux. Quant à l'affaire de l'Eglise de Reims, le roi doit s'en rapporter à l'archevêque pour les sentences rendues contre les bourgeois par autorité du Pape, sans faire enquête des causes de l'excommunication, et, sans entrer dans cette connaissance, le roi est tenu de donner secours à



l'archevêque, s'il en est requis, pour la réparation des excès commis par les bourgeois. Mais l'archevêque n'est point tenu de répondre, dans la cour du roi, aux bourgeois, ses vassaux et ses justiciables, ni sur homicide, ni sur autre crime dont il soit accusé personnellement. » Enfin le concile de Saint-Quentin résolut que les évêques qui y assistaient iraient en personne trouver le roi avec les députés des chapitres, le samedi suivant, pour lui faire leur remontrance au nom du concile, et qu'ils se rassembleraient ensuite à Compiègne, pour traiter de la même affaire, le dimanche après la Saint-Pierre aux Liens.

Suivant cette résolution l'archevêque et les six évêques vinrent à Melun trouver le roi saint Louis, le 29 juillet 1235, et lui firent leur remontrance sur tous les articles précédents. Le roi dit qu'il en prendrait conseil et leur donna jour à la quinzaine après l'Assomption. Les évêques s'y accordèrent ; mais dès lors ils firent au roi une monition sur deux articles : l'affaire de l'Église de Reims et le bannissement de Thomas de Beaumez. Le concile se rassembla à Compiègne le 5 août et donna commission à trois abbés de faire au roi la troisième monition le 17 septembre. En attendant, le premier jour de ce dernier mois, les évêques allèrent eux-mêmes à Saint-Denis trouver le roi et lui firent la seconde monition.

Alors plusieurs seigneurs de France écrivirent au Pape pour se plaindre des prélats et des ecclésiastiques. La lettre porte les noms de plus de trente, dont les premiers sont Hugues, duc de Bourgogne ; Pierre Mauclerc, comte de Bretagne ; Hugues, comte de la Marche, et Amauri, comte de Montfort, connétable de France. Ils disent au Pape : « Quoique le roi, ses ancêtres et les nôtres aient toujours conservé fidèlement les droits de l'Église, en quoi nous prenons soin de les imiter, maintenant les prélats et les autres ecclésiastiques s'élèvent contre le roi par de nouvelles entreprises, lui refusent les devoirs qu'ils ont rendus depuis longtemps à lui et à ses prédécesseurs, et veulent extorquer de nouveaux droits de lui et de ses sujets. L'archevêque de Reims et l'évêque de Beauvais sont ses vassaux et ses hommes-liges et tien-

nent de lui leur temporel en pairie et en baronnie ; et toutefois ils ont l'audace de ne vouloir plus répondre en sa cour touchant leur temporel, et ne permettent pas que l'archevêque de Tours ni les abbés de sa province répondent en la cour du roi et des autres seigneurs, comme ils ont fait sous les rois précédents. Ces prélats et les autres ecclésiastiques veulent nous charger, nous et nos vassaux, de nouvelles coutumes que nous ne pouvons souffrir. C'est pourquoi nous vous supplions de vouloir bien conserver en leur entier les droits du royaume et les nôtres, comme ils ont été observés du temps de nos prédécesseurs, sachant que ni le roi ni nous ne pourrions plus supporter de telles entreprises. Fait à Saint-Denis, l'an 1235, au mois de septembre. » La lettre est scellée de vingt-huit sceaux.

Le Pape, homme sensé et pénétrant, concevait assez que des deux côtés on aurait pu ne pas se tenir toujours dans les bornes d'une discussion juste et modérée. Les laïques, qui étaient les plus forts, l'assuraient de leur zèle pour tout ce qu'ils regardaient comme autorisé et anciennement fondé en faveur des ecclésiastiques ; mais, comme il apprenait qu'on attribuait au roi d'avoir récemment publié deux lois à leur instigation : l'une, que les laïques ne seraient pas toujours obligés de répondre aux juges d'église et qu'ils pourraient quelquefois se pourvoir contre les excommunications par la saisie du temporel ; l'autre, que les prélats, les ecclésiastiques et leurs vassaux clercs seraient contrainsts de comparaître devant les juges séculiers pour toutes les causes civiles, Grégoire fut sensible à l'abus qu'on pouvait craindre des expressions vagues et indéfinies sous lesquelles il entendait que ces deux lois étaient conçues. Ainsi, profitant de ce qu'il trouvait d'avantageux dans les bonnes dispositions des laïques, au lieu de s'embarrasser dans un dédale infini de cas particuliers, il élève la pensée du roi et des seigneurs jusqu'à la destination providentielle de la royauté et de la puissance chrétienne, et leur rappelle l'exemple et la législation de Charlemagne. Voici comment il parle au roi de France :

« Le Roi éternel de tout royaume, qui a éta-

bli l'Église sur le fondement de la foi catholique, invite les rois et les princes de la terre à la servir avec dévouement et ordonne aux mortels de l'honorer, elle pour qui lui-même, prenant la forme d'esclave, n'a pas craint de subir la mort de la croix. Il exalte celui qui rend service à ses ministres et perpétue le royaume à qui seconde avec zèle les vœux de son épouse. Vous pouvez, très-cher fils, le voir clairement dans vos ancêtres, principalement dans Charlemagne, d'illustre mémoire. Obéissant au Pontife romain, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre, à qui le Seigneur a confié les droits, tout ensemble, et de l'empire terrestre et de l'empire céleste, combien n'a-t-il pas entrepris de travaux et de difficultés pour la défense de l'Église ! Et combien aussi n'en a-t-il pas remporté d'honneur, de louange et de gloire !

« Mais peut-être n'est-il pas venu à votre connaissance que plusieurs fois ce même Charlemagne assembla de grandes armées contre les persécuteurs de l'Église et en triompha magnifiquement ; que, l'empereur de Constantinople négligeant de défendre la liberté ecclésiastique, l'Église, qui a reçu du Seigneur l'un et l'autre glaive, pour en tirer un et faire tirer l'autre, conféra l'empire au même Charlemagne, qui réprima non-seulement les violateurs de la liberté de l'Église, mais encore les perturbateurs des choses ecclésiastiques ; elle continua ainsi sur sa personne la grâce que le Pape Zacharie avait déjà faite à son père Pépin en l'élevant sur le trône des Francs. C'est pourquoi, voulant honorer l'Église, de laquelle il avait reçu tous les honneurs, Charlemagne décréta, par une loi perpétuelle<sup>1</sup>, que tous ses sujets observeraient inviolablement l'édit de l'empereur Théodose<sup>2</sup>, à savoir : Quiconque, ayant un procès en demandant ou en défendant, en quelque état de cause que ce soit, aura choisi le jugement de l'évêque, lui sera aussitôt renvoyé, nonobstant l'opposition de la partie adverse, et ce que l'évêque aura décidé sera exécuté, sans qu'il soit permis de se pourvoir contre son jugement. Après cela, combien n'est-il pas in-

juste et absurde que l'Église, gratifiée du privilège d'une liberté aussi grande, soit dépouillée de votre temps d'immunités beaucoup moindres ! »

Le Pape ajoute que les successeurs de Charlemagne, les ancêtres de Louis, bien loin de diminuer les privilèges et les libertés de l'Église, y ajoutèrent encore, ou plutôt qu'ils la conservèrent dans la liberté qui lui est due, après en avoir reçu eux-mêmes toute leur puissance. Louis, leur descendant et leur successeur, ne devait point dégénérer de cet esprit de famille, non plus qu'un rameau de la sève de l'arbre. Or les deux lois en question, au lieu de favoriser la liberté de l'Église, tendent à la réduire en servitude ; elles sont dues à la suggestion de certains hommes qui veulent pêcher en eau trouble et gagner par le déshonneur du roi. Celui-ci, outre l'exemple de ses ancêtres, fera bien de méditer cette parole de l'empereur Valentinien aux suffragants de l'Église de Milan : « Placez sur le trône pontifical un pasteur tel que nous, qui gouvernons l'empire, nous lui soumettions nos têtes, et que, quand nous péchons comme hommes, nous recourions nécessairement à lui pour en recevoir les remèdes. » Au lieu d'écouter encore de mauvais conseils, le jeune roi devait réparer les maux présents et en prévenir le retour, d'autant plus que le Pape Honorius III, au couronnement de l'empereur Frédéric II, avait excommunié tous ceux qui feraient observer des statuts et des coutumes abusives contre la liberté de l'Église, s'ils ne les abrogeaient dans deux mois.

Voilà comment, dès le 15 février 1236, le Pape Grégoire IX combattait la tendance des légistes français à soumettre l'Église gallicane au roi de France, tout comme les légistes allemands prétendaient soumettre l'Église catholique et le monde entier, y compris la France avec le reste, à l'empereur d'Allemagne. Les uns et les autres partaient du même principe, tendaient au même but, tendance que nous verrons se développer avec les siècles et y engendrer des révolutions de plus d'une espèce.

Le roi Louis IX entraînait alors dans sa majorité ; devenu maître de sa conduite il se

<sup>1</sup> *Capitul. reg. Franc.*, l. 6, cap. 366. — <sup>2</sup> *Cod. Theod.*, l. 7, post titul. 2.



montra beaucoup plus disposé à céder aux demandes des évêques. Pour s'entendre avec eux sur la paix il n'attendit point de nouveaux messages ou des visites de leur part, et lui-même, à plusieurs reprises, se rendit en Champagne. Lorsqu'il eut pris une connaissance suffisante de l'affaire il publia une ordonnance en forme de règlement sur les articles capitaux, mais toute à la satisfaction de l'archevêque de Reims sur les principaux articles, et dressée de telle manière, en ce qu'elle avait de plus favorable à la bourgeoisie, que le prélat paraissait se relâcher et céder volontairement ce qu'il pouvait absolument exiger. Outre ce jugement, donné par le roi à Paris dans le mois de janvier de l'année 1236, Eudes-Clément, abbé de Saint-Denis, et Pierre de Colmieu, prévôt de Saint-Omer, qu'il députa à Reims pour la discussion des détails, en donnèrent un autre au mois de février suivant. Le choix qu'il avait fait s'était trouvé si agréable aux deux parties qu'elles ne voulurent pas même souffrir qu'ils procédassent judiciairement. Les bourgeois furent condamnés à des réparations et à des amendes très-considérables. Il fut réglé que les censures et les excommunications seraient levées, le tout sur les serments réciproques portés pour l'exécution des engagements contractés de part et d'autre.

Pierre de Colmieu était originaire, à ce que l'on conjecture, de la ville de Colmieu, dans la Campagne de Rome ; mais, s'il fut Italien de naissance, il était tout Français par l'éducation. Il fit toutes ses études à Paris, où il fut recteur de l'université. Quant à sa jeunesse, il en passa une partie en Angleterre, à la suite du légat Pandolphe, depuis évêque de Norwich. Son grand mérite était rehaussé par une modestie plus grande encore. Il jouissait de la confiance des Papes, des rois et des peuples. On lui offrit successivement l'évêché de Térouane, l'archevêché de Tours ; mais jamais on ne put le résoudre à accepter aucun autre bénéfice que celui qu'il possédait à Saint-Omer ; encore le quittait-il pour embrasser la profession religieuse dans l'abbaye du mont Saint-Éloi, près d'Arras. L'archevêque Maurice de Rouen étant

mort le 10 janvier 1235, le chapitre élit pour lui succéder Guillaume de Nelme, qui déclara ne point accepter. Alors tous les suffrages se réunirent sur Pierre de Colmieu, mais il refusa obstinément. Les chanoines, sensiblement mortifiés de sa résistance, le demandèrent au souverain Pontife. Leur demande ne pouvait être que fort agréable à Grégoire IX, qui le considérait et l'aimait. Il lui enjoignit de se rendre, et, rappelant pour l'y contraindre l'autorité qu'il avait sur lui, il lui ordonna de venir à Rome afin qu'il eût la joie de le sacrer de ses mains. Pierre de Colmieu pria le Pape de le dispenser du voyage de Rome, et il l'obtint. Peut-être se flatta-t-il qu'avec le temps il parviendrait à être dispensé de subir le joug qu'on voulait lui imposer ; car il différa son sacre plus de quinze mois, quoique toujours appliqué au gouvernement de son diocèse. Enfin le 9 août 1237, il fut sacré par l'évêque d'Avanches, en présence de trois autres évêques de Normandie, de deux métropolitains et de huit évêques des provinces de Reims et de Sens <sup>1</sup>. Nous verrons Pierre de Colmieu devenir cardinal-évêque.

L'archevêque de Reims, Henri de Braine ou de Dreux, frère de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, mourut lui-même le 6 juillet 1240. Ce fut un prélat pieux et magnanime. En mourant il travaillait encore pour la délivrance du prévôt de son Église, Thomas de Beaumez, exilé d'abord par le roi et ensuite détenu dans les fers par trois gentilshommes. Les auteurs modernes ont reproché à cet archevêque de n'avoir pas toujours été d'accord avec le roi saint Louis ; ce qui suppose que ce roi, parce qu'il est devenu saint, voyait tout avec justesse et faisait tout avec justice, qu'il était pour ainsi dire la vérité et la justice même. Mais qui ne voit que ceci ne convient qu'à Dieu seul ? Pour les hommes, si vertueux, si parfaits qu'ils soient, Dieu permet qu'ils ignorent beaucoup de choses, qu'ils fassent beaucoup de fautes, qu'ils deviennent souvent les uns pour les autres des épreuves et des croix, pour s'exercer à la patience et se sanctifier réciproquement. Nous

<sup>1</sup> *Hist. de l'Egl. gall.*, 1. 31.

en avons vu des exemples dans saint Cyprien et le Pape saint Étienne, dans saint Chrysostôme et saint Épiphanie. Il est bon de se rappeler toujours ceci, afin de juger équitablement tout le monde, les vivants et les morts.

Henri de Braine, par suite de difficultés survenues dans l'élection, n'eut de successeur au siège de Reims qu'en 1244; ce fut Jubel de Mayenne, transféré de Tours. Il avait beaucoup de zèle pour le maintien de la discipline et la réforme des abus; il tint pour cet effet, entre autres à Laval, à Château-Gontier et à Tours, plusieurs conciles qui, comme ceux que nous avons vus en Angleterre, semblent tous inspirés par le concile général de Latran. Dans celui de Château-Gontier, tenu l'an 1231, les mariages clandestins sont déclarés ne devoir plus être tolérés, mais rompus sans délai, et, pour les prévenir, il est défendu de contracter par paroles de présent, sans avoir auparavant publié les bans dans l'église, suivant la coutume. Les archiprêtres ni les doyens ruraux ne s'attribueront point juridiction pour les causes de mariage, et les archidiaques, les archiprêtres ni les autres ayant juridiction n'auront point d'officiels hors de la ville épiscopale, mais ils y feront leur charge en personne. Les juges feront serment de ne pas recevoir de présents et d'ouïr et de décider les causes de bonne foi; les avocats, de ne point favoriser sciemment de causes injustes, ni d'y employer aucun moyen frauduleux. Les laïques ne céderont point leurs actions à des clercs pour les faire passer à la juridiction ecclésiastique<sup>1</sup>.

Les recteurs ou curés présentés par les patrons feront serment de n'avoir rien donné ou promis pour obtenir la cure, et, après que l'évêque la leur aura conférée, ils feront encore serment de lui obéir et de conserver les droits de l'Église. Le patron qui aura présenté un ignorant perdra son droit pour cette fois. On ne donnera une cure qu'à celui qui entend et parle la langue du lieu; cette règle regarde la basse Bretagne, où le peuple conserve encore sa langue particulière, qui est celle des anciens Gaulois ou Celtes. On ne

pourvoira point à l'avenir dans une église cathédrale de chanoines pour la première place vacante. Les clercs débauchés, principalement ceux que l'on a nommés goliards (c'étaient des bouffons), seront entièrement rasés par ordre des prélats, en sorte qu'il n'y paraisse plus de tonsure cléricale. Les croisés convaincus d'homicide ou d'autre crime énorme seront dépouillés de la croix et privés de leurs privilèges par les juges ecclésiastiques. Il y a plusieurs canons contre certains abus qui s'introduisaient chez les moines; on leur défend entre autres de demeurer seuls dans les prieurés où la conventualité avait cessé. On recommande l'observation des statuts faits au concile de Laval. Défense de conférer aux Juifs aucune magistrature sur les fidèles. Ordre de réprimer ceux de cette nation qui diraient ou feraient quelque chose au mépris de la foi chrétienne. Le témoignage des juifs ne sera point reçu contre les chrétiens; le juge séculier sera contraint par les censures ecclésiastiques à observer ce canon. Quant aux tyrans suspects qui emploient des gens sans aveu pour prendre des ecclésiastiques ou piller leurs biens, l'évêque leur déférera la purgation canonique; s'ils ne veulent ou ne peuvent la fournir ils seront tenus pour convaincus, et on s'en rapportera contre eux au serment de ceux qui ont souffert le dommage et à la taxation du juge<sup>1</sup>.

Dans le concile de Tours, tenu l'an 1236, il est dit: « Nous défendons étroitement aux croisés et aux autres chrétiens de tuer ou battre les Juifs, de leur ôter leurs biens ou de leur faire quelque autre tort, puisque l'Église les souffre, ne voulant pas la mort du pécheur, mais sa conversion. Les évêques auront soin de la subsistance des nouveaux convertis, de peur qu'ils ne retournent à leurs erreurs sous prétexte de pauvreté. Les faux témoins seront fustigés si le juge ne trouve à propos de les en dispenser pour une amende. Ceux qui ont deux femmes en même temps seront publiquement dénoncés infâmes et mis sur l'échelle publique, puis fustigés, s'ils ne se rachètent par une amende. On punira de même ceux qui seront convaincus de sorti-

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 384. Mansi, t. 23, p. 223. Can. 1, 34, 2, 12, 35, 19.

<sup>1</sup> Can. 3, 15, 16, etc., 31, 32 et 23.



lège. » Enfin l'on insiste sur l'observation des règlements de Château-Gontier<sup>1</sup>.

Dans un autre concile tenu à Tours l'an 1239 les évêques de la province témoignent ainsi leur zèle pour la réforme des abus dans le clergé et le peuple : « Nous nous portons à cette réforme de toute l'étendue de notre cœur, et c'est afin d'en venir plus aisément à bout que, avec l'approbation du concile, nous statuons que l'archevêque fera choix dans chaque paroisse de trois personnes qui méritent notre confiance. Ce seront trois ecclésiastiques, s'il se peut, sinon trois laïques de probité, dont on prendra le serment pour déclarer ce qu'ils savent sur les fautes qui, dans leur paroisse ou dans les paroisses voisines, auraient été un sujet de scandale ; soit que ces fautes regardent la foi, soit quelque autre matière dont l'Église ait à connaître, ils seront prêts, étant interrogés, d'en informer, selon leur conscience, ou l'évêque, ou l'archidiaque. » Après ce premier canon en viennent douze autres qui signalent en détail quelques abus et qui ont beaucoup de rapport avec ceux de Château-Gontier, dont ils prescrivent l'observation. Le troisième défend aux prêtres de se montrer en public sinon en chape fermée, autrement en soutane, et cela sous peine de cinq sous d'amende pour la fabrique<sup>2</sup>. La même année 1239 Gérald de Malemont, archevêque de Bordeaux, tint à Cognac un concile dans lequel il publia des règlements semblables à ceux des trois conciles de l'archevêque de Tours. L'année suivante (1240) le duc Jean de Bretagne, fils et successeur de Pierre Mauclerc, à la prière des évêques et des seigneurs, chassa les Juifs absolument de toutes les terres de son obéissance par un édit du 10 avril, et aujourd'hui encore (1843) les Bretons ne connaissent les Juifs que par ouï-dire.

Pierre de Dreux, frère de l'archevêque Henri de Reims et père du duc Jean de Bretagne, était de la maison royale de France, comme descendant du roi Louis le Gros. Dans sa jeunesse il étudia longtemps à Paris, étant destiné à l'état ecclésiastique ; mais il le quitta pour suivre la profession des ar-

mes, d'où lui vint le surnom de Mauclerc ou mauvais clerc, comme qui dirait aujourd'hui mauvais séminariste, surnom qu'il justifia très-bien par toute sa vie.

Il se signala d'abord en divers combats contre les Anglais. Philippe-Auguste lui fit épouser, en 1212, Alix, fille de Gui de Thouars, héritière de Bretagne, à condition qu'il se reconnaîtrait son homme-lige. Alix étant morte l'an 1221, Pierre n'avait plus de droits sur la Bretagne que comme tuteur de ses enfants. Il devint, en 1226, avec Thibaut, comte de Champagne, l'un des chefs de la ligue des grands vassaux contre Blanche de Castille, à qui la régence du royaume avait été déferée pendant la minorité de son fils. La défection du comte de Champagne l'obligea de se soumettre, et, ayant obtenu un sauf-conduit, il se rendit à Vendôme pour renouveler son hommage entre les mains du roi. Ce prince le reçut avec bonté, lui accorda des conditions plus avantageuses qu'il ne pouvait espérer, et lui demanda la main de sa fille Yolande pour son frère de duc d'Anjou ; mais Pierre méditait déjà une nouvelle révolte. L'année suivante (1227) il veut enlever le roi, sous le prétexte de le soustraire à la domination de sa mère ; ce projet échoue par la connaissance que le comte de Champagne en donne à la reine Blanche. Pierre, ne pouvant plus compter sur cet allié, se ligue, en 1228, avec Richard, duc de Guyenne, frère du roi Henri d'Angleterre, et se jette à l'improviste sur l'Anjou, où il exerce de grands ravages. Il est privé de tous les avantages que lui assurait le traité de Vendôme, et le roi vient mettre le siège devant Bellesme, qui lui ouvre ses portes. Abandonné dans le danger par le duc de Guyenne, Pierre jure d'être à jamais fidèle au roi et il obtient son pardon ; mais il passe presque aussitôt à Londres pour exciter Henri III à déclarer la guerre à la France ; il fait hommage à ce prince de la Bretagne, sur laquelle ni l'un ni l'autre n'avaient de droit, et pousse l'insolence jusqu'à adresser un défi à son souverain légitime. Saint Louis rassemble des troupes et s'empare d'Ancenis sans que les Anglais tentent rien pour s'y opposer. Il convoque une assemblée des évêques et des

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 504. Mansi, t. 23, p. 411. Can. 1, 13, 12, 8, 14. — <sup>2</sup> Labbe, p. 565. Mansi, p. 497.

barons de cette province, qui déclarent Pierre Mauclerc privé du titre de duc de Bretagne et déchu de la tutelle de ses enfants. Pierre obtient une trêve de quelques mois, et s'engage, s'il n'est pas secouru dans ce délai, à livrer toutes les villes qu'il a en sa possession. Il espérait que le roi d'Angleterre ferait un effort en sa faveur ; mais, ce prince ayant déclaré qu'il ne pouvait lui fournir ni troupes ni argent, Pierre fit sa paix avec saint Louis, en s'obligeant à remettre la Bretagne à son fils aussitôt qu'il aurait atteint sa majorité, ce qui arriva l'an 1237. Telle fut la conduite de Pierre Mauclerc à l'égard du roi de France.

Sa conduite envers les Églises de Bretagne eut quelque chose encore de plus odieux. Le clergé de cette province fut exposé, sous le gouvernement de Mauclerc, à des pillages et à des vexations si criantes qu'on les comparait, à certaines extrémités près, aux anciennes persécutions du Christianisme naissant<sup>1</sup>. En 1217 il souleva tout le clergé de Nantes, au point d'obliger l'évêque Étienne, si recommandable par sa vertu, à employer hautement les peines canoniques. Quoique le comte n'y fût pas au fond très-sensible, il n'osa pourtant pas les mépriser ouvertement, et, après quelques paroles données, qu'il ne garda pas, il interjeta appel au Saint-Siège de ce qu'on avait entrepris contre lui dans la métropole de Tours, c'est-à-dire de l'interdit jeté sur ses terres et de l'excommunication portée contre sa personne. Le Pape, qui était Honorius III, ayant ordonné un accommodement, le comte y acquiesça ; mais il ne fut pas plus scrupuleux sur l'observation de sa parole qu'il ne l'avait été jusque-là dans de pareilles réconciliations ; les voies de fait continuèrent de sa part. Chaque jour c'était quelque nouvelle vexation, quelque nouvelle injustice qu'il fallait dévorer ou repousser, selon le plus ou le moins de force ou de courage qui se trouvait dans le clergé.

Étienne de Nantes, le plus maltraité de tous les évêques, lui résistait aussi plus vigoureusement qu'aucun autre. Il fit deux fois le voyage de Rome pour en obtenir raison par les voies de droit ; mais, quand il se

fut convaincu que les serments mêmes n'étaient plus dans sa bouche qu'une misérable défaite ou un jeu sacrilège de la religion, il se résolut à casser toutes les ordonnances que le comte portait au préjudice des personnes d'Église, surtout quand les formalités n'y étaient pas régulièrement observées. Le comte était trop faible en mille occasions pour faire passer partout ses volontés en loi ; cependant il réussit à détacher la noblesse du clergé et à fasciner les seigneurs de ses maximes schismatiques, qu'on vit peu après se répandre dans plusieurs provinces ; du moins l'accusa-t-on au siège d'Avignon d'y avoir entretenu des correspondances avec les Albigeois qui défendaient cette ville.

Étant revenu en Bretagne il montra qu'il avait pris de ces hérétiques un nouveau degré de haine contre le clergé. Il déclara encore la guerre aux ecclésiastiques, et il la poussa si vivement que, malgré le peu de fruit qu'on tirait avec lui des censures, Jocelin de Montauban, évêque de Rennes, se vit contraint d'essayer encore quelque chose par cet endroit. Évêques, chapitres, simples prêtres, tout ce qui appartenait à l'état clérical éprouvait sa violence et sa cruauté. On voyait des bénéficiers et leurs vassaux recourir aux églises pour se soustraire aux extorsions qu'il exerçait sur eux ; mais ces asiles si respectables leur devenaient souvent plus funestes que les prisons mêmes ; dès que le comte les y savait retirés il ordonnait impitoyablement de fermer toutes les issues avec du mortier et des pierres, afin de les y laisser périr de faim. L'excommunication, qui n'était pas un frein pour le réprimer, lui enlevait du moins une partie des satellites qu'il avait à ses ordres. Il s'enhardit et franchit encore cette barrière, forçant les pasteurs à recevoir les excommuniés, et les remettant de son autorité dans les droits dont ils étaient privés.

Étienne, évêque de Nantes, était mort le 10 octobre 1226 ; mais tout ce que l'épiscopat avait après lui de plus respectable dans la province, les évêques de Rennes, de Dol, de Tréguier, de Saint-Malo, et particulièrement le saint homme Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc, réunirent leurs

<sup>1</sup> *Chron. Turon.* Apud Martène, t. 5, col. 1070.



représentations et leurs instances pour détourner le comte d'un projet qui, d'usurpation en usurpation, tendait à ne laisser pas même aux ministres de Jésus-Christ le pouvoir des clefs, exercé par les apôtres dès la fondation de l'Église. Pierre de Dreux comprenait que c'était en ruiner la principale force, et il n'en devint que plus opiniâtre à vouloir entraîner les peuples dans son impiété. Les Bretons, heureusement, avaient des principes de religion qu'ils ne perdaient pas aisément. Quelque complaisance que les nobles lui témoignassent dans l'assemblée de Redon, qu'il tint exprès pour les pervertir sur le point des excommunications, il n'en obtint qu'une partie de ce qu'il prétendait; le plus grand nombre de ceux qu'il gagna ne s'acheurta pas à épouser toutes ses maximes. Cependant le serment qu'il proposa fut accepté; la noblesse jura de ne point éviter les excommuniés, de ne point user de l'autorité temporelle pour les contraindre à se faire absoudre, enfin de conserver ses biens contre l'attentat prétendu des ecclésiastiques. Mais la généralité des termes des premiers articles, comme des autres qu'il obligea les seigneurs de jurer, fit au moins que les plus honnêtes gens y accommodèrent leur conscience le moins mal qu'il leur fut possible. Pour lui rien ne l'arrêtait; il ne se mit en repos du côté des évêques qu'en s'appropriant leurs revenus et en les chassant de leurs diocèses.

Ces prélats, dépouillés et dispersés, ne pouvaient espérer de grands secours de la cour de France pendant la minorité de saint Louis; ils recoururent de nouveau à la protection du Pape Grégoire IX. Le Pontife ne se contenta pas de confirmer tout ce que les prélats avaient déjà lancé d'anathèmes, chacun en particulier, contre Pierre Mauclerc; il commit encore des personnes en son nom pour les publier hors des lieux de la dépendance du comte. Ce fut l'évêque du Mans, Maurice, depuis archevêque de Rouen, avec deux chanoines de sa cathédrale, à qui l'ordre était signifié. Le Pape ajoutait aux censures ce qu'elles avaient d'ordinaire d'accompagnements les plus rigoureux. Il annulait le serment exigé à l'assemblée de Redon

et ne donnait au comte que quatre mois de délai, après les formalités usitées, pour faire éclater sur sa tête toutes les peines portées par la jurisprudence des canons contre les indociles et les contumaces.

Les trois commissaires du Saint-Siège ne désespérèrent pas d'amener le comte à un commencement de négociation, pour peu que son intérêt le demandât. La lenteur affectée de leurs poursuites l'avait préparé à se flatter d'un accueil moins rebutant aux premières démarches qu'il se résoudrait d'essayer envers le Pape. Les nobles, que ses caprices avaient soulevés à leur tour, l'y déterminèrent en effet; mais il agit en prince rusé qui sait qu'on l'attend, et pleinement convaincu que, dans quelque temps qu'il revint, il serait toujours le maître de faire les conditions. Les évêques bretons n'eurent pas plus tôt appris qu'il entrait en pourparlers par ses députés qu'ils délèguèrent de leur corps Joscelyn de Montauban, évêque de Rennes, et Guillaume Pinchon, de Saint-Brieuc, les plus commodes et les plus intègres conciliateurs qu'ils pussent choisir, pour ne refuser au comte, [dans les conventions, que ce que la seule conscience ne permettrait pas de lui accorder. Les prétentions réciproques étaient extrêmement embrouillées, comme elles le sont toujours en ces sortes de discussions; le comte en alléguait qu'il disait tenir de sa dignité, mais que les évêques appelaient tyranniques, et les évêques en alléguaient pareillement qu'ils voulaient être d'une possession imprescriptible, mais que le comte traitait d'innovations et d'envahissements. Le premier plan que le comte avait présenté en sa faveur n'avait été approuvé du Pape qu'à certaines conditions capables de satisfaire les évêques. On dressa les articles à Rome et on les envoya à Juhel de Mayenne, archevêque de Tours, avec ordre de lever les censures si le comte remplissait les clauses de l'accordement; mais ce prince ne se pressa pas. Il différa même longtemps encore, jusqu'à ce que, les troubles de la noblesse augmentant toujours, il plia malgré lui. On sentit que le cœur n'avait point de part à la réconciliation; mais, de l'humeur dont il était, on compta pour beau-

coup qu'il parût se désister de ses prétentions passées. Il y eut, après tout, de quoi s'applaudir de la tranquillité qu'il accordait à l'Église. Le capital pour elle y fut sauvé, les saisies restituées, les dommages réparés, les serments qu'il avait exigés à son préjudice tenus pour nuls, et l'obéissance qu'il lui devait promise et jurée de nouveau par une attestation solennelle, surtout à l'égard des excommunications. Cette paix passagère et fourrée plut aux deux partis : le comte gagna du temps et l'Église du repos. Tout ceci se passa dans l'année 1230, au bout de trois ans de persécution, dont les monuments ne parlent qu'en traitant le prince de Bretagne d'un second Décius et d'un autre Dacien<sup>1</sup>.

Saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, était un modèle de toutes les vertus épiscopales. Avec un extérieur très-gracieux et beaucoup d'affabilité dans l'usage du monde il conserva une innocence d'âme et une pureté de mœurs qui le rendirent respectable à tous ceux que leur malignité, jointe à leur propre corruption, engageait à l'examiner de plus près; il garda la virginité nonobstant deux dangereuses épreuves où il se trouva exposé. Entre autres vertus sa tendresse pour les pauvres ne connaissait point de bornes; dans une année de disette, après avoir donné tout son blé il emprunta encore celui des chanoines, afin de mettre les pauvres en état d'attendre la moisson. Outre l'office canonial il disait tous les jours le psautier par cœur, mortifiait son corps et couchait souvent à terre, quoiqu'il eût un lit convenable à sa dignité.

Les guerres de Bretagne contre saint Louis pendant sa minorité et les violences souvent exercées par les officiers du comte Pierre de Dreux avaient ouvert une ample matière à la charité du saint évêque. Quiconque se présentait à lui dans le territoire de sa ville épiscopale, ami ou ennemi, citoyen ou soldat, en recevait sur-le-champ le soulagement de ses besoins. Dans une de ces guerres, la ville de Saint-Brieuc étant attaquée, le saint évêque allait par les rues, consolant les habitants, et se jeta même souvent au mi-

lieu des ennemis pour arrêter le pillage au péril de sa vie. Si quelquefois, pressé par son clergé, il se croyait obligé à excommunier les pillards et les autres criminels, pour ne paraître pas faible et négligent, il le faisait avec une extrême douleur et répandait beaucoup de larmes. Il s'opposa avec une grande fermeté aux entreprises de la noblesse de Bretagne sur les droits et la liberté de l'Église, en sorte qu'il fut obligé de sortir de la province. Il se retira auprès de l'évêque de Poitiers, qui, pour ses infirmités continues, ne pouvait exercer ses fonctions. L'évêque de Saint-Brieuc lui servit de vicaire ou plutôt de suffragant pendant quelques années, faisant les ordinations, les dédicaces d'églises, les consécérations d'autels, donnant la Confirmation et remplissant tous les devoirs du ministère épiscopal d'une manière qui lui attirait l'estime et l'affection de tout le monde. L'orage étant passé, vers l'an 1230, il revint dans son diocèse.

Au mois d'octobre 1233, l'archevêque de Tours tenant à Saint-Brieuc un synode de visite, saint Guillaume, de concert avec son chapitre, y fit régler quelques articles touchant l'office divin de sa cathédrale. On y remarque qu'il cherchait soigneusement les moyens de réduire les bénéfices à l'égalité, et que, l'assiduité aux assistances étant, disait-il, également requise, il était raisonnable, selon Dieu, que l'honoraire, fût aussi égal. Dans cet esprit il ne négligeait pas les distributions manuelles. L'Avent et le Carême surtout, il avait fort à cœur qu'on le fit. Le temps qu'on appliquait à l'étude dans une université était, selon lui, une légitime raison pour autoriser l'absence ou la non-résidence de six mois; mais on devait demander la permission au chapitre, qui ne pouvait la refuser<sup>1</sup>.

Saint Guillaume avait commencé la construction de sa cathédrale; mais l'édifice n'était pas encore près de finir lorsqu'on prit pour prophétie un mot qu'il dit un jour : c'était que, vif ou mort, il y mettrait la dernière pierre. Étant en effet mort le 29 juillet 1234 et inhumé dans une des parties de l'édifice

<sup>1</sup> *Chron. Turon.*, Martène., ubi supra, *Hist. de l'Égl. gal.*, t. 31.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 476.



saint qu'il avait laissé imparfait, il y demeura deux années entières avant que Dieu fit parler la voix des miracles en sa faveur. Cependant un évêque nommé Philippe, qui lui avait succédé, continua l'ouvrage, et, tandis qu'on fouillait pour avoir des matériaux, un pur hasard, selon les apparences, donna lieu à découvrir le saint corps, mais ce fut avec des signes qui ne laissaient point douter que le Seigneur, toujours admirable dans ses saints, ne l'eût destiné à devenir l'objet de la vénération publique. Nulle marque d'altération dans le corps depuis deux ans qu'il était demeuré enfoui dans la terre; au contraire tout y était entier et dans un état de consistance qui ne paraissait pas naturel. Il s'en exhalait une odeur exquise, qu'on prit pour une preuve sensible du pouvoir attaché à ces précieuses reliques. Il y eut plusieurs guérisons miraculeuses. La multitude de ceux qui réclamaient le pouvoir de saint Guillaume augmenta si fort depuis qu'on trouva de quoi non-seulement décorer son tombeau, mais réaliser de plus ce qu'il avait prédit de l'achèvement de sa cathédrale. Onze ans après, tous les faits qui passaient alors pour miraculeux furent si diligemment examinés, et plusieurs si authentiquement attestés, avec ceux qu'on lui attribuait avoir opérés pendant sa vie, que la confirmation qu'y donna le Pape Innocent IV, en l'année 1247, fit partie de la bulle publiée alors solennellement pour sa canonisation<sup>1</sup>.

Avant ce temps le comte Pierre de Dreux, témoin des premiers honneurs que l'on commençait de rendre en Bretagne à un zélé défenseur de la liberté ecclésiastique, ne s'en était pas cru plus obligé à se relâcher de ses anciennes prétentions. Il est vrai qu'il n'usait pas contre les évêques de persécution ouverte ni de guerre déclarée; mais, toujours rusé, pour parvenir à ses fins il les fatiguait, et donnait au moins occasion à des plaintes amères portées contre lui au Saint-Siège. Bien ou mal fondées Grégoire IX ne les jugea pas de nature à devoir y déférer beaucoup, ou bien il eut ses raisons pour ne pas pousser le comte davantage sur ces sortes de discus-

sions, qui étaient toujours très-épineuses. L'an 1237 le comte remit la jouissance de ses domaines à Jean, surnommé le Roux, son fils aîné, devenu majeur, et il ne se réserva plus d'autre qualité que celle de simple chevalier. Dépouillé par cette abdication de tout ce qu'il possédait, il n'en fut pas sur un moindre pied ni moins considéré dans le monde, étant estimé un des premiers capitaines qu'il y eût alors en Europe et une des meilleures têtes dans le maniement des affaires.

Aussi le Pape Grégoire IX lui témoignait-il une confiance très-singulière. Comme il projetait une croisade qu'on prêchait depuis l'an 1235, il le destina, l'an 1239, à prendre la conduite des troupes déjà ramassées de tous côtés contre les Sarrasins, et lui abandonna l'argent des contributions que ses légats avaient recueilli dans cette vue. D'ailleurs le zèle de la religion, mais entendue à sa manière, ne manquait point à Pierre de Dreux. Les magnifiques offres qu'il fit au Pape après la mort de Jean de Brienne, sur le danger où était Constantinople, montrent qu'il ne fallait quelquefois que le savoir prendre pour le tourner habilement au but où on voulait le conduire. Le procédé de Grégoire à son égard, quelque chose qu'il lui ait proposée, fut donc un procédé sage, que les évêques bretons eux-mêmes eurent lieu de ne pas désapprouver; mais ce projet n'eut point de suite.

Dans le temps même où florissait saint Guillaume de Saint-Brieuc la France possédait un autre saint prélat, le bienheureux Philippe Berruyer, archevêque de Bourges. Né à Tours d'une maison distinguée par sa noblesse, il y paraissait dès son premier âge un enfant de bénédiction, dont le souffle du siècle n'avait jamais terni la candeur. Les exemples domestiques l'entourèrent depuis des leçons de la plus sublime piété. Neveu de saint Guillaume, archevêque de Bourges, il trouvait un modèle qu'il se proposait de suivre invariablement. Giraud Berruyer, son père, qui en mourant le laissait très-jeune avec deux frères, ses aînés, voulut savoir de sa propre bouche vers quel état de vie la nature ou la grâce le faisait incliner, et il apprit avec admiration que c'était vers l'état ecclé-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 29 juill. *Hist. de l'Egl. gall.*, 1. 31.

siastique, préférablement à tout autre. Il mourut satisfait d'avoir découvert tant de religion et d'élévation de sentiments mêlés à la naïveté d'un âge si tendre. Le temps d'embrasser ce parti ne fut pas plus tôt arrivé que Mathée, sa mère, alla elle-même le présenter à l'autel et fit célébrer le saint Sacrifice, afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur son offrande et sur celle de son fils.

Revenu à Tours après avoir fait ses études à Paris, il se tenait rigidement en garde contre tout ce qu'il ne croyait bon qu'à charger sa conscience en multipliant ses titres dans l'Église. Borné, par sa réserve en matière de bénéfice, à une place de chanoine et d'archidiacre, il avait refusé la chantrerie du Mans et depuis l'archevêché de Tours. C'était lui envier son bonheur, disait-il, que de le tirer d'un ordre inférieur qui lui donnait tout le loisir nécessaire pour vaquer librement au service de Dieu et aux œuvres de charité. Ce refus ne fit qu'irriter le désir qu'on ressentait de l'obtenir pour évêque à Orléans, lorsqu'on y demandait un prélat qui pût faire revivre Manassès de Seignelai, mort en l'année 1221. Les capitulants craignaient qu'il ne se prêtât pas à leurs vœux ; mais leur persévérance l'emporta sur son humilité ; il céda à des instances réitérées. Durant un pontificat de quatorze ans il répondit à l'attente publique. Son peuple goûtait la satisfaction de le posséder, et, de son côté, il ne recherchait et ne désirait autre chose que la paix et la sanctification de ses diocésains ; mais ses vertus lui avaient acquis trop d'estime, et le Pape Grégoire IX en particulier connaissait trop ses talents et sa religion, pour ne pas jeter les yeux sur lui à la première occasion de lui donner un poste plus élevé.

Le chapitre de Bourges était fort agité pour l'élection d'un sujet qui pût remplacer l'archevêque Simon de Sully, mort l'an 1232. Pierre de Châteauroux, le dernier nommé, après quelques élections défectueuses, n'avait pu se soustraire à l'obligation de se démettre en 1234. La provision étant déjà dévolue au Pape, il se souvint de l'évêque d'Orléans et lui envoya un bref de translation à l'archevêché de Bourges, trois années envi-

ron après que Simon de Sully l'eut laissé vacant. Voici en quels termes ce bref était conçu : « Il y a déjà longtemps, disait le Pape, que le droit de pourvoir par dévolution à l'Église de Bourges nous était tombé. Le rang que cette Église tient entre les principales métropoles du monde chrétien nous obligeait à ne proposer, pour la remplir, qu'une personne capable d'en soutenir la prééminence et de répondre dignement à l'étendue des devoirs qui y sont attachés. C'est ce que nous nous flattons d'avoir trouvé dans notre vénérable frère l'évêque d'Orléans, que des témoignages infiniment au-dessus de tout ce que l'on peut dire nous ont rendu très-recommandable, et à qui nous accordons, pour sa translation au siège métropolitain de Bourges toute la liberté et tous les pouvoirs qui dépendent de nous, soit au spirituel, soit au temporel <sup>1</sup>. »

Philippe illustra ce siège pendant vingt-quatre ans, marchant sur les traces de son oncle saint Guillaume. Il eut grand soin que sa famille fût bien réglée et ne souffrait à son service aucun homme vicieux. Il priva de leurs bénéfices quelques prêtres scandaleux, leur donnant à ses dépens de quoi subsister afin de ne pas les réduire à mendier, et nommait aux bénéfices des hommes vertueux et instruits. Il attira auprès de lui plusieurs doctes personnages pour l'aider par la prédication et l'administration de la pénitence. Ce fut à ce dessein qu'il fit venir à Bourges les Frères prêcheurs en 1239, et leur y bâtit un couvent par la libéralité du seigneur de Bourbon et de Blanche, dame de Vierzon, fille du comte de Joigny.

L'archevêque était lui-même un des grands prédicateurs de son temps, et tellement aimé du peuple qu'à la fin de ses sermons les uns lui présentaient leurs enfants pour les bénir, les autres tiraient des filets de ses habits, les autres grattaient la place où il s'était tenu en prêchant.

Sa vie était très-austère ; il commençait son Avent dès la mi-novembre et ne mangeait alors que des mets de carême. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et les

<sup>1</sup> Labbe, *Biblioth.*, t. 2, p. 112.



veilles des fêtes de la Vierge. Il se confessait tous les soirs, couchait tout vêtu sur un cilice, se relevait à minuit, se donnait rudement la discipline et faisait cent genuflexions; puis il se prosternait et priait pour toute l'Église; il vécut de la sorte jusqu'à ce que le Pape Innocent IV, ayant appris qu'il était incommodé notablement d'une chute de cheval, lui ordonna de coucher sur un lit ordinaire et de manger de la viande pour ne pas se mettre hors d'état de remplir ses devoirs.

Ses aumônes étaient grandes; on en faisait une générale tous les jours à Bourges dans sa maison, et trois fois la semaine dans trois de ses terres; trente pauvres mangeaient toujours en sa présence pendant ses repas. Faisant ses visites il entrait souvent dans les maisons, cherchait les malades, subvenait à leurs besoins et les servait lui-même; puis, ayant ouï leur confession, il les consolait, leur donnait sa bénédiction, et quelquefois les guérissait; car on lui attribue plusieurs guérisons miraculeuses. En plusieurs occasions, rencontrant des pauvres transis de froid, il se dépouilla pour les revêtir. Dans une année de famine il fit distribuer dans Bourges jusqu'à quatorze mesures de froment par jour, et, comme son économe lui représentait que les vivres manqueraient, il lui dit : « Si les revenus de l'Église ne suffisent pas j'y suppléerai de mon patrimoine<sup>1</sup>. » Tel était le saint archevêque de Bourges, Philippe Berruyer.

Un exemple plus illustre encore édifiait et charmaient alors toute la France : c'était l'exemple de son jeune roi. Une douceur charmante, une égalité d'âme inaltérable, un grand amour pour la justice, une attention singulière à prévenir les troubles ou à les dissiper dans leur naissance, mais surtout la piété la plus tendre, lui gagnaient tous les cœurs.

Magnifique quand il fallait l'être, le jeune prince aimait cependant l'économie et préférerait en toutes choses la simplicité. Ses habits, sa table, sa cour, tout annonçait un prince vraiment ennemi du faste. Après avoir donné

la plus grande partie de son temps aux affaires de l'État il se plaisait à converser avec des personnes pieuses. Un bon prêtre, un saint religieux lui paraissaient dignes de respect et d'amour. On l'eût pris pour un ange prosterné devant le Très-Haut lorsqu'il était au pied des autels, tant son recueillement était profond. Il consacrait chaque jour plusieurs heures aux exercices de la religion, et, comme on lui reprochait d'y employer trop de temps, il répondit avec douceur : « Les hommes sont étranges; on me fait un crime de mon assiduité à la prière; on ne dirait mot si j'employais les heures que j'y donne à jouer aux jeux de hasard, à courre la bête fauve ou à chasser aux oiseaux. »

Que dirait notre siècle si nous insistions sur ce que les historiens de saint Louis rapportent unanimement de ses austérités? Quel contraste en effet entre les mœurs présentes et celles d'un jeune roi couvert d'un cilice, livrant son corps à tous les exercices de la pénitence, visitant les hôpitaux, servant quelquefois lui-même les malades avec une bonté et une charité que la religion seule peut inspirer et nourrir! Louis, animé par les grandes vues de l'éternité et supérieur à toutes les fausses délicatesses, suivait avec ardeur les mouvements de son âme compatisante.

Aux qualités qui forment les grands rois Louis unissait les qualités les plus aimables. Sa vertu n'était point une vertu austère et farouche; il était plein d'agréments dans la conversation. La paix de son âme répandait sur sa personne ces grâces, ce charme céleste qui imposent au vice. Naturellement vif et gai, son esprit se portait volontiers au badinage. Il eut des amis, et le choix qu'il en fit prouva son discernement. En un mot, tout ce qui peut lui mériter une place distinguée parmi les héros, tout ce qui peut consacrer sa mémoire dans les fastes de la religion, Louis le posséda dans un degré éminent.

La reine, sa mère, débarrassée des factions et des troubles, songea à marier son fils; elle jeta les yeux sur Marguerite, fille aînée du comte de Provence. Cette princesse surpassait ses trois sœurs en beauté, en esprit et en piété. Louis alla la recevoir à Sens, où

<sup>1</sup> Labbe, *Biblioth.*, ubi supra. *Gall. Christ.*, t. 2, p. 252. Alberic, ann. 1232 et 1234. *Acta SS.*, 9 janv., in prætermisiss.

son mariage fut célébré le 27 mai 1234. Quelques jours après la jeune reine fut couronnée dans la même ville.

L'exemple du jeune Tobie servit de modèle aux deux époux ; ils eurent d'abord recours à la prière pour sanctifier leurs engagements et pour attirer sur eux les grâces du Ciel. Ils gardaient la continence pendant tout le carême, les autres jours de jeûne et les fêtes indiquées dans les anciens canons ; pratique qui n'est plus obligatoire, mais qui toutefois est fortement recommandée aux fidèles par saint Charles Borromée et par le Catéchisme romain.

Cependant, après dix ans de mariage, les deux époux n'avaient encore eu que deux filles, dont la première était morte en naissant. Leur vœu le plus ardent, pour le bien de la France, était donc d'avoir un fils ; ils adressaient à Dieu, pour cet effet, des prières ferventes. Ils se recommandèrent en particulier aux prières de saint Thibaud de Montmorency, et obtinrent, en 1244, un fils qui fut suivi de plusieurs autres.

Thibaud ou Théobald, né au château de Marly, a été, par ses vertus, le principal ornement de l'illustre famille de Montmorency. Bouchard de Montmorency, son père, le fit élever d'une manière conforme à sa naissance, et l'engagea depuis dans la profession des armes, à laquelle sa maison avait fourni un grand nombre de héros. Il eut le bonheur, dès ses premières années, de craindre l'air empesté du monde, et il se crut redevable de cette grâce à la dévotion qu'il avait toujours eue pour la sainte Vierge. Il donnait un temps considérable à la prière et allait souvent visiter l'église de l'abbaye de Port-Royal, fondée en 1204 par Matthieu de Montmorency, et libéralement dotée par son père, ce qui l'en a fait regarder comme le second fondateur.

Le saint, dégoûté du siècle de plus en plus, se retira chez les Cisterciens de Vault-Cernai et y prit l'habit monastique en 1220. Ses éminentes vertus le rendirent l'admiration de la communauté, qui l'élut abbé en 1234. Il gouverna ses frères avec autant de sagesse que de charité ; il leur inspirait par ses exemples l'amour de la pauvreté, du silence, de la

prière et des autres vertus religieuses. Il fut singulièrement estimé du roi saint Louis, du célèbre Guillaume, évêque de Paris, et de plusieurs autres personnages illustres. La réputation qu'il s'était acquise par son gouvernement lui fit donner la supériorité générale sur plusieurs abbayes. Ce fut donc aux prières de ce saint vieillard que la France attribua la naissance d'un prince. Saint Thibaud de Montmorency mourut le 8 décembre 1247<sup>1</sup>.

Dans l'intervalle saint Louis, ayant atteint l'âge de vingt ans accomplis, qui était alors l'âge de la majorité pour les rois comme pour les sujets, prit en main les rênes du gouvernement ; mais il avait une telle déférence pour sa mère qu'il ne faisait rien sans la consulter. Quoique Blanche eût cessé à cette époque de prendre le titre de régente, elle n'en eut pas moins d'autorité sous le règne de son fils. Ils vécurent toujours l'un et l'autre dans la plus parfaite intelligence, au point que quelques personnes reprochèrent au fils d'être trop soumis à sa mère : reproche bien injuste quand une soumission si naturelle ne tend qu'au bien et qu'elle est fondée sur un mérite aussi éminent que celui de Blanche.

Louis VIII avait ordonné par son testament que le prix de ses bijoux fût employé à fonder un monastère ; son fils exécuta fidèlement ses volontés. Il fit bâtir, avec la somme léguée, qu'il augmenta beaucoup par ses libéralités, la célèbre abbaye de Royaumont. Quelquefois même, autant par dévotion que par délassement, il se joignait aux ouvriers pour travailler à la construction de l'église. Ce lieu devint pour lui, par la suite, une retraite où il allait de temps en temps respirer cette liberté innocente, cette solitude délicate qui plaisent tant à ceux dont l'esprit est fatigué du trac des passions et du tumulte des affaires. Là, saintement occupé de son Dieu, il implorait avec larmes son secours et son appui. Le jeûne, la prière et les mortifications y faisaient ses délices. Mais le bien du royaume ne souffrit jamais de son amour pour la retraite ; on le verra bientôt

<sup>1</sup> Godescard, 8 juillet. Lenain, *Hist. de Cîteaux*, t. 9.



à la tête des armées, avec toutes les qualités des héros.

Parcourons auparavant quelques autres monuments de sa piété. Les hôpitaux de Pontoise, de Compiègne et de Vernon; celui des Quinze-Vingts, à Paris; la Chartreuse, les couvents des Dominicains, des Cordeliers et des Carmes de la même ville; celui des Trinitaires, à Fontainebleau; les abbayes de Longchamp, du Lys et de Maubuisson, tous ces établissements reconnaissent saint Louis pour leur fondateur. Outre les aumônes immenses qu'il distribuait de tous côtés, il faisait nourrir chaque jour dans son palais et souvent il servait à table cent vingt, quelquefois deux cents pauvres. L'Hôtel-Dieu de Paris fut enrichi de ses pieuses libéralités, et il confia aux administrateurs de cette maison le soin de veiller à ce que les aumônes que ses prédécesseurs ne faisaient distribuer qu'en carême fussent distribuées avec fidélité pendant toute l'année. Sa charité était ingénieuse à lui suggérer des moyens de pourvoir aux besoins d'une foule de malheureux, et spécialement des veuves et des orphelins qui appartenaient aux Juifs ou aux infidèles. Il ne bornait pas ses secours aux pauvres de ses États; les chrétiens de la Palestine, et en général tous ceux de l'Orient, se ressentirent plus d'une fois de ses pieuses largesses.

Ce fut pour lui témoigner sa reconnaissance que Baudouin II, empereur de Constantinople, lui offrit, en 1239, la couronne d'épines. L'extrême détresse à laquelle cet empereur se trouva réduit pendant le siège de Constantinople l'avait forcé à mettre en gage, pour ainsi dire, cette précieuse couronne entre les mains des Vénitiens, qui lui avaient prêté une somme considérable. Il fallait les rembourser, et Louis, acceptant l'offre de Baudouin, fournit l'argent nécessaire pour retirer de leurs mains cet auguste monument.

Lorsqu'il sut que les religieux dominicains, qui en étaient chargés, approchaient, il alla au-devant d'eux jusqu'à cinq lieues au delà de Sens, à Villeneuve-l'Archevêque, accompagné de sa cour et d'un clergé nombreux. À l'aspect de la sainte couronne il fondit en larmes, au point que tout le monde en fut at-

tendri; puis, s'étant chargés, son frère Robert et lui, de ce précieux dépôt, à l'entrée de Sens, et marchant nu-pieds, ils le portèrent, au milieu d'une foule innombrable de peuple, à l'église Saint-Étienne de cette ville. Il le reçut avec les mêmes sentiments et la même pompe dans Paris, et le fit placer dans la chapelle de son palais.

Parmi plusieurs autres reliques qu'il reçut de Constantinople, en 1244, il y avait un morceau considérable de la vraie croix; c'était probablement celui que l'impératrice sainte Hélène avait apporté de Jérusalem. Pour les placer honorablement il fit bâtir dans son palais, à Paris, une chapelle célèbre, connue depuis sous le nom de *Sainte-Chapelle*. On en fit la dédicace avec beaucoup de solennité, et ce fut le lieu ordinaire où le roi vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois les nuits en prières.

Aimant Dieu comme David, comme David aussi Louis aimait son peuple. Constamment il porta son attention sur toutes les branches du gouvernement, et son assiduité à rendre la justice, à maintenir les lois anciennes ou à en faire de nouvelles, assiduité que constamment beaucoup de monuments de son règne, prouve qu'il était au moins aussi digne du trône qu'aucun de ses ancêtres. Rien, au reste, ne le prouve mieux que ce cri général élevé par les mécontents sous les règnes suivants; ils ne demandaient autre chose sinon que les abus fussent réprimés et que la justice fût rendue comme elle l'avait été sous le règne de saint Louis.

Ce prince porta des lois très-sévères contre les usuriers et les blasphémateurs. Il obligea les Juifs à restituer les sommes qu'ils avaient extorquées par des usures criantes, et, lorsqu'on ne trouvait pas les personnes à qui cet argent devait être restitué, il l'employait à de bonnes œuvres. Dans un édit qu'il publia contre le blasphème il ordonna que les personnes coupables de ce crime fussent marquées d'un fer rouge sur les lèvres. Il fit exécuter cette loi sur un des principaux habitants de Paris, qu'on avait entendu blasphémer dans la rue. Il voulait par là faire un exemple et mettre le coupable dans le cas de rappeler sans cesse ce qui lui avait attiré

ce châtimement. Le peuple murmura de cette sévérité et s'emporta même en termes très-injurieux ; mais Louis défendit de faire aucune recherche en disant : « Ce n'est que contre moi qu'ils ont parlé. Plût à Dieu qu'en subissant moi-même la peine portée par ma loi je pusse bannir le blasphème de mon royaume ! » Quelque temps après, entendant les acclamations du peuple à l'occasion de la charité et de la magnificence qu'il avait fait éclater dans certains ouvrages publics, il s'écria : « J'espère que le Ciel me récompensera beaucoup plus pour les malédictions dont on m'a chargé à cause des châtimements que j'ai infligés aux blasphémateurs. » Il retira cependant la loi dont il s'agit, sur les remontrances du Pape Clément IV, et ayant fait, dans une assemblée de son parlement, tenue en 1260, un discours sur l'énormité du blasphème, il publia une nouvelle loi dans laquelle il ordonna que les blasphémateurs fussent à l'avenir condamnés à une amende pécuniaire, ou punis de la prison et du fouet, suivant l'espèce de leur crime et suivant leur âge et leur qualité<sup>1</sup>.

C'était encore un usage parmi les seigneurs de se faire des guerres sanglantes pour leurs querelles particulières ; Louis commença d'y mettre un terme. Le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, avait formé le projet de réduire en cendres la ville d'Orléans pour venger la mort de quelques-uns de ses vassaux étudiants dans cette ville, et déjà il s'était mis à la tête d'une armée pour l'exécuter ; Louis, par sa douceur, calma les esprits et dissipa l'orage. Aussi fidèle d'ailleurs à sa parole que la plupart des princes l'étaient ou le sont peu, il s'était attiré la confiance de tout le monde. Plus d'une fois il fut pris pour arbitre par différentes puissances, et dans toutes les négociations on remarqua toujours en lui une fidélité à toute épreuve et la plus grande intégrité. Il n'y avait point, au rapport de Joinville, de meilleure tête dans son conseil ; il était actif, plein de sagesse et de ressource dans les affaires les plus épineuses ; il réunissait enfin les qualités propres à le rendre cher à son peuple, redoutable aux

ennemis et digne de l'admiration des étrangers.

Ses talents militaires n'y avaient pas peu contribué. Les comtes de la Marche, de Bretagne, de Toulouse et de Champagne, ainsi que le roi d'Angleterre, avaient déjà senti le poids de ses armes. Tour à tour capitaine et soldat, il avait donné des preuves de sa capacité dans le métier de la guerre et de son courage au milieu des dangers. Il avait réduit à l'obéissance le comte de la Marche, en prenant successivement ses places les plus fortes, après que ce seigneur eut refusé de rendre hommage à son frère Alphonse, comte de Poitiers. La ville de Fontenai, entre autres, avait été emportée d'assaut après un siège opiniâtre, et, suivant les lois, toute la garnison, où l'on comptait quarante chevaliers, et qui était commandée par un fils du comte de la Marche, aurait dû périr de la mort des rebelles ; mais Louis représenta à son armée qu'un pareil châtimement était trop rigoureux pour un fils et des vassaux qui avaient obéi aux ordres d'un père et d'un seigneur ; il se contenta de les envoyer prisonniers en différentes places du royaume.

Hugues de Lusignan, c'était le nom du comte rebelle, avait épousé la veuve de Jean sans Terre, père de Henri III, roi d'Angleterre, et il suivait toutes les impressions de cette femme impétueuse. C'était elle qui l'avait précipité dans la révolte, et qui, désespérée du mauvais succès de ses armes, avait inutilement eu recours au poison pour faire mourir le roi vainqueur. Les scélérats qu'elle avait employés furent découverts à temps, arrêtés et punis. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle mit tout en œuvre pour engager Henri, son fils, à passer en France avec une armée puissante ; mais Henri ne put rien obtenir de ses barons. Le souvenir encore récent de sa malheureuse expédition de Bretagne et le mécontentement général des Anglais furent la cause du refus d'hommes et d'argent qu'il essuya. Il vint néanmoins avec trois cents chevaliers en France, dans l'espoir que le roi d'Aragon, le comte de Toulouse et d'autres seigneurs lui fourniraient les troupes que sa mère et son beau-père avaient annoncées.

<sup>1</sup> Voir Guili. de Nangis et de Laurière. *Ordonn. des rois de France*, t. 1, p. 90-100.



Louis vit d'un œil tranquille tous ces mouvements, et il disposa tout pour pousser avec encore plus de vivacité la guerre contre Lusignan. Henri, cependant, soupirait après une occasion de reprocher au monarque français l'infraction des traités ; mais Louis, observateur exact de toutes les clauses, ne lui laissa pas même le plus léger prétexte de rupture. Alors Henri, impatient de secourir les rebelles, lui envoya déclarer la guerre. Ce fut un nouveau motif pour les Français de redoubler de courage ; ils eurent bientôt soumis tout le pays jusqu'à Taillebourg, place forte sur la Charente, où Louis se logea avec ses officiers. Le reste de son armée se rangea en présence de celle de Henri.

A quelque distance de là était un pont défendu par plusieurs tours dont les Anglais s'étaient emparés ; ce pont était d'ailleurs si étroit qu'on ne pouvait y faire passer que quatre hommes de front. Il fallait le forcer pour aller aux ennemis ; Louis ordonna l'attaque. Les Anglais eurent d'abord l'avantage, mais leur triomphe ne fut pas long. Louis met pied à terre, et, suivant l'impétuosité de son courage, il se jette au plus fort de la mêlée, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et emporte le pont. Quand il fut sur la rive opposée il eut à combattre contre des ennemis frais et nombreux. Il en soutint cependant presque seul le choc, jusqu'à ce que, son exemple et le danger auquel il était exposé faisant faire des prodiges de valeur à ses troupes, il fut entouré de toutes parts de seigneurs et de soldats français, qui bientôt mirent en déroute l'armée de Henri. Tel était au milieu des batailles le prince le plus doux et le plus pieux.

Cependant les vaincus fuyaient en désordre et on les poursuivait avec chaleur ; heureusement pour eux la ville de Saintes leur servit de point de ralliement. Louis envoya le lendemain plusieurs détachements jusqu'aux portes de la ville pour fourrager sous les yeux mêmes de l'ennemi. Lusignan fit une sortie et les maltraita. Ils reçurent du renfort ; Lusignan en reçut aussi, et bientôt une simple escarmouche se changea en une action générale. Louis et Henri se trouvèrent au milieu des combattants. Enfin la victoire

se déclara pour les Français ; ils enfoncèrent de tous côtés les rebelles et leurs alliés et les poursuivirent jusqu'aux portes de Saintes. La nuit suivante Henri, tout consterné, s'enfuit précipitamment vers Bordeaux. La ville de Saintes ouvrit ses portes, et les vainqueurs firent un riche butin. Lusignan, n'ayant plus de ressource que dans la clémence du roi, se soumit à lui sans réserve. Louis le traita avec bonté, mais il lui imposa des conditions assez dures pour intimider quiconque aurait pu être tenté de l'imiter.

Raymond, comte de Toulouse, était plus que personne disposé à suivre son exemple ; déjà il s'était assuré des rois de Navarre, de Castille et d'Aragon, ainsi que des comtes de Foix, d'Armagnac, de Comminges et de Rodez, et il devait faire une puissante diversion de son côté pendant que le comte de la Marche se joindrait au roi d'Angleterre. Déjà même il s'était emparé d'une assez grande étendue de pays lorsque Louis détacha une partie de son armée victorieuse pour le mettre à la raison. Le comte demanda grâce et il l'obtint.

Pendant qu'on négociait la paix le roi d'Angleterre demanda une trêve, offrant cinq mille livres sterling pour dédommagement des frais de la guerre. Le roi la lui accorda pour cinq ans. Les seigneurs de la suite de Henri se hâtèrent de retourner en Angleterre, et on leur accorda tous les passe-ports dont ils avaient besoin. Ainsi finit une guerre qui semblait devoir ensevelir la France sous ses propres ruines. Tout cela se passa en 1242 et en 1243, Louis n'ayant pas encore vingt-huit ans<sup>1</sup>.

L'année qui précéda cette guerre, c'est-à-dire en 1241, Louis IX tint à Saumur une cour plénière qui fut appelée la non-pareille à cause de sa magnificence. Parmi les grands seigneurs se voyait le comte de Champagne, devenu roi de Navarre et revenu depuis peu de la Palestine. Le sire de Joinville, jeune encore, lui servait d'écuyer tranchant à la table du roi saint Louis. La table de la reine Blanche était servie par trois seigneurs : le comte de Boulogne, qui devint roi de Portugal, et le

<sup>1</sup> Godescard 25 août. *Acta SS.*, 25 août.

comte de Saint-Pol ; le troisième était un jeune prince allemand, âgé de dix-huit ans, que de temps à autre la reine Blanche baisait dévotement au front. Or les assistants se répétaient à l'envi, en s'émerveillant, que c'était là le fils de sainte Élisabeth de Thuringe, et que la reine Blanche le baisait ainsi par dévotion, parce qu'elle entendait dire que sa mère l'avait ainsi baisé mainte fois <sup>1</sup>. C'était en effet le fils de sainte Élisabeth, Herman II, landgrave de Thuringe, qui venait d'épouser la fille du duc de Brunswick, mais qui mourut avant la fin de l'année.

En Espagne saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, semblait rivaliser de vertus et de gloire avec son cousin, le saint roi Louis de France. Ce fut en 1228 qu'il marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben-Mahomet, prince issu des miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230 le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie, ainsi que des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben-Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. « Seigneur ! disait-il, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne ; je ne me propose point d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre nom. »

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palencia prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre pitié, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lors-

qu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Outre cette image, qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les mahométans, et c'est là l'origine des grandes richesses que possèdent ou qu'ont possédées l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siège de Jaën, apprit la mort de son père, Alphonse IX. Dans le même temps sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux États.

En 1234 il reprit les armes contre les Maures et fit le siège d'Ubéda, qui ne fut emportée qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps son fils Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xérès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le Ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu, à la tête de leurs ennemis, l'apôtre saint Jacques, monté sur un cheval blanc et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu la même vision. D'ailleurs il ne périt du côté de ceux-ci que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité.

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*.



Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse il continua le cours de ses premières opérations, et, tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. On y comptait trois cent mille habitants. Saint Ferdinand y fit son entrée le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, que le sultan Almansor y avait fait apporter, deux cent trente-neuf ans auparavant, sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures, par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante le roi de Castille et de Léon se remaria; il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de sa tante, la reine Blanche, douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille. Jeanne vécut toujours dans une intelligence parfaite avec Ferdinand et Bérengère, la mère du roi, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble. Lorsqu'au printemps le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérengère dans l'administration des affaires intérieures de l'État.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Éciza fut la première et la dernière Moron, qui se rendit. Aben-Dudiel, roi de Murcie, se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie; il le chargea aussi d'y établir un évêché et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendi-

rent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi que Alcada, Réal, Ivora et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Béalhamar, roi de Grenade; i se rendit au camp de Ferdinand; puis, s'étant jeté à ses pieds, il s'offrit à se faire son vassal et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis. Ces conditions furent acceptées, et Béalhamar mérita par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendants.

Après la mort d'Abenhut la ville de Séville s'était érigée en république; Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne; mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérengère, mère du roi, qui suivit de près celle de l'archevêque Rodrigue. Ferdinand ne trouva de consolation à sa douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille qu'il marcha contre Séville. Le siège dura seize mois; on n'en sera point surpris si l'on considère que cette ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale; au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y compte cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château de Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux et par le moyen d'une grosse chaîne de fer, qui, d'un côté, tenait au château, et de l'autre à la tour de la ville, qu'on appelait la Tour-d'Or.

La flotte de Ferdinand défit celle des Mau-

res et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siège le succès paraissait toujours incertain. Cependant l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros navires qui rompirent le pont. On assiégea Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin la ville elle-même se rendit le 22 novembre 1249. Les Maures ou Sarrasins d'Afrique obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xérès et cent mille passèrent en Afrique. Axataf, gouverneur des infidèles à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. Ce n'est peut-être que par une suite des décrets éternels du Ciel qu'elle a été enlevée aux Maures. »

Le saint roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces et implora la protection de la sainte Vierge devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta, dans le même temps, à ses domaines, Xérès, Médina-Sidonia, Cadix et un grand nombre d'autres places.

Le Pape Grégoire IX secondait de son mieux les glorieuses expéditions des rois d'Espagne. Dès l'an 1229 il y avait envoyé le cardinal Jean d'Abbeville, évêque de Sabine, prêcher la croisade. Ayant appris, l'an 1230, les heureux succès des armes chrétiennes, il écrivit aux croisés du royaume de Léon, les exhortant à conserver et à étendre leurs conquêtes et leur promettant les plus grandes indulgences. Il écrivit aussi à Grégoire, archevêque de Compostelle, lui donnant commission, pour cette fois seulement, d'établir des chanoines et d'ordonner des évêques pour

les deux anciennes cités de Mérida et de Badajoz, qu'on venait de reprendre, à la charge qu'à l'avenir l'élection de ces évêques appartiendrait au chapitre, suivant le droit commun<sup>1</sup>.

En 1234, ayant appris les nouveaux succès de saint Ferdinand et de son fils Alphonse, il écrivit à l'archevêque Rodrigue de Tolède d'établir, par autorité du Saint-Siège, des évêques, selon qu'il le trouverait expédient, dans les villes qui en avaient eu anciennement et qui étaient encore dignes d'un siège épiscopal<sup>2</sup>.

Deux ans après, en 1236, ayant appris la conquête de Cordoue, il écrivit aux prélats d'Espagne d'encourager le roi Ferdinand à poursuivre ses conquêtes sur les infidèles et tous les peuples de leurs diocèses à l'y aider, soit de leurs personnes, soit de leurs biens, leur promettant la même indulgence que pour le voyage de la Terre-Sainte. La lettre est du 4 septembre. En même temps, à la prière du roi, il ordonna à l'archevêque de Tolède et aux évêques de Burgos et d'Osma de lui faire payer, trois années durant, un subside de mille pièces d'or sur les revenus des églises et des monastères, pour les frais de cette guerre<sup>3</sup>.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres ; toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le Saint-Sacrement dans sa chambre il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1230, n. 34 et 35. — <sup>2</sup> Id., ann. 1234, n. 50. — <sup>3</sup> Id., ann., 1236, n. 58, 50.



acte de foi et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants, avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées qu'il expira tranquillement, le 30 mai 1232, dans la cinquante-troisième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une magnifique châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa l'an 1671 <sup>1</sup>.

La gloire du martyr vint encore illustrer l'Espagne. Dès l'année 1220 deux disciples de saint François d'Assise, Jean, prêtre, et Pierre, laïque, partirent de Saragosse pour aller à Valence prêcher la foi aux Sarrasins. Ils arrivèrent à la petite ville de Teruel, et, s'y trouvant fort aimés, ils bâtirent deux pauvres cellules près l'église de Saint-Barthélemy et y demeurèrent dix ans. Ensuite ils passèrent à Valence, où ils se cachèrent dans l'église du Saint-Sépulcre, et firent amitié avec deux seigneurs castillans, don Blasco et don Artald de Alagon, qui étaient charmés de leur vertu. Comme ils prêchaient la foi de Jésus-Christ, ils furent menés devant le roi ou sultan, nommé Zeit-Abou-Zeit, qui leur demanda pourquoi ils étaient venus ; ils répondirent que ce n'était à autre dessein que pour le tirer de l'erreur, lui et son peuple. Le roi leur commanda de renoncer à leur religion pour embrasser la sienne, et, comme ils le refusèrent constamment, il leur fit couper la tête dans le jardin même où il se promenait. Avant l'exécution les deux religieux se mirent à genoux et demandèrent à Dieu que, pour récompense du bien que ce prince leur procurait, il se convertît lui-même un jour ; ce qui arriva en effet. Ils furent martyrisés le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août 1231 <sup>2</sup>.

L'an 1230 le roi Jacques d'Aragon conquiert l'île de Majorque et pria le Pape Grégoire d'y établir un évêché, ce qui se fit l'an 1237.

<sup>1</sup> Godescard, et *Acta SS.*, 30 mai. *Chronique de l'archevêque Rodrigue*, etc. — <sup>2</sup> Wadding.

Aussitôt après cette conquête, et dès l'an 1232, Jacques entreprit celle du royaume de Valence. Il prit plusieurs places les années suivantes et avança jusqu'à la capitale, qu'il commença d'assiéger après Pâques, c'est-à-dire au mois d'avril 1230. Il avait d'abord peu de troupes ; mais il lui en vint ensuite, non-seulement d'Aragon et de Catalogne, mais de Provence, de France et d'Angleterre. L'archevêque de Narbonne, Pierre Amelin, y vint en personne, accompagné de treize chevaliers et de cinq cents hommes de pied. Le roi mahométan qui commandait à Valence était Zaïn, auparavant seigneur de Dénia. Zeit-Abou-Zeit, qu'il avait chassé, se fit chrétien, suivant la prière qu'avaient faite pour lui les deux Frères mineurs, Jean et Pierre, qu'il fit mourir en 1231. Zeit fut nommé Vincent au baptême ; mais il tint sa conversion secrète pour ne pas se rendre odieux aux musulmans ; car il espérait remonter sur le trône et avait toujours un parti très-considérable.

Après six mois de siège Zaïn fut réduit à rendre Valence, à condition que les habitants auraient la vie sauve et sûreté pour se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter sur eux. Ainsi le roi Jacques d'Aragon y entra victorieux la veille de Saint-Michel, 28 septembre 1238. On fut occupé pendant trois jours à nettoyer et purifier les mosquées, pour en faire des églises. Après avoir distribué les maisons de la ville et les terres d'alentour, le roi s'appliqua à donner des lois à ce nouveau royaume, par le conseil des prélats et des seigneurs qui l'avaient suivi en cette guerre. Les prélats étaient Pierre, archevêque de Tarragone ; Bérenger, évêque de Barcelone ; Vital d'Huesca, Bernard de Saragosse, Ponce de Tortose, Garcia de Tarragone et Bernard de Vic ; sept en tout. Entre autres lois le roi défendit aux mahométans et aux Juifs d'avoir des esclaves ou autres serviteurs chrétiens, ni de nourrices chrétiennes pour leurs enfants ; de tenir leurs boutiques ouvertes ni de travailler les dimanches et les fêtes ; mais il permit aux mahométans de travailler à leurs terres tous les jours indifféremment, excepté les quatre plus grandes fêtes de l'année. Pour ne point

scandaliser ces infidèles il défendit de tailler en publicles images de pierre de Jésus-Christ et des saints, afin qu'on ne les vit point ébauchées et difformes, ni de les vendre dans les rues, non plus que les images en peinture. Il accorda l'immunité, c'est-à-dire le droit d'asile, à la grande église de Valence, à celle du martyr saint Vincent, patron de la ville, et à toutes les principales églises du royaume.

Sitôt qu'il eut changé en église la grande mosquée il s'appliqua à y établir un évêque, des chanoines, des dignités et un clergé. L'élection de l'évêque fut différée quelque temps à cause de la contestation qui survint entre les deux archevêques de Tolède et de Tarragone pour savoir lequel serait métropolitain du nouveau siège de Valence. Avant l'invasion des Sarrasins Valence était de la métropole de Tolède ; mais actuellement Tolède était du royaume de Castille et Tarragone de celui d'Aragon, dont dépendait Valence par la nouvelle conquête. Le roi écrivit sur ce sujet au Pape Grégoire, qui, sur sa prière, érigea l'église de Valence en cathédrale suffragante de Tarragone, et lui assigna un diocèse par sa bulle du 9 octobre de l'année suivante (1239). Alors on procéda à l'élection d'un évêque, du consentement de l'archevêque et des grands, et, avec l'approbation du Pape, on élut Ferrier de Saint-Martin, prévôt de l'Eglise de Tarragone. Pour doter celle de Valence le roi lui donna toutes les dîmes du diocèse, qui lui appartenaient en vertu de la concession faite par Grégoire VII et Urbain II aux rois d'Aragon, ses prédécesseurs, de toutes les dîmes des terres qu'ils conquerraient sur les Sarrasins. Le roi Jacques donna à Vincent de Belvis, autrefois le roi Zeit, un revenu honnête avec un palais dans Valence, quetris mois après les deux princes donnèrent aux Frères mineurs pour y établir un couvent<sup>1</sup>.

L'Afrique, qui reçut dès lors le triste nom de Barbarie, continuait à voir sur ses bords désolés les héroïques rédempteurs des ordres de la Merci et de la Trinité, brisant les fers des esclaves chrétiens et se mettant plus d'une fois à leur place. Un des plus illustres

de ces héros de la charité à cette époque fut saint Raymond Nonnat.

Il naquit en 1204 à Portel, au diocèse d'Urgel, en Catalogne. On lui donna le surnom de Nonnat, *qui n'est pas né*, parce que, sa mère étant morte avant sa naissance, on le tira de son corps par l'opération césarienne. Ses parents étaient d'une famille noble, mais peu favorisés des biens de la fortune. Dès son enfance il ne témoignait de goût que pour les exercices de piété et pour l'accomplissement de ses devoirs. La pénétration de son esprit lui fit parcourir avec autant de rapidité que de succès la carrière des belles-lettres. Son père, qui remarquait en lui de l'inclination pour la vie monastique, ou du moins pour l'état ecclésiastique, l'envoya à la campagne pour y faire valoir une ferme. Son attention était de le détourner de sa vocation et de l'étude. Le saint obéit sans répliquer, et, par amour de la solitude, il se chargea lui-même du soin de garder le troupeau. Il imitait, sur les montagnes et dans les forêts, la vie des anciens anachorètes.

Or, dans les champs où le jeune Raymond paissait ses brebis, il y avait une petite église ou ermitage dédié à saint Nicolas de Myre, et dans cette église une très-belle image de la Mère de Dieu. Le jeune Raymond, qui avait perdu sa mère avant de venir au monde, allait souvent prier avec ferveur devant cette image. Un jour qu'il y eut épanché tout son cœur la sainte Vierge lui apparut et lui dit avec une ineffable douceur : « Ne crains point, Raymond ; dès maintenant je te reçois pour mon fils ; tu pourras donc m'appeler ta mère et t'assurer sur ma protection pour l'avenir. » Dès lors, quoiqu'il se regardât comme le plus humble serviteur de la Reine des cieux, il ne pouvait s'empêcher de l'appeler tout haut sa mère et de protester que jamais il n'en avait eu, que jamais il n'en aurait d'autre. Chaque jour il récitait le Rosaire aux pieds de la sainte image.

Jaloux d'une jeunesse aussi pure, l'esprit de ténèbres lui apparut sous la forme d'un berger, s'efforçant de lui persuader qu'à un jeune homme de sa noblesse il ne convenait point de mener une vie rustique et solitaire, mais qu'il devait fréquenter des lieux plus célèbres.

<sup>1</sup> Escolano, l. 3, c. 4, 5, 6, 7. Wadding, ann. 1238 et 1239.



Le jeune homme répondit qu'il ne suivrait d'autres conseils que ceux de sa très-douce mère, la Vierge Marie. A ce nom le démon s'enfuit avec un fracas horrible. Raymond alla dans son asile accoutumé, remercia sa divine libératrice, et en son honneur consacra à Dieu sa virginité. Marie lui témoigna sa maternelle satisfaction et lui conseilla d'entrer dans l'ordre de la Rédemption des captifs, dont elle avait inspiré depuis peu la fondation à saint Pierre Nolasque. Raymond ne demandait pas mieux, mais il craignait l'opposition de son père. Le comte de Cardone, inspiré par la sainte Vierge, lui en obtint le consentement. C'était un seigneur de ses parents qui venait souvent en pèlerinage à l'ermitage de Saint-Nicolas. Raymond alla donc à Barcelone et fit ses vœux entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci.

Le nouveau religieux devint le modèle de ses frères par sa ferveur, sa mortification et ses autres vertus. Ses progrès dans la perfection furent si surprenants qu'après deux ou trois ans de profession on le jugea digne d'exercer l'office de rédempteur et de remplacer à cet égard saint Pierre Nolasque. Ayant été envoyé en Barbarie, il obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés il se donna lui-même en otage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation était la plus rude et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il faisait de sa liberté ne servit qu'à irriter les mahométans; ils le traitèrent avec tant d'inhumanité qu'il serait mort entre leurs mains si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le cadi ou magistrat de la ville à donner des ordres pour qu'on l'épargnât. On le laissa donc respirer, et on lui permit d'aller où il voudrait.

Il profita de la permission qu'on lui accordait pour visiter les chrétiens et les consoler. Il ouvrit aussi les yeux à plusieurs musulmans, qui reçurent le baptême. Le gouverneur, en ayant été informé, le condamna à être empalé; mais ceux qui étaient intéressés au paiement de la rançon des captifs pour lesquels il était en otage obtinrent une com-

mutation de peine, et il souffrit une cruelle bastonnade. Ce supplice ne ralentit point son courage; il croyait n'avoir rien fait tant qu'il voyait ses frères en danger de périr éternellement; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de venir à leur secours. « Quand un homme, disait-il avec saint Chrysostome, donnerait aux pauvres des trésors immenses, cette bonne œuvre n'approche point de celle d'un homme qui contribue au salut d'une âme. Cette aumône est préférable à la distribution de dix mille talents; elle vaut mieux que le monde entier, quelque grand qu'il paraisse à vos yeux; car un homme est plus précieux que tout l'univers. »

Le saint n'avait plus d'argent pour racheter les captifs; d'un autre côté c'était un crime capital chez les musulmans de parler de religion à ceux de leur secte. S'il se laissait aller à l'espérance de quelque succès il se voyait exposé à mourir victime de sa charité. Il reprit cependant sa première méthode d'exhorter les chrétiens et d'instruire les infidèles. Le gouverneur, informé de sa conduite, en fut extrêmement irrité; il le fit fouetter aux coins de toutes les rues de la ville; après quoi on lui perça les lèvres avec un fer rouge, dans la place publique, et on lui ferma la bouche avec un cadenas que l'on n'ouvrait que quand il fallait le faire manger. Ensuite on le chargea de chaînes et on le renferma dans un cachot. Il y resta huit mois, et il n'en sortit que quand les Pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. Voyant qu'on ne voulait point le laisser en prison, il demanda qu'il lui fût au moins permis de vivre au milieu des esclaves, qui avaient un pressant besoin de secours; mais les ordres de son général, qui le rappelaient, l'obligèrent de partir.

En arrivant en Espagne il fut nommé cardinal par le Pape Grégoire IX. Sa nomination à cette dignité ne changea rien à ses sentiments; il conserva toujours son habit et sa première manière de vivre. Il préféra sa cellule à un palais qu'on lui offrait; il ne voulut point avoir de riches ameublements et se contenta de ce qui suffisait aux besoins

de la nature. Le Pape le manda à Rome, dans l'espérance qu'il lui serait fort utile pour le gouvernement de l'Église. Il se mit en route et voyagea avec la simplicité d'un pauvre religieux; mais à peine fut-il arrivé à Cardone, qui n'est qu'à six milles de Barcelone, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente. On vit bientôt en lui des symptômes qui annonçaient la proximité de sa fin. Il mourut le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans. On l'enterra dans cette même chapelle de Saint-Nicolas où il avait commencé son noviciat de sainteté dans sa jeunesse. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre en 1253, et l'on y conserve encore les reliques de saint Raymond. L'histoire de ses miracles a été insérée dans le recueil des Bollandistes. Le Pape Alexandre VII fit mettre son nom dans le Martyrologe romain, l'an 1657<sup>1</sup>.

Débiteur envers tout le monde, chrétiens et infidèles, le Pape Grégoire IX étendait sa sollicitude pastorale jusque sur les mahométans pour les engager d'ouvrir les yeux à la lumière. Dans cette vue il envoya, l'an 1233, des religieux de Saint-François avec des lettres au sultan de Damas, au calife de Bagdad et au miramolin d'Afrique. Comme les mahométans reconnaissent la divinité des saintes Écritures, le Pape y fait voir comment Dieu a graduellement développé la religion véritable par les patriarches, par les prophètes et par les apôtres, comme par trois luminaires qui nous révèlent un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, avec l'incarnation du Fils, ses miracles sans nombre, sa mort pour le salut du monde, sa résurrection et son ascension glorieuses, pour revenir un jour du ciel juger les vivants et les morts. Les apôtres, ce troisième luminaire qu'il a établi pour continuer l'œuvre de la rédemption humaine, ont fait, par le pouvoir qu'il leur en a donné, des miracles non moindres que lui, et chaque jour, tant par leurs saintes reliques que par ceux qui imitent leur foi et leurs œuvres, l'Église catholique, notre mère, est glorifiée de miracles semblables, lorsque les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont gué-

ris, les énergumènes délivrés et les morts ressuscités; ce qui n'est arrivé et n'arrivera jamais dans aucune autre religion.

Le Pape est le serviteur des serviteurs de Celui qui ne veut pas qu'aucun périsse; il a pour les trois princes la charité de l'Apôtre des nations, qui se faisait tout à tous pour les gagner tous au Seigneur; d'ailleurs les nations doivent entrer dans l'Église avant la conversion finale d'Israël; il leur envoie donc ses lettres et ses ministres pour leur annoncer Jésus-Christ, vrai Dieu et Fils du vrai Dieu. Peut-être que le Tout-Puissant fera luire dans leurs cœurs cette lumière qu'il fit luire autrefois dans le cœur des magies, lumière qu'ont repoussée les Juifs, mais qu'a reçue, par la prédication de saint Paul, le peuple qui marchait dans les ténèbres. « Nous prenons donc à témoin toute la cour céleste, et le ciel et la terre; car si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous négligez de recevoir et de garder une croyance continuellement confirmée par tant de preuves, de témoignages, de signes et de miracles, vous n'aurez aucune excuse devant Celui qui viendra, avec grande puissance et majesté, juger le monde par le feu. »

Du reste, ce que le Pape désire, ce n'est pas ce qui est à eux, mais eux-mêmes, mais leurs âmes. Il les exhorte donc, élevés qu'ils sont au-dessus du peuple, non moins par l'intelligence que par la puissance, de lui donner l'exemple et de marcher à sa tête dans la voie de la vérité, comme ont fait plusieurs chefs de nations, qui, devenus ainsi pour leurs sujets une cause de salut, ont mérité, sans perdre la gloire temporelle, de recevoir encore le royaume qui ne finit jamais. Enfin il les prie d'accueillir et d'écouter favorablement les religieux qu'il leur envoie.

On ne sait pas quel fut l'effet de ces lettres, écrites d'ailleurs avec sagesse, et où il n'y a pas un mot qui pût choquer des princes musulmans. Nous voyons seulement, par l'exemple du sultan de Valence, en Espagne, que des exhortations de cette nature ne demeureraient pas toujours sans fruit. De plus, à cette même époque, les chrétiens se multipliaient à Maroc, en Afrique, sous la domination du miramolin. Le sang que nous y avons

<sup>1</sup> Godescard, et *Acta SS.*, 31 août.



vu verser à plusieurs disciples de saint François rendait cette Église féconde après une si longue stérilité. Pour affermir et accroître ces bons commencements, le Pape Grégoire lui donna un évêque. Il choisit pour cette pauvre et lointaine Église frère Agnel, homme sage et lettré, qui avait quitté le monde pour se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint-François. Grégoire IX le sacra de sa main, comme il le témoigne dans sa bulle du 12 juin 1237<sup>1</sup>.

Vers le même temps les humbles disciples de saint François, avec les enfants de saint Dominique, donnaient occasion aux Grecs schismatiques et aux autres chrétiens dévoyés de l'Orient de se rapprocher du centre de l'unité catholique et même de s'y réunir.

Cinq Frères mineurs, qui étaient allés en Natolie travailler au salut des âmes, furent pris par les Turcs et retenus en prison. Sortis de là ils vinrent à Nicée, où Germain, patriarche grec de Constantinople, faisait sa résidence, aussi bien que l'empereur Jean Vatace. Les cinq Frères vinrent trouver le patriarche, qui les reçut humainement et fut édifié de leur pauvreté et de leur zèle. Étant entrés en conversation, ils parlèrent de diverses choses et s'arrêtèrent principalement sur le schisme qui divisait l'Église depuis longtemps. Ils lui proposèrent de travailler à la paix et à l'union entre les Grecs et les Latins, et ils furent favorablement écoutés. Le patriarche rendit compte de leur proposition à l'empereur Vatace, qui avait alors intérêt à se concilier le Pape, pour détourner l'orage qui le menaçait de la part de Jean de Brienne, empereur latin de Constantinople. Il permit donc au patriarche d'écrire au Pape pour la réunion et il lui écrivit lui-même.

La lettre du patriarche Germain au Pape Grégoire commence par une prière à Jésus-Christ, qu'il invoque en qualité de pierre angulaire qui a réuni les diverses nations en une même Église. Puis, s'adressant au Pape, il reconnaît qu'il a reçu en partage la primauté du Siége apostolique et le prie de descendre un peu de son élévation pour l'écouter favorablement. Il répète encore ensuite qu'il ne

prétend point préjudicier à la primauté du Pape. Dans le corps de la lettre, dont nous verrons assez la substance dans la réponse qu'y fera le Pape, il proteste de ses vœux sincères pour la réunion, et il accuse l'Église romaine d'y mettre obstacle par sa tyrannie, particulièrement en Chypre. C'est que, dans cette île, dont les catholiques d'Occident étaient les maîtres, il y avait eu quelquefois des collisions entre eux et les Grecs schismatiques; mais la principale cause en était à ce même patriarche Germain. On a de lui une lettre adressée aux Cypriots, l'an 1229, dans laquelle il les exhorte à persévérer dans la foi qu'ils ont reçue, c'est-à-dire dans le schisme; car il y reproche aux Latins qu'au mépris du Christ ils donnaient au Pontife le nom et le droit de chef, et les accuse de tyrannie de ce qu'ils obligent les Grecs à reconnaître le Pape pour leur pontife<sup>1</sup>. Par ce seul trait on voit avec quelle espèce de sincérité le patriarche grec désirait la réunion.

Il écrivit dans le même esprit aux cardinaux, pour les exhorter à procurer la paix, comme étant le conseil du Pape. « Permettez-nous, dit-il, de dire la vérité; notre division est venue de l'oppression que vous exercez et des exactions de l'Église romaine, qui de mère est devenue une marâtre, et foule les autres d'autant plus qu'ils s'abaissent davantage devant elle. » Il propose ensuite l'exemple de la répréhension de saint Paul, que saint Pierre prit en bonne part, en sorte qu'elle ne produisit point de division, mais un examen plus soigneux touchant les cérémonies légales. Puis il ajoute : « Nous sommes scandalisés de vous voir, uniquement attachés aux biens de la terre, amasser de tous côtés de l'or et de l'argent et vous rendre les royaumes tributaires. » Et ensuite : « Plusieurs nations nombreuses nous sont unies et parfaitement d'accord avec nous : les Éthiopiens, les Syriens, les Ibériens, les Lazes, les Alains, les Goths, les Chazares, le peuple innombrable de Russie, les Bulgares. »

Voilà ce que dit le patriarche grec, du moins voilà ce que lui font dire Matthieu Pà-

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1237, n. 28. Wadding, ann. 1246, n. 9.

<sup>1</sup> Apud Cotel., *Monumenta Græca*.

ris ou ses éditeurs protestants ; car ces imputations injurieuses au Pape et aux cardinaux ne se trouvent point dans les lettres du patriarche, conservées dans les archives de l'Église romaine <sup>1</sup>.

Il est remarquable que, parmi les nations schismatiques, il ne compte ni les Arméniens, ni les Géorgiens, ni les Maronites ; preuve que ces peuples étaient alors unis et soumis à l'Église romaine. Nous verrons plus tard ce qu'il en était réellement des autres. Quant à l'or et à l'argent que l'Église amassait en Occident, comme c'était en grande partie pour soutenir l'empire latin et catholique de Constantinople, on conçoit que les Grecs schismatiques le trouvassent mauvais.

Le 26 juillet 1232 le Pape Grégoire répondit aux deux lettres du patriarche en ces termes : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au vénérable frère Germain, archevêque des Grecs, salut et bénédiction apostolique. Ayant reçu, avec la bienveillance qui convient, les lettres de votre fraternité, que nous a présentées votre nonce, à nous et à nos frères, et en ayant bien compris la teneur, nous avons résolu de vous envoyer des hommes d'une religion et d'une science éprouvées pour vous porter des paroles de vie et vous faire connaître plus pleinement notre volonté et celle de nos frères. En attendant nous répondrons quelques mots à ce que vous avez écrit.

« Encore que le Christ, comme vous nous le rappelez dans vos lettres, soit le premier et le principal fondement de la foi, hors lequel on ne peut en poser d'autre, ce que nous confessons, toutefois nous lisons que les apôtres et les prophètes en sont les fondements secondaires, et que les citoyens de la céleste Jérusalem ont été édifiés sur les fondements des apôtres et des prophètes. Ce n'est pas sans cause, mais par une prérogative spéciale, que le premier et le principal d'entre eux, le bienheureux Pierre, a mérité d'entendre le Seigneur lui dire : « Tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire Pierre ; » afin que, comme la plénitude des sens réside

dans la tête et que de là elle se partage dans chacun des membres, de même les trois ordres de l'Église, les prélats, les continents et les gens mariés, reçoivent les remèdes du salut de Pierre, sur qui le Seigneur a bâti son Église. »

Quant à la répréhension faite à saint Pierre par saint Paul, le Pape fait voir qu'elle ne regardait nullement la doctrine, sur laquelle ils étaient tous deux d'accord, mais l'opportunité d'une condescendance temporaire, pour gagner plus facilement les Juifs et les gentils, sur quoi il suppose, comme autrefois saint Jérôme, qu'ils agissaient encore de concert. « Quoique Pierre eût la sollicitude spéciale des Juifs et Paul celle des gentils, toutefois, en diverses langues, ils ont prêché l'un et l'autre le même Seigneur, la même foi, le même baptême, et dans le même esprit. Paul était compris dans cette parole du Seigneur, disant généralement à Pierre et aux autres apôtres : « Ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux dont vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Il exerçait avec Pierre le mystère de la dignité, en vertu de ces paroles du même Seigneur à Pierre en particulier : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Il reconnaissait en Pierre l'office de l'autorité ; c'est pour cela qu'il vint le voir à Jérusalem, comme le primat et la source de la prédication évangélique, et que, plus tard, d'après une révélation, il conféra avec lui et avec les autres de l'Évangile qu'il prêchait, afin de ne pas courir en vain. Ce qui est confirmé encore par la parole du Seigneur quand il dit à Pierre seul, si son frère pèche contre lui, de lui pardonner jusqu'à septante fois sept fois ; quand il lui confie, à lui seul, ses brebis sans distinction ; Pierre, en qui la vertu des miracles était si grande qu'on apportait les malades dans les rues afin que son ombre les guérît en passant. Son autorité paraît encore en ce que le Seigneur lui dit, à lui seul : « Conduis la barque dans la haute mer, » et qu'il ajoute au pluriel : « Jetez les filets pour la capture. » Pierre, à cause de l'excellence de la foi avec laquelle, reconnaissant dans le même Christ

<sup>1</sup> Voir apud Raynald., ann. 1232, n. 46.



deux natures, il a dit : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant ; » Pierre a donc reçu seul sur la terre les clefs du royaume céleste. Or il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un principe, qu'un corps de l'Église militante ; un corps à plusieurs têtes serait un monstre, un corps sans tête serait acéphale. Donc le Seigneur, par les promesses qu'il lui a faites, montre évidemment que Pierre est le chef ou la tête de l'Église, qu'il est son successeur ou remplaçant pour le gouvernement de l'Église universelle, que, de concert avec Paul et les autres, il a rassemblée d'entre les nations, les Grecs, les Latins, les Barbares.

« Or, prévoyant que l'Église de Dieu serait foulée par les tyrans, déchirée par les hérétiques, divisée par les schismatiques, le Seigneur a dit : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; lors donc que tu seras converti affermis tes frères. » D'où il résulte évidemment que toute question de la foi doit être déferée au siège de Pierre. Mais, nous le disons avec douleur, pour nous servir des paroles de votre lettre, la robe sans couture du vrai Joseph a essuyé une déchirure, non par les mains présomptueuses des soldats, mais par les sentiments présomptueux de personnes ecclésiastiques. Mais il faut voir qui l'a ainsi déchirée. Aussitôt que l'Église des Grecs s'est retirée de l'unité de la Chaire romaine elle a perdu le privilège de la liberté ecclésiastique ; de libre qu'elle était elle est devenue l'esclave de la puissance séculière, afin que, par le juste jugement de Dieu, celle qui n'a pas voulu reconnaître la primauté divine dans Pierre endure la domination séculière malgré elle. Dans cet état, méprisant des choses qui ne sont pas médiocres, continuant à déchoir, professant une foi informe, s'attiédissant dans la charité fraternelle, elle s'émancipe toujours plus librement dans le champ d'une licence effrénée, mêlant ce qui est licite avec ce qui ne l'est pas, afin que personne ne la reprenne. S'en séparant du temple de Pierre, elle est devenue ce parvis extérieur que le Seigneur rejette et qu'il défend à son disciple, dans l'Apocalypse, de mesurer avec sa toise, parce qu'il est livré aux nations ; ce qui se voit déjà visiblement consommé. Samarie en était la figure, lorsque, s'éloignant du temple

de Dieu, du peuple de Juda, de la confession de la vraie foi, et devenue idolâtre, quoique Élie et Élisée resplendissent au milieu d'elle comme de grands luminaires dans un lieu ténébreux, elle a été ravagée par des guerres continuelles, accablée sous le poids de ses crimes, livrée aux nations et jetée dehors en punition de la fornication et de l'idolâtrie par lesquelles elle s'est séparée du Seigneur. »

Voilà ce que disait le Pape au mois de juillet 1232. Aujourd'hui que, depuis des siècles, l'Église schismatique des Grecs, comme la plus servile des esclaves, croupit sous le cimeterre des Turcs ou le knout des Moscovites, ces paroles de Grégoire IX apparaissent comme une prophétie formidable ; on croirait voir Ananie et Saphire, pour lui avoir menti, expirer à la voix de Pierre.

Le patriarche avait remarqué dans sa lettre que Pierre avait failli trois fois ; le Pape fait observer que c'était pour qu'il apprît le mystère de sa charge. Comme, d'après cette parole que le Seigneur lui dit trois fois : *Pais mes brebis*, et non pas *paissez*, il devait être le supérieur de tous, il était bon qu'il sût par expérience dans quel esprit de douceur, à l'exemple du bon Pasteur dont il tient la place, il doit corriger les excès de ceux qui reviennent à l'unité de l'Église. « Si donc vous revenez avec un cœur sincère, nous n'avons pour vous que des entrailles de miséricorde. Vous nous invitez à prendre pour règle l'Écriture et les Pères ; regardez vous-même dans ce miroir, avec des yeux non prévenus, et vous trouverez que l'Église romaine, la tête et la maîtresse de toutes les Églises, n'a rien ordonné qui, eu égard à la diversité des temps et des circonstances, ne s'y accorde dans l'unité de la foi et de l'esprit. Vous trouverez que le Pontife romain se fait tout à tous pour sauver tout le monde ; qu'appelé, non pour un lucre sordide, ni par sa volonté propre, mais par ses frères divinement inspirés, il devient aussitôt le serviteur des serviteurs de Dieu ; que, pour ses frères et ses coévêques, ainsi que pour les peuples qui leur sont soumis, il s'oppose avec ses frères comme un boulevard contre les hérétiques, les schismatiques et les tyrans, pour la défense de la liberté ecclésiastique. Et quoiqu'il

y en ait encore quelques-uns qui l'attaquent en cachette, publiquement toutefois l'Église romaine respire aujourd'hui des assauts de tout le monde. Mais si l'Église des Grecs, pour me servir de vos expressions, voulait supporter avec patience des paroles piquantes, outre les périls des âmes que son schisme a produits et produit encore, ses calamités auraient dû lui ouvrir l'intelligence. Car, entre les mains des Grecs, l'ordre ecclésiastique est déchiré et confondu entre les diverses nations de l'Orient, la liberté de l'Église opprimée, la dignité sacerdotale foulée aux pieds, sans qu'il y ait aucun de ses amis pour la consoler, parce que, comme des hommes qui n'ont point de chef, ils ont dédaigné de revenir au chef de l'Église. » Le Pape finit par exhorter paternellement le patriarche à revenir, comme l'enfant prodigue, au sein de l'Église, sa mère, sûr d'y être reçu avec joie et tendresse <sup>1</sup>.

En exécution de sa promesse le Pape envoya, l'année suivante (1233), quatre religieux en Natolie : deux Frères prêcheurs, Hugues et Pierre ; deux Frères mineurs, Haimon et Raoul. Il les chargea d'une lettre, du 18 mai 1233, pour l'archevêque des Grecs, dans laquelle il résume sa lettre précédente. « Nous ajoutons seulement, dit-il, que, d'après l'Évangile, l'un et l'autre glaive appartiennent au Pontife romain ; car, Jésus ayant parlé à ses disciples du glaive spirituel qu'il fallait acquérir, ils lui en montrèrent deux. Le Seigneur dit que cela suffisait, savoir, pour la répression de l'offense et spirituelle et corporelle. Si vous prétendez que le glaive matériel appartient à la puissance temporelle, faites attention à ce que le Seigneur dit à Pierre : « Remets *ton* glaive en son fourreau. » En disant *ton* glaive il désignait le glaive matériel avec lequel Pierre avait coupé l'oreille au serviteur du grand-prêtre. Quant au glaive spirituel, personne ne doute qu'il n'ait été commis spécialement à Pierre dans le pouvoir de lier et de délier. L'un et l'autre glaive sont ainsi donnés à l'Église, mais l'un pour être tiré par l'Église même, l'autre, pour l'Église, par la main du

prince séculier ; l'un par le Pontife, l'autre, au signal du Pontife, par le guerrier <sup>1</sup>. »

Cette interprétation des deux glaives, que nous avons vue entre autres dans saint Bernard, paraît étrange à quelques personnes ; elle est cependant fort simple ; car c'est dire que la force ne doit être employée qu'au service de la vérité et de la justice, et que, dans le doute, il faut s'en rapporter au meilleur interprète de la justice et de la vérité, deux points sur lesquels tout le monde est d'accord. Seulement, pour les catholiques, cet interprète est l'Église, dont le Pape est l'organe ; pour d'autres c'est l'opinion publique, dont les oracles contradictoires sont les journalistes.

Les quatre religieux envoyés par le Pape arrivèrent en Natolie au commencement de l'année 1234. Ils entrèrent à Nicée le dimanche après l'octave de l'Épiphanie, qui était le 15 janvier, vers le soir ; mais, avant que d'y entrer, ils rencontrèrent plusieurs Grecs, envoyés les uns par l'empereur Jean Vatace, les autres par le patriarche Germain, pour les complimenter, et enfin les chanoines de la grande église, qui vinrent au-devant d'eux loin de la ville et les y amenèrent avec honneur. Les quatre nonces demandaient qu'on les menât à la grande église pour faire leur prière ; mais on les mena dans celle où avait été célébré le premier concile général, l'an 325, et on leur montra peints sur les murailles les Pères qui y avaient assisté. Ensuite, après leur avoir fait faire un long circuit dans la ville, accompagnés d'un grand clergé et suivis d'une grande multitude de peuple, on les conduisit au logement que l'empereur leur avait fait préparer honorablement, où ils trouvèrent en abondance tous les soulagements nécessaires pour se remettre de leurs fatigues.

Le lendemain lundi le patriarche les fit appeler. L'ayant trouvé avec son clergé réuni, ils le saluèrent, premièrement de la part du Pape, puis de la leur, et le remercièrent de l'honneur et des grâces qu'il leur avait faits. Ils lui présentèrent la bulle du Pape ; le patriarche en baisa le sceau, et, regardant son

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1232, n. 5. Matth. Paris, ann. 1237.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1233, n. 2 et 3. Matth. Paris, ann. 1237.



clergé, dit en grec : *Petros, Paulos*, pour marquer les têtes des apôtres qui y étaient représentées. Ensuite il demanda aux frères s'ils étaient légats du Pape et s'ils voulaient être honorés comme tels; ils déclarèrent que non et qu'ils n'étaient que de simples nonces. Considérant ensuite ce clergé si nombreux, et voulant éviter toute surprise, ils ajoutèrent qu'ils n'étaient envoyés qu'au patriarche et non à un concile. Le patriarche déclara qu'on devait un grand respect au moindre nonce du Pape, et, après plusieurs discours de part et d'autre, son clergé les reconduisit avec honneur à leur logis.

Le jour suivant, 17 janvier, l'empereur les fit appeler à son palais et leur donna audience en présence du patriarche et d'une grande partie du clergé. Après les honnêtetés convenables de part et d'autre les nonces proposèrent le sujet de leur voyage et dirent que le patriarche avait reçu la bulle où le tout était plus amplement expliqué. On leur demanda quels étaient leurs pouvoirs; ils dirent qu'on le voyait par la bulle, et que l'Église romaine ratifierait tout ce qu'ils feraient de bien touchant cette affaire. « Entrons donc en matière, » dirent les Grecs. Après plusieurs raisons proposées de part et d'autre pour savoir qui d'eux ou des Latins commencerait la dispute, les nonces dirent : « Nous ne sommes pas envoyés pour discuter avec vous sur quelque article de foi dont l'Église romaine soit en doute, mais pour conférer amialement sur les points dont vous doutez. C'est donc à vous de les proposer. » Les Grecs répondirent : « Dites vous-mêmes quels ils sont. » Les nonces, voyant qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, répliquèrent : « Quoique ce ne soit pas à nous à proposer vos questions, toutefois, pour ne pas perdre inutilement le temps, voici ce que l'Église romaine admire le plus. Puisqu'il est certain que l'Église grecque lui a été soumise autrefois, comme toutes les autres nations chrétiennes, quelle raison a-t-elle eue de se soustraire à son obéissance? » Les Grecs ne voulurent point répondre à cette question, mais ils prièrent les nonces de leur dire eux-mêmes la cause de la séparation. Les nonces, voyant leurs

chicanes et sachant qu'ils aimaient les comparaisons, leur proposèrent cet exemple : « Voilà un créancier et un débiteur; celui-ci nie la dette; lequel des deux doit rendre raison à l'autre de ce que la dette n'est pas payée? »

Les Grecs, confondus par cette comparaison, répondirent, après en avoir délibéré : « Nous disons qu'il y a deux causes de séparation : l'une, la procession du Saint-Esprit; l'autre, le Sacrement de l'autel. » Les nonces répliquèrent : « S'il n'y a point d'autres causes, pourquoi vous êtes-vous soustraits à l'obéissance de l'Église romaine? Voyons si ce sont là des raisons suffisantes. » Ils ajoutèrent : « Cette matière est difficile, et nous ne pourrions la traiter dignement sans le secours de Dieu. C'est pourquoi demain nous vaquerons à la prière et nous célébrerons la messe, invoquant le Saint-Esprit, afin qu'il nous découvre la vérité de sa procession; mais, comme nous n'avons point d'oratoire, nous prions le seigneur patriarche de nous en assigner un. »

Il leur donna une église assez commode près de leur logis, et le lendemain, comme ils célébraient l'office, plusieurs Latins, Français, Anglais et d'autres nations, vinrent l'entendre. L'office terminé un Latin vint les trouver en pleurant et en disant que son papas grec l'avait frappé de censure parce qu'il avait assisté à leur messe. Les nonces en furent affligés, et, ayant tenu conseil, ils envoyèrent deux d'entre eux au patriarche pour se plaindre de cette injure faite à Dieu et à toute son Église. Le patriarche voulait dissimuler la chose; mais, voyant que les nonces en étaient extrêmement offensés, il leur envoya ce papas avec ses confrères, qui le dépouillèrent de ses habits sacerdotaux et le ramenèrent ainsi par la ville jusqu'à la maison du patriarche; et comme les autres papas protestèrent que celui-ci ne l'avait fait que par simplicité et non par malice, les nonces, ne voulant pas paraître impitoyables dans le commencement de leur négociation, prièrent le patriarche même de lui pardonner.

Pour cette raison, le jeudi, étant venus au palais de l'empereur pour la conférence, ils

voulaient commencer par la question du saint Sacrement de l'autel, pour savoir ce que les Grecs croyaient de celui que consacrent les Latins; mais les Grecs insistèrent opiniâtrément pour commencer par la procession du Saint-Esprit. On entra donc ainsi en conférence. Les Grecs demandèrent si les nonces voulaient objecter ou répondre. Les nonces dirent : « C'est à vous de proposer vos difficultés sur cet article et à nous d'y satisfaire. » Le patriarche dit : « Vous les entendrez. »

Alors le chartophylax, qui était comme le trésorier de l'église patriarcale, s'éleva au milieu de l'assemblée, et, par ordre du patriarche et de l'empereur, il dit : « Croyez-vous qu'il y a un Dieu en trois personnes? » Les nonces répondirent : « Nous le croyons. — Croyez-vous le Père non engendré, le Fils seul engendré, le Saint-Esprit procédant du Père? — Nous le croyons comme vous le dites. » Alors le chartophylax, qui paraissait d'une merveilleuse simplicité, levant les mains au ciel, commença de bénir Dieu à haute voix. Il répéta les mêmes paroles une seconde et une troisième fois, et, voyant que les nonces y faisaient la même réponse, il ajouta : « Nous ne trouvons ici aucune dispute entre vous et nous; Dieu soit béni de tout! » Les nonces dirent : « Si vous ne trouvez point de différend sur ces articles entre les Églises romaine et grecque, nous croyons que, par la grâce de Dieu, vous n'en trouverez pas plus sur le Sacrement de l'autel; cependant il n'y a point eu d'autres causes du schisme. C'est donc sans sujet que l'Église grecque s'est soustraite à l'obéissance de l'Église romaine. »

L'empereur, ayant consulté les savants, dit aux nonces : « Nous avons entendu que vous dites comme nous; mais le seigneur patriarche demande si vous ne dites rien de plus; car nous avons ouï dire que vous avez ajouté quelque chose au Symbole composé par les Pères, qui ont défendu, sous peine d'anathème, d'y ajouter ou d'y changer une syllabe. » Les nonces demandèrent que le patriarche leur montrât le Symbole écrit. Le patriarche dit : « Je vous prie de m'excuser pour aujourd'hui; je suis fatigué et

malade; demain, s'il plaît à Dieu, je me porterai mieux et je vous montrerai ce que j'ai promis. » Et ainsi ils se séparèrent.

Le mercredi 18 janvier, après avoir célébré la messe et le reste de l'office, les nonces vinrent à la conférence et commencèrent à prier le patriarche d'acquitter sa promesse. Il ordonna à un de ses savants de lire la lettre de saint Cyrille à Jean d'Antioche après leur réconciliation, qui commence par ces mots : *Que les cieux se réjouissent!* On y lut ces paroles : « Nous parlerons de l'incarnation du Fils de Dieu, sans rien ajouter du tout à l'exposition de foi faite à Nicée. » « Il est dit ici, ajouta le lecteur, qu'il ne faut rien ajouter à la foi de Nicée; pourquoi donc y avez-vous ajouté? » Les nonces répondirent : « Saint Cyrille ne dit pas ici que personne ne doit rien ajouter, mais que lui-même n'ajoutera rien; ainsi le patriarche ne s'est pas acquitté de sa promesse. »

Les Grecs, voulant prouver ce qu'ils avaient avancé, lurent dans la suite de la lettre : « Nous ne permettons à personne d'ébranler en aucune manière le Symbole de Nicée ni d'y changer une parole. » Les nonces répondirent : « Nous n'y changeons rien, pas même une syllabe ou un iota, et nous ne disons rien de contraire; mais saint Cyrille ne défend pas d'y ajouter. » Les Grecs leur demandèrent : « Avez-vous ajouté quelque chose à ce symbole? » Les nonces répondirent : « Qu'on le lise, et vous le saurez. » Quelqu'un commença donc à lire le Symbole de Constantinople; mais les nonces, qui voulaient tirer de la bouche des Grecs la raison de notre addition, firent cette remarque : « Le Symbole de Nicée a été auparavant, et vous dites qu'il n'y faut rien ajouter et que saint Cyrille défend d'y rien changer. Nous voulons entendre ce premier Symbole. » Les Grecs résistèrent tant qu'ils purent; mais enfin, les nonces insistant, on lut le Symbole de Nicée tout au long, puis celui de Constantinople.

Alors les nonces reprirent : « S'il est vrai, comme vous le soutenez, que vos saints ont défendu de rien ajouter au Symbole de Nicée, qui est-ce qui a osé ajouter ce que le Symbole de Constantinople contient de plus? »



Les Grecs, craignant de répondre à cette question, s'efforçaient de détourner ailleurs la dispute ; mais les nonces les pressèrent d'autant plus vivement. Enfin, après plusieurs consultations et plusieurs subterfuges, ils répondirent : « Ce n'est pas une addition, c'est une explication de la vérité. » Les nonces demandèrent si cette explication faisait que le Symbole fût un autre que le premier ; les Grecs répondirent que non, et que cette explication ne faisait ni addition ni changement.

Ainsi les nonces tirèrent d'eux ce qu'ils prétendaient, car ils pouvaient dire de même que le *Filioque* n'est ni une addition au Symbole ni un changement, et ils n'avaient plus autre chose à prouver, sinon qu'il est vrai au fond que le Saint-Esprit procède du Fils.

Les Grecs continuèrent de leur demander ce qu'ils avaient ajouté au Symbole ; les nonces auraient pu répondre qu'ils n'avaient rien ajouté, suivant l'explication que les Grecs leur avaient donnée eux-mêmes. Toutefois, pour plus grande sûreté, ils leur firent cette question : « Nous est-il permis de croire ce qui est de nécessité de foi ? » Les Grecs répondirent : « Cela est permis. — Et ce qu'il nous est permis de croire, nous est-il permis de l'écrire, de le chanter, de le prêcher ? » Les Grecs en convinrent. « Or, ajoutèrent les nonces, c'est une vérité de foi que le Saint-Esprit procède du Fils. — Prouvez-le, dirent les Grecs. — Vos saints le prouveront, répliquèrent les nonces. Écoutons saint Cyrille dans le premier livre de l'*Adoration*, où il dit : « L'Esprit n'est aucunement changeant, ou, s'il est sujet au changement, le défaut retombe sur la nature divine, puisqu'il est du Père et même du Fils, étant une effusion substantielle de l'un et de l'autre <sup>1</sup>. » Et dans la lettre qui commence par ces mots : *Puisque le Sauveur dit*, et qui est adressée à Nestorius : « Quoique le Saint-Esprit ait son hypostase propre, connu en lui-même en tant qu'il est Esprit, et non pas Fils, toutefois il ne lui est pas étranger ; car il est nommé l'Esprit de la vérité, et Jésus-Christ

est la vérité, et il vient de lui par effusion, comme de Dieu le Père <sup>1</sup>. »

A ces passages les Grecs répondirent que l'effusion n'est pas la procession ; mais les nonces les réfutèrent par saint Cyrille même, qui dit dans l'exposition du Symbole de Nicée : « Après avoir parlé de Jésus-Christ, les bienheureux Pères font aussi mention du Saint-Esprit, et ils disent qu'ils croient en lui comme au Père et au Fils ; car il leur est consubstantiel et en est une effusion, c'est-à-dire il en procède <sup>2</sup>. » Et saint Athanase, à la fin de l'exposition du Symbole de Nicée : « Le Saint-Esprit, procédant du Père, est toujours entre les mains du Père qui l'envoie et du Fils qui le porte et par lequel il remplit tout <sup>3</sup>. » Ces passages disent clairement que le Saint-Esprit vient du Fils comme du Père. Ainsi se termina la conférence du vendredi.

Le samedi 21 janvier les Grecs remirent la conférence après dîner, parce qu'ils ne jeûnaient pas ce jour-là, et ils envoyèrent quérir les nonces par les officiers de l'empereur. Or les Grecs firent réflexion que le jour précédent les nonces avaient cité plusieurs passages des Pères, ayant grande quantité de livres grecs qu'ils avaient apportés de Constantinople ; c'est pourquoi ils concertèrent de les surprendre par de petites questions et des disputes de mots ; car la vérité ne leur tenait pas fort à cœur. Ils firent donc paraître dans l'assemblée un de leurs philosophes, qui, après un grand préambule, s'adressant aux nonces, leur dit : « Vénérables apocrisiaires du très-saint Pape de l'ancienne Rome, nous savons que vous êtes des hommes saints et savants et que vous aimez la paix et la vérité ; or il n'y a point de catholique qui ait honte de confesser sa foi. Dites-nous donc par qui, quand, où et par quelle raison votre *Filioque* a été ajouté au Symbole. » Les nonces virent leur finesse, et que, ne croyant pas qu'ils pussent répondre à cette question, ils voulaient les confondre dans cette assemblée. Ils retournèrent donc la question contre les Grecs et leur dirent : « Vous avez dit, et fort bien, qu'un catholi-

<sup>1</sup> Labbe, t. 3, p. 405, D. *Conc. Ephes.*, part. 1, c. 26, n. 10. — <sup>2</sup> *Conc. Ephes.*, part. 3, c. 45, p. 1203, A.

— <sup>3</sup> Athan., t. 1, p. 102, édit. 1698.

<sup>1</sup> De *Adorat. in Spiritu*, t. 1, p. 9, E.

que doit confesser publiquement ce qu'il croit. Vous devez donc nous dire si vous croyez que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. » Ils répondirent : « Nous ne croyons pas qu'il procède du Fils. — Ce n'est pas là, dirent les nonces, ce que nous vous demandons, mais si vous croyez et si vous dites qu'il ne procède pas du Fils. »

Les Grecs ne voulurent point l'avouer précisément, mais ils pressèrent les nonces de répondre à leur question. Ceux-ci, voyant qu'il était nuit, ne croyaient pas devoir entamer une si grande matière; mais les Grecs insistèrent et firent allumer dans le palais des flambeaux de cire et des lampes. Les nonces, ainsi pressés, répondirent : « Afin que vous sachiez que la foi de l'Église romaine ne cherche point de subterfuge et que nous ne rougissons point par altération de confesser notre foi, nous répondrons à vos questions de cette manière : La première est de savoir qui a fait cette addition. — Nous disons que c'est Jésus-Christ. — Où ? — Dans l'Évangile, lorsqu'il a dit : Quand l'Esprit de vérité sera venu il vous enseignera toute vérité. — Pourquoi ? — Pour l'instruction des fidèles et la confusion des hérétiques qui devaient nier cet article ; car quiconque ne le croit pas est en voie de perdition. Et ce que nous avons dit, nous en prouvons la vérité par l'Évangile, par les Épîtres de saint Paul, par les écrits de vos Pères, par les nôtres, si vous vouliez les recevoir, comme saint Augustin, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire et plusieurs autres. »

A ces mots tous les Grecs demeurèrent interdits. Comme tous gardaient le silence, l'empereur dit en grec : *Calds*, c'est-à-dire fort bien ! Puis, après avoir longtemps consulté avec ses savants, il dit aux nonces : « Montrez-nous où il est dit dans l'Évangile que le Saint-Esprit procède du Fils. » Un d'eux lut ce passage de saint Jean : « Quand l'Esprit de vérité sera venu il vous enseignera toute vérité ; » et il ajouta : « En disant : l'Esprit de vérité, il dit que le Saint-Esprit procède de la vérité ; c'est ce que nous voulons prouver. » Les Grecs firent entrer un de leurs philosophes pour répondre, et les nonces lui demandèrent : « *L'Esprit*, en

ce passage, pour quel esprit se prend-il ? » Il répondit : « Pour le Saint-Esprit. — Et *la vérité* se prend-elle ici pour Jésus-Christ, ou non ? » Il répondit : « La vérité est de plusieurs sortes, l'une des propositions complexes, l'autre des propositions incomplètes. » Puis, étant pressé, il dit qu'en ce passage *la vérité* ne signifiait pas Jésus-Christ, mais la vérité créée. D'où les nonces inférèrent qu'elle était une créature et que l'esprit de vérité était l'esprit d'une créature ; ce qui impliquait l'hérésie de Macédonius, condamné au deuxième concile. Le philosophe, épouvanté, fut contraint de se dédire et d'avouer que le Saint-Esprit est l'esprit de Jésus-Christ. Les nonces demandèrent pourquoi il est nommé l'Esprit du Fils de Dieu. Les Grecs, ayant consulté, répondirent : « Parce qu'il est de même substance que le Fils. — Donc, reprirent les nonces, le Père, étant consubstantiel au Fils, doit aussi être nommé l'Esprit du Fils ; ce qui est faux. » Alors ils se séparèrent ; il était près de minuit.

Le dimanche les nonces s'occupèrent à l'office divin, et le lundi de la seconde semaine, 23 janvier, ils vinrent le matin au palais. Comme ils commençaient à disputer contre les philosophes des Grecs l'empereur leur dit par manière de reproche : « Vous devriez montrer simplement la vérité de cette question, sans philosophie et sans syllogismes ; cette manière de disputer ne produit que des contestations et des querelles. » Les nonces répondirent : « Un serviteur de Dieu, comme dit saint Paul, ne doit point se quereller ; aussi aimons-nous beaucoup mieux montrer la vérité simplement ; mais nous pouvons dire, avec le même apôtre, que c'est vous qui nous avez contraints de n'être pas sages en nous réduisant par vos réponses sophistiques à nous écarter de notre simplicité. Mais, dès que vous désirez connaître la vérité simplement, nous la manifesterons facilement et brièvement à tous. — Fort bien ! » répondit l'empereur. — Nous demandâmes hier à vos philosophes, reprirent les nonces, pourquoi le Saint-Esprit est nommé l'Esprit du Fils de toute éternité. Il semble qu'on ne peut en donner que trois raisons : ou parce qu'il est de même substance, comme répondit votre



docteur, ou parce que le Fils envoie le Saint-Esprit dans les créatures, ou parce que le Saint-Esprit procède de lui. Nous avons réfuté la première raison ; nous détruisons la seconde en disant que le Saint-Esprit est l'Esprit du Fils de toute éternité, et toutefois le Fils ne l'a pas envoyé de toute éternité dans les créatures. Reste donc la troisième, qu'il est nommé l'Esprit du Fils parce qu'il procède de lui. »

Les Grecs, ayant ouï cette raison, demandèrent qu'on la leur donnât par écrit, et, les nonces l'ayant d'abord donnée en latin, ils demandèrent qu'on la leur traduisît en grec ; ce qui fut fait. Ensuite ils demandèrent du temps pour délibérer, et on leur accorda le jour même lundi et le mardi. Le mardi soir on manda les nonces pour venir chez le patriarche, où ils trouvèrent son clergé assemblé. Le patriarche fit apporter un écrit long et prolix, qui contenait, disait-il, la réponse à leur opinion. Les nonces, en ayant ouï la lecture, y trouvèrent plusieurs faussetés et plusieurs puérilités ridicules. Ils délibérèrent s'ils le recevraient, et ils s'y résolurent plutôt pour la confusion des Grecs que pour leur propre consolation ; mais les Grecs, considérant que les nonces faisaient peu de cas de leur écrit, leur dirent : « Retirez-vous avec la grâce de Dieu, et nous vous enverrons cet écrit incontinent après. » Eux étant partis, les Grecs résolurent de composer un écrit nouveau, où ils changèrent la plus grande partie de ce qui était dans le premier et y ajoutèrent plusieurs propositions nouvelles. Ils y employèrent tant de temps qu'ils ne l'envoyèrent aux nonces que lorsque ceux-ci allaient se mettre au lit ; c'est pourquoi ils remirent au lendemain à le traduire.

Le mercredi, après la messe et l'office, ils s'appliquèrent à cette traduction du grec en latin. Cependant le patriarche envoya s'excuser d'assister ce jour à la conférence parce qu'il était indisposé ; mais, après le repas, l'empereur les manda, et on s'assembla chez le patriarche. Les Grecs demandèrent d'abord aux nonces s'ils avaient vu leur écrit ; les nonces commencèrent par dévoiler devant tout le monde la supercherie dont on avait usé à leur égard par rapport à l'écrit en

question, et répondirent que la traduction n'était pas encore écrite, comme il était vrai. Toutefois, pour ne pas perdre de temps, ils dirent : « Qu'on lise l'écrit devant nous, et nous y répondrons. » Un des philosophes se leva et commença à lire l'écrit, qui était long et plein de syllogismes et de termes de dialectique, contrairement à la défense de l'empereur. Les Grecs prétendaient examiner à la rigueur, selon les règles de cet art, ce que les nonces avaient avancé simplement et sans raisonner en forme.

Les nonces répondirent donc fortement à cet écrit, y relevant entre autres une altération assez grave de leurs paroles que les Grecs s'y étaient permise. L'empereur, voyant la peine qu'avaient les siens à se défendre, dit : « Laissons cet écrit, qui ne produit que des disputes ; avançons, et montrez-nous par les Pères la vérité de ce que vous soutenez. » Alors un des nonces, bien instruit dans les livres des Grecs, ouvrit saint Cyrille et lut le neuvième de ses anathèmes, où il condamne quiconque dit que Jésus-Christ a reçu du Saint-Esprit une puissance étrangère pour faire des miracles au lieu de dire qu'il les opérait par celle qui lui était propre. Dans l'explication de cet anathème saint Cyrille dit que le Saint-Esprit est du Verbe et substantiellement en lui. « Or, ajoutaient les nonces, une personne ne peut être d'une autre que par génération ou par procession ; le Saint-Esprit ne vient pas du Fils par génération ; c'est donc par procession. » Les Grecs chicanèrent encore un peu sur cette preuve, après quoi on se retira.

Le jeudi 26 janvier, comme les Grecs cherchaient par de nouvelles chicanes à pallier leur défaite précédente, les nonces déclarèrent qu'ils ne voulaient plus disputer sur l'article du Saint-Esprit ; « car, disaient-ils, si vous ne voulez pas acquiescer à la vérité manifeste, que pouvons-nous vous proposer de plus ? Or l'empereur doit partir demain de cette ville, et nous voulons parler en sa présence de la seconde cause de votre séparation. » Les Grecs consentirent donc, quoique avec peine, qu'on traitât du Sacrement de l'autel et voulurent que les nonces commençassent. Ceux-ci déclarèrent qu'ils pro-

céderaient simplement, sans argumenter en forme; de quoi les Grecs témoignèrent être fort contents. Toutefois ils voulurent détourner la dispute à d'autres questions, sur l'azyme et le pain levé, et consumèrent le temps en discours frivoles jusqu'à l'heure du dîner. Enfin le patriarche dit : « Montrez-nous comment et en quelle manière vous consacrez, et nous vous répondrons. » Ils le firent, et le patriarche fit trêve jusques après le repas.

Ils s'assemblèrent donc encore l'après-dîner, et le patriarche dit : « Nous avons nos frères, le patriarche de Jérusalem, celui d'Alexandrie et celui d'Antioche, sans le conseil desquels il ne nous est pas permis de répondre à vos propositions. Nous convoquerons un concile pour la mi-mars; nous vous prions d'y assister, et vous entendrez ce qu'on vous répondra sur ce que vous nous avez proposé. » Les nonces répondirent : « Nous vous avons assez déclaré que le Pape, notre maître, ne nous a envoyés ni à un concile ni à aucun autre patriarche qu'à vous. C'est pourquoi nous ne voulons en rien excéder ses ordres, au préjudice de Sa Sainteté ou de l'Eglise romaine. Nous vous conseillons toutefois d'assembler vos frères et de prendre avec eux promptement un bon conseil pour la paix et la réformation de l'Eglise. Vous nous écrirez donc à Constantinople, où nous comptons demeurer jusqu'à la mi-mars, comme vous le demandez, et nous attendrons votre réponse, afin d'avoir quelque chose de certain à mander au Pape sur cette affaire. Et Dieu veuille que nous en donnions des nouvelles qui soient à sa gloire et à la joie commune de l'une et de l'autre Eglise ! » Ayant ainsi parlé ils se retirèrent.

Le vendredi 27 janvier, après avoir dit la messe, ils allèrent au palais prendre congé de l'empereur, qui allait partir, et ils trouvèrent le patriarche avec lui. L'empereur commença à conférer avec les nonces de la forme en laquelle le patriarche et l'Eglise grecque pourraient se réconcilier avec l'Eglise romaine. Les nonces dirent : « Ce serait en croyant et en enseignant ce qu'elle croit; mais nous estimons qu'elle n'insisterait pas beaucoup à obliger les Grecs de le chanter. Il faudrait

encore que l'Eglise grecque obéît à l'Eglise romaine comme avant le schisme. » L'empereur ajouta : « Si le patriarche veut obéir à l'Eglise romaine, le Pape lui rendra-t-il son droit ? » Les nonces répondirent : « Si le patriarche rend à sa mère l'obéissance et tout ce qu'il lui doit, nous croyons qu'il trouvera plus de grâce qu'il ne pense devant le Pape et toute l'Eglise romaine. » Ensuite, ayant pris congé, ils partirent de Nicée et revinrent à Constantinople<sup>1</sup>.

Vers la mi-mars le patriarche Germain leur envoya, non point la réponse qu'il avait promise, mais un courrier avec une lettre, pour les prier de se trouver à Lescare, maison de campagne de l'empereur Vatace, dans laquelle il promettait d'assembler les prélats et les patrices et d'y convoquer le concile, supposant que les nonces en étaient convenus et qu'ils ne manqueraient pas d'y venir. Ils furent surpris de cet ordre et marquèrent leur étonnement dans leur lettre, en ce que, au lieu d'une réponse positive, le patriarche leur mandait seulement qu'il allait assembler un concile et qu'il les y invitait. Ils ajoutèrent que, pour ne pas perdre leur peine et pour agir suivant le mouvement de la charité, qui préfère l'utilité commune à l'intérêt particulier, ils attendraient jusqu'à la fin de mars, le priant de faire le plus de diligence qu'il pourrait. A la fin de mars le patriarche leur manda : « J'ai reçu votre lettre, qui m'a sensiblement affligé. Je suis seul à Nicée, et ne puis rien vous répondre de décisif, parce que le traité d'union et d'examen de la foi est une affaire générale. Si vous vous retirez nous croirons que vous n'êtes pas venus pour faire la paix, mais seulement pour nous sonder. »

Le patriarche écrivit aussi à deux Frères mineurs qui étaient alors à Constantinople, savoir, Benoît d'Arezzo, ministre de Roumanie, et Jacques de Rossane, missionnaire de Géorgie, les priant de persuader aux nonces ce qu'il désirait et promettant que, s'ils venaient au concile, ils retourneraient à Rome avec une grande joie. Les nonces reçurent aussi une lettre de l'empereur Vatace,

<sup>1</sup> Mansi, t. 23, col. 217-292. Apud Raynald., ann. 1233 et 1234.



qui les priaient de venir le trouver à Lescare sans y manquer, parce qu'il leur avait préparé un vaisseau, avec tout ce qui était nécessaire pour leur passage et celui des ambassadeurs qu'il voulait envoyer au Pape.

Cependant les Latins de Constantinople étaient presque destitués de tout secours. L'empereur Jean de Brienne était pauvre; tous les chevaliers qu'il avait à sa solde s'étaient retirés; les vaisseaux des Vénitiens, des Pisans, de ceux d'Ancône et des autres nations étaient prêts à partir, quelques-uns même déjà partis. Les Latins étaient environnés d'ennemis de tous côtés; c'est pourquoi les nonces résolurent de retourner chez Vatace et de négocier une trêve d'un an entre lui et Jean de Brienne; mais, pour ne pas prendre de leur seule autorité une telle résolution, ils consultèrent le chapitre de Sainte-Sophie, les prélats du pays et l'empereur Jean de Brienne lui-même, qui tous leur conseillèrent de retourner.

Ils partirent donc le troisième dimanche de carême, qui, cette année (1234), était le dernier dimanche du mois de mars, et, ayant passé la mer, ils arrivèrent le lundi à un lieu nommé Chalongore, d'où ils envoyèrent, par différents courriers, deux copies de la même lettre au patriarche Germain à Nicée, le priant de se rendre au plus tôt à Lescare, où il les trouverait prêts. Ils écrivirent aussi à l'empereur Vatace pour lui faire savoir leur venue, et arrivèrent à Lescare le troisième jour d'avril, lundi de la quatrième semaine de carême. Le jeudi ils reçurent une lettre de l'empereur qui les priaient de venir à Nymphée, où il les attendrait. Eux-mêmes attendirent des nouvelles du patriarche, et, en ayant reçu, ils se rendirent à Nymphée, où il arriva de son côté le jeudi de la Passion.

Le vendredi 4 avril ils allèrent le trouver, le priant de les expédier au plus tôt. Il répondit : « Je suis prêt, et voilà les prélats assemblés qui demandent aussi d'être expédiés, afin de pouvoir être dans leurs églises à ces jours solennels. » Les nonces, comptant sur la parole du patriarche, retournèrent joyeux à leur logis.

Le lundi de la semaine sainte, voyant qu'on ne les mandait point, ils envoyèrent deux

d'entre eux au patriarche en demander la raison; il répondit que ses prélats n'étaient pas encore assemblés. Les nonces, voyant qu'il cherchait à traîner l'affaire en longueur, le pressaient plus vivement de les expédier. Sur quoi il répondit en colère : « Je vous admire; nous avons trente articles à proposer contre vous, et vous voulez être expédiés en un moment? » Puis il ajouta : « Que vos frères viennent, s'ils veulent, et on disputera. » Les nonces rapportèrent le tout à l'empereur, croyant qu'il obligerait les prélats grecs à tenir leur parole; mais il commença par les excuser de n'être pas assemblés, disant que quelques-uns venaient de loin et que le patriarche d'Antioche n'était pas encore arrivé. « De plus, ajouta-t-il, nous sommes dans un temps de dévotion et de pénitence, et vous ne devez pas vous étonner s'ils ont répugnance d'assister ces jours-ci à une dispute. Je vous prie d'attendre jusques après la fête; les prélats et les patriarches s'assembleront cependant, et ils vous répondront le lundi de Pâques. » Les nonces lui accordèrent ce délai.

Le 24 avril, qui était le lundi de Pâques, les prélats s'assemblèrent après le dîner au logis du patriarche. On envoya quérir les nonces, et il leur dit : « Nous avons eu une conférence à Nicée sur le Saint-Esprit, mais alors j'étais seul; les prélats qui sont maintenant présents seraient bien aises d'entendre comment fut traitée cette question. » Les nonces virent par ce discours qu'il voulait éviter de traiter la question des azymes et les ramener à celle du Saint-Esprit. C'est pourquoi ils commencèrent à exposer le sujet de leur voyage, la conférence faite à Nicée, la promesse du patriarche de leur envoyer vers la mi-mars sa réponse sur le Sacrement de l'autel, et combien de fois il avait changé les conditions dont il était convenu avec eux. Puis ils ajoutèrent : « Nous avons bien voulu néanmoins paraître devant vous, sans y être obligés par aucune promesse de notre part, ni par l'ordre de nos supérieurs, mais de bonne volonté et par amour de la paix et de l'union, fondés sur la promesse du patriarche qu'il nous renverrait contents à celui qui nous a envoyés. C'est l'espérance d'un si grand

bien et la charité fraternelle qui nous ont fait mépriser les périls de la mer, la fatigue et l'ennui d'un voyage, avec la perte du temps, pour vous satisfaire. Nous sommes donc venus pour entendre votre réponse. — Sur quelle question ? dirent les Grecs. — Sur la question, reprirent les nonces, sur laquelle le patriarche a promis de vous consulter. » Les Grecs répondirent : « Nous n'y étions pas, nous n'avons pas ouï cette question. » Les nonces dirent : « La voici, nous vous la proposons encore : Pouvons-nous consacrer le corps de Jésus-Christ avec du pain azyme ou non ? » Les Grecs répondirent : « Il y avait deux questions entre nous, sur la procession du Saint-Esprit et sur le corps de Notre-Seigneur. Il faut donc premièrement traiter devant tout le concile la question du Saint-Esprit, qui est la première. » Les nonces répliquèrent : « Vous avez répondu à cette question, et nous savons fort bien ce qui s'est passé sur ce sujet ; mais nous n'avons point encore eu de réponse touchant le corps de Jésus-Christ, c'est pourquoi nous la demandons maintenant au concile. » Les Grecs, ne cherchant qu'un subterfuge, répondirent : « Ce serait confondre l'ordre de la théologie de ne pas commencer par la matière la plus relevée. » Ils répétèrent plusieurs fois cette raison, ils firent même entrer un philosophe pour l'exposer avec plus d'emphase ; mais les nonces ne s'y laissèrent pas prendre.

Après donc qu'on eut disputé quelque temps le patriarche dit : « Puisque vous nous y contraignez, nous écrirons notre réponse à l'une et à l'autre question et nous la donnerons. » Les nonces, voyant qu'ils ne cherchaient qu'à éviter de répondre, reprirent : « Nous ne nous soucions pas de votre écrit ; répondez de vive voix, puisque nous sommes présents ; l'écriture est pour les absents. » Le patriarche reprit : « Si vous voulez rapporter devant le concile la suite de toute la conférence de Nicée, nous répondrons aussi à votre question. » Les nonces dirent : « Vous nous répondrez à la question des azymes, et, quand vous nous aurez satisfaits sur ce point, nous vous rapporterons la suite de la dispute sur le Saint-Esprit. » Le patriarche se leva et se retira à part avec les

autres prélats pour tenir conseil ; puis, étant revenus, ils dirent : « Nous demandons du temps jusqu'à mercredi, et alors nous vous répondrons, comme nous avons promis. » Les nonces, craignant d'être encore trompés, répétèrent les conditions qu'ils avaient proposées, et ainsi on se sépara.

Le mercredi 26 avril les nonces vinrent dès le matin chez le patriarche, où le concile était assemblé. L'archevêque de Samastro ou Amastris, en Paphlagonie, leur proposa une difficulté qu'il disait avoir sur la lettre du Pape au patriarche Germain, où il trouvait que le Pape parlait de l'Eucharistie des Grecs et de celle des Latins comme de deux sacrements. Les nonces, voyant l'artifice des Grecs pour éluder la question des azymes et détourner la dispute ailleurs, dirent : « C'est au Pape à expliquer sa lettre et vous pouvez lui en écrire. » Les Grecs insistèrent, et cette vaine dispute dura jusqu'à midi. Alors les nonces, ennuyés et indignés de leur mauvais procédé, leur dirent : « Nous voyons bien que vous ne cherchez qu'à gagner du temps et que vous évitez de répondre à notre question, n'osant déclarer votre créance. Nous vous parlerons à cœur ouvert. Nous savons que vous avez mauvaise opinion de notre sacrement en azymes ; nous le savons, premièrement par vos écrits, qui sont pleins de cette hérésie, et c'est de peur de la découvrir que vous n'osez répondre à notre question. De plus vos actions le prouvent : vous lavez vos autels quand les Latins y ont célébré ; quand les Latins viennent pour recevoir vos sacrements, vous leur faites abjurer ceux de l'Eglise romaine ; vous avez ôté le Pape de vos diptyques, et nous savons que vous n'en ôtez que des excommuniés ou des hérétiques. Enfin vous l'excommuniez une fois l'an, comme nous l'ont rapporté ceux qui l'ont entendu. »

Le chartophylax de Constantinople se leva au milieu du concile et dit : « Ce que vous dites que nous excommunions le Pape est faux ; quiconque le dit, qu'il sorte, ou il s'en trouvera mal. Pour le reste de ce que nous faisons, ne vous en étonnez pas. Vos Latins, quand ils prirent Constantinople, brisèrent les églises, renversèrent les autels, emportè-



rent l'or et l'argent, jetèrent les reliques dans la mer, foulèrent aux pieds les images des saints et changèrent les églises en étalles. » Le patriarche ajouta : « Si vous vous étonnez de ce que nous avons ôté le Pape de nos diptyques, je vous demande pourquoi il m'a ôté des siens. » Les nonces répondirent : « Le Pape ne vous a jamais ôté de ses diptyques, parce que vous n'y avez jamais été ; mais, si vous vous informez de ce qui regarde vos prédécesseurs, vous verrez si c'est le Pape qui vous en a ôté le premier. » A cela on ne répliqua rien. « Quant aux violences que vous imputez à l'Église romaine, reprirent les nonces, elle n'y a aucune part ; si elles ont été commises, c'est par des laïques, des pécheurs, des excommuniés ; mais ce que nous vous reprochons, vous le témoignez vous-même par vos discours et vos actions ; ce sont vos prélats qui le font et qui l'enseignent, et, comme nous ne voyons aucune volonté de vous corriger, nous nous en retournons à celui qui nous a envoyés. » Ayant ainsi parlé ils sortirent du concile.

Le même jour, après diner, les nonces allèrent trouver l'empereur et lui racontèrent fidèlement tout ce qui s'était passé ; puis ils lui demandèrent une escorte jusque hors de ses terres. L'empereur Vatace, adroit et politique, commença par excuser les Grecs et promettre qu'ils se corrigeraient, ajoutant que, si la conférence eût été tenue devant lui, on n'en serait pas venu aux injures. « Mais, continua-t-il, je ne veux pas que vous vous sépariez ainsi mécontents les uns des autres. Je veux vous entendre, vous et eux, sur votre question, et, quand vous aurez terminé l'affaire amiablement, vous vous en retournerez. Voilà mes galères prêtes pour vous mener en Apulie, ainsi que mes ambassadeurs que j'enverrai avec vous au Pape ; car je veux l'honorer comme il convient et lui faire des présents, afin qu'il me tienne pour son ami et pour son fils. »

Les nonces répondirent : « Seigneur, nous ne voulons pas vous céler la vérité ; vous ne vous rendrez pas agréable au Pape par vos présents ; mais, quand vous lui serez agréable par l'unité de la foi, alors vos présents le seront aussi. Sans cela il ne vous recevra ja-

mais pour ami ni pour fils, ni nous n'oserions lui présenter vos ambassadeurs ; au contraire nous serions obligés de nous opposer à eux. » Alors l'empereur, montrant un visage triste, leur dit : « J'ai vu que Manuel, Théodore et plusieurs autres empereurs étaient en liaison d'amitié avec le Pape durant le schisme ; mais, puisque vous me défendez d'envoyer mes ambassadeurs, je ne les enverrai pas. » Les nonces répondirent : « Nous ne vous empêchons ni ne vous engageons ; seulement nous ne nous chargerons pas de les conduire sous espérance de paix. — Je ne les enverrai donc pas, repartit l'empereur, car je ne veux exposer aux ennemis ni mes gens ni mes vaisseaux. Le schisme a déjà duré près de trois siècles ; il ne peut être ôté en si peu de temps. Attendez ! je parlerai demain aux prélats, et les prierai de répondre à votre question. » Alors les nonces se retirèrent.

Les trois cents ans de schisme que compte ici l'empereur remontent vers le milieu du dixième siècle, entre Photius et Michel Cérulaire ; mais, comme nous l'avons vu en temps et lieu, le schisme n'était ni continu ni bien formel ; il y a eu des intervalles d'union certaine, ou du moins douteuse. C'était une branche mourante qui se détachait peu à peu du tronc de l'arbre.

Le jeudi 27 avril, au soir, l'empereur et le patriarche envoyèrent prier les nonces de se trouver le lendemain au palais ; ils s'y rendirent donc le vendredi matin et y trouvèrent le concile assemblé. Le patriarche, après avoir consulté l'empereur et les autres prélats, dit aux nonces : « Nous répondrons à votre question. » Puis l'archevêque de Samastro commença ainsi : « Vous demandez si on peut consacrer le corps de Jésus-Christ en pain azyme, et nous répondons que non. » Les nonces demandèrent s'il voulait dire qu'on ne le pût de droit, ou que cela fût impossible absolument. L'archevêque répondit : « Absolument ; car nous savons que le Seigneur l'a fait en pain levé et l'a enseigné de même aux apôtres. » Sur quoi il cita le passage de saint Paul aux Corinthiens et ajouta : « Saint Pierre et les autres apôtres l'ont enseigné aux quatre Églises patriarcha-

les, comme ils l'avaient appris du Seigneur. C'est pourquoi nous disons qu'on ne peut y employer d'autre matière que le pain dont Jésus-Christ s'est servi, c'est-à-dire du pain levé. » Les nonces demandèrent à chacun des prélats en particulier si telle était leur croyance; ils répondirent tous l'un après l'autre qu'ils croyaient ainsi. Les nonces ajoutèrent : « Nous demandons que vous nous donniez cette croyance par écrit. » Le patriarche répondit : « Donnez-nous aussi par écrit que le Saint-Esprit procède du Fils et que qui ne le croit pas est en voie de perdition. » Les nonces l'accordèrent. On donna jusqu'au lendemain pour dresser ces écrits, et on se retira.

Le samedi 29 avril, après dîner, les nonces furent appelés au concile et on présenta les écrits de part et d'autre. Celui des Grecs ne contenait que ce qu'ils avaient dit le jour précédent, savoir, le passage de saint Paul et leur prétendue tradition; à quoi ils ajoutaient : « Nous écrivons ceci en abrégé, selon la volonté des apocrisiaires, qui n'ont pas la patience d'en entendre davantage; mais si on nous demande des autorités et des preuves, nous les donnerons plus au long, de l'Ancien et du Nouveau Testament. » Cette profession de foi des Grecs fut lue dans le concile, puis donnée aux nonces. Ceux-ci firent ensuite lire la leur touchant la procession du Saint-Esprit; elle était beaucoup plus ample et commençait ainsi : « Le Père est Dieu parfait en soi-même; le Fils est Dieu parfait, engendré du Père; le Saint-Esprit est Dieu parfait, procédant du Père et du Fils. Or il procède du Fils immédiatement et du Père par le Fils; car le Fils tient du Père que le Saint-Esprit procède de lui. C'est pourquoi quiconque croit que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils est en voie de perdition. »

La première autorité qu'ils apportent est celle du Symbole de saint Athanase, qu'ils disent avoir été composé en latin par ce saint docteur pendant son exil en Occident. Ils rapportent ensuite l'exposition de foi que saint Grégoire Thaumaturge reçut par révélation; puis ils citent saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, et enfin saint Cyrille d'Alexandrie, particulière-

ment le neuvième de ses douze anathèmes approuvés au concile d'Éphèse. Cette profession fut souscrite par les quatre apocrisiaires du Pape, qui la donnèrent aux Grecs en leur langue, et nous l'avons des deux manières, en latin et en grec <sup>1</sup>.

Les nonces dirent ensuite : « Vous nous avez donné votre écrit, qui contient une hérésie; mais, comme c'est la défense de l'erreur qui fait l'hérétique, nous voulons savoir si c'est par ignorance ou par malice que vous avancez celle-ci; et comme nous n'avons point de juges, consultons les livres, l'Ancien et le Nouveau Testament et les Pères. » On chercha des livres; mais entre tous les assistants on ne trouva pas un seul exemplaire de l'Écriture sainte, ce dont les nonces furent surpris. C'est, en effet, une chose assez surprenante que des gens qui prétendent remonter au Pape et à l'Église romaine sur l'Écriture et les Pères n'aient pas seulement parmi eux tous un exemplaire des Pères, ni même de l'Écriture. Les nonces leur demandèrent donc pourquoi ils disaient que Notre-Seigneur avait fait son corps avec du pain levé; les Grecs répondirent : « Parce que nous trouvons dans l'Évangile qu'il prit du pain *arton*; or *artos* signifie du pain parfait, du pain levé. » Mais les nonces leur firent voir, entre autres par le treizième chapitre du Lévitique, que le mot grec *artos* s'applique et au pain sans levain et au pain levé; donc ce mot est générique et convient indifféremment aux deux espèces.

« Mais, ajoutèrent-ils, nous prouvons, au contraire, par l'Évangile que Notre-Seigneur fit son corps avec du pain sans levain; car il est dit dans saint Matthieu que, le premier jour des azymes, les disciples vinrent lui demander où il voulait qu'ils lui préparassent la pâque <sup>2</sup>. Or dites-nous quel était ce premier jour des azymes? » Les Grecs répondirent, suivant l'explication de saint Chrysostome : « C'était le premier jour avant les azymes. » Les nonces répliquèrent avec un merveilleux à-propos : « Saint Chrysostome dit en cet endroit : « Les disciples vinrent trouver

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, append., p. 2336. Wadding, n. 6.

<sup>2</sup> — Labbe, t. 11, p. 326.



Jésus le jour de devant les azymes, au soir duquel on immolait la pâque<sup>1</sup>. » Donc ce soir-là c'était déjà le temps de la Pâque et des azymes, pendant lequel il était défendu aux Juifs d'avoir chez eux ni levain ni pain levé, comme on le lit dans l'Exode. Jésus-Christ fit donc la pâque avec du pain sans levain; car il observa la loi jusqu'à la fin de sa vie, comme disent saint Chrysostome et saint Épiphane<sup>2</sup>. Il fit donc son corps en azyrne. Or vous prétendez qu'on ne peut le faire qu'avec le même pain dont il l'a fait; d'où il s'ensuivrait que vous ne pourriez le faire avec du pain levé, ce que toutefois nous ne disons pas. »

L'argument était péremptoire; les Grecs se voyaient battus par celui-là même de leurs Pères qu'ils avaient invoqué pour leur défense. Mais les nonces avaient cité de mémoire, ils n'avaient pas en main les livres pour montrer les passages cités, et cela par l'incroyable négligence du concile, où, parmi tant d'évêques grecs, il n'y avait pas même un exemplaire de l'Écriture sainte. Les Grecs profitèrent de cette circonstance et ne voulurent pas convenir de ces témoignages des Pères. Ils objectèrent l'Évangile de saint Jean, qui dit que les Juifs n'entrèrent point dans le prétoire afin de n'être point souillés et de pouvoir manger la pâque. Les nonces répondirent : « Il ne faut pas croire que saint Jean ait dit le contraire des autres évangélistes; il a nommé pâque les viandes pascales, comme nous lisons qu'elles sont nommées dans l'Ancien Testament, et les Juifs parlaient ainsi le quinzième de la lune. »

Comme la nuit était avancée l'empereur consentit qu'on terminât la conférence. Il n'y en eut point le dimanche 30 avril, ni les trois jours suivants, lundi, mardi et mercredi. Les nonces, ne sachant ce que les Grecs attendaient, envoyèrent à l'empereur pour obtenir la permission de se retirer; mais il envoya les sonder pour savoir si l'on ne pouvait pas trouver quelque accommodement pour faire la paix entre l'Église ro-

maine et l'Église grecque. Ils dirent à son envoyé : « Quand nous serons devant l'empereur nous savons ce que nous devons lui répondre. » Il les fit donc venir au palais le lendemain et leur dit : « Quand les rois ou les princes ont quelque différend sur une place ou sur une province, c'est l'usage que chacun relâche quelque chose de ses prétentions pour parvenir à la paix. C'est ainsi, ce me semble, qu'il en faut user entre votre Église et la nôtre. Il y a deux questions : la procession du Saint-Esprit et l'Eucharistie; si vous voulez la paix, relâchez-vous sur l'une des deux. Nous approuverons et révérons votre saint Sacrement; abandonnez-nous votre Symbole; dites-le comme nous, en retranchant votre addition, puisqu'elle nous scandalise. » Ils répondirent : « Sachez que ni le Pape ni l'Église romaine ne retranchera pas un iota de sa foi et de ce que nous disons dans notre Symbole. — Et comment donc, reprit l'empereur, pourrons-nous faire la paix ? » Les nonces répondirent : « Si vous voulez en savoir la manière, la voici : Vous devez croire fermement et enseigner aux autres qu'on peut consacrer le corps de Notre-Seigneur avec des azymes comme avec du pain levé, et condamner et brûler tous les livres que les vôtres ont écrit contre ce dogme. Quant au Saint-Esprit, vous devez croire qu'il procède du Fils comme du Père, et il est nécessaire de l'enseigner au peuple; mais le Pape ne vous obligera pas à le chanter à votre Symbole, si vous ne voulez pas; seulement tous les livres écrits dans un sens contraire seront condamnés et brûlés. » L'empereur fut extrêmement choqué de cette réponse et dit : « Je ne vois point de moyen de paix. » Il assembla donc les prélats et leur rapporta ce que les nonces lui avaient dit. Les Grecs en furent indignés contre les nonces et cherchèrent à les confondre par quelque artifice.

Le mercredi de la troisième semaine d'après Pâques, qui était le 10 mai, les nonces furent avertis de se trouver le lendemain au concile, pour en voir la conclusion et se séparer amiablement les uns des autres. Ils trouvèrent que la séance était chez le patriarche, dans une grande salle, les portes

<sup>1</sup> Chrysost., in *Matth. hom.*, 11, n. 1. — <sup>2</sup> *Id.*, in *Matth. hom.*, 81 et 82, ad vers. 26. Epiph., *hær.* 30, n. 22, et *hær.* 42, refut. 61.

ouvertes et remplies d'une foule de peuple. Quand ils furent assis le patriarche dit : « Tant que nous avons espéré la paix nous vous avons témoigné toute sorte d'affection ; maintenant, frustrés de notre espérance, écoutez-nous paisiblement, et cette seule journée consommera l'affaire. » Puis il ajouta : « Vous nous avez donné par écrit la créance de l'Église romaine ; nous l'avons vue et nous voulons la publier dans nos provinces ; mais, parcequ'elle nous est inconnue, nous voulons que tout le monde l'entende ; en êtes-vous contents ? » Les nonces répondirent : « Nous en sommes contents, et nous souhaitons que vous et toute l'Église orientale connaisse et suive la foi de l'Église romaine, que nous vous avons remise par écrit. »

Alors un Grec se leva au milieu du concile, tenant un grand papier où il lut la profession de foi des nonces, la finissant par ces mots : *Et quiconque ne croit pas cela est en voie de perdition*. Les nonces répondirent que ces dernières paroles n'étaient pas d'eux. En effet on trouva qu'ils avaient écrit : *Quiconque croit que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils est en voie de perdition*. Mais pas un des Grecs ne put comprendre la différence des deux propositions. Il paraît que Fleury ne l'a pas comprise davantage ; car, malgré la réclamation des nonces, il a traduit comme les Grecs <sup>1</sup>.

Après cette lecture les Grecs citèrent quelques autorités en faveur de leur opinion ; le sens général de ces autorités était que le Saint-Esprit procède du Père. D'abord un passage du Pape saint Damase, qui dit : « Quiconque ne croit pas que le Saint-Esprit procède proprement du Père, qu'il soit anathème ! » Les nonces répondirent : « Nous croyons que le Saint-Esprit procède proprement du Père, et anathème à qui ne le croit pas ! Mais nous disons aussi que le Saint-Esprit procède proprement du Fils, comme le dit saint Cyrille ; anathème donc aussi à qui ne le croit pas ! » Les Grecs avancèrent encore cette proposition, tirée de saint Basile, que le Saint-Esprit procède du Père, et non d'eux ; ce que les nonces admirèrent volontiers,

puisqu'il ne procède pas d'une autre substance. Les Grecs citèrent plusieurs autres passages des Pères ; mais ceux-ci paraissaient les plus contraires aux Latins.

Voyant donc qu'ils n'avaient rien avancé, le patriarche imposa silence de la main et de la voix ; car le peuple faisait grand bruit. Les nonces crurent que le dessein du prélat était de profiter de ce silence pour émouvoir le peuple contre eux ; c'est pourquoi ils le prévirent, et, voyant le peuple fort attentif, ils dirent : « Croyez-vous que le Saint-Esprit procède du Fils, ou non ? » Le patriarche répondit : « Nous croyons qu'il ne procède pas du Fils. — Mais, reprirent les nonces, saint Cyrille, qui présida au troisième concile, a anathématisé tous ceux qui ne le croient pas ; donc vous êtes sous l'anathème. De plus, vous dites qu'on ne peut consacrer le corps de Jésus-Christ avec des azymes ; mais c'est une hérésie ; donc vous êtes hérétiques. Vous trouvant donc hérétiques et excommuniés, nous vous laissons comme tels. » Ayant ainsi parlé ils sortirent du concile, les Grecs criant après eux : « C'est vous-mêmes qui êtes hérétiques ! »

Les nonces convinrent entre eux de ne point manger ce jour-là qu'ils n'eussent obtenu de l'empereur la permission de se retirer. Ils l'obtinrent ; mais l'empereur leur montra un visage triste, comme étant affligé de ce qu'ils s'étaient séparés mécontents les uns des autres.

Ils partirent donc de Nymphée le matin du samedi 13 mai, et, continuant leur route, ils arrivèrent un dimanche au village de Calame, où survinrent tout au soir des envoyés de l'empereur et du patriarche. L'empereur les saluait et témoignait être fâché qu'ils se fussent ainsi retirés brusquement, sans avoir pris le congé et la bénédiction du patriarche et du concile. Les nonces répondirent : « Dieu conserve l'empereur pour le bien de son Église ! Il ne doit pas se plaindre de nous, puisque nous sommes partis avec son congé. Quant au congé et à la bénédiction du patriarche nous ne nous en soucions pas, l'empereur en sait les raisons. » L'envoyé du concile répéta le même discours que l'autre et ajouta : « Voilà l'écrit que vous avez

<sup>1</sup> Fleury, l. 80, n. 37, dernier alinéa.



donné au concile ; le patriarche vous le renvoie et vous prie de lui renvoyer celui qu'il vous a donné touchant les azymes. Il vous envoie aussi ses lettres, qu'il vous prie de porter au très-saint Pape ; tout le concile vous envoie aussi sa profession de foi sur la procession du Saint-Esprit, pour la présenter au même seigneur Pape. »

Les nonces répondirent : « Nous avons présenté notre écrit au concile pour être comme un miroir où tout le monde pût voir la foi de l'Église romaine, afin que ceux qui l'auront lu croient et enseignent ce qu'il contient et que nous parlions tous le même langage ; c'est pourquoi nous ne voulons point reprendre cet écrit. De même l'écrit que les Grecs nous ont donné est à nous ; c'est un miroir scandaleux de leur créance ; c'est pourquoi nous ne voulons point vous le rendre ; nous le montrerons au Pape et à l'Église, en témoignage de l'erreur des Grecs, si vous ne le révoquez du consentement de tout le concile. » Les Grecs ne contestèrent pas davantage et laissèrent en paix les nonces cette nuit-là ; mais le matin ils revinrent à la charge et menacèrent les nonces de ne point les laisser sortir du pays s'ils ne rendaient l'écrit de bon gré. Ils les retinrent ainsi jusqu'à l'heure de tierce ; enfin, après bien des contestations, les nonces dirent : « Nous sommes dans votre pays ; vous pouvez nous ôter de force ce que vous demandez, mais vous ne l'aurez pas de notre gré. » Et ayant ainsi parlé ils se retirèrent. C'était l'heure de dîner.

Comme ils dinaient les uns et les autres les nonces délibérèrent entre eux sur ce qu'ils feraient, et, ayant fait appeler l'officier qui était venu de la part de l'empereur, ils lui demandèrent s'il avait ordre d'empêcher leur voyage. Il répondit : « A Dieu ne plaise, non plus qu'à mon maître ! je suis venu plutôt pour le faciliter. » Alors ils appelèrent les gens que l'empereur leur avait donnés pour les accompagner et leur commandèrent de préparer les chevaux, parce qu'ils voulaient partir. Les gens l'exécutèrent ; mais le chartophylax, l'ayant appris, fit aux nonces une monition de rendre l'écrit ; puis il prononça excommunication contre les gens

de leur escorte s'ils continuaient de leur rendre quelque service. Alors ces gens déchargèrent les livres des nonces et cessèrent de les servir. Les nonces prirent sur eux les livres les plus portatifs, et, laissant les autres en garde à l'officier de l'empereur, ils partirent seuls à pied.

Le pays était désert, et ils avaient encore six journées à faire jusqu'à la mer de Constantinople ; mais, se confiant à la grâce de Dieu, ils se mirent hardiment en chemin. Les gens renvoyèrent après eux, leur déclarant la difficulté des chemins et le péril auquel ils exposaient leur vie, et les assurant avec serment que, s'ils allaient plus loin sans guide, ils trouveraient dans les montagnes et dans les bois des paysans en embuscade qui les tueraient. Les nonces ne s'arrêtèrent pas malgré ces avis. Ils avaient marché six ou sept milles, qui font environ deux lieues, quand l'officier de l'empereur les rejoignit. Descendant de cheval, il se jeta à leurs pieds, les conjurant de retourner au village d'où ils venaient, et promettant de faire révoquer l'excommunication et de réparer tout ce qui avait été dit ou fait contre eux. Ils s'arrêtèrent donc d'un commun consentement à un village voisin, et renvoyèrent leurs frères chercher les livres. Quand ils furent venus au village où on les avait laissés le chartophylax s'approcha et fouilla tous les livres et le bagage des nonces ; il prit même ceux qui étaient revenus, et, les ayant menés à part dans une chambre, il délia leurs ballots. Enfin il trouva l'écrit des Grecs et dit : « J'ai ce que je cherchais. » Mais les nonces en avaient fait une traduction, qu'ils gardèrent par devers eux et qu'ils apportèrent au Pape. Les Grecs, ayant obtenu ce qu'ils désiraient, revinrent aux paroles d'honnêteté et laissèrent aller en paix les nonces, après leur avoir donné une lettre adressée au Pape, au nom des deux patriarches et du concile de Nymphée ; c'est une très-longue explication de leur croyance sur l'article du Saint-Esprit <sup>1</sup>, ou plutôt une compilation de longs passages de plusieurs Pères de l'Église, entre autres des Papes saint Damase, saint Céles-

<sup>1</sup> Labbe, t. 11. Mansi, t. 23.

tin, saint Grégoire le Grand. Mais tous ces passages n'établissent que deux choses : la première, que le Saint-Esprit procède proprement du Père ; la seconde, qu'il n'y a pas en Dieu deux principes, mais un seul ; deux choses que les Latins croyaient et enseignaient comme eux.

La question était de savoir si le Saint-Esprit ne procède pas et du Père et du Fils, non comme de deux principes, mais d'un seul. Or ils ne citent pas un Père qui le nie ; eux-mêmes n'osent plus le nier et rétractent par là implicitement la parole téméraire de leur patriarche dans la dernière conférence. Quant à leur écrit contre le pain azyme, ils le rétractent encore bien plus expressément, puisqu'ils emploient les violences les plus étranges pour le ravoir.

Pour ce qui est des quatre religieux de Saint-François et de Saint-Dominique, leur conduite et leur science nous paraissent admirables. Répondre à des Grecs astucieux, leur répondre sur les questions les plus ardues avec tant de justesse et d'à-propos, et cela dans leur langue et par leurs Pères, en vérité, ce qui s'appelle un siècle de lumières fournirait-il beaucoup de savants de cette force ? Il est à regretter que, pour compléter leur triomphe, ou plutôt le triomphe de la vérité, ils n'aient pas connu ou n'aient pas eu présentes deux pièces : 1<sup>o</sup> la lettre de Photius à l'archevêque d'Aquilée, où ce Père du schisme grec reconnaît lui-même qu'il y a pour le moins dix et même vingt Pères de l'Eglise qui, avec saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin, enseignent expressément que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils, sans qu'il y ait un seul Père qui le nie ; 2<sup>o</sup> l'*Ancorat* de saint Épiphane, où cet illustre Père de l'Eglise d'Orient répète au moins dix fois que le Saint-Esprit est de la substance du Père et du Fils, qu'il est du Père et du Fils, qu'il procède du Père et du Fils, qu'il procède du Père et reçoit du Fils, qu'il procède de l'un et de l'autre <sup>1</sup>. Les catholiques qui ont affaire aux Grecs schismatiques ne doivent pas oublier surtout saint Épiphane.

<sup>1</sup> Epiph., t. 2, p. 13, 14, 16, 71, 77, 78, etc., edit. Petavii.

Le cardinal Maï a retrouvé du patriarche Germain une correspondance avec le patriarche Constantin d'Arménie. Dans sa première lettre le patriarche grec parle du roi Tiridate et de l'empereur Constantin, qu'il dit avoir été converti par l'apparition miraculeuse de la croix et guéri de la lèpre par le bienheureux Silvestre, moyennant les eaux du baptême. Cette circonstance est à remarquer dans la bouche d'un patriarche grec <sup>1</sup>. Nous verrons plus loin la correspondance filiale du patriarche ou catholique des Arméniens avec le Pape.

D'autres religieux de Saint-Dominique exerçaient l'apostolat dans d'autres parties de l'Orient. L'an 1237 le Pape Grégoire reçut la lettre suivante de Philippe, prieur des Frères prêcheurs dans la Terre-Sainte.

« Au très-saint Père et seigneur Grégoire, par la vocation divine souverain Pontife, frère Philippe, prieur inutile des Frères prêcheurs, obéissance due et dévouée en toutes choses. Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, dans sa clémence, ramène au pasteur des brebis depuis longtemps égarées ; car de nos jours il ramène à votre obéissance et à l'unité de la sainte mère Eglise des nations qui depuis longtemps s'en étaient écartées.

« En effet le patriarche des Jacobites orientaux, homme vénérable par son âge, sa science et sa vertu, est venu cette année faire ses prières à Jérusalem avec une suite nombreuse d'évêques et de moines de sa nation. Nous lui avons expliqué la foi catholique, et, avec la grâce de Dieu, nous l'avons amené à ce point que, le dimanche des Rameaux, à la procession solennelle qui se fait du mont des Oliviers à Jérusalem, il a promis obéissance à l'Eglise romaine, abjurant toute sorte d'hérésie, et nous a donné sa confession de foi écrite en chaldéen et en arabe ; il a même pris notre habit en partant. Sous son obéissance sont les Chaldéens, les Mèdes, les Perses et les Arméniens, dont les pays sont déjà ravagés par les Tartares, pour une grande partie. Son obéissance s'étend sur soixante-dix provinces, habitées par une

<sup>1</sup> Maï, *Spicileg. Roman.*, t. 10, p. 442-448.



multitude innombrable de chrétiens, sujets toutefois et tributaires des Sarrasins, excepté les moines, qui ne payent point de tribut.

« Deux archevêques ont fait la même soumission, l'un jacobite d'Égypte, l'autre nestorien d'Orient, qui sont reconnus pour supérieurs en Syrie et en Phénicie, et nous avons déjà envoyé quatre de nos frères en Arménie pour apprendre la langue, voulant satisfaire aux instantes prières du roi et des seigneurs.

« Nous avons reçu plusieurs lettres du patriarche des Nestoriens, dont l'obéissance s'étend dans la grande Inde, dans le royaume du prêtre Jean et les États les plus proches de l'Orient, et il a promis à frère Guillaume de Montferrat, qui a quelque temps demeuré auprès de lui, de se réunir à l'Église.

« Nous avons encore envoyé de nos frères en Égypte, vers le patriarche des Jacobites du pays, dont les erreurs sont plus grandes que celles des Orientaux ; ils y ajoutent la circoncision, comme les Sarrasins. Ce patriarche nous a aussi témoigné vouloir revenir à l'unité de l'Église. Il a déjà retranché plusieurs erreurs et défendu de circoncire ceux de son obéissance. Elle s'étend sur la petite Inde, l'Éthiopie et la Libye, outre l'Égypte ; mais les Éthiopiens et les Libyens ne sont point sujets des Sarrasins.

« Quant aux Maronites du mont Liban ils sont revenus depuis longtemps à l'obéissance de l'Église et ils y persévèrent.

« Toutes ces nations acquiescent à la doctrine de la Trinité et à nos prédications ; les Grecs sont les seuls qui persévèrent dans leur malice et qui s'opposent partout à l'Église romaine, en cachette et à découvert. Ils blasphèment tous nos sacrements et traitent de mauvaise et d'hérétique toute secte différente de la leur.

« Voyant donc une si grande porte ouverte à l'Évangile, nous nous sommes mis à apprendre les langues ; nous en avons établi une école en chacun de nos couvents, et nous avons déjà des frères qui prêchent en des langues diverses, principalement en arabe, qui est la plus commune du pays. »

La lettre finit par la mort du bienheureux Jourdain, général de l'ordre, qui périt, le 13

février 1237, dans une tempête, en revenant du pèlerinage de la Terre-Sainte. Il se fit plusieurs miracles par son intercession. On lui donna pour successeur saint Raymond de Pegnafort.

Frère Philippe écrivit en même temps à frère Godefroi, pénitencier du Pape, qui fit part de ces heureuses nouvelles aux prieurs de l'ordre en France et en Angleterre, et le Pape écrivit au patriarche des Jacobites une lettre datée du 28 juillet, où il témoigne une joie extrême de sa réunion <sup>1</sup>.

De toutes les nations mentionnées dans la lettre du bon frère les Maronites se sont montrés les plus fidèles ; toujours ils ont persévéré dans l'obéissance de l'Église romaine. Aujourd'hui inviolable dans son orthodoxie comme dans son indépendance, cette nation descend du mont Liban, son berceau et son asile, pour se répandre sur les côtes de Syrie, où elle donne partout le consolant spectacle de sa foi, de son intelligence et de son courage. C'est la nation modèle de l'Orient.

Après eux viennent les Arméniens. Les premiers de tous les peuples qui embrassèrent le Christianisme en corps de nation dès la fin du troisième siècle, ils le conservent dans sa pureté deux siècles durant. Ils se laissent ensuite infecter des hérésies de Nestorius et d'Eutychès ; mais, à la suite des croisades, ils se réunissent à l'Église romaine. Nous voyons ici, l'an 1237, leur roi et leurs seigneurs demander des Frères prêcheurs pour les instruire. L'année suivante (1238), leur patriarche ayant voulu se soustraire à la juridiction du patriarche d'Antioche, qui l'était de tout l'Orient, le Pape Grégoire nomma deux archevêques pour accommoder l'affaire et lui en faire leur rapport <sup>2</sup>. En l'année 1239 le même Pape accorda au roi et à la reine d'Arménie plusieurs privilèges ; il confirma, sur leur demande, les coutumes que saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de la nation, avait obtenues du Pape saint Sylvestre ; il leur accorda de plus des indulgences considérables pour ceux de leurs sujets qui mourraient en combattant contre les Sarrasins ; enfin il envoya à leur patriarche

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1237, n. 87 et 88. Matth. Paris, ann. 1237. — <sup>2</sup> Id., ann. 1238, n. 34.

un nouveau pallium, avec les autres ornements pontificaux, comme une marque de son attachement à l'Église romaine <sup>1</sup>.

De nos jours les Arméniens catholiques ont montré en masse un héroïsme peut-être unique dans l'histoire. En 1829 on les a vus sortir de Constantinople au nombre de trente mille, et partir pour l'exil avec leurs femmes et leurs enfants, en abandonnant leurs biens, leurs maisons et leur commerce, plutôt que de communiquer avec le patriarche schismatique qui avait provoqué contre eux cette violence du sultan. Dieu a récompensé leur fidélité; depuis cette époque ils ont à Constantinople même un archevêque catholique à eux; ils ont de plus un archevêque catholique qui réside au mont Liban. Unis par eux à la source de vie, à la Chaire de saint Pierre, ils semblent destinés à servir d'instrument à la Providence dans la régénération de l'Orient.

Il n'y a pas jusqu'aux Grecs, dont se plaignit si fort le bon frère Philippe, qui ne soient revenus à de meilleures dispositions. On s'imagine vulgairement que les Grecs répandus dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte, sont à peu près tous séparés de l'Église romaine; c'est une erreur. Voici ce qu'on lit dans un document authentique, publié en l'an 1840 sous le nom de *Mémoire sur l'état actuel de l'Église grecque catholique dans le Levant* : « Les trois patriarches grecs schismatiques d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ainsi que tous leurs coreligionnaires, dans toute la Syrie et dans toute l'Égypte, peuvent à peine former le tiers de la nation grecque catholique, et cependant ils persécutent celle-ci avec force! »

Le chrétien se demande quelquefois quel pouvait être le but providentiel de ce mélange de l'Occident avec l'Orient par les croisades. En embrassant d'un coup d'œil l'ensemble des siècles on entrevoit que c'était moins de faire la conquête matérielle de certains pays que de réveiller et d'entretenir parmi toutes les nations de la terre la grande idée de l'unité chrétienne, dont Rome est le centre, vers lequel gravite plus ou moins l'humanité entière. Constantinople s'est appelée dès l'origine la nouvelle Rome et pré-

tendait être un nouveau centre et diviser par là ce que Dieu a uni. Constantinople sera châtiée, humiliée jusqu'à ce que les Grecs eux-mêmes reconnaissent de fait et de droit que l'humanité chrétienne n'a qu'un centre, qu'un chef spirituel, que Dieu même lui a donné en la personne de saint Pierre. Jamais, même au plus fort de leurs disputes, ils ne l'ont nié formellement. Le difficile pour eux, plus encore que pour les autres Orientaux, c'est de le reconnaître dans la pratique et de le reconnaître constamment.

La réunion des Orientaux en 1237 reparaît encore dix ans après. En 1247 le Pape Innocent IV, successeur de Grégoire IX, donna commission de légat à Laurent, de l'ordre des Frères mineurs, son pénitencier, pour aller en Arménie, à Icone et en Turquie, en Grèce, au royaume de Babylone ou du Caire, c'est-à-dire en Égypte, et pour exercer ses pouvoirs sur tous les Grecs des patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et du royaume de Chypre, ainsi que sur les Jacobites, les Maronites et les Nestoriens. Le but de cette commission était principalement de protéger les Grecs contre les vexations des Latins. La date est du 5 juin 1237. Le patriarche de Jérusalem se plaignit au Pape que les Grecs qui lui étaient soumis prenaient prétexte de la commission de frère Laurent pour se soustraire entièrement à sa juridiction; mais le Pape déclara au légat que ce n'était pas son intention et lui défendit de restreindre la juridiction du patriarche.

Frère Laurent travaillait aussi à la réunion du patriarche des Grecs et de ses suffragants; ce que le Pape ayant appris il lui manda de prendre garde que les prélats grecs qui étaient soumis aux patriarches latins d'Antioche et de Jérusalem ne leur fussent point soustraits à cette occasion. « Vous exhorterez, ajouta-t-il, le patriarche des Grecs à venir au Saint-Siège pour être reçu à son unité et à sa grâce entière. Que s'il ne peut venir vers nous en personne, qu'il nous envoie, pour lui et pour ses suffragants, des hommes munis de pouvoirs suffisants, et, s'ils n'ont pas de quoi faire le voyage, vous en fournirez les frais aux dépens de notre chambre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1239, n. 82 et 83.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1243, n. 30 et 33.



Le Pape Innocent avait envoyé un religieux nommé André, avec des lettres, au patriarche ou catholique des Arméniens, qui se nommait Constantin, et à qui Grégoire IX envoya le pallium. Dans sa réponse le patriarche appelle le Pape le Père des pères, la gloire des pasteurs, la miséricorde de la vie, la fontaine de la piété et de l'indulgence, l'intercesseur du peuple chrétien auprès de Dieu, le soleil de justice dont la lumière se lève sur les quatre parties du monde et resplendit dans toutes les églises catholiques; le chérubin corporel, le séraphin incarné, occupant le Siège du bienheureux Pierre, son très-saint seigneur, Pape de la ville de Rome et de tous les climats de l'univers. « Elle est venue à nous votre élégante parole, qui est sortie de votre bouche sainte et a été écrite par votre sublime commandement; nous l'avons reçue dans nos débiles mains et nous l'avons posée sur nos yeux; et, comme le vieillard Siméon, qui porta Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses bras, nous avons dit que nos yeux ont vu votre immense piété. Maintenant donc, seigneur, remettez à votre serviteur ses péchés, parce que dans vos mains a été mise la puissance de tous les mystères. Nous avons lu et compris votre lettre avec joie; nous révérons vos ordres. Notre bouche ne saurait suffire pour vous louer, ni notre langue pour exprimer votre gloire; nous sommes effrayés de votre excellence, car c'est le Seigneur qui vous a rendu grand.

« Nous avons appris l'anathème dont vous avez frappé l'empereur (Frédéric), et nous avons compris que c'était à cause de sa transgression et de son péché. » Sur quoi le patriarche rappelle le précepte du Seigneur sur le pardon des injures et conclut : « Je demande donc à Votre Sainteté, aux patriarches, aux évêques et aux rois soumis à la houlette de Votre Paternité, de pardonner audit empereur son péché et ses fautes. » Il en donne pour raison principale l'intérêt des chrétiens de l'Orient.

Il fait l'éloge des religieux latins, particulièrement du frère André, et salue par eux tous les évêques, les prêtres, les moines, les rois et généralement tous les chrétiens sou-

mis au Pape. Il termine ainsi : « Nous vous envoyons un écrit que nous avons apporté du cœur de l'Orient, savoir de la terre de Sin, et un autre écrit sur la foi de la part de l'archevêque de Nisibe, souscrit par deux autres archevêques et par trois évêques. Nous vous faisons avec eux une seconde prière pour l'archevêque de Jérusalem, qui est de notre nation, et pour nos frères, les chrétiens orientaux, qui sont à Antioche, à Tripoli, à Acre et dans les autres places, afin que vous les recommandiez pour les garantir de la vexation et qu'ils soient auprès de vous, comme a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Tout ce que vous avez fait aux derniers des miens, c'est à moi que vous l'avez fait, et ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le à eux. » Voilà qui suffit. Que la grâce divine, qui réside dans le sanctuaire de votre cœur, qui opère des miracles et des guérisons à chaque heure par vos saintes mains, vous garde, par la vertu de vos compagnons, les saints apôtres, jour et nuit, jusqu'à l'éternité. Amen<sup>1</sup>. »

Telle fut la réponse du patriarche des Arméniens. Mais qu'est-ce que ce cœur de l'Orient, cette terre de Sin? Serait-ce la Chine même? Cela se pourrait. Nous savons qu'à cette époque le roi d'Arménie avait fait alliance avec le grand khan des Tartares, maître de la Chine, qu'il se rendit même à sa cour; peut-être que le patriarche l'y accompagna, et que de ce cœur, de ce centre politique de l'Orient, il apporta l'écrit en question.

Frère André avait aussi porté une lettre du Pape à Ignace, patriarche des Jacobites, dont il rapporta également la réponse, ayant pour inscription : « Au suprême Père des pères, le très-saint Innocent, occupant la Chaire du prince des apôtres, à qui le Seigneur a confié les clefs du royaume des cieux, et qu'il a établi le fondement de son Église, Ignace, humble serviteur des serviteurs du Christ, auquel il a été donné par l'Esprit-Saint d'être le pasteur du peuple des Jacobites de la Syrie et de tout l'Orient, adoration sincère d'esprit et de corps.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1247, n. 32 et seqq.

« Nous faisons savoir à la sainteté du Père commun, après le Père céleste, du seigneur commun, après le Dieu du ciel, que votre sainte lettre nous est parvenue par la main du saint, du sage et excellent frère André ; je l'ai levée sur nos têtes, et nous en avons reçu la bénédiction comme d'une image de Jésus-Christ. Quant à ce que vous nous avez écrit touchant la paix et la charité commune, mais qui est-ce qui ne se réjouirait pas de la concorde ? Obéissants comme nous sommes à la paix parfaite, nous montrerons d'abord la vérité de notre foi, que nous professons, et Dieu nous est témoin que, ce que nous croyons de cœur, nous le confessons de bouche et le retraçons par écrit, »

Vient ensuite une profession de foi qui est entièrement catholique, non-seulement sur la Trinité, mais encore sur l'Incarnation ; car elle porte que Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait, sans mélange ni confusion. « Nous ne recevons donc pas ceux qui confessent un mélange, une confusion, comme l'excommunié Eutychès ; mais nous recevons tous ceux qui suivent la foi du bienheureux Pierre, prince des apôtres, et marchent par la voie du concile de Nicée. Nous condamnons et excommunions, au contraire, tous ceux, quels qu'ils soient, qui s'écartent de la foi du bienheureux Pierre et du concile de Nicée, depuis Simon le Magicien jusqu'à nos jours. Telle est notre foi, et celle des Égyptiens, des Arméniens, des Libyens et des Éthiopiens. Nous confessons en même temps que la sainte Église romaine est la mère et la tête de toutes les Églises, et qu'en elle reposent les corps des bienheureux Pierre et Paul.

« Pour affermir la paix nous vous demandons : premièrement qu'après la mort de notre patriarche les archevêques s'assemblent et en établissent un selon les canons ; secondement que le patriarche, les archevêques et les évêques latins qui sont en nos quartiers n'aient point de juridiction sur nos patriarches et nos évêques, mais que nous dépendions de vous comme eux ; troisièmement que les évêques latins ne prennent point de cens sur les églises et les monastères que nous avons chez eux, mais qu'ils

nous laissent la liberté ecclésiastique et ne cherchent point à profiter de nos travaux ; en quatrième lieu que ceux qui contractent des mariages avec des Latins ne soient pas contraints à recevoir une seconde fois la Confirmation qu'ils ont déjà reçue au Baptême<sup>1</sup>. » C'est que les Arméniens donnent la Confirmation avec le Baptême, comme les Grecs.

Parmi les lettres du Pape Innocent IV se trouve la profession de foi d'un autre Ignace, patriarche des chrétiens orientaux, nommés Jacobites, tant pour lui que pour son peuple. Elle est pareillement très-orthodoxe et commence par ces paroles : « Nous croyons au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, une nature et trois personnes. Le Père engendre, le Fils est engendré de lui, le Saint-Esprit procède du Père et reçoit du Fils. » Quant à Jésus-Christ elle dit : « Il est en vérité Dieu parfait et homme parfait : un Christ de deux natures, la divine et l'humaine. La nature divine a été conservée dans son essence et dans ses propriétés, et la nature humaine l'a été dans les siennes ; leur union s'est faite sans confusion, sans mélange, sans corruption ; car nous nous accordons avec le bienheureux Pierre et nous confessons qu'il est le fondement de l'Église, suivant la parole que le Seigneur, qui l'avait nommé Pierre, lui adresse : *Sur cette pierre je bâtirai mon Église*. C'est pourquoi cette Église, où repose son corps, est la mère de toutes les Églises dans l'univers entier, et nous disons et nous prêchons que c'est elle cette lampe resplendissante de laquelle s'allument toutes les autres lampes<sup>2</sup>. »

Enfin dans le recueil des mêmes lettres apostoliques on trouve encore la profession de foi de Jean, primat des Jacobites orientaux, profession également très-exacte et très-précise<sup>3</sup>. Tout cela, joint à celle que le patriarche des Jacobites fit à Jérusalem l'an 1237, donne lieu de croire que ce peuple était sincèrement revenu à l'unité de la foi et de l'Église. Matthieu Pâris dit bien que ce premier patriarche renonça depuis à la com-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1247, n. 36. Wadding, n. 11. —

<sup>2</sup> Raynald, n. 39. Inn. IV, l. 5, *epist.* 122. — <sup>3</sup> Raynald, n. 41. Inn. IV, l. 4, *epist.* 123.



munion de l'Église romaine ; mais il n'y a guère d'apparence à ce qu'il dit, puisque, dix ans après, nous trouvons dans ses successeurs la dévotion la plus filiale envers le chef de l'Église. D'ailleurs Matthieu Pâris est seul à le dire, et son autorité est de soit très-médiocre.

On trouve aussi parmi les lettres d'Innocent IV une confession de foi des Nestoriens, apparemment apportée en même temps que les autres, au nom de l'archevêque Enstaïb de Nisibe, où il confesse que Jésus-Christ est tout ensemble Fils de Dieu et Fils de l'homme, et une seule personne ; que l'union de la divinité avec l'humanité a commencé lors de l'annonciation du mystère à la sainte Vierge et n'a point cessé à la mort de Jésus-Christ ; enfin qu'il est un seul Fils et un seul individu <sup>1</sup>.

D'après tous ces documents nous croyons que, quand dans les siècles du moyen âge il est question des Nestoriens et des Jacobites d'Orient, il ne serait pas juste de conclure, à cause du nom seul, qu'ils professaient réellement les erreurs de Nestorius et d'Eutychès. Puisqu'ils prennent ce nom, même dans leurs professions de foi adressées au Pape, on voit qu'à leurs yeux c'était un nom de peuple et non plus d'hérésie. Cette observation nous paraît très-importante pour être juste envers ces pauvres peuples de l'Orient et ne pas les représenter plus coupables qu'ils ne sont en effet.

Deux causes bien différentes contribuaient alors à ramener les populations orientales dans le sein de l'unité catholique : d'un côté le zèle apostolique des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François ; de l'autre la terrible irruption des Tartares, qui portèrent leurs ravages jusque dans la Russie, la Hongrie et la Pologne, et poussaient les chrétiens isolés à chercher du secours dans la chrétienté universelle.

Ainsi, l'an 1246, Daniel, duc de Russie, envoya en Pologne à Opizon, abbé de Messine, qui était légat du Pape, demander le titre de roi, promettant de se soumettre à l'Église romaine et de joindre ses forces à celles des autres princes catholiques pour repousser

les Tartares. Avant cela même une ambassade de tous les Russes avait été envoyée au souverain Pontife afin de lui demander un légat pour les instruire dans la foi catholique. Innocent IV leur envoya pour légat Albert, archevêque de Livonie et de Prusse. De son côté le légat Opizon, nonobstant l'opposition des Polonais, donna les ornements royaux à Daniel, après lui avoir fait prêter serment de reconnaître, lui et les siens, l'autorité du Saint-Siège. Un autre légat, venu après l'archevêque Albert, le couronna roi.

Quant à l'archevêque, il eut ordre du Pape de donner pour évêques aux Russes des hommes choisis pour leur science et pour leur vertu, soit entre les prêtres séculiers, soit entre les Frères prêcheurs et les Mineurs, et le Pape accorda au nouveau roi d'avoir à sa cour un Frère prêcheur, nommé Alexis, avec son compagnon. Il accorda encore aux prêtres russes de pouvoir consacrer avec du pain levé et de garder le reste de leurs rites qui n'avaient rien de contraire à la foi catholique <sup>1</sup>.

Innocent IV fit plus ; dès l'an 1243 il envoya des missionnaires chez les Tartares pour essayer de les adoucir et d'arrêter leurs ravages. Il y envoya deux Frères mineurs, Laurent de Portugal et Jean de Plan-Carpin, mais séparément, et chacun avec ses compagnons. Voici quelles circonstances purent donner lieu à cette ambassade, ainsi qu'à une autre de 1247.

Les chrétiens d'Arménie, de Géorgie et d'Albanie, s'étant soumis aux Mongols ou Tartares, jouissaient d'une assez grande tranquillité. Elle fut troublée, l'an 1240, par la mort du grand général Tcharmagan. L'es-pèce d'anarchie dans laquelle tombèrent les armées mongoles en l'absence d'un chef suprême causa des maux infinis dans les contrées où elles se trouvaient. Les moindres commandants se croyaient tout permis. Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir par les instigations des musulmans, qui poussaient les Tartares à les persécuter.

Il y avait alors à la cour du grand-khan, qui était Octaï, fils de Ginguiskan, un docteur syrien, nommé Siméon, homme instruit

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1247, n. 43. Inn. IV, l. 4, *epist.* 121. 1247, n. 28.

et zélé, qui était allé prêcher l'Évangile aux extrémités de l'Asie. Son mérite lui avait ouvert un accès près d'Octaï, qui le nomma *Ata* ou père; les autres le nommaient *Raban* ou maître. Informé de tout ce que souffraient les chrétiens d'Arménie, d'Albanie et de Géorgie, il saisit une occasion favorable pour en parler au khakan, et lui représenta que les persécutions exercées contre des fidèles, qui ne lui avaient jamais opposé de résistance, qui le servaient avec zèle et payaient exactement les tributs, tournaient à la honte plutôt qu'à la gloire de son empire. Ces remontrances furent bien reçues du khakan, qui envoya, en 1241, Siméon lui-même en Arménie, comme administrateur chargé de tout ce qui concernait les chrétiens, avec des patentes pour le faire reconnaître des généraux qui occupaient ces contrées. Son arrivée mit fin aux souffrances des chrétiens; le libre exercice de la religion fut rétabli dans tous les pays soumis aux Mongols; beaucoup de ceux-ci se convertirent et reçurent le baptême. De là vint l'opinion, qui se répandit assez généralement dans le Levant, que les Tartares avaient embrassé le Christianisme et que leurs chefs étaient baptisés.

D'après un ordre venu de Kara-Karoum, capitale du grand-khan, les généraux mongols s'assemblèrent et choisirent, pour remplacer Tcharmagan, l'un d'entre eux, nommé Batchou-Nouyan. Celui-ci réunit des troupes, y joignit, comme auxiliaires, des Arméniens, des Géorgiens et des Syriens, et marcha contre le sultan d'Icone. Il le battit, prit Arzroum, Sébaste et plusieurs autres villes. Hayton, roi chrétien de la petite Arménie, fut obligé de se soumettre en 1244. La même année les Mongols voulurent joindre à leurs précédentes conquêtes la Syrie, où ils étaient appelés par les vœux des chrétiens, empressés de voir briser le joug des musulmans. Boëmond, prince d'Antioche, fut réduit à se soumettre, en 1245, ainsi que plusieurs autres princes. L'expédition s'étant faite en été, les Tartares, peu accoutumés aux grandes chaleurs, perdirent beaucoup d'hommes et de chevaux, et se trouvèrent tellement affaiblis qu'ils furent forcés de se retirer; mais ils avaient semé une

grande terreur sur la route; les habitants s'enfuyaient à leur approche et laissaient leurs villes désertes. Au seul nom des Tartares les femmes enceintes avortaient de frayeur. Partout sur leur passage ils massacraient les habitants de tout âge et de tout sexe, n'épargnant que les chrétiens, à cause de leur alliance avec les princes d'Arménie.

Ainsi cette expédition, qui d'abord avait paru devoir ajouter aux maux des chrétiens, devint, au contraire, la source des négociations qu'ils entamèrent avec les Tartares. Avant d'arriver aux Francs les Tartares avaient à combattre les restes des Seldjoucides d'Icone, les rois de la race de Saladin et les autres princes musulmans avec lesquels les Francs étaient aussi en guerre. Les Francs et les Mongols étaient donc alliés naturels et devaient unir leurs efforts contre les musulmans. A cet intérêt commun, dont on se hâta de se prévaloir, les Papes tentèrent d'en ajouter un autre, celui de la religion; ils députèrent vers les généraux mongols des missionnaires chargés de leur faire connaître la foi chrétienne. Les idées religieuses des Mongols étaient telles, à cette époque, qu'on pouvait les souhaiter pour favoriser leur conversion. On savait qu'admettant un Dieu unique et tout-puissant, qu'ils nommaient Tagri, c'est-à-dire le Ciel, ils n'ajoutaient à cette idée fondamentale aucune notion accessoire bien précise et presque point de pratiques superstitieuses. Indifférents à toutes les religions, ils étaient préparés à les adopter toutes également et pouvaient se faire de leur conversion un titre aux yeux des peuples qu'ils avaient soumis. Ils sont devenus bouddhistes à la Chine, musulmans en Perse. En Allemagne ou en Italie ils eussent sans doute embrassé le Christianisme, et une seconde fois l'Europe eût désarmé et policé par la religion les Barbares qu'elle n'eût pas su repousser par les armes<sup>1</sup>.

Innocent IV résolut donc d'envoyer à la fois

<sup>1</sup> Abel de Rémusat, *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols. Académie des Inscriptions, etc.*, t. 6. — V. aussi dans *le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Tibet*, de M. l'abbé Huc, t. 1, p. 181 et suiv., le récit détaillé et très-intéressant de l'ambassade de Jean de Plan-Carpin. (Note de l'éditeur.)



vers Batou, général de l'armée du Nord, qui campait alors sur les bords du Wolga, et vers Batchou, qui commandait en Perse et en Arménie. Ce fut pour la première ambassade qu'il choisit Laurent de Portugal, Jean de Plan-Carpin, tous deux frères de l'ordre de Saint-François, et il leur recommanda fortement de prendre sur les coutumes des Tartares toutes les informations qu'il serait possible. Dans cette même vue, sans doute, il les envoya séparément, et chacun avec ses compagnons. Toutefois les lettres dont ils étaient porteurs sont de la même date, savoir du 5 mars 1245, et adressées l'une et l'autre au roi et au peuple des Tartares. Dans celle dont était chargé frère Laurent le Pape leur parle de la chute du premier homme, de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption du genre humain; puis il ajoute : « Le Fils de Dieu, montant au ciel après sa résurrection, a laissé sur la terre un vicaire auquel il a confié le soin des âmes et les clefs du royaume des cieux, afin que lui et ses successeurs eussent le pouvoir de l'ouvrir et de le fermer. Ayant donc succédé à ce vicaire, et désirant ardemment votre salut, nous vous envoyons les porteurs de ces présentes, afin que, recevant leurs instructions, vous puissiez embrasser la foi chrétienne<sup>1</sup>. » Ces paroles d'Innocent IV reviennent à celles de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Optat, de saint Léon, que Pierre seul a reçu les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres.

Frère Jean de Plan-Carpin avait été compagnon de saint François; il fut le premier custode de Saxe, puis provincial d'Allemagne, et étendit son ordre en Bohême, en Hongrie, en Norwège et en Danemark. La lettre dont il était chargé pour les Tartares contenait des reproches de leurs ravages et de leurs cruautés contraires à l'humanité; le Pape les exhortait à s'en abstenir, principalement à l'égard des chrétiens, à en faire pénitence et à s'humilier devant Dieu; enfin à dire quel était le motif de leurs entreprises et jusqu'où ils prétendaient pousser leurs conquêtes. Dans une autre lettre à des mission-

naires du même ordre il leur confère de grands pouvoirs, entre autres de donner la tonsure et l'ordre d'acolyte<sup>1</sup>.

Voici l'abrégé de la relation de frère Jean de Plan-Carpin, qui nous a été conservée par Vincent de Beauvais. « Nous partîmes, par le commandement du Pape, l'an 1246, et d'abord nous nous adressâmes au roi de Bohême, qui nous était ami. Il nous conseilla d'aller par la Pologne et la Russie, et nous donna des lettres et une bonne escorte. Étant arrivés chez Conrad, duc de Lancicie, nous y trouvâmes Vasilico, duc de Russie, qui, à la prière du duc Conrad, nous mena chez lui et nous y retint quelque temps. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, et nous leur lûmes les lettres du Pape, qui les exhortaient à se réunir à l'Église, et nous nous efforcâmes de les persuader; mais ils ne purent nous donner de réponse décisive à cause de l'absence du duc Daniel, frère de Vasilico, qui était allé trouver Batou, chef des Tartares. Vasilico nous fit conduire jusqu'à Kiow, métropole de la Russie; mais notre vie était souvent en péril, à cause des Lithuaniens, qui faisaient souvent des courses dans le pays, et nous souffrîmes beaucoup du froid et de la neige.

« Le second jour après la Purification, c'est-à-dire le 4 février 1246, nous arrivâmes à Canove, village dépendant immédiatement des Tartares, et, le premier vendredi après le jour des Cendres, qui était le 23 du même mois, nous arrivâmes à la première garde des Tartares. Le lendemain matin, après avoir un peu marché, nous rencontrâmes ceux qui y commandaient; ils nous demandèrent pourquoi nous étions venus chez eux et quelle affaire nous y avions. Nous répondîmes : « Nous sommes les envoyés du Pape, qui est le père et le seigneur des chrétiens; il nous envoie au roi, aux princes des Tartares et à toute la nation, parce qu'il désire que tous les chrétiens soient amis des Tartares et aient la paix avec eux. Il souhaite de plus que les Tartares soient auprès de Dieu dans le ciel; c'est pourquoi il les exhorte, tant par ses lettres que par nous, à se faire chrétiens, parce

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1245, n. 16. Wadding, n. 3.

Raynald, n. 18 et 19.

que, autrement, ils ne peuvent être sauvés. Il leur mande encore qu'il s'étonne de ce qu'ils ont fait mourir tant d'hommes, principalement des chrétiens, et en particulier des Hongrois, des Moraves et des Polonais, qui sont ses sujets, vu que ces peuples ne les avaient point offensés; et, parce que Dieu en est fort irrité, il les exhorte à s'en abstenir désormais et à en faire pénitence. Il les prie aussi de lui écrire ce qu'ils veulent faire à l'avenir et quelle est leur intention. »

« Les Tartares, ayant ouï notre réponse, dirent qu'ils nous feraient conduire à Corenza, qui est le chef de la garde avancée contre les peuples d'Occident, pour éviter les surprises, et on dit qu'il commande un corps de soixante mille hommes. Il garde le cours du Niéper, du côté de la Russie.

« Quand nous fûmes arrivés à sa cour il nous fit loger loin de lui, et nous envoya demander comment nous voulions le saluer, c'est-à-dire quels présents nous voulions lui faire. Nous répondîmes que le Pape n'envoyait point de présents, ne sachant si nous pourrions arriver jusqu'à eux, outre que nous étions venus par des contrées fort dangereuses, mais que nous ne laisserions pas de lui faire honneur du peu que nous avions pour notre subsistance. On nous mena à sa horde ou à sa tente, et on nous avertit de fléchir trois fois le genou gauche à la porte et de prendre garde de ne pas marcher sur le seuil. Quand nous fûmes entrés il fallut nous tenir à genoux pendant que nous exposions notre charge devant Corenza et tous les grands qu'il avait rassemblés pour ce sujet; elle était telle que nous venons de l'expliquer. Nous présentâmes aussi les lettres du Pape; mais l'interprète que nous avions amené de Kiowie n'était pas capable de les expliquer, et nous n'en trouvions point d'autre assez habile.

« De là on nous donna des chevaux et trois Tartares pour nous conduire promptement à Batou-Kan, qui est le plus puissant entre eux après l'empereur et campe sur le Wolga. Nous nous mîmes en chemin le lundi d'après le premier dimanche de carême, c'est-à-dire le 26 février 1246, et, quoique nous fissions grande diligence, nous ne pûmes arriver que le samedi de la semaine sainte, c'est-à-dire

le 4 avril. Étant au quartier de Batou, nous fûmes logés environ à une lieue de lui et on dut nous mener en sa présence. On nous dit qu'il fallait passer entre deux feux; nous ne voulions point le faire; mais ils nous dirent que ce n'était qu'une précaution, afin que, si nous avions quelque mauvais dessein ou si nous portions quelque poison, le feu en empêchât l'effet. Nous répondîmes que nous le ferions pour détruire ces mauvais soupçons. Nous eûmes audience avec les mêmes cérémonies que chez Corenza; nous demandâmes des interprètes pour traduire les lettres du Pape, et on nous en donna le vendredi saint. Nous les traduisîmes avec eux en russe, en arabe et en tartare, et cette dernière traduction fut présentée à Batou, qui la lut attentivement.

« Le samedi saint il nous fit dire que nous irions trouver l'empereur Kouïne, autrement Gayouk; mais il retint quelques-uns des nôtres, sous prétexte de les renvoyer au Pape, et nous leur donnâmes des lettres contenant la relation de tout ce que nous avions fait; mais quand ils furent arrivés au Niéper on les y retint jusqu'à notre retour. Le jour de Pâques, après l'office, nous nous séparâmes de nos frères avec beaucoup de larmes, ne sachant si nous allions à la vie ou à la mort. Deux Tartares nous conduisaient, et nous étions si faibles qu'à peine pouvions-nous aller à cheval; car pendant ce carême nous n'avions eu d'autre nourriture que du millet avec de l'eau et du sel. Il en était de même les autres jours de jeûne, et nous ne buvions que de la neige fondue. Nous ne laissâmes pas de marcher en grande diligence, changeant de chevaux souvent quatre ou cinq fois le jour, depuis l'octave de Pâques, 13 avril 1246, jusqu'au jour de la Madeleine, 22 juillet. Pendant ce long voyage nous vîmes les campagnes semées de têtes et d'ossements d'hommes morts, et une infinité de villes et de châteaux ruinés, tristes monuments du passage des Tartares.

« A la Madeleine nous arrivâmes auprès de Kouïne; mais il ne nous donna pas alors audience, parce qu'il n'était pas élu empereur et ne se mêlait pas encore du gouvernement <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Vincent. Bellov., *Specul. historiale*, l. 31, n. 19-30.



Pour entendre cet endroit de la relation il faut savoir qu'Octaï, fils de Ginguiskan et second empereur des Mongols ou Tartares, mourut l'an 1241, après avoir désigné pour son successeur Gayouk, son fils aîné, qui est ici nommé Kouïne et ailleurs Gino-Kan. Sa mère Tourakina, qui était chrétienne, gouverna pendant l'interrègne, c'est-à-dire jusqu'à l'assemblée générale de la nation, où Gayouk fut élu pour son mérite, en 1246. Il avait deux principaux ministres, l'un nommé Cadac, l'autre Gincāi; Cadac était chrétien et baptisé; Gincāi, sans l'être, ne laissait pas d'être favorable aux chrétiens, et tous deux leur attirèrent la bienveillance de Gayouk-Kan et de sa mère, en sorte qu'ils traitaient bien les évêques et les moines, et estimaient les peuples chrétiens, comme les Francs, les Russes, les Syriens et les Arméniens<sup>1</sup>. La relation continue :

« Après que nous eûmes été cinq ou six jours auprès de Kouïne, autrement Gayouk, il nous envoya à sa mère, au lieu où se tenait l'assemblée générale. Nous y fûmes environ quatre semaines; on y fit l'élection, et Gayouk devait être mis sur le trône le jour de l'Assomption de Notre-Dame; mais la grêle, qui survint, obligea de différer. Nous demeurâmes là jusqu'au jour de Saint-Barthélemi, 24 août 1246, auquel Gayouk fut intronisé en présence de quatre mille ambassadeurs, deux rois de Géorgie et d'une foule d'autres princes, et tous, tant les grands que le peuple, vinrent fléchir les genoux devant lui, excepté nous, qui n'étions pas ses sujets. Il paraissait avoir quarante ou quarante-cinq ans; il était de taille médiocre, prudent, rusé et fort sérieux. Les chrétiens qui étaient de sa maison nous assuraient qu'il devait se faire chrétien. Ce qui le faisait croire, c'est qu'il tenait auprès de lui des ecclésiastiques qu'il entretenait à ses dépens, et avait devant sa grande tente une chapelle où ils chantaient publiquement et donnaient le signal pour les heures à la manière des Grecs; les autres chefs des Tartares ne donnaient point cette liberté aux chrétiens. Toutefois, pendant que nous étions là, à la même assem-

blée, il leva l'étendard contre l'Église romaine et l'empire romain, et contre tous les royaumes et les peuples d'Occident, menaçant de leur faire la guerre s'ils ne faisaient ce qu'il mandait au Pape et à tous les chrétiens, savoir de se soumettre à lui; car il ne craint aucun pays dans le monde que la chrétienté. Or leur intention est de se soumettre toute la terre, suivant l'ordre que Ginguiskan leur en a donné.

« Nous fûmes donc appelés devant lui, au lieu même où il avait été intronisé. Gincāi, son premier secrétaire, écrivit nos noms et les noms de ceux qui nous avaient envoyés, et les récita à haute voix devant l'empereur. Nous fûmes du petit nombre de ceux qui furent admis en sa présence. Il nous envoya près de sa mère, pendant qu'il fit la cérémonie de lever l'étendard contre l'Occident, ne voulant pas que nous en eussions connaissance; puis nous revînmes et fûmes bien un mois auprès de lui, souffrant beaucoup de faim et de soif, car ce qu'on nous donnait pour quatre jours suffisait à peine pour un.

« Ensuite l'empereur nous envoya chercher et nous fit dire par Gincāi, son secrétaire, d'écrire nos propositions et de les lui présenter. Puis on nous demanda s'il y avait auprès du Pape des gens qui sussent lire le russe, l'arabe ou le tartare. Nous dîmes que nous n'avions pas d'usage de ces écritures, mais que des Arabes pourraient écrire en tartare ce qu'on leur dirait et nous l'expliquer; que nous l'écririons en notre langue et porterions au Pape l'original et la traduction. On nous appela le jour de Saint-Martin. Alors Cadac, premier ministre, Gincāi et plusieurs écrivains vinrent à nous, nous expliquèrent mot à mot la lettre de l'empereur, que nous écrivîmes en latin, et nous en donnèrent une traduction en arabe, pour nous servir quand nous trouverions quelqu'un qui l'entendît.

« L'empereur se proposait d'envoyer avec nous des gens de sa part, et un des Tartares qui nous accompagnaient nous exhorta à le demander. Nous répondîmes que, si l'empereur les envoyait de lui-même, nous les conduirions volontiers; mais il ne nous paraissait

<sup>1</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 358. Aboulfar., p. 821. Haïton, c. 19.

pas expédient que ces envoyés vinssent, pour plusieurs raisons. Nous craignons que, voyant nos divisions et nos guerres, ils ne fussent plus encouragés à marcher contre nous; nous craignons que ces envoyés ne fussent des espions, qu'ils ne fussent tués par nos gens, dont nous connaissions l'insolence, ou qu'on ne nous les ôtât de force. Enfin nous ne voyions aucune utilité à leur voyage, puisqu'ils n'auraient autre charge que de porter les lettres de leur empereur au Pape et aux princes, et nous avions ces lettres. Nous fûmes congédiés le troisième jour après, savoir le jour de Saint-Brice, 13 novembre, et, pendant notre retour, nous passâmes tout l'hiver dans des déserts, où souvent nous étions réduits à coucher sur la neige. Nous marchâmes ainsi jusqu'à l'Ascension, c'est-à-dire au 9 mai 1247. Alors nous arrivâmes près de Batou-Kan, et, le samedi d'après la Pentecôte, nous vîmes au quartier de Mosii, où l'on avait arrêté nos compagnons et nos serviteurs. Nous nous les fîmes ramener, puis nous arrivâmes à Corenza, qui nous donna deux Comains pour nous conduire en Russie.

« Nous arrivâmes à Kiowie quinze jours avant la Saint-Jean; les habitants vinrent au-devant de nous pleins de joie, nous félicitant comme si nous étions ressuscités; on nous en fit autant par toute la Russie, la Pologne et la Bohême. Daniel et Vasilico, son frère, nous firent grande fête et nous retinrent bien huit jours, contre notre dessein. Cependant ils délibérèrent entre eux, et avec les évêques et les autres gens de bien, sur les propositions que nous leur avions faites en allant en Tartarie. Leur réponse fut qu'ils voulaient tenir le Pape pour leur seigneur et leur père, et la sainte Église romaine pour leur mère et maîtresse, confirmant tout ce qu'ils avaient mandé au Pape sur ce sujet par un de leurs abbés, et ils lui envoyèrent encore des nonces avec nous <sup>1</sup>. » Telle est la relation de frère Jean de Plan-Carpin et des Frères mineurs qui l'accompagnèrent en ce voyage.

Suivant une lettre du connétable d'Armé-

nie au roi de Chypre, les envoyés du Pape demandèrent au khan pourquoi ses armées ravageaient le monde, et il leur répondit que Dieu avait ordonné à lui et à ses aïeux de punir les nations criminelles; et, comme ils ajoutèrent que le Pontife désirait savoir si le khakan était chrétien, il leur dit que Dieu le savait, et que, si le Pape voulait le savoir, il n'avait qu'à venir l'apprendre <sup>1</sup>. Aboulfarage donne comme un fait positif que Gayouk avait embrassé le Christianisme <sup>2</sup>. Tous les auteurs s'accordent à dire que la célèbre Tourakina, mère de Gayouk, qui était née chez les Kéraïtes, tribu de Vang-Kan, connu parmi les Latins sous le nom de Prêtre-Jean, professait la religion chrétienne.

La seconde ambassade que le Pape Innocent IV envoya aux Tartares, celle à Batchou-Nouyan, qui commandait en Perse et en Arménie, était composée de quatre religieux de l'ordre de Saint-Dominique, savoir : Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, auxquels se joignirent en route Guichard de Crémone et André de Lonjumel. Simon écrivit la relation de leur voyage; elle commence ainsi :

« L'an 1247, le jour de la translation de saint Dominique, c'est-à-dire le 24 mai, frère Ascelin, envoyé par le Pape, arriva avec ses compagnons à l'armée des Tartares, en Perse, commandée par Bayoth-Noy (Batchou-Nouyan), qui, l'ayant appris, envoya quelques-uns de ses grands officiers, avec son principal conseiller et des interprètes. Ils leur demandèrent de quelle part ils venaient. Frère Ascelin répondit : « Je suis envoyé du seigneur Pape; qui, chez les chrétiens, est estimé le plus grand de tous les hommes en dignité et révééré comme leur père et leur seigneur. » Les Tartares, fort indignés de ce discours, s'écrièrent : « Comment osez-vous dire que le Pape, votre maître, est le plus grand de tous les hommes? Ne sait-il pas que le khan est le fils de Dieu (le fils du Ciel), et que Bayoth-Noy et Batho sont des princes soumis à lui? » Ascelin répondit : « Le Pape ne sait pas qui est le khan, ni qui sont Bayoth-Noy et Batho; il n'a jamais ouï

<sup>1</sup> Vincent. Bellov., l. 31, n. 30-38.

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicil.*, t. 3, p. 624. Vincent. Bellov., l. 32, n. 92. — <sup>2</sup> Bar-Hebr., *Chron.*, p. 525.



leurs noms. S'il les avait sus il n'aurait pas manqué de les mettre dans les lettres dont il nous a chargés. Il a seulement appris qu'une certaine nation barbare, nommée les Tartares, est sortie de l'Orient, a conquis plusieurs pays et passé une infinité d'hommes au fil de l'épée. Étant donc touché de compassion, par le conseil de ses frères les cardinaux, il nous a envoyés à la première armée des Tartares que nous rencontrerions, pour en exhorter le chef et tous ceux qui lui obéissent à cesser cette destruction, principalement des chrétiens, et à se repentir des crimes qu'ils ont commis. C'est pourquoi nous prions votre maître de recevoir les lettres du Pape et d'y faire réponse. »

Les Tartares s'en allèrent et revinrent quelque temps après revêtus d'autres habits, et demandèrent aux frères s'ils apportaient des présents. Ascelin répondit : « Le Pape n'a pas accoutumé d'envoyer des présents, principalement à des inconnus et des infidèles ; au contraire les chrétiens, ses enfants, lui en envoient, et souvent les infidèles mêmes <sup>1</sup>. »

Au sujet des présents que les Mongols exigeaient des ambassadeurs qui venaient à eux, un manuscrit du temps rapporte l'anecdote suivante : « Un Français vint au grand-khan des Tartares, et l'empereur lui demanda quelle chose il lui avait apportée. Le Français répondit : « Sire, je ne vous ai rien apporté, car je ne savais pas du tout votre grande puissance. — Comment, dit l'empereur, les oiseaux qui volent par les pays ne t'ont-ils rien dit de notre puissance quand tu entras dans ce pays-ci ? — Sire, répondit le Français, il se peut bien qu'ils me l'aient dit, mais je n'ai pas entendu leurs paroles. » Et par ainsi fut apaisé l'empereur <sup>2</sup>. »

Pour en revenir à la relation de Simon, les Tartares demandaient aux frères si les Francs passaient encore en Syrie, car ils disaient avoir appris de leurs marchands que plusieurs devaient y venir bientôt ; et peut-être songeaient-ils à leur tendre des pièges en feignant de vouloir embrasser la foi, ou, autrement, pour les détourner de leurs terres et se les rendre amis, au moins pour un

temps ; car, au rapport des Géorgiens et des Arméniens, ils craignaient les Francs sur toutes les nations du monde <sup>1</sup>. C'est qu'ils en connaissaient la bravoure, non-seulement par la renommée, mais encore par bien des faits, entre autres par l'aventure que voici. Deux Francs ou Français avaient été faits prisonniers par les Mongols à la prise d'une ville. Les chefs tartares, qui avaient entendu dire que les Francs étaient des braves, eurent la curiosité de les faire combattre l'un contre l'autre pour jouir du spectacle de leur combat et de leur mort. On leur donna donc des chevaux et des armes, comme pour un tournoi. Mais les deux Francs, au lieu de courir l'un sur l'autre, se jetèrent sur les Tartares, en tuèrent quinze et en blessèrent grièvement trente avant qu'on pût les tuer eux-mêmes. Cette action, entre les autres, inspira aux Mongols une telle crainte des Francs qu'ils défendirent à tous les tributaires de prendre, à l'avenir, des Francs dans leurs armées <sup>2</sup>.

« Ensuite, continue la relation de Simon, les officiers tartares revinrent et dirent aux frères : « Si vous voulez voir notre maître et lui présenter les lettres du vôtre, il faut que vous l'adoriez par trois génuflexions, comme le fils de Dieu (le fils du Ciel) régnant sur la terre ; car tel est l'ordre du khan que Bayoth-Noy soit honoré comme lui-même. » Quelques-uns des frères craignaient que cette adoration ne fût une idolâtrie ; mais frère Guichard de Crémone, qui savait les coutumes des Tartares, leur répondit : « Ne craignez rien ; on ne vous demande cette sorte de révérence que pour marquer que le Pape et toute l'Église seront soumis aux ordres du khan ; tous les ambassadeurs font cette cérémonie. » Les frères, ayant délibéré sur ce sujet, résolurent tout d'une voix de perdre plutôt la tête que de faire ces génuflexions, tant pour ne pas scandaliser les Géorgiens, les Arméniens et les Grecs, même les Persans, les Turcs et toutes les nations orientales, que pour ne pas donner lieu aux Tartares d'espérer jamais soumettre l'Église romaine, ni

<sup>1</sup> Vinc. Bellov., l. 32, c. 40 et seqq. — <sup>2</sup> *Pérégrination de frère Brieuit*, fol. 276, recto. *Biblioth. du roi*.

<sup>1</sup> Vincent. Bellov., c. 41. — <sup>2</sup> Id., l. 31, c. 141. L. 30, c. 87. Guill. de Nangis, *Gesta S. Lud.* Duchesne, t. 5, p. 340.

à leurs captifs chrétiens de désespérer de leur délivrance.

« Ascelin déclara cette résolution à tous les assistants et ajouta : « Pour vous montrer que nous ne parlons pas ainsi par orgueil ou par une dureté inflexible, nous sommes prêts à rendre à votre maître tout le respect que peuvent rendre, avec bienséance, des prêtres de Dieu et des religieux, nonces du Pape ; nous lui rendrons le même respect qu'à nos supérieurs, à nos rois et à nos princes. Que si Bayoth-Noy voulait se faire chrétien, suivant le souhait du Pape et le nôtre, non-seulement nous fléchirions le genou devant lui et devant vous tous, mais nous vous baiseriez encore la plante des pieds. » A cette proposition les Tartares entrèrent en fureur et dirent aux frères : « Vous nous exhortez, nous, à nous faire chrétiens et à devenir des chiens comme vous ? Votre Pape n'est-il pas un chien, et tous vous autres des chiens ? » Ascelin ne put répondre que par une simple négative, tant étaient grandes leurs clameurs et leurs emportements.

« Les réponses des frères étant apportées à Bayoth-Noy, il les condamna à mort ; mais quelques-uns de son conseil étaient d'avis de n'en tuer que deux et de renvoyer les deux autres au Pape. D'autres disaient : « Il faut en écorcher un, emplir sa peau de paille et la renvoyer à son maître par ses compagnons. » On proposait encore d'autres manières de s'en défaire. Enfin une des six femmes de Bayoth-Noy lui dit : « Si vous faites mourir ces envoyés vous vous attirerez la haine de tout le monde, vous perdrez les présents qu'on vous envoie de toutes parts, et on fera mourir sans miséricorde vos propres envoyés. » L'officier qui avait soin des ambassadeurs ajouta : « Te souvient-il combien le khan fut courroucé contre moi pour un messenger que tu me fis cuire, et auquel j'arrachai le cœur du ventre pour le suspendre à mon poitrail et le montrer par toute l'armée ? Sache que, si tu me commandes d'occire ces envoyés-ci, je ne le ferai point, mais m'en irai au plus tôt trouver le khan et t'accuserai comme faux et déloyal dans les œuvres que tu veux faire. » Bayoth-Noy se rendit à ces raisons.

« Les Tartares revinrent aux frères et leur demandèrent comment les chrétiens adoraient Dieu. Ascelin répondit : « En plusieurs manières, les uns prosternés, les autres à genoux, d'autres autrement. Plusieurs étrangers adorent votre maître comme il lui plaît, épouvantés par sa tyrannie ; mais le Pape et les chrétiens ne la craignent point et ne reconnaissent point les ordres du khan, dont ils ne sont point sujets. » Les Tartares dirent : « Mais vous adorez du bois et des pierres, c'est-à-dire les croix qui y sont gravées. » Ascelin répondit : « Les chrétiens n'adorent ni le bois ni la pierre, mais la figure de la croix, à cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui y a été attaché pour notre salut. »

« Ensuite Bayoth-Noy leur fit dire d'aller trouver le khan pour voir eux-mêmes la grandeur de sa puissance et lui rendre les lettres du Pape ; mais Ascelin, instruit des artifices du Tartare, répondit : « Mon maître ne m'a pas envoyé au khan, qu'il ne connaît point, mais à la première armée que je rencontrerais. Je n'irai donc point au khan, et, si votre maître ne veut pas recevoir les lettres du Pape, je retournerai vers lui et lui rendrai compte de ce qui s'est passé. » Les Tartares ajoutèrent : « De quel front osez-vous avancer que le Pape est le plus grand de tous les hommes ? Qui a jamais ouï dire que votre Pape ait conquis autant et d'aussi grands royaumes que le khan en a conquis par la concession de Dieu, dont il est le fils ? Le khan est donc plus grand que votre Pape et que tous les hommes. » Ascelin répondit : « Nous disons que le Pape est le plus grand de tous les hommes en dignité, parce que le Seigneur a donné à saint Pierre et à ses successeurs la puissance universelle sur toute l'Église, sur toutes les nations conquises, non par le fer, mais par le bois de la croix. » Il s'efforça de satisfaire plus amplement à la question des Tartares par plusieurs exemples et plusieurs raisons, qu'ils ne comprirent point parce qu'ils étaient trop brutaux.

« On traduisit ensuite les lettres du Pape en persan, et du persan en tartare, afin que Bayoth-Noy pût les entendre. Les frères demandèrent sa réponse ; mais ils furent plus de deux mois à l'attendre, étant traités comme



des misérables, avec le dernier mépris. On les laissait à la porte de sa tente depuis le matin jusqu'à midi, ou plus tard, exposés à l'ardeur du soleil pendant les mois de juin et de juillet, et souvent on ne daignait pas même leur parler. Enfin ils obtinrent leur congé le jour de Saint-Jacques, le 25 juillet, et Bayoth-Noy dépêcha avec eux ses envoyés, chargés de sa lettre pour le Pape et de celle du khakan à lui, qu'ils nommaient la *lettre de Dieu*. C'est l'expression chinoise de *lettres du ciel*, par laquelle on désigne, en effet, tous les ordres émanés de l'empereur.

« La lettre du khan Gayouk n'était qu'une commission à Bayoth-Noy ou Batchou-Nouyan, au nom de Ginguiskan, pour faire reconnaître sa puissance par toute la terre. La lettre de Bayoth-Noy portait : « Voici la parole de Bayoth-Noy, envoyé par l'autorité divine du khan. Sache, ô Pape, que tes nonces sont venus et ont apporté tes lettres. Ils ont dit de grandes paroles ; nous ne savons si c'est par ton ordre ou d'eux-mêmes. Tu disais dans tes lettres : « Vous tuez et faites périr bien des hommes. » L'ordre que nous avons reçu de Dieu et de celui qui commande à toute la terre est tel : « Quiconque obéira au commandement, qu'il demeure dans son pays et dans ses biens et livre ses forces au maître du monde ; ceux qui n'obéiront pas, qu'ils soient détruits ! » Si donc vous voulez demeurer dans votre pays et dans vos biens, il faut que toi, Pape, tu viennes en personne à nous et au maître de toute la terre, et, avant que tu viennes, il faut que tu envoies des nonces pour nous faire savoir si tu viendras ou non et si tu veux traiter avec nous ou être notre ennemi. Envoie-nous une prompte réponse à ces ordres, que nous t'envoyons par les mains d'Aybeg et de Sargis<sup>1</sup>. »

Ces arrogantes idées de domination universelle sont encore aujourd'hui la base du droit public des Chinois, qui, ne reconnaissant d'autre souverain dans l'univers que le *fiis du ciel*, ou l'empereur, qualifient de révolte toute tentative d'indépendance et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'empire.

Matthieu Pâris nous apprend que, dans l'été de 1248, époque du retour d'Ascelin, deux envoyés des Tartares vinrent trouver le Pape de la part de leur prince ; il n'y a guère de doute que ces envoyés ne fussent ceux que Batchou avait choisis pour porter sa réponse aux lettres du Pape. Innocent IV les reçut avec les marques de la plus haute distinction ; il leur donna des robes d'écarlate ornées de fourrures précieuses, et souvent il s'entretenait avec eux par interprètes ; mais le sujet de leurs fréquentes entrevues est demeuré un mystère<sup>1</sup>. Nous verrons les relations des Tartares avec l'Occident et avec le Pape devenir plus amicales.

Celles que les sultans de Syrie et d'Égypte entretenaient, l'an 1246, avec Innocent IV, ont de quoi étonner par le respect et la politesse qu'ils lui témoignent. On trouve pendant cette année les lettres de quatre sultans, en réponse à celles que le Pape leur avait envoyées par des Frères prêcheurs. La plus longue est celle du sultan de Babylone, autrement du Caire, en Égypte. En voici l'inscription : « Au saint, à l'illustre, au pur, à l'excellent, au contempteur des choses temporelles, à l'adorateur de Dieu, au vénérable, au sublime, au savant, au grand, au chef de la chrétienté, au conducteur des enfants du baptême, qui est assis sur la Chaire de Simon et a l'esprit orné de la sainte théologie, au Pape de Rome, dont Dieu veuille perpétuer la prospérité. »

Dans sa lettre le Pape l'exhortait à se faire chrétien et le pria de faciliter aux frères le passage chez les Tartares. Sur le premier point la réponse du sultan, écrite par un de ses ministres, commence par de grands lieux communs de théologie musulmane pour relever l'unité de Dieu et sa singularité, sans compagnon, sans société de femme ni d'enfants, sans partage, sans nombre, sans composition, qui sont les expressions dont ils se servent pour exclure la trinité des personnes divines. Il reconnaît la mission divine des prophètes, en particulier celle de Moïse et de Jésus-Christ, mais il place Mahomet encore au-dessus. « Le zèle du Pape pour notre salut

<sup>1</sup> Vinc. Bellov., l. 32, c. 41-52.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1248.

et celui des autres, à quoi l'oblige son devoir, est une chose louable et justifie celui qui la fait dans cette intention. Nos esprits en doivent être excités, nos désirs enflammés, de manière que nous cherchions, avec la grâce de Dieu, à être délivrés du péché, à parvenir à des degrés sublimes, à mériter une demeure avec les anges, les prophètes, les martyrs et les justes, dont la société est si belle et si agréable. Mais nous aurions désiré pouvoir nous réunir et conférer de ces choses de vive voix. Comme cela était impossible, nous avons voulu conférer avec les Frères prêcheurs que le Pape avait envoyés ; mais il n'était pas tout à fait sûr pour eux de disputer de votre religion et de la nôtre dans notre pays, en présence de nos savants. De plus, la langue était un obstacle ; ils ne savaient pas l'arabe et n'étaient accoutumés à disputer qu'en latin ou en français. Leur pauvreté et leur vie monastique nuisaient encore, quoiqu'on vit manifestement reparaître en eux la science et la vertu, le mépris du monde, la religion et la pureté des mœurs.

« La lettre du Pape marquait qu'ils voulaient aller vers les Tartares, et il nous exhortait à les aider dans leur dessein ; mais nous ne leur avons pas conseillé d'entreprendre ce voyage. La fureur et la cruauté des Tartares vont bien au delà de ce que vous en dites ; l'Antechrist lui-même ne retiendrait pas ses larmes s'il voyait seulement une partie des maux qu'ils commettent. Mais Dieu, par sa miséricorde, a consolé les musulmans en la personne d'un sultan qui fera sentir aux Tartares l'ardeur du feu qu'ils ont allumé ; c'est Melic-Saleh, notre maître, à qui, cette année, ils ont envoyé des ambassadeurs pour lui demander la paix ; mais il ne leur a pas permis de venir à sa porte ni de baiser la poussière de ses pieds. Quant aux lettres du saint, (ainsi nomme-t-il le Pape), chaque fois qu'elles arrivent elles nous apportent de la joie et de la consolation. Qu'il envoie donc plus fréquemment, pour marquer ce qui lui est agréable et ce qui lui arrive. » Avec cette lettre se trouvent plusieurs diplômes par lesquels le sultan accorde des sûretés aux Frères prêcheurs pour le gouvernement

spirituel des chrétiens dans ses terres <sup>1</sup>.

Il y a une lettre semblable d'Ismaël, sultan de Damas, « pour la sainte, apostolique et vénérable présence du seigneur Pape, le dominateur des nations franques, le commandant des capitaines de la loi chrétienne, le chef libéral de la chrétienté. Que Dieu lui soumette tous ses princes, qu'il fasse pénétrer son précepte dans leurs jugements et réunisse à son service et à son obéissance toutes les nations qui adorent la croix ! » Après cet exorde le sultan loue le zèle du Pape pour la conversion des âmes, particulièrement sa lettre, « qui contenait, dit-il, tout ce qu'il faut pour le bon gouvernement de l'espèce humaine <sup>2</sup>. »

Un autre sultan, nommé David, après avoir exposé les mêmes idées dans sa réponse, la termine par ces mots : « Que le Dieu de gloire conserve le Pape magnifique, vénérable, religieux, croyant, sage, régissant, modeste, magnanime, vertueux, honorable, l'honneur des patriarches, l'oracle des chrétiens, la gloire de la multitude des Francs, de ce que, dans ses lettres, il a bien voulu lui parler de cette philosophie qui éclaire la multitude et restaure ceux qui l'étudient <sup>3</sup> ! »

Un quatrième sultan, dont le nom paraît avoir été Josué, dans une lettre encore plus polie et plus soumise, proteste au sublime seigneur de la Chaire suprême que, si l'église du Saint-Sépulcre a été violée à Jérusalem, ce n'est point de sa faute ni en sa présence, mais par des troupes ennemies, qui surprirent la ville avant son arrivée ; depuis, il n'a rien négligé pour réparer et prévenir un pareil malheur <sup>4</sup>.

Voici qui explique ces relations amicales des sultans de Syrie avec le Pape. Les sultans de Damas, d'Alep, de Hamah et de Carac, avaient fait alliance ou du moins conclu des trêves avec les chrétiens de Palestine contre le sultan d'Égypte. Celui-ci appela à son secours les Corasmiens, que les Tartares avaient chassés de leur pays, et leur abandonna ou leur promit la Palestine pour habitation. Ce

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1247, n. 57-68. Inn. IV, l. 4, *epist.* 115. — <sup>2</sup> Raynald, n. 69. Inn. IV, *epist.* 16. — <sup>3</sup> Raynald, n. 73, et *epist.* 117. — <sup>4</sup> Raynald, n. 74 et 75, *epist.* 118.



qui en arriva, nous l'apprenons d'une lettre du 25 novembre 1244, que Robert, patriarche de Jérusalem, Henri, archevêque de Nazareth, et d'autres prélats de Terre-Sainte adressèrent à tous les prélats de France et d'Angleterre. En voici la substance :

« Les Tartares, détruisant la Perse, ont tourné leurs armes contre les Corasmiens et les ont chassés de leur pays, en sorte que, n'ayant plus d'habitation certaine, ils en ont demandé à plusieurs princes sarrasins, sans pouvoir en obtenir ; mais le sultan de Babylone, ne voulant pas les recevoir chez lui, leur a abandonné la Terre-Sainte, les invitant à s'y établir et leur promettant son secours. Ils sont donc venus avec une grande armée de cavalerie, menant leurs femmes et leurs familles, et si subitement que ni nous, ni ceux qui étaient proches, n'avons pu les prévenir. Ils sont entrés dans la province de Jérusalem du côté de Saphet et de Tibériade, et se sont emparés de tout le pays, depuis le Touron des chevaliers jusqu'à Gazare. Alors, de l'avis unanime des maîtres du Temple, de l'Hôpital et des chevaliers Teutoniques et de la noblesse du pays, nous avons résolu d'appeler à notre secours les sultans de Damas et de Chamèle, nos alliés et ennemis particuliers des Corasmiens ; mais, comme ce secours tardait à venir, et que Jérusalem est sans aucune fortification, les chrétiens qui étaient dedans, se trouvant trop peu pour résister aux Corasmiens, ont résolu d'en sortir au nombre de plus de six mille, pour venir chez les autres chrétiens, laissant très-peu des leurs dans la ville.

« Ils se sont donc mis en chemin dans les montagnes, avec leurs familles et leurs biens, se fiant aux trêves qu'ils avaient avec le sultan de Carac et avec les paysans sarrasins des montagnes ; mais ceux-ci, sortant contre ces chrétiens, en ont tué une partie et fait une partie esclave, qu'ils ont vendus à d'autres Sarrasins, même les religieuses. Quelques-uns étant échappés et descendus dans la plaine de Rama, les Corasmiens ont fondu sur eux et les ont tués, en sorte que, de ce grand peuple, à peine s'en est-il sauvé trois cents. Enfin les Corasmiens sont entrés dans Jérusalem presque déserte, et, comme les chrétiens qui y

restaient s'étaient réfugiés dans l'église du Saint-Sépulcre, ces Barbares les ont tous éventrés devant le sépulcre même et ont coupé la tête aux prêtres qui célébraient sur les autels, se disant l'un à l'autre : « Répandons ici le sang des chrétiens, où ils offrent du vin à leur Dieu, qu'ils disent y avoir été pendu. » Ils défigurèrent en plusieurs manières le Saint-Sépulcre, arrachèrent le marbre dont il était revêtu en dehors, profanèrent le Calvaire et toute l'église par toutes sortes d'ordures, et envoyèrent au sépulcre de Mahomet les colonnes qui étaient devant celui de Notre-Seigneur. Ils rompirent les tombeaux des rois qui étaient dans la même église, c'est-à-dire de Godefroi de Bouillon et de ses successeurs, et dispersèrent leurs ossements. Ils profanèrent le mont de Sion, le temple, l'église de la vallée de Josaphat, où est le tombeau de la sainte Vierge ; ils commirent, dans l'église de Bethléhem et la grotte de la Nativité, des abominations qu'on n'ose dire. En quoi ils furent pires que tous les Sarrasins, qui ont toujours conservé quelque respect pour les saints lieux.

« Ne pouvant souffrir de si grands maux et voulant empêcher les Corasmiens de détruire tout le pays, nous résolûmes de nous opposer à eux avec les deux sultans qui ont été nommés, et, le quatrième jour d'octobre, notre armée se mit en marche près d'Acre, et s'avança, suivant la côte, par Césarée et les places maritimes. Les Corasmiens campèrent devant Gazare, attendant le secours que devait leur envoyer le sultan de Babylone. Quand ils l'eurent reçu, nous étant approchés, nous donnâmes la bataille la veille de Saint-Luc, c'est-à-dire le lundi 17 octobre, après nous être préparés à la mort par la confession de nos péchés et la réception de l'indulgence apostolique. Les Sarrasins qui étaient encore avec nous furent battus et prirent la fuite ; les chrétiens seuls, comme les athlètes du Seigneur et les défenseurs de la foi catholique, résistèrent aux Corasmiens et aux Babyloniens réunis ; mais, comme ils étaient très-peu comparativement à l'ennemi, ils finirent par succomber. Des trois ordres militaires il ne se sauva que trente-trois Templiers, vingt-six Hospitaliers et trois cheva-

liers Teutoniques; la plupart des seigneurs et des chevaliers du pays furent tués ou pris.

« Dans cette calamité nous avons prié le roi de Chypre et le prince d'Antioche d'envoyer des troupes pour la défense de la Terre-Sainte en cette extrémité; mais nous ne savons ce qu'ils feront. Cependant, quelque grande que soit notre affliction pour le passé, nous craignons encore plus pour l'avenir; car le pays que les chrétiens avaient conquis se trouve destitué de tout secours humain, et les infidèles sont campés dans la plaine d'Acre, à deux milles de la ville. Ils courent librement partout le pays jusqu'à Nazareth et Saphet, et reçoivent, des paysans et des autres habitants, les contributions que les chrétiens en tiraient; car tous ces habitants se sont révoltés contre nous pour s'attacher aux Corasmiens, en sorte qu'il ne reste aux chrétiens que quelques forteresses qu'ils ont grande peine à défendre. » La conclusion de sa lettre est que la Terre-Sainte est perdue si elle ne reçoit du secours au passage du mois de mars prochain<sup>1</sup>.

Parmi les prisonniers était Gauthier de Brienne, comte de Joppé, neveu de Jean de Brienne, dernier roi de Jérusalem. Après cette terrible bataille les Égyptiens prirent possession de Jérusalem, de Tibériade et des villes cédées aux Francs par le sultan de Damas. Les hordes des Corasmiens vinrent mettre le siège devant Joppé; elles traînaient à leur suite l'infortuné Gauthier de Brienne, espérant qu'il leur ferait ouvrir les portes d'une ville qui lui appartenait. Ce modèle des héros chrétiens fut attaché à une croix devant les murailles. Pendant qu'il était ainsi exposé aux regards de ses vassaux, les Corasmiens l'accablaient d'outrages et le menaçaient de la mort si la ville de Joppé opposait la moindre résistance. Gauthier, bravant le trépas, exhorta à haute voix les habitants et la garnison à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. « Votre devoir, leur criait-il, est de défendre une ville chrétienne; le mien est de mourir pour vous et pour Jésus-Christ ! » La ville de Joppé ne tomba point au

pouvoir des Corasmiens, et Gauthier reçut bientôt le prix de son généreux dévouement. Envoyé au sultan du Caire, il périt sous les coups d'une multitude furieuse et recueillit ainsi la palme du martyr qu'il avait souhaitée.

Cependant l'inconstance des Barbares vint au secours des Francs et délivra la Palestine d'un ennemi auquel rien ne pouvait plus résister. Le sultan du Caire avait envoyé des robes d'honneur et de magnifiques présents aux chefs de la horde victorieuse, leur proposant, pour couronner leurs exploits, de diriger leurs armes contre la ville de Damas. Les Corasmiens coururent aussitôt mettre le siège devant la capitale de la Syrie. Damas, qu'on avait fortifiée à la hâte, ne pouvait résister à leur attaque impétueuse. N'ayant aucun espoir d'être secourue, la ville ouvrit ses portes et reconnut la domination du sultan d'Égypte. Ce fut alors que les Corasmiens, enflés de leurs victoires, demandèrent d'un ton menaçant les terres qu'on leur avait promises dans la Palestine. Le sultan du Caire, qui redoutait leur voisinage, différa de remplir sa promesse. Dans la fureur que leur causa ce refus les Barbares offrirent leurs services au prince qu'ils venaient de dépouiller de ses États et revinrent assiéger Damas pour l'enlever aux Égyptiens. La garnison et les habitants se défendirent avec opiniâtreté; la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi sans pitié leur tenait lieu de courage; tous les maux que la guerre entraîne après elle, la famine elle-même, leur paraissaient un fléau moins redoutable que les hordes accourues sous leurs remparts.

Cependant le sultan d'Égypte, l'an 1247, envoya une armée pour secourir la ville; les troupes d'Alep et celles de plusieurs principautés de la Syrie se réunirent à l'armée égyptienne. Les Corasmiens furent vaincus dans deux batailles. Après cette double défaite l'histoire orientale prononce à peine leur nom et ne nous permet plus de suivre leurs traces. La plupart de ceux qui échappèrent au glaive du vainqueur périrent de faim et de misère dans les campagnes qu'ils avaient dévastées; les plus intrépides et les mieux disciplinés allèrent chercher un asile dans

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1244. Raynald, ann. 1244, n. 1 et seqq.



les États du sultan d'Icône, et, si l'on ajoute foi aux conjectures de quelques historiens, ils furent l'obscur origine de la puissante dynastie des Ottomans <sup>1</sup>.

Ce qui manquait surtout aux chrétiens de Palestine, c'était un chef temporel, c'était un roi présent sur les lieux, qui les réunît tous sous son autorité, qui marchât à leur tête et mît à profit le zèle et la bravoure des pèlerins qui ne cessaient d'arriver du fond de l'Occident ; mais, depuis que l'empereur Frédéric II, par une déloyauté rare même entre souverains, eut forcé son beau-père, Jean de Brienne, à lui céder la royauté titulaire de Jérusalem ; depuis qu'il était venu en Palestine, sous l'excommunication du chef de l'Église, faire avec le sultan d'Égypte une guerre et une paix si équivoques, les chrétiens de la Terre-Sainte étaient, sous le rapport temporel, comme un troupeau sans pasteur, un peuple sans roi, une armée sans chef ; les croisés d'Occident qui venaient à leur secours n'y trouvaient plus un centre de direction pour combiner leurs efforts contre l'ennemi commun.

L'an 1239, à l'expiration de la trêve conclue avec Frédéric, le prince ou sultan de Carac, étant rentré dans Jérusalem, détruisit la tour de David et les faibles remparts élevés par les chrétiens. Vers ce temps arrivèrent en Palestine Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, le comte de Bar, le duc de Bourgogne, le comte Amauri de Montfort, le comte Thibault de Champagne, roi de Navarre. Avec ces puissants renforts un roi de Jérusalem qui leur eût imprimé l'unité d'action aurait pu s'assurer d'immenses avantages sur les musulmans divisés entre eux ; mais le roi titulaire, Frédéric II, était en Allemagne ou en Italie, occupé à faire la guerre au Pape et à l'Église. Sans chef qui les réunît sous son commandement, les seigneurs croisés se divisèrent ; les uns sortirent d'Ascalon pour aller surprendre les musulmans près de Gaza, mais ils y allèrent avec si peu de précaution qu'ils se laissèrent surprendre eux-mêmes ; après s'être vaillamment défendus ils succombèrent, les uns tués, les autres

faits prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvèrent le comte de Bar et le comte de Montfort. Les croisés qui étaient demeurés dans Ascalon avec le comte de Champagne, ayant appris le désastre de leurs compagnons, volèrent à leur secours ; mais la bataille était finie, et les ennemis se retirèrent avec leurs prisonniers et leur butin. Tout ce qu'on put faire fut d'enterrer les morts et de soigner les blessés qui respiraient encore.

Au lieu de se réunir pour réparer les suites funestes de leur division les chefs passèrent le temps à se reprocher réciproquement les malheurs et la honte des croisés. Dans l'impossibilité de faire triompher leurs armes ils traitèrent séparément avec les infidèles et firent la paix comme ils avaient fait la guerre. Les Templiers et quelques chefs de l'armée convinrent d'une trêve avec le prince de Damas et obtinrent la restitution des lieux saints ; de leur côté les Hospitaliers, le comte de Champagne, les ducs de Bretagne et de Bourgogne conclurent un traité avec le sultan d'Égypte et s'engagèrent à le défendre contre les musulmans de Syrie, qui assuraient aux chrétiens la possession de Jérusalem <sup>1</sup>.

Après avoir troublé la Palestine par leurs désordres, les croisés français l'abandonnèrent pour revenir en Europe et furent remplacés à Ptolémaïs par des Anglais arrivés sous la conduite de Richard de Cornouailles, frère de Henri III. Lorsque Richard arriva devant Ptolémaïs le peuple et le clergé allant au-devant de lui, en répétant ces paroles de l'Évangile : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Ce prince était neveu de Richard Cœur-de-Lion, que son courage et ses exploits avaient rendu célèbre dans tout l'Orient. Le seul nom de Richard jetait l'effroi parmi les musulmans ; le prince de Cornouailles rappelait son oncle par sa bravoure ; il était plein de zèle et d'ardeur, et son armée partageait son enthousiasme pour la religion et pour la gloire. Tout semblait lui présager des succès ; mais, après quelques jours de marche et quelques avantages remportés sur les ennemis, il se trouva aban-

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 4.

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 4, p. 60. *Biblioth. des Croisades*, t. 4.

donné par les Hospitaliers, qui voulaient qu'on respectât la trêve faite avec le sultan d'Égypte, et par les Templiers, qui refusaient de rompre la trêve faite avec le souverain de Damas. Se voyant peu secondé des chrétiens du pays, il fut obligé de renoncer à la guerre et de renouveler les traités de paix. Pour tout fruit de son expédition il ne put obtenir que l'échange des prisonniers et la permission de rendre les honneurs de la sépulture aux chrétiens tués à la bataille de Gaza. Après avoir visité Jérusalem, délivrée pour la seconde fois depuis la croisade de Frédéric II, Richard s'embarqua pour l'Italie <sup>1</sup>.

Il en était de l'empire français de Constantinople comme du royaume français de Palestine. Jean de Brienne, dépouillé du royaume français de Jérusalem par l'empereur allemand, son beau-père, était devenu empereur français de Constantinople. Il arriva dans cette ville l'an 1230. L'historien grec, Théodore Acropolite, qui s'y trouvait alors, dit que le nouvel empereur paraissait avoir quatre-vingts ans; étrange appui pour un trône qui avait tant besoin d'être soutenu par une main vigoureuse! Ce trône était menacé plus que jamais. Vatace, empereur grec de Nicée, et Asan, roi des Bulgares, s'étant ligués ensemble, se jetèrent tous deux dans la Thrace et y firent de grands ravages. L'historien grec a soin de relater leurs succès; mais il ne dit mot de ce qui suit, et que nous savons, d'ailleurs, entre autres, par une lettre du Pape Grégoire IX au roi Béla de Hongrie.

L'année 1235, l'empereur de Nicée, Vatace, et le roi des Bulgares, Asan, vinrent assiéger Constantinople avec leurs troupes réunies. Ces troupes montaient à plus de cent mille hommes, divisés en quarante-huit bataillons, et attaquaient la ville du côté de la terre. En même temps une flotte nombreuse, commandée par un capitaine expérimenté, s'approcha des murs, insultant la ville par les décharges de ses machines, et toute prête à donner l'assaut lorsque les attaques des troupes de terre auraient facilité l'escalade. La ville était loin d'avoir les mé-

mes ressources pour se défendre. De tous les secours que Jean de Brienne avait demandés il n'en était encore arrivé aucun, et toutes ses forces consistaient en cent soixante chevaliers accompagnés de leurs gens d'armes, peu d'autres chevaliers, et moins encore de gens de pied. Jean de Brienne à l'expérience que lui donnait son âge de plus de quatre-vingts ans joignait l'activité de la jeunesse. Il désarma les habitants grecs, dont on avait presque autant à craindre que des ennemis; il distribua leurs armes aux troupes françaises, laissa à la garde de la ville ce qu'il avait d'infanterie, et sortit avec ses chevaliers et les autres gens de cheval, dont il ne put former que trois escadrons. Cette poignée de combattants attendit l'ennemi, dont ils n'égalèrent pas la trentième partie, dans une contenance aussi fière et aussi assurée que s'ils avaient eu l'avantage du nombre. Ils le reçurent de pied ferme, et le chargèrent avec tant de vigueur qu'ils le mirent entièrement en déroute. Des quarante-huit bataillons il n'en resta que trois, avec lesquels Asan et Vatace se retirèrent saisis d'effroi, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. Jean de Brienne combattit en personne, inspirant le courage aux siens par son exemple, et la terreur aux Grecs et aux Bulgares par les coups terribles qu'il portait. Philippe Mouske, évêque de Tournay, qui, dans le même siècle, mit en rimes françaises ou romaines l'histoire de France, dit à ce sujet que jamais ni Ajax, ni Hector, ni Rolland, ni Ogier, ni même le vaillant Judas Machabée ne firent d'aussi grandes prouesses qu'en fit le roi Jean dans cette journée <sup>1</sup>. Jean de Béthune, neveu du fameux Conon, aussi bien que les autres seigneurs, se montrèrent dignes de leur chef.

Cependant l'infanterie, ou, comme dit le rimeur, la *piétaille*, qui était demeurée à la garde de la ville, voyant que leurs gens faisaient bien au dehors, sortit d'un autre côté pour attaquer l'armée navale, composée de

<sup>1</sup> N'Aie, Ector, Roll', ne Ogiers,  
Ne Judas Machabeus li fiers,  
Tant ne fist d'armes en estor  
Comme fist li rois Iehans cœi jor.

(Collect. byzantine, t. 18.)

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 4, liv. 13.



plus de trois cents vaisseaux ancrés près des murailles. Elle se jeta donc dessus, tua une partie de ceux qui étaient dedans, pilla les autres, et enfin se saisit de vingt-quatre navires, qu'elle emmena au port de Constantinople. Ainsi les Français remportèrent en même temps deux victoires signalées, l'une sur terre, l'autre sur mer, quoique, dans cette dernière, ils ne se fussent servis, de leur part, d'aucuns vaisseaux. Un auteur vénitien semble attribuer la prise de ces vingt-quatre navires à l'armée navale de ses compatriotes, qui vint au secours des Français ; mais les lettres du Pape Grégoire IX et les auteurs du temps disent en termes exprès qu'elle se fit par l'infanterie qui était demeurée à la garde de Constantinople<sup>1</sup>.

Le reste des navires grecs, maltraités, demi-désarmés, ayant perdu une grande partie de leur équipage et de leurs soldats, regagna avec peine le port de Lampsaque. Vatace et Asan, suivis des débris de leur armée, traversaient en fuyant cette contrée où ils avaient auparavant répandu le ravage et la terreur. Sur leur passage les habitants des villes, instruits de leur défaite, sortaient de leurs places et tombaient sur eux, les poursuivant avec insulte et ajoutant à leur malheur de nouvelles pertes et de nouvelles blessures.

Pleins de dépit les deux princes résolurent d'effacer leur honte par des efforts plus heureux ; ils mirent sur pied de nouvelles troupes et passèrent tout l'hiver en préparatifs pour tenter une seconde entreprise sur Constantinople. Ils étaient déjà devant cette ville lorsque Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe, parut sur la Propontide avec six vaisseaux de guerre montés de cent chevaliers, de trois cents arbalétriers et de cinq cents archers. Ce guerrier intrépide, aussi expérimenté dans les combats sur mer que sur terre, donne, en arrivant, au travers de la flotte ennemie. A ce signal seize vaisseaux vénitiens qui se trouvaient dans le port, viennent fondre sur les Grecs par l'embouchure du Bosphore ; les Génois et les Pisans,

nations commerçantes établies à Constantinople, se joignent à eux avec tout ce qu'ils ont de navires. L'émulation du courage anime ces peuples divers ; les vaisseaux grecs et bulgares sont la plupart percés, brisés, coulés à fond, et les deux princes prennent de nouveau la fuite.

Les Français, épuisés plutôt que fortifiés par ces victoires, se virent réduits à une telle indigence que le patriarche, ayant généreusement sacrifié toute sa fortune aux besoins de l'État, se trouva sans subsistance et sans ressources de la part des empereurs et de leurs sujets, devenus aus simisérables. Il eut recours au Pape, qui exhorta le prince d'Achaïe et les évêques de Morée à pourvoir à l'entretien du patriarche. Dans cette extrémité Jean de Brienne implora avec plus d'instance que jamais l'assistance des princes chrétiens, et, pour les toucher davantage, il résolut de leur envoyer le jeune empereur Baudouin II, qui d'ailleurs avait à répéter son patrimoine sur ceux qui l'avaient envahi.

Baudouin trouva l'accueil le plus favorable à Rome auprès du Pape Grégoire IX, en France auprès de saint Louis, auquel il céda, comme nous l'avons vu, la sainte couronne d'épines. Le roi d'Angleterre, Henri III, le reçut également bien ; il ne trouva de mauvais vouloir que de la part de l'empereur allemand.

Jean de Brienne mourut le 23 mars 1237, dans l'habit de Saint-François, qu'il voulut porter pendant les derniers jours de sa vie. Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans et avait porté huit ans le titre d'empereur. Ce prince n'avait dû le royaume de Jérusalem et ne dut ensuite l'empire de Constantinople qu'à la réputation de ses grandes qualités. A sa mort, et en l'absence de Baudouin II, un des vieux compagnons de Baudouin I<sup>er</sup>, Anseau de Cahieu, gentilhomme de Picardie, fut nommé régent. Le roi des Bulgares se détacha de Vatace pour s'allier aux Français, qu'il quitta de nouveau pour revenir encore à eux. Baudouin, instruit de l'extrémité où se trouvait Constantinople, envoya, dès le mois de mars 1238, un secours considérable d'hommes et d'argent, sous la conduite de Jean de Béthune, que Brienne lui

<sup>1</sup> Ducange, *Hist. de Constantinople sous les emp. français*, t. 3, c. 20 et 21. Greg. IX, l. 9, *post epist.* 313. Philippe Mouske.

avait donné pour guider sa jeunesse et l'aider de ses conseils. Ce sage et vaillant chevalier prit la route d'Italie, à dessein de s'embarquer à Venise et d'aller par mer à Constantinople, les Bulgages et les Grecs de Vatace, répandus dans tout le pays, rendant le passage impraticable du côté de la terre; mais il fut arrêté par un autre obstacle non moins insurmontable.

L'Allemand Frédéric II avait dépouillé du royaume de Jérusalem son beau-père, le Français Jean de Brienne; l'Allemand Frédéric visait à dépouiller de l'empire de Constantinople le Français Baudouin II, comme il cherchait à confisquer la souveraineté spirituelle du Pape afin d'être lui-même le seul Pape et le seul empereur sur la terre, et de réduire tous les autres rois et peuples à être ses très-humbles vassaux et sujets. Le Bulgare Asan et le Grec Vatace, profitant de ces dispositions de Frédéric, avaient recherché son alliance, lui promettant que, s'il voulait se joindre à eux contre les Français, ils lui feraient hommage de l'empire. En conséquence, dès que Frédéric apprit que Jean de Béthune avait passé les Alpes, il lui fit signifier une défense de mettre le pied dans ses États s'il ne voulait ressentir les plus terribles effets de sa colère. Béthune, étonné d'une menace si peu attendue, se flatta d'engager Frédéric à la révoquer s'il pouvait traiter avec lui. Il alla donc le trouver, et, par son adresse, il obtint en effet la permission de faire passer ses troupes à Venise, mais à condition qu'il resterait lui-même auprès de Frédéric pour garant de la conduite qu'elles tiendraient en traversant ses États. En vain Béthune offrit à l'empereur une grande somme pour obtenir la liberté d'accompagner ses troupes; il fallut les laisser partir sans leur chef. Frédéric fit plus. Se tenant déjà pour souverain de l'empire d'Orient, il manda à Baudouin que, s'il ne se déclarait son vassal, il allait l'y forcer par les armes, et, sur le refus de Baudouin, il défendit à tous ses sujets de donner passage à aucunes troupes pour la Grèce et la Terre-Sainte. Le Pape Grégoire IX, vivement affligé de ces hostilités, qui rendaient inutiles tant de mouvements et de travaux, lui représenta,

par des lettres pressantes, l'intérêt de la chrétienté, dont Frédéric semblait se déclarer ennemi; mais plus le chef de l'humanité chrétienne témoignait de douleur, plus Frédéric ressentait de joie. Cependant les troupes assemblées à Venise, augmentées encore d'un grand nombre de croisés qui étaient venus s'y joindre, se dissipaient faute de chef. Béthune ayant enfin obtenu sa liberté, mais étant mort presque en arrivant à Venise, elles se débandèrent tout à fait<sup>1</sup>.

Tout bien considéré, l'histoire peut et doit dire que, si le royaume de Jérusalem et l'empire de Constantinople ont été conquis par la pieuse valeur des guerriers français, ils ont été perdus par la politique plus musulmane que chrétienne des empereurs allemands. Elle peut et doit ajouter que, sans les Papes, les empereurs allemands eussent perdu de même et l'Europe et l'humanité entière.

Dès le 12 juillet 1213, dans une lettre au Pape Honorius III, Frédéric II avait pris l'engagement d'aider le Saint-Siège à récupérer et à conserver le royaume de Sicile, la Corse et la Sardaigne, ainsi que tous les droits et domaines qui lui appartenaient<sup>2</sup>. Ainsi il ne révoquait point en doute le droit du Saint-Siège sur la Sardaigne, non plus que sur la Corse et la Sicile. Et, de fait, près d'un siècle auparavant, l'an 1133, le Pape Innocent II laissa aux Pisans la moitié de la Sardaigne pour une redevance annuelle d'une livre d'or, et le Pape Lucius leur en fit la remise<sup>3</sup>. Honorius III exigea que Pise et Gênes prêtassent foi et hommage et payassent redevance pour les possessions qu'elles y avaient, et il ne leva l'interdit sur la première de ces villes que quand elle obéit, en 1217. Bientôt après, en 1220, il prit sous sa protection Marien, grand-juge du pays de Torre, et son fils Barison, et confirma leurs droits<sup>4</sup>. Quatre ans plus tard la dame souveraine de Massa et de Cagliari, nommé Benedicta, déclara

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, l. 98. *Epist. Greg.* Apud Raynald. Philippe Mouske. Ducange, l. 4, c. 8, 9, 10, etc.

— <sup>2</sup> *Luning., Spicileg.*, part. 15, document 79. Riedl., cod. 1, docum. 331. Baron., *de Monarch. Sicil.*, 329. Raumer, t. 3, p. 157 et 158. — <sup>3</sup> Jacob, à Voragine. *Chron. Jan.*, 22. Matthæi, p. 9, 255. Mitarelli, *Annal.*, t. 3, p. 300. Gattula, l. 3, p. 342 et 343. Raumer, t. 2, p. 194. — <sup>4</sup> Hon. III, l. 4, *epist.* 177. Raumer, t. 3, p. 630.



authentiquement ce qui suit : « Je tiens tous mes biens uniquement de l'Église romaine et lui paye annuellement vingt livres d'argent. Nul ne sera juge, officier ou bailli, qu'il ne jure fidélité au Siège apostolique. C'est le Pape qui décide de la guerre et de la paix. Si le souverain ou la souveraine de Cagliari meurt sans enfants, leur héritage, excepté seulement le tiers des biens mobiliers, est dévolu à l'Église romaine. Quiconque viole ce pacte payera deux mille livre d'amende<sup>1</sup>. »

Malgré cette constitution et malgré les remontrances du Pape, le Pisan Hubald Visconti se mit en possession de Cagliari et épousa Adélasie, héritière de Gallura et de Torre; sur quoi tous deux, ainsi que, pour des causes semblables, le grand-juge Pierre d'Arborea, encoururent l'excommunication, que le Pape Grégoire leva seulement en 1237, lorsqu'ils lui eurent consenti les conditions les plus avantageuses. Pierre, tenant ses possessions en fief du Pape, paya chaque année onze cents besants, et l'institua son héritier au cas qu'il vînt à mourir sans enfants. Hubald et Adélasie se soumirent à la même dépendance, et celle-ci, dans le cas où elle mourrait sans enfants, légua son héritage à l'Église romaine. Le Pape était ainsi reconnu suzerain dans presque toute l'île et pouvait dans peu en devenir le seigneur immédiat.

Hubald Visconti mourut l'an 1238, et légua ses biens propres, par testament, à Jean Visconti, son fils, mais d'une première femme. Sa veuve, Adélasie, qui gardait son héritage à elle, vit d'illustres prétendants rechercher sa main. L'empereur Frédéric II avait entre autres un bâtard, nommé Entius en latin, et, suivant toute apparence, Hans en allemand. On ne dit pas quelle fut sa mère; elle comptait probablement dans ce troupeau de concubines musulmanes et autres que Frédéric entretenait habituellement pour assouvir son impériale luxure. Le bâtard Entius ou Hans l'emporta sur les autres prétendants, épousa Adélasie au mois d'octobre 1238, et s'appela depuis tantôt roi de Torre et de Gallura, tantôt roi de Sardaigne. Frédéric avait une fille bâtarde nommée

Anne; il la donna pour seconde femme à l'empereur grec de Nicée, Vatace. Nous verrons son fils naturel Mainfroi désigné roi de Sicile. Pour les Allemands il voulait bien les gratifier d'un fils légitime; pour les autres peuples c'était assez d'un de ses bâtards. Parmi ces derniers était une fille, nommée Selvaggia; l'an 1238 il la donna pour femme à Eccelin ou Ezzelin de Romano, troisième du nom, seigneur de Bassano, de Marostica et de plusieurs autres forteresses.

Cet Ezzelin, que l'empereur Frédéric II choisit pour un de ses gendres, porte dans l'histoire le surnom de *Féroce*; et ce n'est pas à tort, car il employa une longue vie à fonder la tyrannie la plus effroyable que l'Italie ou le monde entier aient jamais vue. Voici comment. L'an 1245 il se fit élire capitaine du peuple et podestat par le sénat de Vérone, et dès lors cette république ne cessa pas d'être soumise à son joug. Il attendit néanmoins longtemps encore avant de le faire sentir à des hommes indépendants et jaloux, qui s'indignaient même du frein le plus légitime; mais l'empereur Frédéric, dont il était un des plus zélés serviteurs, l'aidait à affermir une autorité dont il devait profiter à son tour. Il lui fournit, en 1236, des soldats pour former dans Vérone une garnison qui les mit à l'abri des mouvements populaires. La même année Frédéric, ayant pris et pillé Vicence, en donna le gouvernement à Ezzelin, et celui-ci se fit, en 1237, livrer, au nom de l'empereur, Padoue, ville bien plus forte, plus riche et plus puissante que les deux qu'il possédait déjà. Pour dompter l'esprit de cette cité accoutumée au gouvernement populaire, il demanda des otages à toutes les familles considérées et fit arrêter tous ceux qui, par leur éloquence, leurs richesses ou leur nom, avaient le plus d'influence. Il ordonna de raser jusqu'aux fondements les maisons de tous les émigrés, et força tous les jeunes gens à entrer dans les corps qu'il levait pour la guerre et qu'il maintenait sous la plus rigoureuse discipline. Après avoir, pendant deux ans, usé de toute son adresse pour détruire à Padoue les derniers restes de l'esprit public, Ezzelin, devenu le gendre de l'empereur, ne consulta

<sup>1</sup> Hon., l. 9, *epist.* 344. Raumer, *ibid.*

plus que la soif de la vengeance et cette férocité qui paraît avoir été le fond de son caractère. Il fit trancher la tête, sur la place publique, aux gentilshommes dont le crédit lui portait ombrage, et, par ses ordres, les bourgeois qui témoignaient encore quelque attachement à la liberté périrent au milieu des flammes ou sur un honteux échafaud. En 1239 dix-huit de ces malheureux subirent, en un même jour, le dernier supplice sur une place de la ville. En même temps Ezzelin de Romano poursuivait ses conquêtes dans la Marche trévisane. Il avait pris sur les Padouans émigrés les châteaux d'Agna et de Brenta, et il avait mis à mort tous ceux qui les gardaient. Il avait enlevé plusieurs châteaux au marquis d'Este et au comte de Saint-Boniface. Ses conquêtes s'étaient aussi étendues sur la république de Trévise. Enfin il avait réduit les deux petites villes de Feltre et de Bellune, et partout il faisait couler des torrents de sang. L'empereur, son beau-père, l'avait nommé vicaire impérial dans tous les pays situés entre les Alpes de Trente et le fleuve Oglio. Ce pays était déjà presque en entier soumis au seigneur de Romano, et l'élite de la noblesse y avait été immolée avec des raffinements de cruauté. Tantôt il faisait murer les portes des prisons, et ses victimes, livrées aux horreurs de la faim, répandaient l'effroi par leurs cris; tantôt il les faisait mettre à la torture, non point pour tirer d'elles des révélations, mais pour leur arracher la vie de la manière la plus douloureuse. Des prisons effroyables avaient été construites par son ordre; on s'était étudié à en rendre le séjour ténébreux, impur et pestilentiel. Des hommes, des femmes, des enfants y étaient entassés les uns sur les autres, et, parmi ces enfants, plusieurs, avant d'y être enfermés, avaient été privés de leurs yeux ou rendus incapables d'être jamais des hommes <sup>1</sup>.

Tel se montrait Ezzelin de Romano, gendre et lieutenant de l'empereur Frédéric II; tel il se montra jusqu'à la mort de son beau-père, en 1250. Nous le verrons ensuite se montrer plus atroce encore.

Or nous avons plusieurs lettres de l'empereur Frédéric II à son gendre Ezzelin; pas une ne contient un mot de blâme sur sa manière de gouverner, au contraire, il y a une lettre tout entière pour faire son éloge. Cette lettre lui fut adressée lorsqu'il commençait déjà à vieillir. Comme Ezzelin mourut en 1259, à l'âge de soixante-six ans, cette lettre approbative a dû être écrite dans les dernières années de l'empereur <sup>1</sup>. On a donc lieu de conclure que Frédéric II approuvait le gouvernement de son gendre et vicaire, et que c'est ainsi qu'il entendait attacher les Italiens et les autres peuples à la domination des Allemands.

Voici maintenant comment l'Eglise de Dieu s'y prenait pour remédier à de si grandes calamités et enfin en ôter la cause. Le premier moyen qu'elle y employa fut la prédication publique et les exhortations particulières.

Saint Antoine de Padoue, que déjà nous avons appris à connaître, s'étant appliqué à la prédication d'après les ordres de son supérieur général, saint François ou frère Élie, parlait avec une liberté merveilleuse, disant également la vérité aux grands et aux petits, et comme, dès le commencement de sa conversion, il avait désiré le martyre, nulle crainte, nul respect humain ne le retenaient, et il s'opposait avec un courage intrépide à la tyrannie des grands. Les plus fameux prédicateurs en étaient épouvantés, et, assistant à ses sermons, ils se cachaient le visage, de peur qu'on ne vît qu'ils rougissaient de leur faiblesse. Antoine allait ainsi prêchant par les villes et les bourgades; il accommodait ses discours à la portée de ses auditeurs, mêlant la douceur à la sévérité. Le Pape lui-même, c'était Grégoire IX, l'ayant entendu en 1227, et admirant la profondeur de sa science dans l'explication de l'Écriture, le nommait l'*Arche du Testament*. Il ne s'appliquait pas seulement à la morale, mais encore à la controverse contre les hérétiques; il en convertit plusieurs à Rimini et en convainquit plusieurs dans des disputes publiques à Milan et à Toulouse.

<sup>1</sup> *Biographie univ.*, t. 38, art. ROMANO (EZZELIN III DA).

<sup>1</sup> Petr. de Vineis, l. 2, *epist.* 25.



Il parlait italien fort convenablement, même quant à la prononciation, tout étranger qu'il était, et, quoique la foule fût extraordinaire à ses sermons, il y régnait une modestie et une attention singulières. Son discours était ardent, touchant, pénétrant, efficace; ses auditeurs fondaient en larmes, se frappaient la poitrine, et se disaient l'un à l'autre : « Hélas ! je n'avais jamais cru que telle action fût un péché. » Ils s'exhortaient mutuellement à se confesser, à jeûner, à faire des pèlerinages, et on dit que les confréries des flagellants, depuis si fréquentes en Italie et ailleurs, commencèrent par ses sermons. Il enseigna en plusieurs monastères de son ordre, dans lequel il excita l'émulation de l'étude; car jusque-là les Frères mineurs étaient méprisés de plusieurs comme des ignorants. Antoine eut aussi part au gouvernement de l'ordre; il fut ministre provincial de la Romagne pendant plusieurs années et fonda plusieurs monastères en diverses provinces; il fut gardien ou custode en France, au Puy en Velai et à Limoges.

L'an 1230 il fut déchargé de tout gouvernement par le chapitre général de l'ordre et par le Pape Grégoire IX, avec liberté de prêcher où il voudrait. Il vint alors à Padoue, y passa l'hiver et y prêcha le carême de l'an 1231. Il prêchait tous les jours et ne laissait pas de confesser. Le concours des peuples était tel à ses sermons que, les églises étant trop petites, il fut obligé de prêcher en pleine campagne. Toute la ville de Padoue s'y trouvait chaque jour avec le clergé, les religieux et l'évêque même. On y venait des villes et des villages voisins, marchant la nuit aux flambeaux pour avoir place. Il s'y trouvait jusqu'à trente mille personnes, tous si attentifs qu'à peine entendait-on quelque bruit; les marchands tenaient leurs boutiques fermées jusqu'au retour du sermon. Un jour que le saint homme prêchait ainsi en pleine campagne un violent orage allait éclater sur l'immense auditoire; le saint se mit en prières, l'orage tomba autour de l'assemblée sans incommoder personne. Les miracles naissaient sous ses pas, comme sous les pas de saint François et des apôtres.

Aussi, quand le sermon était fini, chacun

s'empressait-il, par dévotion, de toucher le saint homme ou de couper quelque peu de son habit, en sorte que, pour n'être pas écrasé, il était escorté, en allant et en venant, d'une troupe de jeunes gens vigoureux. On voyait des effets sensibles de ses sermons : la réconciliation des plus mortels ennemis, la délivrance des prisonniers retenus depuis longtemps, la restitution des usures, la remise des dettes, la conversion des pécheresses publiques. Toutes sortes de pécheurs accouraient à la pénitence, en sorte que les prêtres ne pouvaient suffire à entendre les confessions. Antoine lui-même, quoique attaqué d'infirmités continuelles, était sans cesse occupé à prêcher, à confesser et à donner des conseils à ceux qui lui en demandaient avec la résolution de les suivre absolument.

Le sanguinaire Ezzelin commençait dès lors à exercer son atroce tyrannie; il venait d'égorger à Vérone un très-grand nombre d'hommes. Antoine, l'ayant appris, alla sans crainte le trouver en personne et lui dit : « Ennemi de Dieu, tyran cruel, chien enragé, jusqu'à quand ne cesseras-tu pas de verser le sang innocent des chrétiens ? Voilà que la sentence de Dieu plane sur toi, sentence très-dure et effroyable. » Il ajouta beaucoup d'autres choses non moins fortes. Les satellites qui étaient autour d'Ezzelin attendaient le signal accoutumé pour le mettre en pièces; il en arriva autrement par la providence de Dieu. Le tyran, touché de la parole du saint homme, déposa toute sa férocité, devint doux comme un agneau, s'attacha sa ceinture au cou en guise de corde, se prosterna devant l'homme de Dieu, fit humblement sa confession, et, au grand étonnement de tout le monde, lui promit de se corriger suivant ses bons conseils. Il dit plus tard à ses complices stupéfaits : « Ne vous en étonnez pas, mes camarades; car, je vous le dis en vérité, j'ai vu sortir du visage de ce Père une certaine splendeur divine qui m'a tellement épouventé qu'à son aspect terrible je croyais aller être englouti soudain jusqu'au fond des enfers. » Depuis ce moment il eut pour lui une grande vénération, et, tant que le saint vécut, il s'abstint de beaucoup de crimes qu'il aurait

commis sans cela, comme il l'avoua lui-même.

Comme le saint homme prêchait souvent et avec une grande hardiesse contre les cruautés du tyran, celui-ci, voulant mettre sa vertu à l'épreuve, lui envoya un présent considérable par la main de ses serviteurs, auxquels il dit : « Vous offrirez de ma part ce présent à frère Antoine, avec le plus d'humilité et de dévotion que vous pourrez ; s'il le reçoit vous le tuerez aussitôt ; mais s'il le repousse avec indignation supportez tout avec patience et revenez sans lui faire aucun mal. Ces ministres frauduleux, s'étant donc présentés devant lui avec toute sorte de respect, lui dirent : « Votre fils Ezzelin de Romano se recommande à vos prières, et vous supplie de recevoir ce petit présent qu'il vous envoie par dévotion et de prier le Seigneur pour le salut de son âme. » Mais saint Antoine, rempli d'indignation, leur fit des reproches, rejeta tout ce qu'on lui offrait, disant que jamais il ne recevrait rien de ce qui a été volé aux hommes, que tous leurs biens étaient des instruments de perdition ; enfin il s'écria qu'ils eussent à se retirer sur-le-champ, de peur que la maison ne fût souillée par leur présence. Ils s'en retournèrent confus au tyran, qui, ayant entendu tout ce qui leur était arrivé, leur dit : « C'est un homme de Dieu ; laissez-le ; qu'il dise désormais tout ce qu'il jugera à propos <sup>1</sup>. »

Saint Antoine prêcha ainsi depuis le commencement du Carême jusqu'à la Pentecôte. Voyant alors que la moisson était proche, il crut devoir cesser ses prédications pendant que le peuple y serait occupé. De plus, se trouvant fatigué par les fréquentes visites des séculiers, il quitta Padoue et se retira dans un lieu solitaire du voisinage, nommé Champ de Saint-Pierre, dont le seigneur, nommé Tison, se rendit son disciple et embrassa la règle du tiers-ordre de Saint-François. Dans cette retraite il se donna tout entier à la méditation et à la prière, et se sentit tout à coup attaqué d'une maladie violente dont il vit bien qu'il ne relèverait pas. Il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue ; mais la

foule du peuple qui s'empressait de baiser le bord de son habit était si grande qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après y avoir reçu les sacrements de l'Église il récita les sept psaumes de la Pénitence, avec une hymne en l'honneur de la sainte Vierge ; puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le 13 juin 1231. Il était âgé de trente-six ans et en avait passé dix dans l'ordre de Saint-François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus les enfants se mirent à crier dans les rues : *Le saint est mort !*

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du serviteur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'année suivante (1232). Ce Pape l'avait connu particulièrement et était grand admirateur de ses vertus.

Trente-deux ans après la mort du saint on fit bâtir à Padoue une église magnifique dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées, mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessiez de louer Dieu, et qui l'avez fait louer par un nombre infini d'âmes ! il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant Celui qui vous avait formée pour servir à une fonction si noble et si sublime. »

La langue de saint Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler, qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue. Les armées françaises s'étant emparées de cette ville en 1797, les autorités militaires annoncèrent aussitôt l'intention de dépouiller les églises de leurs richesses et de s'emparer même du reliquaire en or qui renfermait la langue de saint Antoine. A la nouvelle de cette impiété un cri de douleur et d'indignation s'éleva dans toute la ville ; on fit aussitôt une souscription, et en peu d'heures on eut une somme suffisante pour racheter le reliquaire.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 13 juin. *Miracula S. Ant. Pad.*, cap. 4, n. 35 et 36.



On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très-fini et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches, qui ont été données par différentes villes: Saint Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie <sup>1</sup>.

Nous avons plusieurs écrits de saint Antoine de Padoue, entre autres un grand nombre de sermons, ou plutôt de plans de sermons pour tout le cours de l'année, que les prédicateurs consulteront avec fruit. Il y a, par exemple, neuf plans divers pour prêcher sur un ou plusieurs apôtres, cinq pour les évangélistes, six pour un ou plusieurs martyrs. Le saint y indique le texte, la division, les subdivisions, les applications morales, avec les passages de l'Écriture sainte qui peuvent servir à les développer. Les autres œuvres d'Antoine de Padoue sont des explications mystiques de la plupart des livres de l'Écriture, et une concordance morale, en cinq livres, où il rapporte à certains titres les passages qui conviennent à chaque partie des mœurs. C'est un travail également très-utile à ceux qui doivent annoncer la parole de Dieu au peuple fidèle <sup>2</sup>.

Saint Antoine de Padoue ne fut pas le seul religieux de son temps qui, par son éloquence et ses vertus, s'attirât ainsi la confiance des peuples; beaucoup de villes, et c'est l'observation d'un historien protestant, confièrent par un libre choix à des religieux mendiants des fonctions publiques; aussi, dans le treizième siècle, ces moines étaient-ils les plus habiles et les plus heureux pacificateurs d'hostilités sans nombre, particulièrement en Lombardie <sup>3</sup>. Ainsi, l'an 1225, un ermite de Saint-Augustin, accorda un différend considérable entre Cervia et Ravenne; l'an 1233 un Frère mineur réconcilia la noblesse et le peuple à Plaisance; la même année un Franciscain était à la tête des affaires à Parme; cinq ans plus tard un Frère

prêcheur accommoda le différend entre Pise et les Visconti; frère Léon parut avec plus de succès encore à Plaisance, frère Gérard à Parme, mais par-dessus tout le célèbre Frère prêcheur Jean de Vicence, dont il sera parlé plus loin <sup>4</sup>. L'an 1233 des Dominicains, des Franciscains et des Augustins parcouraient l'Italie avec des croix, des encensoirs, des cierges et des rameaux d'olivier, chantant, prêchant, procurant partout la paix <sup>5</sup>. Et, avec le même zèle qu'ils représentaient aux citoyens et aux villes leurs manquements et leurs défauts, ils parlaient devant les rois et les princes, même devant les cardinaux et les Papes <sup>6</sup>.

Le Frère prêcheur Jean de Vicence était fils d'un jurisconsulte de cette ville. Il avait déjà prêché avec succès dans plusieurs cités; mais ce fut à Bologne qu'il commença d'opérer ces prodiges d'éloquence dont n'approchèrent jamais, même de loin, ni les Cicéron, ni les Démosthènes. En effet, ayant commencé d'y prêcher la parole divine, frère Jean gagna tellement les cœurs de tout le peuple par sa doctrine et sa vertu qu'il était maître de la ville entière. Les bourgeois, les paysans, les artisans, les nobles suivaient avec les croix et les bannières et se remettaient à lui seul de leur conduite; il n'y avait procès qu'il ne terminât et division qu'il n'apaisât. L'évêque même et le corps de la ville, étant depuis longtemps en différend touchant la juridiction criminelle, le prirent pour arbitre et s'en tinrent à sa décision. Du consentement des magistrats il fit sortir de prison ceux qui n'y étaient que pour dettes, et persuada aux créanciers de faire des remises considérables. Un jour il prêcha avec tant de véhémence contre les usuriers que le peuple courut chez un fameux usurier, nommé Landulfe, et abattit sa maison. Toute la Lombardie était remplie du bruit de sa prédication et de ses miracles, et on venait de toutes parts le voir et l'entendre.

La ville de Bologne, craignant qu'on ne l'en retirât, envoya une ambassade au père Jourdain, qui tenait le chapitre général, et

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 13 juin. — <sup>2</sup> *S. Franc. Assisiatis et S. Ant. Paduani Opera omnia*, Pedeponti prope Ratisbonam, 1739, in-fol. — <sup>3</sup> Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 5, p. 392. Tiraboschi, t. 4, p. 241. Fabri, *Effem. Caratepec, di Cestello*, docum. 236.

<sup>4</sup> Affò Parma, l. 3, p. 135. — <sup>5</sup> Ghirard., l. 1, p. 156. Joh. de Mussis, ann. 1233. — <sup>6</sup> Salimbeni, p. 304. Rauer, t. 3, p. 466.

elle lui représenta, entre autres raisons, que Jean avait semé dans leur ville la parole de Dieu avec grand applaudissement et que tout le fruit qu'on en espérait pourrait se perdre par son absence ; mais le bienheureux Jourdain, après avoir loué leur dévotion, témoigna qu'il n'était pas fort touché d'une raison semblable ; « car, dit-il, les semeurs n'apportent pas leurs lits dans le champ qu'ils ont ensemencé pour y coucher jusqu'à ce qu'ils voient comment la semence fructifie ; ils la recommandent à Dieu et vont semer un autre champ. Ainsi peut-être serait-il expédient que frère Jean allât semer ailleurs la parole de Dieu, suivant ce que le Sauveur disait : « Il faut que j'aille aussi prêcher à d'autres villes. » Toutefois nous délibérerons de cette affaire avec nos définiteurs et nous ferons en sorte que vous aurez sujet d'être contents. »

Le Pape Grégoire, voyant l'autorité que s'était acquise frère Jean de Vicence, l'employa pour réunir et pacifier les villes d'Italie, craignant que l'empereur Frédéric ne se prévalût de leurs divisions pour se les asservir, principalement celles de Lombardie. Il fit donc Jean son légat dans la Marche d'Ancone et l'envoya ensuite en Toscane pour faire la paix entre Florence et Sienne ; mais il ne fut pas aisé de le tirer de Bologne et des autres villes où il était chéri, et le Pape fut obligé de les menacer des censures ecclésiastiques si elles s'opiniâtraient à le retenir.

De Bologne frère Jean se rendit d'abord à Padoue. Les magistrats s'avancèrent au-devant de lui jusqu'à Monsélice, avec le carrocio ou char qui portait l'étendard de la commune ; ils le firent monter sur ce char sacré et l'introduisirent en triomphe dans leur ville. C'était alors la plus puissante de la Marche trévisane. Tout le peuple, rassemblé sur la grande place, entendit avec transport la prédication de la paix, applaudit aux réconciliations qui effacèrent sur-le-champ les inimitiés privées, et pressa frère Jean de réformer les statuts communaux de Padoue, comme il avait réformé ceux des autres villes. Ce religieux se rendit ensuite à Trévise, à Feltre, à Bellune, et y eut les mêmes succès ; il visita les seigneurs de Camino, de Co-

négliano, de Romano, de Saint-Boniface, et les seigneurs, aussi bien que les villes, le rendirent l'arbitre de leurs différends<sup>1</sup>. Les républiques de Vicence, Vérone, Mantoue et Brescia, qu'il parcourut à leur tour, lui accordèrent le même pouvoir ; partout on consentit à ce qu'il réformât les statuts municipaux, en ajoutant ou retranchant aux lois selon qu'il le croirait convenable ; partout enfin le peuple lui promit d'assister à l'assemblée solennelle qu'il convoqua, pour le 28 août de la même année 1233, dans la plaine de Paquara, sur les bords de l'Adige, à trois milles de Vérone.

« Jamais, dit un historien protestant<sup>2</sup>, jamais plus noble entreprise n'avait été formée que celle de réconcilier vingt peuples ennemis par la seule inspiration des sentiments religieux, par les seuls motifs du Christianisme, par le seul empire de la parole. Jamais aussi plus grand spectacle ne fut déployé aux yeux des hommes. La population entière de Vérone, Mantoue, Brescia, Padoue et Vicence s'était rendue dans la plaine de Paquara, et les citoyens de chacune de ces républiques étaient rassemblés autour de leurs magistrats et de leurs carrocios. Les habitants de Trévise, Venise, Ferrare, Modène, Reggio, Parme et Bologne, étaient aussi rangés autour de leurs étendards ; les évêques de Vérone, Brescia, Mantoue, Bologne, Modène, Reggio, Trévise, Vicence, Padoue, le patriarche d'Aquilée, le marquis d'Este, les seigneurs de Romano, Ezzelin et Albéric, et tous ceux de la Vénétie s'y trouvaient en tête de leurs vassaux. Un auteur contemporain, Parisio de Céréta, calcule qu'à cette assemblée assistèrent plus de quatre cent mille personnes<sup>3</sup>. Presque tous étaient sans armes, et le plus grand nombre s'étaient mis nu-pieds, par respect pour celui qui devait les prêcher au nom de Jésus-Christ<sup>4</sup>. »

Le frère Jean s'était fait préparer au mi-

<sup>1</sup> Murat., *Script. rer. Ital.*, t. 8, l. 3, c. 7, p. 203. Rolandinus, *de Factis in Marchia Tarvisana. Ibid.*, p. 37. Gerardi Maurisii *Vincentini Hist.* — <sup>2</sup> Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, c. 15, ann. 1233. — <sup>3</sup> « Et reputatum ibi fore et fuisse quatuor centum millia personarum et ultra. » Col. 627. — <sup>4</sup> « Et in reverentiam ejus pro majori parte erant discalceati. » Col. 38. *Ibid.*, col. 80, 128 et 674.



lieu de la plaine une chaire extrêmement élevée; de là, s'il faut en croire les historiens contemporains, sa voix retentissante, qui paraissait descendre du ciel, fut miraculeusement entendue de tous les assistants. Il prit pour texte ces paroles du Sauveur : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*, et après avoir, avec une éloquence jusqu'alors sans exemple, fait un tableau effrayant des malheurs de la guerre, après avoir montré comment l'esprit du Christianisme était un esprit de paix, il fit valoir l'autorité du Saint-Siège, dont il était revêtu; au nom de Dieu et de l'Église il ordonna aux Lombards de renoncer à leurs inimitiés; il leur dicta un traité de pacification universelle. Pour l'affermir il fit épouser au marquis d'Este une fille d'Albéric de Romano, et il voua aux malédictions éternelles ceux qui, à l'avenir, enfreindraient cette paix; il appela sur leurs troupeaux les contagions mortelles, et il condamna leurs moissons, leurs vergers et leurs vignes à une stérilité sans espoir <sup>1</sup>.

Après cette pacification générale frère Jean demanda et obtint, dans l'assemblée communale de Vicence et de Vérone, le gouvernement de ces deux villes; il le fit pour achever le bien qui déjà y était commencé, pour réformer les lois et les mœurs et apaiser les différends. L'entreprise était bien chanceuse. Qu'il l'eût acceptée sur les instances des populations, on le conçoit encore; mais n'était-ce pas une témérité de la demander lui-même? Il eut bientôt lieu de s'en apercevoir. Son gouvernement réveilla des rivalités mal éteintes. Un ancien magistrat de Vicence, aidé d'un corps de Padouans, le surprit lorsqu'il allait d'une ville à l'autre et le retint en prison, d'où il fut relâché quelque temps après, sur la recommandation du Pape Grégoire, qui l'exhorta dans ses lettres à supporter avec patience les injures qu'on lui faisait et les calomnies qu'on pouvait répandre sur son compte <sup>2</sup>.

En 1234 le Pape tint une assemblée à Spolète au sujet de la croisade; l'empereur Frédéric s'y trouva, ainsi que les patriarches latins de Constantinople, d'Antioche et de

Jérusalem, avec plusieurs archevêques, évêques et autres prélats. On y résolut, après une mûre délibération, de se préparer dès lors à la guerre contre les infidèles, parce que la trêve faite avec eux par l'empereur devait finir dans quatre ans. Le Pape, de concert avec l'empereur, envoya un nouveau légat en Terre-Sainte; ce fut Théodoric ou Thierry, archevêque de Ravenne. Par leurs lettres aux prélats et aux barons de Palestine le Pape le déclarait son légat, l'empereur le déclarait son envoyé, pour réunir les chrétiens divisés par suite du traité fait par l'empereur avec le sultan d'Égypte et pour confirmer l'accommodement déjà conclu par le patriarche d'Antioche.

Cependant le Pape donnait des ordres pour la publication de la croisade. Il commença par la prêcher lui-même à Spolète, dans la grande place où tout le peuple était assemblé. Son sermon fut si touchant qu'un grand nombre reçurent aussitôt la croix de sa main, fondant en larmes. Il envoya sur ce sujet des lettres de tous côtés aux princes et aux prélats. Celle qui fut adressée au roi de France, saint Louis, est du 6 novembre, et le Pape l'y exhorte à se préparer, pour secourir la Terre-Sainte par lui-même ou par les siens, au passage général qui sera déterminé par le Saint-Siège, le priant, en attendant, de faire la paix ou du moins de prolonger la trêve avec le roi d'Angleterre, auquel il écrit à même fin. Le Pape écrivit aussi sur ce sujet une lettre circulaire à tous les fidèles, datée de Spolète, le 4 septembre, dont nous avons la copie envoyée en Angleterre <sup>1</sup>.

Cependant, la même année 1234, les Romains, qui ne comprenaient guère leur propre intérêt, s'étaient révoltés contre le Pape et l'avaient chassé de Rome. Ils firent leur paix et se soumirent l'année suivante. Les prélats de France et d'Espagne envoyèrent au Pape des sommes considérables pour l'aider à maintenir contre des sujets rebelles la liberté et l'indépendance, même temporelles, de l'Église romaine, si importantes et si nécessaires au gouvernement spirituel de l'univers; mais, ces sommes ne lui ayant été

<sup>1</sup> Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 4, p. 641. — <sup>2</sup> Apud Raynald., ann. 1238, avec les notes de Mansi.

<sup>1</sup> Id., ann. 1234, n. 27-32.

remises qu'après l'affaire terminée, il les rendit entièrement <sup>1</sup>.

L'empereur Frédéric avait prêté ses armes au Pape pour soumettre les Romains; le Pape, à son tour, prêta les siennes à l'empereur pour soumettre le roi Henri, son fils aîné, qui s'était révolté en Allemagne. A la prière de l'empereur Grégoire IX écrivit aux évêques et à tous les autres princes de l'empire, les priant de ne donner aucun secours, conseil ni faveur au prince rebelle, et déclarant nuls tous les serments qu'on lui avait prêtés. Cette lettre, du 13 mars 1235, eut tout son effet; l'empereur étant entré en Allemagne sans armée, tous les princes l'assurèrent de leur fidélité.

Henri lui-même fut réduit à demander grâce et à venir à Worms se jeter aux pieds de son père. Frédéric l'envoya prisonnier dans la Pouille, après l'avoir déclaré déchu de la couronne de Germanie. Ce jeune prince, dont l'histoire est enveloppée d'une obscurité profonde, ne sortit plus de sa prison, où il mourut plusieurs années après. Les uns assurent qu'il mérita cette longue captivité par de nouvelles intrigues; d'autres accusent Frédéric d'avoir traité son fils avec une excessive dureté <sup>2</sup>; Guillaume de Nangis dit même qu'il le fit mettre à mort <sup>3</sup>. L'histoire ne dit pas ce que devinrent les enfants du malheureux prince.

Le Pape ménageait ainsi l'empereur pour l'engager au secours de la Terre-Sainte et à la défense de la chrétienté contre les infidèles. Afin d'en lever d'ailleurs les obstacles il travaillait à pacifier les villes d'Italie entre elles et avec ce prince. Pour cet effet il envoya dans la Toscane le cardinal-évêque de Palestrine en qualité de légat, pour réunir les villes de Florence, Sienne et Orviète, divisées entre elles par des personnes malintentionnées. En Lombardie il envoya pour légat le patriarche d'Antioche, comme on le voit par la lettre qu'il en écrivit aux prélats du pays le 21 mai 1235 <sup>4</sup>.

Le Pape Grégoire apprit alors le meurtre de Guyot, évêque de Mantoue, qui gouver-

nait cette Église depuis quatre ans et s'était rendu odieux aux méchants et aux fauteurs d'hérétiques par son zèle et son application à ses devoirs. Quelques-uns d'entre eux, nommés les avocats, l'attaquèrent le lundi des Rogations, 14 mai 1235, dans le monastère de Saint-André, à Mantoue. Il était entré dans le chapitre pour travailler à la réformation de ce monastère, dont le siège était vacant, lorsque les meurtriers se jetèrent sur lui, lui portèrent d'abord des coups d'épée dans le visage, lui coupèrent les deux mains, qu'il avait mises en croix, et le déchirèrent de plus de quarante plaies. Au bruit de ce meurtre, dont toute la ville s'émut, le podestat ne se donna pas grand mouvement; ce qui le rendit suspect, et on crut qu'il avait favorisé la fuite des meurtriers. Mais le peuple s'éleva contre eux, et, ne les trouvant plus, il abattit leurs maisons et leurs tours. Ils se retirèrent à Vérone, près d'Ezzelin, qui était le refuge de tous les méchants, et qui reprit dès lors, pour ne jamais plus l'interrompre, cette série d'actes atroces dont nous avons déjà vu une partie.

Le Pape, ayant donc appris cette triste nouvelle, assembla les cardinaux et les autres prélats qui se trouvèrent auprès de lui, et de leur avis il déclara excommuniés les auteurs et les complices du crime, et interdits les lieux où ils iraient, ajoutant qu'ils ne pourraient être absous que par le Saint-Siège, et que leur pénitence serait d'aller outre-mer à pied, portant le bâton de pénitents, et d'y passer le reste de leur vie à visiter les saints lieux. C'est ce que le Pape rapporte dans la lettre qu'il écrivit sur ce sujet au podestat, au conseil et au peuple de Mantoue. Il ajoute : « Nous vous enjoignons de bannir les coupables de votre ville, du diocèse et du district, avec confiscation de leurs biens, et d'obliger vos magistrats à l'observation de cet ordre; autrement votre ville aurait sujet de craindre d'être privée de la dignité épiscopale. » La lettre est du 5 juin 1235 <sup>1</sup>.

En même temps le Pape travaillait à apaiser les troubles de la Palestine et à y relever l'autorité de l'empereur Frédéric. Il

<sup>1</sup> Raynald, n. 7-9. — <sup>2</sup> Id., ann. 1235, n. 8 et 9. — <sup>3</sup> Guill. de Nangis, *Chron.*, n. 1250. — <sup>4</sup> Raynald, ann. 1235, 12.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1235, n. 16.



exhorta donc les Hospitaliers, les Templiers et les chevaliers Teutoniques à s'opposer aux projets de Jean d'Ibelin, seigneur de Beyrouth, et des bourgeois d'Acre, ses confédérés, s'ils entreprenaient le siège de Tyr ou de quelque autre place du royaume de Jérusalem. Il écrivit à Jean d'Ibelin lui-même pour le détourner de ce dessein, « attendu, dit-il, que les intérêts de l'empereur Frédéric sont les nôtres, en considération des grands services qu'il a rendus à l'Église. » La lettre est du 28 juillet <sup>1</sup>.

Théodoric, archevêque de Ravenne et légat en Palestine, avait soutenu vigoureusement les droits de l'empereur et de Conrad, son second fils, héritier par sa mère du royaume de Jérusalem, et, comme les bourgeois d'Acre ne voulaient pas se soumettre à son jugement, il avait mis la ville en interdit; mais le Pape considéra que cette ville était habitée par des chrétiens de divers rites, qui, à l'occasion de cette censure, pourraient se retirer de l'obéissance de l'Église romaine et donner lieu à l'hérésie. C'est pourquoi il leva l'interdit, ayant reçu caution du peuple d'Acre d'obéir à ses ordres, et il se rendit leur médiateur envers l'empereur. De plus il exhorta ce prince à s'accommoder avec le roi de Chypre, ou du moins à conclure une trêve <sup>2</sup>.

Ce fut dans le même dessein de faciliter la croisade que le Pape reçut favorablement l'envoyé d'Aladin, sultan d'Icône. C'était le chef de la branche des Turcs seldjoukides qui régnait en Natolie. Comme il faisait la guerre aux sultans de Syrie et d'Égypte, de la famille de Saladin, il cherchait à exciter contre eux les chrétiens francs et regardait le Pape comme leur calife. Il lui envoya donc un chrétien, son sujet, nommé Jean Gabra, qui dit au Pape que le sultan désirait l'avoir pour ami, comme il avait déjà l'empereur Frédéric, et qu'il était prêt à les aider pour le recouvrement de Jérusalem, le priant de lui envoyer un nonce. Le Pape, par sa lettre du 20 mars 1233, promit de lui en envoyer un au plus tôt; mais Aladin mourut l'année suivante, après dix-huit ans de règne <sup>3</sup>.

En travaillant ainsi à la défense de la chrétienté contre ses ennemis du dehors le Pape Grégoire IX ne travaillait pas moins à la défendre contre ses ennemis du dedans. Le roi André de Hongrie étant mort l'an 1235, Béla, son fils, lui succéda et fut couronné le dimanche 14 octobre. Frère de sainte Élisabeth, qui venait d'être canonisée cette année-là même, il n'en imita guère les vertus. Il prenait les biens des églises, particulièrement de l'ordre de Cîteaux, des Hospitaliers et des Templiers, des religieux de Saint-Lazare et de Saint-Samson. Le Pape lui en fit de grands reproches, lui représentant que cet abus, très-grand en soi, était encore plus criminel par le mauvais exemple, et lui ordonna la restitution, le menaçant de procéder contre lui suivant le devoir de sa charge. Il fit une réprimande semblable à Coloman, roi des Ruthéniens, duc d'Esclavonie et frère de Béla. L'évêque et le prévôt des Cinq-Églises eurent ordre de presser Coloman de réparer ses torts, suivant la promesse qu'il en avait faite à l'archevêque de Colocs. Le duc Henri de Silésie reçut une admonition semblable de réparer le tort qu'il avait fait à l'évêque de Gnésén, en Pologne <sup>1</sup>.

Mais, si le Pape Grégoire réprimandait ceux des princes qui faisaient mal, il louait aussi ceux qui faisaient bien. Un prince de Bosnie, du nom de Zibisclas, ayant conservé la foi orthodoxe au milieu d'autres princes hérétiques, comme un lis au milieu des épines, Grégoire IX lui écrivit une lettre de félicitation, le reçut, lui et tous ses biens, sous la protection de saint Pierre. Il écrivit une lettre semblable à la mère de Zibisclas et informa de tout ceci l'archevêque de Strigonie et ses suffragants <sup>2</sup>. Le grand but du zélé Pontife était de réunir tous les princes et peuples de l'Occident pour la défense de l'empire latin de Constantinople et du royaume de Jérusalem.

Le plus difficile était d'y amener l'empereur Frédéric. En la même année 1236 le Pape lui fit des plaintes sur l'oppression des églises de Sicile. « Dans ce royaume, dit-il, elles sont privées de leur liberté par vos offi-

<sup>1</sup> Reynald, ann. 1235, 41 et 42. — <sup>2</sup> Id., n. 43 et 44. — <sup>3</sup> Id., n. 37-40.

<sup>1</sup> Reynald, ann. 1236, n. 65 et 66. — <sup>2</sup> Id., n. 67.

ciers et dépouillées de leurs biens ; leurs pasteurs et leurs ministres sont bannis, emprisonnés, chargés de tailles et traduits au tribunal séculier. Quand elles perdent leurs prélats on ne leur permet pas d'en élire d'autres ; on leur en donne d'intrus, contre les canons. Cependant l'hérésie se fortifie, faute de bons ecclésiastiques qui prêchent la saine doctrine. Vous souffrez même que les Sarrasins bâtissent leurs mosquées de la ruine des églises, et cet établissement au milieu du royaume leur donne plus de facilité à pervertir les chrétiens (il parle des Sarrasins de Nocéra). Enfin, au préjudice de la paix que vous avez faite avec nous, quelques nobles et autres, dépouillés de leurs biens, sont réduits à quitter le pays, et il est évident qu'ils ne sont maltraités que pour avoir pris le parti de l'Église. » La lettre est du dernier jour de février 1236. L'empereur répondit à ces plaintes partie en en diminuant les sujets, partie en en rejetant la faute sur ses officiers ; quant aux élections des prélats, il prétend qu'il ne fait que conserver le droit de ses prédécesseurs. Enfin, à mesure que ses affaires allaient mieux, il adressait au Pape des réponses plus aigres et plus offensantes<sup>1</sup>.

Le vieux Pontife ne laissait pas de le ménager dans l'intérêt de la croisade et le détournait autant qu'il pouvait de faire la guerre en Lombardie, comme il savait qu'il en avait le dessein. Voici comment il lui en écrivit le 20 mars de la même année 1236 : « Nous prions Votre Excellence de considérer que nous avons entrepris l'affaire de la Terre-Sainte à votre poursuite et par le conseil des trois patriarches et de tous les prélats qui étaient auprès de nous ; que cette affaire vous regarde particulièrement, après le Saint-Siège, et que nous avons réglé que, par tout le monde, on obligerait ceux qui sont en différend à s'accorder ou du moins à faire des trêves. Quelques princes y ont déjà été contraints, et quelques rois et plusieurs grands se sont croisés. C'est pourquoi nous vous prions instamment d'envoyer sans délai Herman, maître de l'ordre Teutonique, avec un plein pouvoir de compromettre entre nos

maines, purement et simplement, sur vos différends avec les Lombards, qui, de leur côté, s'en sont remis à nous. Car vous devez savoir que, si vous entrepreniez de marcher contre eux, principalement en ce temps-ci, vous causeriez un grand scandale et donneriez occasion à plusieurs de croire que l'Église les aurait trompés ; ce qu'elle ne devrait pas souffrir, d'autant plus que, dans une affaire qui intéresse à un si haut point la gloire du Rédempteur, nous ne devons pas faire acception des personnes, ni rien souffrir qui puisse en retarder le succès. Prenez garde que ceux qui donnent à Votre Excellence des conseils tout opposés ne vous jettent dans des difficultés inextricables pour assurer mieux leurs propres intérêts<sup>1</sup>. »

Mais l'empereur déclara au Pape qu'il ne pouvait plus supporter l'insolence des Lombards, et le pria de lui procurer une paix honorable avec eux ou de l'aider à les soumettre, comme il prétendait que l'empereur le dût secourir. Il se plaignait surtout de la ville de Milan, comme soutenant les hérétiques et les rebelles. Pour s'excuser du retardement de la croisade il écrivit au Pape en ces termes : « L'Italie est mon héritage, tout le monde le sait ; ce serait une ambition déraisonnable d'abandonner ce qui est à moi pour faire des conquêtes sur des étrangers. Je suis chrétien, et, quoique serviteur indigne du Christ, revêtu de la croix pour faire la guerre à ses ennemis. Or l'Italie est pleine d'hérétiques, principalement à Milan, et, les laisser impunis pour passer contre les Sarrasins, ce serait laisser le fer dans la plaie et lui appliquer des remèdes superficiels. De plus je ne puis faire la guerre sans avoir quantité de troupes et faire de grandes dépenses, et c'est à quoi je destine les richesses et les forces de l'Italie<sup>2</sup>. »

Il faut remarquer ici l'expression de l'empereur que l'Italie est son héritage ; il pouvait tout au plus qualifier ainsi la Sicile. L'Italie septentrionale faisait partie de l'empire, et l'empire était électif ; mais l'ambition de Frédéric était de rendre l'un et l'autre héréditaires dans sa famille, de revendiquer à

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 14-17.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 2. — <sup>2</sup> Id., n. 3.



l'empire tous les pays que les Romains avaient jamais possédés, et de réaliser enfin cette prétention de la politique allemande que l'empereur allemand était la seule loi et le seul maître du monde. A ses yeux les croisades ne devaient servir qu'à cette fin. Tel était, dans le fond, le grand péril de la chrétienté à cette époque.

Frédéric était en Allemagne, mais il avait résolu de passer l'été suivant en Lombardie. Il écrivit donc aux princes d'Allemagne une grande lettre où il dit : « Comme les peuples vivent en paix dans notre royaume de Jérusalem, qui appartient à notre cher fils Conrad par la succession de sa mère, dans la Sicile, qui est notre héritage maternel, et dans l'Allemagne, nous prétendons ramener l'Italie à son devoir et à l'unité de l'empire, et, pour y réussir, il nous reste peu de chose à faire. En quoi nous ne cherchons pas seulement notre avantage particulier, mais le progrès de la croisade ; car, en soumettant les rebelles d'Italie, nous ôtons les divisions entre plusieurs nobles dont les vœux demeurent en suspens durant cette guerre entre chrétiens. Pour procurer de si grands biens nous avons résolu d'entrer cet été en Lombardie avec les princes de l'empire, pour en déraciner l'hérésie, y rétablir les droits de l'empire, y remettre la paix et rendre la justice à tout le monde, en sorte que nous puissions aller tous ensemble combattre les ennemis de la foi. C'est pourquoi nous indiquons à Parme une cour solennelle, où nous invitons tous les députés des villes en deçà de Rome. Outre les princes de l'empire nous espérons y avoir des envoyés de tous les rois d'Occident, la plupart de nos alliés. » L'assemblée de Parme devait se tenir à la Saint-Jacques, 25 juillet <sup>1</sup>.

Pour faire servir à ses desseins l'autorité de l'Église l'empereur pria le Pape d'envoyer un légat en Lombardie. Grégoire IX y envoya l'évêque de Palestrine ; c'était Jacques de Pécoraria, d'une famille noble et riche de Plaisance. Il fut dès sa première jeunesse clerc à San-Domnino, puis archidiacre à Ravenne ; ensuite, voulant renoncer au mon-

de, il passa en France et entra dans l'ordre de Cîteaux en 1215. Il s'y distingua tellement qu'il fut élu abbé des Trois-Fontaines, à Rome, sous le pontificat d'Honorius III, qui le prit en affection singulière et le fit son pénitencier et son chapelain. Il eut part dès lors aux affaires les plus importantes de l'Église, et s'en acquitta si bien que le Pape Grégoire IX le fit cardinal-évêque de Palestrine, au mois de septembre 1231, et l'envoya l'année suivante avec Otton, cardinal de Saint-Nicolas, pour négocier la paix avec l'empereur Frédéric. Il fut ensuite envoyé pour pacifier la Lombardie, et la légation de cette année fut la troisième. Le Pape en écrivit ainsi à l'empereur le 10 juin : « Ayant appris que vous deviez marcher en Lombardie, nous avons résolu d'y envoyer l'évêque de Palestrine, dont vous pouvez être assuré que, ayant autrefois tout quitté pour Dieu, il ne cherché que la concorde, avec l'honneur de l'Église et de l'empire, sans acception de personnes <sup>1</sup>. » Le Pape priait l'empereur d'envoyer de son côté Herman, maître des chevaliers Teutoniques, pour traiter des affaires de l'Église et de l'empire. Il écrivit de plus aux archevêques de Milan et de Ravenne, ainsi qu'à leurs suffragants, d'aider de tout leur pouvoir à la pacification générale <sup>2</sup>.

L'empereur Frédéric partit d'Augsbourg le 24 juillet 1236, pour entrer en Italie, accompagné de mille chevaliers. Quand il eut franchi les Alpes, au lieu d'aider à la pacification qu'il avait fait semblant de désirer, il débuta par la guerre. Il trouva fort mauvais que le cardinal-légat de Palestrine eût réconcilié entre eux les citoyens de Plaisance, sa patrie, quoiqu'il n'eût fait en cela que son devoir. Il tenta de l'attirer à son parti et à ses projets ambitieux ; n'y ayant pu réussir il le traita de suspect, le poursuivit d'outrages et de menaces, et refusa de l'entendre. Il écrivit au Pape pour se plaindre et du légat et du Pape même, qu'il accusait de favoriser les Milanais <sup>3</sup>.

Un fait encore plus étrange nous dévoile ce que Frédéric cachait dans le fond de son âme. Un neveu du roi musulman de Tunis

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 4.

<sup>2</sup> Id., n. 6. — <sup>3</sup> Id., n. 7. — <sup>4</sup> Id., n. 8.

quitta son pays et sa famille pour venir à Rome recevoir le baptême. Frédéric le fit arrêter en chemin et détenir en prison, sous le prétexte impie que le jeune homme avait été séduit et qu'il n'avait pas la permission de son oncle. Pour obtenir sa délivrance le Pape avertit d'abord les officiers qui le détenaient que trois fois par an l'Église anathématisait solennellement tous ceux qui arrêtaient les personnes qui venaient au Siège apostolique. N'ayant rien obtenu des officiers, il pria l'empereur, par une lettre du 24 juin, de rendre le captif à la liberté. Frédéric, plus jaloux de faire plaisir au prince musulman de Tunis qu'au vicaire du Christ, s'y refusa, et ne rougit pas de dire que le jeune homme avait été suborné<sup>1</sup>.

Sur tout cela le Pape écrivit à l'empereur, le 23 octobre 1236, une lettre détaillée, dont voici la substance :

« Étant obligé, à l'imitation du Sauveur, de procurer la paix, nous avons envoyé en Lombardie un légat pour réconcilier les peuples de cette province avec vous et entre eux-mêmes, et le dessein que vous aviez d'y venir, bien loin de nous détourner d'une si sainte et si salutaire entreprise, nous y excitait, au contraire, puisque vous n'y veniez, disiez-vous hautement, que pour l'extirpation de l'hérésie, le secours de la Terre-Sainte, le recouvrement de l'Église et de l'empire, et le rétablissement de la paix, ajoutant que vous ne prétendiez rien faire que par notre conseil. Or nous avons envoyé pour cette légation un homme qui devait être d'autant moins suspect qu'il a tout quitté pour s'élever à la perfection de l'amour divin, et sa patrie ni sa famille ne doivent point donner d'ombrage, puisqu'il y a renoncé en embrassant la vie religieuse. Vous dites qu'il vous est devenu suspect dès sa première légation ; mais votre propre ambassadeur, le maître de l'ordre Teutonique, vous contredit et lui rend publiquement témoignage qu'il n'a rien fait pour être suspect à Votre Altesse impériale, qu'il mérite, au contraire, des éloges pour son impartiale justice. Conclusion de là que nous machinons

quelque mauvaise entreprise, c'est un paralogisme dont la fausseté saute aux yeux des ignorants mêmes et qui ne fait guère d'honneur à qui l'emploie ; car il est évident que c'est un bien public qu'un légat soit venu pour rétablir la paix entre vous et les Lombards, et nous ne croyons pas qu'on puisse lui faire un crime si sa présence a calmé à Plaisance des guerres intestines, et si par là d'autres villes opprimées par les ravages des combats ont été invitées aux douceurs de la paix. Au contraire on vous répute à infamie de ce que vous dédaignez ou plutôt de ce que vous ne souffrez pas que la paix de l'empire se rétablisse par la médiation de l'Église ou de son légat. On dira peut-être même que vous ne tenez cet évêque pour suspect que parce que vous ne l'avez point trouvé favorable à d'injustes prétentions ; car jamais bon prince ne poursuit son droit aux dépens d'autrui, surtout d'une personne craignant Dieu et d'un évêque. Cependant, pour ne pas vous laisser une ombre de plainte contre le Saint-Siège, si vous avez quelque reproche contre ledit légat, nous sommes prêt à vous en faire justice<sup>1</sup>. »

Dans une première lettre le Pape s'était plaint en général de l'oppression des églises de Sicile ; l'empereur répondit que, la lettre ne spécifiant point les églises, il n'était pas tenu de répondre. A une seconde lettre, qui spécifiait les églises et leurs griefs, il répondit qu'il l'ignorait et qu'il y mettrait ordre. Le Pape trouva cette ignorance aussi peu croyable que la promesse ; l'empereur avait été averti bien des fois, tant par les lettres et les envoyés apostoliques que par les plaintes des parties lésées ; il avait eu tout le temps d'y porter remède ; ses nouvelles promesses n'inspiraient pas plus de confiance que les précédentes, auxquelles il avait toujours manqué. Au lieu de scruter et de juger les intentions secrètes du Pape, qui n'est responsable qu'à Dieu seul, il ferait mieux d'examiner sa propre conscience, de réparer ses torts manifestes et d'observer les serments jurés tant de fois. « Encore qu'il soit permis aux églises de traiter par échange avec les seigneurs, elles

<sup>1</sup> Raynald, ann., n. 22

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 8, 9 et 10.



ne doivent pas être contraintes à le faire à leur désavantage, ni sans le consentement du supérieur, au préjudice du serment de ne pas aliéner les biens de l'Église. Supposez que vous confériez quelques bénéfices vacants ; vous ne pouvez toutefois commettre la charge des âmes qui y est annexée, puisque c'est un droit spirituel dont un laïque n'est pas capable, ni substituer d'autres titulaires à ceux qui sont vivants et n'ont point été juridiquement destitués. Supposé, comme vous dites, que vous succédiez aux évêques morts pour la collation des bénéfices, vous n'y avez pas plus de droits qu'eux, et de ce que nous avons pu, de leur vivant, conférer les bénéfices dont ils n'ont pas disposé, nous n'en perdons pas la pleine puissance apostolique, parce que vous tenez, pour ne pas dire vous usurpez la place du pontife. Quant à l'évêque de Céphalu et à l'archidiacre de Salerne et de Sara, que nous avons appelés à notre jugement, nous ignorons pourquoi l'un est exilé et l'autre privé de ses biens, si ce n'est que, contrairement au concordat fait entre vous et l'Église, vous vous arrogiez les jugements ecclésiastiques comme les séculiers, et que, condamnant qui n'est pas convaincu ni n'a confessé, vous vous attaquez au trône du jugement de Dieu et excluez de leur propre sanctuaire les lois auxquelles la principauté est justement soumise.

« Quant à l'emprisonnement du neveu du roi de Tunis, si vous y regardiez attentivement, vous verriez combien vous vous êtes rendu coupable envers le droit de la religion. C'est indignement qu'on appelle séduite une personne qui est appelée à la connaissance de la vraie foi à la persuasion de quelqu'un ou plutôt par l'inspiration de Dieu. Il y a plus ; comme vous demandez des preuves qu'il venait à nous pour recevoir le baptême, sans que ledit roi en fût offensé et sans qu'il eût été lui-même circonvenu, il y a évidemment lieu de conclure, et plutôt à Dieu qu'on ne le dit pas publiquement ! que vous traitez de séducteurs les apôtres et les disciples de la vérité, non sans une injure manifeste du Maître, eux qui ont invité et qui invitent encore, par leurs salutaires avertissements, les ennemis de la croix de Jésus-

Christ à reconnaître la lumière éternelle. Vous insinuez par là qu'on ne doit pas obéir à Dieu contre l'homme, puisque vous prétendez que le neveu devait avoir la permission du roi ; cependant il ne vous est pas permis d'ignorer que la faveur du baptême va jusqu'à délivrer les esclaves de la servitude de leurs maîtres s'ils veulent les empêcher de se convertir. Puisse la loi du Seigneur, qui convertit les âmes, séduire si bien tous les infidèles qu'elle les arrache à la dure servitude de Pharaon et les ramène à la connaissance de la vraie foi ! Puisse tous les infidèles offenser leurs supérieurs, et, par cette salutaire contumace, encourir le ressentiment de leurs princes pour obéir au héraut du Seigneur quand ils sont appelés à entendre la parole céleste <sup>1</sup> ! »

Dans la suite de la lettre le Pape Grégoire renvoie l'empereur Frédéric aux exemples de ses prédécesseurs et ajoute : « Il est manifeste que Constantin, dont la monarchie s'étendait par tout le monde, a donné au Pontife romain, du consentement du sénat et de tout le peuple de l'empire, les ornements impériaux, la ville et le duché de Rome, que vous voulez révolter contre nous par l'argent que vous y répandez, et que, laissant l'Italie à la disposition du Siège apostolique, il se choisit en Grèce une nouvelle résidence ; d'où le Saint-Siège, ensuite, a transféré l'empire aux Germains en la personne de Charlemagne, sans diminuer en rien la substance de sa juridiction et de sa supériorité sur les empereurs, à qui l'Église donne le glaive dans leur couronnement. Par où vous êtes convaincu de déroger au droit du Saint-Siège, à votre foi et à votre honneur, en méconnaissant celui qui vous a fait ce que vous êtes <sup>2</sup>. »

« Ce raisonnement serait concluant, dit Fleury, si les faits sur lesquels il est fondé étaient véritables. » Or, ajouterons-nous, l'histoire nous a montré très-véritables les faits suivants : le Pape saint Léon III rétablit l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne pour donner à l'Église un défenseur en titre ; les successeurs de Charle-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 23. — <sup>2</sup> Id., n. 24.

magne ne reçoivent que du Pape le titre et la dignité impériale; les Papes transfèrent l'empire d'Occident aux princes d'Allemagne; l'empereur Louis II écrit à Basile de Constantinople que sa famille avait reçu de l'Église romaine d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire<sup>1</sup>. Donc, devrait conclure Fleury lui-même, le raisonnement du Pape Grégoire IX est très-concluant.

Ce Pontife continue dans sa lettre à Frédéric II : « Ce qui n'est pas une petite marque de votre indévotion, c'est que vous voudriez nous faire passer pour des sacrilèges, nous et nos frères, parce que, trouvant indignes ceux à qui vous conférez des églises et des bénéfices ecclésiastiques, nous avons l'air de disputer de votre jugement. Vous oubliez que les Pontifes du Christ sont les pères et les maîtres de tous les rois et princes fidèles. Or n'est-ce pas une pitoyable folie qu'un fils veuille reprendre son père, le disciple son maître, par lesquels il sait que, d'après l'institution divine, il peut être lié non-seulement sur la terre, mais dans le ciel? Car, excepté ceux dont les yeux sont aveuglés par la poussière de l'erreur, tous reconnaissent que, puisque vous-même vous êtes soumis à l'examen apostolique, comme le prouve ce qui précède, à plus forte raison pouvons-nous connaître de l'indignité de ceux qui reçoivent de vous quelque dignité, attendu que tout ce qui appartient à l'espèce appartient au genre. On ne peut le nier pour les personnes ecclésiastiques, à qui nous sommes préposé par la constitution divine, tandis que la puissance impériale ne domine quelquefois dans cette sorte d'affaires que par usurpation et au mépris de Dieu, et c'est une vaine rhétorique de nous menacer, comme vous faites, que vous déposerez et que même vous avez déjà déposé auprès des rois et des princes de la terre vos plaintes contre l'Église, qui jusqu'à présent n'a pas peu ménagé votre honneur impérial.

« Quelque graves que soient les choses qui précèdent, elles nous paraissent toutefois mé-

diocres en comparaison de l'injure que vous faites au Créateur lorsque, les populations étant accourues de toutes parts, vous défendez de leur prêcher la croisade, vous empêchez le recouvrement de la Terre-Sainte, vous interdisez à vos sujets d'y concourir, et cela contrairement au conseil que vous nous avez donné vous-même. » Le Pape finit par conjurer Frédéric de réparer ses torts, afin que l'Église n'eût pas lieu de se repentir de l'avoir élevé si haut, mais, au contraire, de s'en réjouir dans le Seigneur<sup>1</sup>.

Ce qui avait rendu Frédéric si arrogant envers le chef de l'Église, c'est que ses armes avaient quelque succès en Lombardie. Il était entré à Vérone au mois de novembre de la même année 1236, il prit Vicence de force et la brûla en partie. Tout à coup, néanmoins, il fait prier le Pape de travailler à la paix de Lombardie. Ce n'est pas que son cœur soit changé; mais il vient d'apprendre que le duc d'Autriche a levé l'étendard de la révolte et battu l'armée impériale commandée par son fils Conrad. Se voyant donc obligé de retourner en Allemagne, il demande au Pape de pacifier la Lombardie, où lui-même avait rallumé la guerre. Le Pape y envoya Raynald, évêque d'Ostie, et Thomas, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, comme on le voit par ses lettres du 29 novembre aux prélats, aux magistrats, aux seigneurs et aux peuples de Lombardie, pour leur recommander les deux nouveaux légats<sup>2</sup>.

Au mois d'avril de l'année suivante (1237), Frédéric, étant encore en Allemagne, envoya au Pape Grégoire Hermann, maître de l'ordre Teutonique, et le docteur Pierre des Vignes, son chancelier, pour le prier de nouveau de procurer la paix avec les Lombards, en les obligeant de conserver les droits de l'empire. Le Pape écouta les ambassadeurs en présence des cardinaux et manda à l'empereur ce qu'il venait de faire. La lettre est du 22 juin 1237<sup>3</sup>.

Cependant l'empereur Frédéric, ayant vaincu le duc d'Autriche et l'ayant dépouillé de ses États, fit élire son propre fils Conrad roi de Germanie. Cette élection eut lieu à

<sup>1</sup> « Ex qua et regnandi prius et postmodum imperandi auctoritatem prosapia nostra seminarium sumpsit. » Adud Baron., ann. 871, n. 63.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1236, n. 25. — <sup>2</sup> Id., n. 13. — <sup>3</sup> Id., ann. 1237, n. 5 et 6.



Vienne, au mois janvier 1237. Au mois de septembre de la même année l'empereur rentra en Italie avec son armée victorieuse, fut reçu à Mantoue, prit quelques places et ravagea le Bressan. Enflé de ces succès, il ne voulut pas seulement donner audience aux légats et ils furent obligés de retourner à Rome. Telle était la sincérité de Frédéric II dans ses protestations pacifiques <sup>1</sup>.

Il poussait ses conquêtes en Lombardie ; le 27 novembre de cette année 1237 il remporta une grande victoire sur les Milanais ; il en fit part au Pape comme d'une joie commune à tous les princes de la terre et à l'Église, le priant d'en rendre grâces à Dieu avec les cardinaux. Au mois de décembre Lodi se rendit. L'empereur y célébra la fête de Noël avec toutes sortes de réjouissances <sup>2</sup>. Tout semblait aller au gré de ses désirs. Au mois de février 1238 sa nouvelle épouse, Isabelle, sœur du roi Henri d'Angleterre, lui donna un fils, le jeune Henri. Le dimanche de la Pentecôte, 23 mai, il maria l'une de ses filles bâtarde, Selvaggia, au fameux Ezzelin de Romano, qui dès lors agissait plus en suppôt de l'enfer qu'en homme. La même année il maria l'un de ses fils bâtards, Entius, à une riche héritière de Sardaigne. Il pouvait se croire au moment de réaliser la politique allemande et de faire sentir à tous les peuples et à tous les rois que l'empereur allemand était la seule loi et le seul maître du monde. Il ne se doutait pas qu'un jeune homme, qu'il venait d'armer chevalier aux noces d'Ezzelin, succéderait un jour sur le trône impérial à toute sa race éteinte ; ce jeune homme était Rodolphe de Habsbourg.

Après leur défaite de l'année précédente les Milanais, se voyant abandonnés de presque tous leurs alliés, cherchèrent à faire leur paix avec l'empereur. Ils offrirent de le reconnaître pour leur seigneur, de lui livrer tout l'or et l'argent qui se trouvait parmi eux et de fournir dix mille hommes pour la croisade, s'il voulait leur accorder une amnistie et leur garantir l'intégrité de leur ville. Frédéric exigea qu'ils se soumissent sans condition, en sorte qu'il pût faire et d'eux et de

leur ville tout ce qu'il lui plairait. La comtesse de Caserte, qui avait beaucoup de crédit auprès de sa personne, lui dit hardiment : « Seigneur ! vous avez un si bel empire ! vous avez tout ce qui peut rendre heureux un homme ; pourquoi donc, au nom de Dieu ! vous jeter dans ces nouvelles guerres ? » Frédéric répondit : « Vous dites vrai ; mais c'est l'honneur qui m'a fait avancer jusqu'ici, et l'honneur me défend de reculer <sup>1</sup>. » Le souvenir de son grand-père, l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> ou Barberousse, qui aurait dû lui servir de leçon et le retenir, ne faisait que le pousser en avant. Les Milanais, ayant entendu les conditions extrêmes qu'il exigeait d'eux, lui répondirent tout d'une voix : « Nous connaissons par expérience votre cruauté ; nous aimons mieux mourir l'épée à la main que d'anéantir notre ville et de nous laisser immoler par la faim, par l'exil, par la prison, peut-être même par la main du bourreau <sup>2</sup>. » Et de fait, sans parler du passé, ils voyaient de leurs yeux l'effroyable tyrannie que le gendre de l'empereur, le féroce Ezzelin, exerçait dans tous les pays qui avaient le malheur de se trouver sous sa domination.

Nous avons vu l'empereur Frédéric reconnaître que la Sardaigne, aussi bien que la Sicile et la Corse, appartenait à l'Église romaine, et promettre en 1213 au Pape Grégoire de l'aider à y récupérer tous ses droits. En 1238, quand son bâtard Entius eut épousé Adélasie, héritière des principautés de Torre et de Galura, et qu'il eut pris le titre de roi, ce ne fut plus la même chose. Le Pape, comme suzerain, ayant demandé des explications à cet égard, l'empereur répondit que la Sardaigne, dès l'antiquité, appartenait à l'empire, et qu'en l'occupant il ne faisait que la ramener au corps de l'empire. « Or j'ai juré, dit-il, comme tout le monde sait, de ramener à l'empire tout ce qui en a été démembré, et je ne manquerai pas de le faire <sup>3</sup>. » Ainsi donc

<sup>1</sup> Salimbeni, p. 336. — <sup>2</sup> Ricard, apud Raynald., ann. 1238, n. 69. — <sup>3</sup> « Imperator ipsam ad imperium spectare ab antiquo asseruit et per occupationes eam ad corpus imperii revocasse. Ego vero juravi, ait, ut jam novit mundus, dispersa imperii revocare, quod non seigniter adimplere procurabo. » Raynald, ann. 1238, n. 68. Matth. Paris, ann. 1239.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1237, n. 6. — <sup>2</sup> Petr. de Vin., l. 2, *epist.* 1 et 35.

le dessein de Frédéric était non-seulement de dépouiller l'Église de ses droits, mais encore de détruire les autres royaumes, notamment ceux de France, d'Angleterre et d'Espagne; car tous ces royaumes faisaient partie autrefois de l'empire romain et en étaient des démembrements. Les hommes sensés d'Espagne, d'Angleterre et de France, feront bien de remarquer ces faits et d'en tirer les conséquences.

Au congrès de Spolète, en 1234, l'empereur Frédéric s'était concerté avec le Pape Grégoire pour secourir les chrétientés d'Orient; en conséquence le Pape avait prêché et fait prêcher la croisade. De toutes parts les croisés se préparaient; l'empereur devait se mettre à leur tête pour leur donner plus d'unité et de force; mais la pensée commune des chrétiens n'était pas la pensée de l'empereur; il ne pensait qu'à lui-même. Au lieu de soutenir l'empereur catholique de Constantinople il fait alliance avec l'empereur schismatique de Nicée, qui se déclare son vassal et épousera une de ses filles bâtarde. Parce que l'empereur catholique, Baudouin II, ne veut pas se reconnaître son vassal, il arrête par tous les moyens les secours qu'on lui envoie de France et d'ailleurs. En Palestine, comme il avait confisqué sur son beau-père le titre de roi de Jérusalem, les croisés, ne trouvant sur les lieux ni roi ni chef, s'isolent et s'épuisent en efforts inutiles, tandis que ceux d'Espagne, ayant le roi saint Ferdinand à leur tête, font des prodiges de valeur et de conquête. Et que cherchait cependant l'empereur Frédéric? Au lieu d'accorder aux Lombards une paix raisonnable et de leur apprendre par son exemple à tenir leur parole, il voulait les réduire sous l'effroyable tyrannie de son gendre, le féroce Ezzelin.

En 1238 l'empereur Frédéric invita, par ses lettres et ses messagers, tous les grands princes du monde chrétien à une conférence ou un congrès à Vaucouleurs, leur annonçant que c'était pour délibérer ensemble sur des affaires difficiles, qui regardaient tout aussi bien les autres royaumes que l'empire. Le roi d'Angleterre, Henri III, dont Frédéric venait d'épouser la sœur Isabelle, y envoya son frère Richard, comte de Cornouailles,

avec plusieurs évêques et seigneurs. Le roi de France, saint Louis, qui venait de marier son frère Robert, comte d'Artois, avec Mathilde, fille de Henri II, duc de Brabant, s'y rendit en personne; mais, comme cette conférence paraissait suspecte aux Français<sup>1</sup>, le saint roi résolut de s'y rendre avec une bonne armée, savoir deux mille chevaliers et une infanterie considérable. Quand l'empereur apprit que le roi de France voulait venir si bien accompagné, il lui manda, ainsi qu'aux autres princes, que la conférence ne pourrait pas avoir lieu au jour et au lieu indiqués, mais qu'elle était remise à la Saint-Jean-Baptiste de l'année suivante, et que, Dieu aidant, il s'y trouverait sans faute. « Car, dit un auteur contemporain, Guillaume de Nangis, il avait espéré, ce qu'il souhaitait de tout son cœur, que le saint roi y viendrait avec peu de chevaliers, attendu que, d'après un bruit assez général, malicieux et fourbe comme il était, il cherchait à machiner quelque chose contre le roi et le royaume de France<sup>2</sup>. La défiance des Français n'était pas si mal fondée; ils n'avaient pas encore oublié, sans doute, avec quelle frauduleuse violence Frédéric avait circonvenu et dépouillé son beau-père, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, ainsi que le jeune roi de Chypre.

Sur ce même temps l'historien Richard de San-Germano, auteur contemporain, rapporte de l'empereur Frédéric le trait suivant : « Fils ingrat, insensible aux angoisses de sa mère, il cherche à la proscrire de la maison paternelle; il corrompt le sénateur corrompible de la ville, Jean de Cencio, et lui fait prêter serment d'empêcher le retour du sou-

<sup>1</sup> « Ad quod colloquium, quasi suspectum, » dit Matth. Pâris, ann. 1237. — <sup>2</sup> « Sperabat enim regem sanctum ducere paucos secum milites, quod et toto animo affectabat, eo quod, ut a plurimis dicebatur, quemadmodum malitiosus et seductor, aliquid satagebat in regem et regnum Franciæ machinari. » Guill. de Nang. *Chron.*, ann. 1238. Li impereres cuidoit bien que il venit a poe de gens, ce quil desiroit moult; car il qui estoit malicieux et soutils, cuidoit, si comme on disoit, maçonner aucune chouze contre le roi Loys et contre le royaume de France. Mès il ne plot pas a Nostre Seigneur, qui empeescha par sa devine inspiration le mauvès propos de l'empereour, et garda sainnement son bon champion le roy Loys. Guill. de Nang., *Vie de saint Louis*, ann. 1238.



verain Pontife, du prince de l'Église, qui, d'une cabane champêtre, avait élevé cet homme à la dignité de sénateur. Ayant ainsi vendu le vicaire du Christ pour de l'argent, il faisait garder avec tout le soin qu'il put les portes de la ville, pour empêcher le successeur de Pierred'entrer dans la ville de Pierre. Mais des fils dévoués, soupirant après l'arrivée de leur père, déjouant la ruse du traître, attaquèrent hardiment le Capitole, en chassèrent honteusement les ennemis, et envoyèrent le noble homme Jacques Capucio, avec les principaux de la ville, pour ramener leur Père et leur Pontife <sup>1</sup>. » Voilà ce que nous apprend, dans sa *Chronique*, Richard de San-Germano, historien exact et véridique, et qui, étant sujet de Frédéric II, passe parmi les savants pour être plus favorable qu'hostile au prince.

Le Pape Grégoire IX, qui avait alors près de cent ans, voyant que les voies de douceur employées jusqu'alors ne faisaient rien sur l'empereur allemand, crut devoir déployer toute sa vigueur apostolique pour prévenir l'asservissement de l'Église et des peuples chrétiens. Après avoir longtemps exhorté en vain il commença de procéder en juge. Il fit faire à Frédéric plusieurs monitions dans les formes et qui annonçaient l'approche d'une sentence. Il ordonna notamment aux évêques de Wurzburg, de Worms, de Verceil et de Parme, de l'admonester sur quatorze articles. On les trouve dans la lettre qu'ils en écrivirent au Pape, avec les réponses de l'empereur en cette manière :

1° *Proposition de l'Église.* Les Églises de Montréal, de Céphalu, de Catane, de Squillace, avec trois monastères, sont dépouillées

de presque tous leurs biens, et la plupart des cathédrales, ainsi que des autres églises, ont perdu presque tous leurs sujets par les exactions injustes. *Réponse de l'empereur.* Quant à ces vexations des Églises proposées en général, il y en a qui ont été commises par ignorance et qu'il a ordonné de réparer incessamment; d'autres ont déjà été réparées. Sur quoi la réponse entre dans d'assez longs détails.

2° *Proposition de l'Église.* Les Templiers et les Hospitaliers, ayant été dépouillés de leurs biens, n'y ont pas été entièrement rétablis, suivant le traité de paix. *Réponse de l'empereur.* Il est vrai qu'on a retiré d'entre les mains de ces chevaliers, suivant une ancienne constitution du royaume de Sicile, les fiefs et les rotures qui leur avaient été donnés par les ennemis de l'empereur, auxquels ces chevaliers fournissaient des armes et des vivres pour piller le royaume pendant son bas âge; mais on leur a laissé les terres qu'ils possédaient avant la mort du roi Guillaume. On a aussi retiré de leurs mains quelques rotures qu'ils avaient achetées, parce qu'en Sicile ces chevaliers ne peuvent en acquérir qu'à condition de les revendre dans l'année à d'autres bourgeois; autrement ils acquerraient en peu de temps toutes les terres du royaume.

3° *Proposition de l'Église.* Il ne permet point que l'on remplisse les sièges vacants des cathédrales et des autres églises. *Réponse de l'empereur.* Il consent et désire que les sièges soient remplis, sauf les privilèges dont les rois, ses prédécesseurs, ont joui jusqu'à son temps, et dont il a usé plus modestement qu'aucun d'eux; jamais il ne s'est opposé à l'ordination des prélats.

4° *L'Église.* On lève des tailles et des exactions sur les églises et les monastères, contrairement au traité de paix. *L'empereur.* On impose des tailles et des collectes au clergé, non à raison des biens ecclésiastiques, mais des fiefs et des biens patrimoniaux, suivant le droit commun, qui s'observe par tout le monde.

Mais voici ce que dit à ce sujet l'auteur contemporain de la vie du Pape Grégoire : « Non content de tous ces maux, Frédéric s'attribue les revenus des églises vacantes et de celles

<sup>1</sup> « Ipse ingratitudinis filius, non matris angustis sauciatus, eam a patrio lare proscribere cogitans, Joannem Cincii tunc urbis corruptibilem senatorem corruptum, iuramento recepto ut regressum summi Pontificis impediret, qui Ecclesiæ principem, per quem de rusticano tugurio in prætorium senatoris ascenderat, et Christi vicarium pecuniæ mercede commutans, ne Petri urbem Petri successor intraret, portas urbis et muros curabat, quibus poterat conatibus, custodire. Sed devoti filii, patris suspirantes adventum, proditoris elisa versutia, Capitolium potenter aggressi, propulsis exinde turpiter hostibus, nobilem virum Capucium et alios potentiores urbis, ad reducendum eorum patrem et præsulem, destinarunt. » Richard de San-Germ., *Chron.*, apud Raynald., ann. 1237, n. 12.

font il fait en sorte que les pasteurs soient absents ; il en emploie une partie à ses propres usages ou plutôt abus, et le surplus à bâtir des châteaux, remplaçant les ministres du Seigneur par du mortier <sup>1</sup>. »

5° *L'Eglise*. Les prélats n'osent procéder contre les usuriers par suite d'une constitution impériale. *L'empereur*. J'ai fait une constitution nouvelle, qui les condamne à la perte de tous leurs biens et n'empêche point les prélats de les poursuivre.

6° *L'Eglise*. On emprisonne les clercs, on les proscriit et on les tue. *L'empereur*. Je n'ai point connaissance qu'on en ait pris ou emprisonné, sinon que mes officiers en ont arrêté quelques-uns pour les renvoyer au jugement des prélats suivant la qualité des crimes. Je sais que quelques-uns ont été proscriits de mon royaume pour crime de lèse-majesté. Quant aux meurtres, je sais que l'impunité des clercs et des moines en cause plusieurs ; l'évêque de Venise a été tué par un moine, et dans l'abbaye de Saint-Vincent un moine en a tué un autre, sans qu'on en ait fait punition canonique.

Mais l'auteur mentionné plus haut cite nommément l'évêque de Catane, précepteur et chancelier de Frédéric, proscriit dans sa vieillesse et mort en exil, sans qu'il y eût de quoi payer ses funérailles ; l'archevêque de Tarente et l'évêque de Céphalu, confidents intimes de Frédéric, puis bannis du royaume ; l'évêque d'Alipha, exilé, et ses frères en prison ; l'évêque de Calme, proscriit et réduit à la misère, et son frère pendu ; l'évêque de Nafre, périssant dans l'exil ; des Frères mineurs, respectés des païens mêmes, livrés aux flammes ; le doyen de Malte, noyé dans la mer sur un léger soupçon ; l'archevêque de Naples et le chantre de Messine, morts dans les horreurs d'un cachot ; maître Nicolas, sous-diacre de Messine, consumé par le feu ; maître Bernard, notaire du Pape et diacre de Salerne, et d'autres clercs sans nombre, dépouillés de leurs biens et condamnés à l'exil <sup>2</sup>.

7° *L'Eglise*. On profane et on détruit les églises consacrées. *L'empereur*. Je n'en sache aucune, si ce n'est l'église de Nocéra, qu'on

dit être tombée de vieillesse, et, bien loin de m'opposer à ce qu'on la rebâtisse, je suis prêt à y aider l'évêque.

Mais voici ce que nous apprend l'auteur déjà cité : « A Nocéra, ayant chassé les adorateurs du Christ, il y introduit les sectateurs de Mahomet ; pour y bâtir un palais il fait abattre la cathédrale ; à l'endroit même où avait été l'autel le très-chrétien Frédéric fait placer le lieu des immondices. De tant de milliers de chrétiens l'évêque n'a la permission d'en garder que douze. Les Sarrasins versent impunément le sang chrétien, dont ils sont avides ; mais un Sarrasin est-il tué en cas de légitime défense ou par des accidents imprévus, celui qui y a donné lieu est condamné à mort, ou bien, s'il n'est pas connu, on rançonne tout le finage. Qui, à ces traits, ne craindrait le précurseur de l'Antechrist <sup>1</sup> ! »

8° *L'Eglise*. Il ne permet point de réparer l'église de Sora. *L'empereur*. Je permets de réparer l'église seule, mais non pas de rebâtir la ville, qui a été détruite en vertu d'un jugement.

Sur quoi il est bon de savoir que la ville de Sora avait été livrée aux flammes pour avoir pris le parti du Pape. Un auteur anonyme dit à ce sujet : « Contrairement au traité de paix et au mépris du serment, Frédéric brûla la ville de Sora, et ne permit point de réparer les églises consumées par une sentence cruelle avec les reliques des saints <sup>2</sup>. »

9° *L'Eglise*. Contrairement au traité de paix, ceux qui ont pris mon parti pendant les troubles sont dépouillés de tous leurs biens et réduits à quitter le pays. *L'empereur*. Ceux qui, pendant les troubles, ont pris le parti du Pape contre moi, demeurent en sûreté dans le royaume, sice n'est ceux qui en sont sortis de peur de rendre compte des charges qu'ils ont exercées ou d'être poursuivis en justice au civil ou au criminel. Or j'entends qu'ils reviennent en toute sûreté, pourvu qu'ils veuillent faire raison à ceux qui se plaignent d'eux.

10° *L'Eglise*. L'empereur retient en captivité le neveu du roi de Tunis et ne lui a pas

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1239, n. 3. — <sup>2</sup> Id., n. 4.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1239, n. 5. — <sup>2</sup> Id.



permis de venir vers le Saint-Siège pour recevoir le baptême. *L'empereur.* Le neveu du roi de Tunis est venu en Sicile, non pour être baptisé, mais pour éviter la mort dont son oncle le menaçait. Il n'est point retenu captif; il se promène dans la Pouille, et, étant interrogé sérieusement s'il voulait être baptisé, il l'a nié absolument. Toutefois, s'il le veut être, j'en aurai bien de la joie, comme je l'ai déjà dit aux archevêques de Palerme et de Messine.

11° *L'Eglise.* L'empereur retient captifs Pierre Sarrasin, vassal de l'Eglise, et le frère Jourdain. *L'empereur.* J'ai fait prendre Pierre Sarrasin comme mon ennemi, qui médissait de moi à Rome et ailleurs. Il n'est point venu pour les affaires du roi d'Angleterre; il en a seulement apporté des lettres par lesquelles ce prince me priait de lui pardonner s'il était pris; mais je n'y ai point eu égard, parce que le roi ne savait pas ce que cet homme machinait contre moi. Quant à frère Jourdain, je ne l'ai point fait prendre, quoiqu'il m'ait diffamé dans ses discours; mais quelques-uns de mes serviteurs, qui connaissent les mœurs et les artifices de ce religieux, sont persuadés que son séjour dans la Marche trévisane et la Lombardie me serait préjudiciable; c'est pourquoi j'ai donné ordre de le délivrer en donnant caution de ne point s'arrêter dans ces provinces.

12° *L'Eglise.* L'empereur a excité à Rome une sédition par laquelle il prétendait en chasser le Pape et les cardinaux, et, au mépris des privilèges, dignités et honneurs du Saint-Siège, détruire la liberté ecclésiastique. *L'empereur.* Je n'ai point excité à Rome de sédition contre l'Eglise; mais j'ai mes serviteurs à Rome comme en ont eu mes prédécesseurs, et, comme il est quelquefois arrivé que les sénateurs élus par le crédit de leurs ennemis ont voulu leur nuire, j'ai pris leur défense. Le trouble a cessé avec la cause, quand on a élu un sénateur par les suffrages communs.

13° *L'Eglise.* Il a donné ordre à quelques-uns des siens d'arrêter l'évêque de Palestrine, légat du Saint-Siège. *L'empereur.* Je ne l'ai point ordonné, pas même en songe, quoique j'eusse eu raison de le faire, puisqu'il est mon

ennemi et qu'il a révolté contre moi une grande partie de la Lombardie.

14° *L'Eglise.* L'empereur arrête l'affaire de la Terre-Sainte, à l'occasion de ses différends avec quelques Lombards, quoique l'Eglise soit prête à lui faire donner satisfaction et que les Lombards y soient disposés de leur côté. *L'empereur.* J'ai plusieurs fois remis l'affaire des Lombards entre les mains du Pape sans en avoir tiré aucun avantage. La première fois les Lombards furent condamnés à fournir quatre cents chevaliers, que le Pape envoya contre moi dans le royaume. La seconde fois ils furent condamnés à en donner cinq cents, qui furent destinés à aller outre-mer, ce qui ne fut point exécuté. Enfin je n'ai jamais pu terminer l'affaire par ce moyen. Et qu'on ne prétende pas que je veuille rétablir les droits de l'empire sur l'Italie aux dépens de la Terre-Sainte; car on voit la preuve du contraire dans les réponses que j'ai faites aux rois des divers pays et aux croisés de France, qui m'ont choisi pour leur chef; je leur ai répondu que je voulais traiter cette affaire du conseil de l'Eglise<sup>1</sup>.

Telles étaient les réponses de l'empereur aux plaintes du Pape, réponses décréditées d'avance par le caractère artificieux de celui qui les fait, réponses démenties presque toutes par les faits de l'histoire. Il proteste désirer la paix avec les Lombards, et nous l'avons vu, quand il est dans quelque embarras, prier le Pape de la faire, puis s'y refuser durement quand il a quelque succès. Il proteste n'avoir point songé à révolter les Romains contre le Pape, et nous l'avons vu, pour cet effet, acheter la trahison du sénateur de Rome. A qui peut ainsi mentir on n'est plus obligé de croire sur rien.

Cependant, dans le traité de paix conclu l'an 1230 entre l'empereur et le Pape, les cardinaux négociateurs disaient: « Si l'empereur n'accomplit pas de bonne foi ce qu'il a promis en ce traité, il encourra par le seul fait l'excommunication, et nous l'en frappons dès à présent par l'autorité du Pape<sup>2</sup>. » Cette clause, acceptée par Frédéric, était un anathème prononcé d'avance contre lui. La sen-

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1239. — <sup>2</sup> Apud Rayn., ann. 1230, n. 8.

tence juridique du souverain Pontife devait y ajouter et plus de solennité et plus de poids.

Pour le prévenir Frédéric écrivit aux cardinaux une lettre du 10 mars 1239, dans laquelle il disait en substance : « Puisque le Christ, qui est le chef de l'Eglise et qui a fondé son Eglise sur Pierre, vous a établis les successeurs des apôtres pour assister Pierre en toutes choses, et que celui qui occupe son Siége vous admet à tous ses conseils, il est étonnant que celui-ci veuille s'emporter jusqu'à tirer le glaive spirituel contre l'empereur romain et le protecteur de l'Eglise en faveur des Lombards rebelles, quoique les torts qu'il prétend avoir été faits aux églises soient déjà réparés ou le doivent être incessamment par nos ordres. Nous ne pourrions souffrir une telle injure sans employer la vengeance dont les empereurs ont accoutumé d'user, et l'employer non contre lui seul, il n'en vaudrait pas la peine, mais contre tous ceux qui pourraient prendre son parti. C'est pourquoi nous vous prions affectueusement de retenir ces mouvements du Pape, qui viennent plus de passion que de justice, comme tout le monde le reconnaît, pour prévenir les scandales qui en seraient les suites <sup>1</sup>. »

Cette lettre était du 10 mars. Le 20 du même mois, dimanche des Rameaux, l'empereur Frédéric était à Padoue, assis sur son trône élevé, d'où il contemplait un magnifique tournoi qu'on célébrait en son honneur. Il se montrait gracieux et affable envers tout le monde, et son grand-juge, Pierre des Vignes, développait aux bourgeois les justes et bienveillantes intentions de son maître. Partout apparaissaient la joie, la jubilation, l'enthousiasme, l'amour et la confiance. Seulement quelques patriotes lombards se disaient tout bas l'un à l'autre : « Le tyran est ivre de prospérité ; mais ce jour même sera pour lui un jour de calamité ; car aujourd'hui le saint Pape l'excommunie à Rome et le livre à Satan. » Personne ne sut où avait commencé cette parole, mais elle devint bientôt un bruit général et répandit une ombre funèbre sur les joyeuses fêtes. Les auteurs avaient deviné juste, ou bien ils

étaient secrètement informés des résolutions du Pape.

En effet Grégoire, mécontent des réponses évasives de l'empereur, s'était uni toujours plus étroitement aux Lombards, avait empêché toujours plus sévèrement des levées de soldats dans les États de l'Eglise, et exprimé hautement la menace que, si Frédéric ne remettait point à son jugement arbitral les affaires de Lombardie, il prendrait contre lui les mesures les plus sévères <sup>1</sup>. Malgré cela Frédéric ne fit rien de sérieux pour le satisfaire. Il avait plus de présomption que de sagesse ; il ne connaissait ni l'Eglise ni la chrétienté ; ils'imaginait que les peuples chrétiens et que l'Eglise romaine allaient immoler leur indépendance et leur liberté à ses prétentions allemandes ou dynastiques : il se trompait lourdement. Les républiques de Venise et de Gènes étaient en guerre ; le Pape les réconcilia, et sur leur demande les reçut l'une et l'autre sous la protection spéciale du Saint-Siége.

Assuré de l'assistance de Venise, de Gènes et de la Lombardie, Grégoire IX fulmina la sentence contre Frédéric à Rome, premièrement le dimanche des Rameaux, puis le jeudi saint, 24 mars 1239. Elle était conçue en ces termes :

« De l'autorité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la nôtre, nous excommunions et anathématisons Frédéric, soi-disant empereur, pour avoir excité sédition à Rome contre l'Eglise romaine, à dessein de nous en chasser, nous et nos frères, contrairement aux prérogatives d'honneur et de dignité qui appartiennent au Saint-Siége, contrairement à la dignité ecclésiastique et au serment qu'il a fait à l'Eglise.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons pour avoir empêché, par quelques-uns des siens, l'évêque de Palestrine, légat du Saint-Siége, de procéder dans sa légation contre les Albigeois.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il ne permet pas de remplir les sièges de quelques Eglises cathédrales et au<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 6, apud Rayn., ann. 1239, n. 13.

<sup>2</sup> *Litteræ Pontif.*, apud Hahn., n. 18. — *Patan. Chron.*, p. 673. — Raumer, t. 3, p. 635.



tres vacantes dans le royaume de Sicile, ce qui met en danger la liberté de l'Église et même la foi, attendu qu'il n'y a personne qui propose la parole de Dieu et qui gouverne les âmes. Les évêchés vacants sont au nombre de vingt, avec deux monastères.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que, dans le même royaume, les clercs sont pris, emprisonnés, prescrits et mis à mort. On y profane et on y détruit les églises consacrées à Dieu. Frédéric ne permet point de rétablir l'église de Sore.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il retient le neveu du roi de Tunis, qui venait à l'Église romaine pour recevoir le baptême, parce qu'il a pris et retient en prison Pierre Sarrasin, noble citoyen romain, qui venait à Rome de la part du roi d'Angleterre.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a envahi plusieurs terres de l'Église, entre autres la Sardaigne.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a aussi envahi et ravagé les terres de quelques nobles du royaume de Sicile, que l'Église tenait en sa main.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a dépouillé de leurs biens quelques Églises cathédrales et quelques monastères, principalement par d'injustes impositions.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que, dans le même royaume, les Templiers et Hospitaliers, dépouillés de leurs biens, n'ont pas été rétablis entièrement, suivant la teneur de la paix.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que l'on y contraint les prélats, les abbés de Cîteaux et d'autres ordres, de donner une certaine somme par mois pour la construction de nouveaux châteaux.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que, contrairement à la teneur du traité de paix, ceux qui ont été du parti de l'Église sont dépouillés de tous leurs biens et contraints d'aller en exil, leurs femmes et leurs enfants demeurant en captivité.

« Enfin nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il empêche le secours de la Terre-Sainte et le rétablissement de l'em-

pire de Roumanie, et nous déclarons absous de leur serment tous ceux qui lui ont juré fidélité, leur défendant expressément de l'observer tant qu'il demeurera dans l'excommunication.

« Quant aux vexations des nobles, des pauvres, des veuves et des orphelins, pour lesquelles Frédéric a autrefois juré d'obéir aux ordres de l'Église, nous prétendons l'admonester et procéder selon la justice; mais quant aux articles précédents, pour lesquels il a été par nous admonesté souvent et soigneusement et n'a tenu compte d'obéir, c'est pour ceux-là que nous l'excommunions et l'anathématisons.

« Au reste, parce que le même Frédéric est notablement diffamé presque par tout le monde, tant à cause de ses paroles que de ses actions, comme n'ayant pas de bons sentiments sur la foi catholique, nous procéderons sur ce sujet, Dieu aidant, selon que l'ordre du droit le requiert <sup>1</sup>. »

Telle fut la sentence de Grégoire IX contre Frédéric II. Le 13 avril suivant le Pape écrivit à tous les prélats de la chrétienté une lettre circulaire où il dit en substance : « Tout le monde sait avec quel soin le Saint-Siège a protégé Frédéric dès son enfance, pour lui conserver son royaume de Sicile, et comment ensuite il l'a élevé à la dignité impériale; mais son ingratitude a été telle qu'après l'avoir averti plusieurs fois de ses fautes nous avons été réduit, malgré nous, à le punir. » Le Pape rapporte ensuite ses plaintes contre Frédéric, comme dans la bulle d'excommunication, et ajoute : « C'est pourquoi nous vous enjoignons de publier cette sentence tous les dimanches et fêtes, au son des cloches, avec extinction des cierges, dans tous les lieux de votre juridiction. » Cette lettre du Pape est adressée aux différents légats apostoliques, comme au cardinal Otton, en Angleterre, et aux prélats ordinaires des lieux, comme à l'archevêque de Rouen et à ses suffragants. Elle fut aussi adressée aux rois, aux ducs, aux comtes et aux principaux seigneurs de la chrétienté, avec les changements convenables, suivant la qualité des personnes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1239. Rayn., ann. 1239. — <sup>2</sup> Rayn. ann. 1239, n. 16.

Lorsque la nouvelle certaine de son excommunication fut parvenue à Padoue, Frédéric convoqua une grande assemblée à l'hôtel de ville. Pendant qu'il y était assis sur le trône, revêtu des ornements impériaux, son grand-juge, Pierre des Vignes, prenant pour texte deux vers d'Ovide, fit un discours pour montrer que, depuis Charlemagne, il n'y avait pas eu d'empereur si juste, si doux, si généreux que Frédéric, et que cependant l'Église lui avait donné lieu bien des fois de se plaindre. Quand Pierre des Vignes eut terminé l'empereur lui-même se leva et dit à tout le peuple : « Si la sentence d'excommunication avait été portée contre moi avec justice je me soumettrais absolument à tous les ordres de l'Église; mais, comme la peine est injuste et qu'elle n'a été précédée d'aucun péché, personne ne s'étonnera que je m'en afflige <sup>1</sup>. » Ainsi parla Frédéric; apologie fort commode pour tous ceux qui ne sont pas contents de la sentence qui les condamne.

Mais il ne s'en tint pas là; il écrivit aux Romains une lettre véhémement où il se plaint amèrement de ce que, dans toute la tribu romuléenne, parmi tous les grands et le peuple des Quirites, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui osât, par un seul mot, résister à l'impie blasphémateur blasphémant à Rome même contre l'empereur romain, l'auteur de la ville, le bienfaiteur du peuple romain. Cet auteur ou fondateur de Rome, c'est lui-même; ce blasphémateur, c'est le Pape. Il exhorte donc les Romains à réparer leur faute en le vengeant de l'injure qu'il a soufferte; autrement il les menace de leur ôter ses bonnes grâces, comme à des ingrats <sup>2</sup>.

Non content d'écrire aux Romains Frédéric adressa à tous les chrétiens un manifeste qui commence par ces mots : « Les pontifes et les pharisiens se sont assemblés contre leur seigneur, l'empereur romain. » Dans cette invective Frédéric s'appelle lui-même un prince innocent et juste, le roi des rois, le rédempteur de Jérusalem, son héritage, l'admirable César, la lumière du monde et le miroir sans tache. Le Pape, au contraire,

c'est le pasteur devenu loup ravisseur, l'amatour du schisme, le chef et l'auteur du scandale, le père du mensonge, le fourbe renard, l'impie Hérode, l'ennemi de Jérusalem, qui empêche l'admirable César de la tirer de la servitude des Sarrasins, de sécher ses larmes. C'est lui qui, contre le droit et l'honneur du prince romain, protège les hérétiques, les ennemis de Dieu et de tous les chrétiens, sans aucune crainte de Dieu ni des hommes; c'est lui qui, sous une apparence de piété, favorise et protège les ennemis de la croix et de la foi.

Voilà comment Frédéric parle de soi et du chef de l'Église de Dieu. Quant à son style, en voici un échantillon. « Pierre, dit-il en s'adressant au Pape, Pierre n'a pas voulu manger de ce qui était immonde, quoiqu'il fût pressé d'une dure faim; mais toi tu vis uniquement pour manger; sur tous tes vases et coupes d'or est écrit : « Je bois, tu bois. » Pendant et après le repas tu répètes si souvent le prétérit de ce verbe que, comme ravi au troisième ciel, tu parles hébreu, grec et latin. Lorsque la gloutonnerie de ton ventre est remplie de vin et l'estomac au comble, alors tu te crois assis sur les ailes des vents; alors l'empire romain t'est soumis; alors les rois de la terre t'apportent des présents; alors le vin te crée d'admirables armées; alors te servent toutes les nations du monde. Pleure donc, ô Église, notre mère, de ce que le pasteur du troupeau est devenu un loup vorace <sup>1</sup>. »

Voilà sur quel ton et en quel style l'empereur Frédéric II, dans un écrit public, parle du chef de la chrétienté, du Pape Grégoire IX, qui avait alors près de cent ans, et qui n'était pas moins vénérable par sa vie exemplaire que par sa dignité et son grand âge. Pour sentir encore mieux combien ce langage est digne et noble il est bon de se rappeler que Frédéric passait souvent les nuits dans les festins avec des danseuses musulmanes.

Frédéric écrivit de plus aux rois et aux princes une très-longue lettre dans laquelle il reprend tous les sujets de plaintes qu'il

<sup>1</sup> Rolandin. Patav., *Hist. March. Trevis.*, l. 4, c. 10, apud Rayn., ann. 1239, n. 17, note de Mansi. — <sup>2</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 7.

<sup>1</sup> Id., *epist.* 1.



prétendait avoir contre Grégoire IX depuis le commencement de son pontificat. Le fond en est le même que dans le manifeste à tous les chrétiens ; tous les torts sont du côté du Pape ; Frédéric ne lui a fait que du bien et n'en a reçu que du mal ; seulement le ton est moins grossier. Voici comment il parle du Pape Grégoire, vers la fin :

« Il s'est même rendu indigne. d'exercer l'autorité pontificale par la protection qu'il accorde à la ville de Milan, habitée pour la plus grande partie par des hérétiques, suivant le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi. Nous déclarons encore qu'on ne doit pas reconnaître pour vicaire de Jésus-Christ un homme qui, au lieu de donner les dispenses de l'avis des cardinaux, après une mûre délibération, suivant la discipline de l'Église, en trafique secrètement dans sa chambre, les écrivant et les scellant lui-même. C'est encore une prévarication que, pour s'attirer contre nous quelques nobles romains, non content de l'argent qu'il a répandu, il leur donne des châteaux et des terres, dissipant le patrimoine de l'Église romaine, dont nous sommes protecteur. Ainsi donc ni l'Église universelle, ni les rois ou les princes et les peuples chrétiens ne doivent s'étonner si nous ne craignons point la sentence d'un tel juge, non par mépris de la dignité papale, à laquelle tous les fidèles orthodoxes doivent être soumis, et nous plus que les autres, mais par la prévarication de la personne qui s'est montrée indigne d'une place si éminente. Et afin que tous les princes chrétiens connaissent la droiture de notre intention et le zèle de notre dévotion, et que ce n'est point par haine, mais par une très-juste cause, que nous sommes ému contre le Pontife romain, craignant que le troupeau du Seigneur ne soit égaré sous un tel pasteur, nous conjurons les cardinaux de la sainte Église romaine, par le sang de Jésus-Christ et le jugement de Dieu, de convoquer un concile général, y appelant nos ambassadeurs et ceux des princes, en présence desquels, étant aussi présent, nous sommes prêt à prouver tout ce que nous avons avancé. »

Il est bon de remarquer ici que c'est Frédéric lui-même, le premier, qui demande un

concile général pour y être jugé. Quand sa demande sera accueillie, quand le concile général sera convoqué sérieusement, il emploiera tous les moyens, même les plus odieux, pour y mettre obstacle. Sa lettre continue :

« Quelque soin que nous prenions d'examiner notre conscience, nous ne trouvons rien qui ait pu nous attirer cette persécution de l'homme ennemi, sinon que nous avons cru indécent de traiter avec lui du mariage de sa nièce avec Henri, notre fils naturel, à présent roi de Torres et de Galluri en Sardaigne. » Voilà ce que dit Frédéric ; mais le Pape nous apprendra tout le contraire. Frédéric dit enfin :

« Vous donc, rois et princes de la terre, compatissez non-seulement à nous, mais à l'Église universelle ; sa tête est malade ; son prince est comme un lion rugissant, son prophète un furieux, un homme infidèle, son Pontife souillé par l'injustice et agissant contre la loi : nous le voyons d'autant mieux que nous sommes plus près. Un pareil danger vous menace ; on croit pouvoir abaisser facilement les autres princes si on écrase l'empereur romain, qui doit soutenir les premiers coups qu'on leur porte. Nous vous prions donc de nous prêter votre secours, non que nos forces ne soient suffisantes pour repousser une telle injure, mais pour faire connaître à tout le monde qu'en attaquant un des princes séculiers on touche à l'honneur de tout le corps <sup>1</sup>. »

Voilà ce que Frédéric dit aux rois et aux princes chrétiens dans sa lettre datée de Trévise, le 20 avril. Mais ce qu'il ne leur dit pas c'est le fin mot de sa politique ; c'est qu'il se regarde lui-même comme la loi vivante et le seul maître de l'univers ; c'est que tous les royaumes, la France, l'Angleterre, l'Espagne, ayant été démembres de l'empire romain, lui appartiennent toujours et doivent lui revenir, comme la Sardaigne ; que par conséquent les souverains de ces royaumes ne sont que des usurpateurs, à moins qu'ils ne se déclarent vassaux de l'empereur teutonique.

Grégoire IX, ayant eu connaissance de l'in-

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 2.

vective que Frédéric avait répandue contre lui par toute la chrétienté, y répondit par une apologie détaillée qu'il adressa pareillement à tous les princes et à tous les prélats. Elle est du 21 mai 1239 et commence en ces termes :

« Il s'est élevé de la mer une bête pleine de noms de blasphème, avec les pieds d'un ours, la gueule d'un lion furieux, et semblable au léopard pour le reste des membres. Elle ouvre la bouche pour blasphémer le nom de Dieu; elle lance des flèches empoisonnées contre son tabernacle et contre les saints qui habitent dans les cieux. Avec ses griffes et ses dents de fer elle voudrait tout briser, avec ses pieds tout fouler, et s'élève, non plus clandestinement, mais publiquement, et soutenue par les Ismaélites, contre le Christ, le Rédempteur du genre humain, pour effacer les tables de son Testament par le style de la dépravation hérétique, comme la forme en témoigne. Cessez de vous étonner si elle tire contre nous le poignard de ses calomnies, puisqu'elle n'est montée que pour perdre le nom même du Seigneur de dessus la terre. Mais, afin que vous puissiez résister à ses mensonges par la force de la vérité et réfuter ses artifices par des preuves certaines, considérez attentivement la tête, le milieu et la fin de cette bête, qui s'appelle l'empereur Frédéric. »

Après cet exorde suit un récit détaillé de tout ce qui s'était fait depuis le commencement du pontificat de Grégoire, tel que nous avons vu se passer les choses. On y remarque toutefois ces réflexions : « Ce n'est pas le Pape, mais l'empereur même qui a causé la résistance des Lombards. Si, à l'égard de ces bourgeois si puissants par leur nombre et leurs armes et protégés par des villes fortes, il s'était montré un bon père, un maître affable; si, comme nous le lui avons sincèrement conseillé, il avait oublié les offenses et fait voir des bienfaits, certainement toute désobéissance aurait disparu. Au contraire il s'est présenté comme un vengeur armé, n'a point cherché à se concilier l'autre parti et à guérir les divisions; loin de là, en prenant parti lui-même il les a augmentées d'une manière incurable. Si, dans ces circonstan-

ces, l'évêque de Préneste ou Palestrine a réconcilié à Plaisance des parents divisés, en réservant expressément les droits de l'empereur, de l'empire et de toute autre personne, à coup sûr il n'a rien fait qui ne fût convenable. En revanche, c'est une accusation fausse que nous nous soyons ligués par serment avec les Lombards contre l'empereur. Nous avons soigné ses intérêts dans la Terre-Sainte par notre légat, l'archevêque de Ravenne; mais jamais nous ne lui avons offert, comme il l'avance par un évident mensonge, les dîmes et les revenus destinés à la Terre-Sainte, s'il voulait arranger les affaires de Lombardie selon nos désirs.

« Comment Frédéric peut-il nier que, dans le pays de Naples, il ne traite de la manière la plus déplorable et l'Eglise et ceux qui tiennent pour elle, puisque même les barons et tous les laïques sont transformés en esclaves par son avarice et sa cruauté, et qu'il leur reste à peine du pain pour se nourrir et des haillons pour se couvrir? Comment peut-il nier qu'il n'ait pris des biens de l'Eglise, et que, dans le temps même qu'il nous envoyait des ambassadeurs pour offrir une satisfaction dérisoire, il ne se soit emparé de la Sardaigne, ainsi que des diocèses de Massa et de Lune, qui appartiennent à l'Eglise romaine?

« Jamais on ne peut se fier à ses paroles; il a violé ses promesses une infinité de fois; n'espérant donc plus de correction de sa part, nous l'avons excommunié, à regret et de l'avis de nos frères. Mais, au lieu de rentrer en lui-même et de s'humilier devant Dieu, il se jette avec d'autant plus de fureur sur nous et nous accuse entre autres choses d'avarice et de dissipation, tandis que, Dieu aidant, nous n'avons pas peu agrandi les États de l'Eglise. Il nous taxe d'ingratitude, tandis que l'Eglise l'a élevé, l'a protégé une première fois contre Otton et une seconde fois contre son fils, et lui a rendu la tranquillité qu'il avait perdue ou devait perdre par son imprudence.

« Il nous accuse d'être indigne du Saint-Siège. Nous confessons que, faute de mérite, nous sommes indigne d'être le vicaire du Christ; nous confessons que nous sommes incapable d'une charge que la condition humaine ne saurait porter sans le secours di-



vin ; toutefois, autant que le permet notre fragilité, nous nous acquittons de la charge qui nous est commise et nous réglons les affaires suivant que le demandent la qualité et la nature des lieux, des temps, des personnes et des affaires mêmes, et, quand il est nécessaire, nous usons, purement et selon Dieu, de la plénitude de notre puissance pour accorder des dispenses aux personnes distinguées. Mais rien ne le blesse plus, au fond de l'âme, que de ne pouvoir entreprendre les fonctions des Pontifes après avoir outre-passé les bornes des rois. De là, comme un autre Simon, il voudrait, par la boue des choses temporelles, salir la pureté de l'Église, afin qu'elle lui permit d'agir à son gré dans les choses spirituelles et de demeurer dans ses propres immondices. Voilà pourquoi il nous a offert des biens et des châteaux et nous a tenté plusieurs fois par des alliances entre ses parents et les nôtres. Or, n'ayant pu l'obtenir de nous par aucun moyen, comme il est notoire à toute notre cour, il emploie l'artifice grossier de nous imputer ce qu'il a fait lui-même, tel que cette courtisane égyptienne qui invita Joseph au crime, et qui, se voyant méprisée, l'accusa près de son maître.

« Malgré l'affliction pour un homme qui se perd, il est cependant une chose dont il faut se réjouir et remercier Dieu : c'est que cet homme, qui aime à être appelé le précurseur de l'Antechrist, n'a pas attendu le jugement prochain de sa confusion, mais, de ses propres mains, il a percé la muraille de ses abominations et mis au grand jour, dans ses écrits, les œuvres de ses ténèbres ; car il y soutient constamment qu'il n'a pu être excommunié par nous, comme vicaire du Christ. Il soutient donc que l'Église n'a pas la puissance de lier et de délier, donnée par Notre-Seigneur à saint Pierre et à ses successeurs ; hérésie capitale, d'où l'on peut conclure qu'il ne croit pas mieux les autres articles de la foi.

« Mais nous avons contre sa foi des preuves encore plus fortes : c'est que ce roi de pestilence a dit que le monde entier, pour nous servir de ses expressions, a été trompé par trois imposteurs, savoir : Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, dont deux sont morts avec

gloire, tandis que Jésus a été pendu à une croix. De plus il a osé affirmer, ou plutôt mentir à haute voix, que tous ceux-là sont des insensés qui croient que Dieu, qui a créé la nature et toutes choses, ait pu naître d'une vierge. Il soutient cette hérésie par cette autre erreur que nul n'a pu naître que par l'union préalable des deux sexes, et que l'homme ne doit croire que ce qu'il peut prouver par la force et la raison de la nature. Ces articles, et beaucoup d'autres, où il a attaqué et attaque encore la foi catholique, et par ses paroles et par ses actions, pourront se prouver manifestement en temps et lieu convenables <sup>1</sup>. »

Telles sont les impiétés que le Pape Grégoire IX reproche publiquement à Frédéric II. Quant à la principale, son blasphème sur les trois imposteurs, le landgrave de Thuringe attestait l'avoir entendue de sa bouche. Les auteurs contemporains rapportent de lui d'autres impiétés encore. Il dit un jour : « Si le Dieu des Juifs avait vu Naples il n'aurait pas tant loué la Palestine <sup>2</sup>. » Il s'écria, en voyant porter le saint Viatique à un malade : « Jusqu'à quand durera cette tromperie <sup>3</sup> ? » Un prince sarrasin, qui l'accompagnait à la messe, lui ayant demandé ce que l'ecclésiastique élevait à l'autel, il répondit : « Les prêtres prétendent que c'est notre Dieu. » Une autre fois, passant à côté d'un champ de blé, il dit : « Combien de dieux ne pourra-t-on pas faire avec cette denrée ? » Il disait enfin : « Si les princes étaient de mon avis, j'arrangerais sans peine, pour tous les peuples, une meilleure croyance et une meilleure morale <sup>4</sup>. »

L'auteur de la *Vie de Grégoire IX*, qui écrivait dans le temps même, après avoir dit que Frédéric niait que le vicaire du Christ eût reçu la puissance de lier et de délier, ajoute : « Il a pris cela du commerce avec les Grecs et les Arabes, qui lui promettaient la monarchie universelle par la connaissance des astres ; ils l'ont tellement infatué de cette

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1239. Labbe, t. 11, p. 340, etc. — <sup>2</sup> Salimbeni, 355. — <sup>3</sup> Alber., 568. Vitoduranus, 4. Ursinus, 1290. S. Ægid., Chron., 590. — <sup>4</sup> Martene Minor, 1625. Erfart, Chron. S. Petri, ann. 1252. Chron. Udalric. août, ann. 1245.

erreur païenne que, comme un homme réprouvé du Seigneur, il se croit un dieu sous l'apparence d'un homme, et dit hautement qu'il est venu trois imposteurs pour séduire le genre humain : Moïse, le Christ et Mahomet : Moïse, sauvé des eaux, nourri du pain d'autrui ; Mahomet, gardien de chameaux, né d'une race servile, lesquels cependant ont rempli leur carrière avec la faveur du siècle. Mais le Christ, fils d'un charpentier et d'une pauvre femmelette, ayant été convaincu de fausse doctrine, a reçu sa juste récompense, pendu à la croix avec d'autres criminels. Il s'efforce de prouver par divers arguments qu'il n'est pas Dieu, attendu que l'union du Créateur et de la créature est impossible. Or, comme il se vante publiquement de surpasser en naissance, en prudence, en force et en honneur ceux qui ont entraîné tant de nations dans des erreurs diverses, il croit facile de les surpasser aussi par une nouvelle religion. A quoi il ajoute, pour comble d'erreur, qu'il doit détruire une quatrième imposture, tolérée par les hommes simples, qui est l'autorité du Siège apostolique. C'est avec ces armes que le défenseur de la foi attaque la foi <sup>1</sup>. »

Voilà ce que disent de Frédéric II les auteurs contemporains de l'Occident. Ce qui confirme leur témoignage et n'y laisse point de doute, c'est que nous avons vu les auteurs arabes, les mahométans, juger Frédéric comme les chrétiens.

Quand on réunit et qu'on pèse tout cela, on ne peut guère s'empêcher de conclure, avec le Pape Grégoire IX, que Frédéric II était comme une réapparition de ces empereurs idolâtres qui se regardaient comme les dieux, les souverains pontifes, la loi suprême, les maîtres uniques de l'univers, une réapparition de Rome païenne, cette bête pleine de noms de blasphème, rugissant de broyer les rois et les peuples entre ses griffes d'airain et ses dents de fer.

On croirait même entendre les rugissements de cette bête dans la lettre que Frédéric écrivit alors aux cardinaux ; car il y appelle le vieux Pape Grégoire le pharisien assis

<sup>1</sup> *Vita Greg. IX*, ex cardin. Aragonio. Aupd Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 3, p. 585.

dans la chaire du dogme pervers et oint de l'huile de malice plus que tous les autres méchants, le Pape qui ne l'est que de nom, le grand dragon qui séduit tout le monde, l'Antechrist, un autre Balaam, le prince des ténèbres. Et pourquoi ? Parce que le Pape lui reprochait ce que lui reprochait l'opinion publique, son blasphème sur les trois imposteurs. Il proteste et parle de Jésus-Christ, de Moïse et de Mahomet, comme doit le faire un chrétien. Il convient cependant que l'opinion publique lui attribuait ce blasphème, puisqu'il reproche au Pape de ne savoir pas que les arguments tirés de l'opinion sont débiles et infirmes <sup>1</sup>. « L'opinion étant donc indifférente pour un côté ou l'autre, et distante d'un degré de la foi, n'aurait pas dû enfoncer la porte de la conscience papale <sup>2</sup>. » Ce sont ses paroles. En conséquence il fait un crime aux cardinaux de n'avoir pas retenu les emportements du Pape, qu'il attribue à la jalousie de ses bons succès contre les Lombards. Il soutient que le Pape a perdu la puissance en perdant la vertu ; en conséquence il tient ses censures pour nulles et pour des injures dont il doit tirer vengeance, même par le fer, si les cardinaux ne ramènent le Pape à la raison et n'arrêtent le cours d'un procédé si violent <sup>3</sup>.

Le Pape a perdu la puissance parce qu'il a perdu la vertu ; il a perdu la vertu parce qu'il a perdu les bonnes grâces de l'empereur : tel est le curieux raisonnement de Frédéric. Autre observation. Au commencement de sa lettre Frédéric rappelle que l'univers est présidé par deux grands luminaires, le soleil et la lune : le soleil, c'est le sacerdoce ; la lune, c'est l'empire. Or, dans toute la lettre, c'est la lune qui gourmande le soleil, qui lui reproche d'être un aveugle et un incendiaire, qui enfin le menace du fer et du feu s'il ne se corrige au plus tôt. Telle politique, telle astronomie.

<sup>1</sup> « Per locum ab opinione, qui est debilis et infirmus. » — <sup>2</sup> « Opinio vero, sic indifferens ad utrumque, uno gradu distans a fide, in hujusmodi papalis conscientie ostium infringi non debuisset. » — <sup>3</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 31.



Les mesures que prit Frédéric excommunié répondirent à la violence de son langage. Dès le mois de juin 1239 il fit publier dans son royaume de Sicile les articles suivants : Les Frères prêcheurs et les Mineurs originaires des lieux de Lombardie seront chassés du royaume, et on se gardera des autres afin qu'ils ne fassent rien contre l'empereur. Il en sera de même des autres religieux. On lèvera sur les églises cathédrales un subside pour l'empereur, selon leurs facultés, de même sur les chapitres, sur le reste du clergé et les moines noirs ou blancs. Ceux qui sont en cour de Rome reviendront, sous peine de confiscation de leurs biens. Les bénéfices que les clercs étrangers possèdent dans le royaume seront aussi confisqués. On ne permettra à personne d'aller en cour de Rome ni d'en revenir sans ordre de la cour impériale. On posera des gardes pour empêcher que personne, homme ou femme, n'apporte dans le royaume des lettres du Pape contre l'empereur ; quiconque en sera trouvé porteur sera pendu, et, si ce sont des lettres de créance, il sera tenu d'en déclarer la teneur et puni de même si elles sont contre le prince <sup>1</sup>.

A cette ordonnance de l'empereur se rapporte une lettre adressée au capitaine du royaume, par laquelle il dit que le Pape y avait envoyé des lettres par des Frères prêcheurs et mineurs, et par des religieux, pour y faire observer l'excommunication et l'interdit qu'il avait fulminés contre lui. « Afin donc qu'ils apprennent par une peine convenable combien notre majesté abhorre leurs excès, nous voulons et ordonnons que toute personne, de quelque condition, de quelque âge ou sexe que ce soit, qui aura présenté ou reçu de telles lettres, ou déferé à ces ordres du Pape, ou oserait les favoriser de quelque manière, nous voulons que ces personnes soient punies par le supplice du feu <sup>2</sup>. De plus, pour activer l'inquisition de leurs insolences, nous ajoutons que, si de nos sujets dévoués en prennent sur le fait, et que le zèle de leur fidélité ne leur permette pas de les déferer aux tribunaux du pays, ils peu-

vent impunément en tirer la vengeance eux-mêmes, et que, pour ce service, ils verront radieuse la face de notre sérénité et recevront de nous une récompense digne de leurs mérites <sup>1</sup>. » Dans une autre lettre, après plusieurs phrases sur le zèle fervent de l'empereur pour le service de Dieu et de la foi orthodoxe, il est ordonné aux prélats, aux clercs et aux religieux de célébrer l'office divin malgré l'interdit du Pape, sous peine de voir révoquer et confisquer toutes les donations faites à leurs églises sous les deux derniers règnes <sup>2</sup>. Dans une troisième lettre au grand-justicier du royaume de Sicile il est dit que, « pour déjouer les manœuvres du Pape, qui, laissant bien loin de côté les choses de Dieu, cherche à puiser des suffrages dans le puits de la dépravation hérétique, afin de décolorer l'évidente justice de notre cause, » ce sont les paroles de Frédéric, l'empereur ordonne que tout clerc ou religieux qui omettra de célébrer la messe ou l'office divin, ou d'administrer les sacrements à cause des ordres du Pape, sera banni du lieu et du pays, et dépouillé de tous ses biens patrimoniaux et ecclésiastiques <sup>3</sup>.

Frédéric maltraita surtout les moines, particulièrement ceux du mont Cassin. Dès le mois d'avril 1239 il fit mettre des gardes à l'abbaye, il la chargea d'impositions et chassa les religieux de temps en temps, de sorte qu'au mois de juillet il n'en laissa que huit pour faire le service divin <sup>4</sup>.

Pour faire ainsi la guerre aux prêtres, aux moines et aux églises, il avait toute une armée de Sarrasins fixés en Italie même. Leur nombre allait jusqu'à vingt mille et plus. Toujours altérés du sang chrétien, ne reculant devant aucun crime, on peut juger avec quel empressement féroce ils exécutèrent les ordres de Frédéric contre les catholiques fidèles.

La vallée de Spolète fut surtout exposée à leurs ravages; ils y stationnaient par milliers. Cette vallée appartenait au Saint-Siège. Dans cette vallée se trouvait la très-catholi-

<sup>1</sup> Richard, *Chron.*, ann. 1239. — <sup>2</sup> « Incendii volumus passionem multari. »

<sup>1</sup> « Ac ob suæ fidei meritum faciem nostræ serenitatis hilarem, et a nobis retributionis condignæ merita præstolentur. » Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 19. — <sup>2</sup> Id., l. 1, *epist.* 23. — <sup>3</sup> Id., *epist.* 4. — <sup>4</sup> Rayn., ann. 1239, n. 30,

que cité d'Assise, patrie de saint François et de sainte Claire. Aux portes de la ville était le couvent de Saint-Damien, où sainte Claire vivait encore, avec ses pieuses vierges, dans la pauvreté la plus absolue. Les bons habitants d'Assise leur procuraient la nourriture nécessaire.

Sainte Claire était malade lorsque ses sœurs en larmes vinrent lui dire avec effroi qu'une troupe de Sarrasins avaient envahi déjà la clôture extérieure et qu'ils escaladaient les murailles. Sainte Claire, sans s'émouvoir, se fait porter, toute malade qu'elle est, à la porte du monastère, en face des ennemis, précédée d'une boîte d'argent garnie d'ivoire, dans laquelle repose le corps du Saint des saints. Là, prosternée de tout son corps et fondant en larmes, elle dit à Jésus-Christ : « Voudrez-vous donc, Seigneur, que vos servantes désarmées que voilà, que j'ai nourries pour votre amour, soient maintenant livrées aux mains des païens ? Ah ! Seigneur, de grâce ! défendez vos servantes, que je ne puis plus défendre à cette heure. » Une voix douce sortit du nouveau propitiatoire, disant : « Je vous garderai toujours ! — Seigneur, ajouta la sainte, protégez aussi, s'il vous plaît, cette ville qui nous sustente pour l'amour de vous ! » Et le Seigneur lui répondit : « Elle souffrira des maux, mais elle sera défendue par ma protection et par votre intercession. » Alors la vierge sainte, levant son visage baigné de larmes, encourage ses compagnes qui pleuraient et leur dit : « Je vous garantis, mes chères filles, que vous ne souffrirez point de mal ; seulement ayez confiance en Jésus-Christ. » A l'instant même l'effet suivit la parole ; les farouches ennemis, frappés d'une terreur soudaine, se sauvent précipitamment par-dessus les murs qu'ils avaient escaladés ; ils sont renversés par la vertu de la prière. Aussitôt sainte Claire dit à celles qui avaient entendu la voix mystérieuse : « Gardez-vous, mes très-chères filles, gardez-vous absolument d'en parler à qui que ce soit tant que je serai dans mon corps. »

Une autre fois Vitalis Aversa, homme avide de gloire et intrépide dans les combats, mena contre Assise l'armée impériale qu'il commandait. Il coupe les arbres du pays, ravage

les alentours et commence le siège de la ville. Il proteste avec des paroles menaçantes qu'il ne se retirera que quand il en sera le maître. Déjà les choses en étaient arrivées au point de faire craindre que la ville ne succombât dans peu. Claire, la servante de Jésus-Christ, l'ayant su, en gémit profondément, et, ayant appelé ses sœurs, elle leur dit : « Chaque jour cette ville nous fait beaucoup de bien ; il serait bien impie de ne pas la secourir, dans l'extrémité présente, autant que nous pouvons. » Aussitôt elle fait apporter des cendres, en répand sur sa tête et sur celles des sœurs, et leur dit : « Allez à Notre-Seigneur et demandez-lui de tout votre cœur la délivrance de la ville. » Le lendemain matin toute l'armée se débanda ; son chef superbe se retira, malgré son vœu, sans pouvoir plus jamais ravager le pays ; car il périt peu de jours après par le glaive <sup>1</sup>.

Pendant que l'Allemand Frédéric employait les mahométans pour combattre le chef de la chrétienté, saint Ferdinand, roi de Castille, au milieu de ses victoires et de ses conquêtes sur les mahométans d'Espagne, écrivait au chef de la chrétienté la lettre suivante :

« Au très-saint Père et seigneur Grégoire, par la Providence divine souverain Pontife de la très-sainte Église romaine, Ferdinand, par la grâce de Dieu roi de Castille, de Tolède, de Léon, de Galice et de Cordoue, offre ses très-humbles services, avec le baisement de ses pieds sacrés.

« Celui qui n'ignore rien, qui sonde les cœurs et connaît les secrets, celui-là sait avec quel dévouement sincère, ainsi que nous le devons, notre cœur est passionné pour votre honneur et votre exaltation. Cela n'est pas étonnant, puisque vous êtes le vicaire de Jésus-Christ sur la terre et que vous y tenez la place du vrai Dieu. Suivant donc les traces de nos ancêtres, nous souhaitons de tout notre pouvoir l'accroissement et la gloire de la Chaire apostolique, qui procure abondamment et administre sagement à tous les fidèles de l'univers la sainte nourriture de la foi, et par qui, nous et tous les fidèles du Christ, rois et autres, nous croyons et désirons être

<sup>1</sup> Vita S. Clare, n. 21-23. Acts SS., 12 août.



abreuvés de plus en plus de l'espérance céleste. C'est pour cette foi sainte que nous combattons contre les ennemis, extirpant les hérésies et nous exposant corporellement, non sans grand péril, aux attaques de ceux qui prétendent défendre leurs erreurs par les armes. Ces choses et d'autres plus pénibles, que nous ne voulons pas écrire, parce que ce serait trop long et que nous aurions l'air de chercher notre propre louange, nous avons jugé digne de les endurer pour le nom du Christ, afin que l'héritage du Seigneur se dilate, et que l'honneur de notre pieuse mère, la Chaire apostolique, reçoive par notre ministère, sinon tout l'accroissement désirable, au moins quelque peu. Car, avec quelque sincère affection que nous aimions la sainte Église romaine, qui toujours nous a chéri et choyé dans les entrailles de sa charité, qui, à la première demande, s'est montrée non-seulement propice, mais prompte, touchant notre promotion, par une surabondance de grâces spéciales, toutefois nous ne croyons rien avoir qui puisse la récompenser; nous regardons même comme peu de chose si nous l'assistons dans ses nécessités, et si, pour elle, nous exposons à tous les dangers possibles et notre personne et nos royaumes.

« Nous avons appris, par la relation d'un grand nombre, ce que nous a démontré ensuite la lettre pontificale, que l'empereur a péché de bien des manières contre la sainte Église romaine, qui l'a nourri avec tant de soin et élevé ensuite si haut, et qu'il l'a tellement provoquée à la colère qu'il a dû être frappé par la main du Seigneur. Une pieuse mère peut-elle souffrir sans que son fils souffre avec elle? Quand la Chaire apostolique est dans le deuil le fidèle peut-il être dans la joie? Quand la tête est affectée les membres peuvent-ils se porter bien? Toutefois, comme le Seigneur n'oublie pas d'être miséricordieux et qu'il ne circonscrit pas la miséricorde dans la colère, puisque nous avons commencé de parler, nous dirons encore un mot au Seigneur, plus inquiets sur l'issue douteuse des affaires que sur le fait de l'empereur, lequel nous sommes obligé d'aimer à plus d'un titre, autant que nous le pouvons avec le Seigneur. Si vous nous le pardonnez

et nous en donniez la permission, nous interposerions nos bons offices pour que la mansuétude du père récupère son fils et que l'Église ne soit pas privée de son athlète.

« Pour y travailler nous avons la confiance que le vénérable abbé de Saint-Facond est très-propre, tant par sa prudence que par le respect qu'il inspire. Il était en route pour aller visiter l'Église romaine lorsque nous l'avons rappelé pour lui confier cette affaire et d'autres, afin que vous puissiez l'envoyer avec confiance à l'empereur, si vous le trouvez expédient, ou nous le renvoyer avec votre bon plaisir en toutes choses, assuré qu'il exécutera fidèlement tous les ordres de Votre Sainteté, comme nous en avons l'expérience. Donnée à Burgos, le 4 décembre<sup>1</sup>. »

La mère de saint Ferdinand, la reine Bérengère, écrivit également au Pape une lettre qui ne respire pas moins la plus vive reconnaissance, la plus respectueuse affection et le plus entier dévouement pour le Saint-Siège. Le roi envoya même à Rome son propre fils pour réclamer auprès de l'empereur son héritage maternel et le tenir du Saint-Siège. Ce qu'il lui ordonna avec le plus d'instance et sous peine de perdre sa grâce paternelle, c'est, à l'exemple de ses ancêtres, les rois et empereurs d'Espagne, de procurer et d'aimer l'honneur et l'exaltation de l'Église romaine, et de lui être toujours obéissant et dévoué. Il le recommanda au Pape Grégoire comme à son père, et le conjura de le recevoir sous sa protection spéciale<sup>2</sup>.

En Angleterre, royaume feudataire de l'Église romaine, le roi, le clergé et le peuple témoignèrent pour la cause de l'Église un dévouement, sinon égal, du moins semblable à celui du saint roi d'Espagne. La bulle d'excommunication et de déposition contre Frédéric II y fut publiée sans obstacle, quoique l'empereur eût épousé récemment la sœur du roi. Le légat d'Angleterre était le cardinal Otton, que le roi Henri III aimait si bien que, quand il dut retourner à Rome, il pria le Pape de le lui laisser, et il l'obtint.

Le 19 juin de cette année 1239 le roi d'Angleterre eut un fils qu'il nomma Édouard.

<sup>1</sup> Rayn., ann. 1239, n. 41 et 42. — <sup>2</sup> Id., n. 43, 44 et 45.

L'évêque de Carlisle fit sur lui les exorcismes, le légat Otton le baptisa, quoiqu'il ne fût pas prêtre, et saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, lui donna la Confirmation. Le jeune prince eut neuf parrains : trois évêques, Roger de Londres, Gautier ou Walter de Carlisle ; trois comtes, entre lesquels Richard de Cornouailles, frère du roi, et Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère du roi, dont il avait épousé la sœur Éléonore ; enfin trois autres personnages, dont était Simon le Normand, archidiacre de Norwich <sup>1</sup>.

La même année, ou la suivante, les évêques d'Angleterre, les principaux abbés et quelques seigneurs s'assemblèrent à Reding pour entendre les ordres du Pape. Le légat Otton leur fit un long discours, et leur représenta la persécution que le Pape souffrait de la part de l'empereur Frédéric, ajoutant que, pour se pouvoir défendre contre lui, il demandait instamment le cinquième de leurs revenus. Les évêques, après en avoir délibéré, répondirent qu'ils ne se chargeraient point d'un fardeau si excessif, qui regardait toute l'Église, sans une mûre délibération. Saint Edmond de Cantorbéry fut le premier qui consentit à la levée du cinquième des revenus ecclésiastiques ; il paya pour sa part huit cents marcs d'argent aux collecteurs du Pape, sans attendre qu'on le pressât ; les autres prélats d'Angleterre suivirent l'exemple de saint Edmond ; avec le temps les abbés suivirent l'exemple des évêques et les curés l'exemple des abbés. Le moine anglais Matthieu Pâris entremêle et allonge le récit de ces faits de plusieurs petites anecdotes, vraies ou fausses, mais qui ne font rien au résultat général <sup>2</sup>. Ce résultat est d'autant plus remarquable que le roi y contribua beaucoup lui-même, quoiqu'il fût beau-frère de Frédéric et que celui-ci lui eût écrit une longue lettre pour justifier sa guerre contre le Pape.

La France se montra comme l'Angleterre. Nous avons vu quelle idée elle avait du caractère de Frédéric à l'occasion de la conférence manquée de Vaucouleurs. Quant aux mœurs proprement dites, elle dut remarquer

encore plus l'énorme différence entre Frédéric et saint Louis. Voici ce que dit de Frédéric un auteur contemporain : « Lorsque ses exactions répétées ont consumé le bien des familles il emprisonne les pères et les fils. Cela ne suffit-il pas pour assouvir l'avidité de l'exacteur : le bourreau suspend les femmes, afin de leur arracher par les tourments ce qu'il croit qu'on a caché dans les entrailles de la terre. Les vierges en deuil, couvertes encore du sang de leurs parents égorgés, ce pieux roi, pour toute consolation, les prostitue à son insatiable luxure, n'épargnant ni les épouses ni les autres, toujours précédé et suivi d'un immense troupeau de femmes qu'un œil inquisiteur lui amène comme sa proie. Pirate cruel, il trafique avec le sultan du naufrage des vierges chrétiennes, et les livre, par une longue proscription, à la brutalité des Sarrasins <sup>1</sup>. » Voilà ce que dit de Frédéric II le biographe contemporain de Grégoire IX.

À côté de ce tableau hideux, qu'on se représente saint Louis, après une jeunesse virginale, vivant saintement dans le mariage, gardant la continence avec son épouse aux jours conseillés par l'Église, se levant de lui-même plusieurs fois, chaque nuit, pour offrir à Dieu ses prières et assister à l'office divin dans sa chapelle, prenant la discipline, élevant ses nombreux enfants dans la crainte et l'amour de Dieu, visitant et servant les pauvres, aimant ses peuples comme un père, leur rendant la justice sous le chêne de Vincennes, et allant se délasser des fatigues de la royauté auprès de sa sœur unique, sainte Isabelle, fondatrice de l'abbaye de Longchamp.

Grégoire IX envoya, comme son légat, auprès de saint Louis, le cardinal Jacques, évêque de Préneste ou Palestrine, autrefois moine à Cîteaux. Il s'y rendit sous un déguisement pour éviter les embûches de l'empereur. Étant arrivé en France il publia par tout le royaume l'excommunication du Pape contre Frédéric ; mais, voyant que ce prince n'en était pas touché, il assembla à Meaux des archevêques, des évêques et des

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1239. — <sup>2</sup> Id., ann. 1240.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1239, n. 10, et apud Muratori, *Scriptor. rer. Ital.*, t. 3, p. 584, col. 1.



abbés, pour délibérer sur cette affaire si importante. Dans ce concile il commanda, de la part du Pape, à quelques-uns de ces prélats, en présence de tous les autres, de se mettre en chemin avec lui pour aller à Rome en personne, toutes affaires cessantes, et il promit de leur faire trouver à Nice des bateaux et tout ce qui serait nécessaire pour faire le voyage par mer, attendu que l'empereur était maître des passages et les faisait garder exactement. Le même légat assembla à Senlis les évêques de la province de Reims et obtint le vingtième de tous les revenus ecclésiastiques pour le secours du Pape <sup>1</sup>.

Albéric, religieux cistercien du monastère des Trois-Fontaines, diocèse de Châlons-sur-Marne, dit de plus, dans sa chronique sur l'année 1241 : « Le Jeudi Saint mourut le roi Waldemar de Danemark, qui laissa trois fils, savoir le roi Éric, le duc Abel et le comte Christophe. Quant à cet Abel, le Pape voulut dans un temps l'établir roi d'Allemagne contre l'empereur ; il refusa, disant qu'il n'avait point assez de forces pour s'opposer à l'empereur. Le duc Otton de Brunswick refusa de même et dit qu'il ne voulait pas mourir de la même mort que son oncle paternel, l'empereur Otton. Enfin, par le mandement du Pape, la chose fut déferée au seigneur Robert, frère du roi de France ; mais, par le conseil et la prudence de sa mère, l'entreprise demeura intacte <sup>2</sup>. » Voilà ce que dit le moine français Albéric, dont la chronique est fort estimée. C'est le seul écrivain de France qui en parle.

Le moine anglais Matthieu Pâris, trouvant sans doute ce récit trop simple, ajoute une historiette de sa façon. S'appuyant d'un *on dit* (*perhibetur*), que Fleury et autres ont pris au sérieux, il raconte que Grégoire IX offrit la couronne impériale à saint Louis pour son frère Robert, et que le saint roi, ayant consulté ses barons, rejeta cette offre d'une façon très-peu française, et même contradictoire. Il leur fait dire, ce qui certainement n'est pas français, que Frédéric est le plus grand

des princes, qu'il n'a pas son pareil parmi les chrétiens ; et puis, à la même page, ils mettent le roi de France au-dessus de quelque empereur que ce soit. Ils disent que Frédéric leur a toujours été bon voisin, et nous avons vu qu'ils en pensaient le contraire lors du congrès de Vaucouleurs. Pour la foi, la religion, ils disent que Frédéric en a plus que le Pape et qu'il en avait donné des preuves. Cependant Frédéric était revenu de la croisade avec une renommée bien suspecte ; il était accusé dans tout l'Occident d'horribles blasphèmes : Matthieu Pâris lui-même en convient. L'impiété touchant les trois imposteurs lui est formellement reprochée, non-seulement dans les lettres et la vie du Pape Grégoire, mais encore trois chroniques contemporaines rapportent qu'il la proféra entres autre à la diète de Francfort, devant tous les princes, et que ce fut le landgrave de Thuringe qui en instruisit le Pontife <sup>4</sup>. Comment supposer qu'en la présence et au nom de saint Louis des Français aient dit qu'un pareil homme avait plus de religion que le Pape, qu'ils aient dit cela aux légats du Pape, en réponse à la lettre où ce Pape faisait le plus grand éloge de leur roi et de leur nation, et offrait, dit-on, de rendre à la France l'empire de Charlemagne ?

Que le moine anglais épousât contre le Pape la cause de Frédéric, parce que Frédéric avait épousé la sœur du roi d'Angleterre, cela se conçoit ; mais que, pour dénigrer le chef de l'Église et blanchir son adversaire, il veuille, sur un *on dit*, ou plutôt sur sa seule autorité, nous faire accroire des contes non-seulement invraisemblables, mais contradictoires ; qu'il nous assure, par exemple, dans un endroit, que saint Louis renvoya confus le légat de Grégoire IX, tandis qu'il nous apprend, dans un autre, que le même légat, avec la permission du même roi, recueillit dans la France seule assez d'argent pour faire la guerre à Frédéric, cela passe la mesure. Pour y ajouter foi il faudrait être aussi crédule ou aussi *antipape* que lui. Le savant de Sponde, évêque de Pa-

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 371. — <sup>2</sup> « Tandem res ista de mandato Papæ delata fuit ad dominum Robertum, fratrem regis Franciæ ; sed, de consilio et prudentia matris, opus intactum remansit. » Alber., *Chron.*

<sup>4</sup> *Chron. augustan.*, ann. 1245. Apud Freher., *Compi-lat. chronolog.* Apud Pistorium, t. 1, ad ann. 1249. *Hist. landgrav. Thuring.*, c. 50.

miers, dit au sujet de cette historiette : « Voilà comment bavarde Pâris. Que ce ne soient là que des balivernes d'un écervelé, je n'en doute nullement ; je ne doute pas davantage que nul homme sensé ne lise son insipide narration sans penser de même <sup>1</sup>. »

Dans ce que Matthieu Pâris fait dire aux barons français on peut remarquer ces paroles : « Si l'empereur avait mérité d'être déposé il ne le devait être que par un concile général. — S'il pense mal de Dieu nous le pour suivrons à outrance, comme nous en userions à l'égard de tout autre et du Pape même <sup>2</sup>. » Ces paroles font voir que la croyance commune de la chrétienté était alors que l'empereur même pouvait être déposé, au moins dans un concile général ; en second lieu, que quiconque s'écartait de la foi chrétienne, première loi de la chrétienté, se mettait lui-même hors de la loi et devait être poursuivi comme ennemi de l'ordre public. Dans le *Droit d'Allemagne*, autrement le *Miroir de Souabe*, dont la dernière rédaction allemande remonte à la fin du douzième siècle, il y a un chapitre des *Hérétiques* (von den Ketzern), c'est le cent trente-huitième, où nous lisons ce qui suit : « 1° Si l'on aperçoit qu'il y a des hérétiques quelque part, il faut procéder contre eux devant le tribunal ecclésiastique et devant le tribunal séculier. 2° Les juges ecclésiastiques feront d'abord des enquêtes contre eux, et, s'ils sont convaincus, le juge séculier mettra la main dessus et les jugera selon le droit. 3° Leur peine est d'être brûlés sur une claie. 4° Si le juge les protège et les favorise, et ne les condamne pas, il sera frappé d'une excommunication majeure par l'évêque. 5° Le juge séculier qui lui est supérieur doit le juger comme un hérétique. 6° Tout prince séculier qui ne punit pas les hérétiques, mais les protège et les favorise, le tribunal ecclésiastique doit l'excommunier.

<sup>1</sup> Spond., ad ann. 1239, n. 13. Matth. Pâris, ann. 1239. — V. aussi la réfutation de l'assertion de Matthieu Pâris, par le P. Bianchi : *Traité de la Puissance ecclésiastique*, t. 2, p. 541, édit. Gaume. — <sup>2</sup> « Qui si meritis suis exigentibus depossidendus esset, non, nisi per generale concilium cassandus judicaretur. Sin autem, et ipsum, imo etiam ipsum Papani, si male de Deo senserit, et quemlibet mortalium usque ad interneconem persequemur. » Matth. Pâris, ann. 1239.

7° Et si dans l'année il ne vient à résipiscence, l'évêque qui l'a excommunié dénoncera au Pape son crime et depuis combien de temps il est excommunié pour cela. 8° En conséquence de quoi le Pape le privera de sa fonction princière et de toutes ses dignités. 9° Le Pape en donnera avis au roi et à tous les juges séculiers, qui doivent confirmer la sentence du Pape par la leur. 10° On doit ôter au coupable et ses biens propres et ses fiefs, ainsi que toutes ses dignités séculières. 11° On jugera de la même manière les seigneurs et les pauvres gens <sup>1</sup>. » Tel était, par rapport aux hérétiques, le droit public de l'Allemagne ou de la Souabe, domaine spécial de la famille de Frédéric II. Aussi, nous l'avons déjà vu et nous le verrons encore, l'empereur Frédéric accusait-il le Pape Grégoire, comme d'un crime qui lui faisait perdre son autorité pontificale, de ménager les hérétiques. Quoique sous ce nom l'empereur entendit volontiers tous ceux qui lui étaient politiquement opposés, on trouve néanmoins que le Pape Grégoire IX, bien loin d'échauffer les poursuites légales contre les hérétiques proprement dits, les modérait, au contraire.

Ainsi, l'an 1239, le 13 mai, qui était le vendredi avant la Pentecôte, on fit une exécution célèbre de Bulgares ou manichéens à Monthemé, en Champagne, diocèse de Châlons, en présence du roi de Navarre et des barons du pays, de l'archevêque de Reims et de dix-sept évêques, de plusieurs abbés, prieurs, doyens et autres ecclésiastiques, et d'une multitude de peuple que l'on estimait à sept cent mille âmes. Cependant les ecclésiastiques ne furent pas tous présents à l'exécution même, mais à l'examen de la cause. On brûla donc cent quatre-vingt-trois Bulgares ou Bulgares. Leur chef, qu'on appelait archevêque de Moranis, disait tout haut aux autres : « Vous serez tous sauvés étant absous par mes mains ; moi seul je suis damné, parce que je n'ai point de supérieur pour m'absoudre. » Ces hérétiques avaient de vieilles femmes auxquelles ils donnaient des noms d'argot, en sorte que l'une s'appelait

<sup>1</sup> Schilter, *Thesaur. Antiquit. Teutonic.*, t. 2, *Jus Aleman.*, p. 182.



sainte Marie, l'autre l'Église, ou la Loi romaine, une autre le Saint-Baptême, le Mariage ou la Sainte-Communion. Lors donc qu'ils disaient dans la procédure : « Je crois tout ce que croit l'Église ou la Loi romaine, » ils entendaient cette vieille femme qu'ils appelaient l'Église, et ainsi du reste. Ils avaient aussi entre eux une vieille de grande réputation, nommée Gisle, native de Provins, qu'ils qualifiaient d'abbesse, dont l'exécution fut différée, parce qu'elle promit à frère Robert d'en découvrir encore une grande quantité. Une autre femme, à l'instance du même frère Robert, reconnu que le vendredi saint elle avait été transportée à Milan pour y servir à table les Bulgares, et qu'elle avait laissé auprès de son mari un démon transformé en sa ressemblance de femme. Voilà ce que rapporte le moine Albéric, auteur du temps et du pays <sup>1</sup>.

Frère Robert, qui poursuivait la condamnation de ces hérétiques, avait été lui-même de leur secte; aussi le surnommait-on le Bulgare. Vers le temps du grand concile de 1215 une femme manichéenne l'avait emmené à Milan, où il avait embrassé cette hérésie; il y était demeuré pendant vingt ans, passant pour un des plus parfaits. S'étant converti, il entra dans l'ordre des Frères prêcheurs, et, comme il était savant et parlait avec force et facilité, il s'acquit une grande réputation. Il témoignait un grand zèle contre ces hérétiques, qu'il connaissait parfaitement par le long temps qu'il avait passé avec eux, et il prétendait les reconnaître à leur langage et à leurs gestes. Il en découvrit un grand nombre, particulièrement en Flandre, et les faisait brûler sans miséricorde, appuyé de la protection de saint Louis, auquel il en imposait par sa vertu apparente; mais ensuite, abusant de l'autorité d'inquisiteur qu'il avait reçue et ne songeant qu'à se rendre formidable, il ne gardait plus de mesure et confondait les innocents avec les coupables. C'est pourquoi le Pape lui ôta la commission d'inquisiteur, et enfin il fut convaincu de tant de crimes qu'il fut condamné à une prison perpétuelle <sup>2</sup>.

L'année 1242, pendant la révolte de certains seigneurs contre le roi saint Louis, qui les vainquit à la bataille de Taillebourg, le comte de Toulouse se révolta comme eux, ce qui encouragea beaucoup les manichéens ou les Bulgares du Languedoc. Nous trouvons que le 20 mai de cette année, veille de l'Ascension, quelques-uns de leurs principaux tuèrent des inquisiteurs, savoir : trois Frères prêcheurs, Guillaume Arnould, Bernard de Rochefort et Garsias d'Auria; deux Frères mineurs, Étienne de Narbonne et Raymond de Carbon; le prieur d'Avignonet, moine de Cluse; Raymond, chanoine et archidiaque de Toulouse; Bernard, son clerc; Pierre Arnould, notaire; Fortanier et Ademar, clercs. Ces onze personnes furent tuées dans la chambre même du comte de Toulouse, par ordre de son bailli, à Avignonet, petite ville du diocèse de Saint-Papoul, alors de celui de Toulouse. Les cardinaux qui étaient à Rome pendant la vacance du Saint-Siège, après la mort de Grégoire IX, ayant appris cet accident, en écrivirent au provincial des Frères prêcheurs de Provence, au nom de tous leurs collègues, une lettre où ils qualifient de martyrs ceux qui avaient perdu la vie en cette occasion, attendu la cause et les circonstances de leur mort. L'atrocité de ce crime retira de la guerre contre le roi quelques-uns de ceux qui s'y étaient engagés avec le comte; mais, l'année suivante, après la paix de Lorris, le comte de Toulouse, étant revenu chez lui, fit arrêter quelques hommes que l'on disait avoir été présents à ce meurtre, et les condamna à être pendus <sup>1</sup>.

En l'année 1236, les Juifs furent maltraités en plusieurs lieux, particulièrement en Espagne, où l'on en fit un grand carnage. En France les croisés de Guyenne, de Poitou, d'Anjou et de Bretagne, en tuèrent un grand nombre, brûlant leurs livres, pillant leurs biens, le tout sous prétexte qu'ils refusaient de recevoir le baptême. Les croisés d'Allemagne en tuèrent trente-trois, le 28 décembre, à Fulde, parce que, le jour de Noël, deux Juifs avaient égorgé cruellement les

<sup>1</sup> Albéric, *Chron.*, p. 569, édit. de Leibnitz. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1238.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 29 mai, et Guill. de Puy-Laurens, c. 45.

enfants d'un meunier et recueilli leur sang dans des sacs enduits de cire, suivant le témoignage du chroniqueur anonyme d'Erfurt<sup>1</sup>. Les Juifs de France portèrent leurs plaintes au Pape Grégoire, qui écrivit sur ce sujet à l'archevêque de Bordeaux et aux évêques de Saintes, d'Angoulême et de Poitiers, une lettre où il dit que les croisés devaient se préparer à la guerre contre les infidèles par la crainte de Dieu, la pureté du cœur et la charité, et que, encore que Jésus-Christ n'exclue personne de la grâce du baptême, toutefois il fait miséricorde à qui il lui plaît, et il ne faut contraindre personne à recevoir ce sacrement, parce que, comme l'homme est tombé par son libre arbitre, il doit aussi se relever par son libre arbitre, étant appelé par la grâce. La lettre est du 9 septembre 1236. Le Pape écrivit à saint Louis sur le même sujet, afin qu'il réprimât la fureur des croisés. Un concile de Tours, tenu la même année, publia des défenses semblables<sup>2</sup>.

Quand la bulle d'excommunication contre Frédéric II arriva en Allemagne les archevêques et évêques du Danemark la publièrent; mais ceux de l'Allemagne proprement dite supplièrent le Pape de ne pas les y contraindre. L'année suivante (1240), comme le Pape insistait, ils lui firent la même prière, et celle de songer à faire la paix avec l'empereur pour apaiser le scandale suscité dans l'Église<sup>3</sup>. Berthold, patriarche d'Aquilée, communiqua même avec Frédéric en toutes manières, aux divins offices; au baiser et à table. Le Pape lui en fit de grands reproches, lui offrant toutefois l'absolution de l'excommunication qu'il avait encourue pourvu qu'il vînt au plus tôt en sa présence. « Et je vous accorde cette grâce, dit-il, en considération de Béla, roi de Hongrie, et de Coloman, son frère, vos neveux<sup>4</sup>. » Berthold était fils du duc de Moravie et frère de Gertrude, reine de Hongrie, mère du roi Béla IV et de sainte Élisabeth. Sainte Hedwige, reine de Pologne, était encore sœur de Berthold.

Les chevaliers Teutoniques prirent aussi le

parti de Frédéric, et le Pape les menaça, s'ils y persistaient, de révoquer tous leurs privilèges<sup>1</sup>. Une défection plus étrange fut celle du supérieur général des Frères mineurs; c'était frère Élie. Il avait été déposé en 1220, comme vicaire général, par saint François même; il fut déposé, l'an 1230, comme supérieur général, par le Pape Grégoire, sur les plaintes de saint Antoine de Padoue. Rétabli dans sa charge l'an 1236, il fut déposé de nouveau par le même Pape en 1239, sur les plaintes des zélateurs de l'observance, particulièrement de Césaire de Spire, homme docte et vertueux. Plus mondain qu'il ne convenait à un religieux de Saint-François, Élie conçut un tel dépit de se voir déposé qu'il alla trouver l'empereur Frédéric, s'attacha à lui et se mit à décrier l'Église romaine, ce qui lui attira l'excommunication du Pape<sup>2</sup>.

Si l'ordre de Saint-François perdit un membre équivoque, qui travaillait à y introduire le relâchement sous couleur de prudence, il en acquit un autre qui dut le dédommager amplement; c'était Adolphe, comte de Holsace ou Holstein. Il embrassa leur institut à Hambourg, le jour de Saint-Hippolyte, 13 août 1239, laissant trois fils en bas âge sous la tutelle du duc Abel de Danemark, son gendre. Adolphe avait servi avec honneur auprès de l'empereur Frédéric et gouverné heureusement son État. Cinq ans après, étant allé à Rome, il obtint dispense du Pape pour être promu à tous les ordres, apparemment parce qu'il avait porté les armes. La lettre du pénitencier est du 22 avril 1244. Adolphe vécut quatorze ans depuis son entrée en religion; où il donna de grands exemples de vertu<sup>3</sup>.

En 1240 le Pape Grégoire, craignant les excès de Frédéric contre l'Église, sollicita les princes d'élire un autre empereur; mais il échoua, parce que quelques-uns lui répondirent qu'il n'avait pas le droit de faire un empereur, mais seulement de couronner celui que les princes avaient élu. Voilà ce que rapporte Albert de Stade. Sur quoi il est à remarquer que le Pape ne s'attribuait pas le droit de faire proprement un empereur, puis-

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1236, n. 48, note de Mansi.—

<sup>2</sup> Raynald, *ibid.* — <sup>3</sup> Albert. Stadens., *Chron.*, ann. 1239 et 1240. — <sup>4</sup> Raynald, ann. 1239, n. 35. Ughel t. 5, p. 88.

<sup>1</sup> Raynald, n. 36. — <sup>2</sup> Id., n. 34. — <sup>3</sup> Id., ann. 1244, n. 54.



qu'il sollicitait les princes de l'élire. Albert, qui écrivait alors, était abbé du cloître de Sainte-Marie, à Stade. Les moines de cette maison vivant dans le désordre, leur abbé se rendit à Rome et obtint une bulle contre eux ; mais elle ne produisit aucun effet, et Albert, très-affligé et voulant mettre en sûreté le salut de son âme, entra, comme le comte Adolphe de Holsace, dans l'ordre des Frères mineurs. Il a écrit en latin une chronique qui va depuis la création du monde jusqu'en 1256<sup>1</sup>.

Quant à l'élection et à la puissance du roi de Germanie, voici ce qu'on lit dans le *Droit allemandique* ou le *Miroir de Souabe*.

« CHAPITRE 101. *De la dignité royale et de la dignité impériale.* Art. 1. Les Germains élisent le roi : c'est un droit que leur acquit le roi Charles, comme il est dit dans ce livre. 2. Quand il est consacré et placé sur le trône d'Aix-la-Chapelle, de la volonté de ceux qui l'ont élu, alors il reçoit la puissance et le nom de roi. 3. Mais quand le Pape l'a consacré, alors il a la pleine puissance de l'empire et le nom d'empereur.

« CHAP. 102. *De la juridiction impériale.* Art. 1. On élit le roi pour juge touchant les propriétés et les fiefs, la vie de chaque homme et toute affaire qui lui sera déférée. 2. L'empereur ne peut être dans tous les pays ni juger lui-même tous les procès ; c'est pourquoi il communique la juridiction séculière aux princes, aux comtes et aux autres seigneurs.

« CHAP. 103. *Des quatre pays.* Art. 1. En Germanie chaque pays a son comte palatin. 2. La Saxe, la Bavière, la Souabe et la Franconie, chacune un. 3. Ces quatre pays étaient autrefois des royaumes.

« CHAP. 105. *Du serment que le roi fait à l'empire.* Quand on a élu le roi il doit jurer à l'empire ces quatre choses : de soutenir la justice, de détruire l'injustice, de défendre les droits de l'empire, d'en augmenter la puissance plutôt que de l'affaiblir. Lorsque le roi a été placé sur le trône d'Aix-la-Chapelle, du consentement de la majeure partie de ceux qui l'ont élu, il ne prêtera plus d'au-

tre serment, si ce n'est que le Pape lui impute de douter de la foi. Les princes n'éliront point d'estropié, de lépreux, d'excommunié, de proscrit ni d'hérétique. S'ils en élisent un qui soit convaincu d'un seul de ces défauts les autres princes ont droit de le rejeter à la diète.

« CHAP. 106. *Quel doit être le roi.* Celui que les princes élisent doit être un libre baron, ainsi que son père et sa mère. Il ne doit être l'homme ou le vassal de personne, si ce n'est de princes ecclésiastiques. Le roi élu perd le droit de sa nation particulière et se servira pour sa personne du droit des Francs. Il doit avoir les mêmes qualités que le droit requiert dans les juges.

« CHAP. 107. *Qui peut juger le roi.* Personne ne peut prononcer sur la vie du roi s'il n'a été privé de la dignité royale ou impériale par le jugement des princes. Personne que les princes ne peut prononcer sur la vie et l'honneur du roi.

« CHAP. 111. *Comment l'empereur doit être excommunié.* Personne ne peut excommunier l'empereur que le Pape. Il ne doit le faire que pour trois causes : s'il doute de la foi orthodoxe ; s'il renvoie sa femme ; troisièmement s'il trouble les églises et les maisons de Dieu. Ceci est le droit de l'empereur quand il est sacré. Avant cela il peut être excommunié par un évêque.

« CHAP. 113. *Qui doit élire le roi.* Le roi doit être élu par trois princes ecclésiastiques et quatre princes séculiers. L'évêque de Mayence est chancelier de l'empire pour la Germanie ; il a la première voix dans l'élection. L'évêque de Trèves, qui est chancelier pour le royaume d'Arles, a la seconde voix. L'évêque de Cologne, chancelier pour la Lombardie, a la troisième. Entre les princes séculiers la première voix est au comte palatin du Rhin, qui est le grand-panetier de l'empire et doit servir les premiers plats au roi. La seconde voix est au duc de Saxe, maréchal de l'empire et qui doit porter l'épée du roi ; la troisième, au marquis de Brandebourg, grand-chambellan de l'Empire, qui doit offrir de l'eau au roi. »

Quant au quatrième électeur séculier les manuscrits sont divers ; plusieurs mettent le

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1240, n. 32.

duc de Bavière comme grand échanton, d'autres donnent le titre d'échanton au roi de Bohême, mais sans droit d'électeur, parce qu'il n'était pas Germain d'origine. Albert de Stade dit : « Le roi de Bohême est échanton, mais non pas électeur, parce qu'il n'est pas Teutonique. »

« Ces quatre, continue le *Miroir de Souabe*, doivent être Allemands d'origine et par leur père et par leur mère. Quand ils voudront procéder à l'élection ils convoqueront la diète à Francfort. L'évêque de Mayence l'indiquera sous peine d'excommunication et le comte palatin sous peine de proscription. On a établi un nombre impair d'électeurs afin que, s'ils se partagent, la minorité suive la majorité, comme il est de droit.

« CHAP. 114. *De l'élection.* Avant que les princes y procèdent ils jureront, sur les saintes reliques, de ne donner leur suffrage ni par amour, ni par haine, ni pour de l'argent promis ou reçu, ni pour rien de frauduleux, mais suivant leur conscience. Celui qui élit autrement agit contre Dieu et contre le droit. S'il est convaincu d'avoir accepté quelque chose il est coupable ; il perd son droit d'électeur et ne peut plus jamais le récupérer. De plus il est parjure ; il perd les fiefs qu'il tient de l'empire, et le roi le proscriera. Si c'est un prince ecclésiastique, le roi en écrira au Pape et ordonnera que la chose soit prouvée devant le Pape. Si la chose est prouvée le Pape le privera de toute dignité ecclésiastique, donnera son évêché à un autre et lui prescrira sa manière de vivre. Cependant, comme le Pape a la plénitude de la puissance, il pourra lui faire grâce, lui rendre son évêché et ses dignités ecclésiastiques ; cela dépend de son indulgence. Que si le roi lui-même est convaincu d'avoir corrompu un électeur par argent, il perd son droit à l'empire et doit être accusé devant le comte palatin du Rhin. Nul ne peut être témoin, dans ce cas, que les électeurs<sup>1</sup>. »

Comme on le voit, d'après le texte même de l'ancien droit germanique, la royauté n'était pas héréditaire, mais élective ; elle

n'était pas inamissible, mais pouvait se perdre par la sentence des princes ; on ne pouvait élire d'hérétique ni d'excommunié ; l'empereur, même sacré, pouvait être excommunié par le Pape pour grave suspicion dans la foi et persécution contre l'Eglise.

Quant au caractère intime de cette législation et aux rapports entre l'empire et l'Eglise romaine, on le voit dans le préambule suivant du code :

« Seigneur Dieu, Père céleste, c'est par votre bonté que vous avez créé l'homme avec une dignité trine. La première dignité, c'est que vous l'avez formé à votre image. Cette dignité est si grande que tous les hommes doivent vous en remercier sans cesse, chacun en particulier ; nous y sommes grandement obligés, puisque vous nous avez si honorablement ennoblis jusqu'à votre divinité sublime. La seconde dignité à la laquelle, Seigneur Dieu, Créateur tout-puissant, vous avez élevé l'homme, c'est que tout ce que vous avez créé, le monde entier, le soleil et la lune, les étoiles et les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre, les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les animaux dans les forêts, les vers dans la terre, l'or et les perles, l'odeur suave des herbes précieuses, l'éclatante couleur des fleurs, les fruits des arbres, le blé et toutes les autres créatures ; tout cela, Seigneur, vous l'avez fait pour l'utilité et le service de l'homme, par la propension et l'amour que vous avez pour lui. La troisième dignité dont, Seigneur, vous avez ennobli l'homme, c'est qu'il doit posséder toujours et éternellement avec vous la dignité, l'honneur et la joie que vous êtes vous-même.

« Le service et les avantages du monde, Seigneur, vous les avez donnés gratuitement à l'homme, afin de l'avertir et de lui faire entendre que, si vous lui avez donné tant de choses gratuitement, vous êtes disposé à lui donner infiniment davantage comme récompense pour l'avoir servi. C'est pourquoi chaque homme doit servir Dieu avec une sérieuse application et une entière fidélité, puisque la récompense est d'une grandeur si ineffable que jamais l'esprit ne saurait la comprendre, la langue l'exprimer, les

<sup>1</sup> Schilter, *Antiquit. Teuton.*, t. 2, *Jus Aleman.*



yeux la voir ni les oreilles l'entendre; afin que nous rendions grâces à Dieu de ces sublimes dignités et que nous méritions cette grande récompense, à quoi nous soit en aide le Dieu tout-puissant!

« Comme Dieu nous a créés dans une si haute dignité, il veut aussi que nous vivions dignement, et que nous nous témoignions les uns aux autres respect et honneur, foi et vérité, sans nous porter ni haine ni envie. Nous devons vivre ensemble dans la paix et la concorde. Notre-Seigneur aime infiniment une vie pacifique, puisque lui-même n'est descendu du ciel sur la terre que pour la paix véritable, que pour nous procurer la sécurité et la paix à l'encontre des démons et des tourments éternels, pourvu que nous la voulions. De là vient qu'à la naissance de Notre-Seigneur les anges chantaient : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Et pendant que Dieu était sur la terre sa parole constante était : « La paix soit avec vous ! » Ainsi parlait Dieu sans cesse et à ses disciples et à d'autres gens. D'où nous devons conclure combien Dieu aime la paix, puisqu'en remontant de la terre au ciel il dit encore : « La paix soit avec vous ! »

« Et il a commandé au bon saint Pierre<sup>1</sup> d'être le tuteur de la paix véritable, et il lui a donné la puissance d'ouvrir les cieux à tous ceux qui gardent la vraie paix et de les fermer à ceux qui la rompent; ce qui veut dire tous ceux qui violent les commandements que le Dieu tout-puissant a prescrits, ceux-là rompent la paix. Et il est juste devant Dieu que celui qui viole ses préceptes trouve le ciel fermé.

« Avant la naissance de Dieu, si bon que fût l'homme, si bien qu'il fût, toutefois il ne pouvait parvenir au ciel. Dieu créa d'abord le ciel et la terre, et tout ce qui vit et subsiste dans la terre, et dans les eaux, et dans l'air; ensuite l'homme, qu'il plaça dans le paradis, mais qui rompit l'obéissance, à notre dommage à tous. De là nous nous égarions comme des brebis sans pasteur, de

manière que nous ne pouvions parvenir au ciel, jusqu'au temps où Dieu nous en montra le chemin par ses souffrances. Puisque donc maintenant Dieu nous aide à parvenir au ciel par une vie pieuse nous devrions louer et honorer Dieu sans cesse de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, de ce que maintenant nous parvenons si facilement aux joies éternelles, pourvu que nous le voulions.

« Ce qui était difficile autrefois à bien des patriarches et à bien des prophètes, la grâce et la félicité nous en ont été données, à nous chrétiens, de pouvoir facilement mériter le ciel. Aussi quiconque ne le fait pas et viole les commandements de Notre-Seigneur, Dieu l'en punit et par lui-même et par ceux à qui il en a donné puissance.

« Tel est le Pape, qui doit ici-bas sur la terre juger à la place de Dieu jusqu'au dernier jour, où Dieu lui-même jugera les méchants et les bons, les petits et les grands, et tout qui n'a pas été jugé encore.

« C'est pourquoi tous ceux qui sont chargés de rendre la justice apprendront dans ce livre comment ils doivent juger chaque chose selon Dieu, ainsi qu'ont fait bien des saints qui ont été juges dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, et qui ont jugé de manière à mériter par leurs jugements la félicité éternelle. Qui juge autrement que n'enseigne ce livre, celui-là doit savoir que Dieu le jugera dans sa colère au dernier jour.

« Comme Dieu s'appelle le prince de la paix, avant de monter au ciel il a laissé deux glaives ici-bas sur la terre, pour la défense de la chrétienté; il les a confiés l'un et l'autre à saint Pierre, l'un pour le jugement séculier, l'autre pour le jugement ecclésiastique. Le glaive du jugement séculier, le Pape le prête à l'empereur<sup>1</sup>. Le glaive spirituel est réservé au Pape même<sup>2</sup>, afin de juger au temps convenable, monté sur un cheval blanc, et l'empereur doit tenir l'étrier au Pape afin que la selle ne se déränge. Cela signifie que, si quelqu'un résiste au Pape, en sorte qu'il ne puisse le réduire par le juge-

<sup>1</sup> « Des weltlichen gericht's swert, daz liher der Babest dem Kaiser. » — <sup>2</sup> « Daz geistlich ist dem Babest selbst gesetz. »

<sup>1</sup> « Dem guten sant Peter, »

ment ecclésiastique, l'empereur, ainsi que les autres princes séculiers et les juges, doit l'y contraindre par la proscription.

« Le Seigneur notre Dieu ayant créé l'homme dans une si haute dignité, ainsi qu'il a été dit, il lui a aussi enseigné les choses par lesquelles il peut parvenir au royaume céleste et aux joies éternelles, pour lesquelles il a été élu. On le prouve aisément par maints passages de la sainte Écriture. Lorsque Dieu donna les dix commandements à Moïse sur le mont Sinaï, il savait bien que les hommes auraient beaucoup de guerres et de procès entre eux; c'est pourquoi il leur donna non-seulement les dix commandements, mais encore six cent treize autres. Ce ne fut que pour lui apprendre comment il devait juger chaque chose.

« Et c'est d'après ces préceptes qu'ont toujours jugé, jusqu'à nos temps, tous les rois et les juges, savoir, ceux qui ont voulu juger selon la justice et avec Dieu. Dans le Nouveau Testament les Papes et les empereurs ont réglé de même leurs jugements d'après ces lois. En conséquence, nul droit provincial ni féodal, nul prononcé judiciaire ne subsiste qu'autant qu'il dérive du clergé romain et des lois du roi Charles, et que comme les Papes et les empereurs ont statué et disposé dans les conciles et les cours, suivant le Décret et les Décrétales; car c'est dans ces deux livres qu'on puise tout le droit dont les tribunaux ecclésiastiques et séculiers ont besoin <sup>1</sup>. »

Voilà comment la préface du code germanique exposé, avec foi et amour, l'ensemble de cette constitution, de cette législation divine de l'humanité, dont les plus grands génies de l'antiquité profane, Confucius, Platon, Cicéron, dans leurs imaginations les plus sublimes, ont entrevu, pressenti ou rêvé quelque chose. Le souverain, la loi suprême, c'est Dieu même : Dieu bon et juste, Père et juge; Dieu qui a créé l'homme dans une triple dignité, à son image, au-dessus du monde matériel et pour le bonheur de Dieu même. Dieu se fait homme pour relever l'homme de sa chute, être son guide, sa règle, sa force, par son

exemple, par sa grâce, par sa loi, par son Église et par son vicaire, vicaire auquel il a remis l'un et l'autre glaive : le spirituel, pour en frapper lui-même à pénitence ceux qui s'égarent; le matériel, pour le tirer par la main des empereurs et des rois contre ceux qui s'opiniâtrent dans le mal. C'est dans cet esprit que doivent être conçues et interprétées les lois générales de l'humanité, les lois particulières des empires, des royaumes, des provinces et des simples communes. Telles étaient, telles sont la constitution et la législation divines de la chrétienté.

Mais voilà précisément ce que ne voulait pas l'empereur Frédéric II; il prétendait, comme Néron et Ginguikan, être lui-même la loi souveraine et unique des peuples et des rois, la loi souveraine et unique de l'humanité entière; il prétendait se mettre à la place de Dieu et de son Église. Telle était, en réalité, la cause profonde et générale de sa guerre contre l'Église et son chef.

Dans ses lettres et manifestes contre le Pape Frédéric protestait vouloir la paix avec l'Église. L'an 1240 quelques cardinaux des plus considérables et quelques religieux s'entremirent afin de procurer une trêve pour parvenir à cette paix. Frédéric s'y refusa parce que le Pape voulait, comme il le devait en honneur, y comprendre les Lombards, et que Frédéric avait eu contre eux quelque avantage <sup>1</sup>.

Excommunié par le Pape, comme le droit germanique reconnaît expressément qu'il pouvait l'être, Frédéric demanda un concile général. L'an 1240 le Pape Grégoire IX convoqua un concile général pour Pâques et demanda à Frédéric une trêve à cet effet. Frédéric refusa la trêve et ne voulut plus du concile général qu'il avait demandé. Quelques petits succès lui avaient enflé le cœur, notamment la défection de quelques villes pontificales, en particulier de Viterbe, que nous avons vue précédemment infectée de manichéisme. Les villes d'Assise, de Pérouse, de Tudertum, de Spolète, donnèrent l'exemple d'une héroïque fidélité.

A Rome même les promesses pompeuses et

<sup>1</sup> Schilter, *Antiquit. Teuton.*, t. 2. *Introitus ad Jus Aleman.*

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 36.



l'argent de Frédéric lui avaient gagné bien des partisans, entre autres la famille des Frangipani. Grégoire IX était environné d'ennemis et au dedans et au dehors ; il avait près de cent ans ; il se montra plus grand que le péril. Tout à coup, accompagné des cardinaux, des archevêques, des évêques, des abbés, des prélats et de tout le clergé romain, il sort de son palais en procession, portant la croix et les chefs des apôtres saint Pierre et saint Paul.

La procession s'avança par les rues de la ville, au chant des litanies et des psaumes, à la grande joie des peuples, jusqu'à la basilique du prince des apôtres. Le Pontife centenaire y parla avec tant de dignité et de force sur les prévarications de l'empereur et les souffrances de l'Église que la faction tudesque elle-même, convertie par la nouveauté de la chose, proclama le triomphe de l'Église, notre mère, déposa les marques antichrétiennes de son persécuteur, et, avec les autres Romains, sans distinction de rang ni de sexe, prit la croix pour la défense de la liberté ecclésiastique.

A cette nouvelle Frédéric ne put contenir sa fureur ; il condamna à des peines atroces ceux qui avaient pris la croix pour la cause de l'Église. Aux uns on imprimait une croix sur le front avec un fer rouge ; à d'autres on mutilait les membres ; à quelques-uns on coupa la tête après leur avoir fait une tonsure dérisoire ; un grand nombre furent consumés par les flammes ; à plusieurs on enfonçait des clous dans l'endroit du corps où la croix était attachée ; on liait des prêtres vénérables au sommet d'un monceau de paille, et, sur leur refus de déposer la croix, on y mettait le feu. Eux cependant chantaient le *Te Deum* jusqu'à ce qu'ils fussent étouffés par la fumée et les flammes <sup>1</sup>.

Voilà comment, d'après un auteur contemporain, Frédéric II prouvait son zèle pour la foi chrétienne et pour l'Église de Dieu ; car il se vante de ce zèle dans presque toutes ses lettres. Il avait compté s'emparer de Rome ; mais, n'y voyant plus moyen depuis que les Romains avaient pris la croix pour la défense

de l'Église, il se retira dans le pays de Naples, laissant dans la Marche d'Ancône son bâtard Entius et dans la Toscane un autre de ses bâtards, connu sous le nom de Frédéric d'Antioche.

Au milieu de ces difficultés si graves le Pape Grégoire entretenait une correspondance avec la reine de Géorgie, ainsi que déjà nous l'avons vu, pour l'encourager dans sa résistance aux Tartares.

Il s'occupait en même temps de la réunion des Grecs, pour laquelle l'empereur Vatace témoignait quelque désir. Afin donc de traiter avec plus de maturité et d'ensemble ces grandes affaires, Grégoire IX convoqua les prélats de toute la chrétienté à un concile général à Rome, pour la fête de Pâques 1241. Sa lettre, comme nous le voyons par celle qui fut adressée à l'archevêque de Sens, était conçue en ces termes :

« L'éternelle providence du Créateur a voulu que l'Église sainte et sans tache fût gouvernée, dès l'origine de sa fondation, dans l'ordre suivant : un seul pasteur possédant la plénitude de la puissance ; les autres entrent en partage de sa sollicitude, lui communiquent les accidents qui arrivent de part et d'autre, et s'attachant à lui, comme des membres à leur chef, par une union indissoluble, laquelle les consolidant les uns et les autres dans un mutuel accord, la tête prend de la vigueur par le concours des membres, et la condition des membres s'affermirait par la force de leur principe. Comme il ne convient pas que vous ignoriez les grandes affaires et causes du Siège apostolique, vous qui êtes comme un boulevard nécessaire de notre mère la sainte Église, nous voyons que, par la nécessité urgente des affaires, votre présence et celle des autres seront très-opportunes. Nous prions donc Votre Fraternité et l'exhortons instamment, lui enjoignant par ces lettres apostoliques de venir personnellement en notre présence pour la prochaine fête de la Résurrection du Seigneur, toute excuse cessante, afin que la mère Église ait en son fils la consolation qu'elle espère de sa visite et l'appui de son sage conseil, ayant soin de venir avec un nombre modéré de personnes et d'équipages,

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1240, n. 11-13. *Vita Greg. IX.*

pour n'être point trop à charge à votre Église. En outre, voulons et mandons que, par notre autorité, vous enjoigniez aux chapitres de vos suffragants, aux abbés et aux autres prélats de votre province qui ne sont pas spécialement convoqués, de ne pas manquer d'envoyer au Siège apostolique, pour les mêmes affaires et la même époque, des députés fidèles et intelligents. » Le Pape écrivit en même temps au roi saint Louis d'envoyer au concile ses ambassadeurs pour assister le Pape de leurs conseils à la place du roi même. Ces deux lettres sont du 9 août 1240. Grégoire IX en envoya de semblables aux autres prélats et aux autres princes de la chrétienté<sup>1</sup>.

L'empereur Frédéric avait demandé lui-même le concile général et se plaignait que le Pape ne l'eût pas accordé. Quand il vit que le Pape le convoquait sérieusement il en eut peur et mit tout en œuvre pour l'empêcher. A cet effet il écrivit entre autres aux deux rois de France et d'Angleterre. Dans ces lettres il reconnaît qu'il avait lui-même demandé le concile universel, et spécialement la présence de leurs ambassadeurs. Or le Pape, comme nous le voyons par sa lettre à saint Louis, accordait et demandait l'un et l'autre. Donc, conclurait naturellement tout le monde, Frédéric devait être content puisque le Pape lui accordait ce qu'il avait demandé. Frédéric raisonnait autrement que tout le monde ; car dans la concession de ce qu'il avait demandé il ne vit qu'une nouvelle perfidie de la part du Pape.

Dans sa lettre aux deux rois Frédéric reconnaît que deux fois le Pape lui avait demandé une trêve : la première fois, pour arriver à la paix ; la seconde, pour tenir le concile général ; mais qu'il se refusa chaque fois à la demande du Pape ; ce qui convainc d'un impudent mensonge le bavard anglais Matthieu Paris, quand il avance, dans une historiette de sa façon, que l'empereur accorda la trêve, que le Pape l'accepta d'abord, et après s'en repentir et manqua de parole.

Voici tout ce que Frédéric, « dans la con-

descendance inespérée de sa magnificence, » ainsi qu'il s'exprime lui-même, voulut bien accorder au Pape. Comme il s'agissait d'arriver à une paix générale et de tenir pour cela un concile universel, le Pape demandait une trêve générale entre les deux partis. Frédéric voulait bien accorder une trêve particulière au Pape, mais non pas à ses amis, non pas aux alliés et défenseurs de l'Église, les Lombards. Et pourquoi ? Parce que les Lombards, notamment les Milanais, étaient des hérétiques, et que lui empereur, lui défenseur de la foi, ne pouvait souffrir en conscience que le successeur de saint Pierre favorisât ainsi des hérétiques, au grand scandale de la chrétienté. Or, cette épouvantable hérésie des Milanais, c'était de défendre leur liberté et leur indépendance avec la liberté et l'indépendance de l'Église et de son chef, contre un empereur allemand qui voulait confisquer l'une et l'autre. C'est ainsi que, de nos jours, l'empereur Napoléon se plaignait si amèrement du Pape Pie VII, son bienfaiteur, de ce qu'au lieu de seconder les vues généreuses de sa majesté impériale et royale pour le bien de l'Église il favorisait les ennemis de notre sainte religion, notamment les hérétiques Anglais, en refusant de leur déclarer la guerre, et qu'il ne vit d'autre remède à cet énorme scandale que de confisquer Rome et les États romains.

Frédéric dit enfin, en parlant du Pape : « Tant que cette division durera entre nous et lui nous ne permettrons point qu'il assemble un concile, lui qui est ennemi déclaré de l'empire. » Ce qui revient à peu près à ceci : Quoique, depuis la division entre l'empire et l'Église, nous ayons demandé au Pape un concile général pour y mettre fin, toutefois, tant que cette division durera, nous ne permettrons point au Pape d'assembler ce concile qui doit y mettre un terme. Ce que Frédéric ajoute n'est pas moins curieux : « Vu principalement, dit-il, que nous jugeons très-indécent pour nous, pour l'empire et pour tous les princes, de soumettre au tribunal de l'Église ou au jugement d'un concile une cause où il s'agit de notre puissance séculière. » Mais, pouvait-on répliquer à Frédéric, si cela est si indécent, pourquoi donc, le

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1240, n. 52, 53 et 54.



premier, avez-vous demandé un concile général ? La vraie cause était que, suivant la politique impériale, l'empereur était la loi vivante de tous les rois et de tous les peuples, et qu'ainsi il ne devait reconnaître d'autre loi, d'autre tribunal que lui-même. Il conclut ainsi sa lettre : « Nous ne donnerons donc aucune sûreté, dans les terres de notre obéissance, à ceux qui sont appelés à ce concile, ni pour leurs personnes ni pour leurs biens, et nous vous prions de faire publier dans votre royaume qu'aucun prélat ne s'achemine à ce concile dans la confiance d'avoir sûreté de notre part <sup>1</sup>. »

Il fit publier en même temps une longue lettre sans nom, par forme d'avis charitable, pour détourner les prélats d'aller au concile. Il y décrit très-longuement, comme un mauvais rhéteur, les périls de la navigation, les inconvénients du séjour de Rome ; comme un mauvais plaideur il incidente sur les termes du rescrit pontifical, qui les invite sans spécifier pour quelle affaire, quoique tout le monde le sût bien. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est le portrait de Frédéric tracé par lui-même. « Cetyran très-cruel, dit-il, puissant sur terre et sur mer, a fait publier un édit portant que, si quelque prélat se met en chemin contre sa défense, il ne sera en sûreté ni de sa vie ni de ses biens. Qui donc osera s'exposer à ses embûches ? qui donc s'engagera dans les pièges de cet homme qui domine sur terre et sur mer, de cet homme prodigue de peines, chiche en miséricorde, plein de fureur ; de cet homme sans piété, sans foi, sans religion et adonné aux vices ; ce second Hérode en cruauté, cet autre Néron en impiété, maître de tous les ports d'Italie, hormis Gènes, prêt à rassembler quantité de galères montées d'une multitude de pirates ? Un prompt supplice serait moins terrible que de tomber en ses mains cruelles. Car, comment vous épargnerait-il, lui qui tient son propre fils dans les fers ; lui qui, pour son fils captif, ne sent aucune compassion de père <sup>2</sup> ? » Tel est le portrait de Frédéric tracé par Frédéric même.

Le Pape Grégoire écrivit à tous les évêques une lettre circulaire par laquelle il leur ordonne de ne point avoir égard à ces menaces, de préférer Dieu à l'homme, et de se rendre à Rome pour le terme prescrit, malgré toutes les difficultés, promettant de pourvoir à tout ce qui serait nécessaire pour l'exécution de cette grande entreprise. La lettre est datée de Rome, le 15 octobre 1240 <sup>1</sup>.

Le plus grand nombre des évêques de France, d'Angleterre et d'Espagne, se montrèrent dignes des plus beaux siècles de l'Église ; ils méprisèrent les menaces du nouveau Néron et obéirent à la voix de Pierre. Parmi ceux de France il n'y en eut que trois qui reculèrent : l'archevêque de Tours, celui de Bourges et l'évêque de Chartres. Les autres s'assemblèrent à Gènes afin de s'y embarquer et se rendre par mer à Rome pour le concile. Il y avait trois légats : Jacques, cardinal-évêque de Palestrine, qui venait d'être légat en France ; Olton, cardinal-diacre, qui l'avait été en Angleterre, et Grégoire de Montélongo ou de Romagne, sous-diacre de l'Église romaine et chapelain du Pape, qui l'avait envoyé de Lombardie à Gènes pour prendre soin de l'embarquement. Les deux premiers avaient amené les prélats de France et d'Angleterre, et il en était aussi venu un grand nombre d'Espagne. Ils avaient fait leur traité avec les Génois, qui, moyennant une somme d'argent, les devaient transporter à Rome en toute sûreté.

Frédéric, l'ayant appris, envoya des ambassadeurs aux prélats assemblés à Gènes pour les prier de ne point aller par mer, mais de passer sur ses terres, leur promettant une entière sûreté en telle forme qu'ils la demanderaient. « Je désire, ajoutait-il, vous expliquer mes raisons de vive voix, et, quand je vous aurai pleinement instruits de la justice de ma cause, je la soumettrai absolument au jugement du concile. » Il ajoutait de grandes plaintes contre le Pape, qui, disait-il, le poursuivait sans relâche et le décriait partout, le chargeant sans preuves de crimes énormes, et auquel il serait dangereux de commettre le jugement de sa cause puisqu'il

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 34. Matth. Paris, ann. 1240. Raynald, ann. 1240, n. 56. — <sup>2</sup> Baluze, *Miscellan.*, t. 3, p. 96 et 97, édit. de Mansi.

<sup>1</sup> Raynald, n. 57.

était son ennemi déclaré. A toutes ces représentations de Frédéric les prélats dirent, pour toute réponse, qu'on ne pouvait se fier aux paroles trompeuses d'un excommunié.

Frédéric, de son côté, avait rassemblé une grande flotte de son royaume de Sicile, dont il avait donné le commandement à Entius, son bâtard, et les Pisans qui tenaient son parti y avaient joint la leur. Les deux armées navales se rencontrèrent le 23 mai ; après un rude combat les Génois furent battus et les prélats faits prisonniers pour la plupart. Frédéric fit part de cette victoire au roi d'Angleterre et à d'autres princes par une lettre où il dit : « Le Seigneur, qui voit d'en haut et juge avec justice, a livré entre nos mains les trois légats, avec plusieurs archevêques, évêques, abbés et autres prélats, outre les députés des autres, que l'on estime être au nombre de plus de cent, et les ambassadeurs des villes rebelles de Lombardie. » Il ajoute, dans une autre lettre, que cet heureux succès lui a fait quitter le dessein d'attaquer Bologne pour marcher vers Rome, où la fortune l'appelle<sup>1</sup>. Les prisonniers furent menés à Pise, puis de là par mer à Naples.

Les prélats qui avaient échappé écrivirent au Pape une lettre, datée de Gênes du 10 mai, qui porte les noms de Jean, archevêque d'Arles, de Pierre de Tarragone, de l'évêque d'Astorga, d'Orense, de Salamanque, de Porto et de Placentia en Espagne. « Nous allions, disent-ils, trouver Votre Sainteté, avec les archevêques de Rouen, de Bordeaux, d'Auch et de Besançon, les évêques de Carcassonne, d'Agde, de Nîmes, de Tortone, d'Asti et de Pavie, ainsi que Romieu, ambassadeur du comte de Provence. Il s'est sauvé comme nous, et l'archevêque de Compostelle, qui était demeuré à Porto-Vénéré, l'archevêque de Brague, l'évêque du Puy et quelque peu de députés ; les autres ont été pris, quelques-uns tués ou noyés. Le monde inclinant au mal plus qu'on ne peut dire, et l'Eglise universelle paraissant dans une tribulation extrême, si Notre-Seigneur ne lui tend une main favorable, Votre Sainteté doit consi-

dérer ce qu'il faut faire dans ce grand péril et nous mander ce qu'elle trouvera bon ; car, malgré toutes les adversités, qui, quand elles viennent à l'encontre d'une bonne entreprise, ne sont pas un indice de réprobation, mais une épreuve de la charité véritable, Votre Sainteté doit savoir que nous persévérons avec une constance inébranlable. Et quoique, pour tant et de si graves excès qu'il avait commis jusqu'à présent contre Dieu et la sainte Eglise, on dût procéder contre le tyran avec sévérité, toutefois nous osons vous prier de procéder contre lui selon l'atrocité de ce dernier crime, vu que l'Eglise ne sera jamais en repos sous son règne et qu'il est à craindre que tous les princes ne suivent son exemple. Quant au magistrat et aux citoyens de Gênes, nous dirons à Votre Sainteté, d'après ce que nous entendons et connaissons, qu'ils se montreront encore plus fidèles et plus fervents pour la cause de l'Eglise qu'ils ne se sont montrés jusqu'à présent<sup>1</sup>. »

En effet les Génois eux-mêmes écrivirent au Pape une lettre de consolation, où ils racontent franchement leur défaite, mais qui les affligeait moins que l'injure faite par Frédéric à l'Eglise de Dieu dans la personne de ses pontifes. Pour venger cette injure ils comptent pour peu ce qu'ils ont perdu, préparent des armements plus considérables, voulant aider l'Eglise à remporter la victoire sur ce fils de perdition, cet homme de péché, l'apostat Frédéric, soi-disant empereur ; ce qu'ils espèrent qui arrivera bientôt, persuadés qu'il ne se sera élevé si haut que pour tomber plus bas dans l'abîme de la honte éternelle. En conséquence ils supplient le Saint Père de ne pas se décourager, de ne pas se désister de son entreprise, mais de compter plus que jamais sur leur dévouement inébranlable, soit qu'il veuille venir chez eux ou y envoyer quelqu'un de sa part<sup>2</sup>. Cette héroïque constance du peuple génois à défendre la cause de Dieu méritait sans doute une mention honorable dans l'histoire de l'Eglise.

Grégoire IX, ayant appris la fâcheuse nouvelle, écrivit de son côté aux peuples catholiques, notamment à ceux de Venise, de Mi-

<sup>1</sup> Petr. de Vin., *epist.* 9 et 8.

<sup>1</sup> Apud Raynald, ann. 1241, n. 58. — <sup>2</sup> Id., n. 60.



lan, de Bologne et d'ailleurs, de ne pas se laisser abattre, ni même de s'étonner, attendu que la barque de Pierre est souvent en butte à la fureur des vents et des tempêtes sans pouvoir jamais en être submergée. Il rappelle comment Frédéric, par des lettres adressées aux cardinaux, aux évêques et aux princes de la chrétienté, avait demandé la convocation d'un concile pour connaître de son affaire, et comment alors lui Pape, du conseil des mêmes cardinaux, avait cru devoir convoquer auprès du Siège apostolique les prélats avec les ambassadeurs des rois et des princes. En persécutant ceux qui se rendent au concile qu'il a lui-même demandé Frédéric ne fait que découvrir les terreurs de sa conscience criminelle, qui tremble devant le grand jour. Le Pape conjure donc tous les peuples de demeurer fermes comme de vaillants soldats, assurés de sa part qu'il ne négligera rien pour soutenir la foi catholique et la liberté de l'Église<sup>1</sup>. Qui n'admirerait ce Pape centenaire déployant cette vigueur indomptable au plus fort de la tempête ?

Les évêques prisonniers eurent beaucoup à souffrir ; ils furent longtemps sur mer, enchaînés et entassés dans les galères, incommodés de la chaleur et des mouches piquantes, souffrant la faim et la soif, exposés aux reproches et aux injures des soldats et des matelots, prolongeant ainsi un douloureux martyre par suite de leur obéissance. La prison leur parut un repos, quoique le repos n'y fût pas. Ils se consumèrent donc, principalement les plus délicats, et dépérèrent de diverses maladies ; quelques religieux et beaucoup d'autres y rendirent l'âme et passèrent de la misère de ce monde au Seigneur, non sans la palme du martyre<sup>2</sup>. Ce sont les paroles de Matthieu Pâris ; Fleury les cite, mais en supprimant celles qui attribuent la gloire du martyre aux prisonniers qui meurent pour la cause de l'Église. Le plus maltraité de tous fut le cardinal-évêque de Palestrine, qui était le plus odieux au persécuteur Frédéric. Au mois de juillet de la même année 1241 ils furent transférés à Salerne.

Le Pape leur écrivit des lettres de consola-

tion, comme à des captifs pour la cause de Jésus-Christ et de son Église ; il compte parmi eux les abbés de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux. Il déplore le peu de précautions de Grégoire de Romagne, son légat, qui, d'après ses avertissements, aurait pu et dû assembler un plus grand nombre de galères. Il exhorte les prisonniers à la patience par l'exemple des apôtres et des martyrs ; mais en même temps il promet de ne rien omettre pour les délivrer par force et réparer l'affront qu'il a reçu<sup>1</sup>.

Le roi saint Louis, sachant la prise des prélats français, envoya près de Frédéric l'abbé de Corbie et Gervais, seigneur des Esgrins, avec une lettre où il le priait de délivrer ces prélats. L'empereur répondit en renouvelant ses plaintes contre le Pape Grégoire, qui avait employé contre lui l'un et l'autre glaive et enfin avait convoqué un concile pour le condamner. « Mais Dieu, ajouta-t-il, voyant son mauvais dessein, a livré entre nos mains ces prélats, et nous les retenons tous comme nos ennemis ; car où ne cessait la persécution, là ne devait pas cesser la défense, d'autant plus que l'empire est au-dessus de l'homme, et que tous les animaux craignent les traces du lion<sup>2</sup>. Que Votre Altesse royale ne s'étonne donc pas si Auguste garde étroitement les prélats de France qui voulaient mettre César à l'étroit<sup>3</sup>. »

A cette morgue pédantesque, qui met l'empereur allemand au-dessus de l'humanité, qui écrit au roi de France comme à un roi provincial, qui le compare à un animal timide que fait trembler et fuir la seule trace du lion tudesque, saint Louis répondit par la lettre suivante :

« Nous avons cru jusqu'à ce jour avec confiance qu'il ne pourrait jamais s'élever aucune cause de haine ou de scandale entre l'empire et notre royaume, car depuis longtemps ces États étaient unis par une sincère affection ; tous nos prédécesseurs, les rois de France, d'heureuse mémoire, avaient jusqu'à notre temps montré leur zèle pour l'honneur et la puissance de l'empire, et

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1241, n. 64. — <sup>2</sup> Matth. Pâris, ann. 1241, Apud Raynald., n. 67.

<sup>1</sup> Raynald., n. 69-72. — <sup>2</sup> « Præsertim cum imperium transcendat hominem et leonis vestigia animalia singula pertimescant. — <sup>3</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 13.

nous, qui avons été appelé par la volonté de Dieu à régner après eux, nous persistions dans les mêmes sentiments. Nos prédécesseurs et les vôtres, regardant le royaume et l'empire comme une seule et même chose, ont conservé cette unité de paix et de concorde et n'ont pas laissé luire entre eux la moindre étincelle de dissension. Nous sommes donc forcé de nous étonner fortement, et nous sommes troublé avec raison de ce que, sans aucun sujet précédent d'offense, comme les prélats de notre royaume se rendaient au Siège apostolique, ainsi qu'ils y étaient tenus par leur foi et leur obéissance, sans pouvoir refuser de se conformer aux ordres qu'ils avaient reçus, vous les avez fait arrêter sur mer et vous les retenez sous votre garde. Nous en sommes plus contrarié que Votre Majesté ne le croit peut-être, d'autant plus que, comme nous l'avions appris clairement par leurs lettres, ils n'avaient point le projet d'agir contre Votre Altesse impériale, lors même que le souverain Pontife aurait voulu procéder à des choses qu'il lui était moins convenable de faire.

« Puisque donc les prélats de notre royaume n'ont donné aucune cause à leur détention, il conviendrait que Votre Altesse les fit rendre à la liberté qui leur est due ; vous nous apaiserez ainsi, car nous regardons leur détention comme une injure pour nous, et la majesté royale perdrait de sa considération si nous pouvions nous taire dans un cas semblable. Rappelez à votre mémoire, si vous n'y avez point songé encore, que nous avons repoussé ouvertement l'évêque de Palestrine et les autres légats de l'Église qui voulaient implorer de nous un subside à votre préjudice, et qu'ils n'ont rien pu obtenir dans notre royaume contre Votre Majesté. Que votre prudence impériale pourvoie donc à cette occurrence, qu'elle pèse dans son jugement ce que nous venons de dire, et qu'elle ne se borne point à alléguer votre puissance ou votre volonté ; car le royaume de France n'est pas tellement affaibli qu'il souffrît davantage vos coups d'éperon <sup>1</sup>. »

Cette lettre eut son effet ; insensible à la

justice Frédéric ne le fut point à la peur ; il était hardi contre les prêtres, mais non contre des guerriers ; il délivra donc, malgré lui, tous les prélats de France.

Il continuait cependant ses conquêtes en Italie, faisant le dégât autour des villes qui ne voulaient pas le recevoir. De Faënza il vint à Fano, puis à Spolète, qui se rendit puis devant Assise. Pour fournir aux frais de la guerre il fit assembler au mois de juin les prélats de son royaume en Italie, et les obligea de donner, à titre de prêt, les trésors de leurs églises, c'est-à-dire l'argenterie, les ornements de soie et les pierreries ; ce qu'il continua pendant les deux mois suivants, faisant amasser toutes ces richesses dans la ville de San-Germano, près du mont Cassin. On prit entre autres la table d'or qui était dans ce monastère devant l'autel de Saint-Benoît et la table d'argent de l'autel de la Sainte-Vierge ; mais les églises rachetèrent pour de l'argent une partie de leurs trésors <sup>1</sup>. Voilà ce que rapporte l'historien Richard de San-Germano, qui écrivait dans le temps et sur les lieux mêmes. En vérité on dirait une invasion de Vandales ou de Sarrasins.

Pendant que Frédéric II dépouillait les églises d'Italie pour faire la guerre à l'Église et à son chef d'autres Barbares attaquaient la chrétienté par le Nord. Les Tartares ou Mongols, commandés par Bathou, s'avancèrent vers l'occident et le septentrion, tandis que le grand-khan, Octaï, faisait la guerre à l'Orient, où il achevait la conquête de la Chine. Bathou attaqua les Russes, les Bulgares et les Slaves. Il défit aussi Cuthen, roi des Comans, qui envoya à Béla, roi de Hongrie, demander retraite pour lui et pour sa famille, promettant de se rendre son sujet et d'embrasser la religion chrétienne. Béla accepta avec joie la proposition dans l'espérance de la conversion de tant d'âmes ; mais les Comans, encore barbares, et dont les biens consistaient en bétail, firent de grands maux à la Hongrie et rendirent le roi Béla odieux à ses sujets.

Cependant les Tartares entrèrent en Russie, prirent Kiow, qui en était alors la capi-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1241, n. 76. Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 12.

<sup>1</sup> Richard de San-Germ., ann. 1241.



tales, passèrent au fil de l'épée tous les habitants et la ruinèrent. Ils ravagèrent la Pologne, dont le duc, Henri le Pieux, fut tué dans un combat, mais après de tels prodiges de valeur que sa défaite put être regardée comme une victoire. Les Mongols coupèrent la tête à son cadavre, la plantèrent au bout d'une lance, et demandèrent que la forteresse de Lignitz se rendit puisque son prince était mort. Sa femme, la duchesse Anne, qui s'y était enfermée avec ses quatre enfants, répondit : « Il y a encore quatre héritiers du prince, et la garnison est prête à sacrifier biens et vie pour eux <sup>1</sup>. » De là les Tartares allèrent attaquer la Bohême ; mais ils furent repoussés, et Péta, un de leurs chefs, fut tué. Le duc de Brabant fut averti de cette irruption par une lettre d'un seigneur de Saxe, son gendre, datée du 10 mars 1241 ; il envoya cette lettre à l'évêque de Paris. A de si terribles nouvelles Blanche dit à saint Louis : « Où êtes-vous, mon fils ? » Il s'approche et dit : « Qu'y a-t-il ma mère ? » Elle poussa un grand soupir et ajouta : « Que faut-il faire, mon cher fils, en cette occasion où l'Église est menacée de sa ruine, et nous tous, tant que nous sommes ? » Saint Louis répondit : « Espérons au secours du Ciel ; si ces Tartares viennent nous les enverrons dans le Tartare ou ils nous enverront en Paradis. » Cette parole encouragea non-seulement la noblesse française, mais les peuples des pays voisins.

On apprit en Hongrie que les Tartares en ravageaient la frontière vers la Russie, un an après l'entrée des Comans, c'est-à-dire vers l'an 1240. Sur cette nouvelle le roi Béla fit publier par tout son royaume que la noblesse se tint prête à marcher au premier ordre ; mais les Hongrois, mécontents pour la plupart, disaient qu'on avait souvent, sur la venue des Tartares, répandu de pareils bruits, qui s'étaient trouvés faux. D'autres disaient que ces bruits venaient des prélats, qui voulaient se dispenser d'aller à Rome, où le Pape les avait appelés pour le concile. Tout le monde savait néanmoins que Hugolin, archevêque de Colocza, avait envoyé à Venise retenir des galères pour lui et pour

quelques-uns de ses suffragants, et que le roi les avait, malgré eux, empêchés de partir.

Vers le carême de l'année 1241, le bruit de l'approche des Tartares croissant toujours, le roi vint à Bude et rassembla les prélats et les seigneurs pour délibérer sur les moyens de s'en défendre. Le 12 mars il y eut un rude combat dans lequel les Tartares se rendirent maîtres de la porte de Russie dans le royaume. Bathou, leur chef, avec son armée, qui était de cinq cent mille hommes, commença à ravager le pays, brûlant les villages et passant au fil de l'épée tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Le 15 mars il se trouva à une demi-journée de Pesth, qui est sur le Danube, vis-à-vis de Bude. Comme ses troupes continuaient à faire le dégât, l'archevêque de Colocza voulut les attaquer ; mais il fut battu et obligé de se retirer honteusement. Benoît, évêque de Varadin, ayant appris qu'ils avaient ruiné Agria et emportaient les trésors de l'évêque et de l'Église, marcha aussi contre eux avec ses troupes ; mais ils le trompèrent par un stratagème et le défirent.

Le roi Béla s'avança jusque vers Agria et voulut attaquer les Tartares, qui semblaient fuir devant lui ; mais les Hongrois, qui ne savaient pas leur manière de combattre et étaient peu affectionnés à leur roi, furent entièrement défaits, et le roi ne se sauva que parce qu'il s'enfuit sans être connu. Plusieurs prélats furent tués en cette malheureuse journée : Mathias, archevêque de Strigonie, en qui le roi avait une grande confiance ; Hugolin, archevêque de Colocza, de grande naissance et le plus estimé pour la conduite des grandes affaires ; Georges, évêque de Javarin, recommandable par sa doctrine ; Rainold de Transylvanie, évêque de Nitria, estimé par ses mœurs ; Nicolas, prévôt de l'Église de Sébénie en Dalmatie, vice-chancelier du roi, qui, avant que de mourir, tua de sa main un des principaux Tartares ; car ces prélats furent tués en combattant. Après cette défaite la terre demeura jonchée de corps morts, dispersés l'espace de deux journées de chemin, les uns sans tête, les autres mis en pièces. Plusieurs furent noyés, plusieurs furent brûlés avec les villages et les églises. L'air, infecté de tant de cadavres, fit

<sup>1</sup> Sommersberg, *Script. rer. Sil.*, l. 1, p. 316.

encore mourir plusieurs hommes, principalement ceux qui s'étaient retirés dans les bois blessés et à demi morts. Enfin, la terre n'ayant pu être cultivée pendant trois ans que les Tartares demeurèrent dans le pays, la famine acheva de la désoler.

A la prise de Varadin, comme on voulut défendre contre eux l'église cathédrale, où plusieurs femmes nobles s'étaient réfugiées, ils la brûlèrent avec tout ce qu'il y avait dedans. Dans les autres églises ils commirent toutes sortes d'impuretés et de sacrilèges. Après avoir abusé des femmes ils les tuaient sur la place. Ils brisaient les vases sacrés, rompaient les tombeaux des saints et foulaient aux pieds leurs reliques. On peut juger par cet exemple de ce qu'ils faisaient ailleurs. Ils ravagèrent ainsi, pendant l'été 1241, tout le pays d'au delà du Danube, jusqu'aux confins de l'Autriche, de la Bohême et de la Pologne. Le roi Béla se sauva en Dalmatie et n'en revint qu'après la retraite des Tartares, c'est-à-dire en 1243 <sup>1</sup>.

Thomas, archevêque de Spalatro, en décrivant d'un style lugubre ces ravages des Mongols fait observer que les Hongrois, avant d'être vaincus par ces féroces barbares, avaient été vaincus auparavant par les plaisirs et les vices. Il ajoute qu'outre le carnage fait par l'ennemi la plus grande partie de l'armée hongroise se noya dans un marais. Après la victoire les Tartares dépouillaient de leurs vêtements les habitants des villes et des campagnes qui s'étaient rendus à eux ; puis ils les égorgeaient en leur perçant le cœur ; ils les déshabillaient d'abord afin que les habits ne fussent point tachés de sang. Ils conservaient les femmes propres à l'esclavage ; mais les femmes tartares, jalouses de leur beauté, ou les égorgeaient, ou leur coupaient le nez et les oreilles. Les jeunes enfants étaient livrés à la cruauté des Tartares, pour que ceux-ci apprissent à se jouer et à s'abreuver du sang chrétien. Le clergé, ayant osé implorer leur miséricorde en procession, fut massacré. Le saint homme déplorant une si grande calamité, il lui fut révélé que Dieu l'avait permise à cause des cri-

mes du peuple, du clergé, et principalement des trois prélats <sup>1</sup>.

Dès le commencement de l'invasion des Tartares Béla, roi de Hongrie, en donna avis au Pape Grégoire, qui lui répondit par une lettre du 16 juin 1241, où, après avoir déploré les péchés du peuple chrétien et la punition terrible que Dieu en tirait, il espère néanmoins en la miséricorde divine et exhorte le roi à se défendre courageusement, lui promettant de ne rien négliger pour le secourir. En même temps il écrivit aux évêques de Hongrie d'y prêcher la croisade contre les Tartares, avec l'indulgence accordée pour la Terre-Sainte. Le roi Béla, après sa défaite, envoya en Italie Étienne, évêque de Vacina, avec des lettres pour le Pape et pour l'empereur. Le Pape lui répondit encore, le 1<sup>er</sup> juillet, par de grands sentiments de condoléance et des promesses générales de secours, ajoutant à la fin : « Si Frédéric, qui se dit empereur, voulait s'humilier et se soumettre à l'Église, elle serait prête à faire la paix avec lui, et ce serait un moyen de vous secourir plus efficacement <sup>2</sup>. »

Quant à l'empereur, le roi de Hongrie lui avait offert de se soumettre à lui avec son royaume pourvu qu'il le défendît contre les Tartares. Frédéric lui envoya aussitôt, non pas précisément une armée, mais une lettre pleine de rhétorique. S'il ne vient pas lui-même avec ses troupes invincibles, c'est uniquement au Pape qu'on doit s'en prendre, lui qui refuse de seconder les intentions si pacifiques et si généreuses de sa majesté. « C'est pourquoi, cette phrase est à remarquer, c'est pourquoi, laissant tout le reste, nous avons dirigé nos heureux pas vers la ville de Rome, et nous en approchons, disposé à nous contenter des droits anciens et héréditaires de l'empire, que les divins augustes, nos prédécesseurs, ont possédés en propriété, tant pour l'empire que pour les royaumes, et que vous et les autres princes pourriez nous faire un reproche d'avoir négligés si longtemps <sup>3</sup>. » Le lecteur attentif remar-

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1241, n. 20, note de Mansi. —

<sup>1</sup> Roger, *Destruct. Hung.* Matth. Paris et Raynald, ann. 1241.

<sup>2</sup> Apud Rayn., ann. 1241, n. 27. — <sup>3</sup> « Quapropter, omnibus prætermisissis, felices gressus nostros direximus versus urbem, ita quod Romanis partibus vicinamur,



quera ces paroles : *Les droits anciens et héréditaires de l'empire, que les divins augustes ont possédés en propriété, tant pour l'empire que pour les royaumes.* Ces paroles expliquent assez clairement la politique des empereurs d'Allemagne : ressusciter l'empire idolâtre de Rome, revendiquer à cet empire tout ce qu'il possédait au temps d'Auguste et de Tibère, rendre cet empire héréditaire dans la famille de Frédéric. Envisagée sous ce vrai point de vue la conduite de Frédéric est conséquente avec elle-même. Ce qui lui importait le plus, ce n'était pas de repousser les Tartares au fond de la Russie, mais de s'emparer de Rome et d'asservir l'Église romaine ; avec cela il était maître de la chrétienté et du monde. Faire avec le Pape une paix raisonnable eût été aller contre son but. Ses grandes phrases sur son amour de la paix et de la concorde, de la foi et de l'Église, c'était de la poudre d'or jetée aux yeux des simples. C'est dans cet esprit qu'il finit par recommander au roi de Hongrie de joindre toutes ses forces à celles de son fils Conrad, élu roi des Romains, afin de repousser les attaques de leurs communs ennemis jusqu'à ce qu'il vienne avec toute sa puissance remporter sur eux une victoire finale <sup>1</sup>. Il écrivit dans le même sens au roi de France et aux princes chrétiens. Dans cette lettre il va jusqu'à les appeler *Pères conscrits*, comme si les rois de la chrétienté n'étaient pour lui que ce que les sénateurs étaient pour Auguste et Tibère. Il les exhorte, pendant que lui est occupé à *poursuivre la cause de l'empire*, non pas en *usurpant le bien d'autrui*, mais en *récupérant les royaumes de ses pères et de ses ancêtres*, à faire tous les efforts avec lui pour repousser l'ennemi commun, d'autant plus que la puissance divine veut non-seulement défendre *l'empire romain*, mais encore l'augmenter ; « car voici que le roi de Hongrie a soumis son royaume à notre domination, pourvu qu'il soit protégé par le bouclier de notre défense <sup>2</sup>. »

intendentes esse contenti veteribus et hæreditariis imperii juribus, quæ divi augusti, prædecessores nostri generis et honoris, tam imperii quam regnorum propria possederunt, quibus tam diu neglectis per te et alios principes notari merito poteramus.

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 29. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 30.

Le royaume de Hongrie ne fut point défendu par le bouclier de la défense impériale ; Conrad ne remua pas le pied pour le secourir ; les Hongrois, laissés à eux seuls, furent battus. En conséquence l'empereur Frédéric envoya promptement, non pas une bonne armée aux pauvres Hongrois, mais une longue missive aux rois de France et d'Angleterre, ainsi qu'aux autres princes chrétiens. Après un sombre tableau de la cruauté, de la puissance et de la perfidie des Tartares, dont il nous apprend que le chef s'appelait le dieu de la terre, il accuse le roi de Hongrie de paresse, de négligence, de somnolence, parce qu'il s'est laissé battre, sans rien prévoir, sans prévenir personne, sans appeler personne à son secours. Oui, tels sont les incroyables reproches qu'il fait à ce même roi de Hongrie qui lui avait offert son royaume à la seule condition de le secourir. Ce qui n'est pas moins incroyable, c'est que la cause unique de toutes ces calamités, c'est toujours le Pape, qui n'en veut à l'empire que pour asservir tous les royaumes chrétiens. Voilà ce qui donne tant de confiance aux Barbares, car ils savent tout ce qui se passe parmi nous.

« Mais, conclut-il, et cette conclusion mérite surtout une grande attention, mais nous espérons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous fait triompher de nos ennemis, que ceux-ci encore, qui sont sortis de l'enfer, déposeront leur faste quand ils auront éprouvé les forces de l'Occident, et que, Tartares, ils seront replongés dans le Tartare. Ils ne se glorifieront plus d'avoir parcouru impunément tant de provinces, vaincu tant de peuples, commis tant de crimes, lorsque le sort téméraire, ou plutôt Satan, les aura entraînés à la mort, sous les serres des aigles victorieuses de l'*Europe impériale* ; lorsque la guerrière Germanie, la belliqueuse France, l'audacieuse Espagne, la fertile Angleterre, l'impétueuse Allemagne, le naval Danemark, l'indomptable Italie, la remuante Apulie, avec les îles piratiques et invincibles de la mer Grecque, Adriatique, Toscane ; lorsque la Crète, la Chypre, la Sicile, avec les îles limitrophes de l'Océan ; lorsque la sanglante Hibernie, avec l'agile pays de Galles, la ma-

recégeuse Écosse, la glaciale Norwége, et toutes les nobles régions situées vers le pôle occidental, enverront allégrement leurs troupes d'élite, précédées de l'étendard de la croix, que redoutent non-seulement les hommes rebelles, mais encore les démons<sup>1</sup>. »

Dans le style emphatique de cette longue tirade il faut surtout remarquer cette expression d'*Europe impériale* et le dénombrement des nations qui en font partie. L'Eglise, la chrétienté, l'étendard de la croix n'y paraissent que pour servir d'enseignes.

Dans l'exemplaire de cette lettre qui était pour le roi de France Frédéric ajoutait : « Nous admirons que les Français, si éclairés, n'aient pas mieux pénétré que les autres les artifices du Pape, dont l'ambition insatiable se propose de se soumettre tous les royaumes chrétiens, et attaque l'empire après avoir foulé aux pieds la couronne d'Angleterre<sup>2</sup>. »

Avec toute sa rhétorique Frédéric II ne trompait pas tout le monde. On était fort partagé à son égard, nous apprend Matthieu Paris. Les uns disaient que c'était l'empereur lui-même qui avait machiné ce fléau des Tartares, que son élégante épître n'était que pour pallier méchamment un si exécrationnel forfait, et qu'il aspirait, la gueule béante, à la monarchie de tout l'univers, à la subversion de la foi chrétienne, à l'instar de Lucifer ou de l'Antechrist. On découvrait des faussetés dans cette lettre, comme quand elle dit que la nation inconnue des Tartares sortait du Midi. On soupçonnait que leurs desseins occultes, leurs mesures impénétrables, leurs conspirations diverses leur étaient conseillées par l'empereur même; on disait que c'était par ses machinations que le roi de Hongrie avait été vaincu, afin que, n'en pouvant plus, il se réfugiât sous les ailes de l'empereur et lui fit hommage de son royaume, car, cela étant, les ennemis se retirèrent. Voilà quel était le bruit public, au rapport de Matthieu Paris, qui se contente d'ajouter : « Mais à Dieu ne plaise que dans un corps mortel soit cachée une si effroyable scélératesse<sup>3</sup> ! »

Fleury, qui aime tant à citer Matthieu Paris, ne dit mot de ce mémorable passage. Serait-ce parce qu'il n'est pas contre le Pape?

Ce qui augmentait surtout la confiance de Frédéric II, c'est que, dans le collège des cardinaux, il avait trouvé un Judas qui trahissait l'Eglise et son chef, qui donnait à leur ennemi des conseils secrets pour réussir dans ses desseins occultes. C'était le cardinal Jean de Colonne. Longtemps Frédéric ne répondit point à ses ouvertures, faisant la sourde oreille et ayant l'air de mépriser ses avis; mais enfin, ayant trouvé en lui un homme selon son cœur, comme il le lui dit dans une lettre confidentielle, il promet de le combler d'honneurs, mais surtout de suivre ses hardis conseils. Il lui découvre que le plan qu'il lui suggérait était le sien depuis longtemps : la restauration de l'empire tel qu'il était dans l'origine. Son séjour en Apulie pour recouvrer son royaume héréditaire de Sicile, son voyage en Syrie pour accomplir son vœu, sa condescendance apparente pour les désirs des princes, dans tout cela il jetait les fondements de l'édifice, il dressait un pont solide pour franchir le passage, des degrés stables pour atteindre le sommet de la montagne. S'il a rendu service au Père commun des fidèles, c'était pour le faire servir à ce plan; s'il n'y a pas réussi il espère bien, en suivant les conseils du cardinal, récupérer le temps perdu<sup>4</sup>.

Le marché ainsi conclu, le cardinal traitre quitta le Pape au mois de juillet 1241, passa à Palestrine, prit quelques places sur les Romains et reçut quelques troupes de l'empereur. Au mois d'août Tivoli se rendit à ce prince, qui, s'approchant toujours, prit quelques châteaux du monastère de Farfe et vint camper à la Grotte-Ferrée, d'où il ravageait les dehors de Rome, lorsque le Pape Grégoire IX y mourut, le 21 du même mois d'août 1241, à l'âge de près de cent ans, après avoir tenu le Saint-Siège quatorze ans et cinq mois.

Grégoire IX, précédemment le pieux cardinal Hugolin, fut l'ami intime de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1241. — <sup>2</sup> Id., *ibid.* — <sup>3</sup> Id., *ibid.*

<sup>4</sup> Martène, *Veter. Script. amplissima Collectio*, t. 2, col. 1167, *epist.* 42.



Antoine de Padoue, de saint Raymond de Pegnafort et de plusieurs autres saints personnages, ce qui suffit pour faire son éloge. Il se servit en particulier de saint Raymond de Pegnafort pour faire une nouvelle collection des décrétales.

Il y avait déjà cinq collections des épîtres décrétales des Papes, toutes faites depuis la compilation de Gratien ; la première, par Bernardo Balbo, prévôt de l'Eglise de Pavie, puis évêque de Faënza, et enfin de Pavie, après saint Lanfranc, son maître. Il était fort savant dans le droit canonique et en composa cinq livres. Il recueillit les décrétales et les canons de quelques conciles jusques à l'an 1190. La seconde compilation fut commencée par Gilbert et Alain et achevée par Galois de Volterre, desquels elle porte le nom. La troisième fut tirée des registres d'Innocent III par Bernard le Grand, archidiacre de Compostelle, et revue par Pierre de Bénévent, notaire du Pape, vers l'an 1210. Cinq ans après le pape Innocent fit faire la quatrième collection, composée des décrets du concile de Latran, auquel il avait présidé la même année 1215, et de ses propres rescrits. La cinquième collection fut composée des constitutions d'Honorius III, qui les fit recueillir par Tancrède, archidiacre de Bologne, et il ordonna qu'elle fût suivie dans les écoles et les tribunaux.

De toutes ces collections le Pape Grégoire IX fit donc composer la sienne par saint Raymond de Pegnafort, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui était alors son chapelain et son pénitencier. Les décrétales y sont distribuées en cinq livres, dont chacun contient plusieurs titres, où elles sont rangées par ordre des temps, ce qu'on n'avait pas observé dans les collections précédentes. Celle-ci commence à Alexandre III, où finissait le décret de Gratien, et les décrétales n'y sont que par extrait, suivant la matière de chaque titre, mais en conservant les premiers mots par lesquels elles étaient déjà connues. Le Pape adressa cette collection aux docteurs et aux écoliers de Bologne, par une lettre où il dit qu'il a fait rédiger en un volume les constitutions de ses prédécesseurs, auparavant dispersées en plusieurs, parce

qu'elles causaient de la confusion, à cause de leur ressemblance, de leur contrariété ou de leur prolixité, et que, quelques-unes se trouvant hors de ces volumes, leur autorité était révoquée en doute dans les jugements. Il ajoute qu'il a fait retrancher l'inutile des anciennes constitutions et joindre les siennes sur quelques questions douteuses, voulant qu'on se serve de cette seule compilation dans les tribunaux de justice et dans les écoles, et défendant d'en faire aucune autre sans l'autorité du Saint-Siège. Le Pape écrivit une lettre semblable aux docteurs de Paris, datée de Spolète le 3 septembre 1234. Son intention fut suivie, et sa collection si bien reçue qu'on l'a nommée depuis simplement *les Décrétales*<sup>1</sup>.

Voici le portrait que fait du Pape Grégoire IX l'auteur de sa vie : « Il était bien fait de sa personne, très-affable dans ses manières, d'un esprit vif et pénétrant et d'une mémoire très-heureuse. Il savait les belles-lettres dans la perfection, et il possédait à fond la science de l'un et de l'autre droit. C'était un torrent de l'éloquence cicéronienne. Il était excellemment versé dans la connaissance de l'Écriture sainte et il en parlait en maître. Il était plein de zèle pour la foi orthodoxe, pour la vraie discipline et pour la droite justice. Il était le refuge des misérables, le promoteur de la religion, l'ami de la chasteté et un modèle de toute sainteté<sup>2</sup>. »

Quand il mourut presque tous ses desseins paraissaient manqués et l'empereur semblait triompher partout ; mais Grégoire mourut avec la ferme conviction que ce combat livré pour Dieu et sur le roc immuable de saint Pierre se terminerait finalement en faveur de l'Eglise. C'est pourquoi, peu de semaines avant sa mort, il écrivait aux fidèles : « Ne vous laissez point étourdir par les vicissitudes du présent ; ne soyez ni pusillanimes dans l'adversité, ni orgueilleux dans la prospérité ; mettez votre confiance en Dieu et supportez ses épreuves avec patience. La barque de Pierre est souvent entraînée par la tempête et poussée dans des écueils ; mais bientôt, et d'une manière inattendue, elle se relève au-

<sup>1</sup> Fleury, l. 80, n. 46. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1227.

dessus des flots écumants et vogue sur la plaine liquide sans avoir éprouvé aucun dommage <sup>1</sup>. »

Telles n'étaient point les pensées de Frédéric II. Il écrivit à tous les princes une lettre triomphale sur la mort du Pape Grégoire, pour lequel il ne dissimule aucunement sa haine, l'accusant toujours comme l'auteur de toutes les calamités. Il souhaite qu'on lui donne un successeur, mais qui n'en suive ni la haine ni les crimes. Il remarque, avec son emphase pédantesque, que celui qui osait offenser l'empereur auguste n'a pu atteindre la fin du mois vengeur Auguste <sup>2</sup>.

Il y avait dix cardinaux à Rome, et l'empereur en retenait deux en prison, savoir les deux légats, Jacques, évêque de Palestrine, et Otton, diacre du titre de Saint-Nicolas, qui avaient été pris sur mer. Les dix autres envoyèrent prier humblement l'empereur de laisser venir à Rome ces deux derniers, à telle condition qu'il lui plairait, pour procéder à l'élection du Pape. Il l'accorda, à la charge qu'ils reviendraient en prison à moins qu'Otton ne fût élu Pape ; en général il permit à tous les cardinaux qui étaient hors de Rome de s'y rendre en cette occasion. Cependant les dix cardinaux qui y étaient s'assemblèrent pour l'élection ; mais ils se partagèrent, six d'un côté et quatre de l'autre. Cinq des premiers élurent le sixième, savoir Geoffroi ou Galfrid, Milanais, évêque de Sabine ; trois des autres élurent le quatrième, savoir Romain, auparavant cardinal de Saint-Ange et alors évêque de Porto. Ces deux élections se trouvèrent nulles parce qu'aucun des deux n'avait les deux tiers des voix, comme il était nécessaire d'après la constitution d'Alexandre III.

Les cardinaux ainsi divisés de sentiments se séparèrent ; après plusieurs disputes les deux élus cédèrent, et on procéda à une nouvelle élection. On convint de choisir le cardinal Geoffroi, qui fut élu, vers la fin du mois d'octobre 1244, sous le nom de Célestin IV. Il était de bonnes mœurs et savant, mais vieux et infirme, en sorte qu'il mourut au mois de novembre suivant, à Saint-Pierre de Rome,

ayant tenu le Saint-Siège seulement seize ou dix-sept jours. On soupçonna, mais sans preuves, qu'il avait été empoisonné. Il fut enterré à Saint-Pierre, et aussitôt quelques cardinaux s'enfuirent de Rome à Anagni. La vacance du Saint-Siège dura près de vingt mois.

Frédéric continua la guerre contre Gènes et d'autres villes, pendant les années 1241, 1242 et 1243, mais sans aucun succès décisif. En 1244 la ville et la république de Gènes, se trouvant dans une position très-fâcheuse lui demanda grâce, en lui proposant pour modèle le Sauveur lui-même ; il répondit : « Nul péché ne demeure impuni ; Judas souffre éternellement, et, d'après l'Écriture, c'est le devoir des princes et des puissants de faire en sorte que nulle injustice ne se commette ni ne soit tolérée <sup>3</sup>. » Cette réponse était aussi malavisée que cruelle. Les Génois avaient pensé se soumettre ; ils firent de généreux efforts, sortirent de leur fâcheuse position et continuèrent la guerre avec honneur. Elle se faisait dans d'autres contrées de l'Italie, mais sans aucun succès décisif ni d'un côté ni de l'autre. Le féroce Ezzelin, gendre de Frédéric, augmentait sa puissance non moins par la ruse et la cruauté que par la prudence et la valeur. Il fit trancher la tête au jeune comte de Panégo sur le simple soupçon d'avoir reçu de l'argent des Lombards pour leur livrer Vérone. Un architecte lui ayant bâti une prison avec des cachots plus terribles qu'on n'en avait jamais vu, il l'y fit périr le premier dans les plus affreuses tortures <sup>4</sup>.

En 1244 Frédéric apprit la fâcheuse nouvelle que la ville de Ptolémaïs et les chrétiens de Palestine ne le reconnaissaient plus pour roi de Jérusalem. La même année il perdit, à son grand regret, sa troisième femme, l'impératrice Isabelle, sœur du roi d'Angleterre. L'année suivante (1242) mourut son fils aîné, l'ex-roi Henri, on ne sait trop de quelle manière. Suivant les uns il mourut en prison de sa mort naturelle ; suivant d'autres il fut mis à mort par ordre de son père <sup>5</sup> ; suivant un troisième récit, son père lui ayant ordonné de venir le trouver, Henri se mit en route, mais, de crainte et de

<sup>1</sup> Savioli III, 2, 627. — <sup>2</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 11.

<sup>3</sup> Bartol., *Annal.* — <sup>4</sup> Roland. Patav., V, 10. — <sup>5</sup> Ptol. Luc., *in Annal.*, ann. 1245.



désespoir, força son cheval à se précipiter avec lui du haut d'un rocher ou d'un pont<sup>1</sup>. Nous verrons Pierre des Vignes, chancelier et confident de Frédéric, se soustraire à la vengeance ou à la cruauté de Frédéric par une mort semblable.

Quant au cardinal Jean de Colonne, qui

passait pour l'instigateur de la discorde entre le Pape et l'empereur, et qui avait trahi le premier pour le second, les Romains se saisirent de ses forteresses, les détruisirent de fond en comble, le prirent lui-même et le confinèrent dans une prison, où il mourut l'an 1244<sup>1</sup>.

## § II.

### PONTIFICAT D'INNOCENT IV.

Cependant la vacance du Saint-Siège durait toujours. Il restait six ou sept cardinaux à Rome; quelques-uns étaient morts, d'autres malades, d'autres demeuraient cachés dans leurs pays, avec leurs amis et leurs parents; deux étaient retenus dans les prisons de l'empereur. Tant que vécut le Pape Grégoire Frédéric prenait à témoin le Ciel et la terre que le Pape seul était cause de la discorde entre l'Église et l'empire, que le Pape seul s'opposait à la paix. Le Pape était mort depuis six mois, et Frédéric continuait encore la guerre contre l'Église.

Au mois de février 1242 il envoya deux ambassadeurs négocier la paix avec les cardinaux de Rome; mais il y mit des conditions telles que, même dans l'extrémité à laquelle l'Église était réduite, elles ne purent être acceptées, et Frédéric continua la guerre. On vit alors clair comme le jour que les accusations impériales contre le Pape défunt n'étaient que d'odieuses calomnies. Tant que vécut le Pape Grégoire Frédéric prenait à témoin le Ciel et la terre que le Pape seul l'empêchait de marcher au secours de la Hongrie contre les Tartares; le Pape était mort depuis six mois lorsqu'au mois février 1242 le patriarche d'Aquilée, frère du roi de Hongrie, vint le prier de marcher contre les Tartares, qui continuaient à ravager la Hongrie, la Croatie, la Servie et la Bulgarie.

Après avoir sollicité Frédéric jusqu'au mois de juin le patriarche fut obligé de s'en aller comme il était venu. Frédéric II était plus fait pour faire la guerre aux chasubles qu'aux Sarrazins et aux Tartares<sup>2</sup>.

Tandis que les malheureuses populations de la Pologne et de la Hongrie périssaient sous le fer des Mongols, les nobles d'Allemagne, ducs et barons, célébraient un magnifique tournoi sur le Rhin. Tout à coup paraît au milieu d'eux un Frère prêcheur, nommé Bernard, qui les supplie de s'épargner les uns les autres, de s'abstenir de ce jeu cruel et de compatir aux maux de la chrétienté, si misérablement ravagée en Pologne et en Hongrie par les Tartares. Plusieurs se montraient disposés à écouter ses remontrances, lorsque les autres, se moquant du frère, commencèrent le tournoi. La vengeance de Dieu fut prompte et manifeste; il périt dans ce jeu sanguinaire jusqu'à trois cent soixante-sept nobles allemands<sup>3</sup>.

En soi la longue vacance du Saint-Siège ne devait pas déplaire à Frédéric II; c'était un moyen de plus de parvenir à ses fins. Dans des circonstances semblables les césars teutoniques, entre autres son grand-père, créaient un antipape; mais l'opinion publique de la chrétienté, formée à la longue par la doctrine, par les combats et les victoires de

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1244, n. 85. — <sup>2</sup> Id., ann. 1242 n. 4-8. — <sup>3</sup> Cantiprat., l. 2, c. 49, n. 4. Apud Rayn., ann. 1242, n. 9.

<sup>1</sup> Boccacio, *de Casibus Viror. illustr.*

l'Église, ne souffrait plus cette sacrilège usurpation; elle commençait même à accuser Frédéric de cette longue vacance de la Chaire apostolique et à le soupçonner de vouloir être tout à la fois et Pape et empereur.

Dès l'an 1241 il y eut une réunion des évêques d'Angleterre, savoir : de l'archevêque d'York, des évêques de Lincoln, de Norwich, de Carlisle, avec beaucoup d'autres personnages distingués du clergé, pour conférer sur la grande désolation de l'Église et implorer la consolation divine. Ils statuèrent que l'Église ferait généralement par toute l'Angleterre des prières spéciales, accompagnées de jeûnes, pour que le Seigneur daignât relever et restaurer l'Église romaine, privée du gouvernement pastoral et papal. Ils en prenaient l'exemple dans les Actes des Apôtres, où, pendant que Pierre était en prison, l'Église pria pour lui sans relâche. Ils convinrent aussi tous d'envoyer à l'empereur des députés convenables, avec les prières les plus suppliées, pour le salut de son âme, de déposer sincèrement toute animosité, toute espèce de tyrannie, de ne plus empêcher la promotion de l'Église romaine, mais de la laisser miséricordieusement respirer, et de l'aider même, quoiqu'il eût été offensé, à procurer l'élection, ceux qui avaient provoqué sa colère étant morts; car ce paraissait une chose tyrannique et contraire à la raison que les innocents fussent punis pour les coupables. Les députés, en passant par la France et les autres pays, devaient engager les évêques à faire comme ceux d'Angleterre. Voilà ce que nous apprend Matthieu Pâris, mais ce que Fleury a oublié de citer, apparemment parce que ce n'est point favorable à l'empereur.

Les évêques anglais députèrent des Frères prêcheurs et mineurs, parce que seuls ils ne craignaient pas les périls d'une semblable mission. Frédéric, les ayant reçus en audience, répondit : « Qui est-ce qui empêche le succès de l'élection? Assurément, ce n'est pas moi, mais l'indomptable orgueil et l'insatiable avarice de l'Église romaine. Et quand je l'empêcherais, qui pourrait s'en étonner, puisqu'elle cherche à me précipiter du trône impérial, et que, de son côté, l'Église d'An-

gleterre ne cesse de m'excommunier, de me diffamer, et d'envoyer de l'argent contre moi ? » C'est ainsi que Frédéric congédia les députés, lui qui, du vivant de Grégoire IX, protestait dans ses lettres qu'il n'avait aucun différend avec la sainte Église romaine, sa mère, mais avec le Pape seul <sup>2</sup>.

Les Français pressèrent aussi l'élection du Pape et envoyèrent à cette fin une ambassade à la cour de Rome, exhortant les cardinaux à élire au plus tôt; « autrement, ajoutèrent-ils, suivant Matthieu Pâris, nous chercherons les moyens de suppléer à votre négligence et de nous donner un Pape deçà les monts, à qui nous soyons tenus d'obéir. » Matthieu Pâris, qui les fait ainsi parler, ajoute que les Français faisaient hardiment cette menace, par la confiance qu'ils avaient en leur ancien privilège accordé par saint Clément à saint Denis, en lui donnant l'apostolat sur les peuples d'Occident <sup>3</sup>.

Mais on peut douter que les Français aient tenu ce langage; car on trouve une lettre du roi de France aux cardinaux dont le style est assez différent. En voici les principaux passages :

« Comme la dignité papale est la tête de l'univers, le gouvernement de l'univers, la majesté de l'univers, nous sommes réduit à nous étonner et à nous affliger lorsque vous, que nous réputons les colonnes du monde et le boulevard de toute la religion, après que le bienheureux Père Grégoire a quitté la vie de la chair pour une vie plus sainte, vous paraissez si discords dans la concorde que vous dormez quand il faudrait veiller et que vous veillez peut-être où il faudrait dormir. O siège de Pierre! depuis combien de temps es-tu veuf, toi dont le pontife n'était déposé autrefois dans son mausolée qu'après l'unanime élection du successeur! Voilà que la noble cité de Rome vit sans chef, elle qui est le chef des autres cités. Pourquoi? Assurément à cause de la discorde des Romains. Mais qu'est-ce qui les a provoqués à la discorde? La cupidité de l'or et l'ambition des digni-

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1241. — <sup>2</sup> « Quod nos cum sacrosancta Romana Ecclesia, matre nostra, discordiam aliquam non haberemus. » Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 34. — <sup>3</sup> Matth. Pâris, ann. 1243.



tés; car ils ne considèrent pas ce qui est expédient, mais ce qu'ils veulent; ils mettent l'intérêt particulier au-dessus de l'intérêt général et l'utilité au-dessus de l'honneur. Comment donc gouverneront-ils les autres, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes, eux qui rendent service aux ennemis, offensent les amis, et ne font rien qui leur profite à eux-mêmes? Autrefois, la cour romaine resplendissait par l'honnêteté, par la science, par les mœurs et la vertu; inébranlable aux menaces de la fortune, parce qu'elle avait mis son appui dans la vertu plus que dans le hasard. Maintenant ils sont abattus par l'adversité, eux que la prospérité avait enorgueillis. Est-ce qu'ils craignent la tyrannie de César? Mais il ne doit pas craindre l'homme celui qui a Dieu en aide. Il y a des princes temporels qui se permettent tout ce qu'il leur plaît et osent tout ce qu'ils peuvent. »

La lettre dit que, contre de pareils princes, les pasteurs doivent s'armer de force, sans quoi, au lieu de pasteurs, ce sont des loups impies et perfides, qui sont cause que la sainte mère Église et la foi sont foulées aux pieds. « Vous donc qui êtes demeurés les colonnes de la fermeté ecclésiastique, examinez attentivement si c'est par faveur, par haine ou par crainte de quelqu'un, que vous faites ce qu'il faudrait omettre et que vous omettez ce qu'il faudrait faire. Pour défendre la liberté de l'Église ne doutez point du secours des Français; car et notre royaume, et nos personnes, et nos trésors, nous les mettons à votre service. Nous ne craignons ni la haine ni l'artifice d'aucun prince, lequel nous ne savons de quel nom appeler puisqu'il prétend être roi et pontife. Au reste, comme la royauté n'implique point le sacerdoce dans la même personne, il doit montrer de quel droit il saisit la dignité du sacerdoce. Ce n'est pas un bien sans maître, qu'il puisse s'attribuer comme premier occupant. Comme c'est à vous qu'appartient le droit d'élire, il n'a pu l'acquérir par usage, car il n'y a pas encore assez de temps. Vous n'avez pu le lui vendre, une chose sacrée étant absolument inaliénable. Reste donc qu'il occupe par la violence ce qui ne saurait être à lui.

« Considérez donc, vous sur qui les regards du monde sont fixés, ce que prudemment vous devez faire. Aimez la fermeté, conservez la vérité, craignez Dieu, résistez courageusement à la méchanceté, pour laquelle vous n'avez déjà eu que trop de déférence, et beaucoup trop. Mais nous ne voulons pas en dire davantage, de peur que nous n'ayons l'air de vouloir parler contre le Ciel. Élisez donc pour la place de Pierre un pontife digne d'être appelé le vicaire du Christ, un bon pasteur, conservateur de la fermeté ecclésiastique, dont la suréminente splendeur et doctrine éclaire le peuple chrétien. N'ayez pour cela ni longs discours, ni long conseil; mais que, suscité par la grâce de l'Esprit-Saint, le lion dormant se lève de sa couche, et, par son rugissement, épouvante le prince de ce monde <sup>1</sup>. »

Cette lettre remarquable, dont Fleury se contente de citer un petit mot, nous fait bien connaître ce que l'on pensait dans la chrétienté des vues et des intentions de Frédéric II et de toutes ses protestations emphatiques de zèle et de dévouement pour la cause de Dieu et de son Église.

Accusé ainsi et par l'Angleterre et par la France d'empêcher l'élection du chef de la chrétienté, Frédéric II en accusa les cardinaux dans deux lettres véhémentes qu'il leur adressa. « Vous n'avez point d'attention, leur dit-il dans la première, aux choses spirituelles, mais seulement à celles de ce monde que vous avez devant les yeux. Chacun de vous désire ardemment le pontificat et ne suit que sa passion, sans avoir égard au mérite. Vous poussez la jalousie jusqu'à souhaiter la mort l'un de l'autre, loin de vouloir le voir Pape. Faites donc cesser entre vous les factions, accordez-vous pour donner un chef à l'Église et un meilleur exemple à vos inférieurs <sup>2</sup>. » Dans la seconde lettre, qui est encore plus véhémement, il leur dit, entre beaucoup de reproches et d'injures : « Tout le monde dit que ce n'est point Jésus-Christ, auteur de la paix, qui est au milieu de vous, mais Satan, père du mensonge et de la division; que chacun, aspirant à la chaire, ne

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 35. — <sup>2</sup> Id., l. 1, *epist.* 14.

peut consentir qu'un autre y monte; ainsi elle est demeurée vide et méprisée, et on ne vous apporte plus de présents, quoique vous soyez toujours prêts à les recevoir<sup>1</sup>. »

Et que répondaient les cardinaux à ces compliments de la rhétorique impériale ? Ils priaient instamment l'empereur de vouloir bien remettre en liberté leurs confrères et les autres prélats qu'il retenait prisonniers. Cette manière de répondre le contraignit, l'an 1242, de les délivrer pour la plupart, mais non pas tous; car en délivrant le cardinal Otton il retint encore dans les fers le cardinal-évêque de Palestrine. Ce n'était que bien malgré lui qu'il lâchait sa proie.

Sous prétexte de presser l'élection du Pape il se mit en campagne avec une grande armée, au mois d'avril 1243, et, quittant l'Apulie, il entra dans la terre de Labour; puis, au mois de mai, il marcha vers Rome, fit le dégât tout à l'entour et assiégea même une grande partie de la ville. Les Romains s'en plaignirent et représentèrent qu'ils étaient innocents de la longue vacance du Saint-Siège, et qu'il ne devait s'en prendre qu'aux cardinaux, qui non-seulement étaient divisés d'intérêts et de sentiments, mais encore dispersés en divers lieux et cachés en plusieurs villes. L'empereur, ayant égard à cette remontrance, retira ses troupes du siège et publia un ban par son armée, portant ordre de ravager les terres de l'Église et des cardinaux, et non les autres. Suivant cet ordre les Sarrasins qu'il avait à sa solde et les mauvais chrétiens de son armée attaquèrent la ville d'Albane et la pillèrent cruellement, sans épargner les églises, qui étaient au nombre de cent cinquante. Ils emportèrent les ornements, les calices, les livres et tout ce dont ils croyaient pouvoir profiter; ils réduisirent les habitants à la dernière misère.

Les cardinaux, voyant les autres terres de l'Église menacées d'une pareille désolation, prièrent l'empereur de faire cesser ces ravages, promettant d'élire un Pape au plus tôt, et l'empereur fit publier un ban à cet effet. Il se détermina enfin alors à remettre en liberté le cardinal-évêque de Palestrine et le

renvoya à ses collègues avec honneur; enfin il retira ses troupes et retourna dans son royaume.

Après quoi les cardinaux s'accordèrent à élire un Pape, le jour de la Saint-Jean, 24 juin 1243; ce fut Sinibald de Fiesque, Génois, de la maison des comtes de Lavagne, cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent *in Lucina*. Il fut élu à Anagni d'un commun consentement, nommé Innocent IV, et sacré au même lieu, le 28 du même mois, veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui était un dimanche.

Sinibald, cinquième fils de Hugues de Fiesque, se forma d'abord sous la direction de son oncle, l'évêque Opizon, fréquenta ensuite l'université de Bologne, où il entendit Azon, Accurse, Jean de Halberstadt, et en général les plus grands docteurs en droit civil et canonique, avec un tel succès qu'il fut compté lui-même parmi les jurisconsultes les plus distingués, expliqua les cinq livres des Décrétales et les augmenta de beaucoup de lois nouvelles. Il ne négligea pas pour cela la théologie, mais écrivit des commentaires sur plusieurs parties de l'Écriture sainte et fut généralement l'ami et le protecteur des savants. En 1223 Honorius III lui confia un canonicat à Parme, et lorsque le cardinal Hugolin, depuis Grégoire IX, dut négocier la paix entre Pise et Gênes, Sinibald le seconda avec tant de prudence et de circonspection qu'il fut nommé par Honorius vice-chancelier de l'Église romaine. Enfin Grégoire IX, en septembre 1227, le fit cardinal de Saint-Laurent *in Lucina*, et se servit fréquemment de lui dans ses négociations avec l'empereur. Sinibald était avec celui-ci sur un pied très amical; car les Fiesque comptaient parmi la noblesse de l'empire, tenaient de l'empire plusieurs fiefs, et peut-être la moitié de leur famille demeurait à Parme, qui jusqu'alors avait tenu pour l'empereur<sup>1</sup>.

Le nouveau Pape écrivit à tous les évêques de la chrétienté pour leur faire part de son élection, les exhorter à s'acquitter de leur charge pastorale avec un redoublement de zèle, se recommander lui-même à leurs prières, ainsi que les besoins si pressants de l'É-

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 17.

<sup>1</sup> Raumer, t. 4, p. 61.



glise. On le voit par sa lettre à l'archevêque de Reims et à ses suffragants, en date du 2 juillet. Elle finit par cette clause remarquable : « Au reste, parce que les porteurs de ces sortes de lettres font quelquefois des exactions, nous vous défendons de rien donner à celui-ci que la nourriture et les secours nécessaires en cas de maladie, parce qu'il a fait serment de ne rien prendre et qu'on a pourvu d'ailleurs aux frais de son voyage <sup>1</sup>. »

En prenant le nom d'Innocent IV le nouveau Pape faisait entendre qu'il marcherait sur les traces d'Innocent III ; aussi dit-on que Frédéric répondit à ses courtisans, qui le félicitaient de ce qu'un impérialiste était monté sur le trône pontifical : « Je crains que je n'aie perdu un ami parmi les cardinaux et que je ne retrouve un Pape ennemi ! Nul Pape ne peut être Gibelin <sup>2</sup>. » Les noms de Gibelins et de Guelfes sont les noms de deux partis politiques implantés d'Allemagne en Italie sous le règne de Frédéric II. Les Guelfes voulaient la liberté et l'indépendance de l'Église et de l'Italie ; les Gibelins voulaient la domination de l'empereur allemand sur l'une et sur l'autre. On conçoit qu'un Pape ne pouvait être Gibelin ; il ne fallait pour cela qu'un peu de bon sens, ou même que le simple instinct de sa propre conservation.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote de cour, Frédéric fit faire publiquement, par tout son royaume, des prières en actions de grâces pour bénir le Ciel d'avoir donné le nouveau Pontife à l'Église. Ce fut à Melfe qu'il en apprit la nouvelle. Au mois de juillet il envoya au Pape une ambassade solennelle, composée de Bérard, archevêque de Palerme ; Girard, maître des chevaliers Teutoniques ; Ansald, amiral du royaume de Sicile ; Pierre des Vignes et Thaddée de Suesse, l'un et l'autre grands-justiciers de la cour impériale, avec Royer, doyen de Messine, son chapelain. Les ambassadeurs étaient porteurs d'une lettre où l'empereur reconnaît que le Pape est issu de la noblesse de l'empire et son ancien ami, et lui fait offre de toute sa puissance pour l'honneur et la liberté de l'Église.

Le Pape reçut cette ambassade très-favorablement, et, pour négocier la paix avec l'empereur, il lui envoya trois nonces, Pierre de Colmieu, archevêque de Rouen, Guillaume, ancien évêque de Modène, et Guillaume, abbé de Saint-Fagon en Galice <sup>1</sup>.

C'étaient trois personnages illustres par leurs vertus et leur capacité. Pierre de Colmieu, après avoir refusé l'archevêché de Tours, l'évêché de Têrouane et d'autres, n'avait accepté l'archevêché de Rouen que sur l'ordre formel du souverain Pontife. Guillaume, évêque de Modène, était le même qui, après avoir quitté cet évêché, travailla si longtemps en Livonie et dans les autres missions du Nord. L'abbé de Saint-Fagon, ainsi que nous l'avons vu, avait été envoyé au Pape Grégoire par le roi saint Ferdinand de Castille comme un homme de confiance et capable de négocier la paix entre le Pape et l'empereur. Tels étaient les nonces que le Pape Innocent IV envoya à Frédéric II, et qu'il fit tous trois cardinaux peu de temps après.

L'instruction qu'il leur donna portait en substance qu'ils demanderaient la liberté de tous les prélats et autres ecclésiastiques qui avaient été pris sur les galères de Gênes et que l'empereur tenait encore en prison ; que, de plus, ils recevraient les ordres du prince sur la satisfaction qu'il voudrait faire pour les causes de son excommunication. Les nonces devaient aussi lui offrir satisfaction de la part de l'Église si elle avait fait quelque tort à l'empereur, et, pour juger lequel des deux avait sujet de se plaindre, le Pape était prêt à appeler les rois, les prélats et les princes, tant séculiers qu'ecclésiastiques, en quelque lieu sûr, et de s'en rapporter à leur jugement. Il demandait aussi, comme de raison, que tous ses amis et ses adhérents fussent compris dans la paix <sup>2</sup>.

Frédéric II, qui avait pris à témoin le Ciel et la terre qu'il ne demandait que la paix avec l'Église et que le seul obstacle à cette paix était le Pape Grégoire IX ; Frédéric II, voyant que le Pape Innocent IV le prenait au mot et lui proposait la paix tout de bon, y opposa

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1243, n. 7. — <sup>2</sup> Galv. Flamma, c. 276 Dandolo, 354. Malesp., 132. Villani, l. 6, 23.

<sup>1</sup> Raynald, n. 10 et seqq. — <sup>2</sup> Id., n. 14.

difficulté sur difficulté. Il se plaignit que le Pape eût encore en Lombardie un légat qui ne lui était pas favorable; que Salinguerra, l'un de ses partisans, fait prisonnier par les Vénitiens à la prise de Ferrare, fût encore détenu, tandis que lui-même avait mis en liberté les ecclésiastiques prisonniers; que l'archevêque de Mayence, qui n'était pas pour lui, eût reçu des pouvoirs plus amples. L'hérésie prenait le dessus, particulièrement en Lombardie; le Pape avait refusé une audience à ses ambassadeurs, et ainsi du reste.

Innocent répondit, dans une instruction à ses trois nonces : « L'Église romaine est libre d'envoyer des légats où elle veut; ce serait un acte très-blâmable d'abandonner les Lombards avant leur réconciliation avec l'empereur, d'autant plus que l'empereur ne cessait de molester le patrimoine de l'Église; l'empereur a bien fait de mettre en liberté le cardinal-évêque de Palestrine; mais il fait mal de retenir encore dans les fers les autres prélats. Salinguerra n'est pas détenu par l'Église romaine, mais par les Vénitiens, qui l'ont pris à Ferrare, ville appartenant au Saint-Siège, duquel il était vassal, et contre lequel il était en rébellion; toutefois le Pape fera pour lui ce qui sera convenable. Si le Pape a confié à l'illustre archevêque de Mayence l'autorité de légat, c'est sans préjudice de l'empereur, avec lequel il est prêt à le réconcilier. Si le Pape n'a pas accordé d'abord une audience personnelle aux ambassadeurs de Frédéric, c'est que l'Église romaine n'est point dans l'usage d'accorder cette faveur à des excommuniés; aussitôt que les ambassadeurs furent absous ils ont été accueillis favorablement. Si l'hérésie, contre laquelle l'Église n'a cessé d'agir selon son pouvoir, se relève néanmoins, c'est que l'empereur entrave tous les moyens de répression. »

Cette instruction, qui est du 7 septembre, n'atteignit pas son but. L'empereur repoussa les moyens de conciliation proposés par le Pape; il envoya d'autres ambassadeurs avec d'autres propositions, mais que ne pouvaient accepter ni l'Église ni ses alliés. En conséquence, bien loin de rappeler son légat de Lombardie, le sous-diacre Grégoire de Montélongo, Innocent lui écrivit pour l'informer

de tout, et pour lui dire que, si les Lombards demeuraient unis et fidèles, jamais l'Église ne ferait la paix sans eux <sup>1</sup>.

Cependant plusieurs villes d'Italie, entre autres Viterbe, revinrent à l'obéissance du Pape, et la réputation de l'empereur déchu considérablement. Comme Viterbe avait donné l'exemple, Frédéric marcha contre elle avec une armée. Il fit d'abord aux citoyens des propositions très-favorables; mais le cardinal Rainier, qui était dans la ville, répondit de leur part que tout cela n'était que tromperie et que la haine de Frédéric allait si loin qu'il avait dit: « Quand même j'aurais déjà un pied dans le paradis, je m'en retournerais encore sitôt que je pourrais me venger des Viterbiens, qui ont maltraité mes fidèles et ruiné leurs maisons. » Il fit donc livrer un assaut à la ville le 12 octobre 1243; mais, quoiqu'il se fût mis lui-même à la tête de l'infanterie, quoiqu'une partie de la palissade eût déjà été abattue, les assiégés se défendirent si bien qu'il fut obligé de battre en retraite.

Le 10 novembre, ayant fait d'immenses préparatifs et reçu de nombreux renforts, il fit donner un second assaut. Avec une promptitude incroyable les Impériaux remplirent le fossé de broussailles, de fascines et d'autres choses semblables, en sorte que les chariots de guerre, les tours mobiles, les projectiles et les échelles étaient appliqués à la palissade et aux murailles avant que les assiégés s'en fussent aperçus. En même temps la garnison impériale de la forteresse fit une très-vive sortie. Pris entre deux feux les Viterbiens se défendirent néanmoins avec un courage indomptable; ils éteignirent le feu grégeois avec du vinaigre; ils trouvèrent moyen de repousser les flammes au visage des Impériaux. Ils se virent secondés par leurs femmes et leurs enfants mêmes. Une femme sans armes sauta dans le fossé, fit tomber d'un coup de pierre le casque d'un soldat allemand et se le mit sur la tête. Une petite fille de neuf ans, qui apportait des pierres, eut le bras percé d'une flèche; elle retira la flèche avec ses dents, sans interrompre sa besogne. D'autres portaient

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1243, n. 16-22.



les reliques des saints de côté et d'autre, ou pansaient les blessés, ou distribuait à boire et à manger. La lutte était encore douteuse lorsque les assiégés, par des conduits souterrains, pénétrèrent dans le fossé et mirent secrètement le feu aux broussailles et aux fascines. Aussitôt sous les pieds des assiégeants s'élève une mer de feu; impossible de l'éteindre, impossible d'y résister, impossible d'en sauver les tours et les autres machines; un vent du nord survient qui de la ville repousse les flammes contre les Impériaux. Un chevalier tué à côté de Frédéric fait croire que c'est Frédéric lui-même; il est obligé de fuir; la victoire de Viterbe est complète<sup>1</sup>.

Ce qui nuisit encore plus à la réputation de Frédéric que cet échec, c'est qu'on disait partout qu'il ne daignait jamais entendre les offices divins, ni prier Dieu, ni honorer dignement les personnes ecclésiastiques, ni parler et penser conformément à la foi catholique, ni s'abstenir du commerce avec les courtisanes sarrasines; au contraire il appela dans l'empire tant des Sarrasins que d'autres infidèles et leur permit d'y bâtir des villes très-tortes<sup>2</sup>. Voilà ce que nous apprend Matthieu Paris.

Par suite de cet échec et de cette mauvaise renommée les marquis de Montferrat et de Malaspina, les villes de Verceil et d'Alexandrie abandonnèrent le parti de Frédéric. Adélasie de Sardaigne, malgré Entius, son époux, chercha à se réconcilier avec l'Église. Enfin, malgré toutes les oppositions des Frangipani, Innocent fut reçu le 15 novembre avec beaucoup d'honneur à Rome.

Dans ces conjonctures Frédéric renoua les négociations par l'entremise de Baudouin, empereur de Constantinople, et de Raymond, comte de Toulouse; ce dernier venait de se réconcilier avec l'Église. Il fut envoyé à Rome de la part de l'empereur, ainsi que Pierre des Vignes et Thaddée de Suesse, avec des pouvoirs illimités. Le Pape nomma de sa part l'évêque d'Ostie et trois autres cardinaux. On convint enfin d'un traité de pacification,

et, le jeudi saint 1244, en présence de tout le peuple, les trois ambassadeurs de Frédéric firent serment que leur maître en accomplirait toutes les conditions.

Les principales conditions du traité furent que Frédéric rendrait à l'Église et à ses adhérents toutes les terres qui leur appartenaient au moment de la rupture. Il devait écrire partout pour déclarer que ce n'était point par mépris qu'il n'avait pas obéi à la sentence prononcée par Grégoire IX, mais parce qu'elle ne lui avait pas été dénoncée; en quoi toutefois il reconnaissait avoir manqué. « Car je sais et crois fidèlement, ajoutait-il, que le Pape, quand même il serait pécheur, de quoi Dieu le préserve! a la plénitude de puissance dans les choses spirituelles, tant sur moi que sur tous les chrétiens, rois et princes, clercs et laïques. » Pour l'expiation de cette faute l'empereur fournira autant de troupes et payera autant d'argent que le Pape jugera à propos; il fera également des jeûnes et des aumônes suivant que le Pape le lui prescrira, et il se soumettra humblement à la sentence jusqu'au jour de son absolution.

Quant aux prélats qui avaient été pris, il promettait de leur restituer tout ce qu'on leur avait ôté et de réparer tous les torts faits aux autres, de fonder des églises et des hôpitaux en tel nombre et en tels lieux que désirera le Pape, et d'obéir au Pape en toutes choses, sans préjudice de la possession de l'empire et de ses royaumes. Il promettait aussi de révoquer tous les décrets donnés contre ceux qui avaient tenu le parti de l'Église, de délivrer tous les prisonniers et de permettre à tous de rentrer dans leur patrie et dans leurs biens. Enfin, pour les torts qu'il prétendait avoir soufferts avant la rupture, il s'en rapporterait au jugement du Pape et des cardinaux.

Ces articles furent donc jurés publiquement à Rome, le jeudi saint, 31 mars, par les trois ambassadeurs, le comte Raymond de Toulouse, le chancelier Pierre des Vignes et le grand-justicier Thaddée de Suesse, en présence de Baudouin, empereur de Constantinople, des cardinaux, de plusieurs prélats, des sénateurs et du peuple romain, ou-

<sup>1</sup> Raumer, t. 4, p. 71 et 72. — <sup>2</sup> Matth. Paris, ann. 1243, p. 412.

tre les étrangers venus selon la coutume pour la solennité du jour <sup>1</sup>.

Sur quoi Fleury fait cette observation : « Il est remarquable qu'entre les conditions de ce traité il n'est fait aucune mention de réhabiliter Frédéric à la dignité impériale, dont Grégoire IX l'avait déposé, ni de faire rentrer ses sujets sous son obéissance, mais seulement de l'absoudre des censures <sup>2</sup>. » Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que Fleury oublie, dans son livre quatre-vingt-deux, ce qu'il a rapporté dans son livre quatre-vingt-un, savoir, que Grégoire IX déposa Frédéric et délia ses sujets du serment de fidélité *tant qu'il demeurera excommunié* <sup>3</sup>. Donc, l'excommunication cessant par l'absolution, la déposition cessait, le serment de fidélité reprenait par là même. La sentence du Pape Grégoire n'était point une déposition définitive, mais plutôt une suspension.

A peine le traité fut-il conclu que Frédéric, poussé par l'esprit d'orgueil, comme autrefois Satan, dit Matthieu Pâris, se repentit de s'être soumis au Pape, et, peu de jours après, il refusa d'exécuter ce que ses trois plénipotentiaires avaient si solennellement promis et juré en son nom. Le Pape en informa le landgrave de Thuringe dès le dernier jour d'avril, l'exhortant à demeurer fidèle au Saint-Siège. Comme le nombre des cardinaux était fort diminué le Pape en créa dix le jour de la Sainte-Trinité, 29 mai, entre autres Jean de Tolède, Anglais, moine de Cîteaux, recommandable pour sa doctrine.

Innocent IV, désireux de conclure la paix avec Frédéric, s'il était possible, partit de Rome huit jours avant la Saint-Jean et vint à Città di Castello, et le 28 du même mois à Sutri, s'approchant toujours de l'empereur ; mais ce prince lui manda qu'il n'exécuterait rien de ce dont il était convenu s'il ne recevait auparavant les lettres de son absolution. Le Pape répondit que la proposition n'était pas raisonnable ; ainsi ils rompirent ensemble.

Cependant l'empereur tâchait de surprendre le Pape et lui tendait secrètement des pièges. Le jour même que le Pontife vint à

Sutri, le mardi 28 juin 1244, il apprit que trois cents chevaliers toscans devaient venir la nuit suivante pour le prendre. Frédéric avait placé des gardes partout ; il avait pris si bien toutes ses mesures qu'il ne pouvait manquer sa proie, lorsque retentit tout à coup la nouvelle que le Pape était parti, que le Pape avait disparu, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

En effet, le soir même du 28 juin, à l'heure du premier somme, Innocent quitta les marques de sa dignité, et, armé légèrement, monta sur un excellent coureur, prit sur lui de l'argent, et partit avec son neveu Guillaume, cardinal-diacre de Saint-Eustache, et quatre personnes de sa maison, dont un frère de l'Hôpital et un frère du Temple, ses camériers, un Frère mineur, Nicolas de Courbe, son chapelain et son confesseur, qui a écrit sa vie <sup>4</sup> ; il partit sans que personne le sût, sinon ses valets de chambre. Il poussa si vivement son cheval qu'avant l'heure de prime il avait fait trente-quatre milles, c'est-à-dire plus de onze lieues, sans que personne pût le suivre.

Au milieu de la nuit on s'aperçut de la retraite du Pape ; tous en furent extrêmement surpris, hors quelques cardinaux, qui étaient du secret. Le lendemain, 29 juin, cinq cardinaux le rejoignirent à Civitavecchia. Sept autres se rendirent par terre à Suse et l'y attendirent. Cinq restèrent à Rome d'après ses ordres. A Civitavecchia étaient venues de Gênes, au-devant du Pape, vingt-trois galères, montées chacune de soixante hommes bien armés et de cent quatre rameurs, outre l'équipage, et, de plus, seize barques, ce qui faisait juger que le Pape avait formé de loin ce dessein. Ces galères étaient commandées par l'amiral de Gênes et les premiers de la ville, qui tous se vantaient d'être parents ou alliés du Pape. Le soir même Innocent IV s'embarqua avec sept cardinaux qui l'avaient rejoint et peu de suite ; mais à peine étaient-ils en haute mer qu'ils furent assaillis d'une violente tempête, dans la même route où les prélats avaient été pris trois ans auparavant ; ce qui les obligea, le 1<sup>er</sup> juillet, de prendre

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1244. — <sup>2</sup> Fleury, l. 82, n. 9. — <sup>3</sup> Id., l. 81, n. 19.

<sup>4</sup> Apud Muratori, t. 3, p. 592.



terre dans une île appartenant aux Pisans et d'y passer la nuit.

Le lendemain, qui était le samedi, après avoir reçu l'absolution de leurs péchés et ouï une messe de la sainte Vierge, la crainte des Pisans leur fit faire force de rames pour gagner une île des Gênois, et, ayant fait ce jour-là cent vingt-quatre milles, ils arrivèrent, malgré la tempête, à Porto-Vénéré, où ils séjournèrent le dimanche et le lundi. Enfin le mardi 5 juillet ils arrivèrent à Gênes, pleins de joie. L'archevêque, avec tout son clergé, les magistrats, les soldats, les femmes, tous les habitants, dans leurs habits de fête et dans le plus bel ordre, allèrent au-devant du Pape et des cardinaux, dont les navires étaient tendus de draperies de soie et d'or et distingués des autres. Toutes les cloches sonnaient en volée, et toute la procession chantait en chœur, accompagnée de tous les instruments de musique : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » A quoi les arrivants répondaient par ces paroles du psaume : « Notre âme est échappée comme un oiseau au piège du chasseur, le piège est rompu, et nous sommes délivrés <sup>1</sup>. »

Quand l'empereur apprit à Pise la fuite du Pape il en fut très-effrayé et s'écria : « Le malheureux est échappé, et personne ne l'a poursuivi ! » Il s'irritait de ce que les gardes tant de terre ferme et des ports que les flottes l'avaient ainsi laissé s'évader et ordonna de cerner de tous côtés, et par terre et par mer, le pays de Gênes. En même temps il envoya le comte de Toulouse au Pape pour lui témoigner son étonnement et son regret de cet éloignement inattendu, l'inviter à revenir, et lui déclarer qu'il accomplirait volontiers les conditions convenues de la paix. Innocent répondit qu'après tant de tromperies il ne pouvait plus prendre aucune confiance et ne voulait point s'exposer de nouveau aux périls qui avaient menacé sa personne, et par là même l'Église et ses droits <sup>2</sup>. Ce fut aussi vainement et aussi peusincèrement que Frédéric écrivit à quelques cardinaux qu'il les prenait pour médiateurs et s'en rapportait à leur dé-

cision <sup>1</sup>. Frédéric sentit qu'il avait manqué son coup ; aussi disait-il à ses confidents : « Autrefois, quand je jouais aux échecs avec le Pape, d'ordinaire je le faisais mat ou je lui gagnais au moins une tour ; mais voilà que les Gênois ont mis les mains sur l'échiquier et sont cause que je perds mon jeu <sup>2</sup>. »

Cependant le Pape, et avec raison, ne se croyait pas encore tout à fait en sûreté à Gênes, et il était sur le point de se rendre en France, lorsqu'il tomba malade. Néanmoins, craignant d'être toujours plus resserré par les Impériaux, il se fit transporter en litière à Stella, le 3 octobre ; son mal s'en accrût à tel point que la plupart désespéraient de sa vie. Il se rétablit toutefois, et, en dépit de toutes les précautions de l'empereur, il passa par Asti, Alexandrie, Turin et Suse, et arriva, le 2 décembre 1244, à Lyon.

Il était impossible de trouver une ville plus propre à être le séjour du Pape. De nom elle appartenait à l'empire romano-germanique, mais dans la réalité elle était indépendante, aussi bien de l'empereur que du roi de France, et seulement soumise en certaines choses à son archevêque, qui accueillit le Pape avec plaisir. De là le chef de l'Église se mettait facilement et sans obstacle en relations avec toute la chrétienté ; impossible de fermer généralement les passages d'aucun côté, et de là, sans avoir à craindre les précédents périls par terre et par mer, on pouvait convoquer un concile général avec plus d'assurance et de succès.

Matthieu Paris conte ou raconte qu'avant de quitter Gênes pour Lyon le Pape demanda au roi de France et au roi d'Angleterre un asile dans leur royaume ; que les deux rois s'y montrèrent assez disposés, mais que leurs barons s'y opposèrent. Comme les auteurs contemporains de France ne disent pas le plus petit mot de cette anecdote, le récit isolé du moine anglais, très-bavard de son naturel, peut paraître pour le moins fort suspect en ce qui regarde la noblesse française. D'ailleurs ni la France ni l'Angleterre ne pouvaient offrir au Pape une ville plus favorablement située que Lyon.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1244, n. 33. — <sup>2</sup> Barthol., l. 100. Apud Raumer, t. 4.

<sup>1</sup> Martène, *Vet. Script.*, t. 2, p. 1137. — <sup>2</sup> Paolo Pansa, 21. Apud Raumer, t. 4, p. 81.

Innocent IV n'y était pas encore arrivé lorsque le saint roi Louis tomba grièvement malade à Pontoise. Sa santé, qui avait toujours été délabrée depuis l'expédition de Poitou, parut succomber entièrement. Vers la fin de novembre 1244 il fut attaqué d'une grande fièvre et d'une dysenterie qui le conduisirent en peu de temps aux portes du tombeau. Quand la nouvelle se répandit que le défenseur spécial de la foi chrétienne et de la sainte Église de Dieu était en péril, le cœur des Français fut plongé dans la douleur. Les archevêques, les évêques et les barons accoururent à Pontoise en toute hâte, souffrant et craignant pour leur roi. Nous citons les paroles de Guillaume de Nangis. Ils attendirent pendant deux jours ce que Notre-Seigneur disposerait de lui ; mais, voyant que la maladie augmentait d'un jour à l'autre, ils ordonnèrent par toutes les églises cathédrales de faire des prières, des aumônes et des processions, afin que Dieu daignât rendre au roi la santé. La maladie étant venue à tel point que les médecins désespéraient de sa vie, lui et la reine, sa mère, prièrent Eudes Clément, abbé de Saint-Denis, de tirer les corps des saints martyrs de leur caveau et de les mettre en évidence ; car, après Dieu et la sainte Vierge, le roi y avait sa principale confiance. L'abbé alla donc le jeudi avant Noël, 22 décembre, faire orner l'église comme aux fêtes les plus solennelles, et le peuple de Paris, l'ayant appris, s'y rendit en foule. L'élévation des corps saints se fit le lendemain vendredi, en présence de Charles, évêque de Noyon, et de Pierre, évêque de Meaux. On mit les châsses sur l'autel, puis on les porta en procession dans l'église et dans le cloître, marchant nus pieds et répandant beaucoup de larmes.

Cependant un jour le roi s'était trouvé si mal qu'on l'avait cru mort. L'une des dames qui le gardaient voulut déjà lui couvrir le visage d'un drap ; mais une dame qui était de l'autre côté du lit ne le voulut point souffrir, ni qu'on l'ensevelît, disant qu'il avait encore l'âme au corps. Il demeura dans cet état une grande partie de la journée. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, ce ne fut que pleurs et cris dans le palais, dans la ville et

dans le royaume. Le Pape, l'ayant appris à Lyon, en fut extrêmement affligé ; « et ce ne fut pas merveille, dit Guillaume de Nangis, car le roi était et avait été sur terre le plus ferme défenseur de l'Église romaine dans la tempête qu'elle avait soufferte et qu'elle souffrait encore de l'empereur Frédéric <sup>1</sup>. »

Pendant que les deux gardes-malades demandaient s'il était mort ou non, le saint roi, comme il le raconta depuis au sire de Joinville, entendait leur discours. Dans ce moment-là même Notre-Seigneur opérait en lui et lui rendait la santé peu à peu ; mais il était encore muet et ne pouvait parler <sup>2</sup>. Sa pieuse mère, la reine Blanche, suivant le témoignage de deux auteurs anglais, fit apporter la croix du Sauveur, la couronne d'épines et la sainte lance, et, les approchant de son fils inanimé, elle s'écria : « Seigneur Jésus, rendez gloire, non pas à nous, mais à votre nom. Sauvez aujourd'hui le royaume de France et la couronne que vous avez soutenue jusqu'à présent par votre grâce. Montrez la vertu de ces insignes que vous avez laissés après vous sur la terre pour apparaître dans le grand jugement. C'est en eux que nous mettons notre confiance et notre gloire. » Chose merveilleuse ! le roi, qu'on croyait mort, se mit à bâiller, retira un peu les bras et les jambes, puis les étendit, et fit entendre ces paroles prononcées avec effort : « L'Orient est venu d'en haut me visiter par la grâce de Dieu et m'a rappelé d'entre les morts <sup>3</sup>. »

Dès qu'il eut recouvré la parole il appela l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, et, quand l'évêque fut venu, il le pria de lui mettre sur l'épaule la croix de pèlerin, pour le voyage d'outre-mer. Les deux reines, sa mère et son épouse, le priaient d'attendre

<sup>1</sup> « Quant li papes entendi la nouvelle que li rois estoit trespassé, si fu merveilleusement dolens et courrouciés ; et ne fu pas merveille, car il estoit et avoit esté en terre seür defendeur de l'Église de Romme, au temps de la tempeste que elle avoit soustenu et soustenoit encore par l'empereur Fedri. » (*Recueil des Historiens de France*, t. 20, p. 345.) — <sup>2</sup> « Comme il oyt le discord de ces deux dames, Nostre Seigneur ouvra en li et li envia santé tantost ; car il estoit esmuyz et ne pouoit parler. » (*Ibid.*, p. 208). — <sup>3</sup> Westmonast. et Math. Paris, ann. 1244.



qu'il fût entièrement guéri et qu'alors il ferait ce qu'il lui plairait ; mais il déclara qu'il ne prendrait aucune nourriture qu'on ne lui eût donné la croix ; et l'évêque de Paris, n'osant le refuser, la lui attacha, fondant en larmes, aussi bien que l'évêque de Meaux et tous les autres qui étaient présents. Le saint roi racontait depuis à Joinville que, quand sa mère entendit que la parole lui était revenue, elle ne se possédait pas de joie ; mais que, quand elle sut qu'il était croisé, elle le pleura comme si déjà elle le voyait mort.

Un annaliste contemporain rapporte que cette mort apparente du saint roi n'était pas une léthargie naturelle, mais une extase pendant laquelle son âme, transportée en Palestine, voyait la déplorable défaite des chrétiens du pays par les Corasmiens, qui eut lieu à cette époque-là même. Comme ce spectacle l'affligeait vivement, on rapporte qu'il lui fut dit : « Roi de France, venge cet irréparable dommage ! » Voilà pourquoi, dès qu'il put parler, il demanda la croix de pèlerin. Il remit à deux ans l'accomplissement de son pèlerinage ; mais, sitôt qu'il fut guéri, il écrivit aux chrétiens d'outre-mer pour les encourager, leur mandant qu'il était croisé et qu'ils défendissent vigoureusement leurs villes et leurs forteresses jusqu'à ce qu'il allât à leur secours <sup>1</sup>.

De son côté, au mois de janvier 1245, le Pape Innocent IV envoya des lettres à tous les archevêques, rois et princes de la chrétienté, pour les appeler au concile général de Lyon, qu'il avait déjà publiquement annoncé le 27 septembre 1244, en prêchant au peuple le jour de Saint-Jean l'Évangéliste, dans l'église métropolitaine. Ces lettres étaient conçues dans ces termes :

« La vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'ineffable majesté duquel tout est soumis, a illustré son Église dès sa fondation par l'éclat des vertus ; il l'a rendue insigne par ce privilège spécial que, par son ministère, la justice obtient son effet et les guerres sont apaisées. Considérant donc avec respect la prééminence de cette dignité, nous qui, par la pro-

vidence divine et sans aucun mérite de notre part, présidons au gouvernement de l'Église universelle, nous avons le cœur pénétré de sollicitude comment nous pourrions, avec la miséricorde céleste, repousser l'horrible tempête qui trouble l'Église et ébranle la religion chrétienne. Voulant donc, par le salutaire conseil des fidèles et leur fructueux secours, rétablir la splendeur de l'Église, pourvoir au péril de la Terre-Sainte, relever l'empire de Roumanie, réprimer les Tartares, ainsi que les autres contempteurs de la foi et persécuteurs du peuple chrétien, et terminer l'affaire entre l'Église et un prince, nous avons résolu d'appeler les rois de la terre, les prélats des églises et les autres princes du monde. C'est pourquoi nous prions votre fraternité, nous l'exhortons instamment, et même lui mandons de venir en personne, toute excuse cessant, en notre présence, dans la Saint-Jean prochaine, afin que l'Église reçoive de l'honneur de votre visite une joie spirituelle et de votre sagacité un conseil profitable. Or vous devez savoir que nous avons cité publiquement ledit prince pour paraître dans le concile par lui ou par ses envoyés, répondre aux plaintes proposées contre lui et y satisfaire. Vous aurez soin de modérer le nombre des personnes et des équipages de votre suite, en sorte que vous ne soyez point trop à charge à votre Église. Vous ordonnerez aussi de notre part à vos suffragants de venir dans le même terme et à leurs chapitres d'envoyer des députés. »

Ces mêmes lettres, avec les changements convenables, furent adressées en particulier aux chapitres des églises métropolitaines, aux cardinaux absents et aux rois <sup>1</sup>.

A l'entrée du carême, qui commença le premier jour de mars cette année 1245, le Pape fit renouveler par toute la France l'excommunication contre Frédéric, à cause de quelques invasions qu'il avait faites sur ses parents et sur des ecclésiastiques ; mais en même temps il ne négligeait aucun moyen de fléchir l'esprit de ce prince et de le ramener à la paix de l'Église. Le patriarche d'Antioche, ayant été voir Frédéric à son arrivée

<sup>1</sup> *Spicileg.*, t. 2, in-fol., p. 632. Richer, *Mon.*, *Chron. Senon.*, l. 4, c. 10.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 636. Mansi, t. 23, col. 608.

en Occident, le trouva désireux de la paix, et prêt, disait-il, à observer le traité accepté l'année précédente, et même ce que le Pape y ajouterait de l'avis des cardinaux. A ces nouvelles Innocent IV écrivit de Lyon jusqu'à deux lettres au patriarche, l'une du 21 avril, l'autre du 7 mai, dans lesquelles il dit et répète que, si le prince voulait sincèrement observer le traité accepté l'année précédente, mettre en liberté les ecclésiastiques qu'il tenait encore en prison, satisfaire à l'Église pour les torts manifestes et donner caution pour les articles douteux, il lèverait l'excommunication et le recevrait en grâce avant la célébration du concile <sup>1</sup>. Le refus de Frédéric fit voir que ses nouvelles protestations étaient aussi peu sincères que les autres.

Une autre affaire, celle du roi de Portugal, occupait le Pape à Lyon. Ce roi était Sanche II, surnommé Capel, homme faible et absolument gouverné par sa femme, Mencia, fille de Lopez de Haro, seigneur de Biscaye. Elle lui faisait suivre les conseils de quelques hommes de petite naissance, avec lesquels elle disposait des charges et des dignités, des châtimens et des grâces, souvent à l'insu du roi. Les grands en furent indignés, et quelques prélats portèrent leurs plaintes au Pape Grégoire IX, qui, après plusieurs admonitions et une longue attente, prononça interdit contre le royaume et excommunication contre le roi. Ces censures ayant été observées longtemps, le roi promit de réformer les abus dont on se plaignait, de réparer les dommages, et de se conduire suivant un règlement que le Pape lui donna et pour l'exécution duquel il nomma des commissaires. Mais rien ne fut exécuté, et le roi Sanche ne se conduisit pas mieux que devant <sup>2</sup>.

Les prélats et les seigneurs de Portugal portèrent donc de nouveau leurs plaintes au Pape Innocent IV, disant en substance : « Le roi accable les églises et les monastères d'exactions intolérables ; sa négligence est telle à punir les crimes que les biens, tant ecclésiastiques que profanes, sont pillés impunément, et que l'on commet hardiment

des incendies et des meurtres contre les clercs séculiers, les abbés et les moines. Les nobles, et d'autres à leur exemple, contractent des mariages dans les degrés défendus ; ils méprisent l'excommunication et ne laissent pas d'assister au service divin et de recevoir les sacrements ; ils disputent témérairement des articles de foi et prétendent expliquer les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, non sans soupçon d'hérésie. Les patrons des églises et des monastères en donnent les biens à leurs bâtards, et logent dans les lieux réguliers, dans les cloîtres et les réfectoires, des personnes indignes, et jusqu'à leurs chevaux. On enlève impunément des femmes, même des religieuses ; on fait souffrir de cruels tourmens à des laboureurs et à des marchands pour en tirer de l'argent. Le roi laisse dépérir les châteaux et les terres de son domaine, et souffre que les Sarrasins des frontières empiètent sur les terres des chrétiens. »

Sur ces plaintes le Pape Innocent écrivit encore une lettre d'avertissement au roi de Portugal, datée de Lyon, le 25 mars 1245, dans laquelle il marque qu'il a donné charge à l'évêque de Porto, en Galice, et à celui de Coïmbre, ainsi qu'au prieur des Frères prêcheurs du même lieu, de lui rendre compte de sa conduite au concile de Lyon qui allait se tenir <sup>1</sup>.

Nous voyons ici une nation chrétienne recourir d'elle-même au chef de la chrétienté pour qu'il remédie par son autorité suprême au mauvais gouvernement du roi, non qu'il soit méchant, mais incapable. Nous verrons la décision finale prise par le Pape acceptée et exécutée par la nation.

Le 26 du même mois le Pape écrivit encore de Lyon à Coloman, roi de Bulgarie, fils d'Asan et petit-fils de Joannice, pour l'engager, avec une affection toute paternelle, à exécuter le dessein qu'il avait formé de se réunir à l'Église romaine. Un auteur grec, Georges Logothète, nous apprend qu'en effet il s'en occupait lorsqu'il mourut à l'âge de dix-huit ans, soit de mort naturelle, soit de poison, comme le bruit en courut <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1245, n. 2-4. — <sup>2</sup> Marianna, l. 13, c. 4. Inn. IV, l. 3, *epist.* 39. Apud Rayn., ann. 1245, n. 68. *De Suppl. negl.*, c. 2, in sexto.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1245, n. 6. — <sup>2</sup> Id., ann. 1245, n. 11 et 12.



A la même époque et de la même ville Innocent IV envoya aux Tartares des lettres et des missionnaires pour essayer de les adoucir et d'arrêter leurs ravages. Les missionnaires furent deux Frères mineurs, Laurent de Portugal et Jean de Plan-Carpin, dont nous avons déjà vu la relation dans le tableau général de l'Orient. Comme nous l'avons encore vu, il envoya pareillement aux sultans d'Égypte, de Damas et d'autres lieux, à l'empereur grec Valace et aux princes des Russes, dont l'un lui avait demandé et en avait obtenu le titre de roi.

Cependant arrivait le terme fixé pour le concile général; c'était la Saint-Jean-Baptiste, 24 juin. On vit à Lyon Baudouin II, empereur de Constantinople, les comtes de Provence et de Toulouse, les ambassadeurs de presque toutes les puissances chrétiennes; deux cent cinquante évêques, suivant l'annaliste anonyme d'Erfurt <sup>1</sup>. Matthieu Paris n'en met que cent quarante, mais à la séance préparatoire, pour laquelle il fait observer que tous les prélats n'étaient pas encore arrivés, en sorte qu'il ne contredit aucunement l'annaliste anonyme. A leur tête étaient trois patriarches latins, de Constantinople, d'Antioche et d'Aquilée ou de Venise. Il y avait un grand nombre de procureurs des prélats absents, chargés de leurs excuses, et les députés des chapitres. Il ne vint personne du royaume de Hongrie, désolé par les Tartares. Il y eut quelques évêques de Danemark <sup>2</sup>; peu de prélats d'Allemagne, à cause que l'empereur Frédéric ne leur en laissait pas la liberté. Ceux de la Terre-Sainte ne purent pas même être appelés, à cause de l'incursion des Corasmiens; l'évêque de Béryste fut le seul qui s'y trouva par occasion, ayant apporté cette triste nouvelle et chargé de procuration comme syndic de tous les chrétiens du pays. De la Sicile il n'y avait que l'archevêque de Palerme, mais comme un des ambassadeurs de Frédéric, dont le principal était Thaddée de Suesse, chevalier et docteur en droit.

Le lundi d'après la Saint-Jean, 26 juin 1245, le Pape Innocent IV, voyant déjà beaucoup de prélats arrivés, quoiqu'ils ne le fussent pas encore tous, voulut préparer la matière du concile et tint une congrégation dans le réfectoire des religieux de Saint-Just, chez lesquels il était logé. A cette séance préparatoire, pour laquelle tous les prélats n'étaient pas encore arrivés, il y eut cent quarante archevêques et évêques. Le patriarche de Constantinople y exposa l'état déplorable de son Église, qui avait autrefois plus de trente suffragants, dont à peine il restait trois. Les Grecs et d'autres ennemis de l'Église romaine étaient maîtres de presque tout l'empire de Roumanie, jusqu'aux portes de Constantinople.

Ensuite on proposa de procéder à la canonisation de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, dont Dieu faisait connaître la sainteté par des miracles évidents, suivant le témoignage de huit archevêques et d'environ vingt évêques, et, pour rendre l'action plus solennelle, on demandait qu'il fût canonisé dans le concile. Mais le Pape dit : « Nous sommes pressés par des affaires importantes de l'Église qui ne souffrent point de délai; c'est pourquoi il faut suspendre celle-ci, que nous ne négligerons pas dans la suite, si Dieu nous fait la grâce de vivre. » En effet il canonisa saint Edmond dès l'année suivante.

Alors Thaddée de Suesse, suivant d'autres Pierre des Vignes, à la tête de l'ambassade impériale, se leva, excusa l'absence de son maître sur sa maladie, mais offrit en son nom paix et amitié, ainsi que de ramener à l'obéissance de l'Église romaine tout l'empire grec; de s'opposer aux Tartares, aux Corasmiens, aux Sarrasins, et aux autres ennemis de l'Église; d'aller en personne, à ses dépens, à la Terre-Sainte, la délivrer du péril où elle était et la rétablir selon son pouvoir; enfin de rendre à l'Église romaine ce qu'il lui avait ôté et de réparer les injures qu'il lui avait faites. Le Pape s'écria : « O les grandes promesses ! Mais elles n'ont jamais été accomplies et ne le seront jamais. On voit bien qu'elles se font pour éviter le coup qui menace et se moquer ensuite du concile. Votre maître a juré la paix depuis peu; qu'il

<sup>1</sup> « In mense junio Lugduno Gallie celebratum est concilium, presidente Papa Innocentio, cum ducentis quinquaginta episcopis. » Raynald, n. 24. Note de Mansi. Id., *Concil.*, de Mansi, t. 23, p. 675. — <sup>2</sup> Munter, l. 1, p. 109. Apud Raumer, t. 4, p. 100, note 4.

l'observe selon la forme de son serment, et j'acquiesce. Mais, si j'acceptais ses offres et qu'il voulût s'en dédire, comme je ne m'attends pas à autre chose, qui serait la caution et qui le contraindrait à tenir sa parole ? — Les rois de France et d'Angleterre, répondit Thaddée. — Nous n'en voulons point, reprit le Pape; car, s'il manquait à sa promesse, comme nous n'en doutons pas par les exemples du passé, nous serions obligé de nous en prendre à ces princes, et l'Église aurait pour ennemis les trois plus puissants princes du monde. » Thaddée, et c'est l'observation de Matthieu Pâris, n'ayant pas un pouvoir assez ample pour accepter la proposition du Pape, ni assez de temps pour consommer l'affaire, fut réduit à garder un triste silence.

Galeran, évêque de Béryte, qui avait apporté la nouvelle de l'incursion des Corasmiens, fit lire par Arnoulphe, Frère prêcheur venu avec lui, la lettre des prélats, qui contenait la relation de ce désastre; cette lecture tira les larmes des yeux à tous les assistants. C'est ce qui se passa dans la congrégation préliminaire du concile <sup>1</sup>.

La première session solennelle se tint deux jours après, savoir le mercredi 28 juin, veille de la Saint-Pierre. Ce jour, le Pape et tous les autres prélats, revêtus pontificalement, se rendirent à l'église métropolitaine de Saint-Jean. Le Pape, y ayant célébré la messe, monta sur un lieu élevé; l'empereur de Constantinople s'assit à sa droite et quelques autres princes séculiers à sa gauche; parmi eux Alphonse de Portugal, frère du roi Sanche. Puis le vice-chancelier Martin de Naples, cardinal-diacre, avec les notaires ou sténographes, l'auditeur et le correcteur, les chapelains, les sous-diacres et quelques autres.

Les prélats étaient assis en bas, de cette sorte : vis-à-vis du Pape les trois patriarches, celui de Constantinople à la droite, puis celui d'Antioche, et celui d'Aquilée le troisième. C'était encore Berthold, fils du duc de Moravie, dont nous avons vu le Pape Grégoire se plaindre comme trop attaché à l'empereur Frédéric, mais qui paraît ici bien revenu à son devoir. Les deux autres patriarches pré-

tendaient qu'il ne devait pas être assis auprès d'eux, n'étant pas du nombre des quatre anciens, et firent rompre son siège; mais, pour éviter le scandale, il fut rétabli, et par l'ordre du Pape, à ce que l'on crut.

Dans la nef de l'Église, à droite et aux hautes places, s'assirent les cardinaux-évêques; de l'autre côté les cardinaux-prêtres, et, après eux, les archevêques et les évêques; dans les sièges qui remplissaient la nef quelques évêques, les députés des chapitres, les envoyés de l'empereur Frédéric et des rois, et plusieurs autres.

Quand chacun eut pris sa place le Pape entonna le *Veni, Creator*, et, après que tous l'eurent chanté, le cardinal Égidius dit : *Flectamus genua*; Octavien répondit : *Levate*. Le Pape dit l'oraison. Le chapelain Galéas commença les litanies; le Pape dit l'oraison du Saint-Esprit; puis, après un long silence, il se leva et fit un long discours, souvent interrompu par des sanglots et des larmes. Prenant pour texte cette lamentation de Jérémie : *O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne* <sup>1</sup> ! il compara les cinq grandes douleurs de l'Église et de son chef aux cinq plaies du Sauveur crucifié. La première était le ravage de la chrétienté par les Tartares; la seconde, le schisme des Grecs, qui venaient de s'arracher du sein de l'Église romaine, leur mère; la troisième, le progrès des hérésies, Patarins, Bulgares, ainsi que d'autres schismes, sectes, erreurs qui infectent beaucoup de villes de la chrétienté, notamment en Lombardie; la quatrième, c'est la Terre-Sainte, c'est Jérusalem et beaucoup d'autres villes chrétiennes saccagées et noyées dans le sang chrétien par les Corasmiens détestables; la cinquième douleur, c'est la persécution d'un prince, c'est-à-dire de l'empereur. Au lieu d'être, comme il le devait, l'économe suprême des choses séculières et le protecteur de l'Église de Jésus-Christ, il est devenu, au sein de cette Église même, son ennemi le plus acharné et le persécuteur manifeste de ses ministres. Le Pape, développant cette matière avec l'étendue convenable,

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1245. Villani. Apud Muratori, t. 13, et Malespini, t. 8.

<sup>1</sup> Lament., 1, 12.



fit passer sa douleur dans l'âme de tous les auditeurs ; car son visage était baigné de larmes et son discours fréquemment interrompu par les sanglots<sup>1</sup>.

Le Pape finit son discours par les reproches personnels contre Frédéric, qu'il accusait d'hérésie et de sacrilège, entre autres, d'avoir bâti dans la chrétienté une ville nouvelle qu'il avait peuplée de Sarrasins ; d'avoir contracté amitié avec le sultan d'Égypte et d'autres princes infidèles, et d'entretenir des concubines de la même nation ; enfin il l'accusait de parjure et d'avoir plusieurs fois manqué à ses promesses, et, pour preuve de ce dernier article, il fit lire plusieurs pièces : premièrement une bulle scellée en or, accordée au Pape Honorius par Frédéric, lorsqu'il n'était encore que roi de Sicile, portant qu'il lui avait prêté serment de fidélité comme son vassal, et une autre par laquelle, reconnaissant encore qu'il tenait en fief du Saint-Siège le royaume de Sicile, il cédait et quittait tout le droit qu'il pouvait avoir aux élections des églises de ce royaume, et les déclarait franches de toute redevance. Le Pape fit lire plusieurs autres bulles d'or par lesquelles Frédéric, tant comme roi que comme empereur, donnait et confirmait à l'Église romaine la Marche d'Ancône, le duché de Spolète, la Pentapole, la Romagne et les terres de la comtesse Mathilde.

Malgré la profonde impression qu'avaient produite et le discours et les preuves, Thaddée de Suesse se leva néanmoins d'un air intrépide au milieu de l'assemblée et produisit des bulles pontificales qui paraissaient servir de réponse aux reproches du Pape ; mais, quand on eut bien examiné les unes et les autres bulles, on trouva qu'elles n'étaient point contradictoires, parce que celles du Pape étaient conditionnelles et celles de l'empereur absolues, et on reconnut clairement

qu'il avait manqué à ses promesses. A quoi Thaddée s'efforça de répondre par des raisons au moins apparentes, comme dit Matthieu Pâris<sup>1</sup>, montrant des lettres du Pape, dont il prétendait qu'il n'avait pas exécuté le contenu, et en concluait que l'empereur n'avait pas non plus été tenu de ses promesses.

Quant au reproche d'hérésie, il dit en regardant l'assemblée : « Seigneur, personne ne peut être éclairci sur cet article si important à moins que l'empereur, mon maître, ne soit présent de sa personne et ne déclare de sa bouche ce qu'il a dans le cœur. Mais je donne un argument probable qu'il n'est point hérétique : c'est qu'il ne souffre point d'usuriers dans ses États. » Par où Thaddée notait indirectement la cour de Rome, que l'on accusait d'être infectée de ce vice. Quant à la liaison de Frédéric avec le sultan et les autres Sarrasins auxquels il permettait de demeurer dans ses terres, « il le fait exprès, dit Thaddée, et par prudence, pour contenir ses sujets rebelles et séditeux, et pour épargner le sang chrétien dans les guerres où il emploie ces infidèles. A l'égard des femmes sarrasines, elles ne lui ont servi que d'un spectacle agréable, et, voyant qu'elles donnaient de mauvais soupçons, il les a congédiées pour toujours. » Voilà ce que Thaddée trouva de plus fort pour disculper son maître.

Ensuite il supplia le concile de lui accorder un petit délai pour écrire à l'empereur et le persuader, s'il pouvait, de venir en personne au concile ou de lui envoyer un pouvoir plus ample. A quoi le Pape répondit : « A Dieu ne plaise ! je crains les pièges que j'ai eu tant de peine à éviter. S'il venait je me retirerais aussitôt ; je ne me sens pas encore préparé au martyre ni à la prison. »

Toutefois, le jour suivant, dit Matthieu Pâris<sup>2</sup>, sur les instances des ambassadeurs de France et d'Angleterre, principalement de ces derniers, on accorda à Thaddée un délai d'à peu près quinze jours ; les Anglais s'y intéressaient d'autant plus que l'empereur avait épousé la sœur de leur roi. Ce délai accordé déplut fort à plusieurs prélats

<sup>1</sup> « Et prosecutus dominus Papa, materiam hanc quantum videbatur expedire, cunctos audientes dolore compassionis salubriter sauciavit. Exitus enim aquarum deduxerunt oculi ejus et singultus sermonem proruperunt. » Matth. Pâris. Fleury fait dire au Pape que sa première douleur était le dérèglement des prélats et de leurs peuples. Fleury a pris ceci dans sa tête ; car Matthieu Pâris, qu'il cite, ne rapporte que ce que nous avons rapporté, et dans le même ordre.

<sup>1</sup> « Secundum saltim apparentes rationes. » — <sup>2</sup> « Sequenti vero die. »

qui séjournèrent à Lyon à grands frais, particulièrement aux Templiers et aux Hospitaliers, qui avaient envoyé des gens armés pour la garde du Pape et du concile et la sûreté de la ville. L'empereur vint cependant à Vérone avec son fils Conrad et quelques seigneurs allemands, et y tint une diète où se trouvèrent les seigneurs de son parti; puis, feignant de vouloir se rendre au concile, il s'avança jusqu'à Turin. Mais, quand il eut appris ce qui s'était passé à Lyon, on rapporte qu'il dit avec beaucoup de chagrin : « Je vois, plus clair que le jour, que le Pape fait tous ses efforts pour me déshonorer. C'est le désir de la vengeance qui l'anime, parce que j'ai fait prendre sur mer des pirates génois, ses parents, anciens ennemis de l'empire, avec les prélats qu'ils conduisaient. Ce n'est que pour ce sujet qu'il a convoqué le concile; mais il ne convient pas à un empereur de se soumettre au jugement d'une telle assemblée, sachant surtout qu'elle lui est contraire. »

« Or, continue Matthieu Pâris, quand le Pape et tout le monde sut à Lyon que Frédéric refusait de se présenter et d'obéir au droit, un grand nombre, qui jusque-là avaient été ses partisans zélés, l'abandonnèrent en faisant de grands reproches aux Anglais. L'empereur Frédéric fut donc accusé en plein et même alors très-plein concile, par les habitants des quatre parties du monde, comme contumace et rebelle à toute l'Eglise <sup>1</sup>. »

Entre autres Oudard, évêque de Calvi, en Pouille, qui avait été tiré de l'ordre de Cîteaux et qui était exilé, se leva, décrivit toute la vie de Frédéric, n'épargnant ni ses vices ni ses infamies, et dit qu'il tendait principalement à ramener les prélats et tout le clergé à la pauvreté où ils étaient au temps de la primitive Eglise; ce qu'on voyait par les lettres qu'il envoyait de tous côtés. Ensuite il

se leva un archevêque d'Espagne qui exhorta fortement le Pape à procéder contre l'empereur, rapportant plusieurs entreprises qu'il avait faites contre l'Eglise et que son intention avait toujours été de la déprimer autant qu'il pourrait. Cet archevêque promettait au Pape que lui et les autres prélats d'Espagne l'assisteraient de leurs personnes et de leurs biens autant qu'il désirerait. Or les Espagnols étaient venus au concile en plus grand nombre et avec un plus grand train qu'aucune autre nation. Plusieurs autres prélats du concile firent les mêmes offres <sup>1</sup>.

Alors Thaddée, qui dès lors, comme nous l'apprend Matthieu Pâris, était à peu près seul à tenir pour l'empereur, son maître <sup>2</sup>, regardant l'évêque de Calvi, lui dit : « On ne doit point ajouter foi à vos paroles, ni même vous écouter. Vous êtes fils d'un traître qui a été convaincu juridiquement dans la cour de l'empereur, mon maître, et pendu, et vous marchez sur ses traces. » Le prélat se tut, et Thaddée repoussa avec la même vigueur les accusations de quelques autres.

Mais plusieurs parents et amis de ceux qui avaient été noyés dans la mer ou emprisonnés quatre ans auparavant reprochaient cette action à l'empereur avec d'autant plus de force et de hardiesse qu'ils voyaient sa faveur décliner davantage. A quoi Thaddée répondit : « Il en fut véritablement affligé, et ce malheur arriva contre son intention; mais il ne put empêcher que, dans le combat naval et la chaleur de l'action, les prélats ne fussent confondus et enveloppés avec ses ennemis. S'il avait été présent il aurait eu soin de les délivrer. »

Le Pape objecta : « Après qu'ils furent pris, pourquoi ne laissa-t-il pas aller les innocents en retenant les autres? » Thaddée répondit : « Il faut se souvenir que le Pape Grégoire avait changé la forme de la convocation du concile, en ce qu'au lieu de n'y appeler que les personnes nécessaires il y avait appelé les ennemis déclarés de l'empire, des laïques qui venaient à main armée, comme

<sup>1</sup> « Hæc cum ad notitiam domini Papæ et totius universitatis pervenerunt, quod scilicet sic dicens noluit juri pariturus accedere, recesserunt a favore ejus multi qui hactenus certatim cum eo steterant, Anglis pro eo maxime redargutis. Constanter igitur et accerrime in pleno et jam plenissimo concilio imperator Fredericus, quasi toti Ecclesiæ contumax et rebellis, a quatuor mundi inhabitantibus accusatur. » P. 449, col. 2, edit. 1644.

<sup>1</sup> Ughelli, t. 6, p. 603. Fleury, l. 82, n. 26. — <sup>2</sup> « Respondit jam fere solus stans Thaddæus pro domino suo imperatore. »



le comte de Provence et d'autres. On voyait clairement qu'ils n'étaient pas appelés pour procurer la paix, mais pour exciter le trouble. C'est pourquoi l'empereur envoya des lettres par tous les pays, pour prier amiablement les prélats de ne point venir à ce concile frauduleux, prévoyant qu'ils seraient attaqués avec ses ennemis. C'est donc justement que Dieu les a livrés entre les mains de celui dont ils avaient méprisé les avis. Toutefois, après les avoir pris, il voulait renvoyer les prélats et les autres personnes désarmées, quand l'évêque de Palestrine et quelques autres eurent l'insolence de le menacer et de l'excommunier en face, étant ses prisonniers. »

Le Pape reprit : « Si votre maître ne se fût pas défié de la bonté de sa cause il aurait présumé que le concile, composé d'un si grand nombre d'hommes de bien, l'aurait absous plutôt que de le condamner ; mais on voit par sa conduite quel était le reproche de sa conscience. »

Thaddée répondit : « Comment pouvait-il espérer que ce concile lui fût favorable, où il voyait ses ennemis mêlés avec les autres, et où devait présider le Pape Grégoire, son ennemi capital, quand il les voyait qui le menaçaient, même dans les fers ? »

Le Pape ajouta : « Si un des prisonniers s'était rendu indigne de grâce, pourquoi a-t-il traité de même les innocents ? Il n'y a que trop de raisons de le déposer honteusement. » On ne voit pas que Thaddée ait fait aucune réponse à la dernière réplique du Pape ; seulement à sa conclusion les Anglais réclamèrent pour les enfants que l'empereur avait eus de la sœur de leur roi, craignant qu'ils ne fussent enveloppés dans le déshonneur de leur père.

Dans la troisième session, qui se tint le 18 juillet, Thaddée parut encore pour répondre et appeler au nom de son maître ; mais il craignait extrêmement pour lui et s'affligeait de son péril, surtout parce que la fille du duc d'Autriche, qui était mariée ou devait l'être sous peu à l'empereur, évitait avec horreur ses embrassements, par la raison qu'il était excommunié et par là menacé de la déposi-

tion. Voilà ce que nous apprend Matthieu Paris<sup>1</sup>.

Dans cette troisième session le Pape ordonna qu'à l'avenir les cardinaux porteraient le chapeau rouge, pour faire entendre qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour la défense de la foi et de l'Église romaine. Il ordonna, de plus, avec l'approbation du concile, que désormais on célébrerait l'octave de la Nativité de la sainte Vierge.

Le Pape termina une affaire plus grave, celle du Portugal. L'année précédente, sur les plaintes des prélats et des seigneurs du royaume contre le gouvernement nul et abusif du roi Sanche, il avait commis l'évêque de Porto, en Galice, et celui de Coimbre, avec le prieur des Frères prêcheurs de cette dernière ville, pour lui faire des remontrances de sa part et lui en rendre compte dans le concile. Les remontrances n'eurent aucun effet, les abus et les désordres continuèrent, et les évêques vinrent à Lyon avec Alphonse, comte de Boulogne-sur-Mer et frère du roi Sanche.

Innocent IV, ayant entendu leur rapport, donna sa décision, qui fut consignée dans une bulle du 24 juillet, adressée aux barons et à tous les peuples du Portugal. Après y avoir énoncé les plaintes portées au Saint-Siège contre le roi, le Pape dit que, voulant relever ce royaume tributaire de l'Église romaine par la bonne conduite d'un homme sage, il ordonne à tous les Portugais de recevoir le comte de Boulogne dans toutes les villes, châteaux et autres places du royaume où il se présentera, d'obéir à tous ses ordres, de lui donner secours contre tous ceux qui voudront lui résister, et de lui remettre tous les revenus du royaume, sous peine d'y être contraints par les censures ecclésiastiques, suivant le pouvoir qu'il en a donné à l'archevêque de Brague et à l'évêque de Coimbre.

« En quoi, ajoute le Pape, nous ne prétendons point ôter le royaume au roi, ou à son fils légitime, s'il lui en vient, mais seulement pourvoir à sa conservation et à celle du royaume pendant sa vie<sup>2</sup>. » La décision d'Innocent IV fut reçue dans le Portugal et exé-

<sup>1</sup> P. 450, col. 1. — <sup>2</sup> Apud Rayn., ann. 1245, n. 68.

cutée sans beaucoup d'opposition. Sanche mourut l'an 1248; son frère Alphonse, jusqu'alors régent, fut reconnu roi de Portugal, où sa postérité règne encore.

Après la décision de cette affaire le Pape fit lire et promulguer dans le concile un recueil de constitutions et décrets qu'il envoya plus tard à l'université de Bologne pour y être enseignés et suivis. Dans le nombre se trouve la décision sur l'affaire du Portugal<sup>1</sup>.

Il fit ensuite un décret pour le secours de l'empire de Constantinople; il y ordonne que la moitié des revenus de tous les bénéfices dont les titulaires ne résident pas en personne au moins pendant six mois sera appliquée durant trois ans au secours de cet empire. Il excepte les bénéficiers qui, de droit, sont dispensés de la résidence, qu'il charge toutefois de donner le tiers de leur revenu, s'il excède cent marcs d'argent. Il accorde à ceux qui contribueront à ce secours la même indulgence que pour celui de la Terre-Sainte. Il ajoute une invitation aux prélats d'exciter les peuples, dans leurs sermons et dans l'administration de la pénitence, à laisser par leurs testaments quelque somme pour le secours de la Terre-Sainte ou de l'empire de Roumanie, et d'avoir soin que ces sommes soient fidèlement conservées.

Il représente ensuite les ravages qu'ont faits les Tartares en plusieurs pays de la chrétienté, en Pologne, en Russie, en Hongrie, et, pour empêcher leurs progrès, il ordonne de fermer les avenues par des fossés, des murailles ou d'autres ouvrages, selon la qualité des lieux. Le Pape promet de contribuer magnifiquement au remboursement de ces dépenses et d'y faire contribuer à proportion tous les pays chrétiens. Le dernier article est pour le secours de la Terre-Sainte. Le Pape ordonne à tous les croisés de se préparer pour se rendre, dans le temps qui leur sera marqué de sa part, aux lieux convenables. Le reste du décret est répété mot pour mot de celui du concile de Latran en 1215.

Après la lecture de ces décrets le Pape dit qu'il avait fait faire des copies de tous les

privileges accordés à l'Eglise romaine par les empereurs, les rois et les autres princes, et qu'il y avait fait mettre les sceaux de tous les prélats qui étaient présents, voulant que ces copies eussent la même autorité que les originaux. De ce nombre étaient les donations par lesquelles les rois Jean d'Angleterre et Pierre d'Aragon rendaient leurs royaumes tributaires de l'Eglise romaine.

Alors se levèrent les envoyés du roi d'Angleterre pour empêcher l'autorisation de quelques concessions faites à l'Eglise romaine, soutenant que les seigneurs n'y avaient point consenti. Ils se plaignirent aussi des exactions de la cour de Rome et firent lire une lettre adressée au Pape au nom de tout le royaume d'Angleterre. Après que lecture en eut été faite on garda un long silence, et le Pape, quelque instance que fissent les envoyés anglais, ne répondit autre chose sinon qu'une affaire de cette importance demandait une mûre délibération. Il y pourvoira effectivement, mais plus tard<sup>1</sup>.

Alors Thaddée de Suesse vit bien que le Pape allait prononcer l'anathème contre l'empereur, son maître; il entreprit encore une fois de l'excuser de différentes manières; mais, voyant qu'il n'était plus écouté il dit à haute voix : « Au nom de l'empereur, mon maître, j'en appelle au Pape futur et à un concile plus général; car tous les prélats, non plus que leurs députés et ceux des princes, ne sont point ici. » Le Pape lui répondit doucement : « Ce concile est général puisque tous les princes y ont été invités, tant séculiers qu'ecclésiastiques; s'il y en a d'absents, c'est qu'ils y ont été empêchés par votre maître. Déjà trop longtemps, et non sans de grands sacrifices, les patriarches, les archevêques, les évêques, les princes et leurs ambassadeurs, venus de diverses parties du monde, attendent inutilement son humble soumission. Il est donc indigne que l'on diffère la sentence de déposition à porter contre lui, afin qu'il n'ait pas l'air de tirer avantage de sa malice; car à personne ne doit profiter sa fraude. »

<sup>1</sup> Mansi, t. 23, col. 652.

<sup>1</sup> Apud Rayn., ann. 1245, n. 48-56.



Après quoi il commença à raconter combien, avant que d'être Pape, il avait aimé Frédéric, et combien il avait eu d'indulgence pour lui, même depuis la convocation du concile, en parlant toujours de lui avec honneur, en sorte que quelques-uns avaient peine à croire qu'on dût porter quelque jugement contre lui. Ensuite le Pape prononça de vive voix la sentence de déposition contre Frédéric, et, de plus, la fit lire en plein concile; elle contenait en substance ce qui suit.

Le Pape Innocent y rapportait d'abord les démarches qu'il avait faites dès le commencement de son pontificat pour traiter de la paix avec Frédéric, par l'archevêque de Rouen, l'évêque de Modène et l'abbé de Saint-Fagon, en Galice, et les promesses de l'empereur, jurées en son nom le jeudi saint de l'année précédente (1244), dont il n'avait rien tenu. « C'est pourquoi, continue le Pape, ne pouvant plus, sans nous rendre nous-même coupable, tolérer ses iniquités, nous sommes pressé par le devoir de notre conscience de le punir. »

Il réduit ensuite les crimes de Frédéric à quatre principaux, qu'il soutient être de notoriété publique : parjure, sacrilège, hérésie et félonie. Il prouve le parjure par les contraventions à la paix faite avec l'Église en 1230 et par plusieurs autres serments violés; le sacrilège, par la prise des légats et des autres prélats qui allaient au concile sur les galères de Gênes; l'hérésie, par le mépris des censures, nonobstant lesquelles il a fait célébrer l'office divin; par sa liaison avec les Sarrasins, son alliance avec l'empereur Vatace, schismatique, auquel il a donné sa fille, et par d'autres conjectures qui fondent un soupçon véhément. La félonie est prouvée par la vexation des sujets du royaume de Sicile, fief de l'Église romaine, par la guerre contre l'Église même et par la cessation du paiement des tributs pendant neuf ans.

« Sur tous ces excès, continue le Pape, et sur beaucoup d'autres, après avoir délibéré soigneusement et mûrement avec nos frères les cardinaux et avec le très-saint concile, comme nous tenons sur la terre, tout indi-

gne que nous en sommes, la place de Jésus-Christ, et qu'il nous a dit, dans la personne du bienheureux apôtre Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux, » nous déclarons le susdit prince, qui s'est rendu si indigne de l'empire et de la royauté, enfin de tout honneur et dignité quelconque; qui, pour ses iniquités et ses crimes, a été rejeté de Dieu, pour qu'il ne soit ni roi ni empereur; nous le déclarons et le dénonçons lié par ses péchés; rejeté de Dieu et privé de tout honneur et dignité par le Seigneur, et néanmoins nous l'en privons par notre sentence, absolvant pour toujours de leur serment tous ceux qui lui ont juré fidélité, défendant fermement, par l'autorité apostolique, que personne lui obéisse désormais comme empereur ou comme roi, ni le regarde comme tel, et voulant que quiconque, à l'avenir, lui donnera aide ou conseil en cette qualité, soit excommunié par le seul fait. Au reste, ceux que regarde l'élection de l'empereur lui donneront librement un successeur dans l'empire. Quant au royaume de Sicile, nous y pourvoirons avec le conseil de nos frères les cardinaux, ainsi que nous jugerons à propos<sup>1</sup>. »

Pendant que cette sentence se fulminait en plein concile, le Pape et tous les prélats tenaient à la main des cierges allumés, qu'à la fin ils renversèrent et éteignirent, en *déposant* l'empereur excommunié. A ce moment Thaddée s'écria : « Il n'y a plus de remède à la catastrophe; ce jour est vraiment un jour de colère<sup>2</sup>. » Cet appareil inspira à tous les assistants une frayeur universelle, comme si c'eût été un coup de foudre accompagné d'éclairs. « C'est ainsi, conclut Matthieu Pâris, que le seigneur Pape et les prélats du concile lancèrent la foudre contre ledit em-

<sup>1</sup> Apud Rayn., n. 33-45. — <sup>2</sup> « Hæc autem cum intellexisset magister Thaddæus, ab imo trahens suspiria, ait : Intelligo nullum remedium patere discrimini. Ejulansque et flens subintulit : Vere dies ista dies iræ; sicut antea dixerat, cum ad concilium plenum omnes prælati candelas suas accensas inclinarant et exstinguerent, excommunicatum imperatorem deponentes. » Matth. Pâris, p. 458, col. 2.

percur Frédéric, qui désormais ne doit plus être nommé empereur <sup>1</sup>. »

On voit par le récit de cet historien que les ambassadeurs même de Frédéric reconnaissaient à l'Église le pouvoir de le déposer, puisqu'ils n'appelèrent qu'à un concile plus général; que ce fut contre le gré d'un grand nombre de prélats qu'ils obtinrent un délai de douze jours; que tous les Pères fulminèrent la déposition avec le Pape.

Pour éluder l'irréfragable autorité d'un concile œcuménique un théologien de cour observe d'abord que les actes ne disent pas que la sentence fut prononcée avec l'approbation du concile, mais en présence du concile. Selon lui cette dernière formule est une preuve que le concile n'approuvait point ce que faisait le Pape. Le fait est que la présence seule du concile, dès qu'il ne réclamait pas, était une véritable approbation. Mais non-seulement les Pères de Lyon approuvèrent la procédure par leur silence, ils y prirent encore une part très-active. Ce fut contre leur gré que le Pape prorogea l'une des sessions. Frédéric était accusé en plein et très-plein concile. Telles étaient les dispositions de cette assemblée que l'ambassadeur de Frédéric, pour détourner la déposition, qui était imminente, appela non pas du Pape au concile, mais du concile à un concile plus général. Matthieu Pâris, l'historien favori du théologien courtisan, dit formellement que le Pape et tous les prélats déposèrent ensemble ce prince.

Ainsi l'entendaient les contemporains. Le Pape Martin IV disait, en 1282, dans une procédure semblable : « Nous ne doutons point que tout le monde ne sache de quelle manière notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, le Pape Innocent IV, déclara au concile de Lyon, le même concile approuvant, que ledit Frédéric, qui, par ses excès et ses crimes sans nombre, s'était rendu indigne de l'empire, de la royauté, avait été rejeté

de Dieu, pour qu'il ne fût plus ni roi ni empereur, le dénonça privé par le Seigneur de tout honneur et de toute dignité, et l'en priva en outre par sa sentence <sup>1</sup>. » Guillaume de Nangis, historien français du même siècle, dit la même chose, presque dans les mêmes termes <sup>2</sup>. Il y a plus : un témoin oculaire, Nicolas de Courbe, depuis évêque d'Assise, mais alors chapelain et confesseur d'Innocent IV, qui le suivit de Rome à Lyon, y assista au concile avec lui, dit formellement, dans la Vie de ce Pape, que « la sentence de déposition prononcée par le souverain Pontife, en plein concile, l'an de Notre-Seigneur 1245, le 15 des calendes d'août, la troisième année de son pontificat, fut approuvée par tous les prélats qui assistèrent au même concile, comme tout le monde, soit à présent, soit à l'avenir, peut s'en convaincre par leurs souscriptions et par leurs sceaux qui sont attachés à la sentence <sup>3</sup>. » Enfin ce fait est confirmé par le témoignage de Matthieu Pâris, qui dit en toutes lettres que « tous les prélats apposèrent leurs sceaux à la sentence de déposition contre l'empereur Frédéric, tant pour une plus grande confirmation que pour le perpétuel souvenir de la chose; » et que, le concile étant ainsi terminé, chacun s'en retourna chez soi avec la bénédiction du Pape <sup>4</sup>.

Le même théologien de cour, après avoir longuement appuyé sur la remarque précédente, remarquable seulement par son insignifiance, ajoute cette autre : « Bien plus, la sentence d'excommunication est prononcée

<sup>1</sup> « Eodem approbante concilio. » *Spicil.*, t. 3, p. 684, col. 2. — <sup>2</sup> « Fredericum imperatorem... Innocentius Papa IV... indignum imperio... in concilio Lugdunensi, eodem sacro approbante concilio, reddidit. » *In Gestis Philippi III.* — <sup>3</sup> « Sententiam vero ipsam depositionis sæpe fati Frederici protulit summus Pontifex..., quæ fuit ab universis Ecclesiarum prælatiis in eodem concilio residentibus approbata, sicut liquere potest omnibus, tam præsentibus quam futuris, per suscriptiones ipsorum et eorumdem sigilla pendentia in eadem. » Apud Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 3, p. 592, col. 2. — <sup>4</sup> « Simili quoque modo, cuidam amplæ chartæ transcriptæ de verbo ad verbum, secundum chartam bulla papali munitam, de sententia depositionis in imperatorem Fredericum lata, apposuerunt omnes prælati signa sua, tam ad majorem roborationem quam memoriam rei sempiternam. Et sic, soluto concilio, qui convenerant cum benedictione ad propria remearunt. » Matth. Pâris, p. 460, col. 1.

<sup>1</sup> « Dominus igitur Papa et prælati assistentes concilio, candelis accensis, in dictum imperatorem Fredericum, qui jam imperator non est nominandus, terribiliter confusis ejus procuratoribus, fulgurarunt. » Matth. Pâris, p. 454, col. 1.



dans ce concile par tous les évêques, suivant l'ancien usage; mais le Pape, qui fait tous les autres décrets avec l'approbation du saint concile, dicte seul la sentence de déposition, qu'il se contente de publier en présence du concile<sup>1</sup>. » A ce langage si assuré, qui oserait soupçonner que le grand, le savant Bossuet, car c'est de lui qu'il est question, ou n'a pas lu les actes qu'il cite, ou veut en imposer à ses lecteurs? Cependant de ces deux choses l'une. Il n'est parlé d'excommunication que dans cette sentence de déposition que dicte le Pape seul en présence du concile; si donc la formule : *Le saint concile présent*, qui est en tête de la sentence, est une preuve que le concile n'approuva point la déposition, elle le sera également qu'il n'approuva pas l'excommunication. Bien plus, ni dans cette sentence, ni dans le reste des actes, il n'est question d'excommunier Frédéric. La raison en est bien simple : c'était une chose toute faite. Cela est si vrai qu'un des griefs qui motivèrent la déposition de Frédéric est le mépris qu'il avait fait de l'excommunication prononcée contre lui par le prédécesseur d'Innocent IV, Grégoire IX; cela est si vrai que l'historien favori de Bossuet nous apprend que l'ambassadeur de Frédéric tremblait pour son maître, non parce qu'il allait être excommunié, mais parce que, l'étant déjà, il courait grand risque d'être encore déposé. Cela est si vrai que le même historien nous dit formellement, non pas que le Pape et les prélats excommunièrent l'empereur déposé, mais qu'ils déposèrent l'empereur excommunié. Qui donc fut excommunié dans le concile? Ce ne fut pas Frédéric, qui l'était déjà, mais, qu'on le remarque bien, ce furent tous ceux qui, à l'avenir, lui donneraient aide ou conseil en qualité d'empereur ou de roi. Voilà comment le concile improuva la déposition de Frédéric, et voilà comment, pour défendre des opinions particulières, on respecte les actes d'un concile général.

On aura sans doute remarqué ce que dit Matthieu Pâris en rapportant la déposition de Frédéric, savoir que de ce moment il ne

devait plus être nommé empereur. Sous Grégoire IX il avait été excommunié et ses sujets déliés du serment de fidélité jusqu'à ce qu'il reçût l'absolution; il était ainsi non pas formellement déposé, mais comme suspens de l'empire. Dans cet état intermédiaire il n'est pas étonnant que Matthieu Pâris continue de l'appeler empereur; mais après la déposition définitive prononcée au concile de Lyon il ne lui donne plus ce titre; « et cela, dit-il, parce que l'Église le défend. » Il l'appelle simplement Frédéric<sup>1</sup>. Le langage de cet auteur nous montre quelle était l'opinion générale.

Maintenant, en deux mots, quel fut le résultat final de l'excommunication de Frédéric II par Grégoire IX et de sa déposition par Innocent IV? En exécution de cette dernière sentence les princes de l'empire éliront successivement Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Pour Frédéric ses affaires et sa renommée iront de mal en pis : son fils aîné, le roi Henri, meurt emprisonné par son père, laissant un fils qui est tué on ne sait par qui<sup>2</sup>; son fils bâtard, Entius, qu'il avait fait roi de Sardaigne, mourra dans une cage de fer, après vingt-cinq ans de captivité; son gendre Ezzelin finira dans la captivité une vie atroce par une mort plus atroce encore que sa vie; le plus ardent de ses défenseurs, Thaddée de Suesse, expirera au milieu d'une bataille perdue, après avoir eu les deux mains coupées; le plus intime de ses confidents, le rédacteur de ses déclamations emportées contre les Papes, Pierre des Vignes, soupçonné par son maître d'avoir voulu l'empoisonner, se verra crever les yeux, et, comme le féroce Ezzelin, se tuera de désespoir; peu après Frédéric lui-même terminera sa vie, étouffé, dit-on, par son bâtard Mainfroi; Conrad, son fils légitime, mourra à l'âge de vingt-six ans, empoisonné, dit-on, par ce même Mainfroi, son frère bâtard; celui-ci sera tué dans une bataille, malgré le dévouement d'un des siens, qui se fait tuer pour lui; Conradin, dernier rejeton légitime de la famille de Frédéric II, expirera sur un écha-

<sup>1</sup> *Defensio Declarat. cleri Gallicani*, l. 4, c. 8.

<sup>1</sup> « *Fredericus, quem nominare imperatorem prohibet Ecclesia.* » — <sup>2</sup> *Post Chron. Ursperg.*

faud à l'âge de dix-sept ans ; avec Conradin périra cet empire politiquement antichrétien d'Allemagne, qui se prétendait la seule loi et le seul maître de l'univers ; un empire plus humain lui succédera dans la personne du pieux Rodolphe de Habsbourg, dont la postérité continue de régner.

Six siècles après que Frédéric II, avec toute sa race, est descendu dans la tombe, les princes de l'Europe lui emprunteront sa politique envers l'Église et son chef ; comme Frédéric ils ne reconnaîtront au fond d'autre loi qu'eux-mêmes ; comme Frédéric ils emploieront la force et la ruse pour molester le Pape et l'Église et en miner l'empire divin ; comme Frédéric ils convieront les peuples à les seconder dans cette entreprise ; le peuple de France les préviendra même ; mais en brisant les autels il brisera aussi les trônes, en tuant des prêtres il tuera aussi des rois. La conspiration des rois contre l'Église s'en étonne quelque peu, néanmoins ils espèrent profiter de la dépouille des rois tués et se partager la France. Alors Dieu suscite un soldat conquérant, qui promène la France guerrière, comme un glaive vengeur, sur toute l'Europe, foulant aux pieds les peuples et les rois, les lois et les trônes.

Frédéric II avait été sacré empereur par le Pape Honorius III ; Napoléon voulut être sacré empereur par le Pape Pie VII. Une fois empereur Frédéric II oublia bien vite ce qu'il devait au Pape et à l'Église romaine ; une fois empereur Napoléon oublia bien vite ce qu'il devait à Pie VII ; peu de jours après en avoir reçu l'onction impériale il l'aurait déclaré son captif si le Pape n'avait déjoué d'avance cette manœuvre en remettant à un des cardinaux, resté en Sicile, son acte d'abdication en cas d'emprisonnement<sup>1</sup>. Pour étendre et affermir sa monarchie universelle Frédéric II transformait ses enfants légitimes et bâtards en rois provinciaux ; pour affermir et étendre sa monarchie universelle Napoléon transformait en rois provinciaux ses frères et beaux-frères. Frédéric II se disait le successeur et l'héritier des anciens césars, et, comme tel, le seul maître de Rome et du

monde ; Napoléon se disait le successeur et l'héritier de Charlemagne, et, comme tel, le seul maître de Rome et de l'Europe, en attendant le reste du monde ; il regrettait même de n'être pas né à une époque où, comme Alexandre le Grand, il aurait pu se dire le fils de Jupiter<sup>1</sup>. Frédéric II, excommunié par le Pape Grégoire IX pour avoir manqué à ses promesses et à ses serments, et voulant confisquer le domaine temporel et spirituel de l'Église romaine, écrit à tout le monde qu'il ne reconnaît plus Grégoire IX pour Pape, mais pour un fauteur d'hérétiques, un loup ravisseur qui perd les âmes, mais pour l'Antechrist. Menacé d'excommunication par Pie VII pour avoir manqué à ses promesses et envahi le domaine temporel et spirituel de l'Église romaine, Napoléon reproche, en 1806, à Pie VII, de laisser périr les âmes, d'être un fauteur d'hérétiques en ne déclarant pas la guerre aux Anglais, aux Suédois et aux Russes<sup>2</sup> : il écrit l'année suivante à son beau-fils, en parlant de l'excommunication : « Le Pape qui se porterait à une telle démarche cesserait d'être Pape à mes yeux ; je ne le considérerais que comme l'Antechrist envoyé pour bouleverser le monde et faire du mal aux hommes... Que veut faire Pie VII en me dénonçant à la chrétienté ? Mettre mon trône en interdit, m'excommunier ? Pense-t-il alors que *les armes tomberont des mains de mes soldats* ?... Je ne craindrai pas de réunir les Églises gallicane, italienne, allemande, polonaise, pour faire mes affaires sans Pape<sup>3</sup>. »

Ainsi parlait Napoléon le 22 juillet 1806. L'excommunication est prononcée le 10 juin 1809. En 1811 Napoléon réunit les évêques d'Italie et de France pour essayer de faire ses affaires sans Pape et ne peut y réussir. L'année suivante (1812), dans la désastreuse campagne de Russie, suivant le récit d'un des généraux, témoin oculaire de cette grande catastrophe, *les armes des soldats parurent un insupportable poids à leurs bras glacés. Dans leurs chutes fréquentes les armes s'échappaient de leurs mains, se brisaient et se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient ils s'en trouvaient*

<sup>1</sup> Artaud, *Histoire de Pie VII*, t. 2, p. 194, 3<sup>e</sup> édit.

<sup>1</sup> Id., *ibid.*, p. 275. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 258. — <sup>3</sup> Id., *ibid.*, p. 305 et 306.



*privés. Ils ne les jetaient pas ; la faim et le froid les leur arrachaient*<sup>1</sup>. En 1814 Napoléon est réduit à abdiquer dans le même palais de Fontainebleau où il a tenu captif le Pape Pie VII. Il voit crouler tous les trônes de ses frères et beaux-frères et meurt sur un rocher de l'océan Pacifique. Fasse le Ciel que les rois de la terre comprennent avant qu'un dernier ouragan vienne briser et balayer leurs trônes, comme Daniel a prédit que serait balayée la statue prophétique de Nabuchodonosor réduite en poussière<sup>2</sup> !

Frédéric était encore loin de comprendre. Il était à Turin quand il apprit la nouvelle de sa déposition. Suivant le récit du moine anglais Matthieu Pâris il fut transporté de colère et dit en regardant de travers les assistants : « Ce Pape m'a déposé dans son concile et m'a ôté ma couronne. D'où lui vient cette audace ? Qu'on m'apporte mes cassettes ! » Et quand on les eut ouvertes il dit : « Voyez si mes couronnes sont perdues ! » Il en mit une sur sa tête, puis se redressa, et, avec des yeux menaçants et une voix terrible, il dit : « Je n'ai pas encore perdu ma couronne, et le Pape ni le concile ne me l'ôteront pas sans qu'il y ait du sang répandu. Un homme du commun aura l'insolence de me faire tomber de la dignité impériale, moi qui n'ai point d'égal entre les princes ! Ma condition, toutefois, en devient meilleure ; j'étais obligé de lui obéir en quelque chose, ou du moins de le respecter ; maintenant je ne lui dois plus rien. » Et dès lors il s'appliqua plus fortement à faire tout le mal qu'il pourrait au Pape, en ses biens, en ses parents et en ses amis<sup>3</sup>.

Pour fortifier son parti Frédéric s'empressa de conclure son mariage avec la fille du duc d'Autriche. Il envoya donc en toute hâte une ambassade solennelle ; mais la jeune princesse, ayant su qu'il était excommunié, refusa constamment de devenir sa femme, à moins qu'il ne fût absous auparavant. Le duc d'Autriche ayant approuvé la résolution de sa fille, Frédéric se vit honteusement refusé par l'un et par l'autre.

« Toutefois, continue Matthieu Pâris, s'é-

tant endurci et voulant détourner les cœurs des rois et des princes tant de la dévotion que de la vénération de l'Église et des prélats, principalement du Pape, il écrivit une certaine épître excessivement répréhensible, car il vomit son dessein pestilentiel qu'il avait longtemps caché<sup>1</sup>. »

Cette lettre, adressée généralement à tous les princes, mais particulièrement au roi d'Angleterre, était conçue en ces termes :

« L'antiquité proclame heureux ceux que le péril d'autrui rend précautionnés ; l'état de celui qui suit s'affermir par l'expérience de celui qui précède. Comme la cire reçoit l'empreinte du sceau, ainsi la conduite de la vie humaine se forme par l'exemple. Plût à Dieu que notre sérénité eût saisi à temps ce bonheur, et que les rois et princes chrétiens qui ont été lésés autrefois nous eussent laissé, à nous, cette sagesse de précaution que nous vous laissons, ô rois et princes chrétiens, par la lésion extrême de notre majesté. Ceux qui portent le nom de clercs, engraisés par les aumônes des pères, oppriment les fils ; les fils mêmes de nos sujets, oubliant leur condition paternelle, ne daignent plus respecter ni empereur ni roi dès qu'ils sont ordonnés Pères apostoliques (ou Papes). Ce qu'insinuent nos circonlocutions se prouve par la présomption du Pape Innocent IV. Ayant convoqué un concile prétendu général, il a osé dresser contre nous une sentence de déposition sans nous avoir ni cité ni convaincu d'aucune fraude ni d'aucun méfait ; sentence qu'il ne pouvait soutenir sans l'énorme préjudice de tous les rois. Car que ne doit pas craindre chaque roi d'un tel prince des prêtres s'il entreprend de nous déposer, nous qui sommes couronné empereur de la part de Dieu par l'élection solennelle des princes et l'approbation de toute l'Église, et qui gouvernons tant d'autres grands royaumes ? lui qui n'a le droit d'exercer aucune rigueur contre nous, quant au temporel, supposé même qu'il y en eût des causes légitimes et bien prouvées ? Mais nous ne sommes pas les premiers que l'abus de la puissance sacerdotale cherche ainsi à précipiter du trône, et

<sup>1</sup> Artaud, *Histoire de Pie VII*, t. 3, p. 33. — <sup>2</sup> Daniel.  
— <sup>3</sup> Math. Pâris, ann. 1245.

<sup>1</sup> Id., p. 459, col. 1.

nous ne serons pas les derniers. C'est vous qui en êtes cause en obéissant à ces hypocrites de sainteté, dont l'ambition espère engloutir le monde entier. Oh ! si votre crédule simplicité voulait se garder du levain des scribes et des pharisiens, qui est l'hypocrisie, suivant la parole du Sauveur, combien, dans cette cour, vous trouveriez à détester d'infamies que la pudeur ne nous permet pas même de réciter ! Ce sont les grands revenus dont ils se sont enrichis aux dépens de plusieurs royaumes qui les ont rendus insensés. Chez vous les chrétiens et les pèlerins mendient afin que les Patarins mangent chez eux. Vous opprimez les maisons des vôtres pour agrandir les villes de vos adversaires. Engraissés de vos aumônes, ces prétendus pauvres du Christ, quelle récompense, quelle marque de reconnaissance vous donnent-ils ? Plus vous leur tendez une main libérale, plus ils vous saisissent non-seulement la main, mais le coude, vous enlaçant dans leur filet comme un oiseau, qui, plus il se débat pour se déprendre, plus il se prend.

« Nous avons eu soin de vous écrire, pour le présent, ces choses, qui expriment insuffisamment nos vœux. Les autres, qui doivent vous être communiquées en secret, nous avons cru devoir les omettre ; savoir : à quels usages la prodigalité des avarés emploie les richesses des pauvres ; ce que nous avons découvert touchant l'élection de l'empereur, à moins que la paix que nous cherchons à rétablir entre nous et l'Église par de grands médiateurs ne se rétablisse d'une manière telle quelle ; ce que nous pensons faire pour les intérêts communs et particuliers de tous les rois ; ce qui a été ordonné sur les îles de l'Océan ; ce que cette cour machine contre tous les princes par certains conseils ou affaires que nous connaissons par nos secrets affidés ; par quelles forces et quelles troupes nous espérons, au printemps prochain, écraser tous ceux qui prétendent nous accabler. Ce que les porteurs des présentes vous rapporteront, croyez-le avec autant de confiance que si saint Pierre en avait fait serment.

« Au reste, si nous vous faisons quelque demande, ne croyez pas que, par la sentence

de déposition portée contre nous, la magnanimité de notre majesté soit courbée en rien. Nous avons pour nous la pureté de notre conscience, et par conséquent Dieu, qui nous est témoin que notre intention a toujours été de réduire les ecclésiastiques, principalement les plus grands, à l'état où ils étaient dans la primitive Église, menant une vie apostolique et imitant l'humilité de Notre-Seigneur. Ils voyaient les anges, ils guérissaient des malades, ressuscitaient des morts, et soumettaient les rois et les princes, non par les armes, mais par leur sainteté. Ceux-ci, livrés au siècle, enivrés de délices, méprisent Dieu, et l'excès de leurs richesses étouffe en eux toute religion. C'est donc une œuvre de charité de leur ôter ces richesses pernicieuses qui les accablaient, et c'est à quoi vous devez travailler avec moi de tout votre pouvoir<sup>1</sup>. »

« Quand ces lettres furent venues à la connaissance des rois très-chrétiens des Français et des Anglais, ajoute Matthieu Pâris, ils y virent plus clair que le jour, eux et leurs grands, que Frédéric faisait tous ses efforts pour anéantir la liberté et la noblesse de l'Église, que lui-même n'avait jamais augmentée, mais ses prédécesseurs, et cela bien à son regret. S'étant rendu par là même suspect d'hérésie, il éteignit et effaça impudemment et imprudemment tout le peu qu'il avait jusqu'alors chez les divers peuples de renommée de prudence et de sagesse<sup>2</sup>. »

Frédéric écrivit au roi saint Louis de France une autre lettre, qui tend principalement à montrer les nullités de la sentence du Pape. La première est l'incompétence du juge. « Car, dit-il, encore que, suivant la foi catholique, nous reconnaissons que Dieu a donné au Pape la plénitude de puissance en matière spirituelle, on ne trouve toutefois écrit nulle part qu'aucune loi divine ou humaine lui ait accordé le pouvoir de transférer l'empire à son gré, ou de juger les rois et les princes pour le temporel et de les punir par la privation de leurs États. Il est vrai que, par le droit et la coutume, il lui appartient de nous sacrer ; mais il ne lui appar-

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 2. — <sup>2</sup> Matth. Pâris, p. 459, col. 2.



tient pas plus pour cela de nous déposer qu'aux prélats des autres royaumes qui sacrent leurs rois. »

Ces paroles de Frédéric donnent lieu à plus d'une observation. Lui-même avait appelé de la sentence de Grégoire IX à un concile général; ses ambassadeurs au concile de Lyon venaient d'appeler du Pape et du concile présent au Pape et au concile à venir; il reconnaissait donc au Pape et au concile le pouvoir de juger des questions de cette nature. D'ailleurs les Papes indiquaient dans leurs sentences de qui leur venait ce pouvoir, savoir, de Jésus-Christ, qui leur a dit dans la personne de saint Pierre : « Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans les cieux. » Il ne s'agissait pas de transférer à leur gré la couronne, mais de décider si, dans tel cas donné, les sujets devaient ou pouvaient encore en conscience obéir à tel prince; ce qui était une question spirituelle. De plus, nous l'avons vu en temps et lieu par des monuments authentiques, ce sont les Papes qui ont rétabli l'empire d'Occident, et cela pour que l'Église romaine eût, dans la personne de l'empereur, un défenseur armé; dès lors il était naturel que les Papes eussent le droit d'élire ou de confirmer leur défenseur, et, par suite, de le récuser et même de le déposer s'il devenait un persécuteur incorrigible. Ce n'est pas tout. Les constitutions de l'empire portaient que quiconque demeurerait excommunié durant un certain temps perdait sa dignité féodale, mais que l'empereur ne pouvait être excommunié que par le Pape. La situation du Pape vis-à-vis de l'empereur n'était donc pas la même que celle des simples évêques vis-à-vis de leur roi respectif. D'ailleurs, la cause de tout roi chrétien étant de sa nature une cause majeure dans l'Église, elle doit naturellement être réservée au Pape.

Dans le reste de sa lettre, après s'être longuement étendu sur les prétendus vices de la procédure, Frédéric conclut en ces termes : « Enfin la qualité de la peine fait voir l'animosité et la vanité du juge. Il condamne pour crime de lèse-majesté l'empereur romain, l'auteur et le maître de l'empire; il

soumet ridiculement à la loi celui qui, *impérialement*, est affranchi de toutes les lois; celui que Dieu seul peut punir de peines temporelles, puisqu'il n'a aucun homme au-dessus de lui. Quant aux peines spirituelles, c'est-à-dire les pénitences sacerdotales, tant pour le mépris des clefs que pour d'autres transgressions et péchés de l'homme, nous les recevons avec respect et les observons fidèlement quand elles nous sont imposées, non-seulement par le souverain Pontife, que nous reconnaissons au spirituel pour notre père et notre maître, si toutefois, de son côté, il nous reconnaît pour son fils, mais encore par quelque prêtre que ce soit; ce qui fait voir manifestement avec quelle justice on veut nous rendre suspect touchant la foi, que nous croyons fermement et professons simplement, Dieu en est témoin, suivant la discipline de l'Église universelle et le Symbole approuvé de l'Église romaine.

« Considérez donc si nous devons obéir à cette sentence si préjudiciable, non-seulement à nous, mais à tous les rois, les princes et les seigneurs temporels, donnée sans la participation d'aucun des princes d'Allemagne, de qui dépend notre élection et notre destitution. Considérez les suites de cette entreprise. On commence par nous, mais on finira par vous, et on se vante publiquement qu'on n'a plus aucune résistance à craindre après avoir abattu notre puissance. Défendez donc votre droit avec le nôtre, et pourvoyez dès à présent à l'intérêt de vos successeurs. Loin de favoriser notre adversaire publiquement ou secrètement, ni ses légats ou ses nonces, résistez-lui courageusement de tout votre pouvoir, et ne recevez dans vos terres aucun de ses émissaires qui prétendent soulever ses sujets contre vous; et, pourvu que ceux qui y sont le plus intéressés, les rois et les princes, ne s'y opposent, soyez assurés qu'avec le secours du Roi des rois, qui protège toujours la justice, nous nous opposerons de telle sorte à ces commencements que vous n'aurez pas sujet d'en craindre les suites. Nous le faisons bien malgré nous, Dieu nous en est témoin; nous y sommes contraint, voyant de nos jours la chrétienté ruinée par cette peste multiple

contre laquelle nous espérons que vous nous aiderez à la défendre. Dieu demandera compte de ce trouble, qui met tout en péril, à celui qui en fournit la matière <sup>1</sup>. »

Dans cette lettre Frédéric n'est pas bien d'accord avec lui-même. D'un côté c'est une chose ridicule de le soumettre à aucune loi, puisque, comme empereur, il est affranchi de toutes les lois et n'a aucun supérieur ; de l'autre sa destitution, comme son élection, dépend des princes de l'empire, et c'est effectivement un article du droit germanique. Or tout le monde conviendra que quiconque peut être destitué n'est pas sans quelque supérieur ni au-dessus de toutes les lois. On peut encore faire cette remarque : Frédéric signale bien aux rois et aux princes ce qu'ils pourraient avoir à craindre de la part du Pontife romain, non pas en tout état de cause, mais s'ils devenaient par trop mauvais ; mais il ne leur rappelle point ce qu'ils avaient à craindre, en tout état de cause, de l'empereur allemand, qui se prétendait la seule loi et le seul maître du monde.

Le Pape Innocent IV aura soin de le leur rappeler dans la réponse qu'il fit aux accusations de Frédéric.

« Lorsqu'à un malade, qui a méprisé les remèdes plus doux, on applique enfin, suivant les règles de la médecine, le fer et le feu, il accuse le médecin de l'égorger cruellement ; lorsqu'un malfaiteur, chez qui les remontrances n'ont rien fait, est enfin puni, il accuse et calomnie son juste juge. Toujours est-il à présupposer que le médecin cherche le bien du malade et que le juge poursuit non pas la personne, mais les crimes. Tout au contraire, dans des écrits répandus partout, Frédéric présente de l'absinthe emmiellée par des sirènes ; il séduit les auditeurs par des paroles trompeuses, rejette partialement notre conduite approuvée par le concile, et excite les rois contre la sainte Église. Nous ne voulons pas lutter d'injures avec lui ; car en alléguer au lieu de raisons légitimes, c'est une chose indigne et préjudiciable aux mœurs ; opposer humblement la vérité à la fausseté, suivant l'exemple du Christ, cela suffit pour remporter la victoire.

<sup>1</sup> Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 3.

Frédéric met en doute et nie que toutes les choses et toutes les personnes soient soumises au Siège de Rome. Celui-là donc qui un jour doit juger les anges du ciel ne pourra juger ce qui est terrestre ? Déjà dans l'Ancien Testament les prêtres déposaient des rois indignes ; combien plus le vicaire du Christ ne le pourra-t-il contre celui qui, sortant authentiquement de l'Église, est dévolu à l'enfer ! Ceux qui sont peu habiles à sonder les rapports originels disent à tort que c'est Constantin qui a donné au Siège apostolique la puissance temporelle, puisque cette puissance lui avait déjà été donnée naturellement et sans condition par le Christ, le vrai Roi et Prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Ce n'est pas seulement la principauté sacerdotale, mais encore la principauté royale, que le Christ a fondée, et il a confié au bienheureux Pierre et à ses successeurs les rênes de l'empire terrestre et de l'empire céleste, ce qui est clairement insinué par la pluralité des clefs. La tyrannie, ce gouvernement sans loi et sans frein, qui auparavant était général dans le monde, Constantin la déposa dans les mains de l'Église, et ce qu'il possédait et faisait avec injustice, il le regut alors des sources authentiques comme un don honorable.

« Même la puissance du glaive est dans l'Église et dérive d'elle ; c'est elle qui le remet à l'empereur à son couronnement, afin qu'il en use suivant les lois et qu'il la défende ; elle a le droit de lui commander : « Remets ton glaive dans le fourreau ; » mais quand l'empereur, au lieu de l'ivraie, coupe les fertiles rejetons ; quand, au lieu des innocents, il protège les malfaiteurs et prévaut ainsi follement contre Dieu et l'Église, ce n'est point usurpation, injustice ou cruauté, de lui ôter le glaive ; il perd insensément et soi-même et le monde. Que n'avons-nous pas fait pour ramener ce pécheur dans le bon chemin ? Mais ni promesses ni serments ne lui sont de rien, et c'est avec raison que, pour cela, l'Église ne veut point s'en tenir à des cautions innocentes, mais enchaîner par des moyens plus puissants ce nouveau Samson, que des cordes triples et septuples n'ont pu lier. »



Ce que dit ici le Pape de la puissance du glaive donnée par le Christ à l'Église, et confiée par elle à l'empereur, nous l'avons déjà vu dans ces paroles du droit germanique : « Comme Dieu s'appelle le Prince de la paix, avant de remonter au ciel il a laissé deux glaives ici-bas sur la terre pour la défense de la chrétienté ; il les a confiés l'un et l'autre à saint Pierre, l'un pour le jugement séculier, l'autre pour le jugement ecclésiastique. Le glaive du jugement séculier, le Pape le prête à l'empereur ; le glaive spirituel est réservé au Pape même, afin de juger au temps convenable, monté sur un cheval blanc, et l'empereur doit tenir l'étrier au Pape pour que la selle nese déränge. Cela signifie que, si quelqu'un résiste au Pape, en sorte qu'il ne puisse le réduire par le jugement ecclésiastique, l'empereur, ainsi que les autres princes séculiers et les juges, doivent l'y contraindre par la proscription<sup>1</sup>. »

Innocent IV continue dans sa réponse : « Avec un artifice coupable Frédéric cherche à éveiller le soupçon chez les autres rois et princes ; comme si de la part du Pape il y avait des prétentions illégitimes ; comme si des innocents avaient à craindre ce qui le frappe, lui le pécheur ; comme si les rapports des autres royaumes chrétiens héréditaires avec le Siège apostolique étaient semblables aux rapports de l'empire électif d'Allemagne et du royaume de Sicile. Celui-ci est un fief pontifical, celui-là uni à la dignité impériale, dignité que le Pape a transportée comme un fief d'Orient en Occident. C'est à lui qu'appartient, ce que personne ne nie, le couronnement de l'empereur, où celui-ci s'oblige par le lien de la fidélité et de la sujétion, suivant la tradition de l'antiquité et l'approbation des temps modernes. Mais, pendant que Frédéric avance tant de faussetés sur les dangers de l'autorité de l'Église, pourquoi garde-t-il le silence sur les prétentions des empereurs à la domination universelle et sans limites, de ces prétentions qui à coup sûr méritent l'attention de tous les princes, et qui, incontestablement, blessent leurs droits ? »

« Ses plaintes sur les défauts de formes, de citations, de termes, etc., sont de nulle

importance. Jamais affaire n'a été délibérée avec autant de maturité ni examinée avec autant d'exactitude. Même dans les consultations secrètes avec nos frères les cardinaux, toujours nous en avons désigné quelques-uns comme ses avocats, afin qu'on produisit tout ce qu'il était possible d'imaginer pour sa justification et que l'on discutât la vérité à fond de part et d'autre. Sans offenser Dieu, blesser l'Église et notre conscience, nous ne pouvions procéder autrement que nous n'avons fait, quoique ce fût à regret et avec compassion pour le délinquant. Nous sommes donc prêts à soutenir ce jugement avec une fermeté inébranlable, et à mourir, s'il est besoin, nous et nos frères, en combattant pour la cause de Dieu et de son Église. Nous pouvions juger un absent sur des faits de notoriété publique, de même que Paul a puni sans citation le Corinthien absent, de même que les tribunaux séculiers procèdent contre les criminels de haute trahison. Ou bien n'y a-t-il haute trahison, lèse-majesté, qu'à se rendre criminel envers les membres de l'empereur, mais non envers les ecclésiastiques, ces membres du Christ ? Quelle ridicule prétention de croire que lui, empereur, est au-dessus de toutes les lois et de leur application ! Comme un oiseau pris s'empêtre toujours davantage dans le filet par les mouvements qu'il se donne pour en sortir, comme celui qui se lave la bouche avec des mains sales se salit toujours davantage, ainsi fait Frédéric avec ses paroles et ses écrits. Hérétique lui-même, il ose traiter injurieusement les ecclésiastiques de pharisiens ! Il remarque malicieusement qu'il n'y a plus de miracles pour donner crédit à l'Église, tandis que les miracles n'étaient nécessaires que pour la conversion des infidèles et non à la fin des jours. Et cependant, aujourd'hui même, ces signes ne manquent pas tout à fait. Ce n'est pas pour prévenir un abus excessivement rare, mais par avarice, qu'il voudrait enlever à l'Église ses biens ; il offre le baiser de paix, non par amour de la paix, mais comme un loup, pour saisir sa proie et la mettre en pièces<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Codex epist. Vatic.*, n. 4947, 59. *Codex Vindobon. philog.*, n. 61, fol. 70 ; n. 305, fol. 83. *Codex Palatin.*

<sup>1</sup> *Préface du Droit allemandique.* Apud Schilter, t. 2.

Si la seconde lettre de Frédéric était capable de faire concevoir aux princes peu réfléchis des craintes chimériques sur l'abus que l'Église romaine pourrait faire contre eux de sa puissance, la réponse du Pape était propre à les rassurer de ce côté et à leur faire envisager leur véritable danger, de l'autre, dans la tendance constante des empereurs allemands à la domination universelle.

Ce dernier fait est la clef de l'énigme, la cause véritable et profonde de cette grande lutte entre les empereurs allemands et l'Église romaine. De bons esprits commencent à s'en apercevoir, mais sans avoir encore la force d'en tirer toutes les conséquences.

Ainsi on lit dans l'historien français des croisades : « Quatre Papes d'un caractère différent, et qui se trouvèrent dans les mêmes circonstances, suivirent la même politique. Frédéric, par ses cruautés, ses injustices, son ambition extrême, justifia souvent les violences du Saint-Siège, dont il fut tour à tour le pupille, le protecteur et l'ennemi ; comme ses prédécesseurs il ne cachait point le projet de relever l'empire des césars, et, sans l'influence des Papes, il est probable que l'Europe aurait subi le joug des empereurs de la Germanie. La politique des souverains Pontifes favorisait en Allemagne la liberté des villes, l'accroissement et la durée des petits États. Nous ne craignons pas d'ajouter ici que les foudres du Saint-Siège sauvèrent au moins pour un temps l'indépendance de l'Italie, et peut-être celle de la France, qui fut moins maltraitée par la cour de Rome que les royaumes voisins <sup>1</sup>. » Voilà comment Michaud reconnaît dans les empereurs allemands une tendance constante et notoire à la domination universelle et matérielle de César et d'Auguste, à l'asservissement de tous les rois et peuples chrétiens, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne; voilà comment il reconnaît que c'est aux efforts constants des Papes que l'Europe entière, la France comme les villes libres de Germanie, doit d'avoir conservé sa liberté et son indépendance. D'après cela on suppose-

rait naturellement que les histoires de toutes les nations européennes portent en tête cette devise : AUX PONTIFES ROMAINS L'EUROPE RECONNAISSANTE. Eh bien ! l'histoire même de Michaud est encore un répertoire de déclamations contre l'ambition et les violences des Pontifes romains, particulièrement pour avoir sauvé l'Europe ingrate.

Ainsi encore on lit dans une histoire très-moderne de saint Louis : « Frédéric, rêvant à son tour la monarchie universelle, tendait constamment à s'affranchir de la suprématie de Rome. Le saint-empire d'Allemagne, type du monde féodal, et le saint-empire romain se trouvaient sans cesse en présence. L'empereur faisait appeler par son chancelier tous les autres rois du nom de *rois provinciaux*, et il s'intitulait lui-même *la loi vivante* <sup>1</sup>. » D'après ces paroles on supposerait naturellement que le nouveau biographe, qui d'ailleurs est très-français et très-noble, remercierait au moins les Pontifes romains d'avoir préservé la France de devenir une province d'Allemagne et le successeur de saint Louis un roi provincial de l'empereur allemand. Eh bien ! la nouvelle *Histoire de saint Louis* fatigue par ses déclamations banales contre l'ambition des Papes, précisément dans le temps où, avec l'indépendance et la liberté de l'Europe, ils assuraient la liberté et l'indépendance de la France et de ses rois. Espérons toutefois qu'un jour et la France et l'Europe auront assez d'esprit pour reconnaître à qui elles doivent leur liberté et leur indépendance et assez de cœur pour en être reconnaissantes.

Innocent IV assura l'an 1245, en particulier, l'indépendance du royaume de Hongrie. Le roi Béla le consultait sur le cas que voici. Trois années auparavant, voyant la Hongrie ravagée par les Tartares, sans aucun espoir de secours, il s'était déclaré vassal de Frédéric, à condition qu'il défendrait son royaume et y enverrait une armée avec son fils. Frédéric n'y envoya ni son fils ni une armée, ce qui, en passant, nous montre combien Matthieu Pâris se trompe quand il avance que Frédéric envoya, à grands périls et à grands

*Vatic.*, n. 953, p. 66. Apud Raumer, t. IV, p. 121, et *Matth. Pâris*, p. 460, col. 1.

<sup>1</sup> Michaud, *Hist. des Crois.*, t. 4, p. 67, 6<sup>e</sup> édit.

<sup>1</sup> *Hist. de saint Louis*, par M. le marquis de Ville-neuve-Trans, Paris, 1839, t. 1, p. 238.



frais, une armée nombreuse qui chassa les Tartares de Hongrie. Le roi Béla suppliait donc le Pape de pourvoir à ce que, dans la suite, on ne vînt point à abuser de cette circonstance pour prétendre que le royaume de Hongrie était feudataire de l'empire romain. Innocent IV répondit que, la condition n'ayant pas été remplie, la cession conditionnelle était non avenue. D'ailleurs, dans l'extrémité où se trouvait le royaume, Frédéric était tenu, comme tous les autres chrétiens, de le secourir sans aucune promesse ni condition. En conséquence le Pape, de l'avis des cardinaux, déclare le roi dégagé de son serment et de son hommage. La lettre est datée de Lyon, le 21 août 1245<sup>1</sup>.

Le roi de Norwége, nommé Hacquin, avait demandé un légat au Pape, qui lui envoya le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, auparavant évêque de Modène et employé dans les missions du Nord. La lettre par laquelle le Pape le recommande au roi est du 30 octobre 1246 ; sa légation s'étendait en Suède. Hacquin, fils du roi de Norwége de même nom, mais d'une naissance illégitime, était recommandable par toute sorte de vertus. C'est pourquoi, sur sa demande, Innocent IV, usant de la plénitude de sa puissance, lui accorda dispense pour être élevé à la dignité royale et la transmettre à ses enfants légitimes, nonobstant le vice de sa naissance. En effet, le 29 juillet 1247, jour de Saint-Olaf, roi de Norwége et martyr, Hacquin fut couronné solennellement à Bergue, ville épiscopale de son royaume, par le cardinal-légat évêque de Sabine<sup>2</sup>.

Cependant le Pape pressait les princes d'Allemagne d'élire un roi des Romains à la place de Frédéric déposé ; il proposait particulièrement Henri, landgrave de Thuringe, beau-frère de sainte Élisabeth de Hongrie. Quelques-uns des électeurs en étaient d'accord, principalement Conrad, archevêque de Cologne ; mais le landgrave avait peine à s'y résoudre, aimant mieux jouir paisiblement de son petit État que de s'exposer aux périls de la guerre, surtout contre Frédéric, exercé à la conduite des armées et artificieux.

Le Pape en écrivit aux électeurs le 21 avril 1246, les exhortant à élire le landgrave, et leur promettant en ce cas de s'appliquer sans relâche à procurer le bon succès de leurs affaires. En même temps il écrivit au roi de Bohême, Wenceslas IV, aux ducs de Bavière, de Brabant, de Brunswick et de Saxe, qui ne voulaient point faire d'élection, prétendant que c'était le moyen de rétablir la paix dans l'Église et dans l'empire.

Il envoya légat en Allemagne Philippe Fontaine, élu évêque de Ferrare, homme habile et courageux, auquel il donna une grande autorité, même de contraindre par des peines temporelles les seigneurs laïques qui refuseraient d'obéir au roi qui serait élu. Le Pape écrivit aussi le 22 avril aux Frères prêcheurs et aux Frères mineurs, dont la réputation et l'autorité étaient grandes parmi le peuple, de prendre le parti du nouveau roi et d'attirer les Allemands à son obéissance, sitôt qu'il serait élu, par leurs exhortations publiques et particulières, avec promesse d'indulgence.

Enfin le landgrave fut élu roi des Romains par les archevêques de Mayence et de Cologne et quelques seigneurs laïques, en présence du légat ; l'élection se fit au château de Hoheim, près de Wurzburg, le mardi après le dimanche de l'Ascension, 22 mai 1246<sup>3</sup>. Aussitôt l'archevêque de Mayence prêcha solennellement la croisade contre tous les infidèles, entre lesquels on comptait Frédéric, et tous les princes et les nobles de cette assemblée se croisèrent. Le même prélat écrivit au Pape la nouvelle de cette élection, et le Pape, dans sa réponse du 9 juin, lui en témoigna sa joie, l'exhortant à encourager le nouveau roi à poursuivre vigoureusement son entreprise et les princes d'Allemagne à le soutenir, promettant de sa part toutes sortes de secours. En effet il envoya au roi Henri de grandes sommes d'argent, dont Frédéric eût bien voulu s'emparer. Ses partisans appelaient Henri le roi des prêtres. Le Pape ordonna aussi de publier de nouveau l'excommunication de Frédéric et de

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1245, n. 80. — <sup>2</sup> Id., ann. 1246, n. 32-35.

<sup>3</sup> Raynald, ann. 1246, n. 4, note de Mansi. Anonyme d'Erfurt, ainsi qu'une lettre du nouveau roi dans la collection de Hahn, t. 1, p. 248.

mettre en interdit les terres de ceux qui lui obéiraient.

Le nouveau roi des Romains indiqua une diète à Francfort pour la Saint-Jacques, 25 juillet 1246. Conrad, fils de Frédéric, voulut s'y opposer et se présenta devant Francfort avec des troupes; mais il fut mis en déroute, laissant au pouvoir de Henri son bagage et sa tente, avec plusieurs de ses nobles. Cette défaite affaiblit beaucoup le parti de l'empereur déposé et fortifia celui de son adversaire, qui tint tranquillement une diète à Nuremberg et s'avança jusqu'au Danube. L'année suivante (1247) le roi Henri assiégeait la ville de Reutling lorsqu'il fut surpris et battu par Conrad. Il se retira blessé; une chute de cheval empira la blessure, et, la dysenterie s'y étant jointe, il mourut le 17 février 1247. C'est Matthieu Paris qui parle de cette défaite de Henri et de sa fuite. Le chroniqueur anonyme d'Erfurt, qui naturellement était mieux informé, ne parle ni de défaite ni de blessure, mais dit simplement : « Le roi Henri, ayant fait une seconde expédition en Bavière et en Souabe, tomba malade par suite des mouvements excessifs qu'il s'était donnés; il retourna à la Wartbourg, où, la maladie ayant empiré, il mourut le 13 des calendes de mars<sup>1</sup>. »

Le Pape, sensiblement affligé de cette mort, envoya quatre légats en différents endroits de la chrétienté, savoir, en Allemagne, en Italie, en Espagne, et le quatrième en Norwège. Le légat d'Allemagne était Pierre Capoce, noble romain, cardinal du titre de Saint-Georges. Il assembla près de Cologne, à la Saint-Michel, un concile des évêques qu'il put réunir, et le jeudi suivant, 3 octobre, le comte Guillaume de Hollande fut élu roi des Romains par les trois archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, le roi de Bohême, le duc de Brabant et plusieurs autres évêques et seigneurs. Le nouveau roi était un jeune homme d'environ vingt ans, bien fait de sa personne et soutenu par de grandes alliances. Il avait pour lui le duc de Brabant, son oncle, les comtes de Gueldres et de Loos, l'archevêque et la ville

de Cologne, l'archevêque de Mayence, l'archevêque de Trèves et celui de Brême, avec leurs suffragants; les évêques de Wurzburg, de Strasbourg, de Munster et de Spire, comme le témoignent plusieurs lettres du Pape adressées à ces princes et datées du 20 novembre. Il écrivit aussi à son légat et aux Frères prêcheurs d'exhorter à la croisade qu'il avait déjà publiée contre Frédéric; mais plusieurs princes d'Allemagne le reconnaissaient toujours pour empereur, savoir, le duc de Saxe, le duc de Bavière, le margrave de Misnie, la noblesse d'Autriche et de Styrie, l'archevêque de Magdebourg, les évêques de Passau et de Frisingue, et tout ce que put faire le Pape fut d'ordonner à son légat de citer ces prélats pour venir à Lyon comparaître devant lui et d'employer les censures contre les laïques<sup>1</sup>.

Quant à la Sicile, qui était proprement un fief de l'Église romaine, le Pape y envoya, dès l'an 1246, deux cardinaux en qualité de légats, avec des lettres pour le clergé, la noblesse et le peuple des villes et des campagnes. « Bien des gens s'étonnent, leur disait le Pape, qu'accablés sous l'opprobre de la servitude, opprimés dans vos personnes et dans vos biens, vous ayez négligé de chercher, comme l'ont fait les autres nations, un moyen de vous assurer à vous-mêmes les douceurs de la liberté. Mais le Siège apostolique vous excuse d'après la crainte qui paraît s'être emparée de vos cœurs sous le joug d'un nouveau Néron; il ne sent pour vous que de la pitié et une affection paternelle; il cherche si son secours pourrait soulager vos peines ou même vous procurer la joie d'un affranchissement complet. C'est pour cela que notre prédécesseur, de pieuse mémoire, le Pape Grégoire, a souffert les angoisses du cœur jusqu'au dernier moment de sa vie mortelle; c'est pour cela que nous-même, et lorsque nous étions encore dans les degrés inférieurs, et depuis que, sans aucun mérite de notre part, nous avons été fait pasteur de l'Église universelle, nous poussons de profonds et amers soupirs, criant au Seigneur du fond de notre cœur, afin qu'il daigne vous

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1247, n. 1, note de Mansi.

<sup>1</sup> Raynald et Raumer.



mettre de nos jours au rang des hommes libres.

« Comme l'accomplissement de nos desirs tardait indéfiniment, voulant détourner des œuvres de sa perversité accoutumée le ministre de la séduction, le perturbateur de notre siècle, le contempteur de la foi chrétienne, le persécuteur de l'Église, l'oppressur assidu de notre humilité, en un mot Frédéric, nous avons beaucoup mieux aimé, à travers bien des travaux et des douleurs, nous rendre en des lieux éloignés. Là, ayant reconnu, après les ennuis d'une longue attente, que ledit persécuteur ne cherchait autre chose que d'anéantir l'Église et de l'asservir à un joug déplorable, nous l'avons, avec l'approbation du saint concile, justement privé de la dignité royale et impériale, comme refusant opiniâtrément de renoncer à l'iniquité; nous l'avons fait dans la confiance que la divine miséricorde mettrait un terme salulaire principalement à vos angoisses, et en même temps à celles de beaucoup d'autres; terme que, par la grâce de Dieu, nous espérons très-prochain, l'univers s'étant soulevé contre cet impie, et beaucoup de nobles du royaume lui formant opposition, désirant pour eux et pour vous, ainsi que pour vos descendants, le bonheur de la liberté. Nous vous conjurons tous, par la miséricorde divine, et vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, de nous réjouir promptement, nous et nos frères qui gémissons sur votre affliction, en rejetant la domination de cet homme condamné, à qui vous n'êtes plus tenus en rien, étant totalement déliés par nous du serment de fidélité, et de revenir sans délai au sein de l'Église romaine, votre mère, dont vous êtes les enfants d'une manière spéciale.

« Vous donc qui géissez sous le poids de l'oppression, qui, par des exactions continues, voyez avec douleur dévorer votre substance, vous voyez clairement, vous sentez ce qui vous est expédient et ce que notre âme désire de vous. Cherchez donc de votre côté, dans un cœur vigilant, comment vous pourrez faire tomber de votre cou la chaîne de la servitude, comment vous pourrez faire fleurir votre communauté dans la liberté et

la paix. Que le bruit se répande, parmi les nations, qu'ainsi que votre royaume est distingué par sa noblesse et par son admirable fertilité, ainsi, avec l'appui de la Providence divine, il réunit encore à ses autres prérogatives la gloire d'une liberté assurée<sup>1</sup>. » Cette lettre est du 26 avril 1246.

Mais dès auparavant il y avait eu dans ce royaume et parmi les confidents mêmes de Frédéric une conspiration contre lui, comme on le voit par la lettre qu'il en écrivit aux rois et aux princes en date du 26 avril. Il insinue que le Pape était l'auteur de cette conjuration; ce que l'équité ne permet nullement de croire sur le dire d'un ennemi si peu scrupuleux sur le mensonge. Une chose dont on ne saurait douter, c'est ce que Frédéric nous apprend lui-même de ses propres courtisans, savoir, que plusieurs lui avaient offert avec instance d'aller tuer le Pape et les cardinaux<sup>2</sup>.

Cette lettre fut écrite, au nom de Frédéric, par son chancelier et confident Pierre des Vignes. Ce fut probablement la dernière que Pierre écrivit; car, peu de temps après, il eut les yeux crevés par ordre de son maître, pour avoir été convaincu ou soupçonné d'avoir voulu l'empoisonner. Voici comment le moine anglais Matthieu Paris raconte le fait. « Frédéric étant tombé grièvement malade, les médecins lui conseillèrent une purgation, puis un bain préparé exprès pour son mal. Or le docteur Pierre des Vignes, confident de Frédéric, avait auprès de lui un médecin qui fut chargé de préparer la médecine et le bain, et par le conseil de Pierre y mêla du poison mortel. Frédéric fut averti du complot, et, quand le médecin vint avec Pierre lui présenter le breuvage, il lui commanda d'en boire le premier, ayant mis des gardes derrière afin qu'ils ne pussent échapper. Le médecin, surpris et effrayé, feignit de faire un faux pas, et, se laissant tomber en avant, répandit la plus grande partie du breuvage; mais Frédéric fit donner le peu qui restait à des criminels condamnés, qui moururent aussitôt. Il fit pendre le médecin et aveugler Pierre des Vignes, et, après l'a-

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1246, n. 11-13. — <sup>2</sup> Petr. de Vin., l. 2, *epist.* 10.

voir promené en plusieurs villes d'Italie, il le livra aux Pisans, qui le haïssaient à mort; mais Pierre prévint leur vengeance et se cassa la tête contre une colonne à laquelle on l'avait attaché <sup>1</sup>. »

Voilà ce que dit Matthieu Pâris, mais il est seul à le dire. La plupart des auteurs italiens regardent Pierre des Vignes comme victime de l'envie et de la jalousie. L'un d'eux remarque que Frédéric avait l'habitude d'humilier ceux qu'il avait élevés et de leur enlever ce qu'il leur avait donné, suivant son axiome : « Je n'engraisse jamais de porc que je n'aie au moins un jambon <sup>2</sup>. » Quoi qu'il en soit de la vraie cause de cette hideuse tragédie, toujours nous fait-elle sentir quel homme c'était que Frédéric II ou de quels hommes il s'entourait, ce qui revient au même.

Dès le mois de novembre 1248 Frédéric chassa de son royaume de Sicile tous les Frères prêcheurs et les Frères mineurs, n'en laissant à chacune de leurs maisons que deux pour la garder; encore fallait-il qu'ils fussent natifs du royaume. Deux Frères mineurs de Sicile étant venus se plaindre au bienheureux Gilles ou Égidius d'Assise que Frédéric les avait chassés de leur pays, il leur dit : « Vous avez tort de parler ainsi; des Frères mineurs ne peuvent être chassés de leur patrie, puisqu'ils n'en ont point sur la terre; étant hors du monde, ils ne se mettent pas en peine où ils demeurent dans le monde, n'ayant aucun lieu qu'ils puissent appeler le leur : leur patrie est partout. Vous avez donc péché contre Frédéric, quoiqu'il soit grand pécheur; vous l'avez calomnié; il vous a fait plus de bien que de mal, en vous donnant occasion de mérite sans vous ôter votre patrie. » Ainsi parlait ce vrai disciple de saint François <sup>3</sup>.

Une autre fois il déplorait les souffrances d'une ville assiégée par le parti de Frédéric et disait qu'il fallait en avoir beaucoup de compassion. « Cependant, ajouta-t-il, Dieu a voulu que les habitants de cette ville fissent pénitence et fussent humiliés, parce que bien

des fois ils ont traité cruellement leurs voisins, qu'ils surpassaient en force. — Mais, objecta un religieux, si Dieu l'a voulu, comme vous dites, nous ne devons pas compatir à leurs maux, mais plutôt nous en réjouir, puisque tout homme doit conformer sa volonté à celle de Dieu. » Le bienheureux Égidius répondit : « Supposons qu'un roi ait porté un édit que quiconque commettrait tel crime serait décapité ou pendu. Supposons que le fils du roi, ayant commis le crime en question, soit conduit au supplice par ordre de son père. Croyez-vous que ce serait une chose agréable au roi si les hommes en étaient bien aises et disaient : « Réjouissons-nous parce que le roi conduit son fils à la mort ? » Une joie pareille, au lieu de plaire au roi, lui déplairait très-fort. Ainsi en est-il dans cette circonstance <sup>1</sup>. »

Quoique frère Égidius ne fût point instruit dans les lettres, il était néanmoins si éclairé par les lumières d'en haut qu'il surpassait même les hommes les plus versés dans les lettres divines. Deux Frères dominicains étant venus le voir, l'un d'eux dit, au milieu de leurs pieux entretiens, que saint Jean, au commencement de son Évangile, avait dit de Dieu des choses sublimes et ineffables. « Au contraire, dit Égidius, saint Jean n'a rien dit de Dieu. — Que dites-vous, mon père? reprit le Dominicain. Saint Augustin ne témoigne-t-il pas que, si saint Jean avait parlé d'une manière plus sublime, le monde entier n'aurait pu le comprendre? Ne dites donc pas qu'il n'a rien dit de Dieu. — Je persiste toutefois dans mon sentiment, répondit Égidius, et je répète qu'il n'a presque rien dit de Dieu. Comme le père dominicain en témoignait de la peine, frère Égidius expliqua sa pensée par cette comparaison. « Voyez-vous cette montagne si haute? Si elle consistait tout entière en grains de millet et qu'un petit oiseau en mangeât tous les jours, quelle portion croyez-vous qu'il en consommerait même en cent ans? » Le Dominicain répondit : « Quand même il en mangerait pendant mille ans ce ne serait encore rien en comparaison du reste de la montagne. — Eh

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1249. — <sup>2</sup> « Quod nunquam nutrisset aliquem porcum cujus non habuisset axungiam. » Apud Raumer, t. 4, p. 596. — <sup>3</sup> Apud Vadding., 1238, n. 1.

<sup>1</sup> Acta SS., 23-avril. Dicta B. Ægidii, n. 58.



bien ! reprit Égidius, ainsi en est-il de l'incommensurable Divinité ; la montagne de la perfection divine est si grande et si infinie que saint Jean, comme ce petit oiseau, n'a rien dit de Dieu, si vous considérez sa majesté souveraine. » Cette réponse pénétra d'une sensible consolation les deux Dominicains, et ils quittèrent le bienheureux Gilles remplis de joie <sup>1</sup>.

Un jour deux cardinaux vinrent à lui pour entendre de sa bouche les paroles de vie ; au moment de le quitter ils le supplièrent de prier pour eux. Il leur répondit : « Quel besoin y a-t-il que je prie Dieu pour vous, puisque vous avez une foi et une espérance plus grandes que moi ? — Comment cela ? » lui demandèrent-ils. Égidius répondit : « Parce que vous, avec tant de richesses, d'honneurs et de prospérités en ce monde, vous espérez en la miséricorde de Dieu, tandis que moi, avec tant de souffrances et de misères, je crains d'être damné. » Cette parole les pénétra d'une sincère conponction, et ils s'en allèrent meilleurs <sup>2</sup>.

Une autre fois un frère lui demanda de prier Dieu pour lui. « Mais, lui dit Égidius, priez vous-même pour vous. Pourquoi envoyer un autre à votre place et rester assis pendant ce temps, lorsque vous pouvez vous-même faire le voyage ? » L'autre ayant répondu qu'il était un pécheur, mais Égidius un ami de Dieu, et pouvant ainsi prier avec confiance et pour lui et pour les autres, Égidius lui répondit : « Mon frère, si toutes les places de cette ville étaient pleines d'or et d'argent et qu'on eût publié que chacun peut le prendre, en enverriez-vous un autre à votre place pour le prendre en votre nom ? Je pense que vous iriez vous-même et que vous ne vous fieriez pas trop à autrui. Or Dieu a ainsi rempli le monde entier, et chacun peut le trouver. Allez-y donc vous-même, et n'en envoyez pas un autre à votre place <sup>3</sup>. »

« La prière, disait-il, est le commencement et le complément de tout bien. La prière illumine l'âme, et par elle on reconnaît le bien et le mal. Tout pécheur doit prier le Seigneur de lui faire connaître sa misère et ses

péchés, ainsi que ses bienfaits. Qui ne sait prier ne connaît pas Dieu. Tous ceux qui sont pour être sauvés, s'ils ont l'usage de la raison, doivent nécessairement à leur fin recourir à la prière. Supposons une femme d'une grande pudeur et simplicité, ayant un fils unique, qui, pour quelque offense, est pris par le roi et traîné au supplice. Cette veuve, si pudique et si simple, n'irait-elle pas, les cheveux épars et le sein découvert, crier à haute voix pour la délivrance de son fils et supplier le roi ? Et qui enseignerait à cette personne si simple à prier pour son fils ? L'amour et la nécessité pousseraient cette femme si simple, et qui franchissait à peine le seuil de sa porte, à parcourir, comme une effrontée, les places publiques, se lamentant au milieu des hommes et de simple devenant sage et hardie. De même celui-là saurait et voudrait bien prier qui connaîtrait vraiment ses pertes, ses maux et ses péchés <sup>1</sup>. »

Un frère lui dit un jour qu'on devrait s'affliger lorsque, dans la prière, on ne peut pas trouver la grâce de la dévotion. Frère Gilles lui répondit : « Moi, je vous conseille de faire tranquillement votre affaire ; car, si vous aviez un peu de bon vin dans un baril et qu'il y eût beaucoup de lie sous ce vin, voudriez-vous secouer le baril pour mêler le vin et la lie ensemble <sup>2</sup> ? »

Un autre lui dit : « Je suis souvent tenté, et d'une tentation très-mauvaise ; bien des fois j'ai prié le Seigneur de me l'ôter, et il ne me l'ôte pas. » Frère Gilles lui répondit : « Il en est des tentations comme d'un laboureur qui entreprend de défricher une forêt d'arbres et de buissons dans son terrain, pour en faire un guéret et y semer du grain. Il endure bien des travaux, des sueurs et des inquiétudes avant que le grain ne soit récolté. Plus d'une fois il est comme à se repentir d'avoir entrepris une telle besogne, à cause des fatigues et des angoisses qui naissent continuellement du travail même. Il voit d'abord la forêt à extirper, et il ne voit pas de grain ; ensuite il coupe les arbres avec beaucoup de travaux et ne voit pas de grain ; troisièmement il arrache les racines

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 23 avril. *Dicta Ægidii*, n. 90. — <sup>2</sup> *Ibid.*, n. 71. — <sup>3</sup> *Ibid.*, n. 84.

<sup>1</sup> *Ibid.*, n. 39. — <sup>2</sup> *Ibid.*, n. 40.

des arbres avec beaucoup d'efforts et ne voit pas encore de grain; quatrièmement il défriche la terre et l'arrange, et il n'y voit pas encore le froment pour lequel il a déjà tant travaillé; cinquièmement il laboure la terre une seconde fois; sixièmement il l'ensemence; septièmement il la sarche; huitièmement il la moissonne; neuvièmement il bat le blé, et, tout cela, il le fait avec un grand travail; dixièmement il dépose le blé au grenier avec joie, ne se souvenant plus de tous ses travaux, les bénissant, au contraire, à cause de la joie que lui donne la quantité du fruit<sup>1</sup>.

Un autre se plaignit à lui de ce que ses frères le surchargeaient de tant d'occupations qu'à peine pouvait-il se trouver à la prière; en conséquence il lui demandait la permission de se retirer dans un ermitage pour y servir Dieu plus tranquillement. Égidius lui dit : « Si vous alliez trouver le roi de France pour lui demander mille livres d'argent, ne vous dirait-il pas avec raison : « A quoi pensez-vous de mefaire une pareille demande? Que m'avez-vous fait pour que je vous donne une somme aussi considérable? » Mais, si auparavant vous aviez fait pour lui quelque chose de grand et de difficile, qui fût digne d'une telle récompense, oh ! alors vous demanderiez avec hardiesse et justice. Si donc vous voulez que Dieu vous exauce dans votre demande, travaillez d'abord pour lui<sup>2</sup>. »

Ce roi de France était saint Louis, animé du même esprit que le bienheureux Égidius. Il aimait les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique comme lui-même ; il disait que, s'il pouvait se partager en deux, il donnerait la moitié aux uns et la moitié aux autres.

Un jour le saint roi fit un pèlerinage pour visiter les sanctuaires de Rome et des environs. Ayant entendu parler de la merveilleuse sainteté du frère Gilles il résolut d'aller le trouver. Il se rendit à Pérouse, où on lui avait dit qu'il était. Arrivé à la porte du monastère comme un pèlerin inconnu, avec très-peu de ses familiers, il demanda au portier où était le frère Gilles, mais sans se faire connaître lui-même. Le portier dit à

Gilles qu'un pèlerin devant la porte demandait à lui parler. Le bienheureux frère connut aussitôt par l'esprit que c'était le roi de France et courut à lui en toute hâte ; on eût dit un homme ivre. Dès qu'ils s'aperçurent l'un l'autre ils s'embrassèrent avec une joie extrême, comme si depuis longtemps ils avaient été amis intimes ; ils se tenaient ainsi à la porte, avec toutes les marques de la plus vive tendresse, mais sans se dire un mot l'un à l'autre. Enfin ils se quittèrent sans avoir proféré une parole. Gilles étant revenu dans sa cellule, un frère lui demanda quel était donc ce pèlerin qui lui avait témoigné tant de bienveillance. « Mais, répondit-il, c'est Louis, le très-chrétien roi de France ! » Les frères furent bien chagrins et bien honteux de ce que Gilles n'avait rien dit à un si grand prince ; ils lui dirent : « Comment, ce puissant roi est venu vous voir du fond des Gaules, et vous n'avez pas voulu lui dire un seul mot ? — Ne vous étonnez pas, mes frères, répondit Gilles, si je n'ai rien dit à ce roi, car, dès que nous nous sommes embrassés et baisés mutuellement, nous avons été inondés d'une si grande lumière de la sagesse divine que le cœur de l'un était ouvert à l'autre, et que nous voyions sans rien dire ce que nous allions nous dire de bouche, et cela beaucoup mieux que nous n'aurions pu le dire ou l'entendre extérieurement. Or, ce que nous y avons entendu du Seigneur, nous ne pouvons l'exprimer par le son de la voix, par le défaut de la langue humaine, qui ne saurait expliquer les secrets de Dieu que par l'enveloppe des figures ; si nous nous étions parlé de bouche nous aurions été un obstacle à nous-mêmes au dedans. Sachez donc, bien-aimés frères, que ce roi de France a été comblé d'une consolation plus grande que moi je ne puis dire et vous comprendre, et que nous nous sommes quittés avec une joie immense<sup>1</sup>. »

Dans ces faits et dans ces paroles on reconnaît un monde bien différent de celui où s'agitait Frédéric II avec sa politique athée, avec ses amis traîtres ou trahis. C'est comme du ciel à l'enfer.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 23 avril. *Dicta B. Ægidii*, n. 36. —

<sup>2</sup> *Ibid.*, n. 78.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 23 avril. *Dicta B. Ægidii*, n. 87.



Cependant, malgré toutes ses bravades, malgré tous ses efforts pour circonvenir les rois et les peuples par ses lettres et ses émissaires, Frédéric commençait à sentir le poids de l'anathème. Il implora la médiation de saint Louis pour rentrer en grâce avec le Pape, pendant que sous main il poussait les seigneurs de France à se liguier contre le clergé. Saint Louis, accompagné de ses trois frères, de sa mère et de plusieurs grands du royaume, eut avec Innocent IV deux entrevues à Lyon suivant Guillaume de Nangis, à Cluny suivant d'autres. Les conférences furent très-secrètes. Matthieu Pâris, qui n'y était pas, prétend que le saint roi en sortit fort mécontent de ce que le Pape n'avait pas plus de confiance dans les nouvelles promesses et protestations de Frédéric. Nicolas de Courbe, qui accompagna le Pape à Cluny, fait entendre le contraire. D'ailleurs les faits témoignent assez que le Pape avait raison.

Matthieu Pâris lui-même nous apprend que, pendant ces négociations de Frédéric, plusieurs de ses partisans entreprirent sur la vie du Pontife. Un chevalier, nommé Raoul, mécontent de Frédéric, vint à Lyon, où il se trouva logé dans la même hôtellerie que le docteur Gauthier d'Ocre, conseiller de l'empereur. Celui-ci l'exhorta à rentrer à son service et lui persuada de tuer le Pape pour mieux regagner les bonnes grâces de son maître. Ils engagèrent dans la conjuration leur hôte, nommé Renaud, qui, étant connu du Pape et de ses officiers, devait leur donner les moyens d'exécution. Là-dessus Gauthier partit ; mais Renaud, étant tombé malade et se voyant près de mourir, découvrit tout à son confesseur. Sitôt qu'il fut mort le confesseur en avertit le Pape. Raoul fut pris ; il nia d'abord ; mais, étant mis à la question, il confessa tout. Vers le même temps on prit à Lyon, pour le même sujet, deux chevaliers italiens qui assurèrent que quarante autres avaient conjuré la mort du Pape, et que, quand même Frédéric ne serait plus au monde, aucune crainte de la mort ne les empêcherait de mettre le Pape en pièces, croyant en cela faire une œuvre agréable à Dieu et aux hommes<sup>1</sup>. Voilà ce que nous

apprend Matthieu Pâris sur l'année 1247.

Frédéric avait offert et demandé au Pape de venir en sa présence pour se justifier du soupçon d'hérésie ; le Pape lui avait accordé sa demande, mais à condition qu'il viendrait avec peu de monde. Frédéric, ayant gagné le comte de Savoie, se préparait à surprendre Lyon et le Pape avec une armée formidable. A la première nouvelle de cette déloyauté le roi saint Louis de France, ses trois frères, Robert, comte d'Artois, Alphonse, comte de Poitou, Charles, comte d'Anjou, leur mère, la reine Blanche, plusieurs barons du royaume, notamment le sire Archambaud de Bourbon<sup>1</sup>, offrirent au Pape de marcher en personne jusqu'en Italie, avec toutes leurs forces, à la défense de l'Église et de son chef. Innocent IV, ainsi que les cardinaux, en éprouva une joie infinie. Il écrivit au saint roi, à ses trois frères et à leur mère, les lettres les plus affectueuses pour les remercier de leur dévouement filial ; toutefois il les prie de ne se mettre en marche que quand il leur en aura donné de nouveaux avis, car il espérait encore que l'ennemi de l'Église reviendrait à de meilleurs sentiments<sup>2</sup>.

Frédéric, marchant sur Lyon, était à Turin quand il apprit que la ville de Parme avait quitté son parti pour embrasser la cause de l'Église et de son chef. Transporté de colère il retourna sur ses pas avec son armée et vint assiéger Parme. Pour montrer aux habitants à qui ils avaient affaire, dès le premier jour du siège il fit trancher la tête à quatre prisonniers parmesans, deux gentils-hommes et deux bourgeois, annonçant en même temps que, jusqu'à ce que la ville fût rendue, chaque jour serait marqué par une exécution semblable. Mille Parmesans étaient alors enfermés dans les prisons impériales. Le jour suivant deux autres furent décapités tout près de la ville. Tout le reste était menacé du même sort lorsque les soldats de Pavie, qui servaient dans le camp de Frédéric, le supplièrent de leur accorder la vie de ces prisonniers. « Nous sommes venus, dirent-ils, pour combattre les Parmesans, mais armés et sur

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1247, p. 486.

<sup>1</sup> Nicol. de Curbio. Murat., t. 3, p. 592. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1247, n. 12-16.

le champ de bataille, non pour leur servir de bourreaux. » Cette remontrance fléchit l'empereur ; il ne fit plus périr de Parmesans de cette mort, mais il en périt un grand nombre dans les prisons par le méphitisme et la terreur. Leurs parents se réjouissaient plus de leur mort que de leur vie <sup>1</sup>.

L'hiver approchait ; Frédéric fit bâtir, pour lui servir de camp, une ville nouvelle qu'il appela Vittoria ou Victoire ; c'est là qu'après la réduction de Parme il se promettait de transporter tous ses habitants. En attendant les Sarrasins furent chargés d'apporter dans la ville nouvelle les matériaux de toutes les maisons qu'ils avaient démolies dans le Parmesan. Dans la ville assiégée se trouvait le légat de Lombardie, Grégoire de Montélongo, avec un renfort de Milanais et d'autres Lombards. Comme on connaissait la cruauté de Frédéric on résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; on fit des prières publiques, et on consacra à la sainte Vierge Marie la ville de Parme, représentée en argent de manière qu'on y distinguait les principaux édifices.

Le 18 février 1248 l'ex-empereur Frédéric, qui relevait de maladie, alla se divertir à la chasse aux faucons. Son armée se livra elle-même à des amusements, comme un jour de fête. Les assiégés, quoiqu'une partie de leurs forces fussent absentes pour une expédition assez lointaine, résolurent de profiter de l'occasion et de faire une sortie. Tous supplièrent la sainte Vierge, dont l'image flottait dans leurs étendards, de défendre les opprimés et de les délivrer des mains d'un dragon furieux qui menaçait de les engloutir. Les Parmesans atteignirent Vittoria sans qu'on les eût presque remarqués. Quand on s'en aperçut, Thaddée de Suesse, qui commandait à la place de Frédéric, dit en ricanant : « Enfin voilà que les souris sortent de leurs trous. » Mais, avant que les Impériaux pussent prendre leurs armes ni se mettre en ordre de bataille, ils furent attaqués avec la plus grande vigueur ; des femmes mêmes, avec des cardes et des faucilles attachées à des perches, tiraient les cavaliers en bas de

leurs chevaux. Au même instant un violent incendie s'étendit sur toute la ville de Vittoria, de manière que la mort était encore plus à craindre par les flammes que par le glaive. Thaddée de Suesse tomba grièvement blessé ; il avait les deux mains coupées. Les Parmesans, l'ayant pris, le hachèrent en pièces. Ainsi périt l'avocat de Frédéric au concile de Lyon.

Frédéric, qui était à une lieue de là, chassant aux faucons, ne connut, ne soupçonna même cet effroyable désastre que quand il aperçut une immense fumée du côté de Vittoria. Si promptement qu'il revint il trouva la ville réduite en cendres et son armée en déroute. Lui-même fut entraîné par les fuyards jusqu'à Crémone. Il y eut quinze cents hommes tués et trois mille prisonniers, parmi lesquels tous les chambellans et les officiers de la cour impériale.

Le butin surpassa toute attente ; il consistait non-seulement en armes, bêtes de somme, tentes, bagages et choses semblables, mais on prit encore l'étendard des Crémonais, le diadème impérial, le sceau de l'empire, le sceptre et la couronne. Cette couronne, qui était d'or, garnie des pierres les plus précieuses, et que Frédéric avait placée si fièrement sur sa tête quand il eut appris sa déposition, fut trouvée par un petit homme qu'à cause de sa mine grotesque on appelait Courte-Jambe ; il mit la couronne impériale sur sa tête, d'autres le placèrent lui-même sur leurs épaules, et il entra ainsi triomphalement à Parme, au milieu des dérisions contre Frédéric. La ville acheta la couronne deux cents livres pesant d'argent et fit déposer dans la sacristie de la principale église toutes les images et les reliques trouvées dans le camp. Chacun mit la moitié de son butin dans la caisse publique, sans qu'il y eût à ce sujet le moindre différend, tant étaient grandes la joie et la bonne disposition de tout le monde. En général les Parmesans, dans leur prospérité, n'oublièrent point l'humilité ; ils écrivirent à leurs confédérés : « A Dieu seul appartient l'honneur de la victoire. » Ils firent peindre dans l'église principale un tableau qui représentait la sainte Vierge, saint Hilaire et saint Jean-Baptiste, avec cette ins-

<sup>1</sup> *Chron. Parm.*, apud Murat., t. 13, p. 772.



cription : « Les ennemis fuient parce que la Vierge protège Parme <sup>1</sup>. »

La joie du Pape fut aussi grande que la douleur de l'ex-empereur ; peu après sa défaite celui-ci apprit encore que son fils Conrad, qu'il avait chargé de l'administration du royaume de Germanie, venait d'éprouver plusieurs échecs en combattant contre le nouveau roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, récemment couronné à Aix-la-Chapelle. S'il faut en croire Matthieu Pâris Conrad fut même réduit à se sauver d'Allemagne en Italie auprès de son père <sup>2</sup>.

Accablé de tant de revers Frédéric écrit de nouveau au saint roi de France pour le prier de négocier sa paix avec le Pape ; mais quelles étaient les dispositions intimes de son cœur, on le voit par le fait suivant. Depuis trois mois Frédéric tenait en prison l'évêque d'Arezzo, Marcellin, issu d'une famille très-noble d'Ancône et plus distingué encore par son dévouement pour la cause de l'Église. Trois jours avant la défaite de Vittoria il envoya à cette nouvelle ville l'ordre de pendre l'évêque, que l'on gardait au château de Plamien. Les satellites de l'ex-empereur, ayant reçu cet ordre atroce, pressèrent l'évêque Marcellin d'excommunier publiquement le Pape, les cardinaux et les autres prélats de leur communion, et de jurer fidélité à Frédéric, lui promettant à ce prix non-seulement l'impunité, mais de grandes richesses. L'intrépide évêque répondit qu'il avait excommunié plusieurs fois Frédéric et les siens, et à l'instant même il réitéra l'excommunication. Comme il savait qu'on allait le conduire au supplice ou plutôt au martyre, il reçut tous les sacrements de l'Église. Il s'attendait à être noyé dans un précipice lorsqu'il comprit qu'il devait être traîné par la ville et périr sur un gibet ; il chanta le *Te Deum* et le *Gloria in excelsis* à haute voix. Il demandait à être traîné au gibet dans l'état où le Sauveur fut attaché à la croix ; mais, parce que les femmes et les enfants pleuraient autour de lui, on ne lui

permit pas de se dépouiller de tous ses vêtements. Les Sarrasins, qui servaient de bourreaux, lui lièrent les pieds et les mains, lui bandèrent les yeux et l'attachèrent par la tête à la queue d'un cheval. Cependant, malgré les coups d'éperon, on ne put faire avancer l'animal d'un pas jusqu'à ce que l'évêque martyr eût terminé le psaume et l'oraison qu'il avait commencés et donné la permission de partir. Il fut donc ainsi traîné par la ville jusqu'aux fourches patibulaires, de même que s'il eût été un exécration parricide. Pendant qu'on le traînait il confessait publiquement ses fautes aux Frères mineurs qui l'assistaient des deux côtés ; il confessa, entre autres, que la sensualité lui murmurait le conseil d'éviter, s'il était possible, le martyre qu'il avait désiré étant libre. Les moindres fautes qui lui revenaient à la mémoire il ne cessait de les confesser ainsi publiquement, pardonnant de bon cœur à tous ses ennemis et souffrant avec patience les maux qu'ils lui faisaient. Il fut pendu le premier dimanche de carême, huitième jour de mars 1248, à peu près à l'heure où le Sauveur monta sur la croix. C'était dix-huit jours après le désastre de Vittoria, et Frédéric avait eu tout le temps de rentrer en lui-même et de revenir sur sa cruelle sentence. Le corps de l'évêque martyrisé fut gardé au gibet pendant trois jours. Les Frères mineurs le dérobèrent et lui donnèrent la sépulture ; mais il fut déterré, traîné dans la boue et remis au gibet, jusqu'à ce qu'il vint un ordre particulier de l'ex-empereur pour l'en ôter.

Le cardinal Rainier écrivit à ce sujet une lettre pathétique, dans laquelle il rapporte encore que, peu auparavant, près de Narni, les Sarrasins avaient attaché à la queue d'une bête de somme l'image du Crucifix, de la sainte Vierge et d'autres saints ; qu'ensuite, ayant rompu les bras et les jambes du Crucifix, ils l'attachèrent, ainsi que les autres images, à leurs boucliers, afin que, dans la guerre, les chrétiens fussent contraints de tirer dessus leurs traits et leurs flèches. En conséquence de ces faits, et d'autres, le cardinal exhorte les fidèles, non sans raison, à préférer la croisade contre Frédéric à celle de la Terre-Sainte, étant une chose plus

<sup>1</sup> *Chron. Parm.* Salimbeni, etc., apud Raum., t. 4, p. 173 et seqq. Raynald, ann. 1248, n. 17-20. — <sup>2</sup> Matthieu Pâris, p. 502.

pressante de défendre la chrétienté au dedans qu'au dehors <sup>1</sup>.

Tandis qu'un souverain d'Allemagne troublait et déshonorait ainsi l'humanité chrétienne, le souverain de France se préparait à la glorifier aux yeux du Ciel et de la terre par des vertus plus éclatantes que toutes les victoires et toutes les conquêtes.

Le saint roi Louis avait pris la croix au mois de décembre 1244, lorsqu'il revint de la mort à la vie, dans la grande maladie qu'il fit à Pontoise. Au mois d'octobre de l'année suivante (1245), pendant qu'on prêchait la croisade dans toutes les églises du royaume, il tint à Paris un parlement où se trouvèrent les chefs du clergé et de la noblesse. Le cardinal-légat, Eudes de Châteauroux, y renouvela les exhortations adressées par le chef de l'Eglise à tous les fidèles ; le saint roi joignit ses exhortations à celles du cardinal. Aussitôt ses trois frères, Robert, comte d'Artois, Alphonse, duc de Poitiers, Charles, duc d'Anjou, s'empressèrent de prendre la croix. La reine Marguerite, la comtesse d'Artois, la duchesse de Poitiers firent le serment d'accompagner leurs époux au delà des mers.

Avec les frères du roi se croisèrent les archevêques de Reims, de Sens et de Bourges, les évêques de Beauvais, de Laon et d'Orléans. Parmi les grands vassaux de la couronne qui jurèrent alors de quitter la France pour aller combattre les musulmans en Asie on remarque Pierre de Dreux, duc de Bretagne, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et plusieurs autres seigneurs dont l'ambition jalouse avait si longtemps troublé le royaume. On voyait sur leurs traces le duc de Bourgogne, Hugues de Châtillon, comte de Saint-Pol, les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, de Rethel, de Montfort et de Vendôme, le seigneur de Beaujeu, connétable de France, et Jean de Beaumont, grand-amiral et grand-chambellan, Philippe de Courtenay, Guyon de Flandre, Archambaud de Bourbon, le jeune Raoul de Coucy, Robert de Béthune, Olivier de Thermes. Dans la foule de ces nobles croisés se distinguait surtout le sire de Joinville, dont le nom est à

jamais inséparable du nom de saint Louis.

L'oncle et le père du sire de Joinville s'étaient couverts de gloire, le premier sous le règne de Philippe-Auguste, en suivant le comte de Flandre à la conquête de Constantinople, le second, dans la minorité de saint Louis, en défendant la ville de Troyes contre les efforts réunis de presque tous les seigneurs de France. Jean, sire de Joinville, naquit vers l'an 1224. Pendant son enfance il fut attaché à Thibaut IV, comte de Champagne, roi de Navarre, prince célèbre par son goût pour la poésie et la musique. Ce fut dans cette cour, la plus polie de ce siècle, que Joinville apprit à donner à ses pensées une expression vive, enjouée, piquante et naturelle. Il s'y concilia surtout la bienveillance de Thibaut par la gaieté de son humeur et l'aimable franchise de son caractère. Ayant perdu de bonne heure son père, il épousa, l'an 1239, n'étant âgé que de seize ans, Alix de Grandpré, aussi jeune que lui, et consulta moins dans ce mariage ses intérêts de fortune que son inclination. La faveur dont il jouissait auprès de Thibaut, son seigneur, lui fit obtenir la charge de sénéchal, qu'avait occupée son père, et il fut en outre grand-maître de la maison des comtes de Champagne. Lorsqu'en 1245 la croisade fut publiée, il paraît qu'il connaissait à peine le roi dont il devait, par la suite, acquérir l'amitié et la confiance. Louis était devenu l'amour de ses peuples ; les Français de toutes les conditions brûlaient de partager ses dangers, et Joinville, qui n'avait encore que vingt-deux ans, ne fut pas des derniers à prendre la croix pour faire l'apprentissage de la guerre sous un si grand prince.

Dans l'assemblée des prélats et des barons à Paris on arrêta plusieurs mesures pour le maintien de la paix publique et les préparatifs de la guerre sainte. Une foule de procès troublaient la tranquillité des familles, et ces procès, dont plusieurs se décidaient par le glaive, étaient souvent de véritables guerres. On enjoignit aux tribunaux de terminer toutes les affaires portées devant eux, et, dans le cas où ils ne pourraient obliger les parties d'acquiescer à un jugement définitif, on prescrivit aux juges de leur faire jurer une trêve

<sup>1</sup> Apud Matth. Paris, ann. 1249, p. 510. Raynald, ann. 1248, n. 20-22.



de cinq ans. D'après l'autorisation du Pape et les décrets du concile de Lyon il fut décidé que les ecclésiastiques payeraient au roi le dixième de leurs revenus. Une ordonnance rendue par l'autorité royale, de concert avec le Pape, portait que les croisés seraient pendant trois ans à l'abri des poursuites de leurs créanciers, à compter du jour de leur départ pour la Terre-Sainte.

D'après une ancienne coutume les rois de France, dans les grandes solennités, donnaient à ceux de leurs sujets qui se trouvaient à la cour des capes ou manteaux fourrés, dont ceux-ci se revêtaient sur-le-champ et avant de sortir du palais. Dans les anciens *comptes* ces capes s'appelaient *livrées*, parce que le souverain les donnait et les *livrait* lui-même. Louis ordonna qu'on en préparât pour la veille de Noël un grand nombre, sur lesquelles on fit appliquer des croix en broderie d'or et de soie. Le moment venu, chacun se couvrit du manteau que le prince lui avait donné, et, sans s'être aperçu de la pieuse fraude, suivit le monarque à la chapelle. Quel fut leur étonnement lorsque, à la lueur des cierges, ils aperçurent, d'abord sur ceux qui étaient devant eux, ensuite sur eux-mêmes, le signe d'un engagement qu'ils n'avaient point contracté ! « Ils s'étonnent en se moquant, dit Matthieu Pâris, et ils apprennent enfin que le seigneur roi les avait ainsi pieusement attrapés, prêchant par les faits, non par les paroles. Comme il aurait été indécent, honteux et même indigne de déposer ces croix, ils mêlèrent leurs rires à l'effusion de beaucoup de larmes, disant que le seigneur roi des Français allait à la chasse aux pèlerins et qu'il avait trouvé une nouvelle manière d'enlacer les hommes <sup>1</sup>. »

Vers la mi-carême de l'an 1247 le roi saint Louis assembla un grand parlement, où il fixa son départ pour la croisade à la Saint-Jean de l'année suivante. Il en fit serment et le fit faire aux autres croisés, sous peine au contrevenant d'être excommunié et réputé ennemi public ; et, comme la croisade contre Frédéric nuisait à celle de la Terre-Sainte, Louis obtint du Pape un ordre

à Pierre Capoce, son légat en Allemagne, de ne point permettre que l'on commuât les vœux du voyage d'outre-mer, ni que l'on empêchât les prédicateurs d'exhorter à ce voyage. Mais, d'ailleurs, comme plusieurs croisés abusaient de la protection que l'Église leur accordait, le saint roi avait obtenu du Pape une lettre aux évêques et aux prélats de France, par laquelle il leur défendait de protéger les croisés qui commettraient des vols, des homicides, des rapt et d'autres crimes semblables. La lettre est du 6 novembre 1246, et le Pape écrivit en conformité au cardinal Eudes, son légat en France <sup>1</sup>.

Le saint monarque savait que, si les rois sont les images de Dieu sur la terre, c'est surtout quand la justice est assise avec eux sur le trône. Des bureaux de restitution, établis par ses ordres dans les domaines royaux, furent chargés de réparer tous les torts qui pouvaient avoir été commis par les agents ou les fermiers du roi ; dans la plupart des grandes villes deux commissaires, l'un ecclésiastique, l'autre séculier, devaient entendre les plaintes contre ses ministres et ses officiers : noble exercice de l'autorité suprême, qui cherche non des coupables à punir, mais des malheurs à réparer, qui épie les murmures du pauvre, encourage le faible, et se défère elle-même au tribunal des lois !

Ce n'était point assez pour Louis d'avoir établi des règlements pour la justice, leur exécution excitait toute sa sollicitude. Des prédicateurs annonçaient dans toutes les églises les intentions du roi, et, comme s'il eût dû être responsable devant Dieu de tous les jugements qu'on allait rendre en son nom, le monarque envoya secrètement de saints religieux, des Frères prêcheurs et mineurs, pour prendre de nouvelles informations et savoir, par des rapports fidèles, si les juges, qu'il croyait hommes de bien, n'étaient pas eux-mêmes corrompus.

Les barons, les seigneurs et les princes, qui faisaient la guerre à leurs frais, imposaient des tributs à leurs vassaux, et trouvaient, comme le roi de France, dans les re-

<sup>1</sup> Matth. Pâris, p. 463.

<sup>1</sup> Matth. Pâris et Rayn., ann. 1246 et 1247.

venus de leurs domaines et dans la pieuse générosité des bourgs et des villes, l'argent nécessaire aux dépenses de leur voyage. Plusieurs, ainsi que dans les croisades précédentes, engageaient leurs terres, vendaient leurs meubles, se ruinaient pour l'entretien de leurs soldats et de leurs chevaliers ; ils oubliaient leurs familles, ils s'oubliaient eux-mêmes dans les tristes apprêts du départ, et ne paraissaient point songer à leur retour. Plusieurs se préparaient au voyage d'outre-mer comme on se prépare à l'exil ou à la mort. Les plus pieux des croisés, comme s'ils ne fussent allés en Orient que pour y trouver un tombeau, s'occupaient surtout de paraître devant Dieu en état de grâce ; ils expiaient leurs péchés par la pénitence ; ils pardonnaient les offenses, réparaient le mal qu'ils avaient fait, disposaient de leurs biens, les donnaient aux pauvres ou les partageaient entre leurs héritiers naturels.

Cette disposition des esprits tournait au profit de l'humanité et de la justice ; elle donnait aux gens de bien des sentiments généreux, aux méchants des remords qui ressemblaient à la vertu. Au milieu des guerres civiles et de l'anarchie féodale, une foule d'hommes s'étaient enrichis par la concussion, la rapine et le brigandage ; la religion leur inspira alors un repentir salutaire, et ce temps de pénitence fut marqué par un grand nombre de restitutions qui firent oublier un moment les triomphes de l'iniquité. Le fameux comte de la Marche donna l'exemple ; ses complots, ses révoltes, ses entreprises injustes avaient troublé souvent le royaume et ruiné un grand nombre de familles ; il voulut expier ses fautes, et, pour apaiser la juste colère de Dieu, il ordonna par son testament de restituer tous les biens qu'il aurait acquis par l'injustice et la violence.

Dans ces jours consacrés au repentir on fondait des monastères, on prodiguait des trésors aux églises. « Le plus sûr moyen, disait saint Louis, de ne pas périr comme les impies, c'est d'aimer et d'enrichir le lieu où réside la gloire du Seigneur. » La piété des croisés n'oubliait point les pauvres et les infirmes ; leurs nombreuses offrandes dotaient

les cloîtres, asile de la misère, les hospices destinés à recevoir les pèlerins, et surtout les léproseries établies dans toutes les provinces.

Cependant les croisés redoublaient de zèle et d'activité pour les préparatifs de la guerre sainte. Toutes les provinces de la France semblaient se lever en armes ; le peuple des villes et des campagnes n'avait plus qu'une seule pensée, celle de la croisade. Les grands vassaux rassemblaient leurs chevaliers et leurs soldats ; les seigneurs et les barons se visitaient entre eux ou s'envoyaient des députés pour convenir du jour de leur départ. Les parents et les amis s'engageaient à réunir leurs bannières et à mettre tout en commun, l'argent, la gloire et les périls. Les pratiques de la dévotion se mêlaient aux apprêts militaires ; on voyait des guerriers, déposant leur cuirasse et leur épée, marcher nu-pieds, en simple tunique, et visiter les monastères et les églises où les reliques des saints attiraient le concours des fidèles. Dans chaque paroisse on faisait des processions ; tous les croisés se présentaient au pied des autels et recevaient des mains du clergé les symboles du pèlerinage. Dans toutes les églises on adressait à Dieu des prières pour le succès de leur expédition ; dans les familles on versait des larmes sur leur départ.

Un spectacle attendrissant, c'était de voir les familles des artisans et des pauvres villageois conduire elles-mêmes leurs enfants aux barons et aux chevaliers et dire à ceux-ci : « Vous serez leurs pères ; vous veillerez sur eux au milieu des périls de la guerre et de la mer. » Les barons et les chevaliers promettaient de ramener leurs soldats en Occident ou de périr avec eux dans les combats. L'opinion du peuple, de la noblesse, du clergé, dévouait d'avance à la colère de Dieu, au mépris des hommes, tous ceux qui manqueraient à une promesse aussi sacrée <sup>1</sup>.

Voici comment le sire de Joinville raconte lui-même son départ : « Ce fut après Pâques, l'an de grâce mil deux cent quarante-huit, et, avant mon *partement*, je mandai mes hommes et mes sujets de Joinville, qui vinrent par devers moi la vigile de Pâques

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 4.



même, qui fut le jour que naquit Jehan, mon fils, seigneur d'Ankarville. Je fus toute la semaine à faire fêtes et banquets avec mon frère de Vaucouleurs et tous les riches hommes du pays qui étaient là, et, après que nous avions bu et mangé, ils disaient des chansons les uns après les autres, et chacun démenait grande joie de sa part. Et quand ce vint le vendredi, je leur dis : « Seigneurs, sachez que je m'en vais outre-mer. Je ne sais si je reviendrai jamais ou non. Partant, s'il y a quelqu'un à qui j'aie jamais fait aucun tort, et qui se veuille plaindre de moi, qu'il se tire avant ; car je le veux amender, ainsi que j'ai de coutume de faire à ceux qui se plaignent de moi ou de mes gens. »

Et, de fait, le sire de Joinville faisait ainsi, s'en rapportant au commun dire des gens du pays et de sa terre. Et afin que l'assemblée présente fût plus libre en ses réclamations il se tira à quartier, disposé à l'en croire sur tout ce qu'elle lui en rapporterait. « Et je le faisais, dit-il, parce que je ne voulais emporter un seul denier à tort. Et, pour faire mes frais de voyage, j'engageai à mes amis grande quantité de ma terre, tant qu'il ne me demeura point plus haut de douze cents livres de terre de rente ; car madame ma mère vivait encore, qui tenait la plupart de mes biens en douaire. Je partis, moi, dixième de chevaliers, avec trois bannières. Et ces choses vous raconté-je parce que, si ce n'eût été l'aide et le secours de Dieu, qui jamais ne m'oublia, je n'eusse su porter un tel faix par le temps de six ans que je fus en la Terre-Sainte, en pèlerinage.

« Quand je fus près de partir, et tout ainsi que je voulais mouvoir, Jehan, sire d'Apremont, et le comte de Salebruche (Sarrebruck) envoyèrent par devers moi savoir si je voulais que nous allussions ensemble, et qu'ils étaient tous prêts, eux, dixièmes de chevaliers. Ce que très-volontiers je consentis, et nous fîmes louer une nef à Marseille, qui nous porta et conduisit tous ensemble, harnais et chevaux.

« Et quand je voulus partir et me mettre à la voie, j'envoyai quérir l'abbé de Cheminon, qui pour lors était tenu le plus prud'homme qui fût en tout l'ordre blanc, pour me réconcilier à lui. Et il me bailla et ceignit mon

écharpe et me mit mon bourdon à la main. Et aussitôt je partis de Joinville, sans que je rentrasse oncques au châtel jusqu'au retour du voyage d'outre-mer. Et je m'en allai d'abord à de saints pèlerinages qui étaient près de là ; c'est à savoir à Blicourt, à Saint-Urbain et es autres lieux qui étaient près de Joinville, tout à pied, deschaux et en linge. Et ainsi que j'allais de Blicourt à Saint-Urbain, qu'il me fallait passer auprès du châtel de Joinville, je n'osai oncques tourner la face devers Joinville, de peur d'avoir trop grand regret et que le cœur ne m'attendrît de ce que je laissais mes deux enfants et mon beau châtel de Joinville, que j'avais fort au cœur ; mais subit je tirai outre avec le comte de Salebruche, mon compagnon, et nos gens et nos chevaliers ; et nous allâmes dîner à Fontaine-l'Archevêque. Et en ce lieu l'abbé de Saint-Urbain, à qui Dieu fasse pardon, me donna à moi et à mes chevaliers de beaux joyaux. Et puis nous primes congé de lui et nous en allâmes droit à Aussonne, et nous-mêmes, nous et nos harnais, en bateaux en la Saône, jusqu'à Lyon, et nos chevaux et nos destriers amenait-on en main par-dessus la rivière <sup>1</sup>. »

Saint Louis ayant appris que Hacquin ou Haccon, roi de Norwège, qui venait d'être couronné par le légat du Pape, s'était croisé de son côté, lui écrivit une lettre pleine d'amitié, le priant qu'ils fissent ensemble le voyage, afin que ce prince, qui était puissant sur mer, gouvernât toute la flotte. Le porteur de la lettre et le négociateur fut le moine anglais Matthieu Paris, qui a écrit l'histoire du temps. Le roi Hacquin ayant lu la lettre de saint Louis dit à Matthieu, en qui il avait confiance : « Je rends beaucoup de grâces à ce pieux roi, mais je connais un peu le naturel des Français. Mes gens sont impétueux, indiscrets et ne peuvent rien souffrir. S'ils prennent querelle avec une nation hautaine, nous en souffrirons l'un et l'autre un dommage irréparable ; c'est pourquoi il vaut mieux que nous allions chacun à part. » Il demanda seulement la permission d'aborder aux ports de France en cas de besoin et d'y prendre des vivres, ce que saint Louis lui ac-

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*.

corda de bonne grâce. « Ce roi de Norwège, dit Matthieu Pâris, est un homme sage, modeste et bien lettré <sup>1</sup>. »

Comme le temps approchait où saint Louis devait partir pour la Terre-Sainte, les seigneurs français lui faisaient de grands reproches de ce qu'il ne voulait ni racheter ni commuer son vœu. C'était la reine Blanche, sa mère, qui le pressait le plus, appuyée par l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne. Le prélat disait au roi : « Souvenez-vous, Sire, que vous avez fait ce vœu si important avec précipitation et sans consulter personne, étant malade, ayant le cerveau embarrassé, et, pour dire la vérité tout entière, ayant l'esprit aliéné ; en sorte que les paroles que vous prononçâtes ne sont d'aucun poids. Le Pape vous accordera facilement une dispense, connaissant le besoin du royaume et la faiblesse de votre santé. Nous avons à craindre d'un côté les forces de Frédéric, d'un autre les artifices du roi d'Angleterre, d'ailleurs l'infidélité des Poitevins, l'inquiétude des Albigeois. L'Allemagne et l'Italie étant agitées, il est difficile d'aborder à la Terre-Sainte et d'y trouver un poste assuré. Vous laissez derrière vous le Pape et Frédéric animés d'une haine irréconciliable. En quel état quittez-vous ? » La reine mère, le prenant d'une manière plus tendre, lui disait : « Mon cher fils, écoutez les conseils de vos sages amis et ne vous appuyez pas sur votre propre sens ; souvenez-vous combien l'obéissance à une mère est agréable à Dieu. Demeurez, la Terre-Sainte n'y perdra rien ; on y enverra plus de troupes que si vous y alliez en personne. Dieu ne chicane pas avec nous ; l'état où vous avait réduit la maladie, sans liberté d'esprit et presque sans connaissance, vous excuse suffisamment. »

Le roi parut touché de ces discours et dit : « Vous prétendez que c'est l'aliénation d'esprit qui m'a fait prendre la croix ; eh bien ! je la quitte, comme vous le désirez. » Et, portant la main sur son épaule, il en détacha la croix et dit à l'évêque : « Tenez, je vous la remets librement. » Tous les assistants furent transportés de joie. Mais le roi, prenant un visage

plus sérieux, leur dit : « A coup sûr je ne suis point à présent privé de raison ni de sentiment, je ne suis point malade ; or je redemande ma croix, et Dieu m'est témoin que je ne prendrai aucune nourriture qu'on ne me l'ait rendue. » Ils reconnurent tous que Dieu agissait en cette occasion, et personne n'osa plus s'opposer à la résolution du saint roi <sup>1</sup>.

Le Pape fondait sur lui de grandes espérances, et voici comment il en écrivait, le 23 février 1248, dans une lettre adressée à la noblesse et au peuple pour les exciter à la croisade : « Notre-Seigneur Jésus-Christ semble avoir choisi entre les autres princes du monde, pour la délivrance de sa terre, notre bien-aimé fils en Jésus-Christ, l'illustre roi de France, qui, outre la pureté de corps et de cœur et la multitude des vertus, abonde encore en guerriers et en richesses. Il a pris la croix et fait des préparatifs dignes d'un si grand prince et d'une si grande entreprise, en sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'il la conduira à une heureuse fin. » Le Pape ajoute qu'il a donné de sa main la croix au cardinal Eudes, évêque de Tusculum, et l'a créé légat pour cette armée. Le Pape écrivit de même au patriarche de Jérusalem et aux prélats de Chypre et d'Arménie. Il manda au légat, avant qu'il partît de France, de n'absoudre personne de son vœu ; il manda aux évêques d'Évreux et de Senlis d'ordonner à tous les croisés qu'ils se tinssent prêts à passer avec le roi, au mois de mars suivant, et il donna le même ordre aux croisés de Frise, de Hollande et de Zélande <sup>2</sup>.

Le jour du départ de saint Louis fut le vendredi après la Pentecôte, le 12 juin 1248. Ce jour-là il alla à Saint-Denis, accompagné de Robert, comte d'Artois, et de Charles, comte d'Anjou, ses frères ; il y reçut de la main du légat, Eudes de Châteauroux, l'oriflamme, qui était la bannière de l'abbaye, avec la pannetière et le bourdon, qui étaient les marques du pèlerin ; ensuite il prit congé de la communauté, dans le chapitre. Il revint à Paris, où plusieurs processions de la ville l'accompagnèrent jusqu'à l'abbaye Saint-

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1247.

<sup>2</sup> Raynald, ann. 1248, n. 28 et 29.



Antoine, et de là il partit pour son voyage, suivi du légat, des deux comtes, ses frères, et d'un grand nombre de seigneurs et d'évêques. Alphonse, comte ou duc de Poitiers, troisième frère du roi, était aussi croisé; mais il demeura encore cette année en France pour aider la reine Blanche, leur mère, dans la garde du royaume; la reine Marguerite suivit dans le voyage le roi, son époux.

Depuis ce temps-là le saint roi garda toujours dans ses vêtements une grande modestie; il renonça aux couleurs éclatantes, aux étoffes et aux fourrures précieuses; il ne porta ni écarlate ni vert; ses habits étaient de camelot noir ou bleu. Il n'usa plus de dorures à ses éperons ou aux brides de ses chevaux, dont les selles furent aussi sans ornement. Et comme les pauvres avaient coutume de profiter des restes de sa garde-robe, il fixa à son aumônier une somme pour compenser cette diminution, ne voulant pas que sa modestie leur fit rien perdre.

Ayant traversé la Bourgogne il vint à Lyon, où il vit encore le Pape, et, selon Matthieu Pâris, le pria instamment d'écouter favorablement Frédéric, que les mauvais succès avaient humilié et qui demandait pardon, mais nous avons vu de quelle manière équivoque. « Recevez-le donc, ajoutait le roi, avec votre bonté paternelle, quand ce ne serait que pour me procurer plus de sûreté en mon voyage. » Le roi, voyant sur le visage du Pape un air négatif, se retira triste et dit : « Je crains que votre dureté n'attire bientôt, après mon départ, au royaume de France, les attaques des ennemis. Si l'affaire de la Terre-Sainte est retardée, ce sera sur votre compte : pour moi je conserverai mon royaume comme la prune de l'œil, puisque de sa conservation dépend la vôtre et celle de toute la chrétienté. » Le Pape répondit : « Tant que je vivrai je défendrai la France et contre le schismatique Frédéric, et contre le roi d'Angleterre, mon vassal, et contre tous ses autres ennemis. » Alors le roi, un peu apaisé, répliqua : « Sur cette promesse je vous laisse donc le soin de mon royaume. » En effet le Pape envoya deux nonces en Angleterre pour défendre au roi Henri d'attaquer aucune des dépendances de la France.

Saint Louis intercédait aussi auprès du Pape en faveur de Raymond, comte de Toulouse, pour obtenir l'inhumation en terre sainte de Raymond le Vieux, son père, mort l'an 1222. Dès l'an 1247 Raymond le Jeune avait obtenu du Pape une commission en vertu de laquelle Guillaume, évêque de Lodève, fit une information des circonstances de la mort de Raymond le Vieux; mais soit que le Pape ne trouvât pas la preuve suffisante, ou pour d'autres causes, il refusa la permission d'enterrer le corps et il demeura sans sépulture ecclésiastique. Saint Louis avait enrôlé dans la croisade et le comte Raymond le Jeune et plusieurs anciens chefs du parti albigeois. Quant à lui-même, avant de quitter le Pape il lui fit sa confession, après s'y être préparé tout à loisir, et, ayant reçu l'absolution et sa bénédiction, il continua son voyage.

Il assiégea et prit en passant un château sur le Rhône, nommé la Roche-du-Glui, dont le seigneur, nommé Roger de Clorége, rançonnait les passants, même les pèlerins de la Terre-Sainte. Quand le roi approcha d'Avignon les Français insultèrent les habitants, les appelant Albigeois, traîtres et empoisonneurs; ceux-ci surprirent quelques Français dans des défilés, en dépouillèrent et en tuèrent. Quelques seigneurs proposaient au roi d'assiéger la ville ou de leur permettre de le faire pour venger la mort de son père, qui y avait été empoisonné, c'est-à-dire qu'on les en soupçonnait. Le roi répondit qu'il n'allait venger ni les injures de son père, ni les siennes, mais celles de Jésus-Christ, et passa outre. « Le temps du passage presse, disait-il; ne nous laissons pas tromper par le démon qui veut y mettre des obstacles. » Il arriva à Aigues-Mortes, où il s'embarqua le lendemain de la Saint-Barthélemi, qui était le mardi 25 août, et, après avoir attendu le vent les deux jours suivants, il fit voile le vendredi 28. La navigation fut heureuse; il arriva, suivant son dessein, à l'île de Chypre le jeudi avant la Saint-Mathieu, c'est-à-dire le 17 septembre, et prit terre au port de Limesson.

Quant au sire de Joinville, voici comment il raconte son embarquement : « Au mois d'août nous entrâmes en nos nefs à la Roche

de Marseille. L'on ouvrit la porte de la nef pour faire entrer nos chevaux que nous devions mener outre-mer ; ensuite on ferma et on étoupa bien la porte, comme on ferait à un tonneau, parce que, quand la nef est en la grande mer, toute la porte est dans l'eau. Quand les chevaux furent dedans le maître nautonnier cria à ses nautonniers qui étaient au bec de la nef : « Est prête votre besogne ? » et ils répondirent : « Oui. — Viennent donc en avant les clercs et les prêtres ! » Quand ils furent venus il leur cria : « Chantez, de par Dieu ! » Et ils chantèrent tout d'une voix : *Veni, Creator Spiritus*. Et il cria à ses nautonniers : « Faites voile de par Dieu ! » et ils le firent. Et en peu de temps le vent ayant frappé dans la voile nous eut ôté la vue de la terre, et nous ne vîmes que ciel et eau ; et chaque jour le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. Et je remontre ces choses pour vous dire que celui-là est bien fou qui ose se mettre en péril ayant du bien d'autrui ou un péché mortel ; car on s'endort le soir, et l'on ne sait pas si on se trouvera au fond de la mer au matin.

« En la mer nous advint une fière merveille ; nous trouvâmes une montagne toute ronde qui était devant Barbarie. Nous la trouvâmes entour l'heure de vêpres et nageâmes tout le soir. Nous pensâmes avoir fait plus de cinquante lieues, et le lendemain nous nous trouvâmes devant cette même montagne ; et ainsi nous advint par deux ou trois fois. Quand les mariniers virent ce ils furent tous ébahis et nous dirent que nos nefes étaient en grand péril ; car nous étions devant la terre aux Sarrasins de Barbarie. Lors nous dit un prud'homme prêtre, qu'on appelait doyen de Malrut, que, toutes les fois qu'il arrivait une calamité dans sa province, soit par manque d'eau, soit par trop de pluie ou par autre cause, on faisait trois processions par trois samedis, et aussitôt Dieu et sa Mère l'en délivraient. C'était samedi, nous fîmes la première procession alentour des deux mâts de la nef ; je me fis porter moi-même par les bras, parce que j'étais grièvement malade. Oncques depuis nous ne vîmes la montagne, et nous vîmes en Cypre le troisième samedi.

« Quand nous vîmes en Cypre le roi y était déjà ; nous y trouvâmes de grandes provisions de vivres que le roi y avait fait faire ; c'est à savoir des celliers et des greniers. Ses celliers étaient tels : sur le bord de la mer ses gens avaient amoncelé des tonneaux de vin, achetés dès deux ans devant, les mettant les uns sur les autres, de sorte que, quand on les voyait de loin, il semblait que ce fussent des granges. Les froments et les orges, ils les avaient mis par monceaux parmi les champs, et quand on les voyait, il semblait que ce fussent des montagnes ; car la pluie, qui avait battu les blés de longtemps, les avait fait germer par-dessus, en sorte qu'il n'y paraissait que l'herbe verte. Or il advint que, quand on les voulut mener en Égypte, l'on abattit les croûtes de dessus avec l'herbe et l'on trouva le froment et l'orge aussi frais que si on les avait battus maintenant<sup>1</sup>. »

Cependant le roi saint Louis, en arrivant dans l'île de Chypre, y fut reçu par Henri de Lusignan, roi du pays, auquel le Pape Innocent IV avait aussi donné le royaume de Jérusalem, comme vacant par la condamnation de Frédéric et de Conrad, son fils. Joinville nous apprend, pour le lui avoir entendu dire à lui-même, que le roi saint Louis fût volontiers allé en avant, sans s'arrêter jusqu'en Égypte ; mais ses barons et ceux du royaume de Chypre lui conseillèrent de passer l'hiver dans cette île, parce que ses vaisseaux et ses galères, ses arbalétriers et le reste de ses gens n'étaient pas encore arrivés.

Les barons de France et de Chypre auraient peut-être mieux fait de suivre la première inspiration du saint roi ; les puissances mahométanes n'auraient pas eu le loisir de profiter de l'avis secret que, dans ce temps même, leur donnait leur ami Frédéric II de l'expédition du roi de France. Ce fait bien grave nous est attesté par deux auteurs non suspects, par deux écrivains arabes. Makrisi et Yaféi nous apprennent que la première nouvelle de cette expédition vint au sultan d'Égypte par Frédéric ; ce fut par l'intermédiaire d'un ambassadeur déguisé en marchand. Le sultan était alors en Syrie, occupé

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*.



à y établir son autorité. Déjà il était attaqué de la maladie qui l'emporta bientôt au tombeau; c'était une tumeur au jarret, laquelle, ayant dégénéré en ulcère, lui ôtait toute facilité d'agir. A la nouvelle du danger qui menaçait ses États il se fit transporter en litière en Égypte<sup>1</sup>. Ainsi donc, dans le temps même que Frédéric II protestait devant Dieu et devant les hommes de son attachement et de son zèle pour la foi chrétienne; dans le temps même que Frédéric II conjurait le saint roi de France de négocier sa paix avec le Pape; dans ce temps-là même Frédéric II trahissait le saint roi de France, trahissait le Pape, trahissait la chrétienté entière, et cela en faveur de Mahomet et de son empire anti-chrétien.

Lorsque Frédéric arriva en Chypre son premier soin fut de dépouiller et d'asservir le jeune roi du pays. Le saint roi de France se montra tout différent; aussi le roi de Chypre, avec presque toute la noblesse et les prélats du royaume, se croisèrent-ils. Le terme du départ pour toute l'armée fut fixé à Pâques de l'année suivante (1249).

Pendant le séjour en Chypre le saint roi termina plusieurs différends entre les seigneurs croisés, qu'il était toujours difficile de contenir, étant indépendants les uns des autres et peu soumis à leurs souverains. L'archevêque latin de Nicosie, capitale de l'île, avait, avec les gentilhommes du pays, un différend pour lequel ils étaient presque tous excommuniés. Le légat Eudes de Châteauroux se rendit médiateur entre les parties, les accommoda et fit absoudre les gentilshommes. L'archevêque grec était banni de l'île depuis longtemps, comme schismatique et désobéissant à l'archevêque latin; il revint alors et se soumit avec les autres Grecs qui avaient été excommuniés. Le légat leur donna l'absolution, et ils abjurèrent devant lui quelques erreurs.

Il y avait en Chypre plusieurs Sarrasins captifs dont plusieurs demandaient instamment le baptême, quoiqu'on les avertit expressément qu'ils n'obtiendraient pas pour cela leur liberté. Le légat en fit catéchumè-

nes cinquante-sept le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1249, et en baptisa trente de sa main. Le même jour il alla à la procession des Grecs sur un certain fleuve. Là, en présence du roi de France et du roi de Chypre, les Grecs reconnurent qu'il n'y a qu'un Dieu, une foi et un baptême, et qu'ils faisaient cette cérémonie en mémoire de ce qu'à pareil jour Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean dans le Jourdain. Ils trempèrent la croix dans l'eau en disant : « Le Père est lumière, le Fils est lumière, le Saint-Esprit est lumière. » Ils firent là des prières pour le Pape, mais ils n'en voulurent point faire pour l'empereur Vatace, parce que le Pape l'avait excommunié. C'est ce que raconte le légat lui-même dans une lettre au Pape<sup>1</sup>.

Il y dit aussi que le lundi après la Sainte-Luce, c'est-à-dire le 14 décembre 1248, arrivèrent en Chypre des ambassadeurs d'un roi des Tartares qui, étant venus à Nicosie, présentèrent à saint Louis une lettre de leur maître, nommé Ercalthai, écrite en langue persanne et en lettres arabiques. Après un grand compliment dans le style ampoulé des Orientaux il y disait : « Je prie Dieu qu'il donne la victoire aux armées de la chrétienté et les fasse triompher des ennemis de la Croix; » et ensuite : « Nous voulons que tous les chrétiens soient libres et en sûreté dans leurs biens, que les églises ruinées soient rebâties, et qu'ils prient pour nous en repos. Kiocaï (Gayouk), roi de la terre, ordonne qu'il n'y ait point de différence dans la loi de Dieu entre le Latin, le Grec, l'Arménien, le Nestorien, le Jacobite et tous ceux qui adorent la croix; ils sont tous chez nous, et nous vous prions de les favoriser tous également. » La lettre porte créance pour les deux ambassadeurs David et Marc. Celui qui y est nommé Kiocaï est Gayouk-Khan, et Ercalthai, autrement Ilchi-Khataï, ne parle que de sa part. Il est bon de se rappeler encore que les ambassadeurs des Mongols avaient pleins pouvoirs de modifier leurs instructions et de parler suivant les circonstances.

Quand cette lettre fut présentée à saint

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 4, p. 136. *Biblioth. des Croisades*, t. 4, p. 448.

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*

Louis il avait auprès de lui un Frère prêcheur nommé André de Longjumeau, qui connaissait David, le premier des ambassadeurs, pour l'avoir vu dans l'armée des Tartares quand il y avait été avec les autres de la part du Pape. Le roi fit traduire en latin, par ce frère André, cette lettre du Tartare, et en envoya copie en France, à la reine Blanche.

Peu de temps auparavant le roi de Chypre et le comte de Joppé avaient présenté à saint Louis une lettre du connétable d'Arménie qui leur était adressée. Elle avait été écrite pendant un voyage vers le khan des Tartares, et le connétable disait :

« Il y a huit mois que nous marchons jour et nuit, et on dit que nous ne sommes pas encore à mi-chemin du lieu où est le khan. » Et ensuite, parlant d'un pays qu'il appelle Tangath : « C'est de là que les trois rois vinrent à Bethléhem, et les gens de ce pays sont chrétiens. J'ai été dans leurs églises, et j'y ai vu Jésus-Christ dépeint, et les trois rois offrant leurs présents. C'est par eux que le khan et tous les siens viennent de se faire chrétiens. Ils ont devant leurs portes des églises et sonnent les cloches, en sorte que quiconque va voir le khan est obligé d'aller d'abord à l'église saluer Jésus-Christ, qu'il soit Sarrasin ou chrétien, qu'il le veuille ou non. Nous avons aussi trouvé plusieurs chrétiens répandus dans l'Orient et plusieurs belles et anciennes églises que les Turcs ont ruinées, de quoi les chrétiens vinrent se plaindre à l'aïeul du khan d'à présent. Il les reçut avec grand honneur, leur donna la liberté et défendit de leur faire aucune peine; de quoi les Sarrasins reçurent une grande confusion. Mais ces chrétiens manquent de prédicateurs pour les instruire, ce qui est un grand reproche contre ceux qui le devraient faire. Dans l'Inde, que l'apôtre saint Thomas a convertie, il y a un roi chrétien qui souffrait beaucoup des rois sarrasins du voisinage jusqu'à l'arrivée des Tartares, dont il s'est rendu vassal, et, avec leur secours, il a fait de tels progrès que tout l'Orient est rempli d'esclaves indiens; j'en ai vu plus de cinquante mille que ce roi envoyait vendre.

« Sachez, au reste, que le seigneur Pape a

envoyé son nonce audit khan pour lui demander s'il était chrétien ou non et pourquoi il envoyait sa nation ravager le monde et tuer les pauvres. Le khan répondit que Dieu avait commandé à ses ancêtres et à lui-même d'envoyer leurs peuples pour exterminer les nations corrompues. A la question s'il était chrétien il répondit que Dieu le savait, et que, si le seigneur Pape voulait le savoir, il n'avait qu'à venir et voir lui-même. » Telle était la lettre du connétable d'Arménie, datée de la grande ville de Saurequant (Samar-kand), le 7 février.

Saint Louis, après avoir reçu la lettre d'Ercalthai, interrogea ses ambassadeurs en présence du légat, de son conseil et de quelques prélats. Il leur demanda : « Comment votre maître a-t-il appris mon arrivée ? D'où sont venus les Tartares, et par quel motif ? Quel pays habitent-ils maintenant ? Leur roi a-t-il une grande armée ? A quelle occasion a-t-il reçu la foi ? Combien y a-t-il d'années, et plusieurs autres ont-ils été baptisés avec lui ? » Il fit les mêmes questions sur Ercalthai. Il demanda pourquoi Bachon ou Batchou avait si mal reçu les envoyés du Pape. Le roi demanda encore si le sultan de Mosul était chrétien, enfin de quel pays étaient les ambassadeurs et depuis quand ils étaient chrétiens.

Ils répondirent : « Le sultan de Mosul a envoyé au khan une lettre qu'il avait reçue du sultan d'Égypte, où il parlait de votre arrivée, disant faussement qu'il avait pris et emmené en Égypte soixante de vos vaisseaux, afin de persuader au sultan de Mosul qu'il ne devait point mettre sa confiance en votre arrivée. A cette occasion Ercalthai, en ayant appris la nouvelle, nous a envoyés vers vous pour vous avertir que les Tartares se proposent d'assiéger l'été prochain le calife de Bagdad, et pour vous prier d'attaquer l'Égypte, afin que le calife ne puisse en tirer aucun secours. »

Après avoir répondu sur l'origine des Tartares et sur leur manière de vivre les ambassadeurs ajoutèrent : « Kiocaï, qui règne à présent, est fils d'une chrétienne, fille du prêtre Jean ; par les exhortations de sa mère et d'un saint évêque nommé Malassias il a



reçu le baptême le jour de l'Épiphanie, avec dix-huit fils de rois et plusieurs capitaines. Il y en a toutefois encore plusieurs qui ne sont pas baptisés. Ercalthaï, qui nous a envoyés, est chrétien depuis plusieurs années, et, quoiqu'il ne soit pas de la race royale, il est puissant et se tient maintenant à l'orient de la Perse. Pour Bachon il est païen et a pour conseillers des Sarrasins ; c'est pourquoi il a mal reçu les envoyés du Pape ; mais il n'a plus tant de puissance et dépend à présent d'Ercalthaï. Le sultan de Mosul est fils d'une chrétienne, aime cordialement les chrétiens, observe leurs fêtes et ne suit en rien la loi de Mahomet, et, s'il en trouvait l'occasion favorable, se ferait chrétien volontiers. Quant à nous, nous sommes d'une ville distante de Mosul de deux journées et nous sommes chrétiens depuis nos ancêtres. Le nom du Pape est maintenant célèbre chez les Tartares, et l'intention d'Ercalthaï, notre maître, est d'attaquer cet été le calife de Bagdad et de venger l'injure faite à Jésus-Christ par les Carismiens. » Telle fut la réponse des ambassadeurs <sup>1</sup>.

Ils prirent congé du roi le 25 janvier 1249 et partirent de Nicosie deux jours après, accompagnés de trois Frères prêcheurs, André, Jean et Guillaume, que saint Louis de France envoyait au roi des Tartares avec des présents, savoir : une croix faite du bois de la vraie croix, une tente d'écarlate où était représentée en broderie la vie de Jésus-Christ, et quelques autres curiosités qui pouvaient attirer ce prince à la religion. Louis écrivit dans le même but au khan et à Ercalthaï, et le cardinal-légat leur écrivit aussi, ainsi qu'aux prélats qui étaient sous leur obéissance, exhortant ces princes à reconnaître la primauté de l'Église romaine et l'autorité du Pape, et les prélats à être unis entre eux et à conserver la foi des premiers conciles <sup>2</sup>.

Voici ce que dit le sir de Joinville de cette ambassade du chef tartare : « Le roi reçut moult débonnairement ses messages et lui

renvoya les siens, qui demeurèrent deux ans avant qu'ils revinssent à lui. Et par les messages envoya le roi au roi des Tartarins une tente faite en guise de chapelle, qui moult cousta, car elle fut toute faite de bonne écarlate fine. Et le roi, pour veoir se il les pourroit attirer à nostre créance, fit entailler en ladite chapelle, par images, l'Annonciation de Notre-Seigneur et tous les autres points de la foi. Et ces choses leur envoya-t-il par deux Frères prêcheurs qui savoient le sarrainois, pour leur montrer et enseigner comment ils devoient croire <sup>1</sup>. »

Quant à lui-même, voici comment le bon et spirituel sire de Joinville s'exprime : « Moi, qui n'avois pas mille livres de rente en terre, je me chargeai, quand j'allai outre-mer, de moi dixième de chevaliers et deux chevaliers portant bannières. Or il m'advint que, quand j'arrivai en Cypré, il ne me demeura de remanant que douze-vingts livres tournaï, ma nef payée ; sur quoi aucuns de mes chevaliers me mandèrent que, si je ne me pourvoyois de deniers, ils me laisseroient. Et Dieu, qui oncques ne me faillit, me pourvut en telle manière que le roi, qui étoit à Nicosie, m'envoya quérir et me retint, et me mit huit cents livres en mes coffres ; et lors eus-je plus de deniers qu'il ne me convenoit <sup>2</sup>. »

Pendant que les Français séjournèrent ainsi en Chypre l'impératrice de Constantinople manda un jour, de Paphos, au sire de Joinville, de venir la chercher avec Érard de Brienne. Cette impératrice étoit Marie, fille de Jean de Brienne, épouse de Baudouin II. Elle venait d'aborder à Paphos. Quand Joinville et Érard de Brienne y furent arrivés ils trouvèrent qu'un fort coup de vent avait rompu les cordages et les ancres de son navire et emporté le navire jusqu'à Acre, en sorte qu'il ne restait à l'impératrice, pour toute garde-robe, que l'habit dont elle étoit vêtue, avec une robe de table. Ils la conduisirent à Limésson, où le roi et la reine de France, ainsi que tous les barons, la reçurent fort honorablement. Le lendemain le sire de Joinville envoya son écuyer porter à l'impératrice de l'étoffe pour des robes. Le bon chevalier

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicil.*, t. 3, in-fol., p. 624 et seqq. — Abel de Rémusat, *Nouv. Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. 6, p. 437 et seqq. — <sup>2</sup> D'Acheri, *Spicil.*, t. 3, in-fol., p. 624 et seqq. — Abel de Rémusat, *Nouv. Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. 6, p. 437 et seqq.

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*

Philippe de Nanteuil, ayant rencontré l'écuyer, alla dire au roi, dont il était fidèle compagnon, que c'était une honte à lui et à tous les barons d'avoir été prévenus par un autre. L'impératrice venait implorer du secours pour son mari, qui était demeuré à Constantinople. Trois cents chevaliers s'engagèrent par lettre et par serment à s'y rendre, aux ordres du roi ou du légat, après l'expédition présente.

Le roi saint Louis, ayant résolu de passer en Égypte et d'attaquer Alexandrie, s'embarqua dans l'île de Chypre, au porte de Limeson, le jour de l'Ascension, 13 mai 1249, et, après avoir été retenu quelque temps par les vents contraires, il arriva le vendredi d'après la Trinité, 14 juin, en vue de l'Égypte. Un marinier, monté sur le haut du mât pour examiner la terre, s'écria tout à coup : « Dieu nous soit en aide ! Dieu nous soit en aide maintenant ! car nous voici devant Damiette ! » Cependant la plus grande partie de l'armée musulmane s'était concentrée autour d'Alexandrie. Aussitôt tous les seigneurs se rassemblèrent auprès du roi, qui commença à les encourager en ces termes : « Mes amis et fidèles, nous serons invincibles si la charité nous rend inséparables. Ce n'est pas sans un coup de la Providence que nous nous trouvons ici inopinément ; abordons hardiment, quelque grande que soit la résistance des ennemis. Je ne suis point le roi de France, je ne suis point la sainte Église : c'est vous tous qui êtes le roi, vous tous qui êtes la sainte Église. Je ne suis qu'un seul homme, dont Dieu, quand il lui plaira, emportera la vie d'un souffle, comme celle de tout autre. Tout événement nous est favorable : si nous succombons, nous sommes martyrs ; si nous sommes vainqueurs, Dieu en sera glorifié, et la réputation de la France et de toute la chrétienté même augmentée. Il y aurait de l'extravagance à penser que Dieu, qui prévoit tout, m'eût envoyé ici en vain ; il a quelque grand dessein ; combattons pour lui, et il triomphera pour nous, non pour notre gloire, mais pour la sienne <sup>1</sup>. »

Louis était alors dans sa trente-cinquième

année, et d'une taille si avantageuse qu'il paraissait au-dessus des autres depuis les épaules. Il avait très-bonne mine, principalement étant armé, et toutefois le visage doux et affable, les cheveux blonds, la barbe rasée suivant la mode du temps.

La descente fut résolue ; mais, comme la mer n'est pas profonde en ce rivage, il fallut quitter les grands vaisseaux et entrer dans les galères et les barques. Le légat, avec sa croix à découvert, était dans la même barque que le roi ; elle était précédée par celle qui portait l'oriflamme. Comme on ne trouva pas même assez d'eau pour arriver jusqu'à terre dans ces bâtiments plats, l'armée chrétienne, et le roi tout le premier sauta dans la mer tout armé et marcha dans l'eau jusqu'aux épaules, quoique le rivage fût bordé d'ennemis qui tiraient incessamment et que le fleuve fût occupé par des galères musulmanes. Les infidèles faisaient un bruit effroyable avec leurs cors et leurs tambours. Ils furent vaincus par mer et par terre. Le sire de Joinville aborda un des premiers, vis-à-vis d'un corps de six mille cavaliers turcs. Avant de sauter du vaisseau dans la barque il arma chevalier un sien écuyer, Hugues de Vaucouleurs, et obligea deux autres à se pardonner leurs offenses et à se donner le baiser de paix, jurant que sans cela ils ne débarqueraient point. « Sitôt que les six mille Turcs nous virent à terre ils s'en vinrent donnant des éperons. Quand nous les vîmes venir nous fixâmes le fût de nos lances dans le sable et les pointes vers eux. Dès qu'ils nous virent en posture de leur donner de nos piques dans le ventre ils tournèrent bride et s'enfuirent. »

Le roi, de son côté, le casque en tête, le bouclier au cou, l'épée à la main, s'avancait, aux cris de *Mont-Joie Saint-Denis*, à travers une grêle de flèches et de javelots. En prenant terre son premier mouvement fut de se prosterner pour bénir Dieu, et implorer son secours ; puis, apercevant un corps de Sarrazins, il allait s'y élancer tout seul si ses barons ne l'avaient retenu. Les infidèles perdirent plusieurs de leurs chefs, entre autres le gouverneur de Damiette. Les chrétiens ne perdirent proprement qu'un seul homme. Hu-

<sup>1</sup> Matth. Paris, *Addimenta*, p. 108 et 109.



gues de Lusignan, comte de la Marche, s'était élancé seul, en simple aventurier, à la poursuite des fuyards. Une troupe d'Arabes l'aperçoit, fond sur lui, l'entoure et le somme de rendre les armes. Hugues combat toujours ; mais, renversé de cheval, il est percé de coups au moment où les croisés accouraient à sa défense. Il fut ramené presque sans vie au camp du roi de Chypre, édifiant ses frères d'armes par ses sentiments de piété ; il expira le 23 juin. Sa fin glorieuse fit oublier les malheurs qu'il avait occasionnés à la France.

Parmi les infidèles la terreur fut si grande, et par suite de leur défaite, et parce que le bruit se répandit que le sultan était mort, que pendant la nuit ils abandonnèrent Damiette. Le lendemain les chrétiens aperçurent un tourbillon de fumée qui s'en élevait ; c'étaient les boutiques de marchands autour de la place principale, auxquelles les infidèles avaient mis le feu. Bientôt arrivèrent quelques esclaves chrétiens, échappés au massacre que les infidèles en avaient fait avant de partir, et qui annonçaient que la ville était sans habitants. On envoya des éclaireurs ; la chose fut trouvée vraie. Alors on chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu d'un succès aussi grand et aussi peu coûteux. C'était le dimanche 6 juin. Le cardinal-légat, le patriarche de Jérusalem, les évêques présents et un nombreux clergé, le roi saint Louis et quelques autres entrèrent dans la ville, non en triomphe, mais en procession et pieds nus, en présence du roi de Chypre et de quantité de seigneurs et d'autres personnes. Le légat commença par réconcilier la grande mosquée, qui, dans l'autre prise de la ville, trente ans auparavant, avait été dédiée à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il y célébra solennellement la messe, et le roi se proposa d'établir à Damiette un évêque, comme il y en avait autrefois, ainsi que des chanoines. Il résolut d'y passer l'été, pendant l'inondation du Nil, qui allait commencer, et de marcher ensuite au Caire, capitale du pays.

Alphonse, comte de Poitiers et frère du roi, qu'il avait laissé en France, se préparait cependant à lui amener du secours. Il se mit en chemin vers la Saint-Jean de cette année

1249 et se rendit à Aigues-Mortes avec Jeanne, son épouse, dont le père, Raymond, comte de Toulouse, vint les y trouver. Alphonse et Jeanne s'embarquèrent le lendemain de la Saint-Barthélemi, 25 août, et arrivèrent à Damiette le dimanche avant la Saint-Simon, c'est-à-dire le 24 octobre.

Au retour d'Aigues-Mortes le comte Raymond fut saisi d'une fièvre à Milhau, en Rouergue, et s'avança jusqu'à un village près de Rodez, nommé Près, où il demeura alité. Là Durand, évêque d'Albi, vint le premier le trouver, et le comte se confessa à un fameux ermite nommé frère Guillaume d'Albaronc, et reçut la communion de la main de l'évêque, avec de grands témoignages d'humilité ; car, lorsque le saint Sacrement entra, il se leva de son lit, faible qu'il était, alla au-devant jusqu'au milieu du logis et communia à genoux. Quatre autres évêques se rendirent auprès de lui, savoir, ceux de Toulouse, d'Agen, de Cahors et de Rodez, avec les seigneurs, plusieurs chevaliers et les consuls de Toulouse. Ils étaient tous d'avis qu'il vînt dans cette dernière ville ; mais il se fit reporter à Milhau et y fit son testament, par lequel il choisit sa sépulture à Fontevrault, près de la reine Jeanne, sa mère. Il ordonna la restitution de tous les biens qu'il avait mal acquis et laissa de grands legs à divers monastères. Puis, par un acte séparé, il déclara que son dessein était, s'il revenait en santé, d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'aller à la croisade d'outre-mer, mais que, s'il ne pouvait l'accomplir, il ordonnait que son héritier envoyât à la Terre-Sainte cinquante chevaliers pour y faire le service pendant un an. Il ordonna encore que l'argent qu'il avait, provenant du vingtième levé sur les églises, des legs pieux et du rachat des vœux, fût rendu au Pape. Cet acte est du 24 septembre 1249, et le comte Raymond, après avoir reçu l'onction des malades, mourut le 27, âgé de cinquante ans. En lui finit la race des comtes de Toulouse, et le comté passa au frère du roi, Alphonse, comte de Poitiers, qui avait épousé Jeanne, fille unique de Raymond. L'extinction de cette puissante famille fut regardée comme une punition divine pour la pro-

tection qu'elle avait donnée à l'hérésie<sup>1</sup>.

Lorsque le sultan d'Égypte, Malec-Sala, apprit que les croisés étaient maîtres de Damiette par la fuite honteuse de la garnison, il fit arrêter et pendre sur-le-champ cinquante-quatre des principaux officiers qui la commandaient. Quoique de plus en plus malade, il se croyait tellement certain de forcer l'armée chrétienne à se rembarquer qu'il osa, dit-on, faire insulter Louis par un message ironique; il lui offrit une faible quantité de blé, en lui faisant dire qu'elle était plus que suffisante encore pour nourrir ses soldats pendant leur précaire séjour dans ses États. Malec-Sala reçut pour toute réponse les lignes suivantes: « Je suis débarqué en Égypte le jour fixé par moi; il ne m'a pas plu de fixer celui de mon départ. » Piqué au vif, le sultan annonce alors à ses troupes une bataille générale pour le 24 juin et désigne un lieu choisi, dit-il, par les deux armées. Puis il en adresse la proposition au roi de France, avec ces mots au bas: « Que la fortune décide entre l'Orient et l'Occident. » Louis répondit aussitôt: « Je ne défie point l'ennemi du Christ un jour plutôt que l'autre et ne lui assigne aucun terme de repos; mais je le défie demain, aujourd'hui, tous les jours de sa vie, jusqu'à ce qu'il ait lui-même pitié de son âme et se convertisse au Seigneur, qui, désirant sauver l'univers, ouvre le sein de sa miséricorde aux mortels sincèrement résolus de se convertir à lui. Sachez-le donc, sultan, je vous poursuivrai en ennemi jusqu'au moment où je pourrai vous appeler chrétien et frère! »

Cependant la facile conquête de Damiette et le long séjour des troupes dans l'abondance et l'oisiveté de cette ville y produisirent une étrange corruption. Ni la force des lois, ni la vigilance des principaux officiers, ni les bons exemples du saint monarque ne purent contenir la licence et rétablir la discipline. L'armée victorieuse se plongea dans la débauche; les jeunes chevaliers surtout s'abîmèrent dans les plaisirs et dans le jeu. Louis gémissait devant Dieu de tous ces désordres et s'efforçait par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours; il fit punir sé-

vèrement et renvoya ensuite en France ceux des coupables qui étaient spécialement attachés au service de sa personne.

« Quand la Saint-Remi fut passée, dit le sire de Joinville, sans qu'on eût de nouvelles du comte de Poitiers, le roi et tous ceux de l'armée en furent à grand méaise; ils craignaient qu'il ne lui fût advenu quelque mésaventure. Alors je rappelai au légat comment le doyen de Malrut nous avait fait faire trois processions en la mer par trois samedis, et qu'avant le troisième nous arrivâmes en Cypre. Le légat me crut et fit annoncer trois processions en l'armée par trois samedis. La première commença en l'hôtel du légat et alla au moustier Notre-Dame, en la ville. Le légat fit le sermon par deux samedis. Le roi y était, ainsi que les riches hommes de l'ost (l'armée), auxquels le légat donna grand pardon. Le troisième samedi arriva le comte de Poitiers; et bien lui en prit de n'être pas venu auparavant; car, dans l'intervalle des trois samedis, il y eut une si grande tempête en la mer devant Damiette qu'il périt bien deux cent quarante vaisseaux, tant petits que grands, avec les personnes qui les montaient. Si donc le comte de Poitiers était venu plus tôt, lui et toute sa gent eussent été confondus avec les autres.

« Lors donc qu'il fut venu le roi manda tous les barons de l'ost pour savoir quelle voie il tiendrait, si l'on marcherait sur Alexandrie ou sur Babylone, autrement le Caire. Or le bon comte Pierre de Bretagne (c'est ainsi que Joinville appelle Pierre Mauclerc) et la plupart des barons de l'ost dirent que le roi devait aller assiéger Alexandrie, attendu que cette ville avait un bon port, où abordaient facilement les navires avec des provisions pour l'armée. Le comte d'Artois fut d'un avis contraire et dit qu'il fallait marcher sur Babylone, attendu que c'était la capitale de tout le royaume d'Égypte. « Car, disait-il, qui veut tuer le serpent doit avant tout lui écraser la tête. » Le roi laissa tous les autres conseils de ses barons et se tint à celui de son frère. »

Enfin, les grandes chaleurs étant passées et le Nil rentré dans son lit, le saint roi laissa la reine Marguerite, sa femme, et les autre

<sup>1</sup> Guill. de Puy-Laur. Matth. Paris, etc.



princesses à Damiette avec une forte garnison, et prit la route du grand Caire avec le reste de son armée. On était déjà au mois de novembre. Le renfort commandé par le comte de Poitiers avait rejoint l'armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes, dont vingt mille hommes de cavalerie. On s'ébranla le 20 du mois pour marcher à l'ennemi et on ne tarda pas à le rencontrer. Il avait assis son camp à la pointe qui sépare les deux bras du Nil, et il paraissait bien résolu de s'opposer au passage du fleuve.

Cependant Malec-Sala mourut le 26 du même mois, après avoir désigné son fils Almodan pour son successeur et avoir ordonné qu'on tint sa mort cachée jusqu'à ce que son fils, qu'il avait relégué en Mésopotamie, fût arrivé. Il remit en attendant le commandement de son armée au plus renommé de ses capitaines; on l'appelait Fakr-Eddin. C'était, au rapport de Joinville, *le plus vaillant et preux de toute païennie*. Il ne justifia que trop le choix de son maître; sans cesse il faisait harceler l'armée des croisés, et, par de savantes manœuvres, il retardait leur marche, interceptait leurs convois, détruisait leurs travaux, harassait leurs meilleures troupes et ne leur laissait aucun espoir de gagner le rivage où il était campé. Les Bédouins surtout les incommodaient fort. C'était une tribu d'Arabes qui vivaient dans le désert, pillant, volant, saccageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Comme ils faisaient d'ailleurs très-peu de cas de la vie et qu'ils étaient imbus des principes du fatalisme, ils s'exposaient aux plus grands dangers. Leur manière de faire la guerre exigeait que les chrétiens fussent toujours sur leurs gardes. Souvent ils se glissaient dans leur camp pendant la nuit, afin de mériter le besant d'or que le sultan avait promis à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien, et ils ne manquaient guère leur coup.

Les choses en étaient là lorsque les croisés, déjà épuisés de fatigue et lassés des tentatives inutiles qu'ils faisaient depuis trois mois pour passer le Nil, songèrent à retourner à Damiette. Les vivres commençaient à manquer, et l'armée s'affaiblissait de jour en jour par des combats meurtriers qui ne déci-

daient rien. Ils auraient sans doute exécuté leur projet si un Bédouin ne leur eût offert, moyennant une somme d'argent, de leur indiquer un gué où toute la cavalerie pouvait passer. Son offre fut acceptée. Il ne s'agissait plus que de trouver un homme capable de diriger cette périlleuse entreprise. Les trois frères du roi s'étaient déjà acquis beaucoup de gloire dans les différents combats qui avaient précédé; mais le comte d'Artois avait fait paraître encore plus d'ardeur pour la gloire que les comtes de Poitiers et d'Anjou. Il demanda à passer à la tête de l'armée, promettant avec serment au roi, son frère, de ne rien entreprendre sans son ordre ni avant qu'il fût passé lui-même. Louis, qui connaissait toute la fougue de son courage, ne voulut pas d'abord lui confier une entreprise si dangereuse; mais enfin, vaincu par ses importunités et comptant sur son serment, il lui donna les chevaliers du Temple pour avant-garde et le laissa partir.

Dès la pointe du jour le comte traversa le fleuve et mit en fuite un corps de Sarrasins qui voulut lui disputer le passage; mais enfin ce premier succès lui fit oublier son serment; il se laisse emporter par sa valeur, et déjà il est au milieu des Sarrasins, tuant ou renversant tout ce qui s'oppose à son impétuosité. Les Templiers ne purent s'empêcher de le suivre, quand ils virent que leurs remontrances étaient inutiles. Toute l'avant-garde se précipita sur les fuyards et arriva bientôt jusqu'à leur armée. A la vue des Français la terreur s'empare du camp ennemi. Fakr-Eddin a beau vouloir ranimer par son exemple le courage de ses troupes, elles prennent honteusement la fuite et le laissent périr au fort de la mêlée. Jamais déroute ne fut plus générale ni plus subite. Les Français restèrent maîtres du camp, des machines et des vivres des Sarrasins. Tout annonçait la conquête prochaine de l'Égypte.

Mais les choses prennent bientôt une autre face. L'impétueux vainqueur s'aperçoit que les ennemis fuient par bandes vers la Massoure, ville peu éloignée; il croit pouvoir tout oser. Suivi de quelques chevaliers dont l'impétuosité sympathisait avec la sienne, le comte d'Artois allait s'élancer à la poursuite

des Turcs lorsqu'un des frères du Temple, accourant, lui dit : « Sire comte, le grand-maître vous fait savoir que vous nous feriez grande vilenie de marcher plus longtemps devant nous ; car, d'après les ordres du roi, l'honneur de l'avant-garde nous appartient. »

Le prince s'arrête ; il est bientôt rejoint par le grand-maître du Temple et par le grand-maître de l'Hôpital. « Croyez-moi, Messires, leur crie Robert, allons à l'ennemi tandis que nos gens sont en train de vaincre. Qui nous empêcherait d'achever glorieusement cette journée en foulant aux pieds de nos chevaux le reste de ces musulmans, affaiblis déjà par le carnage et l'épouvante ? Avons-nous rien à redouter ? L'arrière-garde est sur nos pas ; prêt à nous soutenir, le roi s'avance à la tête de ses formidables escadrons. Or à eux ! amis, à eux ! — Seigneur comte, reprend le vieux maître du Temple, chacun rend justice à la haute valeur du frère du roi de France ; on le supplie seulement d'en modérer l'élan. La prudence ordonne de laisser respirer un moment les soldats. Sommes-nous d'ailleurs en nombre suffisant pour affronter seuls toute l'armée ennemie ? Elle nous envelopperait à coup sûr. Attendons le roi, dont l'avis et le bras sont indispensables pour hasarder une telle entreprise. »

Ces paroles réveillèrent dans l'esprit du comte d'Artois certains soupçons qu'on avait répandus en Chypre sur les chevaliers du Temple. Il s'écria de colère : « Voilà bien certes l'esprit des moines à casques ! On l'a dit souventes fois, et je le vois trop clairement en ce jour, nous serions maître de l'Orient, et depuis un siècle et plus, si ces prétendus religieux ne s'étaient mis en travers par artifices et trahisons. Séditieux et traîtres, gens à embûches, à pièges tendus, ils tiennent pour certain qu'ils n'auront mie de domination et que s'arrêtera la source de leur pécune si le pays se reconquiert. Aussi, vils alliés des Sarrasins, laissent-ils occire les chrétiens, les uns par glaive, les autres par le feu ou poison. Sera-t-il donc dit que Templier arrêtera la main prête à navrer l'islamisme au cœur ? Hai ! hai ! vraiment dit-on

jusqu'à ce jour il y aura du poil de l'ours aux Templiers. »

A ces mots les Templiers et les Hospitaliers, blessés jusqu'au fond de l'âme, s'écrièrent d'une voix unanime : « Pourquoi, généreux prince, pourquoi prendrions-nous l'habit de religieux ? Serait-ce pour ruiner l'Église du Christ et pour perdre nos âmes par des trahisons ? Loin de nous, loin de tout chrétien un pareil forfait ! » En même temps le maître du Temple cria au porte-enseigne : Levez notre étendard ! Marchons à la bataille pour subir ensemble les chances de la guerre et de la mort. Unis nous étions invincibles ; l'esprit de division nous perdra tous ! »

Le comte de Salisbury, Guillaume Longue-Épée, craignant les suites de cette querelle, s'efforça de l'apaiser ; il dit au prince Robert : « Sérénissime comte, je dois le dire, l'avis du grand-maître est dicté par la prudence. Expert en armes, vieilli en ce pays, de longue main il connaît les Égyptiens ; nous, étrangers, jeunes, inexpérimentés, notre science se borne à connaître, et imparfaitement encore, la différence de guerroyer entre Turcs et nous. Or, vous pouvez m'en croire, nous ne serions point blâmés de nous confier à un homme de si sainte vie et de mérite si éclatant ! » Puis, se tournant vers le maître du Temple il tâchait, par de douces paroles, de calmer son ressentiment. Mais le comte d'Artois l'interrompit en s'écriant avec mépris : « Voilà bien aussi les renards anglais, de ces êtres timides qui ont des queues ! Certes, ce serait heureux pour l'armée d'être débarrassée et de ces queues et de ceux qui les portent ! — Comte Robert, s'écria Guillaume, j'irai aujourd'hui si avant dans le danger que vous n'approcherez pas même de la queue de mon cheval. »

Voilà du moins comment le moine anglais Matthieu Pâris fait parler ses personnages ; il y ajoute des circonstances évidemment controuvées ; par exemple que le comte d'Artois, après avoir parlé si insolemment, n'osa suivre jusqu'au bout le comte de Salisbury, mais prit la fuite et se noya dans le Nil <sup>1</sup>.

Le sire de Joinville, qui était sur les lieux

<sup>1</sup> Matth. Pâris, p. 528 et 529.



et qui apprit du maître même des Templiers comment s'était passée la chose, la raconte plus simplement et nous donne du comte d'Artois une idée bien différente. Voici ses paroles : « Or il arriva que sitôt que le comte d'Artois eut passé le fleuve, lui et ses gens tombèrent sur les Turcs qui fuyaient devant eux. Le maître des Templiers lui manda qu'il leur faisait grande vilenie d'aller devant eux tandis qu'il devait aller après, et ils le priaient de les laisser aller devant, comme il avait été accordé par le roi. *Or il advint ainsi que le comte d'Artois ne leur osa répondre*, à cause de monseigneur Foucaud de Marle (son ancien gouverneur), qui tenait le frein de son cheval. Et ce Foucaud de Marle, qui moult était bon chevalier, n'entendait rien de ce que les Templiers disaient au comte, parce qu'il était sourd; il criait au contraire : « Or, à eux ! or, à eux ! » Quand les Templiers virent cela ils pensèrent qu'ils seraient honnis de se laisser devancer par le comte d'Artois; ils donnèrent des éperons à qui plus et à qui mieux; ils chassèrent les Turcs qui fuyaient devant eux, ils les poursuivirent à travers la ville de la Massoure jusque dans les champs vers Babilone ou le grand Caire; mais, quand ils voulurent repasser par la ville, les Turcs qui s'étaient aperçus de leur petit nombre, les accablèrent de traits, de poutres et de grosses pierres, au milieu des rues, qui étaient étroites. Là moururent le comte d'Artois, le sire de Couci, que l'on appelait Raoul, et tant de chevaliers qu'on en estima le nombre à trois cents. Le Temple, comme le maître m'a dit depuis, y perdit deux cent quatre-vingts hommes armés et tout à cheval<sup>1</sup>. »

Tandis que cette sanglante scène se passait à la Massoure Louis, qui venait de traverser le fleuve, était occupé à ranger ses troupes. On vint lui dire que le comte d'Artois était dans le plus grand danger. « Connétable, dit-il au sire de Beaujeu, courez-y avec tout ce que vous pourrez rassembler de braves et comptez que je vous suivrai de près. » Il était trop tard; le comte d'Artois venait d'expirer en combattant jusqu'au der-

nier soupir. Le connétable, suivi du sire de Joinville, de Pierre de Bretagne et d'une foule d'autres braves, enfonça les ennemis, qui le repoussèrent à leur tour. Le roi survint pour le soutenir; les Sarrasins arrivèrent en même temps pour soutenir les leurs; enfin l'action devint générale, et on ne vit jamais plus d'acharnement que dans cette fameuse journée. Le roi y fit des prodiges de valeur. Tout plia devant lui, au point que, s'étant laissé emporter loin des siens, il se trouva au milieu de six Sarrasins qui se jetèrent sur la bride de son cheval pour l'emmener prisonnier. Redoublant alors de courage, il tua les uns, mit les autres hors de combat, et, lorsqu'on vint pour le dégager, il était déjà libre. « Je crois, dit Joinville, que la vertu et puissance qu'il avait lui doubla lors de moitié par la puissance de Dieu. »

Le brave sénéchal reçut lui-même en ce jour cinq blessures et son cheval quinze. Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, revenait d'auprès de la Massoure, le visage tailladé de coups de sabre, le sang lui coulant dans la bouche, et ses deux mains embrassant le cou de son cheval pour n'être pas désarçonné par les ennemis qui le serraient de près. Toutefois il semblait les priser peu et disait, en crachant le sang de sa bouche : « Par le chef de Dieu ! avez-vous vu de ces ribauds ? »

Henri de Rosnay, chevalier de l'Hôpital, ayant passé la rivière, vint auprès du saint roi, lui baisa la main tout armée et lui demanda s'il avait des nouvelles du comte d'Artois, son frère. « Oui, bien, répondit le roi; je sais qu'il est en paradis ! — Hé ! Sire, ajouta le chevalier, ayez bon reconfort; car jamais roi de France n'eut si grand honneur. Vous avez passé une rivière à la nage pour combattre les ennemis; vous les avez déconfits et chassés de leur camp; vous vous êtes emparé de leurs engins, même de leurs tentes, dans lesquelles vous coucherez cette nuit ! » Le roi répondit : « Que Dieu soit adoré et béni de tout ce qu'il nous donne ! » Et lors lui tombaient les larmes des yeux *moult grosses*.

Les chrétiens étaient vainqueurs, mais la victoire leur coûtait cher. La perte des infi-

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*, t. 20 du *Recueil des Historiens de France*, p. 224.

dèles était plus grande, mais ils pouvaient la réparer plus facilement; ils n'en devinrent que plus furieux. Bondocdar, qu'ils venaient d'élire pour leur chef, leur montra la tête, les habits et la cotte d'armes du comte d'Artois, les assurant que c'étaient la tête et les armes du roi, et que les débris de ses troupes, comme un corps sans tête, ne pourraient leur échapper. Ils résolurent donc d'attaquer les croisés dans leur camp.

L'attaque fut des plus vives et le succès longtemps balancé. Louis parut en héros au milieu du combat, se portant partout où sa présence était nécessaire pour rétablir l'ordre et regagner le terrain perdu. Charles, comte d'Anjou, son frère, n'avait pu soutenir, malgré sa bravoure, l'effort des ennemis. L'aile droite, qu'il commandait, souffrit tellement de ce feu redoutable, connu dans l'histoire sous le nom de feu grégeois, qu'elle plia. Lui-même, abattu sous son cheval, allait être pris ou tué lorsque Louis, accourant à toute bride, écarta les ennemis, releva son frère et rétablit le combat.

Alphonse, comte de Poitiers, qui était à la gauche, venait d'être enfoncé, et déjà on l'emmenait prisonnier. Ce spectacle inspira du courage aux plus timides. Alphonse s'était fait généralement aimer de toute l'armée par sa douceur, sa piété et sa bienfaisance; il en recueillit alors les fruits. Les vivandiers et les valets qui gardaient le bagage s'armèrent de tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains; les femmes mêmes allèrent à son secours, et, par des efforts supérieurs à leur état et à leur sexe, l'arrachèrent aux Sarrasins. Cet événement ranima le courage des chrétiens; ils se rallièrent et repoussèrent vigoureusement les ennemis. Ceux-ci, qui ne s'étaient pas attendus à une longue résistance, furent obligés de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Louis, toujours chrétien, profita de leur retraite pour faire rendre à Dieu des actions de grâces, et, lorsque dans la suite il écrivit cette lettre si célèbre sur sa captivité, il se contenta de raconter ainsi ce qui s'était passé dans cette journée : « Les infidèles vinrent avec toutes leurs forces fondre sur notre camp; Dieu se

déclara pour nous. Le carnage fut très-grand de leur côté. »

Mais ce n'était pas assez pour les chrétiens que d'avoir vaincu deux fois des ennemis innombrables; il fallait des vivres, et ils en avaient peu. Les chevaux commençaient à manquer et la cavalerie des Sarrasins était formidable. Le seul parti qu'il y eût à prendre était de repasser le fleuve, comme on le pouvait aisément, et de retourner à Damiette. On ne crut cependant pas devoir le faire, et, pour n'avoir pas l'air de fuir devant des ennemis vaincus, on résolut de demeurer campé au même endroit.

Cependant le nouveau sultan arriva à Massoure, suivi d'une puissante armée. C'était un jeune prince de vingt-cinq ans, sage, instruit et peu scrupuleux; on l'accusait d'avoir fait mourir son frère. Il ranima tous les cœurs par sa présence et disposa tout pour détruire insensiblement l'armée des croisés. Déjà un fléau destructeur y faisait les plus grands ravages : la contagion était dans leur camp. Les cadavres des chrétiens et des infidèles morts en combattant avaient infecté les eaux du Nil, où on les avait jetés; les mauvais aliments dont on était obligé de se nourrir, la sécheresse de la saison, les ardeurs du climat, tout avait concouru à répandre parmi les croisés une affreuse épidémie. Les horreurs de la famine se joignirent bientôt à ce premier fléau.

Mais cette cruelle épreuve n'abattit point le cœur de Louis; il pourvoyait à tout, visitait les malades, les soulageait par ses paroles. Un de ses anciens valets de chambre, entre autres, homme de bien, étant sur le point de mourir, dit à Guillaume de Chartres, qui l'exhortait à la mort, qu'il attendait son saint maître et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir eu auparavant le bonheur de le voir. Louis arriva aussitôt et lui dit les choses les plus tendres avec cette bonté touchante qui faisait le fond de son caractère. A peine l'eut-il quitté que ce bon serviteur expira dans les sentiments d'une parfaite résignation. Il n'était guère possible que le pieux monarque portât aussi loin sa tendresse et que le mal contagieux ne l'attaquât pas à son tour; déjà ses forces étaient sensiblement diminuées,



lorsqu'une cruelle dysenterie le mit aux portes de la mort.

Dans cette extrémité on fit proposer une trêve aux Sarrasins. Le traité fut conclu ; on devait rendre Damiette au sultan, et le sultan devait rendre au roi le royaume de Jérusalem. Les Sarrasins demandèrent alors quel gage on leur donnerait pour la reddition de Damiette. Le conseil du roi répondit que ce serait un des frères du monarque, soit le comte de Poitiers, soit le comte d'Anjou. Les Sarrasins répliquèrent qu'ils n'en feraient rien à moins qu'on ne leur donnât la personne du roi même ; sur quoi le bon chevalier Geoffroi de Sargines s'écria : « J'aimerais mieux que les Sarrasins nous eussent tous morts et pris qu'il ne nous fût reproché un jour que nous avons laissé le roi en gage ! » Tout le conseil pensa de même. On se prépara donc à repasser le fleuve et à reprendre la route de Damiette.

Lorsque le nouveau sultan fut averti de la résolution des Français il mit toutes ses troupes en marche, renforça le nombre de ses vaisseaux et n'oublia rien pour se rendre maître de tous les passages. Les Français cependant repassèrent le fleuve, ayant à leur tête le saint roi tout malade, qui toutefois combattait encore de son épée. A côté de lui se tenait le brave Geoffroi de Sargines, qui de temps à autre repoussait les Sarrasins, comme un bon serviteur chasse les mouches d'auprès de la coupe de son maître. C'est la comparaison de saint Louis en parlant de ce fait au sire de Joinville. Gaucher de Châtillon, non moins brave, commandait l'arrière-garde, où il imposa aux Sarrasins par les traits de la plus héroïque valeur. Quand on eut passé le fleuve Louis fit embarquer sur le reste de ses vaisseaux les blessés et les malades. Il aurait pu s'embarquer et se retirer à Damiette ; on l'en priait, on l'en conjurait ; toujours il s'y refusa et disait : « S'il plaît à Dieu, jamais je ne laisserai mon peuple ! »

Mais à peine les Français eurent-ils passé le fleuve que les Sarrasins le passèrent aussi. Ce ne fut plus qu'un combat continu jusqu'au moment où les Français arrivèrent à une petite ville où ils s'empressèrent de procurer un peu de repos à leur roi. Ils le cou-

chèrent sur le giron ou le lit d'une bourgeoise de Paris qui se trouvait là. Il était si faible qu'on craignait qu'il ne passât pas la journée.

Le saint roi était dans cet état lorsque Philippe de Montfort accourt et lui dit : « Sire, je viens de rencontrer l'émir avec lequel nous avons traité de la trêve. Voulez-vous que j'aille vers lui pour la renouer ? — Je vous en prie, répondit le roi, je le veux bien. » Étant retourné auprès de Zein-Eddin, qui était disposé favorablement pour les croisés, Montfort obtint une suspension d'armes, avec la promesse de ratifier les promesses de la trêve. L'émir, en signe de loyauté, ôta son turban, et le chevalier lui donna un anneau en gage.

Dans ce moment un traître nommé Marcel, faisant l'office de héraut, commença à crier aux chevaliers qui combattaient encore : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous ! le roi vous le commande ! Ne faites pas tuer le roi ! » Tous pensèrent que le roi leur envoyait réellement cet ordre et rendirent leurs épées aux Sarrasins. A l'aspect des chevaliers sans armes, qu'on lui amenait prisonniers, l'émir dit à Philippe de Montfort : « Jamais traité ni trêve ne se conclurent avec des vaincus. Qu'y gagnerait désormais le sultan, puisque voilà tous les chefs en notre pouvoir ? Quant à vous, seigneur de Montfort, le titre d'ambassadeur est sacré ; vous pouvez vous retirer en assurance. » Ce qui était une chose extraordinaire parmi les Sarrasins, car, en pareil cas, ils retenaient les ambassadeurs prisonniers et esclaves.

Le saint roi Louis était toujours entre la vie et la mort quand on vint lui annoncer qu'il fallait se rendre. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je me rende à païen ni à Sarrasin ! — Eh ! Sire ! lui disaient les comtes de Poitiers et d'Anjou, pour Dieu ! faites-le, faites-le ; car vous voyez bien que nous sommes sans munitions, et que nous mourons tous ici de faim et de maladie, au lieu que nous pourrions être délivrés par rançon. » Les autres chevaliers firent tant par leurs prières que le monarque ne chercha plus à se roidir davantage contre une dure nécessité. Il fit appeler un émir et un eunu-

que, leur déclarant qu'il consentait à déposer les armes, sous la condition que la vie de ses gens et la sienne demeureraient sauvées.

Peu de moments après parut dans le bourg, qui se nommait Gassel et Minich, un des principaux émirs. Introduit auprès du saint roi, il le fait dépouiller presque nu en sa présence et donne l'ordre de lui faire mettre des chaînes de fer aux pieds et aux mains. On ne laisse auprès de lui qu'un seul de ses chambellans, nommé Isambard, qui à grand-peine pouvait le porter et le soutenir, tant il était faible et malade. Frère Nicolas, général de l'ordre de la Rédemption des captifs, ne tarda pas à obtenir de partager la prison du saint roi.

Le monarque était revenu à la vie, mais il paraissait insensible à ses propres souffrances ; aucun murmure, aucune plainte n'étaient sortis de ses lèvres ; on l'avait seulement vu pâlir quand les infidèles qui attachaient ses mains se prirent à blasphémer, à injurier le Christ. Cependant sa résignation parut prête à l'abandonner lorsque ces misérables, s'emparant de la croix suspendue auprès de lui, la foulèrent aux pieds en opprobre et mépris de la foi chrétienne. Tremblant de tous ses membres, il cherchait à rompre ses chaînes et d'abondantes larmes coulaient de ses yeux.

Un pauvre Arabe de Minich, ému de pitié de le voir ainsi garrotté, demi-nu et sans robe, se dépouilla d'un vieux manteau qu'on venait de lui donner et le jeta sur les épaules du premier des rois chrétiens.

Transporté de Minich à Mansourah ou la Massoure, le saint roi, les mains toujours liées par une forte chaîne de fer, fut renfermé dans une salle basse d'environ vingt pieds de large sur quinze de haut, qui aboutissait à une terrasse avancée sur les eaux du Nil. Une fenêtre grillée, pratiquée au-dessus d'une porte de fer, éclairait l'espèce de cachot où l'on abandonna le royal prisonnier. Il n'avait avec lui qu'un seul homme pour lui servir de domestique, et on lui laissa même ignorer que ses deux frères et nombre de barons se trouvaient renfermés dans un bazar non loin de là.

Louis paraissait n'avoir que le souffle ;

aussi les émirs, effrayés de son état, firent-ils appeler un Arabe très-renommé dans l'art de guérir. Il présenta au monarque un breuvage dont l'effet fut tellement prodigieux que soudain Louis se sentit ranimé. La parole lui étant revenue, il s'informa tristement du sort de ses frères, de ses braves chevaliers, de son armée ; puis il réclama son chapelain, Guillaume de Chartres, et un religieux dominicain qui, expert dans les langues orientales, pouvait lui servir de truchement.

Le saint roi éprouva comme un sentiment de bonheur à l'annonce que cette prière était accordée, et de douces larmes coulèrent de ses yeux en revoyant ses fidèles clercs ; mais il regrettait *moult fort* d'être privé de son psautier habituel. Vainement le frère de Saint-Dominique essaya de lui persuader que, dans sa situation, le *Pater* et l'*Ave* tenaient lieu de toute autre oraison, le pieux monarque ne se consolait point de cette perte ; aussi fut-il saisi d'une sainte joie quand ce livre de prières, retrouvé par un miraculeux hasard, lui fut rendu. « Grâces soient rendues à Dieu ! s'écria-t-il en essayant de s'agenouiller, de ce qu'au milieu de tant d'objets précieux qui ont été perdus mon bréviaire me soit conservé ! »

Plaçant dès lors son unique confiance dans le Dispensateur de toutes choses, il relut avidement la vie de Celui qui a tant souffert pour les hommes ; il récita avec une nouvelle ferveur l'office saint à chaque heure du jour, et, malgré son état d'épuisement et de maigreur, il voulut désormais commencer sa journée en entendant une messe sans consécration. Reprenant même ses jeûnes et ses austérités, il n'interrompit plus ce genre de vie.

Quant au sire de Joinville, il était malade sur un des navires qui descendaient le Nil lorsque les Turcs, malgré une résistance désespérée, s'en rendirent maîtres. Dans ce moment il prit sa cassette remplie de bijoux et de reliques et la jeta dans la mer, en disant : « Du moins ces mécréants n'y mettront jamais leur impure main ! » Jeté rudement à terre par deux fois, il se trouvait à demi évanoui sur le tillac. En cet état les



Turcs lui approchèrent tellement de la gorge le fer de leurs lances qu'il en sentait la pointe et la fraîcheur. Il crut toucher à sa dernière heure et disait son *Confiteor* quand un des marins arabes s'écrie tout à coup : « C'est le cousin du roi ! » Puis, s'approchant de son oreille, il ajoute : « Laissez-moi dire ainsi ! » Aussitôt le Sarrasin qui semblait le plus acharné s'éloigna, laissant le bon messire comme prêt à rendre l'âme, et ses chevaliers, rangés autour de lui, pleuraient que c'était grande pitié.

Parvenus au lieu du débarquement les infidèles sortent avec peine le sénéchal de la galère ; mais d'autres Turcs arrivent encore sur lui pour l'égorger. Un bon musulman s'écrie comme le marinier, en prenant Joinville à bras le corps : « C'est le cousin du roi ! — Si vous ne me croyez, vous êtes perdu, ajouta-t-il à voix basse. Jetez-vous à l'eau, car en voulant saisir la nef on ne fera pas attention à vous ! » Le sénéchal se laisse choir dans le fleuve, et le Sarrasin, s'y lançant après lui, le soutient, le tenant toujours embrassé, et répète aux Arabes revenus pour l'occire : « Ne le touchez pas ! c'est le cousin du roi ! »

Il était temps ; car, dès que le chevalier eut repris terre, il sentit derechef le froid du coutelas à son gosier ; les meurtriers s'étant éloignés, on put le désarmer et le débarrasser de sa cotte de mailles. Plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant, le malheureux sénéchal excita tant de compassion qu'un des assistants lui jeta sur les épaules une belle couverture écarlate ; il se trouva que c'était la même qui lui fut donnée, lors de son départ, par sa mère, Béatrix de Bourgogne. Le sire de Joinville se la ceignit avec une courroie de peau blanche. Cependant il souffrait horriblement d'un abcès à la gorge et mourait de soif ; il demanda à boire ; mais l'eau qu'il s'efforçait d'avaler lui jaillissait violemment par les narines, tant son état était déplorable. Ses gens, consternés, se prirent de nouveau à pleurer, disant : « L'abcès va l'étouffer. » Le même Sarrasin auquel il devait la vie courut lui chercher un breuvage dont il fut si soudainement soulagé qu'il se trouva à peu près guéri au bout de deux jours.

Un émir regardait sans pitié le massacre des blessés et des malades ; mais, ayant appris que, par sa mère, le sénéchal était parent de l'empereur Frédéric II, il l'envoya quérir sur la grève et lui témoigna les plus grands égards. « Tandis que nous mangions, dit le sire de Joinville, il fit venir un bourgeois de Paris devant nous. Quand le bourgeois fut venu il me dit : « Ah ! sire, que faites-vous ? — Que fais-je donc ? répondis-je. — Eh ! mon Dieu, répliqua-t-il, vous mangez de la chair le vendredi. » Aussitôt que j'ouïs cela je *boutai* mon écuelle en arrière. L'émir, ayant su pourquoi, répondit que Dieu ne m'en saurait pas mauvais gré, puisque je ne l'avais pas fait à mon escient. Le légat me fit la même réponse quand nous fûmes sortis de prison ; malgré cela je ne laissai pas de jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis de carême ; de quoi le légat se courrouça contre moi très-fort, parce qu'il n'y avait plus de riche homme auprès du roi que moi et que je me devais conserver en santé pour lui. » Enfin l'émir fit amener un palefroi au bon sénéchal pour le conduire à Mansourah, au pavillon où l'on inscrivait le nom de chaque prisonnier.

« Lors me dit mon Sarrasin, le même qui lui avait sauvé la vie : « Maintenant, je ne vous suivrai plus, car je ne puis ; mais je vous prie, sire, pour cet enfant que vous avez avec vous, de le tenir toujours par le poing, de peur que les Sarrasins ne vous l'enlèvent. » Et cet enfant avait nom Barthélemi, fils du seigneur de Montfaucon, de Bar. Quand mon nom fut en écrit l'émir me mena dans le pavillon où les barons étaient, et plus de dix mille personnes avec eux. Quand j'entrai là dedans les barons firent tous une si grande joie qu'on ne pouvait plus entendre goutte ; et ils en louaient Notre-Seigneur, et ils disaient qu'ils me pensaient avoir perdu. »

Le bon sire de Joinville fait observer que, si le roi et ses compagnons de captivité eurent beaucoup à souffrir, la reine Marguerite, qui était demeurée à Damiette, eut aussi sa part. Trois jours avant qu'elle accouchât il lui vint la nouvelle que le roi était pris ; elle en fut si effrayée que toutes les fois qu'elle dormait dans son lit, il lui semblait que

toute sa chambre fût pleine de Sarrasins, et elle s'écriait : « Au secours ! au secours ! » Et, pour que l'enfant dont elle était enceinte ne vînt point à périr, elle fit coucher devant son lit un vieux chevalier de quatre-vingts ans qui la tenait par la main. Toutes les fois que la reine poussait des cris il lui disait : « Madame, n'ayez pas peur, car je suis ici ! » Avant qu'elle fût accouchée elle fit sortir de la chambre tout le monde, hors le bon chevalier ; puis elle s'agenouilla devant lui et lui demanda un don. Le chevalier le lui octroya par un serment. Alors elle lui dit : « Je vous demande, par la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me prennent ! » Le chevalier répondit : « Soyez certaine que je le ferai volontiers ; car j'avais déjà en pensée que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris <sup>1</sup>. »

Sans doute un moraliste dans son cabinet trouve à redire à cette prière de Marguerite de Provence et à cette réponse du vieux chevalier ; mais qui oserait n'excuser point une chaste épouse, une reine de France, l'épouse du saint roi Louis, de craindre le déshonneur plus que la mort ? L'histoire romaine nous vante sa *chaste* Lucrèce, qui pourtant se laissa corrompre pour se tuer après le crime. Marguerite de Provence, dans le trouble où elle est, ne demande la mort que pour n'être point exposée au déshonneur. Qui n'aimerait beaucoup plus la crainte excessive de Marguerite de Provence que l'excessive hardiesse d'Éléonore de Guyenne ? Qui oserait jeter la première pierre, non pas à la femme adultère, mais à l'épouse qui craint à l'excès de le devenir, même involontairement ? Ah ! puissent des excès de ce genre être toujours à craindre sur les trônes de la chrétienté !

La reine Marguerite accoucha d'un fils qui fut nommé Jean et surnommé Tristan, à cause des tristes conjonctures où il vint au monde.

Le jour même qu'elle fut accouchée on lui dit que ceux de Pise et de Gênes, ainsi que des autres villes, voulaient s'enfuir. Le lendemain elle les manda tous devant son

lit, en sorte que la chambre était pleine. « Seigneurs, leur dit-elle, pour l'amour de Dieu, n'abandonnez pas cette ville ; car, si elle est perdue, monseigneur le roi serait perdu, ainsi que tous ceux qui ont été pris avec lui ; et si cela vous touche peu, prenez au moins pitié de la malheureuse que vous voyez ici gisante, attendez au moins jusqu'à ce que je sois relevée. » Ils répondirent : « Madame, comment le ferons-nous si nous mourons de faim dans cette ville ? » Elle leur dit que ce ne serait pas déjà par la famine qu'ils s'en iraient ; « car je ferai acheter toutes les viandes en cette ville, et je vous retiens désormais tous aux dépens du roi. » Ils se consultèrent, revinrent à elle et lui octroyèrent qu'ils demeureraient volontiers. Et la reine fit acheter toutes les viandes de la ville, qui lui coûtèrent trois cent soixante mille livres <sup>1</sup>.

A Mansourah le nouveau sultan fit distribuer aux captifs environ cinquante robes très-riches, destinées à l'usage des princes et des comtes ; ceux-ci, dénués de tout vêtement, et n'osant refuser, s'en revêtirent ; Louis seul repoussa un don qui, en Égypte comme en France, ne s'admettait que de supérieur à inférieur ; il préféra conserver le manteau délabré qu'il devait à la compassion d'un obscur musulman.

Malgré son apparente générosité, on le sut depuis, le sultan avait d'abord résolu d'envoyer le roi de France aux califes, afin que, conduit enchaîné de ville en ville, il servît de risée et de spectacle aux Sarrasins. Sa première pensée fut même, dit-on, de le sacrifier vivant à Mahomet ou de l'enfermer dans une noire prison sa vie durant. Des motifs politiques ou d'intérêt l'en détournèrent.

Quelque temps après le sultan ordonna de préparer un splendide repas. Les principaux chefs des deux armées y furent conviés, et une députation composée des principaux émirs vint prier Louis d'honorer le festin de sa présence. Il entrevit sans peine que l'intention du sultan était de le donner en spectacle à ses sujets ; aussi son refus ne se fit-il point attendre. Stupéfaits de son extérieur

<sup>1</sup> Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 252.

<sup>1</sup> Id., *ibid.* T. 20 des *Histor. de France*, in-fol.



majestueux, de sa dignité, les députés tures s'écrièrent en le quittant : « Quel est donc cet homme ? il nous traite comme si nous étions ses propres prisonniers ! »

Le premier dimanche de leur captivité les seigneurs de France, et parmi eux le sire de Joinville, furent transférés dans un autre pavillon. Les Sarrasins tenaient un grand nombre de chevaliers et d'autres chrétiens dans une cour enclose d'un mur de terre ; ils les faisaient tirer de cette cour l'un après l'autre et leur demandaient : « Veux-tu renier la foi chrétienne ? » Ceux qui disaient : « Non ! » ils leur coupaient aussitôt la tête. Les renégats étaient mis à part.

Dans ce moment même Touran-Schah, c'était le nom du sultan, envoya son conseil pour parler aux barons de France. On leur demanda d'abord à qui d'entre eux ils voulaient qu'on dît ce que le sultan leur demandait. « Nous dîmes qu'ils le disent au bon comte Pierre de Bretagne (ainsi parle le sire de Joinville). Et telles furent les paroles : « Sire, le soudan nous envoie à vous pour savoir si vous voudriez être délivrés. » Le comte répondit : « Oui. — Et que donneriez-vous au soudan pour votre délivrance ? — Ce que nous pourrions faire et souffrir raisonnablement. — Et donneriez-vous pour votre délivrance quelques-uns des châteaux qui sont aux barons d'outre-mer ? » Le comte répondit qu'il n'en avait pas le pouvoir, car on les tenait de l'empereur d'Allemagne, qui vivait encore. Ils demandèrent si nous rendrions quelques-uns des châteaux du Temple ou de l'Hôpital pour notre délivrance. Et le comte répondit que ce ne pouvait être, parce que, quand on y mettait des châtelains, on leur faisait jurer sur les reliques des saints que, pour délivrance de corps d'homme, ils ne rendraient jamais aucun château. Et ils nous répondirent : « Il nous semble que vous n'avez point envie d'être délivrés ; nous allons vous envoyer ceux qui joueront à vous des épées, comme ils ont fait aux autres. » Et ils s'en allèrent.

« Quand ils s'en furent allés il entra dans notre pavillon une grande troupe de jeunes Sarrasins, avec des épées, qui amenaient avec eux un homme de grande vieillesse,

tout chenu, lequel nous fit demander si c'était vrai que nous croyions en un Dieu qui a été pris pour nous, navré et mort pour nous, et ressuscité le troisième jour. Et nous répondîmes : « Oui ! » Alors il nous dit que nous ne devions pas nous déconforter si nous avions souffert ces persécutions pour lui ; « car encore, dit-il, n'êtes-vous pas morts pour lui comme il est mort pour vous, et, s'il a eu le pouvoir de se ressusciter lui-même, soyez certains qu'il vous délivrera quand il lui plaira. » Lors s'en alla, et tous les autres jeunes gens après lui. « De quoi je fus moult aise, ajoute Joinville ; car je pensais certainement qu'ils fussent venus pour nous trancher les têtes. »

Dans le même temps les ministres du sultan faisaient au saint roi de France les mêmes questions qu'aux barons, touchant les châteaux à céder pour sa délivrance, et le saint roi fit absolument les mêmes réponses que les barons. Alors les Sarrasins le menacèrent et dirent que, puisqu'il ne voulait rien faire, ils allaient le mettre en *bernicles*. C'était une espèce de torture cruelle qui brisait les os et faisait jaillir le sang. A ces menaces le roi leur répondit qu'il était leur prisonnier et qu'ils pouvaient faire de lui leur volonté.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient vaincre le bon roi par menaces ils revinrent et lui demandèrent combien il voudrait donner d'argent avec Damiette ; il répondit que, si le soudan voulait prendre de lui une somme raisonnable, il manderait à la reine qu'elle la payât pour leur délivrance. Ils dirent : « Comment ! vous ne voulez pas nous dire que vous ferez ces choses ? » Le roi répondit qu'il ne savait pas si la reine le voudrait faire, parce qu'elle était sa dame.

L'émir Fara-Cataye, chargé de transmettre cette réponse au sultan, était plein de générosité ; il répétait souvent, en entendant l'ordre de mettre à mort tant de croisés : « Les morts payent-ils rançon ? »

Après un long entretien avec le sultan ses ministres revinrent dire au roi de sa part que, si la reine voulait payer un million de besants d'or, il délivrerait le roi. Et le roi leur demanda, par leur serment, si le soudan les délivrerait pour tant, au cas que la

reine voulût le faire. Ils allèrent de nouveau en parler au sultan, et à leur retour firent serment au roi qu'ils le délivreraient ainsi. Dès qu'ils eurent juré le roi dit et promit aux émirs : « Je payerai volontiers le million de besants d'or pour ma gent, et donnerai Damiette pour la délivrance de mon corps ; car je ne suis pas tel que je dusse me rédimier par aucune finance de deniers ! » Quand le sultan ouït cette réponse il dit : « Par ma foi ! large est le Franc puisqu'il n'a point barguigné sur une si grande somme ! Allez lui dire que je lui donne deux cent mille besants pour payer la rançon. »

Cependant le sultan Touran-Schah, nommé aussi Almoadan, avait traité avec sévérité quelques émirs de mameluks, et il en avait menacé d'autres de les priver de leurs emplois lorsqu'ils seraient arrivés à Damiette. Il était aussi résolu d'écarter sa belle-mère. Les émirs, mécontents, forment le projet de lui ôter la vie. Bondocdar le frappa le premier à la main avec son sabre. A ce signal les autres émirs courent sur lui, en présence de l'armée, qui les regarde tranquillement. Almoadan se sauve dans une tour voisine ; mais on y met le feu à la vue des chrétiens qui descendaient le Nil en exécution du traité. Environné des émirs le sultan va de l'un à l'autre et se jette en suppliant aux genoux de chacun d'eux. Ceux-ci le repoussant avec violence, il s'écrie : « Quoi donc, musulmans ! voici cent mille hommes, et il n'y en a pas un seul qui prenne ma défense ? Je ne vous demande que la vie ; règne en Égypte qui voudra ! » Comme on lançait des flèches sur lui il se jeta dans le Nil, espérant pouvoir se sauver à la nage ; mais neuf mameluks le massacrèrent dans le fleuve. Ainsi périt, après quatre mois de règne, le dernier prince de la race de Saladin.

Un des émirs, qui avait nom Fara-Cataye, lui fendit le ventre de son épée et lui arracha le cœur ; puis, le tenant dans ses mains sanglantes, il vint au saint roi de France et lui dit : « Que me donneras-tu d'avoir tué ton ennemi, qui t'aurait fait mourir s'il avait vécu ? » Mais le roi ne répondit pas un mot. L'autre reprit d'un ton de voix féroce : « Tu périras si tu ne m'armes chevalier sur

l'heure ! — Fais-toi chrétien, » dit le roi. Quelques barons épouvantés citent plusieurs exemples. « Non, non ! répond Louis ; jamais, s'il ne se fait chrétien ! »

Quand l'émir assure au saint roi que le sultan l'aurait fait mourir s'il avait vécu il dit une chose tout à fait vraisemblable. Les barons de France avaient voulu traiter de leur rançon en particulier ; Louis leur manda et les pria de ne pas le faire, attendu qu'il voulait tout prendre sur lui-même, afin de racheter avec eux le pauvre peuple, qui sans cela resterait exposé à un éternel esclavage. Aussi le traité comprenait tous les captifs. Cependant, au mépris des conventions, le sultan avait fait mener au grand Caire la partie du menu peuple qu'il n'avait pas fait tuer. « Par quoi il semble, dit Joinville, qu'il nous eût fait tuer aussi sitôt qu'il eût eu Damiette. »

Une chose non moins étrange se passait dans ce moment. Dès que le sultan eut été tué, tous ses instruments de musique, les cors et les tambours, commencèrent à retentir devant la tente du saint roi de France. On vint dire au pieux monarque que les émirs avaient eu grand conseil, grande envie de le faire sultan de Babylone, c'est-à-dire du grand Caire. « Et il me demanda un jour, dit Joinville, si je pensais qu'il eût accepté le royaume de Babylone, au cas qu'on le lui eût offert. Je lui dis qu'il aurait fait une folie, puisqu'ils avaient tué leur seigneur ; mais il me dit que véritablement il ne l'aurait pas refusé. Or sachez que la chose ne demeura sans effet que parce que les émirs disaient que c'était le plus ferme chrétien qu'on pût trouver, et ils en donnaient pour preuve que, quand il sortait de son logis, il prenait sa croix à terre et en signait tout son corps. Ils disaient encore que, si leur Mahomet leur eût laissé souffrir autant de maux que Dieu en avait laissé endurer au roi, jamais ils ne l'eussent adoré ni cru en lui. Enfin ils ajoutaient que, s'ils en faisaient leur sultan, il les tuerait tous ou les rendrait chrétiens <sup>1</sup>. »

Pendant que le saint roi de France courait ainsi risque, tantôt d'être égorgé, tantôt de

<sup>1</sup> Joinville, p. 247.



devenir sultan d'Égypte, ceux des barons qui se trouvaient dans la même galère que le sire de Joinville se crurent à leur dernière heure. Il y vint bien trente Sarrasins, les épées nues à la main, avec des haches danoises. « Je demandai, dit Joinville, je demandai à monseigneur Baudouin d'Ibelin ce que disaient ces gens; il me répondit qu'ils disaient qu'ils venaient pour nous trancher les têtes. Il y avait tout plein de gens qui se confessaient à un frère de la Trinité qui était au comte de Flandre. Pour ce qui est de moi, il ne me souvint oncques de péché que j'eusse fait; mais je pensais que plus je me défendrais et me détournerais, pire cela me vaudrait. Et alors je me signai et m'agenouillai aux pieds de l'un d'eux, qui tenait une hache danoise, et je lui dis : « Ainsi mourut sainte Agnès ! » Messire Gui d'Ibelin, connétable de Cypre, s'agenouilla à mon côté et se confessa à moi; et je lui dis : « Je vous absous de tel pouvoir que Dieu m'a donné. » Mais, quand je me levai de là, il ne me souvint oncques de chose qu'il m'eût dite ni racontée.

« On nous fit lever de là où nous étions, et on nous emprisonna au fond de cale, et beaucoup de nos gens pensèrent qu'on l'avait fait parce qu'on ne voulait pas nous entreprendre tous ensemble, mais nous tuer l'un après l'autre. Le soir, pour nous coucher, nous fûmes si à l'étroit que mes pieds touchaient au visage du bon comte Pierre de Bretagne et que ses pieds touchaient à mon visage. Le lendemain on nous tira de cette prison, et l'on nous dit que nous allussions parler aux émirs pour renouveler les conventions que le soudan avait faites avec nous; et l'on nous assura que, si le soudan avait vécu, il eût fait couper la tête au roi et à nous tous. Aussi ceux qui purent y aller y allèrent; le comte de Bretagne, le connétable et moi, qui étions grièvement malades, nous demeurâmes.

« Les conventions furent renouvelées avec les émirs en cette manière : sitôt que Damiette leur aurait été remise le roi serait mis en liberté. Le roi devait jurer de leur payer deux cent mille livres avant que de quitter le fleuve et deux cent mille à Acre. Les Sarrasins devaient garder les malades qui étaient

à Damiette, les arbalétriers, les armuriers et les viandes salées, jusqu'à ce que le roi les enverrait quérir.

« Les serments que les émirs devaient faire au roi furent ainsi stipulés : que, s'ils manquaient aux conventions, ils seraient autant honnis que celui qui irait en pèlerinage à la Mecque la tête découverte, autant honnis que celui qui, ayant abandonné sa femme, la reprendrait, autant honnis que le Sarrasin qui mangerait de la chair de porc. Le roi prit ces serments des émirs, parce que maître Nicolas d'Acre lui dit que, d'après leur loi, ils ne pouvaient y manquer.

« Quand les émirs eurent juré, ils firent mettre en écrit, par le conseil de certains prêtres apostats, le serment qu'ils voulaient avoir du roi. L'écrit portait que, si le roi manquait aux conventions, il serait honni comme le chrétien qui renie Dieu et sa Mère, exclu de la compagnie des douze apôtres, de tous les saints et de toutes les saintes. Quant à ceci le roi s'y accorda. Le dernier point du serment était tel que, si le roi ne tenait les conventions, il serait honni comme le chrétien qui renie Dieu et sa loi, et qui, au mépris de Dieu, crache sur la croix et marche dessus. A ces mots le roi dit : « S'il plaît à Dieu, je ne ferai point ce serment-là. » Les émirs envoyèrent maître Nicolas dire au roi : « Sire, les émirs ont grand dépit de ce qu'ils ont juré comme vous avez demandé et que vous ne voulez pas jurer comme ils demandent. Soyez certain que, si vous ne jurez, ils vous feront couper la tête, ainsi qu'à toute votre gent. » Le roi répondit qu'ils en pouvaient faire à leur volonté, mais que, pour lui, il aimait mieux mourir bon chrétien que de vivre au courroux de Dieu et de sa Mère.

Le patriarche de Jérusalem, vieillard de quatre-vingts ans, avait procuré l'assurance donnée par les Sarrasins, et était venu vers le roi pour l'aider à procurer sa délivrance. « Or telle est la coutume entre les chrétiens et les Sarrasins, dit Joinville, que, quand le roi ou le soudan meurt, ceux qui sont en ambassade, soit en païennie ou chrétienté, sont prisonniers et esclaves; et, parce que le soudan qui avait donné sûreté au patriarche était mort, il se trouva prisonnier tout comme

nous. Quand donc le roi eut fait sa réponse, un des émirs dit que ce conseil lui avait été donné par le patriarche et dit aux païens : « Si vous voulez m'en croire je ferai bien jurer le roi ; car je ferai voler la tête du patriarche sur ses genoux. » Les autres ne voulurent pas le croire ; mais ils enlevèrent le patriarche d'auprès du roi et l'attachèrent à un pieu, les mains liées derrière le dos, et si étroitement qu'elles enflèrent grosses comme sa tête et que le sang en jaillissait. Le patriarche criait au roi : « Sire, jurez hardiment ; car je prends le péché sur mon âme puisque vous avez la ferme intention de tenir votre serment. » « Je ne sais, ajoute Joinville, comment le serment fut arrangé ; mais les émirs se tinrent satisfaits de celui du roi et des riches hommes qui étaient là <sup>1</sup>. »

Enfin on fit embarquer le roi avec tous les prisonniers et l'on descendit vers Damiette.

Lorsqu'on fut arrivé la reine et les autres dames montèrent sur des vaisseaux génois et les clefs furent remises ensuite aux émirs. On vit aussitôt leurs troupes se précipiter avec fureur dans la place, se gorger de vin, et, contre la foi des traités, massacrer tous les malades qui s'y trouvaient, faire un immense bûcher de leurs cadavres et des machines de guerre et y mettre le feu ; et ce feu fut si grand qu'il dura le vendredi, le samedi et le dimanche.

« Or, dit Joinville, le roi et nous, qu'ils devaient délivrer dès le soleil levant, ils nous tinrent jusqu'au soleil couchant ; nous ne mangeâmes rien, non plus que les émirs. C'est qu'ils furent en dispute toute la journée. L'un des émirs disait au nom de son parti : « Seigneurs, si vous voulez me croire, moi et les miens nous tuerons le roi et les hommes qui sont avec lui ; car d'ici à quarante ans nous n'avons aucune vengeance à craindre ; leurs enfants sont petits et nous avons Damiette par devers nous ; par quoi nous pouvons le faire sûrement. » Un autre Sarrasin, né en Mauritanie, disait, au contraire : « Si nous tuons le roi après avoir tué le sultan, on dira que les Égyptiens sont les hommes les plus méchants et les plus déloyaux qui soient au monde. » Celui qui voulait qu'on nous

égorgeât répondit de son côté : « Il est vrai que nous nous sommes trop méchamment défaits de notre sultan ; car nous sommes allés contre le commandement de Mahomet, qui nous ordonne de garder notre seigneur comme la prune de notre œil ; le voici tout écrit dans ce livre. Mais écoutez l'autre commandement de Mahomet, qui vient après. » Et, tournant quelques feuillets du livre, il leur montra ce commandement, qui était tel : « Pour la sûreté de la foi, tuez l'ennemi de la loi ! » « Considérez donc que, si nous avons mal fait en tuant notre seigneur contre le commandement de Mahomet, nous ferons encore pis si nous ne tuons le roi, quelque assurance que nous lui ayons donnée, car c'est le plus grand ennemi qu'ait la loi musulmane. »

« Notre mort fut donc presque accordée, continue Joinville, et l'émir, qui était notre adversaire, et qui pensait que nous serions égorgés tous, vint vers le fleuve, fit signe avec son turban à ceux qui conduisaient les galères, et l'on nous ramena bien une grande lieue en arrière vers Babylone. Alors nous pensâmes être tous perdus, et il y eut maintes larmes *plorées*.

« Mais, par la volonté de Dieu, qui n'oublie pas les siens, il fut décidé, vers le soleil couchant, que nous serions délivrés. On nous ramena donc et on mit nos trois galères à terre. Nous requîmes qu'on nous laissât aller ; ils nous dirent qu'ils ne le feraient que quand nous aurions mangé ; car ce serait une honte aux émirs si nous partions de nos prisons à jeun. Et nous requîmes qu'on nous donnât de la viande, promettant que nous mangerions, et ils nous dirent qu'on était allé en quérir dans l'armée. Les viandes qu'ils nous donnèrent, ce furent des beignets de fromage, rôtis au soleil pour que les vers ne s'y missent, et des œufs durs cuits de quatre jours ou de cinq, et que, par honneur pour nous, on avait fait peindre par dehors de diverses couleurs.

« On nous mit à terre, et nous allâmes vers le roi, qu'ils amenaient du pavillon où ils l'avaient tenu, vers le fleuve. Il y avait bien vingt mille Sarrasins, l'épée au côté, qui le suivaient à pied. Sur le fleuve, devant le roi, était une galère génoise sur laquelle

<sup>1</sup> Joinville, p. 247.



n'apparaissait qu'un seul homme. Aussitôt que cet homme vit le roi sur le fleuve il donna un coup de sifflet, et, au son du sifflet, il sortit du fond de cale bien quatre-vingts arbalétriers, les arbalètes montées, et ils mirent des flèches dans la coche. A cette vue les Sarrasins prirent la fuite, de telle sorte qu'il n'en demeura près du roi que deux ou trois. Ils jetèrent une planche à terre pour recueillir le roi, et le comte d'Anjou, son frère, et monseigneur Geoffroi de Sargines, et monseigneur Philippe de Nemours, et le maréchal de France, et le ministre de la Trinité, et moi. Ils retinrent le comte de Poitiers en prison jusqu'à ce que le roi leur eût payé les deux cent mille livres, avant de sortir du fleuve.

« Le samedi après l'Ascension vinrent prendre congé du roi le comte de Flandre et le comte de Soissons, et plusieurs des barons qui avaient été pris sur les vaisseaux. Le roi leur dit qu'à son avis ils feraient bien d'attendre que le comte de Poitiers fût délivré. Ils répondirent qu'ils n'en avaient le pouvoir, parce que leurs galères étaient tout appareillées. Ils emmenèrent avec eux en France le bon comte Pierre de Bretagne, qui était si malade qu'il ne vécut depuis que trois semaines et mourut en mer.

« On employa toute la journée du samedi et du dimanche à faire le paiement. On payait par balance, et chaque balance valait dix mille livres. Le dimanche au soir les gens du roi lui mandèrent qu'il leur en manquait bien trente mille. Le bon sénéchal de Champagne proposa au roi de les emprunter aux chevaliers du Temple. Ceux-ci objectèrent leur serment, qui leur défendait de prêter; Joinville répliqua qu'avec la permission du roi il irait bien les prendre. En effet il y alla. Comme le trésorier, qui ne le reconnaissait point, lui refusa d'abord la clef pour ouvrir un coffre, Joinville saisit une cognée et dit qu'il en ferait la clef du roi. Les clefs lui ayant alors été remises, il transporta dans une barque l'argent qu'il fallait. Quant il approcha du vaisseau royal il cria au roi : « Sire, Sire, regardez comme je suis garni. » « Et le saint homme, ajoute-t-il, me vit moult volontiers et avec grande liesse. »

Alors monseigneur Philippe de Nemours dit au roi que l'on avait compté de moins aux Sarrasins une balance de dix mille livres. Le roi s'en courrouça très-fort, et dit qu'il voulait qu'on leur rendit les dix mille livres, parce qu'il était convenu de payer les deux cent mille avant de sortir du fleuve. « Aussitôt, dit Joinville, je touchai du pied monseigneur Philippe et dis au roi qu'il ne le crût pas, parce qu'il ne disait pas vrai; car les Sarrasins étaient les plus grands trompeurs qui fussent au monde. Monseigneur Philippe répondit que je disais vrai, car il ne le disait que par plaisanterie; mais le roi dit que c'était une plaisanterie malencontreuse. « Et je vous commande, ajouta-t-il à monseigneur Philippe, par la foi que vous me devez comme mon homme que vous êtes, que, si les dix mille livres ne sont pas payées, vous les fassiez payer. »

Tandis que le roi attendait l'arrivée de son frère, il envoya frère Raoul, de l'ordre des Prêcheurs, à l'émir Fara-Cataye, pour lui exprimer son étonnement de ce que lui et les autres émirs avaient souffert qu'on violât si vilainement les traités, qu'on égorgeât et qu'on brûlât les malades, avec les machines et les provisions qu'ils avaient promis de garder. Fara-Cataye répondit à frère Raoul : « Dites au roi que par ma loi je ne puis y mettre conseil, et cela me pèse assez; dites-lui de ma part qu'il n'en fasse nul semblant tandis qu'il est en nos mains, car il serait mort; mais il fera bien de s'en souvenir quand il sera dans Acre. »

« Beaucoup de personnes avaient conseillé au roi de se retirer dans son vaisseau, qui l'attendait en mer pour l'ôter des mains aux Sarrasins; jamais le roi ne voulut y entendre, mais répondait toujours qu'il ne sortirait du fleuve que quand il aurait payé les deux cent mille livres, comme il était convenu. Sitôt que le paiement fut fait, le roi, sans que personne l'en priât, nous dit que maintenant son serment était acquitté et que nous partirions de là et irions dans le navire qui était en mer. Alors notre galère se mit en mouvement, c'était le 8 mai 1250, et nous allâmes bien une grande lieue avant que l'un parlât à l'autre, par le chagrin

que nous avons du comte de Poitiers. Alors vint monseigneur Philippe de Montfort en un galion, et cria au roi : « Sire, Sire, parlez à votre frère le comte de Poitiers, qui est en cet autre vaisseau. Aussitôt le roi fit allumer des lumières, et la joie fut aussi grande parmi nous qu'elle put l'être. Le roi entra dans sa nef, et nous aussi. Un pauvre pêcheur alla dire à la comtesse de Poitiers qu'il avait vu le comte de Poitiers délivré, et elle lui fit donner vingt livres parisis<sup>1</sup> » (environ vingt louis de nos jours).

La navigation fut si heureuse que tous les vaisseaux entrèrent le troisième jour dans le port de Saint-Jean d'Acre. Le saint roi y fut reçu en procession, avec une grande joie. Il était encore malade. Le sire de Joinville l'était beaucoup plus; il n'avait encore pu se soigner depuis sa prison. Peu de jours après son arrivée il fut pris d'une fièvre continue, lui et toute sa maison, à tel point qu'il n'avait personne pour le servir. Il logeait à côté d'une église où l'on apportait tous les jours jusqu'à vingt morts, et chaque fois il entendait, de son lit, chanter : *Libera me, Domine*. « Lors, dit-il, je plorai et rendis grâces à Dieu, et lui dis ainsi : Sire, adoré sois-tu de cette souffrance que tu me fais; car j'ai eu maints domestiques de luxe pour me chausser et me lever. Ah! je te prie, Sire, que tu m'aides et me délivres de cette maladie, moi et ma gent. » Dieu exauça le bon sénéchal; il guérit, lui et les siens, et le saint roi le prit en telle affection qu'il l'obligea de manger avec lui tous les jours.

Le sultan de Damas envoya proposer au saint roi Louis une alliance contre les émirs d'Égypte, lui promettant en récompense de lui céder le royaume de Jérusalem : c'est que le sultan du Caire, que les émirs avaient tué, était son cousin. Mais le sultan de Damas n'y allait pas de meilleure foi que ceux dont il se plaignait. Le roi lui envoya une ambassade, avec Yves le Breton, Frère prêcheur, qui savait l'arabe. Tandis qu'ils allaient de leur hôtel au palais du sultan frère Yves vit une vieille femme qui traversait la rue, et portait en sa main droite une écuelle

pleine de feu et en la gauche une fiole pleine d'eau. Yves lui demanda : « Que veux-tu faire de cela? » Elle lui répondit qu'elle voulait, avec le feu, brûler le paradis, et, avec l'eau, éteindre l'enfer, afin qu'il n'y en eût plus jamais. « Et pourquoi veux-tu le faire? demanda-t-il. — Parce que je ne veux pas que nul fasse jamais bien pour avoir la récompense du paradis, mais proprement pour avoir l'amour de Dieu, qui tant vaut et qui tout le bien nous peut faire<sup>1</sup>. »

Jean l'Arménien, qui était grand-artilleur du roi, alla de même à Damas vers ce temps pour acheter des matériaux propres à faire des arbalètes. Il vit un tout vieil homme assis sur les étaux de la ville. Ce vieil homme l'appela et lui demanda s'il était chrétien, et Jean répondit : « Oui. » Alors le vieillard lui dit : « Il est une chose dont vous devez être bien fâchés entre vous autres chrétiens; c'est que j'ai vu le roi Baudouin de Jérusalem, qui était lépreux et n'avait que trois cents hommes d'armes, déconfire Saladin, qui en avait trois cent mille; or, maintenant, vous êtes tellement menés par vos péchés que nous vous prenons à travers les champs comme des bêtes. » Jean l'Arménien lui dit qu'il devait se taire des péchés des chrétiens puisque les Sarrasins en faisaient de beaucoup plus grands. Le vieillard dit que c'était une folle réponse. « Pourquoi? demanda Jean. — Je vous le dirai, reprit le vieillard, mais je vous ferai auparavant une demande : Avez-vous un enfant? — Oui, j'ai un fils. — Or lequel vous fâcherait le plus si je vous donnais un soufflet ou si c'était votre fils même? — Je serais plus courroucé à mon fils, s'il me frappait, qu'à vous. — Or, voici ma réponse, dit le Sarrasin : Vous autres chrétiens vous êtes les fils de Dieu, et vous êtes appelés chrétiens du nom de son Christ; il vous a fait la courtoisie de vous donner des docteurs par lesquels vous connaissez quand vous faites bien et quand vous faites mal. C'est pourquoi Dieu vous sait plus mauvais gré d'un petit péché, quand vous le faites, qu'il ne fait à nous d'un grand, qui n'avons pas la même con-

<sup>1</sup> Joinville, p. 250 et 251.

<sup>1</sup> Joinville, p. 258.



naissance, et qui sommes si aveugles que nous pensons être quittes de tous nos péchés si nous pouvons nous laver dans de l'eau avant de mourir, parce que Mahomet nous dit qu'à la mort nous ne serons sauvés que par l'eau <sup>1</sup>. »

Ces traits, rapportés par le sire de Joinville, sur le récit des témoins oculaires; de plus ce vieillard qu'il vit entrer lui-même dans les prisons de Mansourah, et qu'il entendit exhorter tous les captifs à souffrir pour Dieu ce que Dieu avait souffert pour eux; tout cela nous paraît évidemment le ministère des bons anges envoyés de Dieu, comme l'ange Raphaël, pour consoler ses fidèles serviteurs, élever leur esprit et leur cœur au-dessus des consolations et des récompenses même, jusqu'à Dieu seul. Enfin, ce que l'ange Raphaël dit au vertueux Tobie, nous le dirons au saint roi Louis de France : « Et, parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous mît à l'épreuve : *Et, quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* <sup>2</sup>. »

Dès lors la renommée de ses vertus et de sa sainteté était comme un délicieux parfum qui réjouissait le ciel et la terre; les peuples les plus lointains désiraient le voir. Joinville en offre un exemple. Il était avec le roi auprès d'Acre. « En ce lieu, dit-il, vint à moi un grand peuple de la grande Arménie, qui allait en pèlerinage à Jérusalem. Ils me firent prier que je leur montrasse le saint roi. J'allai au roi, là où il était assis en un pavillon, appuyé contre une colonne, sur le sable, sans tapis et sans nulle autre chose dessous lui. Je lui dis : « Sire, il y a là dehors un grand peuple de la grande Arménie qui vont en Jérusalem, et ils me prient, Sire, que je leur fasse montrer le saint roi; cependant je n'aspire pas encore à baiser vos reliques. » Et il rit *moult* clairement et me dit que je les allasse quérir. Et quand ils eurent vu le roi, ils le recommandèrent à Dieu et le roi eux <sup>3</sup>. »

Dès les premiers temps qu'il fut en Palestine un député du Vieux de la montagne, autrement le prince des Assassins, vint de-

mander au saint roi pourquoi il n'avait pas envoyé de présents à son maître, et lui dire qu'il eût à le satisfaire au plus tôt, à l'imitation de l'empereur d'Allemagne, du roi de Hongrie, du sultan de Babylone, et de plusieurs autres princes, qui tous savaient que leurs vies étaient entre ses mains. Pour le faire mieux entendre derrière le député principal se tenaient deux autres, l'un avec trois poignards, l'autre avec un linceul funèbre. Louis écouta paisiblement cet insolent envoyé et le remit au soir pour lui donner sa réponse. Le soir on le remit au lendemain, et le lendemain les grands-maîtres de l'Hôpital et du Temple lui dirent que ce n'était pas ainsi qu'on parlait à un roi de France, qu'on l'eût fait jeter dans la mer sans son titre d'envoyé, et qu'il ne manquât pas de revenir dans quinze jours demander pardon au nom de son maître.

Avant la quinzaine les députés revinrent et apportèrent au roi la chemise du Vieux de la montagne, avec ordre de lui dire de sa part que, comme la chemise est plus près du corps que nul autre vêtement, ainsi voulait-il tenir plus près à amour le roi de France que nul autre roi. Il envoya en même temps son anneau, qui était d'un or très-fin et où son nom était écrit, et il lui manda que, par son anneau, il épousait le roi, et qu'il voulait que dorénavant ils fussent tout un. Ces présents étaient accompagnés de beaucoup d'autres joyaux. Dès que les députés ouvrirent les écrins où étaient ces choses il sembla que toute la chambre fût embaumée.

Le saint roi envoya, de son côté, au Vieux de la montagne, une députation, avec des présents considérables. Parmi les députés se trouvait le frère Yves, qui savait la langue des Sarrasins. Il trouva au chevet du lit de ce Vieux de la montagne un livre où il avait écrit plusieurs paroles que Notre-Seigneur a dites à saint Pierre. Frère Yves lui dit : « Ah! pour Dieu! sire, lisez souvent ce livre, car ce sont de très-bonnes paroles. » Le Vieux lui répondit qu'il le faisait; « car j'aime beaucoup monseigneur saint Pierre, attendu que, dans le commencement du monde, l'âme d'Abel, quand il fut tué, vint au corps de Noé; et quand Noé fut mort, elle revint au

<sup>1</sup> Joinville, p. 258. — <sup>2</sup> Tobie, 12, 13. — <sup>3</sup> Joinville, n. 375.

corps d'Abraham; et du corps d'Abraham, quand il mourut, vint au corps de saint Pierre, lorsque Dieu vint en terre. » Quand frère Yves entendit cela il lui montra que sa créance n'était pas bonne et lui enseigna beaucoup de bonnes paroles; mais il ne voulut l'en croire. « Frère Yves, ajoute Joinville, apprit ces choses au roi lorsqu'il fut revenu à nous. Quand le Vieux chevauchait, il avait un crieur devant lui qui portait une hache danoise à long manche, toute couverte d'argent et toute garnie de poignards, et il criait : « Détournez-vous de celui qui porte la mort des rois entre ses mains <sup>1</sup>. »

Vers le même temps arrivèrent au saint roi les ambassadeurs de l'empereur Frédéric ou Ferri, comme dit Joinville, qui dirent au roi que l'empereur les avait envoyés pour notre délivrance. Ils lui montraient les lettres que l'empereur envoyait au sultan qui était mort, portant créance pour procurer la délivrance du roi. « Mais, ajoute Joinville, beaucoup de gens dirent qu'il ne nous eût pas été avantageux que les ambassadeurs nous eussent trouvés en la prison; car on pensait que l'empereur les avait envoyés plus pour nous encombrer que pour nous délivrer <sup>1</sup>. »

Telle était donc l'opinion qu'on avait de Frédéric II, et en Orient, et en Occident, et parmi les musulmans, et parmi les chrétiens, comme d'un prince sans foi ni loi, ou peu s'en faut. Nous avons vu, lors de son expédition en Palestine, les auteurs musulmans nous le représenter comme croyant plus à Mahomet qu'au Christ, ou plutôt comme ne croyant ni à l'un ni à l'autre. Nous l'avons vu lui-même, pour épouvanter les évêques, se dépeindre dans un manifeste comme un cruel tyran, comme un homme sans miséricorde et sans foi, comme un second Hérode en cruauté, comme un autre Néron en impiété; portrait qui, au lieu d'épouvanter, eût fait rire si on ne l'avait su ressemblant.

Nous l'avons laissé fuyant avec son armée devant les bourgeois de Parme, qui ont brûlé sa prétentieuse ville de la Victoire; nous

avons laissé son principal avocat, Thaddée de Suessé, les mains coupées, expirant sur le champ de bataille; nous avons laissé son principal confident, Pierre des Vignes, soupçonné d'avoir voulu empoisonner son maître, se tuant lui-même de désespoir pour n'être point exposé à un supplice plus cruel encore. Peu avant ou après, son bâtard Entius, qu'il avait fait roi de Sardaigne et qui lui aidait le plus dans sa guerre contre l'Église, est pris dans une bataille par les bourgeois de Bologne, à l'âge de vingt-quatre ans, et condamné à une prison perpétuelle, et cela, suivant quelques-uns, dans une cage de fer.

Pour se consoler de ces revers et continuer avec plus de vigueur la guerre contre l'Église et son chef, Frédéric II fit venir de Barbarie, en 1250, dix-sept compagnies de Sarrasins; il chargea le peuple d'une imposition par tête, la plus forte qu'on eût jamais vue, et, comme elle ne produisait pas assez à son gré, il fit publier qu'on la payât dans la Saint-André, sous peine des galères. Mais vers le même temps il tomba malade, et, se trouvant en péril de mort, il fit ou ne fit pas un testament, car les exemplaires qu'on en produit se contredisent en des points essentiels et par là même deviennent douteux. D'après le plus accrédité des exemplaires, il institua héritier le roi Conrad, son fils, et lui ordonna d'employer cent mille onces d'or pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il le chargea aussi de restituer à l'Église romaine tous les droits qu'il possédait injustement, pourvu que, de son côté, elle en usât envers lui comme une bonne mère. Il institua héritier Frédéric, son petit-fils, pour les duchés d'Autriche et de Souabe, et pour le royaume de Sicile Henri, son fils, qu'il avait eu d'Isabelle d'Angleterre, réservant le comté de Catane à son petit-fils, Conradin, qui venait de naître à Conrad, et la principauté de Tarente à Mainfroi, son bâtard. Il choisit pour lieu de sa sépulture Palerme ou plutôt Montréal, où étaient enterrés les rois normands.

Le 9 décembre 1250 on le croyait hors de péril, et le 12 au soir il disait qu'il voulait se lever le lendemain matin; mais ce jour-là

<sup>1</sup> Joinville, p. 200 et 201. — <sup>2</sup> Id., p. 258, t. 20, *Historiens de France*.



même, qui était le 13 décembre, on le trouva mort à l'âge de cinquante-six ans. Suivant les uns il mourut de mort naturelle ; suivant les autres il fut étouffé par son bâtard Mainfroi. Suivant ceux-ci il mourut réconcilié à l'Église par l'absolution de l'archevêque de Palerme ; suivant ceux-là il expira dans l'excommunication, grinçant des dents et poussant des cris horribles : personnage d'une vie et d'une mort pour le moins équivoques ; car, tout ce qu'on peut dire de plus en sa faveur, c'est qu'il n'est pas tout à fait certain qu'il fut le plus déloyal des princes, le plus infidèle des chrétiens, le plus méchant des hommes.

Qu'on lui compare maintenant le saint roi Louis de France, si pieux, si bon, si chaste, si brave, si aimable ; qui ne respire que la gloire de Dieu et le salut des âmes ; qui, par ses malheurs mêmes, fait la plus glorieuse des conquêtes, l'amour et l'admiration du

Ciel et de la terre ; car un païen même l'a dit : « Le plus beau spectacle de la Divinité, c'est l'homme de bien aux prises avec l'infortune. »

Au reste la justice de Dieu n'attend pas toujours l'autre vie pour distribuer ses récompenses et ses châtimens. Frédéric II prétend être la seule loi et le seul maître de l'univers ; Dieu et son Église ne sont à ses yeux que des instruments politiques pour réaliser cette ambition et assurer l'empire du monde à sa famille ; et, vingt ans après la mort de Frédéric II, toute sa famille aura péri dans le sang. Louis de France cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et aujourd'hui encore nous voyons sa postérité, plus ou moins fidèle à ses exemples, régner sur plusieurs trônes.

Puissent les peuples et les rois, en voyant ainsi passer la justice de Dieu à travers les siècles, profiter de ses formidables leçons !

## LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

DE L'AN 1250 A L'AN 1270.

**L'Eglise, après avoir triomphé de toutes les erreurs, organise l'accord de toutes les sciences par les travaux de saint Thomas et de ses contemporains, en même temps qu'elle subjugue l'admiration des siècles par les vertus de saint Louis, roi de France.**

Dans son cantique mystérieux sur l'union ineffable du Christ avec l'humanité ou avec l'Eglise, le roi Salomon, qui était lui-même une figure du Christ, dit ces paroles : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille <sup>1</sup> ? » Cette question du fils de David nous signale les différents caractères de l'Eglise de Dieu. Elle est douce, insinuante comme l'aube matinale qui commence à luire dans les ténèbres et annonce le jour ; elle est belle, attrayante comme la blanche lune qui éclaire la nuit de ce monde ; elle est pure, éclatante comme le soleil qui répand partout des torrents de lumière, de chaleur et de vie ; elle est terrible comme une armée rangée sous ses étendards un jour de revue, un jour de bataille.

Voyez une armée qui passe la revue du général ou du roi : qu'elle est belle ! mais d'une beauté formidable. Ses ornements sont des casques, des épées, des cuirasses, des lances, des mousquets, des bouches à feu qui répandent au loin l'incendie et la mort. Tout est net, tout est luisant ; le capitaine a tout revu, non-seulement les armes du soldat, mais ses vêtements, jusqu'à la courroie de la chaussure. Tout est rangé avec ordre, et dans le détail, et dans l'ensemble. Aussi, le général dit-il le mot du commandement : au simple mouvement de ses lèvres tout s'é-

branle, tout s'anime, tout s'élance, à droite, à gauche, en avant, en arrière, en demi-cercle, en carré ; le cheval, non moins que le cavalier, entend et exécute l'ordre du chef ; les évolutions se combinent, se croisent si rapidement et si diversement que l'œil peu exercé n'y voit que de la confusion. C'est comme une image de ce premier jour où, au commandement du Créateur, le néant même devint quelque chose, le chaos même devint de l'ordre.

Mais ce n'est plus un jour de parade, c'est un jour de bataille. L'étranger envahit les frontières, des traîtres qui sont d'intelligence avec l'étranger se révoltent au dedans ; l'armée fidèle de la patrie marche contre les uns et contre les autres ; elle s'élance à travers la pluie, la neige, les torrents, les fleuves, les bouiets et les balles ; elle gravit les montagnes, elle perce les rochers, elle escalade les murs, elle poursuit l'ennemi à travers les boues et les marais. La voilà, cette armée naguère si belle à la parade, la voilà, couverte de poussière et de sang ; soldats et capitaines ont le visage sillonné de coups de sabre ; le général, blessé après avoir eu tous ses chevaux tués sous lui, est porté sur un brancard ; les étendards brodés par les reines sont troués et en lambeaux. Et cependant combien cette armée n'est-elle pas plus belle qu'à la parade ! Elle a repoussé l'étranger, elle a dompté les rebelles, elle a sauvé la patrie !

Tout ceci se voit dans l'Eglise de Dieu

<sup>1</sup> Cantic., 6, 10.



pour qui sait voir. Nous avons vu le grand combat de l'Église avec Rome idolâtre, combat qui a duré trois siècles en Occident et qui continue aujourd'hui encore avec le paganisme de l'Inde et de la Chine ; nous avons vu les combats de l'Église contre les hérésies grecques, dont les ossements arides jonchent encore la Grèce et l'Orient ; nous avons vu le grand combat de l'Église contre l'empire antichrétien de Mahomet, qui passe maintenant à l'état de cadavre ; nous avons vu la monarchie universelle ou plutôt l'ambition universelle des césars allemands combattue par l'Église pendant deux siècles et frappée du coup mortel au concile général de Lyon.

Tandis que l'Église de Dieu se montrait ainsi formidable à ses ennemis, comme une armée rangée en bataille, aux nations assises dans les ombres de la mort elle apparaissait comme une aurore nouvelle, dissipant peu à peu les ténèbres par la prédication de ses apôtres ; aux nations chrétiennes, mais étourdies par le tourbillon du monde, elle apparaissait comme une lune tranquille, les invitant au calme et à la paix de Dieu, par l'exemple d'une sainte Agnès de Bohême, d'une sainte Élisabeth de Thuringe, d'un saint Louis de France ; à tout l'univers elle se montrait pure et brillante comme le soleil, répandant partout des torrents de lumière, de chaleur et de vie, par ses Pères et ses docteurs, depuis saint Ignace d'Antioche, jusqu'à saint Dominique d'Espagne et saint François d'Assise.

Ces deux derniers apparaissent comme deux chefs de troupes d'élite, qui se recrutent parmi les âmes les plus dévouées à la cause de Dieu et de son Église. Nous avons vu les enfants de Dominique et de François, nous les verrons encore, ambassadeurs du Pontife romain, pénétrer jusqu'au fond de la Tartarie, jusqu'au fond de la Chine, y prêcher la foi et l'unité catholique, bâtir des églises, chanter les louanges de Dieu jusque dans la capitale de l'empire chinois, à Péking. A la découverte d'un monde nouveau nous les verrons s'élancer sur les pas des conquérants, devenir les apôtres, les pères et les défenseurs de ces nouveaux peuples. Les disciples de saint Benoît avaient défriché l'Eu-

rope ; ceux de saint François et de saint Dominique, formés pour les missions lointaines, étendront les conquêtes du Christ et de son Église jusqu'aux extrémités de la terre.

Leur conquête la plus importante, la plus glorieuse peut-être, c'est d'avoir concilié dans un harmonieux ensemble toutes les sciences divines et humaines, c'est de les avoir organisées entre elles comme une armée rangée en bataille, sous le suprême commandement du Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle, de laquelle toutes elles émanent. Les héros de cette conquête sont, parmi les humbles enfants de saint François, Roger Bacon, Alexandre de Halès, Duns Scot et saint Bonaventure ; parmi les religieux de saint Dominique, Vincent de Beauvais, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Ce dernier apparaît comme le généralissime, ayant pour second et pour lieutenant son séraphique ami, le Franciscain Bonaventure.

L'entreprise était de concilier la philosophie païenne avec la doctrine chrétienne et de faire servir la première à la seconde.

Platon et Aristote, nous l'avons vu au livre vingt de cette histoire, sont comme les princes de la philosophie païenne ; tous deux ils l'ont embrassée tout entière ; tous deux ils en ont approfondi toutes les parties. Ceux qui sont venus à côté d'eux ou après eux n'en ont pris que quelques lambeaux détachés, où ils n'ont le plus souvent d'autre mérite que d'avoir outré la chose ou de l'avoir exprimée en d'autres mots.

Cicéron remarque qu'Aristote et Platon, le Lycée et l'Académie ne diffèrent que de nom, que la doctrine est la même et forme toujours une espèce de trinité : les natures ou les êtres, la vérité et ses règles, le bien et ses lois, autrement la morale <sup>1</sup>.

La différence entre les deux est dans la manière d'exposer leur doctrine. Platon développe la sienne, avec plus ou moins de clarté, en des dialogues d'une forme oratoire et dramatique, dans lesquels et entre

<sup>1</sup> « Qui, rebus congruentes, nominibus differebant. Nihil enim inter Peripateticos et illam veterem Academiam differebat. » Cic., *Acad.*, l. 1, n. 4 et 5. « Sed et forma ejus disciplinæ, sicut fere cæterarum, triplex : una pars est natura, disserendi altera, vivendi tertia. » *De Finib. bon. et mal.*, l. 5, n. 4.

lesquels il n'est pas toujours facile à tout le monde de saisir l'enchaînement des idées. Aristote a fait comme Alexandre, son élève ; Alexandre conquît l'empire des peuples, Aristote conquît et organisa l'empire des sciences. Toutes les connaissances des siècles précédents, auxquels il ajouta lui-même d'immenses découvertes, Aristote les classa par ordre, les distribua par provinces, par cantons, par communes, assignant à chaque science, souvent à chaque mot, ses limites naturelles ; chose infiniment importante, mais qu'on chercherait vainement dans l'Inde et la Chine.

D'un autre côté la vérité religieuse, communiquée de Dieu aux premiers hommes, se retrouvait en Égypte, comme elle se trouve encore à la Chine et dans l'Inde, mais altérée, mais défigurée, mais comme étouffée sous la plus grossière idolâtrie ; et pourquoi ? Parce que, entre beaucoup d'autres causes, les sages de l'Égypte, non plus que les sages de l'Inde, au lieu de chercher la gloire de Dieu, ne cherchaient que leur propre gloire. Dans l'Égypte, comme dans l'Inde, ils formaient une caste héréditaire et privilégiée ; dans l'Égypte, comme dans l'Inde, ils réservaient à eux seuls la lecture des livres de sciences. Dans l'Égypte ils avaient même un moyen de plus pour conserver à jamais ce monopole ; ils avaient deux langues mystérieuses ou hiéroglyphiques, inconnues au vulgaire.

La vérité était en Égypte, mais captive. Dieu la délivra, avec Israël, par le ministère de Moïse ; il la délivra des hiéroglyphes en la faisant écrire dans une langue et avec des caractères que chacun pouvait connaître facilement ; il la délivra de la multitude des symboles astronomiques, astrologiques, physiques et autres, en la faisant écrire dans toute sa simplicité ; il la délivra du secret où on la retenait en la publiant du haut d'une montagne et au bruit du tonnerre ; il la délivra de l'oppression de la caste savante en la donnant en héritage à tout un peuple pour la méditer et la faire connaître à tous les peuples.

Après avoir parlé à nos pères par Moïse et les prophètes Dieu nous a parlé par son propre Fils, le Créateur des mondes, qui ne cesse

de parler à toutes les nations par son Église une, sainte, universelle et perpétuelle. Cette Église de Dieu nous a résumé toute la doctrine chrétienne dans un acte de foi, ou *Credo*, que nous disons tous les jours dans nos prières, que nous chantons tous les dimanches au Sacrifice solennel. Chaque article, chaque parole même de cette profession de foi ont coûté à l'Église de longs combats contre l'idolâtrie, contre l'hérésie, contre la fausse sagesse ; chaque article, chaque parole ont été attaqués par les idolâtres, par les hérétiques, par les faux sages ; chaque article, chaque parole ont été défendus et confirmés par les saints Pères et docteurs, soit réunis en conciles, soit dispersés dans toutes les Églises du monde. L'histoire détaillée de ces combats, le dépôt et l'exposition des armes employées pour et contre remplissent des bibliothèques. Par la méthode scolastique Thomas d'Aquin a résumé le tout en un volume, et plus tard on a résumé ce volume en une petite brochure, nommée le Catéchisme.

Mais en quoi consiste donc la méthode scolastique ? Nous l'avons déjà dit : avoir et donner une idée nette et précise de ce que l'on enseigne ; pour cela, poser des principes certains, en déduire les conséquences par des raisonnements justes, n'employer que des expressions claires ou nettement définies, éviter les digressions inutiles, les idées vagues, les termes équivoques ; mettre dans tout l'ensemble un ordre qui éclaircisse les questions les unes par les autres. Telle est la méthode géométrique. La méthode scolastique n'est pas autre chose.

Par cette méthode saint Thomas résuma donc toute la doctrine chrétienne, c'est-à-dire toute l'Écriture sainte, tous les conciles, tous les saints Pères, tous les docteurs et écrivains ecclésiastiques, en sa *Somme* de théologie ; saint Bonaventure, en la *sienne* ; Alexandre de Halès, Duns Scot, Albert le Grand, dans les leurs.

La *Somme* de saint Thomas l'emporte en mérite comme en renommée. Elle est composée de trois parties, dont la seconde est divisée en deux sections.

La première partie, après un aperçu gé-



néral de la doctrine sacrée ou des études théologiques, traite de Dieu, de ses attributs ou perfections, spécialement de sa science infinie ; des trois personnes divines, des anges, des sept jours de la création, y compris celui du repos ; puis de l'homme, de son âme, de son intelligence, de sa volonté, de son corps, de toutes les facultés qu'il possède. Les détails que tant de grands sujets embrassent sont distribués sous cent dix-neuf questions principales, dont chacune se partage en plusieurs articles ou sous-questions, résolues par autant de propositions ou conclusions, au nombre d'environ huit cents pour toute cette première partie.

Dans la première section de la seconde partie, la fin dernière de l'homme, la béatitude suprême, les actes volontaires et involontaires, les passions concupiscibles et irascibles, les habitudes, les vertus et les vices, le péché et ses espèces, la loi, la grâce et le mérite sont les objets de soixante questions. Les cinquante-quatre suivantes n'ont pour matière que les vertus dites principales ou cardinales : la prudence, la justice, la force, la tempérance, vertus qui diffèrent essentiellement l'une de l'autre, et qui, selon leurs divers aspects, peuvent être appelées politiques, purifiantes, sanctifiantes, exemplaires. Plus de sept cents questions secondaires, comprises sous les cent quatorze qui viennent d'être désignées, sont posées, discutées, résolues dans les mêmes formes que les huit cents de la première partie.

La seconde section de la seconde partie a plus d'étendue et paraît avoir toujours eu plus de renom. On y compterait au moins un millier d'articles, et par conséquent de propositions ou solutions détaillées, mais qui ressortissent à cent quatre-vingt-neuf grandes questions, savoir : quarante-six sur les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité ; cent vingt-quatre sur les vertus cardinales, déjà caractérisées dans la section précédente, mais envisagées ici sous de nouveaux points de vue ; et les dix-neuf dernières sur la grâce, sur les divers dons spirituels, sur la vie active, contemplative et religieuse. La méthode et le style de l'auteur demeurent invariables dans tout ce long

cours de divisions, de discussions et d'enseignements.

La troisième partie, qu'on pourrait appeler la quatrième, puisqu'on en a compris deux sous le titre de seconde, consiste principalement en un traité sur Jésus-Christ et un traité incomplet des sacrements. Le premier se divise immédiatement en cinquante-neuf questions qui ont pour objet l'Incarnation du Verbe, la Vierge Marie, la Passion et la mort du Rédempteur, sa résurrection, son ascension, sa puissance et sa gloire céleste. Dans le deuxième traité sont agitées et théologiquement approfondies trente et une questions relatives aux quatre sacrements du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie et de la Pénitence. Chacune de ces quatre-vingt-dix questions continue de se subdiviser en articles qui amènent plus de six cents décisions distinctes, énoncées, expliquées, justifiées, comme dans les premières parties.

Tel est le plan de la *Somme* ; elle renferme trois à quatre mille articles ou questions particulières, réparties sous cinq cent douze questions générales. Plus de dix mille difficultés y sont éclaircies ou abordées. La première partie et la dernière sont le plus souvent dogmatiques ; les deux sections de la seconde tiennent plus à la théologie morale, et toutes ensemble forment un grand corps de doctrine chrétienne.

Chaque article commence par les difficultés contre la vérité en question ; vient ensuite l'exposé de cette vérité, suivi de ses preuves et des réponses aux difficultés. C'est comme deux armées régulières en présence ; les armes sont nettes, bien aiguisées, mais, comme dans l'arsenal, sans autre ornement qu'elles-mêmes.

Dans cette *Somme* saint Thomas ne dit rien des trois derniers sacrements, prévenu qu'il fut par la mort ; mais cette omission est amplement réparée dans une sorte de quatrième ou cinquième partie que l'on a publiée sous le titre de supplément. Là sept cents nouveaux articles ou environ se distribuent sous cent questions principales dont les vingt-huit premières concernent les parties de la Pénitence, savoir : la contrition, la confession,

la satisfaction, et accessoirement l'excommunication, l'absolution, les indulgences. Les quarante questions suivantes complètent le traité des sacrements par des articles relatifs à l'Extrême-Onction, à l'Ordre, au Mariage et à ses empêchements de tout genre. Trente-deux autres questions, dont les sujets sont la résurrection des corps, la vie future, le jugement final, les bienheureux, les damnés et le purgatoire, terminent ce supplément, qui n'appartient à saint Thomas que parce qu'on l'a extrait de son commentaire sur le quatrième livre des *Sentences*.

Nous avons déjà vu que les quatre livres des *Sentences*, par Pierre Lombard, forment un abrégé de la théologie entière et servaient de texte pour les leçons des nouveaux docteurs dans l'université de Paris. Saint Thomas en a donc fait des commentaires, comme Albert le Grand et saint Bonaventure. Dans ces commentaires il suit naturellement le texte. Dans sa *Somme*, où il n'explique plus les leçons d'autrui, mais donne les siennes, il est bien plus maître de son sujet; il en étend ou en modifie à son gré les développements, et y applique en pleine liberté l'analyse, les déductions, les formes qui lui sont propres et familières.

Les écrits de saint Thomas, mais particulièrement sa *Somme*, n'ont cessé d'être dans l'Eglise de Dieu un objet d'admiration universelle. Vers l'an 1323, pendant qu'on travaillait au procès de sa canonisation, quelqu'un ayant dit devant le Pape, c'était Jean XXII, que la vie de Thomas n'avait pas été particulièrement illustrée par des miracles, le souverain Pontife repartit aussitôt : « Nous n'avons pas besoin de nouveaux prodiges pour canoniser un saint docteur duquel on peut assurer qu'il a fait autant de miracles qu'il a décidé de questions <sup>1</sup>. » « Nous ne doutons nullement, dit encore le même Pape, que frère Thomas d'Aquin ne soit glorieux dans le ciel, puisque sa vie a été très-sainte et que sa doctrine n'a pu être sans miracle. Lui seul a répandu plus de lumières dans l'Eglise que tous les autres docteurs, et

dans ses livres on profite plus en un an que tout le temps de sa vie dans les enseignements des autres <sup>1</sup>. » Les successeurs de Jean XXII n'ont cessé de parler dans le même sens; les conciles ont pensé à cet égard comme les Papes. Au concile œcuménique de Trente, la *Somme* de saint Thomas était placée sur la même table que la sainte Bible. Les plus doctes personnages de l'Eglise unissent leurs voix à celles des Papes et des conciles; le cardinal Bessarion, la gloire de la Grèce catholique, si éminent lui-même par sa profonde érudition et par une piété très-solide, avait coutume de dire que Thomas d'Aquin n'était pas moins le très-saint parmi les savants que le très-savant parmi les saints. « Sans vouloir offenser les autres, disait le cardinal Tolet, saint Thomas tout seul me tient lieu de tous <sup>2</sup>. »

Ce que saint Jérôme a dit de saint Augustin peut s'appliquer à saint Thomas : « Tous les catholiques vous aiment, et, ce qui est encore plus glorieux, tous les hérétiques vous détestent. » En effet, un hérésiarque du seizième siècle disait : « Otez Thomas, et je dissiperai l'Eglise <sup>3</sup>. » Ce blasphème, qui suppose que l'Eglise de Dieu peut dépendre d'un homme, nous fait au moins voir quelle idée l'hérésie a du saint docteur. Ce vœu de l'hérésiarque moderne ne doit pas surprendre.

Pendant plusieurs siècles les doctrines incomplètes ou mal comprises de Platon et d'Aristote ont été pour les hérésies grecques et orientales comme un arsenal funeste où elles puisaient des arguments et des sophismes pour colorer leurs impiétés et obscurcir la vérité chrétienne. Au sixième siècle deux athlètes du catholicisme, Boèce et Cassiodore, tous deux consuls romains, entreprirent d'ôter à l'erreur cet arsenal équivoque et de le faire servir désormais à la vérité. Ils traduisirent et résumèrent en latin toute la philosophie d'Aristote et de Platon, montrant

<sup>1</sup> « Tot fecit miracula quot scripsit articulos. » (Ces paroles sont rapportées par Gerson.) *Vie de S. Thom.*, par Tournon, p. 599 et seqq.

<sup>1</sup> « Quia ipse plus illuminavit Ecclesiam quam omnes alii doctores; in cujus libris plus proficit homo uno anno quam in aliorum doctrina toto tempore vitæ suæ. » *Vita S. Thomæ. Acta SS.*, 7 mars, n. 81. — <sup>2</sup> « Pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium. » Apud Tournon., p. 663. — <sup>3</sup> « Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam. »



que tout ce qu'elle a de bon et d'accord avec soi-même se trouvait d'accord avec la foi catholique. Leur résumé encyclopédique initia l'Occident à tout ce que la philosophie grecque avait de substantiel.

Au douzième siècle une étude indigeste et sans correctif de cette même philosophie répandit parmi les Arabes des idées d'irréligion et d'athéisme. Dès lors les docteurs chrétiens, saint Thomas à leur tête, non contents des résumés de Boèce et de Cassiodore, se mirent à étudier et à expliquer, par d'amples commentaires, tous les ouvrages et les ouvrages entiers d'Aristote, afin de n'y laisser aucun recoin d'où l'erreur sophistique pût surprendre la confiante vérité.

Albert le Grand a six volumes in-folio consacrés à la philosophie d'Aristote. Le premier contient l'explication de sa logique, c'est-à-dire des livres qui concernent les catégories, les sujets, les attributs, les principes, l'interprétation ou l'expression des idées, leur déduction ou l'art syllogistique, les lieux communs, les définitions, l'argumentation, les problèmes, les sophismes et les paralogismes. Albert ne fait point un commentaire proprement dit de tous ces livres ; au lieu d'en reproduire successivement les textes pour les éclaircir ou les paraphraser, il compose lui-même sur chaque matière des dissertations ou des traités particuliers, dont le nombre est de quatre-vingt-treize dans ce premier tome. Le deuxième en renferme soixante-dix, y compris neuf ou dix de minéralogie, qui appartiennent en propre à Albert, Aristote n'en fournissant point le fond ; les cinquante autres correspondent aux livres de ce philosophe sur la physique, sur la génération et la corruption, sur les météores, et à l'ouvrage intitulé : *du Ciel et du Monde*. Dans le tome troisième cinquante-trois traités sont destinés à expliquer la métaphysique d'Aristote et ses trois livres intitulés : *de l'Ame*. Sa morale et sa politique occupent le tome quatre, où se rencontrent, plus qu'en aucun des autres, des essais de traductions et de véritables gloses ; on y compte quarante-quatre traités, et soixante-cinq dans le cinquième volume, dont la matière est puisée dans ceux du philosophe grec,

auxquels on a donné le nom de *Petits Traités de la Nature*, et qui peuvent être considérés comme des suppléments à sa métaphysique et à sa physique. Ce tome est terminé par le *Miroir astronomique*, mais qu'on ne croit pas d'Albert. Cinquante-quatre traités sur les animaux sont contenus dans le tome six. On voit qu'il n'y a pas moins de trois cent quatre-vingt-neuf traités dans les six premiers volumes d'Albert le Grand, et qu'ils embrassent tous les ouvrages d'Aristote, moins pourtant sa rhétorique, sa poétique et quelques autres articles <sup>1</sup>.

Quant au Franciscain Alexandre de Halès, on n'a de bien authentique sur Aristote que son commentaire sur les trois livres *de l'Ame*. Son disciple, le Franciscain Jean Duns Scot, sur douze volumes in-folio, en a quatre sur les traités physiques et métaphysiques du philosophe grec, avec quelques opuscules du même genre, comme une *Grammaire spéculative*, un *Traité du Principe des choses*, un autre *du Premier Principe*. Jean Scot est surnommé le Docteur subtil, pour la finesse extrême de ses idées. On lui reproche aussi une grande licence à fabriquer des mots plus ou moins barbares, et, à vrai dire, il n'y est surpassé que par les savants de nos jours. Encore le Docteur subtil ne forge-t-il des expressions latines qu'avec des éléments latins, tandis que nos savants, physiciens, chimistes, médecins, botanistes, géologues et autres, se forgent chaque jour du français avec des rognures de grec, de latin, d'allemand, d'anglais, accolées ensemble de telle sorte que ce n'est d'aucune langue humaine <sup>2</sup>.

Saint Thomas ne s'est point occupé de tous les livres d'Aristote ; du moins on n'a rien de lui sur la rhétorique, la poétique, l'his-

<sup>1</sup> *Hist. litt. de France*, t. 19. — <sup>2</sup> On a même vu tel pays, la France, par exemple, où le roi et les deux assemblées des notables, pour donner le nom à une chose utile, le système décimal des poids et mesures, ont proscrit solennellement tous les mots français pour leur en substituer législativement de tout à fait barbares, tels que *centiare*, *millilitre*, dont la tête est dérobée aux Latins, le ventre aux Grecs, et qui n'ont de français que le bout de la queue. Et ces pédantesques législateurs de barbarismes, ces corrupteurs officiels de la langue française continueront à crier contre le latin barbare de la scolastique, eux qui contenaient le peuple français, sous peine d'amende, à parler un français barbare !

toire des animaux. Il n'a commenté, des livres qui concernent l'art de bien raisonner, que celui de *l'Interprétation*, et les deux derniers *Analytiques*. Mais il a aussi expliqué, avec tout le soin dont il était capable, les dix livres de morale adressés à Nicomaque, les huit de politique, les huit de physique, les quatre sur les météores, les quatre sur le ciel et le monde ; ceux qui traitent de l'âme, des sens, de la mémoire, du sommeil, de la génération et de la corruption ; en tout plus de cinquante-deux. En se livrant à ce long travail le saint docteur se proposait surtout de ne laisser aux ennemis de la foi catholique aucun moyen de se prévaloir ou d'abuser de l'autorité d'Aristote. Il expose et recommande les théories de ce philosophe quand il les juge conciliables avec la doctrine chrétienne ; il les réfute quand il ne peut leur donner un sens orthodoxe. Mais ce dessein même l'engageait dans des études profondes, qui lui firent contracter de bonne heure d'heureuses habitudes de méditation et d'analyse. On peut considérer comme des suppléments à ces commentaires sur les œuvres d'Aristote les essais qui ont pour sujets l'intelligence humaine, les éléments et les expressions de la pensée, les propositions modales, les sophismes, l'astrologie, le destin, l'éternité du monde, les principes, les accidents et les mouvements de la matière, l'ordre et les œuvres de la nature.

On a supposé bien des fois que saint Thomas d'Aquin et les autres docteurs du moyen âge ne connaissaient les œuvres d'Aristote que par une informe traduction latine, faite sur une traduction arabe ; c'est une erreur. Non-seulement les docteurs du moyen âge avaient les excellents résumés de la philosophie ancienne, par Boèce, Cassiodore et saint Isidore de Séville, mais il est constaté maintenant que saint Thomas, en particulier, avait à sa disposition deux versions latines, faites par son ordre sur le texte original d'Aristote, et que, de plus, il prenait ce texte lui-même pour guide. En effet le saint docteur lui-même nous dit qu'il a connu les livres d'Aristote avant qu'on les eût traduits<sup>1</sup>. De plus,

au commencement de son premier commentaire, où il place les deux versions en entier, il remarque sur un endroit que le mot de l'original est autre, mais le sens le même.

On a supposé bien des fois que les docteurs du moyen âge, en commentant les traités de sciences naturelles d'Aristote, ne faisaient que délayer ses pensées et ses observations, sans y rien ajouter de neuf ; c'est encore une erreur. Le Dominicain Albert le Grand, dans ses commentaires sur les animaux, non-seulement résume ce qu'en dit Aristote, mais y ajoute une infinité d'observations tirées d'auteurs anciens et modernes, grecs, latins, chrétiens, juifs et arabes ; ainsi, sur les faucons et les éperviers, il résume un ouvrage de l'empereur Frédéric II, touchant la manière d'élever et de guérir ces oiseaux de proie. Aux observations d'autrui Albert en ajoute beaucoup qui lui sont propres. Enfin ses livres de minéralogie sont un ouvrage tout à fait original, pour lequel il ne doit rien à Aristote.

On a supposé, on suppose encore souvent que les docteurs du moyen âge adoptaient aveuglément toutes les idées des anciens, sans se permettre d'en apercevoir les défauts ni d'y ajouter de nouvelles découvertes ; c'est encore une erreur ; témoin le Franciscain anglais Roger Bacon. En 1266 le Pape Clément IV, lui ayant demandé le recueil de ses écrits, il lui en envoya un premier connu sous le nom d'*Opus majus*, ou le Grand Œuvre, distingué d'un second sous le titre d'*Opus minus*, ou le Petit Œuvre, et d'un troisième sous le titre d'*Opus tertium*, ou Œuvre troisième ; ces deux derniers sont encore manuscrits. Le recueil qu'il envoya au Pape Clément, son protecteur, consiste en une série de traités où l'on trouve réunies une foule de découvertes, d'améliorations et de propositions que Bacon avait publiées pour toutes sortes de sciences.

Il signale d'abord quatre obstacles à une science véritable : dépendre trop des opinions humaines, attacher trop de poids à la coutume, craindre de soulever le vulgaire,

<sup>1</sup> « Quos etiam libros vidimus, licet nondum translatos in linguam nostram. » Paris, Lecointe, in-8°. *Serm. ord.*

*Prædic.*, l. 2, p. 613. Voir encore Jourdain, *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, c. 2, p. 46 et suivantes.



vouloir cacher son ignorance sous une apparence trompeuse. C'est pourquoi il recommande de bien examiner tout ce qu'on dit, d'éviter l'orgueil savant et de ne pas rougir de son ignorance. Il se plaint que les principales parties de la science étaient imprudemment négligées par les modernes, particulièrement les langues et les mathématiques, tandis qu'on cherchait vainement à se couvrir par l'estime de quelques bonnes gens, mais faibles. Il presse le Pape de travailler lui-même à porter remède à ces défauts. Dans la seconde partie de cet ouvrage il démontre que la sagesse parfaite est contenue dans la sainte Écriture et que la vraie philosophie n'est point opposée à la théologie; que tout son but est de connaître le Créateur par les créatures, ainsi que l'obligation, où nous mettent la perfection de sa nature et l'immensité de ses bienfaits, de le servir.

Il fait voir dans la troisième partie combien la connaissance des langues est utile. « Sans elle, dit-il, les Latins ne peuvent acquérir ni la science divine, ni la science humaine, parce que la Bible est traduite de l'hébreu et du grec, la philosophie empruntée à l'hébreu, au grec et à l'arabe, et que l'énergie propre d'une langue ne peut se transporter dans une autre. » Il y ajoute encore sept raisons, par exemple; que les traducteurs latins ne trouvent point assez de mots pour rendre les expressions scientifiques; qu'eux-mêmes n'entendaient point assez les sciences dont traitent les livres à traduire; qu'il y avait à rectifier bien des erreurs en théologie et en philosophie, ce qui ne pouvait se faire sans la connaissance des langues originales; et ainsi du reste.

Ensuite, dans la quatrième partie, le moine anglais développe l'utilité des mathématiques, tant pour les autres sciences que pour les affaires et les fonctions de la vie civile. Il pense que la négligence apportée à cette étude depuis les trente ou quarante dernières années avait anéanti toute vraie science parmi les Latins, et que l'ignorance en ce point est d'autant pire que ceux qui s'y trouvent ne s'en aperçoivent pas; qu'au contraire la connaissance des mathématiques prépare l'esprit à saisir parfaitement toutes les autres choses.

Il montre, par des témoignages et des raisons, que cette connaissance est indispensable dans chaque autre science, et le prouve par toutes sortes d'applications. Comme la philosophie ne peut se comprendre sans les mathématiques, ni la théologie sans la philosophie, il conclut que le théologien ne doit pas rester étranger aux mathématiques. Il le confirme encore par sept raisons, spécialement par l'utilité de l'astronomie et de la chronologie dans l'interprétation de la Bible.

Sur l'objection que l'astrologie est illégitime il répond que les vrais amis de cette science n'attribuent aucune certitude à leurs jugements, qu'ils ne soutiennent pas non plus que les actions humaines sont déterminées nécessairement par l'influence des astres. Il met au grand jour les défauts du calendrier et propose avec une grande pénétration les moyens d'y porter remède. Il traite également de l'utilité des mathématiques dans la médecine; des recherches astronomiques et géographiques terminent cette partie.

Dans la cinquième vient la perspective, autrement l'optique ou la science de la lumière et des lois de la vision, avec ses deux parties principales, la catoptrique, qui explique les effets de la réflexion de la lumière, et la dioptrique, qui en explique la réfraction et ses effets divers. Le moine Bacon y cite plusieurs fois l'optique de Ptolémée d'Alexandrie et celle de l'Arabe Alhazen, deux ouvrages que les savants modernes paraissent avoir ignorés longtemps, mais dont on a fini par retrouver les versions manuscrites <sup>1</sup>.

La sixième et dernière partie contient la philosophie expérimentale. A celle-ci le savant Franciscain attribue trois grands avantages sur toutes les autres sciences. Le premier, c'est qu'elle en vérifie les conclusions par l'expérience. En discutant les essais dans l'art de guérir, il parle au long d'un médicament capable de prolonger la vie humaine bien au delà de sa durée ordinaire, médicalement qui, comme il se le persuade, enlève les impuretés d'un métal commun et le trans-

<sup>1</sup> *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, etc., t. 6, in-4°, 1822.

forme dans l'or ou l'argent le plus pur. Tel est l'ensemble du grand œuvre que le moine Franciscain, Roger Bacon, envoya au Pape Clément IV<sup>1</sup>.

Ce religieux passe, non sans fondement, pour avoir inventé la poudre à canon en Occident. Il parle, dans l'ouvrage cité, d'une espèce de feu inextinguible. Il y dit qu'avec du salpêtre et d'autres ingrédients on peut former un feu artificiel qui brûlera à la plus grande distance, et au moyen duquel on pourra produire dans l'air l'effet du tonnerre et de l'éclair, et même avec plus de force que la nature n'en produit. « Car, ajoute-t-il, une petite portion de matière de la grosseur du pouce, convenablement préparée, peut détruire une armée et une ville entières avec un bruit terrible, accompagné d'une vaste illumination. » Dans un autre endroit il dit positivement qu'avec du salpêtre, du soufre et du charbon, on peut, si l'on en connaît la préparation, imiter le tonnerre et l'éclair.

Dans cet ouvrage et dans d'autres écrits il parle assez clairement de miroirs convexes, de miroirs concaves, de télescopes ou lunettes à longue vue, de microscopes ou lunettes qui grossissent les petits objets, ainsi que de miroirs ardents. Il dit que l'art peut construire des machines moyennant lesquelles un seul homme fera marcher des navires sur les fleuves ou sur la mer plus rapidement que s'ils étaient pleins d'hommes; également des voitures, qui, sans aucun attelage, s'avanceraient avec une vitesse extrême. De nos jours les bateaux et les chariots à vapeur sont venus justifier frère Bacon. Il promettait encore d'apprendre, en trois jours, à l'un assez d'hébreu, et à un autre assez de grec, pour pouvoir lire tous les livres philosophiques écrits dans ces langues<sup>2</sup>.

Notre siècle s' imagine volontiers que jadis on n'avait rien de semblable à ces vastes recueils que nous appelons encyclopédies; c'est une erreur. Les œuvres d'Aristote formaient une encyclopédie à peu près complète; Plin l'Ancien en présentait une autre. Des encyclopédies abrégées furent écrites

par Boèce, Cassiodore et saint Isidore de Séville. Enfin, dans le même temps que le Franciscain Roger Bacon écrivait son *Grand Œuvre*, le Dominicain Vincent de Beauvais écrivait sa *Bibliothèque du Monde* ou son *Miroir général*, monument gigantesque qu'il exécuta lui seul, et qui, pour la beauté de l'ensemble et l'intérêt des détails, l'emporte encore sur les encyclopédies modernes.

L'encyclopédie de Vincent de Beauvais a trois grandes divisions: nature, doctrine, histoire, sous les titres de miroir naturel, miroir doctrinal, miroir historique, dans lesquels se réfléchit, sous divers aspects, la grandeur de Dieu et sa providence; ce qui des trois miroirs ne fait qu'un miroir général et une véritable bibliothèque du monde.

Dans le miroir naturel, qui est une exposition des merveilles de la nature, il suit l'ordre de la création, telle qu'elle est décrite dans la Genèse. Au fond rien de plus naturel, pour bien décrire la nature, que l'ordre que Dieu a suivi pour la faire. Après un premier livre, où il parle du monde invisible, de Dieu et des anges, il entreprend le monde sensible. Le second livre développe l'ouvrage du premier jour, la division de la lumière d'avec les ténèbres, la nature de l'une et de l'autre, la nature et l'origine du mal, la chute des mauvais anges, la puissance qui leur reste. Les trois livres suivants contiennent l'histoire du firmament, des cieux, du feu, de l'air, de l'eau, de ses effets et de ses impressions. La terre et quelques corps terrestres, les minéraux, les métaux et les pierres proprement dites remplissent les livres six, sept et huit, dans lesquels se trouve ainsi épuisée la science des corps inorganiques.

Avec les questions principales il y a des questions intermédiaires, par exemple, ce que c'est que le lieu, le temps, le nombre. Sur les unes et les autres Vincent de Beauvais cite textuellement les réponses des savants anciens et modernes, païens, chrétiens et musulmans, en sorte que c'est une vraie bibliothèque de l'univers. Il s'y trouve une foule d'idées et d'explications dont bien des hommes de notre siècle ne se doutent guère. Par exemple, combien n'y en a-t-il pas qui

<sup>1</sup> Roger Bacon, *Opus majus ad Clement. IV, Pontif. Rom.* Londinis, 1733, in-fol. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 657.



sont persuadés que, dans l'antiquité et le moyen âge, tout le monde était persuadé que la terre était plate et qu'elle ne pouvait avoir d'habitants que d'un côté ? Or, dans le sixième livre de son miroir naturel, le Dominicain Vincent de Beauvais explique, avec le Bénédictin anglais Adélard et d'autres auteurs, comment le globe terrestre est en équilibre au milieu de l'air, parce que toutes ses parties sont attirées vers le centre<sup>1</sup> ; que, par la même raison, d'après les philosophes et les astronomes, la terre est sphérique ou ronde ; si elle était plate le soleil paraîtrait en même temps partout, et l'eau ne s'écoulerait nulle part. Le Franciscain Guillaume de Conches traite l'opinion contraire d'insensée ; les plus hautes montagnes et les plus profondes vallées ne sont pas plus à la terre que les petites aspérités ou fentes à une boule<sup>2</sup>. Le globe de la terre est convexe, aussi bien que l'Océan qui l'entoure ; c'est une chose connue par l'expérience, qu'il ne s'agit plus de chercher par des arguments. C'est ainsi que le navire qui s'éloigne du port disparaît peu à peu et paraît descendre, tandis que celui qui revient paraît remonter, et que, du haut des mâts, on aperçoit la terre plus tôt que du pont. Vincent de Beauvais donne pour exemple de cette gravitation arrondissante les gouttes d'eau qui s'arrondissent en petits globules<sup>3</sup>. En conséquence, il conclut, avec Pline et la foule des savants contre l'opinion vulgaire, que la terre peut être habitée de toutes parts, sans que ses habitants tombent en l'air, puisque tout gravite au centre<sup>4</sup>. Quant à la grosseur de la terre, il cite, de l'astronomie du moine Gerbert, devenu le Pape Sylvestre II, le procédé que suivit l'astronome Ératosthène pour mesurer comme un arc de méridien, depuis Syène jusqu'à Méroé, et apprécier ainsi la circonférence totale du globe terrestre<sup>5</sup>.

Dans le septième livre Vincent de Beauvais

a plusieurs chapitres sur la pierre philosophale, moyennant laquelle les alchimistes prétendaient transformer tous les métaux en or ou en argent. On y voit que l'idée et la recherche de cette pierre merveilleuse étaient venues des Arabes, particulièrement d'Avicenne, qui l'appelle élixir. Quant au Dominicain Vincent de Beauvais, il soutient que l'alchimie était fausse en ce qu'elle prétendait transformer la nature des métaux, et qu'elle n'était vraie qu'en ce qu'elle pouvait dégager l'or ou l'argent des autres matières, le purifier et en donner l'apparence à d'autres métaux<sup>1</sup>.

Du neuvième livre au quatorzième il traite des plantes et des arbres : plantes incultes, plantes de culture, semence des uns et des autres, arbres en général et arbres sauvages, arbres fruitiers et fruits des arbres, par ordre alphabétique ; le tout précédé d'observations générales, entre autres sur le sexe des plantes, sur leur vie, leur respiration et leur nourriture, et accompagné d'indications sur leurs propriétés médicinales et sur l'emploi qu'on peut en faire ; d'indications tirées des plus illustres médecins, principalement de Dioscorides. Il est à regretter que les botanistes modernes n'aient pas suivi un ordre et une méthode semblables ; leurs travaux seraient à la fois et plus agréables et plus utiles à tout le monde.

Dans le quinzième livre, sur l'ouvrage du quatrième jour de la création, il réunit ce que les savants pensaient du soleil, de la lune, des étoiles, soit fixes, soit errantes, des comètes ; il traite de la division du temps, du calendrier et de la chronologie ; il combat l'erreur qui suppose que toutes les actions sont déterminées nécessairement par l'influence des astres, et ce qu'il cite en particulier sur les comètes ne leur attribue d'autre vertu que d'annoncer des vents et des tempêtes.

Dans les livres seize et dix-sept il développe les œuvres du cinquième jour ; dans l'un les oiseaux, dans l'autre les poissons, par ordre alphabétique. Les animaux domestiques, les bêtes sauvages, les reptiles, l'anatomie comparée des uns et des autres,

<sup>1</sup> « Qualiter terræ globus in medio aeris sit libratus. » Cap. 6. — <sup>2</sup> « Quod rotunda sit forma vel figura terræ. » Cap. 8. « Distinctio opinionis contrariæ. » Cap. 9. — <sup>3</sup> « Quod terræ globus sit verticosus. » Cap. 11. « Quod etiam oceanus terram cingens in verticem sit coactus. » Cap. 12. — « Non est argumentis investigandum, sed experimento cognitum. » — <sup>4</sup> « Utrum terra inhabitetur undique. » Cap. 10. — <sup>5</sup> « De mensura terræ. » Cap. 13.

<sup>1</sup> L. 7, c. 81-86.

leurs mœurs diverses remplissent les livres dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un et vingt-deux.

L'homme, âme et corps, ses facultés spirituelles, le corps et son anatomie occupent les livres suivants, jusques et y compris le vingt-huitième. Le vingt-neuvième et le trentième exposent les vues de la Providence divine dans la création de l'homme, la nature de celui-ci, son libre arbitre, les suites de son péché. Le trente et unième traite de la génération, de la vie et de la mort. Le trente-deuxième et dernier contient un abrégé d'histoire universelle de la race humaine, depuis Adam jusqu'à la captivité et la délivrance du roi saint Louis, en 1250, terminé par quelques considérations sur la fin et le renouvellement du monde.

Tel est l'ensemble du miroir naturel de Vincent de Bauvais, première partie de son *Miroir général* ou de sa bibliothèque de l'univers. La seconde partie est le miroir doctrinal, dont il montre ainsi lui-même la connexion avec la première dans la préface de la seconde :

« Dans la première partie de tout cet ensemble nous avons, Dieu aidant, résumé toute l'histoire naturelle, en cueillant les fleurs de divers écrivains et les réunissant sous certains titres, suivant nos faibles moyens, parlant successivement de la nature première, de la créature angélique, de la matière informe, de la formation du monde, et, suivant la série des six jours de la création, des propriétés particulières de chaque chose, principalement de la constitution première de la nature humaine et de sa destitution par le péché. Cette nature humaine a été créée en dernier lieu après les autres, savoir, le sixième jour, parce qu'elle est la fin et la somme de toutes choses, car en elle se réunissent toutes les créatures ou toutes les natures, la corporelle et la spirituelle. C'est pourquoi cette partie a été convenablement nommée miroir naturel.

« De même, dans cette seconde partie, nous nous proposons d'écrire brièvement, comme nous pouvons, de la restitution plénière de cette nature destituée, afin que nous ayons ainsi de mémoire un abrégé de

tout l'ensemble. Et parce que cette restitution ou restauration se fait et s'accomplit par la doctrine, cette partie ne s'appelle pas mal à propos miroir doctrinal ; car, sans aucun doute, tout ce qui sert à conserver ou à récupérer le salut soit spirituel, soit temporel de l'homme, est soumis à la doctrine (à la science), comme on le verra plus bas.

« On traitera donc ici des sciences et des arts en cette manière : d'abord de tous en général, de leur invention, de leur origine et de leurs espèces, ainsi que la méthode d'étudier et d'apprendre ; ensuite de chaque science et de chaque art en particulier. Et premièrement des trois qui concernent le discours, la grammaire, la logique et la rhétorique, parce que, sans celle-ci, on ne peut communiquer les autres, ni en parler convenablement. Après quoi, des sciences pratiques, parce que c'est par elles qu'on s'élève aux sciences théoriques et spéculatives, quand les yeux de l'âme ont été purifiés. Subséquemment, des arts mécaniques, parce que, comme ils consistent dans l'opération, ils ont une certaine affinité avec les sciences pratiques. En dernier lieu, des sciences spéculatives, parce que les sages y placent la fin de toutes les connaissances. Et comme, suivant saint Jérôme, on ne peut savoir la force de l'antidote si on ne sait la force du venin, la réparation doctrinale du genre humain, qui se développe dans ce livre, sera précédée d'une petite récapitulation de ce qui a été dit déjà sur sa corruption et de la multiplicité de sa misère <sup>1</sup>. »

Le miroir doctrinal ou scientifique est en dix-sept livres. On y voit la grammaire, la logique, la rhétorique et la poésie. Parmi les sciences pratiques ou morales se trouve la science *monastique*, pour bien se conduire personnellement ; la science économique, pour bien se conduire dans l'intérieur de la famille ; la science politique, ou la science de gouverner les États et d'y former les princes ; la science des lois et de leur application. Parmi les arts mécaniques, c'est la guerre, le commerce, la navigation, l'agriculture, l'alchimie, la médecine et la chirurgie. Enfin

<sup>1</sup> *Specul. doctrinale, proœmium.*



les sciences spéculatives, la philosophie et la théologie; la philosophie comprenant la physique, les mathématiques et la métaphysique ou science des idées générales.

De nos jours une grande partie du septième livre de ce miroir a été publiée en allemand sous le titre de *Manuel d'Éducation de Vincent de Beauvais pour les princes et leurs instituteurs*<sup>1</sup>. D'autres parties de ses ouvrages seraient dignes du même honneur.

Une grande question parmi les docteurs du moyen âge, c'était la réalité de l'*universel* ou des *universaux*, question qui, du reste, se reproduira toujours sous un nom ou sous un autre. *Universel* est ici substantif et se dit de ce qu'il y a de commun dans les individus d'un même genre, d'une même espèce. En ce sens son pluriel est *universaux*. On distinguait cinq universaux : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. Par exemple, animal ou être vivant, c'est le genre; animal raisonnable ou l'homme, c'est une espèce; être raisonnable, c'est la différence qui distingue l'homme des autres animaux; parler, c'est une propriété de l'homme; être blanc ou noir, jeune ou vieux, c'est un accident.

Or on demandait si ces *universaux* ou ces idées universelles existaient en soi ou simplement dans la pensée. Voici comment Bossuet résout la question dans sa logique.

« Il y faut considérer (dans la nature de l'universel) ce que donne la nature même de ce que fait notre esprit. La nature ne nous donne, au fond, que des êtres particuliers, mais elle nous les donne semblables. L'esprit venant là-dessus, et les trouvant tellement semblables, qu'il ne les distingue plus dans la raison en laquelle ils sont semblables, ne se fait de tous qu'un seul objet et n'en a qu'une seule idée. C'est ce qui fait dire au commun de l'école qu'il n'y a point d'universel dans les choses mêmes : *Non datur universale a parte rei*; et encore que la nature donne bien, indépendamment de l'esprit, quelque fondement à l'universel, en tant qu'elle fournit des choses semblables, mais qu'elle ne donne pas l'universalité aux

choses mêmes, puisqu'elle les fait toutes individuelles, et enfin que l'universalité se commence par la nature, s'achève par l'esprit : *Universale inchoatur a natura, perficitur ab intellectu*<sup>1</sup>. »

Voilà comment Bossuet, évêque de Meaux, résout cette question difficile dans la logique qu'il fit pour son élève, le fils de Louis XIV. Chose étonnante! plus de quatre siècles avant Bossuet le Dominicain Vincent de Beauvais donne la même solution, dans le miroir doctrinal qu'il fit pour ses élèves, les fils de Louis IX. Chose plus étonnante encore! le Dominicain du treizième siècle donne la solution avec plus de profondeur que l'évêque de Meaux au dix-septième.

Dans son livre trois, chapitre sept, *Opinion des philosophes et question sur l'être des universaux*, Vincent de Beauvais dit : « L'opinion des philosophes sur l'être des universaux a été diverse. Les stoïciens disaient que les espèces et les genres n'étaient autre chose que les individus. Les platoniciens disaient, au contraire, que c'étaient les idées dans l'intelligence divine. Les péripatéticiens posaient, de leur côté, que l'universel est une certaine nature commune aux individus. »

On voit par ce simple exposé que ce n'était pas une question futile, inventée par l'intempérante subtilité des scolastiques, mais une des questions les plus hautes et les plus profondes qu'on puisse remuer. Pour la comprendre rappelons-nous que les mots représentent nos idées, que nos idées représentent les choses et que les choses mêmes représentent les idées de Dieu qui les a faites. Or les mots ne représentent qu'imparfaitement nos idées; nos idées ne représentent qu'imparfaitement les choses, et les choses mêmes ne représentent qu'imparfaitement les idées divines. Il y a donc plus de réalité dans les idées divines que dans les choses, plus dans les choses que dans les idées humaines, plus dans nos idées que dans les mots.

Dans cette échelle de l'intelligence, qui va de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme, Platon et Aristote partent d'un point différent; l'un part d'en haut, l'autre d'en bas;

<sup>1</sup> Francfort, 1819, 2 vol. in-8°.

<sup>1</sup> *Œuvres inédites de Bossuet*. Paris, 1828, in-8°, t. 1, c. 31, p. 58.

mais, comme, nous l'avons déjà remarqué, ils finissent par se rencontrer dans un certain milieu. Platon reporte l'origine et la certitude de nos connaissances jusques en Dieu, dont l'intelligence contient les types intelligibles, éternels de tous les êtres, types plus vrais et plus réels que les êtres eux-mêmes. Nos intelligences ne participent à cette vérité essentielle des choses que par une irradiation de l'intelligence divine, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Cette illumination commune et supérieure constitue la raison commune de l'humanité, le sens commun. C'est de là que Platon et Socrate prennent leurs arguments pour réfuter les sophistes, les pousser à l'absurde, les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Aristote part de ce que nous avons de commun avec les animaux, des sens. Dans l'homme, ces sens, en percevant les objets matériels, envoient des formes immatérielles à l'âme raisonnable, qui se les assimile; plusieurs de ces sensations spiritualisées produisent une expérience; plusieurs expériences produisent dans l'intelligence ou l'esprit des formules générales ou premiers principes que tout le monde croit et connaît. C'est de là que, pour réfuter les mêmes sophistes, Aristote tire la base et la règle du raisonnement, la base et la règle de toutes les sciences. Partis des deux extrémités opposées, Platon et Aristote se rejoignent ainsi dans le sens commun pour combattre les mêmes ennemis.

Il y a plus : Plutarque et Simplicius ont remarqué une grande ressemblance entre les *formes* d'Aristote et les *idées* de Platon. « Aristote, dit le premier, conserve les notions universelles ou les idées sur lesquelles ont été modelés les ouvrages de la Divinité, avec cette différence seulement que, dans la réalité, il ne les a pas séparées de la matière <sup>1</sup>. » La *matière*, selon Aristote, est ce dont se compose quelque ouvrage, comme de l'airain on tire une statue; la *forme* est un moule; elle est la raison d'après laquelle cet ouvrage est exécuté; elle en détermine le genre <sup>2</sup>. La *forme* et l'*idée* ont au fond le même

caractère avec la différence que Platon la sépare de l'objet pour la placer dans l'intelligence divine, tandis qu'Aristote l'imprime sur l'objet et ne l'en détache que par une opération de la pensée humaine <sup>1</sup>. Enfin il est tel endroit de ses écrits où Aristote paraît entièrement d'accord sur ce point avec Platon. « Ce que c'est que la science, on le voit manifestement, dit-il, par ceci. Tous nous sommes persuadés que ce que nous savons ne peut être différemment. La science comprend donc ce qui est nécessaire, par conséquent ce qui est éternel; car tout ce qui est absolument nécessaire est éternel aussi, et ce qui est éternel est par là même improduit et incorruptible <sup>2</sup>. » Tout ceci ressemble très-fort aux types intelligibles, éternels, dont la connaissance produit seule, suivant Platon, une science véritable <sup>3</sup>.

Or, encore une fois, comme l'a bien vu Vincent de Beauvais, telle était la grande question agitée entre les réalistes et les nominaux sur la nature des universaux ou des idées universelles. Les réalistes soutenaient, avec Platon, que les idées universelles avaient une réalité véritable; les nominaux, qu'elles n'avaient qu'une réalité nominale où dans les mots. Comme les stoïciens ces derniers ne voyaient de réel que les individus. Les uns et les autres se plaçaient sur l'échelle de l'intelligence à des degrés divers. Vincent de Beauvais fait voir que les idées universelles ne sont pas seulement dans l'intelligence, mais encore dans la réalité, puisque c'est des individus réels que l'intelligence les abstrait. Il donne même une raison naturelle du motif pour lequel les logiciens s'expriment là-dessus autrement que les métaphysiciens. Les premiers, par la nature même de leur art, considérant beaucoup moins l'essence même des idées que leur expression, s'en tiennent plus volontiers aux mots, tandis que les métaphysiciens, par la nature même de leur science, s'élevant à la généralité et à la source primordiale de l'être, considèrent plus volontiers les idées universelles dans leur source

<sup>1</sup> Plut., de Placit. philos., l. 1, c. 10. — <sup>2</sup> Phys., l. 2, c. 13.

<sup>1</sup> De Gérando, Hist. comparée des Syst. de phil., c. 12, p. 352. — <sup>2</sup> De Morib., l. 6, c. 3. — <sup>3</sup> L. 20 de cette histoire.



et leur essence divine que dans leur expression ou enveloppe humaine <sup>1</sup>.

Le *Miroir historial* ou *historique*, en trente et un chapitres, forme la troisième partie de la bibliothèque universelle de Vincent de Beauvais. Ce troisième *Miroir* est une véritable histoire universelle de l'humanité déchue et régénérée; car cet ouvrage contient, selon l'ordre des temps, l'histoire abrégée de tout ce qui s'est passé de mémorable depuis la création du monde jusqu'au pontificat d'Innocent IV. Vincent y décrit d'abord les commencements de l'Église du temps d'Abel et ensuite ses progrès sous les patriarches, les prophètes, les juges, les rois et les conducteurs du peuple de Dieu, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Il suit le texte sacré et les écrits des anciens Pères pour faire l'histoire des apôtres et des premiers disciples du Sauveur. Les belles actions et les paroles célèbres des grands hommes de l'antiquité païenne y trouvent leur place. Il n'a point oublié de marquer les commencements des empires, des royaumes, des autres grands États, leur gloire, leur décadence, leur ruine, les successions des souverains et ce qui les a rendus illustres, soit dans la paix, soit dans la guerre.

Mais, en historien chrétien, Vincent de Beauvais s'étend davantage sur ce qui appartient plus particulièrement et plus directement à l'état de l'Église, sous les empereurs romains, depuis César-Auguste jusqu'à Frédéric II. Sa grande attention est de nous faire admirer la sagesse de la Providence et la vertu de la grâce de Jésus-Christ dans les victoires que l'Église, de siècle en siècle, a remportées sur tous ses ennemis. Toujours éprouvée ou persécutée, tantôt par la puissance et les édits cruels des tyrans, tantôt par les erreurs ou les faux dogmes des païens, des Juifs et des hérétiques, on l'a vue toujours triomphant et par la constance invincible de ses martyrs et par la savante plume de ses docteurs. C'est à ce sujet que notre écrivain rapporte les actes qui parlent des combats, des souffrances et des victoires des uns, et qu'il met sous les yeux du lecteur ce qu'il a trouvé de plus remarquable dans

les ouvrages des autres. Il n'a eu garde d'omettre ni les canons des anciens conciles ou les décrets des souverains Pontifes qui ont foudroyé les hérésies et les schismes, ni les vertus et les exemples des plus célèbres anachorètes, les règles et les instituts des saints Pères, les commencements des divers ordres religieux et leurs progrès. Tout ce grand corps d'histoire est terminé par les réflexions de l'auteur sur le mélange présent des bons et des méchants, sur l'état des âmes séparées de leurs corps, sur le siècle à venir, sur le temps et les actions de l'Antechrist. Il y est enfin parlé du dernier jugement, de la résurrection des morts, de la gloire des saints et du supplice des réprouvés.

Vincent de Beauvais n'a point manqué d'avertir que, parmi le grand nombre de faits, de maximes, de préceptes et de textes qu'il rapporte, il ne faut pas donner à tous le même degré de certitude, mais faire prudemment attention à la qualité et au mérite des écrivains dont il présente les extraits. L'autorité, par exemple, de quelques Pères, quoique toujours respectable, ne doit point être mise en parallèle avec celle des auteurs sacrés qui ont été divinement inspirés. Ce que les philosophes, les poètes et les historiens profanes ont avancé ne mérite pas sans doute le même respect qui est dû à ce qu'on peut appeler la doctrine commune des saints docteurs de l'Église. Parmi les écrivains ecclésiastiques, il en est dont les livres ont toujours été lus avec approbation, et il y en a aussi d'autres qu'on sait avoir été rejetés sur certains points <sup>1</sup>.

Entre les livres apocryphes Vincent distingue avec raison ceux des hérétiques qui combattent les vérités de la foi et qu'il serait dangereux de mettre entre les mains des fidèles; ceux dont les auteurs sont inconnus, quoique dans leurs écrits on ne trouve rien de contraire à la religion, et ceux enfin qui, parmi plusieurs vérités certaines, mêlent bien des choses douteuses ou suspectes. C'est surtout à l'égard de ceux-ci qu'il veut qu'on se souvienne de l'avertissement de saint Paul : « Éprouvez tout, et retenez ce qui est bon <sup>2</sup>. »

Pendant que le serviteur de Dieu donnait

<sup>1</sup> *Speculum doctrinale*, l. 3, c. 7-12.

<sup>2</sup> *Specul. historiale*, in prologo, c. 12. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 9.

tous ses soins et la meilleure partie de son temps, le jour et la nuit, à la perfection de son grand ouvrage, son esprit se trouvait bien moins fatigué par la grandeur du travail que partagé entre le désir de rendre quelque service à ses frères et la crainte de déplaire à ceux qui ont coutume de se rebuter à la seule vue d'un gros volume. L'espérance le soutint, persuadé qu'un aussi ample recueil, où se trouvent tant d'excellentes choses, ne pourrait être que d'une grande utilité à toutes les personnes qui aiment à lire ou pour s'élever par les créatures à la connaissance et à l'amour du Créateur, ou pour acquérir les lumières qui leur sont nécessaires, soit dans le ministère de la prédication, soit dans les exercices de l'école, ou enfin pour se mettre en état de parler à propos de tous les arts et de toutes les sciences.

Si Vincent de Beauvais s'est principalement étendu sur ce qui regarde l'histoire de l'Église, il l'a fait autant par zèle que par inclination. « Je faisais attention, dit-il, que, selon l'oracle du prophète Daniel, la science des divines Écritures prenait toujours d'heureux accroissements, et que les savants, particulièrement nos frères, s'appliquaient beaucoup à lire les livres saints, qu'ils en recherchaient avec soin les sens mystiques, et qu'ils en expliquaient avec succès les endroits les plus obscurs. Mais, ajoute-t-il, je ne voyais qu'avec peine qu'on négligeait trop la connaissance de l'histoire ecclésiastique ; qu'on ne montrait communément que de l'indifférence et presque du mépris pour une lecture dont la simplicité de nos pères aimait autrefois à se nourrir, comme d'un lait propre à réjouir l'esprit et le cœur. C'est pourquoi, ayant considéré attentivement tous les états où s'est trouvée l'Église, et tout ce qui est arrivé à cette sainte épouse de Jésus-Christ depuis son berceau jusqu'à l'âge parfait, j'ai voulu recueillir et rapporter fidèlement, selon la suite des siècles, une infinité d'exemples de sainteté, de force, de constance, que les héros de la religion nous ont donnée<sup>1</sup>. »

Vincent de Beauvais était loin de prétendre que son travail fût parfait, lui-même recon-

naît qu'il y a des défauts qu'il aurait voulu avoir le temps de corriger. Ce qui étonne, c'est qu'il y en ait si peu dans un ouvrage aussi gigantesque, exécuté par un seul homme. Depuis son époque on a fait bien des découvertes dans les sciences naturelles et historiques ; toutefois sa *Bibliothèque du Monde* demeure un inestimable trésor, par le grand nombre qu'il renferme de livres, de traités, de discours et d'autres pièces, sur la théologie, la jurisprudence, l'histoire, la philosophie, la médecine, la chimie, l'astronomie, et le reste ; ouvrages la plupart fort estimés par les anciens, mais dont les uns ont péri dans la suite des temps et dont on a bien de la peine à déterrer les autres dans quelques recoins de bibliothèque. C'est à la diligence de Vincent de Beauvais que nous sommes redevables de la conservation de toutes ces pièces. Quant à son style, il est simple, clair, naturel et se soutient même à côté des bons auteurs qu'il cite.

Ainsi donc, au milieu du treizième siècle, saint Thomas d'Aquin et quelques autres religieux de Saint-Dominique et de Saint-François résument toute la doctrine chrétienne, l'Écriture sainte, les Pères, les conciles, en une *Somme* de théologie, rangée avec ordre comme une armée en bataille. Saint Thomas et les autres frères examinent en détail toute la philosophie païenne, la rectifient, la complètent et la concilient avec la sagesse chrétienne. Non content de l'ancienne science enregistrée par Aristote, le Franciscain Roger Bacon annonce qu'il faut pénétrer plus avant dans les secrets de la nature ; il en donne hardiment et l'exemple et la méthode. Pour qu'on sût d'où partir, le Dominicain Vincent de Beauvais présente, dans trois miroirs, le divin ensemble de tout ce que les hommes savaient jusqu'alors sur la nature, sur les sciences et les arts, sur l'histoire de l'humanité déchue et dégénérée.

Ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est qu'une encyclopédie de cette sorte fût écrite dès lors en français par un auteur italien, Brunetto Latini, de Florence, et maître de Dante, le premier et le plus grand poète d'Italie. Cette encyclopédie française, sous le nom de *Trésor*, est dédiée au roi de France,

<sup>1</sup> Prolog., c. 2. Touron, *Hist. des Hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. 1, p. 193-196.



saint Louis. Voici comment l'auteur lui parle dans la dédicace du même ouvrage, écrite en italien :

« A vous, vaillant seigneur ; je n'en sais pas trouver de meilleur ici-bas, où vous n'avez pas d'égal ni en paix ni en guerre. Toute la terre que le soleil éclaire pendant le jour et que la mer environne devrait être, sans exception, soumise à vos lois, quand on considère le bien que vous faites par habitude et le haut lignage d'où vous êtes né. On peut encore découvrir en vous sagesse et savoir en toute circonstance, tellement qu'en vous paraît être revenu un autre Salomon. L'on a bien vu dans ces durs malheurs, où tout autre se dément, que vous, au contraire, vous vous améliorez, et que toujours vous vous purifiez. Votre cœur généreux s'élève si magnifiquement en toute grandeur que vous êtes semblable à Alexandre. Vous ne tenez aucun compte de l'argent, de l'or, des provinces. Vous êtes doué de toute part d'un entendement si profond que vous portez la couronne de la franchise et le manteau de la plus insigne valeur. Quand il fut nécessaire, Achille le preux, qui acquit tant de gloire, le bon Hector de Troie, Lancelot, Tristan ne valurent pas plus que vous ; et puis, quand vous apparaissez, quand vous parlez dans le conseil ou dans une assemblée, on dirait que vous possédez le langage du bon Tullius de Rome, célèbre par sa souveraine éloquence. Vous savez si bien gouverner le commencement, le milieu, la fin d'une entreprise, et accorder vos paroles selon la matière, et chacune dans son ordre ! Ensuite, chaque fois, vos manières habituelles accompagnent un port si élégant, une conduite si vertueuse, que vous surpassez Sénèque et Caton. Je puis dire, en somme, qu'en vous, seigneur, se réunit, se complète toute bonté, et vous rassemblez en vous tant de vertus qu'à vous rien ne manque, comme à l'or raffiné <sup>1</sup>. »

C'est ainsi que parle de Louis et à Louis le poète italien du treizième siècle. Pour savoir ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans ces louanges, écoutons un poète français du dix-huitième. « Lous IX, dit cet auteur non suspect,

Voltaire, Louis IX a rendu la France triomphante et policée, et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta point les vertus royales. Sa libéralité ne déroba rien à une sage économie. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est guère donné à l'homme de pousser la vertu plus loin. »

Certes, quand un personnage est ainsi loué, à cinq siècles de distance, par deux auteurs si différents, on ne peut guère y soupçonner d'exagération.

Mais pourquoi l'auteur italien Brunetto Latini écrit-il son *Trésor* en français ? Lui-même en donne deux raisons : l'une, qu'il était alors en France ; l'autre, que le français était un langage plus délectable et plus commun que beaucoup d'autres <sup>1</sup>.

La cité de Dieu se voyait ainsi puissamment défendue par ses enfants mêmes et dans leurs langues diverses.

Elle avait cependant des ennemis. Ce n'était plus l'idolâtrie grossière des Grecs et des Romains, telle que saint Augustin l'eut à combattre dans sa *Cité de Dieu* ; c'étaient des ennemis plus habiles et plus cachés. Le mahométisme, né des hérésies grecques, cherchait à en distiller le venin par les philosophes arabes. Le judaïsme rabbinique, retiré dans les ténèbres du Talmud, y combinait sans cesse de nouvelles fables pour justifier le déicide de ses pères. Le manichéisme, déguisé sous des noms et des masques divers, continuait toujours son projet satanique de faire retomber sur Dieu même la cause de tout mal et de faire une obligation à l'homme d'en commettre, et le manichéisme, et le Talmud, et l'Alcoran faisaient une loi à leurs sectateurs de haïr, de combattre et d'exterminer le Christianisme par tous les moyens. De plus, les défenseurs de l'Église, les enfants de Saint-Dominique et de Saint-François, se

<sup>1</sup> Artaud, *Hist. de Dante*, c. 4.

<sup>1</sup> Id, *ibid.*

trouvaient en contact avec les chefs des Tartares, avec les brahmanes de l'Inde, avec les lamas du bouddhisme, avec les mandarins de la Chine, autant d'armées ennemies, ou du moins étrangères, peu connues jusqu'alors, qu'il s'agit d'enrôler sous les étendards du Christ ou bien de vaincre avec le temps et la grâce de Dieu.

Dans ce moment, pour être prêt à tout ce qui peut advenir, Thomas d'Aquin élève en avant de la cité sainte un boulevard où les vaillants d'Israël trouveront les armes générales pour la défense et l'attaque, en attendant que le temps en fasse connaître de spéciales. L'ouvrage est en quatre parties, avec ce titre : *de la Vérité de la Foi catholique contre les gentils*. L'auteur entend ici sous le nom de gentils tous les infidèles, notamment ceux que nous avons nommés plus haut. Voici comment lui-même explique son dessein et son plan. Nous mettons tout entiers et littéralement les chapitres de l'introduction, afin qu'on puisse juger par lui-même le grand docteur du moyen âge, son plan, sa méthode et son style.

« CHAPITRE I<sup>er</sup>. *Quel est l'office du sage.* « Mon cœur méditera la vérité et mes lèvres détestent l'impie <sup>1</sup>. »

« L'usage de la multitude, que le philosophe, c'est-à-dire Aristote <sup>2</sup>, décide qu'il faut suivre pour nommer les choses, veut généralement qu'on appelle sages ceux qui ordonnent (disposent) directement les affaires et qui les gouvernent bien. De là, entre autres choses que les hommes conçoivent du sage, le philosophe met que c'est au sage d'ordonner <sup>3</sup>. Or, de tout ce qui est à gouverner et à ordonner pour une fin, c'est nécessairement de la fin qu'il faut prendre la règle de gouvernement et d'ordonnance; car alors chaque chose est disposée pour le mieux quand elle est ordonnée convenablement pour sa fin. En effet, la fin, le but de chaque chose, c'est le bien. De là nous voyons dans les arts que l'un gouverne l'autre, et que celui-là est comme prince à qui la fin de l'autre appartient.

« Ainsi la médecine domine la pharmacie et l'ordonne, parce que la santé, dont la mé-

decine s'occupe, est la fin de tous les médicaments que la pharmacie confectionne. Il en est de même de l'art du pilote à celui de fabriquer les navires, de l'art du capitaine à celui de l'armurier. Les experts dans ces arts qui dominent les autres prennent le nom de sages. Mais comme ces artistes, qui poursuivent la fin de certaines choses particulières, n'atteignent pas la fin universelle de toutes choses, on les appelle sages en telle ou telle partie, comme il est dit quelque part : « J'ai posé le fondement comme un sage architecte <sup>1</sup>. » Mais le nom absolu de sage est réservé à celui-là seul dont la considération s'applique à la fin de l'univers, parce que cette fin de l'univers en est aussi le principe. De là, suivant le philosophe, c'est au sage de considérer les causes les plus hautes.

« Or, la fin dernière de toute chose, c'est celle que s'est proposée son auteur et son moteur. Le premier auteur et moteur de l'univers, c'est l'intelligence, comme il sera montré plus bas. Il faut donc que la fin dernière de l'univers soit le bien de l'intelligence. Or, ce bien, c'est la vérité. Il faut donc que la vérité soit la fin dernière de tout l'univers, et que la sagesse insiste principalement sur cette fin et sur sa considération. C'est pourquoi la divine Sagesse, revêtue de chair, témoigne être venue en ce monde pour la manifestation de la vérité, disant : « Je suis né pour cela, et c'est pour cela que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité <sup>2</sup>. »

« Le philosophe lui-même décide que la première philosophie est la science de la vérité, non d'une vérité quelconque, mais de cette vérité qui est la source de toute vérité, savoir, de celle qui concerne le principe d'être à toutes choses, en sorte que sa vérité spéciale est le principe de toute vérité; car la disposition des choses est telle dans la vérité que dans l'être. Or il est du même de soutenir l'un des contraires et de réfuter l'autre, comme la médecine opère la santé et exclut la maladie. Ainsi, comme il est du sage de méditer la vérité, principalement touchant le premier principe, de même en est-il de combattre la fausseté contraire.

<sup>1</sup> Prov., 8. — <sup>2</sup> Arist., 2. *Top.*, c. 1. — <sup>3</sup> *In procem. Metaphys.*, c. 2.

<sup>1</sup> 1 Cor., 3. — <sup>2</sup> Jean, 18.



« C'est donc convenablement que, de la bouche même de la sagesse, deux offices du sage sont signalés dans les paroles de notre texte : l'un, de méditer et d'énoncer la vérité divine, la vérité par excellence, en disant : « Mon gosier méditera la vérité ; » l'autre, de combattre l'erreur contraire à la vérité, quand elle dit : « Et mes lèvres détestent ce qui est impie ; » par où elle désigne la fausseté contraire à la vérité divine, à la religion, qui est appelée piété, tandis que la fausseté contraire prend le nom d'impiété.

« CHAP. II. *Quelle est l'intention de l'auteur.*

Entre toutes les études des hommes, l'étude de la sagesse est la plus parfaite, la plus sublime, la plus utile et la plus agréable : la plus parfaite, par la raison que, autant l'homme s'adonne à l'étude de la sagesse, autant il participe dès maintenant à la béatitude. Le sage dit-il : « Bienheureux l'homme qui demeurera dans la sagesse <sup>1</sup>. » La plus sublime, car c'est par elle principalement que l'homme approche de la ressemblance de Dieu, qui a tout fait dans la sagesse ; et comme la ressemblance est une cause d'amitié, c'est principalement l'étude de la sagesse qui nous unit à Dieu par l'amitié. C'est pourquoi il est dit : « La sagesse est un trésor infini pour les hommes ; ceux qui s'en servent ont part à l'amitié de Dieu <sup>2</sup>. » La plus utile, car c'est par la sagesse qu'on parvient au règne de l'immortalité. « Le désir de la sagesse, est-il dit, conduira au royaume éternel <sup>3</sup>. » La plus agréable, car sa conversation n'a point d'amertume, ni son commerce aucun ennui, mais l'allégresse et la joie <sup>4</sup>.

« Encouragé donc par la bonté divine à remplir l'office de sage, quoique l'entreprise surpasse nos forces propres, notre intention est, suivant nos petits moyens, de manifester la vérité que professe la foi catholique et d'éliminer les erreurs contraires ; car, pour parler comme Hilaire : « Je sens au fond de mon âme que, le principal devoir de ma vie envers Dieu, c'est de le prêcher par toutes mes paroles et par tous mes sentiments. »

« Or il est difficile de procéder contre les erreurs de chacun, et cela pour deux causes.

D'abord les paroles sacrilèges de chacun des errants ne nous sont point assez connues pour que de ce qu'ils disent nous puissions tirer des raisons pour détruire leurs erreurs. Les anciens Pères en ont usé de la sorte pour détruire les erreurs des gentils, dont ils pouvaient savoir les positions, ayant été gentils eux-mêmes ou ayant vécu parmi eux et ayant été instruits dans leurs doctrines. En second lieu, parce que quelques-uns d'entre eux, comme les mahométans et les païens, ne conviennent point avec nous dans l'autorité d'aucune écriture par laquelle on puisse les convaincre. Nous pouvons disputer contre les Juifs par l'Ancien Testament, contre les hérétiques par le Nouveau ; mais ceux-ci ne reconnaissent ni l'un ni l'autre. Il est donc nécessaire de recourir à la raison naturelle, à laquelle tous sont contraints d'adhérer, mais qui est défective dans les choses divines.

« Au reste, en examinant quelque vérité, nous montrerons quelles erreurs elle exclut, et comment la vérité démontrable s'accorde à la foi de la religion chrétienne.

« CHAP. III. *Que dans les choses que nous confessons de Dieu il y a deux modes de vérité.* Mais comme le mode de manifestation n'est pas le même pour toute vérité, et que, comme l'a très-bien dit Aristote, cité par Boèce, il est d'un homme instruit de ne désirer sur chaque point qu'autant de créance qu'en permet la nature de la chose, il est nécessaire de montrer d'abord quel mode est possible pour manifester la vérité proposée.

« Or, dans les choses que nous confessons de Dieu, il y a un double mode de vérité ; car il y a des vérités touchant Dieu qui surpassent toute la faculté de la raison humaine, comme, que Dieu est trine et un. Il y en a d'autres auxquelles la raison humaine peut atteindre, par exemple, que Dieu est, que Dieu est un, et autres semblables, que même les philosophes ont démonstrativement prouvées de Dieu, conduits par la lumière de la raison naturelle.

« Que, parmi les vérités intelligibles concernant Dieu, il y en ait quelques-unes qui excèdent tout à fait le génie de la raison humaine, cela paraît très-évidemment. Le principe de toute la science que la raison perçoit

<sup>1</sup> Eccl., 14. — <sup>2</sup> Sap., 7. — <sup>3</sup> Sap., 6. — <sup>4</sup> Sap., 8.

d'une chose quelconque, c'est l'intelligence de la substance de cette chose ; car, suivant la doctrine du philosophe, le principe de la démonstration, c'est ce qu'une chose est. D'où cette conclusion nécessaire : tel est le mode dont on connaît la substance d'une chose, tel sera le mode de ce que l'on connaîtra de cette chose-là. Si donc l'intelligence humaine comprend la substance de quelque chose, comme d'une pierre ou d'un triangle, rien de ce qui est intelligible de ce triangle ou de cette pierre n'excédera la faculté de la raison humaine. Mais cela ne nous arrive pas quant à Dieu ; car, pour saisir sa substance, l'intelligence humaine ne saurait y atteindre par sa vertu naturelle, attendu que la connaissance de notre intelligence, suivant le mode de la vie présente, commence par les sens. C'est pourquoi ce qui ne tombe pas sous les sens ne peut être saisi par l'intelligence humaine qu'autant que la connaissance en est recueillie des sens mêmes. Or les choses sensibles ne sauraient amener notre esprit au point de voir en elles la substance divine et d'y voir ce qu'elle est ; mais il peut bien, par les choses sensibles, être amené à la connaissance divine, de manière à connaître de Dieu qu'il est, et autres attributs semblables du premier principe.

« Parmi les vérités intelligibles concernant Dieu il y en a donc quelques-unes qui sont pénétrables à la raison humaine et quelques autres qui surpassent tout à fait sa portée.

« Il est encore facile de voir la même chose par les degrés des vérités intelligibles.

« De deux hommes, dont l'un regarde avec plus d'attention que l'autre quelque chose, celui dont l'intelligence est plus élevée comprend beaucoup de choses que l'autre ne peut absolument saisir ; on le voit par le paysan, qui ne peut saisir les subtiles considérations du philosophe. Or l'intelligence de l'ange surpasse plus l'intelligence de l'homme que l'intelligence du meilleur philosophe ne surpasse l'intelligence du dernier idiot ; car cette distance est renfermée dans les limites de l'espèce humaine, tandis que l'intelligence de l'ange les outre-passe. A la vérité l'ange connaît Dieu par un plus noble effet que

l'homme, d'autant que la substance de l'ange, par laquelle il est amené à connaître Dieu d'une connaissance naturelle, est plus digne que les choses sensibles et même que l'âme par laquelle l'intelligence humaine a la connaissance de Dieu. Mais l'intelligence divine surpasse beaucoup plus celle de l'ange que l'intelligence de l'ange ne surpasse celle de l'homme ; car l'intelligence divine égale par sa capacité sa substance, et ainsi elle connaît et comprend parfaitement d'elle tout ce qui d'elle est intelligible. Or l'ange ne connaît point de Dieu, par une connaissance naturelle, ce qu'il est, parce que la substance de l'ange, qui le conduit à la connaissance de Dieu, est un effet qui n'égale pas la vertu de sa cause. C'est pourquoi l'ange ne peut pas saisir par une connaissance naturelle tout ce que Dieu comprend en lui-même, ni la raison humaine n'est capable de saisir tout ce que l'ange conçoit par sa vertu naturelle. Comme donc ce serait une extrême folie à un idiot de traiter de faux ce qui est proposé par un philosophe par la raison qu'il ne peut le comprendre, de même et beaucoup plus serait-ce une folie excessive à l'homme de soupçonner faux ce qui est révélé divinement par le ministère des anges, et cela parce que ce sont des choses que la raison ne saurait pénétrer.

« La même chose se voit encore manifestement par le défaut que nous éprouvons chaque jour dans nos connaissances ; car des choses sensibles nous ignorons plusieurs propriétés, et des propriétés que nous appréhendons par les sens nous n'en pouvons trouver parfaitement la raison en bien des cas. Combien plus la raison humaine est-elle insuffisante pour pénétrer tout ce qu'il y a d'intelligible dans cette très-excellente substance transcendante ? A quoi s'accorde le mot du philosophe, qui dit, au second livre de sa Métaphysique, que notre intelligence est aux premiers des êtres, qui sont très-manifestes en leur nature, comme l'œil d'une chauve-souris est au soleil. Également l'Écriture sainte rend témoignage à cette vérité, car il y est dit : « Peut-être comprendrez-vous les vestiges de Dieu et trouverez-vous le Tout-



Puissant jusqu'au parfait <sup>1</sup>. » Et encore : « Voilà que Dieu est grand et qu'il surpasse notre science <sup>2</sup>. » Enfin : « Nous connaissons en partie <sup>3</sup>. »

« Par conséquent, tout ce qui se dit de Dieu, quoiqu'on ne puisse le pénétrer par la raison, ne doit pas être tout de suite rejeté comme faux, ainsi qu'ont pensé les manichéens et plusieurs des infidèles.

« CHAP. IV. *Ce qui peut naturellement se connaître de Dieu se propose convenablement à croire aux hommes.* Comme il y a une double vérité dans ce qui peut être connu de Dieu, l'une à laquelle peut atteindre la recherche de la raison, l'autre qui surpasse tout génie de la raison humaine, l'une et l'autre sont convenablement proposées à croire à l'homme de la part de Dieu. C'est ce qu'il faut d'abord montrer de celle qui peut être pénétrable à la recherche de la raison, de peur qu'il ne semble à quelqu'un, dès que la raison est capable de quelque chose, que c'est vainement qu'on le propose à croire par inspiration surnaturelle. Il s'ensuivrait toutefois trois inconvénients, si la vérité de première sorte était abandonnée à la recherche de la raison seule.

« Le premier, c'est que peu d'hommes auraient la connaissance de Dieu ; car le fruit d'une recherche studieuse, qui est la découverte de la vérité, plusieurs sont empêchés de le recueillir, et cela pour trois causes. Quelques-uns, par leur complexion même, manquent naturellement des dispositions nécessaires pour la science, en sorte que, par aucune étude, ils ne pourraient parvenir au plus haut degré de la connaissance humaine, qui est de connaître Dieu. Quelques-uns en sont empêchés par les soins nécessaires des affaires domestiques ; car il faut que, parmi les hommes, il y en ait quelques-uns qui s'appliquent à l'administration du temporel, et qui ne pourraient consacrer assez de temps au loisir d'une recherche contemplative pour arriver au faite de la recherche humaine, savoir la connaissance de Dieu. Quelques-uns en sont empêchés par la paresse. Pour la connaissance de ce que la raison peut découvrir de Dieu il faut connaître auparavant beaucoup de choses, puisque la considéra-

tion de presque toute la philosophie est dirigée vers la connaissance de Dieu, et que la métaphysique, qui s'occupe des choses divines, reste pour cela la dernière partie de la philosophie à apprendre. Ainsi donc ce n'est qu'avec un grand travail d'étude qu'on peut parvenir à la recherche de la vérité susdite, travail que peu veulent subir pour l'amour d'une science dont cependant Dieu a imprimé le désir naturel à l'âme humaine.

« Le second inconvénient, c'est que ceux qui arriveraient à la connaissance ou à la découverte de la vérité en question y arriveraient à peine après un long temps, soit à cause de la profondeur de cette vérité, que l'intelligence humaine ne peut trouver par la voie de la raison qu'après un long exercice, soit à cause de tant de connaissances préliminaires qu'il faut avoir, comme il a été dit, soit parce que, dans le temps de la jeunesse, balloîtée par les passions, l'âme n'est point propre à la connaissance d'une vérité aussi haute ; mais c'est dans le calme qu'elle devient prudente et savante, comme il est dit au septième livre *des Physiques*. Le genre humain, si la voie de la raison était la seule ouverte pour connaître Dieu, demeurerait donc dans les plus grandes ténèbres de l'ignorance, puisque la connaissance de Dieu, qui rend les hommes parfaits et bons, n'advierait qu'à très-peu, et encore, à ce peu, après un très-long temps.

« Le troisième inconvénient, c'est qu'à l'investigation de la raison humaine se mêle le plus souvent la fausseté, à cause de la débilité de notre intelligence dans ses jugements et à cause des fantômes qui s'y mêlent. C'est pourquoi les vérités les mieux démontrées resteraient douteuses auprès d'un grand nombre, attendu qu'ils ignorent la force de la démonstration, mais surtout parce qu'ils voient ceux qu'on appelle sages ou savants enseigner des choses diverses les uns des autres. De plus, parmi beaucoup de vérités que l'on démontre se mêle parfois quelque chose de faux qu'on ne démontre pas, mais qu'on soutient par une raison probable ou sophistique, qui passe quelquefois pour une démonstration.

« Il a donc fallu que la vérité touchant les

<sup>1</sup> Job., 11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 36. — <sup>3</sup> 1 Cor., 13.

choses divines fût présentée aux hommes par la voie de la foi avec une certitude fixe. C'est donc bien salutairement que la clémence divine a ordonné de tenir par la foi même les vérités que la raison peut découvrir, afin que tous, facilement, pussent participer à la connaissance divine, et cela sans doute ni erreur. C'est là ce qui est dit dans le quatrième chapitre aux Éphésiens : « Afin que vous ne marchiez plus comme marchent les gentils dans la vanité de leur esprit, ayant l'intelligence obscurcie de ténèbres ; » et dans le cinquante-quatrième chapitre d'Isaïe : « Je rendrai tous tes enfants instruits par le Seigneur. »

« CHAP. V. *Qu'il est convenable de proposer à tenir par la foi ce qui ne peut être découvert par la raison.* Il en est peut-être qui pensent que ce qui ne peut être découvert par la raison ne doit pas être proposé à croire, puisque la divine sagesse pourvoit à chacun suivant le mode de sa nature. Il faut donc démontrer qu'il est nécessaire que ce qui surpasse la raison soit proposé à l'homme à croire de la part de Dieu.

« Nul ne se porte à rien par le désir ou l'étude s'il ne le connaît auparavant. Or les hommes ont été destinés et ordonnés par la divine Providence à un bien plus élevé que ne peut en éprouver en la vie présente la fragilité humaine, ainsi qu'on le verra dans la suite. Il a donc fallu que l'esprit fût évoqué à quelque chose de plus haut que notre raison à présent ne peut atteindre, afin qu'il apprît ainsi à désirer quelque chose et à tendre vers quelque chose qui surpasse tout l'état de la vie présente. Cela convient principalement à la religion chrétienne, qui promet particulièrement les biens spirituels et éternels, et c'est pour cela qu'on y propose plusieurs choses qui surpassent l'intelligence humaine. La loi ancienne, qui avait des promesses temporelles, en proposa peu qui excédassent la portée de l'humaine raison. C'est ainsi que les philosophes eux-mêmes, pour amener les hommes du plaisir des choses sensibles à l'honnêteté, ont eu soin de montrer qu'il y a des biens préférables à ceux des sens, et dont le goût réjouit beaucoup plus agréablement ceux qui s'ap-

pliquent aux vertus actives ou contemplatives.

« Il est encore nécessaire que des vérités de cet ordre soient proposées à croire aux hommes afin qu'ils aient de Dieu une connaissance plus vraie ; car alors seulement nous le connaissons vraiment Dieu quand nous croyons qu'il est au-dessus de tout ce qu'il est possible à l'homme de penser de Dieu, attendu que la substance divine surpasse la connaissance naturelle de l'homme, ainsi qu'il a été montré plus haut. Par là donc qu'on propose à l'homme sur Dieu certaines choses qui surpassent la raison, s'affermir dans l'homme cette opinion que Dieu est quelque chose au-dessus de tout ce qui peut être pensé.

« Une autre utilité provient encore de là, savoir, de réprimer la présomption, qui est la mère de l'erreur ; car il en est quelques-uns qui présument tellement de leur esprit qu'ils se croient capables de mesurer toute la nature divine par leur intelligence, estimant vrai tout ce qui leur paraît et faux tout ce qui ne leur paraît pas. Donc, pour que l'esprit humain, délivré de cette présomption, parvienne à une enquête modeste de la vérité, il a été nécessaire qu'il fût proposé à l'homme de la part de Dieu certaines choses qui surpassent tout à fait son intelligence.

« Il en apparaît encore une autre utilité d'après un mot d'Aristote<sup>1</sup>. Simonide persuadait à quelqu'un d'abandonner la connaissance divine et d'appliquer son esprit aux choses humaines, disant que l'homme devait aspirer à ce qui est humain et le mortel à ce qui est mortel. Le philosophe soutient contre lui que l'homme doit se traîner vers les choses immortelles et divines le plus qu'il peut. Aussi dit-il ailleurs<sup>2</sup> : « Si peu que nous percevions des substances supérieures, cependant ce peu nous est plus cher et plus désirable que toute la connaissance que nous avons des substances inférieures. » Il dit encore dans le second livre *du Ciel et du Monde* que, quand des questions sur les corps célestes peuvent être résolues par une solution petite et commune, l'auditeur en ressent une joie extrême.

<sup>1</sup> *Ethic.*, l. 10, c. 9. — <sup>2</sup> *De Animalibus*, l. 11.



« De tout cela il paraît qu'une connaissance si imparfaite qu'elle soit des choses les plus nobles procure à l'âme la plus grande perfection. De là, quoique la raison humaine ne puisse pas saisir parfaitement ce qui est au-dessus de la raison, toutefois elle s'acquiert beaucoup de perfection si seulement elle le tient d'une manière quelconque par la foi. C'est pourquoi il est dit dans l'*Ecclesiaste*<sup>1</sup> : « Beaucoup de choses au-dessus de l'intelligence de l'homme vous ont été montrées ; » et aux Corinthiens<sup>2</sup> : « Nul ne connaît les choses de Dieu que l'Esprit de Dieu ; mais Dieu nous les a révélées par son Esprit. »

« CHAP. VI. *Que d'adhérer aux choses de la foi n'est pas de la légèreté, quoiqu'elles soient au-dessus de la raison.* Ceux qui ajoutent foi à cette espèce de vérités auxquelles la raison humaine ne fournit pas d'expérience ne croient pas légèrement, comme s'ils suivaient de doctes fables<sup>3</sup> ; car ces secrets de la divine Sagesse, la divine Sagesse elle-même, elle qui connaît tout très-pleinement, a daigné les révéler aux hommes, et a montré par des preuves convenables sa présence, ainsi que la vérité de sa doctrine et de son inspiration, lorsque, pour confirmer les choses qui surpassent la connaissance naturelle, elle a montré visiblement des œuvres qui surpassent la faculté de toute la nature, savoir, dans la miraculeuse guérison des maladies, la résurrection des morts, le merveilleux changement des corps célestes, et, ce qui est plus admirable, dans l'inspiration des intelligences humaines, en sorte que des idiots et des hommes simples, remplis du don de l'Esprit-Saint, ont reçu dans l'instant une souveraine sagesse et éloquence.

« A la vue de ces choses, par l'efficacité de la preuve susdite, non par la violence des armes, non par la promesse des voluptés, et, ce qui est le plus merveilleux de tout, parmi la tyrannie des persécuteurs, une foule innombrable non-seulement d'hommes simples, mais encore d'hommes très-sages, ont couru à la foi chrétienne, dans laquelle on prêche des choses qui surpassent toute intelligence humaine, on réprime les volup-

tés de la chair et l'on enseigne à mépriser tout ce qu'il y a dans le monde. Que les esprits des mortels adhèrent à ces choses, cela même est le plus grand des miracles, et une œuvre manifeste de la divine inspiration, c'est qu'on méprise les choses visibles et que l'on désire uniquement les invisibles. Or, que cela soit arrivé, non pas subitement ni par hasard, mais par la disposition divine, on le voit manifestement en ce que Dieu a prédit qu'il ferait ainsi, et qu'il l'a prédit par les nombreux oracles des prophètes, dont les livres se gardent avec vénération parmi nous, comme rendant témoignage à notre foi.

« Cette espèce de confirmation ou de preuve est indiquée dans l'épître aux Hébreux<sup>1</sup>, quand il est dit : « Ce salut de l'humanité, ayant commencé d'être annoncé par le Seigneur, a été confirmé jusqu'à nous par ceux qui ont entendu, Dieu leur rendant témoignage par des signes et des prodiges et par la distribution des divers dons de l'Esprit-Saint. » Or cette conversion si merveilleuse du monde à la foi chrétienne est un indice très-certain des miracles qui ont eu lieu, en sorte qu'il n'est plus nécessaire de les réitérer, puisqu'ils apparaissent évidemment dans leur effet. Enfin c'eût été plus miraculeux que tous les miracles si le monde eût été persuadé, sans aucuns signes merveilleux, par des hommes simples et grossiers, à croire des choses aussi ardues, à en opérer de si difficiles et à en espérer de si hautes. Toutefois, même de nos temps, Dieu ne cesse, pour la confirmation de la foi, d'opérer des miracles par ses saints.

« Mais ceux qui ont introduit des sectes d'erreur ont procédé par une voie contraire. On le voit par Mahomet, qui attira les peuples par la promesse des voluptés charnelles, à la convoitise desquelles la concupiscence de la chair pousse déjà. Il a donné des préceptes conformes aux promesses, lâchant la bride à la volupté charnelle, choses auxquelles les hommes charnels obéissent volontiers. Ensuite il n'a donné d'autres preuves de la vérité que celles que tout homme médiocrement instruit peut trouver par son esprit

<sup>1</sup> C. 3. — <sup>2</sup> 1 Cor. — <sup>3</sup> 2 Pierre, 1.

<sup>1</sup> C. 2.

naturel ; au contraire, ce qu'il enseigne de vrai, il le mêle de beaucoup de fables et de doctrines très-fausSES. De plus, il n'a point produit de miracles faits surnaturellement, seul témoignage convenable à une divine inspiration, l'opération visible, qui ne peut être que divine, montrant le docteur de la vérité invisiblement inspiré ; mais il a dit qu'il était envoyé avec la puissance des armes, miracle qui ne manque pas même aux larrons et aux tyrans. En outre, ceux qui l'ont cru d'abord n'étaient pas quelques hommes sages dans les choses divines, versés dans les sciences divines et humaines, mais des hommes brutaux, demeurant dans les déserts, absolument étrangers à toute doctrine divine ; par leur multitude il réduisit les autres à sa loi par la violence des armes. Enfin, aucun oracle divin des précédents prophètes ne lui rend témoignage ; au contraire il déprave par une narration fabuleuse presque tous les documents de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme il est évident à quiconque lit sa loi. Aussi, par un conseil rusé, n'a-t-il point laissé lire à ses sectateurs les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, de peur que, par eux, il ne fût convaincu de fausseté. Il est donc de toute évidence que ceux qui ajoutent foi à ses paroles croient à la légère.

« CHAP. VII. *Que la vérité de la raison n'est point contrariée par la vérité de la foi chrétienne.* Quoique la vérité de la foi chrétienne excède la capacité de la raison humaine, cependant ce que la raison a naturellement imprimé au dedans de soi ne peut pas être contraire à cette vérité ; car ce qui est naturellement implanté dans la raison est certainement très-vrai, à tel point qu'il est impossible de penser que cela est faux ; et il n'est pas non plus permis de croire faux ce qui est tenu par la foi, puisque cela est si évidemment confirmé de la part de Dieu. Comme donc il n'y a que le faux qui soit contraire au vrai, ainsi qu'il résulte manifestement de leurs définitions, il est impossible que la vérité de la foi soit contraire à ces principes que la raison connaît naturellement.

« Ce que le maître introduit dans l'âme du disciple est contenu dans la science du maître,

à moins que celui-ci n'enseigne fictivement, ce qu'il n'est pas permis de dire de Dieu. Or la connaissance des principes naturellement connus nous a été divinement implantée, puisque Dieu lui-même est l'auteur de la nature. Ces principes sont donc contenus dans la sagesse divine. Tout ce qui est contraire à ces principes est donc contraire à la divine sagesse. Cela ne peut donc être de Dieu. Ce que la foi tient par révélation divine ne peut donc être contraire à la connaissance naturelle.

« De plus notre intelligence est liée par les raisons contraires, de telle sorte qu'elle ne peut procéder à la connaissance du vrai. Si donc des connaissances contraires nous étaient envoyées de Dieu, notre intelligence en serait empêchée de connaître la vérité ; ce qui ne peut être de Dieu.

« Enfin ce qui est naturel ne peut être changé, la nature demeurant. Or deux opinions contraires ne peuvent en même temps être dans le même. Par conséquent il n'est envoyé de Dieu à l'homme ni opinion ni croyance contre la connaissance naturelle. C'est pourquoi l'Apôtre dit aux Romains <sup>1</sup> : « La parole est tout près dans ton cœur et dans ta bouche, et c'est la parole de la foi que nous prêchons. » Mais, parce qu'elle surpasse la raison, plusieurs la réputent contraire ; ce qui ne peut être. L'autorité de saint Augustin s'y accorde, car il dit : « Ce que manifeste la vérité ne peut aucunement être contraire aux livres soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament <sup>2</sup>. » D'où cette conséquence évidente : tous les arguments quelconques que l'on pourra produire contre les enseignements de la foi ne procèdent point droitement des premiers principes, implantés dans la nature et connus par eux-mêmes. C'est pourquoi ces arguments n'ont point la force d'une démonstration ; mais ce sont ou des raisons probables, ou des raisons sophistiques, et ainsi il y a lieu à les résoudre.

« CHAP. VIII. *Dans quel rapport la raison humaine se trouve avec la première vérité de la foi.* Il semble être à considérer aussi que les

<sup>1</sup> C. 10. — <sup>2</sup> Aug., *super Gen.*, ad litt., l. 2.



choses sensibles, desquelles la raison humaine prend le principe de connaissance, retiennent en soi quelque vestige de l'imitation divine, savoir en ce qu'elles sont, et en ce qu'elles sont bonnes; mais vestige tellement imparfait qu'il se trouve tout à fait insuffisant pour faire connaître la substance de Dieu même. Car les effets ont à leur manière la ressemblance de leurs causes, tout agent produisant quelque chose de semblable à soi; cependant elle n'atteint pas toujours la parfaite ressemblance de l'agent. Pour connaître la vérité de la foi, laquelle ne peut être parfaitement connue qu'à ceux qui voient la substance divine, la raison humaine se trouve donc dans cette position. Elle peut bien, par rapport à cette vérité, rassembler quelques similitudes vraies, mais qui ne suffisent pas pour que cette vérité soit comprise comme démonstrativement ou comme entendue de soi-même. Il est toutefois utile que l'esprit humain s'exerce à ces raisons, si débilés qu'elles soient, pourvu qu'il écarte la présomption de comprendre ou de démontrer; car de pouvoir, dans les choses très-élevées, ne fût-ce que par une petite et débile considération, apercevoir quelque chose, c'est ce qui est très-agréable, comme nous l'avons vu par un mot d'Aristote.

« L'autorité de saint Hilaire s'y accorde, quand il dit, dans son livre *de la Trinité*, en parlant de cette espèce de vérité : « Croyant ces choses, commencez, parcourez, persistez, et, quoique je sache bien que vous ne parviendrez point au terme, je vous féliciterai cependant du progrès que vous ferez; car, qui poursuit pieusement des choses infinies, quand même il n'atteindrait jamais, toujours néanmoins il profitera en avançant. Mais ne vous introduisez pas dans ce secret, ne vous plongez pas dans le mystère de cette vérité sans limites en présumant de comprendre le total de l'intelligence; mais comprenez que ces choses sont incompréhensibles <sup>1</sup>. »

« CHAP. IX. *De l'ordre et du mode de procéder dans cet ouvrage.* De ce qui précède il apparaît évidemment que l'intention du sage doit s'exercer sur une double vérité dans les

choses divines et sur la réfutation des erreurs contraires. A l'une de ces vérités l'investigation de la raison peut atteindre, mais l'autre surpasse toute l'industrie de la raison. Je dis une double vérité dans les choses divines, non de la part de Dieu même, qui est la vérité une et simple, mais de la part de notre connaissance, qui est dans des cas divers pour connaître les choses divines.

« Pour la manifestation de la première sorte de vérité il faut procéder par des raisons démonstratives qui puissent convaincre l'adversaire; mais, comme on ne peut pas avoir de telles raisons pour la seconde vérité, il ne faut pas se proposer de convaincre l'adversaire par des raisons, mais de résoudre celles qu'il peut avoir contre la vérité, puisque la raison naturelle peut ne pas être contraire à la vérité de la foi, comme il a été montré.

« La manière spéciale de convaincre l'adversaire de cette espèce de vérité, c'est l'autorité de l'Écriture, divinement confirmée par des miracles; car, ce qui est au-dessus de la raison humaine, nous ne le croyons que sur la révélation de Dieu. Cependant, pour manifester la vérité de cette espèce, il sera bon d'apporter quelques raisons vraisemblables, pour l'exercice et la consolation des fidèles, mais non pour la conviction des adversaires, parce que l'insuffisance même des raisons les confirmerait davantage dans leur erreur, lorsqu'ils se persuaderaient que c'est pour des raisons aussi faibles que nous adhérons à la vérité de la foi.

« Voulant donc procéder en la manière qui vient d'être expliquée, nous nous appliquerons d'abord (dans les trois premiers livres) à la manifestation de cette vérité que la loi professe et que la raison recherche, en produisant des raisons démonstratives et probables, dont nous avons recueilli quelques-unes dans les livres des philosophes et des saints, pour confirmer la vérité et convaincre l'adversaire. Ensuite, pour passer des choses qui nous sont plus manifestes à celles qui nous le sont moins, nous procéderons (dans le quatrième) à la manifestation de cette vérité qui surpasse la raison, en résolvant les raisons des adversaires et en

<sup>1</sup> Hilar., *de Trinit.*, c. 5, in fine.

expliquant la vérité de la foi, autant que Dieu nous le donnera, par des raisons probables et par des autorités.

« Nous proposant donc de poursuivre par la voie de la raison ce que la raison humaine peut découvrir de Dieu, il se présente à nous : premièrement, la considération de ce qui convient à Dieu en lui-même ; secondement, la manière dont les créatures procèdent de lui ; troisièmement, l'ordre des créatures envers lui comme envers leur fin. »

Voilà de quelle manière et dans quel style saint Thomas expose le dessein, le plan, la méthode et la division de son ouvrage *de la Vérité de la Foi catholique contre les erreurs des gentils*. Tout y est clair, net et précis. Comme Aristote, saint Thomas prend les mots dans leur acception commune ; point de verbiage, point d'expression ni de phrase ambitieuse. C'est une armée en bataille, qui marche à l'ennemi et qui n'a garde de s'embarrasser d'un attirail inutile. Les idées sont si nettes, le style si naturel, qu'on peut facilement le traduire, et mot à mot, dans les langues modernes. Il y a surtout entre le style de saint Thomas et le caractère originel de la langue française une si grande ressemblance qu'on dirait que le saint docteur a présidé à la formation de cette langue. Comme on a dit : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français, » on peut dire : « Ce qui n'est pas clair n'est pas de saint Thomas. »

Depuis assez longtemps nous n'en sommes plus là, depuis assez longtemps, ce qui nous plaît, même en France, ce n'est plus ce qui est clair ou français, et dans son ensemble et dans ses détails ; mais ce qui est vague, obscur, embrouillé, nuageux, inintelligible ; mais ce qui est allemand ou prussien, brahmanique ou bouddhique, arabe ou chinois.

Les deux hommes qui, de nos jours, ont passé pour les plus grands philosophes ont été deux Prussiens<sup>1</sup> des bords de la mer Baltique. Leur langage est si différent du langage commun que, de leur vivant et après leur mort, on n'a cessé de se disputer sur ce qu'ils ont voulu dire, et qu'il n'y a

pas deux de leurs disciples qui les entendent de la même manière. Ce qui est arrivé à ces deux princes de la philosophie contemporaine arrive beaucoup plus encore à la plèbe ; c'est la même confusion de mots et d'idées qu'à Babel, mais avec un instinct divers. A Babel on voulait bâtir, ici on veut démolir, démolir toutes les vérités, toutes les institutions, divines et humaines, pour mettre en place on ne sait quoi. On ne se donne pas seulement la peine d'y penser, tant on est d'accord avec soi-même. Aussi l'ouvrage de saint Thomas : *de la Vérité de la Foi catholique contre les erreurs des gentils*, pourrait-il s'intituler aussi bien : *de la Vérité de la Foi catholique contre les erreurs des philosophes prussiens et autres*.

Le premier livre traite de Dieu et des ses attributs. Avant de démontrer que Dieu est il fait voir qu'on peut le démontrer. Que Dieu soit, disaient quelques-uns, on ne peut pas le démontrer, parce que c'est une chose connue de soi-même. — Oui, connue de soi-même, répond saint Thomas, mais non point par rapport à nous. Rien de si visible que le soleil ; une chouette, pourtant, ne peut le voir. Suivant Aristote, notre intelligence est aux vérités les plus évidentes par elles-mêmes ce que l'œil de la chouette est au soleil<sup>1</sup>. » D'autres pensaient que l'existence de Dieu ne pouvait être connue que par la foi, mais non démontrée. Saint Thomas fait voir, par l'exemple des philosophes et de saint Paul, qu'on peut démontrer que Dieu est par cette démonstration qui conclut de l'effet à la cause.

Quant aux preuves particulières de l'existence de Dieu, comme cette existence n'était révoquée en doute par personne, il ne fait guère que les indiquer. Dans sa *Somme de Théologie* il en expose cinq, et de ce nombre celle de l'Être nécessaire, laquelle, ayant été délayée dans ces derniers temps par un auteur anglais<sup>2</sup>, a passé, aux yeux de bien des littérateurs, pour une découverte du génie moderne.

A quoi le saint docteur s'attache le plus, c'est à montrer ce que Dieu est : « En quoi,

<sup>1</sup> Kant et Hegel.

<sup>1</sup> C. 10 et 11. — <sup>2</sup> Samuel Clarke.



fait-il observer, on réussit mieux en montrant ce que Dieu n'est pas, attendu que, ne voyant pas encore Dieu en lui-même, mais seulement dans ses créatures, qui nous en présentent des vestiges, des images imparfaites, nous devons toujours nous élaner au delà <sup>1</sup>. » Il remarque pareillement, avec beaucoup de justesse, que les mêmes mots, appliqués à Dieu et aux créatures, présentent un sens qui n'est ni tout à fait le même ni tout à fait divers, mais analogue ou semblable. « Il y a une distance infinie entre Dieu et une créature quelconque ; le même mot, appliqué à l'un et à l'autre, ne peut donc présenter le même sens tout à fait. Cependant, malgré cette distance infinie, il y a de Dieu à sa créature le rapport de la cause à l'effet; le même mot, appliqué à l'un et à l'autre, présentera donc une certaine ombre de ressemblance <sup>2</sup>. »

Cette observation ou cette règle est des plus importantes. Toutes les erreurs sur Dieu viennent de cette erreur première que le même mot, appliqué à Dieu et aux créatures, a tout à fait le même sens ; par exemple, que Dieu *est* de la même manière que l'homme *est*, tandis qu'il y a une distance infinie entre ce même mot dans les deux phrases. Supposer que le même mot, appliqué à Dieu et aux créatures, signifie absolument la même chose, c'est supposer que, Dieu et ses créatures, c'est au fond la même chose ; erreur que saint Thomas combat et réfute dans David de Dinan, qui supposait que Dieu était la matière première de tout ; dans un certain Amauri, qui supposait que Dieu en était l'être formel ; enfin dans certains idolâtres, qui en faisaient l'âme du ciel ou du monde. Suivant saint Thomas, « la Divinité est appelée quelquefois l'être de tout dans le sens qu'elle en est la cause, qu'elle en est l'exemplaire, mais non qu'elle en soit l'essence <sup>3</sup>. »

« Tout ce qu'il y a d'être, de bonté, de perfection dans les créatures quelconques, se trouve en Dieu suréminemment, d'une manière plus parfaite que dans les créatures

mêmes ; en sorte que Dieu seul n'est pas moins que Dieu et les créatures <sup>1</sup>. » Les créatures n'ont d'être et de perfection qu'autant qu'elles participent, par assimilation ou imitation, à la perfection divine. Les divers degrés de cette participation sont ce qui distingue les créatures entre elles. « Comme Dieu voit en lui-même les degrés infinis auxquels son infinie perfection est participable ou imitable, il connaît ainsi, d'une connaissance propre, toutes les créatures en lui-même. La divine essence, quoiqu'une, est ainsi la similitude propre et la raison de tout ce qui est intelligible <sup>2</sup>. »

Après avoir, dans le premier livre, considéré Dieu en lui-même et dans ses opérations internes et immanentes, le connaître et le vouloir, saint Thomas passe, dans le second livre, à considérer Dieu dans son opération hors de lui, dans la production des créatures et dans leur gouvernement <sup>3</sup>.

La connaissance et la considération des créatures sont utiles pour l'instruction des fidèles, qui en apprennent à mieux connaître Celui qui les a faites ; elle est utile et nécessaire pour réfuter les erreurs touchant la Divinité. C'est faute d'avoir bien connu la nature véritable des créatures que les idolâtres en ont fait des dieux, que les manichéens ont inventé deux créatures, que d'autres ont supposé les actions humaines nécessitées par les astres <sup>4</sup>.

Il fait donc voir, dans ce livre, que Dieu, Être suprême, est la cause de tous les autres êtres ; qu'il les a créés, c'est-à-dire qu'il les a faits de rien ou d'une matière non préexistante ; qu'il les a faits, non par nécessité, mais parce qu'il a voulu ; que la distinction des créatures ne vient pas du hasard, ni de la matière première, mais de Dieu, qui a voulu représenter ses perfections infinies par cette infinie diversité de créatures ; que pour cela il convenait qu'il y eût des créatures intelligentes, comme représentant plus parfaitement ou moins imparfaitement Celui qui a tout fait ; que l'âme humaine est unie plus intimement au corps

<sup>1</sup> *Contra Gentiles*, l. 1, c. 14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 32, 33 et 34. *Summa*, quæstio 13, art. 5. — <sup>3</sup> *Contra Gent.*, c. 25 et 26.

<sup>1</sup> *Summa*, l. 9, f. 4, art. 2. — <sup>2</sup> *Contra Gent.*, l. 1, c. 54. *Summa*, l. 9, f. 14. — <sup>3</sup> *Contra Gent.*, l. 2, c. 1, art. 6. — <sup>4</sup> *Ibid.*, c. 2 et 3.

qu'un pilote à son navire, comme a supposé Platon ; qu'elle n'est pas non plus éternelle, mais seulement immortelle ; qu'elle n'est pas de la substance de Dieu, ni transmise par la génération, mais créée par Dieu de rien, en même temps que le corps à qui elle doit être unie <sup>1</sup>.

Dieu, qui a fait toutes choses, les a faites pour une fin ; cette fin dernière, au delà de laquelle nulle créature ne désire plus rien, c'est lui-même. Dieu étant la fin dernière de toutes les créatures, il doit les y diriger par des voies proportionnées à chacune ; c'est le gouvernement général de sa providence. Parmi les créatures de Dieu il y en a d'intellectuelles et de libres, que non-seulement il dirige vers leur fin, mais qui doivent s'y diriger elles-mêmes ; de là un gouvernement spécial pour les créatures intelligentes et libres. Telles sont les trois parties que saint Thomas développe dans son troisième livre <sup>2</sup>.

D'après l'acception universelle du mot, le mal est la privation d'une chose que, par sa naissance, on devrait avoir. Si l'homme n'a pas d'ailes, ce ne lui est pas un mal ; il n'est pas né pour en avoir ; mais s'il n'a pas de mains ce lui est un mal, parce que naturellement il doit en avoir s'il est parfait, tandis que ce n'est pas un mal pour l'oiseau. C'est ainsi que ce mot est entendu chez tous les hommes. Or la privation n'est pas une essence, mais une négation dans la substance. Le mal n'est donc pas une essence réelle ; ce qui renverse de fond en comble l'erreur des manichéens, qui supposent qu'il y a des choses mauvaises de leur nature <sup>3</sup>.

De là suit que le mal n'est causé que par quelque chose de bon. Ce qui n'est pas ne peut être cause de rien ; il faut donc que toute cause soit un être quelconque. Or le mal n'est pas un être quelconque, mais une privation ; le mal ne peut donc être la cause de rien. Si donc le mal a une cause, cette cause ne peut être que quelque chose de bon <sup>4</sup>.

De là suit encore que tout mal est fondé en quelque chose de bien ; car le mal ne peut exister par soi-même, n'ayant point d'essence. Il faut donc que le mal soit dans quelque sujet. Or tout sujet, étant une certaine substance, est quelque chose de bon. Donc tout mal est dans quelque chose de bien <sup>1</sup>.

Saint Thomas pénètre et éclaircit ces matières avec une sagacité si prodigieuse qu'il arrive quelquefois à des conclusions aussi surprenantes de justesse que de nouveauté. « On a demandé, dit-il : S'il y a un Dieu, d'où vient le mal ? Il faut plutôt conclure ainsi : S'il y a du mal, il y a un Dieu ; car le mal ne serait pas sans l'ordre du bien, dont la privation est le mal. Or cet ordre ne serait point si Dieu n'était pas <sup>2</sup>. »

Le saint docteur continue à montrer que la fin de chaque chose est le bien ; que toutes choses sont ordonnées pour une même fin, qui est Dieu ; que Dieu est la fin de toutes choses, en ce sens que toutes y trouvent ce qu'elles désirent ; que toutes désirent d'être assimilées à Dieu ; qu'elles imitent la bonté divine en ce que chacune en représente quelque similitude à sa manière ; qu'elles tendent à s'assimiler à Dieu en ce qu'à leur tour et à son image elles sont causes ; que toutes choses appellent ainsi le bien, même celles qui sont privées de connaissance <sup>3</sup>.

La fin spéciale de toute substance intellectuelle est de connaître Dieu. La souveraine félicité de l'homme est de voir Dieu en lui-même, ce qui n'est pas de sa vertu naturelle, ni de la vie présente. La loi divine est donnée à l'homme pour le diriger vers cette fin, et la grâce pour l'y faire parvenir.

Après avoir signalé de loin le sommet de l'ordre surnaturel, Dieu contemplé dans son essence, saint Thomas expose, dans le quatrième et dernier livre, ce que Dieu a daigné nous révéler par la foi, en attendant que nous méritions de le voir, sur l'unité divine, la trinité des personnes ; la divinité du Verbe, son incarnation, le mystère de la rédemp-

<sup>1</sup> L. 2, c. 83-90. — <sup>2</sup> L. 3, c. 1. — <sup>3</sup> « Malum enim, ut dictum est, nihil est aliud quam privatio ejus quod qui natus est et debet habere. Sic enim apud omnes est usus hujus nominis MALUM. Privatio autem non est aliqua essentia, sed est negatio in substantia. Malum igitur non est aliqua essentia in rebus. » Cap. 6 et 7. — <sup>4</sup> Cap. 10. « Quod causa mali est bonum. »

<sup>1</sup> Cap. 11. « Quod malum in aliquo bono fundatur. » — <sup>2</sup> « Esset autem e contrario arguendum : Si malum esset, Deus est. Non enim esset malum sublato ordine boni, cujus privatio est malum ; hic autem ordo non esset si Deus non esset. » L. 3, c. 71, n. 7. — <sup>3</sup> Cap. 16-24.



tion ; la divinité de l'Esprit-Saint, procédant du Père et du Fils ; la nature des sacrements ; l'ordre de la hiérarchie ; la résurrection des corps ; l'éternité des récompenses et des peines, ainsi que le jugement final, avec la réfutation des erreurs contraires.

Par où, dans ses divers ouvrages, saint Thomas d'Aquin a répandu le plus de lumière sur la philosophie et la théologie, sur la révélation divine, sur le mystère de la rédemption humaine, et même sur la génération des erreurs les plus monstrueuses, c'est par sa distinction plus nette entre la nature et la grâce, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

Ordre suppose trois choses : la nature d'un être, sa fin et les moyens d'y parvenir.

Dieu ne peut créer un être sans lui donner sa nature ou l'ensemble de ses propriétés essentielles, avec une fin naturelle ou proportionnée à sa nature et des moyens pour parvenir à cette fin. Tel est l'ordre naturel ou l'ordre de la nature.

Si Dieu, par sa grâce, destine une créature à une fin surnaturelle, à une fin au-dessus de sa nature, il faut que Dieu élève cette créature au-dessus d'elle-même et lui donne des moyens surnaturels comme la fin. Tel est l'ordre surnaturel ou l'ordre de la grâce.

Telle fin, tel ordre.

Notre nature même est une grâce, en ce sens que Dieu nous l'a donnée sans nous la devoir, puisque nous n'étions point. Cependant on la distingue, et avec infiniment de raison, de la grâce proprement dite. Par la nature Dieu nous donne gratuitement nous-mêmes à nous-mêmes ; mais par la grâce il se donne lui-même gratuitement à nous<sup>1</sup>. Ainsi de la nature à la grâce il y a toute la distance qu'il y a de nous à Dieu.

D'après la définition de saint Thomas, qui est devenue la définition commune de tous les catéchismes et de toutes les théologies, la grâce est un don surnaturel que Dieu accorde à l'homme pour mériter la vie éternelle. Le mot important est *surnaturel*, ou qui est au-dessus de la nature. D'après l'explication du

saint docteur, qui est l'explication catholique, la grâce est un don *surnaturel*, accordé non-seulement à l'homme déchu de la perfection de sa nature, mais à l'homme en sa nature entière ; *surnaturel* non-seulement à l'homme, mais à toute créature ; non-seulement à toute créature actuellement existante, mais encore à toute créature possible<sup>1</sup>. Saint Thomas ne se borne point à l'expliquer ainsi, mais il en donne une raison si claire et si simple qu'il suffit de l'entendre pour en être convaincu.

La vie éternelle consiste à connaître Dieu, à voir Dieu, non plus à travers le voile des créatures, ce que fait la théologie naturelle, non plus comme dans un miroir, en énigme et en des similitudes, ce que fait la foi, mais à le voir tel qu'il est, à le connaître tel qu'il se connaît. *Nous le verrons tel qu'il est*, dit le disciple bien-aimé<sup>2</sup>. Et saint Paul : *Maintenant nous le voyons par un miroir en énigme, mais alors ce sera face à face. Maintenant je le connais en partie, mais alors je le connaîtrai comme j'en suis connu*<sup>3</sup>. Or tout le monde sait, tout le monde convient que, de Dieu à une créature quelconque, il y a l'infini de distance. Il est donc naturellement impossible à une créature, quelle qu'elle soit, de voir Dieu tel qu'il est, tel que lui-même il se voit. Il lui faudrait pour cela une faculté de voir infinie, une faculté que naturellement elle n'a pas et que naturellement elle ne peut pas avoir.

<sup>1</sup> *Summa*, 1<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, q. 110, art. 1, c : « Sic igitur, per hoc quod dicitur homo gratiam Dei habere, significatur quiddam supernaturale in homine a Deo proveniens. »

Q. 111, art. 1, ad 2 : « Dona igitur naturalia carent primo debito (quoad personam); non autem carent secundo debito (quoad naturam). Sed dona supernaturalia utroque debito carent, et ideo specialius sibi nomen gratiæ vindicant. »

Q. 112, art. 1, c : « Donum autem gratiæ excedit omnem facultatem naturæ creatæ, cum nihil sit aliud quam quædam participatio divinæ naturæ, quæ excedit omnem aliam naturam. »

Q. 114, art. 2, c : « Cum vita æterna omnem naturæ facultatem excedat, non potest homo, neque in statu naturæ integræ, neque in statu naturæ corruptæ, ipsam, absque gratia et divina reconciliatione a Deo, promereri. Et inde est quod nulla natura creata est sufficiens principium actus meritorii vitæ æternæ, nisi superaddatur aliquod supernaturale donum, quod gratia dicitur. »

<sup>2</sup> « Videbimus eum sicuti est. » 1 Jean, 3, 2. — <sup>3</sup> « Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. » 1 Cor., 13, 12.

<sup>1</sup> « Quia et divina gratia Dei sit et largitio quodammodo ipsius Divinitatis. » Cassianus, *de Incarnat.*, 1. 2, c. 6.

Il y a plus : la vision intuitive de Dieu, qui constitue la vie éternelle, est tellement au-dessus de toute créature que nul ne saurait par ses propres forces en concevoir seulement l'idée. Oui, dit saint Paul après le prophète Isaïe, *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*<sup>1</sup>.

Donc, pour que l'homme puisse mériter la vie éternelle et même en concevoir la pensée, il lui faut, en tout état de nature, un secours surnaturel, une certaine participation à la nature divine. L'homme ne pouvant s'élever en ce sens jusqu'à Dieu, il faut que Dieu descende jusqu'à l'homme pour le déifier en quelque sorte. Or, cette ineffable condescendance de la part de Dieu, cette participation à la nature divine, cette déification de l'homme, c'est la grâce<sup>2</sup>.

C'est donc une idée fausse, c'est donc une erreur de penser que, dans le premier homme, la nature et la grâce étaient la même chose ; que la grâce divine n'est devenue nécessaire à l'homme que depuis sa chute ; que la grâce n'est que la restauration de la nature ; que la foi n'est que la restauration de la raison, et que la révélation divine n'est devenue nécessaire à l'homme que par suite de l'obscurcissement de son intelligence. Aussi l'Eglise a-t-elle condamné, et avec beaucoup de justice, cette proposition du

janséniste Quesnel : « La grâce du premier homme est une suite de la création et elle était due à la nature saine et entière<sup>1</sup> ; » et cette autre de Baius : « L'élévation de la nature humaine à la participation de la nature divine était due à l'intégrité de la première création, et par conséquent on doit l'appeler naturelle, et non pas surnaturelle<sup>2</sup>. »

Confondre ainsi la nature et la grâce, c'est confondre implicitement Dieu et l'homme, Dieu et la créature, comme les brahmanes de l'Inde, les bouddhistes et les anciens idolâtres ; c'est s'exposer à tomber ou dans le panthéisme ou dans le naturalisme, à conclure que tout est Dieu ou que Dieu n'est rien, et qu'il n'y a de réel que la nature visible.

Mais revenons à la grâce. Selon saint Thomas, suivi par le catéchisme du concile de Trente, la grâce n'est autre chose qu'un certain commencement de la gloire en nous, ni la gloire autre chose que la consommation de la grâce<sup>3</sup>. Voyons donc ce que sera la grâce consommée ou la gloire. 1<sup>o</sup> Ressemblance avec Dieu. « Nous savons, dit le disciple bien-aimé, que, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est<sup>4</sup>. » 2<sup>o</sup> Transformation en Dieu. « Mais nous tous, dit saint Paul, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur<sup>5</sup>. » 3<sup>o</sup> « Dieu sera tout en tous, » dit le même apôtre<sup>6</sup>. Voilà ce que la grâce commence en nous et ce qu'elle y consommera, si nous lui sommes fidèles.

Près de cela la possession de toutes les créatures existantes ou possibles n'est rien ; car toutes les créatures, tous les mondes imaginables, comparés à Dieu, sont comme un néant. La grâce nous met en possession de Dieu, nous le fait voir tel qu'il est, nous le fait aimer de manière à nous transformer

<sup>1</sup> « Sed sicut scriptum est : Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. » 1 Cor., 2, 9. Is., 64, 4. — <sup>2</sup> *Summa*, pars 1, q. 12, art. 4 : « Cum divina essentia sit supra conditionem cujuscumque creati intellectus, non potest intellectus creatus per sua naturalia ipsam cognoscere, sed tantum per gratiam. »

Q. 23, art. 1 : « Finis autem ad quem res creatæ ordinantur a Deo est duplex : unus qui excedit omnem proportionem naturæ creatæ et facultatem, et hic finis est vita æterna, quæ in divina visione consistit ; quæ est supra naturam cujuslibet creaturæ. »

Q. 56, art. 3, ad 2 : « Propter hoc quod intellectus et essentia angeli in infinitum distant a Deo, sequitur quod non possit ipsum comprehendere nec per suam naturam ejus essentiam videre. »

1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, q. 5, art. 5 : « Videre autem Deum per essentiam est supra naturam, non solum hominis, sed etiam omnis creaturæ. Omnis autem cognitio quæ est secundum modum substantiæ creatæ deficit a visione divinæ essentiæ, quæ in infinitum excedit omnem substantiam creatam ; unde nec homo, nec aliqua creatura potest consequi beatitudinem ultimam per sua naturalia. »

<sup>1</sup> Prop. 35. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 21. — <sup>3</sup> « Gratia et gloria ad idem genus referuntur, quia gratia nihil est aliud quam quædam inchoatio gloriæ in nobis. » 1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, q. 4, art. 3, ad 2.

« Gloriam autem quid esse dicemus, nisi gratiam quamdam perfectam et absolutam ? » *Catech.*, etc., pars 4, de Orat. dominic.

<sup>4</sup> 1 Jean, 3, 2. — <sup>5</sup> 2 Cor., 3, 18. — <sup>6</sup> 1 Cor., 15, 28.



en lui et à nous faire devenir avec lui comme une même chose ! Y avons-nous jamais bien pensé ?

Contemplons ce monde visible, les beautés, les merveilles sans nombre que Dieu y a répandues. Rappelons-nous les magnifiques descriptions que nous en tracent les prophètes, les saints Pères, les auteurs profanes. Eh bien ! cet univers dont aucun esprit ne saurait concevoir, dont aucune langue ne saurait exprimer toutes les merveilles, n'est qu'une pâle ombre de ce monde invisible, surnaturel, ineffable, où nous introduit la grâce. Saint Thomas dit : « Le bien surnaturel d'un seul individu l'emporte sur le bien naturel de tout l'univers<sup>1</sup>. »

Ce n'est pas tout : la grâce unit dans l'homme le monde visible au monde invisible. Par la grâce consommée ou la gloire notre âme sera substantiellement, immédiatement unie à Dieu, deviendra avec lui comme une même chose. « Qui s'attache au Seigneur, dit saint Paul, est un même esprit avec lui<sup>2</sup> ; » mais notre âme est en même temps unie substantiellement à notre corps ; elle ne fait avec lui qu'un même tout, qu'une même personne. Notre esprit étant uni substantiellement à Dieu, notre corps même participera à cette union. Notre esprit deviendra divin, et notre corps spirituel, glorieux, incorruptible. Enfin notre corps, pris de terre et devant retourner en terre, ne fait qu'un avec le monde matériel, dont il renferme tous les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, avec leurs diverses décompositions, recompositions, transformations physiques, chimiques, minérales, végétales et animales. Notre corps étant donc glorifié de la gloire de notre âme, tout le monde matériel le sera avec notre corps. Ainsi, par la consommation de la grâce en nous, l'univers matériel sera élevé en gloire et comme un état surnaturel. Il y aura une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Placé aux confins des deux mondes, chacun de nous, uni et presque identifié à Dieu par la grâce, est comme un dieu qui doit bénir, sanctifier et créer à un état plus élevé le

monde inférieur, dont il fait partie par son corps.

Voilà quelques indices sur le mystère de la grâce ; déjà ils nous laissent entrevoir en Dieu une bonté si grande, si ineffable, si incompréhensible, que l'éternité tout entière ne suffira point pour l'en bénir. Que sera-ce donc s'il change ces faibles lueurs en clartés toujours croissantes ? Prions-le qu'il nous fasse cette grâce pour estimer et chérir davantage sa grâce.

Nous avons vu déjà que notre premier père est déchu et que nous sommes déchus avec lui de cet état surnaturel et divin où Dieu l'avait créé. Pour bien apprécier la chute considérons bien d'où nous sommes tombés. Notre premier père avait un esprit naturellement clair et net, une volonté naturellement droite, un corps parfaitement soumis à l'âme. De plus son âme était élevée à l'état surnaturel et divin par la grâce que nous appelons sanctifiante ou habituelle. Son esprit recevait, de la grâce que nous appelons actuelle, la force de concevoir les vérités, et sa volonté la force d'aimer les vertus de cet état divin, qui, sous tous les rapports, surpasse infiniment les forces de la nature, si parfaite qu'elle fût. S'il nous avait engendrés dans cet état nous y serions nés avec un esprit naturellement clair et net, avec une volonté naturellement droite, avec un corps parfaitement soumis à l'âme. Surtout nous serions nés, comme lui avait été créé, dans l'état de grâce et avec le secours de la grâce, pour embrasser les vérités et les vertus surnaturelles.

Remarquons le bien, nous naîtrions dans le même état que notre premier père a été créé, mais non dans un état meilleur. Comme lui nous serions soumis à l'épreuve, comme lui nous pourrions perdre la grâce et tomber dans un état de péché et de mort. Saint Thomas, examinant *ex professo* la question si les enfants nés dans l'état d'innocence eussent été confirmés en la justice, répond formellement que non. Outre un texte de saint Augustin qui le suppose, il en donne la raison que voici : « Il est évident que les enfants, en leur naissance, n'eussent pas eu plus de perfection que leurs parents en l'état de généra-

<sup>1</sup> « Bonum gratiæ unius majus est quam bonum nature totius universi. » 1<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, q. 113, art. 9, ad 2. —  
<sup>2</sup> « Qui adhæret Domino unus spiritus est. » 1 Cor., 6, 17.

tion. Or, tout le temps qu'ils eussent engendré, leurs parents n'eussent pas été confirmés dans la justice ; la preuve en est que l'homme n'y est confirmé que par la claire vue de Dieu ; ce qui ne se peut avec la vie animale dans laquelle seule a lieu la génération. « Vous ne pourrez voir ma face, dit le Seigneur à Moïse ; car nul homme ne me verra et vivra <sup>1</sup>. » Donc les enfants ne seraient pas nés non plus avec cette confirmation <sup>2</sup>. »

Il est bon de se rappeler ceci, car on s'imaginer trop souvent que, si notre premier père avait été fidèle, nous n'eussions eu rien à craindre ni rien à faire. La vérité est, suivant saint Thomas, que, ce commun ancêtre eût-il été fidèle, nos ancêtres particuliers pouvaient ne l'être pas, et par suite nous engendrer dans un péché originel. Enfin, tous nos pères eussent-ils été fidèles, nous pourrions ne l'être point, tomber dans un état de péché et de mort <sup>3</sup>. Et, dans ce cas, pourrions-nous compter sur la miséricorde qui a suivi la chute de notre premier père ? Pensons-y bien, et, au lieu de murmurer, nous trouverons de quoi bénir.

« Considérons maintenant la chute que nous avons faite dans nos premiers parents. Par le péché ils déchurent de l'état surnaturel ou de la grâce ; ils déchurent du droit de voir Dieu en son essence et du pouvoir de le mériter. Ils furent même lésés dans la perfection de leur nature ; leur esprit, au lieu d'être naturellement clair et net, s'est obscurci ; leur volonté, au lieu de rester naturellement droite, s'est inclinée au mal ; leur corps, au lieu d'être parfaitement soumis à l'âme, s'est révolté contre elle et la domine. D'eux-mêmes il leur était impossible de remonter d'où ils étaient tombés ; c'était, de soi, une élévation infiniment au-dessus de la plus parfaite créature, et eux, outre qu'ils

n'étaient pas des créatures les plus parfaites, étaient encore lésés dans leurs facultés naturelles. Il leur fallait, pour se relever, la grâce et le secours surnaturel de Dieu, d'abord pour guérir la maladie de leur esprit et de leur volonté, ensuite pour mériter la vie éternelle et la vision intuitive de Dieu.

Il ne sera pas difficile de préciser maintenant la différence de besoin que l'homme a de la grâce avant et après son péché. Saint Thomas dit à ce sujet : « L'homme, après le péché, n'a pas plus besoin de la grâce de Dieu qu'auparavant, mais pour plus de choses : pour guérir et pour mériter ; auparavant il n'en avait besoin que pour l'une des deux, la dernière. Avant il pouvait, sans le don surnaturel de la grâce, connaître les vérités naturelles, faire tout le bien naturel, aimer Dieu naturellement par-dessus toutes choses, éviter tous les péchés ; mais il ne pouvait, sans elle, mériter la vie éternelle, qui est chose au-dessus de la force naturelle de l'homme. Depuis il ne peut plus, sans la grâce ou sans une grâce, connaître que quelques vérités naturelles, faire que quelques biens particuliers du même ordre, éviter que quelques péchés. Pour qu'il puisse tout cela dans son entier, comme auparavant, il faut que la grâce guérisse l'infirmité ou la corruption de la nature. Enfin, après comme avant, il a besoin de la grâce pour mériter la vie éternelle, pour croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu surnaturellement, comme objet de la vision intuitive <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Ad primum ergo dicendum quod homo post peccatum ad plura indiget gratia quam ante peccatum, sed non magis, quia homo etiam ante peccatum indigebat gratia ad vitam æternam consequendam, quæ est principalis necessitas gratiæ. Sed homo post peccatum super hoc indiget gratia etiam ad peccati remissionem et infirmitatis sustentationem. » *Summa*, pars 1, q. 95, art. 4, ad 1.

« Indiguit homo in statu naturæ integræ gratuito quodam auxilio ut bonum non naturale, sed supernaturale, vellet et operaretur ; at in statu naturæ lapsæ, quantum particulare aliquid bonum velle et operari posset, necessaria tamen ei divina gratia fuit ut ejus natura sanaretur et bonum meritum operaretur et vellet. » *1<sup>a</sup> 2<sup>m</sup>*, q. 109, art. 2.

« Homo in statu naturæ integræ non indiguit divinæ gratiæ gratuito auxilio viribus naturalibus superaddito ad Deum super omnia naturaliter diligendum, quantum Dei ad hoc moventis auxilio ei opus esset ; at in

<sup>1</sup> Exode, 23, 20. — <sup>2</sup> « Confirmatur homo in justitia per apertam Dei visionem, quam cum parentes, quandiu generassent, non habuissent, nec etiam in statu innocentie nati, in justitia confirmati fuissent. » *Summa*, pars 1, q. 100, art. 2, conclusio. — <sup>3</sup> « Si aliquis in posteris Adam peccasset, eo non peccante, moreretur quidem propter peccatum suum actuale, sicut Adam mortuus fuit, sed posterius ejus morerentur propter peccatum originale. » S. Thom., q. 5, DE MALO, art. 4, ad 8. Tome 8 de ses *Oeuvres*, p. 285, 1<sup>re</sup> col., édit. d'Anvers, 1612.



Faute d'avoir bien saisi la doctrine de saint Thomas sur la grâce quelques théologiens, au lieu d'éclaircir cette difficulté, l'embrouillent; de ce nombre est Malebranche, et même Bailly. Le premier, en partant sans cesse d'idées claires, n'accumule sur la grâce et la nature que des idées confuses, inexactes, contraires à l'enseignement commun des théologiens, à la croyance commune des fidèles. Toute la grâce du premier homme, qu'il appelle grâce du Créateur, était la lumière naturelle de la raison. Toute la grâce médicinale de l'homme déchu, c'est un plaisir prévenant, un amour d'instinct et d'emportement, un transport, pour ainsi dire, qui produit un amour semblable en quelque sorte à celui dont on aime les plus viles des créatures, dont on aime les corps, dont les ivrognes aiment le vin. Cette grâce, selon lui, au lieu d'augmenter ou de produire le mérite, le diminue; au lieu, de purifier notre amour, en corrompt la pureté : l'homme ne mérite qu'autant qu'il va par lui-même vers le bien<sup>1</sup>. Certes c'est là ne reconnaître la grâce que de nom; c'est en ignorer grossièrement ou en travestir hideusement la nature.

Le second, pour réfuter une absurdité des jansénistes, avance lui-même une contradiction. Les sectaires prétendent que toute la différence de l'homme, avant et après son péché, c'est qu'avant il pouvait résister à la grâce, et qu'après il ne le peut plus; c'est-à-dire qu'alors, avec la grâce, il pouvait mériter, mais que maintenant, avec la grâce, il ne le peut plus, n'étant plus libre. Bailly soutient que la différence n'est pas dans ce qu'ils disent, mais en ceci : avant son péché l'homme n'avait besoin que d'une grâce d'intelligence pour entendre les vérités surnaturelles, mais non pas d'une grâce de vo-

lonté pour vouloir et pratiquer les vertus du même ordre, tandis que, depuis le péché, il a besoin de l'une et de l'autre<sup>1</sup>. Ce qui suppose que, dans le premier homme, la volonté, contrairement à l'intelligence, pouvait, par ses seules forces naturelles, ce qui est infiniment au-dessus de ces mêmes forces.

Combien n'est-il pas plus raisonnable et plus catholique de dire, avec saint Thomas, que l'homme, avant sa chute, avait besoin de la grâce pour s'élever au-dessus de lui-même jusqu'à Dieu, mais que, depuis sa chute, il a encore besoin de la grâce pour se relever d'abord au niveau de lui-même !

La grâce ou la justice originelle qui unissait l'homme à Dieu et le lui rendait agréable éclairait son intelligence et animait sa volonté aux choses divines; soumettant ainsi tout l'homme à Dieu, elle soumettait aussi parfaitement toutes les puissances inférieures de l'âme à la raison, toutes les actions ou passions du corps aux ordres de l'âme; elle répandait dans l'homme entier une vie si vivifiante que le corps même pouvait et devait ne point mourir. L'ensemble de ces glorieuses prérogatives était une grâce, un don surnaturel, qui n'était dû ni à la personne du premier homme, ni à l'espèce humaine, dont il était le chef. Ces prérogatives surnaturelles, conférées au premier homme comme chef de l'espèce humaine, il pouvait et devait les transmettre à ses descendants par la génération. Son péché consiste à répudier volontairement, pour lui et pour ses descendants, cette grâce originelle avec ses divines prérogatives; la peine de son péché consiste dans la privation de ces dons répudiés. Telle est la doctrine de saint Thomas, particulièrement dans l'abrégé qu'il a fait lui-même de sa théologie, et qui se trouve dans le dix-septième tome de ses œuvres complètes<sup>2</sup>.

Mais comment cette répudiation et cette privation de la justice originelle peut-elle avoir le caractère d'une faute dans les descendants du premier homme? Cette ques-

statu naturæ corruptæ indiget ad hoc gratia ipsam naturam interius sanante. » *Ibid.*, art. 3.

« Potuit homo in statu naturæ integræ omnia mandata legis servare, quantum ad ipsam operum substantiam, non autem in statu naturæ corruptæ, sed quantum ad modum agendi, ut scilicet ea ex charitate operari posset, indiguit homo in utroque statu divina gratia » *Ibid.*, art. 4.

<sup>1</sup> *Traité de la Nature et de la Grâce*, 3<sup>e</sup> discours, art. 17, 18, 20 et 30. Médit. 14, n. 5 et 18. Fénelon, t. 3, p. 242, édit. de Versailles.

<sup>2</sup> Bailly, *Tract. de Gratia*, cap. 6, prop. 2 et 3. — *Compendium Theologiæ*, cap. 185-195, t. 17. *Opera S. Thomæ*, édit. Antwerp.

tion, dit saint Thomas, se résout facilement, si l'on distingue entre la personne et la nature. Comme dans une même personne il y a beaucoup de membres, de même dans la nature ou l'espèce humaine il y a beaucoup de personnes, afin que, par la participation de l'espèce, la multitude des hommes soit envisagée comme un seul homme, ainsi que le dit Porphyre. Or il faut remarquer ceci dans le péché d'un homme : divers péchés sont commis par divers membres, et, pour qu'il y ait faute, il n'est pas nécessaire que chaque péché soit volontaire de la volonté des membres par lesquels il est commis ; il suffit qu'il soit volontaire de la volonté de ce qu'il y a de principal dans l'homme, savoir de la partie intellectuelle ; car la main ne peut ne point frapper, ni le pied ne point marcher, dès que la volonté l'ordonne. De cette manière la privation de la justice originelle est un péché de la nature ou de l'espèce, en tant qu'il dérive de la volonté désordonnée du premier principe dans la nature humaine, savoir du premier parent, et ainsi il est volontaire respectivement à la nature, savoir de la volonté du premier principe de la nature ou de l'espèce, et ainsi il passe, comme en ses membres, dans tous ceux qui reçoivent de lui la nature humaine. Ce péché est appelé originel parce qu'il se dérive, par l'origine, du premier père dans ses descendants. Les autres péchés, savoir les péchés actuels, regardent immédiatement la personne qui pèche, mais celui-ci regarde directement la nature ; car le premier parent a infecté la nature par son péché, et la nature infectée infecte les personnes des enfants qui la reçoivent du premier père<sup>1</sup>.

L'ange est tombé, l'homme est tombé ; mais l'ange est tombé par lui-même et l'homme par la suggestion de l'ange. De plus, la chute de l'ange équivalait à la mort, qui fixe immuablement dans le bien ou dans le mal : sa chute est irrémédiable. L'homme déchu vit encore de la vie mortelle, qui ne fixe irrévocablement ni dans le bien ni dans le mal : sa chute est susceptible de remède. Dieu est la bonté par essence, et

l'essence de la bonté est de se communiquer à d'autres<sup>1</sup>.

Adam rentre en grâce par la pénitence ; mais c'est une pénitence personnelle, qui ne peut réparer la nature humaine tout entière. D'ailleurs Adam rentre en grâce, mais non dans la première innocence, à laquelle Dieu avait accordé le don de la justice originelle, don spécial de la grâce divine, que l'homme n'avait pu mériter avant son péché et qu'il pouvait encore moins mériter après. Ce que ne pouvait Adam repentir et réconcilié, un autre pur homme le pouvait encore moins, tant parce qu'il n'était point le chef de la nature humaine que parce qu'il ne pouvait être la cause et l'auteur de la grâce. Par la même raison un ange ne pouvait être le réparateur de la nature humaine ; ce ne pouvait être que Dieu. Mais si Dieu l'avait réparée par sa volonté et sa vertu seules, ce n'eût pas été observer l'ordre de la justice divine, qui exige une satisfaction pour le péché. Or satisfaire et mériter suppose qu'on est sous la dépendance d'autrui. Ainsi Dieu ne pouvait satisfaire pour le péché de toute la nature humaine, ni un pur homme non plus. Il convenait donc que Dieu se fit homme, afin que le même pût et réparer et satisfaire<sup>2</sup>.

Cela est convenable et de la part de Dieu et de la part de l'homme.

Dieu est par essence la bonté souveraine ; le caractère de la bonté est de se communiquer aux autres ; il convient donc que Dieu, la souveraine bonté, se communique d'une manière souveraine à ses créatures. C'est ce qu'il fait dans l'œuvre de l'Incarnation<sup>3</sup>.

Pour l'homme rien de plus salutaire. Un Dieu fait homme, qui lui parle en personne, affermit sa foi ; un Dieu fait homme pour garantir ses promesses fortifie son espérance ; un Dieu fait homme pour l'amour de lui excite sa charité ; un Dieu fait homme pour lui donner l'exemple lui facilite la connaissance de ce qu'il doit faire ; un Dieu fait homme pour faire l'homme Dieu nous procure une pleine participation de la divinité,

<sup>1</sup> *Compendium Theol.*, cap. 196.

<sup>1</sup> *Compend. Theol.*, cap. 199. *Summa*, pars 1, q. 64, art. 2. — <sup>2</sup> *Compend. Theol.*, cap. 198 et 200. — <sup>3</sup> *Summa*, pars 3, q. 1, art. 1.



ce qui est la véritable béatitude de l'homme et la fin de la vie humaine.

Ensuite, quoi de plus efficace pour repousser le mal ? Dieu s'est fait homme ! Comment donc l'homme craindrait-il encore le démon jusqu'à l'adorer, comme lui étant supérieur ? Dieu s'est fait homme ! Quelle n'est donc pas la dignité de la nature humaine ? Comment l'homme voudrait-il encore l'avilir par le péché ? Dieu s'est humilié jusqu'à se faire homme, et l'homme voudrait s'enorgueillir encore ?

Rien de plus convenable que ce moyen pour racheter l'homme de la servitude de Satan. Un pur homme ne pouvait satisfaire pour tout le genre humain ; un Dieu ne le devait pas ; un Dieu homme le fait admirablement, et Satan est vaincu par la justice de l'homme Jésus-Christ <sup>1</sup>.

Nous avons vu que, par la consommation de la grâce en nous ou par la gloire, notre esprit, intimement uni et comme identifié à Dieu, deviendra divin ; notre corps, spirituel, glorieux, incorruptible, et que, par la communauté de nature, le monde matériel participerait à la glorification de notre corps. Le péché de notre premier père vint détruire cette grande et mystérieuse harmonie de la grâce. Au lieu d'élever la créature matérielle jusqu'à Dieu, l'homme, séparé lui-même de Dieu, allait devenir de plus en plus l'esclave de cette nature inférieure, qui devenait elle-même comme l'empire de Satan. Mais le Fils de Dieu, unissant à jamais dans sa personne adorable la nature humaine à la nature divine, et, dans sa nature humaine, la nature spirituelle et la nature matérielle, s'est constitué lui-même le principe vivant et immanquable de cette glorification de Dieu dans toutes les créatures et de toutes les créatures en Dieu <sup>2</sup>.

Toutes choses ayant été faites par le Verbe de Dieu, il convenait que la restauration s'en fit par le même Verbe. D'ailleurs le Verbe, l'intelligence de Dieu, est l'exemplaire, l'i-

déal, le modèle de tout ce qui a été fait, particulièrement de l'homme, de même que la pensée de l'architecte est le modèle, l'idéal de l'édifice. Entre l'édifice et l'idéal il y a une affinité naturelle. Quand l'édifice se dégrade il est naturel que le même idéal préside à sa restauration. L'homme, créature raisonnable, se perfectionne par la sagesse ; pour consommer la perfection de l'homme il était convenable que le Verbe de Dieu, qui est la Sagesse souveraine, s'unît personnellement la nature humaine.

L'homme s'était éloigné de Dieu par le désir désordonné de la science que le serpent lui avait promise ; il convenait qu'il fût ramené à Dieu par le Verbe de la sagesse et de la science véritable <sup>1</sup>.

L'humanité du Christ est à sa divinité comme un organe ou instrument pour le salut et la réparation de la nature humaine. Le salut de l'homme consiste dans la jouissance de Dieu, laquelle rend l'homme heureux. Il faut donc que le Christ, selon la nature humaine, jouisse de Dieu parfaitement ; car, en chaque genre, le principe doit être parfait. La jouissance divine est selon deux choses, selon la volonté et selon l'intelligence : selon la volonté, qui s'attache parfaitement à Dieu par l'amour ; selon l'intelligence, qui connaît Dieu parfaitement. Le parfait attachement de la volonté à Dieu par l'amour se produit par la grâce, qui rend l'homme juste ; la parfaite connaissance de Dieu se produit par la lumière de la sagesse, qui est la connaissance de la vérité divine. Il faut donc que le Verbe incarné soit parfait et dans la grâce et dans la sagesse ou la science de la vérité. C'est pourquoi il est dit dans l'évangile de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité <sup>2</sup>. »

La grâce est un don de Dieu à l'homme pour unir l'homme à Dieu. Or, dans le Verbe incarné, la divinité se donne tout entière à l'humanité ; l'humanité, âme et corps, est unie tout entière à la divinité dans l'unité d'une même personne. C'est donc ici la grâce dans son infinie plénitude. Par cette union

<sup>1</sup> *Summa*, pars 3, q. 1, art. 2. *Compend.*, cap. 201.

— <sup>2</sup> « Perficitur etiam pro hoc quodammodo totius operis divini universitas, dum homo, qui est ultimo creatus, circulo quodam in suum redit principium, ipse rerum principio per opus incarnationis unitus. » *Compend.*, cap. 201.

<sup>1</sup> *Summa*, pars 3, q. 3, art. 8. — <sup>2</sup> *Compend.*, cap. 213.

de la nature divine et de la nature humaine en la même personne la sainte âme de Jésus-Christ, et quant à l'entendement et quant à la volonté, est inondée, et surabondamment, de la grâce divine; par son entendement elle voit Dieu en son essence; par sa volonté elle s'attache à Dieu d'un amour ineffable et indissoluble. C'est de cette plénitude de grâce et de vérité que nous avons reçu et que nous recevons grâce sur grâce. C'est pour cela que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il est mort sur la croix, qu'il est ressuscité des morts et monté au ciel <sup>1</sup>.

Par l'incarnation la divinité s'est donnée à l'humanité et se l'est unie dans la personne de Dieu le Fils; par la sainte Eucharistie le Fils de Dieu fait homme se donne tout entier à chacun de nous, afin de nous unir entre nous en lui et avec lui comme il est un avec son Père. C'est donc ici la plénitude de grâce et de vérité se donnant tout entière à chacun de nous.

Et ce Jésus-Christ, Dieu et homme, plein de grâce et de vérité, la grâce et la vérité même, Jésus-Christ est le chef, la tête de l'Église, tandis que le Saint-Esprit en est le cœur. Comme dans le corps humain c'est de la tête et du cœur que partent les influences vivifiantes qui animent tout le corps et chaque membre, ainsi en est-il de Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint dans l'Église <sup>2</sup>.

Enfin, dans l'Église ainsi vivifiée intérieurement, Jésus-Christ institue, par le sacrement de l'Ordre, un gouvernement extérieur, une hiérarchie visible, dont le Pape est la tête ou le chef. De même que dans le corps humain, outre la vie intérieure qui circule dans les artères et les veines, le Créateur établit un gouvernement extérieur, une subordination de membres, dont la tête est le chef. Dans le corps humain, s'il y a des membres placés les uns au-dessus des autres, ce n'est point pour l'utilité particulière d'aucun, mais pour l'harmonie de tout l'ensemble et pour l'utilité commune de tout le corps. Ainsi en est-il dans l'Église de Dieu <sup>3</sup>.

On suppose bien souvent que l'étude de la théologie et des autres sciences par la méthode scolastique dessèche l'âme et éteint l'esprit de piété; les docteurs scolastiques du treizième siècle, qui furent tous des hommes aussi pieux que savants, principalement saint Thomas et saint Bonaventure, sont la preuve du contraire. Quoi de plus pieux que l'office du Saint-Sacrement composé par saint Thomas? Quoi de plus dévot, de plus fervent, de plus céleste que les opuscules de saint Bonaventure, justement surnommé le Docteur séraphique?

Chose singulière! tout le monde suppose, dit ou répète que les scolastiques, que les cloîtres du moyen âge n'ont produit aucun livre digne de plaire à tout le monde et de devenir populaire; et depuis des siècles tout le monde lit, goûte et admire un traité de morale scolastique composé au moyen âge, composé au treizième siècle, par un supérieur de moines, à l'usage de ses novices; et ce livre, connu, aimé, admiré de tout le monde, est particulièrement le livre du peuple; et ce livre est traduit dans toutes les langues; et dans toutes les langues ce livre se réimprime des milliers de fois; et plusieurs nations se disputent l'honneur d'avoir produit l'auteur de ce livre; car tout le monde convient, avec un célèbre littérateur français <sup>4</sup>, que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est le livre le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas.

Ce livre est un traité de morale religieuse dans un ordre naturel. Bien que l'auteur semble n'y parler que par sentences, il porte ses disciples graduellement à aimer Jésus-Christ jusqu'à la perfection. Après avoir, dans les deux premiers livres, fait passer le fidèle par la vie purgative, il le conduit, dans le troisième, à la vie illuminative, et, après l'avoir instruit à fond par le désir de la prière, par l'obéissance, par la paix parfaite, avec l'aide des lumières et des secours de la grâce, il le fait parvenir à la vie unitive, lui proposant le Pain céleste, la nourriture du vrai catholique, et le dispose, dans le quatrième livre, à

<sup>1</sup> *Compendium Theol.*, cap. 214 et seqq. *Summa*, pars 3. — <sup>2</sup> *Ibid.*, q. 8. — <sup>3</sup> *Summa, supplement.*, 3<sup>e</sup> part., q. 34 et seqq.

<sup>4</sup> Fontenelle, dans sa *Vie de Corneille*.



s'unir avec Dieu dans la sainte Eucharistie.

Le *Traité de l'Imitation* a été composé par un moine bénédictin et calqué sur la règle bénédictine. En effet, les mots de *moine*, de *bon novice*, de *cénobite*, de *prélat*, et autres, si souvent répétés dans ce livre, étaient les noms propres de la règle de saint Benoît. Au chapitre treize du premier livre l'auteur commence par poser en principe qu'il n'y a aucun ordre religieux si saint, ni aucun lieu si solitaire, où il n'y ait des tentations et des peines. Quelques-uns souffrent les tentations les plus fortes au commencement de leur conversion, d'autres à la fin. Ailleurs il dit : « Entrez dans votre cellule, vous y trouverez ce que souvent vous perdez au dehors. La cellule bien gardée devient agréable ; gardée mal elle devient ennuyeuse et vile. Si dès le principe de votre conversion vous l'habitez et la gardez fidèlement, elle vous sera dans la suite une douce amie et une consolation délicateuse <sup>1</sup>. »

Tel chapitre est intitulé *de la Vie monastique*. « Il faut que vous appreniez, y est-il dit, à vous briser en beaucoup de choses si vous voulez avoir la paix et la concorde avec les autres. Ce n'est pas peu d'habiter dans des monastères ou dans une congrégation, et d'y vivre sans reproche, et d'y persévérer fidèle jusqu'à la mort. Heureux qui aura bien vécu et fini de même ! Si vous voulez durer et profiter comme il se doit, regardez-vous comme un étranger exilé sur la terre. Il faut que vous deveniez insensé pour le Christ si vous voulez mener la vie religieuse. L'habit et la tonsure y contribuent peu ; c'est le changement des mœurs et l'entière mortification des passions qui font les religieux véritables <sup>2</sup>. »

Un autre chapitre est intitulé *des Exemples des saints Pères*. L'auteur insiste particulièrement sur ceux qui ont mené une vie pauvre et pénitente dans les déserts. « Ils étaient loin du monde, mais près de Dieu. Le monde les méprisait, ils se méprisaient eux-mêmes, mais Dieu les estimait et les aimait. Ils persévéraient dans une véritable humilité, vivaient dans la simplicité de l'obéissance et marchaient dans la charité et la

patience ; c'est pourquoi ils profitaient chaque jour dans l'esprit et obtenaient une grande grâce auprès de Dieu. Ils ont été donnés en exemple à tous les religieux, et ils doivent plus nous provoquer à profiter bien que le nombre des tièdes à nous relâcher. Oh ! quelle a été la ferveur de tous les religieux dans le principe de leur sainte institution <sup>3</sup> ! »

Le chapitre suivant a pour titre : *des Exercices d'un bon religieux*. « La vie d'un bon religieux, y est-il dit, doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit tel au dedans qu'il paraît aux hommes au dehors. Et même il doit être bien plus au dedans ce qu'il paraît au dehors ; car notre inspecteur est Dieu, que nous devons révéler souverainement, quelque part que nous puissions être, marchant en sa présence, purs comme les anges <sup>4</sup>. » « Comment, est-il dit ailleurs, font tant d'autres religieux qui vivent si strictement sous la discipline claustrale ? Ils sortent rarement, ils vivent dans la retraite, mangent très-pauvrement, portent des habits grossiers, travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent de bonne heure, prolongent les prières et se conservent dans toute la discipline. Voyez les Chartreux, les Cisterciens, les moines et les religieuses de divers ordres, comme ils se lèvent chaque nuit pour chanter les louanges du Seigneur ! C'est pourquoi il serait honteux pour vous d'être paresseux à une si sainte œuvre, dans le moment où une si grande multitude de religieux commence à louer Dieu <sup>5</sup>. »

Ces passages et d'autres prouvent évidemment que l'auteur du livre *de l'Imitation* est un moine et qu'il écrit pour des moines. On voit même que, quand il a écrit son livre, il avait embrassé la vie monastique depuis bien des années. « Si chaque année, dit-il, nous déracinions un seul vice, nous deviendrions bientôt parfaits ; mais nous nous apercevons souvent, au contraire, que nous étions meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années de profession <sup>6</sup>. »

<sup>1</sup> L. 1, c. 20. — <sup>2</sup> L. 1, c. 17.

<sup>3</sup> L. 1, c. 18. — <sup>4</sup> L. 1, c. 19. — <sup>5</sup> L. 1, c. 25. — <sup>6</sup> L. 1, c. 2.

Maintenant dans quel siècle ce livre a-t-il été composé et quel est le nom de l'auteur ?

Nous avons vu le bienheureux Albert, évêque de Verceil, ensuite patriarche de Jérusalem et auteur d'une règle pour les religieux du mont Carmel. Or dans la famille du bienheureux patriarche qui subsiste encore en Italie se conserve un journal manuscrit, qui commence le 7 mars 1345 et finit le 12 juillet 1350. L'auteur du journal est Joseph *de Advocatis*. Sur l'année 1349 il dit : « Le 15 février, jour de dimanche, après le partage fait à mon frère Vincent, qui demeure à Cérione, je lui donne, en signe d'amour fraternel, le précieux code de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que je tiens de longue main de mes ancêtres, car plusieurs d'entre eux en font mention <sup>1</sup>. » Il est donc certain que, dès l'an 1349, il existait depuis longues années, par transmission héréditaire, dans la famille *de Advocatis*, aujourd'hui Avogadro, un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

En 1830, à la révolution des trois journées, on a retrouvé chez un libraire de Paris ce précieux manuscrit, portant la signature de plusieurs membres de la famille *de Advocatis*, auxquels il a successivement appartenu. Examinée par les plus habiles connaisseurs, l'écriture a été reconnue du treizième siècle, ou, au plus tard, des premières années du quatorzième. De plus des corrections ajoutées à la marge indiquent que c'est une copie faite sur un exemplaire encore plus ancien, ce qui nous reporte naturellement vers le milieu du treizième siècle. Cette copie retrouvée en 1830 est déposée dans les archives de l'église métropolitaine de Verceil.

Mais quel est enfin le véritable auteur du livre *de l'Imitation* ? En dernier résultat, le véritable auteur est Jean Gersen de Cabanaco, aujourd'hui Cavaglia, abbé bénédictin de l'ancien monastère de Saint-Étienne, à Verceil, de l'an 1220 à 1240. Les plus anciens manuscrits portent son nom, soit tout entier, soit en abréviation. Le manuscrit trouvé dans la ville d'Arone, là même où naquit saint Charles Borromée, dont l'écriture remonte

pour le moins au quatorzième siècle, et qui est le plus ancien après celui *de Advocatis*, porte en toutes lettres au commencement de chaque livre : « Ici commence la table des livres premier, second, trois, quatre, de l'abbé Jean Gersen ; » et à la fin du quatrième : « Ici finit le livre quatrième et dernier de l'abbé Jean Gersen, touchant le Sacrement de l'autel <sup>1</sup>. »

Jean Gersen ou Gessen naquit à Cabanaco vers la fin du douzième siècle ; son vrai nom est constaté par six des plus anciens manuscrits. L'existence de ce pieux personnage est encore attestée par plusieurs historiens du pays. On trouve le nom de Gersen dans plusieurs anciens documents du bourg de Cabanaco ou Cavaglia. D'après une tradition populaire et constante, non-seulement le Bénédictin Jean Gersen est natif de Cavaglia, mais il y est tenu pour vénérable et bienheureux. Non loin de Verceil est une ancienne colonie d'émigrés allemands, qui aujourd'hui encore parlent la langue tudesque. Il est très-possible que Jean Gersen fût issu de cette colonie allemande, comme son nom semble l'indiquer.

Gersen paraît avoir connu le monde avant de l'abandonner ; on le voit par le chapitre qui a pour inscription : *Qu'il est doux de servir Dieu après avoir abandonné le monde*. « Je parlerai encore, Seigneur, et je ne me tairai pas ; je dirai aux oreilles de mon Dieu, de mon Seigneur et de mon Roi, qui est dans les hauteurs : O Seigneur ! qu'elle est grande la multitude de votre douceur, que vous avez cachée pour ceux qui vous craignent ! Mais que n'êtes-vous donc pas pour ceux qui vous aiment et pour ceux qui vous servent de tout leur cœur ! Elle est vraiment ineffable la douceur de votre contemplation, que vous accordez à ceux qui vous aiment. En ceci surtout vous m'avez montré la douceur de votre charité : je n'étais pas, et vous m'avez fait ; j'errais loin de vous, et vous m'avez ramené pour vous servir, et vous m'avez commandé de vous aimer. O fontaine de perpétuel amour ! que dirai-je de vous ? Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné

<sup>1</sup> *Hist. du livre de l'Imitation de Jésus-Christ et de son véritable auteur*, par le chev. G. de Grégoire, Paris, 1843, t. 2, c. 10.

<sup>1</sup> *Hist. du livre de l'Imitation*, etc., t. 2, c. 8.



vous souvenir de moi, même après que j'eus séché et péri? Vous avez, au delà de toute espérance, agi miséricordieusement avec votre serviteur, et vous lui avez, au delà de tout mérite, témoigné de la grâce et de l'amitié. Que vous rendrai-je pour cette grâce? Car il n'est pas donné à tous de quitter tout pour renoncer au siècle et embrasser la vie monastique. Est-ce donc quelque chose de grand que je vous serve, vous que toute créature est tenue de servir? Vous servir ne doit point me paraître quelque chose de grand; mais ce qui plutôt me paraît grand et admirable, c'est que vous daigniez recevoir à votre service quelqu'un de si pauvre et de si indigne, et l'associer à vos bien-aimés serviteurs<sup>1</sup>. »

Jean Gersen devint avec le temps maître des novices et ensuite abbé du monastère de Saint-Étienne de Verceil, de l'an 1220 à 1240. Au treizième siècle l'abbé de ce monastère était un des trois représentants de la république vercellaise. Aussi est-il tel chapitre de *l'Imitation* où l'on peut voir une preuve que l'auteur a été appelé aux conférences les plus importantes; par exemple, celui qui a pour titre : *Qu'il faut éviter les paroles superflues*.

« Évitez le tumulte des hommes autant que vous pouvez; car de traiter des affaires séculières embarrasse, lors même qu'on le fait avec simplicité d'intention. Assez promptement nous sommes salis et circonvenus par la vanité. Je voudrais bien des fois avoir gardé le silence et n'avoir pas été parmi les hommes. Mais pourquoi parlons-nous si volontiers et causons-nous si volontiers ensemble, lorsque cependant nous revenons rarement au silence sans que la conscience soit blessée? Nous parlons si volontiers parce que, par ces entretiens mutuels, nous cherchons à nous consoler les uns les autres, et nous souhaitons relever le cœur fatigué par des pensées diverses. Et nous parlons et nous nous occupons l'esprit très-volontiers des choses que nous aimons ou désirons beaucoup ou que nous nous sentons contraires. Mais, hélas! c'est souvent en vain et sans fruit; car cette consolation extérieure n'est

pas un petit obstacle à la consolation intérieure et divine. Il faut donc veiller et prier pour que le temps ne se passe pas à rien faire. S'il est permis et à propos de parler, dites des choses édifiantes. Le mauvais usage et la négligence de notre avancement contribuent beaucoup au peu de vigilance sur notre bouche. Cependant ce n'est pas un petit avantage pour l'avancement spirituel qu'un dévot entretien sur les choses spirituelles, surtout quand on est uni de cœur et d'esprit en Dieu<sup>1</sup>. »

Saint François d'Assise vint à Verceil l'an 1215 pour y fonder un couvent; l'auteur de *l'Imitation* a pu le connaître de sa personne. Il en parle dans son livre. Après avoir cité une de ses maximes il dit, suivant un ancien manuscrit : *Ainsi parle l'humble François*; suivant un autre : *Ainsi parle saint François*. Dans les éditions ordinaires on a mis : *Ainsi parle l'humble saint François*. Comme le saint homme, mort en 1228, fut canonisé vingt mois après, il est possible que Gersen, qui dictait alors son traité de morale, ait dit d'abord : *Ainsi parle l'humble François*, et, après sa canonisation : *Ainsi parle saint François*<sup>2</sup>.

Saint Antoine de Padoue, si renommé par son éloquence miraculeuse, vint étudier la théologie à Verceil. Il est probable que c'est de lui qu'il est question vers la fin du chapitre suivant : *Contre la vaine et séculière science*. « Mon fils, ne te laisse point émouvoir aux belles et subtiles paroles des hommes; car le royaume de Dieu n'est point dans le discours, mais dans la vertu. Fais attention à mes paroles, qui allument les cœurs et illuminent les esprits; elles produisent la componction et importent une consolation variée. Ne lis jamais une parole afin de pouvoir paraître plus docte ou plus sage. Étudie-toi à mortifier les vices, parce que ceci te profitera plus que la connaissance de beaucoup de questions difficiles. Quand tu auras lu et connu beaucoup de choses il faut toujours revenir à un même principe. C'est moi qui enseigne la science à l'homme et je donne aux petits une science plus claire qu'un homme ne peut l'enseigner. Celui à qui je

<sup>1</sup> L. 3, c. 10.

<sup>1</sup> L. 1, c. 10. — <sup>2</sup> *Hist. du livre, etc.*, c. 8. *Imit.*, l. 3, c. 50.

parle sera bientôt sage et profitera beaucoup dans l'esprit. Malheur à ceux qui cherchent à savoir des hommes beaucoup de choses curieuses et qui s'inquiètent peu des moyens de me servir ! Viendra un temps où apparaîtra le Maître des maîtres, le Christ, le Seigneur des anges, qui entendra les leçons de tous, c'est-à-dire qui examinera les consciences de chacun. Et alors il scrutera Jérusalem avec des lampes, et le plus profond des ténèbres sera manifeste, et les langues se tairont avec leurs arguments.

« C'est moi qui, en un clin d'œil, élève l'intelligence humble, en sorte qu'elle saisit un plus grand nombre de raisons de la vérité éternelle que si quelqu'un avait étudié dix ans dans les écoles. C'est moi qui enseigne sans bruit de paroles, sans confusion d'opinions, sans faste d'honneur, sans combat d'arguments. C'est moi qui enseigne à mépriser ce qui est terrestre, à dédaigner les choses présentes, à chercher et à goûter les choses éternelles, à supporter les scandales, à mettre toute espérance en moi, à ne rien désirer hors de moi, et à m'aimer ardemment par-dessus toutes choses.

« Car quelqu'un en m'aimant intimement apprend des choses divines et disait des choses merveilleuses. Il profita plus en abandonnant tout qu'en étudiant des choses subtiles ; mais aux uns je dis des choses communes, aux autres des choses spéciales ; à quelques-uns j'apparais doucement dans des signes et des figures, mais à quelques autres je révèle des mystères dans une grande lumière. La voix qui parle dans les livres est la même, mais elle n'instruit pas tous également, parce que c'est moi qui suis au dedans le docteur de la vérité, le scrutateur du cœur, l'inspecteur des pensées, le promoteur des actions, distribuant à chacun comme je le juge à propos<sup>1</sup>. »

On dira peut-être : Si l'abbé Jean Gersen est le véritable auteur du livre admirable de *l'Imitation*, comment se fait-il qu'on l'ait ignoré si longtemps ? C'est que l'auteur pratiquait sincèrement ce qu'il enseigne dans tout son livre, notamment dans le chapitre si

connu : des *Humbles sentiments qu'il faut avoir de soi-même*.

« Tout homme désire naturellement savoir ; mais la science sans la crainte de Dieu, à quoi est-elle bonne ? Un humble paysan qui sert Dieu est certainement meilleur qu'un superbe philosophe qui, se négligeant soi-même, considère le cours du ciel. Celui qui se connaît bien soi-même devient vil à ses propres yeux et ne se délecte point dans les louanges humaines. Quand je saurais tout ce qu'il y a dans le monde et que je ne fusse pas dans la charité, de quoi cela me servira-t-il devant Dieu, qui me jugera par ce que j'aurai fait ? Modère le désir excessif de savoir parce qu'il s'y trouve une grande distraction et déception. Ceux qui savent aiment beaucoup à paraître et à être appelés savants. Il y a beaucoup de choses qu'il sert peu ou point du tout à l'âme de savoir, et il est grandement insensé celui qui s'applique à d'autres choses qu'à celles qui servent à son salut. La multitude des paroles ne rassasie point l'âme ; mais une bonne vie rafraîchit l'esprit, et une conscience pure procure une grande confiance auprès de Dieu.

« Plus et mieux vous savez, plus vous serez jugé sévèrement, à moins que vous n'ayez vécu plus saintement. Ne veuillez donc vous élever d'aucun art ni d'aucune science ; mais craignez plutôt à cause de la connaissance qui vous a été donnée. S'il vous semble que vous savez beaucoup et que vous l'entendez assez bien, sachez cependant qu'il y en a beaucoup plus que vous ne savez pas. Ne vous enorgueillissez point, mais confessez plutôt votre ignorance. Pourquoi vouloir vous préférer à quelqu'un, puisqu'il s'en trouve plusieurs de plus savants que vous et de plus habiles dans la loi ? Si vous voulez utilement savoir et apprendre quelque chose, aimez à être ignoré et à être réputé pour rien. La plus haute et la plus utile leçon, c'est une vraie connaissance et mépris de soi-même. Ne s'estimer rien, penser toujours en bien et avantageusement des autres, c'est une grande sagesse et une haute perfection. Quand vous verriez un autre pécher manifestement ou commettre quelque chose de grave, vous ne devriez pas vous en estimer

<sup>1</sup> L. 3, c. 45.



meilleur, parce que vous ne savez pas combien de temps vous pouvez persévérer dans le bien. Nous sommes tous fragiles; mais vous ne tiendrez personne pour plus fragile que vous-même<sup>1</sup>. »

Tels sont les humbles sentiments de l'auteur de *l'Imitation*. Aimez à être ignoré et à être compté pour rien; voilà ce qu'il dit aux autres, voilà ce qu'il pratique lui-même le premier en ne mettant pas son nom à son livre, à un livre qui sera l'admiration des siècles. C'est à peine si quelques disciples le joignent à leurs copies, et quelquefois seulement en abrégé.

Le nom de l'auteur n'étant pas connu d'une manière certaine, quelques copistes ont attribué le livre à saint Bernard; mais saint Bernard était mort vingt-neuf ans avant la naissance de saint François d'Assise, dont ce livre parle si expressément.

Lors de l'invention de l'imprimerie le livre de *l'Imitation* fut attribué généralement à un chanoine régulier de Saint-Augustin, Thomas à Kempis, sur l'autorité d'un manuscrit à la fin duquel on lit ces paroles : « Fini et achevé l'an du Seigneur 1441, par les mains de frère Thomas à Kempis. » Mais on a des manuscrits de la Bible et du Missel à la fin desquels on lit absolument les mêmes paroles, preuve évidente que Thomas à Kempis n'était pas l'auteur, mais simplement le transcripteur ou le copiste de ces livres. D'ailleurs Thomas naquit à Kempen, dans le diocèse de Cologne, vers l'an 1380, et nous avons vu que, dès l'an 1349, un manuscrit du livre de *l'Imitation* se transmettait dans la famille italienne de *Advocatis* comme un trésor possédé de longue main<sup>2</sup>.

D'autres ont attribué ce livre admirable à Jean Charlier, né au mois de décembre 1363 au hameau de Jarson, près de Réthel, diocèse de Reims. Jean Charlier, plus connu sous le nom de Gerson, transformé de Jarson, son hameau natal, ayant achevé ses études dans l'université de Paris, en fut élu procureur en 1384, puis chancelier, puis nommé chanoine de l'Église de Paris, doyen de celle de Bruges et curé de Saint-Jean-en-Grève,

dans la première de ces villes; il prit une part très-active à l'affaire du grand schisme d'Occident, assista au concile de Constance, se réfugia en Allemagne vers l'an 1417, et vint mourir à Lyon en 1429. On suppose qu'il composa le livre de *l'Imitation* dans les dernières années de sa vie, vers l'an 1420. Mais, encore une fois, nous avons vu que, dès 1349, quatorze ans avant la naissance de Jean Charlier, dit Jarson ou Gerson, une noble famille d'Italie possédait depuis longues années, de père en fils, un exemplaire de ce même livre de *l'Imitation*. D'ailleurs l'auteur du livre est évidemment un moine, écrivant pour des moines, et ne respirant que l'amour de la pauvreté, de l'humilité, du calme et de la solitude, tandis que Gerson n'a jamais été moine, n'a jamais fui le monde, jamais renoncé à ses honneurs et à ses richesses, pour vivre dans le calme et la solitude, se jetant, au contraire, au milieu des affaires les plus importantes, et y déployant une activité et une hardiesse peu communes. Ce qui a pu donner lieu à la méprise, c'est que, dans quelques manuscrits, au lieu du nom complet de *Gerson*, on ne lit que les premières lettres *Ger* ou *Gers*, dont quelques-uns, ne connaissant pas l'humble et véritable auteur, ont formé le nom plus connu de *Gerson*<sup>1</sup>.

Enfin une preuve assez curieuse que l'auteur du livre de *l'Imitation* n'est pas un Français, mais un Italien, se trouve dans le passage suivant du quatrième livre, chapitre de *la Dignité du sacrement et de l'état sacerdotal* : Le prêtre, revêtu des habits sacrés, tient la place du Christ, afin de prier Dieu avec instance et humilité pour soi et pour tout le peuple. Il porte devant lui et derrière la croix du Seigneur, afin de rappeler continuellement la Passion du Christ. Il porte la croix devant lui sur la chasuble afin qu'il considère avec soin les traces du Christ et qu'il s'étudie avec ferveur à les suivre. Derrière lui il est marqué de la croix afin de supporter débonnairement, pour Dieu, toutes les adversités apportées par les autres. Il porte la croix devant lui afin qu'il pleure ses propres péchés, et derrière lui afin que, par

<sup>1</sup> L. 1, c. 2. — <sup>2</sup> *Hist. du livre*, etc., c. 6.

<sup>1</sup> *Hist. du livre*, etc., c. 7.

compassion, il pleure aussi les péchés des autres, et qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur <sup>1</sup>. » D'après ces paroles on voit que, dans le pays de l'auteur, le prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, portait la croix devant lui sur la chasuble. Or cet usage ni n'a existé ni n'existe en France, mais bien en Italie. Les chasubles françaises n'ont de croix que sur le dos.

Parmi tous les philosophes de l'antiquité celui qu'on admire le plus est Platon. Suivant ce philosophe la philosophie véritable consiste à méditer la mort pour se déprendre l'esprit de l'illusion des choses qui passent; la philosophie consiste à aimer Dieu et à lui devenir semblable. Or telle est la philosophie du livre de *l'Imitation*.

Littéralement philosophie veut dire amour de la sagesse. Suivant Platon la sagesse véritable n'est pas celle de l'homme, mais la sagesse de Dieu; son origine n'est pas dans la pensée de l'homme, mais dans la pensée de Dieu. Or la Sagesse véritable, la Sagesse de Dieu s'est faite homme. L'amour de la vraie sagesse, la vraie philosophie consiste donc à connaître, à aimer et à imiter Jésus-Christ. Le livre de *l'Imitation* est donc un traité de la plus haute et de la plus vraie philosophie, à la portée de tout le monde.

Platon disait : « Il est difficile de trouver le Père de toutes choses, et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le faire connaître à la multitude. » Ce que Platon jugeait impossible, l'auteur de *l'Imitation* le juge superflu; son livre est entre les mains de tout le monde, et il ne s'attache point à trouver ni à faire connaître le Père de toutes choses : c'est que, depuis des siècles, tout le monde le connaît. A quoi il s'attache, c'est à nous le faire aimer et à nous rendre semblables à lui par le mépris de toutes les vanités du monde qui passe.

Écoutons ce Platon chrétien dans son chapitre de la *Doctrine ou de l'enseignement de la vérité* :

« Heureux celui que la vérité enseigne par elle-même, non par des figures et des mots qui passent, mais comme elle est. Notre opi-

nion et notre sens nous trompent souvent et voient peu. A quoi servent de grandes subtilités sur des choses cachées et obscures, qu'on ne nous accusera pas dans le jugement d'avoir ignorées? C'est une grande folie que, négligeant les choses utiles et nécessaires, nous nous appliquions de nous-mêmes à des choses curieuses et nuisibles.

« Et qu'avons-nous à faire des genres et des espèces? Celui à qui parle le Verbe éternel est débarrassé de bien des opinions. C'est d'un même Verbe que tout reçoit sa parole, et c'est un même Verbe que tout parle, et c'est là le principe qui nous parle à nous-mêmes. Sans lui personne ne comprend ni ne juge droitement <sup>1</sup>. A qui tout est un, et ramène tout à un, et voit tout en un, celui-là peut être stable de cœur et en Dieu demeurer pacifique. O vérité Dieu! faites-moi un avec vous dans une charité perpétuelle! Souvent il m'ennuie de lire et d'ouïr beaucoup de choses; en vous est tout ce que je veux et désire. Se taisent tous les docteurs, gardent le silence toutes les créatures en votre présence : parlez-moi vous seul!

« Plus quelqu'un est uni à soi-même et simplifié intérieurement, plus et de plus grandes choses il comprendra sans travail, parce qu'il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence. L'esprit pur, simple et stable, n'est point dissipé par la multitude des œuvres, parce qu'il opère tout pour la gloire de Dieu et qu'il s'efforce d'être en soi exempt de toute recherche de soi-même. Qui vous empêche et vous moleste plus que l'affection désordonnée de votre cœur? Un homme bon et dévot dispose d'abord intérieurement les œuvres qu'il doit faire au dehors. Elles ne l'entraînent point aux désirs d'une inclination vicieuse; mais lui-même les ploie à l'arbitre de la droite raison. Qui est-ce qui a un combat plus fort que celui qui travaille à se vaincre lui-même? Et ce devrait être notre grande affaire de nous vaincre chacun soi-même, de devenir chaque jour plus fort que soi et de faire quelque progrès dans le mieux.

<sup>1</sup> « Ex uno Verbo omnia, et unum loquuntur omnia; et hoc est principium quod et loquitur nobis. Nemo sine illo intelligit aut recte judicat. »

<sup>1</sup> L. 4, c. 5.



« Toute perfection en cette vie a une certaine imperfection annexée, et aucune de nos spéculations n'est exempte d'une certaine obscurité. Une humble connaissance de vous-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu qu'une profonde recherche de la science. On ne doit point blâmer la science, ou toute simple connaissance d'une chose qui est bonne, considérée en soi et ordonnée de Dieu ; mais il faut toujours préférer une bonne conscience et une vie vertueuse. Mais parce qu'il y en a plusieurs qui s'étudient plus à savoir qu'à bien vivre, voilà pourquoi ils s'égarent souvent et ne portent point de fruit ou très-peu.

« Oh ! s'ils employaient autant de diligence à extirper les vices et à implanter les vertus qu'à remuer des questions, il n'y aurait plus tant de maux et de scandales dans le peuple, ni une si grande dissolution dans les monastères. Certes, au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait ; non jusqu'à quel point nous avons bien parlé, mais jusqu'à quel point nous avons vécu religieusement. Dites-moi où sont maintenant ces messieurs et ces maîtres que vous avez bien connus lorsqu'ils vivaient encore et qu'ils florissaient par les études ? Déjà leurs prébendes sont possédées par d'autres, et je ne sais pas si ceux-ci pensent à eux. Dans leur vie ils paraissent quelque chose, et maintenant on n'en dit plus rien.

« Oh ! qu'elle passe vite la gloire de ce monde ! Plût à Dieu que leur vie eût été d'accord avec leur science ! Alors ils auraient eu bien étudié et bien enseigné. Combien périssent par une vaine science dans le siècle, qui s'inquiètent peu du service de Dieu ! Et parce qu'ils aiment mieux être grands qu'être humbles, voilà pourquoi ils s'évanouissent dans leurs pensées. Est vraiment grand celui qui a une grande charité. Est vraiment grand celui qui est petit en soi et qui compte pour rien tout le comble de l'honneur. Est vraiment prudent celui qui regarde comme du fumier toutes les choses terrestres, afin de gagner Jésus-Christ. Enfin est vraiment bien docte celui qui fait la vo-

lonté de Dieu et laisse sa volonté propre <sup>1</sup>. »

Voilà comme l'auteur de *l'Imitation* envisage la science, son origine dans le Verbe de Dieu, son utilité pour l'homme. Nous avons vu les mêmes idées dans saint Thomas d'Aquin, nous voyons les mêmes idées dans saint Bonaventure. Tout ce qu'il y a de plus élevé en Platon se trouve en eux plus élevé encore, mais plus pur, plus clair, plus simple, et à la portée de toutes les âmes pures.

Pour la hauteur et la profondeur des pensées, mais surtout pour la clarté de l'ensemble, ces trois hommes, Thomas, Bonaventure et l'auteur de *l'Imitation*, l'emportent non-seulement sur les plus renommés des anciens philosophes, mais encore sur les plus renommés des penseurs modernes, tels que Bossuet, Fénelon, Malebranche, Pascal, qui semblent leur avoir emprunté ce qu'ils ont de plus beau et même quelquefois l'avoir altéré.

Ainsi nous ne trouvons ni dans Pascal, ni dans Malebranche, ni dans Fénelon, ni dans Bossuet, du moins avec la même profondeur, avec la même clarté, avec la même précision, la distinction si essentielle et si fondamentale entre la grâce et la nature, comme nous la trouvons dans saint Thomas d'Aquin.

Ainsi encore, dans ce que les quatre écrivains modernes ont écrit sur la connaissance de Dieu, il n'y a peut-être rien à la fois de si élevé, de si profond, de si court, de si précis et de si complet qu'un petit opuscule de saint Bonaventure ayant pour titre : *Itinéraire de l'âme à Dieu*. L'âme considère Dieu d'abord par ses vestiges et dans ses vestiges, qui sont les créatures matérielles. Elle le considère ensuite par son image et dans son image, qui est l'âme elle-même. Puis elle le considère dans son premier nom d'Être suprême et dans celui de Souverain Bien. Cela forme comme six degrés de connaissance par lesquels l'âme s'élève dans la contemplation de la majesté divine. Il y en a un septième, mais qui est un pur effet de la grâce : c'est le ravissement de l'âme au-dessus d'elle-même, comme il est arrivé à saint François sur le

<sup>1</sup> L 1, c. 3.

mont Alverne; c'est une anticipation de ce que nous verrons au ciel.

Dans cet opusculé saint Bonaventure découvre des vestiges de la Trinité jusque dans les créatures matérielles. De la seule idée de l'être il conclut non-seulement l'existence de Dieu, mais tous ses principaux attributs. De la seule idée de bien suprême il conclut la trinité des personnes divines, le tout avec une pénétration et une brièveté merveilleuses. En voici un exemple.

Tout le monde admire ce mot de Pascal, parlant de la nature : « C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Toutefois, s'il entend parler de la nature créée, comme il paraît, l'idée est fautive; car la création n'est point infinie, et par conséquent le centre n'en est point partout ni la circonférence nulle part. Il est possible que cette image ait été empruntée à saint Bonaventure, qui l'emploie non-seulement le premier d'entre les Latins, mais dans un sens admirablement juste.

Au chapitre V, où, de la seule idée de l'être, il déduit l'existence de Dieu et ses principaux attributs, il dit, entre autres choses : « Parce que l'Être très-pur et absolu, qui est simplement l'Être, est le premier et le dernier, il est donc l'origine de tout et la fin qui tout consomme. Parce qu'il est éternel et très-présent, il embrasse et pénètre toutes les durées, comme en étant à la fois et le centre et la circonférence. Parce qu'il est très-simple et très-grand, il est tout entier au dedans de tout et tout entier hors de tout, et, par là, il est une sphère intelligible, dont le centre est partout et la circonférence nulle part<sup>1</sup>. »

On le voit, la pensée et l'expression de saint Bonaventure sont aussi exactes que celles de Pascal le sont peu. On est presque tenté de voir dans l'auteur moderne une mauvaise contrefaçon du Père de l'Eglise.

Ce n'est pas la seule fois que les modernes ont pris pour de merveilleuses découvertes

de leur génie des idées fort communes du moyen âge. Par exemple, combien notre siècle ne se glorifie-t-il pas d'avoir découvert le gouvernement représentatif, la merveille d'une monarchie constitutionnelle, tempérée d'aristocratie et de démocratie? Tout cela pourtant est quelque chose de si vieux que saint Thomas d'Aquin le voyait déjà dans le gouvernement divin des Hébreux, et y reconnaissait même le meilleur des gouvernements. Voici comment il en parle dans sa *Somme de Théologie* :

« Quant à la bonne constitution des princes ou des chefs dans une cité ou une nation, il faut faire attention à deux choses : la première, c'est que tous aient une certaine part au gouvernement; par là se conserve la paix du peuple, et tous aiment et gardent une constitution pareille, comme il est dit au deuxième livre des *Politiques* d'Aristote. L'autre point regarde l'espèce de gouvernement ou la diversité de manière de constituer les princes ou les chefs. Il y en a des espèces diverses, comme remarque le même philosophe au troisième livre des *Politiques*. Cependant il est surtout un gouvernement où un seul gouverne selon la vertu, et l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des meilleurs, où quelque peu gouvernent selon la vertu. La meilleure constitution des princes ou des chefs dans une cité ou un royaume est donc celle où un seul est préposé selon la vertu pour présider à tous, où quelques autres gouvernent sous lui selon la vertu; et cependant ce gouvernement appartient à tous, tant parce que les chefs peuvent être élus d'entre tous que parce que tous les élisent en effet. Cette espèce de gouvernement est le meilleur, étant bien mélangé de royauté, en tant qu'un seul préside, et d'aristocratie, en tant que plusieurs gouvernent selon la vertu, et de démocratie, c'est-à-dire de la puissance du peuple, en tant que les princes peuvent être élus d'entre les hommes du peuple et que c'est au peuple qu'appartient l'élection des princes. Et voilà ce qui fut institué selon la loi divine.

« En effet Moïse et ses successeurs gouvernaient le peuple comme étant chacun le prince de tous, ce qui est une espèce de

<sup>1</sup> « Quia simplicissimum et maximum, ideo totum intra omnia et totum extra omnia; ac per hoc est sphaera intelligibilis, cujus centrum est ubique et circumferentia nusquam. » S. Bonavent., *Itinerarium mentis in Deum*, cap. 5.



royauté. Les septante-deux sénateurs étaient choisis selon la vertu ; car il est dit au premier chapitre du *Deutéronome* : « J'ai pris de vos tribus des hommes sages et nobles, et je les ai constitués princes ; » et voilà qui était aristocratique. Ce qu'il y avait de démocratique, c'est que ces hommes étaient choisis d'entre tout le peuple. « Procurez-vous d'entre tout le peuple, est-il dit au dix-huitième chapitre de l'*Exode*, des hommes puissants et craignant Dieu, qui aiment la vérité et haïssent l'avarice. » C'est encore que c'était le peuple qui les choisissait. « Présentez d'entre vous, est-il dit à la multitude dans le premier chapitre du *Deutéronome*, des hommes sages et capables, et dont la conduite soit approuvée dans vos tribus, afin que je vous les établisse princes. » D'où il est manifeste que la constitution politique établie par la loi était la meilleure<sup>1</sup>.

Telle est la doctrine de saint Thomas d'Aquin touchant la meilleure des constitutions politiques.

Sur quoi il se fait cette difficulté : « La loi de Moïse n'a pas bien pourvu à la constitution politique du peuple d'Israël, puisqu'elle ne règle rien concernant l'institution du chef suprême de la nation. » Il répond que ce peuple était sous le gouvernement spécial de Dieu. Aussi lui est-il dit : « Le Seigneur ton Dieu t'a choisi pour que tu lui sois un peuple particulier<sup>2</sup>. » C'est pourquoi le Seigneur se réserva l'institution du souverain prince. Et voilà ce que demanda Moïse quand il dit : « Que le Seigneur, Dieu des esprits de toute chair, voie un homme qui soit sur cette multitude<sup>3</sup>. » Et c'est par cette institution de Dieu que Josué fut établi prince après Moïse. Et quant à chacun des juges qui furent après Josué, on lit que Dieu suscita un sauveur à son peuple, et que l'Esprit du Seigneur fut en eux, comme on voit au deuxième chapitre des *Juges*. Et c'est pourquoi le Seigneur ne confia point au peuple l'élection du roi, comme les autres, mais il se la réserva, comme on voit au chapitre dix-sept du *Deutéronome* : « Tu constitueras roi celui que le Seigneur, ton Dieu, aura choisi<sup>4</sup>. »

Saint Thomas se fait une autre difficulté. D'après Platon la meilleure forme du gouvernement est la royauté. La loi aurait donc dû instituer pour le peuple un roi, et non pas remettre la chose au libre arbitre du peuple, comme le permet Dieu par ces paroles : « Lorsque tu diras : J'établirai sur moi un roi, tu établiras celui qu'aura choisi le Seigneur, ton Dieu. » A cette seconde difficulté le saint docteur répond :

« La royauté est le meilleur gouvernement tant qu'elle ne se corrompt pas ; mais à cause de la grande puissance accordée au roi, ce régime dégénère facilement en tyrannie, à moins que celui à qui on accorde une telle puissance ne soit d'une vertu parfaite ; car, suivant le philosophe, il n'appartient qu'à un homme vertueux de bien supporter la bonne fortune<sup>1</sup>. Or la vertu parfaite se trouve dans peu d'hommes ; les Juifs surtout étaient cruels et portés à l'avarice, deux vices qui surtout précipitent les hommes dans la tyrannie. C'est pourquoi, dans le principe, le Seigneur ne leur institua point un roi avec pleine puissance, mais un juge et un gouverneur pour les défendre. Dans la suite, à la demande du peuple, il accorda un roi, comme avec indignation, ainsi qu'on le voit par ce qu'il dit à Samuel : « Ce n'est pas vous qu'ils ont rejeté, mais moi, pour que je ne règne pas sur eux<sup>2</sup>. »

« Cependant, dans le principe même, il établit, quant à l'institution du roi : premièrement, le mode de l'élection. En quoi il déterminait deux choses, savoir : que dans cette élection ils attendraient le jugement du Seigneur, et qu'ils ne feraient pas roi un homme d'une autre nation, parce que d'ordinaire ces rois affectionnent peu la nation à laquelle on les prépose, et que par conséquent ils en ont peu de soin. En second lieu il ordonna, touchant les rois institués, de quelle manière ils devraient se conduire par rapport à eux-mêmes, savoir : ne pas multiplier leurs chars, leurs chevaux, leurs femmes, ni leurs immenses richesses, parce que c'est par la cupidité de ces choses que les princes déclinent à la tyrannie et abandon-

<sup>1</sup> *Summa S. Thomæ*, 1<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, q. 105, art. 1. — <sup>2</sup> Deut., 7. — <sup>3</sup> Nomb., 27. — <sup>4</sup> Q. 105, art. 1, ad 1.

<sup>1</sup> Aristot., *Ethic.*, l. 10. — <sup>2</sup> 1 Rois, 8.

nent la justice. Il régla aussi de quelle manière ils devaient se conduire à l'égard de Dieu, savoir : lire et méditer continuellement sa loi, persévérer toujours dans sa crainte et son obéissance. Il régla enfin de quelle manière ils devaient se conduire envers leurs sujets, savoir : ne pas les mépriser par orgueil, ne pas les opprimer, et ne pas s'écarter de la justice<sup>1</sup>.

Une troisième difficulté que se fait saint Thomas est celle-ci : « Comme la royauté est le meilleur des gouvernements, de même la tyrannie est le pire des gouvernements corrompus. Or le Seigneur, en instituant un roi, a institué un droit tyrannique ; car il est dit : « Tel sera le droit du roi qui régnera sur vous ; il prendra vos fils, etc. <sup>2</sup>. » Donc la loi de Moïse n'a pas bien pourvu à l'institution des princes. »

Le saint docteur répond : « Ce droit n'était pas du roi par institution divine, mais Dieu prédisait plutôt l'usurpation des rois, qui se font un droit inique quand ils dégénèrent en tyrannie et dépouillent leurs sujets. Cela se voit par ce qu'il ajoute à la fin : « Et vous lui serez esclaves ; » ce qui appartient proprement à la tyrannie ; car les tyrans dominent sur les leurs comme sur des esclaves. C'est pourquoi Samuel le disait pour les détourner de demander un roi. En effet l'Écriture ajoute : « Mais le peuple ne voulut point écouter la voix de Samuel. »

« Il peut arriver cependant qu'un bon roi, sans tyrannie, prenne les fils, qu'il en fasse des tribuns et des centurions, et qu'il reçoive de ses sujets beaucoup de choses pour procurer le bien commun<sup>3</sup>.

Dans les temps modernes on s'est beaucoup disputé sur l'origine du pouvoir politique, les uns soutenant qu'il vient du peuple, les autres qu'il vient de Dieu. Les docteurs du moyen âge ne se disputaient point là-dessus ; ils réunissaient ce que maintenant l'on divise ; ils enseignaient unanimement que le pouvoir politique et législatif vient de Dieu par le peuple<sup>4</sup>.

Examinant cette question : *Si la raison de chacun peut faire une loi*, saint Thomas con-

clut en ces termes : « Comme la loi ordonne l'homme pour le bien commun, ce n'est pas la raison de chaque individu qui peut faire la loi, mais la raison de la multitude, ou celle du prince qui tient la place de la multitude. » Et voici comment il prouve sa conclusion : « Proprement, premièrement et principalement, la loi regarde l'ordre pour le bien commun. Or, ordonner quelque chose pour le bien commun, c'est le fait de toute la multitude, ou de quelqu'un qui tient la place de toute la multitude. Faire donc une loi appartient ou à toute la multitude, ou à la personne publique qui a soin de toute la multitude, parce que, dans toutes les autres choses, il appartient à celui-là d'ordonner pour la fin à qui la fin est propre<sup>1</sup>. »

Ailleurs le saint docteur remarque que, dans une multitude libre, le prince n'a pouvoir de faire une loi qu'autant qu'il représente la personne de la multitude<sup>2</sup>.

Parmi les auteurs modernes il y en a plus d'un qui traite de sédition toute opposition au gouvernement du prince, et cela sans jamais définir ce que par là il faut entendre. Les docteurs du moyen âge avaient et donnaient à cet égard des idées plus nettes. Saint Thomas, examinant si la sédition est toujours un péché mortel, conclut ainsi : « La sédition étant un combat injuste contre le bien commun de la république, elle est toujours un péché mortel de sa nature<sup>3</sup>. » On voit ici une définition exacte de ce qu'il faut entendre par sédition ; on le voit mieux par l'objection que se fait le saint docteur et par la réponse qu'il y donne : « On loue ceux qui délivrent la multitude d'une puissance tyrannique ; or cela ne peut guère se faire sans que la multitude se divise d'avec elle-même, une partie voulant garder le tyran, une autre le rejeter. Donc la sédition peut avoir lieu sans péché. » Saint Thomas répond : « Le gouvernement tyrannique n'est pas juste parce qu'il n'est pas coordonné pour le bien commun, mais pour le bien privé de celui

<sup>1</sup> Q. 105, art. 1, ad 2. — <sup>2</sup> 1 Rois, 8. — <sup>3</sup> Q. 105, art. 1, ad 5. — <sup>4</sup> Suarez, de Legib., l. 3, c. 2.

<sup>1</sup> 1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, q. 90, art. 3. — <sup>2</sup> « Principis, qui non habet potestatem condendi legem, nisi in quantum gerit personam multitudinis. » Ibid., q. 95, art. 3, ad 3. — <sup>3</sup> « Seditio, cum sit contra commune bonum reipublicæ injusta pugna, semper mortale peccatum ex suo genere est. » 2<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, q. 42, art. 2.



qui gouverne, comme on le voit par Aristote, en son troisième livre des *Choses politiques* et en son huitième des *Morales*. C'est pourquoi la perturbation de ce gouvernement n'a point le caractère de sédition, à moins peut-être qu'on ne le trouble d'une manière si désordonnée que la multitude sujette souffre plus de préjudice de la perturbation que du régime du tyran. Le séditieux, c'est plutôt le tyran qui entretient des discordes et des séditions dans le peuple qui lui est soumis, afin de le dominer plus sûrement ; car cela est tyrannique, étant ordonné pour le bien propre de celui qui préside, au détriment de la multitude<sup>1</sup>. »

Mais la multitude ne peut-elle pas abuser de son droit de légitime défense ? et à cet abus quel remède ? Les modernes n'en savent point ; aussi avons-nous vu une émeute de trois jours, dans une certaine ville<sup>2</sup>, briser un trône, expulser une dynastie, et ébranler du contre-coup tous les trônes et toutes les dynasties de l'Europe. Au moyen âge il y avait entre les rois et les peuples un médiateur et un juge, reconnu de part et d'autre ; c'était l'Église et son chef. La chose paraissait alors toute simple ; les rois et les peuples, étant alors chrétiens, avaient une conscience, même comme rois et comme peuples. Dans le doute ils consultaient naturellement le directeur suprême des consciences chrétiennes.

Saint Thomas concluait que la puissance séculière est soumise à la puissance spirituelle, comme le corps à l'âme, et qu'en conséquence ce n'est pas une usurpation de jugement lorsque le prélat spirituel s'entremet du temporel, quant aux choses dans lesquelles la puissance temporelle lui est soumise ou qui lui ont été abandonnées par la puissance temporelle<sup>3</sup>.

Alexandre de Halès enseignait que, quoique dans l'ordre des puissances séculières nul ne fût au-dessus du roi ou de l'empereur, de même que dans l'ordre des puissances spirituelles nul n'est au-dessus du Pape, toutefois, comparées l'une à l'autre, la puissance spirituelle est au-dessus de la puissance cor-

porielle, comme l'esprit est au-dessus du corps, et il appartient à la puissance spirituelle d'instituer la puissance terrestre, afin qu'elle soit, et de la juger si elle n'est pas bonne<sup>4</sup>.

Saint Thomas était fils de Landulfe, comte d'Aquin, seigneur de Lorette et de Belcastro. Landulfe lui-même était fils du fameux Thomas d'Aquin, comte de Somacle et lieutenant général des armées de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, qui lui donna en mariage sa sœur, Françoise de Souabe. Les comtes d'Aquin, issus des princes lombards, étaient alliés aux rois de Sicile et d'Aragon et à la plupart des maisons souveraines de l'Europe. Par son père saint Thomas était à la fois parent du roi de France, saint Louis, et des derniers empereurs d'Allemagne. Sa mère Théodora, fille du comte de Théate, était de la maison des Caraccioli, issus des princes normands, qui chassèrent d'Italie les Sarrasins et les Grecs et conquièrent les Deux-Siciles.

Thomas vint au monde vers la fin de l'année 1226. On s'aperçut dès ses premières années que Dieu le destinait à quelque chose de grand ; il fut exempt des passions et des défauts ordinaires de l'enfance. L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, tout enfin annonçait que son âme avait été prévenue des plus abondantes bénédictions du ciel. A peine eut-il atteint l'âge de cinq ans que son père le mit sous la conduite des religieux du mont Cassin pour lui donner les premiers éléments des sciences et de la religion. Ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès ; ils n'avaient point eu de disciple qui annonçât tant de talents pour l'avenir et qui montrât de si heureuses dispositions pour la vertu. La demande que le saint enfant faisait le plus souvent à ses maîtres était celle-ci : « Qu'est-ce que Dieu ? »

Le jeune Thomas n'avait encore que dix ans lorsque l'abbé du mont Cassin conseilla à son père de l'envoyer dans quelque université. Le comte d'Aquin, avant que d'éloigner son fils, lui fit passer quelques mois auprès

<sup>1</sup> 2<sup>a</sup> 2<sup>m</sup>, q. 42, art. 2, ad 3. — <sup>2</sup> A Paris, en 1830. — <sup>3</sup> 2<sup>a</sup> 2<sup>m</sup>, q. 60, art. 6, ad 3.

<sup>4</sup> *Alensis*, pars 3, q. 40, *membr.* 2. — Q. 48, *membr.* 1, art. 3.

de sa mère dans le château de Lorette, lieu que la dévotion à la sainte Vierge a rendu si fameux depuis la fin du treizième siècle. Thomas fixa sur lui l'admiration de toute sa famille ; on était frappé de voir en lui tant de modestie, de piété et de recueillement. Les plus nombreuses compagnies ne pouvaient le distraire, et il était toujours aussi occupé de Dieu que dans le monastère du mont Cassin. Il parlait peu et ne disait jamais rien qui ne fût très à propos. Tout son temps se trouvait partagé entre la prière, l'étude ou quelques autres exercices aussi sérieux qu'utiles. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres auprès de ses parents, dont il obtenait de quoi faire d'abondantes aumônes. Sa charité féconde en ressources trouvait toujours le moyen de procurer des soulagements aux malheureux. Il lui arriva plus d'une fois de retrancher de sa nourriture pour assister ceux qu'il savait dans le besoin. Son père, en ayant été informé, lui permit de faire telles aumônes qu'il voudrait. Le saint agit conséquemment à cette permission pendant le peu de temps qu'il resta au château de Lorette.

La comtesse, que tant de bonnes qualités avaient singulièrement attachée à son fils, proposa de lui faire continuer ses études dans la maison paternelle ; elle apportait pour raison que son innocence serait trop exposée dans les écoles publiques. Mais le comte fut d'un autre avis et rejeta l'éducation particulière, dont les avantages ne lui parurent point contre-balancer ceux que l'émulation procure aux jeunes gens ; il se détermina donc à envoyer son fils à Naples, où l'empereur Frédéric II avait fondé une université en 1224. Ce prince avait en même temps défendu d'étudier ailleurs, et cela pour faire tomber l'université de Bologne, ville contre laquelle il était alors irrité. Il arriva de là qu'une multitude innombrable d'étudiants se rendirent à Naples ; mais le désordre et la corruption les y suivirent, et l'on pouvait dire alors des écoles de cette ville ce que saint Augustin disait de celles de Carthage<sup>1</sup>.

Thomas ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa vertu avait beaucoup à craindre du séjour de Naples et il regretta plus d'une fois le monastère du mont Cassin ; mais, comme il n'était point en son pouvoir de retourner dans cette chère solitude, il se revêtit des armes de la foi, et sut garder son cœur avec tant de vigilance qu'il ne fut point infecté par le poison du vice. Il imita le jeune Daniel et Tobie, qui demeurèrent fidèles au Seigneur au milieu des désordres de Babylone et de Ninive. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les laisser jamais reposer sur rien de dangereux ou de profane. Il évitait avec le plus grand soin la société de toutes les personnes dont la vertu était suspecte, et, pendant que ses condisciples couraient aux divertissements du monde, il se retirait dans quelque église pour s'y entretenir avec Dieu ou dans son cabinet pour y vaquer à l'étude. Il apprit la rhétorique sous le célèbre Pierre Martin. Quant à son cours de philosophie, il le fit sous Pierre d'Hibernie, l'un des plus savants hommes de son siècle. Ses progrès furent si rapides qu'il était en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de clarté et de précision que les maîtres ne les avaient expliquées. Mais son application à l'étude ne l'empêchait pas de travailler à son avancement spirituel ; il se perfectionnait chaque jour dans la science des saints par l'exercice de l'oraison et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, que son humilité lui faisait cacher aux yeux des hommes. Il se privait souvent du nécessaire pour assister les pauvres, et les aumônes qu'il leur distribuait avaient d'autant plus de mérite que Dieu seul en était le témoin. Enfin il se conformait à cette maxime de l'Évangile : « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite. »

Les disciples de saint Dominique, mort depuis vingt-deux ans, faisaient alors l'ornement de l'Église par l'éminente sainteté de leur vie. Thomas eut quelques entretiens avec l'un d'entre eux, homme tout rempli de l'esprit de Dieu. Les instructions qu'il en reçut augmentèrent en lui le mépris qu'il avait déjà conçu pour toutes les choses du monde. Sa ferveur prenait tous les jours de

<sup>1</sup> *Confess.*, l. 5, c. 8.



nouveaux accroissements, et l'amour divin s'allumait de plus en plus dans le fond de son cœur. Cette flamme sacrée agissait en lui avec tant de vivacité qu'étant un jour en prières son visage parut tout rayonnant de lumière. Enfin, dégoûté du siècle plus que jamais, il résolut de suivre le désir ardent qu'il avait d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le comte, son père, en ayant été informé, employa les promesses et les menaces pour empêcher l'exécution de ce dessein ; mais tout fut inutile. Le jeune Thomas, qui savait que la voix de la chair et du sang ne doit point être écoutée lorsque celle de Dieu se fait entendre, persista dans sa première résolution et prit l'habit chez les Dominicains de Naples en 1243. Il avait alors dix-sept ans.

La comtesse, sa mère, n'eut pas plutôt appris ce qui venait de se passer qu'elle courut à Naples, déterminée à tout entreprendre pour faire rentrer son fils dans le monde. A la première nouvelle que Thomas reçut du motif de son voyage il pria ses supérieurs de lui épargner les combats qu'il aurait à soutenir, en l'éloignant de Naples. On eut égard à sa demande et on l'envoya à Rome dans le couvent de Sainte-Sabine. On le fit ensuite partir de cette ville pour l'envoyer à Paris ; mais il ne put y arriver par les raisons qui suivent.

On avait mandé sa marche à deux de ses frères, Landulfe et Raynald, qui servaient en Toscane dans l'armée de Frédéric II ; ils firent garder les chemins avec tant de vigilance que Thomas fut pris auprès d'Aquapendente, petite ville non loin de Sienne, et remis entre leurs mains. Ils voulurent l'engager à quitter l'habit qu'il portait ; mais le jeune novice déclara constamment que rien ne serait capable de l'y déterminer. On le conduisit donc en habit de religieux au château de Rocca-Sicca, appartenant à sa famille ; sa mère fut enchantée de l'avoir auprès d'elle, se flattant qu'on pourrait peu à peu le porter à choisir un autre état. Elle essaya de lui persuader qu'il n'était pas dans l'ordre de la Providence, sous prétexte qu'il avait disposé de sa liberté sans le consentement de ses parents ; elle ajouta encore beaucoup d'autres raisons, auxquelles les

prières, les larmes et les caresses donnèrent une nouvelle force. On sait combien la nature est éloquente dans de semblables circonstances. Thomas fut sensible à la douleur de sa mère, mais sa sensibilité se renferma dans les bornes du devoir. Il lui répondit avec une fermeté modeste et respectueuse qu'il avait tout pesé, que sa vocation venait certainement de Dieu, et qu'il était résolu d'y correspondre, quelque chose qu'il dût lui en coûter. La comtesse, outrée de colère, accabla son fils de reproches sanglants, ordonna qu'il fût étroitement enfermé, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler.

Qu'on se figure les assauts que Thomas eut à soutenir de la part de ses sœurs. Elles attaquèrent sa constance par tout ce que la tendresse a de plus insinuant ; elles lui peignirent surtout la douleur d'une mère désolée, que rien ne pouvait consoler. Le saint, toujours inébranlable, ne répondit que par des discours touchants sur le mépris du monde et l'amour de la vertu. Il parlait sur ces matières avec tant d'énergie qu'à la fin ses sœurs en furent vivement touchées ; il eut même là consolation de les voir entrer dans ses sentiments et embrasser avec zèle le parti de la piété. La conversion de deux personnes que la grâce venait d'unir à lui par des liens plus forts que ceux du sang ne contribuait pas peu à lui adoucir les rigueurs de sa captivité. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière et à la méditation ; le reste il le donnait à la lecture de quelques livres que les religieux de Saint-Dominique lui avaient fait remettre par le moyen de ses sœurs. Ces livres étaient une Bible, la Dialectique d'Aristote et les ouvrages de Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences.

Cependant Landulfe et Raynald revinrent de l'armée. En arrivant ils trouvèrent leur mère dans la désolation, et Thomas aussi ferme qu'auparavant. Cette circonstance, à laquelle ils ne s'attendaient peut-être pas, leur fit imaginer, pour réduire leur frère, des moyens que l'humanité réprouvait, ainsi que la religion. Le premier coup qu'ils lui portèrent fut de le renfermer dans la tour du château. Ils mirent en pièces son habit

de religieux, le chargèrent d'opprobres et lui firent souffrir mille indignités. Rien n'étant capable d'ébranler le saint, ils s'avisèrent d'un artifice dont le démon seul put leur inspirer la pensée : ils introduisirent dans sa chambre une des plus belles courtisanes du pays et lui promirent une grande récompense si elle venait à bout de le séduire. Cette malheureuse employa pour réussir tout ce qu'une femme de son caractère a de ruse et d'impudence. Thomas, effrayé du danger que court son innocence, ne perd point courage; il se défie de lui-même et appelle à son secours le Dieu de toute pureté; il s'arme ensuite d'un tison allumé, poursuit celle qui voulait le corrompre et la chasse de sa chambre. Après cette victoire il ressentit une confusion secrète d'avoir été tenté d'une manière si humiliante; puis, s'étant prosterné, il rendit grâce à Dieu du secours qu'il lui avait envoyé; il se consacra de nouveau à son service, et lui demanda, les yeux baignés de larmes, la grâce de ne jamais pécher contre la vertu que le démon avait essayé de lui ravir. Sa prière fut exaucée; non-seulement il vécut depuis dans une chasteté parfaite, mais il n'éprouva pas même la moindre tentation de la chair, comme il le déclara quelque temps avant sa mort à son confesseur : tant il est vrai qu'une première victoire désarme quelquefois pour toujours l'ennemi du salut.

Il y avait un an ou même deux, selon quelques auteurs, que Thomas était emprisonné dans le château de Rocca-Sicca. Le Pape Innocent IV et l'empereur Frédéric II, auxquels on avait rendu compte de la cruelle persécution qu'on lui avait suscitée, s'intéressèrent vivement en sa faveur; ils firent parler pour lui à sa mère et à ses frères, qui, à la fin, prirent des sentiments plus humains à son égard. La comtesse même ne parut pas éloignée de vouloir favoriser secrètement l'évasion de son fils. Les Dominicains de Naples, qui furent instruits de ces dispositions, envoyèrent quelques religieux déguisés au château de Rocca-Sicca; ceux-ci, s'étant rendus à l'heure marquée au bas de la tour, reçurent dans leurs bras le saint,

qu'une de ses sœurs faisait descendre par le moyen d'un panier, et le menèrent avec joie à leur couvent. Thomas fit profession l'année suivante. Le jour où il offrit à Dieu le sacrifice de sa liberté lui parut le plus beau de sa vie; il le passa dans les exercices de la piété la plus tendre et la plus affectueuse. Cependant sa mère et ses frères désapprouvèrent hautement sa profession; ils lui prêtèrent des motifs odieux et en portèrent leurs plaintes au Saint-Siège. Le Pape manda aussitôt à Rome le jeune profès pour l'examiner sur sa vocation à l'état religieux. Il fut extrêmement satisfait de ses réponses et pénétré d'admiration pour ses vertus; il approuva le genre de vie qu'il avait embrassé et lui permit d'y persévérer. Depuis ce temps-là notre saint ne fut plus inquiété par sa famille.

Cependant Jean le Teutonique, général des Dominicains, ayant fait un voyage à Paris, y mena Thomas avec lui. Il le fit ensuite passer à Cologne, où Albert le Grand enseignait la théologie avec beaucoup de réputation. Le bienheureux Albert<sup>1</sup>, car il a été proclamé bienheureux en l'année 1622 par le Pape Grégoire XV, et sa fête se célébrait le 15 novembre à Cologne et à Ratisbonne, le bienheureux Albert naquit en 1193. Sa ville natale est Laving, en Souabe, et sa famille, celle des comtes de Bollstat. Le surnom de Grand lui a été donné à cause de la grandeur de sa science et de sa renommée; car on rapporte qu'il était de petite taille. Ses parents l'envoyèrent étudier à Padoue. Lui-même nous apprend que dans sa jeunesse il a vu à Padoue un puits qui exhalait une vapeur mortelle et à Venise une figure de roi naturellement peinte sur un marbre. Vers 1222, à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Avant ou après sa profession il étudia quelques mois la théologie, soit à Paris, soit à Bologne ou à Cologne. Il devint bientôt professeur dans le couvent de cette dernière ville. En 1245 il vint remplir la même fonction à Paris.

Retourné à Cologne l'an 1249, après avoir

<sup>1</sup> Acta SS., et Godescard, 7 mars.



reçu le grade de docteur, on dit que, le 6 janvier, il offrit à l'empereur Guillaume de Hollande un banquet magnifique, où tout à coup l'hiver s'orna de fleurs, porta des fruits et finit par reprendre ses rigueurs accoutumées. Les auteurs du treizième siècle n'ont pas eu connaissance de ce prodige; c'est un chroniqueur du quatorzième, Jean de Béka, qui le raconte, en ajoutant qu'Albert accompagna le prince jusqu'à Utrecht et obtint de lui d'insignes bienfaits pour les Dominicains de cette ville. On dit encore qu'il parvint à fabriquer une tête parlante.

Ce qui est plus certain que ces prodiges particuliers de physique et d'industrie, c'est sa science merveilleuse, dont nous avons déjà vu des preuves, et sa piété qui égalait sa science.

En 1254 ses confrères l'élurent, à Worms, provincial d'Allemagne. Dans les couvents qu'il visitait en cette qualité son occupation la plus chère était de copier des livres. En allant d'une ville à l'autre il voyageait à pied, demandant l'aumône. Le Pape l'envoya en Pologne pour y abolir des coutumes barbares, celles de tuer les enfants difformes et les vieillards invalides. En 1255, appelé à Rome par Alexandre IV, il soutint la cause des religieux mendiants contre les docteurs séculiers de l'université de Paris. Le même Pontife l'ayant fait maître du sacré palais, il y expliqua l'Évangile selon saint Jean et les épîtres canoniques. Au chapitre général de son ordre, tenu à Valenciennes, ses confrères le chargèrent, avec saint Thomas d'Aquin, saint Pierre de Tarantaise et deux autres Dominicains, de rédiger un nouveau règlement des études. Après avoir refusé plusieurs dignités que lui offrit le chef de l'Église, il accepta, en 1260, l'évêché de Ratisbonne; mais l'administration d'un diocèse enlevait trop de temps aux études qu'il chérissait et dont il s'était fait un besoin; dès la troisième année de son épiscopat il l'abdiqua, rentra dans son couvent de Cologne et reprit ses travaux de professeur et d'écrivain.

On ne sait pas bien en quelles années, après 1263, il a pu ouvrir des cours publics à Hildesheim, à Strasbourg ou en d'autres

lieux. Il prêcha en Allemagne et en Bohême la croisade de 1270. On peut douter qu'il ait siégé au concile de Lyon en 1274; il y venait, dit-on, défendre la cause de Rodolphe de Habsbourg; mais les actes de cette assemblée ne font aucune mention de lui. Les biographes racontent aussi que, cinq ou trois ans avant sa mort, il perdit subitement la mémoire au milieu d'une leçon qu'il débitait; la sainte Vierge, pour laquelle il avait une tendre dévotion, lui accordait cette faveur, afin qu'oubliant toutes les théories philosophiques il pût se livrer uniquement aux vérités et aux affections religieuses. Il mourut à Cologne le 5 novembre 1280<sup>1</sup>.

Tel était le bienheureux Albert le Grand, dont saint Thomas vint suivre les leçons. Tout le temps que les devoirs de la religion lui laissaient libre, le disciple le consacrait à l'étude. L'envie de s'attirer des applaudissements des hommes n'entraînait pour rien dans le désir qu'il avait d'apprendre; il ne se proposait que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion. Il fit bientôt des progrès extraordinaires, mais il les cachait par humilité. On l'appela par dérision le Bœuf muet ou le grand Bœuf de Sicile. Il arriva même une fois qu'un de ses condisciples lui offrit de lui expliquer la leçon, afin de lui en faciliter l'intelligence. Thomas accepta l'offre avec une vive reconnaissance; quoiqu'il fût déjà en état de servir de maître aux autres. Une telle humilité avait d'autant plus de mérite devant Dieu que les étudiants sont plus portés à faire briller leurs talents et leur supériorité; mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses serviteurs à proportion de l'éloignement qu'ils ont pour l'estime et les louanges, permit que l'on reconnût dans le saint une grande beauté de génie, une pénétration d'esprit singulière et un profond savoir, joints au jugement le plus solide. En effet, Albert l'ayant interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même s'écria, transporté de joie : « Nous appelons Thomas le Bœuf muet, mais il

<sup>1</sup> *Hist. littér. de France*, t. 19.

mugira un jour si haut par sa doctrine qu'il sera entendu de tout l'univers. » Un éloge aussi flatteur n'excita dans le saint aucun mouvement de vanité; on ne vit point de changement dans sa conduite, parce qu'il n'y en eut point dans son intérieur; c'était toujours même modestie, même simplicité, même recueillement, même amour pour la retraite, le silence, la prière. Pénétré sans cesse de la grandeur de Dieu et de la bassesse de son néant, il était dans la plus parfaite indifférence par rapport au mépris et aux louanges. Ce fut dans la première année de ses études sous Albert le Grand qu'il écrivit ses Commentaires sur la Morale d'Aristote.

Le chapitre général des Dominicains, tenu à Cologne en 1245, ayant arrêté qu'Albert irait enseigner la théologie dans le collège Saint-Jacques, à Paris, notre saint eut ordre de le suivre pour continuer ses études. Il y parut avec le plus grand éclat; mais son application à la théologie ne porta point la sécheresse dans son cœur, comme cela n'est que trop ordinaire à ceux qui n'étudient que pour devenir savants. Il avait trouvé le moyen de rendre sa prière continuelle, en marchant sans cesse en la présence de Dieu et en s'unissant à lui par de fréquentes aspirations. Dans l'éclaircissement des questions épineuses il comptait moins sur son travail que sur la bonté divine, qu'il sollicitait avec une nouvelle ferveur. Il se trouva très-bien de cette méthode; aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres que devant son crucifix et au pied des autels.

La joie intérieure de son âme se manifestait par la sérénité de son visage, par sa douceur et son affabilité dans la conversation. Son obéissance était égale à son humilité; l'on en cite ce trait. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table lui dit par méprise de prononcer une syllabe autrement qu'il n'avait fait. Quoiqu'il l'eût bien prononcée il se reprit aussitôt, et, lorsque les frères lui dirent après le repas qu'il n'aurait pas dû se reprendre, puisqu'il ne s'était point trompé, il leur répondit : « Il nous importe bien peu de prononcer un mot de telle ou telle manière; mais il importe toujours à un reli-

gieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Il était si mortifié et tellement maître de ses sens qu'il prenait ses repas sans faire la moindre attention à l'espèce ou à la qualité des mets qu'on lui servait, et souvent il lui arrivait de se lever de table sans savoir ce qu'il avait mangé.

Il fut nommé en 1248, par le chapitre général de son ordre, pour professer à Cologne avec Albert le Grand. Dès ses premières leçons il égala la haute réputation de son ancien maître, quoiqu'il ne fût que dans la vingt-deuxième année de son âge. Ce fut alors qu'il publia ses Commentaires sur la Morale et les ouvrages philosophiques d'Aristote. Lorsqu'il vit arriver le temps où il devait recevoir les saints ordres il s'y prépara par un redoublement de ferveur dans la prière, dans les veilles et les autres exercices de piété. Il avait une dévotion extraordinaire pour l'auguste sacrement de l'Eucharistie; il passait plusieurs heures du jour et une bonne partie de la nuit au pied du sanctuaire, où il produisait les actes de l'adoration la plus profonde et se livrait aux transports de l'amour le plus tendre, à la vue de l'immense charité de Jésus-Christ. Quand il eut été ordonné prêtre, il offrit le divin sacrifice avec une dévotion vraiment angélique. Il arrosait souvent l'autel de ses larmes et y paraissait comme ravi hors de lui-même. On remarquait dans ses yeux et sur son visage un feu qui montrait extérieurement celui dont son cœur était embrasé. L'accroissement de sa ferveur était si sensible après la réception du corps et du sang de Jésus-Christ que les fidèles qui se trouvaient alors dans l'église en étaient singulièrement attendris. Sa messe finie, il en servait ou en entendait ordinairement une autre en actions de grâces.

Notre saint, ayant été chargé d'annoncer la parole de Dieu, le fit avec une onction admirable; partout on l'écoutait comme un ange descendu du ciel; aussi ses sermons étaient-ils suivis d'un grand nombre de conversions. Cologne, Paris, Rome et quelques autres villes d'Italie furent les principaux théâtres de son zèle. Les Juifs mêmes suivirent quelquefois l'exemple des chrétiens, parce qu'ils n'étaient pas moins frappés de



l'éclat de ses vertus que persuadés par la force de ses raisonnements. Le vif intérêt qu'il prenait au salut de ses proches lui inspira un ardent désir de les voir marcher dans les voies de la justice; il travailla donc à leur conversion et il vint à bout de les porter à la pratique de la plus sublime vertu. Sa sœur aînée se consacra à Dieu dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle mourut abbesse. Théodora, sa seconde sœur, qui épousa le comte de Marsico, passa le reste de sa vie d'une manière très-exemplaire et s'endormit du sommeil des justes. La comtesse, sa mère, expia par toutes sortes de bonnes œuvres les fautes que lui avait fait commettre une tendresse trop naturelle et termina aussi saintement sa carrière. Quant à ses deux frères, Landulfe et Raynald, ils eurent également le bonheur de mourir en véritables chrétiens; ils satisfirent à la justice divine par la patience avec laquelle ils souffrirent les persécutions que leur suscita Frédéric II, qui, pour se venger de ce qu'ils avaient quitté son service, rasa la ville d'Aquin.

Thomas fut envoyé à Paris en 1252 pour y enseigner la théologie. La réputation qu'il s'était déjà faite par la vivacité de son esprit et la solidité de son jugement attira dans sa classe une multitude innombrable d'auditeurs. Les professeurs ne dictaient point alors de cahiers; ils préparaient leurs leçons avec soin et les prononçaient de suite, comme des harangues. Les écoliers en retenant ce qu'ils pouvaient, et souvent faisaient, en leur particulier, de courtes notes pour graver dans leur mémoire ce qu'il y avait de plus essentiel. Cette manière d'enseigner est encore en usage dans quelques écoles. On n'accordait alors les degrés académiques qu'à ceux qui enseignaient; il fallait, pour être reçu maître ès arts, avoir étudié au moins six ans et en avoir vingt et un accomplis. Quant à la théologie, on ne pouvait l'enseigner que lorsqu'on l'avait étudiée huit ans et qu'on en avait trente-cinq. L'université de Paris dispensa saint Thomas de la règle générale, à cause de son rare mérite, et lui permit de professer la théologie à vingt-cinq ans. Celui qui était nommé bache-

lier expliquait pendant un an le Maître des Sentences dans la classe d'un docteur, et, sur l'attestation de ce docteur, il subissait des examens publics et rigoureux, puis était admis au grade de licencié, qui lui donnait droit d'enseigner comme docteur. Il employait une seconde année à expliquer le Maître des Sentences; après quoi il recevait du chancelier de l'université le grade de docteur, et dès lors il avait une école, avec un bachelier qui enseignait sous lui.

Saint Thomas reçut donc le degré de docteur le 23 octobre 1257; mais il fallut, pour l'y déterminer, que ses supérieurs s'expliquassent par des ordres. Il avait alors trente et un ans. Les professeurs de l'université s'étant trouvés partagés l'année suivante au sujet des accidents eucharistiques, ils résolurent de le consulter et de s'en tenir à sa décision. C'était une distinction bien flatteuse pour un jeune docteur; mais le saint, dont l'humilité égalait la science, ne se prévalut point de cette marque d'estime; il mit en Dieu toute sa confiance; puis il eut recours au jeûne et à la prière, pour obtenir du Ciel les lumières dont il avait besoin. S'étant ainsi préparé à l'examen de la question proposée, il la traita dans un ouvrage que nous avons encore, et cela avec une telle supériorité que tout le monde fut de son sentiment.

Les savants n'étaient pas les seuls à rendre justice au rare mérite de Thomas; saint Louis, roi de France, avait une entière confiance en ses lumières et lui demandait son avis sur les plus importantes affaires de l'État. Il l'invitait souvent à manger à sa table, honneur que le saint acceptait le plus rarement qu'il lui était possible, par un principe d'humilité. Quand toutefois il était obligé de l'accepter il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent. Étant un jour à la table du roi il lui arriva, dit-on, la distraction que voici. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Bulgares ou nouveaux manichéens, laquelle, depuis quelques années, s'était renouvelée en Italie. Comme il avait la tête pleine de sa matière et l'esprit fortement occupé des profondes méditations qu'il avait faites, il s'écria tout à coup : « Voilà qui est décisif contre les mani-

chéens ! » Son prieur, qui l'avait accompagné, lui ayant dit de penser au lieu où il était, il se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi ; mais ce bon prince, loin de marquer aucun mécontentement, ordonna à un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement que le saint venait de faire, de peur qu'il ne s'échappât de sa mémoire.

Thomas assista, l'an 1259, au trentesième chapitre général de son ordre, qui se tint à Valenciennes ; il y fut chargé, conjointement avec Albert le Grand et trois autres docteurs, de faire quelques règlements pour les études. De retour à Paris, il y continua ses leçons de théologie, et acheva d'y gagner les cœurs par son affabilité et sa modestie. Malgré son zèle à défendre la vérité connue, il se possédait toujours dans le feu de la dispute et ne se servait jamais d'expressions dures et injurieuses. Ce fut par sa douceur, encore plus que par la force invincible de ses raisons, qu'il détermina un jeune docteur à rétracter publiquement une opinion qu'il avait avancée dans ses thèses.

Le Pape Urbain IV, qui connaissait tout le mérite de notre saint, l'appela à Rome en 1261. Thomas y fut chargé par son général de professer la théologie, emploi dont il s'acquitta avec sa capacité ordinaire. Le souverain Pontife voulut l'élever plusieurs fois aux dignités ecclésiastiques ; mais le saint les refusa toutes et préféra l'état de simple religieux à des places que l'ambition rechercherait moins si elle était capable de réfléchir sur les dangers qui les environnent. Tout ce qu'Urbain put obtenir de lui fut qu'il ne s'éloignerait point de sa personne. Ceci lui procura l'occasion d'annoncer la parole de Dieu dans toutes les villes où le Pape avait coutume de résider, comme à Rome, à Viterbe, à Orviete, à Fondi et à Pérouse. Il parut aussi depuis avec éclat dans les villes de Bologne et de Naples, donnant partout les preuves les plus sensibles de ses talents pour la prédication et pour l'enseignement. Prêchant à Rome un jour de vendredi saint, il parla d'une manière si touchante de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et de l'ingratitude de ceux-ci envers le Rédempteur, qu'il

fit couler les larmes de tout son auditoire ; les soupirs et les gémissements de l'assemblée l'obligèrent même de s'arrêter plusieurs fois. Le sermon qu'il fit le jour de Pâques suivant, sur la gloire de Jésus-Christ et sur le bonheur de ceux qui ressuscitent avec lui par la grâce, produisit encore de merveilleux effets. Guillaume de Tocco, un de ses biographes, ajoute que, comme le saint sortait de l'église de Saint-Pierre, après son sermon, une femme se trouva tout d'un coup guérie d'une perte de sang en touchant les bords de son habit.

Mais la conversion de deux rabbins distingués parmi les Juifs fut un prodige encore plus grand. Le saint, qui les avait rencontrés par hasard à la maison de campagne d'un cardinal, entra en dispute avec eux, leur prouva solidement que le Messie était venu, que ce Messie était Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Évangile. On convint de part et d'autre qu'on reprendrait la conférence le lendemain. Thomas passa la nuit au pied des autels et conjura Celui qui seul peut convertir les cœurs d'achever l'ouvrage qu'il avait commencé. Sa prière fut exaucée. En effet les deux rabbins vinrent le trouver le lendemain, non pour recommencer la dispute, mais pour embrasser la religion chrétienne. Leur exemple fut suivi par plusieurs autres Juifs.

Les Dominicains ayant tenu leur quatrième chapitre général à Londres en 1263, notre saint y assista. Il demanda quelque temps après la permission de ne plus enseigner, ce qui lui fut accordé. Il rentra par là dans l'état de simple religieux, comme son humilité le lui faisait désirer ardemment. Cependant le Pape Clément IV, qui l'estimait autant que son prédécesseur, lui offrit, en 1265, l'archevêché de Naples ; mais il refusa constamment, ainsi que toutes les autres dignités ecclésiastiques auxquelles le même Pape voulut l'élever. Thomas, étant à Bologne, y composa la première partie de sa *Somme théologique*. Il passa de Bologne à Naples. Ce fut dans cette dernière ville qu'arriva ce qui est rapporté de lui par Tocco et par quelques autres écrivains ; un jour qu'il



priait avec ferveur devant son crucifix, il entra dans une douce extase et fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées. Dominique de Caserte, qui le vit en cet état, fut bien moins frappé du ravissement qu'on savait lui être assez ordinaire que de la voix miraculeuse qui sortit de la bouche du crucifix, pour lui faire entendre ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez-vous ? » A quoi le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur ! »

Saint Thomas d'Aquin a été surnommé l'Ânge de l'école. Il avait un ami intime, qui était également un saint, un docteur et un religieux, mais non du même ordre. Nous voulons parler de saint Bonaventure, la gloire et l'ornement de l'ordre de Saint-François ; il a été surnommé le Docteur séraphique, à cause de sa dévotion extraordinaire, de son ardente charité et de la connaissance profonde qu'il avait des sciences ecclésiastiques. Il naquit en 1221 à Bagnaréa, en Toscane. Son père et sa mère, tous deux recommandables par leur piété, se nommaient l'un Jean de Fidenza et l'autre Marie Ritelli. Il reçut au baptême le nom de Jean ; mais il prit ensuite celui de Bonaventure, à l'occasion de ce que nous allons dire.

A l'âge de quatre ans il fut attaqué d'une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le saint, touché de compassion, se mit en prières, et le malade se trouva si parfaitement guéri qu'il n'éprouva aucune incommodité jusqu'au temps où il plut au Seigneur de l'appeler à lui. L'ayant vu lorsqu'il était près de finir sa course mortelle, il lui prédit toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait et s'écria tout à coup dans un ravissement prophétique : *O buona ventura !* paroles italiennes qui signifient : *O la bonne rencontre !* De là vient le nom de *Bonaventure* qui fut donné à notre saint.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 7 mars.

Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra au Seigneur par un vœu, et prit un grand soin de lui inspirer dès ses premières années de vifs sentiments de piété. Elle l'accoutuma aussi de bonne heure à la pratique du renoncement, de l'humilité et de l'obéissance. Son fils répondait à toutes ses vœux ; il parut enflammé d'amour pour Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Les progrès qu'il fit dans ses études étonnèrent ses maîtres ; mais ceux qu'il fit dans la science des saints furent encore plus extraordinaires. Son plus grand plaisir était d'apprendre par combien de titres il appartenait à Dieu et de chercher tous les moyens de ne plus vivre que pour lui.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année il entra dans l'ordre de Saint-François et reçut l'habit des mains d'Haymon, alors général. Haymon, Anglais de naissance, avait enseigné la théologie à Paris. Grégoire l'envoya en qualité de nonce à Constantinople et le chargea de la révision du bréviaire et des rubriques de l'Église romaine. Saint Bonaventure nous apprend lui-même, dans son prologue de la Vie de saint François, qu'il entra dans cet ordre et qu'il y fit ses vœux en reconnaissance de ce que saint François lui avait conservé la vie par ses prières, et dans la résolution de servir Dieu avec toute la ferveur dont il serait capable.

Peu de temps après on l'envoya à Paris pour qu'il y achevât ses études sous le célèbre Alexandre de Halès, surnommé le Docteur irréfragable. La mort lui ayant enlevé ce maître en 1245, il suivit les leçons de Jean de la Rochelle, son successeur. Il joignait à beaucoup de pénétration un jugement exquis ; ce qui faisait que, dans les matières les plus subtiles, il ne s'attachait qu'à ce qu'il y avait de nécessaire, ou au moins d'utile, pour dégager la vérité des sophismes sous lesquels des adversaires pointilleux tâchaient de l'opprimer. Il se rendit très-habile dans la connaissance de la philosophie scolastique et dans les parties les plus sublimes de la théologie ; mais il rapportait toutes ses études à la gloire de Dieu et à la sanctification de son âme, et il avait soin de se prémunir contre la dissipation et

une vaine curiosité ; par là il sut conserver en lui l'esprit de recueillement et de prière. Jamais il ne détournait son attention de Dieu ; il invoquait les lumières de l'Esprit-Saint au commencement de chacune de ses actions ; il nourrissait sa ferveur par de fréquentes aspirations qui rendaient sa prière continuelle. Le souvenir des plaies de Jésus-Christ, qui faisait le sujet ordinaire de ses méditations , l'enflammait d'amour pour le Sauveur ; il s'imaginait voir son nom dans tout ce qu'il lisait, et souvent ses yeux se remplissaient de larmes.

Saint Thomas d'Aquin étant venu le voir et lui ayant demandé dans quels livres il avait appris cette science sacrée : « Voilà, répondit-il, en lui montrant son crucifix, voilà la source où je puise mes connaissances. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié ! » Il avait encore des heures marquées pour s'occuper uniquement de la prière, qu'il regardait avec raison comme le principe de la grâce et comme la clef qui ouvre le ciel. Il avait appris de saint Paul qu'il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse nous initier à la connaissance des secrets et des desseins de Dieu et graver dans nos cœurs l'amour de ses saintes maximes ; que lui seul peut se faire connaître à nous, et qu'il en est de sa lumière comme de celle du soleil, qui se manifeste par elle-même ; que cette lumière éclaire nos âmes et nous découvre intérieurement nos devoirs. Il savait de plus que le don de la prière n'est communiqué qu'à ceux qui se sont d'abord disposés à recevoir la présence sensible du Saint-Esprit par la componction, ainsi que par la pratique de la pénitence, de l'humilité et du renoncement. Ce fut par ces différentes vertus qu'il se prépara à être admis dans les faveurs ineffables de l'Époux céleste.

Sa vie était si pure, ses passions étaient si parfaitement soumises qu'Alexandre de Halès avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. L'esprit de mortification était le principal moyen qu'il employait pour s'entretenir dans l'innocence ; ses austérités étaient extraordinaires. On remarquait cependant sur son visage une certaine gaieté qui pro-

venait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent répéter lui-même cette maxime : « La joie spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans une âme <sup>1</sup>. » A la pratique de la mortification il ajoutait celle des plus grandes humiliations. S'il s'agissait de servir les malades il cherchait toujours à exercer les offices les plus bas et les plus dégoûtants. Il ne craignait point d'exposer sa vie en s'attachant à ceux dont les maladies étaient les plus dangereuses et les plus capables de rebuter la nature. Son humilité ne lui faisait découvrir en lui que des imperfections et des fautes, et il avait un soin extrême de cacher ce qui aurait dû lui attirer l'estime des hommes. Quand l'éclat de ses vertus le trahissait malgré lui il embrassait de nouvelles humiliations pour diminuer la haute idée que l'on concevait de lui, ou du moins pour se fortifier contre le poison de la vaine gloire et pour satisfaire l'amour qu'il avait pour l'abjection. A l'en croire il était le plus indigne des pécheurs, il ne méritait pas de respirer l'air ni de marcher sur la terre.

Souvent son humilité l'empêchait d'approcher de la sainte table, quoiqu'il brûlât du plus ardent désir de s'unir tous les jours au tendre objet de ses affections ; mais Dieu fit un miracle pour calmer ses frayeurs et pour récompenser son amour. Voici de quelle manière il est rapporté dans les actes de sa canonisation. « Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il osât se présenter à la table sainte ; mais, pendant qu'il entendait la messe et qu'il méditait sur la Passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour couronner son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée que le prêtre tenait dans ses mains. » Cette faveur l'enivra d'un torrent de délices ; depuis ce temps-là il communia plus fréquemment, et chacune de ses communions fut accompagnée des plus douces consolations.

Saint Bonaventure se prépara par le jeûne, la prière et d'autres bonnes œuvres, à recevoir la prêtrise, afin d'obtenir une mesure

<sup>1</sup> *Specul. discipl.*, pars 1, c. 3.



de grâce proportionnée aux fonctions sublimes qu'il devait exercer. Il n'envisageait le sacerdoce qu'avec crainte et tremblement, et plus il en connaissait l'excellence et la dignité, plus il s'humiliait en considérant qu'il était sur le point d'en être honoré. Toutes les fois qu'il montait à l'autel on s'apercevait, à ses larmes et à tout son extérieur, des sentiments d'humilité et d'amour avec lesquels il offrait, tenait dans ses mains et recevait dans son âme l'Agneau sans tache. Il fit, pour son action de grâces après la messe, la belle prière qui commence par ces mots : *Transfige, dulcissime Domine*, et dont l'Église recommande la récitation à tous les prêtres qui viennent de célébrer l'auguste Sacrifice. Se croyant appelé, en qualité de prêtre, à travailler spécialement au salut du prochain, il ne négligea rien pour répondre parfaitement à sa destination. Il annonça la parole de Dieu avec autant de force que d'onction, et il réussissait merveilleusement à allumer dans les auditeurs le feu sacré qui le brûlait lui-même. Pour se faciliter les moyens de bien remplir cette importante fonction il écrivit le livre intitulé *Pharetra* ou carquois, qui n'est autre chose qu'un recueil de pensées fort touchantes, tirées des Pères de l'Église.

Vers le même temps on le chargea d'enseigner dans l'intérieur du couvent. Après la mort de Jean de la Rochelle on le nomma pour remplir la chaire publique de l'Université. Il n'avait que vingt-trois ans, il en fallait vingt-cinq pour exercer cet emploi; mais on crut pouvoir se dispenser de la règle en faveur de Bonaventure. Ses rares talents lui eurent bientôt acquis une admiration universelle. Il continua, comme auparavant, d'étudier aux pieds de son crucifix.

Alexandre IV ayant terminé, en 1256, la dispute qui s'était élevée entre l'université de Paris et les réguliers, on invita saint Thomas et saint Bonaventure à prendre ensemble le bonnet de docteur. Les deux saints, au lieu de se disputer le pas, voulurent se céder la première place l'un à l'autre. Ils ne furent point touchés par des raisons que de préten-

dus intérêts d'ordre font quelquefois alléguer; ils ne parurent jaloux que des prérogatives qui sont fondées sur l'humilité. Saint Bonaventure insista si fortement que saint Thomas fut obligé de consentir à passer le premier, et par là il triompha tout à la fois et de lui-même et de son ami.

Le roi saint Louis avait une estime singulière pour saint Bonaventure; souvent il le faisait manger à sa table et le consultait sur les affaires les plus difficiles. Il le pria de composer pour son usage un office de la Passion de Jésus-Christ. Bonaventure dressa aussi une règle pour sainte Isabelle, sœur du roi, et pour son monastère de Longchamp, habité par des Clarisses mitigées. Son livre *du Gouvernement de l'âme*, ses *Méditations* pour chaque jour de la semaine et la plupart de ses autres petits traités furent encore écrits à la prière de diverses personnes de la cour qui faisaient profession de piété. Il règne dans tous ses ouvrages une onction qui attendrit les cœurs les plus insensibles. Le saint docteur renferme un grand sens en peu de paroles; chaque mot fait naître les plus beaux sentiments. On ne saurait trop lire ses méditations sur les souffrances de l'Homme-Dieu; on sentira comme passer en soi les affections brûlantes qu'il éprouvait à la vue d'un mystère qui est le prodige de la miséricorde divine, qui offre un modèle parfait de vertu et qui est la source de tout bien.

Voici ce que dit le célèbre Gerson des écrits de saint Bonaventure : « De tous les docteurs catholiques, Eustache (car c'est ainsi qu'on peut traduire son nom de Bonaventure) me paraît le plus propre à éclairer l'esprit et à réchauffer le cœur. Son *Breviloquium* et son *Itinéraire* surtout sont écrits avec tant de force, d'art et de concision, qu'il n'y a rien qui leur soit comparable en ce genre<sup>1</sup>. » « Les ouvrages de saint Bonaventure, dit-il dans un autre endroit, me paraissent les plus propres pour l'instruction des fidèles; ils sont solides, sûrs, pieux et dévots; on n'y trouve point de ces subtilités ni de ces vaines questions de scolastique qui avaient beaucoup de cours dans le temps. Il n'y a nulle part une doctrine

<sup>1</sup> Gerson, de *Libris quos religiosi legere debent*.

plus élevée, plus divine et plus capable de conduire à la piété<sup>1</sup>. »

Ce qui vient d'être dit convient principalement aux traités de piété que saint Bonaventure a composés ; il s'y montre partout pénétré de l'humilité la plus profonde, zélé partisan de la pauvreté, parfaitement détaché des choses de la terre, brûlant d'amour pour Dieu et rempli d'une tendre dévotion envers Jésus-Christ souffrant. On y voit que la pensée des biens du ciel l'occupait continuellement et qu'il ne désirait rien tant que de porter les autres à les désirer avec une vive ardeur. « Dieu lui-même, disait-il, les esprits bienheureux et tous les habitants de la cour céleste nous attendent avec impatience et souhaitent le moment où nous serons associés à leur félicité. Pourrions-nous ne pas désirer de toute notre âme d'être admis dans leur sainte compagnie ? Quelle sera notre confusion lorsque nous paraîtrons devant eux, si, dans cette vallée de larmes, nous n'avons pas élevé nos âmes au-dessus des objets visibles, pour être déjà, dans la disposition du cœur, les habitants de cette région fortunée<sup>2</sup> ! » Il fait voir clairement qu'il ne pouvait exprimer les transports de joie qu'il ressentait toutes les fois qu'il pensait à l'union future de son âme avec Dieu dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Sans cesse il se rappelait les ravissements que les saints éprouvaient et les vifs sentiments de reconnaissance dont ils étaient animés, en considérant, d'un côté, l'état immuable dont ils jouissaient, et, de l'autre, la situation des hommes qui vivaient sur la terre au milieu d'une foule d'ennemis redoutables, et dont plusieurs tombaient chaque jour en enfer. Son cœur était fortement ému quand il pensait à cette multitude innombrable d'anges et de saints, tous distingués les uns des autres par la diversité de leurs couronnes, en sorte cependant que chacun jouit de son bonheur et de celui des autres par un effet de cette charité qui les unit tous ensemble et qui ne fait de tous que comme une même chose en Dieu. A l'exemple de saint Anselme il demandait souvent à son cœur, si pauvre, si faible

et si rempli de misère sur la terre, comment il pourrait, sans une grâce extraordinaire, soutenir tout le poids de l'éternelle félicité.

Malgré l'attrait que saint Bonaventure avait pour les exercices de la vie intérieure il ne laissait pas de se produire au dehors, quand la gloire de Dieu l'exigeait ; il se prêtait même aux fonctions extérieures pour l'utilité du prochain ; mais il les animait et les sanctifiait par l'esprit de prière et par la pratique du recueillement.

Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris il fut élu général de son ordre dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256, dans le couvent appelé *Ara-Cœli*. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans le Pape Alexandre IV n'en confirma pas moins son élection. En apprenant cette nouvelle il fut saisi d'une vive douleur ; il se prosterna par terre, les yeux baignés de larmes, pour implorer le secours de Dieu dans la circonstance où il se trouvait, et se mit en route pour aller à Rome. Sa présence était d'autant plus nécessaire en Italie que l'ordre des Franciscains était alors troublé par des dissensions intestines. Il y avait des frères qui étaient d'une sévérité inflexible pour l'observation de la règle ; d'autres demandaient qu'on en adoucît la rigueur par quelques mitigations. Le nouveau général n'eut pas plutôt paru qu'il rétablit le calme par ses exhortations, mêlées de force, de douceur et de charité. Tous les frères se réunirent sous leur supérieur commun et ne furent plus animés que d'un seul et même esprit.

En revenant à Paris saint Bonaventure visita tous les couvents de son ordre qui se rencontrèrent sur la route ; il montra partout qu'il n'avait accepté la place de premier supérieur que pour donner plus parfaitement l'exemple de la charité et de l'humilité. Il était fort compatissant, et l'on voyait en tout qu'il se regardait comme le serviteur de ses religieux. La multiplicité de ses occupations ne prenait rien sur ses exercices de piété ; il savait si bien ménager son temps qu'il en trouvait pour chaque chose. Étant à Paris il composa plusieurs ouvrages. Souvent il se retirait à Mantes afin d'être moins distrait ;

<sup>1</sup> Gerson, *L. de Exam. doctrinarum*. — <sup>2</sup> *Soliloq.*, exerc. 4, c. 1 et 2.



on y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller pendant qu'il reposait. En 1260 il tint un chapitre général à Narbonne, et là, de concert avec les définiteurs, il donna une forme nouvelle aux anciennes constitutions, y ajouta quelques règles qu'il crut nécessaires et réduisit le tout à douze chapitres. Il consentit aussi à se charger, comme on l'en priait, du soin d'écrire la vie de saint François. De Narbonne il se rendit au mont Alverne et y assista à la dédicace d'une église. Il voulut converser avec Dieu dans le petit oratoire bâti à l'endroit où le fondateur de son ordre avait reçu les impressions miraculeuses des plaies du Sauveur. Son oraison y fut longue, sublime et accompagnée d'une extase. Ce fut là qu'il écrivit son *Itinéraire de l'âme pour aller à Dieu*, que nous avons déjà appris à connaître.

Lorsque saint Bonaventure fut en Italie il ramassa tous les matériaux dont il avait besoin pour écrire la vie de saint François ; il alla lui-même sur les lieux, interrogea lui-même les personnes qui avaient été témoins des principaux faits qu'il rapporte. En lisant cette vie on remarque que l'auteur était plein des vertus héroïques qui avaient éclaté dans son bienheureux père. Saint Thomas l'étant venu voir un jour qu'il travaillait à cet ouvrage, il l'aperçut, à travers la porte de sa cellule, entièrement absorbé dans la contemplation. « Retirons-nous, dit-il alors, et laissons un saint écrire la vie d'un saint. »

De Padoue, où il avait assisté à la translation des reliques de saint Antoine, saint Bonaventure alla tenir à Pise le chapitre général de son ordre. Il y exhorta ses religieux, encore plus par ses exemples que par ses paroles, à l'amour du silence et de la retraite ; il y donna des preuves non équivoques de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et ce n'était pas pour la première fois qu'il manifestait ses sentiments à cet égard. Immédiatement après son élection au généralat il mit son ordre sous la protection spéciale de la Mère de Dieu. Il se traça un plan d'exercices réglés en son honneur, et composa son *Miroir de la Vierge*, où il s'étend sur les grâces, les vertus et les privilèges dont Marie a été favorisée. Il y joignit plusieurs prières qui

étaient l'expression tendre et respectueuse des sentiments de son cœur. Il fit aussi une paraphrase fort touchante sur le *Salve, Regina*. En publiant ainsi les louanges de la Mère il voulut satisfaire l'amour qu'il portait au Fils et procurer l'accroissement de sa gloire. Pour étendre les limites du royaume de Jésus-Christ il envoya, par l'autorité du Pape, des prédicateurs chez plusieurs nations barbares. Ce fut une grande peine pour lui de ne pouvoir les accompagner et de n'avoir pas la liberté d'exposer sa vie parmi les infidèles.

En 1265 le Pape Clément IV nomma saint Bonaventure à l'archevêché d'York, ne doutant pas que son choix ne fût agréable à toute l'Angleterre. Le saint n'en eut pas plutôt été informé qu'il pria Dieu de le délivrer du grand danger auquel il se croyait exposé ; il alla ensuite se jeter aux pieds du Pape, et vint à bout, par ses instances et ses larmes, de se faire décharger d'un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. L'année suivante il tint à Paris le chapitre général de son ordre. Ce fut dans celui qui se tint à Assise qu'il régla qu'on réciterait l'*Angelus* tous les matins à six heures, pour honorer le mystère de l'Incarnation.

Saint Bonaventure contribua beaucoup à l'élection du successeur du Pape Clément IV, qui se fit en 1272. Le choix des cardinaux tomba sur un saint : ce fut Thibaud, archidiacre de Liège, né à Plaisance, et qui était pour lors en Palestine. Il prit le nom de Grégoire X. Saint Bonaventure, craignant que le Pape ne voulût l'élever aux dignités ecclésiastiques, quitta l'Italie et vint à Paris. Il composa dans cette ville son *Hexameron* ou explication de l'ouvrage des six jours. A peine eut-il achevé cet ouvrage, qu'il reçut de Rome un bref par lequel il apprenait tout à la fois qu'il avait été fait cardinal et nommé à l'évêché d'Albane. Grégoire ordonnait au saint d'accepter et de partir pour Rome sans aucun délai ; il fit en même temps partir deux nonces qui devaient le rencontrer en route et lui remettre les marques de la dignité de cardinal. Les nonces le trouvèrent, à quatre lieues de Florence, dans le couvent des Franciscains de Migel. Lorsqu'ils arrivèrent

il était occupé dans la cuisine à un des plus bas ministères de la communauté, à laver les assiettes ; il demanda la permission d'achever. Son ouvrage fini, il prend le chapeau qu'on lui avait apporté, va rejoindre les nonces, qui se promenaient dans le jardin, et leur rend les honneurs dus à leur caractère ; après quoi il sortit du couvent pour continuer sa route. Le Pape, qui était à Orviette, vint le trouver à Florence et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre ; il lui ordonna ensuite de se préparer à parler dans le concile général qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins<sup>1</sup>.

Tels étaient les deux saints amis, Thomas d'Aquin et Bonaventure. Un troisième, qui les aimait l'un et l'autre, ainsi que leurs deux ordres, est saint Louis, roi de France. Nous l'avons laissé en Palestine, continuant à émerveiller les chrétiens et les infidèles, l'Orient et l'Occident, le ciel et la terre, par l'éclat de ses vertus.

En France on se réjouissait encore de ses premiers succès et de son entrée à Damiette quand on apprit la nouvelle de sa captivité ; l'affliction en fut d'autant plus profonde. Un moine apostat, d'intelligence avec les chefs des infidèles, en profita pour causer à la chrétienté de nouveaux désastres.

Il y avait un Hongrois nommé Jacob, âgé d'environ soixante ans, qui, dans sa jeunesse, quarante ans auparavant, avait excité la croisade d'enfants dont il a été parlé en son lieu. Il était apostat de l'ordre de Cîteaux et savait plusieurs langues, entre autres le latin, le français et l'allemand. Sur la nouvelle de la prise de saint Louis il se mit à faire le prophète, disant qu'il avait vu des anges, et que la Vierge même lui avait apparu et lui avait commandé de prêcher la croisade, mais seulement aux bergers et aux gens du petit peuple, parce que Dieu, rejetant l'orgueil de la noblesse, avait réservé aux petits et aux simples la délivrance du roi et de la Terre-Sainte. Il tenait une main toujours fermée, disant qu'il y gardait l'ordre par écrit qu'il avait reçu de la Vierge. Il attira premièrement des bergers et des laboureurs, qui, laissant leurs

troupeaux et leurs charrues, le suivaient à grandes troupes, sans se mettre en peine de leur subsistance, dont en effet ils ne manquaient point. Le peuple disait que les vivres multipliaient entre leurs mains. Jacob leur donnait à tous la croix sur l'épaule, et on les nommait Pastoureux.

Mais à ces premiers, qui le suivaient par simplicité, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'en langage du temps on nommait ribauds, en sorte que bientôt ils composèrent une armée de cent mille hommes, distribuée par troupes sous différents chefs, avec cinq cents enseignes où étaient représentés la croix et un agneau, ainsi que les visions que Jacob prétendait avoir eues. On le nommait le maître de Hongrie et il avait sous lui deux autres principaux maîtres. Ces prétendus disciples de l'Agneau portaient des épées, des poignards, des cognées, des masques, et toutes les armes qu'ils avaient pu ramasser, et, quand le maître prêchait, il était environné des mieux armés, prêts à se jeter sur quiconque oserait le contredire ; car Jacob et ses subalternes prêchaient de leur autorité, quoique laïques, et disaient quantité d'extravagances, même contre la foi. Ils prétendaient donner la rémission des péchés et faire des mariages à leur gré. Ils déclamaient contre les ecclésiastiques et les religieux, principalement les Frères prêcheurs et mineurs, qu'ils traitaient de vagabonds et d'hypocrites. Ils taxaient les Cisterciens d'avarice et d'attachement à leurs terres et à leurs bestiaux ; les moines noirs, de gourmandise et d'orgueil. Les chanoines étaient, selon eux, demi-laïques et adonnés à la bonne chère ; les évêques et leurs officiaux, occupés à amasser de l'argent et vivant dans toutes sortes de délices. Quant à la cour de Rome, ces imposteurs en disaient des infamies qu'on n'osait répéter. Le peuple, déjà prévenu de haine et de mépris pour le clergé, applaudissait à ces discours.

Les pastoureux commencèrent à paraître après Pâques, l'an 1251 ; l'éloignement du Pape Innocent IV, qui venait de partir de Lyon pour l'Italie, augmenta leur hardiesse. Ils s'assemblèrent premièrement en Flandre

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 14 juillet.



et en Picardie, où les peuples sont plus simples, et ils étaient déjà en très-grand nombre quand ils entrèrent en France. En passant dans les villes et les villages ils portaient leurs armes hautes pour tenir le peuple en respect, de sorte que les juges mêmes n'osaient s'y opposer. La reine Blanche les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourraient délivrer son fils. Quand ils eurent passé Paris ils crurent avoir évité tous les périls, se vantant d'être reconnus pour des gens de bien, puisque, dans cette ville, où était la source de toute sagesse, ils n'avaient reçu aucune contradiction, et ils commencèrent à exercer plus librement leurs pillages et leurs violences. Le jour de Saint-Barnabé, 11 juin, ils arrivèrent à Orléans en grand appareil et y entrèrent malgré l'évêque et le clergé, mais avec l'agrément du peuple. Jacob ayant fait avertir à cri public qu'il prêcherait, il y vint une multitude infinie. L'évêque, nommé Guillaume de Bussi, défendit à tout son clergé, sous peine d'excommunication, d'écouter ou de suivre cet imposteur; car les laïques n'étaient plus touchés de ses ordres ni de ses menaces. Toutefois, quelques écoliers, ne pouvant résister à la curiosité, voulurent entendre ce nouveau prophète; mais les ecclésiastiques les plus sages s'enfermèrent et se barricadèrent dans leurs maisons.

Jacob ayant commencé à prêcher et à déborder ses extravagances ordinaires, un des écoliers qui l'écoutaient s'approcha hardiment et lui dit : « Tu as menti, malheureux hérétique, ennemi de la vérité; tu trompes les simples! » A peine avait-il parlé qu'un des pastoureux lui fendit la tête en deux d'un coup de cognée. Aussitôt ils s'élevèrent tous en tumulte contre le clergé, rompirent les portes et les fenêtres de leurs maisons et brûlèrent les livres les plus précieux, et, comme le peuple ne s'y opposait point, ils en dépouillèrent, en blessèrent et en tuèrent plusieurs ou les jetèrent dans la Loire. On compta jusqu'à vingt-cinq morts. Ceux qui s'étaient tenus enfermés dans leurs maisons se sauvèrent la nuit. Les pastoureux, voyant la ville en trouble et craignant d'être attaqués, se retirèrent, et l'évêque la mit

en interdit pour ne leur avoir point résisté.

La reine Blanche, étant informée de ces désordres, avoua modestement qu'elle avait été trompée par la simplicité apparente de ces imposteurs, et, par le conseil des prélats et des seigneurs, elle résolut de les dissiper. On commença par les dénoncer excommuniés; mais ils arrivèrent à Bourges et y furent reçus par les bourgeois avant que l'excommunication fût publiée. Ils entrèrent dans les synagogues des Juifs, brûlèrent leurs livres et pillèrent leurs maisons; mais, après qu'ils furent sortis de la ville, le peuple les suivit en armes, et, comme Jacob prêchait avec son impudence ordinaire, un boucher lui donna un coup de hache sur la tête et le tua. Son corps demeura sans sépulture, et, le bruit s'étant répandu que les pastoureux et leurs fauteurs étaient excommuniés, ils se dispersèrent; et on commença partout à les poursuivre et à les assommer comme des chiens enragés.

Quelques-unes de leurs troupes s'étant présentées pour entrer à Bordeaux, Simon de Montfort, comte de Leicester, qui y commandait pour le roi d'Angleterre, fit fermer les portes et leur demanda de quelle autorité ils agissaient. « Ce n'est, répondirent-ils, ni par l'autorité du Pape, ni par celle des évêques; c'est par l'autorité de Dieu tout-puissant et de la Vierge, sa mère. — Retirez-vous au plus tôt, dit le comte, sinon je vous poursuivrai avec toutes mes troupes et les milices du pays. » Ils se retirèrent, épouvantés de cette menace, et leur chef, s'étant dérobé secrètement, fréta un vaisseau pour retourner chez les Sarrasins, d'où il était venu; mais les mariniers, l'ayant reconnu pour un compagnon du Hongrois, le jetèrent dans la Garonne, pieds et mains liés. Ils trouvèrent dans son bagage beaucoup d'argent, des poudres empoisonnées et des lettres écrites en arabe, par lesquelles il exhortait le sultan à poursuivre son entreprise et promettait de lui amener un grand peuple.

Un troisième chef de pastoureux passa en Angleterre, où il en rassembla en peu de temps plus de cinq cents; mais, le bruit s'étant répandu qu'ils étaient excommuniés et que le Hongrois avait été tué, ils furent fort

décriés; ils s'élevèrent eux-mêmes contre celui qui les avait séduits et le mirent en pièces. Plusieurs de ces pasteurs, étant déshabillés, se croisèrent dans les règles par pénitence et passèrent à la Terre-Sainte au service du roi saint Louis. Ainsi finit cette séduction, la plus dangereuse, au jugement des hommes sages, qui fût arrivée depuis les temps de Mahomet <sup>1</sup>.

Le roi saint Louis était cependant en Palestine, appliqué à faire exécuter par les émirs d'Égypte le traité qu'ils avaient fait avec lui. Ils lui renvoyaient de temps en temps quelques prisonniers; mais il en délivra un grand nombre de son argent, tantôt six cents, tantôt sept cents à la fois; enfin il retira tous les captifs qui avaient été faits en Égypte depuis vingt ans. Il fit réparer et fortifier les places que les chrétiens tenaient dans le pays, savoir Acre, le château de Caïfa, Césarée, Joppé et Sidon, le tout à ses dépens <sup>2</sup>.

La veille de l'Annonciation, 24 mars 1251, il alla en dévotion à Nazareth. De si loin qu'il aperçut ce saint lieu il descendit de cheval et se mit à genoux; puis il fit le reste du chemin à pied, quoiqu'il eût ce jour-là jeûné au pain et à l'eau et qu'il fût très-fatigué. Il y fit chanter solennellement vêpres, matines et la messe, qui fut célébrée par le cardinal-légat Eudes de Châteauroux, et il y fit un pieux sermon. Le roi avait toujours des ornements précieux de diverses couleurs, selon les solennités, et en prenait un soin particulier. De Nazareth il alla, le 28 mars, à Césarée, où il demeura le reste de l'année 1251 et une partie de la suivante, occupé principalement à fortifier cette ville <sup>3</sup>.

Peu de temps après qu'il y fut arrivé revinrent les Frères prêcheurs qu'il avait envoyés en Tartarie deux ans auparavant, savoir André de Longjumeau et ses compagnons. Ils dirent que, s'étant embarqués en Chypre, ils abordèrent au port d'Antioche, et que, de là jusqu'au lieu où était le khan des Tartares, ils mirent bien un an à marcher, faisant dix lieues par jour. Tout le pays qu'ils traversèrent était soumis aux Tartares, et en plusieurs

lieux ils trouvaient dans les villes et les villages de grands monceaux d'ossements d'hommes morts. Gayouk-Khan était mort quand ils arrivèrent, et sa veuve fut régente jusqu'à l'élection, qui fut déferée à Bathou comme l'aîné de la famille. Il choisit Mangou, petit-fils de Ginguiskan comme lui, et il fut élu l'an 1251. Les Frères prêcheurs furent témoins de cette élection; on les reçut avec honneur, et ils trouvèrent le nouveau khan assez favorable aux chrétiens; mais ils n'apprirent rien d'Ercalthaï, dont on avait apporté une lettre à saint Louis. Sur leur relation le roi écrivit au Pape que plusieurs Tartares avaient reçu le baptême et qu'il s'en convertirait un plus grand nombre si on leur prêchait la foi. « Mais, ajoutait-il, la puissance du calife de Bagdad fait qu'il y a très-peu d'évêques dans le pays; c'est pourquoi il serait à propos d'ordonner évêques quelques Frères prêcheurs ou mineurs que l'on y doit envoyer, afin qu'ils pussent conférer les ordres et les autres sacrements qui appartiennent aux évêques, et donner les dispenses nécessaires touchant les mariages et l'observation des jeûnes <sup>4</sup>. »

Le saint roi n'avait pas tellement compté sur la fidélité des émirs d'Égypte qu'il se fût livré à eux. Le sultan de Damas, malgré ses offres, n'avait pas non plus mérité sa confiance. Il se tint toujours sur ses gardes, et la suite ne justifia que trop ses appréhensions. Après s'être battus à plusieurs reprises, les émirs et le sultan firent la paix et se réunirent contre les chrétiens. On vit bientôt le sultan sous les murs de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre, mais il n'osa rien entreprendre; il déchargea seulement sa fureur sur deux mille paysans ou domestiques qu'il trouva dans Sidon, ville autrefois célèbre, dont Louis faisait relever alors les murailles. Ces malheureux furent tous égorgés, la ville mise au pillage et les nouvelles fortifications renversées. Heureusement Louis s'était retiré à temps dans un château voisin que la mer entourait.

A peine le sultan eut-il repris le chemin de sa capitale que le pieux roi sortit du châ-

<sup>1</sup> Matth. Paris. Guill. de Nangis. — <sup>2</sup> Joinville et Duchesne, p. 359, 404 et 469. — <sup>3</sup> Duchesne, p. 456.

<sup>4</sup> Raynald, ann. 1253, n. 49.



teau pour faire donner la sépulture aux cadavres des chrétiens qui venaient d'être mis à mort. Déjà la corruption s'en était emparée, et ils répandaient dans la campagne une horrible puanteur. Louis, attendri, fait bénir un cimetière par le légat, et, relevant de ses propres mains un des cadavres, il dit aux personnes qui l'entouraient : « Allons enterrer les martyrs de Jésus-Christ ! » Tout le monde mit la main à l'œuvre, et il fallut cinq jours pour la consommer. On reprit ensuite les travaux de Sidon, le roi étant toujours à la tête des ouvriers, et on releva les murailles en fort peu de temps. Quoique les dépenses fussent considérables Louis n'épargnait rien, et, lorsqu'on vint lui dire qu'un vaisseau chargé de beaucoup d'argent avait fait naufrage, il répondit simplement : « Ni cette perte ni autre quelconque ne saurait me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu <sup>1</sup>. »

Louis était à Jaffa ou Joppé quand il apprit la mort de la reine Blanche, sa mère, arrivée le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1252. Étant tombée malade à Melun, elle se fit porter à Paris, où elle manda l'abbesse de Maubuisson, monastère de l'ordre de Cîteaux qu'elle avait fondé près de Pontoise; la reine reçut l'habit religieux, fit profession entre ses mains et mourut couchée à terre sur de la paille. Après sa mort on la revêtit des habits de reine pardessus les habits de religieuse, et on lui mit la couronne en tête sur son voile. On la porta ainsi à Maubuisson, où elle avait choisi sa sépulture, et elle fut extrêmement regrettée de toute la France.

La nouvelle en étant venue en Palestine, le cardinal-légat Eudes de Châteauroux, qui la reçut le premier, prit avec lui Gilles, archevêque de Tyr, garde du sceau du roi, et Geoffroi de Beaulieu, son confesseur, de l'ordre des Frères prêcheurs. Le légat dit au roi qu'il voulait lui parler en secret dans sa chambre, en présence des deux autres; le roi comprit à son visage sérieux qu'il lui apportait quelque triste nouvelle. Il les fit passer de sa chambre dans sa chapelle, où il s'assit devant l'autel, et eux avec lui. Alors le

légat représenta au roi les grâces que Dieu lui avait faites depuis son enfance, entre autres de lui avoir donné une mère qui l'avait élevé si chrétiennement et qui avait si sagement gouverné son royaume. Enfin, ne pouvant plus retenir ses sanglots et ses pleurs, il ajouta qu'elle était morte. A cette parole le roi jeta un grand cri; puis, fondant en larmes, il s'agenouilla devant l'autel, et, joignant les mains, il dit avec une sensible dévotion : « Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir prêté une si bonne mère; vous l'avez retirée quand il vous a plu. Il est vrai que je l'aimais plus qu'aucune créature mortelle, comme elle le méritait bien; mais, puisque c'est votre bon plaisir, que votre nom soit béni à jamais ! »

Ensuite, le légat ayant fait une courte prière pour la défunte, le roi dit qu'il voulait demeurer seul dans sa chapelle et retint seulement son confesseur; il resta quelque temps à méditer et à pleurer devant l'autel; après quoi son confesseur lui représenta modestement qu'il avait assez donné à la nature et qu'il était temps d'écouter la raison éclairée par la grâce. Aussitôt le roi se leva et passa dans son oratoire, où il avait coutume de dire ses heures; là il récita avec son confesseur tout l'office des Morts, c'est-à-dire les vêpres et les vigiles à neuf leçons, et le confesseur admira que, nonobstant la douleur dont il était pénétré, il ne fit pas la moindre faute en récitant un si long office. Il fit dire pour la reine, sa mère, une infinité de messes et de prières dans les maisons religieuses, et il entendait tous les jours une messe particulière à son intention. Il garda la chambre deux jours sans parler à personne. Outre les services qu'il fit faire en Palestine pour sa mère, il envoya en France la charge d'un cheval de pierreries pour les distribuer aux églises, demandant des prières pour elle et pour lui.

Après le second jour de son deuil il manda le sire de Joinville. Dès qu'il le vit entrer dans sa chambre, où il était seul, il lui tendit les bras en s'écriant : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère ! — Je ne m'en émerveille point, répondit Joinville, car elle avait à mourir; mais je m'émerveille de ce que vous, qui

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 25 août.

êtes un homme sage, avez mené un si grand deuil ; car vous savez que le Sage dit que, quelque chagrin qu'un homme ait au cœur, il n'en doit rien paraître au visage ; autrement il réjouit ses ennemis et afflige ses amis. »

Le saint roi passa le reste de l'année tant à Jaffa qu'à Sidon, continuant à fortifier ces deux places. Cependant il lui vint divers avis de France, par des lettres et des hommes envoyés exprès, que, depuis la mort de la reine, sa mère, le royaume était en grand danger, étant menacé tant du côté de l'Angleterre que du côté de l'Allemagne ; ce qui le fit penser sérieusement à son retour. Il appela le cardinal-légat qui était avec lui et lui fit faire plusieurs processions pour demander à Dieu qu'il lui fit connaître sa volonté ; enfin il résolut de donner ordre à son voyage pendant le carême et de partir à Pâques, qui, cette année (1254), devait être le 12 d'avril.

La résolution étant prise, le légat pria un jour le sire de Joinville de l'accompagner à son logis ; il s'enferma seul avec lui dans son cabinet, « et, dit Joinville, me mit mes deux mains entre les siennes, et commença à pleurer moult durement ; et, quand il put parler, il me dit : « Sénéchal, je suis bien aise et je rends grâces à Dieu de ce que le roi et les autres pèlerins échappent du grand péril où vous avez été en cette terre ; mais je suis pénétré de douleur d'être obligé de quitter vos saintes compagnies pour aller à la cour de Rome, avec des gens si déloyaux comme il y en a. J'ai résolu de demeurer encore un an après vous dans Acre, et d'employer ce qui me reste d'argent à en fortifier le faubourg, afin qu'on n'ait rien à me reprocher. »

« Une autre fois, ajoute le bon sénéchal, je parlai au légat de deux péchés qu'un mien prêtre m'avait rappelés. Le légat me dit à ce propos : « Nul ne sait comme moi les péchés énormes que l'on commet dans Acre. Il est juste que Dieu les venge de telle sorte que la cité d'Acre soit lavée dans le sang de ses habitants et qu'il en vienne d'autres pour l'habiter <sup>1</sup>. » Joinville fait observer que, dans le temps où il écrivait son histoire, la prophé-

tie du pieux légat s'était vérifiée en partie ; la ville avait été lavée dans le sang de ses habitants, mais ceux qui devaient l'habiter n'étaient pas encore venus. « Dieu veuille y en envoyer, conclut-il, qui soient bons à sa volonté ! »

Le dessein du départ de saint Louis étant devenu public, le patriarche de Jérusalem et les barons du pays vinrent le trouver et lui rendirent humblement grâces des biens qu'il avait faits à la Terre-Sainte en fortifiant Acre et rebâtissant Sidon, Césarée et Jaffa, et ils ajoutèrent : « Nous voyons bien, Sire, que votre séjour ici ne pourrait plus être utile au royaume de Jérusalem ; c'est pourquoi nous vous conseillons d'aller à Acre faire les préparatifs de votre voyage pendant le carême. » Le roi suivit ce conseil et demeura dans la ville d'Acre ou Ptolémaïs jusqu'à son départ.

Il eut la consolation d'avoir procuré, pendant son séjour à la Terre-Sainte, la conversion d'un grand nombre de Sarrasins. Ils étaient touchés de sa merveilleuse patience dans l'adversité et de sa constance inébranlable dans son dessein. Ils voyaient la fermeté de sa foi et l'amour de sa religion, qui lui avait fait quitter les délices de son royaume pour s'exposer à tant de périls. Ils s'adressaient donc à lui, et il les recevait à bras ouverts et les faisait instruire soigneusement par les Frères prêcheurs et les Frères mineurs, qui leur faisaient voir le faible de la religion de Mahomet et la vérité du Christianisme. Ils recevaient le baptême, et le roi leur donnait la subsistance ; il en emmena un grand nombre en France avec leurs femmes et leurs enfants ; il en envoya quelques uns devant et leur assigna à tous des pensions leur vie durant. Il fit aussi acheter beaucoup d'esclaves, tant mahométans qu'autres infidèles, et en prit le même soin. De là viennent apparemment tant de familles qui portent le nom de Sarrasins <sup>1</sup>.

Louis partit enfin du port d'Acre le vendredi 24 avril 1254, chargé des bénédictions de tout le peuple, de la noblesse et des prélats, qui le conduisirent jusqu'à son vaisseau.

<sup>1</sup> Joinville, p. 282, t. 20. *Recueil des Historiens de France*.

<sup>1</sup> Gaufrid., c. 27. Apud Duchesne, p. 457.



Il laissa le cardinal-légat, Eudes de Châteauroux, avec un secours considérable d'argent et de troupes, et obtint de lui la permission d'avoir dans le vaisseau le Saint-Sacrement, pour donner la communion tant aux malades qu'à lui et aux siens, quand on le jugerait à propos. Or la permission du légat était nécessaire, parce que les autres pèlerins, quelque grands qu'ils fussent, n'avaient pas accoutumé d'en user ainsi. Le roi fit mettre le Saint-Sacrement dans le lieu du vaisseau le plus convenable, où il fit dresser une riche tente d'étoffe d'or et de soie, avec un autel devant lequel on entendait tous les jours l'office divin célébré solennellement, c'est-à-dire toutes les heures et la messe, excepté le canon; mais le prêtre et ses ministres ne laissaient pas d'être revêtus selon l'office du jour.

Le saint roi demeura deux mois et demi en mer, pendant lesquels il donna de nouvelles marques de sa piété et de sa charité pour le prochain. Il ordonna que dans le vaisseau il y eût sermon trois fois la semaine, et, quand la mer était calme, il voulait qu'il y eût une instruction particulière pour les matelots touchant les articles de foi et les péchés, considérant que ces sortes de gens entendent fort rarement la parole de Dieu. Il voulut de plus qu'ils se confessassent tous à des prêtres choisis exprès; il leur fit sur ce sujet une exhortation de sa propre bouche, leur représentant comment ils se trouvaient souvent en péril de mort, et leur dit entre autres choses : « Si, pendant qu'un de vous se confesse, le vaisseau a besoin de son service, je veux bien moi-même y mettre la main, soit pour tirer un câble, soit pour quelque autre manœuvre. » Cette exhortation ne fut pas sans fruit, et plusieurs matelots se confessèrent qui ne l'avaient point fait depuis plusieurs années. Le saint roi avait encore grand soin des malades, particulièrement de leur faire recevoir les sacrements.

La troisième nuit après qu'il fut parti d'Acre son vaisseau donna sur un banc de sable près de l'île de Chypre, en sorte que tous se crurent en grand péril. Le saint roi se prosterna en prières devant l'autel où était le Saint-Sacrement, et, le jour venu, il fit visi-

ter le vaisseau; on trouva que le choc avait emporté quatre toises de la quille, qui en est la pièce fondamentale. On remarqua de plus que, si le vaisseau n'avait pas donné dans un banc de sable, il aurait donné un peu plus loin dans des rochers qui l'auraient infailliblement mis en pièces. Le roi demanda aux mariniers ce qu'il y avait à faire; ils dirent qu'il fallait passer dans un autre vaisseau, et qu'il était à craindre que ce bâtiment, ainsi ébranlé, ne pût soutenir la haute mer. Le roi assembla son conseil, qui fut d'avis de suivre le sentiment des mariniers; mais le roi appela ceux-ci de nouveau et leur dit : « Sur la foi que vous me devez, si le vaisseau était à vous et plein de marchandises, en descendriez-vous? — Non, répondirent-ils tout d'une voix; nous aimerions mieux hasarder notre vie que de perdre un tel navire, qui nous coûterait quarante ou cinquante mille livres. » Alors le roi dit : « Il y a dans ce vaisseau cinq ou six cents personnes qui en descendront si j'en descends et demeureront dans l'île de Chypre, sans espérance de retourner dans leur pays; j'aime mieux mettre en la main de Dieu ma vie, celle de la reine et de nos trois enfants, que de causer un tel dommage à un si grand peuple. » L'événement fit voir la sagesse de ce conseil. Olivier de Termes, le plus puissant seigneur qui se trouvât sur le vaisseau, fut plus d'un an et demi avant de pouvoir rejoindre le roi.

Sorti de ce péril on entra dans un autre. Un vent très-violent se leva, qui menaçait de briser le navire contre les côtes de l'île de Chypre; les ancres pouvaient à peine retenir le vaisseau. La reine cherchait le roi pour le prier de faire quelque vœu, afin que Dieu les délivrât de ce nouveau péril. Le sire de Joinville dit à la reine : « Madame, promettez le pèlerinage à monseigneur saint Nicolas de Varangéville, et je vous suis caution pour lui que Dieu vous ramènera en France, ainsi que le roi et vos enfants. — Sénéchal, répondit-elle, vraiment je le ferais volontiers; mais le roi est si difficile que, s'il savait que je l'eusse promis sans lui, jamais il ne me laisserait aller. — Eh bien! reprit Joinville, faites ceci : si Dieu vous ramène en France, promettez-lui une nef d'argent de cinq marcs

pour le roi, pour vous et pour vos trois enfants et je vous suis caution que Dieu vous ramènera en France; car j'ai promis à saint Nicolas que, s'il nous réchappait du péril où nous avons été la nuit, j'irais le trouver de Joinville à pied et déchaux. » « La reine me dit que, pour la nef d'argent de cinq marcs, elle la promettait à saint Nicolas, mais que j'en fusse caution. Je lui répondis que je le serais très-volontiers. Elle me quitta, revint un instant après et me dit : Saint Nicolas nous a garantis de ce péril, car le vent est tombé. »

Varangéville est une église paroissiale entre Nancy et Lunéville, près de laquelle s'est élevée la ville avec la grande et belle église de Saint-Nicolas-du-Port, où l'on garde une relique du saint patron de la Lorraine et où les fidèles ne cessent d'accourir comme au temps de saint Louis. Le sire de Joinville ajoute que lui-même fut chargé par la reine de porter à Saint-Nicolas la nef votive d'argent.

« Après que nous fûmes échappés de ces deux périls, continue-t-il, le roi s'assit sur un banc du navire et me fit asseoir à ses pieds, et me dit ainsi : « Sénéchal, notre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir en ce qu'un de ses petits vents, non pas le maître des quatre vents, dût avoir noyé le roi de France, sa femme et ses enfants et toute sa compagnie. Or nous devons lui rendre grâces du péril dont il nous a délivrés. Quand de telles tribulations, ou de grandes maladies, ou d'autres persécutions arrivent aux gens, les saints disent que ce sont les menaces de Notre-Seigneur; car comme Dieu dit à ceux qui échappent de grandes maladies : « Or vous voyez bien que, si je voulais, je vous ferais mourir aisément, » ainsi peut-il nous dire à nous : « Vous voyez bien que, si j'avais voulu, je vous aurais noyés. » Nous devons donc prendre garde qu'il n'y ait rien en nous qui lui déplaît que nous ne l'ôtions aussitôt. »

« Sénéchal, dit encore le bon roi, un saint dit : « Seigneur Dieu, pourquoi nous menacez-vous ? car, si vous nous aviez tous perdus, vous n'en seriez pas plus pauvre, et, si vous nous aviez tous gagnés, vous n'en seriez pas plus riche. » D'où nous pouvons voir que ces

menaces que Dieu nous fait ne sont pas pour accroître son profit ni pour écarter son dommage, mais seulement, par son grand amour pour nous, il nous éveille par ses menaces, afin que nous voyions clair en nos défauts et que nous ôtions ce qui lui déplait. Or faisons-le, et nous ne ferons que sage. »

Joinville raconte encore ce fait. Un seigneur de Provence dormait dans son navire, qui précédait d'une lieue celui du roi. Il dit à son écuyer d'aller boucher un trou par lequel le soleil lui dardait sur le visage. En travaillant à le faire l'écuyer glissa du pied et tomba dans la mer. Le navire était petit, n'avait point de chaloupe et continua sa route. De la galère du roi on avait bien vu tomber quelque chose, mais on pensa que c'était un paquet ou une futaille, d'autant plus que ce qui était tombé ne se débattait nullement. Enfin le pauvre écuyer fut recueilli et amené dans le vaisseau du roi, où il raconta ce qui lui était arrivé. « Je lui demandai, dit Joinville, comment il ne se mettait pas en peine de lui pour se sauver à la nage ou d'une autre manière. Il me répondit qu'il n'était nul besoin qu'il s'inquiât de lui; car, sitôt qu'il commença à choir, il se recommanda à Notre-Dame, et elle le soutint par les épaules dès qu'il tomba, jusqu'à ce que la galère du roi le recueillit. En l'honneur de ce miracle, ajoute le bon sénéchal, je l'ai fait peindre à Joinville, en ma chapelle, et es verrières de Bléhecourt <sup>1</sup>. »

Enfin le saint roi arriva sain et sauf en Provence avec toute sa flotte, et descendit au port d'Hyères, le samedi 11 juillet 1254. Comme le roi y attendait des chevaux pour voyager par terre, l'abbé de Cluny lui en présenta deux magnifiques, un pour lui, l'autre pour la reine, ajoutant que le lendemain il viendrait parler au roi de ses affaires. « Quand ce vint le lendemain, dit Joinville, le roi l'ouït moult diligemment et moult longuement. Quand l'abbé s'en fut parti je vins au roi et lui dis : « Je veux vous demander, s'il vous plaît, si vous avez ouï plus débonnairement l'abbé de Cluny parce qu'il vous donna hier ces deux palefrois. » Le roi pensa lon-

<sup>1</sup> P. 287.



guement et me dit : « Vraiment oui. — Sire, ajoutai-je, savez-vous pourquoi je vous ai fait cette demande? — Pourquoi? dit-il. — Pour vous conseiller de défendre à tout votre conseil juré, quand vous viendrez en France, de rien prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous; car soyez certain que, s'ils prennent quelque chose, ils en écouteront plus volontiers et plus diligemment ceux qui leur donneront, tout comme vous avez fait à l'abbé de Cluny. » Alors le roi appela tous ses conseillers et leur communiqua, tout en riant, ce que je lui avais dit, et ils lui dirent de leur côté que je lui avais donné bon conseil. »

Étant à Hyères le saint roi entendit parler d'un Cordelier ou Franciscain nommé Pierre Hugues, qui prêchait dans le pays avec tant de réputation qu'une grande quantité de peuple, d'hommes et de femmes, le suivaient à pied. Le roi le fit prêcher devant lui. Au commencement de son sermon il parla des religieux en ces termes : « Seigneurs, je vois beaucoup de religieux en la cour du roi, en sa compagnie, et moi tout le premier. Or je dis qu'ils ne sont pas en état de se sauver, ou bien les saintes Écritures nous trompent; car elles nous disent que le moine ne peut pas plus vivre hors de son cloître, sans péché mortel, que le poisson ne peut vivre hors de l'eau. Et si les religieux qui sont avec le roi disent que ceci soit un cloître, je leur réponds que c'est le plus large que je visse jamais : car il s'étend deçà la mer et au delà. S'ils disent qu'en ce cloître on peut mener une vie dure pour sauver son âme, je ne les en crois pas; car, quand j'ai mangé avec eux grande foison de divers mets de chair et bu de divers vins forts et clairs, je suis certain que, s'ils eussent été en leur cloître, ils n'eussent pas été si à leur aise qu'ils le sont avec le roi. »

Au roi lui-même le bon Cordelier enseigna, dans son sermon, comment il devait se maintenir au gré de son peuple. Il dit à la fin : « J'ai lu la Bible et les autres livres, mais jamais je n'ai vu, ni en livre de chrétien, ni en livre de mécréant, que nul royaume, ni nulle seigneurie fût oncques perdue, ni changée de seigneurie en autre, ni de roi

en autre, sinon par défaut de droit, par défaut de rendre justice. Que le roi prenne donc garde, puisqu'il va en France, de faire telle droiture à son peuple qu'il en retienne l'amour de Dieu, et que Dieu ne lui ôte pas le royaume de France durant sa vie. »

Joinville dit au roi de ne pas laisser partir de sa compagnie ce bon religieux; le roi répondit qu'il l'en avait déjà prié, mais qu'il n'en voulait rien faire. « Alors, dit Joinville, le roi me prit la main et me dit : « Allons encore le prier. » Nous vinmes à lui et je lui dis : « Sire, faites ce dont mon seigneur vous prie, de demeurer avec lui tant qu'il sera en Provence. » Mais il me répondit fort en colère : « Certes, sire, je n'en ferai rien, mais j'irai en tel lieu où Dieu m'aidera mieux qu'il ne ferait en la compagnie du roi. » Il demeura avec nous un jour et le lendemain s'en alla. Or, ajoute Joinville, on m'a dit depuis qu'il est enterré à Marseille et qu'il y fait beaucoup de miracles <sup>1</sup>. »

Depuis son retour en France saint Louis augmenta ses exercices de piété et ses bonnes œuvres. Il fut plus humble en ce qui regardait sa personne, il rendit plus exactement la justice à ses sujets et fut plus charitable envers tous les affligés.

Étant encore outre-mer il ouït dire qu'un grand sultan faisait rechercher avec soin tous les livres qui pourraient être nécessaires aux philosophes musulmans, les faisait écrire à ses dépens et serrer dans sa bibliothèque, afin que tous les hommes de lettres pussent en prendre communication quand ils en auraient besoin. Le saint roi fut touché de voir que les infidèles étaient plus zélés pour leurs erreurs que les chrétiens pour la véritable religion, et il résolut, à son retour en France, de faire transcrire à ses dépens tous les livres ecclésiastiques, authentiques et utiles, qu'il pourrait trouver dans les bibliothèques de diverses abbayes, afin que lui, tout le premier, puis les gens de lettres et les religieux qui avaient accès auprès de lui, y pussent étudier, tant pour leur utilité propre que pour l'édification du prochain.

Il exécuta fidèlement cette résolution et fit

<sup>1</sup> P. 288 et 289.

bâtir exprès un lieu commode et sûr, au trésor de sa chapelle, à Paris, où il amassa soigneusement plusieurs exemplaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Grégoire, et des autres docteurs catholiques, dans lesquels il étudiait volontiers quand il en avait le loisir ; il les donnait de même volontiers aux autres pour s'en servir. Or il aimait mieux faire écrire les livres de nouveau que les acheter tout écrits, disant que c'était le moyen d'en augmenter l'utilité avec le nombre. Des livres qu'il avait ainsi en sa bibliothèque, à Paris, il en laissa, par son testament, une partie aux Frères mineurs, une autre aux Frères prêcheurs, et le reste aux moines de Royaumont, abbaye de l'ordre de Cîteaux, qu'il avait fondée dans le diocèse de Beauvais pour cent quatorze moines. Quand il étudiait en présence de quelqu'un de ceux qui étaient familiers avec lui et qui n'étaient pas lettrés, il leur expliquait ce qu'il lisait, le traduisant de latin en français avec beaucoup de justesse. Il lisait plus volontiers les livres des Pères dont l'autorité est bien établie que ceux des nouveaux docteurs.

Ce fut sa bibliothèque qui donna au Dominicain Vincent de Beauvais la commodité de composer son *Encyclopédie* ou sa *Bibliothèque du monde*, que déjà nous avons appris à connaître.

Entre tous les religieux le roi saint Louis aimait particulièrement les deux ordres mendiants des Frères prêcheurs et des Frères mineurs, et il disait que, s'il avait pu faire deux parties de sa personne, il en donnerait une à chacun de ces deux ordres. Aspirant donc au comble de la plus haute perfection, il avait résolu, quand son fils serait en âge, de lui céder entièrement la couronne et d'entrer dans une de ces religions, après avoir obtenu le consentement de la reine, son épouse. Ayant pris son temps il lui découvrit secrètement sa pensée, lui faisant promettre de n'en parler à personne ; mais elle n'y voulut consentir en aucune manière et lui apporta des raisons solides pour l'en détourner. Il demeura donc dans le monde, mais s'en détachant de plus en plus, et avançant dans l'humilité et dans la crainte de Dieu.

Il ordonna par son testament que les deux fils qui lui étaient nés pendant son voyage d'outre-mer, Jean-Tristan et Pierre, seraient élevés à Paris dans des maisons religieuses, l'un chez les Frères prêcheurs, l'autre chez les Frères mineurs, leur ayant fait préparer pour cet effet des logements convenables. C'était afin qu'ils y fussent instruits dans la piété et dans les lettres, espérant qu'avec le temps Dieu leur inspirerait le désir d'embrasser la vie religieuse dans ces saintes communautés. Il en usa de même à l'égard de ses deux filles, Isabelle et Blanche. Étant encore outre-mer il écrivit de sa main à la première une lettre où il l'exhortait fortement au mépris du monde et à l'entrée en religion ; pour Blanche il l'offrit à Dieu dans l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, pour y être élevée dans la piété et dans l'amour de la vie religieuse. Dieu toutefois en disposa autrement ; car ces deux princes et ces deux princesses furent tous quatre mariés.

Cette estime et cette faveur méritées de saint Louis pour les deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François furent une des principales causes des persécutions que leur suscita bientôt la jalousie des corporations séculières<sup>1</sup>.

Ce que le saint roi avait surtout à cœur, c'était d'assurer à son royaume la paix au dehors et au dedans. Le principal était d'avoir une bonne paix avec l'Angleterre. Son roi, Henri III, étant à Bordeaux l'an 1254, témoigna un grand désir de voir la France, son roi et sa capitale ; Louis y acquiesça de la manière la plus gracieuse, ordonna de le recevoir partout avec les plus grands honneurs, et alla au-devant de lui jusqu'à Chartres, où ils s'embrassèrent avec l'affection la plus cordiale. Ils étaient parents ; ils avaient de plus épousé les deux sœurs ; leurs trois frères avaient épousé les trois autres sœurs ; la mère des cinq princesses, Béatrix de Provence, était du cortège ; jamais on ne vit une réunion de famille plus complète. Saint Louis offrit à Henri de loger dans tel palais de la capitale qu'il lui plairait. Le roi d'Angleterre choisit le Vieux-Temple, qui était

<sup>1</sup> Vinc. de Beauv., p. 547.



hors de la ville et très-vaste. Le premier jour il y régala splendidement tous les pauvres; le lendemain, le roi, les princes et les seigneurs. Y entraient d'ailleurs et se mettait à table qui voulait; il n'y avait point de garde pour empêcher personne. Tout se passa de part et d'autre avec une cordialité et une courtoisie parfaites. Les deux rois eurent souvent ensemble les conférences les plus intimes. Comme ils s'entretenaient un soir familièrement de leurs aventures, surtout du désastre de Mansourah : « Ah ! s'écria Louis, si j'ai pu faire quelque chose pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, combien n'en ai-je pas été récompensé ! Il m'a fait la grâce de supporter avec patience tous mes malheurs, et un tel bienfait vaut mieux à lui seul que tout l'empire du monde <sup>1</sup> ! »

On voit dans ces paroles l'héroïsme de la foi chrétienne, l'esprit des saints, l'esprit de Dieu, le grand mystère de la Providence divine. Nous avons entendu dire dans le même esprit à saint Thomas d'Aquin : « Le bien surnaturel d'un seul individu vaut mieux que le bien naturel de tout l'univers. » Le roi d'Angleterre, Henri III, était assez chrétien pour comprendre ces choses. Comme les deux princes examinaient ce qui était meilleur, d'entendre la messe ou un sermon, Henri dit aussi spirituellement que pieusement : « Quant à moi, j'aime mieux m'entretenir une demi-heure avec un ami que d'entendre son domestique m'en parler des heures entières. »

Enfin, après plusieurs années de trêve, la paix entre la France et l'Angleterre fut conclue à Paris le 28 mai 1258. Par ce traité le roi Henri renonçait à ses prétentions sur la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou et la Touraine, et saint Louis lui laissa tout le duché d'Aquitaine, avec les droits qu'il avait dans les trois évêchés de Limoges, de Cahors et de Périgueux, à condition de lui en faire hommage. Le conseil de saint Louis s'opposait fortement au traité et lui disait : « Sire, nous sommes très-étonnés que vous vouliez laisser au roi d'Angleterre une si grande partie de votre royaume, que vous et vos prédé-

cesseurs avez acquise sur lui par sa faute et dont il ne vous saura point de gré. » Le saint roi répondit : « Je sais bien que le roi d'Angleterre et son prédécesseur ont justement perdu les terres que je tiens et que je ne suis point obligé à cette restitution. Je ne la fais que pour le bien de la paix et pour nourrir l'amitié et l'union entre nous et nos enfants, qui sont cousins germains; enfin, je rendrai ce prince mon vassal, et il me fera hommage, ce qu'il n'a pas encore fait. » C'est ainsi qu'en parle le sire de Joinville, mieux instruit de ces affaires qu'aucun autre, étant lui-même un des conseillers intimes du roi.

L'année suivante (1259) le roi d'Angleterre vint une seconde fois en France, avec sa femme et ses enfants, et fit publiquement hommage au monarque français, comme son vassal. Une paix de trente ans fut la suite de ce traité.

Saint Louis avait la conscience très-délicate sur l'article du bien d'autrui, il recherchait soigneusement ce qui pouvait avoir été usurpé par ses prédécesseurs, et avait établi pour cet effet des commissaires dans les provinces, comme en Languedoc l'archidiaque d'Aix avec trois religieux, et le sénéchal de Nîmes était chargé de payer. Vers Orléans et Bourges c'était Geoffroi de Bussi, archidiaque d'Orléans. La plupart étaient des chanoines, pour lesquels le roi avait obtenu du Pape Alexandre IV qu'en vaquant à cette bonne œuvre ils seraient censés résidents. Il se trouvait quelquefois qu'après avoir vérifié qu'un bien était mal acquis on ne pouvait trouver les personnes à qui la restitution devait être faite, quelque recherche qu'on en fit; sur quoi le saint roi consulta le Pape, qui lui répondit par une bulle du 11 avril 1258, où, après lui avoir donné de grandes louanges, il lui permet de suppléer à ces restitutions par des aumônes, moyennant quoi il déclare que sa conscience en serait déchargée, ajoutant néanmoins que, s'il vient ensuite à découvrir les personnes à qui la restitution devait être faite, il sera encore obligé à la faire <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1254.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1258, n. 16.

Il y avait aussi entre la France et l'Aragon d'anciennes contestations que saint Louis termina cette même année. La Catalogne était originairement un fief de la couronne de France, et les rois d'Aragon avaient acquis des droits sur plusieurs terres en deçà des Pyrénées. Pour finir ces contestations, les deux rois convinrent de nommer des arbitres; saint Louis prit Hébert, doyen de Bayeux; Jacques, roi d'Aragon, prit Guillaume de Montegrin, sacristain de Gironne, par compromis du mois de mai 1258. Le traité fut conclu trois ans après et passé à Barcelone le 16 juillet 1258. Le roi Louis y cède au roi Jacques tous ses droits et prétentions sur les comtés de Barcelone, d'Urgel, de Roussillon et les autres terres situées au delà des monts, qui y sont spécifiées, et le roi Jacques cède au roi Louis ses droits et ses prétentions sur plusieurs villes et terres de deçà les monts, savoir : Carcassonne, Béziers, Agde, Albi, Rhodéz, Cahors, Narbonne, Milhau, Nîmes, Toulouse et d'autres moins considérables<sup>1</sup>. En général saint Louis fut l'homme du monde qui se donnait le plus de peine pour procurer la paix, particulièrement entre ses sujets et les grands seigneurs de son royaume; les étrangers mêmes le prenaient pour arbitre, tant sa sagesse et sa justice étaient universellement reconnues<sup>2</sup>.

La joie de cette pacification avec l'Angleterre fut tempérée par une affliction bien sensible; le fils aîné du roi, âgé de seize ans, vint à mourir sur les entrefaites. C'était un prince de la plus grande espérance, que son père avait élevé avec une attention toute spéciale. « Biau fils, lui disait-il un jour dans une maladie qu'il eut à Fontainebleau, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossais vint d'Écosse, ou quelque autre lointain étranger, qui gouvernât bien et loyaument, que tu te gouvernasses mal à point et en reproches. » Ce prince, aimable, doux, libéral, juste comme son père, mourut dans les sentiments de la plus tendre piété. Il fut enterré à Royaumont, avec beaucoup de magnificence, et Henri d'Angleterre vou-

lut absolument porter lui-même quelque temps sur ses épaules le cercueil où son corps était enfermé. Les barons français et anglais voulurent aussi le porter tour à tour, pour témoigner au saint roi la part qu'ils prenaient à sa juste douleur. Il en fut attendri au point que, pour en marquer sa reconnaissance au monarque anglais, il le retint pendant tout le carême, et l'accompagna ensuite jusqu'à Saint-Omer, où ils se quittèrent en se donnant tous les témoignages d'une amitié sincère.

Saint Louis s'occupa spécialement à établir dans sa capitale la sûreté et le bon ordre.

Comme le Parlement n'était pas encore sédentaire, le prévôt de Paris, outre ses fonctions militaires et son rang à l'armée, avait une très-grande autorité dans l'administration de la justice, qu'il exerçait seul dans la capitale. On ne parvenait à cette charge qu'à force d'intrigues et d'argent, et les prévôts rendaient souvent la justice au même prix, ce qui causait une licence effrénée et des désordres extrêmes. Saint Louis, pour remédier à de si grands maux, ne voulut plus que cette charge fût vénale, et à son retour de la Terre-Sainte, en 1258, il s'occupa, dès son arrivée à Paris, de faire chercher par tout le pays, comme le marque le sire de Joinville, un bon justicier et bien renommé de prud'homie, et il le trouva dans la personne d'Étienne Boileaux, d'une noble famille d'Angers, qui l'avait suivi dans l'expédition d'Égypte.

« La prévôté de Paris, dit Joinville, était alors vendue; ceux qui l'avaient achetée soutenaient leurs enfants et leurs neveux en leurs outrages; car les jouvenceaux avaient fiance en leurs parents et amis qui tenaient la prévôté. Pour cette cause le menu peuple était par trop foulé et ne pouvait avoir droit des riches hommes, pour les grands présents et dons qu'ils faisaient aux prévôts. Par les grandes injures et les grandes rapines qui se faisaient en la prévôté, le menu peuple n'osait demeurer en la terre du roi, mais allait demeurer en autres prévôtés et en autres seigneuries. La terre du roi était si vague que, quand il tenait ses

<sup>1</sup> *Marca Hisp. app.*, n. 519 et 523. — <sup>2</sup> Joinville.



plaid, il n'y venait pas plus de dix personnes ou de douze. Avec cela, il y avait tant de malfaiteurs et de larrons à Paris et en dehors que tout le pays en était plein. Le roi, qui mettait grande diligence à ce que le menu peuple fût bien gardé, sut toute la vérité; il ne voulut plus que la prévôté fût vendue, mais donna de bons gages à ceux qui la garderaient dorénavant; il abattit toutes les mauvaises coutumes dont le peuple pouvait être grevé, et fit enquérir par tout le royaume et par tout le pays un homme qui fit bonne et roide justice, et où l'on n'épargnât pas plus le riche homme que le pauvre. On lui indiqua Estienne Boilliau, qui maintint et garda si bien la prévôté que nul malfaiteur, ni larron, ni meurtrier n'osa demeurer à Paris qu'il ne fût aussitôt pendu et détruit; ni parent, ni lignage, ni or, ni argent ne le pouvait garantir. La terre du roi commença donc à s'amender, le peuple y vint pour le bon droit qu'on y faisait. L'amendement, et par suite la multiplication du peuple, fut telle que les ventes, les achats et les autres choses valaient au double de ce qui était auparavant.

« On rapporte que le prévôt Estienne Boilliau fit pendre un sien filleul parce qu'on disait qu'il ne pouvait se tenir de dérober; item, un sien compère qui avait nié un dépôt. Le saint roi allait souvent s'asseoir auprès de lui sur le tribunal, afin d'encourager tous les juges à imiter la rigoureuse équité de ce magistrat <sup>1</sup>. »

C'est à ce magistrat, digne des plus grands éloges, qu'on doit l'établissement de la police de Paris. Il se montra aussi intègre et aussi actif que zélé pour le bien public; il rétablit la discipline dans le commerce et dans les arts et métiers, dans la perception des droits royaux, qui étaient alors de sa compétence, et fixa celle des justices seigneuriales enclavées dans sa prévôté; il modéra et fixa les impôts qui se levaient arbitrairement, sous les prévôts-fermiers, sur le commerce et les marchandises; il rangea tous les marchands et tous les artisans en différents corps et communautés, sous le titre de confréries; ce

fut lui qui donna à ces corporations les premiers statuts pour leur discipline et des règlements pour rétablir la bonne foi dans le commerce et le favoriser.

Cette réforme sévère de la justice, saint Louis l'étendit à tout son royaume par ses *Établissements* et ses ordonnances. Nous avons vu que la législation primitive des nations germaniques, Francs, Burgondes, Bavares et autres, n'était qu'un code pénal; que ce code pénal n'était qu'un tarif de composition et d'amendes et que pas un crime n'était puni de mort, ce qui favorisait plus les malfaiteurs que les gens paisibles. La connaissance du droit mosaïque et du droit romain avait commencé à introduire dans la justice humaine plus de sévérité contre les grands crimes. Saint Louis achève cette réforme pour la sécurité de tout le monde. Il condamne à la peine de mort l'assassinat, le meurtre, l'incendie, le rapt, la trahison <sup>1</sup>, le vol sur les grands chemins ou dans les bois, le vol domestique, le vol d'un cheval ou d'une jument <sup>2</sup>, la complicité dans tous ces crimes, la seconde récidive pour un petit larcin <sup>3</sup>, l'accusation à faux d'un crime capital <sup>4</sup>, et enfin la possession d'un animal qui a tué quelqu'un par suite d'un vice connu de son maître <sup>5</sup>. Sont condamnés à la peine du feu l'hérésie, l'infanticide, l'association d'une femme avec des meurtriers ou des voleurs <sup>6</sup>.

La procédure criminelle fut également sévère. La liberté sous caution ne s'accordait que dans les causes qui n'entraînaient pas peine de sang <sup>7</sup>; lorsque le crime, au contraire, était capital, l'accusateur et l'accusé devaient être conduits en égale prison, *si que l'un ne soit pas plus mal à l'aise que l'autre* <sup>8</sup>. L'accusé était interrogé à l'aide de la torture; mais on ne pouvait l'y appliquer sur la déposition d'un seul témoin <sup>9</sup>. La procédure entière était écrite; mais on en communiquait tous les actes à l'accusé <sup>10</sup>. Enfin, au moment du jugement, le juge devait se lever et demander *hommes suffisants* ou hom-

<sup>1</sup> *Établiss.*, l. 1, c. 4 et 129. — <sup>2</sup> L. 1, c. 26, 30 et 29. — <sup>3</sup> *Ibid.*, c. 32 et 29. — <sup>4</sup> *Ibid.*, c. 3. — <sup>5</sup> *Ibid.*, c. 121. — <sup>6</sup> *Ibid.*, c. 85, 32 et 35. — <sup>7</sup> *Ibid.*, c. 101. — <sup>8</sup> *Ibid.* — <sup>9</sup> Ordonn. de 1254, § 22, p. 72. — <sup>10</sup> *Établiss.*, l. 1, c. 21.

<sup>1</sup> Joinville, p. 296 et 297.

*mes juges*, c'est-à-dire des conseillers ou assesseurs chargés de reconnaître le fait, et qui répondaient à peu près aux jurés <sup>1</sup>.

Nous avons vu le Bourguignon Gondebaud introduire dans la jurisprudence le combat ou le duel, tandis que l'Ostrogoth Théodoric le repoussait comme une monstruosité barbare et déshonorante. Malgré la réprobation de Théodoric et malgré la réprobation incessante de l'Église, le combat judiciaire prévalut devant les tribunaux séculiers. Saint Louis supprima cet abus dans tout son royaume ; il introduisit de plus ou fit valoir le droit d'appel au tribunal supérieur du roi <sup>2</sup>. En général la procédure criminelle fut modelée sur le droit romain et la procédure civile sur le droit ecclésiastique ; elle ne suppose aucun recours au combat judiciaire, elle n'accorde rien à la force ouverte.

Ces changements en amenèrent d'autres, dont les suites durent encore. Le glaive n'étant plus admis à plaider en justice, tout devant se décider par le droit, les chefs militaires, les seigneurs féodaux s'ennuyèrent de leurs fonctions de juges ; ils y furent remplacés par des légistes. Or il arriva aux légistes français comme aux légistes allemands. Ceux-ci, partant de l'idée païenne que le droit romain insinue de l'empereur, prétendaient que leur empereur tudesque était la loi vivante et souveraine, le seul maître du monde, à qui les Papes et les évêques devaient être soumis, non moins que les peuples et les rois. Les légistes français, partant de la même idée païenne, voulurent faire du roi de France et pour la France ce que les légistes allemands prétendaient faire de l'empereur d'Allemagne et pour tout l'univers. L'erreur des uns et des autres a été et sera pour les deux pays la cause de bien des révolutions et de bien des catastrophes.

En rendant la loi plus sévère contre les malfaiteurs saint Louis veillait à l'observation de la loi. Par exemple, l'an 1254, il publia une ordonnance portant que tous juges supérieurs et subalternes feraient serment, en présence du clergé et du peuple, de rendre la justice à tous également, sans acception

de personnes, et pour cela de ne recevoir aucun présent de quelque nature que ce fût, ni par eux, ni par les leurs, comme aussi de n'en faire ni directement ni indirectement aux gens de son conseil ou à ceux auxquels ils devaient rendre compte de leur administration ; de ne point emprunter des personnes qui pouvaient avoir des procès à leurs tribunaux ; de ne rien acheter dans l'étendue de leur juridiction, soit par eux ou par personnes interposées, et de n'y marier ni mettre en religion soit leurs enfants, soit leurs parents, ou leurs domestiques ; de ne point exiger d'amende qu'elle n'eût été publiquement prononcée : de rendre la justice dans les lieux ordinaires pour ne point consumer les parties en frais ; de demeurer, ou quelqu'un de leur part, dans le lieu de leur résidence pendant quarante jours après qu'ils seraient hors d'exercice, pour répondre aux plaintes qu'on pourrait avoir à faire contre eux. Par la même ordonnance il défend les blasphèmes, une des choses du monde qu'il avait le plus en horreur <sup>1</sup>.

Saint Louis donnait lui-même aux juges l'exemple de la fermeté qu'ils devaient déployer dans l'administration de la justice ; Enguerrand de Coucy en est une preuve. Trois jeunes hommes de Flandre, que leurs pères avaient mis dans l'abbaye de Saint-Nicolas, à trois lieues de Coucy, pour apprendre le français et les premiers éléments des sciences, allèrent un jour se promener dans les bois de l'abbaye. Ils avaient des arcs et des flèches, mais sans chiens, ni aucun autre équipage de chasse, et, comme ils eurent fait partir quelques lapins qui se sauvèrent dans les bois de Coucy, contigus à ceux de l'abbaye, ils les y poursuivirent à coups de flèches, sans savoir si c'étaient des bois différents, ni même si cela faisait quelque différence. Ils furent arrêtés par les gardes du sire de Coucy, qui, sans autre forme de procès, les fit pendre à l'instant même sur les lisières du bois.

Le seigneur de Coucy était allié à toutes les grandes familles du royaume ; il était même parent du roi ; les trois jeunes gens étaient

<sup>1</sup> *Établiss.*, l. 1, c. 105 ; l. 2, c. 15. — <sup>2</sup> Ordonn. de 1260, § 8, p. 91. *Établiss.*, l. 1, c. 6, p. 113.

<sup>1</sup> Joinville, p. 294. Duchesne, p. 362. Labbe, t. 11, p. 754.



des étrangers. Toutefois, sur la plainte de l'abbé de Saint-Nicolas, le saint roi ordonna d'abord qu'on en informât, et, comme on ne manqua pas de preuves, Coucy fut cité à la cour où se jugeaient les affaires ordinaires. Il se présenta, mais sans vouloir répondre, demandant, comme baron, d'être jugé par les pairs; mais on trouva qu'il n'avait point de terre en droit de baronnie, et le roi le fit arrêter par de simples officiers de sa cour. Ce fut une grande surprise pour Enguerrand et pour tout ce qu'il avait de parents et d'amis, qui commencèrent à craindre quelque chose de sinistre. Ils s'assemblèrent incontinent, allèrent trouver le roi, et, à force de supplications et de remontrances, obtinrent l'élargissement de Coucy sur leur parole et qu'il serait jugé par les pairs, mais non pas qu'il en fût quitte pour une amende, comme ils l'avaient espéré.

Louis manda donc les pairs et tous les barons, et, le jour marqué pour le jugement étant venu, le roi de Navarre s'y trouva comme comte de Champagne, le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne, l'archevêque de Reims, et jusqu'à la comtesse de Flandre, les comtes de Bar, de Soissons et de Blois, avec une quantité d'autres presque incroyable, et tout cela bien plus pour intercesseurs que pour juges d'Enguerrand. De l'autre part était seulement l'abbé de Saint-Nicolas, avec quelque peu de femmes, parentes des jeunes hommes pendus. Louise plaignait d'ordinaire, comme d'une chose horrible, que, dans les affaires de meurtre, tout le monde se déclarât pour les vivants et personne pour les morts; il en eut alors une nouvelle preuve. Il se vit seul pour la justice, mais il ne lui fit pas faute. Il pressa Enguerrand si vivement sur les preuves de son crime que, demeurant muet à tout moment, ses amis ne virent d'autre moyen d'éluder sa condamnation qu'en demandant qu'il pût prendre conseil de ses proches. Le roi l'ayant accordé, toute la cour des pairs sortit avec le coupable.

Ainsi le saint roi demeura seul avec les gens de son conseil et y demeura même longtemps, jusqu'à ce qu'après une longue délibération les autres rentrèrent. Jean de Thorotte, châtelain de Noyon, qui avait été

gouverneur de Champagne, parlant pour Enguerrand, nia le crime dont on l'accusait et dit qu'il était prêt à s'en justifier par le duel; que, pour l'information qu'on en avait faite, il ne pouvait ni ne voulait s'y soumettre, et que les barons n'y pouvaient être forcés quand il s'agissait de leurs personnes ou de leur honneur.

Le défenseur de Coucy ayant dit tout ce qu'il voulut, le roi prit lui-même la parole et répliqua que la voie du duel, quelle qu'elle fût en elle-même, n'était pas recevable à l'égard des églises et des personnes sans appui, qui, faute de trouver des gens pour combattre les grands seigneurs, seraient toujours dans l'oppression et sans espérance de justice; qu'il n'en voulait donc point entendre parler dans cette occasion, et qu'en cela il ne faisait rien de nouveau, ni rien où l'on pût trouver à redire, puisque Philippe, son aïeul, qui ne haïssait pas la voie des armes, en avait usé de même dans l'affaire du sire de Sully, accusé de meurtre; que toute l'assemblée savait qu'il avait fait convaincre Sully par une information, et avait tenu ensuite son château saisi pendant douze ans, quoiqu'il ne relevât même pas immédiatement de la couronne.

Le duc de Bretagne, un des plus échauffés pour Coucy, voulut encore insister, et il allait s'étendre à prouver que l'information n'était pas une voie admise contre les barons en cas pareil; mais le roi lui ferma bientôt la bouche. « Vous n'avez pas toujours été de ce sentiment, lui dit-il, et vous devriez vous souvenir que, lorsque les barons de Bretagne me vinrent faire tant de plaintes contre vous, vous demandâtes qu'ils eussent à le prouver par enquête et refusâtes le duel, comme n'étant pas une voie de droil. »

Le saint roi parut si ferme là-dessus que personne n'osa plus répliquer, et tout ce que gagnèrent les amis de Coucy ce fut d'avoir consumé assez de temps pour faire différer le jugement. Au lieu de remettre Enguerrand à ceux qui avaient répondu de lui jusqu'alors le roi le fit saisir et garder par les officiers de la cour. La noblesse le supplia de faire grâce au coupable; il demeura déterminé à le punir par le même genre de mort.

Le jour venu pour porter la sentence, le roi dit que, chacun connaissant le coupable et le crime, il ne s'agissait plus que de délibérer du châtiment. Il commença à demander les voix ; mais, au lieu de répondre, tous les barons se levèrent pour demander grâce ; le coupable, tombé à genoux et fondant en larmes, criait : « Miséricorde ! » Longtemps encore le roi, inflexible, continua à demander les voix sans obtenir de réponse que des supplications. A la fin, tournant les yeux sur le coupable prosterné à ses pieds, il lui dit : « Enguerrand, s'il m'était clair que Dieu me demandât de vous traiter comme vous avez fait ces pauvres innocents, sachez que ni votre naissance, ni tout ce que vous avez de proches et d'amis, ni notre parenté même ne serait pas capable de vous faire éviter la mort que vous avez si bien méritée. »

A ces mots tous les barons se jetèrent à ses pieds pour lui demander la vie de ce malheureux. Le saint roi finit par l'accorder à leurs instances ; mais le coupable fut condamné à douze mille cinq cents livres d'amende et à trois ans de service à la guerre de la Terre-Sainte, avec un certain nombre de chevaliers ; à faire enterrer honorablement les trois jeunes Flamands et à fonder pour eux trois chapelles et deux messes par jour dans l'abbaye de Saint-Nicolas ; à donner à cette abbaye le bois où le crime avait été commis, et à perdre dans toutes ses terres le droit de condamner à mort et d'emprisonner, et même toute haute justice, et le droit de garenne.

Le roi, contre son ordinaire, voulut être payé de son amende sur-le-champ ; mais aussitôt il distribua la somme à diverses œuvres de piété, sans en retenir quoi que ce fût <sup>1</sup>.

Louis montra le même amour de la justice dans sa propre famille. Un individu vint se plaindre à son audience que Charles d'Anjou voulait le forcer à vendre une propriété qu'il avait dans son comté. Le monarque, faisant sur-le-champ appeler son frère, lui ordonna, devant son conseil assemblé, de restituer immédiatement le domaine extorqué. Puis il lui défendit sévèrement de jamais

molester personne à l'avenir quand on ne voudrait ni vendre ni échanger.

Un chevalier avait été condamné par le tribunal du même Charles d'Anjou, pour un délit qui nous est inconnu, à la perte de tous ses biens et à une rigoureuse détention. Du fond de son cachot il trouva moyen d'instruire le saint roi de son affaire. Aussitôt Louis mande le prince et s'écrie en le voyant paraître : « Ne croyez pas, si vous êtes mon frère, que je vous épargne contre droite justice en nulle chose. Faites donc élargir sans délai le chevalier. » Celui-ci accourut à Vincennes pour plaider sa cause en appel devant le roi ; mais, quand il vit son puissant adversaire entouré de nombreux avocats et conseillers, il demeura interdit et supplia le saint roi de lui faire donner un conseil et des avocats, pour la peur qu'il avait du comte. Louis les choisit lui-même parmi les plus habiles jurisconsultes. L'appel fut admis, la cause attentivement examinée, le premier jugement cassé et le gentilhomme réintégré dans tous ses droits. Et comme Charles en murmurait Louis lui dit d'un visage sévère : « Pensez-vous qu'il y ait plus d'un roi en France, et, parce que vous êtes prince du sang, croyez-vous être au-dessus des lois ? »

Nous avons vu les efforts que l'Eglise n'a cessé de faire pour procurer la paix publique en établissant d'abord la paix de Dieu et ensuite la trêve de Dieu : par la première elle prohibait absolument les guerres privées ; par la seconde, en attendant mieux, elle les prohibait au moins quatre jours de la semaine. Les croisades contribuèrent, de leur côté, à diminuer ces hostilités particulières, en consumant en Grèce, en Asie et en Égypte l'effervescence guerrière des barons de l'Occident. Saint Louis acheva cette œuvre de l'Eglise.

Il attaqua les guerres privées en 1245 par l'établissement de la *quarantaine du roi*, et, en 1257, il les interdit absolument, du moins dans ses domaines. La guerre privée était la poursuite du droit de vengeance que chaque gentilhomme était supposé s'être réservé. Cette vengeance s'étendait moins encore sur le coupable que sur les innocents qui le touchaient de près ou de loin. C'est à cette ex-

<sup>1</sup> Duchesne, p. 364 et seqq. — Filleau de la Chaise, *Hist. de S. Louis*, t. 12.



tension cruelle que le saint roi songea d'abord à porter remède. Par son ordonnance du mois d'octobre 1243 il statua qu'après une offense entre deux parties il y aurait une trêve de quarante jours entre tous leurs parents, en sorte que celui qui, au lieu de recourir à la justice, voudrait se venger lui-même, ne pût du moins attaquer que la partie qui l'aurait offensé. C'est ce qu'on nomma la quarantaine du roi <sup>1</sup>.

Par une ordonnance postérieure, cette partie même ou celle des deux qui se croyait la plus faible, put encore éviter la guerre en recourant à la justice, et celle-ci sommait son adversaire de lui jurer *asseurement* ou *sécurité*. Dans ce cas le baron ou le supérieur fixait le dommage et rétablissait la paix. La sécurité ne pouvait être refusée, et celui qui la violait était pendu <sup>2</sup>. Enfin, au mois de janvier 1257, saint Louis rendit une dernière ordonnance pour supprimer entièrement les guerres privées. « Sachez, écrivait-il aux feudataires de l'évêque du Puy-en-Velay, que, par délibération de notre conseil, nous avons prohibé toute guerre dans notre royaume, tout incendie, tout empêchement donné aux charrues ; nous vous ordonnons donc de ne point aller contre cette défense, et, si vous aviez la présomption de le faire, nous ordonnons à notre sénéchal d'assister fidèlement notre féal et chéri évêque du Puy, pour le maintien de la paix dans sa terre et pour la punition des infracteurs de cette paix, à proportion de leurs fautes <sup>3</sup>. »

Ainsi ce n'étaient pas seulement les parents et amis que Louis voulait préserver de la guerre, ce n'étaient pas seulement ses propres vassaux ; il interdisait les guerres privées dans tout le royaume, et en particulier aux vassaux de l'évêque du Puy, qui n'étaient point ses sujets immédiats.

La justice de saint Louis fut bientôt si renommée dans tous les pays que les étrangers mêmes, entre autres les Lorrains, y recouraient volontiers pour terminer leurs différends. Tant il est vrai que la meilleure politique serait encore la justice véritable et

parfaite, l'amour de Dieu et des hommes.

Le fait le plus glorieux de cette nature est le suivant. Le roi Henri III d'Angleterre était en dissension avec ses barons, qui lui avaient fait souscrire à Oxford certains articles qui le mettaient en leur dépendance. Après cinq ans de discordes les deux parties convinrent de s'en rapporter de leur différend au saint roi de France. Louis IX fut donc appelé à prononcer sur la validité des statuts d'Oxford et à décider en même temps toutes les contestations qui en étaient résultées entre le roi et ses barons. L'engagement de Henri III de se soumettre à l'arbitrage de Louis est du 16 décembre 1263, celui des barons est du 19 du même mois, et saint Louis, en acceptant la médiation qui lui était déléguée, publia les lettres patentes des uns et des autres <sup>4</sup>. A la fin de l'année Henri III, la reine, l'archevêque de Cantorbéry et leurs partisans se rendirent à Amiens, lieu indiqué pour la conférence. Pierre de Montfort, fils de Simon, comte de Leicester, avec plusieurs barons de son parti, s'y rendit de son côté <sup>5</sup>.

An commencement de l'année 1264 saint Louis arriva, suivi de toute sa cour, à Amiens. Il entendit le roi d'Angleterre et les barons mécontents exposer leurs droits et leurs griefs ; il apporta à l'examen des uns et des autres cette attention et cette bonne foi dont il ne se départait point, même lorsqu'il s'agissait de ses intérêts les plus directs. Voici la sentence qu'il prononça :

« Après avoir pleinement entendu, dit-il, les propositions, les défenses et les raisons des parties ; nous étant assuré que, par les provisions, les statuts et les obligations d'Oxford, et par toutes celles qui en ont été la suite, le droit et l'honneur royal ont souffert une grande diminution ; qu'il en est résulté le trouble du royaume, la dépression de l'Église, le pillage des personnes, tant ecclésiastiques que séculières, tant indigènes qu'étrangères, et que de plus grands dommages pourraient s'ensuivre encore ; ayant pris conseil des hommes de bien et des grands ; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous cassons et nous invalidons par

<sup>1</sup> *Ordonnances des rois de France*, t. 1, p. 56. —

<sup>2</sup> *Établiss.*, l. 1, c. 28. *Ordonn.*, t. 1, p. 129. —

<sup>3</sup> *Ordonn.*, t. 1, p. 84.

<sup>4</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 642, édit. in-fol. —

<sup>5</sup> Matth. Westmon., p. 384.

notre prononcé les susdites provisions, ordonnances et obligations, de quelque manière qu'elles soient entendues, aussi bien que tout ce qui s'est fait en conséquence, d'autant plus que nous voyons que le souverain Pontife les a déjà cassées et annulées par ses lettres. Nous ordonnons que, tant le roi que les barons, et les autres qui ont consenti au présent compromis et se sont obligés à l'observer, s'en regardent comme entièrement quittes et absous. »

Par les articles suivants Louis rend au roi d'Angleterre la garde de toutes les places fortes et la nomination de tous les offices de la couronne ; il rappelle les étrangers et les admet, sur le même pied que les indigènes, à l'administration du royaume ; il rend au roi la pleine puissance et le libre gouvernement de ses États, ajoutant qu'il n'entend point par cette ordonnance déroger aux privilèges royaux, aux chartes, aux libertés, aux statuts et aux louables coutumes d'Angleterre, telles qu'elles existaient avant les provisions d'Oxford, et il termine en invitant le roi et les barons à se remettre toute offense réciproque et à oublier toute rancune<sup>1</sup>.

Ce qu'il faisait pour des rois et des barons saint Louis le faisait habituellement pour les moindres particuliers. Outre les affaires qui demandaient discussion et que l'on jugeait dans ses parlements, il en vidait une infinité d'autres que les parties n'avaient ni le moyen ni le temps d'y soutenir. Ceux de la cour en qui il avait le plus de confiance, comme le sire de Joinville, le sire de Nesle, le comte de Soissons, Pierre de Fontaines, Geoffroi de Vilette, bailli de Tours, et d'autres, prenaient les requêtes qu'on leur présentait au sortir de la messe et en terminaient un grand nombre sur-le-champ, et lui-même jugeait les plus importantes et celles dont les autres lui remettaient la décision. Il écoutait pour cela les parties et les avocats avec une patience admirable, le plus souvent au bois de Vincennes, quand il faisait beau, assis au pied d'un chêne, où les plus pauvres avaient toute liberté d'approcher, jusque-là qu'on avait quelquefois de la

peine à le garantir de la foule ; souvent aussi dans les jardins du palais, ayant ceux de son conseil assis avec lui sur des tapis, et presque régulièrement deux fois la semaine dans sa chambre<sup>1</sup>.

Son amour pour la justice était surpassé encore par sa charité pour les pauvres.

Dès sa plus tendre enfance Louis avait formé le vœu que, partout où il se trouverait pendant les temps d'abstinence, cent vingt pauvres seraient nourris chez lui de pain, de vin et de poisson ; la veille des grandes solennités de l'Église le nombre en était double. Avant d'avoir pris lui-même aucune nourriture, il les servait de sa main, plaçait les mets devant eux, rompait leur pain et leur versait à boire, ce dont maintes fois fut témoin le sénéchal de Champagne. Puis, en sa propre chambre, à la table voisine de la sienne, il venait rejoindre trois vieillards infirmes ou estropiés, ses hôtes de fondation, qu'il nourrissait des plats destinés pour lui. Il les servait également lui-même, et, si l'un d'eux était aveugle, il ôtait les arêtes de poisson.

Le samedi il donnait à manger à genoux à certains mendiants qu'il faisait venir en lieu secret pour n'être point aperçu, et, tous ces convives en Jésus-Christ, il ne les congédiait jamais sans d'abondantes aumônes.

Chaque carême on distribuait en son nom, aux pauvres de divers monastères, soixante-trois muids de blé, soixante-dix mille harengs, environ cinquante-cinq mille francs de monnaie et cent francs par jour aux autres nécessiteux. Durant la régence de sa mère le jeune roi fut surpris souvent, surtout la nuit, tandis qu'on le croyait endormi, déguisé en simple écuyer et accompagné d'un seul confident de ses bonnes œuvres, allant verser ses aumônes sur une multitude de malheureux rassemblés dans la cour d'un hôtel abandonné, leur seul asile. Un religieux dominicain, qui, l'ayant reconnu à sa démarche, l'avait suivi secrètement, voulut le louer un jour d'une action si méritoire : « Cher frère, dit Louis en rougissant, ce sont les soldats défenseurs de mon royaume ; bien s'en

<sup>1</sup> D'Acheri, t. 3, p. 643. — Rymer, t. 1, p. 778.

<sup>1</sup> Joinville, Duchesne.



faut-il que je les paye à proportion de leurs services ! »

Si la disette éclatait quelque part l'active charité du monarque savait toujours se créer de nouvelles ressources, afin que les denrées diminuassent de valeur pour les indigents. Pendant une famine qui désola la Normandie on y conduisit à ses frais tous les blés de ses greniers. Il envoya aussi du bois pendant l'hiver dans les provinces qui en manquaient. « N'est-il pas juste, s'écriait-il, que j'assiste en leur détresse ceux qui me font partage de leur abondance ? Mes amis, écrivait-il, ce que je tiens de vous, je le conserve pour vous ; je n'en suis que le dépositaire. »

« Allons, disait-il parfois à ses familiers allons visiter les pauvres de tel village et portons-leur secours et consolations ! » Chevauchant alors, il se trouvait bientôt entouré de nécessiteux, auxquels il distribuait des aumônes immenses ; car, rapportent les annalistes contemporains, quand même dix mille pauvres, vingt mille et plus seraient venus, tous auraient été assistés.

Un jour qu'il revenait par la ville de Châteauneuf-sur-Loire il vit en sortant du donjon une pauvre vieille femme tenant un pain en sa main et qui s'écria à la vue de Louis : « Bon roi ! ô bon roi ! de ce pain que tu nous as donné pour aumône mon pauvre mari, malade, est soutenu ! » Le roi prit le pain et dit à la femme : « Il me paraît assez mauvais. » Il entra alors dans la maisonnette, visita le malade, lui remit de l'argent et sortit comblé de bénédictions.

Cette compassion pour le malheur, cette pitié pour toutes les misères parut s'accroître encore à son retour d'Orient. Certains courtisans murmuraient de tant de largesses, qu'ils regardaient sans doute comme enlevées à leur convoitise. « J'aime mieux, répondit un jour le monarque à leurs doléances, que tel excès soit fait en l'honneur de Dieu qu'en luxe ou vaine gloire du monde ! »

Il se plaisait souvent à passer en revue les princes devenus célèbres et populaires par leur générosité, et maintes fois lui ouït-on raconter le trait suivant, advenu au dernier siècle à la cour d'un comte de Champagne. « Henri, à bon droit surnommé le Large ou

le Généreux, descendant de son palais de Troyes pour ouïr la messe à Saint-Étienne, la noble église, trouva, à genoux au pied des degrés du parvis, un pauvre chevalier, lequel à haute voix s'écrie : « Sire comte ! je vous requiers qu'il vous plaise me donner de quoi marier mes deux filles que voici. » Et Arthaut de Nogent, un des favoris du comte, qui était derrière : « Sire chevalier, dit-il, vous faites mal de demander à monseigneur, car il a tant donné qu'il n'a plus de quoi. » Le comte se retourne et répond : « Sire vilain, vous mentez faussement de dire que je n'ai plus à donner. Si, si, j'ai encore, et c'est vous-même que je donnerai tout à présent ! » Et incontinent il prit Arthaut et dit au gentilhomme : « Tenez, mon ami, je vous le donne et je vous le garantirai. » Le pauvre chevalier ne fut pas déconcerté, mais il empoigna le bourgeois bien étroitement par le manteau, et force lui fut de payer cinq cents livres (environ 8,500 francs de monnaie actuelle). »

Les inépuisables bienfaits répandus par Louis excitaient une reconnaissance d'autant plus vive dans son royaume que cette munificence ne s'exerçait jamais aux dépens du trésor public ; les rois de France possédaient depuis des siècles de vastes domaines, dont les revenus suffisaient à l'entretien de leur cour. Ainsi l'État n'entraît pour rien dans les dons et dans les largesses personnelles du monarque, et l'on savait même que, pour les rendre plus complètes, il s'imposait journellement lui-même des économies, des privations ou des sacrifices.

Aussi rien n'était-il plus modeste, plus frugal que sa table particulière, et en même temps rien n'était plus austère les jours de mortification ; loin de parler de mets et de viandes, ainsi que font beaucoup d'hommes riches, il mangeait sans rien dire les plats déposés devant lui par les chefs de cuisine.

Il prenait ordinairement son principal repas entre sexte et none ; les jours de jeûne simple il était ingénieux à se mortifier, soit en ne se livrant pas à son appétit, soit en mangeant ou en buvant des choses pour lesquelles il sentait une sorte de répugnance ; puis, quand on lui apportait des rôtis ou

d'autres viandes et des sauces délicates, il y mettait de l'eau, disant : « Je l'aime mieux ainsi ! » Et malgré la sorte de préférence qu'il accordait aux grands poissons de mer, il les repoussait, par mortification, pour en demander de très-petits et de communs.

Un des chapelains au moins demeurait présent à ses repas pour lui dire les grâces, tandis qu'un autre veillait à faire porter la desserte aux pauvres ; Louis s'informait presque toujours de la fidèle exécution de cet ordre.

Suivant une coutume peut-être contractée en Orient, le saint roi, presque tous les jours après son dîner, faisait la méridienne dans sa chambre ; mais il ne congédiait son lecteur qu'après avoir récité avec lui une oraison pour les morts. En s'éveillant il disait de nouveau l'office des Trépassés, puis il faisait recommencer les lectures interrompues.

Celles qu'il entendait le plus volontiers, soit avant, soit après ses repas, étaient pour la plupart tirées des saintes Écritures, de la Bible glosée de saint Augustin ou d'autres Pères de l'Église. Puis, le soir, rentré dans son appartement, il faisait allumer une chandelle d'environ trois pieds de long (manière de calculer les heures, faute d'horloge), et, tout le temps de sa durée, il continuait à lire la Bible ou tout autre livre de piété. Dès que la chandelle tirait à sa fin un des chapelains arrivait pour achever complies avec le prince.

Les enfants du monarque se rendaient alors auprès de lui, et Louis, dans un entretien grave, instructif, paternel, leur racontait les actions des bons rois et empereurs, leur recommandant d'y puiser de sages exemples. Il n'oubliait pas de rendre ce tableau plus moral, plus sensible, par le contraste des mauvais souverains qui, par leurs dérèglements, leurs rapines ou leur avarice, avaient perdu leur royaume ou l'affection de leurs peuples.

Il s'occupait ensuite à enseigner aux jeunes princes ou princesses la manière de réciter convenablement les heures de Notre-Dame, et il exigeait encore d'eux la lecture de l'office du jour, les suppliant de ne négliger jamais cette pieuse coutume.

Après les avoir embrassés et congédiés il se retirait en sa chambre à coucher, précédé d'un chapelain qui faisait l'aspersion de l'eau bénite sur les murs et sur le lit. On lisait alors au roi quelques passages des livres saints. Toutefois, avant de se mettre au lit, il s'agenouillait encore, désirant merveilleusement, disait-il, grâces de larmes, afin d'arroser la sécheresse de son cœur.

Le sommeil auquel il se livrait enfin sur un lit de planches, avec un simple matelas sans paillasse, n'était jamais long et rarement paisible. Persuadé qu'il n'y a pas de lendemain pour le chrétien véritable, il lui arrivait, dit-on, de se relever jusqu'à cinquante fois dans une même nuit pour se jeter à genoux et prier. D'ailleurs il assistait toujours à matines dans sa chapelle.

A matines, après un court intervalle, succédaient primes et les messes ; il en entendait ordinairement une des Morts, dite sans chant, excepté les jours où l'on célébrait l'anniversaire funèbre de quelque membre de la famille royale. Le lundi il en demandait une de plus, mais chantée, appelée des Anges ; le mardi il assistait à celle du Saint-Esprit ; le jeudi, à celle de la Croix ; le vendredi et le samedi, à celle de la Vierge, également chantée, et ces derniers jours à une troisième dite du Jour, aussi en musique. On récitait ensuite devant le saint roi, d'après le rituel, les autres prières et les heures canoniales. Louis les écoutait dans un profond recueillement ; quelquefois aussi il psalmodiait lui-même l'office à voix basse, assisté d'un de ses chapelains. Chaque jour, même durant l'hiver, il entendait vêpres, agenouillé sur le pavé, comme pendant la messe, et, s'il était malade, on récitait les offices et les psaumes auprès de son lit.

Chaque vendredi, plus souvent même, s'il n'en était empêché, il se présentait au tribunal de la Pénitence, s'asseyant, suivant l'usage d'alors, pour avouer ses fautes ; mais son confesseur lui inspirait un tel respect que, si par hasard une porte ou une fenêtre venait à s'entr'ouvrir, il courait la fermer, disant au chapelain : « Demeurez ici ; vous êtes le père, moi le fils, je dois vous servir ! »

Après l'absolution il tendait humblement



le dos au prêtre, exigeant qu'il lui donnât des coups d'une discipline dont les cinq cordeles de fer lui déchiraient quelquefois la peau. Le monarque portait souvent lui-même ce fouet dans un coffret d'ivoire suspendu à sa ceinture. Il paraissait mécontent, dit-on, si le confesseur usait de ménagement, et il faisait signe de recommencer avec plus de force.

Attaché à cette coutume en souvenir de la Passion, le saint roi la recommandait à ses familiers et à ses enfants; il envoya même par Jean de Monz, un de ses chapelains, à sa fille Isabelle, reine de Navarre, un coffret d'ivoire bien travaillé, renfermant de petites chaînes de fer, longues d'une coudée, avec une lettre de sa main, où il disait : « Chère fille, je vous exhorte à vous bien discipliner, et souvent, tant pour vos propres péchés que pour les péchés de votre chétif père. »

Redoublant d'austérité, de ferveur et de prières le vendredi saint, Louis assistait aux matines durant la nuit; puis, avec un de ses clercs, il récitait dans sa chambre tout le psautier, attendant, sans se coucher ni dormir, les premières clartés du jour. Alors, nu-pieds, vêtu très-simplement, il s'en allait, quelque temps qu'il fit, suivi d'un petit nombre de serviteurs, visiter toutes les églises de Paris ou de la ville dans laquelle il se trouvait. Absorbé dans ses pieuses méditations, il marchait sur les pierres, au milieu de la boue, dans les ruisseaux, ne songeant qu'à la sainteté du jour ou à distribuer de sa main d'abondantes charités aux indigents accourus sur son passage.

Après ces longues stations il rentrait au palais souvent épuisé de fatigue et toujours à jeun; mais, sans prendre aucun repos ni aucune nourriture, il se rendait au sermon de la Passion, ensuite à l'office. Au moment de l'adoration, lui et ses enfants, nu-pieds, habillés en pauvres, quittaient leurs sièges et s'avançaient sur les genoux jusqu'aux marches de l'autel; là le saint roi adorait la croix si humblement, qu'il n'y avait cœur qui ne se fendit.

Le même jour, en commémoration de la couronne d'épines, il paraissait à la Sainte-Chapelle revêtu de ses ornements royaux, la tête ceinte d'un diadème éblouissant de pier-

eries, le manteau fleurdelisé sur les épaules, et ses enfants, magnifiquement vêtus, portaient des couronnes de fleurs. Il faisait alors ouvrir le trésor et exposait lui-même à la vénération des fidèles le fragment de la vraie croix venu d'Orient.

Ses voyages, ses expéditions guerrières, ses maladies même n'apportaient aucun changement à la régularité de ses pieuses pratiques. Quatre fois par semaine il s'interdisait l'usage de la viande, et les vendredis de l'Avent et du Carême il s'abstenait de poisson et même de fruit. Puis, durant l'Avent et le Carême entier, ainsi que les veilles des principales fêtes, non-seulement il jeûnait avec la dernière rigueur, mais encore il portait constamment un cilice sur la peau. S'en étant trouvé grièvement incommodé, il fallut les instances réitérées de son confesseur pour le lui faire abandonner; il le remplaça par une ceinture en crin, par des jeûnes plus fréquents au pain et à l'eau, et par de nouvelles aumônes<sup>1</sup>.

Il avait pour habitude de laver les pieds, chaque samedi, à un grand nombre de pauvres, et, si ses affaires l'en empêchaient, il chargeait de ce soin le chapelain de service. Il préférait souvent les aveugles. Plusieurs fois, témoin de cet acte d'humilité chrétienne, le sénéchal de Champagne s'en émerveillait grandement. Un jour qu'il en manifestait plus vivement sa surprise : « Lavez-vous les pieds aux pauvres le grand jeudi? » lui demanda le roi. Joinville répondit avec franchise que non, ajoutant même que jamais il ne laverait les pieds de ces vilains. « Vraiment, reprit le saint roi, ce n'est pas bien dit; car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre enseignement. Je vous prie, pour l'amour de Dieu et de moi, de vous accoutumer à les laver. »

Une autre fois, ayant avec lui deux religieux, il appela le sire de Joinville et lui dit : « Je n'ose vous parler de chose qui touche à Dieu, pour le subtil esprit dont vous êtes. C'est pourquoi j'ai appelé ces deux frères, parce que je vous vais faire une demande. » La demande fut telle : « Sénéchal, quelle

<sup>1</sup> Villeneuve-Trans, *Hist. de S. Louis*, t. 3. — *Vie de S. Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite. — *Hist. de S. Louis*, par Joinville, etc

chose est Dieu ? » Et je lui dis : « Sire, ce est si bonne chose que meilleure ne peut être. — Vraiment, reprit-il, c'est bien répondu, tellement que cette réponse que vous avez faite est écrite en ce livre que je tiens en ma main. Or je vous demande, ajoute-t-il, lequel vous aimeriez le mieux, ou que vous fussiez lépreux, ou que vous eussiez fait un péché mortel. » Et moi, qui oncques ne lui mentis, je lui répondis que j'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. Et quand les frères s'en furent partis il m'appela tout seul et me fit asseoir à ses pieds, et me dit : « Comment me dites-vous cela hier ? » Je répondis que je le disais encore. Sur quoi il me dit : « Vous avez parlé comme un jeune étourdi ; car il n'y a pas de lèpre si hideuse comme d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable ; il ne peut donc y avoir aucune lèpre aussi hideuse. Il est vrai que, quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais, quand l'homme qui a fait un péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain s'il a eu une telle repentance que Dieu lui ait pardonné ; c'est pourquoi il doit avoir grand'peur que cette lèpre ne lui dure aussi longtemps que Dieu sera en paradis. Je vous prie donc, autant que je puis, que, pour l'amour de Dieu et de moi, vous mettiez votre cœur à aimer mieux tout malheur corporel de lèpre ou de toute autre maladie qu'un péché mortel sur votre âme. »

Joinville fait observer que, quand le saint recevait de riches hommes à table, il leur était de bonne compagnie, qu'il ne refusait pas d'entendre les ménestrels à la fin du repas, mais qu'alors il attendait, pour ouïr ses grâces, que le ménestrel eût fini sa chanson ; alors seulement il se levait, et les prêtres étaient devant lui qui disaient ses grâces. « Quand nous étions privément ensemble, ajoute-t-il, et quand les Prêcheurs et les Cordeliers qui étaient là lui ramentevaient aucun livre qu'il ouït volontiers, il leur disait : « Vous ne me lirez point ; car il n'est si bon livre après manger comme quolibets, c'est-à-dire que chacun die ce qu'il veut <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Joinville, p. 290, t. 20. *Recueil des Historiens de France*.

Nous retrouvons toujours les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique dans l'intimité du saint roi. Ce qui achève leur éloge, c'est qu'avec l'estime et la faveur des rois et des grands ils avaient l'estime et la faveur des pauvres et des petits.

Les prêtres et les religieux se plaignent quelquefois que le monde, même le monde chrétien, est injuste à leur égard ; ce peut être vrai pour des moments et des cas particuliers ; mais en général et à la longue le monde est plus juste qu'on ne croit. Prêtres et religieux de tous les siècles et de tous les pays, soyez ce que vous devez être, soyez saints, soyez savants, soyez charitables, soyez zélés pour le salut du monde, et le monde vous tolère, et le monde vous admire, et le monde vous aime, et le monde se donne à vous et par vous à Dieu. Mais si vous n'êtes pas ce que vous devez être, si vous n'êtes ni saints, ni savants, ni charitables, ni zélés ; si, au lieu d'être la lumière du monde et le sel de la terre, vous vous éteignez et vous affadissez vous-mêmes, n'est-il pas juste, comme il vous est prédit dans l'Évangile, que vous soyez jetés dehors et foulés aux pieds ? Or tel est au fond le secret providentiel de ces grands bouleversements parmi les nations chrétiennes qu'on appelle révolutions.

En général, tout le bien et tout le mal qui est dans le monde vient des prêtres. Jésus-Christ, qui a sauvé le monde par sa mort sur la croix, est le prêtre par excellence. Les apôtres et leurs imitateurs, qui, par d'innombrables travaux, convertissent à Jésus-Christ et civilisent les nations, sont des prêtres. Mais aussi, Judas, qui vend Jésus-Christ par avarice, est un prêtre ; les pontifes de Jérusalem, qui l'achètent et le crucifient par envie, sont des prêtres. C'est un prêtre et un curé d'Alexandrie qui attaquent sa divinité ; un prêtre d'Antioche, devenu évêque de Constantinople, qui attaque l'unité de sa personne ; un prêtre et moine de Constantinople, qui attaque la distinction de ses deux natures ; ces trois hérésies, chacune à part, mais surtout résumées dans celle de Mahomet, séduisent et corrompent des nations entières, et pour des siècles, en Europe, en Asie et en Afrique. Un moine allemand, un curé français révo-



lutionneront les populations de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, et y allumeront le volcan de l'impiété et de l'anarchie, qui probablement ne s'éteindra que quand il n'aura plus rien à consumer. On le voit, le bon prêtre est en la main de Dieu un instrument de tout bien, le mauvais prêtre est sous la main de l'enfer un instrument de tout mal. Il n'y a rien de pis que la corruption de ce qu'il y a de meilleur.

Ce qui expose le prêtre et le religieux plus communément à se corrompre, c'est l'attachement aux biens de la terre. C'est par là que Judas a vendu et trahi le Fils de Dieu ; c'est par là que les prêtres des Juifs l'ont acheté et crucifié. Par là plus d'un ordre religieux, comme plus d'un prêtre séculier, d'abord fervent et exemplaire, a fini par la nullité ou même le scandale.

Pour se prémunir contre un relâchement semblable saint Dominique et saint François, ainsi que leurs fidèles disciples, renoncent pour jamais à toute propriété et à toute possession, même quant aux choses nécessaires de la vie, afin de chercher uniquement le royaume de Dieu et sa justice en travaillant à leur salut et à celui des autres. Pour instruire les ignorants, désabuser ceux que l'erreur égare, ils s'appliquent aux sciences convenables, et Dieu bénit leurs efforts. Pour convertir les païens, les hérétiques et les autres pécheurs, ils se présentent à l'Église, et l'Église les envoie parmi toutes les nations, jusqu'aux extrémités de la terre. Plus ils sont pauvres et dévoués, plus ils se voient chéris de Dieu et des hommes.

Tout cela éveille une louable émulation dans les anciens ordres. Ainsi l'abbé Étienne de Clairvaux, voyant combien les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François étaient considérés pour leurs lumières, tandis que les Cisterciens ne faisaient plus aucun effet par la science, s'empressa de remédier à ce mal et fonda, l'an 1246, le collège des Bernardins, à Paris, pour l'instruction des religieux de son ordre. Yves de Vergy, abbé de Cluny, imitant cet heureux exemple, établit et dota dans la même ville le célèbre collège qui porta le nom de collège de Cluny et fut destiné à recevoir les jeunes religieux

de l'ordre que les supérieurs voulaient appliquer à de plus fortes études. Les Carmes, les Augustins et même les Chartreux eurent aussi leurs établissements d'études dans ce même centre. Un prêtre séculier fonda, l'an 1250, pour de pauvres étudiants en théologie, un collège qui devint bientôt le plus fameux de l'université de Paris : c'est le collège de Sorbonne, ainsi nommé de son fondateur, Robert de Sorbonne, qui avait lui-même tiré ce nom du lieu de sa naissance, suivant l'usage du temps. Il fut premièrement chanoine de Cambrai, puis de Paris, et chapelain du roi saint Louis, qui l'appela près de sa personne sur la grande renommée de sa vertu et le faisait quelquefois manger à sa table.

Vers l'an 1252 les Frères prêcheurs eurent avec l'université de Paris un différend considérable, qui occupa beaucoup les évêques et les Papes et ne fut terminé qu'en 1260. La vraie cause en était la jalousie des anciens docteurs en théologie contre les nouveaux docteurs dominicains et franciscains, qui attiraient plus d'écoliers autour de leurs chaires. De plus, l'université était dans l'usage et voulait même faire un règlement obligatoire de suspendre toutes les leçons, de fermer toutes les classes, lorsqu'elle avait ou croyait avoir à se plaindre du gouvernement. Les Frères prêcheurs et les Frères mineurs ne jugeaient point à propos de se soumettre à cet usage et à ce règlement. De là un vif ressentiment des anciens docteurs, qui exclurent les Dominicains du corps de l'université, leur ôtèrent deux chaires de théologie, firent serment avec leurs écoliers de ne jamais recevoir les religieux mendiants dans le corps universitaire, prêchèrent même contre la mendicité religieuse dont ils faisaient profession ; enfin, l'un d'entre eux, le docteur Guillaume de Saint-Amour, sous le titre *des Périls des derniers temps*, publia contre les religieux mendiants un libelle diffamatoire où il les représente comme des hypocrites, des séducteurs et de faux apôtres. Il intervint plusieurs bulles des Papes Innocent IV et Alexandre IV, tant pour condamner ce libelle que pour accommoder le différend et ramener à l'obéissance les docteurs insoumis.

Enfin, l'an 1260, l'Université consentit à la réception des Frères prêcheurs, comme on le voit par un acte dressé au nom du recteur, de tous les maîtres et de tous les écoliers, où ils disent : « Nous statuons et ordonnons, pour certaines causes exprimées plus amplement en d'autres lettres, que les Frères prêcheurs, toutes les fois qu'ils seront appelés ou admis à nos actes publics, y tiendront le dernier rang, savoir, les docteurs en théologie après tous les autres docteurs jeunes et vieux, séculiers et réguliers, de la même faculté, et, dans les disputes, ils n'argumenteront qu'après les autres docteurs. Les bacheliers de leur ordre auront aussi la dernière place après ceux des autres, c'est-à-dire des Frères mineurs, des Carmes, des Augustins, des Cisterciens et des autres religieux. Et cette présente ordonnance sera publiée et affichée aux portes des églises, et jurée par tous ceux qui nous ont fait serment. Donné à Saint-Mathurin, dans notre assemblée générale, convoquée exprès par trois fois, savoir : le 20 janvier, le 19 et le 21 février 1259, » c'est-à-dire 1260, avant Pâques ; car c'est à cette fête que les Français commençaient encore l'année<sup>1</sup>.

Ces religieux mendiants, que l'université de Paris avait tant de peine à recevoir dans son sein, étaient les Franciscains Roger Bacon, Alexandre de Halès, Duns Scot et saint Bonaventure, ainsi que les Dominicains Albert le Grand, Vincent de Beauvais et saint Thomas d'Aquin. La réception de celui-ci au doctorat fut même différée de deux ans par suite de la brouillerie universitaire. En vertu du règlement que nous venons de voir il dut occuper le dernier rang. On vit dès lors une application de cette parole : « Et les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers ; » car la gloire la plus pure de l'université de Paris est précisément ces religieux mendiants qu'elle eut tant de peine à admettre.

Le libelle publié contre eux par le docteur Guillaume de Saint-Amour, condamné par le Pape Alexandre IV, fut réfuté par saint Thomas d'Aquin et par saint Bonaventure.

L'opuscule du premier a pour titre : *Contre ceux qui attaquent la religion*. Il le divise en trois parties. « D'abord nous montrerons ce que c'est que la religion et en quoi sa perfection consiste, parce que toute l'intention des adversaires paraît être contre les religieux. Secondement nous montrerons que les choses par où ils s'efforcent d'opprimer les religieux sont frivoles et nulles ; troisièmement que, ce qu'ils profèrent pour diffamer les religieux, ils le proposent méchamment. »

« Pour connaître la nature de la religion, examinons l'origine du mot. Le nom de *religion*, comme l'insinue saint Augustin, vient de *relier*. On appelle *lier* attacher une chose à une autre, de manière qu'elle n'est plus libre de passer à une troisième. *Reliaison*, ou *liaison* réitérée, indique que quelqu'un est lié à une chose à quoi il était d'abord conjoint, mais dont il a commencé à s'écarter. Et comme toute créature a existé en Dieu avant d'exister en soi-même, et qu'elle est procédée de Dieu en s'éloignant de lui en quelque sorte selon l'essence par la création, la créature raisonnable doit être *reliée* à Dieu, à qui elle était d'abord conjointe, même avant d'être, afin que les fleuves retournent au lieu d'où ils sortent, comme dit l'*Ecclésiaste*. C'est pourquoi saint Augustin dit que la religion nous *relie* au seul Dieu tout-puissant !

« Or, la première *liaison* par où l'homme est *lié* à Dieu, c'est par la foi, comme il est dit aux Hébreux : « Celui qui s'approche de Dieu doit croire avant tout qu'il est. » La profession de cette foi, c'est le culte de latrie, comme pour reconnaître que Dieu est le principe. La religion signifie donc premièrement et principalement le culte de latrie, qui adore Dieu pour professer la vraie foi. De là saint Augustin remarque que la *religion* ne signifie pas un culte quelconque, mais celui de Dieu. Cicéron la définit ainsi : « Est religion celle qui consacre des soins et des cérémonies à une certaine nature supérieure, que nous appelons divine. » Et ainsi tout ce qui tient à la foi et au culte de latrie appartient premièrement et principalement à la vraie religion.

« Mais, en second lieu, appartient à la re-

<sup>1</sup> Duboulaï, *Hist. Universit.*, Paris, t. 3, p. 356.



ligion tout ce par où nous pouvons servir Dieu ; car, comme dit saint Augustin, on sert Dieu non-seulement par la foi, mais encore par l'espérance et la charité, en sorte que toutes les œuvres de charité sont appelées des œuvres de religion. De là ces paroles de saint Jacques : « Une religion pure et sans tache, auprès de Dieu notre Père, c'est de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et de se garder pur de la corruption de ce monde. » Par où l'on voit que l'acception du mot de *religion* est double.

« L'une, qui tient à la première institution du mot, suivant laquelle quelqu'un se *lie* à Dieu par la foi pour lui rendre le culte qui lui est dû, et c'est ainsi qu'on devient participant de la religion chrétienne dans le baptême, en renonçant à Satan et à ses pompes. La seconde acception, quand quelqu'un s'oblige ou se lie par-dessus à certaines œuvres de charité, par où on sert Dieu spécialement en renonçant, aux choses du siècle, et c'est dans ce sens que nous prenons maintenant le mot de religion.

« Or la charité rend de deux manières à Dieu le service qui lui est dû : suivant les actes de la vie active, et suivant ceux de la vie contemplative. Cela se fait diversement dans la vie active, suivant les divers offices de charité qu'on rend au prochain. C'est pourquoi on a institué certaines religions pour vaquer à Dieu par la contemplation, comme la religion monastique et érémitique ; quelques-unes pour servir Dieu dans ses membres par l'action, comme ceux qui se vouent à Dieu pour soigner les malades, racheter les captifs et exercer d'autres œuvres de miséricorde. Et il n'y a pas une œuvre de miséricorde pour la pratique de laquelle on ne puisse instituer une religion, quand même on ne l'aurait pas fait jusqu'à présent.

« Mais comme dans le baptême l'homme se *lie* à Dieu par la *religion* de la foi et meurt au péché, de même, par le vœu de religion, il meurt non-seulement au péché, mais au siècle, pour vivre à Dieu seul dans l'œuvre où il a voué à la foi de servir Dieu ; car, comme la vie est ôtée par le péché, de même le ministère du Christ est empêché par les occupations du siècle, suivant cette parole de l'A-

pôtre : « Personne, s'étant enrôlé comme soldat au service de Dieu, ne s'embarrasse dans les affaires séculières. » Et voilà pourquoi, par le vœu de religion, on renonce aux choses qui, d'ordinaire, occupent le plus l'esprit de l'homme et l'embarrassent le plus à servir Dieu.

« La première et la principale de ces choses est le mariage. Saint Paul dit aux Corinthiens : « Je voudrais que vous fussiez sans sollicitude. Celui qui n'a point de femme s'occupe uniquement de ce qui est du Seigneur, comment il plaira à Dieu ; celui qui est marié s'occupe de ce qui est du monde, comment il plaira à sa femme, et il est divisé. » La seconde chose est la possession des richesses terrestres. Il est dit dans saint Matthieu : « La sollicitude de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole, et elle demeure sans fruit. » La troisième chose est la volonté propre, parce que celui qui est l'arbitre de sa volonté a la sollicitude du gouvernement de sa vie. C'est pourquoi l'Écriture nous conseille de confier à la divine Providence la disposition de notre état. Saint Pierre nous exhorte à jeter toute notre sollicitude en Dieu parce qu'il a soin de nous, ainsi que les Proverbes : « Ayez confiance dans le Seigneur de tout votre cœur et ne vous appuyez pas sur votre prudence. » De là vient que la religion parfaite se consacre par un triple vœu, savoir : le vœu de chasteté, par lequel on renonce au mariage ; le vœu de pauvreté, par lequel on renonce aux richesses ; le vœu d'obéissance, par lequel on renonce à sa propre volonté.

« Par ces trois vœux l'homme offre à Dieu le sacrifice de tous ses biens : par le vœu de chasteté il offre son propre corps comme une hostie vivante, suivant la recommandation de l'Apôtre ; par le vœu de pauvreté il fait à Dieu l'oblation des biens extérieurs, à l'exemple du même Apôtre, qui priait que son oblation fût agréable aux saints de Jérusalem ; par le vœu d'obéissance il offre à Dieu le sacrifice de l'esprit, comme il est dit dans le psaume : « Le sacrifice agréable à Dieu, c'est un esprit affligé. » Par ces trois vœux on offre à Dieu non-seulement un sacrifice, mais un holocauste, qui était ce qu'il y avait de plus

agréable dans la loi. De là saint Grégoire dit dans sa huitième homélie sur l'*Exode* : « Lorsque quelqu'un voue à Dieu quelque chose qui est à lui sans lui vouer le reste, c'est un sacrifice ; mais, quand il voue au Dieu tout-puissant tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, tout ce qu'il aime, c'est un holocauste. » Et ainsi la religion, prise dans le second sens du mot, imite la religion prise dans le premier sens, en ce qu'elle offre à Dieu un sacrifice.

« Mais il y a des manières de vie où l'on omet quelques-unes de ces choses ; aussi n'y trouve-t-on pas le caractère d'une religion parfaite. Quant à tout le reste qui se rencontre dans les religions, ce sont autant d'aides et d'appuis, soit pour se prémunir contre les choses auxquelles on a renoncé par vœu, soit pour bien observer celles qu'on s'est engagé de faire pour le service de Dieu.

« Par ce qui précède on peut voir en quoi une religion peut passer pour plus parfaite qu'une autre. La dernière perfection d'une chose consiste à obtenir sa fin ; la perfection d'une religion doit donc se juger principalement de deux points de vue : premièrement, du but pour lequel la religion est ordonnée, en sorte qu'on appelle plus éminente une religion destinée à un acte plus digne, par exemple de la vie active ou de la vie contemplative ; secondement, de la manière dont une religion est organisée pour sa fin. Car il ne suffit pas qu'une religion soit instituée pour un but si elle n'est organisée dans ses observances et ses moyens de manière à parvenir à sa fin sans empêchement. Ainsi, de deux religions instituées pour la vie contemplative, celle-là doit être jugée plus parfaite qui rend à l'homme la contemplation plus libre.

« Mais comme, suivant la parole de saint Augustin, personne ne peut commencer une vie nouvelle qu'il ne se repente de l'ancienne, toute religion par où l'homme commence une nouvelle vie est un état de pénitence pour purifier l'homme de la vie ancienne. On peut donc comparer les religions sous ce troisième rapport, et appeler plus parfaite celle qui a de plus grandes austérités, comme le jeûne, la pauvreté et autres semblables, parce que

les œuvres satisfaites doivent être pénales. Mais les deux premiers points de comparaison sont plus essentiels à une religion, et c'est suivant eux que la perfection d'une religion doit se juger davantage, surtout parce que la perfection de la vie consiste plus dans la justice intérieure que dans une abstinence extérieure.

« On voit donc ainsi ce que c'est qu'une religion, et en quoi sa perfection consiste. »

Voilà comment saint Thomas parle dans la première partie de son opuscule. Nous l'avons donnée tout entière, afin que le lecteur connaisse mieux sa doctrine et son style. Dans la seconde partie il répond en détail et avec une grande exactitude à toutes les raisons et aux autorités avancées par Guillaume de Saint-Amour. Il réduit tout à six questions : s'il est permis à un religieux d'enseigner ; s'il peut entrer dans un corps de docteurs séculiers ; s'il peut prêcher et confesser sans avoir charge d'âmes ; s'il est obligé de travailler de ses mains ; s'il lui est permis de quitter tous ses biens sans se rien réserver ni en particulier ni en commun ; enfin s'il peut mendier pour vivre.

Sur la première question saint Thomas fait voir, et par l'exemple et par les maximes des saints, que la profession religieuse, loin de rendre les hommes incapables d'enseigner la doctrine de l'Évangile, les y rend plus propres, puisqu'ils gardent non-seulement les préceptes, mais les conseils, s'appliquent à la méditation des choses divines, étant dégagés par les vœux de ce qui en détourne les autres hommes. Si les religieux peuvent être appelés aux prélatures, à plus forte raison au doctorat et à la fonction d'enseigner, et il est utile à l'Église qu'il y en ait de particulièrement consacrés à l'étude de la religion et à l'instruction des ignorants, comme il y en a de dévoués au service des malades et à d'autres bonnes œuvres. Quand Jésus-Christ défend à ses disciples de se faire appeler docteurs, il ne condamne ni la chose ni le nom, mais seulement la vanité qu'en tiraient les Juifs ; en effet saint Paul s'appelle expressément le Docteur des nations.

Si les religieux peuvent être docteurs, il n'y a aucune raison de les exclure de la so-



ciété des docteurs séculiers, puisque cette société est fondée, non sur ce qui les distingue, mais sur ce qui leur est commun, qui est d'étudier et d'enseigner. Enfants d'une même Église ils sont membres les uns à l'égard des autres; prétendre qu'ils ne peuvent pas, sous son autorité, former une société publique d'études et d'enseignement, c'est aller tout ensemble et contre l'unité de l'Église et contre son autorité. C'est le Pape qui autorise, pour l'utilité publique, les sociétés des docteurs; il peut donc obliger d'y admettre ceux qu'il juge utile à l'Église qu'on y admette. Soutenir le contraire serait une hérésie.

Sur la troisième question il faut observer qu'il y a des hérétiques qui mettent la puissance du ministère ecclésiastique dans la sainteté de la vie, indépendamment de l'ordination, ce qui a donné occasion à quelques moines, présumant de leur vertu, de s'attribuer, de leur propre autorité, les fonctions ecclésiastiques. D'autres ont donné dans l'excès opposé, soutenant que les religieux sont incapables de ces fonctions, même pour les exercer par l'autorité des évêques. D'autres enfin, par une erreur plus nouvelle, prétendent que les évêques ne peuvent donner ce pouvoir aux religieux sans le consentement des curés. Saint Thomas soutient, au contraire, avec le droit canon et le bon sens, que les évêques ne se dépouillent pas de leur mission en la communiquant aux curés, et qu'ils n'ont pas besoin de leur puissance pour prêcher ou donner l'absolution à leurs paroissiens. Or ils peuvent commettre d'autres prêtres pour ces fonctions, et souvent cela est expédient et même nécessaire. Il y a des curés si ignorants qu'ils ne savent pas parler latin, et on en trouve très-peu qui aient étudié l'Écriture sainte. On sait par expérience que quelques particuliers ne se confessaient point s'ils ne pouvaient le faire à d'autres qu'à leurs curés, soit par la honte de se confesser à ceux qu'ils voient tous les jours, soit par soupçon d'inimitié ou par quelque autre raison. Or il est utile qu'il y ait des religieux établis exprès pour ce soulagement des pasteurs.

Sur l'objection tirée du concile de Latran,

qui ordonne de se confesser au propre prêtre, saint Thomas soutient, avec le bon sens, avec la théologie et avec l'Église, que le propre prêtre n'est pas seulement le curé, mais encore l'évêque ou le Pape, ou ceux qu'ils commettent à leur place, et que le propre prêtre n'est pas dit par opposition au pasteur commun, mais par opposition à l'étranger. Il ajoute que le Pape a juridiction immédiate sur tous les chrétiens, et qu'il est l'époux de l'Église universelle, comme l'évêque l'est de son Église particulière; qu'il peut changer tout ce que les conciles ont décidé n'être que de droit positif et en dispenser selon les occurrences. « Car, ajoute-t-il, les Pères assemblés dans les conciles ne peuvent rien statuer sans l'autorité du Pape, sans laquelle on ne peut même assembler de concile. »

« Ces maximes, ajoute Fleury à son tour, ces maximes touchant l'autorité du Pape étaient nouvelles, et la dernière est manifestement tirée des fausses décrétales. » De savoir au juste jusqu'à quel point ces maximes étaient nouvelles, surtout la dernière, et quelle confiance on peut avoir en cette assertion de Fleury, Fleury lui-même peut servir de témoin. Les fausses décrétales n'ont été connues que dans le neuvième siècle. Or, dans l'histoire même de Fleury, livre XII, n° 10, vous trouverez bien clairement exprimé qu'à l'occasion d'un concile particulier tenu à Antioche l'an 341, dans le quatrième siècle, Socrate, historien grec, auteur contemporain, le taxe d'irrégularité en ce que personne n'intervint à ce concile au nom du Pape Jules, et il en donne pour raison *qu'il y avait un canon qui défendait aux Églises de rien ordonner sans le consentement de l'évêque de Rome*. C'est Fleury même qui traduit ainsi Socrate.

Descendez d'un siècle, vous verrez dans le même Fleury le reproche que Lucentius, légat de saint Léon I<sup>er</sup>, vers le milieu du cinquième siècle, fait dans la première action publique du concile général de Chalcédoine, livre XXVIII, n° 2 : *IL A OSÉ TENIR UN CONCILE SANS L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE, ce qui ne s'est jamais fait et n'est pas permis*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir Marchetti, *Critique de Fleury*, t. 1, p. 32 et seqq.

Mais revenons à saint Thomas. « Quant au travail des mains, dit-il, quelques moines ont été anciennement dans cette erreur de dire que le travail était contraire à l'abandon parfait à la Providence et que le travail recommandé par saint Paul est les œuvres spirituelles. C'est contre cette erreur que saint Augustin a écrit son traité *du Travail des moines*. De là quelques-uns, donnant dans l'excès opposé, ont pris occasion de dire que les religieux sont dans un état de damnation s'ils ne travaillent de leurs mains. Nous montrerons, au contraire, que les religieux sont en état de salut même sans ce travail. Le travail des mains est de précepte ou de conseil. Si ce n'est qu'un conseil, personne n'y est obligé s'il n'y est engagé par vœu ; donc les religieux dont la règle ne le prescrit pas n'y sont point obligés. Si c'est un précepte, les séculiers y sont obligés comme les religieux. Et, en effet, quand saint Paul disait : « Que celui qui ne veut point travailler ne mange point, » il n'y avait pas encore de religieux distingués des séculiers. De plus saint Paul ne recommande le travail qu'en trois cas : pour éviter le larcin, pour ne point désirer le bien d'autrui, pour guérir l'inquiétude de la curiosité<sup>1</sup>. Donc ceux qui peuvent subsister de quelque manière que ce soit sans tomber dans ces inconvénients ne sont point obligés de travailler à des ouvrages manuels. Or les religieux à qui est confié le ministère de la prédication peuvent en subsister, puisque le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'Évangile vivent de l'Évangile, et les moines oisifs contre lesquels écrivait saint Augustin n'étaient point ministres de l'Église. Enfin le travail des mains doit céder à des occupations plus utiles, telles que la prédication ; les apôtres étaient inspirés, mais les prédicateurs d'aujourd'hui sont obligés de s'instruire par une étude continuelle. »

Guillaume de Saint-Amour prétendait qu'il n'est pas permis à celui qui a du bien de s'en dépouiller entièrement sans pourvoir à sa subsistance, soit en entrant dans une communauté rentée, soit en se propo-

sant de vivre du travail de ses mains. Il fit sur ce sujet un petit traité intitulé : *de la Quantité de l'aumône*, pour montrer qu'elle doit avoir des bornes, et que, ne se rien réserver, c'est tenter Dieu, s'exposant au péril de mourir de faim ou à la nécessité de mendier. Saint Thomas dit que c'est renouveler les erreurs de Jovinien et de Vigilance, qui blâmaient la pratique des conseils évangéliques et en particulier la vie religieuse. « Ce n'est pas seulement, dit-il, dans la pauvreté habituelle que consiste la perfection de l'Évangile, c'est-à-dire dans le détachement intérieur des biens que nous possédons réellement, mais dans la pauvreté actuelle et dans le dépouillement effectif de ces biens, et cette perfection ne demande pas qu'on possède des biens en commun ou qu'on travaille des mains. En effet le Sauveur dit au jeune homme : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et puis venez et suivez-moi. » Or, jusqu'à quel point était pauvre celui qu'il faut suivre, lui-même le dit : « Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards ont leurs tanières, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Aussi Pierre lui dit-il au nom des douze : « Voici que nous avons tout abandonné pour vous suivre. » Saint Thomas fait voir que les saints Pères ne font que développer cette doctrine de l'Évangile. D'ailleurs on a vu même des philosophes païens abandonner tout pour s'appliquer uniquement à l'étude de la sagesse.

Sur la question : « Si un religieux peut vivre d'aumônes, » il montre qu'il le peut, par l'exemple de saint Benoît, qui vécut d'aumônes durant plusieurs années. Il le montre, avec saint Augustin, par l'exemple des premiers chrétiens de Jérusalem, qui, pour pratiquer la perfection évangélique, vendirent leurs biens, en apportèrent le prix aux pieds des apôtres, et vécurent ensuite des aumônes que les mêmes apôtres, principalement saint Paul, amassaient pour eux dans les autres provinces. Il conclut, avec le même Père, que celui qui a donné ses biens aux pauvres a droit de vivre des aumônes de l'Église, n'importe dans quels monastères ni dans quel lieu il a distribué aux frères indigents

<sup>1</sup> Éphés., 4, 28. — 1 Thess., 4, 11. — 2 Thess., 3, 8.



ce qu'il possédait; car, et ce sont les paroles de saint Augustin, « la république de tous les chrétiens est une. C'est pourquoi quiconque a distribué aux chrétiens, quelque part que ce soit, les choses nécessaires, reçoit aussi partout ce qui lui est nécessaire, et il le reçoit de ce qui est à Jésus-Christ. Car, ce que l'on donne aux chrétiens, n'importe où, qui est-ce qui le reçoit, sinon Jésus-Christ? » Enfin il conclut avec le même Père encore, et d'après l'Évangile, que les prédicateurs envoyés par les supérieurs ecclésiastiques ont non-seulement la permission, mais le droit de recevoir leur subsistance de ceux qu'ils instruisent.

Dans ces cas le religieux peut non-seulement vivre des aumônes qu'on lui offre spontanément, mais même en demander. Saint Thomas le prouve par l'exemple de Jésus-Christ, qui plusieurs fois dans les Psaumes se qualifie de mendiant et pauvre. Or un mendiant est qui demande à autrui, et un pauvre est qui ne peut se suffire lui-même. Jésus s'invite lui-même chez Zachée. Au sortir du temple il regarde partout si quelqu'un lui donnerait l'hospitalité, tant il était pauvre. Il envoie ses apôtres sans aucune provision; or ils ne pouvaient exiger impérieusement leur nourriture, mais seulement la demander humblement, ce qui est mendier. D'ailleurs les apôtres mendiaient pour les pauvres de Jérusalem; ils pouvaient donc aussi le faire pour eux-mêmes.

Dans la troisième et dernière partie saint Thomas répond aux reproches malins que leurs ennemis faisaient aux religieux mendiants sur la pauvreté de leurs habits, sur les affaires dont il se mêlaient par charité, sur leurs fréquents voyages pour procurer le salut des âmes, sur leurs études pour prêcher plus utilement; toutes choses plus à louer qu'à blâmer. En effet qui a plus voyagé que saint Paul? Et le Seigneur lui-même n'a-t-

il pas dit : « Allez, enseignez toutes les nations, et vous me serez témoins jusqu'aux extrémités de la terre? » Les autres reproches n'étaient pas mieux fondés<sup>1</sup>.

Nous avons de saint Bonaventure, sur le même sujet, plusieurs opuscules dans lesquels il emploie les mêmes preuves que saint Thomas, insistant comme lui sur la puissance du Pape et soutenant que de lui est émanée toute autorité ecclésiastique; doctrine que, du reste, nous avons vue depuis longtemps dans Tertullien, saint Optat, saint Chrysostome et saint Léon.

Cela ne veut pas dire que tout fût parfait chez les nouveaux religieux; après tout ils étaient encore hommes; mais, animées de l'esprit de Dieu et de son Église, leurs congrégations étaient des corps vivants, sentant eux-mêmes leur mal et y portant remède. On le voit par une lettre que saint Bonaventure écrivit comme général de son ordre, le 23 avril 1257, et de Paris, à tous les provinciaux et custodes. « Cherchant les causes de ce que la splendeur de notre ordre s'obscurcit, je trouve une multitude d'affaires pour lesquelles on demande avec avidité de l'argent, et on le reçoit sans précaution, quoique ce soit le plus grand ennemi de notre pauvreté. Je trouve l'oisiveté de quelques-uns de nos frères qui s'endorment dans un état monstrueux entre la contemplation et l'action. Je trouve la vie vagabonde de plusieurs, qui, pour donner du soulagement à leurs corps, sont à charge à leurs hôtes et scandalisent au lieu d'édifier. Je trouve les demandes importunes qui font craindre aux passants la rencontre de nos frères comme celle des voleurs; la grandeur et la curiosité des bâtiments, qui troublent notre paix, incommode nos amis et nous exposent aux mauvais jugements des hommes; la multiplication des familiarités, que notre règle défend, qui causent des soupçons et nuisent à notre réputation; l'imprudence de la distribution des charges, que l'on donne à des frères sans les avoir assez éprouvés, soit pour la mortification du corps, soit pour l'affermissement dans la vertu; l'avidité des sépultures et des

<sup>1</sup> « Nec attendendum est in quibus monasteriis, vel in quo loco, indigentibus fratribus quisque id quod habebat impenderit; omnium enim christianorum una respublica est; et ideo quisquis christianis necessaria ubi libet erogaverit, ubicumque etiam ipse quod sibi necessarium est accipit, de Christi rebus accipit. Quia, ubicumque et ipse talibus dedit, quis nisi Christus accepit? » Aug., de Opere monach., n. 33, t. 6. Bened.

<sup>1</sup> S. Thom., *Contra impugnantes religionem*, t. 17. *Summa*, 2<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>, q. 186 et seqq.

testaments, qui attire l'indignation du clergé, particulièrement des curés; les changements de place trop fréquents, qui troublent la paix, marquent de l'inconstance et nuisent à la pauvreté; enfin la grandeur des dépenses, car nos frères ne veulent pas se contenter de peu et la charité est refroidie. Ainsi nous sommes à charge à tout le monde, et nous le serons encore plus à l'avenir si on n'y remédie promptement. » C'est à quoi il exhorte les supérieurs, et particulièrement à ne pas recevoir trop de religieux et à ne confier la prédication et la confession qu'après un grand examen <sup>1</sup>.

Saint Bonaventure avait été élu général l'année précédente (1256); voici à quelle occasion. Il y avait de grandes plaintes contre Jean de Parme, septième général de l'ordre. 1° On l'accusait de blâmer ceux qui donnaient des explications à la règle et qui louaient les déclarations données par les Papes ou par les docteurs; car il s'en tenait au seul testament de saint François, disant qu'il était très-clair et qu'il ne fallait point d'autre déclaration. 2° Il voulait qu'on observât ce testament, comme étant la même chose que la règle, et par conséquent digne d'un très-grand respect, d'autant plus que saint François l'avait dicté après avoir reçu les stigmates. 3° Il disait, comme s'il eût eu l'esprit de prophétie, que l'ordre se diviserait en deux, les fidèles observateurs de la règle et ceux qui solliciteraient des privilèges et des déclarations, et qu'il viendrait enfin une congrégation de pauvres qui observeraient la règle parfaitement. On le voit, ces plaintes indiquent dans Jean de Parme une tendance marquée, non pas au relâchement, mais à maintenir la règle dans toute sa sévérité primitive. 4° Une accusation plus importante, c'est que sa foi n'était pas pure, qu'il déférait trop aux opinions de l'abbé Joachim et soutenait ses écrits contre Pierre Lombard; 5° que deux de ses compagnons, Léonard et Gérard, étaient défenseurs outrés de l'abbé Joachim.

Le Pape, c'était Alexandre IV, voyant donc les esprits échauffés et les principaux person-

nages de l'ordre unis contre le général; sans qu'il fût possible de les ramener, convoqua le chapitre et avertit auparavant Jean de Parme de céder sa supériorité et de ne point souffrir qu'on le continuât, quand même les électeurs le voudraient. Le chapitre étant assemblé, Jean alléguait son incapacité, les dégoûts qu'on lui donnait, son âge déjà avancé, et renonça à sa dignité. Plusieurs réclamèrent, mais il insista, demandant sa décharge et qu'on ne songeât pas même à l'élire de nouveau. Cependant, comme eux ne savaient pas ce qui s'était passé entre le Pape et lui, ils s'opiniâtèrent à le vouloir reprendre, jusqu'à ce que le Pape ordonna d'en élire un autre. On le pria de nommer celui qu'il croyait digne de lui succéder; il nomma frère Bonaventure, qui enseignait alors à Paris, et il fut élu tout d'une voix.

Or il courait depuis quelque temps un livre intitulé : *l'Évangile éternel*. Il se fondait sur la doctrine et les prophéties de l'abbé Joachim et contenait plusieurs erreurs. On y lisait, suivant le docteur Guillaume de Saint-Amour <sup>1</sup>, que l'Évangile de Jésus-Christ devait finir l'an 1260, pour faire place à l'Évangile éternel, autant supérieur à celui de Jésus-Christ que le soleil est plus parfait que la lune; que c'est l'Évangile du Saint-Esprit, qui prescrira une autre manière de vivre et disposera autrement l'Église. Le moine anglais Matthieu Pâris attribue en général la composition de ce livre aux religieux mendiants; on l'a spécialement attribué à Jean de Parme. Comme les docteurs de l'université de Paris étaient brouillés avec ces religieux, ils poursuivirent d'autant plus vivement la condamnation d'un livre qu'on leur attribuait. « Le Pape Alexandre, ne pouvant s'empêcher de le condamner, dit Matthieu Pâris, prit la précaution de le faire condamner et brûler en secret par les soins du cardinal Hugues de Saint-Cher et de l'évêque de Messine, tous deux de l'ordre des Frères prêcheurs <sup>2</sup>. » Voilà du moins ce que conte ou raconte Matthieu Pâris. Il est bon d'observer que, cette même année, le libelle du docteur Guillaume fut condamné, non pas en

<sup>1</sup> Inter *Opuscula S. Bonavent.*

<sup>1</sup> P. 38, 39 et 500. — <sup>2</sup> Matth. Pâris, ann. 1256.



cache, mais publiquement. La condamnation clandestine de *l'Évangile éternel*, ne serait-ce pas une historiette pour faire pendant à la condamnation certaine et publique des *Périls des derniers temps* ?

Sitôt que saint Bonaventure fut arrivé à Rome en qualité de général de son ordre les adversaires de Jean de Parme l'excitèrent à informer contre lui et contre ses compagnons, comme ayant de mauvais sentiments sur la foi. On produisit plusieurs extraits de leurs ouvrages ; mais, après un sérieux examen, il ne s'y trouva rien où la foi fût blessée. On vint ensuite au principal chef d'accusation, et on leur demanda ce qu'ils pensaient de l'abbé Joachim et de sa doctrine. Ils demeurèrent aheurtés à le louer et à soutenir qu'il n'avait rien enseigné de mauvais touchant l'unité de l'essence divine et la trinité des personnes, car c'est de quoi il s'agissait principalement ; que sa doctrine était conforme à celle des Pères et des conciles, et que le concile aurait pu se passer d'en faire une nouvelle décision. Des deux compagnons de Jean de Parme, Gérard était le plus dur et le plus ardent, soit à objecter, soit à répondre. Enfin les juges, les voyant obstinés dans leurs sentiments, les condamnèrent tous deux à une prison perpétuelle. Ils s'y rendirent avec joie, se croyant persécutés pour la vérité. Léonard y mourut ; Gérard en fut délivré par saint Bonaventure dix-huit ans après.

On vint ensuite à Jean de Parme, et saint Bonaventure nomma des juges pour lui faire son procès dans un petit monastère de Toscane. Le Pape donna pour commissaire le cardinal Jean Cajétan des Ursins, depuis Pape sous le nom de Nicolas III. On ne trouva l'accusé coupable que de trop d'attachement à la doctrine et à la personne de l'abbé Joachim, et enfin il fut condamné à une longue prison. Mais il survint des lettres du cardinal Ottobon, depuis Pape sous le nom d'Adrien V, adressées au cardinal Cajétan et à saint Bonaventure, par lesquelles il se rendait caution de la foi de Jean de Parme et déclarait qu'il tiendrait fait à lui-même le traitement qu'on ferait à ce religieux. Le cardinal Cajétan fut touché de cette lettre ; le jugement ne fut point exécuté, et le général donna le choix à Jean de

Parme du lieu de sa retraite. Il choisit le petit couvent de Grecchia, près de Riéti, et y demeura trente-deux ans <sup>1</sup>.

Au bout de ce temps il demanda au cardinal d'Aqua-Sparta la permission de retourner chez les Grecs pour travailler à leur réunion, à laquelle il avait été employé avec succès quarante ans auparavant. Le cardinal en parla au Pape, qui admira ce courage et ce zèle dans un vieillard de quatre-vingts ans, et, sachant combien il était estimé des Grecs, il lui accorda volontiers ce qu'il désirait. Jean de Parme avait fait ses préparatifs pour ce grand ouvrage et visité avec ses compagnons les lieux de dévotion d'Assise et des alentours, quand il vint à Camérino, où il tomba malade et mourut le 19 mars 1289. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et le Pape Pie VI l'a béatifié en 1781 <sup>2</sup>.

Avant de quitter la Palestine le roi saint Louis avait de nouveau envoyé parmi les Tartares, parce qu'on lui avait dit que Sartac, un de leurs chefs, s'était fait chrétien. Le nouvel envoyé fut un Frère mineur appelé Guillaume de Ruysbrock, plus connu sous le nom de Rubruquis. Voici la substance de la relation qu'il adressa au saint roi à son retour, en 1255.

« Votre sainte Majesté saura que, l'an 1253, le 7 mai, nous nous embarquâmes sur le Pont-Euxin, que les Bulgares nomment la Grande-Mer, et nous abordâmes à Soldaya, dans la petite Tartarie, le 21 du même mois. Nous dûmes que nous allions trouver Sartac, parce qu'on nous avait dit qu'il était chrétien, et que nous lui portions des lettres du roi de France ; sur quoi nous fûmes reçus agréablement, et l'évêque du lieu nous dit beaucoup de bien de Sartac, que nous ne trouvâmes pas depuis conforme à la vérité. Nous étions cinq personnes : moi ; frère Barthélemy de Crémone, mon compagnon ; notre clerc, nommé Goset, porteur des présentes ; Homodéi, notre truchement, et un jeune esclave nommé Nicolas, que j'avais acheté à Constantinople. Nous partîmes de Soldaya vers le 1<sup>er</sup> juin. Le troisième jour après nous trouvâmes les Tartares, et, étant

<sup>1</sup> Wadding., n. 5. — <sup>2</sup> Acta SS., 19 mars, et Godescard, 20 février.

entré parmi eux, je m'imaginai être venu dans un autre monde.

« A l'octave de l'Ascension, qui était le 5 juin, j'eus audience de Scatacay, parent de Batou, et lui rendis une lettre de l'empereur de Constantinople, pour obtenir la liberté de passer outre. Scatacay nous demanda si nous voulions boire du *cosmos*, certain breuvage fait avec du lait de jument; je m'en excusai pour le moment. Or les chrétiens du pays, Russes, Grecs et Alains, font conscience d'en boire, et leurs prêtres mettent en pénitence ceux qui en boivent, comme s'ils avaient apostasié. Scatacay nous demanda ce que nous dirions à Sartac. Je répondis que nous lui parlerions de la foi chrétienne. Il demanda ce que c'était, disant qu'il l'entendrait volontiers. Alors je lui expliquai le Symbole, comme je pus, par mon interprète, qui n'avait point d'esprit et ne savait point s'exprimer. Après l'avoir ouï il secoua la tête sans dire mot.

« La veille de la Pentecôte, des Alains, qui sont chrétiens du rite grec, vinrent à nous. Ils ne sont pas schismatiques, comme les Grecs, mais ils honorent tous les chrétiens sans distinction. Ils nous apportèrent de la viande cuite, nous priant d'en manger et de prier pour un d'entre eux qui était mort. Je leur dis qu'il ne nous était pas permis de manger de la viande ce jour-là, qui était la vigile d'une grande fête, sur laquelle je les instruisis; et ils en furent extrêmement réjouis, car ils ignoraient tout ce qui regarde la religion, hors le seul nom de Jésus-Christ. Ils nous demandèrent, et plusieurs autres chrétiens aussi, Russes et Hongrois, s'ils pouvaient faire leur salut, étant obligés à boire du *cosmos* et à manger des bêtes mortes d'elles-mêmes, ou tuées par des Sarrasins ou d'autres infidèles; ils nous dirent qu'ils ignoraient les jours de jeûne, et ne pourraient les observer quand même ils les connaîtraient. Je les redressai comme je pus, les instruisant et les fortifiant dans la foi.

« Le jour de la Pentecôte, 8 juin, vint à nous un Sarrasin avec lequel entrant en conversation nous commençâmes à lui expliquer la foi. Ayant entendu les biens que Dieu a faits au genre humain par l'in-

carnation de Jésus-Christ, la résurrection des morts et le jugement futur, et que les péchés sont lavés par le baptême, il dit qu'il voulait le recevoir. Mais, comme nous nous préparions à le baptiser, il monta tout d'un coup à cheval et dit qu'il voulait aller chez lui et consulter avec sa femme. Le lendemain il nous dit qu'il n'osait recevoir le baptême parce qu'ensuite il ne boirait plus de *cosmos*; car les chrétiens du lieu disaient qu'aucun vrai chrétien ne devait user de cette boisson, et lui ne pouvait s'en passer dans ce désert. Je ne pus jamais le tirer de cette opinion, qui les éloigne beaucoup de la foi, étant soutenus dans ce préjugé par les Russes, qui sont en très-grand nombre parmi eux.

« Nous partîmes le lendemain de la Pentecôte, marchant premièrement droit au nord, puis au levant, ayant à droite la mer Caspienne. Les Tartares qui nous accompagnaient étaient fort incommodes; mais ce qui me faisait le plus de peine, c'est que, quand je voulais leur dire quelque parole d'édification, mon interprète disait: « Ne me faites point prêcher; je ne sais point tenir de tels discours. » Il disait vrai; car je m'aperçus depuis, quand je commençai à entendre un peu la langue, que, lorsque je disais une chose, il disait tout autrement, selon ce qui lui venait à la bouche. Voyant donc le danger de le faire parler, j'aimai mieux me taire. Peu de jours avant la Sainte-Madeleine nous arrivâmes au grand fleuve Tanaïs, le dernier jour de juillet, au logement de Sartac, à trois journées du fleuve Étilia ou Volga, le plus grand que j'aie jamais vu. Quand nous fûmes arrivés à cette cour notre guide s'adressa à un nestorien nommé Coyak, qui nous envoya à l'introducteur des ambassadeurs. Notre interprète demanda ce que nous lui porterions et fut fort scandalisé de ce que nous n'avions rien à lui donner. Étant devant l'introducteur, je lui en fis mes excuses, disant que j'étais moine et ne touchais ni or ni argent; il répondit qu'étant moine je faisais bien de garder mon vœu, qu'il n'avait pas besoin du nôtre et nous donnerait plutôt du sien. Il demanda quel était le plus grand seigneur parmi les Francs. Je répondis: « C'est l'empereur, s'il



avait son État paisible. — Non, dit-il, c'est le roi de France. » C'est qu'il avait ouï parler de vous à Baudouin de Hainaut et à un chevalier du Temple, qui s'était trouvé en Chypre.

« Deux jours après il me manda de venir à la cour et d'apporter la lettre du roi, la chapelle et les livres avec moi, parce que son maître les voulait voir. Il fit tout déplier en présence de plusieurs Tartares, chrétiens et sarrasins, qui étaient autour de nous à cheval; puis il me demanda si je voulais donner tout cela à son maître. Je fus effrayé de cette proposition; mais, sans le témoigner, je dis que c'étaient des habits sacrés et qu'il n'était permis qu'aux prêtres de toucher. Il nous ordonna de nous en revêtir pour aller au-devant de son maître, ce que nous fîmes. Je pris les habits les plus précieux, avec un fort beau coussin devant ma poitrine et dessus la Bible que vous m'aviez donnée, ainsi que le psautier que m'avait donné la reine, dans lesquels étaient de belles enluminures. Mon compagnon prit le missel et la croix, et le clerc, revêtu d'un surplis, prit l'encensoir. Nous vîmes ainsi devant Sartac; on leva une pièce de feutre suspendue devant la porte, afin qu'il pût nous voir. On fit faire trois génuflexions au clerc et à l'interprète, et on nous avertit de prendre garde à ne pas toucher au seuil de la porte en entrant et en sortant et de chanter quelque bénédiction pour le prince. Nous entrâmes en chantant *Salve, Regina*.

« Coyak lui porta l'encensoir avec l'encens; il le prit à sa main et le regarda attentivement. Il considéra curieusement le psautier, aussi bien que la femme qui était assise auprès de lui. Il prit la Bible et demanda si l'Évangile y était; je lui dis que c'était toute l'Écriture sainte. Il prit aussi la croix à la main et demanda si l'image qui était dessus était celle de Jésus-Christ. Je répondis que oui. C'est que les Nestoriens et les Arméniens ne mettent point de figure sur leurs croix; ce qui fait penser qu'ils ne croient pas bien touchant la Passion de Jésus-Christ ou qu'ils en ont honte. Je lui présentai votre lettre, avec les copies en arabe et en syriaque; car j'avais eu soin de la faire traduire à

Acre. Quand nous fûmes sortis et déshabillés il vint des secrétaires avec Coyak, et ils firent traduire la lettre. C'était le jour de Saint-Pierre-aux-Liens, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> août 1253.

« Le lendemain vint un prêtre, frère de Coyak, qui nous demanda le vase où était le saint chrême, parce que Sartac le voulait voir, et nous le lui donnâmes. Le soir Coyak nous appela et nous dit : « Le roi, votre maître, écrit de bonnes paroles au mien; mais il y a des choses difficiles, dont on n'ose rien faire sans le conseil de son père. C'est pourquoi il faut que vous alliez le trouver. » Puis il nous demanda si nous voulions séjourner dans le pays. Je lui dis : « Si vous avez bien entendu la lettre du roi, notre maître, vous pouvez savoir que c'est notre dessein. — Vous avez besoin, dit-il, d'être fort patients et fort humbles. »

« Avant notre départ Coyak et plusieurs autres écrivains nous dirent : « N'allez pas dire que notre maître soit chrétien; il est Moal, » c'est-à-dire Mogol. C'est qu'ils prennent le nom de chrétien pour un nom de nation, et, s'il y a quelques chrétiens parmi eux, ils gardent le nom de Mogols, qu'ils mettent au-dessus de tous les noms, et ils ne veulent point être nommés Tartares. Les nestoriens font grand bruit de rien; ils ont publié que Sartac était chrétien et que Mangou-Khan et Ken-Khan faisaient plus d'honneur aux chrétiens qu'aux autres peuples; et toutefois, dans la vérité, ils ne sont pas chrétiens. Pour Sartac je ne sais s'il croit en Jésus-Christ ou non; ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas qu'on le nomme chrétien; au contraire il me semble plutôt qu'il se moque des chrétiens; car il est sur leur chemin, je veux dire des Russes, des Valaques, des Bulgares et des Alains, qui tous passent par chez lui quand ils vont à la cour de son père, Batou, et lui font des présents; c'est pourquoi il les caresse. Toutefois, s'il vient des Sarrasins qui apportent davantage, ils sont expédiés plus tôt. Il y a aussi près de lui des prêtres nestoriens, qui sonnent avec leurs planches et chantent leur office.

« Quand nous fûmes arrivés au Volga nous nous embarquâmes dessus pour descendre

à la cour de Batou, que nous trouvâmes comme une grande ville de maisons portatives et de trois ou quatre lieues de long. On nous mena à un certain Sarrasin, qui, le lendemain, nous conduisit chez le prince et nous demanda si vous leur aviez envoyé des ambassadeurs. Je lui dis comment vous en aviez envoyé à Ken-Khan, et que vous ne lui eussiez point envoyé, ni de lettre à Sartac, si vous n'aviez cru qu'ils étaient chrétiens, parce que ce n'était que pour les en féliciter, et non par aucune crainte. Il nous mena au pavillon où était Batou; nous étions nus-pieds et nu-tête, avec notre habit, et c'était un grand spectacle pour eux. Frère Jean de Plan-Carpin avait été là; mais il avait changé d'habit pour n'être pas méprisé, parce qu'il était nonce du Pape. Après un peu de silence on nous fit mettre à deux genoux, et Batou me commanda de parler. La posture où j'étais me fit penser que je devais commencer par une prière, et je dis : « Seigneur, nous prions Dieu, de qui tout bien procède et qui vous a donné ces biens terrestres, de vous donner aussi les biens célestes, sans lesquels ceux-ci sont inutiles. » Il m'écoutait attentivement, et j'ajoutai : « Sachez que vous n'aurez point les biens célestes si vous n'êtes chrétien; car Dieu dit : Qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais qui ne croira pas sera condamné. »

« A ces mots il sourit modestement, et les autres Mogols commencèrent à battre des mains, se moquant de nous. Mon interprète eut grand'peur et je fus obligé de le rassurer. Après qu'on eut fait silence je dis à Batou : « Je suis venu vers votre fils parce que nous avons ouï dire qu'il était chrétien; je lui ai apporté des lettres de la part du roi de France, et il m'a envoyé vers vous; vous en devez savoir la raison. » Alors il me fit lever et écrire nos noms. Puis il me dit que vous étiez sorti de votre pays pour faire la guerre. Je lui dis que c'était contre les Sarrasins, qui profanaient la maison de Dieu à Jérusalem. Il nous fit asseoir et nous fit donner de son cosmos, ce qui passait chez eux pour un grand honneur. Nous sortîmes, et peu de temps après notre conducteur vint et me dit : « Le roi, votre maître, dit qu'on vous retienne en

ce pays-ci, ce que Batou ne peut faire sans la participation de Mangou-Khan. C'est pourquoi il faut que vous alliez le trouver, vous et votre interprète; votre compagnon et l'autre homme retourneront vous attendre à la cour de Sartac. » Alors l'interprète Homodéi se mit à pleurer, se croyant perdu, et mon compagnon protesta qu'on lui couperait plutôt la tête que de se séparer de moi. Enfin Batou ordonna que nous irions tous deux avec l'interprète, et que le clerc Goset retournerait vers Sartac. Nous nous séparâmes ainsi en pleurant.

« Nous marchâmes cinq semaines avec Batou, suivant le cours du Volga; enfin, vers l'Exaltation de la sainte Croix, c'est-à-dire la mi-septembre, un riche Mogol vint nous dire : « Je dois vous mener à Mangou-Khan; c'est un voyage de quatre mois, et par un pays où il fait froid à fendre les pierres. »

« Nous marchâmes à cheval depuis le 16 septembre jusqu'à la Toussaint, tirant toujours au levant et ayant la mer Caspienne au midi. On ne peut dire ce que nous souffrîmes de faim, de soif, de froid et de fatigue. Les vendredis je demeurais à jeun jusqu'à la nuit sans rien prendre, et alors j'étais contraint de manger de la viande avec douleur. Au commencement notre conducteur nous méprisait fort; mais, quand il commença à nous mieux connaître, il nous menait aux riches Mogols, et il nous fallait prier pour eux, en sorte que, si j'eusse eu un bon interprète, j'avais l'occasion de faire beaucoup de fruit. Ils étaient fort surpris de ce que nous ne voulions recevoir ni or, ni argent, ni habits précieux. Ils demandaient si le grand Pape était aussi vieux qu'ils avaient ouï dire; car on leur avait dit qu'il avait cinq cents ans. »

Ruysbrock raconte ensuite une conversation qu'il eut avec les prêtres de certains idolâtres nommés Jugures (Ouigours), et dit : « Étant dans le temple et y voyant quantité d'idoles grandes et petites, je leur demandai ce qu'ils croyaient de Dieu. Ils répondirent : « Nous n'en croyons qu'un. — Croyez-vous, leur dis-je, qu'il est esprit ou quelque chose de corporel? — Nous croyons qu'il est esprit. — Croyez-vous qu'il ait jamais pris la nature



humaine? — Non. — Puisque vous croyez qu'il est esprit unique, pourquoi lui faites-vous des images corporelles et en si grand nombre, et, puisque vous ne croyez pas qu'il se soit fait homme, pourquoi lui faites-vous des images d'hommes plutôt que d'autres animaux? » Ils répondirent : « Nous ne faisons pas ces images pour représenter Dieu ; mais, quand il meurt quelque homme riche entre les nôtres, son fils, sa femme ou quelque ami fait faire son image et la met ici, et nous l'honorons en mémoire de lui. — Vous ne le faites donc, dis-je, que pour flatter les hommes? — Non, dirent-ils, c'est pour honorer leur mémoire. » Alors ils me demandèrent, comme en se moquant : « Où est Dieu? » Et je leur dis : « Où est votre âme? — Dans notre corps. — N'est-il pas vrai qu'elle est par tout votre corps, qu'elle le gouverne tout entier, quoiqu'on ne la voie pas? Ainsi Dieu est partout et gouverne tout, et cependant il est invisible, parce qu'il est entendement et sagesse. » Je voulais pousser plus loin le raisonnement avec eux ; mais mon interprète, fatigué, ne pouvant plus s'expliquer, m'obligea à me taire. Les Tartares sont de cette secte, en ce qu'ils ne croient qu'un Dieu et font aussi des images de leurs morts. »

Parlant du Catai, qui est la Chine, l'auteur dit que les nestoriens y habitent en quinze villes et ont un évêché en celle de Ségin. « Ils sont, ajoute-t-il, très-ignorants et n'entendent point la langue syriaque, dans laquelle ils font leur service et lisent l'Écriture sainte. De là vient la corruption de leurs mœurs, surtout l'usure et l'ivrognerie. Quelques-uns ont plusieurs femmes, comme les Tartares, avec lesquelles ils vivent ; ils fêtent le vendredi comme les mahométans. Leur évêque vient rarement en Tartarie, à peine en cinquante ans une fois, et alors ils font ordonner prêtres tous leurs enfants mâles, même au berceau ; d'où vient que les hommes sont tous prêtres, et ne laissent pas de se marier et de se remarier si leurs femmes meurent. Ils sont tous simoniaques et ne donnent aucun sacrement sans argent. Le soin de leurs familles les rend intéressés et peu curieux de propager la foi, outre que

leurs mauvaises mœurs les font mépriser, car les idolâtres vivent plus honnêtement. » Voilà ce qu'il dit des nestoriens ; puis il continue ainsi sa relation :

« Nous arrivâmes enfin à la cour du grand-khan, Mangou, le jour de Saint-Jean, 27 décembre 1253. Plusieurs Mogols vinrent visiter celui qui nous avait amenés et nous interrogèrent sur le sujet de notre voyage. Je dis que nous avions oui dire que Sartac était chrétien et que nous étions venus le trouver, chargés de lettres du roi de France ; qu'il nous avait renvoyés à Batou et Batou au grand-khan. Ils demandèrent si nous désirions faire la paix avec eux. Je répondis que, ne leur ayant donné aucun sujet de guerre, vous n'en aviez aucun de leur demander la paix, quoique vous désirassiez, comme prince juste et droit, de l'avoir avec tout le monde. C'est qu'ils sont si fiers qu'ils croient que tout le monde doit rechercher leurs bonnes grâces.

« Dans une maison près du palais nous trouvâmes une chapelle où était un moine arménien, fort austère en apparence, qui nous dit qu'il était ermite de la Terre-Sainte ; que Notre-Seigneur lui était apparu par trois fois et lui avait ordonné d'aller trouver le prince des Tartares. « J'y suis venu, ajoutait-il, il y a un mois, et j'ai dit à Mangou-Khan que, s'il voulait se faire chrétien, tout le monde se soumettrait à lui, même les Francs et le grand Pape ; je vous conseille de lui en dire autant. — Mon frère, lui répondis-je, je voudrais pouvoir persuader au khan de se faire chrétien, et je lui promettrais que les Francs et le Pape en auraient bien de la joie et le reconnaîtraient pour frère et pour ami, mais non pas qu'ils devinssent ses sujets et lui payassent tribut, comme font les autres nations. Ce serait parler contre sa conscience et contre ma commission. » Cette réponse fit taire le moine.

« Le 4 janvier 1254 on nous mena au palais, à l'audience de Mangou-Khan. Il me fit demander lequel nous voulions de quatre breuvages qu'on nous présentait. Je goûtai un peu de celui qu'ils nomment cérasine, fait de riz ; mais notre interprète but du vin,

et si abondamment qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Le khan se fit apporter plusieurs oiseaux de proie, qu'il mit sur le poing, et il les considéra beaucoup. Assez longtemps après il nous commanda de parler. Je me mis à genoux, et, ayant souhaité au khan une longue vie, puis expliqué l'occasion de notre voyage, je lui demandai, conformément à votre lettre, la permission de nous arrêter en son pays, parce que notre règle nous oblige d'enseigner aux hommes à vivre selon la loi de Dieu ; que nous n'avions ni or ni argent à lui offrir, mais seulement nos prières à Dieu pour lui, ses femmes et ses enfants ; enfin que nous le prîions de nous retenir au moins jusqu'à ce que la rigueur du froid fût passée. Mangou-Khan répondit que, comme le soleil répand ses rayons de toutes parts, ainsi sa puissance et celle de Batou s'étendaient partout ; que, pour notre or et notre argent, il n'en avait que faire. Jusque-là j'entendis en quelque sorte notre interprète ; mais je ne pus rien comprendre du reste, sinon qu'il était bien ivre, et il me sembla que Mangou-Khan en tenait quelque peu. Telle fut notre audience, et, au sortir, il nous fit dire qu'il avait pitié de nous et nous donnait deux mois de temps pour laisser passer le froid, et que nous pourrions demeurer à Caracaroum, ville proche de là.

« Nous aimâmes mieux demeurer à la cour avec le moine arménien, qui se nommait Sergius, et qui me dit que le jour de l'Épiphanie il devait baptiser Mangou-Khan. Je le priai de faire en sorte que je fusse présent, pour en rendre témoignage en temps et lieu ; il me le promit. Le jour de la fête on nous appela au palais avec les prêtres nestoriens ; mais ce ne fut que pour leur donner à manger, et nous retournâmes avec Sergius, honteux de son imposture. Toutefois quelques nestoriens me jurèrent que Mangou avait été baptisé ; mais je leur dis que je n'en croyais rien et qu'il faudrait que je l'eusse vu pour le dire. Sergius se disait prêtre, mais il mentait ; il n'avait reçu aucun ordre et ne savait rien ; ce n'était qu'un pauvre tisserand, comme j'appris depuis en passant par son pays.

« Le jour de Pâques approchant, qui, cette année (1254), était le 12 avril, tous les chrétiens qui étaient à Caracaroum me prièrent instamment de célébrer la messe. Or il y en avait de plusieurs nations, Hongrois, Alains, Russes, Géorgiens et Arméniens. J'entendis leurs confessions par le moyen d'un interprète et leur expliquai le mieux que je pus les commandements de Dieu et les dispositions nécessaires pour ce sacrement. Je célébrai le jeudi saint dans le baptistère des nestoriens, où il y avait un autel. Leur patriarche leur avait envoyé de Bagdad un grand cuir carré, consacré avec le saint chrême, qui leur sert d'autel portatif. Je me servis de leur calice et de leur patène d'argent, qui étaient deux très-grands vases. Je dis ainsi la messe le jour de Pâques et donnai la communion au peuple. La veille de Pâques plus de soixante personnes furent baptisées en très-bel ordre ; de quoi il y eut grande réjouissance entre tous les chrétiens.

« Le samedi 30 mai, veille de la Pentecôte, se tint une conférence entre les chrétiens, les Sarrasins et les Tuiniens, c'est-à-dire les idolâtres ; elle se tint par ordre de Mangou-Khan, qui voulait savoir les preuves dont chacun appuyait sa religion. Pour arbitres de cette conférence il envoya trois de ses secrétaires, un de chaque religion, et il fit proclamer d'abord défense, sous peine de mort, de s'injurier ou offenser l'un l'autre, ni d'exciter aucun trouble qui pût empêcher la conférence. Les chrétiens me chargèrent de parler pour eux, et la dispute commença avec les Tuiniens, qui m'opposèrent un des leurs, venu du Catai, c'est-à-dire de la Chine. Il me demanda par où nous commencerions, savoir : comment le monde a été fait, ou ce que deviennent les âmes après la mort. Il voulait commencer par ces deux questions, sur lesquelles il se croyait le plus fort ; car ils sont tous manichéens ; croyant aux deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et ils croient aussi que les âmes passent d'un corps à l'autre. Je lui répondis que nous devions commencer par parler de Dieu, qui est le principe de toutes choses, et les arbitres jugèrent que j'avais raison.

« Je dis donc aux Tuiniens que nous



croions fermement qu'il n'y a qu'un seul Dieu parfait, et je leur demandai ce qu'ils en croyaient. Ils répondirent : « Il faut être insensé pour ne croire qu'un Dieu. N'y a-t-il pas de grands princes en votre pays, et ici un plus grand que tous les autres, qui est Mangou-Khan ? Il en est de même des dieux. » Je répliquai : « La comparaison n'est pas juste, autrement chaque prince en son pays pourrait être appelé dieu. » Et comme je voulais réfuter leur comparaison ils m'interrompirent, me demandant avec empressement : « Quel est donc ce Dieu unique ? » Je répondis : « C'est le Tout-Puissant, qui n'a besoin de l'aide d'aucun autre, au lieu que, parmi les hommes, aucun n'est capable de tout faire ; c'est pourquoi il y a plusieurs princes sur la terre. De plus, Dieu n'a pas besoin de conseil, parce qu'il sait tout, et toute la sagesse et la science procèdent de lui ; il n'a que faire de nos biens ; c'est en lui que nous vivons et que nous sommes.

— Nous savons bien, dirent-ils, qu'il y a au ciel un Dieu souverain, dont la génération nous est inconnue, et dix autres sous lui, et un autre inférieur à ceux-ci ; mais sur la terre il y en a une infinité. » Ils voulaient ajouter plusieurs fables pareilles ; mais je leur demandai si ce grand Dieu du ciel était tout-puissant ou s'il tenait sa puissance d'un autre. Au lieu de me répondre ils me dirent : « Si ton Dieu est tel que tu dis, pourquoi a-t-il fait la moitié des choses mauvaises ? — Cela est faux, répondis-je ; celui qui a fait le mal ne peut être Dieu ; il ne serait plus Dieu s'il était auteur du mal. » Cette réponse étonna tous les Tuiniens, et ils me demandèrent d'où venait donc le mal. Je leur répondis que, avant de faire cette question, il fallait demander ce que c'est que le mal et commencer par me répondre s'ils croyaient qu'il y eût quelque Dieu tout-puissant. Comme ils se taisaient les arbitres leur commandèrent de répondre, et, étant pressés, ils dirent sans façon qu'il n'y avait point de Dieu tout-puissant ; de quoi tous les Sarrasins se mirent à rire. Je dis ensuite aux Tuiniens qu'aucun de leurs dieux ne pouvait les garantir de tous leurs maux et qu'il ne leur

était pas possible de servir tant de maîtres. A quoi ils ne répondirent rien.

« Je voulais continuer et prouver l'unité de l'essence divine et la trinité des personnes ; mais les nestoriens voulurent parler à leur tour et se mirent à disputer contre les Sarrasins, dont ils n'eurent aucune réponse, sinon qu'ils tenaient pour véritable tout ce que l'Évangile contient, qu'ils confessaient un seul Dieu et lui demandaient la grâce de mourir comme les chrétiens. Les nestoriens continuèrent à parler, expliquant le mystère de la Trinité par des comparaisons. Ils furent écoutés paisiblement et sans contradiction ; mais personne ne témoigna vouloir se faire chrétien. La conférence finie, les nestoriens et les Sarrasins chantaient ensemble à haute voix, les Tuiniens ne disaient mot ; mais ils burent tous largement.

« Le lendemain, jour de la Pentecôte, j'eus une audience de Mangou-Khan, où il me dit entre autres choses : « Nous autres Mogols nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés. Dieu vous a donné l'Écriture, à vous autres chrétiens, mais vous ne l'observez pas ; il nous a donné des devins, et nous faisons ce qu'ils nous commandent. » Ensuite il me parla de mon retour et demanda jusqu'où je voudrais être conduit. Je dis : « Jusqu'aux terres du roi d'Arménie, » et je promis de me charger d'une lettre qu'il voulait vous envoyer. On nous la donna vers la fin du mois de juin, et voici ce qu'elle contenait de plus remarquable : « Un nommé David a été vous trouver comme ambassadeur des Mogols ; mais c'était un menteur et un imposteur. Vous avez envoyé vos ambassadeurs à Ken-Khan (Gayouk-Khan), mais ils ne sont arrivés à la cour qu'après sa mort, et sa veuve Charmès vous a envoyé par eux une pièce de soie et des lettres. Mais, pour les affaires de la paix, comment cette femme, plus méprisable qu'une chienne, en eût-elle pu savoir quelque chose ? » Le surplus de la lettre de Mangou-Khan tendait à vous offrir la paix si vous la demandiez et à vous menacer si vous lui faisiez la guerre. »

Le reste de la relation de Ruysbrock con-

tient le détail de son voyage au retour. Il partit de la cour de Mangou environ quinze jours après la Saint-Jean, c'est-à-dire vers le 8 juillet 1254. Il arriva à la cour de Batou le même jour qu'il en était parti un an auparavant, c'est-à-dire le 14 septembre. Il passa les fêtes de Noël à Maxivam, en Arménie, grande ville autrefois, mais ruinée par les Tartares, en sorte que, de huit cents églises, il n'en restait que deux petites. Il en partit le jour de l'octave de l'Épiphanie, c'est-à-dire le 13 janvier 1255.

Le premier dimanche de carême, 14 février, il arriva dans Arsingan, sur les terres du sultan d'Icône; le dimanche de Quasimodo, 4 avril, il vint à Césarée de Cappadoce, et la veille de l'Ascension au port de Coure, en Cilicie, où il séjourna jusqu'après les fêtes de la Pentecôte. Ensuite il passa en Chypre. « Là, dit-il, j'ai trouvé notre provincial, qui m'a mené avec lui à Antioche, et cette ville m'a paru en un triste état. Nous y avons passé la Saint-Pierre, et de là nous sommes venus à Tripoli de Syrie, où nous avons tenu un chapitre le jour de l'Assomption.

« Là j'ai reçu l'obédience du provincial pour aller résider au couvent d'Acre, et, quand j'y ai été, il ne m'a jamais voulu permettre d'en partir pour aller vous saluer, ainsi que je désirais; mais il m'a commandé de vous écrire par ce porteur, à quoi je n'ai osé désobéir. » Ainsi finit la relation de frère Guillaume de Ruysbrock. Il y ajoute quelques avis au roi touchant l'éclat de la Turquie, de la Grèce et de la Hongrie, et dit que, si le Pape, comme chef des chrétiens, voulait envoyer aux Tartares un évêque ou une autre personne qualifiée, avec le titre d'ambassadeur, il serait beaucoup mieux écouté que de simples religieux<sup>1</sup>.

Dans cette relation de frère Guillaume de Ruysbrock, écrite d'un style si naturel et si naïf, il y a plus d'une chose remarquable. Celle qui ne l'est pas moins, c'est de voir au fond de la Tartarie, sous la tente du petit-fils de Ginguiskhan, se tenir une conférence religieuse sur l'unité de Dieu et la trinité des

personnes divines, entre des païens, des chrétiens et des mahométans, entre un religieux de Saint-François d'Assise, venu du fond de l'Occident, et un philosophe chinois venu du fond de l'Orient; c'est de voir ce pauvre Franciscain entendre les confessions et distribuer la communion pascale à Caracaroum, la capitale des Tartares; c'est de voir les peuples qu'il rencontre sur son chemin lui demander des nouvelles du grand Pape, du père de tous les chrétiens, qu'on leur disait avoir cinq cents ans; c'est de l'entendre raconter tout cela, d'une manière aussi candide que spirituelle, au premier roi de la chrétienté, à saint Louis de France; c'est de voir ce saint roi, avant et après sa captivité, de concert avec le chef de l'Église, envoyer des enfants de Saint-Dominique et de Saint-François semer la parole de Dieu parmi les Tartares et les Chinois, où elle germera plus tôt ou plus tard.

L'empereur contemporain d'Allemagne, Frédéric II, regardait sans doute en pitié cette politique dévotieuse du roi de France; il se croyait sans doute beaucoup plus sage. Au lieu d'étudier si soigneusement la loi de Dieu pour y conformer en tout sa conduite, il se posait lui-même comme la loi souveraine, à laquelle tous les rois et tous les peuples chrétiens, y compris l'Église et son chef, devaient se soumettre; au lieu de restituer des provinces entières pour l'amour de la paix ou par délicatesse de conscience, il s'adjudgeait lui-même le monde entier et s'emparait du royaume de Jérusalem sur son beau-père, du royaume de Chypre sur un roi pupille. Il ne disait pas comme saint Louis à ses enfants : « J'aimerais mieux voir un Écossais venu d'Écosse, ou tout autre lointain étranger, bien gouverner l'empire, que de le voir gouverné mal par vous; » il s'efforçait d'introniser partout ses bâtards et ses bâtardes, afin d'enraciner la puissance de sa famille en plus d'endroits. Au lieu de faire la guerre aux mahométans pour la défense de l'Église ou de l'humanité chrétienne il s'alliait avec les mahométans pour faire la guerre à l'Église. Quand il vit Louis tombé dans les fers il dut naturellement s'applaudir d'avoir suivi une politique si différente.

<sup>1</sup> Rubruquis.



Et cependant quel a été le résultat final ?

Par ses infortunes si noblement supportées, par ses héroïques vertus, auxquelles le malheur est venu ajouter le dernier trait de perfection, saint Louis a conquis l'amour et l'admiration du ciel et de la terre, l'amour et l'admiration de tous les siècles et de tous les peuples. L'Église de Dieu l'honore et l'invoque parmi ses saints qui règnent dans le ciel, ce qui répand une gloire immortelle sur sa postérité et sur la France ; sa postérité règne encore sur plusieurs trônes ; la France est encore la première des nations chrétiennes ; après tant de siècles et de révolutions elle est encore animée de l'esprit de saint Louis, elle respire encore la propagation de la foi catholique par toute la terre ; elle envoie encore, pour cette conquête spirituelle, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, et en Afrique, et à Constantinople, et en Égypte, et en Syrie, et en Perse, et en Chaldée, et au Tong-King, et en Chine, et en Tartarie et en Corée, et en des îles plus éloignées encore. Non, une famille, une nation ne peut pas désirer une gloire plus belle et plus grande.

Au contraire, qu'a gagné Frédéric II pour lui, pour sa famille et pour l'Allemagne ? Lui-même meurt en 1250, étouffé, dit-on, par un de ses bâtards ; le dernier de sa race meurt sur un échafaud en 1268 ; l'Allemagne reste une trentaine d'années sans gouvernement général.

Comme Frédéric II prétendait confisquer la liberté et l'indépendance de l'Église, ainsi que la liberté et l'indépendance de tous les rois et peuples chrétiens, le chef de la chrétienté, le Pape Innocent IV, dut naturellement éprouver une certaine joie en apprenant sa mort. Il la témoigna dans quelques-unes de ses lettres, particulièrement dans celle qu'il envoya en Sicile pour exciter le peuple à revenir à l'obéissance spirituelle et temporelle de l'Église romaine <sup>1</sup>.

En Allemagne Guillaume de Hollande, élu roi des Romains en 1247, remporta, au printemps 1251, une victoire assez considérable sur Conrad, fils de Frédéric II, qui se ren-

daît en Italie pour faire valoir ses prétentions sur la Sicile. Quelque temps après, vers le temps de Pâques, le roi Guillaume se rendit à Lyon avec l'archevêque de Trèves pour s'entretenir des affaires de l'empire avec le Pape Innocent IV, qui le reçut avec les plus grands honneurs <sup>1</sup>. Dans cette occasion Guillaume engagea au duc de Bourgogne, pour dix mille marcs d'argent, les villes d'Arles, de Besançon et de Lausanne. Dès auparavant le Pape avait écrit à la noblesse de Souabe que par suite de l'hospitalité héréditaire de la famille de Frédéric envers l'Église, jamais le Saint-Siège ne souffrirait qu'un membre de cette famille devînt ni roi des Romains, ni empereur, ni prince de Souabe. A la réception de cette lettre la noblesse envoya une députation solennelle à Lyon pour s'entendre avec le Pape à cet égard <sup>2</sup> ; par où l'on voit assez quelles étaient les dispositions de cette partie de l'Allemagne, qui devait cependant avoir le plus d'attachement à la famille de Frédéric, comme étant sortie d'elle.

Enfin, le mercredi de la semaine de Pâques, 19 avril 1251, le Pape Innocent IV partit de Lyon après y avoir demeuré six ans et quatre mois. Il se rendit à Gênes, sa patrie, où il séjourna jusqu'au 22 juin.

Avant de quitter la ville de saint Pothin et de saint Irénée il adressa à ses habitants une lettre où il les remercie de leur bienveillance filiale, et, en reconnaissance, les prend sous la protection spéciale de saint Pierre et de son successeur. Par une autre il en informe tous les prélats de la chrétienté, afin qu'ils eussent à remplir les intentions du Saint-Siège. « Car, dit-il en parlant de Lyon, c'est cette ville distinguée par sa dévotion qui a reçu avec une grande vénération le Pasteur de l'Église universelle et le Père spirituel de tous les fidèles, et l'a honoré de bien des manières, avec ses frères, ses officiers et ses familiers. Les habitants de cette cité méritent, à bon droit, d'être appelés les enfants particuliers de l'Église, eux qui, traitables par humilité, doux par mansuétude, bienveillants par affection, retenus par modestie, se sont

<sup>1</sup> *Gesta Trevir.* Apud Martene, t. 4, p. 253. *Gallia Christ.*, t. 6, p. 485. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1251, n. 11. — Meermann, t. 5, docum. 90.

<sup>1</sup> Apud Raynald., ann. 1251, n. 3.

étudiés à la révérer en tout comme leur mère et leur maîtresse. C'est donc justement que le Siège apostolique les embrasse avec plus d'amour, leur accorde plus de faveurs et les élève par plus de grâces, afin que leur bonté, reconnue et récompensée, soit aux autres un motif efficace et un modèle effectif pour obéir à l'Église. » En conséquence le Pape recommande avec prière et instances, à tous les prélats de la chrétienté, leur ordonne même, en vertu de la sainte obéissance, de protéger en tout et partout les citoyens de Lyon comme étant les enfants particuliers du Saint-Siège et sous la protection spéciale de saint Pierre<sup>1</sup>.

Au moment où nous écrivons ces lignes (octobre 1243), la ville de saint Pothin et de saint Irénée n'a pas encore cessé de mériter tous ces éloges du chef de l'Église par la pureté de sa foi, la ferveur de sa piété, la charité de son zèle apostolique. C'est dans son sein qu'a pris naissance cette œuvre de la Propagation de la Foi, qui embrasse tout le monde, pour y réaliser la pensée de saint Louis, de saint François et de saint Dominique, la pensée de Dieu et de son Église.

La reine Blanche, ayant appris que le Pape se disposait à quitter Lyon, lui envoya offrir son royaume et tout ce qui dépendait d'elle, et témoigner le désir qu'elle avait de l'aller visiter avant son départ. Il l'en remercia très-affectueusement; mais il la pria de n'en point prendre la peine, attendu sa mauvaise santé, et que, de sa part, il était pressé. Il s'excusa de même envers le roi d'Angleterre, qui voulait aussi venir le voir<sup>2</sup>.

Le 1<sup>er</sup> juin 1252 le roi Guillaume d'Allemagne tint à Francfort une diète nombreuse où Conrad, fils de Frédéric II, fut déclaré déchu du duché de Souabe et ses partisans de leurs fiefs, et on menaça de la même peine quiconque ne demanderait pas à faire la reprise de son fief dans l'année. Ces résolutions furent envoyées à Innocent IV, qui les confirma par ses lettres<sup>3</sup>. Conrad étant mort l'an 1254, Guillaume avait toute espérance de se voir reconnu peu à peu par toute l'Allemagne, lorsqu'il mourut lui-même le

28 janvier 1256. Comme il faisait la guerre aux Frisons il devança de beaucoup ses troupes sur un marais gelé; la glace se rompit sous les pieds de son cheval pesamment armé comme lui; plus il faisait d'efforts pour se relever, plus il enfonçait.

Des Frisons survinrent, qui, sans le connaître, le percèrent de plusieurs coups et le mirent en pièces, quoiqu'il offrit une grosse rançon. Ils emportèrent le cadavre; mais, quand ils apprirent que c'était le roi des Romains, ils en eurent si peur qu'ils gardèrent tous le plus profond silence. Ce ne fut que plus tard qu'on découvrit l'endroit où il avait été inhumé et qu'on put lui ériger un monument convenable<sup>4</sup>.

Conrad, qui était mort en 1254, laissait un fils âgé de deux ans, nommé Conradin. Quelques partisans de sa famille pensaient à l'élire roi des Romains après la mort du roi Guillaume, en 1256. Le Pape, c'était Alexandre IV, le déclara non éligible, et parce que sa famille s'était toujours montrée hostile à l'Église, et parce que sa trop grande jeunesse le rendait incapable soit de protéger l'Église, soit de gouverner l'empire<sup>5</sup>. L'élection devait se faire dans l'année de la vacance; le terme expirait à la fin de janvier 1257. Les électeurs se partagèrent; les uns élurent Richard, comte de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, Henri III; les autres, Alphonse IX, roi de Castille, surnommé le Sage et fils de saint Ferdinand. L'un et l'autre élus s'adressèrent au Pape pour en obtenir leur confirmation.

Comme Alphonse ne vint jamais en Allemagne son parti y fut le moins considérable. Richard, y étant venu, se fait couronner à Aix-la-Chapelle le 17 mai 1257. Il récompense magnifiquement les électeurs qui lui ont donné leurs suffrages, et ses libéralités lui gagnent de nouveaux partisans. Il apprend tout à coup que les barons anglais tiennent son frère prisonnier à Londres, et il vole à son secours. Il revient en Allemagne en 1260, avec de nouveaux trésors, convoque une diète qui établit de sages règlements pour la sûreté des voyageurs, et apaise

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1251, n. 15-17. — <sup>2</sup> Id., ann. 1251, n. 19 et seqq. — <sup>3</sup> Id., ann. 1252, n. 17 et 18.

<sup>4</sup> Id., ann. 1256, n. 1. Raumer, 4, p. 353. — <sup>5</sup> Id., ann. 1256, n. 3.



les querelles des villes impériales et des princes, en accordant quelques milliers de marcs d'argent aux parties qui se trouvaient lésées par ses décisions. Richard fit un troisième voyage en Allemagne l'an 1262; il donna l'investiture de l'Autriche et de la Styrie à Ottocare, roi de Bohême, confirma les privilèges de plusieurs villes, entre autres de Strasbourg et de Haguenau, et enrichit le trésor d'Aix-la-Chapelle d'une couronne, d'un sceptre, d'un globe d'or et de deux habits impériaux. Les troubles d'Angleterre le forcèrent d'y retourner en 1264. Il fut fait prisonnier à la bataille de Lewes, gagnée sur les troupes royales par Simon de Montfort, et ne recouvra sa liberté qu'après quatorze mois d'une détention très-rigoureuse. Il revint encore en Allemagne en 1268, supprima les péages onéreux qui gênaient la navigation du Rhin, abolit un nouvel impôt établi par les magistrats de Worms, et, l'année suivante, tint dans cette ville une diète à laquelle assistèrent les électeurs de Trèves et de Mayence, avec plusieurs autres évêques et princes de l'empire. Richard, veuf pour la seconde fois, épousa en troisièmes noces Béatrix de Falkenstein, le 16 juin 1269, et la conduisit en Angleterre. Bientôt après, Henri, fils aîné de Richard, prince de grande espérance, est assassiné par les deux fils de Simon de Montfort pour venger le sang de leur père. Ce triste événement abrégé les jours de Richard; il mourut d'apoplexie le 2 avril 1272 et fut inhumé dans l'abbaye de Hayles. Enfin, le 30 septembre 1273, on élit Rodolphe, comte de Habsbourg, tige d'une dynastie nouvelle qui règne encore en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie et dans l'Italie septentrionale.

De la mort de Frédéric II à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg, espace de vingt-trois ans, l'Allemagne sentait à peine l'action centrale de la royauté; l'Italie ne la sentait pas du tout. Chaque pays était gouverné par son seigneur particulier; les villes libres affermissaient leur liberté et leur indépendance. On suppose d'ordinaire que ce fut une époque de guerres civiles, de brigandage et d'anarchie; cependant on y trouve moins de guerres civiles que précédemment;

mais surtout on n'y trouve aucune de ces atrocités si fréquentes sous les deux Frédéric, à moins qu'elles ne viennent des leurs.

Ainsi la mort de Frédéric II, survenue en 1250, délivra son gendre, Eccelin de Romano, justement surnommé le Féroce, du dernier frein qui le retenait encore. Il se considéra dès lors comme un souverain indépendant, et il signala son règne par le supplice de tout ce qu'il y avait de gens distingués dans la Marche de Vérone. Il semblait vouloir se dédommager des ménagements qu'il avait gardés d'abord envers l'opinion publique. Comme pour insulter à la patience du peuple il l'appelait tout entier à être témoin de ses fureurs. Si la maladie ou l'air infect des prisons lui dérobaient quelques victimes il n'en faisait pas moins mutiler leurs cadavres sur l'échafaud. Toute espèce de marque honorifique lui était également odieuse, et, comme il ne cherchait pas même de prétexte à ses fureurs, tout genre de distinction était puni par le supplice. Des gardes veillaient sur toutes les frontières de ses États, et, lorsqu'ils saisissaient quelqu'un qui voulait se soustraire à cette effroyable tyrannie, à l'instant même ils lui coupaient une jambe ou lui arrachaient les yeux. Les malheureux qui erraient en Italie ainsi mutilés par ce monstre invoquaient contre lui les châtiments du Ciel; ils soulevaient l'indignation des peuples, et ils trouvèrent enfin des vengeurs.

Le pape Alexandre IV, en montant sur le trône pontifical, publia une croisade contre le féroce Eccelin. Au mois de mars 1256 il chargea Philippe, archevêque de Ravenne, d'en commencer la prédication à Venise. Le marquis d'Este, le comte de Saint-Boniface, les républiques de Venise, de Bologne et de Mantoue, et surtout les nombreux émigrés des États d'Eccelin prirent la croix contre lui. Cependant il commandait encore en maître à Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Bellune. Trévise obéissait à son frère Albéric; Trente s'était révolté contre lui; mais, d'autre part, Brescia paraissait sur le point de recevoir son joug. Deux puissants alliés l'assistaient de leurs forces et de leurs conseils. Toutefois les croisés, profitant de l'ab-

sence d'Eccelin, qui était occupé à Brescia, réussirent à s'emparer de Padoue le 19 juin 1256. A cette nouvelle, se défiant des Padouans qui servaient dans son armée au nombre de onze mille, Eccelin les fit tous enfermer dans l'amphithéâtre de Vérone. De là il les envoya, par petites troupes, dans d'autres prisons, et en peu de jours il les immola tous, sans exception aucune.

La lâcheté et l'indiscipline des croisés les empêchèrent de poursuivre leurs premiers succès. Pendant deux ans leurs attaques échouèrent; Eccelin réussit même, en 1258, à soumettre Brescia; mais, en s'emparant de toute l'autorité dans cette ville, il aliéna ses deux associés, le marquis Palavicin et Buoso de Doara. Honteux l'un et l'autre d'une alliance criminelle avec un tyran ennemi de Dieu et des hommes, ils offrirent aux croisés de se joindre à eux, et, sans renoncer au parti gibelin, ils signèrent, le 11 juin 1259, une alliance avec les Guelfes contre le seigneur de Vérone. Eccelin, d'autre part, appelé à Milan par l'aveugle fureur des Gibelins et des nobles, avait traversé l'Oglio et l'Adda. Il tenta vainement de s'emparer de Monza et de Trezzo; le peuple et les Guelfes de Milan avaient formé une armée nombreuse pour la lui opposer. Le marquis Palavicin avec les Crémonais et le marquis d'Este avec les troupes de Ferrare et de Mantoue se rendirent maîtres du pont de Cassano, sur l'Adda, et coupèrent la retraite à Eccelin. Ce tyran, qui n'avait aucune idée religieuse, était cependant très-superstitieux. Le nom de Cassano lui avait été indiqué par ses astrologues comme devant lui être funeste; il hésita avant d'attaquer ce point, qui pouvait seul assurer sa retraite; puis, la nécessité lui faisant surmonter sa répugnance, il y conduisit sa troupe, le 16 septembre 1269; il fut blessé au pied et forcé de reculer. Après s'être fait panser il parvint à traverser un gué de la rivière; mais à peine avait-il atteint l'autre bord que ses troupes commencèrent à se débander. Il fut attaqué en même temps par tous ses ennemis, sur le chemin de Bergame. Déjà il n'était plus entouré que d'un petit nombre de soldats lorsqu'il reçut un coup à la tête, fut renversé de

cheval et fait prisonnier par un homme dont il avait mutilé le frère.

Les chefs de l'armée ne permirent point qu'on outrageât Eccelin; il fut conduit dans la tente de Buoso de Doara, où des médecins furent appelés pour le soigner; mais il refusa leurs services. Il déchira ses plaies, et, le onzième jour de sa captivité, il mourut à Soncino, où son corps fut enseveli. Il avait épousé une fille naturelle de Frédéric II. Aussi impitoyable pour les femmes que pour les hommes, il en fit périr un grand nombre dans d'affreux supplices. Il avait atteint sa soixante-sixième année lorsqu'il mourut. Son règne de sang avait duré trente-quatre ans <sup>1</sup>.

Moins féroce, mais dissimulé, son frère, Albéric de Romano, feignit longtemps d'être brouillé avec lui, de s'attacher même au parti guelfe, pour gagner des intelligences parmi ses ennemis et pour semer entre eux la défiance et la discorde. Après la mort de son frère il fut chassé de Trévise et se retira à San-Réno, dans les montagnes; mais la ligue guelfe l'y poursuivit et l'assiégea. Après s'être défendu du 1<sup>er</sup> mai jusqu'au milieu d'août 1260, il fut obligé de se rendre à discrétion; on le fit périr, lui, sa femme, ses six fils et ses deux filles. Avec lui finit la maison de Romano, après un siècle de gloire et de crimes <sup>2</sup>.

Cette division en deux factions politiques, les Gibelins et les Guelfes, l'Italie la dut à la domination de Frédéric II et de sa famille. Gibelins, en allemand *Waibling*, était le nom d'un ancien fief de cette famille en Allemagne. Ce nom devint un cri de guerre dans les combats que cette famille livra au duc Guelfe ou Welf de Bavière. Le nom de Guelfe devint le cri de guerre du parti opposé. En Italie les Gibelins étaient les impérialistes, qui, comme Frédéric II, voulaient la domination de l'empereur allemand et sur l'Italie, et sur le monde entier, et même, plus ou moins, sur l'Église catholique. Les Guelfes étaient ceux des Italiens qui voulaient la liberté et l'indépendance de l'Italie à l'égard de l'étranger, avec la liberté et l'indé-

<sup>1</sup> *Biographie universelle*, t. 38. — <sup>2</sup> *Ibid.*



pendance de l'Église. Cette division, on le voit, n'était pas pour un sujet frivole.

Rentré en Italie par Gênes, l'an 1251, le Pape Innocent IV travaillait à diminuer les maux de cette division politique et à réconcilier à l'Église ceux qui avaient encouru l'excommunication. Il y réussit assez tout le long de sa route ; car il se rendit de Gênes à Milan, et de là par d'autres villes et contrées jusqu'à Pérouse, où il passa le reste de l'année.

La tyrannie du féroce Eccelin à Vérone avait favorisé la propagation du manichéisme dans ce pays ; le Pape Innocent écrivit donc de Gênes à saint Pierre de Vérone et à Vivien de Bergame, tous deux de l'ordre des Frères prêcheurs, une lettre qui porte en substance : « Dieu ayant délivré son Église de la tyrannie de Frédéric, jadis empereur, qui troublait la paix en Italie particulièrement et favorisait l'hérésie, nous avons résolu d'y fortifier l'Inquisition avec d'autant plus de soin que le mal est plus près de nous. C'est pourquoi nous vous mandons de vous transporter à Crémone et d'y travailler efficacement à l'extirpation de l'hérésie, après avoir tenu un synode diocésain. Ceux que vous en trouverez infectés ou diffamés, et qui ne se soumettent pas absolument aux ordres de l'Église, vous procéderez contre eux selon les canons, implorant, s'il est nécessaire, le secours du bras séculier. Si quelques-uns veulent abjurer l'hérésie vous leur donnerez l'absolution, après avoir consulté l'évêque diocésain, prenant les précautions nécessaires pour vous assurer de la sincérité de leur conversion. Et parce que nous désirons le progrès de cette affaire, nous voulons que vous déclariez hautement que, si quelque ville ou communauté, quelques grands ou autres personnes puissantes y apportent quelque empêchement, nous emploierons contre eux le glaive de l'Église, et appellerons les rois, les princes et les autres croisés pour les poursuivre, puisqu'il est plus important de défendre la foi auprès qu'au loin. » La lettre est du 13 juin 1251 <sup>1</sup>.

Pierre, à qui cette lettre est adressée, était

né à Vérone, de parents hérétiques, comme était presque toute sa famille. Il naquit vers l'an 1206, et à l'âge de sept ou huit ans, comme il revenait de l'école, son oncle, qui était hérétique, lui demanda ce qu'il avait appris. L'enfant répondit qu'il y avait appris le Symbole, qui porte que Dieu est auteur des choses visibles comme des invisibles. Son oncle voulut lui faire dire que Dieu n'est pas l'auteur des choses visibles ; car ces hérétiques étaient des manichéens ; mais l'enfant demeura ferme à dire ce qu'il avait lu. L'oncle rapporta ce qui s'était passé à son frère, père du petit Pierre, et voulut lui persuader de le retirer de l'école. « Car je crains, ajouta-t-il, que, quand il sera plus instruit, il ne passe à la prostituée, l'Église romaine, et ne détruise notre religion. » Le père ne laissa pas de faire achever à Pierre l'étude de la grammaire, et, quand il fut plus grand, il l'envoya continuer ses études à Bologne. Là il résista aux tentations contre la pureté, qu'il conserva entière, et entra dans l'ordre des Frères prêcheurs sous saint Dominique, et par conséquent à l'âge de quinze ou seize ans.

S'étant appliqué à l'étude il devint prédicateur célèbre par toute la Lombardie et combattit fortement les hérétiques dont elle était infectée. Le succès de ses discours fut extraordinaire ; il convertit une multitude innombrable de pécheurs dans la Romagne, la Marche d'Ancone, la Toscane, le Bolonais et le Milanais.

Cependant Dieu voulut essayer sa fidélité et le préparer par les tribulations à la couronne du martyre. Les premiers coups lui furent portés par ses propres frères. Quelques-uns d'entre eux l'accusèrent d'avoir introduit des étrangers, et même des femmes, dans sa cellule, ce qui était expressément défendu par la règle. C'était une pure calomnie. Le saint tâcha de se justifier ; mais il ne le fit qu'en tremblant et d'une manière si vague qu'on le crut effectivement coupable. Ses supérieurs lui imposèrent donc une pénitence ; ils l'interdirent de la prédication et le reléguèrent au couvent d'Iési, dans la Marche d'Ancone. Il souffrit cette humiliation avec joie, se félicitant de pouvoir imiter Celui qui,

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1251, n. 33.

quoique la sainteté même, avait souffert pour nous des calomnies atroces et des supplices horribles. Son innocence fut enfin découverte. Ses supérieurs le rappelèrent, lui firent satisfaction et le rétablirent dans l'état où il avait été avant sa disgrâce.

Il reparut dans les chaires chrétiennes avec un nouveau zèle et un nouveau succès. Ses travaux apostoliques étaient partout accompagnés de grâces et de bénédictions ; il pouvait à peine compter les pécheurs qu'il convertissait. Le don des miracles ajoutait beaucoup de force à ses discours et à ses exemples. On avait pour lui la plus profonde vénération. Lorsqu'il paraissait en public il se faisait un si grand concours autour de lui qu'il pensa souvent être étouffé. Les uns venaient pour lui demander sa bénédiction, les autres pour lui présenter des malades, afin qu'il les guérît, d'autres pour écouter les instructions qu'il donnait. Dans le Milanais on allait au-devant de lui avec la croix, la bannière, les trompettes et les tambours ; souvent on le portait sur une espèce de litière pour empêcher qu'il ne fût écrasé par la foule.

Tout cela porta le Pape Grégoire IX à lui donner la commission d'inquisiteur à Milan, en vertu de laquelle, le vendredi 15 septembre 1234, il ordonna de mettre entre les statuts de cette ville la constitution du Pape contre les hérétiques, conforme au décret du concile œcuménique de Latran. Saint Pierre de Vérone prêcha aussi contre les hérétiques à Florence, et avec tant de force qu'il engagea plusieurs nobles à prendre les armes pour les chasser de la ville. Il leur donna un étendard marqué d'une croix, et dans un grand combat à la place de Sainte-Félicité, sur la rivière d'Arno, les catholiques remportèrent la victoire et contraignirent les hérétiques à sortir de Florence. Tel était saint Pierre de Vérone quand le Pape Innocent IV le fit inquisiteur, non-seulement à Crémone, mais à Milan et dans tout le territoire.

Son zèle redoubla dès lors, ainsi que le nombre des prodiges que Dieu opéra pour autoriser son ministère. Telle était sa confiance que souvent il offrit aux hérétiques de se jeter dans le feu pour preuve de la foi ca-

tholique, s'ils voulaient y entrer avec lui. Il disait qu'il ne mourrait que de leur main et assurait qu'il serait enterré à Milan. Sa prière ordinaire, à l'élévation de l'hostie, était de ne mourir que pour la foi. Le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, prêchant à Milan devant près de dix mille personnes, il dit à haute voix : « Je sais certainement que les hérétiques ont concerté ma mort et qu'ils ont mis de l'argent en dépôt pour cet effet ; mais qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je ferai plus contre eux après ma mort que je n'ai fait de mon vivant. » Ensuite il s'en retourna à Côme, où il était prieur.

Les manichéens avaient effectivement formé une conjuration pour faire mourir le saint homme ; ils désignèrent l'un d'entre eux pour exécuter le meurtre. Il se nommait Pierre Balsamo, surnommé Carin, et choisit pour compagnon Aubertin Porro, surnommé Migniso. Le prix du meurtre était de quarante livres. Les deux assassins se rendirent à Côme pour épier le moment. Ayant appris un jour qu'il venait de partir pour Milan, Carin se mit à courir après lui, et il n'eut pas de peine à atteindre le saint homme, qui marchait fort lentement, étant affaibli par une fièvre quarte qu'il avait eue longtemps.

Il le joignit au milieu du chemin, près d'un lieu nommé Barlasine, où son complice Migniso l'attendait. Carin frappa le saint homme sur la tête avec une espèce de hache qui lui ouvrit le crâne d'une plaie large et profonde, sans qu'il se détournât ni qu'il fit aucun effort pour éviter le coup. Il se recommandait à Dieu et prononçait le Symbole pour la défense duquel il donnait sa vie. Cependant frère Dominique, compagnon du saint martyr, faisait de grands cris et appelait au secours ; mais le meurtrier se jeta sur lui et lui fit quatre blessures, dont il mourut quelques jours après. Puis, voyant que saint Pierre palpitait encore, il prit un couteau, dont il lui perça le côté, et l'acheva ainsi. Son corps fut porté d'abord à l'abbaye de Saint-Simplicien, au faubourg de Milan, et le lendemain il fut enterré solennellement dans la ville, à Saint-Eustorge, qui était l'église des Frères prêcheurs.

Peu de temps après le meurtrier Carin fut



arrêté sur quelque indice et mis dans la prison du podestat de Milan ; mais ses officiers, gagnés par argent, le laissèrent évader au bout de dix jours, et le peuple, s'en prenant au podestat, courut à son palais, qui fut pillé, et lui-même accusé au tribunal de l'archevêque, où il fut déposé de sa charge et eut peine à sauver sa vie. L'archevêque était Léon de Perège, de l'ordre des Frères mineurs. Le meurtrier Carin s'enfuit à Forlì, où, touché de repentir, il entra dans l'ordre des Frères prêcheurs en qualité de frère convers et finit saintement ses jours.

Comme le saint homme l'avait prédit, il fit encore plus de miracles après sa mort que pendant sa vie. Le Pape Innocent IV en ayant fait faire des informations exactes, il s'en trouva plus que ne portait le bruit commun. Étant donc à Pérouse le 24 mars 1253, dans la place de l'église des Frères prêcheurs, en présence d'un grand clergé et d'un grand peuple, il le mit solennellement au nombre des saints martyrs ; mais parce que le 6 avril, qui fut le jour de sa mort, se rencontre souvent aux fêtes de Pâques, le Pape ordonna que la fête du nouveau saint serait solennisée le 29 avril. Plusieurs demeurèrent quelque temps sans célébrer la fête, les uns par négligence, d'autres par mépris ; c'est pourquoi le Pape ordonna à tous les fidèles de la solenniser avec l'office à neuf leçons, excepté dans les églises où l'on n'a pas accoutumé de faire de si longs offices dans le temps pascal. La constitution est du 8 août de l'année suivante (1254) <sup>1</sup>.

Le Pape passa de Pérouse à Assise dans le mois d'avril 1253, et, comme il y était, frère Élie, autrefois général des Frères mineurs, lui envoya demander l'absolution. Après la mort de Frédéric, auquel il s'était attaché, il se retira à Cortone, sa patrie, où il s'occupait de faire bâtir aux Frères mineurs une grande église et un monastère, quoiqu'il fût séparé d'eux et eût même quitté l'habit monastique, vivant en son particulier, sans être soumis à aucun supérieur. Il tomba malade, et un frère qu'il avait entre les Mineurs, ayant appris qu'on désespérait de sa vie, ac-

courut à Cortone et l'exhorta sérieusement à se réconcilier à l'ordre et au Saint-Siège. Élie rentra en lui-même, et, reconnaissant la grandeur de sa faute, il pria son frère d'aller promptement à Assise demander au Pape son absolution.

Après qu'il fut parti Élie, sentant augmenter son mal le samedi saint, appela Bencio, archidiacre de Cortone ; et lui promit avec serment d'aller trouver le Pape s'il revenait en santé ou d'y envoyer quelqu'un si sa maladie tirait en longueur. L'archidiacre, pour sa sûreté, prit huit témoins de cette promesse, cinq prêtres et trois notaires publics, et lui donna l'absolution des censures, et un autre prêtre nommé Ventura, ayant fait sa confession, lui donna l'absolution sacramentelle. Enfin, le lundi de Pâques, un Frère mineur lui donna la communion, et il reçut ses sacrements avec de grands témoignages de pénitence. On ne lui donna point l'Extrême-Onction parce qu'on ne trouva point les saintes huiles dans la ville de Cortone, où il n'y avait pas encore d'évêque. Élie mourut le lendemain, mardi de Pâques, 22 avril 1253. Quelques jours après son frère revint d'Assise avec un pénitencier du Pape, nommé frère Valasque, du même ordre, qui avait commission d'examiner la pénitence d'Élie. Le trouvant mort, il fit dresser un acte authentique de la manière dont il avait fini ses jours <sup>1</sup>.

Sainte Claire mourut aussi pendant ce séjour du Pape à Assise. Ses austérités, comme nous l'avons vu, lui avaient attiré une langueur qui la tint au lit pendant vingt-huit ans. Pour s'occuper et satisfaire sa dévotion au Saint-Sacrement, elle se faisait mettre sur son séant et filait du fil très-délié, dont elle faisait des corporaux qu'elle distribuait aux églises du voisinage. Elle guérit plusieurs malades en faisant sur eux le signe de la croix. Elle exhortait ses religieuses à l'amour de la pauvreté, de la retraite et du silence, à oublier leurs familles et leurs parents, et à travailler des mains dans les intervalles de l'oraison.

La cour de Rome étant à Pérouse en 1252,

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 29 avril.

<sup>1</sup> Wadding, ann. 1253, n. 30.

le cardinal Raynald, évêque d'Ostie, neveu du Pape Grégoire IX, qui était ami particulier de la sainte et protecteur de son ordre, apprit que sa maladie était considérablement augmentée. Il vint en diligence la voir. Il lui donna la communion et fit une exhortation aux sœurs ; la sainte abbesse les lui recommanda, et surtout le pria d'obtenir du Pape et des cardinaux la confirmation de leur privilège touchant la parfaite pauvreté. L'année suivante (1253), le Pape Innocent étant à Assise, et apprenant que la sainte s'affaiblissait de plus en plus, vint lui-même la visiter. Il entra dans le monastère avec quatre cardinaux et lui présenta sa main à baiser ; mais elle voulut aussi baiser le pied, et il fallut la satisfaire. Ensuite elle lui demanda humblement l'absolution de ses péchés et lui dit : « Plût à Dieu que je n'eusse pas besoin d'autre absolution ! » Il la lui donna avec la bénédiction la plus ample, et l'abbesse demeura remplie de consolation, ayant reçu le même jour la communion de la main de son provincial.

Elle fit, à l'imitation de saint François, un testament où elle raconte sa conversion et recommande à ses sœurs, sur toutes choses, l'amour de la pauvreté, suivant l'esprit de leur père. Enfin elle mourut saintement le lendemain de la Saint-Laurent, 11 août 1253. Sitôt qu'on le sut toute la ville d'Assise accourut à Saint-Damien, et le podestat fut obligé d'y mettre des gardes de peur qu'on n'enlevât le corps. Les Frères mineurs ayant commencé l'office des Morts, le Pape voulait qu'on chantât celui des vierges, comme pour canoniser la sainte par avance ; mais le cardinal d'Ostie lui représenta qu'il ne fallait pas aller si vite ; ainsi on dit l'office et la messe des Morts, et le même cardinal fit un sermon sur le mépris des vanités du monde. On ne jugea pas à propos de laisser le corps de la sainte à Saint-Damien, hors de la ville ; on le porta à Saint-Georges, où saint François avait été enterré d'abord, et ce convoi, honoré de la présence du Pape et des cardinaux, se fit au son des trompettes et avec toute la solennité possible <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 11 août.

Cette même année mourut en Angleterre saint Richard, évêque de Chichester, disciple de saint Edmond de Cantorbéry. Richard, ayant reçu commission du Pape de prêcher la croisade pour la Terre-Sainte, afin d'aller au secours du roi de France, qui y était encore, commença par son église, et, continuant de prêcher dans les lieux maritimes, il vint à Cantorbéry, puis à Douvres, étant déjà malade depuis dix jours. Il ne discontinuait pas toutefois de travailler ; il prêchait tous les jours, il confessait, il confirmait, il donnait les Ordres jusqu'à ce qu'il fut entièrement épuisé. En arrivant à Douvres il logea à l'Hôtel-Dieu, et le maître de cet hôpital le pria de dédier une petite église que l'on avait bâtie au cimetière en l'honneur de saint Edmond de Cantorbéry. L'évêque Richard le fit avec joie, et, prêchant à cette cérémonie, il dit : « Depuis que je suis évêque j'ai toujours désiré ardemment de dédier au moins une église en l'honneur de mon saint maître avant que de mourir. Je rends grâces à Dieu qui ne m'a pas frustré de mon désir ; je sais que ma mort est proche, et je la recommande à vos prières. »

Le lendemain, comme il entendait la messe, il tomba en faiblesse ; on le mit au lit ; il déclara qu'il n'en reviendrait pas et fit préparer ses funérailles. En effet il mourut le troisième jour après, qui était le lundi 3 avril 1253, environ dans sa cinquante-sixième année et la neuvième de son épiscopat, à compter depuis son élection. Son corps fut reporté à Chichester et enterré dans la cathédrale, devant l'autel qu'il avait dédié à saint Edmond, et il s'y fit plusieurs miracles. Aussi fut-il canonisé neuf ans après par le Pape Urbain IV, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort.

Pendant que l'Eglise militante sur la terre acquérait ainsi de nouveaux protecteurs dans le ciel, la race de son persécuteur, Frédéric II, s'exterminait elle-même.

Par son testament Frédéric avait institué héritier principal son fils Conrad ; à son défaut son fils Henri, qu'il avait eu d'Isabelle d'Angleterre, et, au défaut de Henri, son fils bâtard, Manfred ou Mainfroi. Son fils Conrad devait avoir l'Allemagne, l'Italie et la Sicile ;



son fils Henri, le royaume d'Arles ou de Jérusalem, au choix de Conrad, ou bien, suivant une autre leçon, le royaume de Sicile; son petit-fils, Frédéric, les duchés d'Autriche et de Styrie; son fils bâtard, Mainfroi, la principauté de Tarente; son petit-fils Conrad, qui venait de naître à Conrad, le comté de Catane. Dans ce testament, du moins tel que nous l'avons, il ne parle ni de son bâtard Frédéric d'Antioche, ni de son bâtard Entius, roi de Sardaigne, prisonnier des Bolonais, chez lesquels il devait mourir dans les fers en 1272, après avoir vu périr d'une manière plus ou moins tragique tous ses frères et neveux.

Nous avons déjà vu comment l'Allemagne et la Souabe même échappèrent pour toujours aux descendants de Frédéric. Restaient la Lombardie et la Sicile. Mainfroi, que nous avons vu accusé d'avoir étouffé son père, marcha vers Naples aussitôt après sa mort; mais, étant à Montéfoscolo, qui n'en est qu'à dix lieues, il apprit que le Pape Innocent avait fait défendre à Naples et à toutes les autres villes du royaume de rendre obéissance à aucun autre qu'au Saint-Siège, parce que le royaume lui était dévolu. Mainfroi envoya donc à Naples le comte de Caserte pour savoir l'intention des habitants; il y vint le 7 janvier 1231, et ils lui dirent clairement qu'ils s'ennuyaient d'être si longtemps frappés d'interdit et d'excommunication et qu'ainsi ils étaient résolus de ne prêter obéissance à personne s'il ne venait avec l'investiture et la bénédiction du Pape. Le comte de Caserte passa de là à Capoue, où on lui fit la même réponse <sup>1</sup>.

Mainfroi demanda au Pape à se réconcilier avec l'Église; il écrivit en même temps à son frère Conrad de venir prendre possession de la Sicile et engagea les barons à lui jurer fidélité; en attendant il ne se voyait appuyé sûrement que des Sarrasins de Nocéra, auxquels il confia les places les plus importantes qui étaient en son pouvoir. Comme le royaume des Deux-Siciles était un fief de l'Église romaine, Innocent IV répondit aux propositions de Mainfroi, qu'il devait

jurer fidélité à l'Église, recevoir d'elle l'investiture de Tarente, évacuer et remettre aux délégués du Pape toutes les autres villes et contrées <sup>1</sup>. Au moment où arriva cette réponse Mainfroi venait de remporter quelques avantages militaires; il venait de recevoir de son frère Conrad l'annonce qu'il allait se rendre en Apulie; il n'y eut donc rien de conclu alors.

Conrad et Mainfroi, quand ils se virent, se témoignèrent d'abord beaucoup d'amitié et vécurent en bonne intelligence. Cependant Conrad prit des mesures pour diminuer la puissance de Mainfroi; des courtisans en profitèrent pour envenimer les relations entre les deux princes. Deux morts inattendues vinrent encore attrister l'état des choses. A la fin de 1232 mourut leur neveu Frédéric, qui devait être duc d'Autriche et de Styrie; à la fin de 1233 mourut Henri, fils de l'empereur et d'Isabelle, qui devait être roi d'Arles ou de Jérusalem, ou même de Sicile. Aussitôt le bruit se répandit que les deux princes avaient été empoisonnés, suivant les uns par Mainfroi, suivant les autres par Conrad <sup>2</sup>.

Cependant Conrad avait renoué les négociations avec le Pape, et, dans une grande assemblée présidée par le Pape même, on avait proposé de part et d'autre les plaintes et les réponses suivantes :

1° Le royaume de Sicile étant sous l'interdit et le roi excommunié, Conrad néanmoins, méprisant les clefs de l'Église, avait contraint les ecclésiastiques à célébrer devant lui, ce qui, étant un indice de dépravation hérétique, doit être examiné plus à fond. — *Réponse.* L'excommunication n'a jamais été dûment signifiée au roi; il n'a point été entendu, ni même cité. Contre les accusations antérieures de ses ennemis il a publiquement appelé et en Allemagne et en Apulie; ce que depuis on a fait contre lui et sans lui, il ne peut le reconnaître comme légitime. Jamais il ne s'est ingéré des choses divines, jamais il n'a contraint les ecclésiastiques

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1231, n. 38. — <sup>2</sup> Malespini, ann. 1237, cap. 131. Leobiense, *Chron.*, 830. *Chron. imper. et pontif. Laurentian. mscr.* Barthol de Néocastro, 1. Matth. Paris. Salimbeni, 406. Raumer, t. 4, p. 295 et 296.

tiques de continuer à célébrer l'office divin. Quant au soupçon d'hérésie, il peut s'en purger facilement par une profession de foi orthodoxe. Jamais il n'a fréquenté l'office divin par mépris des clefs de l'Eglise, mais dans la conviction de son innocence, par piété et dévotion, comme le peut et le doit tout vrai chrétien et tout prince catholique ayant la conscience de n'avoir jamais rien pensé ni fait contre la sainte, catholique et apostolique Eglise romaine, sa mère.

2° Parmi les partisans de Conrad en Lombardie on enseigne publiquement des doctrines hérétiques. — *Réponse.* Le roi a toujours poursuivi les hérétiques de toutes sectes en Allemagne, tant qu'il y a demeuré et depuis qu'il est devenu roi; il est prêt à les poursuivre tant en Lombardie qu'ailleurs, comme prince catholique et très-chrétien. Ce qui l'afflige beaucoup, c'est qu'en Lombardie il ne peut pas les poursuivre efficacement; tout le monde sait qu'on prêche publiquement l'hérésie à Milan, Brescia et Mantoue, qui cependant, sauf le respect de celui qui préside l'assemblée, sont appelés les enfants spéciaux de l'Eglise.

3° Conrad a fait empoisonner son neveu Frédéric. — *Réponse.* Quoiqu'il ne paraisse pas nécessaire de répondre à une fausseté si manifeste, toutefois, pour que les simples et le vulgaire n'aillent pas, suivant leur coutume, croire le contraire de ce qu'il faut, le roi est prêt à démontrer juridiquement la fausseté de tout ce qui pourra lui être objecté à cet égard par qui que ce soit.

4° Conrad tient en captivité son frère Henri. — *Réponse.* Le roi ne l'a jamais tenu en captivité, mais toujours il l'a honoré et chéri, comme il continuerait à le faire si Dieu, qui est le souverain maître, ne l'avait retiré de ce monde.

5° Conrad s'est emparé de plusieurs biens d'églises et d'ordres religieux; il confère de son autorité les églises vacantes et ne permet pas d'y résider à ceux qui ont été canoniquement institués. — *Réponse.* Le roi nie cette accusation; il est prêt à rendre son droit à quiconque prouve avoir été lésé. Il n'a fait qu'user d'un ancien droit incontestable de prendre l'administration des bénéfices va-

cants, jusqu'à ce qu'ils soient remplis de nouveau; encore est-il disposé à renoncer à ce privilège et à se contenter des droits que les rois de France et d'Angleterre exercent en pareil cas.

6° Dans le royaume de Sicile, qui est du Siége apostolique, le roi a déjà tant fait contre l'Eglise romaine, et commis tant de cruautés énormes, qu'il devrait être privé de ce royaume lors même qu'il lui appartiendrait. Il n'a pas attenté moins contre la dignité de l'empire romain. — *Réponse.* Dans le royaume de Sicile, qui est son royaume héréditaire, il n'a rien présumé de grave contre l'Eglise romaine ni exercé de sévices contre ses sujets, mais gouverné en toute justice. Il n'a pas non plus attenté contre la dignité de l'empire romain; mais, y étant élu légitimement, il y use de son droit.

Quant à l'enquête que le Pape propose de faire sur tous ces articles, pour y entendre toutes les dépositions des adversaires, le roi répond en général que, comme il jouit d'une bonne renommée, la clameur de quelques calomnieux isolés ne donne pas droit de faire contre lui une enquête pareille; qu'il ne donnera point de sûretés aux témoins appelés contre lui, d'autant plus que, comme les anges de ténèbres se transforment en anges de lumière, des méchants pourraient se servir de ce prétexte pour lui causer clandestinement de notables préjudices<sup>1</sup>.

L'accord n'ayant pu se conclure en cette assemblée, le Pape Innocent IV, à la prière de Jean, comte de Montfort, et de Thomas, comte de Savoie, accorda un nouveau délai jusqu'au 19 mars 1254; mais Conrad tomba malade dès l'automne 1253 et mourut le 21 mai 1254, dans la vingt-sixième année de son âge. D'après une douzaine d'anciens auteurs la persuasion générale fut qu'il avait été empoisonné par son frère bâtard Mainfroi<sup>2</sup>. Il semblait que toute la famille de Frédéric II dût périr d'une mort funeste, ne fût-ce que par les rumeurs qui s'y attachent. De sa postérité si nombreuse et dont il était si fier il ne restait qu'un rejeton légitime, un

<sup>1</sup> Matth. Paris, *Additamenta*, p. 125 et 126. — <sup>2</sup> *Hist. Sicula*, 780. Villani, 81, 44. Malespini, 146, etc., etc. Apud Raun., t. 4, p. 300.



fils de Conrad, le jeune Conradin, âgé de deux ans, qui était demeuré en Allemagne avec la reine Élisabeth, sa mère.

Conrad, son père, au lit de la mort, lui donna pour tuteur un seigneur allemand qu'il avait auprès de lui en Italie, nommé Bertold, marquis de Hohenbourg, et lui recommanda de mettre le jeune prince sous la protection du Saint-Siège. C'est pourquoi Bertold envoya des ambassadeurs au Pape, qui promit de prendre la défense du pupille, mais à la charge que le Saint-Siège entretrait en possession du royaume de Sicile pour le garder jusqu'à ce que l'enfant fût en âge. C'est ce qui paraît par une lettre du Pape où il déclare à tous les fidèles qu'il veut conserver à Conradin le royaume de Jérusalem, le duché de Souabe et tous les droits qu'il peut avoir au royaume de Sicile et ailleurs. « Et nous permettons, ajoute-t-il, que tous les sujets de ce royaume, en nous prêtant serment de fidélité, y ajoutent : Sauf le droit du jeune Conrad <sup>1</sup>. »

Cependant le Pape vint à Anagni pour donner ordre de plus près aux affaires du royaume, et là il fit publier solennellement, le jour de l'Assomption, 15 août, une monition au marquis de Hohenbourg, à Mainfroi et aux autres de leur parti, de laisser à l'Église romaine la libre possession du royaume de Sicile et de ses dépendances, leur donnant pour tout délai jusqu'à la Nativité de la Vierge, 8 septembre, le tout sous peine d'excommunication et de privation de toutes dignités et autres droits. Le terme étant échu sans qu'ils eussent satisfait, le Pape déclara qu'ils avaient encouru toutes ces peines, et le fit savoir à Guillaume de Hollande, roi des Romains, par sa lettre du 12 septembre.

En même temps le Pape envoya pour légat au royaume de Sicile Guillaume de Fiesque, son neveu, cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache et encore jeune. Il lui donna une armée et des pouvoirs très-amples. Mainfroi était devenu tuteur de Conradin et régent du royaume par la cession du marquis Bertold. Mais, voyant beaucoup de disposition dans une grande partie de l'Apulie et de la Sicile

à se soumettre au Pape, il crut plus avantageux pour lui de le faire entrer de bonne grâce dans le royaume que d'attendre qu'il y entrât de force. Il fit donc savoir au Pape qu'il était prêt à l'y recevoir, et le Pape lui accorda une bulle, datée d'Anagni le 27 septembre, par laquelle il le reçoit en ses bonnes grâces et confirme les concessions que Frédéric, son père, lui avait faites de la principauté de Tarente et des comtés de Gravina et de Ticarique. Il le fit même son vicaire ou lieutenant dans une grande partie du royaume. Le Pape y entra donc, et Mainfroi vint au-devant de lui jusqu'à Cépérano et tint la bride de son cheval jusqu'au pont du Gariglian. Le Pape s'arrêta quelque temps à Capoue et de là se rendit à Naples <sup>1</sup>.

Cependant le nouveau légat du royaume de Sicile étendait son autorité d'une manière qui faisait dire aux partisans de Mainfroi que ce prélat agissait non en gouverneur, mais en maître, et que le Pape voulait s'approprier le royaume et exterminer la race de l'empereur Frédéric. D'ailleurs un seigneur nommé Burel, qui avait quitté Mainfroi pour s'attacher au Pape, fut tué par les gens de Mainfroi et assez près de lui, quoique sans son ordre, à ce qu'il prétendait. Mais le Pape crut le contraire, et Mainfroi, ne se croyant pas en sûreté, s'éloigna du Pape, qui était encore à Capoue, et par des chemins détournés alla se jeter dans Nocéra, habitée par des Sarrasins, qui le reçurent à bras ouverts le 2 novembre. Là il trouva de grands trésors, rassembla en peu de temps une armée nombreuse, et, comme le légat et l'armée du Pape occupaient Troie et Foggia, près de Nocéra, une partie des troupes de Mainfroi s'engagèrent dans un combat qui lui donna occasion d'entrer dans Foggia le second jour de décembre 1254. La garnison l'abandonna la nuit suivante, et en même temps le légat, ayant pris l'épouvante, s'enfuit aussi de Troie avec précipitation. D'après Nicolas de Courbe, biographe contemporain d'Innocent IV, ce fut Otton de Hohenbourg, général commandant, qui donna le premier l'exemple de la fuite et entraîna le reste.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1254, n. 47.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1254, n. 52-57.

Ainsi Mainfroi demeura maître de l'une et l'autre place.

Le légat se retira dans Ariano, où il apprit que le Pape Innocent IV était mort à Naples, le 7 du même mois de décembre, après avoir tenu le Saint-Siège onze ans cinq mois et quatorze jours. Il fut enterré dans l'église cathédrale de la même ville<sup>1</sup>.

Les cardinaux et toute la cour de Rome étaient si épouvantés de la victoire de Mainfroi qu'ils voulaient quitter Naples et retourner en Campanie; mais le marquis Bertold les rassura, et les pressa tant de s'assembler et de faire un Pape que, le 12 décembre, suivant le témoignage exprès de Nicolas de Courbe, témoin oculaire, ils élurent le cardinal Raynald, évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Alexandre IV. Il était de la famille des comtes de Ségni, fils de Philippe, frère du Pape Grégoire IX, né au château de Jenne, dépendant de l'abbaye de Sublac, au diocèse d'Anagni, où il demeura longtemps, et fut chanoine de la cathédrale. Le Pape son oncle le fit premièrement cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache, puis évêque d'Ostie en 1234. Il était pieux, appliqué à la prière et pratiquait l'abstinence; mais il passait pour trop facile à écouter les flatteurs. Dès le dernier jour de décembre il écrivit une lettre circulaire à tous les évêques, pour leur faire part de sa promotion et leur demander humblement le secours de leurs prières.

Ses premiers soins furent d'arrêter les progrès de Mainfroi. Pour cet effet il donna la légation du royaume de Sicile au cardinal-diacre Octavien, qui fit son vicaire général un Frère mineur nommé Rufin, chapelain et pénitencier du Pape, homme de grande réputation pour son industrie. Et comme Mainfroi n'envoyait point au Pape le complimenter, suivant la coutume des princes, sur son avènement au pontificat, le Pape envoya un évêque le citer à comparaître en sa cour, à la Purification de Notre-Dame, pour répondre sur le meurtre de Burel d'Anglone et sur l'injure qu'il avait faite au Saint-Siège en chassant d'Apulie le légat Guillaume et l'armée de l'Église. A cette citation Main-

froi répondit, par lettres, qu'il n'avait point fait d'injure à l'Église romaine en soutenant son droit et celui de son neveu. Ensuite il se laissa persuader d'envoyer au Pape deux de ses secrétaires pour traiter de la paix, sans toutefois interrompre le progrès de ses conquêtes<sup>1</sup>.

Dans le courant de l'année 1255 le légat Octavien, voyant le parti du Pape le plus faible, fit avec Mainfroi un traité par lequel il lui laissait, à lui et à son neveu Conradin, le royaume de Sicile, excepté la terre de Labour, qui demeurerait à l'Église; mais le Pape Alexandre ne voulut point ratifier ce traité, et, tenant la couronne de Sicile pour vacante, il l'offrit au roi d'Angleterre, Henri III, pour le prince Edmond, son second fils, comme avait déjà fait Innocent IV, et aux conditions qui avaient été réglées. Pour cet effet le Pape Alexandre envoya en Angleterre l'évêque de Bologne, qui, dans une grande assemblée de seigneurs convoqués par le roi, investit le jeune prince du royaume de Sicile et d'Apulie par un anneau qu'il lui donna de la part du Pape. C'était vers la fin d'octobre 1255<sup>2</sup>.

Mais, comme le prince anglais ne vint point en Sicile ni n'envoya de troupes, Mainfroi continua de faire des progrès. En 1258, le voyant maître d'à peu près tout le pays, ses partisans parlèrent de l'élever sur le trône et de le proclamer roi. Quelques-uns rappelèrent le nom de Conradin, qui avait alors six ans, lorsque tout à coup le bruit se répandit que Conradin était mort en Allemagne. Conradin assure, dans sa protestation, que ce bruit avait été semé par Mainfroi lui-même<sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit de l'auteur, on fit de nouvelles instances à Mainfroi de monter sur le trône; il voulut bien se rendre à ces vœux et se fit solennellement couronner roi à Palerme le dimanche 11 août 1258.

Un des secours les plus singuliers que Dieu suscita à son Église dans ces temps difficiles fut un petit enfant. Nous avons vu que la ville de Viterbe était un foyer de manichéens; aussi tenait-elle souvent pour Frédéric II contre le Pape. Or à Viterbe naquit une enfant qui eut nom Rose. Ce fut comme une

<sup>1</sup> Raynald, n. 57 et seqq., avec les notes de Mansi.

<sup>2</sup> Raynald, ann. 1255. — <sup>3</sup> Id., ann. 1253, n. 8. — 3 Domniges, 247. Apud Raumer, t. 4, p. 344.



fleur qui s'épanouit dès l'aurore. Dès sa plus tendre enfance elle levait ses yeux vers le ciel et paraissait tout embrasée de l'amour divin. Ses premières paroles furent les noms de Jésus et de Marie ; son premier mouvement libre fut d'aller s'agenouiller devant le crucifix et l'image de la Vierge. A l'âge de trois ans, elle supplia son père de lui permettre de vivre dans une petite cellule en priant et en travaillant. Souvent l'amour de Jésus-Christ consumait si fort son âme que pendant la nuit elle était forcée de sortir de son lit et d'aller dans les rues et dans les places chanter d'une voix angélique les louanges de l'Époux céleste. Dieu, pour attacher plus fortement cette admirable créature à la croix de son Fils, lui envoya une violente maladie ; on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer, lorsqu'on vit tout à coup une nuée brillante ; la sainte Vierge Marie, entourée d'une multitude de vierges, apparut à Rose, lui commanda de se lever, guérie, et de prêcher la justice, la pénitence et la paix aux habitants de Poggio et de Viterbe, après avoir revêtu l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Rose était dans sa neuvième ou dixième année.

Cette pauvre et faible enfant, animée d'un courage surhumain, obéit aussitôt. Alors, comme les prophètes d'Israël, elle parcourut les rues de Viterbe, prêchant la pénitence et appelant les bénédictions du Ciel sur les défenseurs de l'Église romaine. Elle s'attaquait intrépidement aux hérétiques et réfutait leurs erreurs par des arguments sensibles. Il paraissait évident à tous ceux qui l'entendaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Les hérétiques frémissaient contre elle et lui faisaient les plus terribles menaces pour qu'elle gardât le silence ; mais la jeune vierge n'en parlait qu'avec plus de force, disant qu'elle était prête, pour l'amour et la défense de la foi catholique, à souffrir la mort avec joie. Des hérétiques, furieux, s'adressèrent au commandant impérial de Viterbe et la firent bannir de la ville avec son père et sa mère. C'était au fort de l'hiver, qui était rude. La jeune vierge, avec ses pauvres parents, se retira, par les montagnes, à Soriano. Une nuit elle connut par révélation le prochain triom-

phe de l'Église et dit le lendemain : « Réjouissez-vous, fidèles chrétiens ! dans peu de jours vous apprendrez une grande nouvelle. » Et peu de jours après la nouvelle vint à Viterbe que le persécuteur de l'Église, l'empereur Frédéric, était mort.

Sainte Rose continua ses prédications et ses miracles. Pour prouver aux manichéens la vérité de la foi catholique elle entra dans un grand feu et y demeura jusqu'à ce qu'il se fût consumé. Ce miracle convertit une femme hérétique avec plusieurs autres. Revenue à Viterbe, où elle fut reçue avec une grande joie, Rose vécut encore deux ans dans sa pauvre cellule, chez son père, et mourut à l'âge de douze ou treize ans. Son corps, ayant été enterré environ trente mois, fut levé par ordre du pape Alexandre IV, à qui la sainte apparut jusqu'à trois fois. Le corps fut trouvé sans corruption et s'est conservé tel jusqu'à nos jours. L'Église célèbre la fête de sainte Rose de Viterbe le 4 septembre <sup>1</sup>.

Le Pape Alexandre IV mourut lui-même à Viterbe le 28 mai 1261, après six ans cinq mois et six jours de pontificat ; il fut enterré dans la cathédrale de la même ville. Les cardinaux étaient réduits à neuf, dont huit se trouvaient à Viterbe. N'ayant pu s'accorder sur le choix de l'un d'entre eux, ils élurent enfin Pape Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, qui se rencontrait à Viterbe pour solliciter une affaire de son Église. Il prit le nom d'Urbain IV et tint le Saint-Siège trois ans. Il était né à Troyes, en Champagne, et avait été archidiacre de Liège, puis évêque de Verdun, après avoir exercé dignement plusieurs légations dans le Nord. Comme Alexandre IV n'avait point fait de cardinaux, Urbain en fit quatorze en deux ans, sept au mois de décembre 1261 et sept au mois de mai 1262.

Mainfroi s'établissait de plus en plus dans le royaume de Sicile, et le Pape Urbain IV ne lui était pas moins opposé que ses prédécesseurs. Le rusé Mainfroi, voulant s'appuyer sur une puissante alliance, proposa de donner sa fille Constance en mariage à Pierre, fils aîné de Jacques, roi d'Aragon, qu'il pria

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 septembre.

de le réconcilier avec l'Église romaine, se plaignant de la dureté dont on usait à son égard, lui ayant toujours refusé la paix qu'il avait souvent demandée. Le roi d'Aragon se chargea d'en être le médiateur et envoya au Pape un religieux par lequel il s'offrit à y travailler en personne. Le Pape lui répondit en substance :

« Je m'étonne que vous vous laissiez surprendre aux artifices de Mainfroi et je me trouve obligé de vous donner au moins une légère connaissance de ses crimes. Après la mort de son frère Conrad il prêta serment de fidélité au Pape Innocent et le laissa entrer paisiblement dans le royaume, l'en reconnaissant véritable seigneur. Le Pape Innocent, de son côté, le reçut charitablement comme son fils, lui donna, par pure libéralité, la principauté de Tarente, à laquelle il n'avait aucun droit, et lui fit les plus magnifiques présents. Toutefois, incontinent après, il fit tuer cruellement, presque à la vue du Pape, Burel, comte d'Anglone, serviteur fidèle de l'Église, et, se révoltant contre elle, il alla trouver les Sarrasins de Nocéra, avec lesquels ayant fait alliance il s'empara du royaume, sous prétexte de la tutelle de son neveu, le fils de Conrad ; puis, ayant feint que cet enfant était mort, il s'est attribué le royaume comme son héritage, sans avoir horreur d'une telle trahison contre son neveu et son pupille. Enfin il s'est emparé, comme il fait encore, des églises vacantes du royaume ; il pille celles qui ne le sont pas, ainsi que leurs prélats, dont il charge d'exactions quelques-uns tandis qu'il en retient d'autres dans de cruelles prisons. Il fait célébrer devant lui les divins offices, seulement par mépris pour les clefs de l'Église et des excommunications prononcées contre lui par notre prédécesseur. Il a fait mourir cruellement quelques barons du royaume pour s'être attachés au Pape et à l'Église, quoique de son consentement, et il a banni du royaume plusieurs grands et d'autres, sans épargner ni âge ni sexe.

« L'Église n'aurait pas laissé de le recevoir bras ouverts s'il était revenu de bonne foi, et nous avons écouté ses envoyés, comme avait fait le Pape Alexandre ; mais ils ne nous ont fait que des propositions illusoires. C'est

pourquoi nous ne croyons pas qu'il soit de votre dignité d'entrer dans une telle négociation, et encore moins de contracter une alliance si honteuse, et de vous unir étroitement à un ennemi de l'Église, dont vous avez toujours pris la défense avec tant de valeur et de succès. » La lettre est du 26 avril 1262<sup>1</sup>.

Le roi saint Louis avait aussi traité du mariage de Philippe, son fils aîné, avec Isabelle, fille du même roi d'Aragon, et le mariage avait été accordé de part et d'autre dès l'année 1258, en même temps que les deux rois transigèrent sur leurs prétentions réciproques. Saint Louis s'était même avancé jusqu'à Clermont en Auvergne, cette année 1262, pour l'accomplissement de ce mariage, quand il apprit celui que le roi d'Aragon voulait faire entre son fils et la fille de Mainfroi. Alors le saint roi déclara qu'il ne voulait point d'alliance avec qui que ce fût qui eût des engagements si étroits avec un prince excommunié et ennemi déclaré de l'Église ; ce que le Pape ayant appris, il en écrivit à saint Louis une lettre pleine de louanges et de remerciements ; mais les deux mariages ne laissèrent pas de s'accomplir. Saint Louis se contenta d'un acte authentique par lequel le roi d'Aragon déclara qu'en mariant son fils avec la fille de Mainfroi il ne prétendait s'engager à rien contre les intérêts de l'Église romaine, et cette déclaration fut confirmée par le témoignage de plusieurs évêques et de plusieurs seigneurs<sup>2</sup>.

Le Pape Urbain offrit le royaume de Sicile à saint Louis pour un de ses enfants ; mais le saint roi craignit de faire tort à Conradin, qui semblait en être l'héritier légitime, ou à Edmond d'Angleterre, à qui les Papes précédents avaient donné cette couronne. Sur quoi le Pape Urbain écrivit à Albert de Parme, son notaire et son nonce, qu'il avait chargé de cette négociation. Dans cette lettre le Pape loue extrêmement la délicatesse de conscience de saint Louis ; mais il charge Albert de le rassurer sur ce sujet, et de lui déclarer que le droit du Saint-Siège a été bien examiné par le Pape et les cardinaux, qui ont aussi leur conscience à garder

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1262, n. 9. — <sup>2</sup> Id., n. 17. Fleury, 1. 85.



ei sont bien éloignés de vouloir faire tort à personne. Au refus du roi Albert était chargé d'offrir la couronne de Sicile à son frère Charles, comte d'Anjou et de Provence, auquel il l'avait déjà offerte neuf ans auparavant de la part d'Innocent IV<sup>1</sup>.

Cependant Mainfroi se fortifiait de plus en plus. L'an 1263 il sut attirer à son parti les Siennois, les Pisans et la plus grande partie de la Toscane; il s'avancait même dans la Marche d'Ancône et dans d'autres terres de l'État ecclésiastique. Le Pape Urbain crut donc devoir procéder contre lui, et, premièrement, le jeudi saint, qui, cette année, était le 29 mars, il le cita publiquement devant la multitude des fidèles qui venaient de toutes les parties du monde au Saint-Siège en ce jour solennel, et la citation fut affichée aux portes des églises d'Orviète, où le Pape faisait sa résidence. Elle portait que Mainfroi comparaitrait dans le premier jour d'août, en personne ou par procureur, pour satisfaire au Saint-Siège sur plusieurs chefs, savoir : la destruction de la ville d'Ariano, qu'il avait fait ruiner de fond en comble par les Sarrasins; le meurtre de trois personnages de marque et de plusieurs autres; le mépris des censures ecclésiastiques, au préjudice desquelles il faisait célébrer devant lui l'office divin depuis plusieurs années, non sans soupçon d'hérésie; la fréquentation avec les Sarrasins, qu'il tenait auprès de lui et préférait aux chrétiens; et il est vrai que dès l'an 1260 il en avait fait venir un grand nombre en Italie. Enfin le Pape accusait Mainfroi d'opprimer le royaume de Sicile par des exactions intolérables.

Quoique cette citation n'eût pas été signifiée personnellement à Mainfroi et qu'il ne l'eût apprise que par la voie publique, il ne voulut pas donner sujet au Pape de l'accuser de contumace et lui envoya, au terme prescrit, proposer ses excuses. Le Pape, ayant ouï ses envoyés, lui donna un délai jusqu'à l'octave de la Saint-Martin, c'est-à-dire le 18 novembre. Comme le terme approchait, Mainfroi dépêcha d'autres envoyés qui dirent que, voulant venir en personne, il demandait

sûreté pour entrer dans les terres de l'État ecclésiastique avec une suite convenable à sa dignité. Le Pape lui prescrivit de n'amener pas plus de huit cents personnes, dont il n'y aurait que cent armées, et soixante-dix chevaux; il le prévint qu'il ne pourrait demeurer plus de huit jours dans l'État ecclésiastique, le tout sous peine d'excommunication.

Le Pape envoya deux nonces pour recevoir le serment de Mainfroi sur ce sujet, comme on le voit par sa lettre du 11 novembre; mais cette négociation fut encore sans effet, aussi bien que les exhortations et les menaces que le Pape fit aux Siennois et aux Pisans pour les détacher du parti de Mainfroi. Sur la fin de l'année 1263, le Pape mit en interdit le royaume de Sicile; mais, voyant que Mainfroi et ses adhérents se moquaient des censures et qu'elles tournaient au préjudice de la religion, il modéra l'interdit au commencement de l'année suivante (1264), en permettant qu'on dit la messe basse et que l'on administrât les sacrements dans les églises, les portes fermées et les excommuniés exclus<sup>1</sup>.

Cependant le Pape continuait de négocier avec Charles, comte d'Anjou et de Provence, pour le royaume de Sicile, n'attendant plus rien du roi d'Angleterre, trop occupé de se maintenir dans son propre royaume. Le Pape envoya donc au roi saint Louis, en 1263, l'archevêque de Cosence, pour l'exhorter à aider Charles d'Anjou, son frère, à la conquête du royaume de Sicile. L'archevêque fut aussi chargé de négocier auprès du roi d'Angleterre pour le faire désister de ses prétentions sur la Sicile à cause de son fils Edmond. Dans les premiers moments les Papes avaient offert ce royaume à Richard, comte de Cornouailles; mais, depuis l'an 1257, ce prince avait été élu roi des Romains.

L'an 1264 le Pape Urbain envoya en France le cardinal-légat Simon de Brie, avec charge de demander au clergé une dîme pour la guerre contre Mainfroi, et de traiter avec Charles d'Anjou des conditions auxquelles il devait recevoir le royaume de Sicile, réservant au Pape de lui en donner l'investiture. La commission est du 25 avril, et le 3 mai le

<sup>1</sup> Raynald, n. 21.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1263 et 1264.

Pape écrivit à saint Louis une lettre où il lui représente ainsi le péril auquel la religion était exposée en Italie par la guerre qu'y faisait Mainfroi, sur la nouvelle qu'il avait eue du traité avec le comte d'Anjou : « Il s'est mis en possession, dit le Pape, de plusieurs églises cathédrales et de plusieurs monastères, où il protège des intrus, et en donne d'autres en commende, comme il lui plaît, tournant les revenus à son usage. Pendant ce temps les hérésies pullulent par presque toute l'Italie, la foi catholique est déprimée, le service diminué, les droits et les libertés ecclésiastiques foulés aux pieds. Les prélats et les clercs sont envoyés en exil, jetés dans des prisons, mutilés ou mis à mort. Les lieux consacrés à Dieu sont dépouillés de leurs biens et convertis à des usages profanes. On force quelques ecclésiastiques à célébrer les divins offices dans des lieux interdits et à administrer les sacrements à des excommuniés <sup>1</sup>. »

A ce sujet se rapporte ce que dit Matthieu Spinelli, qui vint l'automne suivant dans l'armée de Mainfroi : « Le 3 septembre 1264 vinrent trois nobles, envoyés par les Napolitains, pour prier le roi de faire la paix avec le Pape, parce que la ville demeurait excommuniée, et l'archevêque ne voulait pas qu'on dit la messe. Le roi répondit que ce n'était pas sa faute si on faisait la guerre, mais la faute du Pape, qui voulait le chasser de son royaume. Et il ajouta : « J'enverrai à Naples trois cents Sarrasins qui feront dire la messe par force. Envoyez-moi dans une galère les prêtres et les moines qui le refuseront. » Les députés répondirent : « Seigneur, n'envoyez point de Sarrasins ; Naples ne voudra pas les loger. » Et le roi entra dans une grande colère.

Le Pape Urbain IV ne vit pas la fin de l'affaire de Mainfroi, car il mourut à Pérouse le 2 octobre de la même année 1264, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans un mois et quatre jours.

On voit dans ses lettres un exemple remarquable de bonté. Du temps où il était archidiacre de Liège, le Pape Innocent IV, étant à

Lyon, l'envoya en Allemagne pour quelques affaires de l'Eglise romaine. Là trois gentilshommes du diocèse de Trèves le firent prendre et le retinrent quelque temps prisonnier, après lui avoir ôté des chevaux, de l'argent et d'autres meubles. Lorsqu'il fut Pape ces gentilshommes offrirent de lui restituer ce qu'ils lui avaient pris et de lui faire satisfaction pour l'insulte, demandant seulement dispense d'aller en personne recevoir l'absolution de l'excommunication qu'ils avaient encourue, attendu les périls du chemin et les ennemis qu'ils avaient. Le Pape donna commission au prieur des Frères prêcheurs de Coblenz de les absoudre, et de leur déclarer ensuite qu'il leur remettait libéralement, en vue de Dieu, tout le tort et l'injure qu'ils lui avaient faits, leur enjoignant seulement de s'abstenir désormais de pareilles violences. La lettre est du 9 juillet 1264 <sup>1</sup>.

Pendant que ce bon Pape était occupé de la guerre contre Mainfroi il ne laissa pas d'instituer la fête du Saint-Sacrement de l'autel. Il la célébra pour la première fois cette année (1264), trois mois avant sa mort, le 19 juin, qui était le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte.

Lorsqu'il était archidiacre de Liège il connut particulièrement une sainte fille nommée Julienne, religieuse hospitalière à mont Cornillon, près d'une des portes de la ville. Elle eut toute sa vie une dévotion particulière au Saint-Sacrement, et dès l'âge de seize ans, c'est-à-dire en 1208, toutes les fois qu'elle s'appliquait à l'oraison, il lui semblait voir la lune pleine, mais avec une petite brèche, et cette image se présentait à elle sans qu'elle pût l'empêcher, ce qui dura pendant longtemps. Elle crut que c'était une tentation, et fit beaucoup de prières pour en être délivrée. Ensuite elle en demanda la signification, et il lui fut dit intérieurement que la lune signifiait l'Eglise, et la brèche le défaut d'une fête qui devait être célébrée tous les ans pour honorer l'institution du Saint-Sacrement. Il lui fut dit qu'elle devait commencer cette fête et annoncer la première l'obligation de la célébrer.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1264, n. 9 et 10.

<sup>1</sup> Apud Papebroch., *Conat.*, p. 47. — Raynald., ann. 1264, n. 30.



Quoique Julienne crût avoir reçu cet ordre de Jésus-Christ même elle s'en défendit longtemps, disant qu'une commission de cette importance conviendrait mieux à quelque docteur autorisé dans l'Église. Enfin, après plus de vingt ans, elle se rendit, et découvrit la chose premièrement à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège, homme d'une vertu singulière, et le pria de consulter sur ce sujet les meilleurs théologiens sans la nommer. Il communiqua le tout à Jacques Pantaléon, alors archidiacre de Liège, depuis le Pape Urbain IV; à Hugues de Saint-Cher, alors provincial des Frères prêcheurs et depuis cardinal; à Gui ou Guyard de Laon, évêque de Cambrai; au chancelier de l'Église de Paris, aux trois professeurs de théologie qui enseignaient alors à Liège, et à plusieurs autres hommes savants et vertueux. Ils furent tous d'avis qu'il était juste et utile à l'Église de célébrer l'institution du Saint-Sacrement plus solennellement qu'on n'avait fait jusqu'alors. Julienne, ainsi assurée, fit composer un office du Saint-Sacrement par un religieux de la même maison, nommé Jean, encore jeune et peu instruit, mais d'une vie très-pure.

Le projet de cette fête étant divulgué, plusieurs ecclésiastiques s'y opposèrent, disant qu'elle était superflue, que l'on faisait tous les jours à la messe mémoire de l'institution de l'Eucharistie et que les révélations de Julienne n'étaient que des rêveries. Mais Robert de Torote, évêque de Liège, n'en jugea pas de même, et par une lettre adressée à tout le clergé de son diocèse, en 1246, il ordonna que la fête du Saint-Sacrement serait célébrée tous les ans le jeudi après l'octave de la Trinité, avec jeûne la veille. Il avait résolu d'en publier l'ordonnance dans son synode; mais il fut prévenu par sa mort, qui arriva la même année, le 16 octobre. L'année suivante (1247) les chanoines de Saint-Martin célébrèrent les premiers la fête du Saint-Sacrement. Hugues de Saint-Cher, qui, étant provincial des Frères prêcheurs, avait approuvé le projet de cette fête, fut fait cardinal du titre de Sainte-Sabine et envoyé légat en Allemagne, et, comme il était à Liège, on lui montra l'office du Saint-Sacrement,

dont il fut très-content après l'avoir bien examiné. Il voulut même donner l'exemple et célébra la nouvelle fête à Saint-Martin du Mont, où, au milieu d'une grande multitude, il prêcha sur ce sujet, puis dit la messe avec grande solennité. Ensuite il fit une lettre adressée à tous les prélats et à tous les fidèles dans l'étendue de la légation, où il ordonne que la fête du Saint-Sacrement soit célébrée tous les ans le jeudi après l'octave de la Pentecôte, et exhorte les fidèles à s'y préparer de sorte qu'ils puissent en ce jour-là communier dignement. La lettre est du 29 décembre 1252. Deux ans après, le cardinal Capoce, aussi légat, étant à Liège, fit une ordonnance pareille.

Henri de Gueldre, successeur de Robert dans l'évêché de Liège, était plus militaire qu'ecclésiastique, et de son temps la licence fut grande dans le diocèse, en sorte que plusieurs du clergé déclamèrent contre la nouvelle fête et les révélations de Julienne, qu'ils persécutèrent et obligèrent à sortir de Liège. Elle mourut en 1258, le 5 avril, et est honorée dans le pays comme bienheureuse<sup>1</sup>.

Elle avait une amie particulière, nommée Ève, recluse à Liège, près de Saint-Martin, et connue aussi du Pape Urbain lorsqu'il était dans le pays. Quand elle eut appris sa promotion sur le Saint-Siège elle employa les chanoines et d'autres personnes zélées pour la fête du Saint-Sacrement, qui prièrent l'évêque Henri d'en écrire au Pape; c'est ce qui le détermina à ordonner la célébration de cette fête dans toute l'Église.

Il le fit par une bulle adressée à tous les prélats, où il rapporte d'abord l'institution du Saint-Sacrement, puis il s'étend sur la considération de ce mystère. Venant aux raisons de l'institution de la fête, il emploie les mêmes que l'évêque de Liège et le légat Hugues avaient apportées dans leurs lettres; en voici la substance: « Encore que nous renouvelions tous les jours à la messe la mémoire de l'institution de ce sacrement, nous estimons toutefois convenable de la célébrer plus solennellement au moins une fois l'année, pour confondre particulièrement les hérétiques;

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 5 avril.

car, le jeudi saint, l'Église est occupée à la réconciliation des pénitents; la consécration du saint chrême, le lavement des pieds et plusieurs autres fonctions l'empêchent de vaquer pleinement à la vénération de ce mystère. Elle observe cette pratique à l'égard des saints, dont elle renouvelle souvent la mémoire aux litanies et aux messes, et ne laisse pas de célébrer leurs fêtes à certains jours de l'année; pour suppléer aux fêtes que l'on y aura pu omettre elle a institué la Toussaint, où elle les honore tous ensemble.

« Or nous avons appris autrefois, étant dans un moindre rang, que Dieu avait révélé à quelques personnes catholiques que cette fête devait être célébrée généralement dans toute l'Église. C'est pourquoi nous ordonnons que, le premier jeudi après l'octave de la Pentecôte, les fidèles s'assembleront dévotement dans les églises pour y chanter avec le clergé les louanges de Dieu. Vous exhorterez les peuples à se préparer à cette fête par une pure confession, par les aumônes, les prières et les autres exercices de piété, afin de pouvoir ce jour-là communier dignement. Et pour y exciter les fidèles nous accordons cent jours d'indulgence à ceux qui assisteront aux matines du jour, autant pour la messe, autant pour les premières vêpres, autant pour les secondes; pour prime, tierce, sexte, none et complies, quarante jours, et cent jours pour l'office entier de chaque jour de l'octave, le tout à déduire sur les pénitences qui leur auront été enjointes<sup>1</sup>. »

Le Pape Urbain envoya cette bulle en particulier à Ève, la recluse de Liège, avec une lettre datée du 8 septembre 1264, où il lui annonce l'accomplissement de ce qu'elle avait tant désiré, savoir l'institution de cette fête. « Nous l'avons, dit-il, déclarée avec tous les prélats qui se sont trouvés auprès de nous; nous vous envoyons le cahier qui contient l'office de cette fête, et nous voulons que vous en laissiez volontiers prendre copie à toutes les personnes qui le désireront<sup>2</sup>. » C'est l'office du Saint-Sacrement, que le Pape avait fait composer par saint Thomas d'Aquin et que nous disons encore dans le rite romain. Mais,

le Pape Urbain étant mort cette même année, la célébration de cette fête fut interrompue pendant plus de quarante ans.

Gui Fulcodi, cardinal-évêque de Sabine, un des quatorze cardinaux créés par le défunt Pape, avait été envoyé légat en Angleterre pour amener un accommodement entre le roi et ses barons révoltés, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu Pape à Pérouse. Cette élection se fit, à ce qu'il paraît, le 3 octobre 1264; mais, comme il fallait le consentement de l'élu, elle ne fut point rendue publique, mais communiquée secrètement au cardinal de Sabine. Il se rendit en Italie et à Pérouse, déguisé en frère mendiant, pour éviter les embuscades de Mainfroi. Étant arrivé, il fit tous ses efforts pour refuser le pontificat; mais enfin il l'accepta le 6 février 1265 et fut couronné le 22 du même mois, jour de la Chaire de Saint-Pierre et premier dimanche de carême. Il prit le nom de Clément IV, parce qu'il était né le jour de Saint-Clément et avait reçu de Dieu plusieurs grâces singulières ce même jour, et il fit part à tous les évêques de sa promotion, suivant la coutume, par une lettre circulaire datée du 26 février<sup>1</sup>.

Gui le Gros, autrement Fulcodi ou Foulqueis, du nom de son père, naquit à Saint-Gilles en Languedoc. Son père était un homme de grande vertu et mourut Chartreux. Le fils fut premièrement avocat et jurisconsulte fameux et admis par saint Louis dans son conseil le plus secret. Après la mort de sa femme, dont il avait plusieurs enfants, il entra dans l'état ecclésiastique et fut archidiaque du Puy en Velai, puis évêque de la même Église en 1257, et archevêque de Narbonne en 1259. Le Pape Urbain le fit cardinal-évêque de Sabine; mais il ne pouvait se résoudre à quitter son Église et le roi saint Louis voulait le retenir en France encore un an; il fallut des instances pressantes du Pape pour l'obliger de se rendre en cour de Rome<sup>2</sup>.

Devenu Pape lui-même il fut toujours aussi humble et aussi modeste. On voit ses sentiments sur sa nouvelle dignité dans les réponses qu'il fit aux princes qui l'en félicitaient,

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 817. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1265, n. 1, avec la note de Mansi. —

<sup>2</sup> Id. ann. 1262, n. 34.



et encore mieux dans la lettre à Pierre le Gros, son neveu, où il parle ainsi :

« Plusieurs se réjouissent de notre promotion, mais nous n'y trouvons matière que de crainte et de larmes, étant le seul qui sentons le poids immense de notre charge. Afin donc que vous sachiez comment vous devez vous conduire en cette occasion, apprenez que vous en devez être plus humble. Nous ne voulons point que vous, ni votre frère, ni nul autre des nôtres, viennent vers nous sans notre ordre particulier; autrement, frustrés de leurs espérances, ils s'en retourneront confus. Ne cherchez pas à marier votre sœur plus avantageusement à cause de nous; nous ne le trouverions pas bon et nous ne vous y aiderions pas. Toutefois, si vous la mariez au fils d'un simple chevalier, nous nous proposons de donner trois cents tournois d'argent. » C'était au plus 300 francs de notre monnaie. Le Pape continue : « Si vous aspirez plus haut n'espérez pas un denier de nous; encore voulons-nous que ceci soit très-secret et qu'il n'y ait que vous et votre mère qui le sachiez. Nous ne voulons point qu'aucun de nos parents s'enfle sous prétexte de notre élévation, mais que Mabile et Cécile prennent les maris qu'elles prendraient si nous étions dans la simple cléricature. Voyez Égédie, et dites-lui qu'elle ne change point de place, mais qu'elle demeure à Suse et qu'elle garde toute la gravité et la modestie possibles dans ses habits. Qu'elle ne se charge de recommandations pour personne; elles seraient inutiles à celui pour qui on les ferait et nuisibles à elle-même. Si on lui offre des présents pour ce sujet, qu'elle les refuse si elle veut avoir nos bonnes grâces. Saluez votre mère et vos frères. Nous ne vous écrivons point avec la bulle, ni à ceux de notre famille, mais avec le sceau du pêcheur, dont les Papes se servent dans leurs affaires secrètes. Donnée à Pérouse, le jour de Sainte-Perpétue et de Sainte-Félicité, » c'est-à-dire le 7 mars<sup>1</sup>.

Le Pape Clément donna ses premiers soins à l'affaire du royaume de Sicile, comme la plus pressante pour le Saint-Siège, et dès le

26 février 1265 il fit expédier deux bulles. Dans la première il raconte la concession de ce royaume faite par Alexandre IV à Edmond, deuxième fils du roi d'Angleterre, et confirmée déjà précédemment par Innocent IV; les diligences faites par le Saint-Siège pour l'effectuer et le défaut d'exécution de la part du roi et de son fils; enfin la sommation que leur a fait faire Urbain IV de déclarer s'ils y prétendaient encore. En conséquence le Pape Clément révoque et annule cette concession, et déclare que l'Église romaine est en pleine liberté de disposer du royaume de Sicile.

Par l'autre bulle, du même jour, le Pape donne ce royaume à Charles, comte d'Anjou et de Provence, aux conditions qui y sont exprimées fort au long et dont voici les principales pour le temporel. Charles est investi du royaume au delà et en deçà du phare jusqu'aux frontières de l'État de l'Église, à l'exception de la ville de Bénévent, avec tout son territoire et ses dépendances, que l'Église se réserve et s'est toujours réservée. Charles est ainsi investi du royaume pour lui et ses descendants légitimes, de telle sorte que dans la succession l'aîné exclut le puîné et le fils la fille.

Si le comte venait à mourir sans enfants légitimes, son frère Alphonse, comte d'Anjou, peut lui succéder, et, en cas de non-survivance, le plus âgé des fils du roi Louis de France après celui qui montera sur le trône; mais leur droit n'est que personnel, en sorte que, s'ils viennent à mourir avant le comte Charles, ce droit ne passera point à leurs descendants. A défaut de descendance légitime le royaume revient à l'Église romaine. Même parmi les descendants du comte Charles, seront exclus de la succession les collatéraux au delà du quatrième degré. L'héritière qui se marie sans l'assentiment du Pape perd également ses droits. Le royaume ne sera jamais partagé, ni réuni à l'Allemagne et au reste de l'Italie. Nul roi de Naples ne doit s'ingérer d'aucune manière dans les affaires publiques de l'Allemagne, de la Toscane et de la Lombardie. Le roi payera au Pape et à l'Église romaine huit mille onces d'or de tribut annuel, le jour de la fête de

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1265, n. 1-10.

Saint-Pierre et de Saint-Paul ; s'il ne paye pas, deux mois après le terme échu il est excommunié ; après deux autres mois le royaume est interdit ; enfin, après deux autres, le royaume retourne à l'Église romaine. Ce serment est conçu dans les mêmes termes que ceux du roi Jean d'Angleterre, de Pierre, roi d'Aragon, de Robert Guiscard et autres princes normands.

Quant aux conditions qui regardent l'Église et la nation, voici les plus remarquables : « Tous les biens, meubles et immeubles, qui ont été ôtés aux églises et aux personnes ecclésiastiques, leur seront restitués en chaque lieu à mesure que le nouveau roi en prendra possession. Les élections des églises cathédrales et autres seront entièrement libres, sans demander le consentement du roi, ni avant ni après. La juridiction ecclésiastique sera conservée en son entier, avec liberté d'aller poursuivre les appellations au Saint-Siège. Le roi révoquera toutes les lois de Frédéric, de Conrad ou de Mainfroi, contraires à la liberté ecclésiastique. Aucun clerc ne sera poursuivi devant un juge séculier ni chargé de tailles ou de collectes. Le roi n'aura ni régale ni autre droit sur les églises vacantes et n'en tirera aucun profit. Les nobles et les autres habitants du royaume jouiront de la même liberté et des mêmes privilèges qu'ils avaient au temps de Guillaume II, roi de Sicile. » Seize cardinaux souscrivirent à ces deux bulles avec le Pape <sup>1</sup>.

Le légat Simon de Brie ou de Braine, cardinal de Sainte-Cécile, conclut le traité avec Charles, suivant le pouvoir qu'il en avait, et ce prince ne perdit point de temps pour le mettre à exécution ; mais, après avoir célébré avec le roi, son frère, la fête de Pâques, qui, cette année 1265, fut le 5 avril, il partit de Paris et se rendit à Marseille, où il s'embarqua avec mille chevaliers, et, nonobstant les précautions que Mainfroi avait prises pour lui fermer le passage par terre et par mer, il arriva heureusement à Ostie le mercredi avant la Pentecôte, c'est-à-dire 20 mai, et à Rome la veille de la fête. Dès l'année précédente les Romains l'avaient élu

leur sénateur, qui était leur premier magistrat, pour les défendre contre Mainfroi, et il l'avait accepté ; ce qui pensa rompre le traité pour le royaume de Sicile ; car, comme le Pape était le seigneur légitime de Rome, il ne croyait pas devoir souffrir qu'un si grand prince y eût une telle autorité, principalement pour toute sa vie, comme les Romains prétendaient. On trouva un tempérament, qui fut de le faire sénateur pour trois ans.

Étant donc arrivé à Rome il y fut reçu avec une extrême joie et de très-grands honneurs ; mais le Pape trouva mauvais qu'il eût logé de ses gens dans le palais de Latran, craignant qu'il n'entendît trop loin son autorité de sénateur. Charles obéit sans résistance, et le Pape, qui était toujours à Pérouse, envoya à Rome quatre cardinaux qui lui donnèrent l'investiture du royaume de Sicile avec l'étendard, devant l'autel de l'église de Latran, le 29 mai. Le nouveau roi ne fit pas de grands exploits le reste de cette année ; il attendit son armée, qui venait par terre, composée de croisés et soudoyée des dîmes du clergé de France ; car le cardinal de Sainte-Cécile faisait prêcher vigoureusement la croisade contre Mainfroi et les Sarrasins de Nocéra, et déchargeait ceux qui recevaient la croix à cette intention des vœux faits pour le recouvrement de la Terre-Sainte ou de Constantinople, parce que le Pape jugeait l'affaire d'Apulie et de Sicile la plus pressée. Gui de Mellot, évêque d'Autun, est compté le premier entre les seigneurs de cette croisade ; aussi y avait-il été fortement exhorté par le Pape <sup>1</sup>.

Clément IV, étant toujours à Pérouse, donna commission à cinq cardinaux de couronner solennellement à Rome Charles d'Anjou roi de Sicile, avec la reine Béatrix de Provence, sa femme. La commission est du 4 janvier 1266 et porte que c'est sans préjudice des droits de l'Église de Palerme, où cette cérémonie avait accoutumé de se faire. Les cardinaux l'exécutèrent deux jours après, c'est-à-dire le jour de l'Épiphanie, dans l'église de Saint-Pierre, et, après avoir reçu, au nom du Pape, l'hommage lige de Charles, ils

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 648-659, édit. in fol.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1265.



le sacrèrent et le couronnèrent, et les Romains en firent de grandes réjouissances. Le premier de ces cinq cardinaux était Raoul de Chevières, évêque d'Albane, que le Pape envoya légat en Sicile publier la croisade et exciter les peuples à prendre les armes contre Mainfroi <sup>1</sup>.

Le roi Charles, après son couronnement, ne tarda guère à entrer sur les terres du royaume avec son armée et rencontra celle de Mainfroi près de Bénévent. Là se donna une grande bataille, le vendredi 26 février, où les Français remportèrent la victoire entière. Mainfroi y fut tué sur place et demeura sans sépulture ecclésiastique, comme étant excommunié ; mais Charles le fit enterrer sous un monceau de pierres le long du grand chemin. Les Français pillèrent Bénévent, quoiqu'elle fût de l'État ecclésiastique, et le Pape en fit des reproches au roi Charles. Cette victoire abattit le parti gibelin ou allemand, et fit revenir la plus grande partie de l'Italie à l'obéissance du Pape <sup>2</sup>.

Après la défaite de Mainfroi le jeune Conrad, petit-fils de l'empereur Frédéric II, plus connu sous le nom de Conradin, prétendit à l'empire et prit en attendant le titre de roi de Sicile. Il y était excité par les princes d'Allemagne, ses parents ou amis de sa famille, et appelé en Italie par la faction des Gibelins. Le jeune prince avait quinze ans.

Le Pape Clément IV, ayant eu connaissance de son entreprise, lui fit publiquement défense de passer outre. Cette publication fut faite dans la grande église de Viterbe, le jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, 18 novembre 1266, avec défense à qui que ce fût de le reconnaître pour roi de Sicile ni de favoriser son entreprise en aucune manière, le tout sous peine d'excommunication contre les personnes et de l'interdit sur les villes.

Conradin ne laissa pas d'établir ses vicaires en Toscane et ses officiers dans le royaume de Sicile, et d'y accorder des privilèges et des grâces, comme le Pape en eut la preuve par les lettres qui lui tombèrent entre les mains. C'est pourquoi, le jeudi saint, 14

avril 1267, il réitéra les mêmes défenses et les mêmes menaces contre lui et ses fauteurs, déclarant qu'ils avaient encouru les censures portées par la sentence précédente, avec citation à Conradin de se présenter devant le Pape dans Saint-Pierre, en personne ou par procureur, pour répondre sur les excès précédents et se soumettre au bon plaisir de l'Église. Le jour de l'Ascension, 26 mai de la même année, le Pape défendit étroitement à Conradin d'entrer en Italie, si ce n'était pour satisfaire à la citation précédente ; mais ce prince ne laissa pas de venir à Vérone, où il était appelé, accompagné du duc de Bavière, son oncle, et du comte de Tyrol, son beau-père, et il y demeura trois mois <sup>1</sup>.

Alors le Pape continua de procéder contre lui, et, le jour de la dédicace de Saint-Pierre, il déclara qu'il avait encouru l'excommunication, et lui ordonna de sortir dans un mois de Vérone et de toute l'Italie, lui et tous ses gens, avec défense de se mêler en aucune façon des affaires de l'empire ou du royaume de Sicile ; autrement le Pape le privait de tout droit au royaume de Jérusalem et dispensait tous ses sujets du serment de fidélité. Les censures s'étendaient à proportion sur le duc de Bavière et les autres seigneurs de la suite de Conradin, et sur les villes qui les recevaient.

Ces nouvelles censures du chef de l'Église universelle n'arrêtèrent pas plus Conradin que les précédentes. De Vérone il vint à Pavie avec des troupes d'élite, en 1260, et il y demeura quelques mois. Le chef de l'Église continua aussi ses procédures, et enfin, le jeudi saint, 5 avril de la même année, il le déclara encore excommunié, déchu du royaume de Jérusalem, inhabile à en tenir aucun autre, et privé de tous les fiefs qu'il pourrait tenir de l'Église, ses vassaux absous du serment de fidélité, et ses terres mises en interdit. C'est ce que porte la bulle datée du même jour, après avoir énoncé toute la procédure précédente <sup>2</sup>.

Le même jour le Pape publia contre les Romains une bulle où il leur reproche l'in-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1266. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1267. — <sup>2</sup> Id., ann. 1268.

gratitude envers l'Église, leur mère, qui les a comblés de bienfaits, et ajoute : « Après que nous avons excommunié Conradin, rejeton d'une race maudite et ennemi déclaré de l'Église, avec tous ses fauteurs, Galvan Lancia, enfant de malédiction, est entré dans Rome portant les enseignes de Conradin déployées ; les Romains l'ont reçu avec pompe, l'ont conduit jusqu'au palais de Latran et l'ont encore admis avec plus d'honneur à leurs jeux publics. Ensuite ils ont reçu d'autres envoyés de Conradin, chargés de ses lettres, et, ayant assemblé le conseil dans le Capitole, leur ont donné solennellement audience. En conséquence le Pape déclare excommuniés Henri de Castille, sénateur de Rome, et Gui de Montefeltre, son vicaire, les autres officiers et tous ceux qui volontairement ont pris part à la réception de Galvan et des autres envoyés de Conradin. » Cette bulle est datée, comme l'autre, du jeudi saint, à Viterbe.

Henri de Castille était fils de saint Ferdinand et frère du roi Alphonse le Sage ou l'Astronome. S'étant brouillé avec lui, il sortit d'Espagne et se rendit auprès du roi de Tunis, où il demeura quatre ans. Sa religion s'y affaiblit notablement ; il y prit beaucoup des mœurs des musulmans et devint un grand scélérat. Comme il était proche parent de Charles, roi de Sicile, ayant appris son établissement dans ce royaume par la défaite de Mainfroi, il vint le trouver en 1266, accompagné de plusieurs braves chevaliers d'Espagne. Charles le reçut avec plaisir, et Henri eut l'industrie de se faire élire sénateur de Rome à sa place ; ensuite il se mit à la tête de quelques mécontents révoltés contre Charles et prit le parti de Conradin. Étant donc maître de Rome, il pillait les trésors qu'on y gardait dans les églises ; car c'était une ancienne coutume que non-seulement les Romains, mais encore les étrangers, mettaient en dépôt dans les monastères et les églises l'argent et les choses précieuses qu'ils voulaient conserver, à cause des voleurs et des incursions des ennemis, comme ne pouvant être plus en sûreté qu'en ces lieux sacrés, où on les gardait fidèlement. Henri n'y eut aucun égard ; il fit briser les

portes, profaner les sacristies, ouvrir les coffres. Ici on emportait l'argent comptant, là les vases d'or et d'argent, ailleurs les ornements, enfin tout ce qu'on trouvait de précieux. Ainsi furent pillées les églises de Latran, de Saint-Paul, de Saint-Sabas, de Saint-Basile, du Mont-Aventin, de Sainte-Sabine, et d'autres. Tout retentissait des cris lamentables des ecclésiastiques<sup>1</sup>.

Conradin cependant avait fait de grands progrès. Ayant traversé la Lombardie et la Toscane, il s'avança jusqu'à Rome, où il fut reçu par le sénateur Henri de Castille et par le peuple, comme s'il avait été empereur, avec une extrême joie. Ensuite il passa dans l'Apulie, où le roi Charles vint s'opposer à sa marche. Les deux armées se rencontrèrent près de Tagliacozzo ; il y eut une sanglante bataille ; Conradin y fut défait le jeudi 23 août 1268. Le roi Charles en donna avis au Pape le même jour, ne sachant encore ce qu'étaient devenus Conradin et le sénateur Henri de Castille. Ils avaient fui tous les deux ; ils furent pris, ainsi que plusieurs autres, et le roi Charles les fit conduire à Naples, en prison. En action de grâces de cet heureux succès il fonda sur le lieu de la bataille un monastère de l'ordre de Cîteaux, sous le nom de Sainte-Marie de la Victoire.

Pour juger les prisonniers Charles assembla à Naples les plus savants jurisconsultes, qui les condamnèrent à mort comme criminels de lèse-majesté et ennemis de l'Église. Charles donna la vie à Henri de Castille, tant à cause de la parenté que parce que l'abbé du mont Cassin, qui l'avait pris, ne l'avait rendu qu'à cette condition, craignant d'encourir une irrégularité canonique en participant à sa mort, même d'une manière indirecte. Conradin, son cousin le duc Frédéric d'Autriche, Galvan Lancia et quelques autres seigneurs furent exécutés à mort ; mais, auparavant, on les mena dans une chapelle, où on leur fit entendre une messe des Morts pour le repos de leurs âmes, et on leur donna le temps de se confesser. Ensuite on les conduisit sur le marché de Naples, où ils eurent tous la tête tranchée le 26 octobre. La

<sup>1</sup> Anonym. Sicul.



mort de Conradin fut désapprouvée de plusieurs et rendit odieux le roi Charles, qui en fut repris fortement par le Pape et les cardinaux <sup>1</sup>.

C'est ainsi que finit sur un échafaud, dans un prince de quinze ans, la dynastie allemande de Hohenstauffen ou de Souabe. Elle avait prétendu asservir l'Église de Dieu pour asservir par elle tous les royaumes des hommes ; elle avait prétendu que son chef était la loi vivante, unique et souveraine, que lui seul était le propriétaire légitime de toute la terre, que de lui seul émanaient les droits des autres rois et peuples, qui au fond ne devaient être que ses esclaves ; elle se sert des légistes pour accréditer ses prétentions à la domination universelle par les maximes des empereurs idolâtres. Et cette politique impie et superbe a pour résultat final de faire expirer toute cette dynastie sur un échafaud, dans la personne d'un prince de quinze ans, et ce sont des légistes qui le condamnent à mort, et c'est un roi qui le fait exécuter.

« Et maintenant, concluons-nous avec David, et maintenant, ô rois, comprenez ! instruisez-vous, juges de la terre ! Servez l'Éternel dans la crainte, et tressaillez devant lui avec tremblement. Recevez la correction, de peur que l'Éternel ne se mette en colère et que vous ne périissiez en vous écartant de la voie de justice. Quand sa colère s'allumera soudain, bienheureux alors ceux qui mettent en lui leur confiance <sup>2</sup>. »

L'Espagne peut servir encore d'exemple. Quand elle succombe sous les sectateurs de Mahomet, dans les commencements du huitième siècle, ses derniers rois ne voulaient plus reconnaître d'autre loi que leurs passions, la débauche semblait une de leurs plus chères prérogatives ; pour cela ils haïssent et repoussent la paternelle autorité du chef de l'Église universelle. Le glaive des musulmans vint punir l'Espagne de cette excommunication volontaire. Il faudra huit siècles de pénitence et de travaux pour réparer cette prévarication. Les plus saints de ses rois furent les plus victorieux contre les infidèles ; témoin saint Ferdinand de Castille,

dont nous avons déjà vu les glorieux exploits.

Après l'importante conquête de Séville, en 1249, il prit Xérès de la Frontéra, en 1250, vengeant ainsi l'ancienne défaite des Goths au même lieu où ils avaient été vaincus par les Maures. Il s'empara aussi de Cadix, de Saint-Lucar, et méditait la conquête du royaume de Maroc lorsqu'il tomba malade d'hydropisie. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le Saint-Sacrement dans sa chambre il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants avant de mourir pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées qu'il expira tranquillement, le 30 mai 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une châsse magnifique. Dieu l'a honoré de plusieurs miracles. Le Pape Clément X le canonisa l'an 1671 <sup>1</sup>.

Son contemporain Jacques, roi d'Aragon, n'eut point une gloire aussi pure ; il vainquit plusieurs fois les infidèles, leur enleva des cités importantes, mais il n'eut pas la force de vaincre tout à fait une passion impure qui lui fit commettre des excès énormes. Outré de colère de ce que l'évêque Bérenger de Gironne eût secrètement informé le Pape d'un de ses désordres, il manda l'évêque à son palais et lui fit couper la langue. Le Pape, c'était Innocent IV, ayant, pour ce crime, excom-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1268, n. 32. Malespini. — <sup>2</sup> Psaume 2.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 30 mai.

munié sa personne et jeté l'interdit sur son royaume, il reconnut peu à peu sa faute, en fit une confession publique devant les légats du Pape, en présence des évêques et du peuple, et s'engagea, pour l'expiation de son péché, d'achever la construction d'un monastère et d'un hôpital, avec des revenus convenables, et de fonder une chapellenie dans l'église cathédrale de Girone. A ces conditions il reçut l'absolution des légats au mois d'octobre 1246<sup>1</sup>.

Cette leçon ne corrigea guère ce prince. Vingt ans plus tard, en 1266, il demanda au Pape Clément IV la dissolution de son mariage avec la reine Thérèse, sa femme, prétendant qu'elle était infectée de lèpre. Il voulait épouser une concubine nommée Bérengère, qu'il entretenait depuis longtemps. Sur quoi le Pape lui répondit : « Comment le vicaire de Dieu séparera-t-il ceux que Dieu a conjoints ? Dieu nous préserve de violer ses lois pour plaire aux hommes ! Quand vous ne seriez pas marié avec la reine, vous n'avez pas dû croire que nous vous accorderions dispense pour épouser cette concubine, que vous avouez être bâtarde. Que si vous demandez ce que vous devez faire, ne pouvant habiter avec la reine sans mettre votre personne en péril, la réponse est facile : souffrez cet accident que Dieu vous a envoyé, sans vous en prendre à celle qui en souffre la première. Si toutes les reines du monde devenaient lèpreuses et que les rois nous demandassent permission de se marier à d'autres, nous la refuserions à tous, quand toutes les maisons royales devraient périr faute d'enfants. Considérez le roi de France, avec lequel vous avez fait amitié ; considérez votre âge avancé, et ne dites point que vous ne pouvez vous contenir. Dieu ne commande point l'impossible ; mais les pécheurs disent toujours qu'ils ne peuvent ce qu'en effet ils ne veulent pas. » La lettre est du 17 février 1266<sup>2</sup>.

Ensuite le Pape, ayant su que le roi d'Aragon avait pris sur les Maures la ville de Murcie, lui écrivit pour le féliciter de cette victoire. « Mais, ajoute-t-il, nous sommes affligés de voir en même temps le vainqueur

de tels ennemis succomber à sa passion et mener scandaleusement à sa suite une femme avec laquelle il continue de commettre un adultère mêlé d'inceste. Considérez que vous approchez de la fin inévitable de la vie, et que, si vous ne vous purifiez auparavant, vous n'arriverez point au royaume où il n'entre rien d'impur. » La lettre est du 5 juillet. Jacques était roi d'Aragon depuis cinquante-trois ans et en avait soixante-deux.

Par une autre lettre le Pape l'exhorte à chasser les Sarrasins des terres de son obéissance, lui représentant combien leur séjour y est dangereux pour le temporel et pour le spirituel. « Quoiqu'ils cachent, dit-il, leurs mauvais desseins, pour un temps, par contrainte, ils cherchent ardemment l'occasion de les découvrir ; c'est nourrir un serpent dans son sein que de garder chez soi de tels ennemis. Un petit avantage qui vous en revient ne doit pas l'emporter sur la honte de les voir au milieu des chrétiens exalter tous les jours à certaines heures le nom de Mahomet, et vous donnez lieu de soupçonner qu'en leur faisant la guerre dès votre jeunesse vous avez moins cherché la gloire de la religion que votre intérêt particulier<sup>3</sup>. »

Quelque temps après le roi d'Aragon manda au Pape qu'il se proposait d'aller au secours de la Terre-Sainte ; sur quoi le Pape lui répondit : « Vous devez savoir que Jésus-Christ ne peut agréer le service de celui qui le crucifie de nouveau par un concubinage incestueux. Quittez donc Bérengère et éloignez-la de vous absolument ; autrement nous vous y contraindrons par les censures ecclésiastiques. » La lettre est du 16 janvier 1267. Le roi fut choqué de ces avertissements et ne laissa pas de partir ensuite pour la croisade. Mais, s'étant embarqué, il fut rejeté par la tempête à Aigues-Mortes et retourna dans ses États<sup>2</sup>.

Comme nous l'avons vu en son temps, le roi Pierre d'Aragon, père de Jacques, avait rendu son royaume tributaire de l'Église romaine. Le royaume de Portugal l'était depuis bien auparavant : le tribut était de quatre onces d'or<sup>3</sup>. Nous avons vu le Pape Inno-

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1246. — <sup>2</sup> Id., ann. 1266, n. 27.

<sup>1</sup> Raynald, n. 29. — <sup>2</sup> Id., ann. 1267, n. 33. — <sup>3</sup> Id., ann. 1253, n. 46.



cent IV, à la demande des seigneurs portugais, y établir Alphonse, comte de Boulogne, d'abord régent, et puis roi, à la place de son frère, Sanche Capel, incapable de régner. Alphonse, troisième du nom, donna lui-même lieu à des plaintes. Il avait épousé Mathilde, comtesse de Boulogne ; devenu roi il la répudia, l'an 1254, pour épouser Béatrix, fille naturelle d'Alphonse X, roi de Castille. La reine Mathilde ayant porté ses plaintes à Alexandre IV, ce Pape enjoignit à Alphonse de la reprendre ; il le refuse et s'attire par son refus, l'an 1257, une excommunication et un interdit sur tout le royaume, qui durent jusqu'à la mort de Mathilde, arrivée l'an 1262. Alors Alphonse obtient du Pape Urbain IV la confirmation de son mariage avec Béatrix ; l'interdit est levé, et les enfants du second mariage sont déclarés légitimes.

Alphonse, qui avait si mal agi envers sa propre épouse, fut accusé auprès du Pape Clément IV de ne pas traiter mieux le peuple et le clergé de son royaume. Il violait les droits et les franchises des communes et des particuliers, respectés par ses prédécesseurs et garantis par son propre serment. Il leur enlevait arbitrairement des fonds de terre, y bâtissait des maisons ou des marchés, avec défense de vendre ailleurs, au grand préjudice et des particuliers et des communes. Il forçait les marchands et autres citoyens, par les menaces et même l'emprisonnement, à lui prêter de l'argent à son gré, outre qu'il les accablait d'exactions indues et insolites. Souvent il contraignait les veuves d'hommes nobles et leurs filles d'épouser des hommes vils d'entre ses employés, tandis qu'il engageait ou plutôt forçait les principaux des villes de son royaume à épouser des prostituées ou des femmes issues des Sarrasins et des Juifs. Quant au clergé, Alphonse confisquait, à son propre avantage, le droit des patrons et des collateurs, et opprimait la liberté ecclésiastique à tel point que plusieurs évêques jetèrent l'interdit sur le royaume et se réfugièrent ailleurs. Clément IV informa le roi Alphonse de toutes ces plaintes en le conjurant de réparer ses torts, d'autant plus que cette année-là même (1268) il avait fait

vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte.

Le Pape ne s'en tint point à des lettres ; il envoya sur les lieux un nonce apostolique, Folquin, chanoine de Narbonne, avec plein pouvoir, tant pour recevoir les plaintes de l'archevêque de Brague, des évêques, des peuples, des villes et des provinces contre le roi, que pour obliger celui-ci par l'autorité apostolique à réparer ses torts. Comme l'archevêque de Brague s'était réfugié à Rome et que d'autres prélats s'étaient volontairement exilés, le Pape Clément, pour les rendre avec sûreté à leurs dignités et à leur patrie, obligea le roi de Portugal à jurer par écrit qu'il ne leur garderait aucune rancune et leur garantissait pleine sécurité pendant quinze ans pour aller et venir dans son royaume ; moyennant quoi l'interdit fut levé et la concorde rétablie<sup>1</sup>. Mais nous verrons Alphonse retomber plus tard dans les mêmes fautes. Il acheva néanmoins la conquête des Algarves : mais, en gouvernant avec plus de justice et de suite, il aurait pu faire beaucoup mieux.

On peut en dire à peu près autant d'Alphonse X, roi de Castille, fils et successeur du saint roi Ferdinand. Il est surnommé l'Astronome, le Philosophe, le Sage ou le Savant. Il fut en effet le prince le plus instruit de son siècle. Il s'acquit une gloire durable en donnant à ses sujets l'excellent recueil des lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas*, auquel il mit la dernière main. Alphonse aimait surtout les sciences et les lettres. On lui doit les tables astronomiques qui ont été appelées, de son nom, *Tables Alphonsines* ; il les fit dresser à grands frais par des Juifs de Tolède et en fixa l'époque au premier jour de juin 1252, qui était celui de son avènement au trône. C'est aussi à ce prince qu'on doit la première histoire générale d'Espagne, écrite en langue castillane. Il fit traduire en espagnol les livres sacrés, et ordonna de rédiger dans la même langue tous les actes publics qu'on avait rédigés jusqu'alors en latin barbare. Enfin il contribua au renouvellement des études ; il obtint à l'université de Palencia des privilèges du

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1268, n. 38-41.

Pape Urbain IV, et augmenta les privilèges de l'université de Salamanque, où il fonda plusieurs chaires nouvelles. Sa passion dominante était d'inspirer à ses sujets le goût des sciences et des lettres ; toutes les sciences lui étaient familières, excepté une, celle de la royauté, celle du gouvernement.

Élu roi des Romains, l'an 1257, par une partie des princes d'Allemagne, concurremment avec le prince Richard, comte de Cornouailles, il ne sut ou ne put quitter son royaume pour faire valoir ses droits à l'empire ; il se contenta de prier successivement chacun des Papes de prononcer en sa faveur. Le grand obstacle était le peu de tranquillité dans son propre royaume, et ce peu de tranquillité venait, dit-on, de ce que, pour soutenir son élection en Allemagne, il lui fallut prodiguer l'or à des étrangers, altérer pour cela les monnaies, fouler les peuples, et même retenir les honoraires des officiers de la couronne. Les Castillans murmurèrent, et quelques seigneurs, excités par le prince Henri, frère du roi, se liguerent contre l'autorité du monarque. Le prince fut vaincu ; mais ce ne fut qu'à force de dons et de promesses qu'Alphonse X désarma les mécontents. Un levain de rébellion restait dans tous les cœurs. Vers la fin de sa vie nous le verrons brouillé avec sa famille et détrôné par son propre fils. Ce qui a fait dire à un historien : « Pendant qu'il contemple le ciel et observe les astres il a perdu la terre. »

En somme, si Alphonse *le Sage*, au lieu de se partager entre la Castille et l'Allemagne, avait eu la sagesse de concentrer toutes ses pensées et tous ses efforts à parachever l'œuvre de son saint et victorieux père, expulser ou soumettre les Sarrasins d'Espagne et porter la guerre en Afrique, ses sujets l'auraient probablement suivi comme un seul homme ; l'Église l'aurait certainement secondé de tout son pouvoir, et, suivant toutes les apparences, la chrétienté entière eût pu applaudir à ses succès ; car Alphonse ne manquait pas de valeur ; il en avait donné des preuves, du vivant de son père, à la conquête de Séville, et lorsqu'en 1263 les Sarrasins vinrent l'attaquer, il marcha contre eux, les défit en bataille rangée, leur enleva les villes de Xérès,

de Médina-Sidonia, de San-Lucar, avec une partie des Algarves, et réunit le royaume de Murcie à la Castille<sup>1</sup>.

Quant à l'état où se trouvaient à cette époque les églises d'Espagne, nous le voyons déjà par les faits qui précèdent. On le voit encore par plusieurs conciles ou synodes de Tarragone, de Valence, de Girone et de Lérida. Dans tous on s'applique à faire observer les règlements des Papes et des conciles, rappelés par les légats et les nonces, touchant la bonne vie des clercs et la bonne administration des sacrements. Nous avons les constitutions synodales du diocèse de Valence des années 1255 et 1258, sous l'évêque André d'Albalat ; des années 1261 à 1273, sous l'évêque Arnaud de Peralta, qui, l'un et l'autre, s'appellent frère, sans doute parce qu'ils avaient été Frère prêcheur ou mineur.

Il est ordonné, dans les statuts du premier, que toutes les églises paroissiales aient le rituel de l'Église de Valence, et les traités des sept sacrements publiés par l'archevêque de Tarragone dans le concile de Lérida. Touchant la confession, les prêtres doivent avertir le peuple que, si quelqu'un pèche mortellement, il doit recevoir la pénitence de son propre prêtre ou confesseur, ou des Frères prêcheurs et mineurs, auxquels il est permis d'entendre les confessions. Dans la confession même ils doivent user d'une grande attention et d'une grande précaution, en sorte qu'ils interrogent en détail sur les péchés ordinaires, mais que, pour les péchés extraordinaires, ils n'interrogent que de loin et par quelque circonstance, de manière toutefois que ceux qui en ont commis aient occasion de s'en confesser. Quant à la communion, il est dit qu'on ne doit pas la donner à ceux qui doivent être suppliciés, à moins que leur exécution ne soit différée de quatre jours, et cela pour éviter le scandale des laïques. Nul n'est reçu à l'ordre d'acolyte qu'il ne sache parler latin, et, pour qu'il l'apprenne plus facilement, il y a dans chaque cathédrale une prébende pour un professeur de grammaire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Biographie univers. Art de vérifier les dates.* Raynald, etc. — <sup>2</sup> *Conc. de Mansi*, t. 23, col. 885-894. *Ibid.*, col. 1050 et seqq.



Nous avons également les statuts synodaux de Girone, des années 1257, 1261, 1267 et 1274, sous l'évêque Pierre. « Les prêtres et les clercs qui ont charge d'âmes, y est-il dit, doivent être attentifs à trois choses : au corps de l'Église, à eux-mêmes et au peuple qui leur est confié. Pour l'Église, ils doivent considérer sept articles : que le corps du Seigneur soit gardé sous clef honorablement et honnêtement sur l'autel, dans un lieu éminent; que le saint chrême soit également placé sous clef; que, près de l'autel, il y ait une piscine de la hauteur du genou et plus, qui soit toujours couverte; que les corporaux, les palles et autres linges d'autel, ainsi que les vêtements sacerdotaux, soient tenus propres; que de même les fonts soient propres et couverts, et qu'on n'y mette rien que l'eau et le saint chrême quand on baptise les enfants. Il faut pareillement tenir propres les murs et le pavé de l'église, et ne garder dans l'église que des choses qui servent à l'église, excepté le temps de guerre, où l'on peut y placer certaines choses à cause des incursions de l'ennemi. Enfin on doit placer les livres en ordre dans un lieu spécial, et bien veiller à ce qu'ils ne péricussent par négligence. » Les autres points sont développés avec le même détail <sup>1</sup>.

En Angleterre, de l'an 1250 à 1276, les relations entre le roi et le Saint-Siège paraissent avoir été toujours bienveillantes et même intimes. Le Saint-Siège offrit au roi le royaume de Sicile pour un de ses fils et le titre de roi des Romains pour son frère le comte Richard de Cornouailles. Henri III était bon, sincèrement pieux, très-charitable, aimant avec constance et oubliant facilement les inimitiés. Dans un siècle plus tranquille, où l'empire des lois eût été fortifié par l'habitude de l'obéissance, Henri III eût occupé le trône avec honneur; mais, dans les embarras que lui suscitèrent des barons turbulents, il ne parut point assez habile ni assez ferme. Le chef des mécontents était Simon de Montfort, comte de Leicester, second fils du héros de la croisade contre les manichéens du Languedoc. Les causes ou les

prétextes du mécontentement furent la puissance des favoris, l'inobservation de la grande charte, et même l'offre du royaume de Sicile que le Saint-Siège fit au roi pour un de ses fils. Comme le roi était originaire d'Anjou, qu'il avait en France de grands domaines, et qu'il avait épousé Éléonore de Provence, il était naturel que, parmi ses anciens compatriotes, parmi ses sujets du continent et, parmi les parents de sa femme, il y en eût qui méritèrent sa confiance et son attachement. Les barons du royaume, qui pourtant étaient presque tous ou des Normands venus de France, ou des Saxons venus d'Allemagne, trouvaient mauvais que quelques nouveaux venus des mêmes pays fussent assez hardis pour avoir avec eux quelque part aux royales faveurs d'Angleterre. Les premiers venus prétendaient en avoir le monopole. En conséquence ils choisirent pour leur chef Simon de Montfort, comte de Leicester, qui pourtant était Français de naissance et de plus beau-frère du roi anglais. Mais n'importe, il était mécontent, et mécontent peut-être de n'être pas roi à la place du frère de sa femme.

La grande charte imposée ou arrachée par les barons au père du roi, un peu plus au profit des barons que du peuple, n'était encore ni enracinée dans les mœurs, ni sanctionnée par le temps; c'était donc un prétexte toujours disponible à des récriminations contre le monarque, qui, de son côté, s'en affranchissait le plus qu'il pouvait. Les barons mécontents en profitèrent pour lui refuser les subsides nécessaires à la conquête de la Sicile. S'ils s'étaient entendus avec lui pour profiter des avantages que lui offraient la Providence et le Saint-Siège, d'un côté dans le royaume de Sicile offert au prince Edmond, d'un autre dans la royauté d'Allemagne et la perspective de l'empire romain offertes au prince Richard, la nation anglaise, qui disposait encore de plusieurs provinces de France, eût pu dès lors marcher à la tête de l'humanité chrétienne, soutenir l'empire catholique de Constantinople, rétablir le royaume chrétien de Jérusalem, conquérir l'Égypte et la Syrie, arrêter, vaincre ou se concilier les Tartares, et étendre dès

<sup>1</sup> *Conc.* de Mansi, t. 23, col. 927 et seqq.

lors son influence jusqu'à l'extrémité de la Chine.

Au lieu de ces grandes choses voici ce qui arriva.

L'an 1258, le comte Richard de Cornouailles étant en Allemagne, où il avait été sacré roi des Romains, les barons mécontents, ayant à leur tête le comte de Leicester, obligèrent le roi Henri de consentir à l'établissement d'un grand conseil de vingt quatre membres, chargé de la réforme du royaume. Ce grand conseil, désigné dans les annales d'Angleterre sous le nom de *parlement engagé*, se réunit à Oxford le 11 juin. Il commença par nommer un conseil d'État de quinze personnes, sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry, Boniface de Savoie, qui, bien que parent de la reine et étranger, n'était pas mal vu des mécontents. On dit qu'il était jaloux de la haute influence qu'avaient les frères du roi. Ces princes furent écartés du conseil d'État, et même obligés un peu plus tard à quitter le royaume. Les principaux magistrats, les commandants des places nommés par le roi furent destitués et remplacés par les créatures de la faction. Il en fut de même des emplois civils et des bénéfices ecclésiastiques à la collation du roi; la faction avait soin de les distribuer à ses partisans. Après deux ans d'attente tel fut le résultat le plus clair de cette grande réforme.

La nation commençait à s'apercevoir qu'on l'avait trompée; Henri profita de cette disposition pour ressaisir son autorité en 1261. Les factieux objectaient que le roi et la nation avaient fait serment d'observer ce qui avait été fait par le parlement d'Oxford. On répondait que, ce qu'un parlement avait fait, un parlement pouvait le défaire. Pour plus de sécurité toutefois le roi en appela au Pape Alexandre IV, qui était tout ensemble et le directeur des consciences, comme chef de l'Église catholique, et le juge féodal du roi et des barons d'Angleterre, comme leur seigneur suzerain. Le Pape, par une bulle du mois de juin, releva le roi de son serment, attendu que le serment doit être une garantie de la justice et non de l'iniquité; que les articles d'Oxford étaient préjudiciables au

royaume, injurieux au roi, contraires à la liberté de l'Église, et conséquemment incompatibles avec les obligations du serment prêté par le roi à son couronnement. Le Pape, en cassant et en annulant ces articles en général, excepte néanmoins ceux qui seraient manifestement pour l'avantage du roi, du royaume et de l'Église, à l'égard desquels il décide que le serment doit être observé<sup>1</sup>. Henri III publia cette bulle, nomma de nouveau un justicier et un chancelier, changea les officiers de sa maison, révoqua les gouverneurs des châteaux royaux, nomma de nouveaux magistrats dans les comtés, et annonça par une proclamation qu'il avait repris l'exercice de l'autorité royale.

Elle fut bientôt suivie d'une nouvelle proclamation qui tendait à réfuter tous les faux rapports que les barons avaient fait circuler. Le roi engageait le peuple à juger de lui par ses actions et non d'après les accusations de ses ennemis. « Il avait actuellement régné, disait-il, quarante-cinq années, et durant cette longue période il leur avait procuré les douceurs de la paix. Ils pouvaient comparer son administration avec celle des barons. Qui d'entre vous peut se plaindre d'avoir reçu quelque injure de son souverain? Pouvez-vous oublier que, sous mon règne, vous avez toujours joui paisiblement de vos droits et de vos propriétés<sup>2</sup>? »

Enfin, le 2 mai 1262, il y eut un accord entre les barons et le roi, dans le sens des bulles d'Alexandre IV et d'Urbain IV, lequel avait confirmé celle de son prédécesseur. Les barons abandonnèrent la plupart des articles d'Oxford, et le roi sanctionna librement tous ceux qui conduisaient évidemment à la prospérité du royaume.

Les affaires se brouillèrent de nouveau. Il y eut une nouvelle transaction, mais qui ne termina rien. Les barons mécontents avaient levé une armée, le roi une autre; les forces étaient à peu près égales, lorsque, le 14 décembre 1263, les deux partis, sur les remontrances des évêques, convinrent de soumettre tous les points de la contestation à l'arbitrage du roi de France, expédient déjà

<sup>1</sup> Rymer, p. 722, 723, 742, 746. — <sup>2</sup> Lingard, t. 3.



proposé l'année précédente par le roi Henri, mais qui avait été rejeté par le chef des mécontents, le comte de Leicester. On jura donc de part et d'autre de s'en tenir à la décision de saint Louis.

Comme nous l'avons déjà vu il prononça en faveur du roi Henri, le 23 janvier 1264, annula les articles d'Oxford comme destructifs des droits de la couronne et dommageables aux intérêts de la nation, ordonna que les châteaux royaux fussent rendus au roi, donna au roi l'autorité de nommer tous les officiers du royaume et de sa maison et d'appeler à son conseil les personnes qu'il jugerait convenables, indigènes ou étrangers, le réintégra dans la position où il se trouvait avant la réunion du *parlement enragé*, et ordonna de mettre en oubli toutes les offenses commises par l'un et l'autre parti. Ce jugement fut bientôt après confirmé par le Pape Urbain IV, qui chargea l'archevêque de Cantorbéry d'excommunier tous ceux qui, au mépris de leurs serments, refuseraient de s'y soumettre <sup>1</sup>.

Les barons, mécontents, ne s'y soumirent pas et commencèrent la guerre civile; ils dépouillèrent ou même tuèrent un grand nombre de Juifs, comme étant attachés au roi ou sous d'autres prétextes. L'armée du roi, dans laquelle se trouvait son frère Richard, roi des Romains, eut d'abord quelques avantages; mais, le 14 mai de la même année 1264, elle fut complètement battue près de la ville de Lewes et le roi fait prisonnier, ainsi que son frère, le roi des Romains. Le fils aîné du roi d'Angleterre, le prince Édouard, qui tenait encore la campagne, conclut, dès le lendemain, avec les barons un traité par lequel on convint de mettre en liberté tous les prisonniers faits pendant la guerre, de garder en otage les princes Édouard et Henri, son cousin, comme caution de la conduite pacifique de leurs pères, le roi d'Angleterre et le roi des Romains, et de s'en rapporter à la décision de certains arbitres sur toutes les matières qui ne seraient arrangées à l'amiable que dans le prochain parlement.

Dès ce moment ce fut le comte de Leicester

qui gouverna au nom du roi, son captif, auquel il ne donna jamais qu'une liberté d'apparence. La reine Éléonore, réfugiée en Flandre, y rassembla une armée et une flotte; mais la flotte fut arrêtée par les vents contraires, et l'armée, qui ne s'était engagée qu'à un service très-court, se débanda. Le Pape Urbain IV envoya le cardinal-évêque de Sabine pour prendre le roi sous la protection du Saint-Siège; mais les seigneurs et les évêques rebelles s'opposèrent à ce qu'il débarquât en Angleterre. Il s'arrêta longtemps à Boulogne-sur-Mer, y assembla quelques évêques fidèles au roi, prononça excommunication contre les rebelles et interdit sur la ville de Londres, foyer de la rébellion. Il chargea les évêques anglais de l'exécution de ses censures et se mit en chemin pour retourner à la cour de Rome, où nous l'avons vu devenir Pape sous le nom de Clément IV.

Le comte de Leicester se voyait alors au faite de la puissance; pour s'y perpétuer, sous prétexte de consolider le bien du royaume, il convoqua un parlement; mais il n'y appela que les prélats et les barons connus pour être de son parti, et on compléta l'assemblée par des représentants des comtés, des villes et des bourgs, qui, choisis sous son influence, se montrèrent les ministres soumis de sa volonté. Cette admission des représentants du peuple au parlement fit plaisir à la nation. D'ailleurs, sauf sa conduite envers le roi, le comte de Leicester, Simon de Montfort, menait une vie exemplaire; il était vaillant, chaste et pieux, comme son père. Aussi la masse de la nation le regardait-elle comme le réformateur des abus, le protecteur des opprimés et le sauveur de son pays. Quelques parties mêmes du clergé et plusieurs corporations religieuses crurent à la réalité de ce qu'il avançait, et l'on vit des prédicateurs qui, malgré son excommunication prononcée par le légat, firent de ses vertus le thème de leurs sermons et exhortèrent leurs auditeurs à se joindre au protecteur du pauvre et au vengeur de l'Église <sup>1</sup>.

C'était au printemps 1265. Jusqu'alors le comte de Leicester avait partagé son pou-

<sup>1</sup> Apud Rymer., *Acta regum Angliæ*, t. 1.

<sup>1</sup> Lingard. Rymer. West.

voir avec les comtes de Derby et de Gloucester. Tout d'un coup il fait arrêter le premier, sous l'accusation de correspondre avec les royalistes. Le second, qui en craint autant pour lui-même, lève l'étendard royal dans ses domaines et rappelle les exilés. Les deux armées marchent l'une contre l'autre. Des amis communs interviennent pour réconcilier les deux chefs, qui s'y prêtent avec une amitié du moins apparente; mais bientôt l'on apprend que le prince Édouard, fils aîné du roi, s'est échappé de sa prison, que le comte de Gloucester l'a rejoint, que les royalistes ont été reçus dans telle ville, ont emporté d'assaut telle autre.

Leicester, qui voyait les revers succéder aux revers, se sauva dans le pays de Galles avec ses compagnons découragés. Sa dernière lueur d'espérance s'éteignit par la défaite de son fils, Simon de Montfort. Ce jeune seigneur attendait tranquillement les ordres de son père au château de Kenilworth, principale résidence de sa famille; il y était en si pleine sécurité, lui et sa troupe, que les soldats ne couchaient point dans la forteresse, mais dans les fermes du voisinage, afin de pouvoir se baigner plus à leur aise dès le matin et d'être plus alertes au combat; car c'était au fort de l'été. Ils se baignaient donc au matin du premier août, lorsque le prince Édouard, averti par une femme, survint avec sa troupe et les fait tous prisonniers, avec leurs bannières, leurs chevaux et leurs trésors. Simon seul, avec ses pages, se sauva nu dans le château.

Le même jour le comte de Leicester, ignorant le sort de son fils et le mouvement de l'ennemi, se dirigea sur Évesham, dans l'intention de continuer sa marche le lendemain matin vers Kenilworth. Cependant le prince Édouard le cernait avec ses troupes, divisées en trois corps. C'était le 4 août 1264. Comme les royalistes portaient les bannières de leurs captifs, l'ennemi les prit pour l'armée du jeune Simon de Montfort; mais la méprise fut bientôt reconnue. Son père, le comte de Leicester, placé sur une éminence, examina leur nombre et leur disposition, et on l'entendit s'écrier : « Que le Seigneur ait pitié de nos âmes, car nos corps sont au

prince Édouard ! » Selon sa coutume il passa quelque temps en prières et reçut les sacrements.

On se battit avec fureur. Le comte eut son cheval tué sous lui, et, comme il combattait à pied, il demanda si l'on faisait quartier. Une voix répondit : « Point de quartier pour les traîtres ! » Henri de Monfort, son fils aîné, qui ne voulut pas le quitter, tomba mort à ses pieds. Son corps fut bientôt couvert par celui de son père. Les royalistes obtinrent une victoire complète, mais sanglante. Parmi les partisans du comte de Leicester, tous les barons et les chevaliers furent tués, à l'exception d'une dizaine qu'on trouva respirant encore et qui guérissent de leurs blessures. Les soldats à pied de l'armée royale commirent toutes sortes d'excès sur le corps du comte. On recueillit ensuite ses restes déchirés, par les ordres du roi, et on les enterra dans l'église de l'abbaye d'Évesham.

Le vieux roi avait couru lui-même un grand péril. Forcé de paraître dans les rangs du comte, il fut légèrement blessé par un royaliste, et, comme il tomba de cheval, il eût probablement été tué s'il n'eût crié à son adversaire : « Arrête, camarade, je suis Henri de Winchester ! » Le prince Édouard reconnut la voix de son père; il vola à son secours et le conduisit en lieu de sûreté.

Cependant le cardinal-évêque de Sabine, devenu le Pape Clément IV, suivait avec sollicitude, du haut de la Chaire apostolique, le cours des événements en Angleterre. Il envoya le cardinal Ottoboni pour saisir toutes les circonstances favorables; il défendit le paiement de la dîme que le clergé avait été amené à donner au comte de Leicester; il félicita le prince sur la fuite de ce rebelle, et il exhorta les barons à délivrer leur souverain du contrôle d'un sujet ambitieux. La nouvelle de la victoire d'Évesham le remplit de joie; il écrivit à l'instant au roi et au prince pour exprimer sa reconnaissance envers le Très-Haut d'un événement aussi favorable; mais en même temps il les engagea l'un et l'autre, avec les instances les plus paternelles, à user avec clémence de la victoire. Voici sa lettre au prince :

« Clément, évêque, serviteur des servi-



teurs de Dieu, au bien-aimé fils, le noble homme Édouard, premier-né de notre très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre roi de l'Angleterre, salut et bénédiction apostolique.

« Vous avez de quoi, ô mon fils, vous livrer, avec un esprit humilié et un cœur contrit, à des paroles de réjouissance et de confession, vous réjouissant dans le Seigneur et confessant ses immenses bienfaits envers vous; car c'est lui qui vous a donné de naître d'une si noble race, d'abonder en infinies richesses, d'être orné, comme la renommée le publie, d'éclatantes vertus par-dessus vos pareils, et, vous entourant du privilège de la progéniture, vous a prédestiné pour être le successeur de la royale excellence. C'est lui qui tout récemment, lorsque vous étiez comme absorbé par vos ennemis, vous a protégé contre l'assemblée des conspirateurs et la multitude de ceux qui opèrent l'iniquité. C'est lui qui vous a arraché à la servitude d'une honteuse captivité et vous a délivré de l'opprobre d'une abjection extrême. C'est lui, la force de votre salut, qui, vous couvrant miséricordieusement la tête du bouclier de sa toute-puissance au jour du combat, vous a conservé sain et sauf au milieu des ennemis abattus, et vous a rendu le sauveur de notre très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre roi de l'Angleterre, votre glorieux père, ainsi que de tous les vôtres et de tout le royaume.

« Que rendrez-vous donc au Seigneur pour tous les biens dont il a déjà comblé votre jeunesse? Mon fils, préparez votre âme à nos paroles paternelles et prêtez une oreille docile à nos conseils; que vos yeux soient ouverts et vos oreilles attentives, pour que l'huile des pécheurs ne vienne pas vous engraisser et que la méchanceté de quelqu'un ne vienne pas vous irriter à vengeance, certainement à votre préjudice. Mais considérez que, pour ceux qui règnent, il y a une sécurité plus certaine dans la mansuétude que dans la cruauté, et que, comme les arbres émondés repoussent plus de branches, que certaines semailles fauchées repoussent plus épaisses, de même, par l'inhumanité de ceux qui règnent, le nombre des ennemis augmente plutôt qu'il ne diminue.

« Par une résolution fixe et constante, usez de clémence envers les coupables; n'attendez pas que vous n'ayez plus raison de sévir, mais n'en ayez aucunement l'intention. Comme nous vous le croyons expédient, nous en avertissons, nous en prions, nous y exhortons de toutes manières et instamment Votre Grandeur, vous engageant, par un salutaire conseil et pour la rémission de vos péchés, à considérer que vous séviriez contre vous-même si vous alliez sévir contre les habitants du royaume, en diminuant par là votre propre puissance.

« Rendez-vous facile à pardonner et ne vous laissez point induire à être cruel, ni par le souvenir d'une récente offense, ni par la suggestion de qui que ce soit; mais rendez-vous-les amis par des bienfaits, afin de les rendre fidèles d'infidèles qu'ils étaient, et réconciliez-vous les ennemis de manière à vous en faire des amis dévoués.

« Quant aux prélats qui vous sont légitimement suspects et que vous avez sentis ouvertement hostiles, pour le respect de Celui qui, par le secours de sa miséricorde, vous a protégé dans de si grands périls et vous a garanti d'eux, non-seulement sans lésion, mais avec une augmentation de renommée et d'honneur, n'étendez aucunement contre eux une main irritée; mais, suivant les traces de votre père, témoignez aux Églises et aux personnes ecclésiastiques la bienveillance qui se doit.

« Car nous, que notre affection paternelle rend jaloux d'assurer votre prospérité, et qui la soutenons volontiers, par les moyens convenables, contre les embûches des envieux, nous aurons soin de châtier tellement les excès de cette sorte de personnes que les autres en seront détournés par leur exemple, et qu'ainsi, Dieu aidant, vous et les vôtres soyez préservés d'inconvénients semblables à l'avenir. »

La lettre est datée de Pérouse le 8 octobre 1265<sup>1</sup>.

Certainement les personnes qui savent, soit par l'histoire, soit par leur propre expérience, ce que c'est que les révolutions poli-

<sup>1</sup> Rymer, *Acta regum Angliæ*, t. 1, pars 2, p. 101, édit. Hagæ Comitum, 1739.

tiques et les guerres civiles, ne peuvent que bénir la divine Providence d'avoir établi sur la terre une autorité au-dessus des guerres et des révolutions, qui puisse, au nom du Ciel, recommander la clémence au vainqueur d'une manière aussi noble, aussi paternelle, aussi cordiale. Dieu seul pourrait dire combien cette intervention miséricordieuse de son Pontife a prévenu de crimes et de malheurs, combien elle a provoqué de pardons héroïques et de magnanimes réconciliations, combien surtout cette voix du Pontife et père universel aurait fait plus de bien si elle avait été entendue ou écoutée plus souvent.

Elle fut entendue et écoutée en Angleterre. Après la victoire d'Évesham un parlement royaliste se réunit à Winchester, qui conseilla ou déploya des rigueurs. Quand le légat Ottoboni fut arrivé il renouvela les recommandations du Pontife, désapprouva les mesures de rigueur adoptées par le parlement, et contribua puissamment à rétablir la tranquillité en répandant partout l'esprit de modération. Du temporel Ottoboni porta son attention aux matières ecclésiastiques, et, parmi les canons qu'il publia dans un concile, à Londres, plusieurs de ceux qui concernent les commendes, la résidence, les dilapidations, les réparations et la pluralité des bénéfices, conservent encore force de loi dans les cours ecclésiastiques. Avant son départ il recommanda les intérêts des chrétiens d'Orient à un grand concours de peuple rassemblée à Northampton le 25 avril 1268, et, deux mois après, il donna la croix aux princes Édouard et Edmond, à Henri, neveu du roi, à vingt-deux seigneurs portant hannière, et à plus de cent chevaliers, tant la paix et la confiance avaient reparu vite dans tout le royaume<sup>1</sup>.

Le moine de Saint-Alban, Matthieu Pâris, son continuateur et leurs copistes, supposent plus d'une fois que les assemblées ecclésiastiques d'Angleterre, synodes ou conciles, avaient pour objet les exactions de la cour de Rome. Nous avons les actes de plusieurs de ces conciles et de ces synodes, particulièrement dans la province de Cantorbéry. Or on

n'y trouve aucune plainte, ni contre le Pape ni contre ses agents, mais bien contre le roi et ses ministres, qui, ne pouvant obtenir de subsides des barons mécontents, tâchaient d'obtenir du Pape quelque dîme sur le clergé. Ainsi, dans le concile provincial tenu à Londres l'an 1257, le principal moyen qu'on propose pour remédier aux abus de la puissance royale, c'est d'envoyer des députés à Rome, persuadé que bien de ces grâces onéreuses avaient été obtenues sans qu'on eût fait connaître au Pape le vrai état des choses; en attendant et les prélats et les autres clercs se mettent, eux et leurs biens, sous la protection du Siège apostolique, et reconnaissent qu'ils ont grièvement péché d'avoir si longtemps gardé le silence<sup>1</sup>.

D'ailleurs, comme parmi le clergé même il y en avait plusieurs du parti des mécontents, entre autres l'archevêque de Cantorbéry, on pourrait peut-être, sans injustice, rabattre plus ou moins de leurs plaintes contre le roi et ses ministres. Un fait assez curieux autoriserait à croire que certains prélats anglais s'occupaient un peu plus de se plaindre du roi et de son gouvernement que de faire leur propre devoir : c'est une lettre du roi Henri à l'évêque d'Héreford, en date du 1<sup>er</sup> juin 1264. Le roi écrit au prélat que, passant à Héreford, il a été bien scandalisé de n'y trouver ni évêque, ni official, ni vicaire, ni doyen qui pût y exercer aucune fonction spirituelle, cette église étant même abandonnée des chanoines qui devraient y vaquer à l'office du jour et de la nuit et y pratiquer les œuvres de charité, mais qui aiment mieux demeurer au loin. En conséquence il recommande à l'évêque de retourner dans son Église au plus vite, sous peine de saisie de son temporel<sup>2</sup>.

Henri III avait pour chancelier un saint, savoir saint Thomas, depuis évêque d'Héreford. Il sortait d'une famille très-distinguée. Guillaume de Chanteloup, son père, fut un des plus célèbres guerriers qu'ait jamais produits l'Angleterre. Ce fut lui qui, par la défaite des barons et des Français, assura la couronne sur la tête de Henri III. Il fut élevé

<sup>1</sup> Lingard, t. 3. — *Conciles de Mansi*, t. [23, p. 1213 et seqq.

<sup>1</sup> Mansi, t. 23, col. 951 et 952. — Wilkins, *Concilia Britann.*, t. 1, p. 725, col. 1. — <sup>2</sup> Mansi, t. 23, p. 1117.



à la dignité de grand-maître du royaume, qui a été supprimée depuis à cause du pouvoir excessif qu'elle donnait. Les Chanteloup étaient originaires de Normandie; ils passèrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, qui les combla de biens et d'honneurs. Le saint eut pour mère Méliante, comtesse douairière d'Évreux et de Gloucester, fille de Hugues de Gournai, laquelle était alliée aux familles royales de France et d'Angleterre.

Il naquit dans le diocèse de Lincoln, et il était l'aîné de ses frères et de ses sœurs, qui furent tous honorablement établis dans le monde. Son père, obligé par état de vivre à la cour, sentit bien les dangers que devaient y courir ses enfants, qu'il voulait faire élever dans les principes du Christianisme; il prit donc les plus grandes précautions pour éloigner d'eux tout ce qui aurait été capable de les corrompre. Lorsque Thomas, son fils, fut en âge d'apprendre les sciences, il le mit sous la conduite de Guillaume de Chanteloup, évêque d'Héreford, son proche parent, puis sous celle de Robert Kilwarbys, savant Dominicain, qui fut successivement archevêque de Cantorbéry, cardinal et évêque de Porto. Le jeune disciple se montra fort docile aux leçons de ses maîtres; il sanctifiait l'étude par une piété tendre, récitait l'office de l'Église et s'acquittait de tous les devoirs de la religion avec une ferveur extraordinaire. Il vint faire son cours de philosophie à Paris, où sa vertu prit de nouveaux accroissements. Résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il se rendit à Orléans pour y apprendre le droit civil, qui sert de fondement au droit canonique. Étant allé visiter quelques-uns de ses amis qui étaient au concile général assemblé à Lyon, il fit connaissance avec plusieurs évêques et plusieurs théologiens également célèbres par leurs vertus et leur savoir, et les entretiens qu'il y eut avec eux lui furent très-utiles. Le Pape Innocent IV le fit un de ses chapelains, et, voyant le saint usage qu'il faisait de ses revenus, lui donna dispense pour posséder plusieurs bénéfices.

Thomas retourna peu de temps après en Angleterre pour y continuer ses études. Ayant

passé docteur en droit à Oxford, il fut élu chancelier de la fameuse université de cette ville. Il s'acquit tant de réputation dans cette place que le roi Henri le fit chancelier du royaume. Il justifia le choix du prince par sa prudence, son zèle, son activité, son amour pour la justice, sa fermeté contre toutes les surprises et toutes les sollicitations. Les plus grands seigneurs de l'État et le roi lui-même ne purent faire mollir son inflexibilité; il s'opposa de toutes ses forces aux différents abus et fit bannir les Juifs dont on n'avait pu empêcher les usures et les extorsions. Plusieurs fois il voulut quitter une place qui le retenait à la cour malgré lui; mais le roi refusa toujours d'y consentir. S'il obtint sa liberté à la mort de Henri III et à l'avènement de son fils Édouard, le nouveau roi ne la lui accorda qu'à condition qu'il serait membre de son conseil privé, et il en exerça les fonctions pendant quelques années.

Rendu entièrement à lui-même, il se retira à Oxford pour ne s'y occuper que de saintes lectures et d'exercices de piété; il y prit le degré de docteur en théologie dans l'église des Dominicains, chez lesquels il avait étudié, et Robert Kilwarbys, alors archevêque de Cantorbéry, fit son éloge en cette occasion, et ne balança point de dire publiquement qu'il avait conservé son innocence baptismale. Le saint Pape Grégoire X le fit venir, en 1274, au second concile général qui se tint à Lyon pour la réunion des Grecs, et, l'année suivante, il fut élu canoniquement évêque d'Héreford. La cérémonie de son sacre se fit dans l'église du Christ, à Cantorbéry.

Le saint évêque redoubla de ferveur pour se perfectionner dans la pratique des vertus qui font les pasteurs selon le cœur de Dieu. Un souverain mépris pour le monde lui faisait trouver mille délices dans la retraite; il y entretenait son union avec Dieu par la prière et la méditation. Il mortifiait sa chair par le jeûne, les veilles et les autres austérités de la pénitence; il porta le cilice jusqu'à sa mort, quoiqu'il fût d'un tempérament infirme et sujet à de fréquentes coliques. A un grand zèle pour la gloire de l'Église il joignait une charité qui embrassait les besoins

temporels et spirituels du prochain ; il appelait les pauvres ses frères, et il leur faisait ressentir les effets de l'affection la plus tendre. Il était tellement maître de lui-même qu'il ne lui échappait jamais un mouvement de colère ; il gagnait ses ennemis par sa patience et sa douceur. La moindre médisance lui causait de l'horreur ; mais il était ferme et inflexible lorsqu'il était question de défendre les droits de son Église, et il en donna des preuves en diverses circonstances <sup>1</sup>.

Dans les royaumes du Nord, le Danemark, la Norvège et la Suède, le Pape et les évêques travaillaient d'un commun accord à réprimer les violences, à adoucir les mœurs et à calmer les guerres. L'an 1256 l'archevêque Jacques de Lunden tint un concile provincial à Weile, en Danemark. Voici comment les prélats en exposent le sujet. L'Église de Danemark est exposée à une si rude persécution des tyrans que, quand les évêques veulent prendre sa défense, ils ne craignent pas de leur faire des menaces insolentes, même en présence du roi, et elles ne sont point à mépriser, le clergé n'ayant aucun secours à attendre de la puissance séculière ; et l'orgueil de ces tyrans, n'étant aucunement retenu par la crainte du roi, peut les pousser à faire tout le mal qu'ils veulent. C'est pourquoi le concile a ordonné ce qui suit : « Si un évêque est pris ou mutilé de quelque membre, ou si on lui fait en sa personne quelque autre injure atroce, dans l'étendue du royaume de Danemark, par l'ordre ou le consentement du roi ou de quelque noble demeurant dans le royaume, en sorte qu'il y ait présomption probable que c'est de la volonté du roi, tout le royaume sera en interdit. Si la violence est faite à un évêque par une personne puissante demeurant hors du royaume, et que l'on conjecture que ce soit par le conseil du roi ou des seigneurs de Danemark, le diocèse de l'évêque sera dès lors en interdit. Si le roi, étant admonesté, ne fait justice dans un mois, le royaume demeurera interdit jusqu'à ce que l'évêque ait satisfaction. Nous défendons à tout prêtre ou chapelain de quelque noble

de faire l'office divin en sa présence pendant l'interdit, sous peine d'excommunication. »

Le concile demanda la confirmation de ces statuts au Pape Alexandre IV, qui l'accorda par une bulle datée de Viterbe, le 3 octobre 1257. On ne sait pas précisément quel fut le résultat de ces mesures, mais on peut croire qu'il fut tel qu'on pouvait le désirer ; car les rois de Danemark et de Norvège se déclarèrent vers ce même temps la guerre. Déjà ils s'étaient livré plusieurs combats sur mer ; les deux peuples paraissaient prêts à s'exterminer, lorsque les évêques de Danemark et de Norvège s'interposèrent avec tant de zèle et de charité qu'ils rétablirent la paix entre les deux nations, ce qui donne lieu de penser qu'ils la rétablirent également dans chacune d'elles <sup>1</sup>.

D'un autre côté il y avait eu des guerres sanglantes entre le Danemark et la Suède, au sujet de la province de Sconing. Cependant le roi de Suède, Waldemar, et le roi de Danemark, Christophe, étaient parents au troisième degré. Pour mettre fin à ces incessantes et cruelles contestations on proposa de marier le roi Waldemar avec la princesse Sophie, sœur du roi Christophe, avec la province de Sconing pour dot. Comme il y avait un empêchement de parenté les deux rois adressèrent une supplique au Pape Alexandre IV, afin d'obtenir la dispense nécessaire. Par une bulle du 1<sup>er</sup> mars 1259, adressée à l'archevêque d'Upsal et aux autres évêques, le Pape accorda la dispense, en considérant le bien des deux royaumes et l'avantage de la chrétienté entière ; car l'union des deux peuples la garantissait au Nord contre les incursions des Barbares.

En effet, après qu'on eut célébré les noces avec joie et magnificence, le Suédois Birger, père et principal ministre du roi Waldemar, mit toute son application à donner de bonnes lois au royaume ; mais surtout il fonda la ville de Stockholm, sur la mer Baltique, près du port même par où les Russes, les Moscovites et autres Barbares du Nord faisaient leurs irruptions en Suède ; ce qui non-seulement y mit fin, mais donna bientôt une telle

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 2 octobre.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1257, n. 29, 30 et 31, avec la note de Mansi.



importance à la nouvelle cité que les rois de Suède y transportèrent leur résidence <sup>1</sup>.

Dans l'année 1250 le Pape Innocent IV reçut une requête de l'archevêque d'Upsal, des évêques ses suffragants, et de tout le clergé de Suède, portant qu'en ce royaume régnait un ancien abus, savoir, que les évêques n'étaient établis que par la puissance séculière du roi et des seigneurs et par les clameurs du peuple. A quoi le cardinal-légat, évêque de Sabine, avait cherché à pourvoir en ordonnant que, dans les églises cathédrales qui n'avaient point encore de chapitre, il y aurait au moins cinq chanoines avec un dignitaire à leur tête, lesquels pourvoiraient par élection au siège vacant. Le Pape, acquiesçant à la supplique du clergé de Suède, confirma cette ordonnance du légat, défendant de pourvoir aucun évêché sinon par élection du chapitre, et à aucun séculier de rien attenter au contraire, ni d'exiger des évêques de Suède aucun hommage ou serment de fidélité, vu qu'ils assuraient ne tenir du roi ou d'autres seigneurs aucunes régales ou fiefs <sup>2</sup>.

La bulle est datée de Lyon, le 7 décembre 1250. Le légat dont elle fait mention était le saint évêque de Modène, Guillaume, si fameux depuis un quart de siècle par ses travaux dans les Églises du Nord. Le Pape Innocent IV le fit cardinal-évêque de Sabine en 1244, et il mourut à Lyon le dernier jour de mars 1251.

Le roi de Suède, Waldemar, qui régna de 1251 à 1276, paraît avoir été un prince bon et pieux ; il fit entre autres un pèlerinage à Rome et à Jérusalem.

Nous avons vu en Danemark un roi illustre du même nom de Waldemar ; il mourut en 1241, plein d'années et de gloire, laissant un royaume en paix et réglé par de bonnes lois. Son fils Éric, qui avait été choisi pour son successeur quelques années auparavant, lui succéda en effet. Sans avoir toutes les grandes qualités de son père, Éric était pieux, sincère, brave et libéral ; mais il avait trois frères, Abel, Christophe et Canut, que leur père voulut rendre indépendants de leur aîné. De là des guerres sanglantes entre

le roi Éric et le duc Abel, son frère. En 1248 l'archevêque de Lunden parvint à réconcilier les deux princes et à leur faire jurer la paix, à la grande satisfaction de tout le royaume ; mais, l'année suivante, le roi Éric étant venu voir son frère Abel et le prier de lui servir de médiateur pour faire la paix avec les ducs de Holstein, Abel le reçut avec toutes les démonstrations d'une amitié fraternelle et lui promit de faire tous ses efforts pour seconder ses intentions pacifiques. Mais au même temps le démon de l'ambition s'empara de son cœur ; il forma le dessein de détruire son frère ; il le fait entrer dans un bateau, et, lorsqu'il est en mer, on le massacre ; son corps est jeté dans les flots et sert de pâture aux poissons.

Afin de voiler son crime Abel publia d'abord que le vaisseau où était le roi Éric avait coulé à fond ; mais bientôt les vagues jetèrent sur le rivage le corps du monarque, avec les traces visibles du meurtre. Quelques moines le recueillirent et le déposèrent dans le monastère Saint-Laurent. Cependant, dès avant cette découverte, son frère Abel, qui eût été mieux nommé Caïn, avait été élu roi à sa place. Il jura et fit jurer devant l'assemblée de la nation qu'il n'avait point trempé dans le meurtre du roi, son frère, mais qu'il avait été tué par des soldats, à l'instigation de ses ennemis privés.

Abel monta donc sur le trône par un exécrable fratricide ; le remords y monta avec lui. En examinant le testament d'Éric ou Henri il trouva que le prince qu'il avait assassiné était résolu d'abdiquer la couronne et de se retirer dans un monastère, et qu'il l'avait nommé pour lui succéder, à condition qu'il obtiendrait le consentement de l'assemblée nationale. Il trouva un legs particulier pour lui, un pardon général de tout le passé, et les expressions de l'affection la plus tendre pour tous ses frères et en particulier pour Abel. Ces traits généreux de sa victime lui percèrent le cœur comme autant de poignards et lui rappelèrent toutes les vertus de son frère ; enfin, au comble de ses vœux ambitieux, il se vit tout ensemble et le plus grand, le plus misérable et le plus scélérat de tous les hommes du Danemark.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1259, n. 19 et 20. — <sup>2</sup> Id., ann. 1250, n. 4.

Un an après il fut tué dans une bataille contre des rebelles <sup>1</sup>. On lui nomma pour successeur son frère Christophe. Le nouveau roi eut avec l'archevêque de Lunden un différend qui dura bien des années et dont voici l'histoire.

Jacques, fils d'Erland, prévôt de l'église métropolitaine de Lunden, fut envoyé par le roi Éric, avec Pierre, archidiacre d'Arhuse, pour assister au concile général de Lyon, en 1245 ; Jacques y gagna l'amitié du Pape Innocent IV par sa doctrine et l'aménité de ses mœurs. Ensuite Nicolas Strigoth, évêque de Rotschild, ayant encouru l'indignation du roi, passa en Norwège, et de là en France, où il se retira au monastère de Clairvaux et y mourut en 1248. Jacques Erland lui succéda au siège de Rotschild, d'où il fut transféré à celui de Lunden, deux ans après, à la place de l'archevêque Uffo, mort en 1252. Son neveu, Pierre Bangué, lui succéda dans l'évêché de Rotschild. Jacques Erland, étant donc élu archevêque en 1254, se contenta de la confirmation du Pape, dont il avait conservé les bonnes grâces, et ne demanda point l'agrément du roi Christophe, qui régnait alors.

Ce prince en fut irrité, ainsi que des nouveaux règlements que l'archevêque avait faits pour son Église, aussi sans sa participation. Surtout il trouva mauvais le concile que le prélat tint à Vêdel ou Weile sans sa permission, où fut publié, sur les violences exercées contre les évêques, le décret dont il a été parlé. Le roi donc, dans une assemblée générale de la nation, proposa plusieurs chefs d'accusation contre l'archevêque. Il se réconcilia toutefois avec lui l'an 1257 ; mais six mois après il se brouilla de nouveau, à l'occasion d'une dame que le prélat avait excommuniée, et le cita pour comparaître à sa cour ; en quoi, sans aucun doute, le roi Christophe usurpait les droits du sacerdoce. L'archevêque comparut ; mais il déclara publiquement qu'il ne reconnaissait point le roi pour juge en matière spirituelle, mais le Pape seulement.

Le roi Christophe, indigné d'une réponse

aussi simple et aussi raisonnable, donna des lettres par lesquelles il révoquait tous les privilèges que les rois de Danemark avaient accordés à l'archevêque de Lunden et à tout son clergé. Dans cette division le petit peuple prit le parti de l'archevêque. Enfin, le 5 février 1259, le roi fit arrêter le pontife et l'enferma dans un château où il demeura prisonnier environ deux ans. Il fit également arrêter l'archidiacre et le prévôt de Lunden et Eskil, évêque de Ripen ; mais l'évêque de Rotschild se sauva dans l'île de Rugen et celui d'Odensée sortit du royaume. Aussitôt ces deux derniers évêques déclarèrent que tout le royaume de Danemark avait encouru l'interdit prononcé par le décret fait à Vêdel, et cet interdit fut confirmé par le Pape Alexandre IV, sur la plainte que l'évêque de Rotschild lui porta touchant l'emprisonnement de l'archevêque. L'interdit fut observé quelque temps à Lunden, à Rotschild et à Odensée ; mais on n'en fit pas grand état dans le Jutland. Le roi, de son côté, appela au Pape de la publication de l'interdit, soutenant que les évêques ne devaient pas être juges dans leur propre cause ; mais il mourut bientôt après, laissant pour successeur son fils Éric IV, surnommé Glipping, âgé seulement de dix ans, sous la conduite de sa mère, la reine Marguerite.

Cependant le Pape Alexandre, excité par l'évêque de Rotschild, écrivit à Jarmar, prince de l'île de Rugen, de faire tous ses efforts pour délivrer l'archevêque de Lunden. Jarmar fit donc une descente dans l'île de Zéland ; tout le parti des évêques se joignit à lui ; il gagna une grande victoire et prit Copenhague, nommé alors Haffnia, le cinquième jour après Pâques, 18 avril 1259. L'évêque de Rotschild défendit de mettre en terre sainte le corps de ceux qui avaient été tués du côté de la reine et renouvela l'interdit. Au commencement de l'an 1260 la reine tint une grande assemblée nationale où le jeune roi fut couronné. Les seigneurs jugèrent à propos qu'il tirât de prison l'archevêque de Lunden et lui rendit son diocèse ; mais le prélat ne voulut point y rentrer que sa cause n'eût été jugée par le Pape. Mis en liberté, il passa en Suède, dont il était pri-

<sup>1</sup> *Histoire universelle*, par des savants anglais, t. 102. Moderne, 62, livre 27.



mat. Les autres évêques rentrèrent dans leurs diocèses au commencement de 1261, et, après leur délivrance, l'interdit fut moins exactement observé.

Le Pape Urbain IV étant monté la même année sur le Saint-Siège, le roi Éric lui envoya une ambassade avec des lettres par lesquelles il le priait instamment de délivrer son royaume de l'archevêque de Lunden, contre lequel il faisait grand nombre de plaintes, aussi bien que contre les deux évêques de Rotschild et d'Odensée, comme auteurs de la guerre qu'il venait de soutenir. Le roi réitéra ses plaintes trois ans après, en ayant reçu de nouveaux sujets, et le Pape Urbain, un peu avant sa mort, écrivit à l'archevêque Jacques Erland, lui conseillant de renoncer volontairement au siège de Lunden pour les crimes dont on l'accusait et dont le Pape paraissait persuadé. Mais, Clément IV lui ayant succédé en 1265, l'archevêque alla le trouver, et ce fut apparemment à sa sollicitation que le nouveau Pape envoya en Danemark un légat, savoir Gui, cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent, auparavant abbé de Cîteaux.

La commission du nouveau légat est datée de Pérouse, le 8 juin 1265, et porte qu'il est envoyé pour apaiser les divisions excitées entre le roi de Danemark, la reine sa mère et quelques prélats du royaume. La légation s'étend à la Suède et aux provinces de Brême, de Magdebourg, de Salzbourg et de Gnésén. Le légat n'arriva en Danemark que l'année suivante (1266), et y fut reçu avec l'honneur convenable à sa dignité. Il marqua un jour pour entendre les partis, c'est-à-dire le roi et ses adversaires, et indiqua Slesvic pour le lieu de l'assemblée ; mais le roi prétendit n'y être pas en sûreté et appela au Pape. Alors le légat se rendit à Lubec, où se trouvèrent aussi trois évêques, Pierre de Rotschild, Eskil de Ripen et Bundon de Slesvie, et l'archevêque Jacques Erland, qui apparemment était revenu avec le légat. Dans ce concile de Lubec le légat excommunia le roi, la reine sa mère et leurs adhérents, entre autres deux évêques, Tycho d'Arhuse et Jean de Bulgrave, et chargea l'évêque de Lubec de faire publier solennellement dans son diocèse

cette excommunication. Le légat passa en Suède la même année 1266.

L'archevêque de Lunden fit un second voyage en cour de Rome l'an 1268, et, soit sur son rapport, soit sur les lettres du cardinal Gui, légat en Danemark, le Pape Clément IV écrivit au roi Éric VI une lettre où il dit : « Rappelez en votre mémoire le secours que l'Église vous a donné, ainsi qu'à la reine votre mère. Souvenez-vous que le Pape, ayant appris la tempête qui s'était élevée contre vous, vous envoya Gérard, notre chapelain, qui soutint vos droits de tout son pouvoir. Ensuite, vous et votre mère ayant été pris par vos ennemis, le Pape Urbain fit tous ses efforts, par le moyen du même Gérard, pour procurer votre délivrance. Nous vous avons donné des preuves encore plus fortes de notre affection paternelle en vous envoyant pour légat le cardinal Gui, du titre de Saint-Laurent, afin de rétablir solidement le bon état de votre royaume. Toutefois, depuis qu'il y est arrivé, nous apprenons que la liberté ecclésiastique y est méprisée, que vous le souffrez et la violez vous-même, que vous continuez de persécuter quelques prélats et d'autres ecclésiastiques, sans vouloir leur faire justice ni même permettre qu'on désigne un lieu dans votre royaume pour traiter la paix avec eux. Pensez-vous à quel péril vous vous exposez si vous attendez que nous exercions contre vous la rigueur de la justice, vous excommuniant, mettant votre royaume en interdit, et déchargeant vos sujets du serment de fidélité ? Vous ferez bien mieux d'obéir humblement au légat et de vous réconcilier avec les prélats, sans écouter ceux qui vous conseillent de vous engager dans des procès par des appellations frivoles auxquelles nous ne déférerons plus<sup>1</sup>. »

Pour l'entière intelligence de cette lettre, il faut savoir que, pendant que le roi Éric VI était brouillé avec l'archevêque de Lunden et quelques autres évêques, un autre Éric, fils du roi Abel, lui contesta ses droits à la royauté, lui déclara même la guerre, et le fit prisonnier avec la reine, sa mère. C'est dans

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1265, n. 53.

ces circonstances critiques que l'Église et le Pape vinrent puissamment à son secours.

Ces remontrances et ces menaces de Clément IV, appuyées des exhortations du légat, eurent leur effet, comme nous le voyons par une lettre du roi Éric, en date du 2 avril 1269, et adressée au Pape, le nom en blanc, parce que le Saint-Siège était vacant. Par cette lettre, le roi déclare qu'en conséquence des pouvoirs qu'il a donnés à Nicolas, son chancelier, et à Pierre, archichancelier d'Arhuse, il soumet à l'arbitrage du Pape ou de telle personne qu'il voudra commettre, les différends qu'il a avec l'archevêque de Lunden, les autres évêques et ecclésiastiques qui y sont nommés <sup>1</sup>.

La longue vacance du Saint-Siège éloigna la décision de cette affaire, qui fut terminée sous le pontificat de saint Grégoire X; car, en 1272, l'archevêque de Lunden, étant à Orviète, à la cour du Pape, déclara par ses lettres patentes qu'il remettait toutes ses prétentions pour les matières spirituelles à des arbitres ecclésiastiques, et que, s'ils ne s'accordaient pas, on en ferait le rapport au Pape. Quant aux matières profanes, le roi et lui choisiraient des amis communs pour les décider; qu'il retournerait à son Église si le roi donnait un sauf-conduit souscrit de vingt seigneurs danois, et qu'il en userait bien avec ceux qui, pendant son absence, s'étaient emparés des bénéfices de sa collation. Le roi Éric consentit à ces conditions d'accommodement par acte donné à Nicoping, le jour de Saint-Mathias, 24 février 1273. L'archevêque Jacques Erland mourut l'année suivante (1274), et, au mois de mai de la même année, Pierre, évêque de Rotschild, déclara, par une lettre patente, que tous les différends qu'il avait eus avec le roi Éric et sa mère, tant en cour de Rome qu'en Danemark, avaient été terminés à l'amiable <sup>2</sup>.

Vers le même temps eut lieu un accord semblable entre Magnus, roi de Norwège, et Jean, archevêque de Nidrosie, autrement Drontheim, touchant les droits de son Église. Cette métropole avait été établie en 1148 par

le cardinal Nicolas, évêque d'Albane, légat du Pape Eugène III, et jusqu'à la Norwège avait été soumise à la métropole de Lunden en Danemark.

L'archevêque Jean, étant revenu de la cour de Rome, où il avait été sacré, commença à s'informer des droits de son Église, et trouva que sa juridiction était resserrée par les entreprises des baillis et des autres officiers laïques, qui jugeaient suivant les lois écrites du pays et les coutumes, non suivant le droit canonique et les privilèges de l'Église. Il trouva de plus que l'on avait dérogé à un privilège par lequel on prétendait qu'un roi, nommé aussi Magnus, s'était dévoué, lui et son royaume, à saint Olaf, roi et martyr, et avait ordonné, en signe de sujétion, qu'après sa mort sa couronne serait offerte à ce saint dans l'église cathédrale de Drontheim, et ainsi celles de ses successeurs. C'est saint Olaf, roi de Norwège, mort en 1028, comme nous l'avons vu en son temps. L'archevêque prétendait aussi que, suivant une ancienne constitution, le royaume de Norwège était électif, et que lui et les autres évêques devaient avoir la principale autorité entre les électeurs.

Or l'archevêque, ayant reçu la lettre du Pape Grégoire X pour la convocation du deuxième concile de Lyon, se proposa de présenter au Pape les articles dont il croyait avoir sujet de se plaindre, comme étant du nombre des abus auxquels le concile devait pourvoir; mais il considéra qu'il en pourrait naître entre l'Église et le royaume une division très-pernicieuse pour le temporel et le spirituel. C'est pourquoi il jugea plus à propos d'expliquer au roi ses sujets de plainte et de le prier d'y remédier lui-même.

Le roi, de son côté, croyait avoir de bonnes raisons à opposer aux prétentions de l'archevêque, principalement quant à la qualité de son royaume, qu'il soutenait être libre et successif, l'avoir reçu tel de son père et de ses ancêtres, et le vouloir transmettre de même à ses enfants. Toutefois il voulait bien, de l'avis des évêques et des barons, faire un concordat avec l'archevêque, à ces conditions. L'archevêque, au nom de son Église, renonça au prétendu droit de l'élection des

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1269, n. 9 et 10. — <sup>2</sup> Fleury, l. 85 et 86. Pontan., *Hist. Dan.*, l. 7. *Hist. univers. des Anglais*, t. 62. Moderne.



rois et d'offrande de leur couronne, tant qu'il resterait un héritier légitime ; mais, en cas qu'il ne s'en trouvât plus, l'archevêque et les évêques auraient les premiers suffrages pour l'élection du roi. De son côté le roi renonça à toute connaissance et juridiction des causes ecclésiastiques, savoir : toutes les causes des clercs entre eux, ou contre les laïques, en défendant les causes de mariage, d'état des personnes, de patronage, de dîmes, de vœux, de testaments, principalement quant aux legs pieux ; la défense des pèlerins qui vont à saint Olaf ou autres saints ; les crimes de sacrilège, parjure, usure, simonie, hérésie, fornication, adultère, inceste, et toutes les autres causes qui, de droit commun, appartiennent au tribunal ecclésiastique. Le roi promit encore de laisser la liberté entière dans l'élection des évêques et des abbés.

Ce concordat entre le roi Magnus de Norwège et l'archevêque Jean de Drontheim fut fait à Bergue le premier jour d'août, l'an 1273, et confirmé un an après par le Pape saint Grégoire X<sup>1</sup>. A la suite du concile de Lyon, en 1243, le Pape Innocent IV envoya pour légat en Pologne Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège et son chapelain, depuis Pape lui-même sous le nom d'Urbain IV. Lorsqu'il fut arrivé en Pologne il tint, l'an 1248, un concile à Breslau, en Silésie, où se trouva Foulque, archevêque de Gnésen, avec sept évêques, savoir : Prandotha de Cracovie, Bogufal de Posnanie, Thomas de Breslau, Michel d'Uladislaw, André de Polocs, Nanker de Lubec et Henri de Culm. Le légat, ayant exposé à ces prélats les besoins pressants du Saint-Siège pour résister à Frédéric, leur demanda le tiers des revenus ecclésiastiques pendant trois ans ; ils accordèrent le cinquième, et envoyèrent au Pape la somme entière d'avance par Godefroi, son pénitencier, de quoi le Pape les remercia publiquement.

L'usage était en Pologne, depuis que le Christianisme y était établi, de commencer le carême dès la Septuagésime ; mais plusieurs l'observaient mal, et il en arrivait de grands différends entre les laïques et le

clergé ; car le peuple voulait se conformer aux autres Occidentaux, et les évêques employaient les censures pour maintenir l'ancien usage. C'est pourquoi le légat Pantaléon et les évêques polonais examinèrent si on devait garder cet usage, différent de celui de l'Église romaine et des autres pays catholiques, principalement des Latins ; car c'était un reste du rite grec, que les Polonais avaient reçu d'abord comme les autres Slaves. Tout bien considéré, le légat, du consentement des évêques, et par l'autorité du Pape, permit à tous les Polonais, tant ecclésiastiques que séculiers, de manger de la viande jusqu'au jour des Cendres<sup>1</sup>.

La légation de l'archidiacre de Liège s'étendait en Prusse et en Poméranie. Après le concile de Breslau il se rendit en Prusse, y convoqua, dans la forteresse de Christbourg, les chefs de l'ordre Teutonique, qui avaient conquis le pays par les armes des croisés et par les leurs, et les chefs des populations converties au Christianisme. Comme les chevaliers voulaient retenir les néophytes dans une espèce de servitude, le légat apostolique prit à cœur de régler les droits, les libertés, les prétentions et les obligations réciproques, d'amener ainsi une pacification et une réconciliation durables, et de poser enfin les bases fondamentales d'une nouvelle nation chrétienne. C'est le fond de ce qu'on appelle aujourd'hui une charte constitutionnelle. Le légat du Pape Innocent IV, Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège, plus tard le Pape Urbain IV, publia donc la charte constitutionnelle de la Prusse, dans la forteresse de Christbourg, le 7 février 1249. En voici les dispositions principales.

1° Les néophytes, ainsi que les païens de la Prusse, dès qu'ils sont incorporés au Christianisme par le baptême, auront le droit d'acquérir des propriétés par toutes les voies légitimes et de les posséder pour eux et leurs enfants légitimes. C'est que probablement les chevaliers Teutoniques leur avaient défendu jusqu'alors l'acquisition de certains objets, notamment des armes.

2° Quant aux droits de succession, à la

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1272, n. 19.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 702. Mansi, t. 23, p. 777.

mort du père le premier héritier sera le fils survivant, ou la fille qui n'a jamais été mariée, ou bien l'un et l'autre. A leur défaut l'héritage passera au père ou à la mère du fils du défunt, et, à leur défaut, aux petits-fils. S'il n'y en a point, l'héritage passe au frère du défunt, ensuite aux cousins. Les néophytes adoptèrent volontiers ces dispositions; car jusqu'alors leurs coutumes n'admettaient à la succession que les fils, à l'exclusion des filles et des frères. Aussi consentirent-ils librement à ce que les biens immeubles de celui qui mourrait sans laisser aucun des héritiers susdits fussent dévolus à l'ordre Teutonique ou aux seigneurs dans le pays desquels ils vivaient. Il en sera de même des biens meubles, à moins que le propriétaire n'en ait disposé autrement pendant sa vie ou après sa mort.

3° Les néophytes peuvent disposer à leur gré de leurs biens meubles; ils peuvent de plus, en cas de besoin ou d'utilité, vendre leurs biens immeubles à leurs pareils, à des Allemands, des Prussiens ou des Poméraniens, pourvu qu'auparavant ils aient donné à l'ordre une caution proportionnelle qu'en vendant leur propriété leur intention n'est pas de s'enfuir chez les païens ou chez les ennemis publics de l'ordre.

4° Les néophytes obtinrent en outre le droit de disposer par testament de leurs biens meubles et immeubles, mais avec cette restriction que, si quelqu'un léguait quelque chose de sa propriété immobilière à une église ou à une personne ecclésiastique, celle-ci était obligée de vendre dans l'année le bien immeuble aux héritiers du défunt et de ne garder pour elle que le prix de la vente; sinon l'ordre conserverait le droit de confisquer, après l'an, le fonds légué et non vendu par négligence. Car, comme l'ordre formait une communauté et qu'il ne possédait tout le pays de Prusse que comme un fief de l'Église romaine, il ne croyait pas pouvoir permettre que ce pays passât dans le droit seigneurial d'une église ou d'une personne ecclésiastique sans la permission particulière ou l'assentiment exprès du Pape. Ce sont les réflexions de l'historien protestant de la

Prusse <sup>1</sup>. En acceptant volontiers cette disposition les néophytes reconnurent aux chevaliers, dans ces sortes de vente, le droit de préférence, à prix égal, et les chevaliers promirent de n'empêcher d'aucune manière qu'on offrit la juste valeur.

5° L'ordre reconnu de plus le droit aux néophytes de conclure librement, et de leur propre choix, de légitimes mariages, d'être avocats dans toute sorte d'affaires, d'être admis comme personnes légales dans tous les actes légaux, devant les juges, tant ecclésiastiques que séculiers. Il leur était permis, ainsi qu'à leurs enfants légitimes, d'entrer dans l'état clérical et de faire des vœux monastiques. Les rejetons de race noble parmi les néophytes peuvent recevoir l'honneur du baudrier militaire. En un mot les chevaliers reconnaissaient aux néophytes toutes les libertés personnelles tant qu'ils demeureraient fidèles à la foi chrétienne, à la soumission et à l'obéissance de l'Église romaine, au maître et aux chevaliers de l'ordre. Mais cette liberté personnelle devait être perdue pour les habitants d'une province, ou pour chaque individu, dès qu'ils retourneraient au paganisme.

6° Sur la demande du légat apostolique relative à la loi séculière qu'ils voulaient choisir et aux tribunaux séculiers qu'ils désiraient avoir chez eux, les néophytes, après s'être consultés, demandèrent la législation et la constitution judiciaires de leurs voisins les Polonais; ce que l'ordre leur accorda. Cependant, à leur prière, on excepta l'épreuve du fer chaud, comme aussi, par l'ordonnance du légat, fut excepté et déclaré nul tout ce qui, dans cette législation, pouvait être contraire à Dieu, à l'Église romaine et à la liberté ecclésiastique. L'ordre promit, de son côté, aux néophytes de ne leur ôter jamais leurs biens sans leur faute et sans une sentence juridique, d'après cette législation.

7° Le légat du Pape apprit aux néophytes, mais particulièrement à ceux de Poméranie, de Warmie et de Natanie, que tous les hommes, tant qu'ils ne péchaient pas, étaient égaux entre eux, que le péché seul faisait des

<sup>1</sup> Voigt, *Hist. de la Prusse*, t. 2, p. 623, en allemand, Königsberg, 1827.



hommes de malheureux esclaves, et que tout homme libre, dès qu'il pèche, devient esclave du péché. Aussi les néophytes promirent, pour eux et leurs descendants, de ne plus observer les cérémonies païennes, en brûlant leurs morts, en enterrant avec eux des hommes ou des chevaux, des armes, des habits ou des choses précieuses, mais de les enterrer en des cimetières, suivant l'usage des chrétiens.

8° Ils n'offrirent plus de libations à l'idole, comme ils avaient coutume de le faire une fois l'an avant la récolte des fruits, et qu'ils adoraient sous le nom de Curche, ni à d'autres faux dieux. Ils n'auront plus de ces imposteurs qu'ils nomment talissons et ligastons, qui sont comme les prêtres des païens, et qui, dans les funérailles, louent les morts des larcins, des pilleries, des impuretés et des autres péchés qu'ils ont commis pendant leur vie, et qui regardent au ciel, criant qu'ils voient le défunt volant en l'air, à cheval, revêtu d'armes brillantes et passant à un autre monde avec une grande suite.

9° Ils n'auront plus ni deux ni plusieurs femmes, mais une seule, qu'ils épouseront en présence de témoins, et ils feront publier leurs mariages dans l'église. Ils ne vendront plus leurs filles pour les donner en mariage, d'où il arrivait quelquefois que le fils épousait la veuve de son père, comme faisant partie de la succession. Ils observeront dans leurs mariages les degrés de parenté suivant les lois de l'Église, et n'épouseront pas de leurs parents au quatrième degré sans une dispense expresse du Pape. Ils n'auront pour héritiers que leurs enfants légitimes.

10° Aucun d'eux ne fera plus mourir son fils ou sa fille, de quelque manière que ce soit; mais, sitôt qu'un enfant sera né, ou dans les huit jours au plus tard, ils le feront porter à l'église et le feront baptiser par le prêtre, en le plongeant trois fois dans l'eau. Et parce qu'ils ont été longtemps sans prêtres et sans églises, d'où il est arrivé que plusieurs sont allés en enfer faute d'être baptisés, et qu'il en reste encore plusieurs qui ne le sont pas, ils se feront baptiser dans un mois; sinon ils sont prévenus que l'on confisquera les biens des parents qui, par mépris,

n'auront pas fait baptiser leurs enfants dans ce terme, ou des adultes qui auront opiniâtrément refusé le baptême, en étant requis, et ils seront chassés eux-mêmes, vêtus d'une simple blouse, hors des terres des chrétiens, de peur qu'ils ne gâtent les autres par leurs mauvais discours.

11° On distingue les lieux où les néophytes doivent bâtir des églises, savoir : treize en Poméranie, six en Warmie, trois en Natanie, le tout avant la Pentecôte prochaine, et ils promettent de les fournir de calices, de livres, d'ornements et des autres choses nécessaires. A leur défaut les chevaliers devaient les faire bâtir aux frais des néophytes. Les chevaliers promirent aussi de doter ces églises, et de fournir à l'entretien des curés en attendant qu'ils pussent recevoir les dîmes que les néophytes promirent de leur apporter chez eux, en reconnaissance de la liberté et des grâces qu'ils avaient reçues.

12° Les néophytes promirent de s'abstenir de viande et de laitage les jours de jeûne, de ne point faire de gros travaux les jours de dimanche et de fête, de se confesser au moins une fois l'an à leur prêtre, de recevoir la sainte communion à Pâques, et de se conduire en tout d'après ce que les ecclésiastiques et de fidèles chrétiens leur enseignèrent.

13° Ils s'obligèrent enfin de protéger fidèlement, selon leur pouvoir, les personnes, l'honneur et les droits de l'ordre, de n'entrer ni secrètement ni publiquement dans aucune trahison contre les chevaliers, de s'y opposer au contraire et de leur en donner connaissance, d'accompagner les chevaliers dans leurs expéditions militaires avec les armes convenables. Les chevaliers s'engagèrent, de leur côté, à racheter ceux des néophytes qui, dans ces expéditions, tomberaient entre les mains des païens ou d'autres ennemis<sup>1</sup>.

Telle est la première origine de la législation, de la civilisation, de la nationalité prussiennes. Tout cela les Prussiens le doivent à l'Église romaine, aux Papes, aux évêques, aux prêtres, aux religieux catholiques. Le souvenir reconnaissant des bienfaits, dont le premier est l'existence, ne sied pas mal,

<sup>1</sup> Voigt, *Hist. de la Prusse*, t. 2. *Post Chron. Pruss.*, p. 463.

même à une nation. Si la Prusse, comme tant d'autres, a commencé par être un fief de l'Église romaine, elle ne doit pas s'en étonner ; le héros le plus célèbre, avant de conduire des armées à la victoire, a été enfant au maillot et à la mamelle. Peut-être même, depuis dix-huit siècles, s'il y a eu des nations avortées, c'est qu'elles ne sont pas demeurées assez longtemps dans le sein, n'ont pas reposé assez longtemps sur les genoux et dans les bras de cette féconde mère, de cette grande nourrice des nations chrétiennes.

Dès l'année 1251 Mendog ou Mindof, prince de Lithuanie, ayant donné quelques terres aux chevaliers Teutoniques de Prusse, ils lui conseillèrent de prendre le titre de roi, et pour cet effet de s'adresser au Pape et de se mettre sous sa protection. Mendog envoya donc une ambassade solennelle au Pape Innocent IV, qui lui répondit en ces termes : « Nous avons appris avec bien de la joie que, Dieu vous ayant fait la grâce de vous éclairer, vous avez reçu le baptême avec une grande multitude de païens, et vous avez totalement soumis votre personne, votre royaume et tous vos biens à la juridiction et protection du Siège apostolique <sup>1</sup>. Et parce que vous nous avez envoyé une ambassade solennelle pour nous supplier humblement de vous recevoir pour fils spécial de la sainte Église romaine et de vous honorer de notre bienveillance paternelle, nous, condescendant à vos justes désirs, nous recevons au droit et à la propriété de saint Pierre le royaume de Lithuanie et toutes les terres que vous avez déjà retirées d'entre les mains des infidèles ou que vous pourrez en retirer à l'avenir, et nous vous prenons sous la protection du Siège apostolique, avec votre femme, vos enfants et votre famille, défendant sévèrement à qui que ce soit de vous entraver ou molester dans lesdits royaume et terres tant que vous demeurerez dans la foi et la dévotion du Saint-Siège. » La lettre est datée de Milan le 16 juillet 1251 <sup>2</sup>.

Le Pape écrivit en même temps à Henri, évêque de Culm, lui donnant commission de

couronner roi Mindof et d'ordonner un évêque pour la Lithuanie, après que le roi y aurait fondé et doté suffisamment une église cathédrale, à condition que le nouvel évêque ne serait soumis qu'au Pape et lui ferait serment aussitôt après son ordination. Le Pape écrivit aussi à l'évêque de Riga et à deux autres du voisinage d'aider le nouveau roi pour la conversion des Lithuaniens <sup>1</sup>.

Deux ans se passèrent sans que l'érection de l'évêché fût exécutée, et en 1253 le Pape en donna de nouveau la commission à l'archevêque de Livonie et de Prusse, qui, avant que de recevoir la lettre du Pape, ordonna évêque de Lithuanie un prêtre de l'ordre Teutonique, nommé Christian, et reçut de lui le serment de fidélité en son nom et au nom de son Église, ce que le Pape trouva fort mauvais. Il déclara nul ce serment, attendu que, la Lithuanie appartenant à saint Pierre en propriété, son évêque ne devait dépendre que du Saint-Siège. C'est ce qu'il déclara par une lettre du 3 septembre 1254 <sup>2</sup>.

La religion faisait des progrès en Livonie, et le Pape Innocent IV avait permis à l'archevêque de fixer son siège en telle cathédrale de sa dépendance qu'il jugerait à propos. C'est pourquoi, le siège de Riga étant venu à vaquer, l'archevêque choisit cette église pour sa métropole, et le Pape Alexandre IV confirma ce choix par sa bulle du 21 janvier 1255. Riga fut donc dès lors la métropole de Livonie, d'Estonie et de Prusse. Peu de temps après le Pape ordonna à cet archevêque d'établir, s'il le jugeait à propos, un nouvel évêché en faveur des païens du voisinage, que deux frères nobles, Otton de Lunebourg et Ditéric de Kivel, avaient attirés à la religion chrétienne, le tout sans préjudice du droit des chevaliers Teutoniques. La lettre est du 19 mars <sup>3</sup>.

Peu auparavant le Pape avait accordé à Mendog, roi de Lithuanie, la faculté de faire couronner roi son fils par tel évêque latin qu'il lui plairait, et lui avait donné les terres qu'il pourrait conquérir sur les païens de Russie ; mais cette même année 1255 le perfide Mendog tourna ses armes contre les

<sup>1</sup> « Personam, regnum et omnia bona jurisdictioni ac protectioni Sedis apostolicæ totaliter submitiendo. » —

<sup>2</sup> Raynald, ann. 1251, n. 44 et seqq.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1251, n. 46-48. — <sup>2</sup> Id., ann. 1253, n. 26 ; ann. 1254, n. 27. — <sup>3</sup> Id., ann. 1255, n. 64 et 65.



chrétiens, brûla la ville de Lublin, en Pologne, et emmena plusieurs esclaves en Lithuanie. Les successeurs de cet apostat demeurèrent païens encore cent trente ans<sup>1</sup>, et plus d'une fois il fallut prendre les armes et prêcher la croisade pour défendre la chrétienté contre leurs ravages.

Dès la fin de l'année précédente une grande armée de croisés vint au secours des chrétiens de Prusse; elle était conduite par Ottocar, nouveau roi de Bohême, avec Otton, marquis de Brandebourg, son neveu, qui fut son maréchal en cette entreprise. Le duc d'Autriche, le marquis de Moravie, Henri, archevêque de Cologne, Anselme, évêque d'Olmütz, furent de ce voyage, et un si grand nombre de croisés de toute l'Allemagne qu'ils montaient à soixante mille combattants. Ils arrivèrent dans le pays pendant l'hiver, et, épargnant les terres des chrétiens, ils brûlèrent et saccagèrent celles des infidèles. Après un combat où les Prussiens idolâtres furent défaits et un grand nombre emmenés prisonniers, le roi Ottocar donna la vie à tous ceux qui se firent baptiser ou qui revinrent à l'Église après avoir apostasié; tous les autres furent passés au fil de l'épée.

Les deux chefs des Prussiens idolâtres s'étaient enfermés dans une ville où, manquant de provisions, ils ne pouvaient soutenir un siège; ils demandèrent conseil aux habitants, qui répondirent : « Nous avons déjà résolu d'embrasser la religion chrétienne plutôt que de périr avec nos enfants et nos biens. — Et nous aussi, dirent les capitaines, nous y donnons les mains, puisque nous voyons clairement que nous combattons en vain contre Dieu. » Ils envoyèrent donc au roi Ottocar des députés, offrant de se rendre le lendemain à discrétion. Il les reçut, et dès le matin les deux capitaines des Prussiens infidèles furent baptisés par l'évêque d'Olmütz. Le roi fut parrain de l'un, le marquis Otton de l'autre, et ils leur donnèrent chacun leur nom. Le roi les revêtit l'un et l'autre d'une robe de soie blanche mêlée d'or et les appela ses amis.

Ensuite le reste des païens, non-seulement

du lieu, mais de toute la Prusse, s'empressa de recevoir le baptême, et le roi, ayant poussé sa conquête jusqu'à la mer Baltique, donna les ordres nécessaires pour y bâtir une ville, qui fut nommée Königsberg, comme qui dirait Royaumeont ou Mont-Réal. Ses ordres furent exécutés par les chevaliers Teutoniques. Brunon, évêque d'Olmütz, par la permission du roi, fonda aussi une ville qu'il nomma Brunsberg, ou Montagne de Brunon, et où Albert, évêque de Warmie, fit quelque temps sa résidence; mais, la nouvelle ville ayant été brûlée par les Prussiens, il se retira à Elbing, où il mourut dans une grande vieillesse<sup>1</sup>.

Pendant que les nations du Nord, de barbares devenant chrétiennes et catholiques, se formaient plus ou moins chrétiennement, d'après le plus ou moins d'influence qu'elles recevaient du centre de l'unité et de la vie chrétienne, la nation ou la race agonisante des Grecs semblait vouloir se dérober à la dissolution et à la mort finale en se rapprochant du centre de l'unité et de la vie, mais avec aussi peu de succès que de sincérité. Les Grecs, comme les Juifs, paraissent incorrigibles et réprouvés en masse; il n'y a parmi les uns et les autres que des individus qui ressuscitent à la vérité complète, jusqu'à ce que peut-être une dernière miséricorde y ramène la multitude.

Vers l'an 1249 l'empereur grec Jean Vatace et le patriarche grec Manuel Caritopule ayant manifesté des dispositions pour la réunion avec l'Église mère, le Pape Innocent IV leur envoya Jean de Parme, général des Frères mineurs, en qualité de légat. Étant arrivé à Nicée, où demeuraient l'empereur et le patriarche, il s'attira tellement leur estime et leur respect, ainsi que le respect et l'estime du clergé et du peuple, qu'ils croyaient voir un des anciens Pères et un vrai disciple de Jésus-Christ. Ses compagnons édifièrent aussi beaucoup les Grecs par leur piété, entre autres frère Gérard, que l'on dit avoir eu l'esprit de prophétie. Jean de Parme conduisit si bien la négociation que l'empereur et le patriarche envoyèrent des

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1255, n. 37 et 38.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1255, n. 60.

apocrisiaires au Pape Innocent ; mais, ayant été pillés en chemin, ils furent obligés de s'arrêter, et ensuite de retourner vers leurs maîtres, n'ayant pu arriver auprès du Pape par la difficulté des temps. Enfin la mort du Pape et celle de l'empereur grec rompirent les mesures que l'on avait prises pour la réunion <sup>1</sup>.

L'empereur Jean Vatace mourut d'apoplexie le 30 octobre 1249, après avoir vécu soixante-deux ans et en avoir régné trente-trois. Son fils, Théodore Lascaris, lui succéda, âgé de trente-trois ans ; car il était né au même temps que son père fut reconnu empereur. Le siège patriarcal était vacant par le décès de Manuel, mort un peu avant l'empereur. Il avait succédé à Méthodius, successeur de Germain, qui était entré en négociation avec le Pape Grégoire IX pour la réunion des Églises. Or le nouvel empereur était pressé de se faire couronner pour aller à la guerre contre les Bulgares, et il ne pouvait être couronné que par le patriarche. Il jeta d'abord les yeux sur Nicéphore Blemmyde, qu'il aimait et dont il était aimé ; car ce prince, qui était fort savant, avait été son disciple ; mais Nicéphore avait peu d'empressement à être patriarche et l'empereur lui-même n'était pas fâché qu'il refusât ; « car les princes veulent des patriarches soumis et complaisants, tels que sont plutôt les ignorants, qui n'ont pas de confiance en leurs raisons, au lieu que les savants sont plus roides et résistent aux volontés des maîtres. » Ce sont les paroles de l'historien grec Georges Acropolite. L'empereur Théodore choisit donc un moine nommé Arsène, qui n'avait étudié qu'un peu de grammaire et n'était point dans les ordres sacrés. L'ayant fait venir de son monastère, il le fit ordonner par les évêques avec tant de diligence qu'en une semaine ils le firent diacre, prêtre et patriarche de Constantinople <sup>2</sup>.

L'année suivante (1256) le Pape Alexandre IV envoya l'évêque d'Orviète en qualité de légat au nouvel empereur grec Théodore,

pour renouer la négociation commencée avec Jean Vatace, son père, pour la réunion des Églises. Or l'instruction que donna le Pape à ce légat contenait premièrement les articles que Vatace avait fait proposer au Pape Innocent IV, savoir : reconnaissance de la primauté du Saint-Siège et du Pape au-dessus de tous les autres patriarches, avec la préséance dans les conciles ; liberté d'appeler à l'Église romaine de la part des ecclésiastiques grecs qui se croiront vexés par leurs supérieurs, et recours à elle pour les questions qui s'élèveront entre eux, particulièrement les questions de foi ; obéissance au Pape et soumission à ses décrets, pourvu qu'ils ne soient contraires ni aux maximes de l'Évangile, ni aux canons des conciles. Les Grecs, de leur côté, demandaient la restitution de la ville de Constantinople pour l'empereur Théodore, et pour les patriarches grecs celle de leurs sièges, en sorte que l'empereur Baudouin II et les patriarches latins s'en retirassent, excepté le patriarche d'Antioche, qui y serait toléré sa vie durant.

Le Pape Innocent avait accepté ces propositions, de l'avis des cardinaux. Toutefois, quant à la restitution de l'empire, il répondit qu'il n'en pouvait rien décider sans appeler l'empereur latin ; mais il offrait sa médiation pour l'en faire convenir amiablement avec Théodore, ou, en cas qu'ils ne pussent s'accorder, il promettait de rendre à Théodore bonne justice. A l'égard des patriarches il répondit qu'ils devaient demeurer dans l'état où ils étaient jusqu'à ce que le concile en eût décidé. Il offrait toutefois de reconnaître dès lors pour vrai patriarche le patriarche grec de Constantinople, de lui faire rendre son siège sitôt que l'empereur grec serait devenu maître de la ville de quelque manière que ce fût, en sorte que le patriarche latin y demeurât aussi pour gouverner les Latins.

On voit que, de la part de l'Église romaine, comme d'une véritable mère, rien ne manquait pour ramener à l'unité de la famille chrétienne une fille revêche et capricieuse. Il n'en fut pas de même de la part de la fille.

Le Pape Alexandre IV donna pouvoir à l'évêque d'Orviète, son légat, d'accepter les

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 9 mars. — Wadding, ann. 1249. —

<sup>2</sup> Georges Acrop. Théod. Lascar., n. 32. Nicéph., *Gregoras*, l. 2, c. 8, n. 4. — Raynald, ann. 1256. — Fleury, l. 84.



conditions susdites des Grecs, à moins qu'il ne pût en obtenir de plus avantageuses, et, si les Grecs voulaient traiter plus à loisir, le légat devait les engager à envoyer au Pape des ambassadeurs avec plein pouvoir, tant de l'empereur que de l'Église grecque, pour consommer l'affaire en sa présence. Enfin le légat pouvait prendre des mesures pour la tenue d'un concile général sur les lieux. Il partit en effet et arriva avec ceux de sa suite à Bérée, en Macédoine, où ils séjournèrent quelque temps ; mais l'historien Georges Acropolite, grand-logothète, que l'empereur Théodore avait laissé dans la province en qualité de gouverneur, les renvoya, suivant l'ordre de ce prince, sans qu'on voie que cette légation ait eu aucun effet <sup>1</sup>.

L'empereur Théodore Lascaris, comme la plupart des empereurs grecs, se piquait de théologie, et il composa plusieurs ouvrages, entre autres deux contre la procession du Saint-Esprit. Sa négociation avec Rome pour la réunion des deux Églises paraît n'avoir été qu'un jeu. La Providence ne lui en laissa pas attendre longtemps la punition ; il fut attaqué d'une maladie à laquelle les médecins ne trouvaient point de remède. Il crut être ensorcelé, et sur le moindre soupçon il faisait arrêter ceux qui étaient dénoncés, sans qu'il y eût d'autre moyen de se justifier que par l'épreuve du fer chaud ; car cette superstition durait encore chez les Grecs.

Cet empereur récompensait souvent les services des gens de basse naissance en leur faisant épouser d'autorité des filles de maisons illustres. Marthe, sœur de Michel Paléologue, seigneur grec, avait eu de Nicéphore Trachaniote, capitaine des gardes, une fille parfaitement belle, nommée Théodora. L'empereur Lascaris lui ordonna de la marier à un de ses pages, nommé Balanidiote. La proposition révolta d'abord toute la famille ; mais le jeune homme sut gagner l'affection de la mère et de la fille, et le mariage allait se conclure lorsque vint un nouvel ordre de l'empereur de marier la jeune personne à un seigneur nommé Basile. Pour ne point s'exposer à la cruauté fantasque de Lascaris, le

second mariage s'accomplit extérieurement à l'église, mais non en réalité. L'empereur en ayant demandé la raison, Basile s'excusa sur un prétendu sortilège. Aussitôt l'empereur, persuadé que tout l'enfer était occupé à le contredire, s'obstina à découvrir l'auteur du charme. Il soupçonna surtout la mère. Sans égard à son rang et à son âge, il la fit enfermer jusqu'au cou dans un sac avec des chats, qu'on piquait au travers du sac avec des aiguilles pour les mettre en fureur. Marthe eut beau protester de son innocence, Lascaris ne fut pas désabusé ; mais, appréhendant que, s'il la faisait tourmenter davantage, elle ne lançât sur lui le venin de ses maléfices, il la renvoya avec colère. Tel était cet empereur théologien <sup>1</sup>.

Se voyant à la mort, il se revêtit de l'habit monastique, et, ayant fait venir l'archevêque de Mitylène, il lui fit sa confession, et, se prosternant à ses pieds, il arrosa la terre de ses larmes, criant plusieurs fois : « Jésus-Christ, je vous ai abandonné ! » et distribua de sa main de grandes aumônes. Il mourut ainsi dans sa trente-sixième année, n'ayant pas encore achevé la quatrième de son règne, qui avait commencé au mois de novembre 1254 et finit au mois d'août 1258.

Il laissait un fils nommé Jean, qui n'avait pas huit ans encore, et par son testament il avait déclaré régent de l'empire le protovestiaire Georges Muzalon ; mais, comme c'était un homme de fortune, les grands s'élevèrent contre lui, et il fut massacré avec ses frères, le neuvième jour après la mort de l'empereur, dans l'église même où l'on faisait ses funérailles.

On jeta ensuite les yeux sur Michel Paléologue, qui prenait aussi le nom de Comnène, à cause de son aïeul, et Arsène, patriarche de Constantinople, nommé tuteur du jeune prince avec Muzalon, se laissa persuader de lui donner la régence. Ce prélat avait plus de piété que de politique, et, après avoir tenu plusieurs conseils avec les principaux évêques et les grands de l'empire, il consentit à donner le gouvernement des affaires à Michel Paléologue, avec le titre de despote, pendant

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1256, n. 48. Wadding, n. 61. Georges Acropol., c. 67.

<sup>1</sup> Hist. du Bas-Empire, l. 99, n. 23.

le bas âge du jeune empereur Jean Lascaris ; mais bientôt après les grands de l'empire élevèrent Paléologue sur un bouclier et le proclamèrent empereur à Magnésie. Le patriarche Arsène, qui était alors à Nicée, en fut pénétré de douleur, craignant pour le jeune prince. Il pensa d'abord excommunier Paléologue et ceux qui l'avaient élu ; mais il se retint et crut qu'il valait mieux les engager par les serments les plus terribles à ne point attenter sur la vie de cet enfant et à ne lui faire aucun mal. C'était au commencement de décembre, et avant qu'un mois fût passé, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> janvier 1259, le patriarche même couronna devant l'autel, à Nicée, Michel Paléologue comme empereur, mais seulement pour un temps, jusqu'à ce que Jean Lascaris fût venu en âge de gouverner et à la charge de quitter alors de lui-même le trône et toutes les marques de l'empire ; ce qu'il lui fit promettre par des serments encore plus grands que les précédents <sup>1</sup>.

L'année suivante (1260) le patriarche Arsène, voyant que le jeune empereur était méprisé par Michel Paléologue, quitta la ville de Nicée et se retira dans un petit monastère, sans dire pourquoi, laissant tout le monde dans l'incertitude. L'empereur Michel et les évêques le prièrent de revenir ou de donner sa démission ; il l'offrit aussitôt. Comme on en dressait l'acte, l'évêque d'Héraclée, pour rendre la cession plus plausible, proposa d'y mettre qu'Arsène se sentait indigne ; mais celui-ci s'en piqua et dit en colère : « Ne vous suffit-il pas que je cède de parole et d'effet ? Pourquoi voulez-vous me charger encore d'une mauvaise raison ? Je me retire volontairement des affaires, sans me mettre en peine de ce qui arrivera. » Il les renvoya ainsi brusquement sans achever l'acte.

On revint après quelques moments lui demander les marques de sa dignité ; il répondit qu'on n'avait qu'à les prendre, et on les prit. Après quoi on élut pour son successeur Nicéphore, métropolitain d'Éphèse, qui vint à Nicée, et de là suivit l'empereur Michel en Thrace, où il était passé dans l'espérance de reprendre Constantinople. Le nouveau

patriarche, que plusieurs des siens regardaient comme un intrus, mourut l'année suivante (1264).

Cette même année l'empereur Michel envoya le César Alexis Stratégopule, avec quelques troupes, contre Michel, despote d'Épire, et, comme Alexis devait passer près de Constantinople, l'empereur le chargea de menacer la ville et de donner quelque alarme aux Latins, sans toutefois rien entreprendre. Alexis conféra avec les chefs de certains volontaires, qui tenaient la campagne pour piller indifféremment les Français et les Grecs, et il apprit d'eux que les Français enfermés dans la ville étaient réduits à la dernière extrémité, manquant d'argent et de toutes choses, et qu'ils venaient d'envoyer le peu qu'ils avaient de troupes assiéger Daphnusie, place sur le Pont-Euxin, en Thrace, à cinquante lieues de Constantinople. Les volontaires, qui étaient Grecs, firent entendre au César Alexis qu'il était facile de surprendre la ville en cet état, lui offrirent d'y faire entrer ses troupes, et le servirent si bien qu'il s'en rendit en effet maître dans la nuit du 25 juillet 1261. L'empereur Baudouin II fut réduit à se sauver dans une barque, et passa dans l'île de Négrepont et de là en Italie. Justinien, patriarche latin, s'enfuit de même. C'est ainsi que les Français perdirent Constantinople après l'avoir possédée cinquante-sept ans.

L'empereur Michel Paléologue, ayant appris en Asie cette nouvelle si surprenante, passa promptement en Europe et vint à Constantinople, où il fit son entrée le quatorzième jour d'août. Il marchait à pied, sans ornements impériaux, à la suite d'une image de la sainte Vierge qu'on disait peinte par saint Luc. Il la déposa au monastère de Stude ; puis, étant monté à cheval, il se rendit à Sainte-Sophie, pour témoigner à Dieu ses actions de grâces, et de là au grand palais, où il prit son logement.

Un de ses premiers soins fut de remplir le siège patriarcal, vacant par la mort de Nicéphore. Pour cet effet il assembla les évêques, dont les uns furent d'avis de rappeler Arsène, comme n'étant point canoniquement déposé ; les autres s'attachaient à sa renonciation et à

<sup>1</sup> *Gregoras*, l. 3, c. 2, n. 6. L. 4, c. 1. *Georges Acropol.*, n. 81, 74 et 77. *Pachym.*, l. 3, c. 12. L. 2.



son refus opiniâtre de revenir. L'empereur demeura quelque temps irrésolu, craignant d'un côté qu'Arsène ne s'opposât à ses des-seins et de l'autre le scandale que causerait l'élection d'un nouveau patriarche. Enfin il se détermina à rappeler Arsène, qui lui-même se sentait partagé entre la crainte de retomber dans les inconvénients passés, le désir de voir Constantinople et la joie de rentrer dans son siège.

Il vint donc, à la prière de l'empereur et du concile. L'empereur lui fit des excuses de ce qui s'était passé, lui rendit de grands honneurs, le mena à Sainte-Sophie, accompagné des grands et de tout le peuple, et, le prenant par la main, il lui dit : « Voilà votre chaire, seigneur ; jouissez-en maintenant, après en avoir été si longtemps privé. » Il le mit en possession du patriarcat, rétablit en son premier état l'église de Sainte-Sophie, et pourvut à la subsistance des ministres sacrés ainsi qu'à la décence du culte divin. Le patriarche en sut si bon gré à l'empereur qu'il se rendit plus facile à le couronner une seconde fois ; car ce prince en eut le désir, regardant le recouvrement de Constantinople comme un renouvellement de son règne et de l'empire même.

Dans cette cérémonie il ne fut point fait mention du jeune empereur Jean Lascaris ; au contraire Michel Paléologue exécuta, peu après, ce qu'il méditait contre lui depuis longtemps, de le mettre hors d'état de régner, nonobstant les serments qu'il avait faits quand il fut associé à l'empire. Il le fit donc aveugler le propre jour de Noël en lui présentant un fer rouge près des yeux ; puis il l'enferma dans un château sur le bord de la mer. C'est ainsi que s'établit à Constantinople la dernière dynastie grecque, celle des Paléologues, pour y périr sans retour, avant deux siècles, avec l'empire même.

Le patriarche Arsène, ayant appris que l'empereur Michel Paléologue avait fait crever les yeux au jeune empereur Jean Lascaris, ne se posséda plus de douleur ; il excommunia Paléologue, en lui reprochant son crime. Seulement, pour ne pas le pousser à bout et ne pas attirer de plus grands maux, il permit au clergé de chanter pour lui des

prières et continua lui-même de le nommer dans la liturgie.

Paléologue souffrit patiemment la censure et se soumit, du moins en apparence ; il ne se plaignit point et se contenta de s'excuser comme il put, espérant que, s'il céda pour quelque temps à la juste indignation du patriarche et témoignait ensuite du repentir, il obtiendrait bientôt l'absolution. Ainsi pendant plusieurs jours il porta des habits modestes, comme un pénitent, et cependant, sa conscience ne le laissant pas en repos, il fit parler au patriarche par des personnes de piété et amies du prélat, le priant instamment de l'absoudre, vu qu'il se repentait de sa faute, et de lui imposer telle satisfaction qu'il voudrait, puisqu'on ne pouvait faire que ce qui avait été fait ne l'eût pas été. Les médiateurs rapportèrent au patriarche ce discours de l'empereur, y ajoutant encore du leur pour faire leur cour au prince ; mais le patriarche, sans les écouter, leur dit : « J'ai reçu dans mon sein une colombe qui s'est changée en serpent et m'a fait une blessure mortelle<sup>1</sup>. »

L'empereur crut qu'il réussirait mieux en parlant lui-même au patriarche ; il le vit plusieurs fois, le priant d'apporter à son mal le remède convenable. Le patriarche lui répondait en termes généreux de faire ce qu'il fallait, disant que les grands péchés demandaient une grande réparation. L'empereur, après l'avoir pressé de s'expliquer, lui dit : « Quoi donc ! m'ordonnez-vous de quitter l'empire ? » En même temps il détacha son épée et la lui présenta pour le sonder. Le patriarche, trop simple pour voir que c'était une comédie, étendit promptement la main pour prendre l'épée ; mais l'empereur la retint et lui reprocha qu'il en voulait à sa vie. Toutefois il se découvrit la tête et se jeta aux pieds de patriarche en présence de plusieurs personnes. Le prélat persista constamment dans son refus, et, comme l'empereur continuait de le presser, il se retira dans sa chambre et lui ferma la porte au visage. Enfin l'empereur, malgré plusieurs instances répétées pendant deux ans, ne put jamais le fléchir.

<sup>1</sup> Pachymère, l. 2, c. 15-19.

Il résolut alors de s'en venger en le faisant déposer par un jugement qui fût canonique, au moins en apparence. Il assembla donc les prélats grecs et leur dit : « Les soins de l'empire demandent un homme tout entier, et je ne puis avoir l'esprit libre tant que le patriarche me retient lié par cette censure. Il me réduit à l'impossible, puisqu'on ne peut rétablir les choses en l'état où elles étaient et qu'il ne veut point remédier au mal qui est fait. Au lieu de faire charitablement les avances pour m'attirer à la pénitence il refuse celles que je fais, me soumettant à tout ce qu'il me prescrira de plus rude ; il semble ne chercher qu'à me réduire au désespoir. Il me fait entendre indirectement que je dois quitter l'empire et me réduire à la condition d'un particulier ; mais je ne vois pas que ma renonciation serait utile. Elle ne le serait pas à l'empire, puisque celui qui y était destiné n'est pas capable de gouverner et ne le sera jamais. Et, quant à mon intérêt particulier, quelle assurance me donnera-t-on de vivre en paix après ma renonciation ? quelle sûreté pour ma femme et mes enfants ? Quand on a une fois goûté de la souveraine puissance il est difficile de la quitter sans exposer sa vie. Un empereur en place est l'objet de la haine de plusieurs, qui ne lui sont fidèles qu'en apparence, et que ne feront-ils point lorsqu'ils ne seront plus retenus par la crainte ? Enfin l'Église a des règles certaines pour la pénitence, suivant lesquelles vous traitez les particuliers ; en a-t-elle d'autres pour les empereurs ? Si vous n'avez point de lois sur ce sujet d'autres Églises en ont ; j'y aurai recours et j'y trouverai le remède que je cherche. »

Il voulait dire qu'il s'adresserait au Pape, et c'était une menace terrible pour les évêques grecs.

Aussi, après ce discours, les évêques résolurent-ils de secourir l'empereur, qui envoya encore au patriarche Arsène plusieurs intercesseurs, l'un après l'autre, principalement son père spirituel, Joseph, abbé de Gélase ; mais le patriarche n'en fut que plus aigri et demeura inflexible. Le 3 du mois d'avril 1264 une plainte fut présentée à l'empereur contre le patriarche, contenant plusieurs chefs d'accusation fort peu graves.

On lui reprochait entre autres d'avoir laissé entrer dans l'église et assister aux offices divins le sultan d'Icône, réfugié chez les Grecs par la crainte des Tartares ; mais le sultan et sa famille passaient pour chrétiens, et, d'après le témoignage de l'évêque de Pisidie, ils l'étaient. Le patriarche donna cette réponse, ainsi que d'autres ; mais l'empereur, qui voulait autre chose, n'en fut pas content, et assembla un concile, présidé par lui-même et dans son palais, pour juger le patriarche. Arsène refusa d'y comparaître. Il y eut alors un incident qui, plus encore que le reste de cette affaire, nous montre les Grecs du treizième siècle comme une nation d'enfants ou plutôt de vieillards retombés en enfance.

Le patriarche, voulant encore essayer de faire entendre raison à l'empereur, vint le trouver. L'empereur le reçut avec politesse et l'entretint assez longtemps de discours obligeants. C'était un dimanche, et l'empereur avait ordonné que l'on commençât la messe sitôt que le patriarche paraîtrait à l'entrée de l'église, espérant surprendre une absolution tacite. Quand donc l'heure fut venue, ils marchèrent ensemble du palais à l'église, l'empereur tenant le patriarche par la chape. Lorsqu'ils furent à la porte le diacre demanda la bénédiction, suivant la coutume, et le patriarche la donna ; mais aussitôt, s'apercevant de l'artifice de l'empereur, il tira la chape d'entre ses mains, et, lui reprochant d'avoir voulu le surprendre, il s'enfuit promptement et retourna à son logis. L'empereur, de son côté, se plaignit aux évêques de l'affront que lui avait fait le patriarche et les exhorta à finir cette affaire, offrant de s'absenter du concile si son excommunication devait l'en exclure, et feignant de céder à la violence qu'ils lui faisaient pour l'y retenir.

On fit donc au patriarche une dernière citation, après laquelle il fut condamné et déposé comme contumax. Deux évêques furent députés pour lui signifier la sentence.

C'était le soir, assez tard, quand ils vinrent la lui déclarer en présence de tout le clergé, y ajoutant l'ordre de se préparer à partir. Arsène commença par rendre grâces à Dieu et leur dit qu'il était prêt à aller où l'on vou-



drait. Puis, se tournant vers le clergé : « Vous savez, mes enfants, ce qui s'est passé à mon égard. Dieu l'a permis, il faut se soumettre à sa volonté, de quelque manière qu'il dispose de nous. J'ai conduit comme j'ai pu le troupeau qu'il m'avait confié ; j'ai peut-être fait de la peine à plusieurs, comme plusieurs m'en ont fait ; pardonnons-nous mutuellement nos fautes. Allez reconnaître le trésor de l'église, les reliques, les vases sacrés, les ornements et les livres, afin qu'on ne m'accuse pas encore de l'avoir pillé. Adieu, mes enfants. Je remporte du palais patriarcal ce que j'y ai apporté, mon habit, mes tablettes et trois pièces d'argent que j'ai gagnées à transcrire un psautier, suivant la règle monastique. » Ayant ainsi parlé il les renvoya en paix et demeura assis, attendant tranquillement l'ordre de l'empereur. Or ces circonstances sont rapportées par l'historien Pachymère, qui était présent et fut un de ceux qui vérifièrent le trésor de l'église. L'empereur Paléologue fit enlever Arsène la nuit même, et le lendemain on l'emmena dans l'île de Proconnèse, près la côte de Natolie, où on l'enferma dans un petit monastère, avec des gardes qui ne le laissaient pas voir à ceux qui le souhaitaient. Il fut ainsi exilé à la fin du mois de mai 1264<sup>1</sup>.

Mais sa déposition causa un schisme parmi les Grecs et plusieurs le reconnaissaient toujours pour patriarche ; à quoi l'empereur voulant remédier, il assembla le peuple devant son palais et lui parla d'une fenêtre de sa chambre, au travers d'une grille. Il représenta les raisons de la déposition d'Arsène et les inconvénients du schisme, et menaça ceux qui s'y laisseraient entraîner. Il laissa aux évêques la liberté d'élire pour patriarche celui qu'ils jugeraient le plus digne. Ils élurent Germain, métropolitain d'Andrinople et agréable au prince.

Le nouveau patriarche s'appliqua, dès le commencement de son pontificat, à honorer les hommes distingués par leur vertu ou par leur doctrine, leur donnant des dignités, des présents et toutes les marques d'amitié ; car il avait un souverain mépris pour l'argent,

jusque-là qu'il n'avait point de bourse ; mais, ce qu'on lui apportait, il le faisait mettre sur une natte qui lui servait de lit, afin de l'avoir plus à la main pour le distribuer. Ceux qui ne l'aimaient pas tournaient en mal ces bonnes qualités ; ils traitaient sa simplicité d'indifférence ; son respect et son ménagement avec l'empereur, de flatterie et de faiblesse, et ceux qui n'obtenaient point, par son moyen, ce qu'il leur faisait espérer, croyaient qu'il les amusait de paroles. Or il avait un grand nombre d'ennemis, comme ayant usurpé le siège du patriarche Arsène et ayant quitté la fille pour la mère, c'est-à-dire l'Église d'Andrinople pour celle de Constantinople.

Entre les gens de mérite avancés par le patriarche Germain on remarque Manuel Holobole, jeune homme d'un grand esprit et d'une grande littérature, mais qui était tombé dans la disgrâce de l'empereur Paléologue pour avoir témoigné un grand ressentiment de l'aveuglement du jeune empereur Jean Lascaris. Paléologue en fut tellement irrité que, sous d'autres prétextes inventés, il fit couper le nez et les lèvres à Holobole, qui aussitôt alla se cacher au monastère du Précurseur et prit l'habit monastique. Le patriarche Germain, voulant donc rendre utiles à l'Église les grands talents de ce jeune homme, parla ainsi à l'empereur : « Georges Acropolite, le grand-logothète, qui, par votre ordre, enseigne depuis longtemps les sciences, ne peut plus suffire à ce travail, et il est nécessaire de lui donner un successeur, particulièrement pour l'instruction des ecclésiastiques. Accordez donc à mes prières et au besoin de l'Église de faire cesser votre indignation contre Holobole pour le mettre à cette place. »

L'empereur l'accorda aussitôt, désirant, de son côté, rétablir Constantinople en son ancienne splendeur, et dans cette vue il mit un clergé avec une rétribution convenable à l'église des Apôtres et un autre à celle de Blaquernes. De plus, à l'ancien hôpital de Saint-Paul, destiné pour des orphelins, il établit une école de grammaire, avec des pensions annuelles pour le maître et pour les enfants. Il y allait même quelquefois pour les connaître et pour voir les progrès qu'ils

<sup>1</sup> Pachymère, l. 4, c. 1-7.

faisaient, et leur donnait, pour les exciter, des prix ou des congés. C'est ainsi qu'Holobole, étant sorti du monastère, reçut du patriarche Germain les provisions de rhéteur et ouvrit son école à tout le monde.

Georges Acropolite, dont il a été mention, naquit à Constantinople, vers l'an 1220, d'une famille distinguée, et y reçut une éducation brillante. A l'âge de seize ans, son père, qui était attaché au service des empereurs latins, l'envoya à la cour de l'empereur grec, Théodore Lascaris, qui se tenait à Nicée. Il fut chargé de différentes missions importantes et devint grand-logothète, dignité qui répond à celle de premier ministre. Il a écrit une chronique contenant l'histoire de l'empire grec depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'en 1261, époque où cette ville fut reprise par Michel Paléologue. Nous le verrons envoyé par cet empereur au Pape saint Grégoire X et abjurer le schisme au deuxième concile de Lyon.

L'histoire de Georges Pachymère est divisée en trois livres, qui comprennent le règne de Michel Paléologue et les vingt-six premières années de celui d'Andronic, son fils et son successeur, de sorte qu'elle fait suite à l'histoire de Nicétas et d'Acropolite et finit à peu près où commence celle de Cantacuzène. Georges Pachymère naquit, vers l'an 1242, à Nicée, où sa famille s'était réfugiée après la prise de Constantinople par les Latins. Son père, quoique dépouillé de sa fortune, ne négligea rien pour son éducation et lui donna d'habiles maîtres, qui lui firent faire de grands progrès dans les lettres. Constantinople ayant été enlevée aux Latins, Georges se hâta de se rendre dans cette ville, où il continua ses études avec beaucoup d'ardeur. Admis dans l'état ecclésiastique, il mérita la confiance de Paléologue, qui lui donna un emploi à la cour et le chargea de différentes négociations. Outre son histoire, Pachymère laissa plusieurs autres ouvrages, notamment un *Traité de la Procession du Saint-Esprit*, où il professe la doctrine catholique<sup>1</sup>. Il s'efforça d'inspirer à ses compatriotes le goût des lettres ; mais parmi les élèves qu'il forma

l'on ne cite qu'un poète assez médiocre, Manuel Philé<sup>1</sup>.

Voilà tout, ou à peu près, ce que la Grèce et l'Orient produisirent d'auteurs remarquables au treizième siècle, trois ou quatre noms à peine connus des savants, tandis que l'Occident nous présente tout à la fois, pour toutes les sciences, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Albert le Grand, Alexandre de Halès, Duns Scot, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, sans compter une foule d'historiens, mais surtout de poètes en langues vulgaires, sous les noms de trouvères et de troubadours, dont le dernier égale au moins le premier des Grecs du même temps. L'Europe catholique apparaît comme la terre primitive, qui, fécondée par la parole de Dieu, produit avec empressement des arbres et des plantes de toute espèce, depuis le cèdre et le chêne jusqu'à la rose et la violette. L'Orient, au contraire, tant au physique qu'au moral, semble une terre maudite de Dieu, qui ne pousse que de rares et chétives broussailles à travers les ruines des cités et des peuples. Tout y paraît frappé d'une incurable décrépitude.

Au lieu de se réunir sincèrement aux Latins les Grecs se brouillaient de plus en plus avec eux-mêmes. L'an 1266 l'empereur Michel Paléologue découvrit une conspiration contre sa vie, à laquelle on prétendait qu'avait eu part le patriarche Arsène, exilé dans l'île de Proconnèse. L'empereur prit l'affaire fort à cœur, déféra Arsène au concile et en demanda justice avec grand empressement ; mais Arsène repoussa avec tant d'horreur le soupçon même du crime que son successeur, le patriarche Germain, prit lui-même sa défense auprès de l'empereur, qui reçut sa justification. Il fut même touché des souffrances d'Arsène et lui assigna aussitôt une pension annuelle de trois cents sous d'or, assurant avec serment qu'il l'avait ordonnée dès auparavant et qu'Arsène n'avait pas voulu la recevoir, et afin qu'il n'en fit plus difficulté, à cause de l'excommunication de l'empereur, il lui envoya la pension au nom de l'impératrice. En quoi Paléologue n'agissait

<sup>1</sup> Apud Allatium, *Græcia orthodoxa*, t. 1.

<sup>1</sup> *Biographie universelle*.



pas tant pour le soulagement d'Arsène que pour se préparer l'absolution, qu'il voulait obtenir à quelque prix que ce fût.

Il eût bien voulu être absous par le patriarche Germain et par tout le concile ; mais il craignait que l'absolution de Germain ne parût pas valable, à cause du mépris que le peuple avait pour ce prélat, comme ayant été transféré de son siège contre les règles. Celui qui donnait à l'empereur ces défiances était Joseph, abbé du monastère de Galésion, qui s'était séparé de Germain à cause de l'irrégularité de sa translation, ou plutôt parce qu'il en convoitait la place. L'empereur donc, entraîné par l'autorité de cet abbé, résolut d'ôter Germain du siège patriarcal ; mais le prélat ne paraissait pas disposé à quitter de lui-même, s'inquiétant peu de ce qu'on disait de lui. C'est pourquoi l'empereur, sans toutefois paraître y avoir aucune part, lui en fit parler par l'abbé Joseph, ensuite écrire par le métropolitain de Sardis. Germain n'y voulut d'abord point entendre, se tenant bien assuré de l'affection de l'empereur, qui, pour mieux le tromper, lui en donnait de nouvelles marques.

A la fin, ayant vu clair dans cette comédie impériale, il résolut de quitter. C'était au mois de septembre 1266 et à l'Exaltation de la sainte Croix. Après avoir officié solennellement, il se retira le soir même au logement qu'il avait à Constantinople, près de l'arsenal. Dès le matin l'empereur, l'ayant appris, y vint avec le sénat, les évêques et tout le clergé, et, faisant bien l'affligé, il le supplia de revenir, menaça de l'y contraindre et n'omit rien pour bien jouer son personnage. Germain, dissimulant de son côté, témoigna à l'empereur une grande reconnaissance, ajoutant qu'il se sentait consumé de vieillesse et d'infirmités, et qu'il était prêt à donner, par écrit et de bon cœur, sa renonciation au siège de Constantinople, priant l'empereur et les évêques présents de la recevoir. En même temps il la donna, assurant que, quoi qu'il pût arriver, il ne reprendrait jamais sa dignité, quand même l'empereur voudrait l'y contraindre.

Alors l'empereur, ayant entre les mains ce qu'il désirait, cessa de le presser, faisant

semblant que c'était par désespoir d'y réussir et résolut de lui rendre tous les honneurs possibles. Premièrement il le pria de dire son avis touchant le choix de son successeur ; puis il lui donna le titre de son père, et de vive voix et par écrit, comme Germain lui avait donné, le premier, le titre de nouveau Constantin, que portèrent depuis les empereurs de Constantinople. A ces propositions de Paléologue Germain répondit : « Dieu pourvoira d'un digne pasteur son Église et l'aidera dans son ministère. C'est aussi à ce pasteur choisi de Dieu que convient le titre magnifique de père de l'empereur. Quant à ma subsistance, j'en laisse le soin à Celui qui nourrit les petits des corbeaux, et d'ailleurs mon Église est assez riche pour me nourrir avec son évêque. » Il entendait l'Église d'Andrinople, où il avait fait mettre, en la quittant, son neveu Barlaam ou Basile, homme peu appliqué à ses fonctions spirituelles, mais aimant la parure, les chevaux et les armes, qui fut déposé en concile après la mort de son oncle.

Quand Germain se fut retiré l'empereur Michel Paléologue délibéra avec les évêques sur le choix d'un patriarche, comme s'il n'eût point encore pris son parti. Ceux donc qui ne savaient pas l'état des choses proposèrent divers sujets ; mais ceux qui pénétraient l'intention du prince n'en nommèrent point d'autre que Joseph, abbé de Galésion. Il fut donc élu le 28 décembre 1266 et sacré le 1<sup>er</sup> janvier 1267.

L'empereur Michel, qui n'avait rien plus à cœur que de se faire absoudre de l'excommunication, donna au nouveau patriarche le mois entier pour en délibérer avec les évêques, accordant au prélat, de son côté, tout ce qu'il lui demandait, jusqu'à écrire par tout l'empire que les ordres du patriarche fussent exécutés comme les siens. Il ouvrit aussi les prisons, il donna la grâce aux plus criminels, il rappela les exilés et rendit ses bonnes grâces à ceux qu'il avait pris en aversion ; le tout par l'intercession du patriarche.

Le second jour de février 1267, le patriarche Joseph, avec tous les évêques, ayant veillé toute la nuit et fait l'office solennelle-

ment dans l'église magnifiquement éclairée, célébra la liturgie, et, quand elle fut achevée, l'empereur Michel, accompagné de ses gardes, du sénat et des magistrats, se présenta aux portes du sanctuaire, au dedans duquel étaient les évêques. Ayant ôté son bonnet impérial, il se prosterna tête nue aux pieds du patriarche et demanda pardon avec toute l'ardeur possible, confessant son crime à haute voix. Pendant qu'il était ainsi sur le pavé le patriarche prit entre ses mains la formule d'absolution, où le crime commis contre le jeune empereur Jean Lascaris était exprimé nommément. Le patriarche la lut distinctement, puis tous les évêques l'un après l'autre, donnant chacun leur absolution à l'empereur à mesure qu'il la demandait. Les assistants fondaient en larmes, particulièrement le sénat. Enfin l'empereur se leva, reçut la sainte communion, fit son action de grâces, salua la compagnie et retourna au palais. Il donna ordre ensuite que le jeune prince, dans sa prison, reçut abondamment tout ce qui était nécessaire pour sa subsistance et sa consolation.

Au lieu d'un patriarche de Constantinople les Grecs en avaient alors trois : Arsène, Germain et Joseph ; ce qui, bien loin de terminer le schisme, ne fit que l'augmenter, de telle sorte qu'en une même maison le père était séparé du fils, la mère de la fille, la bru de la belle-mère. Un grand nombre de moines vagabonds prenaient le parti du patriarche exilé ; d'autres, renommés pour leur vertu, tant du monastère de Galésion que d'autres, quittaient leurs couvents et vivaient en leur particulier, ne voulant en aucune manière communiquer avec le patriarche Joseph. Ils l'accusaient d'avoir supplanté Germain après avoir paru zélé pour Arsène ; mais le plus grand reproche était d'avoir encouru l'excommunication prononcée par Arsène contre quiconque recevrait l'empereur à confesse ; d'où ils concluaient qu'étant intrus et excommunié il n'avait eu aucun droit d'absoudre l'empereur.

Joseph, désespérant de les ramener par la douceur, résolut d'employer contre eux l'autorité du prince, qui donna commission de les châtier à Georges Acropolite, grand-

logothète, homme habile, mais qui n'avait pas la conscience fort tendre. Il envoyait prendre par les maisons ces moines séditeux, et les faisait suspendre, fustiger, déchirer de coups. Il faisait traîner honteusement par la place publique ceux qui s'étaient attiré le plus de respect pour leur vertu, et, après les avoir maltraités sous de faux prétextes, il les envoyait en exil. Ce procédé excita une grande indignation contre Joseph, et, le comparant à Germain, son prédécesseur, on donnait à celui-ci l'avantage de n'avoir jamais fait de peine à personne, quoi que l'on eût pu dire contre lui. L'empereur lui-même revint à l'égard de Germain ; il le nommait son père, le consultait et recevait volontiers son intercession ; il lui donnait plusieurs audiences en un mois et quelquefois en une semaine ; il l'employait en des affaires importantes<sup>1</sup>.

Cependant le nombre des partisans d'Arsène augmentait, même entre ceux qui, sans l'avoir jamais vu, se laissaient entraîner dans le parti. Le bruit qui s'était répandu de l'excommunication de Joseph agita plusieurs consciences, et, quoiqu'il répandit abondamment ce qu'il recevait de la libéralité de l'empereur, il ne pouvait les contenter. Il prit donc le parti de mépriser ce qu'on disait de lui à Constantinople ; mais, apprenant qu'il y avait en Natolie des hommes d'une éminente piété qui étaient scandalisés de sa conduite, il voulut les prévenir en se faisant voir lui-même à eux. Ayant donc communiqué son dessein à l'empereur, il passa en Natolie avec un équipage magnifique et visita ces grands personnages, dont le plus recommandable par sa vertu et par sa doctrine était Nicéphore Blemmyde.

Il leur dit qu'il était lui-même attaché à Arsène, qu'il le reconnaissait pour patriarche et ne comptait pour rien tout ce qu'on avait fait par cabale contre lui, mais qu'il avait été nécessaire que quelqu'un remplît sa place et que l'Église fût gouvernée. « Or, ajouta-t-il, je pouvais mieux qu'un autre examiner celui qui serait utile à cette place par l'attachement que l'empereur avait pour

<sup>1</sup> Pachym., l. 4, c. 28.



moi, en sorte que je pouvais non-seulement détourner ce qui serait arrivé de fâcheux aux partisans d'Arsène, mais encore attirer des grâces à plusieurs autres en profitant de la bonne volonté de l'empereur. »

A ce discours, Joseph joignait des libéralités qui faisaient impression sur quelques-uns de ces bons solitaires, mais non pas sur Blemmyde. « Car, dit Pachymère, c'était un vrai philosophe, entièrement détaché des choses d'ici-bas, dont il regardait sans passion tous les événements comme si son âme eût été déjà séparée du corps. Il considérait donc les choses en elles-mêmes, sans égard aux personnes, et voyait qu'on avait fait tort à Arsène et que Joseph était un usurpateur; mais il n'y trouvait rien d'étrange, vu la vicissitude ordinaire des choses humaines. Aussi ne flattait-il point Joseph; il recevait ses visites sans sortir de sa cellule pour aller au-devant et sans même se relever quand il entra. Toutefois il ne le méprisait point; au contraire, il le pria de souscrire son testament et de le faire confirmer par l'empereur, comme il le fit; mais, après la mort de Blemmyde, le testament ne fut point exécuté<sup>1</sup>. »

Voilà comment les auteurs grecs nous représentent l'état de l'Église ou des Églises grecques. Ce n'est point cette Église du Christ, bâtie par lui sur la pierre et contre laquelle les portes de l'enfer viennent se briser, bien loin de prévaloir contre elle. C'est une église de l'homme, bâtie sur le sable mouvant de la politique humaine. C'est un navire sans mâ, sans ancre, sans gouvernail et sans pilote, éternel jouet des vents et des pirates. Tout y est livré aux caprices d'un individu, qu'on appelle empereur; il change les patriarches de Constantinople comme les derniers rois des Juifs changeaient les derniers pontifes de Jérusalem. L'usurpation de la dignité patriarcale y paraît aux plus zélés un mal ordinaire et sans remède. Un remède efficace serait l'union et la soumission à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises; mais les Grecs ont le tempérament vicié et

le cœur si malade qu'ils auront toujours plus peur du remède que du mal.

L'empereur grec, Michel Paléologue, était entré à Constantinople; mais il avait à craindre que l'empereur français, Baudouin II, n'essât d'y rentrer avec le secours des Francs ou Latins, d'autant que Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, après avoir essuyé d'abord quelques revers, faisait aux Grecs de Constantinople une guerre avantageuse, secondé par les autres barons français de la Grèce. Dans ces conjonctures l'empereur grec envoya plusieurs ambassades au Pape Urbain IV, qui, l'an 1263, lui députa des nonces avec la lettre suivante :

« A Paléologue, illustre empereur des Grecs, la grâce de connaître la voie de la vérité.

« Les ambassadeurs de votre excellence impériale, savoir Maxime Alufard, moine, Andronic Muzalon et Michel Abalante, ainsi que les lettres qu'ils nous ont présentées de votre part, nous les avons reçus avec une grande joie et avec l'honneur convenable; tant ce qu'ils nous ont dit devant nos frères que le contenu de vos lettres, nous l'avons parfaitement compris. D'abord, dans votre salutation même, vous nous reconnaissez Pape de l'ancienne Rome, successeur du trône apostolique et père spirituel de votre empire. Ensuite, parlant des avantages de la charité, vous dites que votre empire l'embrasse de grand cœur, qu'il a le zèle de Dieu, et que son amour de la paix et de la concorde vous a déterminé à envoyer les ambassadeurs et les lettres en question. Vous avez écrit aussi que nous, qui sommes père, nous n'avons aucunement envers vous, que vous assurez être notre très-dévoit fils, ouvert les entrailles de l'affection paternelle, quoique vous nous aimiez comme un fils aime son père; car, quoique, dès la prise de Constantinople, vous nous ayez adressé des lettres contenant les mêmes vues, tel est néanmoins votre ardent désir que vous nous avez envoyé lesdits ambassadeurs avec des lettres semblables, demandant que, pour renouveler l'antique unité dans l'Église de Dieu, le père se joigne au fils, attendu que, si le Très-Haut le permet, nul n'osera s'enorgueillir contre

<sup>1</sup> Pachym., l. 5, c. 2.

l'Église, parce que ni roi ni prince n'oseront résister à une jussion apostolique.

« Vous avez ajouté que votre empire a été sensiblement affligé d'apprendre que nous avions jugé à propos d'excommunier les Génois pour avoir fait alliance avec vous, et que nous les pressions de la rompre. Vous vous étonnez que nous, qui tenons le rang de grand et premier pontife, nous préférons la guerre à la paix et à l'amitié entre les chrétiens, tels que sont les Génois et les Grecs. Vous décrivez aussi le grand nombre de maux arrivés à la chrétienté depuis les conquêtes des Latins sur les Grecs, attribuant aux Latins la profanation des églises, la cessation des divins offices, les sacrilèges. Or, puisqu'on ne peut faire que le passé ne soit arrivé, vous paraissez demander dans ces lettres que du moins pour l'avenir on fasse cesser les inimitiés et les scandales, d'autant plus que, comme vous l'assurez, vous le désirez vous-même de tout votre cœur, et que, si nous voulons y penser sincèrement, rien ne peut empêcher un si grand bien. C'était à nous, qui sommes votre père, à vous prévenir, et toutefois vous avez bien voulu nous offrir la paix le premier, protestant devant Dieu et ses anges que, si nous repoussons le fils qui accourt et qui nous aime, nous n'aurons rien à vous reprocher.

« Vous ajoutez encore que, quant à présent, vous ne vouliez parler ni des dogmes de la religion, ni des usages ou rites ecclésiastiques ; car, s'il y a quelque différend sur ce sujet, il sera plus facile à terminer quand la paix sera faite entre les Latins et les Grecs. Enfin vous nous priez avec instance de vous envoyer des nonces qui aient véritablement l'esprit de paix, et que vous attendez par eux notre réponse.

« Nous donc, ayant examiné attentivement vos susdites lettres en présence de nos frères, nous avons rendu d'immenses actions de grâces à Dieu tout-puissant, de qui procèdent tous les biens, en la main de qui sont les cœurs des rois et qui les incline sans peine où il veut. Toute l'Église romaine, votre mère, s'est levée pour bénir le Ciel de ce que la grâce de l'Esprit-Saint paraissait avoir éclairé les yeux intellectuels d'un si grand

prince et lui avoir montré la voie de la vérité catholique, par laquelle la fille soit ramenée à la mère, la partie au tout, le membre au chef. Car, ce que l'Église romaine a toujours désiré, ce qu'elle s'est toujours efforcée d'obtenir, c'est que l'Église des Grecs fût raménée par le lait de sa douceur maternelle et alimentée par la surabondance de sa charité, en sorte que le troupeau du Seigneur, sous le gouvernement d'un pasteur unique, recût les aliments de la doctrine du salut, et qu'il invoquât plus utilement et plus salutairement le nom du Seigneur sous un seul et même dogme de la vraie foi. »

Le Pape ajoute que, pour travailler à une si bonne œuvre et seconder les vœux de l'empereur, il envoie, en qualité de ses nonces, quatre Frères mineurs, Simon d'Auvergne, Pierre de Moras, Pierre de Crest et Boniface d'Ivrée. Comme, au départ des ambassadeurs, ils étaient en des pays éloignés, le Pontife ne put les envoyer aussitôt qu'il aurait voulu. D'ailleurs la guerre que les Grecs faisaient à Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, et aux autres Latins du pays, retint encore Urbain IV, qui craignait que Paléologue n'eût changé de volonté. Enfin, le désir de l'union l'emportant sur tout, il les envoie avec cette lettre du 28 juillet, où il fait d'eux le plus grand éloge, et prie Dieu de donner à l'empereur d'achever la bonne œuvre que lui-même lui avait inspirée.

« Et, dit-il en s'adressant à l'empereur, et quoique nous, qui, sans l'avoir mérité, tenons sur la terre la place de Celui qui a enseigné la charité, aimé la charité, montré la charité et envoyé la charité dans le monde, nous ayons reçu charitablement et entendu avec plaisir les paroles de charité qui sont au commencement de vos lettres, toutefois soyez bien convaincu que c'est par le zèle d'une charité très-sincère que nous vous invitons, que nous vous pressons, avec toute la tendresse possible, vous et tous les peuples que vous gouvernez, de revenir à la vérité catholique, de rentrer au sein de l'Église, votre mère. Car alors notre joie sera parfaite en voyant les nations si diverses de la terre réunies dans la même foi et ne formant qu'un peuple chéri du Christ. Alors le monde



entier tressaillirait de joie, tant il est beau et heureux de voir des frères habiter ensemble dans la maison du Seigneur.

« Cette maison est l'Église du Christ, fermement bâtie et solidement fondée sur la pierre ferme de la foi orthodoxe. C'est le Christ lui-même qui l'a fondée par son précieux sang; c'est là que la multitude des fidèles n'a qu'un cœur et qu'une âme. Là il n'est qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême. Toute la multitude des croyants y est comparée à un seul corps, selon cette parole de l'Apôtre : « Étant en grand nombre nous ne sommes qu'un corps dans le Christ. » L'unité de ce corps procède de l'unité de l'Esprit, qui, tout un qu'il est, communique cependant à son gré aux membres de l'Église la diversité des grâces. C'est pourquoi le même Apôtre, après avoir énuméré les dons de l'Esprit-Saint, dit : « Or tout cela c'est un seul et même Esprit qui l'opère, en distribuant à chacun comme il veut. » Et il ajoute un peu après : « Nous avons tous été baptisés en un seul et même Esprit pour être un seul et même corps. »

« Cette unité du corps de l'Église a été très-bien figurée par la tunique sans couture du Seigneur, laquelle est devenue le partage d'un seul, tandis que les autres vêtements ont été divisés. Cette unité était encore désignée par la piscine probatique, dans laquelle un seul était guéri, tandis que la multitude des malades restait dehors, parce que les impies marchent à l'entour de cette unité et refusent d'y entrer pour être guéris. C'est encore cette unité que relève l'Époux, disant dans les Cantiques : « Une est ma colombe. »

« Pour que la grâce de cette unité fût conservée immuable et entière, le Seigneur a donné à cette unité un chef et un maître unique, savoir le bienheureux Pierre, prince des apôtres. Comme l'arche de Noé, hors de laquelle tous les animaux périssent dans les eaux du déluge, a été consommée par le haut dans l'unité d'une coudée, ainsi en est-il de l'Église dans Pierre, auquel le Seigneur en a conféré la maîtrise et la primauté, en lui confiant à paître ses brebis et ses agneaux, après lui avoir demandé trois fois s'il l'aimait, en lui remettant les clefs du royaume

des cieux, avec la libre et pleine puissance de lier et de délier. Et, afin que la foi du prince même ne défailût jamais, il a prié pour lui efficacement. Aussi, plusieurs des autres Églises ayant été souillées dans la suite par l'erreur des hérétiques, l'Église romaine, dont le même bienheureux Pierre a été le maître, est demeurée immaculée, sans contracter jamais aucune tache d'hérésie. C'est pourquoi les autres apôtres, observant inviolablement cette institution du Seigneur, même après son ascension, ont reconnu que le même bienheureux Pierre était le vicaire du Christ et qu'il possédait sur eux l'office de la primauté en toutes choses. Car c'est à la parole de Pierre, se levant au milieu des frères, que les apôtres procèdent unanimement à l'élection de Mathias. Il se leva au milieu d'eux, comme embrasé du feu de l'Esprit-Saint, à la place du Maître qui lui avait commis son troupeau et comme le premier en honneur, que tous écoutaient également. C'est par ses paroles qu'étaient convaincus ceux qui blasphémaient les apôtres ou plutôt le Saint-Esprit; c'est sa prédication qui convertissait à la foi des milliers de fidèles; et il déployait plus de zèle comme vicaire du Christ.

« Dans la suite des temps les saints Pères n'ont point résisté à cette institution du Seigneur; mais, révérent le successeur du prince comme le vice-gérant du Christ, et recourant à son jugement dans les doutes de la foi, ils ont condamné, par son autorité, les hérésies, demeurant attachés comme des membres à leur chef, savoir le trône apostolique des Pontifes. C'est à lui qu'il faut demander ce qui est à tenir ou ce qui est à croire; car c'est à lui de reprendre, de statuer, d'ordonner, de disposer, de prescrire, de lier et de délier à la place de Celui qui l'a établi et qui lui a donné et confié à lui seul, ce qu'il n'a fait à nul autre, savoir la plénitude. Tous les catholiques, et de droit divin, inclinent la tête devant ce trône, et les potentats du monde qui confessent la vraie foi obéissent comme au Seigneur Jésus; ils portent leurs regards vers lui comme vers le soleil, et reçoivent de lui la lumière de la vérité et de la foi pour le salut des âmes,

comme il est constaté par les écritures véridiques de plusieurs saints Pères, tant grecs qu'autres.

« Or, comme l'autorité et la puissance prééminentes de ladite Église sont affermiées sur le privilège de l'Évangile et appuyées du témoignage d'un grand nombre de saints docteurs, nous n'avons pas cru expédient d'en citer à ce sujet beaucoup d'écrits ; il serait en effet superflu de vouloir aider le soleil avec des flambeaux et de vouloir prouver par le suffrage des Écritures ce qui est notoire au ciel et sur la terre. Mais plaise à Dieu que le jugement de la raison impériale, qui, dans vos lettres, nous reconnaît de parole le successeur du trône apostolique et le père spirituel de votre empire, nous reconnaisse tel par les effets et nous rende les devoirs du respect filial ! »

Après avoir ainsi rappelé les divines prérogatives de l'Église romaine, le Pape Urbain IV fait sentir les avantages, même temporels, qu'il y aurait pour l'empereur grec de vivre dans son unité avec tous les rois et les peuples orthodoxes. « Nous vous ferions voir combien la puissance du Siège apostolique est utile aux princes qui sont dans sa communion et ses bonnes grâces. S'il leur arrive quelque guerre ou quelque division, l'Église romaine, comme une bonne mère, se jette entre eux, leur ôte les armes des mains, et, par son autorité, les oblige à faire la paix. Les rois catholiques, de leur côté, s'ils ont quelque différend ensemble, ou si leurs vassaux se révoltent, ont aussi recours à cette Église pour lui demander son conseil et son secours, et ils reçoivent d'elle infailliblement la paix et la tranquillité. Elle sert aussi de mère aux princes qui viennent à la couronne étant encore en bas âge ; elle les gouverne, les protège et les défend quand il est nécessaire, même à ses dépens, contre les usurpateurs. Si donc vous rentrez dans son sein, elle attirera, pour appuyer votre trône, non-seulement le secours des Génois et des autres Latins, mais, s'il est besoin, les forces de tous les rois et princes catholiques du monde entier. Mais, tant que vous n'obéirez point à l'Église romaine et ne serez point dévoué au trône apostolique, nous ne

pouvons souffrir en conscience que ni les Génois, ni quelques autres Latins que ce soit, vous donnent du secours ; car votre désobéissance n'en deviendrait probablement que plus opiniâtre, et la pureté des enfants soumis pourrait se laisser pervertir par votre familiarité. Si donc nous avons procédé contre les Génois, votre prudence impériale ne doit pas s'en étonner ; car en cela nous n'avons point préféré la guerre à la paix, puisque vous vous servez de leur alliance pour faire la guerre à l'Église romaine et opprimer ses fidèles enfants sous ses yeux.

« Et puisque nous sommes les vicaires de la vérité, qui dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » nous sommes obligés d'aimer la vérité, de montrer la vérité, de suivre la vérité, de dire la vérité à tout le monde, et de prêcher la vérité même sur les toits ; nous ne pouvons donc, ni ne devons, ni ne voulons taire la vérité en ceci : c'est que tous ceux qui n'obéissent point au trône apostolique, combien qu'ils se nomment chrétiens, ils contreviennent aux institutions du Seigneur, ils pèchent mortellement contre Dieu et offensent grièvement les yeux de la divine majesté. Car, quelle faute c'est que la désobéissance, nous le voyons par la parole de Samuel, qui déclare que, résister, c'est comme le péché de consulter les augures, et que, ne vouloir acquiescer, c'est comme le crime d'idolâtrie. On le voit encore par l'exemple de Dathan et d'Abiron, qui, pour le péché de désobéissance, ont été punis par le Très-Haut d'une peine très-grave, la terre les ayant engloutis avec tous les leurs. Nous vous disons ces choses, suivant l'usage d'un habile médecin, ne voulant point flatter de la main la tumeur de votre désobéissance, mais la percer pour la guérir ; c'est pourquoi veuillez écouter patiemment nos paroles et y faire sagement attention, pour que, Dieu aidant, elles vous profitent à salut ; car, suivant le témoignage de Salomon, les blessures de qui nous aime valent mieux que les baisers perfides de qui nous hait. Il est en effet de notre devoir, quand la réprimande est nécessaire, de ne point garder le silence comme les chiens muets qui ne sauraient aboyer, mais, suivant l'Apôtre, de repren-



dre, de prier, de réprimander en toute patience et doctrine.

« Quant aux grands maux qui sont arrivés au peuple chrétien depuis le temps de cette dissension et division, nous ne les ignorons nullement; au contraire nous en gémissons et en versons des larmes, pleurant sur ceux qui, se retirant les premiers de l'obéissance de l'Église romaine, ont laissé après eux la matière d'un si grand scandale entre les Grecs et les Latins. Car, si en divers temps les Latins ont attaqué les Grecs, ils ne l'ont certainement pas fait uniquement pour acquérir leurs terres et leurs richesses temporelles, mais afin de rendre par cette vexation l'intelligence aux Grecs, qui n'ont pas voulu comprendre pour bien faire. Si donc quelques églises ont été pillées par des voleurs et des pillards, comme il arrive habituellement dans les guerres, aucun homme sensé ne peut l'attribuer à tous les Latins, mais à ces voleurs particuliers, ou plutôt à ceux qui ont semé la zizanie de la division entre les deux peuples. »

D'où le Pape conclut sagement que, si l'empereur veut sincèrement établir entre l'un et l'autre une paix durable, il faut commencer par ôter la cause première de la division en rétablissant l'unité religieuse. Une paix qui ne s'appuierait pas sur le ferme fondement de l'unité de la foi ne serait ni vraie ni stable. Il ne convenait donc pas de mettre la paix politique avant les dogmes et les rites de l'Église; car, les choses étant comme elles étaient, la paix et la concorde politiques devaient s'ensuivre de l'union religieuse, comme l'adjectif du substantif ou l'effet de la cause. La proposition était d'autant moins convenable que le Siège apostolique cherchait et devait chercher avant tout et par-dessus tout l'unité de la foi et de l'Église. Les nonces étaient chargés de négocier l'une et l'autre paix <sup>1</sup>.

Cette lettre si digne et si paternelle, mais ridiculement tronquée dans Fleury, est datée d'Orviète, le 28 juillet 1263. En même temps le Pape écrivit au prince d'Achaïe, Villehardouin, et aux autres seigneurs français de

Grèce de cesser les hostilités contre les Grecs, les avertissant qu'il envoyait une légation à Paléologue et leur recommandant ses nonces <sup>1</sup>.

Avant que Paléologue eût reçu cette réponse il écrivit au Pape Urbain une autre lettre, avec cette inscription : « Au vénérable Père des pères, le bienheureux Pape de l'ancienne Rome, le maître de notre empire, Urbain, souverain Pontife du saint et apostolique Siège par la volonté divine, et, par une providence plus grande, digne de respect par ses mœurs, sa vie et sa doctrine, et devant Dieu et devant les saints, Michel, dans le Christ Dieu fidèle empereur et modérateur des Roméens, Ducas, l'Ange, Comnène, Paléologue, et nouveau Constantin, salut et vénération filiale, avec l'honneur convenable de la foi chrétienne et des saints canons. »

Dans le corps de la lettre, après avoir protesté que, dans ses prières, il ne cessait de faire mémoire du Pape et de ses frères les cardinaux, pour que Dieu leur accorde la grâce de réunir toutes les Églises, l'empereur dit : « Du temps des empereurs qui nous ont précédé on a souvent envoyé de part et d'autre des ambassadeurs pour travailler à cette réunion; mais ils n'ont pu la procurer, faute de pouvoir s'expliquer immédiatement, étant réduits à se servir d'ignorants interprètes. Or, la veille de l'année dernière, quatrième de notre règne (c'était l'an 1262), Nicolas, évêque de Cortone, est venu nous trouver, comme nous l'en avions prié, sachant qu'il est Grec d'origine et nourri dans l'Église romaine, en sorte qu'il sait parfaitement la doctrine des deux Églises. Il nous l'a donc expliquée en grec comme elle a été enseignée par les Pères latins, savoir, les Papes Sylvestre, Damase, Célestin, Agathon, Adrien, Léon le Grand et le Jeune, Grégoire le Dialogue, les évêques Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone, Jérôme, Fulgence et les autres; et nous avons trouvé cette doctrine conforme à celle de nos Pères Athanase d'Alexandrie, Basile de Césarée, en Cappadoce, Grégoire

<sup>1</sup> Raynald, ann. 63, n. 22 et seqq.

<sup>1</sup> Id., *ibid.*, n. 37.

le Théologien, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome et les deux Cyrille. L'ayant donc reçue avec la foi la plus pure, nous la vénérans, nous la croyons, nous la tenons ; nous vénérans de la même manière tous les sacrements de l'Église romaine.

« Nous supplions donc votre sainte paternité, comme étant le prince de tous les pontifes et le docteur universel de l'Église catholique, de vous empresser à réunir cette même Église, à laquelle Dieu vous a préposé principalement en la place du bienheureux Pierre ; car, de notre part, nous sommes prêts à seconder Votre Sainteté, et notre puissance impériale, Dieu aidant, soumettra à l'Église, notre mère, toutes les nations et toutes les chaires patriarcales. C'est pourquoi nous envoyons cet évêque à votre sainte et vénérable paternité, et la supplions de nous le renvoyer promptement avec des légats de votre part, pour consommer ce grand ouvrage <sup>1</sup>. »

Le Pape répondit à l'empereur grec le 22 juin 1264 ; il témoigne une grande joie des bonnes dispositions de l'empereur, et lui renvoie l'évêque de Cortone avec deux Frères mineurs, Gérard de Prato et Rainier de Sienne, en qualité de ses nonces <sup>2</sup>.

Les nonces que le Pape Urbain IV envoya, l'an 1263, à Constantinople, avec Simon d'Auvergne, y dressèrent avec l'empereur Michel quelques articles pour l'union des Églises, et l'empereur les envoya au Pape Clément IV, successeur d'Urbain, avec une profession de foi ; mais le souverain Pontife trouva que les nonces avaient outre-passé leurs pouvoirs ; il ne fut pas content non plus de la profession de foi, où il trouvait des erreurs et des omissions. C'est pourquoi il lui envoya la profession de foi de l'Église romaine, comprise dans une lettre où il dit que le Pape Urbain a eu raison de vouloir mettre la foi pour fondement du traité d'union entre les deux peuples, et qu'en ces matières il faut agir à découvert et s'expliquer clairement.

La profession de foi commence par les mystères de la Trinité et de l'Incarnation ;

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1264, n. 58 et seqq. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, n. 61 et seqq.

on y marque ensuite le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils, l'unité de la Divinité, l'unité de l'Église catholique, l'unité du baptême, le purgatoire et l'enfer, les sept sacrements, en particulier l'Eucharistie, où le pain est vraiment transsubstantié au corps et le vin au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Quant à la sainte Église romaine, elle possède la souveraine et pleine primauté et principauté sur toute l'Église catholique, et cette primauté, elle reconnaît véritablement et humblement l'avoir reçue, avec la plénitude de puissance, du Seigneur lui-même, dans la personne du bienheureux Pierre, prince ou chef des Apôtres, dont le Pontife romain est le successeur. Et comme elle est tenue plus que les autres à défendre la vérité de la foi, elle doit aussi définir les questions de la foi par son jugement. Quiconque se sent lésé dans des affaires qui appartiennent au for ecclésiastique peut en appeler à elle. Pareillement dans toutes les causes du même for on peut recourir à son jugement ; toutes les Églises lui sont soumises, tous leurs prélats lui doivent obéissance et respect ; la plénitude de sa puissance est telle qu'elle admet les autres Églises à une partie de sa sollicitude. C'est l'Église romaine qui a honoré plusieurs d'entre elles, et principalement les Églises patriarcales, de divers privilèges, mais sauf toujours sa prérogative, tant dans les conciles généraux que dans tous les autres. »

Le Pape ajoute ensuite : « Or, cette vérité très-pure, très-certaine et très-solide de la foi orthodoxe, étant conforme à la doctrine de l'Évangile, nous ayant été transmise par les saints Pères et ayant été confirmée par la définition des Pontifes romains dans leurs conciles, nous n'entendons point la soumettre à un nouvel examen, comme si elle pouvait être révoquée en doute. Cela serait indécent et nous aimerions mieux endurer le martyre. C'est pourquoi nous nous contentons de l'exposer simplement, sans y joindre les preuves. Mais nous avons résolu de vous envoyer des nonces, avec lesquels vous pourrez nous envoyer quelques-uns des plus savaux d'entre les vôtres, pour recevoir toutes



les explications qu'ils croiraient nécessaires pour éclaircir leurs difficultés ou leurs doutes, s'il leur en reste. » Cette profession de foi reçue par les Grecs, le Pape promet de convoquer un concile général pour confirmer l'union et la paix entre les deux peuples.

La lettre est du 4 mars 1267 ; le même jour Clément IV écrivit à même fin au patriarche grec de Constantinople. Le Pape prit entre les Frères prêcheurs les nonces qu'il avait promis pour cette négociation, comme on le voit par sa lettre à Hubert, cinquième général de l'ordre, en date du 9 juin <sup>1</sup>.

Cependant l'empereur Paléologue, qui ne parlait guère de réunion que quand il voyait quelque chose à craindre de la part des Latins, écrivit au Pape Clément comme étant touché du péril de la Terre-Sainte et des pertes du roi d'Arménie ; mais il témoignait craindre que, s'il marchait contre les infidèles, les Latins n'attaquassent ses terres, qui demeureraient sans défense. A quoi le Pape répondit qu'il lui était facile de se délivrer de cette crainte en se réunissant à l'Église romaine. « Et ne dites point, ajoutait-il, que le refus de l'obéissance qui nous est due ne doit point vous être imputé, ni à votre peuple, mais aux prélats et au clergé ; nous savons que vous avez sur eux plus de pouvoir qu'il ne serait convenable. » La lettre est du 17 mai 1267 <sup>2</sup>.

Ce qui explique la crainte et la démarche de Paléologue, c'est que dans ce même temps l'empereur Baudouin vint à Viterbe, où était le Pape, et, en sa présence, fit avec Charles d'Anjou, roi de Sicile, un traité par lequel ce prince promettait de lui donner, à ses dépens, dans six ans, deux mille chevaliers pour le recouvrement de l'empire de Constantinople, et de les entretenir pendant un an ; en considération de quoi Baudouin lui céda la suzeraineté de la principauté de l'Achaïe et de la Morée, appartenant à Guillaume de Villehardouin, en sorte qu'elle ne relèverait à l'avenir que du royaume de Sicile. Il céda aussi au roi Charles les terres que Michel, despote d'Épire, avait données à

sa fille Hélène en faveur du mariage avec Mainfroi, ainsi que le tiers de ce que les deux mille chevaliers pourraient conquérir. Il fut encore convenu que Philippe, fils et héritier présomptif de Baudouin, épouserait Béatrix, fille de Charles, et que, s'ils mouraient sans enfants, les droits sur l'empire de Constantinople passeraient à Charles et aux rois de Sicile, ses successeurs. Ce traité fut fait dans la chambre du Pape, le 27 mai 1267. Dès lors le roi Charles était maître de Canine, en Épire, à l'entrée du golfe de Venise, de l'île de Corfou et des terres de la princesse Hélène ; ainsi il avait l'accès libre dans l'empire de Roumanie <sup>1</sup>.

En 1269, depuis la défaite de Conradin, le roi Charles d'Anjou ne trouva plus d'ennemis à combattre en Italie ni en Sicile ; tout se soumit, jusqu'aux Sarrasins de Nocéra, qui, après avoir soutenu un long siège, furent enfin contraints, faute de vivres, de se rendre à discrétion le 27 juillet 1269. Ils vinrent, la corde au cou, se jeter à ses pieds, se reconnaissant ses esclaves et lui demandant seulement la vie. Il la leur accorda et les dispersa en divers lieux, afin qu'ils ne pussent rien entreprendre à l'avenir ; mais il fit mourir les chrétiens rebelles qui furent trouvés avec eux. Quelques-uns de ces Sarrasins se convertirent et reçurent le baptême.

Le roi Charles, se voyant donc si bien établi, poussa ses desseins plus loin et pensait à la conquête de Constantinople, ou du moins à faire valoir les droits qu'il avait acquis de l'empereur Baudouin, en 1267. L'empereur grec, Michel Paléologue, en était fort alarmé, se sentant inférieur aux forces que Charles avait par terre et par mer et voyant la facilité de passer de Brindes à Durazzo. Michel envoya donc souvent au Pape, mais en cachette, parce que les passages étaient gardés, se servant quelquefois des religieux mendiants. Il flattait le Pape dans ses lettres et le conjurait de ne pas permettre à Charles de faire la guerre aux Grecs, qui étaient chrétiens comme les Latins et reconnaissaient comme eux le Pape

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1267, n. 72-81. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, n. 66.

<sup>1</sup> Ducange, *Hist. de Constantinople*, l. 5, n. 49.

pour père spirituel et premier des évêques. Il promettait de faire cesser le schisme et de rétablir dans l'Église l'ancienne union, en sorte qu'elle ne fit qu'un seul troupeau, ajoutant qu'il n'y avait plus d'obstacle depuis que les Grecs étaient rentrés à Constantinople. Michel envoyait de l'argent aux cardinaux, s'efforçant de les gagner, ainsi que tous ceux qui pouvaient lui rendre le Pape favorable.

Il envoya aussi des ambassadeurs et des lettres au roi de France, saint Louis, disant que, dans le désir qu'il avait, lui, son clergé et son peuple, de revenir à l'obéissance de l'Église romaine, ils avaient souvent envoyé au Saint-Siège sans avoir reçu satisfaction sur cette affaire. C'est pourquoi il pria le roi de vouloir bien s'en rendre arbitre, promettant d'observer inviolablement ce qu'il en déciderait, et il l'en conjurait par le sang de Jésus-Christ et le dernier jugement. Le saint roi désirait ardemment la réunion des schismatiques, mais il savait qu'il ne lui appartenait pas de prononcer en cette matière purement spirituelle; c'est pourquoi il répondit à l'empereur qu'il ne pouvait se charger de cet arbitrage, mais qu'il solliciterait volontiers la conclusion de l'affaire auprès du Saint-Siège, auquel il appartenait d'en décider. Pour cet effet il envoya en cour de Rome deux Frères mineurs, Eustache d'Arras et Lambert de la Couture, avec des lettres pour les cardinaux qui gouvernaient l'Église romaine après la mort de Clément IV, et les envoyés leur exposèrent la proposition de l'empereur grec et la réponse du roi <sup>1</sup>.

Cependant le grand fléau de Dieu au treizième siècle, les Tartares ou Mogols, continuait à frapper de terribles coups, du Japon et de la Corée à la Hongrie et à l'empire byzantin. Mangou-Khan, neveu d'Octaï et fils de Touli, quatrième fils de Ginguiskhan, fut proclamé grand-khan, ou empereur des Mogols au commencement de l'année 1251. Il donna le commandement général de la Tartarie orientale et des provinces de la Chine déjà conquises à son frère Koublaï;

celui de tous les pays depuis le Gihon jusqu'à la Chine, à Ilwadi et à son fils Massoud; enfin celui du Korasan, de l'Indostan, de la Perse et de toutes les provinces enlevées aux musulmans, jusqu'à la Syrie et à l'Asie Mineure, à Argoun Aga. La même année il nomma le général Holitaï pour aller soumettre le Tibet. Tout ce pays fut mis à feu et à sang, ses villes et ses châteaux furent rasés. L'an 1253 Hayton 1<sup>er</sup>, roi d'Arménie, vint à la cour de Mangou-Khan, à Caracaroum, y séjourna cinquante jours, conclut avec Mangou une alliance perpétuelle pour lui et ses successeurs, se reconnut sujet de l'empire tartare, et obtint en outre que toutes les églises arméniennes de la grande Arménie seraient exemptes de tribut. Un légat du Pape Innocent IV était venu trouver le roi Hayton en 1248 pour terminer les différends qui subsistaient entre l'Église romaine et les églises d'Arménie; en l'an 1243 un grand concile avait été rassemblé à Sis pour cet objet par le patriarche Constantin 1<sup>er</sup>; on y en convoqua un nouveau en 1251, auquel souscrivirent la plupart des évêques et des docteurs de la grande Arménie et plusieurs Syriens <sup>1</sup>.

Le roi Hayton, étant à la cour de Mangou-Khan, lui proposa un plan de conquêtes, particulièrement contre les sectateurs de Mahomet. Nous avons déjà vu que Mangou-Khan passait pour chrétien, mais que le Franciscain Ruysbroek, envoyé en Tartarie par le Pape et le roi de France, ne put acquérir de preuve certaine qu'il l'était réellement. Quoi qu'il en soit, une assemblée des chefs des Mogols fut convoquée; on y délibéra sur les propositions du roi d'Arménie, et l'on y résolut d'envoyer à la fois trois armées, l'une contre la Corée, la seconde dans l'Indostan, par le Cachemire, et la troisième contre les Ismaéliens ou *Assassins* de Perse et contre le calife de Bagdad <sup>2</sup>.

Suivons d'abord les Tartares au fond de la Chine; nous reviendrons ensuite en Occident plus à notre aise.

Koublaï, nommé par son frère Mangou-Khan au gouvernement de la partie orien-

<sup>1</sup> Fleury, l. 86. Raynald, ann. 1270, n. 3. Pachym., l. 5, c. 8. Ducange, *Hist. de Constantinople*, l. 5, n. 40, etc.

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 19, art. HAYTON. — <sup>2</sup> *Ibid.*, t. 26, art. MANGOU.



tales de l'immense empire des Mogols, s'avancèrent dans la Chine septentrionale, pénétraient dans la province de Sse-Tchuen, subjuguèrent le royaume de Tali dans celle de Yun-Nan, achevaient de soumettre le Tibet et s'appliquaient à inspirer aux Mogols le goût des sciences; mais jusqu'alors les invasions de ces peuples en Chine n'avaient été que passagères; le manque de subsistance et de places fortes les empêchait de s'y maintenir. Mangou, voulant consolider la conquête de cet empire et s'en attacher les habitants, y fit établir de grands magasins de vivres et relever les murailles de plusieurs villes; il défendit à ses troupes de ravager les campagnes, paya les dommages causés par les dévastations, et poussa la sévérité jusqu'à punir de mort des officiers supérieurs coupables de ce délit et à châtier l'un de ses fils qui, dans une partie de chasse, avait traversé des champs labourés.

Comme la ville de Caracaroum lui paraissait trop petite, il fonda, en l'an 1256, celle de Kai-ping-fou, qu'il peupla de Chinois et de Mogols, et dont le territoire, plus rapproché de la Chine, était aussi plus commode pour la pêche, pour la chasse et pour les assemblées générales. Impatient de terminer la conquête de la Chine par l'expulsion de la dynastie impériale des Song, Mangou-Khan régla toutes les affaires de la Tartarie, nomma son frère Arig-Bouga pour y commander en son absence, et se mit en route vers la fin de 1257.

Un autre motif l'appelait en Chine; il en avait ôté le gouvernement à Koublai, que des malveillants lui avaient rendu suspect parce qu'il s'était fait aimer et respecter des Chinois. Indigné de cette injustice, Koublai songea d'abord à réaliser les soupçons de son frère et à prendre les armes; mais son ministre, Yao-chou, lui inspira un parti plus sage et plus généreux. Koublai part seul et sans gardes, va trouver l'empereur dans le Chen-si, se jette à ses pieds, et lui offre ses femmes, ses enfants, ses biens et sa vie. Touché de la démarche humiliante de son frère Mangou le relève, l'embrasse en pleurant, lui rend toute sa confiance, et le charge d'aller, avec une armée plus forte, faire de

nouvelles conquêtes. Mangou s'avança lui-même d'un autre côté avec trois corps d'armée, eut des succès, mais fut tué à l'assaut d'une ville, le 10 août 1259, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la neuvième de son règne<sup>1</sup>.

Koublai lui succéda l'année suivante (1260) et fut proclamé empereur des Mogols dans une assemblée générale des Tartares. A cette époque les Mogols étaient maîtres de Péking et de toute la partie septentrionale de la Chine, qu'ils avaient conquise sur les Kin, autres Tartares orientaux que les Mantchoux actuels reconnaissent pour leurs ancêtres. Les empereurs de la dynastie des Song, chassés par Kin des provinces du Nord, s'étaient réfugiés, au delà du Kiang ou fleuve Bleu, dans les provinces méridionales, et avaient établi leur cour à Nanking. Koublai, armé de toute la puissance des Mogols et déjà en possession de la moitié de la Chine, devait naturellement faire entrer dans ses projets l'entière destruction de la dynastie des Song. Cependant il ne la désirait pas et envoya plusieurs fois faire des propositions de paix. Il se serait contenté que les Song lui payassent un léger tribut, comme tant d'autres royaumes qui se reconnaissaient dépendants de la puissance mogole; mais les derniers empereurs de cette dynastie, princes faibles et dominés par des ministres inhabiles et présomptueux, parurent rechercher toutes les occasions d'irriter le monarque tartare; ils firent arrêter et retenir longtemps prisonnier un de ses ambassadeurs et en firent assassiner un second. Ces insultes déterminèrent Koublai à ne plus user de ménagement.

En 1267 il donna l'ordre à ses généraux de passer le Kiang et d'attaquer ce qui restait aux Song de l'ancien empire chinois. Plusieurs armées entrèrent par différents points dans les provinces méridionales, et, malgré la résistance qu'opposèrent les gouverneurs des places fortes et la plupart des généraux chinois à la tête de leurs troupes, elles y obtinrent des succès constants, que favorisèrent la lâcheté et la perfidie d'un

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 26, art. MANGOU.

grand nombre de mandarins en place. Cette guerre dura douze ans et fut remarquable par une foule de traits sublimes de courage et de fidélité de la part des Chinois pour leurs anciens maîtres. Cependant ceux-ci succombèrent; les Mogols s'emparèrent de la capitale des Song et y firent prisonnier l'empereur, jeune prince âgé seulement de sept ans, et l'impératrice régente, sa mère. Toute leur cour subit le même sort. Le général de l'armée victorieuse se hâta de transférer ces illustres captifs à Péking, où le monarque tartare les reçut avec les égards dus au malheur. Deux frères du jeune empereur, enlevés de la capitale et conduits dans les provinces maritimes par un parti de Chinois fidèles, soutinrent encore cette guerre pendant quelque temps; mais les efforts que firent en leur faveur leurs braves partisans ne purent les empêcher de périr tous deux misérablement. Ainsi finit la dynastie des Song, célèbre par son goût pour les arts et les lettres, qu'elle protégea, et qui avait gouverné la Chine durant trois cent dix-neuf ans, sous dix-huit empereurs.

Maître de la Chine entière Koublai prit le nom de Chi-Tsou et s'occupa bientôt de nouveaux projets de conquête. Il tenta celle du Japon; mais sa flotte, montée par cent mille hommes, fut le jouet des vents et des tempêtes et ne parvint pas jusqu'aux côtes qu'elle devait envahir. La flotte japonaise tomba sur les débris dispersés de cette expédition et massacra ou fit prisonniers un nombre prodigieux de Mogols et de Chinois. Chi-Tsou fut plus heureux dans la conquête du royaume de Pégu, que ses généraux lui soumirent. Plusieurs de ses flottes, envoyées dans les mers au sud de la Chine, soumirent à ses lois dix îles, qualifiées du titre de royaumes, dans le nombre desquelles se trouvait la grande île de Sumatra.

Aucun prince connu dans l'histoire n'a régné sur une monarchie aussi vaste ni commandé à autant de peuples. L'empire de Chi-Tsou, autrement Koublai, comprenait la Chine et la Tartarie chinoise, le Pégu, le Tibet, le Ton-King et la Cochinchine. D'autres royaumes à l'occident et au midi de la Chine, ainsi que le Léaotong et la Corée au

nord, se reconnaissaient sous sa dépendance, fournissaient des troupes à ses armées et concouraient à alimenter son trésor. De plus, tous les princes de sa maison, qui régnaient en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tartarie, depuis le Dniéper jusqu'à la mer du Japon et depuis les Indes jusqu'à la mer Glaciale, étaient ses lieutenants, ses vassaux, lui payaient des tributs annuels en sa qualité d'empereur des Mogols. Jamais Alexandre le Grand, ni les Romains, ni Ginguiskhan, si souvent cités pour leurs immenses conquêtes, n'ont joui d'une domination aussi étendue que celle de Chi-Tsou, monarque chinois à peine connu et que ne citent point nos savantes histoires modernes.

Les historiens chinois parlent peu avantageusement de ce prince, parce qu'il avait conquis leur patrie; mais les Mogols le regardent, à juste titre, comme l'un des plus sages et des plus célèbres de leurs souverains. Il fit de grandes choses en Chine et y tint la conduite d'un monarque éclairé, juste et bienfaisant. Un de ses généraux, pendant les guerres qui eurent lieu dans les provinces méridionales, avait fait prisonniers jusqu'à trente mille Chinois, qu'il avait vendus comme esclaves. Chi-Tsou les fit racheter et leur rendit la liberté. Ce prince aimait la gloire et se montra jaloux de faire bénir son règne et de l'illustrer. Il rougit de la rusticité barbare des Mogols, adopta les mœurs des Chinois, étudia leurs livres, et y puisa de sages maximes de gouvernement. Il accueillit les savants et les gens de lettres, sans distinction de pays et de religion, leur accorda des privilèges honorables, et voulut qu'ils fussent exempts de tributs et de subsides. Ce fut lui qui établit le collège des *hanlin*, le premier tribunal littéraire de la Chine. Il répandit le goût des mathématiques et fit travailler à une nouvelle astronomie, bien supérieure à celle que connaissaient alors les Chinois. Des écoles publiques furent ouvertes, par son ordre, dans les principales villes de l'empire, et, pour l'instruction de ses propres compatriotes, il fit traduire en mogol tous les bons livres chinois et une foule d'ouvrages étrangers, indiens, persans, tibétains.

Il encouragea également l'agriculture.



Deux cents Niutchès ou Tartares orientaux vinrent lui offrir des poissons de leur pays : la pêche faisait la seule occupation de ce peuple ; l'empereur les fit traiter avec bonté, mais il les exhorta à se livrer au labourage, leur assigna des terres et leur fit donner des bœufs et tous les instruments aratoires. En même temps des commissaires reçurent l'ordre de partir avec eux et de fournir les mêmes secours à tous leurs compatriotes. Les manufactures et le commerce furent également encouragés sous son règne. De nombreux canaux furent creusés dans ses provinces ; on vit sortir des chantiers une multitude de barques et des vaisseaux. Chi-Tsou ouvrit ses ports aux étrangers et leur accorda la liberté du commerce, et l'on vit des marchands arabes, ceux de la Perse et des Indes, aborder en foule dans les ports du Fo-Kien, d'où ils entretenaient avec toute la Chine un commerce considérable. Cet empereur couronna tant de bienfaits par la publication d'un nouveau code par lequel il donna aux Chinois des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles d'autres Tartares les avaient assujettis <sup>1</sup>.

Nous verrons arriver à la cour de Koublaï, ou Chi-Tsou, deux marchands de Venise, porteurs des lettres du Pape saint Grégoire X, y rester pendant dix-sept ans avec le fils de l'un d'eux, le célèbre voyageur Marc Paul, et jouissant tous les trois de toute la confiance de ce digne empereur de la Chine. Nous verrons également sous son règne arriver à Péking, sa capitale, un légat du Saint-Siège, le Dominicain Montécervino, qui en deviendra même archevêque, et y bâtit deux églises où de nombreux fidèles s'assembleront au son des cloches.

Nous avons vu que Mangou-Khan, lorsqu'en 1251 il envoya vers l'Orient son frère Koublaï, destina son autre frère Houlagou, qui était plus jeune, à gouverner toute la partie de l'Asie située à l'occident du Gihon jusqu'aux frontières de l'Égypte, ou, comme on lit dans la patente d'investiture, depuis la rivière appelée par les Mogols Amou-Moran (le Gihon) jusqu'au pays des Francs. Ces ré-

gions, d'abord conquises en grande partie par Ginguiskhan en personne, avaient été depuis abandonnées, puis occupées de nouveau, sous le règne d'Octaï, par le général Tcharmagoun, et ensuite par Batchou, qui lui avait succédé et qui campait alors en Arménie. La principale femme de Houlagou était chrétienne et petite-fille de Wang-Khan, roi des Kérites, connu en Europe sous le nom de Prêtre-Jean. Aussi, sous le règne de Houlagou, les chrétiens jouirent-ils d'une très-grande considération à sa cour ; leurs églises et leurs monastères furent exempts de tributs, et ils eurent même des chapelles et des oratoires jusque dans les campements du prince mogol.

Parti de Caracaroum avec une armée considérable, Houlagou, marcha en 1256, contre les Ismaéliens ou Assassins, ces sectaires homicides retranchés dans d'imprenables forteresses d'où ils s'étaient rendus la terreur des rois et des peuples par leurs assassinats. Les Mogols leur avaient déjà fait la guerre sans succès. Houlagou força tous leurs châteaux les uns après les autres et réduisit enfin leur chef, connu en Europe sous le nom de Vieux de la Montagne, à se remettre à discrétion entre ses mains. Il l'envoya à son frère Mangou-Khan, qui le fit mettre à mort, et ordonna d'exterminer toute la nation homicide des Assassins, sans distinction d'âge ni de sexe, ce qui fut exécuté l'an 1257 <sup>1</sup>.

De Tauris, où il avait fixé sa résidence, Houlagou partit pour venir attaquer Bagdad et anéantir le califat des mahométans. Le dernier des califes fut Mostasem, qui succéda, l'an 1242, à son père Mostanser. Dès le jour de son installation il laissa voir sa sottise et son goût pour un faste puéril qu'il prenait pour de la grandeur. En se rendant à la mosquée il ne marchait que sur des tapis d'or ; il ne voulut point descendre de cheval à la porte du temple ; il se voilait le visage, afin, disait-il, que ses traits ne fussent point souillés par les regards d'une vile populace ; il exigea que l'on baisât le seuil de son palais, ainsi qu'une pièce de velours noir qu'il y fit suspendre au-dessus de la porte, voulant qu'on leur rendit par là le même hon-

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 8, art. CHI-TSOU.

*Ibid.*, t. 20, art. HOULAGOU.

neur qu'à la fameuse pierre noire du temple de la Mecque. C'était d'ailleurs un prince sans esprit, sans jugement, sans énergie, sans aptitude pour les affaires. Il se laissait dominer par ses femmes et par ses courtisans, et passait son temps à entendre de la musique, à voir des tours de gobelet, à visiter ses volières ou à s'occuper superficiellement dans sa bibliothèque.

Telles étaient les occupations du dernier calife ou du dernier pape des musulmans lorsque, le 22 janvier 1258, Houlagou parut avec son armée devant Bagdad. Mostasem lui envoya un ambassadeur, qui fut renvoyé avec mépris ; il opposa aux Tartares un corps de dix mille hommes qui, après un léger avantage, furent taillés en pièces. Enfin le 5 février de la même année 1258, les étendards de Houlagou furent arborés sur une des tours de cette ville immense. Aussitôt les Tartares se précipitent en foule, se répandent dans les rues, se gorgent de sang et de butin et se livrent aux excès les plus épouvantables. Les récits ne sont pas d'accord sur le genre de mort que l'on fit subir au calife Mostasem. Suivant la version la plus commune et la plus probable il fut cousu dans un sac de cuir, traîné dans les rues de sa capitale et foulé aux pieds des vainqueurs. Ainsi périt, le 10 février 1258, le dernier des successeurs de Mahomet, six cent cinquante-six ans après que ce faux prophète eut commencé sa grande séduction <sup>1</sup>.

Vers l'an 1263 Houlagou reçut une nouvelle patente d'investiture, pour les États qu'il possédait, de la part de son frère Koublaï, qui venait de succéder à Mangou dans la dignité de grand-khan, et en 1264 il fit convoquer à Tauris une assemblée générale, à laquelle se trouvèrent, outre les princes et généraux mogols, beaucoup de princes tant musulmans que chrétiens : les deux David, rois de Géorgie ; Hayton, roi d'Arménie ; Boémond VI, prince d'Antioche, qui s'était soumis à la domination des Mogols, et un grand nombre de princes géorgiens et arméniens. Peu après, dans le mois de janvier 1265, Houlagou mourut à l'âge de quarante-

huit ans. Il eut pour successeur son fils aîné Abaka, que nous verrons, l'an 1274, envoyer des ambassadeurs au concile général de Lyon pour faire un traité d'alliance avec le Pape et les princes chrétiens contre les musulmans et le sultan d'Égypte.

Lorsque Houlagou mourut on lui amenait pour épouse une fille naturelle de l'empereur grec Michel Paléologue, laquelle fut informée de sa mort à Césarée en Cappadoce. On l'empêcha de s'en retourner, et Abaka, fils de Houlagou, en fit sa femme <sup>1</sup>.

Cependant, dès l'an 1260, le Pape Alexandre IV, alarmé des progrès continuels des Tartares, écrivit aux princes chrétiens, aux prélats et aux communautés, de penser aux moyens de résister à ces barbares, tant à la Terre-Sainte, qu'ils attaquaient, qu'en Hongrie, en Pologne et dans les autres pays, d'où ils pouvaient envahir le reste de la chrétienté ; quelles forces chaque royaume serait tenu de leur opposer ; quelles contributions d'argent seraient imposées sur le clergé et sur le peuple. Enfin le Pape leur ordonna d'envoyer au Saint-Siège des députés pour le concile qu'il se proposait de tenir sur ce sujet dans l'octave de la Saint-Pierre, c'est-à-dire au commencement de juillet 1261. Le roi saint Louis de France, ayant reçu une lettre du Pape sur ce sujet, assembla à Paris les évêques et les seigneurs de son royaume, le dimanche de la Passion, 10 avril 1261. Dans cette assemblée l'on ordonna de redoubler les prières, de faire des processions, de punir les blasphèmes, de réprimer les péchés et la superfluité des tables et des habits. On défendit les tournois pour deux ans, et tous les jeux, hors les exercices de l'arc et de l'arbalète. En Angleterre, et pour le même sujet, on tint des assemblées et on fit des règlements semblables <sup>2</sup>.

Toutefois le plus grand péril pour les chrétiens d'Orient leur devait venir, non des Tartares, mais des mamelucks d'Égypte. Les mamelucks étaient une milice musulmane entièrement composée d'esclaves. Depuis assez longtemps elle était maîtresse des affaires en Égypte, où elle faisait et défaisait à son

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 30, art. MOSSEM.

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 20, art. HOULAGOU, et t. 1, art. ABAKA. — <sup>2</sup> Rayn., ann. 1262, n. 29, etc.



gré les sultans ou même les tuait. En 1254 un de ces esclaves, nommé Ascedin Ibeg, devint lui-même sultan à l'exclusion des descendants de Saladin. Il fut assassiné, l'an 1257, par une de ses femmes. Son fils et successeur, Noureddin Ali, est déposé, l'an 1259, par l'émir Koutouz, qui prend sa place. Koutouz est assassiné le 24 octobre 1260 par Bibars, qui lui succéda. Bibars était un esclave du Captchac, amené en Syrie et vendu à Ikdyn, bondoucdar ou général des arbalétriers de Mélik-el-Salech, d'où lui est venu le surnom de Bondoucdar. Affranchi par son maître, il passa au service de ce prince. Il parvint aux premières charges de l'empire. Lorsque Ibeg monta sur le trône Bibars se révolta, s'attacha au prince de Damas, ensuite à celui de Krac, se réunit au sultan Koutouz et fut un de ses assassins. Les mains encore teintes de son sang, il se présenta, avec ses complices, devant le régent du royaume; celui-ci leur ayant demandé qui s'était rendu coupable de ce meurtre : « C'est moi, dit hardiment Bibars. — Réglez donc, » lui répondit le régent. Bibars fut aussitôt proclamé sultan par la milice, le 24 octobre 1260<sup>1</sup>.

Le califat ayant été éteint à Bagdad, Bibars se fit investir par un prétendu calife abbasside réfugié en Égypte, qui fut tué peu après par les Tartares. Il lui en substitua un autre, mais ne lui laissa d'autre soin que de faire la prière. Bibars donna une forme stable à l'empire des mameluks, repoussa les Tartares, rétablit la puissance des musulmans et combattit les Francs avec succès. Si plusieurs fois il échoua devant Acre ou Ptolémaïs, il enleva cependant aux chrétiens un grand nombre de villes importantes, telles que Laodicée, Césarée, Antioche, Safed, le château de Krac, Tibériade et Anthartous; il ravagea la petite Arménie, fit prisonnier le fils d'Hayton, qui en était roi, et lui enleva quatre villes; plusieurs forteresses des Ismaéliens tombèrent entre ses mains et ses armées pénétrèrent dans la Nubie<sup>2</sup>.

Le 14 avril 1261 il vint devant Acre avec trente mille chevaux. Le lendemain il brûla

les jardins et s'avança jusqu'aux portes de la ville, qui fut en grand danger. La cause ou le prétexte de cette insulte fut que les Templiers et les Hospitaliers ne voulaient pas rendre au sultan quelques esclaves, suivant leurs conventions, quoique de sa part il voulût rendre ce qu'il devait. Dans le même mois les Sarrasins détruisirent le monastère de Bethléhem. Sur ces nouvelles le Pape Urbain IV écrivit, le 20 août, à saint Louis une grande lettre pleine de lamentations, où il dit que « le sultan de Babylone, autrement du Caire, est venu, contre la foi des traités, camper avec une grande armée entre le mont Thabor et Naïm, et s'est rendu maître de tout le pays jusqu'aux portes d'Acre. Il a même, en haine du nom chrétien, fait abattre et raser entièrement l'église de Nazareth, dans l'enceinte de laquelle la Vierge, saluée par l'ange, a conçu du Saint-Esprit. Il a démoli l'église du mont Thabor, où Jésus-Christ s'est transfiguré, et où il apparut à ses disciples après sa résurrection. » Le Pape conclut sa lettre en exhortant saint Louis à envoyer un prompt secours à la Terre-Sainte, attendu que le sultan menaçait de revenir au printemps<sup>1</sup>.

Pour cet effet il envoya en France l'archevêque de Tyr en qualité de légat, et on tint à Paris, le 18 novembre 1263, une assemblée où l'on ordonna ce qui suit : « Le légat remettra au roi les lettres dont il est porteur et qu'il a fait lire touchant la levée du centième des revenus ecclésiastiques pour le secours de la Terre-Sainte, et ne se servira plus de ces lettres contre ceux qui obéiront à l'ordonnance des prélats, qui est telle : Les prélats ont accordé, tant pour eux que pour leur clergé, non en vertu de la lettre du Pape, ni par aucune contrainte, mais volontairement et de leur bon gré pour le subside de la Terre-Sainte, un subside de 20 sous par 100 livres. Personne n'y sera contraint par la puissance séculière, mais chaque prélat y contraindra le clergé de son diocèse par censures ecclésiastiques. Le curé, ou autre, dont le revenu n'excède pas douze livres parisis ne payera rien s'il ne veut. Cette

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 4, art. BIBARS. — <sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1263, n. 2-11.

subvention durera cinq ans et sera payée moitié à la Saint-Jean, moitié à Noël. Les chanoines ne payeront rien de leurs distributions quotidiennes, pourvu que la bourse commune du chapitre paye la subvention<sup>1</sup>. »

L'an 1265 le Pape Clément IV, successeur d'Urbain, apprit des nouvelles non moins tristes des progrès de Bibars. Ce sultan avait pris et ruiné, l'année précédente, Césarée de Palestine, et, cette année, le dernier jour d'avril, il prit le château d'Arsouf. Quarante-vingt-dix chevaliers de l'Hôpital furent pris ou tués, et ceux qui étaient dans le château, au nombre d'environ mille, menés captifs à Babylone, c'est-à-dire au Caire. Bibars se préparait ensuite au siège d'Acre, la seule place forte qui restât aux chrétiens, et avait armé une flotte pour cet effet. Le Pape apprit ces pertes par les lettres du patriarche de Jérusalem et des chefs des chrétiens du pays, auxquels il écrivit le 25 août pour les consoler et les encourager par l'espérance du secours qu'il leur promettait, principalement de France. Pour le hâter il écrivit des lettres pressantes à saint Louis, à son frère Alphonse, comte de Poitiers, et à Thibaut, roi de Navarre. Il donna la commission de prêcher cette croisade au provincial des Frères prêcheurs et aux ministres des Frères mineurs en France.

L'indocilité des Templiers nuisait encore aux affaires de la Terre-Sainte. Siffei, leur maréchal, avait résisté en face au Pape Urbain, qui l'avait destitué de sa charge, prétendant que les Papes n'avaient pas accoutumé de se mêler des affaires de leur ordre. C'est pourquoi il fut excommunié, et le Pape Clément IV écrivit aux Templiers, leur faisant de grands reproches de leur ingratitude envers le Saint-Siège qui leur avait donné tant de privilèges, au préjudice des évêques mêmes.

En Hongrie la croisade était contre les Tartares. Le roi Béla, ayant appris qu'ils se proposaient d'attaquer les pays chrétiens limitrophes de son royaume et de la Pologne, et ne se sentant pas assez fort pour leur résister, envoya prier le Pape, comme le chef et l'âme de la chrétienté, de lui procurer du

secours. Le Pape écrivit aux archevêques de Strigonie et de Colocza de faire prêcher la croisade contre les Tartares en Hongrie, en Bohême, en Pologne, en Styrie, en Autriche, en Carinthie et dans le marquisat de Brandebourg, sans préjudice toutefois de la croisade qui se prêchait pour le secours des chevaliers Teutoniques et des autres fidèles de Livonie, de Prusse et de Courlande. La lettre est du 25 juin 1265<sup>1</sup>. C'est ainsi que les membres périlissants de l'humanité chrétienne recouraient de toutes parts à son chef pour qu'il pressât les autres de venir à leur secours.

Les périls de la Terre-Sainte devenaient toujours plus grands. Le premier jour de juin 1266 le sultan mameluk Bibars vint devant Acre. Y ayant été huit jours sans rien faire, il attaqua le château de Saphet, qu'il prit le 24 du même mois à composition ; mais le soir il envoya un émir proposer aux habitants de se faire musulmans, sinon qu'on les ferait tous mourir. Deux Frères mineurs, Jacques de Puy et Jérémie, les exhortèrent si bien pendant toute la nuit qu'ils se résolurent au martyre et furent égorgés contre la foi du traité au nombre de plus de six cents ; leur sang coulait comme un ruisseau de la montagne en bas. Il n'y en eut que huit qui apostasièrent. Les deux Frères mineurs et le supérieur des Templiers furent écorchés, puis fustigés, et enfin décollés au même lieu que les autres.

Le Pape, ayant appris ces nouvelles par les lettres des chrétiens du pays, leur écrivit dès le 12 août pour les consoler et les encourager par l'espérance d'un prompt secours. « L'affaire de Sicile étant si heureusement terminée, dit-il, les Français sont encouragés au secours de la Terre-Sainte et se préparent à partir incessamment. En Allemagne les comtes de Luxembourg et de Juliers, l'évêque de Liège et plusieurs seigneurs ont pris la croix. On la prêche en Angleterre et l'on en espère un grand secours. Que ne feront-ils point quand ils auront reçu ces malheureuses nouvelles que nous leur avons mandées? »

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 824.

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1265, n. 34 et seqq.



Le Pape écrivit ensuite à Richard, cardinal de Saint-Ange, son légat au royaume de Sicile, de savoir ce que le roi Charles voudrait faire en cette occasion, lui qui était le plus proche et pourrait secourir la Terre-Sainte plus promptement qu'aucun prince du monde. La lettre est du 19 octobre, et le 25 le Pape écrivit à Ottobon, son légat en Angleterre, d'y faire prêcher la croisade pour le même sujet<sup>1</sup>.

Dans une assemblée qui eut lieu à Northampton, l'an 1268, le cardinal Ottobon donna effectivement la croix de pèlerin pour la Terre-Sainte aux deux fils du roi Henri III, Édouard et Edmond, au comte de Gloucester et à plusieurs autres nobles anglais. Le prince Édouard avait été engagé à se croiser par le roi saint Louis, son oncle, qui, l'ayant fait passer en France, le pria de l'accompagner dans son voyage d'outre-mer et lui prêta pour les frais trente mille marcs d'argent. Après que le cardinal Ottobon lui eut donné la croix il quitta l'Angleterre, emportant de grandes richesses, et passa en Espagne, où le Pape lui manda, le 22 juin, d'exciter le roi de Castille à secourir la Terre-Sainte. Le roi d'Aragon était aussi croisé, ainsi que le roi de Portugal, auquel le Pape accorda les dîmes de son royaume pour les frais de son voyage, quoiqu'il y eût de grandes plaintes contre lui de la part de ses sujets, comme on le voit par la lettre que le Pape lui en écrivit le dernier de juillet<sup>2</sup>.

De tous les princes le saint roi Louis de France était celui qui pressait l'affaire le plus sérieusement. Depuis quelques années il avait résolu d'entreprendre, vers la fin de ses jours, quelque chose de grand et de difficile pour le service de Dieu et d'aller une seconde fois au secours de la Terre-Sainte. Dès lors il se mit à retrancher tout ce qu'il pouvait des dépenses de sa maison, au grand étonnement de tout le monde; car il tenait son dessein secret et ne se pressa pas de l'exécuter. Il ne voulut pas s'en croire lui-même; il consulta secrètement le Pape Clément IV, par une personne fidèle; mais le Pape craignit d'abord d'y consentir et ne l'approuva qu'après

en avoir longtemps délibéré. Ils cherchaient l'un et l'autre avec sincérité la volonté du Seigneur.

Alors le saint roi convoqua un parlement à Paris pour la mi-carême de l'an 1267 et y appela tous les prélats et les seigneurs du royaume, sans que personne en sût le sujet. Le jeudi de la mi-carême était le 24 mars, et le lendemain, fête de l'Annonciation, le parlement étant assemblé et le légat présent, le roi fit une exhortation à la croisade avec beaucoup de force et de grâce. Le légat prêcha ensuite sur le même sujet, et, le sermon fini, le saint roi prit la croix de sa main avec grande dévotion, puis ses trois fils, Philippe, Tristan et Pierre; le quatrième, nommé Robert, n'avait guère que dix ans. Plusieurs seigneurs se croisèrent aussi le même jour, tant ceux à qui le roi en avait déjà parlé en secret que d'autres à qui Dieu toucha le cœur en cette occasion; mais il y en eut un plus grand nombre qui se croisèrent dans la suite. Les principaux furent Alphonse, frère du roi, comte de Poitiers et de Toulouse; Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, gendre du roi; Robert, comte d'Artois, fils de celui qui avait péri à la Massoure; Gui, comte de Flandre; Jean, fils du comte de Bretagne; Matthieu II de Montmorency, nom que l'histoire retrouve partout où il y a quelque chose de noble, de français et de chrétien.

Entre les prélats qui se croisèrent avec saint Louis on remarque Eudes Rigaud, archevêque de Rouen. Il était noble, et, étant entré dans les Frères mineurs, il étudia à Paris sous Alexandre de Halès et s'appliqua à la prédication avec grand succès. Après la mort de l'archevêque Eudes-Clément, arrivée le 5 mai 1257, le chapitre de Rouen élut frère Eudes Rigaud pour son mérite, et le Pape Innocent IV confirma son élection. Eudes se rendit à Lyon, où était le Pape; il y fut sacré et y reçut le pallium au mois de mars 1248; puis, étant de retour, il fit son entrée à Rouen le premier dimanche d'après Pâques, 26 avril. Il gouverna ce diocèse pendant vingt-sept ans avec tant d'édification qu'on le nomma la Règle de vivre; il s'appliqua particulièrement à des visites pastorales. Il ne négligea pas toutefois son temporel;

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1266, n. 42, etc. — <sup>2</sup> Id., ann. 1268.

dès l'année 1249 il passa en Angleterre et reentra en possession de certains revenus dont son Église avait été dépouillée.

S'étant croisé avec saint Louis, il tint un concile provincial à Pont-Audemer, ville du diocèse de Lisieux, la même année 1267, le 30 août. On y ordonna aux clercs, même mariés, de s'abstenir de tout négoce et de porter la tonsure et l'habit clérical; autrement ils ne jouiraient point des privilèges du clergé. Défense aux clercs et aux croisés d'abuser des lettres du Pape ou des légats en leur faveur. L'archevêque fit le voyage de Tunis avec saint Louis; ensuite il assista au second concile de Lyon, sous le Pape saint Grégoire X, et mourut l'année suivante (1275), le second jour de juillet<sup>1</sup>.

Plusieurs blâmèrent ceux qui avaient conseillé au roi saint Louis de se croiser, attendu la faiblesse de son corps, qui était telle qu'il ne pouvait porter d'armure ni être longtemps à cheval; mais le Pape Clément, ayant appris qu'il s'était croisé, lui écrivit pour l'en féliciter, lui donnant de grandes louanges. En même temps il écrivit à Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, auquel il confirma les pouvoirs de légat en France, y ajoutant la légation pour la croisade et la commission de lever la dime qu'il avait accordée au roi pour trois ans, en faveur de cette expédition, sur tous les revenus ecclésiastiques de France. Il en exceptait ceux des trois ordres militaires des Hospitaliers, des Templiers et des chevaliers Teutoniques, ainsi que des ecclésiastiques croisés qui partiraient au premier passage. Ces lettres sont du 5 mai 1267<sup>2</sup>.

Le clergé de France, moins généreux que le saint roi, souffrit impatiemment la dime dès qu'il en sut le projet. Les plaintes aboutirent à une députation au Pape de la part des chapitres de Sens, de Rouen et de Reims. Leur lettre portait en substance que l'Église était accablée des impositions passées, qu'elles avaient été la cause des malheurs de la première expédition, et qu'on savait que le schisme de l'Église orientale ne venait que de là. Les députés ajoutèrent qu'on aimait

mieux souffrir les excommunications que cette servitude.

Le saint roi prévint l'arrivée des députés auprès de Clément, qui les reçut très-mal. On voit par sa lettre du 23 septembre 1267, adressée au doyen et au chapitre de Reims, à quel point il fut indigné de ces propositions. Il les accuse d'attribuer le malheur des pertes de l'Église à l'imposition des décimes, comme si Dieu ne permettait pas que les justes fussent quelquefois éprouvés par l'adversité et récompensés par les succès. Il allègue celui de l'affaire de Sicile, où Charles réussit surtout par le secours des décimes. « Le schisme de l'Église d'Orient, continue-t-il, n'a été occasionné que par l'ingratitude et la perfidie de Photius. On le sait par les actes les plus authentiques. » Il est certain qu'alors on n'allégua point les impositions pour cause de séparation, on n'en parla depuis que comme d'un prétendu obstacle à la réunion. Clément nie qu'on puisse appeler servitude ou tribut un subside passager des ecclésiastiques pour celui qui a fondé l'Église de son sang, subside que la nécessité exige ou que l'utilité demande, après une mûre délibération du Saint-Siège. C'est la faute des opiniâtres s'ils sont blessés par les censures, et non de ceux qui les portent.

Pour la menace que l'on fait de souffrir plutôt l'excommunication que d'obéir, en disant que les tributs ne cesseront que quand l'obéissance cessera, le Pape s'explique là-dessus de la manière la plus forte. « C'est être bien prodigue de son salut que de préférer sa perte à l'obéissance, comme si l'autorité du vicaire de Jésus-Christ était assez affaiblie pour s'en tenir là, tandis qu'il peut punir autrement ceux qui méprisent les censures, les priver de leurs bénéfices, les rendre inhabiles à en posséder, les déposer, les dégrader, et exécuter ses décrets en implorant le bras séculier. Mais vous devriez mourir de honte de retarder par votre opposition le secours de la Terre-Sainte dans l'extrémité où elle est réduite, tandis que votre roi et tant de seigneurs français s'y préparent généreusement, vous qui auriez dû les prévenir et leur montrer l'exemple. » Le Pape

<sup>1</sup> *Gallia Christ.*, t. 2. Labbe, t. 11, p. 2530. Fleury, t. 85. Raynald. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1267, n. 49, etc.



finir par ordonner le paiement de la dîme ; ce qui fut fait <sup>1</sup>.

Saint Louis, qui avait à cœur l'entreprise qu'il projetait, se servit aussi de son droit pour imposer une capitation à ses sujets. C'était un droit commun à tous les seigneurs, et dont ils usaient dans les cas pressants, comme les entreprises extraordinaires, le mariage de leurs enfants ou la cérémonie de les faire chevaliers. La noblesse et les privilégiés étaient exempts de cet impôt ; on exceptait aussi les pauvres qui vivent du travail de leurs mains. La manière de le lever, prescrite par le saint roi, mérite d'être observée. Le règlement porte qu'on choisira, par l'avis des curés et des gens de bien de la paroisse, quarante ou trente personnes, plus ou moins, selon le nombre des habitants. Les élus jureront d'en choisir douze d'entre eux qu'ils croiront les plus propres à répartir fidèlement l'impôt. Les douze jureront la même fidélité pour la répartition, sans préjugé de haine ou d'amitié pour personne. En même temps on en élira quatre autres qui taxeront les douze ; mais ces deux dernières opérations demeureront secrètes, et l'on n'ouvrira les papiers des douze et des quatre pour publier la taille que quand tout sera conclu de la manière qu'on l'a dit <sup>2</sup>.

La plus célèbre ordonnance que fit saint Louis à cette époque, ou du moins qu'on lui attribue, est connue sous le nom de pragmatique sanction. Nous la rapporterons telle qu'elle est citée dans les conciles :

« Louis, par la grâce de Dieu roi des Français, à la perpétuelle mémoire. En vue de pourvoir à la tranquillité de l'Église de notre royaume, à l'augmentation du culte divin, au salut des âmes fidèles, et dans le désir d'obtenir la grâce et le secours de Dieu tout-puissant, de qui seul notre royaume a toujours dépendu, et sous la protection duquel nous le mettons, nous avons, par le présent édit perpétuel, statué et ordonné : 1° que les prélats des églises de notre royaume, patrons et collateurs ordinaires de bénéfices, jouiront de leur plein droit et conserveront chacun leur juridiction ; 2° que les églises cathé-

drales et autres auront leurs élections libres et que l'effet de ces élections sera entier. 3° Nous voulons que le crime de simonie, qui corrompt l'Église, soit banni entièrement de notre royaume. 4° Nous voulons et ordonnons que les promotions, collations, provisions et dispositions des prélatures et autres bénéfices et offices ecclésiastiques quelconques se fassent suivant l'ordre du droit commun, des sacrés conciles et des anciens statuts des saints Pères. 5° Nous renouvelons, louons et approuvons les libertés, franchises, prérogatives, droits et privilèges accordés par les rois de France, nos prédécesseurs, et par nous, aux églises, monastères, lieux de dévotion, et aux personnes religieuses et ecclésiastiques de notre royaume. — Enjoignons à nos officiers, lieutenants et tous nos sujets présents et à venir, et à chacun d'eux, autant qu'il appartiendra, l'observation et l'exécution des présentes, qu'ils feront inviolablement observer et exécuter, sans rien attenter ou laisser attenter de contraire, punissant les transgresseurs si sévèrement qu'ils servent d'exemple pour la suite. En foi de quoi nous avons fait apposer notre sceau aux présentes lettres. Donné à Paris, l'an de Notre-Seigneur 1268, au mois de mars (c'est-à-dire l'an 1269, avant Pâques) <sup>1</sup>. »

Voilà cette fameuse pragmatique sanction de saint Louis, telle qu'elle est imprimée dans la *Bibliothèque des Pères* <sup>2</sup>. On le voit, elle n'introduit aucun droit nouveau, elle ne change rien à l'organisation ecclésiastique ; elle déclare seulement que tous les droits existants seront conservés, que toute la législation canonique sera exécutée. Mais les éditeurs des conciles observent qu'il y a d'autres éditions de cette ordonnance, où l'on trouve un sixième statut qui, supposé qu'il soit authentique, doit être placé le cinquième, en mettant en dernier lieu celui qui concerne les libertés et les privilèges. Voici l'article dont il s'agit :

« Quant aux exactions et aux charges très-pesantes, soit imposées par la cour de Rome à l'Église de notre royaume, par lesquelles il a été misérablement appauvri, soit

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1267, n. 55. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 33. — <sup>2</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 663, in-fol.

<sup>1</sup> Labbe, t. 11, p. 907. — <sup>2</sup> *Biblioth. PP.*

celles qu'on voudrait imposer dans la suite, nous ne voulons, en aucune sorte, qu'on en fasse la levée, si ce n'est pour une cause raisonnable, pieuse et très-urgente, ou pour une véritable nécessité, et cela du consentement libre et exprès de nous et de l'Église de notre royaume. »

Tel est ce fameux article dont les légistes français se sont servis dans la suite des temps pour tracasser, persécuter, asservir les églises de France, sous prétexte de les protéger contre les envahissements de la cour de Rome.

Il nous semble difficile d'attribuer un article pareil à saint Louis. Nous venons de voir avec quelle facilité le Pape Clément IV lui accorda la dime pour la croisade ; nous venons de voir que, certains membres du clergé s'en étant plaints au Pape, le roi lui en écrivit contre eux pour que la dime fût maintenue ; nous venons de voir avec quelle vigueur le Pape entra dans les vues du roi et réprimanda les ecclésiastiques opposants. Or quel Français véritable pourra jamais croire que, dans de pareilles conjonctures, le plus pieux et le plus poli des rois de France aille offenser le Pape et les cardinaux, en se plaignant sans sujet des exactions de la cour de Rome ? Certes, répondre à la bienveillance par un mauvais procédé n'est pas français. Aussi l'authenticité de cette pragmatique tout entière est-elle fortement révoquée en doute de nos jours et par des arguments qui ne sont pas méprisables <sup>1</sup>.

Un fait rapporté par le sire de Joinville, qui en fut témoin, nous montre quelles étaient les dispositions intimes de saint Louis à l'égard du Saint-Siège dans cette sorte de matières. Un jour les évêques assemblés lui firent une remontrance. L'évêque d'Auxerre, Gui de Mellat, portant la parole, dit au roi : « Sire, tous ces prélats me chargent de dire que vous laissez perdre la religion. » Le saint roi, effrayé de ce propos, fit le signe de la croix et dit : « Évêque, dites-moi comment cela se fait. — Sire, reprit l'évêque, c'est qu'on ne tient plus compte des excommunications ; car aujourd'hui personne ne veut faire satisfaction à l'Église ; on aime mieux mou-

rir excommunié. C'est pourquoi nous vous prions tout d'une voix, pour Dieu et parce que c'est votre devoir, de vouloir bien commander à tous vos baillis, vos prévôts et vos autres officiers de justice, qu'ils contraignent, par saisie de ses biens, celui qui aura été excommunié, par an et jour, à se faire absoudre. » Le roi répondit que très-volontiers il donnerait cet ordre à l'égard de ceux que les juges trouveraient avoir fait tort à l'Église ou à leur prochain. « Mais, reprit l'évêque, il ne leur appartient pas de connaître de nos affaires. » Et le roi répondit qu'il ne le ferait pas autrement. « Car, ajouta-t-il, il serait contre la raison que je contraignisse à se faire absoudre ceux à qui les ecclésiastiques feraient tort, sans qu'ils fussent ouïs. Vous avez l'exemple du comte de Bretagne, qui, pendant sept ans, a plaidé contre les prélats de la province, tout excommunié, et qui a si bien conduit son affaire qu'enfin le Pape les a condamnés envers lui. Donc, si de la première année j'avais voulu le contraindre à se faire absoudre, il eût été obligé de laisser aux prélats ce qu'ils lui demandaient injustement ; en quoi j'aurais grandement offensé Dieu et le comte de Bretagne. » Les prélats n'eurent rien à répliquer à cette réponse du roi <sup>1</sup>.

Nous avons vu saint Louis rendre, en 1228, une ordonnance pour établir les libertés de l'Église gallicane dans les provinces du Languedoc, si longtemps affligées par l'hérésie et la guerre ; nous avons vu que ces libertés de l'Église gallicane s'entendaient par opposition aux servitudes sous lesquelles gémissaient les églises opprimées par l'hérésie ; nous avons vu qu'une de ces libertés de l'Église gallicane était l'obligation imposée aux magistrats séculiers de punir les hérétiques condamnés par l'Église, ainsi que leurs fauteurs.

L'an 1255, à la prière du saint roi, le Pape Alexandre IV donna au provincial des Frères prêcheurs en France et au gardien des Frères mineurs de Paris l'office de l'Inquisition dans tout le royaume, excepté les terres du comte de Poitiers et de Toulouse, Al-

<sup>1</sup> Thomassy, de la Pragmatique Sanction attribuée à saint Louis, Paris, 1844.

<sup>1</sup> Joinville, Hist. de saint Louis.



phonse, frère du roi, dans lesquelles il y avait des commissaires particuliers pour l'affaire de la foi. Le Pape ordonne aux inquisiteurs de se faire délivrer les informations et les autres procédures faites contre les hérétiques par tous ceux qui les ont entre les mains, et de procéder contre ceux qui seront coupables du même crime ou seulement difamés, s'ils ne se soumettent entièrement à l'Église, et d'implorer, s'il est besoin, le secours du bras séculier. Il leur donne pouvoir d'absoudre les hérétiques qui abjureront sincèrement et de faire toutes les procédures nécessaires pour l'exercice de leur charge, nonobstant la liberté accordée aux religieux de ne point recevoir de pareilles commissions. Mais il veut que, pour juger les hérétiques ou les condamner à une prison perpétuelle, ils prennent le conseil des évêques diocésains. La lettre est datée de Rome, le 13 décembre<sup>1</sup>. Cette inquisition générale en France est remarquable, surtout étant établie à la prière du roi saint Louis. C'est Fleury qui fait cette réflexion. Il n'y aurait point de mal, ajouterons-nous, à ce que les légistes français, qui parlent si volontiers des antiques libertés de l'Église gallicane, prisent un peu la peine de savoir ce qu'il en était dans l'origine.

Les hérétiques contre lesquels la puissance ecclésiastique et les puissances séculières prennent de si sévères mesures étaient les manichéens, qui, par leurs principes, détruisaient effectivement toute religion, toute morale et toute société. Après ces hérétiques, dont les anciens noms de Bulgares et de Cathares sont demeurés, en français et en allemand, des noms d'injure et de malédiction, la classe d'hommes qui soulevait le plus la répugnance publique, c'étaient les Juifs. Sans cesse la renommée les accusait de meurtres abominables sur des enfants chrétiens. En 1236, suivant le témoignage de la Chronique anonyme d'Erfurt, deux Juifs de Fulde égorgèrent cruellement cinq enfants d'un meunier et reçurent leur sang dans des sacs enduits de cire<sup>2</sup>. En 1244, d'après le rapport de Matthieu Pâris, on déterra à Londres le

corps d'un enfant chrétien dont tous les membres étaient tailladés de lettres hébraïques, et on crut que c'étaient les Juifs qui, en haine du Christ, avaient commis cette barbarie, ainsi qu'ils en avaient été convaincus plusieurs fois. Aussi plusieurs prirent la fuite ; le corps de l'enfant fut déposé avec grande vénération dans l'église de Saint-Paul<sup>1</sup>. L'an 1250 les Juifs de Saragosse attachèrent avec des clous contre la muraille un enfant chrétien de sept ans, lui percèrent le côté d'une lance, en haine du Christ, et l'enterrèrent de nuit sur le rivage ; mais au milieu des ténèbres l'endroit rayonnait d'une éclatante lumière. Les chrétiens y accoururent et transportèrent les reliques en grande pompe à l'église principale, où se fit un grand nombre de miracles. A cette vue le Juif Moïse Albayhuzet, qui avait enlevé l'innocente victime, embrassa le Christianisme. Voilà ce que rapporte l'historien aragonais Jérôme Blanca, d'après les archives de l'église de Saragosse<sup>2</sup>.

En 1255 les principaux Juifs de toute l'Angleterre s'assemblèrent à Lincoln pour renouveler la Passion du Christ dans un enfant de huit ans nommé Hugues. L'un faisait le président Pilate, d'autres l'office de bourreaux. Ils firent souffrir au jeune enfant tous les outrages que l'Évangile nous apprend que leurs ancêtres firent souffrir au Sauveur du monde ; ils le battirent cruellement de verges, lui enfoncèrent une couronne d'épines dans la tête, l'attachèrent à une croix, lui donnèrent du fiel à boire, et enfin lui percèrent le côté d'une lance. Tel fut leur sacrifice pascal, qu'ils avaient coutume d'immoler tous les ans si l'occasion le permettait, comme ils l'avouèrent depuis. Pour comble de scélératesse ils lui arrachèrent les entrailles, afin de s'en servir à des opérations magiques. Ils cachèrent le corps profondément en terre, de peur que les chrétiens n'en eussent connaissance ; mais la justice de Dieu ne laissa point ce forfait impuni. La terre rejetait chaque nuit le corps de la victime. Les Juifs, l'ayant ainsi enterré plusieurs fois, finirent par le jeter dans un puits. Cependant la

<sup>1</sup> Raynald, ann. 1255, n. 95. Fleury, l. 84, n. 15. —

<sup>2</sup> Raynald, ann. 1236, n. 48, note de Mansi.

<sup>1</sup> Matth. Pâris, ann. 1244. Raynald, ann. 1244, n. 42. — <sup>2</sup> Blanca, *Comment. rer. Arag. in Jacob.*, l. 1. — Raynald, ann. 1250, n. 48.

mère de l'enfant cherchait partout son fils. Ayant appris qu'il était entré dans la maison d'un Juif, elle y pénétre, cherche partout, jette les yeux dans le puits et y aperçoit le corps de son enfant. Sans rien dire elle avertit le juge ; le maître de la maison est arrêté ; il confesse toute la suite de l'affaire, et on l'attache à la queue des chevaux pour être écartelé. Quatre-vingt-dix Juifs sont amenés dans les prisons de Londres pour y subir le supplice qu'ils méritent. Le corps de l'enfant, tiré du puits, est transporté solennellement, comme le corps d'un martyr, dans l'église cathédrale. Le roi Henri III fait poursuivre juridiquement tous les Juifs d'Angleterre, afin de les détourner, par la terreur des châtimens, de commettre encore de pareils forfaits. Voilà ce que rapporte, entre autres, Matthieu Paris, auteur du pays et du temps<sup>1</sup>.

Un Juif d'Allemagne avait une nourrice chrétienne, nommée Agnès, qui apprenait à sa femme les prières des chrétiens. Le Juif, s'en étant aperçu, entre en fureur, va trouver la nourrice endormie, la tue de trois coups de poignard dans le cœur, sous les yeux de sa femme, puis s'en va à la synagogue. Sa femme, saisie d'horreur, s'enferme dans sa chambre. Le Juif, de retour, ne trouve plus le cadavre de la nourrice et s' imagine que c'est sa femme qui l'a emporté. La femme, ne le trouvant pas non plus, s' imagine que c'est son mari. Ni l'un ni l'autre ne s'informent davantage. Quarante jours après passe une femme étrangère qui les salue affectueusement tous les deux de la part de la nourrice Agnès. Le Juif demande alors à sa femme : « Comment se fait-il qu'elle vive ? Est-ce que je ne l'ai pas tuée ? » La femme répondit : « C'est que le Christ, son Seigneur, est assez puissant pour ressusciter une morte. — Et voilà, reprit le Juif, ce que j'ai toujours craint, qu'elle ne te fasse apostasier. » Et aussitôt il la lia et l'enferma deux ans dans sa chambre nuptiale. Le Juif étant allé au loin, la femme s'échappa avec deux petits enfans, et un troisième dont elle était enceinte, et se réfugia dans l'église, où elle reçut le baptême avec le nom de Gertrude, à la grande joie

des fidèles, qui la savaient très-riche et très-honnête. Elle demeura dans le diocèse de Cologne, où elle rencontra la nourrice Agnès, qui portait encore les cicatrices des trois coups de poignard. Elle avait été guérie miraculeusement sur l'heure même et s'était sauvée clandestinement, pour ne pas allumer davantage la fureur du Juif. Tous ces faits vinrent à la connaissance de Conrad, archevêque de Cologne. Agnès mourut l'an 1265 ; Gertrude vivait encore lorsque Thomas de Cantipré en écrivit l'histoire<sup>1</sup>.

L'an 1271, dans le bourg ou village de Pforzheim, une vieille femme, devenue familière avec les Juifs, leur vendit, pour être tuée, une petite fille de sept ans, qui avait perdu son père et sa mère. Ils l'étendirent sur plusieurs paires de draps, lui mirent un bâillon dans la bouche, lui firent des incisions à presque toutes les jointures des membres, en exprimèrent le sang avec les plus grands efforts et le reçurent soigneusement dans des linges. Quand elle fut morte après ces tourmens ils la jetèrent dans la rivière voisine et entassèrent dessus un monceau de pierres. Le troisième ou quatrième jour, des pêcheurs la trouvèrent par un bras élevé vers le ciel. Elle fut rapportée dans le bourg ; les peuples s'écriaient avec horreur que c'étaient les Juifs qui avaient commis ce forfait. Le margrave de Bade, qui était dans le voisinage, y accourut. Aussitôt le corps, se dressant sur son séant, tendit les mains vers le prince, comme pour demander vengeance ou miséricorde, et se recoucha cadavre après une demi-heure. Les Juifs ayant été amenés à ce spectacle, toutes les blessures se mirent à bouillonner et à répandre du sang en abondance. Le cri du peuple s'éleva jusqu'au Ciel, demandant vengeance. Sur quelques indices la vieille femme est arrêtée et convaincue, principalement par l'aveu de sa jeune fille, qui révéla tout. Les Juifs qui avaient mis la main sur la jeune victime furent pris, roués et pendus avec la vieille ; deux d'entre eux s'égorgeaient l'un l'autre. Voilà ce que rapporte Thomas de Cantipré, sur le témoignage de deux Frères prêcheurs, Raynier et

<sup>1</sup> Matth. Paris, ann. 1255. Raynald, ann. 1255, n. 78.

<sup>1</sup> Thom. Cantipr., l. 2, c. 29, n. 15. Raynald, ann. 1265, n. 59 et 60.



Égidius, qui allèrent à Pforzheim trois jours après l'événement <sup>1</sup>.

Après des faits si fréquemment consignés dans l'histoire, et qui, d'ailleurs, sont autorisés, conseillés, recommandés aux Juifs par le Talmud, comme des œuvres agréables au Ciel, on ne doit plus s'étonner de la haine et des avanies auxquelles les Juifs se voyaient en butte de la part des populations chrétiennes. Ce qui est le plus à remarquer en ceci, c'est la conduite du Saint-Siège. En 1244 le Pape Innocent IV fit brûler les livres du Talmud, qui, avec d'horribles blasphèmes contre le Christ, contiennent des maximes de haine atroce contre les chrétiens ; mais, en 1247, le même Pape défendit de vexer les Juifs. Avant lui le Pape Grégoire IX avait déjà fait la même défense en 1235 et 1236 <sup>2</sup>.

Du reste, dans toute cette période de temps, malgré la prodigieuse activité que nous avons vue dans les esprits, en Occident, pour embrasser et approfondir toutes les questions de la théologie, de la philosophie et des autres sciences, tant dans leur ensemble que dans leurs détails, il ne s'éleva aucune hérésie nouvelle. A peine trouva-t-on un docteur particulier d'Allemagne, Thierric de Bavière, chanoine de Hambourg, accusé d'avoir sur l'Eucharistie des sentiments peu orthodoxes. Sommé par l'archevêque de Brême de répondre à l'accusation, il s'y refusa, disant qu'il était prêt à aller se justifier devant le Pape si cela était nécessaire. L'archevêque en demeura là ; mais le Pape Clément IV, l'ayant su, lui fit des reproches de sa négligence, et lui ordonna d'obliger ce docteur à rétracter ses erreurs publiquement ou bien de l'envoyer à Rome. On ne sait quelles furent les suites de cette affaire, ni même si elle en eut <sup>3</sup>.

En 1270 l'évêque de Paris, Étienne Tempier, condamna plusieurs erreurs que quelques professeurs de théologie et de philosophie enseignaient dans leurs écoles, savoir : que l'entendement est un et le même dans tous les hommes, que la volonté de l'homme agit par nécessité, que tout ce qui se fait ici-

bas est soumis nécessairement aux corps célestes. Le monde est éternel, et il n'y a jamais eu de premier homme. L'âme, étant la forme de l'homme, se corrompt avec le corps. L'âme, séparée après la mort, ne souffre point l'action du feu corporel. Le libre arbitre est une puissance passive et non active, qui est mue nécessairement par l'objet désirable. Dieu ne connaît point les choses singulières et ne connaît rien que lui-même. Les actions humaines ne sont point conduites par la Providence divine. Dieu ne peut donner l'immortalité et l'incorruptibilité à ce qui est corruptible ou mortel. L'évêque de Paris, ayant donc assemblé plusieurs docteurs de l'université, condamna par leur conseil toutes ces erreurs, le 3 décembre 1270 <sup>1</sup>.

Le saint roi de France était depuis quelques années en commerce de lettres avec le roi mahométan de Tunis et ils avaient reçu plusieurs fois des envoyés l'un de l'autre ; car plusieurs personnes dignes de foi faisaient entendre à saint Louis que ce prince musulman avait grande inclination pour la religion chrétienne, et qu'il l'embrasserait volontiers s'il en trouvait une occasion honorable et qui le mît en sûreté à l'égard de ses sujets. Louis le désirait ardemment et disait quelquefois : « Oh ! si je pouvais être parrain d'un tel filleul ! » Et, dans cette espérance, il voulut aller au Bas-Languedoc, comme pour visiter ses terres, afin que, si Dieu inspirait au roi de Tunis de recevoir le baptême, il se trouvât plus proche pour favoriser cette bonne œuvre. Le jour de Saint-Denis, 9 octobre 1269, le roi fit baptiser solennellement, dans l'église même du saint, un Juif fameux dont il fut le parrain. Comme le roi de Tunis venait encore de lui envoyer des ambassadeurs, il voulut qu'ils assistassent à cette cérémonie, et il leur dit dans l'ardeur de son zèle : « Dites de ma part au roi, votre maître, que je voudrais, tant je désire le salut de son âme, passer le reste de mes jours en prison chez les Sarrasins, sans jamais voir la lumière du soleil, pourvu que lui et son peuple se fissent chrétiens de bonne foi <sup>2</sup>. »

Telle était déjà sur la terre l'héroïque cha-

<sup>1</sup> Thom. Cantipr., l. 2, c. 29, n. 16. — <sup>2</sup> Raynald, ann. 1244, n. 40 et 41 ; 1247, n. 84 ; 1235, 20 et 21 ; 1236, n. 48. — <sup>3</sup> Id., ann. 1267, n. 35

<sup>1</sup> Duboulay, t. 3, p. 397. *Biblioth. PP.*, Paris, t. 4, p. 1143. — <sup>2</sup> Duchesne, t. 5, p. 461.

rité du saint roi de France. Que ne sera-t-elle pas devenue dans le ciel ? N'est-ce pas cette charité vraiment royale qui aura obtenu du Dieu des miséricordes que l'Afrique de Tunis et d'Alger s'ouvrit au zèle comme à la valeur des Français ? Puissent les catholiques, mais surtout les prêtres de France, se souvenir toujours et se pénétrer de plus en plus de cette charité apostolique de leur saint roi ! Alors l'Afrique serait véritablement pour eux la plus glorieuse des conquêtes, une conquête qui les glorifierait infiniment et devant Dieu et devant les hommes, et dans le temps et dans l'éternité.

Avant de partir pour sa dernière expédition le saint roi assista aux funérailles de la bienheureuse Isabelle de France, sa sœur unique, digne d'un tel frère. Comme nous l'avons déjà vu, elle résolut dès sa jeunesse de se consacrer à Dieu et refusa le mariage avec Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, qui lui fut proposé et conseillé par le roi, son frère, et même par le Pape Innocent IV. Elle donnait la plus grande partie de son temps à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, qu'elle lisait en latin ; car elle l'entendait si bien que souvent elle corrigeait les lettres que ses chapelains avaient écrites en son nom, suivant l'usage du temps. Elle jeûnait souvent, et en général prenait si peu de nourriture que l'on admirait qu'elle en pût vivre. Elle se confessait tous les jours, prenait souvent de rudes disciplines et gardait un grand silence. Elle nourrissait une multitude de pauvres et les servait de ses mains ; ses aumônes étaient immenses.

Sa grande récréation consistait en de pieux entretiens avec Louis ou avec ses demoiselles, à filer sa quenouille d'or ou d'ivoire, à ouvrir des bonnets ou autres objets semblables à l'intention des pauvres. Comme elle venait d'achever une belle coiffe, le roi, son frère, la lui demanda *moult* gracieusement, afin de la porter la nuit. « Non, reprit Isabelle, j'ai résolu qu'elle appartiendrait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, car c'est la première que j'aie *oncques* filée. — Sœur, reprit Louis, or vous prierai-je donc que vous en filiez une autre pour moi. — Je le veux bien, reprit-elle, si j'en file encore. » Et le soir même elle

envoya secrètement la coiffe à une pauvre femme malade, à qui elle envoyait tous les jours des mets de sa table.

La bienheureuse Isabelle ayant résolu de faire une fondation, elle doutait si elle fonderait un hôpital ou une maison de l'ordre de Sainte-Claire. Elle consulta secrètement Henri de Vari, chancelier de l'Église de Paris, qui était alors son confesseur, et il lui conseilla la maison religieuse. Elle fonda donc l'abbaye de Longchamp, près de Paris, au couchant, où les religieuses entrèrent en clôture la veille de la Saint-Jean, 23 juin 1261 ; la règle qu'on leur donna fut examinée par plusieurs docteurs de l'ordre de Saint-François, entre autres par saint Bonaventure. La pieuse princesse donna à cette maison le nom de l'Humilité-de-Notre-Dame ; elle s'y renferma elle-même, mais sans faire profession ni prendre l'habit. Souvent le saint roi y allait porter lui-même ses offrandes pour la nouvelle fondation. Dès qu'on l'annonçait au monastère Isabelle accourait le saluer en grande humilité, s'agenouillant devant lui, ce qui le contrariait et lui déplaisait beaucoup. Alors il la relevait par les mains et la blâmait ; mais elle ne manquait pas de recommencer ainsi à la première entrevue.

Elle mourut saintement à Longchamp, le 22 février 1270, à l'âge de quarante-cinq ans. Elle voulut être enterrée au dedans du monastère, et le roi Louis, son frère, qui était présent, se tint lui-même à la porte, pour empêcher qu'il n'y entrât que les personnes nécessaires. Il fit un petit discours plein d'onction pour consoler la communauté de cette perte. La vie d'Isabelle fut écrite par Agnès de Harcourt, troisième abbesse de ce monastère, et elle l'écrivit à la prière du roi Charles de Sicile, frère de la sainte, auprès de laquelle elle avait vécu. Elle raconte quarante miracles opérés par son intercession. Depuis, le Pape Léon X, en 1521, permit de l'honorer à Longchamp comme bienheureuse. Le Pape Urbain XIII permit de dire un office en son honneur le jour de sa fête, qui fut fixée au 31 août <sup>1</sup>.

Au même mois de février 1270 le roi Louis

<sup>1</sup> Acta SS., et Godescard, 31 août. Fleury, I. 86.



fit son testament, composé principalement de legs pieux. Il donne ses livres, hormis ceux de sa chapelle, aux Frères prêcheurs et aux Frères mineurs de Paris, à l'abbaye de Royaumont et aux Frères prêcheurs de Compiègne. Il donne certaines sommes d'argent à un très-grand nombre de monastères et d'hôpitaux. Il en donne aussi aux pauvres écoliers de Saint-Thomas du Louvre, de Saint-Honoré et des Bons-Enfants. Il donne de quoi acheter des calices et des ornements aux pauvres églises de ses domaines. Il ordonne de continuer les pensions aux néophytes qu'il avait fait venir d'outre-mer, c'est-à-dire aux infidèles dont il avait procuré la conversion. Il nomme pour exécuteurs de ce testament Étienne, évêque de Paris, Philippe, élu évêque d'Évreux, les abbés de Saint-Denis et de Royaumont et deux de ses clercs.

Au mois de mars suivant le roi donna pouvoir à l'évêque de Paris de conférer tous les bénéfices de sa nomination qui vauqueraient pendant son absence, en régle ou autrement, lui adjoignant pour conseil le chancelier de l'Église de Paris, le prieur des Dominicains et le gardien des Franciscains. Enfin le roi nomma pour régents du royaume Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Simon de Clermont, seigneur de Nèle.

Quatre fils et quatre princesses restaient encore à Louis des onze enfants que lui avait donnés Marguerite de Provence. Philippe, l'aîné de tous, était marié à Yolande d'Aragon; Jean Tristan, à Yolande de Bourgogne, comtesse de Nevers; Pierre, comte d'Alençon, se trouvait fiancé, depuis 1263, à Jeanne de Châtillon, et le plus jeune, Robert, comte de Clermont, venait de l'être à Béatrix de Bourgogne, héritière de la lignée comme des fiefs nombreux des Bourbons. C'est du plus jeune fils de saint Louis que descendent les royales familles des Bourbons de France, d'Espagne et de Naples. Puissent-elles se souvenir toujours et se montrer toujours dignes de leur saint et glorieux ancêtre! Puissent-elles l'honorer et s'honorer elles-mêmes de plus en plus en réalisant les grands et nobles desseins qu'il leur a légués pour la gloire de Dieu et le salut des hommes

Le vendredi 14 mars, le roi se rendit à Saint-Denis, où il reçut la panetière et le bourdon de pèlerin de la main du légat, Raoul, évêque d'Albane. Il y prit aussi l'oriflamme de dessus l'autel; puis il entra au chapitre du monastère, s'assit sur le dernier des six degrés du siège abbatial, et se recommanda, lui et ses enfants, aux prières de la communauté. Le lendemain samedi il alla nu-pieds de son palais à Notre-Dame, prendre congé de l'Église de Paris. Il était accompagné de son fils Pierre, comte d'Alençon, aussi nu-pieds; de son fils aîné, Philippe; de Robert, comte d'Artois, son neveu, et de plusieurs autres. Le roi, s'étant mis en chemin, passa à Cluny la fête de Pâques, qui, cette année (1270), était le 13 avril; puis par Lyon, Vienne et Beaucaire, il vint aux portes d'Aigues-Mortes, où était le rendez-vous des croisés. Il célébra à Saint-Gilles la Pentecôte, qui fut le 1<sup>er</sup> juin, et attendit jusqu'à la fin du mois les vaisseaux des Génois qui devaient le transporter.

Avant de partir il écrivit à l'abbé de Saint-Denis et au seigneur de Nèle pour leur recommander d'empêcher les blasphèmes, les autres péchés scandaleux et les lieux de prostitution. La lettre est du 25 juin. Le mardi premier jour de juillet, après avoir ouï la messe, il s'embarqua dès le point du jour à Aigues-Mortes. Le lendemain on mit à la voile, et la navigation fut d'abord heureuse; mais, la nuit du dimanche au lundi, la tempête fut grande. C'est pourquoi, le jour étant venu, on chanta quatre messes sans consécration, l'une de la Vierge, l'autre des Anges, la troisième du Saint-Esprit, la quatrième des Morts. Le mardi 8 juillet ils vinrent à la vue de Cagliari, en Sardaigne, où ils se fournirent d'eau douce, qui leur manquait, et de vivres, mais à grand-peine et très-chèrement, parce que la ville appartenait aux Pisans, ennemis des Génois. Les Français excitaient le roi à les punir en ruinant la place; mais il dit qu'il n'était pas venu faire la guerre aux chrétiens.

Au port de Cagliari se rassembla la flotte des croisés, dont les principaux, après le roi saint Louis, étaient le roi de Navarre, son

gendre ; le comte de Poitou, son frère ; le comte de Flandre et Jean, fils aîné du comte de Bretagne. Le samedi 12 juillet le cardinal-légat et les barons s'assemblèrent devant le roi pour tenir conseil et savoir par où on attaquerait les infidèles. Plusieurs étaient d'avis d'aller droit à la Terre-Sainte ou en Égypte ; mais le roi déclara que son intention était d'aller d'abord à Tunis ; de quoi les assistants furent surpris. Les raisons du roi étaient : premièrement l'espérance de la conversion du roi de Tunis, fondée sur les avances qu'il avait faites, comme nous avons vu ; ensuite le désir de voir le Christianisme rétabli dans cette côte d'Afrique où il avait autrefois été si florissant. Saint Louis pensait donc que, si cette grande armée qu'il commandait venait tout d'un coup à aborder à Tunis, ce serait l'occasion la plus favorable que le roi pût trouver pour recevoir le baptême, sous prétexte de sauver sa vie et la vie de ceux qui voudraient se faire chrétiens avec lui, en conservant son royaume. D'ailleurs on faisait entendre à Louis que, si le roi de Tunis ne voulait pas se faire chrétien, la ville était très-facile à prendre, et par conséquent tout le pays. On ajoutait : « Elle est pleine d'or, d'argent et de richesses infinies, parce que depuis longtemps elle n'a point été prise, et par conséquent l'armée chrétienne en tirera de grands avantages pour le recouvrement de la Terre-Sainte. C'est de là que le sultan tire quantité d'hommes, de chevaux et d'armes pour incommoder la même terre ; il faut tarir la source. » Mais ce qui déterminait peut-être le plus à cette entreprise, c'était l'intérêt du roi Charles de Sicile, que l'on attendait de jour en jour ; car le roi de Tunis lui devait un tribut qu'il négligeait de lui payer.

L'entreprise étant résolue, l'armée chrétienne partit du port de Cagliari le mardi 15 juillet et arriva le jeudi suivant au port de Tunis, près des ruines de l'ancienne Carthage. La descente se fit sans résistance, et, l'armée étant campée, il y eut plusieurs escarmouches avec les Sarrasins. Les croisés se rendirent maîtres du château de Carthage. A l'entrée d'une nuit deux cavaliers catalans s'avancèrent à bride abattue, s'annonçant

comme disposés à se soumettre aux Français et à leur rendre service. Interrogés séparément, ils assurèrent que le roi de Tunis, s'étant fait amener tous les chrétiens libres ou esclaves : « Je suis résolu, leur avait-il dit, à vous faire trancher la tête à la moindre démonstration hostile contre Tunis de la part du roi de France ; mais, si les croisés se retirent, j'accorde la liberté à tous ! » On s'assura des deux soldats, qui ne donnèrent pas lieu de douter de leur sincérité. Le saint roi, en abordant en Afrique, avait envoyé son chapelain, Pierre de Condet, porter au prince musulman une sorte de déclaration de guerre, conçue en ces termes : « Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Louis de France, son sergent » ! C'était au mois de juillet 1270.

Saint Louis de France, le sergent du Christ, mourra sur la terre d'Afrique avant d'avoir pu effectuer cette déclaration. La famille et la France de saint Louis ne mourront point et exécuteront en son temps la déclaration du sergent de Dieu.

Les maladies qui avaient commencé avant le débarquement dans l'armée française augmentaient de jour en jour ; c'étaient principalement des fièvres aiguës et des dysenteries, causées par la mauvaise nourriture, le manque d'eau douce, l'intempérie de l'air, la chaleur du climat et de la saison. Le premier baron chrétien, Matthieu de Montmorency, mourut le premier, le premier jour d'août. Jean Tristan, comte de Nevers, un des fils du saint roi, né à Damiette, mourut le troisième du même mois. Le cardinal-légat, Raoul de Chevrières, mourut le jeudi septième. Philippe, fils aîné du roi, avait la fièvre quarte ; le roi lui-même fut attaqué de la dysenterie, puis de la fièvre continue.

Il était déjà très-mal quand il reçut les ambassadeurs de l'empereur grec, Michel Paléologue. C'étaient deux ecclésiastiques considérables par leur dignité et leur mérite personnel : Jean Veccus, garde des archives de l'Église de Constantinople, et Constantin Méliténite, archidiacre du clergé impérial. S'étant embarqués à la Valone, ils abordèrent en Sicile, où ils apprirent que le roi de France était devant Tunis ; ils y passèrent. Le saint



roi, tout malade qu'il était, leur donna audience ; ils lui présentèrent les lettres de l'empereur, par lesquelles il le pria d'adoucir le roi de Sicile, son frère, et de le détourner de faire la guerre aux Grecs. Louis leur témoigna son inclination pour la paix, et promit, s'il vivait, d'y concourir de tout son pouvoir, les priant cependant d'attendre en repos ; mais il mourut le lendemain.

Le roi saint Louis, se voyant à l'extrémité, donna à Philippe, son fils aîné, une instruction écrite de sa main, en ces termes :

« Cher fils, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu ; car sans cela nul ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui lui déplaît, à savoir aucun péché mortel ; tu devrais souffrir plutôt toutes sortes de tourments. Si Dieu t'envoie quelque adversité reçois-la en bonne patience, rends-en grâces à Notre-Seigneur, et pense que tu l'as bien méritée et qu'elle tournera à ton avantage. S'il te donne de la prospérité remercie-l'en humblement, en sorte que tu n'en sois pas pire par orgueil ou d'autre manière ; car l'on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons. Confesse-toi souvent et choisis des confesseurs vertueux et savants, qui sachent t'instruire de ce que tu dois faire ou éviter, et donne lieu à tes confesseurs et à tes amis de te reprendre et avertir librement. Entends dévotement le service de la sainte Église, sans causer et sans regarder çà et là, mais priant Dieu de bouche et de cœur, spécialement à la messe, quand la consécration est faite.

« Aie le cœur doux et piteux aux pauvres, aux chétifs et aux mal-aisés, et les conforte et les aide selon que tu pourras. Maintiens les bonnes coutumes de ton royaume et corrige les mauvaises. Ne convoite pas sur ton peuple et ne le charge pas d'impôts. Si tu as quelque peine, dis-la aussitôt à ton confesseur ou à quelque homme de bien, et tu la porteras plus facilement. Prends garde de n'avoir en ta compagnie que des gens de bien, soit religieux, soit séculiers, et leur parle souvent. Écoute volontiers la parole de Dieu, en public et en particulier, et la retiens en ton cœur ; recherche les prières et les indulgences. Aime tout bien et hais tout mal, en

qui que ce soit. Nul ne soit assez hardi pour dire devant toi parole qui excite au péché ou pour médire d'autrui, et ne souffre point qu'on blasphème en ta présence contre Dieu ou ses saints, sans en faire aussitôt justice. Rends souvent grâces à Dieu de tous les biens qu'il t'a faits, en sorte que tu sois digne d'en recevoir encore plus. Sois roi de France pour la justice, et loyal envers tes sujets, sans tourner à droite ni à gauche. Soutiens la querelle du pauvre jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie, et, si quelqu'un a un intérêt contraire au tien, sois pour lui contre toi jusqu'à ce que tu saches la vérité ; car tes conseillers en seront plus hardis à rendre justice. Si tu retiens quelque chose du bien d'autrui, par toi ou par tes officiers, et que le fait soit certain, rends-le sans délai ; s'il est douteux, fais-le éclaircir promptement et soigneusement.

« Tu dois mettre toute ton application à faire vivre tes sujets en paix et en justice. Quant aux bonnes villes et aux coutumes de ton royaume, garde-les en l'état et en la franchise où tes devanciers les ont gardées ; s'il y a quelque chose à corriger corrige-le, mais de manière à les tenir toujours en faveur et en amour ; car c'est par la force et la richesse des grosses villes que tu imposeras aux particuliers, aux étrangers, et spécialement à tes pairs et à tes barons. Honore et aime toutes les personnes de sainte Église, et empêche qu'on ne leur enlève les dons et les aumônes que tes prédécesseurs leur auront faits. L'on raconte du roi Philippe, mon aïeul, qu'un de ses conseillers lui dit un jour que l'Église faisait plusieurs entreprises sur ses droits et diminuait sa juridiction ; le roi répondit qu'il le croyait bien ; mais, quand il regardait les grâces que Dieu lui avait faites, il aimait mieux négliger son droit qu'avoir dispute avec l'Église. Aime donc, mon fils, les ecclésiastiques, et garde la paix avec eux tant que tu pourras. Aime les religieux et leur fais du bien selon ton pouvoir, principalement à ceux par qui Dieu est plus honoré et la foi prêchée et exaltée.

« A ton père et à ta mère porte honneur et révérence et garde leur commandement. Les bénéfices de sainte Église donne à bonnes personnes et de nette vie, et le fais par con-

seil de prud'hommes et de nettes gens. Garde-toi d'entreprendre la guerre sans grande délibération, principalement contre les chrétiens, et, s'il la faut faire, préserve de tout dommage les ecclésiastiques et les innocents ; apaise les guerres et les contestations le plus tôt que tu pourras, comme saint Martin faisait. Aie soin d'avoir de bons prévôts et de bons baillis, et t'informe souvent comment ils se conduisent, eux et les gens de ta maison, et s'il y a en eux quelque vice de trop grande convoitise ou de fausseté et de tricherie. Travaille à empêcher les péchés, surtout les péchés honteux et les vilains serments, et à détruire les hérésies de tout ton pouvoir. Prends garde que les dépens de ton hôtel soient raisonnables.

« Et en la fin, très-doux fils, je te prie, si je meurs avant toi, que tu fasses secourir mon âme de messes et de prières par tout le royaume de France, et que tu m'accordes une part spéciale et plénière dans tous les biens que tu feras. Bien cher fils, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son fils. Que la sainte Trinité et tous les saints te gardent et te défendent de tous maux, et que Dieu te donne la grâce de faire toujours sa volonté, afin qu'il soit honoré par toi, et que toi et nous puissions, après cette mortelle vie, être ensemble avec lui et le louer sans fin. Amen <sup>1</sup>. »

Le saint roi donna aussi des instructions également tendres et pieuses à la princesse Isabelle, sa fille, reine de Navarre, qui l'avait accompagné en Afrique avec son mari. Il lui recommande d'abord d'aimer Dieu de tout son cœur et d'éviter le péché avec le plus grand soin. Il l'exhorte ensuite à pratiquer la douceur, la résignation, l'humilité, la miséricorde, la charité, et, après lui avoir fait sentir le néant des richesses et la frivolité des atours, il finit par ces belles paroles : « Ne perdez jamais de vue, ma chère fille, ce que Jésus-Christ a fait pour notre rédemption ; mais cherchez constamment à lui plaire, en sorte que, si vous saviez certainement que vous n'eussiez jamais de récompense de nul bien ni peine de nul mal que

vous fissiez, toutefois vous devriez vous garder de faire choses qui déplussent à notre Seigneur et entendre à faire choses qui lui plussent, selon votre pouvoir, pour l'amour de lui purement <sup>1</sup>. »

La maladie continuant d'augmenter, Louis reçut les sacrements avec grande dévotion, ayant encore une entière liberté d'esprit, jusque-là que, quand on lui donna l'Extrême-Onction, il disait les versets des psaumes et les noms des saints aux litanies. Approchant de sa fin, il n'était plus occupé que des choses de Dieu et de la propagation de la foi, en sorte que, ne pouvant plus parler que très-bas et avec peine, il disait à ceux qui approchaient leur oreille de sa bouche : « Pour Dieu ! cherchons comment on pourra prêcher la foi à Tunis ! Oh ! qui pourrait-on y envoyer ? » Et il nommait un Frère prêcheur qui y avait été autrefois et qui était connu du roi de Tunis. La nuit qui précéda sa mort, il disait : « Nous irons à Jérusalem ! » Quoique les forces lui manquassent peu à peu, il ne cessait point de nommer, autant qu'il pouvait, les saints auxquels il avait le plus de confiance, principalement saint Denis et sainte Geneviève, et, quand il se sentit près de sa fin, il se fit mettre sur un petit lit couvert de cendre, où, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés au ciel, il rendit l'esprit sur les trois heures après midi, le lundi 25 août 1270, ayant vécu cinquante-cinq ans et régné près de quarante-quatre <sup>2</sup>.

Voici en quels termes un témoin oculaire, l'évêque de Tunis, rendit compte au roi de Navarre des derniers instants d'une vie si sainte : « Sire, j'ai reçu votre lettre, en laquelle vous priez que je vous fasse à savoir l'état de la fin de mon cher seigneur Louis, jadis roi de France. Sire, du commencement et du milieu, vous savez plus que nous ne faisons ; mais de la fin nous pourrions vous témoigner la vue des yeux, que dans toute notre vie nous ne vîmes ni ne sûmes si sainte ni si dévote en homme du siècle ni de religion. Et sachez, sire, que, dès le dimanche à l'heure de none jusqu'au lundi à l'heure de

<sup>1</sup> Voir *Script. rer. Franc.*, t. 20.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 302. — <sup>2</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 25 août. Fleury, l. 86. Duchesne, t. 5. *Scriptor. rer. Franc.*, t. 20.



tierce, sa bouche ne cessa de jour ni de nuit de louer Notre-Seigneur et de prier pour le peuple qu'il avoit amené là ; et quand il eut déjà perdu une partie de la parole il crioit aucunes fois en haut : *Fac nos, Domine, prospera mundi despicere et nulla ejus adversa formidare* (faites, Seigneur, que nous méprisions la prospérité du monde et que nous ne redoutions aucune de ses adversités). Et bien des fois il s'écrioit tout haut : *Esto, Domine, plebituæ sanctificator et custos* (soyez, Seigneur, le sanctificateur et le gardien de votre peuple). Après l'heure de tierce il perdit comme entièrement la parole ; mais il regardoit les gens moult débonnairement et faisoit moult de fois le signe de la croix ; et entre l'heure de tierce et de midi il fit aussi comme semblant de dormir, et fut bien les yeux clos l'espace de demi-heure et plus. Après il ouvrit les yeux et regarda vers le ciel, et dit ce verset : *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum* (j'entrerai dans votre maison, Seigneur ; je vous adorerai dans votre saint temple). Et oncques depuis il ne dit mot, ni ne parla. Entour l'heure de none il trépassa. Jusqu'au lendemain qu'on le fendit il étoit aussi bel et aussi vermeil, ce

nous sembloit, comme il étoit en sa pleine santé ; il sembloit à moult de gens qu'il se vouloit rire <sup>1</sup>. » Ainsi parle l'évêque de Tunis.

Le sire de Joinville s'écrie de son côté : « Précieuse chose et digne est de plorer le trépasement de ce saint prince, qui si saintement et si loyalement garda son royaume, et qui tant de belles aumônes y fit, et qui tant de beaux établissements y mit. Et comme l'écrivain qui a fait son livre l'enlumine d'or et d'azur, ainsi ledit roi enlumina son royaume de belles abbayes qu'il y fit, et de grande quantité de Maisons-Dieu, de maisons de Prêcheurs, de Cordeliers, et plusieurs autres religieux, comme ci-devant est dit. »

Joinville ajoute, en parlant de sa canonisation : « Dont grande joie fut et doit être à tout le royaume de France, et grand honneur à toute sa lignée qui voudront lui ressembler de bien faire ; grand déshonneur à tous ceux de son lignage qui mal voudront faire ; car on les montrera au doigt, et l'on dira que le saint roi dont ils sont extraits rend plus odieuse une telle mauvaiseté <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Martène, *Collectio amplissima*, t. 6, p. 1218. —

<sup>2</sup> Joinville, apud *Script. rer. Franc.*, t. 20, p. 303.

# TABLE ET SOMMAIRES

## DU NEUVIÈME VOLUME.

### LIVRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

DE 1198 A 1216.

**Pontificat d'Innocent III. — Ce que c'était que le Pape au moyen âge.**

#### § I<sup>er</sup>

COMMENCEMENTS D'INNOCENT III.

Prédiction d'Isaïe sur le changement des nations..	1 et 2
Famille d'Innocent III.....	2
État de l'université de Paris à la fin du douzième siècle.....	2-5
Études et connaissances qu'y fait le jeune Lothaire, depuis Innocent III.....	5 et 6
Son pèlerinage à Saint-Thomas de Cantorbéry et son séjour à Bologne.....	6 et 7
Ses premiers emplois et ses premiers écrits....	7-10
Il est élu Pape. Sa résistance, son intronisation, son sermon dans cette circonstance.....	10-14

#### § II

SOLICITUDE GÉNÉRALE D'INNOCENT III SUR TOUS LES PAYS DE L'EUROPE.

État général du monde.....	14
Lettre d'Innocent III au roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion.....	15 et 16
Sollicitude d'Innocent III pour la réforme de son palais, du gouvernement de Rome et des alentours.	16-19
Sollicitude d'Innocent III pour les autres provinces d'Italie.....	19-22
Sollicitude d'Innocent III pour le royaume de Sicile et son roi mineur, Frédéric.....	22-26
Sollicitude d'Innocent III pour l'Espagne, sur le mariage des princes. Observation du comte de Maistre à ce sujet.....	26-30
Pierre d'Aragon vient se faire couronner à Rome et rend son royaume tributaire du Saint-Siège..	30 et 31
Progrès des chrétiens d'Espagne. Victoire mémorable des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre sur les Sarrasins, à Navès de Tolosa.....	31-38
Sollicitude du Pape pour la Norwège, la Suède, le Danemark et l'Islande.....	38-43
Progrès du Christianisme en Prusse, en Livonie, en Esthonie.....	43-45
Soins du Pape pour la Hongrie.....	45 et 46
— pour la Pologne, la Servie et la Bosnie.	46-48
— pour la Bulgarie, dont le souverain lui demande le titre de roi.....	48-52

Ce qui fait que l'humanité est une.....	52
Pensée dominante des empereurs teutoniques. Quel en eût été le résultat pour l'Eglise et les peuples chrétiens.....	53
Situation de l'Allemagne à la mort de l'empereur Henri VI. Triple élection de Frédéric de Sicile, de Philippe de Souabe et d'Otton de Saxe. Les trois compétiteurs recourent au Pape.....	53-56
Mort de Richard Cœur-de-Lion. Son frère Jean lui succède.....	56
Décision d'Innocent III sur la triple élection d'Allemagne. Réflexion du protestant Hurter à ce sujet.	56-60
Lettres du Pape aux princes d'Allemagne sur le même sujet.....	60 et 61
Comment le protestant Hurter apprécie la conduite d'Innocent III dans l'affaire du divorce de Philippe-Auguste, roi de France.....	61 et 62
Différentes démarches et lettres du Pape dans cette affaire, où il finit par réussir.....	62-70
Efforts du Pape pour la pacification de l'Allemagne.	70-74
Quel était le grand péril de l'Eglise et de l'Europe.	74 et 75
Philippe de Souabe, réconcilié à l'Eglise, l'emporte sur son compétiteur, lorsqu'il est tué par un des siens.	75-77
Otton de Saxe est reconnu de tout le monde.	77 et 78

#### § III

SOLICITUDE PARTICULIÈRE D'INNOCENT III SUR L'ORIENT.

État de l'empire grec sous Isaac l'Ange et sous son frère Alexis, qui le détrône. Caractère de ces deux princes.....	79-81
Bassesse de Théodore Balsamon, le plus savant canoniste des Grecs.....	81
Ouvrages de Balsamon sur le droit canonique. Son texte de la donation de Constantin. Ses aveux sur l'autorité des pontifes romains. Ses bévues et ses contradictions.....	81-84
Correspondance d'Innocent avec les empereurs Isaac l'Ange et Alexis.....	84 et 85
Son instruction pastorale au patriarche de Constantinople et à l'empereur.....	85-89
Nouvelles lettres du Pape à l'un et à l'autre.	89 et 90
Soumission filiale des Arméniens à l'Eglise romaine.	90-92
Caractère universel de la papauté.....	92
Efforts d'Innocent III pour la croisade de la Terre-Sainte.....	92-96



Le curé Foulque de Neuilly. Succès de ses prédications et pour la réforme des mœurs et pour la croisade. 96-98

Suppression de la fête des Fous dans l'Église de Paris. 98

Innocent III protège les Juifs. Leur état en Europe. 99 et 100

Baudouin de Flandre et autres croisés du même pays. Leur éloge. 100

Succès des prédications de l'abbé Martin dans le sud-ouest de l'Allemagne. 100 et 101

Grand nombre d'écrivains à cette époque. 101

Thibault de Champagne élu chef de la croisade. Négociation avec les Vénitiens pour le transport de l'armée. 101-103

Mort de Thibault de Champagne. Boniface de Montferrat est élu à sa place pour généralissime. Légats nommés par le Pape. Préparatifs de la croisade. 103 et 104

Mort de Foulque de Neuilly. 104

Arrivée des croisés à Venise. Leur embarras parce qu'ils ne s'y trouvent pas tous. 104 et 105

Le jeune Alexis survient et complique l'affaire. 105 et 106

Les Vénitiens entraînent les croisés à la conquête de Zara malgré eux et malgré le Pape. Les croisés se divisent à ce sujet. Conduite du Pape en cette conjoncture. 106-110

Le jeune Alexis se trouve au milieu des croisés, qui se divisent de nouveau par délicatesse de conscience. Leur réunion et leur marche sur Constantinople pour rétablir le jeune prince. 110 et 111

Arrivée des croisés devant Constantinople. L'usurpateur Alexis s'enfuit. Isaac l'Ange est rétabli avec son fils, Alexis le Jeune. Lettres des uns et des autres au Pape. 111-116

Nouveau traité du jeune Alexis avec les croisés, qui l'accompagnent dans une expédition contre les Bulgares. 116 et 117

Incendie à Constantinople. 117 et 118

Nouvelle révolution à Constantinople, qui oblige les croisés, malgré eux, à se rendre maîtres de la ville. 118-123

Se produisit-il, dans cette prise de Constantinople, plus de désordres que dans d'autres villes? Respect des croisés pour les reliques des saints. 123-126

Baudouin de Flandre est élu empereur de Constantinople. Lettres du nouvel empereur et des autres croisés au Pape. 126-129

Fin des deux usurpateurs Alexis et Murzuffe. 129

Lettres et conduite d'Innocent touchant la conquête de Constantinople par les Latins. Ses soins pour l'établissement du nouveau patriarche et le règlement des affaires ecclésiastiques. 129-134

## S IV

SOLICITUDE D'INNOCENT III POUR DÉFENDRE LA CHRÉTIENTÉ D'OCCIDENT CONTRE LA CORRUPTION DE L'HÉRÉSIE MANICHÉENNE.

Parenté probable entre les manichéens du moyen âge et les modernes francs-maçons. Parenté originelle de toutes les erreurs et de toutes les sectes. 134-136

Le manichéisme, sataniquement subversif de toute religion, de toute morale, de toute justice, de toute société. 136

Premiers soins d'Innocent III pour arrêter ce mal et

y porter remède. Vie plus édifiante dans le clergé, plus de zèle à instruire les peuples. 136 et 137

Sa lettre aux habitants de Metz sur une traduction de l'Écriture sainte en langue vulgaire. Observations remarquables du protestant Hurter à cet égard. 137-139

Résumé que le même historien fait des principes d'après lesquels Innocent III se conduisait en ces affaires. 139

Soins du Pape pour extirper l'hérésie manichéenne dans les États de l'Église. Martyre de saint Pierre Parenzo. 139-142

La France septentrionale préservée de l'hérésie par ses bons évêques. Saint Guillaume de Bourges. Saint Étienne de Die. 142-145

Mort de saint Hugues, évêque de Lincoln. 145 et 146

Fâcheux état de la France méridionale. Évêques négligents, nobles dissolus, littérature frivole, soldats mercenaires. 146-148

Efforts d'Innocent III pour y porter remède. Le bienheureux Pierre de Castelnau; Foulque, évêque de Toulouse. 148-150

Arrivée en Languedoc de l'évêque d'Osma et de saint Dominique. Leur histoire, leurs travaux, leurs succès. Mort du premier. 150-157

Assassinat du légat, le bienheureux Pierre de Castelnau. Lettres du Pape à ce sujet. Réflexions peu judicieuses de Fleury. Soumission, pénitence et engagements de Raymond VI, comte de Toulouse. 157-162

Croisade contre les manichéens du Languedoc. Elle est conduite par le comte de Toulouse. Prise de Béziers par les gougats de l'armée. Résolution des chefs de la croisade touchant les places qu'il faudrait prendre d'assaut. Reddition de Carcassonne. 162-165

Les chefs de la croisade choisissent le comte Simon de Montfort pour seigneur de Carcassonne et de leurs autres conquêtes. Son portrait par le protestant Hurter. Observations à ce sujet. 165-167

Conduite peu franche du comte de Toulouse et du roi Pierre d'Aragon. Concile de Lavaur. 167-170

Position difficile de Simon de Montfort. Sa valeur héroïque. Sa prodigieuse victoire à Muret sur le roi d'Aragon, qui y est tué. 170-174

## S V

SECOURS NOUVEAUX QUE DIEU ENVOIE À SON ÉGLISE.

Quel est le plus grand ennemi de Dieu. Comment le Sauveur nous apprend à le combattre. Hurter, protestant, ne le comprenait pas encore. 175-177

Commencements de saint François d'Assise. 177-183

Ses premiers disciples. Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane. 183 et 184

Le bienheureux Égidius ou Gille. 184-186

Le prêtre Sylvestre. Premiers travaux des disciples de saint François; instructions qu'il leur fait. 186 et 187

Règle de saint François. Il va trouver le Pape Innocent, qui lui donne une approbation verbale. 187-189

Frère Léon. 189 et 190

Sainte Claire. 190-192

Saint François, indécis entre la vie contemplative et la vie active, se décide pour la vie apostolique. Conversion du poète lauréat de Frédéric II. Instructions de François à ses frères. Sa lettre à tous les chrétiens. 192-195

Il envoie des frères en Espagne et à Maroc, et blâme les somptueux édifices dans son ordre. 195 et 196

## § VI

## AFFAIRE DE L'EMPIRE ET DE JEAN SANS TERRE.

Ottou IV, à peine empereur, oublie ses serments à l'Eglise. Il est déposé spirituellement et temporellement et meurt sans postérité et sans gloire..... 196 et 197

Jean sans Terre, roi d'Angleterre, en guerre avec le roi de France. Innocent III s'interpose comme Pape. Sa lettre à Philippe-Auguste. Réflexions peu judicieuses de Fleury à cet égard..... 197-201

Jean sans Terre se brouille avec le Pape pour l'élection à l'archevêché de Cantorbéry. Après deux élections nulles le Pape nomme Étienne Langton. Résistance du roi, lettres du Pape, suites graves de cette affaire... 201-207

Jean sans Terre implore l'alliance du sultan de Maroc. Mépris que fait de lui le sultan..... 207-209

Suite de l'affaire du roi Jean. Il finit, du conseil de ses barons, par se déclarer vassal de l'Eglise romaine, avec plus de solennité que n'avaient fait ses prédécesseurs..... 209-213

Différend du roi Jean avec les barons d'Angleterre. Le Pape soutient le roi et lève l'interdit du royaume. 213-216

Victoire de Bouvines remportée par le roi de France, Philippe-Auguste..... 216-219

## § VII

## AFFAIRES D'ORIENT.

Gentilshommes français, empereur, roi ou seigneurs en Grèce et en Asie. Théodore Lascaris, empereur grec de Bithynie. Alexis Comnène, empereur de Trébizonde. Les Vénitiens maîtres de plusieurs îles grecques... 219-222

Les Grecs, ligués avec les Bulgares, font un massacre général des Latins. Désastre, captivité et mort de l'empereur Baudouin. Efforts du Pape pour diminuer ces malheurs et adoucir le roi des Bulgares..... 222-227

Les Grecs, plus maltraités par les Bulgares que par les Latins, reviennent à ceux-ci. Les Bulgares éprouvent des revers. Leur roi meurt. Punition providentielle de la ville qui avait commencé le massacre des Latins. Couronnement et premiers actes de l'empereur Henri. 227-230

Correspondance de l'empereur Théodore Lascaris avec le Pape..... 230 et 231

Application du Pape à régler les affaires ecclésiastiques dans l'empire latin de Constantinople. Difficulté des circonstances; état maladif des Grecs... 231-234

Peste, famine, tremblements de terre en Égypte. 234 et 235

Touchante correspondance du patriarche d'Alexandrie et des pauvres chrétiens d'Égypte avec le Pape. 235-237

Saint Albert, patriarche de Jérusalem... 237 et 238

Lettres du Pape pour les affaires de la Terre-Sainte. Jean de Brienne, roi de Jérusalem..... 238-240

Religieux du mont Carmel. Règle que leur donne le patriarche Albert..... 240-242

Croisade d'enfants..... 242

Convocation d'un concile général. Prédication d'une nouvelle croisade. Election d'un patriarche de Constantinople..... 242-246

## § VIII

## AFFAIRES D'OCCIDENT. — QUATRIÈME CONCILE GÉNÉRAL DE LATRAN.

Université de Paris... 246 et 247

Congrégation du Val-des-Écoliers..... 247

Erreurs graves de quelques membres de l'université de Paris, qui se reproduisent au dix-neuvième siècle... 248-250

Règlement du cardinal-légat de Courçon pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique et religieuse en France..... 250 et 251

Règlement du même légat pour les études de l'université..... 251 et 252

État du Languedoc. Le comte de Toulouse fait mourir son frère parce qu'il s'est déclaré pour les catholiques. Concile de Montpellier. Le prince Louis de France exécute sa croisade en Languedoc..... 252-254

Le roi Jean d'Angleterre, ayant fait une trêve avec la France, trouve chez lui la guerre civile avec les barons révoltés. Sage conduite d'Innocent III dans ces conjonctures difficiles. Peu de créance que mérite Matthieu Paris..... 254-260

Arrivée des prélats pour le concile général. L'archevêque Rodrigue de Tolède. Mort de saint Albert de Jérusalem..... 260 et 261

Dispositions et engagements de Frédéric II envers le Saint-Siège, l'an 1215..... 261 et 262

Ouverture du quatrième concile général de Latran. Discours du Pape..... 262 et 263

Canons du concile touchant la foi..... 263-265

Troisième canon. Les hérétiques mis au ban spirituel et temporel de la chrétienté. Raisons de cette loi. 265-267

Règlements du concile et du Pape pour les Églises de Grèce et d'Orient..... 267

Canons sur l'administration de la justice. 267 et 268

Canons pour l'instruction chrétienne des fidèles et l'instruction théologique des clercs, pour opérer et assurer le bien..... 268-270

Canons touchant les sacrements. Le propre prêtre. Les malades, les empêchements de mariage, la clandestinité..... 270 et 271

Canons pour réformer divers abus..... 271-273

Canons pour rétablir la discipline dans les monastères. 273

Quelque chose de mieux que des canons..... 273

Travaux et succès de saint Dominique..... 273-275

Dévotion du saint Rosaire..... 275 et 276

Commencement de l'ordre des Frères prêcheurs. 276 et 277

Rencontre à Rome de saint Dominique et de saint François..... 277 et 278

Innocent III règle l'affaire du comte de Toulouse. 278

Canons du concile touchant les Juifs et la croisade. 278

Guerre civile entre le roi Jean d'Angleterre et ses barons révoltés. Prétentions de Louis de France sur le royaume d'Angleterre. Il envoie des ambassadeurs à Rome. Le Pape Innocent III réfute ses prétentions, témoigne une grande affection pour sa personne et meurt. 278-281

## LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

## DE LA MORT DU PAPE INNOCENT III (1216) A LA MORT DU PAPE HONORIUS III (1227).

L'Esprit de Dieu, qui est toujours avec son Église, y réforme le clergé et le peuple par saint Dominique et saint François.

Vie de l'Église au milieu du monde, qui toujours neurt..... 282

Promotion d'Honorius III..... 283

Mort du roi Jean d'Angleterre. Son fils Henri, âgé de



neuf ans, triomphe des barons rebelles et de Louis de France, par son innocence et la protection du Saint-Siège, Paix entre Louis de France et le jeune Henri III, à qui Honorius III tient lieu de père et de mère. 283-287

Mort de l'empereur Henri de Constantinople. Aventures et mort de Pierre de Courtenai. Son successeur remplacé par son fils Robert. Sollicitude d'Honorius III pour le bien temporel et spirituel de l'empire latin... 287-290

Soins du Pape Honorius pour la croisade. Départ du roi André de Hongrie... 290 et 291

Départ de Guillaume de Hollande et d'autres croisés d'Allemagne, qui remportent une grande victoire et font une importante conquête en Portugal sur les mahométans d'Espagne... 291 et 292

Saint Ferdinand, roi de Castille... 292 et 293

Rodrigue Ximénès, archevêque de Tolède. Luc, évêque de Tuy... 293 et 294

Zèle du Pape Honorius pour propager le Christianisme en Prusse, en Livonie, en Courlande, en Danemark, en Suède et en Norvège... 294-296

Affaires de la Terre-Sainte... 296 et 297

Les croisés arrivent devant Damiette, l'assiègent et la prennent... 297-300

État des ordres religieux militaires... 300

Règle de saint Dominique. Son ordre est approuvé par le Pape... 300-303

Travaux, succès, miracles, fondations de saint Dominique... 303-310

Saint Ceslas et saint Hyacinthe... 310 et 311

Autres disciples de saint Dominique... 311-315

Dernières actions et mort du comte Simon de Montfort... 315-317

Voyages de saint Dominique en France, en Espagne et en Italie... 317-321

Saint François d'Assise envoie ses disciples prêcher par tout le monde; il choisit le cardinal Hugolin pour protecteur de son ordre, dont il tient le deuxième chapitre général... 321-325

Les Frères mineurs envoyés à Maroc y souffrent le martyre, d'autres à Ceuta. Réflexions indiscrettes de Fleury à ce sujet... 325-329

Commencement de saint Antoine de Padoue... 329 et 330

Saint François devant le sultan d'Égypte... 330 et 331

Ce que Jacques de Vitri dit des Frères mineurs... 331 et 332

Prédications de saint François en Italie. Instructions à ses frères... 332-334

Il envoie de nouveau de ses religieux en Allemagne. Progrès qu'ils y font... 334-336

Premières prédications de saint Antoine de Padoue... 336

Alexandre de Halès entre dans l'ordre des Frères mineurs... 336 et 337

Institution du tiers-ordre de Saint-François... 337 et 338

Nouveaux disciples de saint Dominique, qui veut réunir son ordre à celui de Saint-François. Il institue pareillement un tiers-ordre... 338-343

Derniers travaux et mort de saint Dominique... 343-346

Le bienheureux Jourdain de Saxe lui succède comme supérieur général... 346 et 347

Commencements de saint Raymond de Pegnafort... 347-349

Saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de Notre-

Dame de la Merci pour la rédemption des captifs... 349-351

Charité de la France... 351

Mort de Philippe-Auguste... 351 et 352

Précautions du Pape Honorius II et du roi de France, Louis VIII, contre les manichéens du Languedoc... 352 et 353

Mort de Raymond VI, comte de Toulouse. Dispositions de son fils... 354

Soins du Pape pour concilier les différends entre la France et l'Angleterre, ainsi que les affaires du Languedoc... 354-357

Émeute d'écoliers à Paris, etc... 357 et 358

Croisade de Louis VIII contre les manichéens du Languedoc. Il meurt martyr de la chasteté conjugale... 358-360

Premières années et éducation de Louis IX, autrement saint Louis... 360 et 361

Conciles d'Angleterre et d'Écosse pour le rétablissement de la discipline... 361-363

Commencements de saint Edmond de Cantorbéry... 363-367

Mort d'Otton IV. Conduite équivoque de Frédéric II depuis ce moment... 367-374

Lois de Frédéric II contre les hérétiques... 374 et 375

Honorius III s'efforce de pacifier l'Italie. Remarques sur les guerres d'alors... 375 et 376

Sainte Verdiane, servante et recluse... 376 et 377

Sainte Zita de Lucques, servante toute sa vie... 377-380

La bienheureuse Marguerite de Louvain, servante d'auberge... 380 et 381

Commencements de sainte Élisabeth de Hongrie... 381-384

Ses épreuves à la cour de Thuringe... 384-387

Elle épouse le duc Louis de Thuringe. Vertus de ce prince... 387-389

Vie sainte des deux époux. Mortifications d'Élisabeth; sa charité et son amour pour les pauvres, sa grande dévotion et son humilité... 389-394

Comment sainte Élisabeth fut connue de saint François et eut pour directeur maître Conrad de Marbourg... 394-396

Sainte Élisabeth devenue mère... 396 et 397

Comment le duc Louis protège le pauvre peuple... 397 et 398

Famine en Thuringe. Charités d'Élisabeth... 398-401

Saint Conrad de Bavière... 401 et 402

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne... 402 et 403

Parallèle entre l'Europe chrétienne et l'Asie infidèle, ravagée par Ginguiskhan et ses fils... 403-405

Quelles ont pu être les vues de la Providence dans les conquêtes des Tartares. Effets déjà réalisés... 405-409

Les Géorgiens unis à l'Église romaine. Lettre de leur reine au Pape Honorius III... 409 et 410

Efforts du Pape et négligence de Frédéric II pour procurer du secours aux croisés de Damiette, qui sont obligés de capituler... 410-412

Lettre du patriarche d'Alexandrie au Pape Honorius... 412

Conduite peu loyale de Frédéric II envers son beau-père, Jean de Brienne, et envers l'Église. Ses constitutions contre les hérétiques. Sa correspondance avec le Pape, qui le réconcilie avec les Lombards et avec son beau-père... 412-419

Saint Engelbert, archevêque de Cologne. Son martyre. Supplique et repentir de son meurtrier... 419-422

Dernières actions de saint François d'Assise. Ses stigmates... 422-426

Affection surnaturelle de saint François pour toutes les créatures.....	426-429
Son invitation à toutes les créatures de louer Dieu...	429 et 430
Ses souffrances, son testament, sa sainte mort..	430 et 431

## LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

DE L'AN 1227 A L'AN 1250.

**Les Papes défendent et affermissent, contre le César allemand Frédéric II, l'indépendance spirituelle de l'Eglise catholique, et, par suite, l'indépendance temporelle de tous les rois et peuples chrétiens.**

§ I<sup>er</sup>

PONTIFICATS DE GRÉGOIRE IX ET DE CÉLESTIN IV.

Ce qu'étaient les césars païens.....	432 et 433
Qui a tiré le genre humain de leur tyrannie...	433
Ce qu'était à l'Eglise l'empire de Charlemagne..	433 et 434
Si la royauté et l'empire étaient alors héréditaires parmi les Francs et les autres peuples chrétiens..	434 et 435
Les césars de Germanie ramènent l'idée païenne de l'empire. Sort qu'ils préparaient à l'humanité. Qui l'en a préservée.....	435 et 436
Election de Grégoire IX.....	436 et 437
Canonisation de saint François d'Assise ...	437-440
Canonisation de saint Dominique.....	440-443
Conversion des Comans.....	443 et 444
Les Russes demandent des missionnaires apostoliques pour les instruire. Les Norwégiens soumettent au Pape l'élection de leur roi. Les Poméraniens se placent sous la protection du Saint-Siège.....	444 et 445
Ce qui serait arrivé si Frédéric II eût été Charlemagne.	445 et 440
Lettres et actes de Grégoire IX pour la croisade....	446-448
L'empereur Frédéric II, manquant à toutes ses promesses, cause la ruine de la croisade et encourt l'excommunication, que prononce d'ailleurs solennellement Grégoire IX.....	448-451
Frédéric II, secrètement allié avec le sultan d'Egypte, fait la guerre au Pape, s'en va en Palestine avec peu de monde et dépouille le roi chrétien de Chypre. Son expédition n'est qu'une comédie pour amuser l'Europe. Chrétiens et mahométans le jugent plus mahométan que chrétien.....	451-458
Guerre des impérialistes contre l'Eglise. Grégoire IX recommande la modération dans la défense...	458-460
Jean de Brienne, empereur français de Constantinople.	460
Grégoire IX, en excommuniant de nouveau Frédéric II, délie ses sujets du serment de fidélité.....	460
Réconciliation de l'empereur avec le Pape..	460-462
Suite de la vie de sainte Elisabeth de Thuringe. Elle apprend la mort de son époux, est chassée de sa maison, abandonnée des hommes, consolée de Dieu, refuse de se marier une seconde fois et reçoit les ossements de son époux.....	462-471
Ses beaux-frères réparent leurs torts envers elle. Elle renonce à la vie du siècle, prend l'habit de Saint-François, refuse de rentrer dans le royaume de son père, pratique la pauvreté et la mortification, opère des miracles et meurt saintement.....	471-482
Mort de maître Conrad, directeur spirituel de sainte Elisabeth.....	482

Conversion de Conrad de Thuringe. Il travaille à faire canoniser sa belle-sœur, sainte Elisabeth. Pompe de cette canonisation à Pérouse et à Marbourg..	482-488
Sainte Agnès de Bohême. Lettres que lui écrit sainte Claire.....	488-491
Caractère du roi d'Angleterre, Henri III.....	491
Autorité très-médiocre de Matthieu Pâris. Son hystérie du Juif errant.....	491 et 492
Elections pour le siège de Cantorbéry...	492 et 493
Violences contre les Romains établis en Angleterre...	493 et 494
Lettres de Grégoire IX pour la réforme des monastères.	494
Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry.	494 et 495
Son ami saint Richard.....	495 et 496
Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln...	496-498
Constitutions provinciales de saint Edmond....	498
Concile de Londres, tenu par le légat Otton, pour la réforme du clergé. Consultation au Pape; sa réponse...	498-501
Règlements du même légat pour la réformation des moines.....	501
Trouble dans l'université d'Oxford.....	501 et 502
Statuts synodaux de Guillaume, évêque de Worcester, d'Alexandre de Coventri et de Guillaume de Bleys....	502 et 503
Dernières actions et mort de saint Edmond de Cantorbéry.....	503 et 504
Saint Richard devient évêque de Chichester..	504 et 505
Commencements du règne de saint Louis. Régence virile de sa mère.....	505 et 506
Soumission du comte de Toulouse, Raymond VII.	506
Pour la première fois saint Louis parle des libertés de l'Eglise gallicane. Ce qu'il entendait par là.	506 et 507
Règlements du concile de Toulouse, pour l'extirpation de l'hérésie.....	507 et 508
Nouveaux statuts du comte de Toulouse à la même fin.....	509
Le Pape Grégoire IX confirme l'université de Toulouse.	509 et 510
Autres actes du Pape et des évêques pour extirper l'hérésie dans le Languedoc, y réformer les mœurs et retenir le comte de Toulouse dans le devoir..	510-512
Troubles et périls de l'université de Paris, laquelle se voit protégée, rétablie et réglée par les soins paternels du Pape Grégoire IX.....	512-515
Eloge que le Pape fait de l'Eglise de France.	515 et 516
Thibaut, archevêque de Rouen.....	516
Maurice, son successeur.....	516-518
Affaire de Beauvais sur le conflit du roi avec les libertés de la commune et les droits de l'évêque.	518 et 519
L'affaire s'étend à toute la province de Reims. Les seigneurs se plaignent des prélats au Pape. Réponse remarquable de Grégoire IX.....	519-522
Saint Louis, entré dans sa majorité, concilie tout....	522 et 523
Pierre de Colmien, évêque d'Avranches.....	523
Succession au siège de Reims. Conciles tenus par Juhel de Mayenne, transféré de Tours à Reims.	524 et 525
Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc. Ses brouilleries avec les évêques de Bretagne.....	525-528
Saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc.	528 et 529
Le Pape Grégoire IX parvient à gagner Pierre de	



Dreux.....	529
Le bienheureux Philippe Berruyer, archevêque de Bourges.....	529-531
Vertus chrétiennes de saint Louis. Il épouse Marguerite de Provence.....	531 et 532
Saint Thibaut de Montmorency.....	532
Fondations pieuses de saint Louis. La couronne d'épines. La Sainte-Chapelle.....	532 et 533
Son amour pour son peuple. Ses lois contre les usuriers et les blasphémateurs.....	533 et 534
Ses talents et ses exploits militaires. Sa valeur au pont de Taillebourg.....	534 et 535
Sa cour plénière à Saumur.....	535 et 536
Piété et conquêtes de saint Ferdinand, roi de Castille, secondé par l'archevêque Rodrigue de Tolède et par le Pape Grégoire IX. Sa sainte mort.....	536-539
Martyre de deux disciples de saint François... ..	539
Le roi Jacques d'Aragon fait la conquête de Majorque et de Valence.....	539 et 540
Saint Raymond Nonnat.....	540-542
Lettres de Grégoire IX aux princes mahométans.	542
Grégoire IX établit un évêque à Maroc..	542 et 543
Correspondance du patriarche grec Germain et du Pape Grégoire sur la réunion.....	543-546
Conférences entre les Grecs et quatre religieux envoyés par le Pape.....	546-560
Correspondance du patriarche Germain avec le patriarche Constantin d'Arménie.....	560
Soumission des jacobites, nestoriens, maronites, arméniens. Leur état actuel.....	560-562
État actuel des Grecs de Syrie.....	562
Quel pouvait être le but providentiel des croisades..	562
Réponse du patriarche des Arméniens au Pape.	563
— du patriarche des jacobites.....	563 et 564
— des chrétiens orientaux et des nestoriens...	564 et 565
Les Russes demandent au Pape un légat pour les instruire. Leur duc lui demande le titre de roi.....	565
Le Pape envoie des missionnaires chez les Tartares. Leur relation .....	565-573
Correspondance amicale de plusieurs sultans avec le Pape.....	573 et 574
Irruption des Corasmiens en Syrie.....	574-576
État des chrétiens en Palestine.....	576-578
État de l'empire français de Constantinople, défendu par le vieil empereur Jean de Brienne.....	578 et 579
Baudouin II, secondé par le Pape, mais contrarié par Frédéric II.....	579 et 580
État de la Sardaigne. Manœuvres de Frédéric pour s'en rendre maître.....	580 et 581
Son gendre Ezzelin de Romano, surnommé le Féroce.	581 et 582
Saint Antoine de Padoue.....	582-585
Frère Jean de Vicence.....	585-587
Efforts de Grégoire IX pour pacifier l'Occident et procurer des secours à l'Orient.....	587-590
Au lieu de seconder le Pape, Frédéric le traverse et veut se servir de lui pour parvenir à la domination universelle; il emprisonne le neveu du roi de Tunis allant à Rome pour recevoir le baptême.....	590-592
Lettre que lui en écrit le Pape.....	592-594
Duplicité et arrogance de Frédéric II.....	594-596
Son dessein de surprendre saint Louis.....	599
Il corrompt le sénateur de Rome.....	596 et 597
Plaintes du Pape. Réponses de l'empereur..	597-600
Le Pape l'excommunie et délie ses sujets du serment de fidélité.....	600-602

Invectives de Frédéric II contre le Pape. Il demande un concile général..... 602 et 603  
 Apologie de Grégoire IX. Impiétés qu'il reproche à Frédéric II. Elles sont attestées par les contemporains.. 604-606

Ses emportements contre le Pape et les fidèles catholiques..... 606 et 607  
 Le couvent de Sainte-Claire miraculeusement protégé. 607 et 608

Dévouement des rois saint Ferdinand d'Espagne, Henri d'Angleterre et saint Louis de France pour la cause de l'Église..... 608-611

Le Pape fait offrir la royauté d'Allemagne à un frère de saint Louis. Historiette de Matthieu Pâris à ce sujet. 611 et 612

Quel était le droit de l'Allemagne et de l'Europe touchant les hérétiques..... 612  
 Exécution de ces lois contre certains manichéens... 612 et 613

Les Juifs, maltraités, recourent au Pape, qui les protège..... 613 et 614

Conduite des évêques d'Allemagne, des chevaliers teutoniques et de frère Élie..... 614

Adolphe, comte de Holstein, embrasse l'ordre de Saint-François..... 614

Droit allemand sur l'élection et la puissance du roi de Germanie. Caractère simple et sublime de cette législation..... 614-618

Grégoire IX convoque le concile général que Frédéric II avait demandé, fait des prières publiques pour la cause de l'Église, tandis que Frédéric condamne à des peines atroces les catholiques dévoués..... 618-621

Frédéric II met tout en œuvre pour empêcher le concile qu'il a lui-même demandé. Courage apostolique des évêques de France, d'Angleterre et d'Espagne, dont plusieurs sont capturés et emprisonnés par Frédéric. 621 et 622

Vigueur indomptable du pontife centenaire Grégoire IX. 622 et 623

Lettres de saint Louis à Frédéric II pour la délivrance des évêques français..... 623 et 624

Frédéric II fait la guerre à l'Église au lieu de défendre l'Europe contre les Tartares, qui ravagent la Russie et la Hongrie. Sa conduite envers le roi de Hongrie. Ses lettres pédantesques à d'autres princes. 624-628

Sa rhétorique ne trompe pas tout le monde. Révélations curieuses de Matthieu Pâris à ce sujet..... 628

Trahison d'un cardinal..... 628

Mort du Pape Grégoire IX. Sa collection des décrétales par saint Raymond de Pegnafort. Son portrait... 628 et 629

Frédéric II triomphe, mais Dieu commence à le frapper..... 629-631

## § II

### PONTIFICATS D'INNOCENT IV.

Après la mort de Grégoire IX, Frédéric fait la guerre à l'Église comme devant. Accusé par l'Angleterre et la France d'empêcher l'élection du Pape, il en accuse les cardinaux, dont il retient quelques-uns en prison. 631-634

Élection d'Innocent IV..... 634

Négociations pour la paix entre Innocent IV et Frédéric II. Ce dernier attaque Viterbe pour la punir de son obéissance au Pape. Défense héroïque des habitants de

Viterbe.....	635-637
Un traité se conclut entre le Pape et Frédéric. Celui-ci cherche à surprendre le Pape qui se sauve à Lyon....	637-640
Maladie extrême de saint Louis. Il prend la croix....	640 et 641
Innocent IV convoque le concile général de Lyon....	641 et 642
La nation portugaise recourt à l'autorité du Pape pour remédier à l'incapacité de son roi.....	642
Le Pape écrit aux souverains des Bulgares, des Tartares, des Musulmans, des Grecs et des Russes.	642 et 643
Ouverture du concile général. Ce que disent les ambassadeurs de Frédéric.....	643 et 644
Première session solennelle.....	644 et 645
Malgré beaucoup de prélats, le Pape accorde un délai aux ambassadeurs de Frédéric, lequel refuse d'en profiter.....	645 et 646
Accusations générales contre Frédéric. Ses ambassadeurs en laissent plusieurs sans réponse....	646 et 647
Le Pape, terminant l'affaire du Portugal, y nomme un régent à la place du roi incapable.....	647 et 648
Il publie plusieurs décrets, entre autres pour le secours de Constantinople et pour la guerre contre les Tartares.....	648
L'ambassadeur de Frédéric appelle au Pape futur et à un concile plus général.....	648
Innocent IV, après avoir récapitulé les crimes de Frédéric II, le déclare déposé et le dépose, délie ses sujets du serment de fidélité et défend de lui obéir. Tous les prélats, avec le Pape, éteignent leurs cierges en déposant l'empereur excommunié.....	649 et 650
Vaines ubtultés de quelques modernes pour éluder l'autorité des actes et des auteurs contemporains.	650 et 651
Remarques sur le langage de Matthieu Paris..	651
Résultat final pour Frédéric II et sa dynastie.	651 et 652
Résultat semblable, de nos jours, pour Napoléon....	652 et 653
Colère de Frédéric quand il apprend sa déposition. La fille du duc d'Autriche refuse de l'avoir pour époux. Il publie contre le Pape plusieurs manifestes qui nuisent à lui seul.....	653-656
Le Pape, dans sa réponse, fait sentir aux princes que leur véritable danger était dans la politique ambitieuse et athée de Frédéric.....	656 et 657
Inconséquence de plus d'un auteur français sur ce point.....	658
Innocent IV maintient l'indépendance du royaume de Hongrie.....	658 et 659
Il envoie un légat en Norvège.....	659
Henri, landgrave de Thuringe, est élu roi des Romains. Il meurt.....	659 et 660
On élit à sa place Guillaume de Hollande.....	660
Lettre du Pape aux Siciliens.....	660 et 661
Mort funeste de Pierre des Vignes.....	661-662
Le bienheureux frère Gilles. Son entretien avec saint Louis.....	662-664
Frédéric II négocie avec le Pape, mais cherche à le surprendre. Zèle des princes français pour la défense du Pape.....	665
Honteux échec de Frédéric devant Parme. Mort funeste de Thaddée de Suesse.....	665-667
Frédéric négocie avec le Pape, mais fait martyriser l'évêque d'Arezzo et profaner les saintes images par les Sarrasins.....	667

Préparatifs de saint Louis pour la croisade. Le sire de Joinville. Dispositions générales des croisés... 667-672
Derniers apprêts et départ de saint Louis. 672 et 673
Embarquement et navigation du sire de Joinville.... 673 et 674
Frédéric II trahissait les chrétiens en faveur des mahométans..... 674 et 675
Séjour de saint Louis en Chypre. Il y reçoit une ambassade des Tartares, et leur en envoie lui-même. 675-678
Saint Louis débarque en Égypte et prend Damiette... 678 et 679
Mort de Raymond VII, dernier comte de Toulouse... 679 et 680
Relâchement et corruption des croisés à Damiette.. 680
L'armée s'avance vers le Caire. Combat de la Mansour. Conduite et mort du comte d'Artois... 681-683
Position critique de l'armée chrétienne attaquée sans cesse par les Sarrasins et par la maladie. Courage héroïque de Louis..... 683-685
Par suite d'une trahison il devient captif avec son armée. Sa résignation..... 685-686
Aventure du sire de Joinville..... 686 et 687
État et disposition de la reine Marguerite à Damiette. 687 et 688
Souffrances du roi et des autres captifs. Encouragement mystérieux que la Providence leur envoie. Massacre du sultan. Saint Louis sur le point d'être élu sultan par les Sarrasins émerveillés de sa vertu. Il recouvre sa liberté et arrive en Palestine..... 688-694
Nouveaux avertissements mystérieux que la Providence donne aux croisés..... 694 et 695
Renommée du saint roi en Orient, même auprès du Vieux de la montagne..... 695 et 696
Renommée bien différente de Frédéric II, qui fait venir des Sarrasins pour faire la guerre à l'Église et meurt. 696 et 697

## LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

DE 1250 A 1270.

L'Église, après avoir triomphé de toutes les erreurs, organise l'accord de toutes les sciences par les travaux de saint Thomas et de ses contemporains, en même temps qu'elle subjugué l'admiration des siècles par les vertus de saint Louis, roi de France.

Caractère multiple de l'Église. Armée rangée en bataille.....	698 et 699
Les Franciscains Roger Bacon, Alexandre de Halès, Duns Scot et saint Bonaventure, avec les Dominicains Vincent de Beauvais, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, entreprennent de concilier toutes les sciences, notamment la philosophie païenne avec la doctrine chrétienne. Grandeur de l'entreprise.....	699 et 700
Saint Thomas résume toute la doctrine chrétienne dans sa <i>Somme de théologie</i> . Plan, mérite et renommée de cet ouvrage.....	700-702
Usage que Boèce et Cassiodore font de Platon et d'Aristote. Abus qu'en font les Arabes.....	702 et 703
Commentaires sur Aristote par Albert le Grand.	703
— par Alexandre de Halès et Duns Scot.	703
— par saint Thomas.....	703 et 704
Nombreuses erreurs des modernes sur la prétendue ignorance ou crédulité des docteurs du moyen âge.	704
Œuvres du Franciscain Roger Bacon.....	704-706



Encyclopédie du Dominicain Vincent de Beauvais. Sur la profonde question des universaux il est supérieur à Bossuet .....	706-712
Une encyclopédie de cette sorte fut écrite dès lors en français par un italien.....	712-714
Saint Thomas écrit son ouvrage de la <i>Vérité de la foi catholique contre les gentils</i> . But et substance de cet ouvrage.....	714-722
Parallèle entre saint Thomas et des philosophes modernes.....	722
Ses idées remarquables sur Dieu.....	722-724
Ses idées merveilleusement justes sur le mal....	724
Sa doctrine sur la nature et la grâce, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, le péché originel et ses effets.	724-728
Embrouillements de Malebranche et de Bailly sur cette matière.....	728 et 729
Combien plus nette et plus belle la doctrine de saint Thomas sur la grâce, le péché, l'incarnation.	729-732
Auteur et substance de l' <i>Imitation de Jésus-Christ</i> ..	732-739
Saint Thomas, dans sa doctrine sur la grâce, saint Bonaventure, dans son <i>Itinéraire de l'âme vers Dieu</i> , l'auteur de l' <i>Imitation</i> , l'emportent sur Bossuet, Fénelon, Malebranche et Pascal.....	739 et 740
Idées de saint Thomas sur le gouvernement représentatif.....	740-742
Ce qu'il entend par sédition.....	742 et 743
Quel remède les docteurs du moyen âge trouvaient aux révolutions politiques.....	743
Naissance et premières années de Thomas d'Aquin...	743-746
Vie du bienheureux Albert le Grand.....	746-748
Suite de la vie de saint Thomas.....	748-751
Naissance et vie de saint Bonaventure.....	751-756
Croisade des Pastoureaux en France.....	756-758
Occupations de saint Louis en Palestine. Il y apprend la mort de sa mère. Son retour en France....	758-763
Il établit une bibliothèque dans son palais; aime les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique.	763 et 764
Paix et amitié chrétienne avec le roi d'Angleterre....	764-766
Sûreté et bon ordre à Paris.....	766 et 767
Réforme de la législation.....	767 et 768
Tendance des légistes français.....	768
Fermeté de saint Louis à faire exécuter la loi..	768-770
Il interdit toutes les guerres privées.....	770 et 771
Il est choisi pour arbitre entre le roi et les barons d'Angleterre.....	771 et 772
Louis jugeant lui-même au bois de Vincennes..	772
Sa charité pour les pauvres.....	772 et 773
Louis dans sa vie privée.....	773-776
Si le monde est vraiment injuste envers les prêtres et les religieux.....	776 et 777
Jalousie des vieux moines et de l'université de Paris contre les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique.....	777 et 778
Apologie des religieux mendiants par saint Thomas, contre le libelle du docteur Guillaume de Saint-Amour.	778 et 784
Réflexion peu judicieuse de Fleury.....	778 et 784
Saint Bonaventure, général de son ordre à la place de Jean de Parme.....	784 et 785
Relation du Franciscain Ruysbrock, envoyé par saint Louis chez les Tartares.....	785-792
Parallèle entre saint Louis et Frédéric II.	792 et 793
Éloge que le Pape Innocent IV fait de la ville de Lyon en la quittant, l'an 1251.....	793 et 794

Mort de Guillaume de Hollande, roi des Romains....	794
Double élection entre Richard, comte de Cornouailles, et Alphonse, roi de Castille. Aventures de Richard.	794 et 795
Fin d'Ezzelin de Romano, surnommé le Féroce.	795 et 796
Origine des Gibelins et des Guelfes en Italie.	796 et 797
Saint Pierre de Vérone.....	797-799
Fin du frère Élie.....	799
Mort de sainte Claire .....	799 et 800
— de saint Richard de Chichester.....	800
La famille de Frédéric s'extermine elle-même. Relations de Conrad et de Mainfroi entre eux et avec le Pape.	800-803
Mort de Conrad, qui recommande son fils Conradin au Saint-Siège.....	800-803
Mort d'Innocent IV. Alexandre IV lui succède....	804
Alexandre IV offre la Sicile au fils du roi d'Angleterre.	804
Mainfroi l'usurpe sur son neveu Conradin.....	804 et 805
Sainte Rose de Viterbe.....	804 et 805
Mort d'Alexandre IV, qui a pour successeur Urbain IV.....	805
Mainfroi marie sa fille au fils aîné du roi d'Aragon, à qui le Pape et saint Louis en font des remontrances...	805 et 806
Urbain IV offre la Sicile à saint Louis pour un de ses enfants.....	806 et 807
Procédure du Pape contre Mainfroi.....	807
Urbain IV traite de la Sicile avec Charles d'Anjou, frère de saint Louis et meurt.....	807 et 808
Histoire de la fête du Saint-Sacrement instituée par Urbain IV.....	808-810
Élection de Clément IV. Salettre à ses parents....	810 et 811
Conditions auxquelles il accorde la Sicile à Charles d'Anjou, qui est couronné à Rome, et livre une bataille à Mainfroi, lequel est tué sur la place.....	811-813
Conradin et Henri de Castille ne profitent pas mieux que Mainfroi des remontrances du Pape. Ils sont vaincus par Charles d'Anjou, et Conradin expire sur un échafaud.	813-815
Mort de saint Ferdinand, roi de Castille.....	815
Actions peu royales de Jacques d'Aragon.	815 et 819
Actions peu royales d'Alphonse, roi de Portugal.	816 et 817
Alphonse X, roi de Castille, dit le Sage.	817 et 818
État des églises d'Espagne. Statuts synodaux de Valence et de Girone.....	818 et 819
Relations amicales entre le Saint-Siège et le roi d'Angleterre, Henri III. Lutte entre ce roi et ses barons. Elle se termine à l'avantage du roi. Lettre paternelle du Pape au prince royal pour le porter à la clémence. Heureux effets de la lettre.....	819-824
Certaines insinuations de Matthieu Pâris démenties par les actes des conciles.....	824
Saint Thomas, évêque d'Héreford.....	824-826
Dans les royaumes du Nord, le Danemark, la Norvège et la Suède, le Pape et les évêques travaillent d'un commun accord à réprimer les violences, à radoucir les mœurs et à calmer les guerres.....	826-831
Règlement du légat apostolique en Pologne.....	831
Le même légat, depuis Urbain IV, donne une charte constitutionnelle à la Prusse.....	831-834
État de la religion en Lithuanie et en Livonie. Fondation de Königsberg.....	834 et 835
Velléités des Grecs pour se réunir à l'Église romaine.	835-838



Constantinople retombe entre leurs mains. 838 et 839  
 L'empereur Michel Paléologue fait crever les yeux au jeune empereur Jean Lascaris, son pupille. Le patriarche Arsène l'excommunie. Il fait déposer le patriarche. Schisme parmi les Grecs à ce sujet..... 839-841  
 Manuel Holobole, Georges Acropolite, Georges Pachymère, les seuls savants qu'il y eût alors parmi les Grecs. Stérilité de l'Orient auprès de l'Occident... 841 et 842  
 Les divisions augmentent parmi les Grecs, avec trois patriarches au lieu d'un. A quoi ressemblait leur Église. 842-845  
 Michel Paléologue s'adresse au Pape pour la réunion. Lettre remarquable que lui répond Urbain IV. 845-849  
 Nouvelle lettre de Michel Paléologue, nouvelle réponse du Pape. Envoi de nonces apostoliques. Raisons politiques qui faisaient parler de réunion à l'empereur grec. 849-852  
 Conquêtes et domination des Tartares. L'empereur Koublai ou Chi-Tsou..... 852-855  
 Fin du dernier calife de Bagdad, en 1258. 855 et 856  
 Le Pape Alexandre IV excite les chrétiens à se défendre contre les Tartares..... 856  
 Ravages de Bibars, sultan des mameluks, en Palestine 856-858  
 Croisade en Hongrie contre les Tartares..... 858  
 Périls croissants de la Terre-Sainte. Efforts du Pape pour la secourir..... 858 et 859  
 Le roi de France, saint Louis, prend la croix. Beaucoup

de membres du clergé se montrent moins généreux que le prince. Réprimande sévère que leur adresse le Pape. 859-861  
 Ce qu'il en est de la pragmatique sanction attribuée à saint Louis..... 861 et 862  
 Fait important à cet égard rapporté par Joinville... 862  
 A la prière du roi saint Louis, le Pape Alexandre IV étend l'Inquisition à toute la France..... 862 et 863  
 Enfants chrétiens, femme chrétienne tués par les Juifs. 863-865  
 Peu d'erreurs à cette époque..... 865  
 Ardent désir du saint roi de France pour la conversion du roi de Tunis..... 865 et 866  
 La bienheureuse Isabelle, sœur du saint roi... 866  
 Saint Louis fait son testament et part pour la dernière croisade..... 867 et 868  
 Il arrive sur la terre d'Afrique et tombe malade. 868  
 Il reçoit les ambassadeurs de l'empereur grec Michel Paléologue..... 868 et 869  
 Il donne sa dernière instruction à son fils aîné et son successeur..... 869 et 870  
 Sa dernière instruction à sa fille Isabelle, reine de Navarre..... 870  
 Il meurt en prédestiné. Détails de l'évêque de Tunis sur ses derniers moments..... 870 et 871  
 Réflexions de Joinville pour les descendants du saint roi..... 871





